This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

In Memory of
STEPHEN SPAULDING
1907 – 1925
CLASS of 1927
UNIVERSITY OF MICHIGAN

BIBLIOTHÈQUE

HISTORIQUE

ET

MILITAIRE.

Imp. de Madame de Lacombe, rue d'Enghien, 14.

BIBLIOTHÈQUE
HISTORIQUE
ET
MILITAIRE

DÉDIÉE

A L'ARMÉE ET A LA GARDE NATIONALE DE FRANCE,

PUBLIÉE

PAR MM. CH. LISKENNE ET SAUVAN.

TOME SECOND.

PARIS,

L'ADMINISTRATION, 14, RUE DE LA VICTOIRE.

1850.

U
15
.L77
1840
v.2

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET MILITAIRE.

ESSAI

SUR

LES MILICES ROMAINES.

Stephen Spaulding Mem.
779033-336
A. Rosenthal
8-28-69
355983

Le plan suivi par les éditeurs, lorsqu'ils ont présenté les annales si brillantes des Grecs, ayant été généralement approuvé, c'était un devoir pour eux de ne s'en point écarter en reproduisant les écrivains dont les ouvrages nous font connaître les institutions politiques et militaires de cet autre peuple non moins célèbre, qui lui succéda sur la scène du monde.

Dans l'*Essai* placé en tête de cette seconde période, on s'est attaché surtout à éclaircir les difficultés qui rendent pénible la lecture de tant de beaux ouvrages, si même elles n'empêchent pas souvent de les comprendre. On doit répéter ici ce qui a été dit ailleurs, que ces feuilles ne sont pas un commentaire, et qu'il faut les considérer comme une introduction.

Plusieurs personnes avaient désiré que l'on intervertît l'ordre chronologique, pour donner alternativement un volume d'histoire moderne, à côté d'un volume qui traite de l'art chez les anciens. Toute défectueuse que soit cette méthode, quelques difficultés qu'on

ait pu rencontrer d'ailleurs à la produire d'une manière instructive et intéressante, les éditeurs devaient accorder avec empressement cette concession à la bienveillance publique, si les conseils de juges, dont l'opinion fait loi en pareille matière, ne se fussent absolument opposés à ce mode de publication.

L'histoire de Rome est tellement liée à celle de notre pays, que tous les écrivains militaires qui se sont essayés sur cette matière difficile, n'ont pu s'empêcher d'en parler avec quelques détails. Dans cet *Essai*, on remplira cette tâche honorable; mais on a dû s'attacher de préférence aux faits moins connus. Heureux si ce travail peut servir à fixer une seule des incertitudes qui tourmentent notre origine !

ESSAI

SUR

LES MILICES ROMAINES.

CHAPITRE PREMIER.

Commencemens de la république. — Guerre des Romains contre les Gaulois.

Pour peu qu'on veuille pénétrer dans l'histoire de l'Italie et de la fondation de Rome, on ne trouve qu'un amas confus de petits peuples qui s'expulsent et se succèdent réciproquement. Vous voyez les Sicules chassés par les Aborigènes, et ceux-ci le sont à leur tour par les Pélasges. Il est impossible de réduire en corps d'histoire tous ces faits isolés et sans aucune liaison.

On suppose, sur quelques phrases antiques, que ces peuples divers passèrent de l'Espagne, des Gaules et de l'Illyrie, jusque dans l'Italie. Ce qu'on lit à ce sujet paraît aussi obscur qu'inconcevable. Mais tout s'explique, si l'on veut admettre que ces peuples étaient des nomades errans; que l'on a pris le nom d'une horde ou d'une tribu pour celui d'une nation; que le vaincu fuyait au loin avec ses troupeaux et ses tentes; et que souvent le vainqueur s'éloignait lui-même du lieu de son triomphe, pour aller chercher d'autres pâturages. L'histoire de tous ces peuples, prédécesseurs des Romains, ressemble à celle des Tartares.

Cet état de brigandage et d'ambulation dura jusqu'à ce que les colonies phéniciennes eussent peuplé et défriché les rivages de la Sicile, de l'Italie, de l'Espagne, et qu'au moyen des citadelles, on fût parvenu à éloigner ou contenir les nomades de ces rives. Après le siége de Troie, plusieurs colonies grecques et phrygiennes passèrent dans l'Italie, et achevèrent de contraindre les nomades de cette péninsule à se réfugier dans les montagnes ou à embrasser la vie des agriculteurs.

C'est à cette grande époque de la prise de Troie et du passage des Grecs dans l'Italie, que se fit la révolution qui changea en peuples agricoles et policés les hordes nomades et vagabondes qui vivaient dans ces contrées; mais les mœurs se ressentirent encore, pendant plusieurs siècles, de la vie errante qu'elles avaient menée si long-temps.

Dans ce passage de la vie pastorale à la vie agricole, les premières familles qui se fixent, s'emparent de quelques cantons et les cultivent; le reste des terres n'appartient à personne, les possesseurs n'ayant d'autre titre que celui du premier occupant. Bientôt les agriculteurs forment de petites villes, afin de se défendre des familles nomades qui menacent leurs demeures pour dévaster les champs; et quand ces villes ont

pris un peu de consistance, les citoyens demandent des lois agraires. C'est la position où se trouvait l'Italie lors de la naissance de Rome.

Romulus fonde une ville, il y donne un asile aux brigands, aux esclaves fugitifs, aux nomades qui veulent s'y fixer. Il enlève des femmes; on s'en plaint; on le combat; on redemande sa femme et ses esclaves; mais personne ne réclame le territoire, car le territoire n'a ni roi ni propriétaire.

Rome s'agrandit promptement, parce qu'elle ouvrit toujours son sein aux étrangers; qu'elle adopta les citoyens d'Albe, et que tous les mécontens des petites villes voisines étaient sûrs d'y être bien accueillis. Cinq mille hommes sortis de Régille avec Appius y furent reçus en un seul jour. Elle s'agrandit surtout, parce que le citoyen qui ne possédait rien ne payait rien à l'état, et même était dispensé d'aller à la guerre: loi sage et juste, qui chargeait de la défense de la cité et du poids des impôts ceux qui avaient plus d'intérêt à garder leur ville, et plus de moyens pour la secourir.

En peu de temps, Rome eut une population tellement excessive, relativement à son territoire, qu'on n'en trouve peut-être pas d'autre exemple. Devenue plus puissante que les villes voisines, et ne voulant point augmenter le nombre de ses citoyens, elle embrassa l'usage général de réduire les vaincus à l'esclavage.

Cependant l'Italie était encore divisée en plusieurs peuples presque tous ennemis les uns des autres, car chaque ville se regardait comme indépendante. Les Grecs occupaient le midi de cette contrée qu'on appelait la Grande-Grèce. C'était la partie la plus riche, la plus peuplée et la mieux cultivée. Les Étrusques habitaient le nord occidental; enfin les Latins, les Volsques, les Èques, les Sabins et les Herniques remplissaient le centre depuis la mer de Tyrrhène (mer de Toscane), jusqu'aux montagnes de l'Apennin.

Les Gaules venaient d'être découvertes par les Phocéens, qui, fuyant leur patrie plutôt que de se soumettre aux lois de Cyrus, et après avoir inutilement tenté de s'établir en Grèce, en Afrique, en Italie, avaient trouvé un port creusé par la nature, et jeté les fondemens de la ville de Massilie, dont nous avons fait Marseille (an 214 de Rome; 540 avant notre ère). Cette terre, où les Phocéens descendirent, se présentait aussi neuve que le parut l'Amérique aux Espagnols. Elle était inculte et ressemblait à une immense forêt.

Les fugitifs phocéens qui arrivaient riches de toutes les sciences de la Grèce parurent dans les Gaules à peu près vers le temps où il s'opérait un mouvement contraire au centre de ce pays. Un chef, nommé Ambigat, ayant réuni sous son autorité plusieurs tribus gauloises, envoya deux de ses neveux faire des excursions. L'un, Sigovèse, remonta vers le nord-est, et pénétra jusqu'au centre de l'Allemagne, aussi déserte que les Gaules l'étaient alors; Bellovèse, l'autre neveu d'Ambigat, prit sa route vers le midi.

La horde qu'il commandait fut bientôt suivie de plusieurs autres, et l'Italie se vit envahie tout-à-coup par une foule de peuples sortis des forêts de la Gaule, qui fixèrent leurs principales habitations sur les bords de l'Éridan. Les Insubres, les Cénomans, les Lingons occupèrent la rive septentrionale de ce fleuve; les Anamans, les Boïes, les Sénons, la rive méridionale. Ces cantons, arrosés de plusieurs rivières et d'une multitude prodigieuse de ruisseaux, leur offraient d'excellens pâtu-

rages ; ils ne pouvaient trouver un sol plus convenable, et sans doute la population s'y multiplia rapidement.

Quelques excursions que firent ces hordes chez les Étrusques et vers les bords du golfe Adriatique ; des apparitions plus rares encore que l'on prête à d'autres Gaulois dans la Germanie ; tel est à peu près tout ce qui forme l'histoire de nos ancêtres pendant une période de deux cents ans.

Massilie fut bientôt attaquée en même temps, et par les Gaulois, chez qui elle portait les premiers germes de civilisation, et par le sénat de Carthage, qui voyant d'un œil jaloux la création de cette république, voulait l'étouffer dans son enfance. Les Massiliens contraignirent les Gaulois à s'éloigner de leur ville, remportèrent aussi quelques avantages sur la flotte carthaginoise, et envoyèrent des présens à Delphes, qui semble avoir été la métropole de la religion des Grecs.

Ceux qui avaient porté ces dons revenaient en passant par Rome, lorsqu'ils trouvèrent cette ville attaquée par les Gaulois. Ils formèrent avec elle cette alliance durable qu'un intérêt commun fit naître et cimenta. En effet, Rome, pendant bien des siècles, attaqua l'indépendance de presque tous les peuples, et toujours elle respecta Marseille. On peut même dire que jamais elle ne lui disputa son commerce. Telle fut sans doute la cause de cette grande fidélité que les Marseillais conservèrent pour Rome dans tous les temps ; et s'ils ne se livrèrent point, comme les Carthaginois, à l'esprit de conquêtes, c'est qu'ils se trouvèrent contenus par la grandeur et les forces de cette maîtresse du monde, dont ils aimaient mieux être alliés que rivaux.

Les Gaulois qui attaquaient Rome avaient paru d'abord chez les Étrusques au nombre de trente mille, afin d'investir la ville de Clusium. Ils étaient tous de la tribu des Sénons, et marchaient sous la conduite d'un chef que les Romains ont appelé Brennus, confondant la dignité du mot *brenn* (roi) avec le nom propre de ce chef.

Le siége de Clusium paraît être le premier que les Gaulois aient entrepris. Ils avaient déjà détruit quelques villes ; mais ils étaient trop ignorans pour enlever une place un peu forte. Leur dessein, au reste, n'était pas d'emporter celle-ci ; ils voulaient seulement en contraindre les habitans à leur céder des terres incultes qu'ils avaient inutilement demandées. Les Clusiens, trop faibles pour admettre parmi eux de tels hôtes, demandèrent du secours aux Romains.

Rome alors ne pouvait se comparer ni aux villes de la Grèce, ni surtout à Carthage qui, bien plus ancienne et maîtresse de la Méditerranée, remplissait de ses colonies la Sicile, l'Espagne, et quelques autres parties du continent ; mais Rome était déjà la ville prépondérante en Italie.

Elle avait soumis des peuples dans son voisinage, comptait aussi plusieurs colonies, et venait de prendre la ville de Veïes après un siége de dix ans. Elle avait fait plus : ses ambassadeurs parcouraient la Grèce pour y étudier les principes politiques du gouvernement de tant de républiques célèbres, et préparer les bases de cette loi des Douze-Tables, que nous admirons encore aujourd'hui.

Ainsi, le génie romain, conquérant et législatif, commençait à développer ses forces. Ce qui caractérise sa marche, c'est qu'au lieu de secourir de suite les habitans de Clusium, Rome envoya trois députés aux Gaulois, afin d'apprendre d'eux quels étaient ces nou-

veaux ennemis dont elle n'avait point encore entendu parler.

Les députés dirent aux Gaulois que les Clusiens étaient alliés de Rome, et qu'ils se gardassent bien de les attaquer; mais cette menace, qui aurait pu imposer aux villes d'Italie, ne fit qu'animer ces Barbares. Ils répondirent qu'ils ne demandaient que des terres incultes; on ne put se concilier. Les trois députés étaient frères et descendaient de la célèbre famille des Fabius. Ils passèrent du camp des Gaulois dans celui des alliés, combattirent avec eux ces conquérans barbares, et tuèrent même un de leurs chefs.

Les Gaulois irrités levèrent le siége de Clusium et marchèrent sur Rome : ils exigeaient qu'on leur livrât les trois Fabius. Les Romains, dont le caractère n'était ni flexible, ni timide, répondirent que ces trois frères seraient bientôt près d'eux. Les armées s'avancèrent l'une contre l'autre, et se rencontrèrent sur les bords de l'Allia.

Comme c'est la première fois que l'on voit en présence ces deux peuples, destinés à devenir si célèbres, bien qu'ils fussent presque également inconnus encore au reste du monde, cette grande époque a fixé les yeux de tous les historiens.

Polybe, le plus ancien de tous ceux qui nous en parlent, n'entre à cet égard dans aucun détail. Cette circonspection d'un écrivain aussi éclairé que Polybe doit nous tenir en garde contre les récits trop circonstanciés, que Tite-Live, Plutarque et Diodore de Sicile en ont faits plusieurs siècles après.

Florus dit que ces Barbares, par la hauteur de leur stature, la longueur de leurs armes, et la férocité de leur caractère, semblaient être nés pour la destruction du genre humain. Il est certain que leur aspect étonna.

Les citoyens de Rome prirent les armes et réunirent quarante mille hommes. Les Gaulois, qui en comptaient à peine trente mille sous les murs de Clusium, se trouvèrent bientôt au nombre de soixante mille; car les armées qui ne combattent que pour piller, se recrutent bien plus facilement que les troupes soumises à une discipline sévère.

Brennus commandait toujours les Gaulois. Après un combat terrible, les Romains furent vaincus, et leurs légions essuyèrent la déroute la plus complète.

L'effroi fut général; personne n'osait rester dans Rome : vieillards, femmes, enfans, esclaves, vestales, chacun s'enfuit, chacun se retire en toute hâte dans les villes voisines que l'on croit plus éloignées de l'ennemi, ou mieux fortifiées. Cependant quelques débris du corps des citoyens s'enferment dans le Capitole.

Trois jours après leur victoire, les Gaulois entrèrent dans la ville (an 364 de Rome; 390 av. notre ère). Ils n'y trouvèrent que des sénateurs qui, accablés par l'âge, ou trompés par leurs préjugés, ne voulurent point quitter Rome, et y furent massacrés par les vainqueurs.

Les Gaulois gardèrent la ville pendant sept mois entiers, et au lieu de chercher à s'assurer leur conquête, ils perdirent ce temps précieux à piller et à tenter de gravir les rochers du Capitole.

Les Romains, au contraire, s'accoutumèrent à voir ces Barbares et à les combattre. Camille, le vainqueur de Veïes, rappelé de l'exil où une faction l'avait envoyé, rassemble les troupes dispersées. C'est à prix d'argent, il est vrai, que l'on décide Brennus à se retirer; mais Camille suit les Gaulois dans leur retraite, les bat, les met en déroute, les force à se retirer dans l'Ia-

pygie, que nous nommons aujourd'hui la Pouille, où Denys, tyran de Syracuse, qui avait passé le détroit de Sicile, et assiégeait alors la ville de Rhège, prit à sa solde ces hordes égarées vers les extrémités de l'Italie.

Cet événement, devenu depuis si mémorable, fit en ce temps peu de bruit. Rome et les Gaulois étaient tellement ignorés des peuples policés, qu'un auteur grec, Héraclide de Pont, cité par Plutarque (*Vie de Camille*), dit, dans un traité *de la Nature de l'âme*, auquel il travaillait alors : « La nouvelle est venue du côté du couchant, qu'une armée d'Hyperboréens a pris une ville grecque appelée Rome, et située au bord de la grande mer. »

Ce passage, qui contient autant d'erreurs que de mots, prouve, ce me semble, à quel point le Nord et l'Occident étaient ignorés des Grecs. L'Orient seul attirait leurs regards.

Le saccagement de la première ville de l'Italie avait répandu une grande terreur dans cette longue presqu'île, et disposait les esprits de tous les peuples qui l'habitaient, à regarder les Gaulois comme l'ennemi commun et le plus dangereux de tous.

Denys, secouru long-temps par les Lacédémoniens, voulut les aider à son tour, quand Épaminondas eut gagné sur eux la bataille de Leuctres. Il envoya successivement plusieurs corps de Gaulois ; et ce fut lui qui leur fit connaître ces belles contrées. Mais tandis que les Grecs introduisaient ces hordes occidentales dans les royaumes qu'ils se disputaient en Asie, les Romains, plus sages et plus prudens, les repoussaient de leurs frontières.

Les nations les plus belliqueuses de l'Italie défendaient vainement leur indépendance. Tous les peuples autour de Rome s'affaiblissaient ; Rome se fortifiait et augmentait sans cesse. Cependant les Samnites, les Étrusques et les Ombres s'étant unis, on engagea les Gaulois dans cette ligue. Les alliés livrèrent cette fameuse bataille de Sentinum (an de Rome 459), dans laquelle le chef des Gaulois fut tué, et où le consul Décius périt après s'être dévoué pour la patrie.

Les Sénons vaincus avaient promis aux Romains de ne plus envahir leurs terres ; mais douze ans s'étaient à peine écoulés, que les Samnites, les Étrusques, les Lucaniens, les Brutiens et les peuples de l'extrémité de l'Italie qu'on nommait la Grande-Grèce, s'étant de nouveau réunis contre Rome, voulurent avoir avec eux des soldats de la tribu sénonaise qui avait brûlé cette ville.

A peine ils sortaient de leur pays, qu'ils rencontrèrent une armée romaine. C'était non loin des sources de l'Arno, sous les murs d'Arretium. Le préteur Lucius Cécilius voulut s'opposer à leur passage ; mais ils le culbutèrent, mirent son armée en déroute, et lui-même fut tué.

L'usage des Romains était d'envoyer chez les peuples qui les avaient offensés des espèces de prêtres-hérauts appelés féciaux ; ils leur portaient les plaintes du sénat, demandaient satisfaction, et s'ils ne l'obtenaient, déclaraient la guerre. Ceux qu'on députa aux Sénons, dans cette circonstance, furent attaqués par le jeune Britomar, qui voulait venger son père tué à la bataille de Sentinum ; il en massacra quelques-uns.

Le consul Dolabella, qui suivait de près avec des forces considérables, entre sur les terres sénonaises, brûle les villages, fait passer au fil de l'épée tous les enfans mâles au-dessus de dix ans, emmène avec lui les autres, ainsi que les filles et les femmes, et les envoie repeupler le territoire de Rome.

A la première nouvelle de l'invasion

U
15
.L77
1840
v.2

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET MILITAIRE.

ESSAI

SUR

LES MILICES ROMAINES.

mers et une longue chaîne de montagnes, les peuples étaient plus rassemblés; ils communiquaient entre eux plus facilement que s'ils avaient été répandus sur un immense territoire.

Cette remarque explique une multitude de phénomènes historiques, qui ont beaucoup embarrassé quelques modernes trop enclins à juger des mœurs antiques par les nôtres, et par l'usage où nous sommes d'entretenir toujours sous le drapeau des troupes qui forment à peine la centième partie de notre population.

Mais que pouvaient donc soixante-dix mille Gaulois assez imprudens pour lutter contre Rome, dans un moment où elle pouvait leur opposer toutes ses forces? Ils prirent leur route par l'Étrurie, en ravageant les campagnes selon leur usage. Le préteur, qui veillait sur cette province, les laissa passer. Il les suivit, les attaqua vers Clusium, et fut battu; mais son armée n'essuya pas une déroute complète.

Le consul Æmilius Pappus, instruit que les Gaulois avaient pris leur chemin le long des rivages de la mer de Tyrrhène, quitta les bords de l'Adriatique, et survint avec son armée, peu de jours après cette bataille. Il offrit un nouveau combat. Les Gaulois, chargés de butin, le refusèrent, d'autant plus qu'ils s'étaient affaiblis des pertes faites précédemment.

Comme ils s'en retournaient, l'armée du consul et celle du préteur parvinrent à faire leur jonction et les suivirent. L'autre consul, Caïus Atilius, arrivait de Sardaigne dans ce temps-là même. Il avait débarqué à Pise, et reprenait la route de Rome, lorsqu'il rencontra l'armée gauloise près du promontoire de Télamon, et l'arrêta. Les Gaulois se trouvaient donc renfermés entre deux armées consulaires (an 529 de Rome; 225 avant notre ère).

Que cet événement soit un merveilleux effet du hasard, comme Folard le prétend, d'après Polybe dont il étend beaucoup trop la pensée, c'est une remarque qui nous semble de peu d'importance, puisque toutes les mesures avaient été prises par le sénat pour envelopper ces Barbares ou les arrêter. Le rappel d'Atilius et sa marche sur Rome devaient nécessairement lui permettre de lier tôt ou tard ses opérations avec celles de ses collègues, qui, malgré l'échec reçu par l'un d'eux, avaient encore trouvé moyen de se réunir. Sans doute la guerre a ses chances, comme toutes les choses de ce monde; mais on doit reconnaître ici le fruit de bonnes dispositions.

Les Gaulois, qui ne manquaient pas de résolution, songèrent à se tirer de ce pas dangereux. Ils rangèrent leur infanterie par troupes serrées, selon leur manière de combattre; mais comme ils se trouvaient dans la triste nécessité de repousser à la fois deux armées, il fallut diviser leurs forces, afin de faire face aux consuls Æmilius et Atilius. La cavalerie, couverte sur les flancs par des chariots, occupa les ailes, et les Gaulois firent passer, sous bonne garde, leur riche butin ainsi que tous les bagages sur une éminence située non loin d'une des extrémités de leur ligne de bataille.

« Il n'est pas aisé de démêler, dit Polybe, si les Gaulois, attaqués de deux côtés, s'étaient formés de la manière la moins avantageuse ou la plus convenable. Il est vrai qu'ils avaient à combattre de deux côtés; mais aussi, rangés dos à dos, ils se mettaient mutuellement à couvert de tout ce qui pouvait les prendre en queue. Et, ce qui devait le plus contribuer à la victoire, tout moyen de fuir leur était interdit, et une fois défaits, il n'y avait plus pour

eux de salut à espérer; car tel est l'avantage de l'ordonnance à deux fronts.»

Les Gaulois avaient devant l'aile de leur cavalerie opposée à celle d'Atilius, une hauteur occupée par les Romains. Comme il leur importait beaucoup de s'en rendre maîtres, les Barbares l'attaquèrent plusieurs fois avec une grande intrépidité. Ce fut cette tentative inutile des Gaulois qui révéla, dit-on, à Æmilius la présence de son collègue. On peut supposer qu'une pareille découverte ne dut pas peu contribuer à enflammer le courage de ses troupes, comme elle avait soutenu celui des soldats d'Atilius qui, placés sur la hauteur même, connaissaient depuis longtemps l'arrivée de l'autre consul.

Les Gésates se présentèrent nus. Ils s'étaient dépouillés de leurs braies et même de leurs saies légères, peut-être par bravade, ou de peur que les buissons, dont ces lieux étaient couverts, ne les empêchassent d'agir. Mais leurs armes étaient mauvaises; leurs boucliers trop petits; et les colliers, les bracelets d'or dont le corps nu de ces Barbares était orné, loin de les défendre, offraient un aliment de plus à la cupidité de leurs ennemis.

Ce fut alors que commença ce combat étonnant entre trois armées à la fois. Si l'attitude des Romains paraissait imposante, l'ordonnance adoptée par les Gaulois montrait assez qu'ils étaient déterminés à vaincre ou à mourir. La nudité des Gésates placés aux premiers rangs, les cris confus mêlés au son aigu des trompettes, et que multipliait l'écho des montagnes voisines, inspiraient aux Romains une telle épouvante, qu'ils eurent beaucoup de peine à la surmonter.

Les premiers avantages tournèrent pour eux cependant; car la cavalerie gauloise ayant été rompue, l'infanterie, privée de ses ailes, se vit environnée de toutes parts, et plus facilement enfoncée. Mais ce ne fut pas sans une résistance formidable de la part des Gaulois, puisque Polybe n'attribue cette défaite qu'au désavantage de leurs armes. Quarante mille d'entre eux périrent; dix mille furent pris avec leur roi Concolitan. Anéroeste, l'autre roi, se sauva, suivi de quelques-uns des siens. Polybe assure qu'il se tua, et que ses amis imitèrent son exemple. Le consul Atilius périt dans le combat.

Æmilius vainqueur alla fondre sur le pays boïen. Il y porta le ravage, et envoya le butin à Rome, avec les captifs. Britomar, un chef des Gaulois, fut conduit devant le char triomphal d'Æmilius. Il était ceint de son baudrier qu'on avait affecté de lui laisser, parce qu'il avait juré de ne le quitter que dans le Capitole. L'année suivante, d'autres consuls, T. Manlius et Q. Fulvius, allèrent achever cette conquête. Les Boïes avaient perdu leur armée, leurs chefs, leur jeunesse, et toutes leurs espérances; ils se livrèrent à la discrétion du vainqueur.

Caïus Flaminius et Publius Furius, ayant succédé, dans le consulat, aux vainqueurs des Boïes, se rendirent d'abord chez les Gaulois Anamares, et les forcèrent à se déclarer pour eux. Ensuite ils traversèrent l'Éridan.

Les armées romaines qui passaient ce fleuve pour la première fois se trouvèrent chez le peuple insubrien. Les Romains avaient avec eux d'autres Gaulois, qui ne rougissaient pas de servir contre leurs compatriotes. Les Insubres, abandonnés de leurs frères, poursuivis par les consuls, ne pouvant faire venir des Transalpins, se rassemblèrent au nombre de cinquante mille, et s'avancèrent contre les Romains. Cependant les consuls n'osaient

trop se fier à la fidélité des Barbares; ils préférèrent les renvoyer au-delà du fleuve, et rester avec une armée moins nombreuse que celle de leurs ennemis.

Les Gaulois chargeaient avec de longues épées, mal fabriquées sans aucun doute, mais dont il faut que les coups aient été néanmoins bien terribles, puisque Camille, pour s'en garantir, garnissait les bords des boucliers d'une lame de fer. Leur premier choc était redoutable, et décidait ordinairement le sort de la bataille. Déjà ils en avaient gagné plusieurs sur les Romains, par cette impétuosité à laquelle rien ne semblait pouvoir résister.

Le *pilum* lancé par la première ligne romaine, bien qu'il fût une arme terrible, comme nous le verrons bientôt, était de peu d'effet contre les Gaulois; car ces furieux, passant au travers de cette pluie de javelots, sans se déconcerter, venaient à la charge en courant, et ne donnaient pas le temps de brandir l'arme meurtrière, ni d'en mesurer le jet. Ils joignaient d'abord leur ennemi, assénaient sur lui les premiers coups de leur sabre, et parvenaient à se faire jour.

Avec un pareil adversaire il fallait des armes de longueur, et le pilum était trop pesant pour devenir maniable. Les tribuns, ayant fait enchâsser la première ligne dans la seconde, prirent le parti de distribuer sur leur front les piques des *triaires* qui formaient la réserve dans l'ordonnance romaine. A force de frapper de taille sur ces longues piques, dit Polybe, les épées des Gaulois devinrent bientôt inutiles.

On voit que le but des tribuns était d'arrêter la première fougue des Gaulois, et ce fut en effet le seul avantage qu'ils pouvaient retirer de ce changement d'armes. Les soldats quittèrent la pique aussitôt qu'ils virent les Gaulois rebutés, et mal secondés par leurs sabres. Couverts du bouclier, et la courte épée à la main, ils se jetèrent dans la mêlée où ils eurent tout l'avantage qu'en ces occasions une arme de pointe donne sur une arme de taille. Les Gaulois furent vaincus; ils demandèrent la paix, on la leur refusa.

Ce qui étonne le plus dans le génie de ce peuple, c'est de le voir aimer la guerre avec passion, ne connaître d'autre métier, et ne s'y pas montrer plus habile. Cependant la nature et l'expérience lui ayant donné quelquefois de bons capitaines, on doit croire qu'il y avait dans sa police intérieure des vices indestructibles qui l'empêchaient de profiter des leçons de ses ennemis. D'ailleurs il aurait fallu cultiver d'abord les arts qui prêtent leur secours à la science militaire, et l'on n'en trouve pas le moindre vestige chez ces Gaulois.

Ils n'étaient pourtant pas tout-à-fait ignorans dans la tactique, comme il y paraît par cet ordre à deux fronts, dont nous avons parlé, et par quelques autres dispositions que l'on retrouve dans leurs nombreuses batailles. Outre la cavalerie et l'infanterie qui combattaient ordinairement séparées, la première sur les ailes, la seconde au centre, et quelquefois mêlées ensemble pour se soutenir mutuellement, ils avaient des chariots de guerre, afin de rompre les rangs des ennemis. Ces chariots, montés par des gens de traits, s'avançaient au milieu de la mêlée, et les hommes en descendaient pour combattre à pied comme les autres fantassins; ils y remontaient avec la rapidité de l'éclair, s'ils étaient obligés de se porter sur un autre point de la ligne. Pour manœuvrer ces lourdes machines, rien n'était comparable à la dextérité du Gaulois.

Mais l'histoire ne nous instruit point assez de l'arrangement particulier, ni de la profondeur des corps qu'elle appelle vaguement *catervæ;* elle ne nous apprend pas non plus si les troupes étaient partagées en plusieurs espèces, armées pour des services différens, ou si l'on ne connaissait qu'un seul genre de soldats; enfin nous ignorons quelle était leur discipline, ce qu'il importerait le plus de savoir, pour juger le caractère de ce peuple.

Nous sommes plus instruits des fausses idées des Gaulois sur la castramétation. S'ils avaient la prudence de choisir quelquefois des positions avantageuses, la confiance ou la négligence les faisait camper le plus souvent au hasard et sans précaution. Ils connaissaient la force des camps romains, et ne voulaient pas les imiter; soit qu'ils les regardassent comme la ressource de la timidité et de la faiblesse, indignes par conséquent de l'audace gauloise; soit qu'ils les crussent peu nécessaires à des soldats qui voulaient toujours combattre; ou enfin qu'ils en craignissent les travaux.

Les Romains battus se retiraient dans leur camp qui était bien retranché; les Gaulois, après une bataille malheureuse, n'avaient point de retraite; et l'on remarque qu'ils perdaient toujours plus de monde dans les déroutes que dans les actions. Leurs villes n'étaient guère mieux fortifiées que leurs camps, où ils ne savaient pas les défendre, si l'on en juge par la facilité avec laquelle les Romains les prirent les unes après les autres.

Quant à la science militaire proprement dite, qui embrasse les projets et les opérations d'une campagne, les Gaulois en étaient fort éloignés. Ils entreprenaient la guerre avant d'en avoir préparé les moyens, et la conduisaient sans plan, sans objet déterminé, sans aucun calcul sur la difficulté des lieux et les ressources des ennemis. Ils n'étaient pas si simples qu'ils ne se servissent quelquefois de ruses, de stratagèmes, selon le génie de leurs chefs; mais en général ils ne connaissaient que la force ouverte et les batailles. On est fatigué, en lisant leurs annales, de compter leurs nombreuses défaites, et de ne pouvoir attribuer quelques victoires qu'ils remportèrent qu'à leur seule valeur.

Les Romains, tout en redoutant la furie gauloise, ne furent pas long-temps sans reconnaître la supériorité qu'ils avaient, à tous égards, sur des ennemis qui ne savaient que se battre. Tite-Live fait dire à des ambassadeurs romains que les guerres des Gaulois, en comparaison de celles d'Annibal, avaient moins été des guerres que des *tumultes*.

Dans les commencemens, ces tumultes, rappelant les idées funestes de la journée de l'Allia et de la prise de Rome, excitaient une si grande frayeur, que toute la jeunesse, ceux que leur âge ou des priviléges exemptaient de la milice, les prêtres même étaient obligés de marcher contre les Gaulois; et il y avait un trésor particulièrement affecté aux guerres que pouvaient entraîner ces sortes d'alarmes. Mais des succès aussi continuels devaient rassurer les Romains, et ils finirent par considérer les invasions subites des Gaulois comme des entreprises plus bruyantes que dangereuses.

L'année suivante, les consuls Marcus Claudius Marcellus, et Cn. Corn. Scipion Calvinus vinrent pour achever de tout soumettre. Environ trente mille Gaulois, accourus des bords du Rhône, voulurent défendre les Insubres; ils furent vaincus, et les chefs des Gaulois se rendirent à discrétion.

Ce fut par la conquête du pays des Boïes, dit Polybe, que se termina la

guerre des Romains contre les Gaulois; il ne s'en présente pas de plus formidable, ajoute-t-il, lorsque l'on considère la valeur, la multitude des combattans, et le nombre de ceux qui périrent en bataille rangée; il n'y en eut point de plus méprisable, si l'on en recherche les motifs et la manière dont les Gaulois la conduisirent. Quelque chose qu'ils fassent, continue cet historien, ces Barbares suivent plutôt l'impétuosité de leur caractère que la raison et la prudence. Ils furent chassés de tous les lieux voisins de l'Éridan.

Les historiens ont remarqué que cette dernière bataille, livrée contre les Insubres, et dans laquelle le consul Marcellus tua Virdumare, chef des Gaulois, est l'époque où le nom des Germains se trouve pour la première fois dans l'histoire romaine (an 529 de Rome; 225 avant notre ère). C'est-à-dire qu'après avoir passé l'Éridan, les Romains commencèrent à ne plus confondre tous les peuples du Nord sous le nom de Celtes ou de Gaulois.

Les Romains qui avaient divisé les terres des Germains voulurent agir de même à l'égard de Boïes et des Insubres. Ils envoyèrent dans ces contrées deux triumvirs pour faire le partage et pour y marquer les endroits les plus propres à fonder des colonies. Ces triumvirs indiquèrent les lieux où sont aujourd'hui Plaisance et Crémone.

Le peuple boïen ne voyait ce partage qu'avec indignation, lorsqu'une nouvelle, arrivée du fond de l'Occident, vint ranimer son courage et lui rendre la hardiesse de reprendre les armes. Cette nouvelle annonçait qu'Annibal, général des Carthaginois, avait passé l'Èbre et les Pyrénées, et qu'il s'avançait à travers les Gaules pour attaquer les Romains jusque dans l'Italie.

Rome était instruite de ce projet depuis long-temps; mais la distance des lieux et les difficultés de la route le présentaient comme impossible à exécuter. La jeunesse d'Annibal, comptant à peine vingt-sept années, l'inconstance naturelle de cet âge, et la légéreté ordinaire aux Africains, pouvaient encore rassurer l'Italie. D'ailleurs les factions divisaient Carthage; la famille de Hannon avait toujours été opposée à la famille Barcine; et une entreprise de cette nature ne pouvait réussir qu'autant qu'elle serait secondée par la volonté unanime du sénat.

Cependant la prudence romaine veille à tout : des ambassadeurs vont en Espagne et en Afrique observer la disposition des esprits, et ce sont eux qui déclarent la guerre au sénat de Carthage. Ils retournent en Espagne afin de susciter des ennemis aux Carthaginois; enfin ils se rendent dans les Gaules pour engager les habitans à s'opposer au passage d'Annibal.

Avant d'entrer dans le détail des opérations militaires exécutées par ce grand homme de guerre, il est nécessaire d'examiner quelle était la composition des armées romaines, et de faire connaître l'esprit d'une milice que douze siècles de succès brillans et soutenus, ont à juste titre fait passer pour modèle auprès des nations qui se sont distinguées dans la science des armes.

CHAPITRE II.

Organisation des troupes romaines.

Végèce, admirant la juste proportion de toutes les parties dont la légion romaine était composée, entre dans une sorte d'enthousiasme : « Il faut, dit-il, qu'un conseil supérieur à la prudence

humaine ait présidé à l'établissement de ce corps de milice. »

Mais aucun auteur ne s'est expliqué sur ce sujet avec plus d'éloquence que l'historien Josèphe, aussi célèbre par ses écrits que par ses combats. « Si l'on considère, dit-il, quelle étude les Romains faisaient de l'art militaire, on conviendra que la grande puissance à laquelle ils sont parvenus n'est pas un présent de la fortune, mais une récompense de leur vertu. Ils n'attendaient pas la guerre pour manier les armes; on ne les voit pas, endormis dans le sein de la paix, ne commencer à remuer le bras que quand la nécessité les réveille; comme si leurs armes étaient nées avec eux, comme si elles faisaient partie de leurs membres, jamais ils ne font trêve aux exercices; et ces jeux militaires sont de sérieux apprentissages des combats. Tous les jours chaque soldat fait des épreuves de force et de courage; aussi les batailles ne sont-elles pour eux rien de nouveau, rien de difficile; accoutumés à garder leurs rangs, le désordre ne se met jamais parmi eux; la peur ne trouble jamais leur esprit; la fatigue n'épuise jamais leurs forces. Ils sont sûrs de vaincre, parce qu'ils sont sûrs de trouver des ennemis qui ne leur ressemblent pas; et l'on pourrait dire, sans craindre de se tromper, que leurs exercices sont des combats sans effusion de sang, et leurs combats de sanglans exercices. »

Ce passage de Josèphe révèle aux moins clairvoyans la cause des prodigieux succès des Romains. On voit, en effet, qu'ils furent d'abord bien moins le fruit de manœuvres savantes, que le résultat de l'attention que Rome apportait à former ses soldats. Elle ne les jetait pas à l'aventure dans les légions pour y prendre l'esprit du corps, elle savait les choisir avec soin, les préparer dans les exercices à tous les événemens des batailles, et les contenir par une discipline sévère.

Il faut que cette discipline ait été bien profondément inculquée chez ce peuple, puisque la corruption qui s'introduisit à Rome avec la richesse n'empêcha pas l'esprit militaire de s'y conserver, et que l'altération dans cette partie fut beaucoup plus lente et plus insensible que la décadence des mœurs. Les vertus civiles étaient mortes depuis long-temps, que la vertu guerrière respirait encore et se faisait sentir par de généreux efforts.

Lorsque les livres grecs pénétrèrent en Italie, et que les Romains, mieux éclairés sur la cause de leurs revers, purent, joindre à une constitution militaire dont il n'y eut d'exemple chez aucun peuple, la connaissance des autres parties de la guerre, il arriva aux généraux de Rome ce que l'on avait vu sous Alexandre : ils conquirent le monde connu. La manœuvre brillante de Scipion à Ilinga, en Espagne, où il attaqua par un double oblique, c'est-à-dire avec les deux ailes en refusant le centre, était un ordre de bataille connu chez les Grecs, et que ce grand capitaine sut appliquer à l'ordonnance de ses troupes avec tout l'art dont elle était susceptible. César à Pharsale, combattant contre une cavalerie décuple de la sienne, et ayant d'ailleurs en tête des soldats romains, ne dut la victoire qu'à l'habileté avec laquelle il sut faire soutenir ses faibles escadrons par des cohortes. C'était encore une manœuvre bien souvent employée par les Grecs, et dont Épaminondas s'était servi à la bataille de Leuctres.

Selon l'institution de Romulus, tous Romains étaient enrôlés dès l'âge de dix-sept ans, sans distinction de riches ni pauvres; et quand le roi jugeait à propos de mettre une armée en campa-

que, il donnait l'ordre aux tribuns qu'il voulait employer. Les tribuns le signifiaient aux centurions, ceux-ci à leurs décurions, qui distribuaient des armes à leurs subalternes, et les mettaient en marche; de sorte qu'au premier signal du prince, la partie commandée se portait au rendez-vous.

Ce règlement fut changé par Servius. Il divisa le peuple en six classes. La dernière, composée des plus pauvres, fut dispensée des travaux de la guerre; la cinquième ne fournissait que les troupes légères, qui cependant, après quelques années de service, pouvaient devenir soldats de rang; et ceux-ci se tiraient des quatre premières classes. Les cavaliers se prenaient dans les dix-huit centuries qui faisaient la tête de la première.

Servius, ayant aussi divisé la ville en quatre parties qu'il appela tribus, nomma par quartier un chef qui tenait registre du domicile de chaque citoyen. Quant à ceux qui habitaient hors de la ville et dans la campagne de Rome, il établit pour eux un ordre pareil, qui servait soit pour la levée des troupes, soit pour la répartition des impôts.

Il est clair que, selon cette division de classe, les plus riches allaient plus souvent à la guerre.

Des cent quatre-vingt-treize centuries qui composaient tout le peuple romain, la première classe fournie par les plus riches en contenait seule quatre-vingt-dix-huit: en séparant les dix-huit centuries des cavaliers, il en restait quatre-vingts pour l'infanterie.

Dans les quatre-vingt-quinze qui faisaient les cinq autres classes, il fallait retrancher les deux dernières classes ou trente et une centuries : la dernière classe ne servait pas, la cinquième ne fournissait que les armés à la légère. Restaient donc pour la seconde, la troisième et la quatrième classe, soixante-quatre centuries qui, jointes aux quatre-vingts de la première, formaient le nombre de cent quarante-quatre

Ces cent quarante-quatre centuries étaient obligées de fournir chacune une égale quantité de soldats pesamment armés. Si l'on ajoute que celles de la première classe se trouvaient bien moins nombreuses que les autres, on reconnaîtra qu'en effet le fardeau de la guerre tombait sur les plus riches.

Nous allons voir avec quelle attention les Romains s'étudiaient à lever de bons soldats et à en balancer le mérite, afin que leurs légions eussent entre elles toute l'égalité que pouvait leur donner la prudence humaine. C'est Polybe qui va nous instruire de ce qui se pratiquait de son temps, c'est-à-dire dans le siècle où la discipline militaire fut portée au plus haut degré de perfection.

Polybe considère la levée des quatre légions qu'on avait coutume de mettre sur pied tous les ans. Voici comment il s'exprime : « Quand les Romains ont nommé les consuls, ils établissent d'abord les tribuns. Ils en choisissent quatorze entre ceux qui ont cinq années de service, et dix qui ont servi dix ans. Le jour marqué pour le choix des soldats étant arrivé, et toute la jeunesse s'étant rendue au Capitole, les tribuns, qui n'ont que cinq ans de service, se divisent en quatre parts, autant qu'il y a de légions à lever. Les quatre qui ont été nommés les premiers, soit par le peuple, soit par les généraux, sont destinés à la première légion; les trois suivans à la seconde; les quatre d'ensuite à la troisième; enfin les trois derniers à la quatrième. Les dix autres tribuns qui ont fait dix campagnes sont répartis de même, deux pour la première légion, trois pour la seconde, deux pour la troisième, trois pour la quatrième; par ce moyen chaque légion aura six tribuns.

Après cette répartition, les tribuns de chaque légion s'étant assis séparément tirent au sort les tribus et appellent celles dont le nom sort de l'urne : ils choisissent dans celle-là quatre jeunes gens, les plus égaux qu'il est possible, en âge et en force. Les ayant fait venir devant eux, les tribuns de la première légion en prennent un; ceux de la seconde ont le choix à leur tour entre les trois autres; ceux de la troisième, parmi les deux qui restent; enfin le dernier demeure à ceux de la quatrième. Ils en font ensuite avancer quatre autres; mais cette fois les tribuns de la seconde légion choisissent d'abord, et le dernier de ces quatre reste à ceux de la première. A la troisième élection, les tribuns de la troisième légion ont l'avantage du choix. Enfin, les tribuns de la quatrième légion sont les premiers qui choisissent; et par ce triage périodique qui recommence jusqu'à ce que le nombre des soldats soit rempli, il arrive que les quatre légions se trouvent aussi égales qu'elles peuvent l'être par rapport à la qualité des soldats.

On interdisait l'exercice du commandement aux généraux, dans l'enceinte de la ville, et cette loi était si scrupuleusement observée, qu'un général qui rentrait à Rome avec ses troupes perdait dès l'instant même son autorité; on exceptait seulement le jour du triomphe. C'est pour cette raison que les légions étant levées, les consuls, pour se mettre à leur tête, leur assignaient un rendez-vous hors de la cité; tantôt aux portes de Rome, plus souvent dans une ville voisine, située sur la route du pays où l'on allait porter la guerre; quelquefois même le rendez-vous était fort éloigné.

Les soldats partaient sans armes, ne sachant encore que le nom de la légion dans laquelle on les avait enrôlés. C'était dans le lieu marqué pour le rendez-vous qu'on assignait à chacun son rang; c'était là qu'on lui donnait les armes du corps dont il allait faire partie; c'était aussi dans ce lieu que les questeurs faisaient porter les enseignes dont ils étaient dépositaires et qu'ils gardaient dans le trésor public.

Le jour du départ, le général allait au temple de Mars, y remuait les boucliers sacrés ainsi que la haste de la statue, et, après avoir fait des sacrifices et des vœux dans le Capitole, il partait revêtu de l'habit de général, pour se mettre à la tête des troupes. Là, il purifiait son armée par un sacrifice nommé *lustration*, et enfin elle se mettait en marche.

Toutes ces cérémonies devaient prendre un temps assez considérable, mais dans les occasions pressantes, ou dans les alarmes soudaines, la nécessité les abrégeait. Alors le consul montait au Capitole et y déployait deux drapeaux, l'un rouge, pour l'infanterie, l'autre couleur de mer pour la cavalerie. L'an de Rome 295, le consul Minutius étant enveloppé par les Èques, le dictateur Quintius ordonne à tous ceux qui sont en âge de servir, de se rendre, avant la fin du jour, au Champ-de-Mars, avec des armes, des viandes cuites pour cinq jours, et chacun douze pieux pour planter des palissades. Tout est prêt, et l'armée marche au commencement de la nuit.

Douze ans après, on voit encore l'exemple d'une pareille diligence. En un même jour, le consul harangue le peuple, assemble le sénat, enrôle les légionnaires. Le lendemain, au point du jour, toute l'armée se réunit dans le Champ-de-Mars; les questeurs y portent les enseignes; elle marche vers la quatrième heure, et campe le soir à dix milles de Rome. Deux jours après,

les ennemis sont battus, et la guerre est terminée. C'est une campagne de quatre jours, y compris les deux termes, la levée des troupes et la victoire.

Le soldat d'infanterie entrait au service à dix-sept ans, et en sortait à quarante-six. Mais le service n'était pas continu pendant ces trente années. Du temps de la république, on pouvait en interrompre la durée; il suffisait que, pendant cet espace de trente ans, le citoyen en eût consacré seize à la patrie. Quand Auguste rendit les légions perpétuelles, on ne pouvait plus quitter les armes que le service ne fût achevé.

Cet âge de dix-sept ans était une condition tellement essentielle dans le soldat, que si un jeune Romain, emporté par une ardeur prématurée, s'enrôlait volontairement avant ce terme, on ne lui tenait compte de son engagement que le jour où il avait atteint ses dix-sept années.

Dans le temps de la seconde guerre punique, comme la jeunesse manquait à Rome, le sénat ordonna d'envoyer dans l'Italie six commissaires pour enrôler tout ce qu'ils trouveraient de gens libres, capables de soutenir les fatigues de la guerre, quand même ils n'auraient pas encore atteint l'âge; et par ce même arrêt, les tribuns étaient invités à proposer au peuple de compter à ces jeunes soldats toutes leurs années de service. Ce n'est pas le seul exemple où nous voyions les règlemens sur l'âge militaire céder à l'intérêt de la république, cette loi souveraine qui dérogeait à toutes les autres.

Sous les empereurs, les règles devinrent arbitraires, ainsi que leur puissance. Adrien avait commencé sa carrière militaire à quinze ans. Il défendit, dans la suite, de recevoir des soldats trop jeunes, et de les retenir au-delà de l'âge fixé par les lois anciennes; mais l'abus continua. Misithée, beau-père et ministre du jeune Gordien, voulut inutilement rétablir l'ancien usage; cette réforme céda bientôt à la corruption qui altérait toutes les parties de la discipline. Les lois de Constantin, de Constance et de Valentinien déterminent l'âge du service tantôt à seize, souvent à dix-huit, à dix-neuf, et même à vingt ans.

Quelquefois les généraux, sans ordre particulier du sénat, rappelaient les soldats vétérans; main on ne les forçait pas. On recevait ceux qui s'offraient volontairement; et en reprenant les armes, ils n'étaient pas confondus dans le nombre des soldats ordinaires. Le titre d'*evocati*, par lequel on les désignait alors, leur donnait un rang distingué, et ils portaient un étendard particulier nommé vexille.

On lit dans Tacite que les légions révoltées dès le commencement du règne de Tibère se plaignent qu'on les retient même après leur avoir donné des congés. Il n'y avait plus rien de fixe pour la durée du service et l'âge de la vétérance. Cependant Mécène, entre les avis qu'il donne à Auguste, veut que le terme du service soit marqué à un âge qui laisse aux soldats le temps de se ménager une vieillesse tranquille.

Les Romains étaient petits, et César rapporte que les Gaulois les méprisaient à cause de leur taille. Strabon dit qu'il a vu à Rome de jeunes Bretons qui surpassaient d'un demi-pied les plus grands des Romains. Il semble qu'une haute stature soit en effet la première des qualités que l'on doive rechercher dans un soldat, et Pyrrhus disait à son commissaire des levées : Choisis-les grands, je les rendrai forts.

Cependant il est certain que les Romains s'attachaient bien plus à la force

qu'à la taille, et en cela on peut dire qu'ils différaient des autres nations. Voici le précepte de Végèce pour les recrues : « Le nouveau soldat, dit-il, doit avoir les yeux vifs, la tête élevée, la poitrine large, les épaules fournies, la main forte, les bras longs, le ventre petit, la taille dégagée, la jambe et le pied moins charnus que nerveux. Quand on trouve tout cela dans un homme, ajoute-t-il, on peut se relâcher sur la taille, parce que, encore une fois, il est plus nécessaire que les soldats soient robustes que grands. »

La haute taille du soldat romain était de cinq pieds dix pouces (cinq pieds trois pouces six lignes); la taille moyenne, de cinq pieds sept pouces (cinq pieds dix lignes); néanmoins on enrôlait au-dessous de cette taille, même pour les cohortes prétoriennes, qui étaient les troupes de la garde de l'empereur.

Nous avons dit que, pour entrer dans le service légionnaire, il ne suffisait pas d'être né citoyen, mais qu'il fallait avoir quelque fortune. Tous les auteurs conviennent que des six classes qui faisaient le partage du peuple romain, selon la richesse, la dernière, renfermant les plus pauvres, fut dispensée du service jusqu'à Marius. La difficulté consiste à fixer la somme précise au-dessous de laquelle on était rejeté dans cette dernière classe.

La première classe contenait ceux qui possédaient au moins cent mille as; la seconde devait en avoir soixante-quinze mille; la troisième cinquante mille; la quatrième vingt-cinq mille; la cinquième douze mille cinq cents; et ceux dont le bien était au-dessous formèrent la dernière classe.

Mais, dans un état qui croît à la fois en opulence et en population, il s'en faut bien que la richesse suive la même proportion pour chaque particulier. Si donc la sixième classe eût continué d'être tout entière exempte de la milice, on aurait vu bientôt plus de la moitié des citoyens hors de la profession des armes. Cependant les armées devenaient nécessairement plus nombreuses. On levait deux légions dans les premiers temps de la république; lors de la seconde guerre punique et dans les siècles postérieurs, souvent vingt légions ne suffisaient pas. Il est donc vraisemblable que les Romains, pour ne pas laisser tant de citoyens inutiles, restreignirent la dispense du service à ceux qui ne possédaient pas six mille as, ou environ dix mille francs. C'est le règlement qui subsistait vers la fin du sixième siècle de Rome.

Malgré le mépris qu'on eut toujours pour les esclaves, il arriva cependant que la nécessité ou le désordre des guerres civiles en fit quelquefois admettre dans la légion. La grande défaite de Cannes ayant détruit une partie de la jeunesse, la république acheta huit mille esclaves des plus vigoureux. Leurs maîtres n'en voulurent recevoir le prix qu'à la fin de la guerre. On demanda à chacun de ces esclaves s'il voulait servir l'état; et, sur sa réponse, on lui mit les armes entre les mains. On acheta aussi deux cent soixante-dix bergers de l'Apulie, pour recruter la cavalerie. Rome ne voulut pas recevoir les citoyens qui étaient prisonniers dans le camp d'Annibal, et qu'elle aurait pu échanger à moindre prix. Cette nouvelle troupe rendit à l'état des services signalés, et mérita la liberté deux ans après, par une éclatante victoire.

Quoique ce premier exemple eût si bien réussi, il ne fut point imité jusqu'au temps de Marius. César et Pompée, dans la guerre civile, firent usage des

esclaves. Pline l'Ancien compte, parmi les adversités d'Auguste, la nécessité où ce prince se trouva d'en enrôler, quand il envoya Germanicus en Dalmatie, pour y terminer la guerre qu'il soupçonnait Tibère de traîner en longueur. Néron, apprenant la révolte de Galba, et cherchant en vain des soldats entre les citoyens, exigea d'eux un certain nombre d'esclaves; mais il n'en paya point le prix, comme l'avait fait Auguste. Marc-Aurèle et Honorius eurent besoin de la même ressource; le premier, afin de combattre les Marcomans, dans un temps où la peste venait d'enlever une partie de la jeunesse; l'autre, pour s'opposer à Radagaise qui descendait en Italie à la tête de deux cent mille hommes.

Hors ces occasions singulières, qui ne forment que des exceptions à la règle générale, c'était dans le soldat une qualité essentielle d'être de condition libre. On excluait aussi du service les affranchis; on n'en voit enrôler aucun dans les alarmes de la seconde guerre punique. Ce fut seulement pendant la guerre Sociale, que s'établit la coutume d'admettre des affranchis parmi les légionnaires. Dans cette première occasion, on en forma douze cohortes qui se distinguèrent.

Des peuples entiers furent exclus du service militaire en punition de leur perfidie. Après la journée de Cannes, les Brutiens se déclarèrent pour Annibal, et donnèrent aux autres provinces le signal de la révolte; les Lucaniens et les Picentins, qui habitaient la côte de la mer entre la Campanie et la Lucanie, imitèrent leur exemple. Lorsque les Carthaginois eurent été contraints à sortir d'Italie, les Romains déclarèrent tous ces peuples indignes du service militaire.

A côté des causes qui entraînaient la défense du service, les Romains avaient placé celles qui en procuraient la dispense. La première et la plus générale venait de l'âge. Au-dessous de dix-sept ans et au-dessus de quarante-six, on ne pouvait être forcé à prendre les armes, sinon dans les occasions où la république demandait un secours extraordinaire. La vétérance avait droit à la même exemption. Les magistrats actuellement en charge étaient rayés du contrôle légionnaire. Les sénateurs et ceux qui avaient géré des magistratures qui donnaient entrée dans le sénat n'étaient point forcés non plus au service de simple soldat; mais ils pouvaient s'enrôler volontairement. Tite-Live rapporte qu'il en périt quatre-vingts dans la bataille de Cannes.

Les prêtres et les augures obtenaient la dispense du service, excepté lorsque les Gaulois marchaient subitement vers Rome. Ces alarmes soudaines, nous l'avons dit, répandaient tant de terreur que les Romains avaient dans leur trésor une somme d'argent en réserve qu'ils s'étaient engagés, par un serment public, à ne point toucher pour tout autre usage. Ce fut ce trésor que Jules César força au commencement de la guerre civile, malgré la résistance du tribun Métellus.

Parmi les maladies du corps ou de l'esprit, regardées comme susceptibles de procurer une dispense du service, on comprenait la faiblesse des yeux. Métellus, qui avait fait construire, à quelque distance de Rome, une maison de campagne si vaste et si élevée, qu'elle choquait les citoyens, s'occupait du classement des nouveaux soldats. L'un d'eux s'excusant sur la faiblesse de sa vue. « Vous ne distinguez donc rien, lui dit Métellus, qui semblait mal disposé à son égard? — Pardonnez-moi, repartit le malade, j'aperçois

votre maison de campagne dès la porte Esquiline. »

L'exemption la plus honorable était celle que l'on recevait comme récompense, exemption rare, dont l'histoire conserve peu d'exemples.

Les Romains accordèrent une dispense de cinq ans de service aux soldats de Préneste, pour avoir défendu Casilin contre Annibal. P. Ébutius ayant révélé dans sa jeunesse une conjuration importante, le peuple ordonna qu'il serait censé avoir rempli ses années de service. P. Vatiénus, qui était arrivé de Réate à Rome, au milieu de la nuit, dit au sénat que deux jeunes cavaliers, montés sur des chevaux blancs, lui avaient annoncé, pendant sa route, la défaite et la prise de Persée. On le mit d'abord en prison, pour avoir osé se jouer de la majesté du sénat. Cependant, peu de jours après, cette nouvelle ayant été confirmée par les lettres du consul, Vatiénus reçut pour récompense l'exemption de service.

Pendant les premiers siècles de Rome, il est difficile de trouver un citoyen non exempt qui n'ait pas porté les armes; mais quand leur nombre eut augmenté, et que la sixième classe fut admise dans la légion, les soldats qui s'offraient volontairement se trouvèrent plus que suffisans pour les expéditions ordinaires. Ainsi il y en eut sans doute qui ne portèrent jamais les armes, ou qui ne remplirent pas les années du service; mais ils pouvaient tous y être contraints, et, dans certains cas, lorsque la république le jugeait nécessaire, le sénat suspendait les exemptions.

Jusqu'au dernier consulat de Marius, l'an 646, Rome n'avait employé pour soldats que les citoyens des cinq premières classes. Marius, aussi ambitieux que grand capitaine, ennemi de la noblesse qui le méprisait, introduisit dans la milice la dernière classe du peuple à laquelle il devait son élévation, et qu'il crut propre à seconder ses vues. Les légions conservèrent leur réputation longtemps encore; mais ce fut une première atteinte portée aux lois sages de la république, qui regardait la fortune du citoyen comme un gage de sa fidélité et de son attachement.

Dans les premiers temps, lorsque le théâtre de la guerre n'était qu'à peu de distance de Rome, on licenciait les troupes à la fin de la campagne, et l'année suivante on en levait d'autres; de sorte que chaque année voyait de nouvelles légions. Bientôt les conquêtes s'éloignèrent du centre, les guerres devinrent plus longues et plus importantes; il fallut garder des places, couvrir des provinces, conserver en un mot les avantages de la campagne précédente, et tenir l'ennemi en échec. Alors les mêmes légions, au lieu de revenir passer l'hiver à Rome, servirent tant que dura la guerre; on réparait les pertes par de nouvelles recrues; et telle fut la constitution des troupes jusqu'au temps où Auguste, après la bataille d'Actium, se vit seul possesseur de l'empire.

Vous savez qu'à cette époque, suivant la politique de Mécène, le prince établit une milice permanente.

« Il me semble à propos, dit-il à Auguste, d'entretenir dans chaque province, selon le besoin des affaires, tantôt plus, tantôt moins de troupes composées de citoyens, de sujets et d'alliés, et que ces troupes ne quittent point les armes. Il faut que les soldats soient attachés par état au métier de la guerre; qu'ils établissent leurs quartiers d'hiver dans les lieux les plus commodes, et que le terme de leur service soit marqué à un âge qui leur laisse encore quelque temps en-deçà de la vieillesse. Éloignés comme

nous le sommes des extrémités de l'empire, et environnés de toutes parts de nations ennemies, il ne serait plus temps de courir au secours, quand la frontière serait attaquée; et si nous permettions de manier les armes à tous ceux qui sont en âge de les porter, ce serait une source perpétuelle de divisions et de guerres civiles. D'un autre côté, leur ôter les armes pour ne les leur donner que dans le besoin, ce serait nous exposer à n'employer que des soldats sans expérience et mal exercés. Mon avis est donc de ne laisser aux citoyens ni armes, ni places fortes; mais de choisir les plus robustes et ceux qui sont moins en état de subsister par eux-mêmes, pour les enrôler et les former aux exercices. Ceux-ci feront de meilleures troupes, n'ayant d'autre métier que la guerre; et les autres, vivant à couvert sous cette garde perpétuelle, vaqueront plus tranquillement à l'agriculture, au commerce, et aux autres occupations de la paix, sans être jamais obligés de quitter leurs professions pour courir à la frontière. La partie de l'état la plus vigoureuse, qui ne peut vivre qu'aux dépens des autres, subsistera sans incommoder personne, et servira de défense à tout le reste. »

Auguste suivit ce conseil. Il établit vingt-cinq légions perpétuelles, et les fixa dans les provinces frontières dont il se réserva le gouvernement. Cette politique procura une partie des avantages que Mécène avait annoncés; mais elle entraîna aussi des inconvéniens qu'il semble n'avoir pas prévus. L'esprit militaire se perdit chez les Romains, dès que ce ne fut plus une même chose que d'être citoyen, et d'être soldat; on se relâcha même sur la qualité de citoyen romain, lorsqu'on recruta pour ces légions sédentaires dans le pays où elles étaient établies; enfin les armes inspirant à ceux qui les portaient du mépris pour les professions pacifiques, cette nouvelle milice forma bientôt un état dans l'état.

On ne fut pas long-temps à s'apercevoir que des soldats mercenaires, qui n'avaient, dans le service, d'autre intérêt que leur pays, ne valaient pas des hommes élevés dans l'esprit des lois et l'amour de la patrie. Ces soldats, selon leur intérêt ou leur caprice, firent et brisèrent les empereurs. Les légions des diverses provinces, prétendant toutes au privilége de se donner un maître, en proclamèrent souvent plusieurs à la fois; l'empire devint un champ de bataille où l'on achetait, par le massacre d'une partie des citoyens, le droit de commander les autres.

Tel fut le désordre qui s'introduisit dans l'état. Mais quand cet abus se vit sanctionné par l'édit de Caracalla, qui donne le droit de citoyen à tous les sujets de Rome, la légion dont les ressorts avaient été si puissans tant qu'elle fut concentrée, se relâcha à force de s'étendre, et perdit cet esprit propre et ce point d'honneur qui l'avaient placée si loin des troupes auxiliaires.

Un demi-siècle après, sous Claude II, surnommé le Gothique, nous voyons les Barbares entrer dans les légions romaines. Probus, Constantin, Julien et leurs successeurs ne balancèrent plus à les y recevoir. Il semble même que ces empereurs en firent une maxime de leur politique, par opposition aux principes de l'ancienne constitution. L'événement montra lequel des deux systèmes était le plus sage. Les légions se corrompirent, et leur destruction entraîna la chute de la puissance romaine en Occident.

CHAPITRE III.

Ordonnance de la légion.

On raconte, dans la vie de Romulus, que, voulant délivrer son frère des mains de Numitor, il accourut à son secours avec une troupe nombreuse divisée en diverses bandes de cent hommes. L'un d'eux portait, au bout d'une pique, une *poignée* de foin, que les Latins nomment *manipulus*, et de là, dit Plutarque, le mot est passé dans l'usage militaire.

Cet écrivain philosophe faisant ensuite l'histoire de la naissance de Rome nous apprend qu'aussitôt la ville bâtie, le fondateur divisa en plusieurs corps ceux qui étaient en âge de porter les armes, et mit dans chacun trois mille fantassins et trois cents cavaliers. Ce corps s'appela *légion*, du mot *legere*, parce qu'on avait *choisi* les plus capables du service militaire. Vous voyez que la légion fut la première institution de Romulus.

On ne peut douter que, lors de sa création, la légion ne fût rangée en ligne pleine, suivant la coutume des autres peuples. Cette disposition subit, chez les Romains, des changemens successifs à mesure que leurs armes se perfectionnèrent, et la phalange compacte et indivisible disparut entièrement pour faire place à une ordonnance formée d'une aggrégation de petits corps qui se séparaient et se réunissaient avec la même facilité.

Ainsi, à l'époque où les Grecs se croyaient le premier peuple militaire du monde, on créait, à deux cents lieues d'eux, une tactique totalement opposée à la leur. Les Grecs étaient devenus guerriers par le besoin de repousser les invasions du formidable empire des Perses. Le cercle de leurs connaissances s'agrandit ensuite au sein des dissensions qui partagèrent leur territoire en plusieurs états rivaux; mais ils n'eurent point de modèle à suivre; ils s'élevèrent au milieu de leurs victoires éclatantes. Les Romains, au contraire, guerriers par leur constitution, profitèrent des lumières comme des fautes de tous les siècles, et s'instruisirent surtout par leurs propres revers. Chez ce peuple aussi, la science de la guerre fit des progrès rapides, et atteignit le plus haut degré de perfection.

Nous avons dit ailleurs, malgré l'autorité de Tite-Live, que la grande mobilité imprimée à l'ordonnance romaine datait peut-être de l'apparition de Pyrrhus en Italie. Sans doute plusieurs essais avaient été tentés avant cette époque mémorable; mais on admet difficilement que la disposition en échiquier qui pouvait changer l'ordre de bataille par des manœuvres presque imperceptibles, et permettait de combattre en ligne pleine, en ligne tant pleine que vide, ou même en colonnes, on a peine à concevoir, disons-nous, qu'une disposition aussi profondément combinée ne soit pas le produit d'une longue expérience.

La phalange étant disposée pour le combat, les rangs s'appuyaient les uns sur les autres, et l'aspect de son front couvert de boucliers, hérissé de piques, la faisait paraître invincible; mais ce n'était qu'autant qu'elle restait immobile. Dès qu'elle se mettait en mouvement, il y avait des flottemens; les inégalités du terrain y causaient des vides; et les moindres obstacles devaient rompre l'union de ses files et de ses rangs sur laquelle reposait toute sa force.

« Les temps et le lieu des combats se varient d'une infinité de manières, dit Polybe, et la phalange n'est propre que dans un temps et d'une façon. Pour

tirer parti de cette ordonnance, il est nécessaire de lui trouver un terrain plat, découvert, sans fossés, sans gorges, sans éminences; et l'on ne disconvient pas qu'il est impossible ou du moins très-rare d'en rencontrer un de vingt stades qui n'offre quelqu'un de ces obstacles. Si l'ennemi, au lieu de venir vous chercher sur ce terrain, se répand dans le pays, ravage les villes et fait du dégât, ce corps restant au poste qui lui est avantageux sera le jouet de ses ennemis, et s'il en sort, il ne peut éviter d'être défait. »

Voilà le précis des défauts que Polybe trouvait à la phalange, défauts incontestables dont les Romains profitèrent, et qu'ils surent éviter.

Après avoir enrôlé le nombre de soldats qui devait composer les légions, on exigeait d'eux le serment militaire. Il était simple; les soldats juraient *d'obéir à leurs chefs et d'employer toutes leurs forces à exécuter les ordres qu'ils en recevraient.* Un seul soldat prononçait la formule, et les autres passaient à la file, se contentant de dire : *Idem in me :* « je le jure. »

Le serment étant reçu, les tribuns marquaient à chaque légion le lieu du rendez-vous. Les soldats y arrivaient sans armes, et on les classait en quatre corps nommés *triaires, princes, hastaires, légèrement armés.* Ensuite, on partageait chacun de ces corps en dix parties, à l'exception des armés à la légère, dont on formait bien une division séparée, mais qu'on ne classait pas parmi les soldats de rang. Ces dix parties de chacun des trois corps s'appelaient *manipules;* la moitié du manipule était la *centurie;* et trois manipules ensemble, un de chaque espèce, faisaient la *cohorte.* Une légion avait donc dix cohortes, trente manipules et soixante centuries.

Dans cette distribution des différens corps qui composaient l'infanterie de la légion, celui des triaires était réservé pour les citoyens qui avaient le plus d'expérience à la guerre; on plaçait parmi les princes les hommes les plus vigoureux; les hastaires formaient la troisième classe; enfin, les plus jeunes et les plus pauvres prenaient l'armure légère. C'est cette dernière classe que l'on retrouve, suivant les temps, sous les noms d'*accenses*, *roraires*, et enfin sous la dénomination de *vélites.*

La légion, ayant adopté l'ordre en quinconce ou échiquier par manipules, se forma sur trois lignes. La première fut composée des dix manipules de hastaires, qui gardaient entre eux des distances égales à leur front; les princes, partagés en autant de manipules que les hastaires, se plaçaient ensuite vis-à-vis leurs intervalles; enfin, les dix manipules de triaires occupaient la troisième ligne.

Au commencement, les hastaires étaient armés à la légère, et faisaient le service qu'on exigea postérieurement des vélites; mais les deux autres lignes ayant été trouvées trop faibles, on arma plus fortement les hastaires, on les fixa à la première ligne permanente, et les princes, autrefois les premiers, comme l'exprime leur nom, conservèrent leur dignité sans garder la même place.

On voit varier le nombre des soldats d'une légion, suivant les besoins de la guerre; mais il est remarquable que le corps des triaires demeure toujours fixé à six cents. Il était ainsi distribué dans la légion de quatre mille deux cents hommes, alors que les hastaires, les princes et les vélites en fournissaient chacun douze cents; et quand la légion fut portée à cinq et six mille hommes, les hastaires, les princes et les vélites

augmentèrent en proportion; mais le nombre des triaires resta le même.

En prenant pour base la légion de quatre mille deux cents hommes, chaque manipule des deux premières lignes présentait cent vingt hommes (douze de front et dix de hauteur), tandis que le manipule des triaires n'était que de soixante. Comme cette troisième ligne avait la même profondeur que les deux autres, ses manipules ne donnaient que six files, et l'intervalle qu'ils gardaient entre eux était considérable. C'était là que se plaçaient les vélites avant d'escarmoucher, et c'était là aussi qu'ils rentraient lorsque les hastaires commençaient la charge.

Les armes de l'infanterie romaine étaient le javelot, le pilum, la pique et l'épée.

Le javelot servait aux vélites. Il avait deux coudées (trente-deux pouces sept lignes) de hampe, et un doigt de diamètre; le fer portait une spithame (sept pouces six lignes) de long. Il était extrêmement aigu et mince, afin qu'il se faussât en frappant le but ou en tombant, et que l'ennemi ne pût le renvoyer. Un jour de bataille, le vélite avait sept javelots qu'il dardait avec beaucoup d'adresse; et, lorsqu'il devait se servir de son épée, il passait ses javelots à la main gauche qui restait libre, le bras soutenant seul le bouclier.

Les hastaires et les princes portaient le pilum. C'était un fort javelot dont la hampe avait trois coudées (quatre pieds un pouce) de longueur et un palme (deux pouces huit lignes) de diamètre ou de côté, quand elle était carrée. Le fer, de même longueur que le bois, se divisait en deux parties égales; l'inférieure, composée de deux lames d'un doigt et demi d'épaisseur, couvrait la hampe jusqu'au milieu, s'y enchâssait et s'y fixait par des pointes de fer; la partie supérieure qui était carrée, et d'un pouce et demi (seize lignes) de côté, se terminait en une pointe aiguë, bien trempée et garnie d'un hameçon. Outre cet énorme stylet, les hastaires et les princes en tenaient quelquefois un autre dans la main gauche, plus facile à manier. Sa hampe n'avait que trois coudées (quatre pieds un pouce), et son fer triangulaire portait cinq pouces (quatre pouces six lignes).

On laissait les vélites fatiguer l'ennemi par leurs javelots; l'action devenait générale lorsque les deux armées étaient assez proches pour que l'on pût faire usage du pilum. Ces lourdes machines, vu leur pesanteur et la trempe du fer, perçaient et cuirasses et boucliers. Désarmés du pilum, les Romains tiraient l'épée et se jetaient sur l'ennemi avec une impétuosité d'autant plus heureuse, que souvent le pilum avait renversé les premiers rangs, ou les mettait à nu, au moyen de l'hameçon qui s'accrochait dans le bouclier et l'entraînait.

Les triaires, portant la pique, plus longue et moins grosse que l'autre arme (dix à onze pieds de long), attendaient souvent de pied ferme le choc de l'infanterie comme celui de la cavalerie. Ils n'abandonnaient la pique que pour se servir de l'épée, dans laquelle le soldat légionnaire mettait surtout sa confiance.

C'était l'épée qui gagnait les batailles; et l'on vit souvent des lignes entières jeter le pilum avec précipitation et presqu'au hasard, pour aborder l'ennemi plus tôt. Les Romains avaient emprunté cette épée des Espagnols, et la portaient à droite pour ne pas embarrasser le maniement du bouclier. On pouvait la tirer aisément parce qu'elle était courte, pendue à un baudrier que l'on passait de l'épaule gauche à la hanche droite,

en sorte que le pommeau touchait au bas de la poitrine. Mais on voit que cette coutume changea. Josèphe, dans son excellente *Histoire de la guerre des Juifs*, dit que les fantassins portaient deux épées, l'une, plus longue, à gauche (celle dont parle Polybe); l'autre, qui n'était qu'un poignard de neuf pouces, se plaçait à droite.

L'épée romaine mesurait vingt-deux pouces et demi; sa largeur était de quinze lignes à la poignée; vers la pointe elle n'offrait plus que six lignes, et finissait en langue de carpe. Ce glaive était épais, pesant, tranchant des deux côtés. La poignée, en forme de bec d'aigle, présentait six pouces de long et quatre de circonférence; la traverse, quatre pouces et demi de long et quatre lignes de hauteur.

Tite-Live, dans la guerre de la Macédoine, rapporte avec énergie l'effroi des Grecs, accoutumés aux blessures de flèches et de javelots, lorsqu'après un combat entre les Romains, ils virent des troncs sans bras et sans tête, des entrailles découvertes et d'autres plaies horribles, faites d'un seul coup de l'épée romaine. Elle donnait surtout de grands avantages contre les Gaulois, dont les armes longues et mal trempées n'agissaient que du coupant, se recourbaient et pliaient d'abord. L'épée romaine frappant d'estoc et de taille, aucun corselet ne résistait à sa pointe, pas un casque ou un bouclier n'était capable d'affronter son tranchant. C'était une hache dans la main de l'homme vigoureux.

Le soldat romain portait des bottines, et celle de la jambe droite était mieux garnie, comme plus exposée dans le combat de pied ferme.

La tête du légionnaire se trouvait garantie par un casque de cuir, recouvert de bandes de cuivre, et surmonté d'un panache de trois plumes noires d'une coudée de haut. Polybe dit qu'à l'œil, cet ornement élevait la taille du soldat et lui donnait un air terrible. Les armés à la légère n'eurent jamais sur la tête qu'un simple bonnet fait de peau de loup ou de quelque autre animal.

Les cuirasses étaient composées de deux parties. Le haut formait un double corselet qui descendait jusqu'à l'estomac et se réunissait par des agrafes ou boutons. Ce corselet, bien échancré pour le mouvement du cou, était ordinairement d'une seule lame de cuivre ou de fer bien forgé et pas trop épais. Le bas se composait de bandes de cuir couvertes de lames de métal qui entouraient horizontalement le ventre et les hanches, et dont les bouts, après avoir été bouclés, retombaient par devant. Cette cuirasse se trouvait assurée par quatre bandes de chaque côté, qui couvraient les épaules et venaient se rattacher aux autres par des boutons. Dans les premiers temps, les soldats portaient un plastron d'airain, et les citoyens appartenant à la première classe le recouvraient d'une cotte de mailles.

L'ancien bouclier (*clypeus*) avait été tout-à-fait circulaire et concave, de cuivre ou de fer. Les Romains l'abandonnèrent pour le *scutum*, de forme quadrangulaire et concave, de trente pouces de large (vingt-sept pouces trois lignes), et de quatre pieds (quarante-trois pouces six lignes) de haut. Ce bouclier, composé d'un double rang de planches jointes avec de la colle de taureau, était recouvert d'une toile, puis d'une peau de veau. On garnissait les deux côtés courbes d'une lame de fer, et le centre présentait un bouton pointu. Le scutum devint commun à toute l'infanterie pesante. Le bouclier des armés à la légère (*parma*) était rond, et de

trois pieds (trente-deux pouces sept lignes) de diamètre.

Ce fut Camille qui donna le grand bouclier au soldat de rang. Le légionnaire en prenait un soin extrême, et se plaisait surtout à le décorer. Scipion l'Africain, remarquant un poltron qui avait outré les ornemens du sien, lui dit : « Tu as raison, tu mets plus de confiance en ton bouclier qu'en ton épée. »

Représentons-nous le soldat romain en bataille, tel que nous le voyons dans quelques monumens de l'antiquité. Du bras gauche il soutenait son bouclier; il tenait le pilum de la main droite; de pied ferme il s'appuyait sur cette arme, et la brandissait à la hauteur de l'oreille en allant à la charge.

Au temps des consuls, les soldats étaient ordinairement rangés sur dix de hauteur, et occupaient six pieds dans tous les sens (environ cinq et demi des nôtres). Polybe dit expressément que les soldats étaient obligés d'éclaircir ainsi leurs rangs afin de pouvoir se servir librement de l'épée et parer les coups de l'ennemi avec le bouclier. Chaque homme pouvait ainsi agir indépendamment l'un de l'autre, se tourner et se poster à son avantage.

Nous avons dit que les vélites commençaient le combat; mais aussitôt que les lignes s'approchaient, cette troupe légère s'écoulait entre les intervalles de l'infanterie pesante ou sur ses flancs. Les hastaires s'avançaient au pas de course, déchargeaient sur leurs adversaires le terrible pilum lorsqu'ils n'en étaient plus séparés que de douze ou quinze pas, et mettaient ensuite l'épée à la main. Ils combattaient à la manière des gladiateurs, le pied droit en avant, frappant d'estoc plutôt que de taille, et heurtant l'ennemi avec la convexité du bouclier.

Si les deux lignes opposées s'abordaient sans se pénétrer, le premier rang seul pouvait faire usage du glaive; les autres le soutenaient et remplaçaient successivement les hommes blessés ou fatigués. Mais les deux armées se mêlaient-elles, comme il arrivait d'ordinaire, alors tous les rangs prenaient une égale part à l'action et le combat devenait général.

Lorsque la fortune se déclarait contre les hastaires, les princes marchaient à leur secours. La première ligne opérait sa retraite à travers les intervalles des manipules de la seconde, et les princes renouvelaient le combat contre un ennemi déjà harassé et souvent en désordre.

Cependant les triaires se tenaient en réserve, un genou en terre, afin de mieux se couvrir de leurs boucliers. S'ils voyaient fléchir les princes, ils se relevaient soudain, ralliaient les deux premières lignes, formaient une espèce de phalange, et marchaient en avant. L'ennemi, fatigué par deux combats meurtriers, devait difficilement résister à cette nouvelle attaque soutenue par les meilleurs soldats. C'était aussi le dernier espoir de la patrie.

A l'approche d'un ennemi connu pour son impétuosité, ou nombreux en cavalerie, rien n'était plus facile que de former un front sans intervalle, en faisant marcher les princes pour occuper les vides derrière lesquels ils étaient placés. La seconde ligne s'enchâssait alors dans la première. Quelquefois on se contentait de faire occuper les intervalles par les vélites; enfin, dans les batailles où l'on était menacé d'un grand train d'éléphans, les manipules des princes rompaient l'échiquier en se plaçant derrière les manipules des hastaires, et les triaires se mettaient à la queue des princes.

De cette manière, les éléphans observés et chassés par les vélites trouvaient des issues et traversaient l'ordre de bataille sans causer aucun désastre. Cette manœuvre fut celle de Scipion à Zama. Régulus, à Tunis, fit aussi marcher plusieurs manipules l'un derrière l'autre et forma de longues colonnes; nous en parlerons ailleurs.

Telle fut la première ordonnance de la légion. A rangs et files ouverts, c'est-à-dire en donnant au soldat les six pieds marqués par Polybe, un manipule de princes ou de hastaires occupait quatre-vingt-quatre pieds de front et soixante-quatre de profondeur. La distance de la première à la seconde ligne, et de la seconde à la troisième, mesurait environ cinquante pas romains (*passus* faisant cinq de leurs pieds), ou à peu près trente-sept toises.

La troisième ligne se trouvait ainsi hors de la portée du javelot, qui était de quatre à cinq cents pieds; mais les frondes et les flèches pouvaient y atteindre; aussi voit-on les triaires mettre un genou en terre et se couvrir de leurs boucliers jusqu'au moment où ils devaient prendre part à l'action. D'après ces données, le cadre d'une légion avait seize cent quatre-vingts pieds romains de front, et six cent quatre-vingt-douze de profondeur.

Tant que les Romains eurent à combattre les Carthaginois, les Grecs, les Asiatiques, ils ne pensèrent point à changer leur tactique; mais l'impétuosité des Gaulois, la nombreuse cavalerie des Numides, la fureur des Cimbres et des Teutons, Barbares qui se battaient corps à corps avec le sabre et la hache, devaient les engager à resserrer les petites troupes des manipules, afin de présenter un front plus compacte.

Nous avons dit qu'en plusieurs rencontres ils avaient déjà été obligés de former la ligne pleine. Souvent on réunissait un manipule de trois espèces de soldats pesamment armés, et l'on en formait un corps nommé *cohorte*. Ce qui n'était qu'accidentel et lorsque le général le jugeait à propos devint une règle fixe. On incorpora les manipules de hastaires, de princes, de triaires; et chaque légion fut composée de dix cohortes, chacune de six centuries. Ce changement se fit vers le temps de Marius.

Auparavant, chaque cohorte se divisait en trois manipules, dont l'un, composé de hastaires, était en première ligne; le second manipule, celui des princes, venait ensuite; et le troisième, qui renfermait les triaires, formait la réserve; en sorte qu'une même cohorte s'allongeait en profondeur avec deux intervalles, et que tous les manipules de même espèce, dans les diverses cohortes, présentaient une même ligne de bataille.

Marius fit disparaître ces divisions linéaires dans les cohortes. Les trois manipules de chacun de ces corps, au lieu d'être rangés les uns derrière les autres, furent placés sur un même front, et chaque ligne se forma de cohortes entières. Les vieux soldats passèrent de la queue à la tête; le pilum devint l'arme de toute l'infanterie pesante de la légion, dans laquelle les vélites furent incorporés, et l'on confia l'emploi de fantassin léger à plusieurs nations distinguées par l'agilité du corps, nations que les Romains avaient alors dans leur empire, tels que les Maures, les Crétois, les Baléares, etc.

Dans le temps que les trois espèces de soldats subsistaient, chaque manipule était divisé en deux centuries, l'une de la droite, l'autre de la gauche. Le chef de la première centurie de chaque manipule (c'était celle de droite) pre-

naît le titre de *prior*, par distinction du centurion de la seconde, qui s'appelait *posterior*; « ce qui était ainsi établi, dit Polybe, afin que si l'un des deux manquait, l'autre restât pour commander le manipule en son absence. »

Bien que la cohorte de Marius ne se divisât plus en manipules, mais qu'elle se partageât immédiatement en six centuries, ce général laissa cependant subsister, pour les officiers, les mêmes noms qu'ils avaient eus auparavant; et, par une espèce de fiction, on joignit ensemble deux centuries dont les chefs portaient le même nom avec la distinction de *prior* et de *posterior*. Ainsi, le premier centurion de la cohorte s'appelait, dans la première cohorte, *primipilus*; dans les autres *triarius prior*; celui de la seconde centurie, *triarius posterior*; le troisième, *princeps prior*; le quatrième, *princeps posterior*; le cinquième, *hastatus prior*; le sixième, *hastatus posterior*. Ce n'était plus qu'un vestige d'antiquité qui servait à marquer le grade des officiers dans la cohorte.

Les tribuns n'avaient pas le commandement direct de la légion. Le véritable chef de ce corps était le *primipile* ou premier des centurions. Ces officiers, au nombre de soixante, commandaient la tête des centuries, et chacun d'eux nommait un lieutenant à son choix (*optio*), pour conduire la queue.

La centurie étant divisée en *décurie* ou *chambrée* avait aussi un chef appelé *décurion* ou serre-file, parce qu'il était le dernier de la file dans l'ordre de bataille. Lorsque les légions augmentaient en soldats, on y voyait plus de décuries; mais les cohortes et les centuries restaient toujours fixées les unes à dix par légion, les autres à six par cohorte.

L'aigle de la légion qui était sous la garde des triaires, quand on formait l'armée par manipules, fut confiée au primipile. Il y avait d'autres enseignes attachées aux cohortes, aux manipules et aux centuries. Ces signes de ralliement étaient nécessaires aux Romains qui combattaient par troupes isolées et en quelque sorte indépendantes.

Lorsque les légions se formaient encore sur trois lignes, selon les différentes classes de soldats, les hastaires furent quelquefois appelés *ante-signani*, parce que leurs enseignes étaient placées dans les derniers rangs de leurs manipules, tandis que celle des princes et des triaires l'étaient au premier rang de chacun de ces deux corps.

Ainsi, à cette époque, le nom d'*ante-signani* était simplement relatif au poste que les troupes occupaient dans l'ordre de bataille. Mais, dans les derniers temps de la république, l'ordonnance par cohortes prévalut généralement sur celle des manipules, et les légionnaires ne furent plus distingués selon leurs classes; alors le poste de l'aigle et des autres enseignes ne pouvait être que dans un seul rang, au centre de la profondeur de chaque cohorte, et l'armée étant rangée sur deux ou trois lignes; il y avait des *ante-signani* dans chacune d'elles.

Ces premiers rangs devenaient des postes d'honneur dans les troupes romaines, et les *ante-signani* étaient presque considérés à l'égal des volontaires, et de ces vieux soldats congédiés (*evocati*), qui reprenaient les armes pour l'amour de leurs anciens chefs, et que l'on plaçait à la droite de la première ligne.

Il est certain que la seconde ordonnance resserrée en cohortes jouissait des mêmes propriétés que la disposition première séparée par manipules, et qu'elle offrait d'ailleurs plus de force et de solidité. Les flancs sont les parties faibles de tout ordre de bataille, et la

ligne à intervalles présentera toujours de graves inconvéniens.

Les cohortes étaient placées à vingt pieds de distance; car elles ne gardaient guère entre elles que le vide nécessaire pour la retraite des armés à la légère, et les généraux rangeaient ces divisions, tantôt sur deux lignes, souvent sur trois, augmentant ou diminuant la réserve selon les circonstances.

Marius ne combattit que sur deux lignes, chacune de cinq cohortes; mais César rétablit la réserve en plaçant quatre cohortes en première ligne, quatre dans la seconde, et deux dans la troisième. Quelques généraux faisaient les deux dernières lignes d'égale force, et mettaient toujours quatre cohortes dans la première. Suivant l'ordre adopté par Marius, la légion de cinq mille hommes avait un front de dix-huit cent trente-cinq pieds; elle en présentait quatorze cent soixante-quatre sur les deux autres dispositions.

Dans cette ordonnance par cohorte avec des intervalles de vingt pieds entre ces corps, on ne pouvait plus employer l'ancienne manœuvre pour recevoir la première ligne battue dans la seconde, ou faire avancer celle-ci afin de remplir les vides de la première. Les troupes fraîches se glissaient entre les files, partageant les six pieds que Polybe prescrit au soldat pour combattre. La légion formait alors un ordre de bataille plus ferme et plus imposant, tandis que la troisième ligne qui serrait sur les deux premières remplaçait successivement les soldats blessés ou trop fatigués.

La cohorte fut illustrée par Marius, Sylla, Pompée, César; et c'est avec elle que ces grands capitaines achevant de subjuguer l'Afrique, l'Asie, l'Europe, poussèrent à son plus haut période la grandeur du nom romain.

Du temps de Végèce, et sous le bas empire, la légion se trouvait encore divisée en dix cohortes; mais, depuis Adrien, la force de ces corps n'était plus la même, puisque chacun d'eux n'avait que cinq centuries. La cavalerie n'appartenait plus à la légion en général. La première cohorte portait le nom de *milliaire;* elle était composée de cinq centuries de deux cent vingt hommes, et d'une *turme* de cent trente-deux cavaliers cuirassés. Les autres cohortes avaient cinq centuries de cent onze hommes, et une turme de soixante-six chevaux.

Les armes changent avec le génie des peuples. A mesure que la milice romaine s'altère, on voit les flèches et les javelots se multiplier. Sous Valentinien II, le pilum n'est plus guère en usage; mais les sagittaires et les frondeurs font la moitié de l'armée. Végèce, qui écrivait à cette époque, en compose sa troisième et sa quatrième ligne de bataille, qui ne ressemblent en rien à l'ancienne ordonnance romaine. La légion, dégénérée ainsi que le reste de l'état, ne se reconnaissait plus.

Au milieu de ce chaos, les règlemens sur la confection des armes de guerre étaient exécutés avec une rigueur extrême. Le tribun d'une fabrique, ayant présenté à Valentinien Ier une cuirasse très-artistement polie, attendait une récompense. Valentinien ordonna de peser la cuirasse; et, comme elle contenait moins de fer que les lois ne le prescrivaient, il fit mettre à mort le tribun. Ce prince fut sévère, sans doute, jusqu'à la cruauté; toutefois, on doit convenir avec Polybe, que le choix judicieux des Romains, dans la qualité de leurs armes, et cette vigilante attention de n'en mettre que d'excellentes sur le corps et entre les mains de leurs soldats, ont beaucoup aidé leur courage.

CHAPITRE IV.

De la cavalerie légionnaire, et de l'ordre équestre.

Dans le premier dénombrement que fit Romulus des citoyens en état de porter les armes, il s'en trouva trois mille pour former son infanterie, et trois cents qui devaient combattre à pied et à cheval suivant les circonstances.

Ces hommes d'élite se nommèrent d'abord *celeres*, du nom de Fabius Celer, leur premier commandant, ou peut-être encore, à cause de la promptitude avec laquelle ils exécutaient les ordres du prince. Ils furent appelés depuis *flexumines*, et ensuite *trossuli*, de Trossulum, ville de Toscane qu'ils prirent sans le secours de l'infanterie. Enfin ils conservèrent le nom *equites* qui caractérise mieux le genre de service dont ils étaient chargés. La république leur fournissait un cheval, et ils étaient distingués par un anneau d'or.

Vous voyez que la proportion de la cavalerie et de l'infanterie fut d'abord d'un à dix. Mais ce rapport diminua par la suite et la cavalerie resta presque toujours fixée au même nombre, bien que l'infanterie augmentât avec les forces de la république.

La cavalerie légionnaire était divisée par *turmes*; il y en avait autant que de cohortes: dix dans une légion. Ces turmes n'étaient pourtant pas à la suite des cohortes, mais attachées à la légion en général. Les cohortes se partageaient en trois manipules, et les turmes en trois *décuries*.

Chaque turme était composée de trente cavaliers; la décurie avait un officier nommé *décurion*. Celui de la première décurie commandait la turme. Outre ces trois chefs, il y en avait encore trois autres que ces premiers choisissaient, et qui étaient nommés *commandans de la queue*; de sorte que chaque turme avait six chefs qui tous obéissaient au premier décurion, et au second en son absence. Ils étaient indépendans des trente cavaliers.

La turme se mettait en bataille sur trois de profondeur et dix de front. On assurait les flancs du premier rang par le second et le troisième décurion; le premier était devant la turme. Les trois commandans de la queue se plaçaient en serre-files. Il y avait une enseigne par turme.

Jusqu'à la guerre d'Annibal, les Romains n'avaient eu qu'une cavalerie médiocre. Elle se servait d'un bouclier ovale, fait de cuir de bœuf, qui devenait inutile lorsque la pluie l'amollissait. Les épées étaient mauvaises, les lances, minces et branlantes, se brisaient facilement. Il paraît au moins singulier que l'infanterie fût cuirassée, tandis que la cavalerie ne l'était pas.

Il est remarquable aussi qu'à cette époque la cavalerie servait plutôt comme une réserve à laquelle on avait recours dans le besoin. A la bataille du lac Régille, le dictateur Posthumius voyant plier son infanterie court aux cavaliers qui étaient en arrière, leur fait mettre pied à terre et les mène au combat.

L'usage de faire servir la cavaleri à pied et à cheval, usage dont on n trouve aucun exemple chez les Grecs, était celui des peuples d'Italie limitrophes de Rome. Le cavalier mettait pied à terre dans la mêlée, et remontait sur son cheval en sautant également de la gauche ou de la droite. Annibal, qui vit faire cette fausse manœuvre aux Romains, à la bataille de Cannes, dit qu'il les aimait autant dans cet état que pieds et poings liés.

La supériorité que les Carthaginois et les Grecs avaient sur les Romains dans cette arme les obligea d'y faire des

changemens. Ils se modelèrent alors sur la cavalerie le plus en usage, portèrent le casque, la cuirasse, le bouclier oblong, les bottines, le javelot et la double lance dont la hampe, de dix à onze pieds de long, et de douze à quinze lignes de diamètre, avait au petit bout un fer de quatre à cinq pouces, et un autre plus court au talon, afin que si l'un des côtés se rompait, l'autre pût servir. Ils prirent aussi le sabre recourbé. Par les effets que Tite-Live en rapporte, on peut juger qu'il était admirable et de la trempe la plus fine. Les Romains lui dûrent les premiers avantages qu'ils remportèrent sur la cavalerie macédonienne.

Josèphe, décrivant l'armure des cavaliers romains telle qu'elle était de son temps, dit qu'ils portaient une longue épée au côté droit, une lance à la main; un bouclier passé en écharpe, qui couvrait le cheval par le côté; et, dans un carquois, trois dards pour le moins, armés d'un large fer, et presque aussi longs que des javelots. Leurs cuirasses et leurs casques n'étaient point différens de ceux des fantassins.

P. Scipion, qui fut choisi pour commander en Espagne après la mort de son père et de son oncle, porta son attention sur la cavalerie. Les mouvemens auxquels il jugeait qu'elle devait être exercée en toutes circonstances nous ont été conservés par Polybe dans un fragment qu'on doit regarder comme un des plus curieux que nous possédions pour la connaissance des exercices de cette arme chez les anciens :

« Pour chaque cavalier individuellement, dit-il, les à-droite, les à-gauche et les demi-tours. Pour les turmes, les conversions, les reversions, les demi-tours ou doubles conversions, les trois-quarts de conversion. Scipion faisait également sortir une ou deux files de chaque aile, et quelquefois du centre, pour les porter à quelque distance; puis toute la ligne s'avançait au galop; et elle devait, par décuries ou par turmes, se ranger exactement dans les intervalles. Il les exerçait particulièrement aux changemens de front sur l'une ou l'autre aile, soit en les mettant d'abord en avant en colonnes par turmes ou par décuries de pied ferme, soit en les faisant marcher par le flanc et tourner du côté des serre-files; car en rompant la ligne en colonnes par sections, pour exécuter le même mouvement, et faisant prendre successivement à chacun d'eux la nouvelle direction pour se mettre (par exemple sur la droite) en bataille, il jugeait que chaque section arrivait lentement sur la ligne où elle devait se placer, et que d'ailleurs ce mouvement ressemblait à la simple colonne de route. »

Lorsqu'une nécessité urgente faisait créer un dictateur, ce magistrat nommait un général de cavalerie qui devenait par là le second officier de l'état. Non-seulement on le reconnaissait chef de toute la cavalerie, il avait encore, en l'absence du dictateur, le commandement de l'armée. La durée de ces deux magistratures n'était que de six mois; on les conservait à peine quelques jours de plus.

Hors ces occasions, il ne paraît pas qu'il y eût dans les armées un général de la cavalerie. La répartition de cette arme dans les cohortes, et sa position dans les camps, où les turmes étaient distribuées sur l'un des flancs de chaque cohorte, semblent prouver qu'elle obéissait (quant à la discipline journalière) aux tribuns des légions.

Les Romains plaçaient le plus souvent leur cavalerie à droite et à gauche du corps de bataille; elle formait alors les ailes de l'armée. Quelquefois aussi ils la

mettaient en avant de la première ligne, ou en réserve à la queue de l'infanterie.

Lorsque dans l'une des deux armées elle se trouvait sur les ailes, il fallait bien que dans l'autre on la plaçât de même, autrement son infanterie eût couru risque d'être prise en flanc et en queue, en même temps que l'infanterie opposée l'aurait attaquée de front. Dans cette disposition, l'affaire s'entamait assez souvent par la cavalerie; le bon ou le mauvais succès de ce premier combat influait sur l'événement de la bataille.

Les deux cavaleries étant placées en première ligne, c'était par elles que la bataille commençait. Celle qui se trouvait forcée de plier pouvait se ménager une retraite à droite ou à gauche, quand le terrain était libre, ou par les intervalles que son infanterie lui ouvrait. Mais il arrivait aussi que la cavalerie, victorieuse, poussant avec vigueur son avantage, la renversait sur son corps de bataille, et la mettait en désordre.

La troisième disposition était excellente pour surprendre un ennemi supérieur. Placée en dernière ligne, comme dans une embuscade, elle attendait le moment où l'infanterie commençait à s'ébranler. Alors les soldats de chaque manipule venant à se serrer sur leur centre, il se trouvait d'assez grands intervalles pour donner un libre passage aux turmes qui lançaient leurs chevaux à toute bride, chargeaient à l'improviste l'infanterie ennemie, et la culbutaient, ou du moins préparaient le chemin de la victoire.

On trouve, dans la guerre de Sylla contre Mithridate, un bel exemple de cette dernière disposition. C'était à Orchomène où le général romain, se voyant en tête une armée plus nombreuse que la sienne, parvint à rendre inutile cette grande supériorité. Après avoir assuré ses flancs par des tranchées larges et profondes, il plaça sa cavalerie à la queue de toutes ses troupes, et pour mieux cacher son dessein, il eut encore la précaution de remplir d'armés à la légère les intervalles du front qui devait donner une issue aux turmes. La victoire la plus complète fut le résultat de ce stratagème sagement exécuté.

Nous avons dit que les citoyens qui formaient la cavalerie avaient été nommés successivement *celeres*, *flexumines*, *trossuli*, et enfin *equites*. Ce mot garda toujours sa signification primitive; mais au temps des Gracques il en prit une autre et désigna aussi ceux qui, dans le civil, composèrent un ordre nouveau qu'on nomma l'*ordre équestre*. Cette double acception du même mot a jeté beaucoup d'équivoque sur cette partie de la milice romaine, et il n'a pas toujours été facile de saisir la nuance qui sépare le *cavalier* légionnaire du *chevalier* romain.

L'état fournissait un cheval au cavalier. Mais, pour obtenir le cheval public, il ne suffisait pas d'avoir une certaine aisance, il fallait encore être sans reproche du côté des mœurs. Les censeurs faisaient l'examen des cavaliers et le réitéraient tous les ans par une revue nommée *equitum probatio*, qui avait lieu le 15 de juillet. Les cavaliers, en habit uniforme et en ordre de bataille, passaient devant les censeurs assis sur un tribunal dans la place publique. Cette revue était précédée d'un examen très-rigoureux. On ne pardonnait aucune lâcheté; on punissait même la mollesse et la négligence. Le temps du service, fixé à dix ans pour les cavaliers, étant terminé, ils ramenaient leur cheval au censeur.

Aulu-Gelle rapporte que Scipion Na-

sica et M. Popilius étant censeurs, ils virent en faisant la revue un cheval maigre et mal tenu, dont le maître paraissait tout brillant d'embonpoint. « Pourquoi, lui dirent-ils, es-tu en meilleur état que ton cheval? — C'est, répondit le cavalier, que mon valet panse mon cheval, et que je me soigne moi-même. » Cette plaisanterie fut mal reçue; les censeurs lui ôtèrent son cheval. C'était une note infamante qui rendait incapable de servir désormais dans la cavalerie.

Cet examen continua d'être en usage alors même que les *equites*, devenus plus considérables, formèrent un ordre à part, et que le cheval public ne fut plus une marque de service, mais une distinction honorable. L'anneau d'or, qui caractérisait le chevalier romain, était depuis long-temps affecté aux *equites*. Il fallait qu'ils fussent déjà devenus bien communs dans la seconde guerre punique, autrement Annibal n'aurait pas envoyé à Carthage les trois boisseaux d'anneaux dont parle l'histoire.

Ces anneaux, il est vrai, n'appartenaient pas seulement aux cavaliers morts à la bataille de Cannes, comme on le croit d'ordinaire; c'était la dépouille de tous ceux qui avaient péri depuis l'entrée d'Annibal en Italie. Au moins peut-on l'inférer du discours que Tite-Live met dans la bouche de Magon. Son frère, dit-il, a battu six armées consulaires; il a tué aux Romains plus de deux cent mille hommes, et il en tient prisonniers plus de cinquante mille. C'est seulement après l'exposé sommaire de tous ces exploits que, pour confirmer la vérité, il ordonne de répandre les anneaux.

Suivant la proportion observée alors entre les troupes de cavalerie et d'infanterie, tant des Romains que de leurs alliés, sur les deux cent cinquante mille hommes cités par Magon, comme tués ou pris en diverses batailles, il devait y avoir à peu près huit à neuf mille cavaliers romains. C'est plus qu'il n'en faut pour remplir les trois boisseaux, surtout si l'on considère la grosseur des anneaux antiques.

Tant que les *equites* firent la cavalerie légionnaire, chaque légion contenait dix pelotons de cavaliers nommés turmes. Ce nom se conserva, mais dans un autre sens, lorsqu'ils se furent détachés des légions. Tout le corps des chevaliers se divisa en six turmes distinguées par les noms de *prima*, *secunda*, etc.; et chacune avait son commandant qu'on appelait *sevir equitum romanorum*. Le général de cette cavalerie, celui qui commandait à tous les sevirs, portait le nom de *princeps juventutis;* et depuis que les chevaliers, pour flatter Auguste, eurent donné ce titre à Caïus et à Lucius, c'était le gage de l'empire.

La dignité de *sevir* n'était qu'une distinction de pompe et de cérémonie; car il est probable que les chevaliers ne se trouvaient réunis que dans les deux revues qu'on nommait *transvectio* et *equitum probatio*, c'est-à-dire, qu'après avoir reçu de l'empereur le cheval public, la prise de possession de la dignité de chevalier consistait à paraître la première fois dans la *transvection* en habit d'ordonnance, afin de prendre place dans la turme où l'on était enrôlé.

Il est difficile de préciser l'époque à laquelle les chevaliers cessèrent d'entrer dans la cavalerie légionnaire. Ce changement d'ailleurs ne se fit pas tout-à-coup. La loi de Gracchus les éleva au-dessus du peuple, et dès lors plusieurs trouvèrent peu convenable de quitter les tribunaux pour monter à cheval en qualité de simple cavalier. Quinze ans après, Marius ayant fait entrer dans les légions la sixième classe jusqu'alors rebutée, les

chevaliers dédaignèrent de se joindre à ce corps de fantassins qu'ils méprisaient. Environ dix-huit ans ensuite, le droit de cité fut donné aux Italiens; alors on ne distingua plus l'infanterie des alliés de l'infanterie romaine, et leurs cavaliers commencèrent à se mêler avec eux. Enfin, après les guerres de Marius et de Sylla, les chevaliers, enrichis par les fermes publiques, prirent en dégoût le service qu'ils devaient à l'état. Ajoutez que les légions s'étant multipliées, tandis que le nombre des chevaliers avait été diminué par les massacres des guerres civiles, ils n'auraient pas pu suffire pour compléter la cavalerie.

Du temps de la conquête des Gaules, on ne voit, dans l'armée de César, que fort peu de chevaliers romains; ils y sont partout distingués de la cavalerie composée de Gaulois, de Germains, d'Espagnols. Les chevaliers se joignent ordinairement aux *évocats*, aux tribuns même; ils sont toujours chargés d'emplois importans. Les consuls qui faisaient la levée n'en mettaient plus au nombre des légionnaires. On naissait chevalier; c'était un titre de famille.

On trouve, sous les empereurs, des chevaliers romains de diverses conditions, selon les degrés de leur noblesse, de leur fortune, et de leur faveur. Les uns servaient comme cavaliers prétoriens, ou parmi ceux qu'on appelait *singulaires*, et qui faisaient partie de la garde du prince, d'où ils arrivaient aux préfectures; les autres passaient du commandement d'une cohorte à celui d'une aile, et enfin au tribunat d'une légion.

Les chevaliers les plus distingués devenaient intendans des provinces. Selon l'institution d'Auguste, l'Égypte se trouvait gouvernée par un chevalier romain. Mais la plus haute dignité attachée à leur ordre était celle de préfet du prétoire.

L'ordonnance de la cavalerie chez les anciens fut peu savante; rien de plus imparfait que l'armure et l'équipage de leurs chevaux. Il est difficile de concilier les traditions de cette cavalerie numide, à qui les uns ne donnent pas de brides, tandis que d'autres lui font conduire deux chevaux à la fois. L'amour du merveilleux et de l'extraordinaire a défiguré les notions qui nous sont parvenues sur ce peuple; ce qui parle certainement en sa faveur, c'est que les Romains, dès qu'ils eurent conquis l'Afrique, prirent des Numides dans leurs armées.

L'équipage du cheval romain se composait de deux couvertures de drap, ou de cuir, ou de peaux, assujetties par une sangle, un poitrail et une croupière; la housse de dessus, moins longue que celle de dessous, avait les bords inférieurs festonnés. La housse de dessous se présentait plus ou moins grande, quelquefois unie, quelquefois bordée d'une frange. La croupière et le poitrail étaient ornés de glands, de fleurons et de croissans. Les deux housses s'attachaient ensemble par des nœuds de rubans, ou par quatre boutons et des courroies.

Les chevaux de bagage portaient aussi deux pièces d'étoffe, mais plus communes. Le dictateur C. Sulpitius, voulant imposer aux Gaulois par une vaine apparence, ordonne de décharger les mulets, leur laisse la double pièce d'étoffe, et y fait monter les valets de l'armée. Les généraux romains employèrent plusieurs fois ce stratagème; Marius, selon Frontin, en usa vis-à-vis des Teutons.

Les sangles servirent, dans la suite, pour affermir la selle lorsqu'elle fut en usage; ce qui n'arriva que fort tard,

vers le temps de Théodose, à la fin du quatrième siècle de notre ère. Mais on ne voit point encore d'étriers. Ni les Grecs, ni les Romains n'en connurent l'usage avant le sixième siècle. On exerçait les jeunes gens à sauter sur le cheval, en tenant à la main leur épée nue ou leur pique. C'est ce que nous apprend Végèce; il dit encore qu'on a toujours exigé cet exercice non-seulement des nouveaux soldats, mais aussi des plus anciens.

Une question intéressante est celle de savoir si les chevaux étaient ferrés. Malgré le silence des médailles et des monumens, Winckelmann croit que cette coutume se pratiquait chez les peuples de l'Asie. Il est vrai que, dès la plus haute antiquité, on chaussait le pied des animaux qui faisaient de longues marches. Aristote le dit des chameaux qu'on employait dans les armées. Du temps de Catulle, les mulets avaient le pied couvert et enveloppé d'un sabot de fer. Ce sabot n'était point attaché avec des clous, puisque Catulle dit qu'il pouvait rester dans un bourbier. Les mulets de Néron, chaussés d'argent, ceux de Poppée, chaussés d'or, sont célèbres dans Suétone, dans Pline et dans Xiphilin.

Il serait étonnant que des peuples attentifs à garantir le pied des mulets n'eussent pas eu la même sollicitude pour le cheval. Mais comment, sans cette précaution, aurait-on pu faire exécuter à la cavalerie des marches longues et pénibles? comment la conduire de Rome aux extrémités de l'Europe, et même jusqu'au Tigre? On ne peut s'empêcher d'admettre que les pieds des chevaux étaient garnis, non pas, à la vérité, de fers tels que les nôtres, mais d'un sabot qui s'attachait au-dessus de la corne, sabot que les monumens ne font pas distinguer, parce qu'il prenait la forme du pied.

Trois cents cavaliers suffisaient d'abord pour une légion romaine, à quelques exceptions très-rares. La cavalerie des alliés avait toujours été double en nombre, et on la nommait *ala*, parce que les légions formant le centre de l'ordre de bataille, les alliés étaient rangés à droite et à gauche, en sorte qu'ils faisaient les deux ailes de l'armée. Lorsque les alliés se furent confondus avec les Romains, toute la cavalerie prit le nom d'*ala*, et chaque aile se divisait encore en turmes.

Mais les ailes de la cavalerie ayant composé par la suite plus de turmes que la légion n'avait de cohortes, il n'y eut point de rapport entre les unes et les autres, comme il en existait dans la première division légionnaire.

Hygin place dans son camp des ailes de cinq cents, et quelquefois de mille hommes. Dans les cohortes mêlées de cavalerie, celles qu'il appelle *milliaires* ont sept cent soixante hommes de pied, et deux cent quarante cavaliers divisés en dix turmes, chacune de vingt-quatre hommes. Les cohortes qu'il appelle *quingénaires* sont de trois cent quatre-vingts fantassins et de cent vingt cavaliers, elles ont six turmes, chacune de vingt hommes. D'autres nous donnent des turmes de trois cent cinquante chevaux, mettent des tribuns à la tête de ces turmes, et appliquent même le mot *turma* à un corps d'infanterie, comme celui de *cohors* à des corps de cavalerie.

Si l'on descend plus bas, on trouve encore plus de variété; car à mesure que l'état s'affaiblit, on voit se multiplier la cavalerie. Dès le temps de Justinien, cette arme composait presque seule les armées romaines.

Quelle différence entre la forme de ces troupes et celle qui subsistait dans l'ancienne milice, si nette, si exacte par

ses divisions, alors que la cavalerie d'une légion y était tellement incorporée, qu'elle en devenait un membre principal, se formant avec elle, et l'accompagnant depuis sa naissance jusqu'à son extinction ! Sur le déclin de l'empire, la confusion qu'on trouve dans les termes militaires répond au désordre qui régnait dans l'état, et l'on a pu dire, avec raison, que rien ne peut être comparé à la difficulté qu'éprouve le lecteur pour comprendre les écrivains de cette époque, si ce n'est l'embarras du général chargé de l'organisation de pareilles troupes.

CHAPITRE V.

Ordres de marche des armées romaines. — Ordres de bataille ; préceptes de Végèce ; préceptes de Jomini.

Une armée avec laquelle les anciens consuls marchaient contre l'ennemi, consistait en quatre légions, dont deux composées de citoyens, et les deux autres d'alliés. On joignait à cette infanterie un corps de dix-huit cents cavaliers; mais les Romains n'en formaient que le tiers, trois cents pour chacune de leurs légions.

Ces légions, du temps de Polybe, comptaient quatre mille deux cents hommes, et furent souvent portées à cinq ou six mille, selon les circonstances. Les consuls, avec ces armées de quatre légions, ont entrepris les guerres les plus importantes, et vaincu des nations supérieures aux Romains en population et en richesses. Le sénat augmentait toutefois le nombre des légions quand les intérêts de la république l'exigeaient, et surtout lorsqu'elle se trouva attaquée en différens endroits par des ennemis puissans et aguerris. C'est ainsi que, dans les premiers temps de la république, on en vit paraître jusqu'à dix pour s'opposer aux Latins et aux Volsques; et plus tard, pendant les guerres puniques, on compta sur pied dix-neuf, vingt, et même vingt-trois légions.

Tous ces corps se distinguèrent entre eux par les nombres cardinaux qu'ils reçurent à l'époque de leur création. Il y eut la première, la seconde, la troisième légion, et jusqu'à la vingt-troisième.

Quand on licenciait ces corps après la guerre, les enseignes sous lesquelles ils avaient combattu étaient rapportées au temple de Saturne ou à l'*ærarium*, et on ne les en tirait qu'en levant des légions nouvelles. Celle qui était appelée la première recevait l'aigle consacrée à la première légion; la seconde prenait l'aigle qui jadis avait servi à celle que l'on nommait la seconde, et ainsi des autres. On ne s'écarta de ces anciens usages que pendant les guerres civiles, alors que les chefs de parti levaient des troupes à la hâte, sans l'autorité du sénat.

Les armées grecques étaient très-faciles à remuer. Comme ces peuples ne combattaient que sur une seule ligne, dans la marche, la profondeur des files permettait à la colonne de ne pas tenir plus d'étendue qu'en ordre de bataille. La cavalerie s'avançait à la tête; la phalange venait ensuite, rompue par sections plus ou moins fortes, selon le terrain; les bagages prenaient la queue, couverts par une arrière-garde de cavalerie. C'était l'inverse que l'on suivait en se retirant. L'infanterie légère, qui se portait, selon le besoin, à la tête, à la queue ou sur les flancs, n'allongeait pas la colonne de route.

Dans une marche parallèle à l'ennemi, la phalange ne se rompait point; elle s'avançait par l'aile, et l'armée n'avait à faire qu'un à-droite ou un à-

gauche pour se mettre en bataille; les bagages filaient alors du côté opposé.

On trouve, il est vrai, chez les Grecs, quelques exemples de marches faites sur plusieurs colonnes. Alexandre ordonna la sienne en *diphalangie* ou phalange doublée, lorsqu'il s'approcha du Granique pour en forcer le passage; Machanidas allant combattre Philopœmen était sur trois colonnes; et ce fut avec une disposition semblable que Philopœmen sortit de Mantinée pour se mettre en bataille; enfin Thucydide nous apprend que, la troisième année de la guerre du Péloponnèse, les Lacédémoniens et leurs alliés s'avancèrent aussi sur trois colonnes en allant vers Stratos, ville d'Acarnanie, lorsque celle du centre tomba dans une embuscade où elle fut très-maltraitée. Mais ces sortes de marches sont rares chez les Grecs. Les déploiemens de leurs colonnes de route devenaient d'ailleurs très-faciles, même dans les armées les plus nombreuses.

Il n'en est pas de même des Romains qui, n'étant pas rangés dans un ordre serré, ni sur une profondeur égale à celle des Grecs, admettaient des intervalles sur le front, et se formaient ordinairement sur plusieurs lignes. Il fallait plus d'art pour combiner un mouvement latéral entre des parties si différemment liées.

Bien que la légion eût commencé seulement à changer son ordonnance vers le temps de Marius, nous l'avons dit, antérieurement et dans certaines circonstances, on réunissait un manipule de hastaires, un de princes, un de triaires, pour en former une cohorte; mais la différence des armes ne permettant pas de mettre ces trois sortes de combattans sur le même front, les quatre premiers rangs de cette cohorte étaient occupés par les hastaires, les quatre rangs suivans se composaient des princes, et les deux derniers des triaires. Ou bien, les hastaires se plaçaient aux huit premiers rangs de la droite, les princes aux huit rangs de la gauche, et les triaires occupaient encore les deux derniers rangs.

Ainsi on connaissait la cohorte dès le temps de Polybe. Cette disposition, il est vrai, n'était pas celle dont on se servait habituellement pour combattre; mais on l'employait dans les marches, lorsque le terrain ne permettait pas de former trois colonnes.

Que l'on s'avançât, au reste, par cohortes ou par manipules, la marche s'ouvrait toujours de la même manière. Les *extraordinaires* faisaient l'avant-garde. Ce corps consistait en autant de cohortes qu'il y avait de légions dans l'armée; on le tirait des troupes alliées, et l'on joignait à cette infanterie quatre cents cavaliers ou le tiers de la cavalerie des alliés, dans une armée consulaire forte de quatre légions.

Après les extraordinaires venait la première légion des alliés, en commençant par la droite; les deux légions romaines défilaient ensuite, puis l'autre des alliés. Chaque légion était suivie de ses bagages, portés par des bêtes de somme. La cavalerie marchait quelquefois à la queue de la légion dont elle dépendait; d'autres fois, elle côtoyait la colonne pour contenir et assurer les bagages, ou bien elle se tenait à la tête et à la queue. Quand on faisait une retraite, les extraordinaires formaient l'arrière-garde.

Les armés à la légère étaient employés à éclairer la marche. On détachait aussi de petits corps de cavalerie que l'on nommait éclaireurs (*exploratores*), et qui se portaient assez loin en avant pour battre le pays.

Si l'ennemi paraissait et qu'il fallût combattre, les équipages se retiraient à

l'écart, les légions se joignaient et l'on se mettait en bataille. Quand l'ennemi n'était pas éloigné, et que l'on s'avançait dans le dessein formé de l'attaquer, on laissait les équipages au camp, ou bien on les faisait suivre à la queue de l'armée.

Jugeait-on à propos de marcher par cohortes? Les trois manipules correspondans se joignaient dans l'ordre que nous avons dit pour ne faire qu'un seul corps. Lorsque le terrain le permettait, on doublait la colonne afin de présenter un front de deux cohortes.

Vous comprenez que les principes sur lesquels on formait cet ordre de marche du temps de Marius et de César ne devaient pas différer de ceux que l'on suivait lors de la première ordonnance, puisque les manipules étaient réunis accidentellement de la même manière que lorsqu'on en eut fait une règle constante. Au lieu des extraordinaires, c'étaient des cohortes choisies ou des auxiliaires tirés des pays conquis, qui faisaient les avant et arrière-gardes; on y joignait de l'infanterie légère et autant de cavalerie qu'on le jugeait à propos. Les déploiemens de ces colonnes se faisaient en tiroir, les cohortes marchant par leur flanc pour former la ligne, de la même manière que nous le pratiquerions aujourd'hui avec des colonnes serrées par divisions.

Pour exprimer une semblable disposition de marche, on se servait du mot *pilatim*, par analogie avec pilum, cette arme si longue du légionnaire. *Pilatim iter facere*, marcher sur une seule colonne.

La seconde disposition des Romains était particulière à l'ordonnance par manipules, et à sa manière d'établir ses trois lignes; c'était l'ordre de bataille même, marchant par son flanc. Tous les hastaires formaient une colonne, chaque manipule ayant son bagage devant soi; les princes en faisaient une autre, et les triaires la troisième, les bagages placés de même entre les manipules. Ces trois colonnes s'avançaient très-peu éloignées l'une de l'autre, à la distance observée entre les lignes de bataille. Les manipules marchaient par leur front, comme dans la disposition par cohortes, afin de ne pas diminuer l'espace laissé aux équipages.

Cet ordre de marche s'employait pour les cas inopinés, lorsqu'on ignorait les desseins de l'ennemi. S'il se présentait du côté des hastaires (supposant qu'ils formassent la colonne de droite), tous les manipules faisaient à droite et s'avançaient par leur flanc autant qu'il fallait pour sortir de l'embarras des équipages. Chaque manipule opérait ensuite le quart de conversion à droite, et l'armée se trouvait en bataille ayant ses équipages derrière elle.

Si l'ennemi se montrait du côté des triaires, on faisait à gauche, et ceux-ci se trouvaient alors en première ligne; mais il fallait bien peu de temps pour y porter les hastaires, au moyen d'une contre-marche par manipules.

La manœuvre ne pouvait pas être aussi prompte, lorsque l'ennemi se jetait avec toutes ses forces sur les têtes des colonnes. Toutefois, les extraordinaires qui étaient de ce côté se disposaient de manière à couvrir le mouvement. Les armés à la légère devaient aussi s'emparer de tous les postes qui pouvaient arrêter l'ennemi dans son attaque, et pendant ce temps, les trois lignes débarrassées de leurs équipages gagnaient un terrain convenable.

Cette manière de marcher était désignée par le terme *passim*, du mot *pandere*, répandre ou étendre, indiquant assez [illegible] de terrain que les

armées occupaient en s'avançant sur plus d'une colonne.

C'était aussi le *quadratum agmen* que l'on trouve si souvent dans les anciens auteurs, car ce terme n'a jamais signifié chez eux une disposition à quatre faces, une armée rangée sur autant de front que de profondeur. Cette expression indique seulement la figure décrite par l'armée sur le terrain, savoir un parallélogramme à angles droits.

On ne trouve dans toute l'antiquité qu'un seul exemple d'une disposition à quatre faces; c'est celle que prit Germanicus, selon Tacite, en traversant des bois où l'ennemi l'attendait. Ce lieu ne paraît pas très-commode pour faire marcher un grand carré tout formé, et il est au moins vraisemblable que la tête et la queue s'avançaient sur plusieurs petites colonnes, qui devaient se déployer pour former la ligne.

Ce dernier ordre de marche (*passim*) était affecté particulièrement à l'ordonnance par manipules, soit dans le cas où l'on côtoyait l'ennemi, ou bien lorsque l'on craignait d'être attaqué à l'improviste. Cette disposition disparut pour faire place aux cohortes permanentes. Toutefois, quand on partait du camp dans le dessein arrêté d'aller droit à l'ennemi pour le combattre, on le faisait au moins sur deux colonnes, le plus souvent sur trois, principalement si l'armée dépassait le nombre de quatre légions.

Chaque colonne était composée de cohortes qui devaient être en première, en seconde, en troisième ligne. On marchait sur autant de front que le terrain le permettait, et dès que l'on était arrivé assez près de l'ennemi, les colonnes se déployaient pour se recoudre et former l'ordre de bataille.

C'est ce que l'on appelait *triplici acie incedere; triplici acie instituta ad locum venire;* ou *duplici acie,* quand il n'y avait que deux colonnes. L'ordre de bataille se désignait par *triplex acies, duplex acies, simplex acies,* pour indiquer l'armée rangée sur trois lignes, sur deux, ou sur une seule. *Duplici acie pugnare,* combattre sur deux lignes; *triplici acie,* sur trois. Et l'on disait *prima acies* pour la première ligne; *secunda acies* venait ensuite; enfin, *subsidia* ou *acies postrema,* indiquait la troisième ligne.

Mais le mot *acies* avait encore une autre signification; il désignait une partie du front de la ligne de bataille. Une armée consulaire se trouvait divisée en trois parties distinctes, le centre *media acies,* qu'occupaient les légions romaines; et les ailes, *cornua,* où se plaçaient les alliés. Ces différentes significations du mot *acies* ont été, pour les érudits, le sujet de discussions grammaticales interminables; il appartenait aux militaires d'intervenir dans une question qu'eux seuls pouvaient décider.

Quand on combattait par manipules, l'ordre de bataille se formait avec les légions romaines au centre, et les alliées aux ailes. Il y avait quarante manipules à chaque ligne.

Dans l'ordonnance par cohortes sur deux lignes, dix cohortes romaines étaient au centre, et dix alliées aux ailes. On faisait aussi entrer les légions entières dans chaque ligne, la première présentant alors une légion romaine et une alliée; la seconde, une alliée et une romaine.

Enfin, lorsque les légions combattaient sur trois lignes, ou l'on rangeait ces corps l'un à côté de l'autre dans les trois lignes, les deux légions romaines au centre, les alliées aux ailes; ou bien encore on plaçait deux légions dans la première ligne, une dans la seconde et une dans la troisième.

Les extraordinaires, qui n'avaient pas de poste fixe, pouvaient entrer alors dans la seconde ligne pour la rendre un peu plus forte; ces troupes servaient aussi sur les ailes afin d'étendre la ligne de bataille; quelquefois on leur confiait la garde du camp.

Pendant les premiers siècles de l'empire, les troupes ayant subi des modifications qui ne touchaient point au fond de la constitution, les marches étaient ordonnées à peu près comme du temps de César et même de Polybe. Quand on ne craignait aucun danger et que l'on s'avançait dans le dessein d'aller prendre un camp, l'armée était ordinairement composée d'une seule colonne qui suivait la route la plus facile. Mais quand on allait combattre, ou que l'on se trouvait dans des circonstances périlleuses, on prenait des dispositions propres à la marche et au combat. *Incessit itineri et prœlio*, dit Tacite, en racontant la marche de Germanicus.

Tout changea pendant le cours de la décadence. L'introduction des machines de guerre dans la légion dut nécessairement embarrasser son ordonnance, détruire la mobilité sur laquelle sa force reposait en grande partie, attaquer enfin le moral du soldat en l'habituant à porter sa confiance ailleurs qu'en lui-même. L'homme est moins timide en rase campagne que dérrière un parapet.

Il ne nous reste aucun écrit de ces vieux tacticiens latins qui devaient expliquer l'ordonnance de la légion et ses diverses manières de manœuvrer avec autant de clarté qu'Élien et Arrien nous ont détaillé la phalange. Végèce, qui vivait dans un temps où l'ancienne tactique n'était plus en usage, ne paraît pas avoir eu le génie nécessaire pour mettre en œuvre les excellens ouvrages qu'il pouvait consulter; aussi les instructions qu'il nous donne pour les marches, bien qu'elles soient bonnes, ne nous mettent-elles pas au fait de la pratique des anciens par rapport à cette importante partie de la science.

Un chapitre de Végèce, qui traite des ordres de bataille, mérite ici notre attention. C'est ce chapitre qui a fait tant de bruit, et que l'on regarde comme le plus savant de son ouvrage; mais nos lecteurs reconnaîtront bien vite que les ordres de bataille décrits par Végèce ont été employés par les généraux grecs long-temps avant l'établissement de la milice romaine.

Quelques-unes des évolutions dont il parle n'avaient même aucune analogie avec l'ordonnance légionnaire; c'étaient de pures manœuvres de la phalange. *Cuneus*, qui voulait dire *coin*, a été employé par les Romains sous la forme d'une colonne, disposition qui a plus de hauteur que de front; ils s'en seront servi dans des cas extraordinaires pour percer et se tirer d'un mauvais pas; mais non en pleine bataille, selon la manière donnée par Végèce, qui ne s'aperçoit pas que l'usage qu'il fait de cette manœuvre ne peut convenir qu'à la tactique des Grecs. C'est l'*embolon* dont nous avons parlé ailleurs, lequel formait une sorte de triangle un peu tronqué sur la pointe d'attaque. On lui opposait la tenaille, *celembolon* ou *forceps*, dans la langue de Végèce, c'est-à-dire une phalange brisée à angle rentrant qui embrassait le coin.

La lutte que les Romains soutinrent contre Pyrrhus, et la première guerre punique qui suivit d'assez près, leur avaient ouvert une communication avec la Grèce et l'Afrique. Les livres grecs ne tardèrent pas à s'introduire dans Rome, où ils répandirent de nouvelles idées sur l'art de la guerre.

Les manœuvres de la légion étaient simples, en petit nombre, déterminées

pour chaque occasion. Le général exerçait son armée, selon l'usage reçu, en y ajoutant ce qu'il croyait propre à la circonstance, et tirait ensuite de son propre fonds les ressources que lui dictaient l'expérience ou le génie.

C'est ainsi que les Romains se conduisirent jusqu'à la seconde guerre punique. Vaincus souvent dans le cours de cette guerre par le grand Annibal, ils dûrent rechercher davantage les principes d'une science aussi importante, et c'est alors qu'ils sentirent mieux que jamais combien l'adresse l'emporte sur la force. Depuis cette époque on remarque plus de finesse dans leurs grandes manœuvres, plus d'habileté dans la conduite de la guerre.

Rome, alarmée d'abord de ses défaites, se trouvait enfin rassurée par Fabius qui avait su arrêter les progrès d'Annibal sans combattre. A ce chef-d'œuvre de défensive, Scipion joignit un modèle d'offensive non moins admirable. Nommé à l'âge de vingt-six ans pour remplacer son père et son oncle tués en Espagne, il recueillit les restes dispersés de leurs troupes, ranima la confiance du soldat, évita les fautes qui avaient occasionné les revers, et, par une marche aussi hardie que savante, surprit Carthage-la-Neuve, dépôt principal des ressources de l'ennemi. Bientôt après, combattant à Ilinga contre Asdrubal, il y déploya tout ce que l'art de la tactique pouvait avoir de plus raffiné, et remporta une victoire complète. Celle de Zama, qui finit cette guerre par l'humiliation de Carthage, fut de même le fruit de son profond savoir.

Il est certain que la manœuvre brillante de l'armée romaine à Ilinga, où elle attaqua en double oblique (par les deux ailes en refusant le centre), était un des ordres de bataille désignés par les Grecs, et que Scipion ne pouvait l'avoir étudié que dans leurs ouvrages. Il s'en servit en l'appliquant avec beaucoup d'art à l'ordonnance de ses troupes : mais tous ceux qui se livrèrent à l'étude de la guerre, et qui voulurent traiter ces matières dans des livres, n'y mirent pas le même discernement. Ils copièrent souvent les auteurs grecs, sans s'occuper de l'application, ne distinguant pas ce qui n'était propre qu'à la phalange, ou ce qui pouvait convenir à l'ordonnance légionnaire. Tels furent sans doute quelques-uns des écrivains dans lesquels puisa Végèce.

Les ordres de bataille que nous venons d'indiquer en traitant des marches appartiennent tous à l'ordre direct, lorsque les deux armées se choquaient rangées sur un front *parallèle* et sur plusieurs lignes, *fronte longâ quadrato exercitu*. C'est ce que Végèce appelle la première disposition.

« Les habiles militaires ne trouvent cependant pas cet ordre le meilleur, ajoute cet écrivain, parce que l'armée, occupant dans sa longueur un terrain fort étendu, et par conséquent sujet à des inégalités, court risque d'y être aisément enfoncée. D'ailleurs, si l'ennemi vous est assez supérieur en nombre pour vous déborder à l'une de vos ailes, il la prendra en flanc et l'enveloppera, si vous n'avez l'attention d'y porter promptement quelques troupes de la réserve qui soutiennent le premier choc. »

Le conseil que donne ensuite Végèce de n'employer cet ordre qu'à la tête d'une armée plus brave et plus nombreuse que celle de l'ennemi, afin de le prendre par les deux flancs et de front en même temps, paraît être un conseil à peu près inutile. On a dit, avec raison, que pour une armée décidément supérieure en nombre et en bravoure, tous les ordres sont bons, et l'on ne voit pas trop quelles leçons on peut

donner à un général qui ne sait pas tirer parti d'un pareil avantage.

Outre ce premier ordre, qui est la véritable *acies quadrata* des Romains, Végèce en rapporte six autres qui furent également en usage dans leurs armées. Voici la disposition du second qu'il appelle *oblique*, et qu'il regarde avec raison comme l'un des meilleurs :

« Dans l'instant où les deux armées s'ébranlent, éloignez votre gauche de la droite de l'ennemi, hors de la portée de toutes ses armes. Que votre droite, composée de ce que vous avez de meilleur, tant en infanterie qu'en cavalerie, tombe sur sa gauche, la joigne corps à corps, la pénètre ou l'enveloppe de façon à pouvoir la prendre en queue. Si vous parvenez à la chasser de son terrain, vous remporterez une victoire complète et certaine avec le reste de votre aile droite et de votre centre, qui tomberont en même temps sur l'ennemi, tandis que votre gauche, tranquille et sans danger, tiendra sa droite comme en échec. Supposez que votre adversaire ait eu recours le premier à cette disposition savante, vous pouvez soutenir votre gauche par un détachement considérable de la réserve, afin de balancer par la force les avantages de l'art. »

Le troisième ordre, conseillé par Végèce, est l'oblique inverse, refusant la droite et attaquant par la gauche. « Si votre gauche, dit-il, se trouvait plus forte que votre droite, fortifiez-la encore par des fantassins et des cavaliers d'élite. Après avoir éloigné votre droite hors de l'épée et même des traits de l'ennemi, tombez tout-à-coup par votre gauche sur sa droite, et tâchez de l'envelopper. Mais prenez garde que, pendant ces mouvemens, votre centre, nécessairement découvert, ne soit pris en flanc et enfoncé par les *coins*. »

Végèce regarde ce troisième ordre comme plus faible et plus périlleux que l'autre, et n'en conseille l'usage qu'avec beaucoup de circonspection. Il ne dit pas quels motifs le font penser ainsi, mais nous les trouvons dans l'armement des troupes grecques et romaines. Ces peuples portant leur bouclier sur le bras gauche s'en servaient pour se couvrir lorsqu'ils obliquaient sur la droite. Il n'en était pas de même en marchant vers la gauche, puisque alors leur côté droit restait exposé aux traits de l'ennemi. Il devient évident que ces considérations disparaissent avec l'organisation des troupes modernes, et qu'aujourd'hui l'ordre oblique peut s'employer avec une égale chance de succès, de quelque côté que l'on porte l'attaque.

On trouve dans l'antiquité beaucoup d'exemples de ces deux dispositions. La deuxième bataille de Mantinée, décrite dans l'*Essai sur la tactique des Grecs*; celle du Métaure, dont nous parlerons plus tard, peuvent être citées comme les plus mémorables.

Végèce prescrit ainsi sa quatrième disposition : « Dès que vous serez arrivé en bataille, à quatre ou cinq cents pas de l'ennemi, que vos ailes se détachent et fondent vivement sur les siennes. Vous pouvez l'effrayer par ce mouvement rapide auquel il ne s'attend pas, le mettre en fuite, remporter une pleine victoire, surtout si vos ailes sont vigoureuses ; mais si l'ennemi en soutient le premier choc, il aura beau jeu pour battre vos ailes séparées du centre qui restera lui-même à découvert sur ses flancs. »

Nous avons déjà signalé la bataille d'Ilinga qui montre une application savante de ce quatrième ordre indiqué par Végèce. Le résultat des batailles de la Trebbia et de Cannes présente la même disposition.

Il semble que le cinquième ordre dont parle notre auteur ne soit que le complément du quatrième. « Vous pouvez, dit-il, éviter l'inconvénient de compromettre votre centre, en y plaçant des troupes légères capables de soutenir le choc auquel vous devez vous attendre. Alors le combat se décidera avec vos ailes. Si vous enfoncez celles de l'ennemi, vous avez vaincu ; si elles résistent, au moins ne craignez-vous rien pour votre centre. »

Végèce explique ensuite son sixième ordre de bataille : « Dès que vous serez à portée de l'ennemi, que votre droite, composée de tout ce que vous avez de meilleures troupes, attaque sa gauche. Rangez le reste de votre armée en forme de broche ⊥, par une évolution qui l'éloigne considérablement de la droite ennemie. Si vous pouvez prendre sa gauche en flanc et en queue, il sera battu sans ressources. Il ne peut, en effet, marcher au secours de sa gauche, ni par sa droite, ni par son centre, parce que, au moindre mouvement, il trouverait en front le reste de votre armée qui se présente à lui sous la forme d'un T. Cette façon de combattre est d'un grand usage en marche. »

Vous voyez que cette sixième disposition ne diffère de la seconde qu'en ce que l'aile droite, au lieu d'être détachée du corps de bataille, pour se porter en avant, y tient encore obliquement, toute l'armée étant disposée en échelons, comme le prescrivit Épaminondas à Leuctres. Cette explication est la seule raisonnable que l'on puisse donner de la comparaison de Végèce *in similitudinem cœni*, « en forme de broche ; » comparaison, du reste, assez bizarre et qui a tant embarrassé les savans.

Si l'on était attaqué sur un des flancs pendant la marche, il est certain que l'on pourrait se servir de cette sixième disposition avec avantage, en faisant front sur ce flanc, et avançant ensuite d'une manière oblique, selon la circonstance, par la tête ou par la queue de la colonne.

Comme la première attention du général doit être, dans tous les cas, d'examiner le terrain sur lequel il doit combattre, afin d'en profiter, on peut dire que la septième et dernière disposition de Végèce n'est pas un ordre de bataille particulier. « Si vous pouvez, par exemple, dit-il, vous ménager le voisinage d'une rivière, d'un lac, d'une ville, d'un marais, d'un bois qui soit à l'abri, appuyez-y l'une de vos ailes, rangez votre armée sur cet alignement, en portant à l'autre aile, qui est découverte, la plus grande partie de vos forces, et surtout votre meilleure cavalerie. Ainsi fortifié d'un côté par la nature du terrain, de l'autre par la supériorité du nombre, vous combattrez sans presque courir de risques. »

On a dit qu'il est impossible de fixer des règles précises sur la disposition d'une armée en bataille ; que les chances d'un engagement sont infinies, et ne sauraient être réglées par quelques préceptes tracés d'avance. Il faut prendre, ajoute-t-on, toutes les directions, toutes les formes, toutes les lignes qui, dans leur rectitude ou leurs sinuosités, sont propres à conduire vers ce but. Et les mêmes écrivains déclarent ensuite (ce qui est au moins singulier), qu'il n'existe que deux lignes en géométrie.

Afin de rendre plus complet le travail que nous présentons ici sur les ordres de bataille, nous allons donner le résumé des principes du général Jomini. Aujourd'hui que les dissensions politiques, qui ont animé tant d'écrivains contre cet homme célèbre sont apaisées, nul ne contestera, je le suppose, la haute portée de ses ouvrages ; nul n'osera

dire non plus que ce savant militaire n'est pas celui qui a jeté le plus de jour sur la science si difficile des combats.

Jomini distingue trois sortes de batailles : les *défensives*, que livre une armée qui attend dans une position avantageuse; les batailles *offensives*, lorsqu'on attaque l'ennemi sur un terrain reconnu; enfin, les batailles *imprévues*, ou celles qui s'engagent entre deux partis en marche.

Les préceptes qu'il donne pour les rencontres inattendues, sont précisément ceux que nous ont légués les anciens. Arrêter les avant-gardes et les déployer à droite ou à gauche selon les circonstances, puis réunir le gros des forces sur le point convenable d'après le but que l'on se proposait avant l'attaque. C'est dans ce cas principalement, au milieu du fracas des armes, dit Jomini, qu'il importe d'être bien pénétré du principe fondamental de l'art, et des différentes manières de l'appliquer. Il cite les batailles de Marengo, d'Eylau, d'Abensberg, d'Essling et de Lutzen, comme les plus mémorables parmi celles où les deux partis ont pu agir subitement, sans avoir pu rien prévoir.

Un général qui attend l'ennemi sans autre parti pris que celui de combattre vaillamment, succombera toujours s'il est bien attaqué. Il n'en est pas ainsi de celui qui a formé le projet de passer de la défensive à l'offensive, car il a l'avantage de voir venir l'ennemi, et ses troupes bien disposées d'avance selon le terrain, favorisées aussi par des batteries avantageusement placées, peuvent faire payer chèrement à un adversaire présomptueux le terrain qui sépare les deux armées. Mais il faut un coup d'œil sûr et beaucoup de sang-froid, pour juger du moment précis où l'on doit ressaisir l'avantage moral que donne toujours l'impulsion offensive; il devient surtout nécessaire que le général, qui se trouve dans cette situation, commande à des troupes sur lesquelles il puisse compter. Ici encore, Jomini prescrit de ne point négliger, d'appliquer les principes qui auraient présidé à l'ordre de bataille, si l'on avait commencé par être l'agresseur. On peut citer comme des chefs-d'œuvres de défensive-offensive, Rivoli et Austerlitz.

Jomini compte dix espèces d'ordres de bataille offensifs : 1° l'ordre parallèle simple; 2° l'ordre parallèle avec une ou deux ailes débordantes; 3° l'ordre oblique sur une aile; 4° l'ordre perpendiculaire sur l'extrémité de la ligne ennemie; 5° le même ordre sur les deux extrémités; 6° l'ordre concave sur le centre; 7° l'ordre convexe; 8° l'ordre en échelons sur une aile ou sur deux ailes; 9° l'ordre échelonné sur le centre; 10° enfin l'ordre mêlé d'une attaque sur le centre et sur une extrémité en même temps.

S'il n'y a aucune habileté à faire combattre les deux partis à chances égales, bataillon contre bataillon, il existe néanmoins un cas important, dit Jomini, dans lequel cet ordre devient convenable : c'est lorsqu'une armée ayant pris l'initiative des grandes opérations stratégiques, aura réussi à se porter sur les communications de son adversaire, et à lui couper sa ligne de retraite, tout en couvrant la sienne. Alors, quand le choc définitif aura lieu entre les armées, celle qui se trouve sur les derrières peut livrer une bataille parallèle, puisqu'ayant terminé la manœuvre décisive avant l'action, il ne lui reste plus qu'à repousser l'effort que fait l'ennemi pour s'ouvrir un passage.

Ce savant tacticien admet encore l'ordre parallèle, dans le cas où l'assaillant serait assez supérieur à l'ennemi pour

lui présenter un front aussi étendu que le sien, indépendamment d'une masse un peu respectable qu'il placerait en crochet sur l'extrémité de l'aile agissante. Bien entendu que la véritable attaque serait alors portée de ce côté.

On ne met pas seulement hors des coups de l'ennemi l'aile affaiblie qu'on refuse, dans la disposition oblique ; cette aile remplit encore la double destination de tenir en respect la partie de la ligne qu'on ne veut pas attaquer, et de servir de réserve à l'aile agissante. Comme l'ordre oblique offre aussi l'avantage de porter les masses sur un seul point de la ligne ennemie, c'est celui que Jomini regarde comme le plus convenable pour une armée inférieure qui en attaque une plus forte. Chez les modernes, l'exemple le plus brillant des avantages de cette disposition fut donné à la bataille de Lissa ou Leuthen, par Frédéric II.

Dans l'ordre oblique, toute la ligne ennemie se trouve constamment tenue en échec ; mais dans l'ordre perpendiculaire sur une aile où la partie qui n'est point attaquée ne voit aucun adversaire devant elle, on peut aisément courir au point menacé. Jomini fait observer aussi qu'il est bien difficile de s'établir sur l'extrémité d'une ligne sans que l'ennemi en soit instruit.

L'ordre perpendiculaire sur deux ailes peut être très-avantageux, quand l'assaillant se trouve supérieur en nombre ; mais une armée inférieure, qui formerait une double attaque contre une seule masse supérieure, violerait le principe fondamental qui consiste à porter la majeure partie de ses forces sur le point décisif.

Jomini ne conseille l'ordre concave que lorsqu'on le prend par suite des événemens de la bataille, c'est-à-dire quand l'ennemi s'engage au centre qui cède devant lui. Il est clair, en effet, que si l'on formait une figure concave avant la bataille, et que l'ennemi, au lieu de se jeter au centre, tombât sur une des ailes qui présentent aussi leurs extrémités, il resterait peu de ressource à la ligne assaillie.

Mais une armée forme rarement un demi-cercle. Elle prend plutôt une ligne brisée rentrant vers le centre, comme le firent les Anglais aux célèbres journées de Crécy et d'Azincourt. L'écrivain judicieux dont nous présentons ici les principes préfère cette disposition à l'autre, parce qu'elle ne prête pas autant le flanc, permet de marcher en avant par divisions échelonnées et conserve tout l'effet de la concentration du feu. Toutefois, ajoute-t-il, ces avantages disparaissent, si l'ennemi, au lieu de se jeter follement dans le centre concave, se borne à le faire observer de loin, et se porte, avec le gros de ses masses, sur une aile.

L'ordre convexe ne se prend guère que pour combattre immédiatement après un passage de fleuve, lorsqu'on est forcé de refuser les ailes pour appuyer au rivage et couvrir les ponts. Les Français prirent cet ordre à Fleurus en 1794, et réussirent, parce que le prince de Cobourg, au lieu de fondre en force sur le saillant du convexe ou sur une seule de ses extrémités, dirigea ses attaques sur cinq ou six rayons divergens, et notamment sur les deux ailes à la fois. Jomini justifie Napoléon qui combattait avec le Danube à dos, et qui n'avait pas la faculté de manœuvrer sans découvrir ses ponts, d'avoir pris à Essling une disposition à peu près semblable ; il le blâme, avec trop de sévérité, aux deuxième et troisième journées de Leipzig, où cet ordre eut, dit-il, le résultat qu'il devait avoir.

L'ordre échelonné sur les deux ailes

tend à s'établir sur les flancs de la ligne ennemie; mais il est moins dangereux que l'ordre perpendiculaire, en ce qu'il ne laisse pas le centre ennemi entièrement libre de manœuvrer. Cette disposition ressemble beaucoup à l'ordre concave quand il est formé par une ligne brisée, rentrant vers le centre.

Ainsi que l'ordre convexe, l'ordre échelonné sur le centre seulement, n'est pas sans danger, à moins que l'on attaque une ligne morcelée et trop étendue. Mais si la position est unie et serrée, les réserves se trouvant ordinairement à la portée du centre, et les ailes pouvant agir, soit par un feu concentrique, soit en prenant l'offensive, une armée qui ferait une pareille manœuvre renouvellerait la scène des Romains à Cannes, celle de la colonne anglaise à Fontenoy; enfin, dit Jomini, la catastrophe plus récente de Waterloo.

Bien qu'il soit vrai de dire que l'armée française combattit à Mont-Saint-Jean sous un ordre semblable, ce n'est pas être exact que de ne pas tenir compte des accidens qui ont contrarié Napoléon dans cette disposition dont il connaissait mieux que personne le fort et le faible. Jamais partie ne fut mieux engagée. Les désastres de cette journée sont dus à des causes que nous expliquerons ailleurs.

L'ordre d'attaque en colonnes sur le centre et sur une extrémité en même temps est moins chanceux que l'autre; car l'aile qui déborde l'ennemi et le prend en flanc, pendant qu'il est menacé par les masses qui agissent vers son centre, doit le mettre dans une position désespérée. Telle fut la manœuvre de Napoléon à Wagram et à Ligny. Il voulut la tenter à Borodino; mais elle ne lui réussit qu'imparfaitement, dit Jomini, à cause de l'héroïque défense des troupes de l'aile gauche des Russes, et de la division Paskewitsch dans la fameuse redoute du centre. Enfin, ajoute cet écrivain célèbre, l'empereur des Français l'employa aussi à Bautzen où il aurait obtenu des succès inouïs, sans un incident qui dérangea la manœuvre de sa gauche, destinée à couper la route de Wurschen.

Jomini fait judicieusement observer que ces différens ordres de bataille ne doivent point être pris au pied de la lettre, ainsi qu'on eût pu le faire au temps de Louis XIV ou de Frédéric II, alors que les armées campaient sous la tente, presque constamment réunies, et que l'on se trouvait plusieurs jours face à face avec l'ennemi. Aujourd'hui que les troupes bivouaquent; que leur organisation en plusieurs corps les rend plus mobiles; qu'elles s'abordent à la suite de dispositions, prises hors du rayon visuel, et souvent même sans avoir eu le temps de se reconnaître mutuellement avec exactitude, tous les ordres de bataille dessinés au compas, comme des figures de géométrie, doivent se trouver en défaut.

Cependant, ajoute-t-il, un habile général peut aisément recourir à des formations approximatives, qui s'éloigneront peu de l'un ou l'autre des ordres de bataille indiqués. Dans les dispositions improvisées, il devra s'appliquer à saisir les rapports de la ligne ennemie avec les directions stratégiques décisives. Il jettera alors les deux tiers de ses forces sur ce point dont la possession serait pour lui le gage de la victoire, et fera servir l'autre tiers à contenir ou à observer l'ennemi. Agissant de cette manière, il aura rempli toutes les conditions que la science de la grande tactique peut imposer au plus habile capitaine; il aura obtenu l'application la plus parfaite des principes de l'art.

Tels sont les préceptes d'après les-

quels Jomini veut que l'on forme les ordres de bataille offensifs, préceptes qui encadrent, pour ainsi parler, tous les cas prévus, puisqu'il ne s'agit plus que de les modifier suivant les circonstances.

De toutes les figures que les armées peuvent prendre pour former des ordres de bataille, il n'y en a pas qui n'offrent quelque côté plus faible que l'autre. L'ennemi, pour combattre, nous présente toujours la partie la plus forte, c'est-à-dire le front; mais ceux qui sont habiles tâchent de l'éviter, et c'est ce que l'on peint, d'une manière si pittoresque, en style militaire, quand on dit qu'*il ne faut pas attaquer le taureau par les cornes.*

Les parties faibles d'une ligne de bataille sont les flancs et le derrière. C'est donc de ce côté que l'on doit diriger son attention et ses efforts. On peut aussi choisir une portion du front de cette ligne, et là, porter rapidement plus de troupes que l'ennemi n'en peut opposer actuellement. Mais il faut que les manœuvres préparatoires soient courtes, que l'attaque devienne imprévue, foudroyante, afin que l'ennemi n'ait pas le temps de la paralyser par des corps tirés des parties qui ne sont pas menacées. Voilà le principe général sur lequel on doit former les ordres de bataille offensifs.

On prétend qu'après la journée mémorable d'Austerlitz, un aide-de-camp de Napoléon étant allé, de sa part, trouver l'empereur Alexandre, ce prince lui témoigna son étonnement de ce que ses adversaires, inférieurs en nombre, eussent paru avec des forces supérieures sur tous les points où l'on s'était battu. *Sire*, répondit le général français, *c'est l'art de la guerre.*

CHAPITRE VI.

Des camps romains, et de la discipline des troupes.

Les Romains, dont la constitution physique était généralement plus faible que la nôtre, avaient réussi à se former une seconde nature, par l'habitude du travail et des exercices qui exigent l'adresse et l'agilité.

Au sortir des écoles, les jeunes gens se rendaient au Champ-de-Mars, et l'on commençait à leur enseigner le maniement des armes. L'agriculture même, si vénérée dans les premiers temps de la république, n'était qu'un apprentissage de la guerre. On s'y accoutumait à remuer la terre, à creuser des fossés, à soulever des fardeaux pesans, à supporter la faim, la soif, le froid, le chaud; et ces rudes fatigues avaient si bien endurci les Romains, qu'on ne les voyait jamais suer ni haleter, malgré la pesanteur du bagage dont ils étaient chargés pendant les marches.

« Dans les expéditions difficiles, dit Cicéron, un soldat porte souvent des vivres pour quinze jours, quelquefois des pieux; mais il compte que son bouclier, sa cuirasse et son casque ne font pas plus partie du fardeau que ses épaules, ses bras et ses mains; car il regarde ses armes comme ses membres. »

Une fois, César donna ordre à ses légionnaires de se pourvoir de blé pour vingt jours; Scipion en fit prendre aux siens pour trente. Chaque homme portait encore des outils, des ustensiles, et au moins une palissade. Dans la supposition de quinze jours de vivres seulement, le tout pesait soixante livres sans compter les armes. Et cependant les Romains ainsi chargés faisaient vingt-quatre milles, ou huit de nos lieues en cinq heures de temps!

Lorsque les légions devinrent perpétuelles, on ne les laissait pas, en temps de paix, perdre dans l'oisiveté la vigueur et l'habitude des travaux. Ces grands chemins, qui traversaient l'empire dans tous les sens, et dont quelques-uns allaient depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux bords du Tigre; ces voies militaires, qui facilitaient le transport des convois, le passage des armées, et liaient toutes les parties de l'état par une correspondance facile, étaient l'ouvrage des légions.

Il subsiste encore en France plusieurs vestiges de ces monumens de la sagesse et de la puissance romaine. Nous rechercherons avec raison la suite de ces anciennes routes et leurs directions, puisqu'elles peuvent nous aider à fixer la géographie de la Gaule, et même éclaircir les premiers temps de notre histoire.

Une armée étant bien disciplinée et bien exercée, il s'agit encore de l'accoutumer à la vue d'un ennemi, quelquefois redoutable; il faut l'aguerrir. Les généraux romains choisissaient de bons postes, et l'on fortifiait le camp avec beaucoup de soin, se ménageant au pied des retranchemens un champ de bataille aussi avantageux que possible. Lorsque l'armée commençait à concevoir bonne opinion de ses forces, on la rangeait sur le terrain choisi, et à mesure qu'elle montrait plus de confiance, on l'approchait de l'ennemi. Souvent elle ne savait qu'il fallait combattre qu'au moment où les trompettes sonnaient la charge, afin de prévenir l'inquiétude que l'idée d'une action prochaine produit ordinairement dans l'esprit du soldat.

Si les armées étaient battues par la faute des chefs, on appelait d'autres généraux à qui l'on accordait une grande autorité. A leur arrivée, ils retranchaient les équipages superflus, rétablissaient les anciens usages, et remettaient la discipline dans sa première vigueur.

D'abord, ils tenaient l'armée éloignée de l'ennemi pour quelque temps, et la fatiguaient à force de travaux et d'exercices. Quand ils supposaient que l'impression occasionnée par la dernière défaite commençait à s'effacer, ils se rapprochaient de l'ennemi, s'appuyant toujours sur des postes avantageux. Plus on touchait au moment décisif, plus ils redoublaient la rigueur de la discipline, fatiguant le soldat, afin de l'aigrir, de l'impatienter même, et de lui faire désirer le combat, comme l'unique moyen de terminer ses maux.

Le second Scipion trouvant les légionnaires, devant Numance, amollis par la négligence des généraux ses prédécesseurs, les accablait tous les jours par de longues marches. « Qu'ils se couvrent de boue, disait-il, puisqu'ils n'osent se couvrir de sang. » Scipion les obligeait à porter de pesans boucliers, leur provision de vivres pour un mois, sept pieux pour fortifier le camp, et répétait aux traîneurs : « Tu cesseras de porter ta palissade, quand ton épée saura te servir de défense. » Il changeait de camp tous les jours; ordonnait de creuser des fossés profonds pour les combler ensuite; élevait des murailles et les faisait abattre; enfin, par ces continuels travaux, il mit ses troupes en état de vaincre.

Une armée qui peut donner ou refuser le combat quand elle le veut, a par cela seul un avantage infini, et c'est en quoi les armées grecques et romaines étaient admirables. Le peu d'équipages et de bouches inutiles qu'elles traînaient à leur suite, permettait de prévenir l'ennemi partout, de choisir le temps,

le lieu et les circonstances les plus favorables, ou de se renfermer dans des camps de très-peu d'étendue, et d'y subsister long-temps.

Chez les Romains surtout, dont les camps réunissaient tellement les avantages d'une ville bien située et bien fortifiée, que l'on a pu dire que le soldat sous la tente jouissait de la paix au milieu de la guerre. La castramétration de ces maîtres de l'art, la plus perfectionnée de toute l'antiquité, est la seule qui repose sur des principes. Ils avaient adopté la forme carrée, parce qu'ils regardaient avec raison cette figure comme la plus parfaite pour l'établissement de l'ordre et de la régularité.

Dès que l'armée approchait du lieu où elle devait camper, un tribun et quelques centurions prenaient les devans. Ils choisissaient l'endroit le plus élevé et le plus commode pour le prétoire, c'est-à-dire le pavillon du consul, plantaient là un drapeau, en plaçaient d'autres d'une couleur différente aux principaux angles du camp, et marquaient seulement par des javelots les divisions plus petites.

Cette opération se faisait d'une manière uniforme, les mesures en étant invariablement prescrites, ce qui n'offrait pas un médiocre avantage; car le premier camp occupé par le soldat, une fois bien connu, ainsi que l'ordre qu'on y avait établi, les autres ne lui représentaient plus rien de nouveau; c'était le même camp transporté dans un autre lieu.

Autour du drapeau qui marquait le prétoire, on mesurait un espace carré dont chaque côté avait deux cents pieds romains; et à cent pieds de là, du côté du carré vers lequel devaient camper les légions, on traçait une parallèle pour indiquer le front des tentes des tribuns et des préfets des alliés.

Ces tentes étaient réparties derrière leurs légions respectives, les tribuns au centre, les alliés aux ailes; on leur donnait un espace de cinquante pieds en profondeur afin de placer les chevaux et les bagages. Elles faisaient face aux légions, et devant leur front, on mesurait une grande rue, au-delà de laquelle on traçait une parallèle pour les tentes des légions.

On la divisait en deux parties par une perpendiculaire abaissée du point où était le drapeau, et on indiquait d'abord de chaque côté un intervalle de vingt-cinq pieds pour séparer les légions romaines. Au-delà de cet espace, on marquait la cavalerie de ces deux légions : elle occupait cent pieds de chaque côté. Les triaires étaient placés derrière, de sorte que l'emplacement de chaque manipule répondait à celui de chaque turme.

Le tracé se prenait en général de même pour l'infanterie et pour la cavalerie. L'espace occupé par le manipule était égal à celui de la turme, et de figure carrée. Pour les triaires, on le faisait moins large que long, parce qu'ils comptaient à peu près moitié moins de soldats que les princes et les hastaires. Et comme le nombre d'hommes, dans ces deux dernières espèces d'armes, devenait souvent inégal, on diminuait ou l'on augmentait la largeur de l'emplacement selon les circonstances, mais en conservant la même longueur. Les tentes des triaires se trouvaient adossées à celles de la cavalerie; elles se touchaient par leur partie postérieure, et l'entrée des unes était tournée du côté opposé à celui que regardait la porte des autres.

A cinquante pieds de distance, on plaçait, en sens opposé, les tentes des princes qui formaient ainsi deux nouvelles rues, en s'étendant depuis l'es-

pace de cent pieds, laissé devant les tribuns, jusqu'au côté de l'emplacement total. Les hastaires étaient adossés aux princes, ainsi que les triaires à la cavalerie ; et comme ces trois espèces d'armes formaient chacune dix manipules, les lignes de tentes et les rues étaient de longueur égale. Dans chaque manipule, les centurions occupaient les deux premières tentes, l'une à droite, l'autre à gauche.

Les tentes de la cavalerie alliée se plaçaient à cinquante pieds de celles des hastaires, et formaient une ligne parallèle aux précédentes. Elles étaient adossées à la cavalerie, et tournées vers le retranchement.

Par cette disposition, il y avait cinq rues dirigées de l'arrière au front du camp. On en formait une sixième transversale, en laissant un espace de cinquante pieds entre la cinquième et la sixième turme, ainsi qu'entre le cinquième et le sixième manipule. Cette rue, qui traversait tout le camp par son milieu, parallèlement à la ligne formé par les tentes des tribuns, était nommée *quintane*, parce que les cinquièmes turmes et les cinquièmes manipules étaient de flanc sur cette rue. On appelait *principale* la rue qui allait du front à l'arrière du camp, et semblait le partager en deux parties.

Dans le terrain placé à droite et à gauche du prétoire, on mettait d'un côté le marché, de l'autre le questeur et sa suite.

En arrière de la dernière tente des tribuns, à droite et à gauche, l'élite des cavaliers extraordinaires, et quelques-uns des volontaires qui suivaient le consul par attachement, formaient une ligne repliée le long de la face latérale du camp. Les tentes des uns se tournaient vers le questeur; celles des autres, vers le marché. Les fantassins destinés au même service que ces cavaliers leur étaient adossés, de sorte que l'entrée de leur tente regardait le retranchement.

De l'autre côté du marché, du prétoire et des tentes du questeur, on laissait une rue large de cent pieds, parallèle aux tentes des tribuns, et qui avait la même étendue que le camp. C'était le long de cette rue qu'étaient campés les extraordinaires. Au milieu de cet emplacement, vis-à-vis la tente du général, on mesurait un passage large de cinquante pieds, perpendiculaire à la grande rue, et qui conduisait au retranchement.

Les tentes de l'infanterie extraordinaire, adossées à la cavalerie, étaient tournées vers la face antérieure du camp. L'espace vide qui restait de part et d'autre le long des deux faces latérales, entre les extraordinaires et leur corps d'élite, servait à placer les troupes étrangères, et celles des alliés qui se joignaient à l'armée pendant la campagne.

Ainsi la forme du camp romain était quadrangulaire, et à peu près équilatérale. La disposition de ses rues et toutes ses autres parties lui donnaient l'apparence d'une ville. La distance de deux cents pieds qu'on laissait sur les quatre faces, entre les tentes et les retranchemens, garantissait les troupes des armes de jet pendant les attaques de nuit, et procuraient encore l'avantage de rendre faciles l'entrée et la sortie du camp. Cet espace servait aussi à placer le butin, le bétail et les équipages, quand les troupes alliés, plus nombreuses que de coutume, occupaient les environs du prétoire, et que l'on transportait au lieu le plus convenable le questeur et le marché.

Les quarante manipules de vélites campaient le long du retranchement;

les Romains aux deux côtés extrêmes, vers la porte *Prétorienne* et la *Décumane;* les alliés du côté des portes latérales ou *principales*. Chaque face du camp avait mille sept cent cinquante pieds; et chaque côté antérieur, deux mille cent cinquante.

Lorsque deux consuls et quatre légions étaient renfermés dans un même retranchement, les deux camps, disposés chacun comme il vient d'être dit, se réunissaient par leur partie antérieure, où étaient placés les extraordinaires. Alors la figure du camp devenait oblongue et l'emplacement double.

La légion dont Polybe décrit le campement avait cinq mille hommes de pied, et par conséquent les manipules des princes et des hastaires étaient de cent soixante hommes. D'après Hygin, une tente de douze pieds en carré contenait dix hommes; il fallait donc seize tentes de soldats par manipules. Derrière chaque tente, à cinq ou six pieds de distance, étaient les faisceaux d'armes; et à six pieds de là, commençait le rang des chevaux auquel on donnait neuf pieds.

La réduction des manipules en cohortes n'apporta d'abord qu'une légère différence à l'ordre du campement. Comme il y avait dans la première ordonnance un nombre égal de manipules de hastaires, de princes et de triaires, trois manipules, un de chaque ordre, campaient l'un derrière l'autre avec une turme à la tête, qui faisait face à la rue aboutissant au prétoire. Cela se nommait dès ce temps-là une cohorte, méthode qui donnait pour le détail du service une grande facilité.

Quand les trois ordres furent incorporés, on ne changea rien à cet égard; il y avait toujours dix cohortes dans chaque légion, et dix turmes. Chaque cohorte devait camper avec sa turme dans la même disposition, excepté qu'elle n'était pas divisée par une rue, comme celle qui se trouvait entre les triaires et les princes. Plus tard, la première cohorte étant doublée, elle recevait aussi le double de terrain en largeur. Le camp se trouvait également coupé à angles droits par deux grandes rues, la Prétorienne et la Quintane. Sous les empereurs, les cohortes prétoriennes et leur cavalerie campent près du prétoire, à la place des extraordinaires dont il n'est plus question.

Dans les camps de passage on établit seulement un parapet de gazonnage, auquel on joint des palissades; ou bien on creuse un fossé large de cinq pieds sur trois de profondeur, sans beaucoup de façon pour le parapet. Mais quand on doit séjourner, ou que l'on est voisin de l'ennemi, on ouvre un fossé de dix ou douze pieds, quelquefois plus, selon l'occasion. La profondeur est au moins de sept pieds.

De la terre qu'on en tire on forme une levée qui s'affermit en y mêlant des troncs et des branches d'arbres, ou bien on la soutient avec des piquets et un fascinage. On plante ensuite les palissades; chaque soldat en portait une, quelquefois deux.

Cette palissade était un rondin d'environ six à sept pieds de long, et de trois pouces de diamètre, aiguisé et durci au feu par le bout supérieur, auquel on laissait deux ou trois rameaux flexibles. On plantait ces palissades sur le sommet de l'escarpe, de deux ou trois pieds en terre, en les entrelaçant entre elles avec leurs rameaux, de telle sorte qu'étant toutes liées ensemble, l'ennemi ne pût les arracher. On en formait aussi sur le rempart une enceinte continue de quatre pieds de haut, qui avait le double objet de rendre l'escalade plus difficile, et de former un parapet pour

couvrir les défenseurs contre les traits de l'assaillant. Les légionnaires, placés sur le terre-plain, repoussaient l'ennemi avec la pique et le pilum de rempart.

Au-dessus de ce rempart on élevait un parapet avec des créneaux, comme aux murs des places. Il se construisait de gazon ou de terre battue, et était soutenu par des claies; ou bien on faisait simplement un bordage de claies assez fort pour résister aux flèches et aux dards.

Ce travail se terminait en peu d'heures, par le grand ordre qu'on y observait sous les yeux des centurions. Comme l'ouvrage était partagé, et que personne ne pouvait quitter qu'il n'eût achevé sa tâche, la diligence était telle qu'on devait l'attendre de gens aussi forts et aussi adroits. Les alliés faisaient les deux côtés du retranchement, placés devant leur camp; les deux autres côtés étaient construits chacun par une légion. Lors même qu'on ne campait que pour une nuit, on retranchait le camp avec la même prévoyance.

Si l'on prenait un camp défensif, ou que l'on formât une ligne devant une place, on ajoutait d'autres précautions, comme de creuser deux fossés, de donner au rempart douze pieds d'élévation, d'augmenter les rangs de palissades, et même de construire des tours qui dominaient le parapet. Ces pièces orbiculaires croisaient leur tir et flanquaient la ligne; on y plaçait les petites machines de guerre; enfin on n'épargnait rien pour multiplier les obstacles qui pouvaient empêcher et retarder l'approche du fossé, mais on ne faisait jamais qu'un rempart. Au moyen d'une forte charpente, on élevait encore des tours à plusieurs étages; on les joignait ensuite par des ponts qui avaient un parapet du côté de la campagne, et que l'on bordait de soldats.

Pour se garantir de la plongée des traits, on plaçait encore des berceaux d'osier qui formaient des espèces de galeries couvertes sur le rempart. Ces berceaux ou ces galeries, si souvent employés dans l'attaque pour approcher des murailles, étaient formés de rameaux entrelacés qui avaient quelque ressemblance avec des berceaux de vigne dont ils tiraient leur nom. Ils portaient sept pieds de large sur huit de haut et seize de long, et se plaçaient bout à bout pour former une galerie couverte à l'épreuve des traits de l'assiégé jusqu'aux points d'attaque. On les garantissait du feu en les couvrant de peaux fraîches et de filamens imbibés d'eau.

Il était quelquefois nécessaire d'occuper quelques points près du camp principal pour s'assurer d'une hauteur importante, de l'eau d'une rivière, ou pour couvrir un pont. Les Romains construisaient, dans ce cas, de petits forts où ils plaçaient des troupes. Souvent on les unissait au camp principal par une ligne; c'est ce qu'on appelle *brachia ducere*.

Les issues du camp se fermaient par une barrière garnie de grosses claies qui s'ôtait et se renouvelait à volonté. Quand on croit être attaqué, on y ajoute un mur de gazon, facile à renverser, s'il devient urgent de faire une sortie vigoureuse.

Lorsque tous ces ouvrages étaient bien garnis de monde, d'armes et de machines, l'ennemi ne parvenait jusqu'au bord du fossé qu'avec des difficultés infinies. Il lui restait encore à combler les fossés, à forcer le retranchement, et rarement réussissait-il dans cette entreprise, même en l'absence d'une partie des légions. Les Mémoires de César nous font voir que ce grand homme a exécuté avec suc-

ces les plus belles fortifications de campagne qui aient jamais été imaginées.

Au blocus d'Alesia (Alise), entre plusieurs fossés dans lesquels coulait l'eau de deux rivières, qui entouraient la place, César fit encore enterrer par le tronc cinq rangs d'arbres dont les grosses branches, coupées à un pied, et aiguisées, étaient un obstacle impénétrable à l'ennemi. Par delà ce formidable abatis, on creusa huit rangs de puits placés en quinconce; et dans le fond de ces puits on avait placé des pieux très-pointus, qui ne sortaient de terre que de quatre pouces. L'ouverture était couverte d'épines et de broussailles. En avant de ces puits il fit parsemer tout le terrain de chausse-trapes, faites avec des planches d'un pied carré, armées de pointes de fer qu'on recouvrait légèrement de terre. Telle était la ligne de contrevallation de César.

Sa ligne de circonvallation semble aussi ingénieuse pour se précautionner contre les secours que Vercingétorix, enfermé dans Alise, attendait de jour en jour. Il est certain que les Romains savaient ajouter à leurs retranchemens ce que les circonstances paraissaient exiger. Ils ne connaissaient pas encore la défense que l'on tire des angles qui se protégent mutuellement; mais ils se servaient de tout ce qui peut multiplier les obstacles.

L'immensité des travaux de Numance, de Carthage, de Dyrrachium et de Perusium prouve évidemment que, dans les occasions importantes, ils ne négligeaient rien de tout ce qui pouvait contribuer à leurs succès et à leur sûreté. On employait les légionnaires à ces travaux; ainsi un soldat romain était manœuvre, maçon, charpentier, forgeron, terrassier. Il exerçait, en temps de paix, ces différentes professions, quelque pénibles qu'elles fussent, et les regardait comme une partie essentielle de son état.

Il arrivait quelquefois que les armées étant restées en présense pendant une journée entière, sans que chacune jugeât prudent d'attaquer son adversaire, ni de quitter ouvertement sa position, il fallait, avant la nuit, établir un camp, le retrancher, et surtout éviter que l'ennemi n'insultât les travailleurs. L'histoire nous en a conservé des exemples, et l'on voit qu'ils ne contiennent rien qu'un général ne fît, de nos jours, dans une position semblable.

Paul-Émile, ayant joint l'armée macédonienne, dont il s'était approché à marches forcées, changea de projet, et jugea à propos de camper au lieu de combattre. Ses légions se trouvaient rangées sur trois lignes dans l'ordre par manipules. Voulant cacher son mouvement et couvrir les travailleurs, il envoya tracer le camp, et y fit passer les bagages qui s'établirent de suite. Bientôt il détacha la troisième ligne, composée des triaires, pour construire les retranchemens. Lorsque ce travail fut un peu avancé, il envoya de même les princes qui faisaient la seconde ligne, restant seulement avec les hastaires dont le front était cependant couvert par les troupes légères, et les ailes flanquées par la cavalerie. Un peu plus tard, il fit replier les manipules de hastaires l'un après l'autre, commençant par la droite. On rappela la cavalerie et les vélites lorsque le front du camp fut achevé.

César prend les mêmes précautions pour se retrancher en présence d'Afranius. Ayant laissé six cohortes à la garde du pont sur la Sègre, du camp et du bagage, César marche vers Lérida. Il se présente sur trois lignes devant le camp ennemi, et offre le combat en rase cam-

pagne ; mais Afranius, posté sur le plateau du Garden, à quatre cents toises de Lérida, se contente de faire sortir ses troupes, et s'arrête à mi-côté, au-dessous de son camp. César prend la résolution de s'établir à environ trois cents toises du pied du plateau ; et, afin que les travailleurs ne soient point effrayés par une attaque soudaine, il fait seulement creuser un fossé par sa troisième ligne, mais il défend d'en couronner le rempart avec la palissade que son élévation eût fait apercevoir. La première et la seconde ligne continuent de rester sous les armes, et le fossé est achevé avant qu'Afranius se doute qu'on s'occupe de se retrancher. César alors fit rentrer ses légions en deçà du fossé, et les tint toute la nuit sous les armes. Le lendemain, trois légions sont chargées de terminer l'enceinte, et les trois autres, couvertes par le retranchement de la veille, doivent protéger les travailleurs. Afranius rangea ses troupes au pied de la colline, et voulut simuler une attaque ; César, rassuré par le fossé qui couvrait ses légions en bataille, ne suspendit pas ses travaux.

L'espace de deux cents pieds que les Romains laissaient entre les tentes et les retranchemens servait à faire défiler les troupes à leur entrée et à leur sortie. Au premier signal du départ, on ployait les tentes en commençant par celles des tribuns ; au second signal, on chargeait les bagages. Après avoir donné le temps nécessaire à cette opération, on faisait demander à haute voix aux soldats si tout était prêt, et ceux-ci répondaient par un cri. Alors on donnait le troisième signal, et toute l'armée se mettait en marche.

Comme les plus fortes machines des anciens ne portaient pas beaucoup au-delà de trois cents toises, les camps s'établissaient très-près les uns des autres, et c'était une raison indispensable pour se couvrir et se mettre à l'abri d'un coup de main. Il était peu important qu'une place ou qu'un camp fussent dominés, hors de la portée de ces machines, et il devenait inutile de placer une chaîne de postes avancés. On faisait la garde en dedans, le long du rempart et aux portes. Cette fonction regardait particulièrement les vélites qui fournissaient aussi des gardes au-delà du fossé. Les nuits se partageaient en quatre parties égales appelées veilles ; une veille était donc le temps fixé pour ceux qui faisaient faction. Elles se marquaient au moyen d'une horloge d'eau nommée clepsydre.

Quatre manipules par légion, deux de princes et deux de hastaires, étaient chargés de la propreté du camp. Les autres manipules fournissaient les gardes du général, des lieutenans, du questeur, et des tribuns. Les triaires n'avaient d'autre emploi que de surveiller les chevaux de la cavalerie auprès de laquelle ils campaient.

Polybe explique de quelle manière le général donnait le mot d'ordre à ses troupes. La dixième turme de cavalerie et la dixième cohorte d'infanterie, étant les dernières dans chaque légion, campaient toujours à la queue du camp, près de la porte nommée, pour cette raison, Décumane. On y choisissait un cavalier dans la turme, et trois fantassins pris dans les trois manipules, hastaires, princes et triaires, qui composaient la cohorte ; c'étaient ceux que l'on nommait *tesseraires* ; ils étaient dispensés de garde et de faction.

Tous les jours, avant le coucher du soleil, ils se rendaient à la tente du tribun de service, et recevaient de lui une petite tablette (*tessera*) sur laquelle le mot d'ordre était écrit. Ils retournaient aussitôt à la queue du camp, et la met-

taient entre les mains du chef de leur manipule, qui, après en avoir pris connaissance, la donnait, en présence de témoins, au centurion du manipule correspondant, dans la cohorte supérieure; celui-ci agissait de même, et aussi les autres centurions, jusqu'à ce que la tessère fût revenue entre les mains du tribun; car tous les manipules du même genre campaient, comme nous l'avons dit, sur la même ligne à la queue l'un de l'autre, depuis la première cohorte jusqu'à la dixième; et le tribun était placé à la tête des lignes, vis-à-vis la première cohorte.

Il fallait que la tessère fût revenue avant le soleil couché. S'il en manquait une, le tribun faisait aussitôt des recherches, et punissait celui qui l'avait retenue. Chaque tessère portait la marque du corps auquel elle était adressée.

Les tesseraires étaient encore chargés de porter au tribun la liste des soldats de leur corps, en même temps qu'ils allaient demander l'ordre. Le tribun remettait cette liste au général; car comme il pouvait tous les jours manquer quelque soldat, soit pour cause de maladie, soit par les autres accidens de la guerre, les Romains voulaient que le général fût informé au juste du nombre effectif des hommes qu'il commandait.

Il y avait d'autres tessères pour les sentinelles; elles étaient remises par le tribun aux soldats destinés à faire la première veille. Ces tablettes, au nombre de quatre, empreintes chacune d'un numéro distinctif qui marquait l'heure, et d'un autre numéro pour désigner le poste, devaient passer successivement jusqu'à ceux qui veillaient les derniers.

Quatre cavaliers par légion étaient nommés pour faire les rondes (un pendant chaque veille). Le tribun leur donnait par écrit le nom des postes qu'ils devaient parcourir, soit dans l'intérieur du camp, ou bien autour du rempart.

Ils commençaient par le premier manipule des triaires, dont le centurion faisait sonner un cornet afin d'avertir les autres. Chaque station remettait sa tablette au rondeur. La police des veilles suivantes se faisait de la même manière.

Le matin, les cavaliers rapportaient toutes les tablettes au tribun. Si quelqu'une manquait, il connaissait d'abord de quelle station; et l'on vérifiait, en la confrontant avec le rondeur, si celui-ci ne l'avait point visitée, ou si seule elle était coupable.

Les tribuns devenaient juges de leur légion; ils rendaient la justice dans la place d'armes, à la tête du camp. Il paraît qu'il n'y avait point d'appel à leurs sentences. Lorsque le général rendait lui-même la justice, les tribuns étaient ses assesseurs.

Comme les fonctions de tribun embrassaient toute la discipline de la légion, et que leur rang les élevait d'ailleurs au-dessus des officiers de ce corps, du temps de la république il n'y avait entre lui et le général de l'armée que le questeur et le lieutenant-général.

Les devoirs du tribunat demandaient de la maturité et de la vigueur; aussi se fit-on long-temps une loi de n'y admettre que des gens de résolution et d'expérience. Sous les consuls il fallait du moins avoir cinq ans de service dans la cavalerie et dix dans l'infanterie; toutefois dans ce temps-là même où la faveur, cette ennemie des lois et du bien public, avait moins de pouvoir pour introduire des exceptions, on voit, de temps en temps, de jeunes gens devenir tribuns avant l'âge.

Sur la fin de la république on se relâcha de cette règle comme de toutes les autres. Hortensius, l'orateur, soldat pendant un an, devint tribun l'année

suivante. Ce fut encore bien pis pendant les guerres civiles. La qualité de bel-esprit est le seul titre qui fit parvenir Horace au tribunat. Cette dignité si hasardée servit, il est vrai, à fournir la matière de ces vers agréables par lesquels il avoue ingénuement sa poltronnerie.

Dans les guerres importantes et périlleuses, on nommait souvent à cet emploi des sénateurs et même des personnages consulaires. A la bataille de Cannes, il resta sur la place vingt et un tribuns, dont plusieurs avaient été édiles, préteurs et consuls. Mais ordinairement le tribunat devenait un grade pour monter aux emplois civils dont le premier était la questure. Cette charge ouvrait l'entrée au sénat.

Un des ornemens des tribuns était l'épée nommée *perazonium*. Ils portaient l'anneau d'or, et recevaient une paye quadruple de celle du soldat. Le centurion n'avait que le double.

Juvénal, voulant exprimer les fortes sommes qu'un débauché prodiguait à des femmes perdues, dit qu'il leur distribuait la paye d'un tribun. Cependant une solde quadruple de celle du légionnaire ne montait pas encore assez haut pour exciter l'indignation de Juvénal; mais ce poëte tenait compte des largesses extraordinaires qui se répandaient alors dans les triomphes, les changemens de règne, ou les événemens heureux; largesses qui ne laissaient pas que d'être considérables pour les gens de guerre, et montaient certainement beaucoup au-dessus de leur paye.

Romulus, ayant tiré mille hommes de chacune des tribus pour composer sa milice, créa trois tribuns par légion. L'autorité de ces trois chefs était égale; ils se partageaient entre eux les six mois que durait ordinairement la campagne, c'est-à-dire qu'ils commandaient chacun deux mois, et n'avaient rien à ordonner pendant le temps qui s'écoulait ensuite. Lorsqu'on ajouta trois autres tribuns aux premiers, ils se partagèrent encore le commandement pendant deux mois; mais alors les légions restaient sous les armes jusqu'à ce que la guerre fût terminée.

Cette alternative de commandement, ce partage égal d'autorité, paraissent bien incompréhensibles chez un peuple qui avait fait de la guerre l'art principal sur lequel il fondait sa grandeur future, et à qui il importait de prendre les mesures les plus justes et les plus sages pour s'assurer des succès.

La dignité de tribun ne fut pas toujours honorable sous les empereurs. Hérodien leur attribue les exécutions meurtrières du temps dont il fait l'histoire. Cette obéissance servile à des ordres si souvent inhumains déconsidéra sans doute ce noble office, et le tribunat teint de sang dut perdre de son ancien éclat.

Dans la première simplicité de la milice romaine tout est clair et distinct; chaque grade a sa dénomination qui le caractérise. Le même nom se prête plus tard à plusieurs fonctions. Il n'y avait d'abord dans les légions romaines qu'une seule espèce de tribuns que l'on appelait *préfets* dans les légions alliées. On vit dans la suite paraître d'autres officiers qui s'élevèrent au-dessus d'eux, et qui, sans leur ôter le commandement général de la légion, prirent sur elle une autorité supérieure. Tels furent, entre autres, les légats et les maîtres de la milice. Ces nouvelles dignités semblent avoir été plus honorables qu'utiles, et l'on pourrait croire que les empereurs les créèrent seulement pour multiplier les faveurs.

Du temps de Polybe, les tribuns nommaient les centurions, et leur choix

était déterminé par les services et la réputation de valeur; cependant ces capitaines une fois désignés par les tribuns, les généraux avaient droit de les avancer.

La promotion régulière devait être fort longue. De la dernière centurie des hastaires dans le dixième manipule, les centurions roulaient en remontant les manipules et les centuries, jusqu'à ce qu'ils parvinssent au rang des princes. Le même ordre était observé pour arriver des princes aux triaires, où les centurions passaient de même du dixième manipule au neuvième, au huitième, etc.

La réunion d'un manipule de chacun de ces trois corps formait une cohorte, et la première fut toujours distinguée des autres; de sorte que les centurions des triaires, des princes et des hastaires dans cette cohorte étaient les premiers capitaines de la légion. Venaient ensuite les centurions des triaires selon le rang de leurs manipules, ceux des princes, et enfin les hastaires.

Lorsque les trois corps ne subsistèrent plus, les six centurions qui commandaient la première cohorte furent toujours regardés comme supérieurs aux autres. Les premiers centurions de chaque cohorte marchaient après eux; les seconds venaient ensuite selon le rang de leurs cohortes, et ainsi jusqu'aux chefs des sixièmes centuries qui étaient les derniers de la légion. La gradation qui se forme en remontant de ceux-ci jusqu'au primipile va tracer l'ordre de la promotion.

Toutefois, comme les généraux disposaient des rangs dans leur armée, une progression si longue et si insensible n'était sans doute que le partage de ceux qui, manquant de mérite ou d'occasion de se faire connaître, se traînaient lentement de grade en grade, et sortaient du service avant d'être parvenus aux postes éminens. Les autres franchissaient plusieurs degrés à la fois, comme on le voit par ces deux exemples.

Sp. Ligustinus, qui servit dans les guerres de Macédoine, après avoir été deux ans simple soldat, fut fait centurion de hastaires dans le dixième manipule; c'était le dernier capitaine de la légion. Il paraît ensuite en Espagne en qualité de soldat volontaire. Caton le nomma premier centurion de hastaires dans la première cohorte. Il servit encore comme soldat volontaire contre Antiochus. Le général de l'armée, M. Acilius Glabrio, lui donna la première centurie des princes dans la première cohorte. Enfin il fut avancé au rang de principile par Tiberius Gracchus. On voit que de dernier centurion d'une légion, Ligustinus monte tout-à-coup dans la première cohorte, et que depuis qu'il y est entré, il n'en sort plus, devenant successivement centurion de hastaires, de princes et de triaires.

L'autre exemple est celui de M. Cæsius Scæva. Il était simple soldat dans la guerre de César contre les Bretons. Une valeur éclatante lui fit donner pour récompense le grade de centurion. Sept ans après, sous Dyrrachium, il était encore dans une huitième cohorte. Des prodiges de bravoure, attestés par son bouclier percé de deux cent trente coups de javelot, lui méritèrent de César le rang de primipile, avec un présent de deux cent mille sesterces.

Les centurions passaient quelquefois de la centurie inférieure d'une légion à la centurie supérieure d'une autre légion. Ils se trouvaient engagés par le serment militaire, ainsi que les soldats, et ne pouvaient sortir du service sans congé. Leur rang était inférieur à celui du simple cavalier, même avant l'éta-

blissement de l'ordre équestre. Dans les distributions de butin, les cavaliers reçoivent toujours le triple des fantassins, tandis que les centurions n'ont que le double. Les exactions que ces officiers exercèrent, et l'usage sanguinaire auquel ils prêtèrent leurs bras, sous les empereurs, avilirent encore ce grade militaire, comme il déshonora celui de tribun.

Le cep de vigne était la marque de dignité du centurion : ce bâton fut en usage tant que dura la milice légionnaire. Il fallait que le soldat souffrît avec patience le châtiment; les lois ne faisaient grâce ni à la révolte ni à la résistance.

Du temps de la république, lorsque les légions n'étaient pas perpétuelles, les officiers rentraient dans la vie civile, et c'est pour cette raison que nous voyons si souvent le même homme devenir plusieurs fois tribun, centurion, primipile.

Le centurion avait des officiers au-dessous de lui. Chaque capitaine de la tête, dit Polybe, choisissait un capitaine de la queue. Ils tenaient la place des centurions en cas d'absence ou de maladie. Le dernier officier de la légion, le décurion d'infanterie, commandait dix hommes ou une chambrée.

Il est probable que les turmes étaient distinguées par le rang comme les cohortes, en sorte que la première turme en nombre dans chaque légion devenait aussi la première en honneur. L'officier qui la commandait exerçait donc au-dessus de toute la cavalerie de la légion la même supériorité que le primipile avait sur l'infanterie.

Dans les siècles heureux de la république, la richesse mettait peu de différence entre les habits des officiers et ceux des soldats; les généraux distinguaient les leurs par la couleur écarlate et quelques bandes de pourpre. D'ailleurs tout était à peu près égal entre ceux qui commandaient et ceux qui obéissaient. Le luxe ne s'établit dans les armées qu'avec peine, et par des progrès insensibles. Il régnait avec insolence à Rome et par tout l'empire, qu'il était encore étranger dans le camp.

L'habillement de guerre nommé *sagum* était différent de celui que l'on portait à la ville. Lorsque Virginius, tenant en main le couteau sanglant qu'il venait de plonger dans le sein de sa fille pour lui sauver l'honneur, eut regagné le camp avec une escorte nombreuse de citoyens qui l'avaient voulu suivre, Tite-Live fait observer que toutes ces toges répandues dans le camp produisirent un effet extraordinaire sur l'esprit des soldats. Il leur sembla voir Rome entière soulevée contre Appius.

Dans les alarmes soudaines, les habitans de la ville quittaient la toge et prenaient le sagum pour manifester qu'alors tout citoyen devenait soldat.

La matière de ce vêtement était de laine; il se portait rouge écarlate pour l'officier, et de couleur rousse pour le soldat.

Sous la cuirasse et le corselet paraissait une tunique de laine qui descendait jusqu'aux genoux en formant plusieurs plis; elle était sans ouverture par devant, et assez ample en bas pour ne point gêner les mouvemens. Quintilien, parlant de l'orateur, dit que sa tunique doit descendre devant jusqu'au milieu de la jambe; c'était la tunique de la ville. Il ajoute que, plus longue, elle appartient aux femmes; et plus courte, aux gens de guerre.

La mollesse s'étant introduite avec le luxe, sous les empereurs, il est fréquemment parlé de tuniques à manches dans les auteurs du siècle d'Au-

guste. Jusque-là, les femmes seules avaient droit de les porter. Le même relâchement amena aussi la coutume d'avoir sous la tunique une chemise de lin.

Tels étaient les vêtemens habituels du légionnaire. Il y en avait d'autres qui s'employaient dans certaines occasions, comme la *penula*, surtout de grosse laine, plus pesant que la toge, long, étroit, fendu seulement par le haut, et que l'on vêtait en passant la tête dans cette ouverture. Ce surtout était de couleur brune, et avait un capuchon. Les soldats le portaient pendant les marches et les factions, en temps de pluie, ou en hiver dans les pays froids.

La penula avait beaucoup de rapport avec la *lacerna*. Il paraît que ce dernier vêtement se mettait sur la toge; tandis que l'autre en tenait lieu; ce qui peut faire supposer que la lacerna était d'une étoffe plus fine et plus légère. On en variait les couleurs.

Quoi qu'il en soit, la lacerna tirait certainement son origine de l'usage militaire, puisque l'on distinguait les citadins des gens de guerre, en appelant les premiers *togatos*, et les autres *lacernatos*.

Pendant les discordes civiles, l'esprit guerrier, la vue continuelle des soldats, et leur mélange avec les autres citoyens, introduisirent plusieurs coutumes du camp dans la vie civile. La lacerna était encore une chose insolite du temps de Cicéron, comme on le voit par la seconde Philippique, où il reproche à Antoine d'être entré dans Rome *cum caligis et lacernâ*. Mais bientôt ce vêtement devint si commun, qu'Auguste chargea les édiles d'empêcher qu'on ne parût avec un costume aussi peu décent dans le Forum et dans le Cirque.

Parmi les vêtemens militaires, on trouve encore l'*abolla*, qui paraît avoir été un habit de parure; *cirratæ*, espèces de casaques qui ne différaient peut-être des autres vêtemens que par les longs poils ou les franges qui les couvraient; enfin le *cucullus*, capuce qui servait de déguisement à Messaline.

Il y avait tant de ressemblance entre le *sagum* et le *paludamentum*, que les auteurs prennent fréquemment l'un pour l'autre. Le paludamentum n'était que la cotte d'armes du général, et le sagum, celle du soldat. L'un et l'autre portaient également le nom de *chlamys*. Ils différaient cependant par la couleur, et aussi par quelques ornemens; mais la forme était la même, quoique le vêtement du général parût descendre plus bas. Celui-ci était d'écarlate, quelquefois teint en pourpre, et souvent de couleur blanche. Sagum, la *saie*, venait de la Gaule; il est remarquable que la plupart des habits militaires des Romains furent empruntés aux Gaulois.

La cotte d'armes du général et celle du soldat se nouaient sur l'épaule droite, ou s'y fixaient avec une agrafe. Elles furent d'abord de fer et de cuivre; le luxe y introduisit l'argent, l'or et les pierreries.

On voit, sur la colonne Trajane, les soldats romains porter des hauts-de-chausses qui descendent jusqu'au-dessous du gras de la jambe, et rejoignent la chaussure : c'est ce qu'on nomme *braccæ*. Mais cet usage s'introduisit seulement sous Auguste. Avant cette époque, les jambes des soldats n'avaient d'autre enveloppe que des bottines (*ocreas*); et dans la ville, ces membres restaient nus sous la toge. Les entourer de bandes d'étoffe passe pour un acte de mollesse que se permettent rarement les gens les plus délicats.

La cavalerie s'habillait comme l'in-

fanterie, excepté les jours de cérémonie où les cavaliers prenaient la *trabea*. Quand la cavalerie légionnaire fut séparée des chevaliers, on ne lui permit plus de porter cette toge blanche, rayée et bordée de pourpre.

Sans doute elle déposa aussi la phalère qui était, avec l'anneau d'or, une des marques distinctives de l'ordre équestre, bien que l'on ne soit pas d'accord sur la forme de cette espèce de collier que paraissent avoir porté également les chevaux et les hommes. Julien, proclamé empereur, ne possédant point de diadème, emploie pour cet usage une phalère de cheval.

La république était une mère prévoyante, moins occupée à parer ses enfans qu'à les rendre sains et vigoureux. Par une éducation mâle et austère, par la continuité des travaux militaires et l'habitude de la frugalité, elle leur avait formé des corps robustes, capables de se soutenir dans tous les climats. Leur habillement de laine les mettait à l'abri de l'air et de ses intempéries.

L'histoire des guerres de ce peuple donne lieu d'observer que les armées romaines se maintenaient aussi saines et aussi entières dans les marais et les glaces de la Germanie, qu'en Arabie et en Afrique, au milieu des sables arides et brûlans. C'est déjà un immense avantage de n'avoir à combattre que des hommes.

On choisissait le meilleur blé pour l'usage du soldat. Le fantassin en recevait chaque mois quatre boisseaux, ce qui fait un peu plus de vingt-huit onces par jour. Le cavalier romain avait droit à douze boisseaux, et l'on en donnait huit seulement au cavalier des troupes auxiliaires, parce que le premier pouvait nourrir deux valets, et que l'autre n'en avait qu'un.

Les soldats broyaient eux-mêmes leur blé, au moyen d'une pierre, après l'avoir fait rôtir sur des charbons. Dans la suite, lorsqu'ils firent usage du pain, on les obligeait de moudre le blé avec une meule à bras, qui se portait dans chaque décurie. La pâte cuisait sous la cendre. Cette sage coutume dispensait de tout l'attirail des vivres auquel nous sommes obligés.

Outre le blé, outre le biscuit que l'on commença seulement à distribuer sous l'empereur Julien, on donnait au soldat du sel, de la chair de porc, de l'huile, du fromage, des légumes, et même de la chair de mouton.

Sa boisson était de l'eau mêlée avec du vinaigre. Le maréchaal de Saxe attribue à ce breuvage la santé des armées romaïnes. « Le changement de climat, dit-il, ne produisait point de maladies chez elles tant qu'elles eurent du vinaigre; dès que les troupes en manquaient, elles devenaient sujettes aux mêmes accidens que nos soldats. Le vin s'introduisit dans les armées avec le luxe qui causa leur perte. »

La discipline réglait l'heure et la forme des repas. Le dîner était fort léger dans le camp comme à la ville; quand il fallait livrer bataille, on faisait manger les soldats dès le matin, quelquefois même avant le jour. Le souper, qui devenait le repas principal, se prenait à quatre ou cinq heures du soir. Les généraux, les empereurs même se plaisent à donner l'exemple de la frugalité, et font servir leurs repas en public devant leurs tentes.

Polybe et Tacite nous apprennent que l'on prélevait, sur la paye du soldat, les frais de l'habillement, des armes et des tentes; Polybe dit même que l'on déduisait le blé de leur ration. Mais, vers cette époque, la paye du légionnaire était à peu près double de celle du soldat français, attendu le

bas prix des denrées en Italie. Comme il haussa dans la suite, l'habillement fut fourni par l'état.

Cette paye qui avait été d'un tiers de denier avant César doubla depuis cet illustre capitaine jusqu'à Domitien, qui l'augmenta d'un quart. Elle subit même encore des accroissemens passagers sous les empereurs suivans, alors qu'ils voulaient attacher les soldats à leur personne, acheter d'eux quelque action atroce à commettre, et plus souvent peut-être l'approbation de forfaits commis.

Lorsqu'une ville ou un camp étaient livrés au pillage, les tribuns faisaient choix d'un certain nombre de soldats qui se répandaient dans les maisons, recueillaient le butin, et le rapportaient à leur légion. La moitié des troupes au moins restait sous les armes, en bataille sur les places publiques.

Les tribuns réunissaient la totalité du butin, et présidaient à la vente qui s'en faisait par les soins du questeur, comme à la répartition de la part que le général accordait aux soldats. On leur en donnait sur-le-champ la moitié; le surplus était mis en dépôt aux enseignes.

Chaque légion formait dix bourses, une par cohorte; et de ces dix bourses on en tirait une onzième destinée aux funérailles des soldats de la légion. Les hommes de garde, ceux qui se trouvaient détachés pour un service militaire quelconque, les malades même, étaient compris dans le partage du butin.

Les consuls, proconsuls, lieutenans, préteurs, et en général tous les officiers placés dans ces hautes dignités, ne recevaient d'autre récompense de leurs services que l'honneur. Seulement la république subvenait aux dépenses nécessaires pour leurs commissions et leurs équipages. Ils avaient un petit nombre déterminé d'esclaves, et ne pouvaient l'augmenter.

Un consul était accompagné de douze licteurs qui portaient des haches et des verges. Un dictateur en avait vingt-quatre. Lorsque le consul ou le dictateur voulait récompenser quelqu'un, il le plaçait à côté de lui sur son tribunal, et le louait en présence de l'armée. Ensuite il lui donnait une couronne, ou telle autre récompense due à son action.

Les fautes contre la discipline étaient punies avec promptitude et sévérité. Le dictateur et les consuls frappaient de la hache l'officier comme le simple légionnaire. Cette grande autorité des chefs, l'extrême soumission des subalternes, la connaissance que les uns et les autres avaient de leur état et de leurs devoirs, rendaient la subordination si parfaite dans les armées, qu'elles semblaient n'avoir qu'une âme.

Le général seul avait droit de faire sonner le *classicum*. Ce n'était pas un instrument particulier, comme ceux que l'on désigne dans les armées romaines sous les noms de *lituus*, *tuba*, *buccina*, *cornicen;* le *classicum* indique un air que pouvait exprimer également le cor et la trompette.

Pompée se réunissant à Scipion, et le recevant avec ses légions, avant la bataille de Pharsale, partage avec lui les honneurs de général, honneurs que César place dans deux choses : le droit de faire sonner l'appel des troupes, et le privilége d'occuper la tente nommée *prætorium*.

Du temps de Bélisaire, l'art de varier les airs de la trompette était perdu, comme bien d'autres enseignemens de l'ancienne milice; on se servait de la voix. Comme les soldats manquaient souvent faute d'avoir bien entendu l'ordre, Procope conseilla d'employer le

clairon de la cavalerie dans la charge, et de réserver la trompette de l'infanterie pour la retraite.

On pouvait les distinguer aisément : le clairon (*lituus*) formé d'un bois mince, revêtu de cuir, rendait un son aigu, et ne ressemblait en rien à celui qui sortait de l'airain, que l'on désignait sous le nom de *tuba*, trompette.

Tuba est l'instrument qu'embouchait le fantôme qui apparut devant l'armée de César, au passage du Rubicon. Suétone dit que ce prétendu spectre fit entendre le classicum. Il sonnait bien un appel, en effet, mais c'était celui de la guerre civile.

Tant qu'il n'y eut dans les armées romaines que des citoyens et des troupes latines, l'ordonnance et la composition si sagement calculées des légions ne demandèrent qu'un campement simple comme elles. Il n'en fut pas ainsi quand les empereurs prirent définitivement à leur solde des hordes du Nord et du Midi.

Les peuples soumis par la force inspirent de la crainte à leurs maîtres; il fallait autant d'adresse pour paralyser, dans le camp, les efforts qu'aurait pu tenter la révolte, qu'on en développait à se prémunir contre l'ennemi du dehors. A l'un on opposait des retranchemens; on crut se garantir de l'autre en l'environnant de troupes nationales.

Sous Adrien, le camp dessinait un rectangle dont le plus long côté surpassait l'autre d'un tiers. On le divisait sur sa longueur en trois sections principales, que l'on appelait *prétenture* à la partie antérieure, *prétoire* au centre, et *retenture* dans la partie postérieure. Les légions formaient, le long du retranchement, une espèce d'enceinte dont les troupes étrangères occupaient le centre.

L'espace réservé au prétoire était double de celui qu'occupait le consul sous la république; car le luxe et la mollesse, deux autres ennemis non moins dangereux que les Barbares, s'étaient introduits dans le camp avec le nombreux cortége qu'ils traînent à leur suite.

Si la discipline romaine produisit de grands effets, tant qu'elle fut soutenue par l'amour de la patrie, elle ne pouvait plus rien sur des troupes qu'animaient seulement l'espoir du pillage, ou la nécessité de se soustraire au châtiment.

A côté de ce châtiment, on ne voyait plus, comme autrefois, les récompenses si habilement calculées depuis la simple couronne de chêne jusqu'au triomphe éclatant. Aucun peuple ne connut, comme les Romains, l'art d'employer ces deux puissans ressorts, dont l'un soumet les volontés de l'homme le plus indocile, tandis que l'autre élève l'âme et l'élance vers la gloire.

CHAPITRE VII.

Première guerre punique. Bataille d'Adis; bataille de Tunis. — Bataille d'Antiochus Soter contre les Galates. — Passage des Gaulois en Grèce et en Asie.

Les guerres entreprises par les Romains furent généralement plus savantes que celles des Grecs. Si ces derniers avaient perfectionné la science militaire sous le rapport de la discipline et de la tactique, les Romains qui parvinrent à les égaler dans ces deux parties fondamentales de la science les surpassèrent de beaucoup dans l'art de réduire la guerre en système, d'y unir la politique, d'en faire la chose principale de l'état, de tourner enfin toutes les ressources de la république vers un plan fixe d'agrandissement et de conquêtes,

invariablement suivi de génération en génération. C'est par cet avantage seulement que l'on peut expliquer une suite de succès aussi constans que ceux de ce peuple, bien qu'il eût souvent affaire à des ennemis aussi braves et plus habiles que lui.

Qui doute que les Gaulois ne fussent parvenus à soumettre l'Italie, s'ils avaient été plus unis?

Pyrrhus détruisait certainement la république romaine, s'il avait marché contre elle avec un dessein mûri à loisir, et non pas seulement par l'envie de batailler, ou de satisfaire un sentiment vague d'ambition et de gloire. Mais Pyrrhus, capitaine expérimenté, commandant d'ailleurs à d'excellentes troupes, n'était que guerrier; il devait, à la longue, échouer contre un peuple qui réunissait le double avantage de tourner avec intelligence vers la guerre toutes les ressources de sa politique, et de soutenir celle-ci de toutes ses forces militaires.

Après Pyrrhus et les peuples de la Gaule, on voit paraître les Carthaginois qui marchaient au même but que les Romains, mais avec la pensée d'un résultat différent.

Carthage voulait tout envahir par l'attrait des richesses; Rome avait le même projet uniquement pour arriver à la domination. L'une assujettissait les peuples afin de les obliger ensuite à cultiver leur propre territoire, et lui en apporter les produits; l'autre subjuguait un pays dans la vue d'en tirer des soldats qui l'aidassent à conquérir la contrée adjacente. Toutes deux, imperturbables dans leur politique, se servaient tour-à-tour de l'artifice et de la violence pour parvenir à l'accomplissement de leurs desseins. Mais la puissance commerçante, qui voulait tirer un grand parti de ses conquêtes, était obligée de les contenir constamment dans la dépendance; tandis que la puissance militaire, associant les vaincus à ses glorieux travaux, leur faisait plus aisément oublier une défaite.

Carthage avait dans son sein une milice nationale, dont elle tirait plutôt des officiers que des soldats. C'est une pépinière de généraux qui, destinés à commander les armées de la république, deviennent les seuls dépositaires de ses desseins secrets. Une partie des troupes était levée parmi ses sujets et ses alliés; le reste servait comme mercenaire.

Carthage faisait combattre chaque peuple dans le genre qui lui était le plus propre, ou qu'il avait le plus perfectionné. La Numidie lui fournissait une excellente cavalerie; les îles Baléares, les meilleurs frondeurs du monde; l'Espagne, une infanterie brave et infatigable; les Gaulois, des troupes d'avant-poste, aussi audacieuses qu'intelligentes; Carthage trouvait même dans la Grèce des soldats d'élite également propres aux plus savantes manœuvres de la guerre de siége ou de celle de campagne.

On ne peut rien dire de particulier sur la discipline, les armes, la manière de camper, de marcher, de combattre des armées carthaginoises; puisque chacun des peuples qui la composent conserve l'esprit, les usages et les procédés militaires qui lui sont propres. Quant à l'infanterie africaine, formée des citoyens mêmes de Carthage, ou des habitans les plus anciennement réunis sous sa domination, elle était ferme, courageuse, bien disciplinée, combattait en phalange, et avait absolument les mêmes armes et la même tactique que les Grecs.

La direction qu'il fallait donner à ces parties isolées pour les faire marcher

avec ensemble nous montre dans Carthage une politique profonde et adroite, une grande connaissance du cœur humain et du caractère des différens peuples, enfin un esprit de prudence, de vigueur, de courage, de persévérance absolument nécessaire pour que l'unité s'établisse dans une machine aussi compliquée. Ces qualités sont effectivement celles des Carthaginois, et leurs hommes illustres les ont manifestées en plusieurs occasions d'une manière admirable.

Dans la lutte qui s'établit entre cette république et Rome, on dut croire d'abord que l'avantage allait demeurer aux Carthaginois. Ils étaient soutenus de toutes les ressources que peuvent fournir des possessions étendues; leur marine paraissait invincible; des armées nombreuses, toujours sur pied, accoutumées à des excursions lointaines, rendaient sur terre leur puissance formidable; et les Romains, qui n'avaient encore essayé leur valeur qu'avec les peuples de l'Italie, ne possédaient ni vaisseaux, ni revenus capables de fournir aux besoins d'une longue expédition.

Malgré cette infériorité apparente, les premières opérations des Romains furent heureuses. Mais pour assurer leurs succès et en obtenir de nouveaux, il leur fallait une marine; et l'on dit qu'une galère carthaginoise, échouée sur la côte de Messine dont ils venaient de se rendre maîtres, leur servit de modèle; ils parvinrent, ajoute-t-on, à mettre en mer un nombre de bâtimens considérable, au bout de quelques mois.

Ces bâtimens étaient, comme on le suppose, grossièrement construits; les Romains d'ailleurs manquaient d'hommes propres à la manœuvre; mais le consul Duillius parvint à mettre la victoire entre les mains des plus braves, au moyen de *corbeaux*, invention ingénieuse qui accrochait les vaisseaux ennemis, et servait à la fois de pont pour monter à l'abordage.

Ayant vaincu les maîtres de la mer sur leur propre élément, les Romains protégèrent les côtes d'Italie, secondèrent avec des vaisseaux leurs opérations de terre en Sicile, et portèrent la guerre jusqu'en Afrique.

Régulus veut marcher sur Carthage, et songe à ne laisser derrière lui aucune place qui puisse inquiéter son dessein. Il s'approche d'Adis, l'une des villes les plus fortes du pays; les Carthaginois accourent pour défendre ce boulevard de la patrie.

Leur principale ressource était la cavalerie et les éléphans, et ils laissent la plaine pour se poster dans des lieux d'un abord difficile. C'était, dit Polybe, montrer à leurs ennemis ce qu'ils devaient faire. Ils profitèrent de la leçon.

Le consul romain s'aperçut bientôt, en effet, que la plus grande partie des forces carthaginoises était inutile dans des lieux escarpés; mais craignant que l'ennemi ne se ravisât enfin et ne descendît dans la plaine, il résolut de tenter une entreprise hardie sur un camp que l'on regardait comme inabordable.

Il reconnaît le terrain, et, pendant la nuit, détache une partie considérable de son armée, avec ordre, à celui qui la commande, de prendre un long circuit et de gagner les derrières de la montagne par des routes détournées. Tout fut calculé pour que ce corps pût arriver un peu après le moment où Régulus engagerait l'affaire par la hauteur qui regardait la plaine. Le consul dut supposer que les Carthaginois, qui ne craignaient rien sur leurs derrières, porteraient toute leur vigilance de l'autre côté.

Il ne se trompait pas, si telles furent

ses conjectures. Au point du jour les Romains attaquent, et les Carthaginois, se sentant forts de leur position, tombent sur eux avec tant de poids et de vigueur, qu'ils les font plier, et les obligent à se retirer loin de leurs postes. Mais les troupes qui devaient tourner la montagne paraissent sur ces entrefaites; elles arrivent si à propos, qu'elles trouvent les derrières du camp presque dégarnis, et y pénètrent sans beaucoup de résistance.

Les Romains, avertis que leurs gens sont maîtres du camp et du sommet de la hauteur, se rallient et recommencent une nouvelle attaque. La confusion se met bientôt parmi les Carthaginois; ils craignent d'être pris à dos pendant que Régulus les attaque en face; ils abandonnent leur position qu'ils regardaient comme inexpugnable, et s'enfuient sans oser risquer le combat (an 498 de Rome, 256 avant notre ère).

Cette surprise de camp mérite l'approbation de tous les hommes du métier. Polybe la rapporte aussi avec éloge; malheureusement son récit n'offre aucun détail qui soit propre à nous faire connaître les lieux et les difficultés de l'entreprise. Nous devons rapporter ici les réflexions de Folard au sujet de cette action célèbre. C'est là un de ces éclairs qui brillent de temps en temps dans son long commentaire. Mais nous ne pouvons accepter, dans toute son étendue, le jugement de Folard sur un général dont l'imprudence et la présomption ne devinrent que trop manifestes quelques jours après.

« L'action du consul romain, dit-il, fut conduite avec tout l'art et la sagesse possibles. Quoiqu'elle soit peu rare, on n'y est pas moins nouveau toutes les fois qu'on s'avise de pareils desseins. Celui-ci nous fait voir la vérité de cette maxime, que lorsqu'un général peut entreprendre deux choses à la fois, il est infiniment plus glorieux de les exécuter toutes deux que de s'arrêter à une seule. Attaquer l'ennemi, lorsqu'on le peut, sans abandonner son siége, est une chose qui n'appartient qu'aux généraux d'intelligence peu commune, quoique ces occasions se présentent assez souvent pendant le cours d'une guerre, et qu'il ne soit rien de plus aisé que de les faire naître; mais il est rare de trouver des généraux qui aient assez de hardiesse et de capacité pour en profiter.

« Il y a pourtant des cas où ces sortes d'entreprises seraient très-imprudentes et très-blâmables : et cela arrive lorsqu'on se trouve engagé dans le siége d'une place importante, dont la prise nous paraît certaine, et les suites plus heureuses que le gain d'une bataille toujours incertain. On ne court jamais ces risques lorsqu'on a des vivres et des munitions de guerre en abondance, et que l'on est assuré par de bonnes lignes contre les attaques de ceux du dehors; en ce cas, il est de la prudence de se tenir clos et couvert dans ces retranchemens, et de suivre l'objet principal qui est la prise de la place.

« C'est une maxime dont on ne saurait guère s'écarter; mais, comme les cas ne sont pas toujours les mêmes à la guerre, et que ce qui est vrai à certains égards est faux à certains autres, et que tout dépend presque du temps, des lieux, des occasions, de la nature de nos forces, et des diverses conjonctures, c'est au général habile, et qui n'est point contraint par la nécessité d'agir contre ces maximes, d'examiner sur ces différens cas; mais la principale de toutes est de ne rien entreprendre si l'on n'a pour but des avantages solides et réels; enfin, de ne rien hasarder sans des raisons évidentes, et dont on

puisse se promettre un succès heureux. On peut mettre dans ce rang les surprises d'armées.

« Je ne dis pas qu'il faille rien hasarder; je suis trop éloigné de ce principe. En effet, si l'on s'arrêtait à tous les obstacles qui se présentent, et qu'on allât toujours à tâtons et la sonde à la main, comme cela ne se voit que trop parmi les généraux de circonspection outrée, on ne ferait, on n'exécuterait jamais rien; mais lorsqu'on roule sur de grandes pensées, que l'on connaît ses forces, bien moins par le nombre que par le courage et la bonne volonté, et qu'enfin l'on se connaît soi-même, et de quoi l'on est capable, on est en état de tout entreprendre, et d'exécuter plusieurs choses à la fois, comme Régulus et une infinité de grands capitaines, qui joignent à beaucoup de courage et de hardiesse l'intelligence profonde et un génie fin et rusé. »

Régulus entra dans Adis. Plus de quatre-vingts villes ou bourgs se rendirent; et Tunis, qui n'était qu'à cinq lieues de Carthage, ouvrit ses portes aux vainqueurs.

La consternation la plus grande régnait dans cette capitale, lorsque le Lacédémonien Xanthippe y parut avec un corps de troupes auxiliaires. Élevé à Sparte où l'art militaire était encore cultivé, Xanthippe se fit rendre compte de toutes les circonstances des combats précédens; jugea que les désastres des Carthaginois provenaient de l'ignorance de leurs chefs, qui, se sentant forts en cavalerie, auraient dû éviter les hauteurs et combattre en plaine; et fit comprendre qu'on pouvait réparer les malheurs de la république, si elle voulait faire usage de ses forces, au lieu de se laisser abattre par le découragement.

Cependant tout pliait devant les légions romaines, et Régulus, qui les conduisait, semblait les avoir tellement familiarisées avec la victoire, qu'on n'entrevoyait pour Carthage aucune chance de salut. Les jalousies cessèrent devant un danger aussi imminent, et les destinées de la patrie furent remises entre les mains de Xanthippe.

On consacra plusieurs semaines à exercer les troupes suivant l'ordonnance lacédémonienne, ordonnance plus simple que celles des autres peuples qui, comme eux, combattaient en phalange. Xanthippe, homme d'expérience, les familiarisa, sans beaucoup de peine, avec les évolutions qu'elles devaient connaître; il parvint à leur inspirer de la confiance, ranima insensiblement leur courage, et les fit marcher en plaine, puisque c'était là seulement qu'elles pouvaient tirer parti de leur cavalerie et des éléphans.

D'abord les Romains furent surpris de ce changement de conduite; mais toujours avides de batailles, excités d'ailleurs par un général qui semblait mériter leur confiance, ils s'avancèrent imprudemment contre cette nouvelle armée, et la joignirent près de Tunis.

Le lendemain on tenait conseil parmi les Carthaginois, lorsque les soldats manifestèrent de l'impatience sur la longueur de la délibération et demandèrent à combattre. Xanthippe n'eut garde de laisser calmer cette première ardeur qu'il saisit en homme habile; il fit passer sa conviction chez les autres chefs de l'armée, et disposa tout pour la bataille. Il avait sous ses ordres douze mille hommes d'infanterie, quatre mille de cavalerie, et comptait environ cent éléphans.

L'infanterie pesamment armée des Carthaginois fut rangée sur une seule ligne, en phalange, à seize de profon-

deur. Ce corps de huit à neuf mille hommes composait un *mora* lacédémonien, et était divisé en quatre grandes sections nommées *lochos*. Nous avons vu que le lochos se subdivisait lui-même en plusieurs *pentecostys*, et que le pentecostys formait ensuite des *énomoties*. Cette phalange montrait un front très-petit. Le reste de l'infanterie, troupes étrangères à la solde de la république, ne présentait presque que des armés à la légère.

A une distance plus grande que d'ordinaire, et en avant de la ligne, Xanthippe plaça sur un seul rang tous ses éléphans côte à côte, et les serra le plus qu'il était possible, pour qu'ils ne débordassent pas son infanterie. Il étendit d'ailleurs sa ligne en composant une cinquième section qui lui fut fournie par les soldats les plus pesamment armés, pris dans les autres troupes.

Sa cavalerie dans laquelle il mettait sa principale confiance forma ses ailes; mais il la posta fort en avant du front de son infanterie, de sorte qu'elle fût presque sur la même ligne que ses éléphans. Enfin, il partagea les armés à la légère entre la cavalerie des deux ailes, et les plaça derrière les escadrons.

Xanthippe avait saisi de suite le fort et le faible des éléphans dans un jour de bataille; il comprit que ces animaux devaient agir indépendamment des troupes, et il les regardait principalement comme une espèce de barrière contre le choc de l'infanterie romaine qu'il redoutait avant tout.

Les éléphans étaient en grand nombre, et Xanthippe ne dut pas s'inquiéter beaucoup de la manœuvre des vélites qui avaient coutume de les faire rebrousser ou de les mettre à dos de l'armée en les entraînant dans les intervalles des manipules. A la distance où ces animaux se trouvaient de la ligne carthaginoise, on pouvait encore les rallier, leur préparer des passages, si on ne parvenait pas à les faire revenir de leur première épouvante; et Xanthippe ne supposait pas qu'ils parvinssent à traverser les légions sans y causer de désordre.

L'infanterie romaine avait tant de supériorité sur celle de Carthage, que si elle eût percé à travers des éléphans, sans être entamée, elle aurait bientôt culbuté et mis en déroute toute la phalange. Aussi le Lacédémonien donna-t-il ordre à sa cavalerie, forte de cinq mille hommes, d'examiner le mouvement des vélites, de charger aussitôt les cinq cents cavaliers romains dont la résistance ne pouvait être longue, de les abandonner à la vitesse de leur monture, et de tourner court sur les légions.

Les Romains, accoutumés à vaincre les Carthaginois, ne demandaient qu'à joindre ces ennemis tant de fois battus. Dans cette occasion, ils marchèrent avec une ardeur et une confiance merveilleuses. Ce que Régulus aperçut de nouveau dans l'ordonnance carthaginoise lui donna l'idée de changer la sienne; les éléphans surtout, qu'il n'avait pas encore vus en si grand nombre, lui inspirèrent quelque crainte, et ce fut contre eux qu'il dirigea ses précautions.

L'armée que commandait Régulus composait une armée consulaire forte de deux légions romaines, et de deux alliées. A cette époque, ces légions, lorsqu'elles étaient au complet, présentaient chacune quatre mille deux cents hommes, c'est-à-dire, pour les quatre, seize mille huit cents combattans. C'est à peu près là, en effet, le chiffre que Polybe nous donne pour l'infanterie de Régulus. Sa cavalerie n'était pas, à

beaucoup près, dans une proportion aussi exacte. Peut-être cette arme avait-elle souffert pendant le cours de la campagne; ou bien l'autre consul, en ramenant à Rome la plus grande partie de l'armée d'Afrique, reçut-il l'ordre de ne laisser qu'un petit nombre de cavaliers.

Quoi qu'il en soit, le proconsul jeta tous ses vélites en avant, sur un seul front, et il en fit une espèce de rideau derrière lequel vint s'établir son infanterie pesante. Elle se plaçait toujours sur trois lignes bien distinctes, hastaires, princes, triaires; et chaque ligne contenait, par légion, dix manipules de chacun de ces trois ordres de combattans.

Mais afin de donner à son corps de bataille moins de front et plus de profondeur, Régulus doubla les manipules de chaque légion en les faisant passer à la queue l'un de l'autre, hastaires contre hastaires, princes contre princes, triaires contre triaires, et il renversa l'ordre de ces manipules, dont la disposition habituelle était l'échiquier. Ces corps, placés bout à bout, produisirent plusieurs colonnes séparées par des intervalles deux fois plus grands qu'ils ne l'étaient ordinairement, afin d'égaler le front de l'infanterie carthaginoise. La faible cavalerie des Romains couvrit les deux ailes.

Polybe dit que la disposition de Régulus était bonne contre les éléphans, mais qu'elle ne valait rien contre la cavalerie; et il paraît assez que le proconsul ne devina rien de l'effet que cette cavalerie nombreuse pouvait produire en rase campagne; encore moins pénétra-t-il le génie de Xanthippe, malgré l'art assez évident avec lequel son ordre de bataille était indiqué.

Cet habile Lacédémonien vit la victoire assurée dans la longueur monstrueuse du flanc romain, dont chaque colonne isolée était incapable de soutenir l'effort de sa cavalerie, sans faire entièrement à droite ou à gauche, et changer ainsi le front en flanc, ce qui devait donner beau jeu à la phalange.

Les deux armées étant ainsi rangées, Xanthippe commença l'attaque par ses éléphans et sa cavalerie. Les vélites se détachèrent aussitôt, et les colonnes se mirent en mouvement; mais les éléphans du centre s'étant avancés à trop grands pas, et ceux de la droite, gênés peut-être par la cavalerie qui se portait en avant, ayant ralenti leur marche en se serrant sur le centre, le petit corps d'étrangers qui touchait à la phalange resta un instant à découvert. Les dernières colonnes de la gauche des Romains passèrent entre ces éléphans et la cavalerie, et fondirent sur ces étrangers qui furent bientôt rompus.

Les vélites cependant étaient écrasés par les éléphans qui marchaient au devant des colonnes et y portaient la confusion. Elles se ralliaient, non sans peine, lorsqu'elles se virent obligées de s'arrêter pour repousser la cavalerie carthaginoise, déjà revenue de sa poursuite contre la cavalerie romaine qu'elle avait emportée dès la première charge.

Malgré tant de désavantages, les Romains, délivrés à la fin des éléphans et des vélites, poussèrent en avant avec une grande résolution, mais la vitesse de la marche dérangeant l'ordre des rangs et des files, et la cavalerie africaine, secondée par les troupes légères, inquiétant les flancs et la queue de l'armée romaine, il n'y eut que les têtes des colonnes qui heurtèrent la phalange, et l'on pouvait prévoir qu'elles s'y briseraient infailliblement.

Les légionnaires qui voulurent s'opiniâtrer à percer périrent les armes à la main; la cavalerie cerna les autres;

Régulus et cinq cents des siens environ tombèrent entre les mains des Carthaginois. Les colonnes de la gauche apprirent la déroute de l'armée, lorsqu'elles revenaient victorieuses de la poursuite des étrangers; elles se dirigèrent sur Aspis, et échappèrent seules à la bataille.

L'ordonnance adoptée par Régulus à Tunis était contraire aux armes, à l'esprit de la légion, et ne pouvait être prise qu'accidentellement, comme le fit Scipion, qui changea bien vite son ordonnance à Zama, lorsqu'il fut débarrassé des éléphans pour lesquels il avait tracé une disposition semblable.

En attaquant dans cet ordre par colonnes, Régulus supposa que les premiers manipules, soutenus de près par les autres, devaient combattre avec plus d'assurance, et s'écouler ensuite à droite et à gauche pour leur faire place s'ils étaient pressés trop vigoureusement. Mais les armes du légionnaire ne permettant guère d'atteindre et de frapper l'ennemi que par les rangs de la tête, c'était se priver volontairement d'une grande partie de ses forces.

Il faut remarquer encore que si c'est de la proximité de la seconde ligne que la première tire sa confiance, il n'est pas nécessaire qu'elle y soit collée; elle doit en approcher assez pour réparer promptement le désordre, et fermer les vides. Les plus grands capitaines de Rome, qui avaient été si souvent à même de juger la force de l'infanterie légionnaire, et n'ignoraient d'ailleurs aucune des formes que l'on pouvait lui faire prendre, n'ont jamais eu l'idée de la réunir en une masse d'hommes comprimés, ainsi qu'on le faisait dans l'ordonnance grecque, lorsque les rangs appuyaient les uns sur les autres.

Régulus ne pouvait augmenter le nombre de ses cavaliers; mais il devait suppléer à sa faiblesse dans cette partie par des armés à la légère entrelacés avec ses escadrons, ou placés sur les ailes; et même par des manipules de soldats pesamment armés, comme César eut tant de fois occasion de le faire dans le cours de ses campagnes où il combattit si souvent contre un ennemi supérieur en cavalerie; avantage qu'il sut contre-balancer avec bonheur.

Folard, qui n'a pas compris toutes les dispositions des deux armées à Tunis, et qui juge d'ailleurs assez mal cette bataille dans ses résultats, puisqu'il prétend qu'elle fut décidée par les éléphans et non par la supériorité de la cavalerie carthaginoise, Folard cite, à propos de ce fait d'armes, une action moins connue, qui a quelque rapport avec l'autre, et dans laquelle ces animaux jouèrent effectivement le rôle le plus important. Il s'agit de la bataille livrée par Antiochus Soter contre les Galates, et dont Lucien nous a conservé le souvenir.

Cet écrivain leur donne, dans cette circonstance, vingt mille hommes de cavalerie, deux cent quarante chariots de guerre, dont quatre-vingts armés de faux, avec une infanterie nécessairement très-considérable, puisqu'il la range sur vingt-quatre de profondeur : forces incroyables pour une nation qui ne venait, pour ainsi dire, que de passer la mer avec vingt mille hommes, comme nous le verrons plus bas, et dont dix mille seulement étaient armés, selon la remarque précise de Tite-Live.

Quoi qu'il en soit, les Galates firent une première ligne des *chalcaspistes*, ainsi désignés d'un bouclier d'acier qu'ils portaient, à l'imitation des argyraspides d'Alexandre. Le corps de bataille venait ensuite avec la cavalerie sur les deux ailes; les chariots placés entre les sections et derrière l'infanterie

devaient agir en passant à travers les intervalles que lui ouvrirent le corps de bataille et les chalcaspistes.

En voyant les dispositions formidables de ses adversaires, Antiochus, qui n'avait eu que peu de temps pour se préparer au combat, pensait à le terminer par un accommodement honorable, lorsque un Rhodien nommé Théodotas, homme versé dans la science de la tactique, releva le courage d'Antiochus, et, comme Xanthippe, changea la face des affaires.

Il lui conseilla de dérober aux ennemis la présence de ses éléphans, et, au moment où le signal du combat se ferait entendre, de pousser à chaque aile quatre de ces animaux contre la cavalerie, et les huit autres sur le centre contre les chariots. Il pensait que les chevaux et les cavaliers, qui voyaient alors ces éléphans pour la première fois, prendraient facilement l'épouvante, et se rejetteraient sur leur propre corps de bataille.

Ce que Théodotas avait prévu ne manqua pas d'arriver; les Galates furent écrasés par leurs cavaliers et leurs chariots; Antiochus remporta une victoire complète (an 477 de Rome, 277 avant notre ère). Mais comment ces Gaulois, nommés Galates, étaient-ils parvenus jusqu'en Asie? Le détail de cette expédition n'est pas sans intérêt.

Les Gaulois, repoussés par les Romains, s'étaient jetés sur l'Illyrie et la Thrace. Quand leur incursion dans la Macédoine et dans la Phocide eut fait sentir la difficulté de s'établir en Grèce, ils pensèrent à l'Asie, dont les successeurs d'Alexandre leur avaient révélé les richesses.

Vingt mille de ces Barbares s'avancèrent vers la Propontide, dans le temps même où Prausus, un de leurs chefs, éprouvait une défaite aussi terrible que celle que Brennus avait fait essuyer aux Romains.

Vaincus plusieurs fois par les Grecs, les Gaulois s'obstinèrent à demeurer entre le Sperchius et les Thermopyles; il leur advint ce qui était arrivé aux Perses. Les Héracléates et les Ænianes, fatigués de leurs ravages, leur enseignèrent le chemin suivi par le Mède Hydarmes, quand il surprit Léonidas.

Prausus y monte, un matin, lorsqu'un épais brouillard couvrait le mont Œta et dérobait sa marche; les Phocéens, qui gardaient le passage, sont forcés. Ils en donnent avis aux Grecs placés aux autres postes; tous se retirent précisément de la même manière que leurs ancêtres l'avaient fait deux cents années auparavant. Il est vrai que personne ne se dévoua; comme autrefois, à une mort glorieuse, mais absolument inutile.

On fit mieux: on s'occupa des moyens d'arrêter et de chasser ces déprédateurs. Leur but était de piller le temple de Delphes. Prausus laissa une grande partie de ses troupes sous les murs d'Héraclée, et s'avança en toute diligence. Les Grecs, ce me semble, déployèrent alors cet esprit d'astuce et de ressources qu'on leur a toujours attribué.

Le temps manquait. Les paysans s'enfuyaient dans les villes, et le désir de soustraire leurs effets au pillage en pouvait faire surprendre un grand nombre par les Gaulois. L'Apollon de Delphes rendit un oracle qui défendait aux habitans de la campagne d'emporter les effets en quittant leurs demeures; le dieu se chargeait de tout conserver.

Les Gaulois ne pouvaient manquer une si belle occasion; ils perdirent plusieurs jours au pillage et dans l'intempérance; le temple fut sauvé par ce

retard. Quatre mille Grecs eurent le temps de se rassembler autour du mont Parnasse; c'était peut-être tout ce que cette montagne pouvait contenir de combattans.

Prausus avait laissé une partie de ses forces entre le Sperchius et les Thermopyles, et ne comptait guère que soixante-cinq mille hommes en arrivant au pied du Parnasse, où l'attendaient les quatre mille défenseurs.

Aux approches d'un combat, et dans tous les grands dangers, l'âme de la multitude s'abat ou s'exalte aisément; susceptible de toutes les impressions, il n'est pas rare de la voir admettre des prodiges. Les prêtres sortirent du temple et protestèrent solennellement, en présence des soldats, avoir vu Apollon, Diane et Minerve lancer des flèches contre les Gaulois.

En admettant ces moyens surnaturels, les chefs ne négligèrent point les précautions militaires. Tandis qu'on écrasait les ennemis sous d'énormes fragmens de rochers, ils les faisaient tourner par un corps de Phocéens qui connaissaient tous les sentiers de la montagne; et les Barbares, attaqués par derrière et percés à coups de flèches, sans pouvoir se défendre, prirent la fuite dans la plus grande confusion.

Pendant leur déroute, les oracles du dieu, et les ordres des généraux furent tout différens de ce qu'ils avaient été à leur approche. On enleva des champs les bestiaux, les grains, les vins, tout ce qui pouvait fournir des vivres à ces fuyards. Ils n'avaient laissé que six mille hommes au combat; plus de vingt mille périrent dans leur retraite.

Ils regagnèrent, non sans peine, les murs d'Héraclée. Prausus mourut des suites de ses blessures; les Gaulois, qui avaient perdu beaucoup de monde en repassant le Sperchius et les Thermopyles, furent attaqués avec un tel acharnement, lorsqu'ils arrivèrent en Dardanie, qu'il n'en resta pas un seul, au rapport de tous les historiens.

Pausanias dit que les Grecs se défendirent encore mieux contre les brigands de l'Occident qu'ils ne l'avaient fait contre les Perses. On trouve, en effet, dans cette occasion, le même courage, la même intelligence, avec plus d'art et moins d'effroi. Cette seconde délivrance de la Grèce fut moins célèbre que la première, et ne mérite pourtant pas moins d'éloges.

La destruction d'une armée si formidable occasionna une révolution dans les esprits d'une horde de Gaulois qui habitait aux environs du Scordus. Une partie d'entre eux en conçut un tel effroi, qu'elle retourna dans les Gaules; d'autres, au nombre de quatre mille, se vendirent à Antigone Gonatas qui les envoya en Égypte servir Ptolémée Philadelphe; un troisième corps, sous la conduite de Bothonatus, se retira vers le Nord, et s'établit sur les rives du Danube; Commontorius en conduisit un quatrième aux bords de l'Hellespont.

Cette horde passa de là aux environs de Byzance. C'était une république que le navigateur Byzas avait fondée depuis près de quatre cents ans. Les Gaulois en pillèrent les campagnes, et se fixèrent près du mont Hennus.

Le peu de Gaulois restant au pied du Scordus se vendit à ce même Antigone Gonatas qui s'était fait reconnaître pour roi de Macédoine; et à Pyrrhus, roi d'Épire, lorsque, déchu de l'espoir de soumettre Rome et la Sicile, il disputait la Macédoine à Antigone, et voulait asservir la Grèce, ainsi que le Péloponnèse, où il fut tué par une femme.

Nous avons dit que vingt mille Gau-

lois s'étaient séparés de Prausus un peu avant sa grande défaite; ils traversèrent la Thrace, continuant à marcher vers l'Orient, jusqu'à ce qu'ils fussent arrêtés par la mer.

Après s'être emparés de la Chersonèse, avoir dévasté les bords de l'Hellespont et ceux de la Propontide, voulant passer en Asie, ils demandent des vaisseaux à Antipater qui avait, on ne sait à quel titre, une puissance dans ces contrées. Antipater ne se hâte point d'accorder leur demande; il négocie, gagne du temps, et se flatte que ces Barbares seront détruits ou se disperseront d'eux-mêmes.

En effet, la discorde se met entre les deux chefs Lutarius et Leonorius. Le premier remonte le long de la Propontide, et, s'approchant du Bosphore de Thrace, va causer un nouvel effroi aux Byzantins.

Toujours fidèle à son système, Antipater se contente d'envoyer des ambassadeurs à Leonorius. Ils arrivaient par mer de la Propontide, n'ayant pour eux et leur suite que deux vaisseaux pontés et deux barques qui ne l'étaient point. Les Gaulois s'en emparent, passent jour et nuit le détroit par petites troupes, et débarquent dans la Troade (an 476 de Rome, 278 avant notre ère).

Tel était le mauvais gouvernement de ces rois grecs qui se disputaient l'Asie, qu'il ne se trouva personne sur l'autre rive de l'Hellespont, pour empêcher Leonorius d'y descendre avec ses Gaulois. On les appela *Galates*, et c'est sous ce nom que l'on a toujours désigné les hordes de cette nation qui se fixèrent dans l'Asie-Mineure.

Le passage de ces Gaulois d'Europe en Asie fut un événement célèbre chez les Grecs. Démétrius, de Byzance, écrivit cette histoire en treize livres; malheureusement elle s'est entièrement perdue. Les ravages des Barbares ont anéanti l'ouvrage qui pouvait le mieux faire connaître leur origine et leurs mœurs.

A la mort de son père l'un des successeurs d'Alexandre, Nicomède, roi de Bithynie, fit périr deux de ses frères, Zibœas, le troisième, lui échappa, et prétendit le chasser d'un trône qu'il avait déshonoré.

Nicomède aima mieux livrer une partie de ses états aux Gaulois que de perdre sa couronne; il appela Lutarius qui cherchait aussi à traverser le Bosphore, et, avec son secours et celui de Leonorius, ayant vaincu son frère et soumis la Bithynie, il céda aux deux chefs le pays qui avait pris le parti du malheureux Zibœas. Ce pays, situé aux bords de l'Hellespont, fut le premier établissement des Gaulois en Asie.

Ils y restèrent environ quarante années, faisant toujours des courses, et pillant toutes les contrées voisines; mais, lorsque Attale, roi de Pergame, les eut entièrement défaits, trente-sept ans après leur arrivée en Asie, ils désirèrent de quitter l'Hellespont où ils étaient fréquemment attaqués par les flottes des rois de Syrie, et quelquefois même par celles des rois d'Égypte. Au lieu de construire des vaisseaux pour les repousser, les Gaulois, toujours nomades et guerriers, préférèrent abandonner les bords de la mer, et s'enfoncer dans l'Asie-Mineure.

Ils se fixèrent entre les villes de Tavium, de Pessin et d'Ancyre. Memnon dit qu'ils bâtirent ces villes; il est sûr, cependant, qu'elles existaient longtemps avant l'arrivée des Gaulois. Ce peuple n'avait pas plus le génie de fonder des villes que celui d'équiper des flottes.

Ce fut le terme de leurs migrations: ils ne passèrent pas même, dans leurs

excursions, les rochers du Taurus, quoique leur réputation les fît redouter au-delà. Ils exigèrent des tribus de plusieurs peuples du voisinage; on dit même aussi de quelques rois scythes; mais on parvint à les contenir dans les limites d'un petit pays qui, de leur nom, fut appelé *Galatie*.

Les rois de Syrie, de Pont, de Cappadoce, de Bithynie, de Pergame, et bientôt après ceux des Parthes qui vinrent enlever la Perse aux conquérans grecs, ne laissèrent pas les Galates faire de grandes irruptions, ni changer de demeures. Ils étaient vingt mille quand ils traversèrent en Asie; et comme les eaux du Pont-Euxin, du Bosphore, de la Propontide, de l'Hellespont, de la mer Égée, formaient, au nord et à l'occident, une barrière qui empêchait que de nouveaux Barbares ne vinssent les joindre, et ne réveillassent leur humeur inquiète, ils restèrent toujours peu nombreux, quoique leur population ait dû s'accroître sous le ciel fécond de ces belles contrées.

Leur gloire est d'avoir maintenu leur indépendance pendant deux cent cinquante ans contre les rois de Syrie, de la Bithynie et du Pont, jusqu'à ce qu'enfin les Romains, ayant envahi tous ces royaumes, les entraînèrent avec eux, comme un torrent après avoir ravagé toute une campagne, déraciné un arbrisseau qu'il rencontre sur sa route.

Dans une de leurs courses, les Gaulois se jetèrent sur la ville de Milet; ils pillèrent Éphèse dans une autre course, si toutefois on s'en rapporte à ce que raconte Plutarque dans ses *Parallèles* :

« Une jeune Éphésienne, éprise, dit-il, d'un fol amour pour le chef des Gaulois, l'introduisit dans la ville, à condition qu'il lui ferait présent de tous les bijoux d'or convenables à son sexe. Et le Barbare, après l'avoir promis, lui fit jeter à la tête l'or qu'il avait pillé, de sorte qu'elle périt étouffée sous le faix: digne prix de sa trahison, de son amour et de sa confiance dans les paroles d'un brigand! »

Je crois que Plutarque est le seul auteur de l'antiquité qui parle de cet événement dont la date reste inconnue. Les bénédictins, auteurs de l'*Histoire des Gaules*, et les écrivains postérieurs qui les ont copiés, supposent qu'Éphèse fut prise dans le temps même qu'Alexandre subjuguait la Perse. C'est une erreur bien étrange. Les Gaulois n'avaient pas encore quitté les bords du golfe Adriatique; car ils devaient traverser une grande partie de l'empire de ce jeune conquérant, passer ensuite le Bosphore, l'Hellespont, quoiqu'ils ne possédassent aucun vaisseau, et qu'aucune ville n'eût osé leur en fournir.

S'ils avaient fait une telle incursion, tous les auteurs en parleraient; les orateurs d'Athènes surtout ne pouvaient manquer de le reprocher à ce prince dont ils redoutaient la grandeur.

Ces deux bénédictins allèguent ce fait sans la moindre preuve. Ils avouent bien que les auteurs anciens et modernes font passer les Gaulois en Asie sur les vaisseaux d'Antipater et de Nicomède; mais ils ajoutent : « Les anciens et les modernes se sont trompés. Pausanias, disent-ils (et c'est leur seule preuve), après avoir raconté comment les Gaulois furent repoussés devant Delphes, termine son récit par ces mots : « L'année suivante, les Gaulois passèrent de nouveau en Asie. »

Une inadvertance arrive plus aisément à un bon écrivain, qu'une incursion ne se fait dans les états d'un grand roi. Un tel mot ne peut prévaloir, d'une part, sur le silence de tous les auteurs contemporains du règne d'Alexandre, et de l'autre, sur la déposition formelle

et unanime des historiens du siècle suivant.

Le mot de Pausanias ne les contredit point. Les successeurs d'Alexandre avaient fait connaître ces contrées à plusieurs bandes de Gaulois, et les prenaient à leur solde avant cette époque; mais jamais des Gaulois libres, indépendans, n'avaient traversé la mer dans le dessein de s'établir en Asie avant le fameux passage de Leonorius.

Éphèse, si l'on n'élève sur cet événement aucun doute, n'a été prise que par un corps de Gaulois à la solde des successeurs d'Alexandre., ou par les Galates établis en Asie. Leurs courses étaient si fréquentes, leurs irruptions si momentanées, que les écrivains ont pu négliger cette surprise, ce pillage d'un jour ou de quelques heures; il eût été tout autrement remarquable sous le règne d'Alexandre le Grand.

Une seconde inadvertance des historiens est d'avoir érigé en tribut les subsides que les rois successeurs de ce prince payaient à ces Barbares, pour en obtenir des troupes et des services. C'est comme si l'on disait que Louis XIV fut tributaire des Suisses, des Anglais et des Suédois, parce qu'il engagea ces peuples, par d'assez fortes sommes, à servir ses desseins.

Les capitaines d'Alexandre célébraient ses obsèques en déchirant son empire; plusieurs royaumes s'élevaient sur ces débris. Beaucoup de villes voisines de la Propontide ou de l'Hellespont s'étaient érigées en république. La jalousie et la faiblesse de tant d'états ennemis les uns des autres firent la force des Galates établis au milieu d'eux. Il paraît que cette situation délicate fut comprise, puisqu'ils protégèrent constamment ces faibles républiques contre la puissance des rois qui cherchaient à les envahir.

Ils adoptèrent les dieux des pays où ils habitaient; du moins les Grecs comptent leurs propres divinités au nombre de celles des Galates. Ce sont les Grecs qui nous ont appris les premiers que ces Barbares immolaient des victimes humaines; les premiers aussi ils nous ont enseigné leur manière de combattre et de se régir.

Ainsi, c'est du fond de l'Asie-Mineure que nous sont venues les premières notions que nous avons recueillies sur la religion et le gouvernement de nos ancêtres. Les Romains, occupés de la guerre et de leur propre grandeur, ne songeaient aux Gaulois que pour les vaincre; leur premier historien, Fabius Pictor, n'avait point encore écrit.

On ignore les proportions qu'établissaient les Galates entre l'infanterie et la cavalerie, et la manière dont ils combinaient ces deux corps sur un champ de bataille; à moins qu'on ne leur attribue par extension une méthode en usage chez d'autres Gaulois orientaux leurs contemporains. Elle consiste en ce que les fantassins, mêlés alternativement avec les cavaliers, combattaient de concert, et couraient de la même vitesse; puis, à mesure que la perte des cavaliers laissait des chevaux libres, les fantassins s'élançaient dessus. Les Germains, du temps de César, pratiquaient une manœuvre assez semblable.

On voit du reste que les Gaulois estimaient leur cavalerie avant l'infanterie, et qu'elle valait beaucoup mieux. En effet, tous les peuples barbares ou demi-barbares, qui ne combattent que pour piller, ont toujours excellé en cavalerie. Dans le fond, il est égal que le mélange dont nous venons de parler appartienne aux Gaulois de l'Asie ou à ceux d'Illyrie; mais nous possédons des notions plus positives sur la cavalerie des Galates.

Chaque cavalier avait deux écuyers

montés comme lui, et qui se tenaient derrière les escadrons. Si le cheval du maître tombait, ils lui en fournissaient un autre; si leur maître recevait une blessure, ils le retiraient de la mêlée; enfin, s'il était tué, l'un d'eux prenait sa place, et ses camarades lui succédaient à leur tour.

Ainsi, les trois chevaux n'en représentaient qu'un; comme plus tard, dans nos compagnies d'ordonnances, on comptait six, sept et jusqu'à huit combattans appelés archers, coustiliers, pages ou valets, pour un homme d'armes, ou pour ce qu'on nommait *une lance fournie*. Rapports bien singuliers qui s'établissent avec notre vieille gendarmerie, et avec le service de nos anciens écuyers à l'égard des chevaliers!

Ces vingt mille Galates qui avaient passé en Asie étaient un assemblage de trois hordes différentes. Les Tectosages venaient du pays que l'on appelle aujourd'hui le Languedoc. Les Trocmes et les Tolistoboges ont une origine moins connue. Tous les efforts des savans modernes n'ont pu retrouver dans les Gaules le pays d'où sortaient les premiers.

Strabon croit qu'ils avaient pris le nom de leur chef. C'est ce qui arrive souvent aux nomades lorsqu'ils se divisent entre eux.

Chacune de ces trois hordes était partagée en quatre, et ces quatre divisions avaient encore un chef que les Grecs ont appelé *tétrarque*, nom qu'ils donnaient aux petits souverains de plusieurs contrées. Ces tétrarchies étaient héréditaires.

Un tétrarque avait sous ses ordres quatre chefs. L'un était une sorte d'assesseur qui jugeait, avec le tétrarque, les discussions civiles. Les trois autres remplissaient des fonctions militaires; car tout ce gouvernement était bien plus conforme aux différens grades d'une armée qu'aux charges d'une municipalité.

Les douze tétrarques s'assemblaient quelquefois; ils menaient avec eux les quatre chefs qui leur étaient subordonnés, ce qui formait d'abord un conseil de soixante personnes. Deux cent quarante autres qui s'y joignaient, on ne sait à quel titre, composaient la grande assemblée nationale, celle qui décidait des affaires de l'état, et qui jugeait les meurtres et les autres grandes causes criminelles. Était-ce une démocratie ou une oligarchie? c'est ce qu'il est impossible de savoir aujourd'hui.

Ce gouvernement, faible et anarchique, ne convenait qu'à un peuple nomade; il fallut en changer dès que la population fut augmentée, et que l'on put craindre des ennemis puissans. Les Galates remirent alors l'autorité à trois de leurs tétrarques, puis à deux, et enfin à un seul. Peut-être ces faibles efforts prolongèrent leur indépendance; mais que servaient-ils après tout contre l'énorme puissance de Rome?

Ils vivent au milieu d'un peuple policé et ne perfectionnent rien. Si l'on en excepte le nom de quelques tétrarques, dont pas un encore ne fut mis, par les Grecs, au rang des grands capitaines, l'histoire ne signale aucun d'entre eux. Jamais ils ne connurent le grand art de la guerre; tous leurs succès étaient dans leurs excursions. Ils envahissaient et fuyaient, ne sachant ni conquérir ni conserver.

Ce qui frappe d'abord dans ces Gaulois d'Asie et de Grèce, c'est leur parfaite ressemblance avec ceux que nous avons vus en Italie. De l'emportement, du courage, et pas de persévérance dans leurs desseins. Quand Pausanias nous raconte le combat qu'ils livrèrent pour forcer les Thermopyles, on recon-

nait les mêmes hommes qui taillèrent en pièces des armées romaines et les poursuivirent jusqu'au pied du Capitole, mais ne purent aller au-delà.

Alexandre arrivant à l'embouchure du Danube, dans l'île de Peucé, au bord du Pont-Euxin, reçut des députés de plusieurs nations effrayées ou vaincues, et parmi eux se trouvaient des Gaulois d'Illyrie. Le jeune conquérant leur demanda ce qu'ils craignaient le plus dans le monde. « Nous ne craignons rien, répondirent-ils, si ce n'est la chute du ciel. » Alexandre se mit à rire, et, se tournant vers ses courtisans, traita ces Barbares de fanfarons.

Les Romains avaient bien vite jugé que les Gaulois, ardens à entreprendre, se rebutaient facilement. « Au-dessus de l'homme dans leur première attaque, disent-ils, les Gaulois deviennent bientôt plus faibles que des femmes. » Ce défaut devint moins sensible quelquefois, corrigé par l'excellence de la discipline des troupes ou par leur confiance dans des généraux célèbres; mais il fut toujours celui de la nation. Revenons aux Romains.

Régulus, prisonnier à Carthage, est élargi sous la condition de ménager la paix avec l'échange des captifs, et de revenir si le traité ne peut se conclure. Il se présente à Rome, et bien loin de solliciter en faveur de ses compagnons d'infortune, il en détourne le sénat sous le prétexte que des soldats assez lâches pour se rendre quand ils ont des armes, ne méritent plus le nom de citoyen romain.

Cette conduite paraît héroïque, surtout après qu'elle a été renforcée par les contes absurdes qui accompagnent les derniers momens de Régulus. Disons qu'il termina sa vie d'une manière toute naturelle pendant sa captivité. Mais il semble que l'ignorance, ou tout au moins la folle présomption de ce général, ayant seule causé sa défaite, il se montrait aussi noble et surtout bien plus généreux en rendant à la liberté des défenseurs de la patrie que la loi oblige de suivre leur chef.

Il se plaignit d'avoir été abandonné par ses légions, lorsque jamais elles ne combattirent avec plus de courage; c'est à peine si l'on fit cinq cents prisonniers. Polybe, dont le jugement est trop sûr pour se laisser aller à tous ces faux brillans de gloire, a considéré l'événement du côté que nous l'envisageons nous-même. Ce grand historien peint Régulus comme un homme dur, impitoyable, enivré de ses premiers succès; et il invite, par son exemple, à se méfier de la fortune dans le sein de la prospérité.

Les auteurs qui ont cité si fréquemment les actions de ce Romain ne l'ont pas mieux jugé sur sa vie privée que dans ses fonctions militaires. Vers le temps de sa prospérité, il demandait au sénat, dit-on, que si on le laissait à la tête de l'armée, on voulût bien faire labourer le champ qui nourrissait sa famille, attendu que le seul esclave qu'il possédait venait de mourir.

L'état des premiers Romains était celui de laboureur; la guerre ne leur présentait qu'un métier d'exception; et s'il leur restait quelque intervalle de tranquillité, ils le donnaient tout entier à l'agriculture. Les plus illustres familles ont tiré leur surnom de la partie de la vie rustique qu'elles cultivèrent avec le plus de succès, et la coutume de faire son séjour à la campagne prit tellement le dessus, qu'on institua des officiers subalternes dont l'unique emploi était d'aller annoncer aux sénateurs les jours d'assemblée extraordinaire. La plupart des citoyens ne venaient à la ville que pour les marchés, et les tri-

bons profitaient de cette occasion pour les entretenir des affaires de la république. Dans la suite, leur commerce avec les Asiatiques corrompit les mœurs, introduisit le luxe dans Rome, et les assujettit aux vices d'un peuple qu'ils venaient de soumettre à leur empire.

CHAPITRE VIII.

Seconde guerre punique. — Annibal franchit les Pyrénées et les Alpes. Combat de cavalerie près du Tesin. Bataille de la Trebbia. Bataille du Thrasymène. Sage conduite de Fabius. Bataille de Cannes. Bataille du Métaure. Bataille d'Hinga. Bataille de Zama.

Il s'était écoulé vingt et un ans depuis la première guerre punique, et Carthage, qui, malgré la victoire si brillante de Xanthippe, n'avait pu se relever entièrement des premiers coups portés à sa puissance, commençait à sentir l'humiliation des traités.

Amilcar, capitaine expérimenté, se préparait à porter la guerre en Italie, après avoir subjugué l'Espagne dont il espérait tirer de grandes ressources, lorsque la mort arrêta ses desseins. Ce général avait conduit son expédition avec tant de succès et d'intelligence, que son gendre, ne faisant que suivre le plan qu'il lui traçait, éveilla la vigilance inquiète de la république romaine. Asdrubal ne se croyant pas encore assez fort jugea qu'il fallait se montrer prudent; il consentit à ne pas traverser l'Ebre.

Cette condescendance servit du moins à l'affermissement de ses conquêtes; et lorsque Annibal, fils d'Amilcar et beau-frère d'Asdrubal, prit le commandement des troupes, il trouva une province soumise et affectionnée, une armée nombreuse et aguerrie. Ces élémens de puissance entre les mains d'un homme dont le génie manifestait déjà de grands talens militaires indiquaient assez que la lutte allait recommencer entre les deux peuples rivaux.

Asdrubal avait soumis tout ce qui compose actuellement l'Andalousie, le royaume de Murcie et celui de Grenade. La colonie de Carthagène devenait le centre des forces carthaginoises, c'était pour les troupes un point de rassemblement. Cette province, vaste, riche, bien peuplée, ne parut pas encore suffisante pour l'entreprise que projetait Annibal sur les traces de son père; il désirait augmenter ses ressources, et parvint à soumettre la Castille et le royaume de Valence dans l'espace de trois ans. Ce plan d'opérations l'obligeait de conquérir Sagonte ou de la détruire; car il ne pouvait laisser aux Romains une place d'armes et un allié puissant dans le pays qu'il allait quitter.

Sagonte, située sur la rive droite de l'Ebre, et assez loin de ce fleuve, était comprise dans les limites de la convention d'Asdrubal. Toutefois les Romains ayant prétendu qu'on avait pris l'engagement de respecter les alliés de la république, ils regardèrent le siége de Sagonte comme un acte d'hostilité.

Mais pourquoi ne pas voler au secours de cette ville, et sauver des alliés dont le courage inflexible aurait dû faire rougir Rome de ses lenteurs? Les habitans de Sagonte, après huit mois d'une résistance héroïque, prenant la résolution de s'ensevelir sous des ruines, méritaient bien que la fortune, qui se déclare si souvent pour les braves, ne trahît pas leur grand cœur.

Si les légions romaines, au lieu d'aller combattre Démétrius de Pharos (expédition peu importante qui pouvait facilement être remise), eussent passé en Espagne, le théâtre de la guerre ne

pouvait approcher de l'Italie, et Rome ne tremblait pas devant un ennemi qui la mit à deux doigts de sa perte. Mais aussi le grand Annibal n'aurait pas moissonné cette riche récolte de lauriers qui seront un sujet perpétuel d'admiration pour les gens de guerre. Félicitons-nous donc, après tout, d'une faute qui devient la source d'événemens aussi instructifs qu'intéressans.

On ne sait à quel peuple des Gaules s'adressèrent les ambassadeurs romains, lorsqu'ils vinrent donner le conseil d'arrêter l'armée carthaginoise. Tite-Live nous apprend seulement que les ambassadeurs furent très-surpris et même un peu alarmés de voir les Gaulois se rendre en armes au lieu de l'assemblée.

Ces peuples regardèrent comme très-ridicule d'entendre les députés de Rome leur proposer de combattre Annibal, pour l'empêcher de porter la guerre en Italie; ils se moquèrent d'eux et les congédièrent. Tite-Live ajoute que les ambassadeurs trouvèrent à Marseille des dispositions toutes différentes, et que cette ville prit le parti des Romains.

Tout ce que dit ici cet écrivain, d'ailleurs si peu véridique, a dû arriver. Marseille, ville de commerce, était intéressée à l'humiliation de Carthage; ses citoyens, jugeant bien les deux peuples, devaient penser aussi que l'excellente constitution de la république romaine triompherait tôt ou tard. Les Gaulois ne connaissaient ni Carthage ni Rome, et n'avaient aucun intérêt de commerce; les ambassadeurs ne leur portaient point de présens, ne leur offraient pas de les prendre à leur solde; ils dûrent les renvoyer.

Mais tandis que Rome observait les peuples que son ennemi devait trouver sur sa route, le préteur Manlius allait avec une armée contenir les Boïes, et fermer le nord de l'Italie. Le consul Sempronius Longus se rendait en Sicile, avec ordre de partir du port de Lilybée pour passer en Afrique et marcher à Carthage; enfin, l'autre consul Publius Cornelius Scipio, avec soixante vaisseaux, faisait voile vers l'Espagne.

La célérité d'Annibal surpassa celle du consul. Il avait aussi envoyé des messagers vers les petits rois qui divisaient le pays qu'il devait traverser en quittant l'Espagne; on ne peut douter qu'il ne fût même instruit de la route qu'il devait tenir; car il n'ignorait certainement pas que les Gaulois des bords du Rhône avaient, plus d'une fois, passé les Alpes pour se jeter en Italie.

C'est ce que Polybe fait observer aux historiens de son temps, lorsqu'ils représentaient les Alpes tellement escarpées et perpendiculaires, qu'elles seraient à peine accessibles à l'infanterie légère; et les contrées voisines des Alpes comme de tels déserts, que si un dieu ou un demi-dieu n'avait guidé Annibal dans sa route, il périssait inévitablement avec son armée. Polybe leur dit que les Gaulois avaient souvent franchi ces montagnes, et tout récemment encore pour se joindre aux riverains du Pô. Il ajoute que les Alpes elles-mêmes sont habitées par des nations très-nombreuses.

Le chemin dont il parlait passe par le pays des Salasses dans le val d'Aoste. Leur capitale, connue depuis sous le nom d'*Augusta Prætoria*, était, suivant Pline, placée à la rencontre des deux routes, dont l'une, inaccessible aux bêtes de somme, conduisait par le sommet des Alpes qu'on appelait *Pennines* (le Grand Saint-Bernard), du dieu *Penn*, qui avait un temple sur la montagne; tandis que l'autre traversait le pays des Centrones (le Petit Saint-Bernard et la Tarentaise); et, sous

l'empereur Auguste, cette voie romaine devint praticable même pour les chars. Une ancienne tradition portait qu'Hercule le Thébain était entré en Italie par ce passage, à la tête d'une armée composée de nations grecques.

Ce chemin, bien connu des Gaulois, était peut-être le seul que pouvaient lui indiquer avec certitude ceux qui se joignirent à l'armée d'Annibal pour lui servir de guide; à moins qu'on ne suppose que cet habile général fût assez imprévoyant pour errer à l'aventure avec une armée de cinquante mille hommes, et se frayer une route qui n'existait pas avant lui.

C'est ce qui pourrait résulter du récit de Tite-Live, qui, défigurant partout la belle histoire de Polybe, et après avoir amoncelé sur les pas de l'armée carthaginoise des difficultés et des périls auprès desquels les travaux d'Hercule sont des bagatelles, la jette tout-à-coup sur un rocher de mille pieds de hauteur, et ne trouve ensuite d'autre expédient, pour la sortir de ce pas dangereux, que de faire dissoudre ce rocher avec du vinaigre.

La grande perte d'Annibal provient principalement de deux attaques très-sérieuses de la part des montagnards que la vue des bêtes de somme avait excités au pillage; car ses troupes, obligées de défiler sur une ligne de plus de cinq lieues, étaient hors de portée de les protéger.

L'éboulement récent d'une partie du chemin lui devint encore fatal à la descente des Alpes. Les soldats ayant voulu s'obstiner à franchir un endroit impraticable, un grand nombre d'entre eux périt dans cette tentative. Sans ces incidens, qui ne dépendent point des difficultés naturelles des lieux, l'armée serait arrivée sans perte en Italie.

Annibal assembla ses troupes, et se mit en marche depuis Carthagène, vers le commencement de la maturité des blés; ce qui correspond à la fin de mai pour les parties méridionales de l'Espagne (an 535 de Rome, 218 avant notre ère). Son armée consistait en quatre-vingt-dix mille hommes d'infanterie, et environ douze mille de cavalerie. Avant d'atteindre les Pyrénées, elle fut réduite à cinquante mille hommes d'infanterie et neuf mille chevaux, parce qu'il avait jugé nécessaire de laisser en Espagne un fort détachement. Avec ces troupes, il franchit les Pyrénées et entra dans la Gaule.

En Espagne, la route qu'Annibal dut suivre, longe constamment les bords de la mer. Elle passe à Valence, traverse l'Ebre à Tortose. Depuis Barcelone, elle s'écarte de la mer par Girone, et se retrouve sur le rivage à Ampurias. C'est depuis cette ville que l'on monte les Pyrénées pour traverser le col de Pertus, sous la forteresse de Bellegarde, entre la Junquera et le Boulou. La route continue ensuite par Elne, Castel-Roussillon, Salus, La Palme, Narbonne, Béziers, Saint-Thiberi, Meze, Gigean, Soustantion, Uchaut, Nimes.

Depuis cette ville, la voie romaine descendait pour traverser le Rhône vis-à-vis d'Arles, et remontait ensuite à Cavaillon sur la Durance; mais à Nimes, Annibal quitta cette direction, et passa le Rhône près de Roquemaure.

Quelques Gaulois s'assemblèrent au pied des Pyrénées; Annibal envoya inviter leurs petits rois à venir dans son camp. Il les caressa, leur fit des présens, et acquit leur bienveillance.

De là jusqu'au bord du Rhône, on ignore ce qui lui arriva. Toutes ces contrées étaient inconnues des Romains; mais le cours du fleuve avait été exploré par les Massiliens alliés de Rome. Voilà pourquoi on ne nous a compté

pes faits et des fables au sujet de la route d'Annibal, que depuis le moment où il s'approcha des rives du Rhône.

Il est remarquable que Carthage ne mit pas en mer un seul vaisseau pour cette grande expédition, tandis que Rome fournit des flottes nombreuses à ses consuls.

P. Corn. Scipion, allant d'Italie en Espagne, touche à Marseille pour prendre des instructions : il apprend avec étonnement qu'Annibal est déjà dans les Gaules. Aussitôt il débarque son armée aux embouchures du Rhône.

Annibal, qui sait que le consul et l'armée romaine arrivent sur le même fleuve que lui, envoie cinq cents cavaliers numides faire une reconnaissance; ils sont battus par trois cents cavaliers légionnaires que soutenaient des Gaulois soudoyés par Marseille. Les Romains n'avaient encore livré aucun combat dans la Gaule transalpine.

Annibal saisit ou achète tous les bateaux des gens du pays (les Volkes Tectosages) qui en possédaient un assez grand nombre, à cause du voisinage de la mer, de Marseille et des colonies de cette république; car elle commençait à inspirer un peu d'industrie à ces sauvages. Avec les arbres des forêts qui couvraient les bords du Rhône, Annibal fait aussi construire des barques et des radeaux.

Pendant qu'il se préparait au passage, les Cavares, habitans de la rive gauche, s'assemblèrent dans l'intention de la disputer. Annibal, jugeant qu'il ne serait pas possible de traverser à force ouverte, se détermine, vers l'approche de la troisième nuit, à détacher une partie de ses forces sous le commandement de Hannon, fils du roi Bomilcar. Il lui donne ordre de remonter le long du fleuve l'espace de deux cents stades ou de vingt-cinq milles, et de passer (vis-à-vis la Palud), à l'endroit où le Rhône est séparé en deux par une petite île. Annibal se tenait prêt à profiter du moment favorable; les troupes de Hannon ayant fait connaître leur approche par une colonne de fumée, il donna des ordres pour l'embarquement. Les Cavares entonnaient une chanson guerrière et défiaient les Carthaginois, lorsque le détachement de Hannon les prit en queue et les mit en désordre par cette attaque imprévue.

Ces peuples du bord du Rhône avaient fourni quelquefois des secours aux Boïes et aux Insubres; et s'ils ne s'étaient pas montrés tout-à-fait barbares, entièrement dénués de prévoyance et de politique, Annibal ne pouvait manquer de les mettre dans ses intérêts.

On traversa par plusieurs détachemens dont le plus considérable put être de dix mille hommes. Les chaloupes qui servirent à la cavalerie sont appelées *lembi* par Polybe. Il paraît que c'étaient des galères à un seul rang de rames, capables de naviguer sur mer. Les éléphans passèrent tous à la fois sur deux grands radeaux unis ensemble. L'inquiétude où étaient ces animaux en fit tomber quelques-uns dans le fleuve; mais ils nagèrent avec facilité, et gagnèrent tous, sains et saufs, la rive opposée. Le Rhône compte, dans cet endroit, deux cent cinquante toises de largeur.

L'époque à laquelle Annibal arriva sur les bords du fleuve peut se fixer à l'équinoxe d'automne; toutefois il remonta de suite la rive orientale du Rhône jusqu'à sa jonction avec l'Isère. Ce général avait de fortes raisons pour accélérer sa marche. Il savait qu'une armée romaine débarquait à l'embouchure du Rhône, et le combat, livré

par les deux détachemens de cavalerie, devait lui faire croire que le consul se hâterait de venir l'attaquer. Le moindre retard pouvait compromettre le succès de son entreprise.

En traversant l'Isère, Annibal se trouva dans l'île des Allobroges. Polybe désigne ainsi la partie septentrionale du Dauphiné, comprise entre le Rhône, l'Isère, et une chaîne de montagnes qui s'étend du midi au nord, depuis Grenoble jusqu'au canal de Chanaz, par lequel les eaux du lac Bourget se versent dans le Rhône. Annibal y entra après quatre jours de marche depuis le passage du Rhône; il avait parcouru la distance de soixante-quinze milles romains.

Arrivé près de Vienne, il trouve deux frères sous les armes, et sur le point de décider, par une bataille, lequel des deux gouvernerait. L'aîné, Brancus, vient implorer le secours d'Annibal, qui le fait triompher, et l'affermit dans sa puissance.

Pour récompense, le Carthaginois obtint, dit-on, des vivres, des armes et des vêtemens. La saie des Gaulois, que ces peuples eussent pu lui fournir, ne pouvait guère garantir des Africains sur la cime des Alpes; les petits boucliers, et la mauvaise épée de ces sauvages, n'étaient pas non plus des armes propres à vaincre les Romains.

S'il était permis de former des conjectures en écrivant l'histoire, on serait tenté de supposer qu'Annibal avait envoyé depuis long-temps dans ces cantons des gens industrieux, qui, sous divers prétextes, tiraient de Marseille, par le Rhône, toutes les munitions dont Annibal prévoyait qu'il aurait grand besoin avant de passer les montagnes. Ce fut peut-être la certitude de trouver ces approvisionnemens qui lui révéla cette pensée hardie de laisser les Alpes maritimes où l'armée romaine devait l'attendre, pour remonter le Rhône, et aller prendre ces montagnes de revers par le pays des Allobroges : conception admirable qui lui donnait la facilité de transporter tout-à-coup son armée dans un bassin fertile, au milieu des Gaulois cisalpins, ses alliés naturels !

Tant que les Carthaginois furent dans le plat pays, les chefs inférieurs des Allobroges se tinrent éloignés par la crainte de la cavalerie; mais, lorsque l'armée voulut entrer dans les défilés qui sont au-dessus de Yenne, ils assemblèrent leurs gens en grand nombre, pour occuper tous les postes avantageux.

L'armée carthaginoise était accompagnée de Magyle, roi des Boïes, qui vint avec des Gaulois cisalpins pour lui servir de guides. Annibal, ayant appris par eux que l'ennemi gardait soigneusement ses postes pendant le jour, et qu'à la nuit il se retirait dans une bourgade voisine, fait quitter à ses troupes leurs positions, approche ouvertement des Allobroges, et ordonne d'allumer des feux. Mais à l'entrée de la nuit, ce général s'empare du passage avec des troupes d'élite, et force les Barbares à s'éloigner. Ils inquiétèrent cependant beaucoup son armée, ce qui obligea les Carthaginois de prendre leur bourgade.

Les circonstances fâcheuses où ils se trouvèrent en traversant le défilé qui formait l'entrée des Alpes, après une marche de huit cents stades (ou cent milles romains), le long du Rhône, depuis l'embouchure de l'Isère, se rapportent parfaitement au passage du Mont-du-Chat; et le lieu d'où les Allobroges étaient sortis ne peut être que le Bourget, situé à l'extrémité supérieure du lac qui porte ce nom. Depuis le Bourget, l'armée marcha trois jours, et se trouva chez

les Centrones, anciens habitans de la Tarentaise, dont le territoire confinait à l'Allobrogie.

Les Centrones voulurent aussi profiter des embarras de l'armée pour lui enlever ses bagages. Annibal approchait de Moustier, leur capitale, lorsque les habitans, cachant un dessein perfide, vinrent à sa rencontre avec des rameaux et des guirlandes en signe de paix. Sans trop se fier à ces apparences, le général carthaginois accepta des ôtages, pensant que ces Barbares seraient plus circonspects et plus traitables. Mais la vue des beaux chevaux numides et espagnols les avait tentés.

Ce fut vers la fin du second jour depuis le départ de Moustier, et lorsque l'armée carthaginoise commençait à monter au-dessus des villages de Scèz et de Villar, que les Centrones l'attaquèrent. Polybe nous dépeint cet endroit comme une vallée étroite, d'accès difficile, et bordée de rochers escarpés. Les Barbares s'étaient emparés des lieux élevés, et marchaient du même pas que les soldats qui suivaient le pied de la montagne; ils faisaient rouler des pierres, ou les lançaient à la main. Polybe dit qu'Annibal, pour protéger sa cavalerie et ses bêtes de somme, fut obligé de passer toute la nuit dans le voisinage d'un *certain rocher blanc*.

Cette désignation si positive de Polybe fait juger que, du temps de cet historien, le chemin ne traversait pas le torrent de la Recluse, et qu'il montait le long de sa rive gauche. La route actuelle, qui a été faite par les ducs de Savoie, suit la rive droite; mais on reconnaît les traces de l'autre. Elle passait sur une espèce de plateau dominé par des masses de gypse blanchâtre qui sont situées à l'entrée de la vallée étroite que l'armée franchit pendant la nuit. Annibal s'était placé là avec son infanterie, pour empêcher les Centrones de suivre sa cavalerie et ses bagages.

L'armée arriva au sommet du passage, le neuvième jour depuis l'entrée dans les Alpes. Annibal, qui était resté à son poste jusqu'au matin, pour donner le temps de sortir de ce pas difficile, vint lui-même dans le vallon du Petit-Saint-Bernard, vers la fin du jour. Cette partie des montagnes donne une hauteur de onze cent vingt-cinq toises au-dessus du niveau de la mer.

Pendant que l'armée se reposait sous les tentes, Annibal, observant que ses soldats étaient plongés dans l'abattement, les conduisit au point le plus élevé, d'où il pouvait leur montrer la vallée de la Tuile; et dans le lointain, sur la même ligne, la grande vallée d'Aost. Il leur dit, pour ranimer leur courage : « Voilà les plaines que l'Éridan arrose de ses eaux, ces contrées habitées par des peuples qui nous attendent; voilà le lieu où Rome même est située. »

Ces expressions ne doivent pas être prises à la lettre; car non-seulement du passage où campait l'armée, mais du Grand-Saint-Bernard, du Mont-Cenis, ou du Mont-Genèvre, on ne peut voir ni les plaines du Piémont, ni celles de la Lombardie; il y a partout d'autres montagnes plus avancées. En indiquant les vallées inférieures par lesquelles on allait descendre pour entrer en Italie, ce général ajoutait tout ce qu'il croyait propre à ranimer le cœur du soldat.

Annibal, ayant fait lever le camp, commença la descente des Alpes. Il n'y eut point ici de Barbares à combattre; toutefois la neige qui couvrait la cime de ces rochers, et descendait déjà sur les flancs de la montagne, lui firent perdre presque autant de monde que ses autres ennemis. Le chemin étant étroit

et rapide, et la neige empêchant de le voir, si l'on s'en écartait ou que l'on tombât, on disparaissait dans les précipices.

Aucun découragement ne se manifesta pourtant parmi les troupes, accoutumées qu'elles étaient à de pareils accidens ; mais, ayant rencontré un éboulement assez considérable, qui ne permettait plus aux éléphans ni aux chevaux de charge de descendre, l'armée fut remplie d'effroi.

Au premier moment, le général voulut tourner ce point difficile ; la neige rendant tout autre passage impraticable, il fut obligé d'y renoncer. Il campa à l'entrée du chemin dégradé, fit enlever la neige, et l'on se mit à l'ouvrage pour reconstruire cet espace de trois demi-stades (trois cent trente-sept pieds romains), le long du précipice. En un jour il fut assez bon pour les chevaux et les bêtes de somme, et au bout de trois jours, les Numides, chargés de ce travail, parvinrent à faire passer les éléphans. La faim les avait réduits à l'état le plus déplorable.

Un tort d'Annibal fut d'amener ces éléphans. Il connaissait la nature humaine, il pensait que tout ce qui impose aux sens et à l'imagination est un grand moyen de vaincre ; mais, avant d'avoir pu tirer parti de ces animaux vis-à-vis des Romains (peu susceptibles d'ailleurs de se laisser effrayer par eux à cette époque), que de soins, d'embarras, de dépenses, ne dûrent-ils pas coûter ! Il en périt un grand nombre dans les Alpes ; les autres moururent de maladies, de fatigues, ou dans les premiers combats livrés aux Romains. Enfin, à la bataille du Thrasymène, la seconde année de l'entrée d'Annibal en Italie, de trente-sept éléphans qu'il avait en sortant d'Espagne, il ne lui en restait plus qu'un qu'il montait. Ces masses ne lui furent donc d'aucune ressource ; et de combien de soldats n'entraînèrent-elles pas la perte.

Annibal accomplit sa marche depuis Carthagène ou Carthage-la-Neuve jusqu'au pied des Alpes, du côté de l'Italie, en cinq mois. Il y a, en effet, cet espace de temps à partir de la fin de mai ou du commencement de juin, époque de la moisson dans le royaume de Murcie, jusqu'au premier novembre, jour de l'arrivée de l'avant-garde au débouché de la vallée d'Aost. Il ne restait plus que douze mille hommes d'infanterie africaine, huit mille Espagnols et six mille chevaux.

L'état de délabrement et de faiblesse de cette armée nécessita un repos de dix à douze jours dans cette vallée grande et fertile, qui permettait aux Carthaginois de prendre des quartiers de rafraîchissement. Ils y trouvèrent en abondance du bétail, des légumes et des fourrages.

L'armée se trouvait alors en partie dans le pays des Salasses, et en partie dans celui des Libues compris, à ce qu'il paraît, au nombre des Insubres. Polybe ne paraît pas distinguer l'un de l'autre, lorsqu'il dit qu'Annibal entre hardiment dans les plaines qui avoisinent le Pô, et dans le pays des Insubres.

Apprenant que ses futurs alliés sont en guerre avec les Taurins, le général carthaginois propose à ces derniers d'entrer dans la ligue contre Rome ; et sur leur refus, quitte la route de Milan, capitale de l'Insubrie, pour marcher sur Turin, ville principale de l'autre peuple.

Il regardait comme important de ne pas laisser d'ennemis sur ses derrières. Turin fut pris en trois jours, et l'on passa au fil de l'épée ceux qui avaient

refusé son alliance. Cette expédition lui devint très-utile, puisqu'elle ramena vers lui les peuples du voisinage; mais elle retarda de six jours son arrivée sur les bords du Tésin.

Tel fut le passage mémorable d'Annibal à travers les Alpes. Polybe, qui nous en a donné une description si exacte et si intéressante, avait examiné les lieux avant de les décrire. « Je parle de toutes ces choses avec assurance, dit-il; car elles m'ont été racontées par ceux qui vivaient dans le temps; j'ai visité les lieux moi-même, pour les voir et les connaître. »

Les détails qu'on lit dans de Saussure, dont l'Europe intelligente ne se lasse pas d'admirer le génie pour les recherches, correspondent si merveilleusement aux descriptions de Polybe, qu'après un intervalle de deux mille années, on croirait, dit un moderne, que ces deux illustres voyageurs traversent ensemble la même montagne.

Les Gaulois cisalpins reprirent les armes quand on les informa de l'approche de l'armée carthaginoise. Ils avaient chassé les colons romains de Crémone et de Plaisance; les triumvirs envoyés pour faire le partage de leurs terres étaient poursuivis et pris à Mutine, autre colonie romaine établie au milieu du pays des Boïes; enfin ils tenaient le préteur Manlius bloqué dans le bourg de Tarrès, après avoir battu ses troupes. Voilà dans quelles dispositions Annibal trouva les Gaulois cisalpins.

Telle était l'activité des Romains et leur talent de se montrer partout, que Publius Scipion ne pouvant retenir Annibal dans les Gaules, et courant le chercher au pied des Alpes, avait envoyé en Espagne son frère Cnéus Scipion avec une armée, afin que le Carthaginois ne pût tirer aucun secours de cette province.

Le sénat rappelait de Lilybée Tibérius Sempronius Longus, prêt à passer en Afrique; Sempronius revenait à grandes journées; mais il restait en Sicile un préteur avec cinquante galères, et dans le Brutium (la Calabre), un lieutenant avec vingt-cinq vaisseaux, pour en chasser des corsaires de Carthage qui avaient fait une descente à cette extrémité de l'Italie. Depuis ce moment les côtes furent en sûreté.

Dans le temps même où Annibal arrivait sur les bords du Tésin, le consul Publius, qui avait débarqué à Pise, traversait le Pô vers Plaisance, et s'avançait jusqu'aux environs de Pavie. On jeta, par ses ordres, un pont sur le Tésin; mais apprenant que l'armée carthaginoise avait déjà passé cette rivière, sur la route de Novarre à Milan, il resta sur la rive gauche.

Le surlendemain les deux généraux s'avancèrent le long du fleuve, et campèrent peu éloignés l'un de l'autre, à quelques milles au-dessus de Pavie.

Polybe, toujours exact dans la description des localités, nous indique, d'une manière précise, la rive du Tésin sur laquelle se donna la bataille; ce fut sur le bord de cette rivière qui regarde les Alpes ou le nord. Les Romains avaient la rivière à leur gauche, et les Carthaginois à leur droite.

Le cours du Tésin se dirigeant du nord-ouest au sud-est, et, aux environs de Pavie, ce fleuve coulant même de l'ouest à l'est, il devient évident que le bord qui regarde les Alpes est la rive gauche. Si, comme l'ont pensé tous les écrivains militaires, les Romains avaient traversé le Tésin au moment de la bataille, cette rivière eût paru sur leur droite.

Publius sortit du camp le jour suivant, avec toute sa cavalerie et son infanterie légère. Son armée se composait de deux légions romaines et de deux alliés, c'est-à-dire de vingt mille hommes d'infanterie environ, et de dix-huit cents chevaux. Il avait de plus deux mille fantassins et deux cents cavaliers gaulois, qui désertèrent après le combat. Les vélites qui accompagnaient sa cavalerie, étant au nombre de douze cents environ dans chaque légion, formaient un corps de cinq mille hommes avec lequel Publius espérait balancer l'immense supériorité de la cavalerie d'Annibal.

Les deux généraux éprouvaient un égal désir d'en venir aux mains; car il leur importait de donner d'abord de l'éclat à leurs armes; l'un voulant rassurer ses alliés et maintenir les auxiliaires trop enclins à la révolte; l'autre, afin de capter la confiance de tant de peuples qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour se prononcer.

Annibal ayant connaissance de cette marche de Scipion, et s'avançant au-devant de lui, avec ses six mille hommes de cavalerie, le consul rangea la sienne sur une seule ligne qui présentait de grands intervalles d'une turme à l'autre, pour égaler, autant que possible, le front de l'ennemi. Cette ligne ne fut composée que des cavaliers.

Un peu en avant, Scipion plaça par pelotons les vélites, vis-à-vis des espaces laissés entre les escadrons. Les pelotons de droite et de gauche débordant les deux ailes, les cavaliers gaulois furent partagés en deux corps, et postés pour garantir cette infanterie légère, qui pouvait être prise en flanc.

Le consul avait donné ordre aux vélites de s'avancer sur les escadrons carthaginois, dans le moment où ils se disposeraient à la charge, et de les accabler de leurs traits. Il pensait que cette manœuvre, exécutée avec bravoure et intelligence, arrêterait le choc de cette cavalerie, et que les vélites, continuant à la fatiguer de leurs javelots, tout en se repliant jusqu'aux intervalles, pourraient bien y porter un moment de désordre dont il espérait profiter pour la désunir.

Telle était la disposition tactique de la première ligne de Scipion. L'infanterie pesante, qui suivait de loin, ne parut pas sur le champ de bataille. Publius passe pour un homme de guerre expérimenté et très-habile; son malheur fut d'avoir trop présumé du courage et de la discipline de soldats nouvellement enrôlés.

Annibal, considérant l'ordre de bataille de son adversaire, parut s'inquiéter peu du nombre de ces troupes légères, tant qu'elles resteraient entre les deux fronts, parce qu'il connaissait trop bien la bonté de sa cavalerie pour ne pas être certain de la voir culbuter ces tireurs à la première charge; mais étant instruit de leur manière de combattre, il comprit combien ses soldats auraient à souffrir dans la mêlée, s'ils devaient essuyer en même temps cette grêle de traits qu'ils ne pouvaient parer, et le choc des cavaliers qui ne le cédaient pas en bravoure aux siens.

Aussi, ayant rangé sa cavalerie sur une seule ligne, avec de petits intervalles, les Espagnols au centre, les Numides aux ailes, il recommande à ces derniers d'avoir l'œil sur les vélites, et dès qu'ils les verront se retirer, de faire un long circuit avec toute l'agilité dont ils sont capables, pour venir les prendre à dos.

Le but de cette manœuvre était d'inquiéter l'infanterie; si elle réussissait, Annibal allait avoir bon marché de la

cavalerie romaine, qui, privée de cet appui, devait succomber sous le nombre et la valeur des Espagnols.

Ces dispositions étant arrêtées, Annibal s'avance brusquement sur les Romains, et essuie les traits de l'infanterie. Mais soit qu'elle ne fût pas suffisamment exercée, ou que l'ordonnance des Carthaginois lui parût trop ferme pour être rompue, la première décharge se terminait à peine, que, craignant d'être foulée aux pieds des chevaux, elle vint se placer derrière les escadrons ou dans les intervalles qui les séparaient les uns des autres. Malgré le peu d'effet de cette attaque, la cavalerie protégeant les troupes légères, et leur donnant le temps de se reformer, il n'y eut encore rien de perdu pour les Romains.

Les deux corps de cavalerie s'abordèrent avec toute la bravoure qu'on devait en attendre. Les Carthaginois, favorisés par le nombre, furent obligés de retourner plusieurs fois à la charge; le combat devint furieux; les cavaliers démontés combattirent à pied.

L'opiniâtreté paraissait égale de part et d'autre, lorsque les Numides, ayant réussi à tourner les ailes, fondirent tout-à-coup sur les derrières, culbutèrent les vélites, et mirent une telle confusion dans la ligne de Scipion, que ses turmes se rompirent malgré la résistance des cavaliers romains (an 536 de Rome; 218 avant notre ère).

Une partie regagna le camp; le reste se serra autour du consul. Il avait été blessé dangereusement et arraché des mains de l'ennemi, par son fils qui faisait alors sa première campagne, et devint si célèbre par la suite. Le consul opéra sa retraite sans être inquiété.

C'est que le général carthaginois, satisfait de ce premier succès qu'il avait payé cher, supposant d'ailleurs que l'infanterie légionnaire n'était pas éloignée, ne voulait rien donner au hasard, et préparait, dans son génie, des ressources que devait bientôt lui fournir la supériorité de sa cavalerie.

Toutefois, ayant appris que Scipion se retirait avec précipitation et repassait le Pô à Plaisance, il le poursuivit jusqu'au pont qu'il trouva coupé, et fit prisonniers environ six cents hommes qui n'avaient pu traverser encore.

Mais déjà il recueillait les fruits de ce premier avantage. Les habitans de la rive gauche du Pô, débarrassés de la présence des Romains, lui envoyèrent des secours en vivres et en hommes. Les Gaulois auxiliaires qui avaient combattu au Tésin vinrent aussi dans son camp. Il les accueillit avec déférence, leur conseilla de retourner chez leurs compatriotes, afin de les engager à embrasser la même cause, et cette démarche fut couronnée d'un tel succès, que les Gaulois arrivèrent de toutes parts pour grossir son armée.

Scipion éprouvait de grandes inquiétudes. La trahison des Gaulois lui présageait une défection plus considérable; il fit lever son camp pendant la nuit, et repassa la Trebbia pour se poster sur la rive droite, au pied de hautes montagnes, dans un pays d'un abord difficile pour la cavalerie. Là il attendit avec plus de sécurité les renforts que son collègue lui amenait d'Ariminum (Rimini).

Annibal vint camper à cinq milles romains (environ une lieue et demie) du consul. Malgré les renforts qu'il recevait chaque jour, le manque d'une place d'armes l'exposait à souffrir la disette, et il avait jeté ses vues sur Clastidium (Casteggio), où les Romains avaient renfermé des magasins de vivres considérables, lorsque le gouverneur de la ville se laissa séduire par

quatre cents pièces d'or, et lui épargna les embarras d'un siége.

On a remarqué, comme un trait distinctif du génie d'Annibal, sa grande aptitude pour juger le caractère des généraux qu'il avait en tête. Mais obligé de combattre un peuple infatigable, et dont les forces, comme celles de l'hydre, semblaient se décupler à chaque blessure, le général carthaginois, pour qui le moindre échec devenait irréparable, ne pouvait livrer un combat, qu'il n'en eût fait le sujet d'une profonde méditation.

S'il parvint à connaître son ennemi, au point de pouvoir tirer parti de ses faiblesses, c'est qu'il n'ignorait pas qu'on ne doit jamais omettre les passions des hommes dans tout calcul de probabilité. Qui jamais mieux qu'Annibal sut juger un terrain, le préparer, pour ainsi dire, et le rendre si glissant à son adversaire, que, se croyant sans cesse environné de piéges, il dut nécessairement perdre de sa confiance et de sa valeur?

Nous en trouvons un exemple bien mémorable dans la rencontre qui suivit celle du Tésin. Publius Scipion, encore souffrant de sa blessure, désirait éviter une bataille, et donnait des raisons très-sensées à l'appui de son opinion.

Par ce moyen, disait-il, on forçait l'ennemi à hiverner chez les Gaulois, peuples légers, inconstans, qui se fatigueraient bien vite de voir tomber sur eux le fardeau de la guerre, lorsqu'on les avait flattés de l'espoir de s'enrichir avec les dépouilles de l'Italie. L'armée d'Annibal ne pouvait manquer de s'affaiblir; une défensive prudente de la part des Romains augmentait, au contraire, les forces des deux armées consulaires, puisque les généraux allaient mettre le temps à profit pour exercer les nouveaux soldats.

Certainement ce parti était le plus sage, et Annibal le savait bien; mais il comptait sur la fougue de l'autre consul Sempronius qui, se fiant trop sur le nombre des troupes, brûlait du désir de s'illustrer par une victoire éclatante, et peut-être même croyait terminer cette guerre durant l'année de son consulat. Afin d'augmenter son ardeur et ses espérances, le Carthaginois plia finement devant lui dans une escarmouche légère, et porta ainsi au plus haut degré l'orgueil qui maîtrisait Sempronius.

La Trebbia coulait entre les deux armées. Annibal, qui avait étudié son terrain, reconnut qu'il se trouvait séparé de l'ennemi par une plaine rase et découverte, dans laquelle serpentait un ruisseau dont les bords étaient garnis de broussailles épaisses. La disposition de ce ruisseau lui paraissait propre à une embuscade, il y fit cacher Magon, son frère, avec une troupe d'élite, composée de mille chevaux et de mille fantassins.

Mais il s'agissait d'attirer Sempronius dans la plaine. Pour y parvenir, Annibal donna ordre à ses Numides de traverser la Trebbia vers la pointe du jour, et de parader sous les lignes du consul. Les troupes carthaginoises avaient mangé de bonne heure, les chevaux étaient pansés, les armes se trouvaient en bon état.

Sempronius n'avait pris aucune de ces précautions. Il ne manqua pas toutefois de lâcher sa cavalerie, avec ordre de commencer l'affaire; il la fit suivre par six mille vélites, et lui-même, avec le reste de ses troupes, sortit enfin du camp. Mais les Numides avaient ordre de repasser la rivière, et de fuir en désordre devant les troupes du consul.

Il tombait une neige épaisse; on éta-

en plein hiver. Cependant les Romains partirent pleins d'ardeur et d'impatience; toutefois, quand ils passèrent la Trebbia, enflée ce jour-là par les torrens des montagnes voisines, l'eau qui montait jusque sous leurs aisselles les affaiblit beaucoup.

Voulant masquer sa disposition, Annibal fit marcher ses troupes légères au nombre d'environ huit mille, et les suivit à la tête de toute l'armée. Elle fut rangée sur une seule ligne. Son infanterie, qui comptait vingt mille combattans, gaulois, espagnols, africains, occupa le centre. La cavalerie, avec les Gaulois alliés, montait à plus de dix mille hommes, elle fut distribuée sur les ailes; Annibal étendit sa ligne de bataille au moyen de troupes légères placées à droite et à gauche de son infanterie pesante, et couvertes par ses éléphans.

Les Carthaginois, frais et vigoureux, avaient de grands avantages sur leurs adversaires, exténués par le froid et le besoin de nourriture. Dès que les troupes légères se furent retirées de part et d'autre, la cavalerie carthaginoise chargea les cavaliers légionnaires avec tant de force et d'impétuosité, qu'en un moment elle les enfonça et les mit en fuite. Les ailes de l'infanterie romaine étant découvertes furent à la merci des troupes légères carthaginoises et des cavaliers numides qui les pressèrent sur les côtés et les derrières, tandis que les éléphans les écrasaient sur leur front.

Au corps de bataille, les princes s'étaient enchâssés dans les intervalles des hastaires, pour ne former qu'une seule ligne; on résista mieux à l'infanterie carthaginoise, et l'on se battit avec plus d'égalité.

C'est alors que Magon, sortant de son embuscade, fondit sur les derrières de l'armée et la prit en queue. L'attaque porta sur les triaires qui formaient la réserve; ils ne purent tenir contre cette charge, et furent renversés.

Cependant le centre de la première ligne se faisait ressource de son courage; les hastaires et les princes percèrent, au nombre de dix mille, à travers les Gaulois et les Africains. Tout était perdu sur les ailes; ils prirent le parti de repasser la Trebbia, en ralliant les traînards, et se dirigèrent sur Plaisance. L'ennemi les poursuivit jusqu'à la rivière et n'osa la traverser (an 535 de Rome; 219 avant notre ère).

La perte des Carthaginois n'était pourtant pas considérable : un petit nombre d'Espagnols, quelques Africains seulement se voyaient sur le champ de bataille; le plus grand mal portait sur les Gaulois. Mais toute l'armée souffrait beaucoup de la neige et du froid.

Sempronius, voulant cacher sa défaite, fit annoncer à Rome qu'une bataille s'était livrée, et que le mauvais temps en rendait le succès incertain. Quand l'obscurité de cette dépêche n'eût pas donné de l'inquiétude, les détails qui arrivèrent de toutes parts produisirent bientôt le plus profond abattement.

Deux armées consulaires réunies et battues, les alliés dispersés, le camp pillé, les Gaulois faisant alliance avec Carthage, étaient des événemens si nouveaux à Rome, qu'ils semblaient présager la ruine entière de l'état.

Tel avait été le résultat de la première campagne d'Annibal. Mais il semblait que son génie maîtrisât seul la fortune de Carthage; loin de sa présence, elle n'éprouvait que des revers. Plus heureux ou plus habiles que les généraux qui commandaient en Italie, Cn. Scipion opérait en Espagne une diversion avantageuse. Vainqueur de Hannon qu'il tenait prisonnier, il soumit,

par la force de ses armes, tous les peuples situés entre l'Èbre et les Pyrénées.

Après la bataille de la Trebbia, Annibal prit ses quartiers d'hiver dans la Gaule cisalpine. Là, les Gaulois lui ayant fourni autant de soldats qu'il en désirait, il répara les pertes de son armée. Mais ces peuples étaient fatigués de voir leur pays servir si long-temps de théâtre à la guerre. Annibal résolut donc de se porter en Étrurie, et à l'entrée du printemps il se mit en marche.

Deux chemins y conduisaient : l'un, passant par Bologne et Modène, se présentait plus commode; mais il était gardé par Flaminius, qui, posté vers Arezzo, au débouché des deux routes, pouvait l'arrêter à chaque pas, s'il ne parvenait même à l'enfermer dans les montagnes, entre son armée et celle de Servilius qu'on attendait à Rimini avec deux légions. L'autre chemin, traversant Parme et Pontremoli, devenait plus court, mais il offrait des difficultés d'une autre nature, à cause de certains marais qu'on ne pouvait éviter, et que les Romains regardaient comme impraticables. Toutefois, Annibal apprend que ces marais ont un fond solide, et dès lors son choix ne devient plus douteux. Mais il eut beaucoup à souffrir pendant cette marche dangereuse.

Il avait formé son avant-garde des troupes espagnols et africaines, le bagage étant entremêlé, afin qu'on ne manquât de rien durant la route. Les Gaulois auxiliaires défilaient en formant le corps de bataille; et Magon, placé à l'arrière-garde avec la cavalerie, avait ordre de faire serrer l'armée, et principalement les Gaulois.

Les Africains et les Espagnols, vieux soldats, habitués aux fatigues de la guerre, passèrent sans beaucoup de peine; mais les Gaulois auxiliaires, enrôlés depuis peu de temps, et qui trouvaient un chemin foulé par l'avant-garde, glissaient à chaque pas, et s'enfonçaient dans la boue. Il en périt un grand nombre qui ne put supporter une marche aussi pénible, pendant quatre jours et trois nuits. Annibal lui-même y perdit un œil, à la suite d'une ophthalmie qu'il n'eut pas le temps de soigner.

Parvenu enfin dans un pays abondant, sa position n'en fut pas beaucoup meilleure. Le consul Servilius venait au secours de son collègue, et il fallait prévenir leur jonction. A la vérité, le général carthaginois connaissait le caractère vif et impétueux de Flaminius, et comptait bien l'entraîner dans quelque faute. Il s'efforça de le provoquer par des bravades, dévasta les campagnes en sa présence, fit semblant d'exposer ses troupes, et osa même avancer dans le pays, en laissant les Romains sur ses derrières.

Il se trouvait ainsi dans un vallon spacieux, que deux chaînes de montagnes bordaient sur toute sa longueur, et dans lequel on pénétrait par un défilé que resserrait d'un côté les montagnes, et de l'autre le lac de Thrasymène. Mais Annibal s'est déjà emparé d'un poste avantageux d'où il est certain de châtier le consul, s'il a l'imprudence de le suivre.

Flaminius campe, vers le soir, sur les bords du lac. Le lendemain il s'avance à la hâte, croyant ne pas arriver assez tôt. Quand il traversa le défilé, le jour paraissait à peine. Il mit son armée sur une seule colonne, par cohortes, disposition dangereuse, qu'on ne suivait que quand on était loin de l'ennemi. Du reste n'ayant fait aucune reconnaissance, l'obscurité de la nuit ne lui permit pas de distinguer l'embuscade qu'il laissait sur son flanc gauche et derrière lui.

Arrivé vers le vallon où il aperçut les Carthaginois, comme il pouvait marcher sur un plus grand front, il donna l'ordre de doubler la colonne. Annibal, l'ayant attiré là où il le voulait, ne lui laissa pas le temps d'exécuter cette manœuvre, il fit engager de suite le combat. Les Romains reconnurent seulement alors qu'ils étaient enveloppés.

L'attaque fut si vive qu'ils eurent à peine le temps de dégager les armes que le soldat portait liées en paquets pendant la marche, et de mettre l'épée à la main. Chacun se défendit où il se trouva, par petits groupes formés au hasard, et beaucoup périrent avant d'avoir aperçu le danger.

Flaminius, dont la témérité causait ce désastre, fit tout ce qu'il put pour y remédier. Surpris, mais non pas épouvanté, il exhortait ses légions à faire leur devoir. « Ce n'est pas, disait-il, avec des vœux et des prières qu'on peut sortir d'un danger, mais en montrant du courage, et en se frayant un chemin avec ses armes, au travers des ennemis. » Il périt, frappé par quelques Gaulois. C'était ce même Flaminius qui, le premier, avait passé l'Éridan et combattit à l'Adda contre les Insubres. Tite-Live prétend qu'ils se vengèrent à cette bataille, en lui reprochant les ravages qu'il exerça dans leur pays.

L'armée romaine, privée de tout moyen de retraite, se défendit avec fureur pendant trois heures. Il faut que l'on ait poussé bien loin l'acharnement de part et d'autre, s'il est vrai qu'aucun des combattans ne ressentit un tremblement de terre qui ruina plusieurs villes, engloutit des montagnes, et changea le cours de quelques rivières.

Les Romains battus en détail, écrasés sans pouvoir se porter secours, furent enfin mis en déroute. Environ dix mille légionnaires, parmi ceux qui se trouvaient dans le défilé, s'échappèrent par les montagnes, et s'enfuirent à Rome; les autres périrent par le fer, ou se noyèrent dans le lac. Six mille, qui formaient la tête de l'armée, étant parvenus à percer l'ennemi, poussèrent en avant et continuèrent leur route jusqu'à Perusia, où ils furent obligés, le lendemain, de mettre bas les armes. Les Carthaginois perdirent quinze cents des leurs. Les Romains laissèrent quinze mille hommes sur le champ de bataille; autant restèrent prisonniers (an 537 de Rome; 217 avant notre ère).

Quelques jours après, Maharbal défit un corps de quatre mille hommes de cavalerie, envoyé par Servilius, comme renfort à son collègue. Cette victoire livrait aux Carthaginois l'Ombrie, le Picenum, et tout le nord de l'Italie, avec l'Étrurie.

Au premier bruit de ce nouveau revers, l'alarme fut grande à Rome, et le sénat ayant eu recours au remède ordinaire, on avait nommé un dictateur. Il y a lieu de croire qu'en examinant la cause de ces défaites successives, le sénat l'attribua aux talens du général carthaginois plutôt qu'au désavantage des armes, du courage et de la discipline. Annibal était si convaincu de la supériorité des armes romaines, qu'après les batailles de la Trebbia et du Thrasymène, il les fit prendre à ses vétérans africains.

On ne pouvait suivre dans cette élection les formes ordinaires. La nomination des dictateurs appartenait aux consuls; mais l'un des deux était mort, l'autre éloigné de Rome, et l'ennemi interceptait les communications. Quintus Fabius, élu prodictateur, choisit Marcus Minucius pour son général de la cavalerie.

Durant cet intervalle, Annibal donnait d'excellens quartiers à ses troupes,

dans la partie méridionale du Picenum, et parvenait à les refaire entièrement des fatigues continuelles qu'elles éprouvaient depuis une année. Jusqu'alors il n'avait pu approcher d'un port de mer assez sûr pour donner de ses nouvelles à sa patrie; il profita de l'occasion, et le récit de ses glorieux travaux parvint à Carthage.

Avec un ennemi plus facile à décourager, il aurait pu compter beaucoup sur les suites de ses victoires; mais il connaissait le caractère inflexible des Romains, et ne se flattait pas de triompher ainsi dès le début de la guerre, même en se montrant en vue du Capitole.

Sa présence au pied des Alpes avait déjà engagé les nations des parties septentrionales et occidentales de l'Italie à secouer le joug de la république; il fallait y déterminer aussi les peuples du sud. Annibal laissa Rome fort loin sur sa droite, repassa l'Apennin, et s'avança dans l'Apulie, où il se conduisit comme dans la Gaule cisalpine.

Le nouveau dictateur fortifia Rome, pourvut à la sûreté des côtes, ruina le pays où l'ennemi pouvait arriver, partit avec quatre légions, et prit le chemin de l'Apulie, bien résolu de ne point hasarder une bataille qu'il n'y fût forcé.

Fabius s'approcha pourtant de l'armée carthaginoise; mais il se tint sur les hauteurs, afin d'observer et de resserrer les mouvemens d'Annibal. Il comprenait qu'ayant en tête un général qui cherchait l'occasion de livrer des batailles, il devait les éviter. C'était en effet le seul moyen de triompher d'un ennemi qui ne pouvait se procurer ni secours, ni recrues, et se trouvait dans un pays ravagé par deux armées à la fois.

Annibal, qui essayait vainement d'attirer Fabius, s'aperçut enfin que le dictateur voulait prolonger la guerre. Comme l'inaction était le plus grand des maux qu'il eût à craindre, il quitta l'Apulie Daunienne, et, se portant dans le Samnium, ravagea le territoire de Bénévent. Il prit Telesia, ville bien fortifiée, et y fit un butin assez considérable.

Chaque jour il exposait quelque détachement; il tenta même de compromettre son armée, se reposant sur son génie du soin de la tirer de ces pas dangereux; mais il ne put obtenir aucun engagement sérieux de la part de son adversaire qui l'épiait sans cesse, et profita quelquefois de sa témérité.

Cette conduite, à laquelle Annibal n'avait pas dû s'attendre, le força de se jeter dans la Campanie, pays le plus riche et le plus abondant de l'Italie, qui lui promettait un butin immense, et des provisions pour son quartier d'hiver. Il espérait encore obliger les Romains d'en venir à une bataille; et s'ils s'obstinaient à la refuser, tirer parti de cet aveu tacite, mais formel de leur impuissance, pour engager quelques villes alliées à embrasser sa cause.

Le dictateur, cependant, ne reculait pas à mesurer ses forces avec lui dans de fréquentes escarmouches; mais il se contentait de remporter de petits avantages, afin d'exercer ses soldats et de les aguerrir insensiblement.

Comme la Campanie forme un bassin dont on ne peut sortir que par trois défilés, le mont Ériban ou Gallicanus, les Fourches Caudines et Ariano, Fabius fut surpris de la hardiesse d'Annibal. Cette entreprise hasardeuse devait lui prouver combien était sage le système de guerre qu'il avait adopté.

Les deux armées restèrent pendant l'été dans cette position, et Annibal, qui avait inutilement ravagé la Campanie occidentale sans pouvoir obliger

le dictateur à combattre, pensa dès lors à mettre à couvert ses provisions, et à se choisir des quartiers d'hiver hors d'un pays ruiné. Fabius eut avis de ce mouvement.

Il ignorait la route que l'ennemi voulait suivre; il envoya Minucius placer une bonne garde aux défilés qui sont entre Terracine et Fondi, par la voie Appienne, et fit occuper ceux du mont Gallicanus par un corps de quatre mille hommes. Les autres points étaient trop éloignés, mais il renforça la garnison de Casilin, dont la prise rendait l'ennemi maître du passage du Volturne.

Des auteurs graves, des écrivains militaires d'une haute portée, ayant admis le stratagème si bizarre que les anciens prêtent au général carthaginois, pour sortir de cette position difficile, on n'ose se prononcer sur ces deux mille bœufs dont les cornes sont ornées de faisceaux de sarmens enflammés; ce qui devait rendre en effet ces animaux très-faciles à conduire, et surtout à diriger avec un pareil équipage.

Mais n'est-il pas plus probable que l'officier général qui commandait les quatre mille hommes du mont Gallicanus se sera laissé entraîner hors de son poste par quelque escarmouche, peut-être à l'appât d'un riche butin qu'on aura feint de vouloir sauver. Au moyen d'un retranchement, une poignée d'hommes pouvait arrêter l'armée carthaginoise. On ne conçoit pas ce manque de précaution à côté d'Annibal.

Quoi qu'il en soit, la tranquillité se rétablissait dans les conseils. Depuis que les exploits du général carthaginois n'étaient plus si rapides, on jugeait mieux de l'immensité des ressources qu'offrait la république; le calme renaissait dans les esprits. Passant alors, comme il arrive souvent, d'un trop grand abattement à une confiance plus grande encore, on oublia bientôt les plus sanglantes défaites, et l'on en vint à blâmer la circonspection excessive de Fabius.

Sur ces entrefaites, Annibal ayant exposé ses fourrageurs dans le nouveau cantonnement qu'il avait choisi auprès de Gério (Gerunium), dont il venait de se rendre maître; et le général de la cavalerie, M. Minucius, ayant remporté un brillant avantage en l'absence du dictateur, on pensa qu'avec un peu de vigueur on chasserait aisément les Carthaginois de l'Italie. M. Minucius craignait l'opposition et les conseils timides de son collègue; il obtint du sénat l'autorisation de partager l'armée.

A la première nouvelle de cette désunion, Annibal s'établit auprès de Minucius. Il y avait, entre les deux camps, une hauteur dont l'occupation devenait avantageuse, et que le général carthaginois ne voulait pas laisser à l'ennemi; mais, loin d'avoir recours à une surprise, il résolut de s'en emparer ostensiblement, afin d'engager un combat qui pût servir de prétexte à Minucius pour une affaire générale.

Toute la plaine que commandait la colline paraissait rase, et au premier coup d'œil semblait peu propre à cacher des troupes, car on n'y voyait ni bois ni haies. Cependant Annibal avait observé des cavités et des coupures dont quelques-unes pouvaient contenir jusqu'à deux cents hommes. Il y plaça cinq mille fantassins et cinq cents cavaliers; et, de crainte que cette embuscade ne fût éventée par les fourrageurs ennemis, ou que l'on ne découvrît les soldats mal cachés, il fit occuper la colline par son infanterie légère dès le point du jour.

Minucius, méprisant le petit nombre de troupes qu'il voyait, détacha d'a-

bord ses vélites, les fit suivre par sa cavalerie, et marcha peu après avec ses légions en ordre de bataille.

Le soleil commençait à paraître; mais l'attention des Romains, portée sur la colline, ne leur permit pas de voir l'embuscade. Annibal d'ailleurs calculait avec adresse la résistance de ses troupes, et envoyait de temps en temps au secours de son infanterie légère, jusqu'à ce que le corps d'armée de Minucius étant enfin totalement engagé, le général carthaginois marcha en personne avec toutes ses forces.

Les vélites furent repoussés, comme ils espéraient se rendre maîtres de la colline, et se renversèrent sur les légions. Toutefois le soldat romain, animé par le souvenir de la dernière victoire de Minucius, se remit bientôt de ce premier désordre, et le combat semblait devenir plus égal, lorsque le général carthaginois, ayant donné le signal aux troupes embusquées, fit attaquer les Romains en flanc et à dos, et les mit dans une si grande épouvante, que leur défaite parut inévitable.

Fabius, de son camp, vit le péril des légions romaines. « Voilà ce que j'avais prévu, » s'écria-t-il. Et, sans perdre de temps, il sortit en bon ordre, et vint au secours de son collègue. Les fuyards se rallièrent à Fabius, et celui-ci ayant mis son armée en bataille, présenta le combat à son tour.

Mais la partie n'était pas égale; les troupes carthaginoises se trouvaient fatiguées; celles de Fabius ne demandaient qu'à marcher à l'ennemi; Annibal fit sonner la retraite.

On rapporte qu'il dit à ses généraux : « Enfin cette nuée orageuse qui se promenait en grondant sur les montagnes vient de crever et de nous donner de la pluie. » Annibal témoignait une grande estime pour les talens de Fabius, et voulut que ses troupes respectassent les terres du dictateur, lorsqu'elles dévastaient les campagnes d'alentour. Alexandre en avait agi de même à l'égard de Memnon de Rhodes, à l'époque où ce grand capitaine défendait l'Asie.

Minucius répara dignement sa faute. Il se rendit auprès du dictateur, se démit, entre ses mains, du pouvoir que le peuple lui avait conféré, et le pria de le recevoir de nouveau dans son camp avec ses troupes. Touché de la noblesse de cette action, Fabius lui donna publiquement des éloges. Conduite bien rare, en effet, bien digne d'être citée, et qui mérita l'admiration du général carthaginois.

Au moyen du système de guerre adopté par Fabius, Annibal, après deux années de victoires brillantes, se trouvait au milieu de ses ennemis, sans argent, sans vivres, sans places, sans alliés, sans communications. Il avait dû supposer qu'après sa première victoire, la moitié de l'Italie se déclarerait pour lui, et cet espoir paraissait fondé, si l'on considère l'état de l'Italie à cette époque. Cependant aucune ville n'avait encore abandonné Rome malgré ses désastres, et les Gaulois eux-mêmes commençaient à se dégoûter de la guerre.

L'expérience avait donc appris qu'une sage défensive pouvait seule procurer des succès dans les opérations militaires; et Fabius ayant abdiqué à la fin de la campagne, ses successeurs suivirent, pendant quelque temps, la méthode qu'il avait tracée.

L'ennemi passa l'hiver et le printemps dans les environs de Gerunium, toujours côtoyé et observé par les Romains, sans qu'il lui fût possible de les contraindre à une bataille. Le pays était ravagé au point de n'en pouvoir plus tirer de subsistances; Annibal

pensa dès lors à marcher vers Cannes, entièrement détruite l'année précédente, mais dont la citadelle avait paru aux Romains assez avantageusement située, pour y établir leurs magasins.

Annibal s'approcha en grand secret de cette forteresse et la surprit. Ce coup de partie déconcertait tout le plan d'opérations des Romains qui ne pouvaient plus côtoyer l'armée carthaginoise, ni la tenir en respect, sans descendre eux-mêmes dans la plaine, et se voir contraints à combattre.

Le pays où s'établissait Annibal était ruiné et restait sans défense. On dut craindre que la fidélité des alliés ne tînt plus contre des événemens qui assuraient une si grande supériorité à l'ennemi; et qu'ainsi il ne se fortifiât dans cette campagne au point de pouvoir encore long-temps continuer la guerre. Le génie d'Annibal forçait donc les Romains à livrer cette bataille qu'ils voulaient éviter.

Le grand effort qu'on se proposait de faire détermina le sénat à mettre sur pied la plus nombreuse armée qui eût encore paru. On augmenta jusqu'à cinq mille le nombre des hommes dans les légions; on joignit huit légions à celles qui composaient ordinairement les deux armées consulaires, de sorte qu'il y eut en campagne seize légions.

Il s'agissait de nommer de nouveaux consuls; et tous les regards se tournent vers L. Æmilius Paulus, qui s'était acquis de la réputation dans la guerre d'Illyrie, et passait pour un des plus habiles généraux de la république. Malheureusement, cette sage élection, et la résolution vigoureuse du peuple romain furent paralysées par le mauvais choix qu'on fit de son collègue Terentius Varron, homme sans talens comme sans expérience, élevé par une intrigue.

Dès que Paul-Émile et Varron arrivèrent au camp, ils firent connaître les intentions du sénat, et, selon l'usage vicieux admis dans le service militaire, prirent leur jour de commandement, qui roulait alternativement sur chacun des deux consuls.

L'armée romaine se trouvait forte de quatre-vingt mille hommes de pied, et d'environ sept mille chevaux. Les Carthaginois avaient quarante mille hommes d'infanterie et dix mille de cavalerie; mais ces troupes se composaient de soldats aguerris; un seul chef les commandait, et ce chef était Annibal.

Les Romains se mirent en marche et campèrent environ à six milles des Carthaginois. Comme on entrait dans un pays de plaines, Paul-Émile ne jugea pas à propos de combattre, désirant attirer l'ennemi sur un terrain où l'infanterie serait plus propre à décider le sort de la bataille. Varron ne comprit rien aux conseils judicieux d'Æmilius, et de là cette division funeste qui tournait toujours à l'avantage du général carthaginois.

Sur l'avis des mouvemens opérés par les Romains, Annibal se mit à la tête de ses troupes légères et de sa cavalerie, et se hâta de les joindre, espérant les surprendre pendant sa marche. Il y eut d'abord, en effet, quelque confusion parmi eux; mais comme Æmilius avait obtenu de Varron que plusieurs cohortes marchassent à la tête de l'armée, pour appuyer les extraordinaires, elles résistèrent à la première charge; tandis que les vélites et la cavalerie, ayant passé entre les intervalles de cette infanterie pesante, chargèrent les troupes carthaginoises avec beaucoup de courage et de succès.

Le combat s'échauffa et dura jusqu'à la nuit. Cependant les Romains faisaient filer successivement des manipules pour former une bonne ligne ca-

pable de soutenir les combattans. Les Carthaginois, qui n'avaient pu prendre ces précautions, se virent repoussés et perdirent du monde.

Annibal fut très-sensible à cet échec. Il n'avait pas engagé ce combat avec toutes ses troupes légères et sa cavalerie dans le dessein d'amorcer Varron, et d'augmenter sa présomption par ce premier avantage; il attendait mieux de son entreprise, et, craignant que ce mauvais succès n'eût découragé ses troupes, il se crut obligé de les ranimer par un discours.

Cependant Annibal avait réussi dans son but d'attirer les Romains en plaine. La forteresse de Cannes, dont les provisions étaient depuis long-temps épuisées, ne devenait pour lui qu'une position sans importance, et contraint de faire retraite après son attaque d'avant-garde, il se détourna du côté des montagnes, et réussit à se placer entre elles et les Romains.

Les consuls, laissant à leur droite les Carthaginois, s'avancèrent vers Cannes, et s'approchèrent de l'Aufide (Ofento). Paul-Émile, qui ne pouvait plus retirer son armée sans danger, prend le parti de camper avec les deux tiers des troupes sur la gauche du fleuve du côté où elles arrivent, et le fait traverser au troisième tiers qui va former un petit camp sur la rive droite.

D'après ces dispositions, Annibal campe également sur les bords du fleuve, et, dans l'espérance qu'on en viendrait bientôt à une affaire générale, il harangue ses soldats. « Jetez les yeux, leur dit-il, sur tout le pays qui vous environne, et avouez avec moi que si les dieux vous donnaient le choix, vous ne pourriez rien souhaiter de plus avantageux, supérieurs en cavalerie comme vous l'êtes, que de disputer l'empire du monde dans un pareil terrain. »

Tous convinrent, et la chose était claire, qu'ils ne feraient pas un autre choix.

« Rendez donc grâces aux dieux, continue Annibal, d'avoir amené ici les ennemis pour vous en faire triompher. Sachez-moi gré aussi de réduire les Romains à la nécessité de combattre. Quelque heureux que soit pour nous le champ de bataille, il faut nécessairement qu'ils y entrent, ils ne peuvent plus l'éviter. Il ne me conviendrait pas de discourir long-temps pour vous encourager à faire votre devoir. Cette précaution était bonne lorsque vous n'aviez point encore essayé vos forces avec les Romains, et j'eus soin alors de vous montrer, par une foule d'exemples, qu'ils n'étaient pas si formidables que l'on pensait. Mais après trois grandes victoires consécutives, que faut-il pour vous élever le courage et vous inspirer de la confiance, que le souvenir de vos propres exploits? Dans les combats précédens, vous vous êtes rendus maîtres du plat pays, et de toutes les richesses qu'il contenait: c'est ce que je vous avais promis d'abord, et je vous ai tenu parole; mais dans le combat d'aujourd'hui, il s'agit des villes et des richesses qu'elles renferment. Si vous les emportez, toute l'Italie passe sous le joug. Plus de peines, plus de périls pour vous. La victoire vous met en possession de toutes les richesses des Romains, et assujettit toute la terre à votre domination. Combattons donc. Il n'est plus question de parler; il faut agir. J'espère, de la protection des dieux, que vous verrez dans peu l'effet de mes promesses. »

Ce discours, rapporté par Polybe, en homme de guerre et en historien, mérita les applaudissemens de l'assemblée. Les ornemens que Tite-Live ajoute sont d'un déclamateur, et eus-

sent fait hausser les épaules à l'auditoire. Annibal remercia ses troupes de la confiance qu'elles lui témoignaient, et s'occupa des préparatifs du combat.

Bientôt même il offrit le défi à Paul-Émile; mais le consul refusa, se contentant de fortifier son camp, d'établir des postes, de couvrir ses convois et ses fourrages; car il persistait dans son projet de forcer les Carthaginois à décamper, par la disette des vivres, et de les attirer sur un terrain plus favorable à l'infanterie.

Comme il vit, contre son attente, que l'ennemi ne bougeait point, Annibal fit rentrer son armée, et les Numides passèrent le fleuve afin de se tenir à portée de tomber sur tout ce qui sortirait du petit camp pour aller à l'eau ou au fourrage. Cette cavalerie harcela plusieurs partis, poussa jusqu'aux retranchemens, et empêcha les Romains d'approcher de la rivière.

Piqué de cette insulte, Varron brûla d'envie de combattre, et les soldats manifestaient la même impatience; car l'homme, une fois déterminé à braver les plus grands périls, ne souffre rien avec plus de chagrin que la lenteur et le délai.

Le jour du commandement étant revenu pour Varron, il ordonna aux soldats du grand camp de passer l'Aufide, les rapprocha de ceux du petit camp, et forma sa ligne de bataille. De son côté, Annibal fit aussi traverser le fleuve à ses troupes, en deux endroits, et les armées furent en présence.

Les Romains regardaient le midi et appuyaient la droite à l'Aufide en lui tournant un peu le dos, parce que le fleuve, coulant du sud à l'est, ouvrait un angle derrière eux. Les Carthaginois voyaient le nord, et avaient l'Aufide sur leur gauche. Les deux armées recevaient de côté les rayons du soleil levant.

L'infanterie combattait alors en échiquier, par manipules, sur dix de profondeur, avec des intervalles égaux aux fronts. Varron conserva le fond de cette ordonnance; mais il donna aux manipules moins de front que de profondeur, et resserra ensuite les intervalles dans des proportions relatives.

C'est-à-dire que chaque légion étant forte de cinq mille hommes, et les manipules des hastaires et des princes donnant cent soixante, il rangea d'abord les hastaires sur dix de front et seize de profondeur. Les princes, ayant pris la même disposition, resserrèrent aussi leurs intervalles, et formèrent encore l'échiquier; mais au moment de l'action, ils s'enchâssèrent avec la première ligne.

On ne peut supposer, comme le disent tous les écrivains militaires, que Varron attribua les avantages remportés par Annibal à la compacité de son ordonnance, et que cette raison lui fit altérer le front de ses manipules, afin d'opposer une ligne plus profonde à l'ennemi.

Dans les combats précédens, où l'infanterie romaine se mêle avec les Carthaginois, elle réussit à percer sa ligne; et, ce qui est remarquable, elle la perce aux points où combattent ses meilleures troupes; elle renverse les Africains.

Mais est-il bien certain que l'armée carthaginoise combattit sur un ordre plus profond que les légions romaines? Cette opinion devient peu probable, quand on examine l'organisation des troupes de Carthage, et surtout la composition de son infanterie.

Annibal, il faut le dire, était trop bon observateur pour comprimer l'élan de ces Gaulois vifs et impétueux, dont les

pable de soutenir les combattans. Les Carthaginois, qui n'avaient pu prendre ces précautions, se virent repoussés et perdirent du monde.

Annibal fut très-sensible à cet échec. Il n'avait pas engagé ce combat avec toutes ses troupes légères et sa cavalerie dans le dessein d'amorcer Varron, et d'augmenter sa présomption par ce premier avantage; il attendait mieux de son entreprise, et, craignant que ce mauvais succès n'eût découragé ses troupes, il se crut obligé de les ranimer par un discours.

Cependant Annibal avait réussi dans son but d'attirer les Romains en plaine. La forteresse de Cannes, dont les provisions étaient depuis long-temps épuisées, ne devenait pour lui qu'une position sans importance, et contraint de faire retraite après son attaque d'avant-garde, il se détourna du côté des montagnes, et réussit à se placer entre elles et les Romains.

Les consuls, laissant à leur droite les Carthaginois, s'avancèrent vers Cannes, et s'approchèrent de l'Aufide (Ofento). Paul-Émile, qui ne pouvait plus retirer son armée sans danger, prend le parti de camper avec les deux tiers des troupes sur la gauche du fleuve du côté où elles arrivent, et le fait traverser au troisième tiers qui va former un petit camp sur la rive droite.

D'après ces dispositions, Annibal campe également sur les bords du fleuve, et, dans l'espérance qu'on en viendrait bientôt à une affaire générale, il harangue ses soldats. « Jetez les yeux, leur dit-il, sur tout le pays qui vous environne, et avouez avec moi que si les dieux vous donnaient le choix, vous ne pourriez rien souhaiter de plus avantageux, supérieurs en cavalerie comme vous l'êtes, que de disputer l'empire du monde dans un pareil terrain. »

Tous convinrent, et la chose était claire, qu'ils ne feraient pas un autre choix.

« Rendez donc grâces aux dieux, continue Annibal, d'avoir amené ici les ennemis pour vous en faire triompher. Sachez-moi gré aussi de réduire les Romains à la nécessité de combattre. Quelque heureux que soit pour nous le champ de bataille, il faut nécessairement qu'ils y entrent, ils ne peuvent plus l'éviter. Il ne me conviendrait pas de discourir long-temps pour vous encourager à faire votre devoir. Cette précaution était bonne lorsque vous n'aviez point encore essayé vos forces avec les Romains, et j'eus soin alors de vous montrer, par une foule d'exemples, qu'ils n'étaient pas si formidables que l'on pensait. Mais après trois grandes victoires consécutives, que faut-il pour vous élever le courage et vous inspirer de la confiance, que le souvenir de vos propres exploits? Dans les combats précédens, vous vous êtes rendus maîtres du plat pays, et de toutes les richesses qu'il contenait: c'est ce que je vous avais promis d'abord, et je vous ai tenu parole; mais dans le combat d'aujourd'hui, il s'agit des villes et des richesses qu'elles renferment. Si vous les emportez, toute l'Italie passe sous le joug. Plus de peines, plus de périls pour vous. La victoire vous met en possession de toutes les richesses des Romains, et assujettit toute la terre à votre domination. Combattons donc. Il n'est plus question de parler; il faut agir. J'espère, de la protection des dieux, que vous verrez dans peu l'effet de mes promesses. »

Ce discours, rapporté par Polybe, en homme de guerre et en historien, mérita les applaudissemens de l'assemblée. Les ornemens que Tite-Live ajoute sont d'un déclamateur, et eus-

taille; les Espagnols, vêtus de tuniques blanches bordées de rouge, armés d'une excellente épée, mais sans autre arme défensive que le bouclier du Gaulois. Ces deux nations étaient rangées alternativement l'une auprès de l'autre, pour suppléer, autant que possible, au défaut des armes; de sorte que le mélange de ces troupes présentait aux Romains un aspect imposant et inaccoutumé.

Ayant ainsi disposé l'armée sur une seule ligne, et laissé l'infanterie légère à une assez grande distance de son front, Annibal ordonna aux troupes du centre, composées des Gaulois et des Espagnols, de pousser en avant, de manière à former une ligne courbe dont les extrémités vinssent appuyer à l'infanterie africaine. A mesure que les différentes sections se détachaient de la ligne, les files s'élargirent et diminuèrent de profondeur, de manière à gagner assez de terrain pour décrire cette figure convexe de quelque étendue; et comme la manœuvre se fit loin de l'ennemi, avant que l'affaire ne fût engagée, on eut le temps de la conduire jusqu'à la perfection.

L'événement a montré quel était le but d'Annibal. Il rusait pour suppléer au nombre, et réussit, parce que les Romains n'avaient pas un général qui, comme lui, se réglât sur les dispositions de son adversaire.

Le centre de Varron se trouvait composé des légions romaines; Annibal devait supposer, d'après les combats précédens, que ces légions chercheraient à se faire jour au travers des Carthaginois; il pouvait même craindre, qu'aidées par le nombre, elles ne parvinssent à couper et à culbuter sa ligne. Il résolut donc de les attirer dans un piége qui leur ôtât tout moyen d'agir.

Annibal se plaça au centre de son armée; Asdrubal prit la gauche; Hannon, la droite. Du côté des Romains, Varron commanda la gauche; Æmilius, la droite; et le proconsul Servilius, le corps de bataille.

L'action commença par les troupes légères qui, de part et d'autre, s'étendaient devant le front des deux armées. On se battit sur ce point avec beaucoup d'opiniâtreté, ce qui donna le temps à la cavalerie carthaginoise de la gauche, d'enlever celle des Romains; mais ce ne fut pas sans une résistance formidable.

Les cavaliers ne suivirent point l'usage ordinaire de charger en revenant à l'ennemi par une double conversion; chacun resta où le premier choc l'avait placé. Plusieurs d'entre les Romains, trop pressés, mirent pied à terre, suivant leur coutume, dans l'espérance de combattre avec plus d'avantage; manœuvre imprudente qui hâta leur défaite, comme le prévoyait Annibal, lorsqu'on vint lui rapporter cette circonstance. Il se contenta de répondre qu'il les aimait autant ainsi que si on les lui avait livrés pieds et poings liés.

On ne vit pas un combat de cavalerie, comme des peuples disciplinés s'en livrent; mais un massacre à la manière des Barbares. Les cavaliers romains, accablés par le nombre, furent contraints de reculer jusqu'à la rivière; bien peu échappèrent à l'ennemi. Paul-Émile, assez grièvement blessé, sortit, non sans peine, de la mêlée.

Il y avait déjà quelque temps que les deux ailes combattaient, lorsqu'on donna le signal aux troupes légères pour se retirer. Les Romains commencèrent à charger avec leur première ligne composée des hastaires et des princes réunis. Le centre de cette ligne rencontra presque aussitôt le convexe formé par les Gaulois et les Espagnols.

Le choc fut terrible; et cependant

cette infanterie naturellement brave le soutint pendant quelque temps, malgré l'infériorité des armes. A la fin, ne pouvant plus résister à cette masse énorme qui la pressait, elle se vit obligée de reculer en aplatissant le saillant de la courbe.

Cette attaque vigoureuse devait altérer de part et d'autre les premières dispositions. La véhémence même du choc entraîna en avant le centre des Romains; les triaires et les vélites, pensant qu'il ne s'agissait que d'appuyer pour faciliter la victoire, s'aboutèrent à la première ligne. Les soldats se serrèrent obliquement des ailes au centre qui prit la forme d'un angle obtus; les rangs commencèrent à se confondre.

Sur ces entrefaites, Asdrubal, ayant détruit ou mis en fuite les cavaliers légionnaires, se porta du côté des Numides qui, malgré leur petit nombre, maintenaient les alliés. L'approche d'Asdrubal mit l'épouvante parmi cette cavalerie; elle prit honteusement la fuite, et se répandit dans la plaine. Varron, qui s'était mis à sa tête, ne songea pas à la rallier, ou ne put y parvenir. Asdrubal détacha les Numides à la poursuite de ces fuyards, et se hâta d'aller seconder l'infanterie.

Mais plus les légions des ailes se serraient vers le centre, plus ce point gagnait en impulsion. Enfin le coin, formé par la ligne romaine, ayant tant avancé que ses côtés obliques approchaient de droite et de gauche des Africains, Annibal, qui ne voulait plus laisser perdre de terrain à ses Gaulois et à ses Espagnols, fit doubler leurs rangs par son infanterie légère. Ce renfort arrêta la marche des légions, et le centre des Carthaginois prit la forme d'une ligne concave.

Il est étonnant que les généraux romains n'aient rien soupçonné de l'inaction des Africains qui, contre leur habitude, n'avaient pris encore aucune part au combat. Annibal venait de conduire sa manœuvre avec tant d'adresse et de précision, que les circonstances montrèrent à ces vieux guerriers ce qu'ils avaient à faire.

Les légions leur présentaient le front des deux côtés, en lignes obliques; ils se trouvèrent bientôt en état d'embrasser les deux faces par de simples demi-quarts de conversion; et ils les exécutèrent avec une vitesse proportionnée à la distance où chaque section se trouvait des Romains.

A mesure que les Africains arrivèrent à portée, ils chargèrent l'ennemi, lançant le pilum suivant la manière du soldat légionnaire, et se mêlant ensuite l'épée à la main. Cette attaque, qu'on aurait dû prévoir, puisqu'elle se manifestait assez par les dispositions antérieures, démasqua enfin la ruse d'Annibal.

Le combat fut très-désavantageux pour les Romains : serrés et attroupés, ils ne pouvaient faire usage de leurs armes. Les Africains, poussant toujours ces faces obliques de la ligne, la rompirent en plusieurs endroits et la prirent de flanc. Nul effort ne fut capable de ramener l'ordre.

C'est en vain que Paul-Émile, témoin du désastre de sa cavalerie, accourut au secours des légions : sa présence ne put rien contre des fautes qui étaient irréparables. Il perdit la vie en combattant avec courage, lui et le proconsul Servilius qui, ayant commandé au centre, s'était flatté long-temps de la victoire.

Pour achever la confusion, Asdrubal avec ses escadrons victorieux arriva sur les derrières de l'infanterie. Elle avait fait jusque-là les plus généreux efforts pour sortir de ce coupe-gorge; il n'y eut plus alors de chance de salut.

Annibal criait d'épargner les vaincus, tant le carnage était horrible. Trois mille, qui avaient percé le centre, échappèrent; ils se dirigèrent sur Canusium (an 538 de Rome; 216 avant notre ère).

Dix mille hommes, chargés d'attaquer le camp des Carthaginois pendant le combat, ne purent réussir dans leur tentative, le général ayant eu la sage précaution de fortifier ses lignes et d'y laisser bonne garde. A la fin de la bataille, Annibal marcha au secours de son camp, et les Romains eurent encore à regretter deux mille hommes. Le reste fut repoussé dans les camps, et fait prisonnier le lendemain, à l'exception de six cents braves qui profitèrent de l'obscurité pour se frayer un chemin au travers des ennemis.

La perte, du côté des Carthaginois, monta seulement à deux cents cavaliers, quinze cents Africains, et quatre mille Gaulois ou Espagnols. Les Romains laissèrent sur le champ de bataille plus de quarante mille hommes d'infanterie, quatre mille de cavalerie; et parmi eux le consul Æmilius Paulus, le proconsul Servilius, deux questeurs, M. Minutius qui avait été général de la cavalerie, un grand nombre de personnages consulaires, vingt et un tribuns de légions, et quatre-vingts sénateurs qui servaient en qualité de volontaires.

D'après les suites que les batailles entraînent ordinairement, il semble que la victoire de Cannes, précédée de celles du Tésin, de la Trebbia et du Thrasymène, devait terminer la guerre; et les historiens reprochent au général carthaginois de n'avoir pas marché directement sur Rome, afin d'abréger ses travaux.

Les officiers d'Annibal, empressés de le féliciter sur un avantage aussi glorieux, apprirent, dit-on, avec étonnement que plusieurs jours de repos allaient être accordés aux troupes; et c'est alors que Maharbal, l'un d'eux, qui voulait emporter Rome avec sa cavalerie, et se flattait de préparer, pour son général, un souper le cinquième jour au Capitole, lui adressa ces paroles que l'on a tant répétées depuis : « Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire. »

Il est certain que ce souper pouvait bien tenter un chef de Numides dont tout le génie réside dans l'audace; mais il semble que l'opinion d'Annibal devrait être de quelque poids sur une question de cette nature, et les marches rapides de ce général à travers les passages les plus difficiles de l'Italie montrent assez qu'il ne manquait pas de l'activité nécessaire pour assurer un succès.

Et d'abord, la distance de Cannes à Rome étant de soixante-dix lieues, ce n'était pas en cinq jours qu'il pouvait s'y rendre avec son armée, il lui en fallait neuf à dix de marches continues. Il n'aurait donc pas profité du premier moment de désordre et de consternation.

Après la bataille, les Carthaginois comptaient à peine trente-deux mille hommes d'infanterie et huit mille cavaliers. C'était une armée victorieuse, il est vrai, mais fatiguée par une action sanglante; Rome pouvait lui opposer de suite deux légions urbaines enrôlées par les consuls au commencement de l'année, ainsi que trois légions de marine et quinze cents conscrits que le préteur Marcellus commandait à Ostie.

Aussitôt que l'on aurait eu avis de la marche d'Annibal, le sénat eût ordonné la levée extraordinaire de dix-sept ans et au-dessus qui fournit quatre légions au dictateur Junius. L'histoire romaine prouve, par plusieurs exemples, que

ces légions pouvaient être prêtes en quatre jours.

Ajoutons que le sénat fit acheter huit mille esclaves; qu'il délivra les prisonniers pour dettes, et même ceux que l'on détenait pour des crimes; qu'il encadra les troupes du Picenum et de la Gaule sénonaise; enfin, qu'aucun des alliés n'avait encore quitté le parti des Romains, aucune des trente colonies ne refusait son secours, ce qui permettait de faire des levées extraordinaires en Italie, et allait obliger tous ses habitans de concourir à la défense de la capitale. Là encore se trouvaient des hommes tels que Fabius, Marcellus, Gracchus, dont l'influence sur l'esprit public était immense, et qui ne seraient pas restés oisifs derrière les remparts de la patrie. Le refus que fit le sénat de racheter les prisonniers, prouve bien qu'il connaissait toutes ses ressources.

Quelle eût été cependant la situation d'Annibal? Obligé de commencer un siége, il fallait d'abord tirer de ses trente-deux mille hommes d'infanterie de quoi former un corps d'observation, afin de ne pas se laisser bloquer lui-même. Il ne pouvait se dispenser non plus de laisser des garnisons dans les villes où étaient ses dépôts et ses magasins, à moins de s'exposer à la famine; c'était d'ailleurs le seul moyen d'assurer une retraite à tout événement, et cette retraite demandait encore du monde pour garder les postes et les passages.

Annibal apprécia mieux sa position, le grand caractère des Romains, et le fruit qu'il pouvait tirer de sa victoire. Au lieu de s'exposer à tout perdre par une opération dont le brillant ne cachait pas à ses yeux l'imprudence, il s'occupa de se faire des alliés.

L'histoire ne parle pas de ses négociations; mais elle nomme, parmi les peuples qui s'unirent à lui, presque tous ceux qui habitaient la Grande-Grèce, le Samnium et la Campanie. Ces alliances lui fournirent les moyens de se soutenir près de quatorze années en Italie, et il n'eût pu obtenir davantage en marchant sur Rome, alors même qu'une simple démonstration aurait suffi, comme tant d'écrivains le pensent, pour fixer les irrésolutions de plusieurs villes, et les rattacher à sa fortune.

Mais conçoit-on l'ineptie des Carthaginois, de ne pas lui avoir expédié, de suite, tout ce qu'ils avaient de disponible en troupes et en argent? La destinée du peuple romain semble avoir tenu à l'exécution plus ou moins prompte des ordres du sénat de Carthage.

Sur la demande d'Annibal, ce sénat avait consenti à augmenter l'armée d'Italie; la jalousie sotte et basse de quelques-uns de ses concitoyens parvint à retarder les secours qui étaient accordés. Ainsi, par la faute de Carthage, l'action mémorable de Cannes ne fut plus qu'une boucherie dont Rome savait bien qu'elle tirerait un jour vengeance.

Le génie d'Annibal dut entrevoir le désastre de sa patrie, lorsqu'il ressentit l'effet de ces lenteurs: car il en devina les motifs; et Rome, non moins éclairée, conçut les plus grandes espérances en jugeant que son redoutable adversaire se trouvait abandonné par ses maladroits compatriotes.

Sous le rapport de l'art, faisons observer que la bataille de Cannes est le premier fait d'armes qui puisse nous faire juger des talens d'Annibal comme manœuvrier, et qu'il nous y donne une leçon de haute tactique.

Jusqu'à présent, nous avons vu des embuscades savamment préparées; une cavalerie victorieuse sur une aile, tourner l'ennemi et venir l'attaquer par derrière; mais ici, de deux corps de cava-

lerie qui flanquent la ligne d'Annibal, celui dont la supériorité est manifeste ne semble combattre son adversaire que pour délivrer le plus faible qui l'attend sur une sage défensive; et c'est seulement lorsque les deux efforts réunis auront réussi à dissiper cet autre obstacle, que l'on doit songer à seconder l'infanterie. On ne peut se lasser d'admirer la belle manœuvre du centre qui, par sa disposition primitive, oblige l'ennemi à l'attaquer, et l'entraîne insensiblement à sa ruine, quand il croit marcher à une victoire assurée.

On ignora pendant quelques jours le sort de Varron. Enfin il se montra seul d'abord; ensuite à la tête d'un corps de troupes ralliées, et il fut remercié par le sénat d'avoir eu le courage de paraître et de prouver qu'il ne désespérait pas de la république. Terrible nécessité des circonstances, elle force à donner des éloges à un tel homme!

Mais Varron était plébéien, et sa haine contre les autres classes de l'état l'avait rendu l'idole du peuple. La profondeur et la sagesse du sénat ne sont donc pas moins admirables dans cette conduite que sa magnanimité. Par sa réunion avec le consul, les patriciens et les plébéiens n'eurent plus qu'un même esprit, et Rome entière conspira au rétablissement des affaires, avec la chaleur d'une faction.

Ce rapprochement devenait bien nécessaire; car l'espoir renaissait à peine, que l'on apprit que L. Posthumius, chargé, avec deux légions romaines et deux alliées, de maintenir les Gaulois cisalpins, avait péri, lui et ses troupes, au milieu d'une embuscade dressée dans la forêt de Litane, à l'extrémité septentrionale de l'Italie.

Annibal, n'ayant plus d'ennemi à redouter depuis sa dernière victoire, divisa ses forces afin d'engager les différens peuples de l'Italie à déserter la cause des Romains. Il envoya Magon, son frère, à la tête d'un corps d'armée, vers la partie orientale; quant à lui, il dirigea sa marche par le Samnium, et se présenta devant Naples, dans l'espoir de s'emparer de cette ville maritime qui lui eût offert un excellent port pour ses vaisseaux d'Afrique. Mais les Romains avaient eu le temps d'y faire passer, par mer, quelques troupes et un gouverneur.

Trompé dans son espoir, Annibal se jeta brusquement sur Nole. Ce fut alors que Marcellus, qui n'ignorait pas les intelligences du général carthaginois avec plusieurs habitans de la ville, résolut de tenter la fortune des armes, afin de prévenir la sédition. Toutefois, comme il n'était pas prudent de hasarder en rase campagne une armée de vingt-cinq mille hommes, composée de nouvelles levées, ou de soldats encore épouvantés de leur défaite, Marcellus voulut remplacer par la ruse la force qui lui manquait.

Il était probable qu'Annibal lui présenterait la bataille le lendemain, afin d'attirer l'armée romaine hors des remparts, et donner la facilité aux habitans de prendre les armes et de fermer les portes. C'est d'après cette idée que Marcellus continua son plan. Il rangea son armée en dedans des murailles de la ville, et prit soin d'en écarter les Nolains.

Ne voyant pas sortir l'armée romaine, et n'apercevant personne sur les murs, Annibal dut croire que ses partisans venaient de prendre les armes, et que les Romains étaient occupés à réprimer la sédition; ou bien que Marcellus avait découvert ses intelligences, et craignait de s'exposer en sortant de la ville. Dans l'un et l'autre cas, il était de son intérêt de ne point différer à at-

taque, afin de soutenir l'entreprise de ses partisans, ou de faire en leur faveur une diversion puissante.

L'armée de Marcellus était composée du cadre de quatre légions de Cannes, de deux légions de marine, et d'environ dix-huit cents chevaux. Il retint avec lui, derrière la porte par laquelle devait se diriger Annibal, les deux légions de Cannes et six cents chevaux de cavalerie romaine; les deux légions de marine, l'infanterie légère, et douze cents chevaux de cavalerie alliée, furent placés derrière les portes les plus voisines, à droite et à gauche, sous les ordres de Valerius et d'Aulerius. Toutes ces troupes devaient sortir à un signal convenu.

Annibal se mit en marche avec vingt-quatre mille hommes d'infanterie et cinq mille hommes de cavalerie. L'armée carthaginoise était arrivée à peu de distance de la ville, la tête de la colonne un peu en désordre, à cause de l'embarras des machines de guerre; Marcellus fit ouvrir les portes.

Malgré l'étonnement que produisit l'attaque vigoureuse et imprévue des Romains, Annibal était trop habile, et ses vétérans se montraient trop bien exercés pour ne pas chercher à se mettre en bataille. Déjà une partie de l'armée commençait à étendre sa ligne, lorsque Valerius et Aurelius parurent sur les flancs. Les Carthaginois furent enfoncés, et leur déroute devint complète.

Marcellus est le premier Romain qui sut prendre Annibal par ses propres ruses. Il soutint contre le général carthaginois plusieurs batailles dans lesquelles il eut souvent l'avantage; et, s'il éprouvait quelque échec, il le réparait aussitôt. « Cet homme, disait Annibal, ne peut supporter ni la bonne, ni la mauvaise fortune : vaincu, il présente de nouveau le combat, et vainqueur, il poursuit un succès avec acharnement. »

Envoyé en Sicile, après la mort du roi Hiéron, pour empêcher l'alliance que son petit-fils voulait contracter avec les Carthaginois, Marcellus ne fut pas long-temps à comprendre que l'empire de la Sicile était réservé à la puissance qui se rendrait maîtresse de Syracuse; et, quelques difficultés que pût offrir le siége d'une ville aussi forte, il l'investit et parvint à la serrer avec vigueur.

Ce fut à ce siége que l'on vit le combat mémorable d'un géomètre, qui ne se défendait que par le secours de la science; et d'un militaire employant contre lui tout ce que la valeur, secondée par la connaissance de la guerre, peuvent offrir de plus énergique. La ville fut surprise pendant la célébration d'une fête. Cet exploit fit le plus grand honneur à Marcellus.

On ne conçoit pas que ce Romain, doué de grands talens militaires, et qui passait pour unir la prudence au courage, se soit laissé attirer dans un embuscade grossière où il périt honteusement sans être reconnu.

Marcellus se défendit en soldat; et Annibal, le louant sous ce rapport, le blâma comme général. Il lui fit des obsèques magnifiques; ses cendres furent envoyées à son fils dans une urne d'or. Cette conduite généreuse se retrouve souvent chez Annibal, et contraste singulièrement avec la réputation de cruauté dont les historiens latins n'ont pas craint de souiller la mémoire de ce grand homme. Marcellus avait mérité d'être surnommé *l'épée de Rome;* comme on disait de Fabius qu'il en était *le bouclier.*

Capoue, seconde ville de l'Italie pour la grandeur et l'opulence, ayant trahi Rome, Annibal y établit ses quartiers

d'hiver, et ce séjour, dit-on, devint funeste à son armée.

Mais si la fortune cessa de favoriser Annibal, ce ne fut pas, quoi qu'en dise Tite-Live, parce que les délices de Capoue avaient amolli ses soldats et altéré la discipline, puisqu'il se maintint encore en Italie treize à quatorze ans, qu'il prit des villes et remporta des victoires; que s'il éprouva des revers, ses troupes, toujours fidèles à ses ordres, s'exposèrent sans murmurer à de nouvelles fatigues, et Polybe fait observer que telle critique que fût sa position, il n'y eut jamais de défection dans ses rangs. La vraie cause du peu de progrès d'Annibal pendant les campagnes suivantes est tout entière dans le choix des bons généraux que l'on put enfin lui opposer.

La ruine de Sagonte et les succès des Carthaginois du côté de l'Italie n'avaient point empêché les Romains de se maintenir en Espagne. Les deux Scipion Publius et Cnæus, se trouvaient à la tête de forces respectables; ces généraux jouissaient de la plus haute réputation, et la méritaient.

Asdrubal, ayant reçu l'ordre de conduire son armée en Italie, était en pleine marche pour s'y rendre. Les deux frères sentirent la nécessité d'empêcher une jonction qui allait devenir funeste à la république; ils résolurent de tout tenter pour forcer Asdrubal à retourner sur ses pas.

Le Carthaginois, qui aurait dû deviner que le dessein des proconsuls était de l'attirer vers eux, commit la faute énorme de se laisser détourner de son but et accepta la bataille. Ses troupes essuyèrent un tel désastre, qu'Asdrubal ne pouvait plus songer à retourner en Italie. La nouvelle d'une pareille victoire, décisive dans les circonstances, fut la première consolation que reçurent les Romains après les revers sanglans qu'ils avaient éprouvés.

Cette bataille, livrée près de Tortose, ne diffère, pour les dispositions tactiques, de celle de Cannes, qu'en ce que Asdrubal ne jeta pas en avant le centre de son armée; mais dans l'une comme dans l'autre, la meilleure infanterie carthaginoise fut placée aux ailes; le centre plia, et celui des Romains se porta en avant.

Pour remédier au désordre qu'un angle saillant produit dans une ligne pleine, les Scipion conservèrent aux légions la mobilité de l'ordonnance par manipules, et isolèrent ces petits corps de manière à ce que le mouvement qu'une partie de la ligne pouvait faire n'eût aucune influence sur le reste. Ainsi les princes ne vinrent pas s'enchâsser dans les hastaires; mais une partie de l'infanterie légère occupa les intervalles de la première ligne, afin d'empêcher l'ennemi d'y jeter des pelotons.

Ce succès ramena ceux que l'éloquence et la vertu des Scipion ne pouvaient persuader. Un corps considérable de Celtibères se joignit à eux. De leur côté, les Carthaginois venaient de recevoir un renfort de cavalerie numide, commandé par un jeune prince africain de la plus haute espérance : c'était Massinissa, dont l'activité impétueuse ne laissait aucun repos aux Romains.

Les Carthaginois comptaient alors trois armées, commandées par trois généraux différens. Les deux Scipion, ayant réuni leurs forces, se voyaient maîtres d'attaquer l'ennemi le plus proche; leur supériorité répondait de la victoire. Toutefois, ils craignirent que les deux autres généraux ne parvinssent à se retirer dans des lieux de difficile accès, et qu'on ne prolongeât la guerre;

ils conçurent d'autres dispositions, et prirent le parti, toujours dangereux, de partager leurs forces, voulant combattre presque en même temps les trois chefs carthaginois.

Cnæus avait les Celtibères avec lui. Asdrubal, frère d'Annibal, qui connaissait ces peuples, les fit sonder, et paya leur neutralité si cher, qu'ils ne balancèrent pas à l'accepter. Leur défection décida du sort de la campagne. Cnæus, hors d'état de tenir devant un ennemi qu'il allait attaquer, fut contraint de demeurer sur la défensive, d'éviter les plaines, et d'employer toutes les ressources que fournit la science de la guerre, pour essayer de rejoindre son frère Publius.

Ce proconsul, resserré dans son camp par Magon et Asdrubal, fils de Giscon, n'était pas dans une situation beaucoup plus avantageuse. Si quelque détachement osait sortir pour se procurer des vivres et du fourrage, Massinissa le contraignait bientôt d'y rentrer. Publius eut avis qu'un corps de huit mille Espagnols allait joindre les Carthaginois; la supériorité que ce secours leur eût donnée l'engagea de tenter un parti extrême.

Il pourvoit à la sûreté de son camp, marche pendant toute la nuit, et rencontre l'ennemi sur lequel il obtient d'abord un avantage; mais ce mouvement ne peut échapper aux généraux carthaginois qui chargent brusquement le proconsul et l'enveloppent. Publius, dans cette circonstance périlleuse, faisait tout ce qu'on doit attendre d'un général qui unit la bravoure à l'expérience des batailles, lorsqu'il reçut un coup mortel. Ses troupes n'étant plus soutenues par sa présence perdirent courage, et furent poursuivies jusqu'à la nuit.

Publius défait et tué, les généraux carthaginois marchèrent, sans perdre un instant, contre Cnæus qui ne connaissait pas encore les malheurs de son frère, et ne pouvait concevoir comment il laissait aux ennemis la liberté de se réunir contre lui. Cnæus se conduisit avec tant d'habileté, qu'il tint un mois entier devant ses adversaires; mais obligé de combattre de jour, de décamper la nuit, et de s'arrêter aux postes que le hasard lui offrait, sans pouvoir les choisir ou les reconnaître, il fut enfin investi sur une éminence où il n'eut pas le temps de se retrancher. Les Carthaginois dispersèrent son armée, et lui-même fut tué dans l'action.

Les débris épars de ces armées naguère si formidables erraient sans but et sans chef. Heureusement, la sagesse des Scipion leur avait formé, dans un jeune chevalier nommé L. Marcius, un général capable de les ranimer. Il rassembla les fuyards, et fut assez heureux pour gagner le camp de Publius à la tête d'un corps assez considérable.

Ayant appris que Magon et Asdrubal, fils de Giscon, voulaient exterminer ce qui restait de Romains en Espagne, il résolut de combattre le dernier qui s'avançait vers lui, croyant le surprendre, et fit part de sa résolution à ses soldats. Des cris de désespoir sur la mort des Scipion furent d'abord la seule réponse qu'il put en obtenir.

Marcius exhorta ses troupes à venger leurs frères, et non à verser pour eux des larmes stériles. Il fit si bien, que les Carthaginois, qui avaient compté vaincre en se présentant, éprouvèrent un échec et se retirèrent.

Quelque temps après, Marcius fut informé, par ses espions, que les deux généraux faisaient observer peu de discipline dans leur camp. Ils avaient une si grande assurance, que les officiers de garde se contentaient d'envoyer leurs

armes à leurs postes sans s'y rendre. Marcius proposa à son armée un de ces desseins que leur hardiesse même fait goûter avec empressement à des esprits dont on a gagné la confiance.

Il attaqua les retranchemens de l'ennemi, les força, et défit les deux armées qui perdirent trente-sept mille hommes. L'action dura deux jours et deux nuits. Par cette victoire, ses troupes reprirent la considération dont les Carthaginois jouissaient en Espagne.

Rome cependant brûlait du désir de venger, sur Capoue, plusieurs de ses citoyens égorgés; le mépris de cette ville pour son alliance; et peut-être plus encore l'influence qu'une pareille défection allait exercer sur l'Italie. Les consuls de l'année précédente reçurent l'autorité de proconsuls et l'ordre de presser vivement la place.

Malgré la rigueur du blocus, un Numide trouva le moyen de passer avec une lettre pour Annibal. Ce général était alors devant Tarente, et s'occupait du siége de la citadelle dont la possession pouvait lui devenir d'une grande utilité. La triste situation de Capoue désolée par la famine, et le tort immense que la chute de cette ville pouvait lui faire dans l'esprit des peuples de l'Italie, l'emporta sur toute autre considération.

Ayant laissé le gros bagage en Apulie, il choisit, dans son infanterie et dans sa cavalerie, les hommes les plus propres à une marche forcée. Trente-trois éléphans le suivirent à quelque distances; car un nommé Bomilcar fut assez heureux pour débarquer à Locres, dans l'Abruzze, quatre mille Africains avec quarante éléphans; et ce fut l'unique secours qu'Annibal reçut de sa patrie.

Il prévint les habitans de Capoue de son arrivée, et leur indiqua les moyens de combiner une sortie avec l'attaque qu'il projetait. Mais toutes ses tentatives échouèrent devant la prudence des proconsuls. C'est alors que ce grand homme forma sur Rome cette diversion célèbre qui devait faire trembler encore la future reine du monde.

De crainte que les Capouans, épouvantés de son départ, ne songeassent à se rendre, le général carthaginois envoya un espion dans la ville pour expliquer son dessein. Ses troupes prirent des vivres pour dix jours, et traversèrent le Volturne dans une seule nuit, au moyen de bateaux qu'on rassembla au-dessus de Cajazzo.

Averti, par quelques déserteurs, de la marche d'Annibal, Fulvius écrivit sur-le-champ au sénat. Cette nouvelle y causa un trouble extrême. Les uns voulaient que toute l'armée de siége marchât au secours de Rome; les autres, plus éclairés, soupçonnaient que ce mouvement pouvait bien avoir pour but de dégager Capoue. Un sénateur ayant proposé de faire connaître aux proconsuls les forces qui se trouvaient à Rome, et de les laisser maîtres d'agir comme ils le jugeraient le plus convenable pour le salut de la patrie, chacun adopta son avis : décision qui masque une grande sagesse de la part des sénateurs. Chose admirable! on ne retarda pas même le départ des recrues destinées pour l'Espagne.

Les proconsuls se montrèrent non moins habiles dans le plan qu'ils suivirent d'après cette communication. Appius venait d'être blessé dangereusement sous les murs de Capoue; Fulvius, qui seul pouvait marcher, choisit quinze mille hommes de pied et mille chevaux, passa le Volturne, et s'avança vers Rome par la voie Appienne, sachant que l'ennemi suivait la voie Latine.

Annibal ne pressait pas sa marche. Il voulait laisser aux proconsuls le temps de détacher du siége une partie de leurs forces; cependant le bruit se répandit qu'il était déjà sous les murs de la capitale; et comme on n'avait point encore des nouvelles de l'armée, l'apparition de ce terrible ennemi, annoncée tout-à-coup parmi les citoyens qui l'ignoraient encore, remplit la ville de terreur et de désolation.

Enfin, on apprit que Fulvius approchait. Annibal campa dans les champs Pupiniens, à huit milles de Rome (un peu moins de trois lieues), et ce jour-là même, Fulvius entra dans la ville, la traversa et s'établit hors des murs, entre la porte Esquiline et la porte Colline. Les consuls se réunirent à Fulvius, dont l'autorité venait d'être augmentée.

Le lendemain Annibal, quittant son camp, vint sur les bords de l'Anio. Il prit ensuite un corps de deux mille chevaux, s'avança jusqu'au temple d'Hercule, à la porte Colline, pour reconnaître la place. Fulvius fit charger les Carthaginois; mais Annibal avait achevé sa reconnaissance; il se retira.

Bientôt il présenta la bataille que les consuls ne refusèrent point; mais, comme il s'éleva dans ce moment un si violent orage que le soldat pouvait à peine tenir ses armes, chacun rentra dans son camp.

Tite-Live, qui met du merveilleux partout où il le peut, dit que la même chose arriva le jour suivant, ce qui fit penser au général carthaginois que les dieux s'opposaient à son dessein. Mais le champ de bataille était sous les murs de la ville, coupé de maisons, de jardins, de fossés; Annibal, inférieur en infanterie, vit, à son grand regret, qu'il était dangereux pour lui d'engager le combat. Telle est la vraie cause de sa retraite que les historiens regardent comme un miracle. On ne doit pas perdre de vue d'ailleurs qu'Annibal n'était point venu dans le seul espoir de livrer bataille, ou d'escalader les murailles.

Ce général attendait, non sans une vive impatience, des nouvelles de Capoue, quand il apprit, avec étonnement, qu'il avait en tête une armée considérable, bien que Fulvius n'eût mené avec lui qu'un faible détachement.

Jamais la fortune de Rome ne se manifesta mieux qu'en cette occasion qui pouvait devenir si décisive. Au moment où Annibal parut, les consuls formaient et exerçaient leurs troupes composées des milices urbaines, et des *volones* (esclaves enrôlés après la bataille de Cannes), qui avaient quitté leurs drapeaux, et que l'on rappelait. Il se trouvait plus de quarante mille hommes dans les murs de la ville.

Cette garnison, déjà suffisante par elle-même, décida les proconsuls à ne pas quitter le siége de Capoue; et ils pensèrent qu'un corps d'élite qui n'arrivait pas au quart de leur armée pouvait être détaché sans danger, et suffisait pour donner de la contenance aux troupes un peu désorganisées des consuls. Il résulta de ces combinaisons qu'Annibal, ayant soixante mille hommes en tête, ne put rien entreprendre contre Rome; et que l'armée de Capoue, qui montait encore à plus de cinquante mille combattans, demeurait assez forte pour défendre ses lignes.

Les consuls allaient sans doute suivre Annibal, et la grande activité de Fulvius lui faisait craindre de se trouver enfermé entre deux armées, s'il retournait au siége de Capoue. Ne pouvant plus rien pour empêcher la chute de cette place, il leva son camp, fit un

grand détour par le Samnium et la Lucanie, et de là rabattit, au fond du Brutium, sur Reggio, qu'il fut sur le point de surprendre. Les consuls passèrent en Apulie, et Fulvius rejoignit son collègue.

La perte de Capoue ayant obligé Annibal d'abandonner la Campanie où il n'avait plus aucun point d'appui, les Romains s'en emparèrent. La position de cette province leur permettait de menacer en même temps le Brutium et la Lucanie; ce qui mettait Annibal dans la nécessité de concentrer ses forces, et d'abandonner un grand nombre de postes qui se trouvaient trop dispersés sur le front de sa ligne d'opérations, pour qu'il pût les protéger tous.

Alors la guerre changea d'objet, et les Romains prirent l'offensive. Il fallut songer à se défendre, après avoir attaqué si long-temps. De là ces marches et ces contre-marches continuelles qu'Annibal fit dans les campagnes suivantes.

Les Romains, établis dans la Campanie comme dans le lieu le plus central de l'Italie inférieure, le prévinrent sur tous les points où il voulut se porter, et le chassèrent des postes qu'il avait occupés avant eux. Cependant Annibal déconcerta souvent l'ennemi par ses marches savantes, et fut presque toujours vainqueur lorsqu'il commandait en personne. Mais ses lieutenans se laissaient battre en détail, et l'armée carthaginoise s'affaiblissait plus par ces actions particulières que les Romains ne le firent dans les batailles rangées.

Si Capoue assurait les subsistances à l'armée d'Annibal, Tarente lui ouvrait des communications faciles avec la Grèce, et surtout avec la Macédoine dont le roi était devenu l'allié des Carthaginois. Les Romains qui avaient toujours conservé la citadelle s'en servirent pour se ménager des intelligences dans la ville; la perte de Tarente entraîna celle des autres places du littoral.

Le général carthaginois, n'ayant plus d'appui dans cette partie de l'Italie, fut contraint de revenir en Apulie, et d'y chercher des positions fortes sur les montagnes des Apennins. L'Apulie était d'ailleurs épuisée; elle ne pouvait plus fournir ni vivres ni recrues; Annibal s'aperçut bientôt qu'il s'y maintiendrait avec peine, s'il ne recevait de Carthage des secours en hommes et en argent. C'est ce qui l'engagea d'appeler à lui son frère Asdrubal qui commandait en Espagne.

Le théâtre le plus brillant de la guerre allait passer dans ce pays; car l'on s'était occupé de l'Espagne à Rome, aussitôt qu'Annibal avait laissé respirer l'Italie.

Les deux Scipion laissaient des regrets universels. Aucun sénateur n'osant briguer l'honneur périlleux de succéder à leur dignité, le jeune Publius, fils de l'un d'eux, animé du désir de venger son père et son oncle, s'offrit à l'âge de vingt-quatre ans, et réunit les suffrages.

Ce proconsul fit ses préparatifs pendant l'hiver, et ouvrit la campagne par le siége de Carthagène. Il conduisit cette opération avec tant de secret, et les dispositions en furent si bien prises, que l'on s'empara de la ville avant que les Carthaginois eussent pu la secourir.

Ils avaient alors trois généraux qui commandaient chacun un corps de troupes. L'avis des principaux officiers romains était de se jeter sur le plus voisin, et de marcher ensuite contre les autres. Mais Scipion, qui avait des vues plus sûres et mieux concertées, représenta qu'en attaquant un des géné-

raux, les autres le rejoindraient infailliblement, et qu'au lieu de les forcer à se réunir, il fallait profiter de leur éloignement. Scipion s'assura exactement de la distance qui les séparait.

Il n'avait que vingt-cinq mille hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie. Les Carthaginois étaient plus forts de moitié; en sorte que, sans donner de batailles, ils pouvaient suivre l'armée romaine, et l'enfermer dans ses propres lignes. L'exemple de son père et de son oncle prouvait assez en faveur de ce raisonnement.

Depuis son arrivée en Espagne, Scipion s'informait sans cesse de la situation et des forces de la garnison de Carthagène, que les anciens appelaient Carthage-la-Neuve; mais il faisait ses recherches d'une manière si indifférente en apparence, que chacun les prenait pour l'effet d'une curiosité naturelle qui porte à connaître les villes principales d'une province.

Carthagène, l'arsenal et le magasin général des Carthaginois, était la ville la plus importante de l'Espagne, parce qu'elle seule possédait un port capable de contenir une flotte. Sa position avantageuse lui permettait de recevoir les soldats qui venaient d'Afrique, et d'y embarquer ceux qui voulaient y aller. Les armes, les provisions, les trésors, tout y avait été enfermé comme dans un asile inviolable.

Malgré l'importance de cette place, les ennemis, aveuglés par un esprit de sécurité toujours si téméraire, avaient eu l'imprudence de n'y laisser qu'une faible garnison. On y comptait au plus mille hommes de troupes. Le jeune proconsul, bien instruit de cette faute, résolut d'en profiter.

Son camp n'était qu'à peu de jours de la ville, et pour y arriver, il devait passer l'Ébre. Scipion laissa un de ses lieutenans sur les bords du fleuve, et se porta en avant avec son armée qui ne connaissait rien de ses projets. L'incertitude cessa enfin, lorsqu'après sept jours de marche, on se trouva sous les murs de Carthagène. Scipion avait pris ses mesures si exactement, que, dans le moment où il arriva, Lélius bloquait le port avec la flotte romaine. Ainsi, lorsque les habitans se croyaient dans une sécurité parfaite, ils étaient investis par terre et par mer.

Il fallait emporter promptement Carthagène. Scipion remarqua qu'une partie de la ville était défendue par une espèce de lac, guéable à la marée basse. Il posta cinq cents hommes sur le bord, et ordonna de commencer l'attaque par un autre côté, au moment où il savait que devait commencer le reflux. Les ennemis y portèrent toutes leurs forces. Les cinq cents hommes, conduits par Scipion, passèrent le marais, trouvèrent la muraille dégarnie, et escaladèrent la place. Les avantages que Rome retira de la prise de Carthagène furent immenses.

Scipion avait assuré sa conquête en gagnant, pendant l'hiver qu'il avait passé à Tarragone, tous les esprits des peuples voisions. Édescon, célèbre capitaine espagnol, fut le premier qui eut la hardiesse de quitter les Carthaginois. La conduite de cet homme, si estimé, devint un exemple décisif pour la plupart des autres chefs de sa nation; Mandonius et Indébilis, deux des plus puissans, ne tardèrent pas à prendre le parti des Romains.

Le proconsul, que cette alliance mettait en état d'entrer en campagne avec avantage, commença ses opérations par marcher au devant d'Asdrubal, frère d'Annibal, qui voyait avec inquiétude la défection universelle de l'Espagne, et voulait tenter de rétablir par quel-

que action d'éclat la fidélité chancelante du petit nombre d'alliés qui lui restait.

Le jeune Publius, pour qui la continuation des succès devenait également nécessaire, afin de conserver dans son parti un peuple dont il connaissait l'inconstance, cherchait l'armée carthaginoise avec la même ardeur qu'Asdrubal en apportait à rencontrer l'armée romaine. Les deux généraux se joignirent bientôt à Bécula, sur le territoire de Castuton.

Asdrubal établit son camp dans un lieu avantageux. Il était à la gauche du Guadalquivir, ayant cette rivière à dos, et devant lui se trouvait une plaine entourée de collines sur lesquelles il plaça des postes. Scipion arriva en vue de son camp, et s'aperçut qu'Asdrubal, tranquille sur sa position, ne faisait aucun mouvement à son approche.

La conduite du Carthaginois jeta Scipion dans un grand embarras. Il n'avait pas douté qu'Asdrubal ne fût le premier à lui présenter la bataille; et, s'il y avait du danger à l'attaquer actuellement, Publius n'en voyait pas moins à rester dans l'inaction; car l'ennemi allait être joint par Magon et par Asdrubal, fils de Giscon, et les Romains pouvaient se trouver pris entre trois armées. Dans cette extrémité, Scipion résolut de donner quelque chose au sort de la guerre et à la valeur de ses troupes; il tenta de forcer le camp.

Après avoir encouragé son armée, il envoya quelques vélites insulter les postes de l'ennemi. Le but de cette première attaque était d'attirer son attention de ce côté; Lélius, pendant ce temps, avait ordre de tourner les collines avec un corps considérable.

Le général carthaginois demeura quelque temps spectateur tranquille du combat qui se donnait entre les armés à la légère et ses postes avancés; mais voyant que Scipion les suivait et venait à lui, il voulut aussi se mettre en bataille. Scipion, qui avait prévu son étonnement, le chargea si brusquement de front et de flanc, tandis que Lélius le premait en queue, que cette manœuvre produisit moins un combat qu'une déroute.

Asdrubal se retira sur les bords du Tage qu'il passa avec ce qui put le suivre. Il s'était habilement ménagé cette retraite, prenant la précaution, avant la bataille, d'envoyer au-delà du fleuve ses élephans, le trésor de l'armée, et ses objets les plus précieux.

Les collègues d'Asdrubal ayant eu avis de cette défaite, il fut décidé entre eux que ce général compléterait son armée par des recrues espagnoles, et entrerait de suite en Italie où Annibal se soutenait par la seule force de son génie; que Magon remettrait ses troupes à l'autre Asdrubal, et se rendrait dans les îles Baléares pour y acheter des auxiliaires; que cet Asdrubal, fils de Giscon, passerait en Lusitanie avec son armée, évitant soigneusement toute bataille contre Scipion; enfin que Massinissa, avec trois mille chevaux d'élite, resterait dans l'Espagne citérieure, pour y observer et inquiéter les Romains. Toutes ces mesures furent exécutées sans délai.

Une puissante armée se réunit, et Asdrubal traversa les Alpes douze années après son frère; mais il ne rencontra plus les obstacles qui rendirent si pénible l'entreprise d'Annibal. Les Allobroges et les Centrones avaient beaucoup souffert dans leurs diverses tentatives, et, plutôt que de s'exposer à de nouvelles défaites, ils préférèrent grossir l'armée qui envahissait l'Italie, trouvant là l'occasion de satisfaire leur hu-

cette infanterie naturellement brave le soutint pendant quelque temps, malgré l'infériorité des armes. A la fin, ne pouvant plus résister à cette masse énorme qui la pressait, elle se vit obligée de reculer en aplatissant le saillant de la courbe.

Cette attaque vigoureuse devait altérer de part et d'autre les premières dispositions. La véhémence même du choc entraîna en avant le centre des Romains; les triaires et les vélites, pensant qu'il ne s'agissait que d'appuyer pour faciliter la victoire, s'aboutèrent à la première ligne. Les soldats se serrèrent obliquement des ailes au centre qui prit la forme d'un angle obtus; les rangs commencèrent à se confondre.

Sur ces entrefaites, Asdrubal, ayant détruit ou mis en fuite les cavaliers légionnaires, se porta du côté des Numides qui, malgré leur petit nombre, maintenaient les alliés. L'approche d'Asdrubal mit l'épouvante parmi cette cavalerie; elle prit honteusement la fuite, et se répandit dans la plaine. Varron, qui s'était mis à sa tête, ne songea pas à la rallier, ou ne put y parvenir. Asdrubal détacha les Numides à la poursuite de ces fuyards, et se hâta d'aller seconder l'infanterie.

Mais plus les légions des ailes se serraient vers le centre, plus ce point gagnait en impulsion. Enfin le coin, formé par la ligne romaine, ayant tant avancé que ses côtés obliques approchaient de droite et de gauche des Africains, Annibal, qui ne voulait plus laisser perdre de terrain à ses Gaulois et à ses Espagnols, fit doubler leurs rangs par son infanterie légère. Ce renfort arrêta la marche des légions, et le centre des Carthaginois prit la forme d'une ligne concave.

Il est étonnant que les généraux romains n'aient rien soupçonné de l'inaction des Africains qui, contre leur habitude, n'avaient pris encore aucune part au combat. Annibal venait de conduire sa manœuvre avec tant d'adresse et de précision, que les circonstances montrèrent à ces vieux guerriers ce qu'ils avaient à faire.

Les légions leur présentaient le front des deux côtés, en lignes obliques; ils se trouvèrent bientôt en état d'embrasser les deux faces par de simples demi-quarts de conversion; et ils les exécutèrent avec une vitesse proportionnée à la distance où chaque section se trouvait des Romains.

A mesure que les Africains arrivèrent à portée, ils chargèrent l'ennemi, lançant le pilum suivant la manière du soldat légionnaire, et se mêlant ensuite l'épée à la main. Cette attaque, qu'on aurait dû prévoir, puisqu'elle se manifestait assez par les dispositions antérieures, démasqua enfin la ruse d'Annibal.

Le combat fut très-désavantageux pour les Romains : serrés et entroupés, ils ne pouvaient faire usage de leurs armes. Les Africains, poussant toujours ces faces obliques de la ligne, la rompirent en plusieurs endroits et la prirent de flanc. Nul effort ne fut capable de ramener l'ordre.

C'est en vain que Paul-Émile, témoin du désastre de sa cavalerie, accourut au secours des légions : sa présence ne put rien contre des fautes qui étaient irréparables. Il perdit la vie en combattant avec courage, lui et le proconsul Servilius qui, ayant commandé au centre, s'était flatté long-temps de la victoire.

Pour achever la confusion, Asdrubal avec ses escadrons victorieux arriva sur les derrières de l'infanterie. Elle avait fait jusque-là les plus généreux efforts pour sortir de ce coupe-gorge; il n'y eut plus alors de chance de salut.

procher si promptement de son frère, pour s'arrêter au siége d'une ville. Le temps qu'il perdit devant Plaisance est une des causes les plus efficaces du salut de la république.

Quand, plus tard, Asdrubal s'avança vers le midi de l'Italie, Rome se trouvait en mesure de le combattre; enfin, un heureux hasard ayant fait tomber entre les mains des consuls les dépêches qu'il adressait à son frère, pour lui faire connaître sa marche, Claudius Néron, l'un d'eux, conçut un dessein vraiment inspiré par le génie militaire, et ruina sans retour les affaires des Carthaginois.

Claudius instruisit le sénat de ce projet; et comme Asdrubal invitait son frère à venir le joindre dans l'Ombrie, Claudius conseilla aux sénateurs d'appeler à Rome la légion de Capoue, et de diriger sur Narni les deux légions urbaines. De son côté, le consul envoya des courriers chez tous les peuples qu'il se proposait de traverser, afin qu'on préparât des vivres, des chariots, des chevaux, et tous les moyens nécessaires pour faciliter le transport de ses troupes.

Ces dispositions étant prises, Claudius Néron choisit un corps d'élite de six mille hommes de pied et de mille chevaux, et leur donna l'ordre de se tenir prêts pour une expédition en Lucanie. Annibal épiait l'armée romaine près de Canosa; Claudius partit pendant la nuit, et laissa la garde du camp sous les ordres de Q. Catius.

Lorsque le consul se vit assez éloigné de l'ennemi pour ne pas craindre de divulguer son dessein, il fit assembler ses soldats, et leur expliqua qu'ils allaient rejoindre son collègue Livius Salinator, afin d'arrêter Asdrubal et de le combattre. Les soldats de Claudius furent reçus sur toute leur route comme des sauveurs de la patrie; leurs rangs se grossirent de deux ou trois mille volontaires vétérans.

Livius Salinator avait placé son camp vers l'embouchure du Métaure, non loin de Fano, à quatre-vingt-dix lieues environ de Canosa. Le préteur Porcius, après avoir harcelé l'ennemi autant que possible, était venu joindre le consul, pour s'établir à peu de distance de lui; enfin Asdrubal campait près d'eux. Livius et Porcius, ne comptant que trente-quatre mille légionnaires, n'osaient attaquer les Carthaginois.

Claudius Néron, ayant fait prévenir de son arrivée, s'arrêta jusqu'à la nuit derrière les coteaux environnans, et vint alors sans bruit rejoindre son collègue. Ses soldats furent répartis, par armes et par grades, dans les tentes de l'armée de Livius; car on ne jugea pas nécessaire d'éveiller l'attention de l'ennemi en augmentant l'enceinte du camp.

Le lendemain, le conseil s'était assemblé, et le plus grand nombre inclinait à laisser reposer les troupes arrivées la veille, ce qui permettait aussi de prendre une connaissance plus exacte des dispositions de l'ennemi; Claudius représenta les inconvéniens de ce retard.

La vélocité faisait, en effet, toute la sûreté de cette entreprise, et les momens devenaient précieux, puisque Annibal pouvait découvrir le départ des troupes, et se montrer encore assez à temps pour effectuer sa redoutable jonction. Chacun étant revenu à l'avis de Claudius, les Romains se mirent en bataille. Asdrubal avait déjà rangé son armée; une circonstance suspendit le combat.

Ce général faisait une reconnaissance lorsqu'il aperçut un certain nombre de soldats légionnaires dont les boucliers

n'étaient pas polis; il remarqua aussi des chevaux plus efflanqués que les autres; enfin, l'armée lui parut plus forte.

Asdrubal, soupçonnant la vérité, ordonna de sonner la retraite, et envoya des détachemens de cavalerie à la rivière vers l'abreuvage, afin de faire quelques prisonniers, ou du moins pour s'assurer si l'on ne distinguait pas les soldats plus hâlés que les autres, comme il arrive après une longue route. Il voulut aussi qu'on allât reconnaître de près les camps ennemis, car on pouvait les avoir agrandis. Aucun renseignement précis ne fut propre à fixer ses incertitudes.

Mais ses idées s'éclaircirent, lorsqu'on lui eut rapporté qu'on avait sonné deux fois le classicum dans le camp de Livius. Asdrubal combattait les Romains depuis long-temps, et il connaissait bien leurs usages; il ne lui resta plus de doute sur la présence des deux consuls.

Il ne pouvait comprendre cependant comment cette réunion avait pu se faire. Annibal laisser échapper, sans le savoir, l'armée et le général qui lui étaient opposés! Il entrevoyait, pour son frère, la perte d'une grande bataille. La chance la moins défavorable qui se présenta fut que ses lettres se trouvaient saisies, et qu'Annibal ignorait son arrivée.

Plein de ces pensées funestes, il fit éteindre les feux vers la première veille de la nuit, et se mit en marche. Le temps très-obscur, le trouble, le tumulte, et aussi le défaut de surveillance, fournirent aux guides l'occasion de s'échapper. L'armée erra dans la campagne, les soldats excédés de fatigue quittaient leurs rangs et se couchaient dans les sillons.

Afin de remédier au désordre, Asdrubal ordonna aux enseignes de côtoyer le Métaure, jusqu'à ce que le jour permît de distinguer la route. Il continua ainsi en suivant les nombreux contours de la rivière, pour passer au premier gué que l'on verrait, et mettre le fleuve entre lui et les Romains. Mais plus on s'éloignait de la mer, plus la rivière, resserrée entre les montagnes, devenait profonde et moins guéable.

Tous ces retards donnèrent aux Romains la facilité de le suivre et de l'atteindre. Asdrubal, renonçant à l'idée de continuer sa marche, choisit un camp sur une colline et se mit à le fortifier. Les légions se présentèrent presque aussitôt en ordre de combat, et Asdrubal ne put éviter la bataille.

Ses dispositions étaient sages : sa gauche, composée des Gaulois sur lesquels il comptait le moins, fut couverte par la fortification naturelle des lieux; sa droite, où l'on voyait ses meilleurs soldats espagnols et africains, devait former l'attaque qu'il se proposait de faire. Au centre étaient les Ligures, et devant son front ses éléphans.

Le premier choc fut terrible; Asdrubal, décidé à vaincre ou à mourir, renversait les légions qui lui étaient opposées; les Espagnols et les Africains, habitués à se mêler avec les Romains, eurent d'abord l'avantage.

Claudius Néron, qui se trouvait en face des Gaulois, ayant su cacher son mouvement, ou bien supposant que l'obstacle qui les couvrait ne leur permettrait pas d'attaquer sa ligne dégarnie, prit un corps de réserve, marcha par derrière le champ de bataille, et vint prendre les Espagnols en flanc et à dos.

Les Ligures et les Gaulois, abattus par la fatigue, le sommeil et la chaleur, ne firent rien pour paralyser cette attaque; et lorsque l'aile droite eut été accablée, ils se laissèrent tuer ou pren-

dre, sans opposer la moindre résistance. Cette journée devint presque aussi sanglante que celle de Cannes, et lui fut comparée.

Tout le succès de l'entreprise doit être attribué à Claudius Néron. Cependant Asdrubal, dans ce jour malheureux, mérite des éloges. Il avait disposé ses troupes aussi habilement que le lieu et la circonstance lui avaient permis de le faire; ses discours empêchèrent seuls son armée de succomber au découragement qui suit ordinairement une longue fatigue; enfin, sa conduite héroïque balança long-temps les avantages immenses que les Romains avaient sur lui. A la vue d'une perte irréparable, il se jeta au milieu des légions romaines, et trouva le trépas le plus glorieux.

Polybe regarde Asdrubal comme un parfait capitaine, et l'on se voit toujours tenté d'adopter l'opinion d'un historien dont le jugement est aussi sûr. Toutefois, on ne peut se dissimuler qu'Asdrubal commit deux grandes fautes : la première, de livrer la bataille de Castulon, dont le résultat fut de le faire partir assez tard pour l'obliger de passer un quartier d'hiver en Gaule, ce qui avertit les Romains des dangers qu'ils couraient; l'autre faute est le siége de Plaisance où il se laissa si long-temps amuser.

On doit regretter que la partie de l'histoire de Polybe, où ce grand écrivain rendait compte en détail de ces faits si intéressans, soit perdue. On y verrait sans doute les motifs de la conduite d'Annibal, et les circonstances qui, pendant quinze jours au moins, lui cachèrent l'absence du consul.

Il est certain qu'il ne pouvait se mettre en marche qu'après avoir reçu les nouvelles qu'il attendait; que, dans sa situation, il devait éviter toute espèce d'engagement, et se félicitait sans doute de l'inaction de ses adversaires. Mais cette inaction même aurait dû lui donner à penser.

De son côté, Asdrubal ne supposa pas qu'un général aussi vigilant que son frère se fût laissé tromper au point d'ignorer absolument le départ de Claudius; il dut plutôt croire qu'il avait essuyé une grande défaite; et le trouble où le jetèrent les différentes conjectures qu'il forma l'obligèrent à cette malheureuse marche de nuit qui causa sa ruine.

Claudius Néron partit le soir après la bataille, et, retournant avec plus de célérité qu'il n'était venu, arriva le sixième jour à son camp. Vous savez qu'il fit jeter la tête d'Asdrubal devant les avant-postes de l'armée de son frère, et lui envoya deux prisonniers pour l'informer de ce qui s'était passé : coup terrible, sous le poids duquel Annibal fut abattu, et où il ne put s'empêcher de reconnaître la mauvaise fortune de Carthage. C'était, en effet, l'échec le plus funeste qu'eût reçu ce grand homme; et depuis lors, sa fortune n'alla qu'en déclinant.

Annibal comprit qu'il ne pouvait tenir la campagne devant l'armée romaine qui se fortifiait sans cesse, tandis que la sienne s'épuisait insensiblement. Il transporta tout son butin dans le Brutium, et en fit une vaste place d'armes, voulant donner du repos à ses troupes et les réorganiser. Là, retiré comme un lion dans sa tanière, Annibal brava long-temps encore les légions de Rome, qui, désespérant de le forcer, prit enfin la résolution de porter la guerre en Afrique.

Sous le rapport de l'art, il se passait en Espagne des faits intéressans. Asdrubal, en quittant ce pays, n'affaiblit pas tellement le parti de Carthage, qu'il

ne fût encore supérieur à celui des Romains. Les troupes de Magon et de l'autre Asdrubal, fils de Giscon, s'étant réunies, composèrent une armée de soixante-dix mille hommes de pied, quatre mille chevaux et trente-deux éléphans.

Ils ouvrirent la campagne aussitôt que la saison le permit, résolus de tenter encore le sort d'une bataille, avant que la désertion de leurs alliés les eût totalement affaiblis, et marchèrent vers une ville frontière nommée Ilinga (Sevilla Veja), sur la rive droite du Guadalquivir.

Asdrubal campa au pied d'une montagne voisine, dans un poste avantageux. Scipion, qui voulait empêcher les Carthaginois de communiquer avec Cadix, et isoler leur armée de sa place d'armes principale, s'avança en toute diligence avec quarante-cinq mille fantassins et trois mille chevaux. Il avait laissé un détachement à Tarragone, et des garnisons dans plusieurs villes, ce qui rendait ses forces bien inférieures à celles de ses adversaires; et encore dans le nombre de ses troupes se trouvaient celles de Mandonius et d'Indibilis dont il commençait à soupçonner la bonne foi.

Comme le malheur de son père l'avertissait d'être prudent, il se repentit de s'être autant avancé avec ces Espagnols qui formaient une bonne partie de son armée. Toutefois, il ne pouvait ni reculer ni s'arrêter sans faire voir de la défiance; or, c'était dans les occasions critiques que Scipion savait prendre son parti avec une promptitude et une présence d'esprit admirables, cachant à ses soldats son embarras réel sous une apparence de tranquillité qui pouvait imposer aux plus clairvoyans.

Il fut informé, par ses espions, de la position exacte de l'ennemi. Devant leur camp se trouvait une grande plaine qu'Asdrubal semblait avoir choisie exprès pour champ de bataille; le général romain savait qu'en parcourant cette plaine il rencontrerait, sur sa droite, à une lieue d'Asdrubal, quelques hauteurs qui bordaient la vue de ce côté.

Scipion dirigea sa marche sur cet avis. D'abord, une grande partie de sa cavalerie fut détachée en avant, avec ordre de se couvrir au moyen de ces hauteurs; lui-même choisit, pour son camp, le terrain qui en était proche, et lorsqu'il y fut arrivé avec toute son armée, il la rompit pour faire tirer ses lignes, négligeant même exprès quelques précautions usitées en pareilles circonstances, pour protéger les travailleurs.

Les Carthaginois jugent l'occasion belle. Magon est détaché à la tête de la cavalerie espagnole, Massinissa, avec ses Numides, pour fondre sur les Romains. Mais aussitôt que les deux généraux se présentent à portée, la cavalerie de Scipion sort de l'embuscade, et tombe si brusquement sur eux, qu'ils se voient forcés de reculer.

Ils se rallièrent pourtant et revinrent à la charge. Les Romains, se sentant soutenus par leur infanterie, prirent enfin le dessus, et forcèrent Magon de fuir en déroute avec une grande perte d'hommes et de chevaux. Ce coup si habilement porté donna du courage aux troupes romaines, et contint les Espagnols toujours affectionnés au vainqueur.

Un engagement général devenait inévitable. Asdrubal, supérieur en nombre, n'avait rien de mieux à faire; une bataille gagnée lui ouvrait le pays et ramenait les peuples sous ses enseignes. Scipion n'avait pas autant de raison pour hasarder le fruit de ses victoires; mais supposant qu'Asdrubal lui offrirait le combat, il crut nuire à la répu-

tation de ses armes, s'il cherchait à l'éviter.

Le lendemain et le jour suivant, il y eut, entre la cavalerie et les troupes légères, plusieurs escarmouches qui, de part et d'autre, n'avaient pour but que de préparer les soldats à une action générale. Les deux chefs rangèrent leur armée en bataille devant les retranchemens, et les tinrent jusqu'au soir sous les armes, n'osant s'éloigner de leur poste, et chacun paraissant attendre que son adversaire s'avançât le premier.

Suivant la coutume des Carthaginois, l'armée d'Asdrubal était disposée sur une seule ligne dont les Africains formaient le centre. De son côté, Scipion eut grand soin d'indiquer bien distinctement son ordre de bataille pendant ces deux jours, plaçant ses légions au centre, ses Espagnols sur les ailes. Les soldats des deux armées étaient ainsi prévenus que les Romains et les Africains allaient se mesurer ensemble.

Scipion avait de fortes raisons pour ne pas se fier aux Espagnols; il eût donc commis une grande faute en les opposant à leurs compatriotes. Tel n'était pas non plus son dessein. Il voulait seulement accoutumer les généraux carthaginois à voir les légions romaines occuper le centre; et c'est pour cette raison qu'il les montra ainsi plusieurs fois. Il se ménageait d'autres dispositions plus habiles.

Regardant ses mesures comme suffisamment concertées, Scipion fit armer et repaître ses soldats avant le jour, et envoya de très-bonne heure sa cavalerie et son infanterie légère insulter le camp ennemi (an 549 de Rome; 205 avant notre ère). Peu après il parut avec le reste de ses troupes, et marcha jusqu'au milieu de la plaine, sans former encore sa ligne de bataille, afin que l'ennemi, campé sur une hauteur, ne pût pénétrer ses desseins.

Asdrubal avait déjà fait sortir sa cavalerie et ses troupes légères; car c'était une honte chez les anciens de laisser l'ennemi s'approcher du camp et l'insulter; mais, quand il vit briller les enseignes des légions, il se hâta de venir en personne avec l'infanterie pesante qu'il rangea selon l'ordre accoutumé. Lorsque Scipion eut rappelé sa cavalerie, Asdrubal plaça la sienne aux ailes, la cavalerie espagnole contre l'infanterie, et les Numides en dehors. Les troupes légères se tinrent derrière le front.

De son côté, Scipion, qui approchait de l'ennemi, rangea enfin son armée dans l'ordre où il voulait combattre. Il mit les Espagnols au centre, et plaça les légions romaines et alliées moitié à chaque aile, par manipules sur trois lignes en échiquier, afin d'avoir des intervalles pour le passage de sa cavalerie et de ses vélites.

Le combat des troupes légères, qui se soutenait avec une sorte d'avantage du côté des Romains, permit à Scipion de faire ses dispositions en bon ordre. Elles étaient terminées lorsque l'arrivée de plusieurs corps de l'infanterie d'Asdrubal les obligea de plier. Mais tout-à-coup, le signal de la retraite s'étant fait entendre, les cavaliers et les vélites disparurent à travers les intervalles des manipules

Scipion fit avancer les princes qui vinrent s'enchâsser avec les hastaires, et les triaires s'aboutèrent à cette ligne pleine pour en former les derniers rangs, à peu près comme nous l'avons indiqué dans la composition de la cohorte de Polybe. Ces cohortes eurent alors trente-deux files et douze rangs.

Les vélites se rassemblèrent par pelotons à une petite distance derrière;

enfin la cavalerie romaine, partagée en deux grands corps de quinze cents maîtres, et subdivisée par escadrons de trois turmes, forma une troisième ligne derrière les vélites. Cette disposition ne regardait que les deux ailes, les Espagnols occupant le centre avec une ordonnance qui se rapprochait plutôt de la phalange que de la légion.

Scipion prit le commandement de la droite; Julius Silanus, avec qui le proconsul avait concerté le plan d'attaque, se mit à la tête de la gauche.

L'armée s'ébranla donc dans l'intention de charger l'ennemi quand même il ne bougerait pas de sa place. Mais Asdrubal, qui croyait avoir assez étudié l'ordre de bataille de son adversaire, et s'attendait sans doute à l'envelopper, lui épargna la moitié du chemin. Il s'avança, comme nous l'avons dit, sur une seule ligne, les Africains au centre, les Espagnols à droite et à gauche; la cavalerie qui flanquait les ailes se trouvait elle-même couverte par les éléphans.

Les armées en étaient venues à une petite distance, lorsque Scipion ordonna un *demi-à-droite* et un *demi-à-gauche*, par cohorte, peloton de vélites, escadron; et mit ses trois lignes en mouvement au pas accéléré, gagnant du terrain sur sa droite et sur sa gauche, et faisant conserver à ses guides une direction parallèle au front de l'ennemi. Les deux ailes s'éloignèrent ainsi du centre par un mouvement oblique à la ligne primitive.

Lorsqu'elles furent arrivées à la hauteur de l'extrémité de l'infanterie carthaginoise, Scipion développa sa manœuvre. Les cohortes se remirent en bataille par un simple *demi-à-gauche* pour son aile droite, un *demi-à-droite* pour son aile gauche, et marchèrent directement à l'attaque des Espagnols.

Le général romain, entremêlant ses vélites et sa cavalerie, allait déborder ce même ennemi qui se croyait assez nombreux pour l'envelopper; mais il avait voulu dérober son mouvement, et c'est pour cette raison qu'il ne prolongea pas son front de bandière. Ses pelotons de vélites, et ses escadrons ne purent donc se déployer comme les cohortes; ils achevèrent, au contraire, le quart de conversion à droite ou à gauche, et marchèrent en deux colonnes parallèles.

Aussitôt que les têtes de colonnes eurent dépassé les cohortes, elles se formèrent sur la nouvelle ligne, par un *à-gauche* ou un *à-droite* en bataille, chaque peloton de vélites étant immédiatement suivi de l'escadron correspondant qui venait se mettre à côté de lui par un mouvement accéléré. Les pelotons de vélites et les escadrons qui avaient la droite prirent ainsi la gauche de la nouvelle ligne; l'ennemi se trouva débordé.

Cependant les Espagnols marchaient au pas ordinaire, comme Scipion leur en avait donné l'ordre; car il ne voulait pas les engager dans une lutte trop inégale avec les troupes africaines; il désirait seulement tenir ce centre formidable en échec, et l'empêcher de dédoubler ses files pour aller au secours des ailes.

Le résultat de cette manœuvre fut tel que Scipion avait pu l'espérer. La cavalerie carthaginoise, attaquée de front et de flanc, fut renversée sans peine. Les éléphans épouvantés par les vélites, poussés, blessés par leurs traits et ceux des cavaliers, se jetèrent sur l'infanterie d'Asdrubal et lui firent beaucoup de mal. Enfin, les Espagnols, hors d'état de lutter contre les légion romaines, et qui, dans cette circonstance, étaient sortis sans prendre de nourriture, furent mis en déroute.

Si les Africains qui formaient le cen-

tre de la ligne d'Asdrubal s'étaient montrés moins bien disciplinés, tout était perdu; mais ces braves gens se retirèrent en bon ordre, à rangs serrés, et sauvèrent les débris de l'armée.

Nous avons cité plusieurs fois l'action mémorable d'Ilinga, et surtout en parlant de la quatrième disposition de Végèce, qui fait avancer les deux ailes où l'on a placé ses meilleures troupes, tandis que le centre reste en arrière. Scipion modifia cet ordre de bataille avec beaucoup de finesse, et c'est ainsi que les Grecs l'entendaient, en enseignant la tactique dans les écoles. Ils n'exigeaient pas une imitation servile des leçons du maître; c'étaient autant de thèmes sur lesquels on devait travailler d'imagination.

On reproche au général carthaginois de ne s'être pas arrêté pour pénétrer l'intention de son adversaire, après la disparition soudaine de la cavalerie, et surtout lorsqu'il vit les ailes se séparer tout-à-coup du centre; mais peut-être Asdrubal connut-il la ruse sans pouvoir y remédier. Scipion n'ayant découvert son dessein qu'au moment où il se trouvait en mesure d'attaquer, Asdrubal se serait perdu sans ressources en changeant alors son ordre de bataille.

La position du général romain semble avoir été des plus critiques. Son armée comptait un tiers de combattans de moins que celle d'Asdrubal. Il ne pouvait tirer aucun avantage du terrain, le champ de bataille présentant une plaine rase, toujours favorable à celui qui peut développer une cavalerie plus nombreuse; et, ce qui compliquait encore ses embarras, et devait lui donner de vives inquiétudes, une grande partie de ses troupes était composée d'Espagnols dont il se défiait. En les opposant à leurs compatriotes, Scipion leur donnait un motif de plus pour le trahir; en leur mettant les Africains en tête, il les exposait à une défaite certaine. Avouons qu'un général doit avoir bien des ressources dans l'esprit pour s'élever au-dessus de tous ces périls.

Cependant Scipion, jeune, victorieux, avide de gloire, sentant ses forces et son génie, ne pouvait borner ses succès aux conquêtes faites en Espagne; aussi, après avoir contraint les Carthaginois d'abandonner tout-à-fait ce pays, il se hâta de revenir à Rome, pour y proposer d'attaquer l'ennemi au centre même de sa puissance.

Annibal avait déja soutenu seize ans la guerre en Italie, avant que les Romains s'avisassent d'une semblable diversion. Bien que ce parti fût le meilleur et sans contredit le plus sage, Scipion essuya des contradictions dans le projet qu'il en avait formé. Le vieux Fabius et d'autres sénateurs qu'effrayait encore l'ombre d'Annibal, et qui croyaient toujours la voir menacer Rome, s'opposèrent à cette expédition.

Scipion en fit lui-même les apprêts. L'enthousiasme des peuples de l'Italie, impatiens de voir enfin leur pays affranchi de l'armée carthaginoise, le mit en état de réunir environ trente mille hommes de pied et deux mille sept cents chevaux. Par leurs soins, il put aussi équiper une flotte de quarante galères, de quatre cents vaisseaux de transport, et aborda sur la côte d'Afrique. Bientôt il investit en même temps Utique et Tunis.

Les Carthaginois lui opposèrent d'abord deux grandes armées commandées par Asdrubal et le roi Syphax. Scipion les défit par un de ces coups hardis que l'on trouve surtout dans l'histoire militaire des anciens.

Il avait remarqué que les huttes sous lesquelles les Carthaginois campaient étaient de bois et de branchages, et

celles des Numides, de feuillage et de jonc. Scipion conçut le dessein de brûler ses adversaires dans leur camp.

D'abord il entra en négociation pour la paix, afin de les accoutumer à se tenir moins sur leurs gardes, et pour avoir le temps de faire examiner les endroits les plus accessibles par ses députés. Puis, rompant les conférences, et rapprochant ses forces, il choisit une belle nuit et dirigea ses coups sur les baraques des Numides.

Le feu se répandit avec une grande rapidité. Les Numides, en s'éveillant, attribuèrent d'abord au hasard l'effet de l'incendie; quand ils connurent l'erreur, ils n'avaient plus de moyen de défense, ni aucune chance de salut. Beaucoup périrent par les flammes; les autres tombèrent dans les escadrons romains.

Les soldats d'Asdrubal, éloignés environ d'un mille, ne jugeaient pas mieux la cause de cet accident. Comme ils accouraient en désordre, ils furent renversés par les corps postés sur le passage, et poursuivis ensuite jusqu'à leur camp, où Scipion avait fait mettre le feu dans la même nuit et avec un égal succès. Ces deux armées se virent entièrement ruinées et dispersées, au grand étonnement des Carthaginois qui avaient placé là toute leur confiance.

Ce fut alors qu'ils prirent la résolution de rappeler Annibal d'Italie, où, quoique très-pressé par les Romains, et sans aucun secours de sa république, il s'était toujours maintenu dans une position formidable.

Annibal ne céda qu'avec regret aux ordres du sénat. Jamais exilé, s'arrachant d'une patrie, ne montra plus de douleur que ce grand homme n'en fit paraître lorsqu'il fallut s'éloigner du théâtre où tant de gloire l'avait couronné. Il obéit cependant, rassembla ses troupes, et débarqua vers Hadrumète. Sa réputation lui attira un grand nombre de volontaires, et ramena sous ses drapeaux les débris des armées défaites dans les combats précédens.

La grande confiance qu'Annibal sut inspirer à ses compatriotes leur fit commettre une action très-odieuse. Battus, pressés par Scipion, mais voulant gagner du temps, car ils se doutaient du prompt accroissement de l'armée d'Italie, les Carthaginois avaient fait aux Romains des propositions de paix très-avantageuses. Ceux-ci leur accordèrent une trève, et l'on s'envoya, de part et d'autre, des ambassadeurs.

Pendant la suspension d'armes, le préteur Lentulus fit partir de Sardaigne un convoi de cent vaisseaux chargés de vivres. Un autre convoi de deux cents vaisseaux, expédié de Sicile par Octavius, n'eut pas le même bonheur. Une tempête l'ayant frappé à la vue des côtes d'Afrique, il vint s'y briser.

La rapacité des Carthaginois ne put tenir à ce spectacle. Le sénat dépêcha cinquante galères pour s'emparer du convoi. Irrité d'une semblable perfidie, Scipion envoya trois de ses principaux officiers à Carthage, pour demander une satisfaction. Non-seulement elle fut refusée; mais les ambassadeurs, au retour, se virent attaqués par trois galères, et ne dûrent leur salut qu'au hasard.

Annibal s'avançait à marches forcées pour couvrir Carthage. A la nouvelle de son arrivée, Scipion, qui sentait l'impossibilité de continuer les siéges de Tunis et d'Utique, remonta le fleuve Bagradas jusqu'à Naragara, et vint au devant de son adversaire. Les deux armées se rencontrèrent à cinq journées au sud-est de Carthage, entre Zama et Naragara.

Trois espions se rendirent au camp

romain. Le proconsul les fit arrêter, et on les traita avec une courtoisie que l'on doit regarder, de la part de Scipion, comme une prudente bravade. Il leur donna un tribun, avec ordre de leur faire voir le camp dans ses plus petits détails, et les envoya, sous une escorte, en leur recommandant de ne rien cacher à leur général.

La plus fâcheuse nouvelle qu'ils pouvaient lui apprendre était l'arrivée de Massinissa qui, désertant la cause de Carthage, amenait aux Romains six mille hommes d'infanterie et quatre mille cavaliers.

On pressait Annibal d'attaquer l'ennemi promptement, et ce général, qui se connaissait des ressources dans un jour d'action, était assez porté à livrer bataille. Toutefois, il fit cette réponse judicieuse aux envoyés du sénat : « Que, dans les règlemens politiques, un conseil d'état pouvait décider ; mais qu'à la guerre, le général devait seul juger du moment favorable pour combattre. »

Si l'armée d'Annibal s'était, en effet, beaucoup augmentée, il s'en fallait qu'elle égalât en discipline celle des Romains ; et cet illustre capitaine, qui jugeait bien le danger de sa position, et devait hésiter de compromettre Carthage avec des moyens aussi peu solides, fit demander un entretien à Scipion, par Massinissa, son ancien ami.

La conférence eut lieu en vue des deux armées, sur une éminence placée entre l'espace qui séparait les camps.

Ces deux grands hommes, pénétrés d'une admiration réciproque, se considérèrent quelques instans sans dire une seule parole. Annibal rompit le premier le silence, demandant des conditions raisonnables, et consentant à confirmer les conquêtes des Romains en Sardaigne, en Sicile, en Espagne ; à leur abandonner enfin toutes les îles situées entre l'Italie et l'Afrique.

Scipion répondit qu'on ne leur offrait rien qu'ils ne possédassent depuis longtemps, et persistait à vouloir ajouter encore aux conditions imposées par lui, avant le retour d'Annibal en Afrique ; conditions auxquelles Carthage n'avait feint de souscrire que pour gagner du temps. Annibal et Scipion se séparèrent sans rien conclure ; et le jour suivant, comme d'un commun accord, les deux armées se rangèrent dans la plaine (an 551 de Rome ; 203 av. notre ère).

L'infanterie romaine était excellente ; Scipion l'avait dressée avec beaucoup de soin. Outre la cavalerie ordinaire des légions, il avait un grand corps de cavalerie africaine, conduit par Massinissa, infidèle à la mauvaise fortune de Carthage ; de sorte qu'Annibal perdait cette supériorité que ses Numides lui donnèrent dans ses premières campagnes. Du reste, les deux armées semblent avoir été à peu près égales en force numérique.

Comme les Carthaginois possédaient un grand nombre d'éléphans, Scipion disposa son infanterie en conséquence. Il plaça dans la première ligne les manipules des hastaires avec les intervalles ordinaires ; mais dans la seconde ligne, les manipules des princes furent rangés derrière ceux des hastaires ; les triaires, dans la troisième ligne, s'établirent derrière les princes. De cette manière, l'échiquier fut détruit, et les intervalles des trois lignes, se répondant l'un à l'autre, rendaient le passage facile aux éléphans.

Les vélites, distribués par Scipion entre les manipules de la première ligne, pour cacher à l'ennemi sa disposition, devaient fondre tout-à-coup sur les éléphans, dès qu'ils les verraient avancer, afin de leur faire rebrousser chemin ;

et dans le cas où ces animaux s'attacheraient aux assaillans, les vélites avaient ordre de les attirer dans les intervalles, jusque derrière l'armée. La cavalerie romaine fut placée à l'aile droite sous les ordres de Lélius; Massinissa commandait les Numides sur la gauche.

Il n'y eut d'extraordinaire dans cette première disposition de l'armée romaine, que le déplacement des manipules. Scipion attendait que la circonstance lui indiquât ce qu'il devait faire. L'ordonnance mobile de la légion présentait cet avantage à un général qui savait en profiter, et prendre son parti sur-le-champ.

Annibal mit aussi son infanterie sur trois lignes, et devant elle ses quatre-vingts éléphans. Sa première ligne fut composée de ses troupes étrangères : Gaulois, Ligures, Baléares, Maures, que la république avait pris à sa solde. Il plaça dans la seconde les Carthaginois de nouvelle levée; et à un stade, ou cent vingt-cinq pas géométriques, en arrière de cette ligne, il rangea l'élite de son armée, ces vieilles bandes qu'il amenait de l'Italie. La cavalerie carthaginoise occupa l'aile droite, opposée aux cavaliers romains; les Numides, à l'aile gauche, avaient devant eux Massinissa.

Dans toutes les batailles qu'il livra en Italie, Annibal mit son armée sur une seule ligne; mais ici ce général devait peu compter sur les Carthaginois de nouvelle levée; il pouvait même craindre qu'ils ne portassent le désordre dans le reste de ses troupes. Il fallait donc choisir un poste qui lui permît de lui rendre quelque service sans compromettre ses autres dispositions.

Parmi les étrangers placés dans sa première ligne, se trouvaient d'excellens tireurs. On leur donna l'ordre de suivre les éléphans, afin d'augmenter le désordre; et, dans le cas où ces animaux seraient écartés par les vélites, de charger les hastaires, étant soutenus par les Carthaginois de la seconde ligne. Annibal se proposait de faire alors avancer sa réserve ; car il comptait principalement sur elle.

Ces vieilles troupes devaient élargir les intervalles en s'approchant, y recevoir l'infanterie des deux premières lignes, et combattre les Romains déjà fatigués par l'autre attaque. Annibal destinait les étrangers et les Carthaginois ralliés derrière l'armée, à tourner l'ennemi, et à l'inquiéter sur ses flancs.

Supposant que les hastaires seuls repoussassent les éléphans, les étrangers et les Carthaginois, ce premier combat affaiblissait assez leurs rangs pour qu'une réserve fraîche et en bon ordre pût profiter d'un pareil avantage. Annibal, on le voit, mettait les choses au pis, tenant ses étrangers et ses Carthaginois pour battus, et plaçait ses vieilles troupes très-loin, afin que les fuyards ne tombassent pas sur elles.

Toutes ces dispositions si bien raisonnées furent rendues inutiles par les éléphans. Les cris, le son des trompettes et le cliquetis des armes, redoublés à dessein dans l'armée romaine, épouvantèrent d'abord la partie de ces animaux placée à la droite des Carthaginois. Au lieu d'avancer ils tournèrent le dos, et se jetèrent en fureur au milieu des Numides qui, de ce côté, flanquaient leur ligne.

Massinissa saisit le moment, les charge, les empêche de regagner leur terrain, et, après un combat très-court, les emporte beaucoup au-delà du champ de bataille. Le reste des éléphans fut harcelé par les vélites qui parvinrent à les entraîner à travers les intervalles, ou à les repousser sur les Carthaginois.

que action d'éclat la fidélité chancelante du petit nombre d'alliés qui lui restait.

Le jeune Publius, pour qui la continuation des succès devenait également nécessaire, afin de conserver dans son parti un peuple dont il connaissait l'inconstance, cherchait l'armée carthaginoise avec la même ardeur qu'Asdrubal en apportait à rencontrer l'armée romaine. Les deux généraux se joignirent bientôt à Bécula, sur le territoire de Castuton.

Asdrubal établit son camp dans un lieu avantageux. Il était à la gauche du Guadalquivir, ayant cette rivière à dos, et devant lui se trouvait une plaine entourée de collines sur lesquelles il plaça des postes. Scipion arriva en vue de son camp, et s'aperçut qu'Asdrubal, tranquille sur sa position, ne faisait aucun mouvement à son approche.

La conduite du Carthaginois jeta Scipion dans un grand embarras. Il n'avait pas douté qu'Asdrubal ne fût le premier à lui présenter la bataille; et, s'il y avait du danger à l'attaquer actuellement, Publius n'en voyait pas moins à rester dans l'inaction; car l'ennemi allait être joint par Magon et par Asdrubal, fils de Giscon, et les Romains pouvaient se trouver pris entre trois armées. Dans cette extrémité, Scipion résolut de donner quelque chose au sort de la guerre et à la valeur de ses troupes; il tenta de forcer le camp.

Après avoir encouragé son armée, il envoya quelques vélites insulter les postes de l'ennemi. Le but de cette première attaque était d'attirer son attention de ce côté; Lélius, pendant ce temps, avait ordre de tourner les collines avec un corps considérable.

Le général carthaginois demeura quelque temps spectateur tranquille du combat qui se donnait entre les armés à la légère et ses postes avancés; mais voyant que Scipion les suivait et venait à lui, il voulut aussi se mettre en bataille. Scipion, qui avait prévu son étonnement, le chargea si brusquement de front et de flanc, tandis que Lélius le premait en queue, que cette manœuvre produisit moins un combat qu'une déroute.

Asdrubal se retira sur les bords du Tage qu'il passa avec ce qui put le suivre. Il s'était habilement ménagé cette retraite, prenant la précaution, avant la bataille, d'envoyer au-delà du fleuve ses élephans, le trésor de l'armée, et ses objets les plus précieux.

Les collègues d'Asdrubal ayant eu avis de cette défaite, il fut décidé entre eux que ce général compléterait son armée par des recrues espagnoles, et entrerait de suite en Italie où Annibal se soutenait par la seule force de son génie; que Magon remettrait ses troupes à l'autre Asdrubal, et se rendrait dans les îles Baléares pour y acheter des auxiliaires; que cet Asdrubal, fils de Giscon, passerait en Lusitanie avec son armée, évitant soigneusement toute bataille contre Scipion; enfin que Massinissa, avec trois mille chevaux d'élite, resterait dans l'Espagne citérieure, pour y observer et inquiéter les Romains. Toutes ces mesures furent exécutées sans délai.

Une puissante armée se réunit, et Asdrubal traversa les Alpes douze années après son frère; mais il ne rencontra plus les obstacles qui rendirent si pénible l'entreprise d'Annibal. Les Allobroges et les Centrones avaient beaucoup souffert dans leurs diverses tentatives, et, plutôt que de s'exposer à de nouvelles défaites, ils préférèrent grossir l'armée qui envahissait l'Italie, trouvant là l'occasion de satisfaire leur hu-

qu'Annibal s'avança pour la charge. Ce général, voyant toutes ses dispositions rendues inutiles, put compter encore sur la bravoure de ses troupes, de même force à peu près que celles des Romains, et toutes aussi résolues de vaincre ou de mourir.

On se battit avec une parfaite égalité de part et d'autre ; mais Lélius se montrait déjà sur les derrières avec sa cavalerie. Cet officier ne s'était pas amusé à poursuivre les fuyards, après qu'il les eut dispersés ; il communiqua un autre projet à Massinissa, et revint avec ce prince numide pour décider la victoire.

L'armée d'Annibal ne put tenir contre ce nouvel ennemi qui la prit à dos et en flanc. Vingt mille hommes restèrent sur la place, et le nombre des prisonniers ne fut pas moindre. Les Romains n'eurent à regretter que deux mille des leurs.

Polybe partage ses éloges entre les deux généraux. Il trouve les dispositions d'Annibal très-judicieuses, et attribue sa défaite à la discipline des Romains autant qu'à la conduite de leur général. Il est certain qu'on trouve dans le plan d'Annibal beaucoup d'art et de génie ; et que, malgré le désastre de sa cavalerie, et la lâcheté incroyable de ses compatriotes, Annibal eût encore remporté la victoire, si les troupes de Scipion n'avaient pas été assez rompues à la discipline militaire, pour abandonner les fuyards au premier rappel.

On commençait à imiter, dans les armées romaines, la savante tactique des Grecs ; mais Scipion donna le premier l'exemple de ces beaux déploiemens qui lui permirent de prendre successivement l'ordre profond et l'ordre étendu. Ce changement de dispositions au milieu même du combat était bien fait pour déconcerter un adversaire qui n'avait pu prévoir ces manœuvres savantes, et firent, dans Rome, à Scipion, une réputation militaire, que n'éclipsa même pas César. On lui reproche cependant ici de n'avoir pas mis ses triaires en réserve dans un second ordre de bataille, et de s'être ainsi privé d'un appui, et même de toute retraite ; car il était au moins douteux qu'il soutint, sans être entamé, l'effort qu'Annibal tentait avec ses vieilles troupes, pendant l'absence de Lélius et de Massinissa.

La bataille de Zama termina la seconde guerre punique, qui avait duré dix-huit ans, à dater du siége de Sagonte. La paix fut conclue, mais à des conditions honteuses pour Carthage. Elle livrait sa flotte, et payait un tribut aux Romains.

On brûla les navires dans le port, sans que le sénat ni le peuple proférassent une seule plainte ; et quand il fallut donner le tribut, le peuple se souleva, et les sénateurs remplirent la ville de leurs gémissemens. Annibal ne put contenir son indignation : « Vous avez supporté qu'on brûlât votre flotte, leur dit-il d'un ton sévère ; la honte publique ne vous a pas arraché un soupir, une larme ; et aujourd'hui vous pleurez sur votre argent ! »

Rentré à Carthage avec les débris de son armée, il s'y fit nommer suffète ; et pour mettre sa patrie en état de recommencer la lutte, entreprit de réformer son gouvernement. Il abattit l'oligarchie du sénat ; étouffa les factions dont l'activité lui était devenue si funeste ; et, portant dans les dépenses publiques une main impitoyable, montra que, sans prélever de nouveaux impôts, on pouvait non-seulement payer le tribut aux Romains, mais se préparer encore pour l'avenir de grandes ressources.

Il employa les loisirs de ses vieux

soldats à creuser des ports autour de la ville ; leur fit planter l'olivier sur la côte d'Afrique ; encouragea l'agriculture et le commerce ; sut ménager à sa patrie des alliances avec les rois grecs successeurs d'Alexandre, et destina Carthage à devenir un jour le centre et le lien d'une ligue générale de tous les peuples contre la puissance qui devait un jour les vaincre et les subjuguer.

Les Romains mériteraient l'indignation des siècles pour les persécutions qu'ils exercèrent contre ce grand homme, si leur animosité ne se trouvait en quelque sorte justifiée par celle d'Annibal même, lorsque, imperturbable dans ses sentimens, il vouait à ce peuple une haine éternelle.

Pendant les seize années que ce général resta en Italie, les Gaulois firent la principale force de ses troupes. Toutefois, ils ne tentèrent rien qui fût digne d'Annibal ni de leurs aïeux. On ne vit point plusieurs hordes se réunir pour attaquer Rome ; aucun des rois transalpins ne franchit les monts. Les Gaulois semblèrent ne pas comprendre que leur liberté dépendait des succès d'Annibal ; rien ne prouve mieux l'ignorance et le défaut de politique.

Ceux qui servaient dans son armée gardèrent leurs armes et leurs mœurs. Ils combattirent presque nus à la bataille de Cannes, se servant toujours de leur mauvaise épée, suspendue par une chaînette de fer sur la cuisse droite. Les Espagnols, vêtus de tuniques blanches, brodées de pourpre, faisaient usage d'une arme plus courte et beaucoup meilleure ; on voit qu'ils se trouvaient déjà moins barbares que les peuples de la Gaule ; et c'était le fruit de leur antique commerce avec les Phéniciens.

Après la bataille de Cannes, l'Apulie, la Campanie, la Lucanie, presque toutes les provinces méridionales qu'on appelait la Grande-Grèce, traitèrent de leur indépendance avec Annibal. Les villes d'origine grecque se crurent bien plus libres en se dispensant de fournir des secours aux Carthaginois, qu'en les aidant contre Rome leur ennemie naturelle.

Chacun s'isole pour prouver sa liberté ; aucune grande confédération ne se forme ; Annibal n'obtient de secours que ceux qu'il arrache. Il est contraint d'affaiblir son armée en accordant des garnisons à des villes qui auraient dû lui envoyer des troupes, et surtout se garder elles-mêmes, si elles avaient su se rendre dignes d'être libres.

Toute la Gaule cisalpine se souleva ; mais elle ne se confédéra point. Rome, qui devait succomber contre tant d'ennemis réunis, fut toujours plus forte que chacun d'eux.

Pour contenir la Gaule, le consul Posthumius s'avance, avec quinze mille hommes, au travers de la forêt de Litane. Les Boïes le surprennent, enveloppent ses légions, et lui-même ne peut échapper au massacre. On s'attend à voir les Gaulois marcher sur Rome après une telle victoire ; un préteur garde les passages de l'Étrurie et de l'Ombrie, et cette démonstration suffit pour les contenir.

Annibal eut autant à se plaindre de ses alliés d'Italie que des Gaulois et de Carthage. Cette république s'occupait bien plus de conserver l'Espagne où elle avait des mines d'or, et de reprendre la Sicile qui faisait avec elle un commerce productif, que de soumettre l'Italie dont la conquête pouvait se faire au profit d'une des factions qui divisaient ses intérêts politiques. Carthage ne comprit pas qu'il fallait écraser Rome ou subir son joug.

Quant aux Romains, non-seulement ils se défendent partout ; mais partout

ils attaquent. Tandis qu'ils contiennent Annibal en Italie, ils arrachent aux Carthaginois la Sicile, la Sardaigne, les Espagnes; défont leurs flottes dans tous les combats; secourent les Étoliens, et remportent en Grèce des victoires sur Philippe qui avait voulu se liguer avec leur ennemi.

Ils couvraient la Méditerranée de leurs vaisseaux; entretenaient jusqu'à sept armées de terre, dont cinq au-delà des mers; et jamais aucune ne manqua d'armes, de vêtemens, de vivres, ni d'argent. Il est vrai qu'il fallut un instant armer les esclaves, et même enrôler des hommes détenus pour des crimes; mais alors le sénat pouvait racheter un nombre bien plus considérable de prisonniers de guerre, et ne le voulut pas.

Les Romains méritèrent leur fortune par leur fermeté qu'aucun revers ne put abattre. On ne les vit jamais plus grands qu'après les plus terribles défaites, et lorsqu'on les croyait anéantis. Ce qui confond le lecteur, c'est leur extrême célérité. Seize ans leur suffirent pour reprendre le nord de l'Italie, et Syracuse, et presque toutes les villes de la Sicile qui avaient secoué leur joug, et la Sardaigne révoltée, et les Espagnes, et la Mauritanie, et toutes les provinces de l'Afrique, sujettes de Carthage.

Nous avons vu comment périt Asdrubal, lorsqu'il voulut trop tard se réunir à son frère. Ce fut la république de Marseille qui la première avertit les Romains du passage des Carthaginois. Un second frère d'Annibal, qui l'avait accompagné en Italie, et porta en Afrique la nouvelle de la grande victoire de Cannes, ainsi que les anneaux d'or des cavaliers romains, Magon, quand tout était désespéré, tenta encore d'aller secourir son frère.

Il débarqua en Ligurie, dans le lieu où se trouve aujourd'hui le port de Gênes; soudoya les petits rois de la Gaule cisalpine, et jusqu'aux peuples de l'Insubrie au nord de l'Éridan. Les Romains l'attaquèrent, le blessèrent dangereusement, et mirent le découragement dans ses troupes. Magon se rembarqua, et alla expirer près des côtes de Sardaigne, avec le regret d'apprendre qu'Annibal, rappelé par le sénat de Carthage, partait pour défendre sa patrie.

Aucune guerre peut-être n'a fait périr tant de rois et de généraux que cette seconde guerre punique.

Deux rois de la Gaule transalpine succombèrent sous les drapeaux d'Asdrubal. En Espagne, Indibilis fut tué aussi les armes à la main. Deux anciens consuls, Cn. Servilius et M. Minucius; quatre consuls en charge, Flaminius, Æmilius Paulus, Crispinus, Marcellus, le proconsul Cn. Fulvius, périrent tous sept en combattant contre Annibal. Sempronius Gracchus, autre proconsul, fut surpris par un de ses généraux en Italie. Publius et Cnæus Scipion, tous deux consulaires, moururent par le glaive en Espagne. Enfin, Posthumius, massacré dans la Gaule, fut le onzième consul qui acheta de son sang le salut de la patrie.

Si l'on ajoute Hannon, et les deux frères d'Annibal, et une foule de préteurs et de tribuns militaires, on conviendra que peu de guerres ont moissonné autant de personnages illustres; même en ne comptant ni le malheureux Syphax, pris par Scipion en Afrique, et mourant près de Rome, à la veille d'y être traîné devant le char de triomphe du vainqueur; ni Archimède, dont le génie étonnant retarda si long-temps la prise de Syracuse. Le nombre des morts semble incalculable; les écrivains de

dre, sans opposer la moindre résistance. Cette journée devint presque aussi sanglante que celle de Cannes, et lui fut comparée.

Tout le succès de l'entreprise doit être attribué à Claudius Néron. Cependant Asdrubal, dans ce jour malheureux, mérite des éloges. Il avait disposé ses troupes aussi habilement que le lieu et la circonstance lui avaient permis de le faire; ses discours empêchèrent seuls son armée de succomber au découragement qui suit ordinairement une longue fatigue; enfin, sa conduite héroïque balança long-temps les avantages immenses que les Romains avaient sur lui. A la vue d'une perte irréparable, il se jeta au milieu des légions romaines, et trouva le trépas le plus glorieux.

Polybe regarde Asdrubal comme un parfait capitaine, et l'on se voit toujours tenté d'adopter l'opinion d'un historien dont le jugement est aussi sûr. Toutefois, on ne peut se dissimuler qu'Asdrubal commit deux grandes fautes : la première, de livrer la bataille de Castulon, dont le résultat fut de le faire partir assez tard pour l'obliger de passer un quartier d'hiver en Gaule, ce qui avertit les Romains des dangers qu'ils couraient; l'autre faute est le siége de Plaisance où il se laissa si long-temps amuser.

On doit regretter que la partie de l'histoire de Polybe, où ce grand écrivain rendait compte en détail de ces faits si intéressans, soit perdue. On y verrait sans doute les motifs de la conduite d'Annibal, et les circonstances qui, pendant quinze jours au moins, lui cachèrent l'absence du consul.

Il est certain qu'il ne pouvait se mettre en marche qu'après avoir reçu les nouvelles qu'il attendait; que, dans sa situation, il devait éviter toute espèce d'engagement, et se félicitait sans doute de l'inaction de ses adversaires. Mais cette inaction même aurait dû lui donner à penser.

De son côté, Asdrubal ne supposa pas qu'un général aussi vigilant que son frère se fût laissé tromper au point d'ignorer absolument le départ de Claudius; il dut plutôt croire qu'il avait essuyé une grande défaite; et le trouble où le jetèrent les différentes conjectures qu'il forma l'obligèrent à cette malheureuse marche de nuit qui causa sa ruine.

Claudius Néron partit le soir après la bataille, et, retournant avec plus de célérité qu'il n'était venu, arriva le sixième jour à son camp. Vous savez qu'il fit jeter la tête d'Asdrubal devant les avant-postes de l'armée de son frère, et lui envoya deux prisonniers pour l'informer de ce qui s'était passé : coup terrible, sous le poids duquel Annibal fut abattu, et où il ne put s'empêcher de reconnaître la mauvaise fortune de Carthage. C'était, en effet, l'échec le plus funeste qu'eût reçu ce grand homme; et depuis lors, sa fortune n'alla qu'en déclinant.

Annibal comprit qu'il ne pouvait tenir la campagne devant l'armée romaine qui se fortifiait sans cesse, tandis que la sienne s'épuisait insensiblement. Il transporta tout son butin dans le Brutium, et en fit une vaste place d'armes, voulant donner du repos à ses troupes et les réorganiser. Là, retiré comme un lion dans sa tanière, Annibal brava long-temps encore les légions de Rome, qui, désespérant de le forcer, prit enfin la résolution de porter la guerre en Afrique.

Sous le rapport de l'art, il se passait en Espagne des faits intéressans. Asdrubal, en quittant ce pays, n'affaiblit pas tellement le parti de Carthage, qu'il

ne cessa donc de favoriser la cause d'Annibal. Mais continuellement traversé par les guerres de ses voisins, rebuté d'ailleurs par la mauvaise conduite du sénat de Carthage, Philippe ne tenta que de faibles efforts.

C'était assez cependant pour donner un prétexte de faire éclater les desseins de Rome contre la Grèce; aussi trois mois s'écoulaient à peine depuis la paix, qu'ils cherchèrent querelle au roi de Macédoine, à l'occasion d'un démêlé dans lequel il se trouvait engagé avec les Athéniens.

Comme ce prince avait prévu la guerre, les moyens pour la faire ne lui manquèrent pas; et bien que les autres peuples grecs eussent l'imprudence de se joindre aux Romains, et de conspirer ainsi contre leur propre existence, Philippe soutint une guerre de trois années, reparaissant chaque fois en campagne avec une bonne armée qu'il exerçait pendant l'hiver.

La fortune ne seconda pas ses espérances; il fut contraint de demander la paix. Les Romains, ne le croyant pas assez humilié pour la recevoir telle qu'ils voulaient la lui donner, refusèrent ses propositions; et Philippe songea dès lors à tenter encore la voie des armes.

Mais il fallait faire un effort extraordinaire, et son pays était épuisé. Il enrôla de vieux soldats hors du service, reçut même dans son armée tout ce qu'il put trouver de jeunes gens qui n'en avaient pas encore atteint l'âge, et parvint à réunir seize mille hoplites et deux mille peltastes, auxquels il ajouta deux mille Thraces et Illyriens, mille étrangers qu'il entretenait à sa solde, et deux mille hommes de cavalerie. Avec cette armée, Philippe espéra tenir tête à Q. Flaminius qui avait passé ses quartiers d'hiver en Grèce, aux environs d'Élatéa.

Dès que le proconsul eut avis que Philippe entrait en campagne, il assembla promptement ses troupes, et résolut de marcher contre lui. Il comptait dans son armée deux légions dont les soldats, tous hommes d'élite, avaient servi dans les guerres d'Italie et d'Afrique; dix mille Grecs presque tous armés à la légère, et une très-bonne cavalerie, supérieure en nombre à celle du roi.

Q. Flaminius passa les Thermopyles qui donnent entrée dans la Thessalie, et de là marcha vers Thèbes où il avait des intelligences; mais l'entreprise manqua, et la garnison ayant fait une vigoureuse sortie contre son avant-garde qui s'était trop avancée, Q. Flaminius fut sur le point d'être pris. Il pénétra cependant jusqu'au cœur de la province et vint camper à six milles de Pheræ.

Philippe, qui avait passé aussi en Thessalie par le mont Olympe, apprit que les Romains s'étaient portés sur Thèbes, et qu'ils poussaient en avant. Il alla droit à leur rencontre, et plaça son camp à quatre milles de Pheræ; de sorte que cette ville et les montagnes dont elle était environnée séparèrent les deux armées, sans que ni l'une ni l'autre ne connût au juste la position respective de son adversaire.

Les deux chefs, dirigés par le même esprit, s'étaient approchés de ces montagnes dans le dessein de les passer; et le lendemain, avant le lever du soleil, ils envoyèrent des reconnaissances. Les détachemens, qui se croyaient loin de l'ennemi, s'aperçurent et dûrent être bien surpris de la rencontre; ils envoyèrent de part et d'autre, pour donner avis de leur position.

Le roi de Macédoine rappela ses éclaireurs et résolut de lever le camp, la guerre des montagnes n'étant pas de son goût, et devenant peu propre aux

tation de ses armes, s'il cherchait à l'éviter.

Le lendemain et le jour suivant, il y eut, entre la cavalerie et les troupes légères, plusieurs escarmouches qui, de part et d'autre, n'avaient pour but que de préparer les soldats à une action générale. Les deux chefs rangèrent leur armée en bataille devant les retranchemens, et les tinrent jusqu'au soir sous les armes, n'osant s'éloigner de leur poste, et chacun paraissant attendre que son adversaire s'avançât le premier.

Suivant la coutume des Carthaginois, l'armée d'Asdrubal était disposée sur une seule ligne dont les Africains formaient le centre. De son côté, Scipion eut grand soin d'indiquer bien distinctement son ordre de bataille pendant ces deux jours, plaçant ses légions au centre, ses Espagnols sur les ailes. Les soldats des deux armées étaient ainsi prévenus que les Romains et les Africains allaient se mesurer ensemble.

Scipion avait de fortes raisons pour ne pas se fier aux Espagnols; il eût donc commis une grande faute en les opposant à leurs compatriotes. Tel n'était pas non plus son dessein. Il voulait seulement accoutumer les généraux carthaginois à voir les légions romaines occuper le centre; et c'est pour cette raison qu'il les montra ainsi plusieurs fois. Il se ménageait d'autres dispositions plus habiles.

Regardant ses mesures comme suffisamment concertées, Scipion fit armer et repaître ses soldats avant le jour, et envoya de très-bonne heure sa cavalerie et son infanterie légère insulter le camp ennemi (an 549 de Rome; 205 avant notre ère). Peu après il parut avec le reste de ses troupes, et marcha jusqu'au milieu de la plaine, sans former encore sa ligne de bataille, afin que l'ennemi, campé sur une hauteur, ne pût pénétrer ses desseins.

Asdrubal avait déjà fait sortir sa cavalerie et ses troupes légères; car c'était une honte chez les anciens de laisser l'ennemi s'approcher du camp et l'insulter; mais, quand il vit briller les enseignes des légions, il se hâta de venir en personne avec l'infanterie pesante qu'il rangea selon l'ordre accoutumé. Lorsque Scipion eut rappelé sa cavalerie, Asdrubal plaça la sienne aux ailes, la cavalerie espagnole contre l'infanterie, et les Numides en dehors. Les troupes légères se tinrent derrière le front.

De son côté, Scipion, qui approchait de l'ennemi, rangea enfin son armée dans l'ordre où il voulait combattre. Il mit les Espagnols au centre, et plaça les légions romaines et alliées moitié à chaque aile, par manipules sur trois lignes en échiquier, afin d'avoir des intervalles pour le passage de sa cavalerie et de ses vélites.

Le combat des troupes légères, qui se soutenait avec une sorte d'avantage du côté des Romains, permit à Scipion de faire ses dispositions en bon ordre. Elles étaient terminées lorsque l'arrivée de plusieurs corps de l'infanterie d'Asdrubal les obligea de plier. Mais tout-à-coup, le signal de la retraite s'étant fait entendre, les cavaliers et les vélites disparurent à travers les intervalles des manipules

Scipion fit avancer les princes qui vinrent s'enchâsser avec les hastaires, et les triaires s'aboutèrent à cette ligne pleine pour en former les derniers rangs, à peu près comme nous l'avons indiqué dans la composition de la cohorte de Polybe. Ces cohortes eurent alors trente-deux files et douze rangs.

Les vélites se rassemblèrent par pelotons à une petite distance derrière;

sul détacha dix turmes de cavalerie légère, avec mille vélites, ordonnant de parcourir les hauteurs et d'aller aussi loin qu'on pourrait à la découverte.

La pluie avait cessé; mais il se répandit un brouillard si épais, qu'on ne pouvait distinguer les objets. Le détachement romain avançant pour ainsi dire à tâtons, donna dans les troupes de Philippe. Les Macédoniens, mieux postés, peut-être se croyant aussi les plus forts, chargèrent avec tant d'impétuosité qu'ils mirent l'ennemi en fuite après lui avoir fait essuyer une perte considérable.

Le général romain, moins affecté de cet échec qu'attentif à saisir l'occasion d'engager un combat sur ce terrain où il avait tout l'avantage, détacha d'abord deux tribuns chacun à la tête de mille hommes, avec cinq cents chevaux étoliens. L'infanterie légionnaire s'avança vers les hauteurs, conservant ses intervalles entre les manipules, pour donner aux fuyards les moyens de se retirer derrière et de s'y rallier.

A leur approche, les Macédoniens s'arrêtèrent. Malgré leur infériorité, ils soutinrent quelque temps le combat avec courage; enfin, ils reculèrent vers le sommet des montagnes, d'où ils prévinrent le roi qu'ayant sur les bras les Romains en plus grand nombre, ils n'éviteraient point une défaite totale si ce prince ne les secourait au plus tôt.

Le roi, très mécontent d'un incident qui menaçait de l'engager plus loin qu'il n'avait dessein de le faire, détacha cependant Héraclides et Léontes, l'un à la tête de la cavalerie thessalienne, et l'autre avec un corps de cavaliers macédoniens. Mille hommes d'infanterie étrangère, commandés par Athénagore se joignirent à eux. Leur ordre fut positif: ils devaient se contenter de dégager les troupes légères, et ne pas se laisser entraîner trop avant, afin d'éviter une action générale.

Ces détachemens trouvèrent les soldats légers qui se maintenaient avec beaucoup de peine; ils se réunirent, et donnèrent ensemble sur les Romains avec tant d'impétuosité qu'ils les renversèrent. Vélites, Étoliens, légionnaires, tout fut culbuté. La déroute aurait été plus grande, si la cavalerie étolienne, qui s'exposait partout où celle des Macédoniens ne pouvait gagner le pas sur elle, n'eût souvent tenu tête à l'infanterie, et favorisé la retraite des Romains.

Q. Flaminius apercevant ce qui se passait sur les hauteurs, fut d'abord un peu décontenancé d'une défaite qu'il n'avait pas prévue. Il sortit de suite son armée du camp, et la rangea en bataille au pied des montagnes, la gauche vis-à-vis la pente sur laquelle ses détachemens étaient montés. Les Romains étaient formés sur trois lignes par manipules.

Les généraux de la droite reçurent l'ordre d'agir selon les circonstances, et de détacher plusieurs corps pour gagner des postes détournés qui pourraient servir à prendre l'ennemi à dos et en flanc, si l'action devenait générale. Devant cette droite Q. Flaminius jeta ses éléphans; car depuis les guerres contre Carthage, on essayait d'employer ces animaux dans les armées romaines. Le proconsul n'en mit point devant sa gauche, craignant que ses escarmoucheurs ne se retirassent en désordre; cependant il la renforça des vélites qui n'avaient point combattu sur la hauteur. Ce qui lui restait de cavalerie fut réparti aux deux ailes.

On ignorait encore quel parti prendrait Philippe. Une division considérable de l'armée romaine fuyait honteusement devant les Macédoniens, et le

proconsul eut besoin de toute son autorité pour contenir les troupes, tant était forte l'impression du premier échec reçu presque en présence de l'armée entière. Si le roi avait profité de cet incident, la défaite des Romains devenait inévitable. Le malheur de ce prince fut de se voir engagé malgré lui dans un combat auquel il ne s'était pas attendu, et de n'en avoir pas calculé toutes les chances.

On lui donnait incessamment avis de l'ardeur et de l'avantage de ses soldats; on lui annonçait que la terreur était dans l'armée romaine; on le félicitait enfin comme si le succès du combat ne devait plus être douteux. Mais ce prince s'opiniâtra dans ses premières idées. Il se plaignit de la désobéissance de ses généraux qui, malgré ses ordres si précis, poussaient les fuyards jusqu'au bas de la montagne, et sembla craindre de commettre sa gloire, en faisant naître la victoire de l'imprudence et de la témérité.

L'infanterie romaine qui s'ébranlait, ne lui permit plus de douter que, pour sauver une partie de son armée, il ne fallût l'engager tout entière. Comme les montagnes étaient plus escarpées et plus difficiles de son côté, ce ne fut pas sans peine qu'il se dirigea sur les hauteurs nommées Cynocéphales. Les peltastes formaient la tête de la colonne, et le roi suivait avec la droite de la phalange. Elle marchait par son flanc, dans la route que ses détachemens avaient frayée.

Philippe voulait gagner le sommet des montagnes; mais il lui importait beaucoup de ne pas se laisser prévenir puisque la pelouse lui permettait de s'y former, et qu'il pouvait en descendre pour marcher à l'ennemi sans rompre les rangs. Il craignit donc de perdre un moment, et donna l'ordre à Nicanor de conduire la gauche de la phalange de front, chaque section montant droit devant elle.

Le prince crut abréger par là cette marche difficile, et cette erreur le perdit. Il arriva sur la pelouse avec la droite de la phalange, et eut tout le temps de s'y former en bataille, en déployant par la gauche à mesure qu'il débouchait. La bravoure et l'opiniâtreté de ses troupes contenaient toujours Q. Flaminius.

Si la marche de Nicanor s'était faite avec autant de courage que celle de Philippe, le succès n'en fut pas aussi heureux. Les soldats grimpèrent avec une égale impatience; mais le terrain ne se présentait pas le même pour chaque section. Les unes parcouraient une seule montagne qui se prolongeait jusqu'à la pelouse; les autres rencontraient plusieurs rochers, des crevasses, des ravins qu'elles devaient escalader ou franchir. Les sections se séparèrent. Quelques-unes, engagées de hauteurs en hauteurs, obligées de faire des circuits pour trouver les endroits praticables, s'éloignèrent considérablement.

Quel coup-d'œil désespérant pour un général placé dans la position de Philippe! Il dévora son chagrin, joignit à sa droite chaque section à mesure qu'elle arrivait sur la pelouse; enfin voyant que l'escarmouche allait se terminer à son désavantage, il fit un seul corps d'infanterie de trente-deux hommes de hauteur, le flanqua de ce qu'il put trouver de troupes légères, et s'avança fièrement contre les Romains.

Q. Flaminius, de son côté, marchait à sa rencontre; mais il ne put soutenir le choc de cette masse profonde: tout ce qui se présenta devant elle rebondit ou fut renversé. La singularité de l'oc-

celles des Numides, de feuillage et de jonc. Scipion conçut le dessein de brûler ses adversaires dans leur camp.

D'abord il entra en négociation pour la paix, afin de les accoutumer à se tenir moins sur leurs gardes, et pour avoir le temps de faire examiner les endroits les plus accessibles par ses députés. Puis, rompant les conférences, et rapprochant ses forces, il choisit une belle nuit et dirigea ses coups sur les baraques des Numides.

Le feu se répandit avec une grande rapidité. Les Numides, en s'éveillant, attribuèrent d'abord au hasard l'effet de l'incendie; quand ils connurent l'erreur, ils n'avaient plus de moyen de défense, ni aucune chance de salut. Beaucoup périrent par les flammes; les autres tombèrent dans les escadrons romains.

Les soldats d'Asdrubal, éloignés environ d'un mille, ne jugeaient pas mieux la cause de cet accident. Comme ils accouraient en désordre, ils furent renversés par les corps postés sur le passage, et poursuivis ensuite jusqu'à leur camp, où Scipion avait fait mettre le feu dans la même nuit et avec un égal succès. Ces deux armées se virent entièrement ruinées et dispersées, au grand étonnement des Carthaginois qui avaient placé là toute leur confiance.

Ce fut alors qu'ils prirent la résolution de rappeler Annibal d'Italie, où, quoique très-pressé par les Romains, et sans aucun secours de sa république, il s'était toujours maintenu dans une position formidable.

Annibal ne céda qu'avec regret aux ordres du sénat. Jamais exilé, s'arrachant d'une patrie, ne montra plus de douleur que ce grand homme n'en fit paraître lorsqu'il fallut s'éloigner du théâtre où tant de gloire l'avait couronné. Il obéit cependant, rassembla ses troupes, et débarqua vers Hadrumète. Sa réputation lui attira un grand nombre de volontaires, et ramena sous ses drapeaux les débris des armées défaites dans les combats précédens.

La grande confiance qu'Annibal sut inspirer à ses compatriotes leur fit commettre une action très-odieuse. Battus, pressés par Scipion, mais voulant gagner du temps, car ils se doutaient du prompt accroissement de l'armée d'Italie, les Carthaginois avaient fait aux Romains des propositions de paix très-avantageuses. Ceux-ci leur accordèrent une trève, et l'on s'envoya, de part et d'autre, des ambassadeurs.

Pendant la suspension d'armes, le préteur Lentulus fit partir de Sardaigne un convoi de cent vaisseaux chargés de vivres. Un autre convoi de deux cents vaisseaux, expédié de Sicile par Octavius, n'eut pas le même bonheur. Une tempête l'ayant frappé à la vue des côtes d'Afrique, il vint s'y briser.

La rapacité des Carthaginois ne put tenir à ce spectacle. Le sénat dépêcha cinquante galères pour s'emparer du convoi. Irrité d'une semblable perfidie, Scipion envoya trois de ses principaux officiers à Carthage, pour demander une satisfaction. Non-seulement elle fut refusée; mais les ambassadeurs, au retour, se virent attaqués par trois galères, et ne dûrent leur salut qu'au hasard.

Annibal s'avançait à marches forcées pour couvrir Carthage. A la nouvelle de son arrivée, Scipion, qui sentait l'impossibilité de continuer les siéges de Tunis et d'Utique, remonta le fleuve Bagradas jusqu'à Naragara, et vint au devant de son adversaire. Les deux armées se rencontrèrent à cinq journées au sud-est de Carthage, entre Zama et Naragara.

Trois espions se rendirent au camp

romain. Le proconsul les fit arrêter, et on les traita avec une courtoisie que l'on doit regarder, de la part de Scipion, comme une prudente bravade. Il leur donna un tribun, avec ordre de leur faire voir le camp dans ses plus petits détails, et les envoya, sous une escorte, en leur recommandant de ne rien cacher à leur général.

La plus fâcheuse nouvelle qu'ils pouvaient lui apprendre était l'arrivée de Massinissa qui, désertant la cause de Carthage, amenait aux Romains six mille hommes d'infanterie et quatre mille cavaliers.

On pressait Annibal d'attaquer l'ennemi promptement, et ce général, qui se connaissait des ressources dans un jour d'action, était assez porté à livrer bataille. Toutefois, il fit cette réponse judicieuse aux envoyés du sénat : « Que, dans les règlemens politiques, un conseil d'état pouvait décider ; mais qu'à la guerre, le général devait seul juger du moment favorable pour combattre. »

Si l'armée d'Annibal s'était, en effet, beaucoup augmentée, il s'en fallait qu'elle égalât en discipline celle des Romains ; et cet illustre capitaine, qui jugeait bien le danger de sa position, et devait hésiter de compromettre Carthage avec des moyens aussi peu solides, fit demander un entretien à Scipion, par Massinissa, son ancien ami.

La conférence eut lieu en vue des deux armées, sur une éminence placée entre l'espace qui séparait les camps.

Ces deux grands hommes, pénétrés d'une admiration réciproque, se considérèrent quelques instans sans dire une seule parole. Annibal rompit le premier le silence, demandant des conditions raisonnables, et consentant à confirmer les conquêtes des Romains en Sardaigne, en Sicile, en Espagne ; à leur abandonner enfin toutes les îles situées entre l'Italie et l'Afrique.

Scipion répondit qu'on ne leur offrait rien qu'ils ne possédassent depuis longtemps, et persistait à vouloir ajouter encore aux conditions imposées par lui, avant le retour d'Annibal en Afrique ; conditions auxquelles Carthage n'avait feint de souscrire que pour gagner du temps. Annibal et Scipion se séparèrent sans rien conclure ; et le jour suivant, comme d'un commun accord, les deux armées se rangèrent dans la plaine (an 551 de Rome ; 203 av. notre ère).

L'infanterie romaine était excellente ; Scipion l'avait dressée avec beaucoup de soin. Outre la cavalerie ordinaire des légions, il avait un grand corps de cavalerie africaine, conduit par Massinissa, infidèle à la mauvaise fortune de Carthage ; de sorte qu'Annibal perdait cette supériorité que ses Numides lui donnèrent dans ses premières campagnes. Du reste, les deux armées semblent avoir été à peu près égales en force numérique.

Comme les Carthaginois possédaient un grand nombre d'éléphans, Scipion disposa son infanterie en conséquence. Il plaça dans la première ligne les manipules des hastaires avec les intervalles ordinaires ; mais dans la seconde ligne, les manipules des princes furent rangés derrière ceux des hastaires ; les triaires, dans la troisième ligne, s'établirent derrière les princes. De cette manière, l'échiquier fut détruit, et les intervalles des trois lignes, se répondant l'un à l'autre, rendaient le passage facile aux éléphans.

Les vélites, distribués par Scipion entre les manipules de la première ligne, pour cacher à l'ennemi sa disposition, devaient fondre tout-à-coup sur les éléphans, dès qu'ils les verraient avancer, afin de leur faire rebrousser chemin ;

et dans le cas où ces animaux s'attacheraient aux assaillans, les vélites avaient ordre de les attirer dans les intervalles, jusque derrière l'armée. La cavalerie romaine fut placée à l'aile droite sous les ordres de Lélius; Massinissa commandait les Numides sur la gauche.

Il n'y eut d'extraordinaire dans cette première disposition de l'armée romaine, que le déplacement des manipules. Scipion attendait que la circonstance lui indiquât ce qu'il devait faire. L'ordonnance mobile de la légion présentait cet avantage à un général qui savait en profiter, et prendre son parti sur-le-champ.

Annibal mit aussi son infanterie sur trois lignes, et devant elle ses quatre-vingts éléphans. Sa première ligne fut composée de ses troupes étrangères : Gaulois, Ligures, Baléares, Maures, que la république avait pris à sa solde. Il plaça dans la seconde les Carthaginois de nouvelle levée; et à un stade, ou cent vingt-cinq pas géométriques, en arrière de cette ligne, il rangea l'élite de son armée, ces vieilles bandes qu'il amenait de l'Italie. La cavalerie carthaginoise occupa l'aile droite, opposée aux cavaliers romains; les Numides, à l'aile gauche, avaient devant eux Massinissa.

Dans toutes les batailles qu'il livra en Italie, Annibal mit son armée sur une seule ligne; mais ici ce général devait peu compter sur les Carthaginois de nouvelle levée; il pouvait même craindre qu'ils ne portassent le désordre dans le reste de ses troupes. Il fallait donc choisir un poste qui lui permît de lui rendre quelque service sans compromettre ses autres dispositions.

Parmi les étrangers placés dans sa première ligne, se trouvaient d'excellens tireurs. On leur donna l'ordre de suivre les éléphans, afin d'augmenter le désordre; et, dans le cas où ces animaux seraient écartés par les vélites, de charger les hastaires, étant soutenus par les Carthaginois de la seconde ligne. Annibal se proposait de faire alors avancer sa réserve ; car il comptait principalement sur elle.

Ces vieilles troupes devaient élargir les intervalles en s'approchant, y recevoir l'infanterie des deux premières lignes, et combattre les Romains déjà fatigués par l'autre attaque. Annibal destinait les étrangers et les Carthaginois ralliés derrière l'armée, à tourner l'ennemi, et à l'inquiéter sur ses flancs.

Supposant que les hastaires seuls repoussassent les éléphans, les étrangers et les Carthaginois, ce premier combat affaiblissait assez leurs rangs pour qu'une réserve fraîche et en bon ordre pût profiter d'un pareil avantage. Annibal, on le voit, mettait les choses au pis, tenant ses étrangers et ses Carthaginois pour battus, et plaçait ses vieilles troupes très-loin, afin que les fuyards ne tombassent pas sur elles.

Toutes ces dispositions si bien raisonnées furent rendues inutiles par les éléphans. Les cris, le son des trompettes et le cliquetis des armes, redoublés à dessein dans l'armée romaine, épouvantèrent d'abord la partie de ces animaux placée à la droite des Carthaginois. Au lieu d'avancer ils tournèrent le dos, et se jetèrent en fureur au milieu des Numides qui, de ce côté, flanquaient leur ligne.

Massinissa saisit le moment, les charge, les empêche de regagner leur terrain, et, après un combat très-court, les emporte beaucoup au-delà du champ de bataille. Le reste des éléphans fut harcelé par les vélites qui parvinrent à les entraîner à travers les intervalles, ou à les repousser sur les Carthaginois.

Lélius profita également du désordre, et chargea la cavalerie de l'aile gauche.

Elle résista quelque temps, et à la fin fut renversée et poursuivie; de sorte que le début de la bataille se présenta très-désavantageux pour Annibal. Ayant ses flancs découverts, il attendit impatiemment ce que sa disposition déciderait par rapport à l'infanterie romaine, avant que la cavalerie ne revînt de la poursuite des fuyards.

Aussitôt que les étrangers eurent vidé la place, l'infanterie des deux armées s'avança de part et d'autre en bon ordre, excepté la réserve d'Annibal qui ne bougea pas. Les hastaires formaient une ligne pleine, ayant resserré les intervalles des manipules, le corps des douze mille étrangers fit pleuvoir sur eux une grêle de pierres et de traits qui les incommoda beaucoup malgré leur armure, et les arrêta.

C'était le moment où les Carthaginois de la seconde ligne devaient marcher pour seconder la première. Toutefois, les étrangers ne se voyant pas soutenus, et les hastaires revenant à la charge, la première ligne d'Annibal recula, mais sans désordre, toujours dans l'espérance d'être appuyée.

La frayeur s'était emparée des nouvelles milices. Les étrangers, pressés par les Romains, se maintinrent encore sans rompre les rangs, jusqu'à ce qu'enfin, s'imaginant que ces lâches trahissaient leur propre cause, ils tournèrent le dos aux hastaires et tombèrent sur les Carthaginois.

Annibal qui, de sa troisième ligne, voyait l'infâme conduite de ses compatriotes, les envoya prévenir que s'ils ne tenaient ferme, il les ferait charger et massacrer. On vit alors le désespoir et la honte changer ces lâches en furieux. Ils s'unirent aux étrangers, et reçurent les hastaires avec tant de vigueur, que malgré la confusion de l'attaque, ils les forcèrent de plier. C'en était fait des hastaires, si les princes qui suivaient ne se fussent trouvés de suite à portée de les secourir.

Cet élan ne dura pas, comme on pouvait s'y attendre. Aussitôt que les manipules des princes s'approchèrent, la frayeur troubla de nouveau les Carthaginois, ils entraînèrent les étrangers dans leur fuite, et auraient culbuté la réserve, si, en leur présentant ses piques, elle ne les avait forcés de s'écouler le long du front.

Annibal ne bougeait pas encore. Scipion pénétra qu'il attendait que la poursuite des fuyards emportât les Romains au point de ne pouvoir se rallier assez à temps pour parer le choc qu'il leur préparait avec l'élite de son armée. Aussi, dès qu'il vit les deux lignes rompues, Scipion rappela ses soldats, et sut profiter habilement de cet instant de désordre pour faire de nouvelles dispositions.

Le carnage avait été grand. Le général romain fit enlever, par ses vélites, les morts et les blessés qui pouvaient gêner ses manœuvres, et s'occupa de former une ligne pleine.

Il mit les hastaires devant le centre des Carthaginois Ils étaient sans intervalles, en forme de phalange. Scipion ne put faire enchâsser la seconde ligne dans la première; mais les princes se serrèrent aussi, et vinrent joindre, en deux parties égales, les manipules des hastaires, pour les continuer et en former les ailes. Les triaires firent la même manœuvre par rapport aux princes, et s'aboutèrent à leur droite et à leur gauche, de sorte que Scipion eut toute son armée sur une seule ligne, les hastaires au centre, la moitié des princes et des triaires de chaque côte.

Ces mouvemens étaient terminés lors-

qu'Annibal s'avança pour la charge. Ce général, voyant toutes ses dispositions rendues inutiles, put compter encore sur la bravoure de ses troupes, de même force à peu près que celles des Romains, et toutes aussi résolues de vaincre ou de mourir.

On se battit avec une parfaite égalité de part et d'autre ; mais Lélius se montrait déjà sur les derrières avec sa cavalerie. Cet officier ne s'était pas amusé à poursuivre les fuyards, après qu'il les eut dispersés ; il communiqua un autre projet à Massinissa, et revint avec ce prince numide pour décider la victoire.

L'armée d'Annibal ne put tenir contre ce nouvel ennemi qui la prit à dos et en flanc. Vingt mille hommes restèrent sur la place, et le nombre des prisonniers ne fut pas moindre. Les Romains n'eurent à regretter que deux mille des leurs.

Polybe partage ses éloges entre les deux généraux. Il trouve les dispositions d'Annibal très-judicieuses, et attribue sa défaite à la discipline des Romains autant qu'à la conduite de leur général. Il est certain qu'on trouve dans le plan d'Annibal beaucoup d'art et de génie ; et que, malgré le désastre de sa cavalerie, et la lâcheté incroyable de ses compatriotes, Annibal eût encore remporté la victoire, si les troupes de Scipion n'avaient pas été assez rompues à la discipline militaire, pour abandonner les fuyards au premier rappel.

On commençait à imiter, dans les armées romaines, la savante tactique des Grecs ; mais Scipion donna le premier l'exemple de ces beaux déploiemens qui lui permirent de prendre successivement l'ordre profond et l'ordre étendu. Ce changement de dispositions au milieu même du combat était bien fait pour déconcerter un adversaire qui n'avait pu prévoir ces manœuvres savantes, et firent, dans Rome, à Scipion, une réputation militaire, que n'éclipsa même pas César. On lui reproche cependant ici de n'avoir pas mis ses triaires en réserve dans un second ordre de bataille, et de s'être ainsi privé d'un appui, et même de toute retraite ; car il était au moins douteux qu'il soutint, sans être entamé, l'effort qu'Annibal tentait avec ses vieilles troupes, pendant l'absence de Lélius et de Massinissa.

La bataille de Zama termina la seconde guerre punique, qui avait duré dix-huit ans, à dater du siége de Sagonte. La paix fut conclue, mais à des conditions honteuses pour Carthage. Elle livrait sa flotte, et payait un tribut aux Romains.

On brûla les navires dans le port, sans que le sénat ni le peuple proférassent une seule plainte ; et quand il fallut donner le tribut, le peuple se souleva, et les sénateurs remplirent la ville de leurs gémissemens. Annibal ne put contenir son indignation : « Vous avez supporté qu'on brûlât votre flotte, leur dit-il d'un ton sévère ; la honte publique ne vous a pas arraché un soupir, une larme ; et aujourd'hui vous pleurez sur votre argent ! »

Rentré à Carthage avec les débris de son armée, il s'y fit nommer suffète ; et pour mettre sa patrie en état de recommencer la lutte, entreprit de réformer son gouvernement. Il abattit l'oligarchie du sénat ; étouffa les factions dont l'activité lui était devenue si funeste ; et, portant dans les dépenses publiques une main impitoyable, montra que, sans prélever de nouveaux impôts, on pouvait non-seulement payer le tribut aux Romains, mais se préparer encore pour l'avenir de grandes ressources.

Il employa les loisirs de ses vieux

soldats à creuser des ports autour de la ville ; leur fit planter l'olivier sur la côte d'Afrique ; encouragea l'agriculture et le commerce ; sut ménager à sa patrie des alliances avec les rois grecs successeurs d'Alexandre, et destina Carthage à devenir un jour le centre et le lien d'une ligue générale de tous les peuples contre la puissance qui devait un jour les vaincre et les subjuguer.

Les Romains mériteraient l'indignation des siècles pour les persécutions qu'ils exercèrent contre ce grand homme, si leur animosité ne se trouvait en quelque sorte justifiée par celle d'Annibal même, lorsque, imperturbable dans ses sentimens, il vouait à ce peuple une haine éternelle.

Pendant les seize années que ce général resta en Italie, les Gaulois firent la principale force de ses troupes. Toutefois, ils ne tentèrent rien qui fût digne d'Annibal ni de leurs aïeux. On ne vit point plusieurs hordes se réunir pour attaquer Rome ; aucun des rois transalpins ne franchit les monts. Les Gaulois semblèrent ne pas comprendre que leur liberté dépendait des succès d'Annibal ; rien ne prouve mieux l'ignorance et le défaut de politique.

Ceux qui servaient dans son armée gardèrent leurs armes et leurs mœurs. Ils combattirent presque nus à la bataille de Cannes, se servant toujours de leur mauvaise épée, suspendue par une chaînette de fer sur la cuisse droite. Les Espagnols, vêtus de tuniques blanches, brodées de pourpre, faisaient usage d'une arme plus courte et beaucoup meilleure ; on voit qu'ils se trouvaient déjà moins barbares que les peuples de la Gaule ; et c'était le fruit de leur antique commerce avec les Phéniciens.

Après la bataille de Cannes, l'Apulie, la Campanie, la Lucanie, presque toutes les provinces méridionales qu'on appelait la Grande-Grèce, traitèrent de leur indépendance avec Annibal. Les villes d'origine grecque se crurent bien plus libres en se dispensant de fournir des secours aux Carthaginois, qu'en les aidant contre Rome leur ennemie naturelle.

Chacun s'isole pour prouver sa liberté ; aucune grande confédération ne se forme ; Annibal n'obtient de secours que ceux qu'il arrache. Il est contraint d'affaiblir son armée en accordant des garnisons à des villes qui auraient dû lui envoyer des troupes, et surtout se garder elles-mêmes, si elles avaient su se rendre dignes d'être libres.

Toute la Gaule cisalpine se souleva ; mais elle ne se confédéra point. Rome, qui devait succomber contre tant d'ennemis réunis, fut toujours plus forte que chacun d'eux.

Pour contenir la Gaule, le consul Posthumius s'avance, avec quinze mille hommes, au travers de la forêt de Litane. Les Boïes le surprennent, enveloppent ses légions, et lui-même ne peut échapper au massacre. On s'attend à voir les Gaulois marcher sur Rome après une telle victoire ; un préteur garde les passages de l'Étrurie et de l'Ombrie, et cette démonstration suffit pour les contenir.

Annibal eut autant à se plaindre de ses alliés d'Italie que des Gaulois et de Carthage. Cette république s'occupait bien plus de conserver l'Espagne où elle avait des mines d'or, et de reprendre la Sicile qui faisait avec elle un commerce productif, que de soumettre l'Italie dont la conquête pouvait se faire au profit d'une des factions qui divisaient ses intérêts politiques. Carthage ne comprit pas qu'il fallait écraser Rome ou subir son joug.

Quant aux Romains, non-seulement ils se défendent partout ; mais partout

ils attaquent. Tandis qu'ils contiennent Annibal en Italie, ils arrachent aux Carthaginois la Sicile, la Sardaigne, les Espagnes; défont leurs flottes dans tous les combats; secourent les Étoliens, et remportent en Grèce des victoires sur Philippe qui avait voulu se liguer avec leur ennemi.

Ils couvraient la Méditerranée de leurs vaisseaux; entretenaient jusqu'à sept armées de terre, dont cinq au-delà des mers; et jamais aucune ne manqua d'armes, de vêtemens, de vivres, ni d'argent. Il est vrai qu'il fallut un instant armer les esclaves, et même enrôler des hommes détenus pour des crimes; mais alors le sénat pouvait racheter un nombre bien plus considérable de prisonniers de guerre, et ne le voulut pas.

Les Romains méritèrent leur fortune par leur fermeté qu'aucun revers ne put abattre. On ne les vit jamais plus grands qu'après les plus terribles défaites, et lorsqu'on les croyait anéantis. Ce qui confond le lecteur, c'est leur extrême célérité. Seize ans leur suffirent pour reprendre le nord de l'Italie, et Syracuse, et presque toutes les villes de la Sicile qui avaient secoué leur joug, et la Sardaigne révoltée, et les Espagnes, et la Mauritanie, et toutes les provinces de l'Afrique, sujettes de Carthage.

Nous avons vu comment périt Asdrubal, lorsqu'il voulut trop tard se réunir à son frère. Ce fut la république de Marseille qui la première avertit les Romains du passage des Carthaginois. Un second frère d'Annibal, qui l'avait accompagné en Italie, et porta en Afrique la nouvelle de la grande victoire de Cannes, ainsi que les anneaux d'or des cavaliers romains, Magon, quand tout était désespéré, tenta encore d'aller secourir son frère.

Il débarqua en Ligurie, dans le lieu où se trouve aujourd'hui le port de Gênes; soudoya les petits rois de la Gaule cisalpine, et jusqu'aux peuples de l'Insubrie au nord de l'Éridan. Les Romains l'attaquèrent, le blessèrent dangereusement, et mirent le découragement dans ses troupes. Magon se rembarqua, et alla expirer près des côtes de Sardaigne, avec le regret d'apprendre qu'Annibal, rappelé par le sénat de Carthage, partait pour défendre sa patrie.

Aucune guerre peut-être n'a fait périr tant de rois et de généraux que cette seconde guerre punique.

Deux rois de la Gaule transalpine succombèrent sous les drapeaux d'Asdrubal. En Espagne, Indibilis fut tué aussi les armes à la main. Deux anciens consuls, Cn. Servilius et M. Minucius; quatre consuls en charge, Flaminius, Æmilius Paulus, Crispinus, Marcellus, le proconsul Cn. Fulvius, périrent tous sept en combattant contre Annibal. Sempronius Gracchus, autre proconsul, fut surpris par un de ses généraux en Italie. Publius et Cnæus Scipion, tous deux consulaires, moururent par le glaive en Espagne. Enfin, Posthumius, massacré dans la Gaule, fut le onzième consul qui acheta de son sang le salut de la patrie.

Si l'on ajoute Hannon, et les deux frères d'Annibal, et une foule de préteurs et de tribuns militaires, on conviendra que peu de guerres ont moissonné autant de personnages illustres; même en ne comptant ni le malheureux Syphax, pris par Scipion en Afrique, et mourant près de Rome, à la veille d'y être traîné devant le char de triomphe du vainqueur; ni Archimède, dont le génie étonnant retarda si long-temps la prise de Syracuse. Le nombre des morts semble incalculable; les écrivains de

Rome ne nous ont jamais dit la vérité. Annibal se vantait déjà d'avoir tué deux cent cinquante mille Romains après la défaite de Cannes.

Une remarque qui mérite la méditation des militaires, c'est qu'aucune des batailles de cette guerre ne devint décisive, et il s'en livra de sanglantes. Nous avons assez dit que le désastre de Cannes ne pouvait entraîner la perte de Rome; la journée de Zama ne fut pas elle-même irréparable autant que le prétendent les historiens.

Carthage aima mieux signer un traité honteux que de soutenir un siége, comme elle le fit dans la troisième guerre punique, quand on eut tant répété aux Romains que leur grandeur était attachée à la ruine d'une ville, qu'ils commencèrent à le soupçonner. Mais l'énergie que déployèrent alors les Carthaginois étant dirigée par le génie d'Annibal qui savait ménager ses ressources, on devait s'attendre à voir prolonger indéfiniment la guerre.

Ce ne fut donc point la bataille de Zama qui perdit Carthage, mais bien l'indécision du sénat, la discorde des citoyens, la haine criminelle du parti qui contrariait sans cesse les opérations d'Annibal, et lui firent enfin juger nécessaire la fuite hors de sa patrie. Il faut que ce grand homme ait bien compris cette situation fatale, s'il est vrai, comme on nous le dit, qu'il conseilla lui-même d'accepter la paix.

Quoi qu'il en soit, cette guerre, si funeste à l'humanité, présente d'admirables leçons sous le point de vue militaire; et ce fut seulement depuis cette époque, qu'unissant l'art de combattre aux combinaisons de la politique, on parvint à former des plans de campagne aussi savans qu'étendus.

Pyrrhus, élevé à l'école d'Alexandre, avait commencé l'éducation des légions romaines; elle fut achevée par Annibal, non moins versé dans la tactique des Grecs, et l'homme qui connut le mieux cette science profonde de lier les opérations d'une armée aux raffinemens de la politique et des négociations, à la connaissance des temps, des lieux et des personnes.

CHAPITRE IX.

Guerres de Macédoine. — Bataille des Cynocéphales. — Bataille de Pydna. — La phalange et la légion.

Les livres grecs commençaient à pénétrer dans Rome, et l'art de la guerre y faisait des progrès rapides; mais il restait encore à résoudre une question importante pour la science: il s'agissait de savoir si la manière de combattre des Grecs était supérieure à l'ordonnance romaine; si la phalange succomberait sous la légion.

A l'époque de Pyrrhus, la tactique des Romains était loin d'avoir acquis la perfection qu'elle présenta pendant les guerres puniques; et le génie bien différent des peuples qui formèrent les armées d'Annibal en Italie ne lui permit pas de composer un corps unique dont les parties fussent aussi savamment liées que l'était chez les Grecs celui dont nous parlons. Ce problème intéressant ne pouvait donc être résolu qu'en plaçant la légion en pleine campagne, et la faisant manœuvrer contre une phalange complète, comme celles que nous avons vues à l'époque d'Alexandre, ou telle qu'elle existait encore sous ses successeurs.

Philippe, roi de Macédoine, avait prévu que les Romains étendraient bientôt leurs conquêtes, s'ils sortaient victorieux de la lutte qu'ils soutinrent avec tant de sagesse et de courage; ce prince

ne cessa donc de favoriser la cause d'Annibal. Mais continuellement traversé par les guerres de ses voisins, rebuté d'ailleurs par la mauvaise conduite du sénat de Carthage, Philippe ne tenta que de faibles efforts.

C'était assez cependant pour donner un prétexte de faire éclater les desseins de Rome contre la Grèce; aussi trois mois s'écoulaient à peine depuis la paix, qu'ils cherchèrent querelle au roi de Macédoine, à l'occasion d'un démêlé dans lequel il se trouvait engagé avec les Athéniens.

Comme ce prince avait prévu la guerre, les moyens pour la faire ne lui manquèrent pas; et bien que les autres peuples grecs eussent l'imprudence de se joindre aux Romains, et de conspirer ainsi contre leur propre existence, Philippe soutint une guerre de trois années, reparaissant chaque fois en campagne avec une bonne armée qu'il exerçait pendant l'hiver.

La fortune ne seconda pas ses espérances; il fut contraint de demander la paix. Les Romains, ne le croyant pas assez humilié pour la recevoir telle qu'ils voulaient la lui donner, refusèrent ses propositions; et Philippe songea dès lors à tenter encore la voie des armes.

Mais il fallait faire un effort extraordinaire, et son pays était épuisé. Il enrôla de vieux soldats hors du service, reçut même dans son armée tout ce qu'il put trouver de jeunes gens qui n'en avaient pas encore atteint l'âge, et parvint à réunir seize mille hoplites et deux mille peltastes, auxquels il ajouta deux mille Thraces et Illyriens, mille étrangers qu'il entretenait à sa solde, et deux mille hommes de cavalerie. Avec cette armée, Philippe espéra tenir tête à Q. Flaminius qui avait passé ses quartiers d'hiver en Grèce, aux environs d'Élatée.

Dès que le proconsul eut avis que Philippe entrait en campagne, il assembla promptement ses troupes, et résolut de marcher contre lui. Il comptait dans son armée deux légions dont les soldats, tous hommes d'élite, avaient servi dans les guerres d'Italie et d'Afrique; dix mille Grecs presque tous armés à la légère, et une très-bonne cavalerie, supérieure en nombre à celle du roi.

Q. Flaminius passa les Thermopyles qui donnent entrée dans la Thessalie, et de là marcha vers Thèbes où il avait des intelligences; mais l'entreprise manqua, et la garnison ayant fait une vigoureuse sortie contre son avant-garde qui s'était trop avancée, Q. Flaminius fut sur le point d'être pris. Il pénétra cependant jusqu'au cœur de la province et vint camper à six milles de Pheræ.

Philippe, qui avait passé aussi en Thessalie par le mont Olympe, apprit que les Romains s'étaient portés sur Thèbes, et qu'ils poussaient en avant. Il alla droit à leur rencontre, et plaça son camp à quatre milles de Pheræ; de sorte que cette ville et les montagnes dont elle était environnée séparèrent les deux armées, sans que ni l'une ni l'autre ne connût au juste la position respective de son adversaire.

Les deux chefs, dirigés par le même esprit, s'étaient approchés de ces montagnes dans le dessein de les passer; et le lendemain, avant le lever du soleil, ils envoyèrent des reconnaissances. Les détachemens, qui se croyaient loin de l'ennemi, s'aperçurent et dûrent être bien surpris de la rencontre; ils envoyèrent de part et d'autre, pour donner avis de leur position.

Le roi de Macédoine rappela ses éclaireurs et résolut de lever le camp, la guerre des montagnes n'étant pas de son goût, et devenant peu propre aux

manœuvres de la phalange. Il songea de suite à s'emparer de Scotuse bâtie à quatre journées de son camp, dans une vallée qui terminait d'un côté la chaîne des montagnes.

Cette ville, bien approvisionnée, pouvait fournir à la subsistance de son armée, dans ce pays ingrat où il devait faire quelque séjour; elle lui conservait d'ailleurs la communication de l'un et de l'autre côté des montagnes; et, au cas que Q. Flaminius vint le chercher dans ce poste, il était maître de profiter du terrain, de choisir à l'avance des positions sagement calculées, et un champ de bataille avantageux.

Ayant les mêmes raisons que Philippe pour occuper Scotuse, non-seulement le proconsul en forma la résolution, mais il prit à peu près des mesures semblables. Il occupait le côté de la montagne qui offrait le chemin le moins embarrassé, et c'était un avantage qu'il avait sur le roi de Macédoine. Cependant les deux généraux s'étudièrent à se cacher leur marche, et détachèrent vers les hauteurs des petits corps de troupes irrégulières et quelque cavalerie, avec ordre de s'y montrer et même d'engager l'action si l'ennemi s'y présentait. Bientôt ces détachemens s'abordèrent, et la cavalerie étolienne, accoutumée à manœuvrer dans les lieux difficiles, mit l'avantage du côté des Romains.

Pendant cette escarmouche, les deux armées se mirent en marche. Philippe et Q. Flaminius firent bien côtoyer les hauteurs qui régnaient entre les deux armées; mais soit qu'on n'osât se montrer sur les sommets, ou que l'on ne fît pas assez de diligence, chacun, en se flattant de laisser l'ennemi derrière, ignorait ses mouvemens.

Le proconsul marcha le premier jour jusqu'à Érétrie; et le roi campa près d'une petite rivière nommée Onchytus, les montagnes séparant toujours les deux armées. Le lendemain, les Macédoniens arrivèrent à Mélambium, et les Romains à Thetidium, bourgade de la Thessalie, près de la Vieille et de la Nouvelle-Pharsale, suivant Polybe.

Le troisième jour, sur le matin, il s'éleva un terrible orage, et le temps devint si couvert et si sombre, qu'à peine on voyait autour de soi à quelques pas. Philippe n'en continua pas moins sa marche.

Il avait sur son chemin de hautes montagnes qui se prolongeaient à une grande distance, hors de la chaîne, et pouvait éviter par un détour ce passage difficile; mais il craignit de perdre du temps. Toutefois, comme la pluie ne cessait point, on fit une halte avant de passer les montagnes, et la plus grande partie de ses troupes légères prit les devans, avec ordre de reconnaître les chemins, et de s'établir le mieux possible sur les sommets, afin de couvrir l'armée.

Le proconsul, qui, le jour précédent, trouva le chemin plus facile que ne l'était celui du roi, avait fait aussi une marche plus forte; en sorte qu'il campa la nuit en deçà des montagnes, environ vis-à-vis des endroits où s'arrêtèrent les Macédoniens. Jusqu'alors le proconsul avait côtoyé les hauteurs; il conçut l'idée d'y faire monter des troupes légères; et peut-être, entrevoyant dans ce moment la possibilité de la marche de Philippe, eut-il connaissance de cette saillie de montagnes qui coupait le chemin à l'armée macédonienne.

Cette situation des lieux devenait très-propre à découvrir entièrement l'ennemi; les pentes très-douces du côté de Flaminius l'y invitaient encore; dès que la pluie fut un peu diminuée, le procon-

sul détacha dix turmes de cavalerie légère, avec mille vélites, ordonnant de parcourir les hauteurs et d'aller aussi loin qu'on pourrait à la découverte.

La pluie avait cessé; mais il se répandit un brouillard si épais, qu'on ne pouvait distinguer les objets. Le détachement romain avançant pour ainsi dire à tâtons, donna dans les troupes de Philippe. Les Macédoniens, mieux postés, peut-être se croyant aussi les plus forts, chargèrent avec tant d'impétuosité qu'ils mirent l'ennemi en fuite après lui avoir fait essuyer une perte considérable.

Le général romain, moins affecté de cet échec qu'attentif à saisir l'occasion d'engager un combat sur ce terrain où il avait tout l'avantage, détacha d'abord deux tribuns chacun à la tête de mille hommes, avec cinq cents chevaux étoliens. L'infanterie légionnaire s'avança vers les hauteurs, conservant ses intervalles entre les manipules, pour donner aux fuyards les moyens de se retirer derrière et de s'y rallier.

A leur approche, les Macédoniens s'arrêtèrent. Malgré leur infériorité, ils soutinrent quelque temps le combat avec courage; enfin, ils reculèrent vers le sommet des montagnes, d'où ils prévinrent le roi qu'ayant sur les bras les Romains en plus grand nombre, ils n'éviteraient point une défaite totale si ce prince ne les secourait au plus tôt.

Le roi, très mécontent d'un incident qui menaçait de l'engager plus loin qu'il n'avait dessein de le faire, détacha cependant Héraclides et Léontes, l'un à la tête de la cavalerie thessalienne, et l'autre avec un corps de cavaliers macédoniens. Mille hommes d'infanterie étrangère, commandés par Athénagore se joignirent à eux. Leur ordre fut positif: ils devaient se contenter de dégager les troupes légères, et ne pas se laisser entraîner trop avant, afin d'éviter une action générale.

Ces détachemens trouvèrent les soldats légers qui se maintenaient avec beaucoup de peine; ils se réunirent, et donnèrent ensemble sur les Romains avec tant d'impétuosité qu'ils les renversèrent. Vélites, Étoliens, légionnaires, tout fut culbuté. La déroute aurait été plus grande, si la cavalerie étolienne, qui s'exposait partout où celle des Macédoniens ne pouvait gagner le pas sur elle, n'eût souvent tenu tête à l'infanterie, et favorisé la retraite des Romains.

Q. Flaminius apercevant ce qui se passait sur les hauteurs, fut d'abord un peu décontenancé d'une défaite qu'il n'avait pas prévue. Il sortit de suite son armée du camp, et la rangea en bataille au pied des montagnes, la gauche vis-à-vis la pente sur laquelle ses détachemens étaient montés. Les Romains étaient formés sur trois lignes par manipules.

Les généraux de la droite reçurent l'ordre d'agir selon les circonstances, et de détacher plusieurs corps pour gagner des postes détournés qui pourraient servir à prendre l'ennemi à dos et en flanc, si l'action devenait générale. Devant cette droite Q. Flaminius jeta ses éléphans; car depuis les guerres contre Carthage, on essayait d'employer ces animaux dans les armées romaines. Le proconsul n'en mit point devant sa gauche, craignant que ses escarmoucheurs ne se retirassent en désordre; cependant il la renforça des vélites qui n'avaient point combattu sur la hauteur. Ce qui lui restait de cavalerie fut réparti aux deux ailes.

On ignorait encore quel parti prendrait Philippe. Une division considérable de l'armée romaine fuyait honteusement devant les Macédoniens, et le

proconsul eut besoin de toute son autorité pour contenir les troupes, tant était forte l'impression du premier échec reçu presque en présence de l'armée entière. Si le roi avait profité de cet incident, la défaite des Romains devenait inévitable. Le malheur de ce prince fut de se voir engagé malgré lui dans un combat auquel il ne s'était pas attendu, et de n'en avoir pas calculé toutes les chances.

On lui donnait incessamment avis de l'ardeur et de l'avantage de ses soldats; on lui annonçait que la terreur était dans l'armée romaine; on le félicitait enfin comme si le succès du combat ne devait plus être douteux. Mais ce prince s'opiniâtra dans ses premières idées. Il se plaignit de la désobéissance de ses généraux qui, malgré ses ordres si précis, poussaient les fuyards jusqu'au bas de la montagne, et sembla craindre de commettre sa gloire, en faisant naître la victoire de l'imprudence et de la témérité.

L'infanterie romaine qui s'ébranlait, ne lui permit plus de douter que, pour sauver une partie de son armée, il ne fallût l'engager tout entière. Comme les montagnes étaient plus escarpées et plus difficiles de son côté, ce ne fut pas sans peine qu'il se dirigea sur les hauteurs nommées Cynocéphales. Les peltastes formaient la tête de la colonne, et le roi suivait avec la droite de la phalange. Elle marchait par son flanc, dans la route que ses détachemens avaient frayée.

Philippe voulait gagner le sommet des montagnes; mais il lui importait beaucoup de ne pas se laisser prévenir puisque la pelouse lui permettait de s'y former, et qu'il pouvait en descendre pour marcher à l'ennemi sans rompre les rangs. Il craignit donc de perdre un moment, et donna l'ordre à Nicanor de conduire la gauche de la phalange de front, chaque section montant droit devant elle.

Le prince crut abréger par là cette marche difficile, et cette erreur le perdit. Il arriva sur la pelouse avec la droite de la phalange, et eut tout le temps de s'y former en bataille, en déployant par la gauche à mesure qu'il débouchait. La bravoure et l'opiniâtreté de ses troupes contenaient toujours Q. Flaminius.

Si la marche de Nicanor s'était faite avec autant de courage que celle de Philippe, le succès n'en fut pas aussi heureux. Les soldats grimpèrent avec une égale impatience; mais le terrain ne se présentait pas le même pour chaque section. Les unes parcouraient une seule montagne qui se prolongeait jusqu'à la pelouse; les autres rencontraient plusieurs rochers, des crevasses, des ravins qu'elles devaient escalader ou franchir. Les sections se séparèrent. Quelques-unes, engagées de hauteurs en hauteurs, obligées de faire des circuits pour trouver les endroits praticables, s'éloignèrent considérablement.

Quel coup-d'œil désespérant pour un général placé dans la position de Philippe! Il dévora son chagrin, joignit à sa droite chaque section à mesure qu'elle arrivait sur la pelouse; enfin voyant que l'escarmouche allait se terminer à son désavantage, il fit un seul corps d'infanterie de trente-deux hommes de hauteur, le flanqua de ce qu'il put trouver de troupes légères, et s'avança fièrement contre les Romains.

Q. Flaminius, de son côté, marchait à sa rencontre; mais il ne put soutenir le choc de cette masse profonde: tout ce qui se présenta devant elle rebondit ou fut renversé. La singularité de l'oc-

donnance de la légion la préserva seule d'une entière défaite.

Comme les manipules agissaient indépendamment l'un de l'autre, le choc de la phalange ne produisit pas le même effet que s'il eût porté sur une ligne pleine. Ces petits corps de cent trente hommes se remettaient facilement de leur désordre, revenaient quelquefois de front, et tâchaient de gagner les flancs. Aussi, quoique Philippe contraignît les Romains à perdre un terrain considérable, il trouva constamment l'ennemi devant soi, et n'osa risquer de poursuivre son avantage en détachant quelques sections de la phalange pour entamer la droite de Q. Flaminius.

Cette droite restait encore en état de décider la victoire; elle se mit en mouvement et gagna les hauteurs où les sections de Nicanor, qui n'avaient pu d'abord se réunir sur la pelouse, s'efforçaient de se joindre et de se former. Celles qui s'étaient placées séparément en bataille furent renversées par les éléphans; les autres sections se trouvaient en pleine marche sur le sommet, ou grimpaient encore, et se virent accablées avant d'avoir pu se reconnaître.

Cette chance inespérée pour les Romains ne dégageait pas encore Q. Flaminius, que le roi pressait avec autant de bonheur que de sagesse, lorsqu'un tribun prenant conseil de lui seul, et se croyant appelé à décider le sort de la bataille, laissa ses collègues s'acharner contre les malheureuses sections de Nicanor, et parut avec vingt manipules sur les derrières de la phalange.

Cette inspiration soudaine changea la face du combat: les Romains reprirent courage; et les officiers de la phalange, frappés par cette attaque imprévue, ne surent pas tirer parti de l'ordre à deux fronts que l'extrême profondeur du corps leur permettait. Le soldat, toujours effrayé quand il se croit coupé, ne pensa d'abord qu'à la fuite. La réflexion faisant comprendre ensuite qu'il n'était pas possible d'échapper de cette manière, ces braves gens, qui avaient perdu la tête et le cœur, élevèrent leurs piques pour indiquer qu'ils voulaient se rendre. Mais les Romains ignoraient ou feignirent de ne pas connaître cet usage des Grecs; et Q. Flaminius eut beaucoup de peine à faire cesser le massacre. (An 557 de Rome; 197 avant notre ère.)

Huit mille Macédoniens périrent, et cinq mille restèrent prisonniers. Les Romains ne comptaient que sept cents des leurs parmi les morts. Le roi s'étant tiré de la mêlée, rallia le reste de ses troupes, et tint encore quelque temps la campagne, jusqu'à ce qu'enfin les Romains lui accordèrent la paix.

Les grandes actions de Philippe lui avaient mérité la réputation d'un des meilleurs capitaines de son temps. Mais s'il joua de malheur pendant le cours de cette guerre, on doit convenir aussi qu'il manqua plusieurs fois de conduite. Il en fallait davantage pour tenir tête aux Romains que pour vaincre les Thraces et les Grecs de son voisinage. Ce prince déchut beaucoup de sa réputation militaire dans cette journée fameuse, dont le résultat fut de rendre les Romains maîtres dès détroits de l'Épire.

Certainement la fortune contraria beaucoup Philippe à la bataille des Cynocéphales. Le brouillard qui lui dérobait l'ennemi, l'engagea plus tôt qu'il n'eût voulu, et qu'il ne s'y attendait; la désobéissance des troupes le fixa sur un terrain défavorable. Mais on ne peut expliquer sa lenteur à prendre son parti, lorsqu'il fut assuré du succès audacieux de ses escarmoucheurs.

On ne reconnaît pas non plus le coup d'œil d'un général d'expérience dans cette marche ordonnée à travers les obstacles que la nature des lieux rendait assez sensibles; comme si du bas de la montagne jusqu'à la pelouse, il n'y avait eu partout qu'un glacis. Qui pressait d'ailleurs le roi d'attaquer avant la réunion de toute sa gauche à sa droite? Pour protéger la retraite des siens, il lui suffisait de s'avancer vers la pente; Q. Flaminius n'aurait certes pas eu la témérité d'aller en montant heurter une masse aussi profonde, qui pouvait tenir ferme contre un choc bien plus violent.

Quoi qu'il en soit, les inconvéniens et les vices de la phalange sont assez clairement démontrés par l'issue de cette bataille. Mais pour bien juger des moyens d'attaque et de défense de ce corps, et lui laisser déployer toute la force dont il est susceptible, on conçoit qu'il doit manœuvrer hors du terrain raboteux, inégal, haché, sur lequel se passa l'action des Cynocéphales; il faut placer la phalange en plaine, comme sur le théâtre de ses exploits les plus brillans.

Il restait en effet quelque doute sur la supériorité de cette ordonnance, même parmi ceux qui étudiaient l'art militaire à Rome lorsque la bataille de Pydna fut livrée sous le successeur de Philippe. C'est ce qui rendra toujours cette journée si mémorable, indépendamment de l'influence qu'elle exerça sur les destinées de la Grèce.

Philippe mourut dans le moment où il s'occupait de secouer le joug de Rome. Persée son fils, qui connaissait ses vues, résolut de les réaliser, et fit en secret de grands préparatifs. Tandis qu'il s'appliquait à s'assurer des Alliés, il amusait le sénat par des négociations feintes; et lorsqu'il démasqua ses projets, il était déjà maître des places principales de la Thessalie.

Ces mouvemens échappèrent à la vigilance de Rome, jusqu'au moment où éveillée par une correspondance de Persée avec les Carthaginois, elle envoya des commissaires en Grèce; ils ne furent pas long-temps à reconnaître la ligue puissante qui se formait.

Il est vraisemblable que les chefs des conseils de Rome résolurent dès lors de détruire le royaume de Macédoine. Cependant, on commença par s'occuper soigneusement des divisions qui troublaient les états de la Grèce; s'efforçant d'apaiser toutes les querelles qui pouvaient ranger ces diverses républiques du parti de Persée. On appela même à Rome le roi de Pergame, Eumènes, qui se plaignait de ce prince, et semble s'être repenti dans la suite du rôle qu'on lui fit jouer alors.

Le roi accusateur, qui avait pris, à son retour dans ses états, le chemin de la Grèce, fut assailli et blessé par une troupe d'assassins. Cet acte de violence, quelques autres encore qui se passèrent dans le même temps, furent imputés au roi de Macédoine, et servirent de prétexte à la guerre qu'on lui déclara.

L'arrivée des légions romaines en Épire, effraya Persée; il envoya des ambassadeurs qui offrirent tout ce que le sénat et le peuple romain pouvaient raisonnablement désirer. La république se montra inexorable sur les injures qu'elle prétendait avoir reçues, et donna ordre à ces ambassadeurs de sortir d'Italie, déclarant au roi de Macédoine que s'il avait des propositions à faire, il pouvait s'adresser au commandant de leur armée d'Épire.

Persée eut bientôt après une entrevue avec les commissaires romains, et la fin de la conférence annonça des hos-

tilités prochaines. Ce prince fit parvenir à tous les peuples de la Grèce et de l'Asie-Mineure une copie de ce qui s'y passa, et plusieurs comprirent qu'il pouvait seul les protéger contre Rome. Les Rhodiens, dont la marine était alors formidable, craignant de se déclarer ouvertement, l'encouragèrent en secret. D'autres peuples se liguèrent ostensiblement.

Depuis vingt-cinq ans environ, Rome jouait le premier rôle chez les nations qui environnaient la Méditerranée; l'ascendant que cette république savait prendre dans tous les combats et les traités, inspirait la crainte et le respect. Mais les Macédoniens aussi, avaient rempli le monde des plus brillans exploits; leur tactique et leur valeur jouissaient d'une réputation immense; et l'issue de la dernière guerre avait surpris les peuples, sans les convaincre de la supériorité des armées romaines. On attribuait cet échec à la mauvaise conduite de Philippe, et surtout à l'embarras que produit toujours un ennemi que l'on ne connaît pas.

Persée pouvait opposer de suite aux Romains une des plus belles armées qu'eussent levées les rois de Macédoine. Elle se composait de quarante mille soldats d'infanterie, de quatre mille chevaux, et ces troupes étaient parfaitement disciplinées. Aussi Persée, voyant qu'il ne pouvait plus rien espérer de la voie des négociations, se décida-t-il à soutenir vigoureusement la lutte.

Les Romains avaient commis la faute d'envoyer en Épire des forces peu considérables, que le roi aurait dû détruire avant qu'elles reçussent des renforts de l'Italie; mais les ambassadeurs eurent l'adresse d'amuser ce prince, et de l'empêcher de former, pendant la première année, aucune entreprise sur Apollonie ou sur les autres places occupées par les troupes de la république.

L'été suivant, sept années environ après l'avènement de Persée au trône, le consul Licinius se rendit en Épire, et tandis que l'escadre de Rome, réunie à celle de ses alliés, s'assemblait au détroit de l'Eubée, les deux armées de terre commencèrent leurs opérations. Les Macédoniens assirent leur camp à Syeurium, sur la croupe du Mont Ossa; Licinius pénétra dans la Thessalie, et après avoir passé la rivière du Pénée, établit ses postes à douze milles de l'ennemi.

Persée se hâta de ravager tout le pays d'où les Romains pouvaient tirer leurs subsistances. Il y eut une action où la cavalerie et l'infanterie légère des deux armées combattirent; les troupes macédoniennes demeurèrent victorieuses. Licinius ne pouvant plus défendre ses fourrageurs, de ce côté du Pénée, contre un ennemi supérieur en nombre, abandonna son camp pendant la nuit, et passa la rivière.

Ce petit succès pouvait éblouir le roi de Macédoine; il eut la sagesse de n'y voir qu'une occasion favorable pour faire de nouvelles ouvertures de paix; et afin que la négociation réussît, ce prince résolut de signer pour préliminaires les conditions que son père avait proposées après plusieurs défaites.

Il devait supposer que de pareilles offres, à la suite d'une victoire, seraient regardées comme un acte de modération, et non comme un hommage de la crainte; que les nations neutres, effrayées des suites de cette supériorité, favoriseraient la paix; que Rome enfin, terminant la guerre après une défaite, respecterait désormais la Macédoine, et ne recommencerait pas légèrement les hostilités.

Persée connaissait mal les Romains. Ce peuple, fidèle à ses maximes de politique, refusa toujours de signer un traité ou même d'entrer en négociation après une défaite; et tandis qu'il accueillait avec douceur les propositions des vaincus, il dédaigna celles d'un ennemi victorieux. Licinius, sans examiner les offres du roi, répondit que s'il voulait terminer la guerre, il devait rendre à discrétion sa personne et ses états.

Cette réponse, on peut le croire, ne causa pas peu de surprise à la cour de Macédoine. Cependant, les opérations des détachemens de fourrageurs ayant rempli le reste de la saison, et l'hiver approchant, les Romains se retirèrent dans la Béotie. Leur escadre fit plusieurs descentes pour inquiéter les peuples qui s'étaient déclarés en faveur de la Macédoine, et Licinius prit ses quartiers sans aucune résistance; mais à la fin de la première campagne, ce consul avait soumis seulement quelques cantons de la Béotie, et l'autre armée romaine, qui essayait de détacher les Illyriens du parti de Persée, éprouvait aussi de grandes difficultés.

Le commandement de Licinius expira. Son successeur, A. Hostilius Marcius, qui voulut, à diverses reprises, pénétrer dans le royaume de Macédoine, fut constamment repoussé. Le roi le harcelait, lui coupait les vivres, et remportait des avantages dans toutes les affaires de postes; de sorte que cette campagne ne fut pas plus heureuse que la précédente.

Encore que les Romains eussent bien souvent essuyé des défaites au commencement des autres guerres, surtout dans les premières actions contre Pyrrhus et Annibal, il paraît qu'ils furent surpris et humiliés du tour défavorable que prenait leur expédition de Macédoine. On envoya des inspecteurs pour examiner l'état des troupes, et rechercher la cause de leurs mauvais succès.

Cependant il n'y eut pas un moment d'irrésolution dans les conseils de Rome, et le commandement de la Macédoine passant à Q. Marcius Philippus, l'un des commissaires envoyés en Grèce avant les hostilités, il s'y montra non moins habile dans les opérations de la guerre, qu'il l'avait été lors des négociations. Les lignes au moyen desquelles Persée gardait les défilés des montagnes pour couvrir son royaume, furent enfoncées; le consul pénétrait victorieux en Macédoine, lorsque l'approche de l'hiver ne lui permit pas d'avancer dans un pays qui offrait peu de ressources. Il établit ses postes, et remit le commandement de l'armée à son successeur.

C'était Paul Émile, le fils de celui qui succomba si vaillamment à la bataille de Cannes. Il avait alors soixante ans, et inspirait une grande confiance par ses beaux services en Ligurie et en Espagne.

Sa harangue au peuple, avant son départ, laisse entrevoir qu'à Rome on censurait avec amertume les généraux malheureux. « Que ceux, dit-il, qui se croient en état de me donner des conseils, m'accompagnent en Macédoine; ils passeront à bord de mon vaisseau, et lorsque l'armée entrera en campagne, je leur donnerai place dans ma tente et à ma table. Mais s'ils n'acceptent point mes offres, qu'ils ne prétendent pas ensuite juger ce qu'ils n'auront pu voir; qu'ils aient la sagesse de s'abstenir d'opposer leur avis à celui d'un général qui déploie tous ses talens, fait usage de toute son expérience, et consacre sa vie et son honneur au service de la république. »

Paul Émile trouva le roi retranché sur les bords de l'Énipeus, ses deux ailes appuyées aux montagnes. Il l'obligea par une manœuvre savante, de faire un mouvement rétrograde vers Pydna, où cependant le roi de Macédoine prit encore une position forte dans une plaine resserrée entre deux petites rivières, l'Æson et le Leucos-Potamos.

La ville de Pydna se trouvait derrière la gauche de Persée, près de l'endroit où l'Æson va se joindre au Leucos, lequel coulait devant le front de l'armée macédonienne, et donnait au roi la facilité d'attendre les Romains, et de les culbuter s'ils voulaient traverser la rivière.

Ces passages nécessitant toujours du désordre dont il est aisé de profiter, surtout pour une ordonnance comme celle de la phalange qui jouissait d'une grande force impulsive, Paul Émile, quoique bien résolu de saisir la première occasion qui se présenterait pour terminer la guerre, arriva sur les bords du Leucos, et ne jugea point à propos d'attaquer.

Il ne voulait pourtant pas se retirer en présence de l'ennemi qui pouvait prendre avantage de cette retraite pour augmenter le courage de ses troupes; il résolut de camper où il se trouvait alors. Nous avons dit ailleurs que sa première ligne resta sous les armes, prête à fondre sur les Macédoniens, et que les autres commencèrent à se retrancher jusqu'à ce qu'elles eussent achevé un parapet assez fort pour permettre aux légions de se retirer en sûreté derrière. Ce fut sous cet abri que l'on termina les fortifications ordinaires d'un camp romain.

Le consul épiait Persée dans cette position, supposant bien qu'il se présenterait quelque circonstance favorable, lorsqu'un cheval échappé du camp romain, mit ceux qui le poursuivaient en présence d'un détachement de fourrageurs. On se chargea de part et d'autre; les renforts arrivèrent ensuite successivement et rendirent l'action plus vive; enfin les Macédoniens crurent l'occasion belle pour surprendre leurs adversaires, et commirent la faute impardonnable de passer le Leucos.

Ils se formèrent promptement. Leur front remplissait toute la plaine. Paul Émile avoua dans la suite que ce rempart d'airain, cette forêt de piques l'avaient rempli d'étonnement et de crainte; et malgré la bonne contenance qu'il sut prendre, il ne put d'abord s'empêcher de sentir quelque inquiétude sur le succès du combat.

Son armée était rangée par manipules, et déjà la première ligne tout entière se trouvait rompue; la seconde commençait à plier. Ce terrain paraissait favorable à la phalange; toutefois le consul remarqua bientôt que le premier combat avait obligé l'ennemi à désunir ses rangs; que plus la phalange poussait en avant, plus elle laissait d'ouvertures sur son front; car l'effort et la résistance n'étaient pas les mêmes sur toute la ligne.

Il divisa de suite ses manipules en centuries, sections plus petites, et leur ordonna de ne pas attaquer ensemble et de front; mais de se jeter, par troupes détachées, dans les crevasses de la phalange.

Cette disposition faite à propos fut couronnée du succès le plus complet. Les légionnaires, pénétrant avec le bouclier et la courte épée par-delà les pointes des lourdes piques macédoniennes, percèrent jusqu'au centre de leur ordonnance pressée, et ne tardèrent pas à faire un carnage effroyable. (Ans 1586 de Rome; 168 av. notre ère.)

Vingt mille périrent sur le champ de bataille, cinq mille fuyards tombèrent au pouvoir des vainqueurs, et six mille autres se retirèrent dans la ville de Pydna où ils se rendirent. Ce fut par suite de ce combat, regardé comme le dernier soupir de la phalange, que Polybe vint à Rome.

Après les batailles des Cynocéphales et de Pydna, Rome marcha rapidement à la conquête du monde. Antiochus, qui défendit l'Asie pendant plus de deux ans, avait été défait par Scipion l'Asiatique; la troisième guerre punique venait de se terminer avec la destruction de Carthage; les Grecs s'efforçaient en vain de conserver leur liberté si glorieusement acquise. Toutefois, la science militaire ne fit plus aucun progrès qui mérite d'être cité.

Ce n'est pas que les Romains n'eussent encore de grands capitaines à la tête des armées; il s'écoula même un période remarquable entre Marius et César. Mais on ne rencontrait plus de généraux capables d'instruire dans le grand art de la guerre, comme on le vit en combattant Pyrrhus, Xanthippe, Asdrubal, Annibal, et même Philippe et Antiochus.

Il faut déplorer sans doute les coups funestes que tant de personnages illustres portèrent alors à la liberté de leur patrie; ôtez cependant cette soif du pouvoir qui tourmente les âmes les plus généreuses, vous trouverez des hommes désintéressés, équitables; des soldats sobres et intrépides; vous reconnaîtrez enfin qu'ils eurent des partisans qui les chérirent pour eux-mêmes, indépendamment de l'esprit de faction. Qui ne sait combien les légions de Sylla lui étaient dévouées! Marius fut l'idole du peuple; Pompée bien long-temps captiva Rome entière; César acquit l'admiration de l'univers.

On peut condamner tout ce que la politique des Romains eut de perfide à l'égard des nations étrangères; mais on admirera toujours leur grand caractère, leur conduite prudente, et ces maximes invariables dont ils ne s'écartèrent jamais. Ils se montrèrent surtout habiles à flatter les passions des autres peuples, à les diviser entre eux, à les attirer par l'espoir d'obtenir, avec l'influence de Rome, ce qu'ils ne pouvaient espérer de leurs propres moyens.

C'est ainsi que les Romains détachèrent les Grecs d'Europe et d'Asie, des rois de Syrie et de Macédoine. Ils montraient à ces petites républiques le retour de leur antique liberté; mais à peine eurent-ils subjugué les deux monarques, que la Grèce fut réduite en province romaine. On voit aussi le sénat refuser, pendant vingt-cinq ans, son arbitrage dans les démêlés de Carthage avec le roi de Numidie. Ce corps politique entrevoit le moment où cette ancienne rivale doit être suffisamment affaiblie par les continuelles usurpations de Massinissa; il attaque alors Carthage, la détruit, et s'empare ensuite de la Numidie.

Tous les grands hommes que produisit la république, doués de qualités très diverses, et de caractères peu ressemblans, se rapprochèrent dans un point: l'orgueil du nom romain, et le désir d'en étendre la puissance. Ce fut par cette conformité de vue et d'esprit, par cette réunion des moyens et des talens vers un même but, que le sénat, le peuple, les généraux et les armées concoururent à la confection de l'édifice majestueux qui fera l'admiration de tous les siècles. Les citoyens aimaient la patrie avant eux-mêmes; et, si quelques-uns eurent la noble ambition de s'élever au-dessus de leurs semblables, c'est que rien ne leur paraissait plus

beau que de commander les Romains.

Tels on voit Marius qui enchaîna Jugurtha, et détruisit les Cimbres; Sylla, son heureux rival, allant porter au fond de l'Asie la terreur des armes romaines; Pompée, plus illustre qu'eux tous par la diversité de ses victoires, et surtout pour avoir débarrassé Rome d'un ennemi comme Mithridate; César enfin, dont la plus grande gloire aurait été de vaincre Pompée, si l'on pouvait compter les triomphes arrosés du sang de ses concitoyens.

CHAPITRE X.

Guerre contre Jugurtha. — Défaite des Cimbres et des Teutons. — Guerre de Mithridate. — Expédition de Crassus contre les Parthes.

Portons un instant nos regards sur ce souverain d'un peuple peu nombreux, plus qu'à demi Barbare, que l'exemple des Carthaginois n'effraie pas, et qui ose encore braver Rome et sa puissance.

Le successeur de Massinissa venait de mourir, ayant partagé la Numidie entre ses deux fils et son neveu, déjà célèbre par ses talens militaires. On avait pu supposer qu'on allait enchaîner l'ambition par la reconnaissance; mais ce n'était pas assez du tiers d'un royaume pour Jugurtha. Le plus jeune des deux princes tomba dans ses embûches; l'autre fut battu, chassé de ses états, et contraint de chercher un asile sur les terres de Rome.

Jugurtha, qui savait que cette république, sous le titre de médiatrice, réglait en souveraine les querelles des autres peuples, crut devoir lui envoyer des députés, afin de répondre aux accusations de son rival. Il leur enjoignit de ne point épargner l'or, d'acheter, à quelque prix que ce fût, tous ceux qui jouaient un rôle dans la république, et de graduer les présens, suivant la dignité et l'influence des personnes. On voit que Rome n'était déjà plus la patrie des Fabricius et des Cincinnatus.

Mais si l'on pouvait corrompre beaucoup de Romains, il n'y avait point de trésor suffisant pour acheter la république; et Jugurtha, malgré tant de sagacité, ne vit pas qu'à mesure qu'il augmenterait ses prétentions, les Romains hausseraient le prix de leurs services; que plus il donnerait, plus on lui demanderait; enfin que dans un état en proie aux factions, si l'on en gagne une, on excite contre soi toutes les autres. Lorsque Jugurtha eut inutilement prodigué ses richesses, il fut contraint de recourir aux armes.

Il avait à Rome de nombreux partisans. Mais sa cause était tellement injuste, et l'on parlait si haut de la vénalité de ceux qui lui paraissaient favorables, qu'à peine ils osaient ouvertement le défendre. Ils s'efforcèrent toutefois de faire suspendre les résolutions que l'on prenait contre lui, et l'on nomma des commissaires déjà corrompus par l'or de Jugurtha, ou qui devaient en subir l'influence; de sorte que ce prince s'empara de la Numidie entière, après sept années d'intrigues couronnées par l'assassinat de son rival.

La plupart des sénateurs gagnés par les présens de Jugurtha, recevaient avec indifférence les plaintes formées contre lui; mais l'assemblée du peuple poussait des cris de rage, et bien qu'une guerre avec ce prince africain présentât de grandes difficultés; bien que Rome eût à craindre une invasion terrible du côté de la Gaule et de l'Illyrie, personne n'osa dire qu'il fût de l'intérêt de la république de ménager cet assassin couronné.

Le consul Calpurnius Piso prit le commandement de l'Afrique, et conduisit d'abord la guerre avec beaucoup d'ardeur et de succès. Bientôt Jugurtha vint à bout de le séduire, et les négociations commencèrent. Le traité inspirant des soupçons, le préteur Cassius Longinus partit avec l'ordre d'amener à Rome le prince rebelle. Jugurtha y vint en effet, muni d'un sauf-conduit du sénat.

Il parut avec toute la modestie d'un accusé. Mais sachant qu'on manifestait l'intention de mettre sur le trône de Numidie un des descendans de Massinissa, qui s'était aussi réfugié à Rome, le roi n'hésita pas à soudoyer des assassins, et le fit massacrer. Le sénat ressentit vivement l'offense; il n'osa cependant violer un sauf-conduit, et fit sortir le meurtrier de l'Italie. C'est en partant que Jugurtha dit ces paroles mémorables: « Rome est à vendre; elle n'attend que des acheteurs. »

Le consul Albinus le suivit de près, et reconnut bientôt que les desseins de ce prince étaient impénétrables. Lorsqu'il avait résolu d'éviter une bataille, il s'avançait pour engager l'action; ou bien il paraissait fuir quand il préparait une attaque. Ses offres de soumission et ses menaces étaient également fausses. Il violait les traités les plus solennels, regardant un manque de foi comme un stratagème permis à la guerre, et se moquait de ceux qui se laissaient ainsi tromper.

Ces artifices devaient prolonger la lutte. Le temps des élections approchait, et Albinus revint à Rome pour présider au choix d'un successeur. Il y avait beaucoup de fermentation dans la ville. La corruption que l'on reprochait à plusieurs nobles, à cause de leur correspondance vraie ou fausse avec Jugurtha, donnait de l'avantage au parti populaire. L'élection des consuls fut suspendue; la république se trouva, une année entière, dans une anarchie absolue.

Aulus Albinus, frère du dernier consul, qui commandait par intérim l'armée d'Afrique, espéra faire servir ce trouble à sa gloire. Il poussa fort avant dans la Numidie, comptant se rendre maître, par force ou par surprise, des magasins et des trésors du monarque africain.

Toujours fidèle à son plan de conduite, le prince paraît effrayé; c'est avec précipitation qu'il se retire partout où les Romains se montrent; et afin d'augmenter leur confiance, il implore même souvent la pitié. Cependant il s'occupait de gagner les Thraces et les autres étrangers qui servaient avec les légions romaines, et lorsqu'il eut attiré Aulus dans une position dangereuse, il revint la nuit sur ses pas.

Les Thraces et les Ligures, qui gardaient les avenues du camp, favorisèrent Jugurtha qui surprit les légions. Elles se refugièrent en désordre sur une hauteur voisine; leur fuite fut si précipitée, que la plupart des soldats ne purent emporter leurs armes. Les Numides passèrent la nuit à piller le camp.

Au point du jour, Jugurtha demanda une conférence au préteur. Il lui dit que les Romains manquant de provisions, n'ayant pas même les moyens de se défendre, étaient au pouvoir des Numides. Il ajouta qu'il n'abuserait pas de ses avantages, et leur tiendrait la vie sauve, si l'armée voulait évacuer son royaume en dix jours.

Le général romain accepta la capitulation; mais elle fut déclarée infâme à Rome, et le sénat refusa de la ratifier. Albinus, afin de rétablir l'honneur de sa famille, s'empressa de lever des troupes avec lesquelles il se proposait

de recommencer la guerre. La république ne voulant pas lui permettre de les embarquer, il retourna seul en Afrique, rejoignit ses légions, et se tint sur la défensive en attendant un successeur.

La honte de ce désastre ; la frayeur inspirée par un nouvel ennemi qui venait de traverser l'Espagne et les Gaules, et semblait tourner ses pas vers l'Italie, calmèrent un temps l'animosité des factions. Q. Cæcilius Métellus, nommé consul de l'armée de Numidie, partit avec un renfort considérable, et alla chercher l'ennemi.

Pendant sa route, Métellus reçut plusieurs messages de Jugurtha, qui demandait la paix ; et, lorsque l'armée romaine entra sur le territoire de Numidie, elle y fut accueillie par les habitans d'une manière amicale. Le peuple était tranquille, les villes ouvraient leurs portes, on trouvait des approvisionnemens en abondance dans les marchés.

Métellus se défiait de ces apparences. Il se tint sur ses gardes, bien convaincu que le roi tramait quelque perfidie ; et Jugurtha en effet comptait beaucoup sur cette nouvelle ruse pour affaiblir la vigilance des légions, les pousser dans quelque faute et les tailler en pièces.

Il est informé que le consul se dispose à traverser la rivière du Muthul. Aussitôt il parvient à lui dérober plusieurs marches, et se met en embuscade sur son passage. Les Romains avaient une haute montagne à franchir ; ensuite pour arriver au fleuve, régnait une plaine de six lieues, bordée d'un côté par des collines couvertes de myrthes et d'oliviers. Ces collines n'offraient aucun chemin praticable ; il fallait donc passer par la plaine.

Ayant divisé son armée en deux parties, Jugurtha se saisit de la plus considérable des collines qui avoisinaient la grande montagne, se cacha autant que possible entre les bosquets et les vallées, et fit occuper à ses troupes une grande étendue de terrain. Bomilcar, un des généraux en qui le roi avait le plus de confiance, alla s'embusquer plus près de la rivière avec le reste des troupes.

Jugurtha voulait attendre que l'ennemi fût descendu de la montagne, et la faire occuper ensuite, pendant que Bomilcar, qui avait ordre de s'emparer des bords de la rivière, allait barrer le chemin de ce côté. Lui-même épiait le moment favorable pour fondre sur les légions en marche. C'était une autre journée du Trasymène qu'il se flattait de préparer aux Romains.

Métellus ignora ce qui se passait. Toutefois il se défiait de son ennemi, et pour ne pas tomber dans ses ruses, il fit ses dispositions comme un général habile qui sait se préparer à tout événement.

Son ordre de marche fut exactement celui que nous avons décrit d'après Polybe, lorsque l'armée formait trois colonnes de manipules. Ces corps s'étaient augmentés à proportion du nombre d'hommes dont on avait grossi les légions.

Les extraordinaires s'avançaient à l'avant-garde avec des archers et des frondeurs levés pour cette guerre, et Métellus s'y porta en personne. Marius commandait l'arrière-garde avec la cavalerie romaine. Celle des alliés était répartie sur les deux flancs. Les troupes légères se tenaient en dehors des deux colonnes extérieures à côté des intervalles que les manipules gardaient entre eux, et ils marchaient ici par leur front. Métellus conduisit son armée dans cet ordre jusque vers la grande montagne qui se présentait, suivant Salluste, entièrement stérile et découverte.

A peine en eut-il atteint le sommet,

qu'un examen attentif des lieux lui fit apercevoir des cavaliers de Jugurtha cachés entre les broussailles qui couvraient les collines, et il jugea d'abord par l'assiette des lieux du piége que l'ennemi avait tendu.

Métellus ne songea point à rebrousser chemin, car il se reposait entièrement sur la bonté de ses dispositions et la bravoure de ses troupes ; cependant, comme il devenait assez manifeste qu'en poursuivant sa marche dans la plaine, son flanc droit, exposé aux collines, essuierait les plus grands efforts, Métellus ordonna de faire une halte, et commanda les mouvemens nécessaires pour tourner le front vers le point où le danger allait devenir plus éminent.

C'était un quart de conversion moyennant lequel les rangs de chaque manipule faisaient face du côté où leur flanc se trouvait auparavant. Cette évolution exécutée par tous les manipules dans les trois colonnes, l'armée se forme en bataille sur trois lignes, ayant le front tourné vers le flanc menacé, qui était ici le flanc droit. Après cette manœuvre la cavalerie de l'avant et de l'arrière-garde occupa les ailes, et les troupes légères furent réparties dans les intervalles entre les manipules.

Salluste ne fait pas mention des bagages ; mais on sait, par Polybe, qu'ils se plaçaient dans les colonnes mêmes. La longue marche que Métellus entreprit sur le pays ennemi, et ses campemens, font assez voir que l'armée n'en était pas dépourvue. Après que les manipules s'en furent débarrassés, on les rassembla dans un endroit sûr, suivant la coutume. Peut-être les fit-on porter avec le détachement que Rutilius conduisit avant la bataille aux bords du fleuve Muthul.

Ayant achevé sa nouvelle disposition, Métellus adressa quelques paroles à ses soldats, et descendit dans la plaine. Les auteurs latins nomment ordinairement *principia*, le front des lignes d'une armée rangée en bataille, ainsi que les soldats qui s'y trouvent placés ; or comme après le changement de Métellus, les trois lignes, au lieu de marcher de front, s'avançaient par leur flanc, on conçoit aisément pourquoi Salluste dit que l'armée se porta en avant *transversis principiis* « le front en travers ».

Si l'on voit dans la suite que Métellus se trouva sur la gauche de l'armée, avec les troupes qui avaient formé l'avant-garde, on en saisit la raison dans ce changement de front; on reconnaît aussi la place de Marius indiquée par les mots *post principia* « après le front », qui ne peuvent désigner que la droite de l'armée, et non pas la seconde ligne composée des princes, comme on le suppose.

Métellus s'avança donc dans la plaine à pas lents, faisant bonne contenance, et surpris que l'ennemi retardât si longtemps l'attaque. La réflexion lui fit craindre ensuite que s'il ralentissait trop sa marche, il ne pût gagner le même jour la rivière; il prit le parti de détacher d'avance son lieutenant Rutilius avec un corps de cavalerie, et plusieurs manipules, lui ordonnant de s'emparer des bords du fleuve, et d'y préparer le campement.

Jugurtha suivait des yeux l'armée romaine; mais il ne voulait paraître qu'après avoir préparé toutes ses pièces, et fit occuper, par deux mille hommes, la montagne que Métellus venait de quitter. Aussitôt, donnant un signal convenu, ses troupes fondirent si rapidement sur les légions et engagèrent un combat tellement furieux et opiniâtre, que Métellus eût difficilement gagné la rivière sans la bonté de ses dispositions. Cette action fut sanglante, et parut terminer la guerre.

Les batailles nombreuses données sur le continent de l'Afrique, et les révolutions fréquentes dans ce pays, avaient familiarisé les Numides avec l'usage des chevaux et des armes. Mais ils étaient mal disciplinés, respectaient peu les ordres des généraux et du prince, et l'on ne pouvait guère livrer deux combats avec la même armée. Victorieux, le Numide quittait ses drapeaux pour emporter le butin ; battu, il supposait avoir terminé son service. Dans l'un et l'autre cas, chacun s'enfuyait de son côté.

Métellus ne voyant plus d'ennemis après cette bataille, ne sut ce qu'était devenu le roi de Numidie. Il apprit enfin que ce prince assemblait une armée plus nombreuse que les autres ; mais lassé de poursuivre un adversaire qu'il ne pouvait saisir, Métellus se porta vers les parties du royaume les plus riches et les mieux cultivées.

Il voulait se dédommager de ses travaux par le pillage. Le roi pénétra ce dessein, marcha du même côté, et se montra bientôt sur les derrières de l'armée romaine. Tandis qu'elle essayait de forcer la ville de Zama, Jugurtha fondit à l'improviste sur le camp de Métellus. Ce prince fut repoussé, mais il prit un poste favorable, et les Romains, enfermés entre la ville et l'armée numide, furent contraints de lever le siége.

Le commandement de l'armée d'Afrique fut conservé à Métellus avec la dignité de proconsul. Il suivit Jugurtha, le battit dans plusieurs rencontres, le força de sortir de la Numidie, et de se réfugier à la cour de Bocchus, roi de Mauritanie, dont il avait épousé la fille.

Jugurtha ayant déterminé Bocchus à lever des troupes, entra en campagne avec son nouvel allié, se dirigeant vers Cirta (Constantine). Métellus se plaça de manière à couvrir cette place ; et tandis qu'il employait les menaces ou la séduction pour gagner le roi de Mauritanie, il apprit que le sénat lui ôtait le commandement de l'armée.

Marius, que nous avons vu en Afrique, était retourné à Rome pour y solliciter le consulat. Il promit de finir promptement la guerre de Numidie ; et comme il avait montré jusque là du courage et du talent, on pouvait croire à sa parole. Le peuple, qu'il sut gagner, le nomma consul, malgré l'opposition des nobles et des principaux sénateurs.

On n'admettait encore dans les légions que les classes les plus riches ; mais elles commençaient à se soucier peu d'aller faire au loin la guerre. Marius, qui n'ignorait pas cette dégénération des mœurs républicaines, voulut en tirer avantage ; il enrôla les citoyens pauvres, malgré la loi qui les excluait du service des légions. Les dernières classes du peuple, flattées de cette faveur insigne, entrevoyant d'ailleurs une carrière qui leur offrait l'opulence et les honneurs, se rendirent en foule sous ses étendarts ; et les riches n'éprouvèrent pas moins de satisfaction de voir diminuer pour eux cette partie des charges publiques.

Cette innovation de Marius fut très remarquable ; on doit la compter parmi celles qui hâtèrent la ruine de l'état. Au lieu de former des armées de citoyens qui devaient maintenir la constitution et respecter les fortunes particulières, on leva des troupes prêtes à combattre, suivant leur intérêt, pour ou contre les lois de la patrie, et l'on vit terminer par des batailles des divisions domestiques calmées jusque-là sans répandre de sang.

Le nouveau consul, plus chéri du peuple que ne l'avaient été les Gracques, s'embarqua pour l'Afrique avec un renfort considérable, et porta la guerre dans

es provinces les plus riches de la Numidie, où l'espoir du butin attirait ses soldats. Bocchus et Jugurtha se séparent à son approche.

Marius suivit les Numides, prit possession des villes abandonnées, et s'étendit au loin dans le pays. Afin de rivaliser de gloire avec Métellus, qui avait réduit la ville de Thala après des difficultés innombrables, il réussit à s'emparer de Capsa, place entourée de déserts, où les ressources nécessaires manquaient à une armée. Marius attaqua ensuite une autre forteresse qu'on regardait comme imprenable, et où l'on avait déposé les trésors du roi.

Elle était située sur un roc inaccessible, et Marius avait donné inutilement plusieurs assauts. Un soldat ligurien, cherchant des escargots sur le flanc de la montagne, trouva le chemin plus facile à mesure qu'il montait, et parvint jusqu'à la plate-forme de la forteresse. Elle était abandonnée, les troupes s'étant portées sur le point d'attaque.

Informé de cette découverte, Marius détacha de suite quatre centuries et six trompettes sous la conduite du Ligure ; et afin de distraire les assiégés, et d'être prêt à un assaut vigoureux au moment du signal, il s'avança vers la portion du rempart située en face de la tranchée.

Après bien des difficultés et des périls, les quatre centuries étaient arrivées au pied de la muraille, et les trompettes sonnèrent. Les assiégés, qui occupaient la partie de la forteresse que menaçait Marius, furent d'abord étonnés du bruit qu'ils entendaient sur leurs derrières, et bientôt effrayés par les cris des femmes et des enfans. Sur ces entrefaites, Marius attaque les postes, les force, et se rend maître de la citadelle.

Ce fut pendant que Marius formait le siége de Thapsa, que sa cavalerie vint d'Italie, commandée par le questeur Sylla, jeune homme issu d'une famille patricienne, distinguée par des services éminens. Sylla fréquentait les Grecs, qui répandaient alors le goût de la littérature et des sciences dans sa patrie. Quoique l'armée le crût encore novice dans l'art de la guerre, il montra bientôt son génie, et parvint à inspirer un tel respect aux troupes, qu'il excita la jalousie de son général. On vit éclore les premiers germes de cette rivalité qui devint si fatale à la république.

Le roi de Numidie, sensible aux pertes qu'il avait faites, résolut de livrer bataille aux Romains. Il réunit de nouveau ses troupes à celles de Bocchus, et tous deux ayant voulu attaquer le consul, furent encore mis en déroute.

L'armée romaine, triomphante sur tous les points où elle rencontrait l'ennemi, marchait avec trop de sécurité, et fut sur le point de se laisser surprendre, une heure avant le coucher du soleil. Jugurtha espérait jeter de la confusion dans ses rangs à l'entrée de la nuit, et continuer l'action à la faveur des ténèbres. Les Romains, qui ne connaissaient pas le pays, se seraient alors trouvés hors d'état d'effectuer une retraite.

Les Numides harassèrent les légions sur tous les points. Afin d'engager les Romains à rompre leurs rangs, ils feignaient quelquefois de ralentir l'attaque ou de prendre la fuite. Marius ne se laissa point tromper ; il continua sa marche en bon ordre, et avant la nuit s'empara de quelques hauteurs où son armée fût hors de danger.

Afin d'ôter à Jugurtha la connaissance de cette position, Marius défendit d'allumer des feux et de sonner les veilles de la nuit selon l'usage. Les Numides s'étaient arrêtés dans une plaine sur le déclin du jour, et au lever de l'aurore,

on les vit dans leur camp, livrés au sommeil, ne craignant rien d'un ennemi en fuite, et qui avait été sur le point de tomber entre leurs mains.

Marius résolut de les attaquer. Il donna ordre à ses troupes de courir aux armes, au moment où les trompettes sonneraient la charge, de pousser de grands cris, d'augmenter le tumulte en frappant sur leurs boucliers, et de se jeter avec impétuosité sur les Numides. Ce plan eut tout le succès qu'en attendait Marius; l'ennemi éprouva encore une déroute complète.

Cette victoire ne diminua pas la vigilance du consul, qui marcha vers les villes situées sur la côte, où il voulait établir ses quartiers d'hiver. Il fit avancer son armée dans le même ordre que Métellus, et Salluste se sert encore des termes *quadrato agmine incedere*, dont nous avons donné ailleurs la signification.

Il approchait de la ville de Cirta, en longeant une chaîne de hauteurs qui se présentaient sur sa gauche. Les archers et les frondeurs, renforcés des cohortes auxiliaires de Ligurie, furent jetés de ce côté, sous les ordres de Manlius. Sylla marchait, avec toute sa cavalerie, sur la droite. Les extraordinaires formaient la tête et la queue des trois colonnes.

Le quatrième jour, les éclaireurs vinrent annoncer l'apparition de l'ennemi sur plusieurs endroits, ce qui fit juger à Marius qu'il allait être enveloppé. Ce général avait tout prévu, et ne changea rien à son ordre de marche.

Sylla fut attaqué le premier, et se soutint avec beaucoup de vigueur; bientôt les Numides tombèrent aussi sur l'avant et l'arrière-garde. Après un combat très vif, les troupes de la queue commençaient à plier, lorsque Sylla, s'étant défait de la cavalerie maure qu'il avait en tête, vint prendre en flanc celle de Bocchus, et en délivra les légions romaines. Marius, qui combattait à l'avant-garde, ayant aussi repoussé l'ennemi de son côté, ce ne fut plus qu'une déroute dans laquelle chacun prit la fuite.

Cette disposition était, quant au fond, la même que celle de Métellus; mais ici, les manipules des légionnaires qui marchaient, comme de coutume, par leur front, demeurèrent en colonne, avec leurs équipages dans les intervalles, et ne firent pas le quart de conversion afin de se mettre en ligne. Marius se contenta des mesures qu'il avait prises, pour garantir la tête, la queue et les deux flancs.

On voit que ce n'est pas sans raison que cet ordre de marche se désignait par *agmen quadratum*, puisque les trois colonnes pouvaient se mettre en bataille sur l'un et l'autre flanc par des mouvemens prompts et très simples. D'ailleurs, on faisait face en même temps des deux côtés, les hastaires et les triaires s'avançant hors de leurs équipages pour se mettre en front; les princes, qui occupaient le milieu, formaient une réserve. Les troupes de l'avant et de l'arrière-garde devaient aussi s'étendre en bataille, et couvrir la tête et la queue.

Ces dispositions prises, il résultait un véritable carré plus ou moins long, selon l'étendue des colonnes légionnaires. Cette figure n'était pas dans l'esprit du *plesion* ou du *plinthion* des Grecs, qui dessinaient quatre côtés pleins avec un vide au milieu, à peu près comme nous formons les bataillons carrés dans la tactique moderne; mais on y trouve encore assez d'analogie avec la forme purement carrée pour justifier l'expression latine qui a tant embarrassé les commentateurs.

Bocchus, prévoyant que Jugurtha ne se releverait point de ses pertes multipliées, résolut de cesser la guerre. Il obtint de Marius une suspension d'armes, et envoya des ambassadeurs. Le sénat lui fit répondre « que Rome n'oubliait ni les services ni les injures; que, s'il se repentait, on consentait à lui accorder le pardon de sa faute; mais que la paix et l'alliance sollicitées seraient le prix de sa conduite à venir, et des services qu'il pouvait rendre à la république. »

Sylla se chargea d'interpréter cette réponse, et fit comprendre à Bocchus que Rome entendait qu'il livrât le roi de Numidie. Bocchus feignit d'abord d'être choqué de cette proposition. Trahir son ami, son allié, son parent! Violer le droit sacré d'asile! Il ne pouvait, disait-il, se faire à cette idée, et deux jours après, le malheureux Jugurtha était entre les mains du questeur. Marius en fit le plus bel ornement de son triomphe.

Ainsi finit la guerre de Numidie (ans 650 de Rome; 104 avant notre ère); elle avait duré cinq ans. Rome ne pouvait rien tirer de cette guerre qui dût augmenter sa puissance; elle prouva, au contraire, combien les mœurs y étaient dépravées, et fit voir à quelles prévarications honteuses l'avidité des richesses peut porter les magistrats.

Les Romains ayant soumis toutes les contrées méridionales de l'Europe, les frontières de leur empire formaient une barrière qui s'étendait de la Propontide à l'Océan des Gaules, et retenait les Barbares du Nord, que l'amour du pillage ou un instinct secret entraînait vers le Midi.

Une quantité prodigieuse de hordes errantes se trouva rassemblée, sous les noms de Cimbres et de Teutons, sur les bords du Danube et de la Drave, non loin des sources de la Sarre et de l'Adige.

Leur nombre les engagea à passer les Alpes Noriques. Il y avait bien longtemps qu'aucune peuplade Barbare n'avait eu cette audace; et depuis Annibal, c'est-à-dire depuis cent quinze années, personne n'avait franchi ces monts avec quelque succès. Pendant cet espace de temps, les hordes nomades s'étaient multipliées et entassées derrière les montagnes.

A peine les Cimbres et les Teutons eurent traversé les Alpes Noriques, voisines de la mer Adriatique, qu'ils trouvèrent le consul C. Papirius Carbon, prêt à les arrêter. Peut-être fut-il battu d'abord, comme l'ont dit quelques historiens; mais enfin il les contraignit à chercher une autre route.

Cette irruption causait une grande frayeur dans Rome. On disait que ces barbares étaient au nombre de trois cent mille, sans compter les enfans et les femmes; et jamais on n'avait entendu parler, dans cette capitale du monde, des Cimbres et des Teutons.

Les uns faisaient sortir ces peuples des pays situés au-delà des Palus-Méotides; d'autres, du fond de la Germanie, des contrées que nous appelons aujourd'hui la Saxe; plusieurs portaient leur origine sur les bords de l'Océan septentrional, où les Danois habitent maintenant.

On débita des fables. On dit que l'Océan, débordé sur leurs terres, les avait obligés à se jeter vers le midi. Florus rapporte sérieusement cette cause de leur invasion, et Strabon la tourne en ridicule.

Festus dit que le nom de Cimbre veut dire *Latro* « brigand ». Cette idée, beaucoup plus simple, est peut-être aussi plus juste. Les Arabes, les Tartares, les Gaulois, les anciens peuples

de l'Italie et de la Grèce, n'étaient pas plus honteux de vivre de brigandage que les habitans de Tunis et d'Alger ne rougissent d'exercer le métier de pirates; ni les hordes des Arabes Bédouins de piller des caravanes. La dénomination de brigand ne devint injurieuse que chez les peuples agricoles; pour les nomades, ce sera toujours un titre de gloire.

Nos modernes ont fait bien plus de recherches que les anciens afin de savoir d'où venaient ces Barbares, et n'ont pas mieux réussi; car d'écrire *Kimris* au lieu de *Cimbres*, ne résout certainement pas le problème. On peut croire qu'ils ne sortaient pas tous du même pays.

Depuis plus d'un siècle, la crainte des armes romaines forçait toutes les hordes du Nord, de l'Orient et de l'Occident à s'arrêter sur les frontières de l'Italie. Mais cette multitude les franchit toutes les fois qu'elle se crut assez nombreuse pour renverser les obstacles qu'on lui opposait. C'est encore un de ces faits qui expliquent plusieurs phénomènes historiques, et que les écrivains n'ont pas remarqués, faute de comparer entre eux les siècles et les événemens.

Les hordes cimbriques et teutoniques ne pouvant forcer les légions romaines, marchèrent vers l'Occident, et se recrutèrent des Ambrons et des Tigurins, sauvages qui habitaient les montagnes des Alpes et du Dauphiné. Ces Barbares se jetèrent ensemble sur la Gaule Transalpine.

On dit qu'ils eurent alors cinq cent mille combattans. Les femmes et les enfans les suivaient. Ce nombre suppose deux millions de personnes, prenant toujours le quart de la population pour les hommes en âge de combattre. Chez les Barbares, où l'on commence plus tôt, où l'on cesse plus tard de porter les armes, le nombre des guerriers pourrait peut-être se supputer au tiers. Ainsi, ces hordes auraient composé une population de quinze cent mille individus.

Je ne veux pas démentir les anciens; cependant j'ai toujours soupçonné les généraux de Rome d'avoir exagéré les forces de l'ennemi en parlant au sénat et au peuple, dont ils attendaient le triomphe.

Les écrivains nous disent au reste si peu de chose, nous parlent avec tant d'obscurité et de contradictions, qu'ils vont souvent jusqu'à confondre les noms, et employer indifféremment celui de Cimbres ou de Gaulois. Il résulte de là que nous ne savons ni par quelle route les Barbares passèrent dans la Gaule Transalpine, ni comment ils pénétrèrent de ce pays dans l'Espagne. On peut conjecturer seulement qu'ils avaient quelque frayeur des Romains, puisque, avant de les attaquer, ils demandent des terres au sénat. Ce corps, toujours ferme dans ses principes, refuse de les admettre en Italie.

Le sénat envoie le consul M. Junius Silanus les chercher dans la Gaule Transalpine; son armée est mise en déroute. Les Cimbres ne tournent pourtant point encore leurs armes contre l'Italie. Un autre consul, Aurélius Scaurus, accourt dans ces mêmes contrées; il y est battu. Les Barbares passent les Pyrénées, et vont en Espagne, d'où les Celtibères les forcent bientôt de sortir. Sur ces entrefaites, le consul L. Cassius Longinus se portait chez les Helvétiens pour les empêcher de se joindre aux Cimbres et aux Teutons; les légions ne peuvent résister au nombre, et le consul lui-même reste sur le champ de bataille.

Ces trois défaites n'empêchèrent pas le consul Q. Servilius Cœpion de pénétrer jusque sur les bords de la Garonne, d'y remporter un avantage sur les Teo-

tosages, qui s'étaient révoltés en voyant passer les Cimbres, et avaient pris quelques soldats romains à Toulouse. Cœpion força leur enceinte de bois et de terre, la livra au pillage, et fit un butin considérable. Il y trouva, dit-on, beaucoup d'or.

Diodore de Sicile fait observer que plusieurs rivières de ce pays en charriaient, et Strabon rapporte qu'il existait des mines d'or dans les montagnes. Les Grecs, ne sachant d'où provenait ce métal, imaginèrent une fable qui a beaucoup fait discourir les historiens. Ils disent que les Tectosages ayant pillé le temple de Delphes, Apollon irrité les en punit, et que ne pouvant rapporter l'or sur l'autel, ils le jetèrent au fond d'un lac sacré, situé au milieu de la ville.

Cependant il demeure bien prouvé qu'on ne vit de lac à aucune époque dans Toulouse, ni dans ses environs; qu'Apollon n'a jamais puni personne; et que le temple de Delphes ne fut point pillé par les Tectosages. Cette fable prouve seulement que les Romains ne s'attendaient pas à trouver de l'or dans une ville des Gaules.

Strabon cite ce fait d'après un passage de Possidonius, qu'il rapporte et réfute en grande partie. Des savans modernes changent le lac en marais ou en étang, et disent que ces richesses y furent déposées par les Tectosages, qui n'en avaient aucun besoin, méprisant le luxe des peuples de la Grèce et de l'Italie.

Il eût été plus raisonnable de supposer que les Tectosages, en vendant aux Marseillais, aux Phéniciens et aux Carthaginois, des cuirs, des esclaves, des troupes et des bestiaux, en reçurent de l'or et de l'argent, tirés des mines de la Bétique, au pied des Pyrénées; qu'ils avaient enfoui ces métaux, soit à l'apparition d'Annibal dans leur pays, soit à l'arrivée des Cimbres, ou enfin en voyant les légions elles-mêmes, ainsi que le font tous les jours les peuples au moment d'une grande invasion. Il ne serait plus surprenant alors que l'avidité romaine eût découvert ces trésors jetés dans des puits ou dans des endroits fangeux et faciles à creuser. Par tous les pays, on retrouve des métaux qui sont restés ensevelis pendant plusieurs siècles.

Le merveilleux étant détruit, il paraît évident que Possidonius et Justin exagérèrent la quantité d'or trouvée à Toulouse, et que le prêtre Orose, écrivant quatre cents ans plus tard, eut tort de répéter cette fable et de la rapporter dans son histoire, qu'il commence à l'origine du monde, comme s'il connaissait cette époque.

On peut donc douter que les Romains aient trouvé à Toulouse, dans un lac sacré qui n'a jamais existé, cent dix mille livres pesant d'or, et quinze cent mille livres pesant d'argent.

Si j'ai parlé de cette fable, c'est qu'on la répète encore. J'en omets beaucoup d'autres, telles que le mariage d'Hercule dans la Gaule, le prétendu voyage qu'y fit Pythagore, la venue d'un petit-fils de Priam, et plusieurs contes trop méprisables pour qu'un homme raisonnable s'en occupe; car il ne faut ni perdre son temps, ni le faire perdre à son lecteur.

Après avoir pillé Toulouse et terminé l'année de son consulat, Cœpion se brouille avec son successeur, le consul Manlius, Mallius, ou Manilius, (divers auteurs lui donnent ces noms). Au lieu de réunir leurs forces, ces deux Romains se séparèrent. Aurelius Scaurus, autrefois consul, et alors simple lieutenant de Mallius, ose attaquer les Cimbres, qui l'avaient déjà défait lorsqu'il était à la tête de forces bien plus

considérables. Ils le battent une seconde fois, et le font prisonnier.

Voulant tirer quelques éclaircissemens pour l'irruption qu'ils projetaient en Italie, les Barbares l'interrogèrent. Scaurus leur répondit hardiment qu'ils périraient jusqu'au dernier avant de pénétrer dans Rome. Il les en assura si fortement, que Boïorix, un de leurs chefs, le poignarda, et le mit ainsi au rang de ces Romains fameux qui ont péri victimes de leur amour pour la patrie.

Les Cimbres attaquèrent alors le consul Mallius, dispersèrent son armée, prirent son camp, tuèrent ses deux fils, et lui-même périt sans doute dans cette bataille, puisqu'on n'a jamais su ce qu'il était devenu.

Aussitôt après, les Cimbres se retournent sur Cœpion, l'accablent, le mettent en fuite, et s'emparent de son camp, qu'il avait posé dans l'endroit où est aujourd'hui la ville d'Orange. Sertorius, qui devint si célèbre dans la suite, faisait ses premières armes; il eut son cheval tué sous lui, et se sauva en traversant le Rhône à la nage.

Ce fut la sixième victoire que les Cimbres ou les Teutons remportèrent sur les Romains dans les Gaules. Je dis les Cimbres ou les Teutons, à cause de l'obscurité que le récit des historiens répand sur la marche de ces Barbares. On serait tenté de croire que les Cimbres avaient déjà passé les Pyrénées, et que les Teutons et les Ambrons étaient restés dans les Gaules. Il est certain que, par leur multitude, ils occupaient plusieurs provinces à la fois.

Les Gaulois s'enfuirent de toutes parts à l'apparition des cinq cent mille combattans qui se jetaient sur leur pays. Ils s'enfermèrent avec leurs femmes, leurs enfans, leurs troupeaux, dans les lieux susceptibles de défense; tels que les rochers, les îles, les angles formés par les confluens des rivières, et les bois, où quelques abattis suffisent pour fortifier une enceinte. Les troupeaux avaient disparu en grande partie par la famine et le pillage des vainqueurs. Il fallait donc demander à la terre des productions pour subsister; car elle seule pouvait réparer promptement les pertes occasionnées par d'horribles dévastations.

Ce fut sans doute depuis cette époque, qu'instruits par les Massiliens, les colons Romains, et surtout par la nécessité, les Gaulois commencèrent à préférer les villes, qu'on peut défendre, aux campagnes ouvertes; les demeures fixes aux habitations ambulantes, l'agriculture, qui fait subsister beaucoup de familles sur un terrain resserré, à la vie nomade, qui n'en peut entretenir qu'un petit nombre sur un immense territoire. Cette conjecture semble d'autant plus vraisemblable, que les Cimbres ne traversèrent pas la Gaule comme un torrent; ils y restèrent douze années, et battirent cinq consuls.

Ces défaites, dans un coin presque inconnu du monde, étonnèrent beaucoup les Romains, dont les armes, partout ailleurs, étaient triomphantes. Pour la seconde fois, ils nommèrent consul Marius, et chargèrent de veiller au salut de l'Italie, ce conquérant de la Numidie, qui avait pris Jugurtha, et venait de le traîner en triomphe à leurs yeux.

Le péril n'était pas si pressant, puisque l'année entière du consulat de Marius s'écoula sans qu'il fût nécessaire de marcher contre les Barbares. Il fut nommé consul jusqu'à trois fois de suite, et n'eut pas occasion de les combattre. Son collègue Catulus gardait le nord de l'Italie dans la Gaule Cisalpine. Marius s'était campé dans la Transalpine, au bord du Rhône, vers l'endroit où l'on a

bâti la ville d'Arles, à sept lieues de l'embouchure du fleuve.

Les Cimbres revenaient alors de l'Espagne : ils y avaient trouvé les Romains. Marcus Fulvius, plus heureux que les cinq consuls des Gaules, repoussait les Barbares à la tête des Celtibères. L'Espagne était plus peuplée, plus aguerrie, plus respectable que notre pays.

Marius voulait arrêter les Teutons au bord du Rhône, à leur passage, comme Scipion avait eu dessein d'en agir autrefois envers Annibal et les Carthaginois. En les attendant, il fit enlever des sables et des graviers qui embarrassaient les embouchures du fleuve, et creusa un canal, afin que les barques pussent arriver jusqu'à son camp.

Les Barbares s'avançaient, divisés en plusieurs troupes, ravageant une grande quantité de pays. Les Cimbres se portèrent vers le Nord, et traversèrent la Germanie pour descendre en Italie par les Alpes Noriques. Les Teutons et les Ambrons marchaient plus près de la Méditerranée, et voulaient gagner le pays des Allobroges : ils trouvèrent les légions de Marius. Enhardis par la défaite des cinq consuls, Silanus, Cassius, Scaurus, Mallius et Cœpion, ils bravèrent le sixième, et vinrent l'insulter jusque dans ses retranchemens.

Ils étaient d'une haute stature, et intimidaient au premier abord. Mais leur ignorance dans la tactique, et surtout leur indiscipline, les rendaient bientôt méprisables.

Marius le sentit, et resta dans son camp, afin de familiariser les soldats romains avec l'aspect et les manœuvres de ces Barbares. Sachant bien que les choses auxquelles on n'est point accoutumé paraissent toujours plus terribles, dit Plutarque, tandis que l'habitude empêche de trouver dangereuses celles qui le sont véritablement.

Le consul avait sous ses ordres Sylla et Sertorius. Sylla fut chargé de contenir les Tectosages, qui, malgré leur défaite, étaient toujours plus disposés à se joindre aux Teutons qu'à plier sous la loi romaine. Il les attaqua et prit un de leurs chefs.

Sertorius, qui depuis trois ans faisait la guerre dans les Gaules, avait un peu appris le jargon des naturels du pays. Il revêtit la saie, et se mêla parmi les Ambrons et les Teutons. Tout ce qu'il en dit à son retour, et le mépris qu'il témoignait pour eux, contribua beaucoup à rendre aux soldats romains le désir de les combattre.

Marius ne le permit point encore. Il laissait les ennemis se consumer en vains efforts autour de ses retranchemens. Ces Barbares, incapables de les forcer, s'en éloignèrent enfin, insultant aux soldats et au consul, et leur demandant s'ils ne voulaient rien faire dire à leurs femmes.

Ces plaisanteries grossières n'engagèrent point Marius à changer son plan. Il suivit toutefois ces Barbares, mais avec circonspection, depuis les bords du Rhône jusque dans la plaine où Sextius avait bâti la ville d'Aix, et les y défit entièrement. Il en tua plus de cent mille, saisit les chariots, les bagages, les chefs même, entre autres Teutobochus, espèce de géant très considéré parmi ces hordes. (An 652 de Rome; 102 av. notre ère.)

Marius gagna cette bataille au moyen d'une ruse très simple qui rappelle les premiers combats d'Annibal en Italie. Informé qu'il se trouve au-delà du camp de l'ennemi des creux et des ravins couverts de bois, le consul envoie Claudius Marcellus avec trois mille fantassins pour prendre les Barbares à dos. Marcellus, attentif à ce qui se passe, saisit l'instant favorable et tombe sur

eux en poussant des cris de victoire. Chargés avec furie par Marius, ils ne peuvent résister à ce double choc, se débandent et prennent la fuite.

Marius était encore sur le champ de bataille entouré de son armée victorieuse, lorsqu'il reçut des lettres du sénat qui lui mandait que le peuple l'avait élu consul pour la cinquième fois.

Il se montra digne de cette nouvelle faveur. Passant les Alpes avec toute la célérité romaine, il arrive dans la Gaule Cisalpine, joint son armée à celle de son collègue Catulus, et remporte sur les Cimbres, dans la plaine de Verceil, une victoire aussi complète que celle qu'il avait gagnée contre les Teutons. (An 653 de Rome; 101 av. notre ère.)

On ne sait rien de cette action, sinon qu'elle fut longue, sanglante, et favorable aux Romains. Frontin, dans ses stratagèmes, signale l'attention qu'eut Marius de se donner l'avantage du vent et du soleil; d'après Plutarque, il semble même que la poussière et la chaleur (on était au mois de juillet) eurent la plus grande part au succès de la bataille.

Il est certain que ces multitudes, dès qu'elles étaient vaincues, s'embarrassaient dans leur fuite, et ne savaient ni se rallier ni se retirer. Mais on doit penser que la victoire fut préparée par quelque manœuvre habile; car admettre, comme on le suppose, qu'une armée aussi nombreuse pût être battue au seul moyen d'auxiliaires tels que la poussière et la chaleur, ce serait oublier l'adage si vulgaire, que le soleil luit pour tout le monde.

On tua cent vingt mille ennemis; soixante mille restèrent prisonniers; l'Italie fut sauvée. Les deux consuls entrèrent à Rome en triomphe. Le peuple, transporté de joie et de reconnaissance, élut Marius consul pour la sixième fois.

Jamais homme, jusqu'à ce jour, n'avait reçu cette dignité cinq fois de suite. Le consul Valerius Corvinus, s'il faut en croire Plutarque, eut cinq consulats dans le cours de sa vie. Marius, par la suite, obtint cet honneur une septième fois, faveur qui n'atteignit aucun autre citoyen pendant la durée de la république.

Mais dans le temps même que Rome était au plus fort de ses triomphes, un génie étonnant, un autre Annibal, pénétré des vrais principes de la politique et de la guerre, contrebalança seul, et fit presque chanceler la gloire de cette fière souveraine du monde.

Ce n'était pas assurément le monarque d'un royaume comparable en puissance à la domination de Rome que Mithridate; les peuples de Pont n'offraient rien du courage, du caractère et du génie des citoyens qui formaient les légions romaines; d'ailleurs Mithridate ne trouvant pas dans ses propres états des forces suffisantes pour venir à bout de ses grands projets, était obligé d'avoir recours à des alliances, et rarement alors ses intérêts pouvaient concorder avec ceux des rois auxquels il s'unissait.

Malgré ces désavantages, ce prince intrépide, infatigable, fécond en ressources, opposant à l'infortune un front de rocher, possédant surtout cet attribut du génie d'être comme un ciment qui rapproche et joint entre elles les parties les plus disparates, Mithridate soutint, pendant trente ans, avec divers succès, la guerre contre Rome; contre cette république puissante, qui, maîtresse alors de l'Italie, de l'Espagne, d'une partie des Gaules, de la Grèce, des côtes de l'Afrique et de l'Asie, pouvait d'une part écraser son ennemi avec des armées qui se recrutaient sans cesse des meilleurs

soldats de l'univers, et de l'autre, cerner ses états au moyen de flottes nombreuses qui lui ôtaient toutes les facilités pour ses communications et sa défense.

Si Mithridate, malgré sa cruauté, ses vices et ses nombreuses défaites, n'avait pas montré un personnage des plus redoutables, il ne recevrait pas, de la part des Romains, tant de blâmes ni tant d'éloges; son nom ne serait pas devenu si long-temps pour eux un sujet d'inquiétude et de terreur.

Alarmés de ses progrès, les Romains avaient nommé Sylla général des troupes destinées à le combattre. Mais les guerres civiles retenaient Sylla dans Rome; et ce fut seulement lorsque la faction, dont il était le chef, eut chassé ses adversaires, que Sylla put songer à la Grèce. Le trésor public était épuisé, il fit fondre les vases sacrés de Numa, qui produisirent neuf mille livres pesant d'or.

Le consul passe la mer, s'avance par l'Italie et la Thessalie, en tire une grande quantité de vivres et des troupes auxiliaires, entre en Béotie sans trouver de résistance, et pénètre jusque dans l'Attique. On n'y voyait plus ces Grecs dont nous avons parlé, célèbres par leur courage et leurs talens militaires; ceux-ci se donnèrent à Sylla aussi aisément qu'ils s'étaient rendus à Mithridate. Athènes seule refusa de se soumettre; et encore cette résistance fut-elle moins inspirée par l'amour de la patrie que par la crainte de la tyrannie d'Aristion.

Sylla marchait sur Athènes; Archélaüs, lieutenant de Mithridate, sortit avec Aristion, et tous deux allèrent au devant du consul; ils furent battus. Aristion rentra dans Athènes, et Archélaüs se fortifia dans le Pyrée. Les murailles de ce port, ainsi que celles qui le joignaient à la ville, bâties par Périclès, dans les siècles brillans de la république, étaient d'une grande solidité.

Les Romains donnèrent l'assaut. Cette entreprise n'eut pas tout le succès que l'on pouvait en attendre; mais pendant cette attaque, une partie de la muraille qui communiquait du Pyrée à la ville, fut abattue, et Sylla se servit des décombres pour s'établir dans cet endroit. La communication étant coupée, la disette ne tarda pas à se faire sentir dans Athènes qui ne pouvait recevoir de vivres que par la mer.

Depuis long-temps, la caisse militaire était épuisée; Sylla fit enlever les trésors des temples. Les sommes qu'il en tira, le mirent en état de pousser les deux siéges avec vigueur. Deux esclaves du Pyrée écrivirent sur des balles de plomb ce qui se passait de plus important dans la place, et les lancèrent par dessus les murs jusqu'au camp des Romains. Sylla profita de ces avis, et sut en tirer un grand avantage.

Archélaüs voyant les travaux s'avancer journellement, fit élever des tours pour n'être pas dominé par celles de l'ennemi. Il appela aussi de nombreux renforts; tenta une sortie vers la seconde veille de la nuit, avec des torches allumées, et brûla les principales machines des Romains. Sylla en fit construire de nouvelles, et au bout de douze jours se trouva en état de battre la place.

Dans la crainte que la partie du mur attaqué ne put résister, Archélaüs traça un retranchement intérieur, et y éleva encore une tour. Enfin Mithridate ayant envoyé des secours, le général de Pont sortit avec toutes ses troupes, les rangea en bataille sous les murs de la place, et fut encore battu.

La saison s'avançait. Le consul, ne voulant pas abandonner l'entreprise, dut songer à se retrancher. Malgré les

efforts d'Archélaüs, il parvint à tirer un fossé depuis les montagnes d'Éleusis jusqu'à la mer ; il s'occupa ensuite de faire approcher ses tours. Archélaüs construisit dessous une galerie de mines. L'ouvrage était presque fini quand les Romains s'en aperçurent. Ils poussèrent de leur côté jusqu'aux murailles de la place ; les mineurs, de part et d'autre, se rencontrèrent ; il se donna entre eux plusieurs combats souterrains.

Sylla était parvenu à renverser une partie de la muraille, et les troupes d'Archélaüs, craignant à tout moment de voir écrouler le reste, se montraient consternées ; le consul, qui veut profiter de cet instant de trouble et de terreur, parcourt les rangs, prie les uns, menace les autres, montre à tous le moment comme décisif, et rafraîchit continuellement les points d'attaque.

Archélaüs, de son côté, ne s'épargnait pas ; il semblait commander partout en même temps. Sa résistance fut si vigoureuse, que les Romains ne purent même se loger sur la brèche, et qu'à la suite d'un carnage effroyable, ils se virent contraints de céder le terrain.

Le général de Pont avait profité de la nuit pour construire un nouveau mur avec des angles rentrans ; Sylla, persuadé que le ciment n'a pas encore eu le temps de durcir, fait de suite attaquer l'ouvrage. Cependant les troupes enfermées dans l'intérieur des angles, où elles présentaient le flanc, furent bientôt obligées à la retraite, et Sylla, reconnaissant l'inutilité de ses tentatives, tourna le siége en blocus.

La famine devenait si grande dans Athènes, que les morts servaient de nourriture aux vivans ; toutefois la résistance pouvait se prolonger encore, lorsque le général romain apprit par ses espions qu'une partie de la muraille était mal gardée. Dès la nuit suivante, il fit approcher des machines, et ses troupes entrèrent dans la ville. Sylla réunit alors tous ses efforts contre le Pyrée.

Le mur à angles rentrans, construit par les ordres d'Archélaüs, n'avait pas encore acquis toute la solidité que le temps pouvait seul lui donner ; Sylla parvint à l'abattre. Mais le général de Pont avait prévu cet événement, et plusieurs autres murs semblables étaient élevés derrière. Tant d'assauts à donner découragèrent les Romains.

Enfin, animés par les discours de Sylla, ils s'avancent pour assaillir le premier mur. Archélaüs, déconcerté par une constance si rare, se retira dans la partie la plus forte du Pyrée, et s'embarqua ensuite pour se rendre en Thessalie, rassemblant aux Thermopyles tout ce que Mithridate avait de troupes dans la Grèce. Il se trouva ainsi à la tête de cent vingt mille hommes. Le général romain, devenu maître du Pyrée, y fit mettre le feu, et combla le port. (An 667 de Rome ; 87 avant notre ère.)

Si le siége d'Athènes offre un champ vaste aux réflexions, elles deviennent peu utiles aujourd'hui que tout a changé dans la manière d'attaquer et de défendre les places.

Remarquons cependant que Sylla y montre plus d'obstination que de science ; qu'il ne réussit qu'au prix de pertes d'hommes considérables ; et que si ce général n'eût pu continuer à se ménager des intelligences dans la place, il échouait devant cette entreprise. Les Romains se seraient donc retirés, après un siége de dix-huit mois.

Archélaüs déploie autant d'intrépidité, et se montre bien plus habile. Les usages ont changé dans cette partie de la guerre ; mais le général de Pont sera toujours un exemple de la fermeté que doit avoir celui qui défend une place, et des ressources qui lui restent

au moment où tout paraît désespéré. Cet Archélaüs, quoique battu depuis par Sylla, manifestait de véritables talens militaires; il lui manqua de commander des troupes disciplinées comme celles qu'il avait en tête.

Après cette expédition le consul partit de l'Attique et suivit Archélaüs dans la Béotie. Les officiers le blâmaient de quitter un pays montagneux et coupé, pour s'engager dans des plaines avec un ennemi dont les principales forces consistaient en cavalerie; mais il y était obligé par deux raisons, comme il l'écrivait lui-même dans ses mémoires que nous avons perdus.

L'Attique, pays naturellement stérile, se trouvait épuisé par le séjour de deux armées, et Sylla, faute de vaisseaux, ne pouvait se procurer des vivres ailleurs; il pouvait craindre aussi que Hortensius, l'un de ses meilleurs officiers, qui lui amenait un renfort de Thessalie, ne fût coupé en chemin par les Barbares qui l'attendaient au passage des Thermopyles.

Cependant, malgré les renforts de Hortensius, l'armée romaine ne parut aux soldats d'Archélaüs qu'une poignée de monde; aussi n'était-elle composée, si l'on en croit Plutarque, que de quinze mille hommes de pied, et de quinze cents chevaux. Appien, sans en déterminer le nombre, semble cependant le faire monter plus haut, lorsqu'il dit que les troupes de Sylla, y compris les Grecs qui s'étaient retirés du parti de Mithridate, ne formaient pas encore le tiers des troupes ennemies. Mais peut-être Plutarque écrivant d'après Sylla, ne comprenait-il pas dans ce compte les alliés de la république.

Quoi qu'il en soit, les Romains étaient certainement fort inférieurs en nombre aux bandes que Taxile avait ramassées pour Mithridate dans la Thrace et dans la Macédoine; elles montaient à cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, et quatre-vingt-dix-neuf chars armés de faux. Archélaüs, en s'y joignant, dut les augmenter encore.

Ce général n'était pas homme à fonder des succès sur une telle supériorité numérique; car il établissait une grande différence entre ses troupes et les légions romaines; il résolut de harceler l'ennemi et de traîner la guerre en longueur. Ce projet se rattachait d'ailleurs aux intérêts particuliers de Sylla dont le retour à Rome devenait de jour en jour plus nécessaire. Mais les autres chefs de l'armée ne purent comprendre la finesse de cette conduite; ils rangèrent leurs troupes en bataille, malgré les ordres d'Archélaüs.

Ce prodigieux nombre d'hommes, l'éclat et le mélange des armes, les différens cris, et la contenance fière des Barbares, portèrent l'épouvante dans l'armée romaine, dont les murmures annonçaient assez qu'elle ne combattrait point. Les soldats de Pont n'osèrent cependant attaquer les légions retranchées; ils se répandirent dans les environs et pillèrent la campagne.

Il est impossible qu'une armée nombreuse, lorsqu'il n'y règne aucune discipline, puisse subsister long-temps dans la même position. Archélaüs se vit bientôt obligé de décamper, et Sylla suivit ses traces; mais la consternation des Romains, et leur refus de combattre, le mettaient au désespoir. Pour les contraindre à demander la bataille il les accabla de travaux.

Sous prétexte de retrancher le camp, il leur fit creuser des fossés immenses; on détourna même, par ses ordres, le cours de la rivière de Céphise; enfin tous ceux qui ne montraient pas assez d'activité dans ces corvées, étaient punis avec une grande rigueur.

Ce plan de conduite lui réussit, et dès le troisième jour, venant visiter les ouvrages, les soldats demandèrent hautement qu'on les menât à l'ennemi. « Ce cri, leur dit Sylla, est moins celui du courage que l'effet de la paresse; cependant, s'il est vrai que vous ayiez tant d'ardeur et de zèle, armez-vous, et allez vous saisir de ce poste. » Il leur montrait une hauteur située au confluent de la Céphise et de l'Assus. Cette colline, bordée de chaque côté par deux rivières, très escarpée dans presque toute la largeur du front par lequel on pouvait y arriver, offrait un terrain excellent pour une armée très inférieure et sans confiance.

Archélaüs avait déjà fait partir des troupes pour s'en emparer; les Romains y volent à l'ordre de Sylla, et s'y établissent. Archélaüs n'espérant pas de pouvoir les en chasser, quitte la position qu'il avait prise, et marche vers Chalcis, dans le dessein de piller Chéronée sur son passage; car cette ville, ainsi que toute la Béotie, était alors dans le parti des Romains.

La dissension allumée parmi les chefs de l'armée d'Archélaüs permettait de n'en pas craindre des opérations considérables; le consul les fit observer par Murena, qu'il laissait dans le camp avec une légion et quelques cohortes. Quant à lui, prenant le reste des troupes, il longea la rivière de Céphise, et s'avança vers Chéronée, afin d'en retirer une légion qu'il avait envoyée dans l'intention de protéger la ville; Sylla voulait aussi reconnaître le mont Thurium, occupé par les soldats d'Archélaüs. C'était une montagne escarpée, d'un accès difficile; une petite rivière coulait à ses pieds.

Deux Chéronéens vinrent offrir de déloger les ennemis de ce poste, si on voulait leur donner quelques soldats. « Nous connaissons, dirent-ils à Sylla, un sentier qui conduit sur la cime du mont, d'où l'on peut dominer les ennemis, et les écraser ensuite en faisant rouler sur eux des pierres. » Le général romain, qui ne doutait pas de leur fidélité, accorda ce qu'ils demandaient, et vint ranger son armée en bataille.

Il mit sa cavalerie aux deux ailes, se réserva la conduite de la droite, et donna la gauche à Murena. Mais voyant qu'Archélaüs, dont le front était très étendu, jetait beaucoup de cavalerie et d'infanterie légère sur sa droite et sur sa gauche, il jugea que le général de Pont voulait attaquer brusquement ses flancs et ses derrières lorsque le combat commencerait à s'engager. Pour y remédier, Galba et Hortensius, qui commandaient la réserve, composée de quelques cohortes, eurent ordre de s'embusquer au pied des montagnes.

Cependant les deux Chéronéens, suivis du tribun Hirtius et des troupes qui lui étaient confiées, ayant paru sur le sommet du mont Thurium, les Barbares, campés un peu au-dessous, prirent l'épouvante. Hirtius les poursuivit vivement. Il en périt dans cet endroit environ trois mille; et de ce qui put se sauver, les uns vinrent donner dans la gauche des Romains, commandée par Murena, qui en fit un grand carnage; les autres se rejetèrent sur le gros de leur armée, et y portèrent le désordre et la terreur dont ils étaient saisis.

Sylla voulut profiter de ce moment pour joindre Archélaüs. Raccourcir l'espace qui l'en séparait, c'était rendre inutiles les chariots armés; cependant le général de Pont les fit partir, selon l'usage ordinaire. Mais ces machines, qui n'étaient dangereuses qu'à quelque distance, par les degrés de vitesse et de force qu'elles acquéraient en parcourant un terrain d'une certaine étendue, excitèrent la risée des Romains, qui ou-

vraient leurs rangs et se reformaient de suite, en criant comme aux jeux du cirque : *qu'on en lâche un autre!*

L'infanterie en vint aux mains. La phalange du centre était composée de quinze mille esclaves auxquels les généraux de Mithridate avaient donné la liberté. Ces esclaves montrèrent ici plus de courage qu'on ne devait en attendre d'eux. Ils soutinrent, sans se rompre, tout l'effort des légions ; mais la compacité même de leur ordonnance les ayant contraints de flotter et de s'ouvrir, ils furent enfin enfoncés.

Pendant que ces choses se passaient au centre, Archélaüs, qui commandait l'aile droite, s'était avancé pour envelopper Murena. Hortensius, embusqué au pied des montagnes avec une partie de la réserve, selon l'ordre de Sylla, sortit tout-à-coup de son poste, et vint fondre sur le flanc des troupes de Pont. Archélaüs fit faire à droite à un corps de cavalerie de deux mille hommes, et poussa Hortensius, qui, n'étant pas assez fort pour résister, ne songea plus qu'à retourner vers les montagnes d'où il était parti, retraite difficile, vu la distance qui les séparait du corps d'armée des Romains.

Déjà les deux mille cavaliers l'environnent et rendent sa position difficile ; Sylla, qui commande aussi son aile droite, le voit et vole à son secours. Archélaüs, jugeant à la poussière qui s'élève que c'est le général romain qui vient débarrasser son lieutenant, laisse là Hortensius, donne ordre à Taxile de faire avancer les Chalcaspides vers la gauche des Romains pour y arrêter le consul, et va fondre sur la droite, que celui-ci venait de quitter.

Sylla, dont toutes les troupes sont attaquées en même temps, s'arrête tout court, assez incertain de ce qu'il doit faire ; il se détermine à regagner en diligence son premier poste avec une cohorte, et en laisse quatre à Hortensius pour secourir Murena. Archélaüs avait profité de l'absence du général romain pour engager le combat ; entre les deux partis, la victoire flottait incertaine ; l'arrivée du consul la décida.

De ce côté, Sylla, maître du champ de bataille, n'eut garde d'oublier la situation critique dans laquelle il avait laissé Murena ; il se porte promptement sur la gauche pour y agir selon les circonstances. Murena avait battu les Chalcaspides et la droite d'Archélaüs. Alors la bataille étant gagnée sur toute la ligne, et la déroute devenant générale, les Romains se mirent à la poursuite des fuyards ; ils en firent un carnage horrible, et pénétrèrent jusque dans leur camp. (An 668 de Rome, 86 av. notre ère.)

Archélaüs put se retirer à Chalcis, et de cette armée prodigieuse, il se sauva dix mille hommes. Sylla écrivit que quatorze soldats romains manquèrent seulement à la fin de la journée, parmi lesquels deux, qui s'étaient égarés, revinrent le lendemain ; aussi voulut-il qu'on mît les noms de Mars, de la Victoire et de Vénus dans le trophée qui fut érigé après la bataille, pour marquer que sa bonne fortune avait fait la moitié du succès.

Memnon rapporte cette affaire bien différemment de Plutarque. Il dit que le général romain attaqua le camp des ennemis pendant qu'ils étaient dispersés pour le pillage ; et que l'ayant aisément forcé, il alluma des feux comme à l'ordinaire, ce qui trompa les Barbares, et les fit presque tous tomber entre ses mains. Ce récit paraît bien plus vraisemblable, et s'accorde mieux avec le peu de monde que Sylla perdit dans cette occasion.

L'événement se réduit ainsi à une sur-

prise de camp. Toutefois l'autorité qu Plutarque se donne en annonçant qu'il écrit sur les mémoires de Sylla, ayant engagé tous les historiens à le suivre dans le récit de cette bataille, on ne pouvait se dispenser d'en parler ici.

Vous jugez alors qu'Archélaüs commit une faute en négligeant d'occuper le sommet du mont Thurium et de reconnaître exactement les endroits par où l'on y arrivait; qu'il en fit une seconde de lâcher ses chariots quand ils ne devaient plus produire aucun effet; car c'était ajouter à la confiance de l'ennemi ce qu'il faisait perdre de confiance à ses troupes. On voit une troisième faute dans une disposition qui ne sait pas tirer un corps de réserve d'une quantité si prodigieuse de combattans, puisque cette réserve fournissait encore un moyen d'envelopper les Romains pendant l'action, sans rien indiquer de cette manœuvre, comme le fit Archélaüs, en jetant sur ses ailes toute sa cavalerie et son infanterie légère. On peut enfin reprocher une quatrième faute au général de Pont, qui, au lieu de poursuivre son avantage contre Hortensius et de faire avancer Taxile et les Chalcaspides pour le pousser jusqu'aux montagnes et l'y retenir, vient attaquer la droite des Romains. Il lui était si facile de tourner leur gauche et de tomber sur ce flanc! Sylla, qui accourait, ne serait arrivé que pour être témoin de sa défaite; son armée se trouvant séparée de sa réserve, et coupée dans plusieurs points, il n'était pas vraisemblable qu'elle pût tenir.

Mais plus on examine le récit de cette bataille dans Plutarque, plus il paraît fabuleux. Le consul même, Sylla, ce héros de l'écrivain; n'y joue pas un brillant rôle. On le voit incertain, marchant de sa droite à sa gauche, et retournant de sa gauche à sa droite, sans autre motif apparent que celui de se trouver partout où Archélaüs manifeste sa présence. Tous ces mouvemens indiquent trop un général irrésolu sur ce qu'il doit faire, et n'osant se confier dans la sagesse de ses dispositions.

Était-il bien sensé de laisser Hortensius dans le cas d'être coupé? Que faisait Galba pendant tout ce temps, et comment Hortensius échappa-t-il avec quelques cohortes au général de Pont, si fort en cavalerie? Enfin que deviennent les troupes qui marchaient sous la conduite des deux Chéronéens; car on ne peut supposer qu'elles restèrent oisives? Plutarque ne nous eût pas laissé ignorer tant de détails intéressans, si, comme il le dit, il avait exactement suivi les mémoires de Sylla pour la narration de cette bataille.

Archélaüs, retiré dans l'île de l'Eubée, n'ayant rien à craindre d'un ennemi qui ne possédait pas de vaisseaux. monta sur sa flotte, et se contenta de courir les mers voisines; quant à Mithridate, loin de se laisser abattre, il donna l'ordre de faire des levées nouvelles, et bientôt mit sur pied une seconde armée. Il voulut aussi prévenir les troubles que cette défaite pouvait exciter dans ses états. Les rigueurs qu'i déploya envers les uns; les priviléges dont il combla les autres, n'empêchèrent pas les conjurations de se former au sein même de sa cour.

Rome, triomphante au loin, n'était pas intérieurement plus tranquille. Marius venait de mourir; mais sa faction subsistait encore, et depuis le départ de Sylla pour l'Asie, elle avait repris de sa supériorité. Le consul Cinna, qui partageait l'autorité avec le jeune Marius, n'apprenait pas sans inquiétude les succès du général romain, et devait craindre à chaque instant de le voir rentrer

dans l'Italie, à la tête d'une armée victorieuse.

Pour s'en garantir, il assemble le sénat, et fait décerner le généralat des troupes contre Mithridate au consul L. Valerius Flaccus, son collègue. On lui donne une armée nombreuse, avec laquelle il doit ôter de force le commandement à Sylla, si ce chef s'obstine à le garder contre le décret de la république.

Flaccus n'avait aucune des qualités qui forment un homme de guerre. Cinna le savait; il lui donna pour lieutenant un sénateur qui s'était distingué par sa valeur et son habileté sous Marius, et au parti duquel il avait toujours été fidèlement attaché. Caïus Flavius Fimbria haïssait et méprisait également Flaccus, dont il connaissait le peu de mérite; cependant il consentit à servir sous lui, dans l'espoir de faire naître une occasion de le supplanter.

Sylla, instruit de ce qui se passait à Rome, n'entendait nullement plier sous le décret de Cinna; il s'avançait pour recevoir le consul Flaccus et le combattre, lorsqu'il apprit qu'une nouvelle armée de Mithridate paraissait dans la Béotie, qu'il venait de quitter. Elle se composait de quatre-vingt mille hommes commandés par Dorylaüs, neveu du célèbre tacticien, et ces troupes s'étaient jointes aux dix mille hommes qu'Archélaüs avait sauvés de sa défaite.

Sylla revint sur ses pas pour l'arrêter; car il allait se trouver pris d'un côté par les ennemis des Romains, et de l'autre par les Romains même, qui, sous les ordres d'un consul chargé de lui ôter les élémens de sa puissance, devenaient à ses yeux des ennemis non moins dangereux.

Les deux armées étaient pour ainsi dire en présence, et si proches l'une de l'autre, qu'elles ne pouvaient se dérober une marche. Les généraux de Mithridate, qui sur les représentations d'Archélaüs s'accordaient enfin à éviter la bataille, vinrent camper dans la plaine d'Orchomènes, la plus vaste et la plus unie de toute la Grèce, et qui s'étendait jusqu'à un marais formé par les eaux du fleuve Mélas.

Avec une cavalerie nombreuse, ils espéraient devenir maîtres des opérations, et ne pouvaient supposer que Sylla, dont la principale force consistait en infanterie, les suivît dans une plaine où il ne se trouvait pas un arbre, ni un accident de terrain. Pour assurer davantage leur position, Archélaüs et Dorylaüs se mirent dans l'anse que traçait le Mélas en se jetant dans le marais, c'est-à-dire leur droite appuyée au fleuve, et le marais derrière eux. De cette manière, ils se crurent en sûreté. Leur gauche, à la vérité, était en l'air, mais l'ennemi ne pouvait y arriver qu'en passant, pour ainsi dire, à leur vue, et ils avaient toute la plaine devant eux, où leur cavalerie pouvait se déployer.

Cependant le consul les ayant suivis sur ce terrain, Archélaüs, qui considérait tout l'avantage de sa position, fut tenté un instant de livrer bataille. Il resta tranquille cependant, et c'est alors que Sylla, qui n'avait que quinze mille hommes, et ne pouvait former un front égal à celui de son ennemi, s'occupa de faire tirer deux retranchemens, l'un sur la droite et l'autre sur la gauche, tant pour appuyer ses flancs et resserrer l'espace par lequel les généraux de Pont pouvaient venir l'attaquer, que pour les empêcher de s'étendre autant qu'ils auraient pu le faire dans la plaine. Le retranchement de la gauche jusqu'au fleuve devenait le plus intéressant; Sylla voulut le presser davantage.

Archélaüs, encore retenu par ses

premières idées, n'osait engager le combat, malgré le désir qu'il en avait. Il se résout toutefois de tenter l'entreprise, et envoie quelques troupes pour insulter les travailleurs. Aussitôt le reste de son armée s'ébranle sans attendre l'ordre des généraux, et fond sur les Romains qui prennent la fuite.

Sylla se présente à eux, les conjure de tenir ferme, les assurant que les Barbares se disperseront bientôt. Mais il parlait en vain, la terreur l'emportait sur les prières et les menaces. Sylla, désespéré, se précipite de son cheval, saisit une enseigne, court la jeter au milieu des ennemis, et crie à ses troupes : « Romains, si l'on vous demande où vous avez abandonné votre général, n'oubliez pas de répondre que c'est au moment où il combattait à Orchomènes. »

Cette action vigoureuse devait réussir avec des Romains, comme elle n'a jamais manqué son effet sur nos troupes nationales; aussi changea-t-elle tout-à-coup le cœur du soldat. Deux cohortes, accourues de la droite, pénètrent jusqu'au consul déjà aux prises avec les ennemis; les fuyards se rallient et retournent à la charge.

Sylla remonte à cheval, court les rangs, engage les soldats à se montrer dignes du nom romain. Bientôt les troupes de Pont plient à leur tour, et gagnent leur camp en désordre. Sylla, content de cet avantage, fait rentrer les légions, et continue son retranchement de la gauche. Il pousse encore plus le travail de la droite, afin de bloquer absolument l'armée de Pont.

Outre la honte de laisser achever sous ses yeux un pareil ouvrage, Archélaüs en sent tout le danger; il se détermine enfin à faire ses dispositions, et le combat s'engage. Les Barbares n'employaient guère que des armes de jet. Les Romains, en les joignant corps à corps, les réduisent bientôt à prendre leurs flèches par le bout, pour s'en servir comme d'une épée. Ils furent enfoncés, et obligés de rentrer dans leur camp où ils passèrent la nuit dans le plus grand désordre. Le fils d'Archélaüs périt dans cette seconde action, après avoir fait des prodiges de valeur. Suivant Appien, le nombre des morts dut s'élever à quinze mille.

Sylla, dont les ouvrages venaient d'être interrompus par deux batailles consécutives, craint que les généraux de Pont ne se retirent pendant la nuit; il établit ses postes autour de leur camp, du côté qu'ils avaient encore libre, et fait continuer le retranchement de la droite, dès la pointe du jour. Déjà ce travail est poussé jusqu'au marais; Archélaüs crut qu'en faisant comprendre aux siens le péril qui les menaçait, il trouverait peut-être un moyen de les engager encore une fois à combattre.

Le désespoir remplace le courage : on fond sur les Romains, qui soutiennent cette charge, et ramènent l'ennemi jusqu'à son camp. Là, les troupes de Pont résistèrent jusqu'à ce que Basillus, tribun d'une légion, sautant, avec quelques soldats, dans le retranchement dont le camp était couvert, y tint assez pour donner le temps au reste de l'armée de le suivre. L'ennemi fut culbuté dans le marais; il s'en fit un carnage horrible. (An 668 de Rome; 86 ans avant notre ère.) Plutarque dit que, de son temps, on voyait encore des vestiges de cette journée. Archélaüs trouvant une petite barque, regagna l'Eubée avec beaucoup de peine; on le croyait mort lorsqu'il y arriva.

Telle fut la bataille d'Orchomènes, où la crainte qu'Archélaüs avait d'être battu, sa résolution en conséquence de

ne point engager d'affaire générale. et les défauts de sa position (ce que l'on doit toujours regarder comme une suite de cette crainte), furent les causes de sa défaite.

Si Archélaüs, au lieu d'appuyer sa droite au fleuve, et de mettre le marais derrière lui, eût au contraire placé sa droite contre le marais; couvrant sa gauche d'un simple retranchement, et gardant ses derrières libres, jamais Sylla n'aurait osé l'attaquer dans cette position, ni venir se poster entre lui et le fleuve Mélas. Quel parti prenait alors le général romain, lui qui se trouvait dans la nécessité de livrer bataille?

Archélaüs craignit d'être tourné, comme il le fut à Chéronée; mais avec soixante-quinze mille hommes de plus que son ennemi, il avait bien des moyens de garantir ses derrières. Ce général pécha dans cette occasion contre les deux grands principes de la science, qui veulent que l'on se ménage toujours les moyens d'éviter une bataille, et prescrivent, dans le cas où elle se livre, de se conserver une retraite facile.

Cependant si Archélaüs, instruit que Sylla s'avançait en plaine, avait marché droit à lui, non pas avec un faible détachement, pour engager une escarmouche, mais en ordre de bataille, fort de toutes ses troupes, le général romain était probablement battu.

S'il n'existe point d'opérations à la guerre qui ne demandent à être combinées avec soin, on doit pourtant éviter l'irrésolution continuelle comme la plus grande faute que l'on puisse commettre. Lorsqu'un parti se trouve une fois déterminé, il faut le suivre avec obstination, écartant l'idée de tout ce qui peut l'empêcher de réussir.

Archélaüs, séduit par l'avantage du terrain, devait donc se résoudre à livrer bataille, et attaquer l'ennemi vivement sans lui donner le temps de se reconnaître; mais, la partie perdue, il fallait s'éloigner le soir même, laisser quelques troupes dans le camp pour masquer son mouvement, et aller prendre une autre position dans la plaine, ou même quitter la Béotie. Cette seconde affaire ne pouvait qu'achever de convaincre ses troupes de la supériorité des Romains, comme elle le manifestait aux Romains eux-mêmes. Avec une armée mal disciplinée, telle qu'était celle de Pont, on ne doit jamais s'entêter sur une même opération; celle-là manquée, il faut songer à une autre.

La conduite d'Archélaüs, si différente de celle qu'il avait tenue précédemment, fait juger que Dorylaüs influa plus que lui sur les dispositions de cette journée; peut-être la fortune du général romain leur imposa-t-elle aussi, en donnant de Sylla une idée excessivement avantageuse; car le trop ou le trop peu de défiance sur les talens d'un adversaire, sont également dangereux.

Avec des proscriptions à Rome contre ses amis et sa famille; en face d'un consul qui venait lui ôter le commandement et achevait ainsi d'abattre son parti dans la république, le général romain n'avait rien de mieux à faire que de risquer le tout pour le tout. Sylla devait mourir en Béotie, ou bien paraître en triomphe dans Rome.

Mais s'il prit la résolution de marcher contre Archélaüs avec tous les désavantages du terrain et du nombre, il ne perdit pas de vue les précautions qui pouvaient le faire réussir. Son premier dessein était certainement de garantir sa droite et sa gauche, et de resserrer, comme dit Plutarque, l'espace par lequel on pouvait l'attaquer.

L'action de jeter l'enseigne au milieu des ennemis, montre du courage; l'ha-

billeté fut de ne pas compromettre son avantage, et de rappeler ses soldats. Il y mit le comble en formant le projet, singulier en apparence, mais très bien combiné d'ailleurs, d'enfermer dans une plaine, avec quinze mille légionnaires, une armée de quatre-vingt-dix mille hommes, presque toute composée de cavalerie.

Sylla ne paraît pas avoir excellé dans la manière de disposer ses troupes sur le terrain, science dont nous avons suffisamment parlé, en traitant des différens ordres de bataille ; mais personne ne faisait mieux un plan de campagne, ne prenait un parti plus juste et plus prompt ; personne ne se montrait plus intrépide dans l'action, donnant l'exemple de la bravoure, ne ménageant ni la vie des autres ni la sienne, et cherchant avant tout le succès. Sans doute rien ne semble si dangereux que ces hommes déterminés, qui souvent mettent l'état à deux doigts de sa perte ; mais aussi rien de si difficile que de leur résister.

Après cette journée, Sylla distribua les récompenses militaires ; il donna une couronne au tribun qui était entré le premier dans les retranchemens. Le général romain alla ensuite châtier les villes de la Béotie qui s'étaient déclarées pour Mithridate, et vint prendre ses quartiers d'hiver dans la Thessalie. Là, il attendait son questeur Lucullus, envoyé par lui en Asie, pour se procurer une flotte, et qui, en effet, après avoir échappé aux plus grands périls, était enfin parvenu à rassembler quelques vaisseaux.

Cependant le consul Flaccus ne suivait pas les intentions secrètes de Cinna, qui avait bien plus en vue de détruire le vainqueur de Mithridate, que Mithridate lui-même. Soit que Flaccus sentit judicieusement la supériorité que Sylla avait sur lui, ou qu'il eût lieu de craindre que ses troupes l'abandonnassent à la première rencontre, il s'était rendu à Bysance en passant par la Macédoine, et laissait ainsi son rival dans la Grèce, sans songer à l'y troubler.

Alors Fimbria, qui cherchait l'occasion de s'emparer de l'autorité, parvint à soulever les légions romaines, arbora l'étendard de la révolte, et fit massacrer Flaccus. Le premier acte de son commandement fut le pillage de Nicomédie qu'il abandonna aux troupes ; bientôt toute la Basse-Asie devint le théâtre de ses fureurs et de ses cruautés.

Mithridate envoya, contre Fimbria, une armée à la tête de laquelle il plaça l'un de ses fils. Cette armée fut battue, poursuivie jusqu'à Pergame, où Mithridate faisait sa résidence, et le roi lui-même courut le risque de tomber entre les mains de l'ennemi. Mais Lucullus, qui regardait Fimbria comme un traître, n'ayant pas voulu l'aider avec sa flotte, Mithridate échappa.

Lucullus joignit enfin Sylla, après avoir remporté deux victoires navales sur Mithridate ; et le roi de Pont, alarmé de tant de pertes, chargea son lieutenant Archélaüs de négocier la paix, et de la conclure à tout prix.

Les intérêts du général romain ne la lui rendaient pas moins nécessaire qu'au roi de Pont. Son camp recevait tous les jours ses amis bannis de Rome. Les plus zélés avaient été massacrés ; on venait de déclarer Sylla ennemi de la république. Cependant il était résolu de ne pas laisser à un autre la gloire de terminer cette guerre ; car il sentait combien ce coup d'éclat devenait nécessaire pour relever son parti abattu.

Au milieu de ces embarras, Archélaüs vint se présenter de la part de Mithridate. Le temple d'Apollon, sur la

côte de Delium, avait été choisi pour la conférence des deux généraux.

— « Sylla, lui dit Archélaüs, tes plus grands ennemis ne sont pas en Grèce et dans l'Asie, ils sont à Rome où tes amis t'attendent, et où t'appelle ton intérêt. Le roi, mon maître, t'offre des troupes, des vaisseaux et de l'argent, si tu veux devenir son allié. — Et moi, je te conseille de quitter le service de Mithridate, lui répond Sylla, sans s'émouvoir. En effet, continue-t-il, ne vois-tu pas de la folie à rester esclave, lorsqu'on peut être roi? Livre-moi la flotte de ton maître, et je te promets la couronne. »

Archélaüs témoignant combien la seule idée d'une pareille perfidie le révoltait. — « Comment as-tu pu croire, reprit vivement son adversaire, lorsque toi l'esclave, ou, si tu veux, l'ami d'un Barbare, tu montres tant d'horreur pour la trahison, que Sylla, citoyen de Rome et général de ses armées, pût souffrir qu'on lui fît une proposition semblable! T'ai-je donc paru si lâche à Chéronée, à Orchomènes? »

Consterné de cette réponse, Archélaüs conjura le général romain d'être favorable à Mithridate; et Sylla y consentit à des conditions très avantageuses pour la république. Le traité fut projeté entre les deux généraux; celui de Pont l'envoya au roi pour le faire ratifier, et resta près de Sylla en attendant la réponse. Il partit bientôt pour presser Mithridate, qui consentit à signer les articles, mais qui désirait auparavant avoir une conférence avec Sylla.

Ils arrivent au lieu du rendez-vous avec une suite peu nombreuse; le roi s'avance le premier et tend la main à Sylla en signe d'amitié. — « Mithridate reçoit-il la paix aux conditions convenues avec Archélaüs, dit Sylla avant de lui donner la main?» Le prince, étonné, garde quelque temps le silence.—« C'est aux vaincus à demander, continue Sylla, au vainqueur de se taire, pour se consulter sur ce qu'il doit accorder. »

Mithridate prit la parole, et commença par rejeter la cause de cette guerre sur les vexations des généraux romains en Asie; il s'étendit beaucoup sur ces griefs ainsi que sur sa modération. — « La renommée, lui répliqua le consul en l'interrompant, qui m'annonçait Mithridate comme un homme éloquent, ne m'a point trompé, puisque ce prince sait donner les apparences de justice à une si mauvaise cause; mais cet examen devient inutile ici. Encore une fois Mithridate accepte-t-il la paix aux conditions convenues?—Oui, répond le roi.» Sylla lui donne la main et l'embrasse.

Ainsi finit la première guerre de Mithridate contre les Romains. (An 670 de Rome; 84 avant notre ère.) Elle dura quatre ans, et à peine trois, depuis l'arrivée de Sylla en Asie. Le traité portait que le roi de Pont allait se départir de tout ce qui appartenait aux Romains dans l'Asie-Mineure; il devait évacuer la Paphlagonie, la Cappadoce et la Bithynie, les anciens rois y étant rétablis; payer deux mille talens d'amende; fournir soixante-dix galères avec tout leur équipage; et la république, de son côté, s'abstenait d'exercer aucune vengeance sur les peuples ou les villes qui avaient pris le parti du roi.

Les soldats étaient mécontens de voir le plus cruel ennemi de la république taxé à une amende si légère, en comparaison du prix de ses déprédations. Sylla leur remontra les circonstances fâcheuses où ils se trouvaient, et l'impossibilité de résister à-la-fois au roi de Pont et à Fimbria, s'ils eussent agi de concert, comme plus tard ils pouvaient le faire.

Cependant Sylla songeait à ne pas laisser son ennemi en Asie, à portée de traiter avec Mithridate. Il marcha contre l'assassin de Flaccus, prit son camp, à deux stades du sien, et le fit sommer, en arrivant sur le terrain, de lui remettre le commandement qu'il avait usurpé.

Fimbria répondit que celui de Sylla n'était pas plus légitime; que les lois l'avaient abrogé depuis long-temps. Toutefois, Sylla ayant donné ordre de travailler aux retranchemens de son camp, et les soldats du parti opposé courant sans armes embrasser leurs camarades, Fimbria prévit ce qui allait arriver, se rendit à Pergame, et se perça de son épée dans le temple d'Esculape.

Sylla règle les affaires des provinces de cette contrée, accorde à plusieurs villes grecques le titre d'ami du peuple romain, chasse de la Basse-Asie tous les partisans de Mithridate, ordonne qu'on lui paie vingt mille talens pour dédommagement des frais de la guerre, demande encore d'autres contributions afin d'enrichir ses soldats, laisse Murena dans l'Asie épuisée avec deux légions de l'armée de Fimbria, s'occupe de rétablir Nicomède sur le trône de Bithynie et Ariobazane sur celui de Cappadoce, puis repasse en Italie, et tombe sur les partisans de Marius.

Cependant Mithridate, de retour dans ses états, s'occupait de faire rentrer sous son obéissance ceux que ses revers avaient excités à la révolte. Il soumit la Colchide, et se disposait à marcher contre les peuples du Bosphore. Ses préparatifs, trop considérables pour cette expédition, firent supposer que les Romains en étaient l'objet, et les Bosphoriens le prétexte; car Mithridate n'avait pu se résoudre encore à restituer la Cappadoce.

Murena, jaloux d'obtenir les honneurs du triomphe, ne cherchait que l'occasion de les mériter. Il prit sa route par la Cappadoce, et vint s'emparer de la Comane de Pont, l'une des principales villes de ce royaume, et dont le temple était rempli de richesses. Mithridate envoya des ambassadeurs pour se plaindre de cette infraction au traité. Le général romain répondit qu'il n'en connaissait point.

En effet, soit par négligence, soit plutôt pour se réserver les moyens de revenir en Asie, Sylla, content d'avoir vu exécuter la plupart des articles de son traité, ne le fit point écrire, ou du moins ni lui ni Mithridate ne le signèrent. Après quelques expéditions où il ne trouva pas de résistance, Murena prit ses quartiers d'hiver dans la Cappadoce, et y fit bâtir la ville d'Ericine, sur les confins de ce royaume et de celui de Pont.

Pendant que Mithridate envoyait des ambassadeurs à Rome, Murena traversait le fleuve Halys, pillait quatre cents villages, et, chargé de butin, rentrait dans la Phrygie et dans la Galatie.

Presque tous les officiers de l'armée romaine étaient d'avis de marcher droit à Synope, pensant que, cette ville une fois tombée en leur pouvoir, les autres ne tarderaient pas à se soumettre. Murena perdit du temps à délibérer, et le roi, instruit par ses espions de l'entreprise, para le coup en y mettant une forte garnison. Il fit ensuite partir quelques troupes sous les ordres de Gordius, qui vint camper vis-à-vis des Romains, sur la rive opposée de l'Halys.

Les deux armées étaient en présence. Mithridate paraît avec des forces bien supérieures à celles des Romains, passe le fleuve, livre bataille, et le général, assez inhabile pour la recevoir d'un ennemi auquel il n'était pas en état de disputer le passage du fleuve, éprouve

une défaite. (An 672 de Rome; 82 avant notre ère.)

Murena vaincu se retire d'abord avec les troupes qui lui restent, sur une montagne voisine, d'où il prend la route de la Phrygie par les chemins les plus difficiles, afin de se dérober à la poursuite du roi. Cette victoire rendit à Mithridate toutes les villes que Murena lui avait enlevées.

Sylla, qui prévoyait que son lieutenant ne pourrait résister à toutes les forces du roi de Pont, envoya Aulus Gabinus pour terminer le différent. De son côté, Mithridate faisait passer une autre ambassade à Rome, dans le but d'arrêter définitivement les articles du traité. Mais, Sylla étant mort sur ces entrefaites, Mithridate profita de cette circonstance pour fondre de nouveau sur la Cappadoce.

Ce fut dans ce temps-là même que deux partisans de Marius, dont la cause se soutenait encore en Espagne, vinrent à la cour de Mithridate, et l'engagèrent à former une alliance avec Sertorius, le plus ferme appui de cette faction. Le roi crut ne pouvoir choisir de négociateurs plus capables pour faire réussir le projet d'une ligue défensive; il les envoya tous deux à Sertorius avec le caractère d'ambassadeurs. Mithridate offrait des vaisseaux et de l'argent, pourvu qu'on lui assurât la possession de tout ce qu'il avait été contraint de céder dans l'Asie, par le traité de Sylla.

La nouvelle de cette députation étant venue à Rome, on y déclara les deux ambassadeurs, L. Manius et Fannius, ennemis de la république, et l'on donna promptement des ordres pour les arrêter sur leur route; mais ils arrivèrent heureusement en Espagne.

Sertorius assembla aussitôt son conseil, auquel il donnait le nom de sénat, à l'instar de celui de Rome; il y exposa les offres du roi de Pont. Tous opinèrent pour qu'elles fussent acceptées; Sertorius ne voulut y consentir qu'avec de grandes modifications.

Mithridate devait abandonner toute prétention sur la province d'Asie, qui appartenait légitimement aux Romains, comme leur ayant été cédée par une disposition testamentaire; le roi s'engageait aussi à fournir trois mille talens et quarante vaisseaux. De son côté, Sertorius lui cédait la Cappadoce et la Bithynie, les Romains n'ayant aucun droit sur ces pays, et le roi de Pont pouvant en faire valoir d'apparens. Sertorius devait envoyer en outre à ce prince des soldats et un général habile pour commander ses armées.

Mithridate apprenant de quelle manière ses propositions avaient été reçues: « Que fera donc Sertorius, s'écria-t-il, si jamais il préside au sénat, puisque du fond de l'Espagne où il est exilé, pour ainsi dire, il ose nous prescrire des limites dans l'Asie! » Cependant Mithridate consentit à tout.

Aucun capitaine ne fut plus fécond en expédiens, et ne posséda mieux l'art de jeter son ennemi dans l'embarras que Sertorius. Toute l'expérience et l'habileté de Métellus ayant échoué contre lui, le sénat de Rome envoya Pompée pour le réduire. Celui-ci, fier des grands succès qu'il avait obtenus sous Sylla, se flattait de terminer bientôt la guerre; il ne fut pas long-temps sans voir combien il aurait à décompter. Pompée ne faisait pas un mouvement qu'on ne le prévînt, et ses projets étaient si bien déjoués qu'il s'estimait souvent trop heureux de pouvoir se dégager avec une perte considérable.

S'étant un jour approché de la ville de Tauron, assiégée par Sertorius, il crut enfin le tenir enfermé entre son armée et la place, et avertit les habitans

de la ville que l'ennemi ne pouvait lui échapper. Mais Pompée fut bien surpris quand il vit tout à coup paraître sur des hauteurs six mille hommes qui le tenaient lui-même bloqué, et le menaçaient de le charger en queue au moindre mouvement qu'il oserait tenter contre les assiégeans. « J'apprendrai à cet écolier de Sylla, disait Sertorius, qu'un général doit surtout regarder derrière. » Vous savez que ce grand capitaine périt victime d'une trahison.

Mithridate employa le reste de l'été et tout l'hiver suivant à faire des préparatifs proportionnés à l'importance de la guerre qu'il allait entreprendre. Ce prince, dont le génie ne laissait rien échapper, sentit que les principales causes des victoires de son ennemi résidaient dans la supériorité de ses armes et dans sa discipline. Il fit fabriquer des épées à la romaine, forma des légions, adopta leurs exercices et leurs évolutions. Mais il était trop éclairé pour copier servilement les Romains en les imitant; Mithridate ne prit d'eux que ce qui pouvait s'accorder avec la forme de son gouvernement et le caractère de ses peuples.

Nicomède, roi de Bithynie, mort sans enfans, avait légué par testament son royaume aux Romains. Mithridate, toujours tourmenté de leur présence dans l'Asie, ne pouvait voir sans une nouvelle inquiétude cette acquisition qui les rapprochait tant de ses états, et ne crut pas qu'il fût prudent de les y laisser affermir leur puissance.

Dès le commencement du printemps il se mit en marche pour les en chasser. Son armée était commandée par Marcus Marius, selon Plutarque, ou Varius, suivant Appien, envoyé par Sertorius pour prendre le commandement des troupes de Pont. Le roi lui-même servait sous le général romain, et lui obéissait comme un simple soldat, voulant donner l'exemple de la subordination. On avait réuni cent cinquante-six mille hommes, dont cent quarante mille d'infanterie, seize mille de cavalerie, et cent chariots armés de faux. Une multitude infinie de pionniers et de gens employés aux bagages suivaient l'armée.

Cependant les préparatifs du roi réveillaient l'attention des Romains. Afin de prévenir les entreprises de Mithridate, ou du moins pour en arrêter le cours, ils partagèrent le commandement de l'Asie entre Marcus Cotta et Lucius Lucullus, tous deux consuls. Cotta devait veiller à la conservation de la Bithynie et de la Propontide; Lucullus eut le gouvernement de la Cilicie, avec ordre de se joindre à son collègue pour s'opposer au roi de Pont.

Lucullus amena une légion de l'Italie, et devait en trouver quatre autres. Elles le joignirent en effet; toutefois, de ces quatre légions, deux étaient composées des bandes fimbrianes, troupes aguerries, mais parmi lesquelles l'esprit de sédition avait été introduit sous leur ancien chef.

Il fallut songer à rétablir la discipline, entreprise dont la difficulté s'accroît alors en proportion du courage des troupes. Lucullus y travailla et crut y avoir réussi; cependant il ne put déraciner entièrement le germe du mal. Pompée, qui parut après lui, prit le seul moyen d'en venir à bout, ce fut de disperser ces bandes dans les autres légions. Changer la forme d'un corps lui ôter son nom, le diviser, c'est lui faire perdre l'esprit, bon au moins, qui l'anime.

Le consul Cotta avait pris son quartier général à Chalcédoine, située vers l'extrémité de la Bithynie. Lucullus lui manda de l'attendre et de ne rien engager qu'ils n'eussent fait leur jonction.

Ce conseil parut à Cotta dicté par la jalousie; il se hâta de marcher au devant de Mithridate, fut battu, et se vit contraint de se renfermer dans Chalcédoine.

Lucullus se disposait à passer le Sangaris, fleuve de la Phrygie, lorsqu'il reçut cette nouvelle. Tous les soldats s'écrièrent, par ressentiment contre Cotta, qu'il fallait l'abandonner et marcher sur les états de Mithridate, tandis que ce roi en était éloigné avec toutes ses forces.

C'était aussi l'avis d'Archélaüs, qui, devenu suspect au roi de Pont, depuis son traité avec Sylla (dont les Mémoires le justifiaient complètement), n'entrevoyait pour lui de sûreté qu'auprès des Romains. « Les chasseurs, lui dit Lucullus, ne quittent point la poursuite de la bête pour courir au gîte. »

Cependant cette diversion délivrait non seulement Cotta, puisqu'elle forçait le roi d'abandonner le siége de Chalcédoine, mais elle le contraignait même de laisser la Bithynie et tout ce qu'il y avait conquis.

Peut-être n'était-il pas bien aisé à Lucullus de faire cette irruption; car le roi avait partagé son armée en plusieurs corps, dont l'un gardait l'entrée de la Cappadoce, chemin le plus ordinaire des Romains qui trouvaient là de grandes facilités, à cause de leur alliance avec les rois de ce pays.

Mais la Cappadoce n'offrait pas le seul endroit par où l'on pût pénétrer dans le Pont. On y arrivait en traversant la Paphlagonie et la Galatie; et, supposé que quelque général de Mithridate en eût disputé le passage, il valait mieux le combattre que le roi en personne, dont les troupes étaient commandées par un Romain. Archélaüs connaissait le pays, les soldats de Mithridate, les chefs placés à leur tête; il s'obstina dans son avis, et la comparaison de Lucullus ne peut le justifier aux yeux des militaires.

Mithridate et Marius ou Varius avaient fait une faute grossière d'aller mettre le siége devant Chalcédoine. Leur conduite fut sans reproche, jusqu'à la défaite de Cotta. Mais celui-ci battu, et les vaisseaux romains pris, il fallait envoyer un lieutenant investir la ville, se replier du côté de Lucullus, et camper si près de lui que sa marche fût toujours éclairée, afin de l'empêcher également et d'entrer dans le Pont, s'il en formait le projet, et de secourir Chalcédoine.

Lucullus, averti par Archélaüs, ne sut pas profiter de ses conseils, et persista dans son premier dessein de marcher droit à Mithridate. Mais lorsqu'il vit cette armée si nombreuse en comparaison de la sienne, qui n'était composée que de trente mille hommes de pied et de deux mille cinq cents chevaux, il perdit l'idée d'entamer une action décisive.

Bientôt Lucullus comprit qu'une pareille multitude ne pouvait subsister long-temps dans le même endroit. Il se fit amener des prisonniers, les interrogea séparément, pour savoir combien ils étaient par chambrée, enfin quelle quantité de blé restait à chaque soldat quand ils furent pris. Combinant sur leurs rapports, les provisions avec le nombre des hommes, ce général jugea que Mithridate ne pouvait tenir plus de quatre jours dans sa position.

La plus forte place de la Basse-Asie était Cyzique, située dans une petite île de la Propontide, qui joignait le continent par deux chaussées. Cette ville se rangeait alors du parti des Romains, et contenait toutes les autres par son exemple. Mithridate, obligé de décamper, comme l'avait prévu Lucullus, résolut d'en former le siége. La difficulté était de cacher son départ à l'ennemi, et de

lui dérober une marche. Le roi ayant donné des ordres secrets, afin que, sous divers prétextes, on tînt les troupes prêtes au premier signal, choisit une nuit obscure et s'éloigna sans bruit. Au lever de l'aurore, l'armée arriva sur les hauteurs du mont Dyndime, et Cyzique fut investie du côté de la terre.

Il paraît assez singulier qu'une armée que les historiens font monter à trois cent mille hommes, ait pu faire un pareil mouvement à l'insu de l'ennemi, surtout si l'on considère le peu de distance qui l'en séparait, et la vigilance que Lucullus devait exercer depuis ses derniers calculs. On conçoit que c'était là l'occasion de tomber sur une arrière-garde, et d'envoyer un corps de troupes occuper les hauteurs de Cyzique; Mithridate ne s'en fût pas tiré à bon marché.

Le roi combla le détroit qui séparait l'île du continent, attaqua vigoureusement la place, et la fit investir par sa flotte du côté de la mer. Lucullus avait suivi Mithridate, et s'était posté sur une hauteur assez éloignée de ses derrières. Il fallait que cette hauteur pût se découvrir de la ville, puisque les soldats de Mithridate disaient aux assiégés, en leur montrant le camp des Romains, que c'était celui des Mèdes et des Arméniens, envoyés par Tigranes au secours du roi.

Les Cyziniens ne manquaient point de courage; toutefois ignorant où se trouvait Lucullus, et s'il se préparait à les secourir, on commençait à se troubler dans la place, lorsque Plinius Demonax, envoyé par Archélaüs, passa le détroit à la nage, malgré la présence des vaisseaux ennemis.

Il montra l'armée romaine; mais personne n'eût osé le croire, si un jeune homme de la ville, échappé du camp de Mithridate, ne fût venu confirmer le rapport de Demonax. Lucullus parvint encore à faire passer quelques soldats sur une barque, qui traversa un lac voisin de Cyzique. Ce renfort peu important pour la défense, porta les assiégés à prendre les plus vigoureuses résolutions.

Le camp de Mithridate, quoique placé sur le mont Dyndime, était cependant commandé par une hauteur assez peu éloignée de la ville; on pouvait y arriver en passant un défilé. Taxile, l'un des meilleurs généraux de Pont, sentit toute l'importance d'un poste d'où il était si facile d'intercepter les convois qui venaient par terre; il engagea le roi à les faire garder avec soin. Mais la mort de Sertorius s'étant répandue dans le camp, L. Manius, qui, par attachement pour une faction incapable de se relever désormais, était venu servir sous le plus cruel ennemi de Rome, résolut de livrer ce poste à Lucullus, et d'acheter ainsi sa grâce et son rappel. Cet exemple entraîna plusieurs transfuges.

L'approche de l'hiver, pendant lequel la navigation devenait impraticable, rendait la situation de Mithridate très critique; aussi Lucullus, dès qu'il se vit retranché dans son nouveau poste, ne put-il retenir sa joie. « Je les tiens, dit-il à ses troupes, dans une harangue qu'il leur fit; et la victoire que je vous promets m'est d'autant plus agréable, que je vaincrai sans verser une goutte de sang romain. »

Mithridate assiégé lui-même devant Cyzique, par la trahison de Manius, n'était pas cependant sans ressources, à beaucoup près. Il lui restait au moins celle de faire effort avec toutes ses troupes sur l'endroit le plus faible, car il y en a toujours un, et de percer à travers les Romains. Mais le roi comptait prendre la place, et fondait ses espérances sur diverses machines d'une grandeur

énorme, auxquelles on travaillait depuis long-temps. Tous les préparatifs de Mithridate devinrent inutiles devant le courage des assiégés.

A mesure que la saison avançait, la mer devenait impraticable, et les convois arrivaient plus rarement. Dans cette extrémité, Mithridate renvoya la plus grande partie de sa cavalerie, corps qui consomme toujours beaucoup de subsistances, et devient souvent de peu d'utilité devant une place. Il fit partir aussi les troupes d'infanterie qui avaient le plus souffert, leur ordonnant de prendre des chemins détournés pour se rendre dans le Pont et dans la Bithynie.

Le roi avait choisi le moment où Lucullus s'était absenté pour une expédition particulière. Mais à peine le général romain reçoit-il avis de ce mouvement qu'il revient le même jour, prend dix cohortes avec toute sa cavalerie, et part avant le lever du soleil pour suivre les détachemens ennemis. La neige tombait en abondance, et le froid était si vif que plusieurs soldats périrent pendant la route.

Malgré ces obstacles, Lucullus atteignit les troupes de Pont au moment où elles se disposaient à passer le fleuve Rhyndacus. Il en fit un carnage horrible, prit six mille chevaux, un grand nombre de bêtes de charge, et ramena avec lui quinze mille prisonniers. (An 681 de Rome; 73 av. notre ère.) Les autres généraux du roi n'avaient pas été plus heureux.

L'armée de siége ne recevait plus de convois. La famine y devint si grande que l'on fut réduit à manger de la chair humaine. La peste et toutes les maladies contagieuses, suites funestes mais inévitables de l'extrême disette, firent périr une quantité prodigieuse de soldats. Les Cyziniens, qui voyaient combien l'ardeur des ennemis était ralentie, faisaient des sorties fréquentes, brûlaient les machines, et d'assiégés qu'ils étaient, semblaient devenir assiégeans.

Le roi reconnut qu'il s'était obstiné trop long-temps à cette entreprise, et ne s'occupa plus que des moyens de lever le siége avec les chances les moins défavorables. Pour amuser l'ennemi, il chargea Aristonic, qui commandait la flotte, de croiser sur les côtes, et d'engager les Romains à déserter à force d'argent. Aristonic alla sur-le-champ se rendre à Lucullus, soit volontairement, soit qu'il y fût contraint par ses propres troupes.

Malgré cette défection, Mithridate était encore le maître de la mer. Ce prince fit partir trente mille hommes, sous la conduite d'Hermée et de Marius, et les dirigea sur Lampsaque. Pour lui, il monta sur sa flotte avec le reste des troupes, afin de gagner l'île de Paros. Plusieurs vaisseaux, qui ne pouvaient contenir la foule qui s'y précipita, furent submergés.

Les trente mille hommes commandés par Hermée et Marius, souffrirent encore davantage. Lucullus les suivit de près, les attaqua lorsqu'ils s'efforçaient de franchir le fleuve Æsepus, que les pluies avaient fait déborder, les battit, et en tua vingt mille, si l'on s'en rapporte à Memnon, qui est sujet à grossir les objets. Le reste se sauva dans Lampsaque. Polyen parle d'un stratagème que les généraux de Mithridate employèrent pour retarder la poursuite de l'ennemi : ce fut de laisser dans les chemins, à diverses distances, une partie des effets précieux.

Après avoir donné l'ordre de faire le siége de Lampsaque, Lucullus revint à Cyzique, où il fut reçu avec tous les transports imaginables de joie et de reconnaissance. Mithridate rassembla le plus de vaisseaux qu'il put, vint cher-

cher les débris de son armée, distribua dix mille hommes sur cinquante-deux vaisseaux commandés par Marius, Alexandre de Paphlagonie et l'eunuque Dionysius, puis s'embarqua avec le reste pour se rendre à Nicomédie. Mithridate, contre lequel tous les événemens sinistres semblaient être conjurés, souffrit encore dans ce trajet une tempête désastreuse.

Lucullus avait passé l'hiver à Cyzique. Au commencement du printemps, ses lieutenans se signalèrent par plusieurs expéditions. Malgré tant d'avantages, les places les plus fortes étant situées sur les bords de la mer, Lucullus ne pouvait se flatter de conserver celles qu'il avait prises tant qu'il n'aurait point de flotte. Il descendit sur les côtes de l'Hellespont, et rassembla tous les vaisseaux qu'il put trouver dans les villes grecques dont l'attachement pour les Romains ne s'était point démenti. Avec les vaisseaux, il se mit à la poursuite de l'escadre commandée par Marius, et l'atteignit près de Lemnos. Trente vaisseaux furent pris ou coulés à fond; Marius, étant demeuré prisonnier de Lucullus, périt, massacré par ses ordres.

Après cette expédition, Lucullus vint se présenter devant Nicomédie, pour tâcher d'y enfermer Mithridate. Ce prince ne l'attendit pas ; il s'embarqua et fit voile vers le Pont. Le général romain le suivit par la Cappadoce où les légions eurent beaucoup à souffrir de la disette des vivres, Mithridate ayant disposé plusieurs détachemens qui précédaient l'ennemi, et brûlaient tout sur son passage. Lucullus surmonta ces obstacles en se faisant accompagner par trente mille Galates qui portaient chacun un sac de blé. L'abondance devint très grande dès que l'on entra dans le Pont.

Le général romain entreprit de former le siége de trois villes très fortes des états de Mithridate, et les fit investir en même temps. Ses soldats, et principalement les bandes fimbrianes, qui s'étaient plaint de ce que leur général recevait avec une capitulation honorable les villes qui se rendaient, négligeant d'attaquer celles qui refusaient d'obéir, murmurèrent encore lorsqu'ils se virent occupés à ces trois opérations difficiles ; ils demandèrent que l'on se mît à la poursuite de l'ennemi, afin de ne pas lui donner le temps de rassembler une nouvelle armée.

Ces plaintes paraissaient n'être pas sans fondement; Lucullus crut donc devoir réunir ses troupes et leur exposer sa conduite. « Le poste qu'occupe Mithridate, dit-il, est tel que ce prince peut également fuir au-delà du Caucase, dans ces contrées inconnues où il nous serait impossible de le suivre, ou bien gagner les états de Tigranes, le prince le plus puissant de l'Asie, et qui ne semble chercher qu'un prétexte pour déclarer la guerre à la république. Je connais l'audace du roi de Pont; j'ai cru devoir lui laisser une lueur d'espérance et les moyens de se rétablir pour l'enfermer de manière qu'il ne m'échappe pas lorsqu'il sera vaincu. »

Le Pont étant soumis, à l'exception de quelques villes qui ne pouvaient tenir long-temps encore, Lucullus laisse dix mille soldats pour le contenir, renvoie Cotta à Rome, et, fort de douze mille hommes d'infanterie et de trois mille chevaux, part pour l'Arménie, où Mithridate était allé chercher un asile près du roi son gendre.

Bien que Lucullus se fût emparé de quelques provinces des états de Tigranes, la guerre n'était cependant pas déclarée entre lui et les Romains. Sans doute Lucullus se servait du prétexte

de poursuivre Mithridate pour entrer sur les terres du roi d'Arménie; mais il se lassa vraisemblablement d'un reste d'égards qu'il semblait conserver pour ce prince, et, en homme habile, voulut le contraindre à se déclarer franchement. Lucullus le fit sommer de livrer Mithridate.

Tigranes avait fait pendre celui qui annonça l'entrée des Romains dans ses états, et personne n'osait plus parler des progrès de leur général. Cependant Lucullus approchait tant de Tigranocerte où le roi faisait sa résidence, que Mithrobarzane prit la résolution généreuse de lui faire connaître sa véritable situation. Tigranes ne lui sut point mauvais gré de son zèle; toutefois, ne concevant rien d'un péril aussi imminent, il lui donna l'ordre de se mettre à la tête de trois mille chevaux, d'y joindre un corps d'infanterie assez considérable, et de lui amener vivant le général romain.

Lucullus continuait sa marche. Les bandes fimbrianes, accoutumées au pillage, avaient communiqué au reste des troupes l'esprit d'indiscipline qui les animait, et l'armée entière demandait à former le siége d'une place forte où était le trésor du roi d'Arménie. «C'est bien plutôt ceci qu'il faut prendre, leur dit le consul, en montrant le Taurus; les richesses renfermées dans cette forteresse ne peuvent échapper au vainqueur.» Donnant l'ordre de passer outre, il traverse l'Euphrate sans obstacle, et entre dans la Grande-Arménie.

Les Romains formaient plusieurs divisions, et la première, commandée par Lucullus, campait, les autres étant encore en marche, lorsque les éclaireurs annoncèrent l'apparition de l'ennemi. Le consul craint d'être attaqué dans un moment où toutes ses forces ne sont pas réunies; il se hâte de fortifier le camp, donne à Sextilius un détachement de seize cents chevaux avec deux mille hommes d'infanterie et lui prescrit d'amuser l'ennemi.

Il espérait gagner du temps; mais l'impétuosité avec laquelle Mithrobarzane vint fondre sur Sextilius ne permit pas à cette avant-garde d'éviter le combat. Heureusement pour les Romains, Mithrobarzane périt dans l'attaque. Ses troupes, incapables de se rallier autour d'un autre chef, ou de prolonger d'elles-mêmes un effort qui devait tourner à l'avantage du nombre, lâchèrent pied honteusement, et furent taillées en pièces.

On reproche ici à Lucullus deux fautes assez considérables, dont ce général ne pouvait manquer d'être puni, s'il avait eu en tête un autre adversaire.

Que l'on s'avance en effet sur plusieurs colonnes, afin de former plus tôt l'ordre de bataille lorsque l'événement vous y contraint, encore faut-il disposer sa marche de telle sorte que ces colonnes soient à la même hauteur, et qu'elles puissent, autant que possible, communiquer entre elles. C'est là une des premières règles sur les marches, et Lucullus, cherchant l'ennemi avec si peu de précaution, pouvait payer cher sa trop grande confiance.

C'était une autre imprudence de faire camper les troupes avant qu'elles ne fussent toutes réunies. Si les éclaireurs du consul ne l'avaient pas averti à propos, Mithrobarzane tombait sur lui à l'improviste; et, dans le désordre que causent ces sortes de surprises, les Romains, tout disciplinés qu'ils étaient, devaient succomber.

Il fallait que Lucullus mît une grande confiance dans ses éclaireurs. Au reste, une double précaution ne nuit jamais à la guerre, lorsqu'elle n'est pas de nature à intimider le soldat. Avec des res-

sources très faibles, en comparaison de celles de Tigranes, Lucullus n'avait rien à perdre ; et pour la première fois qu'il rencontrait ce prince, il devait attacher une grande importance à ne pas recevoir un échec.

Si les obstacles du terrain ne permettaient pas de faire marcher à la même hauteur toutes les colonnes, il fallait tenir en bataille les cohortes arrivées les premières, jusqu'à ce que l'armée entière eût joint. Sextilius battu, comme il devait l'être, et le vainqueur tombant sur Lucullus, que devenait le général romain dans son camp à demi fortifié, avec une partie de ses troupes? Les fuyards du détachement de Sextilius auraient encore augmenté le désordre, loin de lui porter secours.

Après la défaite de Mithrobarzane le roi d'Arménie laisse la garde de Tigranocerte à Mancœus, et parcourt son royaume afin d'en tirer de nouvelles troupes. Mais l'intention de Lucullus n'était pas de lui laisser former, à son aise, une autre armée. Murena, d'un côté, manœuvre pour joindre les différens corps qui se dirigent sur le Taurus, et les combattre séparément ; tandis que Sextilius reçoit l'ordre de s'avancer contre un gros d'Arabes qui vient aussi défendre l'Arménie.

Les Arabes firent à peu près la faute que venait de commettre Lucullus. Arrivés sur le terrain où ils devaient camper, ils songèrent à dresser leurs tentes et ne prirent aucune précaution, croyant l'ennemi bien loin. Sextilius les chargea dans ce moment, les défit, et ce corps fut dissipé.

De son côté, Murena suit Tigranes, et n'attend qu'une occasion favorable, afin d'attaquer quelque partie de son armée ; car ses forces sont déjà trop considérables pour que Murena ose entreprendre une action générale. Tigranes s'engage dans une vallée longue et très étroite, où ses troupes ont beaucoup de peine à passer. Murena profite du moment, tombe sur l'arrière-garde du roi d'Arménie, et la défait entièrement.

Sextilius marche contre Mancœus, qui couvrait Tigranocerte ; l'oblige de rentrer dans la ville, forme la circonvallation de la place et de la citadelle, fait dresser des machines, ordonne d'ouvrir la tranchée, et s'approchait déjà des murailles lorsque Lucullus arriva suivi du reste des troupes.

Ce général fit pousser le siége avec plus de vigueur, connaissant le caractère de Tigranes, et supposant que ce prince orgueilleux ne souffrirait pas qu'une ville à laquelle il avait donné son nom, devînt la proie des Romains.

Lucullus raisonnait juste, et Tigranes aurait donné dans le piége sans les conseils du roi de Pont. Mithridate le pressa de ne point se hasarder contre les Romains avec des troupes peu disciplinées et nullement habituées à combattre ensemble. Il lui remontra qu'une bataille perdue lui enlevait ses états, et que tout ce qu'il pouvait espérer en la gagnant était de faire lever le siége de Tigranocerte, ville considérable, à la vérité, par ses richesses, mais qui ne formait point une des clés du pays. Le Taurus seul lui paraissait important à garder, et Mithridate conseillait à son gendre de dévaster la campagne, et d'employer contre Lucullus la même conduite que le consul avait tenue envers lui au siége de Cyzique, où nous avons vu que le roi de Pont perdit son armée sans combattre.

Tigranes déféra quelque temps à ces avis sages, que Taxile, envoyé par Mithridate, ne cessait de lui répéter. Mais orsque les Mèdes, les Adiabéniens, les Ibériens, les Arabes et plusieurs

autres peuples qui habitaient sur les bords de l'Araxe, furent venus grossir successivement son armée, Tigranes reprit son premier orgueil, négligea les conseils de Mithridate, et se persuada que ce prince lui enviait la gloire de vaincre les Romains.

Le roi d'Arménie comptait ainsi vingt mille frondeurs et gens de traits; cinquante-cinq mille chevaux, dont dix-sept mille armés de toutes pièces, comme Lucullus l'écrivit au sénat; cent cinquante mille hommes d'infanterie, et trente-cinq mille pionniers et autres ouvriers. Cette armée, vingt fois plus forte que celle des Romains, était plus que suffisante, en effet, pour vaincre Lucullus, si l'avantage du nombre décidait seul de la victoire.

Tigranes se tenait si sûr du succès qu'il était fâché, disait-il, de n'avoir pas à combattre tous les généraux romains rassemblés. Il est rare que cette folle présomption, qui s'exprime par des dédains et des bravades, ne soit pas punie des plus fâcheux revers.

Lucullus laisse Murena avec six mille légionnaires, pour continuer le siége, et, prenant vingt-quatre cohortes, qui ne formaient pas plus de dix mille hommes d'infanterie, toute sa cavalerie forte de trois mille chevaux, et mille archers ou frondeurs, il s'avance contre le roi, et vient camper dans une plaine spacieuse, près du Tigre, qui le séparait de l'ennemi.

Lorsqu'il parut, sa petite armée fournit matière aux plaisanteries des courtisans, et Tigranes, ne voulant pas se montrer moins fin railleur que ceux qui l'environnaient, dit ce bon mot, devenu si célèbre : « S'ils viennent comme ambassadeurs, ils sont beaucoup; s'ils se présentent comme ennemis, je ne les trouve pas assez nombreux. »

Le lendemain, au lever du soleil, Lucullus rangea ses troupes en bataille, et fit ses préparatifs pour passer le Tigre. Quelques-uns de ses généraux lui représentant que la superstition rendait le combat dangereux dans un jour que la défaite de Cœpion, par les Cimbres, avait placé au nombre des jours néfastes : « Combattons donc, répondit Lucullus, avec tant de vigueur et de courage que ce jour de deuil pour la république en devienne un de réjouissances. »

Les Barbares campaient à l'orient de la rivière qui tournait tout-à-coup, formant un coude où elle se trouvait guéable. L'armée romaine sortit de son camp et fila par sa gauche, en longeant le fleuve; de sorte qu'elle paraissait vouloir se retirer. Tigranes le crut véritablement.

Il fit appeler Taxile, et lui dit avec un ris moqueur : « Voilà donc ces légions invincibles! elles fuient sans combattre. — Je souhaite, répondit Taxile, qu'il vous arrive quelque bonheur inespéré; mais ce n'est pas l'usage des Romains de porter le casque en tête, le bouclier découvert, et de se parer de leurs armes quand ils s'éloignent de l'ennemi : tout cet éclat annonce assez qu'ils se préparent à l'attaque. »

Taxile parlait encore quand on vit l'aigle de la première cohorte, qui s'avançait à la tête de l'infanterie, prendre à droite pour passer la rivière; les autres suivirent dans l'ordre qui leur avait été assigné.

« Ils viennent à nous! » s'écria plusieurs fois Tigranes avec surprise; et il courut à toute bride pour ranger son armée en bataille; ce qui ne put se faire qu'avec beaucoup de précipitation et de désordre. Le roi d'Arménie, qui ne s'attendait pas à combattre, n'avait conçu aucune disposition préparatoire; chacun se rangea dans la position qu'il

occupait. Le roi des Adiabéniens eut la gauche ; le roi des Mèdes, la droite, où l'on voyait les Cataphractes ; et Tigranes se mit au centre.

Les Cataphractes étaient placés au pied d'un côteau dont la pente se présentait donce, et le sommet plat et uni. Lucullus n'y voyant point paraître de troupes, et remarquant d'ailleurs qu'il avait à peine un quart de lieue à faire pour s'emparer de ce poste, se hâta d'y envoyer la cavalerie thrace et gauloise qu'il tenait à sa solde, avant que Tigranes pût reconnaître sa faute, et la réparer.

Les Romains ne considéraient pas ces hommes couverts de fer sans quelque frayeur. Lucullus les assura qu'on aurait plus de peine à les dépouiller qu'à les vaincre. Il enjoignit à ses soldats de ne se servir que de l'épée pour écarter les lances, qui formaient la principale force de ces cavaliers cataphractaires, la pesanteur des armures qui les emprisonnaient, leur ôtant toute autre liberté d'agir. Pour lui, prenant deux cohortes d'infanterie, il suivit de près les Thraces et les Gaulois.

Dès qu'il fut arrivé au lieu le plus élevé, et qu'il eut bien jugé le tumulte qui régnait dans l'armée de Tigranes : « Ils sont vaincus, s'écria-t-il ; marchons ! » Et faisant mettre l'épée à la main, il recommanda de ne pas s'amuser à lancer le pilum, mais de charger brusquement les cataphractes, en les frappant sur les jambes et sur les cuisses, seules parties du corps que ces hommes d'armes eussent découvertes.

Cet ordre devint inutile, car ces cavaliers voyant les Romains les prendre en flanc, lâchèrent pied, et culbutèrent leur propre infanterie. Cette armée fut pliée et mise en déroute sans qu'aucun des corps immenses qui la composaient eût essayé de combattre ; de sorte que, de part et d'autre, on ne perdit pas un soldat. Mais il n'en fut pas ainsi quand les troupes de Tigranes voulurent prendre la fuite.

Les Romains, tombant sur cette multitude entassée, en firent un carnage effroyable. Cent mille hommes périrent dans l'infanterie, et presque toute la cavalerie eut le même sort. Lucullus ne compta parmi les siens que cinq hommes tués et cent blessés. Il peut y avoir de l'exagération dans ce résultat ; cependant, de l'accord unanime des écrivains de cette époque, on ne vit jamais rien de semblable. Tigranes s'enfuit, rassemblant avec peine une escorte de cent cinquante cavaliers.

La conduite de ce prince montre un enchaînement de fautes plus grossières les unes que les autres ; et vous comprenez que la première fut de ne pas disputer le passage du fleuve aux Romains. Tigranes, il est vrai, ne supposa pas un seul instant que Lucullus osât l'attaquer.

Cette confiance aveugle dut produire une grande inquiétude quand les légions eurent traversé la rivière. Le roi n'avait pas assez de présence d'esprit pour combiner, en ce moment, un ordre de bataille capable d'envelopper Lucullus, et forcer ce général à faire face de plusieurs côtés, ce qui devait bientôt déterminer sa retraite.

Tout n'était même pas désespéré pour Tigranes lorsque sa droite vint à fléchir. Il pouvait, par un changement de front, se présenter parallèlement à Lucullus ; sa gauche marchait ensuite pour garantir ses flancs contre les Romains qui n'avaient pas suivi leur général.

Cette manœuvre ne dégageait pas sa droite, mais elle sauvait son centre, qui fut culbuté par les fuyards. C'était d'ailleurs le seul moyen d'arrêter Lucullus

qui ne pouvait poursuivre son succès sans prêter le flanc à Tigranes et le laisser derrière lui. Lucullus se montre trop habile pour que l'on pût craindre qu'il se compromît aussi maladroitement; il se retirait alors, content d'un premier avantage.

Mais autant la conduite du roi semble misérable, autant celle du consul caractérise le grand général. Il vit les fautes de son ennemi, et sut profiter de toutes. Aussi Plutarque nous dit-il que les meilleurs capitaines de Rome donnèrent de grands éloges à Lucullus pour avoir défait les deux plus puissans princes du monde par deux moyens opposés: Mithridate, en se retirant toutes les fois que ce prince voulait combattre; Tigranes, au contraire, à force d'activité et de hardiesse, si l'on peut ainsi parler. Rome avait encore des hommes capables de décider une pareille question, et la suite prouva que Lucullus possédait en effet le grand art de connaître les hommes et les circontances.

Mithridate pénétra mal Lucullus, et, comptant sur l'indolence qu'il lui supposait, ne se hâta point de se réunir au roi d'Arménie. Mais le consul ne craignait que cette jonction, et ne perdit pas un instant pour attaquer Tigranes.

Le roi de Pont arrivait à petites journées, lorsqu'il trouva sur sa route quelques soldats arméniens dispersés et frappés de terreur. Il devina bien vite la défaite de son gendre.

Oubliant ses ressentimens, il s'empressa d'aller au devant de Tigranes, qui reconnut trop tard combien les conseils du roi de Pont étaient sages. Les deux princes s'occupèrent ensemble de rétablir leurs affaires, et de lever de nouveaux soldats.

Mancœus, qui commandait dans Tigranocerte, n'osa résister plus longtemps. La ville fut livrée au pillage. Les Romains y trouvèrent, parmi les richesses, huit mille talens d'argent monnayé. Lucullus se réserva les trésors du roi, et distribua à chacun de ses soldats huit cents drachmes; ce qui, joint au butin qu'ils avaient fait pendant la bataille, devait les avoir enrichis. Il ne faut donc plus s'étonner s'ils se mutinèrent et refusèrent de marcher lorsque Lucullus voulut, peu de temps après, les conduire contre les Parthes.

Les succès du général romain furent justifiés par sa générosité envers les vaincus, et lui attirèrent des ambassadeurs de presque tous les peuples de l'Orient, qui venaient lui demander son alliance. Une grande partie de l'Arménie se soumit volontairement.

En recevant ces hommages Lucullus laissa échapper Tigranes. On lui reproche avec raison de n'avoir pas profité de la victoire. Peut-être voulait-il faire un pont d'or à l'ennemi vaincu; ou plutôt désirait-il traîner la guerre en longueur pour conserver le commandement des troupes. Cette dernière supposition prévalut à Rome, et la conduite de Lucullus fut blâmée.

Quoi qu'il en soit, Mithridate et Tigranes mirent ce repos à profit. Ils parcoururent l'Asie, et parvinrent à rassembler une nouvelle armée forte de soixante-dix mille hommes d'infanterie et de trente-cinq mille cavaliers. Le roi de Pont devait la commander en personne. On voit encore, par des fragmens du quatrième livre de Salluste, une lettre adressée au roi des Parthes, Arsace, dans laquelle Mithridate, pour le rassurer contre la valeur des Romains et la haute capacité de leur général, rejette la défaite de son gendre sur son imprudence et la mauvaise position qu'il avait prise.

Lucullus marcha contre Tigranes vers le milieu de l'été. Lorsqu'il arriva sur le sommet du mont Taurus, et qu'il vit les grains trop peu avancés pour espérer d'y faire subsister ses troupes, il se trouva un peu découragé ; cependant il gagna les plaines, et mit en fuite les Arméniens dans deux ou trois escarmouches.

Mithridate s'était campé sur une colline, ayant avec lui toute l'infanterie et une partie de la cavalerie. Tigranes voulut attaquer les Romains avec le reste des cavaliers, et fut battu. Cet avantage assura les subsistances et les fourrages de Lucullus, qui poussa même jusques auprès de la hauteur qu'occupait Mithridate. Un convoi assez considérable, destiné à Tigranes, et dont les Romains s'emparèrent, jeta bientôt dans le camp des Arméniens la disette que Lucullus avait tant à craindre auparavant.

Afin d'attirer Mithridate, le consul ravagea sous ses yeux une partie du plat pays. Mais le roi de Pont ne fit aucun mouvement, et Lucullus conduisit ses troupes vers Artaxate, capitale de l'Arménie, où étaient les femmes et les enfans de Tigranes.

A cette nouvelle, le roi d'Arménie se met en marche, et vient camper, le quatrième jour, vis-à-vis de l'ennemi ; de manière que les deux armées n'étaient, pour ainsi dire, séparées que par le fleuve Arsanias. Les Romains devaient le traverser pour faire le siége d'Artaxate.

Comme la rivière était guéable, la vue de Tigranes n'arrêta point Lucullus. Douze cohortes s'avancèrent de front, soutenues par une seconde ligne. Sa cavalerie avait passé la première, et culbutait celle des Mardes et des Ibériens, auxquels Tigranes se fiait le plus.

Aussitôt Tigranes donne le signal à ses troupes. Lucullus ne put voir leur nombre et l'éclat de leurs armes sans en être ému ; mais cette crainte fit sur lui l'effet qu'elle produit ordinairement sur les grands hommes ; elle anima son courage, et l'éclaira sur le parti qu'il fallait prendre.

Il envoya l'ordre à sa cavalerie, qui poursuivait les Mardes et les Ibères, de revenir à son poste ; et croyant devoir donner l'exemple dans cette occasion difficile, il marcha le premier à la tête de son infanterie, fondant sur les Arméniens, commandés par leur roi. Ceux-ci n'attendirent pas les Romains et prirent la fuite. (An 687 de Rome ; 67 av. notre ère.)

Il serait à désirer que Plutarque nous eût laissé un plus grand détail de cette affaire, et surtout qu'il nous fît connaître les dispositions des Romains pour passer le fleuve. On doit croire que Lucullus rangea de front les douze cohortes qui s'avancèrent d'abord, et que la cavalerie fut placée au-dessus pour rompre le courant de l'eau. Nous possédons tellement peu de notions sur l'Arsanias, qu'on ne peut pas dire si ce fleuve était rapide ; mais il avait nécessairement un courant.

La cavalerie aurait donc traversé vis-à-vis des Ibères et des Mardes, et les douze cohortes un peu au-dessous. Comme le corps de bataille de Tigranes débordait de beaucoup les Ibères et les Mardes, qui n'en étaient pour ainsi dire que les troupes légères, Lucullus dut craindre d'être enveloppé. Plutarque se contente de dire qu'il y remédia, sans expliquer de quelle manière.

Pour bien juger des causes de la défaite de Tigranes, il faudrait connaître exactement le terrain sur lequel cette action se passa. On sait seulement qu'Artaxate se trouvait située dans la Grande-Arménie, dont elle était la capi-

tale, avant de devenir la première ville des états de Tigranes.

Nous voyons aussi que la Grande-Arménie se présente sous l'aspect d'un pays couvert, montueux et coupé. Dans ces sortes de localités, les fleuves coulent ordinairement entre deux chaînes de montagnes. Ne pourrait-on pas en inférer que l'endroit où Tigranes se rangea en bataille était resserré, et que ce prince ne trouva pas à portée du fleuve une plaine assez vaste pour y développer sa cavalerie.

Il ne pouvait manquer d'être battu; toutefois on s'étonne que Mithridate, qui passe avec raison pour un des plus grands généraux de l'antiquité, laisse commettre à Tigranes des fautes aussi grossières. A moins que le roi de Pont n'ait pu se faire écouter de son gendre, et que, jugeant la bataille perdue, il ne se soit retiré à la hâte (comme on le lui reproche), pour éviter les embarras d'une déroute générale.

Cette bataille gagnée semblait assurer à Lucullus la place d'Artaxate. On en commença le siége; mais quand l'équinoxe d'automne fut arrivé, des tempêtes violentes s'élevèrent, et mirent à cette entreprise des obstacles que Lucullus n'avait pas prévus. La neige, la gelée, les frimas, rendirent les chemins difficiles; la terre était devenue si humide, que le soldat ne pouvait se reposer.

Les légions romaines se plaignirent d'abord aux tribuns des maux qui les accablaient, et les chargèrent de prier leur général de lever le siége d'Artaxate; mais bientôt elles commencèrent à s'assembler tumultueusement, et le camp retentit de leurs cris séditieux.

Les efforts de Lucullus pour les contenir devenant inutiles, ce général se vit contraint de lever le siége, et prit un autre chemin pour passer le mont Taurus, d'où il descendit dans la Mygdonie, contrée fertile, et dont le climat était beaucoup plus tempéré.

Lucullus assiégeait Nisibe, capitale de cette province, ville vaste et très peuplée, où Tigranes avait envoyé une grande partie de ses trésors. Ce prince fit, dans cette occasion, un trait d'habileté trop au-dessus de ses moyens pour qu'on puisse le soupçonner d'être l'auteur d'un projet si grand et si bien combiné. Au lieu de marcher à Nisibe pour la secourir, il alla fondre sur Fannius, resté avec quelques troupes dans l'Arménie. Le battre, c'était obliger Lucullus à lever le siége.

Fannius était un homme médiocre, et ses forces se trouvaient bien inférieures à celles de Tigranes; le succès ne pouvait donc devenir douteux. Mais la victoire qui assurait Nisibe n'empêchait pas Lucullus de rester dans l'Arménie, et le grand point était de l'obliger d'en sortir. Tigranes donne à Mithridate quatre mille hommes de ses troupes pour les joindre à quatre mille qu'il avait déjà, et le renvoie dans ses états, où son courage, ses talens et ses ressources ne pouvaient manquer de produire des événemens capables d'attirer l'attention du général romain et de le forcer d'y retourner en personne.

Ce plan, où il est aisé de reconnaître le génie du roi de Pont, ne réussit pas entièrement; Nisibe fut prise avant que Tigranes pût attaquer Fannius; mais Mithridate rentra dans la Petite-Arménie Pontique, fondit sur les Romains dispersés sans leur donner le temps de se reconnaître, et les fit tous massacrer.

Ce prince montrait un caractère défiant et cruel; toutefois il devenait intéressant par ses défaites. Tant de revers inopinés, qui présentaient toujours l'effet des caprices de la fortune, ne lui avaient ôté que ses états, sans rien di-

minuer de sa grandeur. Tous les cœurs s'ouvraient au moindre rayon d'espoir qu'entrevoyait Mithridate de relever sa puissance, et chacun s'empressait alors de le secourir.

Pour ne rien perdre du temps, si précieux à la guerre, Mithridate marche contre Fabius, qui commandait dans la Petite-Arménie. Le Romain vient à sa rencontre. Son avant-garde était composée de Thraces qui avaient longtemps servi sous le roi, et qui conservaient pour lui cette affection que le héros commandera toujours. Ils firent un faux rapport à Fabius, qui se trouva en présence de Mithridate au moment qu'il y songeait le moins. Le combat s'engage, les Thraces passent dans l'armée du roi, et les Romains sont battus.

Dans une situation si fâcheuse, Fabius a recours au remède que les républiques employaient souvent avec succès dans les cas désespérés: il donne la liberté aux esclaves, les reçoit dans ses rangs, et engage un second combat. L'action dure un jour entier avec un égal avantage de part et d'autre; on se prépare pour le lendemain. Mais déjà Mithridate a suivi l'exemple de son adversaire, il arme aussi les esclaves, et ce nouveau renfort, tout faible qu'il pouvait être, rétablissant sa première supériorité, la victoire se décide en sa faveur.

C'en était fait de Fabius, lorsque Mithridate, qui, malgré son grand âge, combattait toujours aux premiers rangs, reçut deux blessures considérables. Le danger du roi suspendit l'ardeur de la poursuite, et Fabius en profita pour se retirer dans Cabire avec tout ce qu'il put rassembler des débris de son armée.

Le roi, dès qu'il fut rétabli, alla mettre le siége devant cette place. Il aurait pris son adversaire si Triarius, qui, sur l'ordre du consul, allait le rejoindre dans l'Arménie, n'avait appris le danger de son collègue. Le prince, mal instruit des forces de Triarius, crut voir arriver l'armée romaine tout entière; il leva le siége pour chercher un poste plus avantageux.

Mithridate avait mis l'hiver à profit; son armée semblait capable d'exécuter les grands projets que nourrissait son âme inquiète; il va se placer vis-à-vis du camp de Triarius, et lui présente la bataille avant que Lucullus soit venu opérer sa jonction.

Triarius reste ferme d'abord, et ne veut point se commettre à une action générale; mais le roi ayant fait un détachement pour assiéger un château où se trouvaient les bagages des légionnaires, il n'y eut plus moyen de contenir les soldats. Les deux armées se rangèrent en bataille. Une tempête épouvantable, qui renversait les hommes et les chevaux, empêcha cependant les troupes d'en venir aux mains.

Lucullus approchait; Triarius ne risquait plus rien d'attendre. L'orage avait été pour lui l'événement le plus heureux, et pour Mithridate un de ces accidens imprévus qui lui arrachaient toujours la victoire au moment où elle semblait ne pouvoir lui échapper. Cependant l'inexpérience de Triarius l'emporta sur la mauvaise fortune du roi.

Ce général ayant fait attaquer les retranchemens de Mithridate à la pointe du jour, le roi de Pont enfonça l'aile des Romains qu'il avait en tête, et la poussa dans un bourbier où l'infanterie périt presque entièrement sans pouvoir combattre. La cavalerie, n'étant plus soutenue, prit la fuite, et le prince la poursuivait vivement lorsqu'il fut blessé.

Les généraux de Pont sonnèrent la retraite, au grand étonnement des trou-

pes, qui ne pouvaient comprendre qu'on leur arrachât la victoire. Le roi, revenu de son évanouissement, blâma cette mesure, et le jour même attaqua le camp des ennemis, où il entra presque sans résistance, tant la terreur les avait aveuglés. Les Romains perdirent sept mille hommes dans cette journée, parmi lesquels vingt-quatre tribuns et cent cinquante centurions. (An 687 de Rome ; 67 avant notre ère.)

Mithridate fit ériger un trophée au pied du mont Scotius (à trois milles de Zéla), où l'action s'était passée. Ce lieu devint encore célèbre dans la suite par la victoire que César remporta sur Pharnace. César respecta le monument du roi de Pont, et en fit élever un autre en face.

Cependant Mithridate, apprenant que Lucullus marchait sur lui, fait des approvisionnemens considérables, dévaste le pays pour empêcher les Romains d'y subsister, et se retire dans la Petite-Arménie. Le consul, qui avait joint son lieutenant Triarius, voulut le soustraire à la fureur des troupes, et s'aliéna leur amitié ; mais, sans trop s'inquiéter des murmures, il s'approche aussitôt de l'ennemi.

Le roi, campé dans un poste avantageux, désirait faire sa jonction avec Tigranes et Mithridate-le-Mède ; il refusa donc le combat. Ce Mithridate-le-Mède, gendre du roi d'Arménie, rencontre sur sa route un parti de Romains, et le taille en pièces.

Ce fut un nouveau prétexte de mécontentement dans l'armée de Lucullus, qui se vit forcé de recevoir la loi de ses troupes, n'osant plus risquer de les mener au combat, tandis que Tigranes faisait des courses dans la Cappadoce, et que Mithridate, ressaisi d'une partie de ses états, bravait les Romains.

Lucullus, riche et couvert de gloire, était l'objet de l'envie de presque tous ses concitoyens, et les mécontentemens de l'armée éclatèrent surtout par les brigues de Claudius, son beau-frère, que soutenaient à Rome les fermiers de la république, animés contre le consul.

Visitant les conquêtes de l'Asie, déjà réduites en provinces romaines, Lucullus s'était occupé sérieusement de réprimer les vexations qu'elles enduraient. Sylla avait taxé ces provinces à vingt talens d'amende ; plus de cent vingt talens, payés depuis son départ, ne liquidaient pas encore leur dette.

Lucullus vit bien le tort qu'il allait se faire en froissant les fermiers qui disposaient de tout dans Rome ; car le luxe avait conduit l'état à ce point funeste (indice trop certain d'une décadence prochaine), où l'intérêt, étouffant toute passion généreuse, le plus riche est le plus considéré.

L'humanité l'emporta dans le cœur de Lucullus. Ses règlemens furent si sages, qu'en moins de quatre ans les dettes des villes étaient payées. Mais les fermiers, privés de gains énormes, formèrent des cabales contre lui dans le sénat, parmi le peuple, et jusqu'au sein de son armée.

Le consul M. Acilius Glabrio, nommé son successeur en Asie, en faisant déserter la plus grande partie de ses troupes par les congés qu'il y envoyait du fond de la Bithynie ; Pompée, briguant le généralat de toutes les armées de l'Asie, entretenant des émissaires secrets dans le camp de Lucullus, pour y réveiller l'esprit de sédition, ne craignant pas de casser les règlemens que ce consul avait faits, et même d'annuler jusqu'aux récompenses militaires ; qui le croirait, Glabrio et Pompée n'étaient que les instrumens d'odieux publicains dont Lucullus avait débarrassé les peuples de la Grèce et de l'Asie !

Mithridate sut habilement profiter des troubles que l'indiscipline excita dans l'armée romaine, et recouvra presque tous ses états. Pour Tigranes, accoutumé à mépriser ses ennemis dès qu'ils cessaient de le poursuivre, il se contenta de ravager la Cappadoce, et parut oublier qu'il devait reconquérir la meilleure partie de son royaume. Il eût pu le faire impunément, car le consul Glabrio semblait apparaître dans l'Asie plutôt pour arrêter les progrès de Lucullus que dans le dessein de continuer la guerre.

Lucullus revint à Rome, emportant des richesses et une collection immense de livres. Il en composa cette fameuse bibliothèque, toujours ouverte aux savans. Le sénat, qui ne voyait pas sans inquiétude le degré de puissance que le peuple romain accordait à Pompée, reçut Lucullus avec de grands honneurs.

Pompée, devenu seul chef des troupes d'Asie, se hâta d'envoyer auprès de Mithridate pour lui proposer la paix. Le dessein du général romain était certainement de séparer les intérêts du roi de Pont de ceux du roi d'Arménie, pour les vaincre ensuite plus aisément. Mithridate se laissa séduire par des espérances assez chimériques, et allait traiter des conditions.

Sur ces entrefaites, Arsace, roi des Parthes, qui n'avait jamais voulu se déclarer contre Rome, termina sa carrière, et Phraate lui succéda. Les liaisons de ce prince avec Mithridate ne laissèrent aucun doute au roi de Pont sur l'alliance qu'il projetait depuis longtemps avec les Parthes; car il comprenait à peine que l'on pût être roi sans détester les Romains.

Ce prince, dont les idées se présentaient toujours vastes, lors même que sa situation semblait devoir les resserrer, voyait déjà l'Asie entière secouer le joug et se liguer contre Rome. Il refusa donc d'entendre les propositions de Pompée; mais, ayant appris quelque temps après que Phraate méprisait son alliance, il eut recours aux négociations.

On ne put s'accorder toutefois, Pompée exigeant pour conditions préliminaires que Mithridate mît bas les armes et livrât tous les transfuges. En effet, cette nouvelle s'était à peine répandue dans le camp, qu'elle y causa une rumeur générale, les uns redoutant le châtiment qui les attendait, les autres excités par la crainte de se voir privés d'un appui qui faisait toute leur force. Mithridate les rassura, et parvint même à leur persuader qu'il avait employé ce stratagème afin de mieux connaître les ressources de son adversaire.

Pompée marcha contre le roi de Pont, que sa longue expérience dans la guerre rendait un général consommé. Mithridate prit aussitôt la résolution de harceler continuellement les Romains, de rendre leurs convois difficiles, enfin d'employer toutes les ruses de la guerre défensive, pour détruire son ennemi sans s'exposer aux chances d'une bataille.

Par ses ordres, on avait dévasté l'étendue de pays où Pompée pouvait se porter, et il se contentait de faire escarmoucher sa cavalerie. Le général romain, que ce genre de guerre fatiguait, dressa une embuscade avec un détachement assez considérable, et en envoya d'autres plus petits pour attirer de ce côté la cavalerie du roi. Elle donna dans le piége, et fut mise en déroute.

Pompée la fit poursuivre vigoureusement par des corps disposés d'avance, soutenus au moyen de cohortes qui marchaient en ordre de bataille. Cette ligne devait recevoir les troupes si elles étaient repoussées en arrivant sur le camp de Mithridate, ou les aider à s'y maintenir,

supposé qu'elles entrassent pêle-mêle avec les fuyards. Le roi de Pont, qui sortit à la tête d'une masse respectable d'infanterie pour protéger la retraite des siens, arrêta les vainqueurs.

Reconnaissant l'inutilité de ses tentatives pour en venir à une action générale, Pompée se mit en marche vers la Petite-Arménie. Mithridate, qui craignait que les Romains ne lui coupassent ainsi sa seule communication avec la Grande-Arménie et le royaume des Scythes, partit en diligence, et alla camper sur une colline en face de l'ennemi. Là, suivant toujours son projet de défensive, ses corps de cavalerie inondaient la plaine, et empêchaient les convois d'arriver au camp romain.

Pompée, qui n'osait attaquer le roi de Pont dans son nouveau poste, eut l'idée de tendre à sa cavalerie une seconde embuscade qui réussit encore et la rendit assez timide pour ne plus gêner autant ses convois

Le camp de Mithridate était excellent pour la situation; mais l'eau commençant à devenir rare, ce prince l'abandonne afin d'en aller prendre un autre un peu plus loin. Cependant, par la nature des arbrisseaux dont cette colline était ombragée, ainsi que par la convexité du terrain, Pompée conjecture qu'il doit y avoir des sources; il se porte avec son armée sur la position que quittait Mithridate, fait creuser des puits, et bientôt l'eau jaillit en abondance.

Cette résolution force Mithridate de s'éloigner encore une fois; il vient dans la province d'Acilisène, et campe sur une colline située au bas du mont Dastarcus, du côté de l'Euphrate, quoique encore un peu éloignée du fleuve. Le roi de Pont se réservait de le passer en cas d'événement, et de rentrer dans la Grande-Arménie.

Pompée, dont l'armée grossissait tous les jours, et qui attendait un renfort considérable, suivait Mithridate avec le dessein de le combattre s'il en trouvait l'occasion. Mais n'osant l'attaquer dans son poste, il fit tirer un retranchement de quinze cents stades, sans que Mithridate y mît la moindre opposition, soit que ce prince jugeât que des lignes d'une si grande étendue ne pussent être également bien gardées partout, soit qu'il n'osât rien entreprendre avec une armée inférieure, et qui le laissait absolument sans ressources.

Cependant, comme la disette devenait tous les jours plus pressante, et qu'il fallait prendre un parti vigoureux pour sortir de ce mauvais pas, ou bien se rendre, Mithridate arrêta enfin sa résolution. Les historiens latins, qui s'efforcent trop souvent de ternir la gloire du roi de Pont, lui reprochent ici d'avoir fait tuer impitoyablement les malades incapables de le suivre, acte de cruauté tout-à-fait inutile, et qui ne facilitait en rien la marche qu'il projetait.

Quoi qu'il en soit, Mithridate leva son camp vers le milieu de la nuit, et, l'épée à la main, s'ouvrit un passage au travers des légions romaines. Pompée le suivit aussitôt; le roi se contenta d'envoyer de la cavalerie contre la tête de ses troupes, et les dispersa.

Ainsi Pompée, qui, depuis que ses lignes étaient achevées, devait prévoir la résolution que prendrait son adversaire et former un plan pour s'opposer à sa fuite, ou du moins la lui faire acheter chèrement, en quelque endroit qu'il entreprît de percer, Pompée ne put seulement parvenir à entamer Mithridate dans sa retraite. Il fut contraint de le suivre pas à pas, avec le regret de voir échapper une si belle occasion. Mais il répara bientôt cette faute d'une manière éclatante.

Le roi n'avait plus qu'une journée de marche pour arriver sur les bords de l'Euphrate. Ce fleuve passé, il était en sûreté, et pouvait trouver encore des ressources dans la Haute-Asie. Avec un prince comme Mithridate, occuper la meilleure partie de ses états, c'était, on peut le dire, n'avoir rien fait; l'expérience prouvait que pour terminer la guerre, il fallait se rendre maître de sa personne.

Pompée jugea que le roi partirait dès l'entrée de la nuit, afin de gagner sur les légions la marche dont il avait besoin; car il devait franchir l'Euphrate avec son armée. Pour le prévenir, le général romain profita du moment de l'après-midi où les troupes, ayant achevé leur repas, se livraient au sommeil.

Il se met en marche sans bruit, laissant le camp tendu, avec les ordres nécessaires pour ne rien laisser voir de son absence, et va s'emparer des gorges d'un défilé que Mithridate devait nécessairement passer.

Tout arrive comme le général romain l'a prévu. Mithridate part à la chute du jour, marche une partie de le nuit, et commençait à se croire en sûreté, lorsqu'il tombe dans l'embuscade. Pompée fit aussitôt fermer toutes les issues, afin que le roi ne pût même retourner sur ses pas s'il voulait sacrifier une partie de ses troupes pour le tenter.

Le général romain, craignant que l'obscurité ne fît échouer son projet, voulait d'abord différer l'attaque; mais les officiers lui représentèrent que le moindre délai dans ces circonstances délicates devenait dangereux, et ils avaient raison.

L'histoire est pleine d'entreprises manquées, quoique très bien conduites, faute de n'avoir pas été exécutées assez vigoureusement au moment décisif. Pompée le sentit, et sur-le-champ fit sonner la charge. Les Romains poussèrent de grands cris, et commencèrent à rouler des pierres dans toute la longueur du défilé.

La terreur, qui s'était répandue dans l'armée de Mithridate, avait rendu les soldats immobiles. La chute des pierres les obligea de chercher un endroit pour se mettre à couvert. Bientôt ils s'embarrassent de telle sorte, que les hommes, les chevaux, les bagages, tout se trouve pêle-mêle, tout se culbute réciproquement.

La lune se lève. Sa clarté semblait devoir donner aux troupes de Pont la faculté de se défendre; elle leur devint inutile à cause de la position des Romains et de la forme des montagnes. Les soldats ne voyaient que l'ombre, prodigieusement augmentée par la direction de la lumière; ils tiraient vers cette ombre; presque aucun coup ne porta.

Dix mille périrent dans cette occasion, et à peu près autant furent faits prisonniers; les Romains ne perdirent que trente hommes, parmi lesquels deux centurions. Mithridate, dès le commencement de l'action, s'était fait jour à travers les ennemis avec huit cents cavaliers qui eurent le courage de le suivre. Il se dirigea sur la forteresse d'Inora, où il avait mis en dépôt d'immenses richesses, et fut rejoint par un grand nombre de soldats, avec lesquels il entra dans l'Arménie. (An 688 de Rome; 66 av. notre ère.)

Tigranes, auquel il demandait de nouveau un asile, se montrait bien éloigné de le secourir. Par un de ces caprices qui lui étaient si ordinaires, il fit charger de fers les ambassadeurs de son beau-père, et mit à prix sa tête, l'accusant d'être l'auteur de la révolte de son fils. Mithridate, dénué de toute espérance,

passa l'Euphrate à sa source, se retira dans la Colchide, et ensuite dans le Bosphore.

Telle était cependant son activité, qu'il avait déjà rassemblé une nouvelle armée, avec laquelle il battit les Chattènes, peuples qui bordaient l'Arménie et s'étaient réunis aux Ibères pour lui disputer le passage, non qu'ils fussent alliés des Romains, car ils s'opposèrent également à Pompée quand ce général se présenta sur leurs terres en poursuivant Mithridate; mais vraisemblablement parce que le système potilique de ces peuples les portait à ne point laisser entrer de troupes étrangères dans leur pays, si toutefois ces peuples avaient un système politique.

Le roi prenait des avances trop considérables pour qu'il fût possible à Pompée de lui couper la retraite. Il songea dès-lors à tourner ses pas vers l'Arménie, afin de combattre Tigranes; mais ce prince, qui n'osait s'exposer à de nouvelles défaites, vint demander le joug.

Le général romain marcha de nouveau à la poursuite du roi de Pont. Il battit les Albanais et les Ibères en plusieurs rencontres, et prit ses quartiers d'hiver sur les bords du fleuve Cyrrhus. Au commencement du printemps, Pompée se mit en marche, et traversa des déserts immenses, n'ayant d'autre guide dans sa route que les étoiles.

Cependant Mithridate avait passé l'hiver à Dioscurias, capitale de la Colchide. Il traversa les contrées de ces peuples barbares, qui, pénétrés la plupart de respect et d'admiration, s'empressèrent de lui fournir tout ce qui pouvait manquer à ses troupes. Pompée, qui l'avait suivi jusqu'au Phase, n'osant s'engager plus loin, donna l'ordre à Servilius, qui commandait la flotte romaine, de couper par mer les subsistances à Mithridate, et il vint achever de soumettre les places de ses états.

Il en forma onze petites républiques, toutes tributaires, et marcha ensuite vers la Syrie pour combattre Aretus, roi des Arabes, et couvrir par quelque action d'éclat la négligence avec laquelle il conduisait la guerre contre le roi de Pont.

Mithridate avait profité de ce relâche, et s'était emparé de plusieurs places importantes aux environs du Bosphore. Là, des chantiers, établis par ses ordres, servaient à construire des vaisseaux, tandis que les ateliers dont il avait couvert le pays forgeaient continuellement des armes.

Avant de rien entreprendre, il voulut tenter encore la voie des négociations, et demanda la restitution des états qu'il tenait de son père, abandonnant ce qu'il avait conquis. Pompée promit de les lui rendre, s'il venait, comme Tigranes, se soumettre en personne. — « Une démarche aussi basse, répondit le roi, serait indigne de Mithridate; j'enverrai un de mes fils. » Le général romain ayant rejeté ces conditions, le prince acheva de se disposer à la guerre.

Des ennemis vainqueurs, des troupes qui ne servaient qu'à regret, des peuples mécontens, des enfans séditieux, il n'était rien que Mithridate ne dût craindre. Pour se ménager des ressources, il résolut de faire alliance avec les principaux souverains de Scythie, en leur donnant des filles en mariage. Elles partirent sous la conduite de quelques eunuques, qui furent massacrés par l'escorte; les soldats enlevèrent les filles et partagèrent l'argent.

Toujours traversé dans ses desseins, et cependant incapable de se laisser abattre, Mithridate jeta les yeux sur les Gaulois, et du fond des marais où il était relégué, ce prince fugitif osa for-

mer le projet le plus beau, le plus vaste qu'il fût donné à un homme de concevoir.

L'histoire d'Annibal et les succès de Spartacus abrègent à ses yeux les difficultés d'une telle entreprise. Il va traverser la Scythie, la Pannonie, pénétrer dans les Gaules, où des alliances sont déjà formées; puis, franchissant ces montagnes célèbres, dont chaque rocher doit lui redire la gloire du héros de Carthage, il marche droit à Rome avec une armée grossie des peuples impatiens du joug. Ainsi, c'est au moment où ces fiers républicains sont occupés à se partager les dépouilles de l'Asie, que leur puissance doit s'écrouler à jamais.

Conçu et exécuté par Mithridate, ce plan devait réussir. Malheureusement les principaux officiers de son armée, auxquels il en fit confidence, ne virent dans un projet aussi hardi que la grandeur d'âme et le courage d'un prince qui voulait mourir comme il avait vécu. Vous savez que Pharnace, celui de ses enfans que Mithridate aimait le plus tendrement, l'ingrat Pharnace profita de ces dispositions pour conspirer contre son père, et le réduire à se donner la mort.

Ainsi périt le héros de l'Asie, après avoir régné soixante ans. Pompée lui fit célébrer des obsèques magnifiques. Quelques places fortes de Pont, qui restaient à Mithridate, se rendirent. On trouva dans un seul château jusqu'à deux mille vases d'onyx et une quantité prodigieuse de meubles d'or et d'argent. Pompée choisit ce qu'il y avait de plus précieux, et s'en servit pour orner son triomphe, le plus splendide que l'on eût vu.

Les Romains terminaient à peine cette guerre de trente années, que Licinius Crassus, nommé consul dans le département de la Syrie, crut entrevoir de grands avantages pour lui et pour la république s'il parvenait à subjuguer un autre peuple de l'Asie, qui avait fait alliance avec Sylla.

Les Parthes, destinés à rétablir la monarchie des Perses, montraient déjà un royaume plein de vigueur au moment où Crassus forma cette entreprise. Cependant il traversa l'Euphrate, ravagea la Mésopotamie sans éprouver de résistance, et, après avoir prolongé ses opérations jusqu'à la fin de l'automne, se replia sur la Syrie pour y passer l'hiver. Son fils Publius alla l'y rejoindre, venant de l'armée des Gaules, où César lui permit de se rendre auprès de son père avec mille cavaliers.

Orodes, roi des Parthes, envoya des ambassadeurs, qui dirent au consul que si la guerre se faisait par ordre du sénat, on combattrait à outrance; mais que si c'était seulement (comme on le disait à Rome) pour assouvir la cupidité de Crassus, Orodes lui faisait savoir qu'il avait pitié de sa vieillesse, et consentait à ce qu'il se retirât lui et ses troupes.

Il paraît que les présages les plus funestes s'attachaient à cette expédition, et l'on avait murmuré hautement dans Rome à l'aspect des préparatifs de Crassus. Le tribun Atteius, ne pouvant vaincre l'opiniâtreté du consul, le dévoua aux dieux infernaux lui et toute son armée, cérémonie qui eut lieu devant un brasier ardent, au moment où Crassus passa sous une des portes de la ville.

Vraisemblablement le consul méprisait, et avec raison, une farce aussi absurde; mais il ne songea pas assez aux effets qu'elle produirait sur l'esprit du soldat.

Il avait trouvé dans la Galatie Dejotarus, déjà avancé en âge, qui fondait une ville. « Quoi, lui dit Crassus, vous bâtissez quand il ne vous reste plus

qu'une heure à vivre. — Et vous, répondit Dejotarus, vous ne vous y prenez pas trop matin pour aller subjuguer les Parthes. »

Crassus avait alors soixante ans, et Dejotarus voulait lui faire entendre que sa vie ne serait plus assez longue pour soumettre un peuple que l'on regardait comme invincible.

Les troupes laissées par le consul afin de garder la Mésopotamie ne purent rester dans le pays; quelques soldats, après avoir couru les plus grands dangers, parvinrent à rejoindre l'armée romaine. Le récit qu'ils firent du nombre prodigieux des Parthes, de leurs armes, de leur manière de combattre, à laquelle il était impossible, disaient-ils, de résister, répandit dans tous les esprits une sorte d'inquiétude qui, si elle ne découragea pas entièrement les Romains restés près du consul, ralentit beaucoup leur ardeur; car jusqu'alors ils avaient regardé les Parthes comme aussi faciles à vaincre que les autres nations de l'Asie.

Ces craintes et les réflexions qu'elles avaient fait naître cessèrent à l'arrivée d'un renfort de six mille chevaux, envoyé par Artabaze, roi d'Arménie, qui promettait encore quarante mille hommes aux Romains.

Le roi d'Arménie conseillait à Crassus d'entrer par ses états dans ceux des Parthes, lui représentant qu'outre l'avantage de trouver des vivres et des munitions, il traverserait un pays montagneux, coupé, et par conséquent très difficile pour la cavalerie, qui formait toute la force du peuple qu'il allait combattre. La Mésopotamie, au contraire, offrait un pays de plaines, entièrement ouvert.

Crassus négligea ce conseil si sage, qui ne pouvait partir que d'un prince éclairé, ami des Romains. Le consul loua beaucoup son zèle; mais il n'en persista pas moins dans le dessein de passer par la Mésopotamie, sous prétexte qu'il y avait laissé des soldats d'élite qu'il ne pouvait se dispenser d'aller reprendre.

On avait commencé la campagne sur les frontières de la Syrie; Crassus s'avançait, fort de cinquante mille hommes, c'est-à-dire avec une des plus belles armées que Rome eût mises sur pied, lorsqu'Abgare, roi d'Edesse, arriva dans son camp. Il était vendu aux Parthes, et parvint cependant à capter la confiance du consul.

On attendait les renforts du roi d'Arménie; mais Orodes empêcha cette réunion, et alla lui-même attaquer les états d'Artabaze, laissant dans la Mésopotamie un jeune guerrier qu'il investit de la dignité de Surena, c'est-à-dire général en chef des troupes destinées à combattre les Romains.

Les Ambassadeurs d'Artabaze arrivèrent en effet près du consul, et remirent des lettres par lesquelles ce prince lui mandait qu'Orodes ravageait l'Arménie avec une armée formidable, que pour cette raison tous ses soldats lui devenaient nécessaires, et il conseillait au général romain de se replier sur ses états pour réunir leurs forces. Dans le cas où cette proposition ne lui convien drait pas, Artabaze recommandait au consul de ne pas manquer de choisir, soit pour ses marches, soit pour ses camps, les terrains les plus difficiles à la cavalerie.

Crassus s'irrita également d'un conseil qui n'était que la répétition d'un premier avis, et de la proposition sensée que lui soumettait Artabaze. Il lui fit dire qu'il avait pour le moment des affaires plus importantes que celles de l'Arménie, mais qu'à son retour il saurait bien le châtier de sa trahison.

Des détachemens romains, envoyés à la découverte, rapportèrent qu'ils avaient marché sur les traces de plusieurs corps de cavalerie; l'ennemi se retirait de toutes parts. Crassus, que cette nouvelle acheva de séduire, s'abandonna entièrement à son guide, et prit la route de Carrhæ. Il fortifia cette place, et y mit une garnison.

Il arriva ensuite après un petit nombre de marches, dans des plaines sablonneuses et stériles, où l'on ne trouvait pas même de l'eau. Mais tandis que son armée, découragée par ces apparences, continuait sa marche, quelques cavaliers de l'avant-garde se montrèrent, portant sur leurs visages tous les signes de la frayeur.

Le consul était la dupe de sa confiance dans Abgare, qui sut lui persuader que les Parthes ne tiendraient point devant ses troupes, et qu'en accélérant sa marche, il les empêcherait de rassembler leurs forces. Crassus avait ainsi quitté la rive de l'Euphrate, qui servait à le couvrir et lui amenait ses convois, pour s'engager dans des plaines arides, qui n'offrent aucune ressource à une armée, et où l'infanterie ne peut plus trouver d'appui contre une cavalerie formidable.

Tous les historiens disent que le consul, à l'approche de l'ennemi, disposa ses troupes sur un immense carré.

Nous connaissons le détail de cette expédition par Plutarque, Appien, qui l'a copié, et par Dion Cassius. Ces Grecs, qui vivaient dans un temps où la tactique des Romains avait déjà perdu de son ancien lustre, adaptèrent sans cesse leurs récits militaires aux idées qu'ils se faisaient de la phalange; Plutarque et Appien appellent donc la disposition que prit Crassus *un carré profond à double front*.

Mais c'était combiner deux choses très différentes entre elles dans le langage des tacticiens. Les mots *plinthion* et *amphistomos*, dont se sert Plutarque, signifiaient, le premier, *un carré vide à quatre faces*; l'autre, une phalange partagée en deux sections égales, adossées l'une à l'autre, de manière à faire front des deux côtés, et à former *un carré plein* sur trente-deux hommes de profondeur. Ainsi l'idée d'un carré vide à quatre faces (*plinthion*) se perd, dès que Plutarque l'appelle *amphistomos*, double phalange, ou deux phalanges jointes ensemble, afin de faire front de deux côtés.

Crassus s'était d'abord proposé de ranger toutes ses légions sur une seule ligne, suivant le conseil de Cassius, qui voulait se mettre à l'abri d'être enveloppé par l'ennemi, en lui présentant un front d'une grande étendue. Mais, comme cette disposition n'eût servi qu'à rendre l'ordre de bataille plus faible, que l'on s'exposait à se voir percé par quelque endroit, sans remédier au défaut d'appui, Crassus prit un parti qui valait beaucoup mieux.

Son armée, forte de sept légions et rangée sur une seule ligne, fut partagée en trois grandes sections, chacune de vingt-quatre cohortes. Crassus divisa ensuite chaque section en deux parties égales, et ordonna qu'une de ces parties (douze cohortes) défilât derrière l'autre et s'y plaçât dos à dos, afin que les deux lignes fussent en état de faire front en tête et en queue.

La manœuvre exécutée sur toute la ligne, il en résulta trois grands corps, ou, si vous voulez, trois carrés pleins, séparés par autant de distance qu'en mesuraient les douze cohortes qui entrèrent en seconde ligne. La cavalerie, forte de quatre mille chevaux, se plaça dans les intervalles des trois sections et sur les ailes.

Cette ordonnance ne semble pas étrangère à la légion. Les troupes qui en faisaient usage étaient dites combattre en rond, *in orbem pugnare*, car, si quelques exemples tirés de l'histoire militaire des Romains, surtout des campagnes de César dans les Gaules, prouvent que dans certains cas ces légions prenaient une disposition circulaire, ordinairement ce terme indique une troupe enveloppée, qui se serre en masse et combat de tous côtés.

Après avoir changé leur ordonnance, les légions se mettent en marche et passent une petite rivière. Puis, entraînées par une ardeur aveugle, elles doublent le pas, et s'avancent avec beaucoup de précipitation dans la plaine où les Parthes les attendent.

Cette marche précipitée, décrite par Plutarque, ne conviendrait nullement à cet immense carré dont parlent d'après lui les écrivains. Il est évident que Crassus s'avance ici dans l'ordre accoutumé, sur trois colonnes formées par les trois grandes sections, et que Plutarque ayant trouvé dans les auteurs latins qu'il a copiés que la marche s'était faite *agmine quadrato*, a cru pouvoir rendre cette expression par le mot grec *plinton* (carré vide), sans considérer qu'en ajoutant l'*amphistomos* (double front), il confondait toutes les idées de son récit.

L'ennemi s'étant montré, Crassus débuta par ses troupes légères, et voulut faire essai de leurs forces. Toutefois, n'ayant ni l'adresse, ni des armes de la bonté de celles des Parthes, elles furent bientôt obligées de vider le front et de se replier sur le corps de bataille.

Les légions soutinrent l'attaque avec une grande intrépidité, espérant que l'ennemi aurait bientôt épuisé ses carquois, et qu'il serait contraint de se mesurer corps à corps ou de battre en retraite. Mais les Parthes avaient sur leurs derrières une multitude de chameaux chargés de traits, et leur attaque ne se ralentit point.

Après avoir essayé les troupes légères, Crassus imagina de faire un effort avec une partie de sa cavalerie, soutenue par huit cohortes. Son fils Publius est chargé de cette tentative, et semble s'en acquitter avec bonheur. Cependant les Parthes, masqués par la poussière qui s'élève de toutes parts, au lieu de fuir réellement, tournent les flancs de Publius, et lorsqu'ils le voient assez éloigné pour ne pouvoir plus être secouru par le gros de l'armée, ils l'investissent, et le massacrent avec son détachement.

La nuit approchait. Les Parthes, prévoyant que leur manière de combattre les exposerait à beaucoup de désavantages au milieu des ténèbres, s'éloignent tout-à-coup. Ils étaient dans l'usage, au déclin du jour, de se retirer à une distance considérable pour faire paître leurs chevaux et renouveler leurs munitions.

Instruit de cette manœuvre, Crassus profita de la nuit pour continuer sa retraite, et se croyait bien éloigné des Parthes quand il les vit paraître au lever du soleil. Chaque jour il fut harcelé de la même manière, et gagna, non sans peine, Carrhæ qu'il avait fortifiée, et où il prit quelque repos.

Enfin, les Romains ayant consommé ou perdu leurs vivres, et l'ennemi s'étant rendu maître de la campagne, les légions se soulevèrent, et l'armée se divisa en deux corps.

L'un commandé par Cassius, suivit les plaines, afin de se rendre par le chemin le plus court en Syrie; Crassus, à la tête de l'autre division, prit la route des montagnes, espérant arriver sain et sauf en Arménie. Le Surena, qui

voyait échapper ces débris de l'armée romaine, proposa une conférence au consul, et le fit massacrer.

On a beaucoup blâmé Crassus, et sa conduite mérite de l'être. Remarquons cependant que rien ne paraît plus judicieux que son ordre de bataille, et qu'il se serait certainement tiré d'affaire si d'autres causes n'avaient concouru à sa défaite.

Parmi ces causes, il faut placer la catastrophe de Publius, que l'on connut aussitôt, et qui dut produire un effet terrible sur le moral des troupes; on doit tenir compte aussi de l'accablement de l'infanterie, Crassus l'ayant conduite sans ménagement, sans même lui donner le temps de repaître.

Sa disposition sur trois carrés indique assez qu'il n'avait pas l'intention de laisser son armée immobile, exposée aux traits des Parthes, qui se croisaient de toutes parts, et dont le légionnaire pouvait à peine se garantir au moyen de son bouclier. Crassus voulait faire charger alternativement chaque carré avec sa cavalerie, et il est certain que cette méthode, répétée avec vigueur toutes les fois qu'il se serait vu trop pressé par l'ennemi, lui eût à la fin imposé.

Ainsi l'armée romaine gagnait toujours du terrain, et dirigeait sa retraite vers Carrhæ, qui devait être son point objectif et le seul parti qui lui restât, lorsqu'elle se vit trahie et engagée dans ces plaines arides, où le trop de confiance de son chef l'avait conduite.

Les flèches des Parthes étaient très grosses et avaient une grande portée. Rien ne semble plus propre à désoler une infanterie pesante; il ne fallait donc pas s'en laisser accabler. Mais aussi l'on devait bien se garder de se désunir, et surtout de trop s'écarter du gros de l'armée, comme le fit le jeune Publius, qui périt victime de son emportement.

Artabaze, roi d'Arménie, ayant su par ses ambassadeurs la réponse de Crassus, n'eut pas de peine sans doute à prévoir ses désastres, et se hâta de former une alliance avec le roi des Parthes. Il est vraisemblable qu'Artabaze puisa dans la lecture des Grecs, dont ce prince connaissait parfaitement la langue, les principes de la guerre et de la politique, et qu'en cultivant les sciences, il apprit également à gouverner ses états, et surtout à les conserver.

Sept légions presque entièrement détruites, les aigles romaines servant de trophées aux Barbares, le consul et son fils tués pendant l'expédition, c'était un des plus grands échecs qu'eût reçus la république.

Les guerres civiles dont Rome fut déchirée ne lui permirent pas de venger la honte de cette défaite, jusqu'à ce que Antoine, prenant une grande autorité en Orient, sa faveur éleva aux premiers grades un homme dont la valeur et le mérite justifièrent le choix qu'il en fit.

C'était Ventidius, qui battit les Parthes dans trois combats, et les chassa de la Palestine ainsi que de la Syrie. Pacorus, fils de leur roi, époux de la sœur d'Artabaze, périt dans la dernière de ces batailles.

Le général romain, content de leur avoir fait payer cher l'avantage remporté sur Crassus, et de les refouler dans la Mésopotamie, ne voulut pas suivre plus loin ses succès, par ménagement pour Antoine, dont il craignait d'exciter la jalousie.

Nous manquons de détails sur cette expédition, et l'on ne sait rien des manœuvres qu'employa Ventidius pour vaincre les Parthes. Antoine, qui était alors en Grèce, se hâtait en effet de venir joindre son lieutenant. Il l'envoya jouir des honneurs du triomphe à Rome, et

continua bientôt la guerre contre les Parthes, mais avec des résultats différens.

L'armée d'Antoine était composée de dix légions formant soixante mille hommes, de dix mille chevaux espagnols ou gaulois, et de trente mille auxiliaires fournis par diverses nations. Cet appareil, qui effraya toute l'Asie, aurait dû produire de grands succès, si l'impatience d'Antoine pour revoir Cléopâtre ne lui eût fait ouvrir la campagne avant la saison favorable.

Vous savez qu'après divers avantages remportés sur les Parthes, qui n'osaient plus s'exposer contre les légions en bataille rangée, le général romain, resserré dans ses opérations, et craignant de manquer de subsistances, se vit contraint de retourner sur ses pas, et fut heureux de rencontrer deux hommes dont les conseils lui devinrent très utiles, car ils l'empêchèrent de se fier aux promesses des Parthes, qui voulaient aussi l'engager dans les plaines.

Antoine fit sa retraite sur trois colonnes (*agmine quadrato*), de manière à pouvoir se mettre promptement en bataille, quel que fût le point attaqué. Cette disposition est rendue dans Plutarque par le terme *plesion*, qui veut dire un carré plus long que large. Appien se sert mal à propos du mot *plinthion*, ou carré à faces égales. Sans répéter ici ce que nous avons dit ailleurs sur cet ordre de marche, observons qu'il était le meilleur qu'un général pût prendre en pareil cas.

Antoine paraît être le premier qui forma la tortue de toute son infanterie en bataille. Son armée descendait un côteau, marchant très lentement de peur de se rompre, lorsqu'elle se vit dominée tout à coup par l'ennemi sur ce terrain en déclivité.

Comme les traits des Parthes portaient beaucoup plus loin que ceux des légionnaires, les Romains allaient être accablés sans pouvoir se défendre : les chefs prirent un parti sur-le-champ. On renferma les troupes légères dans les cohortes, et les intervalles furent resserrés. Alors les soldats du premier rang mirent un genou en terre, tenant leur bouclier droit devant eux, et les suivans croisèrent cette arme défensive sur leur tête, ce qui présenta comme un toit, sous lequel on fut à couvert.

Les Parthes, ayant pris cette manœuvre pour une marque de lassitude, mettent pied à terre, et, armés de leurs longues lances, veulent fondre sur les légions. Les Romains se lèvent tout-à-coup avec de grands cris, joignent l'ennemi, le renversent ou le forcent à la fuite.

Cette retraite dura vingt-quatre jours (depuis Phraate jusqu'à l'Arménie), pendant lesquels on ne cessa de combattre. A l'exception de l'échec causé par l'imprudence de Flavius Gallus, qui, voulant faire une action d'éclat, s'avança trop avec une partie de la cavalerie et des troupes légères, se laissa envelopper, et périt comme le fils de Crassus; à cela près, les Romains eurent toujours l'avantage. Ils ramenèrent les malades et les blessés : ils purent même sauver une grande partie de leurs équipages. Mais on perdit vingt mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux. La moitié avait péri de lassitude et de maladie.

Antoine n'a jamais passé pour un général du premier ordre, cependant il possédait plusieurs qualités propres à lui concilier l'affection des troupes. Il joignait à une grande valeur la force de l'éloquence, et se montra surtout habile à profiter du don de la parole pour manier les esprits.

Dans un de ces momens où Antoine considérait la désolation de son armée,

il porta ses pensées vers un autre général, qui, dans une marche bien plus longue, et avec une multitude de Barbares sur les bras, avait sans accident ramené presque toutes ses troupes. *Où es-tu, Xénophon!* s'écriait-il.

CHAPITRE XI.

Conquête des Gaules par les Romains.—État géographique et politique des Gaules au temps de l'invasion de Jules César.

Nous avons vu les Gaulois, nomades ou vagabonds, courir jusqu'en Asie, par peuplades indépendantes, qui n'avaient point entre elles de liaison, et n'entretenaient même aucune correspondance avec la contrée d'où elles étaient originaires. L'historien les retrouve réduits à n'oser sortir de leur pays. Tous leurs efforts tendent maintenant à repousser les Barbares, et surtout ces terribles Romains, qui, après leur avoir fermé l'Italie, voulurent les conquérir, comme ils subjuguèrent tous les peuples policés ou semi-barbares dont le nom parvint jusqu'à Rome; tous, excepté les Parthes ou les Perses, qu'ils combattirent long-temps et ne soumirent jamais.

La Gaule était alors partagée entre une multitude de petits peuples ennemis l'un de l'autre. Leurs mœurs tenaient encore beaucoup de celles des nomades. Ils n'erraient plus, mais leurs troupeaux les occupaient plus que l'agriculture, qu'ils cultivaient à peine.

Les Salyes, ou Salluves, ou Salves, habitaient au nord de Massilie; les Oxybes et les Décéates s'étendaient à l'orient. Ces hordes, qui faisaient partie de la Ligurie, tentaient souvent des incursions sur le territoire de Marseille. Elle s'en plaignit à Rome, dont la coutume était d'interdire le droit des armes à ses alliés, et de se charger du soin de les défendre.

Rome envoya C. Popilius Lænas avec deux autres sénateurs en ambassade chez les Oxybes, afin de les engager à respecter son alliée.

Ces trois députés voulurent débarquer à Ægitna, ville qui n'existe plus aujourd'hui, mais que l'on croit avoir été située en Provence, à quelques lieues de l'embouchure du Var. Les Oxybes s'opposèrent à leur débarquement, attaquèrent les gens de Popilius, et le blessèrent lui-même.

Le consul Q. Opimius Nepos fut désigné pour venger cet outrage. Il assemble ses troupes à Plaisance, traverse toute la Ligurie, se rend à Ægitna, assiège cette ville et l'emporte d'assaut. On réduisit les habitans à l'esclavage, et le sénat fit punir de mort ceux qui avaient insulté l'ambassadeur romain.

Q. Opimius défit ensuite le reste de la nation des Oxybes et les Décéates, qui leur envoyaient des secours. Il prit Antipolis (Antibes), ville voisine d'Ægitna.

On peut supposer que les Décéates avaient enlevé Antibes aux Massiliens, qui lui donnèrent le nom grec d'Antipolis, *en face de la ville*, pour exprimer la position de cette place, située vis-à-vis de Nice, autre ville fondée par eux, en commémoration d'une bataille qu'ils gagnèrent sur les Ligures; car Nice signifie la ville de la victoire.

Le consul, ayant soumis les Oxybes et les Décéates, prit chez eux ses quartiers d'hiver, et donna aux habitans de Massilie une partie de leur territoire. Telle fut la première conquête des Romains dans la Gaule Transalpine. (An 600 de Rome; 154 av. notre ère.)

Après vingt-neuf ans de tranquillité, les Massiliens se plaignirent encore. Ils étaient en butte aux incursions des Sal-

ves, dont le territoire, dit-on, s'étendait de Marseille aux bords du Rhône, et de la mer à Térascon; ce qui fait un empire de sept lieues de large sur onze ou douze de long.

Rome leur envoya le consul M. Fulvius Flaccus. Il revint au bout de deux ans, et triompha des Salves et des Voconces. Ce dernier peuple habitait entre la Durance et l'Isère, dans une étendue de pays d'environ trente lieues.

Le consul Sextius Calvinus lui succéda, et défit Teutomal, roi ou chef des Salves. Cette seule victoire soumit tout le pays. Teutomal s'enfuit chez les Allobroges, et l'histoire n'en parle plus. Le consul fonda une ville dans le lieu même où il avait gagné la bataille. Il y trouva des sources d'eau chaude, et y fit construire des bains. Ce lieu, qui prit le nom des eaux de Sextius, *Aquæ Sextiæ*, est aujourd'hui la ville d'Aix, à quatre lieues de Marseille; on y voit encore les bains de Sextius. Les légions romaines bâtirent la ville, et pour la peupler, le consul appela une colonie.

Cn. Domitius illustra aussi son consulat par des conquêtes dans les Gaules et les chemins qu'il y construisit.

Q. Fabius Maximus, surnommé l'Allobrogique, pénétra dans ce pays plus avant que ses prédécesseurs. Florus dit que les Ædues, qui habitaient sur les rives de l'Arroux, entre la Saône et la Loire, appelèrent les Romains à leur secours contre les Allobroges et les Arvernes (Auvergnats).

Bituitus, qui régnait sur les Arvernes, s'avança contre Fabius avec une nombreuse armée, et vint jusque sur les bords de l'Isère. Il fut vaincu, fait prisonnier et conduit à Rome, monté sur son propre chariot, que l'on dit avoir été d'argent. Son fils, offert aussi en spectacle au peuple, fut élevé à Rome, et rétabli par la suite dans ses états.

La victoire du consul Fabius acheva de soumettre les provinces méridionales de la Gaule. Des Alpes aux Pyrénées, tous les peuples cédèrent sans opposer aucun effort.

Trois ans après cette conquête le consul Q. Marcius Rex conduisit une colonie à Narbonne; car le soin des Romains fut toujours de peupler les déserts, de bâtir des villes, de donner des lois et de réparer les maux qu'ils faisaient par les armes. Cette colonie était la première qui parût dans la Gaule Transalpine. (Ans 636 de Rome, 118 av. notre ère.)

Aix ne formait encore à cette époque qu'une enceinte habitée par des soldats; il y vint des colons romains quelque temps après ceux qui s'étaient établis à Narbonne.

Crassus fut un des triumvirs chargés de distribuer des terres autour de la ville de Narbonne. On la nomma *Narbo-Martius*, les colons confondant, par une allusion commune, le nom du conquérant avec celui du Dieu des batailles. C'est ce qu'auraient dû apercevoir les écrivains qui ont tant discuté pour savoir si elle tirait son nom d'un homme ou d'un Dieu, de Marcius ou de Mars.

Trois ans après la fondation de cette colonie, le consul M. Æmilius Scaurus vint dans les Gaules. Il fit passer au travers de la Ligurie une large route pour aller de l'Italie dans la Transalpine. On creusa aussi par ses ordres des canaux autour de Parme et de Plaisance, afin d'empêcher les nombreuses rivières de cette contrée d'inonder les campagnes en débordant. Ce sont les soldats de Scaurus qui entreprirent de tels travaux; ceux de Sextius avaient bâti la ville d'Aix; les troupes de Marcius creusèrent un canal pour joindre Narbonne à la mer; la voie Domitia, qui allait des

Alpes aux Pyrénées, était encore l'ouvrage des légions de Domitius.

Ces victoires, ces colonies, ces routes, ces canaux, et une multitude d'autres travaux qui devaient fortifier et embellir la Gaule, furent achevés en moins de quarante ans, à dater de la prise d'Ægitna. Pour tout autre peuple, on verrait un prodige ; ce n'était qu'un fait ordinaire chez les Romains.

Ils avaient nommé Gaule Narbonnaise ou province romaine le pays conquis autour de la Méditerranée, depuis les confins de la Ligurie jusqu'aux Pyrénées; mais dans la vaste partie de la Gaule non soumise à leur domination, et qui, selon leurs calculs, comprenait tout l'espace contenu entre la province romaine, les Alpes, l'Océan et le Rhin, les Romains remarquèrent trois peuples très différens, bien qu'ils eussent entre eux assez de rapports pour ne paraître qu'une même race, quand on les observait avec attention.

Les Aquitains habitaient entre les Pyrénées et la Garonne ; les Celtes, que nous appelons Gaulois, dit César, sont situés entre la Garonne et la Seine; les Belges s'étendent au-delà de la Seine et de la Marne, jusqu'aux embouchures du Rhin. Chacun de ces peuples, différant de mœurs, de coutumes, et même de langage, se divisait en une multitude de petits états indépendans, les uns sous un chef, les autres sous une espèce de sénat. Mais tous avaient des vices, des vertus et des erreurs communes.

Les Gaulois comptaient peu de villes, supposé qu'ils en eussent, puisque avant la conquête les anciens n'en ont connu et cité que six, dont cinq étaient près de la Méditerranée, dans des contrées où les Espagnols et les Massiliens portèrent un commencement de civilisation.

Ces villes sont Ægitna, détruite par le consul Opimius, et voisine de Marseille; Ruscino et Illiberri, dont parle Polybe; Pyrena, citée par Festus Favienus; Narbonne, où les Romains envoyèrent une colonie; enfin la sixième, qui se trouvait éloignée des possessions de Massilie, se nommait Corbilon, bâtie, dit-on, sur l'Océan, à l'embouchure de la Loire. Corbilon pourrait bien n'avoir été qu'un comptoir, un entrepôt des Phéniciens ou des Carthaginois ; car ce nom n'est pas plus celtique ou gallique que celui de Narbonne.

Ces deux dernières villes étaient si peu connues que Scipion, lorsqu'il cherchait Annibal dans les Gaules, ne put jamais apprendre des Massiliens où elles se trouvaient situées. Vous le comprenez bien, toutes ces prétendues villes ne méritent guère que le nom d'enclos.

Je ne crois pas que les anciens en aient cité aucune autre de la Gaule Transalpine, avant le temps où les Romains y entrèrent, si ce n'est celles que les Massiliens élevèrent en Provence et sur les côtes de la Méditerranée; car il faut distinguer soigneusement les lieux et les temps.

Le défaut de villes ne prouve pas toujours qu'un pays soit désert. Les habitans vivaient alors dispersés sur leur territoire; chacun plaçait sa cabane dans le lieu qui lui convenait, au bord d'un ruisseau, au pied d'une colline ou d'un arbre; les troupeaux erraient à l'entour.

Lorsque les Romains commencèrent à connaître les Gaulois, ils les trouvèrent logés dans des cabanes rondes, construites en bois, enduites de terre grasse, et couvertes d'herbes ou de feuillage. On pratiquait une ouverture à la voûte pour laisser passer la fumée. Les Hottentots et les sauvages du Canada ne sont pas autrement logés.

Ces hommes épars se rassemblaient à certaines époques dans un lieu indi-

qué pour délibérer sur ce qui intéressait tout le canton. Ce lieu fut souvent appelé ville, *Oppidum*, quoique l'assemblée se tînt en rase campagne. Les Romains lui donnaient même le nom de cité.

Dans leur langue, le mot *civitas* ne signifiait pas un amas de maisons, mais la république, la totalité des citoyens, soit qu'ils habitassent à Rome ou dans la campagne; ce mot désignait enfin tous ceux qui pouvaient voter et prendre part à la chose publique.

La plupart des lieux où les Gaulois tenaient ces assemblées sont devenus de véritables villes dans la suite des temps, lorsque, la vie nomade cédant à la vie agricole, ces peuples adoptèrent l'usage de s'enfermer dans des murs. Ce fut un art qu'ils apprirent des Grecs établis sur leurs rivages.

Les anciens ont dit que la chasse et la guerre étaient les seules occupations des Gaulois, et que l'agriculture fut long-temps abandonnée aux femmes et aux enfans. On a retrouvé ce même usage chez les sauvages de l'Amérique dans ces derniers siècles.

L'inégalité des conditions était déjà établie chez eux: ils avaient des seigneurs de cantons, une sorte de noblesse et des esclaves. Ainsi l'humanité y souffrait à peu près les mêmes affronts qu'elle a reçus partout. On doit avouer cependant qu'elle fut plus respectée dans la personne des femmes que chez aucun autre peuple, s'il est vrai, comme on nous l'assure, que la polygamie ne pénétra jamais dans les Gaules.

Je ne parlerai point d'un prétendu tribunal tenu par des femmes, dont plusieurs bénédictins, très savans d'ailleurs, nous font un grand éloge. Tout ce qu'ils en disent n'est fondé que sur un seul passage de Plutarque; sur un autre de Polyen, qui écrivait soixante-seize ans après lui, et le copiait sans aucun examen.

Plutarque, homme vrai, mais historien peu fidèle, s'abandonne trop souvent à son penchant pour les fables. Au reste il semble moins parler ici d'un tribunal que de la déférence des Gaulois pour leurs femmes, et cette déférence est un trait de caractère qui se retrouve encore. Il existe peu de contrées où les femmes soient plus consultées qu'en France; elles y prennent part à toutes les affaires, mais elles ne forment nulle part un tribunal.

Les Grecs et les Romains ont accusé les Gaulois d'être adonnés à l'ivrognerie: c'est le vice des peuples septentrionaux. Diodore de Sicile dit même que les Gaulois donnaient volontiers un esclave pour une amphore. Ce fait semble indiquer que les peuples dont il parle, sans désigner s'ils étaient Cisalpins ou Transalpins, ne cultivaient pas la vigne à cette époque, et qu'ils avaient beaucoup d'esclaves et de captifs. Ils savaient déjà fabriquer une liqueur fermentée, une espèce de bière.

La chaleur des pays méridionaux les incommodait. Florus les compare à la neige, qui fond aussitôt qu'elle s'échauffe; et l'on sait que jusqu'à ces derniers temps l'Italie avait toujours été regardée comme le tombeau des armées françaises. Dion Cassius dit comme Tite-Live, comme Jules César, que l'audace des Gaulois surmontait d'abord tous les obstacles, mais qu'elle se dissipait bientôt, et les laissait tomber dans le découragement.

On convient que les Gaulois étaient hospitaliers, qu'ils accueillaient bien les étrangers, et les importunaient souvent par des questions indiscrètes. La plupart de ces traits caractéri ent encore leurs descendans.

Voici le portrait que Silius Italicus

trace de nos ancêtres, dans son poème sur *la seconde guerre punique*, lorsqu'il les peint découragés par la conduite sage de Fabius, et voulant quitter le camp d'Annibal.

D'un naturel flexible et d'un esprit changeant,
Le Gaulois, né féroce, agit en inconstant,
S'exprime en fanfaron, et combat en barbare.
Retenu dans son camp (repos pour lui bien rare),
Indigné de se voir les armes à la main,
Sans étancher la soif qu'il a du sang humain,
Il voulait retourner dans ses froides demeures.

La Gaule s'affaiblit vraisemblablement par les ravages des Cimbres, des Teutons, des Ambrons, et par la défaite des Tectosages. On expliquerait peut-être ainsi la cause du calme dans lequel vécurent les Gaulois pendant les cinquante années qui suivirent les incursions des provinces du Nord (la Celtique et la Belgique), non soumises aux Romains. Il ne se fit aucune excursion vers les provinces du Midi. L'Aquitaine, qui s'étendait des Pyrénées à la Garonne, et n'appartenait pas encore à la république, demeura dans le même repos. S'il y eut des troubles, ce fut dans le sein même de l'Italie.

Les Romains, après avoir conduit leurs armées triomphantes des Alpes au mont Atlas, et du fond de l'Asie-Mineure aux extrémités occidentales de l'Espagne et des Gaules, les Romains, trop puissans pour craindre les entreprises des nations étrangères ou des Barbares du Nord, se divisèrent eux-mêmes, et déchirèrent la république de leurs propres mains.

Les peuples d'Italie, qu'ils appelaient leurs alliés, voulurent partager les droits et les titres de ces maîtres du monde. Ils représentèrent au sénat que Rome triomphait surtout par eux, puisqu'ils composaient toujours les deux tiers de ses armées.

Les alliés furent battus, faute de chefs; car ces généraux, vainqueurs de tant de nations, étaient des citoyens romains. Caton défit les Étrusques; Gabinus, les Marses; Carbon, les Lucaniens; Sylla, les Samnites; Marius et Pompée Strabon, père du grand Pompée, achevèrent de tout dompter.

Afin de diviser tant de peuples conjurés, le sénat fait des concessions à ceux qui n'étaient pas entrés dans cette ligue; bientôt il gagne les vaincus eux-mêmes, en leur accordant ce qu'il avait dû refuser d'abord.

Cependant Mithridate, nous l'avons vu, attaquait l'orient de la république. Le gladiateur Spartacus faisait révolter les esclaves en Italie, et y joignait quelques troupes des Gaulois. La guerre de Marius et de Sylla servit de prélude aux commotions si terribles qui devaient détruire cet empire immense; et les Espagnes étaient soulevées par les querelles sanglantes de Sylla et de Sertorius.

Les citoyens de Rome sont devenus plus puissans que des rois. Les villes, les peuples, les royaumes qui se mettent sous la clientelle de divers sénateurs, font de chacun d'eux des espèces de souverains qui ne peuvent plus vivre en paix. Il était impossible que les Gaules ne fussent pas ébranlées par de si grands mouvemens.

Tandis que Sertorius se défendait en Espagne contre les attentats de Sylla, les armées romaines traversèrent fréquemment notre pays. Æmilius Lepidus, consul et préteur de la Gaule, fit soulever les Helvètes, habitant les rochers du Vivarais; les Voconces, situés entre la Durance et l'Isère; et les Volkes Arecomikes qui vivaient au fond du Languedoc près de la Méditerranée. Lepidus passa ensuite en Italie, y fut défait par Catulus et par Pompée, et alla expirer en Sardaigne. Fonteius lui succéda en qualité de préteur de la Gaule.

Pompée, allant combattre Sertorius,

remit sous le joug les Helvètes, les Voconces et les Arecomikes. Suivant l'usage des Romains, il leur ôta une partie de leurs terres, et en fit un nouveau présent à la fidélité des Massiliens. Fonteius fut chargé d'exécuter son décret.

Les Voconces s'y opposèrent, et vinrent mettre le siége devant Narbonne; mais ils furent dispersés par le préteur. Des colonies romaines arrivèrent à Toulouse, à Beziers, à Ruscino; des agriculteurs se répandirent dans les campagnes et les défrichèrent.

Contraint de repasser les monts et de se retirer dans la Gaule Narbonnaise, Pompée écrivit au sénat que ses troupes avaient vécu pendant une année entière des seuls approvisionnemens fournis par la Gaule, mais que cette province était épuisée. Le sénat envoya des secours plus considérables à Pompée; il reparut en Espagne et termina la guerre.

A son retour, il fit dresser sur la cîme d'une montagne des Pyrénées un superbe trophée au pied de sa statue, avec une inscription fastueuse qui disait au monde que *Pompée vainqueur depuis les Alpes jusques au fond de l'Espagne, avait soumis huit cent soixante-seize villes.* La plupart étaient en Espagne; et quelles villes encore, quel abus de mots, pour flatter le peuple de Rome et mendier les honneurs du triomphe!

Cependant Induciomare, député par les Gaulois, vint se plaindre au sénat des vexations de Fonteius et du rapt des terres fait sur l'ordre de Pompée. Cicéron prit la défense du préteur contre les peuples, et traita les Gaulois avec le plus profond mépris.

Nous ignorons le jugement du sénat; une partie du plaidoyer de Cicéron s'est perdue. On voit seulement par ce qui en reste que les Grecs de Marseille, les colons romains de Narbonne, de simples laboureurs et des bergers latins, répandus dans la Gaule, prirent parti pour le préteur, dont les exactions favorisaient leurs établissemens.

Quelques années après, et sur les plaintes des Allobroges, Cicéron défendit Calpurnius Pison, autre préteur de la Gaule. On voit que le sénat, en soumettant tous les peuples, donnait au moins un moyen légal de résister aux oppresseurs, et d'en obtenir une prompte justice.

La douceur et l'équité de Murena, successeur de Pison, pacifièrent d'abord les esprits. Les intrigues de Catilina avaient bien réveillé l'humeur belliqueuse des Allobroges; mais la vigilance de Cicéron fit avorter les projets du conspirateur. Il périt avant que les Allobroges fussent en état de seconder ses vues; et lorsque ce peuple, sous la conduite de Catugnat, se jeta sur la Gaule Transalpine, il fut battu par le préteur Pontinius, à qui cette victoire procura le triomphe.

Ces faibles soulèvemens, mal combinés, sont à peine dignes d'entrer dans une table chronologique. Ils n'empêchèrent point le plus grand nombre des habitans de la Gaule Narbonnaise de rester soumis. On découvre même que, pendant ces temps de troubles, ce peuple tourna du côté de l'agriculture l'inquiétude naturelle de son caractère. (Nous l'avons déjà remarqué.)

Il y eut quarante-trois années d'intervalle entre l'excursion des Cimbres et celle de César; et du jour que le consul Opimius s'empara de la première ville de la Gaule Transalpine qui soit tombée sous les armes de Rome, jusqu'à celui où Jules César obtint du sénat le gouvernement des deux Gaules, il s'écoula quatre-vingt-seize ans.

La vie de l'homme est si courte que

ceux qui ont calculé sa durée comptent près de quatre générations par siècle. Ainsi la race humaine, à l'exception de quelques vieillards, s'était renouvelée trois fois depuis l'entrée des Romains dans la Gaule, et deux fois à partir du moment où Marcius conduisit la colonie de Narbonne.

Pour un peuple étranger à toutes les connaissances humaines, la mémoire des plus grands événemens doit être bientôt effacée. Les races se succèdent et plient avec d'autant plus de facilité sous de nouvelles mœurs, qu'aucun établissement ne les attache aux anciennes.

Les Romains, au contraire, tenaient singulièrement à leurs constitutions; l'on retrouve dans toutes leurs colonies les formes de la république. Leur incroyable activité ne se bornait pas à détruire, et nous avons vu avec quelle ardeur ils peuplèrent la Gaule Cisalpine.

Au-delà des Alpes ils fondent neuf colonies entre le Var et le Rhône, sur la seule Provence, et cinq au-delà de ce fleuve dans le Languedoc. Si l'on ajoute celles du Vivarais, du Dauphiné et de tous les pays méridionaux qu'ils désignaient sous le nom général de Province romaine, on trouvera au moins vingt-cinq de leurs colonies des Alpes aux Pyrénées.

Ces premiers établissemens furent l'objet d'un décret du sénat; les colons y étaient conduits par des triumvirs. Ils bâtissaient toujours la nouvelle ville sur le plan de la métropole. On y élevait un capitole, un cirque, un amphithéâtre et d'autres édifices semblables à ceux de Rome, afin d'en retracer perpétuellement l'image aux citoyens qui ne devaient plus la revoir.

On leur donnait aussi le même gouvernement que celui de l'ancienne patrie; on ne changeait que les titres des premiers magistrats. Le peuple y tenait ses assemblées; on y voyait un sénat. Chaque colonie payait un tribut.

Il y avait des villes latines fondées par des peuples du Latium ou de l'Italie, qui ne jouissaient pas des droits politiques à Rome; mais elles différaient si peu des autres, que les écrivains les confondent souvent. Quand les peuples de l'Italie eurent acquis ce privilége, le sénat le refusa encore à leurs colons qui n'avaient pas possédé quelque magistrature. Par la suite, des villes purement gauloises prétendirent aux mêmes franchises que les villes latines.

Sylla introduisit une troisième sorte de colonie inconnue jusqu'à lui, la colonie militaire. On envoyait des soldats dans une contrée, on leur partageait les terres, et les propriétaires légitimes étaient chassés. Il semble qu'avant le temps des proscriptions, les peuples ne se plaignirent point qu'on usât envers eux d'une semblable tyrannie. Rome, qui la souffrait, la subit bientôt à son tour.

Outre ces colonies, il existait des villes grecques fondées par les Massiliens sur toute la côte de la Méditerranée. Ces villes avaient commencé à faire connaître un peu d'agriculture aux Gaulois de leur voisinage; mais elles s'occupaient bien plus de commerce que de civilisation.

Ce sont les Romains qui, en cultivant les terres conquises, et en pénétrant dans l'intérieur de la Gaule, instruisirent ses habitans à élever des villes, à défricher les campagnes, à subsister des productions du sol, à se défendre enfin contre les incursions des Barbares. Ils ont peuplé, défriché la Gaule Narbonnaise. La Celtique, la Belgique et l'Aquitaine, dont nous connaissons à peine l'histoire avant la conquête des Romains, ont dû éprouver dans leurs

mœurs un grand changement vers ces époques.

Vous savez que Rome honorait du nom d'alliés les Ædues, qui formaient une sorte de république entre la Saône et la Loire, dans le lieu où ces deux fleuves se rapprochent considérablement. Rome avait encore donné le titre d'ami des Romains à Nitiobrige dans l'Aquitaine. Ces distinctions n'apportaient guère que de l'assujettissement à ceux qui les obtenaient.

La grandeur de Rome imposait tellement aux peuples de la Celtique et de l'Aquitaine, qu'aucun d'eux n'osa plus se jeter sur l'Italie, sur l'Espagne, ou sur la Gaule Narbonnaise. Ils étaient donc réduits à vivre dans une demeure fixe, à défricher leur sol. C'est l'histoire de tous les peuples septentrionaux ; ils se déterminent à cultiver la terre lorsqu'ils ne peuvent plus la dévaster.

Si d'un côté les colonies romaines fermaient le midi de la Gaule à ses autres habitans, et leur donnaient l'exemple de vivre des productions du sol, de l'autre les Germains, ne pouvant plus fondre sur la Macédoine ni sur l'Italie, en furent plus enclins à envahir la Celtique. Ils concoururent ainsi à forcer ces divers peuples de rassembler leurs cabanes, de les enfermer dans des remparts de pieux, d'arbres abattus, de charpentes ; car telles étaient les villes (*oppida*) du temps de César. On n'y connaissait ni la brique, ni même l'emploi de la pierre.

César ouvre ainsi ses Commentaires : La Gaule est divisée en trois parties ; l'une habitée par les Belges, une autre par les Aquitains, la troisième par les Celtes. Toutes diffèrent entre elles de langage, de coutumes et de lois.

Voilà bien trois nations dans l'étendue de ce pays nommé les Gaules, pays dont César ne spécifie pas les limites. Je dis nations, parce que des peuples qui diffèrent de mœurs et de langage sont en effet des nations distinctes.

Les Gaulois ou Celtes proprement dits, ajoute César, sont séparés des Aquitains par la Garonne, et des Belges par la Marne et la Seine. Les Belges se montrent les plus robustes de tous, parce qu'ils se trouvent très éloignés de la province romaine, qu'ils n'en ont ni la civilisation ni la politesse, que les marchands y vont peu, et ne leur portent point les objets qui efféminent les âmes. Les Helvètes (les Suisses), par la même raison, surpassent en valeur les autres Gaulois, ayant presque journellement les armes à la main, soit pour défendre leurs frontières contre les Germains, soit afin d'attaquer celles de ces peuples.

La partie qu'habitent les Gaulois (les Celtes), s'étend du Rhône à l'Océan, et se trouve bornée au midi par la Garonne, au nord par la Belgique, à l'Orient par l'Helvétie, par le pays des Sequanes (la Franche-Comté) et le Rhin.

La Belgique s'étend depuis les confins des Gaulois (Celtes) jusqu'à l'embouchure du Rhin. *Elle regarde le soleil levant.* Cette expression vague, employée par César, désigne mal les limites.

L'Aquitaine va des Pyrénées à la Garonne et à la partie de l'Océan voisine de l'Espagne. *Elle est tournée vers le couchant.* Autre indication non moins vague que la précédente. La concision du style de César nuit quelquefois à la clarté de ses définitions.

Ainsi le pays des Sequanes et les pays situés au-delà du Rhône n'étaient point habités par les vrais Gaulois, c'est-à-dire les Celtes, quoique ces contrées et même l'Helvétie fussent connues sous la dénomination générale de la Gaule ou des Gaules Transalpines.

On voit aussi dans César que les

Celtes n'étaient ni les plus braves, ni les plus robustes, ni les plus civilisés de la Gaule.

Mais tous les peuples compris entre les Alpes, les Pyrénées, le Rhin et l'Océan, se montraient belliqueux à tel point, que les auteurs de l'antiquité conviennent qu'ils n'en ont pas connu qui les égalassent en courage. Cet excès de valeur a peut-être nui long-temps à leur civilisation.

Ils étaient divisés en une multitude d'états indépendans; chacun avait ses armes, et marchait à la voix de son chef. Un combat décidait du sort de la guerre; les vainqueurs et les vaincus se dispersaient bientôt.

Tant que les Gaulois furent libres, ils conservèrent quelques usages de la vie nomade : l'amour des forêts, l'habitude de communiquer entre eux à de grandes distances, celle de se réunir soudainement, et de suivre sans réflexion le téméraire qui proposait une entreprise hardie. De là ces assemblées fréquentes, ces guerres que les petits peuples de la Gaule se faisaient tous les ans dans l'intervalle des semailles et des moissons.

Les travaux de la terre étaient imparfaits; cependant l'application de ces peuples à la défricher annonçait un commencement de civilisation. Ce fut pour eux la cause de nouveaux malheurs. Les alimens nés de l'agriculture devinrent l'appât qui attirait les hordes des Germains; et, forcées de respecter les frontières de l'Italie, elles se précipitèrent de ce côté.

Les Gaulois formaient probablement autant de peuples qu'ils avaient compté de hordes errantes. César n'en fait pas le dénombrement général; mais il en nomme près de quatre-vingts dans ses Mémoires. Tous ne possédaient pas des villes; César en cite vingt-huit ou trente. Nous savons que les conquérans romains ses prédécesseurs n'en trouvèrent que six.

Il n'est pas vraisemblable non plus que les Gaulois connussent alors un système de gouvernement, une constitution fondamentale. La force, les circonstances introduisirent quelques usages, dont aucun ne paraît avoir été stable ou admis généralement. Des factions sans cesse renaissantes divisaient les nations, les villes, et jusques aux familles.

Chacun de ces peuples formait un gouvernement particulier. La plupart avaient un chef à qui César donne le nom de *roi*. Cependant le fils ne succédait point à son père, ou du moins lui succédait rarement.

Chez quelques-uns, on élisait ce chef tous les ans; ailleurs son autorité durait autant que sa vie. Tous avaient des assemblées de nobles ou notables, que César appelle sénat. Ce sénat jouissait d'un faible crédit.

Mais de quelle manière définir ces nobles? Des patriciens, comme à Rome; des hommes dont les pères s'étaient distingués jadis dans la guerre? Descendaient-ils des Druides, ou bien se trouvaient-ils choisis par eux pour les défendre? César ne le dit pas. Chez les nations nomades, il existe des races distinguées; leur origine remonte à ces divers accidens, trop communs parmi ces Barbares. Elles sont issues pour la plupart de chefs des hordes.

Quand on lit avec attention les Mémoires de César, on voit que nulle autorité n'était affermie chez les Gaulois. Les plus braves, les plus riches, les plus téméraires se disputaient, par les cabales et par les armes, la domination de leur cité, comme celle des peuples voisins.

On n'y trouve nulle trace de ces grandes idées si chères aux Grecs et aux Romains, telles que l'amour de la patrie, la liberté des citoyens, le respect

pour les lois. Le peuple, tenu dans l'abjection, n'entrait dans aucun conseil, ne formait point d'assemblée, n'avait aucune part aux honneurs ni au gouvernement. Il était, dit César, aussi avili que les esclaves, et presque confondu avec eux.

Les prêtres, étant toujours chez les Barbares plus éclairés que le reste de la nation, comprirent de bonne heure que les hommes ne deviennent forts qu'en se réunissant, et composèrent leur ordre sur le modèle d'une armée. Ils eurent un chef, des sous-chefs et de simples soldats.

Ainsi fut organisé le corps des Druides. Il s'arrogea bientôt le privilége exclusif d'enseigner, de prédire, de sacrifier.

Les hordes devenant moins errantes, les Druides consacrèrent à leur culte des enceintes sacrées qui leur tinrent lieu de temples qu'ils ne savaient point bâtir. Les peuples y déposaient une partie de leur butin et de leurs récoltes. De là viennent ces richesses trouvées par les Romains dans les Gaules, ces trésors, que l'on découvre quelquefois encore, et que l'on ne peut distinguer de ceux que la terreur a fait enfouir à des époques de calamités publiques.

Tous les ans, le corps des Druides s'assemblait dans le pays des Carnutes, que l'on supposait situé au centre des Gaules. Là, dans un lieu consacré, ces prêtres s'érigeaient en juges, et citaient à leur tribunal les principales affaires. Tout homme élevé par eux demeurait soumis à leur juridiction sans pouvoir jamais s'en affranchir.

Si l'on en croit la plupart des écrivains, il semble que cet ordre décidait de tout. Cependant l'histoire montre assez son impuissance pour empêcher les divisions intestines, et l'on ne voit pas que les diverses nations de la Gaule aient long-temps goûté les douceurs de la paix.

Il est certain que les Druides jouissaient de grands priviléges, ce qui engageait beaucoup de jeunes gens à entrer dans ce corps. Ainsi, leur exemple et les principes établis par eux, au lieu de former dans la nation un esprit public, apprenaient à éluder les devoirs du citoyen, faisaient préférer les exemptions aux charges utiles de la société.

Ils enseignaient leur doctrine avec un grand mystère. Les Mages, les Shoen, les Brahmes, et en général tous les prêtres du monde, enveloppent leurs dogmes d'obscurité, et en interdisent l'examen. C'est ce qui les distingue des savans, des vrais philosophes; car ceux-ci, au contraire, recherchent la vérité pour la faire connaître, exposent leur doctrine afin qu'on la discute, et demandent qu'on les éclaire s'ils se trompent.

Pomponius Mela, qui écrivit cinquante ou soixante ans après César, et paraît avoir bien connu les dogmes et le culte des Druides, nous apprend qu'ils se vantaient de connaître la forme et la grandeur de la terre, les mouvemens des astres, et tout ce que les Dieux exigent de l'homme. C'est dans le fond des antres, dit-il, que la jeunesse est instruite en secret pendant vingt ans. Un seul dogme, ajoute Mela, perce dans le peuple, sans doute pour l'exciter à braver la mort sur le champ de bataille; ce dogme enseigne que les âmes sont éternelles, et que les mânes jouissent d'une autre vie.

Lucain, contemporain de Pomponius Mela, nous a transmis en beaux vers cette croyance des Gaulois, ainsi que la barbarie de leur culte. On peut rendre ainsi ce passage :

Le cruel *Tentatès* ne peut être apaisé
Si du sang des humains l'autel n'est arros .
Hesus et *Taranis* ont plus de barbarie
Que n'en et la Diane adorée en Scythie.
C'est dans un antre obscur, c'est au fond des forêts
Que des Dieux le Druide annonce les décrets.
Si j'en crois ses discours, les pâlissantes ombres
N'habitent point l'Erèbe et les royaumes sombres;
L'esprit qui régissait les membres de leurs morts,
Dans un monde inconnu va survivre à leurs corps.
Mourir, c'est donc passer dans cette courte vie
Vers une autre plus pure, en durée infinie.
Heureux par cette erreur, les habitans du Nord
Vivent débarrassés des craintes de la mort.
Plus hardis dans la guerre, exempts de nos alarmes,
Ils courent se jeter sur la pointe des armes;
Ils n'ont point d'intérêt à conserver des jours
Qui, vainement tranchés, renaissent pour toujours.

Les femmes des Druides partageaient avec leurs maris les fonctions du sacerdoce. On dit qu'elles égorgeaient quelquefois des victimes humaines; et il est certain que les femmes des prêtres de la Bretagne et de la Germanie s'acquittaient elles-mêmes de ce ministère sanglant.

Les Gaulois avaient quelques vierges sacrées, mais en petit nombre, comme tous les peuples de l'antiquité. On ne comptait chez les Romains que six vestales; encore la sagesse de ce peuple avait-elle permis que leur vœu de chasteté fût révocable au bout de quelques années.

Dans toute la Grèce on ne trouve que deux femmes vouées au célibat par principe de religion. L'une était la prêtresse de Delphes; l'autre, celle de Junon Athénienne. Le Parthénon était une maison de vierges consacrées à Minerve; mais ces jeunes filles, desservant les autels de la sagesse, ne contractaient point le fol engagement de vieillir dans le célibat.

Les vierges sacrées de la Gaule habitaient différens sanctuaires situés dans des îles. Elles étaient mariées, et allaient une fois par année sur le continent pour s'acquitter du devoir conjugal.

Tout le corps du clergé gaulois, composé de plusieurs familles et soumis à un seul chef, se trouvait partagé en trois classes, dont chacune avait sa direction particulière; les Druides devins, les simples Druides, et les Bardes.

C'est à peine si l'on regardait ces derniers comme membres du collége des Druides. Ils n'étaient chargés d'aucun ministère sacré, leur fonction principale étant de transmettre de vive voix aux jeunes gens les poèmes qui renfermaient la doctrine, et que l'ignorance, la superstition, l'orgueil et les préjugés ne permettaient pas d'écrire.

Le régime des Druides paraît assez conforme à celui des Mages de la Perse; les uns et les autres avaient des possessions territoriales, des assemblées, des conférences, une hiérarchie et un souverain Pontife. Les Mages ont laissé d'excellentes observations astronomiques dont l'école d'Alexandrie a profité; mais les Druides, qui se vantaient de connaître les lois qui régissent le cours des astres, que nous ont-ils transmis qui puisse prouver la vérité de leurs allégations?

Après avoir lu et comparé tout ce que César, Strabon, Diodore de Sicile, Plutarque, Lucain, Pline, Pomponius Mela, Ammien Marcellin et quelques autres écrivains nous apprennent du dogme et du culte des Gaulois, on est un peu surpris des immenses volumes écrits à ce sujet par les modernes, et de la hardiesse avec laquelle plusieurs érudits ont défiguré l'histoire pour établir des systèmes.

Chiniac ose dire dans une savante académie que les premiers Gaulois n'adoraient qu'un seul Dieu; mais que ce dogme d'unité s'était perdu chez eux, même avant la conquête des Romains.

Le moine Noël Talepied, plus hardi encore, fabrique avec une grande impu-

dence un édit des Druides; il lui donne une forme bâtarde, moitié romaine, moitié française, et le décore de ces quatre lettres: S. P. Q. G. *Senatus populusque Gallicus*; bien que cette formule n'ait jamais été connue des Gaulois.

Dans son *Histoire des Druides*, ce religieux de l'ordre de Saint François établit en vingt articles le culte d'un seul Dieu, la morale des moines, l'usage d'aller au sermon, où il défend de babiller; il constitue aussi le tribunal des femmes, dont on ne trouve pas le moindre vestige chez les anciens, si ce n'est dans le passage de Plutarque dont nous avons parlé, et celui de Polyen qui n'en est qu'un extrait.

Mais le Bénédictin D. Martin n'insulte pas moins à la raison par ses deux énormes volumes de la *Religion des Gaulois;* et le ministre Peloutier, dans la *Religion des Celtes*, s'efforce tout aussi vainement d'établir la croyance de l'unité d'un Dieu chez ce peuple.

Ce n'est pas écrire l'histoire: c'est vouloir plier les opinions antiques aux sentimens de l'école moderne. Je sais que les faits nous manquent lorsque nous remontons à ces temps éloignés, mais alors nous devons nous éclairer par une profonde connaissance de la nature de l'homme.

Les trois théologiens que je viens de citer, loin de prendre un pareil guide, paraissent ignorer complètement la manière dont les idées naissent et se propagent. Ils ont égaré bien d'autres écrivains, qui les croient sur parole, et ne savent pas qu'astreints à ne rien dire de contraire aux lois que leur état impose, quand même ces solitaires eussent connu la marche de l'esprit humain, ils n'oseraient la développer ou la suivre. Voilà pourquoi le clergé, malgré tant d'instruction réelle, n'a jamais produit un bon historien.

CHAPITRE XII.

Suite de la conquête des Gaules. — Campagnes de Jules César. Observations de Napoléon sur ces campagnes.

I.

César venait d'être investi du gouvernement des Gaules, lorsque le bruit d'une incursion dans la Province se répandit à Rome. Les Helvètes, descendus des Alpes, s'avançaient pour l'envahir. Le proconsul part aussitôt. (An 696 de Rome; 58 av. notre ère.)

Cette excursion, décrite par César, est la première que nous connaissions, d'après le rapport d'un témoin oculaire. Ce témoin, grand capitaine, excellent écrivain, inspire de la confiance, et nous devons le suivre avec quelques détails, afin de bien faire connaître la situation des peuples de la Gaule à cette époque mémorable.

Les nations qui habitaient entre le Rhin, le mont Jura et le lac Léman, avaient été excitées à faire de nouvelles incursions chez leurs voisins par un chef nommé Orgetorix, qui aspirait à la souveraine autorité. Il s'était ligué avec Casticus, fils d'un roi des Sequanes, peuple situé entre la Saône et le mont Jura.

Remarquons, avant d'aller plus loin, que ces noms de chefs ne sont pas celtes; mais qu'ils se rapprochent un peu des noms propres en usage dans les Gaules. Orgetorix devait se terminer en *ike*, ou mieux en *igh*. On peut faire la même observation sur Casticus et plusieurs autres noms d'homme ou de peuple que nous verrons dans la suite, et qui ont vraisemblablement été donnés par les Romains et les Marseillais.

Casticus n'avait pas succédé à son père; le mécontentement qu'il en ressentit lui fit désirer une révolution. Orgetorix engagea dans le même dessein Dumnorix qui jouissait d'un grand crédit chez les Ædues, autre peuple, séparé des Sequanes par la Saône.

Les Ædues, qui passèrent long-temps pour la nation la plus considérable de la Celtique, avaient fait alliance avec Rome depuis plus d'un siècle. Leur premier magistrat était élu tous les ans comme les consuls, et portait le titre de Vergobret. Deux factions affaiblissaient alors ce peuple. Dumnorix, placé à la tête de celle qui ne voulait point l'alliance de Rome, avait épousé la fille d'Orgetorix, roi des Helvètes, et cette alliance, que venait de renforcer Casticus, fit supposer que l'on parviendrait à soumettre les Gaulois.

Les Helvètes devaient marcher les premiers. Ils engagèrent dans la ligue les peuplades qui habitaient les bords du Rhin, depuis l'endroit où est Bâle jusqu'à Colmar et Brisach. Ils invitèrent même les Boïes à les suivre, non ceux qui habitaient près de l'Éridan, mais une horde de cette nation qui s'était établie au-delà du Danube en Germanie, dans un canton nommé depuis par corruption la Bavière. Si la Germanie avait été peuplée, les Boïes, séparés des Helvètes par plusieurs nations, n'eussent pu se liguer avec eux dans un tel dessein.

Les Helvètes voulaient bien faire des courses, mais ils n'entendaient point se donner un maître. Orgetorix, accusé de concevoir un projet qui tendait vers ce but, fut contraint de se justifier. Il mourut, ayant tranché lui-même le fil de ses jours, comme on le suppose.

Cette catastrophe ne changeait rien aux premières dispositions. Depuis deux ans on rassemblait beaucoup de chariots; la terre se trouvait plus ensemencée que de coutume; car on ne cultivait pas tous les champs.

Cette surabondance de vivres n'avait pu néanmoins en procurer que pour trois mois à la confédération. Prêts à partir, nos aventuriers brûlèrent douze de leurs petites villes, avec quatre cents villages, et se donnèrent rendez-vous au bord septentrional du Rhône.

César, instruit de tout, posa son camp sur la rive méridionale de ce fleuve, long-temps avant que les confédérés fussent rassemblés. Il entra dans une ville des Allobroges que l'on nommait déjà Genève. Elle avait un pont sur le Rhône; César le fit rompre.

Les Helvètes lui envoyèrent demander la permission de passer et promirent de ne faire aucun ravage, leur dessein n'étant point d'occuper les terres de la république, mais de traverser la Gaule pour s'établir sur le territoire des Santons (la Saintonge).

Non moins prudent qu'actif, César, qui n'avait qu'une légion, diffère de leur répondre, renvoie les députés, et leur assigne un jour pour les instruire de sa volonté. Mais il emploie ce temps à rassembler des soldats, et fait construire un retranchement avec un rempart de seize pieds d'élévation. Ces travaux suivaient les sinuosités du Rhône, et fortifiaient sa rive gauche dans un espace de six lieues, depuis l'endroit où le fleuve sort du lac jusqu'à celui où il se creuse un lit étroit et profond entre les dernières sommités du Jura.

Irrités du refus de César, qui s'expliqua enfin sans détour dès qu'il se vit assez fort pour ne pas les craindre, les Helvètes tentèrent vainement de forcer ces ouvrages. Leurs efforts pour traverser le lac sur des radeaux et des barques ne furent pas plus heureux; la

vigilance du proconsul, les repoussa partout.

Les Helvètes se retirèrent alors, et s'adressèrent aux Sequanes pour obtenir un passage entre les défilés du mont Jura. Cette route, bien plus longue et beaucoup plus difficile que l'autre, leur restait seule pour sortir de l'Helvétie par le midi.

Dumnorix, qui les favorisait, employa son crédit, et parvint à faire accorder leur demande. César ne dit point si Casticus, fils du chef des Sequanes, les servit alors; ce nom ne paraît plus dans ses Mémoires. La défection des Sequanes paralysa les efforts des Æduens, qui voulaient rester fidèles à César; car il fallait encore que ce peuple consentît à laisser traverser son territoire depuis la Saône jusqu'à la Loire.

Les Helvètes s'étant éloignés des frontières de la république, leur route, leur transmigration n'intéressaient plus les Romains. César pouvait cesser de les suivre; toutefois il craignit leur établissement dans une des contrées voisines de la Gaule Narbonnaise; il voulait aussi les punir d'être sortis de leur pays.

Laissant la garde de son retranchement à Titus Labienus, il retourne promptement dans la Gaule Cisalpine, y lève deux nouvelles légions, en fait venir trois d'Aquilée au nord du golfe Adriatique, et revient avec elles en toute diligence.

Il y avait vingt jours que les Barbares s'occupaient de passer le fleuve, après avoir rassemblé une quantité innombrable de barques et de radeaux, lorsque César se présenta sur leurs derrières. Les Tigurins, qui formaient un quart de la horde des émigrans, n'avaient pu traverser encore; le proconsul tomba sur eux comme la foudre, et les extermina presque tous. Par ses ordres un pont fut aussitôt jeté sur la rivière, et en un seul jour ses légions gagnèrent l'autre bord.

L'armée romaine était bien moins nombreuse que celle des Helvètes; César suit son ennemi avec précaution pendant quinze jours qu'il remonte la Saône, jusqu'à ce qu'enfin les Barbares tournent court vers l'ouest.

César marche toujours sur leurs traces, mais en quittant le voisinage de la rivière. Il manque de vivres, et les Æduens, alliés de Rome, ne lui en fournissent point, se contentant de lui envoyer de la cavalerie.

Leur vergobret Liscus était dans son camp. Divitiac s'y trouvait, ainsi que Dumnorix, l'ennemi des Romains, et il annonçait que César n'aurait pas plus tôt chassé les Helvètes qu'il asservirait la Gaule. Ce Dumnorix était le seul homme capable de voir le péril, assez hardi pour le prédire, et non moins ferme pour vouloir s'y opposer. Mais Divitiac, son frère, Liscus, et tous les nobles Æduens se dévouaient aux volontés de Rome.

On promit des vivres à César; toutefois ne se trouvant plus éloigné que de dix-huit milles de Bibracte (Autun), capitale des Æduens, et devant songer d'abord à son approvisionnement, il quitta la poursuite de l'ennemi pour se diriger vers la ville. La nouvelle en fut aussitôt portée aux Helvètes, qui attribuèrent à la peur cette marche rétrograde, et vinrent attaquer l'arrière-garde des Romains.

Afin de soutenir ce premier choc, César jeta en avant toute sa cavalerie, tandis qu'il disposait son infanterie sur une hauteur. Les quatre légions de vétérans furent placées par cohortes sur trois lignes; et en arrière il mit ses nouvelles levées de la Gaule Cisalpine, ainsi que ses auxiliaires, de manière à

couvrir de soldats toute l'éminence. Le proconsul voulait faire sentir à son armée la nécessité de vaincre ; il renvoya son cheval, en disant qu'il n'en aurait besoin qu'après la victoire, et quand on poursuivrait l'ennemi. Les officiers le comprirent et imitèrent son exemple.

Formés en phalange, les Helvètes repoussent la cavalerie, et viennent se présenter dans l'ordre le plus serré. Mais si la bravoure paraissait égale de part et d'autre, les armes ne l'étaient pas. Le pilum du légionnaire tombant de haut en bas perçait à la fois plusieurs boucliers et les clouait ensemble ; de sorte que les Gaulois ne pouvant plus agir librement avec le bras gauche, préféraient jeter bas leurs armes défensives et combattre à corps découvert. Les premiers rangs furent bientôt dégarnis, et la horde helvétienne se retira vers une montagne, à un quart de lieue du champ de bataille.

César la suit avec son armée. Il montait la hauteur en même temps que les Helvètes, lorsqu'un corps de quinze mille hommes, qui observait le peu de précautions des Romains pendant cette marche, vint les prendre en flanc et en queue. Les vainqueurs se trouvent alors enveloppés.

Cette manœuvre pouvait être décisive ; car les Helvètes, qui avaient gagné la hauteur, reviennent aussitôt, et attaquent leur ennemi avec tout l'avantage du lieu et du nombre. La bonne contenance des légionnaires, et surtout leur discipline les tira de ce danger.

Les Helvètes, rompus une seconde fois, se retirèrent, les uns sur la montagne où ils s'étaient d'abord repliés, les autres auprès de leurs chariots et de leurs bagages. La nuit s'avançait alors. Bientôt ils profitent de l'obscurité pour se mettre en marche, et, sans prendre de repos, arrivent le quatrième jour sur le territoire de Langres, chez un peuple que l'on nommait alors les Lingons. César dit n'avoir pu suivre son ennemi pendant trois jours, voulant soigner ses blessés et donner aux morts la sépulture.

Quelques jours après, les Helvètes, regardant leur situation comme désespérée, députent à César, livrent leurs armes, et donnent des ôtages. Ils remettent même de malheureux esclaves qui s'étaient flattés de redevenir libres en se joignant à eux. Six mille Helvètes, au milieu du désordre qui accompagne de tels événemens, crurent se dérober au vainqueur par la fuite, et gagnèrent les bords du Rhin. César les fait ramener par les habitans mêmes du pays où ils avaient cherché un asile.

Il força cette multitude à retourner dans le pays qu'elle avait abandonné, à rebâtir ses villages. Il ne voulait pas, disait-il, que cette contrée restât déserte, de crainte que les Germains n'y fussent attirés par la bonté du sol ; ce qui les eût rendus trop voisins de la Province romaine.

Ainsi l'on pensait alors que la Germanie était un plus mauvais pays que l'Helvétie ; et l'on regardait les Germains comme plus formidables que les Helvètes.

La Gaule se trouvait si peu surchargée d'habitans que les Æduens prièrent César de leur donner les Boïes venus avec les Helvètes, et dont la bravoure était estimée. César leur en fit présent. Les Æduens les établirent sur la frontière, leur donnèrent des terres à défricher. On attribue à ces Boïes la fondation de la Gergovie (Moulins).

César avait pris le camp des Helvètes. Il ne nous dit rien de sa construction. Il devait être fermé par des cha-

riots, ainsi que le sont encore aujourd'hui les camps des Tartares, et même quelques-unes de leurs villes. On y trouva une liste des peuples qui abandonnaient leurs habitations. Cette liste, écrite en caractères grecs, prouve que ces hordes n'en connaissaient point pour leur propre langue.

Le nombre des hommes en âge de combattre, celui des femmes, des vieillards, des enfans, y était inscrit séparément. On y comptait deux cent soixante-trois mille personnes sorties de l'Helvétie; trente-six mille Tulinges, venant des lieux où le Danube prend sa source; quatorze mille Latobriges; vingt-trois mille Raurakes, qui avaient quitté les bords du Rhin; trente-deux mille Boïes; en tout trois cent soixante-huit mille individus.

César dit que dans cette multitude il n'y avait que quatre-vingt-douze mille combattans. Ce nombre, qui est le quart de trois cent soixante-huit mille, nous paraît très remarquable, en ce qu'il confirme ce que l'on trouve encore de nos jours. Les hommes en âge de porter les armes font partout à peu près le quart de la population d'un pays. Il y avait donc la même proportion du temps de César.

Ainsi, nous ne nous sommes point trompés, en évaluant sur ce rapport la population de tous les peuples de l'Italie et de la Gaule, quand nous avons supputé le nombre des troupes qu'ils pouvaient mettre sur pied pour les dangers éminens où tout homme prend les armes.

César dit bien que les Helvètes se trouvaient trop nombreux et respiraient trop la guerre pour demeurer dans un petit pays de soixante lieues de long sur quarante-cinq de large; mais il ne dit pas que cette contrée fût trop peuplée, ou contînt plus d'habitans qu'elle n'en pouvait nourrir, comme le prétendent tant de commentateurs de ses Commentaires.

Les Helvètes n'avaient même appelé les peuples de la Bavière et de l'Alsace que pour avoir plus de combattans. Au reste, de tant d'aventuriers helvétiens et germains, on n'en comptait plus que cent dix mille quand ils se rendirent à César; c'est-à-dire qu'ils avaient perdu deux cent cinquante-huit mille des leurs.

On peut juger par là combien ces émigrations étaient funestes à ceux qui les entreprenaient; et, si l'on y joint les ravages que ces hordes exerçaient sur leur route, on verra que l'humanité n'a jamais tant souffert qu'à l'époque où les peuples étaient errans. Toutes les grandes émigrations ne se font qu'au travers des pays déserts ou mal peuplés; elles cessent quand les nations, devenues plus nombreuses, peuvent y opposer de la résistance.

Observez que ce sont encore les Romains qui chassent de la Gaule Celtique les Helvètes comme ils avaient purgé la Gaule Narbonnaise des Cimbres et des Teutons. Les Sequanes et les Ædues ne forment point une armée pour repousser les dévastateurs de leur pays. S'ils fournissent quelques troupes, ce sont des soldats qui servent sous les Romains. Leurs chefs ne sont point les égaux de César; ils lui obéissent. Ce qui suit cet événement paraît plus étrange.

Les principaux de la Gaule Celtique vinrent féliciter César, et lui demandèrent la permission de faire une assemblée générale de toute la Gaule; César y consentit. Il semblait que déjà la Gaule lui fût asservie.

César ne nomme pas les peuples qui se trouvèrent à cette assemblée, ni le lieu où elle se tint; il ne précise pas non

plus quelle forme elle eut. Nous savons seulement par lui que tous ceux qui se réunirent s'engagèrent au secret; et cela seul suffit pour faire supposer qu'ils n'étaient pas nombreux.

Les expressions de César sont remarquables : *consilium totius Galliæ* ; et plus bas, *eo consilio dimisso*. Tandis qu'en parlant des assemblées qu'il tenait lui-même tous les hivers, il dit toujours *ad conventus agendos*.

Les traducteurs n'auraient jamais dû confondre ces mots. *Consilium* n'était nullement les Etats généraux, et encore moins les Comices. Comment pourrait-on supposer que des hommes confondus pour ainsi dire avec des esclaves, selon la remarque de César, pussent former une telle réunion politique?

Cette assemblée finie, les principaux de la Gaule revinrent trouver César. Ils se jetèrent à ses pieds en pleurant, et le conjurèrent de ne point révéler ce qu'ils allaient lui apprendre, l'assurant qu'ils périraient s'ils étaient soupçonnés d'avoir recherché son appui. César s'engagea par serment à ne point les compromettre, et voici ce qu'ils lui dirent :

La Gaule Celtique se trouvait divisée en deux factions. L'une se rangeait autour des Ædues ; l'autre reconnaissait pour chefs les Arvernes. Ces deux peuples, dont le premier habitait entre la Saône et la Loire, et le second entre la Loire et la Province Romaine, s'étaient long-temps disputé l'autorité.

Les Arvernes (Auvergnats) avaient fait alliance avec les Sequanes, qui s'étendaient de la Saône au Rhin ; et ils appelèrent les Germains habitant par delà ce fleuve.

Plus de cent mille arrivèrent dans la Sequanie. Les Ædues et leurs clients furent vaincus dans deux batailles; la cavalerie, la noblesse, le sénat (car César s'exprime ainsi), donnèrent des ôtages aux Sequanes, et jurèrent de ne jamais les redemander.

Divitiac, qui portait la parole, assura César qu'il était le seul opposant, et que son refus de livrer ses enfans en ôtage et de prêter le serment exigé l'avait fait bannir de son pays.

Les Sequanes, ajouta-t-il, ont bientôt été punis de cette conduite. Arioviste, roi des Germains, s'est fixé dans leur pays, en a pris le tiers pour son monde, et prétend encore dépouiller les habitans du second tiers, afin de le donner à vingt-quatre mille Harudes qui doivent arriver incessamment dans la Sequanie. C'est le meilleur climat de toute la Gaule (on le croyait alors). Il est à craindre, dit encore Divitiac, que les Germains n'abandonnent leur pays pour le nôtre, qui vaut infiniment mieux.

Divitiac avait déjà paru dans Rome pour demander du secours contre les Germains; il harangua le sénat, appuyé sur son bouclier. Cicéron, qui le connut particulièrement, dit que cet homme passait pour le plus savant des Druides.

J'ignore s'il se trompe; mais en admettant que Divitiac fût Druide, comment César, qui combattit tant de fois à ses côtés et lui confia souvent des troupes, dit-il en propres termes que les Druides n'allaient point à la guerre?

Arioviste était un barbare ; ses cruautés réduisirent les Sequanes et les Ædues au dernier désespoir. Divitiac assura César que si les Romains ne les délivraient pas ils quitteraient tous leur terre natale, à l'exemple des Helvètes, et s'exposeraient aux plus grands périls pour aller chercher quelque demeure éloignée.

Les députés des Ædues confirmèrent ce que Divitiac avait dit, et implorèrent la protection de Rome. Les Sequanes

baissaient les yeux, ne disaient rien, ne répondant pas même aux questions de César. Divitiac lui apprit que ce peuple était frappé d'une telle stupeur qu'il n'osait se plaindre, même en l'absence d'Arioviste.

On ne conçoit pas trop comment le proconsul ignorait un pareil asservissement; comment des peuples si avilis fournirent des vivres et des troupes; comment enfin ce redoutable Arioviste laissa les Helvètes et les Romains parcourir ses nouveaux états, et s'y livrer des batailles. César fait naître ces questions et n'en résout aucune.

Il rassura les députés, et leur promit son assistance. Cette intervention entrait dans ses vues politiques, et il servait en même temps les intérêts de Rome; car elle ne devait pas souffrir que les Germains envahissent la Celtique, si voisine de la Province romaine.

César fit demander une entrevue au roi des Germains. Arioviste répondit que si le proconsul avait à lui parler, il le trouverait sous sa tente. César alors lui fit notifier la défense d'introduire de nouveaux Germains dans la Gaule, et un ordre de rendre les ôtages des Ædues, qu'il devait respecter à l'avenir.

Arioviste repartit que, vainqueur, il traitait les vaincus à sa fantaisie; que ne se mêlant point des conquêtes de Rome, cette république ne devait pas s'occuper des siennes; que César prît garde d'attaquer des peuples invincibles, endurcis aux travaux, et qui, depuis quatorze années, n'avaient point habité sous un toit.

Pendant cette courte correspondance, les Harudes arrivent et pillent les Ædues; les Suèves s'approchent des bords du Rhin, et menacent de passer le fleuve. César fit de suite ses dispositions et se mit en marche. Il s'empara d'abord de Vesontio (Besançon), la plus grande ville de la Sequanie, et sept jours après il se trouva en présence du roi des Germains.

Instruit de l'approche de César, Arioviste envoya des députés pour faire dire au proconsul que rien ne s'opposait plus à l'entrevue demandée. La conférence fut fixée au cinquième jour. Arioviste ayant exigé que des cavaliers seuls accompagnassent les deux chefs, César, qui n'avait que de l'infanterie légionnaire, et n'osait se confier aux cavaliers gaulois, imagina de prendre leurs chevaux, et les fit monter par des fantassins de la dixième légion.

Dans une vaste plaine, s'élevait un monticule également éloigné des deux armées; ce fut le lieu choisi pour l'entrevue. César fit placer à deux cents pas la légion qu'il avait amenée; les cavaliers d'Arioviste s'arrêtèrent à la même distance, dix hommes de part et d'autre accompagnèrent les deux chefs.

Tandis que chacun exposait ses griefs, César apprend que la cavalerie d'Arioviste s'approche du monticule, et lance des pierres aux Romains. Le proconsul, qui pouvait combattre avec avantage, préféra se retirer; car il ne voulait pas donner un prétexte pour suspecter sa bonne foi.

La conférence se trouvant rompue, Arioviste changea de position, et vint s'établir au pied d'une montagne à deux lieues du camp de César. Le lendemain il le dépassa, et se porta environ à trois quarts de lieue au-delà.

Ce mouvement était beau, hardi; il mettait les Germains à même de couper les convois que les Romains recevaient de Bibracte et de la Sequanie. César, qui avait laissé Arioviste s'établir sans obstacle, fait sortir ses légions pendant cinq jours consécutifs, et offre le combat qu'Arioviste refuse, se contentant d'escarmoucher avec sa cavalerie.

Les Germains étaient particulièrement exercés à ce genre de combat. Ils avaient six mille hommes de cavalerie, auquel on attachait un pareil nombre de fantassins d'un courage éprouvé. Soutenus par les cavaliers, ils les protégeaient à leur tour, et couvraient ceux qu'une blessure dangereuse renversait de cheval. Telle était l'agilité de ces hommes d'élite, que s'il fallait avancer ou se retirer rapidement, ils s'accrochaient aux crins des chevaux et les égalaient à la course.

César voyant qu'Arioviste, toujours enfermé dans son camp, pouvait longtemps intercepter les vivres de l'armée romaine, résolut de prendre un poste avantageux à six cents pas (géométriques) au-delà des Germains.

Il y marcha sur trois colonnes. La première et la seconde se mirent en bataille; la troisième travaillait aux retranchemens. Arioviste s'avança vers César avec toute sa cavalerie et seize mille hommes d'infanterie légère, dans le dessein d'intimider l'armée romaine, et d'interrompre ses travaux. César se contenta de lui opposer les deux premières lignes; la troisième continua les retranchemens. Lorsqu'ils furent achevés, le proconsul y plaça deux légions avec une partie des auxiliaires; les autres, au nombre de quatre, retournèrent au camp.

Le lendemain, César fit sortir ses légions et les mit en bataille à quelque distance du premier camp. L'ennemi resta dans l'inaction, et le général romain retira ses troupes vers le milieu du jour. Alors seulement Arioviste envoya une partie des siens attaquer le petit camp, et le combat se soutint jusqu'au coucher du soleil.

Surpris de ce qu'un conquérant si fier refusât constamment la bataille, César interrogea quelques prisonniers, et apprit que les Germains ne devaient combattre qu'après la nouvelle lune. Des femmes, qui passaient chez ce peuple pour voir dans l'avenir, avaient décidé qu'Arioviste serait vaincu sans cette précaution.

César sut habilement profiter de la superstition de ces Barbares. Le lendemain, ayant laissé une garde suffisante dans les deux camps, il mit ses auxiliaires en bataille, à la vue de l'ennemi, devant le petit camp, pour faire parade de toutes ses troupes; car ses légions, dit-il, étaient peu nombreuses en comparaison des forces de son adversaire. César forma ensuite trois lignes, et marcha aux ennemis.

Lorsque les Germains se virent forcés de recevoir la bataille, ils sortirent de leur camp, et se placèrent par nations. Harudes, Marcomans, Tribokes, Vangions, Nemètes, Seduses, Suèves, tous étaient rangés avec des intervalles égaux. Une enceinte de chariots et d'équipages leur fermait la retraite. Du haut de ces chariots les femmes animaient les soldats à mesure qu'ils défilaient devant elles, les suppliant de les soustraire à l'esclavage des Romains.

César partagea le commandement des légions entre ses lieutenans et son questeur, et engagea le combat par son aile droite, ayant jugé que les Germains étaient plus faibles de ce côté.

Au premier signal les deux armées s'abordent avec tant d'impétuosité que les Romains ne peuvent lancer le pilum. On combattit avec l'épée. Les Germains se serrent promptement en phalange, suivant leur coutume, et se font un rempart de leurs boucliers. On vit plusieurs soldats romains mépriser cet obstacle, écarter les boucliers avec la main, et blesser les premiers rangs ennemis.

Déjà la gauche d'Arioviste était repoussée; mais sa droite plus forte acca-

blait les Romains. Le jeune P. Crassus, qui périt si malheureusement dans la guerre contre les Parthes, commandait la cavalerie de César, et vit ce désavantage. Plus libre d'agir que les autres chefs, engagés dans la mêlée, il vole avec la troisième ligne au secours de l'aile gauche, et rétablit l'égalité du combat.

La manœuvre de César devait alors décider la bataille. L'aile gauche des Germains étant pliée, le désordre se mit bientôt sur toute la ligne, et la déroute devint générale. Les fuyards ne s'arrêtèrent que sur les bords du Rhin, éloigné du champ de bataille de cinquante milles (environ seize lieues). Quelques-uns se hasardèrent de passer le fleuve à la nage; d'autres eurent le bonheur de trouver des barques, et de ce nombre fut Arioviste. Tout le reste périt, taillé en pièces par la cavalerie des Romains.

Ainsi César dans sa première campagne préserva la Gaule de deux incursions, et la délivra d'Arioviste qui en opprimait une partie depuis quatorze années, sans que les Gaulois eussent la force de s'en défaire. Il fut donc le libérateur de ce pays avant d'en être le conquérant.

Il mit ses légions en quartier d'hiver dans cette même Sequanie qu'il venait d'affranchir, et partit pour aller dans la Cisalpine tenir une de ces assemblées que les proconsuls et les préteurs convoquaient tous les ans, afin de régler les principales affaires de la province confiée à leur administration.

La conduite militaire de César n'est pas exempte de blâme. Dans la première guerre, la cavalerie, qu'il n'avait pas fait soutenir, fut repoussée par un simple détachement de cavalerie helvétienne; et dans la grande bataille qui décida la querelle, il se laisse envelopper aveuglément par une réserve de quatorze mille hommes. Il lui fallut toutes les ressources de son génie, toute la discipline et l'instruction de ses troupes pour se tirer de ce mauvais pas.

On pourrait supposer aussi qu'en présence d'Arioviste César avait trop isolé son aile gauche ou affaibli son ordre de bataille en lui donnant plus d'étendue qu'il ne devait le faire. Il est certain que l'inspiration de P. Crassus contribua beaucoup au résultat de cette action.

Mais comment César si actif, si avide d'en venir aux mains avec Arioviste, consent-il à le laisser passer tranquillement en vue de son camp, pour aller s'emparer d'un poste qui coupe les vivres de l'armée romaine? César dit bien qu'il fit sortir cinq fois ses légions; mais alors Arioviste avait pris sa position, et il n'eut pas l'imprudence de hasarder une bataille, quand il pouvait vaincre les Romains sans combattre.

Cependant quelle occasion plus favorable pour attaquer son ennemi que de le surprendre pendant sa marche, alors que ses forces sont éparpillées sur une grande étendue de terrain et que les bagages embarrassent ses manœuvres? On ne comprend rien à l'inaction de César. A moins d'admettre qu'il suivit ici l'exemple de Marius, et ne voulut rien risquer avant d'avoir fait connaître à ses troupes par de petits combats que les Germains n'étaient pas invincibles. Cette supposition vaut bien la peine qu'on la mentionne, car elle est de Rohan, grand homme de guerre, dont le coup-d'œil paraît bien rarement en défaut.

Voici, sur cette première campagne, le jugement d'un autre capitaine non moins illustre que César. C'est un document curieux dont nos lecteurs apprécieront toute l'importance. Nous rapportons textuellement les paroles de

Napoléon, telles que M. Marchand les écrivit sous la dictée de ce grand homme à l'île Sainte-Hélène.

« César mit huit jours pour se rendre de Rome à Genève; il pourrait aujourd'hui faire ce trajet en quatre jours.

» Les retranchemens ordinaires des Romains étaient composés d'un fossé de douze pieds de large sur neuf pieds de profondeur, en cul de lampe; avec les déblais ils faisaient un coffre de quatre pieds de hauteur, douze pieds de largeur, sur lequel ils élevaient un parapet de quatre pieds de haut, en y plantant leurs palissades et les fichant de deux pieds en terre, ce qui donnait à la crête du parapet dix-sept pieds de commandement sur le fond du fossé. La toise courante de ce retranchement cubant 324 pieds (une toise et demie), était faite par un homme en trente-deux heures ou trois jours de travail, et par douze hommes en deux ou trois heures. La légion qui était en service a pu faire ces six lieues de retranchement, qui cubaient 21,000 toises, en cent vingt heures ou dix à quinze jours de travail.

» C'est au mois d'avril que les Helvétiens essayèrent de passer le Rhône. (Le calendrier romain était alors dans un grand désordre; il avançait de quatre-vingt jours: ainsi le 13 avril répondait au 23 janvier.) Depuis ce moment les légions d'Illyrie eurent le temps d'arriver à Lyon et sur la Haute-Saône: cela a exigé cinquante jours. C'est vingt jours après son passage de la Saône que César a vaincu les Helvétiens en bataille rangée: cette bataille a donc eu lieu du 1er au 15 mai, qui correspondait à la mi-août du calendrier romain.

» Il fallait que les Helvétiens fussent intrépides pour avoir soutenu l'attaque aussi long-temps contre une armée de ligne romaine aussi nombreuse que la leur. Il est dit qu'ils ont mis vingt jours à passer la Saône, ce qui donnerait une étrange idée de leur mauvaise organisation; mais cela est peu croyable.

» De ce que les Helvétiens étaient cent trente mille à leur retour en Suisse, il ne faudrait pas en conclure qu'ils aient perdu deux cent trente mille hommes, parce que beaucoup se réfugièrent dans les villes gauloises et s'y établirent, et qu'un grand nombre d'autres rentrèrent depuis dans leur patrie. Le nombre de leurs combattans était de quatre-vingt-dix mille : ils étaient donc, par rapport à la population, comme un à quatre, ce qui paraît très fort (1). Une trentaine de mille du canton de Zurich avaient été tués ou pris au passage de la Saône. Ils avaient donc soixante mille combattans au plus à la bataille. César, qui avait six légions et beaucoup d'auxiliaires, avait donc une armée plus nombreuse.

» L'armée d'Arioviste n'était pas plus nombreuse que celle de César; le nombre des Allemands établis dans la Franche-Comté était de cent vingt mille hommes; mais quelle différence ne devait-il pas exister entre des armées formées de milices, c'est-à-dire de tous les hommes d'une nation capables de porter les armes, avec une armée romaine composée de troupes de ligne, d'hommes la plupart non mariés et soldats de profession. Les Helvétiens, les Suèves étaient braves sans doute : mais que peut la bravoure contre une armée disciplinée et constituée comme l'armée romaine? Il n'y a donc rien d'extraordinaire dans les succès qu'a obtenus César dans cette campagne, ce qui ne diminue pas cependant la gloire qu'il mérite.

» La bataille contre Arioviste a été donnée dans le mois de septembre, et du côté de Belfort. »

(1) Les faits ne contredisent point ce passage des Mémoires de César

2.

Lorsque César fut déclaré par un décret du peuple gouverneur de la Gaule Cisalpine, il obtint le commandement de trois légions qui s'y trouvaient alors. Le sénat en ajouta un autre de la Gaule Narbonnaise, dont l'administration lui fut en même temps conférée. Ces troupes jouissaient d'une grande réputation.

César et Hirtius nomment les trois légions Cisalpines, la septième, la huitième et la neuvième. Celle que la république entretenait dans la Gaule Narbonnaise s'appelait la dixième légion.

Bien qu'elles fussent toutes composées de Gaulois qui avaient le droit du Latium, on ne les regardait pas moins à Rome comme des troupes Barbares. A la vérité l'insolence et la férocité de ces vieilles bandes étaient extrêmes. Toutes les séditions dont parlent les écrivains des guerres civiles furent excitées par elles; de sorte que César eut besoin d'une grande fermeté pour les contenir.

Nous avons vu comment le proconsul saisit avidement l'occasion que les Helvètes lui fournirent de faire la guerre. Cependant, comme il ne croyait pas son armée assez nombreuse pour exécuter les projets qu'il méditait, il ordonna de grandes levées dans la Province Romaine, et lui-même retourna en Italie pour y former deux nouvelles légions.

On les leva avec tant de promptitude que dans le même printemps César put leur faire passer les Alpes. Le proconsul rassembla aussi un corps de quatre mille chevaux que la Province et quelques peuples alliés lui fournirent; et ce fut avec ces six légions et cette cavalerie qu'il battit les Helvètes et gagna la grande bataille contre Arioviste.

Ces deux nouvelles légions reçurent le nom de onzième et celui de douzième, bien que dans ce temps même la république en entretînt au moins vingt-une parmi lesquelles il devait y avoir deux numéros semblables; mais on peut croire que les différens corps de l'Asie n'avaient aucun rapport avec ceux qui servaient en Europe.

Dans cette seconde année de son gouvernement, César voulant répondre aux grands préparatifs que les Belges faisaient pour la guerre, mit son armée sur le pied de huit légions. Les deux nouvelles qu'il leva pour cet effet dans la Gaule Cisalpine, joignirent encore l'armée le même été, et furent présentes à la sanglante bataille qu'il livra aux Nerves pendant cette campagne. Le proconsul ne s'y fiait pas encore assez, et les employa aux bagages. Elles reçurent le nom de treizième et de quatorzième légion.

Il est question du danger que la treizième légion courut lorsqu'une grande armée de Gaulois se préparait à investir César dans ses quartiers d'hiver. Il nous dit aussi qu'elle fut envoyée dans la Lombardie pour remplacer celle qu'il remit à Pompée. La quatorzième, se trouvant dans le pays de Liége, sous les ordres de Cotta et de Titurius, fut entièrement taillée en pièces par les troupes d'Ambiorix. Une pareille perte, et celle de cinq cohortes surnuméraires, réduisirent l'armée de César à sept légions.

Cet événement, nous le verrons plus bas, arrivait précisément au milieu de la guerre, à l'époque où les grands succès acquis par le proconsul dans cinq campagnes, loin d'abattre les Gaulois, semblaient au contraire animer leur courage, et les exciter à de nouveaux efforts. César eut recours à Pompée qui venait d'obtenir le gouvernement de l'Espagne, avec le pouvoir de lever au-

tant de troupes qu'il le jugerait à propos.

L'Espagne était tranquille. Pompée, étroitement lié avec César, lui abandonna toutes les recrues de la Gaule Cisalpine; de sorte que le proconsul, en y joignant ce qu'il fit rassembler par ses lieutenans, se vit en état de former trois nouvelles légions.

La première remplaça celle que les Éburons avaient taillée en pièces, et reprit le nom de quatorzième, comme César le dit lui-même. Hirtius nous apprend que l'autre fut nommée la quinzième; mais on ignore si celle que l'on forma des recrues de Pompée porta le numéro seizième, pendant qu'elle servait sous les ordres de César. Elle appartenait toujours à Pompée, et devint la première des légions réunies par ce général pour la guerre civile.

Le sénat, prolongeant l'autorité de César pendant cinq autres années, et lui permettant de porter son armée jusqu'à dix légions, lui en assura l'entretien aux frais de la république. On lui donna aussi dix lieutenans.

C'étaient des personnages distingués que l'on associait aux grands magistrats pour les aider, et présider en leur absence au maniement des affaires. Désignés par le sénat, souvent les chefs les choisissaient eux-mêmes. Ceux de César, formés sous ses yeux, jouèrent plus tard des rôles importans dans les divers partis qu'ils embrassèrent.

Quelque bien soutenu que fût César du côté du sénat, il ne jugeait pas ses forces assez considérables, et l'on voit qu'étant quelquefois dans la nécessité de les partager pour faire face aux ennemis qui l'attaquaient en différens endroits, il entretenait à ses frais bon nombre de cohortes, indépendamment des dix légions. Mais tant qu'il respecta les lois, ces troupes furent regardées comme surnuméraires, et ne jouirent d'aucune prérogative.

Si l'on déterminait dans les décrets du peuple et du sénat le nombre des légions commandées par les gouverneurs des provinces, on n'y fit jamais mention de la cavalerie. Nous avons dit qu'alors elle n'était plus attachée à chaque légion comme du temps de l'ancienne république; et, s'il se trouvait encore des chevaliers romains dans les armées, on leur donnait des charges plus honorables que celles de simples cavaliers.

Pour se procurer la cavalerie nécessaire, on laissa aux gouverneurs le soin d'en lever dans la province confiée à leur administration, et lorsqu'elle ne pouvait pas en fournir suffisamment, on avait recours aux alliés qui, par cet envoi, s'acquittaient de certaines obligations contractées. La dépense qu'exigeait cet entretien était en partie à la charge de la province; si cette dépense excédait ses facultés, on la portait sur les registres du questeur qui en faisait les frais aux dépens du trésor public.

César avait à peine mis le pied dans son gouvernement, qu'il fit de grands efforts pour rassembler une nombreuse cavalerie. Les quatre mille chevaux qu'il se procura vers le commencement de la guerre formaient un corps très formidable, eu égard à son infanterie qui n'était alors que de six légions. Nous avons vu qu'il ne se fiait pas d'abord à cette nouvelle milice; mais il eut assez d'occasions dans la suite de mettre à l'épreuve l'attachement et la fidélité de ces escadrons gaulois. César comptait encore dans son armée des cavaliers Germains, un corps de cavalerie espagnole, et même des Numides.

On est étonné de l'industrie avec laquelle ce général pourvoyait à tous les besoins de la guerre. C'est ainsi qu'il

tenait toujours prêt dans le dépôt un grand nombre de recrues pour alimenter son armée ; et non content des chevaux que la province Romaine et les alliés étaient obligés de lui fournir pour ses remontes, il en achetait en Espagne et en Italie, de ses propres deniers.

Malgré toutes ces précautions ses légions étaient souvent incomplètes. Dans la guerre des Gaules, il combat une fois à la tête de deux de ces corps qui formaient à peine sept mille hommes. A la bataille de Pharsale presque toutes ses légions se trouvaient réduites de moitié.

On ne saurait douter que l'extrême célérité de César dans ses marches et pendant ses opérations n'ait entraîné plusieurs inconvéniens, et coûté la perte de beaucoup de monde. Quelquefois il partait pour une expédition avant d'avoir pu terminer ses préparatifs. Mais on voit que ce grand homme aimait mieux combattre avec moins de troupes que de perdre du temps; il avançait toujours hardiment à la tête de son armée, étonnait l'ennemi, et le laissait incertain sur la grandeur réelle de ses forces. Le début de la guerre civile par le passage du Rubicon, et la manière dont il ouvrit ses campagnes d'Epire et d'Afrique, en fournissent des exemples frappans.

César employa un nombre considérable de troupes légères. Elles se composèrent de Crétois qui passaient pour très bons archers; d'insulaires des Baléares, renommés pour leur grande dextérité dans le maniement de la fronde; ses conquêtes dans les Gaules lui fournirent encore les moyens de choisir parmi les habitans du pays.

L'armée la plus complète fut, selon Appien, celle que César avait rassemblée pour l'expédition qu'il projetait contre les Parthes. Il y eut, dit-il, seize légions, un bon corps d'archers et d'autre infanterie légère, une cavalerie suffisante, en un mot tout l'appareil de la guerre s'y trouva dans sa plus grande perfection. Le génie de César lui aurait sans doute inspiré des méthodes et des manœuvres fort au-dessus de celles des généraux qui l'avaient précédé, et dignes de servir de modèles. Il mourut avant de réaliser son projet. Examinons cependant sa conduite militaire dans les Gaules.

Les Belges, qui habitaient au septentrion, par delà les rives de la Seine et de la Marne, n'avaient souffert ni de l'excursion des Cimbres, ni de celle des Helvètes. Moins affaiblis que les autres Gaulois, ils sont dépeints par César comme plus farouches.

Les premiers, ils s'indignèrent en voyant les légions romaines hiverner au milieu des Gaules ; et cependant ils avaient souffert que les Germains y résidassent quatorze années; mais ils pensèrent sans doute pouvoir en chasser plus facilement les Romains.

César en fut averti : aussitôt il quitte l'Italie, et déjà il se montre dans la Séquanie à la tête de ses légions, qu'on le croit encore sur les bords de l'Éridan ou du golfe Adriatique. (An 697 de Rome ; 57 avant notre ère.) Il passe la Marne avec la même célérité, et paraît au milieu des Belges effrayés de sa diligence. Les Rèmes qu'il sait adroitement gagner lui donnent des ôtages, et promettent de servir les Romains.

Ils apprirent à César que la plupart des Belges venaient des climats situés au delà du Rhin ; qu'ils avaient chassé jadis de la Gaule les habitans dont ils occupaient le territoire, et que leur bravoure était si renommée, que les Cimbres, qui ravagèrent tant de contrées, n'osèrent pas les attaquer.

Les Rèmes communiquèrent au pro-

consul une liste de quinze peuples de la Belgique qui tous ensemble devaient former une armée de trois cent huit mille hommes pour lui faire la guerre.

César ne nous dit point si l'on réunit les troupes promises, si cette liste était conforme à la vérité ; mais en la supposant exacte, en admettant que les Gaulois n'aient pas voulu donner aux Romains une trop grande idée de leurs forces, ce nombre de trois cent huit mille guerriers représente certainement celui de presque tous les hommes en âge de porter les armes. Ainsi la population de ces contrées pouvait être alors d'un million deux ou trois cent mille habitans.

César, bien renseigné par les Rèmes, envoya Divitiac avec la cavalerie des Ædues passer la Seine vers le lieu où se trouve aujourd'hui Paris. Il tentait une diversion sur les terres des Bellovakes, tandis qu'il allait en personne au-devant de la grande armée belge, commandée par Galba, roi des Suessions.

Ce Galba régnait sur douze villes ; son équité, sa prudence, le firent nommer chef de la confédération. Son père avait été bien plus puissant que lui, s'il faut en croire César, qui dans sa brièveté avance souvent des faits inconcevables dont il ne fournit aucune preuve.

Quoi qu'il en soit le proconsul se porte du côté de l'Aisne, traverse cette rivière et s'établit au-delà sur une colline. Il laisse six cohortes en deçà près d'un pont qui était derrière lui, le fait fortifier, et entoure ensuite son camp de retranchemens qui vont aboutir à la rivière.

Le proconsul couvrait ainsi le pays des Rèmes, d'où il tirait ses convois, et il se mettait à portée de recevoir la cavalerie des Ædues, en cas qu'elle fût obligée de se retirer du territoire des Bellovakes.

Sur ces entrefaites les Belges attaquèrent Bibrax, place forte, située à environ huit milles au nord du camp romain, et après avoir essayé vainement de la surprendre, se disposèrent à recommencer l'assaut le lendemain. Mais César, soupçonnant avec raison que leurs lignes étaient mal gardées, jeta, pendant la nuit, un renfort d'archers et de frondeurs, et l'ennemi, effrayé de la multitude d'hommes qui se présentèrent sur les murailles, abandonna son entreprise.

Les Belges néanmoins s'avançaient toujours, dévastant le pays sur leur route, et arrivèrent à deux milles du camp de César. Le front de leur armée, ainsi qu'on le jugea par les feux, occupait un espace d'environ huit milles.

Le proconsul, qui connaissait bien leur nombre et leur valeur, crut devoir se conduire avec précaution. Il les observa pendant quelques jours du haut de son poste, et voulut essayer leurs talens militaires, avant de se risquer à une grande action. Diverses épreuves lui ayant été favorables, il choisit pour champ de bataille un terrain en pente qui se trouvait devant son camp.

Comme le front de l'armée ennemie devait s'étendre plus que le sien, il jeta des retranchemens de quatre cents pas (géométriques) à droite et à gauche, et les termina par des forts où étaient placées des machines de guerre. Les Belges se formèrent de leur côté. Mais l'espace qui séparait les deux armées étant marécageux, ni l'un ni l'autre des deux partis n'osa le passer dans la crainte de se voir attaqué sur ce point difficile. Après quelques escarmouches de la cavalerie et des troupes légères, les Romains rentrèrent dans leur camp.

Les Belges, contrariés de cette retraite, tournent leurs pas vers les gués de l'Aisne, afin de traverser la rivière et

de se rendre maîtres du pont qui se trouvait sur les derrières de César. Le proconsul, instruit de leur mouvement par l'officier qui commandait le poste, franchit le pont aussitôt avec sa cavalerie, les archers et les frondeurs; et court s'opposer au passage de la rivière. Tout ce qui était sur l'autre bord fut enveloppé et taillé en pièces; le reste, assailli dans le lit même du fleuve, se vit contraint à la retraite, et regagna le camp, mais avec une perte considérable.

Les Belges avaient formé ces diverses entreprises sans combiner les moyens qui peuvent seuls assurer des succès. Ils montrèrent bientôt qu'ils n'étaient pas en état de tenir long-temps la campagne. Déjà la disette commençait à se faire sentir parmi eux, lorsque la nouvelle d'une diversion commencée sur les frontières des Bellovakes acheva de les jeter dans le plus profond découragement.

Ils résolurent de séparer leurs forces, de voler chacun à la défense de leurs foyers et de se prêter un mutuel secours. Mieux vaut, dirent-ils, attendre l'ennemi sur son propre territoire, où du moins les vivres et les hommes ne manqueront pas. — Nos ancêtres, on doit en convenir, avaient d'étranges idées sur l'art de la guerre.

Après cette résolution, les Belges partent pendant la nuit, mais avec tant de bruit et de désordre, que César leur suppose le projet de les attirer dans une embuscade. Il se renferme derrière ses lignes jusqu'au point du jour.

Quand on reconnut qu'ils s'éloignaient réellement, César les fit poursuivre par sa cavalerie, soutenue de trois légions, et il resta dans son camp avec les cinq autres, tenant ces troupes prêtes à secourir les corps détachés. Les Belges de l'arrière-garde firent souvent volte-face et résistèrent d'une manière intrépide; mais les autres, se sentant hors de danger, rompirent leurs rangs et cherchèrent leur salut dans la fuite. On ne vit plus alors qu'un massacre, et il fut prodigieux.

Le lendemain avant que l'ennemi revînt de sa terreur et songeât à se rallier, César voulut pénétrer dans l'intérieur du pays. Il se présente devant Noviodunum que l'on a pris pour Soissons, Noyon, ou pour Noyan. Cette ville voulut d'abord résister; mais à l'approche des machines de guerre, des tours et des terrasses roulantes qui égalaient les murs en hauteur, l'effroi saisit les habitans. Ils livrèrent leurs armes, donnèrent en ôtage les principales personnes de la ville, même deux fils de leur roi Galba, qui vraisemblablement était en fuite, et dont on ne parle plus.

Les Bellovakes, qui prétendaient avoir envoyé soixante mille hommes contre les Romains, et se vantaient d'en pouvoir lever cent mille, firent moins de résistance que les Suessions. Dès que l'armée romaine approcha de Bratuspantium (Beauvais selon les uns, Breteuil suivant d'autres; ou bien peut-être quelques ruines sans nom, voisines de cette dernière ville), les vieillards sortirent au-devant de César et implorèrent sa clémence. Il se fit livrer les armes et six cents ôtages; car tous les habitans du pays s'étaient enfermés dans ces murs. Les Ambiens se rendirent plus promptement encore.

Il se trouvait alors sur la frontière de la nation nervienne, que l'opinion générale désignait comme la plus redoutable de toute la Belgique. Les Nerves occupaient une partie du pays arrosé par la Meuse et la Sambre, et que l'on nomme le Hainault.

Indignés de la soumission des Suessions, des Bellovakes et des Ambiens, ils se préparèrent à une défense vi-

goureuse. Ils avaient envoyé dans les îles d'un marais impraticable à une armée, ceux d'entre eux qui par leur sexe et leur âge ne pouvaient marcher au combat. Les Atrebates et les Veromandues venaient de se réunir à eux; les Aduatikes étaient en route pour les joindre.

Sous la conduite d'un chef que César nomme Boduognat, les Nerves se postèrent sur la Sambre où les hauteurs qui bordent la rivière des deux côtés, étant couvertes par les bois, offraient un moyen facile de cacher leur nombre et leurs dispositions.

Ils eurent connaissance que les légions de César, excepté quand elles se trouvaient en présence de l'ennemi, s'avançaient sur une seule colonne, chacun de ces corps étant séparé par une longue file de bagage. Ils résolurent de les surprendre pendant cette marche embarrassée. On convient donc de laisser passer l'avant-garde, et au moment où les bagages de la tête paraîtront, de fondre tout à coup sur la première légion. Celle-ci rompue, les Belges pensaient avoir bon marché des autres.

La nature du pays nervien paraissait d'ailleurs très favorable pour soutenir la guerre avec avantage. Comme toutes les forces de ce peuple consistaient en infanterie, il s'était occupé de rendre son territoire impraticable à la cavalerie de ses voisins. Dans cette vue on courbait de jeunes arbres dont les branches, devenues horizontales, s'entrelaçaient avec les ronces et les épines, et formaient une espèce de haie impénétrable.

Trois jours après son départ de Samarobriva (Amiens, on le suppose), César, sachant qu'il se trouvait à dix milles de la rivière occupée par l'ennemi, changea sa disposition de marche. Six vieilles légions s'avançaient d'abord, le bagage après, et les deux légions nouvellement levées formaient l'arrière-garde.

Lorsque le proconsul parut près du terrain ouvert qui avoisine la Sambre, il rencontra quelques détachemens de cavalerie ennemie, que la sienne eut bientôt repoussés dans les bois. Les légions arrivées les premières commencent à se retrancher, selon l'usage, sur l'emplacement choisi par les centurions détachés d'avance; elles n'essuyèrent aucune insulte, jusqu'au moment où la colonne du bagage déboucha.

A ce signal, les Nerves se présentent en nombre de tous côtés, chassent la cavalerie qui couvrait les travailleurs, et en plusieurs endroits se battent corps à corps avec les légionnaires. Ceux-ci avaient à peine eu le temps de découvrir leurs boucliers ou de mettre leurs casques; chacun cependant se rallia comme il put.

L'issue de cette action tumultueuse ne fut pas la même partout. Les 9e et 10e légions étaient placées sur la gauche du camp; la 8e et la 11e, vers le côté qui faisait front à l'ennemi, formant à peu près le centre; la 7e et la 12e, du côté opposé à la droite. L'armée romaine ne formait pas une ligne, elle occupait une circonférence; les légions étaient isolées, sans ordre; la cavalerie et les troupes légères fuyaient épouvantées dans la plaine.

Labienus rallia les 9e et 10e légions, attaqua la droite de l'ennemi, qui était formée par les Atrebates, les culbuta dans la Sambre, s'empara de la colline et de leur camp sur la rive gauche. Les légions du centre, après diverses vicissitudes, repoussèrent les Veromandues, les poursuivirent au-delà du fleuve. Mais les 7e et 12e légions étaient attaquées par toute la troupe nervienne; elles furent accablées, et perdirent la plupart de leurs officiers.

Lorsque le proconsul passa de son aile droite à son aile gauche, il la trouva dans le plus grand danger. Les enseignes de la 12e légion avaient été réunies dans un même endroit, et les soldats entassés à l'entour, se gênaient l'un l'autre pour combattre. César jugea bien vite que le découragement commençait à gagner ses troupes, et que tout était perdu sans un vigoureux effort.

Il arrache le bouclier d'un soldat du dernier rang, parvient jusqu'au front de bataille, appelle ses centurions par leur nom, encourage les légionnaires, ordonne de porter les enseignes en avant et fait ouvrir les rangs et les files, afin que chacun puisse se servir de l'épée. Sa présence suffit un moment pour tenir l'ennemi en respect.

Quand il vit que l'impétuosité nervienne était ralentie, il fit passer l'ordre aux centurions de rapprocher peu à peu les deux légions en péril, et de les adosser l'une à l'autre. Cette manœuvre qui les couvrait réciproquement les délivra de l'inquiétude d'être prises à dos.

Déjà on apercevait les deux légions de l'arrière-garde; elles accouraient au secours de César, lorsque Labienus, qui avec l'aile gauche romaine avait repoussé les Atrebates par de là les rives de la Sambre, et s'était emparé des bagages, vit du haut de la colline ce qui se passait vers le camp romain. Aussitôt il détache la 11e légion qui accourt en toute diligence.

L'arrivée de ces troupes changea de suite les faces du combat. Les vaincus prirent l'offensive, et ce fut aux vainqueurs de se défendre. La confusion, dont les Nerves avaient si bien profité au commencement de la bataille, les atteignit à leur tour; ces troupes furent assaillies et enveloppées. Les cavaliers de César, voulant effacer la honte de leur fuite, se portaient partout où ils pouvaient devancer les légions; les valets eux-mêmes ramassèrent des armes et combattirent avec courage.

De quatre cents chefs qui commandaient les troupes nerviennes, il n'en resta que trois, et de soixante mille hommes dont elles étaient composées, cinq cents seulement sortirent du champ de bataille. Des vieillards, des femmes et des enfans, seuls débris de cette nation belliqueuse, députèrent près de César du fond de leurs marais, afin d'implorer sa clémence; on ignore comment ils furent traités.

Un autre ennemi tenait encore la campagne, les Aduatikes, ces descendans des Cimbres et des Teutons, dont la présence avait jadis répandu la terreur dans la Gaule, l'Espagne, l'Italie, et qui étaient établis au-dessus du confluent de la Sambre et de la Meuse.

Ils s'avançaient pour secourir la nation nervienne, lorsqu'on leur annonça l'issue de la bataille. Les Aduatikes songèrent alors à retourner dans leur pays, où, abandonnant leurs habitations ordinaires, ils se réfugièrent dans une retraite si bien couverte par des rochers, qu'on la regardait comme inaccessible.

Ce lieu, propre à les garantir des incursions des Barbares de leur voisinage, était un faible asile contre l'industrie des troupes romaines. Se croyant toutefois en sûreté, les Aduatikes raillèrent d'abord leur ennemi à cause de sa petite stature; ils se moquèrent aussi de ses travaux.

Mais quand ils virent les tours roulantes s'approcher et dominer les obstacles derrière lesquels ils se croyaient hors d'atteinte, ils eurent recours à une ruse de guerre digne de leur grossièreté. Ils feignirent de se rendre, jetèrent une quantité prodigieuse d'armes par dessus l'enceinte, et pendant

la nuit attaquèrent le camp des Romains.

César se tenait sur ses gardes. Les Aduatikes furent repoussés, perdirent quatre mille hommes, et le lendemain les vainqueurs entrèrent dans la place. Le proconsul fit vendre cette nation à l'encan pour la punir de sa perfidie. Les prisonniers étaient au nombre de cinquante-trois mille ; ce qui fait treize mille combattans, reste des vingt-neuf mille qu'ils devaient fournir dans la confédération.

Mais comment vendit-on ces cinquante-trois mille individus? fut-ce à des marchands qui suivaient le camp et l'approvisionnaient, ou bien aux peuples de la Gaule que ces Aduatikes avaient voulu défendre? quel prix en donna-t-on ; combien l'avarice estimait-elle un homme? C'est ce que César ne nous apprend point. Nous savons seulement par lui que ce peuple descendait des Cimbres et des Teutons qui, cinquante années auparavant, étaient venus jusqu'au bord de l'Italie.

Il résulte de ces récits que plusieurs hordes de Germains, de Cimbres et de Teutons, s'étaient établies depuis quelques années dans la Gaule Belgique, et qu'au lieu de la dévaster, ils en avaient augmenté la population. Elle dut être bien réduite après le massacre du peuple nervien et la vente à l'enchère des Aduatikes.

Pendant cette expédition un des lieutenans de César, le jeune P. Crassus, parcourait tous les pays situés entre la Somme, la Loire et l'Océan. Les habitans de ces contrées se soumettaient sans résistance, et l'on voit même que la terreur du nom romain se répandait jusque dans la Germanie.

Pressé d'aller en Italie, César mit ses légions en quartier d'hiver chez les Carnutes, dans le pays Chartrain ; chez les Andes qui occupaient l'Anjou, et chez les Turones, dans le canton nommé aujourd'hui la Touraine. Ces peuples n'étaient ni soumis aux Romains, ni en guerre avec eux, et ne figuraient point sur la fameuse liste de confédération. C'est pourquoi l'on disait, dans le sénat de Rome, que César devait être livré aux Gaulois, qu'il attaquait sans cause.

Ainsi, dès la seconde année de son gouvernement, le proconsul avait pénétré jusqu'à la Meuse et l'Escaut ; il était maître de la frontière orientale de la Gaule jusqu'au Rhin. Quelques hordes qui erraient au-delà de ce fleuve offraient même de lui envoyer des ôtages ; plusieurs cantons de la Normandie et de la Bretagne, subjugués par P. Crassus, se trouvaient encore sous sa domination.

On reconnaît certainement le génie de César dans la manière dont cette campagne fut conçue et exécutée.

Le proconsul est instruit que les Belges assemblent une nombreuse armée ; il se hâte de les prévenir. Son extrême diligence lui procure l'alliance d'un peuple qui lui révèle tous les projets de ses ennemis. Grande leçon donnée par César aux généraux chargés de porter la guerre chez des peuples qu'ils ne connaissent point.

César possédait au plus haut degré le talent de choisir le lieu propre à l'assiette d'un camp, et de saisir les positions avantag ses pour combattre. Nous savons qu'en s'établissant sur la rivière de l'Aisne, ses troupes couvraient tout le pays d'où l'armée romaine tirait ses vivres et ses renforts.

Il ne s'agissait plus d'ailleurs de faire face à une armée réunie. Comme elle se trouvait composée de peuplades qui pouvaient n'avoir pas le même intérêt, il devenait de la plus grande importance

de les diviser, en les menaçant sur plusieurs points à la fois. L'habile diversion exécutée par les ordres du proconsul fut une des causes de la défaite des confédérés.

Toutefois César fit encore des fautes pendant le cours de cette campagne; car rien ne paraît plus imprudent que d'attaquer les Belges à son arrivée sur la Sambre, avant d'avoir retranché le camp. Il ne suffisait pas non plus de débarrasser les six premières légions du bagage, pour oser les engager sur un terrain étroit, entièrement couvert, où les soldats, attaqués en tête et en flanc, n'avaient aucun moyen de se porter les secours nécessaires, ni de former des lignes de batailles. Il fallait abattre les haies, ouvrir des chemins, soutenir les travailleurs par plus ou moins de troupes; et, à mesure que le pays se débarrassait des obstacles qui le rendaient presque inaccessible, faire avancer l'armée sur trois colonnes assez rapprochées l'une de l'autre, pour qu'elles fussent en état de se soutenir mutuellement.

Avec ces précautions si naturelles, le proconsul se serait facilement épargné l'embarras d'une situation qu'il regarde comme l'une des plus critiques de sa vie; et l'on ne doit pas mettre en doute que l'ennemi n'eût respecté ses retranchemens, si au lieu d'envoyer la cavalerie romaine, les archers et les frondeurs au-delà du fleuve, afin de poursuivre une poignée de cavaliers qui ne pouvaient mettre aucun obstacle à l'entier achèvement des ouvrages, César avait fait dégager les bords de la Sambre pour y placer ces mêmes troupes légères soutenues par une légion.

Ces réflexions naissent des faits, et les allégations de César ne les détruisent pas. Mais je passe aux remarques judicieuses de Napoléon.

« César, dans cette campagne, avait huit légions, et outre les auxiliaires attachés à chaque légion (*a*), il avait un grand nombre de troupes légères des îles Baléares, de Crète et d'Afrique, qui lui formaient une armée très nombreuse. Les trois cent mille hommes que les Belges lui opposèrent étaient composés de nations diverses, sans discipline et sans consistance.

» Les commentateurs ont supposé que la ville de Fisme ou de Laon, était celle que les Belges avaient voulu surprendre avant de se porter sur le camp de César. C'est une erreur; cette ville est Bièvre; le camp de César était au-dessus de Pont-à-Vaire; il était campé, la droite appuyée au coude de l'Aisne, entre Pont-à-Vaire et le village de Chaudarde; la gauche, à un petit ruisseau; vis-à-vis de lui étaient les marais qu'on y voit encore. Galba avait sa droite du côté de Craonne, sa gauche au ruisseau de la Mielle, et le marais sur son front. Le camp de César à Pont-à-Vaire se trouvait éloigné de huit mille toises de Bièvre, de quatorze mille de Reims, de vingt-deux mille de Soissons, de seize mille de Laon, ce qui satisfait à toutes les conditions du texte des Commentaires. Les combats sur l'Aisne ont eu lieu au commencement de juillet.

» La bataille sur la Sambre a eu lieu à la fin de juillet, aux environs de Maubeuge.

» La position de Falais remplit les

(*a*) Du temps de l'ancienne milice, les légions romaines comptaient double, à cause du nombre égal de légions alliées qui les accompagnaient. Cette organisation n'existait plus lors de la guerre des Gaules. Pendant cette seconde campagne, la légion de César comptait de cinq à six mille hommes; pour les huit, c'est environ quarante-cinq mille légionnaires secondés par quatre mille cavaliers, et par un nombre bien plus considérable de troupes légères. Napoléon peut donc dire avec raison que l'armée de César était très nombreuse.

conditions du Commentaire. César dit que la contrevallation qu'il fit établir autour de la ville était de douze pieds de haut, ayant un fossé de dix-huit pieds de profondeur; cela paraît être une erreur; il faut dire dix-huit pieds de largeur; car dix-huit pieds de profondeur supposeraient une largeur de six toises; le fossé était en cul-de-lampe, ce qui donne une excavation de neuf toises cubes. Il est probable que ce retranchement avait un fossé de seize pieds de largeur, sur neuf pieds de profondeur, cubant quatre cent quatre-vingt-six pieds par toise courante; avec ces déblais il avait élevé une muraille et un parquet dont la crête avait dix-huit pieds sur le fond du fossé.

» Il est difficile de faire des observations purement militaires sur un texte aussi bref, et sur des armées de nature aussi différente. Comment comparer une armée de ligne romaine, levée et choisie dans toute l'Italie, et dans les provinces romaines, avec des armées barbares, composées de levées en masse, braves, féroces, mais qui avaient si peu de notions de la guerre, qui ne connaissaient pas l'art de jeter un pont, de construire promptement un retranchement, ni de bâtir une tour, qui étaient tout étonnées de voir des tours s'approcher de leurs remparts?

» On a cependant avec raison reproché à César de s'être laissé surprendre à la bataille de la Sambre, ayant tant de cavalerie et de troupes légères. Il est vrai que sa cavalerie et ses troupes légères avaient passé la Sambre; mais du lieu où il était, il s'apercevait qu'elles étaient arrêtées à cent cinquante toises de lui, à la lisière de la forêt; il devait donc ou tenir une partie de ses troupes sous les armes, ou attendre que ses coureurs eussent traversé la forêt et éclairé le pays. Il se justifie en disant que les bords de la Sambre étaient si escarpés qu'il se croyait en sûreté dans la position où il voulait camper. »

3.

Lorsque César partit pour l'Illyrie, Servius Galba reçut l'ordre de construire un chemin au travers des Hautes-Alpes, afin de rendre plus facile ce passage que les marchands préféraient en se rendant chez les Sequanes et chez les Celtes. On voit que les marchands de Rome se montraient aussi actifs que ses guerriers, bien que cette république ne fût pas une nation commerçante.

Servius Galba, ayant avec lui la 12e légion, alla hiverner parmi les tribus pennines, dans la contrée qu'habitaient les Nantuates, les Veragres et les Sedunes entre la crête des Alpes et le Rhône. Il exigea des ôtages et des vivres, laissa deux cohortes en cantonnement chez les Nantuates, et avec le reste de sa légion s'établit dans un bourg des Veragres, nommé par les Romains Octodorus. On croit le reconnaître dans le bourg de Martigny, au pied des montagnes que traversent les voyageurs qui prennent la route du grand Saint-Bernard.

Octodorus, situé vers le milieu d'un vallon peu ouvert et complètement environné de hautes montagnes, était traversé par une rivière qui le divisait en deux parties. Dans l'une, Servius se loge avec sa troupe, et se fortifie suivant la coutume; l'autre partie demeure aux Gaulois.

On y fut d'abord tranquille; mais les peuples de la contrée remarquant que les services de la campagne précédent et le détachement laissé chez les Nantuates avaient beaucoup diminué le nombre des hommes de cette légion,

formèrent le dessein de la surprendre et de la tailler en pièces. Ils occupèrent successivement toutes les montagnes voisines, et quand leurs forces furent réunies, fondirent sur les retranchemens des Romains.

L'action durait déjà depuis six heures, et les forces aussi bien que les traits des légionnaires commençaient à s'épuiser, lorsque le primipile P. Sext. Baculus conseilla de faire une sortie générale, et de forcer l'ennemi à combattre corps à corps. On devait supposer en effet que le soldat romain reprendrait sa supériorité ordinaire, dès qu'il pourrait faire usage de son épée.

Le premier résultat de cette résolution généreuse fut de tuer dix mille hommes à l'ennemi; on en força bientôt vingt mille autres à la retraite, et la 12e légion se trouva entièrement dégagée. Servius Galba néanmoins ne crut pas devoir garder un poste où il avait couru de si grands périls, et alla passer le reste de l'hiver à Genève.

Il est certain que la position de Servius devenait très mauvaise, dans cette vallée si facile à environner. S'il eût établi son camp sur le penchant d'une montagne, avec la précaution d'en fortifier le sommet et les différentes issues, afin de garantir ses derrières et de se garder une retraite, les Veragres, au contraire, se plaçaient dans une situation fâcheuse en venant l'attaquer.

Ce général commit encore une faute, lorsque sa confiance dans la parole d'un peuple Barbare lui fit négliger de remplir ses magasins, et de perfectionner ses retranchemens.

Les sept autres légions de César, distribuées entre la Loire et l'Océan, manquaient de vivres, comme il en fut informé pendant son séjour en Illyrie. Le proconsul reçut aussi des lettres de P. Crassus, qui commandait la 7e légion sur le territoire des Andes, près des bords de la mer; ces lettres lui révélèrent l'existence d'une ligue nouvelle formée par les habitans de la côte, de l'embouchure de la Loire à celle de la Seine. Les Venètes, le peuple le plus puissant de ces contrées, avaient donné l'exemple de la révolte en arrêtant les officiers romains envoyés chez eux pour se procurer des provisions. Ils redemandaient leurs ôtages, et par cette violence espéraient forcer Crassus à les leur rendre.

En réponse César mande à Crassus de faire construire des galères sur la Loire, et d'appeler en diligence des rameurs, des pilotes et des matelots de la Gaule Narbonnaise, soumise dès long-temps aux Romains.

Les ordres du proconsul s'exécutent ponctuellement. Il arrive aussitôt que la saison le permet, et trouve sa flotte tout équiquée (an 698 de Rome, 56 av. notre ère). Il apprend cependant que les Venètes et leurs alliés appellent les insulaires des Iles Britanniques, et qu'au nord des Gaules ils soulèvent les Ménapes qui erraient entre les embouchures de la Meuse et de l'Escaut.

Les Venètes, situés sur l'Océan, au midi de l'Armorique (la Bretagne), à peu près dans le lieu où Vannes est bâtie aujourd'hui, faisaient quelque commerce avec ces deux peuples. Ils connurent sans doute les Phéniciens, les Carthaginois ou les habitans de Massilie, et furent initiés par eux au grand art de la navigation.

Dans le recensement que fait César des peuples de la côte, il ne nomme point cette ville de Corbilon, si célèbre au temps de P. Scipion, et qui, si elle exista réellement, n'était sans doute, comme nous l'avons dit, qu'un comptoir établi par l'une de ces trois nations commerçantes.

César, bien informé du dessein de son ennemi, et connaissant d'ailleurs le caractère bouillant et impétueux des Gaulois, résolut de les contenir sur tous les points, en leur montrant partout à la fois les forces de Rome.

Il envoie au nord oriental de la Gaule, sur les bords de la Moselle, Titus Labienus avec un corps considérable de cavalerie, et le charge de veiller sur les Trevires que leur désertion à la bataille de la Sambre avait rendus suspects. Cette démonstration doit suffire pour déconcerter les Belges, et arrêter les Germains qui projettent de passer le fleuve.

Il fait marcher au sud occidental P. Crassus avec douze cohortes et un autre grand corps de cavalerie, et lui enjoint de contenir les habitans de l'Aquitaine s'ils veulent fournir quelques secours aux confédérés.

Titurius Sabinus va se rendre avec trois légions au bord de l'Océan pour s'opposer aux Unelles, aux Curiosolites et aux Lexobes qui habitaient vers le nord de l'Armorique.

Enfin César confie sa flotte au jeune Decius Brutus, et y joint les vaisseaux gaulois qu'il avait fait prendre chez les Pictons et les Santons, habitans des côtes que l'on nomme aujourd'hui le Poitou et la Saintonge; peuples qui n'étaient ni soumis aux Romains, ni en guerre avec eux, mais qu'apparemment la terreur rendait dociles aux ordres de César. Le proconsul se réserve l'élite des troupes de terre, et la guerre contre les Venètes, la nation la plus redoutable de ces parages, l'âme de cette confédération.

Les villes de ce peuple semblent n'avoir été que des retraites de pêcheurs. Elles se présentaient toutes bâties à l'extrémité des promontoires. On n'y pouvait parvenir que par un seul chemin, tel encore que la mer en reflux le couvrait tout entier. Si les vaisseaux pouvaient aborder à la faveur de la marée, ils restaient à sec quand elle se retirait. Ainsi ces villes paraissaient inaccessibles aux flottes et aux armées.

Leur situation donnait de l'audace aux Venètes; ils se persuadaient que la disette des vivres entraînerait bientôt la retraite des Romains. On voit que tous les peuples de la Gaule ne connaissaient d'autre guerre que celle des Barbares, laquelle se fait par des incursions passagères.

Le génie des Romains grandissait surtout devant les obstacles. César, dès qu'il attaquait une de ces places, contenait la mer par des digues établies aux deux côtés du chemin; il élevait une terrasse à la hauteur du mur, et entrait dans la ville. Alors les habitans montaient à la hâte sur leurs barques, emportaient leurs effets, et se réfugiaient dans une autre ville qu'on devait assiéger avec autant de difficultés et de précautions. La plus grande partie de la campagne fut consommée par cette manœuvre.

César décrit les navires des Gaulois; mais il est difficile d'en comprendre la forme. Construits en chêne, leurs flancs étaient épais, leur proue élevée; cependant ces vaisseaux prenaient moins d'eau que ceux des Romains, et passaient sans danger sur les écueils et les bas fonds qui remplissaient la plage. Les Gaulois attachaient les ancres avec des chaînes de fer; leurs voiles étaient de peaux; soit, dit César, que ces peuples manquassent de lin, ou que l'art de fabriquer la toile leur fût inconnu; soit qu'ils en crussent le tissu trop faible pour résister à la violence des vents et des tempêtes de l'Océan.

Las de prendre de petites places dé-

sertes, et comprenant l'inutilité de tous ces siéges tant que les Venètes seraient maîtres de la mer, César attendit sa flotte qui fut retardée par les vents. Dès qu'elle parut, deux cent vingt bâtimens ennemis, bien équipés, sortirent d'un port, et vinrent au devant d'elle.

César ne nomme pas ce port, ce qui peut faire supposer que ce n'était qu'un hâvre sans ville, un lieu de réunion. L'armée romaine du haut des rochers et des collines put contempler le combat livré très près de la côte.

Decius Brutus eut d'abord quelque désavantage; les éperons de ses galères heurtaient en vain les vaisseaux gaulois. Les tours qu'il fit élever sur le tillac, selon l'usage des Romains, ne pouvaient encore dominer la poupe des navires de ses adversaires. Il devait craindre aussi des roches peu couvertes, sur lesquelles les Venètes passaient avec facilité.

La sagacité romaine surmonta bientôt tous ces inconvéniens. On avait préparé une arme en usage dans les siéges. Des faux attachées à de longues perches atteignent les cordages, détachent les voiles et rendent les bâtimens immobiles. Les Romains les entourent successivement, montent à l'abordage et massacrent les défenseurs.

Cette défaite entraîne la soumission générale des Venètes. On ne peut dire si la nation était nombreuse; mais César assure que tous les vaisseaux du pays furent rassemblés pour le combat; que la jeunesse et les hommes d'un âge viril y montèrent, ainsi que les personnes constituées en dignité.

Ce César, qui a laissé la réputation d'un homme clément, et qui le fut en effet tant de fois envers les Romains, se montra horriblement cruel dans cette circonstance. Le sénat fut mis à mort par ses ordres, et l'on vendit à l'encan tous les autres citoyens.

En rapportant ce fait, César dit qu'il voulut donner un exemple terrible, afin d'apprendre aux Barbares que l'on doit respecter le droit des gens. Mais ces Barbares n'avaient fait périr personne; et ceux qui venaient acheter ou exiger d'eux peut-être du blé et du bétail, étaient-ils donc des ambassadeurs de qui les droits fussent en effet si inviolables?

Cette vente d'hommes, de femmes et d'enfans, fut la seconde que César se permit dans les Gaules. Il ne dit point encore à qui l'on vendit tous ces peuples ni quel prix on en reçut.

De telles rigueurs ne pouvaient captiver les esprits. Les Romains étaient si détestés, que les Aulerkes, les Eburovikes, les Lexoves, habitans d'une partie du pays que l'on appelle aujourd'hui le Maine et la Normandie, massacrèrent leur propre sénat qui ne voulait point déclarer la guerre à Rome. Ils se rangèrent sous les ordres de Viridovix, qui grossit son armée de tous ceux que l'espérance du butin arrachait aux soins de l'agriculture.

Viridovix vint camper à deux milles de Titurius Sabinus, et tous les jours lui présentait la bataille que celui-ci refusait; en sorte que non seulement Viridovix et sa horde méprisaient les Romains, mais les troupes même de Titurius commençaient à blâmer sa conduite.

Ce général, jugeant par ces plaintes de la sécurité de son ennemi, et de la persuasion où il doit être que la crainte seule retient les légions dans leurs lignes, choisit un Gaulois dont il connaît l'adresse, l'engage par les promesses les plus magnifiques à jouer le rôle de transfuge, et fait prévenir Viridovix qu'il doit décamper de nuit pour marcher au secours de César en danger.

A cette nouvelle les Gaulois n'ont plus qu'une idée, celle de forcer le camp romain. Il était situé sur une hauteur qui s'élevait par une pente douce d'environ mille pas (géométriques). Les Gauloiss'y portent à la course pour ne pas laisser aux légionnaires le temps de prendre leurs armes et de se former, et ils arrivent hors d'haleine, accablés par les fascines qu'ils portaient pour combler le fossé.

Les Romains qui les attendaient sortirent en bon ordre, les attaquèrent et les mirent en fuite. La déroute fut complète; toutes les villes de la Basse-Normandie se soumirent selon l'usage. Ce qui fait dire à César que si le Gaulois est vif, et s'il entreprend facilement la guerre, son esprit paraît incapable de supporter l'adversité.

Sur ces entrefaites P. Crassus arrivait dans l'Aquitaine, non sans avoir renforcé ses troupes de nombreux auxiliaires. Il marcha contre les Sotiates, qui assemblèrent de leur côté des forces considérables, surtout en cavalerie, et attaquèrent dans sa marche les troupes de Crassus. Ils furent repoussés par la cavalerie romaine; mais elle ne sut pas s'arrêter à temps, et l'infanterie sotiate, embusquée dans un vallon, vint former une seconde attaque.

Crassus, qui n'avait rien prévu, allait peut-être entraîner la perte de ses troupes, lorsque les Sotiates, emportés par cette valeur bouillante qui néglige toute espèce de discipline, se jetèrent sur l'ennemi, les plus lestes paraissant les premiers, mais sans ordre, sans plan concerté.

Les Romains, mieux instruits de ce qui décide la victoire, eurent le temps de former leurs lignes, et cette multitude abandonnée aux élans de son courage, dut nécessairement succomber. Ce résultat ne peut disculper Crassus d'avoir laissé ses turmes poursuivre les cavaliers sotiates; il ne devait pas ignorer que si la principale force de son ennemi consistait en cavalerie, il avait cependant une infanterie nombreuse, et sans doute peu éloignée, quoiqu'elle ne se fût pas montrée dans le premier combat.

Crassus mit le siége devant Lectoure, capitale des Sotiates, et trouva une résistance à laquelle il ne s'était pas attendu. Pour réussir dans la réduction de cette ville, il ne fallut rien moins que la vigilance toujours soutenue des Romains.

Ce fut pendant cette guerre que les Vocates et les Tarusates (habitans de Bazas et de Tulle) appelèrent à leur secours plusieurs officiers espagnols formés dans leur jeunesse par un grand capitaine. P. Crassus vint les attaquer; mais les élèves de Sertorius conduisaient la guerre autrement que des chefs Barbares.

Ils font retrancher les Aquitains, coupent les vivres à Crassus, et l'obligent de venir les combattre dans leurs lignes, pour éviter de mourir de faim. La bonne fortune des Romains leur fit trouver un point mal gardé (car aucune discipline ne régnait parmi ces hordes); les retranchemens furent forcés, et les trois quarts des Aquitains périrent.

La Gaule effrayée redevint tranquille une seconde fois. Les seules nations qui fussent encore en armes étaient les habitans des bords de l'Escaut et de la Meuse, pays couvert alors de marécages.

César marcha rapidement dans le dessein de l'asservir avant l'hiver. Ces peuplades plutôt errantes que domiciliées, s'enfoncèrent dans les marais et dans les bois. César fit abattre les arbres, ayant soin pour éviter toute surprise d'en couvrir ses flancs à mesure qu'il avançait. Cependant les intempéries de la saison le forcèrent à mettre

ses troupes en quartier d'hiver chez les Aulerces, chez les Lexoves et sur les rives méridionales de la Seine, dans le voisinage de l'Océan.

Cette troisième campagne était peu susceptible d'observations militaires, et Napoléon se contente d'examiner la conduite politique du proconsul.

« On ne peut, dit-il, que détester la conduite que tint César contre le sénat de Vannes. Ces peuples ne s'étaient point révoltés ; ils avaient fourni des ôtages, avaient promis de vivre tranquilles; mais ils étaient en possession de toute leur liberté et de tous leurs droits. Ils avaient donné lieu à César de leur faire la guerre, sans doute; mais non de violer le droit des gens à leur égard, et d'abuser de la victoire d'une manière aussi atroce. Cette conduite n'était pas juste; elle était encore moins politique. Ces moyens ne remplissent jamais leur but ; ils exaspèrent et révoltent les nations. La punition de quelques chefs est tout ce que la justice et la politique permettent : c'est une règle importante de bien traiter les prisonniers. Les Anglais ont violé cette règle de politique et de morale, en mettant les prisonniers français sur des pontons, ce qui les a rendus odieux sur tout le continent.

La Bretagne, cette province si grande et si difficile, se soumit sans faire des efforts proportionnés à sa puissance. Il en est de même de l'Aquitaine et de la Basse-Normandie. Cela tient à des causes qu'il n'est pas possible d'apprécier ou de déterminer exactement, quoiqu'il soit facile de voir que la principale était dans l'esprit d'isolement et de localité qui caractérisait les peuples des Gaules. A cette époque ils n'avaient aucun esprit national, ni même de province ; ils étaient dominés par un esprit de ville. C'est le même esprit qui depuis a forgé les fers de l'Italie. Rien n'est plus opposé à l'esprit national, aux idées générales de liberté, que l'esprit particulier de famille ou de bourgade. De ce morcellement il résultait aussi que les Gaulois n'avaient aucune armée de ligne entretenue, exercée, et dès lors aucun art ni aucune science militaire. Aussi, si la gloire de César n'était fondée que sur la conquête des Gaules, elle serait problématique. Toute nation qui perdrait de vue l'importance d'une armée de ligne perpétuellement sur pied, et qui se confierait à des levées ou des armées nationales, éprouverait le sort des Gaules, mais sans même avoir la gloire d'opposer la même résistance, qui a été l'effet de la Barbarie d'alors et du terrain, couvert de forêts, de marais, de fondrières, sans chemin ; ce qui le rendait difficile pour les conquêtes, et facile pour la défense. »

4.

Les Ménapes se voyaient à peine délivrés de la présence des troupes romaines, que les Usipètes et les Tenchthères passent le Rhin assez près de son embouchure, et viennent ravager leur pays. Ils étaient chassés de la Germanie par les mêmes Suèves, qui deux années auparavant avaient abandonné les bords du fleuve, après la défaite d'Arioviste.

Ces Suèves, s'il faut en croire César, formaient la nation la plus considérable et la plus belliqueuse de toute la Germanie. Voici les détails qu'il donne sur sa puissance :

Ils étaient divisés en cent cantons ; chacun fournissait mille hommes tous les ans pour faire des courses ; les autres restaient dans leur pays et cultivaient la terre. L'année suivante ceux qui avaient fait des incursions labouraient les champs, et ceux qui avaient labouré entraient en campagne.

Chaque canton pouvait donc mettre sur pied deux mille guerriers, et possédait par conséquent huit mille âmes de population. Pour les cent cantons, c'étaient huit cent mille. Sans compter les étrangers et les esclaves, la seule ville de Rome avait plus de citoyens dans ses murs.

Ces huit cent mille individus occupaient un terrain immense, et regardaient comme très glorieux d'être entourés de déserts. Une solitude de six cent mille pas romains (environ deux cents de nos lieues) les séparait en quelques endroits des autres habitations humaines.

Ils erraient dans leurs pays; le sol n'était point partagé entre les familles; on en cultivait chaque année une très petite portion que l'on abandonnait l'année suivante pour en labourer une autre.

Ces cantons ou bourgs (*pagi*) se trouvaient vraisemblablement formés par l'assemblage des chariots, comme on le voit encore dans quelques villes tartares; ce n'était qu'un composé de hordes errantes.

Si l'on veut avoir des idées justes, il faut prendre garde à la manière dont César emploie les mots. *Senatus* ne veut pas dire un sénat tel que celui de Rome, mais une assemblée de plusieurs hommes puissans. *Regnum* ne signifie souvent que domination; *Rex*, un homme qui gouverne, même par hasard, n'importe à quelles conditions, et non pas un souverain puissant, héréditaire ou élu par le vœu du peuple. Les commentateurs et les traducteurs confondent toutes les idées, en rendant ces mots par le sens qu'ils ont aujourd'hui.

Ces écrivains, d'ailleurs si estimables, ont fait une faute plus grossière encore, en mettant des noms de ville partout où César a désigné des noms de peuples. Ils persuadent qu'il ne s'agit que d'une enceinte de murailles, quand il est question de tout un pays.

La Gaule Celtique, la Belgique, et l'Aquitaine contenaient si peu de villes que César n'en nomme pas vingt-huit ou vingt-neuf; mais elles comptaient un bien plus grand nombre de peuplades indépendantes, chez lesquelles on suppose des villes, parce que depuis on en a bâti dans les contrées où ces hordes habitaient.

La Germanie ne possédait pas encore une seule ville; on n'en trouve même que plusieurs siècles après. Cependant les traducteurs et quelques historiens, cherchant à rendre les noms anciens par des désignations modernes, mettent hardiment le nom d'une cité connue à la place d'une peuplade barbare. Ensuite des Bénédictins et des érudits plus modernes représentent la Gaule et la Germanie comme plus riches et plus peuplées que la France; et c'est ainsi que l'on abuse trop souvent ses lecteurs.

Les Suèves, au rapport même de César, faisaient peu d'usage du blé. Le lait, la chair des troupeaux et le gibier étaient presque leur unique aliment.

S'ils permettaient à quelques marchands de pénétrer dans leurs déserts, ce n'était pas pour en acheter des futilités, mais pour vendre des peaux, des bestiaux, des esclaves, ou le butin qu'ils faisaient dans leurs courses. On doit supposer que ces marchands leur donnaient des armes en échange, comme les nôtres en fournissent encore aujourd'hui à quelques sauvages qui sont incapables d'en fabriquer.

La force des Suèves consistait dans leur cavalerie, ce que l'on remarque toujours chez les Barbares. Ils s'élançaient quelquefois de leurs chevaux à terre pour combattre, et y remontaient d'un seul saut. Couverts pour tout vêtement de quelques peaux mal taillées,

leur corps demeurait presque nu malgré la rigueur du climat. Ils vivaient dans une entière indépendance, ne soumettaient point leurs enfans à une discipline réglée, et n'en exigeaient aucun devoir.

A l'occident le territoire des Suèves confinait avec celui des Ubes, dont la peuplade fut autrefois aussi puissante que pouvait l'être une horde de Germanie. Les Ubes voyaient leurs mœurs s'adoucir en communiquant avec les Gaulois; mais ils étaient devenus tributaires des Suèves.

Les Usipètes et les Tenchthères semblaient plus maltraités par eux. Obligés de quitter leur terre natale, ils erraient depuis trois ans dans la Germanie, lorsqu'ils arrivèrent au bord du Rhin.

Les Ménapes, que César avait été chercher jusque dans leurs marais à la fin de la campagne précédente, habitaient les rives de ce fleuve. Ceux qui se trouvaient sur la rive droite, n'osant résister à cette multitude guerrière, se hâtent de quitter leurs établissemens, rassemblent toutes leurs barques, traversent sur la gauche, et se préparent à défendre le passage du fleuve de concert avec ceux qui habitaient de ce côté.

Après plusieurs tentatives inutiles pour se procurer des barques, les Usipètes et les Tenchthères ont recours à la ruse. Ils feignent d'abandonner absolument leur projet, semblent vouloir reprendre la route qu'ils ont suivie, et s'éloignent ainsi du Rhin pendant trois jours. Les Ménapes, impatiens de retourner chez eux, se croyant aussi hors de tout danger, repassent sur la rive droite du fleuve, et négligent de faire observer leur ennemi.

Mais celui-ci apprenant par ses espions cette conduite imprudente, revient tout à coup sur ses pas. Sa cavalerie fait dans une seule nuit le chemin qu'elle avait parcouru en trois jours; tombe sur les Ménapes, les taille en pièces, saisit leurs bateaux, et passe le fleuve. Telle est l'incursion à laquelle le proconsul résolut de s'opposer. (An 699 de Rome, 55 av. notre ère.)

Des députés vinrent de la part de ces Barbares, et lui racontèrent les malheurs que les Suèves leur avaient causés. Ils le supplièrent d'assigner à la nation quelques terres où ils pussent fixer leur résidence.

César répond à ces envoyés, comme si tous les états de la Gaule lui eussent appartenu, que ce pays n'a point de terres vacantes; que si les émigrans repassent le Rhin, il conserve dans la Germanie des alliés qui leur permettront d'y vivre en toute sécurité.

On aurait pu leur distribuer cependant une partie du territoire des Nerves, dont César venait d'exterminer presque entièrement la race; le pays habité par les Aduatikes, ou bien encore celui des Venètes vendus comme esclaves. On voit au reste qu'après avoir fermé la Grèce et l'Italie aux peuplades errantes du nord, les Romains leur interdisaient l'entrée des Gaules: c'est toujours le même système.

Déjà plusieurs peuplades gauloises députaient vers ces Germains pour les inviter à quitter les bords du fleuve où ils paraissaient vouloir se fixer. On leur promettait de puissans secours, et enhardis par ces espérances, les Usipètes et les Tenchthères avaient pénétré sur le territoire de Trèves.

Le proconsul assembla les principaux de la Gaule. Sa conduite fut celle qu'on devait attendre d'un général qui connaissait toutes les ressources d'une politique adroite. Feignant de ne point connaître les trames secrètes des Gaulois, César les rassure contre le danger qui les menace, les anime, et les

engage à rester unis pour repousser avec plus de succès l'ennemi commun. Il emploie la douceur, l'éloquence la plus persuasive, et finit par leur demander un corps de cavalerie. Ces troupes peuvent lui rendre de grands services, et répondent de la fidélité qu'on lui jure.

Les Germains en général méprisaient les Gaulois. Ceux qui firent cette incursion ne comptaient pas rencontrer une opposition formidable. Ils avaient divisé leurs forces, et envoyèrent leur cavalerie au-delà de la Meuse pour balayer les parties basses du pays et se procurer des vivres.

Les députés, surpris de la réponse de César, demandèrent une trève de trois jours, afin de rendre compte de leur mission. César, craignant qu'ils ne cherchassent à l'amuser pour gagner du temps et réunir leurs forces, refusa cette proposition et poursuivit sa marche.

Arrivé à douze milles de leur camp, il rencontra de nouveau les députés qui le prièrent de ne pas s'avancer plus loin, ou du moins d'interdire les hostilités pendant trois jours à la cavalerie qui formait l'avant-garde de son armée ; ils ajoutèrent que durant cet intervalle ils recevraient une réponse, et sauraient si la ligne proposée par les Romains était praticable, s'il n'y avait pas danger pour eux à repasser le Rhin.

On doit croire que César accorda la suspension d'armes qu'on lui demandait. Il dit aux députés qu'il avait besoin d'eau, et se voyait obligé de faire encore quatre milles ; mais il promit de ne pas s'avancer plus loin et de faire prévenir son avant-garde.

Ou cet ordre fut sans effet, ou bien il ne parvint pas à ces troupes. L'avant-garde, composée de cinq mille cavaliers gaulois, livra un combat à huit cents hommes ; car le gros corps de cavalerie des Usipètes et des Tenchthères n'était pas arrivé. Il y eut de singulier dans cette affaire que les cinq mille cavaliers furent complètement battus.

Les chefs des Germains qui se croyaient en sûreté sortirent de leur camp, se rendirent en foule à celui de César pour protester de leurs intentions pacifiques, et se justifier d'une méprise qu'ils rejetaient sur les troupes gauloises. Ce fut un malheur pour eux de s'être confiés à la sauve-garde de César.

Et soit qu'il eût résolu de punir un acte de trahison par une trahison semblable, soit que ces Barbares dont il ne pouvait méconnaître la bravoure lui offrissent en effet une trop belle occasion de terminer la guerre d'un seul coup ; César, après avoir fait arrêter tous ces chefs, forme son armée sur trois colonnes, place la cavalerie qu'il croyait encore effrayée à la queue de son infanterie, et, parcourant avec rapidité le terrain qui le séparait de ses adversaires, tombe à l'improviste sur leur camp.

Cette apparition subite devait occasionner un effroyable désordre parmi cette multitude privée de ses chefs, et s'offrant pour ainsi dire sans aucun moyen de défense. Ceux qui eurent le temps de courir aux armes, firent quelque résistance ; les autres, poursuivis jusqu'au confluent de la Meuse et du Rhin, périrent par le fer ou dans les eaux. Ce massacre ne coûta pas un soldat à César, qui put exterminer entièrement un peuple dont le nombre s'élevait à quatre cent trente-trois mille individus.

La cavalerie des Germains ne fut point comprise dans le massacre, et ce fut un prétexte pour César d'aller la chercher au-delà du Rhin. Il passa le fleuve, non sur des barques et par sur-

prise, comme les Germains avaient coutume de le faire, mais d'une manière plus sûre, et plus digne de sa haute réputation militaire.

Par ses ordres, on enfonça deux pilotis en amont à deux pieds l'un de l'autre, et deux en aval à quarante pieds des premiers. Ces pilotis avaient un pied et demi d'équarrissage; on les réunit par une poutre qui formait le chapeau et présentait un équarrissage de deux pieds. On fit autant de piles que l'exigeait la largeur de la rivière; des madriers et des fascines consolidèrent le tablier du pont.

Cet ouvrage fut terminé en dix jours. César plaça ses postes aux deux bords, et s'avança ensuite dans les parties de la Germanie qui avoisinent le fleuve. Sous prétexte que ces cantons avaient donné asile à un corps de cavalerie ennemie, il y porta la flamme et le fer.

Les Sicambres, qui avaient en effet donné asile à quelques Tenchthères, s'enfuirent au loin; d'autres peuplades envoyèrent des députés et des ôtages à César. Tout paraissant ou soumis ou désert, il va chez les Ubes, qui dès longtemps imploraient sa protection contre les Suèves.

Il apprit d'eux que ces Barbares, au bruit de sa marche, avaient envoyé leurs familles dans le fond des bois, et s'étaient tous rassemblés vers le centre de leur pays pour lui livrer bataille.

Sentant qu'un échec exposerait son armée à une ruine entière, sans qu'il lui fût possible de tirer un grand avantage du succès, César résolut de quitter ce pays humide, fangeux, couvert de bois, et qui ne valait pas la peine d'être conquis. Il rassure les Ubes, et dix-huit jours après avoir passé le Rhin, retourne vers son pont, le passe, le fait abattre, et rentre dans la Gaule.

César avait vaincu dans cette campagne l'armée nombreuse des Usipètes et des Tenchthères; il venait de franchir un fleuve difficile, et d'insulter sur leur propre territoire les nations les plus belliqueuses de la Germanie. Bien que la saison se présentât déjà fort avancée, il résolut de former encore une expédition.

Les Bretons avaient toujours donné quelques secours aux Gaulois contre Rome, dont ils ne connaissaient guère que le nom. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer César à porter la guerre dans leur île.

Elle n'était connue que des marchands, et elle l'était si mal, que César ne put tirer aucun renseignement de ceux qu'il interrogea. Il envoya une galère en reconnaissance sous les ordres de Volusenus.

Quelques petits peuples de la Bretagne s'intimident et députent à César. Il les charge de préparer les esprits en sa faveur, et les fait reconduire par un Gaulois nommé Commius, qu'il avait nommé roi des Atrébates (Artésiens), et qui jouissait, on ne sait à quel titre, de beaucoup d'autorité chez les Bretons.

Sur les instructions de Volusenus, qui employa cinq jours à visiter les côtes, César rassembla dans un hâvre, entre Calais et Boulogne, quatre-vingts bâtimens de transport et un grand nombre de galères. Le reste de ses vaisseaux était retenu par les vents contraires dans une baie peu éloignée; il y envoya sa cavalerie, et s'embarqua en personne avec la septième et la dixième légion.

Il arrive heureusement sur la côte de Bretagne. Toutefois, les rochers qui se trouvaient devant lui étaient escarpés, et les collines couvertes d'une multitude innombrable de fantassins, de cava-

liers et même de chariots avec lesquels les naturels du pays avaient coutume de combattre. Les obstacles naturels rendaient le débarquement impossible; il profita d'un vent favorable qui le porta environ huit milles plus au nord, et il aborda sur un rivage uni.

Les Bretons, qui avaient suivi la flotte romaine, se rangèrent en bataille; mais ils furent battus, et dès que César devint maître de la côte, ils envoyèrent leur soumission. Une circonstance cependant vint les déterminer à reprendre les armes.

Quatre jours après le débarquement de l'infanterie romaine, la seconde division de la flotte qui portait la cavalerie se montra; mais, avant d'atteindre le rivage, elle fut dispersée par une tempête. L'autre division, qui avait apporté les légions, et qui se trouvait échouée sur la côte, devint également le jouet des flots; car on était au temps des hautes marées de la pleine lune, phénomène que ne connaissaient pas les peuples d'Italie. La plupart des bâtiments furent mis en pièces ou éprouvèrent de grands dommages.

A la vue de ces désastres, les Bretons révoquent leur soumission, mettent des troupes nombreuses en campagne, et surprennent la 7e légion pendant qu'elle était au fourrage. César accourut avec la 10e, et fut assez heureux pour tirer l'autre du péril.

Malgré le manque de cavalerie, les Romains étant vainqueurs sur tous les points où l'on voulait leur opposer de la résistance, les Bretons se virent bientôt contraints de se livrer de nouveau à la merci du vainqueur. Les vaisseaux de César étaient en si mauvais état, qu'il ne crut pas devoir attendre les grosses mers de l'équinoxe; il reprit la route du continent, et mit ses troupes en quartier d'hiver chez les Belges.

Dans l'examen que l'on voudrait faire de la conduite de César pendant cette campagne, il n'est pas aisé de démêler si la trêve fut rompue par les troupes romaines ou par les Germains; quoiqu'il paraisse difficile d'admettre que huit cents cavaliers aient osé en attaquer cinq mille, appuyés sur une infanterie formidable.

Détruire dans une bataille près de quatre cent mille individus, est un fait d'armes que l'homme de guerre ne comprend plus aujourd'hui, et qui se retrouve assez fréquemment dans l'histoire militaire de ces époques. Mais César craignait-il donc de se voir arrêter dans ses projets de conquêtes, en épargnant les femmes, les vieillards et les enfans? Disons qu'il fut généralement blâmé à Rome.

L'incursion au-delà du Rhin représente assez une promenade militaire; mais le pont sur le fleuve est un ouvrage digne de César. On reconnaît que les méthodes des anciens différaient peu des nôtres; cependant comme ils chargeaient leurs armées le moins possible de bagages, et qu'ils n'eurent jamais d'équipages de pont, ils étaient obligés de construire avec des matériaux rassemblés sur les lieux, et par conséquent variaient leurs moyens suivant les circonstances. Aussi voyons-nous qu'ils se servaient également de ponts de chevalets et de pilotis, ou de ponts de radeaux.

Afin d'affermir les bateaux contre le courant, on faisait descendre de la proue une corbeille d'osier façonnée en forme de pyramide et remplie de pierres choisies; on employait aussi des sacs pleins de sable et même des ancres de fer. La difficulté que l'on devait éprouver quelquefois pour construire des bateaux ou des chevalets, et le temps qu'il fallait perdre, engagèrent plusieurs généraux à se servir d'outres remplies d'air

Dans les passages de vive force, non seulement les derniers bateaux des ponts étaient garnis de tours et d'archers, mais on établissait sur le bord du fleuve que l'on occupait, des batteries de machines, ou quand la rivière était large on portait des batteries flottantes sur des radeaux.

Nous avons dit que le passage du Rhin fut une promenade militaire. On voudrait qualifier ainsi l'expédition du proconsul au-delà de l'Océan. Les dangers que courut la flotte pouvaient le placer dans la position la plus fâcheuse; car il n'avait point formé de magasins pour hiverner dans la Bretagne. César dut s'estimer heureux de sortir de ce mauvais pas.

« Est à remarquer, dit Rohan, que commencer une guerre en automne sans utilité apparente, en un pays point connu, n'y ayant aucune intelligence, et avoir à passer l'Océan, est une entreprise bien digne de l'invincible courage de César, mais non de sa prudence accoutumée. »

Eh! que pouvaient après tout l'Océan déchaîné, ou toutes les mers en furie, contre les vaisseaux romains! Ne portaient-ils pas César et sa fortune?

Voyons comment Napoléon juge cette campagne. On lit dans ce chapitre des enseignemens développés à propos du pont que Napoléon fit jeter en 1809 sur le Danube. Tout ce que dit ce grand homme sur le passage des rivières, offre un puissant intérêt et doit trouver sa place ailleurs.

« Les deux incursions que tenta César étaient toutes les deux prématurées, et ne réussirent ni l'une ni l'autre. Sa conduite envers les peuples de Berg et de Zutphen (les Usipètes et les Tenchthères) est contre le droit des gens. C'est en vain qu'il cherche dans ses Mémoires à colorer l'injustice de sa conduite. Aussi Caton le lui reprochait-il hautement. Cette victoire contre les peuples de Zutphen a été du reste peu glorieuse; car quand même ceux-ci eussent passé le Rhin effectivement au nombre de quatre cent cinquante mille âmes, cela ne leur donnerait pas plus de quatre-vingt mille combattans, incapables de tenir tête à huit légions soutenues par des troupes auxiliaires et gauloises qui avaient tant d'intérêt à défendre leur territoire.

» Plutarque vante son pont du Rhin qui lui paraît un prodige; c'est un ouvrage qui n'a rien d'extraordinaire et que toute armée moderne eût pu faire aussi facilement. Il ne voulut pas passer sur un pont de bateaux, parce qu'il craignait la perfidie des Gaulois, et que ce pont ne vînt à se rompre. Il en construisit un sur pilotis en dix jours; il le pouvait faire en peu de temps. Le Rhin, à Cologne, a trois cents toises; c'était dans la saison de l'année où il est le plus bas; probablement qu'il n'en avait pas alors deux cent cinquante. Ce pont pouvait avoir cinquante travées qui, à cinq pilotis par travée, font deux cent cinquante pilotis avec six sonnettes; il a pu les enfoncer en six jours, c'est l'opération la plus difficile; le placement des chapeaux et la construction du tablier sont des ouvrages qui se font en même temps; ils sont d'une nature bien plus facile. Au lieu de mettre ces cinq pilotis comme il les a placés, il eût été préférable de les planter tous les cinq à la suite les uns des autres, à trois pieds de distance, en les couronnant tous par un chapeau de dix-huit à vingt pieds de long. Cette manière a l'avantage que si un des pilotis est emporté, les quatre autres résistent et soutiennent les travées.

» C'est ainsi que l'ingénieur comte Bertrand l'a fait en 1809 sur le Danube,

à deux lieues au-dessous de Vienne, vis-à-vis de l'île de Lobau. Le Danube est une tout autre rivière que le Rhin. Ce premier fleuve de l'Europe a là cinq cents toises de large, vingt-huit pieds de profondeur. Le Rhin à Cologne, dans le moment où César le passa, n'avait pas quinze pieds de profondeur.

» César échoua dans son incursion en Allemagne, puisqu'il n'obtint pas que la cavalerie de l'armée vaincue lui fût remise, pas plus qu'un acte de soumission des Suèves, qui au contraire le bravèrent. Il échoua également dans son incursion en Angleterre. Deux légions n'étaient plus suffisantes, il lui en eût fallu au moins quatre, et il n'avait pas de cavalerie, arme qui était indispensable dans un pays comme l'Angleterre. Il n'avait pas fait assez de préparatifs pour une expédition de cette importance: elle tourna à sa confusion, et on considéra comme un effet de sa bonne fortune qu'il s'en était retiré sans perte. »

5.

Les dangers que César avait courus lors de sa première descente en Bretagne devaient l'éclairer sur les précautions à prendre pour une seconde expédition. Par ses ordres on construisit un grand nombre de vaisseaux, dont il prescrivit la grandeur et la forme; vaisseaux propres à transporter des hommes, des chevaux, du bagage; garnis de voiles et de rameurs.

Le proconsul fut étonné des travaux immenses qui s'exécutèrent dans un seul hiver, et attribua ces incroyables résultats à l'affection de ses troupes. Les chemins, les vaisseaux, les arcs de triomphe, tout ce qui servait aux conquêtes de Rome ou pouvait en rehausser la grandeur, était fait par les soldats de la République, et n'en était que mieux fait.

L'ordre fut donné aux légions de se réunir vers le port d'Itius, qui serait Boulogne suivant les uns et Calais suivant d'autres. Ducange et d'Anville indiquent Whissant où le détroit paraît encore plus resserré.

Tandis que les troupes se rendent au lieu indiqué, César, qui ne veut pas perdre un moment, traverse la Gaule, et arrive sur les bords de la Moselle dans le pays trévirien (an 700 de Rome; 54 av. notre ère). Deux chefs s'y disputaient l'autorité. Indutiomar cherchait l'appui des Germains; Cingetorix mendiait celui de Rome.

A l'approche du proconsul, Cingetorix se rendit auprès de lui. Indutiomar s'enfonça dans la vaste forêt des Ardennes; presque tous les habitans du pays en âge de porter les armes s'y réfugièrent aussi; mais ceux que César appelle les nobles abandonnèrent Indutiomar. Il fut contraint d'amener deux cents ôtages, de livrer son propre fils et une partie de sa famille; ce qui ne le rendit pas plus soumis.

Parlant toujours en maître, César recommande aux Trévires de prendre Cingetorix pour chef. On lui obéit, et le proconsul vole à ses vaisseaux.

Il avait résolu d'amener en Bretagne la cavalerie de toute la Gaule, et de se faire accompagner par ceux qui exerçaient quelque autorité dans les assemblées. Avec de l'adresse, César les attira près de lui.

Ce Dumnorix qui, chez les Ædues, s'était élevé contre César, dès le temps qu'il repoussait les Helvètes, reçut ainsi l'ordre de le suivre. Il s'excusa d'abord, et crut ensuite qu'il pourrait s'échapper à la faveur du désordre inséparable de ces grands préparatifs.

Il s'évade en effet avec la cavalerie

æduenne. César, qui l'observait, suspend l'embarquement, fait poursuivre le fugitif, et ordonne de le ramener mort ou en vie. On l'atteignit au bout de quelques heures. Il mit l'épée à la main en criant qu'il était libre; mais on ne discuta pas ses droits. Dumnorix périt, et ceux qui l'accompagnaient sans oser le défendre, se laissèrent ramener à César. Tel fut le sort du premier défenseur de l'indépendance de la Gaule.

On continua l'embarquement jusqu'au coucher du soleil. Le vent se montrant favorable, César appareilla le soir même, et le lendemain vers midi sa flotte entra dans une baie commode, peu éloignée du lieu où elle avait abordé l'année précédente.

Les Bretons s'étaient rassemblés, afin de s'opposer de nouveau à la descente des Romains. Toutefois, intimidés à la vue de forces aussi considérables, ils s'éloignèrent de la côte. César croyant avoir trouvé une rade sûre mit à l'ancre ses vaisseaux.

L'île était occupée par des hordes différentes. Celles de la côte, de race belge, portaient encore les noms des peuples du continent dont elles étaient sorties; les habitans du centre de l'île passaient pour en être originaires. Les Bretons n'ensemençaient point les terres, se nourrissaient de lait, de la chair de leurs troupeaux; ils se vêtissaient avec des fourrures, se peignaient le corps, et laissaient croître leurs cheveux et leurs moustaches.

Une seule femme se livrait à dix ou douze hommes, surtout quand ils étaient frères ou parens : c'était un bien de famille. Il ne faut pas conclure de là qu'il y eut chez les Bretons moins de femmes que d'hommes; mais seulement que l'on n'y possédait point les femmes avec les cérémonies du mariage, et que ces insulaires n'avaient pas encore compris qu'une femme ne doit appartenir qu'à un seul homme.

Les Bretons, dit César, donnent le nom de ville à un bois ceint d'un fossé capable d'arrêter l'incursion d'un ennemi. Telle a été l'origine de toutes les cités dans l'enfance des peuples.

On reconnaît par ces mœurs et par celles des Suèves que les Bretons et les Germains n'avaient pas encore quitté la vie nomade. Si les Gaulois sortaient de la Barbarie, ils le devaient aux Grecs, aux Phéniciens, aux Carthaginois, et surtout aux Romains qui les instruisirent après les avoir vaincus.

Ces insulaires, qui ne possédaient point de femmes en particulier, avaient déjà des rois, c'est-à-dire des chefs. César protégeait le fils de l'un d'eux, et le fit reconnaître pour souverain dans une partie de l'île ; mais ce ne fut pas sans de grandes difficultés.

Le proconsul venait de forcer un de leurs postes, quand on vint lui annoncer qu'une tempête élevée la nuit précédente avait causé des dommages considérables à sa flotte. Il quitta la poursuite de l'ennemi, et voulant prévenir désormais de semblables accidens, enferma ses vaisseaux dans l'enceinte du camp établi sur la côte. Cette opération difficile employa dix jours et même dix nuits; car les ténèbres n'interrompaient point les travaux.

Il paraît que les habitans de l'île de Bretagne, divisés par peuplades, se trouvaient fort désunis quand César y débarqua; qu'ils profitèrent du répit que leur procurait le désastre de la flotte romaine pour se rapprocher, et qu'ayant oublié les querelles particulières, ils se réunirent sous Cassivellaunus, un de leurs chefs.

Il entra en campagne avec une armée considérable par son infanterie, sa cavalerie et ses chariots de guerre, [illegible]

santes machines, que les Bretons manœuvraient avec autant d'adresse que les Gaulois. Cassivellaunus connaissait tous les bois de son pays; il harcela les Romains et leur fit beaucoup de mal dans cette guerre de chicane.

Cependant César parvint à intimider son ennemi à la suite d'une attaque dans laquelle Cassivellaunus avait espéré surprendre toute la cavalerie romaine. Les troupes bretonnes se débandèrent, et leur chef n'osa plus tenir la campagne.

Le proconsul profita de ce moment de terreur pour hâter sa marche, et arriva sur les bords de la Tamise, après avoir parcouru quatre-vingts milles depuis le lieu de son débarquement.

Le seul point qui fût guéable se trouvait défendu par une rangée de pieux épointés; le rivage avait encore une palissade gardée par des troupes nombreuses. César ne craignit pas d'aborder ces obstacles, et les Romains, ayant de l'eau jusqu'aux épaules, forcèrent le passage.

Les connaissances de Cassivellaunus sur la guerre étaient certainement très inférieures à celles de César, et les Bretons, malgré tout leur courage, ne pouvaient se comparer aux soldats légionnaires; cependant, par un de ces coups hardis dont la réussite est presque toujours certaine, l'armée romaine tout entière fut sur le point d'être détruite.

Cassivellaunus avait imaginé de laisser César poursuivre ses succès dans l'intérieur du pays, et de fondre sur le camp retranché de la côte, qui renfermait les bagages et la flotte des Romains. Si ce chef breton eût été seulement un peu secondé dans cette diversion très bien conçue d'ailleurs, César, sans subsistances et sans bagages, ne trouvait pas un seul vaisseau pour retourner dans les Gaules.

La défection de presque tous ses compatriotes ayant forcé Cassivellaunus à mettre bas les armes, César se hâta de quitter une contrée où il ne pouvait former aucun établissement.

A son retour, le proconsul tint l'assemblée des Gaules dans Samarobrive, ville bâtie sur les bords de la Somme, qui s'appelait alors Samara.

On a demandé si c'est Amiens, ou Saint-Quentin, ou même Cambrai, bien que cette dernière ville ne soit point sur la Somme. Il eût mieux valu rechercher par qui fut composée l'assemblée qui s'y tint; s'il n'y parut que des chefs Belges, ou si ceux des Celtes s'y trouvèrent; si les Aquitains éloignés de Samarobrive y envoyèrent des députés; si Galba, roi des Suessions, qui combattit César, et Commius qui régnait par ses ordres, et Divitiac, dont il avait fait massacrer le frère, et Indutiomar et Cingetorix, qui se disputaient l'autorité chez les Trévires, se trouvèrent à ce rendez-vous, et furent présidés par César? Il n'en dit rien dans ses Mémoires; il ne parle même pas des objets dont on s'occupa. Voyons donc les événemens qui suivirent.

On était en automne; la moisson n'offrait point d'abondance; César, afin de trouver plus aisément les moyens de nourrir ses troupes, étendit beaucoup ses quartiers d'hiver.

Il envoya Labienus avec une légion chez les Rèmes, vers les confins des Trévires; et Titurius Sabinus, à la tête d'une autre légion renforcée de cinq cohortes, alla maintenir les Éburons établis dans l'angle qu'on trouve au-dessus du confluent de la Meuse et du Rhin, aujourd'hui le territoire de Liége et de Maestrecht. Quintus Cicero occupa le pays Nervien, qui forme le Hainaut. Les autres légions étaient ré-

parties chez les Morins; en Belgique, près de Térouanne; et chez les Essues dans l'Armorique.

César paraît s'être trompé quand il dit qu'excepté la légion commandée par Roscius dans l'Armorique où tout semblait tranquille, le cantonnement de ses troupes se trouvait renfermé dans une étendue d'environ trente-cinq lieues.

Depuis l'endroit où Térouanne était située, jusqu'à Liége; de Liége à Reims, et de Reims à Térouanne, on trouve près de cinquante lieues sur chaque côté du triangle. Mais quand cette étendue de terrain occupée par les légions, se présenterait telle que le dit César, la distance devenait trop considérable pour qu'elles pussent se porter un assez prompt secours.

Il ne pouvait l'ignorer: Ambiorix et Cativulke, qui partageaient le souverain commandement chez les Éburons, n'attendaient qu'une occasion de faire éclater la révolte. Le proconsul aurait dû mettre un renfort à portée de secourir les troupes qu'il envoyait chez ce peuple; il les croyait si bien en danger, qu'il joignit à la légion commandée par Titurius Sabinus cinq cohortes sous les ordres de L. Aurunculeius Cotta.

Les Éburons voyant ces postes dispersés résolurent de réunir une armée considérable, et supposèrent qu'avec un peu de vigueur et de diligence ils parviendraient à les emporter. Ambiorix surtout, bien plus jeune que son collègue, brûlait de mettre ce plan de campagne à exécution, en attaquant de suite le camp de Titurius; car chaque légion, suivant l'usage constant des Romains, hivernait dans un camp retranché.

Les pertes éprouvées par les Gaulois à cette tentative ôtant tout espoir de réussir, Ambiorix imagine un autre expédient. Il montre beaucoup d'égards pour les troupes romaines, et demande qu'on lui fournisse l'occasion de communiquer une affaire de la plus haute importance à leur général.

On a formé, dit-il, le dessein de détruire ce corps d'armée, et une horde nombreuse de Germains vient de passer le fleuve pour contribuer au massacre. Ambiorix ajoute que, malgré toutes ses remontrances, il a été obligé de céder; mais qu'il éprouve en secret de l'affection pour Rome, et engage Sabinus à se bien tenir sur ses gardes, ou plutôt à se rapprocher de la légion la plus voisine, avant l'arrivée des Germains, et pendant qu'il conserve encore assez de crédit sur ses compatriotes pour les empêcher d'inquiéter cette marche.

A peine ces étranges paroles sont rapportées à Sabinus, qu'il assemble un conseil de guerre, et se résout, malgré l'avis de Cotta et les représentations d'un grand nombre d'officiers, à évacuer son poste pour se rendre aux quartiers de Quintus Cicero, éloigné de cinquante milles.

On ne conçoit pas que Titurius, qui depuis long-temps faisait la guerre, se soit laissé prendre aux paroles d'un ennemi battu, qui, sans déposer les armes, vient se justifier de sa conduite. Le camp romain, bien couvert, pouvait offrir une longue résistance; les vivres n'y manquaient pas; il devenait trop évident qu'Ambiorix voulait tenter par surprise ce qu'il n'avait pu exécuter à forces ouvertes.

Titurius Sabinus sortit de ses retranchemens sur une seule colonne (*longissimo agmine*); disposition vicieuse dans une telle circonstance, et embarrassée d'ailleurs par un nombre prodigieux de bagages. Mais ce général était si aveuglé, que loin de songer à prendre un ordre de marche qui pût le garantir

d'une surprise, il n'eut même pas l'instinct de faire observer son ennemi.

Instruit de cette résolution par le désordre qui régnait au camp, Ambiorix se mit en embuscade dans une forêt voisine que devait traverser l'armée romaine, et parut en même temps sur ses flancs et sur ses derrières.

Titurius, étonné d'abord, reconnaît enfin le piége. Toutefois, comme il fallait faire une disposition, la grande étendue de la colonne ne permettant pas que l'on pût veiller sur tous les points, on résolut d'abandonner le bagage, de serrer les cohortes, et de se former en *rond*.

César dit que cet ordre, assez convenable dans la circonstance, découragea cependant le soldat; il dut augmenter aussi l'ardeur des ennemis, qui jugèrent que la crainte et le désespoir pouvaient seuls dicter une détermination semblable.

Il est certain que cette disposition, si l'on accorde qu'elle doive être utile dans la défensive, n'offrait guère de ressources pour sortir de ce mauvais pas. Une troupe formée en rond ne peut se mouvoir sans se rompre; les Romains s'ôtaient donc ainsi toute possibilité de manœuvrer. Or, il fallait bien, ou que Sabinus continuât sa route vers les quartiers de son collègue, ou qu'il tachât de rentrer dans son propre camp.

La résolution d'abandonner les bagages avait sans doute été prise dans l'espoir que les Gaulois se débanderaient pour piller; et Sabinus, tout frappé de vertige qu'il était, n'eût sûrement pas manqué de faire payer cher à ces Barbares une faute qui sauva tant de fois des armées disciplinées. Sans cette conjecture, les bagages se seraient tout naturellement placés au milieu du rond.

Quoiqu'il en soit, les Gaulois, contre l'ordinaire, se conduisirent avec beaucoup de prudence; les chefs parvinrent à leur faire comprendre que tout ce butin ne pouvait leur échapper après la victoire; on ne vit pas un seul homme quitter son rang.

Les Romains, n'attendant plus de salut que de leur courage, se battirent avec une vigueur surnaturelle. Partout où les cohortes donnaient, il se faisait un carnage effrayant. Ambiorix, qui s'aperçut que ses troupes ralentissaient l'attaque, leur donna ordre de lancer les traits à une certaine distance, et de se retirer à l'approche des Romains. Comme les Gaulois étaient armés à la légère et fort exercés dans cette manière de combattre, Ambiorix supposa que les légionnaires, gênés dans leur marche, ne les joindraient pas facilement.

Ainsi, quand une cohorte s'avançait pour charger, les Gaulois fuyaient au plus vite, et dans leur retraite faisaient pleuvoir une grêle de traits. Mais aussitôt que le corps détaché se retirait pour reprendre son ordre de bataille, il était enveloppé et criblé sur ses flancs découverts.

On reconnaît ici les défauts de la disposition circulaire, qui ne permet que des attaques successives. Un ordre à deux fronts eût bien mieux valu; il donnait la facilité de former une attaque de vive force, soutenue par la cavalerie, et l'armée romaine avançait alors à mesure qu'elle balayait le terrain.

Malgré tout le désavantage de leur position, les Romains faisaient payer cher à l'ennemi le plus léger avantage. Le combat, commencé à la pointe du jour, s'était continué sans relâche jusqu'à deux heures de l'après-midi, lorsque Cotta, qui n'avait cessé d'encourager les soldats par son exemple, fut blessé d'un coup de fronde au visage. Ce malheur découragea les cohortes, déjà privées de plusieurs officiers.

Titurius, troublé, crut qu'il obtiendrait une capitulation honorable d'Ambiorix, et lui envoya proposer de cesser le carnage; il fut même assez téméraire pour se rendre sans précautions avec quelques tribuns et des centurions auprès de ce Barbare, qui accepta une conférence, et ordonna de massacrer les chefs romains.

Aussitôt, jetant des cris de victoire, les Gaulois se précipitent sur les cohortes et les mettent en désordre. Cotta périt les armes à la main avec la plus grande partie de ses soldats; d'autres, ayant pu retourner au camp que l'on ne devait pas quitter, s'y maintinrent quelque temps, et préférèrent se tuer que de se rendre. Un petit nombre survécut à cette défaite, et se rendit, à travers mille périls, auprès de Labienus.

On a dit qu'il n'est pas toujours aisé d'expliquer la différence qu'il y a d'un homme à lui-même, suivant les circonstances où il se trouve. Titurius Sabinus en offre un exemple frappant. Comment reconnaître dans ce chef faible et crédule, toujours enclin à prendre le parti le plus mauvais, le lieutenant de César, qui, l'année précédente, avait montré tant de force d'âme et d'intelligence? Qu'on relise la conduite de Titurius contre Viridovix.

Après cette victoire, Ambiorix part avec sa cavalerie pour se rendre chez les Aduatikes voisins de ses états, et marche jour et nuit, ayant ordonné à son infanterie de le suivre. Il annonce ses succès, et fait soulever tous les peuples qui habitaient aux bords de la Meuse et de l'Escaut.

Ambiorix arriva si subitement près des quartiers de Quintus Cicero, qu'il put intercepter les fourrageurs, et que le général romain eut à peine le temps de border les retranchemens avec ses troupes.

Après plusieurs tentatives inutiles, Ambiorix voulut recourir à l'artifice qu'il avait si heureusement employé contre Titurius. Mais Cicéron ne se montra pas aussi crédule; et bien qu'il ignorât la défaite de son collègue, il résolut de demeurer dans son camp, et d'instruire César le plus tôt possible du danger où il se trouvait.

En attendant l'effet de ses divers messages, il s'occupa surtout de perfectionner ses lignes. En une seule nuit cent vingt tours furent construites, au moyen du bois dont on avait fait provision pour les retranchemens. On prépara encore dans ce peu de temps des armes de longueur, et des palissades; on assembla des claies et des mantelets pour le parapet; enfin on éleva les tours en y ajoutant des étages.

Les Gaulois, voyant un siége à former, et n'ayant aucune espèce de connaissance dans cette partie de la guerre, obligèrent les prisonniers romains et peut-être aussi quelques transfuges à diriger leurs travaux. Afin d'isoler le camp de Cicéron, ils creusèrent un fossé de quinze pieds de profondeur, élevant ensuite un parapet de onze pieds.

Ces Barbares ne possédaient pas d'instrumens pour remuer la terre; ils la fouillaient avec leurs épées, et la transportaient dans les pans de leurs saies. Cette seule circonstance suffit pour faire connaître l'état misérable de l'agriculture, et de tous les arts, dans le nord de la Gaule.

S'il faut en croire César, les assaillans étaient en si grand nombre qu'ils ne mirent pas plus de trois heures à terminer cette circonvallation qui formait près de quinze mille pas géométriques. On sent qu'il y a erreur chez les copistes, ou inadvertance de la part du grand écrivain.

En effet, ce n'est pas la quantité de monde qui accélère la confection d'un ouvrage, mais bien l'ordre observé parmi les travailleurs. On admettra toujours difficilement que ces Gaulois, qui n'avaient d'autres outils que leurs épées pour couper la terre, et pas une seule voiture pour la transporter, aient pu terminer en trois heures ces retranchemens de cinq lieues de tour.

Le septième jour du siége, un vent terrible s'étant élevé, Ambiorix fit lancer des dards enflammés et des boulets d'argile rougis au feu, sur le chaume qui couvrait les baraques du camp. L'incendie se manifesta bientôt, et les Barbares en profitèrent pour tenter une escalade. Jamais les soldats romains ne se montrèrent plus dignes que dans cette occasion, dit César.

Tandis que Quintus Cicero déployait toute son habileté, tout son grand courage, un Gaulois fut assez heureux pour porter ses lettres au proconsul. Plusieurs avaient échoué dans cette entreprise, et au moment où celui-ci, plus heureux, parvint jusqu'à Samarobriva, César, qui ne savait rien de ces événemens, se disposait à passer en Italie.

Sa douleur fut violente. Il jura de ne plus couper ni sa barbe ni ses cheveux, que le meurtre de ses deux lieutenans, et le désastre de leurs cohortes ne fussent pleinement vengés.

Selon son usage, comptant plus sur la promptitude et la rapidité de ses mouvemens que sur le nombre de ses troupes, il rassemble à la hâte trois légions, en laisse une à Samarobriva, lui confie la garde de ses munitions et de ses bagages, et avec les deux autres légions qui ne présentaient pas un effectif de plus de sept mille hommes, il part en toute hâte au secours de Cicéron.

Il dirige ensuite un courrier vers Labienus, et lui donne l'ordre de faire avancer ses forces sur la Meuse; enfin il instruit Cicéron de sa marche, et l'exhorte à persister dans sa courageuse défense. Labienus, environné d'ennemis, fut hors d'état de changer de position; mais le cavalier gaulois qui portait le message pour les assiégés attacha sa dépêche à son javelot, et le lança dans le camp romain, suivant les instructions qu'il avait reçues.

Le trait se ficha dans une tour, et ce fut le troisième jour seulement que l'on recueillit la lettre. Il était temps; le danger de Cicéron n'avait fait que s'accroître depuis l'envoi de la dépêche. Il assembla sa légion, qui fit éclater les transports de sa joie. Mais déjà, dans la plaine, brillaient les feux incendiaires du proconsul.

Avertis par cet indice, les Gaulois abandonnent la ligne de circonvallation, se portent avec toutes leurs forces au-devant de César, et s'établissent en deçà dans un large vallon que traversait un ruisseau.

César avait à peine sept mille hommes. Sa diligence lui devenant inutile, puisqu'il savait Cicéron hors de péril, il résolut de se poster le plus avantageusement possible, et de forcer son ennemi à venir l'attaquer dans cette forte position. Il était alors séparé des Gaulois par le ruisseau et le vallon; ce terrain lui parut susceptible d'une bonne défense; il y posa son camp et le fit retrancher solidement.

Il usa même d'artifice, et supposa qu'il parviendrait à dérober une partie de ses forces, en resserrant les intervalles de son camp, de manière que ses deux légions parvinssent à n'occuper que l'espace déterminé communément pour une seule.

Dans tous les engagemens partiels, qui précèdent assez ordinairement une action plus décisive, les troupes de Cé-

sar semblaient résister à peine ; sa cavalerie fuyait presque en désordre devant la cavalerie gauloise ; tout dans le camp présentait le spectacle de la crainte et de la confusion.

Le proconsul voulait ainsi persuader à son ennemi qu'il évitait de le combattre, et le rendre assez imprudent pour le décider à gravir la montagne sur laquelle était assis le camp romain. Si les Gaulois commettaient cette faute, ils en faisaient une autre ; car ils laissaient derrière eux un ruisseau qui embarrassait leur retraite en cas de revers.

L'événement justifia les calculs de César. Les Gaulois, aveuglés par leur supériorité numérique, imaginent qu'ils n'ont rien à craindre, sinon la fuite d'adversaires qui n'osent même pas se mesurer avec eux ; ils passent le ravin, se rangent en bataille, et, voyant que les Romains ne sortent pas de leurs lignes, s'avancent en désordre jusqu'au pied des retranchemens avec l'intention de les forcer.

César attendait en silence le moment favorable. A peine il donne le signal, que ses troupes sortent par toutes les portes. Les Gaulois, épouvantés de cette attaque soudaine, plient, et sont bientôt culbutés.

L'armée romaine ne trouva plus d'obstacles, et opéra dans la soirée même sa jonction avec Quintus Cicero. A peine un dixième des soldats de ce général était sans blessure. Le proconsul put juger par-là des dangers que cette légion avait courus.

Les habitans de l'Armorique venaient aussi de prendre les armes à la nouvelle de la victoire d'Ambiorix ; ils se dispersèrent après sa déroute.

Pendant ce temps, Indutiomar, chef des Trévires et beau-père de Cingetorix, soulevait son pays, et invitait les Germains à se jeter sur la Gaule. Mais la défaite d'Arioviste et celles des Tenchthères les avaient tellement effrayés, qu'aucun peuple de la Germanie n'osa se liguer avec lui.

Le proconsul résolut de ne point quitter la Gaule pendant cette fermentation. Il prit ses quartiers d'hiver près de Samarobrive, sur la Somme, convoqua les principaux de la Gaule, et parvint à leur persuader qu'il surveillait toutes leurs démarches.

Indutiomar tenait aussi des assemblées, et en présida une *en armes*. Quand on fait une telle convocation, dit César, tout homme en âge de combattre est obligé de s'y rendre, armé. Ces assemblées se réunissaient au commencement de la guerre, et celui qui arrivait le dernier était mis à mort aux yeux de la nation. Coutume qui n'a pu exister que chez un peuple plongé dans la plus excessive barbarie.

Le chef gaulois fit déclarer ennemi de l'état Cingetorix, son gendre et le protégé de César. Ses biens furent saisis et vendus. Indutiomar assura qu'il était ligué avec les Carnutes et les Sénons ; ce qui prouve que ces peuplades n'assistaient point à cette assemblée. On y résolut d'attaquer la légion de Labienus.

Elle campait sur les frontières trévirienes ; Indutiomar y marcha en personne. Labienus, instruit de ce projet par Cingetorix, se préparait à cette attaque. Il manda aux Rèmes de lui envoyer autant de cavalerie qu'ils pouvaient en réunir à l'instant même, la fit entrer de nuit, et la cacha dans ses retranchemens.

Indutiomar parut bientôt, et Labienus, pendant plusieurs jours, se contenta de repousser légèrement les attaques impétueuses de ses troupes. Mais un soir, comme elles se retiraient avec

moins de précautions encore que de coutume, toute la cavalerie fut lancée à leurs trousses, et reçut l'ordre de ne s'attacher qu'au seul chef trévirien.

Les Gaulois se dispersèrent. Indutiomar, moins prompt à fuir, fut arrêté au passage d'une rivière, et massacré, suivant les intentions de Labienus. Ainsi périt le second défenseur de la Gaule.

Si l'on excepte l'expédition de Bretagne qui offre à peu près un résultat, le reste de cette campagne est pour ainsi dire plus à la gloire de Quintus Cicero et de T. Labienus qu'à celle de César.

La grande étendue qu'occupaient les quartiers romains dut engager Ambiorix à les attaquer ; ce qu'il n'aurait certainement pas osé faire, si chaque corps s'était trouvé à portée de se prêter un prompt secours. Quand César envoya Titurius Sabinus avec une légion chez les Éburons, il crut devoir y joindre cinq cohortes, sans doute dans la persuasion où il était que ce quartier voisin des Trévires et des Germains, se trouvait le plus exposé. Il devait donc mettre une autre légion près de Titurius, tant pour le renforcer que pour établir des communications faciles entre ce lieutenant, Labienus et Quintus Cicero. Il est vrai que la légion commandée par Cicéron se trouvait plus rapprochée de Sabinus que de toutes les autres ; mais elle était encore trop éloignée comme l'événement le prouva.

Quintus Cicero campait à près de cinquante milles de Titurius, et Labienus en était éloigné de plus du double. Les Gaulois environnèrent Titurius si exactement qu'il ne lui fut pas possible d'en prévenir ses collègues. C'est que du temps de César on pouvait livrer une bataille, sans qu'on en fût informé, à la distance de quatre ou cinq milles; tandis qu'aujourd'hui le feu de la mousqueterie et du canon décèle à dix lieues les combattans.

Toutefois la diligence que César apporta pour marcher au secours de Cicéron ; la précision avec laquelle il adressa ses ordres à ses lieutenans ; la position avantageuse qu'il sut choisir en face de son ennemi, et les moyens dont il se servit afin d'enfler son orgueil et d'endormir sa prévoyance; ces combinaisons montrent un général qui sait mettre à profit les circonstances et le terrain, qui connaît d'ailleurs parfaitement le caractère de la nation qu'il vient combattre.

Les fautes de César se présentent ici avec une telle évidence, que Napoléon n'a pas cru devoir en parler dans ses observations sur cette campagne. Mais il y traite un point d'art militaire qui n'est pas sans importance; c'est la question si intéressante des camps retranchés. Depuis long-temps cet usage ne subsiste plus dans les armées modèrnes, quoique plusieurs grands capitaines aient essayé de le renouveler. La dissertation de Napoléon prouve quelles études profondes il avait faites sur la science militaire des anciens.

«La seconde expédition de César en Angleterre n'a pas eu, dit-il, une issue plus heureuse que la première, puisqu'il n'y a laissé aucune garnison ni aucun établissement, et que les Romains n'en ont pas été plus maîtres après qu'avant.

» Le massacre des légions de Sabinus est le premier échec considérable que César ait reçu en Gaule.

» Cicéron a défendu pendant plus d'un mois avec 5,000 hommes, contre une armée dix fois plus forte, un camp retranché qu'il occupait depuis quinze jours : serait-il possible aujourd'hui d'obtenir un pareil résultat?

» Les bras de nos soldats ont autant de force et de vigueur que ceux des anciens Romains ; nos outils de pionniers sont les mêmes, nous avons un agent de plus, la poudre. Nous pouvons donc élever des remparts, creuser des fossés, couper des bois, bâtir des tours en aussi peu de temps et aussi bien qu'eux; mais les armes offensives des modernes ont une toute autre puissance, et agissent d'une manière toute différente que les armes offensives des anciens.

» Les Romains doivent la constance de leurs succès à la méthode dont ils ne se sont jamais départis, de se camper tous les jours dans un camp fortifié, de ne jamais donner bataille sans avoir derrière eux un camp retranché pour leur servir de retraite et renfermer leurs magasins, leurs bagages et leurs blessés. La nature des armes dans ce siècle était telle, que dans ces camps ils étaient non seulement à l'abri des insultes d'une armée égale, mais même d'une armée supérieure ; ils étaient les maîtres de combattre ou d'attendre une occasion favorable. Marius est assailli par une nuée de Cimbres et de Teutons ; il s'enferme dans son camp, y demeure jusqu'au jour, où l'occasion se présente favorable ; il sort alors précédé par la victoire. César arrive près du camp de Cicéron ; les Gaulois abandonnent celui-ci, et marchent à la rencontre du premier : ils sont quatre fois plus nombreux. César prend position en peu d'heures, retranche son camp, y essuie patiemment les insultes et les provocations d'un ennemi qu'il ne veut pas combattre encore ; mais l'occasion ne tarde pas à se présenter belle ; il sort alors par toutes les portes ; les Gaulois sont vaincus.

» Pourquoi donc une règle si sage, si féconde en résultats, a-t-elle été abandonnée par les généraux modernes? Parce que les armes offensives ont changé de nature. Les armes de main étaient les armes principales des anciens ; c'est avec sa courte épée que le légionnaire a vaincu le monde ; c'est avec la pique macédonienne qu'Alexandre a conquis l'Asie. L'arme principale des modernes est l'arme de jet, le fusil, cette arme supérieure à tout ce que les hommes ont jamais inventé. Aucune arme défensive ne peut en parer l'effet ; les boucliers, les cottes de mailles, les cuirasses, reconnus impuissans, ont été abandonnés. Avec cette redoutable machine, un soldat peut, en un quart d'heure, blesser ou tuer soixante hommes ; il ne manque jamais de cartouches, parce qu'elles ne pèsent que six gros ; la balle atteint à cinq cents toises ; elle est dangereuse à cent vingt toises, très meurtrière à quatre-vingt-dix toises.

» De ce que l'arme principale des anciens était l'épée ou la pique, leur formation habituelle a été l'ordre profond. La légion et la phalange, dans quelque situation qu'elles fussent attaquées, soit de front, soit par le flanc droit ou par le flanc gauche, faisaient face partout sans aucun désavantage : elles ont pu camper sur des surfaces de peu d'étendue, afin d'avoir moins de peine à en fortifier les pourtours, et pouvoir se garder avec le plus petit détachement. Une armée consulaire renforcée par des troupes légères et des auxiliaires, forte de vingt-quatre mille hommes d'infanterie, de dix-huit cents chevaux, en tout près de trente mille hommes, campait dans un carré de trois cent trente toises de côté, ayant treize cent quarante-quatre toises de pourtour ou vingt-un hommes par toise ; chaque homme portant trois pieux, ou soixante-trois pieux par toise courante. La surface du camp était de onze mille toises

carrées; trois toises et demie par homme, en ne comptant que les deux tiers des hommes, parce que au travail cela donnait quatorze travailleurs par toise courante : en travaillant chacun trente minutes au plus, ils fortifiaient leur camp et le mettaient hors d'insulte.

» De ce que l'arme principale des modernes est l'arme de jet, leur ordre habituel a dû être l'ordre mince, qui seul leur permet de mettre en jeu toutes leurs machines de jet. Ces armes atteignant à des distances très grandes, les modernes tirent leur principal avantage de la position qu'ils occupent : s'ils dominent, s'ils enfilent, s'ils prolongent l'armée ennemie, elles font d'autant plus d'effet. Une armée moderne doit donc éviter d'être débordée, enveloppée, cernée ; elle doit occuper un camp ayant un front aussi étendu que sa ligne de bataille elle-même ; que si elle occupait une surface carrée et un front insuffisant à son déploiement, elle serait cernée par une armée de force égale, et exposée à tout le feu de ses machines de jet, qui convergeraient sur elle, et atteindraient sur tous les points du camp, sans qu'elle pût répondre à un feu si redoutable qu'avec une petite partie du sien. Dans cette position, elle serait insultée, malgré ses retranchemens, par une armée égale en force, même par une armée inférieure. Le camp moderne ne peut être défendu que par l'armée elle-même, et, en l'absence de celle-ci, il ne saurait être gardé par un simple détachement.

» L'armée de Miltiade à Marathon, ni celle d'Alexandre à Arbelles, ni celle de César à Pharsale, ne pourraient maintenir leur champ de bataille contre une armée moderne d'égale force; celle-ci ayant un ordre de bataille étendu, déborderait les deux ailes de l'armée grecque ou romaine; ses fusiliers porteraient à la fois la mort sur son front et sur ses deux flancs ; car les armés à la légère, sentant l'insuffisance de leurs flèches et de leurs frondes, abandonneraient la partie pour se réfugier derrière les pesamment armés, qui, alors, l'épée ou la pique à la main, s'avanceraient au pas de charge pour se prendre corps à corps avec les fusiliers ; mais arrivés à cent vingt toises, ils seraient accueillis, par trois côtés, par un feu de ligne qui porterait le désordre, et affaiblirait tellement ces braves et intrépides légionnaires, qu'ils ne soutiendraient pas la charge de quelques bataillons en colonne serrée, qui marcheraient alors à eux la baïonnette au bout du fusil. Si sur le champ de bataille il se trouve un bois, une montagne, comment la légion ou la phalange pourra-t-elle résister à cette nuée de fusiliers qui s'y seront placés? Dans les plaines rases même, il y a des villages, des maisons, des fermes, des cimetières, des murs, des fossés, des haies ; et s'il n'y en a pas, il ne faudra pas un grand effort de génie pour créer des obstacles et arrêter la légion ou la phalange sous le feu meurtrier qui ne tarde point à la détruire. On n'a point fait mention des soixante ou quatre-vingts bouches à feu qui composent l'artillerie de l'armée moderne, qui prolongeront les légions ou phalanges de la droite à la gauche, de la gauche à la droite, du front à la queue, vomiront la mort à cinq cents toises de distance. Les soldats d'Alexandre, de César, les héros de la liberté d'Athènes et de Rome fuiront en désordre, abandonneront leur champ de bataille à ces demi-dieux armés de la foudre de Jupiter. Si les Romains furent presque constamment battus par les Parthes, c'est que les Parthes étaient tous ar-

més d'une arme de jet supérieure à celle des armés à la légère de l'armée romaine, de sorte que les boucliers des légions ne la pouvaient parer. Les légionnaires, armés de leur courte épée, succombaient sous une grêle de traits à laquelle ils ne pouvaient rien opposer, puisqu'ils n'étaient armés que de javelots (*pilum*). Aussi depuis ces expériences funestes, les Romains donnèrent cinq javelots (*hastes*), traits de trois pieds de long, à chaque légionnaire qui les plaçait dans le creux de son bouclier.

» Une armée consulaire renfermée dans son camp, attaquée par une armée moderne d'égale force, en serait chassée sans assaut et sans en venir à l'arme blanche; il ne serait pas nécessaire de combler ses fossés, d'escalader ses remparts: environnée de tous côtés par l'armée assaillante, prolongée, enveloppée, enfilée par les feux, le camp serait l'égout de tous les coups, de toutes les balles, de tous les boulets: l'incendie, la dévastation et la mort ouvriraient les portes et feraient tomber les retranchemens. Une armée moderne, placée dans un camp romain, pourrait d'abord sans doute faire jouer toute son artillerie; mais quoique égale à l'artillerie de l'assiégeant, elle serait prise en rouage et promptement réduite au silence; une partie seule de l'infanterie pourrait se servir de ses fusils; mais elle tirerait sur une ligne moins étendue, et serait bien loin de produire un effet équivalent au mal qu'elle recevrait. Le feu du centre à la circonférence est nul; celui de la circonférence au centre est irrésistible.

» Une armée moderne, de force égale à une armée consulaire, aurait vingt-six bataillons de huit cent quarante hommes, formant vingt-deux mille huit cent quarante hommes d'infanterie; quarante-deux escadrons de cavalerie, formant cinq mille quarante hommes; quatre-vingt-dix pièces d'artillerie servies par deux mille cinq cents hommes. L'ordre de bataille moderne étant plus étendu, exige une plus grande quantité de cavalerie pour appuyer les ailes, éclairer le front. Cette armée en bataille, rangée sur trois lignes, dont la première serait égale aux deux autres réunies, occuperait un front de quinze cents toises sur cinq cents toises de profondeur; le camp aurait un pourtour de quatre mille cinq cents toises, c'est-à-dire triple de l'armée consulaire; elle n'aurait que sept hommes par toise d'enceinte, mais elle aurait vingt-cinq toises carrées par homme; l'armée tout entière serait nécessaire pour le garder. Une étendue aussi considérable se trouvera difficilement sans qu'elle soit dominée à portée de canon par une hauteur. La réunion de la plus grande partie de l'artillerie de l'armée assiégeante sur ce point d'attaque détruirait promptement les ouvrages de campagne qui forment le camp. Toutes ces considérations ont décidé les généraux modernes à renoncer au système de camps retranchés, pour y suppléer par celui des positions naturelles bien choisies.

» Un camp romain était placé indépendamment des localités: toutes étaient bonnes pour des armées dont toute la force consistait dans les armes blanches; il ne fallait ni coup-d'œil, ni génie militaire pour bien camper; au lieu que le choix des positions, la manière de les occuper et de placer les différentes armes, en profitant des circonstances du terrain, est un art qui fait une partie du génie du capitaine moderne.

» La tactique des armées modernes est fondée sur deux principes: 1° Quel-

les doivent préférer, avant tout, l'avantage d'occuper des positions qui dominent, prolongent, enfilent les lignes ennemies, à l'avantage d'être couvert par un fossé, un parapet, ou toute autre pièce de fortification de campagne.

» La nature des armes décide de la composition des armées, des places de campagne, des marches, des positions, du campement, des ordres de bataille, du tracé et des profils des places fortes; ce qui met une opposition constante entre le système de guerre des anciens et celui des modernes. Les armes anciennes voulaient l'ordre profond; les modernes, l'ordre mince : les unes, des places fortes saillantes ayant des tours et des murailles élevées; les autres, des places rasantes, couvertes par des glacis de terre qui masquent la maçonnerie : les premières, des camps resserrés, où les hommes, les animaux et les magasins étaient réunis comme dans une ville; les autres, des positions étendues.

» Si on disait aujourd'hui à un général: Vous aurez comme Cicéron, sous vos ordees, cinq mille hommes, seize pièces de canon, cinq mille outils de pionniers, cinq mille sacs à terre; vous serez à portée d'une forêt, dans un terrain ordinaire; dans quinze jours vous serez attaqué par une armée de soixante mille hommes, ayant cent vingt pièces de canon; vous ne serez secouru que quatre-vingts ou quatre-vingt-seize heures après avoir été attaqué; quels sont les ouvrages, quels sont les tracés, quels sont les profils que l'art lui prescrit? L'art de l'ingénieur a-t-il des secrets qui puissent satisfaire à ce problème? »

6.

La mort d'Indutiomar n'assurait pas la tranquillité des Gaules. Le proconsul comprit, au contraire, que son exemple et celui d'Ambiorix allaient ranimer toutes les espérances; il s'occupa donc d'augmenter ses troupes, et se fortifia de trois légions. Ces secours demandés par César furent accordés du consentement unanime du sénat; car Rome n'eut garde de tomber dans la fausse politique de Carthage.

Au reste, César ne s'était pas trompé dans ses prévisions; des complots se tramaient sur tous les points de la Gaule; les parens d'Indutiomar appelaient les Germains à leur secours. (An 701 de Rome, 53 avant notre ère.)

Un général aussi vigilant que se montre César ne pouvait laisser réunir ses ennemis, et rendre ainsi la guerre plus difficile. Sans attendre le retour de la saison militaire, il prend quatre légions et va fondre à l'improviste sur les malheureux Nerves qui avaient fait cause commune avec les Éburons. Tout le pays fut en proie à ses ravages.

Cette expédition terminée, le proconsul revient sur ses pas et assemble les états de la Gaule. Il ne dit pas dans quel lieu; ne nomme aucun des peuples, ni des chefs qui s'y trouvèrent. Nous savons seulement que les Sénons, les Carnutes (ceux de Chartres) et les Trévires ne s'y rendirent pas. Cette circonstance semble indiquer que tous les autres y envoyèrent leurs députés.

Irrité de l'absence de ces trois peuples, et la regardant comme un commencement de révolte, César transfère l'assemblée à Lutèce, pour se rapprocher des Carnutes et des Sénons.

Lutèce, le chef-lieu, la cité du peuple parisien, était contenue tout entière dans une très petite île située entre deux bras de la Seine; on s'y renfermait au temps des incursions. Un lar-

ge marais qui s'étendait vers le nord entre la rivière et plusieurs collines ; de grands prés, très humides, qui, au sud-ouest, bordaient la rivière, servaient encore à défendre cette position.

Tandis que l'assemblée des Gaules se rend à Lutèce par l'ordre de César, il passe chez les Sénons, les surprend ; mais ce peuple lui demande grâce. Les Sénons se font protéger auprès de lui par les Ædues, alliés des Romains. César exige cent ôtages qu'il confie aux Ædues. Les Carnutes effrayés supplient les Rèmes d'intercéder pour eux, et César les soumet aux mêmes conditions.

Le proconsul aurait bien voulu porter d'abord la guerre chez les Trévires, qui paraissaient encore plus animés que les autres Gaulois ; il jugea toutefois plus avantageux de commencer par soumettre les Sénons et les Carnutes, déjà très puissans par eux-mêmes, et dont la position au centre des Gaules devenait encore favorable pour se procurer des alliés. D'ailleurs il connaissait le danger de laisser derrière lui de tels ennemis.

Les Sénons et les Carnutes étant contenus, César revint à Lutèce présider l'assemblée des Gaules ; il en exigea de la cavalerie, et repartit aussitôt pour attaquer Ambiorix et Cativulke, qui seuls paraissaient encore vouloir lui résister. Commius, roi des Atrebates, et Cavarinus, rétabli chez les Sénons, régnaient malgré ces peuples, par l'ordre du proconsul. Ils l'accompagnèrent avec un corps de cavalerie.

César prévoyait qu'Ambiorix éviterait de le combattre ; il ne marcha donc pas de suite contre lui. Avant même d'attaquer son pays, il voulut priver ce chef de tout asile. Sous l'escorte de deux légions, il envoya les bagages de l'armée à Labienus, qui se trouvait dans le pays de Trèves, et avec les cinq autres, il parut chez les Ménapes, qui, à son approche, se retirèrent dans des bois et dans des marais.

Les Romains entrent dans ce pays par trois endroits à la fois, enlèvent les bestiaux, les hommes même restés dans la campagne, et, par leurs dévastations, forcent les habitans à demander la paix. Après avoir reçu deux des ôtages, et l'assurance qu'ils ne donneraient point d'asile à Ambiorix, César laisse Commius dans cette contrée marécageuse pour contraindre les Ménapes à tenir leurs promesses. Il marche alors contre les Trévires.

Cette partie de la Gaule lui tenait à cœur, moins pour la subjuguer que pour assouvir sa vengeance contre Ambiorix, et lui ôter toute espérance de retraite. César désirait ardemment atteindre ce chef des Éburons ; mais l'entreprise n'était pas facile, parce que Ambiorix, trop faible pour lui résister ouvertement, venait de former des alliances, et que, chassé de son propre territoire, il avait ailleurs une retraite assurée.

César savait également qu'il se refuserait d'en venir aux mains, même joint à ses alliés. Ainsi, pour lui ôter tout moyen d'échapper, le proconsul commence par attaquer les Ménapes ; ceux-ci vaincus, il marche contre les Trévires, les soumet encore, et enjoint à ces deux peuples de ne point recevoir chez eux le fugitif.

En l'absence de César, les Trévires avaient déjà éprouvé un échec considérable contre un de ses lieutenans. Ils venaient de rassembler des troupes nombreuses et devaient attaquer Labienus qui, avec une seule légion, hivernait sur leurs frontières, lorsque, arrivés à deux jours de marche du camp

romain, ils apprennent que ce général a reçu un renfort de deux légions. Elles arrivaient envoyées par César avec les bagages.

Étonnés de cette nouvelle, ils s'arrêtent et décident d'établir leur camp à quinze milles de celui des Romains. Les Trévires se flattaient d'attendre ainsi tranquillement les secours qu'on leur avait promis de la Germanie; mais Labienus pénétra leur dessein, et, connaissant leur ignorance dans la guerre, imagina un moyen pour les entraîner à combattre avant l'arrivée du renfort.

Il laisse cinq cohortes à la garde de son camp, prend les vingt-cinq autres avec de la cavalerie, vient se poster à mille pas (géométriques) des Trévires, et fait fortifier sa position.

Une rivière coulait entre les deux armées, et le passage en était difficile. Labienus n'avait aucune envie de le tenter, et encore moins espérait-il que les Trévires, qui attendaient les Germains de jour en jour, commissent une telle imprudence en face de l'armée romaine. Il fallait cependant engager l'ennemi à chercher le combat.

Afin d'y parvenir, Labienus feint de redouter des forces aussi considérables; il dit en plein conseil que, les Germains arrivant, on ne doit pas s'exposer aux chances d'une bataille, et qu'il prend la résolution de décamper vers le point du jour.

En déclarant ainsi hautement son dessein, Labienus supposait que, parmi les Gaulois auxiliaires de l'armée romaine, il s'en trouverait quelques-uns très empressés de porter cette nouvelle aux Trévires. A la nuit, il assemble les tribuns et les principaux officiers, leur découvre ses vrais projets, et recommande de faire beaucoup de bruit en décampant.

L'arrière-garde était à peine sortie de ses lignes, que les Gaulois, se croyant sûrs de la victoire, s'encouragent les uns les autres et passent la rivière.

Labienus, les voyant arrivés sur le terrain qu'il avait choisi, ordonne aussitôt à ses troupes de faire face en arrière, renvoie ses bagages sous l'escorte de quelques Turmes vers une hauteur peu éloignée, et, rangeant le reste de sa cavalerie aux ailes de son infanterie, donne le signal du combat.

Les Gaulois, surpris de se voir attaquer par un ennemi qu'ils croyaient effrayé de leur présence, ne supportèrent pas même le premier choc. Labienus les fit poursuivre par sa cavalerie, qui en massacra un grand nombre et ramena beaucoup de prisonniers.

La conduite de Labienus montre un général qui a bien étudié le caractère bouillant de son ennemi, et sait en profiter avec adresse. Nous ne devons toutefois pas omettre la réflexion de Rohan sur ce fait d'armes: «Je ne conseillerais jamais, dit-il, de tenter un tel stratagème avec de nouveaux soldats, qui, le plus souvent, s'effraient quand on vient à eux en courant et sans ordre; ce qui, au contraire, assure ceux qui sont expérimentés au combat.» Cette remarque est d'une grande justesse.

Quelques hordes germaniques, qui s'étaient avancées pour secourir les Trévires, se retirèrent en apprenant leur défaite; les parens d'Indutiomar s'enfuirent; son ennemi, Cingetorix, redevint chef de ce peuple.

Le proconsul se décide alors à passer le Rhin pour châtier les Germains, et surtout pour fermer leur pays à l'ennemi qu'il poursuit sans relâche. César construisit un pont sur le fleuve, au-dessus de l'endroit où il l'avait tra-

versé, et entra pour la seconde fois dans la Germanie.

Il apprit des Ubes, fidèles alliés de Rome, que les Suèves avaient voulu secourir les Trévires, mais qu'au premier bruit de son entrée en Germanie, ils s'étaient rassemblés en armes au bord de la Forêt-Noire, où ils attendaient qu'on vînt les attaquer.

César dit que la crainte de manquer de vivres en parcourant des pays habités par des Barbares qui ne cultivaient point la terre, l'empêcha de les aller chercher. Il revint dans la Gaule, rompit une partie du pont sur le Rhin, et plaça douze cohortes bien retranchées autour de ce qui en restait.

Il traversa la forêt des Ardennes pour arriver chez les Éburons. Un de ses détachemens fut près d'enlever Ambiorix. Sa maison était située dans les bois, comme celle de presque tous les habitans des Gaules, et cette situation le sauva : les bois couvrirent sa fuite ; on pilla tous ses effets.

César divisa son armée en trois corps. Tout le bagage fut porté par ses ordres dans le poste où Titurius et Cotta hivernaient avant leur défaite. Les fortifications qui les avaient si bien garantis de l'attaque des Barbares, étaient conservées dans leur entier. La quatorzième légion, qui faisait partie des trois légions que César venait de lever en Italie, resta sous les ordres de Quintus Cicero pour la garde de ce camp.

César prévint son lieutenant qu'il reviendrait dans sept jours. Le même rendez-vous fut donné à Labienus qui, avec trois légions, marchait vers l'Océan, dans les parties rapprochées du territoire des Ménapes; et à Trebonius, chargé de dévaster le pays voisin des Uduatikes avec un pareil nombre de légions.

Les Éburons, que le proconsul continuait de poursuivre, n'avaient ni troupes à opposer, ni villes, ni citadelles. Des bois, de vastes marécages, étaient leur seule défense. Ils s'y réfugièrent et dressèrent des embûches aux Romains. Les légions ne pouvaient y pénétrer en corps, et les détachemens périssaient frappés par des ennemis dispersés, et en quelque sorte invisibles.

Voulant, comme il le dit lui-même, exterminer et leur nom et leur race, mais désirant surtout épargner le sang de ses soldats, César imagina d'inviter tous les Barbares du voisinage à piller et massacrer cette nation fugitive. L'amour du brigandage en amena une foule prodigieuse : les champs, les cabanes, tout fut dévasté ; mais il résulta de cette invitation abominable un événement que César ne prévit pas, malgré sa grande sagacité.

Les Sicambres, ayant appris que l'on ravageait une contrée de la Gaule avec la permission des Romains, voulurent avoir part au pillage. Ils passèrent le Rhin au nombre de deux mille, et se jetèrent sur le bétail, dont tous les Barbares sont très avides. Des captifs leur apprirent que César avait laissé ses bagages dans un camp, sous la garde de peu de soldats, et bien que les Sicambres fussent venus pour dépouiller les ennemis des Romains, ils résolurent aussitôt de piller les Romains eux-mêmes, puisque l'occasion se présentait si belle. Un heureux hasard venait encore à leur secours.

Quintus Cicero, qui, suivant l'ordre de César, devait retenir, avec le plus grand soin, ses soldats dans le camp, crut pouvoir détacher cinq cohortes pour couper du blé à quelque distance. Neuf légions et une cavalerie nombreuse se trouvaient dans les envi-

rons; Quintus Cicero se crut à l'abri d'une surprise.

Ce fut pendant l'absence des cinq cohortes, et lorsque la plus profonde sécurité régnait parmi les troupes romaines, que les Sicambres se présentèrent au pied des retranchemens. Ils avaient accompli leur marche avec tant de promptitude, et s'étaient si bien couverts par l'épaisseur des forêts, qu'ils purent enlever tous les vendeurs et toutes les marchandises placées aux portes du camp. Les Sicambres auraient forcé le camp même, sans leur incapacité extrême et la grande habileté des Romains.

Mais ils se tournèrent contre les cohortes occupées au fourrage, fondirent sur elles de toutes parts, et leur tuèrent beaucoup de monde. Quelques braves parvinrent à culbuter l'ennemi et regagnèrent le camp. La cavalerie romaine arriva la nuit qui suivit cette attaque, et, le lendemain, César parut en personne avec toutes ses légions. Les Sicambres repassèrent le fleuve; ils avaient vengé les Éburons, et apprenaient à César qu'il est toujours dangereux d'éveiller la cupidité de l'homme.

Jamais on ne put prendre Ambiorix; ses malheureux concitoyens furent seuls les victimes des Romains et de la Barbarie des autres Gaulois. Cativulke, l'autre chef des Éburons, étant trop vieux pour s'enfuir, s'empoisonna avec de l'if, dont ces peuples savaient extraire un suc mortel.

César, ayant ainsi triomphé des Sénons, des Carnutes, des Trévires et des Éburons, tint une assemblée générale de la Gaule, à Durocortorum, sur le territoire des Rèmes. Il fit reprendre le procès des Sénons et des Carnutes, et condamna lui-même à mort Acco, l'instigateur des troubles. Plusieurs Gaulois s'enfuirent épouvantés; César leur interdit le feu et l'eau, c'est-à-dire tout asile et tout moyen de subsister.

Il avoue avec une sorte d'ingénuité que l'on ne doit pas être surpris du soulèvement des Gaulois; qu'il paraissait affreux pour des peuples qui avaient surpassé les autres en valeur, de perdre ainsi leur réputation guerrière, et de plier honteusement sous le joug des Romains.

Par cette réflexion César semble se condamner lui-même, et blâmer comme homme la sévérité qu'il exerçait comme conquérant. Mais l'enthousiasme pour la gloire de la patrie empêchait les Romains d'avoir de l'humanité.

Napoléon ne fait aucune remarque militaire sur cette sixième campagne; et il est vrai que César s'y montre tellement avare de détails, que l'on peut craindre de ne pas le suivre avec toute l'exactitude qu'exigent de semblables investigations.

Il semble cependant que, si César se fût informé de la nature du pays situé au delà du Rhin, et surtout du caractère des peuples qui l'habitaient, caractère bien différent de celui des Gaulois, il semble, dis-je, qu'il n'aurait pas tenté cette seconde expédition dans la Germanie; car elle lui fit perdre beaucoup de temps et n'aboutit à rien. S'il se trompa dans ses conjectures, il eut au moins la sagesse de le reconnaître, et de repasser en Gaule, où il employa plus utilement ses légions.

Toutes les opérations de cette campagne paraissent à la vérité n'avoir eu d'autre but que de se saisir de la personne d'Ambiorix; mais nous n'en devons pas moins admirer l'habileté avec laquelle César conduisit la guerre. Il n'avait pas attendu le retour du printemps pour agir, et comprit très

bien que, s'il pouvait surprendre quelques-uns de ses ennemis et les mettre hors d'état de faire une diversion dangereuse, il viendrait aisément à bout des autres. On ne peut qu'admirer l'activité de César et cette pénétration étonnante qui lui indiquait toujours le meilleur parti à prendre et le plus important.

« Le second passage du Rhin qu'effectua César n'a pas eu plus de résultat que le premier, dit Napoléon; il ne laissa aucune trace en Allemagne; il n'osa pas même établir une forteresse en forme de tête de pont. Tout ce qu'il raconte de ces pays, les idées obscures qu'il en a, font connaître à quel degré de Barbarie était encore alors réduite cette partie du monde, aujourd'hui si civilisée. Il n'a également sur l'Angleterre que des notions fort obscures. »

7.

Le meurtre de Dumnorix, la mort d'Indutiomar, l'emprisonnement de Cativulke, la fuite d'Ambiorix, le supplice d'Acco, la vente des Aduatikes et des Venètes, le massacre des Nerves et des Éburons, intimidèrent moins les Gaulois qu'ils ne leur inspirèrent de haine pour le nom romain. César, qui n'était pas né sévère, aurait dû le prévoir.

Il nous apprend lui-même que, pendant son absence, les chefs de la Gaule s'assemblèrent dans les bois. C'était autant l'effet de l'usage que celui de la crainte. Ils s'indignent d'être exposés à de tels outrages, jurent sur leurs enseignes de rester fidèles à la cause commune, et de mourir avant de perdre la liberté.

Les Carnutes, que le désir de venger Acco animait plus que les autres, se rangèrent sous la conduite de Cotuat et de Conetodum; ils donnèrent le signal de la révolution, en massacrant dans Genabum (Orléans) tous les marchands romains. (An 702 de Rome; 52 avant notre ère.)

En même-temps le jeune Vercingetorix faisait soulever les Arvernes (Auvergnats). Il était fils de Celtillus, qui eut le gouvernement de la Gaule, et périt coupable de conspiration contre la liberté de son pays. Si César, qui nous apprend ce fait, ne s'est point trompé, il faut que les Gaulois de la Celtique, après l'horrible incursion des Cimbres, aient pris la résolution de se réunir quelque temps sous un chef pour devenir plus forts.

Le fils de Celtillus, moins ambitieux que son père, voulut recourir à la force des armes. Son oncle Gobanitio et les principaux du pays s'opposèrent à son projet et le chassèrent de Gergovie. Quelques écrivains prennent cette ville pour celle de Clermont, d'autres indiquent Saint-Flour; d'Anville croit la reconnaître dans un monceau de ruines à deux lieues au sud de Clermont.

Le jeune Vercingetorix, banni de sa ville natale, y rentra par une faction. Il chassa son oncle et ceux qui l'avaient secondé, et engagea dans son parti les Sénons, les Parises, les Pictons, les Cadurkes, les Turons, les Aulerkes, les Lemovikes et les Andes. Tous ces peuples habitaient de la Dordogne à la Seine. Ceux qui se trouvaient au nord de l'Océan entrèrent dans cette ligue, et tous reconnurent pour chef Vercingetorix. Il se fit donner des ôtages et des troupes.

Le Cadurke Lucterius devait faire soulever les peuples Gaulois voisins de la province romaine, et tenter ensuite une irruption contre cette province même. Ses projets furent déconcertés

rix et Virdumar, quittant l'armée du proconsul, se rendent à Noviodunum (Nevers) au confluent de la Loire et de la Nièvre, passent au fil de l'épée un détachement légionnaire, ainsi que les marchands romains qu'ils rencontrent, mettent le feu à la ville, et enlèvent tous les ôtages que ces peuples de la Gaule avaient donnés à César.

Le soulèvement devint plus général. César était entouré d'ennemis au bord de la Loire, et son lieutenant Labienus n'avait pas moins à craindre sur les rives de la Seine. Ce général fit preuve d'une grande habileté.

Les nouvelles qu'il recevait de toutes parts ne lui permettant plus de songer à étendre ses conquêtes, il jugea qu'il devait ramener le plus tôt possible ses troupes vers Agendicum. Cependant Labienus ne voulut pas faire sa retraite sans essayer de prendre sur les Gaulois quelque avantage.

Étant près de Lutèce, il assemble sur le soir ses officiers, et, après les avoir exhortés à exécuter ses ordres avec diligence, il distribue aux cavaliers les bateaux qu'il avait pris à Melodunum (Melun); il recommande de partir après la première veille, de descendre la rivière sans bruit l'espace de quatre milles et de l'attendre.

Cinq cohortes d'une légion restent à la garde du camp, les cinq autres reçoivent l'ordre de remonter le fleuve vers minuit avec tous les bagages, et de faire grand bruit dans leur marche; enfin Labienus part lui-même, peu de temps après, avec trois légions, et se rend en silence à l'endroit où ses cavaliers doivent l'attendre avec leurs bateaux.

Son plan était d'engager les Gaulois à diviser leurs forces, et ces peuples, en effet, s'imaginant que les Romains troublés par la révolte des Æduens, avaient séparé les légions pour mieux assurer leur fuite, ne manquent pas de donner dans le piége. Une première bande resta vis-à-vis le camp où Labienus avait laissé cinq cohortes; une seconde descendit la Seine pour suivre les bateaux qui filaient vers Metiosedium (Meudon); la troisième division de l'armée gauloise remonta le fleuve afin d'observer Labienus.

La diligence de ce général pour passer la Seine avec les bateaux conduits par ses cavaliers fut admirable. L'ennemi trouva les Romains prêts à combattre quand il se présenta devant eux. Labienus attaque cette division, la bat malgré sa vigoureuse résistance, et ce succès entraîne la déroute des Gaulois restés vis-à-vis du camp romain. Après cet exploit, Labienus rejoignit César, qui avait aussi passé la Loire et marchait au-devant de son lieutenant.

L'assemblée générale de la Gaule se tenait à Bibracte (Autun) chez les Æduens, et déclarait Vercingetorix général de toutes les forces réunies des peuples confédérés.

Vercingetorix demande quinze mille cavaliers, veut que l'on brûle les habitations, que la contrée soit dévastée, et qu'on se borne à enlever les convois de César. Il prend aussi dix mille hommes d'infanterie, les envoie chez les Allobroges pour les engager à s'unir contre l'ennemi commun. Enfin, il ordonne que les Arvernes et les Gabales attaquent la province romaine.

Ce plan assez vaste fut mal exécuté. Le proconsul, ne pouvant tirer des secours de l'Italie ni de la Gaule Narbonnaise, fit venir de la Germanie quelques cavaliers. Ils arrivèrent en si mauvais état, qu'on fut obligé de leur fournir des chevaux. Mais cette cavalerie n'aurait pas dû pénétrer jusqu'aux Romains.

Dans ce péril, César crut devoir se rapprocher de la province romaine. Sa marche parut une fuite. Vercingetorix, craignant que l'ennemi ne lui échappât, manqua lui-même à son plan, et osa former une attaque. Ses troupes sans discipline et sans expérience ne purent tenir contre les légions. On fit un prodigieux carnage; Crotus, Cavarillus, Époredorix, tous trois chefs æduens, furent faits prisonniers.

Vercingetorix se porta vers Alesia (Alise), capitale des Mandubes, située sur le sommet d'un mamelon escarpé. Alesia, par sa position, devait passer chez les Gaulois pour une place imprenable, et Vercingetorix, qui tant de fois avait ordonné de brûler les villes, crut qu'il pourrait protéger celle-ci avec quatre-vingt mille hommes d'infanterie et quinze mille cavaliers.

A son arrivée il se posta sur la montagne sous les murs de la ville, du côté de l'orient, et se couvrit d'un fossé et d'un rempart revêtu d'un mur de pierres sèches de six pieds de hauteur.

César, l'ayant suivi de près, se trouva le lendemain en vue d'Alesia. Il reconnut d'abord que le poste de Vercingetorix était hors d'insulte; mais il ne crut pas impossible d'enfermer son ennemi sur cette montagne, en l'entourant de bonnes lignes, et de le forcer ainsi ou à décamper à temps, ou à subir les suites d'une disette inévitable.

César en exposant les circonstances de cette grande entreprise, décrit avec beaucoup de clarté l'assiette des lieux, et toute la disposition du local. « La ville même, dit-il, était située sur le haut d'un coteau fort élevé, de sorte que César crut ne pouvoir l'emporter autrement que par un siége en forme. Au pied du coteau coulait de chaque côté une rivière; il y avait devant la ville une plaine d'environ trois mille pas (géométriques) de long; tout le reste était environné de coteaux peu éloignés de la place et aussi élevés que celui sur lequel elle était assise. »

En jetant les yeux sur la carte, on reconnaîtra dans le mont Auxois, où est aujourd'hui Alise, près de Sainte-Reine, le coteau élevé dont parle César. Les deux petites rivières qui coulent selon la direction indiquée dans le texte, sont la Loze et l'Ozerain. Les hauteurs que César désigne comme entourant en partie la montagne d'Alesia marquent, du côté du nord, celles qu'on rencontre entre Menestreux-le-Pitois et Bussy-le-Grand; du côté de l'orient, on les reconnaît dans la hauteur qui est près de Darcey, et dans le mont Pevenelle; vers le midi, se présente le mont Druaux, près de Flavigny; enfin, entre cette dernière montagne et celle de Menestreux-le-Pitois, du côté de l'occident, on voit cette plaine que César évalue a trois mille pas romains.

Son armée comptait dix légions. Deux restées en arrière pour la garde des bagages, ne tardèrent pas à rejoindre. La cavalerie que César avait recrutée chez les Germains était aussi très nombreuse. Appien d'Alexandrie la fait monter à dix mille hommes.

Le proconsul, ayant formé le dessein d'enfermer l'ennemi, commença par s'établir sur les hauteurs qui étaient peu éloignées de la ville. Deux légions placées sous les ordres d'Antistius Reginus et de Caninius Rebilus occupaient la montagne de Menestreux-le-Pitois; il y en avait d'autres sur la hauteur entre Sauvigny et Darcey, sur le mont Pevenelle et sur le mont Druaux. Les camps de ces légions étaient fortifiés chacun séparément.

Cette disposition terminée, César ébaucha le premier plan de l'enceinte

qu'il voulait embrasser par ses ouvrages, et d'abord marqua vingt-trois redoutes autour de la montagne que les troupes de Vercingetorix avaient occupée.

A peine César commençait les travaux, que Vercingetorix descendit avec sa cavalerie dans la plaine située entre le mont Druaux et celui où se trouve Ménestreux-le-Pitois. Il se livra un combat très opiniâtre pendant lequel César fit avancer une partie des légions pour soutenir ses gens. Les cavaliers germains décidèrent l'action; les Gaulois furent repoussés en désordre.

Les redoutes étant établies, le proconsul se régla ensuite selon la nature du terrain, et tira d'un fort à l'autre des lignes de communication. Il s'occupa aussi d'ajouter de bons retranchemens, autant que l'assiette des lieux le permettait.

Mais l'exécution de cette entreprise n'était ni prompte ni aisée; on avait à travailler sur un terrain difficile, entrecoupé par des hauteurs et des vallons. L'étendue que l'armée romaine embrassait avec les redoutes était de plus de onze mille pas (géométriques) de circonférence. Il fallait en même temps qu'une partie des troupes restât toujours sous les armes pour faire face aux Gaulois campés encore sous les murs de la ville; et il se passa bien du temps avant d'avoir pu rassembler dans les environs tous les matériaux nécessaires.

Vercingetorix, voyant de sa montagne les travaux de César, et ne laissant pas d'en approfondir le but, n'osa toutefois décamper en présence des légions, de peur d'être défait sans ressources. Il résolut de rester à son poste, et d'encourager ses compatriotes à le secourir.

Il renvoya sa cavalerie, dont la subsistance l'embarrassait, et la chargea de représenter aux peuples de la Gaule la situation critique de ses affaires, et la nécessité de le dégager au plus vite, ne possédant des vivres que pour trente jours. Les Romains n'avaient pas à beaucoup près achevé les lignes de communication entre les redoutes; cette cavalerie gauloise, forte de quinze mille chevaux, se sauva sans peine.

Après le départ de ses cavaliers, Vercingetorix quitta ses retranchemens et s'enferma dans la place; mais César averti par les prisonniers et les transfuges du plan et des espérances de ce général, conçut dans toute son étendue la grandeur de l'entreprise où il se trouvait engagé, et jugea indispensable de faire de nouveaux ouvrages.

Il dit qu'ayant embrassé avec sa ligne un terrain de près de onze mille pas (environ huit mille trois cents toises) de circonférence, on pouvait difficilement la garnir de troupes, bien qu'il devînt pourtant indispensable de le faire dans le voisinage de ces quatre-vingt mille Gaulois qui le gênaient par de fréquentes sorties.

Il imagina donc de creuser, du côté de la ville, un fossé à fond de cuve, de vingt pieds de profondeur, et d'autant de pieds de largeur. La terre qu'on en tira servit sans doute à mettre le soldat à couvert des traits.

Ce fossé perdu avait pour objet de former autour du poste de l'ennemi une enceinte moins grande et moins difficile à garder que celle de la ligne marquée par les redoutes; c'était encore un moyen de donner toute sécurité aux travailleurs de cette ligne, car ils se sentaient protégés par un premier rempart.

Cependant toutes les éditions des Commentaires déterminent la distance

entre ce fossé et la ligne à quatre cents pieds ou quatre-vingts pas romains; c'est-à-dire trois cent soixante-trois pieds ou environ soixante toises. Mais comme un fossé tiré, dans tout son contour, à une petite distance de la ligne même, n'en aurait différé par son développement que d'environ cent pas, il est certain qu'il eût toujours fallu employer un grand nombre de troupes à sa défense, ce que César voulait éviter; ce simple avant-fossé à soixante toises de la ligne n'aurait pu d'ailleurs empêcher les Gaulois de tirer sur les soldats occupés aux grands travaux.

Ces considérations doivent faire admettre que l'espace entre la ligne et le fossé perdu était de quatre cents pas (géométriques), au lieu de quatre cents pieds, et qu'étant par conséquent trop éloigné du rempart de la contrevallation pour en être protégé, on s'était servi des terres de déblai pour élever une espèce de rempart, que les troupes bordèrent dans son enceinte.

César fit excaver à pic ce fossé, lui donnant vingt pieds de profondeur sur autant de largeur, de sorte qu'il devint plus profond et plus large que les fossés qui entouraient les lignes; mais, n'étant pas de la même étendue, on put le défendre avec moins de troupes. Cette enceinte n'était que provisoire, César ne jugea pas à propos de lui donner une grande solidité. Les événemens prouvent qu'elle se trouvait entièrement abandonnée quand les Gaulois attaquèrent les deux lignes de contrevallation et de circonvallation.

Le texte serait donc altéré, et indiquerait quatre cents pieds au lieu de quatre cents pas: méprise de copiste assez commune, lorsqu'ils avaient des chiffres ou des mesures à exprimer par des lettres initiales. L'ancien traducteur grec des Commentaires, qui précède toutes les éditions, et suit son auteur sur un manuscrit très authentique, détermine la distance entre ce fossé et la ligne de contrevallation, à trois stades, ou trois cent soixante-quinze pieds romains.

Ainsi, le proconsul, quand il vint avec son armée en présence du poste inattaquable de Vercingetorix, commença par camper sur les hauteurs, établissant ses redoutes dans les endroits les plus convenables autour de la montagne d'Alise. César joignit ces forts par des lignes de communication pour former le blocus; mais, aussitôt qu'il fut averti du départ de la cavalerie gauloise et du plan de Vercingetorix, il dut prendre d'autres mesures, et creusa ce fossé plus près de la place, afin de resserrer son ennemi et de se procurer les moyens de travailler aux grands ouvrages qu'il projetait.

C'était d'abord cette première ligne de contrevallation qu'il avait embrassée par des redoutes, et sur laquelle il traça deux fossés de quinze pieds de largeur avec une égale profondeur. Le fossé intérieur fut rempli des eaux que l'on tira des deux petites rivières qui serpentaient autour d'Alise; derrière ce retranchement on éleva un terre-plein de douze pieds, auquel on ajouta un parapet avec ses embrasures; et l'on planta sur la berne, entre le rempart et le parapet, des troncs d'arbres branchus qui sortaient en dehors. Le rempart était flanqué, dans toute son étendue, de tours distantes l'une de l'autre de quatre-vingts pas géométriques ou romains.

Mais il fallait encore se garder contre les ennemis du dehors, et la ligne de circonvallation que César fit confectionner, et à laquelle il ne donne pas moins de quatorze mille pas géo-

métriques (près de cinq lieues) dans sa circonférence, fut faite comme l'autre avec les mêmes obstacles.

Ayant terminé ses deux lignes du côté de la ville et de la campagne, César voulut leur donner plus de défense en rendant les approches d'une extrême difficulté. Ce fut alors qu'il imagina cette triple barrière dont le plan et l'exécution révèlent si bien son génie. Ces travaux sous Alise excitèrent un tel enthousiasme dans Rome, qu'on y disait qu'un mortel oserait à peine les entreprendre, mais qu'un dieu seul pouvait les terminer.

César traça un fossé de cinq pieds de profondeur devant l'une et l'autre ligne, et il y fit planter cinq rangs de troncs d'arbres ou de fortes branches aiguisées à la tête, et liées ensemble par le bas; ensuite, en avant de ce premier obstacle, on creusa huit rangs de puits de trois pieds de profondeur, rangés en quinconce, et distans l'un de l'autre de trois pieds. Dans chacun de ces puits qui se rétrécissaient insensiblement, on enterra des pieux ronds de la grosseur de la cuisse, brûlés et aiguisés par le bout, et qui ne sortaient du fond qu'à la hauteur de quatre doigts; le tronc fut couvert d'herbes et de broussailles pour cacher le piége; enfin au-devant de ce formidable appareil, César sema une immense quantité de chausse-trapes, hameçons de fer attachés à un gros bâton de la longueur d'un pied, qui se fichait jusqu'aux aiguillons.

Il y avait autour du mont Auxois des hauteurs et des vallons d'un accès et d'un passage très difficiles; les travaux dûrent s'en ressentir. Mais malgré ces obstacles, et encore que la ligne de circonvallation présentât un développement de près de cinq lieues, César dit qu'il était venu à bout de la mettre en état de résister à l'armée de secours. Cette ligne avait son fossé de cinq pieds rempli d'arbres, ses huit rangs de puits en échiquier, ses chausse-trapes, en un mot, la triple barrière que César avait cru devoir ajouter à sa ligne de contrevallation dirigée sur Vercingetorix.

Ce travail prodigieux ne prit qu'environ quarante jours. L'armée de César se montait à près de quatre-vingt mille hommes; elle était composée de dix légions, de quatre mille cavaliers, et de troupes auxiliaires. Sa confiance dans ses légions était si grande, qu'il disait souvent qu'avec elles, il pourrait bouleverser le ciel. Il se fit une si terrible consommation de bois sous Alise, que, les forêts des environs ne suffisant plus, on fut obligé d'aller se pourvoir au loin.

Sur ces entrefaites, les Gaulois assemblaient une forte armée dont ils donnèrent le commandement à quatre généraux. Le plus estimé était Commius l'Atrebate, jusqu'alors allié des Romains. Mais César le dit lui-même: ni l'amitié, ni le souvenir des bienfaits ne purent l'empêcher de servir sa patrie. L'amour de l'indépendance, et le désir de la recouvrer toute entière, avaient saisi les esprits. Il fallait renoncer à la qualité d'homme libre, ou s'unir avec le plus grand nombre contre les Romains.

Quelque diligence qu'on fît, ces troupes ne purent marcher au secours d'Alesia, au temps marqué par Vercingetorix. Ce délai jeta le désespoir dans l'âme des assiégés, qui, ne sachant pas ce qui se décidait en leur faveur et manquant déjà de vivres, délibéraient sur les partis les plus violens. On résolut de faire sortir toutes les

bouches inutiles; mais César ne les admit point dans ses lignes.

L'armée auxiliaire se montra enfin; elle était forte de deux cent quarante mille hommes d'infanterie, et de huit mille cavaliers. Ces troupes arrivèrent devant les retranchemens, cinq semaines environ après le départ de la cavalerie de Vercingetorix.

Elles occupèrent d'abord les hauteurs du mont Auxois, près de Mussy-la-Fosse, et qui s'étendent jusqu'à Lantily et Grignon. César nomme cette montagne *Collis exterior*, pour la distinguer des hauteurs dont la ligne de circonvallation embrassait au moins une partie, et qui étaient plus près d'Alesia. On lit dans plusieurs éditions, que ces montagnes étaient à une distance de cinq cents pas géométriques des retranchemens romains; mais les meilleurs manuscrits marquent mille pas, et le traducteur grec indique huit stades.

Le lendemain, toute la cavalerie des Gaulois se présenta en bataille devant cette partie de la circonvallation qui passait par la plaine dans le terrain uni que la Brenne traverse entre Mussy-la-Fosse et Menestreux-le-Pitois, et où les deux légions de Caninius et d'Antistius étaient campées. Différens corps d'archers et de troupes légères s'étaient avancés avec la cavalerie, afin de la seconder pendant le combat. L'infanterie se posta sur la montagne, et se cacha autant que le terrain le permit.

La joie des Gaulois enfermés dans Alise était extrême. Du haut de la montagne, ils distinguaient le puissant secours de ces braves compatriotes, et ne songeaient qu'au moyen d'appuyer partout leurs efforts.

De son côté, César veillait sur les mesures que la prudence lui suggérait de prendre. Les cohortes marchèrent aux postes qui leur étaient assignés; mais d'abord il tira de ses lignes toute sa cavalerie, et la lança contre celle des Gaulois qui semblait le défier.

Le combat qui se donna en cette occasion fut des plus opiniâtres, et dura depuis midi jusqu'au soir, sans qu'on eût de part et d'autre de grands avantages. Les escadrons germains, se réunissant à la fin pour charger ensemble, décidèrent la victoire en faveur de César.

Les Gaulois vaincus ne se découragèrent pas. On s'occupa de faire des fascines, des échelles; on ajusta de longues faux et des crocs pour détruire et arracher les palissades et les défenses du parapet. Enfin, la nuit suivante, toute l'armée gauloise sortit du camp, et dirigea ses plus grands efforts contre cette partie de la circonvallation qui passait par la plaine, vis-à-vis la montagne qu'ils avaient occupée.

Excité par les cris de ses concitoyens, Vercingetorix tenta de même une sortie et s'efforça d'entamer la contrevallation aux endroits où elle ne passait pas par les montagnes. On fit des deux côtés des efforts inutiles contre les travaux des Romains, travaux qui n'étaient nulle part plus redoutables que dans la plaine.

Les troupes de secours, rebutées du mauvais succès de leur tentative, quittèrent l'entreprise au point du jour, et Vercingetorix, ayant long-temps lutté contre cette triple barrière que nous avons décrite, ne s'opiniâtra pas non plus de son côté.

Le mauvais succès de ces assauts fit remarquer aux Gaulois qu'ils avaient attaqué les retranchemens des Romains précisément aux endroits où ils étaient les plus forts. On envoya donc quelques gens du pays avec les chefs les plus

entendus, afin de reconnaître les lignes dans toute leur circonférence.

Il leur parut probable qu'une enceinte d'une aussi grande étendue, tracée sur un terrain tellement inégal, devait présenter des points faibles, et il s'en trouvait un en effet, vers le nord, à la montagne où était assis le camp des deux légions commandées par Autistius et Caninius.

Voici comment César décrit cet endroit: « Du côté du septentrion, se voyait une colline que l'on n'avait point renfermée dans les lignes à cause de sa vaste étendue, de sorte que nos gens étaient dans la nécessité d'asseoir leur camp sur un terrain presque entièrement désavantageux, qui formait la pente douce de cette colline. »

La carte montre que la montagne située entre Ménestreux-le-Pitois et Bussy-le-Grand, se trouve trop vaste et trop éloignée du mont Auxois pour qu'il fût possible de faire passer les retranchemens par son sommet. La ligne de circonvallation qui bordait de ce côté le camp des deux légions n'ayant pu être conduite que par la pente de cette montagne, il en résultait que l'ennemi, en s'emparant des hauteurs, devait commander les postes placés au-dessous, et qu'il jouirait de l'avantage de porter son attaque de haut en bas; avantage qui serait très important dans notre manière de faire la guerre, et qui le devenait encore plus chez les anciens.

Sur l'avis d'une pareille découverte, Vergasillaunus fut détaché à la tête de soixante mille Gaulois pour tenter l'attaque de ce côté. Vergasillaunus partit à l'entrée de la nuit, et, au point du jour, se trouva près de la montagne. Il n'y a point de doute que le vallon près d'Éringe ne fût celui où il cacha ses troupes. Ce général monta la hauteur, et l'attaque commença selon qu'on en était convenu.

Commius et tous les autres généraux se présentèrent en bataille devant leur camp, vis-à-vis des retranchemens de la plaine; ce fut là où toute la cavalerie gauloise se déploya. Vercingetorix, devinant le dessein de ses compatriotes par leurs mouvemens, ne tarda pas non plus à descendre de sa montagne avec ses troupes, pourvues de tout ce qui était nécessaire pour donner l'assaut.

Le plus fort de l'attaque porta d'abord du côté de la hauteur où Vergasillaunus avait mené ses troupes, l'élite de l'armée. La supériorité du terrain, secondant leur extrême valeur, facilitait encore les moyens de couvrir de fascines les piéges et les puits, de combler en peu de temps le fossé.

Les efforts de Vergasillaunus pour franchir le rempart avaient tout le succès possible; les Romains, pressés sans relâche, commençaient à plier de ce côté; César, qui voit le péril, envoie à leur secours Labienus avec six cohortes, et ce général reçoit l'ordre de faire une sortie, s'il ne se sent pas en état de défendre la ligne.

Cependant Vercingetorix, qui avait renoncé à l'espérance de forcer les retranchemens de la plaine, s'avise aussi d'attaquer la contrevallation aux endroits où elle passait par les hauteurs. Il grimpe la colline assez escarpée entre Savoigny et Darcey, que César indique par les mots *prærupta loca*, marche à l'assaut en désespéré, et attache déjà les palissades pour escalader le parapet.

Le proconsul, averti de ce nouveau danger, détache d'abord le jeune Brutus avec six cohortes, et un de ses lieutenans, Fabius, avec sept autres. Il paraît lui-même conduisant de nou-

velles troupes, et à peine parvient-il à rétablir le combat.

Quittant bientôt ce poste pour voler au secours de L enus, il fit sortir des lignes une grande partie de la cavalerie et lui ordonna de prendre à dos les Gaulois, qui, sous la conduite de Vergasillaunus, faisaient des prodiges de valeur. En jetant les yeux sur la carte, on verra que ce fut par le vallon situé près de Savoigny, que cette cavalerie déboucha pour gagner la hauteur du côté de Bussy-le-Grand, et tourner les Gaulois.

Labienus, qui s'était soutenu avec une peine extrême contre les efforts de Vergasillaunus, réussit enfin d'attirer successivement à son poste trente-huit cohortes, auxquelles l'inaction de Commius permit d'abandonner les retranchemens de la plaine. Rassuré par ce renfort, Labienus prit le parti de sortir de ses lignes et de se présenter aux Gaulois, l'épée à la main.

Le combat fut sanglant et opiniâtre. Le proconsul y survint en personne avec de nouveaux renforts. Toutefois ce fut sa cavalerie qui décida l'affaire en se jetant sur les derrières de Vergasillaunus. César devint maître alors de porter toutes ses forces contre Vercingetorix.

Ce chef intrépide fit des prodiges de valeur; mais, ayant remarqué la défaite de Vergasillaunus et l'inaction des autres chefs, il fut contraint de songer à la retraite. Assemblant alors ses troupes, il leur dit que ce n'était point pour ses propres intérêts qu'il avait pris les armes, mais uniquement pour la liberté de tous les Gaulois. Il déclara qu'on pouvait disposer de sa personne si, pour obtenir de meilleures conditions, on voulait le livrer mort ou vif.

Les assiégés se rendirent; ils furent vendus pour l'esclavage. César ne dit rien du sort qu'il réservait au brave Vercingetorix; mais nous savons d'ailleurs qu'il déshonora sa victoire en attachant au char de triomphe un héros dont il aurait dû respecter le malheur.

Les Romains obtinrent ce grand succès autant par la mauvaise conduite des Gaulois que par la bonté de leurs lignes. Commius, à la tête de cent quatre-vingt mille hommes, reste simple spectateur des combats, et ne tente rien pour faire diversion. S'il avait formé du côté du mont Druaux, près de Flavigny, une attaque semblable à celle de Vergasillaunus, et s'il eût employé une autre partie de ses troupes à donner l'assaut aux retranchemens de la plaine, César n'aurait pu réunir toutes ses forces, et pliait peut-être sous le grand courage et la résolution de Vergasillaunus et de Vercingetorix.

Lorsque les cavaliers gaulois quittèrent Alesia, on convoqua de suite une assemblée. Il y fut résolu que l'on obligerait chaque peuple à fournir un certain nombre de combattans. Deux cent quarante mille hommes furent levés ainsi chez quarante peuples en un mois à peu près. Certes, l'activité romaine n'aurait pas eu plus d'effet.

Quelques-uns habitaient à cent cinquante lieues d'Alesia, et la Gaule manquait de routes. César nous donne la liste de ces quarante peuples qui formèrent l'armée de secours, et le contingent que chacun d'eux fournit. Il y a plusieurs remarques à faire sur ce passage de César.

D'abord cette confédération se présente comme la plus nombreuse que l'on ait tentée contre lui dans les Gaules; elle n'était que de quarante peuples, et ils ne rassemblèrent que deux cent quarante mille hommes; tandis que les

quinze peuples de la Belgique, qui, cinq années auparavant, conçurent une autre ligue, avaient pu mettre sous les armes trois cent huit mille combattans.

On doit noter aussi que, de ces quinze peuples, huit seulement se retrouvent dans la liste de César. Les Ménapes, les Veromandues, les Aduatikes, les Condruses, les Éburons, les Cérèses, les Pémanes n'y paraissent poin Les Trévires, qui firent si souvent la guerre aux Romains, n'entrent point dans cette conjuration. Les Lingons et les Rèmes ne s'y montrent pas non plus.

Enfin, César, dans ses Commentaires, nomme environ quatre-vingts peuples de la Gaule. Dans ce nombre, il y en avait plusieurs de l'Allobrogie, d'autres de la Gaule Narbonnaise, qui n'était plus libre; et nous ne sommes pas sûrs que César ait cité tous les peuples indépendans que la Gaule contenait.

Ces deux listes ne peuvent donc nous donner une idée juste de sa population, dont nous parlerons plus bas. On voit seulement que le plus grand effort que la Gaule ait pu faire, fut de mettre trois cent mille hommes sous les armes; car, aux deux cent quarante mille qu'elle leva pour secourir Alise, on doit joindre les quatre-vingt mille qui s'y trouvaient renfermés.

Nous avons dit que Rome rassembla jadis deux cent quarante-six mille soldats d'élite contre les incursions des Gaulois; que plus de cinq cent mille citoyens enregistrés se tenaient tout prêts à se mettre en marche; que l'on en comptait même huit cent mille en âge de défendre la patrie. Cette ville se trouvait donc alors plus peuplée que la Celtique et la Belgique ne semblent l'être du temps de César.

Si minime que paraisse cette population, les Romains cependant n'eurent garde de mépriser un pareil voisinage; car aucun peuple du monde ne se montra jamais plus brave que les Gaulois. Les Romains tenaient à leurs enseignes par serment; chaque Gaulois s'attachait au chef qu'il avait choisi. Mais entre ces chefs la discorde était fréquente. Les divisions qu'elle faisait naître, et le défaut de discipline, indiquent la cause des revers que nos ancêtres éprouvèrent dans tous les temps. Le succès en tout genre appartient moins à l'impétuosité qu'à la constance.

On peut demander encore comment ces Nerves, exterminés cinq années auparavant, purent fournir alors cinq mille hommes; et ces Venètes, vendus à l'encan, d'où en tirèrent-ils six mille? Les Aduatikes, réduits comme eux à l'esclavage; les Éburons, que César fit piller et massacrer, ne donnent plus du moins aucun signe d'existence. Enfin, par quels moyens César se procura-t-il cette liste, et quelle garantie eut-il de son exactitude?

Cette armée de deux cent quarante mille hommes se trouvait commandée par quatre chefs. Commius, l'un d'eux, ne put résister au mouvement patriotique qui soulevait toute la Gaule, bien qu'il dût sa fortune à César. Labienus en eut connaissance, et tenta de le faire assassiner. Cette action était-elle d'une bonne politique, et capable de ramener les déserteurs au parti des Romains?

On nomme pour les autres chefs Vergasillaunus, Arverne, parent du brave Vercingetorix; Virdumar, Ædue, et un Époredorix : car on ne peut dire si c'est celui que César fit prisonnier. A ces quatre chefs on ajouta un conseil de députés des quarante peuples.

Cette nombreuse armée n'avait que huit mille hommes de cavalerie, quoique Vercingetorix en eût renvoyé quinze mille en se jetant dans la place. César dit, dans une autre occasion, que la cavalerie de toute la Gaule ne montait pas à quatre mille hommes; cependant tous les auteurs conviennent que les Gaulois aimaient à combattre à cheval, et que leur cavalerie était supérieure à leur infanterie. Voilà encore bien des contradictions.

Les Æduens et les Arvernes implorèrent la clémence de César, et le proconsul persuadé qu'en gagnant ces deux nations on soumettrait toutes les autres, leur rendit vingt mille de leurs concitoyens. Mais il avait alors plus de prisonniers que de soldats, puisque, malgré cette restitution, il put encore donner à chaque homme de son armée un captif pour esclave.

Il distribua ses troupes pour les quartiers d'hiver, et prit les siens chez les Æduens, si long-temps fidèles alliés des Romains. C'est à cette grande victoire que finissent les Commentaires.

César ne les écrivit vraisemblablement que dans sa vieillesse, et périt avant de les avoir achevés. Ils furent terminés par un des compagnons de sa gloire; mais déjà du temps de Suétone on était incertain si le continuateur se nommait Hirtius.

Nous avons donné, autant que nous l'avons pu, une idée exacte des travaux entrepris et exécutés sous Alise; travaux prodigieux, qui doivent être un sujet éternel d'admiration. Les nombreux traducteurs de César, il faut bien le dire, n'ont rien compris à ces détails militaires, et confondent perpétuellement les deux lignes de contrevallation et de circonvallation.

Napoléon, qui avait plusieurs fois visité les lieux, ne s'est pas attaché à les décrire, et semble plutôt envisager le résultat des opérations. On conçoit cependant combien de tels renseignemens devenaient précieux sous la plume de ce grand homme. Nous continuerons de le citer comme nous l'avons fait à la fin des guerres précédentes. On verra que ses observations, par leur grande justesse, font naître encore bien des doutes à côté de ceux que nous avons exprimés.

« Dans cette campagne, dit-il, César a donné plusieurs batailles, et fait trois grands siéges, dont deux lui ont réussi; c'est la première fois qu'il a eu à combattre les Gaulois réunis. Leur résolution, le talent de leur général Vercingetorix, la force de leur armée, tout rend cette campagne glorieuse pour les Romains. Ils avaient dix légions, ce qui, avec la cavalerie, les auxiliaires, les Allemands, les troupes légères, devait faire une armée de quatre-vingt mille hommes. La conduite des habitans de Bourges, celle de l'armée de secours, la conduite des Clermontois, celle des habitans d'Alise, font connaître à la fois la résolution, le courage des Gaulois, et leur impuissance par le manque d'ordre, de discipline et de conduite militaire.

» Mais est-il vrai que Vercingetorix s'était renfermé avec quatre-vingt mille hommes dans la ville, qui était d'une médiocre étendue? Lorsqu'il renvoie sa cavalerie, pourquoi ne pas renvoyer les trois quarts de son infanterie? Vingt mille hommes étaient plus que suffisans pour renforcer la garnison d'Alise, qui est un mamelon élevé qui a trois mille toises de pourtour, et qui contenait d'ailleurs une population nombreuse et aguerrie. Il n'y avait dans la place des vivres que pour trente jours; comment donc enfermer tant d'hommes inutiles à la défense, mais

qui devaient hâter la reddition? Alise était une place forte par sa position; elle n'avait à craindre que la famine, Si, au lieu de quatre-vingt mille hommes, Vercingetorix n'eût eu que vingt mille hommes, il eût eu pour cent vingt jours de vivres, tandis que soixante mille hommes tenant la campagne eussent inquiété les assiégeans : il fallait plus de cinquante jours pour réunir une nouvelle armée gauloise, et pour qu'elle pût arriver au secours de la place. Enfin, si Vercingetorix eût eu quatre-vingt mille hommes, peut-on croire qu'il se fût enfermé dans les murs de la ville? Il eût tenu les dehors à mi-côte, et fût resté campé, se couvrant de retranchemens, prêt à déboucher et à attaquer César. L'armée de secours était, dit César, de deux cent quarante mille hommes; elle ne campe pas, ne manœuvre pas comme une armée si supérieure à celle de l'ennemi, mais comme une armée égale. Après deux attaques, elle détache soixante mille hommes pour attaquer la hauteur du nord : ce détachement échoue, ce qui ne devait pas obliger l'armée à se retirer en désordre.

» Les ouvrages de César étaient considérables; l'armée eut quarante jours pour les construire, et les armes offensives des Gaulois étaient impuissantes pour détruire de pareils obstacles. Un pareil problème pourrait-il être résolu aujourd'hui? Cent mille hommes pourraient-ils bloquer une place par des lignes de contrevallation, et se mettre en sûreté contre les attaques de cent mille hommes derrière sa circonvallation? »

8.

Les Gaulois vaincus, mais non soumis, voulurent encore tenter le sort des armes. Leur conduite cette fois fut plus sage, et montre que l'expérience commençait à modifier un caractère bouillant et présomptueux.

Ils résolurent de former autant d'armées qu'il y avait chez eux de nations différentes, pensant que, s'ils parvenaient à remporter quelque avantage sur un point plus faible, ils diminueraient la confiance des légions romaines, et ranimeraient, au contraire, le courage de tant de peuples impatiens du joug.

Ce nouveau plan eût mis César en péril sans aucun doute, s il s'était trouvé parmi les Gaulois assez de chefs habiles pour conduire ces corps isolés; mais il fallait attaquer les Romains le même jour dans les différentes parties de la Gaule occupées, et pouvait-on l'espérer de chefs qui ne savaient pas même s'entendre dans le conseil.

Leurs projets, connus de César avant d'être arrêtés, furent prévenus partout, malgré la saison rigoureuse. Il fondit à l'improviste sur les campagnes, surprit les habitans, fit de nombreux prisonniers, et anéantit encore tant d'espérances. (An 703 de Rome; 51 avant notre ère.)

A peine revenu à Bibracte, le proconsul apprit que les malheureux Gaulois, au lieu de chercher à réparer leurs pertes par la concorde, formaient de nouvelles factions et se faisaient la guerre entre eux. Les Carnutes venaient d'attaquer les Bituriges, et ceux-ci, trop faibles pour se défendre, imploraient le secours de ces mêmes Romains qu'ils avaient voulu exterminer.

Aussitôt César vole chez les Carnutes, qui s'enfuient à son approche. Il se rend ensuite à Genabum, et campe au milieu des ruines de cette ville, brûlée par ses ordres dans la dernière campagne. Les habitans du pays s'étant

dispersés, César les fit poursuivre par sa cavalerie.

Les Bellovakes, le peuple le plus puissant de la Gaule Belgique, et quelques autres nations du voisinage, s'étaient rangés sous les ordres de Commius et de Correus; ils voulaient faire la guerre aux Sénons, pour les punir d'avoir embrassé le parti des Rêmes. César l'apprend et arrive chez les Bellovakes: mais déjà les femmes, les enfans, le bagage, s'étaient cachés au fond des forêts.

Les hommes se campèrent sur une montagne environnée de marais, et toutes les manœuvres de César pour les décider à quitter leur position furent inutiles.

Le proconsul passa les marais, et plaça son camp à une portée de trait de ses ennemis. Il se couvrit de deux fossés à fond de cuve, de quinze pieds de profondeur, et d'un rempart de douze pieds de haut, surmonté d'un parapet, et défendu par un grand nombre de tours à trois étages.

Cinq cents cavaliers germains, conduits par Commius, entrèrent dans le camp des Gaulois et augmentèrent leur confiance. Tous les jours des escarmouches avaient lieu entre les deux armées, sans rien changer à la situation des affaires; enfin la cavalerie des Rèmes fut défaite par les Bellovakes, et périt presque entièrement.

Sur ces entrefaites, trois légions de renfort que César avait demandées arrivèrent sous les ordres de Trebonius. Les Bellovakes craignirent alors un siége semblable à celui d'Alise; ils évacuèrent leur position, et en prirent une plus éloignée. César, qui avait sept légions, n'osa pas cependant attaquer des troupes qui se conduisaient avec tant de prudence.

Cette guerre pouvait changer de nature, lorsque Correus, ayant voulu tendre une embuscade aux fourrageurs romains, fut trahi par les espions que César entretenait probablement près de lui, et ce chef périt avec sept mille hommes d'élite. César eut bon marché du reste.

Du pays des Bellovakes, le proconsul passa dans celui des Eburons. Il revint ravager les états d'Ambiorix, et exterminer ceux qui avaient pu échapper à son premier massacre. Il voulait, dit Hirtius, que ce malheureux prince devînt l'horreur de ses sujets, s'il lui en restait encore. Mais de telles dévastations font détester ceux qui les commettent, et l'on en plaint ordinairement les victimes.

La discorde régnait toujours entre les Gaulois. Dumnacus, un chef des Andes, assiégeait Duracius dans Lemovicum (Poitiers). Deux lieutenans de César, C. Caninius et C. Fabius, arrivèrent successivement. Dumnacus fut défait, et obligé de s'enfuir à l'extrémité des Gaules.

Cependant Drappès et Lucterius avaient toujours le projet d'attaquer la province romaine, sans autre objet, sans doute, après tant de défaites, que de la piller et de venger leur pays; mais, atteints par Caninius, ils se jetèrent dans Uxellodunum, ville du Quercy, qui n'existe plus aujourd'hui. Les Romains formèrent le siége de la place. Drappès et Lucterius en sortirent pour la mieux défendre. Lucterius fut mis en fuite dans un combat; Drappès resta prisonnier dans un autre.

César, pendant ce siége, visitait les différens peuples de la Gaule, cherchant à se concilier les uns, à épouvanter les autres, désirant les contenir tous. Il était chez les Carnutes quand il voulut qu'on lui livrât le moteur de cette guerre. César le fit battre de ver-

ges et décapiter. Ce fut le second chef gaulois qui périt par la hache du proconsul.

Après cette exécution, il se rendit sous les murs d'Uxellodunum. La place était forte et défendue par des hommes intrépides qui avaient des vivres pour long-temps ; mais César fit couper les canaux d'une fontaine qui seule donnait de l'eau à la ville, et obligea les habitans de se rendre à discrétion.

Afin d'épouvanter par un exemple terrible les autres peuples enclins à la révolte, César fit trancher les mains à tous ceux qui s'étaient défendus, et les renvoya dans leur pays. Rigueur abominable que rien ne peut justifier ; car ces hommes avaient fait ce que tous les Romains et César lui-même eussent certainement tenté contre des étrangers envahissant l'Italie.

Labienus soumettait de nouveau les Trévires. Commius, poursuivi dans un combat, blessa dangereusement ce Volusenus, par qui Labienus avait voulu le faire assassiner ; mais toujours sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis implacables, il fit proposer à Marc-Antoine, l'ami de César, de vivre dans la retraite, si l'on voulait lui garantir sa tranquillité. On accepta ses offres, qui rendirent la paix à la Belgique : déjà la Celtique et l'Armorique étaient soumises.

Des murs d'Uxellodunum, César passa dans l'Aquitaine, où il ne trouva point de résistance. Il prit des ôtages, et revint à Narbonne.

Toutes les Gaules étant asservies, il ne s'agissait plus que de les contenir. César disposa ses dix légions de manière à veiller facilement sur tous les points du territoire.

Il en plaça quatre dans la Gaule Belgique ; deux chez les Ædues, à qui sa faveur donnait un grand crédit ; deux chez les Turones, entre les confins des Carnutes et ceux de l'Armorique, pour contenir toute la contrée jusqu'à l'Océan ; les deux dernières furent postées sur la frontière des Pictons et des Arvernes. Lui-même prit ses quartiers d'hiver à Nemetocenne chez les Bellovakes. Cette ville, que plusieurs savans prennent pour Arras, ne peut être que Nancel dans le Soissonnais, si toutefois Nemetocenne a laissé quelques traces.

César, guerrier si terrible, juge si sévère quand on voulait se soustraire à son obéissance, était, pour qui consentait à se soumettre, le chef le plus caressant et le maître le plus doux. On le voit traiter les villes avec de grands honneurs ; il gagne les princes par des présens magnifiques, et surtout évite de charger les peuples d'un impôt trop lourd. On ne doit donc pas être surpris que les Gaules, fatiguées de tant de combats inutiles, se décident enfin à subir sa domination.

Il employa neuf années à subjuguer des peuples qui n'avaient pu chasser de chez eux les Cimbres et les Germains.

Les Gaulois paraissent avoir opposé plus de résistance à César qu'à ces Barbares, dont les incursions n'étaient que des fléaux passagers. Ils commencèrent à se réunir contre lui dès la seconde campagne, aussitôt qu'ils apprirent que César voulait les assujettir ; mais, trop divisés entre eux, ils ne parvinrent à former une confédération générale qu'à la septième campagne, et alors il était trop tard.

Dans cette lutte sanglante, plusieurs Gaulois perdirent généreusement la vie. Tels furent Dumnorix, Indutiomar, Cingetorix, Camulogène, Correus et Saladus. Acco et Guturvatus périrent livrés au supplice ; Cativulke s'empoi-

sonna ; Commius fut près d'être assassiné ; Époredorix, Cavarillus, Vergasillaunus, Drappès, restèrent prisonniers, ainsi que Vercingetorix, et sans doute comme lui furent traînés en triomphe dans Rome. Puisque l'histoire a conservé les noms de ces hommes célèbres par leur grand courage, et qui combattirent pour la cause la plus juste, nous devons les respecter.

« De tous les généraux qui avaient conduit les Gaulois pendant ces huit campagnes, et les avaient commandés dans la défense de leur liberté, deux seulement, dit Napoléon, survécurent à la guerre : Commius, seigneur d'Arras, d'abord allié intime et ami de César, qui seconda tous ses projets en Gaule et en Angleterre, et qui devint un implacable ennemi lorsqu'il fut convaincu que les Romains en voulaient à la liberté de son pays ; mais, désarmé, il continua à vivre éloigné de la vue de tout Romain. Le second est Ambiorix, chef du pays de Liége, qui avait commandé les Belges, massacré les légions de Sabinus, assiégé le camp de Cicéron, et depuis soutenu constamment la guerre : il mourut ignoré, mais libre.

» Dans cette campagne, ajoute Napoléon, César n'éprouva de résistance que de la part des Beauvoisins ; c'est qu'effectivement ces peuples n'avaient pas eu, ou n'avaient pris que peu de part à la guerre de Vercingetorix. Ils n'eurent que deux mille hommes devant Alise. Ils opposèrent plus de résistance, parce qu'ils mirent plus d'habileté et de prudence que n'avaient encore fait les Gaulois ; mais les autres Gaulois n'en ont fait aucune en Berri comme à Chartres ; tous sont frappés de terreur et cèdent.

» La garnison de Cahors (Uxellodunum) était formée du reste des armées gauloises. Le parti que prit César, de faire couper la main à tous les soldats, était bien atroce. Il fut clément dans la guerre civile envers les siens, mais cruel et souvent féroce contre les Gaulois. »

9.

A peine le printemps permettait de voyager, que César partit pour l'Italie (an 704 de Rome ; 50 avant notre ère). Il parcourut la Gaule Cisalpine, et fut reçu partout au milieu des acclamations. Le temps de son gouvernement allait finir. Les peuples penchaient pour lui, le sénat pour Pompée ; César voulait le consulat. Afin d'intimider ses ennemis, il retourne en diligence à Nemetocenne, rassemble ses légions sur les bords du Rhin, dans le pays des Trévires, et revient avec une armée aux extrémités de son gouvernement sur les confins de l'Italie. Ce fut là que, consultant les amis qu'il avait à Rome, il délibéra s'il passerait le Rubicon en simple citoyen ou en conquérant des Gaules.

Ambiorix, ni Indutiomar, ni aucun des chefs qu'il venait de combattre, n'avait fui devant César avec autant de promptitude que Pompée. Ce vainqueur de Mithridate, appuyé du sénat et d'un parti nombreux, ne put se maintenir dans cette Italie, où jadis Annibal, dénué d'amis et de secours, avait fait trembler Rome pendant dix-sept années.

Maître de l'Italie, César ne suit point son adversaire dans la Grèce. Il veut d'abord s'assurer de l'Occident. Il revient dans les Gaules, les traverse, et va chercher en Espagne les lieutenans de Pompée.

Marseille, cette ville si riche, et jusqu'alors si paisible, sous prétexte de

naturellement dans les disputes de Rome, ose fermer ses portes à César; tandis qu'elle y reçoit Domitius Énobarbus, que le sénat et Pompée avaient nommé gouverneur de la Gaule, et qui prétendait succéder à César.

Trebonius, avec trois légions, met le siége devant cette ville, et le même D. Brutus qui avait détruit les flottes de l'Armorique vient bloquer son port. César mande auprès de lui les chefs de la Gaule, lève des troupes dans l'Aquitaine, les conduit en Espagne; mais, voulant s'assurer de la foi de ses légions pendant la guerre civile, il emprunte de l'argent des tribuns et des centurions, et le distribue en présent aux simples soldats.

Ainsi, dit-il, l'argent prêté devenait un gage pour répondre de la fidélité des chefs, tandis que les largesses étaient un appât qui attachait le cœur du soldat. Peu de généraux ont usé d'une politique plus profonde et plus sûre.

L'Espagne fut plutôt conquise que l'on ne prit Marseille. Cette ville, bâtie sur la Méditerranée, qui environnait trois parties de son enceinte, ne devenait accessible que par un seul côté, et l'art y déployait toutes ses ressources pour ajouter à la fortification naturelle.

Ses murs étaient construits à grands frais et munis avec cette surabondance d'une ville commerçante, riche et libre. Son port, excellent d'ailleurs, se trouvait défendu par une flotte nombreuse, qui s'augmenta lors du péril. Ces forces maritimes pouvaient tenir tête à celles dont César disposait dans ces parages, et Brutus, qui voulait inquiéter et presser la ville, n'y fit que d'inutiles efforts.

Trebonius projeta deux attaques, l'une contre le mur qui aboutissait au port, et l'autre vers le côté méridional, le long du grand chemin à la grève. La principale attaque, dirigée par Trebonius en personne, devait se faire au moyen d'une terrasse de quatre-vingts pieds de hauteur.

Au siége de Bourges, on vit une jetée de cette espèce qui avait trois cents pieds de largeur. Il est probable que celle de Massilie ne présentait pas un front moindre. Cet ouvrage immense fut poussé selon les règles de l'art, et avec toute la diligence possible. On mit en œuvre des mantelets et des galeries pour couvrir les travailleurs.

Mais on avait affaire à un ennemi qui depuis long-temps s'occupait de sa défense. Les arsenaux étaient fournis de toutes sortes d'armes et de machines de siége. Plusieurs catapultes tiraient avec la plus grande raideur des poutrelles longues de douze pieds, grosses à proportion, et ferrées comme des pilotis.

Quelque précaution que l'on eût prise pour les galeries en les couvrant de quatre rangs de fascines couchées l'une sur l'autre, ces énormes traits les perçaient toutes et allaient encore s'enfoncer fort avant dans la terre. Trebonius fut obligé d'ajouter de grosses poutres d'un pied d'épaisseur, afin de garantir les travailleurs qui apportaient les matériaux nécessaires pour la construction de la terrasse.

Il mit encore à la tête de l'ouvrage une tortue solide, sorte de galerie longue de soixante pieds, composée de grosses poutres, couverte et armée de tout ce qui pouvait résister au feu et aux pierres. Trebonius l'employa pour préparer et niveler le terrain que la jetée devait couvrir.

Malgré ces mesures extraordinaires, l'ouvrage n'avança pas beaucoup. Il semblait impraticable d'atteindre la

hauteur qu'exigeaient les défenses de la ville. Les Massiliens d'ailleurs ne s'en tinrent pas au jeu de leurs machines, qui continuait jour et nuit sans aucun relâche : ils portèrent le fer et le feu dans les travaux par des sorties réitérées; et, s'ils étaient souvent contraints à une retraite précipitée, plus souvent encore ils ruinaient quelque partie considérable de l'ouvrage des assiégeans.

Du côté de la flotte, la guerre ne se fit pas avec moins de vigueur. Nasidius, que Pompée envoyait avec seize navires au secours de Massilie, avait passé heureusement le détroit de Sicile en présence d'une escadre qui croisait pour César. Il se dirigea vers Domitius, et lui fit connaître son arrivée ainsi qu'au sénat de la ville, le sollicitant d'armer tous les vaisseaux disponibles, et de les joindre aux siens pour tenter un nouveau combat.

Les Massiliens se prêtèrent à ses vues, firent des efforts extraordinaires, et sortirent du port. Les trois escadres unies formaient une belle flotte avec laquelle on attaqua Brutus. Mais les Massiliens furent abandonnés dans l'action par les Romains, qui, n'ayant pas le même intérêt que les alliés à délivrer la ville, esquivèrent le combat et se retirèrent sains et saufs en Espagne. Les vaisseaux, contraints de rentrer dans le port, furent poursuivis et maltraités par Brutus, qui en prit quatre et en détruisit cinq.

Ce malheur ne découragea pas les assiégés. Par leur résolution opiniâtre à continuer les sorties, la terrasse avança lentement. Maîtres du haut des murs, ils commandaient tout le terrain situé entre la ville et les lignes romaines, de sorte que les légions n'osaient aller recevoir l'assaillant par-delà leurs ouvrages, ni le poursuivre après l'avoir repoussé.

Le dépit de ces sorties fréquentes et ruineuses détermina les officiers qui commandaient la droite de l'attaque à tenter de l'établir plus près de l'enceinte de la place, dans un poste indépendant des travaux. Ils poussèrent les galeries en avant, vis-à-vis d'une tour de la ville, et, sous la protection des mantelets, y bâtirent un mur de briques de cinq pieds d'épaisseur.

Il en eut trente de front; on lui donna bientôt des flancs d'une dimension égale; ce qui formait un carré propre à couvrir un corps d'élite, dont la destination fut de prendre en flanc les gens de la sortie. Ce poste pouvait encore protéger le grand ouvrage. Mais ce n'était qu'une faible ressource, et la supériorité des défenses sur les travaux de l'attaque ne promettait rien de décisif au général romain.

Un habile architecte lui représenta que, si cet ouvrage de briques, construit par les soldats uniquement pour se loger ou s'épauler, pouvait être porté à la hauteur d'une tour, Massilie serait bientôt prise,

On en convint; toutefois la proximité des murailles de la ville, le grand appareil des machines que les assiégés ne manqueraient pas de faire jouer, l'embarras de soutenir les travailleurs, vu l'éloignement des autres ouvrages, ces considérations formaient des obstacles peut-être insurmontables. Cependant, on ne recula pas devant les difficultés.

Elles furent grandes, et César, qui trouve l'entreprise admirable, se plaît à nous en donner le détail.

« Les légionnaires, dit-il, qui travaillaient sur la droite aux ouvrages, se voyant exposés aux fréquentes sorties des assiégeans, remarquèrent qu'il se-

rait avantageux d'élever une tour de briques pour s'en faire une espèce de fort ou d'asile, au lieu d'une petite enceinte placée sous les murs de la ville, et dont ils s'étaient contentés jusqu'alors contre les incursions soudaines des assiégés. Ce poste leur servait de refuge quand ils étaient accablés par le nombre, et ils en sortaient pour repousser ou poursuivre l'ennemi. Cette petite enceinte comptait trente pieds sur chaque face, l'épaisseur de ses murs portait cinq pieds. Dans la suite, comme l'expérience est toujours un bon maître, lorsqu'on y joint l'industrie, on reconnut qu'en l'élevant à la hauteur d'une tour, on en tirerait de grands avantages, et voici comment ce projet fut exécuté.

» Cette tour étant poussée à la hauteur du premier étage, on engagea les bouts des poutres dans l'épaisseur de la maçonnerie, pour les mettre à l'abri des matières combustibles de la place; puis on continua de murer au-dessus de ce plancher, tant que la protection des mantelets et des galeries le permit. On posa ensuite sur la maçonnerie, à peu de distance de l'aplomb des revêtemens intérieurs, deux solives en croix, afin d'y suspendre le plancher qui devait servir de couverture à la tour; et sur ces solives on mit des poutres qui se croisaient en ligne droite, et qu'on réunissait ensemble à l'aide de madriers.

» Les poutres, un peu plus longues que la largeur totale de la tour, étaient saillantes au-delà de l'aplomb des revêtemens extérieurs, afin qu'on pût y attacher des rideaux pour mettre à l'abri les ouvriers qui maçonnaient sous le toit.

» Cette plate-forme, destinée à surmonter la tour, fut garantie du feu par des briques et de la terre glaise. On jeta encore des matelas par-dessus, afin que les traits et les pierres lancées par les machines n'endommageassent pas le plancher.

» Les rideaux dont on se servit pour mantelets flottans, étaient faits de câbles d'ancre; ils avaient quatre pieds de largeur, et descendaient jusqu'au pied de la maçonnerie. On mit trois rangs de ces rideaux sur les trois faces de la tour qui étaient vues et battues de la place, et on les suspendit à ces poutres saillantes qui formaient un avant-toit au pourtour de l'édifice. On avait déjà remarqué en d'autres occasions qu'il n'y avait que cette espèce de nattes suspendues qui fussent impénétrables aux traits et aux autres armes offensives.

» Cette partie de la tour étant ainsi conduite et mise à l'abri de toutes les batteries de l'assiégé, on transporta ailleurs les mantelets dont on avait fait usage, et, au moyen de la mécanique, on commença par soulever en entier cette plate-forme au-dessus du premier étage, jusqu'à la hauteur où les rideaux suspendus pouvaient mettre les maçons à couvert. Sous cet abri, ils travaillaient aux murs sans rien craindre de la place; tandis que, en haussant la plate-forme au fur et à mesure que s'élevait la maçonnerie, on se ménageait un nouvel espace pour bâtir.

» Le travail étant poussé à la hauteur d'un second étage, on engagea, comme auparavant, les poutres du plancher dans l'épaisseur de la muraille, et on se servit de la même manœuvre pour faire monter en entier la plate-forme et les rideaux qui s'y trouvaient suspendus. Ce fut ainsi que sans perte et sans danger, on éleva cette tour de briques jusqu'à la hauteur de six étages. On y ménagea des embrasures

dans les endroits convenables à l'emplacement des machines. »

Telle est la reproduction fidèle de ce passage des Commentaires, manqué par tous les traducteurs.

Mais déjà les accidens du siége commençaient à changer de face. Les Romains, à couvert dans leur citadelle, se trouvèrent en état de protéger les grands travaux de la terrasse, et ils dominaient pleinement sur la tour de la ville qui les écrasait auparavant. Ce dernier avantage procura encore aux assiégeans les moyens de protéger la construction d'une galerie pour l'approche du bélier.

César l'appelle *musculus*, et lui donne soixante pieds de longueur. Elle était composée de deux pièces de bois, avec des montans et un toit recouvert de briques maçonnées. Par-dessus on mit encore des cuirs pour empêcher l'eau de tremper le mortier; le tout fut garanti par des matelassons. Cet ouvrage fini sous la protection de la tour, et à la faveur des mantelets, on le roula sur de grands cylindres dont les anciens faisaient usage pour tirer leurs vaisseaux à terre ou pour les lancer à l'eau.

Le trajet que cette lourde masse avait à faire pour arriver à la tour de la ville qui était opposée, ne se trouva pas grand, vu sa longueur de soixante pieds. On couvrit d'ailleurs soigneusement les manœuvres, et l'on parvint ainsi à établir une communication couverte depuis la tour de briques jusqu'au mur des assiégés.

La soudaine apparition de cette machine effraya les Massiliens. Ils craignirent avec raison qu'elle n'engendrât tout l'appareil nécessaire pour renverser leurs murailles. Ils firent rouler du haut des remparts, de grosses pierres et d'autres masses dont la pesanteur, augmentée par l'impulsion, aurait ruiné les mantelets ordinaires; mais la galerie était à l'épreuve des fardeaux les plus pesans.

Ils eurent recours aux feux d'artifice, et lancèrent des barils enflammés remplis de poix noire, de résine et de soufre. Ce fut encore sans effet; car, tombant sur le comble, ils roulaient de droite et de gauche, et les soldats les éloignaient avec des fourches.

Tant d'efforts inutiles de la part des assiégés devaient épuiser à la longue leurs moyens de défense, et donner aux assiégeans toute la sécurité possible, pour fracasser le mur. Les Romains employèrent de gros béliers pointus connus sous le nom de *tarrières*, et l'on arracha les grandes pierres avec le *corbeau démolisseur*.

Les Massiliens découragés regardèrent le sac de la ville comme inévitable, et résolurent de tenter un accommodement. Ils sortirent en grand nombre sans armes, la tête ceinte de bandeaux blancs en signe de paix, et ils supplièrent le général romain de leur accorder une trêve jusqu'à l'arrivée de César, promettant de se rendre à lui.

Trebonius avait reçu l'ordre d'épargner la ville, et surtout d'éviter l'assaut. Il se laissa donc aisément fléchir, malgré les murmures du soldat, que l'espérance du pillage aidait à supporter patiemment la fatigue.

La trêve était conclue. On détacha peu de monde pour la garde des ouvrages. Trebonius paraissait sans défiance; les armes des légionnaires restaient couvertes; on n'attendait rien moins qu'une perfidie de la part des vaincus. Cependant quelques jours s'étaient à peine écoulés, que les Massiliens résolurent de mettre à profit une pareille incurie, et, choisissant l'heure

de midi à laquelle le soldat se livrait au repos, se jetèrent tout à coup sur les ouvrages.

Ils défirent aisément les gardes; puis, tirant parti du vent qui soufflait avec violence, eurent recours à l'incendie avant qu'on pût prendre des mesures pour s'y opposer. Le feu se communiqua. La grande terrasse, les tours avec leurs machines, les tortues, les galeries, les mantelets, tout brûla, et l'ouvrage de plusieurs mois ne présenta plus que des cendres.

Les Romains, revenus de leur surprise, sortirent bien du camp; mais il était trop tard. Les Massiliens se retiraient, et l'on n'osa les poursuivre, protégés qu'ils étaient par les machines qui défendaient leurs murs. Ils purent même encore brûler la fameuse galerie avec la tour de briques.

Le lendemain, le même vent continuait, et les assiégés tentèrent de mettre le feu aux ouvrages de la petite attaque, qui étaient beaucoup moins avancés. Les Romains, cette fois, se tenaient sur leurs gardes et les repoussèrent vigoureusement.

Le soldat reprocha ce malheur à l'excès de bonté du général; mais il n'en témoigna que plus vivement le désir de recommencer les travaux, afin de punir une pareille perfidie. Le bois manquait; tout le pays était épuisé par la construction de la terrasse, des tours et des galeries; on n'en trouvait même plus pour continuer les ouvrages de l'autre attaque. Le génie de Trebonius et l'ardeur du soldat suppléèrent à tout par un travail digne d'admiration.

Trebonius fit tirer deux murs de briques qui enfermaient le terrain couvert par la terrasse ruinée. Ces murs présentaient six pieds d'épaisseur, et le travail en fut entrepris en plusieurs endroits sous la protection des galeries d'approche. La diligence et l'adresse du soldat étaient si grandes, qu'en peu de temps, ces murailles atteignirent la longueur déterminée, et s'élevèrent environ à la hauteur des galeries.

On couvrit le front de l'espace qui séparait les deux murs de tout l'appareil des mantelets et des galeries qui se trouvaient dans le camp, et on en protégea ensuite l'élévation par des mantelets flottans suspendus à des mâts.

Les deux flancs étant garantis par ce mur, on éleva, de distance en distance, de grands et larges piliers. On employa le carreau et la pierre que l'on trouvait en abondance dans les environs. Ces piliers, joints par de grosses poutres et des madriers, avec lesquels on fit l'entablement, servirent de base à l'énorme masse de pierres, de terre, de fascines et de décombres de l'ancienne terrasse; car on s'en servit pour élever cette construction à la hauteur projetée. Ainsi, il y eut un souterrain à la colonnade, et le soldat, en s'y logeant et en y pratiquant des ouvertures de distance en distance, pouvait défendre l'ouvrage, sans avoir besoin de galeries qui manquaient depuis l'incendie.

Les Massiliens se virent donc menacés d'une nouvelle plate-forme qui, bien qu'incapable de porter des tours, devait pourtant favoriser l'approche du bélier. La disette des vivres, et une maladie contagieuse qui régnait parmi les habitans, devaient les réduire au désespoir. Ils proposèrent de nouveau de se rendre.

Heureusement pour eux, César venait d'arriver au camp. Il ne voulait pas qu'on lui reprochât la ruine de cette ville célèbre et reçut ses propositions. César enleva les armes,

les vaisseaux, et les trésors dont il avait besoin ; mais il laissa les lois, les usages et les formes républicaines d'un gouvernement qu'il n'avait nul intérêt à changer. Ces conditions parurent encore plus douces que le vaincu n'avait lieu de les attendre.

La prise de Marseille fut le dernier exploit de César dans les Gaules. Il en partit pour aller vaincre Pompée en Grèce, Ptolémée en Égypte, le fils de Mithridate dans l'Asie-Mineure, Caton, en Afrique, et les enfans de Pompée dans cette même Espagne d'où il avait chassé les lieutenans de leur père.

Ces victoires remportées par César sur les Romains, dans toutes les parties du monde connu en ce temps, ne lui prirent que cinq années. Il en avait passé neuf à soumettre les deux tiers de la Gaule, depuis les Cévennes jusqu'à l'embouchure du Rhin qui se jetait alors dans l'Océan germanique.

Si la population d'un peuple fait sa force et prouve sa prospérité, il doit être utile de connaître la population de la Gaule avant la conquête des Romains.

Jamais César n'indiqua d'une manière positive le nombre des Gaulois qu'il eut à combattre, et encore moins combien il en tua. Nous ne savons rien de précis non plus sur les villes et les nations qu'il parvint à soumettre. Mais Plutarque, cent quarante ou cent cinquante ans après lui, osa faire un tel calcul, et, avec ce défaut d'examen qui lui est ordinaire, avança que César avait eu en tête plusieurs fois trois millions d'hommes armés.

Plutarque ajoute que César tua un million d'individus, et fit aussi un million de prisonniers ; qu'il emporta huit cents villes, et soumit trois cents nations. Toutes ces exagérations sont démenties par les Commentaires. César y parle de quatre-vingts peuples, nomme vingt-huit villes, et nous avons vu qu'il ne rencontra jamais plus de trois cents mille combattans.

Plusieurs savans modernes, cherchant à évaluer la population des Gaules, ont, par vanité, par gloire de leurs ancêtres, préféré le calcul du philosophe grec, qui n'approcha jamais de nos frontières, au témoignage du héros qui occupa le pays pendant neuf années. Ces savans ont fortifié leur sentiment par les récits de quelques anciens auteurs.

Diodore de Sicile écrivait sous Auguste, trente ou quarante ans après la mort de César. Il dit que les plus fortes nations de la Gaule pouvaient être composées de deux cent mille individus, et les plus faibles, de cinquante mille. Mais Diodore ne spécifie point le nombre de ces nations, et César n'avait compté que quatre-vingts peuples.

On voit par les listes de ce grand homme de guerre, qu'il n'existait dans la Gaule que deux seules nations en état de fournir cinquante mille guerriers ; ce qui porte, en effet, pour chacune la population à deux cent mille âmes. C'est donc pour les deux peuples quatre cent mille. Ces mêmes listes nous montrent aussi que beaucoup d'autres nations ne pouvaient fournir au-delà de quatre à cinq mille combattans.

Pour ne rien contester à Diodore, supposons que, sur ces quatre-vingts peuples comptés par César, les soixante et dix-huit qui n'avaient pas chacun deux cent mille individus en produisissent cinquante mille. Ce serait pour la population de tous, trois millions neuf cent mille ; lesquels joints aux quatre cent mille des deux peuples

qui pouvaient armer cinquante mille hommes, ne donnent encore que quatre millions trois cent mille habitans.

Flavius Josèphe et Appien, plus éloignés de la Gaule, n'écrivirent que deux cents ans après la conquête, lorsque le nombre des villes et celui des habitans de la campagne s'étaient déjà beaucoup multipliés. Le premier prétend que les Gaules contenaient trois cent quinze nations et près de douze cents villes; elles auraient eu quatre cents peuples et huit cents villes, suivant le second.

Ces mots vagues de peuples et de villes n'indiquent rien de positif pour la population. Il n'est même pas certain que ces auteurs ne comprissent, sous la dénomination de Gaule, cette grande partie de l'Italie qu'on appelait alors la Cisalpine. Mais, en supposant toujours que chacune de ces douze cents villes prétendues, citées par Josèphe, eussent été peuplées de deux mille âmes, on ne trouverait encore que deux millions quatre cent mille habitans dans les villes.

Ce calcul devient même exagéré. Lutèce n'était pas une des moindres cités de la Gaule; et cependant, elle ne pouvait contenir alors deux mille individus. On ne doit pas juger son étendue par la superficie que le terrain présente aujourd'hui, puisqu'on a réuni plusieurs petites îles; d'ailleurs les habitations n'avaient point d'étages, et ne se trouvaient pas contiguës.

Ainsi, quoiqu'il devienne certain que ces douze cents villes n'étaient que des villages, il faudrait encore supposer à peu près autant de gens dispersés dans les campagnes, pour atteindre au nombre d'habitans qu'indique l'évaluation des divers écrivains comparée à celle de Jules César.

Un homme beaucoup plus instruit, à cet égard, que Plutarque, Diodore, et que César même; un homme longtemps chargé de l'administration de la Gaule, qui en avait entrepris le cadastre, et connaissait tous les dénombremens faits par les Romains depuis Auguste jusqu'à lui; Julien, d'abord gouverneur du pays, et ensuite empereur, Julien le Sage dit formellement que Jules César prit dans les Gaules trois cents villes, et non huit cents; qu'il vainquit deux millions d'hommes, et non pas qu'il les tua. Le calcul de Julien ne contredit pas les Commentaires; il confirme, au contraire, l'exactitude des faits qu'on y trouve.

Il paraît que l'usage était alors de donner des armes à tous ceux qui étaient en état de les porter, de faire un grand effort, de livrer la bataille, et de renvoyer les troupes immédiatement après, soit qu'elles eussent vaincu, soit qu'elles fussent défaites.

En comparant les deux listes de César, en séparant de l'une les peuples qu'on retrouve dans l'autre, on voit que la Gaule mit cinq cent mille hommes sous les armes. Si l'on prend ce nombre pour le quart de la population, on trouvera que la Celtique et la Belgique pouvaient compter deux millions d'habitans. Il n'est pas vraisemblable qu'elles en eussent davantage.

La Gaule Narbonnaise se présente comme bien plus peuplée que la Celtique et la Belgique; l'Aquitaine, au rapport de Strabon, contemporain d'Auguste, était presque entièrement déserte. On ne se tromperait donc pas beaucoup si l'on évaluait à cinq ou six millions le nombre des habitans contenus dans les quatre Gaules situées entre la Méditerranée, le Rhin, l'Océan et les Alpes. Nous parlons toujours ici de l'époque où César fut envoyé dans les Gaules en qualité de proconsul.

On donnait le nom de *druides* aux prêtres du pays. Ces druïdes passaient pour très savans parmi les Gaulois, les Germains et les Bretons. Cependant ils n'écrivaient ni l'histoire ni le dogme. Ils perpétuaient les faits héroïques, enseignaient les mystères sacrés par la tradition et par les hymnes transmis de vive voix. Mais les druides ne se fient pas ainsi à leur mémoire pour les affaires particulières; ils les écrivent dans leur propre langue avec des caractères grecs. Ces caractères venaient des Massiliens; plus tard, ceux des Romains prévalurent. Ce sont ceux dont nous nous servons.

Les Gaulois formaient leur année de mois lunaires, ainsi que tous les peuples qui ne sont pas assez instruits pour calculer le cours du soleil. L'habitude de supputer le temps au moyen des lunaisons établit chez eux l'usage de compter par nuits. Le mois commençait, non quand la lune reparaît en croissant, mais six jours après, lorsque le quart de son disque est éclairé.

A tous les arts connus des peuples nomades, tels que ceux de fabriquer des tentes, des chars, des vêtemens, des armes, les Gaulois joignaient déjà l'art de l'agriculture et celui de fortifier des places. Ils se servaient de gros arbres couchés de manière qu'une des extrémités du tronc formât l'extérieur et l'autre l'intérieur du rempart. Ces arbres étant attachés par des poutres transversales, le bélier ne pouvait les renverser, et le revêtement de terre les rendait inaccessibles au feu.

Cassiodore nous apprend que la monnaie des Gaulois était de cuir. Ils eurent souvent occasion de piller des monnaies d'or et d'argent, et cherchèrent sans doute à les imiter. Peut-être firent-ils fondre par quelques prisonniers grecs ou romains, ces petites médailles de cuivre et d'argent que l'on trouve quelquefois, et dont les figures paraissent plus informes que ne l'étaient les dessins des sauvages de l'Amérique, avant que ces peuples connussent les Européens.

Le revers de presque toutes ces médailles représente un cheval ou un cochon; d'autres fois on peut y reconnaître un cavalier. Le nom d'Ambiorix se lit sur quelques-unes, et d'abord on les regarda comme frappées dans les états du chef des Éburons, que César poursuivit sans relâche; mais le nom se trouvant gravé en caractères romains, et les Gaulois n'ayant fait usage de ces caractères que long-temps après la conquête, il faut bien convenir que les médailles sont postérieures à cet Ambiorix.

Depuis deux cents ans que l'on recueille tout ce qui existe de nos propres antiquités, on n'a découvert aucun monument d'une époque antérieure. Il n'en existe pas, dit le comte de Caylus, qui ne soit purement romain ou copié d'après les Romains. Les Gaulois, ajoute-t-il, n'avaient de connaissances acquises que celles que rapportaient leurs troupes employées au service des nations étrangères.

On doit reproduire ces paroles avec d'autant plus de soin, que nos historiens confondent les temps, lorsqu'ils nous parlent des arts de la Gaule. Ils citent Pline, Strabon, Lucien, Ammien Marcellin, tous postérieurs à la conquête de Jules César, pour nous apprendre l'état des arts avant cette conquête.

Le fameux temple de Montmorillon qu'on a cru si long-temps un ouvrage des Gaulois, ne s'est trouvé, à l'examen, qu'un hôpital bâti, dans le onzième ou le douzième siècle, par les pélerins qui revenaient de la Palestine.

Je ne doute pas que depuis leur assujettissement, les Gaulois n'aient fondé des temples, dressé des autels et érigé des statues à leurs dieux. Don Martin et le comte de Caylus ont fait graver plusieurs statues de divinités gauloises retrouvées enfouies dans la terre; toutes portent l'empreinte des divinités romaines; elles n'en sont même qu'une grossière imitation.

Ce qui reste de monumens purement gaulois, se réduit à une pierre informe placée sur le chemin de Poitiers, vers Bourges; on doit y joindre quelques pierres énormes dans le Bas-Poitou, et d'autres en Basse-Bretagne, qui dessinent une espèce d'enceinte de cinquante pieds de long. On en retrouve encore dans ce même pays; elles ressemblent à des pierres mortuaires que l'on n'aurait pas su tailler.

Le premier des monumens dont nous parlons, ne permet pas d'asseoir la moindre conjecture. Mais les pierres du Bas-Poitou présentent des quartiers de rocher si énormes, qu'on admet difficilement que les hommes soient parvenus à les transporter dans ce lieu.

Peut-être y furent-elles jetées par quelque révolution du globe, comme le supposent des géologues.

Dans la Gaule Narbonnaise, on a trouvé des statues, des tombeaux et d'autres monumens antérieurs à Jules César. Nous savons que long-temps avant lui, cette partie de la Gaule fut soumise aux Romains et policée par les Grecs. Ces monumens deviennent encore une preuve que si l'on n'en rencontre point dans le reste de la Gaule, il n'y en a jamais eu.

On a même déterré des statues égyptiennes dans la Gaule Narbonnaise. Alexandrie faisait un grand commerce avec Marseille, et les marchands de l'Égypte avaient apporté sur les bords du Rhône des statues d'Isis et d'Anubis, comme les nôtres montrèrent des crucifix et des images de la Vierge sur les rives du Gange.

Il avait même pénétré dans les Gaules quelque chose de la religion des Mages, comme on le voit par les armoiries de l'ancienne Lutèce, qui ne sont autre chose que le vaisseau d'Isis. Ce vaisseau affecte une forme particulière, et l'on reconnaît certainement celui que montait la déesse pour aller à la recherche de son époux Osiris, mis à mort par Typhon; allégorie ingénieuse que les druides devaient connaître.

Mais nous savons positivement par Tacite que nos ancêtres adoraient Isis. Elle était la déesse tutélaire de Lutèce, où elle avait des temples; et l'on joignait toujours à son culte le vaisseau qui peint si bien son existence aventureuse, et semblait en quelque sorte la figurer aux yeux. Ce fut donc un symbole sous lequel les Parises rendirent hommage à la divinité protectrice de leur ville. Tous les historiens se sont mépris sur l'origine de ces armoiries.

Plusieurs écrivains de l'antiquité se plaisent à nous présenter les Gaulois comme des peuples industrieux. On ne peut douter qu'ils n'eussent de l'esprit et le germe de tous les talens; mais l'esprit a besoin de culture, et l'acharnement des guerres soutenues par ces petites nations, étouffait chez elles le goût des arts au lieu de le développer.

Pline et ceux qui attribuent aux Gaulois l'invention de mettre des roues à la charrue, d'appliquer du plomb blanc sur le cuivre pour l'étamer, ne disent pas si l'on en est redevable aux Gaulois Cisalpins, déjà très avancés dans la civilisation, du temps de ces auteurs, ou bien aux habitans de la

Gaule Narbonnaise, policée, plusieurs siècles avant la conquête, par les Phocéens, fondateurs de Marseille.

Nous pensons qu'une critique éclairée devrait distinguer les lieux et les temps ; ne pas prendre des pierres informes pour des monumens de génie ; et cesser de confondre les petites nations nomades des Gaulois, connues seulement par des excursions de Barbares, avec la prétendue grande nation des Celtes qu'on ne connaît point du tout, malgré les écrits de tant de savans qui travaillent au milieu du vide le plus absolu, et cherchent des preuves dans des siècles et des pays où personne ne connaissait les moyens de transmettre les faits et la pensée.

Ils sont réduits à citer des auteurs grecs et latins qui, nés plus tard et loin de la Gaule, n'en parlent qu'au hasard, et disent ne rien connaître de ces peuples vers les siècles antérieurs. Mais combien de savans sont assez instruits pour avouer qu'ils ignorent quelque chose?

Tous les auteurs grecs ou romains qui font mention des Gaulois, les traitent de Barbares, et ne leur attribuent que les mœurs des sauvages, jusqu'à l'époque du passage d'Annibal en Italie et les conquêtes des Romains dans la Gaule Transalpine. La manière dont César les dépeint, abandonnant leurs villes (*oppida*, et non *urbes*), hommes, femmes, fuyant dans les bois, indique des mœurs presque sauvages. Les habitans de l'Asie-Mineure, de l'Afrique, de la Grèce, de l'Égypte, ne laissaient pas ainsi leurs villes à l'approche des légions romaines.

Diodore de Sicile, qui écrivit peu de temps après la mort de Jules César, prête aux Gaulois les mêmes mœurs, quoique déjà la Gaule Narbonnaise fût assez civilisée, et que les Gaulois, plus septentrionaux, commençassent à se policer. Au reste, comme cet auteur étend les Gaules jusqu'à la Scythie, il semble comprendre sous ce nom la Germanie et les peuples du nord.

Il dit que les Gaulois ne prenaient point leurs repas assis sur des siéges, mais couchés sur des peaux de loup et de chien. On sent bien que cet usage est celui d'un peuple qui ne sait pas fabriquer des meubles. Diodore ajoute qu'ils étaient servis à table par leurs enfans de l'un et de l'autre sexe. Cette coutume se conserva long-temps chez nos aïeux, et on la retrouve dans l'habitude qu'avait la haute noblesse, de se faire entourer par les enfans de ses vassaux admis auprès d'elle sous le nom de pages.

Don Martin, Don Brezillac, et des historiens postérieurs, prétendent que les Grecs et les Romains, en faisant de nos ancêtres un portrait hideux, et leur attribuant une ignorance aussi profonde, les ont calomniés, parce que les Gaulois parvinrent à les battre plusieurs fois; mais les Grecs et les Romains ont été vaincus par bien d'autres peuples.

Les Perses brûlèrent la ville d'Athènes, et les Athéniens n'ont jamais regardé les Perses comme des sauvages. On les voit mépriser leurs mœurs molles et magnifiques ; les cités de l'Asie semblent aux Grecs corrompues par le faste · mais nous savons par eux qu'elles étaient riches, vastes et peuplées.

Les Romains parlent ainsi des Perses. Ils vantent également les arts, les lois, les richesses de la Grèce, bien que Pyrrhus ait paru en vainqueur jusque sous les murs de Rome. Ils ne rendent pas moins de justice au commerce immense et à l'industrie des Carthaginois, malgré les victoires d'Annibal, qui leur tua tant de consuls.

Jamais il ne tomba dans la tête d'un Grec ou d'un Romain de traiter les Perses et les Carthaginois comme des sauvages. Ils leur ont dit beaucoup d'autres injures; mais ils ne niaient pas leur civilisation.

CHAPITRE XIII.

Guerre civile. — Suite des campagnes de Jules César. — Bataille de Pharsale.

Conquérant de la Gaule, César s'était formé, pendant huit années de combats, une armée formidable de dix légions, et une excellente cavalerie, que l'on fait monter à dix mille chevaux. Pompée, toutefois, pouvait disposer du reste des forces de l'empire.

La Grèce et les provinces conquises de l'Orient; l'Afrique et l'Espagne, dont il était gouverneur, respectaient ses ordres. L'Italie, Rome presque entière se déclaraient pour lui, et il est certain qu'au moment où César passa le Rubicon, et commença la guerre avec la seule treizième légion, Pompée avait, en Italie, plus de dix légions sous les armes.

On s'imagina que César, placé dans les Gaules entre deux grandes armées qui l'observaient, n'oserait point attaquer l'Italie ou l'Espagne, de peur de compromettre les Gaules. Ce fut ce raisonnement spécieux qui séduisit presque tous les sénateurs.

Cependant son approche jette une telle épouvante dans Rome, que les consuls et la plupart des magistrats prennent la fuite. Toutes les villes le reçoivent avec empressement; les troupes destinées à le combattre sortent de leurs places fortes pour venir se joindre à ses troupes, et Pompée, qui pouvait organiser en Italie la défense la plus énergique, ne voit rien de mieux à faire, pour calmer cette crise, que de transporter la guerre en Grèce.

On ne reconnaît pas sans étonnement que le parti de Pompée manqua d'abord d'espions et d'avis. Si l'on avait examiné de sang-froid la marche de César, et qu'on en eût rendu un compte exact dans Rome, le sénat opposait de suite les deux légions tirées des Gaules, auxquelles Pompée pouvait joindre un nombre considérable de recrues. Ces troupes étaient suffisantes pour arrêter l'ennemi jusqu'à ce qu'on appelât d'autres légions, et l'on se mettait alors en état de prendre l'offensive.

César n'ignorait rien des forces et des ressources de son ennemi; mais les coups de vigueur appartiennent aux généraux du premier ordre; eux seuls savent calculer les avantages d'un premier succès comparé aux inconvéniens de l'inaction; ils connaissent l'effet infaillible de la surprise, osent se confier dans leur génie, et n'hésitent pas de donner quelque chose au hasard.

On voit César commencer presque toutes ses guerres avec peu de troupes, étonner son adversaire et l'éblouir par l'audace de ses entreprises. Remarquons cependant que dans cette opération, qui passe pour la plus téméraire de sa vie, sa prévoyance ne se trouvait pas en défaut s'il avait rencontré plus de résistance en Italie.

Tandis qu'il faisait cette expédition principale avec trois vieilles légions et vingt-deux cohortes de nouvelles levées, cinq autres légions restées dans les Gaules recevaient l'ordre de marcher à grandes journées vers l'Espagne, afin que les lieutenans de

Pompée, qui gouvernaient en son nom cette province, n'eussent pas le temps de songer à envahir les Gaules. Ainsi César, en portant d'abord la guerre dans l'Italie, n'avait rien à craindre pour ses derrières.

Après avoir soumis Rome, la Sicile et la Sardaigne, il crut devoir différer la poursuite de son adversaire et résolut de passer en Espagne. C'est qu'il ne voulait pas que les troupes de Pompée s'y fortifiassent et vinssent attaquer en son absence la Gaule et l'Italie. Cette campagne de César passe pour un des plus brillans exploits de sa vie militaire; nous avons donc cru devoir la rapporter ici avec quelques détails. (An 704 de Rome; 50 ans avant notre ère.)

L'Espagne fut divisée par les Romains en deux parties, la citérieure et l'ultérieure, et chacune avait son gouvernement.

L'Espagne citérieure occupait tout le côté septentrional, depuis le cap de Finistère jusqu'à l'embouchure du fleuve Durius, et du pied des Pyrénées au cap Gata. L'Espagne ultérieure bordait, du nord au couchant, la rive du fleuve Anas, aujourd'hui la Guadiana, et s'étendait ensuite sur l'Océan, où est le golfe de Carthagène. La Lusitanie appartenait à cette partie, et fut quelquefois administrée par des gouverneurs particuliers.

Scipion l'Africain avait conquis l'Espagne sur les Carthaginois; mais elle ne fut jamais entièrement soumise aux armes de Rome. Les révoltes qui la troublaient vinrent surtout de la tyrannie des gouverneurs, et le sénat, qui semblait l'ignorer, fit des efforts extraordinaires pour se maintenir dans la possession d'un pays dont les mines fournissaient une grande partie de l'or qui roulait dans le commerce.

Cette province, d'ailleurs, se montra dans tous les temps la plus florissante de l'empire. Tout ce qui se trouvait dans la plaine et le long des côtes, offrait une riche culture; les Romains y avaient établi plusieurs colonies, qui prospérèrent et s'agrandirent considérablement.

Huit ans s'étaient écoulés depuis que le sénat décernait à Pompée le gouvernement d'Espagne et celui de l'Afrique, avec un pouvoir très étendu; mais comme ce général n'osait s'éloigner de Rome, dans la crainte de perdre son influence sur les affaires de la république, il resta en Italie, et fit administrer la province par ses lieutenans. Trois d'entre eux, Varron, Afranius et Petreius, furent choisis par lui pour défendre l'Espagne.

Varron ne se montra pas digne de la confiance dont Pompée l'avait honoré. Il ne fit rien pour seconder les efforts de ses deux collègues : sa conduite démontre au contraire qu'il trahissait son protecteur. Si César, par honneur pour Varron, se tait sur les circonstances de cette défection, nous n'ignorons pas l'attachement qu'il lui témoigna par la suite, et les bienfaits dont il ne cessa de le combler.

Les troupes de César s'avançant vers la chaîne des Pyrénées, Afranius et Petreius, qui avaient fait de grands approvisionnemens, résolurent de rester sur la défensive, et prirent un poste très avantageux. Afranius commandait trois légions, Petreius deux, et ils avaient en commun cinq mille chevaux et vingt-quatre cohortes d'infanterie provinciale.

La ville d'Ilerda, ou, comme on l'appelle de nos jours, Lérida, située sur une hauteur au bord de la Sègre, domine une très belle plaine qu'une autre rivière, nommée Cinca,

borne du côté de l'Aragonais. Il y avait au pied de la colline un vieux pont de pierre sur la Sègre, passage d'une grande importance pour ceux qui en étaient les maîtres; car les débordemens du fleuve interrompaient souvent la communication avec les pays voisins.

Le poste que les généraux de Pompée prirent pour s'assurer de la ville et du pont était sur une colline proche de Lérida, dans l'endroit où se trouve aujourd'hui le fort Garden. Ce lieu, très sûr par son assiette, devint inattaquable au moyen de bons retranchemens.

L'ancienne Ilerda n'occupait que la hauteur sur laquelle est bâtie actuellement la citadelle. La colline qu'on voit à côté, et qui forme une partie de la ville, ne présentait alors qu'une butte rase; elle entrecoupait la plaine qui s'étend vers la montagne où était le camp.

Par cette position, les généraux de Pompée se flattèrent de rester les maîtres des deux rives de la Sègre jusqu'à son confluent à l'Ebre, dans une distance de sept petites lieues, de conserver la communication avec ce dernier fleuve, et de tenir aussi en respect une partie des villes et des contrées que ces rivières arrosaient.

Ils détachèrent cependant quelques troupes pour occuper les gorges des Pyrénées; mais, en faisant cette démarche, ils n'eurent d'autre dessein que de retarder l'ennemi sur son passage, afin de gagner le temps nécessaire pour affermir dans leurs intérêts les villes et les peuples, et achever le grand magasin de Lérida.

César, étant informé de ces mouvemens, avait dépêché l'ordre à Q. Fabius de quitter sur-le-champ ses quartiers près de Narbonne, et de marcher en diligence, avec trois légions qu'il avait sous ses ordres, au grand passage du col de Pertuys, connu sous le nom *des Trophées de Pompée*.

Q. Fabius réussit à s'en saisir après une marche rapide, et l'ennemi, qui arrivait à peine, fut débusqué, presque sans combat, de tous les postes qu'il occupait. Fabius, s'étant ainsi ouvert le passage, marcha sans s'arrêter vers Lérida; il fut suivi de près par deux autres légions, qui, au premier signal de la guerre, avaient quitté leur quartier d'hiver en Picardie, pour franchir les Pyrénées; on y voyait aussi cette légion forte de six mille Gaulois transalpins, dressés et disciplinés à la romaine, et connue sous le nom d'*Alauda*.

Il avait, en outre, plusieurs corps d'infanterie légère, un surtout, choisi parmi les habitans de cette partie des Pyrénées qui appartenait à l'Aquitaine. César le considérait comme très précieux pour faire la guerre dans les montagnes et combattre les Espagnols que l'ennemi entretenait à sa solde.

Six mille hommes de cavalerie, la plupart Gaulois et Germains, aguerris par huit années de combats, étaient joints à cette infanterie. Le reste se composait d'une foule de gens distingués, représentant l'ordre des chevaliers dans les provinces, et dont plusieurs suivaient la fortune de César par inclination plus que par devoir.

Fabius prit son camp à une distance d'environ une lieue et demie de celui d'Afranius, assez près de la Sègre, et de manière que la petite rivière de la Noguera Ribagorsana lui restait à dos. Après s'être bien retranché dans son camp, il s'occupa des subsistances de son armée; mais le plat pays était épuisé, et les villes voisines, accoutumées encore au nom et aux ordres

de Pompée, n'osant se déclarer pour son rival, Fabius fut contraint de se procurer des vivres à la pointe de l'épée.

Au moyen de deux ponts qu'il jeta sur la Sègre, l'un près de son camp et l'autre à quatre mille pas en arrière, il s'ouvrit la communication avec la partie de la Catalogne qui est entre la Sègre et la mer, pays riche et fertile. Cependant, comme le pont de pierre d'Ilerda donnait de grandes facilités à l'armée d'Espagne d'inquiéter les excursions de Fabius, il dut faire escorter chaque détachement de fourrageurs par des troupes nombreuses. Deux légions entières, sous les ordres de Plancus, se mirent en marche pour ce service, et un corps de cavalerie les suivit.

Lorsque l'infanterie fut de l'autre côté du fleuve et que la cavalerie vint se présenter à l'entrée du passage, le pont se rompit par la violence du courant. La charpente et les débris, qui flottaient jusqu'à la ville, donnèrent connaissance du sinistre, et les généraux de Pompée prirent aussitôt la résolution de couper la retraite aux troupes compromises.

Afranius s'avance en toute hâte avec quatre légions. Il aurait pris et massacré le détachement de Plancus, si cet officier ne s'était hâté de gagner une hauteur sur laquelle il prit un bon poste. Fabius fit passer aussitôt par l'autre pont deux légions pour soutenir les premières. A la vue de ce renfort, Afranius n'osa hasarder une action qui pouvait l'exposer à un combat décisif.

Deux jours après cet événement, César, escorté de neuf cents chevaux, arriva au camp de Fabius. Il reconnut la position des deux armées, fit relever le pont détruit, et aussitôt, suivant sa coutume, commença cette série d'opérations offensives qui se succédaient si rapidement, qu'elles fixaient toute l'attention de l'ennemi, et ne lui laissaient aucun loisir pour combiner un plan d'attaque. Réduisant ainsi son adversaire à s'occuper uniquement de sa défense, César inspirait à ses soldats une haute opinion de leur supériorité, opinion qui, longtemps établie, manque rarement son effet à la guerre.

César résolut de décamper de suite. L'armée se mit en marche de grand matin. Tous les bagages restaient en arrière, et six cohortes furent commandées pour la garde du vieux camp et des ponts. Les troupes, en entrant dans la plaine de Lérida, marchèrent sur trois colonnes, et se dirigèrent vers le camp d'Afranius.

Peu de temps avant de s'en approcher, les trois colonnes formèrent trois lignes; César s'avança ainsi jusqu'à la distance de trois cents pas (géométriques) du pied de la hauteur sur laquelle Afranius avait assis son camp. Il fit halte, et offrit à l'ennemi la bataille; mais Afranius se garda bien de l'accepter.

Pour servir efficacement son parti, il devait donner le temps à Pompée de se recueillir et de venir au secours de l'Espagne. Son armée ne manquait de rien; elle se trouvait établie dans un poste inattaquable, et conservait ses communications avec les villes alliées des deux bords de la Sègre. Les troupes de César, au contraire, étaient obligées de vivre au jour la journée, et de chercher leur subsistance chez des nations avec lesquelles il n'avait encore aucune alliance.

Afranius, cependant, fit sortir son armée, et la rangea en bataille sur la pente de la colline, sachant bien que,

malgré toute l'envie que l'ennemi manifestait pour combattre, il ne grimperait pas jusqu'à lui. César s'était présenté de bonne heure, n'ayant que deux petites lieues à faire. Tout le reste du jour, les deux armées se regardèrent sans changer de place, l'une sur la hauteur dont elle ne voulait pas descendre, l'autre dans la plaine, très près de cette hauteur, et n'osant la gravir.

César se proposa de camper sur le lieu même où il était; et malgré la proximité du camp d'Afranius, malgré le risque qu'il courait de s'établir en présence d'un ennemi qui avait à peine quelques centaines de pas à parcourir pour le joindre, il y réussit en couvrant ses travailleurs avec une partie de l'armée qui resta sous les armes, ce que nous avons dit ailleurs. Au moyen de sa grande supériorité en cavalerie, César devint ainsi maître de la plaine fertile située entre la Sègre et la Cinca, et ses deux ponts lui assurèrent la communication avec le pays placé par delà la rivière, comme ils lui permettaient de protéger l'arrivée des grands convois qu'il attendait.

Il se flatta d'avoir saisi une occasion favorable pour frapper un coup décisif. La butte de terre qui se trouve aujourd'hui enfermée par les fortifications dans l'enceinte de la ville, en était alors séparée. Depuis cette butte jusqu'à la hauteur du fort Garden, hauteur qu'Afranius avait occupée, on voit un terrain uni d'environ trois cents toises. César n'évalue qu'à trois mille pas (géométriques) la plaine sur laquelle s'élevait cette butte entre la ville et le camp de l'ennemi.

Afranius avait négligé ce poste, soit qu'il se crût assez à portée de le soutenir, ou peut-être de dessein prémédité, pour en faire l'amorce d'un combat dont il attendait tout l'avantage.

César conçut l'idée de s'en rendre maître, et envisagea, dans la réussite de son projet, le moyen le plus prompt de changer la face des affaires.

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur la carte, pour se convaincre que s'établissant ainsi entre Ilerda et le camp d'Afranius, César lui coupait toute communication avec les magasins renfermés dans la ville; qu'il lui ôtait l'usage essentiel du pont de pierre sur la Sègre, et mettait les généraux de Pompée dans la nécessité d'engager une affaire générale, ou de s'éloigner promptement.

Mais le camp de César était assis vis-à-vis de la hauteur occupée par Afranius et Petreius, et se trouvait de cette manière plus éloigné qu'eux du poste qu'il avait en vue; aussi, malgré tous ses efforts pour cacher son véritable dessein, ne put-il prévenir son ennemi. Il se livra plusieurs combats très rudes et très opiniâtres, dont tout l'avantage fut du côté des troupes de Pompée. César y fit une perte considérable, et ramena ses troupes au camp.

Si cet échec fut sensible à César, il lui survint pendant ce temps un désastre dont les suites semblaient devoir entraîner la ruine entière de son armée.

Ordinairement, dans ces contrées, les rivières débordent sur la fin d'avril. Comme elles prennent leur source aux Pyrénées, la fonte des neiges, qui se fait vers le retour de la belle saison, occasionne ces débordemens. Ils sont d'autant plus considérables, que cette fonte est accompagnée de pluies et d'orages. Tous les généraux, pendant ces derniers siècles, ont toujours pris leurs précautions pour parer à cette crue soudaine des eaux; mais il paraît assez que César ne s'y attendait pas.

Les deux ponts qu'il avait sur la Sègre se rompirent en même temps. Un orage, qui s'était élevé le jour du combat, ayant continué le lendemain, le lit des rivières ne put suffire à tout ce volume d'eaux que les pluies amenèrent; et, encore que les ponts construits sur des chevalets eussent pu résister à la violence des torrens, ces ponts devenaient impraticables et même inaccessibles. On ne découvrait aucun vestige de bateaux sur la rivière, et nous savons que les anciens ne se servaient pas habituellement de ces ponts portatifs, ni de tout l'attirail dont nous faisons ressource dans des cas pareils.

César perdit toutes ses communications. Il se trouva enfermé entre les deux rivières, la Sègre et la Cinca, dans un espace de trente mille pas romains, qui reviennent à dix lieues. Il avait encore à dos la Noguera Ribagorsana, non guéable pendant les inondations générales.

On reconnaît ce terrain en partant de Corbins, où la Noguera tombe dans la Sègre, jusqu'au dessus de Monçon, où la Cinca fait un coude. César vivait avec beaucoup de peine, malgré ses communications, quand cette disgrâce vint le resserrer dans un pays entièrement épuisé par les grands magasins de Lérida.

Mais autant sa position devenait critique, autant celle de l'ennemi était heureuse et propre à lui faire concevoir les plus hautes espérances. Afranius et Petreius avaient des vivres en abondance; le pont de pierre sous Ilerda leur ouvrait tout le pays situé entre la Sègre et la mer; l'assiette admirable du camp les mettait d'ailleurs à l'abri d'y être forcés, en cas que la faim et le désespoir déterminassent César à cette tentative.

Il se passe ordinairement douze jours avant que les rivières deviennent guéables à la suite de ces grandes inondations. Peut-être les eaux séjournèrent cette année plus long-temps qu'à l'ordinaire, puisque, d'après le récit de César, on n'avait pas encore vu d'exemple d'un pareil débordement.

Dans cette situation inquiétante, il fit usage de toutes les ressources que son esprit fertile en expédiens lui put suggérer. Il tâcha surtout de construire de nouveaux ponts, et entreprit ce travail en différens endroits, malgré tous les obstacles que l'abondance des eaux et la rapidité du courant lui opposèrent. Mais on ne put dérober la connaissance de ces ouvrages à l'ennemi, qui accabla d'une pluie de traits les travailleurs.

Pendant le temps que César souffrait ainsi de la disette, les généraux de Pompée reçurent l'importante nouvelle qu'un grand convoi arrivé des Gaules s'était approché de la Sègre, au dessus de Balaguer, sans pouvoir passer la rivière.

Dans le projet qu'ils formèrent pour surprendre ce convoi, Afranius et Petreius oublièrent de tourner la troupe qui servait d'escorte, et de se saisir des passages des montagnes, afin de lui couper la retraite. Ils manquèrent donc le but principal de leur entreprise, et le fruit de cette expédition se réduisit à l'enlèvement de quelques bagages.

Bien que la fortune eût encore favorisé dans cette occasion les affaires de César, elles n'en devinrent pas beaucoup meilleures. Il resta comme bloqué dans son camp et sur le petit terrain que la rivière laissait à sa disposition; la disette devint de jour en jour plus cruelle et plus insupportable.

L'ennemi, qui vivait dans l'abondance, se riait de cette détresse, et croyait la guerre terminée. Les rap-

ports qu'Afranius, Petreius et les principaux officiers de cette armée en firent à leurs amis de Rome, étaient tous si exagérés, qu'on ne douta plus en Italie de la ruine du parti de César.

Mais on ne réduisait pas facilement à l'extrémité un esprit aussi ferme et aussi entreprenant. Personne n'était plus en état que lui de juger sa position critique, et il ne voulait pas attendre du temps et du ciel l'occasion de franchir les barrières que les fleuves lui opposaient.

Après bien des efforts inutiles pour construire un pont sur la Sègre, il imagina enfin un expédient qui devait le sortir de ce mauvais pas. A cinq lieues de Lérida, un peu au-dessus de Balaguer, la Sègre coule entre des montagnes qui, en resserrant ses bords, rendent son cours plus rapide : ce fut vers cet endroit que César résolut de passer.

Comme il était assez éloigné du pont d'Ilerda, il crut pouvoir aisément gagner l'autre côté de la rivière avant que l'ennemi en fût informé. Les montagnes favorisaient ses manœuvres en lui servant de rideau pour cacher ses préparatifs. Les hauteurs du bord opposé de la Sègre étaient précisément celles où s'était cantonné son grand convoi, qui pouvait ainsi lui prêter main-forte dans l'exécution de son passage, ou du moins occuper les troupes légères qui observaient les bords du fleuve.

Il fit construire secrètement des barques dont il avait vu le modèle en Angleterre; le principal mérite en était la légèreté. On les transporta pendant la nuit à environ deux mille pas (géométriques) du camp; on les remplit d'autant de monde qu'elles en pouvaient contenir, et ces barques traversèrent sans être signalées à l'ennemi.

Ces troupes ayant occupé la hauteur la plus voisine et rendu leur poste respectable, César devint maître des deux bords de la rivière, et rien ne l'empêcha plus de construire son pont. Il acheva ce travail en dix jours, et rétablit ainsi ses communications interrompues. Son premier soin fut de dissiper les troupes légères qui avaient investi les montagnes voisines où son grand convoi s'était retiré. Il le dégagea sans peine, et le fit arriver dans son camp.

La nouvelle de la victoire navale de Brutus contre les flottes de Marseille, qui se répandit sur ces entrefaites, opéra une révolution complète dans les affaires de César. Cinq nations avantageusement situées et très capables de seconder ses vues, prirent de suite son parti. En peu de temps, ses troupes eurent des vivres en abondance, et il acquit une supériorité si décidée sur ses adversaires, que personne ne douta plus de ses succès.

Il n'en fallait pas tant pour rendre à César sa grande activité. Son premier dessein avait été de couper à son ennemi toute communication avec le pays voisin. Il revint à cette idée, et détacha la plus grande partie de la cavalerie de l'autre côté de la rivière, afin d'inquiéter les fourrageurs.

Cependant cette petite guerre ne pouvait rien produire de décisif, parce qu'elle n'empêchait pas Afranius de faire passer le pont à une bonne partie de ses troupes, pour occuper et fortifier de l'autre côté de la rivière, un poste propre à soutenir ses détachemens. Il restait encore le maître de traverser la Sègre avec toute son armée, et de gagner un autre pays avant que César fût en état de s'y opposer, la position du nouveau pont à sept milles de son camp et d'Ilerda l'obligeant de faire un détour considérable.

Afin de parer à ces inconvéniens, il lui devenait absolument nécessaire de rétablir la communication vers l'endroit où elle se trouvait avant le débordement, c'est-à-dire plus près de son propre camp que du pont de l'ennemi. Ce fut alors que César conçut l'idée de rendre la rivière guéable en la déchargeant d'une partie de ses eaux.

On fit de grandes coupures sur le bord de la Sègre, au-dessus de l'endroit où l'on connaissait un gué praticable dans le temps des basses eaux. Toute l'armée se mit jour et nuit au travail, et creusa des canaux larges de trente pieds pour dériver les eaux dans des bas fonds, et leur donner ensuite la facilité de se décharger dans la basse Sègre. César ne douta pas qu'en écartant une partie de la rivière, il ne parvînt à rétablir les gués comme ils se trouvaient avant le débordement.

Le but d'un travail si extraordinaire ne resta pas inconnu aux généraux de Pompée. Ils comprirent que César, s'il parvenait à rétablir la communication, s'emparerait si bien des meilleurs postes de la rive opposée, qu'il ne leur serait plus possible de déboucher par le pont de pierre. Ils résolurent en conséquence de quitter entièrement Ilerda, de passer l'Ebre tandis qu'ils le pouvaient encore, et de transporter la guerre dans la Celtibérie.

L'intérêt de ce parti voulait que l'on arrêtât César en Espagne, afin que Pompée pût achever ses préparatifs dans la Grèce, et de réparer les pertes qu'il venait d'essuyer en Italie. Ses généraux devaient donc éviter l'occasion de livrer une bataille qui précipite toujours la décision des affaires, et l'on ne peut douter qu'ils ne l'eussent éloignée pour long-temps s'ils avaient pénétré dans la Celtibérie, et mis un fleuve tel que l'Ebre entre eux et l'ennemi.

Pour y arriver, il ne s'agissait que de passer la Sègre et de marcher sept lieues. Mais l'exécution de ce mouvement, qui était l'affaire d'un jour et la chose la plus aisée vingt-quatre heures plus tôt, devenait actuellement très difficile. Les circonstances de cet événement si singulier et si décisif ont de tout temps fixé l'attention des militaires, et méritent d'être rapportées avec soin.

Tandis que les soldats de César s'occupaient à creuser des canaux pour détourner une partie de la Sègre, les généraux de Pompée faisaient les préparatifs de leur départ. D'abord deux légions traversent le fleuve, et viennent occuper la hauteur qui se trouve à peu près vis-à-vis de celle où est située la ville de Lérida. Elles y prirent un camp très fort par son assiette, et s'y retranchèrent.

César fut bientôt informé par ses espions du véritable dessein de son ennemi. On lui apprit qu'un grand nombre de bateaux était rassemblé, et que l'on s'occupait de construire un pont au confluent de la Sègre et de l'Ebre, près d'une ville nommée Octogesa et dont il ne reste plus de trace; car Méquinensa, que l'on prend pour cette ville, est située sur les hauteurs qui sont de l'autre côté de la Sègre, et l'on ne pourrait y arriver sans passer le fleuve, comme César le dit d'Octogesa.

Si Afranius et Petreius avaient fait suivre immédiatement les deux légions par le reste de l'armée, sans que ses troupes s'arrêtassent dans le nouveau camp, on peut dire qu'il n'était pas au pouvoir de César de s'opposer à cette marche décisive.

Le gué n'était pas encore trouvé; la nécessité de faire un détour de plus de quatorze milles en passant sur le seul

pont établi au-dessus de Balaguer, ne lui laissait aucune espérance d'arrêter ni même d'atteindre une armée qui n'avait que sept petites lieues à parcourir. Mais les généraux de Pompée regardèrent probablement l'entreprise de saigner la Sègre pour la rendre guéable, comme très longue, et peut-être comme chimérique.

César n'osait se flatter d'être en état d'accomplir en ce moment son dessein. L'eau allait encore jusqu'aux épaules des fantassins qui avaient tenté le passage, et la rapidité du torrent ne semblait pas permettre à des légions entières de traverser ce fleuve au moyen d'un gué si peu sûr et si dangereux.

Cependant, dès qu'il eut avis du décampement, César fit passer toute sa cavalerie, lui ordonnant de marcher de suite à l'ennemi, de l'inquiéter sur ses flancs et à l'arrière-garde, de gagner même les devans, et de profiter de toutes les occasions que le terrain et le succès des attaques ferait naître, afin de le retarder dans ses mouvemens. Elle partit. et gagna par son gué l'autre bord de la rivière, presque aussi promptement que les troupes de Pompée qui défilaient sur le pont de pierre avec un grand train d'équipages.

Quand le jour parut, les légionnaires de César, instruits de ce qui s'était passé pendant la nuit, et poussés par un motif de curiosité très ordinaire, montent en grand nombre sur les hauteurs voisines du camp pour examiner la marche de l'armée ennemie. Ils se sentirent saisis du plus vif intérêt en voyant cette armée aux prises avec leur cavalerie, entamée par elle de tous les côtés, et contrainte de s'arrêter souvent pour ne pas perdre son arrière-garde.

Une scène aussi singulière présentée aux yeux de ces vieux soldats, échauffa leur courage et leur imagination. Ils souhaitèrent ardemment d'être de la partie, et bientôt la rivière, qui semblait devoir mettre un obstacle à cette noble ardeur, parut aussi guéable pour l'infanterie qu'elle l'avait été pour les cavaliers. On doit croire que César excita cette fermentation, bien qu'il parut plutôt céder au désir de ses troupes, que de se servir de son autorité. Mais déjà les mesures les plus sages étaient prises pour que cette tentative hardie ne vînt pas à échouer dans son exécution.

Il fit entrer dans la rivière un grand nombre de bêtes de somme, les plaçant en dessous et au dessus du gué, afin de rompre la violence du courant. Les troupes passèrent ainsi la rivière avec facilité. Quelques fantassins furent entraînés par la rapidité des eaux, mais les cavaliers les reprirent et les sauvèrent sans peine; de sorte qu'il ne périt pas un seul homme.

César rangeait cette infanterie en bataille à mesure qu'elle arrivait. Il la disposa sur trois lignes, et se mit ensuite en marche en formant trois colonnes. Mais il ne jugea pas à propos de suivre la route que l'ennemi voulait parcourir; il fit un détour de près de quatre mille pas (un peu moins d'une lieue et demie), et déboucha aux environs du village de Belloc, dans la plaine qui avait à sa droite les hauteurs sur lesquelles l'ennemi se dirigeait.

Afranius et Petreius, qui jusqu'alors n'avaient combattu que la cavalerie, furent étrangement surpris de cette nouvelle apparition. Ils firent halte sur une hauteur aux environs du village de Sarroca, distant de deux lieues et demie de l'endroit où ils étaient partis le matin. Là, ils rangèrent leur armée en bataille, résolus d'y attendre l'ennemi.

César, dont les légions étaient ex-

trêmement fatiguées, s'arrêta de son côté. Mais déjà les lieutenans de Pompée revenaient du premier moment de surprise, et continuaient leur marche, afin de traverser une petite plaine qui les séparait d'une autre montagne très élevée et très étendue, dont la rampe touche les bords de la Sègre.

L'occupation de cette montagne, sur laquelle on voit aujourd'hui le village de Carasumada, devenait pour eux d'une grande importance, et ils parvinrent à s'en rendre maîtres, malgré les efforts de César.

Celui-ci suivait, en côtoyant la marche de l'ennemi; et, lorsqu'il le vit prendre son camp sur la hauteur, il occupa lui-même la colline la plus proche, celle qu'Afranius venait de quitter du côté d'Alfes. Sa cavalerie se répandit dans la plaine, près du grand chemin qui mène à Octogesa, et autour des autres débouchés des montagnes.

Afranius, intéressé à passer l'Ebre au plus tôt, résolut de décamper dans la nuit même, espérant faire une bonne partie du chemin avant d'être découvert. C'était sans doute la meilleure résolution à prendre, et l'on commença vers minuit à faire défiler les troupes; malheureusement César en fut informé par ses cavaliers.

Aussitôt il fit sonner le signal du départ avec toutes les trompettes, et ordonna de pousser le cri d'usage pour plier les tentes. Frontin prétend qu'il sut encore diriger à grand bruit des muletiers et des bêtes de charge du côté du camp ennemi. Ces démonstrations produisirent l'effet qu'il en attendait.

Une des causes qui déterminèrent les généraux de Pompée à ne pas poursuivre leur marche, fut le peu de connaissance qu'ils avaient du pays. César, qui se trouvait dans le même cas, n'en fut que plus satisfait de ce que l'ennemi se laissât prendre à sa ruse.

Le lendemain on tâcha des deux côtés de tirer des informations sur la situation des lieux et la nature du terrain placé entre les montagnes et le fleuve. Il semblait que la guerre n'avait d'autre objet que le passage de l'Ebre, et que la victoire reposait uniquement sur les moyens de l'exécuter et sur ceux de l'empêcher. Le vieux Petreius alla lui-même faire une reconnaissance; César détacha dans ce même but un de ses bons officiers généraux, L. Decidius Saxa.

Leurs rapports furent exactement les mêmes. Ils dirent qu'après avoir passé les montagnes actuellement occupées, on trouvait un chemin commode, dans un terrain ouvert et uni, jusqu'à une distance de cinq mille pas (géométriques); mais que dès lors la route devenait fort embarrassée au travers des montagnes, qui continuent jusqu'au bord de l'Ebre. Ils ajoutèrent que celui qui le premier occuperait les défilés et les gorges de ces montagnes, arrêterait aisément son ennemi.

Ces détails nous présentent le terrain tel que nous le voyons encore aujourd'hui, depuis le pied de la montagne qui montre le village de Carasumada jusqu'à celui de la Grauja, où le chemin passe dans la plaine, le long de la Sègre. On reconnaît ensuite les hautes montagnes qui s'élèvent, et qui forment ici les défilés dont parlent Petreius et Saxa.

Informé de ces circonstances, Afranius délibéra sur l'heure du départ. Plusieurs de ses officiers étaient d'avis de se mettre de suite en route, afin de gagner les défilés avant que César fût informé de leur marche; les autres, se fondant sur ce que ses troupes avaient

jeté le cri du décampement, jugeaient qu'il ne leur était plus possible de s'éloigner en secret, la cavalerie ennemie battant la campagne et ne laissant aucun chemin libre. Ils regardaient d'ailleurs comme dangereux d'en venir aux mains pendant la nuit, surtout en guerre civile, où le soldat fait bien plus d'attention au danger qu'il court qu'à son devoir. Que si en marchant de jour on essuyait, disaient-ils, quelque perte, on était du moins certain d'arriver avec le gros de l'armée vers le poste où l'on aspirait. Le résultat de cette délibération si importante fut qu'on décamperait de jour.

Les généraux de Pompée se fièrent trop sur la bonté de leur poste. Ils s'étaient saisis de la montagne la plus élevée, dont la pente raide allait presque jusqu'au fleuve, et comme il ne restait ensuite qu'un petit espace pour le chemin d'Octogesa, ils garnirent ce défilé de troupes, et occupèrent avec la même attention tous les passages de leur droite, et surtout le front de leur position.

Il s'agissait seulement de parcourir l'espace de cinq mille pas (géométriques) pour faire le reste de la marche; ils se flattèrent que les troupes destinées à garder les passages donneraient de l'occupation à l'ennemi avant d'être débusquées, et qu'ainsi ils auraient le temps de se saisir de ces montagnes, dont dépendait la sûreté de leur retraite, suivant ce que Petreius avait assuré. Mais la grande supériorité de génie de César devait facilement mettre en défaut des mesures assez bien prises pour embarrasser un général ordinaire.

Un mois environ s'était écoulé depuis que ce grand capitaine faisait la guerre à deux généraux habiles, et déjà il leur avait dérobé le passage d'une rivière, dans le temps où on le croyait sans ressources et réduit à l'extrémité. César venait d'étonner son ennemi plus récemment encore par l'apparition la plus inattendue de toute son infanterie; il prépara dans ce moment une autre combinaison qui devait amener une victoire complète, et terminer la campagne.

Ce fut après de longues délibérations que les généraux de Pompée fixèrent le lendemain pour le jour du départ. César, ayant le même dessein, attendit à peine que le jour parût pour faire sortir son armée qui campait à une petite distance.

Afranius et Petreius supposèrent d'abord que César se mettait en mouvement de si bonne heure afin d'être à portée de forcer les passages au premier signal de leur marche. Mais ils n'éprouvèrent pas une médiocre surprise quand ils virent tout à coup les légions tirer à gauche, et paraître comme aller en arrière.

Le bruit se répandit aussitôt dans le camp que César se retirait. Les soldats en sortirent en foule pour se donner ce spectacle, et n'épargnèrent pas les sarcasmes; les chefs même s'applaudirent de n'avoir pas précipité leur départ. Cette retraite fut attribuée au manque de vivres, et à la nécessité de se procurer des approvisionnemens de toute espèce avant de continuer les opérations.

Mais quelle dut être la stupéfaction des généraux de Pompée, lorsque, suivant des yeux ces mouvemens, ils découvrirent que César, qui s'était d'abord éloigné à une certaine distance, changeait de route en tournant peu à peu sur la droite, et qu'à juger dans l'éloignement de la direction de sa marche, déjà les têtes de colonnes commençaient à dépasser leur camp.

Personne ne douta plus du dessein de César. Il voulait tourner les montagnes, gagner les devants, et prévenir ses adversaires en occupant avant eux les hauteurs et les défilés par où l'on devait nécessairement passer pour arriver à Octogesa. Afranius et Petreius commirent la faute de supposer ces chemins absolument impraticables, et de ne pas porter leur prévoyance de ce côté.

On crie aux armes; les soldats les moins alertes s'encouragent à faire diligence. Dans cette marche accélérée, on n'osa pas même se charger des équipages, de peur de l'embarrasser. Les troupes enfilèrent la grande route entre la chaîne des montagnes de la droite et les bords de la Sègre, afin de se rendre directement à Octogesa et au pont de bateaux qu'on y avait préparé sur l'Èbre.

Les difficultés que rencontra César étaient extraordinaires; il se plaît lui-même à les détailler avec une sorte d'intérêt que l'on remarque quand il parle d'événemens qu'il sut décider sur la supériorité seule de ses talens et de son génie. « On fut obligé, dit-il, de traverser des vallons très profonds et très difficiles; des rochers escarpés que l'on rencontrait souvent barraient les chemins de telle sorte, que les soldats se passaient leurs armes de main en main, et se soulevaient les uns les autres; mais aucun ne recula devant ce travail si rude, car il prévoyait que ce serait le dernier. » En examinant la carte, on reconnaît bien les rochers et les vallons dont parle ici César.

L'ennemi marchait alors entre les montagnes et le fleuve. César, après avoir débouché dans la plaine par Alfes, Fayes et Juniers, aurait pu tourner à droite, prendre le chemin que traverse aujourd'hui le village de Juncadella, et tomber presque au milieu de la grande route d'Octogèse; mais il préféra gagner du terrain jusqu'aux environs du village de Lassuessues, et marcher droit à la montagne que les deux armées avaient tant d'intérêt d'atteindre. Il franchit bientôt cette montagne haute et difficile, et se trouva dans une bonne plaine, barrant le passage aux troupes d'Afranius.

Ces troupes harcelées, arrêtées dans leur marche par la cavalerie de César, qui débouchait en suivant la route de Juncadella, n'avaient pu profiter de tous les avantages que paraissait offrir un terrain uni et ouvert, et cette circonstance explique comment César, dont les embarras durent être extrêmes, parvint à tourner son ennemi et à le devancer sur une marche de cinq mille pas romains.

Mais on doit avouer aussi que la conduite des généraux de Pompée ne répondit pas à la grande réputation qu'ils s'étaient acquise. César le fait observer: encore qu'ils eussent gagné avant lui les défilés d'Octogesa, et exécuté le passage de l'Èbre, sa marche ne leur devenait pas moins funeste; car, laissant tous les équipages de l'armée dans le camp qu'ils venaient de quitter, ils ne devaient plus espérer de les rejoindre. La perte toujours sensible des bagages aurait aliéné les esprits, et causé de grands inconvéniens pour le reste de la campagne.

Ce qui paraît plus inconcevable, c'est de voir Petreius et Afranius rester deux jours et une nuit dans leur camp, avec la ferme persuasion que leur salut est attaché au passage de l'Èbre, et ne pas faire partir d'avance les équipages, ne fût-ce que pour se débarrasser.

Si faible que l'on suppose la résistance de l'escorte, elle aurait suffi pour contenir quelque temps la cavalerie et les légions, que les obstacles naturels arrêtaient à chaque pas. Mais la fortune se plaît à seconder les généraux habiles et entreprenans.

A peine César avait franchi les rochers et gagné ce terrain qui se trouve en avant du défilé d'Octogesa, que l'on vit l'ennemi s'avancer. César se mit promptement en bataille, sa gauche vers la rivière, à l'endroit où la Cinca tombe dans la Sègre, et sa droite du côté des montagnes. Cette manœuvre, que la disposition des lieux lui indiquait, suffit pour arrêter court son adversaire.

L'embarras et la confusion des généraux de Pompée étaient extrêmes : n'osant risquer de forcer le passage avec des troupes qui se sentaient l'ennemi à dos et en face, ils occupèrent de suite une hauteur sur leur gauche, vis-à-vis celle qui appuyait la droite de César ; là, cherchant à tirer tout le parti possible de leur situation, ils crurent pouvoir mettre en défaut la vigilance de leur ennemi.

Ce nouveau poste était placé à l'opposite de la montagne la plus élevée de ces environs, et ne s'en trouvait séparé que par une petite plaine. D'autres hauteurs continuaient depuis cette montagne jusqu'au bord de l'Ébre, dans une distance de quatre mille pas romains, et formaient ces passages si difficiles dont parlèrent Petreius et Saxa. Le temps avait manqué à César pour porter son attention de ce côté.

Il est évident que si les généraux de Pompée parvenaient à se rendre maîtres de ces gorges, ils gagnaient le flanc de l'ennemi, et poursuivaient leur marche par les hauteurs jusqu'à leur pont d'Octogesa. Ils se flattèrent aussi de se mettre de cette manière à l'abri des insultes de la cavalerie ennemie, et d'avoir la supériorité du terrain lorsqu'il faudrait résister aux légions. Quatre cohortes furent donc détachées.

Ce plan ne devenait pas d'une exécution trop difficile, si l'on avait pu passer la plaine à l'insu de la redoutable cavalerie de César ; mais à peine on s'aperçut de la marche des quatre cohortes, que cette cavalerie, fondant sur elles au milieu de leur course, les enveloppa sans peine, et les sabra en présence des deux armées.

Si les légions de César avaient formé l'attaque dans ce moment, nul doute que tout l'avantage ne fût pour elles ; mais César entrevit la possibilité de forcer ses adversaires à lui céder l'Espagne sans en venir à une bataille, et le devoir d'un général, dit-il, est de vaincre l'ennemi autant par son habileté que par ses armes. D'ailleurs, César était touché du malheur de ses concitoyens, et peut-être aussi en redoutait-il le dernier effort du désespoir.

Ayant donc pris son parti, malgré toutes les représentations, il se contenta d'établir des postes dans les montagnes sur sa droite, et campa, selon sa coutume, aussi près de l'ennemi qu'il était possible. L'armée d'Afranius se trouvait ainsi enfermée entre la Sègre, qu'elle ne pouvait passer faute de bateaux et de bois pour faire un pont, et entre les coteaux, au-delà desquels se trouvait la grande plaine, que la cavalerie de César rendait inaccessible.

Afranius et Petreius durent renoncer à l'idée de porter la guerre dans la Celtibérie ; ils ne pouvaient non plus se maintenir sur les lieux qu'ils occupaient ; on résolut donc de retourner

vers Ilerda, où l'on avait laissé des vivres.

Toute la conduite de César tendait à disposer en sa faveur les soldats de Pompée, afin de les préparer insensiblement à écouter des propositions. La plupart de ses officiers, instruits de ses vues, concoururent à le seconder, et crurent trouver une occasion favorable dans l'absence des deux chefs, Afranius et Petreius, qui s'occupaient d'un retranchement tiré de leur camp jusqu'au fleuve.

Tout allait se terminer au gré de César, lorsque Petreius, instruit de ce qui se passait, quitte ses travaux, revient au camp, arme ses domestiques, y joint une cohorte espagnole avec quelque cavalerie Barbare, interrompt les entretiens, et passe au fil de l'épée tous les soldats du parti opposé qui se laissent surprendre. César, dont la politique était bien plus adroite, fit faire une perquisition exacte des soldats de ce général qui étaient venus dans son camp, et les lui renvoya sains et saufs.

Si Petreius, par sa fermeté, eut l'art de rappeler les siens à leur devoir, il ne pouvait changer la triste position des affaires. On voit même qu'en se décidant à soutenir la défensive dans un pays dont les habitans ne leur étaient plus dévoués, et contre un ennemi qui, par sa grande supériorité en cavalerie, gênait tous leurs mouvemens, les généraux de Pompée se défiaient des troupes, et n'osaient les éprouver dans une bataille.

Résolus de retourner à Ilerda, ils auraient pu prendre la route par laquelle ils étaient venus, c'est-à-dire le chemin qui se dessine entre les hauteurs et la rivière; mais, se rappelant le mal que la cavalerie leur avait fait en plaine, ils se déterminèrent à marcher par les montagnes, qu'interrompent parfois des vallons et des fragmens de plaine, jusqu'à la hauteur placée vis-à-vis de celle où est la ville de Lérida.

Ils se flattèrent de mettre ainsi leur marche à l'abri des insultes de la cavalerie, et de conserver la supériorité du terrain sur l'infanterie. La crainte que César les devançât de nouveau ne dut plus les inquiéter, puisqu'en leur coupant le chemin d'Ilerda, il leur ouvrait nécessairement celui d'Octogèse.

On forma l'arrière-garde d'un certain nombre de cohortes choisies, et l'armée commença son mouvement au point du jour. César la fit suivre aussitôt par sa cavalerie. Ses légions côtoyèrent le pied des hauteurs.

Malgré tout leur désir d'accélérer cette marche, les généraux de Pompée n'avancèrent que lentement. Chaque fois qu'ils passaient d'une montagne à une autre, il leur fallait occuper les sommets avec une grande partie des troupes, se ranger en bataille et charger en masse la cavalerie pour l'écarter avant de descendre. Afin de se débarrasser pendant quelque temps de cette cavalerie si importune, Afranius et Petreius employèrent une ruse qui, cette fois, trompa César.

Toute l'armée fit halte par leurs ordres, et se mit à remuer la terre, comme si l'on eût choisi ce terrain pour asseoir le camp. César, fidèle à son dessein de ne pas décider les affaires par une bataille, et croyant que les généraux de Pompée pensaient à s'établir sur ces lieux, se hâta de camper lui-même. Il fit dresser ses tentes, et envoya de grands détachemens d'infanterie, avec presque toute sa cavalerie, dans les environs, pour y amasser des vivres et du fourrage.

Dès que l'ennemi s'aperçut de ces arrangemens, et surtout de l'absence de la cavalerie, il quitta sur-le-champ le travail de ses lignes, et se mit en marche vers les onze heures du matin. Il se flattait d'atteindre, cette fois, en sûreté le terme de sa carrière.

Mais César ne fut pas déconcerté, et, du moment où il reconnut la ruse, il décampa aussi avec ses légions, et suivit les traces d'Afranius, sans se soucier des tentes, qui restèrent dressées sous la garde de quelques cohortes. Il dépêcha en même temps les ordres les plus précis aux chefs de la cavalerie qui devaient se remettre aux trousses de l'ennemi.

Les deux armées marchèrent ainsi sur la montagne où Afranius et Petreius avaient fait placer leur camp. Elles se suivaient à une petite distance, sans se faire aucun mal. Cependant la cavalerie de César fut bientôt de retour, et inquiéta de nouveau l'arrière-garde, surtout en descendant, lorsque la tête et le gros de l'armée se trouvèrent engagés sur la pente, les dernières cohortes soutenant seules tout l'effort de l'ennemi. La perte qu'on essuya dans cette occasion fut considérable.

Au bas de cette montagne, du côté de Lérida, le terrain s'élargit et découvre une petite plaine, entre la rivière et une autre montagne, là précisément où César avait campé le premier jour de son passage de la Sègre aux environs d'Alfes. Le dessein de l'ennemi était de continuer sa retraite sur la grande route qui, passant par cette plaine, l'aurait mené droit au pont de pierre d'Ilerda. Les combats livrés à l'arrière-garde devinrent plus sérieux, et l'obligèrent de suspendre sa marche.

Poussés alors par leur mauvaise fortune, Afranius et Petreius prirent le parti de quitter la plaine et d'engager l'armée dans le terrain difficile et montagneux qui se présentait sur leur droite. Ils espéraient se soustraire aux insultes de la cavalerie et à la nécessité de combattre. Mais, n'ayant pas eu le temps de faire des reconnaissances, et marchant au hasard, ils se virent bientôt dans l'impossibilité de poursuivre leur route.

La cavalerie de César les tourna par la plaine, et leur barra aussitôt toutes les issues. Ils se trouvèrent encore, comme dans la situation précédente, eloignés de la rivière, et par conséquent dans l'impossibilité d'abreuver les hommes et les chevaux. Cependant, comme le jour commençait à baisser, ils prirent le parti d'asseoir leur camp et se retranchèrent.

Voyant l'ennemi concourir à la réussite de son projet par sa mauvaise conduite, César donna ordre à sa cavalerie de ne plus l'inquiéter. Il choisit pour son camp un terrain spacieux et commode qu'il avait rencontré un peu au-dessus de celui des généraux de Pompée, et se saisit de tous les postes environnans.

Afranius et Petreius, ne pouvant rester dans cette position, trouvèrent le moyen de changer leur camp et de lui donner une assiette plus sûre. Le terrain que César occupait était assez étendu pour souffrir l'emplacement d'un camp semblable; ils résolurent de s'y porter, autant pour l'obliger de réunir toutes ses forces, dont une partie inquiétait leurs derrières, que pour se débarrasser du coupe-gorge où ils s'étaient enfournés.

A la nuit, ils quittèrent leur position, et, parvenus à une certaine distance de l'emplacement choisi, commencèrent à faire travailler toutes les

troupes, afin de former l'enceinte d'un nouveau camp. Mais, au lieu de perfectionner la face qui faisait front contre l'ennemi, ainsi que celle de derrière, ils s'appliquèrent plus à prolonger les lignes des flancs et à s'avancer avec ces deux branches droit contre le camp de César.

Ils étaient encore occupés à ce travail lorsque le jour parut. On y employa le reste de la journée; enfin ces ouvrages, étant conduits à une distance de deux mille pieds de ceux de l'ennemi, reçurent la perfection requise, et formèrent un second camp.

César fait honneur aux généraux de Pompée de ce travail hardi et bien imaginé, qui les tirait d'un mauvais pas; mais il remarque qu'ils s'étaient éloignés de la rivière, et n'avaient guéri un mal que par un autre plus grand encore. Afranius et Petreius en firent la triste expérience dès la première nuit de leur séjour dans le nouveau camp.

Aussitôt César conçut le projet de resserrer son ennemi par une ligne environnante, dont le contour embrassât toutes les issues praticables. Cette ligne sortait de la droite de son propre camp, et s'étendait autour du flanc gauche et des derrières d'Afranius, jusque vers le point où est aujourd'hui le village de Sarroca. La rivière formait pour ainsi dire la corde de l'arc figuré par le contour de la ligne; bien que César ne la continuât pas d'abord de ce côté, sa cavalerie occupant la petite plaine située entre la Sègre et les deux camps, et rendant l'accès du fleuve difficile.

Deux jours employés à ce travail avancèrent tellement l'ouvrage, que l'ennemi, qui d'abord n'en avait pas pénétré le motif, s'effraya, et résolut de mettre tout en œuvre pour en arrêter le progrès. Les généraux de Pompée ne pouvaient plus s'exposer aux risques qu'ils avaient courus les jours précédens; ils prirent la résolution d'offrir la bataille.

Le signal fut donné à toute l'armée de sortir des retranchemens. César, qui ne voulait pas que sa politique fût regardée comme l'effet de la timidité ou du manque de confiance dans ses troupes, ne balança pas un moment à se mettre aussi en bataille, après avoir rassemblé sa cavalerie et rappelé ses travailleurs.

L'armée d'Espagne était composée de cinq vieilles légions, d'un grand nombre de troupes nationales, et d'une cavalerie mal disciplinée, intimidée même, fort inférieure, eu égard au nombre, à celle de César. L'infanterie légionnaire de cette armée fut mise sur deux lignes, et les Espagnols formèrent la troisième. César ne dit rien du poste que la cavalerie occupa dans cet ordre de bataille; il est vraisemblable qu'Afranius n'osa pas la mettre en ligne, ni l'opposer à l'autre cavalerie, de peur qu'étant renversée, ses flancs ne demeurassent découverts. Cette raison lui fit étendre considérablement le front de son infanterie, comme on le voit par la disposition de toutes ses légions sur deux lignes. Il n'est pas douteux non plus qu'Afranius n'ait employé un certain nombre de ses cohortes à garantir les flancs de l'armée; car ses ailes étaient en l'air et sans aucune protection.

On ne voit rien d'extraordinaire dans cet ordre de bataille, si ce n'est la formation d'une troisième ligne avec des troupes légères. Dans l'ancienne milice, on y mettait les plus vieux soldats de l'armée, et vers les derniers temps de la république, lorsque les triaires n'existaient plus, on

se ménageait de bons corps de réserve, au moyen d'un certain nombre de cohortes tirées de chaque légion. Afranius s'écarta de cette maxime, et semble ici ne s'être occupé que d'assurer son front et ses deux flancs. On reconnaît encore qu'il voulait mettre son infanterie légère et sa cavalerie à l'abri du premier choc de la redoutable cavalerie de son adversaire, et qu'il espérait trouver l'occasion de les utiliser pendant l'action pour le tourner.

César rangea son armée d'une manière bien différente. Toute son infanterie pesante, composée également de cinq légions, fut mise sur trois lignes, dont la première présenta vingt cohortes de front; la seconde et la troisième n'en avaient chacune que quinze.

Il y eut, selon cette disposition, quatre cohortes de chaque légion dans la première ligne, trois dans la seconde, et trois dans la troisième; de sorte que les dix cohortes d'une légion étaient immédiatement placées les unes derrière les autres. Les intervalles de la seconde et de la troisième ligne se trouvaient plus grands que sur le front; César y plaça tout ce qu'il avait de gens de trait, ses archers et ses frondeurs. La cavalerie, partagée en deux parties égales, se porta aux ailes.

La distance d'un camp à l'autre ne mesurait que deux mille pieds, et ce fut pourtant sur ce terrain d'une si petite étendue que chacun se mit en bataille, à la tête des retranchemens. Si l'on déduit la place que chaque armée occupait avec ses trois lignes, il ne reste qu'environ sept cents pieds entre les deux fronts, à peine autant qu'il en fallait pour se mettre en mouvement et aller au choc.

Quelque resserrée que fût cette distance, on était de part et d'autre bien résolu de ne la pas franchir : Afranius, malgré sa détresse, n'osant quitter la protection de son camp, de peur d'être enveloppé par la terrible cavalerie de son adversaire; César, parce qu'il voyait ses ennemis aux abois, sur le point de lui céder l'Espagne sans s'exposer à une mêlée qui ne pouvait qu'affaiblir ses troupes, et dont le résultat le plus avantageux ne devait pas amener une victoire complète, à cause de l'asile qu'offraient les retranchemens.

Les deux armées restèrent ainsi à s'examiner jusqu'au soir, et rentrèrent, Afranius tira cet avantage de sa manœuvre, qu'il empêcha le travail des lignes pour ce jour-là; mais, d'autre part, cette démonstration suivie de si peu d'effet rassura César, qui pouvait tout craindre d'un ennemi réduit à la dernière extrémité.

Le lendemain, on recommença le travail, et bientôt il ne resta de libre aux généraux de Pompée que le seul passage qui conduisait à la rivière, passage gardé par la cavalerie de César, ce qui obligeait presque toute l'armée de se mettre en mouvement pour faire de l'eau. Cependant Afranius et Petreius furent sur le point de trouver leur salut dans cette circonstance même.

Nulle part la Sègre n'a des gués plus commodes ni plus sûrs que dans ses environs, surtout lorsque les grandes eaux sont écoulées. Malheureusement les généraux de Pompée n'en étaient pas assez bien instruits, et crurent devoir s'en assurer par la sonde. Cette démarche trahit leur dessein.

Dès le moment que César en eut connaissance, non seulement il renforça tous les postes établis en deça de la rivière, mais il la fit aussi passer à la plus grande partie de sa cavalerie et à un corps d'infanterie légère de Ger-

mains ; de sorte qu'il fallut abandonner l'entreprise.

Après tant d'essais inutiles, il ne restait aucune chance aux généraux de Pompée. Privés d'eau, sans bois, sans vivres, sans fourrage, n'ayant pas même, avec des esprits découragés, la ressource de quelque coup de désespoir, Afranius et Petreius furent contraints d'en venir au point où César avait résolu de les amener.

Voyons quelle fut sa conduite : « Je ne demande que la paix, dit-il. Pourvu que ceux qui se sont déclarés contre moi sortent de la province, et s'engagent à ne plus rester au service de mes ennemis, je les laisse libres de se retirer. Je ne force personne à s'imposer l'obligation d'agir pour moi. Je regarde comme mes amis tous ceux qui se contenteront de ne me faire aucune injure. Quiconque en ce moment se trouve en mon pouvoir ne sera soumis qu'à ces conditions pour être libre. »

Les articles de cette capitulation devenaient faciles à régler. Mais plusieurs d'entre ceux qui composaient l'armée vaincue, quoique citoyens romains, avaient été enrôlés dans la province d'Espagne, dont ils étaient natifs ou colons; d'autres, transportés de l'Italie, désiraient revoir leur patrie. Il fut décidé que les premiers seraient licenciés sur-le-champ, tandis que les autres marcheraient ensemble jusque sur les bords du Var, où on leur rendrait la liberté.

César se chargea de fournir des provisions pour cette route. Il voulut même que l'on rendît tout ce qui appartenait aux troupes d'Afranius ; et, pour engager les siens à la restitution, il paya le prix des effets au-dessus de la valeur réelle.

Par cette mesure si bien combinée, César, allégeait son bagage, faisait à ses troupes une gratification, sans que l'on pût lui imputer pour motif le dessein de les corrompre, et cet acte de générosité lui gagnait les cœurs de ses anciens ennemis. Aussi l'armée vaincue porta devant lui ses plaintes contre ses propres officiers, et appela de leurs jugemens à César.

Un tiers à peu près de l'armée qui s'était rendue se détacha de ses enseignes pour demeurer en Espagne. Le reste passa les Pyrénées, précédé et suivi par deux divisions de l'armée de César. Aux termes de la capitulation, on conduisit ces troupes sur les frontières de la Gaule Cisalpine.

Varron occupait encore la partie occidentale de l'Espagne ; et César, soit pour effectuer une jonction concentrée entre eux, ou peut-être pour le forcer à se rendre, envoya deux légions sous les ordres de Q. Cassius, qu'il suivit bientôt lui-même, escorté de six cents chevaux. Au bruit de son arrivée, les naturels du pays se déclarèrent pour le vainqueur.

Une des légions postée à Gades (Cadix) marcha en bon ordre, enseignes déployées, à la rencontre de César, et lui offrit ses services. Varron le rendit maître de toutes les forces qu'il possédait sur terre et sur mer. César tint à Cordoue une assemblée générale pour toute la province ; il remercia les peuples d'avoir favorisé son parti, et les déchargea des impôts établis sous l'autorité de Pompée

Chaque conquête donnait à César des flottes, des soldats pour garder ses nouvelles acquisitions, et ne le mettait pas dans la nécessité de morceler des forces dont il avait besoin pour continuer la guerre. Il laissa sous le commandement de Q. Cassius cinq légions, composées principalement de troupes levées par Varron, et s'embarqua lui-

même sur une flotte équipée pour ses ennemis. Nous savons qu'il se rendit par mer à Tarraco (Tarragone), de là par terre à Narbonne, et ensuite à Marseille, où sa présence termina les opérations du siége.

Après la reddition de cette ville, César revint à Rome et y fut nommé dictateur. Il ne garda cette dignité que onze jours, et, ayant été élu consul, s'associa P. Servilius Isauricus. César fit plusieurs règlemens, tous favorables au peuple, et partit pour Brindes, dont il s'était rendu maître la campagne précédente. Il avait donné rendez-vous à douze légions et à toute sa cavalerie; mais ses cadres n'étaient pas complets, et formaient à peine quarante mille hommes; sa flotte ne pouvait en embarquer que vingt mille et environ six cents chevaux.

Pompée disposait de forces bien plus considérables. Outre onze légions, toutes au grand complet, en comptant les deux que lui amenait de Syrie Metellus Scipion, il avait en troupes alliées *mille* archers, trois mille six cents frondeurs, sept mille chevaux, et différens corps de troupes tirées de la Thrace, de la Macédoine et de la Thessalie. Mais ce qui lui donnait sur César un avantage important, c'était le nombre de ses vaisseaux.

César ne fut point intimidé par cette inégalité de forces; il mit à la voile avec sept légions, et aborda le lendemain sur les côtes d'Épire. Il arrivait, que l'ennemi n'était pas informé de son départ.

Tandis que ses vaisseaux faisaient route pour Brindes, afin de ramener un second transport, Oricum se déclara contre Pompée, et ouvrit ses portes à César. Apollonie ne le traita pas moins favorablement; bientôt toute l'Épire suivit cet exemple.

Pompée était alors en Macédoine. Craignant de perdre Dyrrachium, qui renfermait tous ses approvisionnemens, il y dirigea ses troupes à grandes journées. César, prévenu, ralentit sa marche et s'établit en deçà de l'Apsus, afin d'attendre dans cette position le reste de son armée qui était en Italie. Pompée vint camper vis-à-vis de lui, sur l'autre bord du fleuve. Ces deux adversaires restèrent là dans une sorte d'inaction.

Cependant plusieurs mois s'étaient écoulés sans que César eût reçu son second embarquement. Marc-Antoine, qui le commandait, hésitait avec raison de se mettre en mer sans une flotte qui pût le protéger; il retardait toujours, jusqu'à ce qu'enfin, déterminé par l'ordre exprès de César, il quitta le rivage. Le vent l'ayant forcé de s'approcher de Dyrrachium, il fut aperçu par la flotte de Pompée, qui sortit du port pour lui donner la chasse; mais bientôt le vent changea, et les galères sorties de Dyrrachium vinrent se briser sur la côte, tandis que les vaisseaux d'Antoine y trouvèrent leur salut.

Le débarquement effectué, Antoine dépêcha vers César pour lui annoncer l'arrivée de quatre légions et de huit cents hommes de cavalerie. Pompée, qui reçut cet avis presque en même temps, craignit d'être enfermé entre deux armées. César ayant décampé pour faire sa jonction avec son lieutenant, Pompée se mit en mouvement afin de le prévenir.

Il avait l'avantage d'un chemin plus court, et devait empêcher cette jonction, sans la trahison de quelques gens de son armée qui avertirent Antoine que l'ennemi, bien posté, l'attendait au passage. Pompée, voyant son opération manquée, se retira vers Asparagium, place forte, éloignée de Dyrra-

chium d'un jour de marche environ.

Avec un renfort aussi considérable, César ne fut plus inquiet sur les moyens de conserver ses possessions le long de la mer. Comme les flottes nombreuses de ses ennemis lui ôtaient l'avantage de recevoir par eau des approvisionnemens réguliers, il s'occupa d'étendre ses quartiers dans les terres, et de couvrir une assez grande étendue de pays pour en tirer ses subsistances. Dans cette vue, il retira d'Oricum la légion qui s'y trouvait cantonnée, et prit ses précautions pour mettre sa marine à couvert de toute surprise du côté de la mer.

Cependant Pompée occupait toujours un terrain bien précieux pour lui, n'étant éloigné que d'un jour de marche du port de Dyrrachium, où il avait établi ses magasins et ses arsenaux. Déterminé à traîner la guerre en longueur, et plein de confiance dans les avantages que lui donnaient tant de ressources de mer et de terre, il voulait attendre que César eût épuisé le pays, et se flattait de réduire son ennemi sans risquer une affaire générale.

De son côté, César, qui jugeait bien sa situation, s'avança sur Pompée, emporta une place assez forte qui le couvrait de front, et vint camper en sa présence. Le lendemain, il rangea son armée dans la plaine qui séparait les deux camps, soit pour engager une action générale, soit pour se faire gloire de braver son ennemi.

Mais Pompée parut insensible à cette insulte; César, d'ailleurs moins assuré de jour en jour d'approvisionnemens et de renforts, projeta un mouvement qui devait forcer son adversaire à combattre ou à perdre toutes les ressources qu'il avait dans la ville et dans le port de Dyrrachium.

Il s'agissait de faire un grand détour, et de dérober son dessein à la vigilance de Pompée. César décampa de jour, et dirigea sa marche en s'éloignant de Dyrrachium, de manière à faire croire qu'il se retirait parce qu'il manquait de vivres; mais il changea de direction pendant la nuit, et revint à grands pas vers la ville.

Averti de ce changement, Pompée n'eut pas de peine à reconnaître l'intention de son ennemi; et comme il se trouvait plus près que lui de Dyrrachium, il espéra le prévenir par une marche rapide. Mais, malgré les fatigues du jour précédent, César engagea ses soldats à continuer leur route toute la nuit, et se trouva maître du seul chemin qui menait à la ville, lorsque l'avant-garde de Pompée parut sur les hauteurs.

Il est étonnant qu'un général aussi consommé dans la guerre ait pu se méprendre un seul instant sur les véritables projets de César. Pompée occupait Asparagium; mais il tirait de Dyrrachium ses vivres et tout ce qui était nécessaire à ses troupes.

Ce général maître de la mer, César ne pouvait former par là aucune entreprise; il devait donc tourner ses vues du côté de la terre, afin d'intercepter ainsi les communications de Dyrrachium vers Asparagium, communications plus certaines que par mer. César manifestait assez le dessein de se camper entre Pompée et sa place d'armes.

On n'est pas moins surpris de voir ce général, instruit par ses coureurs de la route que prend César, remettre au lendemain son départ, au lieu de disputer de vitesse avec son adversaire. César, plus actif, et qui sait combien les momens sont précieux à la guerre, encourage ses troupes à surmonter la

fatigue, prévient Pompée, et lui coupe le chemin de Dyrrachium.

Séparé de ses magasins et de ses arsenaux, Pompée se hâta de prendre possession du promontoire de Petra, qui couvrait une petite baie peu éloignée de la ville, et y fit aborder ses vaisseaux de transport et les bateaux chargés de provisions que renfermait Dyrrachium. Il voyait bien que César cherchait une affaire générale, mais il crut pouvoir l'éviter au moyen d'une défensive savante, qui le menaçait de le tenir long-temps encore en échec. César alors, dont la position devenait pressante, entreprit de lui fermer entièrement la campagne.

« C'était, dit-il, une façon extraordinaire de faire la guerre, tant par le grand nombre de forts que par la vaste étendue des lignes. La coutume, ajoute-t-il, est de n'enfermer un ennemi que dans le cas où on le voit inférieur en nombre, troublé par quelque perte, ou qu'on veut l'affamer; mais ici César investissait une armée plus nombreuse que la sienne, n'ayant éprouvé aucun désavantage, et abondamment pourvue de toutes choses, tandis que lui manquait au contraire de tout. »

César commença par occuper plusieurs monticules voisins du camp de Pompée, sur lesquels il fit élever des forts. Il joignit ces forts par des lignes de communication conduites à travers les vallons, comme il le pratiqua sous Alise; et bientôt il fut en état de former une chaîne de redoutes, une vraie contrevallation.

Voulant déconcerter cette entreprise audacieuse, Pompée s'empara de quelques hauteurs à son tour, les fortifia, les unit de même par des forts; et plus César s'occupait de resserrer ses ouvrages, plus son adversaire cherchait à étendre les siens. Les deux armées sous les armes combattaient en détail et se disputaient le terrain favorable. Quand on était repoussé d'une hauteur, on se jetait sur une autre, sans interrompre la ligne, qui ne faisait que changer de direction.

Cette campagne mémorable, ouverte le 4 janvier (an 706 de Rome; 48 avant notre ère), à l'époque du débarquement de César sur les côtes de l'Épire, se prolongeait depuis plusieurs années. Les deux partis avaient essuyé de grandes fatigues. L'armée de César, manquant de pain, était forcée de substituer à cet aliment une espèce de racine bouillie; toutefois, l'espérance d'une riche moisson qui mûrissait à sa vue dans les champs d'alentour, la consolait de ses privations. Non seulement elle poussa les lignes avec beaucoup d'activité, mais elle s'attacha encore à détourner le cours de toutes les sources, de tous les ruisseaux qui arrosaient le terrain couvert par le camp ennemi.

Les soldats de Pompée trouvaient un grand avantage dans l'abondance du blé qui leur arrivait des différentes côtes dont ils étaient les maîtres; cependant ils souffraient de la disette d'eau et des fourrages; ils perdirent beaucoup de chevaux, et les hommes furent exposés à de terribles maladies, en demeurant emprisonnés sur le même sol.

Pompée semblait l'emporter sur son ennemi par la supériorité du nombre et l'étendue des lignes qu'il mettait César dans la nécessité de former ou de défendre; avantage dont il profita de manière à justifier la haute idée qu'on avait de ses talens militaires. Sans hasarder une action générale, il repoussa souvent César loin des hauteurs qu'il tentait d'occuper, le fatigua sans cesse, et lui donna même de vives alarmes en attaquant ses ouvrages terminés.

On reconnaît par la lecture des *Commentaires* que, dans le cours de ces opérations, les deux armées changèrent plusieurs fois l'emplacement de leurs campemens principaux et le local de quelques postes séparés. César compte jusqu'à six combats remarquables livrés dans un seul jour sur les lignes de contrevallation de la plaine, ou sous les murs de Dyrrachium; et il est vraisemblable que ces événemens furent le plus souvent favorables à Pompée, qui n'avait que la corde à défendre, pendant que son adversaire étendait ses mouvemens sur l'arc entier.

L'enceinte de Pompée était soutenue par vingt-quatre forts, dans une étendue de quinze mille pas romains: celle de César qui l'enfermait, en avait vingt-deux mille (environ six lieues), et au moins autant de forts que Pompée. Les deux grands camps étaient en face l'un de l'autre. On en comptait encore deux, chacun d'une légion, et plusieurs petits de quelques cohortes, distribués sur la circonférence, pour être à portée de se soutenir partout.

Les travaux aboutissaient au rivage, circonstance qui seule devait détourner César de son projet, puisqu'il n'avait pas un vaisseau, pas une barque pour opposer aux forces maritimes de son adversaire; mais, uniquement attentif à chercher l'occasion d'une bataille, l'espérance de la trouver, même avec ces désavantages, lui suffisait.

Tandis que le soin d'écarter Pompée de ses magasins le retenait avec la plus grande partie de ses forces sur le point le plus près de Dyrrachium, il s'occupait à fortifier l'extrémité opposée, pour ne pas être surpris sur ses derrières. Il joignit aussi ses retranchemens par le travers ou sur le flanc, afin d'être en sûreté du côté de la mer.

Les travaux n'étaient pas terminés, que Pompée prit des mesures vigoureuses pour forcer César de ce côté-là; il fit embarquer pendant la nuit un corps de troupe considérable, et commença l'attaque. Elle produisit tous les effets d'une véritable surprise. Les gens de Pompée tombèrent avec le plus grand succès sur la 9e légion, qui appuyait la droite de César; sans l'arrivée d'Antoine, qui parut à la tête de douze cohortes, la déroute eût été complète.

L'alarme portée jusqu'à César par des feux allumés sur la hauteur le fit accourir à cet endroit. Il prit autant de cohortes qu'il put en trouver sur sa route; mais il arriva trop tard. Pompée avait déja forcé les défenses, et brusquement sorti de sa position gênante, il commençait à asseoir son camp sur un terrain libre. Là, sans perdre sa communication avec la mer, il était à portée de se pourvoir facilement d'eau et de fourrages; ressources précieuses, dont son armée avait un extrême besoin.

Loin de recueillir le fruit qu'il semblait attendre d'un travail de plusieurs mois, César se trouva exposé au reproche d'avoir enfanté des projets chimériques, et d'employer témérairement, vis-à-vis du plus grand capitaine du siècle, des artifices qui ne pouvaient réussir que contre des Barbares, ou arrêter tout au plus des généraux de médiocre capacité.

Cependant il ne parut pas que cet événement eût fait sur César une impression profonde, ni que la confiance de ses troupes en fût diminuée. Il se présenta de nouveau à l'ennemi, qui venait de changer de position, et dressa ses tentes, toujours déterminé à continuer sur le même plan ses opérations offensives. Il s'ensuivit une action dont le résultat devient évident, quoique le texte des *Commentaires* soit trop défec

tueux pour en constater facilement le détail.

On voit que les deux armées avaient déjà changé l'emplacement choisi après la dernière action; que Pompée s'était emparé des fortifications abandonnées par son adversaire, mais avec la précaution d'y joindre un second retranchement, afin d'embrasser un terrain plus vaste nécessaire à une armée nombreuse. Ce camp était couvert d'un côté par un bois, et s'appuyait de l'autre sur une rivière.

Dans cette position, Pompée avait tiré une ligne qui communiquait au fleuve, pour s'assurer le libre accès de l'eau; toutefois, après cette précaution, il ne jugea pas à propos de rester où il s'était établi, et se mit en marche. Il avait déjà parcouru environ la moitié d'un mille, lorsqu'il s'avisa, sans qu'il soit dit pourquoi, de renvoyer une légion reprendre possession du camp qu'il venait de quitter.

César, sur ces entrefaites, fortifiait son nouveau poste. Il n'eut pas plus tôt reconnu la destination de ce détachement, qu'il crut pouvoir saisir cette occasion et recouvrer ce que la dernière action lui avait fait perdre de sa gloire; il donna ordre de continuer les travaux afin d'amuser l'ennemi, tandis que lui-même, à la tête de vingt-trois cohortes en deux divisions, marcha le long du bois qui le cachait, et s'avança jusqu'à ce camp délaissé qu'il s'agissait de reprendre.

Il s'y jeta brusquement, et rencontra l'ennemi déjà en possession des lignes extérieures. Il le chargea jusque dans l'intérieur des retranchemens, où il en fit un grand carnage; mais la seconde division qui devait attaquer sur des points différens, prit pour les fortifications du camp la ligne de communication qui couvrait les approches de la rivière, et, avant de reconnaître son erreur parcourut une grande étendue de cette ligne.

Enfin, on remarqua qu'elle n'était point défendue. L'infanterie la passa d'abord et fut bientôt suivie de toute la cavalerie; mais la durée de la première méprise laissa le temps nécessaire à Pompée pour venir au secours de ses troupes.

Dès qu'il parut, la cavalerie de César, qui se trouvait embarrassée entre la ligne de communication, les retranchemens du camp et la rivière, se retira précipitamment. L'infanterie, en suivant cet exemple, tomba dans le plus grand désordre. Cette partie du détachement de Pompée que César avait battue au commencement de l'action, se voyant si près d'être secourue, se rallia sur les derrières; et le corps commandé par César en personne, observant la retraite tumultueuse de son autre division, se crut sur le point d'être enfermée dans les travaux de l'ennemi, et prit la fuite.

Dans ce désordre extrême, l'effroi fit oublier la présence de César, si imposante, si efficace en d'autres occasions. Un porte-enseigne qu'il s'efforça d'arrêter en retenant son étendard, lâcha prise et continua de courir; un cavalier dont il saisit la bride du cheval, vida la selle et s'enfuit à pied. La déroute fut complète.

Mais si les fossés et les ouvrages au milieu desquels l'action s'engagea, gênaient les fuyards, ils n'offraient pas moins d'obstacles pour ceux qui les poursuivaient. Pompée ne s'attendait pas à une si prompte victoire; il se persuada que cette armée en désordre cherchait à l'attirer dans quelque embuscade; car il concevait une haute opinion de la valeur et de la discipline des troupes de César.

Elles avaient mérité cette réputation; mais, à la guerre, la peur se communique comme la bravoure. S'il pouvait exister une armée qui fût exempte de ces mouvemens de faiblesse, cette armée, bien conduite, deviendrait invincible, puisque le prestige qui environne le général habile et trouble si souvent son adversaire n'existerait plus.

Pompée en subit ici l'influence, bien qu'il semble pourtant qu'un capitaine aussi expérimenté dût savoir distinguer une retraite simulée d'une déroute réelle : il fit ce jour-là une faute impardonnable. César, qui paraît toujours plus enclin à exagérer les bévues de son ennemi qu'à reconnaître ses avantages, déclare avoir perdu environ mille combattans et plus de trente enseignes. Il dit surtout que l'excessive prudence de Pompée sauva seule son armée.

La conduite personnelle de César fut un aveu de sa défaite. Il abandonna sur-le-champ les lignes de Dyrrachium et tous les postes extérieurs.

On ne voit pas moins clairement que Pompée perdit le moment décisif, ou ne connut son avantage qu'après qu'il n'était plus temps de le rendre complet. Il reçut cependant de ses soldats, avec les salutations ordinaires du triomphe, le titre d'*imperator*, et les peuples revinrent en sa faveur à cet ancien préjugé, qui le faisait regarder comme le plus grand général qui eût encore paru.

L'entreprise de César dans cette campagne singulière de Dyrrachium n'est pas à imiter. Il avoue lui-même qu'elle faussait les règles, et expose très nettement tous les cas où l'on peut entreprendre d'enfermer son ennemi. L'armée de Pompée n'était dans aucun de ces cas, et César ne conçut cette opération que pour donner de l'éclat à ses armes; c'est du moins ce qu'il nous dit.

Mais on ne fait jamais de fautes impunément en présence d'un ennemi attentif. Pompée, communiquant à tous ses postes en ligne droite, devait avoir un avantage trop marqué sur César, qui de son grand camp ne pouvait aller aux siens que par la circonférence; aussi, quand César nous raconte que Pompée prit la détermination de forcer ses lignes, d'après l'avis de deux Gaulois déserteurs qui lui en découvrirent les parties faibles, il cherche à nous donner le change; on sent qu'il craint notre jugement.

« Si l'on demandait, dit le judicieux Puységur, pourquoi César a été battu près de Dyrrachium, je dirais que c'est pour agir contre les principes; tandis qu'on le voit, à Pharsale, attaquer dans une plaine une armée de moitié plus forte que la sienne, et dont la cavalerie est de sept mille chevaux contre mille, et qu'il trouve dans la science les ressources pour faire remporter la victoire. »

Le coup porté à César dans une situation si critique pouvait raisonnablement paraître décisif. Il avait abandonné ses lignes, et ses soldats, inférieurs en nombre, affaiblis encore par le dernier combat, déchus même de leur propre estime, ne pouvaient, suivant toute apparence, tenir de longtemps la campagne contre un adversaire si redoutable par sa réputation et sa supériorité.

Cependant César ne fut point accablé. Il savait quelles ressources lui offrait une armée instruite par une longue expérience à compter sur sa propre valeur et sur son général; il voulut voir dans leur consternation des marques d'indignation et de rage, et, au lieu de flétrir les cœurs par des reproches honteux, il sut préparer avec art les plus douces consolations.

« Si la fortune, dit-il, nous est contraire pour la première fois, c'est à nous de réparer nos pertes avec autant d'ardeur que de fermeté. Les difficultés ne servent qu'à exciter la bravoure et à réveiller le courage : vous le savez par l'expérience que vous en avez déjà faite. Tous ceux d'entre vous qui se sont trouvés à Gergovie doivent se souvenir de ce que peuvent la persévérance et une valeur opiniâtre. »

Toutefois, ne pouvant se dissimuler que plusieurs des siens avaient donné un exemple infâme, il chassa quelques enseignes auxquels il imputa l'erreur des troupes, qui doivent toujours suivre leurs drapeaux. Les légions, mornes et consternées, éprouvèrent la plus vive impatience de réparer leur faute.

Les officiers conseillèrent à César de profiter de cette heureuse disposition des troupes pour terminer la querelle sur les lieux mêmes qui venaient d'être témoins de leur disgrâce; mais César ne voulait pas mettre sa fortune au hasard d'un accès de courage; il attendait de chacun de ses soldats une confiance raisonnée de soi-même, et non pas un mouvement de fureur excité par le désespoir.

César avait beaucoup de blessés et de malades. Ne possédant derrière lui aucun poste pour couvrir sa communication avec le pays, il craignit de manquer bientôt de vivres, et résolut de décamper. A la nuit, il envoya en avant les malades et les blessés avec tous ses bagages, et défendit de faire halte avant d'atteindre Apollonie, éloignée de trente milles.

A trois heures du matin, le gros de l'armée sortit du camp par différentes portes, et, dans un profond silence, prit la même direction. Deux légions qui formaient l'arrière-garde partirent au bruit d'une marche ordinaire, après un délai suffisant, pour faire supposer à l'ennemi que l'avant-garde commençait seulement à se mouvoir. Ainsi l'armée entière, se trouvant en marche sans le moindre embarras, n'eut pas de peine à gagner beaucoup d'avance sur Pompée.

Aussitôt que ce général eut connaissance de la retraite, il s'élança sur les traces de César, dont sa cavalerie atteignit l'arrière-garde au passage du fleuve Genusus. Les cavaliers de César, placés dans les rangs de son infanterie, se trouvèrent prêts à recevoir ceux de Pompée, qui, sans causer aucun désordre, furent spectateurs du passage du fleuve.

Après une marche ordinaire, César prit possession des lignes d'Asparagium, qu'il avait occupées auparavant; mais il n'avait pas l'intention de garder ce poste. Il fit sortir sa cavalerie par la porte prétorienne, placée en face de l'ennemi; cette troupe s'éloigna comme si elle voulait fourrager, fit le tour du camp, et rentra par la porte décumane.

Trompé par ces apparences, Pompée en conclut que César fermait sa marche et bornait là l'emploi du jour. A son exemple, il dressa ses tentes dans les lignes où il s'était lui-même renfermé autrefois, et laissa courir ses soldats au bois et au fourrage; il permit à un grand nombre de retourner à Dyrrachium chercher leur bagage qu'ils y avaient laissé dans la précipitation avec laquelle on avait décampé le matin.

César, qui n'attendait que le moment où cette halte aurait produit son effet, remit ses troupes en marche vers le midi, et leur fit faire encore huit milles ce même jour, sans prendre haleine, tandis que celles de Pompée, établies dans leur camp, n'étaient pas en état de suivre son pas. César garda le même ordre pendant quelques jours, se faisant

précéder de quelques heures par ses bagages. Pompée, qui avait inutilement fatigué ses troupes en essayant de regagner le terrain perdu dans la première marche, se vit forcé d'y renoncer.

César s'occupa du logement des blessés et des malades dans Apollonie, du paiement de ce qui était échu pour la dépense de son armée, et des mesures qu'il avait à prendre pour la sûreté des places dont il était le maître sur la côte. Une de ses cohortes se trouvait déjà dans Lyssus: il en laissa trois à Oricum, quatre à Apollonie, et continua sa route de là vers le midi.

Son dessein était de pénétrer promptement en Thessalie, et d'occuper, pour la subsistance de ses troupes, autant de pays qu'il pourrait le faire dans cette fertile contrée; il jugeait très bien que si Pompée se laissait entraîner à sa poursuite loin de ses magasins et des ressources que lui fournissait la mer, le sort de leurs armes se remettrait en équilibre.

Pompée ne pouvait non plus tenter de reprendre Oricum et les autres villes maritimes, sans exposer Scipion à être attaqué séparément à la tête du corps qu'il commandait dans la partie orientale de la Macédoine. Que si Pompée passait en Italie pendant que tous les esprits étaient encore frappés du succès éclatant qu'il venait d'obtenir, César était résolu à le suivre le long des côtes de la Dalmatie.

Il semble que le meilleur parti que Pompée eût à prendre, était de porter la guerre en Italie, et d'opposer ainsi de nouvelles difficultés à son rival. L'avantage de rentrer dans Rome en vainqueur ne laissait aucun doute sur l'issue d'une pareille lutte. Cette question fut agitée dans le conseil.

Cependant on craignit d'abandonner le théâtre actuel de la guerre, pays plein de ressources, capable de ranimer promptement les forces de César, qui se servirait ainsi de la partie occidentale de l'empire pour s'affermir dans la partie orientale. Elle avait suffi à Sylla pour se rendre maître de l'Italie et de Rome; Pompée lui-même était sur le point d'en fournir un exemple plus récent.

Une considération l'emporta sur toutes les autres : ce fut la sûreté de Scipion. Elle exigeait la présence de Pompée en Macédoine. En retirant son armée, il le sacrifiait avec les troupes nouvellement arrivées d'Asie.

Tels furent les motifs qui engagèrent les deux généraux à marcher en Thessalie, où ils avaient différens corps de leur armée qu'il fallait sauver. Ils calculèrent leurs mouvemens respectifs de manière à soutenir leurs divisions, et empêcher celles de l'ennemi de les rejoindre.

La marche de César vers Apollonie l'avait écarté de sa route, et comme il avait l'air de fuir après une défaite, cette idée lui nuisait beaucoup dans le pays qu'il traversait. On avait arrêté les porteurs de ses dépêches pour Cn. Domitius Calvinus, qu'il ne faut pas confondre avec L. Domitius Ænobarbus, tenant pour le parti de Pompée. Tandis que les deux armées s'avançaient, Cn. Domitius avait fait quelques mouvemens en Macédoine pour se procurer des vivres, et, s'étant trouvé sur la route de Pompée avec les deux légions qu'il commandait, eut peine à lui échapper.

Arrivé assez heureusement pour sauver Cn. Domitius, César le joignit au passage des montagnes qui séparent la Macédoine de la Thessalie, et continua de marcher vers Gomphi. Cette place ne voulut point le recevoir : il escalada les

mars, livra la ville au pillage, et, afin d'en faire un exemple de terreur pour celles qui oseraient retarder sa marche, fit passer tous les habitans au fil de l'épée. Métropolis, épouvantée par le sort de Gomphi, lui ouvrit ses portes dès qu'il parut.

De là jusqu'à Larisse, où Scipion, qui était redescendu le long de l'Haliacmon, avait amené une armée considérable, le pays se présentait ouvert, et l'on reçut partout sans difficulté César et ses détachemens. Après avoir passé les petites rivières qui se jettent dans le Pénée, il se posta sur les bords de l'Énipée, qui arrose le district de Pharsale.

Ici, César dominait sur de vastes plaines chargées de fourrage et de moissons mûrissantes ; une contrée fertile s'étendait au loin derrière lui, et ses forces venaient de s'accroître non seulement par la jonction de Cn. Domitius, mais probablement encore par la légion que Longinus commandait en Italie. César se trouvait avec une armée de dix légions, en état de renouveler ses opérations offensives.

Pompée dirigea ses vues vers le même quartier ; mais il n'y était point encore arrivé, quoique sa marche fût plus directe, et que la dernière action l'eût fait accueillir favorablement sur tous les lieux qu'il avait à traverser. Il fut joint par Scipion, qui de Larisse vint à sa rencontre, et ils prirent ensemble leur poste sur une hauteur voisine de Pharsale, en face de celui de l'ennemi, à la distance de trente stades.

Malgré toutes les démonstrations de César, les deux généraux s'étant établis assez long-temps dans cette position pour épuiser tout ce que les plaines des environs avaient pu produire de blé et de fourrage, César prit la résolution de quitter son poste et d'en chercher un autre plus favorable.

Il espérait aussi fatiguer son ennemi par des marches continuelles, et le contraindre à recevoir enfin cette bataille offerte inutilement depuis son arrivée. Le jour fixé pour son départ était venu; on pliait les tentes; déjà même l'avant-garde défilait par la porte décumane ; César crut remarquer que les légions de son adversaire, qui toujours se rangeaient devant les retranchemens lorsqu'il sortait pour les braver, s'étaient avancées plus loin que de coutume. Il arrêta ses troupes, et dit aussitôt d'une voix haute et intelligible : « Voici le moment que nous avons tant désiré ; voyons comment nous ferons notre devoir. »

Assurément il était de l'intérêt de Pompée d'éviter une bataille, et d'attendre les suites de la détresse à laquelle l'armée de César ne pouvait manquer de se trouver réduite vers les approches de l'hiver. Mais les délais, si souvent nécessaires dans le cours d'une campagne, exigent des troupes un courage à toute épreuve, comme ils veulent une grande habileté dans le général. Combien de chefs ont les qualités reconnues pour livrer une bataille, sans cette dextérité propre à faire éluder l'action qu'on offre sans cesse ! combien de troupes peuvent posséder cette sorte de courage passif qui anime au combat, et manquent de cette constance raisonnée qui oblige maintes fois de supporter l'inaction en présence de l'ennemi.

On doit supposer dans Pompée, au degré le plus éminent, tout ce qu'exigeaient les devoirs de sa place ; mais il traînait à sa suite nombre de sénateurs et de citoyens de la première classe, qui, ne se croyant pas inférieurs à lui par leurs talens pour l'administration civile et politique, avaient

peine à lui rester soumis dans la subordination militaire. Ils comparaient sa conduite à celle d'Agamemnon entouré des autres rois de la Grèce, et l'accusaient de prolonger la guerre pour jouir plus long-temps du droit de les commander.

Nourris dans le luxe, impatiens de revoir leurs maisons de campagne, avides des honneurs et des dignités qu'ils regardaient comme la récompense des services rendus par eux à l'état durant cette guerre, ils tournèrent en ridicule les sages mesures de leur général ; ils affectèrent de ne pouvoir réprimer leur courage, et ne voulaient que mettre fin à l'incertitude et aux pénibles longueurs d'une campagne qu'ils n'avaient pas la fermeté de soutenir. Les troupes, entraînées par ces grands exemples, blâmaient hautement Pompée, et l'accusaient d'un excès de prudence.

Fatigué de ces clameurs, il se crut obligé d'accélérer la décision des affaires, bien que cette voie lui parût la plus désavantageuse; encore ne la regarda-t-il probablement pas comme très dangereuse pour lui. Ses soldats de ligne surpassaient de beaucoup en nombre ceux de César ; cette supériorité devenait encore plus sensible du côté de la cavalerie et des troupes légères. Toutefois, malgré ces avantages apparens, on ne peut mettre en doute que Pompée n'eût évité la bataille sans l'indiscipline de ses troupes.

Les deux armées se trouvaient en présence dans la plaine de Pharsale, entre la rivière de l'Énipée et les montagnes de Gomphe. Par leur position, la droite de Pompée appuyait à la rivière, dont les bords étaient marécageux ; aussi n'y jeta-t-il que six cents chevaux, mettant tout le reste de sa cavalerie à son aile gauche, dans le dessein d'investir César de ce côté. Il avait sept mille chevaux, quarante-cinq mille hommes d'infanterie divisés en cent dix cohortes, et deux de vétérans qui l'étaient venus joindre volontairement; il laissa de plus sept cohortes à la garde du camp. Les troupes auxiliaires qui suivaient son parti n'étaient guère moins nombreuses; Pompée comptait donc environ quatre-vingt-dix mille hommes sous les armes.

César ne pouvait lui opposer que quarante-trois mille hommes, dont mille cavaliers et vingt-deux mille soldats romains. Il avait un autre désavantage : le champ de bataille où allaient combattre les deux armées offrait une plaine rase très favorable à la nombreuse cavalerie de Pompée ; mais telle était l'ardeur des troupes de César, qu'elles le conjurèrent de donner sans délai le signal de la vengeance.

Il divisa immédiatement son armée en trois parties, donna le commandement du centre à Cn. Domitius, celui de l'aile gauche à Antoine, et la droite à P. Sylla; et comme sa gauche était appuyée à la rivière, il porta sur sa droite toute sa cavalerie, qui ne consistait qu'en mille chevaux. Deux cohortes restèrent à la garde de son camp. L'infanterie de l'une et l'autre armée était rangée sur trois lignes, les cohortes de Pompée sur dix de hauteur, celles de César sur huit, à cause de leur faiblesse.

César, n'ayant que quatre-vingts cohortes (incomplètes) de soldats romains, dut en placer au moins quarante à la première ligne, vingt-quatre à la seconde, et seize à la troisième. Chaque ligne était formée d'une partie des légions, c'est-à-dire que chaque légion entrait dans les trois lignes ; la dernière n'était qu'une réserve, et se diminuai selon le besoin que le général pouvait

avoir de troupes, pour les employer ailleurs.

Entre deux armées égales, et rangées selon la méthode ordinaire, la valeur des troupes et souvent le hasard décident du succès; mais quand on prend la résolution de combattre un nombre supérieur, c'est que l'on compte sur les ressources de l'art. Il consiste surtout, nous l'avons dit, à faire agir un plus grand nombre contre un moindre, ou à porter le fort d'une troupe contre quelque partie faible de la troupe ennemie, avant qu'elle ait pu juger de ce dessein. Le point principal est donc de dérober ses dispositions, de sorte que votre adversaire ne puisse les apercevoir qu'au moment où il n'est plus en son pouvoir de s'en garantir. Voilà ce que César sut exécuter glorieusement dans cette journée mémorable.

Après avoir reconnu l'ordre de bataille de Pompée, César, jugeant que son aile droite ne pouvait éviter d'être tournée, imagina sur-le-champ de tirer six cohortes de sa troisième ligne pour les opposer à la cavalerie ennemie, et suppléer à la faiblesse de la sienne. Il instruisit ces cohortes de ce qu'elles devaient faire, et leur montra que d'elles seules dépendait la victoire. Elles se placèrent derrière son aile droite, de manière à n'être point aperçues, et demeurèrent dans ce poste jusqu'au moment du signal. Cette manœuvre s'exécuta promptement, ce qui prouve que les armées étaient déjà proches.

Les deux premières lignes s'étant ébranlées pour charger, la cavalerie ne fit aucune résistance. César n'avait pas compté qu'elle pût soutenir de front le choc de celle de Pompée; ainsi, lorsque celle-ci vint fondre sur elle avec tous ses archers et ses frondeurs, elle ne l'attendit pas, céda du terrain, et vint se reformer à la droite des six cohortes, qui pendant ce temps avaient pris une position oblique, faisant front sur le flanc.

Dans cette situation, non seulement les six cohortes arrêtèrent la cavalerie, qui se croyait déjà victorieuse, et qui étendait ses turmes pour envelopper l'infanterie, mais elles allèrent au-devant de l'ennemi, et le chargèrent avec vigueur. Les cavaliers plièrent et prirent honteusement la fuite; leurs archers et leurs frondeurs furent tous passés au fil de l'épée.

La cavalerie de César, postée à la droite des cohortes, où elle s'était repliée, chargeait en même temps que ces corps; elle se mit à la poursuite de la cavalerie battue, qui se sauva jusqu'aux montagnes. Les six cohortes tournèrent en même temps sur le flanc gauche de l'infanterie de Pompée, et César fit avancer sa troisième ligne, qui jusque-là était restée sur son terrain. L'ennemi, attaqué par des troupes fraîches, pris en flanc et à dos, ne put résister plus long-temps et se débanda de toutes parts.

On ne reconnaît plus ici le grand Pompée; la tête lui tourne, et son génie l'abandonne. Pendant que son infanterie est encore entière, il quitte le champ de bataille, se dirige vers ses retranchemens, passe par la porte prétorienne, et dit aux gardes de tenir leurs armes prêtes, et de s'attendre à tout ce qu'il y a de plus funeste: « Je fais la ronde, ajoute-t-il, et visite les postes. » Il se retire dans sa tente, s'assied sans dire un seul mot, jusqu'à ce qu'on lui annonce que les ennemis escaladent ses défenses. Alors, comme s'il fût revenu d'un engourdissement profond, il s'écrie : « Quoi! jusque dans mon camp! » Il quitte les marques de sa dignité, et s'enfuit à toute bride. Son armée perdit quinze mille

nommes, outre vingt-quatre mille prisonniers, huit aigles et cent quatre-vingts enseignes. César n'eut à regretter qu'environ deux cents soldats et trente centurions.

Pompée, enivré de sa puissance et des flatteries de ses courtisans, se regardait déjà comme maître de Rome. Au lieu de voir dans César un ennemi rusé et dangereux, il le traite en général médiocre; il se confie trop dans la supériorité de ses forces, et, séduit par une confiance aveugle, néglige les précautions les plus communes.

On reproche à Pompée, comme faute, de n'avoir pas mené son aile droite à la charge assez promptement, ce qui lui fit perdre un temps précieux; mais il paraît assez qu'il était entièrement occupé de ce que ferait sa cavalerie, avec laquelle il espérait, sans aucun autre secours, défaire son ennemi. Il s'en était vanté quelques jours avant dans le conseil, où il avait dit qu'au moyen de cette supériorité, il envelopperait la droite de César, et le mettrait en déroute avant qu'on eût tiré l'épée.

Il est évident que c'était son objet capital, et que la grande confiance qu'il y avait mise lui fit négliger tout autre moyen de vaincre. Pompée devait penser néanmoins que César ayant tout à craindre pour sa droite, prendrait des mesures vigoureuses, capables de paralyser l'effort de l'ennemi sur ce côté; il eût donc agi prudemment s'il se fût ménagé une autre ressource. Mille chevaux d'élite en réserve, et huit ou dix cohortes prêtes à garantir son flanc découvert après la fuite de sa cavalerie, arrêtaient tout court les six cohortes de César, et son infanterie ne se serait point débandée.

Elle ne commença réellement à plier que lorsqu'elle se vit prise en flanc et à dos. On ne comprend rien à l'inaction de sa droite, où Pompée semblait avoir quelque dessein en y plaçant la légion de Cilicie et les cohortes espagnoles commandées par Afranius, qui composaient sa meilleure infanterie. Avec les six cents chevaux qui flanquaient cette droite, il pouvait tenter la fortune, et tout n'était pas désespéré.

Plutarque prétend que les six cohortes avaient ordre de porter la pointe de leur pilum au visage, et que les cavaliers de Pompée, qui étaient la plupart des jeunes gens de Rome efféminés, ne purent soutenir ce genre d'escrime qui les défigurait. Mais Plutarque se trompe ici comme dans mainte autre circonstance, et c'est une grande erreur de dire que les sept mille chevaux de Pompée étaient composés de jeunes chevaliers romains.

La cavalerie légionnaire n'existait plus à cette époque; celle de Pompée réunissait des Thraces, des Grecs, et diverses nations d'Asie dont Appien fait une énumération emphatique. Les jeunes Romains qui se trouvaient dans cette armée, sans doute en assez grand nombre, y servaient comme volontaires, et marchaient probablement sans étendard à la suite du général. César ne dit rien de cette particularité dont parle Plutarque.

L'usage des Romains était de faire entendre le cri du combat, et de charger en courant les files et les rangs assez ouverts, pour la facilité de la course et le jet du pilum. Lorsque les troupes étaient bien exercées, elles conservaient exactement leurs rangs, et arrivaient alignées sur l'ennemi. Pompée connaissait comme César l'avantage d'aller à la charge, de profiter de cette ardeur qui s'enflamme par la rapidité de la course, étourdit le lâche, l'entraîne, et rend le choc impétueux; cependant il donna ordre à ses

soldats de rester à leur poste, et de s'appuyer les uns sur les autres pour mieux soutenir le choc de l'ennemi.

Sur ce fait, César a beaucoup blâmé Pompée, mais il ne nous dit rien des motifs qui obligèrent ce général de prendre une détermination si contraire à toutes les règles de la tactique romaine. Nous allons pourtant les faire connaître ; car la maxime de César ne fut jamais de rabaisser la valeur, le nombre ou la bonne contenance de ses ennemis.

Pompée, considérant l'ordonnance des deux armées qui attendaient le moment du signal, aperçut beaucoup de flottement, d'agitation et de désordre dans les rangs de son infanterie ; cette circonstance lui fit craindre que, si elle allait au-devant de l'ennemi, elle ne se rompît dès le premier instant, et il préféra lui faire recevoir la charge de pied ferme. Toutefois, ce ne fut pas là absolument la cause de sa déroute.

César dit que les soldats de Pompée reçurent très bien les siens ; qu'ils jetèrent comme eux le pilum, et mirent aussi l'épée à la main. Mais on peut *juger* par ce fait même de la différence qu'il y avait entre les deux armées pour la discipline et l'expérience. Pompée n'ose laisser ébranler ses troupes, et ordonne de s'appuyer et de se soutenir mutuellement ; tandis que les soldats de César, qui, par l'inaction de ceux de Pompée, doivent fournir le double de la course ordinaire, ne se troublent point, s'arrêtent d'eux-mêmes à la moitié de leur carrière, afin de reprendre haleine, et arrivent en ordre sur l'ennemi.

On trouve dans le récit de la bataille de Pharsale, tel que nous le donne César, une réticence d'un autre genre. Sa gauche était appuyée à la petite rivière de l'Épinée, et les écrivains militaires qui en ont parlé disent tous qu'elle formait des marais impraticables. César ne nomme pas cette rivière ; il dit : *rivus quidam*, « un ruisseau, » mais en parlant de la droite de Pompée, comme si seule elle avait été protégée par un accident particulier du terrain. Il est cependant de toute évidence que César appuya sa gauche à la rivière, et que la certitude de n'être pas tourné sur ce point lui permit de s'occuper uniquement de sa droite, d'y porter sa cavalerie, de la renforcer enfin en toute sécurité.

La bataille de Pharsale devint décisive pour la fortune de César. Elle le fut parce que ce grand homme avait tout arrangé et tout prévu avant d'arriver à cette péripétie. Il fallait qu'il frappât un coup de vigueur ; mais il ne devait le faire qu'avec la certitude du succès. D'abord il veut connaître l'esprit de ses troupes ; il les consulte, leur dit que Cornificius doit lui amener deux légions ; qu'il vient d'autre part quinze cohortes ; il demande à ses soldats s'ils préfèrent les attendre, ou avoir seuls l'honneur de la victoire. Tous lui crient de ne point différer et d'imaginer quelque ruse pour attirer l'ennemi au combat. Avec des troupes qui mettent une pareille confiance dans leur général et en elles-mêmes, César devait chercher la bataille ; il le fit, la gagna, et fut maître du monde. C'est dans ce cas qu'une bataille est le comble de l'art.

Nous avons présenté avec conscience, sinon avec talent, les faits d'armes les plus curieux de l'histoire militaire chez les Romains. Nous croyons n'avoir fait aucune omission qui porte sur la science proprement dite ; nous terminerons donc ici ce travail si intéressant. Ce qui resterait à examiner des guerres de César nous apprendrait peu de chose sous le rapport de l'art, et chacun pourra suivre les événemens dans ses

Commentaires; car nous avons mis nos lecteurs à même de les mieux comprendre que nos plus forts traducteurs de l'Université. A Dieu ne plaise qu'un seul d'entre ces hommes si laborieux et si estimables trouvent dans nos paroles le moindre sentiment d'amertume; mais Salluste et César, qu'ils sont forcés d'expliquer tous les jours, parlent un langage dont les élémens ne s'enseignent point dans les colléges : il n'est donc pas étonnant qu'on les ait quelquefois accusés d'obscurité.

Revenant sur la suite des campagnes de César, ce que nous en disons doit s'appliquer à la guerre d'Alexandrie, surtout à celle de Pont, et l'on sait que les succès de ce grand capitaine y furent si vifs, qu'il peignit au sénat dans trois mots, *veni*, *vidi*, *vici*, la rapidité de sa victoire. On ne peut disconvenir toutefois qu'il ne lui restât encore de grands obstacles à vaincre en Afrique, où le parti de Pompée, à la tête duquel se trouvaient Afranius, Scipion et Labienus, devint assez puissant pour lui susciter une guerre des plus difficiles. Celle qu'il soutint ensuite en Espagne contre les enfans de Pompée, pour être moins savante, ne lui offrit pas moins de danger.

On ne lit point l'histoire de ces guerres, sans s'étonner que Labienus ait pu abandonner César ; Labienus, celui de tous ses lieutenans qui occupa le plus de part dans sa confiance, le compagnon de ses travaux, l'instrument actif de ses victoires. César ne dit rien de cette défection singulière; nulle part il ne se plaint de Labienus, et, s'il en parle, c'est avec la tranquillité d'un historien indifférent.

Hirtius nous apprend que Pompée sollicita vivement Labienus de se joindre à lui; mais on doit croire qu'il connaissait déjà ses dispositions secrètes. Dion s'explique d'ailleurs d'une manière beaucoup plus claire sur ce sujet : Labienus, dit-il, enflé de la gloire qu'il s'était acquise et des grandes richesses qu'il avait amassées, voulut s'égaler à son général ; ses manières hautes donnèrent de l'ombrage à César, qui ne lui montra plus la même amitié ; Labienus ne put supporter ce changement et l'abandonna.

Ainsi, ce ne fut point son amour pour la république qui fit adopter à Labienus le parti de Pompée, comme le prétend Plutarque; et Cicéron n'eut pas moins de tort de lui prodiguer les noms de grand homme, d'excellent citoyen. Labienus ne se montra ni l'un ni l'autre; il n'était qu'ingrat et jaloux. Ce lieutenant, qui s'était couvert de gloire sous César, ne fit plus rien que de faible et de honteux, dès qu'il abandonna ses enseignes; ce qui fit dire à César qu'il avait non seulement changé de fortune, mais de cœur.

Cette maladie du bien public servit toujours de prétexte aux ambitieux. Il n'est que trop clair que Pompée lui-même aspirait au même degré d'autorité que Sylla avait eu autrefois, et qu'il comptait, en introduisant l'anarchie dans la république, se frayer une route à la monarchie.

On doit louer la conduite modérée de César, lorsqu'il envoya deux de ses légions à son rival, bien qu'il n'ignorât pas qu'on les lui demandait pour l'affaiblir et s'en servir contre lui-même. Maître de Rome, il engagea les sénateurs à ne rien négliger, afin d'obtenir un rapprochement; il proposa une conférence, s'offrant de congédier ses troupes, si Pompée voulait se retirer dans son gouvernement d'Espagne. Ce parti plaisait à Cicéron, qui le regardait comme le seul moyen d'éviter la guerre civile

Il est vrai que César vainqueur prit les mesures les plus efficaces pour conserver l'autorité souveraine; soit qu'il craignît la vengeance de ses ennemis, ou plutôt parce qu'il croyait les Romains trop corrompus pour vivre tranquillement sous l'empire des lois de leurs ancêtres. S'il eût usé de sa puissance pour rendre la liberté à la république, au sénat son autorité, aux lois leur ancienne vigueur, il aurait acquis un droit éternel à la reconnaissance et à la vénération de ses concitoyens; il évitait sans nul doute le coup fatal qui trancha le cours de sa vie si glorieuse. Mais cette mort prouve combien César avait jugé sainement son époque. Le tyran disparut un moment de Rome; la tyrannie subsista.

CHAPITRE XIV.

Rome sous les Empereurs.

Ce qui distingue l'empire romain, ce n'est ni sa grandeur ni la rapidité de ses conquêtes: Alexandre, Gengiskan, Tamerlan, les califes ont eu des possessions aussi vastes, et les ont réunies avec plus de facilité peut-être; mais Rome seule présente sept siècles de succès. Les grands empires se sont formés en subjuguant des nations Barbares; Rome soumit, l'une après l'autre, toutes les nations policées qu'elle connut, tous les peuples à demi civilisés ou sauvages qu'elle rencontra, et ne borna le cours de ses victoires qu'avec les limites du monde.

Les cinq premiers siècles de Rome ne nous montrent aucune réforme; on n'y voit la réparation d'aucun abus. Pour trouver un exemple de changement, il faut aller jusqu'à l'an 585, lorsque Paul Émile établit dans son armée une nouvelle manière de recevoir l'ordre. Auparavant le tribun le donnait à haute voix, et comme toute la légion ne l'entendait pas, les uns faisaient plus, les autres moins qu'il ne fallait, chacun interprétant les paroles à sa manière. Paul Émile ordonna que le tribun transmettrait l'ordre à l'oreille du primipile, celui-ci au centurion le plus proche, et ainsi de bouche en bouche.

Il changea encore la manière de faire la garde, défendant aux sentinelles de porter le bouclier en faction; car leur service ne les obligeait point de combattre, mais seulement de donner l'alarme en cas d'approche de l'ennemi. Il abrégea de moitié le temps des gardes, qui duraient la journée entière.

Les soldats frappés de l'air de la Grèce devenaient raisonneurs; ils devinaient, censuraient même les desseins de leur général. Paul Émile les assembla, et leur dit qu'un soldat n'avait que trois choses à faire: tenir son corps le plus fort et le plus alerte qu'il est possible, ses armes en bon état, et des vivres prêts pour les occasions subites. Dans tout le reste, ajouta Paul Émile, on doit s'en remettre aux dieux et à son général.

Nous avons indiqué les changemens que Marius introduisit dans la composition légionnaire, changemens funestes sans aucun doute, puisqu'ils portèrent la corruption parmi les armées de la république, elles qui avaient brillé jusque-là des plus éminentes vertus. Considérée sous le point de vue tactique, la cohorte de Marius nous paraît dans plusieurs cas supérieure à l'ordonnance par manipules. Marius, aussi infatigable au faîte des honneurs qu'il l'avait été lorsque la poussière du camp le couvrait encore, n'épargnait pas plus

ses soldats qu'il ne se ménageait lui-même.

Auguste, qui donnait à l'empire une face toute nouvelle, et rendait perpétuel le service des légions, fit aussi de grands changemens dans la milice: il établit de nombreux règlemens, et rappela les anciens que les troubles des guerres civiles avaient anéantis.

Avant cet empereur, on connaissait pour les soldats quatre sortes de congé absolu: le premier (*missio justa et honesta*) était mérité par l'âge et par le service; le second (*missio causaria*) s'accordait par des raisons de blessures et autres infirmités; le troisième (*missio gratiosa*) passait pour une pure faveur accordée à ceux que les généraux voulaient ménager, mais les censeurs pouvaient le révoquer; le quatrième enfin devenait infâmant (*missio turpis et ignominiosa*), et la peine de quelque crime. Auguste fit deux degrés de congé légitime: l'un déchargeait de toute fonction militaire, excepté de relle de combattre; l'autre exemptait même de cette obligation. Les récompenses des vétérans sont peu de chose dans les premiers siècles de la république; Auguste fait un règlement perpétuel pour assurer leur fortune.

Cet empereur ferma le temple de Janus, dieu conservateur des portes de Rome et de l'Empire. Tant que la guerre durait, on ouvrait son temple, on lui offrait des sacrifices, afin qu'il interdît l'entrée des frontières et des villes aux ennemis; mais aussitôt que la paix était décidée, on fermait les portes du temple avec de nouvelles cérémonies.

Depuis sept cents ans que Rome existait, le temple de Janus n'avait été fermé que deux fois: la première sous Numa, et encore la guerre régnait-elle autour de Rome, entre les petites nations qui partageaient l'Italie; la seconde fois, après la deuxième guerre punique. L'Italie entière était alors en paix, mais la guerre s'allumait entre les Africains et les Carthaginois; elle désolait la Grèce et l'Asie Mineure, ainsi que tant d'autres contrées qui, toutes réunies enfin sous les heureuses lois d'Auguste, s'étonnèrent de ne plus combattre, et de jouir d'une paix qu'elles n'avaient pas connue pendant leur indépendance.

Les antiques Égyptiens; les peuples de l'Asie, si célèbres autrefois sous les noms de Phéniciens et d'Assyriens; ceux d'Afrique, Carthaginois ou Numides; les Grecs, les Syracusains, les petites et turbulentes nations des Espagnes et des Gaules; tous ces états jadis étrangers l'un à l'autre et si longtemps ennemis, ne formaient plus qu'un seul empire, et, dans leur union, ils étaient plutôt contenus par la grandeur imposante du nom romain, qu'enchaînés par une force militaire formidable.

Environ quatre cent mille soldats, composés moitié des légions et moitié des troupes auxiliaires fournies par les peuples vaincus, étaient placés sur les frontières dans des camps différens, en Europe, en Asie, en Afrique, et suffisaient pour défendre l'entrée de l'empire.

Deux armées navales, l'une à Ravène, sur le golfe Adriatique, l'autre à Misène, dans la mer de Toscane, assuraient la tranquillité de la Méditerranée, bassin superbe qui, situé au centre de ce vaste empire, rendait la communication facile et prompte entre toutes ses provinces.

Il est impossible de calculer les revenus de Rome; il nous est parvenu trop peu de lumières sur l'état de ses finances; mais, en supputant ce que nous en connaissons, il est aisé d'en-

trevoir que les tributs de l'empire entier n'égalaient pas à beaucoup près les impositions que la France a supportées sous le règne de Louis XIV, ou celles que l'Angleterre paya sous le règne de Georges III.

Ce n'était point disette de métaux, l'or et l'argent n'étaient pas rares. Le luxe devenait très grand; les villes de l'Italie, de la Grèce, de l'Égypte, de l'Asie Mineure, des côtes de l'Afrique, ne le cédaient point en magnificence aux plus belles villes dont la France se vante aujourd'hui, et l'emportaient infiniment sur les capitales de tous les royaumes du Nord. On peut donc assurer que jamais un aussi grand empire, une aussi vaste multitude d'hommes ne fut gouvernée avec moins de forces et à si peu de frais. Josèphe nous dit qu'il n'y avait que douze cents soldats en garnison pour contenir les Gaules.

Depuis la conquête de la Macédoine par Paul Émile, les citoyens de Rome étaient exempts de toute espèce d'imposition; ils possédaient d'immenses richesses, commandaient au monde, et ne donnaient absolument rien pour jouir de tant d'honneurs. Cette exemption, unique dans l'histoire, subsista pendant cinquante années, jusqu'à ce qu'Auguste eût fait sentir au sénat qu'il serait odieux d'épuiser les provinces pour subvenir au luxe des Romains.

Jamais la terre ne fut plus heureuse peut-être que sous l'administration sage et modérée d'Auguste. Le sénat nommait au gouvernement des provinces consulaires ou proconsulaires, et le peuple au gouvernement des provinces prétoriennes. Auguste ne s'était réservé que les provinces frontières, celles où les légions résidaient.

Chef des troupes, il était le maître de l'état, et ne paraissait pas envahir l'autorité du sénat et du peuple; partout il semblait qu'on n'obéît qu'à la loi, au magistrat civil, et non point à la force.

Malgré la douceur politique de son gouvernement, Auguste fut très sévère dans le maintien de la discipline. On doit, suivant Suétone, adresser le même éloge à Tibère, qui remit en usage les anciennes punitions. Ce même écrivain reproche à César de n'avoir égard dans le soldat, ni aux mœurs ni à la fortune, et de n'y considérer que la force.

On voit souvent, il est vrai, qu'après une victoire, César dispensait de monter la faction, laissait une grande liberté à ses troupes, et lâchait la bride au libertinage; il voulait prouver, disait-il, que ses soldats pouvaient combattre avec bravoure, même étant parfumés.

Mais César, qui faisait la guerre à toute la vertu de la république, parce qu'il ne la croyait plus sincère, affectait de mépriser la régularité des armées. Il ne suivit pas ces maximes dangereuses lors de ses campagnes contre les Gaulois; il ne les eût pas pratiquées dans la guerre qu'il se préparait de faire aux Parthes, quand il eut concentré dans sa personne l'état tout entier. Près de l'ennemi, César contenait toujours ses troupes avec la plus exacte discipline, et l'on trouve plusieurs exemples de la sévérité de ce grand homme de guerre, lorsqu'il la croyait nécessaire à ses intérêts.

Tout dégénérait sous le règne de Claude; il fallait un général tel que Corbulon, pour soutenir la discipline qui se précipitait vers sa ruine, et entraînait après elle le salut de l'état. Dès la première campagne qu'il fit en Germanie, il ramena aux anciennes mœurs les légions abâtardies par la licence;

onze ans après, lorsqu'il commanda en Arménie, il eut à exercer une réforme encore plus rigoureuse. Parmi les deux légions qui lui venaient de Syrie, il se trouvait des vétérans qui n'avaient jamais fait de gardes, et regardaient avec étonnement une palissade et un fossé.

D'abord, Corbulon licencia ceux que la vieillesse ou la mauvaise santé rendaient inutiles. Toute l'armée passa l'hiver sous des tentes, bien que le temps fût si rigoureux qu'un grand nombre de soldats eurent les membres gelés, et que d'autres moururent en faction. Corbulon donnait l'exemple: vêtu légèrement, la tête nue, présent dans les travaux, on le rencontrait sans cesse pour louer les gens de cœur et encourager les faibles.

Comme le climat et la discipline rebutaient un grand nombre de soldats, et que la désertion se mettait dans son armée, ce général y remédia par la sévérité; il ne pardonnait pas une première faute; tout déserteur était puni de mort. La suite fit voir que cette rigueur diminuait le nombre des châtimens, et qu'elle valait mieux que l'indulgence.

Ce fut Corbulon qui, après avoir repoussé les Germains au nord de la Gaule, alla vaincre les Parthes et les chasser de l'Arménie. Tiridate, roi de cette contrée, et frère de Vélagèse, roi des Parthes, se croit en droit de tenir sa couronne de son frère, dont il l'avait reçue; mais Corbulon le force à la déposer dans le camp romain, aux pieds de la statue de Néron, et d'aller à Rome la demander à cet empereur.

Néron, assis sur une chaise curule, environné des enseignes de la garde prétorienne, reçut Tiridate dans le Forum, en présence du sénat et du peuple assemblés. Tiridate s'avança entre deux haies de soldats en armes, se prosterna devant l'empereur, se déclara son esclave, le pria de lui prescrire quel rang il occuperait à l'avenir. Un prétorien interprétait ses paroles à l'assemblée.

« Je vous fais roi d'Arménie, lui répliqua Néron; je vous donne ce trône que votre père n'eut pas la puissance de vous transmettre, que vos efforts et ceux de vos frères n'ont pu vous assurer. Je vous en fais don, afin que vous et vos frères sachiez que je puis à mon gré ôter ou donner des couronnes. » De tels spectacles ne se sont vus qu'à Rome; ils y furent assez communs pendant quelques siècles.

Vespasien en Judée réforma aussi la discipline, et Titus après lui la soutint, mais avec plus de douceur: « Il croyait, dit Josèphe, qu'à l'égard d'un seul coupable, on devait infliger la punition; mais que, pour les fautes communes à un grand nombre, les paroles pouvaient suffire. »

Domitien perdit les mœurs. Ce fut sous son règne qu'Agricola, beau-père de l'historien Tacite, fit faire à sa flotte le tour de l'île des Bretons, découvrit les Orcades et les soumit aux Romains. Jusque-là, on avait ignoré si le pays des Bretons était une île, ou s'il confinait à la Germanie par le nord.

Nerva, Trajan surtout, ranimèrent l'état expirant, et remirent en vigueur les lois anciennes. Trajan, grand prince, grand homme de guerre, ne put réformer tous les abus que le mauvais règne de Domitien avait introduits dans la milice et que Nerva n'eut pas le temps de corriger. Il faut dire encore que Vespasien et Titus ne parvinrent pas à resserrer entièrement les liens de la discipline, relâchée sur la fin de Tibère, sous les règnes malheureux de Caius et de Claude, et surtout pendant

l'horrible confusion de guerres de Galba, d'Othon et de Vitellius.

L'Arménie était toujours un sujet de discorde entre les rois des Parthes et les empereurs de Rome. Trajan réduisit ce royaume en province romaine, et la mit sous l'autorité d'un simple gouverneur. Poursuivant le roi des Parthes, il parcourut ces mêmes lieux où jadis Alexandre avait fait tant de conquêtes; il passa le Tigre, s'embarqua sur le golfe Persique, subjugua plusieurs peuples inconnus des Romains, et que depuis aucun général de Rome n'a revus; on croit même qu'il parvint jusqu'à l'Inde.

Tous les peuples policés connus du sénat, tous ceux qui avaient joué quelque rôle dans l'antiquité, Grecs, Égyptiens, Maures, Carthaginois, Juifs, Assyriens, Phéniciens, Perses ou Parthes; tous, atteints par les aigles romaines, pliaient sous le joug des empereurs. Les Indiens et les Chinois, qui seuls échappèrent, durent leur salut à l'éloignement, et surtout à l'ignorance où l'on était dans Rome de leurs richesses et de leur sol. A peine se trouvaient-ils connus de quelques négocians d'Alexandrie, qui en tiraient des étoffes de soie et de coton; mais on ne savait rien de la situation politique ou géographique de ces pays.

Rome avait subjugué tout ce qui méritait d'être conquis, depuis l'Océan jusqu'aux déserts sablonneux de l'Arabie et aux flots de la mer Caspienne; depuis les forêts sans ville, sans culture et presque sans population de la Germanie, jusqu'aux rochers de l'Atlas et aux déserts de Barca, dans la Lybie.

Appien, qui écrivit sous le règne d'Antonin une histoire de Rome et des pays qu'elle avait soumis, remarque avec raison que l'île des Bretons, les contrées que les Romains possédaient au delà du Danube et du Rhin, plusieurs royaumes voisins du Caucase ou de l'Arabie, coûtaient beaucoup à l'empire et ne lui rapportaient aucun avantage: il ajoute que les Romains eussent retiré leurs troupes, s'ils n'avaient regardé comme une honte d'abandonner un pays conquis.

Trajan mourut en retournant à Rome, ainsi qu'Alexandre avait terminé sa carrière lorsqu'il revenait dans la Macédoine. Ni l'un ni l'autre ne revirent les peuples pour lesquels tant de conquêtes furent entreprises.

Parmi les empereurs, Adrien est celui qui apporta les plus grands changemens dans la milice. Il mêla dans les cohortes la cavalerie avec l'infanterie, et changea la forme et la distribution des camps. Il n'est pas sans intérêt de comparer le camp que nous a fait connaître Hygin, arpenteur de ce prince, avec l'ancienne disposition décrite par Polybe, et qui fut si longtemps en usage.

Dans ce nouveau camp, les légions, étant regardées comme les troupes les plus sûres, campaient le plus près du retranchement, éloigné de soixante pieds des tentes. Ces légions formaient le pourtour du camp, et au centre on plaçait les troupes prétoriennes, étrangères et irrégulières; la totalité de ce tracé se partageait en trois parties, la *prétenture*, correspondant à celle où l'on voyait autrefois les extraordinaires; le *prétoire* et ses côtés; enfin la *retenture*.

Les tentes dont Hygin fait usage ont douze pieds quand elles sont tendues, et contiennent chacune huit hommes; ainsi dix tentes suffisaient pour une centurie de quatre-vingts hommes et le centurion. Cette bande de cent vingt pieds de long et de trente de profondeur, qu'il appelle *strie*, formait le logement d'une centurie, qui est la sixième

partie de la cohorte, et servait de mesure élémentaire pour établir le campement.

Hygin reconnaît deux espèces de divisions dans la cavalerie : celle de l'aile milliaire, forte de vingt-quatre turmes à quarante et un cavaliers ; et l'autre de l'aile quingenaire, avec seize turmes de vingt et un hommes. Chaque turme était commandée par un décurion, à qui l'on accordait trois chevaux; un duplaire et un sesquiplaire, qui en avaient chacun deux, ce qui faisait quarante-six chevaux pour la première division et trente pour la seconde. Il donne à la turme milliaire le même front qu'à la centurie, ou dix tentes ; et à la quingenaire quatre-vingt-dix pieds ou sept tentes. Une cohorte a donc le front de six turmes milliaires et de huit quingenaires.

Adoptant le point de départ de Hygin, c'est-à-dire, prenant deux légions fortes de vingt-deux cohortes, à cause de la milliaire qui était double, le premier côté de la prétenture présentera deux doubles rangs de tentes ou stries de deux cent soixante-dix pieds chacun, séparés par la voie prétorienne, qui a soixante pieds; ce côté contient donc quatre cohortes. Les deux autres côtés de la prétenture qui aboutissent à la voie principale ont chacun trois stries de sept cent vingt pieds; ce qui fait encore six cohortes.

Au delà de la voie principale, qui a soixante pieds comme la voie prétorienne, commencent les deux côtés du prétoire, qui ont encore chacun trois stries de sept cent vingt pieds, ou six cohortes.

Venait ensuite la voie appelée quintane, qui avait aussi soixante pieds ; et après, de chaque côté, trois stries de quatre cent quatre-vingts pieds, faisant quatre cohortes.

Enfin le dernier côté, étant égal au premier, ne devait avoir qu'une seule strie.

Quand le nombre des légions augmentait, on augmentait aussi le nombre des stries du pourtour, en observant que la longueur contînt une fois et demie la largeur.

Les stries intérieures de la prétenture ayant six cents pieds de long, chacune contient cinq turmes de quarante et un hommes, ou cinq centuries ; celles du prétoire, mesurant sept cent vingt pieds, contiennent une cohorte ou six turmes de quarante et un hommes, ou huit de trente et un ; celles de la retenture, comptant quatre cent quatre-vingt-dix pieds, renferment quatre turmes de quarante et un hommes, et trois font deux cohortes.

Il y avait six portes, la prétorienne, la décumane, les deux principales et les deux quintanes.

Tout ce que le luxe avait introduit fut retranché du camp d'Adrien. Ce prince voulait être instruit de la conduite et des mœurs des soldats et des officiers ; il les exerçait à toutes sortes de combats, récompensait les uns, réprimandait les autres, donnait à tous des leçons, et, pour les instruire par son exemple, menait une vie dure, marchait à pied à côté d'eux, la tête toujours nue, dans les sables brûlans de l'Afrique comme sur les bords glacés du Danube. Ses vêtemens étaient de l'étoffe la plus commune ; point d'or sur son baudrier, point d'agrafes de pierreries ; la poignée la plus magnifique de son épée était d'ivoire.

Adrien embrassa le système d'Auguste, et jugea qu'il fallait plutôt rapprocher que reculer les bornes de l'empire, déjà trop étendu ; il les replaça aux rives de l'Euphrate, et abandonna les provinces conquises entre ce fleuve et le Tigre.

Cet empereur fit peut-être des lois plus humaines et plus sages qu'aucun de ses prédécesseurs; et ces lois, influant sur tout l'empire, étaient à la fois celles de l'Italie, de l'Asie Mineure et des Gaules. C'est lui qui défendit de ravir aux enfans, par des confiscations, l'héritage d'un père condamné pour ses crimes. Il sentait qu'en les privant de leurs biens, la loi était aussi contraire à la politique qu'à la raison; qu'en ôtant à des enfans innocens les moyens de subsister, on commet une injustice à leur égard, on leur fait une sorte de nécessité du brigandage, et qu'une pareille loi ne pouvait qu'affaiblir dans l'esprit du peuple l'idée morale du respect que l'on doit à la propriété.

Adrien enleva encore à des maîtres despotes le droit exécrable de punir de mort les fautes de leurs esclaves; il fit intervenir le magistrat entre l'esclave et le maître irrité. Cette loi, que les historiens n'ont pas assez remarquée, est peut-être celle qui apporta le plus grand changement dans les mœurs et dans les opinions; elle releva un peu l'âme abattue de la plus nombreuse partie du genre humain, asservie au plus petit nombre. On n'eût point imaginé cette loi du temps de la république; Auguste ni Tibère n'eussent pas été assez puissans pour la faire recevoir. L'influence du pouvoir impérial dut adoucir un peu l'âpreté et l'orgueil républicain; le titre de citoyen commençait à inspirer moins de fierté, le nom d'homme devenait quelque chose.

Cependant toutes les formes du gouvernement étaient républicaines, et l'on pouvait encore appliquer à l'empire ce que Polybe avait dit de la république pendant la seconde guerre punique, qu'elle réunissait les avantages des états libres et des états monarchiques. Toutefois quelques faux principes annonçaient les germes de la destruction. Chaque légion domiciliée dans la province qu'elle devait défendre, s'y faisait une patrie et un parti, oubliait le sénat et se dévouait à son chef.

L'Italie, changée en jardin, dédaignait la culture; l'Afrique nourrissait Rome; la subsistance du centre de l'empire dépendait des vents, des corsaires, du caprice des empereurs, des succès d'un ennemi, ou d'une simple révolte.

Le cens était négligé. Il paraît qu'on ne tenait plus à Rome, ni dans les provinces, des registres semblables à ceux que la république avait possédés, et qu'elle consulta dans les momens d'alarmes. Nous pouvons soupçonner aussi que depuis Auguste, aucun empereur n'écrivit un livre pareil à celui où il fit l'exposé des forces de l'état.

On ne s'occupa d'aucun établissement pour lever des troupes purement italiennes; on laissa les légions se remplir de Gaulois, de Bretons, de Grecs et d'Asiatiques, qui ne connaissaient ni Rome, ni son génie, ni sa constitution. On faisait pis encore en admettant dans les armées des corps entiers de Barbares, ennemis nés de l'empire, et commandés par des chefs de leur pays.

Si nous comparons Rome à elle-même, l'empire à la république, nous verrons que la plus belle période des temps de la liberté, à compter depuis la fin de la seconde guerre punique jusqu'au retour de Sylla en Italie, eut un peu moins de durée que celle qui s'écoula sous les cinq empereurs, Néron, Trajan, Adrien, Antonin et Marc-Aurèle.

Cette première période fut troublée par la conjuration des Gracques, l'assassinat de l'un d'eux, les meurtres de Nonius et de Memnius, la guerre des

alliés qui fut une véritable guerre civile ; par les querelles des patriciens, du sénat et du peuple, qui amenèrent les dissensions de Sylla et de Marius, et les proscriptions.

Enfin (et c'est ce qui importe beaucoup dans cette grande question du bonheur du genre humain), la république romaine commandait à bien moins de peuples que Trajan et les quatre empereurs qui lui succédèrent : sous leur règne, les esclaves étaient moins opprimés, et les habitans des provinces avaient acquis plus de droits.

On peut penser autrement ; mais, pour juger du bonheur des nations, et n'être pas trompé par les préjugés de collège, l'éloquence d'un Tacite et l'éclat d'une constitution éblouissante, j'ai cherché des bases qui ne dépendent ni du caprice de l'opinion, ni du style de l'écrivain.

J'examine : 1° si l'état militaire est trop fort ou trop faible ; 2° si la discipline exacte ou relâchée contient les troupes ; 3° si les impôts sont proportionnés à la richesse des particuliers ; 4° si le numéraire se multiplie ou devient rare, parce qu'il est le signe qui sert à mesurer l'accroissement ou l'affaiblissement de l'agriculture, des arts, du commerce et de l'industrie ; 5° si la valeur des terres s'élève ou s'abaisse, car de là dépend la mesure du bonheur des propriétaires et de la solidité des possessions ; 6° enfin, si la population augmente ou diminue, ce qui devient une preuve de la prospérité générale.

Les résultats donnés par des observations constantes sur ces six objets forment un thermomètre politique dont on peut suivre la gradation, et qui marque d'une manière certaine l'état de la prospérité ou du malaise des peuples. Il n'est au pouvoir d'aucun prince de faire monter ce thermomètre quand la nation est malheureuse, et toutes les déclamations des orateurs ne peuvent le faire baisser quand elle prospère.

L'empire éprouva cependant des malheurs pendant le règne de ces princes ; mais ils étaient de ceux que la nature impose et que la sagesse humaine ne peut prévoir. La peste ravagea presque toutes les provinces sous Marc-Aurèle ; un tremblement de terre détruisit Antioche sous Trajan ; son palais fut à moitié englouti, et il ne put sortir que par la fenêtre.

Ces malheurs passagers affaiblirent peu la population générale, et n'empêchèrent point que, dans cette période de quatre-vingt-quatre ans, l'empire n'ait eu cent cinquante ou deux cent millions d'hommes régis avec la plus grande sagesse, et jouissant de tous les biens que procurent l'abondance et le goût des arts. C'est un phénomène unique dans l'histoire du monde.

Septime Sévère est accusé par Hérodien, d'avoir altéré la discipline, lorsque après la défaite d'Albin, il se vit paisible possesseur de l'empire. Sévère, en approchant de l'Italie, envoya ordre aux prétoriens de venir au-devant de lui sans armes, dans leur habit de cérémonie et de paix : car les soldats ne portaient pas toujours l'habit militaire. Il les fit entourer de ses légions, leur reprocha d'avoir assassiné Pertinax, les déclara indignes de garder les empereurs, et leur défendit, sous peine de mort, d'approcher de Rome.

La nécessité d'avoir une troupe dévouée qui l'assurât de cette ville et du sénat, lui fit créer un nouveau corps de prétoriens sous une autre forme. Ce corps, levé dans les provinces, fut composé de l'élite des légions, et de soldats accoutumés à obéir, mais ignorant les mœurs de Rome, ne connaissant de loi que la loi militaire, et de magistrats

que leurs chefs : le nombre de ces prétoriens, considérablement augmenté, fut porté à cinquante mille hommes. Ils recevaient une paie plus forte que celle des autres soldats ; le chef de ce corps, qui portait le titre de préfet du prétoire, devint une sorte de premier ministre ; il commanda l'armée, régit les finances, et présida aux lois ; partout il représentait l'empereur.

Plus l'état militaire s'éleva, plus il s'enrichit, plus la discipline se relâcha. Les soldats voulurent avoir des anneaux d'or et vivre avec leurs femmes dans les lieux où ils étaient cantonnés. Sévère y consentit à regret, et se plaignit souvent dans ses lettres du relâchement de la discipline. Toutes ces complaisances pernicieuses, et les largesses excessives dont il combla ses troupes, détruisirent la tempérance militaire, durent altérer la mâle vigueur du soldat, l'austérité de leur façon de vivre, leur constance dans les travaux et le respect pour les officiers. Sévère leur apprit à aimer l'argent, et, dur pour lui-même, il les laissa tomber dans la mollesse.

Les trois successeurs de Septime étaient plutôt capables de corrompre la discipline que de la rétablir. Caracalla donna le droit de citoyen de Rome à tous les habitans de l'empire, mais il leur fit payer les impositions des citoyens avec celles qu'on exigeait déjà d'eux comme sujets. Au lieu d'être un bienfait, ce n'était qu'une opération du fisc plus onéreuse que profitable aux peuples. Cette imposition eut sur les armées une influence qu'on n'avait pas prévue peut-être, et qui devint une des plus grandes causes de l'affaiblissement de l'état.

Jusqu'alors, les troupes auxiliaires se trouvaient composées de sujets qui, n'étant pas citoyens, ne pouvaient servir ni dans les légions, ni dans les gardes prétoriennes : l'édit de Caracalla leur donna le droit d'y entrer, et, dans la suite, les troupes auxiliaires, au lieu d'être composées de sujets de l'empire, ne le furent plus que d'étrangers, de Barbares, que les empereurs prenaient à leur solde, et qu'ils honoraient du titre d'alliés et de confédérés.

Ce changement ne s'opéra pas subitement ; il fut préparé par la loi de Caracalla. Si l'on trouve, du temps des premiers Césars, un corps de Germains au service des empereurs, il est vraisemblable, comme l'observe le savant abbé Dubos, que ce corps peu nombreux n'était composé que des Germains sujets de l'empire.

Ainsi Rome n'a pas succombé sous les vices des Romains ; mais par la faiblesse qu'ils eurent d'admettre des étrangers dans l'armée, dans le sénat et dans toutes les dignités de l'empire. L'amour de la patrie s'affaiblit en s'étendant ; il s'anéantit lorsqu'il devint commun à tous ceux qui jouissaient des droits de citoyen romain, et n'avaient cependant jamais vu le Capitole.

Caracalla, prince fanatique, s'imagina d'être l'imitateur d'Alexandre-le-Grand, et mit sur pied une phalange de seize mille hommes choisis, qu'il fit armer à la macédonienne. Après lui, Alexandre Sévère forma une autre phalange de trente mille hommes ; mais ces organisations bizarres tombèrent dès leur abord. Alexandre Sévère tenta cependant de relever la discipline, et plusieurs fois n'hésita pas à casser des légions entières. L'esprit de sédition avait tellement gagné l'armée, que cette grande fermeté révolta, au lieu d'imposer.

Ce prince, d'ailleurs, fit à ses troupes des concessions d'un genre inconnu jusqu'à lui : il partagea les terres d'où il avait chassé les Barbares, et, pour les

cultiver, donna aux soldats des esclaves et des bestiaux, pensant, dit Lampridius, qu'ils défendraient mieux les frontières lorsqu'elles seraient leur propriété. Ces terres devaient passer aux enfans, s'ils continuaient le service comme leur père, sinon la propriété en retournait à l'empereur.

Cette coutume subsista, et saint Augustin, au commencement du cinquième siècle de notre ère, en parle comme d'un usage établi, lorsqu'il dit dans son style théologien : «Les soldats, en recevant des bénéfices temporels d'un maître temporel, sont obligés de faire le serment militaire, et de jurer qu'ils conserveront la foi à leur seigneur. »

Ces bénéfices temporels donnés à des soldats dont on exigeait le serment sous la condition du service militaire, semblent avoir donné la première idée de ces possessions territoriales appelées *fiefs*, et cédées aux mêmes conditions.

Le nouvel arrangement d'Alexandre Sévère cantonna les légions sur la frontière, et dispersa les soldats sur des terres, au lieu de les tenir toujours rassemblés dans un camp. Ces soldats cultivateurs n'en furent ni plus reconnaissans, ni plus soumis, et l'indiscipline des armées augmenta de jour en jour. On faisait sans cesse des efforts pour la réprimer; mais on ne suivait aucun plan, et Maximin lui-même, malgré sa férocité et l'abus qu'il fit de son pouvoir, ne put parvenir à ranimer entièrement la discipline dans son armée. Il faut croire aussi que les anciennes traditions sur l'art militaire s'effaçaient peu à peu, bien que la guerre fût le seul art qui produisît encore des hommes célèbres.

Mais déjà les armées dispensaient la puissance, le sénat ne possédait plus que de vains honneurs; déjà Maximin, un étranger, un Barbare, avait obtenu le titre d'empereur. Le gouvernement n'agissait plus qu'avec violence, le fisc devenait un pillage, des ordres tenaient lieu de lois; l'état courait à sa ruine.

Deux nations encore inconnues, les Francs et les Goths, se formaient dans les déserts du Nord et dans ceux de la Germanie, nations réservées par les destins pour la destruction de Rome, qu'elles ne connaissaient point, et dont elles étaient ignorées.

Il devenait certainement aussi impossible au conseil des empereurs, à l'expérience du sénat, de soupçonner ces dangers, qu'il l'est à la science et au génie du savant de connaître et d'empêcher le rassemblement des matières inflammables qui s'accumulent à des profondeurs immenses dans les abîmes de la terre, y fermentent longtemps sans se manifester, et se décèlent enfin par des éruptions subites qui renversent les montagnes, engloutissent les villes, et répandent l'effroi et la désolation dans de vastes contrées où régnaient auparavant la fertilité, l'opulence et le bonheur. Toutefois Rome, en éloignant les citoyens de ses armées pour y recevoir des Barbares, et laissant le pouvoir militaire envahir toute l'autorité civile, préparait elle-même sa destruction.

On trouve encore quelques empereurs comme Aurélien, qui, jugeant bien que l'état s'affaiblissait de jour en jour, s'efforcent de détruire les abus et de rétablir l'ordre et la discipline dans les armées; mais ces abus reparaissent bientôt sous les princes faibles ou sous les tyrans. Il eût fallu, pour y remédier, rendre à des âmes dégradées par la servitude et par les vices qu'elle entraîne à sa suite, les vertus des anciens Romains : les empereurs n'en avaient ni la volonté ni la puissance.

Decius eut l'idée de rétablir la place

de censeur, qui n'avait jamais cessé d'exister, bien qu'elle fût devenue tout-à-fait illusoire, car, depuis Auguste, les empereurs se la réservaient pour eux-mêmes. Cette place, la plus importante de toutes, et dont l'autorité s'étendait sur les grands et les petits, fut confiée à la nomination du sénat. Rien ne pouvait mieux relever sa dignité.

Une chose plus difficile à comprendre que les dangers de l'empire, mais que Decius saisit cependant, c'est que le prince ne peut jamais bien remplir la place de censeur, parce qu'on se masque trop à ses yeux, et que souvent les affaires l'entraînent. Il ne peut ni réprimer ni punir les courtisans qui s'avilissent pour lui plaire, les flatteurs qui favorisent ses vices ou ses faiblesses, et les ministres toujours prêts à lui sacrifier la nation.

Rome était toujours aussi peuplée, des édifices nouveaux la rendaient plus magnifique, quoique en tout genre le goût s'affaiblît. Des parcs, des jardins, des maisons de plaisance se multipliaient autour des villes de l'Italie entière, et transformaient en promenades superbes, mais en décorations stériles, les riches moissons et les plants d'oliviers qui jadis ornaient ses campagnes.

Le changement trop fréquent des empereurs, les inquiétudes du sénat, la licence des troupes, le fardeau des impositions, avaient tourmenté beaucoup de familles, même les plus riches et les plus puissantes : on peut déjà soupçonner que l'Italie perdait sa population, malgré ses nouveaux établissemens.

Les talens de Decius, le plan qu'il s'était proposé, allaient donner une vie nouvelle à l'empire. La nature, qui travaille uniformément, façonne toujours en proportions égales des hommes de grande et de petite stature, des forts et des faibles, des fous et des sages ; mais elle ne plaça jamais les individus dans l'ordre des rangs établis par l'état social. Il faut chercher le mérite et l'employer. C'est le devoir du prince, et Decius l'eût rempli, guidé par l'œil pénétrant de Valérien, qui, en exerçant la censure, obtint de ses contemporains autant d'estime que Scipion et Caton en avaient acquis sous la république.

Une lâche trahison flétrit cet espoir et perdit Rome sans retour. Les Goths, dans une de leurs incursions, passèrent le Tyras et le Danube, et descendirent dans la Mœsie et dans la Thrace. Decius lui-même défendait la province; il arrêta leur course. Il les tenait enfermés près de Nicropolis, cette ville que Trajan avait bâtie sur les bords du Danube comme un monument de ses victoires : Decius voulait inspirer aux Goths une forte terreur par une grande défaite.

Un de ses officiers eut la lâcheté de vendre aux Barbares son général et son pays. Decius, induit en erreur par son rapport, éprouva du désavantage; son fils aîné fut tué à ses côtés. « Compagnons, dit Decius à ses troupes effrayées, ce n'est qu'un combattant de moins; la perte d'un seul ne doit entraîner ni la perte de la bataille, ni celle de l'état. » Malgré ce calme, malgré sa valeur et ses efforts, il succomba.

Decius est le seul empereur qui soit mort avec gloire et pour la patrie : Gordien II, en tombant les armes à la main, n'avait défendu que sa vie et ses droits.

A cette époque, l'empire était attaqué à la fois depuis les bords du Tigre jusqu'à l'embouchure du Rhin, par des ennemis actifs, aguerris ; mais ils n'étaient pas ligués ensemble, et ne

pouvaient être dangereux que par leur nombre. Les Perses, toutefois, donnaient toujours plus d'inquiétude aux Romains que les Goths, les Bourguignons, les Alains, les Allemands, les Francs et tous les Barbares de la Germanie, du Nord, ou des rives de l'Euxin.

Le défaut d'ordre, la brièveté, l'ignorance et l'inexactitude des auteurs de ce siècle couvrent d'obscurité la plupart des révolutions qui eurent lieu sous les règnes de Valérien et de Gallien. Les lettres n'étaient plus honorées, leur culture ne procurait ni avancement ni considération, et les écrivains, négligeant l'histoire, se contentaient de noter les faits sans daigner en rechercher les causes, bien que le développement de ces grandes révolutions eût été susceptible d'un intérêt puissant.

On voit que les auteurs et les lecteurs étaient également rebutés, et que, désespérant de la patrie et d'eux-mêmes, ils ne cherchaient plus dans le passé des instructions pour le présent, ni des exemples pour garantir l'état des malheurs à venir. Il semble que Rome, le sénat et les hommes les plus sages se fussent abandonnés à la destinée et ne fissent aucun travail qui pût être utile à diriger le cours des événemens.

Les narrateurs de ce temps-là (car je ne puis me déterminer à leur donner le nom d'historiens), ces écrivains se complaisent à nous dire qu'il y eut alors trente tyrans, ou plutôt trente usurpateurs qui se disputèrent l'empire : cependant, si l'on suppute tous les contendans, si l'on regarde le père et le fils révoltés ensemble comme deux chefs de parti, on ne peut en trouver que dix-neuf ou vingt.

Ces narrateurs avaient lu dans l'histoire de la Grèce qu'Athènes, prise par Lysander, fut livrée à trente aristocrates qu'on appela les trente tyrans, et, pour faire une comparaison, aussi misérable que fausse, entre les troubles de leur siècle et les révolutions d'Athènes, ils ont toujours désigné sous ce nom ces vingt compétiteurs. On peut juger par ce trait de la décadence où était tombé l'art d'écrire. L'éloquence du barreau se soutenait un peu : la jurisprudence est d'autant plus nécessaire qu'il y a plus de vices, de disputes et de malheurs.

La comparaison de ces narrateurs dont nous parlons semble d'autant plus fausse, que, de tous les prétendans à l'empire, aucun n'entra dans l'Italie et n'eut le moindre crédit à Rome. Gallien les repoussa toujours, défit plusieurs d'entre eux en bataille rangée, et, malgré le luxe, la mollesse et l'insouciance qu'on lui reproche, trouva l'art de faire durer son règne huit années, ce qui n'était arrivé à aucun empereur depuis Alexandre Sévère.

L'ancienne constitution avait été détruite par ces empereurs. Le peuple et le sénat en conservaient cependant encore quelques formes, et avaient pour elles un amour aveugle qui ne permettait pas de donner à l'état une constitution nouvelle.

Aurélien, dit-on, fut le premier qui ceignit un diadême : ses prédécesseurs avaient toujours évité de frapper les yeux du peuple par cette marque trop connue de la royauté. Aurélien ne la portait du reste que rarement ; ce fut Constantin qui s'en fit une parure ordinaire.

Aurélien avait rétabli la discipline dans les armées, et il eût désiré de réformer les vices de tout l'empire ; mais il n'était qu'un soldat sans lettres et sans connaissance des principes constitutifs d'un état.

Il est remarquable que tous les empereurs nommés par le sénat, Nerva,

Papien, Albin, Tacite, furent des vieillards. On voit que le sénat se flattait de gouverner sous eux, et espérait peut-être avoir assez de crédit à leur mort pour empêcher des nominations nouvelles et se ressaisir de l'autorité.

Dès que Tacite eut été désigné pour successeur d'Aurélien, il donna, dit-on, son patrimoine au public, et la liberté aux esclaves qu'il comptait à Rome. Ils se trouvèrent au nombre de cent, et l'on remarque que c'était bien peu pour un sénateur. Tacite en avait encore dans ses maisons de campagne et dans ses terres; l'on peut juger par cette remarque que la plus grande partie du genre humain se trouvait plongée dans la servitude.

Nous avons vu comment les Romains défrichèrent, avec leurs colonies, les environs de l'Éridan : les Grecs avaient aussi porté des colons aux rives de l'Euxin et du Bosphore. Plus tard, les légions romaines étant parvenues à planter leurs aigles victorieuses sur les bords du Danube et du Rhin, les pays qui s'étendent de la Macédoine et de l'Étrurie vers ces fleuves se peuplèrent assez considérablement.

Cette prospérité s'accrut sous les premiers empereurs, et se développa jusqu'au règne de Marc Aurèle; mais lorsqu'une peste cruelle eut emporté la moitié du genre humain; que les impôts devinrent excessifs; quand la vertu militaire se fut énervée au point de laisser les Barbares franchir les frontières, dévaster la Thrace, la Grèce et l'Asie Mineure, la population diminua, et l'empire s'affaiblit dans une proportion semblable.

Quelques empereurs, il est vrai, permirent de temps en temps à de petites hordes de se fixer dans certaines contrées; cependant ils avaient, en général, conservé l'ancien système politique de fermer l'empire aux étrangers.

Probus s'éloigna de cette voie. Né en Pannonie, ayant plusieurs officiers de sa nation dans son conseil, il n'éprouvait pas pour les Barbares cette haine et ce mépris qu'avaient sentis si longtemps les citoyens de Rome et de la Grèce; il crut utile de les bien traiter, de leur faire goûter la paix et le repos, et les força de cultiver les lieux où il les établissait; il les engagea même à défricher leur propre pays.

Rien n'était plus humain qu'un pareil plan, si l'on eût pu le rendre praticable. Probus aspirait à former une génération de soldats laboureurs; il ne fit qu'une race de séditieux.

Nul empereur, on doit l'avouer, et jamais peut-être aucun prince, n'exécuta par les mains de ses soldats tant de grands ouvrages que Probus: il couvrit tout l'empire de monumens aussi utiles que magnifiques. L'Égypte, l'Afrique, la Mœsie, la Pannonie, reçurent une nouvelle splendeur et comme une autre vie sous son administration. La France lui doit ces plants de vigne célèbres qui attirent chez elle l'or des nations étrangères.

Tant de choses exécutées en six années seulement, malgré plusieurs guerres dans lesquelles Probus déploya les talens les plus rares; tous ces travaux qui pouvaient exercer l'activité d'une longue suite de princes, rebutèrent enfin les légions. La fatigue est pire que le danger pour la plupart des hommes.

Depuis les beaux règnes de Nerva, Trajan, Adrien et des deux Antonins, qui tous cinq étaient morts naturellement, trente empereurs avoués du sénat gouvernèrent l'empire, et, de ce nombre, vingt-cinq périrent assassinés ou se virent réduits à se tuer eux-

mêmes; le vingt-sixième mourut captif, le vingt-septième fut foudroyé; Sévère, Claudius et Tacite se présentent comme les seuls qui terminèrent tranquillement leur vie; les talens d'Aurélien, les vertus de Probus ne purent les garantir du fer des meurtriers.

L'empire romain n'était plus celui de Rome; les Augustes en disposaient sans consulter le sénat. Le génie sage et vaste de Dioclétien s'était aperçu que cet empire trop étendu ne pouvait être gouverné par un seul homme; Dioclétien comprit aussi que l'empereur, n'ayant pour régner d'autres droits que l'aveu et le choix de ses compagnons d'armes, ne pouvait être long-temps traité par eux en supérieur.

Il pensa devoir mettre des intermédiaires, et introduisit une étiquette inconnue. Sa conduite, son abdication, son goût pour la simplicité et la retraite, prouvent que ce n'est point à l'orgueil, mais à la profondeur de son jugement, à la grande connaissance qu'il avait des hommes, qu'on doit attribuer le faste dont il s'environna.

C'est un fait mémorable et sans exemple dans les annales de l'histoire, que cinq paysans, Aurélien, Probus, Dioclétien, Maximin et Galère, aient pu s'élever de grade en grade jusqu'au rang des empereurs, et se soient succédé; que ces hommes, de si basse origine aient rétabli la discipline dans les armées, la paix dans les provinces, et rendu à l'empire sa splendeur. Aucune puissance du monde ne pouvait encore comparer ses forces ni mesurer ses armes avec celles de Rome, malgré la décadence qui se faisait déjà sentir.

Dioclétien avait gouverné l'empire plus de vingt ans, ce qui n'était arrivé à aucun des empereurs depuis Antonin. Tibère et Auguste tinrent plus long-temps les rênes de l'empire; mais nul n'obtint de plus grands succès, nul ne laissa l'état plus florissant, plus glorieux, plus affermi, plus étendu. Dioclétien descendit du trône en sage, pénétré de la vanité des grandeurs, et quittant la puissance volontairement pour jouir de sa raison et passer sa vieillesse exempt d'inquiétude. Il semble que l'ascendant de son génie domina la fortune pendant tout le cours de son règne.

Cet ascendant avait tant de force, qu'il obligea son collègue Hercule Maximien, à se démettre aussi de la puissance impériale. Bien qu'il fût séparé de Dioclétien par les mers et les monts; encore qu'il commandât une autre armée et un autre peuple, Maximien n'osa cependant résister aux conseils et à l'exemple de son collègue; et le même jour, à la même heure que Dioclétien, en présence des troupes, des magistrats et du peuple, il fit à regret la cérémonie de son abdication.

Les auteurs chrétiens qui vinrent après Dioclétien l'ont blâmé de tout ce qui nous engage à le louer. Leur morale de cénobite calomnie ce qui est utile à l'humanité; mais la preuve que Dioclétien se conduisait avec sagesse, c'est qu'il fut accusé d'aimer trop l'économie, malgré le faste de sa cour et la somptuosité de ses monumens.

La forme du gouvernement établi par Dioclétien subsista. Il y avait deux Césars et deux Augustes. Bientôt on vit six empereurs. L'Italie, les Gaules, les Espagnes, l'Afrique n'en reconnaissaient que trois; la Grèce, l'Illyrie, l'Égypte et l'Asie n'avouaient que les trois autres. Cet état dura jusqu'à ce que Constantin, souillé du meurtre de

son beau-père, du sang de ses beaux-frères, de celui de plusieurs rois des Bructères et des Francs, réunit enfin tout l'empire et porta seul le nom d'Auguste. Il avait vaincu l'Italie avec les forces de la Gaule, et les armées de l'Asie avec celles de l'Europe.

Dès long-temps les Augustes ne connaissaient d'autre patrie que leur camp. Dioclétien avait placé sa résidence à Nicomédie, Maximilien tenait sa cour à Milan, et Constance Chlore à Trèves. Constantin résolut de fonder une ville nouvelle, de la rendre tout d'un coup plus riche, plus belle, plus peuplée que Rome, et de lui donner son nom. (An 328 de notre ère.)

Changer le siége de l'empire, c'est changer le génie de l'état, le caractère originel du gouvernement. Le sol donne aux âmes une empreinte primordiale, comme aux corps une figure qui distingue les peuples. Constantin l'ignorait, ou il voulait détruire le type du caractère de l'empire, dont les traits ne furent jamais entièrement effacés tant que le siége fut à Rome.

Le mélange des nations rassemblées dans une grande capitale altère, affaiblit, dégrade ses traits territoriaux, mais ne les empêche pas de prédominer. Les Grecs voisins de Constantinople, en se confondant avec les Thraces, apportèrent leurs vices, et ne communiquèrent point leurs vertus.

La puissance civile et militaire avait été réunie, depuis Auguste, dans les mains des gouverneurs de provinces; ils commandaient les armées, administraient les finances et la justice; ils étaient de véritables rois. C'est ce qui rendit les révoltes si communes, que depuis Commode jusqu'à Constantin, pendant l'espace d'un siècle, on compte près de cent gouverneurs qui avaient pris la pourpre.

Constantin sépara toujours la puissance civile de la puissance militaire. La première fut confiée aux préfets; on divisa la seconde entre deux généraux, l'un de la cavalerie, l'autre de l'infanterie.

Comme les dignités militaires ne donnaient plus alors d'autorité dans les affaires de finance, de police ou de justice, on craignit moins d'en revêtir des Barbares, qui, ne connaissant ni les lois ni la constitution de l'empire, n'étaient attachés qu'au souverain dont ils recevaient leur solde.

Une loi de Caracalla avait ouvert l'entrée aux Barbares dans les troupes auxiliaires des armées romaines: quelques empereurs, en effet, en prirent à leur solde; mais Constantin est le premier qui en ait entretenu constamment sous ses drapeaux. Il retint à son service un corps de quarante mille Goths, et depuis, les empereurs eurent toujours dans leurs armées des troupes étrangères.

Les légions avaient campé de tous temps vers le voisinage des frontières, sous des tentes, en pleine campagne, et entourées d'un rempart. Constantin changea ce régime; il mit les légions en garnison dans les villes. Zosime dit que les frontières ainsi dégarnies en furent plus aisément infestées par les Barbares, et que les soldats vexèrent si cruellement les citoyens, que les villes en devinrent désertes.

C'est ainsi que le génie de Constantin, novateur en toute chose, séparant la puissance civile de la puissance militaire, et opposant des troupes étrangères aux troupes nationales, croyait affermir l'autorité des empereurs et assurer leur vie.

Si l'on ajoute à ces moyens, dont la force émanait de lui, l'autorité que le premier il accorda aux évêques, on

sentira combien tous ces pouvoirs secondaires qui se balançaient, semèrent de jalousie et d'inimitié entre les premiers officiers de l'empire.

La politique de Constantin se flattait sans doute qu'en répandant ainsi des semences de discorde parmi les grands officiers, il les empêcherait de lui nuire; qu'il préviendrait les révoltes, et qu'aucun d'entre eux ne deviendrait assez puissant pour être dangereux. Il abolit les prétoriens, qui se montrèrent attachés à Maxence son concurrent, et ce corps, toujours prêt à exciter des séditions, se vit réduit au pied des autres troupes.

Lorsqu'après Constantin l'empire fut divisé en deux états différens, chacun de ses fils eut ses généraux de la cavalerie et de l'infanterie; trente-cinq commissaires défendirent les provinces sous leurs ordres. Il y en avait trois dans les Espagnes, trois dans l'île de Bretagne, et six dans les Gaules.

Quelques-uns de ces commissaires portaient les titres de comte, *comes*, compagnon ; les autres, celui de duc, *dux*, chef, conducteur. Ce fut sous Constantin que ces noms devinrent des titres. Un baudrier d'or était la marque qui caractérisait le grade de ces officiers.

Cependant la discipline militaire commençait à se relâcher; quelquefois même les garnisons des bords du Rhin et du Danube se joignirent aux Barbares pour piller les terres de l'empire.

Constantin, seul maître, et parvenu par des moyens assez semblables à ceux qu'avait employés Auguste, n'imita pas sa modestie, son affabilité, sa douceur et sa simplicité. Il s'entoura, au contraire, de la pompe la plus splendide, multiplia les impôts pour subvenir à ses dépenses excessives ; et, ce qui est plus criminel encore, livra le premier les peuples à la rapacité des courtisans.

Le luxe de Dioclétien avait été majestueux, et lui attira le respect des peuples; celui de Constantin eut quelque chose d'efféminé qui le dégradait au milieu de tout son éclat. Dioclétien était supérieur à son faste; on sentait qu'il le dédaignait, bien qu'il s'en servît comme d'un instrument utile à sa grandeur. Son génie était étendu, son gouvernement ferme, sa conduite égale et sage; on ne lui reprochait aucun assassinat : Constantin avait les mains teintes du sang de tous ses collègues.

Intrépide soldat, chrétien timide, législateur inconséquent, on le vit abaisser la majesté des consuls et du sénat devant la sienne, et avilir celle des empereurs aux pieds d'un prêtre. Il flottait tour à tour entre les opinions d'un Athanase et d'un Arien; se montrait le jouet des intrigues de sa cour et de son clergé ; faisait porter la croix à la tête de son armée, et refusait le baptême. Il voulait la morale de l'Évangile, et commettait des meurtres afin de les couvrir par des assassinats nouveaux.

Jusqu'à son règne, les lois n'avaient été faites que pour régler les actions des hommes; ou bien, si elles prétendaient exercer quelque empire sur la volonté, ce fut en inspirant au peuple des sentimens utiles à l'état et à l'humanité, comme l'amour de la patrie et le respect pour les vieillards. Sous Constantin, on promulgua des lois qui déterminaient la manière de penser, et fixaient des idées métaphysiques sur des objets parfaitement inutiles dans la théorie et dans la pratique, souvent même inintelligibles. Les conciles qui passaient pour des assemblées de sectes, aux décisions desquelles personne n'était contraint de se sou-

mettre, donnèrent des lois; lois sacrées, instituées et rendues avec bien plus d'appareil que les lois civiles d'aucun peuple ne le furent jamais. Les châtimens de ce monde et les supplices de l'autre menacent ceux qui ne s'y conformeront pas; on défend même aux gouverneurs des provinces de casser le jugement des évêques.

Constantin gouverna l'empire plus de trente années. Nul règne n'avait autant duré depuis celui d'Auguste; nul aussi ne produisit plus de changemens. Toutes les nations connues, prirent dès lors de nouvelles mœurs, adoptèrent d'autres idées, modifièrent enfin leur système de législation et leur plan de politique.

Dans les temps antérieurs, ce fut par principe, par vertu, que le sénat contint les Barbares. Jamais il ne cessa d'envoyer des colonies dans les pays vaincus, d'y bâtir des villes, d'ensemencer toutes les contrées sauvages dont il avait asservi les habitans; jamais il ne laissa dégénérer le caractère superbe du citoyen de Rome, se montrant sans cesse guerrier et législateur, instruisant toujours les Barbares en les subjuguant.

Les empereurs, au contraire, qui craignaient également la liberté du peuple et la fermeté du sénat, firent la faute d'avilir l'un et l'autre. Ils affectèrent de préférer leur camp à la capitale, leurs soldats aux citoyens, leur conseil au sénat; ils dégradèrent l'esprit de l'ancienne Rome: le mot de patrie n'eut plus de sens.

Toutefois, avant la fondation de Constantinople, rien n'était désespéré; on regardait toujours Rome comme le chef-lieu de l'empire. Les Augustes en sont absens; mais ils y reviennent. C'est à Rome qu'ils s'adressent pour confirmer leur élection; c'est là qu'ils conduisent en triomphe les ennemis enchaînés, les rois vaincus. Si les sentimens patriotiques étaient comprimés, le ressort pouvait reprendre son énergie.

Mais lorsque Constantinople devint la résidence des empereurs; quand cette ville eut un sénat, un préfet, tous les grands établissemens nécessaires à la capitale d'un aussi vaste empire; qu'elle fut devenue le centre de l'état et celui d'une religion nouvelle, le nom de Rome perdit de son éclat.

Le découragement s'empara des bons esprits; la haine divisa les villes, le fanatisme brouilla les familles; l'empire se désunit de ses propres mains, et ses forces épuisées ne purent désormais le défendre contre les Barbares.

Ce n'était plus le génie de Rome qui agissait, génie actif, grave, imprimant à tout une majesté imposante. Constantinople était bâtie sur le territoire des Thraces, ce fut leur esprit qui prédomina; esprit étroit, tracassier, querelleur, qui ensanglantait également les festins et les temples. Il se montra aussi destructif que celui de Rome avait été créateur.

Nous l'avons dit: au temps des Tarquins, lorsque Marseille s'éleva dans les Gaules, il n'y avait ni villes, ni peuples policés au-delà du 42e ou 43e degré de latitude; nous ajouterons ici qu'à l'époque de la fondation de Constantinople, on en trouvait jusqu'au 48 ou 49e degré. Le Rhin, le Danube, la mer Noire, formaient la barrière qui séparait les peuples agricoles des nomades.

Subjuguer et policer, dans une étendue de six degrés de latitude, avait été l'ouvrage de plus de neuf cents ans de gloire, de travaux continuels; encore fallait-il, pour y parvenir, la con-

stance, le courage et la fortune des Romains.

Du temps de Constantin, la terre était cultivée des rives du Sénégal et des cataractes du Nil jusqu'au Danube et au Rhin. Les côtes de la Méditerranée, en Afrique et en Europe, se trouvaient couvertes de villes magnifiques, et l'Italie pouvait être regardée comme un vaste jardin orné de palais. L'Égypte, la Bulgarie, la Numidie, lui envoyaient leurs moissons; ce commerce enrichissait ces contrées alors surchargées d'habitans, et aujourd'hui presque désertes.

La Perse, moins riche, moins étendue et moins bien cultivée que l'empire romain, était le seul état qui osât prétendre à rivaliser avec lui. Les contemporains ont appelé ces deux empires, *les yeux de l'univers*.

Les royaumes de l'Inde, trop divisés, trop faibles, ne pouvaient leur être comparés; et la Chine, qui influait sur leur destinée par ses conquêtes, se trouvait trop loin de Rome pour en être bien connue.

Observons que l'empire qui s'étendait en Europe jusqu'au Pont-Euxin, au Danube, aux embouchures du Rhin; en Afrique, jusqu'au mont Atlas; renfermait dans cette vaste enceinte tous les peuples agricoles de ces deux parties de la terre. Il était entouré au nord et au sud par des nomades; mais les Bédouins qui erraient au pied de l'Atlas, les Maures et les Numides moitié indépendans, et toujours enclins à la vie pastorale, ne causaient aucune inquiétude aux Romains sur leurs possessions.

Au contraire, les nomades du côté du nord, Goths, Alains, Gépides, Francs, Germains, étaient des ennemis toujours actifs, et toujours prêts à franchir les frontières.

En Asie, le tableau des peuples agricoles et des nomades se présente bien différent. Les agriculteurs de l'Asie Mineure faisaient partie de l'empire romain, ils se trouvaient défendus par deux mers: au nord, on voit la mer Noire; au midi, la Méditerranée.

Dans le reste de l'Asie, on ne pouvait compter de nations vraiment agricoles et policées, que les Perses, les Indiens, les Chinois, et peut-être les habitans du Thibet. L'Arménie et la Perse faisaient la communication de l'empire romain avec l'Inde; et le Thibet, celle de l'Inde avec la Chine. La vaste presqu'île de l'Inde était garantie par l'Océan, qui l'environne en grande partie; la Chine, à l'orient de l'Asie, se trouvait aussi défendue par la mer. Les nations qui erraient dans le centre de l'Asie pouvaient attaquer l'Inde par le nord, la Chine par l'occident et le septentrion; mais elles ne pouvaient les envelopper.

La Perse seule se voyait menacée en même temps au nord par les Tartares, au midi par les Arabes, nation nomade, renfermée entre la mer Rouge et le golfe Persique. Les peuples agricoles de l'Asie étaient plus méridionaux que ceux de l'Europe; ils s'étendaient depuis le cap Comorin, à l'extrémité sud de l'Inde, vers le 12e degré de latitude, jusqu'au 35e. Cependant la Chine remontait au 40e dans une étendue de vingt-cinq degrés.

Les Tartares, sous des noms différens, erraient au 30e degré jusqu'au 55e ou 60e. Au-delà, en s'avançant jusqu'à la mer Glaciale, on ne trouvait que de petites peuplades vivant de chasse ou de pêche, quand les frimas ne couvraient point leurs déserts.

En Europe, en Afrique, l'empire romain s'étendait du 20e degré de latitude jusqu'au 47e ou 48e; dans cet

espace vingt-huit degrés, de la mer Noire, la Méditerranée et la mer Adriatique en occupaient une grande partie. Les nomades, Goths ou Germains, s'élevaient du 45e degré au delà du 60e. En remontant plus au nord, on ne rencontre guère que les Lapons.

Au midi de l'empire et du mont Atlas se trouvait l'immense désert de Sahra, et par delà, le pays des nègres; puis, en s'avançant plus au midi, d'autres nations tout-à-fait sauvages, jusqu'à l'extrémité sud de l'Afrique, où sont les Caffres et les Hottentots. Ces nations, inconnues à l'antiquité, ne se connaissaient pas elles-mêmes; elles n'avaient jamais joué sur la terre d'autre rôle que celui des animaux.

En examinant ainsi le globe à l'époque dont nous parlons, on ne trouve de nations agricoles, policées, savantes, et fixes, que dans une latitude d'environ vingt-cinq degrés. Si l'on remonte vers le nord, il n'y a, dans une latitude de même étendue, que des nations qui, dédaignant de s'attacher au sol, tiraient leur subsistance du produit de leurs troupeaux et plaçaient leur industrie dans la guerre. On voit que les nations conservatrices étaient en Asie bornées par des mers, et par des déserts en Afrique. Tout ce qui s'est fait de mémorable sur le globe jusqu'à nos jours, s'est passé dans ces cinquante degrés de latitude.

Les nations errantes, contenues par les Romains depuis quatre cents ans, sur les bords du Rhin, du Danube, du Tanaïs, des Palus-Méotides, s'y étaient multipliées et enrichies par leurs communications avec l'empire; elles en recevaient des subsides, et lui fournissaient sans doute des cuirs, des bestiaux et des fourrures, ainsi que des troupes auxiliaires. Les Barbares vétérans rapportaient dans leurs pays ce qu'ils avaient acquis par leur solde, et aussi par les vexations communes à toutes les troupes mal disciplinées.

Les Goths, situés au bord du Pont-Euxin et aux embouchures du Danube, étaient la nation la plus formidable de ces contrées; cependant ce sont eux qui furent attaqués par les Huns, peuple nouveau, inconnu, engendré, disait-on, par des sorciers, et invincible à la guerre.

La cause qui avait fait sortir ce peuple des limites de l'Asie, fut toujours ignorée des Grecs et des Romains; les auteurs contemporains, dans leur effroi, ne nous ont débité que des fables. C'est presque de nos jours qu'un savant français, de Guignes, découvrit l'origine de ce peuple: il l'a trouvée en lisant les historiens de l'Asie, et les comparant aux historiens de la Grèce et de Rome.

Les révolutions produites par l'arrivée de ce peuple sont intéressantes; les mœurs de ces nomades jettent un grand jour sur les nomades qui habitaient la Gaule avant la conquête de Jules César, et sur ceux qui la reprirent aux Romains.

L'histoire que nous venons d'écrire depuis les premières incursions connues des Gaulois jusqu'au règne de Constantin, nous a montré Rome soumettant tous les nomades de son voisinage, posant des colonies sur leur territoire, et partageant le sol entre des propriétaires qui le cultivaient, ou forçaient les vaincus à le défricher.

D'abord les Romains s'avancèrent du Tibre à l'Éridan, et bientôt après de l'Éridan au Danube. Ils repoussèrent les nomades au delà de ces fleuves, et leur fermèrent constamment les chemins de l'Italie.

Après la conquête des Gaules, le sé-

nat, fidèle à ses principes, y établit des colonies, porta dans ce pays des plantes inconnues aux Gaulois, résolut de les former à l'agriculture, et même aux arts mécaniques et aux beaux-arts.

Enfin les Romains donnèrent aux Gaulois des mœurs, des lois, de l'instruction; ils fondèrent de véritables villes, des écoles, des ateliers, des théâtres, des temples, des manufactures, des arsenaux. Les Romains abolirent d'affreuses superstitions, substituèrent une religion douce à un culte féroce, changèrent partout les sauvages en hommes policés, repoussèrent loin des frontières de la Gaule les Cimbres, les Teutons, les Helvètes, les Germains, les Suèves, et en interdirent l'entrée, pendant trois cents ans, aux nomades de l'Orient et du Nord, comme ils leur avaient constamment fermé l'Italie.

C'est ainsi que Rome expiait l'injustice de ses conquêtes, et se montrait digne de ses succès.

Mais elle n'eut pas seule cette gloire. On voit le plus grand peuple de l'Asie suivre la même conduite avec des formes différentes; on le voit défricher comme les Romains toutes les terres qu'il trouve propres à l'agriculture, porter comme eux ses conquêtes jusque dans les déserts, produire par ses victoires des événemens dont l'enchaînement a occasionné des révolutions chez les peuples de l'Europe, comme les armées de Rome en causèrent chez les nations de l'Asie; étendre enfin son influence dans les Gaules, et contribuer, non d'une manière immédiate, mais insensiblement, par une succession d'événemens glorieux, à la destruction de Rome, et à la fondation de la monarchie française. Ce peuple, qui jouissait dans l'Orient d'une renommée non moins grande que celle de Rome dans l'Occident, est le peuple chinois.

La lutte des nomades, Scythes, Celtes, Tartares, Gaulois, contre les peuples agricoles, Indiens, Chinois, Perses, Romains ou Grecs, est le grand tableau que présente le genre humain pendant l'époque désignée sous le nom d'histoire ancienne. Alors, les peuples nomades furent presque toujours vaincus, des mers de la Corée à l'Océan Germanique.

Ils n'étaient cependant ni détruits, ni réduits à cultiver leurs champs. Le nord de l'Asie ne leur offrait que des déserts glacés, rebelles à la culture; d'autres déserts couverts d'un sable mouvant, stérile, incapable de recevoir le soc, environnaient les fertiles plaines de la Chine; et, comme ceux de l'Afrique et de l'Arabie, ces déserts ne convenaient qu'à des nomades ambulans.

Ainsi, le combat des peuples pasteurs et des peuples agriculteurs n'était pas près de cesser. Cependant leur destinée allait prendre une direction nouvelle. Les nomades, si long-temps contenus dans leurs déserts, mettaient à profit les fautes des chefs qui gouvernaient les peuples cultivateurs; ils étaient sur le point de triompher de l'Occident, et même plus tard devaient vaincre l'Orient. Ce fut en effet la mauvaise conduite des empereurs qui causa cette révolution mémorable.

Voici quelles étaient ces nations à demi sauvages, dont on a pu démêler l'origine au travers de la confusion qui régnait alors. Elles erraient le long du Danube et du Rhin, depuis l'Euxin jusqu'à l'Océan, et se composaient des habitans de la Germanie, d'essaims venus des bords de la mer Baltique, ou de hordes échappées de la Tartarie.

Les Barbares sortis de l'Asie couvraient de leurs tentes et de leurs troupeaux les rives de l'Euxin et le cours du Danube; on les appelait alors les

nations scythiques. Elles vivaient en Europe comme elles avaient vécu dans les déserts de la Tartarie, errant sous des chefs, se divisant, se réunissant pour faire des incursions sur des terres voisines; elles enlevaient l'or, les bestiaux, les femmes. Quelquefois le chef intrépide d'une horde forçait les autres hordes à lui obéir ou à le choisir pour roi.

La plus puissante de ces nations était celle qui venait des climats les plus éloignés. On ignorait son véritable nom. Les Chinois, en le corrompant, avaient appelé ces Barbares *Hiong-nou;* les Grecs ou les Romains prononcèrent également mal, et les nommèrent *Houn-ni*, *Hun-ni;* et nous, pour les défigurer à notre manière, nous en avons fait les *Huns*. Ce peuple, si long-temps vaincu en Asie, et toujours vainqueur en Europe, avait asservi presque toutes les nations qui erraient au bord de l'Euxin et du Danube.

Chassés par les Huns des bords du Jaïck, jusqu'à la mer Caspienne; repoussés encore par ce même peuple des rivages de cette mer jusqu'à ceux du Danube, les *Alains* fournirent long-temps une excellente cavalerie aux empereurs d'Orient et d'Occident. *Mais*, toujours harcelés par les Huns, les Alains pour la plupart s'étaient mêlés avec eux, et même adoptèrent leur nom.

Les *Taifales*, sortis de la Tartarie, avaient fui également jusqu'au bord du Danube; leurs hordes, moins nombreuses devinrent aussi moins célèbres. Les Taifales furent vaincus encore par les Huns, et se confondirent avec eux.

Les peuples connus sous le nom de *Goths* étaient descendus des rives septentrionales de la Baltique jusqu'aux embouchures du Danube, après avoir asservi presque toute la Sarmatie et la Germanie: ils avaient cédé à l'ascendant des Huns. Si les *Visigoths*, au lieu de se soumettre, préféraient de passer dans l'empire romain, les *Ostrogoths* consentaient à se mêler avec les vainqueurs, et à les fortifier de leurs armes. Ainsi la nation des Huns était alors la nation dominante chez les Barbares.

Les *Vandales*, qui venaient des rives méridionales de la Baltique, s'établirent le long des Palus-Méotides, et, toujours errans, ne subirent point le joug des Huns. Les *Hérules* et les *Lombards* étaient des hordes de cette nation, qui s'en séparèrent par la suite, comme les *Bourguignons* l'avaient fait depuis long-temps.

Ce peuple, que l'on regarde aujourd'hui comme issu des Vandales, passait alors pour être né de quelques légions romaines oubliées dans la profondeur des bois de la Germanie par Drusus Nero, ou par Tibère son frère. Orose dit formellement qu'on le croyait ainsi de son temps; Ammien Marcellin nous apprend encore que ce peuple prétendait sortir de race romaine.

Les Bourguignons montraient du moins plus d'industrie que les autres Barbares; ils travaillaient mieux le bois et le fer. Ils habitaient au bord du Rhin, depuis la jonction du Mein avec ce fleuve, jusqu'au lieu où est Bâle aujourd'hui.

Le peuple *allemand*, qui donne son nom à tous les habitans de la Germanie, n'était alors qu'une faible nation mêlée de plusieurs peuples différens. Elle avait d'abord paru au bord du Danube; mais, au commencement du cinquième siècle, elle passa entre le Rhin et le lac Léman, au midi des pays occupés par les Bourguignons.

Les *Suèves*, dont Tibère, sous le ré-

gne d'Auguste, avait enlevé la plus grande partie qu'il transfera dans les Gaules; les Suèves, toujours faibles depuis et toujours indépendans, habitaient entre le Rhin et le Danube.

Les *Saxons* demeuraient au bord de l'Océan vers les embouchures de l'Elbe et dans les îles voisines; ils couvraient la mer de leurs barques nombreuses. La faiblesse de l'empire les avait laissé devenir des pirates redoutables à toutes les côtes des îles britanniques, de la Gaule et des Espagnes.

Les *Francs* erraient dans des bois et dans des marais, depuis l'embouchure du Rhin jusqu'au confluent de ce fleuve et du Necker; ils étaient en quelque sorte tout à la fois les ennemis, les alliés et les sujets de l'empire. Plusieurs traités faits entre eux et les empereurs attestaient l'amitié des deux nations; mais, toute alliance avec un plus fort que soi mettant d'ordinaire le faible qui la reçoit dans la dépendance du puissant qui l'accorde, les empereurs dominaient chez les Francs.

Soit que les Francs ne fussent qu'une confération de quelques peuplades de la Germanie; soit que, venus de l'Orient ou du Nord, ils eussent asservi les hordes qui habitaient au bord du Rhin et du Necker; il est certain que les auteurs du quatrième et du cinquième siècle comptent au nombre des Francs les Celtes, les Cattes, les Chamaves et les Bructères, que Tacite plaçait parmi les Germains.

La civilisation des Gaules, la grandeur des Romains, les expéditions des corsaires saxons, les incursions de la cavalerie des Alains et des Huns, les propres excursions des Germains, avaient plus augmenté les idées ou altéré les opinions de ces peuples, qu'elles ne changèrent leurs mœurs. On doit les supposer à peu près les mêmes que du temps de Tacite: ce qu'il dit des Germains peut faire connaître les usages des premiers Francs.

Il paraît bien, en lisant Tacite, que les Germains étaient assez semblables à tous les peuples sauvages. On y trouve les mêmes vices: l'oisiveté, l'ivrognerie, l'usage d'abandonner l'agriculture aux femmes. Ils en différaient par la possession de leurs troupeaux, par l'élection de leurs juges ambulans, par une espèce d'inégalité dans les conditions qui donnait l'étrange privilége d'avoir plusieurs femmes à ceux qu'on estimait les plus nobles. Ces mœurs se rapprochent beaucoup de celles de l'Asie.

Dès le cinquième siècle, les Francs avaient pris l'usage de choisir toujours leurs chefs dans la même famille, ainsi que le faisaient les Goths, les Huns et les Tartares.

Les empereurs romains avaient tenté de les soumettre aux travaux de l'agriculture. Probus dit dans une lettre adressée au sénat, et conservée par Vopiscus, que *les bœufs des Barbares labourent les champs de la Gaule*. On croit que ces Barbares étaient les Francs qu'il venait de subjuguer. Eumènes loue Maximin d'avoir forcé les Francs transplantés dans la Gaule à défricher des terres incultes; et Claudien donne des éloges à Stilicon, qui contraignit les Saliens et les Sicambres de courber en faux le fer de leurs épées.

Les historiens modernes indiquent sans hésiter les diverses tribus des Francs. Toutefois, comme les écrivains de cette époque donnent souvent des noms différens à une même tribu, et qu'ils en confondent quelquefois plusieurs sous une dénomination semblable, il n'a jamais été possible de les connaître toutes.

Chacune avait son chef ou son roi,

acune était indépendante, faisait des *incursions* sans consulter les autres. Lorsque plusieurs rois s'unissaient pour une entreprise, on élisait l'un d'eux pour général. Souvent les tribus devenaient ennemies, et se faisaient une guerre cruelle.

La proximité de la mer, le voisinage et l'exemple des Saxons, avaient dirigé une partie de la nation des Francs vers la piraterie. Les plus industrieux cherchaient la fortune dans le camp des Romains; et peut-être aucune nation Barbare ne fournit autant de grands officiers à l'empire.

Ce Magnence, qui détrôna un des fils de Constantin et fut tué par l'autre; ce Sylvain, que l'ingratitude de Constance *réduisit* à prendre le titre d'empereur; Beauton, qui fut consul, et dont la fille devint femme d'Arcadius; Arbogast, qui, après avoir tué Valentinien III, donna le titre d'empereur à Eugène, étaient tous nés chez les Francs. Mérobaud, roi de je ne sais quelle horde des Francs, se tenait honoré du titre de capitaine de la garde impériale de Gratien : il obtint deux fois les honneurs du consulat.

Tant de dignités possédées par des Francs avaient dû donner au peuple, ou du moins à ses chefs, une assez grande connaissance du gouvernement et des affaires de l'empire. Ainsi les savans qui ont cru que les Francs, lorsqu'ils envahirent les Gaules, étaient trop ignorans pour connaître l'administration des Romains, se sont singulièrement trompés.

Toutes les nations Barbares issues de la Tartarie, de la Germanie ou du nord de l'Europe, ne furent pas également célèbres; souvent les hordes d'une nation, en se divisant, formèrent des nations différentes; d'autres fois, plusieurs petites nations, en réunissant leurs hordes, montrèrent un peuple nouveau. On ne peut suivre toutes ces révolutions; il suffit d'avertir qu'elles arrivèrent. Ce qui est important, c'est de fixer l'attention du lecteur sur neuf de ces nations, y compris les Francs.

On peut désigner après les Francs, les Visigoths, qui erraient déjà dans la Grèce et dans l'Italie; les Vandales; les Suèves; les Alains, prêts à entrer dans les Gaules; les Bourguignons, qui devaient s'y établir peu de temps après eux; les Hérules, les Ostrogoths, et enfin les Lombards, peuples dont la domination allait peser sur l'Italie.

Malgré les désordres causés par la tyrannie et l'abrutissement de plusieurs empereurs; malgré la licence effrénée des soldats, accoutumés à se donner des maîtres et à les détruire, les légions s'étaient soutenues jusqu'à Constantin. Après lui, l'empire se partagea de nouveau : alors, pressés sur tous les points par les Barbares, les empereurs crurent se mettre en sûreté en se faisant un appui des uns contre les autres.

C'est ainsi que Valens admit les Visigoths dans l'intérieur de l'empire, par la plus mauvaise de toutes les raisons, ce qui arrive quelquefois dans les conseils. Ces Barbares, disait-on, sont guerriers; ils deviendront propres à la milice, et chaque province pourra payer le prix des hommes qu'on lui laissera. C'est Ammien Marcellin qui nous dévoile cette admirable politique. Peut-être aussi se flattait-on que les Visigoths seraient ennemis irréconciliables de ces Asiatiques qui étaient venus fondre sur eux en Europe et les déposséder de leurs pâturages.

En permettant aux Visigoths d'entrer dans l'empire, le conseil exigeait qu'ils livrassent leurs enfans pour être élevés dans l'Asie Mineure. La disette, la ter-

reur, la nécessité de mettre le Danube entre eux et leurs ennemis, forcèrent les Visigoths de consentir a des propositions si dures. Plus tard, ces peuples, vexés par les gouverneurs, se révoltèrent, s'unirent aux Huns, aux Alains, à d'autres Barbares. Il se donna une grande bataille, que Valens perdit avec la vie.

Si le conseil impérial de Constantinople avait eu l'énergie du sénat de Rome, il envoyait des ambassadeurs aux Hiong-nou, pour leur enjoindre de ne point attaquer une nation protégée par les Romains; et, en cas de résistance, il ne trouvait pas plus de difficulté à subjuguer ces Barbares que les généraux chinois n'en rencontrèrent pour les vaincre. Les Visigoths, secourus, auraient respecté les Romains.

En Occident, Valentinien Ier fit la même faute : il se servit des Saxons et des Bourguignons pour repousser les Allemands. Cette mauvaise politique s'était établie; on donnait des subsides aux peuples qu'on employait; souvent même il fallait les leur continuer après la guerre pour empêcher les révoltes. Ces considérations déterminèrent les empereurs à les prendre désormais à leur solde, et ils diminuèrent le nombre des troupes provinciales.

Lorsque Théodose voulut venger la mort de Valentinien II, son armée était presque toute composée d'auxiliaires d'Arménie et d'Ibérie, de Sarrasins, de Goths, et autres Barbares. L'empire se trouva encore réuni dans les mains d'un seul homme; mais ce fut pour la dernière fois.

Cet empire s'étendait alors de l'Euphrate aux mers d'Islande; du Rhin et du Danube au Sénégal et aux montagnes de l'Éthiopie. Il subsistait depuis plus de quatre cents années, tenait sous le même joug ces peuples policés dont l'antiquité se vante; il renfermait les villes les plus riches et les plus magnifiques qu'on ait jamais vues. Cependant tous les vices propres a détruire un état minaient sourdement ce colosse.

Les Barbares, admis au centre des plus belles provinces, y vivaient sous leurs tentes les armes à la main. Les grandes dignités étaient occupées par des étrangers; de vils eunuques élevaient les enfans de l'empereur, et dominaient encore l'intérieur du palais.

Un système nouveau, sous le titre imposant de religion, était substitué à l'ancien système, qui avait mis en honneur la fécondité des femmes et le dévouement à la patrie. Au lieu de ces vertus actives, on prêchait la fainéantise, la chasteté, le renoncement au monde et à soi-même, le mépris des richesses, l'obligation de faire son salut; vertus passives, inutiles à l'état, destructives de toute population, nuisibles aux familles, et qui, mises en pratique, isolent l'homme, le rendent dur envers les autres, insouciant pour lui-même, indifférent sur le sort de son pays, et l'excitent à se préférer lui tout seul, en ne s'occupant que du soin de sauver son âme. Plus on se pénétrait de cette morale monastique, moins on était propre à exercer des fonctions militaires ou à suivre les devoirs de la magistrature.

Un clergé trop nombreux engageant par son exemple à fuir le mariage, la population diminuait. Les mœurs devenaient plus irrégulières. « Les vierges chrétiennes, ces vierges consacrées à l'église, s'écrie saint Jérôme, se servent de breuvages empoisonnés pour se faire avorter, et elles en meurent quelquefois. Se rendant ainsi coupables de trois différens crimes, elles descendent aux enfers, homicides d'elles-mê-

mes, adultères de Jésus-Christ, et parricides de leurs enfans. » Tel était le résultat de ces principes qui contredisent la voix de la nature.

Végèce, qui écrivait dans ce siècle, fait aux soldats un reproche non moins étonnant pour ses lecteurs. Il nous apprend que l'infanterie romaine, qui depuis la fondation de la république combattait à couvert sous une armure défensive, avait cessé de la porter sous le règne de Gratien. Les casques, les cuirasses, que la fréquence des exercices rendit si légers aux anciens, étaient devenus des masses insupportables.

Les soldats aimaient mieux marcher sans défense contre les traits des Barbares qui, commençant à s'éclairer, adoptaient les armures abandonnées par les Romains. La cavalerie des Goths, des Huns, des Alains, revêtue de cuirasses, de casques, de boucliers, était invulnérable, et prenait contre les Romains l'avantage que ce peuple avait eu si long-temps sur les autres nations.

On ne reconnaît plus cette agglomération de six mille hommes que Végèce appelle légion. Les cohortes sont bien disposées sur deux lignes, conservant l'échiquier comme les anciens manipules; mais chaque rang de ces lignes montre un ordre de soldats différent.

D'abord on voit les princes, armés à peu près comme ceux que l'on nommait autrefois ainsi. Le second rang se compose d'archers portant la cuirasse, les javelots et la lance. Derrière eux sont deux autres rangs de soldats légers destinés à se répandre en avant du front et sur les flancs.

Lorsqu'on se représente la confusion apportée dans cette ordonnance par ces espèces de vélites qui devaient plusieurs fois quitter leur place et la reprendre pendant la bataille, on est porté à croire que ces rangs si diversement armés faisaient en effet des lignes différentes, comme nous l'avons exprimé plus haut.

Mais ce qui distingue surtout cette formation bizarre de l'ancienne milice, ce sont ces machines de guerre entre lesquelles Végèce intercalle des frondeurs et des arbalétriers. Enfin viennent les triaires, sur lesquels on compte pour la réserve.

La cohorte milliaire, composée de soldats choisis, était à la droite de la première ligne. Végèce dit qu'on en faisait souvent deux, et l'on doit admettre qu'il n'y avait réellement qu'une cohorte milliaire partagée en deux pour garder les deux flancs de la ligne de bataille. A une époque antérieure, lorsque la cohorte milliaire, créée par Adrien, ne se divisait pas, les historiens ne nous disent rien de la place positive que cette troupe d'élite occupait. On ne peut donc former à cet égard que des conjectures. C'est dans cette cohorte que se réfugiaient les enseignes et l'aigle de la légion.

Tacite a vanté les effets d'une baliste de campagne qui renversait des files entières. Aucun écrivain avant Tacite ne fait mention de ces machines attachées aux légions. Polybe n'en parle que pour les attaques ou les défenses de places et de retranchemens; on s'en servait aussi pour les passages de rivières.

Après la translation de la capitale de l'empire, l'abus des machines devint excessif. C'était, comme le remarque très bien un moderne, le génie des Grecs de cette époque. On voit que du temps de Végèce ces machines s'étaient déjà beaucoup multipliées, puisque chaque centurie possédait une petite baliste servie par onze hommes, et que l'on

comptait de plus dans la légion dix onagres ou grandes balistes, un par cohorte. Les grosses pièces se démontaient en trois assemblages principaux que l'on traînait sur des chariots attelés avec des bœufs.

Quand on donne sa confiance aux machines meurtrières, dit un autre écrivain non moins judicieux, c'est une preuve de la crainte que l'on a de combattre. Cette crainte, ajoute-t-il, est l'effet de deux causes, le défaut de discipline ou celui des armes. Cette maxime, d'une vérité incontestable, s'applique surtout à un peuple chez qui l'arme de jet n'était que secondaire. L'introduction des machines de guerre dans la légion, en embarrassant sa marche, détruisit la mobilité qui faisait une grande partie de sa force, et devint pour les milices romaines une des causes les plus efficaces d'abâtardissement.

La même indiscipline qui permettait au soldat de cesser les exercices et de quitter les armes défensives, livrait souvent la province à son insolence. Les finances étaient mal administrées, les propriétés peu sûres. La quantité de terres incultes qu'offrait alors l'Italie est la preuve certaine que le prix des terres avait baissé considérablement.

Si donc à cette grande époque du règne de Théodose, où l'empire fut remis sous un chef pour être bientôt après déchiré sans retour; si j'examine le bonheur des peuples, comme je l'ai fait au temps de Marc-Aurèle, je trouve que le thermomètre politique présente des résultats bien différens.

1° L'état militaire, en y comprenant les Barbares, est beaucoup trop fort;

2° La discipline presque entièrement anéantie ne défend plus les citoyens;

3° Les impôts, devenus arbitraires, surtout depuis l'admission des Goths et leurs ravages, ne peuvent se proportionner aux richesses et à la pauvreté des diverses classes;

4° Le numéraire a presque disparu par le pillage des Barbares, et les subsides qu'on payait fréquemment aux chefs de tant de hordes pour les empêcher de faire des incursions. Beaucoup de pères de famille enfouissent ou cachent l'or et l'argent qu'ils possèdent, et la rareté du numéraire rend le commerce très difficile;

5° Les terres ne présentent aucune valeur, puisqu'une grande partie de l'Italie est en friche;

6° La culture abandonnée, et le goût du célibat, accrédité par les ecclésiastiques, affaiblissent la population.

Ainsi, toutes les parties de l'état sont en souffrance.

Le génie de Théodose avait rendu à l'empire l'apparence de son ancienne splendeur; mais les vices qui le minaient, nul ne songeait à les réprimer ou même à les connaître. On n'avait pris aucune précaution pour engager les Barbares à se civiliser; les préjugés religieux étaient fortifiés par toute la faveur du prince, sans que l'on s'inquiétât s'ils nuisaient à la population, au commerce, à l'industrie, aux sciences, qui s'éteignaient de jour en jour.

Le caractère de Théodose montre un mélange étonnant de faiblesses et de courage. La guerre, qu'il fit avec tant de succès, fut pour lui un état pénible; elle le fatiguait. On voit Théodose se replonger dans la mollesse dès que la guerre est terminée. Pour réparer les malheurs de l'empire, il fallait un chef aussi laborieux dans la paix qu'actif dans la guerre.

Après sa mort, tout l'empire d'Occi-

dent se trouve sous l'autorité du Vandale Stilicon. L'Orient tombe sous la puissance de Rufin, préfet du prétoire : c'était un Gaulois né dans la Novempopulanie (la Gascogne); il était parvenu, par ses talens et ses crimes, à la place éminente de premier ministre. Rufin et Stilicon furent bientôt ennemis.

La bataille que Stilicon livra contre Alaric caractérise l'esprit qui régnait alors. Stilicon savait que les Goths, nouvellement chrétiens, étaient plus attachés aux pratiques religieuses qu'à la morale qui aurait gêné leurs passions : il résolut de les attaquer le jour où ils célébraient la Pâque. Mais ce dessein paraissait un sacrilége aux yeux de son clergé et répugnait même à ses propres soldats, non moins pieux qu'ils étaient pillards.

Heureusement il se trouvait des païens parmi ses troupes; il s'en servit. L'attaque fut conduite par un intrépide et vieux guerrier nommé Saül, qui, malgré ce nom juif, était né dans la Germanie. Saül avait blanchi sous les armes, et mérita d'être distingué plusieurs fois par Théodose.

Ce brave païen fondit sur le camp arien d'Alaric à la tête de la cavalerie impériale, composée en partie de Barbares non chrétiens. On y voyait des Alains; leur chef s'était rendu suspect à Stilicon ; il se fit tuer pour lui prouver sa fidélité. La bataille fut longtemps disputée; les deux partis s'attribuèrent la victoire.

Rome, vous le savez, fut prise par Alaric, qui en sortit après six jours uniquement employés au pillage et au massacre, Les Hellénistes désespérés accusèrent le christianisme de ce nouveau malheur. (An 410 de notre ère.)

Saint Augustin, pour leur répondre, composa son livre de la *Cité de Dieu*, et, au lieu d'y traiter cette question d'une manière noble et digne de l'Église, il examine si les vierges que dans cette nuit de crimes et de désolation les Visigoths violèrent véritablement, sans qu'elles donnassent le moindre consentement à leur lubricité, conservèrent ou perdirent la couronne virginale.

Ce saint fait les distinctions théologiques les plus singulières entre la virginité morale et la virginité physique. Il pense que Dieu a pu permettre ces viols, afin de punir les unes de l'orgueil qu'elles ressentaient d'être vierges; les autres, de peur que, dans la suite, elles ne tirassent vanité d'avoir échappé à l'outrage.

A quelle dégradation l'espèce humaine était-elle donc parvenue, puisque de pareilles calamités produisaient de si misérables discussions! Quand Rome tomba au pouvoir des Gaulois, les Romains n'examinèrent pas si la vestale violée était encore vierge; ils reprirent les armes et chassèrent les vainqueurs. Mais le siècle de saint Augustin ne devait pas produire un Camille.

Oroze, Socrate, Sozomène, s'efforçaient comme saint Augustin de prouver que la piété des empereurs Théodose et Honorius était le rempart le plus sûr pour défendre l'état. Insensés, qui ne voyaient point que l'événement démentait leurs principes! Ces écrits, en affaiblissant les cœurs et les détournant de l'amour de la patrie, ne confirmaient que trop toutes les allégations de faiblesse, de fanatisme, de négligence et de dédain pour le salut public que les Hellénistes avançaient contre les chrétiens.

On peut s'arrêter au règne de Justinien Ier, comme l'un des plus

propres à faire une époque d'où l'on puisse considérer le déclin de l'art de la guerre et celui de la discipline. On n'avait plus alors de méthode fixe, ni dans la manière de s'armer, ni pour l'ordonnance. Les généraux que l'on chargeait d'une guerre créaient ordinairement leur armee, et chacun formait ses troupes selon son degré d'intelligence.

Presses qu'ils étaient par la nombreuse et formidable cavalerie des Barbares, on voit les Romains s'attacher de préférence à la tactique des Grecs, qui ramenait l'ordre serré et profond. Il s'en fallait cependant beaucoup qu'on y mît l'art et la justesse qui régnaient dans la composition de la phalange ; il paraît seulement que les meilleures capitaines, tels que Bélisaire et Narsès, érigèrent en principe d'avoir de l'infanterie pesamment armée et des troupes légères. Ces généraux se ménageaient aussi des corps de réserve pour appuyer la ligne et la protéger.

Bélisaire, avec des armées faibles et de la composition la plus vicieuse, sut trouver encore assez de ressources dans la science pour battre les Goths, reprendre Rome, et détruire la domination des Vandales en Afrique.

L'histoire de Narsès n'est pas moins mémorable, et suffirait seule pour prouver que le génie, conduit par l'étude, peut former un général. Cet eunuque, possédant toute la faveur du prince, se fit donner la commission de conduire en Italie un secours à Bélisaire, et l'on peut supposer ce que devait produire le concours de ces deux grands hommes, si l'on n'était parvenu à semer la discorde entre eux.

La bataille de Casilinum, livrée aux Francs par Narsès, fut formée sur les mêmes principes que celle d'Annibal à Cannes. Narsès avait dans son armée un petit corps d'Hérules, qui se mutina pour venger la punition d'un de ses officiers. On était en pleine marche pour aller à l'ennemi : Narsès laissa les rebelles derrière.

Syndval, un de leurs chefs, craignant que cette retraite ne fût imputée à sa nation comme une lâcheté, courut dire que ses Hérules viendraient. Narsès faisait ses dispositions pour l'ordre de bataille; il laissa un vide au centre pour les recevoir, et couvrit ce vide avec quelques troupes qui avaient ordre de céder le terrain.

Sur ces entrefaites, les Francs rangés en coin, suivant leur coutume, s'avançaient sous la conduite de Bucelin, et vinrent donner de la pointe précisément dans la place que les Hérules devaient occuper. Toute la tête de cette masse triangulaire commençait même à se répandre derrière l'armée romaine, lorsque les Hérules arrivèrent. Alors Narsès, repliant ses deux ailes comme une tenaille, les enferma de toutes parts. (An 553 de notre ère.)

A la bataille de Lentagio, Narsès plaça sur chacun de ses flancs un corps de quatre mille archers; sa gauche était de plus appuyée par une colline. A la droite et à la gauche de la ligne se trouvait l'infanterie romaine armée de la pique et du bouclier, avec un corps de Huns, sur lequel Narsès comptait beaucoup. D'autres troupes, telles que celles des Lombards et des Hérules, remplissaient le centre.

Comme la droite des Romains était en l'air, Narsès y mit quatre cents chevaux qui furent repliés en potence; et cinq cents, comme réserve, se postèrent pour appuyer ceux-ci. Il en restait mille qui filèrent derrière l'infanterie. Cette cavalerie était surtout composée d'archers, et par conséquent, peu propre à se commettre de front

avec celle des Goths, armée pesamment, et qui se servait de la lance.

L'ordre de bataille de Totila était d'abord semblable; mais par réflexion, il le changea, et toute sa cavalerie parut en première ligne. Il y comptait plus que sur ses autres troupes, et crut que chargeant avec impétuosité, elle enfoncerait aisément l'infanterie romaine qu'il voyait devant lui. Totila ne comprit point qu'en laissant son infanterie derrière, elle lui devenait *inutile*; tandis qu'il pouvait l'employer avec avantage sur ses flancs, pour l'opposer aux deux corps d'archers.

Le général romain les avait mis sur le prolongement de son armée; il fit arrondir leur front en forme de demi-lune, ce qui représentait deux tours qui flanquaient la ligne.

La cavalerie des Goths, n'ayant point fait attention à ce nouvel ordre, vint donner rapidement sur l'infanterie pesante. Avant de la joindre, elle perdit beaucoup d'hommes et de chevaux, par les traits qui la frappaient en flanc et en écharpe. La ligne bien serrée, couverte de boucliers, fut inébranlable, et la repoussa. Après d'inutiles efforts, les cavaliers se replièrent en désordre sur l'infanterie, et l'entraînèrent dans leur fuite. Totila périt avec plus de six mille des siens. (An 553 de notre ère.)

Ce Narsès avait plus de soixante ans lorsqu'il vint prendre le commandement de l'armée; il détruisit entièrement le royaume des Goths. Narsès était petit de taille, mal fait, mais d'un génie ferme, étendu, supérieur à tous les événemens. L'Italie, en proie aux Barbares, ravagée depuis plus d'un siècle, commençait enfin à respirer. Il la gouvernait depuis treize ans avec autant de sagesse que de gloire, lorsqu'il se vit outragé par l'impératrice Sophie, femme de Justinien II.

On prétend que cette princesse, dans un moment de colère, lui ayant fait dire de quitter les armes et de venir filer avec ses femmes, Narsès, piqué de cette sanglante raillerie, lui répondit qu'il allait lui ourdir une trame dont elle ne verrait jamais le bout. Il tint parole, appela les Lombards en Italie, et l'on sait qu'ils s'y établirent.

Il s'élevait de temps à autre des généraux qui faisaient quelque étude de la tactique. On trouve dans l'Histoire de l'empereur Maurice, sur la fin du sixième siècle, des manœuvres assez fines pour n'avoir pu s'exécuter sans une grande précision.

Prisque, général de l'armée, était campé sur les bords du Danube, près de l'embouchure de la Save, en face des Abares postés de l'autre côté; il passe le fleuve, renvoie ses barques, et quelques jours après se range en bataille à la tête de son camp.

Comme l'usage des Abares était de combattre par pelotons, en voltigeant à droite et à gauche, Prisque divisa son armée en trois corps de figure carrée, qui avaient autant de profondeur que de front. Il ne permit l'usage des flèches qu'à des troupes détachées, qui devaient se mettre à l'abri derrière ses carrés, et il s'engagea hardiment au milieu des Barbares.

Son dessein n'était, ce jour-là, que de les tâter pour bien connaître leur manœuvre. Deux jours après, il se présenta dans le même ordre, et les ennemis vinrent encore escarmoucher autour de ses troupes, pensant que la crainte seule les obligeait de garder cette disposition qu'ils méprisaient. Mais tout à coup les Romains se dé-

ploient, enveloppent les Abares et les défont entièrement.

Le général Jomini, déplorant avec raison cette chicane puérile qui lui fut suscitée à propos du mot *stratégie*, se plaisait à nous indiquer les écrits de l'empereur Maurice, comme s'ils devaient présenter une définition très nette de la stratégie et de la tactique.

Mais tous les auteurs grecs ont mis une distinction marquée entre ces deux parties de la science, et Maurice ne fait que reproduire dans son ouvrage ce qu'ils avaient exprimé très nettement avant lui.

« Ce n'est point, dit-il, par la multitude des soldats, ni par un courage dénué de prudence, ni par des combats livrés sans ordre et avec une impétuosité aveugle, que l'on peut vaincre ses ennemis, comme le croit le vulgaire; c'est, après le secours de Dieu, avec beaucoup d'art, et par la stratégie. Elle nous indique comment on peut mettre à profit les temps et les lieux; comment on doit employer à propos les incursions, les retraites, les fuites simulées, en un mot tout ce que l'adresse peut suggérer pour triompher de ses ennemis sans risquer un combat général. »

Si les institutions de Maurice, où l'on chercherait peut-être inutilement une leçon vraiment utile, avaient pu aider un peu la pensée qui dirigea ces admirables classifications introduites dans la science par le général Jomini, il faudrait se hâter de secouer la poussière qui depuis près de quatorze siècles couvre ces livres. Ne vaut-il pas mieux admettre qu'ayant à créer pour ainsi dire une science nouvelle, on ne put le faire sans introduire des mots nouveaux. Aujourd'hui, il n'est pas un homme occupé de l'étude du grand art de la guerre qui n'accepte avec reconnaissance les théories savantes du général Jomini.

Revenons au Bas-Empire.

Héraclius, qui fut empereur et guerrier, ne manquait pas non plus d'habileté dans ses opérations militaires. Il remporta quelques succès glorieux sur les Perses; mais il ne put tenir contre la fortune et l'ascendant des Sarrasins, qui commencèrent sous son règne d'entamer l'empire.

Pressé d'un côté par les Abares, qui gagnaient toujours du terrain, de l'autre par les Bulgares ou les Sclaves, il n'y eut plus alors d'espérance de sauver l'état de sa destruction. Quelques victoires remportées çà et là ne faisaient que retarder une catastrophe imminente. Constantinople, agitée par de vaines disputes théologiques, ne pensait guère à remettre en vigueur un art dont la pratique suppose de la solidité dans les conseils, et de la force dans les esprits.

Léon le philosophe monta sur le trône au milieu de ces désordres. Les livres de tactique qu'il publia vers la fin de son règne servirent plus à montrer la justesse de ses vues qu'à porter des remèdes sur des maux trop invétérés. Léon avait besoin d'être secondé, et vraisemblablement il ne trouva personne en état de remplir une tâche aussi difficile. Ayant engagé d'abord contre les Bulgares une guerre qui ne fut pas heureuse, Léon prit à sa solde une horde de Turcs, et les fit transporter sur la rive droite du Danube. Ce fut la première fois qu'un empereur chrétien osa employer cette milice dangereuse, qui renversa le trône d'Occident.

Lors de la destruction totale de l'ordre politique établi par les Romains; dans cette fatale occupation de l'état, des biens publics et des propriétés particulières; l'excès du malheur atta-

cha au clergé qui présentait du moins quelque image de la gravité de la majesté romaine.

Le clergé haïssait naturellement les Barbares; ne pouvant leur opposer la force, il entreprit de les dominer en les convertissant. Les femmes des vaincus jouèrent ici le principal rôle. Elles étaient chrétiennes, elles firent baptiser les enfans qu'elles eurent des Barbares, et ceux-ci finirent par adopter les dogmes de leurs femmes et de leurs enfans.

En moins de trois cents années, les Gaulois avaient changé trois fois de religion: ils avaient quitté le culte des druides un peu avant le premier siècle de l'ère chrétienne, pour embrasser l'Hellénisme, qu'ils commencèrent à délaisser pendant le second siècle. Ces religions et celle des chrétiens se trouvaient encore dans les Gaules avec le paganisme du Nord, apporté par les Barbares.

Les Visigoths avaient oublié leurs dieux et embrassé l'arianisme: cet exemple fut suivi par les Bourguignons. Le clergé gaulois n'était pas arien; il détestait donc les Visigoths et les Bourguignons, comme Barbares et comme hérétiques. On trouve là une des causes principales qui préparèrent les succès de Clovis.

A cette époque, les nations nomades étaient victorieuses dans l'Asie et dans l'Europe; et si l'on reporte sa pensée sur les siècles dont nous venons de décrire les événemens politiques et militaires, on verra que cette histoire, depuis les incursions de Bellovèse jusqu'à celles de Clovis, n'est autre chose que le combat des nomades contre les peuples agricoles. Ce combat, qui dura tant de siècles, présente une des grandes époques de l'histoire du genre humain.

Nous avons observé qu'on pouvait le considérer comme divisé en deux classes: l'une de nomades errans, entre le 40e et le 60e degré de latitude; l'autre d'agricoles fixés entre le 40e et le 10e. Nous avons dit qu'au delà du 60e degré au nord, il n'existe que des peuples de chasseurs ou d'icthiophages, tels que les Lapons et les Saimoïèdes; et qu'au midi, par delà le 10e degré, on ne trouve que des peuplades de Nègres ou de Bédouins. Enfin, nous ne devons reconnaître de véritable nation que dans les cinquante degrés de latitude, disputés par les nomades et les agricoles.

Ces deux grandes classes, si différentes d'esprit, de mœurs, formaient un contraste frappant depuis les mers de la Corée jusqu'à l'Océan Germanique. Elles se faisaient la guerre, les nomades entreprenant d'envahir les terres des agricoles, et de passer dans des climats plus doux; les agricoles défendant leurs richesses, leurs villes, leur sol natal contre les incursions de ces Barbares. On ignore depuis combien de siècles durait ce combat, lorsque le sénat de Rome forma le dessein d'interdire les régions du Midi aux invasions des peuplades septentrionales dont il avait éprouvé la fureur.

Cette volonté de Rome, fermant d'abord l'entrée de l'Italie, coupant les chemins de la Grèce, et bientôt après repoussant les Barbares de la Gaule, offre un tableau superbe; il s'embellit et s'agrandit encore, quand on voit les Romains, avec leurs légions, tracer une barrière en Europe et dans l'Asie, depuis le bord occidental de la mer Caspienne jusqu'à l'Océan Germanique, et même en Calédonie, et garder cette barrière intacte pendant quatre cents ans.

Un autre tableau non moins beau,

non moins digne de l'homme d'état et de l'homme de guerre qui observent le caractère, l'instinct des nations, et les ressources que le génie peut opposer aux torrens du Nord pour en préserver le Midi; un autre tableau, dis-je, non moins admirable, c'est celui que nous offrent les Chinois qui tiennent en Asie, à l'égard des nomades tartares, la même conduite à peu près que les Romains en Europe, envers les hordes de la Germanie.

Les Chinois chassèrent les Hiong-nou loin de leurs campagnes, subjuguèrent les rois de la petite Bucharie, et plantèrent leurs drapeaux au bord oriental de la mer Caspienne. Il y eut alors une barrière étendue au travers des déserts, depuis les mers du Japon jusqu'aux îles Britanniques, barrière qui fermait les contrées cultivées du Midi aux Barbares errans du Septentrion.

Les deux vastes empires de Rome et de la Chine, inconnus l'un à l'autre, mus par les mêmes craintes, développèrent une égale politique, employèrent des moyens semblables, et obtinrent pareillement des succès, à peu près dans le même temps.

Ils défrichèrent les terres qu'ils purent cultiver, tentèrent tous les moyens pour engager les nomades à tirer leur subsistance du sol, et fermèrent aussi leur empire. Les Chinois n'ayant point pour bornes un fleuve tel que le Danube, une mer comme l'Euxin, furent obligés de construire cette muraille célèbre par son immense étendue : c'était pour eux un désavantage, en comparaison de la défense naturelle des Romains.

La Méditerranée, l'Euxin, le Danube, portaient facilement des vaisseaux et des troupes d'un bout à l'autre de l'empire, lorsque les Chinois trouvaient des difficultés presque insurmontables au travers des déserts de sables ou de glaces. Il est évident que repousser les sauvages du Nord, et les instruire dans l'art de cultiver la terre, fut un dessein formel de la part de l'un et de l'autre peuple. Mais, le terrain aride et sablonneux qui entoure la Chine se présentait indéfrichable, tandis que les champs humides de la Germanie ne se refusèrent pas toujours au soc de la charrue.

Les Barbares errèrent en frémissant pendant plusieurs siècles autour de ces barrières; ils parvinrent à les renverser aussitôt que les troubles intérieurs élevés dans les deux empires empêchèrent de les défendre. Ainsi, l'Océan rompt ses digues, quand le bois qui les forme a perdu sa vigueur.

Alors le combat recommença plus terrible, et les nomades triomphèrent à leur tour. Peut-être auraient-ils forcé les nations cultivatrices de renoncer à leurs instrumens aratoires, pour prendre la vie ambulante, si les chefs apprivoisés par les arts des vaincus, n'avaient recherché les douceurs d'une existence moins vagabonde.

A peine vainqueurs des agricoles, ces peuples tournèrent leurs armes contre eux-mêmes. Ce combat était bien loin de cesser, quand la horde de Clovis le reconnut pour chef. Il n'eut à vaincre que des Barbares; mais ses succès appartiennent à l'histoire des Français.

C'est là qu'on doit voir comment les Francs, composés de hordes ambulantes, s'attachèrent au sol, eurent d'abord un pays, et ensuite une patrie; de quels peuples ils triomphèrent; par quels moyens ils purent contraindre les peuplades de la Germanie à pratiquer l'agriculture; comment enfin ils jetèrent dans ces contrées le fondement de plus de villes que les Romains n'en élevèrent aux bords du Rhin, du Danube, et du Mein.

Le christianisme avait concouru à détruire l'empire de Rome, en y introduisant des mœurs et des opinions moins saines que celles de l'antiquité. Il améliora le sort des Germains par des usages et des idées supérieurs à ceux de leurs ancêtres. Les nomades de la Germanie prirent presque en même temps la charrue et la croix.

Ce que les Romains avaient tant désiré s'accomplissait enfin, mais par d'autres motifs. Cependant l'instinct secret qui fait peser les nations du Nord sur celles du Midi, et qui entraîne leurs habitans comme leurs armées, ne cessa point d'agir. Il se manifesta différemment.

Bourguignons, Alains, Vandales, Visigoths, toutes ces nations viennent se confondre, et l'on voit se former au milieu de tant de mœurs disparates, un peuple différent de ceux qui ont passé sous nos yeux; race mêlée de la race indigène, de celle des Romains, des Grecs, des habitans du Nord, de la Germanie, et même de la Tartarie; peuple dans lequel, après quinze siècles, on retrouve encore des contrastes nés de cette fusion : l'inquiétude des Barbares, la violence et la force des septentrionaux, la sagacité et l'industrie de l'habitude du Midi, et tous ces traits primitifs des Gaulois, qui sont tels que César nous les a dépeints.

C'est de ce mélange que se compose le caractère variable, flexible, ardent, belliqueux dont est doué ce peuple, et qui en fait la nation la plus active, la plus entreprenante, la plus audacieuse de l'Europe; la plus capable d'embrasser à la fois une immense quantité d'objets, pour les abandonner souvent avec la même légèreté qu'elle en apporte à vouloir les soumettre.

POLYBE.

BIBLIOTHÈQUE MILITAIRE.

POLYBE,

Histoire Générale.

TRADUCTION DE DOM THUILLIER

REVUE ET CORRIGÉE.

qui ont fait le plus de bruit dans le monde, je remonte à des temps plus reculés : c'est pour commencer aux choses qui font connaître pour quelles raisons, en quel temps et par quels moyens chaque peuple est arrivé au point où nous le voyons. Mais il est temps de revenir à notre sujet. Voici en peu de mots de quoi traiteront les deux premiers livres, qui seront comme le préambule de cet ouvrage.

Nous commencerons par la guerre que se firent en Sicile les Romains et la république de Carthage. Suivra la guerre d'Afrique, qui sera elle-même suivie de ce que firent dans l'Espagne Amilcar, Asdrubal et les Carthaginois : ce fut alors que les Romains passèrent dans l'Illyrie et dans ces parties de l'Europe. Ensuite viendront les combats que les Romains eurent à soutenir dans l'Italie contre les Gaulois. Nous finirons le préambule et le second livre par la guerre appelée de Cléomène, laquelle se fit en ce temps-là chez les Grecs. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces guerres, notre dessein n'étant pas d'en écrire l'histoire, mais seulement de les présenter en raccourci sous les yeux, pour préparer à la lecture des faits que nous avons à raconter. Dans cet abrégé, nous ferons en sorte que les derniers événemens soient liés avec ceux qui commenceront notre histoire. Cette liaison justifiera la pensée que j'ai eue de rapporter en peu de mots ce qui se trouve chez les autres historiens, et facilitera l'intelligence de ce que je dois dire. Nous nous étendrons un peu plus sur la guerre des Romains et des Carthaginois en Sicile, car on aurait peine à en trouver une qui ait été plus longue, à laquelle on se soit préparé avec plus de soin, où les exploits se soient suivis de plus près, où les combats aient été en plus grand nombre, où il se soit passé de plus grandes choses. Comme les coutumes de ces deux états étaient alors fort simples, leurs richesses médiocres, et leurs forces égales, c'est par cette guerre, plutôt que par celles qui l'ont suivie, que l'on peut bien juger de la constitution particulière de ces deux républiques.

Une autre raison encore m'a engagé à un plus long détail sur cette guerre : c'est que Philinus et Fabius, qui passent pour en avoir parlé le plus savamment, ne nous ont pas rapporté les choses avec autant de fidélité qu'ils devaient. Je ne crois pas qu'ils aient voulu mentir : leurs mœurs et la secte qu'ils professaient les mettent à couvert de ce soupçon; mais il me semble qu'il leur est arrivé ce qui arrive d'ordinaire aux amans à l'égard de leurs maîtresses. Le premier, suivant l'inclination qu'il avait pour les Carthaginois, leur fait honneur d'une sagesse, d'une prudence et d'un courage qui ne se démentent jamais, et représente les Romains comme d'une conduite tout opposée. Fabius, au contraire, donne toutes ces vertus aux Romains et les refuse toutes aux Carthaginois. Dans toute autre circonstance, une pareille disposition n'aurait peut-être rien que d'estimable : il est d'un honnête homme d'aimer ses amis et sa patrie, de haïr ceux que ses amis haïssent, et d'aimer ceux qu'ils aiment. Mais ce caractère est incompatible avec le rôle d'historien. On est alors obligé de louer ses ennemis lorsque leurs actions sont vraiment louables, et de blâmer sans ménagement ses plus grands amis lorsque leurs fautes méritent le blâme. La vérité est à l'histoire ce que les yeux sont aux animaux : si l'on arrache les yeux à ceux-ci, ils deviennent inutiles, et si de l'histoire on ôte la vérité, elle n'est plus bonne à rien. Soit amis, soit ennemis, on ne

doit à l'égard des uns et des autres consulter que la justice. Tel même a été blâmé pour une chose, qu'il faut louer pour une autre; n'étant pas possible qu'une même personne vise toujours droit au but, ni vraisemblable qu'elle s'en écarte toujours. En un mot, il faut qu'un historien, sans aucun égard pour les auteurs des actions, ne forme son jugement que sur les actions mêmes.

Quelques exemples feront mieux sentir la solidité de ces maximes. Philinus, entrant en matière au commencement de son second livre, dit que les Carthaginois et les Syracusains mirent le siége devant Messine; qu'à peine les Romains furent arrivés par mer dans cette ville, qu'ils firent une sortie sur les Syracusains; qu'en ayant été repoussés avec perte ils rentrèrent dans Messine; que, revenus ensuite sur les Carthaginois, ils perdirent beaucoup des leurs, ou tués ou faits prisonniers. Il dit de Hiéron, qu'après la bataille, la tête lui tourna tellement, que non seulement il mit le feu à son camp et s'enfuit de nuit à Syracuse, mais encore abandonna toutes les forteresses qui étaient dans la campagne de Messine. Il n'épargne pas davantage les Carthaginois; à l'entendre, ils quittèrent leurs retranchemens aussitôt après le combat, se dispersèrent dans les villes voisines, et aucun d'eux n'osa se montrer au dehors. Les chefs, voyant les troupes saisies de frayeur, craignirent de s'exposer à une bataille décisive. Selon lui encore, les Romains, poursuivant les Carthaginois, ne se contentèrent pas de désoler la campagne, mais entreprirent aussi d'assiéger Syracuse. Tout cela est, à mon sens, fort mal assorti, et ne mérite pas même d'être examiné. Ceux qui, selon cet historien, assiégeaient Messine et remportaient des victoires, sont ceux-là mêmes qui prennent la fuite, qui se réfugient dans les villes, qui sont assiégés, qui tremblent de peur; et au contraire, ceux qu'il nous dépeignait comme vaincus et assiégés, il nous les fait voir ensuite poursuivant les ennemis, se rendant maîtres de tout le pays, et assiégeant Syracuse. Quel moyen d'accorder ensemble ces contradictions? Il faut de nécessité, ou que ce qu'il avance d'abord, ou que ce qu'il dit des événemens qui ont suivi, soit faux. Or, ces événemens sont vrais. Il est sûr que les Carthaginois et les Syracusains ont déserté la campagne et que les Romains ont aussitôt mis le siége devant Syracuse. Il convient lui-même qu'Echetla, ville située entre les terres des Syracusains et celles des Carthaginois, fut aussi assiégée. On ne doit donc faire aucun fond sur ce qu'il avait assuré d'abord, à moins qu'on ne veuille croire que les Romains ont été en même temps et vaincus et vainqueurs. Tel est le caractère de cet historien d'un bout à l'autre de son ouvrage, et on verra en son temps que Fabius n'est pas exempt du même défaut. Mais laissons là enfin ces deux écrivains, et, par la jonction des faits, tâchons de donner aux lecteurs une idée juste de la guerre dont il est question.

CHAPITRE III.

M. Octacilius et M. Valerius font alliance avec Hiéron.— Préparatifs des Carthaginois. — Siége d'Agrigente. — Premier combat d'Agrigente. — Second combat et retraite d'Annibal.

Dès qu'à Rome on eut avis des succès d'Appius dans la Sicile, on créa consuls M. Octacilius et M. Valerius, et on leur donna ordre d'y aller prendre sa place. Leur armée consistait en quatre légions, sans compter les secours que l'on tirait ordinairement des alliés. Ces

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Si les historiens qui ont paru avant nous avaient omis de faire l'éloge de l'histoire, il serait peut-être nécessaire de commencer par là pour exciter tous les hommes à s'y appliquer ; car quoi de plus propre à notre instruction que la connaissance des choses passées? Mais la plupart d'entre eux ont le soin de nous dire et de nous répéter presque à chaque page que, pour apprendre à gouverner, il n'y a pas de meilleure école, et que rien ne nous fortifie plus efficacement contre les vicissitudes de la fortune, que le souvenir des malheurs où les autres sont tombés. On me blâmerait de revenir sur une matière que tant d'autres ont si bien traitée. Cela me conviendrait d'autant moins, que la nouveauté des faits que je me propose de raconter sera plus que suffisante pour attirer tous les hommes, sans distinction, à la lecture de mon ouvrage. Il n'y en aura point de si stupide et de si grossier, qui ne soit bien aise de savoir par quels moyens et par quelle sorte de gouvernement il a pu se faire que les Romains, en moins de cinquante-trois ans, soient devenus maîtres de presque toute la terre. Cet événement est sans exemple. D'un autre côté, quelle est la passion si forte pour les spectacles, ou pour quelque sorte de science que ce soit, qui ne cède à celle de s'instruire de choses si curieuses et si intéressantes.

Pour faire voir combien mon projet est grand et nouveau, jugeons de la république romaine par les états les plus célèbres qui l'ont précédée, dont les histoires sont venues jusqu'à nous, et qui sont dignes de lui être comparées. Les Perses se sont vus pendant quelque temps un empire assez étendu; mais ils n'ont jamais entrepris d'en reculer les bornes au-delà de l'Asie, qu'ils n'aient couru risque d'en être dépouillés. Les Lacédémoniens eurent de longues guerres à soutenir pour avoir l'autorité souveraine sur la Grèce ; mais à peine en furent-ils pendant douze ans, paisibles possesseurs. Le royaume des Macédoniens ne s'étendait que depuis les lieux voisins de la mer Adriatique jusqu'au Danube, c'est-à-dire sur une très petite partie de l'Europe, et quoiqu'après avoir détruit l'empire des Perses, ils aient réduit l'Asie sous leur obéissance, cependant, malgré la réputation qu'ils avaient d'être le plus puissant et le plus riche peuple du monde, une grande partie de la terre est échappée à leurs conquêtes. Jamais ils ne firent de projets sur la Sardaigne, ni sur la Sicile, ni sur l'Afrique, et les nations belliqueuses qui sont au couchant de l'Europe, leur étaient inconnues. Mais les Romains ne se bornèrent pas à quelques parties du monde, presque toute la terre fut soumise à leur domination, et leur puissance est venue au point que nous admirons aujourd'hui, et au-delà duquel il ne paraît pas qu'aucun peuple puisse jamais aller. C'est ce que l'on verra clairement par le récit que j'entreprends de faire, et qu mettra en évidence les avantages que les curieux peuvent tirer d'une exacte et fidèle histoire.

Celle-ci commencera, par rapport au

temps, à la cent quarantième olympiade. Par rapport aux faits, nous la commencerons chez les Grecs, par la guerre que Philippe, fils de Démétrius et père de Persée, fit avec les Achéens aux peuples de l'Étolie, et que l'on appelle la guerre Sociale; chez les Asiatiques, par celle qu'Antiochus et Ptolomée Philopator se déclarèrent pour la Cœlosyrie; dans l'Italie et l'Afrique, par celle des Romains contre les Carthaginois, et que d'ordinaire on appelle la guerre d'Annibal. Tous ces événemens forment la continuation de l'histoire d'Aratus le Sicyonien. Avant cela les choses qui se passaient dans le monde n'avaient entre elles nulle liaison; chacun avait, pour entreprendre et pour exécuter, ses raisons qui lui étaient particulières; chaque action était propre au lieu où elle s'était passée. Mais depuis, tous les faits se sont réunis comme en un seul corps: les affaires de l'Italie et de l'Afrique n'ont formé qu'un tout avec celles de l'Asie et de la Grèce; toutes se sont rapportées à une seule fin. C'est pour cela que nous avons fixé à ces temps-là le commencement de cette histoire; car ce ne fut qu'après avoir soumis les Carthaginois par la guerre dont nous parlions tout à l'heure, que les Romains croyant s'être ouvert un chemin à la conquête de l'univers, osèrent porter leurs vues plus loin, et faire passer leurs armées dans la Grèce et dans le reste de l'Asie.

Si les états, qui se disputaient entre eux l'empire souverain, nous étaient bien connus, peut-être ne serait-il pas nécessaire de commencer par montrer quel était leur projet, et quelles forces ils avaient, lorsqu'ils s'engagèrent dans une si grande entreprise. Mais parce que la plupart des Grecs ne savent quelle était la forme du gouvernement des Romains et des Carthaginois, ni ce qui s'est passé parmi ces peuples, nous avons cru qu'il était à propos de faire précéder notre histoire par deux livres sur ce sujet, afin qu'il n'y ait personne qui, en la lisant, soit en peine de savoir par quelle politique, quelle force et quels secours, les Romains ont formé des projets qui les ont rendus maîtres de la terre et de la mer. Après la lecture de ce que nous dirons comme exposition dans ces deux livres, on verra que ce n'est pas sans raison qu'ils ont conçu le dessein de rendre leur empire universel, et que, pour exécuter ce projet ils ne pouvaient prendre de mesures plus justes. Car ce qui distingue mon ouvrage de tout autre, c'est le rapport qu'il aura avec cet événement qui fait l'admiration de nos jours. Comme la fortune a fait pencher presque toutes les affaires du monde d'un seul côté, et semble ne s'être proposé qu'un seul but, ainsi je ramasserai pour les lecteurs, sous un seul point de vue, les moyens dont elle s'est servie pour l'exécution de ce dessein.

C'est là le principal motif qui m'a porté à écrire. Un autre a été que je ne voyais personne de nos jours qui eût entrepris une histoire générale; cela m'aurait épargné bien des soins et bien de la peine. Il y a des auteurs qui ont décrit quelques guerres particulières; on en voit qui ont ramassé quelques événemens arrivés en même temps, mais il n'y a personne, au moins que je sache, qui, assemblant tous les faits et les rangeant par ordre, se soit donné la peine de nous en faire voir le commencement, les motifs, la fin. Il m'a paru qu'il ne fallait pas laisser dans l'oubli le plus beau et le plus utile ouvrage de la fortune. Quoique tous les jours elle invente quelque chose de nouveau, et qu'elle ne cesse d'exercer son pouvoir sur la vie des hommes,

elle n'a jamais rien fait qui approche de ce que nous voyons aujourd'hui. Or, c'est ce que l'on n'apprend pas dans les historiens particuliers. On serait ridicule, si après avoir parcouru les villes les plus célèbres l'une après l'autre, ou les avoir vues peintes séparément, on s'imaginait pour cela connaître la forme de tout l'univers et en comprendre la situation et l'arrangement. Il en est de ceux qui, pour savoir une histoire particulière, se croient suffisamment instruits de tout, comme de ceux qui après avoir examiné les membres épars d'un beau corps, se mettraient en tête qu'il ne leur reste plus rien à apprendre sur sa force et sur sa beauté. Qu'on joigne ensemble et qu'on assortisse les parties, qu'on en fasse un animal parfait, soit pour le corps, soit pour l'âme, et qu'on le leur montre une seconde fois, ils reconnaîtront bientôt que la prétendue connaissance qu'ils en avaient d'abord, était bien plus un songe qu'une réalité. Sur une partie on peut bien prendre quelque idée du tout, mais jamais une notion. De même l'histoire particulière ne peut donner que de faibles lumières sur l'histoire générale. Pour prendre goût à cette étude et en faire profit, il faut joindre et approcher les événemens; il faut en distinguer les rapports et les différences.

Nous commencerons le premier livre où finit l'histoire de Timée; je veux dire par la première expédition que les Romains firent hors de l'Italie, ce qui arriva en la cent vingt-neuvième olympiade. Ainsi nous serons obligé de dire quand, comment et à quelle occasion, après s'être bien établis dans l'Italie, ils entreprirent d'entrer dans la Sicile, car c'est dans ce pays qu'ils portèrent d'abord leurs armes. Nous nous contenterons de dire simplement le sujet pour lequel ils sortirent de chez eux, de peur qu'à force de chercher cause sur cause, il ne nous en reste plus pour en faire le commencement et la base de notre histoire. Pour le temps, il nous faudra prendre une époque connue, dont tout le monde convienne et qui se distingue par elle-même, ce qui n'empêchera pas que, reprenant les choses d'un peu plus haut, nous ne rapportions, du moins en abrégé, tout ce qui s'est passé dans cet intervalle. Cette époque ne peut être ignorée ou même disputée, que tout ce que l'on raconte ensuite ne paraisse douteux et peu digne de foi; au lieu que, lorsqu'elle est une fois bien établie, on se persuade aisément que tout le reste est certain.

elle n'a jamais rien fait qui approche de ce que nous voyons aujourd'hui. Or, c'est ce que l'on n'apprend pas dans les historiens particuliers. On serait ridicule, si après avoir parcouru les villes les plus célèbres l'une après l'autre, ou les avoir vues peintes séparément, on s'imaginait pour cela connaître la forme de tout l'univers et en comprendre la situation et l'arrangement. Il en est de ceux qui, pour savoir une histoire particulière, se croient suffisamment instruits de tout, comme de ceux qui après avoir examiné les membres épars d'un beau corps, se mettraient en tête qu'il ne leur reste plus rien à apprendre sur sa force et sur sa beauté. Qu'on joigne ensemble et qu'on assortisse les parties, qu'on en fasse un animal parfait, soit pour le corps, soit pour l'âme, et qu'on le leur montre une seconde fois, ils reconnaîtront bientôt que la prétendue connaissance qu'ils en avaient d'abord, était bien plus un songe qu'une réalité. Sur une partie on peut bien prendre quelque idée du tout, mais jamais une notion. De même l'histoire particulière ne peut donner que de faibles lumières sur l'histoire générale. Pour prendre goût à cette étude et en faire profit, il faut joindre et approcher les événemens; il faut en distinguer les rapports et les différences.

Nous commencerons le premier livre où finit l'histoire de Timée; je veux dire par la première expédition que les Romains firent hors de l'Italie, ce qui arriva en la cent vingt-neuvième olympiade. Ainsi nous serons obligé de dire quand, comment et à quelle occasion, après s'être bien établis dans l'Italie, ils entreprirent d'entrer dans la Sicile, car c'est dans ce pays qu'ils portèrent d'abord leurs armes. Nous nous contenterons de dire simplement le sujet pour lequel ils sortirent de chez eux, de peur qu'à force de chercher cause sur cause, il ne nous en reste plus pour en faire le commencement et la base de notre histoire. Pour le temps, il nous faudra prendre une époque connue, dont tout le monde convienne et qui se distingue par elle-même, ce qui n'empêchera pas que, reprenant les choses d'un peu plus haut, nous ne rapportions, du moins en abrégé, tout ce qui s'est passé dans cet intervalle. Cette époque ne peut être ignorée ou même disputée, que tout ce que l'on raconte ensuite ne paraisse douteux et peu digne de foi; au lieu que, lorsqu'elle est une fois bien établie, on se persuade aisément que tout le reste est certain.

préteur d'un consentement unanime. Dès ces premières démarches, il fut aisé de juger que ce préteur aspirait à quelque chose de plus qu'à sa charge. En effet, voyant qu'à peine les troupes étaient sorties de la ville que Syracuse était troublée par des esprits séditieux et amateurs de la nouveauté, et que Leptinus, distingué par son crédit et sa probité, avait pour lui tout le peuple, il épousa sa fille, dans le dessein d'avoir toujours dans la ville, par cette alliance, un homme sur lequel il pût compter lorsqu'il serait obligé de marcher à la tête des armées. Pour se défaire ensuite des vétérans étrangers, esprits remuans et malintentionnés, il mena l'armée contre les Mamertins comme contre les Barbares qui occupaient Messine. Campé auprès de Centoripe, il range son armée en bataille le long du Cymosore, tenant à l'écart la cavalerie et l'infanterie syracusines, comme s'il en eût eu affaire dans un autre endroit. Il expose aux Mamertins que les soldats étrangers, les laisse tous tailler en pièces, et, pendant le carnage, il retourne tranquillement à Syracuse avec les troupes de la ville. L'armée ainsi purgée de tout ce qui pouvait y causer des troubles et des séditions, il leva par la suite un nombre suffisant de troupes alliées, et remplit ensuite paisiblement les devoirs de sa charge. Les Mamertins, fiers de leurs premiers succès, s'avancèrent dans la campagne, il marcha contre eux avec les troupes syracusaines, qu'il avait bien armées et bien aguerries, et leur livra bataille dans la plaine de Mille, sur les bords du Longanus. Une grande partie des ennemis resta sur la place, et les chefs furent faits prisonniers. Retourné à Syracuse, il fut déclaré roi par tous les alliés.

La perte de cette bataille, jointe à la prise de Rhégio, dérangea entièrement les affaires des Mamertins. Les uns eurent recours aux Carthaginois, auxquels ils se livrèrent, eux et leur citadelle; les autres abandonnèrent la ville aux Romains, et les firent prier de venir à leur secours, « grâce, disait-on, qu'ils ne pouvaient refuser à des gens qui étaient de même nation qu'eux. » Les Romains hésitèrent long-temps sur ce qu'ils répondraient. Après avoir puni avec une extrême sévérité leurs propres citoyens pour avoir trahi les Rhéginois, ils ne pouvaient avec justice envoyer du secours aux Mamertins, qui s'étaient emparés par une semblable trahison, non seulement de Messine, mais encore de Rhégio. D'un autre côté, il était à craindre que les Carthaginois, déjà maîtres de l'Afrique, de plusieurs provinces de l'Ibérie et de toutes les îles des mers de Sardaigne et de Tyrrhénie, s'emparant encore de la Sicile, n'enveloppassent toute l'Italie et ne devinssent des voisins formidables; et on voyait facilement qu'ils subjugueraient bientôt cette île, si l'on ne secourait les Mamertins. Messine leur étant abandonnée, ils ne tarderaient pas long-temps à prendre Syracuse; souverains, comme ils l'étaient de presque tout le reste de la Sicile, cette expédition leur devait être aisée. Les Romains prévoyant ce malheur et jugeant qu'il ne fallait pas perdre Messine, ni permettre aux Carthaginois de se faire par là comme un pont pour passer en Italie, furent long-temps à délibérer. Le sénat même, partagé également entre le pour et le contre, ne voulut rien décider. Mais le peuple, accablé par les guerres précédentes, et souhaitant avec ardeur de réparer ses pertes, poussé encore à cela tant par l'intérêt commun que par les avantages dont les préteurs flattaient chaque particulier, le peuple, dis-je,

se déclara en faveur de cette entreprise, et on en dressa un plébiscite. Appius Claudius, l'un des consuls, fut choisi pour conduire le secours, et on le fit partir pour Messine. Les Mamertins aussitôt, partie par menaces, partie par surprise, chassèrent de la citadelle le préteur qui y commandait de la part des Carthaginois, appelèrent Appius et lui ouvrirent les portes de la ville; et l'infortuné préteur, soupçonné d'imprudence et de lâcheté, fut attaché à un gibet.

Les Carthaginois, pour reprendre Messine, firent avancer auprès du Pélore une armée navale, et placèrent leur infanterie du côté de Sénes. En même temps Hiéron profite de l'occasion qui se présentait de chasser tout-à-fait de la Sicile les Barbares qui avaient envahi Messine. Il fait alliance avec les Carthaginois, et aussitôt part de Syracuse pour aller les joindre. Il campe vis-à-vis d'eux proche la montagne nommée Chalcidique, et ferme encore le passage aux assiégés par cet endroit. Cependant Appius, général de l'armée romaine, traverse hardiment le détroit pendant la nuit, et entre dans la ville. Mais la voyant pressée de tous côtés et faisant réflexion que ce siége pourrait bien ne pas lui faire d'honneur, les ennemis étant maîtres sur terre et sur mer, pour dégager les Mamertins, il fit d'abord parler aux Carthaginois et aux Syracusains, mais on ne daigna pas seulement écouter ceux qu'il avait envoyés. Enfin la nécessité lui fit prendre le parti de hasarder une bataille et de commencer par attaquer les Syracusains. Il met son armée en marche, la range en bataille, et trouve heureusement Hiéron disposé à se battre. Le combat fut long. Appius remporta la victoire, repoussa les ennemis jusque dans leurs retranchemens, et, après avoir abandonné la dépouille des morts aux soldats, il reprit le chemin de Messine.

Hiéron, soupçonnant quelque chose de sinistre de cette affaire, aussitôt la nuit venue, retourna promptement à Syracuse. Cette retraite rendit Appius plus hardi; il vit bien qu'il n'y avait pas de temps à perdre et qu'il fallait attaquer les Carthaginois. Il donne ordre aux soldats de se tenir prêts, et dès la pointe du jour il va droit aux ennemis, en tue un grand nombre, et contraint le reste à se sauver dans les villes circonvoisines; puis, poussant sa fortune, il fait lever le siége, ravage les campagnes des Syracusains et de leurs alliés, sans que personne ose lui résister, et pour comble met enfin le siége devant Syracuse.

CHAPITRE II.

Matière des deux premiers livres qui servent comme de préambule à l'histoire de Polybe. — Jugement que cet historien porte sur Philinus et Fabius.

Telle fut la première expédition des Romains hors de l'Italie, et les raisons pour lesquelles ils la firent alors. Rien, ce me semble, n'était plus propre à établir la première époque de notre histoire. Nous avons remonté un peu haut, pour ne laisser aucun doute sur ce qui a donné lieu à cet événement. Car, pour mettre les lecteurs en état de bien juger du faîte de grandeur où l'empire romain est pervenu, il était bon d'examiner de suite comment et en quel temps les Romains, presque chassés de leur propre patrie, commencèrent à obtenir de plus heureux succès; en quel temps et comment, l'Italie subjuguée, ils pensèrent à étendre leurs conquêtes au dehors. Qu'on ne soit donc pas surpris si, dans la suite, parlant des états

qui ont fait le plus de bruit dans le monde, je remonte à des temps plus reculés : c'est pour commencer aux choses qui font connaître pour quelles raisons, en quel temps et par quels moyens chaque peuple est arrivé au point où nous le voyons. Mais il est temps de revenir à notre sujet. Voici en peu de mots de quoi traiteront les deux premiers livres, qui seront comme le préambule de cet ouvrage.

Nous commencerons par la guerre que se firent en Sicile les Romains et la république de Carthage. Suivra la guerre d'Afrique, qui sera elle-même suivie de ce que firent dans l'Espagne Amilcar, Asdrubal et les Carthaginois : ce fut alors que les Romains passèrent dans l'Illyrie et dans ces parties de l'Europe. Ensuite viendront les combats que les Romains eurent à soutenir dans l'Italie contre les Gaulois. Nous finirons le préambule et le second livre par la guerre appelée de Cléomène, laquelle se fit en ce temps-là chez les Grecs. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces guerres, notre dessein n'étant pas d'en écrire l'histoire, mais seulement de les présenter en raccourci sous les yeux, pour préparer à la lecture des faits que nous avons à raconter. Dans cet abrégé, nous ferons en sorte que les derniers événemens soient liés avec ceux qui commenceront notre histoire. Cette liaison justifiera la pensée que j'ai eue de rapporter en peu de mots ce qui se trouve chez les autres historiens, et facilitera l'intelligence de ce que je dois dire. Nous nous étendrons un peu plus sur la guerre des Romains et des Carthaginois en Sicile, car on aurait peine à en trouver une qui ait été plus longue, à laquelle on se soit préparé avec plus de soin, où les exploits se soient suivis de plus près, où les combats aient été en plus grand nombre, où il se soit passé de plus grandes choses. Comme les coutumes de ces deux états étaient alors fort simples, leurs richesses médiocres, et leurs forces égales, c'est par cette guerre, plutôt que par celles qui l'ont suivie, que l'on peut bien juger de la constitution particulière de ces deux républiques.

Une autre raison encore m'a engagé à un plus long détail sur cette guerre : c'est que Philinus et Fabius, qui passent pour en avoir parlé le plus savamment, ne nous ont pas rapporté les choses avec autant de fidélité qu'ils devaient. Je ne crois pas qu'ils aient voulu mentir : leurs mœurs et la secte qu'ils professaient les mettent à couvert de ce soupçon; mais il me semble qu'il leur est arrivé ce qui arrive d'ordinaire aux amans à l'égard de leurs maîtresses. Le premier, suivant l'inclination qu'il avait pour les Carthaginois, leur fait honneur d'une sagesse, d'une prudence et d'un courage qui ne se démentent jamais, et représente les Romains comme d'une conduite tout opposée. Fabius, au contraire, donne toutes ces vertus aux Romains et les refuse toutes aux Carthaginois. Dans toute autre circonstance, une pareille disposition n'aurait peut-être rien que d'estimable : il est d'un honnête homme d'aimer ses amis et sa patrie, de haïr ceux que ses amis haïssent, et d'aimer ceux qu'ils aiment. Mais ce caractère est incompatible avec le rôle d'historien. On est alors obligé de louer ses ennemis lorsque leurs actions sont vraiment louables, et de blâmer sans ménagement ses plus grands amis lorsque leurs fautes méritent le blâme. La vérité est à l'histoire ce que les yeux sont aux animaux : si l'on arrache les yeux à ceux-ci, ils deviennent inutiles, et si de l'histoire on ôte la vérité, elle n'est plus bonne à rien. Soit amis, soit ennemis, on ne

doit à l'égard des uns et des autres consulter que la justice. Tel même a été blâmé pour une chose, qu'il faut louer pour une autre; n'étant pas possible qu'une même personne vise toujours droit au but, ni vraisemblable qu'elle s'en écarte toujours. En un mot, il faut qu'un historien, sans aucun égard pour les auteurs des actions, ne forme son jugement que sur les actions mêmes.

Quelques exemples feront mieux sentir la solidité de ces maximes. Philinus, entrant en matière au commencement de son second livre, dit que les Carthaginois et les Syracusains mirent le siége devant Messine; qu'à peine les Romains furent arrivés par mer dans cette ville, qu'ils firent une sortie sur les Syracusains; qu'en ayant été repoussés avec perte ils rentrèrent dans Messine; que, revenus ensuite sur les Carthaginois, ils perdirent beaucoup des leurs, ou tués ou faits prisonniers. Il dit de Hiéron, qu'après la bataille, la tête lui tourna tellement, que non seulement il mit le feu à son camp et s'enfuit de nuit à Syracuse, mais encore abandonna toutes les forteresses qui étaient dans la campagne de Messine. Il n'épargne pas davantage les Carthaginois: à l'entendre, ils quittèrent leurs retranchemens aussitôt après le combat, se dispersèrent dans les villes voisines, et aucun d'eux n'osa se montrer au dehors. Les chefs, voyant les troupes saisies de frayeur, craignirent de s'exposer à une bataille décisive. Selon lui encore, les Romains, poursuivant les Carthaginois, ne se contentèrent pas de désoler la campagne, mais entreprirent aussi d'assiéger Syracuse. Tout cela est, à mon sens, fort mal assorti, et ne mérite pas même d'être examiné. Ceux qui, selon cet historien, assiégeaient Messine et remportaient des victoires, sont ceux-là mêmes qui prennent la fuite, qui se réfugient dans les villes, qui sont assiégés, qui tremblent de peur; et au contraire, ceux qu'il nous dépeignait comme vaincus et assiégés, il nous les fait voir ensuite poursuivant les ennemis, se rendant maîtres de tout le pays, et assiégeant Syracuse. Quel moyen d'accorder ensemble ces contradictions? Il faut de nécessité, ou que ce qu'il avance d'abord, ou que ce qu'il dit des événemens qui ont suivi, soit faux. Or, ces événemens sont vrais. Il est sûr que les Carthaginois et les Syracusains ont déserté la campagne et que les Romains ont aussitôt mis le siége devant Syracuse. Il convient lui-même qu'Echetla, ville située entre les terres des Syracusains et celles des Carthaginois, fut aussi assiégée. On ne doit donc faire aucun fond sur ce qu'il avait assuré d'abord, à moins qu'on ne veuille croire que les Romains ont été en même temps et vaincus et vainqueurs. Tel est le caractère de cet historien d'un bout à l'autre de son ouvrage, et on verra en son temps que Fabius n'est pas exempt du même défaut. Mais laissons là enfin ces deux écrivains, et, par la jonction des faits, tâchons de donner aux lecteurs une idée juste de la guerre dont il est question.

CHAPITRE III.

M. Octacilius et M. Valerius font alliance avec Hiéron.— Préparatifs des Carthaginois. — Siége d'Agrigente. — Premier combat d'Agrigente. — Second combat et retraite d'Annibal.

Dès qu'à Rome on eut avis des succès d'Appius dans la Sicile, on créa consuls M. Octacilius et M. Valerius, et on leur donna ordre d'y aller prendre sa place. Leur armée consistait en quatre légions, sans compter les secours que l'on tirait ordinairement des alliés. Ces

légions, chez les Romains, se lèvent tous les ans, et sont composées de quatre mille hommes d'infanterie et de trois cents chevaux. A l'arrivée des consuls, plusieurs villes des Carthaginois et des Syracusains se rendirent à discrétion. La frayeur des Siciliens, jointe au nombre et à la force des légions romaines, faisant concevoir à Hiéron que celles-ci auraient le dessus, il dépêcha, aux consuls des ambassadeurs pour traiter de paix et d'alliance. On n'eut garde de refuser leurs offres : on craignait que les Carthaginois, qui tenaient la mer, ne fermassent tous les passages pour les vivres ; crainte d'autant mieux fondée, que les premières troupes qui avaient traversé le détroit avaient beaucoup souffert de la disette. Une alliance avec Hiéron mettait de ce côté-là les légions en sûreté : on y donna d'abord les mains. Les conditions furent que le roi rendrait aux Romains sans rançon ce qu'il avait fait de prisonniers sur eux, et qu'il leur paierait cent talens d'argent. Depuis ce temps, Hiéron, tranquille à l'ombre de la puissance des Romains, à qui dans l'occasion il envoyait des secours, régna paisiblement à Syracuse, gouvernant en roi qui ne cherche et n'ambitionne que l'amour et l'estime de ses sujets. Jamais prince ne s'est rendu plus recommandable, et n'a joui plus long-temps des fruits de sa richesse et de sa prudence.

On apprit à Rome avec beaucoup de joie l'alliance qui s'était faite avec le roi de Syracuse, et le peuple se fit un plaisir de la ratifier. On ne crut pas après cela qu'il fût nécessaire d'envoyer des troupes en Sicile ; deux légions suffisaient, parce que, Hiéron s'étant rangé du parti de Rome, le poids de cette guerre n'était plus à beaucoup près si pesant, et que par là les armées auraient en abondance toutes sortes de munitions. Les Carthaginois, voyant que Hiéron leur avait tourné le dos, et que les Romains avaient plus à cœur que jamais d'envahir la Sicile, pensèrent de leur côté à se mettre en état de leur tenir tête et de se maintenir dans cette île. Ils firent de grandes levées de soldats au delà de la mer, dans la Ligurie, dans les Gaules, de plus grandes encore dans l'Espagne, et il les envoyèrent toutes en Sicile ; et comme Agrigente était la ville la plus forte et la plus importante de toutes celles qui leur appartenaient, ils y jetèrent tous leurs vivres et toutes leurs troupes, et en firent leur place de guerre.

Les consuls qui avaient fait la paix avec Hiéron étant de retour à Rome, on leur donna pour successeurs dans cette guerre L. Posthumius et Q. Mamilius, qui, ayant conçu d'abord où tendaient les préparatifs que les Carthaginois avaient faits à Agrigente, pour commencer la campagne par un exploit considérable, laissèrent là tout le reste, allèrent avec toute leur armée attaquer cettte ville, campèrent à huit stades de la place, et renfermèrent les Carthaginois dans ses murs. C'était alors le temps de la moisson. Un jour que les soldats, qui prévoyaient que le siége ne se terminerait pas sitôt, s'étaient débandés dans la campagne pour ramasser des grains, les Carthaginois les voyant ainsi dispersés, fondirent sur ces fourrageurs et les mirent aisément en fuite. Ensuite ils se partagèrent, les uns marchant pour forcer les retranchemens, ou pour arracher les palissades ; les autres pour attaquer les corps de garde. Ici, comme en plusieurs autres rencontres, les Romains ne durent leur salut qu'à cette discipline excellente, qui ne se trouve chez aucun autre peuple. Accoutumés à voir punir de mort qui conque lâche

le pied dans le combat ou abandonne son poste, ils soutinrent le choc avec vigueur, quoique les ennemis fussent supérieurs en nombre; il leur périt beaucoup de monde, mais il en périt bien plus du côté des Carthaginois, qui furent enfin enveloppés, lorsqu'ils touchaient presque au retranchement pour l'arracher. Une partie fut passée au fil de l'épée, le reste fut poursuivi avec perte jusque dans la ville. Ce combat rendit les Carthaginois plus réservés dans leurs sorties, et les Romains plus circonspects dans leurs fourrages. Les premiers ne se présentant plus que pour de légères escarmouches, les consuls partagèrent leur armée en deux camps: l'un fut assis devant le temple d'Esculape, l'autre du côté de la ville qui regarde Héraclée. On joignit les deux camps par une bonne ligne de contrevallation pour se défendre contre les sorties, et l'on y ajouta celle de circonvallation contre le secours. Des gardes avancées étaient distribuées sur tout le terrain qui restait entre les lignes et le camp, et d'espace en espace on avait pratiqué des fortifications aux endroits qui leur étaient propres. Les alliés amassaient les vivres et les autres munitions, et les apportaient à Erbesse, ville peu éloignée du camp, d'où les Romains les faisaient venir, de sorte qu'ils ne manquaient de rien.

Les choses demeurèrent dans le même état pendant cinq mois ou environ. Rien de décisif de part ni d'autre; tout se passait en escarmouches. Cependant les Carthaginois souffraient beaucoup de la famine, à cause de la foule d'habitans qui s'étaient retirés dans Agrigente, car il y avait au moins cinquante mille âmes. Annibal (fils de Giscon), qui commandait, envoyait coup sur coup à Carthage, pour avertir de l'extrémité où la ville était réduite, et demander du secours. On chargea sur des vaisseaux de nouvelles troupes et des éléphans, que l'on fit conduire en Sicile, et qui devaient aller joindre Hannon, autre commandant des Carthaginois : celui-ci assembla toutes ses forces dans Héraclée, pratiqua dans Erbesse de sourdes menées qui lui en ouvrirent les portes, et priva par là les légions des vivres et des autres secours qui leur venaient de cette ville; alors les Romains, assiégeans tout ensemble et assiégés, se trouvèrent dans une si grande disette de vivres et d'autres munitions, qu'ils mirent souvent en délibération s'ils ne leveraient pas le siége; et cela serait arrivé sans le zèle et l'industrie du roi de Syracuse, qui fit passer dans leur camp un peu de tout ce qui leur était nécessaire. Hannon, voyant d'un côté les légions romaines affaiblies par la peste et par la famine, et de l'autre ses troupes en état de combattre, après avoir donné ordre à la cavalerie numide de prendre les devans, de s'approcher du camp des ennemis, d'escarmoucher pour attirer leur cavalerie à un combat, et ensuite de reculer jusqu'à ce qu'il fût arrivé; Hannon, dis-je, part d'Héraclée avec ses éléphans, qui étaient au nombre de cinquante, et tout le reste de son armée. Les Numides, selon l'ordre qu'ils avaient reçu, s'étant approchés d'un des camps romains, la cavalerie romaine ne manqua pas de sortir pour l'escarmouche. Ceux-ci battent en retraite comme il leur avait été ordonné, jusqu'à leur jonction avec le corps des troupes que Hannon avait posté pour les soutenir. Alors ils font volte-face, environnent les cavaliers romains, en jettent un grand nombre par terre, et mettent le reste en fuite. Après cet exploit, Han-

non s'empara d'une colline appelée Taurus, qui dominait sur le camp romain, et qui en était éloigné de dix stades, et s'y logea.

Pendant deux mois il ne se fit chaque jour que de légères attaques qui ne décidaient rien. Cependant Annibal élevait des fanaux et envoyait souvent à Hannon pour lui faire connaître l'extrême disette où il se trouvait, et le nombre des soldats que la famine contraignait de déserter. Sur cela Hannon prend le parti de hasarder une bataille. Les Romains, pour les raisons que nous avons dites, n'y étaient pas moins disposés. Les armées de part et d'autre s'avancent entre les deux camps, et le combat se donne: il fut long; mais enfin les troupes légères à la solde des Carthaginois, qui se battaient en avant du front, furent mises en déroute, et, tombant sur les éléphans et sur la phalange qui étaient derrière eux, jetèrent le trouble et la confusion dans toute l'armée des Carthaginois. Elle plia de toutes parts. Il en resta une grande partie sur le champ de bataille; quelques-uns se sauvèrent à Héraclée; la plupart des éléphans et tout le bagage demeurèrent aux Romains. La nuit venue, on était si content d'avoir vaincu et en même temps si fatigué, que l'on ne pensa presque point à se tenir sur ses gardes. Annibal ne se voyant plus de ressource, profita de cette négligence pour faire un dernier effort. Au milieu de la nuit il sortit d'Agrigente avec les troupes étrangères, combla les lignes de contrevallation et de circonvallation avec de grosses nattes de jonc et reconduisit son armée à la ville, sans que les Romains s'aperçussent de rien. A la pointe du jour ceux-ci, ouvrant enfin les yeux, ne donnèrent d'abord que légèrement sur l'arrière-garde d'Annibal, mais peu après ils fondent tous aux portes; n'y trouvant rien qui les arrête, ils se jettent dans la ville, la mettent au pillage, font quantité de prisonniers et un riche butin.

CHAPITRE IV.

Les Romains se mettent en mer pour la première fois. — Manière dont ils s'y prirent. — Imprudence de Cn. Cornelius et d'Annibal. — Corbeau de C. Duillius. — Bataille de Myle. — Petit exploit et mort d'Amilcar. — Siéges de quelques villes de Sicile.

La nouvelle de la prise d'Agrigente remplit de joie le sénat, et lui donna de plus grandes idées qu'il n'avait eues jusqu'alors. C'était trop peu d'avoir sauvé les Mamertins et de s'être enrichi dans cette guerre. On pensa tout de bon à chasser entièrement les Carthaginois de la Sicile: rien ne parut plus aisé et plus propre à étendre beaucoup la domination romaine. Toutes choses réussissaient assez à l'armée de terre. Les deux consuls nouveaux, L. Valerius et T. Octacilius, successeurs de ceux qui avaient pris Agrigente, faisaient dans la Sicile tout ce que l'on pouvait attendre d'eux. D'un autre côté, comme les Carthaginois primaient sans contredit sur mer, on n'osait trop répondre du succès de la guerre. Il est vrai que, depuis la conquête d'Agrigente, beaucoup de villes du milieu des terres, craignant l'infanterie des Romains, leur avaient ouvert leurs portes; mais il y avait un plus grand nombres de villes maritimes que la crainte de la flotte des Carthaginois leur avaient enlevées. On balança long-temps entre les avantages et les inconvéniens de cette entreprise; mais enfin le dégât que faisait souvent dans l'Italie l'armée navale des Carthaginois, sent que l'on pût s'en venger sur l'Afrique, fixa les incertitudes, et il fut résolu que l'on

se mettrait en mer aussi bien que les Carthaginois. Et c'est en partie ce qui m'a encore porté à m'étendre un peu sur la guerre de Sicile, pour ne pas laisser ignorer en quel temps, de quelle manière, et pour quelles raisons les Romains ont commencé à équiper une flotte.

Ce fut pour empêcher que cette guerre ne tirât en longueur, que la pensée leur en vint pour la première fois. Ils eurent d'abord cent galères à cinq rangs de rames, et vingt à trois rangs. La chose ne fut pas peu embarrassante. Ils n'avaient pas alors d'ouvriers qui sussent la construction de ces bâtimens à cinq rangs, et personne dans l'Italie ne s'en était encore servi. Mais c'est où se fait mieux connaître l'esprit grand et hardi des Romains. Sans avoir de moyens propres, sans en avoir même aucun de quelque nature qu'il fût, sans s'être jamais fait aucune idée de la mer, ils conçoivent ce projet pour la première fois, et l'exécutent avec tant de courage, que dès lors ils osent attaquer les Carthaginois, à qui, de temps immémorial, on n'avait contesté la supériorité sur la mer. Mais voici une autre preuve de la hardiesse prodigieuse des Romains dans les grandes entreprises : lorsqu'ils résolurent de faire passer leurs troupes à Messine, ils n'avaient ni vaisseaux pontés, ni vaisseaux de transport, pas même une felouque, mais seulement des bâtimens à cinquante rames, et des galères à trois rangs, qu'ils avaient empruntées des Tarentins, des Locriens, des Éleates et des Napolitains. Ce fut sur ces vaisseaux qu'ils osèrent transporter leurs armées.

Lorsqu'ils traversèrent le détroit, les Carthaginois étant venus fondre sur eux, et un vaisseau ponté qui s'était présenté d'abord au combat, ayant échoué et étant tombé en leur puissance, ils s'en servirent comme de modèle pour construire toute leur flotte : de sorte que sans cet accident, n'ayant aucune expérience de la marine, ils auraient été contraints d'abandonner leur entreprise. Pendant que les uns étaient occupés à la fabrication des vaisseaux, les autres amassaient des matelots et leur apprenaient à ramer. Ils les rangeaient la rame à la main sur le rivage dans le même ordre que sur les bancs. Au milieu d'eux était un commandant. Ils s'accoutumaient à se renverser en arrière, et à se baisser en devant tous ensemble, à commencer et à finir à l'ordre. Les matelots exercés, et les vaisseaux construits, ils se mirent en mer, s'éprouvèrent pendant quelque temps, et voguèrent le long de la côte d'Italie.

Cn. Cornelius, qui commandait la flotte, après avoir donné ordre aux pilotes de cingler vers le détroit dès que l'on serait en état de partir, prit avec dix-sept vaisseaux la route de Messine, pour y tenir prêt tout ce qui serait nécessaire. Lorsqu'il y fut arrivé, une occasion s'étant présentée de surprendre la ville des Lipariens, il la saisit trop légèrement et s'approcha de la ville. A cette nouvelle Annibal, qui était à Palerme, fit partir le sénateur Boode avec une escadre de vingt vaisseaux. Celui-ci avança pendant la nuit, et enveloppa dans le port celle du consul. Le jour venu tout l'équipage se sauva à terre, et Cornelius épouvanté, ne sachant que faire, se rendit aux ennemis ; après quoi les Carthaginois retournèrent vers Annibal, menant avec eux, et l'escadre des Romains, et le consul qui la commandait. Peu de jours après, quoique cette aventure fît beaucoup de bruit, il ne s'en fallut presque rien qu'Annibal ne tombât dans la même faute. Ayant appris que les Romains qui longeaient

la côte d'Italie s'approchaient, il voulut savoir par lui-même combien ils étaient, et dans quel ordre ils s'avançaient. Il prit cinquante vaisseaux; mais, en doublant le promontoire d'Italie, il rencontra les ennemis voguant en ordre de bataille. Plusieurs de ses vaisseaux furent pris, et ce fut un miracle qu'il put se sauver lui-même avec le reste.

Les Romains, s'étant ensuite approchés de la Sicile, et y ayant appris l'accident qui était arrivé à Cornelius, envoyèrent à C. Duillius, qui commandait l'armée de terre, et l'attendirent. Sur le bruit que la flotte des ennemis n'était pas loin, ils se disposèrent à un combat naval. Mais, comme leurs vaisseaux étaient mal construits et d'une extrême pesanteur, quelqu'un suggéra l'idée de se servir de ce qui fut depuis ce temps-là appelé des corbeaux. Voici ce que c'était :

Une pièce de bois ronde, longue de quatre aunes, grosse de trois palmes de diamètre, était plantée sur la proue du navire : au haut de la poutre était une poulie, et autour une échelle clouée à des planches de quatre pieds de largeur sur six aunes de longueur, dont on avait fait un plancher, percé au milieu d'un trou oblong qui embrassait la poutre à deux aunes de l'échelle. Des deux côtés de l'échelle, sur la longueur, on avait attaché un garde-fou qui couvrait jusqu'aux genoux. Il y avait au bout du mât une espèce de pilon de fer pointu, au haut duquel était un anneau, de sorte que toute cette machine paraissait semblable à celles dont on se sert pour faire la farine. Dans cet anneau passait une corde, avec laquelle, par le moyen de la poulie qui était au haut de la poutre, on élevait corbeaux lorsque les vaisseaux s'approchaient, et on les jetait sur les vaisseaux ennemis, tantôt du côté de la proue, tantôt sur les côtés, selon les différentes rencontres. Quand les corbeaux accrochaient un navire, si les deux étaient joints par leurs côtés, les Romains sautaient dans le vaisseau ennemi d'un bout à l'autre; s'ils n'étaient joints que par la proue, ils avançaient deux à deux au travers du corbeau. Les premiers se défendaient avec leurs boucliers des coups qu'on leur portait par devant; et les suivans, pour parer les coups portés de côté, appuyaient leurs boucliers sur le garde-fou.

Après s'être ainsi préparé, on n'attendait plus que le temps de combattre. Aussitôt que C. Duillius eut appris l'échec que l'armée navale avait reçu, laissant aux tribuns le commandement de l'armée de terre, il alla joindre la flotte, et sur la nouvelle que les ennemis faisaient du dégât sur les terres de Myle, il la fit avancer tout entière de ce côté-là. A l'approche des Romains, les Carthaginois mettent avec joie leurs cent trente vaisseaux à la voile; insultant presque au peu d'expérience des Romains, ils tournent tous la proue vers eux, sans daigner seulement se mettre en ordre de bataille. Ils allaient comme à un butin qui ne pouvait leur échapper. Leur chef était cet Annibal, qui de nuit s'était furtivement sauvé avec ses troupes de la ville d'Agrigente. Il montait une galère à sept rangs de rames, qui avait appartenu à Pyrrhus. D'abord les Carthaginois furent fort surpris de voir au haut de la proue de chaque vaisseau un instrument de guerre auquel ils n'étaient pas accoutumés. Ils ne laissèrent cependant pas d'approcher de plus en plus, et leur avant-garde, pleine de mépris pour les ennemis, commença la charge avec beaucoup de vigueur; mais lorsqu'on fut à l'abordage, que les vaisseaux furent accrochés les uns aux autres par les corbeaux, que les

Romains entrèrent au travers de cette machine dans les vaisseaux ennemis, et qu'ils combattirent sur les ponts, ce fut alors comme un combat sur terre. Une partie des Carthaginois fut taillée en pièces, les autres effrayés mirent bas les armes. Ils perdirent dans ce premier choc trente vaisseaux et tout l'armement. La galère capitanesse fut aussi prise, et Annibal au désespoir, fut fort heureux de pouvoir se sauver dans une chaloupe. Le reste de la flotte des Carthaginois faisait voile dans le dessein d'attaquer les Romains; mais lorsqu'ils virent de près la défaite de ceux qui les avaient précédés, ils se tinrent à l'écart et hors de la portée des corbeaux. Cependant, à la faveur de la légèreté de leurs bâtimens, ils avancèrent, les uns vers les côtés, les autres vers la poupe des vaisseaux ennemis, comptant se battre par ce moyen sans courir aucun risque; mais ne pouvant, de quelque côté qu'ils tournassent, éviter cette machine, dont la nouveauté les épouvantait, ils se retirèrent avec une perte de cinquante vaisseaux. Une journée si heureuse redouble le courage et l'ardeur des Romains; ils se jettent dans la Sicile, font lever le siége de devant Égeste, qui était déjà réduite aux dernières extrémités, et prennent d'emblée la ville de Macella.

Après la bataille navale, Amilcar, chef de l'armée de terre des Carthaginois, ayant appris à Palerme, où il campait, que dans l'armée ennemie les Romains et leurs alliés n'étaient pas d'accord, que l'on y disputait qui des uns ou des autres auraient le premier rang dans les combats, et que les alliés campaient séparément entre Parope et Termine, il tomba sur eux avec toute son armée pendant qu'ils levaient le camp, et en tua près de trois mille. Il prit ensuite la route de Carthage avec le reste des vaisseaux qui avait échappé au dernier combat, et de là il passa sur d'autres en Sardaigne, avec quelques capitaines de galères des plus expérimentés. Peu de temps après, ayant été enveloppé par les Romains dans je ne sais quel port de Sardaigne (car à peine les Romains eurent-ils commencé à se mettre en mer, qu'ils pensèrent à envahir cette île), et y ayant perdu quantité de vaisseaux, il fut pris par ceux de ses gens qui s'étaient sauvés, et puni d'une mort honteuse.

Dans la Sicile, les Romains ne firent la campagne suivante rien de mémorable. Mais A. Atilius Régulus et C. Sulpicius, consuls, s'étant venus mettre à leur tête, ils allèrent à Palerme, où les Carthaginois étaient en quartiers d'hiver. Étant près de la ville, ils rangent leur armée en bataille; mais les ennemis ne se présentant pas, ils marchent vers Ippana, et la prennent du premier assaut. La ville de Muttistrate, fortifiée par sa propre situation, soutint un long siége; mais elle fut enfin emportée. Celle des Camariniens, qui peu auparavant avait manqué de fidélité aux Romains, fut aussi prise après un siége en forme et ses murailles renversées. Ils s'emparèrent encore d'Enna et de plusieurs autres petites villes des Carthaginois. Ensuite ils entreprirent d'assiéger celle des Lipariens.

CHAPITRE V.

Échec réciproque des Romains et des Carthaginois. — Bataille d'Ecnome. — Ordonnance des Romains et des Carthaginois. — Choc et victoire des Romains.

L'année suivante, Régulus aborde à Tyndaride, et y ayant aperçu la flotte des Carthaginois qui passait sans ordre, il part le premier avec dix vaisseaux,

et donne ordre aux autres de le suivre. Les Carthaginois voyant les ennemis, les uns monter sur leurs vaisseaux, les autres en pleine mer, et l'avant-garde fort éloignée de ceux qui la suivaient, se tournent vers eux, les enveloppent, et coulent à fond tous leurs bâtimens, à l'exception de celui du consul, qui courut lui-même un grand risque; mais, comme il était mieux fourni de rameurs et plus léger, il se tira heureusement de ce danger. Les autres vaisseaux des Romains arrivent peu de temps après; ils s'assemblent et se rangent de front; ils chargent les ennemis, prennent dix vaisseaux, et en coulent huit à fond. Le reste se retira dans les îles de Lipari. Les deux partis se faisant honneur de la victoire, on songea plus que jamais, de part et d'autre, à se créer des armées navales et à se disputer l'empire de la mer. Pendant toute cette campagne, les troupes de terre ne firent que de petites expéditions qui ne valent pas la peine d'être remarquées.

L'été suivant on se met en mer. Les Romains mouillent à Messine avec trois cent trente vaisseaux pontés; de là, laissant la Sicile à leur droite et doublant le cap Pachinus, ils cinglent vers Ecnome, parce que l'armée de terre était aux environs. Pour les Carthaginois, ils allèrent prendre terre à Lilybée avec trois cent cinquante vaisseaux pontés. De Lilybée, ils allèrent à Héraclée de Minos. Le but des premiers était de passer en Afrique, d'en faire le théâtre de la guerre, et de réduire par là les Carthaginois à défendre, non la Sicile, mais leur propre patrie. Les Carthaginois, au contraire, sachant qu'il était aisé d'entrer dans l'Afrique et de la subjuguer, ne craignaient rien tant que cette diversion, et voulaient l'empêcher par une bataille.

Comme ces vues opposées annonçaient un combat prochain, les Romains se tinrent prêts, et à accepter le combat si on le leur présentait, et à faire irruption dans le pays ennemi si l'on n'y mettait pas obstacle. Ils choisissent dans leurs troupes de terre ce qu'il y avait de meilleur et divisent toute leur armée en quatre parties, dont chacune avait deux noms : la première s'appelait la première légion et la première flotte, et ainsi des autres. Il n'y avait que la quatrième qui n'en eût pas : on l'appelait le corps des triaires, comme on a coutume de les appeler dans les armées de terre. Toute cette armée navale était composée de cent quarante mille hommes, chaque vaisseau portant trois cents rameurs et cent vingt soldats. Les Carthaginois, de leur côté, mirent aussi tous leurs soins à se disposer à un combat naval. Si l'on considère le nombre de vaisseaux qu'ils avaient, il fallait qu'ils fussent plus de cent cinquante mille hommes. Qui peut, je ne dis pas voir, mais entendre seulement parler d'un si grand nombre d'hommes et de vaisseaux sans être frappé, et de l'importance de l'affaire qui va se décider, et de la puissance de ces deux républiques?

Les Romains, faisant réflexion qu'ils devaient voguer obliquement, et que la force des ennemis consistait dans la légèreté de leurs vaisseaux, songèrent à prendre un ordre de bataille qui fût sûr, et qu'on eût peine à rompre. Pour cela, les deux vaisseaux à six rangs que montaient les deux consuls, Regulus et Manlius, furent mis de front à côté l'un de l'autre. Ils étaient suivis chacun d'une ligne de vaisseaux. La première flotte formait une ligne, et la seconde l'autre; les bâtimens de chaque ligne s'écartant, et élargissant l'inter-

valle à mesure qu'ils se rangeaient, et tournant la proue en dehors. Les deux premières flottes ainsi rangées en forme de bec ou de coin, on forma de la troisième une troisième ligne qui fermait l'intervalle et faisait front aux ennemis: en sorte que l'ordre de bataille avait la figure d'un triangle. Cette troisième flotte remorquait les vaisseaux de charge. Enfin ceux de la quatrième flotte, ou les triaires, venaient après, tellement rangés qu'ils débordaient des deux côtés la ligne qui les précédait : de cette manière, l'ordre de bataille représentait un coin ou un bec dont le haut était creux et la base solide, mais fort dans son tout, propre à l'action et difficile à rompre.

Pendant ce temps-là, les chefs des Carthaginois exhortèrent leurs soldats; leur faisant entendre en deux mots qu'en gagnant la bataille ils n'auraient que la Sicile à défendre, mais que s'ils étaient vaincus, c'en était fait de leur propre patrie et de leurs familles; ensuite fut donné l'ordre de mettre à la voile. Les soldats l'exécutèrent en gens persuadés de ce qu'on venait de leur dire. Leurs chefs, pour se conformer à l'ordonnance de l'armée romaine, partagent leur armée en trois corps, et en font trois simples lignes. Ils étendent l'aile droite en haute mer, comme pour envelopper les ennemis, et tournent les proues vers eux. L'aile gauche, composée d'un quatrième corps de troupes, était rangée en forme de tenaille, tirant vers la terre. Hannon, ce général qui avait eu le dessous au siége d'Agrigente, commandait l'aile droite, et avait avec lui les vaisseaux et les galères les plus propres par leur légèreté à envelopper les ennemis. Le chef de l'aile gauche était cet Amilcar, qui avait déjà commandé Tyndaride.

Celui-ci, ayant mis le fort du combat au centre de son armée, se servit d'un stratagème pendant la bataille. Comme les Carthaginois étaient rangés sur une simple ligne, et que les Romains commençaient par l'attaque du centre pour désunir leur armée, le centre des Carthaginois reçoit ordre de faire retraite. Il fuit en effet, et les Romains le poursuivent. La première et la seconde flotte, par cette manœuvre, s'éloignaient de la troisième, qui remorquait les vaisseaux, et de la quatrième, où étaient les triaires destinés à les soutenir. Quand elles furent à une certaine distance, alors du vaisseau d'Amilcar s'élève un signal, et aussitôt toute l'armée des Carthaginois fond en même temps sur les vaisseaux qui poursuivaient. Les Carthaginois l'emportaient sur les Romains par la légèreté de leurs vaisseaux, par l'adresse et la facilité qu'ils avaient, tantôt à s'approcher, tantôt à reculer; mais la vigueur des Romains dans la mêlée, leurs corbeaux pour accrocher les vaisseaux ennemis, la présence des généraux qui combattaient à leur tête, et sous les yeux desquels ils brûlaient de se signaler, ne leur inspiraient pas moins de confiance qu'en avaient les Carthaginois. Tel était le choc de ce côté-là.

En même temps Hannon, qui au commencement de la bataille commandait l'aile droite à quelque distance du reste de l'armée, vient tomber sur les vaisseaux des triaires, et y jette le trouble et la confusion. Les Carthaginois qui étaient proche de la terre quittent aussi leur poste, se rangent de front, en opposant leurs proues, et fondent sur les vaisseaux qui remorquaient. Ceux-ci lâchent aussitôt les cordes et en viennent aux mains : de sorte que toute cette bataille était divisée en trois parties, qui faisaient autant de combats fort éloignés l'un de l'autre. Mais

parce que, selon le premier arrangement, les parties étaient d'égale force, l'avantage fut aussi égal, comme il arrive d'ordinaire lorsqu'entre deux partis les forces de l'un ne cèdent en rien aux forces de l'autre. Enfin le corps que commandait Amilcar, ne pouvant plus résister, fut mis en fuite, et Manlius attacha à ses vaisseaux ceux qu'il avait pris. Regulus arrive au secours des triaires et des vaisseaux de charge, menant avec lui les bâtimens de la seconde flotte qui n'avaient rien souffert. Pendant qu'il est aux mains avec la flotte d'Hannon, les triaires qui se rendaient déjà reprennent courage, et retournent à la charge avec vigueur. Les Carthaginois, attaqués devant et derrière, embarrassés et enveloppés par le nouveau secours, plièrent et prirent la fuite.

Sur ces entrefaites, Manlius revient, et aperçoit la troisième flotte acculée contre le rivage par les Carthaginois de l'aile gauche. Les vaisseaux de charge et les triaires étant en sûreté, Régulus et lui se réunissent pour courir la tirer du danger où elle était, car elle soutenait une espèce de siége, et elle aurait peu résisté si les Carthaginois, par la crainte d'être accrochés et de mettre l'épée à la main, ne se fussent contentés de la resserrer contre la terre. Les consuls arrivent, entourent les Carthaginois, et leur enlèvent cinquante vaisseaux et leur équipage. Quelques-uns, ayant viré vers la terre, trouvèrent leur salut dans la fuite. Ainsi finit ce combat en particulier; mais l'avantage de toute la bataille fut entièrement du côté des Romains. Pour vingt-quatre de leurs vaisseaux qui périrent, il en périt plus de trente du côté des Carthaginois. Nul vaisseau équipé des Romains ne tomba en la puissance de leurs ennemis, et ceux-ci en perdirent soixante-quatre.

CHAPITRE VI.

Les Romains passent en Afrique, assiégent Aspis et désolent la campagne. — Regulus reste seul dans l'Afrique, et bat les Carthaginois devant Adis. — Il propose des conditions de paix qui sont rejetées par le sénat de Carthage.

Après cette victoire, les Romains ayant fait de plus grosses provisions, radoubé les vaisseaux qu'ils avaient pris, et monté ces vaisseaux d'un équipage sortable à leur bonne fortune, cinglèrent vers l'Afrique. Les premiers navires abordèrent au promontoire d'Hermée, qui, s'élevant du golfe de Carthage, s'avance dans la mer du côté de la Sicile. Ils attendirent là les bâtimens qui les suivaient, et, après avoir assemblé toute leur flotte, ils longèrent la côte jusqu'à Aspis. Ils y débarquèrent, tirèrent leurs vaisseaux dans le port, les couvrirent d'un fossé et d'un retranchement, et, sur le refus que firent les habitans d'ouvrir les portes de leur ville, ils y mirent le siége.

Ceux des ennemis qui après la bataille étaient revenus à Carthage, persuadés que les Romains, enflés de leur victoire, ne manqueraient pas de faire bientôt voile vers cette ville, avaient mis sur mer et sur terre des troupes pour en garder la côte. Mais lorsqu'ils apprirent que les Romains avaient débarqué et qu'ils assiégeaient Aspis, ils désespérèrent d'empêcher la descente, et ne songèrent plus qu'à lever des troupes et à garder Carthage et les environs. Les Romains, maîtres d'Aspis, y laissent une garnison suffisante pour la garde de la ville et du pays. Ils envoient ensuite à Rome pour y faire savoir ce qui était arrivé, et pour y prendre des ordres sur ce qui se devait faire dans la suite. En attendant ces ordres, toute l'armée fit du dégât dans la campagne. Personne ne faisant mine de les

arrêter, ils ruinèrent plusieurs maisons de campagne magnifiquement bâties, enlevèrent quantité de bestiaux, et firent plus de vingt mille esclaves.

Sur ces entrefaites, arrivèrent de Rome des courriers qui apprirent qu'il fallait qu'un des consuls restât avec des troupes suffisantes, et que l'autre conduisît à Rome le reste de l'armée. Ce fut Regulus qui demeura avec quarante vaisseaux, quinze mille fantassins et cinq cents chevaux. Manlius prit les rameurs et les captifs, et, rasant la côte de Sicile, arriva à Rome sans avoir couru aucun risque.

Les Carthaginois, voyant que la guerre allait se faire avec plus de lenteur, élurent d'abord deux commandans, Asdrubal, fils de Hannon, et Bostar. Ensuite ils rappelèrent d'Héraclée Amilcar, qui se rendit aussitôt à Carthage avec cinq cents chevaux et cinq mille hommes d'infanterie. Celui-ci, en qualité de troisième commandant, tint conseil avec Asdrubal sur ce qu'il y avait à faire, et tous deux furent d'avis de ne pas souffrir que le pays fût impunément ravagé. Peu de jours après, Régulus se met en campagne, emporte du premier assaut les places qui n'étaient pas fortifiées, et assiége celles qui l'étaient. Arrivé devant Adis, place importante, il l'investit, presse les ouvrages, et fait le siége en forme. Pour donner du secours à la ville et défendre les environs du dégât, les Carthaginois font approcher leur armée, et campent sur une colline qui, à la vérité, dominait les ennemis, mais qui ne convenait nullement à leurs propres troupes. Leur principale ressource était la cavalerie et les éléphans, et ils laissent la plaine pour se poster dans des lieux hauts et escarpés; c'était montrer à leurs ennemis ce qu'ils devaient faire pour leur nuire. Regulus ne manqua pas de profiter de cette leçon : habile et expérimenté, il comprit d'abord que ce qu'il y avait de plus fort et de plus à craindre dans l'armée des ennemis devenait inutile par le désavantage de leur poste, et, sans attendre qu'ils descendissent dans la plaine et qu'ils s'y rangeassent en bataille, saisissant l'occasion, dès la pointe du jour il fait monter à eux des deux côtés de la colline. La cavalerie et les éléphans des Carthaginois ne leur furent d'aucun usage. Les soldats étrangers se défendirent en gens de cœur, renversèrent la première légion et la mirent en fuite; mais dès qu'ils eurent été renversés eux-mêmes par les soldats qui montaient d'un autre côté et qui les enveloppaient, tout le camp se dispersa. La cavalerie et les éléphans gagnent la plaine le plus vite qu'ils peuvent et se sauvent. Les Romains poursuivent l'infanterie pendant quelque temps, mettent le camp au pillage, puis, se répandant dans le pays, ravagent impunément les villes qu'ils rencontrent. Ils se saisirent entre autres de Tunis et y posèrent leur camp, tant parce que cette ville était très propre à leurs desseins, qu'à cause que sa situation est très avantageuse pour infester de là Carthage et les lieux voisins.

Après ces deux défaites, l'une sur mer, l'autre sur terre, causées uniquement par l'imprudence des généraux, les Carthaginois se trouvèrent dans un étrange embarras, car les Numides faisaient encore plus de ravages dans la campagne que les Romains. La terreur était si grande dans le pays, que tous les gens de la campagne se réfugièrent dans la ville. La famine s'y mit bientôt à cause de la grande quantité de monde qui y était, et l'attente d'un siége jetait tous les esprits dans l'abattement et la consternation. Regulus, après ces deux victoires, se regar-

dait presque comme maître de Carthage. Mais, de crainte que le consul qui devait bientôt arriver de Rome ne s'attribuât l'honneur d'avoir fini cette guerre, il exhorta les Carthaginois à la paix. Il fut écouté avec plaisir. On lui envoya les principaux de Carthage, qui conférèrent avec lui; mais, loin d'acquiescer à rien de ce qu'on leur disait, ils ne pouvaient sans impatience, entendre les conditions insupportables que le consul voulait leur imposer. En effet, Regulus parlait en maître, et croyait que tout ce qu'il voulait accorder devait être reçu comme une grâce et avec reconnaissance. Mais les Carthaginois, voyant que, quand même ils tomberaient en la puissance des Romains, il ne pouvait rien leur arriver de plus fâcheux que les conditions qu'on leur proposait, se retirèrent non seulement sans avoir consenti à rien, mais encore fort offensés de la pesanteur du joug dont Regulus prétendait les charger. Le sénat de Carthage, sur le rapport de ses envoyés, résolut, quoique les affaires fussent désespérées, de tout souffrir et de tout tenter, plutôt que de rien faire qui fût indigne de la gloire que leurs grands exploits leur avaient acquise.

CHAPITRE VII.

Xanthippe arrive à Carthage; son sentiment sur la défaite des Carthaginois. — Bataille de Tunis. — Ordonnance des Carthaginois. — Ordonnance des Romains. — La bataille se donne et les Romains la perdent. — Réflexions sur cet événement. — Xanthippe retourne dans sa patrie. Nouveaux préparatifs de guerre.

Dans ces conjonctures arrive à Carthage avec une forte recrue, un nommé Xanthippe, officier Lacédémonien, consommé dans la connaissance de l'art militaire, et qui faisait des levées en Grèce, moyennant une récompense fixée pour ce genre de services. Celui-ci, informé en détail de la défaite des Carthaginois, et considérant les préparatifs qui leur restaient, le nombre de leur cavalerie et de leurs éléphans, pensa en lui-même, et dit à ses amis, que si les Carthaginois avaient été vaincus, ils ne devaient s'en prendre qu'à l'incapacité de leurs chefs. Ce mot se répand parmi le peuple, et passe bientôt du peuple aux généraux. Les magistrats font appeler cet homme; il vient et justifie clairement ce qu'il avait avancé. Il leur fait voir pourquoi ils avaient été battus, et comment, en choisissant toujours la plaine, soit dans les marches, soit dans les campemens, soit dans les ordonnances de bataille, ils se mettraient en état non seulement de ne rien craindre de leurs ennemis, mais encore de les vaincre. Les chefs applaudissent, conviennent de leurs fautes et lui confient le commandement de l'armée.

Sur le petit mot de Xanthippe on avait déjà commencé parmi le peuple à parler avantageusement et à espérer quelque chose de cet étranger; mais quand il eut rangé l'armée à la porte de la ville, qu'il en eut fait mouvoir quelque partie en ordre de bataille, qu'il lui eut fait faire l'exercice selon les règles, on lui reconnut tant de supériorité, que l'on éclata en cris de joie, et que l'on demanda d'être au plus tôt mené aux ennemis, persuadé que sous la conduite de Xanthippe on n'avait rien à redouter. Quelque animés et pleins de confiance que parussent les soldats, les chefs leur dirent encore quelque chose pour les encourager de plus en plus, et peu de jours après l'armée se mit en marche; elle était de douze mille hommes d'infanterie, de quatre mille chevaux et d'environ cent éléphans. Les Romains furent d'abord surpris de voir les Car-

thaginois marcher et camper dans la plaine, mais cela ne les empêcha pas de souhaiter d'en venir aux mains. Ils approchent et campent le premier jour à dix stades des ennemis. Le jour suivant, les chefs des Carthaginois tinrent conseil sur ce qu'ils avaient à faire; mais les soldats impatiens s'attroupaient par bandes, et, criant à haute voix le nom de Xanthippe, demandaient qu'on les menât vite au combat. Cette impétuosité jointe à l'empressement de Xanthippe, qui ne recommandait rien tant que de saisir l'occasion, détermine les chefs : ils donnent ordre à l'armée de se tenir prête, et permission à Xanthippe de faire tout ce qu'il jugerait à propos. Revêtu de ce pouvoir, il range les éléphans sur une seule ligne, en avant de la phalange, à une distance plus grande que de coutume; des troupes à la solde de la république, il place les moins légèrement armées à la droite de la phalange, et les autres sont jetées entre la cavalerie des deux ailes, derrière les escadrons.

A la vue de cette armée rangée en bataille, les Romains marchent en bonne contenance. Les éléphans les épouvantèrent; mais pour parer au choc auquel ils s'attendaient, on mit toute l'infanterie légère en avant sur un seul front, et derrière on rangea les légions de telle manière que plusieurs manipules se trouvaient à la queue l'un de l'autre. De cette manière, tout le corps de bataille perdit beaucoup dans son front, mais gagna en profondeur. Cette ordonnance était excellente contre les éléphans, mais elle ne défendait pas contre la cavalerie des Carthaginois, qui était bien plus nombreuse que celle des Romains.

Les deux armées ainsi rangées, on n'attendit plus que le temps de charger. Xanthippe ordonne de faire avancer les éléphans et d'enfoncer les rangs des ennemis, et en même temps commande à la cavalerie des deux ailes d'envelopper et de donner. Les Romains alors font, selon la coutume, grand cliquetis de leurs armes, et s'excitant par des cris de guerre, en viennent aux prises. La cavalerie romaine ne tint pas long-temps; elle était trop inférieure en nombre à celle des Carthaginois. Les colonnes de l'aile gauche, évitant le choc des éléphans et craignant peu les soldats étrangers, attaquent cette droite des Carthaginois, la renversent, et la poursuivent jusqu'au camp. De ceux qui étaient opposés aux éléphans, les premiers furent foulés aux pieds et écrasés. Le reste du corps de bataille tint ferme quelque temps à cause de son épaisseur; mais dès que les derniers rangs eurent été entourés par la cavalerie et contraints de lui faire face, et que ceux qui avaient passé au travers des éléphans eurent rencontré la phalange des Carthaginois qui était encore en entier et en ordre, alors il n'y eut plus de ressource pour les Romains. La plupart furent écrasés sous le poids énorme des éléphans : le reste, sans sortir de son rang, fut criblé des traits de la cavalerie. A peine y en eut-il quelques-uns qui échappèrent par la fuite; mais comme c'était dans un pays plat qu'ils fuyaient, les éléphans et la cavalerie en tuèrent une partie : cinq cents ou environ qui fuyaient avec Regulus, atteints par les ennemis, furent emmenés prisonniers. Les Carthaginois perdirent en cette occasion huit cents soldats étrangers qui étaient opposés à l'aile gauche des Romains, et de ceux-ci il ne se sauva que les deux mille qui, en poursuivant l'aile droite des ennemis, s'étaient tirés de la mêlée. Tout le reste demeura sur la place, à l'exception de

Regulus et de ceux qui le suivaient dans sa fuite. Les compagnies qui avaient échappé au carnage se retirèrent comme par miracle à Aspis. Pour les Carthaginois, après avoir dépouillé les morts, ils rentrèrent triomphans dans Carthage, traînant après eux le général des Romains et cinq cents prisonniers.

Que l'on fasse de sérieuses réflexions sur cet événement; il fournit de belles leçons pour le règlement des mœurs. Le malheur qui arrive ici à Regulus nous apprend que dans le sein même de la prospérité l'on doit toujours être en guerre contre l'inconstance de la fortune. Il n'y a que quelques jours que ce général dur et impitoyable ne voulait se relâcher sur rien, ni faire aucune grâce à ses ennemis, et aujourd'hui le voilà réduit à implorer leur compassion et leur clémence. On reconnaît ici combien Euripide avait autrefois raison de le dire :

Un bon conseil vaut mieux qu'une pesante armée.

Un seul homme, un seul avis met en déroute une armée courageuse, une armée qui paraissait invincible, pendant qu'il rétablit une république dont la chute semblait certaine; et relève le courage de troupes qui avaient perdu jusqu'au sentiment de leurs défaites. C'est à mes lecteurs de mettre à profit cette petite digression. On s'instruit de ses devoirs, ou par ses propres malheurs, ou par les malheurs d'autrui : le premier moyen est plus efficace, mais l'autre est plus doux. On ne doit prendre celui-là que lorsqu'on y est obligé, parce qu'il expose à trop de peines et à trop de dangers; au lieu que celui-ci est à rechercher, parce que, sans aucun risque, on apprend quel on doit être. Après cela peut-on ne pas convenir que l'histoire est l'école où il y a le plus à profiter pour les mœurs, puisqu'elle seule nous met à portée, sans inquiétude et sans péril, de juger de ce que nous avons de meilleur à faire.

Après des succès si avantageux, les Carthaginois n'omirent rien pour témoigner leur joie, soit par des actions de grâces rendues solennellement aux dieux, soit par les devoirs d'amitié qu'ils se rendirent les uns aux autres. Mais Xanthippe, qui avait eu tant de part au rétablissement de cette république, n'y fit pas un long séjour après sa victoire. Il eut la prudence de s'en retourner dans sa patrie. Une action si brillante et si extraordinaire, dans un pays étranger, l'eût mis en butte aux traits mordans de l'envie et de la calomnie : au lieu que dans son pays, où l'on a des parens et des amis pour aider à les repousser, ils sont beaucoup moins redoutables. On donne encore une autre raison de la retraite de Xanthippe. Nous aurons ailleurs une occasion plus propre de dire ce que nous en pensons.

Les affaires d'Afrique ayant pris un autre tour que les Romains n'avaient espéré, on pensa tout de bon à Rome à remettre la flotte sur pied, et à tirer de danger le peu de troupes qui s'étaient échappées du carnage. Les Carthaginois, au contraire, pour se soumettre ces troupes-là mêmes, faisaient le siége d'Aspis : mais elles se défendirent avec tant de courage et de valeur qu'ils furent obligés de se retirer. Sur l'avis qu'ils reçurent ensuite que les Romains équipaient une flotte qui devait encore venir dans l'Afrique, ils radoubèrent leurs anciens vaisseaux, en construisirent de neufs; et, quand ils en eurent deux cents, ils mirent à la voile pour observer l'arrivée des ennemis.

CHAPITRE VIII.

Victoire navale des Romains, et tempête dont elle fut suivie.—Où les précipite leur génie entreprenant.— Prise de Palerme.

Au commencement de l'été, les Romains mirent en mer trois cent cinquante vaisseaux, sous le commandement de deux consuls, Émilius et Servius Fulvius. Cette flotte côtoya la Sicile pour aller en Afrique. Au promontoire d'Hermée, elle rencontra celle des Carthaginois, et du premier choc elle la mit en fuite et gagna cent quatorze vaisseaux, avec leur équipage; puis reprenant à Aspis la troupe de jeunes soldats qui y étaient restés, elle revint en Sicile. Elle avait déjà fait une grande partie de la route, et touchait presque aux Camariniens, lorsqu'elle fut assaillie d'une tempête si affreuse qu'il n'y a point d'expressions pour la décrire. De quatre cent soixante-quatre vaisseaux, il ne s'en sauva que quatre-vingts; les autres furent, ou submergés, ou emportés par les flots, ou brisés contre les rochers et les caps. Toute la côte n'était couverte que de cadavres et de vaisseaux fracassés. On ne voit dans l'histoire aucun exemple d'un naufrage plus déplorable. Ce ne fut pas tant la fortune que les chefs qui en furent cause. Les pilotes avaient souvent assuré qu'il ne fallait pas voguer le long de cette côte extérieure de la Sicile, qui regarde la mer d'Afrique, parce qu'elle est oblique, et que d'ailleurs on n'y peut aborder que très difficilement; de plus, que des deux constellations contraires à la navigation, Orion et le Chien, l'une n'était pas encore passée, et l'autre commençait à paraître. Mais les chefs ne voulurent rien écouter dans l'espérance qu'ils avaient que les villes qui sont situées le long de la côte, épouvantées par la terreur de leur dernier succès, les recevraient sans résistance. Leur imprudence leur coûta cher; ils ne la reconnurent que lorsqu'il n'était plus temps.

Tel est en général le génie des Romains : ils n'agissent jamais qu'à force ouverte; ils s'imaginent que tout ce qu'ils se proposent doit être conduit à sa fin, comme par une espèce de nécessité, et que rien de ce qui leur plaît n'est impossible. Souvent, à la vérité, cette politique leur réussit; mais ils ont aussi quelquefois de fâcheux revers à essuyer, principalement sur mer. Ailleurs, comme ils n'ont affaire que contre des hommes et des ouvrages d'hommes, et qu'ils n'usent de leurs forces que contre des forces de même nature, ils le font pour l'ordinaire avec succès, et il est rare que l'exécution ne réponde pas au projet; mais quand ils veulent, pour ainsi dire, forcer les élémens à leur obéir, ils portent la peine de leur témérité. C'est ce qui leur arriva pour lors, ce qui leur est arrivé plusieurs fois, et ce qui leur arrivera tant qu'ils ne mettront pas un frein à cet esprit audacieux qui leur persuade que sur terre et sur mer tout temps doit leur être favorable.

Le naufrage de la flotte des Romains, et la victoire gagnée par terre sur eux quelque temps auparavant, ayant fait croire aux Carthaginois qu'ils étaient en état de faire tête à leurs ennemis sur mer et sur terre, ils se portèrent avec plus d'ardeur à mettre deux armées sur pied. Ils envoient Asdrubal en Sicile, et grossissent son armée des troupes qui étaient venues d'Héraclée, et de cent quarante éléphans. Ensuite ils équipent deux cents vaisseaux, et les fournissent de tout ce qui leur était nécessaire. Asdrubal arrive à Lilybée sans trouver d'obstacle; il y exerce

les éléphans et les soldats, et se dispose ouvertement à tenir la campagne. Ce fut avec beaucoup de douleur que les Romains apprirent le naufrage de leurs vaisseaux par ceux qui s'en étaient échappés. Mais ce malheur ne leur abattit pas le courage. Ils firent construire de nouveau deux cent vingt bâtimens, et, ce que l'on aura peine à croire, en trois mois cette grande flotte fut prête à mettre à la voile. Elle y mit en effet sous le commandement de deux nouveaux consuls, A. Atilius et C. Cornelius. Le détroit traversé, ils reprennent à Messine les restes du naufrage, cinglent vers Palerme, et mettent le siége devant cette ville, la plus importante qu'aient les Carthaginois dans la Sicile. On commence les travaux des deux côtés, puis on fait jouer les machines. La tour située sur le bord de la mer s'écroule aux premiers coups; les soldats montent à l'assaut par cette brèche, et emportent de force la nouvelle ville. L'ancienne, courant risque de subir le même sort, leur fut livrée par les habitans. Les Romains y laissèrent une garnison, et retournèrent à Rome.

CHAPITRE IX.

Autre tempête funeste aux Romains. — Bataille de Palerme.

L'été suivant, les consuls C. Servilius et C. Sempronius, à la tête de toute la flotte, traversèrent la Sicile, et passèrent jusqu'en Afrique. Rasant la côte, ils firent plusieurs descentes, mais qui aboutirent à peu de chose. A l'île des Lotophages appelée Ménix, et peu éloignée de la petite Syrte, leur peu d'expérience pensa leur être funeste. La mer, s'étant retirée, laissa leurs vaisseaux sur des bancs de sable. Ils ne savaient comment se retirer de cet embarras. Mais quelque temps après, la mer étant revenue, ils soulagèrent un peu leurs vaisseaux en jetant les objets les plus lourds, et se retirèrent à peu près comme s'ils eussent pris la fuite. Arrivés en Sicile, ils doublèrent le cap de Lilybée et abordèrent à Palerme. De là, passant le détroit, ils cinglaient vers Rome, lorsqu'une horrible tempête s'éleva et leur fit perdre cent cinquante vaisseaux. De quelque émulation que les Romains se piquassent, des pertes si grandes et si fréquentes leur firent perdre l'envie de lever une nouvelle flotte, et, se bornant aux armées de terre, ils envoyèrent en Sicile Lucius Cecilius et Cn. Furius, avec les légions, et soixante vaisseaux seulement pour le transport des vivres. Les malheurs des Romains tournèrent à l'avantage des Carthaginois, qui reprirent sur la mer la primauté que les premiers leur avaient disputée. Ils comptaient aussi beaucoup, et avec raison, sur leurs troupes de terre; car les Romains, depuis la défaite de leur armée d'Afrique, s'étaient fait des éléphans une idée si effrayante, que pendant les deux années suivantes qu'ils campèrent souvent dans les campagnes de Lilybée et de Selinonte, ils se tinrent toujours à cinq ou six stades des ennemis, sans oser se présenter à un combat, sans oser même descendre dans les plaines. Il est vrai que pendant ce temps-là ils assiégèrent Therme et Lipare; mais ce ne fut qu'en se postant sur des hauteurs presque inaccessibles. Cette frayeur fit changer de résolution aux Romains, et les fit revenir en faveur des armées navales. Après l'élection des deux consuls C. Atilius et L. Manlius, on construisit cinquante vaisseaux, et on leva des troupes pour faire une puissante flotte.

Asdrubal, chef des Carthaginois, témoin de l'épouvante où avait été l'ar-

des soldats étrangers complotèrent entre eux de livrer la ville aux Romains. Persuadés de la soumission de leurs soldats, ils passent de nuit dans le camp des Romains, et font part au consul de leur projet. Un Achéen nommé Alexon, qui autrefois avait sauvé Agrigente d'une trahison que les troupes à la solde des Syracusains avaient tramée contre cette ville, ayant découvert le premier cette conspiration, en alla informer le commandant des Carthaginois. Celui-ci aussitôt assemble les autres officiers; il les exhorte; il emploie les prières les plus pressantes et les plus belles promesses, pour les engager à demeurer fermes dans son parti, et à ne point entrer dans le complot. Il ne les eut pas plus tôt gagnés, qu'il les envoie vers les autres étrangers, Gaulois et autres. Pour leur aider à persuader les premiers, il leur joignit un homme qui avait servi avec les Gaulois, et qui par là leur était fort connu. C'était Annibal, fils de cet Annibal qui était mort en Sardaigne. Il députa vers les autres soldats mercenaires Alexon, qu'ils considéraient beaucoup, et en qui ils avaient de la confiance. Ces députés assemblent la garnison, l'exhortent à être fidèle, se rendent garans des promesses que le commandant faisait à chacun des soldats, et les gagnent si bien, que, les traîtres étant revenus sur les murs pour porter leurs compagnons à accepter les offres des Romains, on eut horreur de les écouter, et on les chassa à coups de pierres et de traits. C'est ainsi que les Carthaginois, trahis par les soldats étrangers, se virent sur le point de périr sans ressource, et qu'Alexon, qui auparavant par sa fidélité avait conservé aux Agrigentins leur ville, leur pays, leurs lois et leurs libertés, fut encore le libérateur des Carthaginois.

A Carthage, quoique l'on ne sût rien de ce qui se passait, on pensa néanmoins à pourvoir aux besoins de Lilybée. On équipa cinquante vaisseaux, dont on confia le commandement à Annibal, fils d'Amilcar, commandant de galères, et ami intime d'Adherbal; et après une exhortation convenable aux conjonctures présentes, on lui donna ordre de partir sans délai, et de saisir en homme de cœur le premier moment favorable qui se présenterait de se jeter sur la place assiégée. Annibal se met en mer avec dix mille soldats bien armés, mouille à Éguse, entre Lilybée et Carthage, et attend là un vent frais. Ce vent souffle; Annibal déploie toutes les voiles, et arrive à l'entrée du port. L'embarras des Romains fut extrême. Un événement si subit ne leur donnait pas le loisir de prendre des mesures, et d'ailleurs, s'ils se fussent mis en devoir de fermer le passage à cette flotte, il était à craindre que le vent ne les poussât avec les ennemis jusque dans le port de Lilybée. Ils furent donc réduits à admirer l'audace avec laquelle ces vaisseaux les bravaient. D'un autre côté, les assiégés, assemblés sur les murailles, attendaient avec une inquiétude mêlée de joie comment ce secours inespéré arriverait jusqu'à eux. Ils l'appellent à grands cris, et l'encouragent par leurs applaudissemens. Annibal entre dans le port, tête levée, et y débarque ses soldats, sans que les Romains osassent se présenter; ce qui fit plus de plaisir aux Lilybéens que le secours même, quelque capable qu'il fût d'augmenter et leurs forces et leurs espérances. Imilcon, dans le dessein qu'il avait de mettre le feu aux machines des assiégeans, et voulant faire usage des bonnes dispositions où paraissaient être les habitans et les soldats fraîchement débarqués, ceux-là parce

qu'ils se voyaient secourus, ceux-ci parce qu'ils n'avaient encore rien souffert, convoque une assemblée des uns et des autres, et, par un discours où il promettait à ceux qui se signaleraient, et à tous en général, des présens et des grâces de la part de la république des Carthaginois, il sut tellement enflammer leur zèle et leur courage, qu'ils crièrent tous qu'il n'avait qu'à faire d'eux, sans délai, tout ce qu'il jugerait à propos. Le commandant, après leur avoir témoigné qu'il leur savait gré de leur bonne volonté, congédia l'assemblée et leur dit de prendre au plus tôt quelque repos, et du reste d'attendre les ordres de leurs officiers.

Peu de temps après, il assembla les principaux d'entre eux; il leur assigna les postes qu'ils devaient occuper; leur marqua le signal et le temps de l'attaque, et ordonna aux chefs de s'y trouver de grand matin avec leurs soldats. Ils s'y rendirent à point nommé. Au point du jour on se jette sur les ouvrages, par plusieurs côtés. Les Romains, qui avaient prévu la chose, et qui se tenaient sur leurs gardes, courent partout où leur secours était nécessaire, et font une vigoureuse résistance. La mêlée devient bientôt générale, et le combat sanglant, car de la ville il vint au moins vingt mille hommes, et dehors il y en avait encore un plus grand nombre. L'action était d'autant plus vive, que les soldats, sans garder de rang, se battaient pêle-mêle, et ne suivaient que leur impétuosité. On eût dit que dans cette multitude, homme contre homme, rang contre rang, s'étaient défiés l'un l'autre à un combat singulier. Mais les cris et le fort du combat étaient aux machines. C'était ce que les deux partis s'étaient proposé dès le commencement, en prenant leurs postes. Ils ne se battaient avec tant d'émulation et d'ardeur, les uns que pour renverser ceux qui gardaient les machines; les autres que pour ne point les perdre; ceux-là que pour mettre en fuite; ceux-ci que pour ne point céder. Les uns et les autres tombaient morts sur la place même qu'ils avaient occupée d'abord. Il y en avait parmi eux qui, la torche à la main et portant des étoupes et du feu, fondaient de tous côtés sur les machines avec tant de fureur, que les Romains se virent réduits aux dernières extrémités. Comme cependant il se faisait un grand carnage de Carthaginois, leur chef, qui s'en aperçut, fit sonner la retraite, sans avoir pu venir à bout de ce qu'il avait projeté; et les Romains, qui avaient été sur le point de perdre tous leurs préparatifs, restèrent enfin maîtres de leurs ouvrages, et les conservèrent sans en avoir perdu aucun. Cette affaire finie, Annibal se mit en mer pendant la nuit, et, dérobant sa marche, prit la route de Drépane, où était Adherbal, chef des Carthaginois. Drépane est une place avantageusement située, avec un beau port à cent vingt stades de Lilybée, et que les Carthaginois ont toujours eu fort à cœur de se conserver.

CHAPITRE XI.

Audace étonnante d'un Rhodien, qui est enfin pris par les Romains. — Incendie des ouvrages. — Bataille de Drépane.

A Carthage, on attendait avec impatience des nouvelles de ce qui se passait à Lilybée. Mais les assiégés étaient trop resserrés, et les assiégeans gardaient trop exactement l'entrée du port, pour que personne pût en sortir. Cependant un certain Annibal, surnommé le Rhodien, homme distingué, et qui avait été témoin oculaire de tout ce qui s'était

des soldats étrangers complotèrent entre eux de livrer la ville aux Romains. Persuadés de la soumission de leurs soldats, ils passent de nuit dans le camp des Romains, et font part au consul de leur projet. Un Achéen nommé Alexon, qui autrefois avait sauvé Agrigente d'une trahison que les troupes à la solde des Syracusains avaient tramée contre cette ville, ayant découvert le premier cette conspiration, en alla informer le commandant des Carthaginois. Celui-ci aussitôt assemble les autres officiers; il les exhorte; il emploie les prières les plus pressantes et les plus belles promesses, pour les engager à demeurer fermes dans son parti, et à ne point entrer dans le complot. Il ne les eut pas plus tôt gagnés, qu'il les envoie vers les autres étrangers, Gaulois et autres. Pour leur aider à persuader les premiers, il leur joignit un homme qui avait servi avec les Gaulois, et qui par là leur était fort connu. C'était Annibal, fils de cet Annibal qui était mort en Sardaigne. Il députa vers les autres soldats mercenaires Alexon, qu'ils considéraient beaucoup, et en qui ils avaient de la confiance. Ces députés assemblent la garnison, l'exhortent à être fidèle, se rendent garans des promesses que le commandant faisait à chacun des soldats, et les gagnent si bien, que, les traîtres étant revenus sur les murs pour porter leurs compagnons à accepter les offres des Romains, on eut horreur de les écouter, et on les chassa à coups de pierres et de traits. C'est ainsi que les Carthaginois, trahis par les soldats étrangers, se virent sur le point de périr sans ressource, et qu'Alexon, qui auparavant par sa fidélité avait conservé aux Agrigentins leur ville, leur pays, leurs lois et leurs libertés, fut encore le libérateur des Carthaginois.

A Carthage, quoique l'on ne sût rien de ce qui se passait, on pensa néanmoins à pourvoir aux besoins de Lilybée. On équipa cinquante vaisseaux, dont on confia le commandement à Annibal, fils d'Amilcar, commandant de galères, et ami intime d'Adherbal; et après une exhortation convenable aux conjonctures présentes, on lui donna ordre de partir sans délai, et de saisir en homme de cœur le premier moment favorable qui se présenterait de se jeter sur la place assiégée. Annibal se met en mer avec dix mille soldats bien armés, mouille à Éguse, entre Lilybée et Carthage, et attend là un vent frais. Ce vent souffle; Annibal déploie toutes les voiles, et arrive à l'entrée du port. L'embarras des Romains fut extrême. Un événement si subit ne leur donnait pas le loisir de prendre des mesures; et d'ailleurs, s'ils se fussent mis en devoir de fermer le passage à cette flotte, il était à craindre que le vent ne les poussât avec les ennemis jusque dans le port de Lilybée. Ils furent donc réduits à admirer l'audace avec laquelle ces vaisseaux les bravaient. D'un autre côté, les assiégés, assemblés sur les murailles, attendaient avec une inquiétude mêlée de joie comment ce secours inespéré arriverait jusqu'à eux. Ils l'appellent à grands cris, et l'encouragent par leurs applaudissemens. Annibal entre dans le port, tête levée, et y débarque ses soldats, sans que les Romains osassent se présenter; ce qui fit plus de plaisir aux Lilybéens que le secours même, quelque capable qu'il fût d'augmenter et leurs forces et leurs espérances. Imilcon, dans le dessein qu'il avait de mettre le feu aux machines des assiégeans, et voulant faire usage des bonnes dispositions où paraissaient être les habitans et les soldats fraîchement débarqués, ceux-là parce

et impétueux soufflant contre le pied des ouvrages, ébranla les galeries, et renversa les tours qui étaient devant pour les défendre. Cette conjoncture ayant paru à quelques soldats grecs fort avantageuse pour ruiner tout l'attirail des assiégeans, ils découvrirent leur pensée au commandant qui la trouva excellente. Il fit aussitôt disposer tout ce qui était nécessaire à l'exécution. Ces jeunes soldats courent ensemble, et mettent le feu en trois endroits. Le feu se communiqua avec d'autant plus de rapidité, que ces ouvrages étaient dressés depuis long-temps, et que le vent soufflant avec violence, et poussant d'une place à l'autre les tours et les machines, portait l'incendie de tous côtés avec une vitesse extrême. D'ailleurs les Romains ne savaient quel parti prendre pour remédier à ce désordre. Ils étaient si effrayés, qu'ils ne pouvaient ni voir ni comprendre ce qui se passait. La suie, les étincelles ardentes, l'épaisse fumée que le vent leur poussait dans les yeux, les aveuglaient. Il en périt un grand nombre, avant qu'ils pussent même approcher des endroits qu'il fallait secourir. Plus l'embarras des Romains était grand, plus les assiégés avaient d'avantages. Pendant que le vent soufflait sur ceux-là tout ce qui pouvait leur nuire, ceux-ci, qui voyaient clair, ne jetaient ni sur les Romains ni sur les machines rien qui portât à faux; au contraire, le feu faisait d'autant plus de ravages, que le vent lui donnait plus de force et d'activité. Enfin la chose alla si loin, que les fondemens des tours furent réduits en cendres, et les têtes des béliers fondues. Après cela, il fallut renoncer aux ouvrages, et se contenter d'entourer la ville d'un fossé et d'un retranchement, et de fermer le camp d'une muraille, en attendant que le temps fît naître quelque occasion de faire plus. Dans Lilybée, on releva des murailles ce qui en avait été détruit, et l'on ne s'inquiéta plus du siége.

Quand on eut appris à Rome que la plus grande partie de l'armement avait péri, ou dans la défense des ouvrages, ou dans les autres opérations du siége, ce fut à qui prendrait les armes. On y leva une armée de dix mille hommes, et on l'envoya en Sicile. Le détroit traversé, elle gagna le camp à pied. Et alors le consul Publius Claudius ayant convoqué les tribuns : « Il est temps, » leur dit-il, d'aller avec toute la flotte, » à Drépane. Adherbal, qui y commande » les Carthaginois, n'est pas prêt à nous » recevoir. Il ne sait pas qu'il nous est » venu du secours, et après la perte » que nous venons de faire, il est per- » suadé que nous ne pouvons mettre » une flotte en mer. » Chacun approuvant ce dessein, il fit embarquer, avec ce qu'il avait déjà de rameurs, ceux qui venaient de lui arriver. En fait de soldats, il ne prit que les plus braves qui, à cause du peu de longueur du trajet et que d'ailleurs le butin paraissait immanquable, s'étaient offerts d'eux-mêmes. Il met à la voile au milieu de la nuit sans être aperçu des assiégés. D'abord la flotte marcha ramassée et toute ensemble, ayant la terre à droite. A la pointe du jour, l'avant-garde étant déjà à la vue de Drépane, Adherbal, qui ne s'attendait à rien moins, fut d'abord étonné; mais y faisant plus d'attention, et voyant que c'était la flotte ennemie, il résolut de n'épargner ni soins ni peines pour empêcher que les Romains ne l'assiégeassent ainsi haut la main. Il assembla aussitôt son armement sur le rivage, et un héraut, par son ordre, y ayant appelé tout ce qu'il y avait de soldats étrangers dans la ville, il leur fit voir en

deux mots combien la victoire était aisée s'ils avaient du cœur, et ce qu'ils avaient à craindre d'un siége, si la vue du danger les intimidait. Tous s'écriant que, sans différer, on les menât au combat; après avoir loué leur bonne volonté, il donna ordre de se mettre en mer, et de suivre en poupe le vaisseau qu'il montait, sans en détourner les yeux. Il part ensuite le premier, et conduit sa flotte sous des rochers qui bordaient le côté du port opposé à celui par lequel l'ennemi entrait. Publius, surpris de voir que les ennemis, loin de se rendre ou d'être épouvantés, se disposaient à combattre, fit revirer en arrière tout ce qu'il avait de vaisseaux, ou dans le port, ou à l'embouchure, ou qui étaient près d'y entrer. Ce mouvement causa un désordre infini dans l'équipage, car les bâtimens qui étaient dans le port, heurtant ceux qui y entraient, brisaient leurs bancs, et fracassaient ceux des vaisseaux sur lesquels ils tombaient. Cependant, à mesure que quelque vaisseau se débarrassait, les officiers le faisaient aussitôt ranger près de la terre, la proue opposée aux ennemis. D'abord le consul s'était mis à la queue de sa flotte, mais, alors prenant le large, il alla se poster à l'aile gauche. En même temps Adherbal ayant passé avec cinq grands vaisseaux au delà de l'aile gauche des Romains, du côté de la pleine mer, tourna sa proue vers eux, et envoya ordre à tous ceux qui venaient après lui et s'allongeaient sur la même ligne, de faire la même chose. Tous s'étant rangés en front, le mot donné, toute l'armée s'avance dans cet ordre vers les Romains qui, rangés proche de la terre, attendaient les vaisseaux qui sortaient du port, disposition qui leur fut très pernicieuse. Les deux armées proches l'une de l'autre, et le signal levé par les deux amiraux, on commença à charger. Tout fut d'abord assez égal de part et d'autre, parce que l'on ne se servait des deux côtés que de l'élite des armées de terre; mais les Carthaginois gagnèrent peu à peu le dessus. Aussi avaient-ils pendant tout le combat bien des avantages sur les Romains: leurs vaisseaux étaient construits de manière à se mouvoir en tous sens avec beaucoup de légèreté; leurs rameurs étaient experts, et enfin ils avaient eu la sage précaution de se ranger en bataille en pleine mer. Si quelques-uns des leurs étaient pressés par l'ennemi, ils se retiraient sans courir aucun risque, et, avec des vaisseaux si légers, il leur était aisé de prendre le large. L'ennemi s'avançait-il pour les poursuivre, ils se tournaient, voltigeaient autour, ou lui tombaient sur le flanc, et le choquaient sans cesse, pendant que le vaisseau romain pouvait à peine revirer à cause de sa pesanteur et du peu d'expérience des rameurs; ce qui fut cause qu'il y en eut un grand nombre de coulés à fond; tandis que si un des vaisseaux carthaginois était en péril, on pouvait en sûreté aller à son secours, en se glissant derrière à poupe des vaisseaux. Les Romains n'avaient rien de tout cela. Lorsqu'ils étaient pressés, comme ils se battaient près de la terre, ils n'avaient pas d'endroit où se retirer. Un vaisseau serré en devant se brisait sur les bancs de sable ou échouait contre la terre. Le poids énorme de leurs navires et l'ignorance des rameurs leur ôtaient encore le plus grand avantage qu'on puisse avoir en combattant sur mer: savoir de glisser au travers des vaisseaux ennemis, et d'attaquer en queue ceux qui sont déjà aux mains avec d'autres. Pressés contre le rivage, et ne s'étant pas réservé le moindre petit espace pour se glisser par derrière, ils ne pouvaient porter de se-

cours où il était nécessaire; de sorte que la plupart des vaisseaux restèrent en partie immobiles sur les bancs de sable, ou furent brisés contre la terre. Il ne s'en échappa que trente, qui, étant auprès du consul, prirent la fuite avec lui, en se dégageant le mieux qu'ils purent le long du rivage. Tout le reste, au nombre de quatre-vingt-treize, tomba avec les équipages en la puissance des Carthaginois, à l'exception de quelques soldats qui s'étaient sauvés du débris de leurs vaisseaux. Cette victoire fit chez les Carthaginois autant d'honneur à la prudence et à la valeur d'Adherbal, qu'elle couvrit de honte et d'ignominie le consul romain, dont la conduite, en cette occasion, était inexcusable; car il ne tint pas à lui que sa patrie ne tombât dans de fort grands embarras. Aussi fut-il traduit devant des juges, et condamné à une grosse amende.

CHAPITRE XII.

Junius passe en Sicile. — Nouvelle disgrâce des Romains à Lilybée. — Ils évitent heureusement deux batailles. — Perte entière de leurs vaisseaux. — Junius entre dans Éryce. — Description de cette ville.

Cet échec, quelque considérable qu'il fût, ne ralentit pas chez les Romains la passion qu'ils avaient de tout soumettre à leur domination. On ne négligea rien de ce qui se pouvait faire pour cela, et l'on ne s'occupa que des mesures qu'il fallait prendre pour continuer la guerre. Des deux consuls qui avaient été créés cette année, on choisit Lucius Junius pour conduire à Lilybée des vivres et d'autres munitions pour l'armée qui assiégeait cette ville, et on lui donna soixante vaisseaux pour les escorter. Junius étant arrivé à Messine, et y ayant grossi sa flotte de tous les bâtimens qui lui étaient venus du camp et du reste de la Sicile, partit en diligence pour Syracuse. Sa flotte était de cent vingt vaisseaux longs, et d'environ huit cents de charge. Il donna la moitié de ceux-ci avec quelques-uns des autres aux questeurs, avec ordre de porter incessamment des provisions au camp, et resta à Syracuse pour y attendre les bâtimens qui n'avaient pu le suivre depuis Messine, et pour y recevoir les grains que les alliées du milieu des terres devaient lui fournir.

Vers ce même temps Adherbal, après avoir envoyé à Carthage tout ce qu'il avait gagné d'hommes et de vaisseaux par la dernière victoire, forma une escadre de cent vaisseaux, trente des siens, et soixante-dix que Carthalon, qui commandait avec lui, avait amenés, mit cet officier à leur tête, et lui donna ordre de cingler vers Lilybée, de fondre à l'improviste sur les vaisseaux ennemis qui y étaient à l'ancre, d'en enlever le plus qu'il pourrait, et de mettre le feu au reste. Carthalon se charge avec plaisir de cette commission; il part au point du jour, brûle une partie de la flotte ennemie et disperse l'autre. La terreur se répand dans le camp des Romains; ils accourent avec de grands cris à leurs vaisseaux; mais pendant qu'ils portent là du secours, Imilcon, qui s'était aperçu le matin de ce qui se passait, tombe sur eux d'un autre côté avec ses soldats étrangers. On peut juger quelle fut la consternation des Romains, lorsqu'ils se virent ainsi enveloppés.

Carthalon, ayant pris quelques vaisseaux et en ayant brisé quelques autres, s'éloigna un peu de Lilybée, et alla se poster sur la route d'Héraclée pour observer la nouvelle flotte des Romains et l'empêcher d'aborder au camp. Informé ensuite par ceux qu'il avait envoyés à la découverte qu'une assez

grande flotte approchait, composée de vaisseaux de toutes sortes, il avance au devant des Romains pour présenter la bataille; croyant qu'après son premier exploit il n'avait qu'à paraître pour vaincre. D'un autre côté, les corvettes qui prennent les devans annoncèrent à l'escadre qui venait de Syracuse que les ennemis n'étaient pas loin. Les Romains, ne se croyant pas en état de hasarder une bataille, virèrent de bord vers une petite ville de leur domination, où il n'y avait pas à la vérité de port, mais où des rochers s'élevant de terre formaient tout autour un abri fort commode. Ils y débarquèrent, et, y ayant disposé tout ce que la ville put leur fournir de catapultes et de balistes, ils attendirent les Carthaginois. Ceux-ci ne furent pas plus tôt arrivés, qu'ils pensèrent à les attaquer. Ils s'imaginaient que, dans la frayeur où étaient les Romains, ils ne manqueraient pas de se retirer dans cette bicoque et de leur abandonner leurs vaisseaux. Mais l'affaire ne tournant pas comme ils avaient espéré, et les Romains se défendant avec vigueur, ils se retirèrent de ce lieu où d'ailleurs ils étaient fort mal à leur aise, et, emmenant avec eux quelques vaisseaux de charge qu'ils avaient pris, ils allèrent gagner je ne sais quel fleuve, où ils demeurèrent, pour observer quelle route prendraient les Romains.

Junius, ayant terminé à Syracuse tout ce qu'il y avait à faire, doubla le cap Pachinus, et cingla vers Lilybée, ne sachant rien de ce qui était arrivé à ceux qu'il avait envoyés devant. Cette nouvelle étant venue à Carthalon, il mit en diligence à la voile, dans le dessein de livrer bataille au consul pendant qu'il était éloigné des autres vaisseaux. Junius aperçut de loin la flotte nombreuse des Carthaginois; mais, trop faible pour soutenir un combat, et trop proche de l'ennemi pour prendre la fuite, il prit le parti d'aller jeter l'ancre dans des lieux escarpés et absolument inabordables, résolu à tout souffrir plutôt que de livrer son armée à l'ennemi. Carthalon se garda bien de donner bataille aux Romains dans des lieux si difficiles; il se saisit d'un promontoire, y mouilla l'ancre, et, ainsi placé entre les deux flottes des Romains, il examinait ce qui se passait dans l'une et dans l'autre.

Une tempête affreuse commençant à menacer, les pilotes carthaginois, gens habiles dans les routes et experts sur ces sortes de cas, prévirent ce qui allait arriver. Ils en avertirent Carthalon et lui conseillèrent de doubler au plus tôt le cap Pachynus, et de se mettre là à l'abri de l'orage. Le commandant se rendit prudemment à cet avis. Il fallut beaucoup de peine et de travail pour passer jusqu'au-delà du cap, mais enfin on passa, et on y mit la flotte à couvert. La tempête éclate enfin. Les deux flottes romaines, se trouvant dans des endroits exposés et découverts, en furent si cruellement malfraitées, qu'il n'en resta pas même une planche dont on pût faire usage. Cet accident, qui relevait les affaires des Carthaginois et affermissait leurs espérances, acheva d'abattre les Romains, déjà affaiblis par les pertes précédentes; ils quittèrent la mer et tinrent la campagne, cédant aux Carthaginois une supériorité qu'ils ne pouvaient plus leur disputer, peu sûrs même d'avoir par terre tout l'avantage sur eux.

Sur cette nouvelle, on ne put s'empêcher à Rome et au camp de Lilybée de répandre des larmes sur le malheur de la république; mais cela ne fit pas abandonner le siége que l'on avait commencé. Les munitions continuèrent à venir par terre, sans que personne fût

empêché d'en apporter, et l'attaque fut poussée le plus vivement qu'il était possible. Junius ne fut pas plus tôt arrivé au camp après son naufrage, que, pénétré de douleur, il chercha par quel exploit considérable il pourrait réparer la perte qu'il venait de faire. Une occasion se présenta. Il fit entamer dans Éryce des menées qui lui livrèrent et la ville et le temple de Vénus. Éryce est une montagne située sur la côte de Sicile qui regarde l'Afrique, entre Drépane et Palerme, plus voisine de Drépane et plus inaccessible de ce côté-là. C'est la plus haute montagne de Sicile après le mont Etna. Elle se termine en une plate-forme sur laquelle on a bâti le temple de Vénus Érycine, le plus beau, sans contredit, et le plus riche de tous les temples de Sicile. Au-dessous du sommet est la ville, où l'on ne peut monter que par un chemin très long et très escarpé, de quelque côté que l'on y vienne. Junius, ayant commandé quelques troupes sur le sommet et sur le chemin de Drépane, gardait avec soin ces deux postes, persuadé qu'en se tenant simplement sur la défensive, il retiendrait paisiblement sous sa puissance et la ville et toute la montagne.

CHAPITRE XIII.

Prise d'Erete par Amilcar.—Différentes tentatives des deux généraux l'un contre l'autre.— Amilcar assiége Éryce.— Nouvelle flotte des Romains commandée par C. Luctatius. — Bataille d'Éguse.

La dix-huitième année de cette guerre, les Carthaginois ayant fait Amilcar, surnommé Barcas, général de leurs armées, ils lui donnèrent le commandement de la flotte. Celui-ci partit aussitôt pour aller ravager l'Italie. Il fit du dégât dans le pays des Locriens et des Brutiens; de là, il prit avec toute sa flotte la route de Palerme, et s'empara d'Ercte, place située sur la côte de la mer, entre Éryce et Palerme, et très commode pour y loger une armée, même pour long-temps, car c'est une montagne qui, s'élevant de la plaine jusqu'à une assez grande hauteur, est escarpée de tous côtés, et dont le sommet a au moins cent stades de circonférence. Au-dessous de ce sommet, tout autour, est un terrain très fertile, où les vents de mer ne se font pas sentir, et où les bêtes venimeuses sont tout-à-fait inconnues. Du côté de la mer et du côté de la terre, ce sont des précipices affreux, entre lesquels ce qu'il reste d'espace est facile à garder. Sur la montagne s'élève encore une butte qui peut servir comme de donjon, et d'où il est aisé d'observer ce qui se passe dans la plaine. Le port a beaucoup de fond, et semble fait exprès pour la commodité de ceux qui vont de Drépane et de Lilybée en Italie. On ne peut approcher de cette montagne que par trois endroits, dont deux sont du côté de la terre et un du côté de la mer, et tous trois fort difficiles. Ce fut sur ce dernier qu'Amilcar vint camper. Il fallait qu'il fût aussi intrépide qu'il l'était, pour se jeter ainsi au milieu de ses ennemis, n'ayant ni ville alliée, ni espérance d'aucun secours. Malgré cela, il ne laissa pas de livrer de grosses batailles aux Romains, et de leur donner de grandes alarmes; car d'abord, se mettant là en mer, il alla désolant toute la côte d'Italie, et pénétra jusqu'au pays des Cuméens; ensuite, les Romains étant venus par terre se camper à environ cinq stades de son armée devant la ville de Palerme, pendant près de trois ans il leur livra une infinité de différens combats.

Décrire ces combats en détails, c'est ce qui ne serait pas possible. On doit

juger à peu près de cette guerre comme d'un combat de forts et de vigoureux athlètes. Quand ils en viennent aux mains pour emporter une couronne, et que sans cesse ils se font plaie sur plaie, ni eux-mêmes, ni les spectateurs ne peuvent raisonner sur chaque coup qui se porte ou qui se reçoit, bien qu'on puisse aisément, sur la vigueur, l'émulation, l'expérience, la force et la bonne constitution des combattans, se former une juste idée du combat. Il faut dire la même chose de Junius et d'Amilcar : c'étaient tous les jours de part et d'autre des piéges, des surprises, des approches, des attaques; mais un historien qui voudrait expliquer pourquoi et comment tout cela se faisait, entrerait dans des détails qui seraient fort à charge au lecteur, et ne lui seraient d'aucune utilité : qu'on donne une idée générale de tout ce qui se fit alors, et du succès de cette guerre, en voilà autant qu'il en faut pour juger de l'habileté des généraux. En deux mots, on mit des deux côtés tout en usage, stratagêmes qu'on avait appris par l'histoire, ruses de guerre que l'occasion et les circonstances présentes suggéraient : hardiesse, impétuosité, rien ne fut oublié; mais il ne se fit rien de décisif, et cela pour bien des raisons. Les forces de part et d'autre étaient égales, les camps bien fortifiés et inaccessibles, l'intervalle qui les séparait fort petit : d'où il arriva qu'il se donnait bien tous les jours des combats particuliers, mais jamais un général : toutes les fois qu'on en venait aux mains, on perdait du monde; mais dès que l'on sentait l'ennemi supérieur, on se jetait dans les rétranchemens pour se mettre à couvert, et ensuite on retournait à la charge. Enfin la fortune, qui présidait à cette espèce de lutte, transporta nos athlètes dans une autre arène, et pour les engager dans un combat plus périlleux, les resserra dans un lieu plus étroit.

Malgré la garde que faisaient les Romains sur le sommet et au pied du mont Éryce, Amilcar trouva moyen d'entrer dans la ville, qui était entre les deux camps. Il est étonnant de voir avec quelle résolution et quelle constance les Romains qui étaient au-dessus soutinrent le siége, et à combien de dangers ils furent exposés; mais on n'a pas moins de peine à concevoir comment les Carthaginois purent se défendre, attaqués comme ils l'étaient par dessus et par dessous, et ne pouvant recevoir de convois que par un seul endroit de la mer dont ils pouvaient disposer. Toutes ces difficultés, jointes à la disette de toutes choses, n'empêchèrent pas qu'on employât au siége, de part et d'autre, tout l'art et toute la vigueur dont on était capable, et qu'on ne fît toutes sortes d'attaques et de combats. Enfin ce siége finit, non par l'épuisement des deux partis, causé par les peines qu'ils y souffraient, comme l'assure Fabius, car ils soutinrent ces peines avec une constance si grande, qu'il ne paraissait pas qu'ils les sentissent; mais après deux ans de siége, on mit fin d'une autre manière à cette guerre, et avant qu'un des deux peuples l'emportât sur l'autre. C'est là tout ce qui se passa à Éryce, et ce que firent les armées de terre.

A considérer Rome et Carthage, ainsi acharnées l'une contre l'autre, ne croirait-on pas voir deux de ces braves et vaillans oiseaux qui, affaiblis par un long combat, et ne pouvant plus faire usage de leurs ailes, se soutiennent par leur seul courage, et ne cessent de se battre jusqu'à ce que, s'étant joints l'un et l'autre, ils se soient meurtris à coups de bec, et que l'un des deux ait

remporté la victoire? Des combats presque continuels avaient réduit ces deux états à l'extrémité; de grandes dépenses continuées pendant long-temps avaient épuisé leurs finances; cependant les Romains tiennent bon contre leur mauvaise fortune. Quoiqu'ils eussent depuis près de cinq ans abandonné la mer, tant à cause des pertes qu'ils y avaient faites, que parce que les troupes de terre leur paraissaient suffisantes, voyant néanmoins que la guerre ne prenait pas le train qu'ils avaient espéré, et qu'Amilcar réduisait à rien tous leurs efforts, ils se flattèrent qu'une troisième flotte serait plus heureuse que les deux premières, et que, si elle était bien conduite, elle terminerait la guerre avec avantage. La chose, en effet, eut tout le succès qu'ils s'étaient promis. Sans se rebuter d'avoir été deux fois obligés de renoncer aux armées navales, premièrement par la tempête qu'elles avaient essuyée au sortir du port de Palerme, et ensuite par la malheureuse journée de Drépane, ils en remirent une troisième sur pied, qui, fermant aux Carthaginois le côté de la mer par lequel ils recevaient leurs vivres, mit enfin la victoire de leur côté, et finit heureusement la guerre. Or, ce fut moins leur force que leur courage qui leur fit prendre cette résolution; car ils n'avaient pas dans leur épargne de quoi fournir aux frais d'une si grande entreprise; mais le zèle du bien public et la générosité des principaux citoyens suppléèrent à ce défaut. Chaque particulier, selon son pouvoir, ou deux ou trois réunis ensemble, se chargèrent de fournir une galère tout équipée, à la seule condition que, si la chose tournait à bien, on leur rendrait ce qu'ils auraient avancé. Par ce moyen, on assembla deux cents galères à cinq rangs, que l'on construisit sur le modèle de la rhodienne; et dès le commencement de l'été, C. Luctatius, ayant été fait consul, prit le commandement de cette flotte. Il aborda en Sicile lorsqu'on l'y attendait le moins, se rendit maître du port de Drépane et de toutes les baies qui sont aux environs de Lilybée, tous lieux restés sans défense par la retraite des vaisseaux carthaginois, fit ses approches autour de Drépane, et disposa tout pour le siége. Pendant qu'il faisait son possible pour la serrer de près, prévoyant que la flotte ennemie ne tarderait pas à venir, et ayant toujours devant les yeux ce que l'on avait pensé d'abord, que la guerre ne finirait que par un combat naval, sans perdre un moment, chaque jour il dressait son équipage aux exercices qui le rendaient propre à son dessein, et par son assiduité à l'exercer dans le reste des affaires de marine, de simples matelots, il fit en fort peu de temps d'excellens soldats.

Les Carthaginois, fort surpris que les Romains osassent reparaître sur mer, et ne voulant pas que le camp d'Éryce manquât d'aucune des munitions nécessaires, équipèrent sur-le-champ des vaisseaux, et les ayant fournis de grains et d'autres provisions, ils firent partir cette flotte, dont ils donnèrent le commandement à Hannon. Celui-ci cingla d'abord vers l'île d'Hières, dans le dessein d'aborder à Éryce sans être aperçu des ennemis, d'y décharger ces vaisseaux, d'ajouter à son armée navale ce qu'il y avait de meilleurs soldats étrangers, et d'aller avec Amilcar présenter la bataille aux ennemis. Cette flotte approchant, Luctatius ayant pensé en lui-même quelles pouvaient être les vues de l'amiral, il choisit dans son armée de terre les troupes les plus braves et les plus aguerries, et fit voile vers Eguse, ville située devant Lilybée. Là, après avoir exhorté son

monde à bien faire, il avertit les pilotes qu'il y aurait combat le lendemain matin. Au point du jour, voyant que le vent, favorable aux Carthaginois, lui était fort contraire, et que la mer était extrêmement agitée, il hésita d'abord sur le parti qu'il avait à prendre; mais faisant ensuite réflexion que, s'il donnait le combat pendant ce gros temps, il n'aurait affaire qu'à l'armée navale et à des vaisseaux chargés, qu'au contraire, s'il attendait le calme et laissait Hannon se joindre avec le camp d'Éryce, il aurait à combattre contre des vaisseaux légers et contre l'élite de l'armée de terre, et, ce qui était alors plus formidable, contre l'intrépidité d'Amilcar : déterminé par toutes ces raisons, il résolut de saisir l'occasion présente. Comme les ennemis approchaient à pleines voiles, il s'embarque à la hâte. L'équipage, plein de force et de vigueur, se joue de la résistance des flots; l'armée se range sur une ligne, la proue tournée vers l'ennemi. Les Carthaginois, arrêtés au passage, ferlent les voiles, et, s'encourageant les uns les autres, en viennent aux mains. Ce n'étaient plus de part ni d'autre ces mêmes flottes qui avaient combattu à Déprane, et par conséquent il fallait que le succès du combat fût différent. Les Romains avaient appris l'art de construire les vaisseaux. De l'approvisionnement, ils n'avaient laissé dans leurs bâtimens que ce qui était nécessaire au combat; leur équipage avait été soigneusement exercé; ils avaient embarqué l'élite des soldats de terre, gens à ne jamais lâcher pied. Du côté des Carthaginois, ce n'était pas la même chose. Leurs vaisseaux, pesamment chargés, étaient peu propres à combattre, les rameurs nullement exercés et pris comme ils s'étaient présentés, les soldats nouvellement enrôlés et qui ne savaient encore ce que c'était que les travaux et les périls de la guerre. Ils comptaient si fort que les Romains n'auraient plus jamais la hardiesse de revenir sur mer, qu'ils avaient entièrement négligé leur marine. Aussi eurent-ils le dessous presque de tous côtés dès la première attaque. Cinquante de leurs vaisseaux furent coulés à fond, soixante-dix furent pris avec leur équipage, et les autres n'eussent pas échappé, si le vent, venant heureusement à changer dans le temps même qu'ils couraient le plus de risque, ne leur eût donné moyen de se sauver dans l'île d'Hières. Le combat fini, Luctatius prit la route de Lilybée, où les vaisseaux qu'il avait gagnés et les prisonniers qu'il avait faits, au nombre de dix mille, ou peu s'en faut, ne lui donnèrent pas peu d'embarras.

CHAPITRE XIV.

Traité de paix entre Rome et Carthage. — Réflexions sur cette guerre. — Sort des deux états après la conclusion de la paix.

A Carthage, on fut fort surpris quand la nouvelle y vint que Hannon avait été battu. Si, pour avoir sa revanche, il n'eût fallu que du courage et une forte passion de l'emporter sur les Romains, on était autant que jamais disposé à la guerre. Mais on ne savait comment s'y prendre. Les ennemis étant maîtres de la mer, on ne pouvait envoyer de secours à l'armée de Sicile : dans l'impuissance où l'on se voyait de la secourir, on était forcé de la livrer, pour ainsi dire, et de l'abandonner. Il ne restait plus ni troupes, ni chefs pour les conduire. Enfin on envoya promptement Amilcar, et l'on remit tout à sa disposition. Celui-ci se conduisit en sage et prudent capitaine. Tant qu'il vit

quelque lueur d'espérance, tout ce que la bravoure et l'intrépidité pouvaient faire entreprendre, il l'entreprit : il tenta, autant que général eût jamais fait, tous les moyens d'avoir raison de ses ennemis. Mais voyant les affaires désespérées et qu'il n'y avait plus de ressources, il ne pensa plus qu'à sauver ceux qui lui étaient soumis; prudent et éclairé, il céda aux conjonctures présentes, et dépêcha des ambassadeurs pour traiter d'alliance et de paix; car un général ne porte à juste titre ce beau nom qu'autant qu'il connaît également et le temps de vaincre et celui de renoncer à la victoire. Luctatius ne se fit pas prier; il savait trop bien à quelle extrémité il était lui-même réduit, et combien cette guerre était onéreuse au peuple romain. Elle fut donc terminée à ces conditions : que, sous le bon plaisir du peuple romain, il y aurait alliance entre lui et les Carthaginois, pourvu que ceux-ci se retirassent de toute la Sicile, qu'ils n'eussent point de guerre avec Hiéron, qu'ils ne prissent point les armes contre les Syracusains ni contre leurs alliés; qu'ils rendissent aux Romains, sans rançon, tous les prisonniers qu'ils avaient faits sur eux; qu'ils payassent aux Romains, pendant vingt ans, deux mille deux cents talens eubéens d'argent. Ce traité ne fut d'abord pas accepté à Rome; on envoya sur les lieux dix personnes pour examiner les affaires de plus près. Ceux-ci ne changèrent rien à l'ensemble de ce qui avait été fait, mais ils étendirent un peu plus les conditions. Ils abrégèrent le temps de paiement, ajoutèrent mille talens à la somme, et exigèrent de plus que les Carthaginois abandonnassent toutes les îles qui sont entre la Sicile et l'Italie.

Ainsi finit la guerre des Romains contre les Carthaginois au sujet de la Sicile, après avoir duré pendant vingt-quatre ans sans interruption : guerre la plus importante dont nous ayons jamais entendu parler, guerre dans laquelle, sans parler des autres exploits que nous avons rapportés plus haut, il se livra deux batailles, dans l'une desquelles il y avait plus de cinq cents galères à cinq rangs, et dans l'autre près de sept cents. Les Romains en perdirent sept cents, en comptant celles qui périrent dans les naufrages, et les Carthaginois cinq cents. Après cela, ceux qui admirent les batailles navales et les flottes d'Antigonus, de Ptolomée et de Démetrius, pourront-ils, sans une surprise extrême, réfléchir sur ce que l'histoire nous apprend de cette expédition? Si l'on compare les quinquerèmes dont on s'y est servi avec les trirèmes que les Perses ont employées contre les Grecs, et celles que les Athéniens et les Lacédémoniens ont équipées les uns contre les autres, on conviendra qu'il n'y eut jamais sur mer des armées de cette force, ce qui prouve ce que nous avons avancé d'abord : que quelques Grecs assurent sans raison que les Romains ne doivent leurs succès qu'à la fortune et à un pur hasard.

Après s'être formés aux grandes entreprises par des expéditions de cette importance, ils ne pouvaient rien faire de mieux que de se proposer la conquête de l'univers, et ce projet ne pouvait manquer de leur réussir.

Quelqu'un me demandera peut-être d'où vient que, maîtres du monde entier, et par conséquent plus puissans qu'ils n'étaient alors, les Romains ne peuvent plus équiper tant de vaisseaux ni mettre en mer de si nombreuses flottes? Nous éclaircirons cette question lorsque nous en viendrons à l'explication de leur gouvernement : c'est une matière dont on ne doit parler qu'ex-

près, et qui mérite toute sorte d'attention; matière qui, quoique très curieuse, a pourtant été, si j'ose le dire, inconnue jusqu'à présent, par la faute des historiens, les uns n'ayant pas su ce qu'il en était, les autres n'en ayant parlé que d'une manière embarrassée et dont on ne peut tirer aucun fruit. Au reste, il est aisé de voir que c'était le même esprit qui dans cette guerre animait les deux républiques. Mêmes desseins de part et d'autre, même grandeur de courage, même passion de dominer. A l'égard des soldats, on ne peut disconvenir que les Romains n'eussent tout l'avantage sur les Carthaginois; mais ceux-ci, de leur côté, avaient un chef qui l'emporta de beaucoup en conduite et en valeur sur tous ceux qui commandèrent de la part des Romains. Ce chef est Amilcar, surnommé Barcas, père de cet Annibal qui, dans la suite, fit la guerre aux Romains.

Après la paix, ces deux états eurent à peu près le même sort. Pendant que les Romains étaient occupés dans une guerre civile qui s'était élevée entre eux et les Falisques, et qui fut bientôt heureusement terminée par la réduction de la ville de ces rebelles, les Carthaginois en avaient aussi une fort considérable à soutenir contre les soldats étrangers et contre les Numides et les Africains, qui étaient entrés dans leur révolte. Après s'être vus souvent dans de grands périls, ils coururent enfin risque, non seulement d'être dépouillés de leurs biens, mais encore de périr eux-mêmes et d'être chassés de leur propre patrie. Arrêtons-nous ici un peu, sans cependant nous écarter du dessein que nous nous sommes proposé d'abord, de ne rapporter des choses que les principaux chefs, et en peu de mots. Cette guerre, pour bien des raisons, vaut la peine que nous ne passions pas dessus si légèrement; par ce qui s'y est fait, on apprendra ce que c'était que cette guerre à laquelle beaucoup de gens donnent le nom d'inexpiable. Nous y verrons quelles mesures et quelles précautions doivent prendre de loin ceux qui se servent de troupes étrangères: elle nous fera comprendre quelle différence on doit mettre entre un mélange confus de nations étrangères et barbares et des troupes qui ont eu une éducation honnête, et qui ont été nourries et élevées dans les mœurs et les coutumes du pays; enfin, ce qui s'est passé dans ce temps-là nous fournira des éclaircissemens sur les véritables raisons qui ont fait naître entre les Romains et les Carthaginois cette guerre sanglante qu'ils se sont faite du temps d'Annibal, éclaircissemens qui donneront aux curieux d'autant plus de satisfaction, que ni les historiens, ni même les deux partis opposés ne sont d'accord sur ce point.

CHAPITRE XV.

Origine de la guerre des étrangers contre les Carthaginois. — Embarras que donne la conduite d'une armée composée de différentes nations. — Insolence des étrangers. — Vains efforts pour les apaiser. — La guerre se déclare.

Le traité de paix conclu et ratifié, Amilcar conduisit l'armée du camp d'Éryce à Lilybée, et là se démit du commandement. Gescon, gouverneur de la ville, se chargea du soin de renvoyer ces troupes en Afrique; mais, prévoyant ce qui pouvait arriver, il s'avisa d'un expédient fort sage. Il partagea ces troupes, et ne les laissa s'embarquer que partie à partie, et par intervalles, afin de donner aux Carthaginois le temps de les payer à mesure

qu'elles arriveraient, et de les renvoyer chez elles avant que les autres débarquassent. Les Carthaginois, épuisés par les dépenses de la guerre précédente, et se flattant qu'en gardant ces mercenaires dans la ville, ils en obtiendraient quelque grâce sur la solde qui leur était due, reçurent et enfermèrent dans leurs murailles tous ceux qui abordaient. Mais le désordre et la licence régnèrent bientôt partout; nuit et jour on en ressentit les tristes effets. Dans la crainte où l'on était que cette multitude de gens ramassés ne poussât encore les choses plus loin, on pria leurs officiers de les mener tous à Sicca, de leur faire accepter à chacun une pièce d'or pour les besoins les plus pressans, et d'attendre là qu'on leur eût préparé tout l'argent qu'on était convenu de leur donner, et que le reste de leurs gens les eussent joints. Ces chefs consentirent volontiers à cette retraite; mais comme ces étrangers voulurent laisser à Carthage tout ce qui leur appartenait, selon qu'il s'était pratiqué auparavant, et par la raison qu'ils devaient y revenir bientôt pour recevoir le paiement de leur solde, cela inquiéta les Carthaginois. Ils craignirent que ces soldats réunis, après une longue absence, à leurs enfans et à leurs femmes, ne refusassent absolument de sortir de la ville, ou n'y revinssent pour satisfaire à leur tendresse, et que par là on ne revît les mêmes désordres. Dans cette pensée ils les contraignirent, malgré leurs représentations, d'emmener avec eux à Sicca tout ce qu'ils avaient à Carthage. Là, cette multitude, vivant dans une inaction et un repos où elle ne s'était pas vue depuis long-temps, fit impunément tout ce qu'elle voulut; effet ordinaire de l'oisiveté, la chose du monde que l'on doit le moins souffrir dans des troupes étrangères, et qui est comme la première cause des séditions. Quelques-uns d'eux occupèrent leur loisir à supputer l'argent qui leur était encore redû, et, augmentant la somme de beaucoup, dirent qu'il fallait l'exiger des Carthaginois. Tous, se rappelant les promesses qu'on leur avait faites dans les occasions périlleuses, fondaient là-dessus de grandes espérances, et en attendaient de grands avantages. Quand ils furent tous rassemblés, Hannon, qui commandait pour les Carthaginois en Afrique, arrive à Sicca, et, loin de remplir l'attente des étrangers, il dit que la république ne pouvait leur tenir parole; qu'elle était accablée d'impôts; qu'elle souffrait d'une disette affreuse de toutes choses, et quelle leur demandait qu'ils lui fissent remise d'une partie de ce qu'elle leur devait. A peine avait-il cessé de parler, que cette soldatesque se mutine et se révolte. D'abord chaque nation s'attroupe en particulier, ensuite toutes les nations ensemble; le trouble, le tumulte, la confusion étaient tels que l'on peut s'imaginer parmi des troupes de pays et de langage différens.

Si les Carthaginois, en prenant des soldats de toutes nations, n'ont en vue que de se faire des armées plus souples et plus soumises, cette coutume n'est pas à mépriser; des troupes ainsi ramassées ne s'ameutent pas si tôt pour s'exciter mutuellement à la rébellion, et les chefs ont moins de peine à s'en rendre maîtres. Mais, d'un autre côté, si l'on considère l'embarras où l'on est quand il s'agit d'instruire, de calmer, de désabuser ces sortes d'esprits toutes les fois que la colère ou la révolte les agite et les transporte, on conviendra que cette politique est très mal entendue. Ces troupes, une fois emportées par quelques-unes de ces passions, dépassent toutes les bornes: ce ne sont

plus des hommes, ce sont des bêtes féroces; il n'est pas de violence qu'on n'en doive attendre. Les Carthaginois en firent dans cette occasion une triste expérience. Cette multitude était composée d'Espagnols, de Gaulois, de Ligures, de Baléares, de Grecs de toute caste, la plupart déserteurs et valets, et surtout d'Africains. Les assembler en un même lieu, et là les haranguer, cela n'était pas possible; car comment leur faire entendre ce que l'on avait à leur dire? Il est impossible qu'un général sache tant de langues: il l'est encore plus de faire dire quatre ou cinq fois la même chose par des interprètes. Reste donc de se servir pour cela de leurs officiers, et c'est ce que fit Hannon. Mais qu'arriva-t-il? Souvent ou ils n'entendaient pas ce qu'il leur disait, ou les capitaines, après être convenus de quelque chose avec lui, rapportaient à leurs gens tout le contraire, les uns par ignorance, les autres par malice. Aussi ne voyait-on qu'incertitude, que défiance, que cabale partout. D'ailleurs ces étrangers soupçonnaient que ce n'était pas sans dessein que les Carthaginois, au lieu de leur députer les chefs qui avaient été témoins de leurs services en Sicile et auteurs des promesses qui leur avaient été faites, leur avaient envoyé un homme qui ne s'était trouvé dans aucune des occasions où ils s'étaient signalés. La conclusion fut qu'ils rejetèrent Hannon, qu'ils n'ajoutèrent aucune foi à leurs officiers particuliers, et qu'irrités contre les Carthaginois, ils avancèrent vers Carthage au nombre de plus de vingt mille hommes, et prirent leurs quartiers à Tunis, à vingt-six stades de la ville.

Ce fut alors, mais trop tard, que les Carthaginois reconnurent les fautes qu'ils avaient faites. C'en était déjà deux grandes, de n'avoir point, en temps de guerre, employé les troupes de la ville, et d'avoir rassemblé en un même endroit une si grande multitude de soldats mercenaires; mais ils avaient encore plus grand tort de s'être défaits des enfans, des femmes et des effets de ces étrangers. Tout cela leur eût tenu lieu d'ôtages, et en les gardant ils auraient pu sans crainte prendre des mesures sur ce qu'ils avaient à faire, et amener plus facilement ces troupes à ce qu'ils en auraient souhaité; au lieu que, dans la frayeur où le voisinage de cette armée les jeta, pour calmer sa fureur il fallut en passer par tout ce qu'elle voulut. On envoyait des vivres en quantité, tels qu'il lui plaisait, et au prix qu'elle y mettait. Le sénat députait continuellement quelques-uns de ses membres pour les assurer qu'ils n'avaient qu'à demander, qu'on était prêt à tout faire pour eux, pourvu que ce qu'ils demanderaient fût possible. L'épouvante dont ils sentirent les Carthaginois frappés accrut leur audace et leur insolence à un point que, chaque jour, ils imaginaient quelque chose de nouveau, persuadés d'ailleurs qu'après les exploits militaires qu'ils avaient faits en Sicile, ni les Carthaginois, ni aucun peuple du monde, n'oseraient se présenter en armes devant eux. Dans cette confiance, quand on leur eut accordé leur solde, ils voulurent qu'on leur remboursât le prix des chevaux qui avaient été tués; après cela, qu'on leur payât les vivres qui leur étaient dus depuis long-temps, au prix qu'ils se vendaient pendant la guerre, qui était un prix exorbitant: c'était tous les jours nouvelles exactions de la part des brouillons et des séditieux dont cette populace était remplie, et nouvelles exactions auxquelles la république ne pouvait satisfaire. Enfin, les Carthaginois promettant de faire pour eux tout

ce qui serait en leur pouvoir, on convint de s'en rapporter sur la contestation à un des officiers-généraux qui avaient été en Sicile.

Amilcar était un de ceux sous qui ils avaient servi dans cette île; mais il leur était suspect, parce que, n'étant pas venu les trouver comme député, et s'étant, suivant eux, volontairement démis du commandement, il était en partie cause qu'on avait si peu d'égards pour eux. Gescon était tout-à-fait à leur gré: outre qu'il avait commandé en Sicile, il avait toujours pris leurs intérêts à cœur, mais surtout lorsqu'il fut question de les renvoyer. Ce fut donc lui qu'ils prirent pour arbitre du différend. Gescon se fournit d'argent, se met en mer et débarque à Tunis: d'abord il s'adresse aux chefs; ensuite il fait des assemblées par nation; il réprimande sur le passé, il admoneste sur le présent, mais il insiste particulièrement sur l'avenir, les exhortant à ne pas se départir de l'amitié qu'ils devaient avoir pour les Carthaginois, à la solde desquels ils portaient depuis long-temps les armes. Il se disposait, enfin, à acquitter les dettes, et à en faire le paiement par nation, lorsqu'un certain Campanien, nommé Spendius, autrefois esclave chez les Romains, homme fort et hardi jusqu'à la témérité, craignant que son maître qui le cherchait, ne l'attrapât, et ne lui fît souffrir les supplices et la mort qu'il méritait selon les lois romaines, dit et fit tout ce qu'il put pour empêcher l'accommodement. Un certain Mathos, Africain, s'était joint à lui: c'était un homme libre à la vérité, et qui avait servi dans l'armée; mais comme il avait été un des principaux auteurs des troubles passés, de crainte d'être puni et de son crime et de celui où il avait engagé les autres, il était entré dans les vues de Spendius, et, tirant à part les Africains, leur faisait entendre qu'aussitôt que les autres nations auraient été payées, et se seraient retirées, les Carthaginois devaient éclater contre eux, et les punir de manière à épouvanter tous leurs compatriotes. Là-dessus les esprits s'échauffent et s'irritent. Comme Gescon ne payait que la solde, et remettait à un autre temps le paiement des vivres et des chevaux, sur ce prétexte frivole ils s'assemblent en tumulte, Spendius et Mathos se déchaînent contre Gescon et les Carthaginois. Les Africains n'ont d'oreilles et d'attention que pour eux. Si quelque autre se présente pour leur donner conseil, avant que d'entendre si c'est pour ou contre Spendius, sur-le-champ ils l'accablent de pierres. Quantité d'officiers, et un grand nombre de particuliers, perdirent la vie dans ces cohues, où il n'y avait que le mot *frappe!* que toutes les nations entendissent, parce qu'elles frappaient sans cesse, et surtout lorsque, pleines de vin, elles s'assemblaient après dîner; car alors, dès que quelqu'un avait dit le mot fatal *frappe!* on frappait de tous côtés si brusquement, que quiconque y était venu était tué sans pouvoir échapper. Ces violences éloignant d'eux tout le monde, ils mirent à leur tête Mathos et Spendius.

Gescon, au milieu de ce tumulte, demeurait inébranlable: plein de zèle pour les intérêts de sa patrie, et prévoyant que la fureur de ces séditieux la menaçait d'une ruine entière, il leur tenait tête, même au péril de sa vie. Tantôt il s'adressait aux chefs, tantôt il assemblait chaque nation en particulier, et tâchait de l'apaiser. Mais, les Africains étant venus demander avec hauteur les vivres qu'ils prétendaient leur être dus, pour châtier leur insolence il leur dit d'aller les de-

mander à Mathos. Cette réponse les piqua tellement, qu'à peine l'eurent-ils entendue ils se jetèrent sur l'argent qui avait été apporté, sur Gescon et sur les Carthaginois qui l'accompagnaient. Mathos et Spendius, persuadés que la guerre ne manquerait pas de s'allumer s'il se commettait quelque attentat éclatant, irritaient encore cette populace téméraire. L'équipage et l'argent des Carthaginois furent pillés; Gescon et ses gens liés ignominieusement et jetés dans un cachot, la guerre hautement déclarée contre les Carthaginois, et le droit des gens violé par la plus impie de toutes les conspirations. Tel fut le commencement de la guerre contre les étrangers, et qu'on appelle aussi la guerre d'Afrique.

CHAPITRE XVI.

Extrémité où se trouvent les Carthaginois, et dont ils sont eux-mêmes la cause. — Siéges d'Utique et d'Hippone-Zaryte. — Incapacité du général Hannon. — Amilcar est mis à sa place. — Bel exploit de ce grand capitaine.

Mathos, après cet exploit, dépêcha de ses gens aux villes d'Afrique pour les porter à recouvrer leur liberté, à lui envoyer des secours, et à se joindre à lui. Presque tous les Africains entrèrent dans cette révolte. On envoya des vivres et des troupes, qui se partagèrent les opérations. Une partie mit le siége devant Utique, et l'autre devant Hippone-Zaryte, parce que ces deux villes n'avaient pas voulu prendre part à leur rébellion. Une guerre si peu attendue chagrina extrêmement les Carthaginois. A la vérité, ils n'avaient besoin que de leur territoire pour les nécessités de la vie; mais les préparatifs de guerre et les grandes provisions ne se faisaient que sur les revenus qu'ils tiraient de l'Afrique : outre qu'ils étaient accoutumés à ne faire la guerre qu'avec des troupes étrangères. Tous ces secours non seulement leur manquaient alors, mais se tournaient contre eux. La paix faite, ils se flattaient de respirer un peu, et de se délasser des travaux continuels que la guerre de Sicile leur avait fait essuyer, et ils en voyaient s'élever une autre plus grande et plus formidable que la première. Dans celle-là ce n'était que la Sicile qu'ils avaient disputée aux Romains; mais celle-ci était une guerre civile, où il ne s'agissait de rien moins que de leur propre salut et de celui de la patrie. Outre cela, point d'armes, point d'armée navale, point de vaisseaux, point de munitions, point d'amis ou d'alliés dont ils pussent le moins du monde espérer du secours. Ils sentirent alors combien une guerre intérieure est plus fâcheuse qu'une guerre qui se fait au loin et par delà la mer; et la cause principale de tous ces malheurs, c'était eux-mêmes.

Dans la guerre précédente ils avaient traité les Africains avec la dernière dureté : exigeant des gens de la campagne, sur des prétextes qui n'avaient que l'apparence de la raison, la moitié de tous les revenus, et des habitans des villes une fois plus d'impôts qu'ils n'en payaient auparavant, sans faire quartier ni grâce à aucun, quelque pauvre qu'il fût. Entre les intendans des provinces, ce n'était pas de ceux qui se conduisaient avec douceur et avec humanité qu'ils faisaient le plus de cas, mais de ceux qui leur amassaient le plus de vivres et de munitions, et auprès de qui l'on trouvait le moins d'accès et d'indulgence : Hannon, par exemple, était un homme de leur goût. Des peuples ainsi maltraités n'avaient

pas besoin qu'on les portât à la révolte, c'était assez qu'on leur en annonçât une pour s'y joindre. Les femmes mêmes, qui jusqu'alors avaient vu sans émotion traîner leurs maris et leurs parens en prison pour le paiement des impôts, ayant fait serment entre elles, dans chaque ville, de ne rien cacher de leurs effets, se firent un plaisir d'employer à la solde des troupes tout ce qu'elles avaient de meubles et de parures, et par là fournirent à Mathos et à Spendius des sommes si abondantes, que non seulement ils payèrent aux soldats étrangers le reste de la solde qu'ils leur avaient promise pour les engager dans leur révolte, mais qu'ils eurent de quoi soutenir les frais de la guerre sans discontinuation. Tant il est vrai que, pour bien gouverner, il ne faut pas se borner au présent, mais qu'on doit porter aussi ses vues sur l'avenir, et y faire même plus d'attention.

Malgré des conjonctures si fâcheuses, les Carthaginois ayant choisi pour chef Hannon, qui leur avait déjà auparavant soumis cette partie de l'Afrique qui est vers Hecatontapyle, ils assemblèrent des étrangers, firent prendre les armes aux citoyens qui avaient l'âge requis, exercèrent la cavalerie de la ville et équipèrent ce qu'il leur restait de galères à trois et à cinq rangs, et de plus grandes barques. Mathos, de son côté, ayant reçu des Africains soixante-dix mille hommes, et en ayant fait deux corps, poussait paisiblement ses deux siéges. Le camp qu'il avait à Tunis était aussi en sûreté, et, par ces deux postes, il coupait aux Carthaginois toute communication avec l'Afrique extérieure ; car la ville de Carthage s'avance dans le golfe, et forme une espèce de péninsule, environnée presque tout entière, partie par la mer et partie par un lac. L'isthme qui la joint à l'Afrique est large d'environ vingt-cinq stades. Utique est située vers le côté de la ville qui regarde la mer ; de l'autre côté sur le lac est Tunis. De ces deux postes, les étrangers resserraient les Carthaginois dans leurs murailles, et les y harcelaient sans cesse. Tantôt de jour, tantôt de nuit, ils venaient jusqu'au pied des murs, et par là répandaient la terreur parmi les habitans.

Hannon, pendant ce temps-là, s'appliquait sans relâche à amasser des munitions : c'était là tout son talent. A la tête d'une armée ce n'était rien. Nulle présence d'esprit pour saisir les occasions, nulle expérience, nulle capacité pour les grandes affaires. Quand il se prépara à secourir Utique, il avait un si grand nombre d'éléphans, que les ennemis se croyaient perdus; il en avait au moins cent. Les commencemens de cette expédition furent très heureux ; mais il en profita si mal, qu'il pensa perdre ceux au secours desquels il était venu. Il avait fait rapporter de Carthage des catapultes, des traits, en un mot tous les préparatifs d'un siége ; et étant campé devant Utique, il entreprit d'attaquer les retranchemens des ennemis. Les éléphans s'étant jetés dans le camp avec impétuosité, les assiégeans, qui n'en purent soutenir le choc, sortirent tous, la plupart blessés à mort. Ce qui échappa, se retira vers une colline escarpée et couverte d'arbres. Hannon, accoutumé à faire la guerre à des Numides et à des Africains, qui, au premier échec, prennent la fuite et s'éloignent de deux et trois journées, crut avoir pleine victoire, et que les ennemis ne s'en releveraient jamais : sur cette pensée, il ne songea plus, ni à ses soldats, ni à la défense de son camp ; il entra dans

la ville, et ne pensa plus qu'à se bien traiter. Les étrangers réfugiés sur la colline étaient de ces soldats formés par Amilcar aux entreprises hardies, et qui avaient appris dans la guerre de Sicile tantôt à reculer; tantôt, faisant volte-face, à retourner à la charge et à faire cette manœuvre plusieurs fois en un même jour. Ces soldats, voyant que le général carthaginois s'était retiré dans la ville, et que les troupes, contentes de leur premier succès s'écartaient nonchalamment de leur camp; fondirent en rangs serrés sur le retranchement, firent main basse sur un grand nombre de soldats, forcèrent les autres à fuir honteusement sous les murs et les portes de la ville, et s'emparèrent de tous les équipages, de tous les préparatifs, et de toutes les provisions que Hannon avait fait venir de Carthage. Ce ne fut pas la seule affaire où ce général fit paraître son incapacité. Peu de jours après il était auprès de Gorza; les ennemis vinrent se camper proche de lui. L'occasion se présenta de les défaire deux fois en bataille rangée, et deux fois, par surprise, il la laissa échapper sans que l'on pût dire pourquoi.

Les Carthaginois se lassèrent enfin de ce maladroit officier, et mirent Amilcar à sa place. Ils lui firent une armée composée de soixante-dix éléphans, de tout ce que l'on avait amassé d'étrangers, des déserteurs des ennemis, de la cavalerie et de l'infanterie de la ville; ce qui montait environ à dix mille hommes. Dès sa première action, il étourdit si fort les ennemis, que les armes leur tombèrent des mains, et qu'ils levèrent le siége d'Utique. Aussi cette action était-elle digne des premiers exploits de ce capitaine et de ce que sa patrie attendait de lui. En voici le détail.

Sur l'isthme qui joint Carthage à l'Afrique sont répandues çà et là des collines fort difficiles à franchir, et entre lesquelles on a pratiqué des chemins qui conduisent dans les terres. Quelque forts que fussent déjà tous ces passages par la disposition des collines, Mathos les faisait encore garder exactement; outre que le Macar, fleuve profond, qui n'est guéable presque nulle part, et sur lequel il n'y a qu'un seul pont, ferme en certains endroits l'entrée de la campagne à ceux qui sortent de Carthage. Ce pont même était gardé et on y avait bâti un camp muré: de sorte que non seulement une armée, mais même un homme seul pouvait à peine passer de la ville dans les terres sans être vu des ennemis. Amilcar, après avoir essayé tous les moyens de vaincre ces obstacles, s'avisa enfin d'un expédient. Ayant pris garde que lorsque certains vents viennent à s'élever, l'embouchure du Macar se remplit de sable, et qu'il s'y forme une espèce de banc, il dispose tout pour le départ de l'armée, sans rien dire de son dessein à personne. Ces vents soufflent; il part la nuit, et se trouve au point du jour à l'autre côté du fleuve, sans avoir été aperçu, au grand étonnement et des ennemis et des assiégés. Il traverse ensuite la plaine, et marche droit à la garde du pont. Spendius vient au devant de lui, et, environ dix mille hommes du camp muré situé auprès du pont, s'étant joints aux quinze mille qui faisaient le siége d'Utique, ces deux corps se disposent à se soutenir l'un l'autre. Les deux armées étant réunies, et croyant pouvoir envelopper l'ennemi, elles allèrent de suite à sa rencontre, s'encourageant l'une l'autre, et s'approchant de lui pour l'attaquer. Amilcar s'avance vers elle, ayant à la première ligne les éléphans, derrière

eux la cavalerie avec les armés à la légère, et à la troisième ligne la phalange des pesamment armés. Mais les ennemis fondant avec précipitation sur lui, il change la disposition de ses troupes, leur fait faire volte-face; puis, après ce mouvement, ordonne aux deux premières lignes de marcher promptement en arrière, et à ceux qui, dans le commencement, formaient la troisième ligne, de se ranger au contraire sur le front de bataille, par un autre quart de conversion. Les Africains et les étrangers s'imaginent que c'est par crainte qu'ils reculent; ils quittent leur rang, courent sur eux, et chargent vivement. Mais dès que la cavalerie eut achevé sa marche, qu'elle eut bordé de chaque côté la phalange des pesamment armés, alors les Africains qui combattaient épars et sans ordre, effrayés de ce mouvement extraordinaire, quittent prise d'abord et prennent la fuite. Ils tombent sur ceux qui les suivaient, ils y jettent la consternation et les entraînent ainsi à leur perte. On met à leur poursuite la cavalerie et les éléphans, qui en écrasent sous leurs pieds la plus grande partie. Il périt dans ce combat environ six mille hommes, tant Africains qu'étrangers, et on fit deux mille prisonniers. Le reste se sauva, partie dans la ville bâtie au bout du pont, partie au camp d'Utique. Amilcar, après cet heureux succès, poursuit les ennemis. Il prend d'emblée la ville où les ennemis s'étaient réfugiés, et qu'ils avaient bientôt abandonnée pour se retirer à Tunis. Battant ensuite le pays, il soumit les villes, les unes par composition, les autres par force. Ces progrès dissipèrent la crainte des Carthaginois, qui commencèrent pour lors à avoir un peu moins mauvaise opinion de leurs affaires.

CHAPITRE XVII.

Parti que prennent Mathos et Spendius. — Naravase quitte les révoltés pour se joindre à Amilcar. — Bataille gagnée par ce général, et son indulgence envers les prisonniers. — Les Carthaginois perdent la Sardaigne. — Fraude et cruauté des chefs des rebelles. — Réflexions sur cet événement.

Pour Mathos, il continuait toujours le siége d'Hippone, conseillant à Autarite, chef des Gaulois, et à Spendius de serrer toujours les ennemis, d'éviter les plaines à cause du nombre de leurs chevaux et de leurs éléphans, de côtoyer le pied des montagnes, et de les attaquer toutes les fois qu'ils les verraient dans quelque embarras. Dans cette vue, il envoya chez les Numides et chez les Africains, pour les engager à secourir ces deux chefs, et à ne pas manquer l'occasion de secouer le joug que les Carthaginois leur imposaient. Spendius, de son côté, à la tête de six mille hommes tirés des différentes nations qui étaient à Tunis, et de deux mille Gaulois commandés par Autarite, les seuls qui étaient restés à ce chef après la désertion de ceux qui s'étaient rangés sous les enseignes des Romains au camp d'Éryce, Spendius, dis-je, selon le conseil de Mathos, côtoyait toujours de près les Carthaginois en suivant le pied des montagnes. Un jour qu'Amilcar était campé dans une plaine environnée de montagnes, le secours qu'envoyaient les Numides et les Africains vint joindre l'armée de Spendius; le général de Carthage se trouva fort embarrassé, ayant en tête les Africains, les Numides en queue, et en flanc l'armée de Spendius : car comment se tirer de ce mauvais pas?

Il y avait alors dans l'armée de Spendius un certain Numide nommé Naravase, homme des plus illustres de sa

nation, et plein d'ardeur militaire, qui avait hérité de son père de beaucoup d'inclination pour les Carthaginois, mais qui leur était encore beaucoup plus attaché, depuis qu'il avait connu le mérite d'Amilcar. Croyant que l'occasion était belle de se gagner l'amitié de ce peuple, il vient au camp, ayant avec lui environ cent Numides. Il approche des retranchemens, et reste là sans crainte, et faisant signe de la main. Amilcar, surpris, lui envoie un cavalier. Il dit qu'il demandait une conférence avec ce général. Comme celui-ci hésitait et avait peine à se fier à cet aventurier, Naravase donne son cheval et ses armes à ceux qui l'accompagnaient, et entre dans le camp, tête levée et avec un air d'assurance à étonner tous ceux qui le regardaient. On le reçut néanmoins, et on le conduisit à Amilcar : il lui dit qu'il voulait du bien à tous les Carthaginois en général, mais qu'il souhaitait surtout d'être ami d'Amilcar; qu'il n'était venu que pour lier amitié avec lui, disposé de son côté à entrer dans toutes ses vues et à partager tous ses travaux. Ce discours, joint à la confiance et à l'ingénuité avec laquelle ce jeune homme parlait, donna tant de joie à Amilcar, que non seulement il voulut bien l'associer à ses actions, mais qu'il lui fit serment de lui donner sa fille en mariage, pourvu qu'il demeurât fidèle aux Carthaginois.

L'alliance faite, Naravase vint, amenant avec lui environ deux mille Numides qu'il commandait. Avec ce secours, Amilcar met son armée en bataille; Spendius s'était aussi joint aux Africains pour combattre et était descendu dans la plaine. On en vient aux mains. Le combat fut opiniâtre, mais Amilcar eut le dessus. Les éléphans se signalèrent dans cette occasion, mais Naravase s'y distingua plus que personne. Autarite et Spendius prirent la fuite. Dix mille des ennemis restèrent sur le champ de bataille, et on fit quatre mille prisonniers. Après cette action, ceux des prisonniers qui voulurent prendre parti dans l'armée des Carthaginois, y furent bien reçus, et on les revêtit des armes qu'on avait prises sur les ennemis; pour ceux qui ne le voulurent pas, Amilcar les ayant assemblés, leur dit qu'il leur pardonnait toutes les fautes passées, et que chacun d'eux pouvait se retirer où bon lui semblerait; mais que si dans la suite on prenait quelqu'un portant armes offensives contre les Carthaginois, il n'y aurait aucune grâce à espérer pour lui.

Vers ce même temps, les étrangers qui gardaient l'île de Sardaigne, imitant Mathos et Spendius, se révoltèrent contre les Carthaginois qui y étaient, et ayant enfermé dans la citadelle Bostar, chef des troupes auxiliaires, ils le tuèrent, lui et tout ce qu'il y avait de ses concitoyens. Les Carthaginois jetèrent encore les yeux sur Hannon, et l'envoyèrent là avec une armée; mais ses propres troupes l'abandonnèrent pour se tourner du côté des rebelles, qui se saisirent ensuite de sa personne et l'attachèrent à une croix. On inventa aussi de nouveaux supplices contre les Carthaginois qui étaient dans l'île, il n'y en eut pas un d'épargné. Après cela on prit les villes, on envahit toute l'île, jusqu'à ce qu'une sédition s'étant élevée, les naturels du pays chassèrent tous ces étrangers, et les obligèrent à se retirer en Italie. C'est ainsi que les Carthaginois perdirent la Sardaigne, île, de l'aveu de tout le monde, très considérable par sa grandeur, par la quantité d'hommes dont elle est peuplée, et par sa fertilité. Nous n'en di-

rons rien davantage ; nous ne ferions que répéter ce que d'autres ont dit avant nous.

Mathos, Spendius et Autarite, voyant l'humanité dont Amilcar usait avec les prisonniers, craignirent que les Africains et les étrangers, gagnés par cet attrait, ne courussent chercher l'impunité qui leur était offerte ; ils tinrent conseil pour chercher ensemble par quel nouvel attentat ils pourraient mettre le comble à la rébellion : le résultat fut qu'on les convoquerait tous, et que l'on ferait entrer dans l'assemblée un messager comme apportant de Sardaigne une lettre de la part des gens de la même faction qui étaient dans cette île. La chose fut exécutée, et la lettre portait qu'ils observassent de près Gescon et tous ceux qu'il commandait, et contre qui ils s'étaient révoltés à Tunis ; qu'il y avait dans l'armée des pratiques secrètes en faveur des Carthaginois. Sur cette nouvelle prétendue Spendius recommande à ces nations de ne pas se laisser éblouir à la douceur qu'Amilcar avait eue pour les prisonniers : qu'en les renvoyant, son but n'était pas de les sauver, mais de se rendre par là maître de ceux qui restaient, et de les envelopper tous dans la même punition, dès qu'il les aurait en sa puissance ; qu'ils se gardassent bien de renvoyer Gescon ; que ce serait une honte pour eux de lâcher un homme de cette importance et de ce mérite ; qu'en le laissant aller ils se feraient un très grand tort, puisqu'il ne manquerait pas de se tourner contre eux, et de devenir leur plus grand ennemi. Il parlait encore, lorsqu'un autre messager, comme arrivant de Tunis, apporta une lettre semblable à la première. Sur quoi Autarite, prenant la parole, dit qu'il n'y avait pas d'autre moyen de rétablir les affaires, que de ne jamais plus rien espérer des Carthaginois ; que quiconque attendrait quelque chose de leur amitié, ne pouvait avoir qu'une alliance feinte avec les étrangers ; qu'ainsi il les priait de n'avoir d'oreilles, d'attention ni de confiance que pour ceux qui les porteraient aux dernières violences contre les Carthaginois, et de regarder comme traîtres et comme ennemis tous ceux qui leur inspireraient des sentimens contraires ; que son avis était que l'on fît mourir, dans les plus honteux supplices, Gescon, tous ceux qui avaient été pris, et tous ceux que l'on prendrait dans la suite sur les Carthaginois. Cet Autarite avait dans les conseils un très grand avantage, parce qu'ayant appris, par un long commerce avec les soldats, à parler phénicien, la plupart de ces étrangers entendaient ses discours ; car la longueur de cette guerre avait rendu le phénicien si commun, que les soldats, pour l'ordinaire, en se saluant, ne se servaient pas d'autre langue. Il fut donc loué tout d'une voix, et il se retira comblé d'éloges. Vinrent ensuite des individus de chaque nation, lesquels, par reconnaissance pour les bienfaits qu'ils avaient reçus de Gescon, demandaient qu'on lui fît grâce au moins des supplices. Comme ils parlaient tous ensemble et chacun en sa langue, on n'entendit rien de ce qu'ils disaient : mais dès qu'on commença à entrevoir qu'ils priaient qu'on épargnât les supplices à Gescon, et que quelqu'un de l'assemblée eût crié, *frappe! frappe!* ces malheureux furent assommés à coups de pierres, et emportés par leurs proches comme des gens qui auraient été égorgés par des bêtes féroces. Les soldats de Spendius se jettent ensuite sur ceux de Gescon, qui étaient au nombre d'environ sept cents. On les mène hors des retranchemens : on les

conduit à la tête du camp, où d'abord on leur coupe les mains, en commençant par Gescon, cet homme qu'ils mettaient peu de temps auparavant au dessus de tous les Carthaginois, qu'ils avaient pris pour arbitre de leurs différends; et, après leur avoir coupé les oreilles, rompu et brisé les jambes, on les jeta tout vifs dans une fosse. Cette nouvelle pénétra de douleur les Carthaginois : ils envoyèrent ordre à Amilcar et à Hannon de courir au secours et à la vengeance de ceux qui avaient été si cruellement massacrés. Ils dépêchèrent encore des hérauts d'armes pour demander à ces impies les corps morts. Mais, loin de livrer ces corps, ils menacèrent que les premiers députés ou hérauts d'armes qu'on leur enverrait seraient traités comme l'avait été Gescon. En effet, cette résolution passa ensuite en loi, qui portait que tout Carthaginois que l'on prendrait, perdrait la vie dans les supplices, et que tout allié des Carthaginois leur serait renvoyé les mains coupées. Cette loi fut toujours observée à la rigueur.

Après cela, n'est-il pas vrai de dire que, si le corps humain est sujet à certains maux qui s'irritent quelquefois jusqu'à devenir incurables, l'âme en est encore beaucoup plus susceptible? Comme dans le corps il se forme des ulcères que les remèdes enveniment et augmentent, et qui, d'un autre côté, abandonnés à eux-mêmes, ne cessent de ronger les parties voisines jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à dévorer : de même, dans l'âme, il s'élève certaines vapeurs malignes, il s'y glisse certaine corruption, qui porte les hommes à des excès dont on ne voit pas d'exemple parmi les animaux les plus féroces. Leur faites-vous quelque grâce? les traitez-vous avec douceur? C'est piége et artifice, c'est ruse pour les tromper. Ils se défient de vous, et vous haïssent d'autant plus que vous faites plus d'efforts pour les gagner. Si l'on se raidit contre eux, et que l'on oppose violence à violence, il n'est point de crimes, point d'attentats, dont ils ne soient capables de se souiller; ils font gloire de leur audace, et la fureur les transporte jusqu'à leur faire perdre tout sentiment d'humanité. Les mœurs déréglées et la mauvaise éducation ont sans doute grande part à ces horribles désordres, mais bien des choses concourent encore à produire dans l'homme cette disposition. Ce qui semble y contribuer davantage, ce sont les mauvais traitemens et l'avarice des chefs. Nous en avons un triste exemple dans ce qui s'est passé pendant tout le cours de la guerre des étrangers, et dans la conduite des Carthaginois à leur égard.

CHAPITRE XVIII.

Nouvel embarras des Carthaginois. — Siége de Carthage par les étrangers. — Secours que Hiéron fournit à cette ville. — Fidélité des Romains à son égard. — Famine horrible dans le camp des étrangers, qui demandent la paix. — Trompés, ils reprennent les armes, sont défaits et taillés en pièces. — Siége de Tunis où Annibal est pris et pendu. — Bataille décisive. — La Sardaigne cédée aux Romains.

Amilcar, ne sachant plus comment réprimer l'audace effrénée de ses ennemis, se persuada qu'il n'en viendrait à bout qu'en joignant ensemble les deux armées que les Carthaginois avaient en campagne, et qu'en exterminant entièrement ces rebelles. C'est pourquoi, ayant fait venir Hannon, tous ceux qui s'opposèrent à ses armes furent passés au fil de l'épée, et il fit jeter aux bêtes les prisonniers. Les affaires des Carthaginois commen-

çaient à prendre un meilleur train, lorsque, par un revers de fortune étonnant, elles retombèrent dans le premier état. Les généraux furent à peine réunis, qu'ils se brouillèrent ensemble; et cela alla si loin que, non seulement ils perdirent des occasions favorables de battre l'ennemi, mais qu'ils lui donnèrent souvent prise sur eux. Sur la nouvelle de ces dissensions, les magistrats en éloignèrent un, et ne laissèrent que celui que l'armée aurait choisi. Outre cela, les convois qui venaient des endroits qu'ils appellent les Emporées, et sur lesquels ils faisaient beaucoup de fond, tant pour les vivres que pour les autres munitions, furent tous submergés par une tempête; outre qu'alors l'île de Sardaigne, dont ils tiraient de grands secours, s'était soustraite à leur domination. Et ce qui fut le plus fâcheux, c'est que les habitans d'Hippone-Zaryte et d'Utique, qui seuls des peuples d'Afrique avaient soutenu cette guerre avec vigueur, qui avaient tenu ferme du temps d'Agathocles et de l'irruption des Romains, et n'avaient jamais pris de résolution contraire aux intérêts des Carthaginois, non seulement les abandonnèrent alors et se jetèrent dans le parti des Africains, mais encore conçurent pour ceux-ci autant d'amitié et de confiance, que de haine et d'aversion pour les autres. Ils tuèrent et précipitèrent du haut de leurs murailles environ cinq cents hommes qu'on avait envoyés à leur secours; ils firent le même traitement au chef, livrèrent la ville aux Africains, et ne voulurent jamais permettre aux Carthaginois, quelque instance qu'ils leur en fissent, d'enterrer leurs morts.

Mathos et Spendius, après ces événemens, portèrent leur ambition jusqu'à vouloir mettre le siége devant Carthage même. Amilcar s'associa alors dans le commandement Annibal, que le sénat avait envoyé à l'armée, après que Hannon en eût été éloigné par les soldats, à cause de la mésintelligence qu'il y avait entre les généraux. Il prit encore avec lui Naravase, et, accompagné de ces deux capitaines, il bat la campagne pour couper les vivres à Mathos et à Spendius. Dans cette expédition, comme dans bien d'autres, Naravase lui fut d'une extrême utilité. Tel était l'état des affaires par rapport aux armées de dehors.

Les Carthaginois, serrés de tous les côtés, furent obligés d'avoir recours aux villes alliées. Hiéron, qui avait toujours l'œil au guet pendant cette guerre, leur accordait tout ce qu'ils demandaient de lui. Mais il redoubla de soins dans cette occasion, voyant bien que, pour se maintenir en Sicile et se conserver l'amitié des Romains, il était de son intérêt que les Carthaginois eussent le dessus, de peur que les étrangers prévalant ne trouvassent plus d'obstacles à l'exécution de leurs projet, en quoi l'on doit remarquer sa sagesse et sa prudence; car c'est une maxime qui n'est pas à négliger, de ne pas laisser croître une puissance jusqu'au point qu'on ne lui puisse contester les choses même qui nous appartiennent de droit.

Pour les Romains, exacts observateurs du traité qu'ils avaient fait avec les Carthaginois, ils leur donnèrent tous les secours qu'ils pouvaient souhaiter, quoique d'abord ces deux états eussent eu quelques démêlés ensemble, sur ce que les Carthaginois avaient traité comme ennemis ceux qui, passant d'Italie en Afrique, portaient des vivres à leurs ennemis, et ils en avaient mis environ cinq cents en prison. Ces hostilités avaient fort déplu aux Romains. Cependant, comme les Carthaginois

rendirent de bonne grâce ces prisonniers aux députés qu'on leur avait envoyés, ils gagnèrent tellement l'amitié des Romains, que ceux-ci par reconnaissance, leur remirent tous les prisonniers qu'ils avaient faits sur eux dans la guerre de Sicile, et qui leur étaient restés. Depuis ce temps-là les Romains consentirent d'eux-mêmes à leur accorder tout ce qu'ils demandaient. Ils permirent à leurs marchands de leur porter les provisions nécessaires, et défendirent d'en porter à leurs ennemis. Quoique les étrangers révoltés en Sardaigne les appelassent dans cette île, ils n'en voulurent rien faire; et ils demeurèrent fidèles au traité, jusqu'à refuser ceux d'Utique pour sujets, quoiqu'ils vinssent d'eux-mêmes se soumettre à leur domination. Tous ces secours mirent les Carthaginois en état de défendre leur ville contre les efforts de Mathos et de Spendius, qui d'ailleurs étaient là aussi assiégés pour le moins qu'assiégeans; car Amilcar les réduisait à une si grande disette de vivres, qu'ils furent obligés de lever le siége.

Peu de temps après, ces deux chefs des rebelles ayant assemblé l'élite des étrangers et des Africains, entre lesquels était Zarxas et le corps qu'il commandait, ce qui faisait en tout cinquante mille hommes, ils résolurent de se remettre en campagne, de serrer l'ennemi partout où il irait et de l'observer. Ils évitèrent les plaines, de peur des éléphans et de la cavalerie de Naravase; mais ils tâchaient de gagner les premiers les lieux montueux et les défilés. Ils ne cédaient aux Carthaginois ni en projets, ni en hardiesse, quoique, faute de savoir la guerre, ils fussent souvent vaincus. On vit alors d'une manière bien sensible combien une expérience fondée sur la science de commander, l'emporte sur une aveugle et brutale pratique de la guerre. Amilcar tantôt attirait une partie de leur armée à l'écart, et, comme un habile joueur, l'enfermait de tous côtés et la mettait en pièces; tantôt, faisant semblant d'en vouloir à toute l'armée, il conduisait les uns dans des embuscades qu'ils ne prévoyaient point, et tombait sur les autres, de jour et de nuit, lorsqu'ils s'y attendaient le moins, et jetait aux bêtes tout ce qu'il faisait sur eux de prisonniers. Un jour enfin que l'on ne pensait point à lui, s'étant venu camper proche des étrangers, dans un lieu fort commode pour lui et fort désavantageux pour eux, il les serra de si près, que, n'osant combattre et ne pouvant fuir à cause d'un fossé et d'un retranchement dont il les avait enfermés de tous côtés, ils furent contraints, tant la famine était grande dans leur camp, de se manger les uns les autres, Dieu punissant par un supplice égal l'impie et barbare traitement qu'ils avaient fait à leurs semblables. Quoiqu'ils n'osassent ni donner bataille, parce qu'ils voyaient leur défaite assurée et la punition dont elle ne manquerait pas d'être suivie; ni parler de composition, à cause des crimes qu'ils avaient à se reprocher, ils soutinrent cependant encore quelque temps la disette affreuse où ils étaient, dans l'espérance qu'ils recevraient de Tunis les secours que leurs chefs leur promettaient. Mais enfin, n'ayant plus ni prisonniers, ni esclaves à manger, rien n'arrivant de Tunis, et la multitude commençant à menacer les chefs, Autarite, Zarxas et Spendius prirent le parti d'aller se rendre aux ennemis, et de traiter de la paix avec Amilcar. Ils dépêchèrent un héraut pour avoir un sauf-conduit, et étant venus trouver les Carthaginois, Amilcar fit avec eux ce traité, « que les Carthaginois choi- » siraient d'entre les ennemis ceux

» qu'ils jugeraient à propos, au nom-» bre de dix, et renverraient tous les » autres, chacun avec son habit. » Ensuite il dit, qu'en vertu du traité, il choisissait tous ceux qui étaient présens, et mit ainsi en la puissance des Carthaginois Autarite, Spendius et les autres chefs les plus distingués.

Les Africains, qui ne savaient rien des conditions du traité, ayant appris que leurs chefs étaient retenus, soupçonnèrent de la mauvaise foi, et, dans cette pensée, coururent aux armes. Ils étaient alors dans un lieu qu'on appelle la Hache, parce que, par sa figure, il ressemble assez à cet instrument: Amilcar les y enveloppa tellement de ses éléphans et de toute l'armée, qu'il ne s'en sauva pas un seul, et ils étaient plus de quarante mille. C'est ainsi qu'il releva une seconde fois les espérances des Carthaginois, qui désespéraient déjà de leur salut. Ils battirent ensuite la campagne, lui, Naravase et Annibal, et les Africains se rendirent d'eux-mêmes.

Maîtres de la plupart des villes, ils vinrent à Tunis assiéger Mathos. Annibal prit son quartier au côté de la ville qui regardait Carthage, et Amilcar le sien au côté opposé. Ensuite, ayant conduit Spendius et les autres prisonniers auprès des murailles, ils les firent attacher à des croix, à la vue de toute la ville. Tant d'heureux succès endormirent la vigilance d'Annibal, et lui firent négliger la garde de son camp. Mathos ne s'en fut pas plus tôt aperçu, qu'il tomba sur les retranchemens, tua grand nombre de Carthaginois, chassa du camp toute l'armée, s'empara de tous les bagages, et fit Annibal lui-même prisonnier. On mena aussitôt ce général à la croix où Spendius était attaché. Là, on lui fit souffrir les supplices les plus cruels, et, après avoir détaché Spendius, on le mit à sa place, et on égorgea autour du corps de Spendius trente des principaux Carthaginois, comme si la fortune n'eût suscité cette guerre que pour fournir tour à tour aux deux armées des occasions éclatantes de se venger l'une de l'autre. Amilcar, à cause de la distance qui était entre les deux camps, n'apprit que tard la sortie que Mathos avait faite, et après en avoir été informé, il ne courut pas pour cela au secours : les chemins étaient trop difficiles; mais il leva le camp, et, côtoyant le Macar, il alla se poster à l'embouchure de ce fleuve.

Nouvelle consternation chez les Carthaginois, nouveau désespoir. Ils commençaient à reprendre courage, et les voilà retombés dans les mêmes embarras, qui n'empêchèrent cependant pas qu'ils ne travaillassent à s'en tirer. Pour faire un dernier effort, ils envoyèrent à Amilcar trente sénateurs, le général Hannon, qui avait déjà commandé dans cette guerre, et tout ce qui leur restait d'hommes en âge de porter les armes, en recommandant aux sénateurs d'essayer tous les moyens de réconcilier ensemble les deux généraux, et de les obliger à agir de concert, et de n'avoir devant les yeux que la situation où se trouvait la république. Après bien des conférences enfin, ils vinrent à bout de réunir ces deux capitaines, qui, dans la suite n'agissant que dans un même esprit, firent tout réussir à souhait. Ils engagèrent Mathos dans quantité de petits combats, tantôt en lui dressant des embuscades, tantôt en le poursuivant, soit autour de Lepta, soit autour d'autres villes. Ce chef, se voyant ainsi harcelé, prit enfin la résolution d'en venir à un combat général. Les Carthaginois, de leur côté, ne souhaitaient rien avec plus d'ardeur; les deux partis appelèrent à cette bataille tous leurs

alliés, et rassemblèrent des places toutes leurs garnisons, comme devant risquer le tout pour le tout. Quand on se fut disposé, on convint du jour et de l'heure, et on en vint aux mains. La victoire se tourna du côté des Carthaginois. Il resta sur le champ de bataille grand nombre d'Africains; une partie se sauva dans je ne sais quelle ville, qui se rendit peu de temps après; Mathos fut fait prisonnier; les autres parties de l'Afrique se soumirent aussitôt. Il n'y eut qu'Hippone-Zaryte et Utique qui, s'étant, dès le commencement de la guerre, rendues indignes de pardon, refusèrent alors de se soumettre : tant il est avantageux, même dans de pareilles fautes, de ne point dépasser certaines bornes, et de ne se pas porter à des excès impardonnables! Mais Hannon ne se fut pas plus tôt présenté devant l'une, et Amilcar devant l'autre, qu'elles furent contraintes d'en passer par tout ce qu'ils voulurent. Ainsi finit cette guerre, qui avait fait tant de mal aux Carthaginois, et dont ils se tirèrent si glorieusement, que non seulement ils se remirent en possession de l'Afrique, mais châtièrent encore, comme ils méritaient d'être châtiés, les auteurs de la révolte; car cette guerre ne se termina que par les honteux supplices que la jeunesse de la ville fit souffrir à Mathos et à ses troupes le jour du triomphe.

Telle fut la guerre des étrangers contre les Carthaginois, laquelle dura trois ans et quatre mois, ou environ. Il n'y en a point, au moins que je sache, où l'on ait porté plus loin la barbarie et l'impiété. Comme, vers ce temps-là, les étrangers de Sardaigne étaient venus d'eux-mêmes offrir cette île aux Romains, ceux-ci conçurent le dessein d'y passer. Les Carthaginois le trouvant fort mauvais, parce que la Sardaigne leur appartenait à plus juste titre, et se disposant à punir ceux qui avaient livré cette île à une autre puissance, c'en fut assez pour déterminer les Romains à déclarer la guerre aux Carthaginois, en prétextant que ce n'était pas contre les peuples de Sardaigne que ceux-ci faisaient des préparatifs, mais contre eux. Les Carthaginois qui étaient sortis comme par miracle de la dernière guerre, et qui n'étaient point du tout en état de se mettre mal avec les Romains, cédèrent au temps, et aimèrent mieux leur abandonner la Sardaigne, et ajouter douze cents talens à la somme qu'ils leur payaient, que de s'engager à soutenir une guerre dans les circonstances où ils étaient. Cette affaire n'eut pas d'autre suite.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Récapitulation du livre précédent. — Mort d'Amilcar; Asdrubal lui succède dans le commandement des armées. — Siége de Mydionie par les Étoliens. — Combat entre les Étoliens et les Illyriens. — Puissance de la fortune. — Mort d'Agron, roi des Illyriens. — Teuta sa femme lui succède. — Phénice livrée par les Gaulois aux Illyriens, et remise en liberté par les Étoliens et les Achéens. — Imprudence des Épirotes.

On a vu, dans le livre précédent, en quel temps les Romains, après s'être établis dans l'Italie, pensèrent à établir leurs conquêtes au dehors; comment ils passèrent en Sicile, et pourquoi ils eurent, au sujet de cette île, la guerre avec les Carthaginois; et comment ils commencèrent à se faire des armées navales, et ce qui se passa dans ces deux états pendant tout le cours de cette guerre, qui chassa les Carthaginois de la Sicile et la soumit toute aux Romains, à l'exception du pays qui obéissait à Hiéron. On a vu encore comment s'est allumée la guerre entre les troupes étrangères et la république de Carthage; jusqu'où les premiers ont porté leurs excès, et ce qu'ont produit les différens événemens de cette horrible révolte jusqu'à la victoire, qui extermina la plupart des séditieux et fit rentrer les autres dans leur devoir. Passons maintenant à ce qui s'est fait ensuite, sans nous écarter de la brièveté que nous nous sommes d'abord proposée.

La guerre d'Afrique terminée, les Carthaginois envoyèrent en Espagne une armée sous la conduite d'Amilcar. Celui-ci partit avec Annibal son fils, âgé pour lors de neuf ans, traversa le détroit formé par les colonnes d'Hercule, et rétablit dans l'Espagne les affaires de sa république. Pendant neuf ans qu'il resta dans ce pays, il soumit à Carthage un grand nombre de peuples, les uns par les armes, les autres par les négociations; enfin il finit ses jours d'une manière digne de ses premiers exploits, les armes à la main et sur un champ de bataille, où, ayant en tête une armée très nombreuse et très aguerrie, il fit des prodiges de courage et de valeur. Les Carthaginois donnèrent ensuite le commandement à Asdrubal, parent d'Amilcar, et commandant des galères.

Ce fut vers ce temps-là que les Romains passèrent pour la première fois dans l'Illyrie. Cette expédition doit être considérée avec soin, si l'on veut entrer dans notre projet et connaître bien les progrès et l'établissement de la domination des Romains. Voici donc pourquoi ils prirent cette résolution : Agron, roi d'Illyrie, et fils de Pleurate, avait sur terre et sur mer de plus grandes armées qu'eussent jamais eues ses prédécesseurs. A force d'argent, Demetrius, père de Philippe, avait gagné sur ce roi qu'il porterait du secours aux Mydioniens, que les Étoliens assiégeaient pour se venger de ce qu'ils avaient refusé de les associer à leur république. Pour cela, ils avaient levé une puissante armée, et, s'étant allés camper tout autour de la ville, ils employèrent pour la réduire toutes sortes de machines. Déjà Mydionie était aux dernières extrémités, et les assiégés semblaient chaque jour devoir se rendre, lorsque le préteur des Étoliens,

voyant son temps prêt à expirer, dit à ses troupes, qu'ayant essuyé toutes les fatigues et tous les périls du siége, il était en droit de demander qu'après que la ville serait emportée, on lui confiât le soin du butin, et qu'on lui accordât l'inscription des armes. Quelques-uns, mais surtout ceux qui aspiraient à la même distinction, se récrièrent sur cette demande, et détournèrent les soldats de rien décider là-dessus avant que la fortune fît connaître à qui cette faveur serait due. Il fut cependant réglé que le nouveau préteur, qui prendrait la ville, partagerait avec son prédécesseur le soin du butin et l'inscription des armes.

Le lendemain de cette décision, jour auquel le nouveau préteur devait être élu et entrer en charge, selon la coutume des Étoliens, arrivent, pendant la nuit, proche de Mydionie, cent bâtimens portant cinq mille Illyriens, qui, débarquant sans bruit au point du jour, et s'étant rangés en bataille à leur manière, s'en vont, partagés en petites colonnes, droit au camp des Étoliens. Ceux-ci furent d'abord frappés d'une descente si subite et si hardie; mais ils ne rabattirent pour cela rien de leur ancienne fierté : ils comptaient sur le nombre et la valeur de leurs troupes, et firent bonne contenance. Ce qu'ils avaient d'infanterie pesamment armée et de cavalerie (et ils avaient beaucoup de l'une et de l'autre), ils le mirent en bataille dans la plaine à la tête du camp. Il y avait là quelques postes élevés et avantageux; ils les firent occuper par une partie de la cavalerie et des soldats armés à la légère. Mais ceux-ci ne purent tenir contre les Illyriens, qui, au premier choc, les accablèrent de leur nombre et de leur pesanteur, et menèrent battant la cavalerie jusqu'aux soldats pesamment armés des Étoliens. Fondant ensuite des hauteurs sur les troupes rangées dans la plaine, ils les renversèrent avec d'autant plus de facilité, que les Mydioniens firent en même temps sur elles une vigoureuse sortie. Il en resta une grande partie sur le champ de bataille; mais on fit un plus grand nombre de prisonniers, et on se rendit maître des armes et de tout le bagage. Les Illyriens, après avoir exécuté l'ordre de leur roi, chargèrent le butin sur leurs bâtimens, et reprirent la route de leur pays. Ainsi fut sauvée Mydionie, lorsqu'elle s'y attendait le moins.

On convoqua ensuite une assemblée des citoyens, où l'on discuta, entre autres choses, l'affaire de l'inscription des armes, et on y régla que l'on suivrait la loi que les Étoliens venaient d'établir, en sorte que l'inscription des armes serait commune et au préteur qui était actuellement en charge, et à ceux qui le seraient dans la suite. La fortune montre bien ici quel est son pouvoir sur les choses humaines, en favorisant tellement les Mydioniens, qu'ils couvrent leurs ennemis de la même infamie dont ils s'attendaient à être eux-mêmes couverts; et la défaite inopinée des Étoliens nous apprend que l'on ne doit pas délibérer sur l'avenir, comme s'il était déjà présent; qu'il ne faut point compter par avance sur des choses qui peuvent encore changer, et qu'étant hommes, nous devons, en toute occasion, mais surtout dans la guerre, nous attendre à quelque événement que nous n'aurons pu prévoir.

Au retour de la flotte, Agron, s'étant fait faire, par les chefs, le récit du combat, fut dans une joie extrême d'avoir rabaissé la fierté des Étoliens : mais s'étant adonné au vin et à d'autres plaisirs semblables, il y gagna une pleurésie qui le mit en peu de jours au tombeau.

Le royaume passa entre les mains de Teuta sa femme, qui confia à ses amis l'administration des affaires. Cette reine, suivant les habitudes de légèreté de son sexe, ne pensait qu'à la victoire que ses sujets venaient de remporter. Sans égard pour les états voisins, elle permit d'abord à ses sujets de se livrer à la piraterie. Ensuite, ayant équipé une flotte, et levé une armée aussi nombreuse que la première, elle exerça de côté et d'autre, par ses généraux, toutes sortes d'hostilités.

Les Éléens et les Messéniens furent les premiers à s'en ressentir. Jamais ces deux pays n'étaient en repos ni en sûreté contre les Illyriens, parce que, la côte étant fort étendue, et les villes dont ils dépendent, bien avant dans les terres, les secours qu'ils en pouvaient tirer étaient trop faibles et trop lents pour empêcher la descente des Illyriens, qui par cette raison fondaient sur eux sans crainte, et mettaient tout au pillage. Ils avaient poussé un jour jusqu'à Phénice, ville d'Épire, pour y chercher des vivres. Là, s'abouchant avec des Gaulois qui y étaient en garnison, à la solde des Épirotes, au nombre d'environ huit cents, ils prirent avec eux des mesures pour se rendre maîtres de la ville. Les Gaulois donnent les mains au complot; les Illyriens font une descente, emportent la ville d'assaut, et s'emparent de tout ce qu'ils y trouvent. A cette nouvelle les Épirotes se mettent sous les armes. Arrivés à Phénice, ils campent devant la ville, ayant devant eux la rivière, et pour être plus en sûreté ils enlèvent les planches du pont qui était dessus. Sur l'avis qu'ils reçoivent ensuite que Skerdilaïde arrivait par terre à la tête de cinq mille Illyriens, qu'il faisait filer par les détroits qui sont proche d'Antigonée, ils envoient un détachement à la garde de cette ville, et du reste se tranquillisent, font bonne chère aux dépens du pays, et ne s'embarrassent pas du service du camp. Les Illyriens, avertis que les Épirotes avaient divisé leurs forces et que le service se faisait avec nonchalance, partent de nuit, jettent des planches sur le pont, passent dessus, puis, s'emparant d'un poste avantageux, ils demeurent là jusqu'au jour. Alors on se met de part et d'autre en bataille devant la ville. Les Épirotes sont défaits. On en tua un grand nombre; beaucoup plus furent faits prisonniers; le reste se sauva chez les Atintaniens.

Après cette défaite, ne voyant plus chez eux-mêmes de quoi se soutenir, ils députèrent aux Étoliens et aux Achéens pour les supplier de venir à à leur secours. Ces peuples touchés de compassion se mettent en marche, et vont à Hélicrane; là se rendent aussi les Illyriens qu'avait amenés Skerdilaïde, et qui s'étaient emparés de Phénice. Ils se postent auprès des Étoliens et des Achéens, dans le dessein de leur donner bataille. Mais outre que le terrain était désavantageux, ils reçurent de Teuta des lettres qui les obligeaient de revenir incessamment dans l'Illyrie, parce qu'une partie de ce royaume s'était tournée du côté des Dardaniens. Ainsi, après avoir ravagé l'Épire, ils firent une trêve avec les Épirotes; leur rendirent, avec la ville de Phénice, ce qu'ils avaient pris sur eux d'hommes libres, pour une somme d'argent; et ayant chargé sur des barques les esclaves et le reste de leur bagage, les uns se mirent en mer, les autres, que Skerdilaïde avait amenés, s'en retournèrent à pied par les défilés d'Antigonée. Cette expédition répandit une extrême frayeur parmi les Grecs qui ha-

bitaient le long de la côte. Auparavant ils craignaient pour leurs campagnes; mais depuis que Phénice, la ville de toute l'Épire la plus forte et la plus puissante, avait passé sous d'autres lois d'une façon si extraordinaire, ils crurent qu'il n'y avait plus de sûreté ni pour eux-mêmes ni pour leurs villes.

Les Épirotes remis en liberté, loin de se venger des Illyriens, ou de marquer leur reconnaissance aux états qui les avaient secourus, envoyèrent des ambassadeurs à Teuta, et de concert avec les Acarnaniens, firent alliance avec cette reine, alliance en vertu de laquelle ils prirent dans la suite les intérêts des Illyriens contre les deux peuples qui les en avaient délivrés; aussi grossièrement ingrats à l'égard de leurs bienfaiteurs, qu'ils avaient auparavant été peu habiles à se conserver Phénice! Que nous tombions quelquefois dans des malheurs que nous n'avons pu ni prévoir ni éviter, c'est une suite de l'humanité; nous n'en sommes pas responsables; on en rejette la faute ou sur la fortune, ou sur quelque trahison; mais quand le péril est évident et que l'on n'y tombe que faute de jugement et de prudence, alors on ne doit s'en prendre qu'à soi-même. Un revers de fortune attendrit, est excusé, attire du secours; une sottise, une grossière imprudence ne méritent de la part des gens sages que de l'indignation et des reproches. C'est aussi la justice que les Grecs rendirent aux Épirotes. Sachant que les Gaulois passaient communément pour suspects, pouvaient-ils sans témérité leur confier en garde une ville riche, puissante et qui par mille endroits excitait leur cupidité? Pourquoi ne se pas défier d'un corps de troupes chassé de son pays par sa propre nation, pour les perfidies qu'ils avaient faites à leurs amis et à leurs parens, dont plus de trois mille hommes, reçus ensuite par les Carthaginois qui étaient alors en guerre, avaient pris occasion d'un soulèvement des soldats contre les chefs au sujet de la solde, pour piller Agrigente, où ils avaient été mis pour la garder; qui jetés ensuite dans Éryce pour la défendre contre les Romains qui l'assiégeaient, après avoir inutilement tenté de la leur livrer par trahison, s'étaient venus rendre dans leur camp; qui, jetés ensuite dans Éryce sur leur bonne foi par les Romains, avaient pillé le temple de Vénus Érycine; qui enfin aussitôt après la guerre de Sicile, connus par les Romains pour des traîtres et des perfides, avaient été dépouillés de leurs armes, mis sur des vaisseaux et chassés de toute l'Italie? Après cela était-il de la prudence de confier à des gens de cette trempe la garde d'une république et d'une ville très puissante? Et les Épirotes ne furent-ils pas bien les artisans de leurs malheurs? cette imprudence valait la peine d'être remarquée; elle apprendra qu'en bonne politique, il ne faut jamais introduire une trop forte garnison, surtout lorsqu'elle est composée d'étrangers et de Barbares.

CHAPITRE II.

Plaintes portées au sénat romain contre les Illyriens. — Succès de l'ambassade envoyée de sa part à Teuta, leur reine. — Les Illyriens entrent par surprise dans Épidamne, et en sont chassés. — Combat naval auprès de Paxès, et prise de Corcyre par les Illyriens. — Descente des Romains dans l'Illyrie. — Exploits de Fulvius et de Posthumius, consuls romains. — Traité de paix entre eux et la reine.

Long-temps avant la prise de Phénice, les Illyriens avaient assez souvent inquiété ceux qui par mer venaient

d'Italie. Mais pendant leur séjour dans cette ville, il s'en détacha de la flotte plusieurs, qui courant sus aux marchands, pillaient, tuaient et emmenaient des prisonniers. D'abord le sénat ne fit pas grand compte des plaintes qu'on lui portait contre ces pirates; mais alors, ces plaintes devenant plus fréquentes, il envoya en Illyrie Caïus et Lucius Coruncanius pour s'assurer des faits. Quand Teuta vit, au retour de ses vaisseaux, le nombre et la beauté des effets qu'ils avaient apportés de Phénice, ville alors la plus riche et la plus florissante de l'Épire, cela ne fit que redoubler la passion qu'elle avait de s'enrichir des dépouilles des Grecs. Les troubles intestins dont son propre royaume était agité, la retinrent un peu de temps; mais dès qu'elle eut ramené à leur devoir ceux de ses sujets qui s'étaient révoltés, elle mit le siége devant Issa, la seule ville qui refusât de la reconnaître.

Ce fut alors qu'arrivèrent les ambassadeurs romains. Dans l'audience qu'on leur donna, ils se plaignirent des torts que leurs marchands avaient soufferts de la part des corsaires illyriens. La reine les laissa parler sans les interrompre, affectant des airs de hauteur et de fierté. Quand ils eurent fini, sa réponse fut : qu'elle tâcherait d'empêcher que leur république n'eût dans la suite sujet de se plaindre de son royaume en général; mais que ce n'était pas la coutume des rois d'Illyrie de défendre à leurs sujets d'aller en course pour leur utilité particulière. A ce mot le feu monte à la tête au plus jeune des ambassadeurs, et avec une liberté à qui il ne manquait que d'avoir été prise à propos : « Chez nous, ma» dame, dit-il, une de nos plus belles » coutumes, c'est de venger en com» mun les torts faits aux particuliers; » et nous ferons, s'il plaît aux dieux, » en sorte que vous vous portiez bien» tôt de vous-même à réformer les » coutumes des rois illyriens. » La reine prit cette réponse en femme, c'est-à-dire en très mauvaise part. Elle en fut tellement irritée, que, sans égard pour le droit des gens, elle fit poursuivre les ambassadeurs et tuer celui qui l'avait offensée. Là-dessus les Romains font des préparatifs de guerre, lèvent des troupes et équipent une flotte.

Au commencement du printemps, Teuta, ayant fait construire un plus grand nombre de bâtimens qu'auparavant, envoya encore porter la destruction dans la Grèce. Une partie passa à Corcyre, les autres allèrent mouiller à Épidamne, sous prétexte d'y prendre de l'eau et des vivres, mais en effet dans le dessein de surprendre la ville. Les Épidamniens les laissèrent entrer imprudemment et sans précaution; ils abordent les habits relevés, un pot dans la main comme pour prendre de l'eau, et un poignard dans le pot. Ils égorgent la garde de la porte, et se rendent bientôt maîtres de l'entrée. Alors des renforts accoururent promptement de leurs vaisseaux, selon le projet qui avait été pris, et avec ces nouvelles forces il leur fut aisé de s'emparer de la plus grande partie des murailles. Mais les habitans, quoique pris à l'improviste, se défendirent avec tant de vigueur, que les Illyriens, après avoir long-temps disputé le terrain, furent obligés de se retirer. La négligence des Épidamniens, dans cette occasion, pensa leur coûter leur propre patrie; leur courage, en les tirant du danger, leur apprit à être plus vigilans et plus attentifs à l'avenir.

Les Illyriens repoussés mirent aussitôt à la voile, et, ayant joint ceux qui les devançaient, ils cinglèrent droit à

Corcyre, y firent une descente, et entreprirent d'assiéger cette ville. L'épouvante fut grande parmi les citoyens, qui, ne se croyant pas en état de résister et de se soutenir par eux-mêmes, envoyèrent implorer l'assistance des Achéens et des Étoliens. Il s'y trouva en même temps des ambassadeurs de la part des Apolloniates et des Épidamniens, qui priaient instamment qu'on les secourût, et qu'on ne souffrît point qu'ils fussent chassés de leur pays par les Illyriens. Ces demandes furent favorablement écoutées : les Achéens avaient sept vaisseaux de guerre; on les équipa de tout point, et l'on se mit en mer. On comptait bien faire lever le siége de Corcyre; mais les Illyriens ayant reçu des Acarniens sept vaisseaux, en vertu de l'alliance qu'ils avaient faite avec eux, vinrent au devant des Achéens et leur livrèrent bataille auprès de Paxos. Les Acarnaniens avaient en tête les Achéens, et de ce côté-là le combat fut égal; on se retira de part et d'autre sans s'être fait d'autre mal que quelques blessures. Pour les Illyriens, ayant lié leurs vaisseaux quatre à quatre, ils approchèrent des ennemis. D'abord il ne semblait pas qu'ils se souciassent fort de se défendre. Ils prêtaient même le flanc, comme pour aider aux ennemis à les battre. Mais quand on se fut joint, l'embarras des ennemis ne fut pas médiocre, accrochés qu'ils étaient par ces vaisseaux liés ensemble et suspendus aux éperons des leurs. Alors les Illyriens sautent dessus les ponts des Achéens, et les accablent de leur grand nombre. Ils prirent quatre galères à quatre rangs, et en coulèrent à fond une de cinq rangs avec tout l'équipage. Sur celle-ci était un Cérynien nommé Marcus, qui, jusqu'à cette fatale journée, s'était acquitté envers la république de tous les devoirs d'un excellent citoyen. Ceux qui avaient eu affaire aux Acarnaniens, voyant que les Illyriens avaient le dessus, cherchèrent leur salut dans la légèreté de leurs vaisseaux, et poussés par un vent frais, arrivèrent chez eux sans courir de risque. Cette victoire enfla beaucoup le courage des Illyriens; mais autant elle leur donna de facilité à continuer le siége de Corcyre, autant elle ôta aux assiégés toute espérance de le soutenir avec succès. Ils tinrent ferme quelques jours, mais enfin ils s'accommodèrent et reçurent garnison, et avec cette garnison Démétrius de Pharès. Après quoi les Illyriens retournèrent à Épidamne, et en reprirent le siége.

C'était alors à Rome le temps d'élire les conseils. Caïus Fulvius, ayant été choisi, eut le commandement de l'armée navale, qui était de deux cents vaisseaux; et Aulus Posthumius, son collègue, celui de l'armée de terre. Caïus voulait d'abord cingler droit à Corcyre, croyant y arriver à temps pour donner du secours; mais quoique la ville se fût rendue, il ne laissa pas de suivre son premier dessein, tant pour connaître au juste ce qui s'y était passé, que pour s'assurer de ce qui avait été mandé à Rome par Démétrius, qui, ayant été desservi auprès de Teuta, et craignant son ressentiment, avait fait dire aux Romains qu'il leur livrerait Corcyre et tout ce qui était en sa disposition.

Les Romains débarquent dans l'île, et y sont bien reçus. De l'avis de Démétrius on leur abandonne la garnison illyrienne, et on se rend à eux à discrétion, dans la pensée que c'était l'unique moyen de se mettre à couvert pour toujours des insultes des Illyriens. De Corcyre, Caïus fait voile vers Apollonie, emmenant avec lui Démétrius.

pour exécuter d'après ses avis tout ce qui lui restait à faire. En même temps Posthumius part de Brindes, et traverse la mer avec son armée de terre, composée de vingt mille hommes de pied et de deux mille chevaux. A peine les deux consuls paraissent ensemble devant Apollonie, que les habitans les reçoivent à bras ouverts, et se rangent sous leurs lois. De là, sur la nouvelle que les Illyriens assiégeaient Épidamne, ils prennent la route de cette ville, et, au bruit qu'ils approchent, les Illyriens lèvent tumultueusement le siége, et prennent la fuite. Les Épidamniens une fois pris sous leur protection, ils pénètrent dans l'Illyrie, et rangent à la raison les Ardyéens. Là se trouvent des députés de plusieurs peuples, entre autres des Parthéniens et des Atintaniens qui les reconnaissent pour leurs maîtres. Ensuite ils marchent à Issa, qui était aussi assiégée par les Illyriens, font lever le siége, et reçoivent les Isséens dans leur alliance. Le long de la côte ils emportèrent d'assaut quelques villes d'Illyrie; entre autres Nytrie, où ils perdirent beaucoup de soldats, quelques tribuns et le questeur. Ils y prirent vingt brigantins qui emportaient du pays un gros butin. Des assiégeans d'Isse, les uns, en considération de Démétrius, furent ménagés, et demeurèrent dans l'île de Pharos; tous les autres furent dispersés, et se retirèrent à Arbon. Pour Teuta, elle se sauva avec un très petit nombre des siens à Rizon, petite place propre à la mettre en sûreté, éloignée de la mer, sur la rivière qui porte le même nom que la ville.

Les Romains ayant ainsi augmenté dans l'Illyrie le nombre des sujets de Démétrius, et étendu plus loin sa domination, se retirèrent à Épidamne avec leur flotte et leur armée de terre. Caïus ramena à Rome la plus grande partie des deux armées, et Posthumius, ayant ramassé quarante vaisseaux, et levé une armée sur plusieurs villes des environs, prit là ses quartiers d'hiver pour pouvoir protéger les Ardyéens et les autres peuples qui s'étaient mis sous la sauve garde des Romains.

Le printemps venu, il vint à Rome des ambassadeurs de la part de Teuta, lesquels, au nom de leur maîtresse proposèrent ces conditions de paix : « quelle paierait le tribut qui lui avait » été imposé; qu'à l'exception de peu » de places, elle céderait toute l'Illyrie » et ce qui était de plus d'importance, » surtout par rapport aux Grecs; qu'au- » delà du Lisse, elle ne pourrait mettre » sur mer que deux brigantins sans » armes. » Ces conditions acceptées, Posthumius envoya des députés chez les Étoliens et les Achéens, qui leur firent connaître pourquoi les Romains avaient entrepris cette guerre et passé dans l'Illyrie. Ils racontèrent ce qui s'y était fait, ils lurent le traité de paix conclu avec les Illyriens, et retournèrent ensuite à Corcyre, très contens du bon accueil qu'on leur avait fait chez ces deux nations. En effet, ce traité dont ils avaient apporté la nouvelle, délivrait les Grecs d'une grande crainte; car ce n'était pas seulement contre quelques parties de la Grèce que les Illyriens se déclaraient; ils étaient ennemis de toute la Grèce. Tel fut le premier passage des armées romaines dans l'Illyrie, et la première alliance qui se fit par ambassades entre les Grecs et le peuple romain. Depuis ce temps-là il y eut encore des ambassadeurs envoyés de Rome à Corinthe et à Athènes, et ce fut alors pour la première fois que les Corinthiens reçurent les Romains dans les combats isthmiques. Revenons

maintenant aux affaires d'Espagne que nous avons laissées.

CHAPITRE III.

Construction de Carthage-la-Neuve par Asdrubal. — Traité des Romains avec ce grand capitaine. — Abrégé de l'histoire des Gaulois. — Description de la partie de l'Italie qu'ils occupaient.

Asdrubal, revêtu du commandement des armées, se fit beaucoup d'honneur dans cette dignité par son intelligence et par sa conduite. Entre les services qu'il rendit à l'état, un des plus importans, et qui contribua le plus à étendre la puissance de sa république, fut la construction d'une ville, que quelques-uns appellent Carthage, et les autres Ville-Neuve ; ville dans la situation la plus heureuse, soit pour les affaires d'Espagne, soit pour celles de l'Afrique. Nous aurons ailleurs une occasion plus favorable de décrire cette situation et les avantages que ces deux pays peuvent en tirer. Les grandes conquêtes qu'Asdrubal avait déjà faites, et le degré de puissance où il était parvenu, firent prendre aux Romains la résolution de penser sérieusement à ce qui se passait en Espagne. Ils se trouvèrent coupables de s'être endormis sur l'accroissement de la domination des Carthaginois, et songèrent tout de bon à réparer cette faute.

Ils n'osèrent pourtant alors ni leur prescrire des lois trop dures, ni prendre les armes contre eux ; ils avaient assez à faire de se tenir en garde contre les Gaulois, dont ils étaient menacés, et que l'on attendait presque de jour en jour. Il leur parut qu'il était plus à propos d'user de douceur avec Asdrubal, jusqu'à ce que par une bataille ils se fussent débarrassés des Gaulois, ennemis qui n'épiaient que l'occasion de leur nuire, et dont il fallait nécessairement qu'ils se défissent, non seulement pour se rendre maîtres de l'Italie, mais encore pour demeurer paisibles dans leur propre patrie. Ils envoyèrent donc des ambassadeurs à Asdrubal, et dans le traité qu'ils firent avec lui, sans faire mention du reste de l'Espagne, ils exigeaient seulement qu'il ne portât pas la guerre au delà de l'Èbre : ces conditions acceptées, ils tournèrent toutes leurs forces contre les Gaulois.

A propos de ce peuple, nous ne ferons pas mal d'en donner ici l'histoire en raccourci, et de la reprendre au temps où il s'était emparé d'une partie de l'Italie : le dessein que je me suis proposé dans mes deux premiers livres, réclame cette esquisse. D'ailleurs, outre que cette histoire est digne d'être connue et transmise à la postérité, elle est encore nécessaire pour connaître quel pays Annibal eut la hardiesse de traverser, et à quels peuples il osa se fier, lorsqu'il forma le projet de renverser l'empire romain. Mais montrons d'abord quel est et comment est situé, par rapport au reste de l'Italie, le terrain que les Gaulois occupaient ; cette description aidera beaucoup à faire concevoir ce qu'il y aura de remarquable dans les actions qui s'y sont passées.

Toute l'Italie forme un triangle, dont l'un des côtés, qui est à l'orient, est terminé par la mer d'Ionie et le golfe Adriatique qui lui est adjacent, et l'autre, qui est au midi et à l'occident, par la mer de Sicile et celle de Tyrrhénie. Ces deux côtés, se joignant ensemble, font la pointe du triangle, et cette pointe, c'est ce promontoire d'Italie qu'on appelle Cocinthe, et qui sépare la mer d'Ionie de celle de Sicile. Au troisième côté, qui regarde le septentrion et le milieu des terres, sont les

Alpes, chaîne de montagne qui, depuis Marseille et les lieux qui sont au dessus de la mer de Sardaigne, s'étend sans interruption jusqu'à l'extrémité de la mer Adriatique, à l'exception d'un petit terrain où elles finissent, avant que de se joindre à cette mer. C'est du pied de ces montagnes, qui doivent être regardées comme la base du triangle, et du côté du midi, que commencent ces plaines dont nous avons à parler, plaines situées dans la partie septentrionale de l'Italie, et qui par leur fertilité et leur étendue surpassent tout ce que l'histoire nous a jamais appris d'aucun pays de l'Europe. Elles sont aussi en forme de triangle. La jonction des Apennins et des Alpes auprès de la mer de Sardaigne, au dessus de Marseille, fait la pointe du triangle. Les Alpes bornent le côté du septentrion à la longueur de 2,200 stades, et au midi sont les Apennins qui s'étendent à 3,600. La base de ce triangle est la côte du golfe Adriatique, et cette côte qui s'étend depuis Sène jusqu'à l'extrémité du golfe, est longue de plus de 2,500 stades, en sorte que ces plaines ne renferment guère moins de 10,000 stades dans leur circonférence.

Pour la fertilité du pays, il n'est pas facile de l'exprimer. On y recueille une si grande abondance de grains, que nous avons vu le médemne de froment, mesure de Sicile, à quatre oboles, et le médemne d'orge à deux. La métrète de vin s'y donne pour une égale mesure d'orge. Le mil et le panis y croissent à foison; les chênes répandus çà et là fournissent une si grande quantité de glands, que, quoiqu'en Italie on tue beaucoup de porcs, tant pour la vie ordinaire que pour les provisions de guerre, cependant la plus grande partie se tire de ces plaines. Enfin les besoins de la vie y sont à si bon marché, que les voyageurs, dans les hôtelleries, ne demandent pas ce que leur coûtera chaque chose en particulier, mais combien il en coûte par tête; et ils en sont souvent quittes pour une semisse, qui ne fait que la quatrième partie d'une obole; rarement il en coûte davantage, quoiqu'on y donne suffisamment tout ce qui y est nécessaire. Je ne dis rien du nombre d'hommes dont ce pays est peuplé, ni de la grandeur et de la beauté de leur corps, ni de leur courage dans les actions de la guerre; on en doit juger par ce qu'ils ont fait. Les deux côtés des Alpes, dont l'un regarde le Rhône et le septentrion, et l'autre les campagnes dont nous venons de parler, ces deux côtés, dis-je, sont habités, le premier par les Gaulois transalpins, et le second par les Taurisques, les Agones et plusieurs autres sortes de Barbares. Ces Transalpins ne sont point une nation différente des Gaulois; ils ne sont ainsi appelés, que parce qu'ils demeurent au delà des Alpes. Au reste, quand je dis que ces deux côtés sont habités, je ne parle que des lieux bas et des douces collines, car pour les sommets de ces montagnes, personne, jusqu'à présent, n'y a fixé son habitation; la difficulté d'y monter, et les neiges dont ils sont toujours couverts, les rendent inhabitables. Tout le pays, depuis le commencement de l'Apennin, au dessus de Marseille, et sa jonction avec les Alpes, tant du côté de la mer de Tyrrhénie jusqu'à Pise, qui est la première ville de l'Étrurie au couchant, que du côté des plaines jusqu'aux Arretins, tout ce pays, dis-je, est habité par les Liguriens; au-delà sont les Tyrrhéniens, et après eux les Umbriens, qui occupent les deux versans de l'Apennin, après lesquels cette chaîne de montagnes, qui est éloignée de la mer Adriatique d'environ 500 stades, se courbant

vers la droite, quitte les plaines, et, traversant par le milieu tout le reste de l'Italie, va gagner la mer de Sicile. Ces plaines, dont l'Apennin s'écarte, s'étendent jusqu'à la mer et à la ville de Sène.

Le Pô, que les poètes ont tant célébré sous le nom d'Éridan, prend sa source dans les Alpes, à la pointe du dernier triangle dont nous avons parlé; il prend d'abord son cours vers le midi, et se répand dans les plaines; mais à peine y est-il entré, qu'il se détourne du côté du levant, et va, par deux embouchures, se jeter dans la mer Adriatique. Il se partage dans la plaine, mais de telle sorte, que le bras le plus gros est celui qui coule vers les Alpes et la mer Adriatique. Il roule autant d'eau qu'aucune autre rivière d'Italie, parce que tout ce qui sort d'eau des Alpes et des Apennins, du côté des plaines, tombe dans son lit, qui est fort large et fort beau, surtout lorsqu'au retour de la belle saison, il est rempli par les neiges fondues qui s'écoulent des montagnes dont nous parlions tout à l'heure. On remonte ce fleuve sur des vaisseaux, par l'embouchure nommée Olana, depuis la mer jusqu'à l'espace d'environ 2,000 stades. Au sortir de sa source, il n'a qu'un lit, et le conserve jusque chez les Trigaboles, où il se divise en deux. L'embouchure de l'un s'appelle Padoa, et celle de l'autre Olana, où est un port qui, pour la sûreté de ceux qui y abordent, ne le cède à aucun autre de la mer Adriatique. Ce fleuve est appelé, par les gens du pays, Bodencus.

On me dispensera bien de discuter ici tout ce que les Grecs racontent de ce fleuve, l'affaire de Phaéton et sa chute, les larmes des peupliers, la nation noire qui habite le long du fleuve, et qui porte encore le deuil de Phaéton, et en un mot tout ce qui regarde cette histoire tragique, et peut-être d'autres semblables. Une exacte recherche de ces sortes de choses ne convient pas à un préambule. Cependant nous en dirons ce qu'il faudra dans une autre occasion, ne fût-ce que pour faire connaître l'ignorance de Timée sur les lieux que nous venons de décrire.

Ces plaines, au reste, étaient autrefois occupées par les Tyrrhéniens, lorsque maîtres du pays où est Capoue et Nole, et qu'on appelle les champs Phlégréens, ils se rendirent célèbres par la généreuse résistance qu'ils firent à l'ambition de plusieurs voisins. Ainsi, ce qui se lit dans les historiens des dynasties de ce peuple, il ne faut point l'entendre du pays qu'ils occupent à présent, mais des plaines dont j'ai parlé, et qui leur fournissaient toutes les facilités possibles pour s'agrandir. Depuis, les Gaulois qui leur étaient voisins, et qui ne voyaient qu'avec un œil jaloux la beauté du pays, s'étant mêlés avec eux par le commerce, tout d'un coup sur un léger prétexte, fondirent avec une grosse armée sur les Tyrrhéniens, les chassèrent des environs du Pô, et s'y mirent en leur place. Vers la source de ce fleuve étaient les Laëns et les Lébiciens; ensuite les Insubriens, nation puissante et fort étendue; et après eux les Cénomans; auprès de la mer Adriatique les Vénètes, peuple ancien qui avait à peu près les mêmes coutumes et le même habillement que les autres Gaulois, mais qui parlait une autre langue. Ces Vénètes sont célèbres chez les poètes tragiques, qui ont débité sur eux force prodiges. Au delà du Pô, autour de l'Apennin, les premiers qui se présentaient étaient les Anianes, ensuite les Boïens; après eux vers la mer Adriatique, les Lingonais, et enfin, sur la côte, les Sénonais. Voilà les na-

tions les plus considérables qui ont habité les lieux dont nous avons parlé.

CHAPITRE IV.

Prise de Rome par les Gaulois. — Différentes entreprises de ce peuple contre les Romains.

Tous ces peuples étaient répandus par villages qu'ils ne fermaient point de murailles; ils ne savaient ce que c'était que des meubles. Leur manière de vie était simple : point d'autre lit que de l'herbe, ni d'autre nourriture que de la viande. La guerre et l'agriculture faisaient toute leur étude; toute autre science ou art leur était inconnu. Leurs richesses consistaient en or et en troupeaux, les seules choses qu'on peut facilement transporter d'un lieu en un autre à son choix, ou selon les différentes conjonctures. Ils s'appliquaient surtout à s'attacher un grand nombre de personnes, parce qu'on n'était puissant et formidable chez eux qu'en proportion du nombre des cliens dont on disposait à son gré. D'abord ils ne furent pas seulement maîtres du pays, mais encore de plusieurs voisins qui se soumirent par la terreur de leurs armes. Peu de temps après, ayant vaincu les Romains et leurs alliés en bataille rangée, et les ayant mis en fuite, il les menèrent battant pendant trois jours jusqu'à Rome, dont ils s'emparèrent, à l'exception du Capitole; mais les Venètes s'étant jetés sur leur pays, ils s'accommodèrent avec les Romains, leur rendirent leur ville, et coururent au secours de leur patrie. Ils se firent ensuite la guerre les uns aux autres. Leur grande puissance excita aussi la jalousie de quelques-uns des peuples qui habitaient les Alpes. Piqués de se voir si fort au dessous d'eux, ils s'assemblèrent, prirent les armes, et firent souvent des excursions sur leurs pays.

Pendant ce temps-là les Romains s'étaient relevés de leurs pertes, et avaient pour la seconde fois composé avec les Latins. Trente ans après la prise de Rome, les Gaulois s'avancèrent jusqu'à Albe avec une grande armée. Les Romains surpris, et n'ayant pas eu le temps de faire venir les troupes de leurs alliés, n'osèrent aller au devant d'eux. Mais douze ans après les Gaulois étant revenus avec une armée nombreuse, les Romains, qui s'y attendaient, assemblent leurs alliés, s'avancent avec ardeur, et brûlent d'en venir aux mains. Cette fermeté épouvanta les Gaulois, il y eut différens sentimens parmi eux sur ce qu'il y avait à faire; mais, la nuit venue, ils firent une retraite qui approchait fort d'une fuite. Depuis ce temps-à ils restèrent chez eux, sans remuer, pendant treize ans; ensuite voyant les Romains croître en puissance et en force, ils conclurent avec eux un traité de paix. Ils se tinrent ainsi en paix pendant environ trente années. Mais, menacés d'une guerre de la part des peuples de delà des Alpes, et craignant d'en être accablés, ils leur envoyèrent tant de présens, et surent si bien faire valoir la liaison qu'il y avait entre eux et les Gaulois d'en deça les Alpes, qu'ils leur firent tomber les armes des mains. Ils leur persuadèrent ensuite de reprendre les armes contre les Romains, et s'engagèrent à courir avec eux tous les risques de cette guerre. Réunis ensemble, ils passent par la Tyrrhénie, gagnent les peuples de ce pays à leur parti, font un riche butin sur les terres des Romains, et en sortent sans que personne fasse mine de les inquiéter. De retour chez eux, une sédition s'élève sur le partage du butin; c'est à qui aura la meilleure part, et leur avidité leur fait perdre la

plus grande partie et du butin et de leur armée. Cela est assez ordinaire aux Gaulois lorsqu'ils ont fait quelque capture, surtout quand le vin et la débauche leur échauffent la tête.

Quatre ans après cette expédition, les Samnites et les Gaulois, ayant joint ensemble leurs forces, livrèrent bataille aux Romains dans le pays des Camertins, et en défirent un grand nombre. Les Romains, irrités par cet échec, revinrent peu de jours après avec toutes leurs troupes dans le pays des Sentinates. Dans cette bataille, les Gaulois perdirent la plus grande partie de leurs troupes, et le reste fut obligé de s'enfuir en déroute dans son pays. Ils revinrent encore dix ans après avec une grande armée pour assiéger Arretium. Les Romains accoururent pour secourir les assiégés, et livrèrent bataille devant la ville; mais ils furent vaincus, et Lucius, qui les commandait, y perdit la vie. Manius Curius, son successeur, leur envoya demander les prisonniers; mais, contre le droit des gens, ils mirent à mort ceux qui étaient venus de sa part. Les Romains, outrés, se mettent sur le champ en campagne; les Sénonais se présentent; la bataille se livre; les Romains victorieux en tuent la plus grande partie, chassent le reste, et se rendent maîtres de tout le pays. C'est dans cet endroit de la Gaule qu'ils envoyèrent pour la première fois une colonie, et qu'ils bâtirent une ville nommée Sène du nom des Sénonais, qui l'avaient les premiers habitée. Nous avons dit où elle est située, savoir, près de la mer Adriatique, à l'extrémité des plaines qu'arrose le Pô.

La défaite des Sénonais fit craindre aux Boïens qu'eux-mêmes et leur pays n'eussent le même sort. Ils levèrent une armée formidable et exhortèrent les Tyrrhéniens à se joindre à eux. Le rendez-vous était près du lac Vadémon, et ils s'y mirent en bataille. Presque tous les Tyrrhéniens y périrent, et il n'y eut que quelques Boïens qui échappèrent par la fuite. Mais, l'année suivante, ils se liguèrent une seconde fois, et, ayant enrôlé toute la jeunesse, ils donnèrent bataille aux Romains. Ils y furent entièrement défaits, et contraints, malgré toute leur fierté, à demander la paix aux Romains, et à faire un traité avec eux. Tout ceci se passa trois ans avant que Pyrrhus entrât dans l'Italie, et cinq ans avant la déroute des Gaulois à Delphes. De cette fureur de guerre, que la fortune semblait avoir soufflée aux Gaulois, les Romains tirèrent deux grands avantages. Le premier fut, qu'accoutumés à être battus par les Gaulois, ils ne pouvaient ni rien voir ni rien craindre de plus terrible que ce qui leur était arrivé; et c'est pour cela que Pyrrhus les trouva si exercés et si aguerris. L'autre avantage fut que, les Gaulois réduits et domptés, ils furent en état de réunir toutes leurs forces, contre Pyrrhus d'abord pour défendre l'Italie, et ensuite contre les Carthaginois, pour leur enlever la Sicile.

Pendant les quarante-cinq ans qui suivirent ces défaites, les Gaulois restèrent tranquilles, et vécurent en bonne intelligence avec les Romains. Mais après que le temps eut fait sortir de ce monde ceux qui avaient été témoins oculaires de leurs malheurs, les jeunes gens qui leur succédèrent, gens brutaux et féroces, et qui n'avaient jamais ni connu ni éprouvé le mal, commencèrent à remuer, comme il arrive ordinairement. Ils cherchèrent querelle aux Romains pour des bagatelles, et entraînèrent dans leur parti les Gaulois des Alpes. D'abord le peuple n'eut point de part à ces mouvemens séditieux; tout se tramait secrètement entre les

chefs. De là vint que les Transalpins s'étant avancés avec une armée jusqu'à Ariminum, le peuple, chez les Boïens ne voulut pas marcher avec eux. Il se révolta contre ses chefs, s'éleva contre ceux qui venaient d'arriver, et tua ses propres rois Atis et Galatus. Il y eut même une bataille rangée, où ils se massacrèrent les uns les autres. Les Romains, épouvantés de l'irruption des Gaulois, se mirent en campagne; mais, apprenant qu'ils s'étaient défaits eux-mêmes, ils reprirent la route de leur pays.

Cinq ans après, sous le consulat de Marcus Lepidus, les Romains partagèrent entre eux les terres du Picenum, d'où ils avaient chassé les Sénonais. Ce fut C. Flaminius, qui, pour captiver la faveur du peuple, introduisit cette nouvelle loi, qu'on peut dire avoir été la principale cause de la corruption des mœurs des Romains, et ensuite de la guerre qu'ils eurent avec les Sénonais. Plusieurs peuples de la nation gauloise entrèrent dans la querelle, surtout les Boïens, qui étaient limitrophes des Romains. Ils se persuadèrent que ce n'était plus pour commander et pour faire la loi, que les Romains les attaquaient, mais pour les perdre et les détruire entièrement. Dans cette pensée, les Insubriens et les Boiens, les deux plus grandes tribus de la nation, se liguent ensemble et envoient chez les Gaulois qui habitaient le long des Alpes et du Rhône, et qu'on appelait Gésates, parce qu'ils servaient pour une certaine solde; car c'est ce que signifie proprement ce mot. Pour gagner leurs deux rois Concolitan et Anerocste, et les engager à armer contre les Romains, ils leur font présent d'une somme considérable; ils leur mettent devant les yeux la grandeur et la puissance de ce peuple : ils les flattent par la vue des richesses immenses qu'une victoire gagnée sur lui ne manquera pas de leur procurer, ils leur promettent solennellement de partager avec eux tous les périls de cette guerre; ils leur rappellent les exploits de leurs ancêtres, qui, ayant pris les armes contre les Romains, les avaient complètement battus, et avaient pris d'emblée la ville de Rome; qui en étaient restés les maîtres, ainsi que de tout ce qui était dedans pendant sept mois; et qui, après avoir cédé et rendu la ville, non seulement sans y être forcés, mais même avec reconnaissance de la part des Romains, étaient retournés sains et saufs, et chargés de butin dans leur patrie.

Cette harangue échauffa tellement les esprits, que jamais on ne vit sortir de ces provinces une armée plus nombreuse, et composée de soldats plus braves et plus belliqueux. Au bruit de ce soulèvement, on tremble à Rome pour l'avenir : tout y est dans le trouble et dans la frayeur. On lève des troupes; on fait des magasins de vivres et de munitions, on mène l'armée jusque sur les frontières, comme si les Gaulois étaient déjà dans le pays, quoiqu'ils ne fussent pas encore sortis du leur.

CHAPITRE V.

Traité des Romains avec Asdrubal. — Irruption des Gaulois dans l'Italie. — Préparatifs des Romains.

En Espagne la puissance des Carthaginois s'étendait et s'affermissait de plus en plus pendant tous ces mouvemens, sans que les Romains pussent y mettre obstacle. Les Gaulois les pressaient l'épée dans les reins; comment veiller sur ce qui se passait dans un royaume éloigné? Ce qui leur importait le plus, était de se mettre en sûreté contre les

Gaulois; ils y donnèrent tous leurs soins. Après avoir mis des bornes aux conquêtes des Carthaginois par un traité fait avec Asdrubal, et dont nous avons parlé plus haut, ils ne pensèrent plus qu'à finir une bonne fois avec l'ennemi le plus proche.

Huit ans après le partage des terres du Picenum, les Gésates et les autres Gaulois franchirent les Alpes et vinrent camper sur le Pô. Leur armée était nombreuse et superbement équipée. Les Insubriens et les Boïens soutinrent aussi constamment le parti qu'ils avaient pris; mais les Vénètes et les Cénomans se rangèrent du côté des Romains, gagnés par les ambassadeurs qu'on leur avait envoyés, ce qui obligea les rois gaulois de laisser dans le pays une partie de leur armée pour le garder contre ces peuples. Ils partent ensuite, et prennent leur route par la Tyrrhénie, ayant avec eux cinquante mille hommes de pied, vingt mille chevaux et autant de chariots. Sur la nouvelle que les Gaulois avaient passé les Alpes, les Romains firent marcher Lucius Émilius, l'un des consuls à Ariminum, pour arrêter les ennemis par cet endroit. Un des préteurs fut envoyé dans la Tyrrhénie. Caïus Atilius, l'autre consul était allé devant dans la Sardaigne. Tout ce qui resta de citoyens dans Rome était consterné, et croyait toucher au moment de sa perte. Cette frayeur n'a rien qui doive surprendre; l'extrémité où les Gaulois les avaient autrefois réduits était encore présente à leurs esprits. Pour éviter un semblable malheur ils assemblent ce qu'ils avaient de troupes; font de nouvelles levées; ils mandent à leurs alliés de se tenir prêts; ils font venir des provinces de leur domination les registres où étaient marqués les jeunes gens en âge de porter les armes, afin de connaître toutes leurs forces. On donna aux consuls la plus grande partie des troupes, et ce qu'il y avait de meilleur parmi elles. Des vivres et des munitions on en avait fait un si grand amas, que l'on n'a point d'idée qu'il s'en soit jamais fait un pareil. Il leur venait des secours et de toutes sortes, et de tous les côtés; car telle était la terreur que l'irruption des Gaulois avait répandue dans l'Italie, que ce n'était plus pour les Romains que les peuples croyaient porter les armes; ils ne pensaient plus que c'était à la puissance de cette république que l'on en voulait; c'était pour eux-mêmes, pour leur patrie, pour leurs villes, qu'ils craignaient; et c'est pour cela qu'ils étaient si prompts à exécuter tous les ordres qu'on leur donnait.

Faisons le détail des préparatifs de cette guerre et des troupes que les Romains avaient alors: de là on jugera en quel état étaient les affaires de ce peuple, lorsque Annibal osa l'attaquer; et combien ses forces étaient formidables, lorsque ce général des Carthaginois eut l'audace de lui tenir tête, quoiqu'il l'ait fait assez heureusement pour le jeter dans de très grands embarras. Quatre légions romaines, chacune de cinq mille deux cents hommes de pied et de trois cents chevaux, partirent avec les consuls; il y avait encore avec eux, du côté des alliés, trente mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux, tant des Sabins que des Tyrrhéniens, que l'alarme générale avait fait accourir au secours de Rome, et que l'on envoya sur les frontières de la Tyrrhénie avec un préteur pour les commander. Les Umbriens et les Sarnisates vinrent aussi de l'Apennin au nombre de vingt mille, et avec eux autant de Vénètes et de Cénomans, que l'on mit sur les frontières de la Gaule, afin que, se jetant sur les terres des Boïens, ils rap-

pelassent chez eux ceux qui en étaient sortis, et les détachassent ainsi des autres. Ce furent là les troupes destinées à la garde du pays. A Rome on tenait prêt, de peur d'être surpris, un corps d'armée qui, dans l'occasion, tenait lieu de troupes auxiliaires, et qui était composé de vingt mille piétons romains et de quinze cents chevaux, de trente mille piétons des alliés et de deux mille homme de cavalerie. Les registres envoyés au sénat portaient quatre-vingt mille hommes de pied et cinq mille chevaux parmi les Latins, et chez les Samnites soixante-dix mille piétons et sept mille chevaux. Les Iapyges et les Mésapyges fournissaient outre cela cinquante mille fantassins et seize mille cavaliers; les Lucaniens, trente mille hommes de pied et trois mille chevaux; les Marses, les Maruciniens, les Férentiniens et les Vestiniens, vingt mille hommes de pied et quatre mille chevaux. Dans la Sicile et à Tarente il y avait encore deux légions, composées chacune de quatre mille hommes de pied et de deux cents chevaux. Les Romains et les Campaniens faisaient ensemble deux cent cinquante mille hommes d'infanterie, et vingt-trois mille de cavalerie. De sorte que l'armée campée devant Rome était de plus de cent cinquante mille hommes de pied et de dix mille chevaux, et ceux qui étaient en état de porter les armes, tant parmi les Romains que parmi les alliés, s'élevaient à sept cent mille hommes de pied et soixante-dix mille chevaux. Ce sont pourtant là ceux qu'Annibal vint attaquer jusque dans l'Italie, quoiqu'il n'eût pas vingt mille hommes, comme nous le verrons plus au long dans la suite.

A peine les Gaulois furent-ils arrivés dans la Tyrrhénie, qu'ils y portèrent le ravage sans crainte, et sans que personne les arrêtât. Ils s'avancèrent enfin vers Rome. Déjà ils étaient aux environs de Clusium, ville à trois journées de cette capitale, lorsqu'ils apprennent que l'armée romaine, qui, était dans la Tyrrhénie, les suivait de près et allait les atteindre. Ils retournèrent aussitôt sur leurs pas, pour en venir aux mains avec elle. Les deux armées ne furent en présence que vers le coucher du soleil, et campèrent à fort peu de distance l'une de l'autre. La nuit venue, les Gaulois allument des feux, et ayant donné ordre à leur cavalerie, dès que l'ennemi l'aurait aperçue le matin, de suivre la route qu'ils allaient prendre, ils se retirent sans bruit vers Fésule, et prennent là leurs quartiers, dans le dessein d'y attendre leur cavalerie; et quand elle aurait rejoint le gros de l'armée, de fondre à l'improviste sur les Romains. Ceux-ci, à la pointe du jour voyant cette cavalerie, croient que les Gaulois ont pris la fuite, et se mettent à la poursuivre. Ils approchent, les Gaulois se montrent et tombent sur eux : l'action s'engage avec vigueur, mais les Gaulois, plus braves et en plus grand nombre eurent le dessus. Les Romains perdirent là au moins six mille hommes; le reste prit la fuite, la plupart vers un certain poste avantageux, où ils se cantonnèrent. D'abord les Gaulois pensèrent à les forcer; c'était le bon parti, mais ils changèrent de sentiment. Fatigués et harassés par la marche qu'ils avaient faite la nuit précédente, ils aimèrent mieux prendre quelque repos, laissant seulement une garde de cavalerie autour de la hauteur où les fuyards s'étaient retirés, et remettant au lendemain à les assiéger, en cas qu'ils ne se rendissent pas d'eux mêmes.

Pendant ce temps-là Lucius Émilius, qui avait son camp vers la mer Adria-

tique, ayant appris que les Gaulois s'étaient jetés dans la Tyrrhénie, et qu'ils approchaient de Rome, vint en diligence au secours de sa patrie, et arriva fort à propos. S'étant campé proche des ennemis, les fuyards virent les feux de dessus leur hauteur, et, se doutant bien de ce que c'était, ils reprirent courage. Ils envoient au plus vite quelques-uns des leurs sans armes pendant la nuit et à travers une forêt, pour annoncer au consul ce qui leur était arrivé. Émilius, sans perdre de temps à délibérer, commande aux tribuns, dès que le jour commencerait à paraître, de se mettre en marche avec l'infanterie; lui-même se met à la tête de la cavalerie, et marche droit vers la hauteur. Les chefs des Gaulois avaient aussi vu les feux pendant la nuit, et conjecturant que les ennemis étaient proches, ils tinrent conseil. Aneroeste leur roi dit qu'après avoir fait un si riche butin (car ce butin était immense en prisonniers, en bestiaux et en bagages), il n'était pas à propos de s'exposer à un nouveau combat, ni de courir le risque de perdre tout; qu'il valait mieux pour eux retourner dans leur patrie; qu'après s'y être déchargés de leur butin, ils seraient plus en état, si on le trouvait bon, de reprendre les armes contre les Romains. Tous se rangeant à cet avis, avant le jour ils lèvent le camp, et prennent leur route le long de la mer, par la Tyrrhénie. Quoique Lucius eût réuni à ses troupes celles qui s'étaient réfugiées sur la hauteur, il ne crut pas pour cela qu'il fût de la prudence de hasarder une bataille rangée; il prit le parti de suivre les ennemis, et d'observer les temps et les lieux où il pourrait les incommoder et regagner le butin.

CHAPITRE VI.

Bataille et victoire des Romains contre les Gaulois proche de Télamon.

Le hasard voulut que dans ce temps-là même Caïus Atilius, venant de Sardaigne, débarquât ses légions à Pise et les conduisît à Rome par une route contraire à celle des Gaulois. A Télamon, ville des Thyrrhéniens, quelques fourrageurs gaulois étant tombés dans l'avant-garde du consul, les Romains s'en saisirent. Interrogés par Atilius, ils racontèrent tout ce qui s'était passé, qu'il y avait dans le voisinage deux armées, et que celle des Gaulois était fort proche, ayant en queue celle d'Émilius. Le consul fut touché de l'échec que son collègue avait souffert; mais il fut charmé d'avoir surpris les Gaulois dans leur marche, et de les voir entre deux armées. Sur-le-champ il commande aux tribuns de ranger les légions en bataille, de donner à leur front l'étendue que les lieux permettraient, et d'aller militairement au devant de l'ennemi. Sur le chemin il y avait une hauteur au pied de laquelle il fallait que les Gaulois passassent : Atilius y courut avec sa cavalerie, et se logea sur le sommet, dans le dessein de commencer le premier le combat, persuadé que par là il aurait la meilleure part à la gloire de l'événement. Les Gaulois, qui croyaient Atilius bien loin, voyant cette hauteur occupée par les Romains, ne soupçonnèrent rien autre chose, sinon que pendant la nuit Émilius avait battu la campagne avec sa cavalerie pour s'emparer le premier des postes avantageux. Sur cela ils détachèrent aussi la leur et quelques soldats armés à la légère, pour chasser les Romains de la hauteur. Mais ayant su d'un prisonnier que c'était Atilius qui l'occupait, ils mettent au plus vite l'infanterie en

bataille, et la disposent de manière que, rangée dos à dos, elle faisait front par devant et par derrière; ordre de bataille qu'ils prirent sur le rapport du prisonnier et sur ce qui se passait actuellement, pour se défendre et contre ceux qu'ils savaient être à leur poursuite, et contre ceux qu'ils auraient en tête.

Émilius avait bien ouï parler du débarquement des légions à Pise, mais il ne s'attendait pas qu'elles seraient si proche; il n'apprit sûrement le secours qui lui était venu que par le combat qui se donna sur la hauteur. Il y envoya aussi de la cavalerie, et en même temps il conduisit aux ennemis l'infanterie, rangée à la manière ordinaire.

Dans l'armée des Gaulois, les Gésates, et après eux les Insubriens, faisaient front du côté de la queue, qu'Émilius devait attaquer; ils avaient à dos les Taurisques et les Boïens, qui faisaient face du côté par où Atilius devait venir. Les chariots bordaient les ailes, et le butin fut mis sur une des montagnes voisines, avec un détachement pour le garder. Cette armée à deux fronts n'était pas seulement terrible à voir, elle était encore très propre pour l'action. Les Insubriens y paraissaient avec leurs braies, et n'ayant autour d'eux que des saies légères. Les Gésates, aux premiers rangs, soit par vanité, soit par bravoure, avaient même jeté bas tout vêtement, et, entièrement nus, ne gardèrent que leurs armes, de peur que les buissons qui se rencontraient là en certains endroits ne les arrêtassent et ne les empêchassent d'agir. Le premier choc se fit sur la hauteur, et fut vu des trois armées, à cause de la nombreuse cavalerie qui de part et d'autre y combattit. Atilius perdit la vie dans la mêlée, où il se distinguait par son intrépidité et sa valeur, et sa tête fut rapportée au roi des Gaulois. Malgré cela, la cavalerie romaine fit si bien son devoir, qu'elle emporta le poste, et gagna une pleine victoire sur celle des ennemis.

L'infanterie s'avança ensuite l'une contre l'autre. Ce fut un spectacle fort singulier et aussi surprenant pour ceux qui, sur le récit d'un fait, peuvent par imagination se le mettre comme sous les yeux, que pour ceux qui en étaient témoins; car une bataille entre trois armées à la fois est assurément une action d'une espèce et d'une manœuvre bien particulière. D'ailleurs aujourd'hui, comme alors, il n'est pas aisé de démêler si les Gaulois attaqués de deux côtés s'étaient formés de la manière la moins avantageuse ou la plus convenable. Il est vrai qu'ils avaient à combattre de deux côtés; mais aussi rangés dos à dos, ils se mettraient mutuellement à couvert de tout ce qui pouvait les prendre en queue; et, ce qui devait le plus contribuer à la victoire, tout moyen de fuir leur était interdit, et, une fois défaits, il n'y avait plus pour eux de salut à espérer; car tel est l'avantage de l'ordonnance à deux fronts.

Quant aux Romains, voyant les Gaulois serrés entre deux armées et enveloppés de toutes parts, ils ne pouvaient que bien espérer du combat; mais d'un autre côté, la disposition de ces troupes et le bruit qui s'y faisait, les jetaient dans l'épouvante. La multitude des cors et des trompettes y était innombrable, et, toute l'armée ajoutant à ces instrumens ses cris de guerre, le vacarme était tel, que les lieux voisins, qui le renvoyaient, semblaient d'eux-mêmes joindre des cris au bruit que faisaient les trompettes et les soldats. Ils étaient effrayés aussi de l'aspect et des mouvemens des soldats des premiers rangs,

qui en effet frappaient autant par la beauté et la vigueur de leurs corps, que par leur nudité ; outre qu'il n'y en avait point dans les premières compagnies, qui n'eussent le cou et les bras ornés de colliers et de bracelets d'or. A l'aspect de cette armée, les Romains ne purent à la vérité se défendre de quelque frayeur, mais l'espérance d'un riche butin enflamma leur courage.

Les archers s'avancèrent sur le front de la première ligne, selon la coutume des Romains, et commencèrent l'action par une grêle épouvantable de traits. Les Gaulois des derniers rangs n'en souffrirent pas extrêmement, leurs braies et leurs saies les en défendirent; mais ceux des premiers, qui ne s'attendaient pas à ce prélude, et qui n'avaient rien sur leur corps qui les mît à couvert, en furent très incommodés. Ils ne savaient que faire pour parer les coups : leur bouclier n'était pas assez large pour les couvrir ; ils étaient nus, et plus leurs corps étaient grands, plus il tombait de traits sur eux. Se venger sur les archers mêmes des blessures qu'ils recevaient, cela était impossible, ils en étaient trop éloignés ; et d'ailleurs, comment avancer au travers d'un si grand nombre de traits? Dans cet embarras, les uns, transportés de colère et de désespoir, se jettent inconsidérément parmi les ennemis, et se livrent involontairement à la mort ; les autres, pâles, défaits, tremblans, reculent et rompent les rangs qui étaient derrière eux. C'est ainsi que, dès la première attaque, furent rabaissés l'orgueil et la fierté des Gésates.

Quand les archers se furent retirés, les Insubriens, les Boïens et les Taurisques en vinrent aux mains. Ils se battirent avec tant d'acharnement, que, malgré les plaies dont ils étaient couverts, on ne pouvait les arracher de leur poste. Si leurs armes eussent été les mêmes que celles des Romains, ils remportaient la victoire. Ils avaient à la vérité comme eux des boucliers pour parer, mais leurs épées ne leur rendaient pas les mêmes services : celles des Romains taillaient et perçaient, au lieu que les leurs ne frappaient que de taille.

Ces troupes ne soutinrent le choc que jusqu'à ce que la cavalerie romaine fût descendue de la hauteur, et les eût prises en flanc. Alors l'infanterie fut taillée en pièces, et la cavalerie s'enfuit en déroute. Quarante mille Gaulois restèrent sur la place, et on fit au moins dix mille prisonniers, entre lesquels était Concolitan, un de leurs rois. Aneroeste se sauva avec quelques-uns des siens, en je ne sais quel endroit, où il se tua lui et ses amis de sa propre main. Émilius, ayant ramassé les dépouilles ; les envoya à Rome, et rendit le butin à ceux à qui il appartenait : puis, marchant à la tête des légions par la Ligurie, il se jeta sur le pays des Boïens, y laissa ses soldats se gorger de butin, et revint à Rome peu de jours après avec l'armée. Tout ce qu'il avait pris de drapeaux, de colliers et de bracelets, il l'employa à la décoration du Capitole; le reste des dépouilles et les prisonniers servirent à orner son triomphe. C'est ainsi qu'échoua cette formidable irruption des Gaulois, qui menaçait d'une ruine entière non seulement toute l'Italie, mais Rome même.

Après ce succès, les Romains ne doutant point qu'ils ne fussent en état de chasser les Gaulois de tous les environs du Pô, firent de grands préparatifs de guerre, levèrent des troupes, et les envoyèrent contre eux sous la conduite de Q. Fulvius et de Titus Manlius, qui venaient d'être créés consuls. Cette irruption épouvanta les Boïens, et ils se rendirent à discrétion. Du reste

les pluies furent si grosses, et la peste ravagea tellement l'armée des Romains, qu'ils ne firent rien de plus pendant cette campagne.

L'année suivante, Publius Furius et Caïus Flaminius se jetèrent encore dans la Gaule, par le pays des Anamares, peuple assez peu éloigné de Marseille. Après leur avoir persuadé de se déclarer en leur faveur, ils entrent dans le pays des Insubriens, par l'endroit où l'Adda se jette dans le Pô. Ayant été fort maltraités au passage et dans leurs campemens, et mis hors d'état d'agir, ils firent un traité avec ce peuple et sortirent du pays. Après une marche de plusieurs jours, ils passèrent le Cluson, entrèrent dans le pays des Cénomans, leurs alliés, avec lesquels ils revinrent fondre, par le bas des Alpes, sur les plaines des Insubriens, où ils mirent le feu et saccagèrent tous les villages. Les chefs de ce peuple, voyant les Romains dans une résolution fixe de les exterminer, prirent enfin le parti de tenter la fortune et de risquer le tout pour le tout : pour cela, ils rassemblent en un même endroit tous les drapeaux, même ceux qui étaient relevés d'or, qu'ils appelaient les drapeaux immobiles, et qui avaient été tirés du temple de Minerve. Ils font provision de toutes les munitions nécessaires, et, au nombre de cinquante mille hommes, ils vont hardiment et avec un appareil terrible se camper devant les ennemis.

Les Romains, de beaucoup inférieurs en nombre, avaient d'abord dessein de faire usage, dans cette bataille, des troupes gauloises qui étaient de leur armée; mais, sur la réflexion qu'ils firent que les Gaulois ne se font pas scrupule d'enfreindre les traités, et que c'était contre les Gaulois que le combat devait se donner, ils craignirent d'employer ceux qu'ils avaient dans une affaire si délicate et si importante, et, pour se précautionner contre toute trahison, ils les firent passer au-delà de la rivière, et plièrent ensuite les ponts. Pour eux, ils restèrent en-deçà, et se mirent en bataille sur le bord, afin qu'ayant derrière eux une rivière qui n'était pas guéable, ils n'espérassent de salut que de la victoire.

Cette bataille est célèbre par l'intelligence avec laquelle les Romains s'y conduisirent. Tout l'honneur en est dû aux tribuns, qui instruisirent l'armée en général, et chaque soldat en particulier, de la manière dont on devait combattre. Ceux-ci, dans les combats précédens, avaient observé que le feu et l'impétuosité des Gaulois, tant qu'ils n'étaient pas entamés, les rendaient, à la vérité, formidables dans le premier choc; mais que leurs épées n'avaient pas de pointe, qu'elles ne frappaient que de taille et qu'un seul coup; que le fil s'en émoussait, et qu'elles se pliaient d'un bout à l'autre; que si les soldats, après le premier coup, n'avaient pas le temps de les appuyer contre terre et de les redresser avec le pied, le second n'était d'aucun effet. Sur ces remarques, les tribuns distribuent entre les manipules de la première ligne les piques des triaires, qui avaient leur poste en arrière, commandant à ces derniers de se servir de leurs épées. On attaque de front les Gaulois, qui n'eurent pas plus tôt porté les premiers coups, que leurs sabres leur devinrent inutiles. Alors les Romains fondent sur eux l'épée à la main, sans que ceux-ci puissent faire aucun usage des leurs, au lieu que les Romains, ayant des épées pointues et bien affilées, frappent d'estoc et non pas de taille. Portant donc alors des coups et sur la poitrine et au visage des Gaulois, et faisant plaie sur plaie, ils en jetèrent

la plus grande partie sur le carreau. La prévoyance des tribuns leur fut d'un grand secours dans cette occasion; car le consul Flaminius ne paraît pas, dans cette occasion, s'être conduit avec courage. Rangeant son armée en bataille sur le bord de la même rivière, et ne laissant par là aux cohortes aucun espace pour reculer, il ôtait à la manière de combattre des Romains ce qui lui est particulier. Si, pendant le combat, les ennemis avaient pressé et gagné tant soit peu de terrain sur son armée, elle eût été renversée et culbutée dans la rivière. Heureusement le courage des Romains les mit à couvert de ce danger. Ils firent un butin immense, et, enrichis de dépouilles considérables, ils reprirent le chemin de Rome.

L'année suivante les Gaulois envoyèrent demander la paix; mais les deux consuls, Marcus Claudius et Cn. Cornelius ne jugèrent pas à propos qu'on la leur accordât. Les Gaulois rebutés se disposèrent à faire un dernier effort. Ils allèrent lever à leur solde chez les Gésates, le long du Rhône, environ trente mille hommes qu'ils tinrent en haleine, en attendant que les ennemis vinssent. Au printemps les consuls entrèrent dans le pays des Insubriens, et, s'étant campés proches d'Acerres, ville située entre le Pô et les Alpes, ils y mettent le siége. Comme ils s'étaient les premiers emparés des postes avantageux, les Insubriens ne purent aller au secours; cependant, pour en faire lever le siége, ils firent passer le Pô à une partie de leur armée, entrèrent dans les terres des Adréens, et assiégèrent Clastidium. A cette nouvelle, Marcus Claudius, à la tête de la cavalerie et d'une partie de l'infanterie, court au secours des assiégés. Sur le bruit que les Romains approchent, les Gaulois laissent là Clastidium, viennent au devant des ennemis et se rangent en bataille. La cavalerie fond sur eux avec impétuosité, ils soutiennent avec fermeté le premier choc; mais cette cavalerie les ayant ensuite envelopés et attaqués en queue et en flanc, ils plièrent de toutes parts. Une partie fut culbutée dans la rivière, le plus grand nombre fut passé au fil de l'épée. Les Gaulois qui étaient dans Acerres abandonnèrent la ville aux Romains, et se retirèrent à Milan, qui est la capitale des Insubriens.

Cornelius se met sur-le-champ aux trousses des fuyards, et paraît tout d'un coup devant Milan. Sa présence tint d'abord les Gaulois en respect; mais il n'eut pas sitôt repris la route d'Acerres, qu'ils fondent sur lui, chargent vivement son arrière-garde, en tuent une bonne partie, et mettent l'autre partie en fuite. Le consul fait avancer l'avant-garde, et l'encourage à faire tête aux ennemis; l'action s'engage: les Gaulois, fiers de l'avantage qu'ils venaient de remporter, tiennent ferme quelque temps; mais, bientôt enfoncés, ils prirent la fuite vers les montagnes. Cornelius les y poursuivit, ravagea le pays et emporta de force la ville de Milan. Après cette déroute, les chefs des Insubriens, ne prévoyant plus d'occasion de se relever, se rendirent aux Romains à discrétion.

Ainsi se termina la guerre contre les Gaulois. Il ne s'en est pas vu de plus formidable, si l'on en veut juger par l'audace désespérée des combattans, par les combats qui s'y sont livrés, et par le nombre de ceux qui y ont perdu la vie en bataille rangée; mais, à la regarder du côté des vues qui ont porté les Gaulois à prendre les armes, et l'imprudence avec laquelle chaque chose s'y est faite, il n'y eut jamais de guerre plus méprisable, par la raison que ces peuples, je ne dis pas dans la plupart

de leurs actions, mais généralement dans tout ce qu'ils entreprennent, suivent plutôt leur impétuosité qu'ils ne consultent les règles de la raison et de la prudence. Aussi furent-ils chassés de tous les environs du Pô, à quelques endroits près qui sont au pied des Alpes; et cet événement m'a fait croire qu'il ne fallait pas laisser dans l'oubli leur première irruption, les faits qui se sont passés depuis, et leur dernière défaite.

Ces jeux de la fortune sont du ressort de l'histoire, et il est bon de les transmettre à nos descendans, pour leur apprendre à ne pas craindre les incursions subites et irrégulières des Barbares. Ils verront par là qu'elles durent peu, et qu'il est aisé de se défaire de ces sortes d'ennemis, pourvu qu'on leur tienne tête, et que l'on mette plutôt tout en œuvre, que de leur rien céder de ce qui nous appartient. Je suis persuadé que ceux qui nous ont laissé l'histoire de l'irruption des Perses dans la Grèce et des Gaulois à Delphes, ont beaucoup contribué au succès des combats que les Grecs ont soutenus pour maintenir leur liberté; car lorsqu'on se représente les choses extraordinaires qui se firent alors, et la multitude innombrable d'hommes qui, malgré leur valeur et leur formidable appareil de guerre, furent vaincus par des troupes qui surent dans les combats leur opposer la résolution, l'adresse et l'intelligence: il n'y a plus de magasins, plus d'arsenaux, plus d'armée qui épouvante ou qui fasse perdre l'espérance de pouvoir défendre son pays et sa patrie. Or, comme les Gaulois n'ont pas seulement autrefois jeté la terreur dans la Grèce, mais que cela est encore arrivé plusieurs fois de nos jours, de là une nouvelle raison pour moi de reprendre de plus haut, et de rapporter en abrégé les principaux points de leur histoire. Revenons maintenant à celle des Carthaginois.

CHAPITRE VII.

Annibal succède à Asdrubal. — Abrégé de l'histoire des Achéens. — Pourquoi les peuples du Péloponnèse prirent le nom des Achéens. — La forme de leur gouvernement rétablie dans la Grande-Grèce. — Ils réconcilient les Lacédémoniens avec les Thébains.

Asdrubal avait gouverné l'Espagne pendant huit ans, et, par la douceur et la politesse dont il usa envers les puissances du pays, plus que par les armes, il avait fort étendu la puissance de sa république, lorsqu'une nuit il fut égorgé dans sa tente par un Gaulois qui voulait se venger de quelques injustices que ce général lui avait faites. Annibal, quoique jeune, avait donné tant de preuves de son esprit et de son courage, que les Carthaginois le jugèrent digne de succéder à Asdrubal. Il n'eût pas été plus tôt élevé à cette dignité, qu'à ses démarches il fut aisé de voir qu'il ne manquerait pas de faire la guerre aux Romains: il la leur fit en effet peu de temps après. Dès lors les Carthaginois et les Romains commencèrent à se suspecter les uns les autres, et à se chercher querelle: ceux-là n'épiant que les occasions de se venger des pertes qu'ils avaient faites en Sicile, ceux-ci se tenant en garde contre les mesures qu'ils voyaient prendre aux autres; dispositions, des deux côtés, qui marquaient clairement que la guerre ne tarderait pas à s'allumer entre ces deux états.

Jusques ici nous avons rapporté de suite les affaires qui se sont passées en Sicile et en Afrique, et les événemens qu'elles ont produits. Nous voici enfin arrivés au temps où les Achéens, le roi Philippe et d'autres alliés entreprirent

contre les Etoliens la guerre que l'on appelle *sociale*; où commença la seconde guerre entre les Romains et les Carthaginois, appelée par la plupart des historiens les guerres d'Annibal; et où par conséquent nous avons promis de commencer notre propre histoire. Mais, avant d'en venir là, disons quelque chose des affaires de la Grèce, et amenons-les jusqu'au temps où nous sommes, afin que ce préambule serve également pour tous les pays. Car ce n'est pas seulement ce qui est arrivé chez les Grecs et chez les Perses, que je me suis proposé d'écrire, comme d'autres ont fait avant moi, mais tout ce qui s'est passé dans toutes les parties du monde connu: dessein pour l'exécution duquel le siècle où nous vivons m'a fourni des secours particuliers, dont je parlerai dans un autre endroit. Touchons donc au moins légèrement, avant que d'entrer en matière, ce qui regarde les peuples et les lieux les plus célèbres de l'univers.

A l'égard des Asiatiques et des Égyptiens, il suffira de parler de ce qui s'est passé chez eux depuis le temps dont nous venons de parler. Car, outre que plusieurs auteurs ont écrit l'histoire des faits antérieurs à ce temps, et que ces faits ne sont ignorés de personne, de nos jours même il n'est arrivé aucun changement dans ces deux états, et la fortune n'y a rien introduit qui soit extraordinaire, ou qui vaille la peine qu'on fasse mention de ce qui a précédé. Il n'en est pas de même des Achéens et de la famille royale des Macédoniens : nous ne pouvons nous dispenser d'en reprendre l'histoire de plus haut, celle-ci étant entièrement éteinte, et la république des Achéens, au contraire, ayant fait dans notre siècle des progrès prodigieux, grâce à l'union qui règne entre toutes ses parties. Dès le temps passé, bien des gens avaient tâché de persuader cette union aux peuples du Péloponnèse ; mais comme c'était plutôt leur intérêt particulier que celui de la liberté commune, qui les faisait agir, la division restait toujours la même : au lieu qu'aujourd'hui la concorde s'y est si heureusement établie, qu'entre eux il y a non-seulement alliance et amitié, mais mêmes lois, mêmes poids, mêmes mesures, même monnaie, mêmes magistrats, mêmes sénateurs, mêmes juges. En un mot, à cela près que tous les peuples du Péloponnèse ne sont pas renfermés dans les mêmes murailles, tout le reste, soit en général, soit dans chaque ville en particulier, est égal et parfaitement uniforme.

Commençons par examiner de quelle manière le nom des Achéens est devenu dominant dans tout le Péloponnèse. Ce n'est certainement pas par l'étendue du pays, ni par le nombre des villes, ni par les richesses, ni par le courage des peuples ; car ceux qui dès l'origine portent ce nom, ne sont distingués par aucune de ces qualités. L'Arcadie et la Laconie occupent beaucoup plus de terrain et sont beaucoup plus peuplées que l'Achaïe ; on n'y céderait non plus à aucune autre partie de la Grèce pour la valeur. D'où vient donc qu'aujourd'hui c'est un honneur pour les Arcadiens, les Lacédémoniens et tous les peuples du Péloponnèse, d'avoir pris les lois des Achéens, et d'en porter le nom? Attribuer cela à la fortune, serait chose ridicule et folle ; il vaut mieux en chercher la cause, puisque sans cause il ne se fait rien de bon ni de mauvais. Or, cette cause, c'est, à mon sens, qu'il n'est point de république où l'égalité, la liberté, en un mot une parfaite démocratie, se trouvent avec moins de mélange que dans celle des Achéens.

Entre les peuples du Péloponnèse dont elle est composée, il y en a qui d'abord se présentèrent d'eux-mêmes; d'autres en plus grand nombre eurent besoin qu'on leur fît voir l'intérêt qu'ils avaient d'y entrer; il fallut user de violence pour y attirer encore quelques autres, qui, aussitôt après, furent bien aises d'y avoir été contraints; car les anciens citoyens n'avaient aucun privilége sur ceux qui étaient associés de nouveau. Tout était égal pour les uns comme pour les autres. De cette manière, la république parvint bientôt où elle aspirait. Rien n'était plus puissant que les deux moyens dont elle se servait pour cela, je veux dire l'égalité et la douceur: c'est à ces deux choses que les Péloponnésiens doivent cette parfaite union, qui fait le bonheur dont nous voyons qu'ils jouissent présentement.

Or, cette forme de gouvernement s'observait long-temps auparavant chez les peuples de l'Achaïe. Voici une ou deux preuves de ce fait, entre mille que je pourrais en rapporter. Après que dans cette partie d'Italie qu'on appelle la Grande-Grèce, le collége des Pythagoriciens eut été mis en cendres, cette violence causa de grands mouvemens parmi les peuples : cela ne pouvait manquer d'arriver, après un incendie où avaient péri misérablement les principaux de chaque ville. On ne vit ensuite dans les villes grecques de ces contrées que meurtres, que séditions, que troubles de toute espèce. Alors, quoique l'on envoyât des députés de presque toutes les parties de la Grèce pour rétablir la paix, il n'y eut que les Achéens à la foi desquels on voulut bien se remettre et s'abandonner. Et ce ne fut pas seulement en cette occasion que le gouvernement des Achéens fut goûté dans la Grande-Grèce; quelque temps après on l'y adopta d'un consentement unanime. Les Crotoniates, les Sybarites, les Cauloniates commencèrent de concert par élever un temple à Jupiter Homorius, et bâtirent un édifice public pour y tenir les assemblées et les délibérations; ils prirent ensuite les lois et les coutumes des Achéens, et convinrent entre eux de se conformer en tout à leur gouvernement. Si dans la suite ils le quittèrent, ce ne fut que parce que la tyrannie de Denis de Syracuse et la puissance des Barbares voisins les y contraignirent.

Après la fameuse défaite des Lacédémoniens à Leuctres, les Thébains, contre l'attente de tout le monde, voulant s'ériger en maîtres de la Grèce, il s'éleva quelques troubles dans tout le pays, mais particulièrement entre ces deux peuples, les premiers ne voulant pas se confesser vaincus, et les autres ne voulant point les reconnaître victorieux. Pour terminer cette contestation, les uns et les autres ne prirent pas d'autres arbitres que les Achéens, portés qu'ils étaient à ce choix, non par la puissance de ceux-ci, car c'était presque le plus petit état de la Grèce; mais par la bonne foi et la probité qui éclataient dans toutes les actions, de l'aveu de tous les peuples où ils étaient connus. Alors toute leur puissance ne consistait que dans la bonne volonté d'en acquérir. Ils n'avaient encore rien fait ni rien entrepris de mémorable pour l'accroître, faute d'un chef qui fût capable d'exécuter leurs projets. Dès qu'ils en avaient élu un qui promettait quelque chose, les Lacédémoniens aussitôt, et plus encore les Macédoniens, s'efforçaient d'étouffer ses desseins, et d'en empêcher l'exécution. Mais quand, dans la suite, ils eurent enfin trouvé des chefs tels qu'ils désiraient, ils ne furent pas long-temps à rendre leur république illustre par cette action digne

d'une éternelle mémoire, je veux dire par l'union qu'ils surent si bien ménager entre tous les peuples du Péloponnèse. Le premier auteur de ce projet fut Aratus le Sicyonien. Philopœmen le poussa et le conduisit à sa fin, et c'est à Lycortas et à ceux qui sont entrés dans ses vues, que l'on est redevable du temps pendant lequel cette union s'est conservée. Je tâcherai, dans le cours de cet ouvrage, de m'arrêter où il conviendra, sur ce que chacun d'eux a fait, et sur les moyens dont ils se sont servis en marquant le temps où chaque chose est arrivée. A présent je me borne à un récit succinct d'Aratus, parce qu'il a laissé de fidèles mémoires sur ce qui le regardait : nous traiterons de ce qui touche les autres, avec plus de soin et d'exactitude. Or, je crois que pour faciliter aux lecteurs l'intelligence de ce que je dois rapporter, je ne puis mieux commencer qu'aux temps où les Achéens distribués dans les villes par le roi de Macédoine, formèrent un nouveau gouvernement par l'union que ces villes contractèrent entre elles, gouvernement par lequel cette nation a fait monter sa puissance au point où nous la voyons de nos jours, et dont je parlais il n'y a pas long-temps.

CHAPITRE VIII.

Premiers commencemens de la république des Achéens. — Maxime fondamentale de son gouvernement. — Exploits d'Aratus. — Alliance des Étoliens avec Antigonus Gonatas.

Ce fut en la cent vingt-quatrième olympiade que les Patriciens et les Dumeens commencèrent à s'unir d'intérêts, c'est-à-dire au temps où moururent Ptolémée, fils de Lagus, Lysimachus, Seleucus et Ptolémée Ceraunus. Avant ce temps-là, tel était l'état des Achéens. Ils avaient eu d'abord pour roi le fils d'Oreste, nommé Tisamène, qui, chassé de Sparte au retour des Héraclides, se rendit maître de l'Achaïe. Ses descendans y régnèrent successivement jusqu'à Ogygès, sous les enfans duquel ils changèrent le gouvernement en république, mécontens de ce que ces enfans ne les gouvernaient pas selon les lois, mais en maîtres. Ils se maintinrent dans cet état jusqu'aux temps d'Alexandre et de Philippe, quoique leurs affaires eussent varié selon les différentes conjonctures. Cette république était composée de douze villes, qui subsistent encore, à l'exception d'Olen, et d'Élyce, qui avant la bataille de Leuctres, fut engloutie par la mer. Ces villes sont : Patres, Dyme, Phares, Tritée, Léontium, Égire, Pellène, Égium, Boure, Céraunie, Olen et Élyce. Depuis Alexandre et avant l'olympiade citée ci-dessus, les Achéens furent si maltraités, surtout par les rois de Macédoine, que les villes furent divisées les unes des autres et eurent des intérêts différens, d'où il arriva que Démétrius, Cassander, et depuis eux Antigonus Gonatas, mirent garnison dans quelques-unes, et que d'autres furent occupées et soumises par des tyrans; car c'est de cet Antigonus que sont venus la plupart des tyrans de la Grèce. Mais vers la cent vingt-quatrième olympiade, les villes d'Achaïe commencèrent à revenir à leur première union, environ dans le temps de l'irruption de Pyrrhus en Italie. Les premières villes qui se joignirent furent Dyme, Patres, Tritée et Phares, et c'est pour cela qu'il ne reste plus à présent de monument de cette jonction. Environ cinq ans après, les Égéens, ayant chassé leur garnison, entrèrent dans la république. Après eux

les Bouriens firent mourir leur tyran. Les Caryniens se joignirent aussi en même temps. Iscas, leur tyran, voyant la garnison chassée d'Égium, le roi des Bouriens massacré par Marcus et les Achéens, et qu'on allait fondre bientôt sur lui de tous côtés, se démit du gouvernement, après avoir reçu des Achéens des assurances pour sa vie, et laissa cette ville se joindre aux autres.

On me demandera peut-être pourquoi je remonte si haut : c'est pour faire connaître comment en quel temps s'est établi, pour la seconde fois, le gouvernement dont usent aujourd'hui les Achéens, et quels sont les hommes qui, les premiers, ont travaillé à ce rétablissement ; c'est, en second lieu, afin de justifier par l'histoire même de cette nation ce que nous avons avancé de l'esprit de son gouvernement, savoir, qu'il consiste uniquement à s'attirer les peuples par l'égalité dont on jouit dans cette république, et à ne jamais quitter les armes contre ceux qui, par eux-mêmes ou par des rois, veulent les réduire en servitude. C'est par cette maxime qu'ils sont parvenus au point où nous les voyons, agissant tantôt par eux-mêmes et tantôt par leurs alliés. Ce qu'ils ont fait par ceux-ci dans la suite, pour l'établissement de leur république, doit encore se rapporter à l'esprit du gouvernement ; car, quoiqu'ils aient souvent partagé avec les Romains les plus belles entreprises, ils n'ont cependant jamais souhaité qu'il leur en revînt quelque avantage en particulier. L'unique récompense qu'ils se soient jamais proposée en aidant leurs alliés, a toujours été la liberté commune et l'union du Péloponnèse. C'est ce que l'on verra plus clairement par les faits.

Toutes les villes que nous avons nommées plus haut étaient restées sous une même forme de gouvernement pendant vingt ans, créant chaque année un secrétaire commun et deux préteurs. On jugea ensuite à propos de n'en créer qu'un, et de lui confier le soin des affaires. Le premier à qui cette charge échut fut un Carynien nommé Marcus. Pendant la quatrième année de ce gouvernement, Aratus le Sicyonien, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans, délivra par sa valeur et par son courage sa patrie du tyran qui l'opprimait, et, charmé dès le commencement de la forme de république des Achéens, il y établit les mêmes lois. Élu préteur pour la seconde fois, huit ans après, il surprit par adresse l'Acrocorinthe, où commandait Antigonus, et s'en rendit maître : par là il délivra d'une grande crainte tous les peuples du Péloponnèse, et mit en liberté tous les Corinthiens, qu'il joignit à la république des Achéens. Il fit la même chose pour les Mégariens, dans la ville desquels il était encore entré par surprise, un an avant cette défaite des Carthaginois qui leur fit perdre entièrement la Sicile, et où ils furent contraints de payer tribut aux Romains. Ayant fait en peu de temps de grands progrès, tout le reste du temps qu'Aratus fut à la tête de la république, il ne se proposa d'autre but dans tous ses desseins et dans toutes ses entreprises, que de chasser les Macédoniens du Péloponnèse, d'y abolir les monarchies, et d'assurer à ses compatriotes la liberté où il les avait établis, et dont leurs pères avaient joui. Tant qu'Antigonus Gonatas vécut, Aratus ne cessa de s'opposer à ses intrigues. Il ne s'opposa pas avec moins de fermeté et de constance à l'avidité et à l'ambition des Étoliens. Il avait besoin de toute sa vigilance contre la hardiesse et l'injustice de ces deux ennemis, car un com-

rinthe aux Macédoniens contre le gré des habitans. On différa donc de délibérer sur ce point jusqu'à ce qu'on eût examiné quelles sûretés on pourrait donner.

CHAPITRE X.

Aratus rend l'Acrocorinthe à Antigonus. — Les Achéens prennent Argos. — Prise de plusieurs villes par Antigonus. — Cléomène surprend Messène.

Cléomène, ayant répandu la terreur de ses armes par les succès dont nous avons parlé, passait ensuite d'une ville à l'autre sans crainte, gagnant les unes par douceur, les autres par menaces. Après s'être ainsi emparé de Caphie, de Pellène, de Phénée, d'Argos, de Phlie, de Cléone, d'Épidaure, d'Hermione, de Trézène, et enfin de Corinthe, il alla camper devant Sicyone. Ces expéditions tirèrent les Achéens d'un très grand embarras ; car, les Corinthiens ayant fait dire à Aratus et aux Achéens de sortir de la ville, et ayant député vers Cléomène pour la lui livrer, ce fut pour les Achéens une occasion favorable dont Aratus se servit heureusement pour céder l'Acrocorinthe à Antigonus. En lui donnant cette place, la maison royale n'avait plus rien à lui reprocher ; il donnait une sûreté suffisante de la fidélité avec laquelle il agirait envers Antigonus par la suite, et outre cela il fournissait à ce roi une place de guerre contre les Lacédémoniens. Dès que Cléomène eut avis du traité fait entre Antigonus et les Achéens, il leva son camp de devant Sicyone, alla le mettre à l'isthme, et fit entourer d'un fossé et d'un retranchement tout l'espace qui est entre l'Acrocorinthe et les monts Oniens, se tenant déjà comme assuré de l'empire du Péloponnèse.

Antigonus se tenait prêt depuis longtemps et n'attendait que l'occasion d'agir, jugeant bien, sur les conjonctures présentes, que Cléomène et son armée n'étaient pas loin. Il était encore dans la Thessalie, lorsqu'il envoya dire à Aratus et aux Achéens de s'acquitter de ce qu'ils lui avaient promis. Il vint ensuite par l'Eubée à l'isthme. Car les Étoliens, non contens de ce qu'ils avaient fait, voulurent encore empêcher Antigonus de porter du secours. Ils lui défendirent de passer avec son armée dans Pyle, et lui dirent que, s'il le faisait, ils s'y opposeraient à main armée. Ces deux capitaines marchaient donc l'un contre l'autre, Antigonus s'efforçant d'entrer dans le Péloponnèse, et Cléomène tâchant de lui en fermer l'entrée. Malgré les pertes qu'avaient faites les Achéens, ils n'abandonnèrent pas pour cela leur premier projet, et ne cessèrent pas d'espérer une meilleure fortune. Mais, dès qu'un certain Argien, nommé Aristote, se fut déclaré contre le parti de Cléomène, ils coururent à son secours, et, sous la conduite de Tixomène, prirent par adresse la ville d'Argos. C'est à ce succès qu'on doit principalement attribuer l'heureux changement qui se fit dans les affaires des Achéens. Ce fut là ce qui arrêta l'impétuosité de Cléomène, et ralentit le courage de ses soldats, comme il est aisé de voir par la suite ; car, quoiqu'il se fût emparé le premier des postes les plus avantageux, qu'il eût des vivres et des munitions en plus grande quantité qu'Antigonus, qu'il fût plus hardi et plus avide de gloire, cependant il n'eut pas plus tôt appris que la ville des Argiens avait été emportée par les Achéens, qu'il oublia ses premiers succès et se mit en marche, et fit une retraite fort semblable à une fuite, dans la crainte que les ennemis ne l'envelop-

passent de tous côtés. Il entra dans Argos par surprise ; mais il en fut ensuite chassé courageusement par les Achéens et par les Argiens mêmes, qui avaient du dépit de lui en avoir auparavant ouvert les portes. Ce projet renversé, il prit sa route par Mantinée, et s'en retourna ainsi à Sparte.

Sa retraite ouvrit l'entrée du Péloponnèse à Antigonus, qui prit aussitôt possession de l'Acrocorinthe. De là sans s'arrêter, il marcha sur Argos d'où, après avoir loué la valeur des habitans et réglé les affaires de la ville, il partit promptement, et mena son armée en Arcadie. Il chassa les garnisons de tous les forts qui avaient été élevés par ordre de Cléomène dans le pays des Égéens et des Belminates, et, y ayant mis une garnison mégalopolitaine, il vint à l'assemblée des Achéens à Égée. Il y rendit compte de sa conduite ; il proposa ses vues sur l'avenir, et on lui donna le commandement sur tous les alliés. Ensuite, après être resté quelque temps en quartier d'hiver autour de Sicyone et de Corinthe, le printemps venu, il fit marcher son armée et arriva en trois jours à Tégée, où les troupes des Achéens le vinrent joindre. Il y plaça son camp, et commença à en faire le siége, qui fut poussé par les Macédoniens avec tant de vigueur, que les Tégéates, ne pouvant ni le soutenir, ni se défendre contre les mines des assiégeans, en vinrent en peu de temps à une composition. Antigonus, s'étant assuré de la ville, passe à de nouveaux exploits, et se hâte d'arriver dans la Laconie. Il s'approche de Cléomène, qui en gardait les frontières, et tâche de l'engager à un combat par quelques escarmouches. Cependant il apprend par ses coureurs qu'il venait à Cléomène du secours d'Orchomène. Il lève aussitôt le camp, et s'avance vers cette ville. Il l'emporte d'assaut, et va mettre le siége devant Mantinée, qui prit d'abord l'épouvante et ouvrit ses portes. Il marcha aussitôt vers Érée et Telphysse, dont les habitans se soumirent volontairement. Enfin, l'hiver approchant, il revint à Égée pour se trouver à l'assemblée des Achéens. Il renvoya les Macédoniens prendre leurs quartiers d'hiver dans leur pays. Pour lui, il resta à Égée pour délibérer avec les Achéens sur les affaires présentes.

Dans le temps qu'il y était, Cléomène, voyant que les troupes étaient licenciées, qu'Antigonus n'avait avec lui, à Égée, que des soldats étrangers, qu'il était éloigné de Mégalopolis de trois journées de chemin, que cette ville était difficile à garder, à cause de sa grandeur et du peu de monde qu'il y avait ; qu'actuellement elle était mal gardée, parce qu'Antigonus était proche, et, ce qui le flattait davantage, que les deux batailles de Lycée et de Laodicée, avaient fait périr la plupart des habitans en âge de porter les armes, il gagna quelques fuyards messéniens qui se trouvaient alors dans la ville, et, par leur moyen, y entra pendant une nuit, sans être aperçu de personne. Mais à peine le jour parut, que les Mégalopolitains se défendirent avec tant de courage, que Cléomène non seulement fut chassé, mais courut encore risque d'une défaite entière. Même affaire lui était encore arrivée trois mois auparavant, lorsqu'il entra par ruse dans la ville, par l'endroit qu'on appelle Colée. Mais alors, comme son armée était plus nombreuse, et qu'il s'était emparé le premier des postes les plus avantageux, il vint à bout de son dessein. Il chassa les Mégalopolitains et se rendit maître de la ville, qu'il saccagea et qu'il détruisit avec tant de cruauté, que l'on avait perdu toute es-

pérance qu'elle pût jamais être habitée. Je crois qu'il n'en usa avec tant de rigueur, que parce qu'en ce temps-là il ne pouvait, ni chez les Mégalopolitains, ni chez les Stymphaliens, trouver personne qui fût d'humeur à épouser ses intérêts au préjudice de la patrie. Il n'y eut que chez les Clitoriens, peuple courageux et passionné pour la liberté, qu'il se rencontra un scélérat, nommé Thearcès, qui se couvrit de cette infamie. Aussi les Clitoriens soutiennent-ils, et avec raison, que ce traître n'est pas sorti de chez eux, et que c'était un enfant qui leur était resté des soldats qu'on leur avait envoyés d'Orchomène.

Comme, dans ce qui regarde la guerre de Cléomène, j'ai cru devoir préférer Aratus à tout autre historien, et que quelques-uns donnent la préférance à Phylarque, qui souvent raconte des choses tout opposées, je ne puis me dispenser de justifier mon choix : il est important que le faux n'ait pas, dans des écrits publics, le même poids et le même degré d'autorité que le vrai. En général, cet historien a écrit beaucoup de choses sans discernement et sur les premiers mémoires qui lui sont tombés entre les mains ; mais, sans entrer ici en discussion, et sans le démentir sur une grande partie de ce qu'il dit, contentons-nous de considérer ce qu'il rapporte sur le temps dont nous parlons. Cela suffira de reste pour faire connaître quel esprit il a apporté à la composition de son histoire, et combien il était peu propre à ce genre d'ouvrage. Pour montrer quelle a été la cruauté d'Antigonus, des Macédoniens, d'Aratus et des Achéens, il dit que les Mantinéens n'eurent pas été plus tôt subjugués, qu'ils tombèrent dans des maux extrêmes ; que cette ville, la plus ancienne et la plus grande de toute l'Arcadie, fut affligée de si horribles calamités, que tous les Grecs en étaient hors d'eux-mêmes, et fondaient en larmes. Il n'omet rien pour toucher ses lecteurs de compassion ; il nous parle de femmes qui s'embrassent, de cheveux arrachés, de mamelles découvertes ; il nous représente les pleurs et les sanglots des hommes et des femmes, des enfans, et de leurs vieux parens qui étaient enlevés pêle-mêle. Or, tout ce qu'il fait là pour mettre les événemens fâcheux comme sous les yeux de ses lecteurs, il le fait dans tout le cours de son histoire. Manière d'écrire basse et efféminée que l'on doit mépriser, pour ne s'attacher qu'à ce qui est propre à l'histoire et en fait toute l'utilité.

Il ne faut pas qu'un historien cherche à toucher ses lecteurs par du merveilleux, ni qu'il imagine les discours qui ont pu se tenir, ni qu'il s'étende sur les suites de certains événemens : il doit laisser cela aux poètes tragiques, et se renfermer dans ce qui s'est dit et fait véritablement, quelque peu important qu'il paraisse. Car la tragédie et l'histoire ont chacune leur but, mais fort différent l'un de l'autre : celle-là se propose d'exciter l'admiration dans l'esprit des auditeurs, et de toucher agréablement par des discours qui approchent le plus qu'il est possible de la vraisemblance ; mais il faut que celle-ci, par des discours et des actions vraies, instruise et persuade. Dans la tragédie, comme il n'est question que de divertir les spectateurs, on emploie le faux sans ménagement, pourvu qu'il soit vraisemblable : mais dans l'histoire, où il s'agit d'être utile, il ne faut que du vrai. Outre cela, Phylarque ne nous dit souvent ni la cause des événemens qu'il rapporte, ni la manière dont ils sont arrivés. Sans cela néanmoins on ne peut raisonnablement se

être touché de compassion, ni se passionner sur rien. C'est un spectacle fort triste que de voir frapper de verges un homme libre; cependant, si ce n'est que la punition d'un crime qu'il a commis, cela passe avec raison pour justice; et si cela se fait pour corriger et instruire, non-seulement on loue, mais on remercie encore ceux qui ont ordonné cette punition. Mettre à mort des citoyens, c'est un crime abominable et digne des derniers supplices; cependant on fait mourir publiquement un voleur ou un adultère, sans crainte d'en être puni, et il n'y a point de récompense trop grande pour un homme qui délivre sa patrie d'un traitre ou d'un tyran. Tant il est vrai que, pour juger d'un événement, on ne doit pas tant s'arrêter aux choses qui se sont faites qu'aux raisons et aux vues qu'on a eues en les faisant, et aux différences qui sont entre elles. Voici donc la vérité du fait.

CHAPITRE XI.

Les Mantinéens quittent la ligue des Achéens et sont reconquis par Aratus. — Ils joignent la perfidie à une nouvelle désertion, et ils en sont punis. — Mort d'Aristomaque, tyran d'Argos.

Les Mantinéens se séparèrent d'abord volontairement des Achéens, pour se livrer eux et leur patrie aux Étoliens, et ensuite à Cléomène. Ils avaient pris ce parti, et se gouvernaient selon les lois des Lacédémoniens, lorsque, quatre ans avant qu'Antigonus les subjuguât, ils furent conquis par les Achéens, et leur ville emportée par l'adresse et les ruses d'Aratus. Or, dans ce temps-là même, il est si peu vrai que leur séparation ait eu pour eux des suites fâcheuses, que ce dernier événement devint célèbre par le changement subit qui s'était fait dans le génie de ces deux peuples. En effet, Aratus n'eut pas sitôt été maître de la ville, qu'il défendit à ses troupes de toucher à rien de ce qui ne leur appartenait pas, et ensuite, ayant assemblé les Mantinéens, il leur dit de ne rien craindre et de demeurer comme ils étaient; que tant qu'il resteraient unis à la république des Achéens, il ne leur serait fait aucun mal. Un bienfait si peu espéré et si extraordinaire changea entièrement la disposition des esprits; on oublia les combats qui venaient de se donner et les pertes qu'on y avait faites; on se fréquenta les uns les autres, on se donna réciproquement des repas: c'était à qui se témoignerait le plus de bienveillance et d'amitié. Et certes les Mantinéens devaient cela aux Achéens et à leur chef, par qui ils avaient été traités avec tant de douceur et d'humanité, que je ne sais si jamais personne est tombé au pouvoir d'ennemis plus doux et plus indulgens, ni si l'on peut se tirer de plus grands malheurs avec moins de perte.

Dans la suite, voyant les séditions qui s'élevaient parmi eux, et ce que machinaient contre eux les Étoliens et les Lacédémoniens, ils dépêchèrent des députés aux Achéens pour leur demander du secours. On leur tira au sort trois cents hommes, qui, laissant leur patrie et leurs biens, partirent aussitôt pour Mantinée, et y restèrent pour défendre la patrie et la liberté de ce peuple. Les Achéens ajoutèrent encore à cette garde deux cents soldats mercenaires, qui devaient faire à Mantinée la même fonction. Peu de temps après une nouvelle sédition s'étant élevée parmi eux, ils appelèrent les Lacédémoniens, les mirent en possession de leur ville, et égorgèrent les Achéens qui s'y trouvèrent. On ne pouvait com-

rinthe aux Macédoniens contre le gré des habitans. On différa donc de délibérer sur ce point jusqu'à ce qu'on eût examiné quelles sûretés on pourrait donner.

CHAPITRE X.

Aratus rend l'Acrocorinthe à Antigonus. — Les Achéens prennent Argos. — Prise de plusieurs villes par Antigonus. — Cléomène surprend Messène.

Cléomène, ayant répandu la terreur de ses armes par les succès dont nous avons parlé, passait ensuite d'une ville à l'autre sans crainte, gagnant les unes par douceur, les autres par menaces. Après s'être ainsi emparé de Caphie, de Pellène, de Phénée, d'Argos, de Phlie, de Cléone, d'Épidaure, d'Hermione, de Trézène, et enfin de Corinthe, il alla camper devant Sicyone. Ces expéditions tirèrent les Achéens d'un très grand embarras ; car, les Corinthiens ayant fait dire à Aratus et aux Achéens de sortir de la ville, et ayant député vers Cléomène pour la lui livrer, ce fut pour les Achéens une occasion favorable dont Aratus se servit heureusement pour céder l'Acrocorinthe à Antigonus. En lui donnant cette place, la maison royale n'avait plus rien à lui reprocher ; il donnait une sûreté suffisante de la fidélité avec laquelle il agirait envers Antigonus par la suite, et outre cela il fournissait à ce roi une place de guerre contre les Lacédémoniens. Dès que Cléomène eut avis du traité fait entre Antigonus et les Achéens, il leva son camp de devant Sicyone, alla le mettre à l'isthme, et fit entourer d'un fossé et d'un retranchement tout l'espace qui est entre l'Acrocorinthe et les monts Oniens, se tenant déjà comme assuré de l'empire du Péloponnèse.

Antigonus se tenait prêt depuis longtemps et n'attendait que l'occasion d'agir, jugeant bien, sur les conjonctures présentes, que Cléomène et son armée n'étaient pas loin. Il était encore dans la Thessalie, lorsqu'il envoya dire à Aratus et aux Achéens de s'acquitter de ce qu'ils lui avaient promis. Il vint ensuite par l'Eubée à l'isthme. Car les Étoliens, non contens de ce qu'ils avaient fait, voulurent encore empêcher Antigonus de porter du secours. Ils lui défendirent de passer avec son armée dans Pyle, et lui dirent que, s'il le faisait, ils s'y opposeraient à main armée. Ces deux capitaines marchaient donc l'un contre l'autre, Antigonus s'efforçant d'entrer dans le Péloponnèse, et Cléomène tâchant de lui en fermer l'entrée. Malgré les pertes qu'avaient faites les Achéens, ils n'abandonnèrent pas pour cela leur premier projet, et ne cessèrent pas d'espérer une meilleure fortune. Mais, dès qu'un certain Argien, nommé Aristote, se fut déclaré contre le parti de Cléomène, ils coururent à son secours, et, sous la conduite de Tixomène, prirent par adresse la ville d'Argos. C'est à ce succès qu'on doit principalement attribuer l'heureux changement qui se fit dans les affaires des Achéens. Ce fut là ce qui arrêta l'impétuosité de Cléomène, et ralentit le courage de ses soldats, comme il est aisé de voir par la suite ; car, quoiqu'il se fût emparé le premier des postes les plus avantageux, qu'il eût des vivres et des munitions en plus grande quantité qu'Antigonus, qu'il fût plus hardi et plus avide de gloire, cependant il n'eut pas plus tôt appris que la ville des Argiens avait été emportée par les Achéens, qu'il oublia ses premiers succès et se mit en marche, et fit une retraite fort semblable à une fuite, dans la crainte que les ennemis ne l'envelop

atroce contre son héros. Ce nom seul renferme tout ce que l'on peut imaginer de plus exécrable. A l'entendre seulement prononcer, on conçoit tous les crimes et toutes les injustices qui se peuvent commettre. Je veux qu'on ait fait souffrir à ce personnage des tourmens très cruels, comme l'assure notre historien ; mais un seul jour de sa vie devait lui en attirer encore de plus cruels. Je parle de celui où Aratus entra par surprise dans Argos, accompagné d'un corps d'Achéens. Après y avoir soutenu de rudes combats pour remettre les Argiens en liberté et en avoir été chassé, parce que les conjurés qui étaient dans la ville, retenus par la crainte du tyran, n'avaient osé se déclarer, Aristomaque, sous prétexte qu'il y avait des habitans qui étaient entrés dans la conspiration, et avaient favorisé l'irruption des Achéens, se saisit de quatre-vingts des premiers citoyens, tous innocens de la trahison dont il les soupçonnait, et les fit égorger sous les yeux de leurs amis et de leurs parens.

Je laisse là les crimes du reste de sa vie, et ceux de ses ancêtres. On ne tarirait pas sur une si belle matière. Concluons que ce n'est point une chose indigne que ce tyran ait souffert quelque chose de ce qu'il avait fait souffrir aux autres; mais qu'il serait indigne qu'il n'en eût rien souffert, et qu'il fût mort dans l'impunité. On ne doit pas non plus se récrier contre Antigonus et Aratus, de ce qu'après l'avoir pris de bonne guerre, ils l'ont fait mourir dans les supplices. Ils l'auraient traité de cette manière pendant la paix, que les gens sensés leur en auraient su bon gre. Que ne méritait-il donc pas après avoir ajouté à tant d'autres horreurs la perfidie qu'il avait faite aux Achéens? Réduit, peu de temps auparavant, aux dernières extrémités par la mort de Démétrius, et s'étant dépouillé du titre de tyran, il avait, contre toute espérance, trouvé un asile dans la douceur et la générosité des Achéens, qui non seulement l'avaient mis à couvert des peines qui étaient dues à sa tyrannie, mais l'avaient encore admis dans leur république, et lui avaient fait l'honneur de lui donner un commandement dans leurs armées. Le souvenir de ces bienfaits s'évanouit presque aussitôt qu'il les eut reçus. Dès qu'il vit quelque possibilité de se rétablir par le moyen de Cléomène, il ne tarda guère à soustraire sa patrie aux Achéens, à quitter leur parti dans un temps où ceux-ci avaient le plus besoin de secours, et à se ranger du côté des ennemis. Après une pareille infamie, ce n'était pas à Cenchrée qu'il le fallait appliquer aux tourmens et le faire mourir pendant la nuit, on devait le traîner partout, et donner son supplice et sa mort en spectacle à tout le Péloponnèse. Cependant on se contenta de le jeter dans la mer, pour je ne sais quel crime qu'il avait commis à Cenchrée.

CHAPITRE XII.

Fidélité des Mégalopolitains pour les Achéens, leurs alliés. — Autres méprises de Phylarque.

Le même historien, persuadé qu'il est de son devoir de rapporter les mauvaises actions, exagère et raconte avec chaleur les maux qu'ont endurés les Mantinéens, et ne dit pas un mot de la générosité avec laquelle ils furent soulagés par les Mégalopolitains; comme si le récit des mauvaises actions appartenait plus à l'histoire que celui des actions vertueuses ; comme si le lecteur tirait moins d'instructions des faits

son irruption avait donné l'épouvante aux ennemis, et inspiré de la confiance à ses troupes, il pourrait sans danger se retirer dans son pays. Tout cela ne manqua pas d'arriver comme il l'avait prévu. Les Argiens ne purent voir sans impatience leur pays saccagé; assemblés par troupes, ils blâmaient hautement la conduite d'Antigonus. Ce prince, en grand capitaine, ne voulant rien entreprendre qu'avec bonne raison, se tint en repos. Cléomène, suivant son projet, ravage le pays, et par là jette l'épouvante parmi les ennemis, encourage ses troupes contre le péril, et retourne dans son pays sans avoir rien eu à souffrir.

L'été venu, les Macédoniens et les Achéens étant sortis de leurs quartiers, Antigonus se mit à la tête de son armée, et s'avança vers la Laconie. Il avait avec lui une phalange de Macédoniens composée de dix mille hommes, trois mille rondachers, trois cents chevaux; mille Agrianiens et autant de Gaulois; des étrangers au nombre de trois mille fantassins et trois cents chevaux, autant de fantassins et de cavaliers du côté des Achéens, tous les hommes choisis, et mille Mégalopolitains, armés à la façon des Macédoniens, et commandés par Cercidas, un de leurs citoyens. Les Alliés étaient les Béotiens, au nombre de deux mille hommes de pied et deux cents chevaux; mille fantassins et cinquante chevaux des Épirotes; autant d'Arcarnaniens, et seize cents Illyriens que commandait Démétrius de Pharos; en sorte que toute cette armée montait à vingt-huit mille hommes de pied et douze cents chevaux. Cléomène s'attendant à cette irruption, avait fortifié tous les passages par des gardes, des fossés et des abatis d'arbre, et avait mis son camp à Sélasie, ayant environ vingt mille hommes. Il conjecturait sur de bonnes raisons que ce serait par là que les ennemis s'efforceraient d'entrer dans le pays; en quoi il ne fut pas trompé. Le détroit est formé par deux montagnes, dont l'une s'appelle l'Éva et l'autre l'Olympe. Le fleuve OEnus coule entre les deux, et sur le bord est le chemin qui conduit à Sparte. Cléomène, ayant tiré une ligne devant ces montagnes avec un retranchement, posta sur le mont Éva son frère Euclidas à la tête des alliés, et se mit, lui, sur le mont Olympe avec les Lacédémoniens et les étrangers. Au bas, le long du fleuve, des deux côtés il logea de la cavalerie avec une partie des étrangers.

Antigonus, en arrivant, voit que tous les passages étaient fortifiés, et que Cléomène avait assigné avec tant d'habileté les bons postes aux parties de son armée les plus propres à les défendre, que son camp ressemblait à un gros de soldats sous les armes et prêts à combattre; qu'il n'avait rien oublié pour se mettre également en état d'attaquer et de défendre; qu'enfin la disposition de son camp était aussi avantageuse que les approches en étaient difficiles. Tout cela lui fit perdre l'envie d'attaquer l'ennemi et d'en venir aussitôt aux mains. Il alla camper à peu de distance, et se couvrit du Gorgyle. Il resta là pendant quelques jours à reconnaître la situation des différens postes, et le caractère des nations qui composaient l'armée ennemie. Quelquefois il faisait mine d'avoir certains desseins, et tenait en suspens les ennemis sur ce qu'il devait exécuter. Mais comme ils étaient partout sur leurs gardes, et que tous les côtés étaient également hors d'insulte, l'on convint enfin de part et d'autre qu'il en fallait venir à une bataille décisive. Il plut à la fortune de mettre aux mains ces deux grandes

armées, qui ne cédaient en rien l'une à l'autre.

Contre ceux qui étaient au mont Éva, Antigonus fit marcher les Macédoniens armés de boucliers d'airain, et les Illyriens par divisions alternativement. Cette première ligne était conduite par Alexandre, fils d'Acmète, et Démétrius de Pharos. La seconde ligne était d'Acarnaniens et de Crétois. Derrière eux étaient deux mille Achéens tenant lieu de corps de réserve. Sa cavalerie il la rangea sur la rivière, pour l'opposer à la cavalerie ennemie, et la fit soutenir de mille piétons Achéens et d'autant de Mégalopolitains. Pour lui, prenant les étrangers et les Macédoniens, il marcha vers le mont Olympe pour attaquer Cléomène. Les étrangers étaient à la première ligne. La phalange macédonienne suivait partagée en deux, une partie derrière l'autre; parce que le terrain ne lui permettait pas de s'étendre sur un plus grand front. Le signal donné aux Illyriens pour commencer l'attaque au mont Éva, était un linge qu'on devait élever proche du mont Olympe, parce qu'ils avaient passé le Gorgyle pendant la nuit, et s'étaient attachés au pied de la montagne. Pour les Mégalopolitains et la cavalerie, c'était une cotte d'armes de couleur de pourpre qu'on élèverait en l'air d'auprès du roi.

CHAPITRE XIV.

Bataille de Sélasie entre Cléomène et Antigonus.

Lorsque le temps de l'attaque fut venu, que le signal eut été donné aux Illyriens, que chacun eut été averti de ce qu'il devait faire, tous se montrèrent et commencèrent le choc au mont Éva. Alors les hommes armés à la légère qui avaient d'abord été joints à la cavalerie du côté de Cléomène, voyant que les derrières des Achéens n'étaient pas couverts, vinrent les charger en queue. Ceux qui s'efforçaient de gagner le haut de la montagne se virent alors fort pressés et dans un grand péril, menacés en même temps de front par Euclidas qui était en haut, et chargés en queue par les étrangers, qui donnaient avec fureur. Philopœmen comprit le danger, et, prévoyant ce qui allait arriver, il voulut d'abord en avertir les chefs, qui ne daignèrent seulement pas l'écouter, par la raison qu'il n'avait jamais commandé, et qu'il était fort jeune. Alors, ayant pressé avec instance ses concitoyens, il fond avec impétuosité sur les ennemis. Les étrangers qui chargeaient en queue, entendant les cris et voyant la cavalerie aux mains, quittèrent les Illyriens pour courir à leurs premiers postes et secourir la cavalerie de leur parti. Pendant ce temps-là les Illyriens, les Macédoniens et ceux qui avec eux étaient à la première ligne, débarrassés de ce qui les arrêtait, montèrent hardiment et avec confiance contre les ennemis. Cela fit connaître dans la suite, que si l'attaque réussit de ce côté-là, on en eut l'obligation à Philopœmen. On dit qu'après l'action Antigonus ayant demandé à Alexandre, qui commandait la cavalerie, pourquoi il avait commencé le choc avant que le signal fût donné, celui-ci ayant répondu que ce n'était pas lui, mais un jeune soldat de Mégalopolis qui avait commencé contre ses ordres, il dit : « Ce jeune homme, en sa-
» sissant l'occasion, s'est conduit en
» grand capitaine, et vous, capitaine,
» vous vous êtes conduit en jeune
» homme. »

Euclidas, voyant les ennemis venir à lui, ne pensa plus à se servir de l'avantage du poste qu'il occupait, tandis qu'il

devait fondre sur eux, rompre les rangs, reculer petit à petit, et gagner ainsi sans danger la hauteur. Par cette manœuvre il eût jeté la confusion dans les rangs des ennemis, il les eût empêchés de faire usage de leurs armes et de leur ordre de bataille, et favorisé comme il l'était par la situation des lieux, il les eût entièrement mis en fuite. Mais, se flattant que la victoire ne pouvait lui manquer, il fit tout le contraire de ce que je viens de dire. Il resta sur le sommet où il avait été d'abord posté, croyant apparemment qu'on ne pouvait laisser monter trop haut les ennemis, afin de les faire fuir ensuite par une descente raide et escarpée. Cependant il n'en fut rien. Au contraire, comme il ne s'était pas gardé de terrain pour reculer, et que ses adversaires approchaient en bon ordre, il se vit enfin si serré, qu'il fut obligé de combattre sur la croupe même de la montagne. Ses troupes ne soutinrent pas longtemps la pesanteur de l'armure et de l'ordre de bataille. Les Illyriens aussitôt se mirent en état de combattre, mais Euclidas, qui n'avait de terrain ni pour reculer ni pour changer de place, fut bientôt renversé et obligé de prendre la fuite par les descentes raides et escarpées qui achevèrent de mettre son armée en déroute.

Pendant ce temps-là la cavalerie était aux mains. Celle des Achéens se battait vivement, et surtout Philopœmen, parce que cette bataille devait décider de leur liberté. Celui-ci eut dans cette action un cheval tué sous lui, et, combattant pied à pied, il reçut un coup qui lui traversa les deux cuisses.

Au mont Olympe, les deux rois firent commencer le combat par les soldats armés à la légère et les étrangers, dont ils avaient environ chacun cinq mille. Comme l'action se passait sous les yeux des deux rois et des deux armées, ces troupes s'y signalèrent, soit qu'elles combattissent par parties, soit que la mêlée fût générale. Homme contre homme, rang contre rang, ils se battaient avec la plus grande opiniâtreté. Cléomène, voyant que son frère avait été mis en fuite, et que la cavalerie qui était dans la plaine commençait à plier, craignit que l'armée ennemie ne vînt fondre sur lui de tous les côtés, et se crut obligé de renverser tous les retranchemens de son camp, et d'en faire sortir par un côté toute son armée de front. Les trompettes ayant donné aux hommes armés à la légère le signal de se retirer de l'espace qui était entre les deux camps, les phalanges s'approchent avec de grands cris de part et d'autre, tournent leurs sarisses et commencent à charger. L'action fut vive : tantôt les Macédoniens reculaient pressés par la valeur des Lacédémoniens ; tantôt ceux-ci étaient repoussés par la pesanteur de la phalange macédonienne. Enfin, les troupes d'Antigonus, s'avançant piques baissées, et tombant sur les Lacédémoniens avec cette violence qui fait la force de la phalange doublée, les chassèrent de leurs retranchemens. Ce fut une déroute générale : une grande partie des Lacédémoniens furent tués, le reste prit la fuite en désordre. Il ne resta autour de Cléomène que quelques cavaliers, avec lesquels il se retira à Sparte ; de là, dès que la nuit fut venue, il descendit à Gytium, où il s'embarqua sur les vaisseaux qu'il faisait tenir prêts depuis long-temps, et fit voile avec ses amis pour Alexandrie.

Antigonus entra d'emblée dans Sparte. On ne peut rien ajouter à la douceur et à la générosité dont il usa envers les Lacédémoniens. Il remit leur république dans l'état où leurs pères la leur avaient laissée, et peu de jours après,

armées, qui ne cédaient en rien l'une à l'autre.

Contre ceux qui étaient au mont Éva, Antigonus fit marcher les Macédoniens armés de boucliers d'airain, et les Illyriens par divisions alternativement. Cette première ligne était conduite par Alexandre, fils d'Acmète, et Démétrius de Pharos. La seconde ligne était d'Acarnaniens et de Crétois. Derrière eux étaient deux mille Achéens tenant lieu de corps de réserve. Sa cavalerie il la rangea sur la rivière, pour l'opposer à la cavalerie ennemie, et la fit soutenir de mille piétons Achéens et d'autant de Mégalopolitains. Pour lui, prenant les étrangers et les Macédoniens, il marcha vers le mont Olympe pour attaquer Cléomène. Les étrangers étaient à la première ligne. La phalange macédonienne suivait partagée en deux, une partie derrière l'autre; parce que le terrain ne lui permettait pas de s'étendre sur un plus grand front. Le signal donné aux Illyriens pour commencer l'attaque au mont Éva, était un linge qu'on devait élever proche du mont Olympe, parce qu'ils avaient passé le Gorgyle pendant la nuit, et s'étaient attachés au pied de la montagne. Pour les Mégalopolitains et la cavalerie, c'était une cotte d'armes de couleur de pourpre qu'on élèverait en l'air d'auprès du roi.

CHAPITRE XIV.

Bataille de Sélasie entre Cléomène et Antigonus.

Lorsque le temps de l'attaque fut venu, que le signal eut été donné aux Illyriens, que chacun eut été averti de ce qu'il devait faire, tous se montrèrent et commencèrent le choc au mont Éva. Alors les hommes armés à la légère qui avaient d'abord été joints à la cavalerie du côté de Cléomène, voyant que les derrières des Achéens n'étaient pas couverts, vinrent les charger en queue. Ceux qui s'efforçaient de gagner le haut de la montagne se virent alors fort pressés et dans un grand péril, menacés en même temps de front par Euclidas qui était en haut, et chargés en queue par les étrangers, qui donnaient avec fureur. Philopœmen comprit le danger, et, prévoyant ce qui allait arriver, il voulut d'abord en avertir les chefs, qui ne daignèrent seulement pas l'écouter, par la raison qu'il n'avait jamais commandé, et qu'il était fort jeune. Alors, ayant pressé avec instance ses concitoyens, il fond avec impétuosité sur les ennemis. Les étrangers qui chargeaient en queue, entendant les cris et voyant la cavalerie aux mains, quittèrent les Illyriens pour courir à leurs premiers postes et secourir la cavalerie de leur parti. Pendant ce temps-là les Illyriens, les Macédoniens et ceux qui avec eux étaient à la première ligne, débarrassés de ce qui les arrêtait, montèrent hardiment et avec confiance contre les ennemis. Cela fit connaître dans la suite, que si l'attaque réussit de ce côté-là, on en eut l'obligation à Philopœmen. On dit qu'après l'action Antigonus ayant demandé à Alexandre, qui commandait la cavalerie, pourquoi il avait commencé le choc avant que le signal fût donné, celui-ci ayant répondu que ce n'était pas lui, mais un jeune soldat de Mégalopolis qui avait commencé contre ses ordres, il dit : « Ce jeune homme, en sai-
» sissant l'occasion, s'est conduit en
» grand capitaine, et vous, capitaine,
» vous vous êtes conduit en jeune
» homme. »

Euclidas, voyant les ennemis venir à lui, ne pensa plus à se servir de l'avantage du poste qu'il occupait, tandis qu'il

son irruption avait donné l'épouvante aux ennemis, et inspiré de la confiance à ses troupes, il pourrait sans danger se retirer dans son pays. Tout cela ne manqua pas d'arriver comme il l'avait prévu. Les Argiens ne purent voir sans impatience leur pays saccagé; assemblés par troupes, ils blâmaient hautement la conduite d'Antigonus. Ce prince, en grand capitaine, ne voulant rien entreprendre qu'avec bonne raison, se tint en repos. Cléomène, suivant son projet, ravage le pays, et par là jette l'épouvante parmi les ennemis, encourage ses troupes contre le péril, et retourne dans son pays sans avoir rien eu à souffrir.

L'été venu, les Macédoniens et les Achéens étant sortis de leurs quartiers, Antigonus se mit à la tête de son armée, et s'avança vers la Laconie. Il avait avec lui une phalange de Macédoniens composée de dix mille hommes, trois mille rondachers, trois cents chevaux; mille Agrianiens et autant de Gaulois; des étrangers au nombre de trois mille fantassins et trois cents chevaux, autant de fantassins et de cavaliers du côté des Achéens, tous les hommes choisis, et mille Mégalopolitains, armés à la façon des Macédoniens, et commandés par Cercidas, un de leurs citoyens. Les Alliés étaient les Béotiens, au nombre de deux mille hommes de pied et deux cents chevaux; mille fantassins et cinquante chevaux des Épirotes; autant d'Arcarnaniens, et seize cents Illyriens que commandait Démétrius de Pharos; en sorte que toute cette armée montait à vingt-huit mille hommes de pied et douze cents chevaux. Cléomène s'attendant à cette irruption, avait fortifié tous les passages par des gardes, des fossés et des abatis d'arbre, et avait mis son camp à Sélasie, ayant environ vingt mille hommes. Il conjecturait sur de bonnes raisons que ce serait par là que les ennemis s'efforceraient d'entrer dans le pays en quoi il ne fut pas trompé. Le détroit est formé par deux montagnes, dont l'une s'appelle l'Éva et l'autre l'Olympe. Le fleuve OEnus coule entre les deux et sur le bord est le chemin qui conduit à Sparte. Cléomène, ayant tiré une ligne devant ces montagnes avec un retranchement, posta sur le mont Éva son frère Euclidas à la tête des alliés, et se mit, lui, sur le mont Olympe avec les Lacédémoniens et les étrangers. Au bas, le long du fleuve, de deux côtés il logea de la cavalerie avec une partie des étrangers.

Antigonus, en arrivant, voit que tous les passages étaient fortifiés, et que Cléomène avait assigné avec tant d'habileté les bons postes aux parties de son armée les plus propres à les défendre, que son camp ressemblait à un gros de soldats sous les armes et prêts à combattre; qu'il n'avait rien oublié pour se mettre également en état d'attaquer et de défendre; qu'enfin la disposition de son camp était aussi avantageuse que les approches en étaient difficiles. Tout cela lui fit perdre l'envie d'attaquer l'ennemi et d'en venir aussitôt aux mains. Il alla camper à peu de distance, et se couvrit du Gorgyle. Il resta là pendant quelques jours à reconnaître la situation des différens postes, et le caractère des nations qui composaient l'armée ennemie. Quelquefois il faisait mine d'avoir certains desseins, et tenait en suspens les ennemis sur ce qu'il devait exécuter. Mais comme ils étaient partout sur leurs gardes, et que tous les côtés étaient également hors d'insulte, l'on convint enfin de part et d'autre qu'il en fallait venir à une bataille décisive. Il plut à la fortune de mettre aux mains ces deux grandes

l'Italie et dans la Sicile, et pour soumettre les Espagnes et les Gaules, mais encore pour défaire entièrement les Carthaginois, et penser à conquérir tout l'univers. Cela sera suivi d'une petite digression sur la ruine de Hiéron, roi de Syracuse, d'où nous passerons en Égypte pour dire les troubles qui y arrivèrent, lorsqu'après la mort de Ptolémée, Antiochus et Philippe, conspirant ensemble pour se partager le royaume laissé au fils de ce roi, tâchèrent par fraude et par violence de se rendre maîtres, celui-ci de l'Égypte et de la Carie, celui-là de la Cœlo-Syrie et de la Phénicie.

Suivra un récit abrégé de ce qui se passa entre les Romains et les Carthaginois dans l'Espagne, dans la Libye et dans la Sicile, d'où nous nous transporterons en Grèce, où les affaires changèrent alors de face. Nous y verrons les batailles navales d'Attalus et des Rhodiens contre Philippe; de quelle manière les Romains firent la guerre à ce prince; quelles en furent les causes, et quel en fut le succès. Nous joindrons à cela ce que produisit la colère des Étoliens, lorsque, ayant appelé Antiochus d'Asie, ils allumèrent le feu de la guerre entre les Achéens et les Romains. Nous dirons la cause de cette guerre, et ensuite nous suivrons Antiochus en Europe. D'abord il est obligé de se retirer de la Grèce; puis, défait, il abandonne tout le pays qui est en deçà du mont Taurus; et enfin les Romains, après avoir réprimé l'audace des Gaulois, se rendent maîtres de l'Asie, sans que personne la leur ose contester, et délivrent l'Asie Citérieure de la crainte des Barbares et de la violence des Gaulois. Nous exposerons après cela les malheurs dont les Etoliens et les Céphalléniens furent accablés; d'où nous passerons aux guerres qu'Eumènes eut à soutenir contre Prusias et les Gaulois de Grèce, et à celle d'Ariarathe contre Pharnace. Après quoi nous dirons quelque chose de l'union et du gouvernement des Péloponnésiens, et des progrès que fit l'état des Rhodiens. Nous ferons ici une récapitulation, où toute l'histoire et les faits qu'on y aura vus seront représentés en peu de mots. Nous ajouterons à tout cela l'expédition d'Antiochus Épiphanes dans l'Égypte, la guerre de Persée et la ruine entière de la monarchie macédonienne.

Par là on verra en détail par quelle conduite les Romains sont venus à bout de soumettre toute la terre à leur domination. Si l'on devait juger de ce qu'il y a de louable ou de répréhensible dans les hommes ou dans les états par le bonheur ou le malheur des événemens, je devrais borner là mon ouvrage, puisque mon dessein est rempli, que les cinquante-trois ans finissent à ces derniers événemens; que la puissance des Romains fut alors à son plus haut point, et que tout le monde était forcé de reconnaître qu'il ne restait plus qu'à leur obéir et à exécuter leurs ordres. Mais l'heureux ou malheureux succès des batailles ne suffit pas pour donner une juste idée des vainqueurs ni des vaincus; souvent les plus heureux, faute d'en avoir fait bon usage, ont été cause de très grands malheurs, de même qu'il y a eu bon nombre de gens à qui des accidens très fâcheux ont été d'une très grande utilité, parce qu'ils ont su les supporter avec courage. Outre les événemens, il faut donc encore considérer quelle a été la conduite des Romains, comment ils ont gouverné l'univers, les différens sentimens qu'on a eus pour ceux qui étaient à la tête des affaires; les penchans et les inclinations dominantes des particuliers, tant dans le foyer domestique, que par rapport

au gouvernement. Par ce moyen notre siècle connaîtra si l'on doit se soustraire à la domination romaine ou s'y soumettre; et les siècles à venir jugeront si elle était digne de louange ou de blâme. C'est de là que dépend presque tout le fruit que l'on pourra tirer de cette histoire, tant pour le présent que pour l'avenir. Car ne nous imaginons pas que les chefs d'armées n'ont, en faisant la guerre, d'autre but que de vaincre et de subjuguer, ni que l'on ne doit juger d'eux que par leurs victoires et par leurs conquêtes. Il n'y a personne qui fasse la guerre dans la seule vue de triompher de ses ennemis. On ne se met pas sur mer pour passer simplement d'un endroit à un autre; les sciences et les autres arts ne s'apprennent pas uniquement pour en avoir la connaissance; on cherche en tout ce que l'on fait, ou l'agréable, ou l'honnête, ou l'utile. Cet ouvrage ne sera donc parfait et accompli qu'autant qu'il apprendra quel fut, après la conquête du monde entier par les Romains, l'état de chaque peuple en particulier, jusqu'au temps où de nouveaux troubles se sont élevés, et qu'il s'est fait un nouveau changement dans les affaires. C'est sur ce changement que je me suis proposé d'écrire. L'importance des faits et les choses extraordinaires qui s'y sont passées, m'y ont engagé. Mais la plus forte raison, c'est que j'ai contribué à l'exécution de certaines choses, et que j'ai été le conducteur de beaucoup d'autres.

Ce fut dans ce soulèvement que les Romains allèrent porter la guerre chez les Celtibériens et les Vacéens; que les Carthaginois la firent à Masinissa, roi dans l'Afrique; qu'en Asie, Attalus et Prusias se la déclarèrent l'un à l'autre; qu'Olopherne, aidé par Démétrius, chassa du trône Ariarathe, roi de Cappadoce, et que celui-ci y remonta par ses seules forces; que Seleucus, fils de Démétrius, après avoir régné douze ans dans la Syrie, perdit le royaume et la vie par la conspiration des autres rois; que les Romains permirent aux Grecs, accusés d'être les auteurs de la guerre de Persée, de retourner dans leur patrie, après qu'ils eurent reconnu leur innocence; que, peu de temps après, ces mêmes Romains attaquèrent les Carthaginois, d'abord pour les obliger à changer de pays, mais ensuite dans le dessein de les détruire entièrement, pour des raisons que nous déduirons dans la suite; qu'enfin, vers le même temps, les Macédoniens ayant renoncé à l'alliance des Romains, et les Lacédémoniens s'étant détachés de la république des Achéens, on vit le malheur commun de la Grèce commencer et finir tout ensemble.

Tel est le dessein que je me suis proposé. Fasse la fortune que ma vie soit assez longue pour l'exécuter et le conduire à sa perfection! Je suis cependant persuadé que, quand même j'viendrais à manquer, il ne serait pas abandonné, et que d'habiles gens, charmés de sa beauté, se feraient un devoir de le remplir. Maintenant que pour donner aux lecteurs une connaissance générale et particulière de cette histoire, nous avons rapporté sommairement les principaux faits sur lesquels nous devons dans la suite nous étendre, il est temps de rappeler que nous avons promis, et de reprendre le commencement de notre suj-

CHAPITRE II.

Quelles furent les vraies causes de la guerre d'Annibal. — Réfutation de l'historien Fabius sur ces causes.

Quelques historiens d'Annibal donnent deux raisons de la seconde guerre que les Romains déclarèrent aux Carthaginois. La première est, selon eux, le siége mis par ceux-ci devant Sagonte, et l'autre, l'infraction du traité par lequel ils avaient solennellement promis de ne pas s'étendre au-delà de l'Ébre. Pour moi, j'accorderai bien que ce furent là les commencemens de la guerre, mais je ne puis convenir que c'en aient été les motifs. En effet, c'est comme si l'on disait que l'invasion d'Alexandre en Asie a été la cause de la guerre contre les Perses, et que la guerre des Romains contre Antiochus, est venue de la descente que ce roi fit à Démétriade. Ces deux causes, loin d'être les vraies, ne sont pas même probables; car qui pourrait penser que l'invasion d'Alexandre ait été la cause de plusieurs choses que ce prince, et avant lui Philippe son père, avaient faites pour se disposer à la guerre contre les Perses? On doit dire la même chose de ce que les Étoliens firent contre les Romains avant qu'Antiochus vint à Démétriade. Pour raisonner de la sorte, il faut n'avoir jamais connu la différence qu'il y a entre commencement, cause et prétexte, et ne savoir pas que ces deux derniers sont ce qui, dans toutes choses, précède tout, et que le commencement n'est que le dernier des trois. J'appelle commencement les premières démarches que l'on fait, les premiers mouvemens que l'on se donne pour exécuter ce que l'on a jugé devoir faire; mais les causes, c'est ce qui précède tout jugement et toute délibération. Ce sont les pensées qui se présentent, les dispositions que l'on prend, les raisonnemens qui se font en conséquence, et sur lesquels on se détermine à juger et à former un dessein. Ce que je vais dire éclaircira ma pensée.

Rien n'est plus facile à découvrir que les vrais motifs de la guerre contre les Perses. Le premier fut le retour des Grecs, qui, revenant, sous la conduite de Xénophon, des satrapies de l'Asie supérieure, et traversant toute l'Asie avec laquelle ils étaient en guerre, n'avaient néanmoins trouvé personne qui osât s'opposer à leur retraite. Le second fut le passage d'Agésilas, roi de Lacédémone, en Asie, où il ne rencontra rien qui mît obstacle à ses desseins, quoique d'ailleurs il fût obligé d'en sortir sans avoir rien fait, rappelé qu'il était dans la Grèce par les troubles dont elle était alors agitée; car Philippe, considérant d'un côté la mollesse et la lâcheté des Perses, et de l'autre les grandes ressources qu'il avait, lui et les siens, pour la guerre; excité d'ailleurs par l'éclat et la grandeur des avantages qu'il tirerait de la conquête de cet empire; après s'être concilié la faveur des Grecs, prit enfin son essor, conçut le dessein d'aller porter la guerre chez les Perses, et disposa tout pour cette expédition, sous prétexte de venger les Grecs des injures qu'ils en avaient reçues. Il est donc hors de doute que les deux choses que nous avons rapportées les premières ont été les causes de la guerre contre les Perses, que la dernière n'en a été que le prétexte, et qu'enfin le commencement a été l'irruption d'Alexandre dans l'Asie.

Il est clair encore qu'il n'y a point d'autre cause de la guerre des Romains contre Antiochus, que l'indignation des Étoliens. Ceux-ci, croyant que les Romains, enflés du succès

qu'avait eu leur guerre contre Philippe, les méprisaient, comme j'ai dit plus haut, non seulement appelèrent à leur secours Antiochus, mais la colère les emporta jusqu'à prendre la résolution de tout entreprendre et de tout souffrir pour se venger. Le prétexte fut de remettre les Grecs en liberté; c'est à quoi ils exhortaient et animaient sans raison toutes les villes, les parcourant avec Antiochus, l'une après l'autre. Et enfin le commencement fut la descente d'Antiochus à Démétriade.

Je me suis arrêté long-temps sur cette distinction, non que j'eusse en vue de censurer les historiens, mais parce que l'instruction des lecteurs le demandait. Car de quelle utilité est pour les malades un médecin qui ne connaît pas les causes des maladies? que peut-on attendre d'un ministre d'état qui ne connaît ni la raison ni l'origine des affaires qui arrivent dans un royaume? Comme il n'y a pas d'apparence que le premier donne jamais de remède convenable, il n'est pas non plus possible que l'autre, sans la connaissance de ce que nous venons de dire, prenne prudemment un parti. C'est pour cela qu'on ne doit rien rechercher avec tant de soin que les causes des événemens; car souvent une bagatelle, un rien, donnent lieu à des événemens très importans, et, en tout, on ne remédie à rien plus aisément qu'aux premiers mouvemens et aux premières pensées.

Selon Fabius, historien romain, ce fut l'avarice et l'ambition démesurée d'Asdrubal, jointes à l'injure faite aux Sagontins, qui furent la cause de la seconde guerre punique. Fabius prétend que ce général, s'étant acquis une domination fort étendue en Espagne, eut le projet, à son retour dans l'Afrique, d'abolir les lois de sa république, et de l'ériger en monarchie; que les principaux magistrats, s'étant aperçus de son dessein, y furent unanimement opposés; qu'Asdrubal alors sortit d'Afrique, et que, de retour en Espagne, il la gouverna à sa fantaisie, sans aucun égard pour le sénat de Carthage; qu'Annibal qui, dès l'enfance était entré daus les vues de son oncle et avait tâché de la suivre, tint la même conduite que lui, quand on lui eut confié le gouvernement de l'Espagne; et que ce fut pour se conformer à ces vues d'Asdrubal qu'il fit la guerre aux Romains malgré les Carthaginois, dont il n'y eut pas un seul, du moins entre les plus distingués, qui approuvât ce qu'Annibal avait fait à l'égard de Sagonte. Fabius ajoute qu'après la prise de cette ville, les Romains vinrent en Afrique, dans le dessein, ou de se faire livrer Annibal, ou de déclarer la guerre aux Carthaginois.

Mais si l'on demandait à cet historien, pourquoi, en supposant que l'entreprise d'Annibal eût déplu aux Carthaginois, cette république n'a pas saisi une occasion si favorable de se délivrer de la guerre qui la menaçait? ce que pouvaient faire les Carthaginois de plus juste et de plus avantageux que de se rendre à ce que les Romains demandaient d'eux? si en abandonnant l'auteur des injustices faites aux Sagontins, ils ne s'étaient pas défaits par les Romains de l'ennemi commun de leur état, ils n'auraient pas assuré la tranquillité à leur patrie, et étouffé le feu de la guerre, lorsque pour se venger il ne leur en aurait coûté qu'un sénatus-consulte? si l'on fait, dis-je, cette question à notre historien, il est clair qu'il n'aura rien à répondre, puisque les Carthaginois ont été si éloignés d'une sage conduite, qu'après avoir

fait la guerre sous les ordres d'Annibal pendant dix-sept ans de suite, ils ne la finirent que lorsqu'il n'y eut plus rien à à espérer, et qu'ils virent enfin leur patrie à deux doigts de sa perte.

Au reste, si j'ai fait ici mention de Fabius et de son histoire, ce n'est pas de peur que la vraisemblance qu'il jette sur ce qu'il dit n'en impose à ses lecteurs; car il n'y a point de lecteur qui, sans qu'on l'avertisse, ne puisse voir par lui-même combien cet historien est peu judicieux; mais pour recommander à ceux entre les mains de qui ses livres tomberont, de ne point s'arrêter au titre, et d'examiner les faits mêmes qu'il rapporte; car on voit des gens qui, faisant moins d'attention à ce qu'il débite qu'à lui-même, et se laissant prévenir par préjugé qu'il était contemporain et sénateur, aussitôt se persuadent qu'on doit ajouter foi à tout ce qu'il raconte. Mon sentiment est qu'on ne doit pas tout à fait mépriser son autorité, mais que, seule, elle n'est pas suffisante, et qu'il faut considérer les choses mêmes qu'il écrit, pour juger ensuite si on doit l'en croire ou non. Je reviens à mon sujet.

CHAPITRE III.

Première cause de la seconde guerre punique, la haine d'Amilcar Barcas contre les Romains; seconde cause, la nouvelle exaction des Romains sur les Carthaginois; troisième cause, la conquête de l'Espagne par Amilcar.

Je crois donc qu'entre les causes pour lesquelles les Romains ont fait la guerre aux Carthaginois, la première est le ressentiment d'Amilcar, surnommé Barcas, et père d'Annibal : car, quoiqu'il eût été défait en Sicile, son courage n'en fut point abattu. Les troupes qu'ils avaient commandées à Éryce étaient encore entières, et dans les mêmes sentimens que leur chef. Si, cédant aux temps, il avait fait la paix après la bataille qu'avaient perdue sur mer les Carthaginois, son indignation restait toujours la même, et n'attendait que le moment d'éclater. Il aurait même pris les armes aussitôt après, sans la guerre que les Carthaginois eurent à soutenir contre les soldats mercenaires. Mais il fallut d'abord penser à cette révolte, et s'en occuper tout entier. Ces troubles apaisés, les Romains étant venus à déclarer la guerre aux Carthaginois, ceux-ci n'hésitèrent pas à se mettre en défense, persuadés qu'ayant la justice à leur côté, ils ne manqueraient pas d'avoir le dessus, comme j'ai dit dans les livres qui précèdent, et sans lesquels on ne pourrrait comprendre ni ce que je dis, ni ce que je dois dire dans la suite. Mais comme les Romains eurent fort peu d'égards à cette justice, les Carthaginois furent obligés de s'accommoder aux conjonctures. Accablés et n'ayant plus de ressources, ils consentirent, pour avoir la paix, à abandonner la Sardaigne, et ajouter douze cents talens au tribut qu'ils payaient déjà.

Et l'on ne doit point douter que cette nouvelle exaction n'ait été la seconde cause de la guerre qui l'a suivie; car Amilcar, animé par sa propre indignation et par celle que ses concitoyens en avaient conçue, n'eut pas plus tôt affermi la tranquillité de sa patrie par la défaite des révoltés, qu'il tourna toutes ses pensées vers l'Espagne, s'imaginant bien qu'elle serait pour lui d'un puissant secours dans la guerre qu'il méditait contre les Romains.

Les rapides progrès qu'il fit dans ce vaste pays doivent être regardés comme la troisième cause de la seconde guerre punique : les Carthaginois ne s'y en-

gagèrent que parce qu'avec le secours des troupes espagnoles, ils crurent avoir de quoi tenir tête aux Romains.

Quoique Amilcar soit mort dix ans avant que cette guerre commençât, il est cependant aisé de prouver qu'il en a été le principal auteur. Entre les raisons sans nombre dont on pourrait se servir pour cela, je n'en citerai qu'une qui rendra la chose évidente. Après qu'Annibal eut été vaincu par les Romains, et qu'il fut sorti de sa patrie pour s'aller réfugier chez Antiochus, les Romains, sachant ce que méditaient contre eux les Étoliens, envoyèrent des ambassadeurs chez ce prince, dans le dessein de le sonder et de voir quelles pouvaient être ses vues. Les ambassadeurs, ayant découvert qu'il prêtait l'oreille aux propositions des Étoliens, et qu'il n'épiait que l'occasion de se déclarer contre les Romains, tâchèrent de lui rendre Annibal suspect, et pour cela lui firent assidûment leur cour. La chose réussit selon leurs souhaits. Antiochus continua à se défier d'Annibal, et ses soupçons ne firent qu'augmenter. Enfin l'occasion se présenta de s'éclairer l'un l'autre sur cette défiance. Annibal se défendit du mieux qu'il put; mais voyant que ses raisons ne satisfaisaient pas Antiochus, il lui tint enfin ce discours : « Quand mon père se disposa à entrer en Espagne avec une armée, je n'avais alors que neuf ans; j'étais auprès de l'autel pendant qu'il sacrifiait à Jupiter. Après les libations et autres cérémonies prescrites, Amilcar, ayant fait retirer tous les ministres du sacrifice, me fit approcher et me demanda en me caressant si je n'aurais pas envie de le suivre à l'armée. Je répondis, avec cette vivacité qui convenait à mon âge, non seulement que je ne demandais pas mieux, mais que je le priais instamment de me le permettre; là-dessus il me prit la main, me conduisit à l'autel, et m'ordonna de jurer sur les victimes que jamais je ne serais ami des Romains. Jugez par là quelles sont mes dispositions. Quand il ne s'agira que de susciter des affaires aux Romains, vous pouvez compter sur moi comme sur un homme qui vous sera sincèrement dévoué : quand vous penserez à transiger et à faire la paix avec eux n'attendez pas que l'on vous prévienne contre moi, mais méfiez-vous et tenez-vous sur vos gardes : je ferai certainement tout ce qui sera en moi pour traverser vos desseins. » Ce discours, qui paraissait être sincère et partir du cœur, dissipa tous les soupçons qu'Antiochus avait auparavant conçus sur la fidélité d'Annibal.

On conviendra que ce témoignage de la haine d'Amilcar et de tous les projets qu'il avait formés contre les Romains, est précis et sans réplique. Mais cette haine paraît encore plus dans ce qu'il fit ensuite, car il leur suscita deux ennemis, Asdrubal son gendre et Annibal son fils, qui étaient tels qu'après cela il ne pouvait rien faire de plus, pour montrer l'excès de la haine qu'il leur portait. Asdrubal mourut avant que de pouvoir mettre son dessein à exécution, mais Annibal trouva dans la suite l'occasion de se livrer avec éclat à l'inimitié que lui avait transmise son père contre les Romains. De là, ceux qui gouvernent doivent apprendre combien il leur importe de pénétrer les motifs qui portent les puissances à traiter de paix ou à faire alliance avec eux. A moins que les circonstances ne soient impérieuses, on doit se tenir sur la réserve, et avoir toujours les yeux ouverts sur leurs démarches; mais si leur soumission est sincère, on peut en disposer comme

de ses sujets et de ses amis, et leur demander avec confiance tous les services qu'elles sont capables de rendre. Telles sont donc les causes de la guerre d'Annibal. En voici les commencemens.

CHAPITRE IV.

Annibal est nommé général des armées. — Ses conquêtes en Espagne. — Il se brouille avec les Romains sur un mauvais prétexte. — Prise de Sagonte par Annibal. — Victoire remportée par les Romains sur Démétrius.

Les Carthaginois étaient fort sensibles à la perte qu'ils avaient faite de la Sicile; mais ils avaient encore plus de peine à supporter celle de la Sardaigne, et l'augmentation du tribut qu'on leur avait imposé. C'est pour cela qu'après qu'ils eurent soumis la plus grande partie de l'Espagne, tout ce qui leur était rapporté contre les Romains était toujours bien reçu. Lorsqu'ils eurent appris la mort d'Asdrubal, qu'ils avaient fait gouverneur d'Espagne après la mort d'Amilcar, d'abord ils attendirent, pour lui nommer un successeur, qu'ils sussent de quel côté pencheraient les troupes; et dès que la nouvelle fut venue que d'un consentement unanime elles s'étaient choisi Annibal pour chef, aussitôt le peuple, s'étant assemblé, confirma l'élection et l'on donna à Annibal le commandement des armées. Élevé à cette dignité, il pensa d'abord à soumettre les Olcades. Il vint camper à Althée, la principale ville de la nation, et en fit le siége avec tant de vigueur et d'impétuosité, qu'il en fut bientôt maître. Les autres villes épouvantées ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes. Il les vendit ensuite à prix d'argent, et, s'étant ainsi amassé de grandes richesses, il vint prendre son quartier d'hiver à Carthagène. Généreux à l'égard de ceux qui servaient sous lui, payant libéralement les soldats, et leur promettant des récompenses, il se gagna les cœurs et donna de grandes espérances aux troupes. L'été venu, il ouvre la campagne par une expédition chez les Vacéens. Il prend d'emblée la ville de Salmantique. Arbucale, qui était grande, bien peuplée, et défendue par des habitans d'une grande valeur, lui résista long-temps; mais enfin il l'emporta. Il courut un grand danger en revenant: les Carpésiens, nation la plus puissante du pays, avaient pris les armes, et les peuples voisins, soulevés par ceux des Olcades et des Salmantiquois qui s'étaient sauvés par la fuite, étaient accourus à leur secours. Si Annibal eût été obligé de les combattre en bataille rangée, sa défaite était immanquable; mais il eut la prudence de se retirer au petit pas, de mettre le Tage devant lui, et de se réduire à disputer aux ennemis le passage de ce fleuve. Cette conduite lui réussit. Les Barbares s'efforcèrent de passer la rivière par plusieurs endroits; mais la plupart, au débarquement, furent écrasés par les quarante éléphans qui marchaient le long des bords. Dans la rivière même il y en eut beaucoup qui périrent sous les pieds de la cavalerie, qui rompait plus aisément le cours de l'eau, et du haut de ses chevaux combattait avec avantage contre l'infanterie. Enfin Annibal passa lui-même le fleuve, et, fondant sur ces Barbares, il en tua plus de quarante mille sur le champ de bataille.

Ce carnage intimida tellement tous les peuples d'en deçà de l'Ébre, qu'il n'y resta personne, hors les Sagontins, qui osât faire mine de résister aux Carthaginois. Annibal se donna pourtant bien de garde d'attaquer Sagonte. Fi-

dèle aux avis d'Amilcar son père, il ne voulait pas se brouiller ouvertement avec les Romains, qu'il ne fût auparavant paisible possesseur du reste de l'Espagne. Pendant ce temps-là les Sagontins, craignant pour eux et prévoyant le malheur qui devait leur arriver, envoyaient à Rome courriers sur courriers, pour informer exactement les Romains des progrès que faisaient les Carthaginois. On fut long-temps à Rome sans faire grande attention à ces progrès; mais alors on fit partir des ambassadeurs pour s'éclairer sur la vérité des faits.

Annibal, après avoir poussé ses conquêtes jusqu'où il s'était proposé, revint faire prendre à son armée ses quartiers d'hiver à Carthagène, qui était comme la ville capitale de la nation, et comme le palais de cette partie de l'Espagne qui obéissait aux Carthaginois. Là, il rencontra les ambassadeurs romains, et leur donna audience. Ceux-ci, prenant les dieux à témoin, lui recommandèrent de ne pas toucher à Sagonte, qui était sous leur protection, et de demeurer exactement en deçà de l'Èbre, selon le traité fait avec Asdrubal; Annibal, jeune alors, et passionné pour la guerre, heureux dans ses projets, et animé depuis long-temps contre les Romains, répondit, comme s'il eût pris le parti des Sagontins, qu'une sédition s'était depuis peu élevée parmi eux, qu'ils avaient pris les Romains pour arbitres, et que ces Romains avaient injustement condamné à mort quelques-uns des magistrats; qu'il ne laisserait pas cette injustice impunie; que de tout temps la coutume des Carthaginois avait été de prendre la défense de ceux qui étaient injustement persécutés. Et en même temps il dépêchait au sénat de Carthage pour savoir comment il en agirait avec les Sagontins, qui, fiers de l'alliance des Romains, en usaient mal avec quelques-uns des sujets de la république. En un mot, il ne raisonnait pas et n'écoutait que la colère et l'emportement qui l'aveuglaient. Au lieu des vraies raisons qui le faisaient agir, il se rejetait sur des prétextes frivoles, égarement ordinaire de ceux qui, s'inquiétant peu de la justice, n'écoutent que les passions par lesquelles ils se sont laissé prévenir. Combien n'eût-il pas mieux fait de dire qu'il fallait que les Romains rendissent la Sardaigne aux Carthaginois, et les déchargeassent du tribut qu'ils leur avaient injustement imposé dans les temps malheureux où ceux-ci avaient été chassés de cette île, et qu'il n'y aurait de paix entre eux et les Carthaginois qu'à cette condition! Il est résulté de là que, pour avoir caché la vraie raison qui lui mettait les armes à la main, et en avoir allégué une qui n'avait nul fondement, il a passé pour avoir commencé la guerre, non seulement contre le bon sens, mais encore contre toutes les règles de la justice.

Les ambassadeurs, ne pouvant plus douter qu'il ne fallût prendre les armes, firent voile pour Carthage, dans le dessein de demander aux Carthaginois, comme ils avaient fait à Annibal, l'observation du traité conclu avec son oncle. Mais ils ne pensaient pas qu'en cas que ce traité fût violé, la guerre dût se faire dans l'Italie; ils croyaient plutôt que ce serait en Espagne, et que Sagonte en serait le théâtre. Le sénat romain, qui se flattait de la même espérance, prévoyant que cette guerre serait importante, de longue durée, et fort éloignée de la patrie, crut qu'avant toutes choses il fallait mettre ordre aux affaires d'Illyrie.

Démétrius de Pharos, oubliant les bienfaits qu'il avait reçus des Romains,

et allant même jusqu'à les mépriser, parce qu'il avait vu la frayeur où les avaient jetés les Gaulois, et qu'il voyait celle où les jetaient actuellement les Carthaginois, espérant d'ailleurs beaucoup des rois de Macédoine, qui dans la guerre de Cléomène s'étaient joints à Antigonus, s'était avisé vers ce temps-là de ravager et de renverser les villes d'Illyrie qui appartenaient aux Romains, de passer avec cinquante frégates au-delà du Lisse, contre la foi des traités, et de porter le ravage dans la plupart des îles Cyclades. Ces désordres attirèrent l'attention des Romains, qui voyaient la maison royale de Macédoine dans un état florissant; et ils mirent tous leurs soins à pacifier et à s'assurer les provinces situées à l'orient de l'Italie. Ils se persuadaient qu'il serait encore temps de prévenir Annibal, lorsqu'ils auraient fait repentir les Illyriens de leur faute, et châtié l'ingratitude et la témérité de Démétrius. Ils se trompaient : Annibal les prévint et se rendit maître de Sagonte, ce qui fut cause que la guerre ne se fit pas en Espagne, mais aux portes de Rome et dans toute l'Italie.

Cependant les Romains, suivant leur premier projet, envoyèrent une armée en Illyrie, sous la conduite de L. Émilius, vers le printemps de la première année de la cent quarantième olympiade. Annibal alors sortit de Carthagène, et s'avança vers Sagonte. Cette ville est située à sept stades de la mer, sur le pied des montagnes où se joignent les frontières de Celtibérie, et qui s'étendent jusqu'à la mer : c'est le pays le plus fertile de toute l'Espagne. Annibal vint camper devant cette ville, et en pousa le siége avec vigueur. Il prévoyait que de la prise de cette ville il tirerait pour la suite les plus grands avantages ; que par là il ôterait toute espérance aux Romains de faire la guerre dans l'Espagne ; qu'après avoir jeté l'épouvante dans les esprits, ceux qu'il avait déjà subjugués seraient plus dociles, et ceux qui ne dépendaient encore de personne, plus circonspects; que, ne laissant pas d'ennemi derrière lui, sa marche en serait plus sûre et plus tranquille; qu'il y amasserait de l'argent pour l'exécution de ses desseins; que le butin que les soldats en rapporteraient les rendrait plus vifs et plus ardens à le suivre; et qu'enfin, avec les dépouilles qu'il enverrait à Carthage, il se gagnerait la bienveillance de ses concitoyens. Animé par ces puissans motifs, il n'épargnait rien pour venir heureusement à bout du siége de Sagonte. Il donnait lui-même l'exemple aux troupes, et se trouvait à tous les travaux. Tantôt il exhortait les soldats, tantôt il s'exposait aux dangers les plus évidens. Enfin, après huit mois de soins et de peines, il emporta la ville d'assaut, et y fit un butin prodigieux d'argent, de prisonniers et de meubles. Il mit de côté l'argent pour servir à ses desseins; il distribua aux soldats, chacun selon son mérite, ce qu'il avait fait de prisonniers, et envoya les meubles à Carthage. Le succès répondit à tout ce qu'il avait projeté. Les soldats devinrent plus hardis à s'exposer; les Carthaginois se rendirent avec plaisir à tout ce qu'il demandait d'eux, et, avec l'argent dont il s'était abondamment fourni, il entreprit beaucoup de choses qui lui réussirent.

Sur la nouvelle que les Romains se disposaient à venir dans l'Illyrie, Démétrius jeta dans Dimale une forte garnison et toutes les munitions nécessaires. Il fit mourir dans les autres villes les gouverneurs qui lui étaient opposés, mit à leur place les personnes sur la fidélité desquelles il pouvait comp-

ter, et choisit entre ses sujets six mille des hommes les plus braves pour garder Pharos. Le consul romain arrive dans l'Illyrie, et comme les ennemis comptaient beaucoup sur la force de Dimale, qu'ils croyaient imprenable, et sur les provisions qu'ils avaient faites pour la défendre, il résolut, pour étonner les ennemis, d'ouvrir la campagne par le siége de cette ville. Il exhorte les chefs chacun en particulier, et pousse les ouvrages en plusieurs endroits avec tant de chaleur, qu'au septième jour la ville fut prise d'assaut. C'en fut assez pour faire tomber les armes des mains des ennemis. Ils vinrent aussitôt de toutes les villes se rendre aux Romains, et se mettre sous leur protection. Le consul les reçut tous aux conditions qu'il crut les plus convenables, et aussitôt mit à la voile pour aller à Pharos attaquer Démétrius même. Mais ayant appris que la ville était forte, que la garnison était nombreuse et composée de soldats d'élite, et qu'elle avait des vivres et des munitions en abondance, il craignit que le siége ne fût difficile et ne traînât en longueur. Pour éviter ces inconvéniens, il eut recours à un stratagème. Il prit terre pendant la nuit dans l'île avec toute son armée. Il en cacha la plus grande partie dans des bois et dans des lieux couverts, et, le jour venu, il se remit en mer, et entra tête levée dans le port le plus voisin de la ville avec vingt vaisseaux. Démétrius l'aperçut, et, croyant se jouer d'une si petite armée, il marcha vers ce port pour s'opposer à la descente des ennemis. A peine en fut-on venu aux mains, que, le combat s'échauffant, il arrivait continuellement de la ville des troupes fraîches au secours. Enfin toutes se présentèrent au combat. Ceux des Romains qui avaient débarqué pendant la nuit, s'étant mis en marche par des lieux couverts, arrivèrent en ce moment. Entre la ville et le port il y a une hauteur escarpée : ils s'en emparèrent, et arrêtèrent de là ceux qui de la ville venaient pour soutenir les combattans. Alors Démétrius ne songea plus à empêcher le débarquement ; il assembla ses troupes, les exhorta à faire leur devoir, et les mena vers la hauteur, dans le dessein de combattre en bataille rangée. Les Romains, qui virent que les Illyriens approchaient avec impétuosité et en bon ordre, vinrent sur eux, et les chargèrent avec une vigueur étonnante. Pendant ce temps-là les Romains qui venaient de descendre à terre, attaquaient aussi par derrière. Les Illyriens, enveloppés de tous côtés, se virent dans un désordre et une confusion extrêmes. Enfin, pressés de front et en queue, ils furent obligés de prendre la fuite. Quelques-uns se sauvèrent dans la ville, la plupart se répandirent dans l'île par des chemins écartés. Démétrius monta sur des frégates qu'il avait à l'ancre dans des endroits cachés, et, faisant voile pendant la nuit, arriva heureusement chez Philippe, où il passa le reste de ses jours. C'était un prince hardi et brave, mais d'une bravoure brutale et sans prudence. La fin de sa vie ne démentit point son caractère. Il périt à Messène, qu'il avait entrepris de prendre du consentement de Philippe, pour s'être exposé témérairement dans un combat. Mais nous parlerons de tout cela en détail, lorsqu'il en sera temps.

Émilius, après cette victoire, entra d'emblée dans Pharos, et la rasa : puis, s'étant rendu maître du reste de l'Illyrie, et y ayant donné ses ordres, l'été fini, il revint à Rome, et y entra en triomphe. On lui fit tous les honneurs, et il reçut tous les applaudissemens que

méritaient l'adresse et le courage avec lesquels il s'était conduit dans les affaires d'Illyrie.

CHAPITRE V.

Guerre des Romains contre les Carthaginois. — Ambassade des Romains à Carthage. — Différens traités faits entre les Romains et les Carthaginois.

Lorsque l'on apprit à Rome la prise de Sagonte, on n'y délibéra point si l'on ferait la guerre aux Carthaginois. Quelques historiens disent que cela fut mis en délibération, et ils rapportent même les discours qui se tinrent pour et contre; mais c'est la chose du monde la moins vraisemblable. Comment se serait-il pu faire que les Romains, qui l'année précédente avaient déclaré la guerre aux Carthaginois s'il leur arrivait de mettre le pied sur les terres des Sagontins, après la prise de la ville même, doutassent, hésitassent un moment s'ils feraient la guerre ou non? Comment passer à ces historiens ce qu'ils disent, que les sénateurs, consternés de cette nouvelle, menèrent au sénat des enfans de douze ans, et que ces enfans, à qui l'on avait fait part de tout ce qui s'y était passé, ne s'ouvrirent ni à leurs parens, ni à leurs amis, sur le secret qui leur avait été confié? Il n'y a dans tout cela ni vérité, ni apparence même de vérité, à moins que l'on n'ajoute, ce qui est ridicule, que les Romains ont reçu de la fortune le privilége d'apporter la prudence en naissant. De pareilles histoires ne valent pas la peine d'être réfutées plus au long, si toutefois on peut appeler histoires ce que nous débitent là-dessus Chéréas et Sosile. Ces contes m'ont tout l'air d'avoir été pris dans quelque boutique de barbier, ou répétés d'après la plus vile populace.

Dès que l'on connut à Rome l'attentat d'Annibal contre Sagonte, on envoya sur-le-champ deux ambassadeurs à Carthage, avec ordre de proposer deux choses, dont l'une ne pouvait être acceptée par les Carthaginois qu'à leur honte et à leur préjudice; et l'autre était pour Rome et pour Carthage le commencement d'une affaire très embarrassante et très meurtrière; car leurs instructions portaient: ou de demander qu'on leur livrât Annibal et ceux qui avaient pris part à ses desseins, ou de déclarer la guerre. Les ambassadeurs, arrivés à Carthage, déclarèrent en plein sénat leurs intentions. Les Carthaginois ne les entendirent qu'avec horreur, et donnèrent au plus capable commission de défendre la cause de la république. Celui-ci ne parla pas plus du traité fait avec Asdrubal que s'il n'eût jamais été fait, ou que s'il eût été fait sans ordre du sénat. Il justifia son silence sur cet article, en disant que, si les Carthaginois n'avaient aucun égard pour le traité d'Asdrubal, ils ne faisaient en cela que suivre l'exemple du peuple romain, qui, dans la guerre de Sicile, cassa un traité fait par Luctatius, sous prétexte qu'il avait été conclu sans son autorité. Les Carthaginois appuyaient beaucoup sur le traité qui avait mis fin à la guerre de Sicile et y revenaient à tout moment, prétendant qu'il n'y avait rien qui regardât l'Espagne: qu'à la vérité il y était marqué que de part ni d'autre on ne ferait aucun tort aux alliés; mais que, dans le temps du traité, les Sagontins n'étaient point encore alliés du peuple romain; et là-dessus on ne cessait de relire le traité. Les Romains refusèrent absolument de répondre à cette apologie. Ils dirent que cette discussion pouvait avoir lieu, si Sagonte était encore dans son premier état; qu'en ce cas les paroles suffiraient

peut-être pour terminer le différend; mais que, cette ville ayant été saccagée contre la foi des traités, les Carthaginois ne pouvaient, qu'en livrant les auteurs de l'infraction, se justifier de l'infidélité dont ils étaient accusés; qu'autrement il fallait qu'ils tombassent d'accord de la part qu'ils avaient dans l'infraction, sans se défendre, comme ils faisaient, par des termes vagues et généraux qui ne décidaient rien. Il était à propos, ce me semble, que je ne passasse pas trop légèrement sur cet endroit. On peut se trouver dans des délibérations où il serait important de savoir au juste ce qui se passa dans cette occasion; et d'ailleurs les historiens ont parlé de cette affaire avec tant d'ignorance et de partialité, que, sans ce que je viens de dire, je ne sais où l'on pourrait prendre une connaissance exacte des traités qui se sont faits jusqu'à présent entre les Romains et les Carthaginois; car il y en a plusieurs.

Le premier est du temps de L. Junius Brutus et de Marcus Horatius, les deux premiers consuls qui furent créés après l'expulsion des rois, et par l'ordre desquels fut consacré le temple de Jupiter Capitolin, vingt-huit ans avant l'invasion de Xerxès dans la Grèce. Le voici tel qu'il m'a été possible de l'expliquer, car la langue latine de ces temps-là est si différente de celle d'aujourd'hui, que les plus habiles ont bien de la peine à entendre certaines choses:

« Entre les Romains et leurs alliés, » et entre les Carthaginois et leurs alliés, il y aura alliance à ces conditions: que ni les Romains ni leurs alliés ne navigueront au-delà du beau promontoire, s'ils n'y sont poussés par la tempête, ou contraints par leurs ennemis: qu'en cas qu'ils y aient été poussés par force, il ne leur sera permis d'y rien acheter ni d'y rien prendre, sinon ce qui sera précisément nécessaire pour le radoubement de leurs vaisseaux, ou le culte des dieux, et qu'ils en partiront au bout de cinq jours; que les marchands qui viendront à Carthage ne paieront aucun droit, à l'exception de ce qui se paie au crieur et au scribe; que tout ce qui sera vendu en présence de ces deux témoins, la foi publique en sera garant au vendeur; que tout ce qui se vendra en Afrique ou dans la Sardaigne.... Que si quelques Romains abordent en Sicile, on leur fera bonne justice en tout; que les Carthaginois s'abstiendront de faire aucun ravage chez les Antiales, les Ardéates, les Laurentins, les Circéens, les Terraciniens, et chez quelque peuple des Latins que ce soit qui obéisse au peuple romain; qu'ils ne feront aucun tort aux villes mêmes qui ne seront pas sous la domination romaine; que s'ils en prennent quelqu'une, ils la rendront aux Romains en son entier; qu'ils ne bâtiront aucune forteresse dans le pays des Latins; que s'ils y entrent à main armée, ils n'y passeront pas la nuit. »

Ce beau promontoire c'est celui de Carthage, qui regarde le septentrion, et au-delà duquel les Carthaginois ne veulent pas que les Romains passent sur de longs vaisseaux vers le midi, de peur que ceux-ci, comme je crois, ne connaissent les campagnes qui sont aux environs de Byzance et de la petite Syrie, et qu'ils appellent Emporium le marché, à cause de leur fertilité. Ils consentent néanmoins que ceux que la tempête ou les ennemis y auront poussés, y prennent ce qui leur sera nécessaire pour radouber leurs vaisseaux ou pour les sacrifices, pourvu que ce soit sans violence, et qu'ils en partent après

cinq jours. Pour ce qui regarde Carthage, tout le pays qui est en deçà du beau promontoire d'Afrique, la Sardaigne et la Sicile, dont les Carthaginois sont les maîtres, il est permis aux marchands romains d'aller dans tous ces pays, et on leur promet, sous la foi publique, que partout on leur fera bonne justice. Au reste, dans ce traité on parle autrement de la Sardaigne et de l'Afrique que de la Sicile, car on parle des deux premières comme en étant les maîtres ; mais à l'égard de la Sicile on distingue, les conventions ne tombant que sur ces parties de la Sicile qui obéissent aux Carthaginois. De la part des Romains, les conventions qui regardent le pays latin sont conçues de la même manière. Ils ne font point mention du reste de l'Italie, parce qu'il ne leur était pas soumis.

Il y eut encore depuis un autre traité, dans lequel les Carthaginois comprirent les Tyriens et les Uticéens, et où l'on ajoute au beau promontoire Mastie et Tarséion, au delà desquels on défend aux Romains de piller et de bâtir une ville. Mais rapportons les termes du traité.

« Entre les Romains et leurs alliés, » et entre les Carthaginois, les Tyriens, » les Uticéens et les alliés de tous ces » peuples, il y aura alliance à ces conditions : que les Romains ne pilleront, ni ne trafiqueront, ni ne bâtiront de ville au delà du beau promontoire, de Mastie et de Tarséion : que si les Carthaginois prennent dans le pays latin quelque ville qui ne soit pas de la domination romaine, ils garderont pour eux l'argent et les prisonniers, et remettront la ville aux Romains ; que si les Carthaginois prennent quelque homme faisant partie des peuples qui sont en paix avec les Romains par un traité » écrit, sans pourtant leur être soumis, » ils ne le feront pas entrer dans les » ports des Romains ; que s'il y entre » et qu'il soit pris par un Romain, on » lui donnera liberté de se retirer ; » que cette condition sera aussi observée du côté des Romains ; que si » ceux-ci prennent dans un pays qui » appartient aux Carthaginois de l'eau » ou des fourrages, ils ne s'en serviront pas pour faire tort à aucun de » ceux qui ont paix et alliance avec les » Carthaginois..... Que si cela ne s'observe pas, il ne sera pas permis de » se faire justice à soi-même ; que si » quelqu'un le fait, cela sera regardé » comme un crime public ; que les Romains ne trafiqueront pas ni ne bâtiront pas de ville dans la Sardaigne » ni dans l'Afrique ; qu'il ne leur sera » permis d'y aller que pour prendre » des vivres ou pour radouber leurs » vaisseaux ; que s'ils y sont portés par » la tempête, ils ne pourront y rester » que cinq jours ; que dans la partie de » la Sicile qui obéit aux Carthaginois et » à Carthage, un Romain aura pour son » commerce et ses actions la même liberté qu'un citoyen ; qu'un Carthaginois aura le même droit à Rome. »

On voit encore dans ce traité que les Carthaginois parlent de l'Afrique et de la Sardaigne comme de deux pays qui leur sont soumis, et qu'ils ôtent aux Romains tout prétexte d'y mettre le pied ; qu'au contraire, en parlant de la partie de la Sicile, ils désignent la partie qui leur obéit. Les Romains font la même chose à l'égard du pays latin, en défendant aux Carthaginois de toucher aux Antiates, aux Ardéates, aux Circéens et Terraciniens, qui sont les peuples du pays latin qui occupent les villes maritimes.

Au temps de la descente de Pyrrhus, avant que les Carthaginois pensassent

qu'avait eu leur guerre contre Philippe, les méprisaient, comme j'ai dit plus haut, non seulement appelèrent à leur secours Antiochus, mais la colère les emporta jusqu'à prendre la résolution de tout entreprendre et de tout souffrir pour se venger. Le prétexte fut de remettre les Grecs en liberté; c'est à quoi ils exhortaient et animaient sans raison toutes les villes, les parcourant avec Antiochus, l'une après l'autre. Et enfin le commencement fut la descente d'Antiochus à Démétriade.

Je me suis arrêté long-temps sur cette distinction, non que j'eusse en vue de censurer les historiens, mais parce que l'instruction des lecteurs le demandait. Car de quelle utilité est pour les malades un médecin qui ne connaît pas les causes des maladies? que peut-on attendre d'un ministre d'état qui ne connaît ni la raison ni l'origine des affaires qui arrivent dans un royaume? Comme il n'y a pas d'apparence que le premier donne jamais de remède convenable, il n'est pas non plus possible que l'autre, sans la connaissance de ce que nous venons de dire, prenne prudemment un parti. C'est pour cela qu'on ne doit rien rechercher avec tant de soin que les causes des événemens; car souvent une bagatelle, un rien, donnent lieu à des événemens très importans; et, en tout, on ne remédie à rien plus aisément qu'aux premiers mouvemens et aux premières pensées.

Selon Fabius, historien romain, ce fut l'avarice et l'ambition démesurée d'Asdrubal, jointes à l'injure faite aux Sagontins, qui furent la cause de la seconde guerre punique. Fabius prétend que ce général, s'étant acquis une domination fort étendue en Espagne, eut le projet, à son retour dans l'Afrique, d'abolir les lois de sa république, et de l'ériger en monarchie; que les principaux magistrats, s'étant aperçus de son dessein, y furent unanimement opposés; qu'Asdrubal alors sortit d'Afrique, et que, de retour en Espagne, il la gouverna à sa fantaisie, sans aucun égard pour le sénat de Carthage; qu'Annibal qui, dès l'enfance était entré daus les vues de son oncle et avait tâché de la suivre, tint la même conduite que lui, quand on lui eut confié le gouvernement de l'Espagne; et que ce fut pour se conformer à ces vues d'Asdrubal qu'il fit la guerre aux Romains malgré les Carthaginois, dont il n'y eut pas un seul, du moins entre les plus distingués, qui approuvât ce qu'Annibal avait fait à l'égard de Sagonte. Fabius ajoute qu'après la prise de cette ville, les Romains vinrent en Afrique, dans le dessein, ou de se faire livrer Annibal, ou de déclarer la guerre aux Carthaginois.

Mais si l'on demandait à cet historien, pourquoi, en supposant que l'entreprise d'Annibal eût déplu aux Carthaginois, cette république n'a pas saisi une occasion si favorable de se délivrer de la guerre qui la menaçait? ce que pouvaient faire les Carthaginois de plus juste et de plus avantageux que de se rendre à ce que les Romains demandaient d'eux? si en abandonnant l'auteur des injustices faites aux Sagontins, ils ne s'étaient pas défaits par les Romains de l'ennemi commun de leur état, ils n'auraient pas assuré la tranquillité à leur patrie, et étouffé le feu de la guerre, lorsque pour se venger il ne leur en aurait coûté qu'un sénatus-consulte? si l'on fait, dis-je, cette question à notre historien, il est clair qu'il n'aura rien à répondre, puisque les Carthaginois ont été si éloignés d'une sage conduite, qu'après avoir

fait la guerre sous les ordres d'Annibal pendant dix-sept ans de suite, ils ne la finirent que lorsqu'il n'y eut plus rien à à espérer, et qu'ils virent enfin leur patrie à deux doigts de sa perte.

Au reste, si j'ai fait ici mention de Fabius et de son histoire, ce n'est pas de peur que la vraisemblance qu'il jette sur ce qu'il dit n'en impose à ses lecteurs; car il n'y a point de lecteur qui, sans qu'on l'avertisse, ne puisse voir par lui-même combien cet historien est peu judicieux; mais pour recommander à ceux entre les mains de qui ses livres tomberont, de ne point s'arrêter au titre, et d'examiner les faits mêmes qu'il rapporte; car on voit des gens qui, faisant moins d'attention à ce qu'il débite qu'à lui-même, et se laissant prévenir par préjugé qu'il était contemporain et sénateur, aussitôt se persuadent qu'on doit ajouter foi à tout ce qu'il raconte. Mon sentiment est qu'on ne doit pas tout à fait mépriser son autorité, mais que, seule, elle n'est pas suffisante, et qu'il faut considérer les choses mêmes qu'il écrit, pour juger ensuite si on doit l'en croire ou non. Je reviens à mon sujet.

CHAPITRE III.

Première cause de la seconde guerre punique, la haine d'Amilcar Barcas contre les Romains; seconde cause, la nouvelle exaction des Romains sur les Carthaginois; troisième cause, la conquête de l'Espagne par Amilcar.

Je crois donc qu'entre les causes pour lesquelles les Romains ont fait la guerre aux Carthaginois, la première est le ressentiment d'Amilcar, surnommé Barcas, et père d'Annibal : car, quoiqu'il eût été défait en Sicile, son courage n'en fut point abattu. Les troupes qu'ils avaient commandées à Éryce étaient encore entières, et dans les mêmes sentimens que leur chef. Si, cédant aux temps, il avait fait la paix après la bataille qu'avaient perdue sur mer les Carthaginois, son indignation restait toujours la même, et n'attendait que le moment d'éclater. Il aurait même pris les armes aussitôt après, sans la guerre que les Carthaginois eurent à soutenir contre les soldats mercenaires. Mais il fallut d'abord penser à cette révolte, et s'en occuper tout entier. Ces troubles apaisés, les Romains étant venus à déclarer la guerre aux Carthaginois, ceux-ci n'hésitèrent pas à se mettre en défense, persuadés qu'ayant la justice à leur côté, ils ne manqueraient pas d'avoir le dessus, comme j'ai dit dans les livres qui précèdent, et sans lesquels on ne pourrrait comprendre ni ce que je dis, ni ce que je dois dire dans la suite. Mais comme les Romains eurent fort peu d'égards à cette justice, les Carthaginois furent obligés de s'accommoder aux conjonctures. Accablés et n'ayant plus de ressources, ils consentirent, pour avoir la paix, à abandonner la Sardaigne, et ajouter douze cents talens au tribut qu'ils payaient déjà.

Et l'on ne doit point douter que cette nouvelle exaction n'ait été la seconde cause de la guerre qui l'a suivie; car Amilcar, animé par sa propre indignation et par celle que ses concitoyens en avaient conçue, n'eut pas plus tôt affermi la tranquillité de sa patrie par la défaite des révoltés, qu'il tourna toutes ses pensées vers l'Espagne, s'imaginant bien qu'elle serait pour lui d'un puissant secours dans la guerre qu'il méditait contre les Romains.

Les rapides progrès qu'il fit dans ce vaste pays doivent être regardés comme la troisième cause de la seconde guerre punique : les Carthaginois ne s'y en-

deux états, soit présens, soit à venir, devaient chez l'un et l'autre être en sûreté. Cela est d'autant plus raisonnable, qu'il n'y a pas d'apparence qu'on dût conclure un traité par lequel on s'ôtât la liberté de faire de nouveaux alliés ou de nouveaux amis, toutes les fois qu'on le trouverait à sa bienséance, ou de défendre ceux qu'on aurait pris de nouveau sous sa protection. On ne prétendait donc rien autre chose de part et d'autre, sinon qu'à l'égard des alliés présens il ne leur serait fait aucun tort, et qu'il ne serait permis en aucune manière aux deux états de se faire des alliés l'un chez l'autre, et par rapport aux alliés à venir, « qu'on ne lèverait point de soldats; que l'on ne commanderait rien » dans les provinces ni chez les alliés » les uns des autres, et que les alliés » des deux états seraient chez l'un et » l'autre en sûreté. »

Il est encore de la dernière évidence que, long-temps avant Annibal, Sagonte s'était mise sous la protection des Romains. Une raison incontestable, et dont les Carthaginois même conviennent, c'est qu'une sédition s'étant élevée parmi les Sagontins, ce ne fut pas les Carthaginois, quoique voisins et maîtres de l'Espagne, qu'ils prirent pour arbitres, mais les Romains; et que ce fut aussi par leur entremise qu'ils remirent le bon ordre dans leur république. Concluons de toutes ces raisons, que, si la destruction de Sagonte est la cause de la guerre, on doit reconnaître que c'est injustement et contre la foi des traités faits, l'un avec Luctatius, et l'autre avec Asdrubal, que les Carthaginois prirent les armes, puisque le premier portait que les alliés des deux nations seraient en sûreté chez l'une comme chez l'autre; et que le second défendait de porter la guerre au delà de l'Ebre. Mais, s'il est vrai que les Carthaginois n'aient déclaré la guerre que parce que, chassés de la Sardaigne, ils avaient en même temps été grevés d'un nouveau tribut, et pour saisir l'occasion favorable de se venger de ceux qui, dans un temps où ils ne pouvaient résister, leur avaient fait cette insulte, il faut absolument tomber d'accord que la guerre que les Carthaginois firent aux Romains, sous la conduite d'Annibal, était très juste.

Des gens peu judicieux diront peut-être, en lisant ceci, qu'il était assez inutile de s'étendre si fort sur ces sortes de choses. J'avoue que si l'homme, dans quelque circonstance que ce soit, pouvait se suffire à lui-même, la connaissance des choses passées ne serait peut-être que curieuse et point du tout nécessaire; mais il n'y a point de mortel qui puisse dire cela ni de lui-même, ni d'une république entière. Quelque heureux et tranquille que soit le présent, la prudence ne permet pas qu'on se promette avec assurance le même bonheur et la même tranquillité pour l'avenir. Il n'est donc pas seulement beau, il est encore nécessaire de savoir les choses qui se sont passées avant nous. Sans la connaissance de ce que d'autres ont fait, comment pourra-t-on, dans les injustices qui nous seront faites à nous-mêmes ou à notre patrie, trouver des secours ou des alliés? Si l'on veut acquérir ou entreprendre quelque chose de nouveau, comment gagnera-t-on des gens qui entrent dans nos projets, et qui nous aident à les exécuter? En cas que l'on soit content de l'état où l'on est, comment portera-t-on les autres à nous l'assurer et à nous y conserver? Ceux avec qui nous vivons s'accommodent presque toujours au présent; ils ne parlent et n'y

gissent que comme des personnages de théâtre; de sorte que leurs vues sont difficiles à découvrir, et que la vérité est souvent cachée sous d'épaisses ténèbres. Il n'en est pas de même des actions passées. Elles nous font clairement connaître quels ont été les sentimens et les dispositions de leurs auteurs. C'est par là que nous connaissons de qui nous devons espérer des faveurs, des bienfaits, du secours, et de qui nous devons craindre tout le contraire. Enfin, c'est par les choses passées que nous apprenons à prévoir qui aura compassion de nos malheurs, qui prendra part à notre indignation, qui sera le vengeur des injustices que l'on nous a faites. Et qu'y a-t-il de plus utile, soit pour nous en particulier, soit pour la république en général? Ceux donc qui lisent ou qui écrivent l'histoire ne doivent pas tant s'appliquer au récit des actions mêmes, qu'à ce qui s'est fait auparavant, en même temps et après. Otez de l'histoire les raisons pour lesquelles tel événement est arrivé, les moyens que l'on a employés, le succès dont il a été suivi, le reste n'est plus qu'un exercice d'esprit, dont le lecteur ne pourra rien tirer pour son instruction. Tout se réduira à un plaisir stérile que la lecture donnera d'abord, mais qui ne produira aucune utilité.

Ceux qui s'imaginent qu'un ouvrage comme le mien, composé d'un grand nombre de gros livres, coûtera trop à acheter et à lire, ne savent apparemment pas combien il est plus aisé d'acheter et de lire quarante livres qui apprennent par ordre et avec clarté ce qui s'est fait en Italie, en Sicile et en Afrique depuis Pyrrhus, où finit l'histoire de Timée, jusqu'à la prise de Carthage, et ce qui s'est passé dans les autres parties du monde depuis la fuite de Cléomène, roi de Sparte, jusqu'au combat donné entre les Romains et les Achéens à la pointe du Péloponnèse, que de lire et d'acheter les ouvrages qui ont été faits sur chacun des événemens en particulier; car, sans compter que ces ouvrages sont en bien plus grand nombre que mes livres, on n'y peut rien apprendre de certain: les faits n'y sont pas rapportés avec les mêmes circonstances; on n'y dit rien des choses qui se sont faites dans le même temps; cependant, en les comparant ensemble, il est assez ordinaire de se former une autre manière de voir que lorsqu'on les examine séparément. Une troisième raison, c'est qu'il est impossible même d'y indiquer les choses les plus importantes. Nous l'avons déjà dit, ce qu'il y a de plus nécessaire dans l'histoire, ce sont les choses qui ont suivi les faits, celles qui se sont passées en même temps, et plus encore les causes qui les ont précédés. C'est ainsi que nous savons que la guerre de Philippe a donné occasion à celle d'Antiochus, celle d'Annibal à celle de Philippe, et celle de Sicile à celle d'Annibal, et qu'entre ces guerres il y a eu grand nombre de divers événemens qui tendaient tous à une même fin. Or, on ne peut apprendre tout cela que dans une histoire générale; celle des guerres particulières, comme de Persée et de Philippe, nous laisse dans une parfaite ignorance de toutes ces choses; à moins qu'en lisant de simples descriptions de batailles, on ne croie voir l'économie et la conduite de toute une guerre. Or rien ne serait plus mal fondé. Concluons donc qu'autant il est plus avantageux de savoir que d'écouter, autant mon ouvrage l'emportera sur des histoires particulières. Retournons à notre sujet,

CHAPITRE VII.

Guerre déclarée. — Annibal pourvoit à la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne. — Précautions qu'il prend avant de se mettre en marche. — Il s'avance vers les Pyrénées. — Digression géographique.

Les ambassadeurs romains laissèrent parler les Carthaginois sans leur rien répondre. Quand ils eurent fini, le plus ancien de l'ambassade, montrant son sein aux sénateurs, leur dit qu'il y avait apporté pour eux la guerre ou la paix, et qu'ils n'avaient qu'à choisir laquelle des deux ils voulaient qu'il en fît sortir : « Celle qui vous plaira, » répliqua le roi des Carthaginois. L'ambassadeur ayant repris qu'il en ferait sortir la guerre, tout le sénat répondit d'une voix qu'il l'acceptait ; et aussitôt l'assemblée se sépara. Annibal était alors à Carthagène en quartiers d'hiver. Il commença par renvoyer les Espagnols dans leurs villes : son dessein était de se gagner par là leur amitié, et de se concilier leurs services pour la suite. Il marqua ensuite à son frère Asdrubal de quelle manière il fallait qu'il s'y prît pour gouverner l'Espagne, et pour se mettre en garde contre les Romains, en cas que lui Annibal vînt à s'éloigner. Il prit après cela des mesures pour qu'il n'arrivât aucun trouble dans l'Afrique, faisant passer à cet effet, par une conduite pleine de sagesse, des soldats d'Afrique en Espagne et d'Espagne en Afrique, afin que cette communication des deux peuples serrât, pour ainsi dire, les liens d'une mutuelle fidélité. Ceux d'Espagne qui passèrent en Afrique furent les Thersites, les Mastiens, les Ibères des montagnes et les Olcades ; ce qui faisait en tout douze cents chevaux et treize mille huit cent cinquante fantassins. Il y fit aussi passer des Baléares, peuple ainsi appelé, aussi bien que son île, parce qu'il se bat avec la fronde. La plupart de ces nations furent placées dans la Métagonie, les autres furent envoyées à Carthage. Il tira des Métagonitains quatre mille hommes de pied, qu'il fit aller à Carthage, pour y tenir lieu d'ôtages et de troupes auxiliaires.

Il laissa à Asdrubal son frère, en Espagne, cinquante vaisseaux à cinq rangs, deux à quatre, et cinq à trois. Trente-deux des premiers et les cinq derniers avaient leur équipage. La cavalerie était composée de quatre cent cinquante Liby-Phéniciens et Africains, et de trois cents Lorgites, de dix-huit cents hommes tant Numides que Massyliens, Masséliens, Maciens et Mauritaniens, peuples qui habitent vers l'Océan ; et l'infanterie consistait en onze mille huit cent cinquante Africains, trois cents Lyguriens et cinq cents Baléares. Il laissait outre cela vingt-un éléphans. Je prie que l'on ne soit pas surpris de voir ici un détail plus exact de ce que fit Annibal en Espagne que dans les auteurs mêmes qui en ont écrit en particuller, et qu'on ne me mette pas pour cela au nombre de ceux qui s'étudient à farder leurs mensonges pour les rendre croyables. Je n'ai fait cette énumération que parce que je l'ai cru très authentique, l'ayant trouvée à Licinium écrite sur une table d'airain par ordre d'Annibal, pendant qu'il était dans l'Italie. Je ne pouvais suivre de meilleurs Mémoires.

Annibal ayant ainsi pourvu à la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne, n'attendit plus que l'arrivée des courriers que les Gaulois lui envoyaient, car il les avait priés de l'informer de la fertilité du pays qui est au pied des Alpes et le long du Pô ; quel était le nombre des habitans ; si c'étaient des gens belliqueux ; s'il leur restait quelque indignation contre les Romains pour le

guerre que ceux-ci leur avaient faite auparavant, et que nous avons rapportée dans le livre précédent, pour disposer le lecteur à entendre ce que nous avions à dire dans la suite. Il comptait beaucoup sur les Gaulois, et se promettait de leurs secours toutes sortes de succès. Pour cela, il dépêcha avec soin à tous les petits rois des Gaules, tant à ceux qui régnaient en deçà qu'à ceux qui demeuraient dans les Alpes mêmes, jugeant bien qu'il ne pouvait porter la guerre en Italie qu'en surmontant toutes les difficultés qu'il y aurait à passer dans les pays dont nous venons de parler, et qu'en faisant entrer les Gaulois dans son entreprise. Enfin les courriers arrivèrent, et lui apprirent quelles étaient les dispositions et l'attente des Gaulois, la hauteur extraordinaire des Alpes, et les fatigues qu'il devait s'attendre à essuyer dans ce passage, qui n'était cependant pas absolument impossible. Le printemps venu, Annibal fit sortir ses troupes des quartiers d'hiver. Les nouvelles qu'il reçut de Carthage sur ce qui s'y était fait en sa faveur, exaltèrent son courage, et, sûr de la bonne volonté de ses concitoyens, il commença pour lors à exhorter ouvertement les soldats à faire la guerre aux Romains. Il leur représenta de quelle manière les Romains avaient demandé qu'on les leur livrât, lui et tous les officiers de l'armée. Il leur parla avec avantage de la fertilité du pays où ils allaient entrer, de la bonne volonté des Gaulois, et de l'alliance qu'ils devaient faire ensemble. Les troupes lui ayant témoigné qu'elles étaient prêtes à le suivre partout, il loua leur courage, leur annonça le jour du départ, et congédia l'assemblée. Tout cela s'étant fait pendant les quartiers d'hiver, et tout étant réglé pour la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne, au jour marqué il se met en marche à la tête de quatre-vingt-deux mille hommes de pied et environ douze mille chevaux. Ayant passé l'Ebre, il soumet à son pouvoir les Ibergètes, les Bargusiens, les Érénésiens, les Andosiens, c'est-à-dire les peuples qui habitent depuis l'Ebre jusqu'aux monts Pyrénées. Après s'être rendu maître en peu de temps de tous ces peuples, avoir pris quelques villes d'assaut, non sans livrer de sanglans combats et perdre beaucoup des siens, il laissa Hannon en deçà de l'Ebre pour y commander, et pour retenir aussi dans le devoir les Bargusiens, dont il se défiait, principalement à cause de l'amitié qu'ils avaient pour les Romains.

Il détacha de son armée dix mille hommes de pied et mille chevaux, qu'il laissa à Hannon, avec les bagages de ceux qui devaient marcher avec lui. Il renvoya un pareil nombre de soldats chacun dans sa patrie, premièrement pour s'y ménager l'amitié des peuples, et en second lieu pour faire espérer aux soldats qu'il gardait et à ceux qui restaient dans l'Espagne, qu'il leur serait aisé d'obtenir leur congé, motif puissant pour les porter à prendre les armes dans la suite, s'il arrivait qu'il eût besoin de leur secours. Son armée se trouvant alors déchargée de ses bagages, et composée de cinquante mille hommes de pied et de neuf mille chevaux, il lui fait prendre sa marche par les monts Pyrénées pour aller passer le Rhône. Cette armée n'était pas à la vérité extrêmement nombreuse, mais c'étaient de bons soldats, des troupes merveilleusement exercées par les guerres continuelles qu'elles avaient faites en Espagne.

Mais, de peur que par l'ignorance des lieux on ait de la peine à suivre le

récit que je vais faire, il est à propos que j'indique de quel endroit partit Annibal, par où il passa, et en quelle partie de l'Italie il arriva. Pour cela il ne faut pas se contenter de nommer par leurs noms les lieux, les fleuves et les villes, comme font quelques historiens, qui s'imaginent que cela suffit pour donner une connaissance distincte des lieux. Quand il s'agit de lieux connus, je conviens que, pour en renouveler le souvenir, c'est un grand secours que d'en voir les noms, mais quand il est question de ceux qu'on ne connaît point du tout, il ne sert pas plus de les nommer que si l'on faisait entendre le son d'un instrument, ou toute autre chose qui ne signifierait rien; car, l'esprit n'ayant pas sur quoi s'appuyer, et ne pouvant rapporter ce qu'il entend à rien de connu, il ne lui reste qu'une notion vague et confuse. Il faudrait donc trouver une méthode par laquelle on conduisît le lecteur à la connaissance des choses inconnues, en les rapportant à des idées solides et qui lui seraient familières.

La première, la plus étendue et la plus universelle notion qu'on puisse donner, c'est celle par laquelle on conçoit, pour peu d'intelligence que l'on ait, la division de cet univers en quatre parties, et l'ordre que ces parties gardent entre elles, savoir : l'orient, le couchant, le midi et le septentrion. Une autre notion, c'est celle par laquelle, plaçant par l'esprit les différens endroits de la terre sous quelqu'une de ces quatre parties, nous rapportons les lieux qui nous sont inconnus à des idées connues familières. Après avoir fait cela pour le monde en général, il n'y a plus qu'à partager de la même manière la terre que nous connaissons. Celle-ci est partagée en trois parties : la première est l'Asie, la seconde l'Afrique, la troisième l'Europe. Ces trois parties se terminent au Tanaïs, au Nil et au détroit des colonnes d'Hercule. L'Asie contient tout le pays qui est entre le Nil et le Tanaïs, et sa situation par rapport à l'univers est entre le levant d'été et le midi. L'Afrique est entre le Nil et les colonnes d'Hercule, dans cette partie de l'univers qui est au midi et au couchant d'hiver jusqu'au couchant équinoxial, qui tombe aux colonnes d'Hercule. Ces deux parties considérées, en général, occupent le côté méridional de la mer Méditerranée, depuis l'orient jusqu'au couchant.

L'Europe, qui leur est opposée, s'étend vers le septentrion, et occupe tout cet espace depuis l'orient jusqu'au couchant. Sa partie la plus considérable est au septentrion entre le Tanaïs et Narbonne, laquelle au couchant n'est pas fort éloignée de Marseille, ni des embouchures par lesquelles le Rhône se décharge dans la mer de Sardaigne. C'est à partir de Narbonne et autour du Rhône jusqu'aux monts Pyrénées qu'habitent les Gaulois, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan. Le reste de l'Europe, depuis ces montagnes jusqu'au couchant et aux colonnes d'Hercule, est borné en partie par notre mer et en partie par la mer extérieure. La partie qui est le long de la Méditerranée jusqu'aux colonnes d'Hercule, s'appelle Ibérie. Le côté qui est sur la mer extérieure ou la grande mer, n'a point encore de nom connu, parce que ce n'est que depuis peu qu'on l'a découvert. Il est occupé par des nations barbares, qui sont en grand nombre, et dont nous parlerons en particulier dans la suite. Or, comme personne jusqu'à nos jours n'a pu distinguer clairement si l'Éthiopie, où l'Asie et l'Afrique se joignent, est un

continent qui s'étend vers le midi, ou est environnée de la mer, nous ne connaissons rien non plus de l'espace qui est entre le Tanaïs et Narbonne jusqu'au septentrion. Peut-être que dans la suite en multipliant nos investigations nous en apprendrons quelque chose. Mais on peut hardiment assurer que tous ceux qui en parlent ou qui en écrivent aujourd'hui, parlent et écrivent sans savoir, et ne nous débitent que des fables. Voilà ce que j'avais à dire pour rendre ma narration plus claire à ceux qui n'ont aucune connaissance des lieux : ils peuvent maintenant rapporter ce qu'on leur dira aux différentes parties de la terre, en se réglant sur celles de l'univers en général. Car, comme en regardant on a coutume de tourner le visage vers l'endroit qui nous est désigné ; de même, en lisant il faut nous transporter en esprit dans tous lieux dont on nous parle. Mais il est temps de reprendre la suite de notre histoire.

CHAPITRE VIII.

Chemin qu'Annibal eut à faire pour passer de Carthage-la-Neuve en Italie. — Les Romains se disposent à porter la guerre en Afrique. — Troubles que leur suscitent les Boïens. — Annibal arrive au Rhône, et le passe.

Les Carthaginois, dans le temps qu'Annibal partit, étaient maîtres de toutes les provinces d'Afrique qui sont sur la Méditerranée, depuis les autels des Philéniens, qui sont le long de la grande Syrte, jusqu'aux colonnes d'Hercule, ce qui fait une côte de plus de seize mille stades de longueur. Puis, ayant passé le détroit où sont les colonnes d'Hercule, ils se soumirent toute l'Espagne jusqu'aux rochers où, du côté de notre mer, aboutissent les monts Pyrénées, qui divisent les Ibères d'avec les Gaulois. Or, de ces rochers aux colonnes d'Hercule il y a environ huit mille stades ; car on en compte trois mille depuis les colonnes jusqu'à Carthagène ou la nouvelle Carthage, comme d'autres l'appellent. Depuis cette ville jusqu'à l'Èbre, il y en a deux mille deux cents ; depuis là jusqu'à Emporium, seize cents, et tout autant d'Emporium au passage du Rhône ; car les Romains ont distingué cette route avec soin par des espaces de huit stades. Depuis le passage du Rhône, en allant vers ses sources jusqu'au commencement des Alpes, d'où l'on va en Italie, on compte quatorze cents stades. Les hauteurs des Alpes, après lesquelles on se trouve dans les plaines d'Italie qui sont le long du Pô, s'étendent encore à douze cents stades. Il fallait donc qu'Annibal traversât environ neuf mille stades pour venir de la nouvelle Carthage en Italie. Il avait déjà fait presque la moitié de ce chemin ; mais ce qu'il lui en restait à faire était le plus difficile.

Il se préparait à faire passer à son armée les détroits des monts Pyrénées, où il craignait fort que les Gaulois ne l'arrêtassent, lorsque les Romains apprirent, par les ambassadeurs envoyés à Carthage, ce qui s'y était dit et résolu, et qu'Annibal avait passé l'Èbre avec son armée. Aussitôt on prit la résolution d'envoyer en Espagne une armée sous le commandement de Publius Cornelius, et une autre en Afrique, sous la conduite de Tiberius Sempronius. Pendant que ces deux consuls levaient des troupes et faisaient les autres préparatifs, on se pressa de finir ce qui regardait les colonies, qu'on avait auparavant décidé d'envoyer dans la Gaule Cisalpine. On enferma les villes

de murailles, et on donna ordre à ceux qui devaient y habiter, de s'y rendre dans l'espace de trente jours. Ces colonies étaient chacune de six mille personnes; une fut placée en-deçà du Pô, et fut appelée Plaisance, et l'autre au-delà du même fleuve, et on lui donna le nom de Crémone.

A peine ces colonies furent-elles établies, que les Gaulois appelés Boïens, qui déjà autrefois avaient cherché à rompre avec les Romains, sans avoir pu rien exécuter faute d'occasion, apprenant que les Carthaginois approchaient, et se promettant beaucoup de leur secours, se détachèrent des Romains, et leur abandonnèrent leurs ôtages qu'ils avaient donnés après la dernière guerre. Ils entraînèrent dans leur révolte les Insubriens, qu'un ancien ressentiment contre les Romains disposait déjà à une sédition, et tous ensemble ravagèrent le pays que les Romains avaient partagé. Les fuyards furent poursuivis jusqu'à Mutine, autre colonie des Romains. Mutine elle-même fut assiégée. Ils y investirent trois Romains distingués qui avaient été envoyés pour faire le partage des terres, savoir : C. Luctatius, personnage consulaire, et deux préteurs. Ceux-ci demandèrent à être écoutés, et les Boïens leur donnèrent audience ; mais, au sortir de la conférence, ils eurent la perfidie de s'en saisir, dans la pensée que, par leur moyen, ils pourraient recouvrer leurs ôtages. Sur cette nouvelle, Lucius Manlius, qui commandait une armée dans le pays, se hâta d'aller au secours. Les Boïens, le sentant proche, dressèrent des embuscades dans une forêt, et dès que les Romains y furent entrés, ils fondirent sur eux de tous les côtés, et tuèrent une grande partie de l'armée romaine. Le reste prit la fuite dès le commencement du combat. On se rallia, à la vérité, quand on eut gagné les hauteurs, mais de telle sorte qu'à peine cela pouvait-il passer pour une honnête retraite. Ces fuyards furent poursuivis par les Boïens, qui les investirent dans un bourg appelé Tanès. La nouvelle vint à Rome que la quatrième armée était enfermée et assiégée par les Boïens : sur-le-champ on envoya à son secours les troupes qu'on avait levées pour Publius, et on en donna le commandement à un préteur. On ordonna ensuite à Publius de faire pour lui de nouvelles levées chez les alliés. Telle était la situation des affaires dans les Gaules à l'arrivée d'Annibal, comme nous l'avions déjà dit dans nos premiers livres.

Au commencement du printemps, les consuls romains, ayant fait tous les préparatifs nécessaires à l'exécution de leurs desseins, se mirent en mer, Publius avec soixante vaisseaux, pour aller en Espagne, et Tiberius Sempronius, avec cent soixante vaisseaux longs à cinq rangs, pour se rendre en Afrique. Celui-ci s'y prit d'abord avec tant d'impétuosité, fit des préparatifs si formidables à Lilybée, assembla de tous côtés des troupes si nombreuses, qu'on eût dit qu'en débarquant il voulait mettre le siége devant Carthage même. Publius, longeant la côte de Ligurie, arriva le cinquième jour dans le voisinage de Marseille, et, ayant abordé à la première embouchure du Rhône, qu'on appelle l'embouchure de Marseille, il mit ses troupes à terre. Il apprit là qu'Annibal avait passé les Pyrénées; mais il croyait ce général encore bien éloigné, tant à cause des difficultés que les lieux lui devaient opposer, que du grand nombre des Gaulois au travers desquels il fallait qu'il marchât. Cependant Annibal,

après avoir obtenu des Gaulois, en partie par argent, en partie par force, tout ce qu'il voulait, arriva au Rhône avec son armée, ayant à sa droite la mer de Sardaigne. Sur la nouvelle que les ennemis étaient arrivés, Publius, soit que la célérité de cette marche lui parût incroyable, soit qu'il voulût s'instruire exactement de la vérité de la chose, envoya à la découverte trois cents cavaliers des plus braves, et y joignit, pour les guider et soutenir, les Gaulois qui servaient pour lors à la solde des Marseillais. Pendant ce temps-là, il fit rafraîchir son armée, et délibérait avec les tribuns quels postes on devait occuper, et où il fallait donner bataille aux ennemis.

Annibal étant arrivé sur les bords du Rhône, à peu près à quatre jours de marche de la mer, fit sur-le-champ ses dispositions pour traverser le fleuve dans un endroit où il n'avait qu'un seul courant. Pour cela il commença par se concilier l'amitié de tous ceux qui habitaient sur les bords, et acheta d'eux tous leurs canots et chaloupes, dont ils ont un grand nombre, à cause de leur commerce par mer. Il acheta outre cela tout le bois qui était propre à construire encore de pareils bâtimens, et dont il fit en deux jours une quantité extraordinaire de bateaux, chacun s'efforçant de se mettre en état de n'avoir pas besoin de secours étranger pour passer le fleuve. Tout était déjà préparé, lorsqu'un grand nombre de Barbares s'assembla sur l'autre bord pour s'opposer au passage des Carthaginois. Annibal, alors faisant réflexion qu'il n'était pas possible d'agir par force contre une si grande multitude d'ennemis; que cependant il ne pouvait rester là sans courir risque d'être enveloppé de tous les côtés, détacha à l'entrée de la troisième nuit une partie de son armée sous le commandement de Hannon, fils du roi Bomilcar, et lui donna pour guides quelques gens du pay. Ce détachement remonta le fleuve jusqu'à environ deux cents stades, où il trouva une petite île qui partageait la rivière en deux : on s'y logea; on y coupa du bois dans une forêt voisine, et, les uns façonnant les pièces nécessaires, les autres les joignant ensemble, en peu de temps ils fabriquèrent autant de radeaux qu'il en fallait pour passer le fleuve, et le passèrent en effet sans que personne s'y opposât. Ils s'emparèrent ensuite d'un poste avantageux, et y restèrent tout ce jour-là pour se délasser et se disposer à exécuter l'ordre qu'Annibal leur avait donné.

Ce général faisait aussi de son côté tout ce qu'il pouvait pour faire passer le reste de l'armée. Mais rien ne l'embarrassait plus que ses éléphans, qui étaient au nombre de trente-sept. Cependant, à la fin de la cinquième nuit, ceux qui avaient traversé les premiers s'étant avancés sur l'autre bord vers les Barbares, alors Annibal, dont les soldats étaient prêts, disposa tout pour le passage. Les soldats pesamment armés devaient monter sur les plus grands bateaux, et l'infanterie légère sur les plus petits. Les plus grands étaient au dessus et les plus petits au dessous, afin que, ceux-là soutenant la violence du courant, ceux-ci en eussent moins à souffrir. On pensa encore à faire suivre les chevaux à la nage, et pour cela un homme, à l'arrière de chaque bateau, en tenait par la bride trois ou quatre de chaque côté. Par ce moyen, dès le premier passage, on en jeta un assez grand nombre sur l'autre bord. A cet aspect, les Barbares sortent en foule et sans ordre de leurs retranchemens, persuadés qu'il leur serait aisé d'arrêter les Carthaginois au débarquement. Cependant

Annibal volt sur l'autre bord une fumée s'élever; c'était le signal que devaient donner ceux qui étaient passés les premiers, lorsqu'ils seraient près de l'ennemi. Il ordonne aussitôt que l'on se mette sur la rivière, donnant ordre à ceux qui étaient sur les plus grands bateaux de faire tous leurs efforts pour résister à la rapidité du courant. On vit alors le spectacle du monde le plus effrayant et le plus capable d'inspirer la terreur; car, tandis que d'un côté les soldats embarqués s'encourageaient mutuellement par leurs cris, et luttaient pour ainsi dire contre la violence des flots, et que de l'autre les troupes bordant le fleuve animaient leurs compagnons par leurs clameurs, les Barbares, sur le bord opposé, entonnèrent une chanson guerrière et défièrent les Carthaginois au combat. Dans ce moment, le détachement de Hannon fondit tout à coup sur les Barbares, qui défendaient le passage du fleuve, et mit le feu à leur camp. Les Barbares confondus de cette attaque imprévue, coururent les uns pour protéger leurs tentes, les autres pour résister aux assaillans. Annibal, animé par le succès, à mesure que ses gens débarquaient, les rangea en bataille, les exhorta à bien faire, et les mena aux ennemis, qui, épouvantés et déjà mis en désordre par un événement si imprévu, furent tout d'un coup enfoncés et obligés de prendre la fuite.

CHAPITRE IX.

Discours de Magile, roi gaulois, et d'Annibal aux Carthaginois. — Combat entre deux partis envoyés à la découverte. — Passage des éléphans. — Extravagance des historiens sur le passage des Alpes par Annibal.

Annibal, maître du passage, et en même temps victorieux, pensa aussitôt à faire passer ce qui restait de troupes sur l'autre bord, et campa cette nuit le long du fleuve. Le matin, sur le bruit que la flotte des Romains était arrivée à l'embouchure du Rhône, il détacha cinq cents chevaux numides pour reconnaître où étaient les ennemis, combien ils étaient, et ce qu'ils faisaient. Puis, après avoir donné ses ordres pour le passage des éléphans, il assembla son armée, fit approcher Magile, petit roi qui l'était venu trouver des environs du Pô, et fit expliquer aux soldats par un interprète les résolutions que les Gaulois avaient prises, toutes très propres à donner du cœur et de la confiance aux soldats; car, sans parler de l'impression que devait faire sur eux la présence de gens qui les appelaient à leur secours, et qui leur promettaient de partager avec eux la guerre contre les Romains, il semblait qu'on ne pouvait se défier de la promesse que les Gaulois faisaient de les conduire jusqu'en Italie par des lieux où ils ne manqueraient de rien, et par où leur marche serait courte et sûre. Magile leur faisait encore des descriptions magnifiques de la fertilité et de l'étendue du pays où ils allaient entrer, et vantait surtout la disposition où étaient les peuples de prendre les armes en leur faveur contre les Romains.

Magile retiré, Annibal s'approcha, et commença par rappeler à ses soldats ce qu'ils avaient fait jusqu'alors. Il dit que, quoiqu'ils se fussent trouvés dans des actions extraordinaires et dans les occasions les plus périlleuses, ils n'avaient jamais manqué de réussir, parce que, dociles à ses conseils, ils n'avaient rien entrepris que sur ses lumières; qu'ils ne craignissent rien pour la suite; qu'après avoir passé le Rhône et s'être acquis des alliés aussi affectionnés que ceux qu'ils voyaient eux-mêmes, ils avaient déjà surmonté les plus grand

obstacles ; qu'ils ne s'inquiétassent point des détails de l'entreprise ; qu'ils n'avaient qu'à s'en reposer sur lui ; qu'ils fussent toujours prompts à exécuter ses ordres, et qu'ils ne pensassent qu'à faire leur devoir, et à ne point dégénérer de leur première valeur. Toute l'armée applaudit, et témoigna beaucoup d'ardeur. Annibal la loua de ses bonnes dispositions, fit des vœux aux dieux pour elle, lui donna ordre de se tenir prête à décamper le lendemain matin, et congédia l'assemblée.

Sur ces entrefaites arrivent les Numides qui avaient été envoyés à la découverte. La plupart avaient été tués, le reste mis en fuite. A peine sortis du camp, ils étaient tombés dans la marche des coureurs romains, envoyés aussi par Publius pour reconnaître les ennemis, et ces deux corps s'étaient battus avec tant d'opiniâtreté, qu'il périt d'une part environ cent quarante chevaux tant romains que gaulois, et de l'autre plus de deux cents Numides. Après ce combat les Romains en poursuivant s'approchèrent des retranchemens des Carthaginois, examinèrent tout de leurs propres yeux, et coururent aussitôt pour informer le consul de l'arrivée des ennemis. Publius, sans perdre de temps, mit tout le bagage sur les vaisseaux, et fit marcher le long du fleuve toute son armée dans le dessein d'attaquer les Carthaginois.

Le lendemain à la pointe du jour, Annibal posta toute sa cavalerie du côté de la mer comme en réserve, et donna ordre à l'infanterie de se mettre en marche. Pour lui, il attendit que les éléphans et les soldats qui étaient restés sur l'autre bord eussent rejoint. Or voici comme les éléphans passèrent.

Après avoir fait plusieurs radeaux, d'abord on en joignit deux l'un à l'autre, qui faisaient ensemble cinquante pieds de largeur, et on les mit au bord de l'eau, où ils étaient retenus avec force et arrêtés à terre. Au bout qui était hors de l'eau on en attacha deux autres, et l'on poussa cette espèce de pont sur la rivière. Il était à craindre que la rapidité du fleuve n'emportât tout l'ouvrage. Pour prévenir ce malheur, on retint le côté exposé au courant par des cordes attachées aux arbres qui bordaient le rivage. Quand on eut porté ces radeaux à la longueur de deux plèthres (170 pieds), on en construisit deux autres beaucoup plus grands que l'on joignit aux derniers. Ces deux furent liés fortement l'un à l'autre ; mais ils ne le furent pas tellement aux plus petits, qu'il ne fût aisé de les détacher. On avait encore attaché beaucoup de cordes aux petits radeaux, par le moyen desquelles les nacelles destinées à les remorquer pussent les affermir contre l'impétuosité de l'eau, et les amener jusqu'au bord avec les éléphans. Les deux grands radeaux furent ensuite couverts de terre et de gazon, afin que ce pont fut semblable en tout au chemin qu'avaient à faire les éléphans pour en approcher. Sur terre ces animaux s'étaient toujours laissé manier à leurs conducteurs ; mais ils n'avaient pas encore osé mettre les pieds dans l'eau. Pour les y faire entrer, on mit à leur tête deux éléphans femelles, qu'ils suivaient sans hésiter. Ils arrivent sur les derniers radeaux, on coupe les cordes qui tenaient ceux-ci attachés aux deux plus grands, les nacelles remorquent et emportent bientôt les éléphans loin des radeaux qui étaient couverts de terre. D'abord ces animaux effrayés, inquiets, allèrent et vinrent de côté et d'autre. Mais l'eau dont ils se voyaient environnés leur fit peur, et les retint en place. C'est ainsi qu'Annibal, en joignant des radeaux deux à deux, trouva

le secret de faire passer le Rhône à la plupart de ses éléphans. Je dis à la plupart, car ils ne passèrent pas tous de la même façon. Il y en eut qui, au milieu du trajet, tombèrent de frayeur dans la rivière. Mais leur chute ne fut funeste qu'aux conducteurs. Pour eux la force et la longueur de leurs trompes les tira de danger. En élevant ces trompes au dessus de l'eau, ils respiraient, et éloignaient tout ce qui pouvait leur nuire, et par ce moyen ils vinrent droit au bord, malgré la rapidité du fleuve.

Lorsque les éléphans eurent été transportés de l'autre côté, Annibal les plaça avec la cavalerie, à l'arrière-garde. Il marcha le long du fleuve, laissant la mer derrière lui, se dirigeant vers l'est, et pour ainsi dire vers l'intérieur de l'Europe. Le Rhône prend sa course au dessus du golfe adriatique, inclinant vers l'ouest, dans cette partie des Alpes qui s'abaisse vers le nord. Il coule vers le couchant d'hiver, et se jette dans la mer de Sardaigne. Il suit pendant longtemps une vallée dont le nord est habité par les Gaulois appelés Ardies, tandis que le midi est bordé par cette pente des Alpes qui descendent vers le nord. Les plaines des environs du Pô, dont nous avons déjà beaucoup parlé, sont séparées de cette vallée du Rhône par toute la hauteur des montagnes ci-dessus mentionnées, qui s'étendent depuis Marseille jusqu'au fond du golfe Adriatique. Ce fut en passant ces montagnes qu'Annibal, venant des bords du Rhône, entra dans l'Italie.

Quelques historiens, pour vouloir étonner leurs lecteurs par des choses prodigieuses, en nous parlant de ces montagnes, tombent, sans y penser, dans deux défauts qui sont très contraires à l'histoire ; ils content de pures fables et se contredisent. Ils commencent par nous représenter Annibal comme un capitaine d'une hardiesse et d'une prudence inimitables; cependant, à en juger par leurs écrits, on ne peut se défendre de lui attribuer la conduite du monde la moins sensée. Lorsqu'engagés dans leurs fables ils sont en peine de trouver un dénoûment, ils ont recours aux dieux et aux demi-dieux, artifice indigne de l'histoire, qui doit rouler toute sur des faits réels. Ils nous peignent les Alpes comme si raides et si escarpées, que, loin de pouvoir les faire passer à de la cavalerie, à une armée, à des éléphans, à peine l'infanterie légère en tenterait-elle le passage. Selon ces historiens, les pays d'alentour sont si déserts, que si un dieu ou demi-dieu n'était venu montrer le chemin à Annibal, sa perte et celle de toute son armée était inévitable. N'est-ce pas là visiblement débiter des fables et se contredire? Car ce général n'eût-il pas été le plus inconsidéré et le plus étourdi des hommes, s'il se fût mis en marche à la tête d'une armée nombreuse, et sur laquelle il fondait les plus belles espérances, sans savoir ni par où il devait aller, ni la nature des lieux où il passerait, ni les peuples chez lesquels il tomberait? Il eût été même plus qu'inconsidéré s'il eût tenté une entreprise, qui non seulement n'était pas raisonnable, mais pas même possible. D'ailleurs, conduisant Annibal avec une armée dans des lieux inconnus, il lui font faire, dans un temps où il avait tout à espérer, ce que d'autres feraient à peine quand ils auraient tout perdu sans ressources, et qu'ils seraient réduits à la dernière extrémité. Lorsqu'ils nous disent encore que dans ces Alpes ce ne sont que déserts, que rochers escarpés, que chemins impraticables, c'est une fausseté manifeste. Avant qu'Annibal ne s'é

approchât, les Gaulois habitant les rives du Rhône avaient passé plus d'une fois ces montagnes, et venaient tout récemment de les passer pour se joindre aux Gaulois des environs du Pô contre les Romains. Et de plus les Alpes même ne sont-elles pas habitées par un peuple très nombreux ? C'était là ce qu'il fallait savoir, au lieu de nous faire descendre du ciel je ne sais quel demi-dieu qui veut bien avoir la complaisance de servir de guide aux Carthaginois. Semblables aux poètes tragiques qui, pour avoir choisi des sujets faux et extraordinaires, ont besoin pour la catastrophe de leurs pièces de quelque dieu ou de quelque machine, ces historiens emploient aussi des dieux et des demi-dieux, parce qu'ils se sont d'abord engoués de faits qui n'ont ni vérité ni vraisemblance; car comment finir raisonnablement des actions dont les commencemens étaient contre la raison? Quoi qu'en disent ces écrivains, Annibal conduisit cette grande affaire avec beaucoup de prudence. Il s'était informé exactement de la nature et de la situation des lieux où il s'était proposé d'aller; il savait que les peuples où il devait passer n'attendaient que l'occasion de se révolter contre les Romains; enfin, pour n'avoir rien à craindre de la difficulté des chemins, il s'y faisait conduire par des gens du pays, qui s'offraient d'autant plus volontiers pour guides, qu'ils avaient les mêmes intérêts et les mêmes espérances. Je parle avec assurance de toutes ces choses, parce que je les ai apprises de témoins contemporains, et que je suis allé moi-même dans les Alpes pour en prendre une exacte connaissance.

CHAPITRE X.

Annibal sur sa route remet sur le trône un petit roi gaulois, et en est récompensé. — Les Allobroges lui tendent des piéges à l'entrée des Alpes. — Il leur échappe, mais avec beaucoup de risque et de perte.

Trois jours après le décampement des Carthaginois, le consul romain arriva à l'endroit où les ennemis avaient traversé le fleuve. Sa surprise fut d'autant plus grande qu'il s'était persuadé que jamais ils n'auraient la hardiesse de prendre cette route pour aller en Italie, tant à cause de la multitude des Barbares dont ces régions sont peuplées, que du peu de fond qu'on peut faire sur leurs promesses. Comme cependant ils l'avaient fait, il retourna au plus vite à ses vaisseaux, et embarqua son armée. Il envoya son frère en Espagne, et revint par mer en Italie pour arriver aux Alpes par la Tyrrhénie avant Annibal. Celui-ci, après quatre jours de marche, vint près d'un endroit appelé l'Isle, lieu fertile en blés et très peuplé, et à qui l'on a donné ce nom, parce que le Rhône et l'Isère, coulant des deux côtés, l'entourent et la rétrécissent en pointe à leur confluent. Cette île ressemble assez, et pour la grandeur et pour la forme, au Delta d'Égypte, avec cette différence néanmoins, que la mer et les bouches des fleuves forment un des côtés de ce dernier, et qu'un des côtés du premier est fermé par des montagnes d'une approche et d'une entrée difficiles; nous pourrions dire même qu'elles sont presque inaccessibles (1).

(1) Le pays qu'on appelait l'Île est décrit par Polybe d'une manière si claire et si précise, qu'il est impossible de se tromper sur sa véritable situation géographique. Cependant l'île des Allobroges n'a pas la forme d'un triangle régulier comme le Delta d'Égypte; car le Rhône change quatre fois de direction depuis Yenne jusqu'à l'embouchure de l'Isère.

Annibal trouva dans cette île deux frères qui, armés l'un contre l'autre, se disputaient le royaume. L'aîné mit Annibal dans ses intérêts, et le pria de lui aider à se maintenir dans la possession où il était. Le Carthaginois n'hésita point; il voyait trop combien cela lui serait avantageux. Il forma donc une alliance avec lui, et l'aida à chasser son frère. Il fut bien récompensé du secours qu'il avait donné au vainqueur. On fournit à son armée des vivres et des munitions en abondance. On renouvela ses armes, qui étaient vieilles et usées. La plupart de ses soldats furent vêtus, chaussés, et mis en état de franchir plus aisément les Alpes. Mais le plus grand service qu'il en tira, fut que ce roi forma avec ses troupes l'arrière-garde des Carthaginois, qui n'entraient qu'en tremblant sur les terres des Gaulois nommés Allobroges, et les protégea jusqu'à l'endroit d'où ils devaient pénétrer dans les Alpes.

Annibal, ayant marché pendant dix jours le long du fleuve, et ayant parcouru une distance de huit cents stades, commença la montée des Alpes: c'est alors qu'il fut exposé à de très grands dangers. Tant qu'il fut dans le plat pays, les chefs des Allobroges ne l'inquiétèrent pas dans sa marche, soit qu'ils redoutassent la cavalerie carthaginoise, ou que les Barbares, dont elle était accompagnée, les tinssent en respect. Mais quand ceux-ci se furent retirés, et qu'Annibal commença à entrer dans les détroits des montagnes, alors les Allobroges coururent en grand nombre s'emparer des lieux qui commandaient ceux par où il fallait nécessairement que l'armée d'Annibal passât. C'en était fait de son armée, si leurs piéges eussent été plus couverts: mais comme ils se cachaient mal, ou point du tout, s'ils firent grand tort à Annibal, ils ne s'en firent pas moins à eux-mêmes.

Ce général, averti du stratagème des Barbares, campa au pied des montagnes et envoya quelques-uns de ses guides gaulois pour reconnaître la disposition des ennemis. Ils revinrent dire à Annibal que, pendant le jour, les ennemis gardaient exactement leurs postes, mais que pendant la nuit ils se retiraient dans une ville voisine. Aussitôt le Carthaginois dresse son plan sur ce rapport; il fait en plein jour avan-

Mais du temps de Polybe la géographie était bien éloignée de ce degré d'exactitude qu'elle a atteint de nos jours. On ne pouvait pas connaître, par exemple, d'une manière précise les angles que fait le Rhône dans cette partie de son cours. Nous voyons que Polybe considérait sa direction générale comme étant du nord-est au sud-ouest; car il dit que le Rhône prend sa source au dessus du golfe Adriatique, un peu à l'ouest, et coule vers le couchant d'hiver, c'est-à-dire vers le sud-ouest, et se jette dans la mer de Sardaigne. C'est en effet la direction générale du Rhône, quand on le prend depuis ses sources dans le haut Valais jusqu'à son embouchure dans le golfe de Lyon. Mais si l'on ne considère son cours que jusqu'à Lyon, sa direction générale sera de l'est nord-est à l'ouest sud-ouest. Polybe dit que, depuis le passage du Rhône, Annibal conduisit son armée le long de ce fleuve, en se dirigeant vers l'est et laissant la mer derrière lui. Il considérait ici la direction générale du Rhône, qui suivant lui, était du nord-est au sud-ouest. Mais nous savons maintenant que depuis Lyon jusqu'à la mer, la direction de ce fleuve est du nord au sud. Par conséquent Annibal, en remontant le long des rives du Rhône depuis le lieu où il avait passé ce fleuve, ne se dirigeait pas vers l'est, mais vers le nord. (Cette note est de M. Deluc, qui a traité la question du passage des Alpes avec tant de précision et de vérité, que sa dissertation ne laisse plus rien à désirer aux personnes qui prennent Polybe pour guide. Quant à ceux qui veulent concilier Polybe et Tite-Live, on doit craindre qu'aucune dissertation ne parvienne à les satisfaire complétement.)

cer son armée près des défilés, et campe assez proche des ennemis. La nuit venue, il donne ordre d'allumer des feux, laisse la plus grande partie de son armée dans le camp, et avec un grand corps d'élite il perce les détroits et occupe les postes que les ennemis avaient abandonnés. Au point du jour les Barbares, se voyant dépostés, quittèrent d'abord leur dessein ; mais comme les bêtes de charge et la cavalerie, serrées dans ces détroits, ne suivaient que sur une longue file, ils saisirent cette occasion pour fondre de plusieurs côtés sur cette arrière-garde. Il périt là grand nombre de Carthaginois, beaucoup moins cependant sous les coups des Barbares que par la difficulté des chemins. Ils y perdirent surtout beaucoup de chevaux et de bêtes de charge, qui dans ces défilés et sur ces rochers escarpés se soutenaient à peine et culbutaient au premier choc. Le plus grand désastre vint des chevaux blessés, qui tombaient dans ces sentiers étroits, et qui en roulant poussaient et renversaient les bêtes de charge et tout ce qui marchait derrière.

Annibal, pour remédier à ce désordre, qui, par la perte de ses munitions, allait l'exposer au risque de ne pas trouver de salut, même dans la fuite, courut au secours des siens à la tête de ceux qui pendant la nuit s'étaient rendus maîtres des hauteurs, et, tombant d'en haut sur les ennemis, il en tua un grand nombre; mais dans le tumulte et la confusion qu'augmentaient encore le choc et les cris des combattans, il perdit aussi beaucoup de monde. Malgré cela, la plus grande partie des Allobroges fut enfin défaite, et le reste réduit à prendre la fuite. Il fit ensuite passer ces défilés, quoiqu'avec beaucoup de peine, à ce qui lui était resté de chevaux et de bêtes de charge ; puis, se faisant suivre de ceux qui lui parurent le moins fatigués du combat, il alla attaquer la ville d'où les ennemis étaient venus fondre sur lui. Elle ne lui coûta pas beaucoup à prendre. Tous les habitans, dans l'espérance du butin qu'ils croyaient faire, l'avaient abandonnée. Il la trouva presque déserte. Cette conquête lui fut d'un grand avantage. Il tira de cette ville quantité de chevaux, de bêtes de charge et de prisonniers, et outre cela du blé et de la viande pour deux ou trois jours, sans compter que par là il se fit craindre de ces montagnards, et leur ôta l'envie d'interrompre une autre fois sa marche.

Il campa dans cet endroit, et s'y reposa un jour entier. Le lendemain on continua de marcher. Pendant quelques jours la marche fut assez tranquille. Au quatrième voici un nouveau péril qui se présente ! Les peuples qui habitaient sur cette route, inventent une ruse pour le surprendre. Ils viennent au devant de lui, portant à la main des rameaux d'olivier et des couronnes sur la tête. C'est le signal de paix et d'amitié chez ces Barbares, comme le caducée chez les Grecs. Cela parut suspect à Annibal; il s'informa exactement quel était leur dessein, quel motif les amenait. Ils répondirent : Qu'ayant su qu'il avait pris une ville sur leurs voisins, et qu'il avait terrassé tous ceux qui avaient osé lui tenir tête, ils venaient le prier de ne leur faire point de mal, et lui promettre de ne pas chercher à lui nuire, et, s'il doutait de leur bonne foi, qu'ils étaient prêts à donner des ôtages.

Annibal hésita long temps sur le parti qu'il devait prendre : d'un côté, en acceptant les offres de ces peuples, il y avait lieu d'espérer que cette condescendance les rendrait plus réservés et plus traitables; de l'autre, en les re-

jetant, il était immanquable qu'il s'attirerait ces Barbares sur les bras. D'après ces deux raisons, il fit du moins semblant de consentir à les mettre au nombre de ses alliés. Aussitôt on lui amena des ôtages, on le fournit de bestiaux, on s'abandonna entièrement à lui sans aucune précaution, sans aucune marque de défiance. Annibal, de son côté, se fia tellement à leur bonne foi apparente, qu'il les prit pour guides dans les défilés qui restaient à franchir. Ils marchèrent donc à la tête des troupes pendant deux jours. Quand on fut entré dans un vallon, qui de tous côtés était fermé par des rochers inaccessibles, ces perfides, s'étant réunis, vinrent fondre sur l'arrière-garde d'Annibal. Ce vallon eût été sans doute le tombeau de toute l'armée, si le général carthaginois, à qui il était resté quelque défiance, et qui s'était précautionné contre la trahison, n'eût mis à la tête les bagages avec la cavalerie, et les hommes pesamment armés à l'arrière-garde. Cette infanterie soutint l'effort des ennemis, et sans elle la perte eût été beaucoup plus grande. Mais, malgré ce secours, il périt là un grand nombre d'hommes, de chevaux et de bêtes de charge; car ces Barbares, avançant sur les hauteurs à mesure que les Carthaginois avançaient dans la vallée, tantôt roulaient et tantôt jetaient de grosses pierres qui répandirent tant de terreur parmi les troupes, qu'Annibal fut obligé, avec la moitié de ses forces, de passer la nuit dans le voisinage d'un certain rocher blanc, séparé de sa cavalerie et de ses bêtes de somme, les protégeant pendant qu'elles défilaient avec peine au travers du ravin; ce qui dura toute la nuit.

Le lendemain, les ennemis s'étant retirés, il rejoignit sa cavalerie et ses bêtes de somme, et s'avança vers la cime des Alpes. Dans cette route, il ne se rencontra plus de Barbares qui l'attaquassent en corps; quelques pelotons seulement voltigeaient çà et là, et, se présentant tantôt à la queue, tantôt à la tête, enlevaient quelques bagages. Les éléphans lui furent alors d'un grand secours; c'était assez qu'ils parussent pour effrayer les ennemis et les mettre en fuite. Après neuf jours de marche, il arriva enfin au sommet des montagnes. Il y demeura deux jours, tant pour faire reprendre haleine à ceux qui y étaient parvenus heureusement, que pour donner aux traîneurs le temps de rejoindre le gros de l'armée. Pendant ce séjour, on fut agréablement surpris de voir, contre toute espérance, paraître la plupart des chevaux et des bêtes de charge qui sur la route s'étaient débarrassés de leurs fardeaux, et qui sur les traces de l'armée, étaient venus droit au camp.

CHAPITRE XI.

Annibal achève de passer les Alpes. — Difficultés qu'il eut à essuyer. — Pourquoi jusqu'ici Polybe a omis certaines choses qui cependant paraissaient essentielles à l'histoire.

C'était le temps du coucher des Pléïades, et déjà la neige avait couvert le sommet des montagnes. Les soldats, consternés par le souvenir des maux qu'ils avaient soufferts, et ne se figurant qu'avec effroi ceux qu'ils avaient encore à endurer, semblaient perdre courage. Annibal les assemble; et comme du haut des Alpes, qui semblent être la citadelle de l'Italie, on voit à découvert toutes ces vastes plaines que le Pô arrose de ses eaux, il se servit de ce beau spectacle, unique ressource qui lui restait, pour remettre ses soldats de leur frayeur. En même temps il leur montra du doigt le point où Rome était

située, et leur rappela quelle était pour eux la bonne volonté des peuples qui habitaient le pays qu'ils avaient sous les yeux. Le lendemain il lève le camp, et commence la descente des montagnes. A la vérité, il n'eut point ici d'ennemis à combattre, excepté ceux qui lui faisaient du mal à la dérobée ; mais l'escarpement des lieux et la neige lui firent perdre presque autant de monde qu'il en avait perdu en montant. La descente était étroite, raide, et couverte de neige ; pour peu que l'on manquât le vrai chemin, l'on tombait dans des précipices affreux. Cependant le soldat endurci à ces sortes de périls, soutint encore courageusement celui-ci. Toutefois, lorsque les troupes arrivèrent à un certain endroit où il parut impossible aux éléphans ni aux chevaux de charge d'avancer parce que le terrain déjà très rapide dans l'espace de près de trois demi-stades, s'était éboulé davantage depuis très peu de temps, *toute* l'armée, remplie d'effroi se livra de nouveau au désespoir. La première pensée qui vint à Annibal fut de tourner cet endroit difficile ; mais, la neige rendant tout autre passage impraticable, il fut obligé d'y renoncer. Ce qui arrivait était en effet une chose très rare et très singulière. Sur la neige de l'hiver précédent il en était tombé de nouvelle : celle-ci, étant molle et peu épaisse, se laissait aisément pénétrer ; mais quand elle eut été foulée, et que l'on atteignit celle de dessous qui était ferme, les pieds ne pouvant s'assurer, le soldat faisait autant de chutes que de pas, comme cela arrive à ceux qui marchent sur un terrain boueux à sa surface. Cet accident en produisait un autre plus fâcheux encore : quand les soldats étaient tombés et qu'ils voulaient s'aider de leurs genoux, ou s'accrocher à quelque chose pour se relever, ils entraînaient avec eux tout ce qu'ils avaient pris pour se retenir. Pour les bêtes de charge, après avoir cassé la glace en se relevant, elles restaient comme glacées elles-mêmes dans les trous qu'elles avaient creusés, sans pouvoir, sous le pesant fardeau qu'elles portaient, vaincre la dureté de la vieille neige. Il fallut donc chercher un autre expédient.

Annibal prit le parti de camper à l'entrée du chemin dégradé : on enleva la neige, on se mit à l'ouvrage pour reconstruire le chemin le long du précipice. Ce travail fut poussé avec tant de vigueur, qu'au bout du jour où il avait été entrepris, les bêtes de charge et les chevaux descendirent sans beaucoup de peine. On les envoyât aussitôt dans des pâturages, et l'on établit le camp dans la plaine, où il n'était pas tombé de neige. Annibal fit travailler les Numides par détachemens à la construction du chemin, et, après bien des fatigues, on réussit au bout de trois jours, avec beaucoup de peine, à faire passer les éléphans. Ils étaient exténués par la faim ; car, quoique sur le penchant des Alpes il se trouve des deux côtés des arbres et des forêts, et que la terre y puisse être cultivée, il n'en est pas de même de leur cime et des lieux voisins. Couverts de neige pendant toutes les saisons, comment pourraient-ils rien produire ? L'armée descendit la dernière, et au troisième jour elle entra enfin dans la plaine, mais de bien inférieure en nombre à ce qu'elle était au sortir de l'Espagne. Sur la route elle avait beaucoup perdu de monde, soit dans les combats qu'il fallut soutenir, soit au passage des rivières. Les rochers et les défilés des Alpes lui avaient encore fait perdre un grand nombre de soldats, mais incomparablement plus de chevaux et de

bêtes de charge. Il y avait cinq mois et demi qu'Annibal était parti de la nouvelle Carthage, en comptant les quinze jours que lui avait coûtés le passage des Alpes, lorsqu'il planta ses étendards dans les plaines du Pô et parmi les Insubriens, sans que la diminution de son armée eût ralenti en rien de son audace. Cependant il ne lui restait plus que douze mille Africains et huit mille Espagnols d'infanterie, et six mille chevaux. C'est de lui-même que nous savons cette circonstance, qui a été gravée par son ordre sur une colonne près du promontoire Lacinium.

Du côté des Romains, Publius Scipion, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avait envoyé en Espagne Cnéus son frère, et lui avait recommandé de tout tenter pour en chasser Asdrubal; Scipion, dis-je, débarqua au port de Pise avec quelques troupes, dont il augmenta le nombre en passant par la Tyrrhénie, où il prit les légions qui, sous le commandement des préteurs, avaient été envoyées là pour faire la guerre aux Boïens. Avec cette armée, il vint aussi camper dans les plaines du Pô, pressé d'un ardent désir d'en venir aux mains avec le général carthaginois.

Mais laissons pour un moment ces deux chefs d'armée en Italie, où nous les avons amenés, et avant d'entamer le récit des combats qu'ils se sont livrés, justifions en peu de mots le silence que nous avons gardé jusqu'ici sur certaines choses qui sont du domaine de l'histoire; car on ne manquera pas d'être en peine de savoir pourquoi, après m'être fort étendu sur plusieurs endroits de l'Afrique et de l'Espagne, je n'ai parlé ni du détroit que forment les colonnes d'Hercule, ni de la mer qui est au delà, ni de ce qu'il y a de particulier sur cette mer, ni des îles Britanniques, ni de la manière de faire l'étain, ni de l'or ni de l'argent que l'Espagne produit, choses cependant sur lesquelles les auteurs qui en ont écrit fort au long ne sont pas trop d'accord entre eux.

Il est vrai, je n'ai rien dit sur toutes ces matières. Ce n'est pas que je les crusse étrangères à l'histoire; mais deux raisons m'ont détourné d'en parler : premièrement, une narration interrompue par autant de digressions qu'il se serait présenté de sujets à traiter eût été rebutante, et aurait écarté le lecteur du but que je m'étais proposé; en second lieu, il m'a paru que toutes ces curiosités valaient bien la peine qu'on les traitât exprès et en particulier. Le temps et l'occasion viendront d'en dire tout ce que nous avons pu en découvrir de plus assuré.

Que l'on ne soit donc pas surpris dans la suite, si, en parlant de quelques lieux, nous n'entrons pas dans le détail de certaines circonstances. Vouloir que partout et en toute occasion un historien s'arrête sur ces sortes de singularités, c'est ressembler à une espèce de friands qui, portant la main à tous les plats, ne savourent aucun morceau à loisir, et qui, par cette diversité de mets, nuisent plutôt à leur santé, qu'ils ne l'entretiennnent et ne la fortifient. Il en est de même de ceux qui n'aiment l'histoire qu'autant qu'elle est parsemée de particularités détachées du sujet principal. Ils n'ont le loisir d'en goûter aucune comme elle doit être goûtée, et il ne leur en reste rien dont ils puissent faire usage.

Il faut cependant convenir que, de toutes les parties de l'histoire, il n'en est point qui ait plus besoin d'être traitée au long et avec quelque exactitude que ces particularités-là même que nous avons cru devoir remettre à un

autre temps. Entre plusieurs exemples que je pourrais citer, en voici un qui ne souffre pas de réplique. De tous les historiens qui ont décrit la situation et les propriétés des lieux qui sont aux extrémités de cette terre que nous habitons, il y en a très peu qui ne se soient souvent trompés. Or, on ne doit épargner aucun de ces historiens. Il faut les réfuter tous, non légèrement et en passant, mais en leur opposant des argumens solides et certains. On ferait cependant mal de les reprendre avec mépris et avec hauteur; il est juste au contraire de les louer, en corrigeant les fautes que le peu de connaissance qu'ils avaient leur a fait commettre. Eux-mêmes, s'ils revenaient au monde, changeraient et redresseraient sur beaucoup de points leurs propres ouvrages. Dans le temps qu'ils vivaient, il était rare de trouver des Grecs qui s'intéressassent beaucoup à l'étude des lieux qui bornent la terre: il n'était pas même possible d'en acquérir la connaissance. On ne pouvait alors se mettre sur mer sans s'exposer à une infinité de dangers. Les voyages sur terre étaient encore plus périlleux. Quelque nécessité ou quelque inclination qui vous conduisît dans ces lieux, vous n'en reveniez guère plus instruit. Comment examiner tout par ses yeux dans des endroits qui sont tout-à-fait barbares, où il ne règne qu'une solitude affreuse, où vous ne pouvez tirer aucun éclaircissement de la part de ceux qui les habitent, et dont le langage vous est inconnu? Je suppose que quelqu'un eût surmonté tous ces obstacles; mais eût-il été assez raisonnable pour ne pas débiter des choses incroyables; pour se renfermer dans l'exacte vérité, pour se raconter que ce qu'il aurait vu? On ne serait donc pas équitable de relever avec aigreur des historiens, pour s'être quelquefois trompés, ou pour avoir manqué de nous donner, sur les extrémités de la terre, des lumières qu'il n'était pas seulement difficile, mais même impossible qu'ils eussent eux-mêmes. Louons ces auteurs, admirons-les plutôt d'avoir été jusqu'à un certain point, et de nous avoir aidés à faire de nouvelles découvertes. Mais aujourd'hui que par la conquête de l'Asie par Alexandre, et celle de presque tout le reste du monde par les Romains, il n'est point d'endroit dans l'univers où l'on ne puisse aller par mer ou par terre, et que de grands hommes, déchargés du soin des affaires publiques et du commandement des armées, ont employé les momens de leur loisir à ces sortes de recherches, il faut que ce que nous en voulons dire soit beaucoup plus exact et plus assuré. Nous tâcherons aussi de nous acquitter de cette tâche dans cet ouvrage, lorsque l'occasion s'en présentera, et nous prierons alors nos lecteurs curieux de s'instruire, de nous donner toute leur attention. J'ose dire que je m'en suis rendu digne par les peines que je me suis données, et par les dangers que j'ai courus, en voyageant dans l'Afrique, dans l'Espagne, dans les Gaules, et sur la mer extérieure dont tous ces pays sont environnés, pour corriger les fautes que les anciens avaient faites dans la description de ces lieux, et pour en procurer la connaissance aux Grecs. Mais terminons ici cette digression, et voyons les combats qui se livrent en Italie entre les Romains et les Carthaginois.

CHAPITRE XII.

État de l'armée d'Annibal après le passage des Alpes. — Prise de Turin. — Sempronius vient au secours de Scipion.—Annibal dispose ses soldats au combat.

Annibal, arrivé dans l'Italie avec l'armée que nous avons vue plus haut, campa au pied des Alpes, pour donner quelque repos à ses troupes. Elles en avaient un extrême besoin. Les fatigues qu'elles avaient essuyées à monter et à descendre par des chemins si difficiles, la disette de vivres, un délabrement affreux les rendaient presque méconnaissables. Il y en avait même un grand nombre que la faim et les travaux continuels avaient réduits au désespoir. On n'avait pu transporter entre des rochers autant de vivres qu'il en fallait pour une armée si nombreuse, et la plupart de ceux que l'on y avait transportés y étaient restés avec les bêtes de charge. Aussi, quoique Annibal, après le passage du Rhône, eût avec lui trente-huit mille hommes de pied et plus de huit mille chevaux, quand il eut passé les monts, il n'avait guère que la moitié de cette armée ; et cette moitié était si changée par les fatigues qu'elle avait essuyées, qu'on l'aurait prise pour une troupe de sauvages.

Le premier soin qu'eut alors Annibal fut de relever leur courage, et de leur fournir de quoi réparer leurs forces et celles des chevaux. Lorsqu'il les vit en bon état, il tâcha d'abord d'engager les peuples du territoire de Turin, peuples situés au pied des Alpes, et qui étaient en guerre avec les Insubriens, à faire alliance avec lui. Ne pouvant par ses exhortations vaincre leur défiance, il alla camper devant la principale de leurs villes, l'emporta en trois jours, et fit passer au fil de l'épée tous ceux qui lui avaient été opposés. Cette expédition jeta une si grande terreur parmi les Barbares voisins, qu'ils vinrent tous d'eux-mêmes se rendre à discrétion. Les autres Gaulois qui habitaient ces plaines auraient bien souhaité se joindre à Annibal, selon le projet qu'ils en avaient d'abord formé ; mais comme les légions romaines étaient déjà sorties du pays, et avaient évité les embuscades qui leur avaient été dressées, ils aimèrent mieux se tenir en repos ; et d'ailleurs il y en avait parmi eux qui étaient obligés de prendre les armes pour les Romains. Annibal alors jugea qu'il n'y avait point de temps à perdre, et qu'il fallait avancer dans le pays, et hasarder quelque exploit qui pût établir la confiance parmi les peuples qui auraient envie de prendre parti en sa faveur.

Il était tout occupé de ce projet, lorsqu'il eut avis que Publius avait déjà passé le Pô avec son armée, et qu'il était proche. Il n'y avait que peu de jours qu'il avait laissé ce consul aux bords du Rhône ; la route depuis Marseille jusque dans la Thyrrhénie est longue et difficile à tenir, et depuis la mer de Thyrrhénie jusqu'aux Alpes en traversant l'Italie, c'est une marche très longue et très pénible pour une armée. Cependant, comme cette nouvelle se confirmait de plus en plus, il fut étonné que Publius eût entrepris cette route, et l'eût faite avec tant de diligence. Publius fut dans le même étonnement à l'égard d'Annibal. Il croyait d'abord que ce grand capitaine n'oserait pas tenter le passage des Alpes avec une armée composée de tant de nations différentes, ou que, s'il le tentait, il ne manquerait pas d'y périr. Mais quand on vint lui dire qu'Annibal non seulement était sorti des Alpes sain et sauf, mais assiégeait encore quelques villes d'Italie, il fut extrêmement

frappé de la hardiesse et de l'intrépidité de ce général. A Rome, ce fut la même surprise, lorsqu'on y apprit ces nouvelles. A peine avait-on entendu parler de la prise de Sagonte, et envoyé un des consuls en Afrique pour assiéger Carthage, et l'autre en Espagne contre Annibal, qu'on apprend que ce même Annibal est dans l'Italie à la tête d'une armée, et qu'il y assiége des villes. L'épouvante fut grande, on envoya sur-le-champ à Lilybée pour dire à Tiberius que les ennemis étaient en Italie, qu'il laissât les affaires dont il était chargé, pour venir au plus tôt au secours de la patrie. Tiberius, sur ces ordres, fit reprendre à sa flotte la route de Rome, et pour les troupes de terre, il ordonna de les mettre en marche, et leur marqua le jour où l'on devait se trouver à Arinium : c'est une ville située sur la mer Adriatique à l'extrémité des plaines qu'arrose le Pô, du côté du midi. Au milieu de ce soulèvement général et de l'étonnement où jetaient des événemens si extraordinaires, on était extrêmement inquiet et attentif sur ce qui en résulterait.

Cependant Annibal et Publius s'approchaient l'un de l'autre, et tous deux animaient leurs troupes par les plus puissans motifs que la conjoncture présente leur offrait. Voici la manière dont Annibal s'y prit. Il assembla son armée, et fit amener devant elle tout ce qu'il avait fait de jeunes prisonniers sur les peuples qui l'avaient harcelé dans le passage des Alpes. Pour les rendre propres au dessein qu'il s'était proposé, il les avait chargés de chaînes, leur avait fait souffrir la faim, avait donné ordre qu'on les meurtrît de coups. Dans cet état, il leur présenta les armes que les rois gaulois prennent lorsqu'ils se disposent à un combat singulier. Il fit mettre aussi devant eux des chevaux et des saies très riches, et ensuite il leur demanda qui d'entre eux voulait se battre contre l'autre, à la condition que le vainqueur emporterait pour prix de la victoire les dépouilles qu'ils voyaient, et que le vaincu serait délivré par la mort des maux qu'il avait à souffrir. Tous ayant élevé la voix et demandé à combattre, il ordonnât qu'on tirât au sort, et que ceux sur qui le sort tomberait entrassent en lice. A cet ordre, les jeunes prisonniers lèvent les mains au ciel, et conjurent les dieux de les mettre au nombre des combattans. Quand enfin le sort se fut déclaré, autant ceux qui devaient se battre eurent de joie, autant les autres furent consternés. Après le combat, ceux des prisonniers qui n'en avaient été que spectateurs, félicitaient tout autant le vaincu que le vainqueur, parce qu'au moins la mort avait mis fin aux peines qu'ils étaient contraints de souffrir. Ce spectacle fit aussi la même impression sur la plupart des Carthaginois, qui, comparant l'état du mort avec les maux de ceux qui restaient, portaient compassion à ceux-ci, et croyaient l'autre heureux.

Annibal, ayant par cet exemple mis son armée dans la disposition qu'il souhaitait, s'avança au milieu de l'assemblée, et dit qu'il leur avait donné ce spectacle afin qu'ayant vu dans ces infortunés prisonniers l'état où ils étaient eux-mêmes réduits, ils jugeassent mieux de ce qu'ils avaient à faire dans les conjonctures présentes ; que la fortune leur proposait à peu près un même combat à soutenir, et les mêmes prix à remporter. Qu'il fallait ou vaincre, ou mourir, ou vivre misérablement sous le joug des Romains ; que, victorieux, ils emporteraient pour prix, non des chevaux et des saies, mais toutes les richesses de la république romaine,

c'est-à-dire tout ce qui était le plus capable de les rendre les plus heureux des hommes : qu'en mourant au champ d'honneur, le pis qui leur pouvait arriver serait de passer, sans avoir rien souffert, de la vie à la mort, en combattant pour la plus belle de toutes les conquêtes; mais que si l'amour de la vie leur faisait tourner le dos à l'ennemi, ou commettre quelque autre lâcheté, il n'y avait pas de maux et de peines auxquelles ils ne dussent s'attendre; qu'il n'était personne parmi eux qui, se rappelant le chemin qu'il avait fait depuis Carthage-la-Neuve, les combats où il s'était trouvé dans la route, et les fleuves qu'il avait passés, fût assez stupide pour espérer qu'en fuyant il reverrait sa patrie; qu'il fallait donc renoncer entièrement à cette espérance, et entrer pour eux-mêmes dans les sentimens où ils étaient tout-à-l'heure à l'égard des prisonniers; que, comme ils félicitaient également le vainqueur et celui qui était mort les armes à la main, et portaient compassion à celui qui vivait après sa défaite, de même il fallait qu'en combattant, leur premier but fût de vaincre; et s'ils ne pouvaient vaincre, de mourir glorieusement sans aucun retour sur la vie; que, s'ils en venaient aux mains dans cet esprit, il leur répondait de la vie et de la victoire; que jamais armée n'avait manqué d'être victorieuse, lorsque par choix ou par nécessité elle avait pris ce parti; et qu'au contraire des troupes qui, comme les Romains, étaient proche de leur patrie, et avaient en fuyant, une retraite sûre, ne pouvaient pas manquer de succomber sous l'effort de gens qui n'espéraient rien que de la victoire. Le spectacle et la harangue produisirent tout l'effet qu'Annibal s'en était proposé. On vit le courage renaître dans le cœur du soldat. Le général, après avoir loué ses troupes de leurs bonnes dispositions, congédia l'assemblée, et donna ordre qu'on se tînt prêt à marcher le lendemain.

CHAPITRE XIII.

Harangue de Scipion. — Bataille du Tésin — Trahison des Gaulois à l'égard des Romains.

Publius s'était déjà avancé au-delà du Pô, et, pour passer le Tésin, il avait ordonné que l'on y jetât un pont. En attendant qu'il fût achevé, il assembla le reste de ses troupes et les harangua. Il s'étendit d'abord beaucoup sur la grandeur et la majesté de l'empire romain, et sur les exploits de leurs ancêtres : venant ensuite au sujet pour lequel ils avaient pris les armes, il dit : que quand bien même jusqu'à ce jour ils n'auraient jamais essayé leurs forces contre personne, maintenant qu'ils savaient que c'était aux Carthaginois qu'ils avaient affaire, dès lors, ils devaient compter sur la victoire; que c'était une chose indigne qu'un peuple vaincu tant de fois par les Romains, contraint de leur payer un tribut servile, et depuis si long-temps assujetti à leur domination, osât se révolter contre ses maîtres. « Mais à présent, ajou-
» ta-t-il, que nous avons éprouvé qu'il
» n'ose, pour ainsi dire, nous regarder
» en face, quelle idée, si nous pensons
» juste, devons-nous avoir des suites
» de cette guerre? La première tenta-
» tive de la cavalerie numide contre la
» nôtre, lui a fort mal réussi; elle y a
» perdu une grande partie de ses sol-
» dats, et le reste s'est enfui honteu-
» sement jusqu'à son camp. Le géné-
» ral et toute son armée n'ont pas été
» plus tôt avertis que nous étions pro-
» che, qu'ils se sont retirés, et ils l'ont

» fait de telle façon que c'était autant » une fuite qu'une retraite. C'est par » crainte que, contre leur dessein, ils » ont pris la route des Alpes. Annibal » est dans l'Italie, mais la plus grande » partie de son armée est ensevelie sous » les neiges des Alpes, et ce qui en est » échappé est dans un état à n'en pou- » voir attendre aucun service. La plu- » part des chevaux ont succombé à la » longueur et aux fatigues de la mar- » che, et le peu qui en reste ne peut » être d'aucun usage. Pour vaincre de » tels ennemis vous n'aurez qu'à vous » montrer. Et pensez-vous que j'eusse » quitté ma flotte, que j'eusse aban- » donné les affaires d'Espagne où j'a- » vais été envoyé, et que je fusse ac- » couru à vous avec tant de diligence » et d'ardeur, si de bonnes raisons ne » m'eussent persuadé que le salut de » la république dépendait du combat » que nous allons livrer, et que la vic- » toire était sûre? » Ce discours, sou- tenu par l'autorité de celui qui le pro- nonçait, et qui d'ailleurs ne contenait rien que de vrai, fit naître dans tous les soldats un ardent désir de combattre. Le consul ayant témoigné combien cette ardeur lui faisait de plaisir, con- gédia l'assemblée, et avertit qu'on se tînt prêt à marcher au premier ordre.

Le lendemain les deux armées s'a- vancèrent l'une contre l'autre le long du Tésin, du côté qui regarde les Alpes, les Romains ayant le fleuve à leur gau- che, et les Carthaginois à leur droite. Le second jour, les fourrageurs de part et d'autre ayant donné avis que l'en- nemi était proche, chacun campa dans l'endroit où il était. Le troisième, Pu- blius avec sa cavalerie, soutenue des troupes armées à la légère, et Annibal avec sa cavalerie seule, marchèrent chacun de son côté dans la plaine pour reconnaître les forces l'un de l'autre. Quand on vit, à la poussière qui s'éle- vait, que l'on n'était pas loin, on se mit en bataille. Publius met en avant les vélites avec la cavalerie gauloise, range le reste sur le front, et avance au petit pas. Annibal vint au devant de lui, ayant au centre l'élite des cavaliers à chevaux bridés, et la cavalerie numide sur les deux ailes, pour envelopper l'ennemi. Les chefs et la cavalerie ne demandant qu'à combattre, on com- mence à charger. Au premier choc les troupes armées à la légère eurent à peine lancé leurs premiers traits, qu'é- pouvantées par la cavalerie carthagi- noise qui venait sur eux, et craignant d'être foulées aux pieds des chevaux, elles se retirèrent entre les intervalles des turmes, pour se reformer sous leur protection. Les deux corps de bataille s'avancent ensuite, et en viennent aux mains. Le combat se soutient long-temps à forces égales. De part et d'autre beaucoup de cavaliers mirent pied à terre, de sorte que l'action fut d'infante- rie comme de cavalerie. Pendant ce temps-là les Numides, tournant les ai- les, tombent sur l'infanterie légère qui était derrière les escadrons, la culbu- tent, prennent à dos la cavalerie elle- même, et la mettent en fuite. Les Ro- mains perdirent beaucoup de monde dans ce combat; la perte fut encore plus grande du côté des Carthaginois. Une partie des premiers s'enfuit en déroute; le reste se rallia auprès du consul.

Publius décampe aussitôt, traverse les plaines et se hâte d'arriver au pont du Pô, et de le faire passer à son ar- mée, ne se croyant pas en sûreté, blessé dangereusement comme il l'était, dans un pays plat et dans le voisinage d'un ennemi qui lui était de beaucoup su- périeur en cavalerie. Annibal attendit quelque temps que Publius fît avancer son infanterie; mais voyant qu'il sortait

de ses retranchemens, il le suivit jusqu'au pont du Pô. Il ne put aller plus loin; le consul, après avoir passé le pont, en avait fait enlever la plupart des planches. Il fit prisonniers environ six cents hommes, que les Romains avaient postés à la tête du pont, pour favoriser la retraite; et sur le rapport qu'ils lui firent que Publius était déjà loin, il rebroussa chemin le long du fleuve, pour trouver un endroit où il pût aisément jeter un pont. Après deux jours de marche, il fit faire un pont de bateaux, et ordonna à Asdrubal de passer avec l'armée. Il passa lui-même ensuite, et donna audience aux ambassadeurs qui lui étaient venus des lieux voisins; car aussitôt après la journée du Tésin tous les Gaulois du voisinage, suivant leur premier projet, s'empressèrent à l'envi de se joindre à lui, de le fournir de munitions, et de grossir son armée. Tous ces ambassadeurs furent reçus avec beaucoup de politesse et d'amitié.

Quand l'armée eut traversé le Pô, Annibal, au lieu de le remonter, comme il avait fait auparavant, le descendit dans le dessein d'atteindre l'ennemi; car Publius avait aussi passé ce fleuve, et, s'étant retranché auprès de Plaisance, qui est une colonie des Romains, il se faisait là panser lui et les autres blessés, sans aucune inquiétude pour ses troupes qu'il croyait avoir mises à couvert de toute insulte. Cependant Annibal, au bout de deux jours de marche depuis le Pô, arriva sur les ennemis, et le troisième il rangea son armée en bataille sous leurs yeux. Personne ne se présentant, il se retrancha à environ cinquante stades des Romains. Alors les Gaulois qui s'étaient joints à Annibal, voyant les affaires des Carthaginois sur un si bon pied, complotèrent ensemble de tomber sur les Romains, et, restant dans leurs tentes, ils épiaient le moment de les attaquer. Après avoir soupé, ils se retirèrent dans leurs retranchemens, et s'y reposèrent la plus grande partie de la nuit; mais à la petite pointe du jour ils sortirent au nombre de deux mille hommes de pied et d'environ deux cents chevaux, tous bien armés et fondirent sur les Romains qui étaient les plus proches du camp. Ils en tuèrent un grand nombre, en blessèrent aussi beaucoup, et apportèrent les têtes de ceux qui étaient morts au général carthaginois.

Annibal reçut ce présent avec reconnaissance. Il les exhorta à continuer à se signaler, leur promit des récompenses proportionnées à leurs services, et les renvoya dans leurs villes, pour publier parmi leurs concitoyens les avantages qu'il avait jusqu'ici remportés, et pour les porter à faire alliance avec lui. Il n'était pas besoin de les y exhorter. Après l'insulte que ceux-ci venaient de faire aux Romains, il fallait que les autres, bon gré malgré, se rangeassent du parti d'Annibal. Ils vinrent en effet s'y ranger, amenant avec eux les Boïens, qui lui livrèrent les trois Romains que la république avait envoyés pour faire le partage des terres, et qu'ils avaient arrêtés contre la foi des traités, comme j'ai rapporté plus haut. Le Carthaginois fut fort sensible à leur bonne volonté; il leur donna des assurances de l'alliance qu'il faisait avec eux, et leur rendit les trois Romains en les avertissant de les tenir sous bonne garde, pour retirer de Rome, par leur moyen, les ôtages qu'ils y avaient envoyés, selon ce qu'ils avaient d'abord projeté.

CHAPITRE XIV.

Scipion passe la Trébie, et perd son arrière-garde. — Les Gaulois prennent le parti d'Annibal. — Mouvemens que cette défection cause à Rome. — Annibal entre par surprise dans Clastidium. — Combat de cavalerie. — Conseil de guerre entre les deux consuls. — Ruse d'Annibal.

Cette trahison de deux mille Gaulois donna de grandes inquiétudes à Publius, qui craignait avec raison que ces peuples, déjà indisposés contre les Romains, n'en prissent occasion de se déclarer tous en faveur des Carthaginois. Pour aller au devant de cette conspiration, vers les trois heures après minuit, il leva le camp et s'avança vers la Trébie et les hauteurs qui en sont voisines, comptant que, dans un poste si avantageux et au milieu de ses alliés, on n'aurait pas l'audace de venir l'attaquer. Sur l'avis que le consul était décampé, Annibal envoya à sa poursuite la cavalerie numide, qu'il fit suivre peu après par l'autre cavalerie, qu'il suivait lui-même avec toute l'armée. Les Numides entrèrent dans le camp des Romains, et, le trouvant désert et abandonné, ils y mirent le feu. Ce fut un bonheur pour l'armée romaine : car si les Numides, sans perdre de temps, l'eussent poursuivie et eussent atteint les bagages, en plaine comme ils étaient, ils auraient fort incommodé les Romains ; mais, lorsqu'ils les joignirent, la plupart avaient déjà passé la Trébie. Il ne restait plus que l'arrière-garde, dont ils tuèrent une partie, et firent le reste prisonniers.

Publius passa la rivière, et mit son camp auprès des hauteurs ; il se fortifia d'un fossé et d'un retranchement, en attendant les troupes que Sempronius lui amenait. Il prit grand soin de sa blessure, afin de se tenir en état de combattre, si l'occasion s'en présentait. Cependant Annibal s'approche, et campe à quarantes stades du consul ; là les Gaulois qui habitaient dans ces plaines, partageant avec les Carthaginois les mêmes espérances, leur apportèrent des vivres et des munitions en abondance, prêts eux-mêmes à entrer pour leur part dans tous les travaux et tous les périls de cette guerre.

Quand on apprit à Rome l'action qui s'était passée entre la cavalerie, on y fut d'autant plus surpris, que l'on ne s'attendait pas à cette nouvelle ; mais, au reste, on trouva des raisons pour ne pas regarder cela comme une entière défaite. Les uns s'en prirent à une trop grande précipitation de la part du consul ; les autres, à la perfidie des Gaulois alliés, qui, à dessein, ne s'étaient pas défendus ; perfidie qu'ils soupçonnaient d'après l'infidélité que ces peuples venaient tout récemment de commettre ; mais comme l'infanterie était encore en son entier, on se flattait qu'il n'y avait encore rien à craindre pour le salut de la république. Aussi, lorsque Sempronius traversa Rome avec ses légions, on crut que, dès qu'il serait arrivé au camp, la présence seule d'une si puissante armée mettrait Annibal en fuite, et terminerait la guerre.

Toutes les troupes s'étant rendues à Ariminum, selon qu'on s'y était engagé par serment, Tiberius, à leur tête, fit diligence pour rejoindre son collègue. Il campa près de lui, fit rafraîchir son armée, qui depuis Lilybée jusqu'à Ariminum avait marché pendant quarante jours de suite, et donna ordre que l'on disposât tout pour une bataille. Pendant que l'on s'y préparait, il visitait souvent Publius, et se faisait rendre compte de ce qui s'était passé, et ils tenaient conseil ensemble sur ce

qu'il y avait à faire. Annibal, pendant leurs délibérations, trouva moyen d'entrer dans Clastidium, dont le gouverneur pour les Romains lui ouvrit les portes. Maître de la garnison et des magasins, il distribua les vivres à ses soldats, et réunit les prisonniers à ses troupes, sans leur faire aucun mal, afin de donner un exemple de la douceur dont il voulait user, pour que ceux qu'on prendrait dans la suite espérassent trouver leur salut dans sa clémence. Afin de gagner aussi aux Carthaginois tous ceux que les Romains avaient mis dans les emplois publics, il récompensa magnifiquement le traître qui lui avait livré Clastidium. Peu après, ayant découvert que quelques Gaulois d'entre le Pô et la Trébie, qui avaient fait alliance avec lui, continuaient à entretenir des liaisons avec les Romains, comme pour avoir un refuge assuré de quelque côté que la fortune se rangeât, il détacha deux mille hommes de pied et mille chevaux tant gaulois que numides, avec ordre de porter le ravage sur leurs terres. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ, et le butin fut grand. Les Gaulois coururent aussitôt aux retranchemens des Romains pour demander du secours.

Sempronius, qui attendait depuis long-temps l'occasion d'agir, saisit ce prétexte : il envoie la plus grande partie de sa cavalerie avec mille archers à pied, qui passent en hâte la Trébie, attaquent ceux qui emportaient le butin, et les obligent à prendre la fuite et à se retirer derrière leurs retranchemens; la garde du camp court au secours de ceux qui étaient poursuivis, repousse les Romains, et les contraint à leur tour à fuir vers leur camp. Sempronius alors met en mouvement toute sa cavalerie et ses archers, et les Gaulois sont encore forcés de faire retraite. Annibal, qui n'était pas prêt à une action générale, et qui d'ailleurs, ne croyait pas qu'un général sage et prudent dût, sans un dessein prémédité, et à toute occasion, hasarder une bataille générale, se contenta d'arrêter la fuite de ses gens, et de leur faire tourner front aux ennemis, leur défendant par ses officiers et par des trompettes de combattre ni de poursuivre. Les Romains s'arrêtèrent pendant quelque temps; mais enfin, ils se retirèrent, après avoir perdu quelque peu de leur monde, et en avoir tué un plus grand nombre du côté des Carthaginois.

Sempronius, énorgueilli et triomphant de ce succès, aurait fort souhaité d'en venir à quelque chose de décisif; mais quelque envie qu'il eût de profiter de la blessure de Scipion, pour disposer de tout à son gré, il ne laissa pas que de lui demander son avis, qu'il ne trouva pas conforme au sien. Publius pensait, au contraire, qu'il fallait attendre que les troupes eussent été exercées pendant l'hiver, et que l'on en tirerait plus de services la campagne suivante; que les Gaulois étaient trop légers et trop inconstans pour demeurer unis aux Carthaginois; et que, dès que ceux-ci ne pourraient rien entreprendre, ceux-là ne manqueraient pas de se tourner contre eux. Il espérait, après que sa blessure serait guérie, être de quelque utilité dans une affaire générale; enfin il le priait instamment de ne pas passer outre. Sempronius ne pouvait s'empêcher de reconnaître que les avis de son collègue étaient justes et sensés; mais la passion de se distinguer et l'assurance qu'il croyait avoir de réussir, l'emportèrent sur la raison et sur la prudence. Il avait résolu, avant que Publius pût se trouver à l'action, et que le temps de créer de nouveaux consuls, qui approchait, fût

venu, de finir cette guerre par lui-même, et comme il ne cherchait pas le temps des affaires, mais le sien, il ne pouvait pas manquer de prendre de mauvaises mesures.

Annibal pensait comme Publius sur la conjoncture présente, mais il en concluait tout le contraire et pressait le temps du combat : premièrement, pour profiter de la disposition où étaient les Gaulois en sa faveur ; en second lieu, parce qu'il n'aurait à combattre que contre de nouvelles levées, sans expérience ; et enfin pour ne pas laisser à Publius le temps de se trouver à l'action. Mais sa plus forte raison était de faire quelque chose, et de ne pas laisser le temps se perdre inutilement ; car rien n'est plus important pour un général qui entre avec une armée dans un pays ennemi et qui entreprend une conquête extraordinaire, que de renouveler par des exploits continuels les espérances de ses alliés. Il ne pensa donc plus qu'à se disposer à une bataille, bien sûr que Sempronius ne manquerait pas de l'accepter.

Il avait reconnu depuis long-temps le terrain qui était entre les deux armées. C'était une plaine rase et découverte, où coulait un ruisseau dont les rives assez hautes étaient encore hérissées de ronces et d'épines fort serrées. Ce ruisseau lui parut propre pour y dresser une embuscade, et en effet il lui était aisé de se cacher. Les Romains étaient bien en garde contre les lieux couverts, parce que c'est ordinairement dans ces sortes d'endroits que les Gaulois se couvrent et se cachent, mais ils ne se défiaient pas d'un terrain plat et ras. Cependant une embuscade y est plus sûre que dans des bois. Outre que l'on y découvre de loin, il s'y rencontre quantité de petites hauteurs derrière lesquelles on est suffisamment à couvert. Il ne faut souvent que de petits bords de ruisseaux, des roseaux, des ronces, quelques sortes d'épines pour cacher non seulement de l'infanterie, mais même de la cavalerie : et il n'est pas besoin pour cela d'une grande habileté. Il n'y a qu'à coucher par terre les armes qui se voient de loin, et à mettre les casques dessous.

CHAPITRE XV.

Bataille de la Trébie.

Le général des Carthaginois tint donc un conseil de guerre, où il fit part à Magon et autres officiers du dessein qu'il avait. Chacun y ayant applaudi, aussitôt après le souper de l'armée, il fit appeler Magon son frère, jeune à la vérité, mais vif, ardent et entendu dans le métier, le fit chef de cent chevaux et de cent hommes de pied, et lui ordonna de choisir dans toute l'armée les soldats les plus braves, et de venir le trouver dans sa tente avant la nuit. Quand il les eut exhortés tous à se signaler dans le poste qu'il devait leur assigner, il leur dit de prendre chacun dans leur compagnie neuf d'entre leurs compagnons qu'ils connaissaient les plus braves, et de venir le joindre à certain endroit du camp. Ils y vinrent tous, au nombre de mille chevaux et d'autant d'hommes de pied. Il leur donna des guides, marqua à son frère le moment où il devait fondre sur l'ennemi, et les envoya au lieu qu'il avait choisi pour l'embuscade.

Le lendemain, au point du jour, il assemble la cavalerie numide, gens endurcis à la fatigue ; il l'exhorte à bien faire, promet des gratifications à ceux qui se distingueraient, et leur donne ordre à tous de passer au plus tôt la rivière, d'approcher du camp des ennemis, et de les provoquer par des escar-

mouches, pour les mettre en mouvement. En cela ses vues étaient de prendre l'ennemi dans un temps où il n'aurait pas encore pris de nourriture, et où il ne s'attendait à rien moins qu'à une bataille. Il convoque ensuite le reste des officiers, les anime au combat, et leur ordonne de prescrire à tous les soldats de prendre leur repas, et de disposer leurs armes et leurs chevaux.

Dès que Sempronius vit la cavalerie numide, il ne manqua pas de mettre en avant la sienne, et de lui donner ordre d'en venir aux mains. Elle fut suivie de six mille hommes armés à la légère. Il sortit enfin lui-même des retranchemens avec tout le reste de ses troupes. Il était si fier de la nombreuse armée qu'il commandait, et de l'avantage qu'il avait remporté le jour précédent, qu'il s'imaginait que pour vaincre il n'avait qu'à se présenter. On était alors en plein hiver, il neigeait ce jour-là même, et faisait un froid glacial, et l'armée romaine s'était mise en marche sans avoir pris aucune nourriture. Les soldats partirent avec empressement et grand désir de combattre; mais quand ils eurent passé la Trébie, enflée ce jour-là par les torrens qui s'y étaient précipités des montagnes voisines pendant la nuit, et où ils avaient de l'eau jusque sous les aisselles, le froid et la faim (car le jour était avancé) les avaient étrangement affaiblis. Les Carthaginois au contraire avaient bu et mangé sous leurs tentes, avaient disposé leurs chevaux, et s'étaient frottés d'huile, et revêtus de leurs armes auprès du feu.

Quand les Romains furent sortis de la rivière, Annibal, qui attendait ce moment, envoya en avant les soldats armés à la légère et les frondeurs des îles Baléares, au nombre d'environ huit mille hommes, et il les suivit à la tête de toute l'armée. A un mille de son camp, il rangea sur une ligne son infanterie, qui faisait près de vingt mille hommes, tant Gaulois qu'Espagnols et Africains. La cavalerie, qui, en comptant les Gaulois alliés, s'élevait à plus de dix mille hommes, fut distribuée sur les ailes, où il plaça aussi les éléphans, partie devant la gauche, partie devant la droite de l'infanterie.

Sempronius, de son côté, rappela sa cavalerie, qui se fatiguait inutilement contre les Numides, cavaliers habiles, accoutumés à fuir en désordre au premier choc, et à revenir à la charge aussi hardiment qu'ils y étaient venus. Son ordonnance fut celle dont les Romains ont coutume de se servir. Il avait à ses ordres seize mille Romains et vingt mille alliés, nombre auquel s'élève une armée complète, lorsqu'il s'agit de quelque grande expédition, et que les deux consuls se trouvent réunis ensemble. Il jeta sur les deux ailes sa cavalerie, qui était de quatre mille chevaux, s'avança fièrement vers l'ennemi, au petit pas, et en ordre de bataille.

Quand on fut en présence, les soldats armés à la légère de part et d'autre engagèrent l'action. Autant cette première charge fut désavantageuse aux Romains, autant fut-elle favorable aux Carthaginois. Du côté des premiers, c'étaient des soldats qui depuis le matin souffraient du froid et de la faim, et dont les traits avaient été lancés pour la plupart dans le combat contre les Numides. Ce qui leur en restait, était si appesanti par l'eau dont ils avaient été trempés, qu'ils ne pouvaient être d'aucun usage. La cavalerie, toute l'armée, étaient également hors d'état d'agir. Rien de tout cela ne se trouvait du côté des Carthaginois : frais, vigoureux, pleins d'ardeur, rien ne les empêchait de faire leur devoir.

Aussi, dès que les soldats armés à la

légère se furent retirés par les intervalles, et que l'infanterie pesamment armée en fut venue aux mains, alors la cavalerie carthaginoise, qui surpassait de beaucoup la romaine en nombre et en vigueur, tomba sur celle-ci avec tant de force et d'impétuosité, qu'en un moment elle l'enfonça et la mit en fuite. Les flancs de l'infanterie romaine découverts, les soldats armés à la légère des Carthaginois et les Numides revinrent à la tête de leurs gens, fondirent sur les flancs des Romains, y mirent le désordre, et empêchèrent qu'ils ne se défendissent contre ceux qui les attaquaient de front. Mais les pesamment armés qui de part et d'autre en étaient aux mains, au centre et dans la première ligne, combattirent plus long-temps de pied ferme et avec un égal avantage. Ce fut aussi le moment où les Numides sortirent de leur embuscade, chargèrent en queue les légions qui combattaient au centre, et y jetèrent une confusion extrême. Les deux ailes attaquées de front par les éléphans, en flanc et à dos par les soldats armés à la légère, furent culbutées dans la rivière. Au corps de bataille, ceux qui formaient la réserve ne purent tenir contre les Numides, qui, fondant sur eux par les derrières, les accablèrent de traits et les renversèrent. Il n'y eut que la première ligne qui se fit ressource de son courage et de la nécessité. Elle perça, non sans un grand courage, à travers les Gaulois et les Africains. Mais après la défaite de ses ailes, voyant qu'elle ne pouvait ni les secourir, ni retourner au camp, dont la cavalerie numide, la rivière et la pluie ne lui permettaient pas de reprendre le chemin; serrée et gardant ses rangs, elle prit la route de Plaisance, où elle se retira sans danger et au nombre au moins de dix mille hommes. La plupart des autres qui restaient, périrent sur les bords de la rivière, écrasés par les éléphans ou par la cavalerie. Ceux qui purent échapper, tant fantassins que cavaliers, se joignirent au corps dont nous venons de parler, et le suivirent à Plaisance. Les Carthaginois poursuivirent l'ennemi jusqu'à la rivière, d'où arrêtés par la rigueur de la saison, ils revinrent à leurs retranchemens. La victoire fut complète, et la perte peu considérable. Quelques Espagnols seulement et quelques Africains restèrent sur le champ de bataille, les Gaulois furent les plus maltraités; mais tous souffrirent beaucoup de la pluie et de la neige. Beaucoup d'hommes et de chevaux périrent de froid, et de tous les éléphans on n'en put sauver qu'un seul.

CHAPITRE XVI.

Préparatifs des Romains pour réparer leur perte. — Exploits de Corn. Scipion dans l'Espagne. — Adresse d'Annibal pour attirer à son parti les Gaulois. — Passage du marais de Clusium.

Sempronius, pour cacher sa honte et sa défaite, envoya à Rome des courriers qui n'y dirent autre chose si ce n'est qu'il s'était livré une bataille, et que sans le mauvais temps l'armée romaine eût remporté la victoire. D'abord on ne pensa point à se défier de cette nouvelle; mais on apprit bientôt tout le détail de l'action: que les Carthaginois occupaient le camp des Romains; que tous les Gaulois avaient fait alliance avec Annibal; que les légions avaient fait retraite et s'étaient réfugiées dans les villes, et qu'elles n'avaient de munitions que ce qui leur en venait de la mer par le Pô. On fut extrêmement surpris d'un événement si

tragique. et, pour en prévenir les suites, on fit de grands préparatifs pour la campagne suivante. On mit des garnisons dans les places; on envoya des troupes en Sardaigne et en Sicile; on en fit marcher aussi sur Tarente, et dans tous les postes les plus propres à arrêter l'ennemi, enfin on équipa soixante quinquerèmes. On choisit pour consuls Cn. Servilius et Caïus Flaminius, qui firent des levées chez les alliés, et envoyèrent des vivres à Ariminum et dans la Tyrrhénie, où la guerre devait se faire. Ils dépêchèrent aussi vers Hiéron pour lui demander du secours, et ce roi leur fournit cinq cents Crétois et mille soldats à pavois. Enfin il n'y eut point de mesure que l'on ne prît, point de mouvement que l'on ne se donnât; car tels sont les Romains en général et en particulier, que, plus ils ont de raisons de craindre, plus ils sont redoutables.

Dans la même campagne, Cn. Cornelius Scipion, à qui Publius son frère avait laissé, comme nous l'avons déjà dit, le commandement de l'armée navale, étant parti des embouchures du Rhône avec toute sa flotte, et ayant pris terre en Espagne vers Emporium, assiégea, sur la côte jusqu'à l'Ebre, toutes les villes qui refusèrent de se rendre, et traita avec beaucoup de douceur celles qui se soumirent de bon gré. Il veilla à ce qu'il ne leur fût fait aucun tort; il mit bonne garnison dans les nouvelles conquêtes qu'il avait faites, puis, pénétrant dans les terres à la tête de son armée, qu'il avait déjà grossie de beaucoup d'Espagnols devenus ses alliés à mesure qu'il avançait dans le pays, tantôt il recevait dans son amitié, tantôt il prenait par force les villes qui se rencontraient sur sa route. A Cisse, Hannon, à la tête d'un corps de Carthaginois, vint camper devant lui; Cornelius lui livra bataille, la gagna, et fit un butin très considérable, parce que c'était là qu'avaient laissé leurs équipages tous ceux qui étaient passés en Italie. Outre cela il se fit des alliés de tous les peuples d'en deçà de l'Ebre, et fit prisonniers Hannon même, et Andobale qui commandait les Espagnols. Celui-ci avait une espèce de royaume dans le pays, et avait toujours été fort attaché aux intérêts des Carthaginois.

Sur l'avis qu'Asdrubal reçut de ce qui était arrivé, il passa l'Ebre et courut au secours de Hannon. Les troupes navales des Romains n'étaient point sur leurs gardes; elles se tranquillisaient en songeant à l'avantage qu'avait remporté l'armée de terre. Il saisit habilement cette occasion, prend avec lui un détachement d'environ huit mille hommes de pied et mille chevaux; il surprend ces troupes dispersées de côté et d'autre, en passe un grand nombre au fil de l'épée, et pousse les autres jusqu'à leurs vaisseaux. Il se retira ensuite, et, repassant l'Ebre, il prit son quartier d'hiver à la nouvelle Carthage, où il donna tous ses soins à de nouveaux préparatifs, et à la garde des pays d'en deçà du fleuve. Cn. Cornelius, de retour à la flotte, punit selon la sévérité des lois ceux qui avaient négligé le service; puis, ayant réuni les deux armées, celle de mer et celle de terre, il alla prendre ses quartiers à Tarragone. Là, partageant le butin en parties égales aux soldats, il se gagna leur amitié, et leur fit souhaiter avec ardeur que la guerre continuât. Tel était l'état des affaires en Espagne.

Le printemps venu, Flaminius se mit en marche, prit sa route par la Tyrrhénie, et vint camper droit à Arétium, pendant que Servilius alla à Ariminum pour fermer aux ennemis les

passages de ce côté-là. Pour Annibal, qui avait pris ses quartiers d'hiver dans la Gaule Cisalpine, il retenait dans les cachots les prisonniers romains qu'il avait faits dans la dernière bataille, et leur donnait à peine le nécessaire; au lieu qu'il usait de toute la douceur possible à l'égard de ceux qu'il avait pris sur leurs alliés. Il les assembla un jour, et leur dit que ce n'était pas pour leur faire la guerre qu'il était venu, mais pour prendre leur défense contre les Romains; qu'il fallait donc, s'ils entendaient leurs intérêts, qu'ils embrassassent son parti, puisqu'il n'avait passé les Alpes que pour remettre l'Italie en liberté, et les aider à rentrer dans les villes et dans les terres d'où les Romains les avaient chassés. Après ce discours, il les renvoya sans rançon dans leur patrie. C'était une ruse pour détacher des Romains les peuples d'Italie, pour les porter à s'unir avec lui et soulever en sa faveur tous ceux dont les villes ou les ports sont sous la domination romaine.

Ce fut aussi dans ce même quartier d'hiver qu'il s'avisa d'un stratagème vraiment carthaginois. Il était environné de peuples légers et inconstans, et la liaison qu'il avait contractée avec eux était encore toute récente. Il avait à craindre que, changeant à son égard de dispositions, ils ne lui dressassent des piéges et n'attentassent à sa vie. Pour la mettre en sûreté, il fit faire des perruques et des habits pour tous les âges, il prenait tantôt l'un, tantôt l'autre, et se déguisait si souvent, que non seulement ceux qui ne le voyaient qu'en passant, mais ses amis mêmes avaient peine à le reconnaître.

Cependant les Gaulois souffraient impatiemment que la guerre se fît dans leur pays; à les entendre, ce n'était que pour se venger des Romains, quoiqu'au fond ce ne fût que par l'envie qu'ils avaient de s'enrichir à leurs dépens. Annibal s'aperçut de cet empressement, et se hâta de décamper pour le satisfaire; dès que l'hiver fut passé, il consulta ceux qui connaissaient le mieux le pays, pour savoir quelle route il prendrait pour aller aux ennemis. On lui dit qu'il y en avait deux, une fort longue et connue des Romains; l'autre à travers certains marais, difficile à tenir, mais courte, et par où Flaminius ne l'attendrait pas: celle-ci se trouva plus conforme à son inclination naturelle, il la préféra. Au bruit qui s'en répandit dans l'armée, chacun fut effrayé; il n'y eut personne qui ne tremblât à la vue des mauvais chemins et des abîmes où l'on allait se précipiter.

Annibal, bien informé que les lieux où il devait passer, quoique marécageux, avaient un fond ferme et solide, leva le camp, et forma son avant-garde des Africains, des Espagnols, et de tout ce qu'il avait de meilleures troupes; il y entremêla le bagage, afin que l'on ne manquât de rien dans la route. Il ne crut pas devoir s'en embarrasser pour la suite, parce que, s'il arrivait qu'il fût vaincu, il n'aurait plus besoin de rien, et que, s'il était victorieux, il aurait tout en abondance. Le corps de bataille était composé de Gaulois, et la cavalerie faisait l'arrière-garde; il en avait donné la conduite à Magon, avec ordre de faire avancer de gré ou de force les Gaulois, en cas que par lâcheté ils fissent mine de se rebuter et de vouloir rebrousser chemin. Les Espagnols et les Africains traversèrent sans beaucoup de peine; on n'avait point encore marché dans ce marais, il fut assez ferme sous leurs pieds; et puis c'étaient des soldats durs à la fatigue, et accoutumés à ces sortes de

travaux. Il n'en fut pas de même quand les Gaulois passèrent : le marais avait été foulé par ceux qui les avaient précédés ; ils ne pouvaient avancer qu'avec une peine extrême, et, peu faits à ces marches pénibles, ils ne supportaient celle-ci qu'avec la plus vive impatience. Cependant il ne leur était pas possible de retourner en arrière; la cavalerie les poussait sans cesse en avant. Il faut convenir que toute l'armée eut beaucoup à souffrir : pendant quatre jours et trois nuits elle eut les pieds dans l'eau, sans pouvoir prendre un moment de sommeil. Mais les Gaulois souffrirent plus que tous les autres; la plupart des bêtes de somme moururent dans la boue; elles ne laissèrent pas, même alors, d'être de quelque utilité; hors de l'eau, sur les ballots qu'elles portaient, on dormait au moins une partie de la nuit; quantité de chevaux y perdirent le sabot. Annibal lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restait, eut toutes les peines du monde à en sortir; un mal d'yeux qui lui survint le tourmenta beaucoup, et comme la circonstance ne lui permettait pas de s'arrêter pour se guérir, cet accident lui fit perdre un œil.

CHAPITRE XVII.

Caractère de Flaminius. — Réflexions de Polybe sur l'étude qu'Annibal en fit. — Bataille de Trasimène.

Après être sorti de ce marais comme par miracle, le général carthaginois campa auprès pour donner quelque relâche à ses troupes, et parce que Flaminius avait établi ses quartiers devant Arétium dans la Tyrrhénie ; là il s'informa avec soin de la disposition où étaient les Romains, et de la nature du pays qu'il allait traverser pour aller à eux. On lui dit que le pays était bon, et qu'il y avait de quoi faire un riche butin ; et à l'égard de Flaminius, que c'était un homme doué d'un grand talent pour s'insinuer dans l'esprit de la populace, mais qui, sans en avoir aucun ni pour le gouvernement ni pour la guerre, se croyait très habile dans l'un et dans l'autre. De là Annibal conclut que s'il pouvait passer au-delà du camp de ce consul, et porter le ravage dans la campagne sous ses yeux, celui-ci, soit de peur d'encourir les railleries du soldat, soit par chagrin de voir le pays ravagé, ne manquerait pas de sortir de ses retranchemens, d'accourir contre lui, de le suivre partout où il le conduirait, et de se hâter de battre l'ennemi par lui-même, avant que son collègue pût partager avec lui la gloire de l'entreprise, tous mouvemens dont il voulait tirer avantage pour attaquer le consul.

On doit convenir que toutes ces réflexions étaient dignes d'un général judicieux et expérimenté. C'est être ignorant et aveugle dans la science de commander les armées, que de penser qu'un général ait quelque chose de plus important à faire que de s'appliquer à connaître les inclinations et le caractère de son antagoniste. Comme dans un combat singulier, ou de rang contre rang, on ne peut se promettre la victoire, si l'on ne parcourt des yeux tout son adversaire pour découvrir quelle est la partie de son corps la moins couverte; de même il faut qu'un général cherche attentivement dans celui qui lui est opposé, non quelle est la partie de son corps la moins défendue, mais quel est dans son caractère le faible et le penchant par où l'on peut plus aisément le surprendre; il est beaucoup de généraux qui, mous, paresseux, sans mouvement et sans action, négligent

non seulement les affaires de l'état, mais encore les leurs propres; il en est d'autres tellement passionnés pour le vin, qu'ils ne peuvent se mettre au lit sans en avoir pris avec excès. Quelques-uns se livrent à l'amour des femmes avec tant d'emportement, qu'ils n'ont pas honte de sacrifier à cet infâme plaisir des villes entières, leurs intérêts, leur vie même; d'autres sont lâches et poltrons; défaut déshonorant dans quelque homme que ce soit, mais le plus pernicieux de tous dans un général. Des troupes, sous un tel chef, passent le temps sans rien entreprendre, et l'on ne peut lui en confier le commandement sans s'exposer aux plus grands malheurs. La témérité, une confiance inconsidérée, une colère brutale, la vanité, l'orgueil, sont encore des défauts qui donnent prise à l'ennemi sur un général, et juste sujet à ses amis de s'en défier. Il n'y a point de piéges, point d'embuscades où il ne tombe, point d'hameçons où il ne morde. Si l'on pouvait connaître les faibles d'autrui, et qu'en attaquant ses ennemis on prît leur chef par l'endroit qui prête le plus à la surprise, en très peu de temps on subjuguerait toute la terre. Otez d'un vaisseau le pilote qui le gouverne, bientôt le vaisseau et son équipage tomberont sous la puissance des ennemis: il en est de même d'une armée dont on surprend le général par adresse et par artifice.

C'est ainsi qu'Annibal prenant adroitement Flaminius par son faible, l'attira dans ses filets. A peine eut-il levé son camp d'autour de Fésoles et passé un peu au-delà du camp des Romains, qu'il se mit à dévaster tout. Le consul irrité, hors de lui-même, prit cette conduite du Carthaginois pour une insulte et un outrage; quand il vit ensuite la campagne ravagée et la fumée annonçant de tous côtés la ruine entière de la contrée, ce triste spectacle le toucha jusqu'à lui faire répandre des larmes; alors ce fut en vain que son conseil de guerre lui dit qu'il ne devait pas se presser de marcher sur les ennemis, qu'il n'était pas à propos d'en venir si tôt aux mains avec eux, qu'une cavalerie si nombreuse méritait toute son attention, qu'il ferait mieux d'attendre l'autre consul, et d'attendre jusqu'à ce que les deux armées pussent combattre ensemble; non seulement il n'eut aucun égard à ces remontrances, mais il ne pouvait même supporter ceux qui les lui faisaient. « Que pensent et que disent à présent nos concitoyens, leur disait-il, en voyant les campagnes saccagées presque jusqu'aux portes de Rome, pendant que, derrière les ennemis, nous demeurons tranquilles dans notre camp? » et sur-le-champ il se met en marche, sans attendre l'occasion favorable, sans connaître les lieux, emporté par un violent désir d'attaquer au plus tôt l'ennemi, comme si la victoire eût été déjà certaine et acquise. Il avait même inspiré une si grande confiance à la multitude, qu'il avait moins de soldats que de gens qui le suivaient dans l'espérance du butin, et qui portaient des chaînes, des liens et autres appareils semblables.

Cependant Annibal s'avançait toujours vers Rome par la Tyrrhénie, ayant Cortonne et les montagnes voisines à sa gauche et le lac de Trasimène à sa droite. Pour enflammer de plus en plus la colère de Flaminius, en quelqu'endroit qu'il passât, il réduisait tout en cendres; quand il vit enfin que ce consul approchait, il reconnut les postes qui pourraient le plus lui convenir, et se tint prêt à livrer bataille. Sur sa route il trouva un vallon fort uni; deux chaînes de montagnes le bordaient dans

sa longueur ; il était fermé au fond par une colline escarpée et de difficile accès, et à l'entrée était un lac entre lequel et le pied des montagnes il y avait un défilé étroit qui conduisait dans le vallon ; il passa par ce sentier, gagna la colline du fond, et s'y plaça avec les Espagnols et les Africains ; à droite, derrière les hauteurs, il plaça les Baléares, et les autres gens de traits : il posta la cavalerie et les Gaulois derrière les hauteurs de la gauche, et les étendit de manière que les derniers touchaient au défilé par lequel on entrait dans le vallon ; il passa une nuit entière à dresser ses embuscades, après quoi il attendit tranquillement qu'on vînt l'attaquer.

Le consul marchait derrière avec un empressement extrême de rejoindre l'ennemi. Le premier jour, comme il était arrivé tard, il campa auprès du lac, et le lendemain, dès la pointe du jour, il fit entrer son avant-garde dans le vallon ; il s'était élevé ce matin-là un brouillard fort épais. Quand la plus grande partie des troupes romaines fut entrée dans le vallon, et que l'avant-garde toucha presque au quartier d'Annibal, ce général tout d'un coup donne le signal du combat, l'envoie à ceux qui étaient en embuscade, et fond en même temps de tous côtés sur les Romains. Flaminius et les officiers subalternes, surpris d'une attaque si brusque et si imprévue, ne savent où porter du secours ; enveloppés d'un épais brouillard et pressés de front, sur les derrières et en flanc par l'ennemi, qui fondait sur eux d'en haut et de plusieurs endroits, non seulement ils ne pouvaient se porter où leur présence était nécessaire, mais il ne leur était pas même possible d'être instruits de ce qui se passait. La plupart furent tués dans la marche même et avant qu'on eût le temps de les mettre en bataille, trahis pour ainsi dire par la stupidité de leur chef. Pendant que l'on délibérait encore sur ce qu'il y avait à faire, et lorsqu'on s'y attendait le moins, on recevait le coup de la mort. Dans cette confusion, Flaminius abattu, désespéré, fut environné par quelques Gaulois qui le firent expirer sous leurs coups. Près de quinze mille Romains perdirent la vie dans ce vallon, pour n'avoir pu ni agir ni se retirer. Car c'est chez eux une loi inviolable de ne fuir jamais, et de ne jamais quitter son rang. Il n'y en eut pas dont le sort soit plus déplorable que ceux qui furent surpris dans le défilé. Poussés dans le lac, les uns voulant se sauver à la nage avec leurs armes furent suffoqués ; les autres, en plus grand nombre, avancèrent dans l'eau jusqu'au cou ; mais quand la cavalerie y fut entrée, voyant leur perte inévitable, ils levaient les mains au-dessus du lac, demandaient qu'on leur sauvât la vie, et faisaient pour l'obtenir les prières les plus humbles et les plus touchantes, mais en vain. Les uns furent égorgés par les ennemis, et les autres s'exhortant mutuellement à ne pas survivre à une aussi honteuse défaite, se donnaient la mort à eux-mêmes. De toute l'armée il n'y eut qu'environ six mille hommes qui renversèrent le corps qui les combattait de front. Cette troupe eût été capable d'aider beaucoup à rétablir les affaires, mais elle ne pouvait connaître en quel état elles étaient. Elle poussa toujours en avant, dans l'espérance de rencontrer quelques partis de Carthaginois, jusqu'à ce qu'enfin, sans s'en apercevoir, elle se trouva sur les hauteurs. De là, comme le brouillard était tombé, voyant leur armée taillée en pièces et l'ennemi maître de la campagne, ils prirent le parti, qui seul leur restait à prendre, de se retirer serrés et en bon

ordre à certaine bourgade de la Tyrrhénie. Maharbal eut ordre de les poursuivre, et de prendre avec lui les Espagnols et les gens de trait. Il se mit à leur poursuite, les assiégea et les réduisit à une si grande extrémité, qu'ils mirent bas les armes et se rendirent, sans autre condition, sinon qu'ils auraient la vie sauve. Ainsi finit le combat qui se livra dans la Tyrrhénie entre les Romains et les Carthaginois.

CHAPITRE XVIII.

Distinction que fait Annibal entre les prisonniers romains et ceux d'entre leurs alliés.— Grande consternation à Rome.—Défaite de quatre mille cavaliers romains —Fabius est fait dictateur.

Quand on eut amené devant Annibal tous les prisonniers, tant ceux que *Maharbal* avait forcés de se rendre, que ceux que l'on avait faits dans le vallon, et qui tous ensemble montaient à plus de quinze mille, il dit aux premiers que Maharbal n'avait pas été en droit de traiter avec eux sans l'avoir consulté, et prit de là occasion d'accabler les Romains d'injures et d'opprobres. Il distribua ensuite ces prisonniers entre les rangs de son armée, pour les tenir sous bonne garde. Ceux *d'entre* les alliés des Romains furent traités avec plus d'indulgence; il les *renvoya tous* dans leur patrie sans en rien exiger, leur répétant ce qu'il leur *avait déjà dit*, qu'il n'était pas venu pour faire la guerre aux Italiens, mais *pour les délivrer* du joug des Romains. Il fit prendre ensuite du repos à ses troupes et rendit les derniers devoirs aux principaux de son armée, qui, au nombre de trente, étaient restés sur le champ de bataille. De son côté la perte ne fut en tout que de quinze cents *hommes*, la plupart gaulois. Encouragé par cette victoire, il concerta avec son frère et ses confidens les mesures qu'il avait à prendre pour pousser plus loin ses conquêtes.

A Rome, quand la nouvelle de cette triste journée y eut été répandue, l'infortune était trop grande pour que les magistrats pussent la pallier ou l'adoucir; on assembla le peuple, et on la lui déclara telle qu'elle était. Mais à peine du haut de la tribune aux harangues, un prêteur eut-il prononcé ces mots: « Nous avons été vaincus dans une grande bataille, » que la consternation fut telle, que ceux des auditeurs qui avaient été présens à l'action, crurent le désastre beaucoup plus grand qu'il ne leur avait paru dans le moment même du combat. Cela venait de ce que les Romains n'ayant, depuis un temps immémorial, ni entendu parler de bataille, ni perdu de bataille, ne pouvaient avouer leur défaite sans être touchés jusqu'à l'excès d'un malheur si peu attendu. Il n'y eut que le sénat qui, malgré ce funeste événement, ne perdit pas de vue son devoir. Il pensa sérieusement à chercher ce que chacun aurait à faire pour arrêter les progrès du vainqueur.

Quelque temps après la bataille, C. Servilius, qui campait autour d'Ariminum, c'est-à-dire vers la mer Adriatique, sur les confins de la Gaule Cisalpine et du reste de l'Italie, assez près des bouches du Pô, C. Servilius, dis-je, averti qu'Annibal était entré dans la Tyrrhénie, et qu'il était campé proche de Flaminius, aurait voulu joindre celui-ci avec toute son armée. Mais comme elle était trop pesante pour une si longue marche, il détacha quatre mille chevaux sous le commandement de C. Centenius, avec ordre de prendre les devans, en cas de besoin de secourir Flaminius. Annibal n'eut pas plus tôt reçu cet avis, qu'il envoya

au-devant du secours qui arrivait aux Romains, Maharbal avec les soldats armés à la légère et quelque cavalerie. Au premier choc Centenius perdit presque la moitié de ses soldats; il se retira avec le reste sur une hauteur; mais Maharbal les y poursuivit, et le lendemain les fit tous prisonniers. Cette nouvelle vint à Rome trois jours après celle de la bataille, c'est-à-dire dans un temps où la blessure que la première avait faite, était encore toute sanglante. Le peuple, le sénat même en furent consternés. On laissa là les affaires de l'année, on ne songea point à créer de nouveaux consuls, on crut qu'une conjoncture si accablante demandait un dictateur.

Quoiqu'Annibal eût lieu de concevoir les plus grandes espérances, il ne jugea cependant pas à propos d'approcher encore de Rome. Il se contenta de parcourir la campagne, et de ravager le pays en s'avançant vers Adria; il traversa l'Ombrie et le Picénum, et arriva dans le territoire d'Adria après dix jours de marche. Il fit dans cette route un si grand butin, que l'armée ne pouvait ni le mener, ni le porter. Chemin faisant il passa au fil de l'épée une multitude d'habitans. Ennemi implacable des Romains, il avait ordonné que l'on égorgeât tout ce qu'il s'en rencontrerait en âge de porter les armes, sans leur faire plus de quartier que l'on n'en fait ordinairement dans les villes que l'on prend d'assaut. Campé près d'Adria, dans ces plaines si fertiles en toutes sortes de vivres, il prit grand soin de refaire son armée, qu'un quartier d'hiver passé dans la Gaule Cisalpine, dans la fange et la saleté, et son passage à travers les marais de Clusium, avaient mise dans un très-mauvais état; hommes et chevaux, presque tous étaient couverts d'une espèce de gale qui vient de la faim qu'on a soufferte. Ils trouvèrent dans ce beau pays de quoi ranimer leurs forces et leur courage, et la dépouille des vaincus fournit au général autant d'armes qu'il lui en fallait pour en munir ses Africains. Ce fut aussi en ce temps-là qu'il envoya par mer à Carthage, pour y faire le récit de ce qu'il avait fait depuis qu'il était dans l'Italie, car jusqu'alors il ne s'était point encore approché de la mer. Ces nouvelles firent un plaisir extrême aux Carthaginois; on s'appliqua plus que jamais aux affaires d'Espagne et d'Italie, et l'on n'omit rien de ce qui pouvait en accélérer le succès.

Chez les Romains, on élut pour dictateur Quintus Fabius, personnage aussi distingué par sa sagesse que par sa naissance. De notre temps même on appelait les rejetons de cette famille, Maximi, c'est-à-dire très grands, titre glorieux que le premier Fabius leur avait mérité par ses grands exploits. Il est bon de remarquer que la dictature est différente du consulat: le consul n'est accompagné que de douze licteurs, le dictateur en a vingt-quatre à sa suite. Le premier ne peut entreprendre certaines choses sans l'autorité du sénat: toute autorité cesse, dès que le dictateur est nommé. De tous les magistrats, il n'y a que les tribuns qui soient alors conservés, comme nous ferons voir plus au long dans un autre endroit. On créa en même temps pour maître général de la cavalerie, Marcus Minucius. Cette sorte d'officier est, à la vérité, au dessous du dictateur; mais lorsque celui-ci est occupé, l'autre est chargé de remplir ses fonctions, et exerce son autorité.

Annibal changeait de temps en temps de quartier, sans s'écarter de la mer Adriatique. Il fit laver les che-

vaux avec du vin vieux, qui se trouvait là en abondance, et les remit en état de servir. Il fit guérir aussi les plaies des soldats qui étaient blessés, il donna aux autres le temps et les moyens de réparer leurs forces; et quand il les vit tous sains et vigoureux, il se mit en route, et traversa les terres du Pretutium et d'Adria, les pays des Marrucins et des Frentans. Partout où il passait, il pillait, massacrait, réduisait tout en cendres. De là il entra dans l'Apulie, qui est divisée en trois parties, dont chacune a son nom particulier. Les Dauniens en occupent une, et les Messapiens une autre. Il entra dans la Daunie, et commença par ravager Lucérie, colonie romaine; puis, ayant mis son camp à Hippone, il parcourut sans obstacle le pays des Argyrpiens et toute la Daunie.

CHAPITRE XIX.

Fabius se borne à la défensive: les raisons qu'il avait pour ne rien hasarder. — Caractère opposé de M. Minucius Rufus, maître général de la cavalerie. — Éloge de la Campanie. — Annibal y porte le ravage.

Pendant qu'Annibal était dans ces parages, Fabius, créé dictateur, après avoir offert des sacrifices aux dieux, partit de Rome suivi de Minucius et de quatre légions qu'on avait levées pour lui. Lorsqu'il eut joint sur les frontières de la Daunie les troupes qui étaient venues d'Ariminum au secours de cette province, il ôta à Servilius le commandement de l'armée de terre, et le renvoya bien escorté à Rome, avec ordre, si les Carthaginois remuaient par mer, de courir où son secours serait nécessaire. Ensuite il se mit en marche avec le général de la cavalerie, et alla camper en un lieu nommé Aignes, à cinquante stades du camp des Carthaginois.

Fabius arrivé, Annibal, pour jeter l'épouvante dans cette nouvelle armée, sort de son camp, approche des retranchemens des Romains, et se met en bataille. Il resta quelque temps en position; mais comme personne ne se présentait, il retourna dans son camp. Car Fabius avait pris la résolution, et rien dans la suite ne fut capable de la lui faire quitter, de ne rien hasarder témérairement, de ne pas courir les risques d'une bataille, et de s'appliquer uniquement à mettre ses troupes à couvert de tout danger. D'abord ce parti ne lui fit pas honneur, il courut des bruits désavantageux sur son compte; on le regarda comme un homme lâche, timide, et qui craignait l'ennemi; mais on ne fut pas long-temps à reconnaître que, dans les circonstances présentes, le parti qu'il avait pris était le plus sage et le plus judicieux que l'on pût prendre. La suite des événemens justifia bientôt la solidité de ses réflexions. L'armée carthaginoise était composée de soldats exercés dès leur jeunesse aux travaux et aux périls de la guerre. Elle était commandée par un général nourri et élevé parmi ses soldats, instruit dès l'enfance dans la science des armes. Elle avait déjà gagné plusieurs batailles dans l'Espagne, et battu les Romains et leurs alliés deux fois de suite. C'était avec cela des hommes qui, ne pouvant d'ailleurs tirer aucun secours, n'avaient de ressource et d'espérance que dans la victoire. Rien de tout cela ne se trouvait du côté des Romains. Si Fabius eût hasardé une action générale, sa défaite était immanquable. Il fit donc mieux de s'en tenir à l'avantage qu'avaient les Romains sur leurs ennemis, et de régler là-dessus l'état de la guerre. Cet avantage était de recevoir par leurs derrières autant de vivres, de munitions et de troupes qu'ils

en auraient besoin, sans crainte que ces secours pussent leur manquer.

Sur ce projet, le dictateur se borna pendant toute la campagne à harceler toujours les ennemis, et à s'emparer des postes qu'il savait être les plus favorables à son dessein. Il ne souffrit pas que les soldats allassent au fourrage; il les retint toujours réunis et serrés, uniquement attentif à étudier les lieux, le temps et les occasions. Quand quelques fourrageurs du côté des Carthaginois, approchaient de son camp, comme pour l'insulter, il les attaquait. Il en tua ainsi un assez grand nombre. Par ces petits avantages il diminuait peu à peu l'armée ennemie, et relevait le courage de la sienne, que les pertes précédentes avaient intimidée. Mais on ne put jamais obtenir de lui qu'il marquât le temps et le lieu d'un combat général. Cette conduite ne plaisait pas à Minucius. Bassement populaire, il se pliait aux sentimens du soldat, et décriait le dictateur comme un homme sans courage et sans résolution. On ne pouvait trop tôt lui faire naître l'occasion d'aller à l'ennemi, et de lui donner bataille.

Les Carthaginois, après avoir saccagé la Daunie et passé l'Apennin, s'avancèrent jusque chez les Samnites, pays riche et fertile, qui depuis longtemps jouissait d'une paix profonde, et où les Carthaginois trouvèrent une si grande abondance de vivres, que malgré la consommation et le gaspillage qu'ils en firent, ils ne purent les épuiser. De là, ils firent des incursions sur Bénévent, colonie des Romains, et prirent Venusia, ville bien fortifiée, et où ils firent un butin prodigieux. Les Romains les suivaient toujours à une ou deux journées de distance, sans vouloir ni les joindre ni les combattre. Cette affectation d'éviter le combat sans cesser de tenir la campagne, porta le général carthaginois à se répandre dans les plaines de Capoue. Il se jeta en particulier sur Falerne, persuadé qu'il arriverait une de ces deux choses, ou qu'il forcerait les ennemis à combattre, ou qu'il ferait voir à tout le monde qu'il était pleinement le maître, et que les Romains lui abandonnaient le plat pays; après quoi il espérait que les villes épouvantées quitteraient le parti des Romains. Car jusqu'alors, quoiqu'ils eussent été vaincus dans deux batailles, aucune ville d'Italie ne s'était rangée du côté des Carthaginois; toutes étaient demeurées fidèles, même celles qui avaient le plus souffert: tant les alliés avaient de respect et de vénération pour la république romaine!

Au reste, Annibal raisonnait sagement. Les plaines les plus estimées de l'Italie, soit pour l'agrément, soit pour la fertilité, sont, sans contredit, celles d'autour de Capoue. On y est voisin de la mer. Le commerce y attire du monde de presque toutes les parties de la terre. C'est là que se trouvent les villes les plus célèbres et les plus belles d'Italie; le long de la côte, Sinuesse, Cumes, Pouzzoles, Naples, Nuceria; dans les terres du côté du septentrion, Calénum, et Téano; à l'orient et au midi, la Daunie et Nole; et au milieu de ce pays, Capoue, la plus riche et la plus magnifique de toutes. Après cela, doit-on s'étonner que les mythologues aient tant célébré ces belles plaines, qu'on appelait aussi champs Phlégréens, autres plaines fameuses, et qui surpassaient en beauté toutes les autres? de sorte, qu'il n'est pas surprenant que les dieux en aient, entre eux, disputé la possession. Mais, outre tous ces avantages, c'est encore un pays très fort, et où il est très difficile d'entrer. D'un côté, il est couvert par la

mer, et tout le reste est fermé par de hautes montagnes, où l'on ne peut pénétrer, en venant des terres, que par trois gorges étroites et presque inaccessibles, l'une du côté des Samnites, l'autre du côté d'Ériban, et la troisième du côté des Hirpiniens. Les Carthaginois, campés dans cette partie de l'Italie, allaient de dessus ce théâtre, ou épouvanter tout le monde par une entreprise si hardie et si extraordinaire, ou rendre publique et manifeste la lâcheté des Romains, et faire voir qu'ils étaient absolument les maîtres de la campagne.

Sur ces réflexions, Annibal sortit du Samnium, et, passant le détroit du mont Ériban, vint camper sur l'Athurnus, qui divise la Campanie en deux parties presque égales; il mit son camp du côté de Rome, et fit porter le ravage par ses fourrageurs dans toute la plaine, sans que personne s'y opposât. Fabius fut surpris de la hardiesse de ce général, mais elle ne fit que l'affermir dans sa première résolution. Minucius, au contraire, et les autres officiers subalternes, croyant avoir surpris l'ennemi en lieu propre à lui donner bataille, étaient d'avis que l'on ne pouvait trop se hâter pour le joindre dans la plaine, et sauver une si grande contrée de la fureur du soldat. Le dictateur fit semblant d'être dans le même dessein, et d'avoir le même empressement; mais, quand il fut à Falerne, content de se faire voir au pied des montagnes et de marcher à côté des ennemis, pour ne pas paraître leur abandonner la campagne, il ne voulut point avancer dans la plaine, et craignit de s'exposer à une bataille rangée, tant pour les raisons que nous avons déjà vues, que parce que les Carthaginois étaient de beaucoup supérieurs en cavalerie.

Après qu'Annibal eut assez tenté le dictateur et qu'il eut fait un butin immense dans la Campanie, il leva son camp, pour ne point consommer les provisions qu'il avait amassées, et pour les mettre en sûreté dans l'endroit où il prendrait ses quartiers d'hiver. Car ce n'était point assez que son armée, pour le présent, ne manquât de rien, il voulait qu'elle fût toujours dans l'abondance. Il reprit le chemin par lequel il était venu, chemin étroit et où il était très aisé de l'inquiéter. Fabius, sur la nouvelle de sa marche, envoie au devant de lui quatre mille hommes pour lui couper le passage, avec ordre, si l'occasion s'en présentait, de tirer avantage de l'heureuse situation de leur poste. Il alla lui-même ensuite, avec la plus grande partie de son armée, se placer sur la colline qui commandait les défilés. Les Carthaginois arrivent et campent dans la plaine au pied même des montagnes. Les Romains s'imaginaient emporter d'emblée le butin, et croyaient même qu'aidés du lieu ils pourraient terminer la guerre. Fabius ne pensait plus qu'à voir quels postes il occuperait, par qui et par où il ferait commencer l'attaque.

CHAPITRE XX.

Stratagème d'Annibal pour tromper Fabius. —Bataille gagnée en Espagne sur Asdrubal par Cn. Scipion. — Publius, son frère, est envoyé en Espagne.—Les Romains passent l'Ebre pour la première fois.

Tous ces beaux projets devaient être exécutés le lendemain; mais Annibal, jugeant de ce que les ennemis pouvaient faire en cette occasion, ne leur en donna pas le temps. Il fit appeler Asdrubal, qui avait à ses ordres les pionniers de l'armée, et lui ordonna de ramasser le plus qu'il pourrait de

morceaux de bois sec et d'autres matières combustibles, de les lier en faisceaux, d'en faire des torches, de choisir dans tout le butin environ deux mille des plus forts bœufs, et de les conduire à la tête du camp. Cela fait, il dit à cette troupe de manger et de se reposer. Vers la troisième veille de la nuit, il fait sortir du camp les pionniers, et leur ordonne d'attacher les torches aux cornes des bœufs, de les allumer, et de pousser ces animaux, à grands coups, jusqu'au sommet d'une montagne qu'il leur montra, et, qui s'élevait entre son camp et les défilés où il devait passer. A la suite des pionniers il fit marcher les soldats armés à la légère pour leur aider à presser les bœufs, avec ordre, quand ces animaux seraient en train de courir, de se répandre à droite et à gauche, de gagner les hauteurs avec grand bruit, de s'emparer du sommet de la montagne, et de charger les ennemis en cas qu'ils les y rencontrassent. En même temps il s'avance vers les défilés, ayant à son avant-garde l'infanterie pesamment armée, et au centre la cavalerie suivie du butin, et à l'arrière-garde les Espagnols et les Gaulois.

A la lueur de ces torches, les Romains qui gardaient les défilés croient qu'Annibal prend sa route vers les hauteurs, quittent leurs postes et courent pour le prévenir. Arrivés proche des bœufs, ils ne savent que penser de cette manœuvre, ils se forment du péril où ils sont une idée terrible, et attendent de là quelque événement sinistre. Sur la hauteur, il y eut quelque escarmouche entre les Carthaginois et les Romains; mais les bœufs, se jetant entre les uns et les autres, les empêchaient de se joindre, et en attendant le jour on se tint de part et d'autre en repos. Fabius fut surpris de cet événement. Soupçonnant qu'il y avait là quelque ruse de guerre, il ne bougea point de ses retranchemens, et attendit le jour, sans se départir de la résolution qu'il avait prise, de ne point s'engager dans une action générale. Cependant Annibal profite de son stratagème. La garde des défilés n'eut pas plus tôt quitté son poste, qu'il les fit traverser à son armée et au butin; tout passa sans le moindre obstacle. Au jour, de peur que les Romains, qui étaient sur les hauteurs, ne maltraitassent ses soldats armés à la légère, il les soutint d'un gros d'Espagnols, qui, ayant jeté sur le carreau environ mille Romains, descendirent avec ceux qu'ils étaient allés secourir. Sorti par cette ruse du territoire de Falerne, il campa ensuite paisiblement où il voulut, et n'eut plus d'autre embarras que de chercher où il prendrait ses quartiers d'hiver.

Cet événement répandit la terreur dans toutes les villes d'Italie; tous les peuples désespéraient de pouvoir jamais se délivrer d'un ennemi si pressant. La multitude s'en prenait à Fabius. Quelle lâcheté, disait-on, de n'avoir point usé d'une occasion si avantageuse! Tous ces mauvais bruits ne firent aucune impression sur le dictateur. Obligé quelques jours après de retourner à Rome pour quelques sacrifices, il ordonna expressément à Minucius de penser beaucoup moins à remporter quelque avantage sur les Carthaginois, qu'à empêcher qu'ils n'en remportassent sur lui. Mais ce chef fit si peu attention à cet ordre, que, pendant qu'il le recevait, il n'était occupé que de la pensée de combattre. Tel était l'état des affaires en Italie.

En Espagne, Asdrubal, ayant équipé les trente vaisseaux que son frère lui

avait laissés, et en ayant ajouté dix autres, fit partir de la nouvelle Carthage quarante voiles, dont il avait donné le commandement à Amilcar; puis ayant fait sortir les troupes de terre des quartiers d'hiver, il se mit à leur tête, et, faisant longer la côte aux vaisseaux, il les suivit de dessus le rivage dans le dessein de joindre les deux armées, lorsqu'on serait proche de l'Ébre. Cnéus, averti de ce projet des Carthaginois, pensa d'abord à aller au devant d'eux par terre; mais quand il sut combien l'armée des ennemis était nombreuse, et les grands préparatifs qu'ils avaient faits, il équipa trente-cinq vaisseaux, qu'il fit monter par les soldats de l'armée de terre qui étaient les plus propres au service de mer; puis, ayant mis à la voile, après deux jours de navigation depuis Tarragone, il aborda aux environs des embouchures de l'Ébre. Lorsqu'il fut à environ dix milles de l'ennemi, il envoya deux frégates de Marseille à la découverte; car les Marseillais étaient toujours les premiers à s'exposer, et leur intrépidité lui fut d'un grand secours. Personne n'était plus attaché aux intérêts des Romains que ce peuple qui, dans la suite, leur a souvent donné des preuves de son affection, mais qui se signala dans la guerre d'Annibal. Ces deux frégates rapportèrent que la flotte ennemie était à l'embouchure de l'Ébre. Sur-le-champ Cnéus fit force de voiles pour la surprendre; mais Asdrubal, informé depuis long-temps par les sentinelles que les Romains approchaient, rangeait ses troupes en bataille sur le rivage, et donnait ses ordres pour que l'équipage montât sur les vaisseaux. Quand les Romains furent à portée, on sonna la charge, et aussitôt on en vint aux mains. Les Carthaginois soutinrent le choc avec valeur pendant quelque temps; mais ils plièrent bientôt. La vue des troupes qui étaient sur la côte fut beaucoup moins utile aux soldats de l'équipage pour leur inspirer de la hardiesse et de la confiance, qu'elle ne leur fut nuisible, en leur faisant espérer que c'était pour eux une retraite aisée, en cas qu'ils eussent le dessous. Après qu'ils eurent perdu deux vaisseaux avec l'équipage, et que quatre autres eurent été désemparés, ils se retirèrent vers la terre. Mais, poursuivis avec chaleur par les Romains, ils s'approchèrent le plus qu'ils purent du rivage; puis, sautant de leurs vaisseaux, ils se sauvèrent vers leur armée de terre. Les Romains avancèrent hardiment vers le rivage; et, ayant lié à l'arrière de leurs vaisseaux tous les vaisseaux des ennemis qu'ils purent mettre en mouvement, ils mirent à la voile, extrêmement satisfaits d'avoir vaincu du premier choc, de s'être soumis toute la côte de cette mer, et d'avoir gagné vingt-cinq vaisseaux. Depuis cet avantage, les Romains commencèrent à mieux espérer de leurs affaires en Espagne.

Quand on reçut à Carthage la nouvelle de cette défaite, on équipa soixante-dix vaisseaux; car on ne croyait pouvoir rien entreprendre qu'on ne fût maître de la mer. Cette flotte cingla d'abord vers la Sardaigne, et de la Sardaigne elle vint aborder à Pise en Italie, où l'on espérait s'aboucher avec Annibal. Les Romains vinrent au devant avec cent vingt vaisseaux longs à cinq rangs; mais les Carthaginois, informés qu'ils étaient en mer, retournèrent à Carthage par la même route. Servilius, amiral de la flotte romaine, les poursuivit pendant quelque temps dans l'espérance de les combattre; mais il avait trop de chemin à faire pour les atteindre. D'abord il alla à Lilybée, de là il passa en Afrique, dans l'île de Cercine,

d'où, après avoir fait payer contribution aux habitans, il revint sur ses pas, prit en passant l'île de Cossyre, mit garnison dans sa petite ville, et aborda à Lilybée, où ayant mis ses bâtimens en sûreté, il rejoignit peu de temps après l'armée de terre.

Sur la nouvelle de la victoire que Cnéus avait remportée sur mer, le sénat, persuadé que les affaires d'Espagne méritaient une attention particulière, et qu'il était non seulement utile, mais nécessaire de presser les Carthaginois dans ce pays-là, et d'y allumer la guerre de plus en plus, mit en mer vingt vaisseaux sous la conduite de Publius Scipion, qui avait déjà été choisi pour cette guerre, et lui donna ordre de joindre au plus tôt Cnéus, son frère, pour agir avec lui de concert. Il craignait que les Carthaginois dominant dans ces contrées, et y amassant des munitions et de l'argent en abondance, ne se rendissent maîtres de la mer, et qu'en fournissant de l'argent et des troupes à Annibal, ils ne l'aidassent à subjuguer l'Italie. C'est pour cela que cette guerre leur parut si importante, qu'ils envoyèrent une flotte et qu'ils en donnèrent le commandement à Publius Scipion, qui, arrivé en Espagne et joint à son frère, rendit de très grands services à la république. Jusqu'alors les Romains n'avaient osé passer l'Ebre; ils croyaient avoir assez fait de s'être gagné l'alliance et l'amitié des peuples d'en deçà; mais sous Publius ils traversèrent ce fleuve et portèrent leurs armes bien au-delà. Le hasard même sembla pour lors agir de concert avec eux. Ayant effrayé les peuples qui habitaient l'endroit du fleuve qu'ils avaient choisi pour le passer, ils s'avancèrent jusqu'à Sagonte et campèrent à cinq milles de cette ville, proche d'un temple consacré à Vénus, poste également avantageux, et parce qu'il les mettait hors d'insulte, et parce que la flotte qui les côtoyait leur fournissait commodément tout ce qui leur était nécessaire. Or, voici ce qui arriva dans cet endroit.

CHAPITRE XXI.

Trahison d'Abilyx.—Annibal lève son camp, et prend ses quartiers d'hiver autour de Gérunium. — Combat où Minucius a l'avantage.

Pendant qu'Annibal était en marche pour aller en Italie, dans toutes les villes d'Espagne dont il se défiait, il eut la précaution de prendre des ôtages, et ces ôtages étaient les enfans des familles les plus distinguées, qu'il avait tous mis comme en dépôt dans Sagonte, tant parce que la ville était fortifiée, qu'à cause de la fidélité des habitans qu'il y avait laissés. Certain Espagnol, nommé Abilyx, personnage distingué, et qui se donnait pour l'homme de sa nation le plus dévoué aux intérêts des Carthaginois, jugeant, à la situation des affaires, que les Romains pourraient bien avoir le dessus, conçut un dessein tout-à-fait digne d'un Espagnol et d'un Barbare : c'était de livrer les ôtages aux Romains. Il se flattait qu'après leur avoir rendu un si grand service, et leur avoir donné une preuve si éclatante de son affection pour eux, il ne manquerait pas d'en être magnifiquement récompensé.

Ravi et uniquement occupé de ce perfide projet, il va trouver Bostar, qu'Asdrubal avait envoyé là pour arrêter les Romains au passage de l'Ebre, mais qui, n'ayant osé rien hasarder, retiré à Sagonte, s'était campé du côté de la mer; homme simple d'ailleurs et sans détours, naturellement doux, facile, et qui ne se défiait de rien. Le

traître tourne la conversation sur les ôtages, et lui dit qu'après le passage de l'Ebre par les Romains, les Carthaginois ne pouvaient plus par la crainte contenir les Espagnols dans le devoir; que les circonstances actuelles demandaient qu'ils s'étudiassent à se les attacher par l'amitié; que pendant que les Romains étaient devant Sagonte, et qu'ils la serraient de près, s'il en retirait les ôtages et les rendait à leurs parens et aux villes d'où ils étaient venus, il ferait évanouir les espérances des assiégeans, qui ne cherchaient à retirer ces ôtages des mains de ceux qui les avaient en leur puissance, que pour les remettre à ceux qui les avaient livrés; que par là il gagnerait aux Carthaginois les cœurs des Espagnols, qui, charmés des sages mesures qu'il aurait prises pour la sûreté de ce qu'ils avaient de plus cher, seraient pénétrés de la plus vive reconnaissance; que, s'il voulait le charger de cette commission, il ferait infiniment valoir ce bienfait aux yeux de ses compatriotes; qu'en amenant ces enfans dans leur pays, il concilierait aux Carthaginois l'affection non seulement des parens, mais encore de tout le peuple, à qui il ne manquerait pas de peindre avec les plus vives couleurs la douceur et la générosité dont les Carthaginois usaient envers leurs alliés; que lui Bostar devait s'attendre à une récompense magnifique de la part de ces parens, qui, après avoir contre toute espérance recouvré ce qu'ils aimaient le plus au monde, piqués d'une noble émulation, s'efforceraient de surpasser en générosité celui qui, étant à la tête des affaires, leur aurait procuré cette satisfaction. Abilyx, par ces raisons et d'autres de même force, ayant amené Bostar à son sentiment, convint avec lui du jour où il viendrait prendre les enfans et se retira.

La nuit suivante il entra dans le camp des Romains, où il joignit quelques Espagnols qui servaient dans leur armée, et par qui il se fit présenter aux deux généraux. Après un long discours, où il leur fit sentir quels seraient le zèle et l'attachement de la nation espagnole, si par eux elle pouvait recouvrer ses ôtages, il promit de les leur mettre entre les mains. A cette promesse Publius est transporté de joie, il promet au traître de grands présens, et lui marque le jour, l'heure et le lieu où on l'attendait. Abilyx ensuite prend avec lui quelques amis et retourne vers Bostar. Il en reçoit les ôtages, sort de Sagonte pendant la nuit pour cacher sa route, passe au-delà du camp des Romains, se rend au lieu dont il était convenu, et livre tous les ôtages aux deux Scipions. Publius lui fit l'accueil le plus honorable, et le chargea de conduire les enfans chacun dans leur patrie. Il eut cependant la précaution de se faire accompagner par quelques personnes sûres. Dans toutes les villes que parcourait Abilyx, et où il remettait les ôtages, il élevait jusqu'aux cieux la douceur et la grandeur d'âme des Romains, et opposait à ces belles qualités la défiance et la dureté des Carthaginois; et ajoutant à cela qu'il avait lui-même abandonné leur parti, il entraîna grand nombre d'Espagnols dans celui des Romains. Bostar, pour un homme d'un âge avancé, passa pour avoir donné puérilement dans un piége si grossier, et cette faute le jeta ensuite dans de grands embarras. Les Romains, au contraire, en tirèrent de très grands avantages pour l'exécution de leurs desseins; mais comme la saison était alors avancée, de part et d'autre on distribua les armées dans les quartiers d'hiver. Laissons là les affaires d'Espagne et retournons à Annibal.

Ce général, averti par ses espions qu'il y avait quantité de vivres aux environs de Lucérie et de Gérunium, et que cette dernière ville était disposée pour y faire des magasins, choisit là ses quartiers d'hiver, et, passant au-delà du mont Livourne, y conduisit son armée. Arrivé à Gérunium, qui n'est qu'à environ un mille de Lucérie, il tâcha d'abord de gagner les habitans par la douceur, et leur offrit même des gages de la sincérité des promesses qu'il leur faisait; mais n'en étant point écouté, il mit le siége devant la ville. Il s'en vit bientôt ouvrir les portes, et passa tous les assiégés au fil de l'épée; quant à la plupart des maisons et aux murs, il les laissa dans leur entier, pour en faire des magasins dans ses quartiers d'hiver. Il fit ensuite camper son armée devant la ville, et fortifia le camp d'un fossé et d'un retranchement. De là il envoyait les deux tiers de son armée au fourrage, avec ordre à chacun d'apporter une certaine mesure de blé à ceux qui étaient chargés de le serrer; la troisième partie de ses troupes lui servait pour garder le camp et pour soutenir les fourrageurs en cas qu'ils fussent attaqués. Comme ce pays est tout en plaines, que les fourrageurs étaient sans nombre et que la saison était propre au transport des grains, tous les jours on lui amassait une quantité prodigieuse de blé.

Cependant Minucius, laissé par Fabius à la tête de l'armée romaine, la conduisait toujours de hauteurs en hauteurs, dans l'espérance de trouver de là quelque occasion de tomber sur celle des Carthaginois; mais, sur l'avis que l'ennemi avait pris Gérunium, qu'il fourrageait le pays et qu'il s'était retranché devant la ville, il quitta les hauteurs et descendit au promontoire d'où l'on va dans la plaine. Arrivé à une colline qui est dans le pays des Larinatiens et que l'on appelle Calès, il campa autour, résolu d'en venir aux mains à quelque prix que ce fût. A l'approche des Romains, Annibal laisse aller un tiers de ses troupes au fourrage, et s'avance avec le reste jusqu'à certaine hauteur éloignée d'environ deux milles, et s'y rallie. De là il tenait les ennemis en respect et mettait ses fourrageurs à couvert. La nuit venue, il détacha environ deux mille lanciers pour s'emparer d'une hauteur avantageuse, et qui commandait de près le camp des Romains. Au jour, Minucius les fit attaquer par ses troupes légères; le combat fut opiniâtre: les Romains emportèrent la hauteur et y logèrent toute leur armée. Comme les deux camps étaient l'un près de l'autre, Annibal pendant quelque temps retint auprès de lui la plus grande partie de son armée; mais il fut enfin obligé d'en détacher une partie pour mener paître les bêtes de somme, et d'en envoyer une autre au fourrage, toujours attentif à son premier projet, qui était de ne point consommer son butin et de faire de grands amas de vivres, afin que pendant le quartier d'hiver, les hommes, les bêtes de charge, les chevaux surtout ne manquassent de rien; car c'était sur sa cavalerie qu'il fondait principalement ses espérances.

Minucius s'étant aperçu que la plus grande partie de l'armée carthaginoise était répandue dans la campagne, choisit l'heure du jour qui lui parut la plus commode, mit en marche son armée, s'approcha du camp des Carthaginois, rangea en bataille ses soldats pesamment armés, et, partageant par pelotons ses troupes légères et la cavalerie, il les envoya contre les fourrageurs, avec défense d'en faire aucun prisonnier. Annibal alors se trouva fort

embarrassé; il n'était en état ni d'aller en bataille au devant des ennemis, ni de porter du secours à ses fourrageurs. Aussi les Romains détachés en tuèrent-ils un grand nombre; et ceux qui étaient en bataille poussèrent leur mépris pour l'armée carthaginoise, jusqu'à arracher la palissade qui la couvrait, et à l'assiéger presque dans son camp. Annibal fut surpris de ce revers de fortune, mais il n'en fut point déconcerté. Il repoussa ceux qui approchaient, et défendit du mieux qu'il put ses retranchemens. Plus hardi quand Asdrubal fut venu à son secours avec quatre mille des fourrageurs qui étaient de retour au camp, il avança contre les Romains, mit ses troupes en bataille à la tête du camp, et fit tant qu'il se tira, quoique avec peine, du danger dont il avait été menacé, mais non sans avoir perdu beaucoup de monde à ses retranchemens, et un plus grand nombre de ceux qu'il avait envoyés au fourrage.

Après cet exploit, le général romain se retira plein de belles espérances pour l'avenir. Le lendemain les Carthaginois quittèrent leur camp, et Minucius vint l'occuper. Annibal avait jugé à propos de l'abandonner pour retourner dans son premier camp devant Gérunium, de peur que pendant la nuit les Romains ne s'en rendissent maîtres, et qu'étant dénué de défense, ils ne s'emparassent des vivres et des munitions qu'ils y avaient amassés. Depuis ce temps-là autant les fourrageurs carthaginois se tinrent sur leurs gardes, autant ceux des Romains allèrent tête levée et avec confiance.

CHAPITRE XXII.

Minucius est fait dictateur comme Fabius, et prend la moitié de l'armée.—Annibal lui dresse un piége, il y tombe, et, confus de sa défaite, il rend ses troupes à Fabius, et se soumet à ses ordres. —Les deux dictateurs cèdent le commandement à L. Émilius, et à Caïus Terentius Varron.

A Rome, quand on apprit ce qui s'était passé à l'armée d'Italie, et que l'on exagérait bien au-delà du vrai, ce fut une joie qui ne se peut exprimer. Comme jusqu'alors on n'avait presque rien espéré de cette guerre, on crut que les affaires allaient changer de face. Et d'ailleurs cet avantage fit penser que, si jusqu'à présent les troupes n'avaient rien fait, ce n'était pas qu'elles manquassent de bonne volonté; mais qu'il ne fallait s'en prendre qu'à la timide circonspection et à la prudence excessive du dictateur, sur le compte duquel on ne ménagea plus les termes. Chacun en parla sans façon, comme d'un homme qui par lâcheté n'avait osé rien entreprendre, quelque occasion qui se fût présentée. On conçut au contraire une si grande estime du général de la cavalerie, que l'on fit alors ce qui jamais ne s'était fait à Rome : dans la persuasion où l'on était qu'il terminerait bientôt la guerre, on le nomma aussi dictateur. Il y eut donc deux dictateurs pour la même expédition, chose auparavant inouïe chez les Romains.

Quand la nouvelle vint à Minucius, et des applaudissemens qu'il avait reçus, et de la dignité suprême où il avait été élevé, le désir qu'il avait d'affronter l'ennemi et de le combattre n'eut plus de bornes. Pour Fabius, de retour à l'armée, il reprit ses premières allures. Le dernier avantage remporté sur les Carthaginois, loin de lui faire quitter sa prudente et sage lenteur, ne servit qu'à l'y affermir. Mais il ne put

soutenir l'orgueil et la fierté de son collègue; il se lassa des contradictions qu'il avait à en essuyer, et, rebuté de lui entendre toujours demander une bataille, il lui proposa cette alternative, ou de prendre un temps pour commander seul, ou de partager les troupes, et de faire de celles qui le suivraient tel usage qu'il jugerait à propos. Minucius choisit de grand cœur le dernier parti. Il prit la moitié de l'armée, se sépara, et campa à environ douze stades de Fabius.

Annibal, tant par le rapport des prisonniers que par la séparation des deux camps, vit bientôt que les généraux romains ne s'accordaient pas, et que la division venait de l'impétuosité de Minucius, et de la passion qui le possédait de se distinguer. Comme cette disposition ne pouvait lui être que très avantageuse, il concentra toute son attention sur Minucius, et s'appliqua uniquement à chercher les moyens de réprimer son audace et de prévenir ses efforts. Entre son camp et celui de Minucius, il y avait une hauteur d'où l'on pouvait fort incommoder l'ennemi. Il prit la résolution de s'en emparer le premier; mais se doutant que son antagoniste, fier encore de son premier succès, ne manquerait pas de se présenter pour le surprendre, il eut recours à un stratagème. Quoique la plaine, que commandait la colline, fût rase et toute découverte, il avait observé qu'il s'y trouvait quantité de coupures et de cavités où l'on pouvait cacher du monde. Il y cacha cinq cents chevaux et cinq mille fantassins, distribués en pelotons de deux et de trois cents hommes; et, de peur que cette embuscade ne fût découverte le matin par les fourrageurs ennemis, dès la petite pointe du jour il fit occuper la colline par les soldats armés à la légère.

Minucius croit l'occasion belle, il envoie son infanterie légère, et lui donne ordre de disputer ce poste avec vigueur. Il la fait suivre de sa cavalerie, il la suit lui-même avec les légionnaires, et dispose toutes choses comme dans le dernier combat. Le soleil levé, les Romains étaient si occupés de ce qui se passait à la colline, qu'ils ne firent nulle attention à l'embuscade. Annibal, de son côté, y envoyait aussi continuellement de nouvelles troupes. Il les suivit incontinent avec la cavalerie et le reste de son armée. La cavalerie de part et d'autre ne tarda point à charger. L'infanterie légère des Romains fut enfoncée par la cavalerie carthaginoise, beaucoup supérieure en nombre, et, se réfugiant vers les légionnaires, y jeta le trouble et la confusion. Alors Annibal donne le signal à ses troupes embusquées; elles fondent de tous les côtés sur les Romains; ce ne fut plus seulement leur infanterie légère qui courait risque d'être entièrement défaite, c'était toute leur armée. Fabius vit de son camp le péril où elle était exposée. Il sortit à la tête de ses troupes, et vint en hâte au secours de son collègue. Les Romains déjà en déroute se rassurent, reprennent courage, se rallient et se retirent vers Fabius. Une grande partie de l'infanterie légère périt dans cette action; mais il y périt encore plus de légionnaires, et des plus braves de l'armée. Annibal se garda bien d'entreprendre un nouveau combat contre des troupes fraîches, et qui venaient en bon ordre. Il cessa de poursuivre, et se retira. Après ce combat, l'armée romaine eut de quoi se convaincre que la vaine confiance de Minucius avait été la cause de son malheur, et qu'elle ne devait son salut qu'à la sage circonspection de son collègue; et l'on sentit aussi à

Rome combien la vraie science de commander et une conduite toujours judicieuse l'emportent sur une bravoure téméraire et une folle démangeaison de se signaler. Cet échec fit rentrer les Romains en eux-mêmes ; les deux armées se rejoignirent et ne firent plus qu'un seul camp. On se conduisit d'après les avis et les lumières de Fabius, et l'on exécuta ponctuellement ses ordres. Du côté des Carthaginois, on tira une ligne entre la colline et le camp. On mit sur le sommet une garde que l'on défendit d'un bon retranchement, et l'on ne s'occupa plus que du soin de chercher des quartiers d'hiver.

Au printemps suivant, on élut à Rome pour consuls Lucius Émilius et Caïus Terentius, et les deux dictateurs se démirent de leur charge. Les deux consuls précédens, Cn. Servilius et Marcus Regulus, successeur de Flaminius dans cette dignité, envoyés à l'armée par Émilius en qualité de proconsuls, y prirent le commandement, et disposèrent de tout à leur gré. Émilius, ayant tenu conseil avec le sénat, fit faire de nouvelles levées, pour suppléer à ce qui manquait aux légions, et, en les envoyant à l'armée, il fit défense à Servilius d'engager une action générale, sous quelque prétexte que ce fût ; mais il lui ordonna de livrer de petits combats vifs et fréquens, pour exercer les nouvelles troupes et les disposer à une bataille décisive ; la république en effet n'avait par le passé souffert de si grandes pertes que parce que l'on avait mené aux combats des gens nouvellement enrôlés, et qui n'étaient ni exercés ni aguerris.

Par ordre encore du sénat, Lucius Posthumius partit comme prêteur avec une légion, pour obliger, par une diversion, les Gaulois, qui s'étaient ligués avec Annibal, de s'en séparer, et de pourvoir à la sûreté de leur propre pays. On fit aussi revenir en Italie la flotte qui hivernait à Lilybée, et l'on embarqua pour l'Espagne toutes les munitions nécessaires aux armées que les deux Scipions y commandaient ; enfin on donna tous les soins possibles aux préparatifs de la campagne où l'on allait entrer. Servilius suivit exactement les ordres du consul, et c'est ce qui nous dispensera de nous étendre sur ce qu'il a fait ; rien de grand ni de mémorable, mais quantité d'escarmouches et de petits combats, où les deux proconsuls se conduisirent avec beaucoup de sagesse et de valeur.

CHAPITRE XXIII.

Annibal s'empare de la citadelle de Cannes et réduit les Romains à la nécessité de combattre. — Préparatifs pour cette bataille. — Harangues de part et d'autre pour disposer les troupes à une action décisive.

Les deux armées passèrent ainsi l'hiver et tout le printemps en présence l'une de l'autre. Le temps de la moisson venu, Annibal décampe de Gérunium, et, pour mettre les ennemis dans la nécessité de combattre, il s'empare de la citadelle de Cannes, où les Romains avaient enfermé les vivres et autres munitions qu'ils avaient apportés de Canusium, et d'où ils tiraient leurs convois. Cette ville avait été entièrement détruite l'année précédente ; Annibal, par la prise de cette place, jeta l'armée romaine dans un embarras très grand : outre qu'il était maître des vivres, il se voyait dans un poste qui par sa situation commandait sur toute la contrée. Les proconsuls dépêchèrent à Rome courriers sur courriers, et mandèrent que, s'ils approchaient de l'ennemi, il ne leur était plus possible de battre en retraite ; que tout le pays

était ruiné, que les alliés étaient en suspens, et attendaient avec impatience à quoi l'on se déterminerait; qu'on leur fît savoir au plus tôt ce que l'on jugeait à propos qu'ils fissent. L'avis du sénat fut de livrer bataille; mais on écrivit à Servilius de suspendre encore, et l'on envoya Émilius pour la donner. Tout le monde jeta les yeux sur ce consul; personne ne parut plus capable d'exécuter avec succès une si grande entreprise. Une vie constamment vertueuse, et les grands services qu'il avait rendus à la république quelques années auparavant dans la guerre contre les Illyriens, réunirent tous les suffrages en sa faveur. On fit même dans cette occasion ce qui ne s'était pas encore fait, on composa l'armée de huit légions, chacune de cinq mille hommes, sans les alliés.

Car, comme nous l'avons déjà dit, les Romains ne lèvent jamais que quatre légions, dont chacune est d'environ quatre mille hommes et deux cents chevaux. Ce n'est que dans les conjonctures les plus importantes qu'ils y mettent cinq mille des uns et trois cents des autres. Pour les troupes des alliés, leur infanterie est égale à celle des légions; mais il y a trois fois plus de cavalerie. On donne à chaque consul la moitié de ces troupes auxiliaires, et deux légions. On les envoie chacun de leur côté; et la plupart des batailles ne se donnent que par un consul, deux légions et le nombre d'alliés que nous venons de marquer. Il arrive très rarement que l'on se serve de toutes ses forces en même temps et pour la même expédition; ici les Romains emploient non seulement quatre, mais huit légions; il fallait qu'ils craignissent extrêmement les suites de cette affaire.

Le sénat fit sentir à Émilius de quel avantage serait pour la république une victoire complète, et au contraire de combien de malheurs une défaite serait suivie. On l'exhorta de prendre bien son temps pour une action décisive, et de s'y conduire avec cette valeur et cette prudence qu'on admirait en lui, en un mot, d'une manière digne du nom romain. Dès que les consuls furent arrivés au camp, ils firent assembler les troupes, leur déclarèrent les intentions du sénat, et leur dirent, pour les animer à bien faire, tout ce que les conjonctures présentes leur suggérèrent de plus pressant. Émilius, touché lui-même du malheur de la république, en fit le sujet de sa harangue. Il était important de rassurer les troupes contre les revers qu'elles avaient éprouvés, et de dissiper l'épouvante qu'elles en avaient conçue.

Il dit donc à ses soldats que, si dans les combats précédens ils avaient eu du dessous, ils pouvaient par bien des raisons faire voir qu'ils n'en étaient pas responsables; mais que dans la bataille qui s'allait donner, pour peu qu'ils eussent de courage, rien ne pourrait mettre obstacle à la victoire; qu'auparavant deux consuls ne commandaient pas la même armée; que l'on ne s'était servi que de troupes levées depuis peu, sans exercice, sans expérience, et qui en étaient venues aux mains avec l'ennemi sans presque l'avoir vu; que celles qui avaient été battues sur la Trébie, arrivées le soir de la Sicile, avaient été rangées en bataille le lendemain, dès la pointe du jour; qu'à la journée de Trasimène, loin d'avoir vu l'ennemi avant le combat, elles n'avaient pu, à cause du brouillard, l'apercevoir, même en combattant. « Mais » aujourd'hui, ajouta-t-il, vous voyez » toutes choses dans une situation bien » différente. Non seulement les deux » consuls de l'année présente marchent

» à votre tête, et partagent avec vous » tous les périls ; mais encore les deux » de l'année passée ont bien voulu se » rendre aux prières que nous leur » avons adressées, de demeurer et de » combattre avec nous. Vous connais- » sez les armes des ennemis, leur ma- » nière de se former, leur nombre. » Depuis deux ans il ne s'est presque » point passé de jour que vous n'ayez » mesuré vos épées avec les leurs. Des » circonstances différentes doivent pro- » duire un succès différent. Il serait » étrange, que dis-je ? il est impossible » qu'en combattant à forces égales » dans des rencontres particulières, » vous ayez été le plus souvent victo- » rieux, et que, supérieurs en nombre » de plus de la moitié, vous soyez dé- » faits dans une bataille générale. Ro- » mains, il ne vous manque plus pour » la victoire que de vouloir vaincre. » Mais ce serait vous faire injure que » de vous exhorter à le vouloir. Si je » parlais à des soldats mercenaires, ou » à des alliés, qui, obligés, en vertu » des traités, de prendre les armes » pour une autre puissance, courent » tous les risques d'un combat, sans » avoir presque rien à en craindre ou » à en espérer, ce serait à ces sortes de » soldats qu'il faudrait tâcher d'inspi- » rer le désir de vaincre ; mais en par- » lant à des troupes qui, comme vous, » vont combattre pour elles-mêmes, » pour leur patrie, leurs femmes et » leurs enfans, et pour qui une bataille » doit avoir des suites si funestes ou si » avantageuses, il est inutile de les ex- » horter, il suffit de les avertir de ce » que l'on attend d'elles. Car qui » n'aime mieux vaincre, ou, si cela ne » se peut, mourir du moins les armes » à la main, que de vivre et de voir ce » qu'il a de plus cher, dans l'infamie » et dans l'oppression ? Mais qu'est-il » besoin d'un si long discours ? Figu- » rez-vous par vous-mêmes quelle dif- » férence il y a entre une victoire et » une défaite ; les avantages que l'une » vous procure, les maux que l'autre » entraîne après elle, et pensez, en » combattant, qu'il ne s'agit pas ici » de la perte des légions, mais de tout » l'empire. Si vous êtes vaincus, Rome » n'a plus de ressources pour tenir tête » à l'ennemi. Ses soins, ses forces, » ses espérances, tout est réuni dans » votre armée. Faites en sorte que le » succès réponde à son attente, et que » votre reconnaissance égale les bien- » faits que vous en avez reçus. Que » toute la terre sache aujourd'hui que » si les Romains ont perdu quelques » batailles, ce n'est pas qu'ils eussent » moins de courage et de valeur que » les Carthaginois, mais parce que les » conjonctures où l'on se trouvait ne » permettaient pas qu'on leur opposât » des combattans qui fussent accou- » tumés aux devoirs et aux périls de la » guerre. » Après cette harangue, Émilius congédia l'assemblée.

Le lendemain, ce consul se mit en marche, pour aller où il avait eu avis que les Romains campaient. Il y arriva le deuxième jour, et mit son camp à environ six milles de celui des Carthaginois. Comme c'était une plaine fort unie et tout ouverte, et que la cavalerie ennemie était de beaucoup supérieure à celle des Romains, il ne jugea pas à propos d'engager le combat dans cet endroit; il voulait qu'on attirât l'ennemi dans un terrain où l'infanterie pût avoir le plus de part à l'action. Varron, général sans expérience, fut d'un avis contraire ; de là, la division parmi les chefs : rien ne pouvait arriver de plus pernicieux et de plus funeste. Le lendemain, jour où commandait Varron (car c'est l'usage des

consuls romains de commander tour à tour), ce consul décampa, et prit la résolution d'avancer plus près des ennemis, quelque chose que pût lui dire son collègue pour l'en détourner.

Annibal vient au devant de lui avec ses soldats armés à la légère et sa cavalerie, fond sur les troupes encore en marche, fait une charge furieuse, et jette un grand désordre parmi les Romains. Le consul soutint ce premier choc avec un corps de soldats pesamment armés. Il fit ensuite charger les gens de trait et la cavalerie, et eut soin d'y mêler quelques cohortes de légionnaires. Cette précaution, que les Carthaginois avaient négligé de prendre, lui donna tout l'avantage du combat. La nuit mit fin à cette action, qui ne réussit pas à Annibal, comme il l'avait espéré.

Le lendemain, Émilius, qui n'était pas d'avis de combattre, et qui cependant ne pouvait, sans péril, retirer de là son armée, en fit camper les deux tiers le long de l'Aufide, seule rivière qui traverse l'Apennin, chaîne de montagnes qui partage toutes les rivières qui arrosent l'Italie, et dont les unes se jettent dans la mer de Toscane, et les autres dans la mer Adriatique. L'Aufie prend sa source du côté de la première, et, passant au travers de l'Apennin, va se jeter dans l'autre. Émilius fit passer le fleuve au reste de l'armée, et la retrancha à l'orient de l'endroit où il l'avait passé, environ à treize cents pas du premier camp et un peu plus loin de celui des ennemis; par cette disposition, il se mit à portée de soutenir ses fourrageurs, et d'inquiéter ceux des Carthaginois. Annibal, prévoyant que cette manœuvre mènerait à une bataille générale, jugea prudemment que le dernier échec ne lui permettait pas de hasarder une action décisive, sans avoir relevé le courage de ses troupes. Les ayant donc fait assembler : « Carthaginois, leur » dit-il, jetez les yeux sur tout le pays » qui vous environne, et dites-moi, » si les dieux vous donnaient le choix, » ce que vous pourriez souhaiter de » plus avantageux, supérieurs en ca- » valerie comme vous l'êtes, que de » disputer l'empire du monde dans un » pareil terrain? » Tous convinrent, et la chose était évidente, qu'ils ne feraient pas un autre choix.

« Rendez donc, continua-t-il, ren- » dez grâces aux dieux d'avoir amené » ici les ennemis pour vous faire trium- » pher d'eux. Sachez-moi gré aussi » d'avoir réduit les Romains à la né- » cessité de combattre. Quelque favo- » rable que soit pour nous le champ de » bataille, il faut nécessairement qu'ils » l'acceptent, ils ne peuvent plus l'évi- » ter. Il ne me conviendrait pas de par- » ler plus long-temps pour vous en- » courager à faire votre devoir. Cela » était bon lorsque vous n'aviez point » encore essayé vos forces avec les Ro- » mains, et j'eus soin alors de vous » montrer, par une foule d'exemples, » qu'ils n'étaient pas si formidables » que l'on pensait. Mais après trois » grandes victoires consécutives, que » faut-il, pour exalter votre courage » et vous inspirer de la confiance, que » le souvenir de vos propres exploits? » Par les combats précédens, vous vous » êtes rendus maîtres du plat pays et » de toutes les richesses qui y étaient. » C'est ce que je vous avais promis d'a- » bord, et je vous ai tenu parole; mais » dans le combat d'aujourd'hui, il s'a- » git des villes et des richesses qu'elles » contiennent. Si vous êtes vainqueurs, » toute l'Italie passe sous le joug : plus » de peines, plus de périls pour vous. » La victoire vous met en possession

» de toutes les richesses des Romains, » et assujettit toute la terre à votre do- » mination. Combattons donc. Il n'est » plus question de parler, il faut agir : » j'espère de la protection des dieux, » que vous verrez dans peu l'effet de » mes promesses. » Ce discours fut accueilli par les applaudissemens de toute l'assemblée, et Annibal, après l'avoir louée de sa bonne volonté, la congédia.

Il campa aussitôt, et se retrancha sur le bord du fleuve où était le plus grand camp des Romains. Le lendemain, il ordonna aux troupes de se reposer et de se tenir prêtes, et, le jour suivant, il rangea son armée en bataille sur le fleuve, comme s'il eût défié l'ennemi. Mais Émilius sentit le désavantage du terrain, et voyant d'ailleurs que la disette des vivres obligerait bientôt Annibal à lever le camp, il ne s'ébranla pas, et se contenta de faire bien garder ses deux camps. Annibal resta quelque temps en bataille. Comme personne ne se presentait, il fit rentrer l'armée dans ses retranchemens, et détacha les Numides contre ceux du plus petit camp, qui venaient à l'Aufide chercher de l'eau. Cette cavalerie passa jusqu'au retranchement même, et empêcha les Romains d'approcher de la rivière. Cela piqua Varron jusqu'au vif. Le soldat, qui n'avait pas moins d'ardeur de combattre, souffrait avec la dernière impatience que l'on différât; car l'homme, une fois déterminé à braver les plus grands périls pour parvenir à ce qu'il souhaite, ne souffre rien avec plus de chagrin que le retard de l'exécution.

Quand le bruit se répandit dans Rome, que les deux armées étaient en présence, et que chaque jour il se faisait des escarmouches, l'inquiétude et la crainte saisirent tous les esprits. Les défaites passées faisaient trembler pour l'avenir, et on prévenait par l'imagination tous les malheurs auxquels on serait exposé si on était vaincu. On n'entendit plus parler que des oracles prononcés sur Rome. Tous les temples, toutes les maisons particulières étaient pleines d'apparitions extraordinaires et de prodiges, pour lesquels on faisait des prières et des sacrifices aux dieux; car, dans les calamités publiques, les Romains apportent un soin extrême à calmer la colère des dieux et des hommes, et de toutes les cérémonies prescrites pour ces sortes d'occasions, il n'en est aucune qu'ils refusent d'observer sous aucun prétexte, quelque basse et méprisable qu'elle paraisse.

CHAPITRE XXIV.

Bataille de Cannes.

Le lendemain, jour où Varron avait le commandement, ce consul, aussitôt que le jour commence à poindre, faisant porter devant lui ses faisceaux, fait sortir à la fois les troupes des deux camps. Il range en bataille celles du plus grand, à mesure qu'elles traversent le fleuve; les troupes du petit camp se joignent et s'alignent à l'autre, de manière à ce que le front de bataille de l'armée soit tourné vers le midi. Il place la cavalerie romaine à l'aile droite, et l'appuie au fleuve même; l'infanterie se déploie près d'elle, sur un front égal, les manipules plus rapprochés l'un de l'autre, ou les intervalles plus serrés qu'à l'ordinaire, et les manipules présentant plus de hauteur que de front. La cavalerie des alliés, à l'aile gauche, fermait la ligne, en avant de laquelle étaient postés les soldats légers. Il y avait dans cette armée, en comptant les alliés, quatre-vingt mille hommes de pied et un peu plus de six mille chevaux.

Annibal, en même temps, fit passer l'Aufide aux frondeurs et aux troupes légères, et les posta devant l'armée. Le reste ayant passé la rivière par deux endroits, sur le bord à l'aile gauche il mit la cavalerie espagnole et gauloise pour l'opposer à la cavalerie romaine; et ensuite, sur la même ligne, une moitié de l'infanterie africaine pesamment armée; l'infanterie espagnole et gauloise; l'autre moitié de l'infanterie africaine; et enfin la cavalerie numide qui formait l'aile droite.

Après qu'il eut ainsi rangé toutes ces troupes sur une seule ligne, il marcha au devant des ennemis, avec l'infanterie espagnole et gauloise, qui se détacha du centre du corps de bataille; ce comme elle était jointe en droite ligne avec le reste, en se séparant, elle forma comme le convexe d'un croissant, ce qui ôta au centre beaucoup de sa hauteur; le dessein du général étant de commencer le combat par les Espagnols et les Gaulois, et de les faire soutenir par les Africains.

Cette dernière infanterie était armée à la romaine, ayant été revêtue par Annibal des armes qu'on avait prises sur les Romains dans les combats précédens. Les Espagnols et les Gaulois avaient le bouclier; mais leurs épées étaient fort différentes. Celle des premiers n'était pas moins propre à frapper d'estoc que de taille; au lieu que celle des Gaulois ne frappe que de taille, et à certaine distance. Ces troupes étaient rangées par sections alternativement; les Gaulois nus, les Espagnols couverts de chemises de lin couleur de pourpre, ce qui fut pour les Romains un spectacle extraordinaire qui les épouvanta. L'armée des Carthaginois était de dix mille chevaux, et d'un peu plus de quarante mille hommes de pied.

Émilius commandait à la droite des Romains, Varron à la gauche; les deux consuls de l'année précédente, Servilius et Attilius étaient au centre. Du côté des Carthaginois, Asdrubal avait sous ses ordres la gauche, Hannon la droite, et Annibal ayant avec lui Magon, son frère, s'était réservé le commandement du centre. Ces deux armées n'eurent rien à souffrir du soleil, lorsqu'il fut levé: l'une étant tournée au midi, comme je l'ai remarqué, et l'autre au septentrion.

L'action commença par les troupes légères, qui de part et d'autre étaient devant le front des deux armées; ce premier choc ne donna aucun avantage à l'un ni à l'autre parti. Mais dès que la cavalerie espagnole et gauloise de la gauche se fut approchée, le combat s'échauffant, les Romains se battirent avec furie, et plutôt en Barbares qu'en Romains; car ce ne fut point tantôt en reculant, tantôt en revenant à la charge selon les lois de leur tactique; à peine en furent-ils venus aux mains, qu'ils sautèrent de cheval, et saisirent chacun son adversaire. Cependant les Carthaginois eurent le dessus. La plupart des Romains demeurèrent sur la place, après s'être défendus avec la dernière valeur; le reste fut poursuivi le long du fleuve, et taillé en pièces sans pouvoir obtenir de quartier.

L'infanterie pesamment armée prit ensuite la place des troupes légères et en vint aux mains. Les Espagnols et les Gaulois tinrent ferme d'abord et soutinrent le choc avec vigueur; mais ils cédèrent bientôt à la pesanteur des légions, et, ouvrant le croissant, tournèrent le dos et se retirèrent. Les Romains les suivent avec impétuosité, et rompent d'autant plus aisément la ligne gauloise, qu'ils se serraient tous des ailes vers le centre où était le fort du

combat; car toute la ligne ne combattit point en même temps, mais ce fut par le centre que commença l'action; parce que les Gaulois étant rangés en forme de croissant, laissèrent les ailes loin derrière eux, et présentèrent le convexe du croissant aux Romains. Ceux-ci suivent donc de près les Gaulois et les Espagnols, et, s'attroupant vers le milieu, à l'endroit où l'ennemi *plia*, poussèrent si fort en avant, qu'ils touchèrent des deux côtés les Africains *pesamment* armés. Les Africains de la droite, en faisant la conversion de *droite* à gauche, se trouvèrent tout le long du flanc de l'ennemi, aussi bien que ceux de la gauche qui la firent de gauche à droite, les circonstances mêmes leur enseignant ce qu'ils avaient à faire. C'est ce qu'Annibal avait prévu: que les Romains poursuivant les Gaulois ne manqueraient pas d'être enveloppés par les Africains. Les Romains alors, ne pouvant plus garder leurs rangs et leurs files, furent contraints de se défendre homme à homme et par petits corps contre ceux qui les attaquaient de front et de flanc.

Émilius avait échappé au carnage qui s'était fait à l'aile droite au commencement du combat. Voulant, selon la parole qu'il avait donnée, se trouver partout, et voyant que c'était l'infanterie légionnaire qui déciderait du sort de la bataille, il pousse à cheval au travers de la mêlée, écarte, tue tout ce qui se présente, et cherche en même temps à ranimer l'ardeur des soldats romains. Annibal, qui pendant toute la bataille était resté dans la mêlée, faisait la même chose de son côté.

La cavalerie numide de l'aile droite, sans faire ni souffrir beaucoup, ne laissa pas d'être utile dans cette occasion par sa manière de combattre; car fondant de tous côtés sur les ennemis, elle leur donna assez à faire pour qu'ils n'eussent pas le temps de penser à secourir leurs gens. Mais lorsque l'aile gauche, où commandait Asdrubal, eut mis en déroute toute la cavalerie de l'aile droite des Romains, à un très petit nombre près, et qu'elle se fut jointe aux Numides, la cavalerie auxiliaire n'attendit pas qu'on tombât sur elle, et lâcha pied.

On dit qu'alors Asdrubal fit une chose qui prouve sa prudence et son habileté, et qui contribua au succès de la bataille. Comme les Numides étaient en grand nombre, et que ces troupes ne sont jamais plus utiles que lorsqu'on fuit devant elles, il leur donna les fuyards à poursuivre, et mena la cavalerie espagnole et gauloise à la charge pour secourir l'infanterie africaine. Il fondit sur les Romains par les derrières, et, faisant charger sa cavalerie en troupes dans la mêlée par plusieurs endroits, il donna de nouvelles forces aux Africains et fit tomber les armes des mains des ennemis. Ce fut alors que L. Émilius, citoyen qui pendant toute sa vie, ainsi que dans ce dernier combat, avait noblement rempli ses devoirs envers son pays, succomba enfin tout couvert de plaies mortelles.

Les Romains combattaient toujours, et, faisant front à ceux dont ils étaient environnés, ils résistèrent tant qu'ils purent; mais les troupes qui étaient à la circonférence diminuant de plus en plus, ils furent enfin resserrés dans un cercle plus étroit, et passés tous au fil de l'épée. Attilius et Servilius, deux personnages d'une grande probité, et qui s'étaient signalés dans le combat en vrais Romains, furent aussi tués dans cette occasion.

Pendant le carnage qui se faisait au centre, les Numides poursuivirent les fuyards de l'aile gauche. La plupart

furent taillés en pièces, d'autres furent jetés en bas de leurs chevaux; quelques-uns se sauvèrent à Vénuse, du nombre desquels était Varron, le général romain, cet homme abominable dont la magistrature coûta si cher à sa patrie. Ainsi finit la bataille de Cannes, bataille où l'on vit de part et d'autre des prodiges de valeur, comme il est aisé de le justifier.

De six mille chevaux dont la cavalerie romaine était composée, il ne se sauva à Vénuse que soixante-dix Romains avec Varron, et de la cavalerie auxiliaire il n'y eut qu'environ trois cents hommes qui se jetèrent dans différentes villes; dix mille hommes de pied furent à la vérité faits prisonniers, mais ils n'étaient pas au combat. Il ne sortit de la mêlée pour se sauver dans les villes voisines qu'environ trois mille hommes; tout le reste, au nombre de soixante-dix mille, mourut au champ d'honneur.

Les Carthaginois eurent la principale obligation de cette victoire, aussi bien que des précédentes, à leur cavalerie, et donnèrent par là à tous les peuples qui devaient naître après eux cette leçon éclatante: qu'en temps de guerre il vaut beaucoup mieux avoir moitié moins d'infanterie et être supérieur en cavalerie, que d'avoir des forces en tout égales à celles de son ennemi.

Annibal perdit dans cette action environ quatre mille Gaulois, quinze cents Espagnols et Africains; et deux cents chevaux.

Je viens de dire que les dix mille hommes faits prisonniers n'étaient pas au combat: c'est que L. Émilius avait laissé dans son camp dix mille hommes de pied, afin que si Annibal menait à la bataille toute son armée sans laisser de garde à son camp, ce corps de réserve pût aller se jeter sur le bagage des ennemis; ou que si ce général, prévoyant l'avenir, détachait un corps de troupes pour garder son camp, il eût d'autant moins d'ennemis à combattre. Or, voici comment ces dix mille hommes furent faits prisonniers. Dès le commencement du combat, ils avaient été attaquer les Carthaginois qu'Annibal avait laissés pour la garde du camp. Ceux-ci se défendirent, quoique avec assez de peine; mais quand la bataille fut entièrement terminée, ce général accourut au secours de ses gens, repoussa les Romains, et les enveloppa dans leur propre camp. Deux mille chevaux qui avaient pris la fuite et s'étaient retirés dans les forteresses répandus dans le pays eurent le même sort. Forcés dans leurs postes par les Numides, ils furent tous emmenés prisonniers.

Après cette victoire, les affaires prirent l'aspect qu'on s'attendait leur voir prendre dans les deux partis: elle rendit les Carthaginois maîtres de presque toute cette partie de l'Italie qu'on appelle l'ancienne et la grande Grèce. Les Tarentins se rendirent d'abord: les Argyripains et quelques peuples de la Campanie appelèrent Annibal chez eux. Tous les autres inclinaient déjà à se livrer aux Carthaginois, qui de leur côté n'espéraient rien moins que de prendre Rome d'emblée. Les Romains ne crurent pas seulement alors avoir perdu sans ressource l'empire d'Italie, ils tremblaient pour eux-mêmes et pour leur patrie, dans la pensée qu'Annibal viendrait incessamment à Rome. La fortune même sembla en quelque sorte vouloir mettre le comble au malheur des Romains, et disputer à Annibal la gloire de les détruire. A peine avait-on appris à Rome la défaite de Cannes, qu'on y reçut la nouvelle que le préteur envoyé dans la Gaule Cisalpine y était malheureusement tombé

dans une embuscade, et que son armée y avait été tout entière taillée en pièces par les Gaulois.

Tous ces coups n'empêchèrent pas le sénat de prendre toutes les mesures possibles pour sauver l'état. Il releva le courage du peuple; il pourvut à la sûreté de la ville; il délibéra dans la conjoncture présente avec courage et avec fermeté; la suite le fit bien connaître. Quoique alors il fût notoire que les Romains étaient vaincus et obligés de renoncer à la gloire des armes, cependant la forme même du gouvernement, et les sages conseils du sénat, non seulement les ont remis en possession de l'Italie par la défaite des Carthaginois, mais leur ont encore en peu de temps assujetti toute la terre. C'est pourquoi, lorsqu'après avoir rapporté dans ce livre-ci toutes les guerres qui se sont faites en Espagne et en Italie pendant la cent quarantième olympiade, et dans le suivant tout ce qui s'est passé en Grèce pendant cette même olympiade, nous serons arrivés à notre époque, nous ferons alors un livre particulier sur la forme du gouvernement romain: c'est un devoir dont je ne puis me dispenser sans ôter à l'histoire une des parties qui lui convient le plus; mais j'y suis encore porté par l'utilité qu'en tireront les personnes constituées en autorité, ou pour réformer des états déjà établis, ou pour en établir de nouveaux.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Récapitulation du livre précédent.— Guerre de Philippe contre les Éoliens et les Lacédémoniens. — Raisons de cette guerre.

Nous avons fait voir, dans le livre précédent, pour quels sujets s'était une seconde fois allumée la guerre entre les Romains et les Carthaginois; comment Annibal était entré en Italie, les batailles qui se sont livrées entre ces deux peuples, et entre autres celle que les Romains perdirent près de la ville de Cannes et sur les bords de l'Aufide. Venons maintenant à ce qui s'est fait dans la Grèce pendant le même espace de temps, c'est-à-dire pendant la cent quarantième olympiade; mais auparavant nous rappellerons en peu de mots au souvenir de nos lecteurs, ce que nous en avons déjà dit par avance dans le second livre, et surtout ce que nous y avons remarqué des Achéens, parce que cet état a fait du temps de nos pères et de notre temps même des progrès inconcevables.

Commençant donc par Tisamène, un des enfans d'Oreste, nous avons dit que ce peuple avait été gouverné par des rois de cette famille jusqu'à Ogygès; qu'ensuite il s'était mis en république, et qu'il s'était fait des lois qu'on ne pouvait trop estimer; qu'aussitôt après cet établissement il avait été dispersé en villes et en bourgades par les rois de Lacédémone, et qu'il s'était réuni une seconde fois et avait repris le gouvernement républicain. Nous avons rapporté ensuite quelles mesures il avait prises pour inspirer le même dessein aux autres villes, et pour réunir tous les peuples du Péloponnèse sous un même nom et sous un seul gouvernement. Après avoir

parlé de ce projet en général, nous avons rapporté en peu de mots les faits particuliers, en suivant l'ordre des temps, jusqu'à celui ou Cléomène, roi de Lacédémone, fut chassé de son royaume. Enfin après un récit succinct de ce qui s'était passé jusqu'à la mort d'Antigonus, de Seleucus et de Ptolomée, qui moururent tous trois presque en même temps, je promis de commencer mon histoire par ce qui était arrivé après la mort de ces rois.

Cette époque m'a paru la plus belle et la plus intéressante que je pusse prendre; car premièrement c'est là que se termine l'ouvrage d'Aratus, et ce que nous dirons des affaires de la Grèce n'en sera qu'une continuation. D'ailleurs les temps suivans touchent de si près aux nôtres, que nous en avons vu nous-mêmes une partie, et nos pères l'autre. Ainsi ou j'aurai vu de mes propres yeux les faits dont j'écrirai l'histoire, ou je les aurai appris de témoins oculaires; car je n'aurais pas voulu remonter aux temps plus reculés, dont on ne peut rapporter que ce que l'on a entendu dire à des gens qui l'ont ouï dire à d'autres, et dont on ne peut rien savoir ni rien assurer qu'avec incertitude. Mais ce qui m'a surtout déterminé à choisir cette époque, c'est que la fortune semble avoir pris plaisir à changer alors par tout le monde la face de toutes choses.

Ce fut dans ce temps-là que Philippe, fils de Démétrius, quoique encore enfant, fut élevé sur le trône de Macédoine; qu'Achéus eut le rang et la puissance royale dans le pays d'endeçà du mont Taurus; qu'Antiochus, surnommé le Grand, succéda dans la plus tendre enfance à Seleucus son frère, roi de Syrie, mort peu d'années auparavant; qu'Arianthe régna en Cappadoce; que Ptolémée Philopator se rendit maître de l'Égypte; que Lycurgue fut fait roi de Lacédémone; et qu'enfin les Carthaginois avaient depuis peu donné à Annibal le commandement de leurs armées.

Tous les états alors ayant donc ainsi changé de maîtres, on devait voir naître de nouveaux événemens. Cela est naturel, et cela ne manqua pas aussi d'arriver. Les Romains et les Carthaginois soutinrent les uns contre les autres la guerre dont nous avons fait l'histoire; en même temps Antiochus et Ptolémée se disputèrent la Cœlo-Syrie; les Achéens et Philippe firent la guerre aux Étoliens et aux Lacédémoniens pour le sujet que je vais dire.

Il y avait déjà long-temps que les Étoliens étaient las de vivre en paix et sur leurs propres biens, eux qui étaient accoutumés à vivre aux dépens de leurs voisins, et qui ont besoin de beaucoup de choses, que leur vanité naturelle à laquelle ils s'abandonnent leur fait rechercher avec avidité; ce sont des bêtes féroces plutôt que des hommes; sans distinction pour personne, rien n'est exempt de leurs hostilités. Cependant tant qu'Antigonus vécut, la crainte qu'ils avaient des Macédoniens les retint. Mais dès qu'il fut mort, et qu'il n'eut laissé pour successeur que Philippe, qui n'était encore qu'un enfant, ils levèrent le masque, et ne cherchèrent plus que quelque prétexte précieux pour se jeter sur le Péloponnèse. Outre que depuis long-temps ils étaient habitués à piller cette province, ils ne croyaient pas qu'il y eût de peuple qui pût, avec plus d'avantage qu'eux, faire la guerre aux Achéens.

Pendant qu'ils pensaient à exécuter ce projet, le hasard leur en fournit cette occasion. Certain Dorimaque, natif de Trichon, fils de ce Nicostrate qui trahit si indignement toute une assem-

blée générale des Béotiens, jeune homme vif et avide du bien d'autrui, selon le caractère de sa nation, fut envoyé par ordre de la république à Phigalée, ville du Péloponnèse sur les frontières des Messéniens, et dépendante de la république étolienne. Ce n'était, à ce que l'on disait, que pour garder la ville et les pays; mais c'était en effet pour examiner et rapporter ce qui se passait dans le Péloponnèse. Pendant qu'il était là, il y arriva quantité de pirates, à qui ne pouvant d'abord permettre de butiner, parce que la paix ménagée entre les Grecs par Antigonus durait encore, il leur permit enfin d'enlever les troupeaux des Messéniens quoique ceux-ci fussent amis et alliés de la république. Ces pirates n'exercèrent d'abord leur pillage qu'aux extrémités de la province. Mais leur audace ne s'en tint point là; ils entrèrent dans le pays, attaquèrent les maisons pendant la nuit, lorsqu'on s'y attendait le moins, et eurent la témérité de les forcer.

Les Messéniens trouvèrent ce procédé fort étrange, et envoyèrent en faire des plaintes à Dorimaque. Celui-ci, qui était bien aise que ceux qu'il commandait s'enrichissent et l'enrichissent lui-même, n'eut d'abord aucun égard aux plaintes des députés: il avait une trop grande part au butin. Le pillage continuant et les députés demandant avec chaleur qu'on leur fît justice, il dit qu'il viendrait lui-même à Messène, et rendrait justice à ceux qui se plaignaient des Étoliens. Il y vint en effet; mais quand ceux qui avaient été maltraités se présentèrent devant lui, ils ne purent en tirer que des railleries, des insultes et des menaces. Une nuit même qu'il était encore à Messène, les pirates, s'approchant de la ville, escaladèrent la maison de campagne de Chiron, égorgèrent tous ceux qui firent résistance, chargèrent les autres de chaînes, firent sortir les bestiaux et emmenèrent tout ce qui s'en rencontra.

Jusque là les éphores avaient souffert, quoique avec beaucoup de douleur, et le pillage des pirates et la présence de leur chef; mais enfin, se croyant encore insultés, ils donnèrent ordre à Dorimaque de comparaître devant l'assemblée des magistrats. Sciron, homme de mérite et de considération, était alors éphore à Messène; son avis fut de ne pas laisser Dorimaque sortir de la ville qu'il n'eût rendu tout ce qui avait été pris aux Messéniens, et qu'il n'eût livré à la vindicte publique les auteurs de tant de meurtres qui s'étaient commis. Tout le conseil trouvant cet avis fort juste, Dorimaque se mit en colère, et dit que l'on n'avait guère d'esprit si l'on s'imaginait insulter sa personne; que ce n'était pas lui, mais la république des Étoliens que l'on insultait; que c'était une chose indigne, qui allait attirer sur les Messéniens une tempête épouvantable, et qu'un tel attentat ne pourrait demeurer impuni.

Il y avait dans ce temps-là à Messène certain personnage nommé Babyrtas, homme tout-à-fait dans les intérêts de Dorimaque, et qui avait la voix et le reste du corps si semblables à lui, que s'il eût eu sa coiffure et ses vêtemens, on l'aurait pris pour lui-même, et Dorimaque savait bien cela. Celui-ci donc s'échauffant et traitant avec hauteur les Messéniens, Sciron ne put se contenir: « Tu crois donc, Babyrtas, lui dit-il » d'un ton de colère, que nous nous » soucions fort de toi et de tes me» naces? » Ce mot ferma la bouche à Dorimaque, et l'obligea de permettre aux Messéniens de tirer vengeance des torts qu'on leur avait faits. Il s'en re-

tourna en Étolie, mais si piqué du mot de Sciron, que, sans autre prétexte raisonnable, il déclara la guerre aux Messéniens.

CHAPITRE II.

Discours de Dorimaque pour irriter les Etoliens contre Messène.—Hostilités des Etoliens. — Aratus se charge du commandement. — Portrait de ce préteur.

Ariston était alors préteur chez les Étoliens : mais comme il était trop accablé d'infirmités pour se mettre à la tête d'une armée, et qu'il était d'ailleurs parent de Dorimaque et de Scopas, il céda en quelque sorte au premier le commandement. Dorimaque n'osa pas dans les assemblées publiques porter ses concitoyens à déclarer la guerre aux Messéniens; il n'en avait aucun prétexte plausible, et tout le monde connaissait le sujet qui l'irritait si fort contre cette république. Il prit donc un autre parti, qui fut d'engager secrètement Scopas à entrer dans le dépit qu'il avait contre les Messéniens. Il lui représenta qu'il n'avait rien à craindre du côté des Macédoniens, parce que Philippe, qui était à la tête des affaires, avait à peine dix-sept ans; que les Lacédémoniens n'étaient pas assez amis des Messéniens pour prendre leur parti; et qu'enfin les Éléens, attachés aux Étoliens comme ils étaient, ne manqueraient pas dans cette occasion d'entrer dans leurs intérêts et de leur prêter du secours; d'où il concluait que rien ne pourrait les empêcher d'entrer dans Messène. Il ajouta, ce qui devait faire le plus d'impression sur un Étolien, qu'il y aurait un butin immense à faire dans ce pays, où personne n'était en garde contre une descente, et qui pendant la guerre de Cléomène avait été le seul qui n'eût rien souffert; que cette expédition leur attirerait la faveur et les applaudissemens de tout le peuple d'Étolie; que si les Achéens refusaient le passage sur leurs terres, ils n'auraient pas le droit de se plaindre si on se l'ouvrait par force; que s'ils ne remuaient pas, ils ne mettraient aucun obstacle à leur projet; qu'enfin ils ne manqueraient pas de prétexte contre les Messéniens, qui depuis long-temps avaient eu l'injustice de promettre le secours de leurs armes aux Achéens et aux Macédoniens.

Ces raisons et d'autres semblables que Dorimaque entassa sur le même sujet, persuadèrent si bien Scopas et ses amis, que, sans attendre une assemblée du peuple, sans consulter les magistrats, sans rien faire de ce qui convenait en pareille occasion, sur leurs propres lumières et ne suivant que leur passion, ils déclarèrent la guerre tout à la fois aux Messéniens, aux Épirotes, aux Achéens, aux Acarnaniens et aux Macédoniens. Sur-le-champ ils firent embarquer des pirates, qui, ayant rencontré vers Cythère un vaisseau du roi de Macédoine, le firent entrer dans un port d'Étolie, et vendirent les pilotes, les rameurs et le vaisseau même. Montés sur les vaisseaux des Céphalléniens, ils ravagèrent la côte d'Épire; firent des tentatives sur Tyrée, ville de l'Acarnanie; ils envoyèrent des partis dans le Péloponnèse, et prirent au milieu des terres des Mégalopolitains le château de Clarios, dont ils se servirent pour y vendre à l'encan leur butin, et pour y garder celui qu'ils faisaient. Mais le château fut en peu de jour forcé par Tixomène, préteur des Achéens, et par Taurion, qu'Antigonus avait laissé dans le Péloponnèse pour y veiller sur les intérets des rois de Macédoine. Car Antigonus obtint à la vérité des Achéens la ville de Co-

rinthe dans le temps de Clémène; mais, loin de leur rendre Orchomène qu'il avait emportée d'assaut, il la garda, dans le dessein, à mon avis, non seulement d'être maître de l'entrée du Péloponnèse, mais encore d'en mettre le pays à couvert d'insultes par le moyen de cette ville, où il y avait une garnison et toutes sortes de munitions.

Dorimaque et Scopas ayant observé le temps où Timoxène devait bientot sortir de la préture, et où Aratus, choisi pour lui succéder l'année suivante, n'était point encore entré en charge, ils assemblèrent à Rios tout ce qu'ils purent d'Étoliens; et, après y avoir disposé des pontons et équipé les vaisseaux des Céphalléniens, ils firent passer cette armée dans le Péloponnèse, et marchèrent droit à Messène, prenant leur route par le pays des Patréens, des Pharéens et des Tritéens. Passant sur ces terres, à les entendre, ils n'avaient garde de faire aucun tort aux Achéens; mais la soldatesque avide de butin ne put s'empêcher de piller; elle pilla et ravagea tout, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à Phégalée, d'où elle se jeta tout d'un coup et avec insolence sur le pays des Messéniens, sans nul égard pour l'amitié et l'alliance qu'ils avaient avec ce peuple depuis très long-temps, sans aucun respect pour le droit des gens. L'avidité du butin l'emporta sur toutes choses, ils saccagèrent tout impunément, sans que les Messéniens osassent se présenter devant eux pour les arrêter.

C'était alors le temps où se devait tenir l'assemblée des Achéens. Ils vinrent à Égion, et quand le conseil fut formé, les Patréens et les Pharéens firent le détail du pillage que les Étoliens, en passant, avaient fait sur leurs terres. Les Messéniens demandèrent aussi par des députés qu'on vînt à leurs secours, et qu'on les vengeât des torts et des injustices qu'ils avaient souffertes. Le conseil fut sensiblement touché des plaintes des uns et du malheur des autres; mais ce qui le frappa le plus, ce fut que les Étoliens eussent osé entrer dans l'Achaïe avec une armée, sans que personne leur eût accordé le passage, et qu'ils ne pensassent point à réparer cette injure. On résolut donc de secourir les Messéniens, et pour cela on donna ordre au préteur de faire prendre les armes aux Achéens, et cette résolution fut ratifiée.

Timoxène, dont la préture n'était point encore expirée, ne comptant pas trop sur les Achéens, qui n'avaient pas eu soin d'exercer leurs recrues, refusait de lever des soldats, et ne voulait pas se charger de cette expédition. En effet, depuis que Cléomène avait été chassé du trône de Lacédémone, les peuples du Péloponnèse, fatigués par les guerres précédentes, et ne s'attendant pas que la paix dont ils jouissaient durerait si peu, avaient fort négligé tout ce qui regarde la guerre. Mais Aratus, outré de l'insolence des Étoliens et irrité depuis long-temps contre eux, prit la chose avec plus de chaleur; il fit prendre les armes aux Achéens, ne souhaitant rien avec plus d'ardeur que d'en venir aux mains avec les Étoliens. Ayant donc reçu de Timoxène le sceau public cinq jours avant qu'il dût le recevoir, il envoya ordre aux villes d'enrôler tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, et leur indiqua Mégalopolis pour lieu de rendez-vous.

Mais avant que d'entrer dans le détail de cette guerre, il sera bon de dire en peu de mots quel était le caractère particulier de ce préteur. Aratus était l'homme du monde le plus propre à être à la tête des affaires, parlant bien, pensant juste, se taisant à propos. Ja-

mais personne ne posséda mieux l'art de dissimuler dans les dissensions civiles, de s'attacher les amis, de s'attirer des alliés : fin et adroit pour négocier, pour surprendre l'ennemi, lui tendre des piéges ; infatigable et intrépide pour les faire réussir. Entre une infinité d'exemples qu'on pourrait citer pour faire voir que ce portrait est peint d'après nature, on n'a qu'à voir de quelle manière il se rendit maître de Sicyone et de Mantinée, comment il chassa les Étoliens de Pellène, et surtout de quelle ruse il se servit pour entrer dans l'Acrocorinthe. Mais ce même Aratus à la tête d'une armée n'était plus reconnaissable ; il n'avait plus ni esprit pour former des projets, ni résolution pour les conduire à leur fin ; la vue seule du péril le déconcertait. Le Péloponnèse était rempli de trophées élevés pour célébrer ses défaites, et il y fut toujours vaincu sans beaucoup de résistance.

Aussi voit-on qu'il y a parmi les hommes une variété infinie non seulement de corps, mais d'esprits. Souvent le même homme aura d'excellentes dispositions pour certaines choses, qui, employé à des choses différentes, n'en aura aucune. Bien plus, il arrive souvent qu'à l'égard même de choses de même espèce, le même homme sera très intelligent pour certaines et très borné pour d'autres, qu'il sera brave jusqu'à la témérité en certaines occasions, et en d'autres lâche jusqu'à la poltronnerie. Ce ne sont point là des paradoxes. Rien de plus ordinaire, rien de plus connu, du moins de ceux qui sont capables de réflexion. Tel à la chasse attaque avec valeur la bête la plus formidable, qui sous les armes et en présence de l'ennemi, n'a ni cœur ni courage. Il y en a qui se tireront avec honneur d'un combat singulier ; joignez-les à d'autres dans un ordre de bataille, les armes leur tomberont des mains. La cavalerie thessalienne, par exemple, est invincible, lorsqu'elle se bat par escadrons ; mais si elle quitte son ordonnance, on n'en peut tirer aucun service. C'est le contraire avec les Étoliens. Rien n'approche des Crétois, soit, sur mer, soit sur terre, quand il s'agit d'embuscade, de pillage, d'attaques nocturnes, partout en un mot où il faut déployer la ruse et l'adresse ; et lorsque les Crétois sont en ordre de bataille devant l'ennemi, c'est la lâcheté même ; tandis que les Achéens et les Macédoniens ne peuvent combattre qu'ainsi rangés. Après cela, mes lecteurs ne devront pas être surpris si j'attribue quelquefois aux mêmes personnes des dispositions toutes contraires, même à l'égard de choses qui paraissent semblables. Je reviens à mon sujet.

CHAPITRE III.

Les Messéniens se plaignent des Etoliens, et sont écoutés. — Ruse de Scopas et de Dorimaque. — Aratus perd la bataille de Caphyes.

Quand les troupes furent assemblées à Mégalopolis, comme l'avait ordonné le conseil des Achéens, les Messéniens se présentèrent une seconde fois, demandant qu'on les vengeât de la perfidie qui leur avait été faite ; mais lorsqu'ils eurent témoigné vouloir porter les armes dans cette guerre, et être enrôlés avec les Achéens, les chefs de ceux-ci ne voulurent point y consentir, et dirent qu'ils ne pouvaient les recevoir dans leur alliance sans l'agrément de Philippe et des autres alliés. La raison de ce refus, c'est qu'alors subsistait encore l'alliance jurée du temps de Cléomène, et ménagée par Antigonus entre les Achéens, les Épirotes, les Phocéens, les Macédoniens, les Béo-

tiens, les Arcadiens et les Thessaliens. Les Achéens dirent cependant qu'ils feraient marcher des troupes à leur secours, pourvu néanmoins qu'ils donnassent leurs enfans en ôtage et les missent en dépôt à Lacédémone, pour assurance que jamais ils ne feraient la paix avec les Étoliens sans le consentement des Achéens. Les Lacédémoniens mirent aussi des troupes en campagne, en qualité d'alliés, et campèrent sur les fontières des Mégalopolitains, mais moins pour y faire l'office d'alliés que pour être spectateurs de la guerre et voir quel en serait l'événement.

Quand Aratus eut ainsi disposé tout ce qui regardait les Messéniens, il envoya des députés aux Étoliens pour les instruire de ce qui avait été résolu, et leur ordonna de sortir des terres des Messéniens, et de ne pas mettre le pied dans l'Achaïe, sous peine d'être traités comme ennemis. Aussitôt Scopas et Dorimaque, sachant que les Achéens étaient sous les armes, et ne jugeant pas qu'il fût de leur intérêt de désobéir aux ordres de cette république, envoyèrent des courriers à Cylène pour prier Ariston, préteur des Étoliens, de faire conduire à l'île de Philias, tous les vaisseaux de charge qui étaient sur la côte, et partirent deux jours après avec leur butin, prenant leur route vers le pays des Éléens, dont les Étoliens avaient toujours été fort amis, parce que par leur moyen le Péloponnèse leur était ouvert pour y piller et y faire du butin.

Aratus différa deux jours de se mettre en marche, croyant légèrement que les Étoliens quitteraient le pays, comme ils en avaient fait semblant. Il congédia même l'armée des Achéens et les troupes de Lacédémone; et, ne se réservant que trois mille hommes de pied, trois cents chevaux et les troupes que commandait Taurion, il s'avança vers Patras, ne voulant qu'inquiéter les Étoliens. Dorimaque, informé qu'Aratus le suivait de près avec un corps de troupes, fut assez embarrassé : d'un côté il craignait que les Achéens ne fondissent sur lui pendant qu'il s'embarquerait et que ses troupes seraient dispersées : mais comme de l'autre il ne souhaitait rien tant que d'allumer la guerre, il fit accompagner le butin par les gens qu'il jugea propres à cette escorte, et leur donna ordre de le mener droit à Rios, comme devant là s'embarquer; puis, marchant lui-même d'abord vers le même endroit, comme pour escorter le butin, il se détourna tout d'un coup, et prit sa route vers Olympie.

Sur l'avis qu'il reçut là, que Taurion était près de Clitorie, voyant bien que son butin ne pourrait partir de Rios sans péril et sans combat, il crut ne pouvoir mieux faire que d'attaquer sur-le-champ Aratus, qui n'avait que fort peu de troupes, et qui ne s'attendait à rien moins qu'à une bataille. Car il pensait en lui-même que, s'il était assez heureux pour vaincre, il aurait du temps de reste pour ravager le pays et partir de Rios sans danger, pendant qu'Aratus prendrait de nouvelles mesures pour rassembler ses Achéens; ou que, si ce préteur n'osait en venir aux mains, il lui serait encore aisé de se retirer quand il le jugerait à propos. Plein de ces pensées, il se mit en marche et vint camper près de Méthydrion, dans le pays des Mégalopolitains. Le voisinage de l'ennemi étourdit si fort les chefs des Achéens, qu'on peut dire qu'ils en perdirent la tête. Quittant Clitorie, ils campèrent proche Caphyes; et, pendant que les Étoliens étaient en marche de Méthydrion, prenant le chemin d'Orchomène, Aratus

samment armée, ce qui lui aurait infailliblement procuré la victoire.

Mais dès qu'Aratus se fut présenté, qu'il eut fait souvenir le peuple de ce qu'il avait fait auparavant pour la république; que, pour se justifier des accusations intentées contre lui, il eut fait voir qu'il n'était pas la cause de ce qui était arrivé; qu'il eut demandé pardon des fautes qu'il aurait pu commettre malgré lui dans cette occasion; qu'il eut prié qu'on délibérât sur les affaires avec calme et sans passion; le peuple changea tout d'un coup à son égard, et prit des dispositions si généreuses et si favorables, qu'il s'irrita contre les accusateurs d'Aratus, et ne suivit dans tout ce qui se fit ensuite que les avis de ce préteur.

Tout ceci arriva dans la cent trente-neuvième olympiade. Ce que nous allons rapporter appartient à la suivante.

Le résultat du conseil des Achéens fut que l'on enverrait des députés vers les Épirotes, les Béotiens, les Phocéens, les Acarnaniens et Philippe, pour leur apprendre de quelle manière les Étoliens, contre la foi des traités, étaient entrés dans l'Achaïe à main armée déjà deux fois, et pour les presser, en vertu des traités, de venir à leur secours; que l'on engagerait les Messéniens à faire alliance avec eux; que le préteur lèverait cinq mille hommes de pied et cinq cents chevaux; que l'on secourrait les Messéniens, si les Étoliens entraient sur leurs terres; qu'enfin on conviendrait avec les Lacédémoniens et les Messéniens du nombre de cavalerie et d'infanterie qu'ils seraient obligés de fournir pour la guerre commune. C'est par ces décrets que les Achéens se mirent au-dessus du malheur qui leur était arrivé, qu'ils continuèrent à protéger les Messéniens, et qu'ils demeurèrent fermes dans leur première résolution.

Les députés s'acquittèrent de leur commission; Aratus leva des soldats dans l'Achaïe selon le décret de l'assemblée, et les Lacédémoniens et les Messéniens convinrent de donner chacun deux mille cinq cents hommes de pied et deux cent cinquante chevaux. Toute l'armée fut de dix mille hommes de pied et de mille chevaux.

Les Étoliens, quand ils en furent venus à délibérer, conçurent le dessein de traiter de la paix avec les Lacédémoniens, les Messéniens et tous les autres alliés pour les séparer des Achéens, et de faire la paix avec ceux-ci, s'ils renonçaient à l'alliance des Messéniens; sinon, de leur déclarer la guerre. C'était le projet du monde le plus ridicule, qui consistait à être alliés des Achéens et des Messéniens, et cependant à leur faire la guerre; supposé qu'ils demeurassent unis; et à faire la paix en particulier avec les Achéens, en cas qu'ils se tournassent contre les Messéniens. Ce projet est si étrange, qu'on ne conçoit pas comment il a pu leur venir dans l'esprit. Les Épirotes et Philippe, ayant entendu les députés, reçurent les Messéniens dans leur alliance. Ils furent d'abord fort irrités de ce qu'avaient osé faire les Étoliens; mais leur surprise dura peu : ils savaient que ces sortes de perfidies étaient assez ordinaires à ce peuple. Leur colère s'évanouit bientôt, et on résolut de faire la paix avec lui : tant il est vrai que l'on pardonne plus aisément une injustice continuée qu'une autre qui arriverait rarement, et à laquelle on ne s'attendrait pas.

C'est ainsi que les Étoliens pillaient continuellement la Grèce, et portaient la guerre chez plusieurs peuples sans qu'on en sût la raison. Et quand on les en accusait, ils ne daignaient pas seulement se défendre. Ils se moquaient de ceux qui leur demandaient

raison de ce qu'ils avaient fait, ou même de ce qu'ils avaient dessein de faire. Les Lacédémoniens se joignirent à eux par une alliance secrète, sans que ni la liberté qu'ils avaient recouvrée par le secours d'Antigonus et des Achéens, ni les obligations qu'ils avaient aux Macédoniens et à Philippe pussent les en détourner.

Déjà la jeunesse d'Achaïe était sous les armes, et les Lacédémoniens et les Messéniens s'étaient joints pour venir au secours, lorsque Scerdilaïdas et Démétrius de Pharos, partis d'Illyrie avec quatre-vingt-dix frégates, passèrent au-delà du Lisse, contre les conditions du traité fait avec les Romains. Ils abordèrent d'abord à Pyle, et tâchèrent de prendre cette ville, mais sans succès. Ensuite Démétrius, prenant de la flotte cinquante vaisseaux, se jeta sur les îles Cyclades. Il en gagna quelques-unes à force d'argent, et en ravagea d'autres. Scerdilaïdas, retournant en Illyrie avec le reste de la flotte, prit terre à Naupacte, s'assurant qu'il n'avait rien à craindre d'Amynas, roi des Athamains, dont il était parent. Après avoir fait un traité avec les Étoliens par le moyen d'Agélaus, par lequel traité les Étoliens s'engageaient à partager avec lui les dépouilles qu'ils remporteraient, il s'engagea de son côté à se joindre à eux pour fondre ensemble sur l'Achaïe. Agélaus, Dorimaque et Scopas entrèrent dans ce traité, et tous quatre, s'étant fait ouvrir par adresse les portes de Cynèthe, assemblèrent dans l'Étolie la plus grande armée qu'ils purent, et, l'ayant grossie des Illyriens, ils se jetèrent sur l'Achaïe.

Ariston, préteur des Etoliens, se tenait en repos chez lui, faisant semblant de ne rien savoir de ce qui se passait, et publiant que, loin de faire la guerre aux Achéens, il observait exactement la paix conclue entre les deux peuples : dessein absurde de croire pouvoir cacher sous des paroles ce qui est démenti par des faits publics ! Dorimaque, prenant sa route par l'Achaïe, se présenta tout à coup devant Cynèthe, dans l'Arcadie. Cette ville était depuis long-temps déchirée par des séditions intestines, qui allaient jusqu'à s'égorger et à se bannir les uns les autres. On pillait les biens, on faisait de nouveaux partages des terres. A la fin, ceux des habitans qui soutenaient le parti des Achéens devinrent tellement supérieurs en forces, qu'ils occupèrent la ville, en gardèrent les murailles et se firent donner un commandant par les Achéens.

Cynèthe était en cet état lorsque, peu de jours avant que les Etoliens arrivassent, ceux qui avaient été obligés de sortir y envoyèrent demander qu'on voulût bien les y recevoir et faire la paix avec eux. Les habitans crurent que cela était sincère, et, ne voulant faire cette paix qu'avec l'agrément des Achéens, ils dépêchèrent vers eux pour savoir ce qu'ils en penseraient. Les Achéens ne firent aucune difficulté, s'imaginant que c'était un moyen de se bien mettre dans l'esprit des deux partis, puisque déjà ceux qui étaient dans la ville embrasseraient les intérêts des Achéens ; et que ceux qui voulaient y rentrer, n'étant redevables de tout leur bonheur qu'au consentement que les Achéens avaient donné à leur retour, ne manqueraient pas de leur en témoigner par un parfait attachement leur profonde reconnaissance. Aussitôt les habitans envoyèrent la garnison et le commandant pour conclure la paix et reconduire les exilés dans la ville, après avoir cependant pris d'eux toutes les assurances sur lesquelles on croit ordinairement devoir le plus compter.

Ces trois cents exilés, car il y en avait presque autant, n'attendirent pas qu'il se présentât un sujet ou du moins un prétexte de se déclarer contre la ville et contre leurs libérateurs ; à peine y furent-ils entrés, qu'ils complotèrent contre eux. Je crois même que, dans le temps qu'on se jurait sur les victimes une fidélité inviolable, ces perfides roulaient déjà dans leur esprit l'attentat qu'ils devaient commettre contre les dieux et contre leurs concitoyens ; car ils ne furent pas si tôt rentrés dans le gouvernement, qu'ils firent venir les Étoliens dans le dessein de perdre et ceux qui les avaient sauvés, et la patrie dans le sein de laquelle ils avaient été élevés. Or, voici la trahison qu'ils eurent l'audace de tramer.

CHAPITRE V.

Les Étoliens s'emparent de Cynèthe, et y mettent le feu. — Démétrius de Pharos et Taurion se mettent à leur poursuite, mais trop tard. — Faiblesse d'Aratus. — Caractère des Cynéthènes. — Pourquoi ils ressemblent si peu au reste des peuples de l'Arcadie.

Parmi les exilés il y en avait quelques-uns qui avaient eu le commandement dans la guerre, et qu'on appelle pour cela polémarques : c'est à ces magistrats qu'il appartient de fermer les portes de la ville, de garder les clefs tant qu'elles sont fermées, et d'y faire la garde pendant le jour. Les Étoliens avec des échelles étaient toujours prêts, et épiaient l'occasion. Un jour ces polémarques ayant massacré ceux qui étaient de garde avec eux, et ouvert les portes, une partie des Étoliens entra par là dans la ville, pendant que l'autre escaladait les murailles. Les habitans épouvantés ne savaient quelles mesures prendre. Ils ne pouvaient courir aux portes et les défendre, parce qu'il fallait repousser ceux qui montaient par les murailles ; et ils ne pouvaient aller aux murailles sans abandonner les portes. Ainsi les Étoliens furent bientôt maîtres de la ville. Ils y commirent de grands désordres ; mais ils firent cependant une chose dont on ne peut trop les louer ; ce fut de commencer le carnage par tuer ceux qui leur avaient livré la ville, et de piller d'abord leurs biens. Tous les autres habitans furent ensuite traités de la même manière. Enfin, s'étant logés dans les maisons des citoyens, ils fouillèrent partout, pillèrent tout ce qui s'y trouvait, et tous ceux des habitans qu'ils soupçonnaient d'avoir quelque meuble précieux ou quelque autre chose considérable caché, ils leur faisaient souffrir mille tourmens pour les leur faire découvrir.

Cynèthe ainsi saccagée, ils y mirent une garnison, levèrent leur camp, et s'en allèrent à Luysse. Arrivés au temple de Diane qui est entre Cynèthe et Clitorie, ils tâchèrent d'enlever les troupeaux de la déesse, et de piller tout ce qui se rencontrait autour du temple. Les Luyssiates eurent la prudence de leur donner quelques meubles et quelques ornemens sacrés, et par là les empêchèrent de se souiller par une impiété, et de faire un plus grand tort dans le pays. De là les Étoliens allèrent mettre le camp devant Clitorie.

Pendant ce temps-là Aratus, préteur des Achéens, envoyait demander du secours à Philippe, levait lui-même des troupes, assemblait les forces que les Lacédémoniens et Messéniens lui fournissaient en vertu des traités. D'abord les Étoliens tâchèrent de persuader aux Clitoriens de rompre avec les Achéens, et d'entrer dans leur alliance : n'en étant point écoutés, ils les assiégent et

tentent d'escalader les murailles. Les Clitoriens se défendirent et les repoussèrent avec tant de valeur, qu'ils furent obligés de lever le siége et de faire retraite. En revenant vers Cynèthe, ils amenèrent avec eux les troupeaux sacrés de Diane. Ils auraient bien voulu livrer cette ville aux Éléens; mais ceux-ci n'ayant pas voulu l'accepter, ils prirent dessein de la garder pour eux-mêmes, et en donnèrent le commandement à Euripide. Ensuite, sur l'avis qu'ils reçurent qu'il venait des troupes de Macédoine au secours de cette ville, ils y mirent le feu et se retirèrent. De là ils vinrent une seconde fois à Rios pour s'embarquer et retourner dans leur pays.

Taurion, qui avait appris l'invasion des Étoliens et ce qu'ils avaient fait à Cynèthe, voyant que Démétrius de Pharos, parti des îles Cyclades, était débarqué à Cenchrée, pria ce prince de secourir les Achéens, de transporter par l'isthme ses frégates, et de tomber sur les Étoliens. Démétrius alors avait fait un riche butin dans les Cyclades, mais il en fuyait honteusement, poursuivi par les Rhodiens. Il écouta d'autant plus volontiers la proposition, que Taurion se chargeait de faire les frais du transport des frégates. Il passa donc l'isthme, mais il était parti deux jours trop tard pour rejoindre les Étoliens. Il se contenta de piller quelques endroits de leur côte, et cingla vers Corinthe.

On ne tira pas non plus grands secours des Lacédémoniens, quoiqu'ils eussent reçu ordre d'en envoyer. Il vint de ce pays-là quelque cavalerie et quelques hommes de pied, seulement pour qu'on ne dît pas qu'ils avaient refusé le secours qu'on leur avait demande. Aratus avec ses Achéens se conduisit aussi dans cette occasion plus en politique qu'en capitaine. Il se tint tranquille. Le souvenir de l'échec qu'il avait reçu le retint; il donna à Dorimaque et à Scopas tout le loisir de faire tout ce qu'ils jugeraient à propos, et de retourner chez eux. Cependant ils opérèrent leur retraite par des endroits où il lui eût été fort aisé de les charger. C'était des défilés où un trompette aurait suffi pour remporter la victoire.

Mais quelques mauvais traitemens que les Cynéthéens eussent soufferts, on ne les plaignait pas: c'était le peuple du monde qui méritait le plus d'être maltraité. Ce sont cependant des Arcadiens, peuple célèbre dans toute la Grèce par son amour pour la vertu, par la régularité de ses mœurs, par son zèle pour l'hospitalité, par sa douceur et sa politesse, et surtout par son respect envers les dieux. Pourquoi donc les Cynéthéens, Arcadiens eux-mêmes, surpassaient-ils alors tous les autres Grecs en cruauté et en impiété? C'est ce qu'il sera bon d'éclaircir en peu de mots.

Pour moi, je suis persuadé que c'est parce que les Cynéthéens sont les premiers et les seuls d'Arcadie qui aient abandonné ce que les anciens, sages et éclairés sur ce qui convenait à la paix de leur pays, avaient prudemment établi, savoir: l'exercice de la belle musique, qui n'est qu'utile aux autres hommes, mais qui est absolument nécessaire aux Arcadiens; car je ne reconnais point Éphore, et cet auteur s'oublie lui-même lorsqu'il dit, au commencement de son ouvrage, que la musique n'a été inventée que pour tromper les hommes et leur faire illusion. Il ne faut pas croire que les anciens Crétois et Lacédémoniens aient pris sans raison, pour animer leurs soldats à la guerre, la flûte et des airs au lieu d'une trompette, ni que les

Ces trois cents exilés, car il y en avait presque autant, n'attendirent pas qu'il se présentât un sujet ou du moins un prétexte de se déclarer contre la ville et contre leurs libérateurs ; à peine y furent-ils entrés, qu'ils complotèrent contre eux. Je crois même que, dans le temps qu'on se jurait sur les victimes une fidélité inviolable, ces perfides roulaient déjà dans leur esprit l'attentat qu'ils devaient commettre contre les dieux et contre leurs concitoyens ; car ils ne furent pas si tôt rentrés dans le gouvernement, qu'ils firent venir les Étoliens dans le dessein de perdre et ceux qui les avaient sauvés, et la patrie dans le sein de laquelle ils avaient été élevés. Or, voici la trahison qu'ils eurent l'audace de tramer.

CHAPITRE V.

Les Étoliens s'emparent de Cynèthe, et y mettent le feu. — Démétrius de Pharos et Taurion se mettent à leur poursuite, mais trop tard. — Faiblesse d'Aratus. — Caractère des Cynéthènes. — Pourquoi ils ressemblent si peu au reste des peuples de l'Arcadie.

Parmi les exilés il y en avait quelques-uns qui avaient eu le commandement dans la guerre, et qu'on appelle pour cela polémarques : c'est à ces magistrats qu'il appartient de fermer les portes de la ville, de garder les clefs tant qu'elles sont fermées, et d'y faire la garde pendant le jour. Les Étoliens avec des échelles étaient toujours prêts, et épiaient l'occasion. Un jour ces polémarques ayant massacré ceux qui étaient de garde avec eux, et ouvert les portes, une partie des Étoliens entra par là dans la ville, pendant que l'autre escaladait les murailles. Les habitans épouvantés ne savaient quelles mesures prendre. Ils ne pouvaient courir aux portes et les défendre, parce qu'il fallait repousser ceux qui montaient par les murailles ; et ils ne pouvaient aller aux murailles sans abandonner les portes. Ainsi les Étoliens furent bientôt maîtres de la ville. Ils y commirent de grands désordres ; mais ils firent cependant une chose dont on ne peut trop les louer ; ce fut de commencer le carnage par tuer ceux qui leur avaient livré la ville, et de piller d'abord leurs biens. Tous les autres habitans furent ensuite traités de la même manière. Enfin, s'étant logés dans les maisons des citoyens, ils fouillèrent partout, pillèrent tout ce qui s'y trouvait, et tous ceux des habitans qu'ils soupçonnaient d'avoir quelque meuble précieux ou quelque autre chose considérable caché, ils leur faisaient souffrir mille tourmens pour les leur faire découvrir.

Cynèthe ainsi saccagée, ils y mirent une garnison, levèrent leur camp, et s'en allèrent à Luysse. Arrivés au temple de Diane qui est entre Cynèthe et Clitorie, ils tâchèrent d'enlever les troupeaux de la déesse, et de piller tout ce qui se rencontrait autour du temple. Les Luyssiates eurent la prudence de leur donner quelques meubles et quelques ornemens sacrés, et par là les empêchèrent de se souiller par une impiété, et de faire un plus grand tort dans le pays. De là les Étoliens allèrent mettre le camp devant Clitorie.

Pendant ce temps-là Aratus, préteur des Achéens, envoyait demander du secours à Philippe, levait lui-même des troupes, assemblait les forces que les Lacédémoniens et Messéniens lui fournissaient en vertu des traités. D'abord les Étoliens tâchèrent de persuader aux Clitoriens de rompre avec les Achéens, et d'entrer dans leur alliance : n'en étant point écoutés, ils les assiégent et

tentent d'escalader les murailles. Les Clitoriens se défendirent et les repoussèrent avec tant de valeur, qu'ils furent obligés de lever le siége et de faire retraite. En revenant vers Cynèthe, ils amenèrent avec eux les troupeaux sacrés de Diane. Ils auraient bien voulu livrer cette ville aux Éléens; mais ceux-ci n'ayant pas voulu l'accepter, ils prirent dessein de la garder pour eux-mêmes, et en donnèrent le commandement à Euripide. Ensuite, sur l'avis qu'ils reçurent qu'il venait des troupes de Macédoine au secours de cette ville, ils y mirent le feu et se retirèrent. De là ils vinrent une seconde fois à Rios pour s'embarquer et retourner dans leur pays.

Taurion, qui avait appris l'invasion des Étoliens et ce qu'ils avaient fait à Cynèthe, voyant que Démétrius de Pharos, parti des îles Cyclades, était débarqué à Cenchrée, pria ce prince de secourir les Achéens, de transporter par l'isthme ses frégates, et de tomber sur les Étoliens. Démétrius alors avait fait un riche butin dans les Cyclades, mais il en fuyait honteusement, poursuivi par les Rhodiens. Il écouta d'autant plus volontiers la proposition, que Taurion se chargeait de faire les frais du transport des frégates. Il passa donc l'isthme, mais il était parti deux jours trop tard pour rejoindre les Étoliens. Il se contenta de piller quelques endroits de leur côte, et cingla vers Corinthe.

On ne tira pas non plus grands secours des Lacédémoniens, quoiqu'ils eussent reçu ordre d'en envoyer. Il vint de ce pays-là quelque cavalerie et quelques hommes de pied, seulement pour qu'on ne dît pas qu'ils avaient refusé le secours qu'on leur avait demande. Aratus avec ses Achéens se conduisit aussi dans cette occasion plus en politique qu'en capitaine. Il se tint tranquille. Le souvenir de l'échec qu'il avait reçu le retint; il donna à Dorimaque et à Scopas tout le loisir de faire tout ce qu'ils jugeraient à propos, et de retourner chez eux. Cependant ils opérèrent leur retraite par des endroits où il lui eût été fort aisé de les charger. C'était des défilés où un trompette aurait suffi pour remporter la victoire.

Mais quelques mauvais traitemens que les Cynéthéens eussent soufferts, on ne les plaignait pas: c'était le peuple du monde qui méritait le plus d'être maltraité. Ce sont cependant des Arcadiens, peuple célèbre dans toute la Grèce par son amour pour la vertu, par la régularité de ses mœurs, par son zèle pour l'hospitalité, par sa douceur et sa politesse, et surtout par son respect envers les dieux. Pourquoi donc les Cynéthéens, Arcadiens eux-mêmes, surpassaient-ils alors tous les autres Grecs en cruauté et en impiété? C'est ce qu'il sera bon d'éclaircir en peu de mots.

Pour moi, je suis persuadé que c'est parce que les Cynéthéens sont les premiers et les seuls d'Arcadie qui aient abandonné ce que les anciens, sages et éclairés sur ce qui convenait à la paix de leur pays, avaient prudemment établi, savoir: l'exercice de la belle musique, qui n'est qu'utile aux autres hommes, mais qui est absolument nécessaire aux Arcadiens; car je ne reconnais point Éphore, et cet auteur s'oublie lui-même lorsqu'il dit, au commencement de son ouvrage, que la musique n'a été inventée que pour tromper les hommes et leur faire illusion. Il ne faut pas croire que les anciens Crétois et Lacédémoniens aient pris sans raison, pour animer leurs soldats à la guerre, la flûte et des airs au lieu d'une trompette, ni que les

premiers Arcadiens si austères du reste dans leurs mœurs, aient eu tort de croire la musique nécessaire à leur république. Cependant ils en étaient si persuadés, qu'ils voulurent non seulement que les enfans la suçassent pour ainsi dire avec le lait, mais encore que les jeunes gens y fussent exercés jusqu'à l'âge de trente ans; car tout le monde sait que ce n'est presque que chez les Arcadiens que l'on entend les enfans chanter des hymnes en l'honneur des dieux et des héros de leur patrie, et qu'ils y sont obligés par les lois. Ce n'est aussi que chez eux que l'on aprend les airs de Philoxène et de Timothée, qu'en plein théâtre, chaque année, aux fêtes de Bacchus, on danse au son des flûtes, et que l'on s'exerce à des combats chacun selon son âge, les enfans à des combats d'enfans, les jeunes gens à des combats d'hommes. Ils croient pouvoir sans honte ignorer toutes les autres sciences; mais ils ne peuvent ni refuser d'apprendre à chanter, parce que les lois les y obligent, ni s'en défendre sous prétexte de le savoir, parce qu'ils croiraient par là se déshonorer. Ces petits combats donnés chaque année au son des flûtes, selon les règles de la guerre, et ces danses faites aux dépens du public, ont encore une autre utilité: c'est que par là les jeunes gens font connaître à leurs concitoyens de quoi ils sont capables.

Je ne puis me persuader que nos pères, par cette institution, n'aient eu en vue que l'amusement et le plaisir des Arcadiens; c'est parce qu'ils avaient étudié leur naturel, et qu'ils voyaient que leur vie dure et laborieuse avait besoin d'être adoucie par quelque exercice agréable. L'austérité des mœurs de ce peuple en fut encore une autre raison, défaut qui lui vient de l'air froid et triste qu'il respire dans la plupart des endroits de cette province; car nos inclinations, pour l'ordinaire, sont conformes à l'air qui nous environne. C'est de là qu'on voit dans les nations différentes et éloignées les unes des autres une si grande variété non seulement de coutumes, de visages et de couleurs, mais encore d'inclinations. Ce fut donc pour adoucir et tempérer la dureté et la férocité des Arcadiens, qu'ils introduisirent les chansons et les danses, et qu'ils établirent outre cela des assemblées et des sacrifices publics tant pour les hommes que pour les femmes, et des chœurs d'enfans de l'un et de l'autre sexe. En un mot, ils mirent tout en œuvre pour cultiver les mœurs et humaniser le caractère intraitable de leurs citoyens.

Les Cynéthéens avaient plus besoin que personne de ce secours; l'air qu'ils respirent et le terrain qu'ils occupent sont les plus désagréables de toute l'Arcadie. Pour avoir négligé cet art, ils passèrent bientôt des querelles et des contestations à une si grande férocité, qu'il n'y a point de canton dans la Grèce où il se soit commis des désordres plus grands et plus continuels. Enfin ils étaient devenus si odieux au reste de l'Arcadie, qu'après le carnage que nous avons rapporté, lorsqu'ils envoyèrent des députés à Lacédémone, dans toutes les villes d'Arcadie où ceux-ci passèrent, on leur fit aussitôt dire par un héraut qu'ils se retirassent. On fit plus à Mantinée; car, dès qu'ils furent sortis, les habitans se purifièrent, et portant des victimes, firent des processions autour de la ville et du territoire.

Tout ceci soit dit pour justifier les mœurs et les usages des Arcadiens, pour faire voir à ce peuple que ce n'est pas sans raison que l'exercice de la musique y a été établi, et pour les porter à ne jamais le négliger. Je sou-

haite aussi que les Cynéthéens profitent de cette digression, et qu'avec l'aide des dieux, ils s'adonnent à tout ce qui peut adoucir leur caractère, et surtout à la musique. C'est le seulemoyen qu'ils aient pour se défaire de cet esprit sauvage et féroce qu'ils avaient dans ce temps-là. En voilà assez sur les Cynéthéens. Je reprends mon récit.

CHAPITRE VI.

Sédition à Lacédémone. — Trois éphores soulèvent la jeunesse contre les Macédoniens. — Sage réponse de Philippe sur ce soulèvement. — Les alliés déclarent la guerre aux Étoliens.

Quand les Étoliens eurent fait dans le Péloponnèse tout le ravage que nous vons vu, ils revinrent chez eux sans opposition. Pendant ce temps-là Philippe était à Corinthe avec une armée pour secourir les Achéens. Comme il était arrivé trop tard, il dépêcha vers tous les alliés pour les presser de lui faire venir à Corinthe ceux avec qui ils souhaitaient qu'on délibérât sur les intérêts communs. Il se mit lui-même en marche, et s'avança vers Tégée, sur l'avis qu'il avait eu qu'il y avait une sédition à Lacédémone, et que les citoyens s'égorgeaient les uns les autres. Ce peuple, accoutumé à être gouverné par des rois et à obéir à des chefs, n'eut pas été plutôt mis en liberté par Antigonus, qu'il se mit en tête que tous étaient égaux et avaient les mêmes droits.

D'abord deux des éphores tinrent secrète la disposition où ils étaient. Trois autres s'entendaient avec les Étoliens, persuadés que Philippe était trop jeune pour gouverner le Péloponnèse. Mais, les Étoliens étant sortis de cette province, et Philippe étant arrivé de Macédoine plus tôt qu'ils ne pensaient, les trois derniers commencèrent à se défier d'un des deux autres nommé Adimante, qui n'approuvait pas le dessein qu'ils projetaient, et qu'ils lui avaient communiqué. Ils craignirent qu'il ne les trahît auprès de Philippe, et ne lui découvrît leur cabale. Pour prévenir ce malheur, ils assemblèrent quelques jeunes gens et firent publier que ceux qui étaient en âge de porter les armes se trouvassent au temple de Minerve, pour prendre les armes contre les Macédoniens qui approchaient. Un ordre si peu attendu mit en révolution toute la jeunesse. Adimante, affligé de ce tumulte, se hâta d'arriver le premier, et quand la jeunesse fut assemblée : « Lorsque nous apprîmes, dit-il, que les Étoliens, nos ennemis déclarés, mettaient le pied sur nos frontières, c'était alors que l'on devait publier de ces sortes de décrets et faire des levées; mais aujourd'hui que ce sont les Macédoniens, nos amis et nos défenseurs, qui viennent à notre secours, leur roi à leur tête, est-il prudent de nous soulever contre eux? » A peine avait-il achevé, que quelques jeunes gens lui passèrent leurs épées au travers du corps. Ils égorgèrent encore Sthénélas, Alcamène, Thyeste, Bionidas et un grand nombre d'autres citoyens. Polyphonte et quelques autres, prévoyant les suites de cette affaire, se retirèrent sagement vers Philippe.

Aussitôt après ce massacre, les éphores qui en avaient été les principaux auteurs envoyèrent à Philippe pour se plaindre de ces meurtres et pour le prier de ne pas venir à Lacédémone que le soulèvement n'y fût apaisé et que tout n'y fût tranquille; qu'il devait être persuadé qu'ils feraient pour les Macédoniens tout ce que la justice et l'amitié demandaient d'eux. Ces députés ren-

contrèrent Philippe près du mont Parthénion, et suivirent exactement leurs instructions. Philippe, après les avoir entendus, leur dit de retourner promptement dans leur pays et de dire aux éphores qu'il allait continuer sa route et camper à Tégée, et qu'ils envoyassent sur-le-champ des gens de poids et d'autorité pour délibérer ensemble sur ce qu'il y avait à faire. Ceux-ci retournèrent chez eux, selon l'ordre que le roi leur avait donné, et firent connaître ses intentions. Aussitôt les principaux de Lacédémone envoyèrent à Philippe dix citoyens qui, étant arrivés à Tégée et admis dans le conseil du roi, Ogias à leur tête, commencèrent par faire le procès à Adimante, promirent à Philippe de garder exactement le traité d'alliance fait avec lui, et l'assurèrent qu'il n'avait point d'amis qui embrassassent ses intérêts avec plus de chaleur et d'affection que les Lacédémoniens. Après ce discours et quelques autres semblables ils prirent congé.

Le conseil du roi se trouva fort partagé. Quelques-uns, informés de la sédition qui s'était élevée à Lacédémone, et sachant qu'Adimante n'avait été tué que parce qu'il embrassait le parti des Macédoniens, et que d'ailleurs les Lacédémoniens avaient eu dessein d'appeler les Étoliens, conseillaient à Philippe de faire un exemple de ce peuple, et de le traiter comme Alexandre avait traité les Thébains aussitôt qu'il fut monté sur le trône de Macédoine. D'autres, plus anciens, dirent que la faute ne méritait pas une punition si rigoureuse, qu'il fallait châtier ceux qui étaient la cause de la sédition, les dépouiller de leurs charges, et en revêtir ceux qui étaient attachés au roi.

Philippe répondit à tout cela d'une manière fort prudente et fort judicieuse, si cependant l'on doit croire que la réponse vînt de lui; car il n'est guère vraisemblable qu'un jeune homme de dix-sept ans ait été capable de porter son jugement sur des affaires de cette importance. Mais un historien doit toujours attribuer les décisions à ceux qui sont à la tête des affaires, sauf à ses lecteurs à juger que les conseils sur lesquels les décisions sont fondées viennent de ceux qui sont auprès du roi, et surtout de ceux qu'il admet à ses délibérations. Il est très probable que ce que le roi prononça alors, c'était Aratus qui le lui avait suggéré.

Le roi répondit donc que, dans les hostilités que se faisaient les alliés les uns aux autres en particulier, tout ce qu'il avait à faire, c'était d'y mettre ordre de bouche ou par lettres, et de faire sentir qu'il en était averti; qu'il n'y avait que les fautes qui pouvaient blesser l'alliance en général, qu'il fût obligé de corriger, sur les avis du conseil public; que, les Lacédémoniens n'ayant rien fait de notoire contre cette alliance en général, et promettant au contraire de s'acquitter fidèlement de leurs devoirs envers les Macédoniens, il ne convenait pas d'en agir avec eux à la rigueur; que son père ne les avait pas maltraités, quoiqu'il les eût vaincus comme ennemis; qu'il ne pouvait donc, lui, sans offenser la raison et la justice, les perdre sans ressource pour un si frivole motif.

Aussitôt qu'on eut conclu qu'il ne fallait plus penser à ce qui était arrivé le roi envoya Pétrée, un de ses favoris, avec Omias, à Lacédémone, pour exhorter le peuple à lui être fidèle ainsi qu'aux Macédoniens, et pour donner et recevoir les sermens accoutumés. Après cela, il se mit en marche et revint à Corinthe. Tous les alliés furent charmés de la manière dont il en avait usé avec les Lacédémoniens.

A Corinthe il tint conseil sur les affaires présentes avec ceux qui lui étaient venus des villes alliées, et délibéra avec eux sur les mesures qu'il fallait prendre à l'égard des Étoliens. Les Béotiens les accusaient d'avoir pendant la paix pillé le temple de Minerve Itonia ; les Phocéens de s'être mis en campagne pour emporter de force Ambryson et Daulion ; les Épirotes d'avoir ravagé leur province ; les Acarnaniens d'avoir fait de sourdes menées contre la ville de Thyrée, et d'avoir osé l'insulter de nuit ; les Achéens d'avoir envahi Clarion dans le pays des Mégalopolitains, d'avoir ravagé les terres des Patréens et des Pharéens, d'avoir mis Cynèthe au pillage, d'avoir pillé le temple de Diane proche de Louysse, d'avoir assiégé Clitorie, d'avoir tenté sur mer de s'emparer de Pyles, et sur terre de Mégalopolis d'Illyrie, qui ne faisait que de commencer à se repeupler. Après avoir entendu toutes ces accusations, le conseil conclut unanimement qu'il fallait déclarer la guerre aux Étoliens.

Dans le décret qu'on en fit, et à la tête duquel on avait déduit toutes les accusations précédentes, le conseil déclarait qu'en faveur des alliés on se réunirait pour reprendre sur les Étoliens quelque ville ou quelque pays qu'ils eussent envahi depuis la mort de Démétrius, père de Philippe ; que ceux qui par force avaient été contraints d'entrer dans le gouvernement des Étoliens seraient tous rétablis dans leur gouvernement naturel, et qu'ils seraient remis en possession de leur pays et de leurs villes, sans garnison, sans impôt, parfaitement libres et sans autres lois que celles de leurs pères ; enfin que l'on remettrait en vigueur les lois des amphictyons, et qu'on leur rendrait le temple dont les Étoliens avaient voulu se rendre les maîtres. Ce décret fut ratifié la première année de la cent quarantième olympiade, et ce fut le commencement de la guerre appelée sociale ou des alliés, commencement qui ne pouvait être ni plus juste ni plus propre à réparer les désordres passés.

CHAPITRE VII.

Philippe vient au conseil des Achéens. — Scopas est fait préteur chez les Étoliens. — Philippe retourne en Macédoine. — Il attire Scerdilaïdas dans le parti des alliés.

Le conseil envoya aussitôt des députés aux alliés, afin que tous donnassent leur suffrage au décret, et prissent les armes contre les Étoliens. Philippe écrivit aussi aux Étoliens, pour les avertir que s'ils avaient de quoi se justifier, ils n'avaient qu'à se présenter à l'assemblée publique ; mais qu'ils se trompaient grossièrement, si, après avoir, sans un décret public, porté le ravage chez tous leurs voisins, ils s'imaginaient que ceux qui avaient été maltraités laisseraient ces brigandages impunis, ou qu'en se vengeant ils passeraient pour avoir les premiers commencé la guerre. Cette lettre reçue, les chefs des Étoliens, qui se flattaient de l'espoir que Philippe ne viendrait pas, prirent jour pour venir trouver le roi à Rios ; puis, sur l'avis qu'il était arrivé, ils lui firent savoir par une lettre qu'avant l'assemblée du peuple, ils n'avaient pas droit de rien décider par eux-mêmes sur les affaires d'état. Pour les Achéens, ils confirmèrent le décret dans une assemblée à Égion, et ordonnèrent par un héraut de faire la guerre aux Étoliens. Le roi vint à ce conseil ; il y fit un long discours, qui fut parfaitement bien reçu, et on lui renouvela toutes les protestations d'amitié et de fidélité qui avaient autrefois été faites à ses ancêtres.

Vers le même temps, les Étoliens, assemblés pour le choix des magistrats, donnèrent la préture à ce Scopas qui avait été la cause de tous les maux que nous avons rapportés. Je ne sais que dire d'un pareil procédé : ne point faire la guerre en vertu d'un décret public, mais aller en corps d'armée ravager les terres de ses voisins ; ne point punir les auteurs de ce trouble, mais au contraire leur donner les premières charges, rien ne me paraît plus méprisable et plus odieux. Car comment pourrait-on qualifier autrement cette conduite? Un exemple rendra le tort des Étoliens plus sensible. Quand Phébidas, par trahison, fut entré dans la citadelle de Thèbes, les Lacédémoniens se contentèrent de punir l'auteur de la perfidie, et laissèrent la garnison dans la place. Etait-ce assez pour réparer l'insulte, que de châtier celui qui l'avait faite? Il était cependant en leur pouvoir de chasser la garnison, et il était de l'intérêt des Thébains qu'elle fût chassée. De même du temps de la paix faite par Antalcidas, ils publièrent qu'ils laissaient les villes en liberté, et qu'ils leur permettaient de se conduire par leurs lois, sans cependant en retirer les gouverneurs qui y étaient de leur part. Après avoir ruiné les Mantinéens leurs amis et leurs alliés, à les entendre, ils ne leur avaient fait aucun tort en les tirant d'une ville pour les disperser dans plusieurs. N'est-ce pas une folie, et une folie jointe à une noire méchanceté, que de vouloir que tout le monde soit aveugle, parce que l'on fait semblant de fermer les yeux? Cette conduite, à peu près semblable dans les deux républiques, attira de grands malheurs sur l'une et sur l'autre, et ceux qui voudront bien gouverner, soit leurs affaires particulières ou les affaires générales, se donneront bien garde de les imiter.

Philippe, après avoir réglé les affaires des Achéens, reprit avec son armée la route de Macédoine pour faire au plus tôt les préparatifs de la guerre. Ce prince, par le décret dont nous avons parlé, se fit beaucoup d'honneur non-seulement parmi les alliés, mais dans toute la Grèce, et l'on conçut de grandes espérances de sa douceur et de sa grandeur d'âme.

Toutes ces choses se passaient dans le temps qu'Annibal, maître de tout le pays d'au-delà de l'Èbre se disposait à faire le siége de Sagonte. On voit ici que, si dès le commencement j'avais joint les affaires des Grecs avec les premiers mouvemens d'Annibal, j'aurais été obligé dans le premier livre, pour suivre l'ordre des temps, de les entremêler avec les troubles d'Espagne, et que, comme les guerres d'Italie, d'Espagne et d'Asie ont eu chacune un commencement qui leur était propre, et se sont terminées de la même manière, il était plus à propos que je parlasse en particulier de chacune, jusqu'à ce que j'arrivasse au temps où, jointes et mêlées l'une avec l'autre, elles commencèrent à tendre au même but. Par cette méthode on montrera plus clairement les commencemens de chaque guerre ; on découvrira aussi plus aisément leur jonction, dont nous avons déjà rapporté la manière et le sujet ; ensuite nous n'aurons plus qu'à faire une histoire commune de toutes. Or, cette jonction se fit sur la fin de la guerre que nous racontons, dans la troisième année de la cent quarantième olympiade. Ainsi, après cette guerre, suivant l'ordre des temps, nous parlerons de toutes les autres en commun ; mais, pour ce qui a précédé, il faut le traiter en particulier, comme je viens de dire. Seulement je prie qu'on se rappelle ce qui est arrivé dans le même

temps, et dont j'ai parlé dans le premier livre, afin que l'on suive plus facilement le fil de ma narration, et qu'on soit plus frappé des choses qu'elle contient.

Pour revenir à Philippe, pendant ses *quartiers* d'hiver dans la Macédoine il s'appliqua surtout à lever des troupes, et à mettre son royaume en sûreté contre les Barbares qui le menaçaient. Il eut aussi une conférence seul à seul avec Scerdilaïdas, pour le porter à se joindre aux autres alliés et à lui. Celui-ci se laissa d'abord gagner par les promesses que le roi lui fit de l'aider à mettre ordre aux affaires d'Illyrie, et par le mal qu'il lui dit des Étoliens, dont on n'en pouvait assez dire. Les injustices qui se font d'état à état ne diffèrent de celles que les particuliers se font les uns aux autres, qu'en ce que les premières sont en plus grand nombre et d'une plus grande conséquence. A l'égard des sociétés particulières qui lient entre eux les brigands et les voleurs, elles ne se détruisent pour l'ordinaire que parce que ceux qui les composent ne s'en tiennent pas aux conventions qu'ils ont faites. C'est ce qui arriva alors aux Étoliens. Ils étaient convenus avec Scerdilaïdas qu'il aurait une partie du butin, s'il se jetait avec eux sur l'Achaïe. Il se laissa persuader et fit ce qu'on demandait de lui. Les Étoliens pillent Cynèthe, ils font un riche butin d'hommes et de troupeaux, et ne pensent seulement pas à lui dans le partage de ces dépouilles. Dans l'indignation où il était, Philippe n'eut besoin que de lui rappeler en peu de mots dans la mémoire l'infidélité des Étoliens. Il exigea néanmoins qu'on lui donnât vingt talens chaque année, et crea trente frégates pour attaquer les Étoliens par mer.

CHAPITRE VIII.

Les Acarnaniens entrent dans l'alliance. — Éloge de ce peuple. — Mauvaise foi des Épirotes. — Fautes que font les Messéniens en ne se joignant pas aux autres alliés. — Avis important aux Péloponnésiens.

Pendant que Philippe travaillait de son côté, les députés envoyés aux alliés allèrent d'abord dans l'Acarnanie, et présentèrent le décret. Il y fut universellement approuvé et ratifié. Les Acarnaniens coururent aussitôt aux armes, quoiqu'il n'y eût pas de peuple qui pût plus légitimement s'en dispenser, affecter des délais et craindre de se brouiller avec ses voisins. Outre que l'Acarnanie est limitrophe de l'Étolie, rien n'est plus aisé à conquérir que cette province, et, peu de temps avant cette guerre, leur haine pour les Étoliens leur avait attiré de très grands maux. Mais les gens bien nés s'exposent à tout, sacrifient tout pour le devoir. Or, quelque faibles que soient par eux-mêmes les Acarnaniens, il n'y a pas de peuple, parmi les Grecs, qui ait le devoir plus à cœur. On peut hardiment compter sur eux dans les plus fâcheuses conjonctures; on ne voit nulle part dans la Grèce plus d'amour pour la liberté, et plus de fermeté pour s'y maintenir.

Les Épirotes écoutèrent les députés et ratifièrent le décret; mais lâches et de mauvaise foi, ils convinrent en même temps qu'ils attendraient pour faire la guerre aux Étoliens, que le roi la leur fît, et aux députés des Étoliens, ils dirent qu'ils voulaient vivre en paix avec eux. On envoya aussi des députés vers le roi Ptolémée, et on le pria de n'aider, ni d'argent ni d'autres munitions, les Étoliens contre Philippe et les alliés.

Pour les Messéniens, quoique ce fût pour eux que l'on avait entrepris cette

guerre, ils firent réponse aux députés, qu'ils n'entreraient point dans cette guerre que la ville de Phigalée, qui était sur leurs frontières, n'eût été enlevée aux Étoliens, dont elle dépendait. Ce furent Oénis et Nicippus, éphores des Messéniens, et quelques autres qui tenaient pour l'oligarchie, qui firent prendre ce parti au peuple, malgré toute la répugnance qu'il y avait. Il s'en fallait beaucoup, au moins selon moi, que ce fût le meilleur qu'il y eût à prendre. Il est vrai que la guerre est un grand mal; mais elle n'est pas si à craindre qu'on doive plutôt tout souffrir que de l'avoir. Si rien n'est préférable à la paix, pourquoi donc faisons-nous tant valoir le droit d'égalité, la liberté de dire ce que nous pensons, et le nom de liberté? Louons-nous les Thébains de s'être soustraits aux guerres qu'il fallait soutenir contre les Mèdes pour le salut de toute la Grèce, et d'avoir craint les Perses jusqu'à se soumettre à leur domination? Pindare, d'accord avec les Thébains, conseille, pour maintenir la tranquillité publique, de chercher la brillante lumière du repos. Voilà de grands mots, mais qui n'expriment, comme on eut lieu de le reconnaître peu de temps après, qu'une maxime honteuse, et qui fut très funeste à la patrie de ce poète. Rien n'est plus estimable que la paix, quand elle ne blesse en rien nos droits ni notre honneur; si elle nous déshonore et nous réduit en servitude, rien n'est plus infamant et plus préjudiciable.

Mais la faction de ceux qui parmi les Messéniens étaient pour l'oligarchie, ne faisant attention qu'à ses intérêts particuliers, recherchait toujours la paix avec trop d'empressement. Il est vrai que, par là, ils se sont souvent épargné de mauvaises affaires, et ont évité beaucoup de dangers; mais enfin ce penchant pour la paix fut porté si loin qu'il mit leur patrie à deux doigts de sa perte. La raison en est, à ce qu'il me semble, que les Messéniens ont pour voisins les deux peuples les plus puissans du Péloponnèse, j'osé dire même de toute la Grèce, savoir: les Arcadiens et les Lacédémoniens, et qu'ils n'ont pas gardé à leur égard la conduite qu'il convenait de garder. Depuis leur établissement dans la Messénie, les Lacédémoniens avaient contre eux une haine irréconciliable, sans que l'honneur leur inspirât rien pour se venger noblement de cette haine. Les Arcadiens, au contraire, les aimaient et les protégeaient, et cette amitié qu'il fallait cultiver, ils la négligeaient. Tant que ces deux voisins se faisaient la guerre l'un à l'autre, ou l'allaient faire ailleurs, les Messéniens tranquilles jouissaient d'une paix profonde et des commodités que le pays leur fournissait; mais dès que les Lacédémoniens, de retour chez eux, n'avaient plus rien à faire, ils ne songeaient qu'à leur nuire et qu'à les inquiéter; et comme les Messéniens n'étaient pas en état de s'opposer à une puissance si formidable, et qu'ils ne s'étaient pas auparavant ménagé des amis capables de tout entreprendre pour les secourir, ils étaient contraints ou de leur rendre les services les plus bas, ou, s'ils ne pouvaient se résoudre à la servitude, d'abandonner leur patrie et de fuir au loin avec leurs femmes et leurs enfans. C'est ce qui leur est arrivé bien des fois, et encore depuis assez peu de temps.

Fassent les dieux que les Péloponnésiens s'affermissent tellement dans l'état où ils sont maintenant, que jamais ils n'aient besoin de l'avis que je vais leur donner; mais, s'il arrive qu'ils soient menacés de quelque révolution, je ne vois pour les Messéniens et pour les Mégalopolitains qu'une seule voie

pour se maintenir long-temps dans leur pays, c'est, selon la pensée d'Épaminondas, de se joindre ensemble de manière que rien ne soit capable de rompre ou d'altérer tant soit peu leur union. Ils n'ont qu'à remonter aux temps qui les ont précédés, pour se convaincre des avantages de cette société. Entre autres choses que les Messéniens firent pour marquer aux Mégalopolitains leur reconnaissance, au temps d'Aristomène, ils élevèrent une colonne près de l'autel de Jupiter Lycien, sur laquelle, d'après le témoignage de Callistène, étaient inscrits ces quatre vers :

Il n'a pas été permis qu'un roi injuste restât impuni.
Messène, grâce à Jupiter, a découvert celui qui l'avait trahie.
Un parjure ne saurait échapper à la divinité.
Salut, roi Jupiter ! continue à protéger les Arcadiens.

Il me paraît que les Messéniens, dans cette inscription, ne prient les dieux de sauver l'Arcadie que parce qu'elle était pour eux comme une seconde patrie après la perte de la leur propre. En effet, pendant la guerre d'Aristomène, après qu'ils eurent été chassés de leur patrie, les Arcadiens ne se contentèrent pas de les recevoir chez eux et de les ranger au nombre des citoyens, ils donnèrent encore leurs filles en mariage à ceux des jeunes Messéniens qui étaient en âge de se marier. Outre cela, ils firent une exacte recherche de la trahison dont Aristocrate leur roi s'était rendu coupable dans le combat appelé la journée du fossé, le tuèrent, et éteignirent toute sa race.

Mais sans recourir aux vieux temps, ce qui s'est passé depuis l'union de Mégalopolis avec Messène, prouve assez ce que je viens d'avancer. Après la bataille de Mantinée, où la mort d'Épaminondas rendit la victoire douteuse, bien que les Lacédémoniens ne voulussent pas que les Messéniens fussent compris dans le traité, parce qu'ils espéraient se rendre bientôt maîtres de Messène ; les Mégalopolitains et tous ceux qui étaient unis avec les Arcadiens pressèrent si fort les alliés d'admettre les Messéniens, de recevoir leurs sermens, et de les faire entrer dans le traité de paix, qu'enfin ils l'emportèrent, et que les Lacédémoniens furent les seuls de toute la Grèce qui en fussent exclus. Après cela, doutera-t-on dans la postérité que le conseil que nous donnons aux Messéniens et aux Mégalopolitains soit bien fondé ? Aussi ne le leur ai-je donné qu'afin que, n'oubliant jamais les maux que leur patrie a soufferts de la part des Lacédémoniens, ils vivent toujours les uns avec les autres dans une parfaite intelligence et se gardent une fidélité inviolable, et que la terreur de cet ennemi ni le désir de la paix ne les portent jamais à se séparer les uns des autres. Revenons à notre sujet.

CHAPITRE IX.

Députation des Spartiates vers les Étoliens. — Sparte demeure fidèle à Philippe. — Sédition qui s'élève dans cette ville, et pourquoi. — On y crée de nouveaux rois, qui font la guerre aux Achéens.

Les Lacédémoniens reçurent les députés des alliés assez selon leur coutume ; aveuglés par leur folie et leur mauvaise volonté, ils les renvoyèrent sans leur rien répondre : tant ce que l'on dit est vrai, qu'une audace effrénée renverse l'esprit et ne forme que des projets chimériques. Cependant on élut à Sparte de nouveaux éphores. Ceux qui avaient d'abord embrouillé les affaires, et qui avaient été la cause des meurtres, envoyèrent un message

vers les Étoliens pour en faire venir un député. Ceux-ci écoutèrent avec plaisir les propositions des Lacédémoniens, et leur envoyèrent Machatas avec quelques autres. Ce député se présenta aux éphores, qui demandèrent que l'on fît parler Machatas dans une assemblée du peuple, que l'on créât des rois selon l'ancien usage, et que l'on ne souffrît point que, contre les lois, l'empire des Héraclides fût anéanti. Les éphores ne goûtaient point du tout ces demandes; mais, ne pouvant résister à l'empressement que l'on témoignait, et craignant que les jeunes gens ne causassent quelque tumulte, ils dirent, sur l'article des rois, qu'on en délibérerait, et accordèrent une assemblée à Machatas.

Le peuple s'assemble, Machatas fait une longue harangue, où, pour engager les Lacédémoniens à se joindre avec les Étoliens, il eut l'impudence de charger les Macédoniens de cent crimes imaginaires, et de donner aux Étoliens des louanges qu'ils n'avaient jamais méritées. Quand il se fut retiré, le conseil se trouva très embarrassé. Quelques-uns opinaient en faveur des Étoliens, et souhaitaient qu'on fît alliance avec eux; quelques autres étaient d'un avis contraire. Mais quelques anciens ayant représenté au peuple les bienfaits qu'il avait reçus d'Antigonus et des Macédoniens, et les maux au contraire que leur avaient causés Charixène et Timée, lorsque les Étoliens, fondant en grand nombre et à main armée sur leurs terres, les avaient ravagées, en avaient mis dans les fers les habitans, et s'étaient voulu emparer de Sparte par fraude et par violence, en se servant pour cela du ministère des exilés, le peuple changea aussitôt de sentiment, et se laissa enfin persuader de demeurer fidèle à Philippe et aux Macédoniens, ce qui fit que Machatas reprit le chemin de son pays sans avoir rien fait.

Cette résolution déplut infiniment à ceux qui d'abord avaient été la cause de tous les troubles. Pour la rendre inutile, ils gagnèrent quelques jeunes gens, et imaginèrent l'expédient du monde le plus impie. C'était alors le temps où il se devait faire je ne sais quel sacrifice à Minerve, et pour cela il fallait que la jeunesse en âge de porter les armes accompagnât la victime au temple de cette déesse, et que les éphores fissent eux-mêmes la cérémonie dans ce temple. Quand l'heure du sacrifice fut venue, quelques jeunes soldats se jetèrent tout d'un coup sur les éphores et les massacrèrent. Ainsi ce temple, qui jusque là avait été un asile pour ceux qui s'y réfugiaient, quand même ils eussent été condamnés à la mort, fut alors tellement méprisé et profané, que l'on y vit couler le sang de tous les éphores autour de l'autel et de la table sacrée. On égorgea de même Gyridas et quelques vieillards; on mit en fuite tous ceux qui étaient opposés aux Étoliens, on choisit parmi eux des éphores et on conclut l'alliance avec ce peuple.

Ce qui porta les Lacédémoniens à de si grands excès, fut la haine qu'ils avaient pour les Achéens, leur ingratitude à l'égard des Macédoniens, leur inconsidération à l'égard de tout le monde. Leur amitié pour Cléomène n'y eut pas moins de part, car ils espéraient toujours que ce prince s'échapperait et reviendrait chez eux. Ce qui fait voir que quand on a su se bien mettre dans l'esprit des hommes, on a beau être absent, l'inclination qu'ils ont conçue pour vous ne s'éteint jamais, et n'attend au contraire que le moment de s'enflammer. Il y avait déjà trois ans, depuis la fuite de Cléomène, que les Lacédémoniens, rentrés dans le

gouvernement de leurs pères n'avaient pas pensé à se nommer des rois ; mais dès qu'ils eurent avis que ce prince était mort, le peuple et le conseil des éphores souhaitèrent avec ardeur qu'on en élût. Ceux des éphores qui s'entendaient avec les soldats auteurs de l'alliance faite avec les Étoliens, en nommèrent un avec toutes les formes requises. C'était Agésipolis, encore enfant à la vérité, mais fils d'Agésipolis qui avait eu pour père Cléombronte, lequel avait commencé à régner lorsque Léonidas fut chassé de son royaume, et qui lui avait succédé parce qu'il touchait de fort près par sa naissance à cette famille. On donna pour tuteur à Agésipolis Cléomène, fils de Cléombronte, et frère d'Agésipolis, son père. De l'autre maison royale, quoiqu'il restât deux enfans qu'Archidamus, fils d'Eudamidas, avait eus de la fille d'Hippomédon, que cet Hippomédon, fils d'Agésilas et petit-fils d'Eudamidas, fût plein de vie, et qu'il y en eût encore plusieurs autres, quoique dans un degré plus éloigné, cependant on ne pensa point à eux ; et on mit sur le trône Lycurgue, parmi les ancêtres duquel il n'y avait jamais eu de rois, et la qualité de successeur d'Hercule et de roi de Sparte ne lui coûta qu'autant de talens qu'il y avait d'éphores, tant les grandes dignités s'achètent partout à peu de frais! Aussi ce ne furent pas les enfans des enfans de ceux qui avaient fait cette folie qui en portèrent la peine, mais bien eux-mêmes.

Machatas, ayant appris ce qui s'était passé à Lacédémone, y revint une seconde fois pour pousser les éphores et les rois à déclarer la guerre aux Achéens. Il leur fit entendre qu'il n'y avait que cela seul qui pût pacifier les troubles qu'excitaient ceux des Lacédémoniens qui ne voulaient point d'alliance avec les Étoliens, et ceux des Étoliens qui faisaient tous leurs efforts pour détourner cette alliance. Après avoir réussi dans sa négociation par la sottise de ceux avec qui il traitait, il retourna dans son pays. Aussitôt Lycurgue, à la tête d'un corps de troupes auquel il avait joint quelques soldats de la ville, se jeta sur l'Argie, qui, se tranquillisant sur l'état présent de leur gouvernement, ne s'attendait rien moins qu'à une invasion de la part des Lacédémoniens. Il prit d'emblée Polychne, Prasie, Leuce et Cyphante, et, s'emparant de Glympe et de Zarace, enleva ces deux villes à la république des Argiens.

Après cette expédition, les Lacédémoniens firent publier qu'il fallait faire la guerre aux Achéens. Machatas souleva contre eux plusieurs autres peuples par les mêmes discours qu'il avait tenus aux Lacédémoniens. Tout réussissant à souhait pour les Étoliens, ils entreprirent hardiment la guerre. Il n'en fut pas de même des Achéens. Philippe, qui était toute leur espérance, étant encore occupé aux préparatifs, les Épirotes se faisaient attendre, et les Messéniens ne se donnaient aucun mouvement, et pendant ce temps-là les Étoliens, profitant de la folie des Éléens et des Lacédémoniens, leur suscitaient la guerre de tous les côtés.

Le temps de la préture d'Aratus finissait alors, et son fils Aratus fut mis en sa place par les Achéens. Scopas, préteur des Étoliens, avait au moins fait la moitié de son temps ; car les Étoliens avaient élu leurs magistrats aussitôt après l'équinoxe d'automne, et les Achéens vers le lever des Pléiades. L'été commençant, et le jeune Aratus ayant pris le commandement, ce ne fut que guerres de toutes parts. Annibal marchait contre Sagonte et se disposait à en faire le siége ; les Romains, sous la conduite de L. Émilius,

furent envoyés en Illyrie contre Démétrius de Pharos, comme nous avons dit dans le premier livre; Antiochus pensait à la conquête de la Cœlo-Syrie, que Théodotus s'était chargé de lui livrer; Ptolémée faisait des préparatifs contre Antiochus. Lycurgue, marchant sur les traces de Cléomène, assiégeait l'Athénée des Mégalopolitains; les Achéens rassemblaient de la cavalerie et de l'infanterie étrangère pour la guerre dont ils étaient menacés de tous côtés; Philippe partait de Macédoine à la tête de dix mille Macédoniens pesamment armés, et de cinq mille hommes de troupes légères; et dans ce même temps où l'on se disposait partout à prendre les armes, les Rhodiens déclarèrent aussi la guerre aux Byzantins. Voyons pour quel sujet.

CHAPITRE X.

Description de Byzance.

Byzance, par rapport à la mer, est, de toutes les villes du monde, celle où l'on peut vivre le plus en sûreté et dans la plus grande abondance de toutes choses; mais, eu égard à la terre, c'est aussi, de toutes les villes, celle où ces deux avantages se trouvent le moins. Par rapport à la mer, située à l'entrée du Pont, elle le commande tellement qu'aucun marchand ne peut y aborder ni en sortir malgré les Byzantins, qui, par conséquent, sont les maîtres de tout ce que ce riche et fertile pays produit et reçoit pour les nécessités et commodités de la vie; il produit les cuirs et un grand nombre de bons esclaves, et pour les commodités, le miel, la cire, les viandes salées de toute espèce, et il reçoit ce que nous avons de trop, l'huile et toutes sortes de vins; pour le blé, tantôt il nous en fournit, tantôt nous lui en fournissons, selon le besoin. Il fallait donc nécessairement ou que les Grecs fussent privés de toutes ces choses, ou que le commerce leur en devînt inutile, si les Byzantins leur voulaient du mal, ou s'ils se liaient d'intérêt avec les Galates ou plutôt avec les Thraces, ou encore s'ils quittaient le pays. Car le détroit est si resserré et les Barbares des environs en si grand nombre, qu'assurément nous ne pourrions jamais le franchir pour entrer dans le Pont. Je veux donc bien que les Byzantins soient les premiers à profiter des avantages que leur procure l'heureuse situation de leur ville, qu'ils puissent faire sortir tout ce qu'ils ont de trop et faire entrer tout ce qui leur manque, sans peine ni péril. Comme cependant on doit convenir que c'est à eux qu'on est redevable de bien des choses, il est juste qu'on les regarde comme des bienfaiteurs communs, et que non seulement les Grecs aient de la reconnaissance, mais encore qu'ils leur prêtent du secours contre les insultes des Barbares.

Mais arrêtons-nous un peu à la description de cette ville, et faisons voir d'où lui vient l'abondance de toutes les choses dont elle jouit; car il y a peu de gens qui en soient instruits, parce qu'elle est située un peu au-delà des pays qu'on a coutume d'aller voir. Nous voudrions bien que tout le monde connût et vît même de ses propres yeux ce qu'il y a dans chaque pays de rare et singulier; mais, puisque cela ne se peut pas, nous souhaiterons du moins qu'on en eût une idée qui approchât le plus près qu'il serait possible de la vérité. La mer qu'on appelle le Pont a environ vingt-deux mille stades de circonférence. Elle a deux bouches diamétralement opposées, l'une du côté de la Propontide, l'autre du côté des

Palus-Méotides, lesquels ont huit mille stades de tour. Comme plusieurs grands fleuves viennent se décharger dans ces deux lits, et qu'il en vient encore un plus grand nombre et de plus grands de l'Europe, quand les Palus-Méotides en sont remplis, ils s'écoulent dans le Pont par une des bouches, et celui-ci se jette par l'autre dans la Propontide ; la bouche des Palus-Méotides s'appelle le Bosphore Cimmérien, large de trente stades sur soixante de longueur. Cette mer est partout fort basse. La bouche du Pont est appelée Bosphore de Thrace, et a cent vingt stades de longueur. Sa largeur n'est pas égale partout. La bouche par où l'on sort de la Propontide commence à l'espace qu'il y a entre Chalcédoine et Byzance, et qui est de quatorze stades. Celle par où l'on sort du Pont s'appelle Hiéron. C'est là qu'on dit que Jason, revenant de la Colchide, sacrifia pour la première fois aux douze dieux. Cet endroit, quoique situé dans l'Asie, n'est distant de l'Europe que de douze stades, au bout desquelles, vis-à-vis, on trouve le temple de Sérapis, dans la Thrace.

Les eaux des Palus-Méotides et du Pont sortent sans cesse de leur lit, et cela vient de deux causes : la première, qui n'est ignorée de personne, c'est parce que, plusieurs fleuves tombant dans un lit borné tout à l'entour, l'eau grossit et s'élève toujours ; et si elle n'a point d'issue pour sortir, il faut nécessairement qu'à force de s'élever et de s'augmenter, elle se répande pardessus les bords dans un espace plus large que son lit, ou, s'il y a des portes, qu'elle s'écoule. L'autre cause est la grande quantité de sable que les fleuves apportent avec eux dans les grandes pluies, et qui, dressant l'eau, l'élève et l'oblige de sortir par les issues ; et comme les fleuves entrent sans cesse et apportent des sables, il faut aussi que l'écoulement des eaux soit perpétuel. Telles sont les vraies raisons pour lesquelles les eaux du Pont ne restent pas dans leur lit, raisons non fondées sur le rapport des marchands, mais tirées de la nature même des choses, et qui par conséquent ne laissent rien à désirer.

Pendant que nous sommes sur ce sujet, examinons bien tout ce que la nature y a fait. La plupart des historiens n'y ont pas fait attention ; mais je crois qu'il sera d'autant plus à propos de rapporter les raisons de tout, et de n'omettre rien qui puisse arrêter ceux qui sont curieux de ces sortes de recherches, que cela convient parfaitement à notre siècle. Car, puisqu'il n'y a plus de coin du monde où nos voyageurs ne pénètrent par mer ou par terre, on ne doit plus, sur ce que l'on ne sait pas, s'en rapporter aux poètes et aux conteurs de fables, comme ont fait nos prédécesseurs, qui, sur la plupart des choses contestées, ne nous citent que ces témoins infidèles ; il faut tirer de l'histoire même de quoi persuader nos lecteurs.

Je dis donc que les Palus-Méotides et le Pont se remplissent de sables depuis long-temps, et qu'ils en seront entièrement comblés, à moins qu'il n'y arrive quelque changement dans ce qui s'y fait, et que les fleuves ne discontinuent d'y charrier des sables ; car, la succession des temps étant infinie, et ces lits tout à fait bornés, il est évident que, quand même il n'y tomberait que peu de sable, ils seraient dans la suite entièrement remplis. C'est une loi de la nature, que tout ce qui, étant borné, croît ou se corrompt continuellement pendant un temps infini, bien qu'il ne croisse que peu ou qu'il ne se corrompe que légèrement, arrive né-

cessairement à sa perfection ou périsse entièrement. Or ce n'est pas un peu de sable, c'est une quantité prodigieuse de sable que les fleuves apportent dans ces deux lits, ce qui fait croire qu'ils seront bientôt comblés. Cet amoncellement de sables fait même déjà des progrès sensibles, et les Palus-Méotides commencent à se remplir. Ils n'ont plus que sept ou cinq brasses de profondeur dans la plupart des endroits, en sorte qu'on ne peut plus naviguer dessus avec de grands vaisseaux sans guide. D'ailleurs, quoique, selon tous les anciens, cette mer fût autrefois jointe au Pont, ce n'est plus maintenant qu'une eau douce; celle de la mer a été absorbée par les sables et a cédé la place à celle des fleuves. Il arrivera la même chose à l'égard du Pont; cela commence même dès à présent. Si, peu de gens s'en aperçoivent, c'est à cause de la grandeur du lit; mais, pour peu qu'on y fasse attention, il est aisé de s'en apercevoir; car l'Ister, qui, venant d'Europe, se décharge par plusieurs embouchures dans le Pont, y a déjà formé, du limon qu'il entraîne avec lui, un banc éloigné de la terre d'environ mille stades, et contre lequel les vaisseaux échouent souvent pendant la nuit lorsqu'on y pense le moins.

La raison pour laquelle le sable ne s'amasse point auprès de la terre, mais est poussé loin en avant, c'est sans doute que les fleuves poussent en avant le sable et tout ce qu'ils roulent dans leurs eaux, à proportion que la violence et l'impétuosité de leur cours ont plus de force que la mer et la repoussent. Mais quand cette impétuosité est ralentie par la hauteur et la quantité des eaux de la mer, alors il est naturel que ce que les fleuves entraînent avec eux, tombe en bas et s'arrête. Voilà pourquoi les monceaux de sable que forment les grands et les rapides fleuves, ou sont éloignés de la terre, ou commencent proche de la terre à une grande profondeur; et qu'au contraire ceux des fleuves qui sont plus petits et qui coulent lentement, s'amassent proche des embouchures. Une preuve de ce que je dis, c'est que, dans les grandes pluies, les fleuves les plus médiocres, tombant avec force dans la mer, poussent ce qu'ils apportent plus ou moins loin, à proportion de leur impétuosité ou de leur faiblesse.

Ce que nous avons dit de la grandeur de la digue formée par les fleuves dans le Pont, et de la quantité de pierres, de bois et de terre que ces fleuves y transportent, tout cela ne doit surprendre personne. On voit souvent même de petits torrens se faire en peu de temps un passage au travers des montagnes, emporter avec eux toutes sortes de matières, et remplir certains endroits à un point qu'ils les changent tout-à-fait, et qu'en y passant quelques jours après on ne les reconnaît plus. On doit donc être beaucoup moins surpris que de grands fleuves qui coulent perpétuellement, élèvent des digues dans le Pont, et puissent un jour le combler entièrement. Cela n'est pas seulement vraisemblable, il faut de toute nécessité que cela arrive. En voici la preuve : autant que l'eau des Palus-Méotides est plus douce que celle de notre mer, ainsi, pour rendre le Pont marécageux et rempli d'eau douce comme les Palus-Méotides, il ne reste plus rien, sinon qu'il y ait entre le temps qu'il a fallu pour remplir ceux-ci et le temps nécessaire pour remplir celui-là, la même proportion qu'il y a entre les grandeurs différentes de ces deux lits. Cela se fera même d'autant plus tôt, que les fleuves qui se décharg-

gent dans le Pont sont plus grands et en plus grande quantité.

J'ai cru devoir mettre ici ces réflexions pour convaincre ceux qui ne peuvent se persuader que cette mer se remplit et se comblera un jour de telle sorte que ce ne sera plus qu'un lac et un marais. Elles serviront aussi à nous prévenir contre les prétendus prodiges que nous débitent ceux qui courent les mers, à empêcher que nous n'écoutions avec avidité comme des enfans sans expérience tout ce qui se dit, et à nous donner quelques idées d'après lesquelles nous soyons en état de juger de la vérité ou de la fausseté de ce que l'on nous rapporte. Reprenons maintenant notre description de Byzance.

CHAPITRE XI.

L'historien continue de décrire la situation et les avantages de Byzance. — Guerre que les Byzantins ont à soutenir.

Nous avons dit que le détroit qui joint le Pont avec la Propontide est long de cent vingt stades, depuis Hiéron, du côté du Pont, jusqu'à l'endroit où est Byzance, au côté opposé. Dans cet espace, sur un promontoire appartenant à l'Europe, et éloigné de l'Asie d'environ cinq stades, est un temple de Mercure; c'est l'endroit le plus resserré du détroit, et où l'on dit que Darius, dans son expédition contre les Scythes, fit jeter un pont. Depuis le Pont jusqu'au temple de Mercure, comme la distance entre les bords est assez égale, le cours de l'eau est aussi assez uniforme; mais, arrivant à ce temple, et y étant resserrée par le promontoire, elle s'y brise et se jette ensuite du côté de l'Asie, d'où elle retourne du côté de l'Europe aux promontoires qui sont vers les Hesties. De là, changeant encore son cours, elle coule vers l'Asie au promontoire appelé le Bœuf, où l'on rapporte qu'Io s'arrêta pour la première fois après avoir passé le détroit. Enfin de ce promontoire du Bœuf l'eau prend son cours vers Byzance, où se partageant, la plus petite partie va former le golfe appelé la Corne, et la plus grande vient de l'autre côté, où est Calcédoine. Mais cette partie n'a plus à beaucoup près la même force; car, après avoir été jetée et rejetée tant de fois, et trouvant là de quoi s'étendre, elle s'affaiblit enfin, et, n'étant plus repoussée par ses bords qu'à angle obtus, elle quitte Calcédoine et suit le détroit.

C'est ce qui donne à Byzance un fort grand avantage sur Calcédoine pour la situation, quoiqu'à juger de ces deux villes par les yeux elles paraissent également bien situées. On ne peut aborder qu'avec peine à Calcédoine, et le cours de l'eau vous emporte à Byzance, quelque chose que vous fassiez pour vous en défendre. Pour preuve de cela, c'est que quand on veut passer de Calcédoine à Byzance, on ne peut traverser le détroit en droite ligne; mais on remonte jusqu'au Bœuf et à Chrysopolis, même ville dont les Athéniens s'emparèrent autrefois par les conseils d'Alcibiade, et où ils levèrent les premiers un impôt sur ceux qui passaient dans le Pont; de là on n'a qu'à s'abandonner au cours de l'eau, et on est nécessairement porté à Byzance. La même chose arrive, soit qu'on navigue au-dessus ou au-dessous de cette ville.

Qu'un vaisseau poussé par un vent du midi y vienne par l'Hellespont, la route est facile en côtoyant l'Europe; qu'un vent du nord, au contraire, en pousse un autre du Pont dans l'Hellespont, en longeant encore la côte de l'Europe, il cinglera droit et sans dan-

ger de Byzance dans le détroit de la Propontide, où sont Abydos et Sestos. C'est tout le contraire par rapport à Calcédoine, parce que la côte est inégale, et que d'ailleurs l'île de Cyzique avance beaucoup dans la mer. Pour y venir de l'Hellespont, on est obligé de longer la côte de l'Europe, et, quand on est proche de Byzance, de se détourner pour prendre la route de Calcédoine, ce qui n'est pas facile : nous en avons dit la raison. De même, en sortant de son port, il est absolument impossible de cingler droit vers la Thrace ; car, outre le cours de l'eau qu'il faudrait forcer, on aurait encore à surmonter, ou le vent du midi qui pousse vers le Pont, ou le vent du nord qui en fait sortir ; et, soit qu'on vienne de Byzance à Calcédoine, ou qu'on aille de Calcédoine en Thrace, on ne peut pas éviter l'un ou l'autre de ces vents. Mais après avoir expliqué les avantages que les Byzantins tirent du côté de la mer, voyons les désavantages auxquels ils sont exposés du côté de la terre.

D'une mer à l'autre ils sont environnés de la Thrace et sont perpétuellement en guerre avec les peuples de ce pays. Qu'après de grands préparatifs de guerre, ils obligent une fois les Thraces de mettre bas les armes, le nombre d'hommes et de souverains est si grand, qu'une victoire ne peut les dompter tous. Qu'ils en aient vaincu un, trois plus puissans viennent les attaquer jusque dans leur pays. En vain ils font des traités et consentent à leur payer des tributs. Ils ne peuvent rien accorder à un, que cela même ne leur suscite une guerre avec plusieurs autres. En un mot, c'est une guerre dont ils ne peuvent se délivrer, et qui leur coûte néanmoins beaucoup à soutenir ; car quoi de plus dangereux qu'un mauvais voisin, et y a-t-il guerre plus cruelle que celle que font les Barbares ?

Outre ces guerres et les calamités dont elles ont coutume d'être suivies, ils souffrent encore du côté de la terre une peine à peu près semblable à celle que souffre Tantale chez les poètes. Quand ils ont bien cultivé leurs terres, et qu'ils sont prêts de recueillir les beaux fruits qu'elles portent, ces Barbares font une irruption, en gâtent une partie et emportent l'autre, et ne laissent aux Byzantins que le regret d'avoir travaillé et dépensé beaucoup à mettre leurs terres en état de produire de belles moissons, qu'ils ont la douleur de voir enlever. Cette guerre continuelle avec les Thraces n'a pas empêché qu'ils n'aient toujours gardé aux Grecs une exacte fidélité. Mais le comble de leur malheur fut la descente que firent les Gaulois dans leur pays, sous la conduite de Comontorius. Ces Gaulois étaient du nombre de ceux qui, sous Brennus, étaient sortis de leur pays, et qui, s'étant échappés du péril dont ils étaient menacés à Delphes, s'enfuirent vers l'Hellespont, où ils s'arrêtèrent. Les environs de Byzance leur parurent si délicieux, qu'ils ne pensèrent point à passer en Asie. Ils se rendirent ensuite maîtres de la Thrace, et ayant établi le siége de leur empire à Tyle, ils réduisirent les Byzantins aux dernières extrémités. Dans la plus ancienne irruption que fit Comontorius, le premier de leurs rois, les Byzantins lui donnèrent tantôt trois, tantôt cinq, tantôt dix mille pièces d'or pour empêcher qu'il ne fît du dégât sur leurs terres. Enfin la somme alla jusqu'à quatre-vingts talens par an, qu'ils payèrent jusqu'à la chute de cette monarchie, laquelle arriva sous Cavarus. Les Gaulois tombèrent à leur tour sous la puissance des Thraces, qui

ne firent quartier à aucun, et qui en éteignirent entièrement la race.

Pendant que les Byzantins étaient accablés des tributs qu'on levait sur eux, ils dépêchèrent d'abord chez les Grecs, pour les prier d'avoir compassion de leur malheur et de venir à leur secours. La plupart ne daignèrent seulement pas les écouter, ce qui les obligea à exiger un impôt de ceux qui passaient dans le Pont ou qui en sortaient. Cet impôt étant fort onéreux, tout le monde en rejeta la faute sur les Rhodiens, qui passaient alors pour les plus puissans sur la mer, et de là vint la guerre dont nous avons à parler; car les Rhodiens ouvrirent enfin les yeux sur le tort que faisait à leurs voisins et à eux le paiement qu'exigeaient les Byzantins. D'abord, après s'être fait des alliés, ils envoyèrent des ambassadeurs à Byzance pour demander la révocation de l'impôt. Les Byzantins n'eurent aucun égard à leur demande. Hécatondore et Olympiodore, qui étaient alors à la tête des affaires, soutinrent aux ambassadeurs de Rhodes que c'était avec juste raison qu'on levait cet impôt. Les ambassadeurs se retirèrent sans avoir pu rien obtenir. On résolut aussitôt à Rhodes de déclarer la guerre aux Byzantins. On commença par envoyer des messages à Prusias, pour l'engager à entrer dans cette guerre; on savait que ce roi avait des raisons pour ne pas être ami des Byzantins. Ceux-ci firent la même chose de leur côté. Ils envoyèrent solliciter du secours à Attale et à Achée. Le premier ne demandait pas mieux; mais, resserré par Achée dans les états de ses pères, il ne pouvait les secourir que faiblement: Achée promit aussi de les soutenir. Comme il était maître de tout le pays en deçà du mont Taurus, et qu'il avait pris depuis peu le titre de roi, de si grandes forces enflèrent autant le courage des Byzantins, qu'elles inspirèrent de crainte aux Rhodiens et à Prusias. D'ailleurs Achée était parent de cet Antiochus qui avait succédé au royaume de Syrie; et voici pourquoi il s'était acquis cette grande domination dont nous venons de parler.

CHAPITRE XII.

Achée se fait déclarer roi. — Prusias, mécontent des Byzantins, se joint aux Rhodiens pour leur faire la guerre. — Mauvaise fortune des Byzantins. — Fin de la guerre. — État des affaires dans l'île de Crète. — Les Synopéens se défendent contre Mithridate.

Seleucus, père d'Antiochus, étant mort, laissa le royaume à l'aîné de ses enfans, qui s'appelait comme lui Seleucus. Environ deux ans avant la guerre dont nous parlions tout à l'heure, ce jeune prince apprit qu'Attale s'était soumis tout le pays d'en deçà du mont Taurus. Comme ce pays était de sa domination, il se mit en marche avec une grande armée pour le reconquérir, et Achée son parent ne manqua pas de l'accompagner. Seleucus ayant été tué dans cette guerre par Apatorius, Gaulois, et par Nicanor, Achée vengea aussitôt la mort de son parent par celle de ses deux assassins, prit le commandement des troupes, et se comporta avec tant de sagesse et de grandeur d'âme, que, quoique les conjonctures et l'inclination des troupes concourussent à lui mettre le diadème sur la tête, il le refusa pour le conserver à Antiochus, le plus jeune des enfans de Seleucus. Après avoir reconquis tous le pays usurpé par Attale, qu'il renferma dans la ville de Pergame, et avoir réduit sous sa puissance tout le reste, tant d'heureux succès lui enflèrent le cœur, et sa probité naturelle

succomba sous le poids d'une si grande fortune. Il prit le diadème, se fit appeler roi, et se rendit redoutable aux rois et aux autres puissances du pays situé en deçà du Taurus, et qu'il venait de subjuguer. C'était principalement sur ce roi que les Byzantins comptaient lorsqu'ils entreprirent la guerre contre les Rhodiens et Prusias.

Disons aussi un mot des raisons qu'avait Prusias pour ne pas vouloir de bien aux Byzantins. Il leur reprochait premièrement qu'après lui avoir décerné des statues, non seulement ils avaient oublié de les dresser, mais s'en étaient encore moqués. Il leur faisait encore un crime de s'être employés avec chaleur pour réconcilier Achée avec Attale, réconciliation qui ne pouvait lui être que très désavantageuse. Un troisième sujet de ressentiment, c'est qu'à la célébration des jeux consacrés à Minerve, les Byzantins avaient envoyé de leurs citoyens pour faire avec Attale des sacrifices, et qu'ils ne lui avaient envoyé personne lorsqu'il avait célébré la fête des Sotéries. Pendant que la colère couvait dans son cœur, les Rhodiens vinrent lui donner l'occasion de la faire éclater, et il la saisit avec joie. Il convint avec les ambassadeurs que les Rhodiens attaqueraient les Byzantins par mer, et que lui leur ferait par terre tout le mal qu'il pourrait. C'est ainsi que commença la guerre des Rhodiens contre les Byzantins.

Ceux-ci, comptant toujours qu'Achée viendrait à leur secours, commencèrent la guerre avec vigueur, ils firent venir Tibitès de Macédoine; bien résolus de donner autant d'affaires à Prusias qu'il leur en donnerait. Ce prince irrité marche contre eux et s'empare d'Hiéron, place située à l'entrée du Pont, et que les Byzantins avaient depuis peu achetée fort cher, tant à cause de l'heureuse situation de la place, que pour mettre à couvert de toute insulte les marchands qui naviguaient sur le Pont, leurs esclaves et leur commerce de mer. Il gagna aussi sur eux la partie de la Mysie que les Byzantins possédaient depuis long-temps dans l'Asie. Les Rhodiens, de leur côté, équipèrent six vaisseaux, auxquels ils en joignirent quatre que leurs alliés leur avaient fournis, et, ayant donné le commandement de cette escadre à Xénophante, ils se mirent sur l'Hellespont. Neuf de ces vaisseaux restèrent à l'ancre auprès de Sestos pour incommoder ceux qui naviguaient dans le Pont, et Xénophante, avec le dixième, alla harceler Byzance, pour voir si la crainte de la guerre n'y porterait point au repentir. Ayant trouvé de la résistance, il retourna vers les autres vaisseaux, et toute l'escadre reprit la route de Rhodes.

Alors les Byzantins envoyèrent presser Achée de les secourir, et firent faire de nouvelles instances à Tibitès, auquel ils croyaient que le royaume de Byzance appartenait autant qu'à Prusias, dont il était oncle. Cette résolution des Byzantins engagea les Rhodiens à faire tous leurs efforts pour avancer les affaires. Comme les Byzantins ne soutenaient cette guerre avec tant de fermeté et de constance que parce qu'ils comptaient sur le secours d'Achée, et que d'ailleurs ce prince souhaitait fort de tirer des mains de Ptolémée, Andromaque son père, qui était détenu dans Alexandrie, les Rhodiens envoyèrent demander Andromaque à Ptolémée. Ils avaient déjà auparavant fait cette démarche; mais il la firent alors sérieusement, jugeant bien qu'après avoir rendu ce service à Achée, ils en obtiendraient facilement tout ce qu'ils

voudraient. Les ambassadeurs ne trouvèrent pas d'abord Ptolémée disposé à relâcher Andromaque, de la détention duquel il espérait faire un jour bon usage. Il lui restait encore quelques différends à vider avec Antiochus, et avec Achée qui, s'étant depuis peu fait appeler roi, pouvait décider en maître de certaines choses importantes; car cet Andromaque, outre qu'il était père d'Achée, était encore frère de Laodicée, femme de Seleucus. Néanmoins son penchant pour les Rhodiens, et le désir qu'il avait de les favoriser en tout, l'emporta sur toute autre considération. Il leur permit de prendre Andromaque, et de le remettre entre les mains d'Achée son fils. Ils le remirent aussitôt, et décernèrent outre cela quelques honneurs à Achée, et par là ruinèrent entièrement toutes les espérances des Byzantins. Ce ne fut pas le seul malheur qui leur arriva. Tibitès mourut dans le voyage de Macédoine à Byzance. Cette mort rompit encore toutes leurs mesures, et leur fit perdre toute espérance. Ces revers de fortune inspirèrent une nouvelle ardeur à Prusias. Pendant qu'il pressait les Byzantins du côté de l'Asie, les Thraces qu'il avait pris à sa solde les serraient tellement du côté de l'Europe, qu'ils n'osaient sortir de leurs portes: de sorte que, n'ayant plus rien à espérer, ils ne cherchaient plus qu'un honnête prétexte de sortir de cette guerre.

Sur ces entrefaites Cavarus, roi des Gaulois, vint à Byzance; et, souhaitant que cette guerre fût terminée, il employa sa médiation avec tant de zèle, qu'enfin Prusias et les Byzantins consentirent à un accommodement. Au premier avis que les Rhodiens en reçurent pour conduire leur projet à sa fin, ils députèrent Aridicès vers les Byzantins, et le firent accompagner par Polémoclès avec trois galères, comme pour présenter aux Byzantins la guerre ou la paix. A leur arrivée la paix se conclut, Cothon, fils de Calligiton, étant alors grand prêtre à Byzance. Le traité avec les Rhodiens portait simplement « que les Byzantins n'exige-
» raient aucun tribut de ceux qui na-
» vigueraient dans le Pont, et que,
» moyennant cela, les Rhodiens vi-
» vraient avec eux en paix. »

Le traité avec Prusias portait, « que
» dorénavant il y aurait paix et amitié
» perpétuelle entre Prusias et les By-
» zantins; que Prusias n'exercerait
» aucunes sortes d'hostilités contre les
» Byzantins, ni ceux-ci contre Prusias;
» que ce roi rendrait aux Byzantins,
» sans rançon, toutes leurs terres, ainsi
» que les forteresses, les peuples et les
» prisonniers qu'il avait pris sur eux;
» et outre cela les vaisseaux qu'il leur
» avait gagnés au commencement de
» la guerre, tout ce qu'il y avait d'armes
» dans les forts qu'il avait emportés,
» et le bois, le marbre et la tuile qu'il
» avait enlevés du lieu sacré, lorsque,
» craignant l'arrivée de Tibitès, il avait
» pris des forteresses tout ce qui lui
» paraissait bon à quelque chose;
» qu'enfin Prusias serait obligé de
» faire rendre aux laboureurs de My-
» sie, pays de leur domination, tout ce
» que les Bithyniens leur avaient pris.»
Ainsi commença, ainsi finit la guerre entre Prusias et les Byzantins.

Vers le même temps les Cnossiens firent demander par des ambassadeurs aux Rhodiens les vaisseaux qu'avait Polémoclès, en les priant d'y joindre trois vaisseaux qui ne fussent point armés en guerre. Les Rhodiens les leur accordèrent. Quand ces vaisseaux furent arrivés à l'île de Crète, les Éleuthernéens conçurent des soupçons, parce que Polémoclès avait fait mourir

Timarque, un de leurs citoyens, pour faire plaisir aux Cnossiens. Ils demandèrent d'abord qu'on leur fît raison de cet attentat, puis ils déclarèrent la guerre aux Rhodiens.

Peu de temps auparavant les Lyttiens avaient été frappés d'un malheur extraordinaire dans lequel toute l'île de Crète était enveloppée. Les Cnossiens, s'étant joints aux Gortyniens, s'étaient rendus maîtres de toute cette île, à l'exception de la ville des Lyttiens. Cette résistance d'une seule ville les irrita. Ils résolurent d'y mettre le siége et de la renverser de fond en comble, pour faire un exemple et inspirer de la terreur aux autres Crétois. Ceux-ci d'abord prirent tous les armes pour défendre les Lyttiens ; mais il s'éleva entre eux, comme c'est l'ordinaire parmi ce peuple, quelque jalousie pour je ne sais quelles bagatelles, et cette jalousie dégénéra bientôt en une sédition. D'un autre côté les Polyrrhéniens, les Cérètes, les Lampéens, les Oriens et les Arcadiens abandonnèrent de concert les Cnossiens, et convinrent entre eux de prendre la défense des Lyttiens. La division se mit aussi parmi les Gortyniens : les plus âgés se déclarant pour les Cnossiens, les plus jeunes pour les Lyttiens. Les Cnossiens, épouvantés de ce soulèvement de leurs alliés, firent venir à leur secours un corps de mille Étoliens ; après quoi les plus âgés de de Gortyne s'emparèrent de la citadelle, y firent entrer pêle-mêle les Cnossiens et les Étoliens, chassèrent une partie de leurs jeunes gens, tuèrent l'autre, et livrèrent la ville aux Cnossiens.

Les Lyttiens quelque temps après étant sortis en grand nombre de leur pays pour quelque expédition, les Cnossiens en eurent avis, et aussitôt s'emparèrent de Lytte, où il n'y avait personne pour la défense ; ils firent transporter les femmes et les enfans à Cnosse, brûlèrent et renversèrent toute la ville, et retournèrent chez eux. Les Lyttiens, à leur retour, furent si consternés en voyant les ruines de leur patrie, qu'aucun d'eux n'eut la force d'y entrer. Ils tournèrent tout autour en poussant des cris lamentables sur leur malheur et sur celui de leur ville, puis, rebroussant chemin, ils s'allèrent jeter entre les bras des Lampéens, qui les reçurent avec beaucoup de bonté. De citoyens devenus en un jour étrangers, ils firent avec leurs alliés la guerre aux Cnossiens. Ce fut ainsi que Lytte, colonie et alliée des Lacédémoniens, la plus ancienne ville de Crète, et de qui, sans contredit, étaient sortis les plus grands hommes de cette île, périt sans ressource et de la manière du monde la plus étonnante.

Les Polyrrhéniens, les Lampéens et leurs alliés étaient alors en guerre avec les Cnossiens, dont les Étoliens prenaient la défense. Pour contrebalancer ce secours, ils expédièrent des ambassadeurs vers les Achéens et vers Philippe, qui n'étaient point amis des Étoliens, pour les prier de faire alliance avec eux, et de leur prêter des secours. L'alliance fut aussitôt conclue, et on leur envoya quatre cents Illyriens sous le commandement de Plator, deux cents Achéens et cent Phocéens. Ce secours avança beaucoup les affaires des Polyrrhéniens et de leurs alliés. En fort peu de temps les Éleuthernéens, les Cudoniates et les Apteréens, renfermés dans l'enceinte de leurs murailles, furent forcés de quitter l'alliance des Cnossiens, et de prendre les armes en faveur de ceux qui les attaquaient. Après quoi les Polyrrhéniens et leurs alliés envoyèrent à Philippe et aux Achéens cinq cents Crétois. Les Étoliens, peu de temps auparavant, en

avaient reçu mille des Cnossiens, en sorte que ce furent les Crétois qui soutinrent cette guerre pour les uns et pour les autres. Les transfuges de Gortyne s'emparèrent aussi alors non seulement du port de Phestie, mais aussi de celui de leur propre ville, et de là ils faisaient la guerre aux habitans. Tel était l'état des affaires dans l'île de Crète.

Ce fut encore vers ce temps que Mithridate déclara la guerre aux Sinopéens, guerre qui fut comme le commencement et l'occasion de tous les malheurs qui sont enfin tombés sur ce peuple. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Rhodes pour demander du secours. Les Rhodiens choisirent pour cela trois citoyens, à qui ils donnèrent cent quarante mille drachmes. Sur cette somme on fournit aux Sinopéens tout ce qui leur était nécessaire, mille tonneaux de vin, trois cents livres de crins cordés, cent livres de cordes à boyaux préparées, trois mille pièces d'or au coin de la république, quatre catapultes, et des hommes pour les faire jouer. Les ambassadeurs, après avoir obtenu ce secours, retournèrent à Sinope, où, dans la crainte que Mithridate n'assiégeât la ville par terre et par mer, on se disposait à soutenir la guerre de l'un et de l'autre côté.

Sinope est située à la droite du Pont en allant vers le Phase. Elle est bâtie sur une presqu'île qui s'avance dans la mer, et couvre entièrement l'isthme qui joint cette presqu'île à l'Asie, et qui n'est que d'environ deux stades. Le reste de la presqu'île, qui s'avance dans la mer, est un terrain plat et d'où il est aisé d'approcher de la ville ; mais les bords tout autour du côté de la mer sont escarpés, et il n'y a que très peu d'endroits où l'on puisse aborder. Les Sinopéens craignant que Mithridate n'attaquât la ville du côté de l'Asie, et qu'il ne fît une descente par mer au côté opposé et ne s'emparât des plaines et des postes qui dominent la ville, fortifièrent de pieux et de fossés tous les endroits de la presqu'île où l'on pouvait aborder, firent porter des armes dans les endroits qu'il était facile d'insulter, et y postèrent des troupes. Comme cette presqu'île n'est pas d'une grande étendue, avec peu de monde il est aisé de la défendre.

CHAPITRE XIII.

Les Étoliens tentent de surprendre Égyre ; ils manquent leur entreprise.—Euripidas leur préteur, pour se venger, ravage différentes contrées de la Grèce.—Faute de Philippe.—Irruption de Scopas sur la Macédoine.

Retournons à la guerre sociale. Philippe partit de Macédoine, et se jeta dans la Thessalie et dans l'Épire, pour passer de là dans l'Étolie. Vers le même temps Alexandre et Dorimaque, voulant surprendre Égire, assemblèrent environ douze cents Étoliens à OEnanthie, ville d'Étolie située vis-à-vis d'Égyre, et, ayant disposé des pontons, ils n'attendaient plus qu'un temps propre pour exécuter leur dessein. Un Étolien qui avait vécu long-temps à Égire s'aperçut que les gardes de la porte d'Égion ne pensaient qu'à boire et à se divertir. Il était venu souvent trouver Dorimaque, qu'il connaissait homme à pareilles entreprises, pour lui persuader d'entrer furtivement dans Égire. Cette ville, bâtie sur le golfe de Corinthe entre Égion et Sicyone, à environ sept stades de la mer dans le Péloponèse, est située sur des hauteurs escarpées et inaccessibles, d'où la vue s'étend sur le Parnasse et sur d'autres lieux circonvoisins. Dès que Dorimaque voit le temps favorable, il se met en mer, et loge pendant la

nuit ses gens près du fleuve qui coule au pied de la ville; puis il s'avance avec Alexandre, Archidamus et les Étoliens, par le chemin qui conduit d'Égion à Égire. En même temps le traître Étolien, s'étant détaché avec vingt des plus hardis, et ayant gagné, par des chemins détournés qu'il connaissait parfaitement, le haut des rochers, entra dans la ville par un aqueduc. Les gardes de la porte dormaient tranquillement. On les égorgea dans leurs lits; on brisa à coups de hache les barres des portes. Les Étoliens entrent, se jettent inconsidérément dans la ville, et crient d'abord victoire. Ce fut ce qui sauva les habitans et ce qui perdit les Étoliens, qui s'imaginaient que, pour être maîtres d'une ville, c'était assez que d'être au dedans des portes. Dans cette pensée, ils s'arrêtèrent quelque temps sur la place, puis se répandirent dans la ville, et, ne respirant que le pillage, se précipitèrent dans les maisons pour les saccager.

Le jour commençait alors à paraître. Ceux des habitans qui ne s'attendaient à rien moins qu'à cette entreprise, et dans les maisons desquels les ennemis étaient entrés, s'enfuirent épouvantés hors de la ville, ne doutant plus que les Étoliens n'en fussent absolument les maîtres; mais les autres, chez qui l'on n'était pas encore entré, entendirent le bruit, crièrent au secours, et montèrent tous à la citadelle. Le nombre s'augmentant toujours de plus en plus, leur courage et leur hardiesse s'accrut à proportion, au lieu que le gros des Étoliens, dont une partie s'était dispersée, était en désordre. Dorimaque sentit le péril auquel ses gens étaient exposés; il les fit marcher vers la citadelle, dans la pensée que cette troupe d'Érigiens, effrayée de l'audace avec laquelle on les attaquerait, serait bientôt renversée. Alors les Égiriens s'animent les uns les autres, et se battent avec valeur. Comme la citadelle n'avait point de murailles, l'action se passa de près et d'homme à homme. On peut juger de la chaleur du combat par les dispositions des combattans, les uns ayant à défendre leur patrie et leurs enfans, les autres ne pouvant sauver leur vie que par la victoire. Enfin les Étoliens tournèrent le dos, et les Égiriens, qui les virent ébranlés, saisissant l'occasion, se mirent à leur poursuite avec tant d'ardeur, que les Étoliens en fuyant s'écrasaient et se foulaient aux pieds, les uns les autres, sous les portes de la ville. Alexandre fut tué dans cette action, et Dorimaque étouffé au passage. Le reste des Étoliens fut en partie écrasé sous les portes, d'autres en fuyant se précipitèrent du haut des rochers; le peu qui put regagner les vaisseaux mit honteusement à la voile sans espérance de se venger. Ce fut ainsi que les Égiriens, qui par leur négligence avaient pensé perdre leur patrie, la recouvrèrent par leur courage et leur intrépidité.

En ce même temps Euripidas, que les Étoliens avaient envoyé pour commander les Éléens, ravagea les terres des Dyméens, des Pharéens et des Tritéens, et fit dans l'Élide un butin considérable. Mycus le Dyméen, qui était alors lieutenant du préteur des Achéens, et qui avait assemblé de grandes forces pour venger tous ces peuples dépouillés, le poursuivit comme il se retirait. Mais il tomba par trop de vivacité dans une embuscade, où quarante de ses gens furent tués et deux cents faits prisonniers. Ce succès exalta les espérances d'Euripidas; il se mit en marche quelques jours après, et emporta un fort des Dyméens, nommé Tichos, situé près du cap Araxe, et bâti, selon

la fable, par Hercule, qui en voulait faire une place de guerre contre les Éléens. Après cet échec, les peuples de Dyme, de Phare et de Tritée, ne se croyant pas en sûreté depuis que leur fort avait été pris, donnèrent avis aux préteurs des Achéens de ce qui s'était passé, et lui demandèrent du secours; puis ils envoyèrent des ambassadeurs pour le même sujet. Mais Aratus ne pouvait alors lever des soldats étrangers, parce que les Achéens avaient manqué de leur payer quelque reste qui leur était dû depuis la guerre de Cléomène; et d'ailleurs ce préteur, pour le dire en un mot, n'avait ni esprit pour former des entreprises, ni courage pour les exécuter; ce qui fut cause de ce que Lycurgue prit l'Athénée, citadelle de Mégalopolis, et qu'Euripidas s'empara encore dans la suite de Gorgon et de Telphussie.

Comme ils n'avaient donc rien à espérer d'Aratus, les Dyméens, les Pharéens et les Tritéens résolurent de ne plus rien donner aux Achéens, mais de lever par eux-mêmes des soldats étrangers. Ils en levèrent trois cents d'infanterie et cinquante chevaux, pour mettre leur pays à couvert d'insulte. Cette résolution était assez avantageuse à leurs intérêts particuliers, mais très préjudiciable au bien commun de la nation. Par là ils mettaient les armes à la main à tous ceux qui ne cherchaient qu'un prétexte pour se jeter dessus et la ruiner. Le préteur fut la principale cause de ce décret odieux, par sa négligence et les délais perpétuels qu'il apportait lorsqu'il s'agissait de secourir ceux qui avaient recours à lui.

Au reste, il n'y a personne qui, en pareille occasion, n'eût fait et ne fasse comme ces peuples. On tient à ses alliés et à ses amis tant qu'on espère leur du secours; mais lorsque dans le péril on se voit abandonné, on fait ce qu'on peut pour se tirer soi-même d'embarras. Ainsi, je ne blâme pas ces peuples d'avoir fait en particulier des levées de soldats étrangers; mais ils avaient grand tort de refuser à la république ce qu'ils avaient coutume de lui payer. Qu'ils veillassent à leur intérêt particulier, cela était juste; mais cela ne devait pas empêcher qu'ils ne contribuassent au bien commun lorsque les occasions s'en présenteraient. Ils y étaient d'autant plus obligés, qu'en vertu des lois, ils n'auraient pas manqué de regagner ce qu'ils auraient donné, et qu'ils avaient eu la principale part dans la fondation et l'établissement de la république achéenne.

Pendant que ces choses étaient en cet état dans le Péloponnèse, Philippe, ayant traversé la Thessalie, était venu en Épire, où après avoir joint grand nombre d'Épirotes aux Macédoniens, trois cents frondeurs qui lui étaient arrivés d'Achaïe, et trois cents Crétois que lui avaient fournis les Polyrrhéniens, il vint par l'Épire dans le pays des Ambraciotes. Si d'abord il s'était jeté avec toutes ces forces sur l'Étolie, il aurait tout d'un coup terminé la guerre; mais s'étant arrêté, d'après les conseils des Épirotes, à assiéger Ambracie, il donna aux Étoliens le temps non seulement d'attendre de pied ferme, mais encore de prendre leurs sûretés pour l'avenir. En cela les Épirotes consultaient bien moins le bien des alliés que leur intérêt particulier. Ils ne prièrent Philippe de commencer par là son expédition, que parce que, souhaitant avec ardeur de gagner Ambracie sur les Étoliens, il n'y avait pour cela d'autre moyen que de se rendre maître d'Ambracie, et tenir de là la ville en échec. Ce château est bien bâti, fermé de murailles et fortifié d'ouvrages avan-

cés. Il est dans des marais, et on ne peut en approcher que par un chemin qui était fait de terres rapportées. Il commande avantageusement et le pays et la ville des Ambraciotes.

Philippe donc s'était campé devant Ambracie, et se disposait à en faire le siége, lorsque Scopas, ayant avec un corps d'Étoliens traversé la Thessalie, se jeta sur la Macédoine, porta le ravage dans les plaines de Piérie, et fit marcher vers Die tout le butin qu'il avait fait. Comme les habitans avaient abandonné cette ville, il en renversa les murailles, les maisons et l'académie; il mit le feu aux galeries qui étaient autour du temple, il réduisit en cendres tous les présens qui y étaient, ou pour l'ornement ou pour la commodité de ceux qui venaient aux fêtes publiques, et abattit les tableaux des rois. Quoique dès le commencement de la guerre il eût attaqué les dieux aussi bien que les hommes, quand il fut de retour en Étolie, loin d'être puni de ses impiétés, on l'y regarda comme un homme qui avait bien mérité de la république, on l'y reçut avec de grands honneurs, on n'en parla qu'avec admiration. Il remplit lui-même les Étoliens de nouvelles espérances, et grossit leurs exploits par son éloquence; de sorte qu'ils se persuadèrent que dorénavant personne n'oserait plus se présenter devant les Étoliens, et qu'eux, au contraire, ravageraient impunément non seulement le Péloponnèse, comme ils avaient coutume de faire, mais encore la Thessalie et la Macédoine.

CHAPITRE XIV.

Conquêtes de Philippe dans l'Étolie. — Il passe l'Achélous, se rend maître d'Itorie, de Péanion, d'Élée. — Il retourne en Macédoine pour en chasser les ennemis.

Ces nouvelles firent sentir à Philippe que ce serait lui qui porterait la peine de l'ignorance et de l'ambition des Épirotes. Il continua cependant le siége d'Ambracie. Il fit élever des chaussées, et pressa les habitans avec tant de vigueur, que la peur les saisit, et qu'au bout de quarante jours ils capitulèrent. La garnison, qui était de cinq cents Étoliens, fut mise hors de la citadelle, avec assurance qu'il ne lui serait fait aucune insulte, et la citadelle même, Philippe la donna aux Épirotes, et contenta ainsi leur passion. Il se mit aussitôt en marche par Charadre, dans le dessein de traverser le golfe Ambracien, qui est fort proche du temple des Acarnaniens, appelé Action. Ce golfe vient de la mer de Sicile, entre l'Épire et l'Acarnanie. Son entrée est très étroite, à peine a-t-elle cinq stades de largeur. Plus avant dans les terres, il est large de cent stades, et long de trois cents en comptant depuis la mer. Il sépare l'Épire de l'Acarnanie, ayant celui-là au septentrion et celle-ci au midi. Philippe fit passer le golfe à son armée, traversa l'Acarnanie, y grossit son armée de deux mille hommes de pied acarnaniens et de deux cents chevaux, et alla se retrancher devant Phoétée, ville d'Étolie. En deux jours, il avança tellement les ouvrages, que les habitans effrayés se rendirent à composition. Ce qu'il y avait d'Étoliens dans la garnison sortit sain et sauf. La nuit suivante, cinq cents Étoliens vinrent au secours de la ville, ne sachant pas qu'elle eût été prise. Philippe, qui avait pressenti leur

arrivée, se logea dans certains postes avantageux, tailla en pièces la plus grande partie de ces troupes : le reste fut fait prisonnier, très peu lui échappèrent. Puis ayant fait distribuer à son armée du blé pour trente jours (car les magasins de la ville en étaient pleins), il s'avança vers Strate, et campa à dix stades de la ville, le long de l'Achéloüs. De là il ravagea impunément le pays, sans que personne osât lui résister.

Dans ce temps-là, les affaires tournaient mal pour les Achéens. Sur le bruit que Philippe était proche, ils lui envoyèrent des ambassadeurs pour le prier de vouloir bien les secourir. Ils eurent audience de lui à Strate, et, entre autres choses que portaient les instructions, ils lui firent voir les avantages que son armée tirerait de cette guerre; que pour cela il n'avait qu'à doubler le cap de Rhios et à se jeter sur l'Élide. Philippe, après les avoir entendus, dit qu'il verrait ce qu'il aurait à faire, et cependant donna ordre qu'on les retînt, sous prétexte qu'il avait quelque chose à leur communiquer, puis il leva le camp et marcha vers Métropolis et Conope. Alors les Étoliens se réfugièrent dans la citadelle de Métropolis, et quittèrent la ville. Philippe y fit mettre le feu, et avança sans arrêter vers Conope.

La cavalerie étolienne se présenta pour lui disputer le passage du fleuve, à vingt stades de la ville : elle espérait, ou qu'elle arrêterait le roi, ou que du moins le passage coûterait cher à son armée. Philippe, qui prévit leur dessein, commanda aux soldats armés de boucliers couverts de cuir, de se jeter dans le fleuve, et de le traverser par bataillons et en faisant la tortue. Cela fut exécuté. Quand la première troupe fut passée, la cavalerie étolienne chargea; mais comme cette troupe ne s'ébranlait pas, et que la seconde et la troisième passaient pour l'appuyer, les Étoliens ne jugèrent pas à propos d'engager le combat; ils reprirent le chemin de la ville, et n'osèrent plus dans la suite faire les fanfarons que derrière des murailles. Le roi passa donc l'Achéloüs, porta le ravage dans la campagne, et s'approcha d'Itorie. C'est une place également fortifiée par la nature et par l'art, et située sur la route où le roi devait passer. La garnison épouvantée n'attendit pas pour déloger que Philippe fût arrivé. La citadelle fut rasée, et les fourrageurs eurent ordre de faire la même chose de tous les autres forts du pays. Les défilés passés, il marcha lentement, donnant aux troupes le temps de piller la campagne; et quand elles se furent suffisamment fournies de tout ce qui leur était nécessaire, il vint aux Oéniades, et de là à Péanion, qu'il résolut d'abord de prendre. Il le prit en effet après quelques assauts vigoureux. Cette ville n'était pas d'un grand circuit, cela n'allait pas jusqu'à sept stades; mais à juger de cette ville par ses maisons, ses murailles et ses tours, elle n'était pas indifférente. Les murailles furent renversées et les bâtimens démolis. Quant aux matériaux, le roi les fit transporter par le fleuve sur des radeaux jusqu'aux Oéniades. Les Étoliens avaient d'abord fortifié la citadelle de cette ville de murailles, ils l'avaient fournie de toutes sortes de munitions; cependant ils n'eurent pas la résolution de soutenir le siége; à l'approche de Philippe ils se retirèrent. Maître de cette ville, il passa à un fort du pays des Calédoniens nommé Élée, fortifié de murailles et plein de munitions de guerre, données par Attalus aux Étoliens. Les Macédoniens prirent encore ce fort d'emblée, et, ayant ra-

vagé toutes les terres des Calédoniens, ils revinrent aux Oéniades. Philippe ayant considéré la situation de cette ville, et l'avantage qu'il en tirerait, surtout pour passer dans le Péloponnèse, il lui prit envie de la fermer de murailles. En effet, cette ville est située sur le bord de la mer, à l'extrémité de l'Acarnanie, où cette province se joint à l'Étolie vers la tête du golfe de Corinthe. Sur la côte opposée dans le Péloponnèse, sont les Dyméens, et l'Araxe n'en est éloigné que de cent stades. Le roi fit donc fortifier la citadelle, il fit fermer de murailles l'arsenal et le port, et pensait à joindre tout cela à la citadelle, se servant, pour la construction des bâtimens, des matériaux qu'il avait fait venir de Péanion.

Il était tout occupé de ces projets, lorsqu'un courrier vint de Macédoine lui apprendre que les Dardaniens, soupçonnant qu'il avait des vues sur le Péloponnèse, levaient des troupes et faisaient de grands préparatifs de guerre, dans le dessein d'entrer dans la Macédoine. Sur cet avis, il ne balança point à courir au secours de son royaume. Il renvoya les ambassadeurs des Achéens, les assurant, qu'aussitôt qu'il aurait mis ordre aux affaires de la Macédoine, avant toutes choses, il ferait son possible pour secourir leur république. Il partit en diligence, et prit pour retourner la même route qu'il avait prise pour venir. Comme il se disposait à passer le golfe d'Ambracie, pour aller d'Acarnanie en Épire, il rencontra Démétrius de Pharos, qui, chassé d'Illyrie par les Romains, se sauvait sur une simple chaloupe. Nous avons déjà rapporté l'histoire de cette défaite. Philippe le reçut avec bonté, et lui dit de prendre la route de Corinthe, et de venir en Macédoine par la Thessalie. Au premier avis qu'il était arrivé à Pella dans la Macédoine, les Dardaniens furent effrayés, et congédièrent leur armée, quoiqu'elle fût presque dans son royaume. Cette retraite des Dardaniens fit que Philippe donna congé à tous les Macédoniens, et les envoya faire leur moisson ; après quoi il alla dans la Thessalie, et passa le reste de l'été à Larisse.

CHAPITRE XV.

Dorimaque, fait préteur des Étoliens, ravage l'Épire. — Marche de Philippe. — Déroute des Éléens au mont Apelaure.

Vers ce temps-là Paul Émile, après avoir subjugué l'Illyrie, entra triomphant dans Rome. Ce fut aussi alors qu'arriva la prise de Sagonte par Annibal, après laquelle ce général distribua ses troupes en quartiers d'hiver. Quand on eut appris cette nouvelle à Rome, on envoya des ambassadeurs à Carthage pour demander Annibal, et en même temps on se disposa à la guerre, en créant pour consuls Publius Cornélius et Tiberius Sempronius. Nous avons déjà dit quelque chose de tout cela dans le premier livre. Ceci n'est que pour rafraîchir la mémoire de ces faits, et pour joindre ensemble ceux qui sont arrivés vers le même temps. Ainsi finit la première année de la cent quarantième olympiade.

Le temps des comices étant venu, les Étoliens choisirent pour préteur Dorimaque. Il ne fut pas plus tôt revêtu de cette dignité, qu'il se mit en campagne, et ravagea la haute Épire avec la dernière violence, moins pour son intérêt particulier que pour causer du dommage aux Épirotes. Arrivé à Dodone, il mit le feu aux galeries du temple, dissipa les présens qui y étaient suspendus, et renversa le tem-

ple même. On ne connaît chez les Étoliens ni les lois de la guerre, ni celles de la paix. Tout ce qui leur vient en pensée, ils l'exécutent sans aucun égard, ni pour le droit des gens, ni pour les lois particulières. Après cette belle expédition, Dorimaque retourna en Étolie.

L'hiver durait encore, et personne, dans une saison si fâcheuse, ne s'attendait à voir Philippe en campagne, lorsque ce prince partit de Larisse avec une armée composée de trois mille Chalcaspides, ainsi nommés du bouclier d'airain qu'ils portent; de deux mille fantassins à rondache, de trois cents Crétois, et de quatre cents chevaux de sa suite. Il passa de la Thessalie dans l'Eubée, de là à Cyne, puis, traversant la Béotie et les terres de Mégare, il arriva à Corinthe sur la fin de l'hiver. Sa marche fut si prompte et si secrète, que les Péloponnésiens n'en eurent aucun soupçon. A Corinthe, il fit fermer les portes, mit des sentinelles sur les chemins, fit venir de Sicyone le vieux Aratus, et écrivit au préteur et aux villes d'Achaïe, pour leur faire savoir quand et où il fallait que les troupes se trouvassent sous les armes. Il partit ensuite, et alla camper dans le pays des Phliasiens, proche Dioscore.

En même temps Euripidas, avec deux cohortes d'Éléens, des pirates et des étrangers, au nombre d'environ douze cents hommes et cent chevaux, partit de Psophis et passa par Phénice et Stymphale, sans rien savoir de ce que Philippe avait fait. Son dessein était de piller le pays des Sycioniens, et il devait en effet y entrer, parce que, la nuit même que le roi avait mis son camp proche Dioscore, Euripidas avait passé outre. Heureusement quelques Crétois de l'armée de Philippe, qui avaient quitté leurs rangs et couraient de côté et d'autre pour fourrager, tombèrent sur sa route. Il reconnut d'abord qu'il était parmi les ennemis; mais, sans rien dire de ce qui se passait, il fit faire volte-face à ses troupes, et, reprenant le chemin par lequel il était venu, il voulait et espérait même prévenir les Macédoniens, et s'emparer des défilés qui se rencontrent au-delà des Stymphaliens. Le roi ne savait rien de tout cela. Suivant son projet, il lève son camp le matin, dans le dessein de passer proche Stymphale, pour aller à Caphyes, où il avait mandé que serait le rendez-vous des troupes.

Quand la première ligne des Macédoniens fut arrivée à la hauteur d'où le mont Apelaure commence à s'élever, et qui n'est éloigné de Stymphale que de dix stades, il trouva que la première ligne des Éléens y arrivait en même temps. Sur l'avis qu'Euripidas en reçut, suivi de cavaliers, il se déroba au péril qui le menaçait, et par des chemins détournés s'enfuit à Psophis. Le gros des Éléens, étonné de se voir sans chef, fit halte, sans savoir bien ni que faire, ni de quel côté se tourner. Leurs officiers croyaient d'abord que c'étaient quelques Achéens qui étaient venus à leur secours. Les Chalcaspides leur firent venir cette pensée, parce que les Mégalopolitains s'étaient servis de boucliers d'airain dans la bataille contre Cléomène, sorte d'armes que le roi Antigonus leur avait fait prendre. Trompés par ce rapport d'armes, ils se tranquillisaient et s'approchaient toujours des collines voisines; mais quand les Macédoniens furent plus près, les Éléens virent alors le danger où ils étaient; ils jetèrent aussitôt leurs armes et s'enfuirent en déroute. On en fit douze cents prisonniers, le reste périt, partie par l'épée des Macédoniens,

partie en se précipitant du haut des rochers. Il y en eut tout au plus cent qui se sauvèrent. Philippe envoya les dépouilles et les prisonniers à Corinthe, et continua sa route. Cet événement surprit agréablement les peuples du Péloponnèse; c'était une chose assez singulière qu'ils apprissent en même temps et que Philippe arrivait et qu'il était victorieux.

Il passa par l'Arcadie, où il eut beaucoup de peine à monter l'Olygyrte au travers des neiges dont il était couvert. Il arriva cependant la nuit du troisième jour à Caphyes, où il fit reposer son armée pendant deux jours. Il se fit joindre là par le jeune Aratus et les Achéens qu'il avait assemblés, de sorte que son armée était environ de dix mille hommes. Il prit par Clitorie la route de Psophis; de toutes les villes où il passait, il emportait des armes et des échelles. Psophis est une ville ancienne d'Arcadie dans l'Azanide. Par rapport au Péloponnèse en général, elle est au milieu; mais par rapport à l'Arcadie, Psophis est dans la partie occidentale, et joint presque de ce côté-là les frontières d'Achaïe. Elle commande avantageusement les Éléens, avec qui elle ne faisait alors qu'une même république. Philippe campa sur des hauteurs qui sont vis-à-vis de la ville, et d'où l'on a vue non seulement sur la place, mais encore sur les lieux circonvoisins. Il fut frappé de la forte situation de cette ville, et ne savait quel parti prendre. Du côté d'occident elle est fermée par un torrent impétueux, qui, tombant des hauteurs voisines, s'est fait en peu de temps un lit fort large, où l'on ne trouve pas de gué la plus grande partie de l'hiver, et qui par là rend cette ville presque inaccessible et imprenable: l'Érymanthe la couvre du côté d'orient, fleuve grand et rapide, et sur lequel on rapporte une infinité d'histoires. Du côté du midi le torrent se jette dans l'Érymanthe, ce qui fait comme trois fleuves qui couvrent trois faces de cette ville. Enfin au septentrion s'élève une colline fortifiée et bien fermée de murailles, qui tient lieu d'une bonne et forte citadelle. Toute la ville était entourée de murailles hautes et bien bâties, et il y avait une garnison de la part des Éléens, que commandait Euripidas qui s'y était retiré.

CHAPITRE XVI.

Escalade de Psophis. — Libéralité de Philippe à l'égard des Éléens. — Nonchalance de ce peuple à se conserver dans son ancien état. — Reddition de Thalamas.

Philippe, à la vue de ces obstacles, demeura quelque temps en suspens. Tantôt il renonçait au dessein qu'il avait eu de faire le siége de cette ville tantôt il le reprenait par la considération des avantages qu'il en tirerait en cas qu'il réussît; car autant cette ville devait être formidable aux Achéens et aux Arcadiens tant que les Éléens en seraient les maîtres, autant leur devait-elle être avantageuse dès qu'ils la leur auraient enlevée. Il se résolut donc à l'assiéger. Pour cela il donna ordre aux Macédoniens de prendre leur repas dès le point du jour, et de se tenir prêts. Le matin il passa l'Érymanthe sur un pont; les assiégés en furent si étonnés que personne ne s'opposa à son passage. Il approche de la ville avec un appareil et une assurance qui y jettent l'épouvante. Euripidas et les habitans sont effrayés; jusqu'alors ils avaient cru que les ennemis n'oseraient pas mettre le siége devant une ville si forte, et si capable de le soutenir

long-temps, surtout dans une saison peu propre à ces sortes d'entreprises. Une autre chose les embarrassait : ils craignaient que Philippe n'eût quelque intelligence dans la ville, et qu'ils ne fussent trahis par quelques-uns des habitans. Cependant comme ces soupçons se trouvèrent sans fondement, la plupart coururent à la défense des murailles.

Les étrangers au service des Éléens firent une sortie par une porte qui est au haut de la ville, pour surprendre les ennemis. Mais le roi avait donné ses ordres pour que les échelles fussent dressées en trois endroits différens; il avait aussi partagé ses Macédoniens en trois corps. Le signal se donna par les trompettes, et aussitôt on monta de tous côtés à l'assaut. Les assiégés se défendirent d'abord avec valeur, et jetèrent plusieurs des assiégeans en bas des échelles; mais les traits et les autres munitions dont ils n'avaient pris que pour cet assaut, leur manquèrent bientôt, et d'ailleurs ils avaient à faire à gens qu'il n'était pas aisé d'épouvanter. A peine un Macédonien était-il tombé de l'échelle, que le suivant prenait sa place. Les assiégés abandonnèrent enfin la ville, et se retirèrent dans la citadelle. Les Macédoniens montèrent sur les murailles, et les étrangers, qui avaient fait la sortie, pressés par les Crétois, jetèrent honteusement leurs armes et prirent la fuite. On les mena battant jusqu'à la ville, et l'on entra pêle-mêle avec eux, en sorte que la place fut prise en même temps de tous les côtés. Les Psophidiens, leurs femmes et leurs enfans, Euripidas et tous ceux qui échappèrent aux assiégeans, se sauvèrent dans la citadelle. Tous leurs meubles furent pillés, et les maisons furent occupées par les Macédoniens.

Ceux qui s'étaient réfugiés dans la citadelle n'y avaient pas de quoi subsister. Ils virent bien que leur ruine était inévitable, s'ils ne se rendaient au plus tôt à Philippe. Ils lui envoyèrent un héraut pour le prier de permettre qu'on lui fît une députation. Les magistrats de la ville et Euripidas allèrent le trouver. On fit un traité, par lequel on leur accordait l'impunité à tous, tant citoyens qu'étrangers. Les députés retournèrent à la citadelle avec ordre de n'en laisser sortir personne que l'armée ne fût sortie de la ville, de peur que des soldats peu dociles aux ordres du prince, ne leur fissent quelque violence. Comme il tombait alors de la neige, Philippe fut obligé de rester là quelques jours, pendant lesquels il fit appeler ce qu'il y avait d'Achéens dans la ville. Dans cette assemblée, il s'étendit beaucoup sur la forte situation de Psophis, et sur les avantages qu'on pourrait tirer de cette place dans les conjonctures présentes, sur la distinction qu'il faisait des Achéens par dessus les autres Grecs, et sur le penchant particulier qu'il se sentait pour eux; et, ce qui mit le comble à toute cette bienveillance, il leur fit présent et les mit en possession de la ville, ajoutant qu'il les favoriserait de tout son pouvoir, et qu'il ne laisserait échapper aucune occasion de les obliger. Aratus et le peuple le remercièrent avec toutes les marques possibles de la plus vive reconnaissance, et il congédia l'assemblée. Il partit ensuite et marcha vers Lasion. Alors les Psophidiens quittèrent la citadelle, et vinrent chacun reprendre leur maison. Euripidas retourna à Corinthe, et de là en Étolie. Prostaüs de Sicyone fut fait gouverneur de la citadelle de Psophis, et on lui donna une assez bonne garnison. Pythias de Pellène commanda dans la ville.

Le bruit de cette conquête effraya la garnison de Lasion. A peine apprit-elle que le roi approchait, qu'elle abandonna la place. Le roi y entra d'emblée, et, par un surcroît de bonté pour les Achéens, il en gratifia leur république. Strate fut de même désertée par les Éléens, et le roi la rendit aux Telphusiens. Il arriva à Olympie après cinq jours de marche; il y sacrifia aux dieux, et fit un festin aux officiers de son armée. Les troupes se reposèrent là trois jours, au bout desquels il décampa et vint à Élée. Les fourrageurs se répandirent dans la campagne. Pour lui, il mit son camp à Artémise. Après avoir fait là un grand butin, il reprit la route de Dioscyre. Le pays fut ravagé. On fit quantité de prisonniers; mais ceux qui se sauvèrent dans les villages voisins et dans les postes fortifiés, étaient encore en plus grand nombre. Aussi est-il vrai que le pays des Éléens est le plus peuplé et le plus fertile de tout le Péloponnèse. Il y a telles familles parmi ce peuple, qui, ayant quelques biens à la campagne, aiment tant à les cultiver, que depuis deux ou trois générations on n'en a vu personne mettre le pied dans Élée.

Cet amour pour la campagne s'est accru par le grand soin qu'ont eu les magistrats de ceux qui y font leur demeure. Dans chaque endroit il y a des juges pour y faire rendre la justice, et l'on veille exactement à ce que les besoins de la vie ne leur manquent pas. Il y a beaucoup d'apparence que ce qui les a portés à prendre tous ces soins et à établir ces lois, c'est la grande étendue du pays, et principalement la vie sainte qu'on y menait autrefois, lorsque, toute la Grèce regardant l'Élide comme sacrée, à cause des combats olympiques qui s'y célébraient, les habitans vivaient tranquilles à l'ombre de cette glorieuse distinction, et sans rien craindre des maux que la guerre entraîne avec elle. Mais depuis que les Arcadiens ont prétendu que Lasion et la Pisatide leur appartenaient, les Éléens, obligés, pour se défendre, de changer leur genre de vie, n'ont rien fait pour recouvrer leurs anciennes immunités. Ils sont toujours restés dans l'état où la guerre les avait mis. Pour parler ingénument, je trouve cette nonchalance très blâmable. Nous demandons la paix aux dieux dans nos prières; pour l'avoir il n'y a rien à quoi l'on ne s'expose; c'est de tous les biens celui à qui ce titre est le moins contesté : se peut-il faire sans une extrême imprudence, que les Éléens aient négligé ce bien précieux jusqu'à ne pas se donner le moindre mouvement pour l'obtenir des Grecs, et le perpétuer chez eux? Ils sont d'autant plus coupables, qu'ils n'avaient pour cela rien à faire qui ne fût dans les règles de la justice et de la bienséance.

Ce genre de vie, dira-t-on, les exposait aux insultes de ceux qui, sans égard pour les traités, leur auraient cherché querelle. Mais cela serait arrivé rarement, et en ce cas toute la Grèce aurait couru à leur secours. A l'égard des petites incursions qu'on aurait pu faire sur eux, il leur aurait été aisé, riches comme ils n'auraient pas manqué de le devenir dans une paix perpétuelle, de s'en garantir, en mettant des étrangers en garnison dans certains lieux, quand il aurait été nécessaire : au lieu qu'aujourd'hui, pour avoir craint ce qui n'arrive presque jamais, ils sont affligés de guerres continuelles qui désolent leur pays et les dépouillent de tous leurs biens. Les Éléens ne trouveront pas mauvais que je les aie ici exhortés à recouvrer leurs droits, l'occasion n'a jamais été plus

favorable. Quoi qu'il en soit, il reste encore dans ce pays quelques vestiges de son ancienne manière de vivre, et les peuples y conservent encore beaucoup de penchant pour la campagne. C'est pour cela que quand Philippe y vint, quoiqu'il fît beaucoup de prisonniers, il y eut un plus grand nombre de personnes qui s'enfuirent dans la ville.

Les Éléens retirèrent la plus grande partie de leurs effets, de leurs esclaves et de leurs troupeaux, dans un fort nommé Thalamas, place qu'ils avaient choisie, tant parce que les avenues en sont étroites et qu'il est difficile d'en approcher, que parce qu'il est éloigné de tout commerce. Sur l'avis que le roi reçut que grand nombre d'Éléens s'étaient réfugiés dans ce château, résolu de tout tenter et de tout hasarder, il commença par poster ses étrangers dans tous les lieux par où il pouvait aisément faire passer son armée; puis laissant le bagage et la plus grande partie de son armée dans les retranchemens, il entra dans les défilés avec les rondachers et les troupes légères. Il parvint jusqu'au château-fort sans rencontrer personne qui lui disputât le passage. Les assiégés, qui n'entendaient rien à la guerre, qui n'avaient point de munitions, et entre lesquels il y avait quantité de gens de la lie du peuple, craignirent un assaut et se rendirent d'abord. On comptait parmi eux deux cents mercenaires ramassés de tous côtés, qu'Amphidamus, préteur des Éléens, avait amenés avec lui. Philippe gagna là une grande quantité de meubles, plus de cinq mille esclaves, et une quantité infinie de bétail. Après cette expédition il revint à son camp. Son armée était si enrichie et si chargée du butin, que, ne la jugeant en état de rien entreprendre, il retourna à Olympie, et y campa.

CHAPITRE XVII.

Apelles, tuteur de Philippe, tourmente les Achéens. — Éloge de Philippe. — Escalade d'Aliphère, ville d'Arcadie. — Conquête du roi de Macédoine dans Triphylie. — Les Lépréates chassent de chez eux Phylidéas, général des Étoliens.

Apelles, un des tuteurs qu'Antigonus avait laissés à Philippe, et qui pouvait beaucoup sur l'esprit du roi, fit, pour réduire les Achéens au sort des Thessaliens, une chose qu'on ne peut trop détester. Les Thessaliens passaient pour vivre selon leurs lois particulières, et pour avoir un gouvernement différent de celui des Macédoniens. Il n'y avait cependant aucune différence; les uns et les autres ne faisaient rien sans ordre des officiers royaux. Dans cette vue, il résolut d'inquiéter et de tourmenter ce qu'il y avait d'Achéens dans l'armée. Il commença par permettre aux Macédoniens de chasser les Achéens des logemens où ils étaient entrés les premiers, et d'enlever leur butin. Après cela, pour les moindres sujets, il les faisait frapper par des valets. Si quelques-uns de la même nation le trouvaient mauvais, ou se disposaient à les secourir, lui-même les conduisait en prison. Il croyait pouvoir par cette conduite accoutumer insensiblement les Achéens à ne pas se plaindre de ce qu'ils auraient à souffrir de la part du roi. Cependant cet homme, se trouvant dans l'armée d'Antigonus peu de temps auparavant, avait été témoin que Cléomène avait inutilement tenté d'user des voies les plus violentes pour réduire les Achéens à se soumettre à ses ordres. Quelques jeunes Achéens se mutinèrent, allèrent trouver Aratus, et

lui découvrirent le dessein d'Apelles. Aratus courut aussitôt vers Philippe; dans une affaire de cette nature, il était important d'étouffer le mal dans sa naissance et de ne pas différer. Le roi, après l'avoir entendu, dit aux jeunes Achéens de ne point s'alarmer, et qu'il n'arriverait plus rien de semblable dans la suite; en même temps il défendit à Apelles de rien commander aux Achéens sans avoir consulté leur préteur. Par cette affabilité, jointe à toute l'activité et la valeur imaginables, Philippe se gagna le cœur non seulement de tous les soldats, mais encore de tous les peuples du Péloponnèse. Aussi la nature semblait avoir pris plaisir à le former tel qu'un prince doit être pour faire des conquêtes et étendre un royaume : il avait l'esprit fin, la mémoire heureuse, une grâce toute singulière, la démarche haute et majestueuse, et par dessus tout cela une activité infatigable et une valeur héroïque. Comment toutes ces belles qualités se sont évanouies; comment, de roi né pour faire le bonheur de ses sujets, il est devenu un odieux tyran, c'est ce qui ne se peut expliquer en peu de paroles. Une occasion plus favorable se présentera de parler de ce changement et d'en rechercher les causes.

D'Olympie le roi alla à Parée, de là à Telphyse, et ensuite à Érée, où, ayant vendu son butin, il fit réparer le pont qui était sur l'Alpée, pour s'ouvrir un chemin dans la Triphylie. Les Éléens ruinés avaient été demander du secours aux Étoliens, et Dorimaque, préteur de ceux-ci, leur avait envoyé six cents hommes sous le commandement de Philidas. Ce capitaine, étant arrivé à Élée, y prit cinq cents des étrangers qui y étaient, mille hommes de la ville et un corps de Tarentins, et vint avec ses forces dans la Triphylie, province ainsi nommée de Triphyle, né en Arcadie. Elle est dans le Péloponnèse près de la mer entre les Éléens et les Messéniens, du côté de la mer d'Afrique, à l'extrémité de l'Achaïe vers le couchant d'hiver. Ses villes sont : Samique, Léprée, Hypane, Typanée, Pyrge, Æpie, Bolax, Stylangie, Phrixe. Les Éléens commencèrent leur expédition par la conquête de ces villes. Ils prirent ensuite Aliphère, qui dépendait de l'Arcadie, et Mégalopolis, dont le tyran Alliadas, quoique Mégalopolitain lui-même, avait fait un échange avec eux pour quelques intérêts personnels. Phylidas, ayant envoyé les Éléens à Léprée, et les étrangers à Aliphère, alla lui-même chez les Typanéates avec ses troupes d'Étolie, et attendit là ce qui devait arriver.

Philippe, débarrassé de son butin, passa l'Alphée, qui coule près d'Érée, et vint à Aliphère. Cette ville est située sur une montagne escarpée de tous côtés, et haute de plus de dix stades. Au sommet est la citadelle et une statue d'airain de Minerve, d'une beauté et d'une grandeur extraordinaires. Pourquoi cette statue a été mise en cet endroit, aux dépens de qui elle a été faite, d'où elle est venue, qui a fait ce vœu, ce sont toutes questions qu'il est malaisé de décider; les gens mêmes du pays n'en savent rien de certain. On convient seulement que ce miracle de l'art a pour auteurs Hécatodore et Sostrate, et que c'est leur chef-d'œuvre. Le roi choisit un jour clair et serein, et, au point du jour, il donna ordre aux étrangers de marcher devant par plusieurs endroits, pour soutenir ceux qui devaient porter les échelles. Il partage les Macédoniens, leur ordonne de suivre les autres de près, et

à tous, dès que le soleil se montrerait, de monter la montagne. Cet ordre fut exécuté par les Macédoniens avec une vivacité et une valeur étonnantes. Les assiégés coururent de tous côtés, et principalement aux endroits où l'on voyait les Macédoniens s'approcher. Pendant ce temps-là Philippe, sans que personne s'en fût aperçu, était monté avec une troupe de gens choisis à la citadelle par je ne sais quelles routes coupées en précipices. Le signal se donne, et aussitôt tous en même temps vont à l'escalade. Le faubourg de la citadelle n'était pas défendu : le roi s'en saisit, et y mit le feu. Cela fit trembler ceux qui défendaient les murailles, car, la citadelle prise, il ne leur restait plus aucune ressource. Dans cette crainte ils laissent les murailles de la ville, et se sauvent dans la citadelle ; les Macédoniens se rendent maîtres de la ville. Bientôt après, la citadelle envoya une députation au roi, à qui l'on en ouvrit les portes, sous la condition que la garnison aurait la vie sauve.

Des conquêtes si rapides jetèrent la frayeur dans toute la Triphylie. On y tint conseil sur l'état présent de la patrie. Pour comble de disgrâce Phylidas sortit de Typanée, et s'en alla à Léprée, pillant, en passant, ses propres alliés. Car ce fut alors la récompense qu'eurent les alliés des Étoliens : ils furent non seulement abandonnés lorsqu'ils avaient le plus besoin de secours ; mais, pillés et trahis, ils en souffrirent plus qu'ils n'auraient souffert d'ennemis victorieux. Les Typanéates se rendirent à Philippe, Ypane fit de même. La terreur se répandit de la Triphylie chez les Phiabiens, qui, de dépit contre les Étoliens, dont l'alliance leur était devenue odieuse, s'emparèrent à main armée du lieu où s'assemblaient les polémarques. Il y avait dans Phialie des pirates étoliens, qui demeuraient là pour être à portée de piller le pays des Messéniens. D'abord ils eurent quelque dessein de s'emparer de la ville ; mais comme ils virent tous les habitans assemblés pour la défendre, ils changèrent de sentiment : ils prirent des assurances de la part de la ville, et en sortirent avec leur bagage. Après quoi les Phialiens envoyèrent des ambassadeurs à Philippe, et le reçurent dans la ville.

Pendant ce temps-là les Lépréates, s'étant saisis d'une partie de leur ville, prièrent les Éléens, les Étoliens et les troupes qui leur étaient aussi venues de Lacédémone, de sortir de la citadelle et de la ville. D'abord Phylidas fit la sourde oreille, et restait dans la ville comme pour la tenir en respect ; mais quand Taurion avec des troupes fut venu de la part du roi à Phialie, et que Philippe lui-même en fut approché, les armes tombèrent des mains à Phylidas ; les Lépréates au contraire ranimèrent leurs espérances. Quoiqu'il y eût dans la ville mille Éléens, mille hommes tant Étoliens que pirates, cinq cents mercenaires, deux cents Lacédémoniens, et que leur citadelle eût été occupée, ils ne se laissèrent point abattre, ils eurent la fermeté d'entreprendre de se rétablir dans leur patrie. Ce courage et l'approche des Macédoniens épouvanta Phylidas ; il sortit de la ville, et avec lui les Éléens et les Lacédémoniens. Les Crétois, qui étaient venus pour les Spartiates, s'en retournèrent chez eux par la Messénie ; Phylidas se retira à Samique, et les Lépréates, remis en possession de leur pays, envoyèrent des ambassadeurs au roi, et lui livrèrent leur ville.

CHAPITRE XVIII.

Philippe subjugue toute la Triphylie en six jours. — Troubles excités à Lacédémone par Chilon. — Les Lacédémoniens sortent de Mégalopolis. — Artifice d'Apelles contre Aratus, le père et le fils. — L'Élide ravagée par Philippe.

Philippe fit ensuite marcher à Léprée une partie de son armée, et ne se réserva que les soldats à petits boucliers et les troupes légères, avec lesquels il tâcha de joindre Phylidas. Il le joignit, et lui emporta tout son bagage. Phylidas pressa sa marche pour s'échapper, et se jeta dans Samique. Aussitôt le roi campa devant cette place; il rappela de Léprée le reste de son armée, et fit semblant d'en vouloir faire le siége. Les Étoliens et les Éléens, qui n'avaient pour se défendre que leurs mains, craignirent les suites d'un siége, et demandèrent quartier. Philippe leur accorda de sortir avec leurs armes, et ils se retirèrent à Élée. D'autres peuples du voisinage vinrent aussi trouver le roi, qui, sans tirer l'épée, joignit à ses conquêtes Phrixe, Stillagie, Bolax, Pyrge et Épitalie. Il retourna ensuite à Léprée. Toute la Triphylie ne lui coûta que six jours à conquérir. A Léprée il fit assembler les citoyens, les exhorta à demeurer fidèles, mit garnison dans la citadelle, fit Ladique, Acarnanien, gouverneur de cette province, et partit pour Érée, où il partagea le butin à toutes ses troupes, et, s'étant fourni là des provisions nécessaires, il prit, quoique au milieu de l'hiver, la route de Mégalopolis.

Pendant que Philippe soumettait à sa domination la Triphylie, Chilon le Lacédémonien, qui par sa naissance se croyait bien fondé à prétendre à la royauté, avait peine à supporter que les éphores eussent donné la préférence à Lycurgue Pour se venger, il prit la résolution d'embrouiller les affaires. Rien ne lui parut plus propre à son dessein, que de suivre les traces de Cléomène, et de proposer comme lui un nouveau partage des terres, attrait infaillible, à ce qu'il pensait, pour ranger la multitude dans son parti. Il fit part de son dessein à ses amis, et, en ayant trouvé deux cents aussi entreprenans que lui, il ne songeait plus qu'à exécuter son projet. Lycurgue et les éphores qui l'avaient élevé à la royauté, étaient le plus grand obstacle qu'il eût à vaincre; ils furent le premier objet de sa colère. Un jour, trouvant à table les éphores, il les fit tous égorger : supplice dont ils étaient bien dignes; la fortune voulant les punir, ne pouvait mieux choisir la peine. Ces hommes méritaient bien de mourir d'une telle main et pour un tel sujet.

Chilon, après s'être défait des éphores, alla chez Lycurgue. Celui-ci était chez lui, mais il échappa à son ennemi. Quelques amis et voisins le firent évader, et il se sauva par des chemins détournés à Pellène, dans le territoire de Tripolis. Chilon était au désespoir; Lycurgue pris, rien ne devait plus s'opposer à sa fortune. Mais, quoiqu'il eût manqué son coup, il s'était trop avancé pour reculer. Il entra dans la place, et passa au fil de l'épée tous ceux qu'il rencontra de ses ennemis. Il exhorta ses parens et ses amis à se joindre à lui, et tâcha d'animer les autres par les plus belles promesses; mais, loin de se remuer en sa faveur, chacun au contraire s'élevant contre lui, il se retira secrètement, traversa la Laconie et se réfugia chez les Achéens.

Les Lacédémoniens, craignant que Philippe ne vînt à eux, mirent la récolte de l'année à couvert, et se retirèrent de Mégalopolis, après en avoir rasé

l'Athénée. C'est ainsi que ce peuple, qui, pendant qu'il se gouvernait par les lois de Lycurgue, formait une si belle république et s'était rendu si puissant, s'affaiblissait peu à peu depuis la bataille de Leuctres, et penchait à sa ruine, jusqu'à ce qu'enfin accablé d'infortunes, déchiré par des séditions intestines, inquiété par de fréquens partages de terres et par des exils, il se soumit à la tyrannie de Nabis, lui qui jusqu'alors ne pouvait pas même entendre prononcer le mot de servitude. Mais assez d'écrivains ont traité de l'ancienne splendeur et de la chute des Lacédémoniens. Ce qu'il y a de très certain, c'est ce qui s'est passé dans cette république depuis que Cléomène eut renversé de fond en comble l'ancien gouvernement. Nous rapporterons chaque chose en son temps. De Mégalopolis le roi vint par Tégée à Argos, où il passa le reste de l'hiver, applaudi et admiré autant pour la vertu qui le guidait dans toutes ses actions, que pour ses exploits dans la guerre où il s'était signalé au-delà de ce qu'on devait attendre d'un prince de son âge.

Pour revenir à Apelles, la défense que Philippe lui avait faite de rien commander aux Achéens sans la participation de leur chef, ne lui fit pas perdre de vue le premier dessein qu'il avait conçu de faire passer peu à peu les Achéens sous le joug. Mais les Aratus l'embarrassaient. Philippe avait de la considération pour eux, principalement pour le père, qui avait été connu d'Antigonus, dont le crédit sur les Achéens était grand, et qui à une adresse remarquable joignait une intelligence profonde des affaires. Pour surprendre ces deux personnages, voici l'expédient dont il s'avisa. Il s'informa exactement qui étaient ceux qui ne goûtaient pas la manière de gouverner des Aratus; il les fit venir chez lui des villes voisines, et là il n'y a point de caresses qu'il ne leur fît pour s'insinuer dans leur esprit et gagner leur amitié. Il leur ménageait aussi les bonnes grâces de Philippe, en faisant entendre à ce prince que, s'il s'en tenait aux conseils des Aratus, il ne pourrait agir avec les Achéens que conformément au traité d'alliance fait avec eux; au lieu que, s'il voulait l'en croire, et s'attachait ceux qu'il lui présentait, il disposerait à son gré de tous les peuples du Péloponnèse. Le temps des comices approchant, comme il cherchait à faire tomber la préture à quelqu'un de ses nouveaux amis, et à en faire exclure les Aratus, il persuada au roi de faire semblant d'aller à Élée, et, sous ce prétexte, de se trouver à Égium au temps de comices des Achéens. Le roi se rendit à ce conseil. Apelles alla aussi à Égium au temps qu'il fallait, et, à force de prières et de menaces, il vint à bout, quoiqu'avec peine, de faire élire pour préteur Épérate de Pharée, à l'exclusion de Timoxène, pour qui les Aratus briguaient cette dignité.

Après cela Philippe se mit en marche, et, passant par Patres et par Dymes, il arriva à Tichos, château du pays des Dyméens, et où peu de temps auparavant Euripidas s'était jeté, comme nous avons déjà dit plus haut. Le roi, pour mettre ce poste aux Dyméens, campa devant avec toutes ses forces. Les Éléens, qui le gardaient, ne tinrent pas long-temps contre la frayeur que cet appareil leur donna. Ils ouvrirent à Philippe les portes de cette forteresse, peu étendue à la vérité, puisqu'elle n'a pas plus d'un stade et demi de circuit, mais d'une force peu commune: car les murailles n'ont pas moins de trente coudées de hauteur. Philippe la rendit aux Dyméens, fit

le dégât dans l'Élide, y fit un grand butin, et revint à Dymes avec son armée.

— —

CHAPITRE XIX.

Apelles accuse injustement les Aratus; il est démenti. — Inquiétudes de ce personnage. — Ordre établi par Antigonus dans la maison royale. — Philippe se retire à Argos, et y passe l'hiver.

Apelles, non content d'avoir donné aux Achéens un préteur de sa main, entreprit encore d'indisposer le roi contre les Aratus, et de lui faire perdre toute l'amitié qu'il avait pour eux. Il eut pour cela recours à une calomnie. Amphidamas, préteur des Éléens, avait été pris à Thalamas avec tous ceux qui s'y étaient réfugiés, comme nous avons déjà rapporté. Arrivé à Olympie avec les autres prisonniers, il employa quelques amis auprès du roi pour avoir la liberté de lui parler. Il l'obtint, et dit à Philippe qu'il avait assez d'autorité sur les Éléens pour les engager à faire alliance avec les Macédoniens. Philippe le crut, le renvoya sans rançon, et lui donna ordre de dire aux Éléens, que, s'ils prenaient ce parti, tout ce qu'on avait pris sur eux leur serait rendu gratuitement, que leur pays serait défendu contre toute insulte du dehors, et que, sans garnison, sans impôt, libres de toute charge, ils continueraient de vivre selon leurs lois et leurs usages. Quelque éblouissantes, quelque considérables que fussent ces offres, les Éléens les écoutèrent sans paraître en être touchés, et ce fut cette occasion que saisit Apelles pour prévenir le roi contre les Aratus.

Il lui fit entendre qu'il devait se défier de l'amitié que semblaient avoir pour lui ces chefs des Achéens; qu'ils ne lui étaient pas en effet favorables; qu'eux seuls avaient détourné les Éléens d'entrer dans son alliance; que, lorsqu'il renvoya Amphidamas d'Olympie en Élide, ils s'étaient abouchés avec ce préteur, et lui avaient dit qu'il n'était point de l'intérêt du Péloponnèse que Philippe fût maître des Éléens, et que c'était la raison pour laquelle ceux-ci rejetaient ses offres avec hauteur, s'en tenaient à leur alliance avec les Étoliens, et soutenaient la guerre contre les Macédoniens.

Sur la foi de ce discours, le roi fait appeler les Aratus, et donne ordre à Apelles de répéter devant eux tout ce qu'il venait de dire. Apelles répéta les mêmes choses, et les soutint avec une hardiesse étonnante. Comme le roi gardait le silence, il ajouta que, puisqu'ils étaient si ingrats et si indignes des bienfaits de Philippe, ce prince allait assembler le conseil des Achéens, et qu'après y avoir justifié sa conduite, il reprendrait la route de Macédoine. Là-dessus Aratus le père prit la parole, et dit au roi qu'en général il ferait bien de ne point ajouter foi légèrement et sans examen aux rapports qu'on lui ferait; mais que quand ces rapports regardaient quelqu'un de ses amis ou de ses alliés, il ne pouvait être trop sur ses gardes; que rien n'était plus utile ni plus digne d'un roi; qu'il le priait de faire appeler ceux devant qui Apelles avait mal parlé des Achéens, de l'obliger à se trouver lui-même au milieu de ces personnes, en un mot d'essayer tous les moyens possibles de connaître la vérité, avant de rien découvrir de cette affaire aux Achéens.

Le roi trouva cet avis fort bon, et dit qu'il ne négligerait rien pour s'éclaircir du fait; on se sépara. Quelques jours s'étaient passés sans qu'Apelles fournît aucune preuve de ce qu'il avait avancé, lorsqu'un incident arriva, dont

les Aratus surent profiter. Pendant que Philippe ravageait les terres des Éléens, ce peuple, à qui Amphidame était suspect, avait résolu de s'en saisir, de le charger de chaînes et de le reléguer dans l'Étolie. Amphidame ayant pressenti leur dessein, s'était d'abord retiré à Olympie ; mais sur l'avis qu'il reçut que Philippe était à Dymes pour le partage du butin, il alla l'y trouver. Les Aratus, à qui la conscience ne reprochait rien, apprirent avec joie qu'Amphidamas était arrivé d'Élide. Sur le champ, ils prièrent le roi de le faire appeler, disant que personne ne savait mieux les chefs d'accusation dont on les chargeait puisque c'était avec lui que le complot s'était fait, que d'ailleurs il était intéressé à déclarer la vérité puisqu'il n'était chassé de son pays qu'à cause de Philippe, qui était par conséquent alors son unique refuge, et le seul dont il pût espérer son salut. Le conseil plut au roi, Amphidame est appelé, et dément l'accusation sur tous ces chefs. Depuis ce moment-là, l'estime et la confiance de Philippe pour Aratus ne fit que s'accroître et s'augmenter, et il rabattit au contraire de la bonne opinion qu'il avait eue d'Apelles, quoique, prévenu depuis longtemps en sa faveur, il fermât souvent les yeux sur la conduite de ce tuteur.

Cette disgrâce ne découragea pas cet esprit artificieux. Il en voulait à Taurion, qui gouvernait dans le Péloponnèse, et cherchait les moyens de le perdre. Il ne dit cependant rien contre lui, au contraire il en fit des éloges, et représenta au roi que cet homme lui serait utile dans ses expéditions : louanges malignes, sous lesquelles il cachait son dessein, qui était d'en mettre un autre à la tête des affaires du Péloponnèse. Nouvelle espèce de calomnie pour nuire à ceux à qui l'on veut du mal ; artifice malin et perfide inventé par les courtisans, qui, par jalousie et par avarice, ne cherchent qu'à se détruire les uns les autres. Apelles déclamait encore à toute occasion contre Alexandre, capitaine des gardes. C'était assez qu'il ne fût pas de son choix pour qu'il lui déplût. En un mot, tout ce que Antigonus avait réglé, il voulait le changer. Cependant autant ce prince pendant sa vie avait bien gouverné le royaume et sagement élevé son fils ; autant eut-il soin, avant de mourir, de prévoir l'avenir et d'étendre sa prévoyance sur tout. Dans son testament, il rendait compte aux Macédoniens de ce qu'il avait fait, leur donnait des règles pour la conduite des affaires, et leur marquait qui l'on devait en charger ; de sorte qu'il ne laissait aux courtisans aucun prétexte de jalousie et de sédition. Entre ceux qu'il avait auprès de lui, il choisit Apelles pour tuteur, Léontius pour chef de l'infanterie, Mégaléas pour chancelier, Taurion pour gouverneur du Péloponnèse et Alexandre pour capitaine des gardes. Apelles, déjà maître de Léontius et de Mégaléas, aurait fort souhaité exclure Alexandre et Taurion du maniement des affaires, pour les gérer lui-même ou par ses amis, et il en serait venu à bout, s'il ne se fût pas brouillé avec Aratus ; mais il fut bientôt puni de son imprudence et de son ambition, car il souffrit peu de temps après ce qu'il voulait faire souffrir aux autres. Nous rapporterons ailleurs cet événement, et nous tâcherons d'en détailler toutes les circonstances. Il est temps de finir ce livre. Philippe, après tous les exploits que nous venons de raconter, renvoya ses troupes en Macédoine, et passa l'hiver à Argos avec ses amis.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Philippe regagne l'amitié des Aratus, et obtient par leur crédit des secours de la part des Achéens. — Il prend le parti de faire la guerre par mer. — Trois de ses premiers officiers conspirent contre lui.

L'année de la préture du jeune Aratus finit, selon la manière de compter des Achéens, au lever des Pléiades, et Épérate lui succéda : Dorimaque était alors préteur chez les Étoliens. Ce fut vers ce même temps qu'Annibal, au commencement de l'été, ayant ouvertement déclaré la guerre aux Romains, partit de Carthage-la-Neuve, passa l'Èbre, et prit sa route vers l'Italie; que les Romains envoyèrent Tiberius Sempronius en Afrique avec une armée, et Publius Cornelius en Espagne; et qu'Antiochus et Ptolémée, ne pouvant terminer par des conférences leur contestation sur la Cœlo-Syrie, se disposèrent à la décider par les armes.

Philippe, n'ayant ni vivres ni argent pour se mettre en campagne, fit assembler le conseil des Achéens par leurs magistrats, et l'assemblée se tint à Égium, selon la coutume. Là le roi, qui voyait qu'Aratus indigné de l'affront qu'il avait reçu aux derniers comices par les intrigues d'Apelles n'usait en sa faveur ni de son crédit ni de son autorité, et qu'Épérate, naturellement inhabile à tout, était méprisé de tout le monde, ouvrit les yeux sur les mauvaises manœuvres d'Apelles et de Léontius, et résolut de se bien remettre dans l'esprit d'Aratus. Pour cela il persuada aux magistrats de transférer l'assemblée à Sicyone, où voyant à son aise les deux Aratus, et chargeant Apelles seul de tout ce qui s'était passé à leur préjudice, il les exhorta à ne pas se départir des sentimens qu'ils avaient conçus d'abord pour lui. Il entra ensuite dans l'assemblée, où, par le crédit de ces deux magistrats, il obtint des Achéens tout ce qu'il souhaitait. Il fut ordonné que les Achéens lui donneraient cinquante talens le premier jour qu'il se mettrait en marche, et aux troupes la paie de trois mois avec dix mille mesures de blé; et tant qu'il serait dans le Péloponnèse, dix-sept talens par mois. Ainsi se termina cette assemblée, et les Achéens qui la composaient se retirèrent chacun dans leurs villes.

Les troupes sorties des quartiers d'hiver, Philippe, après avoir pris conseil de ses amis, jugea à propos de faire la guerre par mer. Sa raison fut que c'était le seul moyen d'accabler bientôt et de tous côtés ses ennemis, qui ne pourraient point se secourir les uns les autres, dispersés comme ils étaient dans différens pays, et craignant d'ailleurs pour eux-mêmes un ennemi dont ils ignoraient les desseins, et qui par mer pouvait bientôt tomber sur eux : car c'était aux Étoliens, aux Lacédémoniens et aux Éléens que Philippe devait faire la guerre. Ce dessein pris, il assembla les vaisseaux des Achéens et les siens propres à Léchée, où par un exercice continuel il accoutuma son infanterie macédonienne à ramer. Il trouva dans ses soldats toute la docilité et toute l'ardeur possibles; car les Macédoniens ne se distinguent pas seulement par leur courage et leur valeur dans les batailles rangées sur terre, ils sont encore très propres au service de mer, si l'occasion s'en présente. Ce sont des gens exercés à creuser des fossés, à élever des retran-

chemens, endurcis aux travaux les plus pénibles, tels enfin qu'Hésiode représente les Éacides :

Plus contens sous les armes que dans les festins.

Pendant que le roi et les troupes macédoniennes s'occupaient, à Corinthe, aux exercices de la marine, et disposaient tout pour la campagne, Apelles, ne pouvant ni regagner les bonnes grâces du roi, ni supporter le mépris où il était tombé, fit complot avec Léontius et Mégaléas de se trouver dans toutes les affaires avec le roi, mais de s'y comporter de manière à traverser tous ses desseins. Il prit pour lui d'aller à Chalcis, et d'y faire en sorte qu'il n'en vînt au roi nulle munition. Il fit part de ce pernicieux projet aux deux autres conjurés, et partit pour Chalcis sous de vains prétextes, dont il colora au roi son départ. Il fut là si fidèle à la foi qu'il avait donnée aux compagnons de sa perfidie, et il sut si adroitement abuser de l'autorité que son ancienne faveur lui donnait sur les peuples, qu'enfin le roi, dénué de tout, se vit réduit à mettre en gage sa vaisselle, et à vivre sur l'argent qu'on lui prêta.

Quand les vaisseaux furent assemblés, et que les Macédoniens se furent formés à l'exercice de la rame, Philippe, ayant distribué des vivres et de l'argent aux soldats, mit à la voile et aborda le second jour à Patres. Son armée était de six mille Macédoniens et de douze cents mercenaires. Dorimaque, préteur des Étoliens, avait alors envoyé cinq cents Néocrètes au secours des Éléens, sous le commandement d'Agélas et de Scopas, et les Éléens, craignant que Philippe ne pensât à mettre le siége devant Cyllène, firent des levées de mercenaires, disposèrent les soldats de la ville à la défense, et fortifièrent cette place avec soin. Là-dessus le roi, pour avoir du secours dans le besoin, et pour se mettre en sûreté contre les entreprises des Éléens, prit le parti de laisser dans Dymes les mercenaires d'Achaïe, ce qu'il avait de Crétois, quelque cavalerie gauloise, et environ deux mille hommes d'élite de l'infanterie achéenne, et après avoir fait savoir aux Messéniens, aux Épirotes, aux Acarnaniens et à Scerdilaïdas, d'équiper leurs vaisseaux et de venir au devant de lui, il partit de Patres au jour marqué, et alla prendre terre à Pronos, dans la Céphallénie.

Comme cette petite place était forte, et que d'ailleurs le pays était étroit, il passa outre jusqu'à Palée. Ce pays était alors plein de blé, et fort en état de nourrir l'armée ; c'est pourquoi il fit débarquer ses troupes, et campa devant la ville. On tira les vaisseaux à sec, on les environna d'un fossé et d'un retranchement, et il envoya les Macédoniens au fourrage. Lui-même, en attendant que ses alliés eussent rejoint et qu'on formât l'attaque, se mit à reconnaître la place, et à voir de quel côté on pourrait avancer les ouvrages et approcher les machines. Deux raisons le portaient à ce siége : par là il enlevait aux Étoliens un poste hors duquel ils ne pouvaient plus faire de descentes dans le Péloponnèse, et piller les côtes d'Épire et d'Acarnanie, car c'était des vaisseaux de Céphallénie qu'ils se servaient pour ces sortes d'expéditions ; et en second lieu, il s'acquérait ainsi qu'à ses alliés une place, d'où l'on pouvait très commodément faire des incursions sur le pays ennemi : car la Céphallénie est située sur le golfe de Corinthe, en s'étendant vers la mer de Sicile ; elle est limitrophe, au septentrion et à l'occident du Péloponnèse, surtout du pays des Éléens et des parties méridionales

et occidentales de l'Épire, de l'Étolie et de l'Acarnanie.

Il ne se pouvait rencontrer une situation plus heureuse pour rassembler ses alliés, pour incommoder ses ennemis, et mettre ses amis à couvert de toute insulte : aussi le roi souhaitait-il passionnément de réduire cette île sous sa domination. Ayant remarqué que Palée était défendue de presque tous les côtés, ou par la mer, ou par des précipices, et qu'on ne pouvait en approcher que par une plaine du côté de Zacynthe, ce fut par là qu'il pensa à faire ses approches et à former l'attaque.

CHAPITRE II.

Siége de Palée.— Irruption de Philippe dans l'Étolie. — Ravages que font les Macédoniens dans cette province. —Therme prise d'emblée.

Philippe prenait ainsi des arrangemens, lorsque arrivèrent quinze bâtimens de la part de Scerdilaïdas, qui n'avait pu en envoyer que ce petit nombre, à cause des troubles qu'excitaient dans l'Illyrie les principaux de la nation. Arriva aussi le secours qu'il attendait des Épirotes, des Acarnaniens et des Messéniens. Depuis la prise de Phialée, ces derniers n'avaient plus de prétexte qui les dispensât de partager cette guerre avec les autres alliés.

Quand tout fut prêt pour le siége, et que les batteries de balistes et de catapultes eurent été dressées au lieu d'où il était plus aisé de repousser les assiégés, le roi ayant animé les Macédoniens à bien faire, donna ordre que l'on approchât des murailles les machines, et qu'à leur faveur on creusât des mines. Les Macédoniens se portèrent à ce travail avec tant d'ardeur, qu'en fort peu de temps les murailles furent percées à la longueur de deux arpens. Alors le roi s'approcha de la ville, et exhorta les assiégés à faire la paix avec lui. N'en étant point écouté, il fit mettre le feu aux arcs-boutans qui soutenaient le mur sapé ; cette partie de mur tombe, et l'infanterie à rondache, selon l'ordre qu'elle en avait reçu, marche la première en sections. Trois jeunes soldats avaient déjà franchi la brèche; mais Léontius, qui commandait cette infanterie, se souvenant de la parole qu'il avait donnée aux autres conjurés, les empêcha de passer plus avant. Comme il avait aussi gagné et corrompu les officiers, et que lui-même, loin d'agir avec vigueur, affectait de paraître épouvanté du danger, quoique l'on pût fort aisément s'emparer de la ville, l'on fut chassé de la brèche, et grand nombre de Macédoniens furent blessés. Avec des soldats couverts de blessures, on ne pouvait plus rester devant la place: le roi leva le siége, et prit conseil de ses amis sur ce qu'il avait à faire.

Pour forcer Philippe à quitter ce siége, Lycurgue et Dorimaque, avec un égal nombre d'Étoliens, s'étaient jetés, celui-là sur le pays des Messéniens, et celui-ci sur la Thessalie. Sur quoi les Acarnaniens et les Messéniens envoyèrent des ambassadeurs au roi. Les Acarnaniens pressaient Philippe de tomber sur l'Étolie, et de porter sans crainte le ravage dans toute la province, qu'il n'y avait pas de moyen pour empêcher Dorimaque d'entrer dans la Macédoine. Ceux de Messène demandaient du secours, et représentaient au roi que, pendant que les vents Etésiens soufflaient, en un jour il passerait de Céphallénie à Messène ; que l'on fondrait sur Lycurgue, qui ne s'attendait à rien moins, et que ce préteur ne pourrait éviter la défaite. Ainsi raisonnait Gorgus leur ambassadeur, et Léontius l'ap-

puyait de toutes ses forces, toujours selon les vues de la conjuration, et pour arrêter le cours des exploits de Philippe. Car il est vrai qu'il était facile de passer à Messène, mais il n'était pas possible d'en revenir tant que les vents Étésiens souffleraient : d'où il serait arrivé qu'en suivant le conseil de Gorgus, le roi, renfermé dans la Messénie, aurait été hors d'état de rien entreprendre de tout le reste de l'été, pendant que les Étoliens, parcourant toute la Thessalie et l'Épire, ravageraient ces deux pays sans aucun obstacle. Tels étaient les pernicieux conseils que Gorgus et Léontius donnaient au roi. Celui d'Aratus fut tout opposé. Il dit qu'il fallait marcher vers l'Étolie, et y porter la guerre ; que les Étoliens étaient en expédition, Dorimaque à leur tête, et que par conséquent Philippe serait le maître de faire dans leur patrie tels ravages qu'il lui plairait.

Cet avis prévalut. Léontius avait perdu toute confiance auprès de son prince, depuis qu'il s'était si lâchement comporté au dernier siége, et qu'il lui avait donné de si mauvais conseils dans cette occasion. Le roi écrivit à Éperate de lever des troupes chez les Achéens et d'aller au secours des Messéniens, et, partant de Céphallénie, il aborda le second jour à Leucade, pendant la nuit. Après avoir tout disposé à l'isthme de Dorycte, on y fit passer les vaisseaux. De là il entra dans le golfe d'Ambracie, qui, comme nous avons déjà dit, sortant de la mer de Sicile, pénètre fort avant dans les terres d'Étolie. Il aborda un peu avant le jour à Limnée ; et aussitôt il donna ordre aux soldats de prendre leurs repas, de se décharger de la plus grande partie de leurs équipages, et de se tenir prêts à marcher. Pendant ce temps-là il chercha des guides, et s'instruisit à fond de la carte du pays.

Aristophane, préteur des Acarnaniens, le vint trouver là avec toutes les forces de la province. Ces peuples avaient autrefois eu beaucoup à souffrir des Étoliens, et ne respiraient que la vengeance. L'arrivée des Macédoniens leur parut une occasion favorable. Tous prirent les armes, et non seulement ceux à qui les lois l'ordonnent, mais encore quelques vieillards. Les Épirotes n'étaient pas moins irrités contre les Étoliens, et ils avaient les mêmes raisons de l'être ; mais comme le pays est grand, et que Philippe était arrivé tout à coup, ils n'eurent pas le temps d'assembler leurs troupes à propos. De la part des Étoliens, Dorimaque n'avait pris que la moitié des troupes ; il croyait que c'en serait assez pour défendre les villes et le plat pays de toute insulte.

Le soir, Philippe, ayant laissé les équipages sous bonne garde, partit de Limnée, et au bout d'environ soixante stades il fit halte, pour donner à son armée le temps de prendre son repas et de se reposer ; puis il marcha toute la nuit, et arriva au point du jour au fleuve Achéloüs, entre Conope et Strate, dans la vue de se jeter subitement et à l'improviste dans Therme. Léontius vit bien que Philippe viendrait à bout de son dessein, et que les Étoliens auraient le dessous. Sa conjecture était fondée premièrement sur l'arrivée subite et non attendue de Philippe dans l'Étolie ; et en second lieu sur ce que, les Étoliens n'ayant pu soupçonner que Philippe hasardât d'attaquer une place aussi forte que Therme, ils n'avaient ni prévu cette attaque, ni fait les préparatifs nécessaires pour s'en défendre. Ces considérations, jointes à la parole qu'il avait donnée aux conjurés, lui firent conseiller au roi de s'arrêter à l'Achéloüs, et d'y donner à son armée, qui avait marché toute la nuit, quelque temps pour res-

pirer, conseil dont le but était de procurer aux Étoliens le loisir de se disposer à la défense. Aratus au contraire, qui savait que l'occasion passe et s'échappe rapidement, et que l'avis de Léontius était une trahison manifeste, conjura Philippe de saisir le moment favorable, et de partir sans délai.

Le roi, déjà piqué contre Léontius, sur-le-champ se met en marche, passe l'Achéloüs, va droit à Therme, et porte le ravage partout où il passe. Dans sa route il laisse à gauche Strate, Agrinie, Thestie, et à droite Conope, Lysimachie, Trichonie et Phoétée. Arrivé à Métape, ville située à l'entrée du lac de Trichonie, et à près de soixante stades de Therme, il fit entrer cinq cents hommes dans cette place que les Étoliens avaient abandonnée, et s'en rendit le maître : c'était un poste fort avantageux pour couvrir tout ce qui entrait ou sortait du détroit qui conduit au lac, parce que les bords de ce lac ne sont qu'une chaîne de montagnes escarpées et couvertes de grands bois, au travers desquels on ne passe que par un défilé fort étroit. Son armée traversa le défilé, les mercenaires à l'avant-garde, ensuite les Illyriens, après eux l'infanterie à pavois et la phalange ; les Crétois formaient l'arrière-garde ; sur la droite et hors du chemin, marchaient les Crétois soutenus par les troupes légères. La gauche était couverte par le lac pendant près de trente stades; au sortir du défilé, il rencontra un bourg appelé Pamphie, où ayant aussi jeté quelques forces, il s'avança vers Therme par un chemin très âpre et très difficile, creusé entre des rochers fort escarpés, de sorte qu'on ne peut passer en quelques endroits sans courir risque d'y périr. Cependant il y a près de trente stades à monter. Les Macédoniens franchirent ces précipices en si peu de temps, qu'il était encore grand jour lorsqu'ils arrivèrent à Therme. Philippe mit là son camp, et envoya aussitôt ses troupes piller les villages voisins et la plaine de Therme; on pilla de même les maisons de la ville, où l'on trouva non seulement du blé et d'autres provisions de bouche, mais encore quantité de meubles précieux ; car, comme c'était là que les Étoliens chaque année faisaient leurs marchés et leurs assemblées solennelles, tant pour le culte des dieux que pour l'élection des magistrats, on y apportait tout ce que l'on avait de plus riche pour nourrir et recevoir ceux qui y abordaient. Une autre raison pour laquelle il y avait là tant de richesses, c'est que les Étoliens ne croyaient pas pouvoir les mettre en lieu plus sûr. Jamais ennemi n'avait osé en approcher, et sa situation rendait cette ville si forte, qu'elle passait pour la citadelle de toute l'Étolie. La paix profonde dont on jouissait là depuis un temps immémorial, n'avait pas peu de part à cette grande abondance de biens dont regorgeaient les maisons bâties près du temple et les lieux circonvoisins.

CHAPITRE III.

Excès que commirent les soldats de Philippe dans Therme. — Réflexions de Polybe sur ce triste événement.

Après avoir fait pendant cette nuit un butin immense, les Macédoniens tendirent leurs tentes. Le matin on résolut d'emporter tout ce qui s'y trouverait d'un plus grand prix. On amassa le reste par monceaux à la tête du camp, et on y mit le feu ; on prit de même les armes qui étaient suspendues aux galeries du temple, on mit de côté les meilleures pour s'en servir au besoin, on en changea quelques-unes, et

le reste, qui montait à plus de quinze mille, fut réduit en cendres. Jusque là il n'y avait rien que de juste, rien qui ne fût selon les lois de la guerre; mais ce qui se fit ensuite, je ne sais comment le qualifier. Transportés de fureur par le souvenir des ravages qu'avaient faits les Étoliens à Dios et à Dodone, ils mirent le feu aux galeries, brisèrent tous les vœux qui y étaient appendus, et entre lesquels il y en avait d'une beauté et d'un prix extraordinaires. On ne se contenta pas de brûler les toits, on rasa le temple; les statues, dont il y avait au moins deux mille, furent renversées. On en mit en pièces un grand nombre; on n'épargna que celles qui avaient des inscriptions, ou qui représentaient les dieux. Et on écrivit sur les murailles ce vers célèbre, un des premiers essais de la muse spirituelle de Samus, fils de Chrysogone, et qui avait été élevé avec le roi:

Vois-tu Dios? c'est de là que le coup est parti.

L'horreur qu'avaient inspirée à Philippe et à ses amis les sacriléges commis à Dios par les Étoliens, leur persuadait sans doute qu'il était permis de s'en venger par les mêmes crimes, et que ce qu'ils faisaient n'était qu'une juste représaille. On me permettra de penser autrement, et il est facile à chacun de voir si j'ai raison ou non. Sans chercher des exemples ailleurs que dans la même famille royale de Macédoine, quand Antigonus eut vaincu en bataille rangée Cléomène, roi des Lacédémoniens, et se fut rendu maître de Sparte, il pouvait alors disposer à son gré de la ville et des habitans; cependant, loin de sévir contre les vaincus, il les rétablit dans la forme de gouvernement qu'ils avaient reçue de leurs pères, et ne retourna en Macédoine qu'après avoir fait de grands biens et à la Grèce en général, et aux Lacédémoniens même qu'il venait de se soumettre. Aussi passa-t-il alors pour un bienfaiteur, et après sa mort pour un libérateur, et s'acquit non seulement chez les Lacédémoniens, mais parmi tous les peuples de la Grèce, une réputation et une gloire immortelles.

Ce Philippe, qui le premier a reculé les bornes du royaume de Macédoine, à qui la famille royale est redevable de toute sa splendeur, et qui défit les Athéniens à Chéronée, ce Philippe a moins fait par les armes que par la modération et la douceur: car dans cette guerre il ne vainquit par les armes que ceux qui les avaient prises contre lui; mais ce fut par sa douceur et son équité qu'il subjugua les Athéniens, et Athènes même. Dans la guerre, la colère ne l'emportait point au-delà des bornes; il ne gardait les armes que jusqu'à ce qu'il trouvât occasion de donner des marques de sa clémence et de sa bonté. De là vint qu'il rendit les prisonniers sans rançon, qu'il eut soin des morts, qu'il fit porter par Antipater leurs os à Athènes, et qu'il donna des habits à la plupart des prisonniers qu'il avait relâchés. Ce fut par cette sage et profonde politique qu'il fit à peu de frais une conquête très importante. Une telle grandeur d'âme étonna l'orgueil des Athéniens, et, d'ennemis qu'ils étaient, ils devinrent les alliés les plus fidèles et les plus dévoués à ses intérêts.

Que dirai-je d'Alexandre? Irrité contre Thèbes jusqu'à vendre à l'encan ses habitans et raser la ville, tant s'en fallut qu'il oubliât le respect qu'il devait aux dieux, qu'il eut soin que l'on ne commît pas même par imprudence, la moindre faute contre les temples et les autres lieux sacrés. Il passe en Asie pour y venger les Grecs des outrages qu'ils avaient reçus des Perses, les

coupables sont punis comme ils le méritent; mais tous les endroits consacrés aux dieux sont épargnés et respectés, bien que ce fût contre ces endroits-là même que les Perses s'étaient le plus acharnés dans la Grèce. Il eût été à souhaiter que Philippe, toujours attentif à ces grands exemples, eût eu plus à cœur de paraître avoir succédé à une modération si sage qu'à la couronne. Il avait grand soin que l'on sût que le sang d'Alexandre et de Philippe coulait dans ses veines; mais se montrer l'imitateur de leurs vertus, c'est à quoi il pensait le moins. Aussi, dans un âge plus avancé, sa réputation fut-elle aussi différente de la leur, que sa manière de régner l'avait été. Cette différence de conduite est sensible dans ces événemens. Pendant qu'il s'emporte aux mêmes excès que ceux qu'il punit dans les Étoliens, et qu'il remédie à un mal par un autre, il croit ne rien faire que de juste: partout il décrie Scopas et Dorimaque comme des sacriléges, pour les attentats qu'ils avaient commis à Dios et à Dodone contre la divinité, et, quoiqu'il soit aussi criminel qu'eux, il ne peut s'imaginer qu'on le mettra au rang de l'un et de l'autre. Cependant les lois de la guerre y sont formelles, elles obligent souvent de renverser les citadelles et les villes, de combler les ports, de prendre les hommes et les vaisseaux, d'enlever les moissons et autres biens de ce genre, pour diminuer les forces des ennemis et augmenter les nôtres; mais détruire ce qui, eu égard à la guerre que nous faisons, ne nous procure aucun avantage, ou n'avance pas la défaite des ennemis, brûler des temples, briser des statues et autres pareils ornemens d'une ville, il n'y a qu'un homme furieux et hors de lui-même qui soit capable d'un tel emportement. Ce n'est pas pour perdre et ruiner ceux qui nous ont fait tort, que l'on doit leur déclarer la guerre, si l'on est équitable: c'est pour les contraindre à réparer leurs fautes; le but de la guerre n'est pas d'envelopper dans la même ruine les innocens et les coupables, mais plutôt de sauver les uns et les autres. Il n'appartient qu'à un tyran de mériter par ses mauvaises actions et par la haine qu'il a pour ses sujets, d'en être haï, et de n'avoir de leur part qu'une obéissance forcée; mais il est d'un roi de faire en sorte par la sagesse de sa conduite, par ses bienfaits et par sa douceur, que son peuple le chérisse et se fasse un plaisir d'obéir à ses lois.

Pour bien juger de la faute que fit alors le roi de Macédoine, on n'a qu'à se représenter quelle idée les Étoliens se fussent formée de ce prince, s'il eût tenu une route tout opposée, et qu'il n'eût ni brûlé les galeries, ni brisé les statues, ni profané les autres ornemens du temple. Pour moi, je m'imagine qu'ils l'eussent rangé au nombre des princes les plus accomplis. Leur conscience les y aurait portés par les reproches qu'elle leur aurait faits des sacriléges commis à Dios et à Dodone; et comme d'ailleurs ils auraient senti que, quand même Philippe, maître alors de faire ce qu'il lui aurait plu, les eût traités avec la dernière rigueur, il ne leur aurait que rendu justice, ils n'auraient pas manqué de louer sa générosité et son grand cœur. En se condamnant eux-mêmes, ils auraient admiré et le respect que le roi eût témoigné pour la divinité, et la force d'âme avec laquelle il eût commandé à sa colère. En effet, il y a, sans comparaison, plus d'avantages à vaincre par la générosité et par la justice que par les armes: on se soumet à celles-ci par nécessité, à celles-là par inclination; il

en coûte beaucoup pour ramener par les armes les ennemis à leur devoir : la vertu le fait sans péril ni dépense. Enfin c'est à leurs sujets que les princes qui vainquent par les armes doivent la plus grande partie des heureux succès; s'ils vainquent par la vertu, ils méritent seuls tout l'honneur de la victoire.

On dira peut-être que Philippe était alors si jeune, qu'on ne peut raisonnablement le rendre responsable du sac de Therme, et que ses amis, entre autres Aratus et Demetrius de Pharos, en sont plus coupables que lui. Sans avoir vécu de ce temps-là, on n'aura pas de peine à découvrir lequel de ces deux confidens a poussé son maître à cette extrémité. Outre qu'Aratus, par caractère, était prudent et modéré, et que la témérité et l'inconsidération formaient le fond du caractère de Demetrius, il se présentera dans la suite un cas pareil et bien attesté qui nous instruira du génie de ces deux personnages. Maintenant retournons à notre sujet.

CHAPITRE IV.

Philippe sort de Therme; il est suivi dans sa retraite. — Sacrifices en actions de grâces. — Troubles dans le camp. — Punition de ceux qui en étaient les auteurs. — Légères expéditions des ennemis de Philippe et de ses alliés.

Philippe, ayant pris tout ce qui se pouvait emporter, sortit de Therme et reprit le chemin par lequel il était venu. Le butin et les soldats pesamment armés marchaient à la tête, les Acarnaniens et les mercenaires à l'arrière-garde. On se hâta de passer les défilés, parce que l'on prévoyait que les Étoliens profiteraient de la difficulté des chemins pour insulter l'arrière-garde. Cela ne manqua point : ils s'assemblèrent au nombre de trois mille, commandés par Alexandre de Trichonie. Tant que le roi fut sur les hauteurs, ils n'osèrent approcher et se tinrent cachés dans des lieux couverts. Mais dès que l'arrière-garde se fut mise en marche, ils se jetèrent dans Therme et chargèrent en queue. Plus le tumulte croissait dans les derniers rangs, plus les Étoliens, que la nature des lieux encourageait, redoublaient leurs coups. Le roi, qui s'attendait à cette attaque, avait, avant d'opérer sa descente, fait porter derrière une colline une troupe d'Illyriens et de fantassins choisis, qui, fondant sur les ennemis qui poursuivaient, en tuèrent cent trente, et n'en firent guère moins de prisonniers; le reste s'enfuit en désordre par des sentiers détournés. L'arrière-garde, en passant, mit le feu à Pamphie, et, ayant traversé sans danger les défilés, se joignit aux Macédoniens. Philippe l'attendait à Métape. Le lendemain du jour où elle arriva, ayant fait raser cette place, il se mit en marche et campa proche d'Acres; le lendemain, portant le ravage où il passait, il alla camper devant Conope, où il demeura le jour suivant, après lequel il marcha le long de l'Achéloüs jusqu'à Strate, où, ayant passé la rivière, il se logea hors de la portée du trait, et harcela de là les troupes qu'on lui avait dit s'y être jetées au nombre de trois mille fantassins, quatre cents chevaux d'Étolie et cinq cents Crétois. Personne n'ayant le courage de sortir des portes, il fit avancer son avant-garde, et prit la route de Limnée, où étaient ses vaisseaux.

L'arrière-garde avait à peine quitté la ville, que quelques cavaliers étoliens vinrent inquiéter les traînards. Il furent suivis d'un corps de Crétois et de quelque infanterie étolienne, qui se joignit à la cavalerie. Le combat s'échauf-

fant, l'arrière-garde fut obligée de faire volte-face et d'en venir aux mains. D'abord on combattit à forces égales; mais les mercenaires de Philippe étant venus au secours, les ennemis plièrent, et l'infanterie, pêle-mêle avec la cavalerie étolienne, prit la fuite. Les troupes du roi en poursuivirent la plupart jusqu'aux portes et au pied des murailles, et en passèrent environ cent au fil de l'épée. Depuis cette affaire, ceux qui étaient dans la ville n'osèrent plus remuer, et l'arrière-garde joignit tranquillement le reste de l'armée et les vaisseaux.

A Limnée, le roi s'étant campé commodément, offrit aux Dieux des sacrifices en actions de grâces des heureux succès dont ils avaient favorisé ses entreprises, et fit un festin aux officiers. Quelque témérité qu'il y eût en apparence à affronter des lieux escarpés, où jamais personne avant lui n'avait osé pénétrer avec une armée, non seulement ce prince en approcha, mais en revint sans risque, et après avoir heureusement exécuté tout ce qu'il s'était proposé; aussi sa joie ne pouvait être plus grande dans le festin qu'il donna aux officiers. Il n'y eut que Léontius et Mégaléas qui, ayant conjuré avec Apelles d'arrêter ses progrès, se firent un vrai chagrin du bonheur de leur prince, et de n'avoir pu empêcher que tous ses desseins ne réussissent selon ses souhaits; mais, quelque chagrin qu'ils eussent, ils ne laissèrent pas de venir au festin comme les autres.

Ils ne purent dissimuler, et chacun s'aperçut d'abord qu'ils ne prenaient point autant de part que le reste de la compagnie à la joie d'une si heureuse expédition. Mais ce que l'on ne faisait que soupçonner d'abord, ils le firent éclater quand le repas fut plus avancé, et que le vin eut échauffé la tête des convives. Troublés par le vin, le repas ne fut pas plus tôt fini, qu'ils cherchèrent Aratus avec empressement. Ils le joignirent, et, après les injures, ils eurent bientôt recours aux pierres. On s'amasse, chacun pour soutenir son parti; tout le camp est en tumulte. Le bruit en vient aux oreilles du roi : il envoie pour savoir ce qui se passe et pour remédier au désordre. Aratus raconte le fait, atteste tous ceux qui étaient présens, se retire du tumulte et se réfugie dans sa tente. Pour Léontius, il se glissa je ne sais comment au travers de la foule, et s'échappa.

Le roi, exactement informé de ce qui s'était passé, fit appeler Mégaléas et Crinon, et leur fit une sévère réprimande; mais ceux-ci, loin d'en paraître touchés, ajoutèrent une nouvelle faute à la première, en protestant qu'ils n'en resteraient point là et qu'ils se vengeraient d'Aratus. Cette menace irrita le roi de telle sorte, qu'il les condamna à une amende de vingt talens et les fit jeter en prison. Le lendemain il envoya chercher Aratus, l'exhorta à demeurer sans crainte, et lui promit de mettre bon ordre à cette affaire. Léontius, averti de ce qui était arrivé à Mégaléas, vint, suivi de quelques soldats, à la tente du roi, persuadé que ce jeune prince aurait peur de ce cortége, et changerait bientôt de résolution. Arrivé devant le roi : « Qui a été assez hardi, demanda-t-il, pour porter les mains sur Mégaléas et pour le mettre en prison?—C'est moi, » répondit fièrement le roi. Léontius fut effrayé, il prononça tout bas quelques paroles, et se retira fort en colère.

On mit ensuite à la voile, on traversa le golfe, et la flotte arriva en peu de temps à Leucade. Là le roi, après avoir donné ordre aux officiers nommés pour la distribution du butin de remplir leur charge en diligence, assembla ses amis

pour examiner avec eux l'affaire de Mégaléas. Aratus s'éleva contre ce traître, et, reprenant l'histoire de sa vie de plus haut, il assura et prouva par témoins un meurtre indigne qu'il avait commis après la mort d'Antigonus, la conspiration où il était entré avec Apelles, et les machinations dont il s'était servi pour faire échouer le siége de Pallée. Mégaléas, ne pouvant rien alléguer pour sa défense, fut condamné tout d'une voix. Crinon demeura en prison, et Léontius se rendit caution de l'amende imposée à Mégaléas. Voilà où aboutit cette conjuration d'Apelles et de Léontius. Ils comptaient épouvanter Aratus, écarter tous les amis de Philippe, et mener ensuite les affaires selon qu'il conviendrait mieux à leurs intérêts, et tous leurs projets furent renversés.

Lycurgue ne fit rien de mémorable dans la Messénie. Il retourna à Sparte; mais, s'étant remis peu de temps après en campagne, il prit Tégée. Après la ville, il voulut attaquer la citadelle, où s'étaient retirés les habitans et la garnison; mais il fut obligé de lever le siége et de reprendre la route de Sparte.

Les Éléens firent aussi des courses sur le pays des Dyméens. Ceux-ci envoyèrent de la cavalerie pour les arrêter; mais elle tomba dans une embuscade et y fut taillée en pièces. Nombre de Gaulois y périrent, et entre les soldats de la ville, on fit prisonniers Polymède l'Égéen, et deux citoyens de Dymée, Agésipolis et Mégaclès.

A l'égard de Dorimaque, nous avons déjà dit qu'il n'avait fait prendre d'abord les armes aux Étoliens que parce qu'il s'était persuadé qu'il pillerait impunément la Thessalie, et qu'il forcerait Philippe de lever le siége de Palée; mais, trouvant dans cette province Chrysogone et Patrée disposés à lui tenir tête, il n'osa s'exposer à un combat dans la plaine, et pour l'éviter, il se tint toujours au pied des montagnes, jusqu'à ce que les Macédoniens se fussent eux-mêmes jetés dans l'Étolie : il fallut qu'il quittât alors la Thessalie pour venir au secours de son propre pays. Il y arriva trop tard; les Macédoniens en étaient déjà sortis.

CHAPITRE V.

Le roi de Macédoine désole la Laconie. — Les Messéniens viennent pour l'y joindre, et s'en retournent après un petit échec. — Description de Sparte.

Le roi, étant parti de Leucade, et ayant ravagé sur son passage le pays des Hyanthéens, aborda avec toute sa flotte à Corinthe. Il fit tirer ses vaisseaux à sec au port de Léchée, y débarqua ses troupes, et écrivit aux villes alliées du Péloponèse pour leur marquer le jour où leurs troupes devaient être en armes à Tégée. Après avoir donné ses ordres, sans s'arrêter à Corinthe, il mit ses Macédoniens en marche, et, passant par Argos, arriva le douzième jour à Tégée, où il prit tout ce qu'il y avait d'Achéens assemblés, et marcha par les hauteurs pour fondre sur le pays des Lacédémoniens sans en être aperçu. Après quatre jours de marche par des lieux déserts, il monta les collines situées vis-à-vis de la ville, et, laissant à sa droite Ménélée, il alla droit à Amycles. Les Lacédémoniens virent de la ville passer cette armée, et la frayeur s'empara aussitôt des esprits. Ils avaient appris le sac de Therme et les exploits de Philippe dans l'Étolie, et ces nouvelles leur donnaient de grandes inquiétudes sur ce qui les menaçait. De plus, certain bruit s'était répandu que Lycurgue devait être envoyé au secours des Étoliens; on n'avait donc garde de

s'attendre que la guerre pût venir en si peu de temps d'Étolie à Lacédémone, surtout conduite par un prince dont la grande jeunesse ne devait pas naturellement inspirer beaucoup de craintes. Il n'était pas possible qu'un événement si subit et si imprévu ne jetât l'épouvante parmi les Lacédémoniens. Cette frayeur leur était commune avec tous les ennemis de ce prince, qui, en effet, menait les affaires avec un courage et une diligence fort au-dessus de son âge. Il part du milieu de l'Étolie, traverse en une nuit le golfe d'Ambracie, et aborde à Leucade. Il reste là deux jours, le troisième il en part de grand matin, le jour suivant il ravage la côte d'Étolie et mouille à Léchée. Il continue sa route, et au septième jour, on le voit proche Ménélée, sur les montagnes qui commandent Lacédémone. La plupart en croyaient à peine leurs propres yeux, et les Lacédémoniens ne savaient qu'en penser ni quel parti prendre.

Dès le premier jour, Philippe campa devant Amycles : c'est une place de Laconie, autour de laquelle se voient de très beaux arbres, et où l'on recueille des fruits excellens : elle est à vingt stades de Lacédémone. Dans la ville, du côté de la mer, est un temple d'Apollon, le plus beau qui soit dans la province. Le lendemain, Philippe porta le ravage dans les terres, et vint jusqu'à l'endroit appelé le camp de Pyrrhus. Les deux jours suivans, il ravagea les lieux circonvoisins, et alla camper à Carnion, de là à Aisne, contre laquelle ayant fait de vains efforts, il décampa, et, parcourant tout le pays qui est du côté de la mer de Crète, il y mit tout à feu et à sang jusqu'à Ténare. Il prit de là sa route vers un mouillage des Lacédémoniens nommé Gythie, éloigné de Sparte de trente stades, et où les vaisseaux sont en sûreté. Il le laissa en passant à droite, et alla mettre le camp devant Élie, dans le pays le plus grand et le plus beau de la Laconie, et d'où il détacha des fourrageurs qui saccagèrent tous les environs et ruinèrent tout ce qui était sur terre. Il vint, pillant et ravageant tout, jusqu'à Acrie, Leuce et Boée.

Les Messéniens n'eurent pas plus tôt reçu les lettres de Philippe, qui leur mandait de lever des troupes, que, se piquant d'émulation, ils se mirent en campagne au nombre de deux mille hommes de pied et de deux cents chevaux, tous gens choisis. Ils arrivèrent à Tégée plus tard que Philippe : la longue route qu'ils avaient eue à faire en était la cause. Ce retardement les affligea : ils craignirent que, sur les soupçons qu'on avait autrefois conçus de leur fidélité, on ne les accusât d'être venus lentement à dessein. Pour rejoindre plus tôt le roi, ils traversèrent le pays d'Argos. Arrivés à Glympes, place située sur les confins d'Argos et de la Laconie, ils campèrent devant, mais sans prudence et sans précaution. Ils ne songèrent ni à fortifier leur camp, ni à choisir un poste avantageux, comme s'ils eussent été sûrs de la bonne volonté des habitans ; ils ne soupçonnèrent pas même qu'il pût leur arriver aucun mal. Lycurgue apprit que les Messéniens étaient devant les murailles de Glympes, et alla au-devant d'eux avec ses mercenaires et quelques Lacédémoniens. Il les joignit au point du jour et les chargea vivement. Les Messéniens, quoique sortis de Tégée sans avoir assez de monde pour se défendre, quoique combattant sans écouter les conseils des plus expérimentés d'entre eux, ne laissèrent pas de se tirer adroitement du danger. Dès qu'ils virent l'ennemi, ils laissèrent là leurs bagages et se retirèrent dans le fort. Il

n'y eut que la plupart des chevaux et des bagages qui tombèrent entre les mains de Lycurgue. A huit cavaliers près qui furent tués, tous les hommes se sauvèrent sans qu'on pût en faire un seul prisonnier.

Après cet échec, les Messéniens retournèrent par Argos chez eux, et Lycurgue, glorieux de ce petit succès, revint à Lacédémone pour s'y tenir prêt à se défendre contre Philippe. Lui et ses amis furent d'avis de faire en sorte que le roi ne sortît pas du pays sans qu'on le mît dans la nécessité de combattre; mais ce prince, ayant décampé d'Élie, s'avança en ravageant la campagne, et, après quatre jours de marche, arriva une seconde fois à Amycles, vers le milieu du jour. Sur-le-champ Lycurgue donne des ordres à ses officiers et à ses amis pour le combat, sort de la ville et s'empare des postes aux environs de Ménélée; son armée était au moins de deux mille hommes. Il recommande à la garnison de la ville d'être toujours sur ses gardes, afin qu'au premier signal on pût faire sortir les troupes de plusieurs côtés, et les ranger en bataille vers l'Eurotas, à l'endroit où ce fleuve est le moins éloigné de la ville. Telle était la disposition des Lacédémoniens.

Mais, de peur que, faute de connaître les lieux, on ne trouve de la confusion et de l'obscurité dans ce que je dois rapporter, il est bon d'en décrire la nature et la situation. C'est ce que j'ai toujours observé dans tout le cours de cet ouvrage, en indiquant les lieux inconnus par la liaison qu'ils ont avec ceux que l'on connaît déjà, et dont les auteurs ont parlé; car, comme il est ordinaire, soit sur terre ou sur mer, d'être trompés par la différence des lieux, et que notre dessein n'est pas tant de raconter ce qui s'est fait, que d'expliquer la manière dont chaque chose s'est passée, nous ne parlerons d'aucun événement, surtout de ceux qui concernent la guerre, sans faire la description des lieux où il s'est passé; nous nous ferons même un devoir de les désigner par les ports, les mers et les îles qui sont auprès, par les temples, les montagnes, les terres que l'on voit dans leur voisinage, et même par leur situation à l'égard du ciel, parce que c'est ce qu'il y a de plus connu aux hommes. Ce n'est que par ce moyen, comme nous l'avons déjà dit, qu'on peut donner à ses lecteurs la connaissance des lieux qu'ils ne connaissent pas.

Voyons donc quelle est la nature des lieux dont il est question. Lacédémone, si on la considère en général, est une ville toute ronde, et tellement située dans une plaine qu'on y voit cependant certains endroits inégaux et élevés. Du côté de l'orient, l'Eurotas coule auprès; cette rivière est si profonde pendant la plus grande partie de l'année, qu'on ne peut la passer à gué. A l'orient d'hiver, au-delà de la rivière, sont des montagnes escarpées, rudes et d'une hauteur extraordinaire, sur lesquelles est bâtie Ménélée. Ces montagnes dominent de beaucoup sur l'espace qu'il y a entre la ville et la rivière, espace qu'arrose l'Eurotas en coulant au pied des montagnes, et qui en tout n'a pas plus d'un stade et demi de largeur.

CHAPITRE VI.

Combats gagnés par Philippe près de Lacédémone. — Il passe dans la Phocide. — Nouvelle intrigue des conjurés.

Il fallait nécessairement que Philippe à son retour traversât ce défilé, ayant à droite la rivière et Lycurgue qui occu-

pait les montagnes, et à gauche la ville et les Lacédémoniens déjà prêts à combattre et rangés en bataille. Ceux-ci eurent recours encore à un autre stratagème : ils arrêtèrent par le moyen d'une digue le cours de la rivière au-dessus de l'espace dont nous avons parlé, et firent écouler les eaux entre la ville et les collines, pour empêcher que ni la cavalerie ni les gens de pied même n'y pussent marcher. Il ne restait plus au roi d'autre ressource que de faire défiler l'armée le long du pied des montagnes. Mais comment se défendre en défilant sur un petit front? ç'aurait été s'exposer à une ruine entière. A la vue de ce danger, Philippe tint conseil avec ses amis : on conclut tout d'une voix que, dans la conjoncture présente, il était absolument nécessaire de déloger Lycurgue des postes qu'il occupait autour de Ménélée. Le roi se fait suivre des mercenaires, de l'infanterie à rondaches et des Illyriens, passe la rivière et s'avance vers les montagnes. Lycurgue, qui voit le dessein du roi, fait mettre ses soldats sous les armes, et les anime à bien faire leur devoir. Il donne aussitôt le signal aux troupes de la ville, qui sortent en même temps et se rangent en bataille sous les murs, la cavalerie à leur droite. Quand Philippe fut près de Lycurgue, il détacha d'abord contre lui les mercenaires. La victoire sembla pencher, au commencement, du côté des Lacédémoniens, que les armes et la situation des lieux favorisaient : l'infanterie à rondaches vint heureusement au secours des combattans, et, Philippe lui-même avec les Illyriens ayant chargé en flanc les ennemis, alors les mercenaires du roi, encouragés par le secours qu'ils recevaient, retournèrent à la charge beaucoup plus vivement qu'ils n'y avaient été, et les troupes de Lycurgue, craignant le choc des soldats pesamment armés, tournèrent honteusement le dos. Cent restèrent sur la place; il y eut un peu plus de prisonniers, le reste s'enfuit dans la ville. Lycurgue lui-même, suivi de peu de soldats, s'y retira pendant la nuit par des chemins détournés. Les Illyriens furent logés dans les postes que Lycurgue occupait, et Philippe revint vers ses troupes avec les soldats armés à la légère et les rondachers.

Pendant le combat, la phalange conduite par Aratus arrivait d'Amycles et s'approchait de la ville : le roi passa vite la rivière pour être à portée de secourir sa phalange avec les troupes légères et les pavoiseurs, jusqu'à ce que les soldats pesamment armés fussent sortis des défilés. Les troupes de la ville vinrent attaquer la cavalerie auxiliaire de Philippe, l'action fut chaude, et l'infanterie armée de rondaches se battit avec valeur. La victoire fut encore pour Philippe, et la cavalerie lacédémonienne fut poursuivie jusques aux portes de la ville. Le roi passa ensuite la rivière, et marcha à la suite de sa phalange. Au sortir des défilés, comme il était tard, il fut contraint d'y camper; et c'était justement l'endroit que les guides avaient choisi pour cela. C'est aussi le poste d'où l'on peut le plus aisément passer au-delà de la ville, et faire des courses dans la Laconie; car il est à l'entrée du défilé dont nous venons de parler, et, soit que l'on vienne de Tégée ou de quelque autre endroit de la terre ferme à Lacédémone, on ne peut éviter de passer par cet endroit, qui est à deux stades au plus de cette ville, et sur le bord de la rivière. Le côté qui regarde l'Eurotas et la ville est couvert tout entier par une montagne fort haute et inaccessible, mais dont le sommet est une plaine unie, où il se trouve de la terre et de l'eau en abondance.

Une armée peut y entrer, elle en peut sortir très facilement. En un mot, en occupant ce terrain on est en sûreté du côté de la ville, et l'on est avec cela maître de l'entrée et de la sortie des défilés.

Philippe se logea là tranquillement, et dès le lendemain, ayant envoyé devant ses bagages, il fit descendre son armée dans la plaine, et la rangea en bataille à la vue de la ville. Il resta là quelque temps, puis, tournant d'un côté, il prit la route de Tégée. Quand il fut arrivé à l'endroit où s'était donnée la bataille entre Antigonus et Cléomène, il y campa. Le lendemain, ayant reconnu les lieux et sacrifié aux dieux sur le mont Olympe et l'Éva, il fortifia son arrière-garde et continua sa marche. A Tégée il fit vendre tout le butin, et s'en alla par Argos à Corinthe. Il y avait là des embassadeurs de Rhodes et de Chios, envoyés pour conclure un traité de paix avec les Étoliens : il les chargea, en les congédiant, de les y disposer. Il descendit à Léchée, pour passer de là dans la Phocide, où il avait dessein d'entreprendre quelque chose de plus important.

La conjuration de Léontius, de Mégaléas et de Ptolémée n'était pas encore éteinte. Comptant toujours épouvanter Philippe, et couvrir par là leurs crimes passés, ils soufflèrent aux oreilles des rondachers et des soldats de la garde du roi, des discours de cette sorte : qu'ils s'exposaient, pour le salut commun, à tout ce que la guerre avait de plus pénible et de plus périlleux; que cependant on ne leur rendait point justice, et qu'on n'observait pas à leur égard l'ancien usage dans la distribution du butin. Les jeunes gens, échauffés par ces discours séditieux, se divisent par bandes, pillent les logemens des principaux d'entre les amis du roi, et s'emportent jusqu'à forcer les portes de sa maison et à en briser les tuiles. Grand tumulte aussitôt dans la ville. Philippe, averti, vient de Léchée en diligence. Il assemble les Macédoniens dans le théâtre, et par un discours mêlé de douceur et de sévérité, il leur fait sentir le tort qu'ils avaient. Dans le trouble et la confusion où tout était alors, les uns disaient qu'il fallait saisir et punir les auteurs de la sédition, les autres qu'il valait mieux calmer les esprits doucement, et ne plus penser à ce qui s'était passé. Le roi, qui savait d'où le mal venait, dissimula dans le moment, fit semblant d'être satisfait, et, ayant exhorté ses troupes à l'union et à la paix, il reprit le chemin de Léchée. Depuis ce soulèvement il ne lui fut plus facile d'exécuter dans la Phocide ce qu'il avait projeté.

Léontius, ne voyant plus rien à espérer après les tentatives qu'il avait faites sans succès, eut recours à Apelles. Il envoya courriers sur courriers pour lui apprendre les peines qu'il avait essuyées depuis qu'il s'était brouillé avec le roi, et pour le presser de venir le joindre. Cet Apelles, pendant son séjour dans la Chalcide, y disposait de tout avec une autorité odieuse. A l'entendre, on eût dit que le roi, jeune encore, n'était presque gouverné que par lui, n'était maître de rien; que le maniement des affaires lui appartenait, et qu'il avait plein pouvoir de faire tout à son gré. Les magistrats de Macédoine et de Thessalie, les officiers préposés au gouvernement des affaires lui rapportaient tout, et dans toutes les villes de Grèce à peine faisait-on mention du prince, soit qu'on eût des décrets à dresser, soit qu'il s'agît de décerner des honneurs, soit qu'il fallût faire des présens. Apelles avait tout en son pouvoir, disposait de tout à son gré.

Il y avait long-temps que Philippe était informé de cette conduite, et qu'il la supportait avec peine, et Aratus de son côté le pressait d'y mettre ordre; mais le roi dissimulait sans faire connaître à personne de quel côté il penchait, et à quoi il se déterminerait. Apelles, qui ne savait rien de ce qui se préparait contre lui, persuadé au contraire qu'il ne paraîtrait pas plus tôt devant le roi, qu'on le consulterait sur tout, accourut de la Chalcide au secours de Léontius. Quand il arriva à Corinthe, Léontius, Ptolémée et Mégaléas, qui commandaient les proviseurs et les corps les plus distingués, engagèrent la jeunesse à aller au devant de lui. Apelles, accompagné d'une nombreuse escorte d'officiers et de soldats, vint d'abord descendre au logis du roi, où il prétendait entrer comme autrefois; mais un licteur qui avait le mot l'arrête brusquement, en lui disant que le roi était occupé. Étonné d'une réception si extraordinaire, il délibère long-temps sur le parti qu'il avait à prendre, et enfin se retire tout confus. Le brillant cortége dont il s'était fait suivre se dissipa sur-le-champ, et il ne fut suivi jusqu'à son logis que de ses seuls domestiques. C'est ainsi qu'ordinairement, et surtout dans les cours des rois, la fortune se joue des hommes : il ne faut que peu de jours pour voir tout ensemble et leur élévation et leur chute. Selon qu'il plaît au prince de leur être contraire ou favorable, aujourd'hui ils sont heureux, demain ils seront dignes de compassion; semblables à des jetons, qui d'un moment à l'autre passent de la plus petite à la plus grande valeur, au gré de celui qui calcule. Cette disgrâce d'Apelles fit trembler Mégaléas, qui ne pensa plus qu'à se mettre à l'abri, par la fuite, du péril dont il était lui-même menacé. Le roi ne laissa pas que de s'entretenir quelquefois avec Apelles, et de lui laisser quelques autres honneurs semblables; mais il l'exclut du conseil et du nombre de ceux qu'il invitait à souper avec lui. Il le prit encore avec lui lorsqu'il partit de Léchée, pour terminer certaines affaires dans la Phocide; mais comme les choses n'y tournaient pas comme il l'aurait désiré, il revint bientôt d'Élatée à Corinthe. Pour dire encore un mot de Mégaléas, laissant Léontius engagé pour vingt talens dont il avait répondu pour ses complices, il s'enfuit à Athènes, où, les officiers de l'armée refusant de le recevoir, il prit le parti de retourner à Thèbes.

CHAPITRE VII.

Les conjurés sont punis. — Le roi continue la guerre contre les Étoliens.

De Cirrha le roi mit à la voile avec sa garde, et alla prendre terre au port de Sicyone. Les magistrats lui offrirent un logement, mais il préféra celui d'Aratus, qu'il ne quittait point, et donna ordre à Apelles de s'en aller à Corinthe. Ce fut à Sicyone que Philippe ayant appris que Mégaléas avait pris la fuite, chargea Taurion du commandement des rondachers que commandait Léontius, et l'envoya en Triphylie, comme s'il y eût eu là quelque affaire pressante; et dès qu'il fut parti, il fit mettre Léontius en prison pour le paiement des vingt talens dont il s'était fait garant. Léontius fit savoir cette nouvelle à l'infanterie, dont il avait été le chef, qui aussitôt envoya une députation au roi pour le prier qu'au cas où l'on chargerait Léontius de quelque nouvelle accusation qui eût mérité qu'on le mît en prison, il ne décidât rien qu'elle ne fût présente:

que s'il lui refusait cette grâce, elle prendrait ce refus pour un mépris et une injure insigne (telle était la liberté dont les Macédoniens usaient toujours avec leur roi) ; mais que, si Léontius n'était renfermé que pour le paiement de vingt talens, elle offrait de payer en commun cette somme. Ce témoignage d'affection ne fit qu'irriter la colère du roi et accélérer la mort de Léontius.

Sur ces entrefaites arrivèrent d'Étolie les ambassadeurs de Rhodes et de Chios, après avoir fait consentir les Étoliens à une trève de trente jours : ils assurèrent au roi que ce peuple était disposé à la paix. Philippe accepta la trève, et écrivit aux alliés d'envoyer leurs plénipotentiaires à Patres pour traiter de la paix avec les Étoliens. Il partit aussi de Léchée pour s'y trouver, et y arriva après deux jours de navigation. Il reçut alors des lettres envoyées par Mégaléas, de la Phocide aux Étoliens, dans lesquelles ce perfide exhortait les Étoliens à ne rien craindre et à continuer la guerre, que Philippe était réduit aux extrémités faute de munitions et de vivres ; et il ajoutait à cela des choses fort injurieuses pour ce prince. Sur la lecture de ces lettres, Philippe, jugeant qu'Apelles en était le principal auteur, le fit saisir et partir au plus tôt pour Corinthe, lui, son fils et un jeune homme qu'il aimait. Alexandre eut ordre d'aller à Thèbes et de faire ajourner Mégaléas devant les magistrats, pour l'obliger à payer la somme dont il avait répondu. Cet ordre fut exécuté, mais Mégaléas n'attendit pas que les juges décidassent, il se donna lui-même la mort. Apelles, son fils et le jeune homme qu'il aimait moururent aussi peu de temps après. Ainsi périrent les conjurés : fin que leurs crimes, et principalement leur insolence à l'égard d'Aratus, leur avaient justement attirée.

Cependant les Étoliens souhaitaient toujours avec ardeur que la paix se conclût. Ils étaient las d'une guerre où rien n'avait répondu à leur attente. Ils s'étaient flattés de n'avoir affaire qu'à un roi jeune et sans expérience, et croyaient s'en jouer comme d'un enfant, et Philippe au contraire leur avait fait connaître qu'en sagesse et en résolution il était un homme fait, et qu'eux s'étaient conduits en enfans dans toutes leurs entreprises. Mais ayant appris le soulèvement des rondachers et la catastrophe de la conjuration d'Apelles et de Léontius, ils reculèrent le jour où ils devaient se trouver à Rhios, dans l'espérance qu'il s'élèverait à la cour quelque sédition dont le roi ne se tirerait qu'avec peine. Philippe saisit d'autant plus volontiers cette occasion de continuer la guerre, qu'il en espérait un heureux succès, et qu'il était venu dans le dessein d'empêcher la paix. Ainsi, loin de porter les alliés qui étaient venus à Rhios à en traiter, il les encouragea à continuer la guerre ; ensuite il mit à la voile et retourna encore à Corinthe. Il permit aux Macédoniens de s'en aller par la Thessalie prendre leurs quartiers d'hiver dans leur pays, puis, côtoyant l'Attique sur l'Euripe, il alla de Cenchrée à Démétriade, où il trouva Ptolémée, le seul qui restait des conjurés, et le fit condamner à mort par une assemblée de Macédoniens.

Tout ceci arriva au temps qu'Annibal campait en Italie sur le Pô, et qu'Antiochus, après s'être soumis la plus grande partie de la Cœlo-Syrie, avait envoyé ses troupes en quartiers d'hiver. Ce fut aussi alors que Lycurgue, roi des Lacédémoniens, s'enfuit en Étolie pour se dérober à la colère des

éphores, qui, trompés par un faux bruit que ce roi avait dessein de faire quelques innovations, s'étaient assemblés pendant la nuit, et étaient venus chez lui pour se saisir de sa personne; mais, sur le pressentiment qu'il eut de cette violence, il prit la fuite avec sa famille. L'hiver venu, Philippe s'en retourna en Macédoine.

Chez les Achéens, Épérate était également méprisé des soldats de la république et des étrangers; personne n'obéissait à ses ordres. Le pays était ouvert et sans défense. Pyrrhias, envoyé par les Étoliens au secours des Éléens, remarqua ce désordre. Il avait avec lui quatorze cents Étoliens, les mercenaires au service des Éléens, environ mille hommes de pied de sa république et deux cents chevaux, ce qui faisait en tout environ trois mille hommes. Avec ces forces il ravagea non seulement le pays des Pharéens et des Dyméens, mais encore toutes les terres des Patréens. Il alla enfin camper sur une montagne qui commande Patres, et que l'on appelle Pachanaïque, et de là il mit à feu et à sang tout le pays qui s'étend jusqu'à Rhios et Égée. Les villes abandonnées et ne recevant pas de secours étaient à l'extrémité, et ne pouvaient payer leur contingent qu'avec peine. Les troupes étrangères, dont on reculait de jour en jour le paiement servaient comme on les payait. Ce mécontentement réciproque jeta les affaires dans un tel désordre, que les soldats mercenaires désertèrent : désertion qui n'arriva que par la lâcheté et la faiblesse du chef. Heureusement pour les Achéens, le temps de sa préture expirait; il quitta cette charge au commencement de l'été, et Aratus le père fut mis à sa place. Telle était la situation des affaires dans l'Europe.

CHAPITRE VIII.

Pourquoi l'historien a distingué les affaires de la Grèce de celles de l'Asie. — Importance de bien commencer un ouvrage. — Vanité rabaissée des auteurs qui promettent beaucoup. — Conduite déplorable de Ptolémée Philopator. — Piége que lui tend Cléomène, roi de Lacédémone.

Passons maintenant en Asie, puisque le temps et la suite des affaires semblent nous y conduire, et voyons ce qui est arrivé dans cette même olympiade. Nous parlerons d'abord, selon notre premier projet, de la guerre que se firent Antiochus et Ptolémée au sujet de la Cœlo-Syrie. Il est vrai que cette guerre se faisait en même temps que celles des Grecs; mais il était à propos de ne point interrompre les affaires de la Grèce, et d'en séparer les autres. Il n'est point à craindre pour cela que mes lecteurs aient peine à prendre une exacte connaissance du temps où chaque chose s'est passée. Il suffit, pour qu'ils la prennent, que je leur fasse remarquer en quel temps de l'olympiade dont il s'agit les affaires ont commencé et se sont terminées. Mais, afin que la narration fût suivie et distincte, il était d'une extrême importance de ne pas entasser pêle-mêle dans cette olympiade les faits arrivés dans la Grèce et dans l'Asie. Quand nous en serons aux olympiades suivantes, alors nous rapporterons à chaque année ce qui s'y est fait.

En effet, comme nous ne nous sommes pas bornés à quelque histoire particulière, mais que notre projet, le plus grand, si je l'ose dire, qu'on ait jamais formé, embrasse l'histoire de tous les peuples, nous avons dû prendre garde en l'exécutant, que l'ordre de tout l'ouvrage en général, et celui des parties, fût si clair que personne ne s'y trompât. C'est dans cette vue

que nous allons reprendre d'un peu *haut* le règne d'Antiochus et de Ptolémée, et que nous en commencerons *l'histoire* par des choses connues et dont tout le monde convient. On ne peut trop exactement suivre cette méthode; car ce que les anciens ont dit, que c'est avoir fait la moitié d'un ouvrage que de l'avoir commencé, ils ne l'ont dit que pour nous faire entendre qu'en toutes choses notre principal soin doit être de bien commencer. Cette maxime des anciens paraît un paradoxe, mais elle est encore, à mon avis, au-dessous de la vérité. On peut assurer hardiment que le commencement n'est pas *seulement* la moitié d'une entreprise, mais qu'il a encore un rapport essentiel *avec* la fin. Comment bien commencer un ouvrage sans l'avoir conduit d'esprit jusqu'à la fin, et sans avoir connu d'où on le commencera, jusqu'où on le poussera, et quel en sera le but? Comment récapitulera-t-on bien à la fin tout ce que l'on a dit, sans avoir su dès le commencement d'où, comment et pourquoi l'on est venu jusqu'à un certain point? Puis, comme les commencemens ne sont pas seulement liés avec le milieu, mais encore avec la fin, on doit y faire une très grande attention, soit qu'on écrive ou qu'on lise une histoire générale, et c'est ce que nous tâcherons d'observer.

Au reste, je sais bien que d'autres *historiens* promettent comme moi une histoire générale, et se vantent d'avoir conçu le plus grand projet qu'on se soit jamais proposé. Éphore est de ce nombre; il est le premier et le seul qui l'ait entrepris. Pour les autres, on me dispensera d'en rien dire et de les nommer. Je dirai seulement que quelques historiens de notre temps se croient *bien fondés à croire* leur histoire générale, pour nous avoir donné en trois ou quatre pages la guerre des Romains contre les Carthaginois. Mais il faudrait être bien ignorant pour ne savoir pas qu'en Espagne, et en Afrique, en Sicile et en Italie, il s'est fait dans le même temps un grand nombre d'exploits très éclatans, et qu'après la première guerre punique, la plus célèbre et la plus longue qui se soit faite est celle qu'Annibal soutint contre les Romains, guerre si considérable, qu'elle attira l'attention de tous les états, et qu'elle fit trembler dans l'attente du résultat qu'elle aurait. Cependant l'on voit des historiens qui, expliquant moins les faits que ces peintres qui, dans quelques républiques, les tracent sur les murailles à mesure qu'ils arrivent, se vantent d'embrasser tout ce qui s'est passé chez les Grecs et chez les Barbares. D'où vient que l'effet répond si mal aux promesses? C'est qu'il n'est rien de plus aisé que de promettre les plus grandes choses, que tout le monde est en état de le faire, et qu'il ne faut pour cela qu'un peu de hardiesse; mais qu'il est difficile d'exécuter en effet quelque chose de grand, qu'il se rencontre rarement des gens qui en soient capables, et qu'à peine s'en trouve-t-il qui, en sortant de la vie, aient mérité cet éloge. Ceci ne plaira pas à ces auteurs qui admirent leurs productions avec tant de complaisance; mais il était à propos de les humilier. Je reviens à mon sujet.

Ptolémée, surnommé Philopator, ayant, après la mort de son père, fait mourir Magas, son frère, et ses partisans, s'assit sur le trône de l'Égypte. Par la mort de Magas, il croyait s'être mis par lui-même à couvert de tous périls domestiques; il croyait que la fortune l'avait défendu contre toute crainte du dehors depuis qu'elle avait enlevé de cette vie Antigonus et Seleu-

cus, et ne leur avait laissé qu'Antiochus et Philippe, encore enfans, pour successeurs. Dans cette sécurité, il se livra tout entier aux plaisirs : nul soin, nulle étude n'en interrompaient le cours; ni ses courtisans, ni ceux qui avaient des charges dans l'Égypte n'osaient l'approcher. A peine daignait-il faire la moindre attention à ce qui se passait dans les états voisins de son royaume. C'était cependant sur quoi ses prédécesseurs veillaient bien plus que sur les affaires mêmes de l'intérieur de l'Égypte. Maîtres de la Cœlo-Syrie et de Cypre, ils tenaient les rois de Syrie en respect par mer et par terre, ainsi que les villes les plus considérables, les postes et les ports qui sont le long de la côte depuis la Pamphilie jusqu'à l'Hellespont et les lieux voisins de Lysimachie leur étaient soumis; de là ils observaient les puissances de l'Asie et les îles même. Dans la Thrace et la Macédoine, comment aurait-on osé remuer pendant qu'il commandait dans Éne, dans Maronée et dans des villes encore plus éloignées. Avec une domination si étendue, ayant encore pour barrière devant eux les princes qui régnaient au loin hors de l'Égypte, leur propre royaume était en sûreté. C'était donc avec une grande raison qu'ils tenaient toujours les yeux ouverts sur ce qui se passait au dehors. Ptolémée, au contraire, dédaignait de se donner cette peine; l'amour et le vin faisaient toutes ses délices comme toutes ses occupations. Après cela, on ne doit pas être surpris qu'en très peu de temps on ait attenté en plusieurs occasions et à sa couronne et à sa vie.

Le premier qui l'ait fait est Cléomène de Sparte. Tant que Ptolémée Évergète vécut, comme il avait fait alliance avec ce prince, et que d'ailleurs il comptait en être secouru pour recouvrer le royaume de ses pères, il se tint en repos. Mais quelque temps après sa mort, quand dans la Grèce les affaires tournèrent de manière que tout semblait l'y appeler comme par son nom, qu'Antigonus fut mort, que les Achéens eurent pris les armes, que les Lacédémoniens se furent unis avec les Étoliens contre les peuples d'Achaïe et de Macédoine, alors il demanda avec empressement de sortir d'Alexandrie. Il supplia le roi de lui donner des troupes et des munitions suffisantes pour s'en retourner. Ne pouvant obtenir cette grâce, il pria qu'on le laissât du moins partir avec sa famille, et qu'on lui permît de profiter de l'occasion favorable qui se présentait de rentrer dans son royaume. Ptolémée était trop occupé de ses plaisirs pour daigner prêter l'oreille à cette prière de Cléomène. Sans prévoyance pour l'avenir, nulle raison, nulle prière ne put le tirer de sa sotte et ridicule indolence.

Sosibe, qui alors avait dans le royaume une très grande autorité, assembla ses amis, et dans ce conseil on résolut de ne donner à Cléomène ni flotte ni provisions. Ils croyaient cette dépense inutile, parce que depuis la mort d'Antigonus les affaires du dehors du royaume ne leur paraissaient d'aucune importance. D'ailleurs ce conseil craignait qu'Antigonus n'étant plus, et n'y ayant plus personne pour résister à Cléomène, ce prince, après s'être soumis en peu de temps la Grèce, ne devînt pour l'Égypte un ennemi fâcheux et redoutable, d'autant plus qu'il avait étudié à fond l'état du royaume, qu'il avait un souverain mépris pour le roi, et qu'il voyait quantité de parties du royaume séparées et fort éloignees, sur lesquelles on pouvait trouver mille occasions de tomber, car il avait un assez grand nombre de vaisseaux à Samos et à

Éphèse bon nombre de soldats. Ce furent là les raisons sur lesquelles on ne jugea pas à propos d'accorder à Cléomène ce qu'il demandait. D'un autre côté, laisser partir après un refus méprisant un prince de cette considération, c'était s'en faire un ennemi qui se souviendrait de cette insulte. Il ne restait donc plus qu'à le retenir malgré lui; mais cette pensée fut universellement rejetée. Il ne fallut pas délibérer pour cela; on vit d'abord qu'il n'y avait pas de sûreté à loger dans le même parc le loup et les brebis. Sosibe surtout craignait qu'on ne prît ce parti, et en voici la raison.

CHAPITRE IX.

Conjuration contre Bérénice. — Archidamas, roi de Sparte, est tué par Cléomène. — Ce prince est saisi lui-même et mis en prison. — Il en sort et se tue. — Théodore, gouverneur de la Cœlo-Syrie, livre sa province à Antiochus.

Dans le temps que l'on cherchait les moyens de mettre à mort Magas et Bérénice, les auteurs de ce projet, craignant surtout que l'audace de cette princesse ne fît échouer leur dessein, tâchaient de se gagner les courtisans, et leur faisaient de grandes promesses en cas que leur projet réussît. Sosibe en fit particulièrement à Cléomène, qu'il savait avoir besoin du secours du roi, et qu'il connaissait homme d'esprit et capable de conduire prudemment une affaire importante. Il lui fit aussi part de son dessein. Cléomène, voyant son embarras, et qu'il appréhendait surtout les troupes étrangères et mercenaires, l'exhorta à ne rien craindre, et lui promit que les mercenaires, loin de lui nuire, lui seraient au contraire d'un grand secours. Comme Sosibe était surpris de cette promesse, ne voyez-vous pas, lui dit Cléomène, qu'il y a ici trois mille mercenaires à la solde du Péloponnèse et environ mille Crétois, à qui, au moindre signe, je ferai prendre les armes pour vous? et avec ce corps de troupes qu'avez-vous à craindre? Les soldats de la Syrie et de la Carie vous épouvanteraient-ils? Ce discours fit plaisir à Sosibe, et l'affermit dans le dessein qu'il avait contre Bérénice. Mais, se rappelant ensuite la mollesse de Ptolémée, les paroles de Cléomène, sa hardiesse à entreprendre et son pouvoir sur les soldats étrangers, il aima mieux porter le roi et ses amis à se saisir de Cléomène et à le renfermer. Une occasion s'offrit de mettre ce projet à exécution.

Un certain Nicagoras, de Messène, avait par son père droit d'hospitalité chez Archidamas, roi de Sparte. Avant l'affaire dont nous parlons, ils se voyaient rarement; mais quand Archidamas se fut enfui de Sparte, de peur d'y être pris par Cléomène, et qu'il fut venu à Messène, non seulement Nicagoras lui donna un logement et les autres choses nécessaires à la vie, mais il n'y avait point de momens dans le jour où ils ne se trouvassent ensemble: leur union devint la plus intime. Cléomène, dans la suite, ayant donné à Archidamas quelque espérance qu'il le laisserait retourner à Sparte, et qu'il vivrait bien avec lui, ce fut Nicagoras qui négocia cette paix, et qui en dressa les conditions. Lorsqu'elles eurent été acceptées de part et d'autre, Archidamas, comptant sur les conditions ménagées par Nicagoras, revient à Sparte; mais il rencontre en chemin Cléomène, qui se jette sur lui et le tue, sans toucher néanmoins à Nicagoras, ni aux autres qui accompagnaient Archidamas.

Au dehors Nicagoras témoignait être reconnaissant à Cléomène de l'avoir épargné ; mais il était très piqué de cette perfidie dont l'on pourrait soupçonner qu'il était auteur.

Quelque temps après il débarqua à Alexandrie avec des chevaux qu'il y venait vendre. En descendant du vaisseau, il rencontra sur le port Cléomène, Pantée et Hippas, qui s'y promenaient. Cléomène vint le joindre, l'embrassa tendrement, et lui demanda pour quelle affaire il était venu. « J'amène des chevaux, » répondit Nicagoras. « C'était plutôt de beaux garçons et des danseuses qu'il fallait amener, reprit Cléomène : voilà ce qu'aime le roi d'aujourd'hui. Nicagoras sourit sans dire mot. A quelques jours de là, ayant fait connaissance avec Sosibe à l'occasion des chevaux, pour le prévenir contre Cléomène, il lui fit part de la plaisanterie de ce prince contre Ptolémée. Voyant ensuite que Sosibe l'écoutait avec plaisir, il lui découvrit encore la haine qu'il avait pour Cléomène. Sosibe, charmé de le voir dans ces dispositions, lui fit des largesses, lui en promit d'autres pour la suite, et obtint qu'il écrirait une lettre contre Cléomène, qu'il la laisserait cachetée, et que quelques jours après son départ un esclave, comme envoyé de sa part, lui apporterait cette lettre. Nicagoras consent à tout. Il part, un esclave apporte la lettre, et sur-le-champ Sosibe s'en fait suivre et va trouver Ptolémée. L'esclave dit que Nicagoras lui avait laissé cette lettre, avec ordre de la rendre à Sosibe. On ouvre la lettre, et on y lit que Cléomène était dans le dessein, si on ne lui permettait pas de se retirer, et si on ne lui donnait pour cela des troupes et les provisions nécessaires, d'exciter quelque soulèvement dans le royaume. Aussitôt Sosibe presse le roi et ses amis de prévenir le traître, de prendre de justes mesures contre lui, et de l'enfermer. Cela fut exécuté. On donna à Cléomène une grande maison, où il était gardé, ayant ce seul avantage au-dessus des autres prisonniers qu'il vivait dans une plus vaste prison. Dans cette situation, où il ne voyait rien à espérer pour l'avenir, il résolut de tout tenter pour se mettre en liberté ; non qu'il se flattât de réussir, dénué comme il l'était de tous les moyens nécessaires pour une si difficile entreprise ; mais parce qu'il voulait mourir glorieusement, et ne rien souffrir d'indigne de ses premiers exploits. Peut-être aussi fut-il alors animé de ce sentiment si ordinaire aux grands hommes, qu'il ne faut pas mourir d'une mort commune et sans gloire, mais après quelque action éclatante qui fasse parler de nous dans la postérité.

Il observa donc le temps que le roi devait aller à Canope, et fit alors répandre parmi ses gardes que le roi devait bientôt le mettre en liberté. Sous ce prétexte il fait faire des festins aux siens et fait distribuer à ses gardes de la viande, des couronnes et du vin. Ceux-ci mangent et boivent, comme si on ne leur eût rien dit que de vrai. Quand le vin les eut mis hors d'état d'agir, Cléomène, vers le milieu du jour, prend ses amis et ses domestiques, et ils passent tous, le poignard à la main, au travers des gardes sans en être aperçus. Sur la place ils rencontrent Ptolémée, gouverneur de la ville : ils jettent la terreur parmi ceux qui l'accompagnent, l'arrachent de dessus son char, l'enferment, et crient au peuple de secouer le joug et de se remettre en liberté. Chacun fut si effrayé d'une action si hardie, qu'on n'osa pas se joindre aux conjurés. Ceux-ci tournèrent aussitôt vers la citadelle pour en forcer les por-

tes. Ils se flattaient que les prisonniers leur prêteraient la main; mais ils se flattaient en vain : les officiers avaient prévu cet accident, et avaient barricadé les portes. Alors les conjurés se portèrent à un désespoir vraiment digne des Lacédémoniens : ils se percèrent eux-mêmes de leurs poignards. Ainsi mourut Cléomène, prince d'un commerce agréable, d'une intelligence et d'une habileté singulières pour les affaires, grand capitaine et grand roi.

Peu de temps après cet événement, Théodore, gouverneur de la Cœlo-Syrie, Étolien de nation, prit le dessein d'aller trouver Antiochus, et de lui livrer les villes de son gouvernement. Deux choses le poussèrent à cette trahison : son mépris pour la vie molle et efféminée du roi, et l'ingratitude de la cour, qui, bien qu'il eût rendu de grands services à son prince, et surtout dans la guerre contre Antiochus au sujet de la Cœlo-Syrie, non seulement ne lui avait donné aucune récompense, mais l'avait rappelé à Alexandrie, où il avait couru risque de perdre la vie. Sa proposition fut bien reçue, comme l'on peut croire, et la chose fut bientôt réglée. Mais il est bon de faire, pour la maison royale d'Antiochus, ce que nous avons fait pour celle de Ptolémée, et de remonter jusqu'au temps où ce prince commença de régner, pour venir ensuite à ce qui donna lieu à la guerre dont nous devons parler.

CHAPITRE X.

Antiochus succède à Seleucus son père. — Caractère d'Hermias, ministre de ce roi. — Sa jalousie contre Épigène. — Antiochus épouse Laodice, fille de Mithridate. — Révolte de Molon.

Antiochus, le plus jeune fils de Seleucus, surnommé Callinique, après que son père fut mort, et que Seleucus son frère aîné lui eut succédé, se retira d'abord dans la haute Asie, jusqu'à ce que, son frère ayant été tué par trahison au-delà du mont Taurus, où nous avons déjà dit qu'il avait passé avec une armée, il revint prendre possession du royaume. Il fit Achéus gouverneur du pays d'en deçà du mont Taurus, et donna le gouvernement des hautes provinces du royaume à Molon et à Alexandre son frère. Le premier fut gouverneur de la Médie, et l'autre de la Perse. Ces deux gouverneurs méprisaient fort la jeunesse du roi, et comme d'une part ils espéraient qu'Achée entrerait volontiers dans leurs vues, et que de l'autre ils craignaient la cruauté et les artifices d'Hermias, qui était alors à la tête des affaires, ils se mirent en tête d'abandonner Antiochus, et de soustraire à sa domination les hautes provinces. Cet Hermias était de Carie, et Seleucus, frère d'Antiochus, lui avait confié le soin des affaires de l'état, lorsqu'il partit pour le mont Taurus. Élevé à ce haut degré de puissance, il ne pouvait souffrir que d'autres que lui fussent en faveur à la cour. Naturellement cruel, des plus petites fautes il en faisait des crimes, et les punissait rigoureusement. Quelquefois c'était des accusations calomnieuses qu'il intentait lui-même et sur lesquelles il décidait en juge inexorable. Mais il n'en voulait à personne plus qu'à Épigène, qui avait ramené les troupes qui avaient une confiance entière en lui. Un ministre jaloux ne pouvait voir ces grandes qualités et ne pas les haïr; il l'observait et n'épiait que l'occasion de le desservir auprès du prince. Le conseil qui se tint sur la révolte de Molon lui parut favorable à son dessein : Antiochus y ayant ordonné à chacun de dire comment il croyait qu'on devait se conduire

dans cette affaire, Épigène parla le premier, et dit qu'il n'y avait pas un moment à différer, que le roi devait sur-le-champ se transporter en personne sur les lieux, qu'il prendrait là le temps convenable pour agir contre les révoltés; que quand il y serait, ou Molon n'aurait pas la hardiesse de remuer sous les yeux du prince et d'une armée, ou, s'il persistait dans son dessein, les peuples ne manqueraient pas de le livrer bientôt au roi.

Il parlait encore lorsque Hermias, transporté de colère, dit qu'il y avait long temps qu'Épigène trahissait en secret le royaume, mais qu'heureusement il s'était découvert par l'avis qu'il venait de donner, qui ne tendait qu'à faire partir le roi avec peu de troupes, et à mettre sa personne entre les mains des révoltés. Il s'arrêta là, content d'avoir jeté comme cette première semence de calomnie; mais c'était là plutôt un mouvement d'aigreur qui lui échappait, qu'un effet de la haine implacable dont il était dévoré. Son avis fut donc qu'il ne fallait pas marcher contre Molon. Ignorant et sans expérience des choses de la guerre, il craignit de courir les risques de cette expédition; Ptolémée était pour lui beaucoup moins redoutable : on pouvait sans rien craindre attaquer un prince qui ne s'occupait que de ses plaisirs. Le conseil ainsi épouvanté, il fit donner la conduite de la guerre contre Molon à Xénon et à Théodote Hémiolien, et pressa Antiochus de penser à reconquérir la Cœlo-Syrie : par là, il venait à son but, qui était que le jeune prince enveloppé pour ainsi dire de tous les côtés, de guerres, de combats et de périls, et ayant besoin de ses services, n'eût pas le temps de penser ni à le punir de ses fautes passées, ni à le dépouiller de ses dignités.

Il forgea ensuite une lettre qu'il feignit lui avoir été envoyée par Achéus et la remit au roi. Cette lettre portait que Ptolémée pressait Achéus de s'emparer du royaume; qu'il le fournirait de vaisseaux et d'argent s'il prenait le diadème et prétendait ouvertement à la souveraineté qu'il avait déjà en effet, mais dont il s'enlevait lui-même le titre en rejetant la couronne que la fortune lui présentait. Sur cette lettre, le roi résolut de marcher à la conquête de la Cœlo-Syrie. Quand il fut à Séleucie, près de Zeugma, Diognète, amiral, y arrivait de Cappadoce, amenant avec lui Laodice, fille de Mithridate, pour la remettre entre les mains d'Antiochus, à qui elle était destinée pour femme. Ce Mithridate se vantait de descendre d'un des sept Perses qui avaient tué Magus, et d'avoir conservé la domination que ses pères avaient reçue de Darius, et qui s'étendait jusqu'au Pont-Euxin. Antiochus, suivi d'un nombreux cortége, alla au devant de la princesse, et les noces se firent avec la magnificence qu'on devait attendre d'un grand roi. Ensuite il vint à Antioche pour y proclamer reine Laodice, et s'y disposer à la guerre.

Pour reprendre l'histoire de Molon, il attira dans son parti les peuples de son gouvernement, partie en leur faisant espérer un grand butin, partie en intimidant les chefs par des lettres menaçantes qu'il feignait avoir reçues du roi. Il avait encore disposé son frère à agir de concert avec lui, et s'était mis en sûreté contre les satrapes voisins, dont il avait, à force de largesses, acheté l'amitié : ces précautions prises, il se met en marche à la tête d'une grande armée et va au devant des troupes du roi. Xénon et Théodote craignant qu'il ne fondît sur eux, se retirèrent dans les villes. Molon se rendit

maître du pays des Apolloniates et y trouva des vivres en abondance. Dès auparavant, il était formidable par l'étendue de son gouvernement : car c'est chez les Mèdes que sont tous les haras de chevaux du roi ; il y a du blé et des bestiaux sans nombre ; la force et la grandeur du pays est inexplicable.

En effet, la Médine occupe le milieu de l'Asie ; mais comparée avec les autres parties, il n'y en a point qu'elle ne surpasse et en étendue et par la hauteur des montagnes dont elle est couverte. Outre cela, elle commande à des nations très fortes et très nombreuses. Du côté d'orient, sont les plaines de ce désert qui est entre la Perse et la Parrhasie, les portes Caspiennes et les montagnes des Tapyriens, dont la mer d'Hyrcanie n'est pas fort éloignée ; au midi, elle est limitrophe à la Mésopotamie et aux Apolloniates. Elle touche aussi à la Perse, et elle est défendue de ce côté-là par le Zagre, montagne haute de cent stades, et partagée en différens sommets qui forment ici des gouffres, et là des vallées qu'habitent les Cosséens, les Corbréens, les Carhiens et plusieurs autres sortes de Barbares qui sont en réputation pour la guerre. Elle joint du côté de l'occident les Ataopatiens, peuple peu éloigné des nations qui s'étendent jusqu'au Pont-Euxin. Enfin, au septentrion, elle est bornée par les Élimiéens, les Ariaraces, les Caddusiens et les Matianes, et domine sur cette partie du Pont qui touche aux Palus-Méotides. De l'orient à l'occident règne une chaîne de montagnes entre lesquelles sont creusées des campagnes toutes remplies de villes et de bourgs.

Molon, maître d'un pays si vaste et si approchant d'un grand royaume, ne pouvait pas manquer d'être redoutable ; mais, quand les généraux de Ptolémée lui eurent abandonné le plat pays, et que les premiers succès eurent enflé le courage de ses troupes, ce fut alors que la terreur de son nom se répandit partout, et que les peuples d'Asie désespérèrent de pouvoir lui résister. D'abord il eut dessein de passer le Tigre pour assiéger Séleucie ; mais, comme Zeuxis avait fait enlever tous les bateaux qui étaient sur ce fleuve, il se retira au camp appelé de Ctésiphon, et amassa des provisions pour y passer l'hiver.

CHAPITRE XI.

Progrès de la révolte de Molon.—Xénète, général d'Antiochus, passe le Tigre pour attaque le rebelle, et il est vaincu.

Le roi, ayant eu avis des progrès de Molon et de la retraite de ses généraux, voulait retourner contre ce rebelle et cesser la guerre contre Ptolémée ; mais Hermias s'en tint à son premier projet, et envoya contre Molon, Xénète, Achéen qu'il fit nommer généralissime. « Il faut, disait-il, faire la guerre à des révoltés par des généraux ; mais c'est au roi de marcher contre des rois et de combattre pour l'empire. » Ayant le jeune prince comme à ses ordres, il continua de marcher, et assembla les troupes à Apamée ; de là il fut à Laodicée. Le roi partit de cette ville avec toute son armée, et, traversant le désert, il entra dans une vallée fort étroite, entre le Liban et l'Anti-Liban, et qu'on appelle la vallée de Marsyas. Dans l'endroit le plus resserré, sont des marais et des lacs sur lesquels on cueille des roseaux odoriférans. Le détroit est commandé de deux côtés par deux châteaux, dont l'un s'appelle Broque et l'autre Gerrhe, et qui ne laissent entre eux qu'un passage assez étroit. Le roi marcha plusieurs jours dans cette vallée, s'empara des villes voisines, et ar-

riva enfin à Gerrhe. Mais Théodote, Étolien, logé dans les deux châteaux, avait fortifié de fossés et de palissades le défilé qui conduit au lac, et avait mis bonne garde partout. Le roi voulut d'abord entrer par force dans les châteaux; mais comme il souffrit là plus de mal qu'il n'en faisait, parce que ses deux places étaient fortes, et que Théodote ne se laissait pas corrompre, il abandonna son dessein.

Dans l'embarras où il était, il reçut encore la nouvelle que Xénète avait été entièrement défait, et que Molon avait soumis à sa domination toutes les hautes provinces. Sur cet avis, il partit au plus tôt des deux châteaux pour venir mettre ordre à ses propres affaires; car ce Xénète, qu'il avait envoyé pour généralissime, se voyant revêtu d'une puissance qu'il n'aurait jamais osé espérer, traitait ses amis avec hauteur, et ne suivait, dans ses entreprises, qu'une aveugle témérité. Il prit cependant la route de Séleucie, et ayant fait venir Diogène et Pythiade, l'un gouverneur de la Susiane, et l'autre de la mer Rouge, il mit ses troupes en campagne, et alla placer son camp sur le bord du Tigre, en présence des ennemis. Là, il apprit de plusieurs soldats, qui, du camp de Molon, étaient passés au sien, à la nage, que, s'il traversait le fleuve, toute l'armée de Molon se rangerait sous ses étendards, parce qu'elle haïssait autant Molon qu'elle aimait Antiochus. Encouragé par cette nouvelle, il résolut de passer le fleuve. Il fit d'abord semblant de vouloir jeter un pont sur le Tigre, dans un endroit où il y avait une espèce d'île; mais comme il ne disposait rien de ce qui était nécessaire pour cela, Molon ne se mit pas en peine de l'empêcher. Il se hâta ensuite de rassembler et d'équiper des bateaux; puis, ayant choisi les meilleures troupes de toute son armée, soit dans la cavalerie, soit dans l'infanterie, et laissé Zeuxis à la garde du camp, il descendit environ quatre-vingts stades plus bas que n'était Molon, fit passer son corps de troupes sans aucune résistance, et campa de nuit dans un lieu avantageux, couvert presque tout entier par le Tigre, et défendu aux autres endroits par des marais et des fondrières impraticables.

Molon détacha sa cavalerie pour arrêter ceux qui passaient, et tailler en pièces ceux qui étaient déjà passés. Cette cavalerie approcha en effet, mais il ne fallut pas d'ennemis pour la vaincre. Ne connaissant pas les lieux, elle se précipita d'elle-même dans les fondrières qui la mirent hors d'état de combattre, et où la plupart périrent. Xénète, toujours persuadé que les rebelles n'attendaient que sa présence pour se joindre à lui, avança le long du fleuve et campa sous leurs yeux. Alors Molon, soit par stratagème, soit qu'il craignît qu'il n'arrivât quelque chose de ce qu'espérait Xénète, laisse le bagage dans les retranchemens, décampe pendant la nuit et prend le chemin de la Médie. Xénète croit que Molon ne prend la fuite que parce qu'il craint d'en venir aux mains, et qu'il se défie de ses troupes. Il s'empare de son camp, et y fait venir la cavalerie et les bagages qu'il avait laissés sous la garde de Zeuxis. Il assemble ensuite l'armée et l'exhorte à bien espérer des suites de la guerre, puisque Molon avait déjà tourné le dos. Il leur donne ordre de prendre soin d'eux et de se tenir prêts, parce que, de grand matin, il se mettrait à la poursuite des ennemis. L'armée, pleine de confiance et regorgeant de vivres, fait bonne chère, boit à l'excès, et par suite néglige la victoire.

Après avoir marché quelque temps Molon fait prendre le repas à ses troupes et revient sur ses pas. Toute l'armée ennemie était éparse et ensevelie dans le vin ; il se jette au point du jour sur les retranchemens. Xénète, effrayé, s'efforce inutilement d'éveiller ses soldats. Il se présente témérairement au combat et y perd la vie. La plupart des soldats furent massacrés sur leurs couvertures ; le reste se jeta dans le fleuve pour passer au camp qui était sur l'autre bord, et y périt pour la plus grande partie : c'était une confusion et un tumulte horrible dans les deux camps. Les troupes, étonnées d'un accident si imprévu, étaient hors d'elles-mêmes. Le camp qui était de l'autre côté, n'était éloigné de celui d'où l'on sortait que de la largeur du fleuve, et l'envie de se sauver était telle, qu'elle fermait les yeux sur la rapidité du Tigre et sur la difficulté de le traverser : les soldats, uniquement occupés de la conservation de leur vie, se jetaient eux-mêmes dans le fleuve. Ils y jetaient aussi les chevaux et les bagages, comme si le fleuve, par je ne sais quelle providence, eût dû compatir à leur peine et les transporter sans péril de l'autre côté. On voyait flotter entre les nageurs, des chevaux, des bêtes de charge, des bagages de toute sorte ; c'était le spectacle du monde le plus affreux et le plus lamentable.

Le camp de Xénète enlevé, Molon passa le fleuve sans que personne se présentât pour l'arrêter, car Zeuxis avait aussi pris la fuite ; il se rend encore maître de ce second camp, puis part avec son armée pour Séleucie. Il entre d'emblée dans la place, parce que Zeuxis et Diomédon qui y commandaient, l'avaient abandonnée ; il continue d'avancer et se soumet toutes les hautes provinces sans coup férir. Maître de la Babylonie et du gouvernement qui s'étend jusqu'à la mer Rouge, il vient à Suse, et emporte la ville d'assaut, mais contre la citadelle ses efforts furent inutiles : Diogène l'avait prévenu et s'y était jeté. Il abandonna donc cette entreprise, et, ayant laissé des troupes pour en faire le siége, il ramène son armée à Séleucie sur le Tigre. Après avoir fait reposer ses troupes là, et les avoir encouragées, il se remit en campagne, et subjugua tout le pays qui est le long du fleuve jusqu'à Europe, et la Mésopotamie jusqu'à Dure.

CHAPITRE XII.

Antiochus marche contre Molon, mais sans Épigène, dont Hermias se défait enfin. — Le roi passe le Tigre, fait lever le siége de Dure. — Combat près d'Apollonie.

Le bruit de ces conquêtes fit une seconde fois renoncer Antiochus aux vues qu'il avait sur la Cœlo-Syrie ; il prit de nouveau la résolution de marcher contre le rebelle. On assembla un second conseil, où le roi ordonna que chacun dît ce qu'il jugeait à propos que l'on fît contre Molon. Épigène prit encore le premier la parole, et dit qu'autrefois, avant que les ennemis eussent fait de grands progrès, il avait été d'avis qu'on marchât contre eux sans différer, et qu'il persistait dans ce sentiment. Hermias ne put encore ici retenir sa colère. Il s'emporta contre Épigène, lui fit mille reproches aussi faux qu'injustes, sans oublier de faire de lui-même un magnifique éloge. Il pria ensuite le roi de ne pas suivre un avis si déraisonnable, et de ne pas abandonner le projet qu'il avait formé sur la Cœlo-Syrie. Cet avis révolta toute l'assemblée. Antiochus en fut aussi choqué. Il fit tout ce qu'il put pour réconcilier ces deux

hommes, et il eut assez de peine à y réussir. Le résultat du conseil fut que rien n'était plus important ni plus nécessaire que de s'en tenir à l'avis d'Épigène, et il fut résolu qu'on prendrait les armes contre Molon. A peine cette résolution fut-elle prise, qu'Hermias changea tout d'un coup, on l'eût pris pour un autre homme. Non seulement il se rendit, mais il dit encore que dès qu'un conseil avait décidé, il n'était plus permis de disputer, et il donna en effet tous ses soins aux préparatifs de cette guerre. Quand les troupes furent assemblées à Apamée, une sédition s'y étant élevée pour quelques paiemens qui leur étaient dus, Hermias, qui s'aperçut que le roi craignait que cette sédition n'eût quelque résultat funeste, s'offrit de payer à ses frais ce qui était dû à l'armée, s'il voulait remercier Épigène de ses services. Il ajouta qu'il importait au roi que cet officier ne servît point, parce qu'après les contestations qu'ils avaient eues ensemble, il était impossible qu'une division si éclatante ne fît pas tort aux affaires.

Cette proposition affligea le roi, qui, connaissant l'habileté d'Épigène dans la guerre, souhaitait qu'il le suivît; mais, prévenu et gagné par les ministres des finances, par ses gardes et par ses officiers, qu'Hermias avait mis malicieusement dans son parti, il ne fut pas maître de lui-même, il fallut se conformer aux circonstances et accorder ce qu'on lui demandait. Dès qu'Épigène, selon l'ordre qui lui avait été donné, se fut retiré à Apamée, la crainte saisit les membres du conseil du roi; les troupes, au contraire, qui avaient obtenu ce qu'elles souhaitaient, n'eurent plus d'affection que pour celui qui leur avait procuré le paiement de leurs soldes. Il n'y eut que les Cyrrhestes qui se soulevèrent. Ils se retirèrent au nombre d'environ six mille, et donnèrent assez long-temps de l'inquiétude à Antiochus; mais enfin, vaincus dans un combat par un de ses généraux, la plupart furent tués, le reste se rendit à discrétion. Hermias ayant ainsi intimidé les amis du prince, et gagné l'armée par le service qu'il lui avait rendu, se mit en marche avec le roi.

Il fit encore une autre perfidie à Épigène, par le ministère d'Alexis, garde de la citadelle d'Apamée: il feignit une lettre envoyée par Molon à Épigène, et, ayant suborné un des esclaves de ce dernier par de grandes promesses, il lui persuada de porter cette lettre chez son maître, et de la mêler avec les autres papiers qu'il y trouverait. Alexis se présenta quelques temps après, et demanda à Épigène si l'on n'avait point apporté chez lui une lettre de la part de Molon. Épigène répondit à cette question de manière à faire sentir combien il en était choqué. L'autre entre brusquement, trouve la lettre, et, sans autre prétexte, tue sur-le-champ Épigène. On fit accroire au roi que sa mort était juste; mais elle fut suspecte aux courtisans, quoique la crainte leur fît garder le silence.

Antiochus arriva près de l'Euphrate, et, ayant pris les troupes qui l'y attendaient, il partit pour Antioche dans la Mygdonie, où il entra au commencement de l'hiver et y resta pendant quarante jours, en attendant que le grand froid fût passé. Au bout de ce temps, il alla à Liba, et y tint conseil pour savoir comment et d'où l'on tirerait des provisions de l'armée, et quelle route on tiendrait pour aller dans la Babylonie, où était alors Molon. Hermias fut d'avis qu'on marchât le long du Tigre, l'armée couverte d'un côté par le Tigre, et de l'autre par le Lyque et le Capre. Zeuxis, ayant encore la mort

d'Épigène présente à la pensée, craignait de dire son sentiment; cependant, comme l'avis qu'avait ouvert Hermias était visiblement pernicieux, il hasarda de conseiller qu'il fallait passer le Tigre, alléguant que la route le long de ce fleuve était difficile; qu'après avoir fait assez de ce chemin, après avoir marché pendant six jours dans le désert, on ne pourrait éviter de passer par le fossé royal; que les ennemis s'en étant emparés les premiers, il serait impossible de passer outre; qu'on ne pourrait, sans un danger évident de périr, retourner sur ses pas par le désert, parce que l'armée n'y aurait pas de quoi subsister; qu'au contraire, si l'on passait le Tigre, les Apolloniates rentreraient infailliblement dans leur devoir; qu'ils ne s'en étaient écartés pour obéir à Molon, que par crainte et par nécessité; que, ce pays étant gras et fertile, l'armée y trouverait des vivres en abondance; que surtout on fermerait à Molon tous les chemins pour retourner dans la Médie; qu'on lui couperait tous les vivres; que, par conséquent, on le forcerait d'en venir à une bataille, qu'il ne pourrait refuser sans que ses troupes se jetassent aussitôt dans le parti du roi.

Ce sentiment ayant prévalu, on divisa l'armée en trois corps, vers trois endroits du fleuve, et on fit passer les troupes et le bagage. Ensuite on se dirigea vers Dure. Un officier de Molon assiégeait cette ville : il ne fallut que se montrer pour lui faire lever le siége. On marcha ensuite sans discontinuer, et, après huit jours de marche, on franchit le mont Orique, et on arriva à Apollonie. Molon, averti de l'arrivée du roi, ne crut pas devoir s'en fier à la fidélité des peuples de la Susiane et de la Babylonie, dont il avait fait la conquête depuis si peu de temps et avec tant de rapidité : craignant d'ailleurs qu'on ne lui coupât les chemins de la Médie, et comptant sur le nombre de ses frondeurs appelés Cyrtiens, il prit le parti de jeter un pont sur le Tigre pour faire passer son armée, et d'aller se loger, s'il était possible, sur les montagnes de l'Apolloniatide, avant Antiochus. Il marcha sans relâche et avec rapidité; mais à peine touchait-il aux postes qu'il s'était destinés, que les troupes légères du roi, qui était parti d'Apollonie avec son armée, rencontrèrent les siens sur certaines hauteurs. D'abord ils escarmouchèrent et s'éprouvèrent les uns les autres; mais, à l'approche des deux armées, ils se retirèrent chacun vers leur parti, et les armées campèrent à quarante stades l'une de l'autre.

La nuit venue, Molon, ayant réfléchi qu'il était difficile et dangereux de faire combattre de front et pendant le jour des révoltés contre le roi, résolut d'attaquer de nuit Antiochus. Il prit pour cela l'élite de toute son armée, reconnut différens postes pour en trouver un élevé, d'où il pût fondre sur l'ennemi; mais, sur l'avis qu'il reçut que dix de ses soldats étaient allés trouver Antiochus, il changea de dessein, retourna sur ses pas, rentra dans son camp vers le point du jour, et y mit le désordre et la confusion. Peu s'en fallut que tous ceux qui y reposaient n'en sortissent, tant la frayeur était grande. Molon fit tout ce qu'il put pour apaiser le tumulte. Dès que le jour parut, le roi, qui était prêt à combattre, fait sortir ses troupes des retranchemens et les range en bataille, la cavalerie armée de lances sur l'aile droite, sous le commandement d'Ardye, officier d'une valeur éprouvée dans les combats; près de la cavalerie, les Crétois alliés; ensuite les Gaulois Tectosages, puis les

mercenaires grecs, enfin la phalange. A l'aile gauche, il mit la cavalerie qu'on appelle les Hétères ou compagnons du roi. Dix éléphans qu'il avait furent placés à la première ligne, à quelque distance de l'armée; les troupes auxiliaires, tant infanterie que cavalerie, furent partagées sur les deux ailes, et eurent ordre d'envelopper les ennemis dès que le combat serait engagé. Hermias et Zeuxis commandaient la gauche, et le roi se chargea du commandement de la droite. Il courut ensuite de rang en rang pour encourager les soldats à bien faire leur devoir.

Molon sortit aussi de ses retranchemens, et rangea son armée, quoique avec beaucoup de peine, à cause du désordre de la nuit précédente. Il partagea sa cavalerie sur les deux ailes, comme avaient fait les ennemis, et mit au centre les rondachers, les Gaulois, en un mot, tout ce qu'il avait de soldats pesamment armés. Il répandit sur le front des deux ailes les archers, les frondeurs, toutes les troupes légères, et les chariots armés de faux furent mis un peu devant la première ligne. Néolas, son frère, eut le commandement de la gauche; il prit pour lui celui de la droite.

Après cela les deux armées s'approchèrent. L'aile droite de Molon fut fidèle, et se défendit courageusement contre Zeuxis; mais la gauche ne parut pas plus tôt sous les yeux du roi, qu'elle se rangea sous ses enseignes. Autant Molon fut consterné de cet événement, autant le roi en prit de nouvelles forces. Molon, enveloppé de tous les côtés, et se représentant les supplices qu'on lui ferait souffrir s'il tombait vif entre les mains du roi, se donna lui-même la mort. Tous ceux qui avaient pris part à sa révolte se retirèrent chez eux, et prévinrent leur punition par une mort volontaire. Néolas, échappé du combat, s'enfuit dans la Perside, chez Alexandre, frère de Molon, y tua sa mère et les enfans de Molon, persuada à Alexandre de se faire mourir, et se plongea lui-même un poignard dans le sein. Le roi, ayant pillé le camp des rebelles, donna ordre d'attacher le corps de Molon à un gibet, dans l'endroit le plus apparent de la Médie. Les exécuteurs de cet ordre emportèrent aussitôt le corps dans la Calonitide, et l'attachèrent à un gibet sur le penchant du mont Zagre. Antiochus fit ensuite une longue et sévère réprimande aux troupes qui avaient suivi le rebelle, leur tendit cependant la main en signe de pardon, et leur choisit des chefs pour les conduire dans la Médie, et mettre ordre aux affaires du pays. Il vint lui-même à Séleucie, et rétablit le bon ordre dans le gouvernement des environs avec beaucoup de douceur et de prudence. Pour Hermias, toujours cruel suivant la coutume, il imposa à la ville de Séleucie une amende de mille talens, envoya en exil les magistrats appelés Aiganes, et fit mourir dans différens supplices un grand nombre d'habitans. Le roi cependant rétablit la tranquillité dans cette ville, soit en faisant entendre raison à Hermias, soit en prenant lui-même le soin des affaires, et diminua l'amende de moitié. Diogène fut fait gouverneur de la Médie, Apollodore de la Susiane. Tychon, premier secrétaire et commandant d'armée, fut envoyé dans les lieux voisins de la mer Rouge. Ainsi finit la révolte de Molon; ainsi fut calmé le soulèvement qui avait eu lieu au sujet des hautes provinces.

CHAPITRE XIII.

Antiochus marche contre Artabarzane, qui se soumet. — Juste punition des vues ambitieuses d'Hermias. — Achéus se tourne contre Antiochus. — Conseil de guerre au sujet de l'expédition contre Ptolémée. —Escalade de Séleucie.

Antiochus, fier d'un si heureux succès, pensa ensuite à se faire craindre des princes barbares limitrophes de ses provinces, et qui y commandaient, afin qu'ils n'eussent pas dans la suite, la hardiesse de fournir des vivres aux rebelles, ou de prendre les armes en leur faveur. Résolu de leur faire la guerre, il voulut commencer par Artabarzane, qui lui paraissait le plus à craindre et le plus entreprenant, et qui avait sous sa domination les Atropatiens et les autres nations voisines. Cette guerre n'était point du tout du goût d'Hermias. Il y avait trop à risquer dans ces hautes provinces, il en revenait toujours à son premier dessein, de prendre les armes contre Ptolémée. Cependant, quand il sut qu'il était né un fils au roi, la pensée lui vint qu'il pourrait bien arriver quelque malheur à Antiochus dans ce pays, et qu'il pourrait se présenter des occasions de lui faire perdre la vie. Il consentit donc au dessein du roi, persuadé, que s'il pouvait une fois se défaire du père, il serait immanquablement gouverneur du fils, et par là maître du royaume.

La chose résolue, on franchit le Zagre et on se jette sur le pays d'Artabarzane : ce pays touche à la Médie, et n'en est séparé que par des montagnes. Quelques parties du Pont le dominent, du côté du Phase, et il s'étend jusqu'à la mer d'Hyrcanie. Les hommes y sont pour la plupart forts et courageux ; on y lève surtout d'excellente cavalerie. Toutes les autres munitions de guerre s'y trouvent aussi en abondance : ce royaume s'était conservé depuis les Perses, mais il avait été négligé du temps d'Alexandre. Artabarzane, qui était alors fort vieux, fut épouvanté ; il pensa qu'il fallait céder à la force des circonstances, et fit la paix aux conditions qu'il plut à Antiochus de lui imposer.

Depuis ce temps-là Apollophanes, médecin du roi, et qui en était fort aimé, voyant à quel excès était parvenue l'insolence et la fierté d'Hermias, commença à craindre pour le roi, et beaucoup plus encore pour lui-même, Il saisit l'occasion de parler au roi, et l'exhorta à se tenir sur ses gardes, à se défier d'Hermias, et à prévenir les malheurs qui étaient arrivés à son frère ; il lui dit qu'il touchait presque à son dernier jour, qu'il devait se mettre sur ses gardes, et songer à son salut et à celui de ses amis. Antiochus lui avoua qu'il haïssait et redoutait Hermias, et le remercia de ce qu'il avait eu le courage de s'ouvrir à lui sur cette affaire. Apollophanes, jugeant par cette réponse qu'il était entré dans les sentimens du roi, en devint plus hardi. Le prince ne l'eut pas plus tôt prié de ne se pas contenter de l'avoir averti, mais d'agir efficacement pour se tirer, lui et ses amis, du danger où ils étaient, qu'il parut disposé à tout entreprendre. Après être convenus ensemble de la manière dont on s'y prendrait, le roi feignit d'avoir des pesanteurs de tête, on éloigna les officiers et la garde ordinaire pour quelques jours ; ses amis seuls furent introduits, et on eut le moyen d'entretenir en particulier ceux à qui l'on jugeait à propos de faire part du secret. Quand on eut trouvé des bras pour exécuter le projet, et la haine qu'on avait pour Hermias rendait la chose aisée, on se disposa à le faire. Les médecins répan-

dirent le bruit que le lendemain il fallait que le roi sortît dès le point du jour, et allât respirer l'air frais du matin. Hermias, et tous les amis du roi qui étaient du complot, vinrent à l'heure marquée. Les autres ne s'y trouvèrent pas, ils ne s'attendaient point que le roi dût sortir à une heure si inaccoutumée. On part du camp, et lorsqu'on est à un certain endroit désert, le roi s'étant un peu écarté du chemin comme pour satisfaire à quelque besoin, on poignarde Hermias, peine beaucoup au-dessous de la punition que ses crimes méritaient. Le roi, délivré de crainte et d'embarras, décampa et prit la route de sa capitale. En quelque endroit qu'il passât, tout retentissait des éloges que l'on faisait de ses entreprises et de ses exploits, mais surtout de ce qu'il s'était défait d'Hermias. A Apamée, sa femme fut aussi tuée par les femmes, et ses enfans par les enfans.

Après que le roi eut fait prendre les quartiers d'hiver à ses troupes, il dépêcha vers Achéus, pour lui faire des reproches d'avoir osé mettre le diadème sur sa tête et se faire appeler roi; et en second lieu pour l'avertir qu'on savait la liaison qu'il avait avec Ptolémée, et les excès où cette liaison l'avait fait tomber. En effet, dans le temps qu'Antiochus marchait contre Artabarzane, cet Achéus s'était flatté, ou que le roi périrait dans cette expédition, ou que, quand même il en reviendrait, il aurait le temps de se jeter dans la Syrie avant que ce prince y arrivât, et qu'avec le secours des Cyrrhestes, qui avaient quitté le parti du roi, il serait bientôt le maître du royaume. Dans ce dessein, il partit de la Lydie à la tête de toute son armée. Arrivé à Laodicée, en Phrygie, il ceignit sa tête du diadème, et prit pour la première fois le nom de roi. Il écrivit aussi aux villes en cette qualité, poussé à cela principalement par un certain banni nommé Spiris, qu'il avait auprès de lui. Il avança toujours, et il était déjà près de Lycaonie, lorsque ses troupes voyant avec chagrin qu'on les menait contre leur roi naturel, se soulevèrent. Achéus se garda bien de persister dans son dessein après ce changement des esprits; au contraire, pour persuader à ses troupes que ses vues n'étaient pas d'abord d'envahir la Syrie, il prit une autre route, ravagea la Pisidie, et quand il eut regagné l'amitié et la confiance de son armée par le butin qu'il lui fit faire dans cette province, il s'en retourna chez lui. Le roi avait été informé de toutes ces perfidies, et c'était la raison des menaces qu'il faisait continuellement à Achéus, et que nous avons rapportées.

Antiochus ne laissa pas pour cela de donner tous ses soins à se disposer à la guerre contre Ptolémée. Ayant assemblé ses troupes à Apamée au commencement du printemps, il consulta ses amis sur la manière dont on s'y prendrait pour entrer dans la Cœlo-Syrie. Après qu'on se fut fort étendu sur la situation des lieux, sur les préparatifs, sur le secours que pourrait donner une armée navale, Apollophanes, le même dont nous parlions tout-à l'heure, et qui était de Séleucie, réfuta tout ce que l'on avait proposé, et dit qu'il n'était pas raisonnable d'avoir tant de désir de conquérir la Cœlo-Syrie, tandis qu'on souffrait que Ptolémée possédât Séleucie, la capitale du royaume, le temple pour ainsi dire des dieux pénates de toute la monarchie; qu'il était honteux de laisser sous la puissance des rois d'Égypte une ville dont on pourrait tirer de très grands avantages dans les conjonctures présentes; que, tant qu'elle resterait aux ennemis, elle serait un obstacle invincible à tous les

desseins qu'on avait; qu'en quelque endroit qu'on voulût porter la guerre, cette ville était à craindre : que l'on ne devait pas moins songer à bien munir les places du royaume, qu'à faire des préparatifs contre les ennemis; qu'en prenant Séleucie, cette ville était si heureusement située, que non seulement elle mettrait le royaume à couvert de toute insulte, mais qu'elle serait d'un grand secours, par mer et par terre, pour faire réussir les projets qu'on avait formés. Tout le conseil demeura d'accord de ce qu'avait dit Apollophanes; il fut résolu que l'on commencerait par le siége de Séleucie, où, depuis que Ptolémée et Évergète, irrité contre Seleucus, l'avait prise pour venger la mort de Bérénice, il y avait eu jusqu'alors une garnison égyptienne. Antiochus donna ordre à Diognète, amiral, d'y amener une flotte, et, partant d'Apamée, il vint camper à environ cinq stades de la ville, proche du Cirque; il envoya aussi Théodote Hémiolien dans la Cœlo-Syrie, avec un corps de troupes pour s'emparer des défilés, et veiller sur ses intérêts.

Voyons maintenant la situation de Séleucie, et la disposition des lieux d'alentour. Cette ville est située sur la mer entre la Cilicie et la Phénicie. Tout proche s'élève une montagne d'une hauteur extraordinaire, qu'on appelle le Coryphée. Là, du côté d'occident se brisent les flots de la mer qui sépare Cypre de la Phénicie, et à l'orient cette montagne domine toutes les terres d'Antioche et de Séleucie. La ville est au midi de la montagne, dont elle est séparée par une vallée profonde, et où l'on ne peut descendre qu'avec peine. Elle touche à la mer et en est presque tout environnée, la plupart des bords sont des précipices et des rochers affreux. Entre la mer et la ville sont les marchés et le faubourg, qui est enfermé de fortes murailles : tout le tour de la ville est aussi bien muré, et l'intérieur de la ville est orné de temples et de maisons magnifiques. On ne peut y entrer du côté de la mer que par un escalier fait exprès. Non loin de la ville est l'embouchure de l'Oronte qui, prenant sa source vers le Liban et l'Anti-Liban traverse la plaine d'Amique, passe à Antioche, dont il emporte toutes les immondices, et vient se jeter dans la mer de Syrie, près de Séleucie.

Le roi commença par offrir aux principaux de la ville de l'argent et de grandes récompenses pour l'avenir, s'ils voulaient de bon gré lui en ouvrir les portes; mais ses offres ne furent point écoutées. Les officiers subalternes ayant été plus traitables, Antiochus disposa son armée comme pour attaquer la ville, du côté de la mer par une flotte, et du côté de la terre par les troupes du camp. Il partagea son armée en trois corps, et, après les avoir animés à bien faire, leur avoir promis de grandes récompenses, et des couronnes tant aux officiers qu'aux simples soldats qui se signaleraient, il posta Zeuxis du côté de la porte qui conduit à Antioche, Hermogène près du temple de Castor et Pollux, Ardye et Diognète furent chargés de l'attaque du port et du faubourg, parce que la convention faite entre les officiers subalternes et Antiochus portait qu'on ferait entrer ce prince dans la ville dès qu'il aurait emporté le faubourg. Le signal donné, on attaqua de tous les côtés vigoureusement; mais la plus vive attaque fut du côté d'Ardye et de Diognète, parce qu'aux autres côtés il fallait gravir et combattre en même temps pour aller à l'escalade; au lieu que, du côté du port et du faubourg, on pouvait sans risque porter, dresser et appliquer des échelles,

Les troupes de mer escaladèrent donc le port avec vigueur, et Ardye le faubourg. Comme le péril était égal de toutes parts, et que les assiégés ne purent venir au secours d'aucun endroit, le faubourg fut bientôt emporté. Ceux qu'Antiochus avait mis dans ses intérêts courent aussitôt à Léontius, qui commandait dans la ville, et le pressent d'envoyer un parlementaire au roi, et de faire la paix avec lui avant qu'il prenne la ville d'assaut. Léontius, qui ne savait pas que ceux-ci eussent été corrompus, épouvanté de la frayeur où il les voyait, envoya au roi pour tirer de lui des assurances qu'il ne serait fait de mal à aucun de ceux qui étaient dans la ville. Le roi promit pleine sûreté aux personnes libres, et il y en avait environ six mille. Quand il fut entré dans la ville, non seulement il ne fit aucun mal aux hommes libres, mais il rappela tous les exilés, permit à la ville de se gouverner selon ses lois, et rendit à chacun ses biens. Il mit aussi garnison dans le port et dans la citadelle.

CHAPITRE XIV.

Conquêtes d'Antiochus dans la Cœlo-Syrie. — Expédient dont se servent deux ministres de Ptolémée pour arrêter ses progrès. — Trève entre les deux rois.

Pendant que le roi mettait ordre à tout dans Séleucie, vinrent des lettres de la part de Théodote, qui le pressait de venir dans la Cœlo-Syrie. Le roi ne savait quel parti prendre sur ces nouvelles. Nous avons déjà vu que ce Théodote était Étolien de nation, et qu'après avoir rendu des services à Ptolémée, non seulement on ne lui avait témoigné aucune reconnaissance, mais que sa vie même avait été en danger. Au temps qu'Antiochus faisait la guerre contre Molon, ce Théodote, ne voyant plus rien à espérer de Ptolémée, et se défiant de la cour, après avoir pris Ptolémaïde par lui-même, et Tyr par Panétole, engagea Antiochus à faire la conquête de la Cœlo-Syrie. Antiochus remit donc à un autre temps la vengeance qu'il voulait tirer d'Achéus, et, abandonnant tout autre dessein, reprit avec son armée la route qu'il avait quittée. Il traversa la plaine de Marsyes, et campa près des défilés de Gerre, sur le lac qui est entre les défilés et la ville. Ayant appris que Nicolas, un des généraux de Ptolémée, assiégeait Théodote à Ptolémaïde, il laissa les soldats pesamment armés, donna ordre aux officiers d'assiéger Broque, château situé sur l'entrée du lac, et, suivi des troupes légères, il alla pour faire lever le siége de Ptolémaïde. Nicolas n'attendit pas que le roi fût arrivé : il se retira et envoya Lagoras et Dorimène, l'un Crétois et l'autre Étolien, pour s'emparer des défilés de Béryte. Le roi les en chassa et mit son camp. Là, vint le rejoindre le reste de ses troupes, avec lesquelles, après les avoir exhortées à le seconder avec courage dans ses desseins, il se mit en marche, et entra hardiment dans la belle carrière qui semblait s'ouvrir devant lui. Théodote, Panétole et leurs amis vinrent au devant de lui. Il les reçut avec toutes sortes de bontés, et entra dans Tyr et dans Ptolémaïde. Il y prit tout ce qu'il y avait de munitions, entre autres quarante vaisseaux, dont vingt étaient pontés et bien équipés de tout : ils avaient au moins chacun quatre rangs de rames; les autres étaient à trois, à deux et à un seul rang. Tous ces vaisseaux furent donnés à l'amiral Diognète.

Antiochus, ayant appris là que Ptolémée s'était retiré à Memphis, et que toutes ses troupes étaient réunies à Pé-

luse, que les écluses du Nil étaient ouvertes, et qu'on avait comblé tous les puits qui contenaient de l'eau douce, abandonna le dessein qu'il avait d'aller à Péluse. Il se contenta d'aller de ville en ville, et de prendre les unes par la force, les autres par la douceur Celles qui étaient peu fortifiées se rendirent de bon gré, de peur d'être maltraitées; mais il ne put soumettre celles qui se croyaient bien munies et bien situées, sans être arrêté long-temps devant leurs murs, et sans en faire le siége en forme.

Après une trahison si manifeste Ptolémée aurait dû mettre ordre au plus tôt à ses affaires; mais la pensée ne lui en vint seulement pas, tant sa lâcheté lui faisait négliger tout ce qui regarde la guerre. Il fallut qu'Agathoclès et Sosibe, qui possédaient alors le souverain pouvoir, tinssent conseil ensemble, pour voir ce que l'on pourrait faire dans la conjoncture présente. Le résultat fut que, pendant qu'on se disposerait à la guerre, on enverrait des ambassadeurs à Antiochus pour l'arrêter, en le confirmant, en apparence, dans l'opinion qu'il avait de Ptolémée, que ce prince n'aurait pas le courage de prendre les armes contre lui, qu'il aurait plutôt recours à la voie des conférences, ou, qu'il le ferait prier par des amis de sortir de la Cœlo-Syrie. Nommés tous deux pour mettre ce dessein à exécution, ils envoyèrent des ambassadeurs à Antiochus. Ils en envoyèrent aussi aux Rhodiens, aux Byzantins, aux Cyzicéniens et aux Étoliens, pour traiter de la paix. Pendant que ces différentes ambassades vont et viennent, les deux rois eurent tout le temps de faire leurs préparatifs de guerre. Pendant cet intervalle, Agathoclès et Sosibe restaient à Memphis, et conféraient avec les ambassadeurs; ils faisaient le même accueil à ceux qui y venaient de la part d'Antiochus. Cependant ils appelaient et faisaient assembler à Alexandrie tous les étrangers qui étaient entretenus dans les villes du dehors du royaume. On envoyait pour en lever d'autres, et on amassait des vivres tant pour les troupes que l'on avait déjà, que pour celles qui arrivaient de nouveau. Ils descendaient tour à tour de Memphis à Alexandrie, pour disposer tout de telle sorte que rien ne manquât. Pour le choix des armes et des hommes, ils en donnèrent le soin à Échécrate de Thessalie, à Phoxidas de Mélite, à Euryloque de Magnésie, à Socrate de Béotie, et à Cnopias d'Alore. Ce fut un grand bonheur pour eux d'avoir des officiers qui, ayant déjà servi sous Démétrius et Antigonus, avaient quelque connaissance de la vraie manière de faire la guerre. Aussi mirent-ils toute leur application à bien exercer les soldats.

D'abord ils les divisèrent par nation et par âge; ils leur firent quitter leurs anciennes armes, et leur en donnèrent de nouvelles, selon qu'elles convenaient à chacun. On licencia les corps, et l'on abandonna la forme du rencensement observée auparavant dans la paie des soldats; pour le présent, on les divisa en centuries. De fréquens exercices familiarisèrent les soldats non seulement avec les commandemens militaires, mais encore avec le maniement particulier de chaque arme; il se faisait des revues générales, où on les avertissait de leurs devoirs. Andromaque d'Aspende, et Polycrate d'Argos, leur furent d'une grande utilité pour cette réforme de la discipline militaire. Ils étaient venus tout récemment de Grèce, tous deux pleins de cette hardiesse et de cette industrie si naturelles

aux Grecs, tous deux aussi distingués par leur patrie que par leur richesses, quoique Polycrate l'emportât sur l'autre par l'ancienneté de sa famille et par la gloire que Mnasiade son père s'était acquise dans les jeux Olympiques. A force d'animer les soldats et en particulier et en public, ils leur inspirèrent du courage et de la valeur.

Tous les hommes que je viens de nommer eurent des charges, chacun selon son mérite particulier. Euryloque eut sous lui les trois mille hommes de la garde; Socrate deux mille hommes d'infanterie, armés de rondaches; Phoxidas l'Achéen, Ptolémée fils de Thraséas et Andromaque exerçaient la phalange et les Grecs soudoyés. Les deux derniers commandèrent la phalange, qui était de vingt-cinq mille hommes, et Phoxidas les Grecs au nombre de huit mille. Les sept cents chevaux qui forment l'escorte du roi, la cavalerie d'Afrique, et celle qui avait été levée dans le pays, tout cela faisant environ trois mille chevaux, fut mis sous le commandement de Polycrate. Échécrate, qui avait merveilleusement exercé la cavalerie de Grèce, et toute la cavalerie mercenaire, qui montaient ensemble à deux mille chevaux, fut d'un grand secours dans la bataille. Personne n'apporta plus de soin, à dresser les troupes qui lui furent confiées, que Cnopias : il avait environ trois mille Crétois, entre lesquels il y avait mille Néocrètes, dont il donna le commandement à Philon de Cnosse. On avait armé trois mille Africains à la manière des Macédoniens, et Ammonius les commandait. La phalange égyptienne, consistant en vingt mille hommes, était conduite par Sosibe. Il y avait, outre cela, un corps de quatre mille Thraces et Gaulois, levé depuis peu tant parmi ceux qui demeuraient dans le pays, que parmi ceux qui vinrent d'ailleurs se présenter, et c'était Denys de Thrace qui était à leur tête. Telle était l'armée de Ptolémée, et les différentes nations qui la composaient.

Cependant Antiochus pressait le siége de Dure, et tous ses efforts n'obtenaient aucun résultat. Outre que la ville par sa situation était très forte, Nicolas ne cessait d'y jeter du secours. Enfin les approches de l'hiver le déterminèrent à se rendre aux sollicitations des ambassadeurs de Ptolémée; il consentit à une trêve de quatre mois, et promit que pour le reste on le trouverait toujours fort raisonnable. Cela était bien éloigné de sa pensée; mais il se lassait d'être si long-temps éloigné de son royaume, et d'ailleurs il avait de bonnes raisons de prendre ses quartiers d'hiver à Séleucie, car il n'y avait plus lieu de douter qu'Achéus lui tendit des piéges et s'entendit avec Ptolémée.

CHAPITRE XV.

Combat sur terre et sur mer entre les deux rois. — Antiochus vainqueur entre dans plusieurs places.

La trêve conclue, Antiochus envoya des ambassadeurs au roi d'Égypte, avec ordre de lui rapporter au plus tôt les dispositions de ce prince, et de le venir trouver à Séleucie. Puis, ayant mis des garnisons dans les différens postes, et confié le soin des affaires à Théodote, il reprit la route de Séleucie, où il ne fut pas plus tôt arrivé qu'il distribua ses troupes en quartiers d'hiver. Du reste il ne prit pas grand soin d'exercer son armée, persuadé qu'étant déjà maître d'une partie de la Cœlo-Syrie et de la Phénicie, il ferait aisément et sans combat la conquête du reste. Il se flattait d'ailleurs que la

chose se déciderait de gré à gré et par des conférences, et que Ptolémée n'oserait pas en venir à une bataille. Les ambassadeurs de part et d'autre étaient entrés dans le même sentiment, ceux d'Antiochus par le bon accueil que Sosibe leur avait fait à Memphis, et ceux de Ptolémée, parce que Sosibe avait empêché qu'ils ne vissent les préparatifs qui se faisaient à Alexandrie.

Selon le rapport des ambassadeurs d'Antiochus, Sosibe était préparé à tout événement, et, dans les conférences qu'avait Antiochus avec les ambassadeurs d'Égypte, il s'étudiait à leur faire voir qu'il n'était pas moins supérieur par la justice de sa cause que par ses armes. En effet, quand ces ambassadeurs furent arrivés à Séleucie, et qu'on en vint à discuter ce qui regardait la paix en particulier, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu de Sosibe, le roi dit qu'on avait tort de lui faire un crime de s'être emparé d'une partie de la Cœlo-Syrie, qu'il l'avait seulement revendiquée comme un bien qui lui appartenait; qu'Antigonus-le-Borgne avait le premier conquis cette province, que Seleucus l'avait eue sous sa domination, que c'était là les titres authentiques sur lesquels il était fondé à se la faire rendre par Ptolémée, qui n'y avait aucun droit; qu'à la vérité ce prince avait eu la guerre avec Antigonus, mais pour aider Seleucus à s'y établir, et non pas pour y dominer lui-même. Il appuyait principalement sur la concession qui lui avait été faite de ce pays par les rois Cassender, Lysimaque et Seleucus, lorsque, après avoir défait Antigonus, ils décidèrent unanimement dans un conseil, que toute la Syrie appartenait à Seleucus.

Les ambassadeurs de Ptolémée soutinrent, tout au contraire, que c'était une injustice manifeste que la trahison de Théodote et l'irruption d'Antiochus, et prétendirent que Ptolémée, fils de Lagus, s'était joint à Seleucus pour aider celui-ci à se rendre maître de toute l'Asie; mais que c'était à condition que la Cœlo-Syrie et la Phénicie seraient à Ptolémée. On disputa long-temps sur ces points de part et d'autre dans les conférences, et l'on ne concluait rien, parce que, les affaires se traitant par amis communs, il n'y avait personne qui pût modérer la chaleur avec laquelle un parti tâchait de faire tourner les choses à son avantage au préjudice de l'autre. Ce qui leur causait le plus d'embarras, c'était l'Affaire d'Achéus. Ptolémée aurait bien voulu le comprendre dans le traité; mais Antiochus ne pouvait souffrir qu'on en fît mention : il regardait comme une chose indigne que Ptolémée se rendît le protecteur d'un rebelle et osât seulement en parler.

Pendant cette contestation, où chacun se défendit du mieux qu'il put sans rien décider, le printemps arriva et Antiochus assembla ses troupes, menaçant d'attaquer par mer et par terre et de subjuguer le reste de la Cœlo-Syrie. Ptolémée, de son côté, fit Nicolas généralissime de ses armées, amassa des vivres en abondance proche de Gaza, et mit en mouvement deux armées, une sur terre et une sur mer. Nicolas, plein de confiance, se met à la tête de la première, soutenu par l'amiral Périgène, à qui Ptolémée avait donné le commandement de la seconde: cette dernière était composée de trente vaisseaux pontés et de plus de quatre cents vaisseaux de charge. Le général, Étolien de naissance, était un homme expérimenté et courageux, qui ne cédait en rien aux autres officiers de Ptolémée. Une partie de ses troupes s'empara des détroits de Platane, pendant

que l'autre, où il était en personne, se jeta dans la ville de Porphyréon, pour fermer par là, avec le secours de l'armée navale, l'entrée du pays à Antiochus.

Celui-ci vint d'abord à Marathe, où les Aradiens le vinrent trouver pour lui offrir leur alliance. Non seulement il accepta leurs offres, mais apaisa encore une contestation qui divisait depuis quelque temps les Aradiens insulaires de ceux qui habitaient la terre-ferme. De là, entrant dans la Syrie par le promontoire appelé Théoprosopon, il prit Botrys, brûla Trière et Calame, et vint à Béryte. Il envoya de là Nicarque et Théodote en avant, pour occuper les défilés qui sont proche du Lyque. Ensuite il alla camper proche la rivière de Damure, suivi de près par mer de son armée navale que commandait en chef l'amiral Diognète. Ayant pris là Théodote, Nicarque et ses troupes légères, il marcha vers les défilés où Nicolas s'était déjà logé, et, après avoir reconnu la situation des lieux, il se retira dans son camp. Dès le lendemain, laissant au camp les soldats pesamment armés sous le commandement de Nicarque, il marche avec le reste de son armée vers l'ennemi qui, campé dans un terrain fort resserré, sur la côte, entre le pied du mont Liban et la mer, et, environné d'une hauteur rude et escarpée qui ne laisse le long de la mer qu'un passage étroit et difficile, avait encore mis bonne garde à certains postes et en avait fortifié d'autres, croyant qu'il lui serait aisé d'empêcher qu'Antiochus ne pénétrât jusqu'à lui.

Ce prince partagea son armée en trois corps. Il en donna un à Théodote, avec ordre de charger et de forcer les ennemis au pied du mont Liban; Ménédème avec le second avait ordre exprès de tenter le passage par le milieu de la hauteur; le troisième fut posté sur le bord de la mer, Dioclès, gouverneur de la Parapotamie, à la tête. Le roi avec sa garde se plaça au milieu, pour être à portée de voir ce qui se passerait, et d'envoyer du secours où il serait nécessaire. Diognète et Pérignée se disposèrent de leur côté à un combat naval. Ils s'approchèrent de la terre le plus qu'il leur fut possible, et tâchèrent de faire en sorte que leurs armées ne fissent ensemble qu'un même front. Le signal donné, on attaque de tous les côtés en même temps. Sur mer comme les forces étaient égales, on combattit avec égal avantage. Par terre la forte situation des postes que Nicolas occupait lui donna d'abord quelque supériorité; mais quand Théodote eut rompu les ennemis qui étaient le long du Liban, et que d'en haut il fut ensuite tombé sur eux, toute l'armée de Nicolas s'enfuit en déroute. Deux mille furent tués en fuyant; on n'en fit pas moins de prisonniers; le reste se retira à Sidon. Périgène, qui commençait à espérer un heureux succès du combat naval, ne vit pas plus tôt la défaite de l'armée de terre, qu'il prit l'épouvante et se retira aussi au même endroit.

Antiochus vint camper devant Sidon; mais il y avait tant de munitions dans cette ville, la garnison, jointe aux fuyards, y était si forte, que, n'osant tenter le siége, il prit le chemin de Philotérie, et envoya ordre à Diognète, amiral, de venir à Tyr. Philotérie est sur le lac où se jette le Jourdain, d'où sortant il traverse la plaine dans laquelle est située Scythophe. On lui ouvrit de bon gré les portes de ces deux places, et cette nouvelle conquête lui donna de grandes espérances pour la suite; car, comme tout le pays dépend de ces deux villes, il trouvait là aisément les vivres et toutes les autres mu-

nitions nécessaires. Ayant mis garnison dans ces deux places, il passa les montagnes et arriva à Atabryon, ville située sur une hauteur de plus de quinze stades. Pour entrer dans cette place il usa d'un stratagème : il mit des troupes en embuscade, engagea une escarmouche avec les habitans ; puis, les ayant attirés loin de la ville en faisant semblant de fuir, il fit volteface tout d'un coup ; ceux qui étaient en embuscade donnèrent en même temps. Beaucoup des habitans restèrent sur la place, Antiochus poursuivit les autres, et entra avec eux dans la ville sans résistance.

Vers le même temps Céréas, un des gouverneurs de Ptolémée, vint s'offrir à Antiochus, qui, par les honneurs qu'il lui fit, attira dans son parti beaucoup d'autres officiers ennemis, du nombre desquels fut Hippoloque le Thessalien, avec quatre cents chevaux qu'il commandait. Antiochus, après avoir mis garnison dans Atabryon, se mit en marche, et prit en passant Pella, Came et Gèphre. Tous ces succès soulevèrent l'Arabie en sa faveur. On s'exhortait les uns les autres à se rendre à lui. Le roi en conçut de nouvelles espérances. Il prit là des provisions, et poursuivit sa route. De là il passa dans la Galatide, s'empara d'Abila et prit tous ceux qui, sous le commandement de Nicias, ami et parent de Ménéas, étaient venus pour secourir cette place. Gadare restait à prendre. La ville passait dans le pays pour une des plus fortes. Il campe devant, fait ses approches, la ville est épouvantée et se rend. De là il reçoit avis qu'une troupe d'ennemis rassemblés dans Rabbatamane, ville de l'Arabie, ravageait le pays des Arabes qui avaient pris son parti : il part aussitôt et se campe sur les hauteurs où cette ville est située. Ayant fait le tour de la colline, et remarqué qu'on ne pouvait y monter que par deux endroits, il fait par là approcher ses machines. Nicarque en conduisait une partie, et Théodote l'autre, pendant que le roi observait avec une égale vigilance quel serait le zèle de ces deux capitaines pour son service. Comme il y avait entre eux une noble et continuelle émulation à qui abattrait le premier le côté du mur qu'il attaquait, tout d'un coup, lorsqu'on s'y attendait le moins, l'un et l'autre côté tombèrent. Après quoi, et de nuit et de jour se livrèrent des assauts continuels. On n'avançait cependant en rien, quelques efforts que l'on fît, à cause du grand nombre d'hommes qui s'étaient retirés dans la place. Enfin, un des prisonniers montra le passage souterrain par où l'on descendait de la ville pour chercher de l'eau. On le boucha de bois, de pierres et d'autres choses semblables, de sorte que les habitans, manquant d'eau, furent contraints de se rendre.

Le roi, ayant laissé dans la ville Nicarque avec une bonne garnison, envoya cinq mille hommes de pied sous la conduite d'Hippoloque et de Céréas, les deux qui avaient quitté Ptolémée, dans les lieux voisins de Samarie, pour veiller aux affaires de cette province, et défendre de toute insulte les peuples qui s'étaient soumis. Il décampa ensuite, et alla à Ptolémaïde prendre ses quartiers d'hiver.

CHAPITRE XVI.

Siége de Pednélisse par les Selgiens.—Selge attaquée à son tour. — Trahison de Logbasis. — Vengeance qu'en tirent les Selgiens. — Conquête d'Attalus.

Le même été, les Pednélissiens assiégés et pressés par les Selgiens, en-

voyèrent des députés vers Achéus pour implorer son secours, et, en ayant eu une réponse favorable, ils soutenaient constamment le siége dans l'espérance d'en être secourus. Achéus leur envoya Garsyéris avec six mille fantassins et cinq cents chevaux. Les Selgiens furent avertis de ce renfort, et aussitôt ils s'emparèrent des détroits qui sont près de Climace. Ils postèrent là la plus grande partie de leurs troupes, mirent bonne garde à l'entrée de Saporda, et rompirent tous les chemins par où l'on pouvait en approcher. Garsyéris, s'étant jeté dans Miliade, et ayant campé devant Crétople, vit bien que, tant que les ennemis occuperaient les passages, il ne serait pas possible d'avancer. Pour les en déloger, voici le stratagème dont il usa : il retourna sur ses pas, comme s'il eût désespéré de pouvoir porter du secours aux assiégés, depuis que les passages avaient été pris par les Selgiens. Ceux-ci, croyant que la retraite se faisait de bonne foi, se retirèrent, les uns dans leur camp et les autres dans la ville, parce que le temps de la moisson pressait. Mais Garsyéris revint aussitôt sur ses pas, et, marchant à grandes journées, vint se poster sur les hauteurs, qu'il trouva sans défense, et y mit du monde. Puis, laissant Phayle pour commander, il marcha sur Perge avec ce qui lui restait de troupes; il envoya de là dans les autres endroits de la Pisidie et de la Pamphylie pour représenter combien l'on avait à craindre des Selgiens; engager les peuples de ces provinces à faire alliance avec Achéus, et les presser de venir au secours des Pednélissiens.

Cependant les Selgiens, se fiant sur la connaissance qu'ils avaient du pays, crurent qu'en faisant marcher un corps de troupes contre Phayle, ils lui donneraient l'épouvante et le chasseraient de ses postes. Mais, loin de réussir, ils perdirent beaucoup de monde. Ils se tournèrent donc du côté du siége, et le pressèrent plus qu'ils n'avaient fait jusqu'alors. Les Étenniens, peuple de la Pisidie, qui habite les montagnes au-dessus de Sida, envoyèrent à Phayle huit mille soldats pesamment armés, et les Aspendiens quatre mille. Ceux de Sida ne prirent point de part à ce secours, soit pour gagner l'amitié d'Antiochus, ou plutôt à cause de la haine qu'ils portaient aux Aspendiens. Avec ces nouvelles forces jointes à son armée, Garsyéris approcha de Pednélisse, et s'imagina que les Selgiens, pour lever le siége, attendraient à peine qu'il parût. Comme cependant ils l'attendirent de pied ferme, il s'arrêta à une distance raisonnable de la ville et s'y retrancha. Pour secourir néanmoins les Pednélissiens autant qu'il lui serait possible, sachant qu'ils manquaient de vivres, il voulut faire entrer pendant la nuit, dans la ville, deux mille hommes chargés chacun d'une certaine mesure de blé. Les Selgiens furent avertis qu'ils étaient en marche : ils vont au devant, taillent en pièces la plus grande partie de ce détachement, et emportent tout le blé.

Fiers de ce succès, ils entreprirent non seulement de continuer le siége de Pednélisse, mais encore d'assiéger Garsyéris lui-même; car dans la guerre ce peuple est toujours hardi jusqu'à la témérité. Laissant donc dans leurs retranchemens une garde suffisante, ils approchent du camp ennemi par plusieurs endroits, et l'attaquent avec vigueur. Garsyéris, pressé de tous côtés, et voyant ses retranchemens renversés en plus d'un endroit, commençait à craindre une défaite entière. Il envoya sa cavalerie dans certain poste qui n'é-

tait point gardé. Les Selgiens crurent que c'était la crainte d'être forcés qui les faisait retirer, et ne pensèrent point du tout à les arrêter. Mais la cavalerie de Garsyéris ayant tourné par leurs derrières et chargé brusquement, l'infanterie encouragée, quoiqu'elle eût déjà été renversée, revint à la charge. Les Selgiens enveloppés prennent la fuite. En même temps les Pednélissiens fondent sur ceux qui avaient été laissés au camp, et les en délogent. Les vaincus s'écartèrent de côté et d'autre; il en resta au moins dix mille sur la place. De ceux qui se sauvèrent, les alliés se retirèrent chez eux, et les Selgiens s'enfuirent par les montagnes dans leur patrie.

Garsyéris, qui désirait de passer les défilés, et d'approcher de Selge avant que les fuyards, revenus de leur frayeur, pussent l'arrêter et délibérer sur ce qu'ils auraient à faire, se mit sur-le-champ à leur poursuite, et arriva à Selge avec son armée. Les Selgiens, ne pouvant plus espérer de secours de leurs alliés après la dernière défaite, et effrayés de l'échec qu'ils avaient reçu, commencèrent à craindre pour eux-mêmes et pour leur patrie. Ils convoquèrent une assemblée où il fut résolu de députer un de leurs citoyens à Garsyéris. Ils choisirent pour cela Logbasis. Cet homme avait été long-temps ami de cet Antiochus qui était mort en Thrace, et avait élevé, comme sa propre fille et avec une tendresse extrême, Laodice, qui lui avait été confiée, et qui fut depuis femme d'Achéus. Tout cela fit croire qu'on ne pouvait, dans la conjoncture présente, faire un choix plus heureux. Logbasis entra en conférence avec Garsyéris : mais, loin de rendre service à sa patrie, comme on attendait de lui, il exhorta ce général à avertir au plus tôt Achéus que Logbasis se chargeait de lui livrer Selge. On ne pouvait faire à Garsyéris une proposition qui lui fût plus agréable. Il envoya sur-le-champ à Achéus pour lui apprendre ce qui se passait, et le faire venir. On fit une trêve avec les Selgiens, on recula la conclusion du traité; toujours quelque difficulté se présentait en attendant Achéus, et pour donner à Logbasis le loisir de conférer avec lui, et de prendre des mesures pour l'exécution de son dessein.

Pendant qu'on allait et venait pour cela, les soldats passaient librement du camp à la ville pour y prendre des vivres. On a éprouvé cent et cent fois combien cette liberté était funeste; cependant on n'y met point ordre. En vérité, c'est mal à propos que l'homme passe pour le plus rusé de tous les animaux, il n'y en a point de plus facile à surprendre; car combien de camps, combien de garnisons, combien de grandes villes se sont perdues par cette liberté? Ce malheur est arrivé à une infinité de gens, les faits sont certains, et malgré cela nous sommes toujours neufs sur ces sortes de surprises. La raison en est qu'on ne s'applique pas à connaître les malheurs où sont tombés, faute de certaines précautions, ceux qui nous ont précédés. On se donne beaucoup de peine, on fait de grandes dépenses pour amasser des vivres et de l'argent, pour élever des murailles, pour avoir des armes, et l'on néglige la connaissance de l'histoire, la plus aisée de toutes à acquérir, et qui fournit le plus de ressources dans les occasions fâcheuses; et cela, pendant qu'on pourrait dans un honnête repos, et avec beaucoup de plaisir, se remplir l'esprit de ces connaissances par la lecture de ce qui s'est passé avant nous.

Achéus arriva au temps marqué, et

les Selgiens, après avoir conféré avec lui, s'attendaient à l'accommodement du monde le plus avantageux. Pendant ce temps-là Lobgasis rassembla des soldats d'Achéus dans sa maison, ne laissant pas toujours de conseiller aux Selgiens de tenir des conseils sur l'affaire présente, de ne point laisser échapper l'occasion et de conclure enfin un traité. On s'assembla en effet, et, comme si la chose devait se terminer, on fit venir à l'assemblée jusqu'aux sentinelles. Alors Logbasis donna le signal aux ennemis, fit prendre les armes aux soldats qu'il avait chez lui, en prit lui-même et en donna à ses enfans. Achéus s'approche de la ville avec la moitié de l'armée, et Carsyéris avec le reste s'avance vers un temple de Jupiter, qui commande la ville et en est comme la citadelle. Un pâtre s'aperçoit par hasard de la trahison, et en avertit l'assemblée. Aussitôt les soldats courent, les uns à Cestédion, c'est le nom du temple, les autres aux corps-de-garde, et le peuple en fureur à la maison de Logbasis, où la trahison ayant été découverte, une partie monte sur le toit, les autres forcent les portes du vestibule, et massacrent Logbasis, ses enfans et tous les autres qui étaient dans la maison. Ensuite on annonça la liberté aux esclaves, et l'on partagea les forces pour aller à la défense des postes avantageux. Garsyéris tâcha d'approcher de Cestédion, dès qu'il vit que les assiégés s'en étaient emparés, et Achéus de rompre les portes de la ville ; mais les Selgiens firent une sortie qui lui coûta sept cents hommes, et obligea le reste à abandonner l'entreprise, en sorte que lui et Garsiéris prirent le parti de rentrer dans leurs retranchemens.

Les Selgiens alors, craignant qu'il ne s'élevât parmi eux quelque sédition, craignant aussi de nouvelles attaques de la part de l'ennemi, envoyèrent à Achéus les plus anciens de la ville avec les insignes ordinaires de la paix, et un traité qui portait : « qu'ils donne-» raient sur-le-champ quatre cents ta-» lens, qu'ils rendraient aux Pednélissiens les prisonniers, et qu'à quelque temps de là ils payeraient trois » cents autres talens. » C'est ainsi que les Selgiens sauvèrent leur patrie du péril où la trahison de Logbasis l'avait jetée. Ce courage était digne de leur liberté, et de l'alliance qu'ils avaient avec les Lacédémoniens. Pour Achéus, après avoir pris Milyane et rangé sous sa domination la plus grande partie de la Pamphylie, il alla à Sardes, fit une guerre continuelle à Attalus, menaça Prusias, et se rendit formidable à tout le pays d'en deçà du mont Taurus.

Dans le temps qu'Achéus était occupé au siége de Selge, Attalus parcourait avec un corps de Gaulois Tectosages les villes d'Élide et toutes les autres villes voisines qui, par crainte, s'étaient auparavant rendues à Achée. La plupart se donnèrent à lui de bonne grâce, et regardèrent même comme un bienfait qu'il voulût bien les prendre sous sa protection. Peu attendirent qu'on les réduisît par la force. Celles qui le reçurent de bon gré, furent Cumes, Smyrne, Phocée ; Égée et Temnos craignirent qu'il ne marchât contre elles, et firent comme les autres. Les Téyens et les Colophoniens lui envoyèrent aussi des ambassadeurs, et se rendirent à lui, eux et leurs villes. Il les reçut aux mêmes conditions qu'auparavant, et prit des ôtages. Il ne traita personne avec plus de douceur que les ambassadeurs des Smyrnéens, en reconnaissance de la fidélité qu'ils lui avaient gardée. Ensuite il continua d'avancer, et, ayant passé la Lyque, il entra dans

la Mysie ; Carse épouvantée lui ouvrit ses portes. Didyme ne tint pas non plus contre la crainte qu'eut la garnison d'être assiégée. Ce fut Thémistocle qui lui livra ces deux places. Il en avait reçu le gouvernement d'Achéus. De là il entra dans la plaine d'Apie, et y porta le ravage, passa le mont appelé Pélicanta, et campa sur le Mégiste. Pendant qu'il y était, arriva une éclipse de lune, et les Gaulois qui depuis long-temps se lassaient d'une route si pénible, parce que leurs femmes et leurs enfans les suivent à la guerre dans des chars, prirent cette éclipse pour un augure qui ne leur permettait pas d'aller plus loin. Attalus n'en tirait aucun service ; mais leurs campemens séparés, leur désobéissance et leur orgueil ne laissèrent pas de le jeter dans un très grand embarras. D'un côté il craignait que, se joignant à Achée, ils ne se jetassent sur les terres de sa domination ; et de l'autre il ne voulait pas se perdre de réputation, en faisant égorger des soldats qui, par affection pour lui l'avaient *suivi* jusqu'en Asie. Il se servit donc du prétexte qu'ils lui donnaient, et *leur* promit de les ramener où il les avait pris, de leur donner un terrain commode pour s'y établir, et que toutes les fois, dans la suite, qu'ils lui demanderaient des choses qu'il serait juste de leur accorder, ils le trouveraient toujours disposé à les obliger. Il les fit conduire en effet à l'Hellespont, fit beaucoup d'amitiés aux Lampascéniens, aux Alexandrins et aux Illiens, qui lui avaient été fidèles, puis avec son armée il se retira à Bergame.

CHAPITRE XVII.

Enumération des troupes d'Antiochus et de Ptolémée. — Entreprise de Théodote. — Bataille de Raphie.

Au printemps suivant, Antiochus et Ptolémée, ayant fait tous leurs préparatifs, n'attendaient plus qu'une bataille pour décider de la guerre. Celui-ci partit d'Alexandrie avec quarante mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux et soixante-dix éléphans. Antiochus, sur l'avis que son ennemi approchait, assembla aussitôt son armée, où il y avait cinq mille hommes armés à la légère, tant Daiens que Carmaniens et Ciliciens, que commandait Byttaque de Macédoine ; vingt mille hommes choisis de tout le royaume et armés à la macédonienne, que conduisait Théodote, cet Étolien qui avait trahi Ptolémée : la plupart de ceux-là avaient des boucliers d'argent ; une phalange de vingt mille hommes, commandés par Nicarque et Théodote Hémiolien ; deux mille archers et frondeurs agrianiens et perses ; mille Thraces, ayant à leur tête Ménédème d'Alabande ; cinq mille Mèdes, Cissiens, Caduciens et Carmaniens, sous la conduite d'Aspasien le Mède ; dix mille hommes d'Arabie et de quelques pays voisins, qui avaient Zabdibèle pour chef ; cinq mille mercenaires grecs conduits par Hippoloque de Thessalie ; quinze cents Crétois sous Euryloque ; mille Néocrétois sous le commandement de Zelys de Gortynie ; cinq cents archers de Lydie et mille Cardaces, conduits par Lysimaque le Gaulois. La cavalerie consistait en six mille chevaux, dont Antipater, neveu du roi, commandait les deux tiers, et Thémison le reste : de sorte que toute cette armée était composée de soixante-onze mille hommes d'infanterie, de six

mille chevaux et de cent deux éléphans.

Ptolémée alla d'abord à Péluse, où il campa en attendant ceux qui le suivaient, et pour distribuer des vivres à son armée. De là passant le mont Casius, et ce qu'on appelle les abîmes, par un pays sec et sans eau, il vint à Gaza, où son armée s'étant reposée, il continua sa route avec la même lenteur qu'il l'avait commencée. Après cinq jours de marche, il arriva à cinquante stades de Raphie, et y campa. Cette ville est, après Rhinocorure, la première que l'on rencontre en allant d'Égypte dans la Cœlo-Syrie.

En même temps Antiochus, ayant passé Raphie, vint, de nuit, camper à dix stades des ennemis. Il ne resta pas long-temps dans cet éloignement : quelques jours après, voulant se loger dans les meilleurs postes, et inspirer en même temps de la confiance à ses troupes, il approcha plus de Ptolémée, en sorte que les deux camps n'étaient éloignés l'un de l'autre que de cinq stades. Il y eut alors bien des combats entre les fourrageurs et ceux qui allaient à l'eau ; il y eut aussi entre les deux camps des escarmouches de cavalerie et d'infanterie.

Ce fut aussi alors que Théodote, qui, ayant long-temps vécu avec Ptolémée, connaissait sa manière de vivre, conçut un dessein qui était bien d'un Étolien, mais qui demandait pourtant de la hardiesse et du courage. Il entre, lui troisième, au point du jour, dans le camp des ennemis. Comme il était nuit, on ne le reconnut point au visage, et il n'était pas plus reconnaissable par l'habit, parce qu'il y en avait de toutes manières dans le camp. Il alla droit à la tente du roi, qu'il avait auparavant remarquée pendant les escarmouches qui s'étaient faites tout auprès. Les premiers qu'il rencontra ne prirent pas garde à lui. Il entre dans la tente, cherche dans tous les coins, et manque le roi, qui reposait dans une tente où, pour l'ordinaire, il mangeait et donnait audience. Deux autres officiers et André, le médecin du roi, y dormaient : il les poignarda tous trois et s'en revint impunément au camp, quoique un peu inquiété au sortir des retranchemens ennemis. S'il n'avait fallu que de la hardiesse, il eût réussi ; mais il manqua de prudence en n'examinant pas assez où Ptolémée avait coutume de reposer.

Les deux rois, après avoir été cinq jours en présence, résolurent d'en venir à une bataille décisive. Ptolémée mit le premier son armée en mouvement, et aussitôt Antiochus y mit la sienne. Les phalanges, de part et d'autre, et l'élite des troupes armées à la manière des Macédoniens, furent rangées vis-à-vis l'une de l'autre. Du côté de Ptolémée, Polycrates, avec le corps de cavalerie qu'il commandait, formait l'aile gauche, et entre lui et la phalange était la cavalerie de Crète : suivaient de suite la garde du roi, l'infanterie à rondaches, sous le commandement de Socrates, et les Africains armés à la macédonienne. A l'aile droite Échécrates, à la tête de son corps de cavalerie ; à sa gauche les Gaulois et les Thraces ; puis les mercenaires grecs, Phoxidas à leur tête, auxquels était jointe la phalange égyptienne. Des éléphans, quarante furent mis à l'aile gauche, où Ptolémée devait commander, et trente-trois à l'aile droite, devant la cavalerie étrangère.

Du côté d'Antiochus, soixante éléphans couvraient l'aile droite, où ils devaient combattre contre Ptolémée ; ils étaient conduits par Philippe, frère de lait du roi. Derrière eux deux, mille

chevaux sous la conduite d'Antipater, et deux mille autres rangés en crochet; proche la cavalerie, les Crétois au front; puis les mercenaires grecs; entre eux et les troupes armées à la macédonienne, cinq mille Macédoniens commandés par Battacus. A l'aile gauche, deux mille chevaux que commandait Thémison, puis de suite les archers cardaces et lydiens, les troupes légères de Ménédème au nombre de trois mille; les Cissiens, Mèdes et Carmaniens; les Arabes et leurs voisins, qui touchaient à la phalange. Cette aile gauche était couverte du reste des éléphans que conduisait un nommé Mysique, page du roi.

Les armées ainsi rangées en bataille, les deux rois, accompagnés de leurs favoris et des chefs, allèrent de corps en corps sur le front de la ligne pour encourager les troupes; ils s'attachèrent surtout l'un et l'autre à leur phalange, dont ils espéraient le plus. Ptolémée était accompagné d'Arsinoé, sa sœur, d'Andromaque et de Sosibe; Antiochus, de Théodote et de Nicarque: c'étaient, de part et d'autre, les chefs des phalanges. Les harangues, des deux côtés, roulaient sur les mêmes motifs. Comme les deux princes n'étaient sur le trône que depuis peu, et qu'ils n'avaient rien fait encore de fort mémorable, ils se servirent, pour animer les phalanges, de la gloire de leurs ancêtres, et des grandes actions qui la leur avaient acquise. Ils leur firent voir surtout, aux officiers en particulier et à toutes les troupes en général, les grandes espérances que l'on fondait sur leur valeur. Prières, exhortations, on employa tout pour les engager à bien faire leur devoir.

Après que les deux rois eurent ainsi exhorté leurs soldats, ou par eux-mêmes ou par des interprètes, Ptolémée revint à son aile gauche avec sa sœur, et Antiochus suivi de sa cavalerie à son aile droite: sur-le-champ on sonne la charge, et les éléphans commencent l'action. Quelques-uns de ceux de Ptolémée vinrent fondre avec impétuosité sur ceux d'Antiochus: on se battit, des tours, avec beaucoup de chaleur, les soldats combattant de près et se perçant les uns les autres de leurs piques. Mais ce qui fut le plus surprenant, ce fut de voir les éléphans mêmes fondre les uns sur les autres et se battre avec fureur; car telle est la manière de combattre de ces animaux: ils se prennent par les dents, et, sans changer de place, ils se poussent l'un l'autre de toutes leurs forces, jusqu'à ce que l'un des deux, plus fort, détourne la trompe de son antagoniste; et dès qu'il lui a fait prêter le flanc, il le perce à coups de dents, comme les taureaux se percent avec les cornes. La plupart des éléphans de Ptolémée craignirent le combat, ce qui est assez ordinaire aux éléphans d'Afrique. Ils ne peuvent soutenir ni l'odeur ni le cri de ceux des Indes, ou, plutôt, je crois que c'est la grandeur et la force de ceux-ci qui les épouvantent et leur font prendre la fuite avant même qu'on les en approche. C'est ce qui arriva dans cette occasion: ces animaux, ayant lâché pied, enfoncèrent les rangs qui se rencontrèrent devant eux; la garde de Ptolémée en fut renversée. Antiochus tourna en même temps au-dessus des éléphans, et chargea la cavalerie que commandait Polycrates. Les mercenaires grecs, qui étaient en deçà des éléphans auprès de la phalange, donnent sur les rondachers de Ptolémée, et les enfoncent d'autant plus aisément, qu'ils avaient déjà été désunis et rompus par leurs éléphans. Ainsi toute l'aile gauche de

Ptolémée fut défaite, et prit la fuite.

Échécrates, à l'aile droite, attendit d'abord quel serait le sort de la gauche. Mais quand il vit le nuage de poussière qui allait envelopper ses troupes, et que les éléphans n'avaient pas le courage d'approcher des ennemis, il envoya dire à Phoxidas, qui commandait les mercenaires grecs, de charger ceux qu'il avait en front ; il fit en même temps défiler, par l'extrémité de l'aile, son corps de cavalerie avec celle qui était rangée derrière les éléphans, et, ayant évité, par ce moyen, les éléphans de l'aile gauche d'Antiochus, il tomba sur la cavalerie des ennemis, et, attaquant les uns en queue et les autres en flanc, il la renversa toute en peu de temps. Phoxidas eut le même succès; car, fondant sur les Arabes et les Mèdes, il les contraignit de prendre la fuite. Antiochus vainquit donc par sa droite, et fut vaincu à sa gauche. Il ne restait plus d'intactes que les phalanges, qui, au milieu de la plaine, privées de leurs ailes, ne savaient que craindre ni qu'espérer.

Pendant qu'Antiochus triomphait à son aile droite, Ptolémée, qui avait fait retraite derrière sa phalange, s'avança au milieu, et, se présentant aux deux armées, jeta celle des ennemis dans l'épouvante, et fit naître, au contraire, dans tous les cœurs de la sienne, de nouvelles forces et une nouvelle ardeur de combattre. Andromaque et Sosibe marchent piques baissées contre l'ennemi. L'élite des Syriens soutint le choc pendant quelque temps; mais le corps que Nicarque conduisait lâcha pied d'abord. Pendant ce combat, Antiochus, jeune alors et sans expérience, et jugeant des avantages du reste de son armée par ceux de l'aile qu'il commandait, s'occupait à poursuivre les fuyards. Enfin un des vétérans qui le suivaient l'arrêta en lui montrant la poussière qui était portée de la phalange vers son camp. Il accourt avec ses gens d'armes au champ de bataille ; mais, tous ses gens ayant pris la fuite, il se retira à Raphie; sa consolation fut qu'il était victorieux autant qu'il avait dépendu de lui, et qu'il n'avait été vaincu que par la lâcheté et la poltronnerie des siens.

Après que la phalange eut décidé de la bataille, et que la cavalerie de l'aile droite, jointe aux mercenaires fut de retour de la poursuite des fuyards, dont grand nombre avait été tué, Ptolémée se retira dans son camp, et y passa la nuit. Le lendemain il fit enlever et enterrer ses morts, et dépouiller ceux des ennemis. Il décampa ensuite et marcha vers Raphie. Le premier dessein d'Antiochus après la défaite de ses troupes, était de ramasser tous ceux qui fuyaient en corps, et de mettre le camp hors de cette ville ; mais, comme la plupart de ses gens s'y étaient retirés, il fut obligé, malgré lui, de s'y retirer lui-même. Il en sortit donc de grand matin avec les débris de son armée, et prit le chemin de Gaza, où il campa. De là il envoya demander ses morts à Ptolémée, et leur fit rendre les derniers devoirs. Il perdit dans cette bataille à peu près dix mille hommes d'infanterie, et plus de trois cents chevaux, quatre mille prisonniers, et cinq éléphans, dont trois moururent sur le champ de bataille, et deux de leurs blessures. La perte de Ptolémée fut de quinze cents fantassins et de sept cents chevaux. Seize de ses éléphans restèrent sur la place, la plupart des autres furent pris. Ainsi finit la bataille de Raphie, donnée entre ces deux rois au sujet de la Cœlo-Syrie.

CHAPITRE XVIII.

Trêve entre les deux rois. — Largesses des puissances en faveur des Rhodiens.

Antiochus, après avoir fait enterrer ses morts, prit la route de son royaume. Pour Ptolémée, il entra dans Raphie, et prit d'emblée toutes les autres villes. C'était à qui reprendrait son parti et augmenterait sa domination. C'est assez l'ordinaire des hommes dans ces sortes de révolutions, de s'accommoder au temps; mais il n'y a pas de peuples qui soient plus naturellement portés à cette politique que ceux de la basse Syrie. Je crois aussi que ce fut alors un effet de l'affection qu'avaient auparavant ces peuples pour les rois d'Égypte; car de tous temps ils ont eu pour cette maison une très grande vénération. Aussi firent-ils à Ptolémée des honneurs infinis : couronnes, sacrifices, autels, rien ne fut négligé.

Aussitôt qu'Antiochus fut arrivé à la ville qui porte son nom, il envoya Antipater son neveu, et Théodice, Hémiolien, à Ptolémée pour traiter de la paix. Depuis la perte de la bataille, il ne croyait pas devoir compter sur la fidélité des peuples, et d'ailleurs il craignait qu'Achéus ne profitât de cette occasion contre lui. Rien de tout cela ne vint dans l'esprit de Ptolémée. Charmé des avantages qu'il venait de remporter et de sa conquête de la Cœlo-Syrie, entraîné de plus par l'habitude qu'il s'était faite d'une vie molle et voluptueuse, loin de renoncer au repos, il n'avait que trop d'inclination pour s'y livrer. Il fit d'abord quelques menaces et quelques plaintes aux ambassadeurs, de la manière dont Antiochus l'avait traité : mais il consentit à une trêve d'un an, et envoya Sosibe à Antioche, pour y faire ratifier le traité. Après avoir ensuite passé trois mois dans différens endroits de la Syrie et de la Phénicie, s'y être assuré des villes, et y avoir établi Andromaque pour gouverneur, il reprit avec sa sœur et ses favoris le chemin d'Alexandrie, où chacun, connaissant le genre de vie qu'avait mené ce prince jusqu'alors, fut fort surpris de la manière dont il avait terminé cette guerre. Le traité conclu avec Sosibe, Antiochus revint à son premier projet, et se disposa à la guerre contre Achéus.

Vers le même temps, un tremblement de terre ayant renversé le colosse des Rhodiens, les murs de la ville, du moins pour la plus grande partie, et la plupart des arsenaux, ce peuple mit à profit cet accident avec tant d'adresse et de prudence, que, bien loin d'en avoir souffert, cela ne servit qu'à augmenter et à embellir leur ville. On voit par là combien la vigilance et la prudence l'emportent, parmi les hommes, sur la négligence et la mauvaise conduite. Avec ces deux défauts, les événemens même heureux sont funestes. A-t-on les deux vertus opposées, on tire parti des malheurs mêmes. Les Rhodiens dépeignant avec des couleurs très sombres l'accident qui leur était arrivé, et soit dans les instructions qu'ils donnaient à leurs ambassadeurs, soit dans les conversations particulières, faisant toujours leurs plaintes, avec beaucoup de noblesse et de zèle, pour leur république, ils touchèrent tellement les villes, et principalement les rois en leur faveur, que non seulement on leur fit de grands présens, mais qu'on leur avait encore obligation quand ils les recevaient.

Hiéron et Celon leur donnèrent soixante-quinze talens d'argent, en partie comptant, en partie payables peu après, pour l'huile des athlètes, des cassolettes d'argent avec leurs bases, des

vases à mettre de l'eau ; dix talens pour les frais des sacrifices, dix autres pour faire venir de nouveaux citoyens ; en sorte que la somme entière montait à près de cent talens. Outre cela, ils exemptèrent d'impôt ceux qui naviguaient à Rhodes, et leur envoyèrent cinquante catapultes de trois coudées. Enfin, après avoir tant donné, comme s'ils eussent été encore redevables aux Rhodiens, ils firent élever deux statues dans leur place publique, dont l'une représentait le peuple de Rhodes, et l'autre le peuple de Syracuse qui lui mettait une couronne sur la tête.

Ptolémée leur fournit aussi trois cents talens d'argent, un million de mesures de blé, du bois pour bâtir dix vaisseaux à cinq rangs de rames, et dix à trois rangs ; quatre mille poutres proportionnées du bois d'où découle la résine, mille talens de monnaie d'airain, trois mille livres pesant d'étoupe, trois mille voiles et trois mille mâts, trois mille talens pour relever le colosse, cent architectes, trois cent cinquante manœuvres et quatorze talens par an pour leur nourriture, douze mille mesures de blé pour les jeux et les sacrifices, et vingt mille pour la subsistance de dix vaisseaux à trois rangs. La plupart de ces choses furent données sur-le-champ, ainsi que le tiers de tout l'argent.

Antiochus, de son côté, leur fit présent de dix mille poutres, depuis seize coudées jusqu'à huit, pour faire des coins ; sept mille de sept coudées, trois mille talens de fer, mille talens de résine, mille mesures de poix liquide, et il leur promit outre cela cent talens d'argent. Chryséis, sa femme, donna cent mille mesures de blé et trois mille talens de plomb.

Seleucus, père d'Antiochus, ne se contenta pas de ne point lever d'impôts sur ceux qui naviguaient à Rhodes, ni de leur donner dix vaisseaux à cinq rangs de rames, avec tout leur équipage, et deux cent mille mesures de blé, il leur donna encore dix milles coudées de bois et mille talens de résine et de crin.

Ils reçurent à peu près les mêmes libéralités de Prusias, de Mithridate, de toutes les puissances qui étaient alors dans l'Asie, de Lysanias, d'Olympique, de Lymnée. Il serait difficile d'énumérer les villes qu'ils engagèrent à les secourir. Quand on considère le temps où la ville de Rhodes a commencé à être habitée, on est surpris de ses progrès, des richesses des citoyens, des richesses de la ville en général ; mais, si on fait réflexion sur sa situation heureuse, sur l'abondance des biens que les étrangers y apportent, sur la réunion de toutes les commodités qu'on y rencontre, loin de s'étonner, on trouve que cette ville est encore moins puissante qu'elle ne devrait être.

Au reste, si je suis entré dans de si grands détails, c'est premièrement pour faire connaître quel fut le zèle des Rhodiens pour relever leur république, zèle qu'on ne peut ni trop louer, ni trop imiter ; c'est, en second lieu, pour opposer les libéralités des rois précédens à l'esprit mesquin de ceux d'aujourd'hui, dont les villes et les nations reçoivent si peu. Peut-être que ces rois, après de si grands exemples de générosité, auront honte de faire tant valoir quatre ou cinq talens qu'ils auront donnés, et d'exiger des Grecs, pour un si maigre présent, autant de reconnaissance et d'honneur qu'on en accordait à leurs prédécesseurs. Peut-être aussi que les villes, ayant devant les yeux les dons immenses qu'on leur faisait autrefois, ne s'aviliront pas jusqu'à rendre, pour des libéralités si méprisables, des honneurs

qui ne sont dus qu'aux plus grandes, et qu'en n'accordant à chacun que ce qu'il mérite, elles feront voir que les Grecs, supérieurs aux autres nations, savent donner à chaque chose son juste prix. Reprenons maintenant la guerre des alliés où nous l'avons quittée.

CHAPITRE XIX.

Les Achéens se disposent à la guerre.— Division de Mégalopolis.—Les Éléens battus par Lycus, propréteur des Achéens.—Divers événemens de la guerre des alliés.

Quand l'été fut venu, Agélas étant préteur des Étoliens, et Aratus des Achéens, Lycurgue revint d'Étolie à Lacédémone, rappelé par les éphores, après qu'ils eurent reconnu la fausseté du crime pour lequel il avait été exilé. Pendant que celui-ci prenait des mesures avec Pyrrhias, préteur des Éléens, pour faire une irruption dans la Messénie, Aratus, ayant fait réflexion qu'il n'y avait plus de troupes mercenaires chez les Achéens, et que les villes ne s'embarrassaient plus d'en lever, depuis qu'Épérate son prédécesseur dans la préture, avait si fort dérangé les affaires par sa lâcheté et sa mauvaise conduite, il tâcha de relever leur courage, et, en ayant obtenu un décret, il se disposa sérieusement à la guerre. Le *décret portait* qu'on entretiendrait huit mille fantassins de troupes mercenaires *et cinq cents chevaux*; qu'on lèverait dans l'Achaïe trois mille hommes *d'infanterie* et trois cents chevaux; que de ce nombre seraient cinq cents fantassins de Mégalopolis, armés de boucliers d'airain, et cinquante chevaux, et autant d'Argiens. Il était outre cela, ordonné qu'on ferait marcher trois vaisseaux vers Acté et le golfe d'Argos, et trois vers Patres, Dyme et vers ce détroit.

Pendant qu'Aratus faisait ainsi ses préparatifs, Lycurgue et Pyrrhias, étant convenus ensemble de se mettre en même temps en campagne, avancèrent vers la Messénie. Aratus en eut avis, et, à la tête des mercenaires et de quelques troupes d'élite, il vint à Mégalopolis pour secourir les Messéniens. Lycurgue, parti de Sparte, prit par trahison Calamas, château appartenant aux Messéniens, et continua ensuite sa route pour se joindre aux Étoliens. D'un autre côté, Pyrrhias, venant d'Élide avec un fort petit corps de troupes, fut arrêté à l'entrée de la Messénie par les Cyparissiens; de sorte que Lycurgue, ne pouvant le rejoindre, ni entreprendre, avec son peu de forces, quelque chose par lui-même, se contenta de faire quelque temps du ravage dans le pays, pour subvenir aux besoins de ses troupes, et reprit le chemin de Sparte sans avoir rien fait.

Après ce mauvais succès des ennemis, Aratus, en homme sage et précautionné sur l'avenir, persuada à Taurion et aux Messéniens de fournir chacun cinq cents hommes de pied, et cinquante chevaux pour garder la Messénie, les Mégalopolitains, les Tégéates et les Argiens, tous peuples qui, limitrophes de la Laconie, souffrent les premiers des guerres qu'ont les Lacédémoniens avec les autres peuples du Péloponnèse. Il se chargea lui-même de garder avec des troupes d'Achaïe et des mercenaires toutes les parties de cette province qui regardent Élée et l'Étolie. Il travailla ensuite à reconcilier entre eux les Mégalopolitains, qui, chassés depuis peu de leur patrie, et ruinés entièrement par Cléomène, quoiqu'ils eussent un besoin pressant de plusieurs choses, ne s'étaient cependant approvisionnés de rien. Toujours même esprit, mêmes dispositions,

mais rien pour satisfaire aux dépenses, tant publiques que particulières. De là les contestations, les disputes, les emportemens qui les aigrissaient les uns contre les autres, comme il arrive d'ordinaire dans les républiques et entre les particuliers, lorsqu'on se voit dans l'impuissance de mettre à exécution ce que l'on avait projeté.

Deux choses les divisaient : premièrement, le rétablissement des murs de la ville, les uns disant qu'il la fallait rétrécir et en régler le circuit sur les moyens que l'on avait pour le faire et sur les forces que l'on aurait pour le garder en cas d'attaque, ajoutant que la ville n'avait été renversée que parce qu'étant trop grande, on n'avait point assez de monde pour la défendre ; outre cela qu'on devait obliger les plus riches citoyens de donner le tiers de leurs fonds pour grossir le nombre des habitans. Les autres, au contraire, ne pouvaient souffrir ni qu'on donnât moins d'étendue à la ville, ni qu'on abandonnât la troisième partie des biens pour la peupler. L'autre sujet de division, et le principal, était les lois que Prytanis, péripatéticien distingué, qu'Antigonus leur avait envoyé pour législateur, leur avait données. Aratus prit tout le soin possible de calmer les esprits, et en vint à bout. La paix se fit, et l'on en grava les articles sur une colonne que l'on mit près de l'autel de Vesta à Omarion. Il partit ensuite de Mégalopolis, vint à l'assemblée des Achéens, et donna le commandement des étrangers à Lycus de Pharès, propréteur dans le territoire qui avait été assigné à sa patrie.

Les Éléens, irrités contre Pyrrhias, se choisirent encore un préteur chez les Étoliens, et firent venir Euripidas. Celui-ci observa le temps de l'assemblée des Achéens, et, s'étant mis en campagne à la tête de soixante chevaux et de deux mille fantassins, il passa par le pays des Pharéens, le pilla jusque près d'Égée ; et après y avoir fait tout le butin qu'il souhaitait, se retira à Léontium. Lycus, en étant averti, courut au secours. Il joignit les ennemis, les attaqua brusquement, en laissa quatre cents sur la place, et fit deux cents prisonniers, dont les plus éminens étaient Physsias, Antanor, Cléarque, Androloque, Évanoridas, Aristogiton, Nicasippe et Aspasios. Les armes et tout le butin restèrent au vainqueur. Vers le même temps l'amiral des Achéens, ayant fait voile vers Molycrie, en revint avec cent esclaves. Il repartit et alla à Chalcée : il livra là un combat d'où il ramena deux vaisseaux longs et tout leur équipage. Il prit encore un petit bâtiment tout équipé, près de Rhie en Étolie. Toutes ces prises, par mer et par terre, jetèrent chez les Achéens beaucoup d'argent et de provisions ; cela fit espérer aux troupes que leur solde serait payée, et aux villes qu'elles ne seraient point chargées d'impôts.

Sur ces entrefaites, Scerdilaïdas, ayant à se plaindre de Philippe, sur ce que ce prince ne lui payait pas toute la somme dont ils étaient convenus par un traité fait entre eux, envoya quinze vaisseaux pour emporter par artifice ce qui lui était dû. Ces vaisseaux abordèrent à Leucade, et, en conséquence du traité précédent, ils y furent reçus comme amis. Ils n'y firent, en effet, ni ne purent même y faire aucun acte d'hostilité ; mais on connut leur mauvais dessein, lorsqu'Agathune et Cassandre, Corinthiens, étant aussi venus comme amis à Leucade, sur quatre vaisseaux de Taurion, ils les attaquèrent contre la foi des traités, prirent ces deux capitaines et leurs vaisseaux,

et les firent conduire à Scerdilaïdas. De Leucade ayant fait voile à Malée, ils pillèrent les marchands et les forcèrent de prendre terre, profitant du temps que la moisson approchait et de la négligence avec laquelle Taurion gardait ces deux villes.

Aratus, avec un corps de troupes choisies était en embuscade pour enlever la moisson des Argiens ; et Euripidas, de son côté, à la tête de ses Étoliens, se mit en campagne dans le dessein de piller les terres des Tritéens. Lycus et Demodocus, commandans de la cavalerie achéenne, sur l'avis qu'on leur donna que les Étoliens étaient sortis de l'Élide, assemblèrent aussitôt les Dyméens, les Patréens et les Pharéens, et, y ayant joint les mercenaires, ils se jetèrent dans Élée. Arrivés à Phyxion, ils envoyèrent les soldats armés à la légère et la cavalerie pour ravager le pays, et mirent en embuscade, autour de Phyxion, les soldats pesamment armés. Les Éléens sortirent en grand nombre pour arrêter les pillards. Ceux-ci se retirent, ils sont poursuivis. Alors Lycus, sortant de son embuscade, fond sur tout ce qu'il rencontre. Les Éléens furent d'abord renversés ; deux cents des leurs restèrent sur la place, quatre-vingts furent faits prisonniers, et les Achéens emportèrent impunément leur butin. Outre ces avantages, l'amiral des Achéens ayant fait de fréquentes descentes sur les terres de Calydonie et de Naupacte, y ravagea tout et tailla deux fois en pièces les troupes qu'on lui opposa. Il prit aussi Cléonicus de Naupacte. Mais comme il était lié aux Achéens à titre d'hospitalité, loin de le vendre, on le renvoya quelque temps après sans rançon.

Ce fut aussi vers ce temps-là qu'Agélas, préteur des Étoliens, ayant rassemblé un corps de troupes considérable, ravagea les terres des Acarnaniens, et parcourut, en pillant, tout l'Épire. Il renvoya ensuite les Étoliens dans leurs villes. Les Acarnaniens, à leur tour, se jetèrent sur les terres de Strate mais, je ne sais quelle terreur panique les ayant saisis, ils se retirèrent honteusement, quoique sans perte parce que les Stratéens, craignant que cette retraite ne cachât quelque embuscade, n'osèrent pas les poursuivre.

Il faut ici rapporter la trahison feinte qui se fit à Phanote. Alexandre, qui avait reçu de Philippe le gouvernement de la Phocide, dressa, par le ministère de Jason, son lieutenant dans Phanote, un piége aux Étoliens. Celui-ci envoya vers Agélas leur préteur, pour lui promettre qu'on lui livrerait, s'il voulait, la citadelle de Phanote. On fit les sermens ordinaires, et l'on convint des conditions. Agélas, au jour marqué, vient à la tête de ses Étoliens pendant la nuit ; il envoie cent hommes d'élite à la citadelle, et cache le reste de ses troupes à quelque distance de la ville. Alexandre fait mettre dans la ville des soldats sous les armes, et Jason introduit les cent Étoliens dans la citadelle, comme il l'avait promis par serment. A peine y furent-ils entrés, qu'Alexandre s'y jeta aussitôt, et les cent Étoliens mirent bas les armes. Le jour venu, Agélas, averti de ce qui s'était passé, reprit le chemin de son pays, pris dans un piége à peu près semblable à tant d'autres qu'il avait tendus lui-même.

CHAPITRE XX.

Philippe dispose l'escalade devant Mélitée, et la manque.— Siége de Thèbes.— Discours de Démétrius de Pharos pour porter le roi de Macédoine à quelque entreprise plus considérable.— On se dispose à la paix.

Le roi Philippe prit dans ce temps-là Bylazore. C'est la plus grande ville

de Péonie, et la plus avantageusement située pour faire des incursions de Dardanie dans la Macédoine, de sorte que s'en étant rendu maître, il n'avait presque plus rien à craindre de la part des Dardaniens. C'était là l'entrée de la Macédoine; et depuis que Philippe s'en était emparé, il n'était pas aisé aux Dardaniens de mettre le pied dans son royaume. Après y avoir mis garnison, il envoya Chrysogone lever des troupes dans la haute Macédoine, et, prenant ce qu'il y en avait dans la Béotie et dans l'Amphaxitide, il vint à Édèse; d'où ayant joint à son armée le corps de troupes qu'avait amassé Chrysogone, il se mit en marche et parut au sixième jour devant Larisse. Il en partit de nuit sans se reposer, et arriva au point du jour à Mélitée, aux murs de laquelle il fit d'abord dresser les échelles. Les Mélitéens furent si effrayés d'un assaut si subit et si imprévu, qu'il leur eût été aisé de prendre la ville; mais les échelles étaient trop courtes, et il manqua son coup.

Ce sont là de ces fautes où des chefs ne peuvent tomber sans s'attirer de justes reproches. On blâme avec raison la témérité de certaines gens qui, sans avoir pris leurs précautions, sans avoir mesuré les murailles, sans avoir reconnu les rochers ou les autres endroits par où ils veulent faire leurs approches, se présentent étourdiment devant une ville. Mais ceux-là sont-ils plus excusables, qui, après avoir pris toutes les mesures nécessaires, donnent aux premiers venus le soin des échelles et de tous les autres instrumens de cette espèce? Il ne faut pas tant prendre garde à la facilité qu'il y a de les faire, qu'à l'importance dont ils sont dans certaines conjonctures. En ces sortes d'affaires, rien n'est impunément négligé; la peine suit toujours la faute. Si l'entreprise s'exécute, on expose ses plus braves gens à un danger inévitable; et si on se retire, on s'expose au mépris, peine plus grande que la mort même. S'il fallait justifier cela par des exemples, j'en trouverais sans nombre. De ceux qui n'ont pas réussi dans les entreprises de cette nature, il y en a beaucoup plus qui y ont perdu la vie, ou du moins qui ont été dans un péril évident de la perdre, que de ceux qui se sont retirés sans perte. Encore faut-il convenir qu'on n'a plus pour ceux-ci que de la défiance et de la haine. Leur faute est comme un avertissement public de se tenir sur ses gardes. Je dis public, parce que non seulement ceux qui sont témoins de la chose, mais anssi ceux qui l'apprennent d'ailleurs, en sont avertis d'être toujours en garde et de prendre des précautions. C'est donc à ceux qui sont à la tête des affaires, de ne point entreprendre de pareils desseins, sans avoir auparavant bien pensé aux moyens de les mettre en exécution. A l'égard de la mesure des échelles et de la fabrique des autres instrumens de guerre, il y a pour cela une méthode aisée et certaine: nous en parlerons dans une autre occasion, où nous tâcherons de montrer de quelle manière on doit faire l'escalade pour qu'elle ait un heureux succès. Mais, à présent, reprenons le fil de notre histoire.

Le projet de Philippe ayant échoué, ce prince alla camper sur le bord de l'Énipée, où il fit venir de Larisse et des autres villes toutes les munitions qu'il y avait amassées pendant l'hiver, pour faire le siége de Thèbes dans la Phéthothide, lequel siége était tout le but de son expédition. Cette ville est située assez près de la mer, à trois cents stades de Larisse, commandant d'un côté la Magnésie, et de l'autre la Thes-

salie, mais surtout le côté de la Magnésie, qu'habitent les Démétréens, et celui de la Thessalie, où sont les terres de Pharsale et de Phérée. Pendant que cette ville était sous la puissance des Étoliens, ils firent, par leurs courses continuelles, de grands ravages sur les terres de Démétriade, de Pharsale, et même de Larisse. Ils poussèrent plusieurs fois leurs courses jusqu'à la plaine d'Amyrique. C'est pour cela que Philippe regardait la conquête de cette ville comme une chose importante, et qu'il y donnait tous ses soins. Ayant donc fait provision de cent cinquante catapultes et de vingt-cinq machines à lancer des pierres, il approcha de Thèbes, et, ayant partagé son armée en trois corps, il la logea dans les postes les plus rapprochés de la ville. Une partie campait auprès de Scopie, la seconde aux environs d'Héliostropie, et la troisième sur le mont Hémus, qui commande la ville. Tout l'espace qui s'étendait entre ces trois corps de troupes, il le fit fortifier d'un fossé, d'une double palissade et de tours de bois, à cent pas l'une de l'autre, où il mit une garnison suffisante.

Ayant ensuite assemblé toutes ses munitions, il fit approcher ses machines de la citadelle. Pendant les trois premiers jours, les assiégés se défendirent avec tant de valeur, que les ouvrages n'avancèrent point du tout. Mais les escarmouches continuelles et les traits que les assiégeans tiraient sans nombre, ayant fait périr une partie de la garnison et mis le reste hors de combat, l'ardeur des assiégés se ralentit. Aussitôt, Philippe dirige les mineurs contre le château, qui était si avantageusement situé, que les Macédoniens, malgré leur constance et un travail continuel, arrivèrent à peine au bout de neuf jours à la muraille. On travailla tour à tour, sans cesser, ni de jour ni de nuit. Au troisième jour, il y eut deux cents pas de mur percés et soutenus par des pièces de bois. Mais ces pièces n'étant pas assez fortes pour supporter un si grand poids, les murs tombèrent avant que les Macédoniens missent le feu au bois qui les soutenait. On travailla ensuite à aplanir la brèche pour monter à l'assaut. On allait y monter, mais la frayeur saisit les assiégés, et ils rendirent la ville. Par cette conquête, Philippe mettant en sûreté la Magnésie et la Thessalie, enleva aux Étoliens un grand butin, et fit connaître à ses troupes, que, s'il avait manqué Platée, c'était par la faute de Léontius, qu'il avait eu par conséquent raison de punir de mort. Entré dans Thèbes, il mit à l'encan tous les habitans, peupla la ville de Macédoniens, et lui donna le nom de Philippopolis.

Il reçut encore là des ambassadeurs de Chio, de Rhodes, de Byzance et de la part de Ptolémée, au sujet de la paix, et il leur répondit, comme il avait déjà fait auparavant, qu'il voulait bien qu'elle se fît, et qu'ils n'avaient qu'à savoir des Étoliens s'ils étaient dans les mêmes dispositions. Dans le fond cependant, il ne se souciait pas beaucoup de la paix, et il aimait beaucoup mieux poursuivre ses projets. Aussi, ayant eu avis que Scerdilaïdas piratait autour de Malée, qu'il traitait les marchands comme s'ils étaient des ennemis, et que quelques-uns de ses propres vaisseaux avaient été attaqués à Leucade, contre la foi des traités, il équipa une flotte de douze vaisseaux pontés, de huit qui ne l'étaient pas, et de trente à deux rangs de rames, et mit à la voile sur l'Euripe. Son dessein était bien de surprendre les Illyriens; mais il en voulait principalement aux Étoliens. Il ne sa-

vait pas encore ce qui s'était passé en Italie, où les Romains avaient été défaits par Annibal dans la Toscane, dans le temps qu'il était devant Thèbes; le bruit de cette victoire n'avait point encore passé jusque dans la Grèce.

Philippe, n'ayant pu atteindre les vaisseaux de Scerdilaïdas, prit terre à Cenchrée. De là, les vaisseaux pontés cinglèrent, par son ordre, vers Malée, pour se rendre à Égée et à Patres, et il fit transporter le reste par la pointe du Péloponnèse à Léchée, où ils devaient tous demeurer à l'ancre. Il partit ensuite avec ses favoris pour se trouver aux jeux Néméens à Argos. Pendant qu'il y assistait à un des combats, arrive de Macédoine un courrier qui lui donne avis que les Romains avaient perdu une grande bataille, et qu'Annibal était maître du plat pays. Le roi ne montra cette lettre qu'à Démétrius de Pharos, et lui défendit d'en parler. Celui-ci saisit cette occasion pour lui représenter qu'il devait au plus tôt laisser la guerre d'Étolie, pour attaquer les Illyriens, et passer ensuite en Italie; que la Grèce, déjà soumise en tout, lui obéirait également dans la suite; que les Achéens étaient entrés d'eux-mêmes et de plein gré dans ses intérêts, que les Étoliens, effrayés de la guerre présente, ne manqueraient pas de les imiter; que, s'il voulait se rendre maître de l'univers, noble ambition qui ne convenait à personne mieux qu'à lui, il fallait commencer par passer en Italie et la conquérir; qu'après la défaite des Romains, le temps était venu d'exécuter un si beau projet, et qu'il n'y avait plus à hésiter. Un roi jeune, heureux dans ses exploits, hardi, entreprenant, et, outre cela, né d'une maison qui, je ne sais comment, s'était toujours flattée de parvenir un jour à l'empire universel, ne pouvait être qu'enchanté d'un pareil discours.

Quoiqu'il n'eût alors montré sa lettre qu'à Démétrius, dans la suite, il assembla ses amis et demanda leur avis sur la paix qu'on lui conseillait de faire avec les Étoliens. Comme Aratus n'était pas fâché que la guerre se fît pendant qu'on était supérieur dans la guerre, le roi, sans attendre les ambassadeurs, avec qui l'on devait convenir en commun des articles, envoya chez les Étoliens Cléonicus de Naupacte, qui, depuis qu'il avait été pris, attendait encore le synode des Achéens puis, prenant à Corinthe des vaisseaux et une armée de terre, il alla à Égée. Pour ne point paraître trop empressé de finir la guerre, il s'approcha de Lasion, prit une tour bâtie sur les ruines de cette ville, et fit mine d'en vouloir à Élée. Après avoir envoyé deux ou trois fois Cléonicus, comme les Étoliens demandaient des conférences, il y consentit. Il ne pensa plus depuis à cette guerre; mais il écrivit aux villes alliées d'envoyer leurs plénipotentiaires pour délibérer en commun sur la paix. Il partit ensuite avec une armée, et alla camper à Panorme, qui est un port du Péloponnèse, vis-à-vis Naupacte, et attendit là les plénipotentiaires des alliés. Pendant qu'ils s'assemblaient, il passa à Zacynthe, pour mettre ordre aux affaires de cette île, et revint aussitôt à Panorme. Les plénipotentiaires assemblés, il envoya Aratus et Taurion à Naupacte avec quelques autres. Ils y trouvèrent un grand nombre d'Étoliens, qui souhaitaient avec tant d'ardeur que la paix se fît, qu'on n'eut pas besoin de longues conférences. Ils revinrent à Panorme pour informer Philippe de l'état des choses. Les Étoliens envoyèrent avec eux des ambassadeurs au roi, pour le prier de

venir chez eux à la tête de ses troupes, afin que les conférences se tinssent de plus près, et que l'on pût terminer plus commodément les affaires. Le roi, cédant à leurs instances, fit voile vers Naupacte, et campa à environ vingt stades de la ville. Il enferma son camp et ses vaisseaux d'un bon retranchement, et attendit là le temps de l'entrevue.

CHAPITRE XXI.

La paix se conclut entre les alliés. — Harangue d'Agélaüs pour les exhorter à demeurer unis.

Les Étoliens étaient venus à Naupacte sans armes, et, éloignés du camp de Philippe de deux stades, ils envoyaient de leur part des négociateurs. Le roi leur fit proposer par les ambassadeurs des alliés, pour premier article : que de part et d'autre on garderait ce que l'on avait. Les Étoliens y consentirent. Pour le reste, il y eut quantité de députations, qui ne valent pas la peine, pour la plupart, que nous nous y arrêtions. Mais je ne puis laisser ignorer le discours que tint Agélaüs de Naupacte, devant le roi et les ambassadeurs des alliés, dans la première conférence. Il dit donc qu'il serait à souhaiter que les Grecs n'eussent jamais de guerre les uns contre les autres; que ce serait un grand bienfait des dieux, si, n'ayant que les mêmes sentimens, ils se tenaient tous, pour ainsi dire, par la main, et joignaient toutes leurs forces ensemble pour mettre à couvert eux et leurs villes des insultes des Barbares; si cela ne se pouvait absolument, que du moins, dans les conjonctures présentes, ils s'unissent ensemble et veillassent à la conservation de la Grèce; qu'il n'y avait, pour sentir la nécessité de cette union, qu'à jeter les yeux sur les armées formidables qui étaient sur pied, et sur l'importance de la guerre qui se faisait actuellement; qu'il était évident à quiconque se connaissait médiocrement en politique, que jamais les vainqueurs, soit Carthaginois ou Romains, ne se borneraient à l'empire de l'Italie et de la Sicile, mais qu'ils pousseraient leurs projets au-delà des justes bornes; que tous les Grecs en général devaient être attentifs au péril dont ils étaient menacés, et surtout Philippe; que ce prince n'aurait rien à craindre, si, au lieu de travailler à la ruine des Grecs et de faciliter leur défaite à leurs ennemis, comme il avait fait jusqu'alors, il prenait à cœur leurs intérêts comme les siens propres, et veillait à la défense de toute la Grèce, comme si c'était son propre royaume; que par cette conduite, il gagnerait l'affection des Grecs, qui, de leur côté, le suivraient inviolablement dans toutes ses entreprises, et déconcerteraient, par leur fidélité pour lui, tous les projets que les étrangers pourraient former contre son royaume; que s'il avait envie d'entreprendre quelque chose, il n'avait qu'à se tourner du côté de l'occident, et à considérer la guerre qui se faisait dans l'Italie; que, pourvu qu'il se tînt prudemment à la découverte des événemens pour saisir la première occasion, tout semblait lui frayer le chemin à l'empire universel; que s'il avait quelque chose à démêler avec les Grecs, ou quelque guerre à leur faire, il remît ces différends à un autre temps; que surtout il prît garde de se conserver toujours la liberté de faire la paix, ou d'avoir avec eux la guerre quand il voudrait; que s'il souffrait que la nuée qui s'élevait du côté de l'occident vînt fondre sur la Grèce, il craignait fort

qu'il ne fût plus en pouvoir ni de prendre les armes, ni de traiter de paix, ni de terminer en aucune façon les puériles contestations qu'ils avaient maintenant, et qu'ils ne fussent réduits à demander aux dieux, comme une grande grâce, la liberté de décider leurs affaires à leur gré et de la manière qu'ils le jugeraient à propos.

Il n'y eut personne à qui ce discours ne fît souhaiter la paix avec ardeur. Philippe en fut d'autant plus touché, qu'on ne lui proposait que ce qu'il souhaitait déjà, et ce à quoi Démétrius l'avait auparavant disposé. On convint des articles, on ratifia le traité, et l'on se retira de part et d'autre, chacun dans son pays. Cette paix de Philippe et des Achéens avec les Étoliens, la bataille perdue par les Romains dans la Toscane, et la guerre d'Antiochus pour la Cœlo-Syrie, tous ces événemens arrivèrent dans la troisième année de la cent quarantième olympiade. Ce fut aussi pour la première fois, et dans cette dernière assemblée, qu'on vit les affaires de la Grèce mêlées avec celles d'Italie et d'Afrique. Dans la suite, soit qu'on entreprît la guerre, soit qu'on fît la paix, ni Philippe, ni les autres puissances de la Grèce ne se réglèrent plus sur l'état de leur pays, tous tournèrent les yeux vers l'Italie. Les peuples de l'Asie et les insulaires firent bientôt après la même chose. Ceux qui depuis ce temps-là ont eu sujet de ne pas bien vivre avec Philippe ou avec Attalus, n'ont plus fait attention ni à Antiochus ni à Ptolémée; ils ne se sont plus tournés vers le midi ou l'orient, ils n'ont eu les yeux attachés que sur l'occident. Tantôt c'était aux Carthaginois, tantôt aux Romains qu'on envoyait des ambassadeurs. Il en venait aussi à Philippe de la part des Romains, qui, connaissant la hardiesse de ce prince, craignaient qu'il ne fît augmenter l'embarras où ils se trouvaient.

Nous voilà donc arrivés au temps où les affaires des Grecs sont jointes avec celles d'Italie et d'Afrique. Nous avons vu quand, comment et pourquoi cela s'est fait. C'est ce que je m'étais engagé dès le commencement à faire voir. Ainsi, quand nous aurons conduit l'histoire grecque jusqu'au temps où les Romains ont perdu la bataille de Cannes, et où nous avons laissé les affaires d'Italie, nous finirons ce cinquième livre.

La guerre finie, les Achéens choisirent Timoxène pour préteur, reprirent leurs lois, leurs usages, leurs fonctions ordinaires. Il en fut de même des autres villes du Péloponnèse. Chacun rentra dans ses biens, on cultiva la terre, on rétablit les sacrifices et les fêtes publiques, et, en un mot, tout ce qui regardait le culte des dieux : devoirs qui, par les guerres continuelles qu'on avait eu à soutenir, avaient été, pour la plupart, oubliés. Entre tous les peuples du monde, à peine en trouvait-on quelqu'un qui eût plus de penchans et d'inclination que ceux du Péloponnèse pour une vie douce et tranquille; cependant l'on peut dire qu'ils en ont moins joui qu'aucun, du moins depuis long-temps. Ce vers d'Euripide les peint assez bien :

Toujours dans les travaux et toujours dans la guerre.

Nés pour commander et passionnés pour leur liberté, ils ont toujours les armes à la main pour se disputer le premier pas. Les Athéniens, au contraire, furent à peine délivrés de la crainte des Macédoniens, qu'ils voulurent jouir des fruits d'une solide liberté. Conduits et gouvernés par Eurycliclas et par Micyon, ils ne prirent

aucune part aux affaires des autres Grecs; ils suivirent aveuglément les inclinations de ces deux magistrats. Quelques honneurs qu'on demandât qu'ils rendissent à tous les rois et principalement à Ptolémée, ils les rendirent. Il n'est point de sorte de règlemens et d'éloges qu'ils n'aient souffert qu'on ne fît pour eux. Ils passèrent beaucoup au-delà des bornes de la bienséance, sans que ceux qui étaient à leur tête eussent la prudence et le courage de les arrêter.

Peu de temps après, Ptolémée fut obligé de faire la guerre à ses propres sujets. On doit convenir qu'à considérer le temps où il conçut le projet de faire marcher les Égyptiens contre Antiochus, il était à propos qu'il le conçût; mais, à considérer l'avenir, c'était une chose pernicieuse. Ce peuple, enflé des avantages qu'il avait remportés à Raphie, ne daigna plus écouter les ordres qu'on lui donnait; il se crut assez de forces pour soutenir une révolte; il ne chercha plus qu'un chef et un prétexte pour se mettre en liberté, et il se révolta en effet bientôt après.

Pour Antiochus, ayant fait pendant l'hiver de grands préparatifs, il passa, au commencement de l'été, le mont Taurus, et, après avoir conclu une alliance avec Attalus, il se mit en marche contre Achéus.

Comme les Étoliens avaient été malheureux dans la dernière guerre, ils furent d'abord bien aises d'avoir fait la paix avec les Achéens, et ce fut pour cela qu'ils élurent pour préteur Agélaüs de Naupacte, parce qu'il semblait avoir le plus contribué à cette paix. Mais ils ne furent pas long-temps à se dégoûter et à se plaindre de leur préteur, qui, en faisant la paix, non avec quelque peuple particulier, mais avec toute la Grèce, leur avait retranché toutes les occasions de faire du butin sur leurs voisins. Mais Agélaüs, soutenant avec constance ces plaintes injustes, les retint malgré eux dans le devoir.

Après la paix, Philippe s'en retourna par mer en Macédoine; il y trouva Scerdilaïdas, qui sous le même prétexte qu'à Leucade, avait pris depuis peu Pissé dans la Pélagonie, gagné, par des promesses, les villes de Dassarétide et les Phébatides, Antipatrie, Chrysondion et Gertuns, et fait des courses dans la plus grande partie des terres de Macédoine qui confinent à ces villes. Philippe se mit en campagne pour reprendre les places qui s'étaient séparées de son parti, et pour défaire Scerdilaïdas. Rien, à son avis, n'était plus nécessaire pour l'heureux succès de ses entreprises, et, entre autres, pour l'expédition qu'il méditait en Italie, que de mettre ordre aux affaires d'Illyrie. Démétrius le portait si vivement à cette expédition, qu'il en était uniquement occupé, et que la nuit, s'il avait des songes, c'était sur cette guerre. Il ne faut pas croire que ce fût par amitié pour Philippe que Démétrius le poussait à marcher contre les Romains; l'amitié n'y entrait que pour la moindre partie: c'était par haine pour cette république, et parce qu'il n'y avait pas pour lui d'autre moyen de rentrer dans l'île de Pharos. Philippe reprit donc les villes dont nous avons parlé; dans la Dassarétide, Créonion et Gertuns; le long du lac de Lichnide, Enchelas, Céraces, Sation, Clos; Bantie dans le pays des Calicoéniens, et dans celui des Pyzentins, Orgise; après quoi il mit son armée en quartier d'hiver. Ce fut ce même hiver qu'Annibal passa autour de Gérunium, après avoir ravagé les plus beaux pays de l'Italie, et après que les Romains

eurent élu pour consuls A. Terentius et Luc. Émilius.

Pendant le quartier d'hiver, Philippe fit réflexion qu'il avait besoin de vaisseaux et de matelots pour ses desseins. Ce n'est pas qu'il espérât vaincre les Romains par mer, mais parce que par mer il transporterait plus aisément les soldats, arriverait beaucoup plus tôt où il s'était proposé, et tomberait sur les Romains lorsqu'ils s'y attendraient le moins. Rien ne lui parut plus propre pour cela que les vaisseaux d'Illyrie, et il fut, je pense, le premier roi de Macédoine qui en fit construire jusqu'à cent. Après les avoir fait équiper, il assembla ses troupes au commencement de l'été, exerça quelque temps les Macédoniens à ramer, se mit en mer, vers le temps à peu près qu'Antiochus passait le mont Taurus. Ayant fait voile par l'Euripe et tourné vers Mélée, il vint mouiller autour de Céphalénie et de Leucade, et demeura là pour y observer la flotte des Romains. Sur l'avis qu'il reçut ensuite, qu'il y avait à Lilybée des vaisseaux à l'ancre, il s'avança hardiment du côté d'Apollonie. Quand il fut dans le pays qu'arrose l'Aoüs, une terreur panique, semblable à celle qui prend quelquefois aux armées de terre, s'empare de ses troupes. Quelques vaisseaux qui étaient à la queue, ayant pris terre dans l'île de Sason, à l'entrée de la mer Ionienne, vinrent, de nuit, dire à Philippe, que plusieurs vaisseaux, venant du détroit, avaient abordé avec eux au même port, et leur avaient donné avis qu'ils avaient laissé à Rhège des vaisseaux romains qui allaient à Apollonie pour porter du secours à Scerdilaïdas. Philippe crut que toute une flotte allait fondre sur lui. La frayeur le saisit; il fit lever les ancres et reprendre la route par où il était venu. On marcha une nuit et un jour, sans ordre et sans s'arrêter, et, à la seconde journée, on aborda à Céphalénie, où le roi fit courir le bruit qu'il n'était revenu que pour régler quelques affaires dans le Péloponnèse.

Sa crainte était très mal fondée. Il est vrai que Scerdilaïdas, ayant appris pendant l'hiver, que Philippe faisait construire quantité de vaisseaux, en attendant qu'il arrivât par mer, avait dépêché vers les Romains pour les en avertir et pour demander du secours, et que les Romains lui avaient envoyé dix vaisseaux de la flotte qui était à Lilybée, et qui étaient les mêmes qu'on avait vus à Rhège. Mais si Philippe n'eût pas pris inconsidérement la fuite, c'était là la plus belle occasion du monde pour se rendre maître de l'Illyrie. Les Romains étaient alors si occupés d'Annibal et de la bataille de Cannes, qu'il aurait été facile de prendre les dix vaisseaux; mais il se laissa épouvanter, et se retira honteusement en Macédoine.

Vers ce même temps, Prusias fit un exploit mémorable. Les Gaulois qu'Attalus avait tirés d'Europe pour faire la guerre à Achéus, sur la réputation qu'ils avaient de braves et de vaillans soldats; ces Gaulois, dis-je, ayant quitté ce roi pour les raisons que nous avons rapportées, et ayant fait des ravages horribles dans les villes de l'Hellespont et assiégé les Illiens, les Alexandrins les défirent courageusement dans la Troade. Thémistas, à la tête de quatre mille hommes, leur fit lever le siége d'Illium, leur coupa les vivres, renversa tous leurs projets, et les chassa enfin de toute la Troade. Les Gaulois se jetèrent dans l'Arisbe, ville de l'Abydène, et se disposèrent à entrer de force dans les villes du pays; Prusias vint à eux et leur livra bataille. Tout

ce qu'il y avait de soldats fut taillé en pièces, les enfans et les femmes furent égorgés dans le camp, et les équipages furent abandonnés aux vainqueurs. Par là il délivra d'une grande crainte les villes de l'Hellespont, et apprit aux Barbares de l'Europe à ne point hasarder si facilement de passer en Asie. En Grèce et en Asie, tel était l'état des affaires. En Italie, après la bataille de Cannes, la plupart des peuples se jetaient dans le parti d'Annibal, comme nous avons dit dans le livre précédent. Finissons ici celui-ci, puisqu'il ne nous reste plus rien à dire des événemens arrivés dans la cent quarantième olympiade. Dans le livre suivant, après avoir rappelé en peu de mots ce que nous avons raconté dans celui-ci, nous parlerons de la forme de la république romaine, selon ce que nous avons promis autrefois.

FRAGMENS

DU

LIVRE SIXIÈME.

I.

ARGUMENT.

Là nous interromprons le fil de notre récit, pour examiner la forme du gouvernement romain, et l'on verra qu'il ne pouvait être mieux constitué, non seulement pour se rétablir dans l'Italie et dans la Sicile, ainsi que pour soumettre les Espagnes et les Gaules; mais encore pour triompher des Carthaginois, et songer à l'empire du monde. (POLYBE, liv. II.)

II.

De l'histoire romaine à une époque plus reculée.

Je suis persuadé que Rome a été fondée la seconde année de la septième olympiade. (*Polyb. apud. Dionys. Halic.*, lib. I, cap. 74.) SCHWEIGHÆUSER.

—

Le mont Palatin doit son nom à un jeune homme nommé Palante, qui fut tué. (*Ibid.*, lib. I, cap. 32.) SCHWEIGHÆUSER.

—

Chez les Romains, l'usage du vin est interdit aux femmes; mais il leur est permis de boire du vin cuit; on le fait avec du raisin cuit; il est semblable, pour le goût, au vin léger d'Agosthène ou de Crète. Lorsque la soif les presse, c'est donc avec cette boisson qu'elles l'apaisent. Mais si l'une d'elles a bu du vin, elle ne peut cacher ce fait; d'abord parce que la femme n'a pas à sa disposition le cellier où l'on met le vin; ensuite parce qu'il faut qu'elle baise sur la bouche ses parens et ceux de son mari, jusqu'aux fils de ses cousins, et cela tous les jours, et aussitôt qu'elle les aperçoit. Aussi, ne sachant pas qui doit lui parler, ou qui elle doit rencontrer, elle se tient sur ses gardes. En effet, si elle avait seu-

lement goûté à du vin, il n'y aurait pas besoin d'autre indice pour le faire découvrir. (*Apud Athænæum*, lib. x, c. 11.) SCHWEIGHÆUSER.

—

Ancus Marcius fonda encore Ostie, ville fortifiée sur le Tibre. (*Stephanus Byzant.*, in Ὄστια). SCHWEIGHÆUSER.

—

Lucius, fils de Démarate le Corinthien, partit pour Rome, plaçant de grandes espérances, tant sur lui-même que sur ses richesses, et persuadé que les occasions ne lui manqueraient pas de montrer qu'il n'était inférieur à aucun citoyen de la république. Il était même marié à une femme qui, à d'autres qualités, joignait encore une âme propre à le seconder dans des projets qui demandent de la prudence et de l'adresse. Aussitôt donc qu'il fut arrivé à Rome, et qu'on lui eut accordé le droit de cité, il se mit à montrer la plus grande déférence pour les ordres du roi; et bientôt, en partie par sa libéralité, en partie par l'adresse de son esprit, et surtout au moyen des arts dans lesquels il avait été instruit dès son enfance, il sut s'insinuer tellement dans l'esprit du roi, qu'il parvint à exercer sur lui un certain empire, et obtint toute sa confiance. Enfin, par la suite, il fut admis dans l'intimité du roi Ancus Marcius, au point d'habiter dans son palais et d'administrer les affaires de l'état avec lui. Dans cette gestion, comme il veillait aux intérêts de tous en général, tandis qu'en même temps il aidait, en particulier, de son crédit et de ses travaux ceux qui lui demandaient quelque chose, usant même dans l'occasion de ses propres richesses avec magnificence, il s'attirait d'un côté l'attachement de beaucoup de citoyens par ses bienfaits, et de l'autre il s'était acquis la bienveillance de tous, en se faisant à leurs yeux une réputation de vertu: c'est par ces moyens qu'il parvint jusqu'à s'élever au trône. (*Excerpta Valesian.*) SCHWEIGHÆUSER.

III.

Des différentes sortes de gouvernemens.

Quand on ne doit traiter que des républiques de la Grèce, de l'accroissement des unes ou de la ruine totale des autres, on n'a nulle peine à raconter ce qui s'y est passé, et à prédire ce qui, dans la suite, y arrivera; car quoi de plus aisé que de rapporter ce que l'on sait, ou de conjecturer par ce qui s'est fait autrefois, sur ce qui doit se faire à l'avenir? Il n'en est pas de même de la république romaine: son état présent est difficile à développer, à cause de la variété qui se remarque dans son gouvernement; et l'on ne peut que difficilement prévoir ce qu'elle deviendra, parce que l'on ne connaît point assez comment elle se conduisait autrefois, soit dans les affaires générales, soit dans les affaires particulières. C'est pourquoi, sans une étude et une application très sérieuses, on ne découvrira jamais clairement et complètement les avantages qui distinguent cette république de toutes les autres.

La plupart de ceux qui ont traité avec méthode des différentes formes de gouvernement, en ont distingué trois, savoir: la royauté, l'aristocratie et la démocratie. On ne voit pas si, par là, ils ont voulu nous faire entendre qu'il n'y en avait point d'autres, ou que c'étaient là les trois meilleures; mais, quoi qu'il en soit, j'ose dire qu'ils se sont trompés sur l'un et l'autre point.

Ce ne sont pas les meilleures, puisque non seulement la raison, mais encore l'expérience, nous apprennent que la forme de gouvernement la plus parfaite, est celle qui est composée des trois qu'ils citent : telle fut, par exemple, celle que Lycurgue établit le premier à Lacédémone. Ce ne sont pas non plus les seules qu'il y ait, car les gouvernemens monarchiques et tyranniques sont fort différens de la royauté, quoiqu'ils semblent avoir quelque ressemblance avec elle, ce dont profitent les monarques et les tyrans, pour colorer, autant qu'il leur est possible, et leurs actes et leur nom du titre de royauté. Il y a eu aussi plusieurs états gouvernés par un petit nombre de citoyens choisis. Au premier abord, on aurait cru que c'étaient des états aristocratiques, cependant ces deux gouvernemens ne se ressemblent presque en aucune manière. On doit porter le même jugement de la démocratie.

Pour se convaincre de la vérité de ce que j'avance, il ne faut que remarquer que toute monarchie n'est pas royauté, mais celle-là seulement à laquelle les sujets se soumettent de bon gré, et où tout se fait plutôt par raison que par crainte et violence. Toute oligarchie ne mérite pas non plus le nom d'aristocratie. Il n'y a que celle où l'on choisit les plus justes et les plus prudens pour être à la tête des affaires. En vain aussi donnerait-on le nom de démocratie à un état où la populace serait maîtresse de faire tout ce qui lui plairait. Un état où l'on est depuis long-temps dans l'usage de révérer les dieux, d'être soumis à ceux dont on tient le jour, de respecter les vieillards et d'obéir aux lois, et dans lequel l'opinion de la majorité est toujours victorieuse : voilà ce qu'on peut à juste titre appeler le gouvernement du peuple.

On doit donc distinguer six sortes de gouvernemens, les trois dont tout le monde parle et dont nous venons de parler, et trois qui ont du rapport avec les premiers; savoir : le gouvernement d'un seul, celui de peu de citoyens, et celui de la multitude. Le gouvernement d'un seul où la monarchie s'établit sans art et par le pur mouvement de la nature : de la monarchie naît la royauté, lorsqu'on y ajoute l'art et qu'on en corrige les défauts; et quand elle vient à enfanter la tyrannie, dont elle approche beaucoup, sur les ruines de l'une et de l'autre s'élève l'aristocratie, qui se change comme naturellement en oligarchie; et de la démocratie, lorsque le peuple devient insolent et qu'il méprise les lois, naît le gouvernement de la multitude.

On reconnaîtra clairement la vérité de tout ce que je viens d'avancer, si l'on considère les principes naturels, la naissance et les changemens de chaque sorte de ces gouvernemens. Les commencemens d'un état sont surtout utiles à connaître. Sans cette connaissance, il est impossible de voir clair dans ses progrès, dans sa plus grande force, dans les changemens qui lui arriveront, et de deviner quand et comment il finira, et en quelle forme il se changera. C'est aussi de cette manière que je veux entreprendre l'examen de la république romaine, parce que son premier établissement et ses progrès sont conformes aux lois de la nature.

On dira peut-être que l'on trouve la transformation des états traitée avec exactitude dans Platon et quelques autres philosophes; mais comme Platon s'étend fort longuement sur ce sujet, et que peu de gens sont capables de l'entendre, je crois que je ne ferai pas mal d'en extraire ici ce qui peut convenir à une histoire et être à la portée de tout

le monde. En cas qu'une explication générale laisse quelque chose à désirer, le détail où nous entrerons ensuite lèvera les doutes qu'on aurait pu former.

Quel est donc le commencement des sociétés civiles, et d'où dirons-nous qu'elles tirent leur origine? Quand un déluge, une maladie pestilentielle, une famine ou d'autres calamités semblables emportent la plus grande partie des hommes, comme il est déjà arrivé, et comme il arrivera sans doute encore, la ruine des hommes entraîne avec elle celle des usages, des coutumes et des arts. De ceux qui ont échappé à ce naufrage général, comme d'une semence, s'élèvent de nouveaux hommes, qui, faibles naturellement et incapables de se soutenir par eux-mêmes, se réunissent et s'assemblent les uns avec les autres, comme font les autres animaux. Alors, c'est une nécessité que celui qui, en forces corporelles et en hardiesse, surpasse ses semblables, soit à leur tête et les conduise en maître. Et l'on doit reconnaître en cela l'ouvrage de la nature, puisque parmi les autres animaux, qui certainement ne suivent que ces lois, nous voyons que les plus forts dominent sur les autres, comme, par exemple, les taureaux, les sangliers, les coqs et les autres animaux du même caractère, qui remplissent vraiment ces fonctions de chefs. Telle est, selon toutes les apparences, la disposition des hommes dans ces commencemens : ils s'attroupent ensemble et se mettent sous la conduite des plus forts et des plus courageux; et voilà ce qu'on peut appeler monarchie, lorsque celui qui commande ne mesure son autorité que par ses forces. Quand, par la succession des temps, une éducation commune et un fréquent commerce ont formé des nœuds plus étroits, alors commence à naître la royauté : l'idée de l'honnête et du juste se forme dans l'esprit aussi bien que celle des vices qui leur sont opposés.

Tels sont donc les commencemens d'où sont sorties les républiques et les sociétés humaines. Du penchant naturel qu'ont l'homme et la femme l'un pour l'autre, naissent des enfans. Lorsque ceux-ci sont parvenus à un certain âge, si, sans reconnaissance pour ceux qui les ont élevés, ils ne les secourent point, mais qu'au contraire ils prennent plaisir à les décrier ou à leur faire tort, il est clair que ceux qui seront témoins de ces mauvais traitemens, après l'avoir été des soins, des inquiétudes et des peines que les parens ont prises pour l'éducation de ces enfans, seront indignés de leur ingratitude. Faisant alors usage de leur esprit et de leur raison, qui les distinguent des autres animaux, ils ne demeureront pas indifférens; ils feront des réflexions sur un traitement si indigne, et en seront d'autant plus choqués que, prévoyant l'avenir, ils craindront le même sort pour eux-mêmes. Qu'un homme secouru par un autre et tiré d'un péril pressant, au lieu de lui rendre la pareille dans l'occasion, entreprenne de lui faire tort, il est constant que ceux qui seront informés de ce mauvais procédé en seront piqués, qu'ils entreront dans le ressentiment de la personne lésée, et qu'ils se croiront exposés à souffrir un jour la même infortune. De là naît, dans l'esprit, une certaine connaissance du devoir. On en approfondit la force et la nécessité, et c'est en cela que consiste le commencement et la fin de la justice.

Pourquoi, au contraire, donne-t-on tant d'applaudissemens à celui qui se jette le premier dans les périls et défend ses semblables contre le choc et

la fureur des forts animaux ? pourquoi encore n'a-t-on que du mépris pour un homme lâche qui craint de s'exposer pour le salut de ceux qu'il devrait secourir? Cela ne peut venir que de la réflexion qu'on fait alors sur la générosité et la lâcheté de la conduite de chacun, et sur la différence qu'il y a entre ces deux choses. On commence alors à penser que la première est digne qu'on la recherche et qu'on la pratique, à cause de l'utilité qui en revient, et que la seconde mérite toute notre aversion. Lorsque celui qui est à la tête des autres et qui les surpasse en forces passe pour favoriser toujours les hommes généreux dont nous venons de parler, et qu'il s'est acquis la réputation d'homme juste et équitable, alors on cesse de redouter sa violence ; on se rend et on se soumet à lui par raison ; on maintient son autorité, quelque vieux qu'il devienne ; on se joint et on conspire ensemble pour le défendre contre tous ceux qui attaquent sa puissance ; et c'est ainsi que, la raison ayant pris le dessus sur la férocité et sur la force, cet homme de monarque devient roi, insensiblement et sans qu'on s'en aperçoive. C'est là, parmi les hommes, la première notion de l'honnête et du juste, et des vices contraires à ces deux vertus ; c'est là l'origine et le commencement de la vraie royauté. On n'en laisse pas seulement jouir ces hommes respectables, on la conserve encore à leurs descendans, parce qu'on se persuade que, tenant la naissance et l'éducation de ces grands hommes, ils en auront aussi l'esprit et les mœurs. Mais dès que le peuple n'est plus content de ces descendans, il se choisit alors des magistrats et des rois, et ne règle plus son choix sur la force et le courage ; car, connaissant par expérience combien les avantages de l'esprit l'emportent sur ceux du corps, il donne ses suffrages à celui qui lui paraît avoir le plus de sagesse et de raison.

Dans les premiers temps, ceux que le peuple s'était choisis pour rois passaient tout le temps de leur vie dans cette suprême dignité, s'occupant à fortifier des postes avantageux, à les enfermer de murailles, et à étendre leurs frontières, tant pour la sûreté de l'état que pour faire vivre leurs sujets dans une plus grande abondance. Comme ils ne cherchaient point à se distinguer par leurs habits ni par leur table, et qu'au contraire leur manière de vivre était en tout la même que celle de leurs sujets, ils faisaient les délices de leur peuple, et personne ne leur portait envie. Mais ceux qui vinrent ensuite ne se contentèrent pas d'être en sûreté, et d'avoir plus même qu'il ne fallait pour satisfaire aux besoins de la nature : l'abondance où ils se trouvèrent ne fit qu'enflammer leurs passions, ils s'imaginèrent qu'un roi devait être plus richement vêtu et plus pompeusement servi que ses sujets ; que dans ses amours, quelque illégitimes qu'ils fussent, personne n'avait droit de le contredire. De ces désordres, les uns offensèrent et excitèrent l'envie, les autres rendirent les rois odieux et soulevèrent contre eux leur peuple, et la royauté se changea en tyrannie. Alors on se mit en devoir de la détruire, en détruisant les rois eux-mêmes; et ce dessein, ce ne furent pas de vils aventuriers, mais les plus illustres, les plus braves et les plus hardis des sujets qui l'exécutèrent, parce que ce sont ceux-là qui peuvent le moins supporter les hauteurs et l'insolence des princes. Le peuple, que la conduite des rois avait irrité, ne se vit pas plus tôt des chefs, qu'il leur prêta main-

forte. Ainsi périt la royauté et la monarchie.

La ruine de ces deux sortes de gouvernemens donna naissance à l'aristocratie. Le peuple, sensible aux bienfaits de ceux qui l'avaient délivré des monarques, mit ces généreux citoyens à sa tête et se soumit à leur direction. Ceux-ci, touchés de l'honneur qu'on leur avait fait, s'appliquèrent d'abord, en toutes choses, à se rendre utiles à la république, et donnèrent tous leurs soins et toute leur attention à faire en sorte que le peuple en général et les particuliers eussent à se louer de leur gouvernement. Mais, dans la suite, leurs enfans, ayant succédé à cette même puissance, gens aussi peu accoutumés au travail qu'ignorans sur l'égalité et la liberté, qui sont le fondement d'une république, et élevés dès leur naissance dans les honneurs et les dignités de leurs pères, s'adonnèrent, les uns à amasser des richesses et de l'argent par des voies injustes, les autres aux plaisirs de la table, et d'autres encore aux débauches et aux amours les plus infâmes. Par cette conduite, ils réveillèrent dans l'esprit du peuple les sentimens qu'il avait eus à l'égard des tyrans, et le portèrent à se défaire d'eux de la même manière.

Ainsi l'aristocratie fut changée en oligarchie ; car, quelque citoyen voyant l'envie et la haine dont tout le peuple était animé contre les chefs, et ayant eu la hardiesse de faire ou de dire quelque chose contre eux, il trouva tous ses concitoyens dans la disposition de se soulever et de lui prêter la main. On tua les uns, on chassa les autres. Alors, comme on craignait encore les injustices des premiers rois, on se garda bien de rétablir la royauté. On ne voulut pas non plus confier le gouvernement à un certain nombre de citoyens : la mémoire des désordres de leur administration était trop récente. Il ne restait donc plus au peuple d'autre espérance que dans lui-même; il se tourna de ce côté-là, et, se chargeant seul du gouvernement et du soin des affaires, il changea l'oligarchie en démocratie.

Tant qu'il resta quelqu'un de ceux qui avaient souffert des gouvernemens précédens, on se trouva bien du gouvernement populaire, on ne voyait rien au-dessus de l'égalité et de la liberté dont on y jouissait. Cela se maintint assez bien pendant quelque temps: mais, au bout d'une certaine succession d'hommes, on commença à se lasser de ces deux grands avantages ; l'usage et l'habitude en firent perdre le goût et l'estime. Les grandes richesses firent naître dans quelques-uns l'envie de dominer. Possédés de cette passion, et ne pouvant parvenir à leur but ni par eux-mêmes, ni par leurs vertus, ils employèrent leurs biens à suborner et à corrompre le peuple par toutes sortes de voies. Celui-ci, gagné par les largesses sur lesquelles il vivait, prêta la main à leur ambition, et dès lors périt le gouvernement populaire : rien ne se fit plus que par la force et par la violence ; car, quand le peuple est une fois accoutumé à vivre sans qu'il lui en coûte aucun travail, et à satisfaire ses besoins avec le bien d'autrui, s'il trouve un chef entreprenant, audacieux, et que la misère exclut des charges, alors il se porte aux derniers excès: il s'ameute, ce ne sont plus que meurtres, qu'exils, que partage des terres, jusqu'à ce qu'enfin un nouveau maître, un monarque, usurpe le pouvoir et dompte ces fureurs.

Telles sont les révolutions des états, tel est l'ordre suivant lequel la nature change la forme des républiques. Avec ces connaissances, si l'on peut se trom-

per sur le temps en prédisant ce qu'un état deviendra, on ne se trompera guère jugeant à quel degré d'accroissement ou de décadence il est parvenu, et en quelle forme de gouvernement il se changera, pourvu qu'on porte ce jugement sans passion et sans préjugés. En suivant cette méthode, il est aisé de connaître la naissance, les progrès, la splendeur, et le changement futur de la république romaine ; car il n'y en a point qui se soit plus établie et plus augmentée selon les lois de la nature, et qui doive plus, selon les mêmes lois, prendre une autre forme, comme je le ferai voir dans la suite. Mais auparavant il faut dire un mot des lois de Lycurgue ; cela ne nous écartera pas de notre but.

Ce grand législateur, qui avait compris que tous ces changemens dont nous avons parlé, étaient naturellement inévitables, s'était persuadé que toute forme de gouvernement, qui était simple et ne subsistait que par elle-même, était de peu de durée, et tombait bientôt dans le défaut que la nature semble y avoir attaché. En effet, comme la rouille naît avec le fer, et les vers avec le bois, de sorte que quand bien même aucun agent étranger n'attaquerait ces substances, elles ne laisseraient pas que de se détruire, parce qu'elles portent en elles-mêmes le principe de leur destruction ; de même chaque forme particulière de gouvernement a naturellement en elle certain défaut qui devient la cause de sa ruine. La monarchie se perd par la royauté, l'aristocratie par l'oligarchie, la démocratie par la violence ; et ce que nous avons dit, fait voir qu'il n'est pas possible qu'avec le temps ces sortes de gouvernemens ne dégénèrent. Lycurgue, pour éviter cet inconvénient, n'en a pris aucun, seul et en particulier, mais a recueilli et rassemblé ce que chacun avait de meilleur pour en former un tout, de peur que l'un, ne l'emportant sur l'autre, ne tombât dans le défaut qui lui est inhérent. Dans sa république, la force de l'un tient toujours la force de l'autre en respect : aucun d'eux n'emporte la balance ; ils se tiennent tous mutuellement dans l'équilibre, c'est comme un vaisseau que les vents poussent de tous côtés. La crainte du peuple, qui avait sa part dans le gouvernement, empêchait les rois d'abuser de leur pouvoir ; d'un autre côté, le peuple était retenu dans le respect dû aux rois par la crainte du sénat, qui, composé de citoyens choisis, ne devait pas manquer de se ranger du côté de la justice : de là il arrivait que le parti le plus faible, mais qui avait le bon droit pour lui, devenait le plus fort, par le poids que lui donnait le sénat. (DOM THUILLIER.)

IV.

Constitution de la république romaine.

C'est à la faveur d'un gouvernement ainsi coordonné, que les Lacédémoniens ont conservé plus long-temps leur liberté qu'aucun autre peuple dont nous ayons connaissance ; et c'est en prévoyant la cause et l'époque de certains événemens, que Lycurgue a établi cette république. A l'égard des Romains, ils sont arrivés au même but, sans cependant y avoir été conduits par choix et par raison ; ce n'est qu'après une infinité de combats et de troubles qu'ayant appris à leurs dépens la forme de gouvernement qui leur était la plus avantageuse, ils établirent enfin une république semblable à celle de Lycurgue et la plus parfaite que nous connaissions.

Pour porter des historiens un jugement droit et raisonnable, il ne faut point en juger sur ce qu'ils ont omis, mais sur ce qu'ils ont écrit. Si dans ce qu'ils rapportent il se rencontre quelque chose de faux, il faut croire que ce n'est que par ignorance qu'ils ont omis certaines choses; si au contraire tout est vrai, on doit conclure en leur faveur que leur silence sur certains faits ne vient point de leur ignorance, mais qu'ils ont eu de bonnes raisons pour le garder.

—

Les trois sortes de gouvernemens dont j'ai parlé composaient la république romaine, et toutes trois étaient tellement balancées l'une par l'autre, que personne, même parmi les Romains, ne pouvait assurer, sans crainte de se tromper, si le gouvernement y était aristocratique, démocratique ou monarchique. En jetant les yeux sur le pouvoir des consuls, on eût cru qu'il était monarchique et royal; à voir celui du sénat, on l'eût pris pour une aristocratie; et celui qui aurait considéré la part qu'avait le peuple dans les affaires, aurait jugé d'abord que c'était un état démocratique. Or voici, à peu de chose près, en quoi consistent les droits des consuls, du sénat et du peuple.

Tant que les consuls restent dans la ville, ils sont maîtres des affaires publiques. Tous les autres magistrats, à l'exception des tribuns, leur sont soumis et leur obéissent. Ils conduisent les ambassadeurs dans le sénat. Dans les délibérations, ce sont eux qui font les rapports sur les objets de délibérations importantes. Le droit de faire les sénatus-consultes leur appartient. Ce sont eux qui sont chargés des affaires publiques qui doivent se faire par le peuple, et sont investis du droit de convoquer les assemblées, d'y présenter les projets, et de faire les lois d'après la pluralité des suffrages. Sur tout ce qui regarde la guerre, ils ont une autorité presque souveraine, comme d'exiger des alliés les secours qu'ils jugent nécessaires; de créer des tribuns militaires; de faire des armées; de lever des troupes; en campagne, de punir qui bon leur semble, et de tirer du trésor public tout ce qu'ils jugent à propos. Le questeur les suit partout et exécute sans délai tous leurs ordres. A considérer cette puissance du consulat, ne dirait-on pas que le gouvernement des Romains était monarchique et royal? Au reste, qu'il arrive dans quelque temps d'ici quelque changement dans ce que je viens de dire ou dans ce que je dirai dans la suite, ce que j'avance n'en sera pas moins vrai.

Les droits du sénat sont, premièrement, d'être maître des deniers publics: rien n'entre dans le trésor, rien n'en sort que par ses ordres. Sans un sénatus-consulte les questeurs n'en peuvent rien tirer, même pour les besoins particuliers de la république; il n'y a que les dépenses à faire pour les consuls qui soient exceptées. Les sommes considérables que les censeurs sont obligés tous les cinq ans d'employer aux réparations des édifices publics, c'est le sénat qui leur permet de les prendre. De plus les trahisons, les conspirations, les empoisonnemens, les assassinats, en un mot tous les crimes qui se commettent dans l'Italie et qui méritent une punition publique, c'est au sénat à informer: il lui appartient encore de juger des différends qui s'élèvent entre les particuliers ou les villes d'Italie, de les réprimander lorsqu'ils manquent à leur devoir, de les protéger et de les défendre quand ils ont besoin de secours. C'est lui qui envoie les ambassadeurs hors d'Italie, ou pour réconcilier les puissances entre

elles, ou pour faire des remontrances, ou pour ordonner, ou pour entreprendre, ou pour déclarer la guerre. Il donne audience aux ambassadeurs qui viennent à Rome, délibère sur leurs instructions et donne la réponse convenable. Rien de tout cela n'appartient au peuple, de sorte qu'en l'absence du consul, il semble que le gouvernement soit purement aristocratique; bien des Grecs, bien des rois même en sont persuadés, parce que tout ce qu'ils négocient d'affaires avec Rome est confirmé par le sénat.

Après cela on sera sans doute en peine de savoir quelle part il reste au peuple dans ce gouvernement; puisque d'un côté le sénat a à sa disposition les revenus de la république, et que les dépenses ne se font que par son ordre; et de l'autre que, pour la guerre, les consuls ont un pouvoir absolu ou d'en faire les préparatifs à Rome, ou de diriger les opérations de la campagne comme il leur plaît. Cependant le peuple a sa part, et une part très considérable dans le gouvernement; car il est seul arbitre des récompenses et des peines, et c'est de là que dépend la solidité de tous les établissemens humains quels qu'ils soient. Si, par ignorance ou par mauvaise intention, on manque de placer les unes et les autres à propos, les bons seront traités comme les méchans, les méchans comme les bons, et l'on ne verra que désordre et que confusion.

Le peuple a aussi sa juridiction et son tribunal; il condamne à l'amende, quand l'injustice commise demande cette punition, et cela regarde surtout les hommes haut placés en dignités. Il a seul le droit de condamner à mort; sur quoi je ne puis omettre une chose très mémorable qui se trouve chez ce peuple : c'est que l'usage permet à l'homme sur lequel pèse une accusation capitale, pendant qu'on procède à son jugement, de sortir ouvertement de la ville et de se condamner lui-même tant qu'il reste encore une tribu qui n'ait pas porté son jugement : et alors il peut en sûreté se retirer à Naples, à Préneste, à Tibur, et dans toutes les villes alliées des Romains. Le peuple donne aussi les dignités à ceux qui les méritent, et c'est là la plus belle récompense qu'on puisse, dans un gouvernement, accorder à la vertu. C'est lui qui adopte et rejette les lois selon qu'il lui plaît; et, ce qui est le plus important, on le consulte sur la paix ou sur la guerre. Qu'il s'agisse de faire une alliance, de terminer une guerre, de conclure un traité, c'est à lui de ratifier tous ces projets, ou de les rejeter. Sur ces droits, ne serait-on pas bien fondé à dire que le peuple possède la plus grande part dans le gouvernement, et que ce gouvernement est démocratique ?

On vient de voir comment les trois formes de gouvernement ont chacune leur part dans la république romaine : voyons maintenant de quelle manière elles peuvent s'opposer l'une à l'autre, ou se secourir mutuellement.

Quand un citoyen revêtu de la dignité consulaire sort de la ville à la tête d'une armée, quoiqu'il semble avoir une puissance absolue, il a cependant besoin du peuple et du sénat; il ne peut rien faire seul et sans leur coopération. Son armée, sans l'ordre du sénat, ne peut avoir ni vivres, ni habits, ni solde ; en sorte que les chefs forment en vain des projets : ils ne réussiront jamais, si le sénat n'entre pas dans leurs vues ou s'il s'y oppose. Le consul est-il en campagne ? le sénat est maître d'interrompre ses entreprises ; c'est lui qui, l'année du consulat

écoulée, envoie à l'armée un autre chef, ou ordonne à celui qui la commande d'y demeurer ; c'est à lui de relever l'éclat et la gloire des hauts faits, ou de la rabaisser. Ce qu'on appelle chez les Romains le triomphe, cérémonie pompeuse où l'on met sous les yeux du peuple les victoires remportées par les généraux, les consuls ne peuvent l'obtenir si le collége des sénateurs n'y consent et ne fournit l'argent nécessaire. D'un autre côté, comme le peuple a le pouvoir de finir la guerre, quelque éloignés de Rome qu'ils soient, il faut nécessairement qu'ils reviennent dans leur patrie, car c'est au peuple, comme j'ai déjà dit, qu'il appartient de ratifier ou de casser les traités. Mais, ce qui est le plus important, ces consuls après avoir déposé leur autorité, sont obligés de rendre compte au peuple de l'usage qu'ils en ont fait, ce qui les tient toujours dans le respect à l'égard du sénat et du peuple.

Pour revenir sur le sénat, quelque grande que soit l'autorité de ce collége, il est néanmoins obligé de prendre l'avis du peuple dans les affaires qui concernent l'administration de la république. Dans les punitions qui se doivent infliger, à ceux qui dans le gouvernement des affaires publiques ont commis des crimes dignes de mort, il ne peut rien statuer que le peuple ne l'ait auparavant confirmé. Il en est de même des choses qui concernent le sénat lui-même ; car si quelqu'un propose une loi qui tende à retrancher quelque chose de la puissance dont le sénat est en possession, ou à détruire sa prééminence et sa dignité, ou à lui ôter de ses biens, le peuple est en droit de la recevoir ou de la rejeter. De plus, qu'un seul tribun s'oppose aux résolutions du sénat, celui-ci ne peut passer outre ; il ne peut pas même s'assembler, si un de ces magistrats s'y oppose. Or, le devoir de ces magistrats est de ne rien faire que ce qui plaît au peuple, et de consulter en tout sa volonté. Tout ce système retient l'autorité des sénateurs dans de justes bornes, et les oblige à avoir des égards pour le peuple.

De son côté, le peuple est dans la dépendance du sénat, et, soit dans les affaires particulières, soit dans les affaires publiques, il faut qu'il prenne son avis. Il y a dans toute l'Italie grand nombre d'ouvrages publics dont les censeurs sont chargés : érection de nouveaux édifices, réparation des anciens, levée d'impôts sur les rivières, les ports, les jardins, les mines, les terres, en un mot, tout ce qui est renfermé dans l'étendue de la domination des Romains, tous ces ouvrages, c'est le peuple qui les fait, en sorte qu'il n'y a presque personne qui n'y participe en quelque chose. Les uns les prennent à ferme des censeurs, les autres s'associent avec les fermiers ; ceux-ci sont cautions, ceux-là engagent pour les autres leurs biens au public, et le petit peuple travaille. Or, tous ces travaux sont sous les ordres et la direction du sénat. Il prolonge les termes ; il fait des remises quand il est arrivé quelque accident ; il casse les baux, si l'on ne peut les exécuter ; enfin il se rencontre mille circonstances où le sénat peut ou nuire beaucoup, ou rendre de grands services à ceux qui sont chargés des travaux publics, puisque c'est à lui que tous ces ouvrages se rapportent. Son principal privilége est qu'on choisit dans son sein les juges de la plupart des différends, tant particuliers que publics, pour peu qu'ils soient importans. Ainsi chacun recherche sa protection et se garde bien de désobéir à ses ordres, dans la crainte que dans la suite il n'ait besoin de son secours. On obéit avec la même soumis-

sion aux ordres des consuls, parce que tous en général et chacun en particulier doivent en campagne tomber sous leur puissance.

Chaque corps de l'état peut donc ainsi nuire ou être utile à l'autre, et de là il arrive qu'agissant tous de concert, ils sont inébranlables; et c'est ce qui donne à la république romaine un avantage infini sur toutes les autres. Qu'une guerre étrangère la menace et la presse jusqu'à obliger les trois corps de l'état à concourir ensemble à son salut et à s'aider mutuellement, cette union lui donne tant de force, qu'aucune mesure utile n'est négligée. Tous les citoyens alors mettent leurs pensées en commun. Rien qui ne se fasse à temps et à point nommé, parce que tous en général et chacun en particulier font leurs efforts pour exécuter ce qui a été résolu. C'est pour cela que cette république est invincible, et qu'elle vient à bout de tout ce qu'elle entreprend. Mais quand les Romains, délivrés des guerres étrangères, et jouissant tranquillement de leur fortune prospère et de l'heureuse abondance que leurs conquêtes leur ont procurées, abusent de leur bonheur et en deviennent insolens, comme il arrive d'ordinaire, c'est alors qu'on voit cette république tirer de sa constitution même le remède à ses maux. Car, aussitôt qu'une partie s'élevant orgueilleusement au dessus des autres, veut s'arroger plus de pouvoir et d'autorité qu'elle n'en doit avoir, comme elle ne peut suffire à elle-même, et que toutes peuvent réciproquement s'opposer aux volontés les unes des autres, il faut qu'elle se contienne dans les bornes prescrites et demeure dans l'égalité, retenue qu'elle est d'un côté par la résistance des autres parties, et de l'autre par la crainte qu'elle a toujours qu'on ne vienne l'attaquer. Ainsi tout dans cette république se conserve toujours dans le même état. (Dom Thuillier.)

V.

Milice romaine.

Après l'élection des consuls, on choisit des tribuns militaires. On en tire quatorze des citoyens qui ont servi cinq ans, et dix de ceux qui ont fait dix campagnes : car il n'y a pas de citoyens qui, jusqu'à l'âge de quarante-six ans ne soit obligé de porter les armes, ou dix ans dans la cavalerie, ou seize ans dans l'infanterie. On n'en excepte que ceux dont le bien ne passe pas quatre cents drachmes : ceux-ci, on les réserve pour la marine. Cependant, quand la nécessité le demande, les citoyens qui servent dans l'infanterie sont retenus sous les drapeaux pendant vingt ans. Personne ne peut être élevé à aucun degré de magistrature, qu'il n'ait été dix ans au service.

Quand on doit faire une levée de soldats, ce qui se fait tous les ans, les consuls avertissent auparavant le peuple du jour où doivent s'assembler tous les Romains en âge de porter les armes. Le jour venu et tous ces citoyens se trouvant à l'assemblée dans le Capitole, les plus jeunes des tribuns militaires, dans l'ordre qui est indiqué à chacun, soit par le peuple, soit par le général, les partagent en quatre sections, parce que l'armée, chez les Romains, est composée de quatre légions. Les quatre premiers tribuns nommés sont pour la première légion, les trois suivans pour la seconde, quatre autres pour la troisième, les trois derniers pour la quatrième. Des plus anciens, les deux premiers entrent dans la première légion, les trois suivans dans la seconde, les deux qui viennent après, dans la troi-

sième, et les trois derniers dans la quatrième.

Cette division faite, et les tribuns placés de sorte que les légions aient chacune un pareil nombre de chefs, ceux-ci, assis séparément, tirent les tribus au sort l'une après l'autre, et appellent à eux celle qui leur est échue, et ensuite ils y choisissent quatre hommes égaux, autant qu'il est possible, en taille, en âge, et en force. Quand ceux-ci se sont approchés, les tribuns de la première légion font leur choix les premiers; ceux de la seconde ensuite, et ainsi des autres. Après ces quatre citoyens, il s'en approche quatre autres, et alors les tribuns de la seconde légion font leur choix les premiers; ceux de la troisième après; et ainsi de suite, de sorte que les tribuns de la premiere légion choisissent les derniers. Quatre autres citoyens s'approchent encore, et alors le choix appartient d'abord aux tribuns de la troisième légion et ainsi de suite, de sorte qu'il arrive en dernier aux tribuns de la seconde. Ce même ordre s'observe jusqu'à la fin; d'où il résulte que chaque légion est composée d'hommes de même âge et de même force. Quand on a levé le nombre nécessaire, et qui, quelquefois, se monte à 4200, et quelquefois, quand le danger est plus pressant, à 5,000, on lève de la cavalerie. Autrefois on ne pensait aux cavaliers qu'après avoir levé l'infanterie, et pour 4,000 hommes d'infanterie on prenait 200 cavaliers; mais, à présent, on commence par eux, et le censeur les choisit selon le revenu qu'ils ont; à chaque légion on en joint 300. La levée ainsi faite, les tribuns assemblent chacun leurs légions, et, choisissant un des plus braves; ils lui font jurer qu'il obéira aux ordres des chefs, et qu'il fera son possible pour les exécuter. Tous les autres, passant à leur tour devant le tribun, font le même serment.

En même temps les consuls envoient des députés vers les villes d'Italie d'où ils veulent tirer du secours, pour faire savoir aux magistrats le nombre de troupes dont ils ont besoin, et le jour et le lieu du rendez-vous. Ces villes font une levée de la même manière qu'à Rome, même choix, même serment; on donne un chef et un questeur à ces troupes, et on les fait marcher.

Les tribuns de Rome, après le serment, indiquent aux légions le jour et le lieu où elles doivent se trouver sans armes, puis il les congédient. Quand elles se sont assemblées au jour marqué, des plus jeunes et des moins riches on fait les vélites; ceux qui les suivent en âge font les hastaires; les plus forts, les plus vigoureux, composent les princes, et on prend les plus anciens pour en faire les triaires. Ainsi chez les Romains chaque légion est composée de quatre sortes de soldats, qui ont toutes différent nom, différent âge et différentes armes. Dans chaque légion il y a six cents triaires, douze cents princes, autant de hastaires; le reste est tout de vélites. Si la légion est de plus de quatre mille hommes, on la divise à proportion, en sorte néanmoins que le nombre des triaires ne change jamais.

Les vélites sont armés d'une épée, d'un javelot, et d'une parme, espèce de bouclier fort et assez grand pour mettre un homme à couvert, car il est de figure ronde et il a trois pieds de diamètre. Ils ont aussi sur la tête un casque sans crinière, qui cependant est quelquefois couvert de la peau d'un loup ou de quelque autre animal, tant pour les protéger que pour les distinguer, et faire reconnaître à leurs chefs ceux qui se sont signalés dans les combats. Leur javelot est une espèce de

dard, dont le bois a ordinairement deux coudées de long et un doigt de grosseur. La pointe est longue d'une grande palme, et si effilée qu'au premier coup elle se fausse, de sorte que les ennemis ne peuvent la renvoyer; c'est ce qui la distingue des autres traits.

Les hastaires plus avancés en âge, ont ordre de porter l'armure complète, c'est-à-dire un bouclier convexe, large de deux pieds et demi et long de quatre pieds; le plus long est environ de quatre pieds et une palme : il est fait de deux planches collées l'une sur l'autre avec de la gélatine de taureau, et couvertes en dehors, premièrement d'un linge, et par dessus d'un cuir de veau. Les bords de ce bouclier, en haut et en bas, sont garnis de fer pour recevoir les coups de taille, et pour empêcher qu'il ne se pourrisse contre terre. La partie convexe est encore couverte d'une plaque de fer, pour parer les coups violens, comme ceux des pierres, des sarisses et de tout autre trait envoyé avec une grande force. L'épée est une autre arme des hastaires, qui la portent sur la cuisse droite et l'appellent l'ibérique. Elle frappe d'estoc et de taille, parce que la lame en est forte. Ils portent outre cela deux javelots, un casque d'airain et des bottines. De ces javelots, les uns sont gros, les autres minces: les plus forts sont ou ronds ou carrés; les ronds ont quatre doigts de diamètre, et les carrés ont le diamètre d'un de leurs côtés; les minces ressemblent assez aux traits que les hastaires sont encore obligés de porter. La hampe de tous ces javelots, tant gros que minces, est longue à peu près de trois coudées; le fer en forme de hameçon qui y est attaché, est de la même longueur que la hampe. Il avance jusqu'au milieu du bois, et y est si bien cloué, qu'il ne peut s'en détacher sans se rompre, quoiqu'au bas et à l'endroit où il est joint avec le bois, il ait un doigt et demi d'épaisseur. Sur leur casque ils portent encore un panache rouge ou noir, formé de trois plumes droites, et hautes d'une coudée, ce qui, joint à leurs autres armes, les fait paraître une fois plus hauts et leur donne un air grand et formidable. Les moindres soldats portent, outre cela, sur la poitrine une lame d'airain qui a douze doigts de tous les côtés, et qu'ils appellent le pectoral; c'est ainsi qu'ils complètent leur armure. Mais ceux qui sont riches de plus de dix mille drachmes, au lieu de ce plastron, portent une cotte de mailles. Les princes et les triaires sont armés de la même manière, excepté qu'au lieu de javelots ils ont des demi-javelots.

Dans ces trois dernières classes de soldats on en choisit dix des plus prudens et des plus braves pour en faire des chefs; les plus jeunes n'ont point de part à ce choix. Après ces dix on en choisit dix autres, et ces vingt sont appelés chefs de files. Le premier élu a voix délibérative dans le conseil. Il y a encore vingt autres chefs ou serre-files, et ce sont les vingt premiers qui les choisissent. Chaque corps, à l'exception des vélites, est partagé en dix troupes, et chaque troupe a quatre officiers, deux à la tête et deux à la queue. Les vélites sont répandus en nombre égal dans les trois autres ordres. On appelle ces troupes cadre, manipules ou vexilles : et les chefs centurions ou chefs de files. Ceux-ci choisissent chacun dans leur manipule, pour enseignes, deux hommes qui l'emportent sur leurs camarades en vigueur corporelle et en force d'âme. La raison pour laquelle on met deux centurions dans chaque compagnie, c'est qu'on ne sait ce que fera un seul, ni ce qui pourra lui arri-

ver; et comme en guerre les excuses n'ont aucune valeur, on ne veut pas qu'un manipule puisse dire qu'il n'avait point de chef. De ces deux centurions, le premier élu, quand ils se trouvent tous deux présens, marche à la droite de la compagnie, et le dernier à la gauche : lorsque l'un des deux est absent, celui qui reste la conduit tout entière. Dans le choix de ces chefs on ne cherche pas tant qu'ils soient audacieux et entreprenans, qu'habiles dans l'art de commander, persévérans et de bon conseil. On ne demande pas non plus qu'ils soient prompts à en venir aux mains et à commencer le combat, mais qu'ils résistent constamment lorsqu'on les presse, et qu'ils meurent plutôt que d'abandonner leur poste.

La cavalerie se divise de la même manière en dix turmes; de chacune d'elles on tire trois chefs qui choisissent trois autres officiers pour commander sous eux. Le premier commande la turme, les deux autres tiennent lieu de décurions, et tous sont appelés de ce nom. En l'absence du premier, le second prend le commandement.

Les armes des cavaliers sont à présent les mêmes que celles des Grecs; mais anciennement ils n'avaient point de cuirasses, ils combattaient avec leurs simples vêtemens : cela leur donnait beaucoup de facilité pour descendre promptement de cheval et y remonter de même. Comme ils étaient dénués d'armes défensives, ils couraient de grands risques dans la mêlée. D'ailleurs, leurs lances leur étaient fort inutiles pour deux raisons : la première, parce qu'étant minces et branlantes, elles ne pouvaient être lancées juste, et qu'avant de frapper l'ennemi, la plupart se brisaient par la seule agitation des chevaux; la seconde raison, c'est que ces lances, n'étant point ferrées par le bout d'en bas, quand elles s'étaient rompues par le premier coup, le reste ne pouvait plus leur servir de rien. Leur bouclier était fait de cuir de bœuf, et assez semblable à ces gâteaux ovales dont on se sert dans les sacrifices. Cette sorte de bouclier n'était d'aucune défense; dans aucun cas il n'était assez ferme pour résister, et il l'était encore beaucoup moins lorsque les pluies l'avaient amolli et gâté; c'est pourquoi, leur armure leur ayant bientôt déplu, ils la changèrent contre celle des Grecs. En effet, les lances de ceux-ci, se tenant raides et fermes, portent le premier coup juste et violent, et servent également par l'extrémité inférieure, qui est ferrée. De même, leurs boucliers sont toujours durs et fermes, soit pour se défendre ou pour attaquer. Aussi les Romains préférèrent bientôt ces armes aux leurs, car c'est de tous les peuples celui qui abandonne le plus facilement ses coutumes pour en prendre de meilleures.

Après que les tribuns militaires ont partagé les troupes et donné pour les armes les ordres nécessaires, ils congédient l'assemblée. Le jour venu où les troupes ont juré de s'assembler dans le lieu marqué par les consuls, rien ne peut les en dispenser, rien ne les relève de leur serment, que les auspices et les difficultés absolument insurmontables. Chaque consul marque séparément un rendez-vous aux troupes qui lui sont destinées, et c'est ordinairement la moitié des alliés et deux légions romaines. Quand tous ces soldats alliés et romains sont assemblés, douze officiers choisis par les consuls, et qu'on appelle préfets, sont chargés d'en régler la disposition et d'en former l'armée. D'abord entre les alliés on fait choix des mieux faits et des plus bra-

ves pour la cavalerie et l'infanterie qui doivent former la garde des consuls : ceux-là s'appellent les extraordinaires. Pour cela on tire des alliés autant d'infanterie qu'il y en a dans les légions romaines, mais deux fois autant de cavalerie, et on prend le tiers de celle-ci pour les extraordinaires et la cinquième partie de l'infanterie. Les préfets partagent le reste en deux parties, dont l'une s'appelle l'aile droite, et l'autre l'aile gauche. Tout cela étant réglé, les tribuns font camper les Romains et les alliés. Comme ce campement se fait en tout temps et en tout lieu de la même manière, il est bon de donner ici une idée de la disposition des armées romaines, soit dans les marches, soit dans les batailles rangées. Ce serait être bien indifférent sur les choses les plus curieuses, que de ne pas vouloir se donner la peine d'apprendre une méthode si digne d'être connue.

Voici donc de quelle manière campaient les Romains : Le lieu choisi pour y asseoir le camp, on dresse la tente du général dans l'endroit d'où il pourra le plus facilement voir tout ce qui se passe et envoyer ses ordres. On plante un drapeau où la tente doit être mise, et autour l'on mesure un espace carré, en sorte que les quatre côtés soient éloignés du drapeau de cent pieds, et que le terrain que le consul occupe soit de quatre arpens. On loge les légions romaines à l'un des côtés les plus commodes pour aller chercher de l'eau et des fourrages. Pour la disposition des légions, nous disions tout à l'heure qu'il y avait dans chacune six tribuns et deux légions pour chaque consul ; ils ont donc l'un et l'autre chacun douze tribuns, qui sont tous logés sur une ligne droite, parallèle au côté que l'on a choisi, et distante de ce côté de cinquante pieds. C'est dans cet espace que sont les chevaux, les bêtes de charge et tout l'équipage des tribuns. Leurs tentes sont tournées de façon qu'elles ont derrière elle le prétoire, et devant tout le reste du camp ; c'est pourquoi nous appellerons désormais le front, cette ligne qui regarde le camp. Les tentes des tribuns, également distantes les unes des autres, remplissent en travers autant de terrain que les légions. On mesure ensuite un autre espace de cent pieds, le long des tentes des tribuns, et, ayant tiré une ligne qui, parallèle à ces tentes, forme la largeur de ce terrain, on commence à loger les légions.

Pour cela on coupe perpendiculairement la ligne par le milieu ; du point où elle est coupée, on tire une ligne droite, et à vingt-cinq pieds de chaque côté de cette ligne, on loge la cavalerie des deux légions vis-à-vis l'une de l'autre, et séparées par un espace de cinquante pieds. Les tentes, soit de la cavalerie ou de l'infanterie, sont disposées de la même manière, car les manipules et les turmes occupent un espace carré, et sont tournés vers les rues : la longueur de cet espace est de cent pieds le long de la rue, et, pour la largeur, on fait en sorte ordinairement qu'elle soit égale à la longueur, excepté au logement des alliés. Quand les légions sont plus nombreuses, on augmente à proportion la longueur et la largeur du terrain. La cavalerie ainsi logée, vers le milieu des tentes des tribuns, on pratique une sorte de rue qui commence à la ligne dont nous avons parlé, et à la place qui est devant les tentes des tribuns. Tout le camp est ainsi coupé en rues, parce que des deux côtés les manipules et les turmes sont rangés en longueur.

Derrière la cavalerie sont logés les triaires, un manipule derrière une

turme, l'un et l'autre dans la même forme. Ils se touchent par le terrain, mais les triaires tournent le dos à la cavalerie, et chaque manipule n'a de largeur que la moitié de sa longueur, parce que, pour l'ordinaire, ils sont moitié moins nombreux que les autres corps. Malgré cette inégalité de nombre, comme on diminue de la largeur, ils ne laissent pas d'occuper en longueur un espace égal aux autres.

A cinquante pieds des triaires, vis-à-vis, on place les princes sur le bord de l'intervalle, ce qui fait une seconde rue qui commence aussi bien que celle de la cavalerie, à la ligne droite où à l'espace de cent pieds, qui sépare les tribuns, et finit au côté que nous avons appelé le front du camp.

Au dos des princes, on met les hastaires, qui, tournés à l'opposite, se touchent par le terrain; et comme chaque partie d'une légion est composée de dix manipules, il arrive de là que toutes les rues sont également longues, et qu'elles aboutissent toutes au côté qui est le front du camp, vers lequel sont aussi tournées les derniers manipules.

Les hastaires logés, à cinquante pieds d'eux et vis-à-vis campe la cavalerie des alliés, commençant à la même ligne et s'étendant jusqu'au même côté que les hastaires. Or, les alliés, après qu'on en a retranché les extraordinaires sont, en infanterie, égaux en nombre aux légions romaines; mais, en cavalerie, ils sont le double plus nombreux, et on en ôte un tiers pour faire la cavalerie extraordinaire. On leur donne donc en largeur du terrain à proportion de leur nombre; mais, en longueur, ils n'occupent pas plus d'espace que les légions romaines. Les quatre rues faites, derrière cette cavalerie se place l'infanterie des alliés, en donnant à leur terrain une largeur proportionnée, et se tournant du côté du retranchement, de sorte qu'elle a vue sur deux côtés du camp.

A la tête de chaque manipule, sont, d'un côté et d'un autre, les tentes des centurions. Dans la disposition, tant de la cavalerie que de l'infanterie, on observe que, entre la cinquième et la sixième turme, il y ait une séparation de cinquante pieds, laquelle fait une nouvelle rue qui traversant le camp, est parallèle aux tentes des tribuns. Cette rue s'appelle la *Quintaine*, parce que toutes les cinquièmes turmes ou manipules sont de flanc sur cette rue. L'espace qui reste derrière les tentes des tribuns et aux deux côtés de la tente du consul, on en prend une partie pour le marché, et l'autre pour le questeur et les munitions.

A droite et à gauche, derrière la dernière tente des tribuns, près des côtés du camp et en droite ligne, est le logement de la cavalerie extraordinaire et des autres cavaliers volontaires. Toute cette cavalerie a vue, une partie sur la place du questeur, et l'autre sur le marché. Elle ne campe pas seulement auprès des consuls, souvent elle les accompagne dans les marchés; en un mot, elle est habituellement à portée du consul et du questeur, pour exécuter ce qu'ils jugent à propos. Derrière ces cavaliers se loge l'infanterie extraordinaire et la volontaire; ils ont vue sur le retranchement, et font pour le consul et le questeur le même service que la cavalerie dont nous venons de parler.

Devant ces dernières troupes on laisse un espace de cent pieds, parallèle aux tentes des tribuns, et qui, s'étendant sur les places du marché et du trésor, traverse toute l'étendue du camp. Au-dessous de cet espace est lo-

gée la cavalerie extraordinaire des alliés, ayant vue sur le marché, le prétoire et le trésor. Un chemin ou une rue large de cinquante pieds, partage en deux le terrain de la cavalerie extraordinaire, descendant à angle droit depuis le côté qui ferme le derrière du camp jusqu'à l'espace dont nous parlions tout à l'heure, et au terrain qu'occupe le prétoire. Enfin, derrière la cavalerie extraordinaire des alliés campe leur infanterie extraordinaire, tournée du côté du retranchement et des derrières du camp. Ce qui reste d'espace vide des deux côtés, est destiné aux étrangers et aux alliés qui viennent au camp pour quelque occasion que ce soit. Toutes choses ainsi rangées, on voit que le camp forme une figure carrée, et que, tant par le partage des terres que par la disposition du reste, il ressemble beaucoup à une ville.

Du retranchement aux tentes il y a deux cents pieds de distance, et ce vide leur est d'un très grand usage, soit pour l'entrée, soit pour la sortie des légions; car chaque corps s'avance dans cet espace par la rue qu'il a devant lui, et les troupes, ne marchant point par le même chemin, ne courent pas risque de se renverser et de se fouler aux pieds. De plus, on met là les bestiaux et tout ce qui se prend sur l'ennemi, et on y monte la garde pendant la nuit. Un autre avantage considérable, c'est que, dans les attaques de nuit, il n'y a ni feu ni trait qui puisse être jeté jusqu'à eux, ou si cela arrive, ce n'est que très rarement; et encore, qu'en peuvent-ils souffrir, étant à une si grande distance et à couvert sous leurs tentes?

Après le détail que nous avons donné du nombre des fantassins et des chevaux dans chaque légion, soit qu'elles soient de quatre ou de cinq mille hommes; de la hauteur, longueur et largeur des turmes et des manipules, de l'intervalle qu'on laisse pour les rues et pour les places, il est aisé de concevoir l'étendue du terrain qu'occupe une armée romaine, et par conséquent toute la circonférence du camp.

Si, dès l'entrée de la campagne, il s'assemble un plus grand nombre d'alliés qu'à l'ordinaire, ou que, pour quelque raison, il en vienne de nouveaux pendant son cours, outre le terrain que nous avions marqué, on fait un logement à ceux-ci dans le voisinage du prétoire, dût-on pour cela, s'il était nécessaire, ne se servir que d'une place pour le marché et le trésor. A l'égard de ceux qui ont joint d'abord l'armée romaine, des deux côtés du camp, on leur fait une rue pour les loger à la suite des légions.

S'il arrive que quatre légions et deux consuls se rencontrent au dedans du même retranchement, pour comprendre la manière dont ils sont campés, il ne faut que s'imaginer deux armées tournées l'une vers l'autre, et jointes par les côtés où les extraordinaires de l'une et de l'autre armée sont placés, c'est-à-dire par la queue du camp: et alors le camp fait un carré long, qui occupe un terrain double du premier, et qui a une fois et demie plus de tour. Telle est la manière de se camper des consuls lorsqu'ils se joignent ensemble: mais quand ils campent séparément, toute la différence qu'il y a, c'est que le marché, le trésor et les tentes des consuls se mettent entre les deux camps.

Le camp ainsi disposé, les tribuns assemblés reçoivent le serment de tout ce qu'il y a d'hommes dans chaque légion, tant libres qu'esclaves. Tous jurent l'un après l'autre, et le serment qu'ils font consiste à promettre qu'ils

ne voleront rien dans le camp, et que ce qu'ils trouveront, ils le porteront aux tribuns. Ensuite on commande deux manipules, tant des princes que des hastaires de chaque légion, pour garder le quartier des tribuns; car, comme pendant le jour les Romains passent la plupart du temps dans cette place, on a soin d'y faire jeter de l'eau et de la tenir propre. Des manipules qui restent (car nous avons vu que dans chaque légion il y avait six tribuns et vingt manipules de princes et de hastaires), chaque tribun en tire trois au sort pour son usage particulier. Ces trois manipules sont obligés, chacun à son tour, de dresser sa tente, d'aplanir le terrain d'alentour, et de clore, s'il en est besoin, ses équipages de haies, pour plus grande sûreté. Ils font aussi la garde autour de lui; cette garde est de quatre soldats, deux devant la tente et deux derrière, près des chevaux. Comme chaque tribun a trois manipules, et que chacun d'eux est de plus de cent hommes, sans compter les triaires et les vélites qui ne servent point, ce service n'est pas pénible, puisqu'il ne revient à chaque manipule que de quatre en quatre jours. Cette garde est non seulement chargée de faire toutes les fonctions auxquelles il plaît aux tribuns de l'employer, elle est destinée aussi à relever sa dignité et son autorité.

Pour les triaires, exempts du service des tribuns, ils font la garde auprès des chevaux, quatre par manipule chaque jour pour la turme qui est immédiatement derrière eux. Leur fonction est de veiller sur bien des choses, mais particulièrement sur les chevaux, de peur qu'ils ne s'embarrassent dans leurs liens, ou que, détachés et mêlés parmi les autres chevaux, ils ne causent du trouble et du mouvement dans le camp. De tous les manipules d'infanterie, il y en a toujours un qui, à son tour, garde la tente du consul, tant pour la sûreté de sa personne que pour l'ornement de sa dignité.

Le fossé et le retranchement, c'est aux alliés à les faire aux deux côtés où ils sont logés : les deux autres côtés sont pour les Romains, un pour chaque légion. Chaque côté se distribue par parties, selon le nombre des manipules, et à chacun il y a un centurion qui préside à tout l'ouvrage; et quand tout le côté est fini, ce sont deux tribuns qui l'examinent et l'approuvent. Les tribuns sont encore chargés du soin de tout le reste du camp, où ils commandent deux, tour à tour, pendant deux des six mois que dure la campagne. Ceux à qui ce commandement échoit par le sort, président à tout ce qui se fait dans le camp. Cette charge, parmi les alliés, est exercée par les préfets.

Dès le point du jour les cavaliers et les centurions se rendent aux tentes des tribuns, et ceux-ci à celle du consul, dont ils apprennent ce qui doit se faire, et ils en font part aux cavaliers et aux centurions, qui le communiquent aux soldats quand l'occasion s'en présente.

Le mot d'ordre de la nuit se donne de cette manière. Parmi les turmes et les manipules, qui ont leurs logemens au dernier rang, on choisit un soldat que l'on exempte de toutes les gardes. Tous les jours, au coucher du soleil, ce soldat se rend à la tente du tribun, y prend le mot d'ordre, qui est une petite planche où l'on a écrit quelque mot, et s'en retourne à sa tente. Ensuite prenant quelques témoins, il met la planche et le mot d'ordre entre les mains du chef du manipule suivant : celui-ci le donne à celui qui le suit; et ainsi des autres, jusqu'à ce que le mot d'ordre

passe aux manipules qui sont les plus voisins des tribuns, auxquels il faut que ce signal soit reporté avant la fin du jour; et c'est par ce moyen qu'ils savent que le mot d'ordre a été donné à tous les manipules, et que c'est par eux qu'il leur est venu. S'il en manque quelqu'un, sur-le-champ il examine le fait, et voit, par l'inscription, quel manipule n'a point apporté le signal, et celui qui en est cause est aussitôt puni selon qu'il le mérite.

Pour les postes de la nuit, il y a un manipule entier pour le général et le prétoire. Les tribuns et les chevaux sont gardés par les soldats que l'on tire pour cela de chaque manipule, selon ce que nous avons dit plus haut. Le poste de chaque manipule se prend du manipule même. Les autres se distribuent au gré du général. Pour l'ordinaire, on en donne trois au questeur et trois à chacun des deux lieutenans. Les côtés extérieurs sont confiés au soin des vélites, qui, pendant le jour montent la garde tout le long du retranchement; car tel est leur service, et, de plus, il y en a dix pour chaque porte du camp.

Des quatre qui sont tirés de chaque manipule pour la garde, celui qui la doit monter le premier est conduit, sur le soir, par un officier subalterne au tribun, qui leur donne à tous une petite pièce de bois marquée de quelque caractère, après quoi ils s'en vont chacun à son poste.

C'est la cavalerie qui fait les rondes. Dans chaque légion, le décurion de la première turme avertit le matin un de ses serres-files de commander à quatre cavaliers de faire la ronde avant le dîner. Sur le soir il doit encore avertir le chef de la turme suivante que son tour est pour le lendemain; celui-ci, prévenu, donne le même avis pour le troisième jour, et les autres de suite font la même chose. Là-dessus, le serre-file désigné dans la première turme en prend quatre cavaliers, qui tirent au sort l'ordre des veilles; ensuite ils vont à la tente du tribun, de qui ils apprennent, par écrit, le nombre et l'emplacement des postes qu'ils doivent visiter. Après quoi ces quatre cavaliers se rendent au corps-de-garde du premier manipule des triaires; car c'est de la tente du primipile que part le signal de la buccine qui annonce les veilles. A la première, les cavaliers à qui cette ronde est échue, partent accompagnés chacun de quelques amis en qualité de témoins, et font leur tournée, visitant non seulement les postes des retranchemens et des portes, mais ceux qui sont établis à chaque turme et à chaque manipule. Si le rondeur trouve la garde de la première veille sur pied et alerte, il reçoit d'elle la petite pièce de bois; s'il la rencontre endormie, ou si quelqu'un y manque, il prend à témoin ceux qui sont près de lui et se retire. Toutes les autres rondes se font de la même manière. A chaque veille on sonne de la buccine, afin que ceux qui doivent faire la ronde et ceux qui font la garde soient avertis en même temps; et c'est, pendant le jour, une des fonctions des primipiles de chaque légion.

Ceux qui ont fait la ronde portent, dès le point du jour, au tribun la petite pièce de bois : s'il n'en manque aucune, on n'a rien à se reprocher, et ils se retirent; si l'on en rapporte moins qu'il n'y a de postes, on examine, sur ce qui est écrit dessus, quel poste est en défaut. Quand on le connaît, on appelle le centurion; celui-ci fait venir ceux qui avaient été commandés pour la garde. On les confronte avec la ronde. Si la garde est fautive, la

ronde aussitôt produit les témoins qu'elle a pris; car elle est obligée à cela, ou elle porte seule toute la faute. On assemble ensuite le conseil de guerre : le tribun juge, et le coupable est bâtonné.

Or, la bastonnade se donne ainsi : le tribun, prenant un bâton ne fait qu'en toucher le criminel, et aussitôt après tous les légionnaires fondent sur lui à coup de bâtons et de pierres, en sorte que le plus souvent il perd la vie dans ce supplice. Si quelqu'un en échappe, il n'est pas pour cela sauvé. En vain il retournerait dans sa patrie : ce retour lui est interdit, et personne de ses parens ou amis n'oserait lui ouvrir sa maison. Il ne reste plus aucune ressource quand on est une fois tombé dans ce malheur. Le serre-file et le décurion sont punis du même genre de supplice, s'ils manquent d'avertir à propos, celui-là la ronde, l'autre le chef de la turme suivante. Une punition si sévère fait que la discipline, à l'égard des gardes nocturnes, est toujours exactement observée.

Les soldats reçoivent les ordres des tribuns, et ceux-ci des consuls. Le tribun a un pouvoir absolu lorsqu'il y a des amendes à imposer, ou des gages à prendre, ou des punitions à infliger.

La bastonnade est encore le supplice de ceux qui volent dans le camp, qui rendent quelque faux témoignage, qui, dans leur jeunesse, abusent de leur corps et se prêtent à quelque infamie, qui ont été repris trois fois de la même faute : tels sont les crimes punissables. Il en est d'autres qui sont, pour les soldats, une note de lâcheté et d'infamie : comme, par exemple, si, par intérêt on se vânte aux tribuns d'un exploit que l'on n'a pas fait, si, par crainte, on abandonne son poste ou on jette ses armes pendant le combat. Aussi voit-on des soldats qui, dans la crainte d'être punis ou déshonorés, bravent tous les périls, et qui, attaqués par un nombre beaucoup supérieur, demeurent inébranlables à leur poste. D'autres, après avoir perdu, par hasard, leur bouclier, ou leur épée, ou quelque autre arme dans le combat, se jettent au milieu des ennemis, ou pour recouvrer ce qu'ils ont perdu, ou pour éviter, par la mort, la honte attachée à la lâcheté et les reproches de leurs corps.

S'il arrive que plusieurs soient en même temps coupables des mêmes fautes, et que des cohortes entières aient été chassées de leurs postes, alors, au lieu de les bâtonner ou de les faire mourir, ils se servent d'un moyen qui n'est pas moins avantageux que terrible. Le tribun assemble la légion ; il se fait présenter les coupables, et, après une sévère réprimande, il les fait tirer au sort, et en sépare cinq, huit, vingt, plus ou moins, selon le nombre de ceux qui, par crainte, ont commis quelque lâcheté ; chaque dixième d'entre eux est destiné au supplice, et ceux sur qui le sort tombe sont bâtonnés sans rémission. Le reste est condamné à ne recevoir que de l'orge au lieu de blé, et à camper hors du retranchement, au risque d'être attaqués par les ennemis. Or, comme le danger et la crainte de mourir sont égales pour tous à cause de l'incertitude du sort, et que la peine honteuse de ne vivre que d'orge s'étend également à tous ces lâches, on trouve dans cette discipline et un préservatif contre les fautes à venir, et un remède pour les fautes passées.

Ils ont encore un excellent moyen pour inspirer du courage à la jeunesse. Après un combat, si quelques soldats se sont distingués, le consul assemble

la légion, fait approcher de lui ceux qui se sont signalés par quelque action courageuse, donne d'abord de grandes louanges à cet exploit particulier, en y joignant tout ce qui s'est passé de mémorable dans leur vie, et ensuite il distribue de grandes récompenses. Il fait présent d'une lance à celui qui a blessé l'ennemi; à celui qui l'a tué et dépouillé, si c'est un fantassin, on lui donne une coupe; si c'est un cavalier, il reçoit un harnais, quoique autrefois on ne donnât qu'une lance. Ceci, pourtant, ne doit pas s'entendre d'un soldat qui aurait tué ou dépouillé un ennemi dans une bataille rangée ou dans l'attaque d'une place, mais de celui qui, dans une escarmouche ou en quelque occasion où il n'y a aucune nécessité de combattre en particulier, court de plein gré, et par pure valeur, insulter l'ennemi.

Dans la prise d'une ville, ceux qui, les premiers montent sur la muraille, reçoivent une couronne d'or. Il y a aussi des récompenses pour ceux qui défendent ou sauvent des citoyens ou des alliés. Ce sont ceux qui ont été délivrés qui couronnent eux-mêmes leur libérateur; s'ils refusent de le faire, le tribun les y contraint. Ils doivent, outre cela, pendant toute leur vie, le même respect pour lui que pour leur père, et il faut qu'ils lui rendent tous les devoirs qu'il rendraient à ceux qui leur ont donné la vie.

Ce n'est pas seulement à ceux qui sont en campagne et qui servent actuellement, que ces récompenses inspirent du courage et de l'émulation, c'est encore à ceux qui sont restés chez eux; car, sans parler de la gloire qui accompagne à l'armée ces présens, et de la réputation qu'ils donnent dans la patrie, ceux qui les ont reçus ont droit, au retour de la campagne, de se présenter, dans les jeux et dans les fêtes, vêtus d'un habit qu'il n'est permis de porter qu'à ceux dont les consuls ont honoré la valeur. Ils suspendent encore aux endroits les plus apparens de leur maison les dépouilles qu'ils ont remportées sur les ennemis, pour être des monumens et des témoignages de leur courage. Tel est le soin et l'équité avec lesquels on dispense les peines et les honneurs militaires: doit-on être surpris, après cela, que les guerres que les Romains entreprennent aient un heureux succès?

La solde du fantassin est de deux oboles par jour. Les capitaines ont le double, la cavalerie une drachme. La ration de pain, pour l'infanterie, est de la moitié, au plus, d'un médimne attique de blé; celle du cavalier, de sept médimnes d'orge par mois et deux de blé. L'infanterie des alliés reçoit la même ration que celle des Romains; leur cavalerie, un médimne et un tiers de blé, et sept d'orge. Cette distribution se fait, aux alliés, gratuitement; mais, à l'égard des Romains, on leur retient sur la solde une certaine somme marquée pour les vivres, les habits ou les armes qu'on doit leur donner.

Pour lever le camp, voici la manière dont ils s'y prennent: le premier signal donné, on détend les tentes et on plie bagage, en commençant néanmoins par celles du consul et des tribuns; car il n'est pas permis de dresser et de détendre des tentes avant que celles-ci aient été dressées ou détendues. Au second signal on met les bagages sur les bêtes de charge, et au troisième signal, les premiers marchent et tout le camp s'ébranle.

L'avant-garde est, le plus souvent, composée des extraordinaires; après eux, l'aile droite des alliés, qui est suivie du bagage des uns et des autres,

Marche ensuite une des légions romaines, ayant derrière elle son bagage. L'autre légion vient après, suivie de son bagage et de celui des alliés qui marchent derrière elle; car, en marche, c'est l'aile gauche des alliés qui forme l'arrière-garde. La cavalerie marche tantôt à l'arrière-garde du corps dont elle fait partie, tantôt à côté des bêtes de charge, pour les contenir et les mettre à couvert d'insulte. Quand il y a lieu de craindre pour l'arrière-garde, on se contente de faire passer de la tête à la queue les extraordinaires des alliés, sans rien changer dans le reste. Les légions et les ailes changent de rang alternativement, marchant un jour à la tête, le jour suivant à la queue, afin que tous profitent également de l'eau et des vivres qui se rencontrent sur la route. Si l'on craint d'être attaqué et que l'on marche en pays découvert, on se sert d'une autre disposition : les hastaires, les princes et les triaires marchent par manipules en trois colonnes, à distances égales, chaque manipule ayant devant lui ses bagages, de sorte que les équipages et les différens corps de troupes sont mêlés alternativement. La marche ainsi disposée, si l'ennemi se présente, soit à gauche, soit à droite, on fait tourner les corps du côté par où l'ennemi paraît, les équipages restant derrière. De cette manière, en un moment et par un seul mouvement, toute l'armée est rangée en bataille, à moins que les hastaires n'aient une évolution à faire. Dans tous les cas, les équipages se trouvent en sûreté derrière les troupes.

Quand le temps de camper approche, un tribun et quelques centurions prennent les devans. Après avoir examiné l'endroit où le camp doit être assis, ils commencent d'abord par choisir un terrain pour la tente du consul, et l'aspect ou le côté de ce terrain où l'on devra loger les légions. Cela fait, on mesure l'étendue de terrain que doit occuper le prétoire; ensuite on tire la ligne sur laquelle se dresseront les tentes des tribuns; au côté opposé, une autre ligne pour le logement des légions, et enfin l'on prend les dimensions de l'autre côté du prétoire. On peut voir plus haut le détail que nous avons donné de toutes ces dispositions. Comme toutes les distances sont marquées et connues par un long usage, toutes ces mesures sont prises en fort peu de temps; après quoi, on plante le premier drapeau à l'endroit où sera logé le consul; le second, au côté que l'on a choisi; le troisième, au milieu de la ligne sur laquelle seront les tribuns; le quatrième, au logement des légions. Ces drapeaux sont de couleur pourpre; celui du consul est blanc. Aux autres endroits, on fiche de simples piques ou des drapeaux d'autre couleur. Les rues se forment ensuite, et l'on plante des piques dans chacune; en sorte que, quand les légions en marche approchent et commencent à découvrir le camp, elles en connaissent d'abord toutes les parties, le drapeau du consul leur servant à distinguer tout le reste; et comme, d'ailleurs, chacun occupe toujours la même place dans le camp, chacun sait aussi dans quelle rue et en quel endroit de cette rue il doit loger, à peu près comme si un corps de troupes entrait dans une ville où il aurait pris naissance; car, de même qu'alors, tous connaissant en général et en détail en quel endroit de la ville est leur demeure, aussitôt qu'ils auraient franchi les portes, ils iraient, sans se tromper, l'un d'un côté, l'autre d'un autre, chacun chez soi, la même chose arrive dans le camp des Romains.

c'est cette facilité qu'ils recherchent, surtout dans les campemens ; en quoi ils ont pris une voie tout opposée à celle des Grecs ; car, chez ceux-ci, quand il s'agit de camper, le lieu le plus fort par sa situation est toujours celui qu'ils choisissent, tant pour s'épargner la peine de creuser un fossé autour du camp, que parce qu'ils se persuadent que des fortifications faites par la nature sont beaucoup plus sûres que celles de l'art. De là vient la nécessité où ils sont de donner à leur camp, selon la nature des lieux, toutes sortes de formes, et d'en varier les différentes parties ; ce qui cause une sorte de confusion qui ne permet pas au soldat de savoir au juste ni son quartier, ni celui de son corps, au lieu que les Romains comptent pour rien la peine de creuser le fossé et les autres travaux, en comparaison de la facilité et de l'avantage qui se trouve à camper toujours de la même façon. Voilà ce que nous avions à dire des légions, et surtout de leur manière de camper. (DOM THUILLIER).

VI.

Parallèle entre la république romaine et les autres républiques.

Presque tous les historiens nous ont parlé avec éloge des républiques de Lacédémone, de Crète, de Mantinée et de Carthage. Celles d'Athènes et de Thèbes ont eu aussi leurs panégyristes. Pour moi, je n'ai rien à dire des quatre premières, et à l'égard des deux autres, elles ont fait si peu de progrès, elles se sont si peu maintenues dans l'état florissant où elles se sont vues quelquefois, et elles ont si fort négligé de faire les changemens que la prudence demandait, qu'elles ne méritent pas qu'on s'y arrête beaucoup. Si quelquefois leurs affaires paraissaient être dans un état prospère, c'était un éclat passager qui ne donnait que de vaines espérances pour l'avenir, et tout d'un coup un événement fâcheux les remettait dans leur état primitif. Les Thébains ne se sont fait quelque réputation parmi les Grecs en attaquant les Lacédémoniens, que parce que ceux-ci avaient eu l'imprudence de s'attirer la haine de leurs alliés, et qu'ils avaient à leur tête un ou deux citoyens qui savaient la faute que les Lacédémoniens avaient faite. Une preuve évidente que ce n'est point à la constitution de leur gouvernement, mais au mérite de ceux qui gouvernaient, qu'ils étaient redevables de leurs succès, c'est que la république ne s'est étendue et n'a fleuri qu'autant qu'Épaminondas et Pélopidas ont vécu, et qu'elle est pour ainsi dire morte avec ces deux grands hommes.

Il faut penser à peu près la même chose de la république d'Athènes. Heureuse de temps en temps, mais parvenue au comble de la gloire du temps de Thémistocle, elle tomba bientôt de ce haut degré de prospérité. Le partage et la diversité des sentimens en fut la cause ; car il en a toujours été des Athéniens comme d'un vaisseau où personne ne commande. Ici, quand les matelots, ou menacés de l'ennemi, ou agités par la tempête, s'accordent tous et obéissent de concert aux ordres du pilote, tout ce qui s'y doit faire se fait avec la plus grande exactitude ; mais lorsque, commençant à se rassurer, ils refusent d'obéir, ne s'accordent pas sur ce que l'on doit faire, et se soulèvent les uns contre les autres, que les uns veulent continuer la route, les autres aborder en quelque endroit, que ceux-ci déploient les voiles, et ceux-là ordonnent qu'elles soient ferlées, cette division séditieuse donne un spectacle

horrible aux vaisseaux voisins, et expose celui dont elle trouble la manœuvre à un péril évident. Aussi en voit-on qui, après avoir traversé de vastes mers, et essuyé les tempêtes les plus affreuses, viennent faire naufrage au port et échouer contre la terre. C'est une image fidèle de la république d'Athènes. Après avoir échappé quelquefois aux secousses les plus terribles, par la bonne conduite du peuple et de ceux qui le gouvernaient, on l'a vue, dans le calme même, se briser imprudemment contre les écueils les plus visibles. Laissons donc là ces deux républiques, où la multitude dispose de tout au gré de ses passions : dans la première, tout se fait avec précipitation et avec aigreur; dans l'autre, on donne trop à la force et à la violence.

Passons à celle de Crète, et examinons un peu ce qu'en assurent les plus habiles historiens de l'antiquité, Éphore, Xénophon, Callisthène et Platon. Ils disent premièrement qu'elle est semblable à celle de Lacédémone, et en second lieu qu'elle mérite des louanges. Il me semble qu'ils se sont trompés sur l'un et l'autre point : on en pourra juger par ce que je vais dire. Je commence par la différence que je trouve entre ces deux républiques. Trois choses caractérisent en particulier celle de Lacédémone : la première est l'égalité des biens en fonds de terre, dont il n'est permis à personne de posséder plus qu'un autre, et qui doivent être également distribués entre tous les citoyens; la seconde est le mépris que l'on y fait des richesses, mépris qui bannit la jalousie, née ordinairement de l'inégalité des richesses, que possèdent les citoyens. Enfin, chez les Lacédémoniens, les enfans des rois succèdent à la dignité de leurs pères, et ceux qu'on appelle gérontes, et par les avis desquels tout se règle et s'exécute, conservent cette autorité jusqu'à la mort. Chez les Crétois rien de semblable : il leur est permis par la loi d'acquérir des fonds de terre tant qu'il leur plaît, sans qu'aucunes bornes leur soient prescrites. Parmi eux, les richesses sont en si grande estime, que non-seulement il est nécessaire d'en amasser, mais encore que rien ne fait plus d'honneur. En un mot, le honteux amour du gain et des richesses s'est tellement établi parmi eux, que cette île est le seul pays au monde où le gain, de quelque nature qu'il soit, passe pour honnête et pour légitime. Enfin la magistrature chez eux est annuelle, et s'exerce comme dans le gouvernement populaire. Ces deux républiques sont donc entièrement opposées l'une à l'autre, et je ne conçois pas comment ces historiens ont pu dire qu'elles se ressemblaient. Je leur passe de n'avoir pas aperçu ces différences; mais après avoir montré fort au long que Lycurgue est le seul législateur qui ait bien connu d'où dépendaient la force et la durée d'un gouvernement; que, toute république ne se soutenant que par la valeur dans la guerre et l'union parmi les citoyens, Lycurgue, en bannissant de la sienne le désir des richesses, en a banni aussi la discorde et la dissension, et que c'était pour cela que le gouvernement de Lacédémone l'emportait sur tous les autres de la Grèce : voyant au contraire que, chez les Crétois, la passion des richesses y produit, je ne dis pas seulement des divisions particulières, mais encore des séditions générales, des meurtres et des guerres civiles, comment, malgré une différence si considérable, ont-ils osé dire que ces deux gouvernemens étaient semblables? Cependant Éphore traitant ces deux républiques, en parle en mêmes termes,

à l'exception des noms propres, auxquels si l'on oublie de faire attention, on ne sait plus de laquelle des deux on doit l'attendre.

Après avoir prouvé le peu de rapport qu'ont ensemble ces deux gouvernemens, faisons voir maintenant que celui de Crète n'est digne ni d'être loué, ni d'être imité. Il me paraît que toute république est fondée sur deux principes, les lois et les mœurs, et que de là dépend l'estime ou le mépris que l'on fait de ses forces et de sa constitution. Or les lois et les mœurs que l'on doit préférer sont celles qui, rendant la vie des particuliers innocente et irréprochable, habituent tout un état à l'humanité et à la justice : au lieu que l'on doit rejeter celles qui produisent des effets tout contraires. Ainsi, de même qu'on assure hardiment qu'un état et les membres qui le composent sont justes, lorsqu'on y voit des lois et des mœurs justes ; de même, quand on voit régner l'avarice parmi les particuliers, et l'état se porter à des actions injustes, on est bien fondé à dire que les lois y sont mauvaises, que les mœurs des particuliers y sont déréglées, que tout l'état est méprisable. Jugeons maintenant des Crétois par ces principes. Si vous les considérez en particulier, il est très peu d'hommes qui soient plus fourbes et plus trompeurs ; si vous regardez l'état, il n'en est point où l'on conçoive des desseins plus injustes. C'est donc avec raison qu'après avoir nié que ce gouvernement fût semblable à celui de Lacédémone, nous le rejetons comme n'étant ni à choisir, ni à imiter.

Il ne serait pas juste non plus de proposer ici la république de Platon, quoique certains philosophes la vantent beaucoup ; car, comme dans les combats des artisans ou des athlètes on n'admet pas ceux qui n'y sont pas reçus et qui ne s'y sont pas préparés ; de même, la république de Platon doit être exclue d'une dispute sur la préférence, jusqu'à ce qu'elle ait été mise en action quelque part. La comparer, telle qu'elle a été jusqu'à présent, avec les républiques de Lacédémone, de Rome et de Carthage, ce serait comparer une statue humaine avec des hommes vivans et animés : de quelque beauté que l'on supposât cette statue douée, la comparaison qu'on en ferait avec des êtres animés ne pourrait toujours paraître que défectueuse et très peu convenable. Laissons donc cette république, et voyons celle de Lacédémone.

Quand je considère les lois que Lycurgue a établies pour maintenir l'union et la concorde parmi les citoyens, et pour mettre la Laconie à couvert de toute insulte, et faire que les peuples jouissent d'une liberté solide, elles me paraissent si justes et si sages, que je me sens porté à croire qu'elles viennent plutôt d'un dieu que d'un homme. Par l'égalité de biens, par la frugalité et la simplicité dans la manière de vivre, il accoutumait les Lacédémoniens à la tempérance, et éloignait de l'état tout sujet de discorde. En les exerçant aux travaux et aux choses qui répugnent le plus à la nature, il les rendait vaillans et intrépides, et quand ces vertus se trouvent réunies dans un seul homme ou dans un état, il est difficile que l'honneur se porte au mal et que l'état soit envahi par les ennemis du dehors. On peut donc dire que Lycurgue, en faisant de la tempérance et de la valeur comme la base de sa république, a mis toute la Laconie en situation de ne rien craindre du dehors, et a procuré à ces peuples une liberté durable. Mais il me semble que ce sage législateur s'est oublié sur un point, qui était d'empêcher qu'on ne travaillât à éten-

dre les bornes de l'état, qu'on n'ambitionnât l'empire sur ses voisins, qu'on ne se rendît le maître et l'arbitre des affaires. On ne voit rien sur cet article, ni dans les lois qui concernent les différentes parties de la république, ni dans celles qui regardent l'état en général. Cependant ce n'était point assez que les particuliers fussent sobres, modérés et contens de la portion de biens qui leur était donnée; il fallait encore mettre tout l'état dans la nécessité de suivre cet esprit, ou le lui inspirer. Or, c'est ce que Lycurgue n'a point fait. Il a exterminé l'envie et la jalousie d'entre les particuliers, il les a instruits de tout ce qu'ils devaient savoir sur les lois de l'état; mais il a permis qu'ils fussent très jaloux des autres Grecs, qu'ils aimassent à les dominer, qu'ils tâchassent de s'enrichir à leurs dépens; car qui ne sait que les Lacédémoniens furent presque les premiers entre les Grecs, qui, avides des terres de leurs voisins, portèrent la guerre chez les Messéniens pour tirer de l'argent des prisonniers qu'ils faisaient? qui ne sait que ce furent eux qui s'obstinèrent au siége de Messène, au point qu'ils firent serment de ne le point lever que la ville ne fût prise? Il est encore notoire que, par désir de dominer sur les Grecs, ils eurent la faiblesse de se soumettre aux ordres de gens qu'ils avaient vaincus; car, après avoir combattu pour la liberté commune de la Grèce, et avoir défait les Perses qui voulaient l'envahir; après les avoir forcés de retourner dans leur pays, ils leur livrèrent, par le traité de paix fait par Antalcidas, les villes mêmes pour lesquelles ils avaient pris les armes, dans la vue de tirer d'eux l'argent dont ils avaient besoin pour se soumettre les Grecs. Ce fut alors qu'ils sentirent en quoi leur gouvernement était défectueux; car, tant qu'ils bornèrent leur ambition aux terres de leurs voisins et à la conquête du Péloponnèse, il leur fut aisé d'avoir de la Laconie même autant de vivres et de munitions qu'ils en avaient besoin, ayant peu de chemin à faire pour retourner chez eux et pour en faire transporter des provisions; mais dès qu'ils voulurent équiper des flottes et porter la guerre avec leur infanterie hors du Péloponnèse, alors ils s'aperçurent que ni leur monnaie de fer, ni l'échange annuel des fruits qui avait été établi par Lycurgue, ne pouvait leur suffire, et que, sans une monnaie commune et des richesses étrangères, ils ne pouvaient rien entreprendre. Ce fut ce qui les obligea à mendier les secours des Perses, à lever des impôts sur les Péloponnésiens, et à mettre à contribution tous les Grecs; persuadés que, s'ils s'en tenaient aux lois de Lycurgue, ils ne viendraient jamais à bout de subjuguer les Grecs, et ne manqueraient pas d'échouer dans toutes leurs entreprises. Mais pourquoi, dira-t-on, cette digression? Pour faire voir que le gouvernement institué par Lycurgue se suffisait à lui-même tant qu'il ne s'agissait que de la conservation de l'état et de la défense de la liberté; car il faut convenir avec ceux qui louent et approuvent ce gouvernement, qu'il n'y en a point et qu'il n'y en a jamais eu qui lui soit préférable. Mais on doit aussi tomber d'accord que, si l'on ambitionne de s'agrandir, de se faire respecter, de commander à un peuple nombreux, d'avoir sous sa domination un plus grand nombre de sujets, et d'attirer sur soi tous les regards; on doit, dis-je, avouer que ce gouvernement est imparfait, et que celui des Romains l'emporte de beaucoup pour la force et la facilité d'étendre ses conquêtes. Ce qui s'est passé jusqu'à présent dans l'un et

l'autre, prouve évidemment ce que j'avance. Les Lacédémoniens, pour avoir tenté de s'assurer la domination des Grecs, ont couru risque de perdre leur propre liberté : les Romains, au contraire, aidés par la facilité qu'ils avaient, après la conquête de l'Italie, de se fournir de toutes sortes de munitions, se sont soumis en peu de temps tout l'univers.

Pour le gouvernement de Carthage, il me paraît que, par rapport à certains points essentiels, il avait été assez bien établi ; car il y avait des rois : le sénat y avait le même pouvoir que si le gouvernement eût été aristocratique, et le peuple était le maître de certaines choses qui le regardaient. En général, cette république ressemblait assez à celles des Romains et des Lacédémoniens. Cependant elle était inférieure à celle de Rome, du temps de la guerre d'Annibal ; car tous les corps, tous les gouvernemens et toutes les entreprises sont assujettis à une même loi de la nature : d'abord ces choses croissent et s'augmentent, puis elles parviennent à leur état de perfection, enfin elles tombent et dépérissent. De ces degrés, le second est celui où elles ont le plus de force et de vigueur et dont on doit tirer la différence qui se remarque alors entre les deux gouvernemens. Comme celui de Carthage était, avant celui de Rome, parvenu à son état parfait, il en était aussi tombé à proportion ; au lieu que celui de Rome était alors dans toute sa force et dans l'état le plus florissant. Chez les Carthaginois, c'était le peuple qui dominait alors dans les délibérations ; chez les Romains, c'était le sénat. Là on prenait les avis de la multitude ; ici, on consultait les plus habiles citoyens, et c'était d'après leurs conseils que se faisaient les grandes entreprises. Ce fut par ces sages mesures que, quoiqu'ils eussent été défaits en bataille rangée, ils eurent enfin le dessus sur les Carthaginois.

Si nous voulons maintenant comparer ces deux gouvernemens sous certains points de vue particuliers, nous trouverons d'abord que, par rapport à la guerre, les Carthaginois sont plus habiles dans les combats de mer que les Romains. C'est une science qui, chez eux, depuis long-temps passe des pères aux enfans, et nul autre peuple n'en fait un plus grand usage. Mais les Romains les surpassent de beaucoup dans la guerre d'infanterie, parce qu'ils s'y appliquent autant que les Carthaginois s'y appliquent peu. La cavalerie même est l'objet de peu d'attention à Carthage : la raison en est que l'on ne s'y sert que de troupes étrangères et mercenaires, et qu'au contraire, les Romains tirent les leurs de leur propre pays et de Rome même : et, en cela, le gouvernement romain a un grand avantage sur celui des Carthaginois ; car, tandis que celui-ci remet sa liberté entre les mains de troupes vénales, l'autre la défend par lui-même et avec le secours de ses alliés. Cet avantage est suivi d'un autre ; c'est qu'après avoir été vaincus d'abord, ils recouvrent bientôt de nouvelles forces, au lieu que les Carthaginois ont beaucoup plus de peine à se relever. Ajoutons que les Romains, combattant pour leur patrie et pour leurs enfans, ne se relâchent jamais de leur première ardeur, et demeurent fermes dans la résolution de combattre jusqu'à ce que leurs ennemis soient abattus. Quoiqu'ils n'aient pas été à beaucoup près si forts et si habiles sur mer, cela ne les empêchait pas de sortir avec succès d'une bataille générale ; la valeur des troupes suppléait à tout ce qui leur manquait d'ailleurs ; car, quoique la science et l'usage de la ma[illegible]re

soient d'une grande utilité dans un combat naval, rien cependant ne mène plus sûrement à la victoire que la résolution et la bravoure des soldats. Or, les peuples d'Italie sont plus vigoureux et plus braves que les Carthaginois et les Africains, outre qu'ils ont chez eux certains usages qui inspirent à leur jeunesse une extrême ardeur de se signaler dans la guerre. Nous n'en rapporterons qu'un pour faire voir que dans ce gouvernement on a eu un soin particulier de porter les hommes à braver tous les périls pour se rendre recommandables dans leur patrie.

Quand il meurt à Rome quelque personnage de haut rang, on le porte avec pompe à la tribune aux harangues sur le Forum; là, dressé sur les pieds, rarement couché, il est exposé à la vue de tout le peuple. Ensuite son fils, s'il en a laissé un d'un certain âge et qui soit à Rome, ou, en l'absence du fils, un proche parent, loue en présence de tout le peuple les vertus du mort et rapporte ses principales actions. Cet éloge, rappelant à la mémoire et remettant comme sous les yeux tout ce qu'il a fait, excite non seulement dans ceux qui ont eu part à ses actions, mais encore dans les étrangers, un sentiment de douleur et de compassion si vif, que le deuil paraît plutôt être public que particulier à certaine famille. On l'ensevelit ensuite et on lui rend les derniers devoirs; on fait une statue qui représente son visage au naturel, tant pour les traits que pour les couleurs, et on la place dans l'endroit le plus apparent de la maison et sous une espèce de petit temple de bois. Les jours de fête on découvre ces statues, et on les orne avec soin. Quand quelque autre de la même famille meurt, on les porte aux funérailles; et pour les rendre semblables, même pour la taille, à ceux qu'elles représentent, on ajoute au buste le reste du corps. On le revêt aussi d'habits. Si le mort a été consul ou préteur, on pare la statue d'une prétexte; s'il a été censeur, d'une robe de pourpre; s'il a eu l'honneur du triomphe ou fait quelques autres actions d'éclat, d'une étoffe d'or. On les porte sur des chars, précédés de faisceaux, de haches et des autres marques des dignités dont ils ont été revêtus pendant leur vie. Quand on est arrivé à la tribune aux harangues, tous se placent sur des siéges d'ivoire, ce qui forme le spectacle du monde le plus enivrant pour un jeune homme qui aurait quelque passion pour la gloire et pour la vertu; car quel est l'homme qui, voyant les honneurs qu'on rend à la vertu de ces grands hommes vivans encore et respirant en quelque sorte dans leurs statues, ne se sentira pas enflammé du désir de les imiter? se peut-il rien voir de plus beau et de plus touchant? Au reste, après que l'orateur a épuisé tout ce qu'il a à dire à la louange du mort, il fait aussi l'éloge des autres dont il voit les statues, en commençant par le plus ancien. Par là se renouvelle toujours la réputation des citoyens vertueux; la gloire de ceux qui se sont distingués devient immortelle; les services rendus à la patrie viennent à la postérité; et ce qui est le plus important, la jeunesse est excitée à ne rien craindre quand il s'agit du bien commun, dans la vue d'acquérir la gloire accordée à la vertu. Aussi l'on a vu des Romains combattre seuls dans les affaires générales; d'autres se sont jetés dans un péril de mort inévitable, quelques-uns, en temps de guerre, pour sauver un de leurs concitoyens, quelques autres, pendant la paix, pour le salut de la république. On en a encore vu qui, dans les premières charges, ayant plus à cœur le bien de la pe-

trie que les liaisons du sang même et de la nature, ont, contre la coutume et les lois naturelles, condamné à mort leurs propres enfans.

Entre une infinité d'exemples de cette passion des Romains pour la gloire, je n'en rapporterai qu'un pour servir d'autorité à ce que je viens de dire. Horace, surnommé le Borgne (Coclès) combattant contre deux ennemis à l'entrée du pont qui donne accès dans Rome en traversant le Tibre, et en apercevant un grand nombre d'autres qui venaient à leur secours, dans la crainte où il était que, la garde du pont étant forcée, les ennemis n'entrassent dans la ville, se tourne vers ceux qui étaient derrière lui et leur crie de se retirer au plus vite et de couper le pont. Tant qu'ils travaillèrent, Horace, malgré les blessures dont il était tout couvert, soutint l'effort des ennemis, plus frappés encore de sa constance et de son intrépidité que de ses forces et de sa résistance. Le pont rompu et la ville n'ayant plus rien à craindre, il se jeta tout armé dans le fleuve, et préféra aux jours qu'il lui restait à vivre une mort volontaire, pour délivrer sa patrie et acquérir la gloire dont cette mort devait être suivie : tant sont grandes l'ardeur et l'émulation que les coutumes des Romains inspirent à la jeunesse pour les belles actions.

Les moyens dont les Romains se servent pour augmenter leurs biens, sont encore beaucoup plus légitimes que chez les Carthaginois. Chez ceux-ci, de quelque manière que l'on s'enrichisse, on n'en est jamais blâmé : chez ceux-là, rien n'est plus honteux que de se laisser corrompre par les présens, et d'amasser du bien par de mauvaises voies. Autant ils font cas des richesses légitimement acquises, autant ils ont en horreur celles qu'on se procure par des moyens injustes. Parmi les Carthaginois, les dignités s'achètent à force de largesses et de présens; parmi les Romains c'est un crime capital. Ainsi, comme les récompenses proposées à la vertu sont différentes chez l'un et l'autre peuple, il n'est pas surprenant que les voies pour y parvenir soient différentes.

Mais ce qui a le plus contribué aux progrès de la république romaine, c'est l'opinion que l'on y a sur les dieux; et la trop grande dévotion qui est blâmée chez les autres peuples, est à mon sens tout ce qui soutient Rome. La religion s'est acquise une si grande autorité sur les esprits, et elle influe de telle sorte dans les affaires tant particulières que publiques, que cela passe tout ce qu'on peut imaginer. Bien des gens en pourraient être surpris. Pour moi, je ne doute pas que les premiers qui l'ont introduite n'aient eu en vue la multitude; car, s'il était possible qu'un état ne fût composé que de gens sages, peut-être cette institution n'eût-elle pas été nécessaire; mais, comme le peuple n'a nulle constance, qu'il est plein de passions déréglées, qu'il s'emporte sans raisons et jusqu'à la violence, il a fallu le retenir par la crainte de choses qu'il ne voyait pas et par tout cet attirail de fictions effrayantes. C'est donc avec grande raison que les anciens ont répandu parmi le peuple qu'il y avait des dieux, qu'il y avait des supplices à craindre dans les enfers, et l'on a grand tort dans notre siècle de rejeter ces sentimens; car, sans parler des autres suites de l'irréligion, chez les Grecs, par exemple, confiez un talent à ceux qui ont le maniement des deniers publics, en vain vous prenez dix cautions, autant de promesses et deux fois plus de témoins, vous ne pouvez les obliger à vous rendre votre dépôt. Au contraire, les Romains qui, dans la magistrature et les légations, disposent de grandes sommes d'argent,

n'ont besoin que de la religion du serment pour garder une inviolable fidélité. Parmi les autres peuples un homme qui n'ose toucher aux deniers publics est un homme rare, au lieu que chez les Romains il est rare de trouver un homme coupable de ce crime.

Mais tout périt, tout est sujet au changement : il n'est pas besoin de le prouver ; l'enchaînement nécessaire des causes naturelles en est une preuve incontestable. Or toute espèce de gouvernement périt de deux manières, dont l'une vient du dehors, l'autre du dedans. On ne peut sûrement juger quelle sera la première, mais l'autre est certaine et déterminée.

Nous avons déjà dit quelles étaient la première et la seconde sorte de gouvernement, et comment elles se changeaient l'une en l'autre ; en sorte que sur cette matière, qui pourrait joindre les commencemens avec la fin, on pourrait aussi prédire ce qui arrivera dans la suite. Au moins, selon moi, rien n'est plus clair ; car lorsqu'une république, après s'être heureusement délivrée de plusieurs grands périls, est parvenue à ce degré de force et de puissance, où rien ne lui est disputé, le peuple ne peut jouir long-temps de ce bonheur ; le luxe et les plaisirs corrompent les mœurs, une ambition démesurée s'empare des esprits, on recherche avec trop d'avidité les dignités et la conduite des affaires. Ces désordres faisant tous les jours de nouveaux progrès, la passion de commander, et l'espèce d'infamie que l'on attachera à l'obéissance commenceront la ruine de la république, l'arrogance et le luxe l'avanceront, et le peuple l'achèvera, lorsque l'avarice des uns se trouvera contraire à ses intérêts, et que l'ambition des autres lui aura donné une trop haute idée de son pouvoir ; car alors, emporté par la colère et n'écoutant plus que ses opinions, le peuple secouera le joug de la soumission ; il ne voudra plus que les chefs partagent également avec lui l'autorité ; il se l'attribuera tout entière, ou en usurpera la plus grande partie. Après quoi le gouvernement prendra bien le beau nom de république, c'est-à-dire d'état libre et populaire ; mais ce ne sera en effet que la domination d'une populace aveugle, ce qui est le plus grand de tous les maux.

Jusqu'ici nous avons fait voir quelle est la constitution de la république romaine, à quoi elle est redevable de ses progrès, l'état florissant où elle est, en quoi elle surpasse les autres, et en quoi elle leur est inférieure, c'en est assez sur cette matière. Mais, avant que de finir, il faut que, semblable à un artiste habile qui donne par quelque chef-d'œuvre des preuves de son adresse, je tire de cette partie de l'histoire qui touche aux temps que nous avons quittés, et que je raconte en peu de mots un fait qui mette en évidence tout ce que j'ai avancé de la force et de la vigueur qu'avait alors cette république.

Annibal, après la défaite des Romains à Cannes, ayant fait prisonniers huit mille hommes, qui avaient été laissés à la garde du retranchement, leur permit d'envoyer quelques-uns d'entre eux à Rome, pour y négocier leur rachat et leur retour. Dix des plus considérables ayant été choisis, ce général les fit partir, après leur avoir fait prêter serment qu'ils viendraient le rejoindre. Un de la troupe fut à peine sorti du retranchement qu'ayant dit qu'il avait oublié quelque chose, il retourna, prit ce qu'il avait laissé et repartit aussitôt, croyant par ce premier retour avoir gardé sa foi et satisfait à son serment. Arrivés dans Rome, ils prièrent le sénat de ne point refuser

à des prisonniers la consolation de revoir leur patrie, et qu'il les condamnât à payer chacun trois drachmes, pourvu qu'il leur permît de rentrer dans leur famille ; qu'Annibal ne demandait rien davantage pour leur rachat, qu'ils ne s'étaient pas rendus indignes de cette grâce ; qu'ils n'avaient pas craint de combattre ; qu'on ne pouvait rien leur reprocher qui pût imprimer de la honte au front de Rome, et que, laissés pour la garde du camp, c'était par pur malheur qu'après la défaite de tout le reste de l'armée, ils étaient tombés au pouvoir des ennemis. Les Romains avaient fait alors de très grandes pertes; ils ne se voyaient presque plus aucun allié; jamais leur patrie n'avait été menacée d'un plus grand péril ; cependant, après avoir entendu les députés, toujours attentifs à ce qu'il leur convenait de faire, ils tinrent bon contre leur mauvaise fortune, et rien ne leur échappa de ce que l'intérêt présent de la république paraissait demander ; car, voyant que le dessein d'Annibal dans cette députation n'était que de se procurer de l'argent, et d'éteindre dans ses ennemis l'ardeur de combattre, en leur montrant que, quoique vaincus, ils ne devaient pas désespérer de leur salut, ils furent si éloignés d'accorder ce qu'on leur demandait, qu'ils ne se laissèrent ébranler ni par la compassion qu'ils portaient à leurs concitoyens, ni par la conviction des services qu'ils tireraient de ces prisonniers. Ils trompèrent les intentions et les espérances d'Annibal, en refusant de racheter ces soldats, et firent une loi qui obligeait ceux qui leur restaient à vaincre ou à mourir, puisqu'il n'y avait pour les vaincus d'autre espérance de salut des mains de l'ennemi que la mort. Cette résolution prise, ils renvoyèrent les neuf députés, qui de bon gré consentaient à cause de leur serment à retourner vers Annibal, et ayant fait garroter celui qui avait prétendu éluder son serment, ils le firent conduire aux ennemis ; de sorte que ce héros n'eut pas tant de joie d'avoir vaincu les Romains, qu'il ne fut comme effrayé de la constance et de la grandeur d'âme qui éclataient dans leurs délibérations. (DOM THUILLIER.)

VII.

Il est nécessaire que ceux qui s'appliquent à avoir une bonne éducation, apprennent et exercent les autres vertus dès l'enfance, et surtout la bravoure. (*Excerpta Valesian.*) SCHWEIGHÆUSER.

—

Celui qui avance des choses non seulement fausses, mais encore impossibles, celui-là commet une faute qui n'admet aucune excuse. (*In Cod. Urbin.*) SCHWEIGH.

—

Il agit en homme sage et prudent, celui qui sait, suivant Hésiode, combien la moitié est plus que le tout. (*Ibid.*)

—

Apprendre à ne pas mentir aux dieux, c'est la base du culte de la vérité à l'égard des hommes. (*Ibid.*)

—

Dans la plupart des choses humaines, ceux qui ont acquis par eux-mêmes sont portés à la conservation, tandis que ceux qui ont reçu une fortune toute faite sont enclins à la dissiper. (*Ibid.*)

—

Il existe aussi un lieu appelé Rhun-

cus, aux environs de Stratum en Étolie, comme Polybe le dit dans le sixième livre de son histoire. (*Athen.* lib. III, c. 15.) SCHWEIGH.

Olcium, ville d'Étrurie. *Steph. Byzant.)* SCHWEIGH.

VIII.

Je n'ignore pas que plusieurs personnes demanderont pourquoi j'interromps ici le cours de mes récits pour m'occuper de la constitution de la république dont il est question plus haut. Je leur répondrai ce que je me rappelle leur avoir déjà déclaré en plus d'un endroit, que, dès le commencement, j'ai regardé ces détails comme devant concourir à former l'ensemble de mon ouvrage: je l'ai dit surtout au début et dans l'exposition, lorsque j'ai avancé que le fruit le plus beau et le plus précieux que les lecteurs pouvaient retirer de cette histoire, serait d'apprendre par quels moyens et par quelle sorte de gouvernement les Romains, en moins de cinquante-trois années, ont pu devenir maîtres de presque toute la terre, événement sans exemple dans les siècles passés. Ce projet étant arrêté dans mon esprit, je n'ai trouvé aucune occasion plus convenable que celle-ci, pour appeler l'attention et la confiance sur ce que j'ai à dire touchant le système politique de ce peuple. En effet, de même que, lorsqu'on porte un jugement sur les vertus et les faiblesses particulières, on ne doit pas le faire, si l'on veut prononcer sainement, dans un temps de calme et de prospérité, mais bien quand on voit l'homme soumis à toutes les chances d'une fortune dont l'inconstance présente successivement les plus grands revers et les plus grands succès ; ainsi, nous pensons que l'on portera un jugement bien plus sage, si l'on prend ce point de vue pour examiner les affaires d'un gouvernement. Je ne sache pas, d'ailleurs, que personne ait jamais passé par des alternatives plus prononcées de grandeur et d'infortune, que les Romains ne l'ont fait de nos jours; j'ai donc choisi ce moment pour faire connaître la constitution de cette république, pensant que chacun pourra mieux juger ensuite la grandeur de cette révolution. (ANGELO MAI, *Scriptorum veterum nova collectio*, tom. II; JACOBUS GEEL, in-8°, 1829.)

IX.

L'utile et l'agréable. — Un esprit studieux doit observer la cause des événemens et savoir faire le meilleur choix dans chaque circonstance: c'est surtout le moyen de connaître la raison d'un événement heureux, et, s'il est funeste, comment il a amené le bouleversement d'un état : car de ce principe découlent, comme d'une source, non-seulement tous mes desseins et toutes mes entreprises, mais encore est-ce de là que proviennent nos succès. (ANGELO MAI, *ibid.*)

X.

Il s'était écoulé trente ans depuis l'irruption de Xerxès en Grèce, et nous avons soigneusement décrit chaque événement de ce période..... L'époque d'Annibal, de laquelle nous sommes parti pour faire cette digression, nous montre le gouvernement de Rome arrivé à son plus haut point de beauté et de perfection. Aussi, après avoir traité de la constitution de cette république, me reste-t-il à faire connaître

quelle fut sa conduite à la suite des désastres de Cannes, et lorsqu'elle paraissait perdue sans retour. Cependant je ne serais certainement pas étonné que ceux qui sont nés sous cette république prétendissent que mon travail est incomplet, parce que j'ai omis quelques détails. En effet, comme ils sont parfaitement instruits dans les affaires de leur pays, et qu'ils en acquièrent une très grande habitude, étant nourris, dès leur enfance, dans ces mœurs et dans ces institutions, ils s'occuperont moins d'approuver ce que j'aurai dit, que de signaler ce que je puis omettre : car ils ne diront pas que l'écrivain a passé sur ce qui lui paraissait être de peu d'importance, mais bien qu'il a négligé, par ignorance, la cause principale des faits et leur liaison. Faisant donc supposer que tout ce qui a été dit est d'une partie médiocre ou superflu, et, au contraire, présentant les omissions comme des circonstances indispensables dans cet ouvrage, ils se proclameront bien plus instruits que l'historien. « Il serait pourtant de toute équité d'apprécier les écrivains, non d'après leurs omissions, mais sur les faits qu'ils rapportent. Si, par hasard, on y découvre quelque allégation fausse, on peut, certes, croire qu'ils ont péché par ignorance; mais si tout ce qu'ils disent est reconnu vrai, pourquoi ne pas admettre que c'est volontairement qu'ils négligent les autres faits (1)? » Ceci soit dit pour ceux qui jugent les historiens avec plus de critique que de justice. (ANGELO MAI, *ibid.*)

(1) SCHWEIGHÆUSER, *suprà*.

FRAGMENS

DU

LIVRE SEPTIÈME.

I.

Guerre d'Annibal.

Polybe, dans le septième livre de son histoire, écrit que les habitans de Capoue, dans la Campanie, amassèrent tant de richesses à cause de la bonté de leur territoire, qu'ils se livrèrent à la volupté et au luxe le plus somptueux, au point de surpasser tout ce que l'on avait rapporté des Crotoniates et des Sybarites devenus si célèbres par ce vice. Ne pouvant, dit-il, supporter le poids de leur opulence, ils appelèrent Annibal : aussi furent-ils, dans la suite, accablés par les Romains des maux les plus pesans et les plus atroces. Les Pételénins, au contraire, fidèles observateurs de la foi jurée aux Romains, lorsque Annibal vint les assiéger, lui résistèrent avec tant de courage et de constance, qu'après s'être nourris de tous les cuirs qui étaient renfermés dans la citadelle, et avoir même consommé toutes les écorces et tous les rejetons un peu tendres des arbres que contenaient leurs murs, après onze mois de siége, ne recevant

de secours de personne, ils en furent enfin réduits à se rendre aux Carthaginois, avec le consentement des Romains, qui accordaient les plus grands éloges à leur fidélité. (*Athenæi*, lib. XII, c. 6.) SCHWEIGHÆUSER.

II.

Hiéronyme de Syracuse rompt le traité qu'Hiéron, son aïeul, avait fait avec les Romains, et fait alliance avec les Carthaginois.

Après la conjuration qui s'était formée contre la vie d'Hiéronyme, roi de Syracuse, et après la mort de Thrason, Zoïppe et Andranadore persuadèrent à ce prince d'envoyer, sans délai, des ambassadeurs à Annibal. On jeta les yeux, pour cette mission, sur Polycrète de Cyrène et Philodème d'Argos, et on les fit partir pour l'Italie, avec ordre de traiter d'alliance avec les Carthaginois. Le roi envoya, en même temps, ses frères à Alexandrie. Annibal reçut gracieusement les ambassadeurs, leur vanta fort les avantages que le jeune roi tirerait de l'alliance qu'il projetait, et les envoya avec des ambassadeurs de sa part, qui étaient Annibal de Carthage, alors commandant des galères; Hippocrate et Épicide, son frère puîné, tous deux Syracusains. Ces deux frères portaient les armes depuis long-temps sous Annibal; ils étaient même établis à Carthage, parce que, leur aïeul ayant été accusé d'avoir attenté à la vie d'Agatharque, le plus jeune des fils d'Agathoclès, avait été obligé de fuir hors de sa patrie. Ces deux ambassadeurs arrivent à Syracuse, et Annibal de Carthage fait part au roi des ordres que lui avait donnés le général des Carthaginois. Hiéronyme, qui était déjà disposé à se lier avec ce peuple, dit à Annibal qu'il fallait, au plus tôt, qu'il partît pour Carthage, et il promit d'y envoyer avec lui des ambassadeurs pour traiter, de sa part, avec les Carthaginois.

On apprend à Lilybée la nouvelle de cette alliance. Le préteur qui y était de la part des Romains, députe aussitôt au roi de Syracuse, pour l'engager à renouveler les traités que ses ancêtres avaient faits avec Rome. Le prince ne goûtait point cette ambassade: « Je plains fort le sort des Ro» mains, répondit-il; il est fâcheux » qu'un méchant peuple soit taillé en » pièces en Italie par les Carthaginois.» Les ambassadeurs, étonnés d'une réponse si peu sensée, lui demandèrent sur la foi de qui il parlait de la sorte: « C'est, dit-il, sur la foi des Carthagi» nois que vous voyez; c'est eux qu'il » faut accuser de mensonge, si ce que » je viens de vous dire est faux.» Les ambassadeurs répliquèrent que ce n'était pas la coutume des Romains d'ajouter foi au rapport de leurs ennemis; qu'au reste ils lui conseillaient de ne pas enfreindre les anciens traités, et que non seulement la justice, mais encore son propre intérêt lui commandaient de les observer fidèlement. «Je délibérerai » sur ce sujet, reprit le roi, et je vous » ferai savoir ma dernière résolution. » Mais dites-moi, je vous prie, pour» quoi ayant la mort de mon aïeul » vous êtes revenus à Syracuse, après » que vous en étiez partis avec cin» quante vaisseaux, et que vous étiez » même arrivés au promontoire de Pa» chynum?» En effet les Romains, quelque temps avant cette ambassade, ayant entendu dire qu'Hiéron était mort, étaient revenus à Syracuse, dans la crainte que le peu de respect qu'on aurait pour un roi enfant ne donnât lieu à quelque révolution, et, informés ensuite qu'Hiéron vivait, ils avaient repris

la route de Lilybée. Les ambassadeurs avouèrent le fait, et dirent qu'en revenant à Syracuse ils n'avaient eu d'autre dessein que de secourir sa jeunesse et de lui conserver son royaume. « Eh » bien, répliqua le roi, souffrez donc, » Romains, que, pour me conserver le » royaume, je change de route et que je » me rejette du côté des Carthaginois. » A ces mots, les ambassadeurs, ne doutant plus qu'il n'eût arrêté ses projets, prirent congé de lui sans rien répondre, retournèrent à Lilybée, et apprirent au préteur tout ce qu'ils avaient entendu. Depuis ce temps-là les Romains épièrent les démarches de ce prince, et s'en méfièrent comme d'un ennemi déclaré.

Hiéronyme, ayant choisi pour ses ambassadeurs auprès des Carthaginois Agatharque, Onégisène et Hipposthène, les fit partir avec Annibal de Carthage, et leur ordonna de conclure avec la république un traité qui portait « que » les Carthaginois lui fourniraient des » troupes de terre et de mer, et qu'a- » près avoir, avec leur secours, chassé » les Romains de la Sicile, il partagerait » avec eux l'île de telle sorte, que l'Hi- » mère, qui la traverse presque par le » milieu, servirait de borne entre les » provinces des Carthaginois et les sien- » nes. » Les ambassadeurs proposèrent ces conditions, auxquelles les Carthaginois souscrivirent volontiers, et le traité fut conclu.

Hippocrate faisait assidûment sa cour à ce jeune prince, et nourrissait son esprit de mensonges et de flatteries. Il lui racontait de quelle manière Annibal était passé en Italie, les batailles et les combats qu'il y avait livrés. Il lui faisait entendre qu'il n'appartenait à personne plus qu'à lui de régner sur toute la Sicile, premièrement parce qu'il était fils de Néréis, fille de Pyrrhus, que les Siciliens, par choix et par inclination, avaient mis à leur tête et comme leur roi ; en second lieu, parce qu'Hiéron son aïeul y avait régné seul. Il sut enfin charmer tellement ce jeune roi, que nul autre que lui n'en était écouté. Le caractère du prince, naturellement léger et inconstant, avait beaucoup de part à ce défaut, mais on le doit surtout imputer à ce flatteur, qui donnait pour aliment à sa vanité les espérances les plus ambitieuses. Agatharque négociait encore à Carthage le traité, lorsque Hiéronyme envoya de nouveaux ambassadeurs pour y dire qu'il prétendait régner seul sur toute la Sicile ; qu'il lui paraissait juste que les Carthaginois lui aidassent à reconquérir tous les droits qu'il avait sur cette île ; mais qu'en récompense il promettait aux Carthaginois de les aider dans l'exécution des projets qu'ils avaient formés sur l'Italie. On sentit bien à Carthage qu'il n'y avait aucun fonds à faire sur ce prince ; mais comme, pour plusieurs raisons, il était important à la république d'avoir la Sicile dans son parti, on lui accorda tout ce qu'il voulut ; et comme il y avait déjà des vaisseaux équipés et des troupes levées, on ne s'occupa plus que du soin de transporter au plus tôt une armée dans la Sicile.

Sur cette nouvelle, les Romains envoyèrent de nouveau des ambassadeurs au roi de Sicile pour l'avertir de ne pas se départir des traités que ses pères avaient faits avec la république romaine. Le roi assembla son conseil. Les habitans du pays, craignant les fureurs du prince, gardèrent le silence. Mais Aristomaque de Corinthe, Damippe de Lacédémone et Autone le Thessalien, furent de l'avis qu'il eût dû rester dans l'alliance des Romains. Il n'y eut qu'Andranodore qui dit que l'occasion était trop belle pour la laisser échapper, et que c'était dans cette conjoncture seule

qu'il pouvait établir sa domination dans la Sicile. On consulta ensuite Hippocrate, qui répondit simplement qu'il était de l'avis d'Andranodore. Là se termina la délibération, et ainsi fut prise la résolution de déclarer la guerre aux Romains. Le roi ne voulut cependant pas rompre les traités sans donner au moins des prétextes apparens de son changement; mais il en allégua de tels, que les Romains, loin de s'en contenter, devaient en être vraiment offensés. Il dit qu'il observerait ces traités, pourvu qu'on lui rendît premièrement l'or qu'on avait reçu d'Hiéron son aïeul; secondement, le blé et tous les autres présens qu'Hiéron leur avait donnés depuis le commencement de l'alliance, et que l'on reconnût que toutes les terres et les villes qui sont en deçà de l'Himère appartiennent aux Syracusains. On congédia là-dessus les ambassadeurs romains, et l'assemblée se sépara. Hiéronyme ensuite fit ses préparatifs de guerre, leva des troupes, et fit provision de toutes les autres munitions nécessaires. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

—

Situation de la ville de Léonte en Sicile.

Léonte, à regarder sa position en général, est tournée vers le septentrion. Elle est traversée, dans son milieu, par un vallon, dans lequel se trouvent les palais où s'assemblent les magistrats et où la justice se rend; c'est là aussi que se tient le marché. Les deux côtés de ce vallon sont formés par deux montagnes escarpées, dont la cime, qui présente une surface aplanie, est couverte de maisons et de temples. Il y a deux portes, dont l'une, à l'extrémité du vallon qui regarde le midi, conduit à Syracuse; l'autre, à l'autre extrémité du côté du septentrion, mène aux champs qu'on appelle Léontins, et à ces campagnes si célèbres par leur fertilité. Au pied de l'une de ces montagnes qui est à l'occident, coule le Lisse, sur le bord et comme sous le rocher duquel on a bâti une longue chaîne de maisons situées toutes à égale distance du fleuve; entre ces maisons et le fleuve s'étend la place dont nous avons parlé. (DOM THUILLIER.)

—

Jugement de Polybe sur Hiéronyme, son aïeul Hiéron et son père Gélon

Quelques historiens qui ont écrit la mort d'Hiéronyme, ont, pour exciter l'étonnement, employé une profusion de descriptions verbeuses, soit qu'ils rapportent les prodiges qui ont précédé et annoncé sa tyrannie ainsi que les maux des Syracusains, soit qu'ils fassent un détail exagéré, à la manière des poètes tragiques, de la cruauté de son caractère, de ses actions impies, et enfin des événemens inaccoutumés et atroces qui se sont passés à sa mort; au point que l'on croirait que ni les Phalaris, ni les Apollodore, ni aucun des tyrans qui ont existé, ne l'ont surpassé en cruauté. Et cependant ce prince était encore enfant lorsqu'il monta sur le trône, et il ne régna pas plus de treize mois, au bout desquels il mourut. Or, dans cet espace de temps, il a certainement pu arriver que l'un ou l'autre ait été livré à la torture, que quelques-uns de ses propres amis ou du reste des Syracusains aient été mis à mort; mais quant à cette cruauté particulière à Hiéronyme, quant à cette impiété inouïe qu'on lui attribue, elles sont peu croyables. Il faut, il est vrai, reconnaître complètement qu'il était d'un caractère léger et injuste; mais cependant on ne peut le comparer à aucun des tyrans que j'ai cités précédemment. Les auteurs

qui écrivent des histoires particulières, n'ayant à traiter que des sujets courts et resserrés dans d'étroites limites, sont, je le crois, forcés, par la disette de faits qui les accable, d'exagérer des choses de peu d'importance, et de faire de longs récits d'autres faits qui ne méritaient pas même d'être mentionnés. D'autres historiens tombent aussi dans le même défaut par manque de jugement. Combien, avec plus de justesse et d'éloquence, n'aurait-on pas pu écrire plutôt sur Hiéron et Gélon, en passant sous silence Hiéronyme, de ces réflexions que l'on ajoute comme complément au récit historique pour remplir les livres? Ce sujet aurait été bien plus agréable et plus utile aux hommes avides de lire et de s'instruire.

En effet, Hiéron parvint d'abord à régner sur les Syracusains et leurs alliés par son propre mérite; car la fortune ne lui avait donné ni la richesse, ni un nom illustre, ni aucun autre bien. En outre, son plus grand titre à notre admiration, c'est qu'il devint roi des Syracusains par la force seule de son génie, sans mettre à mort aucun citoyen, sans en envoyer aucun en exil et sans faire de tort à personne.

Une chose non moins admirable, c'est que non seulement il acquit ainsi le trône, mais que ce fut encore par les mêmes moyens qu'il le conserva. Pendant cinquante-quatre ans que dura son règne, il procura à sa patrie une paix constante, et à lui une existence exempte de toute crainte de conspirations, et parvint même à échapper à l'envie qui s'attache ordinairement à tout ce qui est grand et noble. Souvent il voulut abdiquer le pouvoir, mais il en fut toujours empêché par tous les citoyens en masse. Comme il se montrait très libéral envers les Grecs, et très avide de s'acquérir de la gloire chez eux, il obtint ainsi pour lui une grande célébrité et pour les Syracusains un grand sentiment de bienveillance de la part de tous. Enfin, vivant au milieu de toutes les délices que procurent l'abondance de tous les biens et des richesses immenses, il prolongea cependant son existence au-delà de quatre-vingt-dix ans, et conserva tous ses sens et tous ses membres sains et valides; ce qui, à mon avis, est la preuve la plus certaine de tempérance.

—

Quant à Gélon, pendant tout le cours de sa vie, qui fut de plus de cinquante ans, il se proposa, comme le but le plus noble qu'il pût atteindre, d'imiter son père, et de ne pas faire plus de cas des richesses, de la majesté royale, ni d'aucun autre bien, que de la tendresse et de la confiance que l'on doit aux auteurs de ses jours. (*Vertus et vices.*)
DOM THUILLIER.

III.

Traité de paix conclu entre Annibal et Philippe, roi de Macédoine.

Traité qu'Annibal, général, Magon, Myrcal, Barmocal, tous les sénateurs de Carthage, tous les Carthaginois qui servaient sous lui, ont fait avec Xénophanès l'Athénien, fils de Cléomaque, lequel nous a été envoyé en qualité d'ambassadeur par le roi Philippe, fils de Démétrius, tant en son nom qu'au nom des Macédoniens et des alliés.

En présence de Jupiter, de Junon et d'Apollon; en présence de la déesse des Carthaginois, d'Hercule et d'Iolaüs; en présence de Mars, de Triton et de Neptune; en présence de tous les dieux protecteurs de notre expédition, du soleil, de la lune et de la terre; en présence des fleuves, des prés et des eaux; en présence de tous les dieux que Carthage

reconnaît pour ses maîtres; en présence de tous les dieux qui sont honorés dans la Macédoine et dans tout le reste de la Grèce; en présence de tous les dieux qui président à la guerre et qui sont présens à ce traité, Annibal, général, et, avec lui, tous les sénateurs de Carthage et tous ses soldats, ont dit:

« Afin que désormais nous vivions ensemble comme amis et comme frères, soit fait, sous votre bon plaisir et le nôtre, ce traité de paix et d'alliance, à condition que le roi Philippe, les Macédoniens, et tout ce qu'ils ont d'alliés parmi les autres Grecs, conserveront et défendront les Carthaginois, Annibal leur général, les soldats qu'il commande, les gouverneurs des provinces dépendantes de Carthage, Utique, et toutes les villes et nations qui lui sont soumises, les soldats, les alliés et toutes les villes et nations qui nous sont unis dans l'Italie, la Gaule, la Ligurie, et quiconque, dans cette province, fera alliance avec nous. D'un autre côté, les troupes de Carthage, Utique, toutes les villes qui sont soumises à Carthage, les alliés, les soldats, toutes les villes et nations d'Italie, de la Gaule et de la Ligurie, et les autres alliés que nous avons et que nous pourrons avoir dans ces provinces d'Italie, s'engagent à conserver et à défendre le roi Philippe, les Macédoniens et tous leurs alliés d'entre les autres Grecs. Il est donc convenu que nous ne chercherons point à nous surprendre les uns les autres, et que nous ne nous tendrons pas de piéges; que, sans délai, sans fraude ni embûches, nous, Macédoniens, etc., nous nous déclarerons les ennemis des ennemis des Carthaginois, excepté des rois, des villes et des ports avec lesquels nous sommes liés par des traités de paix et d'alliance; que nous, Carthaginois, etc., nous serons ennemis de ceux qui feront la guerre au roi Philippe, excepté des rois, des villes et des nations qui nous seront unis par des traités; que vous participerez, vous, Macédoniens, à la guerre que nous faisons contre les Romains, jusqu'à ce qu'il plaise aux dieux de donner à nos armes un heureux succès; que vous nous fournirez ce qui nous sera nécessaire, et que vous serez fidèles à ce dont nous serons convenus. Si les dieux nous refusent leur protection contre les Romains et leurs alliés, et que nous traitions de paix avec eux, nous stipulerons de telle sorte que vous soyez compris dans le traité, et à des conditions telles qu'il ne leur sera pas permis de vous déclarer la guerre, qu'ils ne seront maîtres ni des Corcyréens, ni des Apolloniates, ni des Épidamniens, ni de Phare, ni de Dimalle, ni des Parthins, ni de l'Atintanie; et qu'ils rendront à Démétrius de Pharos ses parens, qu'ils retiennent dans leurs états. Si les Romains vous déclarent la guerre ou à nous, selon le besoin, nous nous secourrons les uns les autres, et nous ferons la même chose si quelque autre nous fait la guerre, excepté à l'égard des rois, des villes et des nations dont nous serons amis et alliés. Si nous jugeons à propos de retrancher ou d'ajouter quelque clause à ce traité, nous ne le ferons que du consentement des deux parties. » (Dom Thuillier.)

—

Philippe à Messène.

Après que la démocratie eut triomphé chez les Messéniens, et que les hommes les plus illustres eurent été envoyés en exil, tandis que ceux à qui l'on avait distribué leurs biens par la voie du sort étaient à la tête des affaires dans la ville, les anciens citoyens qui

étaient restés à Messène supportèrent avec peine de voir ces hommes jouir des mêmes droits qu'eux-mêmes. (*Suidas* in Ισηγορίαι.) SCHWEIGH.

—

Gorgus le Messénien n'était inférieur à aucun de ses concitoyens par ses richesses et l'éclat de sa naissance; pour ce qui est de son mérite comme athlète, dans sa jeunesse il avait été le plus célèbre de tous ceux qui se disputaient la couronne dans les jeux gymnastiques. En effet, et par la noblesse de ses formes, et par sa conduite pendant toute sa vie, et par le nombre des couronnes qu'il avait remportées, il ne le cédait à aucun homme de son âge. Bien plus, lorsqu'après s'être retiré des combats du gymnase, il s'appliqua au gouvernement de la république et à l'administration des affaires de sa patrie, il ne retira pas une moindre gloire de ses travaux que de sa vie passée. En effet, il se montra bien éloigné de cette ignorance et de cette rusticité qui caractérisent presque toujours les athlètes, mais il acquit encore, dans la république, la réputation d'un homme très habile et très prudent dans le gouvernement des affaires. (*Excerpta Valesian.*) SCHWEIGH.

—

Démétrius de Pharos persuade à Philippe, roi de Macédoine, de s'emparer d'Ithome, forteresse de Messène. — Sentiment contraire d'Aratus.

Tout fait, considéré dans le moment opportun, peut être sainement approuvé ou blâmé; l'occasion est-elle passée, ce même fait, jugé d'après d'autres circonstances, peut souvent paraître non seulement inadmissible, mais encore insoutenable.

Philippe, roi de Macédoine, qui voulait s'emparer de la citadelle des Messéniens, ayant dit aux principaux de la ville qu'il désirait visiter leur citadelle et y faire un sacrifice à Jupiter, y monta avec sa suite. Après les sacrifices, suivant l'usage, les entrailles des victimes lui ayant été présentées pour qu'il les examinât, il les prit dans la main, et, s'inclinant un peu, il demanda à Aratus, en les lui montrant, ce qu'il en pensait : si elles ordonnaient de lever le siége de devant la citadelle, ou de le continuer. Alors Démétrius, saisissant cette occasion : « Si vous ajoutez foi, dit-il, aux rêveries des devins, il faut partir d'ici sur-le-champ; mais si vous agissez en roi qui entend ses intérêts, vous vous rendrez maître de cette citadelle, de peur que, la laissant aujourd'hui, vous n'attendiez en vain un autre temps pour vous la soumettre; car ce ne sera qu'en tenant ainsi ses deux cornes que vous aurez le bœuf en votre puissance. » Il entendait par les deux cornes, Ithome et l'Acrocorinthe, et par le bœuf, le Péloponnèse. « Et vous, Aratus, dit Philippe en se tournant vers lui, me donnez-vous le même conseil? » Celui-ci, après avoir réfléchi un moment, répondit qu'il n'avait qu'à la prendre, si l'on pouvait le faire sans violer la foi qu'il avait donnée aux Messéniens; mais que si en la prenant il devait perdre toutes les citadelles et le secours même qu'il avait reçu d'Antigonus, et par le moyen duquel il conservait tous ses alliés (il lui insinuait par là de quelle importance il était d'être fidèle à sa parole), il prît garde qu'il ne fût plus avantageux de laisser aux Messéniens, en éloignant ses troupes, une preuve de sa bonne foi, qui lui attacherait non seulement cette ville, mais encore tous ses autres alliés. Si Philippe eût suivi son inclination, il n'aurait pas craint d'aller

contre la foi des traités : il est aisé d'en juger par ce qu'il fit ensuite ; mais comme, peu de temps auparavant, un jeune soldat lui avait aigrement reproché le danger auquel il allait exposer son armée, il ne put résister à la franchise, à l'autorité, aux instances avec lesquelles Aratus le priait de faire attention à son avis. Il abandonna son premier dessein, et, prenant la main d'Aratus : « Eh bien, dit-il, reprenons donc le chemin par où nous sommes venus ! » (DOM THUILLIER.)

—

Philippe, roi de Macédoine.

Interrompons pour un moment le fil de notre narration pour dire un mot sur Philippe ; car c'est ici l'époque du changement fatal qui se fit dans sa conduite et dans sa manière de gouverner : on ne peut proposer un exemple plus illustre à ceux qui, étant à la tête des affaires, cherchent à s'instruire par la lecture de l'histoire. Né maître d'un royaume puissant et avec les plus belles inclinations, il est connu des Grecs par ses bonnes qualités et ses défauts, et l'on connaît également les succès qu'il a mérités par les unes et les malheurs qu'il s'est attirés par les autres. Il monta fort jeune sur le trône ; cependant jamais roi ne fut plus aimé qu'il l'était dans la Thessalie, dans la Macédoine, dans tous les pays soumis à sa domination. En veut-on une preuve incontestable ? Pendant qu'il fit la guerre contre les Étoliens et les Lacédémoniens, il était presque toujours hors de la Macédoine. Malgré cela, ni les peuples que je viens de nommer, ni les Barbares voisins de son royaume, n'osèrent y mettre le pied. Que dirai-je de la tendresse et de l'empressement qu'ont eus à le servir Alexandre, Chrysogone et tous ses autres amis ? par combien de bienfaits ne s'attacha-t-il pas en peu de temps, par les liens de la plus vive reconnaissance, les peuples du Péloponnèse, de la Béotie, de l'Épire et de l'Acarnanie ? Si j'ose le dire, il était l'amour et les délices de la Grèce par son caractère officieux et bienfaisant. Une marque éclatante du crédit que donne aux princes la réputation de probité et de fidélité, c'est que les Crétois le choisirent unanimement pour chef et maître de leur île ; et, ce qui peut-être ne s'est jamais vu, tout cela s'est fait sans armes et sans combats. Mais, depuis la conduite qu'il tint avec les Messéniens, tout changea de face ; la haine qu'on eut pour lui égala l'amitié qu'on avait eue. Il devait en effet s'y attendre : prenant des dispositions toutes contraires aux premières et agissant en conséquence, il était naturel qu'il perdît la réputation qu'il s'était faite, et que ses affaires n'eussent plus le même succès qu'avant son changement. C'est ce qui lui arriva en effet, comme on verra dans la suite de cette histoire. (*Vertus et vices.*) DOM THUILLIER.

—

Aratus.

Quand Philippe se fut ouvertement déclaré contre les Romains, et qu'il eut entièrement changé de conduite à l'égard de ses alliés, Aratus lui proposa mille motifs, mille raisons pour le détourner de cette entreprise ; il y réussit, mais ce ne fut pas sans peine. Ici je prie mes lecteurs, afin qu'il ne leur reste de doute sur rien, de se rappeler une promesse que nous avons faite dans le cinquième livre de cette histoire. En racontant la guerre d'Étolie, nous avons dit que, si Philippe avait renversé les portiques et détruit les autres ornemens de la ville de Thermie

on ne devait pas tant lui imputer ces excès, dont sa jeunesse n'était point capable, qu'aux amis qui le suivaient; et que, comme ces excès étaient incompatibles avec le caractère doux et modéré d'Aratus, il ne fallait en accuser que Démétrius de Pharos. Ce que j'avançais alors, je promis de le prouver dans la suite. Or, on a vu dans ce que nous avons rapporté des Messéniens, qu'Aratus était éloigné d'une journée, et que Démétrius était auprès du roi lorsque ce prince commença à goûter, pour ainsi dire, du sang humain, à manquer de foi à ses alliés, à dégénérer en tyran. Mais ce qui fait le plus sentir la différence qu'il y avait entre ces deux conseillers, c'est l'avis qu'ils donnèrent l'un et l'autre au prince, au sujet de la citadelle de Messène. En suivant celui d'Aratus, Philippe n'y toucha point, et par là consola en quelque sorte, les Messéniens du carnage qu'il avait fait dans la ville; et pour avoir écouté contre les Étoliens celui de Démétrius, il se laissa emporter à une violence qui ne lui était pas naturelle; il se fit détester des dieux et des hommes: des dieux, en profanant leurs temples; des hommes, en excédant les lois de la guerre. L'île de Crète nous fournit encore une nouvelle preuve de la sagesse d'Aratus. Tant qu'il fut consulté sur les affaires de cette île, Philippe, sans faire ni tort ni peine à personne, vit les Crétois recevoir ses ordres avec soumission, et mit tous les Grecs dans ses intérêts, par la douceur de son gouvernement: au lieu que, pour s'être livré à Démétrius, il porta chez eux toutes les horreurs de la guerre, se fit des ennemis de tous ses alliés, et détruisit la confiance qu'avaient en lui tous les autres peuples de la Grèce: tant il est important pour un jeune roi, de bien choisir ceux dont il doit recevoir les conseils! de là dépend, ou le bonheur ou la ruine de ses états. C'est cependant à quoi la plupart des princes ne daignent pas seulement penser. (*Ibid.*)

IV.

Antiochus prend la ville de Sardes par l'adresse de Lagoras de Crète.

Autour de Sardes, nuit et jour et sans relâche, avaient lieu des escarmouches et des combats perpétuels; on mettait en œuvre, de part et d'autre, toutes les ruses de guerre imaginables pour surprendre son ennemi et l'accabler. Décrire tous les détails de cette affaire, cela serait non seulement inutile, mais encore ennuyeux. Il y avait déjà deux ans que ce siége durait, lorsque Lagoras de Crète, homme de guerre, expérimenté, y mit fin de cette manière: il avait réfléchi que les places les plus fortes sont souvent celles que l'on prend avec plus de facilité, par la négligence des habitans, qui, se reposant de leur sûreté sur les fortifications naturelles ou artificielles de leur ville, ne se mettent pas en peine de la garder. Il savait encore que les places se prennent quelquefois par les endroits les plus forts, et que les assiégés croient que l'ennemi n'entreprendra pas d'attaquer. D'après ces réflexions, quoiqu'il vît bien que Sardes avait toujours passé pour une forteresse assez forte pour désespérer quiconque aurait tenté de la prendre d'assaut, et dont la famine seule pouvait faire ouvrir les portes, ces difficultés ne firent qu'augmenter son application à imaginer tous les moyens possibles d'y entrer. S'étant aperçu que la partie du mur qui joignait la citadelle à la ville, n'était point gardée, il forma le projet de la surprendre par cet endroit, et conçut l'es-

pérance de réussir. La preuve qu'il avait que ce côté n'était point gardé, la voici : ce mur est bâti sur un rocher extrêmement haut et escarpé, au pied duquel est comme un abîme où l'on jetait de la ville les corps morts des chevaux et des bêtes de charge; là s'assemblaient, tous les jours, un grand nombre de vautours et d'autres oiseaux carnassiers, qui, après s'être rassasiés, ne manquaient pas d'aller se reposer sur le rocher et sur la muraille. De là, Lagoras conclut qu'il était possible que cet endroit fût, la plupart du temps, négligé et sans garde. D'après cette pensée, la nuit il descendait sur les lieux et examinait avec soin comment il pourrait approcher et où il devrait poser les échelles, et ayant trouvé, contre un des rochers, un endroit propre à l'exécution de ses projets, il fit aussitôt part au roi de son dessein et de sa découverte. Celui-ci fut charmé de l'espérance qu'on lui donnait; il exhorta Lagoras à pousser jusqu'au bout son entreprise, lui promettant que, de son côté, il ferait tout ce qui serait possible. Lagoras pria le roi de lui donner pour compagnon l'Étolien Théodote et Denis, capitaine de ses gardes, l'un et l'autre lui paraissant avoir toute la force et toute la valeur que son projet demandait. Les ayant obtenus, tous trois tiennent conseil, et, agissant de concert, n'attendaient plus qu'une nuit à la fin de laquelle il n'y eût point de lune. Lorsqu'ils l'eurent trouvée, la veille du jour où ils devaient exécuter leur dessein, vers le soir, ils choisirent quinze hommes des plus forts et des plus braves de l'armée, pour porter les échelles, escalader et courir le même péril qu'eux. Ils en prirent trente autres pour les mettre en embuscade à quelque distance, et ceux-ci, lorsque les premiers, après l'escalade, seraient arrivés à une porte qui était proche, devaient venir à cette porte et aider les autres à la briser. Deux mille hommes devaient les suivre, et avaient ordre de se jeter dans la ville et de s'emparer de l'esplanade qui environne le théâtre et qui commande la ville et la citadelle; et de peur que la vue de ce choix d'hommes ne vînt à faire soupçonner quelque chose de cette entreprise, il fit courir le bruit que les Étoliens devaient, par certain fossé, se jeter dans la ville, et que c'était sur cet avis que l'on avait formé ce détachement pour leur couper le passage.

Tout étant prêt pour l'exécution, dès que la lune se fut cachée, Lagoras et ses gens s'approchent doucement des rochers avec leurs échelles, et se cachent sous une pointe qui s'avançait sur le fossé. Le jour venu, et la garde s'étant retirée de cet endroit, pendant que le roi envoyait, selon la coutume, des troupes en différens postes, et qu'il en assemblait et rangeait d'autres en bataille dans l'Hippodrome, les Crétois travaillaient sans que l'on eût le moindre soupçon de leur entreprise. Mais quand on eut appliqué deux échelles, par lesquelles Denis et Lagoras commençaient à monter, il y eut un grand tumulte et un grand mouvement dans le camp; car, quoiqu'on ne vît l'escalade ni de la ville ni de la citadelle, à cause de la pointe qui s'avançait en dehors du rocher, on voyait entièrement du camp cette action hardie et extraordinaire; les uns en étaient étonnés comme d'un prodige; les autres, qui en prévoyaient les suites, en attendaient avec une joie mêlée de crainte l'événement et le succès. Le roi fut informé de ce bruit, et, pour détourner de l'entreprise de Lagoras l'attention, tant des assiégés que de ses propres troupes, il

fit marcher l'armée vers une porte opposée à celle qui devait être attaquée, et qui s'appelait la porte de Perse. Achéus, qui commandait dans la citadelle, vit cette marche, et, surpris d'un mouvement si peu ordinaire aux ennemis, il ne savait ni en deviner le motif, ni enfin quel parti prendre. Il envoya cependant quelques troupes à cette porte pour arrêter les ennemis; mais comme la descente était étroite et escarpée, ce secours arriva trop tard. Aribase, qui commandait dans la ville, et qui ne se doutait de rien, marcha, de son côté, vers la porte que menaçait Antiochus, et, garnissant le rempart avec une partie de sa garnison, faisant sortir l'autre de la ville par cette porte, il les exhorta à arrêter les ennemis et à en venir aux mains avec eux. Pendant tous ces mouvemens, Lagoras, Théodote, Denis et leur troupe, ayant escaladé le rocher, viennent à leur porte, qui en était proche, renversent tous ceux qu'ils rencontrent, et brisent la porte. Aussitôt les trente autres sortent de leur embuscade; les uns se précipitent dans la ville, les autres vont briser les portes les plus proches. La porte abattue, les deux mille entrent dans la ville et s'emparent de l'esplanade du théâtre. Les assiégés accourent de la muraille et de la porte de Perse pour avertir leurs compagnons de combattre. La porte s'ouvre pour leur retraite; quelques troupes du roi les suivent et passent avec eux. Pendant qu'ils s'en rendent maîtres, d'autres les brisent, d'autres se jettent dans la ville. Aribase et les assiégés s'opposent à leur passage; mais après une courte résistance, ils se retirèrent dans la citadelle. Après quoi, Théodote et Lagoras se tinrent toujours autour du théâtre, observant habilement tout ce qui se passait, pendant que le reste de l'armée se répandait de tous côtés dans la ville et la soumettait au roi. Enfin, les uns égorgeant ceux qu'ils rencontraient, les autres mettant le feu aux maisons, d'autres encore ne songeant qu'à piller et à faire un grand butin, toute la ville fut saccagée et ruinée. C'est ainsi qu'Antiochus devint maître de Sardes. (DOM THUILLIER.)

V.

Polybe, dans son livre VII, appelle les Massyliens, Massyles. (*Steph. Byz.*) SCHWEIGH.

Les peuples qui habitent Oricum sont situés dans la mer Adriatique, à la droite du navigateur qui y entre. (*Ibid.*)

FRAGMENS

DU

LIVRE HUITIÈME.

I.

En quels cas il est pardonnable ou non de se fier à certaines personnes. — Archidamus, roi de Lacédémone, Pélopidas de Thèbes, Cnéius Cornélius, sont blâmables de l'avoir fait. — Achéus fut aussi surpris, mais on ne peut lui en faire un crime.

Ce serait une chose trop hasardeuse, que de décider en général si l'on doit blâmer ceux qui se sont fiés à certaines personnes, ou si l'on doit leur pardonner de l'avoir fait : la raison en est, qu'il arrive souvent qu'après avoir pris toutes les précautions raisonnables, on ne laisse pas d'être trompé; car il y a des hommes contre la mauvaise foi desquels toutes les lois du monde ne mettraient pas à couvert. Cela ne doit cependant pas nous empêcher d'assurer qu'il est des temps et des circonstances où l'on doit blâmer les chefs qui se fient à certains hommes, et d'autres où la justice demande qu'on leur pardonne. Éclaircissons ce fait par des exemples.

Archidamus, roi des Lacédémoniens, s'était retiré de Sparte, parce que l'ambition de Cléomène lui était suspecte; mais peu de temps après, s'étant laissé persuader, il revint et se remit entre les mains de son rival. Il en fut puni par la perte de sa dignité et de la vie, sans qu'aucune raison puisse justifier sa crédulité aux yeux des siècles futurs; car, les choses étant au même état qu'elles étaient quand il se retira, et l'ambition de Cléomène n'ayant fait que s'accroître, était-il probable qu'il pût éviter de périr en se fiant à des gens à la fureur desquels il n'était échappé que par une espèce de miracle?

Pélopidas de Thèbes, connaissant la scélératesse du tyran Alexandre, et persuadé de cette maxime, que tout tyran regarde comme ses plus grands ennemis ceux qui prennent la défense de la liberté publique, engagea Épaminondas à prendre les armes pour défendre non seulement la république de Thèbes, mais encore toutes les autres de la Grèce. Malgré cela, et quoiqu'il fût venu en Thessalie pour abattre et détruire la tyrannie d'Alexandre, ayant eu la faiblesse d'accepter deux fois les fonctions d'ambassadeur auprès de ce tyran, il tomba en sa puissance, nuisit par là beaucoup aux intérêts des Thébains, et, pour s'être fié témérairement à ceux-là même dont il devait le plus se défier, il détruisit d'un coup toute la gloire qu'il s'était précédemment acquise par ses belles actions. Le consul Cnéius Cornélius fit la même faute pendant la guerre de Sicile. On pourrait citer quantité d'exemples semblables, qui font voir combien sont blâmables ceux qui, sans discernement, s'abandonnent à la bonne foi de leurs ennemis.

On ne doit pas en user de même à l'égard de ceux qui prennent toutes les précautions qu'il est raisonnablement permis de prendre; car, ne s'en fier absolument à personne, c'est ne vouloir jamais terminer les affaires. On n'est donc pas coupable lorsqu'on se risque après s'être assuré tous les ga-

ges de sûreté que comporte la circonstance. Or, les meilleures assurances contre la mauvaise foi sont les sermens, les enfans, les femmes prises en ôtage, mais surtout les antécédens de ceux avec qui l'on traite. Quand, malgré tout cela, on tombe dans quelque piége, ce n'est plus ceux qui sont trompés, mais ceux qui trompent, que l'on doit blâmer. Aussi la chose la plus importante est d'enchaîner la bonne foi de celui avec qui l'on traite par des liens qu'il ne puisse pas rompre; mais comme il est rare d'en trouver de cette nature, la dernière ressource est de chercher de telles sûretés : si nous sommes surpris, au moins on ne pourra pas nous en imputer la faute. Nous avons quantité d'exemples de cette sage conduite dans l'antiquité; mais il y en a un illustre dans les temps dont nous faisons l'histoire, c'est celui d'Achéus, qui, ayant pris, pour se mettre parfaitement à l'abri de la perfidie, toutes les sûretés qu'il est possible à un homme de prendre, tomba cependant au pouvoir des ennemis : mais loin qu'on lui en fît un crime, on eut compassion de son malheur, au lieu qu'on n'a eu que de la haine et de l'horreur pour ceux qui l'avaient trompé. (DOM THUILLIER.)

II.

Grandes actions des Romains et des Carthaginois, constance opiniâtre de ces deux peuples dans leurs entreprises. — Utilité d'une histoire générale.

Je ne crois m'éloigner ni de mon sujet, ni du but que je me suis proposé au commencement de cet ouvrage, en arrêtant ici mes lecteurs pour leur faire considérer la grandeur des actions des deux républiques de Rome et de Carthage, et la constance opiniâtre avec laquelle elles poursuivaient leurs entreprises; car n'est-il pas surprenant que, toutes deux, ayant deux guerres importantes à soutenir, l'une en Italie, l'autre en Espagne; que, ne pouvant fonder toutes deux que des espérances fort incertaines sur l'avenir; que, courant toutes deux le même risque, elles ne se soient pas bornées à ces deux luttes, mais se soient encore disputé la Sardaigne et la Sicile, et que non seulement elles aient embrassé et fait réussir en espérance tant d'entreprises, mais encore aient fourni des vivres et des munitions pour les mettre à exécution? On sera plus frappé encore, si l'on examine les choses en détail. Les Romains avaient en Italie deux armées complètes, commandées chacune par un consul; ils en avaient encore deux en Espagne : une sur terre, que commandait Cnéius Cornelius, l'autre sur mer, qui avait pour général Publ. Scipion. Il en était de même des Carthaginois. Les Romains avaient, en outre, une flotte à l'ancre sur les côtes de la Grèce, pour suivre Philippe et observer ses desseins; flotte qui fut commandée successivement par Marcus Valerius et Publius Sulpicius. Appius commandait de plus cent galères, à cinq rangs de rames, et Marcus Claudius, avec une armée de terre, menaçait la Sicile; et Amilcar faisait la même chose du côté des Carthaginois.

Après tous ces faits, je ne pense pas que l'on puisse douter de la vérité de ce que j'ai avancé au commencement de cet ouvrage : qu'il n'est pas possible, par la lecture des histoires particulières, de voir l'ordre et l'économie qui règnent dans l'enchaînement des faits; car comment, en ne lisant que les histoires de Sicile et d'Espagne, connaîtra-t-on quels moyens la fortune a employés, ou de quelle sorte de gouvernement elle s'est servie pour faire de nos jours ce qui ne s'était jamais

fait et ce qui peut passer pour un prodige, pour soumettre enfin à un seul empire et à une seule puissance toutes les parties connues de l'univers? On peut bien apprendre par des histoires particulières comment les Romains ont pris Syracuse, comment ils ont soumis l'Espagne à leur domination; mais, sans une histoire générale, il est difficile de comprendre comment ils ont soumis toute la terre, quels obstacles particuliers ils ont rencontrés dans le vaste dessein de conquérir le monde entier, et quels sont les événemens et les circonstances qui ont secondé leurs efforts. On ne peut donc non plus, sans cette histoire générale, bien concevoir la grandeur des actions, ni les forces d'un gouvernement; car, que les Romains se soient mis en marche pour subjuguer l'Espagne ou la Sicile, qu'ils aient fait la guerre sur terre et sur mer, ces entreprises, à ne les regarder qu'en elles-mêmes, ne sont pas fort extraordinaires; mais quand on considère que toutes ces entreprises et beaucoup d'autres s'exécutaient en même temps par la même puissance et le même gouvernement, et qu'on joint à cela les malheurs et les guerres dont l'Italie même était en même temps accablée, c'est alors que les faits se développent à l'esprit, et que l'on y voit tout ce qui mérite notre admiration. C'est ainsi qu'on les connaît comme ils doivent être connus. Cela soit dit contre ceux qui s'imaginent que la lecture des histoires particulières suffit pour nous donner la connaissance d'une histoire générale et universelle. (DOM THUILLIER.)

III.

Siége de Syracuse.

Les Romains, assiégeant Syracuse, pressaient les travaux avec soin; c'était Appius qui les dirigeait. A partir de cette partie de la ville que l'on appelle le portique Scythique, et où le parapet du rempart s'avance au dessus de la mer même, il le fit entourer d'une circonvallation par son infanterie. Ayant mis en œuvre les béliers, les traits, et toutes les autres machines de guerre à l'usage des assiégeans, il espérait, à cause de la multitude de ses travailleurs, parvenir en cinq jours à prendre l'ennemi tout à fait au dépourvu: c'est qu'il ne songeait pas, en effet, à l'énergie et à l'adresse d'Archimède, et qu'il ne réfléchissait pas que souvent le génie d'un seul homme est plus puissant que les bras les plus innombrables. Mais c'est ce que les Romains apprirent à leurs dépens; car la ville étant d'ailleurs très forte, puisque ses remparts étaient bâtis sur des lieux très élevés et s'avançant en saillie, au point d'être inaccessibles, même lorsqu'ils n'étaient pas défendus, Archimède, de plus, avait rassemblé dans les murs de Syracuse une telle quantité de moyens de défense, tant contre les attaques par terre que contre les attaques par mer, que les assiégés non seulement n'avaient pas besoin de beaucoup de temps pour se préparer à soutenir le siége, mais pouvaient encore faire promptement face à toutes les tentatives des Romains. Appius, ayant donc tout préparé pour le siége, se disposait à appliquer les béliers et les échelles aux murailles, du côté d'Hexapyle, à l'orient. (*Ex Suida.*) SCHWEIGHÆUSER.

Marcus Marcellus attaque, avec une armée navale, l'Achradine de Syracuse. — Description de la sambuque. — Inventions d'Archimède pour empêcher l'effet des machines de Marcellus et d'Appius.

Lorsque Marcus Marcellus attaqua l'Achradine de Syracuse, sa flotte était

composée de soixante galères à cinq rangs de rames, qui étaient remplies d'hommes armés d'arcs, de frondes et de javelots pour balayer les murailles. Il avait encore huit galères à cinq rangs de rames, d'un côté desquelles on avait ôté les bancs, aux unes à droite, aux autres à gauche, et que l'on avait jointes ensemble deux à deux par les côtés où il n'y avait pas de bancs. C'étaient ces galères qui, poussées par les rameurs du côté opposé à la ville, approchaient des murailles les machines appelées sambuques, et dont il faut expliquer la construction. C'est une échelle de la largeur de quatre pieds, qui, étant dressée, est aussi haute que les murailles. Les deux côtés de cette échelle sont garnis de balustrades et de courroies de cuir qui règnent jusqu'à son sommet. On la couche en long sur les côtés des deux galères jointes ensemble, de sorte qu'elle passe de beaucoup les éperons; et au haut des mâts de ces galères on attache des poulies et des cordes. Quand on doit se servir de cette machine, on attache des cordes à l'extrémité de la sambuque, et des hommes l'élèvent de dessus la poupe par le moyen des poulies; d'autres, sur la proue, aident aussi à l'élever avec des leviers. Ensuite, lorsque les galères ont été poussées à terre par les rameurs, des deux côtés extérieurs, on applique ces machines à la muraille. Au haut de l'échelle, est un petit plancher bordé de claies de trois côtés, sur lequel quatre hommes repoussent en combattant ceux qui des murailles empêchent qu'on n'applique la sambuque. Quand elle est appliquée, et qu'ils sont arrivés sur la muraille, ils jettent bas les claies, et à droite et à gauche, ils se répandent dans les créneaux des murs ou dans les tours. Le reste des troupes les suivent sans crainte que la machine leur manque, parce qu'elle est fortement attachée avec des cordes aux deux galères. Or, ce n'est pas sans raison que cette machine a été appelée sambuque; on lui a donné ce nom, parce que, l'échelle étant dressée, elle forme avec le vaisseau un ensemble qui a l'air d'une sambuque.

Tout étant préparé, les Romains se disposaient à attaquer les tours; mais Archimède avait aussi de son côté construit des machines propres à lancer des traits à quelque distance que ce fût. Les ennemis étaient encore loin de la ville, qu'avec des balistes et des catapultes plus grandes et plus fortement bandées, il les perçait de tant de traits qu'ils ne savaient comment les éviter. Quand les traits passaient au-delà, il en avait de plus petites proportionnées à la distance, ce qui jetait une si grande confusion parmi les Romains, qu'ils ne pouvaient rien entreprendre; de sorte que Marcellus, ne sachant quel parti prendre, fut obligé de faire avancer sans bruit ses galères pendant la nuit. Mais quand elles furent vers la terre à la portée du trait, Archimède inventa un autre stratagème contre ceux qui combattaient de dessus leurs vaisseaux. Il fit percer à hauteur d'homme et dans la muraille des trous nombreux et de la largeur de la main. Derrière ces meurtrières il avait posté des archers et des arbalétriers qui, tirant, sans cesse sur la flotte, rendaient inutiles tous les efforts des soldats romains. De cette manière, soit que les ennemis fussent éloignés ou qu'ils fussent près, non seulement il empêchait tous leurs projets de réussir, mais encore il en tuait un grand nombre. Et quand on commençait à dresser des sambuques, des machines disposées au dedans des murailles, et que l'on n'apercevait pas la plupart du temps, s'élevaient alors sur les forts et éten-

daient leurs becs bien loin en dehors des remparts : les unes portaient des pierres qui ne pesaient pas moins de six cents livres, les autres des masses de plomb d'une égale pesanteur. Quand les sambuques s'approchaient, alors on tournait avec un câble les becs de ces machines où il était nécessaire, et, par le moyen d'une poulie que l'on lâchait, on faisait tomber sur la sambuque une pierre, qui ne brisait pas seulement cette machine, mais encore le vaisseau, et jetait ceux qui s'y trouvaient dans un extrême péril.

Il y avait encore d'autres machines qui lançaient, sur les ennemis qui s'avançaient, couverts par des claies, afin de se garantir contre les traits lancés des murailles, des pierres d'une grosseur suffisante pour faire quitter la proue des navires à ceux qui y combattaient.

Outre cela, il faisait tomber une main de fer attachée à une chaîne, avec laquelle celui qui dirigeait le bec de la machine comme le gouvernail d'un navire, ayant saisi la proue d'un vaisseau, abaissait l'autre bout du côté de la ville : quand, soulevant la proue dans les airs, il avait dressé le vaisseau sur la poupe, alors liant le bras du levier pour le rendre immobile, il lâchait la chaîne par le moyen d'un moulinet ou d'une poulie. Il arrivait nécessairement alors que les vaisseaux, ou bien tombaient sur le côté, ou bien étaient entièrement culbutés; et, la plupart du temps, la proue retombant de très haut dans la mer, ils étaient submergés, au grand effroi de ceux qu'ils portaient. Marcellus était dans un très grand embarras : tous ses projets étaient renversés par les inventions d'Archimède; il faisait des pertes considérables : les assiégés se riaient de tous ses efforts. Cependant il ne laissait pas que de plaisanter sur les inventions du géomètre. « Cet homme, disait-il, se sert de nos » vaisseaux comme de cruches pour » puiser de l'eau; et il chasse ignominieusement nos sambuques à coups » de bâton, comme indignes de sa compagnie. » Tel fut le succès du siége par mer.

Appius, ayant souffert les mêmes difficultés, s'était aussi désisté de son entreprise. Quoique son armée fût encore loin de la ville, elle était accablée des pierres et des traits que lançaient les balistes et les catapultes : tant était prodigieuse la quantité de traits qui en partaient, et la force avec laquelle ils étaient lancés ! C'étaient des machines dignes du prince qui en faisait les frais, et d'Archimède, qui les construisait et les faisait agir. Et lorsque les ennemis s'approchaient de la ville, repoussés par les traits qui leur étaient lancés à travers les meurtrières dont nous avons parlé, ils faisaient des efforts superflus. Si, couverts de leurs boucliers, ils tentaient de monter à l'assaut, ils étaient écrasés par les pierres et les poutres qu'on leur faisait tomber sur la tête, sans parler des pertes que leur causaient ces mains de fer dont nous avons fait mention plus haut, et qui, enlevant les hommes avec leurs armes, les brisaient en les laissant retomber contre terre.

Ce consul s'étant retiré dans son camp avec Marcellus, et ayant assemblé son conseil, on y résolut de tenter toutes sortes de moyens pour surprendre Syracuse, à l'exception d'un siége en forme, et cette résolution fut exécutée; car pendant huit mois qu'ils restèrent devant la ville, il n'y eut sorte de stratagème que l'on n'inventât, ni d'actions de valeur que l'on ne fît, à l'assaut près, que l'on n'osa jamais tenter : tant un seul homme a de force lorsqu'il sait employer son génie à la réussite d'une

entreprise! Otez de Syracuse un seul vieillard, et les Romains, avec de si grandes forces sur terre et sur mer, s'en rendront immanquablement maîtres. Mais sa seule présence fait que l'on n'ose pas même l'attaquer, au moins de la manière qu'Archimède pouvait empêcher. L'unique ressource que les Romains crurent qu'il leur restait, fut de réduire par la faim le peuple nombreux qui était dans la ville. Pour cela, avec l'armée navale, on intercepta tous les vivres qui pouvaient leur venir par mer, et l'autre armée coupa tous les convois qui leur venaient par terre. Et pour ne point perdre entièrement le temps qu'ils devaient rester devant Syracuse, mais l'employer ailleurs à quelque chose d'avantageux, les consuls partagèrent leur armée. Appius, avec les deux tiers, continua le siége de la ville; et Marcellus, avec l'autre tiers, alla porter le ravage dans les terres de ceux des Carthaginois qui avaient embrassé la cause des Siciliens. (Dom Thuillier.)

IV.

Affaires de Philippe. — Théopompe.

Philippe, arrivé dans la Messénie, saccagea tout le pays, et y fit de cruels ravages; la colère le transportait et ne lui permettait pas de réfléchir sur cette violence. Se peut-il qu'il espérât que les peuples infortunés qu'il frappait sans cesse, recevraient ses coups sans se plaindre et sans le haïr? Au reste, si dans ce livre et dans le précédent, j'ai rapporté naïvement ce que je savais des mauvaises actions de Philippe, ce qui m'y a engagé, c'est, outre les raisons que j'ai déjà dites, le silence que gardent quelques historiens sur les affaires des Messéniens, et la faiblesse des autres, qui, par inclination pour ce prince, ou par crainte de lui déplaire, non seulement ne blâment pas ses méfaits, mais lui en font un mérite. Ce défaut se remarque dans les historiens des autres princes comme dans ceux du roi de Macédoine. Aussi sont-ils bien moins historiens que panégyristes.

Dans l'histoire d'un monarque, on ne doit jamais ni blâmer ni louer contre la vérité. Il faut faire attention à ne pas démentir dans un endroit ce qu'on a dit dans un autre, et prendre garde surtout que ses inclinations y soient peintes au naturel. Il est vrai que ce conseil, qu'il est aisé de donner, est très difficile à mettre en pratique; car dans combien de circonstances ne se trouve-t-on pas, où il n'est pas possible de dire ou d'écrire tout ce que l'on pense? Je pardonne donc à quelques-uns de n'avoir pas suivi, en écrivant, les régles que le bon sens prescrit, et que je viens d'exposer; mais on ne peut pardonner à Théopompe de les avoir violées si grossièrement.

A l'entendre, il n'a entrepris l'histoire de Philippe, fils d'Amynthas, que parce que l'Europe n'a jamais produit d'homme comparable à ce prince. Cependant, dès la première page et dans la suite de son ouvrage, il nous le représente comme un homme passionné à l'excès pour les femmes, et qui, par là, s'est exposé à perdre sa propre maison. Il nous le peint injuste et perfide à l'égard de ses amis et de ses alliés, asservissant les villes par ruse et par violence, adonné au vin jusqu'à paraître ivre en plein jour. Que l'on jette les yeux sur le commencement du neuvième et du quarantième de ses livres, on sera frappé des emportemens de cet écrivain. Voici, entre autres choses, ce qu'il a eu la hardiesse de dire; je me sers de ses propres termes :

« Si, chez les Grecs ou chez les Bar-

» bares, il se trouvait de ces insignes » débauchés qui ont perdu toute pu- » deur, ces hommes-là s'assemblaient » en Macédoine autour de Philippe, » et c'étaient là ses favoris. L'honneur, » la sagesse, la probité n'entraient pas » dans son cœur. Pour être bien reçu » chez lui, y être considéré et élevé » aux plus grandes charges, il fallait » être prodigue, ivrogne, joueur; et il » n'encourageait pas seulement ses » amis dans ses criminelles inclina- » tions, il les piquait encore d'émula- » tion à qui se signalerait davantage » dans tout autre désordre. En effet, » par quelle sorte de honte et d'infamie » leur âme n'était-elle point souillée? » Quel sentiment de vertu et d'hon- » neur pouvait entrer dans leur cœur? » Les uns affectaient une toilette efféminée, les autres se livraient, avec » des hommes faits, aux plus sales débauches. On en voyait qui menaient » partout avec eux deux ou trois enfans, tristes victimes de leur détestable volupté, et qui se prêtaient à » d'autres pour le même usage. A voir » cette cour plongée dans la mollesse » et dans les plus honteux plaisirs, on » pouvait dire que Philippe y avait non » des favoris, mais des mignons, et » plutôt des femmes prostituées que » des soldats; car, quoique les courtisans dont il était environné fussent » naturellement cruels et sanguinaires, » leur manière de vivre était telle qu'on » ne peut rien s'imaginer de plus mou » et de plus dissolu. Pour abréger, car » j'ai trop de choses à dire pour m'arrêter long-temps sur chaque sujet, » ceux qu'on appelait amis et favoris » de Philippe, étaient pires que les Centaures, les Lestrigons, et les animaux » les plus féroces. »

Ces exagérations sont-elles supportables? Quel fiel! quelle langue empoisonnée! Theopompe est coupable ici sur bien des chefs : premièrement, il n'est pas d'accord avec lui-même; en second lieu rien de plus calomnieux que ce qu'il avance contre Philippe et contre ses amis; enfin, il calomnie en termes indignes d'un écrivain qui a quelque pudeur. Quand il aurait eu à peindre Sardanapale et sa cour, à peine eût-il osé employer les mêmes couleurs; ce Sardanapale, dis-je, ce roi si décrié pour sa vie molle et luxurieuse, et sur le tombeau duquel on lit cette épitaphe : « J'emporte avec moi tous » les plaisirs que les excès de l'amour » et de la table ont pu me donner. » Mais à l'égard de Philippe et de ses amis, il s'en faut qu'on puisse rien leur reprocher de lâche ou de déshonorant; et tout écrivain qui entreprendrait leur éloge, ne pourrait rien dire de leur courage, de leur fermeté et de leurs autres vertus, qui ne fût beaucoup au-dessous de ce qu'ils méritent. C'est par leurs travaux et par leur intrépidité qu'ils ont reculé les bornes du royaume de Macédoine. Sans parler de ce qu'ils ont fait sous Philippe, combien après sa mort n'ont-ils pas signalé leur courage dans les combats où ils se sont trouvés avec Alexandre? Ce prince a eu la principale part dans ces exploits, j'y consens; ce n'est pas à dire pour cela que ses amis ne lui aient été d'un grand secours. Combien de fois ont-ils défait leurs ennemis? Quelles fatigues n'ont-ils pas supportées? A quels dangers ne se sont-ils pas exposés? Quand, dans la suite, possesseurs de grands états, ils ont eu tous les moyens de satisfaire leurs passions, jamais ils ne s'y sont livrés jusqu'à altérer leur santé ou faire quelque chose contre la justice ou contre la bienséance. On leur a toujours vu, soit du temps de Philippe, soit du temps d'Alexandre, la même

noblesse de sentimens, la même grandeur d'âme, la même prudence et le même courage. Je ne les nomme pas, leurs noms sont assez connus.

Après la mort d'Alexandre, ils se disputèrent les uns aux autres les plus grandes parties de l'univers, et ils nous ont transmis eux-mêmes, par un grand nombre de monumens historiques, la gloire qu'ils se sont acquise pendant ces guerres. Timée s'est emporté contre Agathocles, tyran de Sicile, beaucoup au-delà des bornes d'une juste modération; cependant on ne peut pas dire que ce soit sans raison : il avait à parler d'un ennemi, d'un homme méchant, d'un tyran. Mais rien ne justifie Théopompe : il se propose d'écrire l'histoire d'un prince que la nature semblait avoir formé pour la vertu, et il n'est point d'accusations honteuses et infâmes dont il ne le charge et le poursuive. Il faut donc, ou que l'éloge qu'il fait de Philippe au commencement de son histoire soit faux et bassement flatteur, ou que, dans la suite de son ouvrage, il ait perdu l'esprit, s'il s'est imaginé qu'en blâmant quelquefois son héros, sans mesure et sans raison, il rendrait plus croyables les louanges qu'il devait lui donner en d'autres endroits.

Je doute que l'on approuve davantage le plan général de cet historien. Il entreprend d'écrire l'histoire de la Grèce, en la prenant où Thucydide l'a laissée; et quand on s'attend à lui voir décrire la bataille de Leuctres et les plus brillantes actions des Grecs, il laisse là la Grèce et se jette sur les exploits de Philippe. Or, il aurait été, ce me semble, bien plus raisonnable d'insérer l'histoire de Philippe dans celle de la Grèce, que d'envelopper l'histoire de la Grèce dans celle de Philippe. Quelque ébloui que l'on fût de la dignité, et peut-être de la puissance royale, on ne saurait pas mauvais gré à un historien, qui, en parlant d'un roi, ferait mention des affaires de la Grèce; mais jamais historien sensé, après avoir commencé par l'histoire de la Grèce et l'avoir un peu avancée, ne l'interrompra pour écrire celle d'un roi. Mais quelle raison a forcé Théopompe à ne pas s'embarrasser de ces sortes d'écarts? C'est que d'un côté il n'y avait que de la gloire, et que de l'autre il trouvait son intérêt. Après tout, si on lui demandait pourquoi il a changé de dessein, peut-être aurait-il des raisons à alléguer pour sa défense. Mais je ne pense pas qu'il pût dire pour quelle raison il a si cruellement diffamé la cour de Philippe. Il conviendrait apparemment qu'en cela il a manqué au devoir d'historien. (*Vertus et vices.*)

DOM THUILLIER.

Philippe fait empoisonner Aratus. — Modération de celui-ci, et honneurs qu'on lui rendit après sa mort.

Quoique les Messéniens se fussent déclarés ennemis de Philippe, ce prince n'en put tirer une vengeance qui soit digne d'être rapportée, bien qu'il ait entrepris de ravager leurs terres. Mais on ne peut rien voir de plus infâme que la manière avec laquelle il a traité ceux qui lui étaient le plus étroitement attachés. Il fit empoisonner Aratus, parce que ce vieillard vénérable n'avait point approuvé sa conduite à Messène; et pour commettre ce crime il eut recours au ministère de Taurion, qui, sous ses ordres, gouvernait le Péloponnèse. Cette infamie n'éclata point d'abord; car le poison n'était pas de la nature de ceux qui tuent sur-le-champ, mais de ceux qui conduisent lentement à la mort. Voici comment on découvrit

ce crime: Aratus, qui n'avait confié ce secret à personne, ne put le cacher à un domestique fidèle et affectionné qui l'avait secouru avec beaucoup de soin et de zèle pendant sa maladie; un jour que Céphalon (c'était le nom de ce domestique) avait aperçu contre la muraille un crachat mêlé de sang, et l'avait fait remarquer à son maître: « Telle est, dit Aratus, la récompense » de l'amitié que j'ai eue pour Phi» lippe. » Tel est le grand, l'admirable effet de la modération, que celui qui est victime d'une action criminelle en a plus de honte que celui même qui en est auteur! Et c'est ce que fit alors Aratus, qui, après avoir partagé avec Philippe les périls et la gloire de tant d'exploits, en fut si mal récompensé. Ainsi mourut Aratus, que les Achéens, par reconnaissance pour les bienfaits infinis qu'ils en avaient reçus, avaient mis à leur tête, et à qui ils avaient confié le timon de leur république. Ils lui rendirent après sa mort les honneurs qu'ils lui devaient; car on lui décerna des sacrifices et les honneurs que méritent les héros; on fit, en un mot, tout ce qu'il fallait pour consacrer sa mémoire à l'immortalité. De sorte que, s'il reste quelque sentiment aux morts, il n'y a pas lieu de douter qu'Aratus n'ait vu avec plaisir la manière dont les Achéens reconnaissaient les tourmens et les fatigues qu'il avait supportés pour eux. (DOM THUILLIER.)

—

Prise de Lisse et de la citadelle par Philippe.

Il y avait long-temps que Philippe convoitait Lisse et sa citadelle, et qu'il pensait sérieusement à s'en rendre maître. Il partit enfin à la tête d'une armée, et, après avoir marché deux jours et traversé les défilés, il campa le long de l'Ardaxane assez près de la ville. Mais comme l'art et la nature avaient concouru à fortifier l'enceinte de cette place, tant du côté de la mer, que du côté de la terre, et que la citadelle, qui n'était pas loin de la ville, paraissait être d'une hauteur et d'une force à ne craindre aucun assaut, il perdit toute espérance d'emporter celle-ci, et se borna à n'attaquer que la ville. Entre Lisse et le pied de la montagne où est la citadelle, est un espace tout-à-fait propre à livrer une attaque. Là Philippe résolut de faire une attaque simulée et de saisir le moment favorable pour mettre à exécution un stratagème qu'il imagina. Il donna aux Macédoniens un jour entier pour se reposer; et après les avoir exhortés à se conduire avec courage, il cacha avant le jour la plus grande et la meilleure partie de ses troupes légères dans des vallons boisés qui étaient du côté des terres; au-dessus de l'espace dont nous avons parlé, et le jour suivant, il mena ses soldats pesamment armés avec le reste de ses troupes légères, de l'autre côté de la ville en côtoyant la mer. Puis ayant fait le tour de la ville, et étant revenu à l'endroit dont nous avons parlé, alors on ne douta point qu'il ne fît attaquer la ville par là.

Sur l'avis qu'on avait eu de l'arrivée de Philippe, il s'était assemblé, de toute l'Illyrie, un grand nombre de troupes dans Lisse. Dans la citadelle, que l'on croyait assez forte d'elle-même, on n'avait mis qu'une garnison médiocre. Dès que les Macédoniens approchèrent les assiégés comptant sur leur nombre et leurs fortifications, sortirent en foule de la ville. Le roi avait posté ses soldats pesamment armés dans les lieux plats et unis, et avait donné ordre à ses troupes légères d'avancer vers les hauteurs, et d'en venir courageusement

aux mains avec les ennemis. Le combat fut quelque temps douteux ; mais ensuite les troupes de Philippe, ne pouvant tenir contre les difficultés du terrain et le nombre des ennemis, cédèrent et se replièrent sur l'infanterie pesamment armée. Alors les assiégeans, comme pour les insulter, marchent en avant, descendent dans la plaine, et livrent combat aux soldats pesamment armés. La garnison de la citadelle s'aperçut que Philippe faisait marcher lentement en arrière ses cohortes les unes après les autres, et, croyant que Philippe battait entièrement en retraite, elle quitta imprudemment son poste, persuadée que sans elle sa situation même le défendait assez. Ces troupes sortent peu à peu de la citadelle, et, par différens défilés, descendent avec impétuosité dans la plaine, où, après la fuite des ennemis, elles espéraient faire quelque butin. Alors celles du côté de Philippe, qui étaient cachées dans des fonds boisés, sortent de leur embuscade et fondent sur la garnison : les soldats pesamment armés reviennent à la charge; l'épouvante et la confusion se répandent parmi les ennemis. La garnison de Lisse prend la fuite en désordre et se réfugie dans la ville; mais celle de la citadelle fut coupée par l'embuscade. D'où il arriva, ce que l'on attendait le moins, que Philippe prit la citadelle sans aucun danger; pour la ville elle fut attaquée si vivement par les Macédoniens, qu'elle ne put tenir que jusqu'au lendemain. Philippe, devenu le maître de Lisse et de sa citadelle d'une manière si extraordinaire, le devint en même temps de tous les lieux voisins. Entre autres, la plupart des villes d'Illyrie lui ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes. Après la prise de ces deux forteresses, on vit bien qu'il n'y en avait plus où l'on pût être à couvert contre ce prince, et que l'on ne pouvait lui résister impunément. (Dom Thuillier.)

V.

Achéus, assiégé dans la citadelle de Sardes, est livré à ses ennemis par la trahison de Bolis, et condamné à une mort honteuse par Antiochus.

Bolis était Crétois de naissance, considéré pendant long-temps à la cour des Ptolémées, et honoré du commandement. Il avait la réputation d'un homme adroit, et d'une grande hardiesse à tout entreprendre, et passait pour n'être inférieur à personne dans l'art de la guerre. Sosibe, se l'étant gagné par des entretiens fréquens et s'en étant fait un ami, lui dit qu'il ne pouvait, dans les circonstances présentes, faire un plaisir plus sensible au roi, que de trouver un moyen de sauver Achéus. Bolis après l'avoir entendu, lui répondit qu'il y penserait et se retira. Après y avoir bien songé, il alla au bout de deux ou trois jours trouver Sosibe, et lui dit qu'il se chargeait de l'affaire, qu'il avait demeuré quelque temps dans Sardes, qu'il avait une grande connaissance des lieux, et que Cambyle, qui y commandait les Crétois au service d'Antiochus, était non seulement son concitoyen, mais encore son parent et son ami. Or, Cambyle était chargé de la garde d'un des forts qui sont derrière la citadelle; car, comme on n'y peut établir aucune fortification, il n'avait pour défense que la troupe de Cambyle. Sosibe fut ravi de cette particularité, et demeura persuadé que, ou bien il était absolument impossible de tirer Achéus du péril où il était, ou que, si cela était possible, nul autre plus que Bolis n'était capable de le faire. Cette chaleur avec laquelle Bolis se chargeait de cette

entreprise, fit espérer un prompt succès. Sosibe, de son côté lui promettait que l'argent ne lui manquerait pas pour l'exécution, et lui en promettait beaucoup plus quand l'affaire serait terminée, sans compter les récompenses qu'il devait attendre de la reconnaissance du roi et d'Achéus, récompenses qu'il exagéra le plus qu'il put, pour exalter le courage et les espérances de Bolis.

Celui-ci prit la chose si fort à cœur, que, s'étant muni de bonnes lettres de créance, il se mit sans délai sur mer. Il alla d'abord à Rhodes trouver Nicomaque, qui avait pour Achéus une tendresse de père, et qui avait autant de confiance en lui que s'il eût été son propre fils. De Rhodes il alla à Éphèse, où il s'aboucha avec Mélancome, car c'était de ces deux hommes qu'Achéus s'était prudemment servi pour communiquer avec Ptolémée. Après leur avoir fait part de ses projets, et les ayant trouvés prêts à le seconder de tout leur pouvoir, il envoya un de ses gens nommé Arien, à Cambyle, avec ordre de lui dire que Bolis était venu d'Alexandrie pour lever quelques troupes étrangères, mais qu'il avait à conférer avec lui sur quelques affaires importantes et qu'il lui marquât le temps et le lieu où ils pourraient conférer sans témoins. Cambyle n'eut pas plus tôt entendu ces instructions, qu'il se rendit à tout ce que l'on demandait de lui, et renvoya le messager qui dit à son maître le jour et le lieu où ils devaient tous deux se rendre pendant la nuit.

Bolis, en homme fourbe et artificieux, selon le génie de sa nation, avait établi tout son plan dans sa tête, et l'avait considéré sous toutes les faces; arrivé au rendez-vous, il donne une lettre à Cambyle, et sur cette lettre ils tiennent un conseil vraiment digne de deux Crétois. On n'y délibéra point sur les mesures qu'il fallait prendre pour tirer Achéus du danger où il était; on n'y parla point de la foi qui se devait garder aux hommes qui lui avaient confié cette mission; ils ne songèrent qu'à leur sûreté propre et à ce qui pourrait leur apporter le plus de profit. Il ne fallut pas beaucoup de temps à ces deux hommes perfides pour convenir, premièrement que les dix talens reçus de Sosibe seraient partagés en commun, et en second lieu qu'après avoir reçu d'Antiochus de l'argent et des espérances dignes d'un si grand service, ils lui déclareraient toute l'affaire, et lui promettraient que, pourvu qu'il voulût les seconder, ils lui livreraient Achéus.

Cambyle prit sur lui ce qu'il y avait à faire auprès d'Antiochus, et Bolis donna sa parole que, dans quelques jours il enverrait Arien à Achéus avec des lettres de Nicomaque et de Mélancome; mais il laissa à l'autre le soin de faire en sorte qu'Arien pût entrer dans la citadelle et en sortir en toute sûreté. Ils étaient encore convenus que si Achéus tombait dans le piége, et répondait à Nicomaque et à Mélancome, Bolis se chargerait de l'exécution et viendrait se joindre à Cambyle. Les emplois ainsi partagés, ils se séparèrent, et chacun de son côté fit ce dont on était convenu.

Cambyle, à la première occasion, s'ouvrit au roi sur le projet. Une nouvelle si extraordinaire produisit dans Antiochus des mouvemens différens. Tantôt, ne se possédant pas de joie, il promettait tout ce qu'on lui demandait; tantôt, n'osant y ajouter foi, il se faisait répéter et les projets et les moyens de l'exécuter. Puis, revenant à croire ce que Cambyle lui disait, et se persuadant que c'était une protection visible des

dieux, il priait et pressait avec instance Cambyle d'achever ce qu'il avait commencé.

Bolis agissait avec le même empressement auprès de Nicomaque et de Mélancome, qui, ne doutant pas qu'il n'agit avec bonne foi, donnèrent à Arien, sans hésiter, des lettres écrites en certains caractères, dont ils étaient convenus de se servir, et l'envoyèrent à Achéus. Ces lettres l'exhortaient à s'en fier entièrement à Bolis et à Cambyle, mais elles étaient écrites de manière que, quand elles eussent été interceptées, on n'aurait pu déchiffrer rien de ce que qu'elles contenaient.

Arien, ayant été introduit par Cambyle dans la citadelle, remit les lettres à Achéus; et comme dès le commencement il avait été initié à tous les projets, il lui rendait exactement compte du plan que l'on avait conçu. Interrogé sur différentes particularités qui regardaient, ou Sosibe, ou Bolis, ou Nicomaque, ou Mélancome, ou Cambyle, il répondait juste à toutes les questions; et il répondait avec autant d'aplomb et de fermeté que s'il se fût agi de lui-même, parce que la conjuration que tramaient entre eux Cambyle et Bolis lui était inconnue. Ces réponses d'Arien jointes aux lettres de Nicomaque et de Mélancome, ne permirent pas à Achéus de révoquer en doute ce qu'assurait Arien. Il le renvoya avec des lettres pour ceux qui lui avaient écrit.

Après plusieurs voyages semblables, enfin Achéus ne trouva rien de mieux à faire que de s'en fier entièrement à Nicomaque, d'autant plus qu'il ne lui restait aucune autre espérance de sortir du péril où il était. Il manda qu'il était prêt à se mettre entre les mains de Bolis et d'Arien, et qu'on n'avait qu'à les envoyer. Son dessein était d'abord de se tirer du danger qui le menaçait et ensuite de prendre la route de la Syrie; car, il se persuadait que, paraissant tout d'un coup chez les Syriens après une délivrance si extraordinaire, et pendant qu'Antiochus était encore devant Sardes, sa présence ne manquerait pas de causer parmi eux de grands mouvemens, et de faire beaucoup de plaisir aux peuples d'Antioche, de la Cœlo-Syrie et de Phénice. L'esprit rempli de ces grands projets, il attendait Bolis avec impatience. Mélancome, ayant reçu ces lettres, fait de nouvelles instances auprès de Bolis, se flatte de nouvelles espérances et l'envoie. Celui-ci avait fait auparavant partir Arien, pour avertir Cambyle de la nuit qu'il avait choisie pour aller le joindre au lieu marqué: ils passèrent ensemble un jour entier à délibérer sur les mesures qu'ils avaient à prendre, et la nuit suivante, ils entrèrent dans le camp. Le résultat de la délibération fut que, si Achéus sortait de la citadelle, ou seul, ou accompagné d'un second avec Bolis et Arien, il serait aisé de s'en saisir; mais que la chose ne serait pas facile si sa suite était plus nombreuse, surtout avec le dessein qu'ils avaient de l'amener vivant à Antiochus, pour faire plus de plaisir à ce prince; et par cette raison, il fallait qu'Arien, en amenant Achéus dans la citadelle, marchât devant lui, comme, connaissant mieux qu'un autre ce chemin qu'il avait fait souvent, et que Bolis marchât derrière, afin que, quand on serait arrivé à l'endroit où, par les soins de Cambyle, tous ceux qui étaient d'intelligence dans cette affaire se trouveraient prêts, il s'emparât de la personne d'Achéus, de peur, ou que, pendant le tumulte et dans l'obscurité, il ne parvînt à s'enfuir dans des lieux couverts, ou que, dans le désespoir il ne se précipitât du haut de quelque rocher, et ne fît ainsi

manquer le dessein qu'ils avaient de le mener vivant à Antiochus.

Tout étant ainsi disposé, Bolis retourna trouver Cambyle, qui, dans la même nuit, le conduisit à Antiochus, et le laissa seul avec lui. Le roi lui fit mille caresses, lui confirma les promesses qu'il lui avait déjà faites, et les exhorta vivement l'un et l'autre à se hâter autant que possible. Les deux perfides retournent au camp, et, avant le jour, Bolis part avec Arien pour aller à la citadelle, où ils entrèrent avant que le jour parût.

Achéus reçut Bolis avec beaucoup de marques d'amitié, et lui demanda de nombreux détails sur tout ce qui regardait l'affaire qui les amenait, et, jugeant sur son air et sa conversation, qu'il était homme à faire bien espérer de ce qu'il entreprendrait, il se livrait à la joie que lui donnait l'espoir d'une délivrance prochaine; mais cette joie n'était pas telle, qu'elle ne fût quelquefois troublée par l'inquiétude où le jetait la vue des graves conséquences que sa sortie de la citadelle pouvait avoir. Dans cette incertitude, comme il avait joint à une grande pénétration une longue expérience, il ne jugea pas à propos de s'abandonner entièrement à la bonne foi de Bolis. C'est pourquoi il lui dit que, dans le moment, il ne lui était pas possible de le suivre, mais qu'il enverrait avec lui trois ou quatre amis à Mélancome, et que, sur leur rapport, il se tiendrait prêt à sortir. Achéus, par là, prenait toutes les précautions qu'il pouvait prendre, mais il ne songeait pas qu'il avait affaire à un Crétois; car Bolis s'était préparé à tout ce qu'on lui pourrait objecter sur cette entreprise.

La nuit venue, pendant laquelle Achéus avait dit qu'il enverrait trois ou quatre de ses amis, il fit aller Arien et Bolis à la porte de la citadelle, et leur donna ordre d'y attendre ceux qui devaient partir avec eux. Pendant ce temps-là il révéla enfin à sa femme ce qu'il avait entrepris. Laodice fut si effrayée d'une nouvelle si extraordinaire, qu'elle en pensa mourir. Achéus l'ayant encouragée, et ayant flatté sa douleur par l'espérance d'un meilleur sort, il prit quatre de ses amis, à qui il fit revêtir des habits grossiers, il en prit un lui-même des plus simples, et, dans cet état, tous cinq se mirent en chemin. Il avait donné ordre à un de ses amis de répondre seul à tout ce qu'Arien dirait, de s'informer de lui seul de ce qu'il y aurait à faire, et de dire que les autres étaient des Barbares. Quand ils eurent joint Arien, celui-ci marcha devant comme sachant le chemin; Bolis suivit, selon qu'on était convenu, non sans inquiétude sur le succès de sa trahison; car, quoiqu'il fût Crétois, et par conséquent toujours sur ses gardes contre tout le monde, il ne pouvait, dans l'obscurité, ni reconnaître Achéus, ni savoir même s'il était dans la troupe. Mais comme la descente était difficile et escarpée, qu'il y avait même des pas glissans et dangereux, l'attention que l'on eut, tantôt à soutenir, tantôt à attendre Achéus, donna moyen à Bolis de le distinguer: ce qu'il aurait eu peine à faire sans ces attentions qu'on avait coutume d'avoir pour lui, et dont on ne pensa point alors à s'abstenir.

Quand on fut arrivé au lieu désigné par Cambyle, Bolis donna le signal par un coup de sifflet. Alors ceux qui étaient en embuscade saisissent les quatre amis; mais Bolis se jeta lui-même sur Achéus, qui avait les bras cachés sous ses habits, et le serra par le milieu du corps, de peur qu'il ne lui prît idée de se percer d'un poignard qu'il avait apporté. Le malheureux Achéus se trouve en un

moment environné de tous côtés ; ses ennemis se rendent maîtres de lui, et le conduisent sur-le-champ à Antiochus.

Ce prince attendait, rêveur et inquiet, l'issue de l'entreprise. Il avait congédié ses convives, et restait seul, et privé du sommeil dans sa tente, avec deux ou trois de ses gardes. Quand la troupe de Cambyle fut entrée, et qu'elle eut assis contre terre Achéus, lié et garrotté, ce spectacle lui interdit tellement la parole, qu'il fut long-temps sans pouvoir proférer un seul mot. Il fut si sensiblement touché de ce spectacle, qu'il ne put retenir ses larmes. Peut-être se représentait-il alors combien il est difficile de se mettre à l'abri des coups imprévus de la fortune. Cet Achéus, qui était fils d'Andromaque, frère de Laodice, femme de Seleucus, qui avait épousé Laodice, fille du roi Mithridate, qui avait régné sur tout le pays d'en deçà du mont Taurus, que ses troupes et celles de ses ennemis croyaient en sûreté dans la place la plus forte de l'univers, cet Achéus était là, assis contre terre, au pouvoir de ses ennemis les plus acharnés, sans que personne connût alors cette trahison, excepté ceux qui en étaient les auteurs. Le lendemain, au point du jour, quand les courtisans se furent assemblés suivant l'usage dans la tente du roi, et qu'ils aperçurent Achéus, sa vue produisit sur eux le même effet que sur le roi ; à peine osèrent-ils en croire leurs propres yeux. On délibéra ensuite, pour savoir quels supplices on ferait souffrir à cet infortuné prince. Il fut conclu qu'après avoir été d'abord mutilé, il aurait la tête tranchée et cousue dans une peau d'âne, et que le reste de son corps serait pendu à un gibet. Cette exécution causa une si grande surprise et une si grande consternation dans l'armée, que Laodice, qui savait seule que son mari était sorti de la citadelle, conjectura son sort en voyant du haut des remparts la confusion et le trouble qui régnaient parmi les soldats. Un héraut étant venu ensuite apprendre à Laodice le sort de son mari, et lui commander de ne se plus mêler des affaires et de sortir de la citadelle, la garnison ne répondit d'abord que par des larmes et des gémissemens inexprimables, non tant à cause de l'amour qu'ils avaient pour Achéus, que parce qu'ils ne s'attendaient à rien moins qu'à un événement si extraordinaire. Après les pleurs, ce fut un embarras extrême de savoir quel parti on prendrait. Antiochus, après la mort d'Achéus, pressa la citadelle sans relâche, persuadé que quelque occasion se présenterait d'y entrer, et que ce serait surtout la garnison qui la lui ferait naître. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Une sédition s'étant élevée parmi les soldats, il se forma deux partis, l'un pour Ariobaze, l'autre pour Laodice. Et comme ils se défiaient l'un de l'autre, ils ne furent pas long-temps sans se rendre à Antiochus, eux et la citadelle. Ainsi périt Achéus, qui, après avoir vainement pris toutes les précautions que la raison réclame pour se défendre contre la perfidie, laisse deux grandes leçons à la postérité : la première, qu'il ne faut ajouter foi facilement à personne ; l'autre, que l'on ne doit point s'énorgueillir de la prospérité, mais bien se persuader qu'étant hommes, nous devons nous attendre à tout ce qui peut arriver aux hommes. (Dom Thuillier.)

VI.

Cavarus, chef des Gaulois dans la Thrace.

Cavarus, chef des Gaulois qui habitaient la Thrace, pensait noblement et avait des sentimens dignes d'un roi ; il

fit en sorte que les marchandises pussent naviguer sur le Pont-Euxin sans courir de dangers, et fut d'un grand secours aux Byzantins pendant les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Thraces et les Bithyniens. (*Excerpta Valesian.*) SCHWEIGH.

—

Polybe, dans le huitième livre de son Histoire, rapporte que Cavarus le Gaulois, qui était, du reste, un homme vertueux, fut perverti par Sostrate de Calcédoine, son conseiller. (*Athænæi* lib. VI, c. 13.) SCHWEIGH.

VII.

Belle conduite d'Antiochus.

Antiochus était venu camper devant Armosate (ville située entre l'Euphrate et le Tigre, dans le territoire appelé la Belle-Plaine), et se préparait à en faire le siége. Xerxès, gouverneur de cette place, ayant bien compris les préparatifs du roi, eut d'abord le dessein de fuir. Quelque temps après, craignant que, la capitale prise, il ne fût dépouillé de tous ses états, il changea de sentiment et envoya demander une conférence à Antiochus. Les courtisans du roi étaient d'avis qu'il se saisit de ce jeune prince qui se présentait de lui-même, et qu'il donnât le royaume à Mithridate, son neveu; mais le roi de Syrie, loin de suivre ces conseils violens, reçut le jeune roi, fit la paix avec lui, et lui fit remise de la plus grande partie des tributs que son père lui devait; il se contenta de trois cents talens, de mille chevaux et de mille mulets avec leurs harnais. Il mit ordre aux affaires du royaume, et donna en mariage à Xerxès, Antiochis sa fille. Un procédé si noble et si généreux lui fit beaucoup d'honneur et lui gagna les cœurs de tous les peuples de cette contrée. (*Excerpta Valesian.*) SCHWEIGH.

VIII.

Annibal prend la ville de Tarente par trahison.

Les Tarentins n'étaient d'abord sortis de la ville que comme pour faire quelque expédition. S'étant, une nuit, approchés du camp des Carthaginois, quelques-uns restèrent cachés dans un bois qui était sur le chemin; mais Philémène et Nicon allèrent jusqu'aux portes du camp. Saisis par les gardes ils furent conduits à Annibal, sans dire ni d'où ils étaient, ni qui ils étaient, mais annonçant seulement qu'ils voulaient parler au général. Quand ils lui eurent été présentés, ils lui dirent qu'ils seraient bien aises de l'entretenir sans témoins. Annibal ne demandant pas mieux, ils commencèrent par une longue apologie de leur conduite et de celle de leur patrie, et finirent en chargeant les Romains de quantité d'accusations différentes pour faire entendre à Annibal que ce n'était pas sans raisons qu'ils avaient pris le parti de les abandonner. Ce général, après les avoir loués de leur résolution et leur avoir témoigné beaucoup d'amitié, les renvoya en leur ordonnant de revenir au plus tôt lui parler une seconde fois de cette affaire; et pour avoir le temps de penser mûrement à ce que ces jeunes gens lui avaient proposé, et faire croire aux Tarentins que ceux-ci étaient, en effet, sortis de la ville pour butiner; il leur dit que quand ils seraient à une distance raisonnable du camp, ils n'avaient qu'à pousser devant eux les bestiaux qui paissaient et les hommes qui les gardaient, qu'ils ne craignissent pas d'être poursuivis, qu'il veillerait à leur sûreté.

Nicon suivit exactement les ordres

qu'il avait reçus, et Annibal était charmé de voir que l'occasion se fût enfin présentée de se rendre maître de Tarente. Philémène poussait encore l'affaire avec plus de chaleur, excité à cela, tant par la sûreté avec laquelle il pouvait parler à Annibal et par l'accueil que lui faisait ce général, que parce que la quantité de butin qu'il faisait entrer dans la ville le mettait hors de tout soupçon. En effet, il amenait assez de bestiaux et pour les sacrifices, et pour nourrir ses concitoyens; non-seulement on le croyait de bonne foi, mais encore il excitait beaucoup de gens à l'imiter.

Étant sorti pour la seconde fois, et ayant agi tout-à-fait de la même manière, ils donnèrent des assurances à Annibal en recevant de lui les conditions du traité furent: qu'il mettrait les Tarentins en liberté; qu'il n'exigerait d'eux aucun tribut; qu'il ne leur imposerait aucune loi, et que, quand il serait entré dans la ville, le pillage des maisons qu'y possédaient les Romains, appartiendrait aux Carthaginois. Ils convinrent aussi avec Annibal d'un signal, pour être promptement reconnus par la garde de son camp quand ils y viendraient de la ville. Par ce moyen, ils avaient toute liberté de venir trouver Annibal aussi souvent qu'ils le voulaient, tantôt sous le prétexte de butiner, et tantôt pour aller à la chasse.

Après avoir pris ses mesures pour l'avenir, pendant que la plupart des conjurés épiaient l'occasion d'exécuter leur projet, on envoyait Philémène à la chasse: car, comme il avait une forte passion pour cet exercice, on s'imaginait qu'il n'y en avait point qu'il eût plus à cœur. C'est pour cela qu'il fut chargé de se concilier, en faisant des présens du produit de sa chasse, premièrement l'amitié de Caïus Livius qui commandait dans la ville, et ensuite celle des gardes de la porte appelée Témenide. Philémène s'étant acquis cette confiance, faisait entrer sans cesse du gibier dans la ville, soit celui qu'il avait pris lui-même à la chasse, soit celui qui lui avait été préparé par Annibal; il en donnait une partie au commandant; il faisait part de l'autre aux gardes de la porte, afin qu'ils fussent toujours prêts à lui ouvrir le guichet: car il entrait et sortait, la plupart du temps, pendant la nuit, en apparence par la crainte des ennemis, mais, en effet, parce que ses projets le réclamaient ainsi.

Philémène ayant ainsi accoutumé les gardes à lui ouvrir le guichet sans délai, toutes les fois qu'approchant de la muraille pendant la nuit, il donnerait un coup de sifflet pour les avertir, les autres conjurés, qui avaient appris que Livius, commandant pour les Romains dans la ville, devait donner certain jour un festin à de nombreux convives dans le musée près du Forum, choisirent ce jour avec Annibal pour l'exécution de leur dessein. Avant ce temps-là ce général avait déjà feint une indisposition, afin que les Romains ne fussent pas surpris de le voir rester si long-temps dans le même endroit; mais alors il s'était fait passer pour beaucoup plus gravement malade, et se tenait éloigné de Tarente de trois jours de marche.

Le temps de l'exécution étant venu, il choisit, tant cavaliers que fantassins, dix mille hommes des plus agiles et des plus braves, et leur ordonna de prendre des vivres pour quatre jours, et au point du jour il se mit en marche, donnant ordre à quatre-vingts cavaliers numides de marcher devant l'armée à environ trente stades, et de s'écarter à droite et à gauche du chemin, de peur

que l'armée ne fût aperçue, et afin de prendre ceux qui se rencontreraient sur la route, ou de crainte que ceux qui échapperaient ne portassent à la ville la nouvelle que la cavalerie numide parcourait le pays. Quand cette cavalerie eut avancé environ cent vingt stades, Annibal fit reposer ses soldats sur le bord d'une rivière, où l'on ne pouvait les découvrir, et là, ayant assemblé les chefs, sans leur expliquer ouvertement son dessein, il se contenta, pour les porter à se signaler dans cette occasion, de les assurer que jamais leur valeur n'aurait été mieux récompensée. Il leur recommanda ensuite de faire garder exactement à chacun son rang dans la marche, de punir sévèrement ceux qui le quitteraient, de faire attention aux ordres qui leur seraient donnés, et de ne faire exactement que ce qui leur serait commandé.

Ensuite ayant renvoyé ces officiers chacun à son poste, le soir venu, il fait avancer son avant-garde, dans le dessein d'être au pied des murs vers minuit. Philémène servait de guide, portant avec lui un sanglier pour se faire ouvrir la porte. Livius, comme les conjurés l'avaient prévu, était ce jour-là avec ses amis dans le musée, et il était au milieu du festin, lorsque le soir on vint l'avertir que les Numides fourrageaient dans la campagne. Ne pensant pas qu'il y eût autre chose, le soupçonnant même beaucoup moins à cause de cette nouvelle, il fit appeler quelques centurions, et leur commanda de prendre au point du jour la moitié de la cavalerie pour arrêter ces courses.

Dès que la nuit fut venue, Nicon, Tragisque et les autres conjurés s'étant rassemblés dans la ville, épiaient le moment où Livius reviendrait chez lui. Il ne tarda point à sortir, parce que le repas s'était fait de jour. Alors pendant que quelques conjurés se tenaient à l'écart, quelques autres vont au devant de Livius, et plaisantent entre eux comme pour imiter des gens qui sortaient de table. Quand ils furent proche de Livius, que le vin avait beaucoup égayé, on rit, on dit force bons mots de part et d'autre, et rebroussant chemin, on conduit ainsi le commandant jusqu'à son logis, où n'ayant rien de fâcheux ou de triste dans l'esprit, et ne respirant au contraire que la joie et la mollesse, il succomba d'abord à ce sommeil profond où fait tomber le vin que l'on prend pendant le jour. Ce fut alors que Nicon et Tragisque allèrent rejoindre leurs compagnons, et que, se divisant en trois bandes, ils se portèrent aux avenues les plus commodes du Forum, afin que rien de ce qui se passerait au dehors ou dans la ville ne leur fût caché. Il y en eut aussi qui se rendirent auprès du commandant, persuadés que s'il naissait quelque soupçon de ce qui menaçait Livius, ce serait à lui qu'on en apporterait les premières nouvelles et que ce qui se ferait pour détourner le danger, se ferait d'abord par lui. Enfin quand les convives se furent retirés, que le tumulte eut cessé, et que toute la ville fut endormie, au milieu de la nuit, toutes choses semblant réunir aux conjurés, ils se réunirent pour l'exécution de leur complot.

Ils étaient convenus avec les Carthaginois, qu'Annibal s'approcherait de la ville du côté des terres qui regardent l'orient, en prenant le chemin de la porte Témenide; qu'il allumerait un feu sur le tombeau appelé par quelques-uns d'Hyacinthe, et par quelques autres d'Apollon Hyacinthe; que Tragisque, voyant ce feu, en allumerait un pareil au dedans de la ville; et qu'Annibal ayant éteint son feu s'avancerait lentement et sans bruit vers la porte.

Cet arrangement pris, nos conjurés traversent la partie habitée de la ville, et viennent au tombeau; car le côté oriental de la ville est tout couvert de ces sortes de monumens, parce que, pour obéir à un ancien oracle qui leur avait prédit que plus ils seraient d'habitans, plus ils seraient heureux, entendant cet oracle des morts comme des vivans, ils enterrent tous leurs morts au dedans de la ville. Arrivés au tombeau de Pythionique, ils attendirent qu'Annibal allumât son feu, qui ne fut pas plus tôt allumé, que Nicon et Tragisque, pleins de confiance, firent aussi le leur; et quand celui d'Annibal fut éteint, ils courent avec impétuosité à la porte pour en égorger la garde, avant que les Carthaginois qui devaient marcher lentement y arrivassent. L'expédition réussit; on surprend la garde, et pendant qu'une partie des conjurés la tue, l'autre brise la porte. Annibal arrive à propos, ayant si prudemment disposé la marche qu'on n'en eut dans la ville aucune connaissance.

Cette entrée s'étant faite sûrement et sans bruit selon le projet, Annibal croit déjà la chose fort avancée et traverse hardiment la grande rue qui conduit au marché. Il avait laissé sa cavalerie, au nombre de deux mille chevaux, hors de la porte, pour servir au besoin, en cas qu'il parût quelques ennemis au dehors, ou qu'il arrivât quelque accident imprévu, comme c'est assez l'ordinaire dans ces sortes d'entreprises. Quand il fut aux environs du Forum, il fit faire halte à ses troupes, en attendant qu'il eût des nouvelles de Philémène, dont il était fort inquiet; car après avoir décidé d'entrer par la porte Témenide, il avait envoyé Philémène avec son sanglier et mille Africains à la porte voisine, afin qu'usant non d'un seul moyen, mais de plusieurs, selon qu'on était convenu, on eût aussi plus d'espérance de réussir.

Or, Philémène s'étant approché de la muraille suivant son habitude, et ayant donné un coup de sifflet, un garde descendit pour lui ouvrir le guichet. Pour le presser, Philémène lui dit de dehors qu'il se hâtât d'ouvrir, parce qu'ils étaient fort chargés, et qu'ils apportaient un sanglier. A ces mots ce garde espérant qu'il lui reviendrait quelque chose de cette chasse, parce qu'il avait toujours eu sa part des précédentes, ouvrit avec beaucoup d'empressement. Philémène, qui était aux deux premiers bras du brancard, entra le premier avec un autre, en habit de pâtre, qu'il fit passer pour un paysan. Deux autres le suivent portant les deux autres bras de la civière. Entrés tous quatre, ils commencent par poignarder le garde qui leur avait ouvert le guichet, et qui s'occupait imprudemment à regarder et à manier le sanglier; ensuite ils font entrer par le guichet les trente premiers Africains, dont les uns brisent la porte, les autres tuent le reste des gardes. On donne après cela le signal, les autres Africains entrent et sont conduits au Forum selon ce qui avait été publié.

Annibal, en les voyant, ravi de ce que tout lui réussissait à souhait, pensa à faire réussir le reste. Il partagea les deux mille Gaulois qu'il avait, en trois corps, et mit à la tête de chacun deux des conjurés. Il y joignit deux de ses capitaines, avec ordre de se saisir des avenues les plus commodes du Forum. Aux conjurés, il leur ordonna de ne faire aucun mal aux citoyens qu'ils rencontreraient et de leur crier de loin qu'ils ne sortissent point de chez eux, et qu'ils n'avaient rien à craindre. Mais les officiers des Gaulois et des Carthaginois eurent ordre de faire main-basse sur tout ce qui se présenterait de Romains;

toutes choses qui furent d'abord exécutées.

Quand on sut dans la ville que les ennemis y étaient entrés, tout fut rempli de clameurs et de confusion. Livius en fut averti; mais, sentant que le vin ne lui permettait pas d'agir, il sortit de sa maison avec ses domestiques, et, se faisant ouvrir le guichet de la porte qui conduit au port, il entra dans un des vaisseaux qui étaient à l'ancre, et, se rendit avec ses gens dans la citadelle. Après cela Philémène, qui avait disposé des trompettes romaines et des gens qui s'étaient accoutumés à en jouer, fit sonner de cet instrument de dessus le théâtre; aussitôt les Romains coururent en armes à la citadelle, et entrent par là dans les vues des Carthaginois; car se répandant sans ordre dans les places, les uns tombèrent entre les mains des Carthaginois, les autres entre celles des Gaulois, qui en firent un carnage horrible.

Pendant ce temps-là, les Tarentins ne pouvant savoir au vrai ce qui se passait, restaient tranquilles chez eux. Comme ils n'entendaient que des trompettes romaines, et que dans la ville il ne se faisait ni désordre ni pillage, ils crurent que ce mouvement ne venait que des Romains Mais quand le jour fut venu, et qu'ils virent leurs troupes tuées sur la place, et des Gaulois qui les dépouillaient, alors ils soupçonnèrent qu'il fallait que les Carthaginois fussent entrés.

Annibal ayant rangé ses troupes en bataille sur la place publique, après que les Romains se furent retirés dans la citadelle où ils tenaient garnison, et que le jour fut plus avancé, fit publier par un héraut, que les Tarentins eussent à s'assembler sans armes dans le Forum. Aussitôt les conjurés coururent de côté et d'autre dans la ville, criant liberté, et exhortant les habitans à ne rien craindre sous la protection des Carthaginois. Ceux des citoyens qui étaient attachés aux Romains entendant ces cris, allèrent les joindre dans la citadelle; mais le reste aima mieux obéir à l'ordre d'Annibal. Ce général leur parla avec beaucoup de douceur, et il ne dit rien qui ne fût reçu avec applaudissement : tant on était surpris d'une délivrance si extraordinaire! Il congédia ensuite l'assemblée, enjoignant à chacun à son retour dans sa maison, d'écrire sur-le-champ sur la porte, TARENTIN, et défendant, sous peine de la vie, d'écrire le même mot sur la porte d'aucun Romain. Puis, distribuant dans différens quartiers ceux de ses soldats qu'il croyait les plus propres à ces sortes de coups de main, il les envoya piller les maisons des Romains, qu'ils connaîtraient en ne voyant rien d'écrit sur les portes, et retint les autres en ordre de bataille, pour secourir les premiers en cas d'alarme. Les Carthaginois firent dans ce pillage un butin prodigieux, et qui répondait pour le moins aux espérances qu'ils en avaient conçues.

Ils passèrent cette nuit sous les armes; mais le lendemain, Annibal ayant tenu conseil avec les Tarentins, résolut d'élever une muraille entre la citadelle et la ville, afin que les citoyens n'eussent plus rien à appréhender de la part des Romains qui occupaient la citadelle. D'abord il commença par conduire un retranchement parallèle à la muraille et au fossé de cette forteresse; mais se doutant bien d'un côté que les ennemis ne le souffriraient pas, et qu'au moins dans cette occasion ils mettraient en œuvre toutes leurs forces, et jugeant de l'autre que rien n'était plus nécessaire dans la conjoncture présente, que de donner de la terreur aux Romains et d'inspirer de la con-

fiance aux citoyens de Tarente, il fit choix des meilleures troupes pour repousser tout ce qui s'opposerait à cet ouvrage. Les Romains se présentèrent en effet, dès que l'on eut commencé à jeter le retranchement. Annibal vint et ne fit d'abord qu'une légère escarmouche, seulement pour les engager au combat. Quand il y en eut un certain nombre en deçà du fossé, Annibal donne le signal à ses troupes; on fond sur les ennemis, il se livre un grand combat; autant du moins que cela pouvait être dans un terrain serré et enfermé de murailles. Enfin les Romains furent défaits, une partie passée au fil de l'épée, l'autre repoussée jusqu'au fossé où elle périt. Annibal ensuite n'ayant plus rien qui l'inquiétât, et tout lui réussissant selon ses désirs, continua son retranchement. Par là il tenait ses ennemis renfermés et les forçait de rester dans leurs murailles, de crainte non seulement d'être pris eux-mêmes, mais encore d'être chassés de leur citadelle, et il donnait tant de courage et de confiance aux troupes de la ville, qu'avec elles seules, sans le secours des Carthaginois, il se croyait en état de tenir tête aux Romains. Un peu en deçà du retranchement, du côté de la ville, il conduisit ensuite un fossé parallèle au retranchement et à la muraille de la citadelle, et le long du bord qui regardait la ville, il fit élever un rempart sur lequel il mit un nouveau retranchement, qui n'était guère moins sûr qu'une muraille. A quelque distance de ce rempart, en approchant toujours de la ville, il fit encore élever une muraille, en la conduisant depuis l'endroit appelé Soteira jusqu'à la rue Bathée. En sorte que sans le secours d'hommes les Tarentins par ces fortifications étaient à couvert de toute insulte et de toute surprise. Tous ces ouvrages achevés, laissant des troupes suffisantes tant à pied qu'à cheval pour garder la ville, il alla camper sur le bord de la rivière à cinq stades de Tarente. Cette rivière appelée par les uns Galèse, est appelée aussi par d'autres Eurotas, du nom du fleuve qui passe près de Lacédémone. Il y a plusieurs autres choses à Tarente et dans les environs auxquelles on donne le même nom qu'à Lacédémone, tant parce que ces peuples ne sont qu'une colonie des Lacédémoniens, que parce qu'ils conservent une étroite liaison avec cette république.

Quand la muraille fut entièrement achevée (ce qui arriva bientôt, à cause du zèle avec lequel les Tarentins y travaillaient et du secours que leur donnaient les Carthaginois), Annibal forma le dessein de prendre aussi la citadelle. Il avait déjà fait tous ses préparatifs pour le siége, lorsqu'un secours venu de Métaponte par mer dans la citadelle, enflamma de telle sorte le courage des Romains, que, faisant pendant la nuit une sortie, ils démolirent tous les travaux et renversèrent toutes les machines. Après cet échec, Annibal perdit toute espérance de prendre d'assaut cette forteresse; mais comme il ne restait plus rien à faire à la muraille, ayant assemblé les Tarentins, il leur dit que dans les circonstances présentes ce qu'ils avaient de plus important à faire, était de se rendre maîtres de la mer; que l'entrée du port étant dominée par la citadelle, ils ne pouvaient ni employer de vaisseaux, ni sortir du port; au lieu que les Romains recevaient par mer toutes leurs munitions; que tant que les ennemis auraient cette facilité, il n'était pas possible d'assurer la liberté de la ville. Il montra ensuite aux Tarentins comment les Romains, privés des secours qui leur ve-

haient par mer, seraient bientôt obligés de rendre les armes et d'abandonner la citadelle. Les Tarentins tombèrent assez d'accord que ce qu'il disait était juste, mais ils ne concevaient pas comment la chose pouvait s'exécuter, à moins qu'il ne parût une flotte de la part des Carthaginois; ce qui étant alors impossible, ils ne pouvaient deviner ce que voulait dire Annibal. Mais quand ce général eut dit qu'ils n'avaient pas besoin des Carthaginois pour tenir la mer, ils furent bien plus surpris encore, et parurent beaucoup moins entrer dans sans pensée.

Ce général avait remarqué que la place qui était entre la muraille que l'on venait de bâtir et la citadelle, et le long de laquelle on pouvait aller du port à la mer extérieure, était très commode pour transporter des vaisseaux du port au côté méridional de la ville. A peine eut-il fait cette ouverture aux Tarentins, que non seulement ils applaudirent à son dessein, mais encore qu'admirant ce grand homme ils reconnurent que rien n'était au-dessus de sa pénétration et de son courage. C'est pourquoi ayant fait faire des chariots, le projet fut presque aussitôt mis à exécution qu'enfanté : tant on trouva d'ardeur dans le grand nombre des citoyens qui voulurent avoir part à cet ouvrage! Les Tarentins ayant donc traîné des vaisseaux dans la mer extérieure et ayant par ce moyen coupé aux Romains tout secours étranger, poussèrent sans danger le siége de la citadelle; et Annibal, après avoir laissé à Tarente assez de troupes pour la garder, se mit en marche avec son armée, arriva le troisième jour à son premier camp, et passa là tranquillement le reste de l'hiver. (Dom Thuillier.)

IX.

Tiré de l'histoire du siége de Syracuse.

Mais ayant appris par un transfuge que les Syracusains célébraient une fête publique, et que tout en ménageant leurs vivres à cause de la disette où ils étaient réduits, ils faisaient cependant d'amples libations de vin, il résolut d'attaquer la ville. (*Suidas* in Δι τοῖς.) Schweigh.

—

Après la prise d'Épipolis, le courage et l'audace vinrent aux Romains. (*Suidas* in Ἐπιπολαῖς.) Schweigh.

X.

C'est ainsi que la plupart des hommes peuvent le moins se résoudre à une chose pourtant bien facile, le silence. (*In codice Urbin.*) Schweigh.

—

Ancara, ville d'Italie. Les habitans s'appellent *Ancarites*, selon Polybe, liv. VIII. (*Stephan. Byzant.*) Schweigh.

—

Les Dassarites (ou plutôt Dassarètes), peuple d'Illyrie. (Polybe, liv. VIII, *ibid.*)

—

Myscana; ville d'Illyrie. (Polybe liv. VIII, *ibid.*)

XI.

Les Tarentins, fatigués de l'excès de leur bonheur, appelèrent Pyrrhus, roi d'Épire. Il est en effet dans la nature de l'homme d'éprouver de la satiété quand il jouit d'une grande liberté et d'un trop long pouvoir; bientôt il désire un maître, qui devient un objet de haine aussitôt qu'on le rencontre; car sa pré-

autre côté, quoique les Carthaginois n'eussent pas, sans leur cavalerie, la hardiesse d'attaquer le retranchement et le fossé des Romains, dont l'infanterie ne cédait point à la leur, ils eurent néanmoins de grandes raisons pour ne pas rester long-temps avec elle dans le même camp; car, premièrement, les Romains, pour les en chasser, avaient porté le ravage dans les environs. De plus, il n'était pas possible de faire apporter de loin du foin ou des orges pour un si grand nombre de chevaux et de bêtes de charge; et outre cela, ils étaient dans une frayeur continuelle qu'il ne vînt de nouvelles troupes au secours des Romains, et que ces troupes, campant encore auprès d'eux d'un autre côté, ne leur coupassent entièrement les vivres. Annibal, jugeant sur ces raisons qu'il tenterait vainement de faire lever le siége par force, eut recours à un autre expédient, qui était de couvrir sa marche, et de se montrer subitement dans le voisinage de Rome, dans la pensée que, jetant ainsi l'épouvante parmi les habitants, il ferait peut-être une tentative utile sur la ville, ou que du moins, par cette feinte il obligerait Appius, ou à se retirer de devant Capoue pour accourir au secours de sa patrie, ou à partager son armée; auquel cas, il lui serait aisé de battre et ceux qui viendraient au secours, et ceux qui seraient restés au siége. Dans son dessein il pensa à faire tenir sûrement une lettre aux assiégés, pour les avertir de ce qu'il projetait; car il craignait fort que sa retraite ne leur fît croire qu'il n'y avait plus pour eux d'espérance, et ne les portât à quitter son parti et à se rendre aux Romains. Pour cela, ayant persuadé à un Africain de se jeter parmi les Romains comme déserteur, et de passer de leur camp dans la ville, le jour d'après qu'il eut levé le camp, il le fit partir avec une lettre qui leur apprenait son dessein, et la raison pour laquelle il s'éloignait, afin qu'ils ne perdissent pas courage.

Quand les nouvelles de ce qui se passait à Capoue vinrent à Rome, et qu'on apprit qu'Annibal campait auprès des Romains et les assiégeait, ce fut une surprise et une terreur extrêmes; chacun croyait toucher au jour où cette grande guerre allait se décider. En général comme en particulier, on ne fut occupé que du soin d'envoyer du secours et des munitions.

Les assiégés ayant connu par la lettre d'Annibal quel était son dessein, et trouvant à propos de tenter encore cette voie, continuèrent à soutenir le siége. Au bout de cinq jours Annibal fait prendre du repos à ses soldats, et, laissant les feux allumés, marche avec si peu de bruit, que personne des ennemis ne savait qu'il fût parti. Il traverse le pays des Samnites à grandes journées, et sans s'arrêter, faisant toujours reconnaître et prendre par son avant-garde toutes les places qui se rencontraient sur la route. On était encore à Rome dans les premières inquiétudes sur Capoue et sur ce qui s'y faisait, lorsque Annibal, ayant passé l'Arno sans être aperçu, approche de Rome et campe à quarante stades au plus de cette ville. Cette nouvelle jeta Rome dans un trouble et une confusion d'autant plus grands, qu'Annibal ne s'était jamais tant approché, et qu'on ne s'attendait à rien moins. Ce qui augmenta la frayeur fut la pensée qui vint d'abord à l'esprit, qu'il ne pouvait se faire que les ennemis se fussent tant avancés, si auparavant ils n'eussent défait les légions qui étaient à Capoue. Aussitôt les hommes montent sur les murailles, et se hâtent de s'emparer hors de la ville des postes avanta-

geux. Les femmes courent aux temples, font des vœux aux dieux, balaient de leurs cheveux le pavé des autels; car telle est leur coutume lorsque la patrie est menacée de quelque grand péril.

Annibal avait déjà fortifié son camp, et devait le lendemain donner le premier assaut à la ville; mais il arriva par hasard une chose singulière qui fut le salut de Rome. Il y avait déjà quelque temps que Cnéius Fulvius et P. Sulpicius avaient levé une légion, et c'était ce jour-là même que les soldats s'étaient obligés par serment à venir à Rome en armes, et actuellement ils en levaient encore une autre dont ils éprouvaient les soldats. De sorte que par le plus grand bonheur du monde il se rencontra ce jour-là à Rome une grande quantité de troupes. Les consuls se mirent à leur tête, et allèrent camper hors de la ville. Cela refroidit beaucoup la résolution d'Annibal, qui avait quelque espérance d'emporter la ville d'emblée. Mais quand il vit les ennemis rangés devant lui en bataille, et qu'un prisonnier l'eût informé des précautions que les Romains avaient prises, il ne pensa plus à prendre Rome : il voltigea seulement de côté et d'autre; il ravagea le pays et réduisit en cendres les édifices. Il fit dans les commencemens un butin prodigieux; cela ne doit pas surprendre, il était venu pour butiner, dans un pays où personne ne croyait que l'ennemi dût jamais venir.

Cependant les consuls ayant eu assez de résolution pour camper à dix stades des Carthaginois, Annibal qui se voyait un grand butin, et qui d'ailleurs ne pouvait plus espérer d'entrer de force dans Rome, décampa un matin et se mit en marche. La plus forte raison qu'il en eût, c'est la supputation qu'il avait faite des jours après lesquels il espérait qu'Appius, informé du péril où était Rome, ou lèverait le siége pour venir au secours de cette ville, ou ne laissant que quelques troupes au siége, viendrait avec la plus grande partie de son armée : deux partis, dont l'un ou l'autre devait être favorable aux Carthaginois.

Au passage de la rivière, Publius lui donna bien de l'embarras; car, ayant fait rompre les ponts, il l'obligea à le passer à gué, et donna vigoureusement sur ses troupes. Il ne put cependant pas engager une grande action, à cause de la nombreuse cavalerie qu'avait Annibal, et de la facilité qu'ont les Numides à combattre dans toutes sortes de terrains; mais du moins les Romains, emportèrent une bonne partie du butin, et firent trois cents prisonniers. Ils se retirèrent ensuite dans leur camp. Après cela, pensant que c'était par crainte qu'Annibal faisait retraite, ils se mirent à le suivre par le pied des montagnes.

D'abord ce général, ne perdant point de vue son premier projet, marchait à grandes journées; mais après cinq jours de marche, sur l'avis qu'il reçut qu'Appius n'avait pas quitté le siége, il fit faire halte, pour donner aux traînards le temps de rejoindre, et pendant la nuit il se jette sur le camp des Romains, en tue un grand nombre et chasse le reste hors du camp. Le jour venu, voyant que les Romains s'étaient retirés sur une hauteur très forte, il ne crut pas pouvoir venir à bout de les en chasser; mais, prenant sa marche par la Daunie, et traversant le pays de Brutiens, il s'avança si près de Rheggio, sans avoir été découvert, que peu s'en fallut qu'il ne se rendit maître de la ville. Il prit au moins tous ceux qui se trouvèrent dans la campagne, et entre autres un grand nombre de citoyens de Rheggio.

Peut-on voir ici sans étonnement

autre côté, quoique les Carthaginois n'eussent pas, sans leur cavalerie, la hardiesse d'attaquer le retranchement et le fossé des Romains, dont l'infanterie ne cédait point à la leur, ils eurent néanmoins de grandes raisons pour ne pas rester long-temps avec elle dans le même camp; car, premièrement, les Romains, pour les en chasser, avaient porté le ravage dans les environs. De plus, il n'était pas possible de faire apporter de loin du foin ou des orges pour un si grand nombre de chevaux et de bêtes de charge; et outre cela, ils étaient dans une frayeur continuelle qu'il ne vînt de nouvelles troupes au secours des Romains, et que ces troupes, campant encore auprès d'eux d'un autre côté, ne leur coupassent entièrement les vivres. Annibal, jugeant sur ces raisons qu'il tenterait vainement de faire lever le siége par force, eut recours à un autre expédient, qui était de couvrir sa marche, et de se montrer subitement dans le voisinage de Rome, dans la pensée que, jetant ainsi l'épouvante parmi les habitans, il ferait peut-être une tentative utile sur la ville, ou que du moins, par cette feinte il obligerait Appius, ou à se retirer de devant Capoue pour accourir au secours de sa patrie, ou à partager son armée; auquel cas, il lui serait aisé de battre et ceux qui viendraient au secours, et ceux qui seraient restés au siége. Dans son dessein il pensa à faire tenir sûrement une lettre aux assiégés, pour les avertir de ce qu'il projetait; car il craignait fort que sa retraite ne leur fît croire qu'il n'y avait plus pour eux d'espérance, et ne les portât à quitter son parti et à se rendre aux Romains. Pour cela, ayant persuadé à un Africain de se jeter parmi les Romains comme déserteur, et de passer de leur camp dans la ville, le jour d'après qu'il eut levé le camp, il le fit partir avec une lettre qui leur apprenait son dessein, et la raison pour laquelle il s'éloignait, afin qu'ils ne perdissent pas courage.

Quand les nouvelles de ce qui se passait à Capoue vinrent à Rome, et qu'on apprit qu'Annibal campait auprès des Romains et les assiégeait, ce fut une surprise et une terreur extrêmes; chacun croyait toucher au jour où cette grande guerre allait se décider. En général comme en particulier, on ne fut occupé que du soin d'envoyer du secours et des munitions.

Les assiégés ayant connu par la lettre d'Annibal quel était son dessein, et trouvant à propos de tenter encore cette voie, continuèrent à soutenir le siége. Au bout de cinq jours Annibal fait prendre du repos à ses soldats, et, laissant les feux allumés, marche avec si peu de bruit, que personne des ennemis ne savait qu'il fût parti. Il traverse le pays des Samnites à grandes journées, et sans s'arrêter, faisant toujours reconnaître et prendre par son avant-garde toutes les places qui se rencontraient sur la route. On était encore à Rome dans les premières inquiétudes sur Capoue et sur ce qui s'y faisait, lorsque Annibal, ayant passé l'Arno sans être aperçu, approche de Rome et campe à quarante stades au plus de cette ville. Cette nouvelle jeta Rome dans un trouble et une confusion d'autant plus grands, qu'Annibal ne s'était jamais tant approché, et qu'on ne s'attendait à rien moins. Ce qui augmenta la frayeur fut la pensée qui vint d'abord à l'esprit, qu'il ne pouvait se faire que les ennemis se fussent tant avancés, si auparavant ils n'eussent défait les légions qui étaient à Capoue. Aussitôt les hommes montent sur les murailles, et se hâtent de s'emparer hors de la ville des postes avanta-

geux. Les femmes courent aux temples, font des vœux aux dieux, balaient de leurs cheveux le pavé des autels; car telle est leur coutume lorsque la patrie est menacée de quelque grand péril.

Annibal avait déjà fortifié son camp, et devait le lendemain donner le premier assaut à la ville; mais il arriva par hasard une chose singulière qui fut le salut de Rome. Il y avait déjà quelque temps que Cnéius Fulvius et P. Sulpicius avaient levé une légion, et c'était ce jour-là même que les soldats s'étaient obligés par serment à venir à Rome en armes, et actuellement ils en levaient encore une autre dont ils éprouvaient les soldats. De sorte que par le plus grand bonheur du monde il se rencontra ce jour-là à Rome une grande quantité de troupes. Les consuls se mirent à leur tête, et allèrent camper hors de la ville. Cela refroidit beaucoup la résolution d'Annibal, qui avait quelque espérance d'emporter la ville d'emblée. Mais quand il vit les ennemis rangés devant lui en bataille, et qu'un prisonnier l'eût informé des précautions que les Romains avaient prises, il ne pensa plus à prendre Rome : il voltigea seulement de côté et d'autre; il ravagea le pays et réduisit en cendres les édifices. Il fit dans les commencemens un butin prodigieux; cela ne doit pas surprendre, il était venu pour butiner, dans un pays où personne ne croyait que l'ennemi dût jamais venir.

Cependant les consuls ayant eu assez de résolution pour camper à dix stades des Carthaginois, Annibal qui se voyait un grand butin, et qui d'ailleurs ne pouvait plus espérer d'entrer de force dans Rome, décampa un matin et se mit en marche. La plus forte raison qu'il en eût, c'est la supputation qu'il avait faite des jours après lesquels il espérait qu'Appius, informé du péril où était Rome, ou lèverait le siége pour venir au secours de cette ville, ou ne laissant que quelques troupes au siége, viendrait avec la plus grande partie de son armée : deux partis, dont l'un ou l'autre devait être favorable aux Carthaginois.

Au passage de la rivière, Publius lui donna bien de l'embarras; car, ayant fait rompre les ponts, il l'obligea à la passer à gué, et donna vigoureusement sur ses troupes. Il ne put cependant pas engager une grande action, à cause de la nombreuse cavalerie qu'avait Annibal, et de la facilité qu'ont les Numides à combattre dans toutes sortes de terrains; mais du moins les Romains, emportèrent une bonne partie du butin, et firent trois cents prisonniers. Ils se retirèrent ensuite dans leur camp. Après cela, pensant que c'était par crainte qu'Annibal faisait retraite, ils se mirent à le suivre par le pied des montagnes.

D'abord ce général, ne perdant point de vue son premier projet, marchait à grandes journées; mais après cinq jours de marche, sur l'avis qu'il reçut qu'Appius n'avait pas quitté le siége, il fit faire halte, pour donner aux traînards le temps de rejoindre, et pendant la nuit il se jette sur le camp des Romains, en tue un grand nombre et chasse le reste hors du camp. Le jour venu, voyant que les Romains s'étaient retirés sur une hauteur très forte, il ne crut pas pouvoir venir à bout de les en chasser; mais, prenant sa marche par la Daunie, et traversant le pays de Brutiens, il s'avança si près de Rheggio, sans avoir été découvert, que peu s'en fallut qu'il ne se rendît maître de la ville. Il prit au moins tous ceux qui se trouvèrent dans la campagne, et entre autres un grand nombre de citoyens de Rheggio.

Peut-on voir ici sans étonnement

avec quel courage et quelle émulation les Romains et les Carthaginois se faisaient la guerre? On lit un fait à peu près semblable dans l'histoire d'Épaminondas, et que tout le monde admire. Ce général des Thébains étant arrivé avec ses alliés à Thégée, et voyant les Lacédémoniens assemblés dans Mantinée avec leurs alliés, comme pour leur livrer bataille, donna ordre à ses troupes de prendre leur repas de bonne heure, et s'ébranla au commencement de la nuit, comme s'il eût eu dessein de s'emparer des postes avantageux et d'offrir le combat. Toute l'armée le croyait ainsi, lorsqu'il fit marcher droit à Lacédémone, et avec une si prodigieuse diligence, qu'il y était arrivé à la troisième heure de la nuit. N'y trouvant personne qui défendît la ville, il entra d'emblée jusqu'au Forum, et se rendit maître de toute la partie de la ville qui est le long de la rivière. Par hasard un déserteur arrive cette nuit-là même à Mantinée, et apprend au roi Agésilas ce qui se passait. On court à Lacédémone, et on y arrive dans le temps même que la ville était emportée. Épaminondas, déchu de son espérance, fait prendre le repas à ses troupes sur le bord de l'Eurotas, leur donne quelque repos et retourne par le même chemin, jugeant que les Lacédémoniens étaient tous accourus pour secourir leur patrie, et qu'ils avaient laissé Mantinée sans secours. Cela n'avait pas manqué. C'est pourquoi il encourage les Thébains, il marche en grande diligence toute la nuit, et paraît au milieu du jour devant Mantinée, où il n'y avait personne pour lui en défendre l'entrée. Mais les Athéniens voulant partager cette guerre contre les Thébains, se présentèrent comme alliés des Lacédémoniens : l'avant-garde des Thébains touchait déjà au temple de Neptune, qui n'est qu'à sept stades de la ville, lorsqu'on vit paraître les Athéniens sur la montagne qui commande Mantinée, comme s'ils fussent venus exprès. Ce ne fut qu'alors que ceux qui étaient restés dans la ville, à la vue de ce secours, osèrent enfin monter sur la muraille et empêcher les Thébains d'en approcher. Ainsi les historiens ont raison de se plaindre du malheur qui a traversé ses exploits, et de dire qu'Épaminondas a fait tout ce qu'un grand capitaine devait faire pour vaincre ses ennemis, mais qu'il a été lui-même vaincu par la fortune.

Il est arrivé quelque chose de pareil à Annibal. Car quand on voit que ce général tâche d'abord de faire lever le siége en affaiblissant les Romains par de petits combats; que, ce moyen ne réussissant pas, il va attaquer Rome même; que, le hasard faisant encore manquer ce projet, il fait retourner une partie de son armée et reste, lui, comme en sentinelle pour être prêt au premier mouvement que feront les assiégeans; qu'enfin il n'abandonne pas son entreprise sans battre les Romains et sans s'être presque rendu maître de Rheggio; qui n'admirera dans tout cela la conduite de ce grand général?

Mais les Romains se conduisirent beaucoup mieux dans cette affaire que les Lacédémoniens dans la leur. Ceux-ci, en désordre à la première nouvelle, pour sauver Lacédémone, abandonnent, autant qu'il était en eux, Mantinée, en proie à leurs ennemis. Ceux-là, au contraire, gardent leur patrie sans lever le siége, sans être ébranlés dans leur première résolution, sans cesser de presser les assiégés.

Au reste, on ne doit pas prendre ceci pour un éloge des Romains et des Carthaginois; je leur ai déjà rendu plus d'une fois la justice qu'ils méritent. Je

n'ai eu en vue que ceux qui, chez ces deux peuples, sont à la tête des affaires, et qui, dans la suite, doivent être employés pour le bien de leur république, afin que, se rappelant et se remettant sous les yeux ce que je viens de dire, ils s'étudient à imiter ces grands modèles. Qu'ils se persuadent que, quoique certaines actions paraissent hardies et dangereuses, cette hardiesse cependant n'expose à aucun risque, et ne mérite que des louanges et des applaudissemens, et que soit qu'on réussisse ou qu'on ne réussisse pas, on s'acquiert une gloire immortelle, pourvu que ce que l'on fait soit fait avec jugement et avec prudence. (DOM THUILLIER.)

III.

Si les Romains ont eu raison, et s'il était de leur intérêt de transporter dans leur patrie les richesses et les ornemens des villes conquises.

Syracuse ne doit pas sa beauté à des ornemens apportés du dehors, mais à la vertu de ses habitans. (*In cod. Urbin.*) SCHWEIGH.

—

Les Romains résolurent donc de transporter dans leur patrie les ornemens dont nous avons parlé, et de n'en rien laisser dans les villes qu'ils avaient soumises à leur domination. Savoir maintenant s'ils ont eu raison, et s'il était de leur intérêt d'en agir ainsi, ce serait le sujet d'une longue discussion. Il y a plus de raison de croire qu'ils ont eu et qu'ils ont encore tort de le faire aujourd'hui. Si c'était en dépouillant ainsi les villes qu'ils eussent commencé à illustrer leur patrie, il est clair qu'ils auraient bien fait d'y transporter ce qui en avait augmenté la puissance et la gloire. Mais si c'est par une manière de vie très simple et par un éloignement infini du luxe et de la magnificence qu'ils se sont soumis les peuples chez qui il se trouvait le plus de ces ornemens et les plus beaux, il faut reconnaître qu'ils ont fait une grande faute de les enlever; car quitter les mœurs auxquelles on doit ses victoires pour prendre celles des vaincus, et se charger, en les prenant, de l'envie qui accompagne toujours ces brillans dehors d'une grande fortune, *ce qui* est la chose du monde que les puissances doivent craindre le plus, c'est assurément une conduite qui ne se peut excuser. Loin de faire des vœux pour la prospérité de gens qui ont envahi des richesses étrangères auxquelles on porte envie, on a compassion de ceux qui en ont été d'abord dépouillés; et quand le bonheur prend de nouveaux accroissemens, qu'il attire à lui tout ce que les autres possédaient, et qu'il étale ces richesses aux yeux de ceux qui en ont été privés, de là au lieu d'un mal il en arrive deux; car ce n'est plus des maux d'autrui que ces spectateurs ont compassion, c'est d'eux-mêmes, lorsqu'ils se rappellent leurs propres malheurs. Et alors non seulement l'envie, mais encore la colère les transporte contre ceux que la fortune a élevés sur leurs ruines; car l'on ne peut guère se souvenir de ses anciennes calamités sans en haïr les auteurs. Si les Romains n'eussent amassé dans leurs conquêtes que de l'or et de l'argent, ils ne seraient pas à blâmer. Pour parvenir à l'empire universel, il fallait nécessairement ôter ces ressources aux peuples que l'on voulait vaincre et se les approprier. Mais pour toutes les autres richesses il leur serait plus glorieux de les laisser où elles étaient, avec l'envie qu'elles attirent, et de mettre la gloire de leur patrie, non dans l'abondance et la beauté des tableaux et des statues, mais dans

la gravité des mœurs et la noblesse des sentimens. Au reste, je souhaite que les conquérans à venir apprennent par ces réflexions à ne pas dépouiller les villes qu'ils se soumettent, et à ne pas faire des calamités d'autrui l'ornement de leur patrie. (DOM THUILLIER.)

IV.

Affaires d'Espagne.

Les chefs des Carthaginois, après avoir triomphé de leurs ennemis, ne purent triompher d'eux-mêmes. Pendant qu'on les croyait en guerre avec les Romains, ils se faisaient la guerre les uns aux autres. Carthage était désolée par des séditions causées par l'ambition et l'avarice innées aux Carthaginois. Asdrubal, fils de Giscon, abusa de sa puissance au point d'exiger une forte somme d'argent d'Indibilis, le plus fidèle allié qu'eussent les Carthaginois, qui, pour servir leur cause, s'était laissé chasser de son trône, où ils le rétablirent par reconnaissance. Ce prince, comptant que la république, en cette occasion, aurait égard à son ancien attachement pour elle, ne se mit pas en peine d'exécuter l'ordre d'Asdrubal; mais celui-ci, pour se venger, inventa une calomnie atroce contre lui, et le força à donner ses filles en ôtages. (*Excerpta Valesian.*) SCHWEIGH.

V.

Connaissances nécessaires à un général d'armée.

Tout ce qui concerne la guerre ne doit s'entreprendre qu'après beaucoup de réflexions. On peut y réussir dans tous ses projets, lorsqu'on se conduit avec prudence. Il y a deux sortes d'actions militaires: les unes se font à découvert et par la force, les autres par ruse et selon l'occasion. Celles-ci sont en beaucoup plus grand nombre que les autres; il ne faut que lire l'histoire pour s'en convaincre. De celles qui se sont faites par occasion, on en trouve beaucoup plus qui ont été manquées que de celles qui ont eu un heureux succès. Il est aisé d'en juger par les événemens. On conviendra encore que la plupart des fautes arrivent par l'ignorance ou la négligence des chefs. Voyons de quelle manière on doit se conduire dans les opérations militaires.

Ce qui se fait à la guerre sans but et sans dessein ne mérite pas le nom d'opérations; ce sont plutôt des accidens et des hasards, choses dont nous ne parlerons point, parce qu'elles ne sont fondées sur aucune raison solide. Il ne s'agit ici que des actions entreprises avec dessein.

Toute opération demande un temps fixe et déterminé pour la commencer, un certain espace de temps pour l'exécuter, un lieu, du secret, des signaux marqués, des personnes par qui et avec qui elle se fasse, et une manière de la faire. Quiconque aura bien rencontré dans toutes ces choses, ne manquera pas de réussir, mais l'omission d'une seule est capable de faire échouer tout le projet; car tel est le sort des entreprises, une bagatelle, un rien peut les faire manquer, et toutes les mesures ensemble suffisent à peine pour leur donner un heureux succès. C'est ce qui doit engager les chefs à ne rien négliger dans ces sortes d'occasions.

La première et la principale de toutes les précautions, c'est le secret. Que jamais ni la joie de quelque bon succès inespéré, ni la crainte, ni la familiarité, ni l'affection, ne vous porte à vous ouvrir de votre dessein à des gens qui n'y doivent point avoir part; que ceux-

là seuls en soient instruits, sans lesquels il n'est pas possible de l'exécuter. Encore ne faut-il pas le leur communiquer d'abord, mais à mesure que le besoin de chaque chose vous y obligera. Or, l'art du secret ne consiste pas seulement à se taire, il consiste beaucoup plus à cacher ses dispositions intérieures; car il est arrivé à bien des gens, qu'en gardant le silence ils ont laissé lire tantôt sur leur visage, tantôt dans leurs actions, tout ce qu'ils avaient de secret dans le cœur. Il faut connaître en second lieu les routes de jour et de nuit, et les moyens de les faire tant par terre que par mer. Un troisième et le principal, c'est de connaître les variations du temps par la disposition du ciel, et de savoir les faire servir à ses desseins. Le plan de l'exécution est encore à considérer; c'est souvent ce plan qui rend possible ce qui paraissait ne l'être pas, et qui fait voir l'impossibilité des choses que l'on croyait faisables. Enfin, on doit faire beaucoup d'attention aux signaux, aux signes donnés par un jet des dés, ou simples ou doubles, aux personnes par lesquelles et avec lesquelles le projet doit être exécuté.

De toutes ces choses, les unes s'apprennent par l'usage et l'expérience, les autres par l'histoire et les enquêtes, et d'autres peuvent être réduites en doctrines et apprises avec méthode. Le meilleur serait donc de bien savoir par soi-même les chemins et l'endroit où l'on doit aller, la situation des lieux, ceux par qui et avec qui l'entreprise doit être exécutée. Si cela ne se peut, il faut du moins s'informer exactement de toutes ces choses, ne point s'en fier au premier venu, et prendre des gages de fidélité de ceux que l'on a choisis pour guides. Mais ces sortes de connaissances, les chefs peuvent les acquérir ou par l'usage, ou par leur propre expérience, ou par l'histoire. Il en est d'autres où l'on a besoin d'étude et d'observations, comme par exemple celles qui se tirent de l'astronomie et de la géométrie. Ce n'est pas qu'il importe beaucoup de posséder en entier l'objet de ces deux sciences, mais il est très important d'en savoir faire quelque usage. Rien n'est plus utile pour connaître ces différences de temps dont nous avons parlé. Ce qu'elles apprennent de plus nécessaire, c'est la durée des jours et des nuits. Si cette durée était toujours la même, on n'aurait peut-être pas besoin du secours de ces sciences, elle serait connue également de tous; mais comme il n'y a pas seulement de différence entre le jour et la nuit, et qu'il y en a encore entre un jour et un autre jour, entre une nuit et une autre nuit, il faut nécessairement savoir comment ils croissent ou diminuent. Sans la connaissance de ces changemens, quel moyen de prendre de justes mesures pour une marche de nuit ou de jour? Comment arriver à temps où l'on se propose d'aller? On arrivera ou trop tôt ou trop tard. Le premier dans ces seules occasions est beaucoup plus dangereux que l'autre; car, celui qui vient trop tard en est quitte pour ne rien faire: comme il connaît de loin sa faute, il se retire sans rien craindre; mais quand on arrive trop tôt et que l'on a été aperçu, outre que l'on manque son entreprise, on court risque d'être entièrement défait. De l'occasion dépendent toutes les actions humaines, mais surtout celles de la guerre. Et pour être à portée de la saisir, il est du devoir d'un général de connaître le solstice d'été et celui d'hiver, les équinoxes et les différens degrés d'accroissement et de diminution que reçoivent les jours et les nuits entre

les deux points équinoxiaux. C'est le seul moyen de prendre une mesure de temps proportionnée au chemin que l'on a à faire, ou par terre ou par mer. Il est encore nécessaire de connaître les différentes parties du jour et de la nuit, afin de savoir à quelle heure on doit se lever, à quelle heure on doit marcher; car, sans avoir bien commencé, il n'est pas possible de finir heureusement.

Les heures du jour se connaissent par l'ombre, par le chemin que fait le soleil, par différens espaces de ce chemin que l'on marque sur la terre. Celles de la nuit ne sont pas aisées à connaître, à moins que, par l'inspection du ciel, on ne sache juger de la disposition des douze signes, ce qui est très-facile pour ceux qui ont étudié la science des phénomènes célestes. En effet, bien que les nuits soient inégales, il n'y en a cependant point où il ne paraisse six des signes du zodiaque sur l'horizon, et par conséquent il faut qu'aux mêmes parties de la nuit il paraisse des parties égales des douze signes. Quand donc on sait quelle partie du zodiaque le soleil occupe pendant le jour, on n'a, lorsqu'il est couché, qu'à couper le cercle en deux parties égales, et alors autant le zodiaque sera élevé sur l'horizon, autant il se sera passé de la nuit. Le nombre et la grandeur des signes étant connus, on connaîtra en même temps les différens temps de la nuit. Pendant les nuits où le temps est couvert, il faut faire attention à la lune. Cet astre est si grand qu'en quelque endroit du ciel qu'il soit, on en aperçoit la lumière. Quelquefois c'est du temps et du lieu de son lever, d'autres fois c'est du temps et du lieu de son coucher que l'on doit conjecturer les différentes heures de la nuit: toutes choses qui supposent que l'on connaît parfaitement toutes les différences qui arrivent au lever de la lune. Au reste cette étude est facile. Elle ne demande pas plus de temps que n'en met la lune pour achever son cours; et comme il ne faut que des yeux pour examiner son cours, tout le monde en est également capable. C'est donc avec raison, qu'Homère nous représente Ulysse, ce grand capitaine, conjecturant par les astres non seulement ce qui concerne la navigation, mais encore ce qui se doit faire sur terre; car on peut prévoir exactement par ce moyen les événemens les plus extraordinaires, et les plus capables de jeter souvent dans de très-grands embarras, comme les inondations, les débordemens de fleuves, les gelées extrêmes, les chutes de neige, les nuées sombres et épaisses, et autres accidens semblables. Si nous manquons de prévoir les choses mêmes qui peuvent être prévues, ne serons-nous pas coupables des mauvais succès de la plupart de nos entreprises? C'est pourquoi rien de ce que nous venons de remarquer ne doit être négligé, de peur de tomber dans les fautes où tant d'autres sont tombés. Citons-en quelques-unes pour servir d'exemples.

Aratus, général des Achéens, ayant formé le dessein de prendre par surprise la ville de Cynèthe, convint avec ceux des citoyens qui étaient d'intelligence avec lui, qu'un certain jour il viendrait pendant la nuit près du fleuve Cynèthe qui descend de la ville, et resterait là pendant quelque temps avec son armée; qu'au dedans de la ville les conjurés prendraient leur temps vers le milieu du jour pour faire sortir sans bruit un des leurs en manteau. Celui-ci devait avertir Aratus d'approcher plus près, et de se poster sur un certain tombeau qui lui avait été désigné en face de la ville. Les autres de-

haient par mer, seraient bientôt obligés de rendre les armes et d'abandonner la citadelle. Les Tarentins tombèrent assez d'accord que ce qu'il disait était juste, mais ils ne concevaient pas comment la chose pouvait s'exécuter, à moins qu'il ne parût une flotte de la part des Carthaginois; ce qui étant alors impossible, ils ne pouvaient deviner ce que voulait dire Annibal. Mais quand ce général eut dit qu'ils n'avaient pas besoin des Carthaginois pour tenir la mer, ils furent bien plus surpris encore, et parurent beaucoup moins entrer dans sans pensée.

Ce général avait remarqué que la place qui était entre la muraille que l'on venait de bâtir et la citadelle, et le long de laquelle on pouvait aller du port à la mer extérieure, était très commode pour transporter des vaisseaux du port au côté méridional de la ville. A peine eut-il fait cette ouverture aux Tarentins, que non seulement ils applaudirent à son dessein, mais encore qu'admirant ce grand homme ils reconnurent que rien n'était au-dessus de sa pénétration et de son courage. C'est pourquoi ayant fait faire des chariots, le projet fut presque aussitôt mis à exécution qu'enfanté : tant on trouva d'ardeur dans le grand nombre des citoyens qui voulurent avoir part à cet ouvrage! Les Tarentins ayant donc traîné des vaisseaux dans la mer extérieure et ayant par ce moyen coupé aux Romains tout secours étranger, poussèrent sans danger le siége de la citadelle; et Annibal, après avoir laissé à Tarente assez de troupes pour la garder, se mit en marche avec son armée, arriva le troisième jour à son premier camp, et passa là tranquillement le reste de l'hiver. (Dom Thuillier.)

IX.

Tiré de l'histoire du siége de Syracuse.

Mais ayant appris par un transfuge que les Syracusains célébraient une fête publique, et que tout en ménageant leurs vivres à cause de la disette où ils étaient réduits, ils faisaient cependant d'amples libations de vin, il résolut d'attaquer la ville. (*Suidas* in Δι τοῖς.) Schweigh.

—

Après la prise d'Épipolis, le courage et l'audace vinrent aux Romains. (*Suidas* in Ἐπιπολάς.) Schweigh.

X.

C'est ainsi que la plupart des hommes peuvent le moins se résoudre à une chose pourtant bien facile, le silence. (*In codice Urbin.*) Schweigh.

—

Ancara, ville d'Italie. Les habitans s'appellent *Ancarites*, selon Polybe, liv. VIII. (*Stephan. Byzant.*) Schweigh.

—

Les Dassarites (ou plutôt Dassarètes), peuple d'Illyrie. (Polybe, liv. VIII, *ibid.*)

—

Mycana; ville d'Illyrie. (Polybe liv. VIII, *ibid.*)

XI.

Les Tarentins, fatigués de l'excès de leur bonheur, appelèrent Pyrrhus, roi d'Épire. Il est en effet dans la nature de l'homme d'éprouver de la satiété quand il jouit d'une grande liberté et d'un trop long pouvoir; bientôt il désire un maître, qui devient un objet de haine aussitôt qu'on le rencontre; car sa pré-

cile à reconnaître sur lui comme sur tous ceux qui ont été à la tête des affaires publiques. Les uns prétendent apprécier les hommes par le succès ou par les événemens, les uns faisant éclater leur caractère dans la puissance et au moment de la domination, les autres ne se voilant que dans l'infortune. Cette maxime ne me paraît pas exactement vraie. Il me semble au contraire que les conseils des amis et mille autres circonstances dans lesquelles l'homme se rencontre, l'obligent à dire et à faire beaucoup de choses contre son penchant naturel. Pour nous en convaincre, rappelons ce qui s'est fait avant nous.

Agathocles, tyran de Sicile, a passé pour le plus cruel des hommes pendant qu'il commençait à établir sa domination : quand il la crut suffisamment affermie, il gouverna ses sujets avec tant de douceur et de bonté, que de ce côté-là personne ne s'est fait une plus belle réputation. Cléomène de Sparte d'excellent roi devint un tyran inhumain ; simple particulier dans la suite, ce fut le plus agréable et le plus poli des hommes. Il n'est cependant pas vraisemblable qu'un homme soit naturellement si contraire à lui-même. Il ne faut donc pas chercher ailleurs que dans le changement des affaires, la cause des contradictions qui se remarquent souvent dans le caractère des grands : d'où je conclus qu'au lieu de tirer des situations où l'homme se trouve quelque secours pour le connaître, ces situations ne servent souvent qu'à nous le cacher et à nous en dérober la connaissance.

Ce ne sont pas seulement les chefs, les potentats, les rois, qui, par le conseil de leurs amis, agissent contre leurs inclinations naturelles; les états mêmes sont sujets à ces sortes de changemens. Sous le gouvernement d'Aristide et de Périclès, presque rien ne s'ordonne à Athènes qui ne soit sage et modéré; sous Cléon et Charès, quelle différence! A Lacédémone, pendant que cette république tenait le premier rang dans la Grèce, tout ce qui se faisait par le roi Cléombrote se faisait par le conseil des alliés; et on vit tout le contraire sous Agésilas : tant le génie des états change avec les chefs! Rien de plus injuste que Philippe, quand il suit l'avis de Taurion et de Démétrius; rien de plus pacifique et de plus doux, quand il se conduit d'après ceux d'Aratus et de Chrysogone.

Il est arrivé quelque chose de semblable à Annibal. Il s'est trouvé dans une infinité de circonstances différentes, et la plupart extraordinaires. Autant d'amis qui le suivaient, autant d'esprits différens; de sorte que ses exploits d'Italie servent peu à nous le faire connaître. Les conjonctures épineuses dans lesquelles il s'est rencontré, il est facile de s'en instruire; on les verra dans le cours de cette histoire. Pour les conseils qu'il recevait de ses amis, il est bon d'en dire quelque chose; un seul, entre autres, fera juger du caractère de ces conseillers.

Lorsque Annibal résolut de passer d'Espagne en Italie avec une armée, il se présenta une difficulté qui parut d'abord insurmontable : pendant une si longue route, à travers un nombre infini de Barbares grossiers et féroces, où prendre des vivres et les autres munitions nécessaires? Cette difficulté se propose plusieurs fois dans le conseil du général. Enfin Annibal, surnommé Monomaque, dit qu'il ne voyait qu'une seule voie pour entrer en Italie. Le général lui ordonne de s'expliquer; c'est, reprit Monomaque, d'apprendre aux troupes et de les accoutumer à se nourrir de chair humaine. On convint assez que cet expédient levait

pour raconter ce qui s'est fait dans un temps, on n'a que faire de rapporter ce qui s'est passé auparavant dans un autre. L'autre raison, c'est parce que cette manière d'écrire l'histoire, n'a pas seulement toujours été, mais, est surtout de nos jours, la plus utile de toutes. En effet nous sommes dans un siècle où les sciences et les arts ont fait de si grands progrès, que ceux qui les aiment, en quelque circonstance qu'ils se trouvent, peuvent en tirer des règles de conduite. C'est pourquoi, songeant moins au plaisir qu'à l'utilité des lecteurs, nous n'avons rien voulu mettre dans notre histoire que des faits. Si j'ai bien ou mal fait, j'en laisse le jugement à ceux qui la liront avec attention. (DOM THUILLIER.)

II.

Siége de Capoue par les Romains après la bataille de Cannes. — Annibal s'efforce en vain de le faire lever, et s'avance vers Rome. — Comparaison d'Épaminondas avec Annibal, et des Lacédémoniens avec les Romains.

Annibal, ayant enveloppé le retranchement d'Appius, fit d'abord faire des escarmouches, et harceler les Romains pour les attirer au combat. Appius, ne donnant pas dans le piége, son camp eut à soutenir une espèce de siége, la cavalerie ennemie fondant par compagnies sur ses retranchemens et y lançant à grands cris une grêle de traits, en même temps que l'infanterie s'élançait aussi par bataillons et cherchait à renverser les palissades. Mais rien de tout cela ne fut capable d'ébranler les Romains, ni de leur faire abandonner leur entreprise. Les troupes légères repoussèrent ceux qui approchaient du retranchement, et les soldats pesamment armés, garantis des traits par leurs armures, gardèrent tranquillement leurs rangs sous leurs enseignes.

Le général carthaginois, désolé de ne pouvoir ni entrer dans la ville, ni en faire lever le siége, tint conseil sur ce qu'il y avait à faire. Pour moi, je ne suis pas surpris que ce siége ait donné de l'embarras à Annibal, il en donne même à ceux qui en lisent l'histoire; car, n'est-il pas étonnant que les Romains, qui avaient été tant de fois défaits par les Carthaginois, au point de n'oser plus les affronter en bataille rangée, ne cèdent point et ne quittent pas la plaine? Comment se peut-il faire que ces troupes, qui autrefois suivaient le pied des montagnes, et se tenaient toujours sur les flancs de l'ennemi, s'exposent maintenant en plaine, et attaquent la place de l'Italie, la plus illustre et la plus forte, quoiqu'elles soient entourées de ces ennemis, qu'elles craignaient auparavant de regarder en face? Enfin, comment a-t-il pu arriver, que les Carthaginois, après tant de victoires, aient été par la suite, accablés d'autant de maux que les vaincus?

La raison de la conduite des uns et des autres, n'est pas, ce me semble, difficile à découvrir. Comme les Romains s'étaient aperçus qu'Annibal devait toutes ses victoires à sa cavalerie; quand ils avaient été battus, ils faisaient harceler ce général par les légions, qu'ils ne conduisaient que par le pied des montagnes, parce que là, elles n'avaient rien à souffrir de la cavalerie des Carthaginois. Les uns et les autres devaient ainsi se conduire au siége de Capoue comme ils ont fait. Les Romains n'avaient garde de sortir du camp pour combattre la cavalerie ennemie : s'ils restèrent dans leur camp, ce fut pour être à l'abri de cette cavalerie formidable à laquelle ils ne pouvaient résister dans les batailles. D'un

autre côté, quoique les Carthaginois n'eussent pas, sans leur cavalerie, la hardiesse d'attaquer le retranchement et le fossé des Romains, dont l'infanterie ne cédait point à la leur, ils eurent néanmoins de grandes raisons pour ne pas rester long-temps avec elle dans le même camp; car, premièrement, les Romains, pour les en chasser, avaient porté le ravage dans les environs. De plus, il n'était pas possible de faire apporter de loin du foin ou des orges pour un si grand nombre de chevaux et de bêtes de charge; et outre cela, ils étaient dans une frayeur continuelle qu'il ne vînt de nouvelles troupes au secours des Romains, et que ces troupes, campant encore auprès d'eux d'un autre côté, ne leur coupassent entièrement les vivres. Annibal, jugeant sur ces raisons qu'il tenterait vainement de faire lever le siége par force, eut recours à un autre expédient, qui était de couvrir sa marche, et de se montrer subitement dans le voisinage de Rome, dans la pensée que, jetant ainsi l'épouvante parmi les habitans, il ferait peut-être une tentative utile sur la ville, ou que du moins, par cette feinte il obligerait Appius, ou à se retirer de devant Capoue pour accourir au secours de sa patrie, ou à partager son armée; auquel cas, il lui serait aisé de battre et ceux qui viendraient au secours, et ceux qui seraient restés au siége. Dans son dessein il pensa à faire tenir sûrement une lettre aux assiégés, pour les avertir de ce qu'il projetait; car il craignait fort que sa retraite ne leur fît croire qu'il n'y avait plus pour eux d'espérance, et ne les portât à quitter son parti et à se rendre aux Romains. Pour cela, ayant persuadé à un Africain de se jeter parmi les Romains comme déserteur, et de passer de leur camp dans la ville, le jour d'après qu'il eut levé le camp, il le fit partir avec une lettre qui leur apprenait son dessein, et la raison pour laquelle il s'éloignait, afin qu'ils ne perdissent pas courage.

Quand les nouvelles de ce qui se passait à Capoue vinrent à Rome, et qu'on apprit qu'Annibal campait auprès des Romains et les assiégeait, ce fut une surprise et une terreur extrêmes; chacun croyait toucher au jour où cette grande guerre allait se décider. En général comme en particulier, on ne fut occupé que du soin d'envoyer du secours et des munitions.

Les assiégés ayant connu par la lettre d'Annibal quel était son dessein, et trouvant à propos de tenter encore cette voie, continuèrent à soutenir le siége. Au bout de cinq jours Annibal fait prendre du repos à ses soldats, et, laissant les feux allumés, marche avec si peu de bruit, que personne des ennemis ne savait qu'il fût parti. Il traverse le pays des Samnites à grandes journées, et sans s'arrêter, faisant toujours reconnaître et prendre par son avant-garde toutes les places qui se rencontraient sur la route. On était encore à Rome dans les premières inquiétudes sur Capoue et sur ce qui s'y faisait, lorsque Annibal, ayant passé l'Arno sans être aperçu, approche de Rome et campe à quarante stades au plus de cette ville. Cette nouvelle jeta Rome dans un trouble et une confusion d'autant plus grands, qu'Annibal ne s'était jamais tant approché, et qu'on ne s'attendait à rien moins. Ce qui augmenta la frayeur fut la pensée qui vint d'abord à l'esprit, qu'il ne pouvait se faire que les ennemis se fussent tant avancés, si auparavant ils n'eussent défait les légions qui étaient à Capoue. Aussitôt les hommes montent sur les murailles, et se hâtent de s'emparer hors de la ville des postes avanta-

» fît tort, que ce fût contre les règles de » la justice qu'il fît plaisir aux autres. » Alexandre, son successeur, croyant » que, tant que subsisterait Thèbes, il » resterait à la Grèce quelque espérance » de se relever, la renversa, vous savez » tous de quelle manière. Il n'est pas » besoin que je m'étende sur la con- » duite qu'ont gardée, à l'égard des » Grecs, ceux qui lui ont succédé. Est- » il quelqu'un, si peu instruit qu'il soit » dans les affaires, qui n'ait entendu » parler de l'indignité avec laquelle » Antipater traita les Athéniens et les » autres peuples après la victoire qu'il » remporta sur les Grecs à Lamia? Il » poussa l'insolence et l'injustice jus- » qu'au point d'établir exprès des gens » pour rechercher les exilés, et de les » envoyer dans les villes contre ceux » qui avaient montré quelque opposi- » tion à ses desseins, ou qui avaient » fait la moindre offense à la maison » royale de Macédoine; les uns furent » enlevés des temples avec violence, les » autres furent arrachés des autels et » moururent dans les supplices. Ceux » qui lui échappèrent par la fuite furent » bannis de toute la Grèce; car il ne » leur restait plus de ressource que chez » les Étoliens. Qui ne sait les maux que » les Grecs ont soufferts de la part de » Cassandre, de Démétrius et d'Anti- » gonus Gonatas? la mémoire en est » encore toute récente. De leur temps, » on vit mettre des garnisons dans les » villes, le gouvernement confié à des » tyrans; nulle ville ne fut exempte du » nom odieux de servitude. Mais dé- » tournons les yeux de ces persécu- » tions, et revenons aux dernières ac- » tions d'Antigonus, de peur que quel- » ques-uns de vous, n'en pénétrant pas » la finesse, ne s'imaginent que l'on en » doit savoir gré aux Macédoniens. Ce » serait être trop simple que de croire » que ce fût pour sauver les Achéens » qu'Antigonus prit les armes contre » vous, ou qu'il eût en vue de mettre les » Lacédémoniens en liberté lorsqu'ils » souffraient si impatiemment la tyran- » nie de Cléomène. La crainte et la ja- » lousie ont été les seuls motifs qui l'ont » fait agir : la crainte que sa puissance » ne fût pas en sûreté si vous établis- » siez la vôtre dans le Péloponnèse, et » la jalousie que lui donnaient les » grandes qualités de Cléomène et l'é- » clat avec lequel la fortune vous favo- » risait. Il vint donc, non pour apporter » du secours aux habitans du Péloppon- » nèse, mais pour ruiner vos espérances » et abaisser votre pouvoir. Ainsi vous » ne devez pas tant aimer les Macédo- » niens, parce que, maîtres de votre » ville, ils ne l'ont pas mise au pillage, » que vous devez les haïr et les regar- » der comme ennemis, parce qu'ils » vous ont déjà plusieurs fois empêché » de dominer sur la Grèce, lorsque vous » étiez le plus en état de le faire. Je ne » vous rappellerai pas les crimes de » Philippe; les sacriléges qu'il commit » dans les temples de Therme sont un » exemple assez sensible de son im- » piété, et la perfidie avec laquelle il » viola le traité fait avec les Messéniens » fait voir ce que l'on devait attendre » de sa cruauté; il n'y eut entre les » Grecs que les Étoliens qui osassent » prendre, contre Antipater, la défense » de ceux qui étaient injustement op- » primés; eux seuls résistèrent à Bren- » nus et à la multitude de Barbares qui, » sous sa conduite, faisaient irruption » dans la Grèce; eux seuls prirent les » armes pour vous remettre, sur les » Grecs, en possession de la suprématie » qu'avaient eue vos ancêtres. Mais en » voilà assez sur ce sujet; revenons à » notre délibération. Il est, en quelque » sorte, nécessaire de prendre des con-

avec quel courage et quelle émulation les Romains et les Cartharginois se faisaient la guerre? On lit un fait à peu près semblable dans l'histoire d'Épaminondas, et que tout le monde admire. Ce général des Thébains étant arrivé avec ses alliés à Thégée, et voyant les Lacédémoniens assemblés dans Mantinée avec leurs alliés, comme pour leur livrer bataille, donna ordre à ses troupes de prendre leur repas de bonne heure, et s'ébranla au commencement de la nuit, comme s'il eût eu dessein de s'emparer des postes avantageux et d'offrir le combat. Toute l'armée le croyait ainsi, lorsqu'il fit marcher droit à Lacédémone, et avec une si prodigieuse diligence, qu'il y était arrivé à la troisième heure de la nuit. N'y trouvant personne qui défendît la ville, il entra d'emblée jusqu'au Forum, et se rendit maître de toute la partie de la ville qui est le long de la rivière. Par hasard un déserteur arrive cette nuit-là même à Mantinée, et apprend au roi Agésilas ce qui se passait. On court à Lacédémone, et on y arrive dans le temps même que la ville était emportée. Épaminondas, déchu de son espérance, fait prendre le repas à ses troupes sur le bord de l'Eurotas, leur donne quelque repos et retourne par le même chemin, jugeant que les Lacédémoniens étaient tous accourus pour secourir leur patrie, et qu'ils avaient laissé Mantinée sans secours. Cela n'avait pas manqué. C'est pourquoi il encourage les Thébains, il marche en grande diligence toute la nuit, et paraît au milieu du jour devant Mantinée, où il n'y avait personne pour lui en défendre l'entrée. Mais les Athéniens voulant partager cette guerre contre les Thébains, se présentèrent comme alliés des Lacédémoniens : l'avant-garde des Thébains touchait déjà au temple de Neptune, qui n'est qu'à sept stades de la ville, lorsqu'on vit paraître les Athéniens sur la montagne qui commande Mantinée, comme s'ils fussent venus exprès. Ce ne fut qu'alors que ceux qui étaient restés dans la ville, à la vue de ce secours, osèrent enfin monter sur la muraille et empêcher les Thébains d'en approcher. Ainsi les historiens ont raison de se plaindre du malheur qui a traversé ses exploits, et de dire qu'Épaminondas a fait tout ce qu'un grand capitaine devait faire pour vaincre ses ennemis, mais qu'il a été lui-même vaincu par la fortune.

Il est arrivé quelque chose de pareil à Annibal. Car quand on voit que ce général tâche d'abord de faire lever le siége en affaiblissant les Romains par de petits combats; que, ce moyen ne réussissant pas, il va attaquer Rome même; que, le hasard faisant encore manquer ce projet, il fait retourner une partie de son armée et reste, lui, comme en sentinelle pour être prêt au premier mouvement que feront les assiégeans; qu'enfin il n'abandonne pas son entreprise sans battre les Romains et sans s'être presque rendu maître de Rheggio; qui n'admirera dans tout cela la conduite de ce grand général?

Mais les Romains se conduisirent beaucoup mieux dans cette affaire que les Lacédémoniens dans la leur. Ceux-ci, en désordre à la première nouvelle, pour sauver Lacédémone, abandonnent, autant qu'il était en eux, Mantinée, en proie à leurs ennemis. Ceux-là, au contraire, gardent leur patrie sans lever le siége, sans être ébranlés dans leur première résolution, sans cesser de presser les assiégés.

Au reste, on ne doit pas prendre ceci pour un éloge des Romains et des Carthaginois; je leur ai déjà rendu plus d'une fois la justice qu'ils méritent. Je

n'ai eu en vue que ceux qui, chez ces deux peuples, sont à la tête des affaires, et qui, dans la suite, doivent être employés pour le bien de leur république, afin que, se rappelant et se remettant sous les yeux ce que je viens de dire, ils s'étudient à imiter ces grands modèles. Qu'ils se persuadent que, quoique certaines actions paraissent hardies et dangereuses, cette hardiesse cependant n'expose à aucun risque, et ne mérite que des louanges et des applaudissemens, et que soit qu'on réussisse ou qu'on ne réussisse pas, on s'acquiert une gloire immortelle, pourvu que ce que l'on fait soit fait avec jugement et avec prudence. (DOM THUILLIER.)

III.

Si les Romains ont eu raison, et s'il était de leur intérêt de transporter dans leur patrie les richesses et les ornemens des villes conquises.

Syracuse ne doit pas sa beauté à des ornemens apportés du dehors, mais à la vertu de ses habitans. (*In cod. Urbin.*) SCHWEIGH.

—

Les Romains résolurent donc de transporter dans leur patrie les ornemens dont nous avons parlé, et de n'en rien laisser dans les villes qu'ils avaient soumises à leur domination. Savoir maintenant s'ils ont eu raison, et s'il était de leur intérêt d'en agir ainsi, ce serait le sujet d'une longue discussion. Il y a plus de raison de croire qu'ils ont eu et qu'ils ont encore tort de le faire aujourd'hui. Si c'était en dépouillant ainsi les villes qu'ils eussent commencé à illustrer leur patrie, il est clair qu'ils auraient bien fait d'y transporter ce qui en avait augmenté la puissance et la gloire. Mais si c'est par une manière de vie très simple et par un éloignement infini du luxe et de la magnificence qu'ils se sont soumis les peuples chez qui il se trouvait le plus de ces ornemens et les plus beaux, il faut reconnaître qu'ils ont fait une grande faute de les enlever; car quitter les mœurs auxquelles on doit ses victoires pour prendre celles des vaincus, et se charger, en les prenant, de l'envie qui accompagne toujours ces brillans dehors d'une grande fortune, ce qui est la chose du monde que les puissances doivent craindre le plus, c'est assurément une conduite qui ne se peut excuser. Loin de faire des vœux pour la prospérité de gens qui ont envahi des richesses étrangères auxquelles on porte envie, on a compassion de ceux qui en ont été d'abord dépouillés; et quand le bonheur prend de nouveaux accroissemens, qu'il attire à lui tout ce que les autres possédaient, et qu'il étale ces richesses aux yeux de ceux qui en ont été privés, de là au lieu d'un mal il en arrive deux; car ce n'est plus des maux d'autrui que ces spectateurs ont compassion, c'est d'eux-mêmes, lorsqu'ils se rappellent leurs propres malheurs. Et alors non seulement l'envie, mais encore la colère les transporte contre ceux que la fortune a élevés sur leurs ruines; car l'on ne peut guère se souvenir de ses anciennes calamités sans en haïr les auteurs. Si les Romains n'eussent amassé dans leurs conquêtes que de l'or et de l'argent, ils ne seraient pas à blâmer. Pour parvenir à l'empire universel, il fallait nécessairement ôter ces ressources aux peuples que l'on voulait vaincre et se les approprier. Mais pour toutes les autres richesses il leur serait plus glorieux de les laisser où elles étaient, avec l'envie qu'elles attirent, et de mettre la gloire de leur patrie, non dans l'abondance et la beauté des tableaux et des statues, mais dans

la gravité des mœurs et la noblesse des sentimens. Au reste, je souhaite que les conquérans à venir apprennent par ces réflexions à ne pas dépouiller les villes qu'ils se soumettent, et à ne pas faire des calamités d'autrui l'ornement de leur patrie. (DOM THUILLIER.)

IV.

Affaires d'Espagne.

Les chefs des Carthaginois, après avoir triomphé de leurs ennemis, ne purent triompher d'eux-mêmes. Pendant qu'on les croyait en guerre avec les Romains, ils se faisaient la guerre les uns aux autres. Carthage était désolée par des séditions causées par l'ambition et l'avarice innées aux Carthaginois. Asdrubal, fils de Giscon, abusa de sa puissance au point d'exiger une forte somme d'argent d'Indibilis, le plus fidèle allié qu'eussent les Carthaginois, qui, pour servir leur cause, s'était laissé chasser de son trône, où ils le rétablirent par reconnaissance. Ce prince, comptant que la république, en cette occasion, aurait égard à son ancien attachement pour elle, ne se mit pas en peine d'exécuter l'ordre d'Asdrubal; mais celui-ci, pour se venger, inventa une calomnie atroce contre lui, et le força à donner ses filles en ôtages. (*Excerpta Valesian.*) SCHWEIGH.

V.

Connaissances nécessaires à un général d'armée.

Tout ce qui concerne la guerre ne doit s'entreprendre qu'après beaucoup de réflexions. On peut y réussir dans tous ses projets, lorsqu'on se conduit avec prudence. Il y a deux sortes d'actions militaires: les unes se font à découvert et par la force, les autres par ruse et selon l'occasion. Celles-ci sont en beaucoup plus grand nombre que les autres; il ne faut que lire l'histoire pour s'en convaincre. De celles qui se sont faites par occasion, on en trouve beaucoup plus qui ont été manquées que de celles qui ont eu un heureux succès. Il est aisé d'en juger par les événemens. On conviendra encore que la plupart des fautes arrivent par l'ignorance ou la négligence des chefs. Voyons de quelle manière on doit se conduire dans les opérations militaires.

Ce qui se fait à la guerre sans but et sans dessein ne mérite pas le nom d'opérations; ce sont plutôt des accidens et des hasards, choses dont nous ne parlerons point, parce qu'elles ne sont fondées sur aucune raison solide. Il ne s'agit ici que des actions entreprises avec dessein.

Toute opération demande un temps fixe et déterminé pour la commencer, un certain espace de temps pour l'exécuter, un lieu, du secret, des signaux marqués, des personnes par qui et avec qui elle se fasse, et une manière de la faire. Quiconque aura bien rencontré dans toutes ces choses, ne manquera pas de réussir, mais l'omission d'une seule est capable de faire échouer tout le projet; car tel est le sort des entreprises, une bagatelle, un rien peut les faire manquer, et toutes les mesures ensemble suffisent à peine pour leur donner un heureux succès. C'est ce qui doit engager les chefs à ne rien négliger dans ces sortes d'occasions.

La première et la principale de toutes les précautions, c'est le secret. Que jamais ni la joie de quelque bon succès inespéré, ni la crainte, ni la familiarité, ni l'affection, ne vous porte à vous ouvrir de votre dessein à des gens qui n'y doivent point avoir part; que ceux-

» ceux qui ont attaqué les premiers.
» A l'égard d'Antigonus, je n'ai dessein d'en parler qu'autant qu'il le faut pour ne point paraître mépriser ce qu'il a fait, ni regarder comme rien le service important qu'il vous a rendu ; je ne crois pas qu'il se trouve un plus grand bienfait dans l'histoire : il me paraît tel, qu'on ne pouvait rien y ajouter. Faisons le voir : ce prince fait la guerre contre vous, il vous défait en bataille rangée, et devient, par là, maître du pays et de la ville : il pouvait alors user des droits de conquête ; cependant il fut si fort éloigné de le faire, quoique ce fût contre vos intérêts, qu'entre autres bienfaits, ayant chassé le tyran et aboli ses lois, il vous rétablit dans la forme de gouvernement que vous aviez reçue de vos pères ; en reconnaissance de quoi, vous l'avez déclaré votre bienfaiteur et votre libérateur. Que fallait-il donc que vous fissiez ? Je vous dirai, Lacédémoniens, ce qu'il m'en semble, et vous ne m'en voudrez point de mal ; car ce ne sera pas pour vous rien reprocher mal à propos, mais parce que la conjoncture présente m'oblige à vous faire sentir ce que le bien commun demande de vous. Que vous dirai-je donc ? Que dans la dernière guerre ce n'était pas avec les Étoliens, mais avec les Macédoniens que vous deviez vous joindre, et qu'aujourd'hui que vous en êtes sollicités, vous devez plutôt vous joindre à Philippe qu'aux Étoliens. Cela ne se peut, direz-vous, sans violer la foi des traités. Mais lequel des deux est le plus criminel, ou de rompre un traité fait en particulier, entre vous et les Étoliens, ou d'en rompre un autre, fait en présence de tous les Grecs, gravé sur une colonne et mis » au nombre des monumens sacrés ? » Comment craignez-vous de mépriser » un peuple à qui vous n'avez aucune » obligation, pendant que vous n'avez » nul égard pour Philippe et les Macédoniens, de qui vous tenez la liberté » même que vous avez à présent de » délibérer sur cette affaire ? Croyez-» vous qu'il soit nécessaire de garder » fidélité à ses amis, et qu'on ne soit » pas dans la même obligation à l'égard de ceux à qui l'on doit ce que » l'on est ? Certes, ce n'est pas une action si pieuse d'être fidèle à des conventions écrites, que c'en est une » impie de prendre les armes contre » ceux qui nous ont sauvés. C'est néanmoins ce que les Étoliens demandent » que vous fassiez. Mais je consens que » tout ce que j'ai dit jusqu'ici passe, » chez certains esprits trop prévenus, » pour étranger au sujet qui nous assemble ; je reviens donc à ce qui en » fait le principal chef, savoir, que, si » les affaires sont à présent dans le » même état que quand vous fîtes alliance avec les Étoliens, vous devez » demeurer fidèles à cette alliance, » car c'est ce que nous avons proposé » d'abord. Mais si l'état de la Grèce » n'est plus le même, il est juste que » vous délibériez sur ce à quoi nous » vous exhortons, comme si vous n'aviez antérieurement contracté aucun » engagement. Or, je voudrais bien savoir, Cléonice et vous Chéneas, » quels étaient vos alliés, lorsque vous » poussiez les Lacédémoniens à se joindre à vous ? n'étaient-ce pas alors » tous les Grecs ? Mais, à présent, à qui » êtes-vous joints ? dans quelle alliance » cherchez-vous à engager les Lacédémoniens, si ce n'est dans celle des » Barbares ? Il vous sied vraiment bien » de dire que vos affaires sont aujourd'hui dans le même état qu'elles

» étaient autrefois, et qu'il n'y a point
» de changement. Alors vous disputiez
» le premier rang et l'honneur de com-
» mander, avec les Achéens et les Ma-
» cédoniens, peuples du même pays,
» et Philippe, roi de ces derniers; et,
» dans la guerre que les Grecs ont
» maintenant à soutenir, il s'agit de se
» délivrer de la servitude dont ils sont
» menacés par des étrangers, que vous
» n'avez appelés, il est vrai, que con-
» tre Philippe, mais que vous n'avez
» pas prévu devoir venir et contre
» vous-mêmes et contre toute la Grè-
» ce. En temps de guerre, lorsque, en
» certaines occasions, pour mettre une
» ville à couvert d'insulte, on y jette
» une garnison plus forte que ses pro-
» pres troupes, on fait à la fois deux
» choses : on se délivre de la crainte
» des ennemis, et on se soumet au
» au pouvoir de ses amis. C'est ce qui
» est arrivé aux Étoliens : ils n'avaient
» en vue que de se mettre au-dessus
» de Philippe et d'humilier les Macé-
» doniens; mais sans y penser, ils ont
» attiré d'occident une nuée de Bar-
» bares, qui, peut-être à présent, ne
» couvrira d'abord que la Macédoine,
» mais qui, dans la suite, s'étendra
» sur toute la Grèce, et lui causera de
» grands maux.

» C'est à tous les Grecs à prévoir la
» tempête qui les menace, mais c'est
» principalement à vous, Lacédémo-
» niens; car, quelles, croyez-vous, que
» furent les vues de vos pères, lors-
» qu'ils jetèrent dans un puits où ils le
» couvrirent de terre, l'ambassadeur
» que Xerxès leur avait envoyé pour
» leur demander l'eau et la terre, et
» qu'ils le renvoyèrent ensuite dire à
» son maître qu'il avait obtenu des
» Lacédémoniens ce qu'il avait eu or-
» dre de leur demander? Pourquoi
» pensez-vous que Léonidas courait de
» lui-même à une mort certaine et iné-
» vitable? N'est-ce pas pour faire voir
» que ce n'était pas seulement pour sa
» liberté qu'il s'exposait, mais pour
» celle de tous les autres Grecs? Il se-
» rait beau que les descendans de ces
» grands hommes se joignissent à des
» Barbares pour faire, avec eux, la
» guerre aux Épirotes, aux Achéens,
» aux Arcananiens, aux Béotiens, aux
» Thessaliens, en un mot, aux Éto-
» liens près, à presque tous les Grecs.
» Je reconnais là les Étoliens. Ce qu'il
» y a de plus honteux leur paraît légi-
» time, pourvu qu'ils assouvissent
» l'ardeur qu'ils ont de s'enrichir.
» Mais ce n'est pas là votre caractère,
» Lacédémoniens. Que ne feront-ils
» pas après leur jonction avec les Ro-
» mains, eux qui, ayant obtenu des
» secours de la part des Illyriens, ont
» osé, contre toutes les lois de la jus-
» tice, se saisir par force de Pylos du
» côté de la mer, assiéger par terre
» Clitorion, et faire passer les Cyné-
» thèens sous le joug, et qui, après un
» traité fait d'abord avec Antigonus
» pour perdre les Achéens et les Acar-
» naniens, en font maintenant un avec
» les Romains contre toute la Grèce.
» Après cela, qui ne s'attendrait pas à
» une irruption de la part des Ro-
» mains? qui n'aurait en horreur
» l'imprudence des Étoliens qui ont
» l'audace de conclure de pareils trai-
» tés? Déjà ils ont enlevé Oéniade et
» Nésos aux Acarnaniens; avant cela
» ils étaient entrés, par violence, dans
» Antycire, et, conjointement avec les
» Romains, en avaient réduit les ci-
» toyens en servitude : les Romains
» emmenant avec eux les femmes et
» les enfans pour leur faire souffrir
» tous les maux auxquels on est expo-
» sé sous une domination étrangère,
» et les Étoliens partageant entre eux

» les terres de ce peuple malheureux. » Ne convient-il pas bien d'entrer dans » une telle alliance? Mais cela convien- » drait-il surtout aux Lacédémoniens, » qui avaient fait un décret portant » que, s'ils étaient vainqueurs, ils » décimeraient les Thébains pour les » immoler aux dieux, parce que ce » peuple, au temps de l'invasion des » Perses, avait, seul d'entre les Grecs, » résolu de demeurer neutre, quoique » ce fût par nécessité qu'ils eussent » pris cette résolution? Je finis, Lacé- » démoniens, en vous recommandant » comme une chose digne de vous, » de vous rappeler l'exemple de vos » ancêtres, d'être toujours sur vos » gardes contre l'invasion des Ro- » mains, d'avoir pour suspectes les » pernicieuses intentions des Éto- » liens, de ne pas oublier surtout ce » qu'Antigonus a fait en votre faveur, » de haïr toujours les méchans, de » fuir toute société avec les Étoliens, » et de vous joindre à l'Achaïe et à la « Macédoine. Que si quelqu'un de » ceux qui ont, parmi vous, le plus » de crédit et d'autorité, n'est pas de » ce dernier avis, au moins tenez-vous » en repos et ne prenez point de part » à l'injustice des Étoliens....»

—

Telle est la coutume que les Athéniens aiment toujours à observer. (*In cod. Urbin.*) SCHWEIGH.

—

En effet, la bonne volonté d'un ami, quand elle se montre à propos, est ordinairement d'un grand secours; lorsque, au contraire, elle hésite et arrive trop tard, son assistance ne produit aucun résultat. Si ce n'était donc pas seulement par des paroles, mais encore par des actions qu'ils désiraient conserver les relations établies avec eux.... (*Excerpta antiq.*) SCHWEIGH.

—

Résolution désespérée des Arcananiens.

Les Arcananiens, ayant eu connaissance de l'expédition des Étoliens contre eux, poussés en partie par le désespoir, en partie par la fureur et la haine qui les transportaient contre l'ennemi, prirent une résolution désespérée: ils décidèrent que tout homme qui échapperait au péril et survivrait à la défaite, ne serait reçu par personne dans la ville, et qu'on le priverait de l'usage du feu. Ajoutant à ce décret des imprécations, ils conjurèrent tous les peuples, et surtout les Épirotes, de ne recevoir sur leur territoire aucun des fuyards. (*Suidas in* Απαλῖ.) SCHWEIGH.

—

Siége d'Égine.

Lorsque Philippe eut résolu d'attaquer Égine par les deux tours, il fit placer devant chacune une tortue et un bélier. D'un bélier à l'autre, vis-à-vis l'entre-deux des tours, on conduisit une galerie parallèle à la muraille. A voir cet ouvrage, on l'eût pris lui-même pour une muraille; car les claies qu'on avait élevées sur les tortues formaient, par la manière dont elles étaient disposées, un édifice tout semblable à une tour; et sur la galerie qui joignait les deux tours, on avait dressé d'autres claies où l'on avait pratiqué des créneaux. Au pied des tours étaient des travailleurs, qui, avec des terres, aplanissaient les inégalités du chemin: là étaient aussi ceux qui faisaient mouvoir le bélier. Au second étage, outre les catapultes, on avait porté de grands vaisseaux contenant de l'eau et les ar-

tres munitions nécessaires pour arrêter tout incendie. Enfin, dans le troisième, qui était d'égale hauteur avec les toits de la ville, étaient un grand nombre de soldats pour repousser ceux des assiégés qui auraient voulu s'opposer à l'effort du bélier. Depuis la galerie, qui était entre les deux tours, jusqu'au mur qui joignait celles de la ville, on creusa deux tranchées, où l'on dressa trois batteries de balistes, dont une jetait des pierres du poids d'un talent, et les deux autres des pierres de trente mines. Et pour mettre à l'abri des traits des assiégés, tant ceux qui venaient de l'armée aux travaux, que ceux qui retournaient des travaux à l'armée, on conduisit des tranchées blindées depuis le camp jusqu'aux tortues. En peu de jours, tous ces ouvrages furent entièrement terminés, parce que le pays en fournissait abondamment les matériaux; car Égine est située sur le golfe de Malée, vers le midi, vis-à-vis les Throniens, et la terre y est très fertile : aussi rien ne manqua à Philippe pour l'exécution de son projet. Ayant donc disposé des ouvrages comme nous l'avons dit plus haut, il commença les opérations du siége en creusant des mines et faisant en même temps battre les murailles par ses machines. (DOM THUILLIER.)

—

Publius Sulpicius Galba était alors général des Romains, et Dorimaque chef des Étoliens. Tandis que Philippe assiégeait Égine, après s'être mis en sûreté, tant contre les tentatives de la ville que contre les attaques extérieures, en protégeant son camp du côté de la campagne par un mur et un fossé, arrivent à Égine, Publius avec une flotte, Dorimaque avec un détachement composé d'infanterie et de cavalerie, et ils attaquent le camp de Philippe, qui les repousse. Celui-ci poussant, après ce succès, le siége avec encore plus de vigueur, les Éginètes, réduits au désespoir, se rendirent à lui. En effet, Dorimaque ne pouvait réduire par la famine Philippe, à qui toute espèce d'approvisionnemens arrivaient par mer. (HERRO, *de toleranda et repellenda obsidione.*) SCHWEIGH.

IX.

Source de l'Euphrate, et pays que ce fleuve parcourt.

L'Euphrate a sa source dans l'Arménie. Il traverse la Syrie et tout le pays qui s'étend depuis cette contrée jusqu'à Babylone. On croirait qu'il se décharge dans la mer Rouge; mais il ne s'y décharge pas : différens ruisseaux qui parcourent les terres l'épuisent avant qu'il se jette dans la mer. C'est un fleuve tout différent de la plupart des autres. Ceux-ci s'augmentent à mesure qu'ils parcourent plus de pays, se grossissent en hiver, et baissent beaucoup au fort de l'été. L'Euphrate, au contraire, est très haut à l'approche de la canicule; il n'est nulle part plus grand que dans la Syrie. Plus il avance, plus il diminue. La raison en est que ses accroissemens ne viennent pas des pluies d'hiver, mais de la fonte des neiges; et il diminue, parce qu'on le détourne et qu'on le partage pour ainsi dire par ruisseaux, pour lui faire arroser les terres. C'est ce qui rend si long le transport des armées par l'Euphrate, parce que les vaisseaux sont fort chargés, et le fleuve très bas; de sorte que la force de ses eaux n'est presque d'aucun secours pour la navigation. (DOM THUILLIER.)

X.

Dans la disette de grains où se voyaient

les Romains, les armées ayant pillé tout ce qu'il y en avait dans l'Italie jusqu'aux portes de Rome, ils eurent recours à Ptolémée, et lui envoyèrent des ambassadeurs pour le prier de leur en fournir; car il n'y avait pas de secours à espérer, même des provinces hors de l'Italie. Tout l'univers à l'exception de l'Égypte, était en armes et couvert de soldats. La famine était si complète à Rome, que le médimne de Sicile valait quinze drachmes. Malgré une si pressante extrémité, les Romains ne laissèrent pas de continuer toujours la guerre avec la même vigueur. (*Ambassade.*) DOM THUILLIER.

XI.

Géographie.

Polybe, dans le neuvième livre de son histoire, parle d'un fleuve nommé Cyathus, qui coule dans les environs d'Arsinoé, ville d'Étolie. (*Athenæi*, lib. x, c. 6.) SCHWEIGH.

—

Arsinoé, ville de Lybie. Ses habitans se nomment Arsinoètes; Polybe, dans son neuvième livre, appelle aussi Arsinoé, une ville d'Étolie. (*Steph. Byz.*) SCHWEIGH.

—

Atella, ville du pays des Opics, en Italie, entre Capoue et Naples. Ses habitans s'appellent Atellans, ainsi que le dit Polybe dans son neuvième livre: les Atellans se livrèrent. (*Ibid.*)

—

Phorunna, ville de Thrace, Polybe, livre IX. Ses habitans s'appellent Phorunnéens. (*Ibid.*)

XII.

Nous nommons olympiade une période de quatre années. (ANGELO MAI, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. II; JACOBUS GEEL, *Polyb. excerpta*, in-8°, 1829.)

—

Il est probable que celui chez qui on ne reconnaît ni bienveillance, ni dévouement, ne sera pas dans l'action un auxiliaire sûr. (*Ibid.*)

—

Quand la situation des Romains et des Carthaginois était telle, et que ces deux peuples éprouvaient des alternatives de revers et de prospérité, on voyait assez, suivant l'expression du poète, que l'âme de chaque individu se trouvait en proie à la joie et à la douleur. (*Ibid.*)

XIII.

Clémence de P. Scipion.

Lors de la prise d'Égine par les Romains, les Éginètes vendus à l'encan et réunis sur des vaisseaux, priaient le général de leur permettre d'envoyer à leurs familles, pour en obtenir le prix de la rançon. D'abord Publius répondit durement qu'ils auraient bien mieux fait de songer à traiter de leur salut avec lui pendant qu'ils étaient encore libres, que d'attendre le moment où ils devaient tomber en servitude, surtout après le refus qu'ils venaient de faire, peu de jours auparavant, d'écouter ses ambassadeurs. Ne devenait-il pas maintenant dérisoire qu'ils voulussent, eux qui étaient esclaves, envoyer une ambassade à leurs familles. Publius, après ces paroles, repoussa donc les

supplians. Toutefois, ayant le lendemain convoqué tous les prisonniers, il leur dit qu'il regardait les Éginètes comme indignes d'aucun sentiment de pitié, mais qu'en faveur des autres Grecs, il portait envers eux l'indulgence jusqu'à permettre ce qu'ils demandaient, puisque cette coutume était établie parmi eux. (ANGELO MAI, *ibid.*)

FRAGMENS

DU

LIVRE DIXIÈME.

I.

Situation avantageuse de Tarente.

Quoique cette côte d'Italie qui regarde la mer de Sicile et qui s'avance vers la Grèce, soit longue, depuis le détroit et Rheggio jusqu'à Tarente, de plus de deux mille stades, elle n'a cependant d'autre port que celui de Tarente. Elle est occupée par beaucoup de peuples barbares, et les Grecs y possèdent des villes célèbres. Les Bruttiens, les Lucaniens, une partie des Samnites, les peuples de la Calabre et plusieurs autres habitent ce côté de l'Italie; et les Grecs y possèdent Rheggio, Caulon, Locre, Crotone, Métaponte et Thyre. De sorte que tous ceux qui, de Sicile ou de Grèce, viennent à quelques-unes de ces villes, sont obligés d'aborder au port de Tarente, et de décharger là toutes les marchandises qu'ils apportent pour tous les peuples de cette côte. On peut juger combien cette ville est avantageusement située, par la fortune qu'ont faite les Crotoniates, qui, n'ayant que quelques mouillages d'été, où peu de vaisseaux abordent, ont néanmoins amassé de grandes richesses. Or, la seule situation de cette ville a été cause de ce bonheur, situation cependant qui n'a rien de comparable à celle de Tarente. Elle est aussi heureusement placée par rapport aux havres de la mer Adriatique. Mais elle tirait de là beaucoup plus d'avantages autrefois; car, comme Brindes n'était pas alors bâtie, tout ce qui venait des endroits qui, sur la côte opposée, sont entre le cap d'Iapage et Siponte, passait par Tarente pour entrer dans l'Italie, et on se servait de cette ville comme d'un marché, pour les échanges et tout autre commerce. C'est pour cela que Fabius, qui faisait grand cas de ce passage, ne s'appliquait à rien tant qu'à le bien garder. (DOM THUILLIER.)

II.

Diverses actions de Publius Scipion.

Ayant le dessein de retracer l'histoire des Exploits de P. Scipion en Espagne, et généralement tout ce qu'il a fait pendant sa vie, il nous semble nécessaire de faire connaître d'abord le caractère et le génie de ce grand citoyen. Comme il a surpassé presque tous les hommes

célèbres qui se montrèrent avant lui, chacun tient à savoir ce qu'était ce héros, son caractère, ses habitudes, et comment il est parvenu à l'accomplissement de tant de grandes choses. Mais les écrivains qui jusqu'ici ont parlé de lui, ont toujours été en dehors de la vérité, et n'ont su tirer leurs lecteurs de l'ignorance que pour les jeter dans l'erreur. La série des faits que je vais rapporter prouvera ce que j'avance à tous ceux qui veulent connaître et savent estimer les grandes et nobles actions.

Tous, sans exception, nous le dépeignent comme un de ces favoris de la fortune, qui réussissent dans toutes leurs entreprises, quoique la plupart du temps le hasard y ait plus de part que la bonne conduite; selon eux, il y a dans cette espèce de héros quelque chose de plus surprenant et de plus divin, pour ainsi dire, que dans ceux qui suivent la raison pour guide en toutes choses. La distinction que l'on doit mettre entre le louable et l'heureux leur est inconnue. Cependant celui-ci est commun même parmi le vulgaire; l'autre ne convient qu'aux hommes judicieux et réfléchis. Ce sont ces derniers qu'il faut regarder comme divins au suprême degré, et comme chéris des dieux.

Il me paraît que Scipion et Lycurgue, ce célèbre législateur des Lacédémoniens, se ressemblent tout-à-fait et pour le caractère et pour la conduite; car ne croyons pas que ce fût en consultant superstitieusement en toutes choses une prêtresse d'Apollon, que Lycurgue établit le gouvernement de Lacédémone, ni que Scipion se soit fondé sur des songes et sur des augures pour reculer les bornes de l'empire romain; mais, tous les deux voyant que la plupart des hommes n'approuvent pas aisément les projets extraordinaires, et qu'ils craignent de s exposer aux grands dangers, à moins qu'ils ne croient avoir lieu d'espérer l'assistance des dieux, l'un ne proposait jamais rien qu'il ne s'autorisât d'un oracle de la Pythie, et par là il rendait ses propres pensées plus respectables et plus dignes de foi; et l'autre, par la même adresse faisant passer tous ses desseins pour inspirés des dieux, donnait à ceux qu'il commandait plus de confiance et d'ardeur à entreprendre ce qu'il projetait de plus difficile.

Que la raison et la prudence aient conduit tous les pas de Scipion, et que ses entreprises n'aient été heureuses que parce qu'elles devaient l'être, c'est ce qui deviendra évident par tout ce que nous avons à dire de ce grand homme. On convient d'abord qu'il était bienfaisant et magnanime. Pour la pénétration d'esprit, la sobriété et l'application aux affaires, il n'y a que ceux qui ont vécu avec lui et qui l'ont parfaitement connu, qui lui accordent ces vertus. Caïus Lélius était de ce nombre: c'est lui qui m'en a donné cette idée, qui m'a paru d'autant plus juste, qu'ayant été, depuis la plus tendre jeunesse jusqu'à la mort de Scipion, témoin continuel de toutes ses actions et de toutes ses paroles, il ne me disait rien qui ne répondît exactement aux actions de ce consul.

La première occasion, m'a-t-il dit, où il se distingua, fut le combat de cavalerie que son père livra à Annibal sur les bords du Pô. Il n'avait alors que dix-sept ans, et c'était sa première campagne. On lui avait donné pour sa garde une compagnie de cavaliers d'une valeur éprouvée. Dans ce combat, apercevant son père enveloppé par les ennemis avec deux ou trois cavaliers, et dangereusement blessé, d'abord il

exhorta sa compagnie à courir à son secours. Celle-ci ayant peur et hésitant à avancer, lui-même s'élance avec fureur sur les ennemis. Ses soldats sont obligés malgré eux de le soutenir; les ennemis se dispersent, épouvantés, et le père sauvé contre toute espérance, reconnaît à haute voix devant toute l'armée, qu'il doit la vie à son fils.

Cette action lui ayant mérité la réputation d'un homme sur l'intrépidité duquel on pouvait compter, dans la suite, il n'y eut pas de périls où il ne se jetât, toutes les fois que la patrie lui remit le soin de sa défense et de ses intérêts. Cette conduite n'est pas, ce semble, d'un capitaine qui se repose de tout sur la fortune; elle suppose dans lui toutes les qualités nécessaires pour commander.

Une autre action brillante suivit de près la première. Son frère aîné, Lucius Scipion, briguait l'édilité. C'est chez les Romains la dignité la plus honorable à laquelle les jeunes gens puissent aspirer, et l'usage réclame que les deux citoyens à qui l'on donne cette charge soient patriciens. Il y en avait alors un grand nombre qui la briguaient. D'abord Publius n'osa pas demander cette magistrature pour son frère. Mais quand le temps des comices approcha, réfléchissant d'un côté que le peuple ne penchait pas en faveur de Lucius, et de l'autre, qu'il en était lui-même fort aimé, il pensa que le seul moyen de procurer l'édilité à son frère, était de la demander tous deux ensemble. Pour faire entrer sa mère dans ce sentiment, car il ne s'agissait de gagner que la mère, parce que le père était alors parti pour aller commander en Espagne, il s'avisa de cet expédient. Pendant qu'elle allait dévotement de temple en temple, qu'elle faisait aux dieux des sacrifices pour son aîné, qu'en un mot, elle était dans une grande inquiétude sur l'effet de ses prières, il lui dit que déjà deux fois le même songe lui était arrivé, qu'il lui semblait que, faits édiles, son frère et lui, ils étaient revenus tous deux de la place au logis, qu'elle était venue au devant d'eux jusqu'à la porte, et quelle les avait tendrement embrassés. Un cœur de mère ne peut être insensible à ces paroles : « Puissé-je, s'écria-t-elle, « puissé-je voir un si beau jour! — « Voudriez-vous, ma mère, que nous « fissions une tentative? » lui dit Scipion. Elle y consentit, ne s'imaginant pas qu'il fût assez hardi pour cela, et prenant ce qu'il avait dit pour une plaisanterie de jeune homme. Cependant Scipion donna ordre qu'on lui fit une robe blanche, telle qu'ont coutume de la porter ceux qui briguent des charges; et, un matin que sa mère, encore au lit, ne pensait plus à ce qui s'était passé, il se revêt pour la première fois de cette robe, et se présente en cet état sur la place. Le peuple qui, dès auparavant, le considérait et lui voulait du bien, fut agréablement surpris d'une démarche si extraordinaire. Il s'avance au lieu marqué pour les candidats; il se met à côté de son frère, et aussitôt tous les suffrages se réunissent, non-seulement en sa faveur, mais encore en faveur de son frère à sa considération. Ils retournent au logis. La mère est avertie du fait; transportée de joie, elle vient à la porte recevoir ses deux fils, et vole entre leurs bras pour les presser sur son cœur.

Après cet événement tous ceux qui avaient ouï parler des songes de Scipion, crurent d'abord que jour et nuit il avait des entretiens avec les dieux. Cependant les songes n'y étaient entrés pour rien. Naturellement bienfaisant, magnifique en ses largesses, affable et

caressant, par ces qualités il s'était concilié la faveur du peuple. Il sut aussi saisir avec un heureux à-propos l'occasion qui lui était offerte par sa mère et par ses concitoyens, et parvint ainsi, non-seulement à se faire nommer édile, mais encore à passer pour avoir été dans la candidature de cette dignité, inspiré par les dieux. Quand par un défaut de jugement, ou par manque d'expérience, ou par négligence on ne peut ni savoir saisir les occasions favorables ni pénétrer les causes et les différentes phases des événemens, on ne manque pas d'attribuer aux dieux et à la fortune, des actions qui ne sont dues qu'à la sagacité que donnent la réflexion et la prévoyance. C'est de quoi il était bon d'avertir mes lecteurs, de peur que, trompés par la fausse idée que l'on s'est faite de Scipion, ils ne fissent pas assez d'attention à ce qu'il y avait en lui de plus beau et de plus admirable; son adresse et son application infatigables aux affaires, vertus qui dans la suite seront mises encore dans un plus grand jour.

Pour revenir aux affaires d'Ibérie, ayant fait assembler les troupes il leur dit : « Qu'il ne fallait pas s'épouvanter du dernier échec que l'on avait reçu; que ce n'était point par la valeur des Carthaginois que les Romains avaient été vaincus, mais par la trahison des Celtibériens, sur la foi desquels les chefs s'étaient trop légèrement séparés les uns des autres; que les ennemis se trouvaient aujourd'hui dans les mêmes circonstances; qu'ils s'étaient partagés pour les différentes expéditions; que les traitemens indignes qu'ils faisaient à leurs alliés les leur avaient tous aliénés et leur en avaient fait autant d'ennemis; qu'une partie de ceux-ci avaient déjà traité avec lui par députés; que le reste, non pas à la vérité par amitié, mais pour tirer vengeance des insultes des Carthaginois, viendrait avec joie, à la première lueur d'espérance et dès qu'on verrait les Romains au-delà de l'Ébre, que les chefs des ennemis n'étant pas d'accord entre eux, ne voudraient pas se joindre pour le venir combattre, et que combattant séparément ils plieraient au premier choc; que toutes ces raisons devaient les animer à passer le fleuve avec confiance, et qu'ils se reposassent du reste sur les autres chefs et sur lui-même. »

Après ce discours, ayant laissé à Marcus Silanus qui commandait avec lui, cinq mille hommes d'infanterie, et cinq cents chevaux pour secourir les alliés d'en deçà du fleuve, il passa de l'autre côté avec le reste de l'armée sans rien découvrir à personne de son dessein, étant dans la resolution de ne rien faire de ce qu'il avait dit aux soldats. Or ce dessein était d'emporter d'emblée Carthage-la-Neuve.

Premier trait, mais en même temps trait des mieux dessinés du tableau que nous tracions tout à l'heure de Scipion! Il n'a encore que vingt-sept ans, et les affaires dont il se charge sont des affaires dont les échecs précédens ne laissaient espérer aucun succès. Engagé à les soutenir, il quitte les routes frayées et connues de tout le monde, et s'en ouvre de nouvelles que ni ses ennemis ni ceux qui le suivent ne peuvent deviner; et ces nouvelles routes, il ne les prend jamais qu'après de mûres réflexions.

Informé avant de partir de Rome que son père n'avait été vaincu que par la trahison des Celtibériens et parce que l'armée romaine avait été partagée, il commença dès lors à ne plus craindre les Carthaginois, comme la plupart des Romains le faisaient, et à s'animer par l'espérance d'un meilleur

sort. Ayant appris ensuite que les alliés d'en deçà de l'Èbre, n'avaient pas changé à l'égard des Romains, que les chefs des Carthaginois ne s'accordaient pas entre eux, et traitaient durement ceux qui leur étaient soumis, il ne craignit plus rien pour le succès de cette guerre. Et cette confiance n'était pas fondée sur la faveur de la fortune, c'était le fruit de ses réflexions. A peine est-il arrivé en Ibérie, qu'il met tout en mouvement, qu'il fait des questions à tout le monde sur l'état dans lequel étaient les affaires des ennemis. On lui dit que de leurs troupes ils avaient fait trois corps d'armée; que Magon, à la tête d'un de ces corps, était au-delà des colonnes d'Hercule, chez les Coniens; qu'Asdrubal, fils de Giscon, campait avec l'autre dans la Lusitanie près de l'embouchure du Tage, et que l'autre Asdrubal avec le troisième assiégeait quelque ville des Carpétaniens, qu'enfin il n'y avait aucun d'eux qui ne fût au moins à dix journées de Carthage-la-Neuve.

Là-dessus il jugea d'abord qu'il n'était pas nécessaire de livrer une bataille rangée; car, en prenant ce parti il faudrait ou combattre tous les ennemis rassemblés, et alors ce serait tout hasarder, tant à cause des pertes précédentes, que parce qu'il avait beaucoup moins de troupes que les ennemis; ou n'en attaquer qu'un détachement, auquel cas il craignait que celui-ci mis en fuite et les autres venant à son secours, il ne fût enveloppé et ne tombât dans les mêmes malheurs, que Cnéius son oncle et Publius son père. Il se tourna donc d'un autre côté.

Sachant déjà que Carthage-la-Neuve fournissait de grands secours aux ennemis, et qu'elle était un très-grand obstacle au succès de la guerre présente, il se fit instruire pendant les quartiers d'hiver, par des prisonniers de tout ce qui concernait cette ville. Il apprit que c'était presque la seule ville d'Ibérie qui eût un port propre à recevoir une flotte et une armée navale; qu'elle était située de manière à ce que les Carthaginois pouvaient commodément y venir d'Afrique, et faire le trajet de mer qui les en sépare; qu'on y gardait une grande quantité d'argent, que tous les équipages des armées s'y trouvaient ainsi que les ôtages de toute l'Ibérie; et ce qui était le plus important, qu'on n'y avait levé que mille hommes pour garder seulement la citadelle, parce qu'il ne venait dans l'esprit à personne, que les Carthaginois étant maîtres de de presque toute l'Ibérie, quelqu'un osât songer à mettre le siége devant cette ville; qu'il y avait à la vérité d'autres habitans dans la ville que les Carthaginois, même en grand nombre, mais artisans pour la plupart, ouvriers, gens de mer, tous très-ignorans sur la science de la guerre, et qui ne serviraient qu'à avancer la prise de la ville, si tout d'un coup il se présentait.

Il n'ignorait non plus ni la situation de la ville, ni les munitions qu'elle renfermait, ni la disposition de l'étang dont elle est environnée. Quelques pêcheurs l'avaient informé qu'en général cet étang était marécageux, guéable en beaucoup d'endroits, et que fort souvent vers le soir la marée se retirait. Tout cela lui fit conclure que, s'il venait à bout de son dessein, il désolerait autant les ennemis qu'il avancerait ses propres affaires; que si cela manquait, il lui serait aisé, tenant la mer, de se retirer sain et sauf, pourvu seulement qu'il mît son camp en sûreté, chose qui n'était pas difficile, vu l'éloignement où étaient les troupes des ennemis. Ainsi, abandonnant tout autre dessein, il ne pensa plus pendant ses quartiers

d'hiver qu'à faire les préparatifs de ce siége, et, ce qui est à remarquer dans un homme de son âge, il ne s'ouvrit sur cette entreprise à personne qu'à C. Lélius, jusqu'à ce qu'il était à propos de la faire connaître à toute l'armée.

Les historiens tombent d'accord, que ce fut d'après ces réflexions que Scipion dressa le plan de la campagne; et cependant quand ils en ont fait le récit, sans apporter de raison plausible; bien plus, contre le témoignage de ceux qui ont vécu avec ce général, ils rapportent, je ne sais comment, le succès de cette campagne, non à la prudence de celui qui l'a conduite, mais aux dieux et à la fortune. Cela est encore formellement contraire à la lettre que Publius écrivit à Philippe, et dans laquelle il dit nettement, que tout ce qu'il a fait en général dans l'Espagne, et en particulier le siége de Carthage-la-Neuve, il l'a fait d'après les réflexions que nous avons rapportées. Revenons à notre récit.

Après avoir donné ordre en secret, à C. Lélius, qui devait commander la flotte, et à qui seul il avait fait part de son dessein, de cingler vers Carthage-la-Neuve, il se mit à la tête des troupes de terre, et s'avança à grandes journées. Son armée était de vingt-cinq mille hommes de pied, et de deux mille cinq cents chevaux. Après sept jours de marche, il parut devant la ville, et campa du côté qui regardait le septentrion. Derrière son camp il fit creuser un fossé et élever un double retranchement d'une mer à l'autre. Du côté de la ville, il ne fit aucune fortification, la seule situation du poste le mettant à couvert de toute insulte.

Comme nous avons à rapporter le siége et la prise de cette ville, il faut en faire connaître la situation ainsi que celle de ses ennemis. Carthage-la-Neuve est située vers le milieu de la côte d'Espagne, dans un golfe tourné du côté du vent d'Afrique. Ce golfe a environ vingt stades de profondeur et dix de largeur à son entrée. Il forme une espèce de port, parce qu'à l'entrée s'élève une île, qui, des deux côtés, ne laisse qu'un passage étroit pour y aborder. Les flots de la mer viennent se briser contre cette île, ce qui donne à tout le golfe une parfaite tranquillité, excepté lorsque les vents d'Afrique, soufflant des deux côtés, agitent la mer. Ce port est fermé à tous les autres vents par le continent qui l'environne. Du fond du golfe s'élève une montagne en forme de péninsule, sur laquelle est la ville, qui du côté de l'orient et du midi est défendue par la mer, et du côté de l'occident par un étang qui s'étend aussi au septentrion; en sorte que, depuis l'étang jusqu'à la mer, il ne reste qu'un espace de deux stades, qui joint la ville au continent. La ville vers le milieu est basse et enfoncée. Au midi, on y arrive de la mer par une plaine, le reste est environné de collines; deux sont hautes et escarpées, et trois autres d'une pente beaucoup plus douce, mais caverneuses et de difficile accès. La plus grande de ces trois est à l'orient, et l'on voit dessus le temple d'Esculape. Celle qui lui est opposée à l'occident, a une situation semblable. Sur celle-ci se voit un superbe palais, qu'Asdrubal, dit-on, possédé de la passion de règner, a fait bâtir. Les autres collines couvrent la ville du côté du septentrion; celle des trois qui est à l'orient, s'appelle la colline de Vulcain; l'autre qui en est proche, porte le nom d'Alète, celui qui, pour avoir trouvé les mines d'argent, a mérité les honneurs divins; la troisième se nomme la colline de Saturne. Pour la commodité des artisans qui travaillent sur les vaisseaux, on a établi une

communication de l'étang à la mer, et sur la langue de terre qui sépare la mer de cet étang on a bâti un pont pour les bêtes de charge et les chariots qui apportent de la campagne les choses nécessaires à la vie. Par cette situation des lieux, la tête du camp des Romains était en sûreté, défendue qu'elle était par l'étang et par la mer qui était à l'autre côté. Scipion ne s'était pas non plus fortifié vis-à-vis l'espace qui est entre l'un et l'autre, et qui joint la ville au continent, quoique cet espace répondît au milieu de son camp; soit que par là il eût dessein d'épouvanter les assiégés, soit que, disposé à attaquer, il voulût que rien ne l'arrêtât en sortant de son camp ou en s'y retirant. L'enceinte de la ville n'était autrefois que de vingt stades, quoique plusieurs auteurs lui en aient donné quarante. Mais cela n'est point exact; j'en parle avec connaissance de cause, car je n'ai pas seulement entendu parler de cette ville, je l'ai vue de mes propres yeux. Aujourd'hui l'enceinte est encore plus petite.

La flotte étant arrivée à propos, Scipion assembla son armée. Dans la harangue qu'il lui fit, il ne se servit pour l'encourager, que des raisons qui lui avaient persuadé à lui-même d'entreprendre le siége, et que nous avons rapportées. Après avoir montré que l'entreprise était possible, et avoir fait voir en peu de mots combien cette affaire si elle réussissait, serait préjudiciable aux ennemis et avantageuse aux Romains, il promit des couronnes d'or à ceux qui les premiers monteraient sur la muraille, et les présens accoutumés à quiconque se signalerait dans cette occasion. Enfin il ajouta que ce dessein lui avait été inspiré par Neptune; que ce dieu, lui ayant apparu pendant son sommeil, lui avait promis qu'au temps de l'attaque, il le secourrait infailliblement, et avec tant de force, que toute l'armée reconnaîtrait les effets de sa présence. La justesse et la solidité des raisons qu'il apporta, les couronnes qu'il promit, et, par dessus tout cela, l'assistance de Neptune, inspirèrent aux soldats une ardeur plus vive.

Le lendemain, ayant distribué à la flotte des traits de toute espèce, il donna ordre à Lélius, qui la commandait, de serrer de près la ville du côté de la mer. Par terre il détacha deux mille de ses plus braves soldats, leur donna des gens pour porter les échelles, et commença l'attaque à la troisième heure du jour. Magon, qui commandait dans la ville, ayant partagé sa garnison, laissa cinq cents hommes dans la citadelle, et avec les cinq cents autres alla camper sur la colline qui est à l'orient. Deux mille habitans, à qui il distribua les armes qui se trouvèrent dans la ville, furent postés à la porte qui conduit à cet endroit qui joint la mer au continent, et qui par conséquent conduisait aussi au camp des Romains; et le reste des habitans eut ordre de se porter rapidement aux parties des murailles vers lesquelles des attaques seraient dirigées.

Dès que Scipion eut fait donner par les trompettes le signal de l'assaut, Magon fit marcher les deux mille hommes qui gardaient la porte, persuadé que cette sortie effrayerait les ennemis et renverserait leur dessein. Ces troupes fondent avec impétuosité sur ceux des Romains qui étaient rangés en bataille au bout de l'isthme. Il se livre un combat acharné. On s'anime de part et d'autre à bien faire. De l'armée et de la ville on accourt pour secourir les siens; mais le secours n'était point égal, les Carthaginois ne pouvant sortir que par une porte et ayant un chemin de deux

stades à faire, au lieu que les Romains étaient à portée et venaient de plusieurs côtés. Ce qui rendait le combat inégal, c'est que Scipion avait rangé ses troupes en bataille près de son camp, afin que ce spectacle frappât de loin les assiégés, convaincus par là que ceux qui gardaient la porte, et qui étaient comme l'élite des habitans, étant une fois défaits, tout serait en confusion dans la ville, et que personne n'aurait plus la hardiesse de sortir de la porte. Comme de part et d'autre ce n'était que des troupes choisies qui combattaient, la victoire fut quelque temps à se déclarer. Enfin les Carthaginois, obligés de succomber pour ainsi dire sous le poids des soldats légionnaires qui venaient du camp, furent repoussés. Grand nombre perdirent la vie sur le champ de bataille et en se retirant; mais la plus grande partie fut écrasée en entrant dans la porte, ce qui jeta les habitans dans une si grande consternation, que les murailles furent abandonnées. Peu s'en fallut que les Romains n'entrassent dans la ville avec les fuyards, mais du moins cette déroute leur donna moyen d'appliquer sans crainte leurs échelles.

Scipion se trouva dans la mêlée, mais il pourvut autant qu'il put à la sûreté de sa personne. Trois soldats l'accompagnaient partout, et, le couvrant de leurs boucliers contre les traits qui venaient de la muraille, le préservaient de tout danger. Ainsi, tantôt voltigeant sur les côtés, tantôt montant sur les lieux les plus élevés, il contribua beaucoup à l'heureux succès de ce combat; car de cette manière il voyait tout ce qui se passait et était vu de tout le monde, ce qui animait le courage des combattans. Cela fut aussi cause de ce que, dans le combat, rien de ce qui se devait faire ne fut négligé: dès que l'occasion se présentait d'exécuter quelque chose, il était toujours prêt à la saisir.

Ceux qui les premiers montèrent aux échelles, n'eurent pas tant à souffrir de la part des assiégés que de la hauteur des murailles. Les ennemis s'aperçurent de l'embarras où elle les jetait, et leur résistance en devint plus rigoureuse. En effet, comme ces échelles étaient très-hautes, grand nombre y montaient à la fois et les brisaient par la pesanteur du fardeau. Si quelques-unes résistaient, les premiers qui y montaient jusqu'au bout étaient éblouis par la profondeur du précipice, et pour peu qu'ils fussent repoussés, se précipitaient du haut en bas. Si on jetait par les créneaux des poutres ou quelque autre chose semblable, tous ensemble étaient renversés et brisés contre terre. Malgré ces difficultés, les Romains ne laissèrent pas de pousser l'assaut avec la même ardeur et le même courage. Les premiers culbutés, les suivans prenaient leur place, jusqu'à ce que le jour, commençant à tomber, et les soldats n'en pouvant plus de fatigue, le général fit enfin sonner la retraite.

Pendant que les assiégés triomphaient et croyaient avoir détourné le danger, Scipion, en attendant que la mer se retirât, disposa cinq cents hommes avec des échelles sur le bord de l'étang. Il poste à l'endroit où le combat s'était livré, des troupes fraîches; il les exhorte à bien faire leur devoir, et leur donne un plus grand nombre d'échelles qu'auparavant pour attaquer la muraille d'un bout à l'autre. Le signal se donne, on applique les échelles, on escalade la muraille dans toute sa longueur. Grand trouble, grande confusion parmi les Carthaginois : ils s'imaginaient n'avoir plus rien à craindre, et tout à coup un

nouvel assaut les rejette dans le même péril. D'un autre côté, les traits leur manquaient, et le nombre des morts abattait leur courage. Leur embarras était extrême; cependant ils se défendirent du mieux qu'ils purent.

Au moment où les Romains poussaient l'assaut avec le plus de vigueur, la marée commença à descendre, et les eaux à baisser sur les bords; mais par l'embouchure elles se jetaient avec rapidité dans la mer, qui était jointe, en sorte que ceux qui ne connaissaient pas les localités ne pouvaient assez s'étonner de cet effet naturel. Alors Scipion, qui avait eu soin de tenir des guides tout prêts, commanda aux troupes qu'il avait postées de ce côté-là d'entrer dans l'étang et de ne rien craindre; car un de ses grands talens était d'enflammer le courage de ceux qu'il exhortait, et de les faire entrer dans toutes ses vues. Les soldats obéirent et se jetèrent à l'envi dans l'étang. Ce fut alors que toute l'armée crut que quelque divinité conduisait ce siége, et qu'on se rappela tout ce que Scipion, dans sa harangue, avait promis du secours de Neptune; et ce souvenir enflamma tellement le courage des soldats, que, faisant la tortue, ils fondirent jusqu'à la porte, et tâchèrent de la briser à coups de hache. Ceux qui s'étaient approchés de la muraille en traversant l'étang, voyant les créneaux abandonnés, non-seulement ne trouvèrent aucun obstacle à appliquer leurs échelles, mais encore s'emparèrent du haut de la muraille sans combattre : les assiégés, en effet, s'étaient répandus dans les autres endroits, et surtout vers le bout de l'isthme et vers la porte qui y conduisait, et personne ne s'attendait que les ennemis attaqueraient la muraille du côté de l'étang; outre que les cris confus que jetait la populace effrayée ne leur permettaient ni d'entendre ni de rien voir de ce qu'il y avait à faire.

Les Romains ne se furent pas plus tôt rendus maîtres de la muraille, qu'ils la parcoururent en précipitant tous les ennemis qu'ils rencontraient, leur armure leur donnant pour cela beaucoup d'avantage. Arrivés à la porte, les uns descendirent et brisèrent les gonds; les autres, qui étaient au dehors, entrèrent dans la ville. Ceux qui escaladaient du côté du bout de l'isthme, ayant repoussé les assiégés, s'emparèrent des créneaux. C'est ainsi que la ville fut prise. La colline, du côté de l'orient, fut emportée par ceux qui étaient entrés par la porte, après en avoir chassé les Carthaginois qui la gardaient.

Quand Scipion crut qu'il était entré assez de soldats dans la ville, il en détacha la plus grande partie contre les habitans, comme les Romains ont coutume de faire lorsqu'ils prennent une ville d'assaut, avec ordre de tuer tous ceux qu'ils rencontreraient, de ne faire quartier à personne, et de ne point penser à piller que le signal n'en fût donné. Je pense qu'ils ne se portent à ces excès que pour inspirer la terreur du nom romain, et que c'est pour cela que souvent, dans les prises de villes, non-seulement ils passent les hommes au fil de l'épée, mais encore coupent en deux les chiens et mettent en pièces les autres animaux : coutume qu'ils observèrent surtout ici, à cause du grand nombre d'animaux qu'ils avaient pris. Scipion ensuite, à la tête de mille soldats, s'avança vers la citadelle. A son arrivée, Magon voulut d'abord se mettre sur la défensive; mais, réfléchissant que la ville était entièrement au pouvoir des Romains, il envoya demander la vie à Scipion, et lui remit la citadelle; après quoi le signal du

pillage fut donné, et on cessa le massacre. La nuit venue, ceux qui avaient ordre de rester dans le camp, y restèrent. Le général et ses mille soldats, prirent leur logement dans la citadelle. Le reste reçut, des tribuns, l'ordre de sortir des maisons, et de rassembler par monceaux, sur la place, tout le butin qu'ils avaient fait et de passer la nuit auprès. Les troupes légères furent amenées du camp et postées sur la colline qui regarde l'orient. C'est ainsi que les Romains se rendirent maîtres de Carthage-la-Neuve.

Le lendemain, tout le butin que l'on avait fait, tant sur la garnison que sur les citoyens et les artisans, ayant été rassemblé sur la place publique, les tribuns le distribuèrent à leurs légions, selon l'usage établi chez les Romains. Or, telle est la manière d'agir de ce peuple, lorsqu'ils prennent une ville d'assaut. Chaque jour on tire, tantôt des légions en général, tantôt des cohortes en particulier, un certain nombre de soldats, selon que la ville est grande ou petite, mais jamais plus de la moitié. Les autres demeurent à leur poste, soit hors de la ville, soit au dedans, selon qu'il est besoin. Comme leur armée, pour l'ordinaire, est composée de deux légions romaines et d'autant d'alliés, quelquefois même de quatre légions, quoique rarement, toutes ces troupes se dispersent pour butiner, et on porte ensuite ce que l'on a pris chacun à sa légion. Le butin vendu à l'encan, ces tribuns en partagent le prix en parties égales, qui se donnent non-seulement à ceux qui sont aux différens postes, mais encore à ceux qui ont été laissés à la garde du camp, aux malades et aux autres qui ont été détachés pour quelque mission que ce soit; et, de peur qu'il ne se commette quelque infidélité dans cette distribution du butin, on fait jurer aux soldats, avant qu'ils se mettent en campagne et le premier jour qu'ils sont assemblés, qu'ils ne mettront rien à part pour eux, et qu'ils apporteront fidèlement tout ce qu'ils auront pris, comme nous l'avons dit plus au long quand nous avons traité du gouvernement.

Au reste, par cet usage de partager l'armée et d'en employer une moitié au pillage, et de laisser l'autre à la garde des postes, les Romains se sont mis en garde contre les mauvais effets de la passion d'acquérir; car l'espérance d'avoir part au butin, ne pouvant être frustrée à l'égard de personne, et étant aussi certaine pour ceux qui restent aux postes que pour ceux qui font le pillage, la discipline est toujours exactement gardée; au lieu que, parmi les autres nations, faute d'observer cette méthode, il arrive souvent de grands désordres. Pour l'ordinaire, ce qui donne de la fermeté dans les peines de la vie et fait mépriser les dangers, c'est l'espérance du gain. Il n'est donc pas possible que, quand l'occasion de gagner quelques biens se présente, ceux qui restent dans le camp ou qui gardent quelque poste ne soient très-fâchés de la perdre, quand on a pour maxime, comme la plupart des peuples, que tout ce qui se prend appartient à celui qui a pris; car alors un roi ou un général a beau ordonner avec soin que tout le butin que l'on fait soit apporté à une même masse, on ne manque pas de s'approprier tout ce que l'on a pu mettre de côté; et, comme le plus grand nombre court à ce but, quand on ne peut réprimer cette ardeur, il y a beaucoup à craindre pour l'état. On a vu plus d'une fois des capitaines, qui, après avoir conduit leurs desseins avec beaucoup

de succès, quelquefois prêts à tomber sur le camp des ennemis, quelquefois même après avoir pris des villes, non-seulement ont manqué leurs entreprises, mais encore ont été malheureusement défaits, sans autre raison que celle que je viens de rapporter. Les généraux ne peuvent donc trop faire attention à ce que toutes les troupes, autant qu'il se pourra, aient la confiance que le butin, lorsqu'il y en aura, leur sera également distribué.

Pendant que les tribuns faisaient la distribution des dépouilles, le consul, ayant assemblé les prisonniers, qui étaient au nombre de près de dix mille, ordonna qu'on en fît deux classes, une des citoyens, de leurs femmes et de leurs enfans, et l'autre des artisans. Après avoir exhorté les premiers à s'attacher aux Romains, et à ne jamais perdre le souvenir de la grâce qu'il allait leur accorder, il les renvoya chacun chez eux. Ils se prosternèrent devant lui et se retirèrent en versant des larmes, que leur faisait répandre la joie d'une délivrance aussi inespérée. Pour les artisans, il leur dit qu'ils étaient maintenant esclaves du peuple romain, mais que, s'ils s'attachaient à ce peuple et lui rendaient, chacun selon sa profession, les services qu'ils devaient, ils pouvaient compter qu'on les mettrait en liberté dès que la guerre contre les Carthaginois serait heureusement terminée. Ils étaient au nombre de deux mille, qui eurent ordre d'aller donner leurs noms au questeur, et on les partagea en compagnies de trente hommes, à chacune desquelles on préposa un Romain pour les surveiller.

Parmi le reste des prisonniers, Scipion choisit ceux qui avaient la plus belle apparence et le plus de vigueur, pour en grossir le nombre de ses rameurs, qui par ce moyen s'accrut de moitié. Il en fournit aussi les galères qu'il avait prises, de façon qu'il en eut presque le double de ce qu'il avait auparavant; car il prit dix-huit galères, et il en avait trente-cinq. Il fit à ses rameurs la même promesse qu'aux artisans, c'est-à-dire, qu'après qu'il aurait vaincu les Carthaginois, il leur donnerait la liberté, s'ils servaient les Romains avec zèle et affection. Cette conduite à l'égard des prisonniers lui gagna, ainsi qu'à la république, l'amitié et la confiance des citoyens, et, par l'espérance de la liberté qu'il fit concevoir aux artisans, il leur inspira une si grande ardeur pour son service, que, par sa manière d'agir douce et affable, il augmenta de moitié ses forces de mer.

Il sépara du reste des captifs Magon et ceux des Carthaginois qui avaient été faits prisonniers avec lui, parmi lesquels deux faisaient partie du conseil des anciens et quinze du sénat. Il les confia à garder à C. Lélius, lui enjoignant d'avoir pour eux tous les égards dus à leur dignité. Puis, s'étant fait amener tous les ôtages qui étaient au nombre de plus de trois cents, il commença par flatter et caresser les enfans les uns après les autres, leur promettant, pour les consoler, que dans peu ils reverraient leurs parens. Il exhorta les autres à ne pas se laisser abattre par la douleur et à mander chacun dans leur ville à leurs amis, qu'ils étaient sains et saufs, que rien ne leur manquait, et que les Romains étaient prêts à les renvoyer chacun dans leur patrie, pourvu que leurs compatriotes voulussent bien embrasser leur parti et faire alliance avec eux. Après cela, ayant choisi entre les dépouilles celles qui convenaient le plus à son dessein, il en fit des présens à chacun selon son sexe et son âge. Il donna aux petites filles des pendans

d'oreilles et des bracelets, et aux jeunes garçons des poignards et des épées.

Sur ces entrefaites la femme de Mandonius, frère d'Indibilis roi des Ilergètes, vint se jeter aux pieds de Scipion, pour le conjurer, les larmes aux yeux, de faire traiter les matrones faites prisonnières avec plus d'égards et de bienséance que n'avaient fait les Carthaginois. Scipion fut touché de voir à ses genoux cette dame vénérable déjà avancée en âge, et qui portait la grandeur et la majesté empreintes sur son visage, et il lui demanda ce qu'elle réclamait pour ses concitoyennes. Comme elle ne répondait pas, il fit appeler ceux qui avaient été chargés du soin des femmes. Ceux-ci lui dirent que les Carthaginois ne les avaient laissé manquer de rien. Cependant la femme de Mandonius, embrassant toujours ses genoux, et ne cessant de lui répéter la même chose, Scipion embarrassé, et soupçonnant que le rapport qu'on lui avait fait était faux, et qu'apparemment les prisonnières n'avaient pas été traitées avec tous les égards dus à leur sexe, il les consola et leur assura qu'il nommerait, pour avoir soin d'elles, d'autres personnes qui leur fourniraient abondamment toutes les choses nécessaires à leur nourriture et à leur toilette. « Vous ne comprenez pas « bien ma pensée, reprit la suppliante « après un moment de silence, si vous « croyez que nous nous jetons à vos « pieds pour si peu de chose. » Alors Scipion comprit ce qu'elle voulait dire, et, voyant la jeunesse des filles d'Indibilis et de plusieurs dames illustres, il ne put s'empêcher de répandre des larmes. Le mot seul de cette dame suffit pour lui faire concevoir tout ce que ces prisonnières avaient à souffrir. Il lui fit connaître qu'il avait compris sa pensée; puis, lui prenant la main, il la consola, elle et toutes les autres, et leur promit qu'il veillerait autant sur elles que si elles étaient ses sœurs où ses enfans, et qu'il les confierait à des hommes de la part desquels elles n'auraient rien à craindre.

Scipion mit ensuite entre les mains des questeurs tout l'argent qui avait été pris sur les Carthaginois, et qui se montait à plus de six cents talens, qui, joints aux quatre cents talens qu'il avait apportés de Rome, lui donnaient plus de mille talens pour fournir aux frais de la guerre.

Ce fut en cette occasion que quelques jeunes soldats romains, bien instruits du faible de leur général, lui amenèrent une jeune fille d'une rare beauté, et le prièrent d'agréer le présent qu'ils lui en faisaient. Scipion, frappé des charmes de cette jeune fille : « Si j'étais « simple particulier, leur dit-il, vous « ne me pourriez faire un présent plus « agréable; mais, dans le rang où je suis « élevé, rien n'est moins capable de me « tenter; » faisant entendre par là que, dans certains momens de loisir les jeunes gens peuvent trouver auprès des femmes des distractions et des plaisirs, mais que, lorsqu'un homme chargé d'affaires importantes se livrait à ces plaisirs, ils abattaient la vigueur de son corps et de son esprit. Il remercia cependant ces soldats, et ayant fait venir le père de la jeune fille, il la lui remit entre les mains, et l'exhorta à la marier avec tel de ses concitoyens qu'il jugerait à propos. Cette modération et cette continence firent beaucoup d'honneur à Scipion.

Toutes choses étant ainsi réglées, il confia à la garde des tribuns le reste des prisonniers. Ensuite il fit monter à C. Lélius une galère à cinq rangs, lui joignit quelques Carthaginois et les plus distingués d'entre ceux qui avaient été pris, et les envoya à Rome pour y ap-

prendre la nouvelle conquête qu'il venait de faire, persuadé que, comme on n'y espérait rien du côté de l'Espagne, on n'aurait pas plus tôt appris les avantages qu'il avait remportés, que l'on reprendrait courage et qu'on penserait plus sérieusement que jamais à pousser cette guerre. Pour lui, il resta quelque temps dans Carthage-la-Neuve pour y exercer son armée navale, et montrer aux tribuns de quelle manière ils devaient exercer celle de terre.

Le premier jour, il commanda aux légions de courir en armes l'espace de quatre mille pas; le second, de fourbir, de nettoyer et d'examiner leurs armes devant leurs tentes; le troisième, de se reposer et de se divertir; le quatrième de combattre avec des épées de bois couvertes de cuir, et au bout desquelles il y avait un bouton, et de lancer des javelots garnis aussi d'un bouton à la pointe; le cinquième, de recommencer la course qu'ils avaient fait le premier jour. Il eut surtout grand soin d'avoir des ouvriers, afin qu'on ne manquât d'aucunes armes, soit pour les exercices, soit pour les batailles. C'est pour cela qu'il donna aussi à chaque corps un intendant chargé de veiller à ce que les soldats ne manquassent de rien. Il ne laissait pas de les visiter lui-même pendant le jour, et de leur fournir tout ce qui leur était nécessaire. En voyant hors des murs les légions s'exercer à la guerre, l'armée navale éprouver la vitesse des vaisseaux et son expérience dans l'art de la navigation; dans l'intérieur de la ville, les ouvriers occupés d'un côté à aiguiser les armes, tandis que de l'autre on entendait résonner le marteau du charpentier et du forgeron, il n'y avait personne qui ne pût appliquer à Carthage-la-Neuve le mot de Xénophon : que cette ville était un véritable atelier où l'on forgeait la guerre.

Quand il crut avoir suffisamment exercé ses troupes, et mis la ville à couvert de toute insulte par les postes qu'il y avait établis et les fortifications qu'il y avait faites, il se mit en route avec ses deux armées, et marcha vers Tarragone, ayant avec lui les ôtages qu'il avait reçus. (Dom Thuillier.)

—

A l'égard de la cavalerie, les manœuvres auxquelles Scipion voulait qu'on l'exerçât particulièrement, et qu'il jugait les plus utiles en toutes circonstances, étaient les suivantes : pour chaque cavalier individuellement, les à-droite, les à-gauche, et les demi-tours; pour les décuries, les conversions, les reversions, les demi-tours ou doubles conversions, et les trois quarts de conversion. Il faisait également sortir une ou deux files de chaque aile, et quelquefois du centre, pour les porter à quelque distance; puis toute la ligne arrivait au galop, et elle devait, par décuries, ou par turmes, se ranger exactement dans les intervalles. Particulièrement il les exerçait aux changemens de front sur l'une ou l'autre aile, soit en les mettant d'abord en avant en colonne par pelotons de pied ferme, soit en les faisant marcher par le flanc et tourner du côté des serre-files; car en faisant rompre la ligne en colonne par pelotons, pour exécuter le même mouvement, et faisant prendre successivement à chacun d'eux la nouvelle direction pour se mettre (par exemple sur la droite) en bataille, il jugeait que chaque peloton arrivait lentement sur la ligne où il devait se placer, et que d'ailleurs ce mouvement ressemblait à la simple colonne de route.

Il exerçait encore ses soldats à avancer sur l'ennemi et à faire retraite de manière que, même en courant, on ne quittât pas ses rangs, et que le même intervalle se trouvât toujours entre les escadrons; car rien n'est plus inutile et plus dangereux que de faire charger une cavalerie qui a rompu ses rangs.

Après avoir ainsi instruit et les soldats et les officiers, il parcourut les villes pour y examiner, premièrement si le peuple se conformait bien à ses ordres, et en second lieu si ceux qui y commandaient étaient capables de les bien transmettre et de les bien faire comprendre; car il avait cette opinion, que rien n'était plus nécessaire à l'heureux succès des entreprises, que l'habileté des officiers subalternes.

Après avoir ainsi disposé toutes choses, il fit sortir des villes sa cavalerie, et l'assembla dans un lieu où lui-même lui montrait tous les mouvemens qu'elle devait faire, et faisait lui-même tous les exercices des armes. Pour cela il ne se tenait pas toujours à la tête, comme nos capitaines font aujourd'hui, s'imaginant que la première place est la seule qui leur convienne : ce n'est pas savoir son métier et c'est exposer le service, que d'être vu de tout le monde et de ne voir personne. Il ne s'agit pas de faire voir que l'on a de l'autorité sur des soldats, il faut montrer qu'on s'entend à les conduire, et se trouver par conséquent tantôt à la tête, tantôt à la queue, tantôt au centre. C'est ce que faisait Scipion, voltigeant d'escadrons en escadrons, les inspectant tous par lui-même, donnant des explications plus détaillées et plus claires à ceux qui semblaient hésiter, corrigeant dès le principe tout ce qui n'avait pas été bien fait, et trouvant en effet très-rarement à corriger : tant il avait mis de soin et de clarté à donner ses instructions à chacun! Un mot de Demetrius de Phalère fait bien sentir toute la bonté de cette méthode : « Il en est, disait-il, d'une armée comme d'un édifice : de même que l'édifice est bon lorsqu'on a donné tous ses soins à ce que chaque partie soit bien conçue en détail, bien exécutée à la place qui lui convient et bien enchaînée à toutes les autres parties, de même dans une armée la vigueur de l'ensemble se compose de la vigueur et de l'instruction de chaque compagnie et de chaque soldat en particulier. » (Dom Thuillier.)

III.

Plaintes des Étoliens contre les Romains.

« Dans la circonstance présente, disaient-ils, on se conduit avec nous comme si l'on rangeait une armée en bataille. Alors, on place ordinairement en tête ce qu'il y a de plus léger et de plus brave dans les troupes, pour résister aux plus grands dangers et périr souvent les premiers; tandis qu'on réserve à la phalange et aux troupes pesamment armées l'honneur de la victoire. Il en est de même ici : on expose aux premiers coups les Étoliens et les peuples du Péloponnèse qui font cause commune avec eux : les Romains sont la phalange de réserve, destinée à porter secours. Si, par un revers de fortune, les Étoliens viennent à être défaits, les Romains feront leur retraite sans avoir couru aucun danger; si, au contraire, les Étoliens remportent la victoire, ce qu'à Dieu ne plaise! les Romains ne manqueront pas de les soumettre, eux et tous les autres peuples de la Grèce. » (Dom Thuillier.)

—

Toute société démocratique a besoin d'avoir des alliés, car la multitude

peut souvent être entraînée à des actes insensés qui pourraient exposer un état sans défense. (*In cod. Urb.*) SCHWEIGH.

—

Philopœmen.

Euryléon, préteur des Achéens, était un homme sans courage et sans connaissance de la guerre. Mais puisque nous sommes arrivés au temps où Philopœmen va paraître en scène, il est à propos que nous fassions pour lui ce que nous avons fait pour les autres grands citoyens, et que nous fassions connaître quel était son caractère, et à quelle école il avait été instruit; car je ne puis souffrir ces historiens qui nous entretiennent long-temps de l'origine des villes, où elles sont situées, nous disent par qui et comment elles ont été bâties, nous expliquent avec soin leur construction et leurs révolutions diverses, et qui négligent de nous parler des grands hommes auxquels a été confiée l'administration de la république, et de nous raconter par quels travaux, par quelles études, ils sont arrivés à ce point d'éminence. Cependant combien tirerait-on plus d'utilité de l'un que de l'autre! Il n'y a dans la description d'un édifice rien pour notre émulation, rien pour notre instruction morale; mais, en apprenant les inclinations d'un grand homme bien né, nous sommes portés à nous le proposer pour modèle et à marcher sur ses traces. C'est pour cela que si, dans un volume particulier, je n'avais pas traité de Philopœmen et si je n'avais raconté ce qu'il a été, quels furent ses maîtres, et par quelles études il se forma dans sa jeunesse, je me croirais obligé d'entrer ici dans ces détails; mais comme dans trois livres que j'ai consacrés à sa mémoire, en dehors de l'histoire présente, j'ai rapporté l'éducation qu'il avait reçue et ses actions les plus mémorables, il est à propos que j'omette dans cette histoire générale tout ce qui est relatif à ses premières années et que je m'étende au contraire avec de nouveaux détails sur tout ce qu'il a fait dans son âge mûr, et que je n'avais touché qu'en passant dans mon précédent ouvrage. Ainsi chacun des deux ouvrages sera maintenu dans les règles de l'art : dans le premier on ne pouvait demander de moi qu'un tableau louangeur et orné de ses actions : c'était moins une histoire qu'un éloge que je m'étais proposé; mais celui-ci est une histoire où le blâme et la louange ont également place, et où par conséquent les faits doivent être vrais, appuyés de preuves et accompagnés de réflexions. Entrons donc en matière.

Philopœmen naquit de parens illustres; il tirait son origine des familles les plus distinguées. Il eut pour premier maître Cléandre, noble Mantinéen, qui avait droit d'hospitalité chez son père, et qui était alors banni de sa patrie. Adolescent il se fit disciple d'Ecdème et de Démophane, qui nés l'un et l'autre à Mégalopolis, s'étaient exilés de leur patrie par haine pour les tyrans, et s'étaient retirés chez le philosophe Arcésilas. Pendant leur fuite, ayant tramé une conspiration contre Aristodème, ils remirent leur pays en liberté, et furent d'un grand secours à Aratus pour délivrer les Sicyoniens de leur tyran Nicoclès. Appelés ensuite par les Cyrénéens, ils gouvernèrent ce peuple avec beaucoup de sagesse et le maintinrent en liberté. Formé par ces deux Mégalopolitains, Philopœmen se distingua dès sa jeunesse parmi ses égaux, soit à la chasse, soit dans la guerre, par son ardeur infatigable dans l'une et dans l'autre, et par son courage. Il

était aussi sobre dans sa nourriture que modeste dans ses vêtemens. Il avait appris de ses maîtres qu'un homme négligent dans ce qui le regarde personnellement, est incapable de bien gouverner les affaires d'un état, et que celui qui dépense pour vivre au-delà de ses propres revenus, vivra bientôt aux dépens du public. Créé par les Achéens commandant de la cavalerie, il la trouva dans un complet état de démoralisation, sans discipline et sans courage. Il sut si bien l'exercer et la piquer d'émulation, qu'il la rendit non-seulement meilleure qu'elle n'était auparavant, mais encore de beaucoup supérieure à celle de ses ennemis. La plupart de ceux qui entrent dans cette charge sans connaissance des mouvemens de la cavalerie, ne hasardent point de donner des ordres. D'autres, ambitionnant la préture, ménagent tout le monde et se concilient d'avance ses suffrages. Pour cela ils ne reprennent et ne punissent rien avec cette juste sévérité sans laquelle on expose un état à sa ruine. Ils dissimulent les fautes, et, pour faire une petite grâce ils font un tort infini à ceux qui leur ont confié le commandement. Il en est enfin d'autres qui sont courageux, habiles, désintéressés et exempts d'ambition, mais qui, par une rigidité outrée et importune, font plus de tort aux troupes que ceux qui n'en ont aucune. (*Vertus et vices.*) Dom Thuillier.

Philippe, roi de Macédoine.

Ce prince, après avoir célébré les jeux Néméens, retourna à Argos, où, quittant le diadème et la pourpre, il voulut vivre d'égal à égal avec tout le monde, et affecta des manières tout-à-fait douces et populaires. Mais plus il se rapprocha du peuple par ses habits, plus la puissance qu'il exerça fut grande et souveraine. Ce n'était plus les femmes veuves ou mariées qu'il tâchait de corrompre : celle qui lui plaisait, il lui envoyait ordre de le venir trouver ; celles qui n'obéissaient pas sur-le-champ, il allait envahir leur demeure avec une troupe d'hommes ivres, et leur faisait violence. Sous divers prétextes déraisonnables, il faisait venir chez lui les enfans des unes, les maris des autres, et les intimidait par ses menaces. Il n'y eut point de désordres où il ne se plongeât, point d'injustices qu'il ne commît. Ces excès irritèrent beaucoup les Achéens, et surtout les plus modérés d'entre eux. Mais, menacés de guerres de tous côtés, il fallait, malgré eux, qu'ils supportassent patiemment les déportemens affreux de ce prince. (*Ibid.*)

Le même.

Jamais roi n'a eu de plus grands talens pour régner que Philippe, jamais roi n'a déshonoré le trône par de plus grands défauts. Les talens, je crois qu'il avait reçus de la nature, et que les défauts lui sont venus à mesure qu'il croissait en âge, de même qu'il arrive aux chevaux en vieillissant ; nous n'avons parlé ni des uns ni des autres en commençant son histoire, comme font les autres historiens. Nous réservons nos réflexions pour les joindre aux faits quand ils se présentent. Cette méthode, dont nous usons à l'égard des rois et de tous les personnages marquans, nous paraît plus convenable à l'histoire et plus utile à ceux qui la lisent. (*Ibid.*)

IV.

Forces de la Médie plus grandes que celles de toutes les autres dynasties de l'Asie. — Richesses surprenantes du palais du roi des Mèdes à Ecbatane. — Expédition d'Antiochus contre Arsacès, un des premiers fondateurs de l'empire des Parthes.

La Médie est le plus puissant royaume de l'Asie, soit que l'on considère l'étendue du pays, soit qu'on le regarde par le nombre et la force des hommes, ou même des chevaux qu'on y trouve. C'est elle qui fournit toute l'Asie de ces sortes d'animaux, et ses pâturages sont si bons, que les autres rois y mettent leurs haras. Elle est environnée de tous les côtés de villes grecques. C'est une précaution que prit Alexandre pour la mettre à couvert des insultes des Barbares qui en sont proche. Il n'y a qu'Ecbatane qui ne soit pas de ce nombre. Cette ville est bâtie au nord de la Médie, et commande aux pays qui sont le long des Palus-Méotides et du Pont-Euxin. Elle était dès le commencement la capitale du royaume. Les richesses et la magnificence des édifices dépassent de beaucoup tout ce que l'on voit dans les autres villes. Située dans un pays de montagnes, sur le penchant du mont Oros, elle n'est point fermée de murailles, mais on y a construit une citadelle d'une force surprenante, et sous laquelle est le palais du roi. Je ne sais si je dois parler en détail de ce qui se voyait dans cette ville, ou le passer entièrement sous silence : c'est un sujet sur lequel pourraient beaucoup s'étendre ces sortes d'historiens qui aiment à débiter du merveilleux, à exagérer chaque chose, et à faire des digressions; mais quand on croit ne devoir parler des choses qui passent l'ordinaire qu'avec beaucoup de retenue, on est fort embarrassé. Je dirai cependant que ce palais a sept stades de tour, et que la grandeur et la beauté des bâtimens particuliers donne une grande idée de la puissance de ceux qui les ont élevés les premiers; car, quoique tout ce qu'il y avait en bois fût de cèdre et de cyprès, on n'y avait rien laissé à nu. Les poutres, les lambris et les colonnes qui soutenaient les portiques, et les péristyles étaient revêtus, les uns de lames d'argent, les autres de lames d'or; toutes les tuiles étaient d'argent. La plupart de ces richesses furent enlevées par les Macédoniens du temps d'Alexandre; Antigone et Seleucus Nicanor pillèrent le reste. Cependant, lorsque Antiochus entra dans ce royaume, le temple d'Éna était encore environné de colonnes dorées, et on trouva dedans une grande quantité de tuiles d'argent, quelques briques d'or, et beaucoup de briques d'argent. On fit de tout cela de la monnaie au coin d'Antiochus, qui se monta à la somme de quatre mille talens.

Arsacès s'attendait bien qu'Antiochus viendrait jusqu'au temple, mais il ne pouvait s'imaginer que ce prince aurait la hardiesse de traverser avec une si grande armée un pays désert, tel que celui qui est proche, et où surtout on ne trouve d'eau nulle part. En effet, sur la surface de la terre on n'en voit point du tout; il est vrai qu'il y a sous terre des ruisseaux et des puits, mais il faut connaître le pays pour les découvrir. Sur cette nature du sol les habitans débitent une chose qui est vraie, c'est que les Perses, lorsqu'ils se rendirent maîtres de l'Asie, donnèrent à ceux qui feraient venir de l'eau dans les lieux où il n'y en aurait point eu auparavant, l'usufruit de ces lieux-là mêmes, jusqu'à la cinquième génération inclusivement, et que les habitans, animés par cette promesse, n'avaient épargné ni travaux ni dépenses

pour conduire sous terre des eaux depuis le mont Taurus, d'où s'échappe un grand nombre de cours d'eau, jusque dans ces déserts ; de sorte que, même à présent, ceux qui se servent de ces eaux ne savent pas où prennent leur source les ruisseaux souterrains qui les leur fournissent. Lorsque Arsacès vit qu'Antiochus traversait le désert malgré les difficultés qu'il croyait devoir l'arrêter, sur-le-champ il marcha pour combler les puits. Le roi en fut averti, et fit partir aussitôt Nicomède avec mille chevaux ; mais Arsacès s'était déjà retiré. On ne trouva que quelque peu de cavalerie qui bouchait les ouvertures par lesquelles on descendait aux ruisseaux, et qui prit la fuite dès qu'elle s'aperçut qu'on venait à elle.

Nicomède ayant rejoint l'armée, Antiochus, après avoir traversé le désert, vint à Hécatompyle, ville située au milieu du pays des Parthes, et à laquelle on a donné ce nom, parce qu'elle a des issues pour aller dans tous les lieux qui sont alentour. Là il fit faire halte à ses troupes, et, ayant réfléchi que si Arsacès se sentait en état de combattre, il ne quitterait pas son pays, et ne chercherait pas un endroit plus avantageux pour cela que la plaine d'Hécatompyle, et qu'en se retirant, il donnait assez à connaître qu'il n'avait nulle envie de combattre, il prit le parti de passer dans l'Hyrcanie. Arrivé à Ragas, il apprit des habitans, que le chemin qu'il avait à faire pour parvenir au sommet du mont Labute, d'où l'on descend dans l'Hyrcanie, était extrêmement difficile, et qu'il était tout bordé d'une grande multitude de Barbares. Sur ces avis, il partagea ses soldats armés à la légère en différentes troupes; il partagea aussi leurs chefs, et désigna à chacun la route qu'il devait tenir. Il fit la même chose à l'égard des pionniers, qui devaient suivre partout les troupes légères, et disposer de telle sorte chaque endroit où ils arriveraient, que les troupes pesamment armées et les bêtes de charge pussent y passer.

Il donna donc le commandement de l'avant-garde à Diogène. Elle était composée d'archers, de frondeurs et de montagnards, qui, habiles à lancer des traits et des pierres, sont d'une très-grande utilité dans les détroits, parce que sans garder aucun rang, ils se battent d'homme à homme dès que l'occasion se présente, et que tout lieu leur est propre. Il leur joignit deux mille Crétois armés de leurs boucliers, sous la conduite de Polixénide le Rhodien. L'arrière-garde que composaient les soldats pesamment armés était commandée par Nicomède et Nicolas, le premier de l'île de Cos et l'autre d'Étolie.

On n'eut pas fait quelque chemin en avant que l'on s'aperçut que les endroits où l'on devait aller étaient beaucoup plus difficiles qu'on ne s'attendait. La montée avait trois cents stades de longueur. Il fallait faire une bonne partie de cette route par un chemin creusé par la chute des torrens, et rempli d'arbres et de pierres qui étaient tombées d'elles-mêmes du haut des rochers escarpés qui le bordaient ; les Barbares avaient encore rendu ce chemin plus difficile par les abatis d'arbres qu'ils y avaient faits, et par la quantité de pierres qu'ils y avaient jetées : ajoutez que, s'il eût fallu nécessairement que toute l'armée d'Antiochus traversât ce chemin, ils avaient tellement pris leurs mesures que ce prince eût été obligé d'abandonner son entreprise. Mais ils n'avaient pas pris garde à tout. Il était vrai que la phalange et les bagages ne pouvaient passer que par là, et que les montagnes voisines leur étaient inaccessibles ; mais les troupes légères pouvaient gravir les

rochers même. Aussi Diogène ayant pris, pour monter, un autre chemin que la ravine, n'eut pas plus tôt fondu sur le premier poste des ennemis, que tout changea de face. A peine en fut-on venu aux mains, que Diogène saisit l'occasion de gagner le dessus, et, en marchant par des routes détournées, de se poster plus haut que les ennemis, qu'il fit alors accabler de traits et de pierres lancées à la main. Ce qui incommoda le plus ces Barbares furent les pierres jetées de loin avec les frondes. Les premiers chassés et leur poste emporté, les pionniers, à mesure que l'on avance, nettoient et aplanissent les chemins, ce qui était bientôt fait, parce qu'on y employait un grand nombre d'ouvriers. Aussitôt les frondeurs, les archers et ceux qui lançaient des javelots courent de côté et d'autre sur le haut, s'assemblent et s'emparent des meilleurs postes, pendant que les soldats pesamment armés montent en bon ordre par la ravine. Les Barbares effrayés se retirent et se ramassent sur le sommet de la montagne, et Antiochus sort enfin du détroit sans coup férir, avec lenteur cependant et beaucoup de peine, car il ne parvint qu'au bout de huit jours au sommet. Les Barbares s'y étant assemblés dans l'espérance d'empêcher que leurs ennemis n'en approchassent, il se livra là un combat fort opiniâtre, où les Barbares furent repoussés, parce que bien qu'il combattissent serrés de front et avec beaucoup de valeur contre la phalange, dès qu'ils virent que les troupes légères étaient arrivées par un long circuit pendant la nuit, et qu'elles s'étaient postées derrière eux sur des endroits qui les dominaient, la frayeur les saisit et ils prirent la fuite. Antiochus ne voulut pas qu'on les poursuivît et fit sonner la retraite, dans le dessein de descendre serré et en bon ordre dans l'Hyrcanie. Ayant donc réglé sa marche comme il souhaitait, il arrive à Tambrace, ville qui, quoique sans murailles, est cependant considérable, tant par le palais du roi que par l'étendue de son enceinte. Il campa en cet endroit; mais comme la plupart des Barbares après le combat, aussi bien que les peuples du voisinage, s'étaient retirés à Syringe, ville peu éloignée de Tambrace, et qui, pour sa force et ses autres avantages, est comme la capitale de l'Hyrcanie, il forma le dessein de la réduire en sa puissance. Il fait donc avancer là son armée, il campe tout autour et commence le siége. La plupart de ses moyens d'attaque consistaient en tortues pour mettre à couvert les travailleurs; car la ville était entourée de trois fossés, larges chacun de trente coudées et profonds de quinze, sur les deux bords desquels il y avait double rempart et au-delà une forte muraille. C'étaient là des combats continuels; à peine pouvait-on suffire de part et d'autre à transporter les morts et les blessés: car on ne combattait pas seulement sur terre, mais encore dessous, dans les mines qu'on y avait creusées. Cependant, à force de monde et de valeur de la part d'Antiochus, les fossés furent bientôt comblés, et la muraille ne tarda pas à crouler sur les mines qu'on avait faites dessous. Alors les Barbares, ne voyant plus de ressource, tuèrent tous les Grecs qui étaient dans la ville, et, après avoir pillé tout ce qu'il y avait de meubles précieux, en sortirent pendant la nuit. Antiochus mit à leur poursuite Hyperbasis avec les mercenaires étrangers. Ils ne l'eurent pas plus tôt aperçu, qu'ils jetèrent leurs bagages et revinrent dans la ville; mais, les soldats pesamment armés montant par la brèche, ils perdirent toute espérance et se rendirent. (DOM THUILLIER.)

Achriane, ville d'Hyrcanie. Polybe, livre X. (*Steph. Byz.*) SCHWEIGH.

—

Calliope, ville du pays des Parthes. Polybe, livre X. (*Ibid.*)

V.

Claudius Marcellus et Crispinus, consuls, tués faute de connaissance de la guerre. Un général ordinairement ne doit pas se trouver aux combats particuliers.— Éloge d'Annibal.

M. Claudius Marcellus et T. Quintius Crispinus, voulant reconnaître par eux-mêmes le penchant de la montagne qui regardait le camp des ennemis, après avoir donné ordre à ceux qui étaient dans le camp d'y demeurer, prirent avec eux deux turmes de cavalerie, des vélites, et environ trente licteurs, et s'avancèrent sur les lieux pour les bien examiner. Par hasard quelques Numides accoutumés à tendre des embûches aux éclaireurs, et en général à tous ceux qui sortent les premiers du retranchement, s'étaient cachés au pied de la montagne; ils furent avertis par un homme qui était à la découverte, que quelques troupes romaines étaient montées sur le haut de la montagne. Aussitôt ils sortent de leur embuscade, et, marchant par des sentiers détournés ils surprennent les consuls, et leur ferment le passage qui conduisait à leur camp. On en vient aux mains: Marcellus est d'abord jeté sur le carreau avec quelques autres; le reste, tout couvert de blessures, fut obligé de prendre la fuite par des lieux escarpés, les uns d'un côté, les autres d'un autre. Le fils de Marcellus y fut aussi blessé; il ne se tira de ce danger qu'avec peine, et ce fut une espèce de miracle qu'il en échappât. Les Romains, de leur camp, voyaient ce qui se passait sur la montagne, mais ils ne purent aller au secours des consuls. Les soldats poussèrent des cris, furent épouvantés, on brida les chevaux, on prit les armes, mais pendant ce temps-là l'action se termina. Marcellus se montra en cette occasion plus simple et plus imprudent qu'habile capitaine, et c'est ce qui lui attira cette fin si déplorable.

Je ne puis m'empêcher de rapporter souvent de ces sortes de fautes; car entre celles que je vois commettre aux généraux, celle-ci est une des plus ordinaires. Cependant c'est celle de toutes où paraît le plus l'ignorance d'un général; car que peut-on attendre d'un chef qui ne sait pas qu'un homme qui commande une armée ne doit pas prendre part à des engagemens partiels qui ne décident pas des affaires capitales? A quoi est bon un général qui ignore que, quand même les conjonctures demanderaient qu'il entreprît quelque action particulière, il faut qu'il périsse beaucoup de ceux qu'il conduit, avant qu'il s'expose lui-même au dernier péril? S'il y a péril à affronter, c'est l'affaire d'un Carien, comme dit le vieux proverbe, et non d'un général; car dire je n'avais pas pensé à cela, ou, qui eût pu prévoir qu'il en arriverait ainsi? c'est à mon avis la marque la plus évidente qu'un général puisse donner de son peu d'expérience et de son incapacité.

Annibal, sous bien des rapports, me paraît un grand capitaine; mais en quoi je trouve qu'il a excellé, c'est que, pendant tant d'années qu'il a fait la guerre, et pendant lesquelles il a éprouvé tant et de si différens effets de la fortune, il a eu l'adresse de tromper bien souvent le général ennemi dans des actions particulières, sans que jamais ses ennemis aient pu le tromper lui-même, malgré le grand nombre de batailles,

et de combats considérables qu'il a livrés : tant étaient grandes les précautions qu'il prenait pour la sûreté de sa personne! Et on ne peut en cela que louer sa prudence. Toute une armée périrait, que tant que le général subsiste et peut agir, la fortune lui fait naître quantité d'occasions de réparer ses pertes; mais, lui mort, l'armée n'est plus que comme un vaisseau qui a perdu son pilote. Quand elle serait assez heureuse pour remporter la victoire et abattre l'ennemi, ce bonheur ne lui servirait de rien, parce que toutes ses espérances sont fondées sur les chefs. Ceci soit dit pour ces généraux qui, ou par vanité, ou par une légèreté puérile, ou par ignorance, ou par mépris pour les ennemis, tombent dans de pareilles fautes; car il est sûr que les suites funestes de la mort d'un général qui s'est mal à propos exposé, n'arrivent que par quelqu'un de ces défauts. (DOM THUILLIER.)

VI.

Comment Scipion pendant un quartier d'hiver gagna les Espagnols au peuple romain. — Édecon, Indibilis, et Mandonius, rois dans l'Espagne. — Il faut plus d'habileté et de prudence pour bien user de la victoire que pour vaincre. — Réflexions de Polybe sur ce sujet. — De quelle manière Asdrubal, frère d'Annibal, après avoir été vaincu par Scipion, sortit d'Espagne. — Générosité de Scipion en refusant le royaume d'Espagne que lui déféraient les peuples de cette contrée.

En Espagne, Scipion, ayant pris des quartiers d'hiver à Tarragone, comme nous avons dit plus haut, commença par gagner au peuple romain l'amitié des Espagnols, en leur rendant les ôtages qu'il en avait reçus. Édecon, un des rois du pays, lui fut en cette occasion d'un grand secours : ce prince, après la prise de Carthage-la-Neuve, voyant sa femme et ses enfans au pouvoir de Scipion, et se comptant bien que les Espagnols ne tarderaient pas à se ranger dans le parti des Romains, forma le dessein d'être un des principaux auteurs de ce changement, porté à cela par l'espérance de recouvrer sa famille, et de se faire un mérite auprès du consul d'avoir pris de bon gré les intérêts des Romains sans attendre que la nécessité l'y contraignît. Le succès répondit à ses espérances : dès que les armées eurent été distribuées dans leurs quartiers d'hiver, il vint à Tarragone accompagné de quelques-uns de ses amis; il parle à Scipion, et lui dit qu'il rendait grâces aux dieux de ce qu'il était le premier des grands du pays qui fût venu se rendre à lui; que les autres, à la vérité, tendaient les mains aux Romains, mais que malgré cela ils envoyaient souvent des ambassadeurs aux Carthaginois et entretenaient des correspondances avec eux; que lui, au contraire, non seulement venait lui-même se rendre, mais amenait encore ses parens et ses amis; que si le consul voulait bien le reconnaître pour ami et pour allié, il en tirerait de grands services, et à présent, et dans la suite; qu'à présent les Espagnols ne le verraient pas plus tôt entrer dans l'amitié du peuple romain et obtenir ce qu'il demandait, qu'ils imiteraient sur-le-champ son exemple, par le désir qu'ils avaient de recouvrer leurs parens et de se joindre au parti des Romains; et que, dans la suite, ces mêmes Espagnols, gagnés par l'honneur et l'amitié qu'on leur avait faits, seraient toujours prêts à prendre les armes pour l'aider dans tout ce qui lui restait à exécuter; qu'il le priait de lui remettre sa femme et ses enfans, de le compter au nombre de ses amis, et en cette qualité de lui permettre de retourner dans son pays, jusqu'à ce que l'occasion se présentât

de montrer combien ses amis et lui avaient à cœur et ses intérêts et ceux des Romains.

Ce discours fini, Scipion qui, depuis long-temps était disposé à ce que lui conseillait Édecon, et qui roulait dans son esprit les mêmes pensées, rendit à ce prince sa femme et ses enfans, lia amitié avec lui, eut avec lui des conversations familières, se l'attacha par différens bons procédés à son égard, et, ayant fait concevoir de grandes espérances à tous les amis qu'il avait amenés, il les renvoya dans leur pays. Le bruit de cet événement s'étant bientôt répandu, tous les Espagnols d'en deçà de l'Èbre, qui auparavant ne voulaient pas de bien aux Romains, se jetèrent dans leur parti d'un consentement unanime, comme Scipion l'avait projeté. Après le départ d'Édecon, le consul, ne voyant rien à craindre du côté de la mer, congédia son armée navale; il en retint cependant les plus propres au service pour augmenter ses troupes de terre, et les distribua dans les compagnies.

Dans ce temps-là Indibilis et Mandonius, deux des plus grands personnages d'Espagne, quoiqu'en apparence très attachés aux Carthaginois, couvaient cependant depuis long-temps le dessein de les abandonner, et ne cherchaient que l'occasion, aigris de ce qu'Asdrubal, sous prétexte de s'assurer de leur fidélité, leur avait demandé de grosses sommes d'argent, et leurs femmes et leurs filles en ôtage, comme nous l'avons déjà rapporté. L'occasion leur paraissant alors favorable, ils font sortir leurs troupes du camp des Carthaginois, et se retirent de nuit dans des endroits fortifiés, où leurs ennemis ne pouvaient pas les insulter. Cette désertion fut suivie de celle d'un grand nombre d'autres Espagnols, qui déjà rebutés de la hauteur et de la fierté des Carthaginois, n'attendaient que ce moment pour faire voir quelles étaient leurs dispositions.

Ce n'est pas le seul exemple que nous ayons de pareilles désertions. Nous l'avons déjà dit plusieurs fois, il est beau de conduire une guerre de façon qu'on remporte une pleine victoire sur les ennemis; mais il faut encore plus d'habileté et de prudence pour bien user de la victoire. Beaucoup de généraux savent vaincre, peu savent bien user de la victoire. Les Carthaginois ne surent que vaincre. Après avoir défait les armées romaines et tué les deux consuls Publius et Cnéius Scipion, se flattant qu'on ne pouvait plus leur disputer l'Espagne, ils n'eurent plus aucun ménagement pour les peuples de cette contrée. Que leur en arriva-t-il? au lieu d'amis et d'alliés ils s'en firent des ennemis. C'est un malheur qu'ils ne pouvaient éviter, pensant, comme ils faisaient, qu'on gagne les empires d'une autre façon qu'on ne les garde. Ils devaient savoir que la meilleure manière de les garder est de suivre constamment les maximes qui ont servi à les conquérir. Or, il est évident, et on peut le prouver par une infinité d'exemples, que le vrai moyen de se rendre maître d'un peuple, c'est de lui faire du bien, et de lui en faire espérer davantage. Mais si, après l'avoir conquis, on le maltraite et on le gouverne despotiquement, on ne doit pas être surpris que ce changement de maximes, dans ceux qui gouvernent, entraîne après lui le changement de ceux qu'on avait soumis.

Dans des conjonctures si fâcheuses, Asdrubal avait l'esprit extrêmement agité et inquiet sur les suites funestes dont il était menacé. D'un côté, la désertion d'Indibilis le chagrinait, et de

l'autre, la mauvaise intelligence qui régnait parmi les principaux officiers, et la disposition où ils étaient de ne le plus suivre. Il tremblait surtout que Scipion alors ne se présentât. Enfin, jugeant que bientôt ce consul se mettrait en marche, et se voyant abandonné des Espagnols, qui tous à l'envi étaient allés se joindre aux Romains, il crut ne pouvoir rien faire de mieux que de rassembler toutes ses forces et de livrer bataille aux ennemis. Sa raison était que si le bonheur voulait qu'il fût vainqueur, il pourrait tranquillement délibérer sur ce qu'il aurait à faire dans la suite, et que, s'il était vaincu, il se retirerait dans les Gaules avec ceux qui se seraient sauvés de la mêlée, et que, emmenant de là une troupe de Barbares, il passerait en Italie pour secourir Annibal son frère, et partager ses espérances. Pendant qu'Asdrubal méditait ce projet, C. Lélius arriva à Rome, et instruisit Scipion des volontés du sénat. Aussitôt le consul fit sortir ses troupes de leurs quartiers, et rencontra sur sa route les Espagnols, qui venaient à lui avec beaucoup de joie et d'empressement.

Indibilis entre autres, qui lui avait déjà auparavant envoyé de ses nouvelles, le voyant approcher, sortit du camp et le vint joindre avec ses amis. Dans l'entretien qu'il eut avec Scipion, il lui parla de l'union qu'il avait eue avec les Carthaginois, des services qu'il leur avaient rendus, de la fidélité qu'il leur avait gardée, des injustices qu'ils lui avaient faites, des mauvais traitemens qu'il en avait reçus, et le pria d'être juge entre les Carthaginois et lui ; que si c'était à tort qu'il se plaignait d'eux, cela devait faire conclure à Scipion, qu'il ne serait pas plus fidèle aux Romains ; que si au contraire il ne les avait quittés que parce qu'il y avait été comme forcé par la manière outrageante dont ils l'avaient traité, il devait espérer qu'après avoir embrassé le parti des Romains, il aurait pour eux un attachement inviolable. Il dit encore quantité de choses sur ce sujet ; après quoi Scipion, prenant la parole, répondit qu'il ne doutait nullement de sa sincérité ; qu'il ne voulait d'autre preuve du mauvais procédé des Carthaginois à l'égard des autres Espagnols, que l'insolence dont ils s'étaient rendus coupables envers sa femme et ses filles qu'ils avaient prises en ôtage : au lieu que lui, qui ne les avait pas à ce titre, mais comme prisonnières et esclaves, les avait gardées avec autant de soin qu'il aurait fait lui-même, lui qui était leur père. Indibilis témoigna qu'il en était persuadé, se prosterna devant lui et lui donna le nom de roi. Tous ceux qui étaient présens applaudirent à ce mot, mais Scipion se rejeta et se contenta de leur dire qu'ils ne craignissent rien, et qu'ils recevraient de la part des Romains toutes les marques d'amitié qu'ils pourraient souhaiter ; et sur-le-champ il remit entre leurs mains leurs femmes et leurs filles. Le lendemain on fit un traité, dans lequel on convint qu'ils marcheraient sous les ordres des officiers romains, et qu'ils obéiraient à tous leurs ordres. Ensuite ils retournèrent au camp des Carthaginois, où ayant pris ce qu'ils avaient de troupes, ils revinrent vers Scipion, joignirent leurs tentes aux siennes, et marchèrent avec lui contre Asdrubal.

Ce général des Carthaginois campait alors dans la plaine de Castulon vers la ville de Becule, assez près des mines d'argent qui sont là. Averti de l'approche des Romains, il s'alla poster dans un endroit où, couvert par ses derrières d'une bonne rivière, il

avait devant lui une plaine qui, enfermée tout autour d'une colline, avait assez de profondeur pour y être à couvert, et assez d'étendue pour y ranger une armée en bataille. Asdrubal ne quitta pas cette position, se contentant de mettre sur la colline des postes avancés. D'abord, en approchant, Scipion ne souhaitait rien tant que de combattre; mais la situation avantageuse du poste des ennemis l'embarrassait. Il suspendit l'attaque pendant deux jours, après lesquels craignant que Magon et Asdrubal, fils de Giscon, ne vinssent l'envelopper de tous côtés, il résolut de tenter la fortune et d'éprouver un peu l'ennemi. Ayant donc averti son armée de se tenir prête, il retient ses légions dans les retranchemens, il envoie les vélites et quelques manipules d'infanterie d'élite pour harceler les postes établis sur la colline. Cet ordre s'exécute avec vigueur. Le général des Carthaginois attendait d'abord l'événement sans se mouvoir; mais voyant ses troupes serrées de près il s'ébranle, et, plein de confiance dans l'avantage de son poste, il range son armée en bataille sur le haut de la colline.

En même temps, Scipion détache toutes ses troupes à la légère pour soutenir ceux qui avaient commencé l'attaque, puis partage ses troupes en deux corps égaux. Il en donne un à Lélius, avec ordre de tourner la colline qui était à la droite des ennemis, puis il prend l'autre, fait le tour de la colline et vient fondre sur leur gauche. Ce fut alors qu'Asdrubal fit sortir véritablement du camp toutes ses troupes, car jusqu'alors il se fiait tant sur la force de sa position, qu'il ne croyait pas que jamais les Romains osassent l'attaquer. Mais il s'y prit trop tard pour ranger son armée. Les Romains profitent de cette faute, prennent en flanc les ailes avant qu'elles eussent occupé leurs postes, et non seulement montent sans péril sur la colline, mais, avançant pendant que les ennemis étaient encore en mouvement pour se ranger, tombent sur le flanc de ceux qui étaient en marche, massacrent les uns et mettent les autres en fuite au moment où ils se rangeaient en bataille. Quand Asdrubal vit ses troupes plier et prendre la fuite, il suivit le plan qu'il avait formé d'abord. Il ne voulut pas tenir jusqu'à l'extrémité; il prit tout ce qu'il avait d'argent et d'éléphans, et ralliant les fuyards, il se retira vers le Tage pour de là passer les Pyrénées et descendre chez les Gaulois qui habitent dans ces contrées.

Scipion ne crut pas qu'il fût à propos de le poursuivre, de crainte que les autres généraux ne vinssent le surprendre; il abandonna seulement le camp des ennemis au pillage. Le lendemain, ayant fait rassembler tous les prisonniers assemblés au nombre de dix mille fantassins et de deux mille cavaliers, il réfléchit à ce qu'il devait en faire. Tout ce qu'il avait d'Espagnols, qui dans cette occasion avaient pris les armes pour les Carthaginois, vinrent se rendre aux Romains, et, dans les entretiens qu'ils eurent avec eux, ils donnaient à Scipion le titre de roi. Édecon avait été le premier à le lui donner en le saluant, et Indibilis avait suivi son exemple. Scipion d'abord n'y avait pas fait attention; mais après la bataille, tout le monde le saluant sous ce titre, il y pensa sérieusement. C'est pourquoi, ayant fait assembler les Espagnols, il leur dit qu'il voulait bien passer chez eux pour un homme d'un cœur vraiment royal et être tel en effet; mais qu'il ne voulait pas que personne l'appelât roi, et qu'il

leur ordonnait de ne le traiter que de général.

Qui n'admirera pas ici la grandeur d'âme de ce consul? Il est encore fort jeune, et la fortune le favorise tellement, que tous ceux à la tête desquels il se trouve, se portent d'eux-mêmes à le traiter de roi; cependant il ne perd pas de vue ce qu'il est, et rejette loin le titre flatteur dont on veut l'honorer. Mais cette grandeur d'âme surprendra bien davantage, si l'on jette les yeux sur les derniers temps de sa vie; car après les exploits qu'il avait faits en Espagne, après avoir dompté les Carthaginois, réduit sous la puissance de sa patrie la plus grande et la plus belle partie de l'Afrique, depuis les autels de Philène jusqu'aux colonnes d'Hercule; après avoir conquis l'Asie, vaincu les rois des Assyriens, assujetti aux Romains la plus grande et la plus considérable partie de l'univers, combien d'occasions de se faire roi la fortune ne lui a-t-elle pas données? On peut dire qu'il n'avait qu'à choisir le pays qui lui plaisait le plus. Une fortune si rapide et si constante, qui était capable d'inspirer un orgueil excessif, je ne dis pas seulement à un homme, mais à une divinité, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ne tenta point Scipion. Il était si fort au dessus des autres hommes par sa grandeur d'âme, qu'il n'eut que du mépris pour la souveraineté, bien cependant au-delà duquel on n'ose rien demander aux dieux. Il préféra sa patrie et la fidélité qu'il lui devait, à une puissance si éclatante et si heureuse.

Pour revenir à mon sujet, Scipion, ayant séparé les Espagnols du reste des prisonniers, les renvoya tous sans rançon dans leur pays. Il fit présent à Indibilis de trois cents chevaux qu'il lui ordonna de choisir; le reste, il le donna à ceux qui n'en avaient point. Il passa ensuite dans le camp des Carthaginois, à cause des avantages de sa situation, et y resta pour y attendre les autres généraux des Carthaginois; et, après avoir envoyé quelques troupes sur les Pyrénées pour y observer les démarches d'Asdrubal, l'été étant sur sa fin, il se retira à Tarragone, et y fit prendre à ses troupes leurs quartiers d'hiver. (Dom Thuillier).

VII.

Expédition de Philippe contre Attalus.

Les Étoliens, fondant de grandes espérances sur l'arrivée des Romains et du roi Attalus qui marchait à leur secours, jetaient l'épouvante parmi tous les Grecs et leur faisaient la guerre par terre, pendant que P. Sulpicius et Attalus la faisaient par mer. C'est ce qui porta les Achéens à venir prier Philippe de les secourir, parce qu'ils ne craignaient pas seulement les Étoliens, mais encore Machanidas, qui commandait une armée sur les frontières des Argiens. Les Béotiens, menacés par la flotte des ennemis, lui demandèrent aussi un chef et des troupes. Ceux qui implorèrent son secours avec le plus d'instances furent les Eubéens; les Acarnaniens firent les mêmes prières; il vint encore des ambassadeurs de la part des Épirotes. Le bruit courait aussi que Scerdilaïdas et Pleuratus mettaient des troupes en campagne, et que les Thraces limitrophes de la Macédoine, et surtout les Mèdes, avaient dessein de se jeter dans ce royaume, pour peu que Philippe s'en éloignât. De plus les Étoliens s'étaient emparés du défilé des Thermopyles, l'avaient fortifié de fossés et d'un retranchement, et y avaient mis une forte garde, se flattant par là de fermer le

passage à Philippe, et de l'empêcher de porter du secours à ses alliés d'en deçà des Pyles.

Des conjonctures si difficiles et si propres à mettre à l'épreuve les forces de l'esprit et du corps des grands capitaines, piqueront, je crois, la curiosité des lecteurs; car, comme on ne connaît jamais mieux la vigueur et la force des animaux que l'on poursuit à la chasse que lorsqu'ils sont pressés de tous côtés, la même chose arrive à l'égard des chefs : Philippe va nous en donner un bel exemple. Il congédia ces ambassades, en leur promettant à toutes qu'il ferait tout son possible pour les contenter : il donna tous ses soins à la guerre, et ne pensa plus qu'à voir en quel endroit et contre qui il fallait d'abord marcher.

Peu après, étant informé qu'Attalus était passé en Europe, qu'il avait abordé à l'île de Peparèthe, et qu'il était maître de la campagne, il envoya des troupes pour garder la ville. Il fit partir Poliphante avec un nombre suffisant de soldats, pour défendre les Phocéens et les terres de la Béotie. Menippe alla par son ordre à Chalcis et dans le reste de l'Eubée avec mille soldats pesamment armés et cinq cents Agrianiens. Lui-même s'avança vers Scotuse, où il avait donné rendez-vous aux Macédoniens. Ayant appris là qu'Attalus avait mouillé l'ancre à Nicée, et que les chefs des Étoliens s'étaient assemblés à Héraclée pour conférer ensemble sur les affaires présentes, il partit de Scotuse dans le dessein de répandre parmi eux la confusion et la terreur; mais ils étaient partis quand il arriva. Ainsi, après avoir porté le ravage dans le pays et pris ce qu'il put de vivres parmi les peuples qui habitent autour du golfe des Éniens, il retourna à Scotuse et y fit camper son armée. Il en repartit quelque temps après, suivi seulement de ses troupes légères et d'une troupe de cavalerie de sa garde, et alla descendre à Démétriade, où il resta pour observer ce que les ennemis tenteraient, et, pour être mieux instruit de tout ce qui se passerait, il envoya ordre à Peparèthe, dans la Phocide et dans l'Eubée, de l'avertir de tout par des fanaux allumés sur le Tisée, montagne située dans la Thessalie, et d'où ces peuples peuvent très commodément informer de ce qui se fait chez eux. (Dom Thuillier.)

—

Digression sur les signaux.

Comme cette manière de donner des signaux, quoique d'un grand usage dans la guerre, n'a pas été jusqu'à présent traitée avec exactitude, il est bon que nous nous y arrêtions un peu pour en donner une connaissance plus parfaite. C'est une chose reconnue de tout le monde que l'occasion et l'à-propos, qui ont une si grande part dans toutes les entreprises, en ont une très grande dans celles qui regardent la guerre. Or, de toutes les inventions que l'on a faites pour jouir de l'assistance de ces deux auxiliaires, aucune n'est plus utile que les signaux par le feu. Que les choses viennent de se passer, ou qu'elles se passent actuellement, on peut, par ce moyen, en instruire à trois ou quatre journées de là, et quelquefois même à une plus grande distance, de sorte qu'on est surpris de recevoir le secours dont on avait besoin. Autrefois cette manière d'avertir était trop simple, et perdait par là beaucoup de son utilité; car, pour en faire usage, il fallait être convenu de certains signaux, et comme il y a une infinité de différentes affaires, la plupart ne pouvaient se connaître par des fanaux. Il était aisé, par exemple, d'avertir ceux avec qui

l'on était convenu, qu'il était arrivé une armée à Orée, à Peparèthe ou à Chalcis; mais des événemens qui arrivent sans qu'on s'y attende, et qui demandent qu'on tienne conseil sur-le-champ et qu'on y apporte du remède, comme une révolte, une trahison, un meurtre ou autre chose semblable, ces sortes d'événemens, dis-je, ne pouvaient s'annoncer par le moyen des fanaux; car il n'est pas possible de convenir d'un signal pour des événemens qu'il n'est pas possible de prévoir.

Æneas, cet auteur dont nous avons un ouvrage de tactique, s'est efforcé de remédier à cet inconvénient; mais il s'en faut de beaucoup qu'il l'ait fait avec tout le succès qu'on aurait souhaité : on en va juger. Ceux, dit-il, qui veulent s'informer mutuellement par des fanaux de ce qui se passe, n'ont qu'à prendre des vases de terre également larges, profonds et percés en quelques endroits; ce sera assez qu'ils aient trois coudées de hauteur et une de largeur : qu'ils prennent ensuite des morceaux de liége un peu plus petits que l'ouverture des vaisseaux, qu'ils fichent au milieu de ce liége un bâton distingué de trois doigts par quelque enveloppe fort apparente, et qu'ils écrivent sur chacune de ces enveloppes les choses qui arrivent le plus ordinairement pendant une guerre. Sur l'une par exemple, il est entré de la cavalerie; sur l'autre, il est arrivé de l'infanterie pesamment armée; sur une troisième, de l'infanterie légère; sur la suivante, de l'infanterie et de la cavalerie : sur une autre encore, des vaisseaux; ensuite, des vivres; et de même sur toutes les autres enveloppes, tous les autres événemens qu'ils pourront prévoir à juste titre devoir arriver, eu égard à la guerre qu'on aura à soutenir. Que de part et d'autre on attache à ces vaisseaux des petits tuyaux d'une exacte égalité, en sorte qu'il ne s'écoule ni plus ni moins d'eau des uns que des autres, qu'on remplisse les vases d'eau, qu'on pose dessus les morceaux de liége avec leurs bâtons, et qu'ensuite on ouvre les tuyaux. Cela fait, il est clair que, les vases étant égaux, le liége descendra et les bâtons s'enfonceront dans les vases à proportion que ceux-ci se videront : qu'après avoir fait cet essai avec une égale promptitude et de concert, on porte les vaisseaux aux endroits où l'on doit donner et observer les signaux et qu'on y mette le liége, et à mesure qu'il arrivera quelqu'une de ces choses qui auront été écrites sur les bâtons, qu'on lève un fanal et qu'on le tienne élevé jusqu'à ce que de l'autre côté on en lève un autre; qu'alors on baisse le fanal et qu'on ouvre les tuyaux : quand l'enveloppe où la chose dont on veut avertir est écrite sera descendue au niveau des vases, qu'on lève le flambeau, et que de l'autre côté, sur-le-champ, on bouche les tuyaux et qu'on regarde ce qui est écrit sur la partie du bâton qui touche à l'ouverture du vaisseau; alors, si tout a été exécuté de part et d'autre avec la même promptitude, de part et d'autre on lira la même chose.

Mais cette méthode, quoiqu'un peu différente de celle qui employait, avec les fanaux, des signes dont on était convenu, ne paraît pas encore suffisante; car on ne peut pas prévoir toutes les choses qui peuvent arriver, et quand on pourrait les prévoir, il serait impossible de les marquer toutes sur un bâton. D'ailleurs, quand il arrivera une chose à laquelle on ne s'attendait pas, comment en avertir selon cette méthode? Ajoutons que ce qui est écrit sur le bâton n'est point du tout précis et déterminé; on n'y voit pas

combien il est entré de cavalerie ou d'infanterie, ni en quel endroit du pays sont ces troupes, ni combien de vaisseaux ou combien de vivres sont arrivés; car, pour marquer ces sortes de particularités sur le bâton, il aurait fallu les prévoir avant qu'elles arrivassent, et cela n'est pas possible. Cependant ces particularités, c'est ce qu'il importe le plus de savoir; car le moyen d'envoyer du secours, si l'on ne sait ni combien on aura d'ennemis à combattre, ni où ils sont? comment avoir confiance en ses forces ou s'en défier, en un mot, comment prendre son parti, sans savoir combien de vaisseaux ou combien de vivres il est venu de la part des alliés?

La dernière méthode a pour auteurs Cléoxène et Démoclite, mais nous l'avons perfectionnée : elle est certaine et soumise à des règles fixes, et par son moyen on peut avertir de tout ce qui se passe. Elle demande seulement beaucoup de vigilance et d'attention; la voici : que l'on prenne toutes les lettres de l'alphabet et qu'on en fasse cinq classes en mettant cinq lettres dans chacune, il y en aura une qui n'aura que quatre lettres, mais cela est sans aucune conséquence pour le but que l'on se propose; que ceux qui seront désignés pour donner et recevoir les signaux écrivent sur cinq tablettes ces cinq classes des lettres, et conviennent ensuite entre eux que celui qui devra donner le signal lèvera d'abord deux fanaux à la fois, et qu'il les tiendra levés jusqu'à ce que de l'autre côté on en ait aussi levé deux, afin que de part et d'autre on soit averti que l'on est prêt; que, les fanaux baissés, celui qui donnera le signal élèvera des fanaux par sa gauche, pour faire connaître quelle tablette il doit regarder; en sorte que, si c'est la première, il n'en élève qu'un; si c'est la seconde, il en élève deux, et ainsi du reste, et qu'il fera de même par sa droite pour marquer à celui qui reçoit le signal quelle lettre d'une tablette il faudra qu'il observe et qu'il écrive. Après ces conventions, chacun s'étant mis à son poste, il faudra que les deux hommes chargés de donner les signaux aient chacun une lunette garnie de deux tuyaux, afin que celui qui les donne voie par l'un la droite, et par l'autre la gauche de celui qui doit lui répondre. Près de cette lunette, ces tablettes dont nous venons de parler doivent être fichées droites en terre, et qu'à droite et à gauche on élève une palissade de dix pieds de largeur et environ de la hauteur d'un homme, afin que les fanaux élevés au dessus donnent, par leur lumière, un signal indubitable, et qu'en les baissant elles se trouvent tout à fait cachées. Tout cet apprêt disposé avec soin de part et d'autre, supposé, par exemple, qu'on veuille annoncer que quelques auxiliaires, au nombre d'environ cent hommes, sont passés dans les rangs de l'ennemi : on choisira d'abord les mots qui expriment cela avec le moins de lettres qu'il sera possible, comme *cent Krétois ont déserté*, ce qui exprime la même chose avec moitié moins de lettres. On écrira donc cela sur une petite tablette, et ensuite on l'annoncera de cette manière : la première lettre est un K, qui est dans la seconde série des lettres de l'alphabet et sur la seconde tablette : on élèvera donc à gauche deux fanaux, pour marquer à celui qui reçoit le signal que c'est la seconde tablette qu'il doit examiner, et à droite cinq, qui lui feront connaître que c'est un K, la cinquième lettre de la seconde série, qu'il doit écrire sur une petite tablette; ensuite quatre à gauche, pour désigner la lettre R qui est dans la quatrième série; puis

deux à droite, pour l'avertir que cette lettre est la seconde de cette quatrième série. Celui qui observe les signaux devra donc écrire un R sur sa tablette. Par cette méthode il n'arrive rien qu'on ne puisse annoncer d'une manière fixe et déterminée. Si l'on y emploie plusieurs fanaux, c'est parce que chaque lettre demande d'être indiquée deux fois : mais, d'un autre côté, si on y apporte les précautions nécessaires, on en sera satisfait. L'une et l'autre méthode ont cela de commun, qu'il faut s'y être exercé avant de s'en servir, afin que, l'occasion se présentant, on soit en état, sans faire de faute, de s'instruire réciproquement de ce qu'il importe de savoir.

Au reste, on sait que les choses que l'on voit pour la première fois sont fort différentes d'elles-mêmes, lorsqu'on y est accoutumé. Ce qui paraissait d'abord non seulement fort difficile, mais même impossible, devient par le temps et par l'habitude le plus aisé du monde à pratiquer. Mille exemples font foi de ce que j'avance, mais le plus convaincant de tous est la lecture. Supposons un homme qui n'ait jamais su lire, quoiqu'il ait d'ailleurs une intelligence assez développée : qu'on ordonne à un enfant qui a l'usage de la lecture de lire quelque chose ; certainement cet homme ne pourra pas se persuader que cet enfant qui lit, arrête ses yeux premièrement sur la forme des lettres, secondement sur leur valeur, troisièmement sur la liaison que les unes ont avec les autres, toutes opérations de l'esprit qui chacune demande un certain temps. C'est pourquoi quand il verra cet enfant lire sans s'arrêter et tout d'une haleine six ou sept lignes de suite, il aura toutes les peines du monde à ne pas croire que cet enfant a lu, avant de voir ce qu'on lui a fait lire. Mais si la lecture est accompagnée de gestes, si la ponctuation et les esprits doux et rudes y sont marqués, jamais on ne le persuadera que l'enfant ne s'est pas préparé. Cela nous apprend que les difficultés qui se présentent d'abord, ne doivent pas nous détourner de ce qui est utile. Par l'habitude il n'y a rien de beau ni d'honnête que l'homme ne puisse atteindre ; il faut l'acquérir, mais surtout lorsqu'il s'agit de choses d'où dépendent notre conservation et notre salut. J'ai fait ici cette réflexion à l'occasion de ce que j'ai dit plus haut, que les sciences dans notre siècle avaient été portées à un si haut dégré de perfection, qu'il n'y en avait presque point dont on ne pût instruire avec règle et avec méthode ; ce qui fait une des plus belles parties d'une histoire bien composée. (D. THUILLIER.)

VIII.

Comment les Aspasiaques nomades passent par terre dans l'Hyrcanie.

Les Aspasiaques nomades habitent entre l'Oxus et le Tanaïs, deux fleuves, dont le premier se décharge dans la mer d'Hyrcanie, et l'autre dans les Palus-Méotides, tous deux assez grands pour être navigables. Il est étonnant de voir que les nomades traversent l'Oxus, et entrent à pied ferme avec leurs chevaux dans l'Hyrcanie. Cela se peut faire, dit-on, de deux manières, dont l'une est vraisemblable, l'autre tient du prodige, quoique absolument elle ne soit pas impossible. Celle-ci est fondée sur ce que l'Oxus prend sa source au mont Caucase. Grossi ensuite par les eaux qu'il reçoit dans la Bactriane, il roule impétueusement ses flots bourbeux dans la plaine. De là il passe dans un désert par dessus des rochers escarpés, dont la hauteur, jointe avec l'abondance des eaux du fleuve, fait que ces eaux se

précipitent avec tant de force, qu'elles tombent à plus d'un stade du rocher. On dit que c'est le long de ce rocher, et pour ainsi dire sous le fleuve même, que les Aspasiaques passent à cheval pour entrer par terre dans l'Hyrcanie. L'autre manière a plus de vraisemblance; car on assure qu'à l'endroit où tombe le fleuve sont de vastes espaces de terrain plat qu'il creuse par la violence de sa chute; que là, après avoir formé un précipice assez profond, il disparaît pour reparaître ensuite, après avoir parcouru sous terre un faible espace, et que les Barbares qui ont une grande connaissance du pays, entrent par cette espèce de pont naturel, que forme ainsi l'Oxus dans l'Hyrcanie, avec leurs chevaux. (DOM THUILLIER.)

—

Victoire d'Antiochus sur Euthydème, qui s'était révolté.

Antiochus, averti qu'Euthydème était campé près de la Tapurie, et que dix mille hommes de cavalerie sur le bord de l'Arius en défendaient le passage, prit le parti de faire lever le siége, de passer le fleuve et de marcher droit aux ennemis. Après deux jours de marche assez modérée, au troisième, ayant après le souper donné ordre à la phalange de lever le camp dès le point du jour, il prend sa cavalerie, ses troupes légères et dix mille rondachers, et se dirige la nuit à marche forcée vers le fleuve, sur l'avis qu'il avait eu que la cavalerie ennemie, qui en gardait le bord pendant le jour, se retirait la nuit dans une ville qui en était éloignée au moins de vingt stades. N'ayant à traverser qu'un pays plat et fort avantageux pour la cavalerie, quand le jour commença à paraître, il avait déjà fait passer l'Arius à la plus grande partie de ses troupes. La cavalerie bactrienne informée de la chose par ses espions, court au fleuve et fond sur les ennemis qu'elle rencontre sur sa route. Antiochus, se voyant dans la nécessité de soutenir le premier choc de cette cavalerie, encourage les deux mille hommes qui avaient coutume de combattre autour de lui, ordonne aux autres de se ranger par compagnies et par escadrons, et de prendre chacun le poste où ils avaient coutume de se mettre, et, allant au devant des Bactriens avec ses deux mille hommes d'élite, il en vient aux mains avec les premiers qui se présentent. Il se distingua plus qu'aucun des siens pendant ce combat. De part et d'autre on perdit beaucoup de monde, mais le premier corps de troupes des Bactriens fut enfoncé. Le second et le troisième étant venus à la charge, les troupes du roi furent pressées, et le désordre commençait à se mettre dans leurs rangs; mais Panetole, ordonnant au reste de la cavalerie de charger, tira le roi et ses soldats du danger où ils étaient, et contraignit les Bactriens, qui combattaient tumultueusement et sans garder leurs rangs, à prendre la fuite. Panetole mit alors à leur poursuite, et les serra de si près qu'ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent joint Euthydème, et qu'après avoir perdu beaucoup de monde. La cavalerie du roi, ayant fait un grand carnage des ennemis et un grand nombre de prisonniers, sonna la retraite et campa ce jour-là même sur le bord du fleuve. Antiochus dans ce combat eut un cheval tué sous lui. Il reçut lui-même à la bouche une blessure qui lui fit perdre quelques-unes de ses dents. De toutes les actions où il s'est trouvé, aucune ne lui a fait une plus grande réputation de valeur que celle-ci. Pour Euthydème, il fut si effrayé de cette bataille, qu'il s'enfuit à Zariaspe, ville de la Bactriane, avec toute son armée. (DOM THUILLIER.)

FRAGMENS

DU

LIVRE ONZIÈME.

I.

Victoire des Romains sur Asdrubal, frère d'Annibal. — Ce grand homme meurt glorieusement dans le combat. — Sage réflexion de l'historien sur cet événement. — Butin que font les Romains après la bataille.

Mais l'arrivée d'Asdrubal en Italie, fut bien plus prompte et bien plus rapide.

—

Asdrubal, ne trouvant rien dans tout cela qui le satisfît, et voyant d'ailleurs qu'il n'y avait pas de temps à perdre, puisque les ennemis rangés en bataille s'avançaient déjà vers lui, fut obligé de mettre en bataille ses Espagnols et ce qu'il avait de Gaulois. Il mit à leur tête ses dix éléphans, rangea son armée suivant un ordre de bataille plus profond qu'étendu, la renferma tout entière dans un petit terrain, se mit lui-même au centre, derrière les éléphans, et attaqua la gauche des Romains, bien résolu de vaincre ou de mourir dans cette occasion. M. Livius s'avança fièrement, et se battit avec vigueur. Claudius, qui commandait la droite, ne pouvait ni approcher ni déborder les ennemis, à cause de la difficulté des chemins, difficulté qui avait porté Asdrubal à commencer le combat par l'attaque de la gauche. Dans la perplexité que lui causait cette inaction, il prend conseil de l'événement même, se met à la tête de ses troupes, tourne par derrière le champ de bataille, passe au-delà de la gauche de l'armée romaine, et charge en flanc ceux des Carthaginois qui combattaient de dessus les éléphans. Jusque-là le combat avait été fort douteux. On combattait de part et d'autre avec beaucoup de courage, parce qu'il ne restait plus de ressource au parti qui aurait été vaincu. Les éléphans faisaient autant de mal à un parti qu'à l'autre ; car, resserrés au milieu des deux armées et percés de traits, ils mettaient également le désordre dans les rangs des Romains et dans ceux des Espagnols. Mais quand Claudius fut tombé sur les ennemis par leur derrière, il se fit un grand changement. Les Espagnols furent alors chargés de front et en queue, et taillés en pièces pour la plupart. Six éléphans furent tués avec ceux qui les conduisaient, et les quatre autres, qui avaient rompu les rangs, furent pris ensuite seuls, et sans les Indiens, leurs conducteurs. Asdrubal lui-même, qui s'était déjà signalé dans plusieurs occasions, se signala encore dans celle-ci, et y perdit la vie glorieusement. Arrêtons-nous un moment à considérer ce grand homme, c'est une justice que nous lui devons.

Nous avons remarqué plus haut qu'il était frère d'Annibal, et que celui-ci, partant pour l'Italie, lui avait laissé le soin des affaires d'Espagne. Nous avons vu aussi combien de combats il eut à soutenir contre les Romains ; dans combien d'embarras l'ont jeté les chefs qu'on envoyait de temps en temps de

Carthage en Espagne ; combien il s'est toujours montré digne fils de Barcas, et avec quelle force d'esprit il a toujours soutenu le poids de ses malheurs et de ses défaites. Nous ne parlerons ici que des divers combats où il s'est trouvé, et c'est à cet égard qu'il est digne surtout qu'on le considère et qu'on s'étudie à l'imiter.

La plupart des généraux et des rois, lorsqu'il s'agit de donner une bataille générale, n'aiment à se représenter que la gloire et l'utilité de la victoire ; ils ne pensent qu'à la manière dont ils en useront avec chacun, en cas que les choses réussissent selon leurs souhaits : jamais ils ne se mettent devant les yeux les suites malheureuses d'une défaite ; jamais il ne s'occupent de la conduite qu'ils devront garder dans les revers de fortune ; et cela, parce que l'un se présente de soi-même à l'esprit, et que l'autre demande beaucoup de prévoyance. Cependant cette négligence à faire des réflexions sur les malheurs qui peuvent arriver, a souvent été cause de ce que des chefs, malgré le courage et la valeur des soldats, ont été honteusement vaincus, ont perdu la gloire qu'ils avaient acquise par d'autres exploits, et ont passé le reste de leurs jours dans la honte et dans l'ignominie. Il est aisé de se convaincre qu'il y a un grand nombre de généraux qui sont tombés dans cette faute, et que c'est au soin de l'éviter que l'on reconnaît surtout combien un homme est différent d'un autre. Le temps passé nous en fournit une infinité d'exemples.

Asdrubal a tenu une tout autre conduite. Tant qu'il a pu, d'après de bonnes raisons, espérer faire quelque chose qui fût digne de ses premiers exploits, il n'a songé à rien de plus dans les combats qu'à sa propre conservation ; mais depuis que la fortune lui eut ôté toute espérance pour l'avenir, et qu'elle l'eut comme renfermé dans le dernier moment, sans rien négliger de ce qui pouvait contribuer à la victoire, soit dans la disposition de son armée, soit dans le combat même, il ne laissa pas que de prévoir comment, en cas qu'il fût défait, il céderait à la nécessité présente, sans rien souffrir qui pût déshonorer ses premières actions : bel exemple pour ceux qui sont chargés de la conduite d'une guerre. Ils doivent apprendre de là deux choses : la première à ne pas tromper, en s'exposant témérairement, les espérances de ceux qui ont mis en eux leur confiance ; et la seconde, à ne point joindre l'infamie aux malheurs par un trop grand amour pour la vie.

Les Romains, après cette victoire, pillèrent le camp des ennemis. Quantité de Gaulois y étaient couchés sur la paille et y dormaient plongés dans l'ivresse ; ils les égorgèrent comme des victimes. Ils assemblèrent aussi tous les prisonniers, et il en revint au trésor public plus de trois cents talens. On compte qu'il resta sur le champ de bataille au moins dix mille hommes tant Carthaginois que Gaulois, et deux mille seulement de la part des Romains. Quelques-uns des principaux Carthaginois furent faits prisonniers, tout le reste fut passé au fil de l'épée.

Cette nouvelle venue à Rome, on souhaitait tant qu'elle fût vraie, que d'abord on ne pouvait la croire. Mais quand plusieurs courriers eurent appris non seulement la victoire, mais encore le détail de l'action, toute la ville fut transportée de joie ; chacun s'empressa à orner les lieux sacrés, les temples furent remplis de gâteaux et de victimes pour les sacrifices ; en un mot, on reprit tant de confiance, que l'on crut qu'Annibal, qu'on redoutait si fort au-

paravant n'était même déjà plus en Italie. (DOM THUILLIER.)

II.

Philippe, s'étant avancé vers le mont de Trichonide, lorsqu'il fut arrivé à Therme, ville qui renferme un temple d'Apollon, mit de nouveau au pillage toutes celles des offrandes sacrées qu'il avait respectées dans sa première invasion. Dans cette circonstance il se laissa dominer, comme la dernière fois, par la violence de son caractère. En effet, se laisser emporter par la haine que l'on a conçue contre les hommes jusqu'à devenir sacrilége envers les dieux, c'est le preuve la plus certaine du comble de la démence. (*Excerpta Valesian.*) SCHWEIGHÆUSER.

—

Ellopium, ville d'Étolie. Polybe, livre XI. (*Steph. Byz.*) SCHWEIGH.

—

Phytæum, ville d'Étolie. Polybe, livre XI. (*Ibid.*)

—

Harangue faite aux Etoliens sur leur guerre avec Philippe.

« Il me semble, Étoliens, que Ptolémée et les villes de Rhode, de Byzance, de Chio et de Mitylène, ont assez fait voir combien ils avaient à cœur de n'être plus en guerre avec vous. Ce n'est ni pour la première ni pour la seconde fois que nous venons vous parler de cette paix; depuis que vous avez entrepris la guerre, nous n'avons laissé échapper aucune occasion de vous démontrer combien il était important de la finir, portés à cela tant par la ruine prochaine dont vous êtes menacés, vous et les Macédoniens, que par les maux que nous prévoyons devoir tomber sur votre patrie et sur toute la Grèce. Quand on a mis le feu à quelque matière combustible, on n'est plus maître d'en arrêter les funestes effets, l'embrasement s'étend selon que le vent active l'ardeur du feu et que la matière jette de flammes; souvent même celui qui l'a causé est le premier à en éprouver la violence. Il en est de même de la guerre : une fois allumée, elle commence par consumer ceux qui en sont les auteurs; de là elle se répand et réduit en cendres tout ce qu'elle rencontre, portée de proche en proche et prenant toujours de nouvelles forces par la sottise des peuples. Figurez-vous donc, Étoliens, que tous les insulaires et tout ce qu'il y a de Grecs dans l'Asie sont ici présens, et vous conjurent de finir la guerre; le mal a passé jusqu'à eux, revenez à vous-mêmes, et suivez avec docilité les conseils que l'on vous donne.

» En effet, si la guerre que vous faites ne vous était que préjudiciable, comme la plupart des guerres ont coutume de l'être, et que d'ailleurs elle vous fût glorieuse, ou par le motif qui vous a poussés à l'entreprendre, ou par l'honneur qui devrait vous en revenir, on pourrait peut-être vous la pardonner en faveur d'une si louable disposition; mais si c'est la plus honteuse de toutes les guerres, si elle ne peut que vous couvrir de confusion, si elle n'est capable que de vous attirer le blâme et la censure de tous les hommes, ne mérite-t-elle pas que vous y fassiez de sérieuses réflexions? Je vous dirai franchement ce que je pense, et, si vous pensez sagement, vous ne me saurez pas mauvais gré de cette liberté. Un reproche fait à propos, et qui vous tire d'un péril évident, vous est infiniment plus avantageux qu'un dis-

cours flatteur qui serait suivi de votre ruine entière et de celle de tout le reste des Grecs. Souffrez donc que je vous mette devant les yeux l'erreur où vous êtes.

» Vous dites que vous ne prenez les armes contre Philippe que pour empêcher que les Grecs ne tombent sous sa domination; mais cette entreprise ne tend qu'à perdre la Grèce et à la réduire en servitude : les conditions du traité que vous avez fait avec les Romains, ne permettent pas d'en douter, conditions qui n'étaient d'abord qu'écrites, mais dont on voit aujourd'hui l'exécution. Dès le temps même qu'elles n'étaient qu'écrites, elles vous couvraient déjà de honte; aujourd'hui qu'elles s'accomplissent, elles mettent au plus grand jour votre infamie. D'ailleurs, Philippe n'est ici qu'un vain nom et un pur prétexte; car dans cette guerre il ne court aucun risque. Vos conventions ne portent préjudice qu'à ses alliés, aux peuples de la plupart du Péloponnèse, de la Béotie, de l'Eubée, de la Phocide, aux Locriens, aux Thessaliens et aux Épirotes, puisqu'elles portent : « Que les hommes et » les bagages pris appartiendront aux » Romains, et que les villes et les » terres seront pour vous. » Après la prise d'une ville vous ne pourriez souffrir qu'on outrageât des citoyens libres; vous auriez horreur de brûler des places que vous auriez conquises : une telle cruauté ne vous paraîtrait digne que des Barbares; et cependant vous faites un traité qui abandonne aux Barbares toute la Grèce, et la livre en proie aux outrages les plus honteux! D'abord on ne soupçonnait pas qu'il dût avoir des suites si funestes; mais ce qui vient d'arriver aux Orites et aux infortunés Éginètes met la chose en évidence. La fortune semble avoir pris plaisir à exposer en plein théâtre votre imprudence. Tel a été le commencement de votre guerre, tel jusqu'à présent en a été l'événement. Que devons-nous attendre de la fin, si tout vous réussit selon vos souhaits, sinon qu'elle sera l'époque malheureuse des maux extrêmes dont toute la Grèce sera accablée? Car, quand les Romains auront une fois mis fin à leur guerre d'Italie, ce qui ne peut pas tarder long-temps, Annibal étant déjà resserré dans un coin du Brutium, il est hors de doute qu'ils ne manqueront pas de venir avec toutes leurs forces se jeter sur la Grèce, en apparence pour vous apporter du secours, mais au fond pour en grossir le nombre de leurs conquêtes. Si, après s'en être rendus les maîtres, ils nous traitent favorablement, ils remporteront tout l'honneur et toute la reconnaissance du bien fait; si, au contraire, ils usent contre nous du droit de la guerre à la rigueur, ils s'enrichiront des dépouilles de ceux qu'ils auront tués et réduiront les autres à leur obéissance. Vous prendrez alors les dieux à témoin, et ni dieu ne voudra, ni homme ne pourra vous secourir.

» Voilà, Étoliens, ce que vous deviez prévoir dès le commencement, rien n'était plus digne de vous; mais, puisqu'il y a plusieurs choses, dans l'avenir où il n'est pas possible de pénétrer, au moins aujourd'hui que vous voyez les maux que vous causez, prenez de plus sages mesures pour éviter ceux qui suivront. Pour nous, nous n'avons rien oublié de ce que de vrais amis devaient dire ou faire au sujet des conjonctures présentes, et nous nous avons dit librement ce que nous pensions de l'avenir. Il ne nous reste plus qu'à vous exhorter et à vous prier de ne pas vous envier à vous-mêmes ainsi qu'à toute la Grèce la liberté et la vie. »

Comme on s'aperçut que cet ambassadeur avait fait quelque impression sur l'esprit de plusieurs citoyens, on fit entrer les députés de Philippe, qui, sans plus de paroles, se contentèrent de dire qu'ils n'avaient reçu que deux ordres de leur maître : le premier, d'accepter tout d'un coup la paix de la part des Étoliens en cas qu'ils la proposassent; ou, s'ils refusaient de le faire, de se retirer après avoir pris à témoin les dieux et les ambassadeurs de la Grèce là présens, que ce n'était pas à Philippe, mais aux Étoliens, qu'il faudrait imputer les malheurs que cette guerre attirerait à toute la Grèce. (Dom Thuillier.)

—

Il y a trois moyens par lesquels se rendent dignes du titre de général les hommes qui parviennent à le remplir par leur raison et leur jugement : le premier, c'est la lecture de l'histoire et le savoir que l'on en retire; le second, ce sont les préceptes des hommes habiles dans l'art du commandement; le troisième, c'est l'habitude et l'expérience que l'on acquiert soi-même. Les chefs des Achéens étaient d'une profonde ignorance de toutes ces connaissances. (*Suidas in* Στρατηγία.) Schweigh.

—

La plupart des soldats, à cause du faste et de l'intempérance des autres, s'étaient livrés à une sorte d'émulation. Ils affectaient la plus grande recherche dans le choix de leurs fréquentations et de leurs vêtemens, et le plus souvent apportaient dans le soin de leur personne et dans leur toilette un luxe au dessus de leur fortune; quant à leurs armes, ils ne s'en inquiétaient pas le moins du monde. (*Idem in* Ζῆλος.) Schweigh.

—

La plupart des hommes ne se proposent pas pour modèles les actions sérieuses des grands personnages; mais, imitant leurs enfantillages, ils exposent ainsi à leur désavantage leur légèreté aux yeux de tout le monde. (*Idem in* Ἐκθεατρίζουσιν.) Schweigh.

—

Sentimens de Philopœmen sur l'entretien des armes. — Bataille de Mantinée.

C'était une maxime de Philopœmen, que l'éclat et le brillant des armes contribuaient beaucoup à épouvanter les ennemis, et que l'on tirait des armes d'autant plus de service, qu'elles étaient mieux travaillées; qu'il serait surtout avantageux que l'on transportât aux armes le soin qu'on avait de ses vêtemens, et que l'on eût pour les vêtemens l'incurie que l'on avait auparavant pour les armes; que par là on épargnerait de grands frais aux particuliers, et qu'on serait plus à même de fournir aux besoins de l'état. Il voulait qu'un homme prêt à marcher pour quelque expédition ou à suivre l'armée, prît garde que ses bottines serrassent bien ses jambes et fussent plus brillantes que le reste de sa chaussure; et que quand il prenait le bouclier, la cuirasse et le casque, il fît attention que ces armes fussent plus propres et plus riches que son manteau et sa tunique; parce qu'en voyant une armée où les choses qui servent à la pompe et à l'ostentation sont plus recherchées que celles qui servent à la guerre, on pouvait juger sûrement qu'à la première bataille qui se donnerait elle serait défaite. Pour tout dire en un mot, il souhaitait que l'on fût persuadé que l'affectation de la toilette n'est digne que d'une femme, et d'une femme encore qui n'est pas fort sage; au lieu que le travail et la beauté des armes marquent dans un bon

citoyen le zèle et la passion qu'il a de travailler avec gloire à son propre salut et à celui de sa patrie.

Il n'y avait personne de ses auditeurs qui n'applaudît à ce discours et n'en admirât la sagesse, de sorte que l'on n'était pas plus tôt sorti du conseil, que l'on montrait au doigt ceux que l'on voyait mis avec trop de recherche, et qu'on en chassait quelques-uns de la place publique. Mais c'était surtout dans les expéditions et quand on se mettait en campagne que l'on s'étudiait à observer ces judicieuses maximes : tant une exhortation, faite à propos par un homme respectable, a de force, non-seulement pour détourner les hommes du mal, mais encore pour les porter au bien, surtout quand sa vie répond à ses paroles, car alors il est presque impossible de ne point se rendre à ses conseils! C'était là le caractère de Philopœmen, simple dans ses habits, frugal dans ses repas, nul soin de ce qui regardait son corps, dans les conversations parlant peu et de manière à ne pouvoir être repris. Pendant tout le cours de sa vie, il s'appliqua par dessus toutes choses au culte de la vérité. Aussi ses moindres paroles étaient toujours écoutées avec respect, et on n'hésitait point à y ajouter foi. Il n'avait pas besoin de beaucoup de paroles pour persuader, sa conduite étant un modèle de tout ce que l'on devait faire. Peu de mots joints à l'autorité qu'il s'était acquise et à la solidité de ses conseils, suffisaient pour réfuter les longs discours que faisaient souvent ceux qui lui étaient opposés dans le gouvernement, quelque vraisemblables qu'ils fussent.

L'assemblée congédiée, tous retournèrent dans leurs villes, pleins d'admiration pour tout ce qu'ils avaient entendu dire à Philopœmen, et persuadés que, tant qu'il serait à la tête des affaires, il n'arriverait aucun malheur à la république. Il partit aussitôt lui-même pour visiter les villes et mettre ordre à tout. Il assembla le peuple, lui marqua ce qu'il était à propos qu'il fît, et leva des troupes. Après avoir passé près de huit mois aux préparatifs de la guerre, il assembla une armée à Mantinée, pour y défendre contre Machanidas la liberté de tout le Péloponnèse.

Ce tyran de Sparte, plein de confiance en ses forces, ne fut pas plus ému de ce soulèvement des Achéens, que s'il l'eût souhaité. Dès qu'il eut appris qu'ils étaient à Mantinée, il prononça à Tégée aux Lacédémoniens un discours tel que la conjoncture présente le réclamait, et le lendemain, à la pointe du jour, il se mit à la tête de l'aile droite de la phalange : les mercenaires de l'un et de l'autre côté étaient rangés sur la même ligne, venaient ensuite des chariots chargés de catapultes et de traits. En même temps Philopœmen fit sortir de la ville son armée partagée en trois corps. Les Illyriens, les cuirassiers, les étrangers et les troupes légères sortirent par la porte qui conduit au temple de Neptune; la phalange par une autre qui regarde l'occident, et la cavalerie de la ville par une troisième qui en est proche. Les troupes légères s'emparèrent d'une colline assez grande qui est devant la ville, et qui commande le chemin appelé Xenis et le temple de Neptune. Il leur joignit les cuirassiers du côté du midi, et auprès d'eux les Illyriens. A côté de ces troupes, la phalange rangée, ses sections en échiquier avec les intervalles, fut placée sur le même front le long du ravin qui va au temple de Neptune à travers la plaine de Mantinée, et qui joint les montagnes qui la séparent du pays des Élisphaliens. L'aile droite était com-

posée de la cavalerie des Achéens qu'Aristenète commandait, et la gauche de tout ce qu'il y avait de mercenaires qui étaient disposés en plusieurs rangs sans intervalle. Ce fut à la tête de ceux-ci que se mit Philopœmen.

L'heure du combat étant proche et les ennemis en présence, Philopœmen parcourant les intervalles de la phalange, encouragea ses soldats en peu de paroles énergiques, et propres à leur faire comprendre toute l'importance du combat qu'ils allaient livrer. La plupart même ne furent pas entendues; car ses soldats l'aimaient tant et avaient tant de confiance en lui, qu'ils s'enthousiasmèrent d'eux-mêmes, que leur courage s'exalta, et qu'avec une espèce de transport ils pressèrent leur général de les mener à la charge. Philopœmen tâchait de leur faire entendre que le temps était venu où leurs ennemis allaient être réduits à une honteuse servitude, et eux rendus à une liberté glorieuse et à jamais mémorable.

Machanidas semble d'abord vouloir attaquer l'aile droite avec sa phalange disposée en colonne; mais quand il est plus proche, dans une distance cependant convenable à son dessein, il tourne tout à coup à droite, puis, déployant son armée, donne à sa droite un front égal à la gauche des Achéens, et pose devant elle les catapultes à quelque distance les unes des autres. Philopœmen vit bien que son but n'était autre que de lancer des pierres sur les sections de la phalange, et d'y jeter le désordre; c'est pourquoi il ne lui en donna pas le temps, mais fit commencer vigoureusement le combat par les Tarentins vers le temple de Neptune, pays plat et comme fait exprès pour la cavalerie. D'après ce début de l'action, Machanidas fut obligé de faire la même chose et de faire charger ses Tarentins. Le premier choc fut violent, les troupes légères étant venues des deux armées peu après pour les soutenir, en un moment on vit tous les mercenaires engagés de part et d'autre; et comme dans cette mêlée on se battait d'homme à homme, le combat fut fort long-temps douteux. On ne pouvait pas même, parmi le reste des troupes, distinguer de quel côté volait la poussière, parce que les combattans couraient de part et d'autre, et avaient quitté les postes qu'ils tenaient au commencement. Cependant les étrangers qui combattaient pour le tyran eurent l'avantage; leur nombre et l'adresse à manier leurs armes qu'une grande habitude leur avait acquise, l'emporta.

Il n'est ni difficile de voir la raison pour laquelle il en arriva ainsi dans cette circonstance, ni pourquoi il en arrive presque toujours ainsi; car autant les citoyens d'une république libre sont dans un combat supérieurs aux sujets d'un tyran, autant les mercenaires qui sont à la solde des tyrans sont au-dessus de ceux qui se mettent au service des républiques. C'est que les soldats républicains combattent pour faire triompher la liberté, et les sujets d'un tyran pour faire triompher la servitude, et que les mercenaires à la solde d'une république ne sont animés que par l'espérance du salaire dont on est convenu; au lieu que les autres, s'ils manquent à leur devoir, courent risque de n'être plus employés; car un peuple libre, après la défaite des ennemis de sa liberté, ne se sert point de mercenaires pour la conserver. Un tyran, au contraire, a d'autant plus besoin d'eux qu'il aspire à plus de conquêtes; plus il y a de gens qui souffrent de ses injustices, plus il a d'embûches à craindre. En un mot, la sûreté des tyrans est tout entière fondée sur le zèle et les forces

des soldats étrangers qu'ils ont à leur service. C'est là la raison pour laquelle les mercenaires de Machanidas montrèrent tant de valeur en cette occasion. Leur choc fut si violent, que les Illyriens et les cuirassiers qui soutenaient les étrangers de Philopœmen ne purent y résister : ils furent entièrement rompus et s'enfuirent en toute hâte à Mantinée, quoique cette ville fût à sept stades du champ de bataille.

Ce fut alors que l'on vit avec évidence une vérité dont quelques hommes font difficulté de convenir, c'est que la plupart des événemens militaires, ne sont heureux ou malheureux qu'en proportion de l'habileté ou de l'ignorance des chefs. C'est être habile, je le veux, que de faire en sorte, après avoir bien commencé une action, que la fin ne démente pas le commencement; mais la gloire est bien plus grande, lorsqu'après avoir eu le désavantage au premier choc, loin d'en être ébranlé et de perdre la tête, on réfléchit sur les fautes que les succès font commettre à son ennemi, et qu'on les sait faire tourner à son avantage. Il est assez ordinaire de voir des troupes, à qui tout semble être entièrement favorable au commencement du combat, tourner le dos peu de temps après et être vaincues; et d'autres au contraire qui, après des commencemens très-désavantageux savent, par leurs manœuvres, changer la face des choses et remporter la victoire, lorsqu'on s'y attend le le moins. Philopœmen et Machanidas nous fournissent un exemple des plus frappans de cette inconstance de la fortune.

Après la déroute des mercenaires et la défaite de l'aile gauche de Philopœmen, Machanidas, au lieu de suivre son premier dessein, de déborder de ce côté-là, et de charger en flanc et de front les Achéens, se laisse aller à une ardeur de jeune homme, et, se mêlant à ses mercenaires, se met à poursuivre sans ordre les fuyards, comme si après avoir plié, la crainte seule n'eût point été capable de les faire courir jusqu'aux portes de la ville. Au contraire, le général des Achéens, après avoir fait d'abord son possible pour arrêter les siens, en appelant les officiers chacun par leur nom, et en les encourageant à tenir ferme, voyant que l'épouvante était trop grande, ne s'épouvanta pas pour cela lui-même: il ne prit pas la fuite et ne perdit pas espérance. Loin de là, il se mit à la tête d'une corne de sa phalange, et, dès que l'ennemi qui s'était mis à la poursuite des fuyards, eut laissé le champ de bataille libre, il fait à gauche avec les sections de sa première ligne, et, courant en bon ordre, vient se saisir du terrain que Machanidas avait abandonné. Par là, outre qu'il coupait le chemin au retour de ceux qui poursuivaient, il débordait l'aile des ennemis de beaucoup. En cet état, il exhorta sa phalange à ne rien craindre, et à demeurer ferme jusqu'à ce que l'ordre lui vînt de charger. Il ordonna aussi à Polybe de Mégalopolis de rallier tout ce qui était resté d'Illyriens, de cuirassiers et de mercenaires, et, avec ces troupes de se poster derrière la pointe de la phalange, pour arrêter l'ennemi au retour de la poursuite.

Alors les Lacédémoniens, fiers de leurs premiers succès, avancent vers les Achéens, sans ordre et piques baissées. Quand ils furent sur le bord du fossé, soit qu'étant si proche des ennemis, il ne fût plus temps de changer de résolution, soit qu'un fossé dont la descente était aisée, sans eau pendant l'été et sans aucune haie, ne leur parût

que méprisable, ils se jetèrent dedans sans hésiter. A ce moment fatal aux Lacédémoniens, et auquel Philopœmen s'attendait depuis long-temps, on sonne la charge, et on fond sur eux avec des cris épouvantables. Les Lacédémoniens, qui en descendant dans le fossé avaient rompu leurs rangs, ne virent pas plus tôt les ennemis au dessus d'eux, qu'ils prirent la fuite; mais il en resta un grand nombre dans le fossé, tués en partie par les Achéens, en partie par leurs camarades mêmes.

On ferait mal d'attribuer cet événement au hasard ou à l'occasion; l'habileté du général en a tout l'honneur; car, dès le commencement Philopœmen s'était couvert du fossé, non pour éviter le combat, comme quelques-uns se l'imaginaient, mais parce qu'en homme judicieux et en grand capitaine il avait pensé en lui-même que, si Machanidas faisait franchir le fossé à son armée sans l'avoir auparavant reconnu, il arriverait à sa phalange ce qui lui est effectivement arrivé; ou que si, arrêté par le fossé, il changeait de sentiment et rompait par crainte son ordre de bataille, il serait regardé comme le plus inhabile des hommes, d'avoir, sans rien faire de mémorable, abandonné la victoire à son ennemi, et de n'avoir remporté d'une action que la honte d'une entière défaite. C'est une faute dans laquelle bien d'autres sont déjà tombés, qui, après s'être rangés en bataille, ne se croyant pas assez forts pour en venir aux mains, soit à cause de l'avantage du poste qu'occupaient les ennemis, soit à cause de leur nombre, ou pour d'autres raisons, ont rompu leur ordre, dans l'espérance, ou de vaincre à la faveur de leur arrière-garde, ou, du moins, de s'éloigner des ennemis sans danger. Il n'y a pas de faute plus grossière et plus honteuse pour un général.

Quant à Philopœmen, tout ce qu'il avait prévu arriva; les Lacédémoniens s'enfuirent en déroute. Voyant ensuite sa phalange victorieuse et tout lui réussir à souhait, il pensa au point décisif, c'est-à-dire à empêcher que le tyran ne lui échappât. Sachant donc qu'il était, lui et ses mercenaires, sur le bord du fossé et du côté de la ville, où il s'était imprudemment engagé en poursuivant les fuyards, et qu'on lui coupait le chemin de son premier poste, il attendit qu'il revînt. Machanidas en revenant s'aperçut que son armée fuyait, et sentant alors la faute qu'il avait faite et que tout était perdu, il commanda à ce qu'il avait de troupes de serrer leurs rangs, et tenta de passer dans cet ordre au travers des Achéens, qui étaient répandus çà et là en poursuivant. Quelques-uns de ses gens le suivirent d'abord, dans l'espérance que cet expédient les tirerait d'affaire; mais quand, en approchant, ils virent les Achéens qui gardaient le pont qui était sur le fossé, alors, perdant courage, ils se dispersèrent, et chacun chercha à se sauver du mieux qu'il pourrait.

Machanidas lui-même, ne voyant pas de ressource par le passage du pont, court le long du fossé pour trouver quelque passage. Philopœmen le reconnaît à son manteau de pourpre et aux harnais de son cheval; il quitte aussitôt Anaxidame, après lui avoir donné ordre de ne pas bouger de son poste, et de ne faire quartier à aucun mercenaire, puisque c'était par leur moyen que Sparte étendait sa tyrannie, et, prenant avec lui Polyène et Simias, deux de ses amis, il passe de l'autre côté du fossé pour arrêter au passage le tyran et deux hommes qui le suivaient, un nommé Anaxidame et un

des soldats mercenaires. Machanidas, ayant enfin rencontré un endroit où le fossé était aisé à franchir, pique son cheval et saute le fossé. Mais, dans ce moment-là même, Philopœmen lui lance sa javeline, puis l'achève avec la hampe. Anaxidame fut aussi tué par les deux amis de Philopœmen; le troisième, pendant qu'on tuait les deux autres, désespérant de passer, prit la fuite. Simias dépouilla les deux morts, enleva les armes et la tête du tyran, et courut la montrer aux siens, afin qu'en la voyant ils ne pussent plus douter du sort de Machanidas, et poursuivissent avec plus d'ardeur les fuyards jusqu'à Tégée. Ce spectacle fit tout l'effet que l'on s'était proposé, car ils entrèrent d'emblée dans cette ville, et, dès le lendemain, maîtres de la campagne, ils campèrent sur le bord de l'Eurotas. Ainsi ce peuple, qui depuis long-temps n'avait pu chasser les ennemis de son pays, se vit alors en état de ravager sans crainte toute la Laconie. Cette bataille ne coûta pas beaucoup de monde aux Achéens, mais les Lacédémoniens n'y perdirent pas moins de quatre mille hommes, sans compter les prisonniers qui étaient encore en plus grand nombre. Le bagage et les armes tombèrent aussi entre les mains des Achéens. (Dom Thuillier.)

III.

Éloge d'Annibal.

On ne peut considérer le nombre d'années qu'Annibal a commandé, les batailles générales et les petits combats où il s'est trouvé, les siéges qu'il a faits, la révolte des villes qu'il avait conquises, les conjonctures fâcheuses où il s'est rencontré, la grandeur et l'importance de la guerre qu'il a faite aux Romains, dans le sein même de l'Italie, pendant seize ans, sans jamais donner relâche à ses troupes, que l'on ne soit transporté d'admiration. Quelle habileté dans l'art de conduire les armées! quel courage! quel usage et quelle expérience dans la guerre! Comme un sage gouverneur, il a su tellement soumettre et contenir ses gens dans le devoir, que jamais ils ne se révoltèrent contre lui, et que jamais il ne s'éleva entre eux aucune sédition. Quoique son armée ne fût composée que de soldats de divers pays, Africains, Espagnols, Ligures, Gaulois, Carthaginois, Italiens, Grecs, qui n'avaient de commun entre eux ni lois, ni coutumes, ni langage, cependant il vint à bout par son habileté, de réunir toutes ces différentes nations, de les soumettre au commandement d'un seul chef, et de les faire entrer dans les mêmes vues que lui. On en serait peut-être moins surpris, si la fortune, toujours constante à son égard, ne lui eût jamais fait éprouver aucun revers; mais non. Si souvent il a eu le vent en poupe, quelquefois aussi il a eu des tempêtes à essuyer. Quelle idée tout cela ne doit-il pas donner de l'habileté d'Annibal dans le métier de la guerre! On peut assurer sans rien risquer, que si ce grand homme n'était venu chez les Romains qu'après avoir essayé ses forces dans les autres parties du monde, il n'aurait pas manqué un seul de ses projets; mais il commença par où il devait finir. Comme les Romains furent le premier objet de ses exploits, il furent aussi l'écueil où ils échouèrent. (Dom Thuillier.)

IV.

Défaite d'Asdrubal, fils de Giscon, par Pub. Scipion.

Asdrubal ayant rassemblé ses troupes de toutes les villes où elles avaient

pris leurs quartiers d'hiver, se mit en marche et alla camper assez près d'une ville appelée Ilinga, au pied d'une montagne où il se fortifia d'un retranchement, et où il avait devant lui une plaine très-propre à livrer bataille. Il avait soixante-dix mille hommes de pied, quatre mille chevaux et trente-deux éléphans. Aussitôt Scipion envoya Junius Silanus à Colichas, pour en recevoir les troupes qu'il lui avait destinées, et qui consistaient en trois mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux. Il prit le reste des alliés, et commença à marcher contre l'ennemi. Il rencontra auprès de Castulon et de Boeccula les troupes que Silanus lui amenait de la part de Colichas. Mais une chose lui donnait beaucoup d'inquiétude : d'un côté les troupes romaines, sans alliés, n'étaient pas assez fortes pour livrer une bataille décisive, et de l'autre il ne lui paraissait pas prudent de hasarder, sur la foi des alliés, une action de cette importance. Après quelques délibérations, il prit le parti de faire manœuvrer les Espagnols de telle sorte que l'ennemi crut qu'il s'en servirait, et cependant de n'engager que ses propres légions. Il se met ensuite en marche avec quarante-cinq mille hommes de pied et trois mille chevaux. Quand il fut près des Carthaginois et en présence de leur armée, il campa sur des hauteurs qui étaient vis à vis des ennemis. Magon, croyant que c'était justement là le moment favorable de charger les Romains pendant qu'ils dressaient leur camp, prit avec lui la plus grande partie de sa cavalerie; Masinissa se mit à la tête des Numides, et ils fondirent ensemble sur le camp, comme assurés qu'ils prendraient Scipion au dépourvu. Mais il avait prévu de loin cet événement, et avait mis en embuscade, derrière une hauteur, un nombre de cavalerie égal à celui des Carthaginois. Cette cavalerie, se montrant tout d'un coup et lorsqu'on ne s'y attendait pas, étonna si fort les ennemis, que plusieurs en fuyant tombèrent de leurs chevaux; les autres à la vérité se battirent avec vigueur, mais l'adresse des Romains à sauter en bas de leurs chevaux leur faisait perdre courage. Ils ne résistèrent que fort peu de temps, et tournèrent le dos, laissant beaucoup de morts sur le champ de bataille. D'abord ils se retiraient en assez bon ordre; mais, chargés en queue par les Romains, ils rompirent bientôt leurs rangs, et s'enfuirent en déroute jusqu'à leur camp. Ce succès augmenta l'ardeur que les Romains avaient de combattre, et ralentit beaucoup celle des Carthaginois. Cependant les armées restèrent pendant quelques jours en ordre de bataille dans la plaine, sans rien faire autre chose que de s'éprouver les uns les autres, par des escarmouches et des combats de troupes légères.

Scipion s'avisa alors de deux stratagèmes. Comme il se retirait d'ordinaire et rentrait dans son camp plus tard qu'Asdrubal, il avait observé que ce général mettait ses Africains au centre, et les éléphans sur les ailes. D'après cela, le jour qu'il s'était proposé de combattre étant venu, au lieu de ranger, comme il avait coutume de le faire, les Romains au centre et les Espagnols aux ailes, il fit tout le contraire et donna à ses troupes, par ce nouvel ordre, un grand avantage sur celles des ennemis.

Dès le grand matin, il envoya ordre aux tribuns et aux soldats de prendre leur repas, de se mettre sous les armes et de sortir du camp. Chacun ayant obéi avec joie, se doutant bien de ce qui

allait se passer, il fit marcher en avant la cavalerie et les troupes légères, avec ordre d'approcher du camp des ennemis, et d'escarmoucher hardiment, et marcha ensuite lui-même à la tête de l'infanterie. Il ne fut pas plutôt au milieu de la plaine, que, contre l'ordre où il avait coutume de se ranger, il mit les Espagnols au centre et les Romains sur les ailes. La cavalerie arriva au camp des Carthaginois, et l'armée était déjà en bataille à la vue de leur camp, qu'ils avaient à peine eu le temps de prendre leurs armes; de sorte qu'Asdrubal fut contraint d'envoyer à la hâte et à jeun sa cavalerie et ses troupes légères contre la cavalerie romaine, et de ranger dans l'ordre accoutumé son infanterie dans la plaine, assez près du pied de la montagne.

Pendant l'escarmouche, les Romains demeurèrent quelque temps simples spectateurs; mais comme le jour s'avançait, et que le combat des troupes légères ne décidait rien de part ni d'autre, parce qu'à mesure qu'elles étaient pressées, elles se retiraient vers leurs gens qui en détachaient d'autres pour prendre leur place, Scipion enfin fit passer les siennes par les intervalles des manipules, et les distribua sur chacune des ailes, derrière ceux qui étaient en ordre de bataille, les troupes légères et la cavalerie en avant, puis il marcha de front vers les ennemis. Quand il en fut environ à cinq cents pas, il ordonna aux Espagnols de continuer leur mouvement direct en bon ordre et au petit pas; à l'infanterie et à la cavalerie de la droite, de faire une conversion à droite, et à celles de la gauche, de faire le mouvement contraire. Scipion à l'aile droite, Marcius et Silanus à la gauche, ayant pris trois turmes de cavalerie, les vélites correspondans et trois manipules d'infanterie (ce qui fait une syntagme, appelée cohorte par les Romains), ils s'écartèrent vers la droite et la gauche, se séparant du corps de bataille, et marchant, au pas redoublé, droit à la pointe des ailes de l'ennemi, suivis par le reste des ailes. Ces ailes, laissant en arrière le corps de bataille, étaient déjà près de l'ennemi, lorsque les Espagnols en étaient encore éloignés, parce qu'ils marchaient lentement en bataille. De cette manière, Scipion exécuta son projet, qui était de combattre par ses deux ailes avec les troupes romaines, contre les phalanges qui étaient aux ailes des ennemis. Le mouvement que fit faire Scipion à ses troupes pour les remettre en bataille et attaquer l'ennemi de front et toutes ensemble, produisit des mouvemens partiels contraires, soit que l'on en jugeât en général d'aile à aile, soit que l'on considérât en particulier l'infanterie, par rapport à la cavalerie. A la droite, la cavalerie et les vélites s'étendirent vers par la droite pour se mettre en bataille, menaçant de déborder les ailes de l'ennemi; l'infanterie au contraire se mit en bataille par un à gauche. A l'aile gauche, l'infanterie se mit en bataille par un à droite, et la cavalerie avec les troupes légères s'étendirent vers la gauche. D'après ce mouvement de la cavalerie et de l'infanterie légère à chaque aile, ceux qui étaient à droite se trouvèrent à gauche.

Mais le détail et la diversité de ces mouvemens n'étaient pas ce qui occupait Scipion; son attention était dirigée vers son but de déborder les ailes de l'ennemi; et c'était avec raison, car il ne suffit point de savoir les mouvemens qui doivent se faire, il faut les exécuter lorsque l'occasion s'en présente. La cavalerie et l'infanterie légère s'étant mises en bataille et ayant engagé l'action, commencèrent à attaquer à coups de

traits les éléphans, et les tourmentèrent tellement, qu'ils firent autant de mal à leurs propres troupes qu'aux ennemis; en effet, courant çà et là sans ordre, ils écrasaient tous ceux qui venaient à leur rencontre. Pour les ailes des Carthaginois, elles furent enfoncées sans pouvoir tirer aucun secours du centre où étaient les Africains, l'élite de leur armée; car la crainte que les Espagnols ne vinssent les attaquer, les empêchait de quitter leur poste pour secourir les ailes, et ils ne pouvaient non plus rien faire dans leur poste, parce que les Espagnols n'étaient pas assez près pour engager l'action avec eux.

Les ailes sur lesquelles roulait toute la bataille se battirent pendant quelque temps avec courage; mais la chaleur étant devenue fort grande, les Espagnols, qui avaient été obligés de sortir du camp sans avoir pris de nourriture, étaient d'une faiblesse à ne pouvoir soutenir leurs armes; tandis que les Romains, pleins de force et de vigueur, avaient encore cet avantage sur eux, que, par la prudence de leur général, ce qu'il y avait de plus fort dans leur armée n'avait eu affaire qu'à ce qu'il y avait de plus faible dans celle des ennemis. Asdrubal, se voyant pressé, battit d'abord en retraite, mais peu après toute son armée s'enfuit et courut au pied de la montagne. De là, comme les Romains la poursuivaient à outrance, elle s'enfuit en désordre jusque dans ses retranchemens, d'où même elle aurait été bientôt chassée, si quelque dieu ne fût venu à son secours. Mais, un orage s'étant élevé, il tomba une pluie si abondante et si continuelle, que les Romains regagnèrent leur camp avec peine. (Dom Thuillier.)

—

Ilurgia, ville d'Espagne Polybe, livre XI. (*Steph. Byz.*) Schweigh.

—

Un grand nombre de Romains, pendant qu'ils étaient occupés à chercher l'argent et l'or fondus qui avaient coulé, furent consumés par les flammes. (*Suidas in* Τέτηκα.) Schweigh.

—

Scipion réprime une sédition qui s'était élevée parmi ses soldats.

Quoique Scipion se fût acquis une grande expérience des affaires, cependant il se trouva dans un très-grand embarras, quand il se vit abandonné par une désertion d'une partie de son armée. Et l'on ne doit point en être surpris; car, de même que, parmi les souffrances du corps, il est aisé de se précautionner contre celles qui lui viennent du dehors, comme le chaud, le froid, la lassitude ou les blessures, et d'y remédier quand elles sont arrivées; tandis qu'au contraire celles qui s'engendrent dans le corps même, telles que sont les ulcères et les maladies, ne peuvent aisément ni se prévoir ni se guérir lorsqu'on en est une fois attaqué; ainsi se présentent une république et une armée. Pour peu que l'on veille à leur conservation, il est facile de se mettre en garde contre les mauvais desseins de dehors, ou de les secourir quand on les attaque; mais il est difficile d'apporter remède aux maux qui se produisent dans leur propre sein, comme aux factions, aux séditions, aux émeutes populaires: il faut pour cela une habileté, une adresse extraordinaires. Il est néanmoins une règle qui me paraît très-propre à maintenir les armées, les républiques et les sociétés dans l'ordre: c'est de ne pas laisser les hommes dans un repos et

une oisiveté trop longs, surtout lorsqu'ils sont dans la prospérité et qu'ils jouissent avec abondance de toutes les commodités de la vie.

Pour arrêter les suites que cette sédition pouvait avoir, Scipion, qui à une extrême vigilance joignait beaucoup d'adresse et d'activité, s'avisa de cet expédient. Il fut d'avis que l'on promît aux soldats qu'on leur payerait leur solde, et, afin qu'ils ne doutassent point de la sincérité de cette promesse, qu'on levât avec éclat et en diligence les taxes qui avaient été pour cet effet imposées aux villes, voulant par là leur faire croire que ces levées ne se faisaient que pour les payer. Il voulut encore que les sept tribuns qu'il avait déjà envoyés aux soldats révoltés, y retournassent pour les exhorter à rentrer dans leur devoir, et à venir à lui pour recevoir leur solde en corps, s'ils le jugeaient à propos, ou chacun en particulier. Cet avis ayant été adopté, il ajouta que le temps et les conjonctures apprendraient ce qui restait à faire. Toutes les mesures ainsi prises, on donna tous les soins possibles à amasser de l'argent. Dès que les tribuns eurent exécuté l'ordre qu'ils avaient reçu et que Scipion en eut été averti, il assembla son conseil pour délibérer sur le parti qu'il y avait à prendre. Tous convinrent qu'il fallait fixer le jour où chacun devait se trouver auprès du général, et, quand tout le monde serait arrivé, qu'on accorderait une amnistie à la multitude, mais que les mutins seraient punis avec sévérité. Ces mutins étaient au nombre de trente-cinq.

Le jour venu et les séditieux approchant de la ville, tant pour obtenir le pardon de leur faute, que pour recevoir leur solde, Scipion donna secrètement l'ordre aux sept tribuns d'aller au devant d'eux, de prendre chacun cinq des auteurs de la sédition, de leur faire beaucoup d'amitiés, de les inviter à loger avec eux, ou, si cela ne se pouvait pas, du moins à prendre avec eux leurs repas. Trois jours auparavant, il avait ordonné aux troupes qu'il avait avec lui, de faire provision de vivres pour plusieurs jours, parce qu'il devait marcher avec Silanus contre Indibilis, qui avait quitté le parti des Romains. Cette nouvelle rendit encore les séditieux plus fiers et plus hardis; ils se flattèrent qu'ils disposeraient presque de tout à leur gré avec un général qui n'aurait pas d'autres soldats qu'eux.

Quand ils furent assez près de la ville, Scipion fit dire aux troupes qui y étaient renfermées, de partir avec leurs bagages le lendemain dès qu'il serait jour; et aux tribuns et aux préfets, quand ils seraient sortis de la ville, d'envoyer en avant les bagages, mais de faire faire halte aux soldats à la porte, de se partager ensuite à chaque porte, et de veiller à ce qu'aucun des séditieux ne sortît de la ville. Les tribuns qui avaient ordre d'aller au devant d'eux ne manquèrent pas d'obéir. Ils allèrent les joindre dès qu'ils arrivèrent, et leur firent beaucoup de caresses. Il leur avait été ordonné de s'en saisir d'abord, et, après le repas, de les lier et garder, sans permettre à personne de sortir de l'endroit où ils auraient mangé, excepté à celui qui devait porter au général la nouvelle de ce qui se serait passé. Tout cela ayant été exécuté, le lendemain au point du jour, Scipion voyant ces séditieux rassemblés dans la place publique, convoqua l'assemblée. Sur-le-champ tous accoururent selon la coutume, dans l'attente de voir leur général et d'entendre ce qu'il avait à leur dire sur les

affaires présentes. Alors Scipion envoya ordre aux tribuns qui étaient aux portes, d'amener les soldats en armes et d'envelopper l'assemblée. Il s'avança ensuite, et, au premier coup d'œil que tous jetèrent sur lui, ils furent extrêmement surpris de le voir dans une parfaite santé, lui qu'ils croyaient encore pouvoir à peine se soutenir.

Il commença par leur dire qu'il ne pouvait comprendre quels mécontentemens ou quelles espérances les avaient portés à se révolter; que les révoltes contre la patrie et contre les chefs ne venaient ordinairement que de trois causes : ou de ce que l'on avait lieu de se plaindre des officiers, ou de ce que l'on n'était pas content de la situation présente des affaires, ou de ce que l'on aspirait à quelque chose de plus grand et de plus illustre que ce que l'on avait.

« Or, dites-moi donc laquelle de ces « trois causes vous a poussés à la ré- « volte? M'auriez-vous su mauvais gré « de ce que votre solde ne vous a pas « été payée? Mais la faute ne doit pas « m'en être imputée; car, tant que la « chose a été en mon pouvoir, l'argent « qui vous était dû ne vous a jamais « manqué. Si c'est Rome qui est cause « de ce que vous n'avez pas reçu ce « que l'on vous doit depuis long- « temps, fallait-il pour cela vous dé- « clarer contre votre patrie, qui jus- « qu'à présent a fourni à tous vos besoins « et dans laquelle vous avez été élevés? « Ne valait-il pas mieux me faire vos « plaintes et prier vos amis de vous « secourir et de vous soulager dans vos « peines? Quand, pour pareil sujet, « des soldats qui font du service un « métier mercenaire, quittent ceux à « la solde desquels ils servent, ils ne « sont pas si criminels; mais que des « gens qui ne font la guerre que pour « eux-mêmes, pour leurs femmes et « pour leurs enfans, tombent dans « cette infidélité, c'est un crime im- « pardonnable. C'est comme si un fils, « se plaignant que son père l'a trompé « dans un compte qu'ils avaient à ré- « gler ensemble, s'en allait en armes « arracher la vie à celui dont il a reçu « la sienne. Direz-vous que je vous ai « commandé des travaux plus pénibles « qu'aux autres, que je vous ai expo- « sés à plus de dangers, et que je leur « ai fait plus de part qu'à vous du bu- « tin et des autres profits de la guerre? « Mais vous n'oseriez m'accuser d'avoir « fait cette distinction et cette diffé- « rence; quand vous seriez assez har- « dis pour cela, vous ne pourriez le « persuader à personne. Quel sujet « vous ai-je donc donné de vous éloi- « gner de moi? je voudrais le savoir, « car il me semble que vous n'avez « rien à dire, rien même à penser con- « tre la conduite que j'ai tenue à votre « égard.

« Vous ne pouvez pas non plus « vous rejeter sur la situation des af- « faires présentes. Ont-elles jamais été « en meilleur état? jamais Rome a- « t-elle remporté de plus grands avan- « tages sur ses ennemis? jamais le « soldat a-t-il eu de plus grandes espé- « rances? Quelque esprit défiant dira « peut-être qu'il y a pour vous plus « à gagner et plus à espérer chez les « ennemis. Et quels sont ces ennemis? « Indibilis et Mandonius? Quoi! ne « savez-vous pas qu'ils ne sont venus « de notre côté qu'après avoir violé « la foi qu'ils devaient aux Carthagi- « nois, et qu'ils ne sont retournés chez « les Carthaginois qu'après avoir foulé « aux pieds la fidélité qu'ils nous avaient « jurée? Après cela, des hommes re- « commandables par de si belles ac- « tions, ne méritent-ils pas bien qu'on

« ajoute foi à leurs promesses, et qu'on « prenne les armes en leur faveur contre sa propre patrie? Vous n'espériez « pas non plus apparemment que, combattant sous leurs enseignes, vous « vous rendriez maîtres de l'Espagne : « ni en joignant vos forces avec celles « d'Indibilis, ni par vous-mêmes, vous « n'étiez assez forts pour vous opposer « à nos conquêtes. Quelles ont donc « été vos vues? ne pourrais-je pas les « savoir de vous-mêmes? est-ce l'expérience, la valeur, l'habileté de ces « grands capitaines, que vous vous êtes « choisis, qui ont gagné votre confiance? sont-ce les faisceaux et les « haches qu'ils font marcher devant « eux qui vous ont imposé? Mais j'aurais honte de m'arrêter là-dessus davantage. Ce n'est rien de tout cela, « Romains; vous n'avez rien de juste « à reprocher, ni à votre patrie ni à « votre général. Je n'ai pour justifier « votre faute, et auprès de Rome et auprès de moi, aucune autre raison à « alléguer, sinon que la multitude est « aisée à tromper, et qu'il est facile « de la pousser où l'on veut : elle est « susceptible des mêmes agitations que « la mer; et de même que celle-ci, « quoique calme, tranquille et stable « par elle-même, se conforme et ressemble en quelque sorte aux vents « qui la bouleversent et la tourmentent, quand elle est agitée par quelque tempête; de même la multitude « est telle qu'il plaît de la rendre à « ceux qui la conduisent et aux conseils « desquels elle se livre et s'abandonne. « C'est pour cela que tous les officiers « de l'armée et moi nous voulons bien « vous pardonner votre révolte, et que « nous vous promettons solennellement « d'en bannir à jamais le souvenir. « Mais il n'y a pas de pardon à espérer « pour ceux qui vous l'ont inspirée; « nous serons inexorables, et l'attentat « qu'ils ont commis contre leur patrie « et contre nous sera puni selon sa gra- « vité. »

A peine Scipion eut-il fini de parler, que les troupes qui environnaient l'assemblée frappèrent de leurs épées contre leurs boucliers, selon l'ordre qui leur avait été donné. Aussitôt on amena liés et dépouillés les auteurs de la sédition. La multitude fut si effrayée et des soldats qui l'enveloppaient, et du triste spectacle qu'elle avait devant les yeux, que, pendant qu'on déchirait de verges les uns, et que l'on massacrait les autres à coups de hache, personne ne changea de visage et n'osa proférer la moindre parole, et que tous demeurèrent comme immobiles d'étonnement et de crainte. On traîna ces criminels à travers l'assemblée, et ensuite le général et les autres officiers engagèrent leurs paroles aux autres, que jamais on ne leur rappellerait leur faute. Ceux-ci jurèrent aussi l'un après l'autre aux tribuns, qu'ils seraient soumis aux ordres de leurs chefs, et que jamais ils ne trameraient aucun complot contre Rome. C'est ainsi que Scipion réprima par sa prudence une sédition qui aurait pu causer de grands maux, et qu'il rétablit son armée dans les dispositions où elle était avant que ce soulèvement arrivât. (Dom Thuillier.)

Indibilis est défait en bataille rangée

Scipion, ayant rassemblé son armée dans la ville même de Carthage-la-Neuve, convoqua une assemblée de ses soldats et leur tint un discours sur la hardiesse et la perfidie d'Indibilis. Il s'étendit fort sur ce sujet, et les raisons dont il se servit animèrent puissamment la multitude à tirer ven-

geance de l'infidélité de ce prince. Il rappela ensuite les combats que les Romains avaient livrés aux Ibériens et aux Carthaginois réunis, tandis que c'étaient les Carthaginois qui commandaient; qu'après avoir toujours été vainqueurs dans ces combats, il serait honteux de douter que, combattant contre les Ibériens commandés par Indibilis, ils ne remportassent la victoire; que, par cette raison, il ne voulait se servir du secours d'aucun Ibérien, et que les Romains feraient seuls cette expédition, afin que toute la terre connût que ce n'était point par le secours des Ibériens qu'ils avaient chassé d'Ibérie les Carthaginois, mais que leur valeur seule et leur courage avaient défait leurs troupes et celles des Celtibériens. « Soyons seulement « d'accord entre nous, ajouta-t-il, et « si jamais nous avons entrepris quel- « que guerre avec confiance, marchons « de même à celle-ci. Ne vous inquiétez « pas du succès, je m'en charge avec « l'aide des dieux immortels. » A ces mots les troupes conçurent tant d'ardeur et d'assurance, qu'à les voir on eût cru qu'elles étaient en présence des ennemis, et qu'elles étaient près d'en venir aux mains.

Le lendemain de cette assemblée, Scipion se mit en marche. Au bout de dix jours il arriva à l'Ebre, et quatre jours après il l'avait passé. Il campa d'abord à la vue des ennemis, dans une vallée qui était entre eux et lui. Le jour d'après, ayant donné ordre à C. Lélius de tenir sa cavalerie toute prête, et à quelques tribuns de disposer au combat les vélites, il fit jeter dans cette vallée quelques bestiaux qui étaient à la suite de son armée. Les Ibériens ne furent pas plus tôt tombés sur cette proie, que l'on détacha quelques vélites contre eux. L'action s'engage; on envoie de part et d'autre du monde pour soutenir le combat; il se livre dans la vallée une vive escarmouche d'infanterie. Lélius avec sa cavalerie saisit cette occasion de fondre sur ceux qui escarmouchaient, leur coupe le chemin du pied de la montagne, et renverse la plupart de ceux qui étaient répandus dans le vallon. Cet avantage irrite les Barbares, qui, pour ne point paraître effrayés et entièrement vaincus, font marcher toute leur armée dès le point du jour et la mettent en bataille. Scipion aspirait après ce moment; mais, voyant les Ibériens descendre imprudemment dans la vallée, et ranger dans la plaine et cavalerie et infanterie, il différa quelque temps d'aller à eux, pour leur donner le temps de ranger en bataille le plus d'infanterie qu'ils pourraient. Ce n'est pas qu'il ne se fût point à sa cavalerie; mais il comptait beaucoup plus sur son infanterie, qui, dans les batailles rangées et de pied ferme, était fort supérieure à celle des Ibériens, sans parler des armes et du courage, qui la mettaient encore fort au dessus de l'ennemi. Quand il y eut autant de gens de pied qu'il le souhaitait, il se mit lui-même en bataille contre ceux qui étaient postés au pied de la montagne, et fit marcher quatre cohortes serrées contre ceux qui étaient descendus dans dans la vallée. En même temps Lélius avança avec sa cavalerie par les collines qui du camp s'étendaient jusque dans le vallon, tomba sur la cavalerie ennemie par ses derrières, et la retint à combattre avec lui. Par là, l'infanterie qui n'était descendue dans la vallée que sur l'espérance qu'elle avait d'être soutenue par la cavalerie, étant privée de son secours, est pressée et réduite aux extrémités. La cavalerie n'était pas dans une position plus prospère. Prise dans un défilé et ne sachant

comment se retourner, elle tue plus de ses gens que les Romains n'en tuent; elle était d'autant plus à l'étroit, que son infanterie l'incommodait en flanc, l'infanterie romaine en tête, et la cavalerie par derrière. Dans ce combat, presque tout ce qui était descendu dans la vallée fut passé au fil de l'épée, et ceux qui étaient au pied de la montagne furent mis en déroute; c'étaient les troupes légères qui formaient un tiers de toute l'armée. Indibilis se sauva avec eux, et se mit à couvert dans un lieu fortifié.

Les affaires d'Ibérie terminées, Scipion revint à Tarragone, pour aller de là dans sa patrie recevoir l'honneur du triomphe qu'il avait mérité. Afin d'y arriver au temps de l'élection des consuls, après avoir donné ordre à tout ce qu'il y avait à faire en Espagne, il s'embarqua pour Rome avec C. Lélius et d'autres amis, laissant le commandement de l'armée à M. Junius. (Dom Thuillier.)

V.

Antiochus rétablit Euthydème dans sa première dignité. — Expédition d'Antiochus dans les hautes provinces de l'Asie.

Euthydème, né à Magnésie, tâchait de se justifier auprès de l'ambassadeur d'Antiochus, en lui remontrant que ce prince avait tort de vouloir le chasser de son royaume; que, loin d'avoir quitté son parti, il ne s'était rendu maître de la Bactriane qu'en faisant mourir les descendans de ceux qui lui avaient manqué de fidélité. Après avoir parlé long-temps sur ce sujet, il pria Téléas de se rendre médiateur entre Antiochus et lui, et de faire en sorte, par ses remontrances et ses prières, que ce prince ne lui vît pas avec peine le nom et la dignité de roi. Il ajoutait que, s'il ne se rendait pas, il n'y aurait de sûreté ni pour l'un ni pour l'autre; qu'un grand nombre de Numides étaient prêts à fondre sur le pays, ce qui les menaçait l'un et l'autre d'un péril égal; car ces sauvages, une fois entrés, infecteraient tous les habitans de leur barbarie.

Téléas alla ensuite porter ces paroles à Antiochus, qui, cherchant depuis long-temps à terminer la guerre, accepta volontiers les propositions de paix que Téléas apportait de la part d'Euthydème. Après plusieurs autres voyages de cet ambassadeur, Euthydème envoya Demetrius son fils pour ratifier le traité. Antiochus le reçut bien, et, jugeant sur sa beauté, sur ses discours et sur l'air de majesté qui régnait dans toute sa personne, qu'il était digne d'être roi, il lui promit une de ses filles en mariage, et accorda à son père le nom de roi. Les autres articles du traité furent mis par écrit, et on confirma l'alliance par sermens.

Cette affaire conclue, Antiochus, ayant fait distribuer des vivres à son armée et pris les éléphans d'Euthydème, se mit en marche. Après avoir traversé le Caucase, il entra chez les Indiens, et lia de nouveau amitié avec le roi Sophagasène. Il y reçut encore des éléphans, de sorte qu'il en eut en tout cent cinquante. Il partit de là, après avoir fait une nouvelle provision de vivres, et y laissa Androstène de Cyzique pour avoir soin d'emporter l'argent que ce roi était convenu de lui donner. Quand il eut traversé l'Arachosie, il passa la rivière d'Érymanthe, et entra par la Drangiane dans la Carmanie, où, comme l'hiver approchait, il mit ses troupes en quartiers. Telle fut l'expédition d'Antiochus dans les hautes provinces, expédition par laquelle il soumit à son pouvoir, non-

seulement les satrapes de ces contrées, mais encore les villes maritimes et les puissances qui étaient en deçà du mont Taurus, mit son royaume à couvert de toute incursion, et tint en respect par son courage tous les peuples qu'il s'était soumis. Enfin, il fit voir par là et aux peuples de l'Asie, et à ceux de l'Europe, qu'il était véritablement digne de régner. (DOM THUILLIER.)

VI.

Quelques lecteurs voudront peut-être savoir pourquoi, contre l'ancienne habitude, je n'ai pas mis des sommaires à ce livre, et j'ai préféré une exposition qui classe les faits par olympiades. Ce n'est pas, certes, que je regarde les sommaires comme inutiles, car ils provoquent l'attention du lecteur qui veut s'instruire, et l'engagent à feuilleter le livre; iis sont d'ailleurs d'un grand secours pour faciliter les recherches. Toutefois, m'étant aperçu que cette méthode est négligée et rejetée par plusieurs motifs assez légers, je préfère recourir aux expositions. Elles me paraissent en effet non-seulement offrir le même avantage, mais elles semblent quelquefois préférables, et sont surtout plus convenablement placées, puisqu'elles se trouvent liées à la narration même. Par ces motifs, j'ai cru devoir leur donner la préférence dans tout le cours de cet ouvrage, à l'exception des cinq premiers livres, où j'ai placé des sommaires, parce qu'ils ne m'ont pas paru propres à recevoir des expositions. (ANGELO MAI, *Script. veter. nova collectio*, t. II; JACOB. GEEL.)

VII.

Il avouait bien que ces discours ne laissaient pas que d'être spécieux, mais il n'y trouvait pas, à beaucoup près, le caractère que présente la vérité. (ANGELO MAI, *ibid.*)

VIII.

Quelle utilité peut en effet retirer le lecteur des récits de guerres et de combats, de villes assiégées et prises, si on ne lui révèle en même temps les causes qui ont amené les succès et les revers? Le résultat des événemens ne présente dans ce cas qu'un intérêt frivole; tandis que l'examen convenable des motifs qui dirigèrent une entreprise, devient profitable aux auditeurs. Entrez surtout dans le détail de chaque affaire, et dites comment elle a été conduite, si vous voulez instruire ceux qui s'occupent de semblables spéculations. (*Ibid.*)

IX.

Comme on parlait du bonheur de Publius qui venait de chasser les Carthaginois de l'Espagne, et que chacun lui conseillait de se livrer au repos et à l'oisiveté, puisqu'il avait terminé la guerre, il répondit qu'il félicitait beaucoup ceux qui concevaient de telles espérances; que, pour lui, c'était surtout actuellement qu'il s'occupait des moyens de conduire la guerre punique. Que jusqu'alors Carthage avait obligé Rome à se défendre; mais qu'enfin, par un retour de la fortune, le temps était venu où les Romains allaient prendre l'offensive contre les Carthaginois. (*Ibid.*)

—

Publius, qui était doué du talent de manier la parole, montra tant de bienveillance et d'adresse dans une conversation qu'il eut avec Syphax, qu'Asdrubal dit plus tard à ce prince, que Scipion lui avait paru plus redoutable dans cet entretien qu'à la tête de ses troupes. (*Ibid.*)

FRAGMENS

DU

LIVRE DOUZIÈME.

I.

Divers fragmens géographiques.

Hippon, ville de Libye. POLYBE, livre XII.

—

Tabraca, ville de Libye. POLYBE, livre XII. Ses habitans s'appellent Tabraciens.

—

Singa, comme le dit Polybe dans son livre XII. Ses habitans s'appellent Singéens.

—

Polyhistor, dans le livre III de son traité sur l'Afrique, cite, comme Démosthènes, une ville d'Afrique appelée Chalcée; mais Polybe le réfute en disant, dans son XIIe livre : « Il commet une erreur au sujet de Chalcée; en effet, ce n'est pas une ville, mais un établissement où l'on travaille l'airain. »

—

Polybe, dans son XIIe livre, dit qu'il existe dans les environs de Syrtes, une contrée nommée Byssatide, qui a deux mille stades de circonférence, et une forme circulaire. (*Ex Steph. Byz. et Athen.*) SCHWEIGHÆUSER.

—

Sur le lotus.

Polybe de Mégalopolis, témoin oculaire, rapporte dans son XIIe livre les mêmes particularités qu'Hérodote sur la plante d'Afrique appelée lotus. Voici ce qu'il en dit : « Le lotus est un arbre peu élevé, mais tortueux et épineux. Ses feuilles sont vertes, semblables à celles de la ronce, mais un peu plus larges, d'une teinte un peu plus foncée. Son fruit, lorsqu'il commence à se former, est semblable, pour la couleur et la grosseur, aux baies blanches du myrte lorsqu'elles sont mûres. En mûrissant il prend une couleur écarlate et devient, pour la grosseur, presque semblable aux olives rondes; il a un noyau extrêmement petit. On cueille ce fruit lorsqu'il est parvenu à sa maturité, et, après l'avoir broyé dans une espèce de bière de froment, on le fait coaguler dans des vases pour servir à la nourriture des esclaves, ou bien, après en avoir ôté le noyau, on le garde pour servir aussi de nourriture aux hommes libres. C'est un mets à peu près semblable pour le goût aux figues sauvages et aux dattes, mais d'une odeur plus désagréable. En le broyant et le faisant infuser dans de l'eau, on en fait aussi un vin d'un goût agréable et suave, semblable à celui du bon hydromel. On le boit aussi pur et sans eau; mais cette sorte de boisson ne peut pas se conserver au delà de dix jours; aussi les habitans du pays la préparent à mesure qu'ils la consomment. Ils font encore avec

ce fruit du vinaigre. (*Athenæi Deipnos.*, lib. XIV, c. 18.) SCHWEIGH.

—

Réfutation de ce que dit Timée sur l'Afrique et sur l'île de Corse.

L'Afrique est un pays dont on ne peut trop admirer la fertilité. Mais Timée a parlé de cette partie du monde en homme qui n'en avait aucune connaissance, sans lumières, sans jugement, et uniquement sur la foi d'anciennes traditions qui ne méritent aucune croyance : comme, par exemple, que ce pays est composé entièrement de terres sablonneuses et sèches, qui ne produisent aucun fruit. Ce que l'on en dit par rapport aux animaux, est tout aussi mal fondé. Il y a dans l'Afrique des chevaux, des bœufs, des moutons, des chèvres en si grande quantité, que je ne sais si l'on en pourrait trouver autant dans tout le reste de l'univers. Et c'est pour cela que, comme la plupart des peuples de ce grand pays ignorent complétement la culture de la terre, ils ne vivent que de la chair des animaux et qu'avec les animaux. Qui ne sait qu'on y voit des éléphans, des lions, des léopards en grand nombre et d'une force prodigieuse, des buffles très-beaux, et des autruches d'une grandeur prodigieuse; tous animaux dont on ne trouve aucun dans l'Europe? Timée, cependant, garde sur tout cela un profond silence, et semble n'avoir pris à tâche que de nous débiter des fables.

Il n'est pas plus fidèle sur l'île de Corse. D'après ce qu'il en dit dans son second livre, on croirait que tout est sauvage dans cette île, chèvres, moutons, bœufs, cerfs, lièvres, loups et encore d'autres animaux. Les habitans, selon lui, n'ont aucune autre industrie que d'aller à la chasse de ces animaux. Il est cependant certain qu'il n'y a dans l'île de Corse aucun de ces animaux qui soit sauvage, mais que cette île contient seulement des renards, des lapins et des moutons. Le lapin, vu de loin, ressemble à un lièvre; mais quand on le prend, on s'aperçoit qu'il n'a du lièvre ni la figure ni le goût. Il naît pour l'ordinaire sous terre. La raison pour laquelle tous les animaux paraissent là être sauvages, c'est que comme l'île est couvertes d'arbres, et qu'elle est pleine de rochers et de précipices, les pâtres ne peuvent pas suivre leurs bestiaux dans les pâturages. Quand ils trouvent quelque lieu propre à les faire paître, ils sonnent d'une trompe, et chaque troupeau accourt au son de celle de son pâtre, sans jamais prendre l'une pour l'autre. Quand on descend dans l'île, et que voyant des chèvres ou des bœufs paître seuls, on veut les prendre, ces animaux, qui ne sont pas accoutumés à se laisser approcher, prennent d'abord la fuite. Si le pâtre sonne alors de sa trompe, ils accourent à toutes jambes à lui. Là-dessus les étrangers les croient sauvages, et Timée, faute d'examen, s'y est trompé comme les autres.

Au reste ce n'est pas une chose fort surprenante, que de voir ces animaux dociles au son d'une trompe. En Italie ceux qui nourrissent des porcs ne le font pas dans des pâturages séparés; ils ne suivent pas leurs troupeaux comme on le fait en Grèce : ils marchent devant, et de temps en temps sonnent d'un cornet. Les porcs suivent et courent au son de cet instrument, et chaque troupeau a tellement l'habitude de distinguer le son du cornet de celui à qui il appartient, que cela paraît incroyable à ceux à qui on en parle pour la première fois. Comme on fait en Italie un grand usage des porcs, on en élève

une grande quantité (moindre cependant que dans l'ancienne Italie, chez les Étrusques et les Gaulois); de sorte qu'il n'est pas rare de voir une truie à elle seule nourrir un troupeau de mille porcs et même davantage. On les conduit hors des étables, les mâles séparés des femelles ou distingués selon leur âge. Mais plusieurs troupeaux se trouvant assemblés dans le même lieu, comme il n'est pas possible de les garder en particulier, et qu'ils se confondent ensemble ou dès leur sortie des étables, ou dans les pâturages, ou en revenant d'où ils sont partis, pour les distinguer sans peine, les porchers ont inventé le cornet, au son duquel ils se séparent d'eux-mêmes de quelque côté que se tournent ceux qui les conduisent, et les suivent avec tant de vitesse qu'il n'y a point de force ni de violence qui puisse les arrêter. En Grèce, lorsque les troupeaux cherchant leur pâture se sont mêlés les uns avec les autres, celui qui en a un plus nombreux, au premier moment favorable, en enveloppe celui de son voisin et l'emmène avec le sien, ou quelque voleur en embuscade le détourne et s'en saisit sans que le porcher s'en aperçoive, parce qu'il en est fort éloigné, et que son bétail s'écarte trop par l'ardeur de manger le gland, quand il commence à tomber des chênes. Mais c'en est assez sur ce sujet. (Dom Thuillier.)

II.

Particularités sur les Locriens.

J'ai fait plusieurs voyages chez les Locriens, et je leur ai même rendu des services considérables. C'est par mon aide qu'ils obtinrent d'être exemptés de marcher en Espagne avec les Romains. Pendant la guerre de Dalmatie, par un traité fait avec les Romains, ils devaient leur envoyer des secours par mer, j'obtins encore qu'ils fussent dispensés d'en envoyer. Aussi m'ont-ils su beaucoup de gré de leur avoir épargné les peines, les dangers et les dépenses que ces deux expéditions leur auraient coûté, et il n'y a point d'honneurs et d'amitiés qu'ils ne m'aient faits pour m'en témoigner leur reconnaissance. Je devrais donc être beaucoup plus porté à parler honorablement de ce peuple qu'à en dire des choses désavantageuses. Mais malgré tout cela je ne puis dissimuler que ce que dit Aristote de cette colonie me paraît plus véritable que ce que Timée en raconte. Les Locriens eux-mêmes reconnaissent que ce qu'ils en ont appris de leurs ancêtres est conforme à ce qu'Aristote, et non pas à ce que Timée en rapporte.

Ils le prouvent premièrement, parce que tout ce qu'il y a chez eux de noble et d'illustre par la naissance, vient des femmes et non pas des hommes. Par exemple, on passe chez eux pour noble, lorsqu'on tire son origine des cent familles. Or le titre de noblesse avait été accordé à ces cent familles par les Locriens avant qu'ils vinssent s'établir en Italie, et ce sont celles dont un oracle avait ordonné de tirer au sort les cent filles que l'on devait envoyer tous les ans à Troie. Quelques-unes de ces filles se trouvèrent dans la colonie, et ceux qui en descendent sont encore regardés comme nobles, et on les appelle les enfans des cent familles.

Autre preuve : il y a chez eux une fille à qui le ministère auquel elle est employée fait donner le nom de Philéphore. La raison qu'ils donnent de cette coutume, la voici : Dans le temps qu'ils chassèrent les Siciliens de l'en-

droit d'Italie qu'ils occupent aujourd'hui, ces peuples avaient à la tête de leurs sacrifices, un de leurs plus nobles et de leurs plus illustres citoyens. Les Locriens, qui n'avaient reçu de leurs pères aucune loi sur les sacrifices, prirent des Siciliens cette coutume, comme la plupart des autres de la même nation, et l'ont depuis toujours gardée, avec ce changement néanmoins, qu'au lieu d'un jeune homme, c'est une jeune fille qui est Phialéphore, parce que chez eux la noblesse vient des femmes.

Ils ajoutent qu'ils n'ont aucune alliance avec les Locriens de Grèce, et qu'ils n'ont pas ouï dire qu'ils en aient jamais eu; au lieu qu'ils savent par tradition qu'ils en avaient avec les Siciliens. Ils disent même la manière dont on s'y prit pour traiter avec ce peuple, qui est qu'en arrivant dans le pays, les Siciliens épouvantés n'ayant pu se défendre de les recevoir, les Locriens leur jurèrent qu'ils vivraient de bonne amitié avec eux, et que le pays serait commun aux deux nations, « tant qu'ils marcheraient sur cette « terre et qu'ils porteraient des têtes « sur les épaules; » mais qu'avant de faire ce serment ils avaient mis de la terre sous la semelle de leurs souliers, et sur leurs épaules des têtes d'ail qui ne paraissaient point, et qu'ayant ensuite secoué la terre de leurs souliers et les têtes d'ail de dessus leurs épaules, ils avaient, à la première occasion qu'ils avaient crue favorable, chassé les Siciliens de cette contrée. (Dom Thuillier.)

—

Timée le Tauroménitain dit dans le IXe livre de son *Histoire* (nom que Polybe donne ironiquement dans son XIIe livre à l'ouvrage de cet écrivain): « Ce n'était pas autrefois chez les « Grecs un usage héréditaire que de « se faire servir par des esclaves achetés; » et il écrit aussi: « On blâmait « hautement Aristote, et l'on disait « qu'il avait été entièrement induit en « erreur dans son traité sur les coutumes des Locriens. En effet, par les « lois de ce peuple, il n'est pas même « permis d'avoir des esclaves. » (*Athenæi Deipnos.*, lib. VI, c. 18 et 20.)

—

Deux sortes de fausseté à distinguer dans une histoire.

Timée dit que comme une règle ne laisse pas d'être règle et de mériter ce nom, quoiqu'elle soit ou trop courte ou trop étroite, pourvu qu'elle soit droite; et qu'au contraire on doit l'appeler de tout autre nom lorsqu'elle manque de cette propriété qui lui est essentielle, il en est de même de l'histoire. Que le style n'en soit pas tel qu'il devrait être, que la disposition en soit défectueuse, qu'elle pèche en quelque autre des parties qui lui sont propres; si l'on s'y est appliqué à rapporter la vérité, tous ces défauts n'empêchent pas que le nom d'histoire ne lui soit donné à juste titre; mais elle est indigne de ce nom lorsque la vérité ne s'y trouve pas. Pour moi, je suis persuadé que la vérité est ce qu'un historien doit principalement avoir en vue. J'ai dit même quelque part dans cet ouvrage, qu'une histoire sans vérité était comme un animal sans yeux, parfaitement inutile. Mais je crois en même temps que l'on doit distinguer deux sortes de fausseté, l'une qui vient de l'ignorance de la vérité, l'autre qui se dit de propos délibéré; que celle-ci est la chose du monde la plus odieuse et la plus haïssable, mais qu'il faut excuser

ceux qui ne s'écartent de la vérité que parce qu'elle ne leur était pas connue. (Dom Thuillier.)

—

Timée.

L'histoire de Timée est pleine de fausseté semblables. Cet écrivain paraît cependant ne pas être tombé dans ce défaut par ignorance des faits, mais il semble plutôt avoir été aveuglé par l'esprit de parti; car toutes les fois qu'il s'agit de louer ou de blâmer quelqu'un, il oublie aussitôt ce qu'il se doit à lui-même et enfreint toutes les lois de la bienséance. Au reste en voilà assez pour justifier Aristote. On a vu pourquoi et sur quels fondemens il a parlé des Locriens de la manière que nous avons dite. Mais ceci nous donne occasion de porter notre jugement sur Timée et sur toute son Histoire, et en même temps de parler du devoir d'un historien. Je crois avoir montré que Timée et Aristote n'ont été guidés que par des conjectures, et que le sentiment de celui-ci est plus vraisemblable que celui de l'autre. Or, pour être suivi, il suffit qu'il soit tel, car là-dessus on ne peut rien découvrir d'incontestablement vrai.

Mais accordons à Timée qu'il a le plus approché de la vérité. Cela lui donnait-il le droit de décrier, de déchirer, de condamner à mort, pour ainsi dire, ceux qui avaient été moins heureux que lui? Non assurément. Ce n'est qu'à l'égard des historiens qui de dessein prémédité débitent des choses fausses, qu'on doit être rigoureux et implacable; mais ceux qui ne tombent dans ce défaut que parce qu'ils sont mal informés doivent être plus ménagés. On relève avec bienveillance leurs fautes et on les leur pardonne. Sur ce principe, ou il faut prouver que ce qu'Aristote a dit des Locriens, il l'a dit ou pour plaire à quelqu'un, ou pour en tirer quelque gratification, ou parce qu'il avait quelque démêlé avec eux : ou si l'on n'ose avancer rien de tout cela contre Aristote, on doit convenir que les traits piquans que Timée a lancés contre lui marquent un homme peu attentif à ses devoirs. Car voici le portrait qu'il en fait.

Aristote, si l'on en croit Timée, était un homme hardi, étourdi, téméraire, qui, par une calomnie imprudente, a osé dire des Locriens, qu'ils étaient une colonie composée d'esclaves fugitifs et de gens corrompus, et qui avance cette fausseté avec tant d'assurance, qu'il semblerait, à l'entendre, que c'est un général d'armée, et que c'est lui qui, à la tête de ses troupes, a défait depuis peu les Perses en bataille rangée aux portes de la Cilicie. On sait cependant, continue Timée, que c'est un sophiste ignorant, haïssable, qui sur ses vieux jours, d'apothicaire accrédité s'est avisé de s'ériger en historien, qui pique toutes les tables, gourmand, entendu en cuisine, prêt à tout faire pour un bon morceau. A quel tribunal souffrirait-on qu'un homme de la lie du peuple vomît ces injures contre sa patrie? Ces excès ne paraîtraient-ils pas insupportables? Un historien qui connaît ses devoirs, non-seulement ne salit pas ses écrits de ces sortes de grossièretés, il n'ose pas même les penser.

Mais examinons un peu de près le sentiment de Timée, et comparons les raisons sur lesquelles il se fonde avec celles d'Aristote; par là nous serons en état de juger lequel des deux mérite la censure. Il assure que, sans s'arrêter à des vraisemblances, il a été lui-même en Grèce consulter les Locriens sur l'origine de leur colonie, que d'abord

ils lui ont montré des actes authentiques qui subsistent encore, et commencent ainsi : « Comme il convient « aux pères à l'égard de leurs en- « fans, etc.; » qu'il avait vu ensuite des décrets publics qui établissaient les lois que les Locriens devaient observer les uns à l'égard des autres; qu'ayant appris ce qu'Aristote avait écrit de leur colonie, ils avaient été étonnés de la témérité de cet écrivain; que de Grèce il avait passé chez les Locriens d'Italie; qu'il y avait trouvé des lois et des coutumes qui ne se sentaient point du tout de l'esprit d'esclavage, mais qui étaient dignes d'hommes libres; qu'on y trouvait des peines infligées aux fugitifs et aux gens de mauvaise vie, ce qui ne se verrait point s'ils avaient à se reprocher la même origine. Telles sont les raisons de Timée.

Mais demandons à cet historien quels sont les Locriens qu'il a interrogés et qui l'ont informé de toutes ces particularités? Si en Grèce, comme en Italie, il n'y avait qu'une seule nation de Locriens, peut-être n'aurions-nous pas lieu de douter de sa bonne foi, au moins il nous serait aisé de nous éclaircir. Mais il y a deux nations de Locriens. Chez lesquels s'est-il transporté? Quelles villes de l'autre nation a-t-il consultées? Chez qui a-t-il trouvé ces actes qu'il fait tant valoir? car il ne nous dit rien sur tous ces points. On sait cependant que la gloire qu'il dispute aux autres historiens, c'est celle de l'exactitude dans l'ordre des événemens, et dans l'indication des pièces dont il s'est servi. Comment donc s'est-il oublié jusqu'à ne nous nommer ni la ville où il a découvert ces actes, ni le lieu où ils ont été écrits, ni les magistrats qui les lui ont communiqués, ni ceux à qui il en a parlé? S'il eût pris ces précautions, tous les doutes se dissiperaient, et en cas qu'il en restât, on s'assurerait aisément de la vérité. Soyons persuadés que s'il ne les a pas prises, c'est qu'il craignait qu'on ne le démentît. Sans cela il n'aurait pas manqué de nous étaler toutes ces preuves. On va s'en convaincre.

Il cite nommément Échécrate, il dit que c'est avec lui qu'il s'est entretenu sur les Locriens d'Italie; et pour montrer que cet Échécrate n'était pas un homme de néant, il a soin de nous dire que son père avait été ambassadeur de Denys le Tyran. Un historien capable de ces sortes de détails oublierait-il un acte public, un monument authentique? Un historien qui compare les éphores des premiers temps avec les rois de Lacédémone; qui range selon l'ordre des temps les archontes d'Athènes, les prêtresses de Junon à Argos, et ceux qui ont vaincu aux jeux Olympiques, et relève jusqu'à une erreur de trois mois dans les monumens de ces villes; qui déterre les pièces les plus cachées; qui le premier a trouvé dans les lieux les plus secrets des temples les monumens de l'hospitalité publique : un tel historien, dis-je, est inexcusable, soit qu'il ignore les circonstances que nous demandons, soit que les sachant il avance des choses fausses. Dur et inexorable à l'égard d'autrui, il mérite qu'on le traite avec la même rigueur.

Après avoir menti sur les Locriens de Grèce, passant à ceux d'Italie, il accuse Aristote et Théophraste d'avoir faussement représenté les lois et les autres usages établis chez les deux nations. Quoique cela doive m'écarter de mon sujet, je prévois que je serai obligé de dire et de prouver ce que je sais sur ces deux colonies. Si je m'y suis arrêté trop long-temps dans cet endroit,

c'est pour éviter de faire des digressions trop fréquentes. (*Vertus et Vices.*) Dom Thuillier.

—

Le même.

Timée rapporte que Démocharès s'était prostitué de façon qu'il ne lui aurait pas été permis d'allumer de sa bouche le feu sacré, et que dans ses écrits l'on trouvait plus d'obscénités que dans ceux de Botrys, de Philénis et des autres auteurs les plus sales. Il est étonnant qu'un homme bien élevé se permette des termes qu'on aurait honte de se permettre dans des lieux de prostitution. Timée a senti toute l'horreur de ces calomnies, et, de peur de passer pour en être l'inventeur, il prend à témoin un poète comique dont il ne dit pas le nom. Pour moi, je suis persuadé que Démocharès n'est pas coupable de ces ordures. Ce qui l'en justifie, c'est qu'il est né d'une famille illustre et qu'il a reçu une très-belle éducation; il était neveu de Démosthène. Une autre raison, c'est que les Athéniens lui ont donné le commandement de leurs troupes, et l'ont élevé encore à d'autres dignités. Il n'est nullement vraisemblable qu'ils eussent fait tant d'honneur à un homme plongé dans de pareilles infamies. Timée ne prend pas garde qu'il déshonore moins Démocharès que les Athéniens, qui ont aimé cet historien maltraité par lui si cruellement, jusqu'au point de lui confier la défense de leur république et de leur propre vie. Aussi Démocharès n'est-il pas coupable de ce que Timée lui reproche.

Il est vrai qu'Archédique, poète comique, a répandu contre lui les sottises que Timée a eu soin de recueillir; mais il n'est pas le seul. Les amis d'Antipater se sont aussi déchaînés contre lui. Mais pourquoi? C'est parce qu'il avait dit librement plusieurs choses qui pouvaient chagriner ce prince, ses héritiers et ses amis. Ceux qui dans le gouvernement ne s'accordaient pas avec lui, ont aussi pris plaisir à le décrier. Démétrius de Phalère était de ce nombre. Mais comment Démocharès en avait-il parlé dans son livre? Il dit que cet homme, à la tête des affaires, se glorifiait de son gouvernement aux mêmes titres qu'aurait pu avoir un banquier ou un artisan; qu'il se vantait d'avoir gouverné de manière que toutes les commodités de la vie se trouvaient en abondance et à vil prix; qu'une tortue artificielle marchait devant lui les jours de cérémonie en jetant de la salive, que des jeunes gens chantaient sur le théâtre : qu'Athènes cédant aux Grecs tout autre avantage, se réservait à elle seule la gloire d'être soumise à Cassander, et que cet écrivain avait l'impudence d'entendre ces prétendues louanges sans rougir. Malgré cette satire, ni Démétrius, ni aucun autre n'a dit de Démocharès ce qu'en a osé dire Timée. Le témoignage de la patrie est plus croyable que celui de ce fougueux historien. En faut-il davantage pour assurer que Démocharès est innocent des turpitudes dont on l'accuse? Mais quand il serait vrai que cet écrivain a eu le malheur de tomber dans ces sortes de fautes, quelle occasion, quelle affaire mettait Timée dans la nécessité de les relever dans son histoire?

Quand des personnes sensées veulent tirer vengeance de leurs ennemis, la première chose qu'ils examinent n'est pas ce que leurs ennemis méritent qu'on leur fasse, mais ce qu'il leur convient à eux-mêmes de faire. On doit tenir la même conduite lorsqu'on a du mal à dire de quelqu'un : il faut d'abord prendre garde, non à ce que nos enne-

mis sont dignes d'entendre, mais à ce qu'il nous sied de leur dire; car quand on ne suit alors que les mouvemens de la colère ou de la haine, les excès sont inévitables.

C'est la raison pour laquelle nous ferons bien de ne pas ajouter foi aux choses que Timée rapporte contre Démocharès. Il n'est en cette occasion ni excusable ni croyable. Son caractère médisant s'y fait trop sentir, et le jette trop visiblement au-delà des bornes de la bienséance. Je ne m'en fie pas plus à cet historien sur le chapitre d'Agathocles : je veux que ce tyran ait porté l'impiété jusqu'à son comble, mais Timée devait-il pour cela dire à la fin de son Histoire qu'Agathocles, dès sa plus tendre jeunesse, se prostituait au premier venu, et s'abandonnait aux plus honteux débauchés; que c'était un geai, une buse qui se livrait à quelque infamie que l'on demandât de lui, et que quand il mourut, sa femme s'écriait en fondant en larmes : « Que ne « vous ai-je pas?... Que ne m'avez-vous « pas?... » Qui ne sent point ici cette passion de médire dont nous parlions tout à l'heure; ou plutôt qui ne sera surpris de l'excès où cette passion a jeté cet historien? Car les faits qu'il raconte lui-même d'Agathocles font connaître que la nature en avait fait un grand homme. Pour quitter la roue, la fumée et l'argile auxquels il était destiné par sa naissance, aller à l'âge de dix-huit ans à Syracuse, subjuguer la Sicile, menacer les Carthaginois d'une ruine entière, vieillir dans la puissance souveraine qu'il s'était acquise et mourir roi, ne fallait-il pas qu'il fût né un grand homme et qu'il eût des talens extraordinaires pour les grandes entreprises? Timée devait donc raconter, non-seulement ce qui pouvait déshonorer et décrier Agathocles dans la postérité, mais encore ce qui était propre à lui faire honneur. C'est là ce qu'on attend de l'histoire. Mais Timée, aveuglé par l'humeur noire et mordante qui le domine, prend un plaisir malin à montrer les défauts et à les exagérer, au lieu qu'il ne fait nulle mention des beaux endroits; cependant il devait savoir qu'un historien pèche autant à cacher ce qui s'est fait, qu'à dire ce qui ne s'est point fait. Pour moi, laissant de côté les excès dans lesquels sa mauvaise humeur l'a emporté, je n'ai fait usage que de ce qui m'a paru être de mon sujet. (*Ibid.*)

III.

Lois de Zaleucus

Deux jeunes gens avaient ensemble un procès au sujet d'un esclave. L'un d'eux l'avait gardé long-temps chez lui; l'autre, deux jours avant le procès, était venu dans une campagne l'enlever en l'absence du maître, et l'avait emmené de force dans sa maison. Le maître, averti de la chose, court à cette maison, se saisit de l'esclave, le conduit devant les magistrats, et dit qu'il en devait être le maître en donnant une caution, puisque la loi de Zaleucus portait que la chose contestée demeurerait en la possession de celui à qui on l'avait prise jusqu'à ce que le procès fût terminé. L'autre soutient par la même loi que l'esclave devait lui rester, puisqu'il en était possesseur au temps que l'on était venu le prendre, et que cet esclave avait été pris chez lui pour être conduit devant les juges. Ceux-ci ne sachant que décider mènent l'esclave au cosmopole et lui racontent le fait. Ce premier magistrat expliqua la loi en disant que quand Zaleucus avait statué que « la chose contestée demeu- « rerait en la possession de celui à qui « on l'avait prise, » il avait entendu

cela du dernier possesseur et d'une possession qui pendant un certain temps n'aurait pas été contestée; mais que si quelqu'un ayant emporté de force une chose chez lui, le premier maître intentait action pour la ravoir, cette action était juste. Le jeune homme fut choqué de ce jugement, et nia que ce fût l'esprit du législateur. Alors le cosmopole demanda s'il y avait quelqu'un dans la compagnie qui voulût disputer sur l'intention de la loi selon la formule prescrite par Zaleucus. Cette formule était que les deux disputans parlassent la corde au cou, en présence de mille personnes, à cette condition, que celui des deux qui détournerait à un mauvais sens l'intention du législateur, serait étranglé devant toute l'assemblée. Le jeune homme répondit que la condition n'était pas égale; que le cosmopole, ayant près de quatre-vingt-dix ans, n'avait plus que deux ou trois ans à vivre, au lieu que lui, selon toutes les apparences, avait encore à vivre beaucoup plus qu'il n'avait vécu. Ce bon mot tourna l'affaire en plaisanterie, et les juges décidèrent suivant l'avis du cosmopole. (Dom Thuillier.)

IV.

Contradictions dans lesquelles est tombé Callisthènes en racontant une des batailles d'Alexandre contre Darius.

Pour ne pas vouloir déroger à l'autorité d'hommes si célèbres, disons en passant quelques mots de la bataille donnée en Cilicie entre Alexandre et Darius, bataille célèbre qui n'est pas fort éloignée du temps dont nous parlons, et à laquelle, ce qui est le principal, Callisthènes se trouvait. Cet historien raconte qu'Alexandre avait déjà passé les détroits et ce que l'on appelle dans la Cilicie les Pyles, et que Darius ayant pris sa route par les Pyles Amaniques était entré avec son armée dans la Cilicie, lorsque ce prince, averti par les habitans du pays qu'Alexandre tournait vers la Syrie, se mit à le suivre; qu'arrivé près des détroits, il campa sur le Pyrame; que le poste qu'il occupait n'avait pas depuis la mer jusqu'au pied de la montagne plus de quatorze stades; que le fleuve, venant des montagnes entre des côtes escarpées, traversait obliquement cet espace, et allait de là par une plaine se décharger dans la mer, coulant entre des hauteurs fort roides et inaccessibles.

Après cette description, il dit qu'Alexandre étant revenu sur ses pas pour aller au devant de ses ennemis, Darius et ses officiers avaient rangé leur phalange en bataille dans le camp même qu'il avait pris d'abord; qu'il s'était couvert du Pinare qui coulait proche du camp; qu'il avait rangé sa cavalerie sur le bord de la mer; auprès d'elle, le long du fleuve, les étrangers soudoyés, et les peltastes tout au pied des montagnes.

Mais comment ces troupes pouvaient-elles être postées devant la phalange, le fleuve passant auprès du camp? Cela n'est pas concevable. Elles étaient trop nombreuses pour cela; car, au rapport même de Callisthènes, il y avait trente mille chevaux et autant d'étrangers soudoyés. Or, il est aisé de savoir combien ce nombre de troupes devait occuper d'espace. La cavalerie se range pour l'ordinaire sur huit de hauteur, et c'est la meilleure méthode. Entre les turmes, il faut laisser sur le front une distance raisonnable pour la commodité des différens mouvemens. Ainsi un stade ne peut contenir que huit cents chevaux; dix stades, huit mille; quatre stades, trois mille deux cents; de sorte que dans quatorze stades, il ne peut

tenir que onze mille deux cents chevaux. De plus, pour loger sur ce terrain trente mille chevaux, il faudrait en faire trois corps les uns sur les autres sans intervalle. Et cela posé, où étaient donc les étrangers soudoyés? Derrière la cavalerie peut-être; mais Callisthènes ne dit point cela, puisque, selon lui, au contraire, les mercenaires eurent affaire aux Macédoniens; d'où l'on doit nécessairement conclure que la moitié du terrain du côté de la mer était occupé par la cavalerie, et l'autre moitié du côté des montagnes par les étrangers soudoyés. On peut encore juger par là sur quelle hauteur était rangée la cavalerie et combien le fleuve était éloigné du camp.

Il dit ensuite que les Macédoniens s'étant avancés, Darius, qui était au centre de son armée, appela à lui les étrangers d'une des ailes. Cela ne paraît pas encore trop aisé à comprendre; car il fallait que la cavalerie et les mercenaires fussent réunis ensemble au milieu de ce terrain. Or, Darius se trouvant là *parmi* les mercenaires, comment et pourquoi les appelait-il? Il ajoute que *la* cavalerie de l'aile droite fondit sur Alexandre, et que celui-ci soutint avec vigueur; qu'il vint aussi contre elle, et que le combat fut vif et opiniâtre. Mais cet historien a oublié qu'entre Darius et Alexandre il y avait un fleuve, et un fleuve tel qu'il le décrit un moment auparavant.

Il n'est pas plus judicieux sur ce qui regarde Alexandre. Selon lui, ce prince passa en Asie avec quarante mille hommes de pied et quatre mille cinq cents chevaux; et pendant qu'il se disposait à entrer dans la Cilicie, il lui vint de Macédoine un renfort de cinq *mille* hommes d'infanterie et de huit cents de cavalerie. Otons de ce nombre *trois mille* fantassins et trois cents chevaux pour différens usages, c'est le plus qu'on puisse détacher de l'armée pour cela, il lui restait donc quarante-deux mille hommes de pied. Alexandre avec cette armée ayant passé les détroits, apprit que Darius était dans la Cilicie et qu'il n'était éloigné de lui que de cent stades. Aussitôt il rebrousse chemin et repasse les détroits, la phalange faisant l'avant-garde; la cavalerie, le corps de bataille et les équipages l'arrière-garde. Aussitôt qu'il fut dans la plaine, il forma la phalange et la mit sur trente-deux de profondeur, après avoir marché quelque temps sur seize, et quand il fut près des ennemis, sur huit.

Or, tout ce récit est encore plus absurde que le précédent; car, en marchant sur dix-huit de hauteur avec les intervalles ordinaires de six pieds entre chaque rang, un stade tient seize cents hommes, par conséquent dix stades en tiendront seize mille, et vingt stades trente-deux mille. De là on voit que lorsqu'Alexandre mit son armée sur seize de hauteur, il fallait que le terrain fût de vingt stades; et cependant il lui restait encore à poster toute sa cavalerie et dix mille fantassins.

Il ajoute que quand Alexandre fut à quarante stades des ennemis, il mena contre eux son armée de front. On aurait peine à imaginer une plus grande absurdité; car où trouver, surtout dans la Cilicie, une plaine de vingt stades de largeur et longue de quarante stades? Or il n'en faut pas moins pour faire marcher de front une phalange armée de sarisses. Et d'ailleurs à combien d'embarras cette sorte d'ordonnance n'est-elle pas sujette? Je ne veux pour le prouver que le témoignage même de Callisthène, qui dit que les torrens qui se précipitent des montagnes creusent tant d'abîmes dans la plaine, que

la plupart des Perses y périrent en fuyant.

En vain dirait-il qu'Alexandre voulait par là faire face aux ennemis en quelque endroit qu'ils parussent; car rien n'est moins en état de faire face qu'une phalange dont le front est désuni et rompu. Il était beaucoup plus aisé de se ranger en ordre de marche que de présenter de front et sur une seule ligne droite une armée éparse et divisée, et de la mettre aux mains dans un terrain couvert de haies et plein de ravins. Il devait donc plutôt former deux ou quatre phalanges à la queue les unes des autres. On aurait pu leur trouver des passages, et il n'aurait pas fallu grand temps pour les ranger en bataille : et d'ailleurs, qui empêche qu'on ne se fasse informer par des avant-coureurs de l'arrivée des ennemis long-temps avant qu'ils soient en présence? Il fait encore ici une autre faute, car il mène l'armée de front dans une plaine et ne fait pas marcher devant la cavalerie. Elle marche sur une même ligne avec les gens de pied.

Mais voici la plus grande de toutes les absurdités. Quand, dit-il, Alexandre fut près des ennemis, il se rangea sur huit de hauteur. Il fallait donc de toute nécessité que la phalange eût quarante stades de longueur. Que l'on serre, si l'on veut, les rangs de telle sorte, qu'ils se touchent les uns les autres, il faudra toujours que le terrain qu'elle occupe soit long de vingt stades. Et cependant il dit qu'il n'en avait pas quatorze, et outre cela qu'une partie était proche de la mer, l'autre partie sur l'aile droite, et qu'entre la bataille et les montagnes on avait laissé un espace raisonnable pour n'être pas sous le corps qui était posté au pied de la montagne. Il est vrai que pour couvrir l'armée contre ce corps, il lui en oppose un autre en forme de tenaille. Mais aussi nous lui laissons pour cela dix hommes de pied, ce qui est plus qu'il ne demande. Il suit de tout ce que nous venons de dire que, selon cet historien, la phalange avait tout au plus onze stades de longueur, et par une conséquence nécessaire qu'on avait logé dans cet espace trente-deux mille hommes sur trente de hauteur. Cependant à l'heure du combat la phalange était sur huit de hauteur au rapport de Callisthènes. Comment excuser des contradictions si manifestes? L'impossibilité des faits qu'il rapporte saute d'abord aux yeux. Après avoir marqué l'intervalle qu'il y avait entre chaque homme, déterminé la grandeur du terrain, compté le nombre des troupes, il ne pouvait mentir sans se rendre inexcusable.

Je serais trop long si je voulais montrer toutes les absurdités dans lesquelles il est tombé. J'en toucherai seulement quelques-unes. Il dit qu'Alexandre, en mettant son armée en bataille, prit garde qu'il pût combattre avec le corps que commandait Darius, et, de même, que Darius voulait se battre contre Alexandre, mais qu'ensuite il changea de sentiment, et il ne dit ni comment l'un et l'autre pouvaient connaître en quel quartier de leur armée ils étaient, ni où Darius se retira après avoir changé de résolution. De plus, comment la phalange en bataille est-elle montée sur le bord d'un fleuve qui presque partout est escarpé et couvert de buissons? Il n'est pas permis de mettre une si grande ignorance sur le compte d'Alexandre que l'on reconnaît avoir dès son enfance appris et exercé le métier des armes. On ne doit donc s'en prendre qu'à l'historien, qui était si neuf dans les choses de la guerre qu'il ne savait pas distinguer ce qui se pouvait de ce qui ne se pouvait pas. Mais laissons là enfin Éphore et Callisthènes. (Dom Thuillier.)

V.

Il défend Éphore et Callisthènes contre Timée.

Cet auteur déclame souvent contre Éphore. Il est cependant lui-même coupable de deux fautes. Il reproche avec aigreur des défauts qu'il n'a pas su lui-même éviter, et il se sert de telles expressions, il inspire à ses lecteurs de telles idées, qu'on ne peut s'empêcher de lui croire l'esprit absolument renversé. Si Alexandre a eu raison de faire mourir Callisthènes dans les supplices, quels supplices ne mérite pas Timée! car assurément la divinité doit être plus irritée contre lui que contre Callisthènes. Celui-ci refusa constamment de mettre au rang des dieux cet Alexandre au dessus duquel tout le monde convient que la nature humaine n'a jamais rien produit: au lieu que Timée place au dessus des plus grands dieux un Timoléon, un homme qui, pour tout voyage militaire, a été de Corinthe à Syracuse. Grand espace à parcourir en comparaison de l'univers! Timée se sera sans doute mis en tête que si Timoléon, après s'être distingué dans un petit coin du monde, comme la Sicile, allait de pair dans son histoire avec les héros les plus fameux, lui-même, pour avoir écrit ce qui s'était passé en Italie et en Sicile, serait comparé à ces écrivains qui ont embrassé l'histoire du monde entier. Voilà Aristote, Théophraste, Callisthènes, Éphore et Démocharès assez vengés, ce me semble, des insultes que Timée leur a faites. Ce que j'ai dit de cet historien suffit aussi pour détromper ceux qui l'ont pris pour un écrivain droit et sans passion. (*Vertus et Vices.*) Dom Thuillier.

—

La légèreté de Timée ressort de ses propres écrits.

On a quelque peine à démêler le caractère de cet historien. A l'en croire, l'on connaît celui des poètes et des autres écrivains à certaines expressions qu'ils répètent souvent. Sur un mot, par exemple, qui signifie *distribuer des viandes* et qui se rencontre souvent dans Homère, il conjecture que ce poète aimait la table. Aristote parle souvent d'assaisonnemens, en voilà assez pour lui persuader qu'Aristote était friand, défaut qu'il attribue aussi à Denys, sur ce que ce tyran aimait que ses lits fussent propres, et qu'il recherchait avec soin des tapis de toutes sortes et les plus précieux. Sur ce principe, il faut que Timée ait été d'un esprit chagrin et difficile à contenter. Quand il s'agit de blâmer autrui, il le fait avec gravité et avec force. Produit-il ses propres pensées, ce ne sont que des rêveries, des prodiges, des contes de vieille, des superstitions dont une femme serait à peine susceptible. Au reste, que l'ignorance et le défaut de jugement aveuglent quelquefois certains écrivains, jusqu'à les transporter loin du sujet qu'ils ont à traiter et les empêcher en quelque sorte de voir ce qu'ils voient, c'est de quoi l'on a pu se convaincre par ce que nous avons dit être arrivé à Timée. (*Ibid.*)

—

Sur le taureau de Phalaris.

Jusqu'à Timée, on avait cru que Phalaris avait fait faire dans Agrigente un taureau d'airain; qu'il y faisait entrer ceux dont il voulait se défaire; qu'ensuite on allumait dessous un grand feu; que l'airain échauffé brûlait et consumait ceux qui étaient enfermés dans cette fournaise, et que l'animal était construit de façon que quand la violence du supplice arrachait des cris à ces malheureux, on croyait entendre des mugissemens de taureau.

Il passait encore pour constant, jusqu'à cet historien, que pendant que les Carthaginois étaient maîtres de la Sicile, ce taureau avait été transporté d'Agrigente à Carthage, et qu'on voyait encore l'ouverture par laquelle ce tyran faisait entrer ceux de ses sujets qui lui étaient suspects. Il n'y a d'ailleurs nulle raison de dire qu'un pareil taureau a été fabriqué à Carthage. Malgré cette tradition si bien établie, Timée nie le fait, et soutient que les poètes et les historiens qui l'assurent se sont trompés; que jamais ce taureau n'a été porté d'Agrigente à Carthage, et que jamais même il n'a été dans Agrigente. Les termes me manquent pour qualifier cette hardiesse. Cela mériterait toutes les invectives dont Timée se sert contre ceux qu'il attaque. Mais on voit assez, par ce que nous avons rapporté plus haut, que la chicane, l'impudence et le mensonge se trouvaient chez lui au souverain degré, et on verra dans la suite qu'il est outre cela parfaitement ignorant. Entre autres preuves que j'en ai dans son XXIe livre, sur la fin, il fait dire à Timoléon : « Toute la « terre est divisée en trois parties dont « l'une s'appelle l'Asie, l'autre l'Afri- « que, et la troisième l'Europe. » On serait étonné d'entendre parler ainsi cet imbécile qu'on nomme Margitès; qui donc parmi les historiens est assez ignorant..... (*Ibid.*)

—

Il est très-facile de reprendre les autres et très-difficile de se préserver soi-même d'erreur. (*In cod. Urbin.*) SCHWEIGH.

VI.

Polybe continue de critiquer Timée et quelques autres historiens.

Qui pourrait passer à Timée de semblables fautes, lui qui met tant d'acharnement à trouver par où pèchent les autres? C'est ainsi, par exemple, qu'il blâme Théopompe d'avoir écrit que Denys opéra son retour de Sicile à Corinthe sur un vaisseau rond, tandis qu'il était long. Il taxe également Éphore de mensonge pour avoir dit que Denys l'Ancien était devenu maître du pouvoir à vingt-trois ans, qu'il en avait régné quarante-deux, et qu'enfin il était mort âgé de soixante-trois ans passés. Cependant une pareille erreur ne doit pas être rejetée sur l'historien, mais évidemment sur le copiste; car il faudrait qu'Éphore eût surpassé en sottise Corœbus et Margitès, s'il n'avait été capable de compter que quarante-deux ajoutés à vingt-trois font soixante-cinq. Si l'on ne peut admettre de la part d'Éphore une faute de cette nature, il est donc évident qu'elle appartient au copiste. Quant à Timée, personne ne doit souffrir son penchant pour la critique, ni approuver l'amertume qu'il y met. (ANGELO MAI, *Script. veter. nova collectio*, Romæ, 1827; et præsertim JACOBUS GEEL, in-8°, 1829.)

—

Ailleurs, dans son Histoire de Pyrrhus, Timée dit que, même encore de son temps, les Romains, en mémoire de la prise d'Ilion, tuaient en un jour marqué, et à coups de javelot, un cheval de guerre devant Rome, dans le lieu appelé le Champ-de-Mars; parce qu'autrefois Troie fut prise au moyen d'un cheval de bois. Mais rien de plus puéril que cette assertion; car il faudrait admettre alors que tous les peuples barbares sont les descendants des Troyens, puisqu'en effet tous, ou du moins presque tous, s'ils se préparent à faire la guerre, ou même s'ils doivent affronter quelque grand péril, ont

coutume d'immoler un cheval, et cherchent à deviner l'avenir par sa chute. (*Ibid.*, apud ANG. MAI. et JACOB. GEEL.)

—

Ainsi Timée, dans ce document de sa démence, laisse voir non-seulement son inhabileté, mais encore son incapacité, lorsque, à propos du sacrifice d'un cheval, il suppose que cette coutume des Romains vient de ce qu'ils croient que ce fut au moyen d'un cheval qu'Ilion fut prise. Nous pouvons juger par là combien Timée doit être fautif dans ses détails sur la Libye, sur la Sardaigne, et surtout sur l'Italie. En général, on doit aussi lui reprocher d'avoir négligé la critique des faits, bien que ce soit la partie la plus essentielle de l'histoire. Et en effet, puisque les événemens s'accomplissent dans plusieurs endroits en même temps, et qu'on ne peut supposer que le même homme soit à la fois dans plusieurs lieux ; puisqu'il devient également impossible qu'un seul soit témoin oculaire de tout ce qui se passe dans l'univers et des faits particuliers à chaque pays; il ne reste à l'historien d'autre ressource que de recueillir beaucoup d'informations, de n'admettre que celles qui sont dignes de foi, et de se montrer juge éclairé des récits qu'on lui fait. (*Ibid.*)

—

Or, dans ce devoir de l'historien, Timée, quoiqu'il s'en fasse beaucoup accroire, ne m'en paraît pas moins s'être fort écarté de la vérité. Comment, en effet, pourrait-il écrire exactement l'histoire d'après le témoignage des autres, lui qui ne sait rien donner de raisonnable sur des faits qu'il a vus et sur des lieux qu'il a visités? On n'en pourra douter, si nous montrons qu'il ne connaît pas les événemens de Sicile dont il a fait l'histoire. Nous prouverons même, sans qu'il soit besoin de longs discours pour le démontrer, qu'il est ignorant et infidèle en parlant des lieux les plus célèbres parmi ceux où il est né et où il a été élevé. Il avance, par exemple, que la fontaine Aréthuse, qui est à Syracuse, prend sa source jusque dans le Péloponnèse, au milieu des eaux du fleuve Alphée, qui traverse l'Arcadie et le territoire d'Olympie. Il prétend que ce fleuve disparaît sous terre l'espace de trois mille stades, et roule sous la mer de Sicile pour ne reparaître qu'à Syracuse. Ce fait fut démontré, ajoute Timée, à la suite de pluies qui, vers l'époque de la célébration des jeux Olympiques, tombèrent en si grande abondance que le fleuve inonda l'enceinte sacrée. On vit alors la fontaine Aréthuse rejeter une grande quantité de la fiente des bœufs qui avaient été immolés dans la cérémonie : elle rejeta même une fiole d'or que l'on recueillit et qu'on reconnut pour avoir servi à cette solennité. (*Ibid.*)

—

En raisonnant d'après ces faits, on se rangera plutôt de l'avis d'Aristote que de celui de Timée; car l'opinion qui précède est tout-à-fait déplacée. N'est-il pas ridicule de vouloir prouver, comme Timée essaie de le faire, qu'il soit contraire à la raison que les serviteurs des Lacédémoniens qui combattaient dans leurs rangs aient reporté sur les amis de leurs maîtres l'affection qu'ils avaient pour eux? Ne sait-on pas que ceux qui ont été esclaves, si par hasard la fortune les favorise et que le temps en soit venu, cherchent à s'attribuer avec leurs maîtres non-seulement des rapports de bienveillance, mais encore d'hospitalité et même de parenté,

donnant surtout leurs soins à effacer les traces de leur origine et de leur obscurité, s'efforçant enfin de passer pour les descendans et non pour les affranchis de leurs maîtres? (*Ibid.*)

Il est vraisemblable que c'est ce qui arriva aux Locriens. Beaucoup, en effet, après s'être expatriés, ne redoutant plus les témoins de leur condition première, et se voyant favorisés par le temps qui s'était écoulé, ne furent pas assez dénués de sens pour observer des pratiques qui pouvaient rappeler leur ancien abaissement; au contraire, ils firent tout pour en effacer les traces. Voilà probablement pourquoi les Locriens ont donné à leur ville un nom emprunté aux femmes, et le motif pour lequel ils ont supposé par elles une filiation. C'est encore ce qui les faisait renouveler des amitiés et des alliances qui, par les femmes, remontèrent jusqu'à leurs ancêtres. Si les Athéniens ont ravagé leur territoire, on ne peut voir là une preuve qu'Aristote ait avancé un mensonge; car, puisque, d'après ce que nous avons dit précédemment, on peut croire que ceux des Locriens qui, étant partis des bords de la Locride, abordèrent en Italie, s'attribuèrent (eussent-ils été dix fois esclaves) des rapports d'amitié avec les Lacédémoniens, il devient également de toute probabilité que les Athéniens, dans leur haine pour ces derniers, examinèrent moins le fait en lui-même que l'intention de ses auteurs. Mais comment les Lacédémoniens renvoyèrent-ils dans leur patrie les jeunes gens pour relever la population, tandis qu'ils n'auraient pas permis aux Locriens d'en faire autant? Il existe sur chacune de ces questions une grande différence entre la vraisemblance et la vérité. En effet, les Lacédémoniens ne devaient pas empêcher les Locriens de faire ce qu'ils faisaient eux-mêmes; cela n'eût pas été conséquent: et, d'un autre côté, quand ils en auraient reçu l'ordre, les Locriens n'auraient pas obéi. En voici la raison: A Lacédémone, les mœurs et les institutions autorisent trois ou quatre hommes, et même davantage lorsqu'ils sont frères, à avoir une seule femme, dont les enfans leur appartiennent en commun; là, il est également beau et ordinaire qu'un homme qui a un nombre suffisant d'enfans cède sa femme à un de ses amis. Les Locriens, qui ne s'étaient pas liés comme les Lacédémoniens, par des imprécations et des sermens, à ne point retourner dans leurs foyers avant d'être en possession de Messène, pensaient aisément se dispenser de revenir tous ensemble; mais comme ils effectuaient leur retour par de faibles et de rares détachemens, ils donnèrent aux femmes le temps d'avoir commerce avec les esclaves ou avec les hommes déjà mariés; ce qui arriva surtout aux jeunes filles. Telle fut la cause de l'émigration. (*Ibid.*)

Timée dit que la plus grande faute en histoire est le mensonge, et qu'il permet à ceux dont il a relevé les impostures dans leurs ouvrages de prendre tout autre titre que celui d'historien.

Tout en approuvant Timée sur ce point, nous pensons qu'il est important de distinguer l'infidélité par ignorance de celle que l'on commet sciemment; car l'erreur involontaire mérite le pardon, et ne doit encourir qu'une critique indulgente, tandis que l'autre ne saurait être châtiée trop sévèrement. C'est précisément sous ce dernier rapport qu'on peut trouver Timée le plus

coupable. Aussi, cela suffit-il pour le faire connaître. (*Ibid.*)

—

A ceux qui ne tiennent pas fidèlement leurs conventions, nous appliquons ce proverbe : « Locriens dans les « traités. » Or, voici le récit sur lequel s'appuie cette locution, récit que les historiens, comme les autres personnes, reconnaissent unanimement. Lors de l'invasion des Héraclides, les Locriens étaient convenus avec les Péloponnésiens d'élever des fanaux comme signes de guerre, s'il arrivait que les Héraclides opérassent leur descente non par l'isthme, mais par la mer. Ceux du Péloponnèse étant ainsi prévenus auraient pu se tenir en garde contre leur attaque. Les Locriens, loin d'exécuter cette promesse, élevèrent des fanaux en signe d'amitié quand les Héraclides se présentèrent; de sorte que ceux-ci effectuèrent leur descente en toute sécurité. Les Péloponnésiens, qui avaient négligé de prendre des informations, trahis par les Locriens, virent les ennemis pénétrer dans leurs foyers. (*Ibid.*)

—

..... Accuser, et puiser dans les mémoires de gens qui rêvent et qui se disent inspirés. Ceux qui donnent créance à de pareilles niaiseries devraient se contenter d'avoir pu se soustraire à un juste blâme, et ne pas attaquer les autres, comme cela arrive à Timée; car il traite de flatteur Callisthènes pour avoir écrit de semblables choses, et l'accuse de s'écarter des principes de la philosophie pour prêter de l'attention à des corbeaux et à des femmes en délire. Il ajoute qu'il fut justement puni par Alexandre pour avoir (autant qu'il était en lui) déshonoré son caractère. Ailleurs, Timée donne des éloges à Démosthène et aux autres orateurs qui florissaient de son temps, et dit qu'ils ont été dignes de la Grèce, en refusant à Alexandre les honneurs divins, tandis que le philosophe qui a mis aux mains d'un homme le tonnerre, a reçu de la divinité les châtimens qu'il méritait. (*Ibid.*)

—

De même qu'une seule goutte, comme dit le proverbe, suffit pour faire connaître toute la liqueur contenue dans le plus grand vase, ainsi on peut porter un jugement dans le sujet qui nous occupe. En effet, lorsqu'on a trouvé un ou deux mensonges dans un ouvrage, et qu'ils ont été faits de propos délibéré, il est évident que rien de ce que rapporte l'auteur d'un pareil livre ne peut inspirer de confiance. Tâchons de persuader aux partisans de Timée que c'est précisément le cas où il se trouve. Faisons remarquer surtout sa manie des discours et des allocutions, la complaisance qu'il met à faire parler les ambassadeurs; et, en un mot, toutes les compositions de ce genre, sur lesquelles roulent les principaux faits et même toute l'histoire. Or, est-il un lecteur qui ne sache que les discours insérés par Timée dans ses mémoires sont de son invention? car il ne rapporte ni les paroles qui ont été dites, ni la manière dont elles ont été prononcées réellement, mais se propose de montrer comment on devait parler. Il se plaît à peser toutes ses paroles et à énumérer toutes les circonstances des faits, comme on s'attacherait à le faire au sein de l'école, sur un sujet donné, pour faire preuve de talent oratoire, et non pour reproduire le langage véritable qu'ont tenu les personnages. (*Ibid.*)

—

Le devoir de l'historien est d'abord de connaître les discours, tels qu'ils ont été prononcés véritablement, ensuite de remonter à la cause qui a fait réussir l'action ou le discours; car ce genre d'éloquence, par sa simplicité, procure au lecteur plus de plaisir que d'utilité; mais si l'auteur y ajoute la cause des faits, l'étude de l'histoire devient fructueuse.

En effet, la comparaison des circonstances analogues avec celles où nous nous trouvons, nous donne les moyens de prévoir l'avenir, de sorte que, tantôt en évitant, tantôt en imitant les exemples du passé, nous nous livrons à nos entreprises avec plus de confiance. Mais Timée, en passant sous silence les discours qui ont été prononcés, les causes qui les ont amenés, et en les remplaçant par des mensonges et par de verbeuses argumentations, prive l'histoire de son véritable caractère. Voilà le défaut capital de cet historien, et nous savons tous que ses ouvrages sont des morceaux de ce genre. (*Ibid.*)

—

Mais, dira-t-on peut-être, si Timée est tel que vous le dépeignez, pourquoi a-t-il obtenu tant d'approbation et de confiance de la part de certaines gens? C'est que ses écrits étant remplis de critiques amères sur les ouvrages d'autrui, il réussit moins par son mérite personnel que par les accusations qu'il prodigue, genre pour lequel Timée me paraît doué d'une ardeur et d'une disposition merveilleuse. Pareille chose arriva au physicien Straton, qui est admirable lorsqu'il entreprend d'analyser ou de réfuter les opinions des autres, mais qui, s'il tire quelque chose de son propre fond, s'il met au jour ses opinions, paraît, aux yeux des gens habiles, bien plus médiocre et bien plus incapable que les auteurs, objets de ses critiques. Il en est, je crois, des historiens comme de nous tous dans le cours de la vie, c'est-à-dire qu'il nous est facile de blâmer les autres, et difficile de nous montrer nous-mêmes irréprochables; et en général, on remarque, il faut l'avouer, que les personnes les plus portées à juger sévèrement autrui sont celles qui commettent le plus de fautes dans leur conduite. (*Ibid.*)

—

Timée, indépendamment de ce qui vient d'être dit, a encore un autre défaut. Une résidence de cinquante ans à Athènes, et une longue étude des mémoires relatifs aux temps passés, lui ont fait supposer qu'il possédait les plus heureuses dispositions pour écrire l'histoire; mais il se trompe suivant moi: car comme l'histoire et la médecine ont quelque chose d'analogue, en ce que l'une et l'autre se divise en trois parties bien tranchées; ainsi peut-on dire que ces deux sciences réclament la même aptitude de la part de ceux qui s'y livrent. La médecine, par exemple, se divise en trois parties : la première s'appelle médecine rationnelle, la seconde médecine diététique, et la troisième médecine chirurgicale et pharmaceutique. En général, le charlatanisme et l'imposture sont le propre de cet art; mais le rationalisme, qui a pris naissance principalement à Alexandrie, chez ceux que l'on appelle Hiérophiliens et Callimachiens, s'est saisi de cette branche de la médecine; à l'aide de brillans dehors et d'éclatantes promesses, il a su produire une telle illusion, que tous les autres médecins paraissent ne point posséder leur art. Mais que pour les éprouver on vienne à leur mettre un malade entre les mains, ils

se montrent aussi inhabiles dans la pratique, que ceux qui n'auraient jamais lu un traité de médecine. Et en effet, quelques personnes que leur langage avait séduites, et qui, d'ailleurs, n'avaient aucune maladie grave, se sont vues souvent dans le plus grand péril pour s'être confiées à eux; car ces médecins-là ne ressemblent pas mal aux pilotes qui voudraient gouverner un vaisseau avec un livre. Cependant, lorsque, parcourant les villes avec un pompeux appareil, ils débitent de longues phrases avec l'assurance que leur donne leur célébrité, ils mettent dans le plus grand embarras ceux qui n'ont que leurs œuvres pour témoignage de leur talent; bien plus, ils les livrent au mépris de l'auditoire, avantage qu'un langage persuasif donne trop souvent sur la pratique et l'expérience. Pour la troisième division de la médecine, qui cependant traite du fond réel des deux autres parties, non-seulement elle est peu pratiquée, mais souvent encore, grâce au défaut de jugement du plus grand nombre, elle est éclipsée par le charlatanisme et l'audace. (*Ibid.*)

—

Il en est de même de l'histoire pratique, qui se divise en trois parties : l'une, qui consiste à faire des investigations dans les mémoires et à en extraire des matériaux; l'autre, qui a pour objet l'observation des villes et des lieux, des fleuves et des ports, en général des particularités et des distances que présentent la terre et la mer; enfin la troisième, qui traite des faits politiques. De même que pour la médecine, beaucoup se livrent à cette dernière partie de l'histoire, déterminés par le préjugé qui s'y attache, et la plupart n'apportent à cette tâche d'autre talent que leur habileté, leur audace, et leur fourberie; semblables aux charlatans, ils ne visent qu'à produire de l'effet, à capter la bienveillance du public, et à saisir l'occasion de se procurer de quoi vivre. Cette espèce de gens ne mérite pas que j'en parle davantage. (*Ibid.*)

—

Quelques-uns, au contraire, qui paraissent se livrer avec intelligence à la composition de l'histoire, semblables aux médecins habiles qui, aussitôt après avoir fait des recherches dans les livres et recueilli des matériaux, se jugent capables de se mettre à l'œuvre...

. . . . . .

Il est utile de dire les circonstances où se sont trouvés ces hommes, et les vicissitudes qu'ils ont subies dans les temps passés; car la connaissance du passé nous fait réfléchir aux choses de l'avenir, si toutefois l'historien a été vrai dans ses récits. Mais celui qui croirait (et Timée l'a cru) que cette science suffit pour écrire avec talent l'histoire des faits récens, commettrait une insigne erreur : ce serait comme si, après avoir vu des tableaux de peintres anciens, on se croyait non-seulement peintre, mais encore peintre habile. (*Ibid.*)

—

Ce que je viens d'avancer, paraîtra encore plus évident par ce qui va suivre, et surtout par ce qui est arrivé à Éphore dans quelques passages de son Histoire. Et en effet, cet historien me semble avoir eu jusqu'à un certain point la connaissance des combats de mer, mais nullement des combats de terre. Aussi, quand on étudiera dans Éphore les combats maritimes livrés près de Chypre et de Cnide; quand on l'entendra parler de ceux que les géné-

raux du grand roi ont tentés d'abord contre Évagoras à Salamine, et ensuite contre les Lacédémoniens, on devra admirer le talent et l'habileté de l'historien; on pourra tirer de son ouvrage des notions utiles pour des circonstances analogues. Mais quand il entre dans le récit du combat de Leuctres que se livrèrent les Thébains et les Lacédémoniens, ou de la bataille qui s'engagea près de la ville de Mantinée, et dans laquelle Épaminondas perdit la vie; si l'on examine en détail la description qu'il fait des dispositions premières du combat ou des évolutions qui eurent lieu au fort de la mêlée, rien ne paraîtra plus ridicule et plus inhabile, même au lecteur qui n'a jamais rien vu de semblable. Du reste, ce qui accuse clairement l'historien, ce n'est point la bataille de Leuctres, qui n'eut rien de compliqué, et qui se résume dans une seule manœuvre, mais celle de Mantinée, qui en offre une si grande variété, et présente une immense puissance de conception. C'était une tâche au-dessus de ses forces et de son intelligence. Ce que je viens de dire sera évident pour tous ceux qui voudront se figurer la situation exacte des lieux, et s'y représenter les mouvemens décrits par Éphore. La même chose est arrivée à Théopompe, et surtout à Timée, qui fait le sujet de ces détails. On voit assez facilement pourquoi tous ont agi ainsi, et ce que chacun a voulu, soit établir, soit démontrer. Tous, du reste, ne diffèrent pas d'Éphore. (*Ibid.*)

—

Un écrivain ne peut traiter convenablement des faits militaires, s'il n'a pas l'expérience des choses de la guerre; ni parler des affaires politiques, s'il ne les a pas étudiées et pratiquées. Il résulte de là que les gens qui ont puisé toute leur science dans les livres, n'écrivant rien de savant et de véritable, leurs ouvrages sont sans fruit pour le lecteur. Car si l'on enlève de l'histoire ce qu'elle peut offrir d'utile, ce n'est plus qu'une composition indigeste et nuisible. Il en est de même pour ceux qui entreprennent d'écrire spécialement sur des villes ou des pays : s'ils ne sont pas habiles en géographie, ils tombent nécessairement dans le même genre d'erreur; car ils passeront sous silence beaucoup de choses dignes d'être rapportées, et s'étenderont sur d'autres dont ils n'auraient point dû parler. C'est ce qui arrive souvent à Timée qui n'a rien vu. (*Ibid.*)

—

Timée dit, dans son XXXIVe livre : « Pendant cinquante années continues, j'ai habité Athènes, qui n'était point ma patrie, et j'avoue que, j'y ai été dans l'ignorance complète des ouvrages de la guerre. » Si, de plus, il n'a jamais visité les lieux qu'il décrit, il en résulte que quand, dans son Histoire, il tombe sur quelque description, soit militaire, soit géographique, il avance une erreur ou un mensonge. Que si parfois il rencontre la vérité, il en est à peu près de ce hasard comme des peintres qui couvriraient leurs tableaux de couleurs confuses. Il pourrait bien, en effet, s'y trouver parfois des lignes assez correctes; mais jamais cette vie qui caractérise la nature animée, et qui est en peinture le comble de l'art. (*Ibid.*)

—

C'est le cas dans lequel se trouve Timée, et, en général, tous ceux qui ont trop de confiance dans les connaissances qu'ils tiennent des livres. Ils

manquent de cette couleur locale que peut seulement donner l'expérience acquise, et sont incapables d'éveiller ces émotions véritables qu'un historien ne peut transmettre sans avoir été lui-même acteur dans les scènes qu'il décrit. C'est pour cela que nos ancêtres voulaient trouver dans les mémoires le cachet personnel de l'auteur. Ils demandaient à l'écrivain qui traitait de la politique, d'avoir mené en effet une vie politique, et d'y avoir fait preuve d'habileté; ils demandaient à celui qui écrivait sur la guerre, d'avoir aussi fait la guerre, et d'en avoir éprouvé les dangers; ils demandaient enfin à celui qui écrivait sur la vie domestique, d'avoir connu le mariage et d'avoir élevé des enfans. Il en était de même pour toutes les positions. Cette vérité de détails ne peut se rencontrer que dans ceux qui écrivent sur ce qu'ils ont fait, et donnent leurs soins à cette partie de l'histoire. Mais, me dira-t-on peut-être, on n'acquiert pas facilement la connaissance personnelle et pratique de chaque chose. Non, sans doute; mais il est au moins indispensable de connaître ce qu'il y a de plus important et de plus général. (*Ibid.*)

—

Cela n'est cependant point impossible, comme le prouve l'exemple d'Homère, dans les œuvres duquel on trouve une connaissance parfaite de toutes ces choses. On peut conclure de là que l'étude des livres est la troisième des qualités de l'histoire, quoiqu'elle n'occupe pas le premier rang dans Timée. Et la vérité de ce que j'avance sera évidente, si l'on considère les discours, les exhortations et les harangues des ambassadeurs que Timée met en usage. Un petit nombre de lecteurs adopte ses longues harangues; le plus grand nombre toutefois les aimerait mieux courtes; quelques-uns même, préfèreraient qu'il n'y en eût point. Les hommes d'aujourd'hui désirent une chose; ceux d'autrefois en voulaient une autre. Les Étoliens accueillent ceux-ci, les Péloponnésiens ceux-là, et les Athéniens les autres. Cependant, multiplier partout les discours, comme le fait Timée, qui se montre si diffus en toute circonstance, c'est une occupation tout-à-fait puérile, et digne de l'école. Cette manière d'écrire a déjà fait beaucoup de tort à des historiens, et a valu le dédain du public. Mais, choisir à propos son temps pour de tels discours, et leur donner le ton qui convient, c'est une qualité véritable. (*Ibid.*)

—

Sur cela même que rien ne détermine l'emploi des discours, on ne saurait en préciser ni le nombre ni la forme. Il faut des études variées et des connaissances, pour qu'ils servent à l'historien, et ne lui nuisent point auprès des lecteurs. Il est difficile d'enseigner à s'en servir convenablement; et on ne saurait jamais en faire sans bien connaître les mœurs et les coutumes. Quant au fait qui nous occupe, je vais développer ma pensée. Si les historiens nous mettaient sous les yeux les véritables mobiles de ceux qu'ils font parler; s'ils reproduisaient les paroles qui ont été tenues; si enfin ils développaient les causes qui ont fait réussir ou échouer tel ou tel orateur, certes, on en retirerait une connaissance véritable des choses; il n'y aurait plus qu'à distinguer à quelles circonstances s'appliqueraient ou non des discours semblables. Mais il est difficile de rechercher le principe des événemens, pendant qu'il est facile de faire parade

d'éloquence dans un ouvrage. D'ailleurs peu d'hommes sont capables de s'exprimer en peu de mots et convenablement, et de savoir faire ressortir des préceptes, tandis que rien n'est plus facile que d'avancer sans discernement des choses ridicules et communes. (*Ibid.*)

—

Pour confirmer ce que j'ai dit de Timée et de son ignorance, aussi bien que de son inclination à rapporter des mensonges, je citerai quelques-uns de ses écrits les plus incontestés. Nous savons, en effet, que de tous les hommes qui ont dominé en Sicile, après Gélon les plus habiles, furent Hermocrate, Timoléon, et Pyrrhus, roi d'Épire. Il ne faut donc point leur prêter un langage puéril et digne d'un écolier. Or Timée, dans son XXIe livre, nous rapporte qu'à l'époque où Eurymédon, après s'être rendu en Sicile, y excitait les villes à déclarer la guerre aux Syracusains, les citoyens de Géla, abattus par le sort contraire, avaient envoyé des députés aux Camariniens pour en obtenir une trêve; que les Camariniens les avaient accueillis avec bienveillance, et qu'ensuite les deux peuples avaient envoyé chacun à leurs alliés des ambassadeurs, les priant d'adresser à Géla des hommes sûrs, pour stipuler des conditions qui amenassent la paix et qui leur fussent réciproquement avantageuses. Lorsque les députés se furent présentés dans le sénat et que l'affaire eut été mise en délibération, Timée place dans la bouche d'Hermocrate les paroles suivantes. (*Ibid.*)

—

Il commence par louer les citoyens de Géla et les Camariniens, premièrement, d'avoir fait une trêve, ensuite de lui avoir fourni l'occasion de placer un discours, et, en troisième lieu, d'avoir pris avec prudence des précautions..... qu'ils savaient bien la différence qu'il y a entre la paix et la guerre. Puis, après deux ou trois lieux communs politiques, « il nous reste, dit-il, à connaître combien la guerre diffère de la paix, » encore qu'un peu plus haut il leur eût déjà dit qu'ils savaient bien la différence qu'il y a entre la paix et la guerre..... Il remercie les citoyens de Géla de ne point prendre la parole dans l'assemblée qui est informée de tous les intérêts. De tout cela je conclus donc que Timée ne me paraît pas seulement dénué de tout talent politique, mais encore bien au-dessous des connaissances qu'on puise dans toutes les écoles; car chacun sait que ce qu'il faut avant tout communiquer au lecteur, ce sont des choses inconnues ou mal sues. Quant aux choses que personne n'ignore, il est véritablement aussi vain que puéril de bâtir là-dessus des harangues prolixes. Timée, au contraire, tombe toujours dans ce défaut. Il y consacre la plus grande partie de son discours, et ne nous en fait pas perdre un mot. De plus, les argumens dont il se sert sont tels, que personne ne croira jamais que ce soient là ceux dont se servit Hermocrate, lui qui a porté un si puissant secours aux Lacédémoniens à la bataille d'Ægos-Potamos, et a fait prisonnières, en Sicile, les troupes athéniennes et leurs généraux. Mais un enfant même ne parlerait pas ainsi. Voici en effet comment il s'exprime:

On doit d'abord faire remarquer à l'assemblée que, pendant la guerre, c'est le bruit des trompettes qui éveille le matin, et dans la paix, le chant des coqs; ensuite qu'Hercule, en instituant les jeux Olympiques, a montré quelle était en cela son intention; qu'en faisant la guerre, il n'avait fait de mal à

personne que par nécessité et par ordre, et que, volontairement, il n'avait jamais porté à personne aucun préjudice; en troisième lieu, que Jupiter, dans Homère, ne peut souffrir le dieu Mars. — De tous les dieux, lui dit-il, qui habitent le haut de l'Olympe, vous êtes celui que je hais le plus, parce que vous ne respirez que querelles, que guerres et que batailles. — Que dans le même poète, le plus sage des héros dit que — qui aime la guerre et se plaît dans ses désordres, n'a ni famille, ni amour de la justice, ni foyer. — Qu'Euripide s'accorde en cela avec Homère, puisqu'il s'écrie : — O paix, mère des richesses, la plus aimable des divinités, que je vous désire avec ardeur! que vous tardez à venir! que je crains que la vieillesse ne me surprenne avant que je puisse voir ce temps heureux où tout retentira de nos chansons, et où, couronnés de fleurs, nous célébrerons des festins! — Il faut encore comparer la guerre à la maladie, et la paix à la santé. Pendant la paix, ceux qui sont malades se rétablissent; pendant la guerre, ceux qui sont sains périssent. Dans la paix, les vieillards sont ensevelis par les jeunes gens; dans la guerre, les jeunes gens le sont par les vieillards. Mais le principal motif que l'on rapporte, c'est que dans la guerre on n'est pas en sûreté dans ses propres murailles, au lieu que dans la paix, les extrémités même du pays jouissent d'une sécurité parfaite.

—

. . . . . .

Je serais fort embarrassé de dire quelles puérilités de plus on pourrait faire entrer dans une amplification d'école, ou bien dans un travail où l'on voudrait offrir une argumentation tirée des personnes présentes, tant les paroles que Timée attribue à Hermocrate paraissent avoir servi à un autre usage que celui auquel elles sont destinées. (*Ibid.*)

—

Voici encore un discours de Timée. Dans le même livre, Timoléon exhorte les Grecs à livrer bataille aux Carthaginois, et lorsqu'ils n'ont plus qu'à en venir aux mains, il les engage à ne point voir le nombre de leurs ennemis, mais leur lâcheté. Car, dit-il, quoique l'Afrique soit partout peuplée de nombreux habitans, cependant, toutes les fois que nous voulons désigner proverbialement un lieu désert, nous disons qu'il est plus désert que l'Afrique; et ce n'est pas à la solitude des lieux que s'appliquent ces paroles, mais au défaut de courage du peu d'hommes qui s'y rencontrent. En un mot, ajoute-t-il, comment craindre ces hommes, qui méconnaissant le don précieux que la nature leur a fait en propre au-dessus des autres animaux, c'est-à-dire les mains, les cachent toute leur vie sous leur tunique; et ce qui est bien pire, portent sous cette tunique une sorte de braies, pour ne point être exposés aux regards de leurs ennemis, après qu'ils sont tombés dans le combat. (*Ibid.*)

—

Lorsque Gélon promettait de secourir les Grecs avec vingt mille hommes d'infanterie et deux cents gros vaisseaux, pourvu qu'on lui attribuât le commandement en chef sur terre et sur mer, on rapporte que les principaux des Grecs, réunis alors à Corinthe, firent preuve d'une grande habileté en répondant à ses envoyés, — qu'ils engageaient Gélon à venir comme auxiliaire avec ses forces; mais que le commandement en chef serait déféré, d'après le résultat même des événemens, à ceux qui

l'auraient mérité davantage. — C'était leur dire que toutes leurs espérances ne se tournaient point du côté des Syracusains, mais qu'ils mettaient leur confiance en eux-mêmes, et qu'ils feraient un appel à tous ceux qui voudraient se présenter à cette lutte pour en obtenir la couronne due au mérite. Timée lui allonge tellement ses discours sur chacune de ces choses, il met tant de zèle à faire de la Sicile un état plus puissant que la Grèce tout entière, il s'efforce tant à faire ressortir tout ce qui s'y fait comme plus beau et plus grand que partout ailleurs, il élève tellement la sagesse des Syracusains si habiles et si supérieurs dans la conduite des affaires, qu'il ne laisse plus d'hyperbole à trouver pour des écoliers qui voudraient, dans leurs matières, s'exercer sur des sujets admiratifs; comme, par exemple, l'éloge de Thersite, la critique de Pénélope, ou quelque autre futilité du même goût. (*Ibid.*)

—

Il résulte d'une telle exagération du style et d'un tel abus d'expressions, que l'historien s'expose à faire déprécier les hommes et les choses qu'il voulait placer dans un jour favorable. Il en est à peu près d'eux comme de ces académiciens qui courent après l'éloquence et qui affectent de changer à chaque instant de terrain. Pour embarrasser leurs adversaires dans des choses tantôt évidentes, tantôt obscures, ils entremêlent des fables si extraordinaires, ils prodiguent des argumens si nombreux et de telle nature, qu'ils vous amènent véritablement à douter si ceux qui sont à Athènes ne sentiraient point l'odeur des œufs qu'on cuit à Éphèse, et si vous êtes bien réellement dans l'académie conversant avec eux sur tout cela, ou plutôt assis tranquillement chez vous à parler de toute autre chose. C'est par cette manière fausse et outrée qu'ils exposent à la calomnie leur secte entière, et qu'ils ne trouvent plus de confiance dans le public pour les questions qu'ils proposent. Aussi, non seulement ils manquent leur but, mais encore ils créent chez les jeunes gens une sorte de maladie; c'est qu'au lieu de s'adonner à l'étude de la morale, de la politique et de l'éloquence, qui seules peuvent être utiles aux hommes, ils perdent leur vie dans une vaine ostentation de paradoxes inutiles. (*Ibid.*)

—

C'est ce qui, en écrivant l'histoire, est arrivé à Timée et à ses imitateurs. Comme il raconte en effet des choses merveilleuses et qu'il soutient obstinément ce qu'il a avancé, il excite souvent une vaine admiration, et persuade par l'apparence de la vérité. Il va même jusqu'à défier les doutes, et semble vouloir convaincre par ses argumens; et cela lui arrive surtout lorsqu'il entre dans des descriptions de colonies ou de villes bâties et alliées. Dans cette partie de ses ouvrages, il se montre si minutieux dans ses propres recherches, et si intolérant pour les autres, qu'il semblerait que tous les écrivains ont dormi en présence des faits, qu'ils n'ont été que d'apathiques habitants de l'univers, tandis que lui seul se serait livré à des recherches exactes et porterait des jugemens équitables sur tous les points de l'histoire. Et cependant on peut dire que, s'il y a quelques bonnes choses dans ce qu'il écrit, il ne s'y rencontre pas moins de mensonges. (*Ibid.*)

—

Mais ceux des lecteurs de Timée qui se sont le plus livrés à l'étude de ses commentaires dans lesquels sont dé-

crites les choses dont je viens de parler, qui ont ainsi préparé leur esprit à la grandeur de ses promesses, qui enfin y ont ajouté foi, supportent avec peine une contradiction; et quand on essaie de leur prouver que les fautes de Timée sont précisément celles qu'il reproche aux autres avec tant d'amertume (comme, par exemple, quand il avance, au sujet des Locriens, les mensonges que j'ai relevés plus haut), il vous combattent avec force, et ne souffrent pas qu'on les arrache à la bonne opinion qu'ils ont de lui. Enfin, pour tout dire en peu de mots, ceux qui se sont malheureusement livrés avec trop d'ardeur à méditer les commentaires de Timée, en retirent le fruit, qu'habitués à ses discours et à ses longues harangues, ils deviennent des argumentateurs à la fois puérils et exagérés. (*Ibid.*)

—

Il nous reste enfin de Timée une partie de son Histoire; elle est également couverte de tous les défauts dont nous avons déjà signalé un grand nombre. Nous dirons maintenant à quelle cause on doit les attribuer; et bien qu'elle puisse paraître peu vraisemblable, on trouvera que ce n'en est pas moins la véritable source de ses erreurs. Car il semble faire parade d'une grande ardeur de recherches et d'une grande habileté pratique; en un mot, il feint d'avoir mis le plus grand soin à écrire son Histoire, et cependant, dans certaines parties de son ouvrage, il se montre le plus inhabile et le moins consciencieux de tous ceux qu'on a décorés du titre d'historien. Le morceau qui suit va d'ailleurs prouver ce que j'avance : — Des deux organes que la nature nous a donnés pour nous informer et nous instruire à fond des choses, l'ouïe et la vue, celui-ci, quoique incomparablement plus certain, selon Héraclite (car les yeux sont des témoins tout autrement exacts que les oreilles), n'est cependant pas la voie dont Timée s'est servi pour parvenir à la connaissance des faits dont il parle. Il a pris la plus douce, quoiqu'elle fût la moins sûre. Il n'a rien examiné par ses yeux, il n'a employé que ses oreilles. Bien plus, car des deux manières dont l'ouïe sert à nous instruire des choses, savoir, la lecture des livres et nos propres recherches, il n'a fait aucun usage de la dernière : nous l'avons prouvé plus haut. Si l'on veut savoir pourquoi il s'en est tenu à la lecture, c'est que par ce moyen on ne court aucun risque, et que l'on n'a rien à souffrir en apprenant. Il n'est besoin pour cela que de se loger dans une ville où il y ait un grand nombre de livres, ou d'avoir auprès de soi une bibliothèque bien fournie. Avec ce secours, on peut à l'aise, dans un cabinet, sans rien perdre de son repos et de sa tranquillité, s'instruire de ce que l'on cherche; comparer ensemble les écrivains passés et observer leurs fautes. Mais pour faire des recherches exactes, il en coûte des travaux et de la dépense. Aussi, c'est ce qui perfectionne l'histoire, et qui lui donne son prix. On le voit par le témoignage de ceux qui se sont exercés dans ce genre d'écrire. Éphore dit que s'il était possible que ceux qui écrivent des faits en fussent témoins oculaires, ce serait la meilleure manière de les connaître; et Théopompe, que celui-là est d'autant plus habile dans les choses de la guerre, qu'il s'est trouvé à un plus grand nombre de combats, comme le plus éloquent orateur est celui qui a plaidé le plus de causes. Il en est de même de la médecine et de l'art de conduire les vaisseaux. Homère nous apprend la vérité avec encore plus de force et d'énergie, lorsque

voulant nous montrer en la personne d'Ulysse quelles doivent être les qualités d'un homme propre aux grandes affaires : « Muse, dit-il, faites-moi l'éloge de cet homme subtil et rusé qui a couru tant de pays, qui a vu tant de villes et connu les mœurs de tant de nations; qui a essuyé sur mer tant de travaux et de peines, qui s'est trouvé dans tant de guerres, et a été tant de fois exposé à la violence des flots. » C'est un écrivain de ce genre-là, que la dignité de l'histoire demanderait. Comme Platon dit que les hommes seraient heureux si les philosophes étaient rois, ou si les rois étaient philosophes, je dirais volontiers, moi, qu'il ne manquerait rien à l'histoire, si les personnes employées dans les grandes affaires l'écrivaient eux-mêmes, non par manière d'acquit, comme on fait aujourd'hui; mais avec le soin qu'on prendrait si on était persuadé que de tous les devoirs de la vie, le plus nécessaire et le plus noble serait de s'y appliquer, sans que jamais rien pût en détourner, ou si ceux qui se mêlent de l'écrire regardaient l'usage et l'expérience des affaires comme une préparation nécessaire à un historien. Jusque là on doit s'attendre à voir bien des fautes dans les histoires. Or, Timée ne s'est nullement mis en peine d'acquérir cette préparation. Il n'est jamais sorti du lieu où il demeurait. Affaires, guerre, politique, voyages, recherches, il semblait avoir voulu renoncer à tout. Malgré cela, il est en réputation de bon historien. Je ne conçois pas ce qui lui a mérité cet honneur. (Angelo Mai, *ubi suprà; et deindè* Dom Thuillier.)

—

Tel fut Timée, et c'est lui-même qui nous l'apprend. Il est, du reste, facile de s'en convaincre; car, dans le commencement de son livre VI, il dit que plusieurs personnes supposent que le genre démonstratif exige une plus grande intelligence, un travail plus consciencieux et plus de connaissances acquises que le genre historique n'en réclame; que cette opinion avait été émise par je ne sais qui, devant Éphore, et que celui-ci, ne pouvant la réfuter, s'est efforcé d'établir une comparaison entre les deux genres, en mêlant les discours à l'histoire. (Angelo Mai; Jacob. Geel, *ubi suprà.*)

—

Timée avance là une absurdité; c'est d'ailleurs calomnier cet historien. Éphore, dans tous ses travaux historiques, se montre admirable pour son style, pour ses vues, et pour le plan de son sujet; il fait également preuve d'une grande habileté dans ses digressions et dans les maximes qu'il tire de son propre fond; pour tout dire enfin, toutes les fois qu'au sujet principal il ajoute un discours, je ne sais comment il arrive qu'on aime à entendre avec un égal plaisir l'historien et l'orateur. Cependant Timée, pour ne point paraître avoir usé de calomnie contre Éphore et contre d'autres écrivains, blâme toujours et à tout propos ce qu'ont fait de bien tous les historiens, et, parce qu'il a dit sur chacun tout le mal possible, il se figure que personne au monde ne s'apercevra de sa méchanceté. (*Ibid.*)

—

Cependant, jaloux de donner de l'importance à la mission de l'historien, Timée commence par dire qu'il y a autant de différence entre le genre historique et le genre démonstratif, qu'il en existe entre les édifices vers-

tables et la disposition scénique d'un lieu. Il affirme ensuite que les seules recherches nécessaires à la construction de l'histoire demandent plus de travaux que la composition des morceaux oratoires; il ajoute que, pour son propre compte, il a supporté de si grands frais, et s'est soumis à tant de fatigues pour réunir les mémoires de quelques auteurs, et faire des recherches sur les mœurs des Ligures, des Gaulois et des Ibères, qu'on ne le croirait pas s'il en faisait le récit. Néanmoins, que répondrait-il, si un de ces historiens lui posait ces questions : Est-il plus coûteux et plus pénible de rester tranquillement dans une ville, occupé à recueillir des livres et à rechercher des détails sur les coutumes des Ligures et des Gaulois, que de parcourir soi-même de nombreuses contrées, et de voir tout de ses propres yeux? N'est-ce pas différent, ou d'avoir entendu le récit des combats sur terre et sur mer, le récit des siéges, de la bouche de ceux qui y ont assisté, ou bien d'avoir été soi-même au nombre des acteurs de ces terribles travaux de la guerre? Car je ne pense pas qu'il existe entre des édifices véritables et leur représentation scénique, ni entre le genre historique et le genre démonstratif, autant de différence qu'il y en a, dans toute composition, entre celui qui raconte sans une connaissance personnelle, jointe à une expérience éclairée, et celui qui écrit sur des traditions. Les hommes inhabiles se figurent que rien n'est plus facile pour les historiens que de recueillir des mémoires et d'apprendre de ceux qui savent la masse des faits; mais c'est encore une erreur dans laquelle doivent nécessairement tomber les gens inhabiles. Car comment pourrait-il se faire qu'ils interrogeassent convenablement sur les combats de terre et de mer, ainsi que sur les siéges des villes? Et d'ailleurs, comment comprendraient-ils le détail de tant de choses, eux qui sont dans l'ignorance complète de ces matières? Souvent il arrive que la manière même d'interroger devient d'un puissant secours à celui qui raconte, et il suffit d'une insinuation pour conduire à travers tous les faits celui qui en a été témoin. L'homme inhabile, au contraire, ne sait point consulter ceux qui ont vu les événemens antérieurs, et ne sait pas même comprendre les faits accomplis de son temps; car, quoiqu'il y assiste, il en est en quelque sorte absent. (Angelo Mai, *Script. veter. nova collectio*, Romæ, 1827; Jacob. Geel, in-8°, 1829.)

FRAGMENS

DU

LIVRE TREIZIÈME.

I

Dorimaque et Scopas donnent des lois aux Étoliens.

Des guerres continuelles et un luxe désordonné avaient jeté les Étoliens dans de si grandes dépenses, que sans que l'on s'en aperçût, sans qu'ils s'en aperçussent eux-mêmes, ils se trouvèrent enfin accablés de dettes. Dans cet état, ne voyant de ressource que dans le changement du gouvernement, ils mirent à leur tête Dorimaque et Scopas, deux hommes factieux, et dont tous les biens étaient engagés à leurs créanciers. Élevés à cette dignité, ces deux hommes prescrivirent des lois à leur patrie. (*Excerpta Valesiana.*) SCHWEIGHÆUSER.

—

Alexandre l'Étolien resistait aux législateurs Dorimaque et Scopas, leur démontrant par de nombreux argumens, que partout où se trouvait le germe de ces lois, on ne pouvait l'étouffer sans exciter de grands malheurs chez les peuples qui les suivaient. Il demandait donc que non-seulement on s'occupât de diminuer actuellement le fardeau des impôts, mais que l'on songeât encore à consolider cette mesure. Il regardait, en effet, comme une chose absurde, de donner sa vie en temps de guerre pour protéger sa famille, et de ne point s'occuper pendant la paix de ce qui peut assurer l'avenir. (ANGELO MAI, etc., *ubi suprà.*)

—

Scopas, législateur des Étoliens, ayant été dépouillé de la dignité en vertu de laquelle il avait écrit ces lois, porta ses vœux sur Alexandrie, espérant y obtenir des biens qui soulageraient sa misère et satisferaient son avidité. Il ignorait sans doute que, de même qu'un hydropique ne peut soulager sa soif par aucune boisson avant que le médecin ait guéri la maladie, ainsi la soif de posséder ne saurait être rassasiée à moins qu'on n'extirpe par quelque moyen le vice de l'âme qui le produit. L'homme dont je parle est un exemple remarquable de cette vérité. Il arrive à Alexandrie; on le fait général des troupes; on lui confie les principales affaires; le roi lui donne chaque jour dix mines pour sa table, tandis que les officiers subalternes n'en recevaient qu'une : tout cela lui paraissait encore trop peu. Sa première avidité ne fut pas rassasiée; il la porta à de tels excès que, devenu odieux à ceux mêmes qui l'avaient enrichi, il perdit et ses richesses et la vie. (*In cod. Urbin. apud* SCHWEIGH. *Vide etiam apud* ANGEL. MAIUM, *ubi suprà.*)

—

II.

Franchise et droiture des Achéens dans les affaires publiques. — Telle était aussi autrefois la manière des Romains.

Quoique la fraude et la tromperie dans le maniement des affaires publiques ne soient pas dignes d'un roi, on a cependant vu des hommes qui ne se faisaient nul scrupule de s'en servir; il y en a même qui, à force de les voir en usage, ont été jusqu'à soutenir qu'elles étaient nécessaires. Les Achéens étaient fort éloignés de cette pensée; loin de tromper leurs amis pour augmenter leur puissance, ils ne voulaient pas même que la tromperie eût la moindre part aux victoires qu'ils remportaient sur leurs ennemis. La victoire, selon eux, n'avait rien d'éclatant ni de solide, si l'on ne combattait ouvertement et si l'on ne devait ses succès à son courage. Ils s'étaient fait une loi de ne jamais cacher les traits dont ils devaient se servir, ni d'en lancer de loin, se persuadant que le seul combat légitime est celui qui se fait de près et de pied ferme. C'est pour cela qu'en guerre non-seulement ils s'avertissaient les uns les autres du combat qu'ils avaient résolu de se donner, mais encore du lieu où il se donnerait; et aujourd'hui on ne fait aucun cas d'un général qui ne cache pas ses desseins. On voit encore chez les Romains quelques légères traces de cette ancienne manière de faire la guerre; car ils la déclaraient à leurs ennemis; ils se servaient rarement d'embuscades, et se battaient de près, et de main à main. Maintenant les choses sont bien changées. Il y a parmi les chefs une espèce d'émulation à se tromper les uns les autres, soit dans les affaires civiles, soit dans les militaires, et ce sont les excès où l'on tombe sur ce sujet qui m'ont fait faire ces réflexions. (Dom Thuillier.)

—

Portrait d'Héraclide.

Philippe, comme pour donner à Héraclide un sujet de s'exercer, lui ordonna de chercher comment il pourrait nuire à la flotte des Rhodiens et la faire périr, et en même temps il envoya en Crète des ambassadeurs pour irriter les Crétois contre ce peuple, et les porter à lui déclarer la guerre. Héraclide, homme naturellement malfaisant, reçoit cet ordre avec joie. Il pense aux moyens de l'exécuter, met à la voile et arrive à Rhodes. Il était originaire de Tarente, né de parens du plus petit peuple, et qui gagnaient leur vie du travail de leurs mains. Il avait apporté en naissant toutes les dispositions imaginables pour devenir un grand scélérat. Dès sa plus tendre jeunesse il se livra à la plus infâme prostitution; beaucoup d'esprit au reste, et une grande mémoire. Terrible à ceux qui lui étaient inférieurs, et osant tout contre eux; bas et rampant à l'égard de ceux qui étaient au-dessus de lui. Accusé autrefois d'avoir voulu livrer Tarente aux Romains, il avait été envoyé en exil; non pas qu'il eût aucune autorité dans sa patrie, mais parce qu'étant architecte, sous prétexte de réparer quelque brèche aux murailles de la ville, il avait trouvé le moyen de s'emparer des clefs de la porte d'où l'on passait dans les terres. Il se retira chez les Romains, et de là il écrivit à Tarente et à Annibal. Mais quand il se vit découvert, craignant les suites de sa trahison, il se réfugia chez Philippe, dont il gagna tellement la confiance, et auprès de qui il se mit en si grand crédit, qu'il fut presque cause de la

ruine entière d'un si puissant royaume. (Dom Thuillier.)

—

Mais les Prytacéens qui déjà tenaient Philippe comme suspect à cause de la perfidie avec laquelle il s'était conduit avec les Crétois, soupçonnèrent aussi que c'était pour machiner quelque perfidie qu'Héraclide leur avait été envoyé par lui. (*Suidas in* Πρυτανεῖς.) Schweigh.

—

Celui-ci étant entré rappela toutes les raisons qui avaient déterminé Philippe à prendre la fuite. (*Suidas in* ἀπελογίς.) Schweigh.

. . . . . Leur disant : que Philippe préférait tout souffrir plutôt que de révéler en cela ses desseins aux Rhodiens. Ce discours fit tomber tous les soupçons qu'on avait sur Héraclide. (*Suidas in* Ἀναδέξαθαι et Ἀπελύσε.) Schweigh.

—

Force de la vérité.

Je suis persuadé que la plus grande déesse qu'il y ait parmi les hommes, celle qui a le plus de force et de pouvoir, c'est la vérité. On a beau, de tous côtés, s'élever contre elle, en vain toutes les probabilités semblent favoriser le mensonge, elle s'insinue et entre par elle-même, je ne sais comment, dans l'âme. Quelquefois elle fait éclater d'abord sa puissance; il arrive aussi quelquefois qu'elle demeure long-temps obscurcie et comme étouffée sous les ténèbres; mais enfin elle reprend le dessus par ses propres forces et triomphe glorieusement de son ennemi. (Dom Thuillier.)

—

Damoclès était un ministre habile et fort versé dans les affaires. Il fut envoyé avec Pythéon pour observer les conseils des Romains. (*Excerpta Vales.*) Schweigh.

III.

Cruauté inouïe de Nabis, tyran de Lacédémone.

Depuis la défaite des Lacédémoniens par Machanidas, Nabis, tyran de ce peuple, dominait depuis trois ans dans Sparte, sans oser rien entreprendre de considérable. Il ne s'occupait qu'à jeter les fondemens solides d'une longue et insupportable tyrannie. Pour cela il s'attacha à perdre tout ce qui était resté dans cette république. Il en chassa les hommes les plus distingués en richesses et en naissance, et il abandonna leurs biens et leurs femmes aux principaux de son parti et aux étrangers qui étaient à sa solde, tous assassins, et capables de toutes sortes de violences pour enlever le bien d'autrui. Cette espèce de gens, que leur scélératesse avait fait chasser de leur patrie, s'assemblaient de tous les coins du monde auprès du tyran, qui vivait au milieu d'eux comme leur protecteur et leur roi, en faisant d'eux ses satellites et sa garde, et fondant sur eux une réputation d'impiété et une puissance qui fût inébranlable. Il ne se contenta point de reléguer les citoyens, il fit en sorte que, même hors de leur patrie, ils ne trouvassent aucun lieu sûr, aucune retraite assurée. Les uns étaient massacrés dans les chemins par ses émissaires; il ne rappelait les autres d'exil que pour les faire mourir. Enfin, dans les villes où quelques-uns d'eux demeuraient, il faisait loger des maisons voisines des leurs par des personnes non suspectes, et y envoyait des Crétois qui, par les ouvertures qu'ils faisaient aux murs et par les fenêtres, les perçaient de traits, soit qu'ils fussent debout ou couchés; il n'y avait ni lieu ni temps où les pauvres Lacédémoniens

fussent en sûreté, et la plupart d'entre eux périrent misérablement.

Outre cela, il inventa une machine, si on peut l'appeler de ce nom, qui représentait une femme revêtue d'habits magnifiques, et qui ressemblait tout-à-fait à la sienne. Toutes les fois qu'il faisait venir quelqu'un pour en tirer de l'argent, d'abord il lui parlait avec beaucoup de douceur et d'honnêteté du péril dont le pays et Sparte étaient menacés par les Achéens, du nombre des étrangers qu'il était obligé d'entretenir pour la sûreté de l'état, des dépenses qu'il faisait pour le culte des dieux et pour le bien commun. Si on se laissait toucher par ces discours, il n'allait pas plus loin, c'était tout ce qu'il se proposait. Mais, quand quelqu'un refusait de se rendre et se défendait de donner, il disait : « Peut-être n'ai-je pas « le talent de vous persuader, mais je « pense qu'Apéga vous persuadera. » Apéga était le nom de sa femme. A peine avait-il fini ces paroles, que la machine paraissait. Nabis, la prenant par la main, la levait de sa chaise, puis passait à son homme, l'embrassait, le serrait entre ses bras et l'amenait bientôt contre la poitrine de la statue, dont les bras, les mains et le sein étaient hérissés de gros clous cachés sous ses habits; lui appuyant ensuite les mains sur le dos de la femme, et l'attirant par je ne sais quels ressorts, il le serrait contre le sein de la prétendue Apéga, et l'obligeait par ce supplice de dire tout ce qu'il voulait. Il fit périr de cette manière une grande quantité de ceux dont il n'avait pu extorquer autrement ce qu'il demandait. (Dom Thuillier.)

Toutes ses autres actions répondirent à celles que nous venons de rapporter, et il ne se démentit jamais. Il avait sa part dans les pirateries qu'exerçaient les Crétois. Dans tout le Péloponnèse, il répandait des scélérats dont les uns pillaient les temples, les autres volaient sur les grandes routes, d'autres assassinaient, et, après avoir partagé le butin avec eux, il leur donnait dans Sparte un lieu de refuge pour les mettre en sûreté. Vers ce temps-là quelques Béotiens, étant venus à Lacédémone, gagnèrent tellement l'amitié d'un des écuyers de ce tyran, qu'ils l'engagèrent à faire voyage avec eux. Il prit, en effet, un beau cheval blanc, le plus beau qu'il y eût dans les écuries de son maître. A peine furent-ils arrivés à Mégalopolis, que des satellites envoyés par le tyran se jettent sur eux, emmènent le cheval et l'écuyer, et insultent ceux qu'il accompagnait. D'abord les Béotiens demandent qu'on les conduise au magistrat; sur le refus qu'on leur en fait, un d'entre eux se met à crier : Au secours! au secours! Les habitans s'assemblent et se mettent en devoir de mener les voyageurs aux magistrats. Ce tribunal effraya les satellites de Nabis qui lâchèrent leur proie et se retirèrent. Le tyran, qui cherchait quelque prétexte de courir sus aux peuples voisins, saisit celui-ci. Il se mit en campagne et poursuivit les bestiaux de Proagoras et de quelques autres, et ce fut là le commencement de la guerre. (*Excerpta Vales.*) Schweigh.

IV.

Affaire d'Antiochus en Arabie.

Chatténia, troisième division du pays des Gerréens. Polybe, livre XIII. Le sol de Chatténia est un sol stérile, mais il est cependant couvert de bourgs et de tours à cause de l'opulence des Gerréens qui l'habitent. Elle est sur la mer Érythréenne. (*Steph. Byz. in* Καττηνία) Schweigh.

—

Laba est, comme Saba, une ville du pays de Chatténia, car Chatténia est une province des Gerréens. (*Steph. Byz. in* Λαβάς.) SCHWEIGH.

—

Les Gerréens prièrent le roi de ne pas détruire les avantages qui leur avaient été concédés par les dieux; c'était, disaient-ils, la jouissance éternelle de la paix et de la liberté. Après s'être fait expliquer leur lettre par des interprètes, il leur répondit qu'il consentait à leur demande. (*Id. in* Ἀξιούσι.) SCHWEIGH.

—

Il ordonna aussi d'épargner le pays des Chatténiens. (*Steph. Byz. in* Καττηνία.) *Ibid.*

—

Lorsque le roi Antiochus eut confirmé la liberté des Gerréens, ceux-ci lui donnèrent cent talens d'argent, mille d'encens et deux cents de l'aromate appelé stacte; car on trouvait tous les aromates sur la mer Érythréenne. Le roi s'embarqua ensuite pour se rendre à l'île de Tulé, d'où il retourna par mer à Seleucie. (*Suidas in* Σταχτή.) *Ibid.*

V.

Fragmens géographiques.

Badiza est une ville des Bruttiens. POLYBE, livre XIII. (*Stephan. Byz.*) SCHWEIGH.

Lampetia est une ville des Bruttiens. POLYBE, livre XIII. (*Ibid.*)

—

Mélétussa est une ville d'Illyrie de laquelle parle Polybe dans son livre XIII. (*Ibid.*)

—

Hattia est une ville de Crète. POLYBE, livre XIII. (*Ibid.*)

—

Sibyrtus est une ville de Crète. POLYBE, livre XIII. (*Ibid.*)

—

Adram est une ville de Thrace que Polybe, dans son livre XIII, nomme Adrène. (*Ibid.*)

—

Champ de Mars, c'est un champ inculte de la Thrace, où les arbres ne croissent que faibles et rabougris, ainsi que le dit Polybe dans son livre XIII. (*Ibid.*)

—

Les Digériens sont un peuple de la Thrace. POLYBE, livre XIII. (*Ibid.*)

—

Cibyle est une ville de Thrace non loin du pays des Astes. POLYBE, livre XIII. (*Ibid.*)

FRAGMENS

DU

LIVRE QUATORZIÈME.

I.

Peut-être l'exposé de ce qui s'est passé sous toutes les olympiades doit mieux exciter la curiosité, tant par le nombre des faits que par leur importance; car, après avoir vu sous une seule série, l'ensemble des événemens qui ont eu lieu sur toute la terre, les lecteurs s'occuperont moins des faits écoulés dans l'intervalle d'une seule olympiade. Les guerres d'Italie et d'Afrique ont été mises à fin de notre temps. Et qui donc, en les lisant, ne serait pas impatient d'en saisir la catastrophe et le dénoûment? C'est un penchant naturel aux lecteurs de connaître l'issue de toutes choses. De plus, le temps nous initie aux conseils des rois, et tout ce qui se préparait alors, apparaît aujourd'hui manifeste à ceux qui s'occupent le moins de ces recherches. Pour nous qui désirons raconter chaque chose selon son importance, nous avons réuni en un seul livre les événemens qui se sont passés durant vingt-deux années, comme nous l'avons déjà dit plus haut. (Ang. Mai, etc., *ubi suprà.*)

II.

Stratagème de Scipion pour ruiner les armées d'Asdrubal et de Syphax roi des Numides, sans combattre.

Pendant que les consuls donnaient tous leurs soins à ces affaires, Scipion, qui était en quartier d'hiver en Afrique, ayant appris que les Carthaginois préparaient une flotte, pensa aussi à s'en préparer une, sans néanmoins renoncer au dessein qu'il avait de mettre le siége devant Utique. Espérant aussi toujours attirer Syphax à son parti, il profita du voisinage des armées pour lui envoyer continuellement des députés, persuadé qu'il viendrait enfin à bout de le détacher de l'alliance des Carthaginois. Deux raisons le portaient à se flatter que ce prince n'aurait pas long-temps la même passion pour la jeune fille qui lui avait fait embrasser leurs intérêts: la légèreté naturelle avec laquelle les Numides passent de la possession au dégoût, et leur facilité à violer la foi qu'ils ont jurée aux dieux et aux hommes. Il se repaissait de cette pensée et roulait dans son esprit de grandes espérances de l'avenir, lorsque, craignant d'en venir à un combat avec des ennemis qui lui étaient de beaucoup supérieurs, il s'avisa pour s'en défaire, d'un autre expédient.

Quelques-uns de ceux qu'il avait députés à Syphax lui avaient rapporté que les Carthaginois dans leurs quartiers se logeaient sous des huttes faites uniquement de bois et de branchages; que celles des Numides, qui s'étaient enrôlés d'abord, n'étaient que de joncs; que celles des autres, que les villes avaient fournies depuis, n'étaient que de feuillage; et que les unes étaient dedans et les autres hors du fossé et du retranche-

ment. Mettre le feu à ces huttes était une affaire à laquelle les ennemis ne s'attendaient pas et d'un avantage infini; Scipion ne pensa plus qu'à l'entreprendre. Jusque là il avait toujours rejeté les propositions qu'on lui apportait de la part de Syphax, qui étaient : qu'il fallait que les Carthaginois sortissent de l'Italie et les Romains de l'Afrique, gardant les uns et les autres ce qu'ils avaient entre ces deux états avant la guerre. Mais alors il laissa entrevoir à ce prince que ce qu'il proposait n'était pas impossible. Syphax, charmé de cette nouvelle, ne prit plus garde de si près à ceux qui allaient et venaient; ce qui fit que Scipion envoyait dans son camp et plus souvent et plus de monde à la fois, et que même pendant quelques jours on resta dans le camp les uns des autres sans défiance et sans précaution. Ce fut alors que Scipion fit partir avec ses députés quelques personnes intelligentes et des officiers déguisés en esclaves pour observer les entrées et les issues des deux camps; car il y en avait deux : celui d'Asdrubal où l'on comptait trente mille hommes de pied et trois mille chevaux, et celui des Numides, où il y avait dix mille chevaux et cinquante mille hommes d'infanterie. Celui-ci n'était qu'à dix stades de l'autre, et il était plus aisé à forcer et à brûler, les huttes des Numides n'étant faites, comme nous l'avons dit, que de roseaux et de feuillages, sans terre et sans bois.

A l'entrée du printemps, toutes les mesures étant prises pour exécuter le projet de brûler le camp des ennemis, Scipion fit mettre des vaisseaux en mer et dresser dessus des machines comme pour assiéger Utique par mer. Il détacha deux mille hommes de pied pour s'emparer d'une hauteur qui commandait la ville et la fortifier par un bon fossé conduit tout autour. Par là il donnait à croire aux ennemis qu'il en voulait à Utique; mais son véritable dessein était de mettre là un corps qui, pendant le temps de l'expédition, empêchât qu'après le départ de l'armée, la garnison d'Utique n'entreprît d'attaquer le camp qui n'en était pas loin, et d'assiéger ceux qu'il y aurait laissés pour le garder.

Pendant ces préparatifs, il députait à Syphax pour savoir de lui s'il était toujours dans les mêmes sentimens, si les Carthaginois consentaient à la paix, s'ils ne demanderaient pas de nouvelles délibérations sur ce point, et il avait donné ordre aux députés de ne pas revenir qu'ils ne lui apportassent réponse sur chacun de ces articles. Cette défense de retourner sans réponse, cette inquiétude sur la disposition où étaient les Carthaginois, persuadèrent au Numide que Scipion songeait sérieusement à conclure la paix. Dans cette pensée, il envoie avertir Asdrubal de ce qui se passait et l'exhorter à finir la guerre; vivant pendant ce temps-là sans souci et ne s'embarrassant pas que les Numides qui venaient de nouveau se logeassent hors du camp; Scipion affectait la même tranquillité, mais au fond il ne perdait pas de vue son projet.

Syphax averti, de la part des Carthaginois, qu'il n'avait qu'à traiter avec les Romains, transporté de joie, en donne avis aux députés, qui, sur-le-champ, portèrent cette nouvelle à Scipion. Ce général lui renvoya dire aussitôt, que pour lui il ne demandait pas mieux que de faire la paix, mais que son conseil était d'avis qu'il fallait continuer la guerre. C'était de peur que s'il faisait quelque acte d'hostilité pendant que l'on traitait de paix, il ne parût aller contre la bonne foi; au lieu qu'après cette déclaration, il croyait être à couvert de tout reproche, quelque

chose qu'on entreprît contre les ennemis.

Ce changement fit beaucoup de peine à Syphax qui avait déjà conçu de grandes espérances de la paix. Il alla s'aboucher avec Asdrubal et lui annonça ce qu'il venait d'apprendre de la part des Romains. Dans l'inquiétude où cette nouvelle les jeta, ils tinrent conseil entre eux sur les mesures qu'ils avaient à prendre; mais ils ne pensèrent à rien moins qu'au péril dont ils étaient menacés, et ne songèrent point du tout aux précautions qui étaient nécessaires pour l'éviter. Toutes leurs vues se bornèrent à tâcher d'attirer les Romains en rase campagne pour les combattre, ce qu'ils souhaitaient avec une extrême passion.

Jusqu'alors, d'après les préparatifs que faisait Scipion et d'après les ordres qu'il donnait, on avait cru qu'il voulait surprendre Utique; mais enfin il s'ouvrit sur son dessein à un certain nombre de tribuns choisis, et les avertit, vers le milieu du jour, de souper à l'heure ordinaire, et après que toutes les trompettes ensemble auraient sonné, selon la coutume, de faire sortir l'armée du camp. C'est l'usage chez les Romains, que toutes les trompettes sonnent vers l'heure du souper près de la tente du général, parce que c'est le temps où toutes les gardes se distribuent. Ensuite ayant assemblé tous ceux qu'il avait envoyés reconnaître les deux camps des ennemis, il examina et compara ensemble tout ce qu'ils lui disaient des routes et des entrées de ces camps, consultant surtout Massinissa, à qui les lieux étaient fort connus. Quand tout fut disposé, et qu'il eut laissé pour la garde du camp un nombre suffisant de bonnes troupes, il se met en marche avec le reste de l'armée sur la fin de la première veille et arrive aux ennemis, qui étaient à soixante stades de son camp, vers la fin de la troisième. A quelque distance de l'ennemi, il fit deux corps de son armée. Il en donna la moitié et tous les Numides à Lélius et à Massinissa, avec ordre d'attaquer le camp de Syphax, les exhortant à signaler leur courage dans cette occasion et à ne rien faire qu'avec prudence; car ils savaient bien qu'en fait d'expéditions nocturnes, il fallait trouver dans son intelligence et sa valeur les ressources que les ténèbres ne permettent pas de trouver par les yeux; puis il s'avança avec le reste des troupes vers le camp d'Asdrubal, au petit pas cependant, parce qu'il était résolu de ne pas fondre dessus avant que, du côté de Lélius, on eût mis le feu à celui des Numides.

Lélius partage ses troupes en deux corps et leur fait mettre en même temps le feu aux huttes; il n'y fut pas plutôt, que les premières furent d'abord embrasées et que le mal devint irrémédiable, tant parce qu'elles se touchaient les unes les autres, qu'à cause de la quantité de matière qui brûlait. Tandis que Lélius, comme en réserve, attendait le temps de porter du secours, Massinissa postait ses gens dans tous les endroits par où il savait que les Numides devaient passer pour se sauver de l'incendie. Aucun des Numides, pas même Syphax, ne soupçonnant d'où venait ce grand feu, on crut qu'il avait pris au camp par quelque hasard. Sans penser à autre chose, les uns endormis se réveillent, les autres se lèvent de table où ils s'étaient enivrés et sautent hors de leurs huttes; ceux-ci se foulent aux pieds les uns les autres aux portes du camp, ceux-là sont atteints par le feu et dévorés par les flammes, et ceux qui s'en échappent sont massacrés par les Romains, sans savoir ni

ce qu'ils souffraient ni ce qu'ils faisaient.

A la vue de ce feu, dont la flamme s'élevait à une hauteur prodigieuse, les Carthaginois crurent que cet embrasement s'était fait par hasard; il y en eut quelques-uns qui coururent d'abord au secours; mais tout le reste sortant sans armes du camp, regardait de devant le retranchement l'incendie avec une surprise extrême. Alors tout réussissant à Scipion selon ses désirs, il tombe sur ceux qui étaient sortis, passe les uns au fil de l'épée, poursuit les autres et met en même temps le feu à leurs huttes. En un moment, voilà dans le camp des Carthaginois le même embrasement et le même carnage que dans celui des Numides. Asdrubal ne songea point à éteindre le feu; il vit bien alors que l'incendie du camp des Numides n'était pas venu du hasard comme il l'avait cru, mais de la ruse et de la hardiesse des Romains; il ne pensa qu'à se sauver, malgré le peu d'espoir qu'il avait dans la fuite; car le feu avait bientôt pris et s'était répandu partout : d'ailleurs les issues du camp étaient remplies de chevaux, de bêtes de charge et d'hommes, en partie demi-morts et consumés par le feu, en partie saisis d'étonnement et de frayeur. Le désordre, la confusion étaient si grands, que quelque courage qu'on se sentît alors, on ne pouvait espérer de se dérober à travers tant d'obstacles. Les autres chefs étaient dans le même embarras. Cependant Asdrubal et Syphax trouvèrent moyen de s'échapper avec quelques cavaliers; mais une quantité innombrable d'hommes, de chevaux, de bêtes de charge furent misérablement réduits en cendres, et quelques autres non-seulement sans armes, mais même sans habits, en cherchant à se dérober au feu, furent égorgés par les Romains. Ce n'était dans les deux camps que des hurlemens pitoyables, que bruit confus, que saisissement, qu'un fracas extraordinaire, et avec cela un feu horrible et une flamme épouvantable. Une seule de ces choses était capable d'effrayer, à plus forte raison tant d'accidens réunis ensemble. Tout ce qu'on a vu jusqu'à présent d'événemens surprenans n'approche pas de celui-ci; nous ne connaissons rien qui puisse nous en donner l'image. C'est aussi le plus beau et le plus hardi de tous les exploits de Scipion, quoique sa vie n'ait été qu'une suite de nombreux et beaux exploits. (Dom Thuillier.)

—

Scipion retourne au camp après la victoire. — Les Carthaginois réparent leurs forces, et Scipion remporte une seconde victoire. — Il s'empare de Tunis.

Le jour venu, malgré la défaite des ennemis, dont les uns étaient morts et les autres en fuite, Scipion ne laissa pas d'exhorter les tribuns à en poursuivre les restes. Asdrubal se fiant dans la forte situation de la ville où il s'était retiré, l'attendit d'abord de pied ferme, même après avoir reçu la nouvelle de son approche; mais, voyant les habitans se soulever, il craignit de tomber entre les mains de ce général, et s'enfuit avec ceux qui s'étaient sauvés avec lui de l'incendie et qui étaient au nombre de cinq cents maîtres et de deux mille fantassins. Aussitôt le soulèvement cessa et la ville se rendit aux Romains. Scipion lui pardonna, mais deux autres villes voisines furent livrées au pillage; après quoi il reprit la route de son premier camp.

Cet événement déconcerta les Carthaginois, et renversa tous leurs projets. Après avoir espéré d'assiéger les Romains en bloquant par terre et par mer la hauteur voisine d'Utique, ou

laquelle ils avaient établi leurs quartiers, et avoir déjà fait pour cela tous leurs préparatifs, ils se voient, par un accident imprévu, obligés d'abandonner honteusement le plat pays, et de craindre pour eux-mêmes et pour leur patrie une ruine totale. On peut juger quelle devait être leur frayeur et leur consternation. Comme cependant les affaires demandaient que l'on pensât sérieusement à l'avenir, le sénat s'assembla pour en délibérer. Les sentimens furent partagés. Les uns furent d'avis qu'on rappelât Annibal d'Italie, comme ne leur restant plus d'espérance qu'en lui et en son armée; les autres qu'il fallait demander à Scipion une trêve pendant laquelle on traiterait de la paix. Il y en eut, et leur sentiment l'emporta, qui dirent qu'il n'y avait aucune raison de désespérer, qu'on n'avait qu'à lever de nouvelles troupes, députer à Syphax, qui s'était retiré à Abbe, dans le voisinage, et rassembler tout ce que l'on pourrait de ceux qui avaient échappé à l'incendie. On fit donc partir Asdrubal pour faire des levées, et l'on députa à Syphax, pour le prier de ne pas se désister de son premier projet, et lui dire qu'incessamment Asdrubal le rejoindrait avec son armée.

Scipion pensait toujours à faire le siége d'Utique; mais dès qu'il apprit que Syphax demeurait dans le parti des Carthaginois, et que ceux-ci assemblaient de nouveau une armée, il se mit en marche et alla camper devant cette ville. Il fit en même temps distribuer le butin aux soldats, et leur envoya des marchands pour l'acheter. C'était pour lui un profit considérable, car le dernier avantage faisait espérer aux soldats qu'ils seraient indubitablement les maîtres de l'Afrique; ils ne faisaient point de cas du butin qu'ils venaient de gagner, et le donnaient presque pour rien aux marchands.

Syphax et ses amis voulaient d'abord continuer leur route et se retirer chez eux; mais ayant rencontré autour d'Abbe plus de quatre mille Celtibériens que les Carthaginois avaient levés, ce secours releva un peu leur courage, et ils n'allèrent pas plus loin. Syphax était encore arrêté par sa femme, qui, étant fille d'Asdrubal, le suppliait avec instance de continuer à suivre le parti des Carthaginois et de ne pas les abandonner dans ces conjonctures. Il se laissa gagner et se rendit à ce qu'on demandait de lui. D'un autre côté les Carthaginois fondaient de grandes espérances sur les Celtibériens. Au lieu de quatre mille, on disait qu'il en arrivait dix mille, tous soldats invincibles et par leur courage et par l'excellence de leurs armes. A cette nouvelle que l'on répandait de toutes parts, les Carthaginois reprirent courage et se disposèrent plus que jamais à se remettre en campagne. Au bout de trente jours ils s'assemblèrent dans ce qu'on appelle les Grandes-Plaines, et campèrent là avec les Numides et les Celtibériens, ce qui faisait une armée d'environ trente mille hommes.

Scipion n'en fut pas plutôt averti qu'il pensa à marcher contre eux. Il donne ses ordres aux troupes qui, par mer et par terre, assiégeaient Utique, et part avec tout ce qu'il avait de soldats légèrement armés. Après cinq jours de marche, il arrive aux Grandes-Plaines, et dès le premier jour il campe sur une hauteur à trente stades des ennemis. Le jour suivant il descend dans la plaine, et fait avancer sa cavalerie jusqu'à sept stades devant lui. On resta là deux jours à s'essayer les uns les autres par des escarmouches. Au qua-

trième, de part et d'autre, on se mit en bataille. Du côté de Scipion, les hastaires d'abord selon la coutume, ensuite les princes, et derrière eux les triaires, la cavalerie italienne à l'aile droite, les Numides et Massinissa à l'aile gauche. De l'autre côté, les Celtibériens au centre, opposés aux Romains, les Numides sur l'aile gauche, et les Carthaginois sur la droite. Dès la première charge la cavalerie italienne renversa les Numides, et Massinissa les Carthaginois. On ne devait pas attendre plus de résistance de la part de gens découragés et abattus par tant de défaites. Mais les Celtibériens combattirent avec beaucoup de valeur et comme ne pouvant se sauver que par la victoire; car, ne connaissant pas le pays, ils ne pouvaient espérer de trouver leur salut dans la fuite; et la perfidie qui leur avait fait prendre les armes contre les Romains, quoique pendant la guerre d'Espagne on n'eût commis contre eux aucun acte d'hostilité, leur ôtait toute espérance d'en obtenir quartier. Cependant, les ailes rompues, ils furent bientôt enveloppés par les princes et les triaires. On en fit un carnage horrible, dont il n'y en eut que fort peu qui échappèrent. Ils ne laissèrent pas d'être fort utiles aux Carthaginois, car non-seulement ils se battirent avec courage, mais ils favorisèrent encore beaucoup leur retraite. Si les Romains ne les eussent pas eus en tête et qu'ils eussent d'abord poursuivi les ennemis, à peine en serait-il resté un seul. Le combat qu'il fallut leur livrer fut cause que Syphax avec sa cavalerie se retira sans risque chez lui, et Asdrubal à Carthage avec ce qui s'était sauvé de la bataille.

Le général des Romains, après avoir mis ordre aux dépouilles et aux prisonniers, assembla son conseil pour décider ce qu'il y avait à faire dans la suite. Il y fut résolu que pendant que Scipion et une partie de l'armée parcourraient les villes pour se les soumettre, Lélius et Massinissa avec les Numides et une partie des légions romaines poursuivraient Syphax, pour ne pas lui donner le temps de penser à ses affaires et de réparer ses pertes. Le conseil fini, on se sépara, et on exécuta d'abord ce dont on était convenu. Il y eut des villes qui n'attendirent pas qu'on les forçât pour se rendre, tant la crainte des armes de Scipion avait abattu leur courage; les autres furent prises d'emblée. Tout le pays était prêt à se soulever contre les Carthaginois, accablé qu'il était des longues guerres qui s'étaient faites en Espagne, et des impôts qu'il avait fallu payer pour les soutenir.

A Carthage, quoique l'incendie des deux camps eût beaucoup ébranlé les esprits, la confusion devint bien plus grande par la perte de la bataille. Ce second coup les consterna et leur fit perdre toute espérance. Cependant il se trouva de généreux sénateurs qui furent d'avis qu'on allât par mer attaquer les Romains qui étaient devant Utique, qu'on tâchât de leur faire lever le siége et qu'on leur présentât un combat naval pendant qu'ils ne s'attendaient à rien moins, et qu'ils n'avaient rien de prêt pour le soutenir. Ils voulaient de plus qu'on dépêchât à Annibal, et que sans délai on tentât encore cette dernière voie de faire tête aux Romains; espérant que, selon toutes les apparences, ces deux moyens auraient un heureux succès. D'autres cependant soutinrent qu'ils n'étaient pas praticables dans les conjonctures présentes; qu'il valait mieux fortifier Carthage et se tenir prêt à en soutenir le siége; qu'il se présenterait assez d'occasions de se

tirer d'embarras pourvu qu'on fût bien d'accord; que cependant on devait délibérer sur les moyens de faire la paix, sur les conditions que l'on voudrait accepter, et sur la manière dont on pourrait se délivrer des maux dont on était accablé. Après une longue discussion on approuva l'un et l'autre sentiment, de sorte qu'aussitôt après le conseil ceux qui devaient partir pour l'Italie se mirent en mer; l'amiral monta sur ses vaisseaux; les uns travaillèrent aux fortifications de la ville, et les autres tinrent de fréquens conseils sur ce que chacun avait à faire.

Comme l'armée romaine ne trouvait rien qui lui résistât, et que tout, au contraire, pliait sous la terreur de ses armes, elle regorgeait de butin. C'est pourquoi Scipion jugea à propos d'en faire porter la plus grande partie dans son premier camp, d'aller avec les troupes légères s'emparer d'une forteresse qui était au-dessus de Tunis, et de camper à la vue des Carthaginois, dans la pensée que cela jetterait l'épouvante parmi eux. Ceux-ci, ayant placé en peu de jours sur leurs vaisseaux l'équipage et les vivres nécessaires, se disposaient à mettre à la voile pour exécuter leur projet, lorsque Scipion arriva à Tunis. Ceux qui gardaient cette place craignirent d'en être attaqués et prirent la fuite. Tunis est environ à cent vingt stades de Carthage, d'où on le voit presque de quelque endroit de la ville qu'on le regarde. Nous avons déjà dit que c'était un poste que la nature et l'art avaient rendu imprenable. Les Romains étaient à peine campés, que les Carthaginois levèrent l'ancre et vinrent par mer à Utique. Scipion en fut frappé. Dans la crainte que son armée navale, qui ne s'attendait pas à cette entreprise, et qui ne s'y était pas préparée, ne souffrît quelque échec, il quitte aussitôt Tunis et se hâte de porter du secours de ce côté. Il y trouve des vaisseaux de guerre, propres, il est vrai, à éloigner ou à approcher des machines, en un mot à faire un siége, mais nullement en état de combattre; au lieu que les ennemis avaient travaillé tout l'hiver à y préparer leur flotte. Désespérant donc de pouvoir résister à l'ennemi dans une bataille, il prit le parti d'environner ces bâtimens de trois ou quatre rangs de vaisseaux de charge, et ensuite..... (*Voyez* la suite de cet événement dans le xxxe livre de Tite-Live.) Dom Thuillier.

III.

Ptolémée Philopator.

Polybe dit, livre xiv, que Philon avait été lié avec Agathocle fils d'Osmandie, compagnon du roi Philopator. (*Athenæi Deipnosoph.* lib. vi, c. 13.) Schweigh.

—

Polybe dit, livre xiv, que Ptolémée Philadelphe avait fait élever dans Alexandrie à son amie de festin, Cleino, un grand nombre de statues qui la représentaient vêtue d'une simple tunique et tenant une coupe à la main. Ses plus beaux palais ne portaient-ils pas le nom de Myrtis, de Mnésis et de Pothéine, bien que Mnésis et Pothéine fussent des joueuses de flûte, et Myrtis une courtisane tirée des maisons publiques? mais Ptolémée Philopator ne vivait-il pas sous les lois, et comme sous le sceptre de la courtisane Agathoclée qui mit le désordre dans tout le pays? (*Ibid.*, lib. xiii, c. 5.) Schweigh.

On sera peut-être étonné que, dans un même endroit, je rassemble sur l'Égypte beaucoup de faits éloignés les

ruine entière d'un si puissant royaume. (Dom Thuillier.)

—

Mais les Prytacéens qui déjà tenaient Philippe comme suspect à cause de la perfidie avec laquelle il s'était conduit avec les Crétois, soupçonnèrent aussi que c'était pour machiner quelque perfidie qu'Héraclide leur avait été envoyé par lui. (*Suidas in* Πρυτανεῖς.) Schweigh.

—

Celui-ci étant entré rappela toutes les raisons qui avaient déterminé Philippe à prendre la fuite. (*Suidas in* ἀπελογίς.) Schweigh.

. . . . . Leur disant : que Philippe préférait tout souffrir plutôt que de révéler en cela ses desseins aux Rhodiens. Ce discours fit tomber tous les soupçons qu'on avait sur Héraclide. (*Suidas in* Ἀναδέξαθαι et Ἀπελύσε.) Schweigh.

—

Force de la vérité.

Je suis persuadé que la plus grande déesse qu'il y ait parmi les hommes, celle qui a le plus de force et de pouvoir, c'est la vérité. On a beau, de tous côtés, s'élever contre elle, en vain toutes les probabilités semblent favoriser le mensonge, elle s'insinue et entre par elle-même, je ne sais comment, dans l'âme. Quelquefois elle fait éclater d'abord sa puissance ; il arrive aussi quelquefois qu'elle demeure long-temps obscurcie et comme étouffée sous les ténèbres ; mais enfin elle reprend le dessus par ses propres forces et triomphe glorieusement de son ennemi. (Dom Thuillier.)

—

Damoclès était un ministre habile et fort versé dans les affaires. Il fut envoyé avec Pythéon pour observer les conseils des Romains. (*Excerpta Vales.*) Schweigh.

III.

Cruauté inouïe de Nabis, tyran de Lacédémone.

Depuis la défaite des Lacédémoniens par Machanidas, Nabis, tyran de ce peuple, dominait depuis trois ans dans Sparte, sans oser rien entreprendre de considérable. Il ne s'occupait qu'à jeter les fondemens solides d'une longue et insupportable tyrannie. Pour cela il s'attacha à perdre tout ce qui était resté dans cette république. Il en chassa les hommes les plus distingués en richesses et en naissance, et il abandonna leurs biens et leurs femmes aux principaux de son parti et aux étrangers qui étaient à sa solde, tous assassins, et capables de toutes sortes de violences pour enlever le bien d'autrui. Cette espèce de gens, que leur scélératesse avait fait chasser de leur patrie, s'assemblaient de tous les coins du monde auprès du tyran, qui vivait au milieu d'eux comme leur protecteur et leur roi, en faisant d'eux ses satellites et sa garde, et fondant sur eux une réputation d'impiété et une puissance qui fût inébranlable. Il ne se contenta point de reléguer les citoyens, il fit en sorte que, même hors de leur patrie, ils ne trouvassent aucun lieu sûr, aucune retraite assurée. Les uns étaient massacrés dans les chemins par ses émissaires ; il ne rappelait les autres d'exil que pour les faire mourir. Enfin, dans les villes où quelques-uns d'eux demeuraient, il faisait louer des maisons voisines des leurs par des personnes non suspectes, et y envoyait des Crétois qui, par les ouvertures qu'ils faisaient aux murs et par les fenêtres les perçaient de traits, soit qu'ils fussent debout ou couchés ; il n'y avait ni lieu ni temps où les pauvres Lacédémoniens

fussent en sûreté, et la plupart d'entre eux périrent misérablement.

Outre cela, il inventa une machine, si on peut l'appeler de ce nom, qui représentait une femme revêtue d'habits magnifiques, et qui ressemblait tout-à-fait à la sienne. Toutes les fois qu'il faisait venir quelqu'un pour en tirer de l'argent, d'abord il lui parlait avec beaucoup de douceur et d'honnêteté du péril dont le pays et Sparte étaient menacés par les Achéens, du nombre des étrangers qu'il était obligé d'entretenir pour la sûreté de l'état, des dépenses qu'il faisait pour le culte des dieux et pour le bien commun. Si on se laissait toucher par ces discours, il n'allait pas plus loin, c'était tout ce qu'il se proposait. Mais, quand quelqu'un refusait de se rendre et se défendait de donner, il disait : « Peut-être n'ai-je pas « le talent de vous persuader, mais je « pense qu'Apéga vous persuadera. » Apéga était le nom de sa femme. A peine avait-il fini ces paroles, que la machine paraissait. Nabis, la prenant par la main, la levait de sa chaise, puis passait à son homme, l'embrassait, le serrait entre ses bras et l'amenait bientôt contre la poitrine de la statue, dont les bras, les mains et le sein étaient hérissés de gros clous cachés sous ses habits; lui appuyant ensuite les mains sur le dos de la femme, et l'attirant par je ne sais quels ressorts, il le serrait contre le sein de la prétendue Apéga, et l'obligeait par ce supplice de dire tout ce qu'il voulait. Il fit périr de cette manière une grande quantité de ceux dont il n'avait pu extorquer autrement ce qu'il demandait. (Dom Thuillier.)

Toutes ses autres actions répondirent à celles que nous venons de rapporter, et il ne se démentit jamais. Il avait sa part dans les pirateries qu'exerçaient les Crétois. Dans tout le Péloponnèse, il répandait des scélérats dont les uns pillaient les temples, les autres volaient sur les grandes routes, d'autres assassinaient, et, après avoir partagé le butin avec eux, il leur donnait dans Sparte un lieu de refuge pour les mettre en sûreté. Vers ce temps-là quelques Béotiens, étant venus à Lacédémone, gagnèrent tellement l'amitié d'un des écuyers de ce tyran, qu'ils l'engagèrent à faire voyage avec eux. Il prit, en effet, un beau cheval blanc, le plus beau qu'il y eût dans les écuries de son maître. A peine furent-ils arrivés à Mégalopolis, que des satellites envoyés par le tyran se jettent sur eux, emmènent le cheval et l'écuyer, et insultent ceux qu'il accompagnait. D'abord les Béotiens demandent qu'on les conduise au magistrat; sur le refus qu'on leur en fait, un d'entre eux se met à crier : Au secours! au secours! Les habitans s'assemblent et se mettent en devoir de mener les voyageurs aux magistrats. Ce tribunal effraya les satellites de Nabis qui lâchèrent leur proie et se retirèrent. Le tyran, qui cherchait quelque prétexte de courir sus aux peuples voisins, saisit celui-ci. Il se mit en campagne et poursuivit les bestiaux de Proagoras et de quelques autres, et ce fut là le commencement de la guerre. (*Excerpta Vales.*) Schweigh.

IV.

Affaire d'Antiochus en Arabie.

Chatténia, troisième division du pays des Gerréens. Polybe, livre xiii. Le sol de Chatténia est un sol stérile, mais il est cependant couvert de bourgs et de tours à cause de l'opulence des Gerréens qui l'habitent. Elle est sur la mer Érythréenne. (*Steph. Byz. in* Κατταvία) Schweigh.

sur la côte, accourir à leur secours, poussèrent leur vaisseau à terre. La plupart de ceux qui le montaient périrent en cette occasion, mais, par un bonheur tout extraordinaire, les ambassadeurs en sortirent sains et saufs.

Voilà la guerre allumée avec plus de chaleur et de haine que jamais. D'un côté, les Romains, se voyant trompés, mirent tout en usage pour se venger de cette perfidie, et de l'autre, les Carthaginois, qui se sentaient coupables, se résolurent à souffrir tout plutôt que de tomber en la puissance des Romains. Dans cette disposition de part et d'autre, il était évident que l'affaire ne se déciderait que par une bataille, de sorte que non-seulement l'Italie et l'Afrique, mais encore l'Espagne, la Sicile et la Sardaigne, étaient en suspens et attendaient cet événement avec inquiétude. Comme Annibal manquait de cavalerie, il députa à Tychée, Numide, ami et allié de Syphax et qui avait la meilleure cavalerie d'Afrique, pour l'engager à venir à son secours et à saisir l'occasion qui s'offrait de se maintenir dans ses états, ce qu'il ne pouvait faire qu'autant que les Carthaginois auraient le dessus; car, sans cela, il courrait risque de sa propre vie, ayant en tête un prince aussi ambitieux que Massinissa. Tychée se rendit à ces raisons, et vint joindre Annibal avec deux mille chevaux.

Scipion ayant pourvu à la sûreté de sa flotte et laissé Bébius pour la commander, se mit en marche pour se rendre maître des villes, et il n'attendit plus qu'elles se rendissent d'elles-mêmes : il y entra par force, fit passer tous les habitans sous le joug, et fit éclater tout le ressentiment dont il était animé contre la perfidie des Carthaginois. Il dépêcha aussi courrier sur courrier à Massinissa, pour lui apprendre de quelle manière ils avaient rompu la trêve, et pour le presser de lever une armée la plus nombreuse qu'il pourrait, et de le venir joindre en diligence; car ce prince, comme nous l'avons déjà dit, aussitôt après la publication de la trêve, était parti avec ses propres troupes, dix compagnies tant de cavalerie que d'infanterie romaine et des ambassadeurs de la part de Scipion, non-seulement pour recouvrer le royaume de ses pères, mais encore pour l'agrandir, avec le secours des Romains, de celui de Syphax; ce qu'il exécuta en effet.

Cependant les ambassadeurs revenant de Rome abordèrent au camp de l'armée navale. Sur-le-champ Bébius envoya ceux de Rome à Scipion, et retint auprès de lui ceux de Carthage, qui, tristes et chagrins depuis qu'ils avaient appris l'insulte faite aux ambassadeurs des Romains, croyaient toucher à leur dernier moment. Ils ne doutaient pas qu'on ne se vengeât sur eux d'une si noire perfidie. Scipion ayant appris que le sénat et le peuple romain avaient approuvé le traité qu'il avait conclu avec les Carthaginois, et qu'on était prêt à exécuter tout ce qu'il avait demandé, envoya ordre à Bébius de renvoyer les ambassadeurs des Carthaginois chez eux avec toutes sortes d'honnêtetés. Cet ordre était, à mon avis, très-sage et très-prudent. Sachant que sa patrie avait un respect inviolable pour les ambassadeurs, toutes réflexions faites, il jugea qu'il ne devait pas tant faire attention à ce que méritaient les Carthaginois qu'à ce qu'il convenait aux Romains de leur faire. C'est dans cette pensée que, modérant sa colère et le désir de se venger, il ne pensa qu'à suivre les grands exemples qu'il avait reçus de ses ancêtres, et à surpasser en vertu les Carthaginois te

FRAGMENS

DU

LIVRE QUATORZIÈME.

I.

Peut-être l'exposé de ce qui s'est passé sous toutes les olympiades doit mieux exciter la curiosité, tant par le nombre des faits que par leur importance; car, après avoir vu sous une seule série, l'ensemble des événemens qui ont eu lieu sur toute la terre, les lecteurs s'occuperont moins des faits écoulés dans l'intervalle d'une seule olympiade. Les guerres d'Italie et d'Afrique ont été mises à fin de notre temps. Et qui donc, en les lisant, ne serait pas impatient d'en saisir la catastrophe et le dénoûment? C'est un penchant naturel aux lecteurs de connaître l'issue de toutes choses. De plus, le temps nous initie aux conseils des rois, et tout ce qui se préparait alors, apparaît aujourd'hui manifeste à ceux qui s'occupent le moins de ces recherches. Pour nous qui désirons raconter chaque chose selon son importance, nous avons réuni en un seul livre les événemens qui se sont passés durant vingt-deux années, comme nous l'avons déjà dit plus haut. (ANG. MAI, etc., *ubi suprà*.)

II.

Stratagème de Scipion pour ruiner les armées d'Asdrubal et de Syphax roi des Numides, sans combattre.

Pendant que les consuls donnaient tous leurs soins à ces affaires, Scipion, qui était en quartier d'hiver en Afrique, ayant appris que les Carthaginois préparaient une flotte, pensa aussi à s'en préparer une, sans néanmoins renoncer au dessein qu'il avait de mettre le siége devant Utique. Espérant aussi toujours attirer Syphax à son parti, il profita du voisinage des armées pour lui envoyer continuellement des députés, persuadé qu'il viendrait enfin à bout de le détacher de l'alliance des Carthaginois. Deux raisons le portaient à se flatter que ce prince n'aurait pas long-temps la même passion pour la jeune fille qui lui avait fait embrasser leurs intérêts : la légèreté naturelle avec laquelle les Numides passent de la possession au dégoût, et leur facilité à violer la foi qu'ils ont jurée aux dieux et aux hommes. Il se repaissait de cette pensée et roulait dans son esprit de grandes espérances de l'avenir, lorsque, craignant d'en venir à un combat avec des ennemis qui lui étaient de beaucoup supérieurs, il s'avisa pour s'en défaire, d'un autre expédient.

Quelques-uns de ceux qu'il avait députés à Syphax lui avaient rapporté que les Carthaginois dans leurs quartiers se logeaient sous des huttes faites uniquement de bois et de branchages; que celles des Numides, qui s'étaient enrôlés d'abord, n'étaient que de joncs; que celles des autres, que les villes avaient fournies depuis, n'étaient que de feuillage; et que les unes étaient dedans et les autres hors du fossé et du retranche-

ment. Mettre le feu à ces huttes était une affaire à laquelle les ennemis ne s'attendaient pas et d'un avantage infini; Scipion ne pensa plus qu'à l'entreprendre. Jusque là il avait toujours rejeté les propositions qu'on lui apportait de la part de Syphax, qui étaient : qu'il fallait que les Carthaginois sortissent de l'Italie et les Romains de l'Afrique, gardant les uns et les autres ce qu'ils avaient entre ces deux états avant la guerre. Mais alors il laissa entrevoir à ce prince que ce qu'il proposait n'était pas impossible. Syphax, charmé de cette nouvelle, ne prit plus garde de si près à ceux qui allaient et venaient; ce qui fit que Scipion envoyait dans son camp et plus souvent et plus de monde à la fois, et que même pendant quelques jours on resta dans le camp les uns des autres sans défiance et sans précaution. Ce fut alors que Scipion fit partir avec ses députés quelques personnes intelligentes et des officiers déguisés en esclaves pour observer les entrées et les issues des deux camps; car il y en avait deux : celui d'Asdrubal où l'on comptait trente mille hommes de pied et trois mille chevaux, et celui des Numides, où il y avait dix mille chevaux et cinquante mille hommes d'infanterie. Celui-ci n'était qu'à dix stades de l'autre, et il était plus aisé à forcer et à brûler, les huttes des Numides n'étant faites, comme nous l'avons dit, que de roseaux et de feuillages, sans terre et sans bois.

A l'entrée du printemps, toutes les mesures étant prises pour exécuter le projet de brûler le camp des ennemis, Scipion fit mettre des vaisseaux en mer et dresser dessus des machines comme pour assiéger Utique par mer. Il détacha deux mille hommes de pied pour s'emparer d'une hauteur qui commandait la ville et la fortifier par un bon fossé conduit tout autour. Par là il donnait à croire aux ennemis qu'il en voulait à Utique; mais son véritable dessein était de mettre là un corps qui, pendant le temps de l'expédition, empêchât qu'après le départ de l'armée, la garnison d'Utique n'entreprît d'attaquer le camp qui n'en était pas loin, et d'assiéger ceux qu'il y aurait laissés pour le garder.

Pendant ces préparatifs, il députait à Syphax pour savoir de lui s'il était toujours dans les mêmes sentimens, si les Carthaginois consentaient à la paix, s'ils ne demanderaient pas de nouvelles délibérations sur ce point, et il avait donné ordre aux députés de ne pas revenir qu'ils ne lui apportassent réponse sur chacun de ces articles. Cette défense de retourner sans réponse, cette inquiétude sur la disposition où étaient les Carthaginois, persuadèrent au Numide que Scipion songeait sérieusement à conclure la paix. Dans cette pensée, il envoie avertir Asdrubal de ce qui se passait et l'exhorter à finir la guerre; vivant pendant ce temps-là sans souci et ne s'embarrassant pas que les Numides qui venaient de nouveau se logeassent hors du camp; Scipion affectait la même tranquillité, mais au fond il ne perdait pas de vue son projet.

Syphax averti, de la part des Carthaginois, qu'il n'avait qu'à traiter avec les Romains, transporté de joie, en donne avis aux députés, qui, sur-le-champ, portèrent cette nouvelle à Scipion. Ce général lui renvoya dire aussitôt, que pour lui il ne demandait pas mieux que de faire la paix, mais que son conseil était d'avis qu'il fallait continuer la guerre. C'était de peur que s'il faisait quelque acte d'hostilité pendant que l'on traitait de paix, il ne parût aller contre la bonne foi; au lieu qu'après cette déclaration, il croyait être à couvert de tout reproche, quelque

chose qu'on entreprit contre les ennemis.

Ce changement fit beaucoup de peine à Syphax qui avait déjà conçu de grandes espérances de la paix. Il alla s'aboucher avec Asdrubal et lui annonça ce qu'il venait d'apprendre de la part des Romains. Dans l'inquiétude où cette nouvelle les jeta, ils tinrent conseil entre eux sur les mesures qu'ils avaient à prendre; mais ils ne pensèrent à rien moins qu'au péril dont ils étaient menacés, et ne songèrent point du tout aux précautions qui étaient nécessaires pour l'éviter. Toutes leurs vues se bornèrent à tâcher d'attirer les Romains en rase campagne pour les combattre, ce qu'ils souhaitaient avec une extrême passion.

Jusqu'alors, d'après les préparatifs que faisait Scipion et d'après les ordres qu'il donnait, on avait cru qu'il voulait surprendre Utique; mais enfin il s'ouvrit sur son dessein à un certain nombre de tribuns choisis, et les avertit, vers le milieu du jour, de souper à l'heure ordinaire, et après que toutes les trompettes ensemble auraient sonné, selon la coutume, de faire sortir l'armée du camp. C'est l'usage chez les Romains, que toutes les trompettes sonnent vers l'heure du souper près de la tente du général, parce que c'est le temps où toutes les gardes se distribuent. Ensuite ayant assemblé tous ceux qu'il avait envoyés reconnaître les deux camps des ennemis, il examina et compara ensemble tout ce qu'ils lui disaient des routes et des entrées de ces camps, consultant surtout Massinissa, à qui les lieux étaient fort connus. Quand tout fut disposé, et qu'il eut laissé pour la garde du camp un nombre suffisant de bonnes troupes, il se met en marche avec le reste de l'armée sur la fin de la première veille et arrive aux ennemis, qui étaient à soixante stades de son camp, vers la fin de la troisième. A quelque distance de l'ennemi, il fit deux corps de son armée. Il en donna la moitié et tous les Numides à Lélius et à Massinissa, avec ordre d'attaquer le camp de Syphax, les exhortant à signaler leur courage dans cette occasion et à ne rien faire qu'avec prudence; car ils savaient bien qu'en fait d'expéditions nocturnes, il fallait trouver dans son intelligence et sa valeur les ressources que les ténèbres ne permettent pas de trouver par les yeux; puis il s'avança avec le reste des troupes vers le camp d'Asdrubal, au petit pas cependant, parce qu'il était résolu de ne pas fondre dessus avant que, du côté de Lélius, on eût mis le feu à celui des Numides.

Lélius partage ses troupes en deux corps et leur fait mettre en même temps le feu aux huttes; il n'y fut pas plutôt, que les premières furent d'abord embrasées et que le mal devint irrémédiable, tant parce qu'elles se touchaient les unes les autres, qu'à cause de la quantité de matière qui brûlait. Tandis que Lélius, comme en réserve, attendait le temps de porter du secours, Massinissa postait ses gens dans tous les endroits par où il savait que les Numides devaient passer pour se sauver de l'incendie. Aucun des Numides, pas même Syphax, ne soupçonnant d'où venait ce grand feu, on crut qu'il avait pris au camp par quelque hasard. Sans penser à autre chose, les uns endormis se réveillent, les autres se lèvent de table où ils s'étaient enivrés et sautent hors de leurs huttes; ceux-ci se foulent aux pieds les uns les autres aux portes du camp, ceux-là sont atteints par le feu et dévorés par les flammes, et ceux qui s'en échappent sont massacrés par les Romains, sans savoir ni

ce qu'ils souffraient ni ce qu'ils faisaient.

A la vue de ce feu, dont la flamme s'élevait à une hauteur prodigieuse, les Carthaginois crurent que cet embrasement s'était fait par hasard; il y en eut quelques-uns qui coururent d'abord au secours; mais tout le reste sortant sans armes du camp, regardait de devant le retranchement l'incendie avec une surprise extrême. Alors tout réussissant à Scipion selon ses désirs, il tombe sur ceux qui étaient sortis, passe les uns au fil de l'épée, poursuit les autres et met en même temps le feu à leurs huttes. En un moment, voilà dans le camp des Carthaginois le même embrasement et le même carnage que dans celui des Numides. Asdrubal ne songea point à éteindre le feu; il vit bien alors que l'incendie du camp des Numides n'était pas venu du hasard comme il l'avait cru, mais de la ruse et de la hardiesse des Romains; il ne pensa qu'à se sauver, malgré le peu d'espoir qu'il avait dans la fuite; car le feu avait bientôt pris et s'était répandu partout : d'ailleurs les issues du camp étaient remplies de chevaux, de bêtes de charge et d'hommes, en partie demi-morts et consumés par le feu, en partie saisis d'étonnement et de frayeur. Le désordre, la confusion étaient si grands, que quelque courage qu'on se sentît alors, on ne pouvait espérer de se dérober à travers tant d'obstacles. Les autres chefs étaient dans le même embarras. Cependant Asdrubal et Syphax trouvèrent moyen de s'échapper avec quelques cavaliers; mais une quantité innombrable d'hommes, de chevaux, de bêtes de charge furent misérablement réduits en cendres, et quelques autres non-seulement sans armes, mais même sans habits, en cherchant à se dérober au feu, furent égorgés par les Romains. Ce n'était dans les deux camps que des hurlemens pitoyables, que bruit confus, que saisissement, qu'un fracas extraordinaire, et avec cela un feu horrible et une flamme épouvantable. Une seule de ces choses était capable d'effrayer, à plus forte raison tant d'accidens réunis ensemble. Tout ce qu'on a vu jusqu'à présent d'événemens surprenans n'approche pas de celui-ci; nous ne connaissons rien qui puisse nous en donner l'image. C'est aussi le plus beau et le plus hardi de tous les exploits de Scipion, quoique sa vie n'ait été qu'une suite de nombreux et beaux exploits. (Dom Thuillier.)

Scipion retourne au camp après la victoire. — Les Carthaginois réparent leurs forces, et Scipion remporte une seconde victoire. — Il s'empare de Tunis.

Le jour venu, malgré la défaite des ennemis, dont les uns étaient morts et les autres en fuite, Scipion ne laissa pas d'exhorter les tribuns à en poursuivre les restes. Asdrubal se fiant dans la forte situation de la ville où il s'était retiré, l'attendit d'abord de pied ferme, même après avoir reçu la nouvelle de son approche; mais, voyant les habitans se soulever, il craignit de tomber entre les mains de ce général, et s'enfuit avec ceux qui s'étaient sauvés avec lui de l'incendie et qui étaient au nombre de cinq cents maîtres et de deux mille fantassins. Aussitôt le soulèvement cessa et la ville se rendit aux Romains. Scipion lui pardonna, mais deux autres villes voisines furent livrées au pillage; après quoi il reprit la route de son premier camp.

Cet événement déconcerta les Carthaginois, et renversa tous leurs projets. Après avoir espéré d'assiéger les Romains en bloquant par terre et par mer la hauteur voisine d'Utique, ils

laquelle ils avaient établi leurs quartiers, et avoir déjà fait pour cela tous leurs préparatifs, ils se voient, par un accident imprévu, obligés d'abandonner honteusement le plat pays, et de craindre pour eux-mêmes et pour leur patrie une ruine totale. On peut juger quelle devait être leur frayeur et leur consternation. Comme cependant les affaires demandaient que l'on pensât sérieusement à l'avenir, le sénat s'assembla pour en délibérer. Les sentiments furent partagés. Les uns furent d'avis qu'on rappelât Annibal d'Italie, comme ne leur restant plus d'espérance qu'en lui et en son armée; les autres qu'il fallait demander à Scipion une trêve pendant laquelle on traiterait de la paix. Il y en eut, et leur sentiment l'emporta, qui dirent qu'il n'y avait aucune raison de désespérer, qu'on n'avait qu'à lever de nouvelles troupes, députer à Syphax, qui s'était retiré à Abbe, dans le voisinage, et rassembler tout ce que l'on pourrait de ceux qui avaient échappé à l'incendie. On fit donc partir Asdrubal pour faire des levées, et l'on députa à Syphax, pour le prier de ne pas se désister de son premier projet, et lui dire qu'incessamment Asdrubal le rejoindrait avec son armée.

Scipion pensait toujours à faire le siége d'Utique; mais dès qu'il apprit que Syphax demeurait dans le parti des Carthaginois, et que ceux-ci assemblaient de nouveau une armée, il se mit en marche et alla camper devant cette ville. Il fit en même temps distribuer le butin aux soldats, et leur envoya des marchands pour l'acheter. C'était pour lui un profit considérable, car le dernier avantage faisait espérer aux soldats qu'ils seraient indubitablement les maîtres de l'Afrique; ils ne faisaient point de cas du butin qu'ils venaient de gagner, et le donnaient presque pour rien aux marchands.

Syphax et ses amis voulaient d'abord continuer leur route et se retirer chez eux; mais ayant rencontré autour d'Abbe plus de quatre mille Celtibériens que les Carthaginois avaient levés, ce secours releva un peu leur courage, et ils n'allèrent pas plus loin. Syphax était encore arrêté par sa femme, qui, étant fille d'Asdrubal, le suppliait avec instance de continuer à suivre le parti des Carthaginois et de ne pas les abandonner dans ces conjonctures. Il se laissa gagner et se rendit à ce qu'on demandait de lui. D'un autre côté les Carthaginois fondaient de grandes espérances sur les Celtibériens. Au lieu de quatre mille, on disait qu'il en arrivait dix mille, tous soldats invincibles et par leur courage et par l'excellence de leurs armes. A cette nouvelle que l'on répandait de toutes parts, les Carthaginois reprirent courage et se disposèrent plus que jamais à se remettre en campagne. Au bout de trente jours ils s'assemblèrent dans ce qu'on appelle les Grandes-Plaines, et campèrent là avec les Numides et les Celtibériens, ce qui faisait une armée d'environ trente mille hommes.

Scipion n'en fut pas plutôt averti qu'il pensa à marcher contre eux. Il donne ses ordres aux troupes qui, par mer et par terre, assiégeaient Utique, et part avec tout ce qu'il avait de soldats légèrement armés. Après cinq jours de marche, il arrive aux Grandes-Plaines, et dès le premier jour il campe sur une hauteur à trente stades des ennemis. Le jour suivant il descend dans la plaine, et fait avancer sa cavalerie jusqu'à sept stades devant lui. On resta là deux jours à s'essayer les uns les autres par des escarmouches. Au qua-

charge, fait serrer les manipules aux princes et aux triaires vers l'une et l'autre aile, et leur ordonne d'avancer à travers les morts. Quand ils furent sur le même front que les hastaires, l'infanterie de part et d'autre s'ébranla et chargea avec beaucoup de courage et de vigueur. Comme des deux côtés le nombre, la résolution, les armes étaient égaux, et que l'opiniâtreté était si grande que l'on mourait sur la place où l'on combattait, on fut long-temps sans pouvoir juger qui avait l'avantage, lorsque Massinissa et Lélius revenant de la poursuite rejoignirent le corps de bataille le plus à propos du monde, et, tombant sur les derrières d'Annibal, passèrent au fil de l'épée la plus grande partie de ses phalanges, sans que très-peu pussent se dérober par la fuite à une cavalerie qui les poursuivait sans obstacle en plaine. Les Romains perdirent dans cette bataille plus de quinze cents hommes; mais il demeura sur la place plus de vingt mille Carthaginois, et on ne fit guère moins de prisonniers. Ainsi finit cette grande action qui rendit les Romains maîtres du monde.

Après la bataille, Scipion poursuivit ce qui s'était échappé de Carthaginois, pilla leur camp et se retira ensuite dans le sien. Quant à Annibal, il se retira sans perdre de temps avec quelques cavaliers, et se sauva à Adrumète. On peut dire qu'il fit dans cette occasion tout ce qu'il était possible de faire, et tout ce qu'on devait attendre d'un brave homme et d'un grand capitaine. Premièrement il entra en conférence pour tâcher de finir la guerre par lui-même. Ce n'était pas déshonorer ses premiers exploits, c'était se défier de la fortune et se mettre en garde contre l'incertitude et la bizarrerie des armes. Dans le combat, il se conduisit de façon qu'ayant à se servir des mêmes armes que les Romains il ne pouvait mieux s'y prendre. L'ordonnance des Romains est très-difficile à rompre; chez eux, l'armée en général et chaque corps en particulier combat de quelque côté que l'ennemi se présente, parce que leur ordre de bataille est tel, que les manipules les plus proches du péril se tournent toujours tous ensemble du côté qu'il convient. D'ailleurs leur armure leur donne beaucoup d'assurance et de hardiesse : la grandeur de leurs boucliers et la force de leurs épées font acheter bien cher la victoire. Cependant Annibal employa tout ce qui se pouvait humainement trouver de moyens pour vaincre tous ces obstacles. Il avait amassé grand nombre d'éléphans, et les avait mis à la tête pour troubler et rompre l'ordonnance des Romains. En postant à la première ligne les étrangers soudoyés, et après eux les Carthaginois, il avait en vue de lasser d'abord les ennemis et d'émousser leurs épées à force de tuer; de plus, mettant les Carthaginois entre deux lignes, il forçait chacun, suivant la maxime d'Homère, à se montrer brave malgré lui. Les plus braves et les plus fermes avaient été rangés à une certaine distance, afin que, voyant de loin l'événement et ayant toutes leurs forces, quand le bon moment serait venu, ils tombassent avec valeur sur les ennemis. Si ce héros, jusqu'alors invincible, après avoir fait pour vaincre tout ce qui se pouvait faire, n'a pas laissé d'être vaincu, on ne doit pas le lui reprocher. La fortune quelquefois s'oppose aux desseins des grands hommes, et d'ailleurs il est assez ordinaire, ainsi que le dit le proverbe, « qu'un habile homme soit vaincu par un plus habile. » Annibal l'éprouva dans cette circonstance. (Dom Thuillier.)

Traité de paix conclu entre les Romains et les Carthaginois.

Quand les malheureux, pour exciter la compassion, font plus qu'on a coutume de faire, s'ils agissent sincèrement et de bonne foi, on ne peut ni les voir ni les entendre sans être attendri. Mais si l'on s'aperçoit que la douleur n'est que feinte et qu'on n'en affecte les apparences que pour tromper, alors, loin d'être touché de compassion, on est indigné contre l'imposteur. C'est ce qui arriva aux ambassadeurs des Carthaginois. La réponse que leur fit Scipion ne fut pas longue. Il leur dit qu'après l'aveu qu'ils venaient de faire, le siége de Sagonte avait été une entreprise contraire aux traités, et comme depuis peu ils avaient encore violé les serments et les articles de paix dont on était convenu, leur république ne devait pas s'attendre qu'on eût pour elle aucun égard, et que par elle-même elle ne méritait que d'être traitée avec la dernière rigueur; que cependant les Romains en useraient avec leur générosité ordinaire, tant pour eux-mêmes, que pour ne point paraître insensibles aux malheurs de la condition humaine; que si les Carthaginois voulaient se rendre justice, ils conviendraient eux-mêmes qu'ils n'étaient dignes d'aucune faveur; que, quelque peine qu'on leur fît souffrir, quelque chose qu'on les obligeât de faire, quelque exaction dont on les chargeât, ils ne devaient pas s'en plaindre comme d'un traitement rigoureux; qu'au contraire il devait leur paraître étrange, et ce serait pour eux une espèce de prodige, qu'après avoir, par la perfidie, irrité la fortune jusqu'au point d'être livrés à leurs ennemis, on fût encore quelque indulgence et quelque bonté pour eux. Après ce petit discours, il leur donna les articles qui contenaient et les grâces qu'il voulait leur faire, et les conditions qu'il exigeait d'eux. Les voici en substance :

« Qu'ils garderaient dans l'Afrique « les places qu'ils avaient avant la dernière guerre qu'ils avaient faite aux « Romains; qu'ils auraient encore les « terres, les esclaves, et tous les autres « biens dont ils étaient auparavant en « possession; qu'à compter de ce jour « il ne serait fait contre eux aucun acte « d'hostilité; qu'ils vivraient selon « leurs lois et leurs coutumes, et qu'on « ne leur donnerait point de garnisons. » Tels étaient les articles de douceur; ceux de rigueur portaient :

« Que les Carthaginois restitueraient « aux Romains tout ce qu'ils avaient « injustement pris sur ceux-ci pendant « les trêves; qu'ils leur remettraient « tous les prisonniers de guerre et les « fuyards qu'ils avaient pris en quelque « temps que ce fût; qu'ils leur abandonneraient tous leurs vaisseaux « longs, à l'exception de dix galères; « qu'ils leur livreraient tous leurs éléphants; qu'ils ne feraient aucune « guerre ni au dehors ni au dedans de « l'Afrique sans l'ordre du peuple romain; qu'ils rendraient à Massinissa « les maisons, terres, villes et autres « biens qui avaient appartenu à lui ou « à ses ancêtres, dans toute l'étendue « de pays qu'on leur désignerait; qu'ils « fourniraient de vivres l'armée romaine pendant trois mois; qu'ils « payeraient sa solde jusqu'à ce que l'on « eût reçu réponse des Romains sur les « articles qui leur avaient été envoyés; « qu'ils donneraient dix mille talens « d'argent en cinquante ans, en payant « chaque année deux cents talens d'Eubée; que pour assurance de leur fidélité ils donneraient cent otages « que le consul choisirait parmi toute

« gens, depuis quatorze ans jusqu'à « trente. »

La lecture de ces articles achevée, les ambassadeurs partirent au plus tôt pour Carthage, et en firent part au sénat. Pendant qu'ils parlaient, un des sénateurs, qui n'en était pas satisfait, ayant commencé à se déclarer, Annibal, dit-on, s'avança, saisit le personnage et le jeta hors de son siége. Comme toute l'assemblée paraissait indignée d'une action si contraire au respect dû à un sénateur, Annibal se lève, et dit qu'il était excusable s'il commettait quelque faute contre les usages; que l'on savait qu'il était sorti de sa patrie dès l'âge de neuf ans, et qu'il n'y était revenu qu'après plus de trente-six ans d'absence; que l'on ne prît pas garde s'il péchait contre la coutume, mais bien s'il prenait, comme il le devait, les intérêts de la patrie; que c'était pour les avoir eus à cœur qu'il était tombé dans la faute qu'on lui reprochait; qu'il lui paraissait surprennant et tout-à-fait extraordinaire, qu'un Carthaginois instruit de ce que l'état en général et chacun en particulier avait entrepris contre les Romains, ne rendît pas grâces à la fortune, de ce qu'étant tombé en leur puissance, il en était traité si favorablement; que si quelques jours avant la bataille on eût demandé aux Carthaginois quels maux la république aurait à souffrir en cas que les Romains remportassent la victoire, ils n'auraient pu les exprimer, tant ils leur auraient paru grands et formidables; qu'il demandait en grâce que l'on ne délibérât pas sur ces articles, qu'on les reçût avec joie, que l'on fît des sacrifices aux dieux, et qu'on les priât tous de faire en sorte que le peuple romain ratifiât le traité. On trouva cet avis très-sensé et tout-à-fait convenable aux intérêts de l'état : on résolut de faire la paix aux conditions proposées, et sur-le-champ le sénat fit partir des ambassadeurs pour la conclure. (Dom Thuillier.)

II.

Procédé injuste de Philippe et d'Antiochus contre le fils de Ptolémée.

Chose étonnante! Pendant que Ptolémée vivait et qu'il pouvait se passer du secours de Philippe et d'Antiochus, ces deux princes étaient toujours prêts à le secourir; à peine est-il mort, laissant après lui un jeune enfant à qui les lois de la nature les obligeaient de conserver le royaume, qu'ils s'animent l'un l'autre à partager cette succession, et à se défaire du légitime héritier. Encore si, comme les tyrans, ils avaient mis leur honneur à couvert par quelque prétexte au moins léger; mais ils se conduisirent en cela d'une manière si féroce et si brutale, qu'on leur appliqua ce que l'on dit ordinairement des poissons : qu'entre ces animaux, quoique de même espèce, les plus petits servent de nourriture aux plus gros. Peut-on jeter les yeux sur le traité que firent ensemble ces deux rois, que l'on ne voie clairement leur impiété, leur inhumanité, leur ambition et leur avarice excessive? Que si quelqu'un sait mauvais gré à la fortune de se jouer ainsi des pauvres mortels, qu'il prenne à son égard des sentimens plus modérés : elle eut soin de punir ces deux rois comme ils le méritaient, et en fit un exemple qui servira dans les siècles à venir à contenir dans le devoir ceux qui voudraient les imiter. Pendant qu'ils ne cherchaient qu'à se tromper l'un l'autre, et qu'ils déchiraient par morceaux le royaume du jeune roi, la fortune, suscitant contre eux les Romains, fit retomber justement sur eux

et tourna contre eux-mêmes toutes les fraudes qu'ils méditaient contre les autres. Vincus l'un et l'autre, non-seulement ils ne purent plus convoiter le bien d'autrui, mais ils furent encore obligés de payer tribut aux Romains et de se soumettre aux ordres qu'ils en recevaient. Pour en finir, en très-peu de temps elle releva le royaume de Ptolémée, renversa ceux de Philippe et d'Antiochus, et fit sentir à leurs successeurs des maux presque aussi grands que ceux dont ces deux princes avaient accablé leur jeune pupille. (Dom Thuillier.)

—

Molpagoras.

C'était chez les Cianiens un homme également fait pour parler et pour agir. Naturellement ambitieux, pour s'insinuer dans l'esprit de la multitude, il lui dénonça les gens les plus riches; il en fit mourir quelques-uns; il en bannit d'autres, mit leurs biens à l'enchère, les distribua au peuple, et parvint par ces sortes de moyens à se faire bientôt une puissance et une autorité royales. (*Vertus et Vices.*) Dom Thuillier.

—

Mauvaise foi de Philippe à l'égard des Cianiens.

Si les Cianiens sont tombés dans de si grandes calamités, ils ne doivent pas s'en prendre à la fortune. Ils n'ont pas même à se reprocher de se les être attirées par quelque injustice à l'égard de leurs voisins. Leur imprudence et leur mauvaise politique en sont seules la cause. Pour envahir les biens les uns des autres, quand on n'élève aux premières dignités que ce que l'on a de plus mauvais citoyens, et que l'on respecte leurs décisions jusqu'à maltraiter ceux qui s'y opposent, c'est se précipiter soi-même et de plein gré dans les plus grands maux. C'est cependant une faute que l'on voit tous les jours commettre, sans qu'on ouvre les yeux sur une conduite si irrégulière, sans se mettre tant soit peu sur ses gardes, sans entrer dans la moindre défiance.

Je ne sais comment il se fait que dans les grandes et fréquentes calamités publiques on voit toujours les hommes empressés à s'y précipiter. Ils ne peuvent en cela mettre un frein à leur volonté, ou du moins se défier d'eux-mêmes comme le font les animaux. Toutes les fois, en effet, qu'un animal a été la victime d'une nourriture trompeuse ou de filets tendus contre lui, toutes les fois même qu'il a vu un autre animal tomber dans un piége, il se tient sur ses gardes, et il est bien difficile de l'entraîner dans des dangers de la même nature; il se méfie jusque des lieux mêmes. Les hommes, au contraire, ont beau apprendre que des villes ont été renversées de fond en comble, ils ont beau en voir d'autres en ruines aujourd'hui, toutes les fois qu'on leur met sous les yeux, dans un discours flatteur et caressant, la perspective d'un intérêt mutuel, ils tombent inconsidérément dans le piége; et ils savent bien cependant, qu'il n'est aucun de ceux qui ont dévoré ces mets trompeurs qui en soit sorti sain et sauf, et que les formes politiques qu'on leur conseille ont été la ruine de tous.

Lorsque Philippe se fut rendu maître de la ville des Cianiens, sa joie fut extrême. Il croyait avoir fait la plus belle et la plus mémorable de toutes les actions, ayant secouru Prusias son gendre, épouvanté ceux qui avaient quitté son parti et acquis légitimement une grande quantité d'esclaves et d'argent. Bien des raisons devaient le détromper; mais il ne les voyait pas, quoiqu'elles sautassent aux yeux. Premièrement il venait

au secours d'un gendre qui, loin d'avoir été maltraité, avait usé de mauvaise foi. En second lieu, en faisant injustement souffrir à une ville grecque les maux les plus horribles, il confirmait les peuples dans l'opinion qu'ils avaient de la cruauté avec laquelle il traitait ses alliés, et il ne fallait que ces deux choses pour le faire passer pour un homme sans respect pour les dieux. D'ailleurs c'était faire une insulte atroce aux ambassadeurs de ces villes. Ils étaient venus pour délivrer les Cianiens des maux dont ils étaient menacés; ils n'y étaient venus que parce que lui-même les y avait exhortés et pressés même avec instance, et ils ne sont pas plutôt arrivés qu'il les rend spectateurs des choses qu'ils craignaient le plus. Ajoutez à cela qu'il indisposa tellement les Rhodiens contre lui qu'ils ne purent plus en entendre parler. Et le hasard aida beaucoup à leur inspirer cette haine; car pendant que son ambassadeur tâchait dans le théâtre de justifier sa conduite, et leur vantait la générosité de Philippe qui, maître en quelque sorte de leur ville, les avait laissés jouir de leur liberté, tant pour détruire les calomnies que ses ennemis avaient répandues, que pour donner aux Rhodiens des preuves du bien qu'il leur voulait, je ne sais quel homme, arrivant de la flotte dans le Prytanée, annonça la prise de la ville des Cianiens, et les cruautés que Philippe y avait exercées. Cette nouvelle, annoncée au milieu du discours de l'ambassadeur par le premier magistrat des Rhodiens, surprit si étrangement l'assemblée, qu'on ne pouvait se persuader que Philippe eût été capable d'une si étrange perfidie. Cependant ce prince, après s'être plus trompé lui-même qu'il n'avait trompé les Cianiens, s'aveugla de telle sorte qu'au lieu de rougir et de mourir de honte de ce qu'il avait fait, il s'en glorifiait comme de la plus belle action de sa vie. Aussi, depuis ce jour-là, les Rhodiens le regardèrent-ils comme leur ennemi, et firent des préparatifs pour s'en venger. Cette même action lui attira aussi la haine des Étoliens. Il s'était depuis peu remis en paix avec eux, et leur tendait les mains; peu de temps auparavant, il avait fait alliance avec les Étoliens, les habitans de Lysimachie, les Chalcédoniens et les Cianiens. Malgré cela, il commença par éloigner, sans aucun prétexte, les Lysimachiens de l'alliance qu'ils avaient avec les Étoliens; il fit ensuite passer sous le joug les Chalcédoniens, et après eux les Cianiens, quoique celui qui commandait dans la ville et qui gouvernait tout, y fût mis de la part des Étoliens. A l'égard de Prusias, il eut beaucoup de joie de voir son entreprise heureusement terminée; mais voyant qu'un autre en emportait tout l'avantage, et qu'il n'avait pour sa part qu'une ville dont il ne restait plus que le terrain, il en fut sensiblement touché. Mais le mal était sans remède. (Dom Thuillier et Angelo Mai.)

Mauvaise foi du même envers les Thasiens.

Ce prince, après avoir fait sur la route mille injustices contre la foi des traités, prit terre chez les Thasiens, et réduisit en servitude leur capitale, quoiqu'elle eût fait alliance avec lui.

.....Les Thasiens disaient à Métrodore, général de Philippe, qu'ils livreraient leur ville à condition d'être exempts de garnison et de tributs; qu'ils ne seraient pas des hôtes forcés, et pourraient continuer à vivre sous leurs propres lois..... Métrodore leur répondit que le roi leur concédait l'immunité de toute garnison, de tout tribut, de toute hospitalité forcée, et l'autorisation de vivre sous leurs propres lois. Ces pa-

messes ayant été acceptées aux grands applaudissemens de tous, ils introduisirent Philippe dans leur ville. (Voyez Dom Thuillier, les *Fragmens* de Valois et Subias.)

III.

Ordinairement les rois, quand ils veulent s'élever à l'empire, prononcent avec ostentation le nom de liberté aux oreilles des hommes, et prodiguent les titres d'amis et d'alliés à ceux qui partagent et favorisent leurs espérances. Cependant, ils ne se sont pas plutôt emparés des affaires, qu'ils commencent à traiter non plus en amis, mais en serviteurs, ceux qui se sont confiés à leur foi. Au reste, s'ils abjurent promptement tous les sentimens honnêtes, ils sont souvent loin de tirer de leur hypocrisie le fruit qu'ils en espéraient. Et l'homme qui affectant l'autorité souveraine avait embrassé le monde entier dans ses espérances, et se berçait d'arriver au plus haut point de prospérité dans l'administration des affaires, ne paraîtra-t-il pas bien sot et bien furieux, s'il en est réduit à cette extrémité d'avouer à ses sujets, petits et grands, l'inconstance et l'infirmité de sa fortune?

Puisque nous avons raconté tout ce qui s'est passé en même temps dans le monde année par année, il devient également nécessaire de terminer par l'analyse des faits que nous devions placer au commencement du livre. Ainsi le veut le cours de la narration, qui exige quelquefois que l'exorde devienne la péroraison.

—

Agathocles tua Dinon, fils de Dinon, et voulut, suivant le proverbe, de la plus injuste des choses en faire la chose la plus juste. Au moment où il reçut les lettres qui lui annonçaient l'assassinat d'Arsinoé, il était réellement en son pouvoir de le divulguer et de conserver le royaume; mais s'étant lié ensuite avec Philamnon, il devint la cause de tout le mal qui se fit. Après l'assassinat, ses dispositions n'ayant pas changé, il déplorait devant plusieurs personnes ce qui s'était passé, et se repentait d'avoir manqué l'occasion. Il fut dénoncé à Agathocles, qui le fit bientôt périr par le supplice qu'il méritait. (Angelo Mai, etc., *ubi suprà*.)

—

Sosibe.

Il paraît que ce prétendu tuteur de Ptolémée était un esprit rusé, accoutumé depuis long-temps aux souplesses et aux artifices des cours, et méchant. Le premier qu'il fit mourir fut Lysimaque, fils de Ptolémée et d'Arsinoé, fille de Lysimaque; le second fut Maya, fils de Ptolémée et de Bérénice, fille de Maya. Il se défit par la même voie de Bérénice, mère de Ptolémée Philopator, du Lacédémonien Cléomène et d'Arsinoé, fille de Bérénice. (*Vertus et Vices*.) Dom Thuillier.

—

Agathocles.

Autre ministre de Ptolémée, qui, après avoir éloigné de la cour tout ce qu'il y avait de personnages plus illustres, et avoir apaisé la colère des troupes par le payement de leur solde, revint d'abord à sa première façon de vivre. Les charges qui étaient restées vacantes par l'éloignement de ceux qui les occupaient, il les donna à des gens employés auparavant aux plus vils offices, et qui n'avaient ni probité ni honneur. Il passait la plus grande partie du jour et de la nuit à se noyer dans le vin et dans les autres débauches qui marchent à la suite de l'ivrognerie. Femmes, filles, fiancées, vierges étaient déshonorées sans pudeur, et tous ces crimes

se commettaient avec un air d'autorité qui le rendait insupportable. Toute l'Égypte gémissait sous la tyrannie de ce monstre. Il ne se présentait cependant nul expédient, nul secours pour l'en délivrer, et le joug s'appesantissait toujours de plus en plus. L'insolence, l'orgueil, la mollesse du ministre n'avaient plus de bornes. Il était en horreur parmi le peuple. On se rappela les malheurs où ses pareils avaient autrefois entraîné le royaume. Mais, comme il ne se trouvait pas un homme sous la conduite duquel on pût se venger d'Agathocles et d'Agathoclée sa femme, il fallut bien se tenir en repos. On n'avait plus d'espérance qu'en Tlépolème, et cette espérance tranquillisait. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

—

Fin tragique d'Agathocles et de toute sa famille.

Agathocles ayant fait appeler les principaux d'entre les Macédoniens, entra dans leur assemblée avec le roi et Agathoclée. D'abord il feignit de ne pouvoir parler; il avait le visage baigné de larmes. A force de s'essuyer avec son manteau, il arrêta enfin ses pleurs; puis, prenant l'enfant entre ses bras : « Recevez, dit-il, Macédoniens, cet « enfant que Ptolémée, son père, en « mourant, a laissé entre les mains de « ma sœur, mais qu'il a confié à votre « fidélité. La tendresse que ma sœur a « pour lui ne peut lui être que d'un très- « faible secours, il n'a d'espérance qu'en « vous, tous ses intérêts sont entre vos « mains. Il y a long-temps que ceux « qui connaissent à fond Tlépolème « s'aperçoivent qu'il cherche à s'élever « plus qu'il ne convient à un homme de « sa sorte. Mais maintenant il a mar- « qué le jour et l'heure où il doit pren- « dre le diadème. Ne m'en croyez pas, « croyez ceux qui savent la vérité et « qui viennent actuellement de l'en- « droit où tout est préparé pour cela. » En même temps, il fit approcher Critolaüs, qui dit qu'il avait vu l'autel dressé, et les victimes que la multitude disposait pour cette cérémonie. Les Macédoniens entendirent ces paroles non-seulement sans être touchés de compassion, mais encore sans faire attention à ce qui se disait. Ils l'écoutaient d'un air moqueur, se parlant à l'oreille, et se moquant de telle façon, qu'Agathocles ne savait pas lui-même comment il était sorti de cette assemblée. Il fut reçu de la même manière par les autres corps de l'état.

Pendant qu'il se donnait tous ces mouvemens, il arrivait des armées des hautes provinces quantité de gens qui animaient, les uns leurs parens, les autres leurs amis, à se tirer de l'état misérable où ils étaient, et à ne pas souffrir que de si indignes personnes les outrageassent impunément. Mais ce qui excita davantage la populace à se venger de ceux qui étaient à la tête des affaires, fut que Tlépolème avait en son pouvoir tout ce qui arrivait de provisions et de vivres à Alexandrie, et qu'elle voyait dans quelle extrémité elle allait tomber, si elle le laissait plus long-temps le maître.

Agathocles fit en même temps une action qui contribua beaucoup à irriter la colère du peuple et de Tlépolème. Il arracha Danaé, sa belle-mère, du temple de Cérès, la traîna, le visage découvert, tout au travers de la ville, et la jeta dans une prison; il voulait par là faire connaître à tout le monde le différend qu'il avait avec Tlépolème, et il y réussit. La populace, animée par cette action, fit éclater toute la haine qu'elle avait dans le cœur contre les magistrats. Les uns affichaient pendant la nuit leurs sentimens dans tous les

quartiers de la ville; les autres pendant le jour s'assemblaient par bandes, et s'ameutaient les uns les autres. Agathocles, mécontent de ce soulèvement et n'en concevant pas pour lui de grandes espérances, tantôt pensait à prendre la fuite et puis changeait de sentiment, parce qu'il avait eu l'imprudence de ne rien disposer pour l'exécution, et tantôt formait avec d'autres une conspiration pour aller sur-le-champ égorger une partie de ses ennemis, se saisir de l'autre, et ensuite usurper la tyrannie.

Sur ces entrefaites, le bruit court que Méragène, un de ses gardes, découvrait toutes choses à Tlépolème et s'entendait avec lui, à cause de la liaison qu'il avait avec Adée, gouverneur de Bybaste. D'abord Agathocles donne ordre à Nicostrate, son secrétaire, de s'assurer de Méragène, de l'interroger avec soin, et de le menacer même de la torture la plus rigoureuse. Nicostrate obéit sur-le-champ. Il mène l'espion dans l'appartement du palais le plus enfoncé; là il interroge Méragène sur ce dont il s'agissait; celui-ci n'avouant rien, on le dépouille. Pendant que les uns disposent les instrumens nécessaires à la torture, et que les autres, les verges à la main, lui ôtent ses habits, un exprès vient trouver Nicostraste, lui souffle je ne sais quoi à l'oreille, et aussitôt se retire. Nicostrate le suit sans rien dire, mais se frappant continuellement la cuisse. Il arriva ici à Méragène une chose fort singulière. On avait déjà presque levé les verges pour le battre, on préparait les instrumens de la torture sous ses yeux, et quand Nicostrate se fut retiré, les satellites restèrent là devant lui immobiles, se regardant l'un l'autre et attendant le retour de ce secrétaire. Comme il restait quelque temps à revenir, ils s'en allèrent tous, et laissèrent là Méragène, qui, au comme il était, traversa heureusement le palais et entra dans une tente des Macédoniens qui se rencontra auprès. Ils étaient assemblés pour dîner. Il leur conte ce qui lui était arrivé et la façon surprenante dont il s'était sauvé. On ne pouvait d'abord le croire, mais comme on le voyait encore tout nu, on ne put s'en défendre. Méragène, délivré de ce danger, prie avec larmes les Macédoniens de prendre non-seulement sa défense, mais encore celle du roi et la leur propre; ajoutant qu'il était évident qu'ils allaient tous périr s'ils ne saisissaient le moment où la haine de la multitude contre Agathocles était dans sa force, et où tout le monde était près de se soulever contre lui; que ce moment était venu, et qu'il ne s'agissait plus que d'avoir quelqu'un qui entamât la chose. Les Macédoniens s'échauffent à ce discours et se laissent persuader. Ils passent ensuite dans les tentes des autres soldats, qui se touchent les unes les autres et sont toutes tournées du même côté de la ville.

Comme depuis long-temps on ne demandait qu'à se révolter, et qu'il ne fallait plus que quelqu'un pour pousser les autres et se mettre à leur tête, ce fut un feu qui éclata dans le moment où il commença à prendre. Il n'y avait pas encore quatre heures que l'on parlait de se soulever, lorsque tous les ordres de citoyens, militaires et civils, se trouvèrent réunis dans le même sentiment. Un accident vint alors tout à propos pour favoriser l'entreprise. On remit une lettre à Agathocles, et on lui amena des espions. La lettre était de Tlépolème, qui mandait qu'il joindrait incessamment l'armée, et les espions annonçaient qu'il en était déjà proche. Cette nouvelle le mit tellement hors de lui-même, que toute affaire, tout conseil cessant, il s'en alla prendre son

repas à l'heure ordinaire, et se divertit comme il avait coutume de faire.

Mais Œnanthe, pénétrée de douleur, alla dans le Thesmophore, ou temple de Cérès et de Proserpine, lequel était ouvert pour quelque sacrifice qui se faisait tous les ans à pareil jour. D'abord elle tomba sur ses genoux, et adressa aux déesses les prières les plus pressantes. Elle s'assit ensuite au pied de l'autel, et resta là tranquille. Quantité de femmes voyaient avec plaisir la tristesse et l'affliction où elle était, et demeuraient en silence. Mais les parentes de Polycrate et quelques autres des plus illustres, ne sachant pas les raisons de sa douleur, s'approchèrent d'elle et tâchèrent de la consoler. Alors Œnanthe jetant un grand cri : « Ne m'approchez pas, dit-« elle, bêtes farouches que vous êtes; « je vous connais bien, vous nous êtes « contraires, vous priez les déesses de « nous envoyer les plus grands maux; « mais j'espère qu'elles permettront que « vous mangiez vos propres enfans. » Ensuite elle ordonna à ses femmes de chasser les autres qui étaient venues, et de frapper celles qui refuseraient de se retirer. A ces mots, les femmes s'en allèrent levant les mains au ciel, et le priant de faire retomber sur Œnanthe les maux dont elle menaçait les autres.

Quoique la résolution de changer le gouvernement eût été déjà prise par les hommes, leur haine cependant redoubla lorsqu'ils virent chacun leur femme dans une si grande colère. A peine le jour fut-il tombé, que l'on ne vit dans la ville que tumulte, que flambeaux, que gens qui couraient de côté et d'autre. Ceux-ci s'assemblaient, en criant, dans le stade; ceux-là s'animaient les uns les autres; il y en avait qui, pour n'être pas exposés aux suites de ce soulèvement, se cachaient dans des maisons ou des lieux où l'on ne pouvait soupçonner qu'ils fussent. Déjà tout le terrain d'autour du palais, le stade, la place, étaient couverts de toute sorte de gens, et de ceux surtout qui fréquentent le théâtre de Bacchus, lorsqu'on alla informer Agathocles de ce qui se passait. Il n'y avait pas long-temps qu'il était sorti de table; il s'éveille, encore plein du vin qu'il avait bu; il prend toute sa famille, excepté Philon, vient au roi, lui dit quelques paroles sur sa mauvaise fortune, le prend par la main et monte dans une galerie qui est entre le Méandre et la Palestre, et qui conduit à l'entrée du théâtre. Il fait bien assurer les deux premières portes, et passe jusqu'au-delà de la troisième avec deux ou trois gardes, le roi et sa famille. Ces portes étaient à jour, et elles se fermaient à deux leviers.

Il s'était alors assemblé de toute la ville une populace infinie : non-seulement les rues et les places en étaient couvertes, mais encore les escaliers et les toits. Il s'élevait un bruit confus de voix de femmes et d'enfans mêlées avec celles des hommes; car à Alexandrie, comme à Chalcédoine, c'est la coutume que, dans ces sortes de troubles, les enfans ne fassent pas moins de bruit que les hommes. Quand le jour fut venu, quelque grande que fût la confusion des voix, on entendait cependant surtout que c'était le roi que l'on demandait. D'abord les Macédoniens, sortant de leurs tentes, s'emparent de l'endroit du palais où se tenaient les conseils. Peu après, ayant appris où était le roi, ils y allèrent et enfoncèrent les deux premières portes de la première galerie. A la seconde, ils demandèrent le roi à grands cris. Agathocles comprit alors le danger qu'il courait; il pria les gardes d'aller trouver les Macédoniens, et de leur dire de sa part qu'il quittait le gouvernement,

qu'il renonçait à sa puissance et aux honneurs qu'il possédait, qu'il se défaisait même de tous les biens et revenus qu'il avait, qu'il ne demandait que la vie et le faible secours nécessaire pour la soutenir; que, rentrant ainsi dans son premier état, il ne pourrait faire de peine à personne, quand même il le voudrait.

Aucun des gardes ne voulut se charger de cette commission, hors un certain Aristomène, qui quelque temps après eut la principale part dans le gouvernement. Cet homme était Acarnanien. Avancé en âge et devenu maître des affaires, il se fit une grande réputation par la sage et prudente conduite qu'il tint à l'égard du roi et du royaume : aussi habile en cela qu'il l'avait été à flatter Agathocles, pendant que celui-ci était dans sa plus grande prospérité. Il fut le premier qui l'ayant invité à dîner chez lui le distingua des autres conviés jusqu'à lui mettre une couronne d'or sur la tête, ce que la coutume ne permet d'accorder qu'aux rois. Il osa aussi, le premier, porter son portrait sur une bague. Une fille lui étant née, il lui donna le nom d'Agathoclée. En voilà assez pour le faire connaître.

Aristomène, ayant donc reçu cet ordre, sort par une petite porte et vient aux Macédoniens. A peine eut-il dit quelques paroles et expliqué les intentions d'Agathocles, qu'ils voulurent lui passer leurs épées au travers du corps. Mais, défendu par quelques hommes qui demandaient que l'on fît main basse sur la multitude, il retourna vers Agathocles, avec ordre de lui dire qu'il amenât le roi, ou qu'il prît garde de ne pas sortir lui-même. Dès qu'il fut parti, les Macédoniens avancèrent à la seconde porte et l'enfoncèrent. Agathocles, jugeant par là et par la réponse qu'on lui avait apportée, de la colère où ils étaient, leur tendit les mains en suppliant. Agathoclée, de son côté, se découvrit le sein dont elle disait qu'elle avait nourri le roi. Tous deux les conjuraient, par tout ce qu'ils pouvaient dire de plus touchant, de leur accorder au moins la vie. Leurs larmes et leurs gémissemens ne servant de rien, ils envoyèrent enfin le jeune roi avec les gardes. Les Macédoniens le prennent, le mettent sur un cheval et le conduisent au stade. Dès qu'il parut, toute la place retentit de cris de joie et d'applaudissemens. On arrêta le cheval, on en descendit le roi, et on le conduisit jusqu'à l'endroit d'où les rois ont coutume de se faire voir.

Parmi la multitude, on était partagé entre la joie et la douleur. On était très-content que le roi eût été amené, mais on était en même temps chagrin que l'on n'eût pas pris ceux qui étaient la cause de tous les troubles, et qu'ils ne reçussent pas un châtiment proportionné à leurs crimes. C'est pourquoi on ne cessait de crier et de commander que l'on se saisît de ces scélérats, et que l'on en fît un exemple. Le jour ayant paru et la populace ne sachant sur qui faire éclater son ressentiment, un des gardes, nommé Sosibe, s'avisa d'un expédient fort heureux pour tirer le roi d'embarras et pour apaiser le tumulte. Voyant que la colère du peuple ne se calmait point, et le chagrin qu'avait le jeune prince d'être environné de gens qu'il ne connaissait pas, et d'entendre le bruit que cette multitude faisait à ses oreilles, il demanda au roi s'il n'abandonnait pas au peuple ceux qui en avaient mal agi à son égard et à celui de sa mère. Le roi dit qu'il le voulait bien. Sosibe donna ordre à quelques gardes de publier quelles étaient les intentions du roi, et enleva

en même temps ce jeune prince pour le conduire dans sa maison qui était proche, et lui servir à manger.

La volonté du roi ayant été hautement déclarée, on n'entendit partout que cris de joie et qu'applaudissemens. Alors Agathocles et sa sœur se séparèrent et se retirèrent chacun chez soi. Quelques soldats, les uns de leur propre mouvement, les autres poussés par la populace, se mirent en devoir de les chercher. Le massacre suivit bientôt, mais ce ne fut que par un pur hasard. Un homme de la maison d'Agathocles et un de ses flatteurs nommé Philon, entrant plein de vin dans le stade et voyant la disposition de la populace contre son maître, dit à ceux qui étaient autour de lui, qu'à présent comme auparavant ils ne verraient pas plutôt Agathocles qu'ils changeraient de sentiment. A ces mots, les uns le chargent d'injures, les autres le poussent avec violence; comme il fait effort pour se défendre, on lui déchire son manteau, on le perce à coups de lance, on le traîne avec ignominie encore tout palpitant. Dès que l'on eut commencé à goûter le sang, on attendit avec impatience que les autres fussent amenés. Agathocles parut peu de temps après, chargé de chaînes. A peine fut-il entré dans la foule, que quelques-uns coururent à lui et le percèrent d'abord. C'était lui rendre un service d'ami, car par là on le déroba à la triste catastrophe qui devait terminer sa vie. On amena avec lui Nicon, Agathoclée nue avec ses sœurs, et ensuite tous ses parens. On arracha aussi Œnanthe du Thesmophore; on la mit nue sur un cheval, et on la fit venir dans le stade. Toutes ces personnes furent livrées à la populace, dont les uns les mordirent, les autres leur passèrent l'épée au travers du corps, et d'autres encore leur arrachèrent les yeux; et, à mesure qu'ils tombaient de cheval, on leur arracha les membres, jusqu'à ce qu'ils fussent tous déchirés par morceaux; car c'est le vice naturel des Égyptiens, leur colère est toujours accompagnée de cruauté. Dans le même temps, quelques jeunes filles, qui avaient été élevées avec Arsinoé, ayant appris que Philamnon, qui avait commission de tuer la reine, était arrivé depuis trois jours de Cyrène, entrèrent par force dans la maison de cet officier, et à coups de pierres et de bâton le mirent à mort; elles étranglèrent son fils, qui était encore dans l'âge le plus tendre, et ayant traîné sa femme toute nue sur la place, elles la massacrèrent.

Telle fut la fin tragique d'Agathocles, de sa sœur et de toute sa famille. Je sais les efforts d'esprit qu'ont fait ceux qui ont écrit avant moi cet événement pour jeter du merveilleux dans leur récit, et pour frapper d'étonnement leurs lecteurs. Ils y ont joint des réflexions plus longues que ne méritaient les choses qui leur donnaient lieu d'en faire; ceux-ci rapportant cet événement à la Fortune, pour montrer combien elle est peu stable, et combien il est difficile d'être toujours en garde contre sa bizarrerie; ceux-là tâchant de donner quelque air de vraisemblance à des faits qui leur ont paru extraordinaires. Pour moi, je n'ai pas jugé à propos de prendre la même peine au sujet d'Agathocles. Je ne vois dans cet homme-là ni courage, ni vertu qui le distinguât dans les armes. Sa conduite dans le maniement des affaires serait un mauvais modèle, et pour ce qu'on appelle esprit de cour et l'art de tromper finement, on n'en remarquait pas dans lui le moindre trait, bien différent de Sosibe et de plusieurs autres qui le possédaient au souverain degré, et qui pour

cela s'étaient rendus pour ainsi dire les maîtres des rois qui successivement leur avaient confié le soin de leurs affaires. Aussi tout le monde fut-il surpris de son élévation, dont il ne fut redevable qu'à l'impuissance de régner où se trouvait Ptolémée Philopator. Après la mort de ce prince, quoiqu'il lui fût facile de se conserver dans son poste, il le perdit avec la vie et en très-peu de temps par sa lâcheté et son peu de vigueur.

On ne doit donc pas, dans une histoire, s'étendre sur des gens de cette espèce, comme on ferait pour un Agathocles, pour un Denys, ces deux tyrans de Sicile, et pour quelques autres qui se sont rendus célèbres par leurs grands exploits. Quoique Denys tirât son origine de la lie du peuple, et qu'Agathocles, potier par état, eût quitté jeune la roue, l'argile et la fumée, comme parle agréablement Timée, pour venir à Syracuse, tous deux, chacun en son temps, parvinrent à la dignité de tyrans de cette ville, qui, en grandeur et en richesses, n'avait pas alors son égale. Devenus ensuite rois de toute la Sicile, ils conquirent encore quelques parties de l'Italie. Agathocles poussa plus loin ses conquêtes; il entra dans l'Afrique, et mourut enfin comblé d'honneurs et de prospérité. Scipion avait une si haute idée de ces deux tyrans, qu'interrogé quels hommes il croyait s'être le plus distingués par la science du gouvernement et par une hardiesse prudente et judicieuse, il répondit que c'étaient les deux Siciliens Agathocles et Denys. C'est sur des personnages de ce mérite qu'il faut arrêter ses lecteurs, leur faire envisager les vicissitudes de la fortune, et les porter à faire sur ces événemens des réflexions salutaires; mais pour cet autre Agathocles dont nous parlions plus haut, ce serait lui faire trop d'honneur. C'est la raison pour laquelle je me suis étudié à raconter simplement la manière tragique dont il avait fini sa carrière. Une autre raison a été que l'unique avantage que l'on puisse procurer par le récit des événemens terribles, c'est d'en donner la connaissance. Une description trop longue, un tableau trop étudié de ces tristes objets, non-seulement est inutile, mais fait encore quelque peine aux spectateurs. Quand on veut instruire ou par les yeux ou par les oreilles, deux choses sont à considérer, le plaisir et l'utilité, et ces deux choses doivent être surtout le but de l'historien. Or, un détail trop étendu de ces sortes de faits n'est ni agréable ni utile : il n'est point utile, car il n'y a personne qui voulût imiter ce qui arrive contre la raison; il n'est pas non plus agréable, car quel plaisir y a-t-il à voir des choses qui répugnent à la nature et aux notions ordinaires? On a d'abord quelque envie de les voir ou de les entendre, pour s'assurer qu'elles sont possibles; mais on s'en tient là, et on n'aime point à s'y arrêter long-temps. Que ce que l'on raconte soit donc propre, ou à reproduire quelque utilité, ou à faire quelque plaisir. Toute description exagérée et qui s'écarte de ce but, peut avoir lieu dans une tragédie, mais elle ne convient point du tout à l'histoire. Je ne pardonne ces exagérations qu'à des historiens qui n'ont jamais étudié la nature, et qui, ne sachant rien de ce qui s'est passé dans le reste de l'univers, s'imaginent que les événemens dont ils sont témoins, ou qui leur ont été racontés, surpassent tout ce qui est arrivé de plus extraordinaire et de plus admirable dans les siècles passés. C'est pour cela que, sans y penser, ils décrivent avec beaucoup d'emphase des faits qui ont déjà été décrits par d'autres, et qui

n'apportent à leurs lecteurs ni utilité ni plaisir. (Dom Thuillier.)

IV.

Antiochus.

Dans les premières années de son règne, ce prince passait pour être capable de former et d'exécuter de grands desseins. Plus avancé en âge, il devint méconnaissable, et trompa l'attente qu'on en avait conçue. (*Vertus et Vices.*) Dom Thuillier.

FRAGMENS

DU

LIVRE SEIZIÈME.

I.

Philippe à Pergame.

Quand ce prince fut arrivé à Pergame, s'imaginant qu'Attalus ne pouvait plus lui échapper, il n'y eut pas de cruautés qu'il n'exerçât. Il se livra à toute sa fureur, et la fit éclater plus encore contre les dieux que contre les hommes. Irrité de ce que la garnison de Pergame, aidée par la situation des postes qu'elle gardait, sortait des petits combats toujours victorieuse, et de ce qu'il ne pouvait rien piller dans la campagne, par le bon ordre qu'Attalus y avait mis, il déchargea toute sa colère sur les statues et sur les temples des dieux, et par là se fit, selon moi, plus de tort et de déshonneur à lui-même qu'au roi de Pergame; car non-seulement il mit le feu au temple et renversa les autels, mais il fit encore briser les pierres, de peur qu'elles ne servissent à relever ces édifices. Après avoir détruit le Nicephorium, coupé le bois sacré, arraché l'enceinte, et ruiné jusqu'aux fondemens plusieurs autres temples d'une grande beauté, il alla d'abord à Thyatire, de là, dans la plaine appelée Thèbes, où il espérait faire un butin immense, et d'où, sans pouvoir rien emporter, il passa à Hiéra-Come. De cet endroit il députa à Zeuxis pour le prier de lui envoyer des vivres et les autres secours dont il était convenu dans le traité d'alliance qu'ils avaient fait ensemble. Ce satrape fit semblant d'exécuter les articles du traité; mais, dans le fond, il ne voulait rien moins qu'augmenter les forces et la puissance du roi de Macédoine. (*Vertus et Vices.*) Dom Thuillier.

Bataille navale entre Philippe, roi de Macédoine, et Attalus.

Philippe n'était pas tranquille sur l'avenir. Le siége qu'il faisait n'avançait pas autant qu'il l'aurait souhaité, et les ennemis avaient à l'ancre un grand nombre de vaisseaux pontés. Comme les conjonctures ne lui permettaient pas de choisir entre deux partis, il prit celui de lever l'ancre et de disparaître. Les ennemis, qui s'attendaient à lui voir pousser ses mines plus loin, furent fort surpris d'un départ si précipité. Mais Philippe avait ses raisons pour ne pas différer : ses vues étaient de gagner

le devant sur les ennemis, et de passer sûrement à Samos en longeant la côte. Mais toute sa diligence ne lui servit de rien. Dès qu'Attalus et Théophilisque aperçurent qu'il s'ébranlait, ils résolurent de le suivre et de le combattre. Leur flotte ne marchait pas fort serrée, parce que, comptant que Philippe suivrait son premier projet, ils n'avaient pas pris soin de la tenir en état. Cependant à forces de rames ils l'atteignirent, et attaquèrent, Attalus, son aile droite, et Théophilisque, sa gauche. Philippe, pressé de tous côtés, donne à sa droite le signal du combat, commande de faire face aux ennemis et de combattre avec courage; puis, avec quelques esquifs, il se retire dans de petites îles qui sont au milieu du détroit, et attend là le succès de la bataille. Sa flotte était composée de cinquante-trois vaisseaux pontés, de quelques autres découverts, et de cent cinquante bâtimens légers avec des fustes. Il était resté à Samos des vaisseaux qu'il n'avait pu équiper. Celle des ennemis était de soixante-cinq vaisseaux pontés, en comptant ceux que les Byzantins leur avaient fournis, de neuf galiotes et de trois trirèmes.

L'action commença par le vaisseau que montait Attalus, et aussitôt, sans autre signal, tous les autres qui étaient proche chargèrent. Attalus tomba sur une octirème, l'ouvrit par l'impétuosité du choc, et la coula à fond, quelque résistance que fissent les troupes qui de dessus la défendaient. La décemrème de Philippe, laquelle était l'amirale, tomba en la puissance des ennemis par un accident très-singulier : elle choqua si violemment une petite galiote qui s'en approchait, et enfonça si avant son éperon sous le banc des rames supérieures, appelées thranites, que ce petit bâtiment y demeura attaché, sans que le pilote pût arrêter le cours impétueux de son vaisseau. Sur ces entrefaites arrivent deux quinquérèmes, qui percent les deux côtés de ce grand bâtiment que le petit, qui y était comme suspendu, empêchait de se tourner et d'agir, et le coulent à fond avec tous ceux qui le montaient, au nombre desquels était Démocrate, général de l'armée.

D'un autre côté, Dionysidore et Dinocrate son frère, les deux premiers officiers de la flotte d'Attalus, couraient un grand péril, combattant, le premier sur une septirème, et l'autre sur une octirème. Dinocrate ayant le corps de sa galère considérablement ouvert au-dessus de l'eau, en avait percé un des ennemis au-dessous, et y tenait tellement qu'il ne pouvait s'en détacher, quelque effort qu'il fît pour reculer. Dans cet état, il avait d'autant plus à craindre, que les Macédoniens l'attaquaient avec plus d'acharnement. Attalus vint fort à propos à son secours; il fondit sur la galère ennemie et la sépara de celle de Dinocrate, qui, par ce moyen, fut délivrée; tout l'équipage du vaisseau macédonien fut égorgé, et le vaisseau même resta en la puissance des vainqueurs. A l'égard de Dionysidore, comme il se portait avec force contre un autre vaisseau pour le percer de l'éperon, il manqua son coup; de là, tombant parmi les ennemis, il vit les bancs des rameurs du côté droit de sa galère enlevés, et les tours abattues. Les Macédoniens l'enveloppèrent de tous les côtés avec de grands cris; le vaisseau et l'équipage furent submergés. Heureusement il se sauva lui-même en se jetant avec deux autres à la nage pour gagner une galiote qu'on amenait à son secours.

Dans le reste de la flotte on se battait à forces égales; car si d'un côté l'ini-

lippe avait plus de vaisseaux légers, de l'autre Attalus était plus fort en vaisseaux couverts. A la droite des Macédoniens on combattait de manière que, quoique la chose ne fût pas décidée, il était aisé de juger que la victoire se déclarait en faveur d'Attalus. Je disais tout-à-l'heure que les Rhodiens, presque au sortir du port, avaient été jetés loin des ennemis; mais comme leur chiourme était meilleure, ils eurent bientôt atteint l'arrière-garde des Macédoniens. Là ils commencèrent par se jeter dans les vaisseaux qui se retiraient, et à briser tous leurs bancs. Les Macédoniens viennent au secours. L'escadre rhodienne se joint à Théophilisque, et l'une et l'autre tournent la proue vers la flotte de Philippe; le combat s'échauffe au son des trompettes; on s'anime les uns les autres par de grands cris de guerre. Si les Macédoniens n'eussent pas mêlé de petits bâtimens parmi les vaisseaux pontés, la bataille eût été bientôt terminée. Mais ces petits bâtimens incommodaient les Rhodiens en bien des manières; car dès que les flottes se furent ébranlées, selon l'ordre de bataille qu'on avait pris d'abord, tous les vaisseaux combattirent pêle-mêle : de sorte qu'on ne pouvait ni couler entre les rangs, ni se tourner, ni mettre à profit ses avantages, ces esquifs tombant tantôt sur les rameurs dont ils arrêtaient la manœuvre, tantôt sur la proue des galères, et embarrassaient également les pilotes et la chiourme. Quand on combattait de front et la proue tournée vers l'ennemi, ce n'était pas sans dessein. Alors les coups que l'on recevait n'ouvraient le vaisseau qu'au-dessus de l'eau; au lieu que ceux que l'on portait faisaient ouverture au-dessous et perdaient sans ressource les vaisseaux ainsi frappés. Mais les Rhodiens n'usèrent que rarement de ce stratagème. Il y avait trop à risquer, par la valeur avec laquelle les Macédoniens se défendaient de dessus leurs ponts. On évitait, au contraire, avec grand soin de les approcher. On gagnait plus à briser les bancs des rameurs en se coulant entre les galères, et en voltigeant de côté et d'autre. Par cette manœuvre, tantôt on fondait sur les ennemis par la proue, tantôt, pendant qu'ils se tournaient, on les accablait de blessures, où l'on fracassait quelque pièce utile au service du vaisseau. Cette manière de combattre fit perdre aux Macédoniens un très-grand nombre de leurs galères.

Dans cette occasion il arriva à trois quinquérèmes des Rhodiens une aventure remarquable. Théophilisque montait la première, qui était la capitaine; Philostrate était sur la seconde, la troisième portait Nicostrate, et était commandée par Autolyque. Celle-ci était allée donner de son éperon dans une autre des ennemis, laquelle coulant à fond avec l'équipage, entraînait avec elle celle qui l'avait ouverte et qui y avait laissé son éperon. Autolyque, sur cette galère qui se remplissait d'eau par la proue, ne laissa pas d'abord de charger courageusement les ennemis qui l'environnaient : mais, couvert de blessures, il tomba enfin dans la mer, où il fut bientôt suivi de ses gens, qui comme lui s'étaient défendus avec valeur jusqu'à la fin. Dans ce moment Théophilisque arrive pour le secourir. Il ne lui est pas possible de sauver la galère, qui était déjà pleine d'eau; mais il en ouvre deux des ennemis, et en chasse ceux qui les défendaient. Sur-le-champ le voilà environné d'esquifs et de gros vaisseaux ennemis. Malgré cela, et quoiqu'il eût perdu la plupart de ses gens dans ce choc, quoiqu'il eût reçu trois blessures, il charge avec tant de

vigueur qu'il sauve son vaisseau, aidé par Philostrate, qui était venu fort à propos à son secours. De là il va joindre le reste de la flotte, entre de nouveau dans l'action, se met aux prises avec les Macédoniens; sans force et sans vigueur, à la vérité, parce qu'il perdait tout son sang par ses blessures, mais avec plus de courage, plus de présence d'esprit, et par conséquent plus de gloire que dans tout le reste du combat. Au reste, il se donna dans cette journée deux batailles navales à quelque distance l'une de l'autre; car l'aile droite de Philippe, qui n'avait pas quitté la côte qu'elle avait rasée d'abord, n'était pas loin de l'Asie; et la gauche, qui s'était tournée pour secourir l'arrière-garde, était aux mains avec les Rhodiens assez près de Chio.

Attalus vainqueur à son aile droite, s'approchait des petites îles où Philippe, à l'ancre, attendait quel serait le succès de la bataille. Chemin faisant, il aperçoit une de ses quinquérèmes, qui, mise hors de combat, avait été ouverte, et que les Macédoniens tâchaient de submerger. Il court pour la tirer de ce danger avec deux quatrirèmes. Le vaisseau ennemi abandonne sa proie et se retire vers la terre. Attalus le suit vivement pour s'en rendre maître. Philippe, qui le voit éloigné du reste de sa flotte, prend quatre quinquérèmes, trois galiotes et ce qu'il y avait d'esquifs auprès de lui; il se poste entre Attalus et ses vaisseaux pour lui couper le retour, et l'oblige à se jeter sur la côte, tout tremblant encore du danger auquel il avait échappé. Attalus se retira dans Érythrée avec ce qu'il avait de troupes, et laissa Philippe se saisir des vaisseaux qui l'accompagnaient et de tout le bagage royal qu'ils portaient. Ce n'était pas sans dessein que le roi de Pergame avait étalé tout ce qu'il avait de riche et de magnifique sur le tillac de son vaisseau, et les Macédoniens donnèrent dans le piége qu'il leur tendait par cet étalage; car les premiers qui le joignirent voyant une grande quantité de vases précieux, un habit de pourpre et les autres meubles dont ceux-là sont ordinairement accompagnés, cessèrent de poursuivre, se mirent à piller, et laissèrent Attalus se retirer tranquillement à Érythrée.

Philippe, quoique vaincu, fit beaucoup valoir ce petit avantage. Il se mit en haute mer, rassembla ses vaisseaux, et releva le courage de ses troupes en les flattant qu'elles avaient remporté la victoire. Quelques-uns, en effet, furent portés à le croire en voyant ce prince traîner après lui le vaisseau même d'Attalus. A la vue de ce vaisseau Dionysidore conjectura ce qui était arrivé au roi son maître. Il leva un signal, rappela autour de lui ses galères, et se retira sans courir aucun risque dans les ports de l'Asie. En même temps ceux des Macédoniens qui étaient aux mains avec les Rhodiens, et qui en étaient maltraités, se retirèrent du combat les uns après les autres, sous prétexte d'aller au plus vite au secours de leurs vaisseaux. Pour les Rhodiens, après avoir lié à leurs galères une partie de celles qu'ils avaient prises, et coulé à fond les autres, ils s'en allèrent à Chio.

Du côté de Philippe il périt dans le combat contre Attalus une galère à dix, une à neuf, une à sept, et une à six rangs de rames, dix autres vaisseaux pontés, et quarante vaisseaux légers, à quoi il faut ajouter deux quatrirèmes et sept petits bâtimens qui furent pris. La perte d'Attalus fut d'une galiote et de deux quinquérèmes qui furent coulées à fond, et du vaisseau même qu'il montait. A l'égard des Rhodiens, ils perdirent deux quinqué-

rèmes et deux trirèmes, qui furent mises hors de combat. On ne fit aucune prise sur eux, et on ne leur tua que soixante hommes, et au roi de Pergame que soixante-dix. Les morts, dans l'armée de Philippe, s'élevèrent au nombre de trois mille Macédoniens et de six mille alliés : et on fit prisonniers, tant de Macédoniens que d'alliés, deux mille hommes et sept cents Égyptiens.

Ainsi finit la bataille navale donnée à la hauteur de Chio; Philippe s'en attribua toute la gloire, et cela sur ces deux raisons : la première, qu'ayant poussé Attalus sur le rivage, il s'était rendu maître du vaisseau de ce prince; la seconde, qu'ayant jeté l'ancre près du promontoire d'Argenne, il s'était arrêté parmi les débris mêmes de ses ennemis. Le lendemain il soutint par sa manière d'agir ce qu'il avait prétendu la veille. Il rassembla les restes des vaisseaux brisés, et fit donner la sépulture à ce que l'on avait pu reconnaître des siens parmi les morts. Tout cela ne se faisait que pour persuader au peuple qu'il était victorieux, car on ne doit pas croire qu'il en fût persuadé lui-même. Il fut aisé de s'en apercevoir, lorsque, pendant le temps même qu'il jouait le personnage de vainqueur, les Rhodiens et Dionysidore vinrent avec leur flotte se présenter en bataille devant lui. Il ne se montra point, et souffrit, sans s'ébranler, que ses ennemis reprissent la route de Chio.

Jamais ce prince, ni sur terre ni sur mer, n'avait perdu une si grande quantité de monde en un seul jour. Il en était pénétré de douleur, et il avait bien rabattu de sa première vivacité. Cependant au dehors il faisait tout ce qu'il pouvait pour cacher sa honte et son chagrin. Mais comment aurait-il pu cacher sa défaite? Outre ce qui s'était passé pendant l'action, l'état de son armée après cette bataille faisait horreur. Tout le trajet de mer où le combat s'était donné était teint de sang et couvert de corps morts, d'armes et de débris de vaisseaux, et les jours suivans on voyait de toutes ces choses un mélange affreux sur les rivages voisins. Ce n'était pas Philippe seul qui en était frappé, tous les Macédoniens en étaient dans une confusion extrême. Théophilisque, le lendemain de cette bataille, en écrivit le succès à sa patrie, mit en sa place, à la tête des troupes, Cléonée, et mourut ce même jour de ses blessures. Il s'était extrêmement signalé dans cette action, et il ne peut être trop loué d'avoir engagé Attalus et les Rhodiens à l'entreprendre. Sans lui, Philippe était tellement redouté, que tous les autres auraient laissé échapper cette occasion de le défaire. Ce fut lui qui commença la guerre, qui obligea sa patrie de prendre les armes contre les Macédoniens, et qui força le roi de Pergame à agir vigoureusement, sans différer et sans perdre le temps en préparatifs. Après sa mort, les Rhodiens, par reconnaissance, lui décernèrent des honneurs si grands, qu'ils étaient capables d'inspirer non-seulement à ceux qui vivaient alors, mais encore aux siècles à venir, une vive ardeur de se rendre utiles à leur patrie. (Dom Thuillier.)

—

Raison pour laquelle plusieurs abandonnent leurs entreprises.

Si l'on cherche pourquoi l'on quitte un dessein dans lequel on semblait être entré avec beaucoup de vivacité, il est aisé de répondre qu'il n'y a point d'autre cause de ce changement que la nature même des choses qu'on voulait entreprendre. En regardant de loin

l'objet de nos désirs nous ne nous apercevons pas que ce que nous souhaitons est au-dessus de nos forces. L'utilité que nous espérons en tirer nous cache la difficulté de l'acquérir. La passion d'y parvenir nous aveugle et nous trouble l'esprit. Mais quand il s'agit de l'exécution, on est arrêté par les obstacles invincibles qui se présentent, on ne sait plus quelles mesures on doit prendre, on s'embarrasse dans ses idées, et on abandonne l'entreprise. (Dom Thuillier.)

—

Après la bataille navale, livrée auprès de Ladé, les Rhodiens s'étant retirés, et Attalus s'abstenant de les soutenir par son alliance, il devenait évident que Philippe pouvait diriger ses vaisseaux sur Alexandrie. Ce prince était donc frappé de démence pour agir ainsi qu'il fit. Qui pouvait le détourner de cette direction? Rien, certes, que le cours habituel des choses. Beaucoup d'hommes, en effet, exaltés par la grandeur de leurs espérances, désirent ardemment l'impossible; et quand leurs desseins semblent réalisables..... (Angelo Mai, *ubi suprà*.)

—

Stratagème de Philippe pour s'emparer de Prinasse.

Philippe, après quelques attaques, voyant que la petite ville qu'il assiégeait était fortifiée de façon à rendre tous ses efforts inutiles, prit le parti de lever le siége, et se contenta de ruiner les châteaux et les villages qui étaient aux environs. De là il vint camper devant Prinasse, où, après avoir promptement disposé les claies et fait tous les préparatifs ordinaires d'un siége, il commença par faire creuser des mines. Comme le travail n'avançait point, parce que le terrain était pierreux, il eut recours à ce stratagème. Il donna ordre de faire grand bruit sous terre pendant le jour, pour donner à penser qu'on creusait des mines, et d'apporter de la terre pendant la nuit aux endroits où l'on faisait semblant de creuser. On amassa là tant de terre, qu'enfin les assiégés en furent effrayés. Ils se soutinrent cependant avec assez de courage les premiers jours. Mais dès que Philippe leur eut fait dire qu'il y avait deux arpens de leurs murailles sapés, et qu'il leur eut laissé le choix ou de sortir sains et saufs de la place, ou de périr tous avec toute leur ville quand les bois debout auraient été consumés, ils crurent ce qu'on leur avait dit de sa part, et lui ouvrirent leurs portes. (Dom Thuillier.)

II.

Choses à remarquer dans la ville d'Iasse.

Iasse, en Asie, est une ville située dans le golfe, qui est terminé d'un côté par cet endroit de la Milésie où est le temple de Neptune, et de l'autre par la ville de Myndes. Ce golfe s'appelle communément Bargyliétique, nom qu'il reçoit des villes qui sont à son extrémité. Les habitans d'Iasse se vantent d'avoir double origine, la première des Argiens, et l'autre des Milésiens. La raison qu'ils donnent de cette dernière, c'est qu'après la perte de citoyens que leurs ancêtres avaient faite dans la guerre de Carie, ils avaient attiré chez eux le fils de Nélée, qui avait amené une colonie à Milet. La grandeur de cette ville est de dix stades. On débite chez les Bargyliètes, bien plus, on y croit, que jamais il ne tombe ni neige ni pluie sur la statue de Diane Cyndiade, quoiqu'elle soit en lieu découvert. On accorde à Vesta le même pri-

vilége chez les Iasséens. Il est aussi des historiens chez lesquels on trouve cette prétendue merveille. Pour moi, je ne sais pourquoi je ne puis m'empêcher de bannir de mon Histoire ces sortes de particularités. Il me semble que c'est une faiblesse puérile que d'ajouter foi à des choses qui non-seulement sont hors de toute vraisemblance, mais ne sont pas même possibles. Il ne faut pas avoir le sens commun pour dire, par exemple, que certains corps exposés au soleil ne font pas d'ombre. Théopompe a cependant la simplicité d'assurer que ceux qui, en Arcadie, entrent dans le temple de Jupiter n'en font pas. Ce que nous rapportions plus haut n'est pas moins incroyable. Quand certains prodiges ou certains faits extraordinaires peuvent contribuer à conserver parmi le peuple le respect et l'obéissance qu'il doit à la divinité, je ne trouve pas mauvais que les historiens nous en entretiennent; mais encore faut-il qu'ils se contiennent dans de justes bornes. J'avoue qu'il n'est pas toujours aisé de fixer les bornes dans lesquelles on doit se renfermer; mais enfin ce n'est pas une chose impossible. Pour dire ce que j'en pense, il est, jusqu'à certain degré, excusable d'ignorer le vrai ou de croire le faux; mais quand l'ignorance ou la crédulité vont jusqu'à l'excès, cela est intolérable. (Dom Thuillier.)

—

Nabis.

On a vu plus haut quelle était la manière de gouverner de ce tyran de Lacédémone; comment, après avoir chassé les citoyens, il affranchit les esclaves, et leur fit épouser les femmes et les filles de leurs maîtres. On a vu encore que tous ceux qui, par leurs crimes, avaient été chassés de leur patrie trouvaient dans sa puissance comme un asile sacré, et qu'il avait fait de Sparte comme un repaire de scélérats : nous allons montrer maintenant comment dans ce temps-là même, quoique allié des Messéniens, des Éléens et des Étoliens, et engagé par sermens et par traités à les secourir lorsqu'ils seraient attaqués, sans égard pour des engagemens si solennels, il osa commettre contre Messène la plus noire des perfidies. (*Vertus et Vices.*) Dom Thuillier.

—

Zénon et Antisthène, historiens rhodiens.

Comme quelques historiens particuliers ont écrit avant moi les événemens qui sont arrivés dans ce temps-ci chez les Messéniens et les autres alliés, je suis bien aise de dire ici ce que j'en pense. Je ne les passerai pas tous en revue, je ne m'arrêterai qu'aux plus célèbres et aux plus distingués. Zénon et Antisthène, tous deux Rhodiens, sont de ce nombre, et méritent notre attention pour plus d'une raison; car ils sont auteurs contemporains, ils ont gouverné la république, et quand ils ont écrit, ce n'a point été par des vues d'intérêt, mais par honneur et par d'autres motifs dignes du rang qu'ils tenaient. Ce qui m'oblige à m'expliquer sur leur compte, c'est que je traite les mêmes choses qu'ils ont traitées. Si je ne prévenais pas le lecteur, ébloui de la célébrité de la république rhodienne et de la réputation où elle est de se distinguer particulièrement dans les affaires de mer, il serait porté, lorsque mon récit ne s'accorderait pas avec le leur, à ajouter foi à leur rapport plutôt qu'au mien. Voyons donc si l'on doit s'y fier.

L'un et l'autre assurent que la bataille navale donnée près de l'île de

Ladé a été plus vive et plus meurtrière que celle qui s'est donnée à la hauteur de Chio. Ils disent encore que le détail de l'action, son succès, en un mot la victoire, est toute à l'honneur des Rhodiens. Qu'il soit permis aux historiens d'avoir quelque penchant à faire honneur à leur patrie, j'y consens : mais je ne voudrais pas qu'ils abusassent de cette permission, jusqu'à nous débiter des choses contraires à ce qui s'est réellement passé. Il leur échappe déjà bien des fautes que l'humanité peut à peine éviter. Si en faveur de notre patrie, ou par tendresse pour nos amis, ou par reconnaissance, nous nous laissons aller à raconter de dessein prémédité des événemens faux et imaginaires, en quoi nous distinguera-t-on de ces historiens mercenaires qui livrent leur plume au plus offrant? L'intérêt qu'on sait que ceux-ci ont à mentir fait mépriser leurs ouvrages : les nôtres seront-ils plus estimés, si l'on s'aperçoit que l'inclination ou la haine nous les a dictés? C'est un défaut contre lequel un lecteur ne peut trop se tenir en garde, et que les historiens eux-mêmes doivent éviter avec soin. Zénon et Antisthène y sont tombés. En voici la preuve.

Ils conviennent l'un et l'autre, en faisant le détail du combat, que deux quinquérèmes des Rhodiens furent prises avec leur équipage par les ennemis; qu'un autre vaisseau ouvert et près de couler à fond, pour se sauver, avait levé la voile et gagné le large; que plusieurs qui en étaient proche s'étaient mis aussi en haute mer, et que l'amiral, se voyant presque abandonné, avait suivi le même exemple; qu'alors tous ces vaisseaux jetés par une tempête dans la Myndie, avaient abordé le lendemain à l'île de Cos en traversant les ennemis; que ceux-ci avaient attaché les quinquérèmes rhodiennes à leurs vaisseaux, et que, débarquant à Ladé, ils s'étaient logés dans le camp des Rhodiens; enfin, que les Milésiens, effrayés de cet événement, avaient couronné non-seulement Philippe, mais encore Héraclide. Après toutes ces marques d'une défaite entière, comment peuvent-ils nous assurer que les Rhodiens ont remporté la victoire? Ils le font cependant, et cela malgré une lettre écrite au conseil et aux Prytanes par l'amiral même après le combat, et qui se conserve encore dans le Prytanée, lettre entièrement conforme au récit que nous avons fait de la journée de Ladé, et qui détruit tout ce que Zénon et Antisthène en ont rapporté.

Ces deux historiens racontent ensuite l'insulte faite aux Messéniens contre la foi des traités. Là Zénon dit que Nabis, au sortir de Lacédémone, traversa l'Eurotas; que, suivant le ruisseau nommé Hoplitès, il était venu par le Sentier-Étroit à Polasion, et de là à Sélasie; d'où, prenant sa route par Phares et par les Thalames, il était arrivé au Pamise. Que dirons-nous de cette route? Elle est tout-à-fait semblable à celle d'un homme qui, pour aller de Corinthe à Argos, traverserait l'isthme, irait aux rochers Scironiens, et de là, suivant le Contopore et passant par les terres de Mycènes, entrerait dans Argos : car tous ces lieux ne sont pas seulement un peu éloignés les uns des autres, ils sont dans une situation absolument opposée. L'isthme et les rochers Scironiens sont à l'orient de Corinthe, au lieu que Contopore et Mycènes approchent beaucoup du couchant d'hiver, de sorte qu'il n'est pas possible de venir de Corinthe à Argos par ce chemin. La même impossibilité se rencontre dans la route que Zénon fait suivre à Nabis : car l'Eurotas et Sélasie sont, à l'égard

de Lacédémone, à l'orient d'été, et les Thalames, Phares et le Pamise, au couchant d'hiver. Il ne faut donc, pour aller par les Thalames en Messénie, ni passer à Sélasie, ni même traverser l'Eurotas.

Ce que dit encore Zénon, que Nabis sortit de Messène par la porte de Tégée, est une méprise grossière; car l'on passe par Mégalopolis pour aller de Messène à Tégée; il ne peut donc y avoir à Messène une porte que l'on appelle de Tégée. Ce qui a trompé Zénon, c'est qu'à Messène il y a une porte qui se nomme Tégéatide, et par laquelle Nabis sortit de la ville pour retourner dans la Laconie. C'est ce nom de Tégéatide qui a fait croire à cet historien que Tégée était voisine de Messène, quoique pour passer de cette ville dans la Tégéatide on ait à traverser toute la Laconie et le territoire de Mégalopolis.

Voici encore une autre erreur de Zénon. Il dit que l'Alphée se cachant presque au sortir de sa source, parcourt sous terre un long espace de chemin, et ne commence à reparaître qu'auprès de Lycoa dans l'Arcadie. Il est cependant certain que ce fleuve, qui se cache sous terre près de sa source, reparaît au bout de dix stades, et traverse toute la campagne de Mégalopolis; que petit d'abord, mais prenant en chemin de nouvelles forces, il arrose majestueusement deux cents stades de cette campagne, et qu'ensuite, augmenté du Lysius, il est à Lycoa très-profond et très-rapide. . . . . .

. . . . . .

Cependant ces fautes paraissent en quelque sorte excusables, et je les pardonne volontiers à ces historiens. Les unes, ils ne les ont faites que pour ne point avoir assez connu les pays dont ils avaient à parler, et ils n'ont déguisé la défaite de Ladé que par amour pour la gloire de leur patrie. Mais il reste un reproche à faire à Zénon dont il aurait peine à se laver, c'est de s'être beaucoup moins étudié à la recherche et à l'arrangement des faits, qu'à l'élégance et à la beauté du style. Il se vante même souvent de s'être distingué en ce genre, et plusieurs autres historiens célèbres se font valoir comme lui de ce côté-là. Pour moi, je crois que l'on doit s'appliquer à donner à l'histoire tous les ornemens qui lui conviennent; elle devient par là beaucoup plus utile et plus intéressante; mais jamais homme sensé ne fera de cela son principal, et ne se le proposera pour premier objet. Il est en effet d'autres parties de l'histoire qui méritent beaucoup plus nos soins et où il est beaucoup plus glorieux d'exceller. Au moins un écrivain éclairé dans les affaires en pensera ainsi. J'explique ma pensée par un exemple

Zénon, décrivant le siége de Gaza et la bataille donnée par Antiochus à Scopas, dans la Célé-Syrie, près de Pavion, a pris tant de soins pour orner sa narration, qu'un rhéteur travaillant sur la même matière afin d'étaler toute son éloquence demeurerait au-dessous de l'historien. En récompense, il s'est tellement négligé sur les faits, que sur ce point il ne se peut rien voir de plus superficiel et de plus ignorant que Zénon. Voici la manière dont il décrit l'ordre de bataille de Scopas, en commençant par la première ligne. La phalange, dit-il, était, avec quelque peu de cavalerie, sur l'aile droite au pied de la montagne, et l'aile gauche, avec toute la cavalerie qui la soutenait, était dans la plaine. Antiochus, au point du jour, continue-t-il, fit partir son fils ainé avec un détachement pour occuper le premier les hauteurs qui commandaient les ennemis; et avec le reste de l'armée,

dès que le jour eut paru, il traversa le fleuve, rangea ses troupes dans la plaine, mit sa phalange sur une seule ligne et l'opposa au corps de bataille des ennemis. Il distribua sa cavalerie partie sur l'aile gauche, partie sur la droite de la phalange. Ici étaient postés les cavaliers cuirassés, qui étaient conduits par le plus jeune des enfans d'Antiochus. Les éléphans, placés devant la phalange à certaine distance, avaient à leur tête Antipates de Tarente. On avait jeté dans les intervalles laissés entre les éléphans, quantité d'archers et de frondeurs. Le roi, entouré de sa cavalerie favorite et de ses gardes, prit son poste derrière les éléphans.

L'armée ainsi rangée, c'est toujours d'après Zénon que je parle, Antiochus le jeune, que nous venons de voir dans la plaine opposé à l'aile gauche des ennemis avec les cavaliers cuirassés, fondit du haut de la montagne sur la cavalerie que commandait Ptolémée, fils d'Ærope, et que les Étoliens avaient mise dans la plaine sur l'aile gauche; l la culbuta et poursuivit les fuyards. Zénon met ensuite les deux phalanges aux mains, et dit que le combat fut opiniâtre. Mais comment ne voit-il pas que ces deux phalanges ne peuvent se joindre avant que les éléphans, les archers, les frondeurs, les chevaux qui sont entre elles, aient vidé le terrain?

Il ajoute que, quand la phalange macédonienne, ouverte par les Étoliens, eut été mise hors de combat, les éléphans, recevant les fuyards et tombant sur les ennemis, y causèrent un grand désordre. Mais les phalanges une fois mêlées, les éléphans pouvaient-ils distinguer, entre ceux qui pliaient, qui était de l'armée d'Antiochus, quels étaient ceux qui appartenaient à celle de Scopas?

Il dit encore que la cavalerie étolienne, peu accoutumée à voir des éléphans, en avait été épouvantée pendant le combat. Cela ne se peut pas; car Zénon nous dit lui-même que la cavalerie de l'aile droite n'eut rien à souffrir, et que celle de l'aile gauche avait été mise en fuite par le plus jeune fils d'Antiochus. Quelle est donc cette cavalerie qui vis-à-vis de la phalange aurait été effrayée par les éléphans?

Mais le roi lui-même qu'est-il devenu? Je ne le vois nulle part. De quel usage a-t-il été dans l'action? Quel service a rendu ce beau corps de cavalerie et d'infanterie qu'il avait assemblé autour de sa personne? Et l'aîné des Antiochus, qui avec un détachement était allé s'emparer des hauteurs, qu'a-t-il fait? Il ne retourne pas même au camp après le combat. Il n'avait garde d'y retourner. Zénon fait marcher à la suite du roi deux de ses fils, et il n'y en a qu'un qui l'ait accompagné.

Comment se peut-il encore faire que Scopas soit sorti le premier et le dernier du combat? Si nous en croyons notre historien, ce général n'eut pas plutôt vu la cavalerie conduite par le jeune Antiochus fondre, au retour de la poursuite des fuyards, sur les derrières de la phalange, que, désespérant de vaincre, il fit retraite. Cependant il nous dit, dans un autre endroit, que Scopas, voyant la phalange enveloppée par les éléphans et par la cavalerie, crut la bataille perdue et se retira. Quel tort ne doivent pas faire à des historiens des fautes si palpables, des contradictions si manifestes!

Concluons donc qu'il faut faire tous ses efforts pour exceller dans toutes les parties de l'histoire; cette ambition est digne d'un honnête homme; mais que si cela ne se peut pas, l'on doit s'appliquer principalement aux parties les plus importantes et les plus nécessaires.

Je donne cet avis, parce que dans les autres arts et dans les sciences, comme dans l'histoire, on néglige le vrai et l'utile, et qu'on ne recherche que le brillant et ce qui flatte l'imagination. On loue ces sortes de productions; on les admire; ce sont pourtant celles qui coûtent le moins et qui font le moins d'honneur. J'en atteste les peintres.

Au reste, à l'égard des fautes de géographie que nous venons de relever, comme elles sautaient aux yeux, j'en ai écrit à Zénon même; car il n'est pas d'un galant homme de tirer avantage des fautes d'autrui pour se faire de la réputation à ses dépens. C'est cependant un procédé assez ordinaire. Mais, loin d'en agir ainsi, je crois qu'en vue de l'utilité publique nous devons, autant qu'il est possible, non-seulement travailler nos ouvrages avec soin, mais encore aider les autres à rectifier les leurs. Par malheur, cet historien reçut ma lettre trop tard. L'histoire était déjà répandue dans le public. Il n'était plus possible d'y rien changer : il en fut au désespoir, mais du reste il prit en très-bonne part les avis que j'avais pris la liberté de lui donner. Je prie ceux qui, dans la suite, me liront de tenir la même conduite à mon égard. S'ils s'aperçoivent que j'aie quelque part menti à dessein ou dissimulé la vérité en la connaissant, qu'ils me condamnent sans miséricorde; mais si je n'ai manqué que faute d'avoir été instruit de certaines choses, je leur demande grâce. Dans un ouvrage si vaste et qui embrasse tant de choses, il n'est pas aisé d'être également exact en tout. (*Vertus et Vices.*) Dom Thuillier.

III.

Tlépolème.

Tlépolème était encore jeune lorsqu'en Égypte il fut honoré du ministère. Il avait porté les armes toute sa vie, et avait fait grande figure dans les armées. Il était naturellement hautain et avide de gloire. Pour les affaires, il avait beaucoup de bonnes et beaucoup de mauvaises qualités. Brave et vigoureux, il savait commander une armée, bien conduire une expédition, manier les esprits des soldats et les amener où il voulait; mais personne n'était moins propre aux affaires qui demandent de l'étude et de l'attention, personne n'entendait moins les finances : aussi sa fortune fut-elle de peu de durée. Le royaume se sentit bientôt de sa prodigalité. Il ne se vit pas plutôt maître des coffres du roi, qu'il passa la plus grande partie des jours à jouer à la paume et à disputer avec des jeunes gens à qui brillerait davantage dans les exercices militaires. Il leur donnait ensuite de grands repas. C'étaient là ses occupations et ses compagnies ordinaires. Quand il faisait tant que de donner quelque audience sur les affaires de l'état, c'était alors qu'il répandait à pleines mains et qu'il dissipait l'argent de son maître. Il en donnait avec profusion aux députés de la Grèce, aux artisans de Bacchus, et surtout aux officiers de l'armée et aux soldats. Il ne savait pas ce que c'était que de refuser. Il payait grassement les louanges, de quelque part qu'elles lui vinssent. Par là, il s'exposa à des dépenses beaucoup plus considérables; car on ne le loua pas seulement pour les bienfaits qu'on avait reçus, sans qu'on s'y attendît, mais encore pour ceux qu'on espérait recevoir dans la suite. C'était de tous côtés à qui le louerait davantage; on n'entendait partout que les éloges de Tlépolème; dans tous les repas, on buvait à sa santé; la ville était pleine d'inscriptions en son honneur; toutes les rues

retentissaient de chansons où l'on élevait son mérite jusqu'au ciel. Ce débordement de louanges lui enfla le cœur, et ne fit qu'irriter en lui la passion d'être loué, et, pour la satisfaire, il devint encore plus libéral à l'égard des étrangers et des soldats. A la cour, ces prodigalités lui firent des ennemis; on l'y blâmait hautement; sa vanité y devint insupportable, et Sosibe y était infiniment plus estimé. En effet, ce Sosibe se conduisait auprès du prince avec une sagesse qui paraissait au-dessus de son âge, et avec les étrangers, c'étaient toujours des manières dignes des deux emplois qui lui avaient été confiés, ceux de garde de l'anneau royal et de premier officier des gardes du corps.

Vers ce temps-là, Ptolémée, fils de Sosibe, revint de Macédoine à Alexandrie. Avant qu'il partît de cette ville, déjà vain par lui-même et par les richesses que son père lui avait acquises, il le devint encore plus à la cour de Philippe; il affecta les airs et prit la façon de s'habiller de la jeunesse qu'il y fréquenta. Il eut la simplicité de s'imaginer que la vertu des Macédoniens consistait à se vêtir et à se chausser d'une certaine manière, et se crut véritablement homme pour avoir fait ce voyage et avoir vécu avec les Macédoniens. A son retour, il regarda les Alexandrins avec le dernier mépris; ce n'était, selon lui, que de vils esclaves et des hommes stupides. Il n'eut pas plus d'estime pour Tlépolème; il le décria partout. Les courtisans, indignés de voir les affaires si mal gouvernées, se joignirent à lui. Ils ne purent souffrir plus long-temps que Tlépolème disposât des finances, non en ministre, mais en héritier. Le nombre de ses amis diminuait de jour en jour. On observait toutes ses démarches, on prenait en mauvaise part toutes ses actions, et on répandait contre lui des discours pleins de fiel et d'aigreur. Il fut averti de tout ce qui se passait contre lui, et d'abord il prit le parti de n'y pas faire attention. Mais quand il sut qu'en son absence, dans un conseil public, on avait osé se plaindre de son gouvernement, irrité alors, il convoqua une assemblée à son tour, où il dit qu'on l'avait calomnié en secret, et qu'il voulait, lui, former contre ses calomniateurs, une accusation en présence de tout le monde.

Quand Tlépolème eut fini sa harangue, il voulut que Sosibe lui remît l'anneau royal, et depuis ce moment il disposa de toutes les affaires de l'état comme il lui plut. (*Vertus et Vices.*)

DOM THUILLIER.

IV.

Retour de Scipion à Rome et son triomphe. — Mort de Syphax.

Ce fut environ vers ce temps-là que Scipion quitta l'Afrique pour revenir à Rome. Un consul, qui s'était illustré par tant de grands exploits, ne pouvait manquer d'y être attendu avec une extrême impatience. Son entrée fut pompeuse, et il reçut du peuple toutes les marques d'estime et d'affection imaginables. Il les méritait, et on ne faisait en cela que lui rendre justice. La joie fut extrême lorsqu'on revit un homme qui non-seulement avait chassé Annibal d'Italie et détourné de dessus la patrie la tempête qui la menaçait, deux avantages qu'on n'avait pas jusqu'alors osé même espérer, mais qui avait encore rétabli la tranquillité publique et dompté les ennemis qui l'avaient troublée. Quand il entra triomphant dans la ville, ce fut alors surtout que l'appareil et les ornemens du triomphe rappelant à la mémoire des citoyens les dangers dont ils avaient été délivrés, ils éclatèrent en actions de grâces, et ils firent

paraître combien ils aimaient l'auteur d'un pareil changement. Syphax, roi des Masésyliens, suivait le char de son vainqueur avec les autres prisonniers, et mourut quelque temps après dans la prison. Pendant plusieurs jours, ce ne fut à Rome que jeux et que spectacles, aux frais desquels Scipion fournissait avec une magnificence digne de lui. (Dom Thuillier.)

V.

Philippe prend ses quartiers d'hiver en Asie.

Au commencement de l'hiver où Publius Sulpicius avait été fait consul à Rome, Philippe, séjournant chez les Bargyliens, fut fort alarmé de voir qu'Attalus et les Rhodiens, loin de congédier leurs armées navales, remplissaient leurs vaisseaux de troupes, et se précautionnaient contre lui avec plus de soin et de vigilance que jamais. L'avenir lui donnait plus d'une inquiétude. En sortant de chez les Bargyliens, il prévoyait le péril qu'il aurait à courir sur la mer. D'un autre côté, il craignait qu'en passant l'hiver dans l'Asie, il ne fût pas à portée de défendre la Macédoine, que les Étoliens et les Romains menaçaient; car il n'ignorait pas les députations qu'on avait faites à Rome contre lui depuis que les affaires d'Afrique étaient terminées. Dans cet embarras, il n'eut pas d'autre parti à prendre que de rester chez les Bargyliens. Il y vécut comme un loup affamé, pillant les uns, arrachant aux autres par force, et flattant quelques-uns, contre son naturel, pour avoir de quoi nourrir son armée qui souffrait. Il lui donnait tantôt de la viande, tantôt des figues, tantôt du pain en petite quantité, provisions qu'il tirait ou de Zeuxis, ou des Milésiens, ou des Alabandiens, ou des Magnésiens. Flatteur jusqu'à la bassesse à l'égard de ceux qui lui accordaient quelque secours, il se plaignait hautement de ceux qui lui en refusaient, et cherchait à s'en venger. Par le moyen de Philoclès, il fit des intrigues chez les Milésiens; mais son imprudence les fit échouer. Sous prétexte qu'il avait une armée à nourrir, il fit du ravage dans la campagne d'Alabande. Chez les Magnésiens, ne pouvant avoir du blé, il prit des figues, et par reconnaissance, il leur donna un petit pays. (*Vertus & Vices.*) Dom Thuillier.

—

Attalus, après une bataille navale donnée à Philippe, vient à Athènes et persuade aux Athéniens de se liguer avec lui contre ce prince. — Honneurs qu'il reçoit dans cette ville.

Les Athéniens dépêchèrent au roi Attalus des ambassadeurs, tant pour le remercier de ce qu'il avait fait en leur faveur, que pour le prier de venir à Athènes, et délibérer avec eux sur le parti qu'on prendrait dans les circonstances présentes. Quelques jours après, ce prince, sur la nouvelle qu'il avait reçue que des ambassadeurs romains étaient abordés au Pyrée, crut qu'il était nécessaire de s'aboucher avec eux, et partit sans délai pour se rendre à Athènes. Au bruit de son arrivée, les Athéniens réglèrent comment on irait au-devant de lui, et avec quelle pompe et quel appareil on le recevrait. Entré dans le Pyrée, il passa tout le premier jour avec les ambassadeurs romains, et fut très-satisfait de les entendre parler de l'ancienne alliance qu'ils avaient faite avec lui, et de la disposition où il les vit de faire la guerre à Philippe. Le lendemain, avec les ambassadeurs romains et les magistrats, il monta dans la ville suivi d'un cortége très-nombreux; car non-seulement les magistrats et les prê-

tres, mais encore tous les citoyens avec leurs femmes et leurs enfans, étaient venus au-devant de lui. Dès que cette multitude l'eut joint, on ne peut exprimer les marques de bienveillance et d'amitié qu'elle donna aux Romains, et plus encore à Attalus. Il entra dans le Dipyle ayant les prêtres à sa droite et les prêtresses à sa gauche; ensuite tous les temples lui furent ouverts; à tous les autels on avait disposé des victimes, et l'on demandait qu'il les immolât. Enfin les honneurs qu'on lui décerna furent tels que personne de ceux qui auparavant leur avaient été utiles, n'en avaient reçu de pareils; car, outre tous ceux dont nous venons de parler, ils donnèrent son nom à une de leurs tribus, et le comptèrent pami ceux de leurs premiers ancêtres dont les tribus portent le nom. On convoqua ensuite une assemblée où il fut appelé. Il s'excusa d'y aller, sur ce qu'il n'était pas de la bienséance qu'il entrât dans cette assemblée et qu'il fît en face le détail des services qu'il avait rendus. On le pria donc de donner par écrit ce qu'il jugeait à propos que l'on fît dans les conjonctures présentes. Il y consentit, et écrivit une lettre que les magistrats portèrent au peuple. Cette lettre roulait sur trois chefs. On y voyait d'abord un détail des bienfaits que les Athéniens avaient reçus du roi; ensuite le récit de ce qu'il avait fait contre Philippe. En dernier lieu, il exhortait les Athéniens à déclarer la guerre à ce prince, et à faire serment d'entrer dans toute la haine dont les Rhodiens, les Romains et lui étaient animés contre cet ennemi. Il finissait en les avertissant que si, laissant échapper cette occasion, ils se joignaient à quelque traité de paix fait par d'autres, ils agiraient contre les vrais intérêts de leur patrie. Après la lecture de cette lettre, la multitude, gagnée par les raisons qu'elle venait d'entendre, et plus encore par l'amitié qu'elle avait pour Attalus, était déjà toute disposée à émettre son décret pour la guerre, lorsque les Rhodiens entrèrent dans l'assemblée. Ils parlèrent longtemps sur le même sujet, et quand ils eurent fini, les Athéniens statuèrent que l'on prendrait les armes contre Philippe. On décerna aussi de grands honneurs aux Rhodiens : on accorda à ce peuple la couronne dont on récompense la vertu. On lui fit part des mêmes droits dont jouissaient les citoyens d'Athènes, et cela pour reconnaître le plaisir que les Rhodiens avaient fait aux Athéniens, en leur rendant leurs vaisseaux et leurs soldats qu'ils avaient faits prisonniers. Après quoi les ambassadeurs rhodiens montèrent sur leurs vaisseaux, et voguèrent vers Chio, pour passer de là dans les autres îles. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

—

Ordres que les Romains envoyèrent à Philippe en faveur des Grecs et d'Attalus.

Pendant que les ambassadeurs romains étaient à Athènes, Nicanor, un des généraux de Philippe, portait le ravage dans l'Attique, et avait pénétré jusqu'à l'Académie. Les ambassadeurs romains, après lui avoir auparavant dépêché des hérauts, furent le trouver eux-mêmes, et lui dirent d'avertir le roi son maître, que les Romains l'exhortaient à ne faire injure à aucun des Grecs et à rendre compte devant des juges équitables de la conduite injuste qu'il avait tenue à l'égard d'Attalus : qu'en agissant de la sorte il aurait les Romains pour amis, et pour ennemis s'il ne suivait pas leur conseil. Après avoir reçu ces ordres, Nicanor se retira. Les ambassadeurs tinrent sur Philippe les mêmes discours aux Épirotes sur la côte de Phénicie; dans l'Acarnanie, à Amy-

nandre; aux Étoliens, à Naupacte; aux Achéens, à Égium; et ils s'en allèrent vers Ptolémée et Antiochus pour pacifier les différends que ces deux princes avaient ensemble. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

—

Philippe rétablit ses affaires, et fait heureusement la guerre contre Attalus et les Rhodiens.

Il est assez ordinaire de voir des gens capables de commencer bien une affaire, et de la suivre avec la même ardeur jusqu'à un certain point; mais on voit peu de personnes qui sachent la conduire jusqu'à la fin, et regagner par la force de l'esprit, ce que la fortune, en traversant leur dessein, leur aurait fait perdre de vivacité. Autant que l'on peut justement blâmer Attalus et les Rhodiens de leur nonchalance, autant on doit louer Philippe pour la noblesse de ses projets, l'élévation de son esprit, et la constance dans ses résolutions. Je crois devoir avertir que je ne prétends pas que cet éloge s'étende à toute la vie de ce prince. Il n'est ici question que de la fermeté qu'il eut dans les conjonctures présentes. Cet avis était nécessaire; sans cela on me reprocherait peut-être de ne pas m'accorder avec moi-même, parce qu'après avoir loué plus haut Attalus et les Rhodiens, et blâmé Philippe, je tiens ici un langage contraire. C'est pour prévenir ce reproche, que j'ai dit, dès le commencement de cet ouvrage, qu'il était nécessaire de louer quelquefois et de censurer les mêmes personnes, parce que souvent, selon les circonstances où on se trouve, on prend un bon ou un mauvais parti, et qu'indépendamment même des circonstances, l'homme se porte de lui-même quelquefois à ce qui lui est préjudiciable. Philippe nous fournit un exemple de ces états différens que l'on remarque dans les hommes. Chagrin de ses pertes passées, il ne suivait que les mouvemens de sa colère. Cependant il se conduisit dans l'occasion présente avec une présence d'esprit qui dépasse les forces ordinaires de la nature. Aussi, après avoir déclaré de nouveau la guerre à Attalus et aux Rhodiens, il vint heureusement à bout de son entreprise. Ce qui m'a donné lieu de faire cette petite digression, c'est que j'ai vu des gens qui, comme de mauvais coureurs, s'arrêtaient au milieu de la carrière et abandonnaient des affaires déjà avancées, et d'autres qui, pour ne s'être point rebutés ont glorieusement exécuté leurs desseins. (Dom Thuillier.)

—

Philippe voulait enlever aux Romains l'occasion d'agir, et des ports où ils pussent débarquer. S'il eût pris le parti de passer de nouveau en Asie, il y eût trouvé le port d'Abydos où il eût pu débarquer, et par où il eût pu entrer en Asie. (*Excerpta antiq.*) Schweighæuser.

—

Description d'Abydos et de Sestos. — Siége de cette première ville par Philippe.

La situation d'Abydos et de Sestos, les commodités que l'on trouve dans ces deux villes sont si connues même par le vulgaire, qu'il me paraît fort inutile d'en faire ici une longue description. Cependant il sera bon, pour une plus grande intelligence de ce que je vais rapporter, qu'en peu de mots j'en rappelle à mes lecteurs le souvenir, et je parlerai de ces deux places, de manière qu'en comparant ensemble ce que j'en dirai, on les connaîtra mieux que si l'on était sur les lieux. Comme de l'O

—

cean ou de la mer Atlantique, il n'est pas possible d'entrer dans notre mer sans traverser le détroit des colonnes d'Hercule, de même, on ne peut aller de notre mer dans la Propontide et le Pont, qu'on ne passe entre Abydos et Sestos. Et ce n'est pas sans raison que la fortune, en formant ces deux détroits, a voulu que celui des colonnes d'Hercule fût de soixante stades, et que celui de l'Hellespont ne fût que de deux; c'est, à ce que je puis conjecturer, parce que la mer extérieure est beaucoup plus grande que la nôtre. Au reste, le détroit d'Abydos est plus avantageusement situé que l'autre; car il est habité de l'un et de l'autre côté, et il sert comme de porte pour la communication des deux peuples. Les gens de pied peuvent parfois passer d'un continent à l'autre sur un pont; on y va aussi par mer, et ce passage est très-fréquenté; au lieu que l'on fait très-peu d'usage du détroit des colonnes d'Hercule, premièrement, parce que peu de gens sont en commerce avec les peuples qui habitent les extrémités de l'Afrique et de l'Europe, et en second lieu, parce que la mer extérieure est inconnue. Abydos est environnée des deux côtés par deux promontoires d'Europe, et il y a un port où les vaisseaux sont à l'abri de toutes sortes de vents, et hors du port, il est impossible de jeter l'ancre proche de la ville, tant est grande la rapidité et la violence du cours de l'eau dans le détroit.

Philippe assiégeait cette ville par mer et par terre : par mer, en hérissant de pieux le port, et par terre, en conduisant autour de la ville des retranchemens. Quoique les préparatifs du siége fussent grands, que l'appareil en fût terrible, et que de part et d'autre on n'omît rien de ce qui se pratique ordinairement, soit pour attaquer ou pour se défendre, ce n'est point par là que ce siége est digne d'admiration. Mais si l'on considère le courage et la constance inébranlable avec laquelle les Abydéniens l'ont soutenu, il n'y en a point dont l'histoire mérite plus d'être transmise à la postérité. D'abord pleins de confiance en leurs forces, ils repoussèrent vivement les premières attaques du roi de Macédoine. Du côté de la mer, les machines ne pouvaient approcher qu'elles ne fussent aussitôt démontées par les balistes ou consumées par le feu. Les vaisseaux mêmes qui les portaient étaient en péril, et les assiégeans avaient toutes les peines du monde à les sauver. Du côté de la terre les Abydéniens se défendirent aussi quelque temps avec beaucoup de valeur, et ils ne désespéraient pas même de rebuter les ennemis. Mais voyant la muraille extérieure sapée, et que les Macédoniens poussaient leurs mines sous la muraille intérieure qu'on avait élevée pour tenir la place de l'autre, ils envoyèrent Iphiade et Pantanocte pour traiter avec Philippe de la reddition de leur ville, à ces conditions : que les troupes qui leur avaient été envoyées par les Rhodiens et par Attalus retourneraient à leurs maîtres sous sa sauve garde, et que les personnes libres se retireraient où elles voudraient, et avec les habits qu'elles avaient sur le corps. Philippe leur ayant répondu que les Abydéniens n'avaient qu'un de ces deux partis à prendre, ou de se rendre à discrétion, ou de continuer à se défendre vaillamment, les ambassadeurs se retirèrent. Sur leur rapport, les assiégés au désespoir s'assemblèrent et délibérèrent sur ce qu'ils avaient à faire. Il fut résolu premièrement qu'on donnerait la liberté aux esclaves pour les animer à la défense de la ville; en second lieu, qu'on renfermerait toutes les

femmes dans le temple de Diane, et tous les enfans avec leurs nourrices dans le gymnase; ensuite que l'on rassemblerait sur la place tout ce qu'il y avait dans la ville d'or et d'argent, et tout ce qu'on avait d'autres effets précieux dans la quadrirème des Rhodiens et dans la trirème de Cysicéniens. Cet avis ayant passé tout d'une voix, on tint encore un autre assemblée où l'on choisit cinquante des plus vieux et des plus graves citoyens, assez vigoureux cependant pour exécuter ce qui serait résolu, et on leur fit prêter serment en présence de tous les habitans, que dès qu'ils verraient l'ennemi maître de la muraille intérieure, ils égorgeraient les femmes et les enfans, mettraient le feu aux deux galères chargées des effets, et jetteraient dans la mer tout l'or et tout l'argent ramassé. Ensuite ayant appelé leurs prêtres, ils jurèrent tous de vaincre, ou de mourir les armes à la main; et, après avoir immolé des victimes, ils obligèrent les prêtres et les prêtresses à prononcer, des autels, mille exécrations contre ceux qui manqueraient à leur serment. Cela fait on cessa de contremine, et on prit la résolution, dès que la muraille serait tombée, de se porter sur la brèche et d'y combattre jusqu'à la mort.

Après cela ne peut-on pas dire que le désespoir des Phocéens et la fermeté des Acarnaniens sont au-dessous du courage que les Abydéniens témoignèrent en cette occasion? Il est vrai que les Phocéens portèrent le même décret contre leurs familles, mais leurs affaires n'étaient pas si désespérées, puisqu'ils devaient combattre en bataille rangée contre les Thessaliens. Les Acarnaniens avaient aussi la même ressource, lorsque, apprenant que les Étoliens venaient les attaquer, ils firent un décret semblable à celui des Phocéens. Mais les Abydéniens etaient enveloppés de tous les côtés, et ne voyaient nul jour à se sauver, lorsqu'ils résolurent de mourir plutôt avec leurs femmes et leurs enfans, que de consentir à voir leurs femmes et leurs enfans tomber entre les mains de leurs ennemis. La fortune fut moins équitable à l'égard de ce peuple qu'elle ne l'avait été à l'égard des deux autres. Elle eut compassion de la mort de ceux-ci, rétablit leurs affaires, et par une victoire complète les délivra de leurs ennemis lorsqu'ils attendaient le moins une si grande faveur; mais elle ne traita pas si favorablement les Abydéniens, car ils perdirent la vie, leur ville fut prise, et les enfans avec leurs mères furent la proie des Macédoniens. Voici comment la chose arriva. Après la chute de la muraille intérieure, les assiégés sur la brèche, fidèles à leur serment, combattaient avec tant de courage, que, quoiqu'à tout moment Philippe eût soutenu jusqu'à la fin du jour par des troupes fraîches celles qui étaient montées à l'assaut, lorsque la nuit sépara les combattans, il ne savait encore qu'espérer du succès de son siége. Les premiers Abydéniens qui se présentèrent sur la brèche en passant sur les corps morts ne se battaient pas seulement avec fureur, ne se servaient pas seulement de leurs épées et de leurs javelines, mais quand leurs armes avaient été rompues, ou qu'elles leur avaient été arrachées des mains, ils se jetaient à corps perdu sur les Macédoniens, renversaient les uns, brisaient les surisses des autres, et, avec les morceaux, leur frappaient le visage et tout ce qu'ils trouvaient de leur corps à découvert, et les faisaient entrer en fureur. Quand la nuit mit fin au carnage, la brèche était toute couverte d'Abydéniens morts, et ce qui était échappé

pouvait à peine se soutenir, accablés qu'ils étaient de lassitude et de blessures. Les choses étaient en cette situation, lorsque Glaucide et Théognète se départirent lâchement de la belle résolution qu'ils avaient prise avec les autres citoyens. Esclaves de leurs propres intérêts, ils convinrent ensemble que, pour recouvrer leurs femmes et leurs enfans, ils enverraient à Philippe, dès le point du jour, les prêtres et les prêtresses revêtues de leurs habits de cérémonie, pour les lui demander et lui livrer la ville.

Attalus alors, sur la nouvelle du siége d'Abydos, était venu par la mer Égée à Ténédos, et les ambassadeurs romains ayant appris à Rhodes la même chose, et voulant notifier à Philippe les intentions de leur république, lui avaient député M. Émilius, le plus jeune d'entre eux, qui arriva à Abydos dans le temps même de la trahison. Émilius dit à Philippe qu'il avait ordre, de la part du sénat, de l'exhorter à ne faire la guerre à aucun peuple de la Grèce, à n'envahir rien de ce qui appartenait à Ptolémée, et de soumettre à une décision juste et régulière les prétentions qu'il avait contre Attalus et les Rhodiens; que s'il se rendait à ses remontrances, il vivrait en paix, et que s'il refusait de s'y soumettre, il aurait la guerre avec les Romains. Philippe voulut faire voir que les troubles avaient commencé par les Rhodiens. Mais Émilius l'interrompant : « Que vous ont « fait les Athéniens? lui dit-il; qu'avez- « vous à vous plaindre des Cianiens et « des Abydéniens? Qui de ces peuples « vous a le premier attaqué? » Le roi, embarrassé de ces questions, s'en tira en disant à l'ambassadeur qu'il lui pardonnait pour trois raisons la hauteur et l'orgueil avec lesquels il lui avait parlé : la première, parce qu'il était jeune et sans expérience; la seconde, parce qu'il était le plus beau des jeunes gens de son âge; et la troisième, parce qu'il portait un nom romain. « Au reste, « ajouta-t-il, je souhaite que votre ré- « publique garde fidèlement les traités « qu'elle a faits avec moi, et que jamais « elle ne prenne les armes contre les « Macédoniens. Si elle agit autrement, « nous prendrons les dieux à témoin « de son infidélité, et nous nous dé- « fendrons en braves gens. » Après cette entrevue, ils se séparèrent. Ensuite Philippe entra dans la ville, et se saisit, sans aucun obstacle, de toutes les richesses que les Abydéniens avaient rassemblées dans un même lieu. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit les uns étouffer, les autres poignarder, ceux-ci étrangler, ceux-là jeter dans des puits, d'autres encore précipiter du haut des toits leurs femmes et leurs enfans ! Ce triste spectacle le pénétra de douleur, et il fit publier qu'il accordait trois jours à ceux qui voulaient se pendre et se donner la mort. Mais les Abydéniens avaient disposé de leur sort : ils auraient cru dégénérer de ceux qui avaient généreusement combattu jusqu'à la mort pour leur patrie, et ne voulurent pas survivre à ces illustres citoyens. Tous, dans chaque famille, se tuèrent les uns les autres, et il n'échappa de cette meurtrière expédition, que ceux à qui les mains furent liées, ou que l'on empêcha de quelque autre manière de se défaire d'eux-mêmes. (Dom Thuillier.)

—

Ambassades des Achéens et des Romains aux Rhodiens.

Après la prise d'Abydos, il vint de la part des Achéens des ambassadeurs à Rhodes pour y exhorter le peuple à faire la paix avec Philippe. Il en arriva

en même temps d'autres de Rome pour l'en détourner. Le peuple, ayant entendu les derniers, jugea qu'il fallait se tenir attaché aux Romains, et rechercher leur amitié. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

—

Expédition de Philopœmen contre Nabis, tyran de Lacédémone.

Philopœmen, se disposant à marcher contre Nabis, commença par examiner la distance qu'il y avait entre les villes de l'Achaïe, et quelles étaient celles où l'on pouvait aller par le même chemin. Ensuite il écrivit une lettre à chaque ville, et donna ordre qu'elles fussent portées aux plus éloignées, les distribuant de façon que chacune ne recevait pas seulement chaque jour celle qui lui était adressée, mais celles qui étaient écrites à toutes les autres villes qui se rencontraient sur la même route. La première s'adressait au gouverneur, et portait : « Aussitôt la présente reçue, « vous assemblerez sur la place tout ce « que vous avez d'hommes propres à « la guerre; vous leur donnerez des vi- « vres pour cinq jours, de l'argent et « des armes, et vous les conduirez à la « ville voisine. Quand vous y serez ar- « rivé, rendez au gouverneur la lettre « que je vous envoie pour lui, et sui- « vez exactement ce qui y est mar- « qué. » Cette seconde lettre était conçue en mêmes termes que la première, il n'y avait de différent que le nom de la ville où l'on devait marcher. La même chose s'observant pour toutes les villes, il tira de là deux avantages; c'est que personne ne savait pour quelle expédition ces troupes étaient en marche, et que les troupes elles-mêmes ne connaissaient leur route que dans la première ville où on les conduisait. On se réunissait les uns aux autres, sans savoir de quoi il s'agissait, et cependant l'on marchait toujours en avant ; et comme les villes les plus éloignées de Tégée n'en étaient pas à égale distance, les lettres ne furent pas données à toutes en même temps, mais à proportion de leur éloignement. D'où il arriva que, sans que les Tégéates ni ceux qui arrivaient chez eux sussent ce qui se tramait, tous les Achéens en armes entrèrent de tous les endroits dans Tégée. Philopœmen avait imaginé cet expédient pour dérober son dessein à la connaissance des espions du tyran de Sparte, et des gens avides de nouvelles qu'il apostait de tous côtés. Le jour que tous les Achéens devaient arriver à Tégée, il donna ordre aux troupes choisies de passer la nuit autour de Sellasie, et dès que le jour paraîtrait, de se jeter sur la Laconie; en cas que celles qui étaient à la solde des Lacédémoniens les incommodassent, de se retirer à Scotite; et pour le reste, d'obéir en tout à Didascondas de Crète, à qui il avait fait connaître ses intentions et développé tout son projet. Cet ordre exécuté, il commanda aux Achéens de souper de bonne heure. Il partit ensuite de Tégée, et, forçant sa marche, il arriva au point du jour aux environs de Scotite, et y campa. Cette ville est entre Tégée et Lacédémone. Le lendemain la garnison de Pellène, qui était composée de soldats mercenaires, ne fut pas plutôt avertie que les Achéens faisaient des courses dans le pays, qu'elles sortit pour les arrêter, comme elle avait coutume de faire, et pour les combattre. Les Achéens battent en retraite, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu. La garnison les poursuit vivement; elle vient où les ennemis étaient en embuscade; les Achéens paraissent, et en taillent en pièces une partie; le reste fut fait prisonnier. (DOM THUILLIER.)

Philippe anime les Achéens contre les Romains.

Philippe voyant que la crainte empêcherait les Achéens d'entreprendre la guerre contre les Romains, s'étudia à chercher tous les prétextes possibles pour augmenter du moins leur inimitié. (*Suidas in* Εὐλαβῶς.) SCHWEIGH

VI.

Affaires de Syrie et de Palestine.

Scopas, général des troupes de Ptolémée, ayant dirigé toutes ses forces vers le haut pays, subjugua les Juifs pendant l'hiver. (*Josephi Antiq.* lib. XII, c. 3.) SCHWEIGH.

—

Comme le siége traînait en longueur, Scopas était fort maltraité dans toutes les conversations et blâmé par tous les jeunes gens. (*Suidas in* Ῥεμβώδης *et in* Σκόπας.) SCHWEIGH.

—

Scopas ayant été défait par Antiochus, ce dernier reçut la soumission de Batanée, de Samarie, d'Abila et de Gadara; et peu de temps après il reçut également la soumission des Juifs qui habitent autour du temple appelé par eux Jérusalem. Comme nous avons beaucoup à dire sur ce fait, principalement à cause de la célébrité de ce temple, nous en renverrons le récit à un autre temps. (*Josephi Antiq.* lib. XII, c. 3.) SCHWEIGH.

—

Les Gazéens.

Après avoir raconté la prise de Gaza par Antiochus, Polybe ajoute : Je ne puis me dispenser de rendre ici aux Gazéens la justice qu'ils méritent. Braves et courageux dans la guerre autant qu'aucun autre peuple de la Célé-Syrie, par leur fidélité pour leurs alliés et par leur constance ils surpassent de beaucoup tous les autres. Leur fermeté est inébranlable. A la quatrième irruption que firent les Mèdes dans le pays, la terreur que cette puissance redoutable répandit fut si grande, que de tous côtés on se livrait sans résistance. Les Gazéens seuls osèrent s'opposer à ce torrent, et soutinrent un siége. Alexandre paraît dans ce royaume, toutes les villes lui ouvrent les portes; Tyr elle-même est réduite en servitude, et on n'espère plus de salut en nul endroit qu'en se soumettant au conquérant; c'est une impétuosité et une violence à laquelle personne n'ose résister; Gaza seule, plus hardie, ne se rend qu'après avoir tout essayé pour se défendre. Telle on la voit encore dans le temps où nous parlons. Elle n'omet rien de ce qui est en son pouvoir pour conserver à Ptolémée la fidélité qu'elle lui a jurée. Nous louons dans notre ouvrage les particuliers qui se sont distingués par leurs vertus et leurs actions : pourquoi ne louerions-nous pas de même les villes entières, lorsque animés par l'exemple de leurs ancêtres, ou de leur propre mouvement, elles se signalent par quelque exploit mémorable? (*Vertus et vices.*) DOM THUILLIER.

VII.

Fragmens géographiques

Les Insubres, nation étolique. POLYBE, livre XVI. (*Stephan. Byzant.*) SCHWEIGH.

—

Mantoue, ville des Romains. POLYBE, livre XVI. (*Ibid.*)

—

Babrantium, lieu près de Chio. Polybe, livre xvi. (*Ibid.*)

—

Gitta, ville de Palestine. Polybe, livre xvi. (*Ibid.*)

—

Hella, endroit de l'Asie qui servait de marché au roi Attalus. Polybe, livre xvi. (*Ibid.*)

—

Candasa, château fort de Carie. Polybe, livre xvi. (*Ibid.*)

—

Carthéa, une des quatre villes de l'île de Chio. Les habitans s'appellent Carthensiens. Polybe, livre xvi. (*Ibid.*)

FRAGMENS

DU

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

I.

Le sénat romain déclare la guerre à Philippe, roi de Macédoine.

Le jour venu pour la conférence, Philippe montant une fuste accompagnée de cinq vaisseaux légers, arriva de Démétriade dans le golfe de Malée. Il avait avec lui deux de ses secrétaires, Apollodore et Démosthène, l'un et l'autre Macédoniens; de la Béotie, Brachylles; de l'Achaïe, Cycliadas, qui, pour les raisons que nous avons dites, avait été exilé du Péloponnèse. Titus Flaminius se trouva aussi au même endroit avec Amynandre, roi des Athamaniens. On y voyait encore de la part d'Attalus, Dionysidore. Les ambassadeurs des différens peuples étaient : pour les Achéens, Aristenète et Xénophon; pour les Rhodiens, Acésimbrote leur amiral; pour les Étoliens, leur capitaine-général Phéneas, et plusieurs autres membres du conseil de ce peuple. Quand on fut près de Nicée, Flaminius se mit sur le bord de la mer. Philippe approcha aussi de la terre, mais il n'y descendit pas et se tint à l'ancre. L'ambassadeur romain lui ordonna de descendre; du haut de sa proue il répondit qu'il n'en ferait rien. On lui demanda qui il craignait. « Personne, répliqua-t-il, sinon les « dieux immortels; mais je me défie « de la plupart de vous tous, et princi- « palement des Étoliens. » Flaminius supris lui dit que le danger était égal pour tous. « Cela n'est pas tout-à-fait « ainsi, reprit Philippe : Phéneas mort, « les Étoliens ne manqueront pas d'au- « tres capitaines; mais si le même ac- « cident m'arrivait, il n'y a personne « en Macédoine pour prendre ma place. » Ce début ne parut pas de bon augure. Flaminius ne laissa pas de lui demander qu'il s'expliquât sur l'affaire présente, et il n'eut d'autre réponse du roi, sinon que ce n'était point à lui de

commencer, mais au Romain; que cependant il serait bien aise de savoir ce qu'il aurait à faire pour obtenir la grâce de vivre en paix. « Ce que l'on « veut que vous fassiez, répondit Flaminius, est simple et clair : je vous « ordonne de retirer vos troupes de « toute la Grèce, de rendre à chacun « les transfuges et les prisonniers que « vous retenez, de livrer aux Romains « toutes les places d'Illyrie que vous « avez envahies depuis la paix faite en « Épire, et de rendre à Ptolémée toutes « les villes dont vous vous êtes emparé « depuis la mort de Ptolémée Philo- « pator. » Puis se tournant vers les autres ambassadeurs, il leur dit de déclarer les ordres qu'ils avaient reçus de ceux qui les avaient envoyés. Dionysidore parla le premier, et demanda que Philippe rendît à Attalus les vaisseaux et les prisonniers qu'il avait pris à la bataille de Chio, et qu'il réparât en entier le temple de Vénus et le Nicéphore qu'il avait renversés. Après lui, Acésimbrote, amiral des Rhodiens, voulut que Philippe restituât aux Rhodiens la Pérée qu'il leur avait enlevée; de faire sortir d'Iasse, de Bargyle et d'Euromée les garnisons qu'il avait mises dans ces trois villes; qu'il rétablît les Périnthiens dans la forme de gouvernement qui leur était commune avec les Byzantins, et enfin qu'il se retirât de Sestos, d'Abydos et de tous les ports de l'Asie. Les Achéens parlèrent ensuite, et demandèrent Corinthe et Argos. Après eux Phéneas dit qu'il fallait que Philippe sortît de toute la Grèce, comme les Romains l'avaient demandé; et qu'il rendît aux Étoliens saines et entières les villes qui auparavant vivaient sous les mêmes lois qu'eux.

Alexandre, surnommé l'Isien, prit ensuite la parole. C'était un homme en réputation d'éloquence et d'habileté dans les affaires. « Le roi de Macédoine « ne fait, dit-il, ni la paix avec droi- « ture, ni la guerre avec honneur. « Dans les conférences et les négocia- « tions il n'est occupé qu'à tendre des « piéges, à épier vos endroits faibles, « à vous saisir par là comme ferait un « ennemi. S'il est question de guerre, « rien de plus injuste et de plus lâche « que sa manière de combattre. Il ne « se présente pas de front aux ennemis; « il leur tourne le dos, et, en fuyant, « réduit en cendres ou met au pillage « les villes qui sont sur sa route; et, par « cet odieux procédé, vaincu il enlève « aux vainqueurs le prix et la récom- « pense de leurs victoires. Quelle dif- « férence entre cette conduite et celle « de ses prédécesseurs! C'était toujours « à découvert et en bataille rangée « qu'ils combattaient; rarement on les « voyait détruire et renverser les villes. « Je n'en veux pas d'autre preuve que « la guerre qu'Alexandre fit à Darius « dans l'Asie, et celle que ses succes- « seurs eurent contre Antigonus pour « l'empire de l'Asie qu'il leur avait « laissé. Jusqu'à Pyrrhus, on remarque « toujours dans la maison de Macédoine « la même générosité, les mêmes maxi- « mes. C'est toujours en pleine cam- « pagne qu'ils se battent; ils n'omet- « tent rien pour vaincre par les armes; « mais ils épargnent les villes, afin que « les victorieux y règnent et y aient « des sujets dont ils soient honorés. « Au fond, c'est être insensé et furieux « que de ruiner ce pour quoi l'on fait « la guerre, et de ne la point faire. « Telle est cependant la manière d'agir « de ce roi : quoique allié et ami des « Thessaliens, lorsqu'il sortit des dé- « troits de l'Épire, il leur a détruit « plus de villes que n'en ont jamais « détruit tous ceux contre qui ils ont

« été en guerre. » Après quelques autres reproches semblables, il finit en demandant à Philippe pourquoi il avait chassé de Lysimachie, ville alliée des Étoliens, le préteur qui y était de la part de ce peuple, et y avait mis garnison; comment, étant ami des Étoliens, il avait eu l'audace de réduire en servitude les Cianiens qui se gouvernaient selon les mêmes lois; quelle raison il avait de retenir Échine, Thèbes, Phthie, Pharsale et Larisse.

Après ce discours, Philippe s'approcha de la terre, et, se tenant debout sur son vaisseau : « On ne devait attendre « d'un Étolien, dit-il en parlant d'A- « lexandre, qu'une déclamation de « théâtre; car qui ne sait que personne « de soi-même ne se porte à faire tort « à ses propres alliés; mais que les « chefs se rencontrent quelquefois dans « des conjonctures où ils sont fâchés « d'agir contre leurs inclinations? » Il parlait encore, lorsque Phéneas, qui avait la vue très-faible, l'interrompit durement, en lui disant qu'il extravaguait et qu'il devait ou vaincre en combattant, ou recevoir la loi des vainqueurs. « Un aveugle même voit clair « dans cette vérité, » reprit vivement Philippe, qui était naturellement railleur, et qui, jusque dans cette occasion, où il n'avait pas sujet de rire, se laissa aller à son penchant. Ensuite, se tournant vers Alexandre : « Vous me « demandez, dit-il, pourquoi je me « suis emparé de Lysimachie : c'est de « peur que les Thraces ne s'en rendissent les maîtres et ne la renversassent, malheur qui ne lui serait point « arrivé, si cette guerre ne m'eût « obligé d'en rappeler les troupes que « j'y avais mises, non pour y avoir « garnison, comme vous le dites, « mais pour la mettre à couvert d'invasion. Je n'ai pas fait non plus la « guerre aux Cianiens; mais, allant au « secours de Prusias, qui était en « guerre avec eux, je lui ai aidé à les « défaire. Mais c'est vous, Étoliens, « qui êtes la cause de leur ruine. Nous « vous avons demandé plusieurs fois, « les autres peuples de la Grèce et moi, « par nos ambassadeurs, que vous « abrogeassiez la loi qui vous permet « de prendre des dépouilles sur les dépouilles mêmes; et vous nous avez « répondu, que vous ôteriez plutôt l'É- « tolie de l'Étolie, que de révoquer « cette loi. » Flaminius fut fort étonné d'entendre ce langage, et pour le lui faire concevoir, le roi dit : que parmi les Étoliens il était permis de piller le pays non-seulement de ceux avec qui ils sont en guerre, mais encore des peuples qui se font la guerre les uns aux autres, quoique ces peuples soient leurs amis et leurs alliés. « Il leur est, ajouta-t-il, « permis, quoiqu'il n'y ait pas là- « dessus de décret public, de porter les « armes pour les uns et pour les autres, « et de butiner sur les terres des uns et « des autres. Chez eux, tous les droits « de l'amitié et de la haine sont confon- « dus. Qu'il naisse un différend chez « leurs voisins, on est sûr de les avoir « pour ennemis. Ne leur sied-il pas bien « après cela de me reprocher qu'étant « ami des Étoliens et allié de Prusias, « j'aie fait quelque tort aux Cianiens « en secourant un de mes alliés? Mais « ce qui me choque à l'excès, c'est que « ces orgueilleux vont de pas égal avec « les Romains; ils ordonnent, comme « eux, que les Macédoniens vident la « Grèce. Je pardonne aux Romains ce « ton impérieux; mais que les Étoliens « le prennent, cela n'est pas supporta- « ble. Mais dites-moi, je vous prie, « qu'entendez-vous par la Grèce dont « vous voulez que je sorte? dans quelles « bornes la renfermez-vous? car la plu-

« part des Etoliens ne sont pas Grecs. « Le pays des Agraiens, celui des Apo- « dotes, celui des Amphiloques, ne « sont pas dans la Grèce, m'abandon- « nez-vous ces peuples? » Flaminius ne put ici s'empêcher de rire. « Mais finis- « sons, continua Philippe, sur l'article « des Étoliens. A l'égard des Rhodiens « et d'Attalus, à un tribunal équitable « ils seraient plutôt condamnés à nous « rendre les vaisseaux qu'ils nous ont « pris, que nous à leur remettre ceux « que nous leur avons enlevés. Nous « n'avons pas été les premiers à attaquer « Attalus et les Rhodiens; la guerre a « commencé par eux, tout le monde en « convient. Cependant, puisque vous « le voulez, Alexandre, je consens à « rendre aux Rhodiens la Pérée, et à « Attalus les vaisseaux et les prisonniers « qui se trouveront. Pour le Nicéphore « et le temple de Vénus, je ne suis pas « maintenant en état de les rétablir; « mais j'y enverrai des plantes et des « jardiniers, qui en cultiveront le ter- « rain, et y planteront plus d'arbres « qu'il n'en a été coupé. » Cette plai- santerie réjouit encore Flaminius, et le fit éclater de rire. Des Étoliens le roi passa ensuite aux Achéens. Il détailla d'abord les bienfaits qu'ils avaient re- çus d'Antigonus, et ceux qu'ils avaient reçus de lui-même. Il vint ensuite aux honneurs qui avaient été décernés par les Achéens au roi des Macédoniens; enfin, il lut le décret qu'ils avaient fait d'abandonner ces princes et de se ranger au parti des Romains; et, à cette occasion, il s'étendit beaucoup sur leur perfidie et leur ingratitude. « Ce- « pendant, dit-il, je veux bien leur « rendre Argos. Pour Corinthe, j'en « délibérerai avec Flaminius. »

Après cela, adressant la parole à ce Romain, il lui demanda de quels lieux ou de quelle ville de la Grèce le sénat voulait qu'il se retirât, de celles qu'il avait conquises ou de celles qui lui avaient été laissées par ses pères. Flaminius ne répondant pas, Aristenète se disposait à parler encore pour les Achéens, et Phéneas pour les Étoliens; mais, la nuit approchant, on fut obligé de terminer la conférence. Philippe de- manda qu'on lui donnât par écrit tous les articles sur lesquels on devait faire la paix; il dit que seul il n'avait point là de qui prendre conseil, et qu'il exa- minerait chez lui ce qu'il aurait à faire sur ce qui lui était ordonné. Flaminius écoutait avec plaisir les plaisanteries de ce prince, et ne voulant pas qu'il fût dit de lui qu'il n'avait eu rien à lui répondre, railla Philippe à son tour : « Comment voudriez-vous n'être pas « seul, lui dit-il, après avoir fait mou- « rir tout ce que vous aviez d'amis ca- « pables de vous donner les meilleurs « conseils? » A ce mot, le roi fit un sourire forcé et ne répliqua point. On lui donna par écrit toutes les conditions auxquelles on voulait faire la paix avec lui, et qui étaient toutes conformes à ce qui s'était dit dans la conférence; on se sépara ensuite, après être convenu que le lendemain on se rassemblerait au même endroit.

Flaminius y vint en effet; tous les autres s'y trouvèrent, hors Philippe, qui, sur le soir, lorsqu'on ne l'atten- dait presque plus, arriva suivi de ceux qui l'accompagnaient le jour précédent. Il dit, pour s'excuser, que les condi- tions qu'on exigeait de lui étaient si embarrassantes, qu'il ne lui avait pas fallu moins que toute la journée pour en délibérer. Les autres crurent que la vraie raison était qu'il n'avait point voulu que les Achéens et les Étoliens, qu'il avait vus la veille disposés à dis- puter avec lui, eussent le temps de faire leurs plaintes. Il les confirma lui-

même dans cette pensée, lorsque, s'approchant, il pria le consul de lui permettre d'avoir avec lui une conférence particulière, de peur que les ambassadeurs de ces deux peuples n'employassent le temps en paroles inutiles, et afin que l'on terminât enfin les contestations. Comme il demandait ce tête-à-tête avec beaucoup d'empressement, Flaminius consulta ceux qui étaient présens sur ce qu'il devait faire. On lui conseilla d'accorder au roi cet entretien et d'écouter ses propositions. Il prend donc avec lui Appius Claudius, alors tribun, dit aux autres de s'éloigner un peu de la mer et de rester là, et à Philippe de descendre à terre. Le roi descendit avec Apollodore et Démosthène, joignit Flaminius et conféra long-temps avec lui. Ce qui se dit là de part et d'autre, il serait difficile d'en instruire les lecteurs. Mais quand Flaminius eut rejoint les autres ambassadeurs, il leur dit que Philippe rendrait Pharsale et Larisse aux Étoliens, mais non pas Thèbes; aux Rhodiens, la Pérée, mais qu'il garderait Iasse et Bargyle; aux Achéens, Corinthe et Argos; aux Romains, la côte d'Illyrie et tous les prisonniers qu'il avait faits sur eux, et au roi de Pergame, ses vaisseaux et tout ce qu'il avait de prisonniers. Tous rejetèrent une paix faite à ces conditions, et dirent qu'il fallait que Philippe commençât par exécuter ce que toute l'assemblée avait ordonné, c'est-à-dire qu'il se retirât de toute la Grèce; que, sans cela, tout ce qu'il accordait à chacun en particulier ne serait point écouté et n'aurait aucun effet. Le roi voyant que la dispute s'échauffait, et craignant d'entendre les accusations qu'on lui préparait, pria le consul d'indiquer une troisième conférence pour le lendemain, car il se faisait tard, et il persuaderait à l'assemblée d'accepter ses propositions, ou se laisserai persuader de se rendre aux conditions qu'on lui imposerait. Flaminius y consentit; on convint de se réunir sur le rivage à Thronie, et on se sépara.

Le jour suivant, tous se trouvèrent de bonne heure au lieu marqué. Philippe, après un petit discours, pria tous les ambassadeurs, et surtout le consul, de ne pas interrompre la négociation, puisque la plupart penchaient à la paix, et qu'ils tâchassent de s'accorder par eux-mêmes sur les sujets de contestation; que si cela ne se pouvait pas, qu'il dépêcherait des ambassadeurs au sénat, et qu'il en obtiendrait ce qu'il souhaitait, ou qu'il en passerait par tout ce qui lui serait commandé. L'assemblée fut partagée sur cette proposition. Les uns furent d'avis que l'on reprît les armes, et qu'on n'eût aucun égard aux prières du roi. Flaminius dit qu'il savait que Philippe ne ferait rien de ce qu'on exigeait de lui; qu'il n'y avait même nulle apparence qu'il en fît rien; mais qu'après tout la faveur qu'il souhaitait ne faisant aucun tort aux affaires, on devait la lui accorder : que d'ailleurs on ne pouvait rien statuer sur les articles proposés sans l'autorité du sénat; que la saison y était propice et donnait tout le temps nécessaire pour sonder ses intentions; que les armées pendant l'hiver ne pouvaient entrer en campagne; qu'ainsi, en employant cette saison à informer le sénat de l'état présent des affaires, loin d'en reculer le succès, on l'avancerait beaucoup. Comme Flaminius, par ce discours, faisait voir que son intention était qu'on instruisît le sénat de ce qui se passait, tous les suffrages se réunirent bientôt à son opinion, et on conclut qu'il serait permis à Philippe d'envoyer à Rome des ambassadeurs. On convint aussi qu'il irait de la part de tous les autres

intéressés, pour défendre leurs droits devant le sénat et y porter leurs plaintes contre le roi de Macédoine.

Flamininus, ayant tiré des conférences tout l'avantage qu'il avait projeté d'abord d'en tirer, travailla sur-le-champ à faire en sorte que les suites en fussent également heureuses. Il eut grand soin de prendre toutes ses sûretés; il n'accorda rien à Philippe dont il pût profiter. Il voulut que, pendant les deux mois de trêve qu'il lui donnait, il envoyât son ambassade à Rome, et il lui ordonna de retirer incessamment ses garnisons de la Phocide et de la Locride. Ses soins s'étendirent aussi sur ses alliés. Il eut une extrême attention qu'il ne leur fût fait aucun tort par les Macédoniens pendant le temps de la trêve. Après avoir indiqué par écrit à Philippe les conditions de la trêve, il exécuta par lui-même ce qui lui restait à faire. Il fit partir pour Rome Amynandre, prince qu'il connaissait d'un esprit flexible et d'un caractère à vouloir aisément tout ce que ses amis de Rome voudraient, quelque chose qu'on lui demandât; il comptait d'ailleurs que son nom de roi ajouterait beaucoup de poids à l'ambassade et ferait une grande impression sur le sénat. Il députa ensuite Quintus Fabius, son neveu, et Quintus Fulvius, et avec eux Appius Claudius, surnommé Néron. De la part des Étoliens partirent pour Rome Alexandre l'Isien, Damocryte de Calydoine, Diéarque Thrichonien, Polémarque d'Arsinoé, Lamius d'Ambracie, et Nicomaque l'Acarnanien. Ceux qui s'étaient enfuis de Thronium et qui s'étaient réfugiés dans Ambracie députèrent Théodote de Phérée, qui avait été banni de la Thessalie, sa patrie, et qui demeurait à Strate. L'ambassadeur des Achéens fut Xénophon d'Égée; celui d'Attalus, Alexandre tout seul, et celui des Athéniens, Céphisodore.

Toutes ces ambassades arrivèrent à Rome avant que le sénat se fût déterminé sur le choix des magistrats de l'année. On y délibérait encore si l'on en ferait partir un contre le roi de Macédoine. Comme les amis de Flamininus étaient persuadés que les deux consuls ne sortiraient pas d'Italie, à cause de la crainte où l'on était des Gaulois, ils entrèrent tous dans le sénat avec les ambassadeurs, et y déclamèrent amèrement contre Philippe. On répéta là beaucoup de choses qui lui avaient auparavant été dites à lui-même; mais ce que l'on tâcha d'imprimer profondément dans l'esprit des sénateurs, c'est que jamais il n'y aurait de liberté chez les Grecs, tant que Philippe aurait Chalcis, Corinthe et Démétriade sous sa domination: ce roi disant lui-même, ce qui était très-vrai, que ces trois places étaient les entraves de la Grèce; que tant qu'il aurait garnison dans Corinthe, le Péloponnèse serait toujours dans l'oppression; que si on le laissait dans Chalcis et dans le reste de l'Eubée, les Locriens, les Béotiens et les Phocéens n'auraient rien à espérer; qu'enfin c'en était fait aussi de la liberté des Thessaliens et des Magnètes, si l'on souffrait que Philippe et ses Macédoniens restassent dans Démétriade; que quand ce roi offrait de sortir des autres endroits, ce n'était que dans le dessein d'éluder pour le présent leurs poursuites; que maître des pays dont on avait parlé, il remettrait les Grecs sous le joug le plus rigoureux du monde et le jour qu'il lui plairait; qu'il ne leur restait donc plus qu'à prier le sénat, ou de réduire Philippe à sortir des places qu'on lui avait marquées, ou de laisser les choses dans l'état où elles étaient, et de continuer la guerre

contre ce prince avec vigueur, résolution que le sénat devait d'autant moins hésiter à prendre, que le plus fort de cette guerre était terminé, puisque les Macédoniens avaient déjà perdu deux batailles sur mer, et que sur terre toutes leurs munitions étaient consommées. Ils conclurent en suppliant le sénat de ne pas permettre que les Grecs eussent espéré en vain rentrer dans leur ancienne liberté, et de ne pas se priver lui-même, s'ils y rentraient, du glorieux titre de libérateur, qu'il devait attendre de leur reconnaissance. Après eux, les ambassadeurs de Philippe semblaient disposés à faire une longue harangue, mais on leur ferma d'abord la bouche. Interrogés s'ils se retiraient de Chalcis, de Corinthe et de Démétriade, ils répondirent qu'ils n'avaient point reçu d'ordre à ce sujet, et les reproches qu'on leur en fit leur imposèrent silence.

Le sénat envoya dans les Gaules les deux consuls, comme nous disions tout-à-l'heure, et il fut réglé que l'on continuerait la guerre contre Philippe, et que Flaminius serait chargé des affaires de la Grèce. Ces nouvelles portées chez les Grecs, firent que tout ensuite réussit au gré de Flaminius. On peut dire que la fortune ne contribuait que fort peu à son bonheur. Il n'en était redevable qu'à la prudence avec laquelle il conduisait toutes ses entreprises; habile et intelligent autant que jamais Romain l'ait été, et gouvernant les affaires de sa république et les siennes propres, avec tant d'adresse et de dextérité, qu'il n'avait pas son égal. Alors cependant il était encore très-jeune, car il n'avait pas plus de trente ans. Il est le premier qui ait passé avec une armée dans la Grèce. (Dom Thuillier.)

II.

Qui l'on doit appeler traître.

Entre les opinions humaines dont la fausseté m'a souvent frappé, celle où l'on est au sujet des traîtres me paraît la plus étonnante. Puisque l'occasion se présente ici d'en parler, il faut que j'éclaircisse cette matière, malgré la difficulté que je sens d'expliquer clairement et de décider quels sont ceux que l'on peut, à juste titre, appeler du nom de traîtres.

Ce ne sont pas certainement ceux qui, pendant que tout est tranquille dans un état, conseillent, pour assurer cette tranquillité, de faire alliance avec quelques rois ou avec quelques autres puissances. Il serait injuste encore de traiter ainsi ceux qui, dans certaines conjonctures, font en sorte que leur patrie renonce à certains alliés pour passer à d'autres. C'est à ces sortes de gens qu'on a dû souvent les plus grands avantages, les biens les plus précieux. Sans en aller chercher fort loin des exemples, le temps dont nous parlons nous en offre de convaincans. La nation achéenne était perdue sans ressource, si Aristénète, en la détachant de Philippe, ne lui eût fait faire alliance avec la république romaine. Par là, non-seulement il mit sa patrie hors d'atteinte, mais il lui procura encore des accroissemens considérables. Aussi fut-il alors regardé non comme un traître, mais comme le bienfaiteur et le libérateur de son pays. Ainsi doivent être considérés tous ceux qui dans certaines circonstances se sont conduits de la même manière. De là l'on peut voir que Démosthène, quelque estimable qu'il soit par beaucoup d'endroits, a très-grand tort de réclamer avec tant d'aigreur contre les Grecs les plus illustres, et de leur donner indifféremment

le nom de traîtres, parce qu'ils se sont unis d'intérêts avec Philippe. C'est cependant le nom injurieux qu'il donne dans l'Arcadie à Cercidas, à Hiéronyme et à Eucampidas; aux Messéniens Néon et Thrasyloque, fils de Philiades, aux Argiens Myrtis, Télédame et Mnasias; aux Thessaliens Daoque et Cinéas; aux Béotiens Théogiton et Timolaüs, et plusieurs autres qu'il choisit dans chaque ville, et qu'il désigne par leur nom, quoique tous ces accusés, et entre autres les Arcadiens et les Messéniens, aient de fortes raisons pour justifier leur conduite. Car ces derniers, en attirant Philippe dans le Péloponnèse et en diminuant par là la puissance des Lacédémoniens, ont fait deux grands biens. Premièrement, ils ont tiré d'oppression tous les peuples de cette contrée, et leur ont fait goûter quelque espèce de liberté. En second lieu, recouvrant le pays et les villes que les Lacédémoniens, fiers de leur prospérité, avaient enlevés aux Messéniens, aux Mégalopolitains, aux Tégéates et aux Argiens, ils ont, sans contredit, fort augmenté les forces et la puissance de leur patrie. Leur convenait-il, après avoir reçu de Philippe de si bons offices, de prendre les armes contre ce prince et contre les Macédoniens? S'ils eussent demandé à Philippe des garnisons, si contre les lois ils eussent blessé la liberté commune, s'ils n'eussent agi que pour s'acquérir du crédit et de la puissance, en ce cas l'injurieux nom de traître leur serait donné avec justice; mais si, sans aller contre les lois du pays, ils n'ont pensé différemment des autres que parce qu'ils ont jugé que les intérêts d'Athènes n'étaient pas ceux de l'Arcadie et de Messène, ils ne devaient pas pour cela passer pour traîtres dans l'esprit de Démosthène. Cet orateur s'est mécompté grossièrement, s'il s'est mis en tête de mesurer tout à l'avantage de sa patrie et en prétendant que tous les Grecs devaient prendre des Athéniens la règle de leur conduite. Ce qui arriva pendant ce temps-là aux Grecs fait assez connaître qu'Eucampidas et Hiéronyme, Cercidas et les fils de Philiades voyaient bien plus clair dans l'avenir que Démosthène; car les Athéniens, en se roidissant contre Philippe sur les conseils de l'orateur, furent taillés en pièces à la bataille de Chéronée, bataille qui les aurait réduits aux dernières extrémités, si le généreux vainqueur ne les eût épargnés; au lieu que la sage politique des Grecs que nous venons de nommer mit l'Arcadie et la Messénie en général à couvert des insultes des Lacédémoniens, et procura aux villes particulières de ces Grecs un grand nombre d'avantages considérables.

On voit par là qu'il n'est pas aisé de marquer précisément qui doit être appelé traître. Je crois cependant qu'on pourrait nommer ainsi, sans se tromper, ces gens qui, dans des conjonctures délicates, soit pour se mettre en sûreté, soit pour leur propre utilité, soit par dépit contre ceux qui gouvernent sur un autre plan et sur d'autres lumières que les leurs, livreraient l'état aux ennemis; ou ceux encore qui, pour avoir des garnisons et exécuter avec des secours étrangers des entreprises qui leur seraient particulières, soumettraient leur patrie à une puissance plus forte qu'elle. Toutes ces sortes de brouillons peuvent être mis sans crainte au nombre des traîtres, souillure funeste qui ne produit rien de bon et de solide à ceux qui en sont noircis, mais qui, au contraire, a toujours pour eux des suites très-fâcheuses.

Je ne conçois pas, pour revenir à ce que disinous ons au commencement,

quelle vue l'on peut avoir, ni sur quoi on peut se fonder pour prendre ce malheureux parti; car de tous ceux qui ont trahi une armée ou une garnison, nul n'a jamais été caché. Si les traîtres ont été inconnus pendant le cours de la trahison, la suite des temps les a fait connaître. Mais quand ils demeureraient inconnus, ils n'en seraient pas pour cela plus heureux. Pour l'ordinaire, ceux mêmes qui ont profité de la perfidie les en punissent. Les généraux d'armée, les puissances se servent des traîtres, parce qu'ils leur sont utiles. En ont-ils tiré l'usage qu'ils voulaient, ils n'ont pour eux d'autres égards, comme dit Démosthène, que ceux que méritent des traîtres. Ils se persuadent avec raison que quiconque trahit sa patrie et ses amis, ne leur demeurera pas sincèrement attaché, et violera bientôt la foi qu'il leur a promise. Je veux encore qu'il échappe à ceux en faveur de qui il a commis le crime; mais lui sera-t-il bien facile d'échapper à ceux contre qui le crime a été fait? Posons encore qu'il évite les pièges des uns et des autres; mais la réputation qu'il s'est faite dans l'esprit des autres hommes ne le quitte pas, et l'accompagne pendant toute sa vie. Elle lui inspire, et la nuit et le jour, mille sujets de crainte, ou frivoles ou justes. Elle suggère à ceux qui lui veulent du mal mille moyens de se venger. Elle lui met perpétuellement son forfait devant les yeux, même pendant le sommeil, et l'en occupe si entièrement, que ses songes mêmes ne lui représentent que les peines et les supplices dont il s'est rendu digne. Il ne voit au dedans de lui-même que la haine et l'aversion que tout le monde a pour lui. Cette situation est ce qu'il y a au monde de plus déplorable; cependant, quand on a eu besoin de traîtres, on n'en a presque jamais manqué. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

III.

Attalus.

Depuis que ce prince avait racheté de ses propres deniers aux Sicyoniens un certain champ consacré à Apollon, ils avaient conçu pour lui une estime si particulière, qu'ils lui avaient fait dresser auprès d'Apollon, dans la place, un colosse haut de dix coudées. Un nouveau bienfait augmenta leur reconnaissance. Après avoir reçu de lui dix talens et dix mille médimnes de froment, il y eut un décret du conseil pour lui élever une statue d'or, et célébrer tous les ans une fête en son honneur. Le décret exécuté, Attalus partit pour Cenchrée. (*Ibid.*)

—

Nabis.

Comme ce tyran n'avait en personne plus de confiance qu'en Timocrate de Pellène, et qu'il s'en était déjà servi dans des affaires de très-grande importance, il le laissa à Argos, et reprit la route de Lacédémone. Quelques jours après il y envoya sa femme, avec ordre de lui ramasser de l'argent. Cette femme, arrivée à Argos, y exerça plus de violences et de cruautés que son mari. Elle fit venir d'abord quelques femmes les unes après les autres, ensuite quelques autres ensemble d'une même famille, et elle ne cessa de les insulter et de les tourmenter, jusqu'à ce qu'elles lui eussent livré non-seulement leur argent, mais encore leurs habits les plus précieux. (*Ibid.*)

FRAGMENS

DU

LIVRE DIX-HUITIÈME.

I.

Réflexions de l'historien sur les pieux des Romains. — Deux batailles entre Philippe et Flaminius. — Observations sur la phalange macédonienne.

Flaminius ne pouvait découvrir au juste où les ennemis étaient campés; mais comme il savait qu'ils étaient arrivés dans la Thessalie, il donna ordre aux troupes de couper des pieux pour s'en servir au besoin. Cet usage, qui chez les Romains est aisé à pratiquer, passa chez les Grecs pour impraticable. A peine dans les marches peuvent-ils soutenir leurs corps, pendant que les Romains, malgré le bouclier qu'ils portent suspendu à leurs épaules, et les javelots qu'ils tiennent à la main, se chargent encore de pieux, et ces pieux sont fort différens de ceux des Grecs. Chez ceux-ci les meilleurs sont ceux qui ont beaucoup de fortes branches tout autour du tronc. Les Romains, au contraire, n'en laissent que deux ou trois, tout au plus quatre, et seulement d'un côté. De cette manière, un homme peut en porter deux ou trois liés en faisceau, et l'on en tire beaucoup plus de service. Ceux des Grecs sont très-aisés à arracher. Si le pieu planté est seul, comme les branches en sont fortes et en grand nombre, deux ou trois soldats l'enlèveront fort facilement, et voilà une porte ouverte à l'ennemi; sans compter que tous les pieux voisins seront ébranlés, parce que les branches en sont trop courtes pour être entrelacées les unes dans les autres. Il n'en est pas ainsi chez les Romains. Les branches sont tellement mêlées et insérées les unes entre les autres, qu'à peine peut-on distinguer le pied d'où elles sortent. Il n'est pas non plus possible de glisser la main entre ces branches pour arracher le pieu, parce que, serrées et tortillées ensemble, elles ne laissent aucune ouverture, et que, d'ailleurs, les bouts en sont soigneusement aiguisés. Quand même on pourrait les prendre, il ne serait pas facile d'en arracher le pied, et cela pour deux raisons : la première, parce qu'il entre si avant dans la terre, qu'il en devient inébranlable; et la seconde, parce que par les branches ils sont tellement liés les uns avec les autres, qu'on ne peut en enlever un qu'on n'en enlève plusieurs. En vain deux ou trois hommes réuniraient leurs efforts pour l'arracher. Que si, cependant, à force de l'agiter et de le secouer, on vient à bout de le tirer de sa place, l'ouverture qu'il laisse est presque imperceptible. Trois avantages résultent donc de ces sortes de pieux : on les trouve en quelque endroit que l'on soit, ils sont faciles à porter, et c'est pour le camp une barrière sûre et qui ne peut être rompue aisément. A mon sens, il n'est pas de pratique militaire chez les Romains qui mérite plus qu'on l'imite et qu'on l'adopte.

poste, et, parcourant les lignes, fit une harangue à ses soldats, courte à la vérité, mais persuasive et à la portée de ses auditeurs. « Compagnons, ne sont-« ce pas là ces Macédoniens, leur dit-« il en les leur montrant, qui s'étaient « emparés des hautes montagnes d'Éor-« dée où vous avez monté en gravissant, « Sulpicius à votre tête, que vous avez « chassés de ce poste, et dont vous avez « taillé en pièces un très-grand nombre? « Ne sont-ce pas là ces Macédoniens qui « s'étaient postés dans ces détroits de « l'Épire où l'on désespérait de pouvoir « vous conduire, que votre valeur a « mis en fuite, et qui, jetant honteu-« sement leurs armes, ne cessèrent de « fuir devant vous que lorsqu'ils se « virent dans la Macédoine? Craindrez-« vous maintenant ces mêmes Macédo-« niens, lorsque vous avez à les com-« battre à forces égales? Le souvenir « du passé vous ferait-il peur? Ne doit-« il pas, au contraire, vous inspirer plus « de confiance? Romains, animez-vous « les uns les autres, et marchez à l'en-« nemi avec votre valeur ordinaire. Je « compte, avec l'aide des dieux, que « cette bataille vous sera aussi glorieuse « que vous l'ont été les précédentes. » Cela dit, il commande à l'aile droite de ne pas sortir de son poste, place les éléphans devant cette aile, et, marchant d'un pas fier et assuré, mène lui-même l'aile gauche aux ennemis. Les escarmoucheurs, se voyant appuyés des légions, retournent à la charge et en viennent aux mains.

Quand Philippe eut, devant son camp, rangé en bataille la plus grande partie de son armée, il se fit suivre des rondachers et de l'aile droite de sa phalange, se hâta d'arriver sur les montagnes, et donna ordre à Nicanor, surnommé l'Éléphant, de marcher incessamment après lui avec le reste de l'armée. Les premières troupes arrivées au sommet, il tourne à gauche, fait son ordonnance de bataille et s'empare des hauteurs, qui de ce côté-là étaient abandonnées, parce que, dans le premier combat, les Macédoniens avaient repoussé les Romains jusque sur l'autre côté des montagnes. Le roi était encore occupé à l'ordonnance de sa droite, lorsque arrivèrent à lui en désordre ses soldats soudoyés, à qui les Romains avaient fait tourner le dos. Car, comme je le disais tout à l'heure, quand les soldats armés à la légère se virent soutenus des légionnaires qui combattaient avec eux, reprenant alors de nouvelles forces, ils retournèrent à l'ennemi avec fureur et firent un très-grand carnage. Philippe, qui d'abord, en arrivant assez près du camp des Romains, voyait aux mains ses soldats armés à la légère, prenait beaucoup de plaisir à ce spectacle; mais quand il les vit plier et dans un besoin extrême d'être secourus, il fallut les soutenir et entrer dans une action générale, quoique la plus grande partie de sa phalange fût encore en marche pour venir sur les hauteurs où il était. Il reçoit cependant les combattans repoussés, il les rassemble tous, tant infanterie que cavalerie, à son aile droite, et donne ordre aux rondachers et à la phalange de doubler leurs files et de serrer leurs rangs sur la droite. Cela fait, comme les Romains étaient proche, il commande à la phalange de marcher à eux piques baissées, et aux soldats armés à la légère de les déborder. Flaminius avait aussi, en même temps reçu dans cet intervalle ceux qui avaient commencé le combat, et il chargeait les Macédoniens.

Pendant le choc, qui fut des plus violens, on jeta de part et d'autre des cris épouvantables; ceux qui étaient hors du combat joignaient les leurs à

ceux des combattans; jamais spectacle ne fut plus affreux et plus effrayant. L'aile droite de Philippe avait visiblement tout l'avantage. Le poste élevé d'où elle combattait, le poids de son ordonnance, l'excellence de ses armes, tout cela lui donnait une grande supériorité. A l'égard du reste de l'armée macédonienne, une partie à la suite des combattans se tenait à quelque distance de l'ennemi, et l'aile gauche, qui ne faisait que d'arriver, se montrait sur les hauteurs. Déjà les Romains avaient peine à soutenir le choc de la phalange, déjà une partie de l'aile gauche avait été taillée en pièces et l'autre prenait la fuite. Flaminius, pour remédier à ce désordre, courut au plus vite à l'aile droite, qui seule pouvait être de quelque ressource. Là il voit qu'entre les ennemis, les uns se joignaient aux combattans, les autres descendaient des montagnes, et quelques autres se tenaient sur le sommet; sur-le-champ il place les éléphans à la tête de sa ligne et marche à l'ennemi. Les Macédoniens alors, sans chef qui leur donnât le signal, et ne pouvant se ranger en phalange, tant à cause de la disposition du terrain qui ne leur était pas propre, que parce que, suivant ceux qui combattaient, ils étaient plutôt en ordre de marche qu'en ordre de bataille, lâchèrent le pied, rompus d'ailleurs par les éléphans, et prirent la fuite à l'approche des Romains, dont la plupart se mirent à leur poursuite et ne firent quartier à aucun.

En cette occasion, un tribun, qui n'avait pas avec lui plus de vingt compagnies, fit un mouvement qui contribua beaucoup à la victoire. Voyant que Philippe, fort éloigé du reste de l'armée, pressait vivement l'aile gauche des Romains, il quitte la droite où il était, et qui certainement victorieuse n'avait nul besoin de son secours, marche vers les combattans, arrive sur leur derrière et les charge de toutes ses forces. Or tel est l'ordre en phalange, qu'on ne peut ni se tourner en arrière, ni combattre d'homme à homme. Le tribun enfonce donc, toujours en tuant à mesure qu'il avançait, et les Macédoniens, ne pouvant eux-mêmes se défendre, jettent leurs armes et prennent la fuite. Le désordre fut d'autant plus grand, que ceux des Romains qui avaient plié, s'étant ralliés, étaient venus en même temps attaquer en front la phalange.

Philippe, qui d'abord, jugeant du reste de la bataille par l'avantage qu'il remportait de son côté, comptait sur une pleine victoire, lorsqu'il vit ses soldats jeter leurs armes et les Romains fondre sur eux sur les derrières, s'éloigna un peu du champ de bataille avec quelques archers et quelques fantassins, et de là il considéra en quel état se trouvaient toutes choses. Et quand il s'aperçut que les Romains, qui poursuivaient son aile gauche, touchaient presque au sommet des montagnes, il rassembla ce qu'il put de Thraces et de Macédoniens et chercha son salut dans la fuite. Flaminius se met à la queue des fuyards. Il rencontre sur les hauteurs et sur l'aile gauche des Macédoniens quelques troupes qui y étaient tout récemment arrivées; il s'avance pour les combattre; mais il s'arrêta quand il vit qu'elles tenaient la pique levée: c'est l'usage parmi les Macédoniens, quand ils se rendent ou qu'ils passent du côté des ennemis. S'étant informé de la vérité du fait, il retint les siens et se fit un devoir d'épargner des gens que la peur lui livrait. Malgré cela, quelques-uns des premiers rangs, tombant d'en haut sur eux, en tuèrent une grande partie, et

il n'y en eut qu'un petit nombre qui par la fuite put leur échapper.

Après le combat, où de tous les côtés la victoire s'était déclarée en faveur des Romains, Philippe se retira à Tempé. Le premier jour de sa retraite il arriva au lieu qu'on appelle la Tour d'Alexandre, et le lendemain à Gonnes, dans le voisinage de Tempé, où il s'arrêta pour y attendre ceux qui s'étaient sauvés de la défaite. Les Romains poursuivirent ces fuyards pendant quelque temps. Ensuite les uns dépouillèrent les morts, les autres rassemblèrent les prisonniers, la plupart se jetèrent sur le camp des ennemis et le pillèrent. Les Étoliens y étaient arrivés avant les Romains, qui, croyant être frustrés d'un butin qui leur appartenait, s'en plaignirent hautement au général. « Vous nous commandez, « lui dirent-ils, de nous exposer aux « dangers, mais le butin vous l'accor- « dez à d'autres. » Ils retournèrent cependant au camp et y passèrent la nuit. Le lendemain, après avoir ramassé les prisonniers et le reste des dépouilles, on prit le chemin de Larisse. La perte des Romains, dans cette bataille, fut d'environ sept cents hommes. Les Macédoniens y perdirent treize mille hommes, dont huit mille restèrent sur le champ de bataille, et cinq mille furent faits prisonniers. Ainsi se termina la journée de Cynoscéphales.

Dans mon sixième livre j'ai promis de saisir la première occasion qui se présenterait de comparer ensemble les armes des Macédoniens et celles des Romains, l'ordre de bataille des uns et des autres, et de marquer en quoi l'un est supérieur ou inférieur à l'autre; l'action que je viens de raconter m'offre cette occasion, il faut que je tienne ma parole.

Autrefois l'ordonnance des Macédoniens surpassait celle des Asiatiques et des Grecs. C'est un fait que les victoires qu'elle a produites ne nous permettent pas de révoquer en doute; et il n'était pas d'ordonnance en Afrique ni en Europe qui ne le cédât à celle des Romains. Aujourd'hui, que souvent ces différens ordres de bataille se sont trouvés opposés les uns aux autres, il est bon de rechercher en quoi ils diffèrent et pourquoi l'avantage est du côté des Romains. Apparemment que quand on sera bien instruit sur cette matière, on ne s'avisera plus de rapporter le succès des événemens à la fortune, et qu'on ne louera pas les vainqueurs sans connaissance de cause, comme ont coutume de faire les personnes non éclairées; mais qu'on s'accoutumera enfin à les louer par principes et par raison.

Je ne crois pas devoir avertir qu'il ne faut pas juger de ces deux manières de se ranger par les combats qu'Annibal a livrés aux Romains, et par les victoires qu'il a gagnées sur eux. Ce n'est ni par la façon de s'armer, ni par celle de se ranger, qu'Annibal a vaincu; c'est par ses ruses et par sa dextérité. Nous l'avons fait voir clairement dans le récit que nous avons donné de ces combats. Si l'on en veut d'autres preuves, qu'on jette les yeux sur le succès de la guerre. Dès que les troupes romaines eurent à leur tête un général d'égale force, elles furent aussitôt victorieuses. Qu'on en croie Annibal lui-même, qui, aussitôt après la première bataille, abandonna l'armure carthaginoise, et qui, ayant fait prendre à ses troupes celle des Romains, n'a jamais discontinué de s'en servir. Pyrrhus fit encore plus, car il ne se contenta pas de prendre les armes, il employa les troupes mêmes d'Italie. Dans les combats qu'il donna aux Romains, il rangeait alternativement un de leurs

manipules et une cohorte en forme de phalange. Encore ce mélange ne lui servit-il de rien pour vaincre; tous les avantages qu'il a remportés ont toujours été très-équivoques. Il était nécessaire que je prévinsse ainsi mes lecteurs, afin qu'il ne se présentât rien à leur esprit qui parût peu conforme à ce que je dois dire dans la suite. Je viens donc à la comparaison des deux différens ordres de bataille.

C'est une chose constante et qui peut se justifier par mille endroits, que tant que la phalange se maintient dans son état propre et naturel, rien ne peut lui résister de front ni soutenir la violence de son choc. Dans cette ordonnance, on donne au soldat en armes trois pieds de terrain. La sarisse était longue de seize coudées. Depuis elle a été raccourcie de deux pour la rendre plus commode, et après ce retranchement il reste, depuis l'endroit où le soldat la tient jusqu'au bout qui passe derrière lui et qui sert comme de contre-poids à l'autre bout, quatre coudées; et par conséquent si la sarisse est poussée des deux mains contre l'ennemi, elle s'étend à dix coudées devant le soldat qui la pousse. Ainsi, quand la phalange est dans son état propre, et que le soldat qui est à côté ou par derrière, joint son voisin autant qu'il le doit, les sarisses du second, troisième et quatrième rang s'avancent au-delà du premier plus que celles du cinquième, qui n'ont au-delà de ce premier rang que deux coudées. Ce serrement de la phalange est décrit ainsi dans Homère :

Les boucliers joignent les boucliers, les casques touchent les casques, le soldat appuie le soldat,
Et l'on voit flotter au-dessus des casques les brillans panaches dont ils sont ornés,
Tant les soldats se sont serrés les uns contre les autres.

Cette peinture est aussi belle qu'élégante; et de là il s'ensuit qu'avant le premier rang il y en a cinq de sarisses, plus courtes les unes que les autres de deux coudées, à mesure qu'elles s'éloignent du premier rang au cinquième. Or, comme la phalange est rangée sur seize de profondeur, on peut aisément se figurer quel est le choc, le poids et la force de cette ordonnance. Il est vrai cependant qu'au-delà du cinquième rang les sarisses ne sont d'aucun usage pour le combat. Aussi ne les allonge-t-on pas en avant, mais on les appuie sur les épaules du rang précédent la pointe en haut, afin que pressées elles rompent l'impétuosité des traits, qui passent au-delà des premiers rangs et pourraient tomber sur ceux qui les suivent. Ces rangs postérieurs et reculés ont cependant leur utilité; car, en marchant à l'ennemi, ils poussent et pressent ceux qui les précèdent, et ôtent à ceux qui sont devant eux tout moyen de retourner en arrière. On a vu la disposition tant du corps entier que des parties de la phalange. Voyons maintenant ce qui est propre à l'armure et à l'ordonnance des Romains, pour en faire la comparaison avec celle des Macédoniens.

Le soldat romain n'occupe non plus que trois pieds de terrain; mais comme pour se couvrir de leurs boucliers et frapper d'estoc et de taille, ils sont dans la nécessité de se donner quelque mouvement, il faut qu'entre chaque légionnaire, soit à côté ou par derrière, il reste au moins trois pieds d'intervalle, si l'on veut qu'ils se remuent commodément. Chaque soldat romain combattant contre une phalange a donc deux hommes et dix sarisses à forcer. Or, quand on en vient aux mains, il ne les peut forcer ni en coupant, ni en rompant, et les rangs qui le suivent ne lui sont pour cela d'aucun secours. La vio-

lence du choc lui serait également inutile et son épée ne ferait nul effet. J'ai donc eu raison de dire que la phalange, tant qu'elle se conserve dans son état propre et naturel, est invincible de front, et que nul autre ordonnance n'en peut soutenir l'effort. D'où vient donc que les Romains sont victorieux? Pourquoi la phalange est-elle vaincue? C'est que dans la guerre le temps et le lieu des combats se varient en une infinité de manières, et que la phalange n'est propre que dans un temps et d'une seule façon. Quand il s'agit d'une action décisive, si l'ennemi est forcé d'avoir affaire à la phalange dans un temps et dans un terrain qui lui soient convenables, nous l'avons déjà dit, il y a toute sorte d'apparence que partout l'avantage sera du côté de la phalange. Mais si l'on peut éviter l'un et l'autre, comme il est aisé de le faire, qu'y a-t-il de si redoutable dans cette ordonnance? Que pour tirer parti d'une phalange, il soit nécessaire de lui trouver un terrain plat, découvert, uni, sans fossés, sans fondrières, sans gorges, sans éminences, sans rivières, c'est une chose avouée de tout le monde. D'un autre côté l'on ne disconvient pas qu'il est impossible ou du moins très-rare de rencontrer un terrain de vingt stades ou plus, qui n'offre quelqu'un de ces obstacles. Quel usage ferez-vous de votre phalange, si votre ennemi, au lieu de venir à vous dans ce terrain favorable, se répand dans le pays, ravage les villes et fait du dégât dans les terres de vos alliés? Ce corps restant dans le poste qui lui est avantageux, non-seulement ne sera d'aucun secours à vos amis, mais il ne pourra se conserver lui-même. L'ennemi, maître de la campagne, sans trouver personne qui lui résiste, lui enlèvera ses convois de quelque endroit qu'ils lui viennent. S'il quitte son poste pour entreprendre quelque chose, ses forces lui manquent et il devient le jouet des ennemis. Accordons encore qu'on ira l'attaquer sur son terrain; mais si l'ennemi ne présente pas à la phalange toute son armée en même temps, et qu'au moment du combat il l'évite en se retirant, qu'arrivera-t-il de votre ordonnance?

Il est facile d'en juger par la manœuvre que font aujourd'hui les Romains, car nous ne nous fondons pas ici sur de simples raisonnemens, mais sur des faits qui sont encore tout récens. Les Romains n'emploient pas toutes leurs troupes pour faire un front égal à celui de la phalange, mais ils en mettent une partie en réserve et n'opposent que l'autre aux ennemis. Alors, soit que la phalange rompe la ligne qu'elle a en tête, ou qu'elle soit elle-même enfoncée, elle sort de la disposition qui lui est propre. Qu'elle poursuive des fuyards ou qu'elle fuie devant ceux qui la pressent, elle perd toute sa force; car, dans l'un ou l'autre cas, il se fait des intervalles que la réserve saisit pour attaquer, non de front, mais en flanc et par les derrières. En général, puisqu'il est facile d'éviter le moment et toutes les autres circonstances qui donnent l'avantage à la phalange, et qu'il ne lui est pas possible d'éviter toutes celles qui lui sont contraires, n'en est-ce pas assez pour nous faire concevoir combien cette ordonnance est au-dessous de celle des Romains.

Ajoutons que ceux qui rangent une armée en phalange se trouvent dans le cas de marcher par toutes sortes d'endroits, de camper, de s'emparer des postes avantageux, d'assiéger, d'être assiégés, de tomber sur la marche des ennemis lorsqu'ils ne s'y attendent pas, car tous ces accidens font partie d'une guerre; souvent la victoire en dépend,

quelquefois du moins ils y contribuent beaucoup. Or, dans toutes ces occasions, il est difficile d'employer la phalange, où on l'emploierait inutilement, parce qu'elle ne peut alors combattre ni par cohortes ni d'homme à homme; au lieu que l'ordonnance romaine, dans ces rencontres mêmes, ne souffre aucun embarras. Tout lieu, tout temps lui conviennent; l'ennemi ne la surprend jamais, de quelque côté qu'il se présente. Le soldat romain est toujours prêt à combattre, soit avec l'armée entière, soit avec quelqu'une de ses parties, soit par compagnies, soit d'homme à homme. Avec un ordre de bataille dont toutes les parties agissent avec tant de facilité, doit-on être surpris que les Romains, pour l'ordinaire, viennent plus aisément à bout de leurs entreprises que ceux qui combattent dans un autre ordre? Au reste, je me suis cru obligé de traiter au long cette matière, parce qu'aujourd'hui la plupart des Grecs s'imaginent que c'est une espèce de prodige que les Macédoniens aient été défaits, et que d'autres sont encore à savoir comment et pourquoi l'ordonnance romaine est supérieure à la phalange.

Pour reprendre la suite du combat, Philippe y ayant été vaincu malgré tous ses efforts, rallia le plus grand nombre qu'il put de ceux qui en avaient échappé, et prit la route de Tempé pour aller de là dans la Macédoine. Dès le premier gîte, attentif, jusque dans le plus grand revers, à ce que le devoir demandait de lui, il envoya un de ses gardes à Larisse avec ordre d'y brûler tous les papiers qui le regardaient : attention vraiment digne d'un roi; car il savait que si les Romains eussent pu mettre la main sur ces papiers, ils y auraient trouvé mille prétextes de l'inquiéter, lui et ses amis. Il n'est pas le seul à qui il soit arrivé d'oublier dans la prospérité, qu'on est homme, et dans les plus grandes disgrâces de ne point être ébranlé et de ne perdre jamais de vue ses devoirs. Mais Philippe s'est fait remarquer plus que personne dans ces deux états, comme nous ferons voir dans la suite. Car, comme, après l'avoir représenté plein d'ardeur et de vivacité pour les belles actions au commencement de son règne, nous avons montré quand, comment et pourquoi il s'était opéré un changement dans ces belles actions, nous ne manquerons pas non plus de raconter comment il s'est reconnu, et avec quelle prudence, profitant pour son instruction des malheurs qu'il s'était attirés, il s'est conduit dans toutes les affaires qui lui sont arrivées depuis. Pour Flaminius, ayant mis ordre aux prisonniers et au butin, il se retira à Larisse. (Dom Thuillier.)

II.

Les Romains et les Étoliens commencent à se brouiller ensemble après la bataille de Cynoscéphales. — Conférence entre Flaminius et tous les alliés pour délibérer si l'on ferait la paix avec Philippe. — Autre conférence entre les alliés et Philippe, où la paix fut conclue. — Indignation des Étoliens à ce sujet.

L'avidité avec laquelle les Étoliens se jetaient sur le butin était insupportable à Flaminius, qui d'ailleurs ne voulait pas que, Philippe chassé du trône, les Étoliens commandassent aux Grecs. Il ne pouvait sans impatience les voir se louer sans cesse, s'attribuer tout l'honneur de la victoire et remplir toute la Grèce du bruit de leurs exploits. C'est pour cela que dans les entretiens qu'il avait avec eux il les traitait avec hauteur, ne leur communiquait rien des affaires publiques, et réglait tout par lui-même et par ses amis. Les Romains et les Étoliens étaient ainsi indisposés les uns contre les autres, lorsqu'à quel-

ques jours de là vinrent, de la part de Philippe, trois ambassadeurs, savoir, Démosthène, Cycliadas et Limnée. Après une assez longue conversation qu'il eut avec eux en présence des tribuns, il se fit une trêve de quinze jours, pendant laquelle il conçut le dessein d'aller trouver Philippe et de s'entretenir avec lui sur leurs affaires présentes. La douceur et les égards que Flaminius eut pour le roi de Macédoine dans cette occasion augmentèrent extrêmement les soupçons qu'on avait déjà formés contre ce général; car la contagion des présens gâtaient toute la Grèce; on y avait pour maxime que personne ne faisait rien pour rien, et comme cette maxime était surtout en crédit chez les Étoliens, ils ne pouvaient se persuader que Flaminius fût devenu ami de Philippe, sans que ce prince eût par des présens acheté son amitié. Ne sachant quelle était à cet égard la coutume des Romains, ils en jugeaient par eux-mêmes, et prétendaient que le roi de Macédoine, pour se tirer de l'embarras où il se trouvait, avait offert quelque grosse somme d'argent, et que Flaminius s'en était laissé éblouir.

Quant à moi, si j'avais à prononcer sur les Romains une opinion en général, et sur les temps passés, je n'hésiterais pas à affirmer que tous étaient incapables de se prêter à aucune action de ce genre, du moins qu'ils se sont montrés tels tant qu'ils sont restés fidèles aux mœurs et aux habitudes de leurs ancêtres, c'est-à-dire avant leurs guerres d'outre-mer. Pour le temps présent, je n'oserais pas sans doute donner indistinctement cet éloge à la totalité des citoyens, mais je ne crains pas de déclarer, en ce qui concerne plusieurs, que l'on doit mettre la plus grande confiance dans leur intégrité; et pour que je ne paraisse pas donner mes éloges à des qualités qui n'existent pas, je ne citerai ici que deux exemples connus de tout le monde : Lucius Émilius, le même qui vainquit Persée, s'était emparé du royaume de Macédoine. Outre une immense quantité de meubles magnifiques et autres richesses, il trouva dans les trésors plus de six mille talens en argent et en or; mais non-seulement il n'a rien désiré de ces trésors, il ne voulut pas même les regarder, et en confia l'administration à d'autres : et cependant, bien loin d'être dans l'opulence, il était lui-même dans un état réel de pauvreté. Étant venu, en effet, à mourir peu de temps après cette guerre, Publius Scipion et Quintus Maximus, ses fils, ayant voulu rendre à sa femme les vingt-cinq talens de sa dot, furent tellement embarrassés dans leurs finances, qu'ils ne purent s'acquitter qu'en vendant les meubles, les esclaves et quelques-uns des domaines. Pour être incroyable, le fait n'en est pas moins vrai. Quoique des inimitiés mutuelles ou des querelles de parti fassent que, sur beaucoup de questions, les Romains soutiennent des opinions diverses, cependant ce que j'ai dit sera avoué par tous, et il n'y a qu'à interroger, pour s'en convaincre, le premier Romain venu, à quelque famille ou à quelque parti qu'il appartienne. Cette même famille offre un second exemple du même désintéressement. Lorsque Publius Scipion, fils d'Émilius, et petit-fils adoptif de Publius Scipion, surnommé l'Ancien, s'empara de Carthage, ville regardée comme la plus opulente de l'univers, il se fit une loi de ne rien acheter de ce qui s'y trouvait, et de ne s'en rien attribuer sous quelque prétexte que ce fût : et cependant Publius n'était pas riche; mais en vrai Romain, il avait été habitué à se contenter de peu. Non-seulement il s'abstint complétement de toucher au butin de Car-

thage, mais il ne permit pas qu'on mêlât ou ajoutât à ses propriétés aucune des richesses de l'Afrique. Tout homme qui voudra interroger quelque Romain que ce soit, aura la même déclaration sur cette gloire sans tache et sans soupçon. Mais nous parlerons de cela dans un moment plus opportun.

Flaminius étant convenu avec Philippe qu'à certain jour ils se joindraient à l'entrée du Tempé, il écrivit aussitôt aux alliés pour leur apprendre le jour et le lieu de la conférence, et quelques jours après, il partit pour s'y rendre.

Les alliés réunis et le conseil assemblé, il ordonna que chacun dit à quelles conditions il fallait faire la paix avec Philippe. Amynandre, roi des Athamaniens, dit son sentiment en peu de mots; il se contenta de demander que l'on fît attention à ce qui le regardait; qu'il était à craindre qu'après que les Romains seraient sortis de la Grèce, Philippe n'épuisât sur lui toute sa colère, et que les Macédoniens avaient d'autant plus de facilité à envahir son royaume, qu'il était faible et voisin de la Macédoine.

Alexandre, Étolien, prit ensuite la parole, et dit que l'on ne pouvait que louer Flaminius d'avoir convoqué les alliés et de prendre leurs avis sur la paix; mais que s'il pensait qu'en faisant la paix avec Philippe, il procurerait ou la paix aux Romains, ou aux Grecs une liberté durable, il se méprenait étrangement, et que jamais il ne parviendrait ni à l'un ni à l'autre; mais que s'il voulait ne pas laisser les projets de sa patrie imparfaits et tenir les promesses que lui-même avait faites aux Grecs, il n'y avait qu'une manière de finir la guerre avec les Macédoniens, qui était d'expulser Philippe de son royaume; que la chose était maintenant très-aisée, pourvu qu'il profitât de l'occasion qui se présentait. Il appuya son avis de plusieurs autres raisons, et s'assit.

Flaminius parla ensuite, et apostrophant Alexandre : « Vous ne connaissez rien, lui dit-il, aux vues des Romains, ni à mes desseins, ni aux intérêts des Grecs. Ce n'est pas l'usage des Romains, quand ils ont fait la guerre à une puissance, de la détruire entièrement. Annibal et les Carthaginois sont une preuve convaincante de ce que j'avance. Quoique les Romains, après avoir été réduits par ce peuple aux dernières extrémités, se soient mis ensuite en état de se venger comme il leur plairait, on ne voit cependant pas qu'ils aient jamais exercé contre lui la moindre inhumanité. Mon dessein n'a jamais été non plus de faire à Philippe une guerre irréconciliable. J'ai été, au contraire, toujours disposé à lui accorder la paix dès qu'il se soumettrait aux conditions qui lui seraient imposées. D'où vient donc, Étoliens, que vous trouvant dans un conseil qui n'a été assemblé que pour mettre fin à la guerre, vous témoignez tant d'éloignement pour la paix? Est-ce parce que nous sommes victorieux? Mais ce motif ne serait pas raisonnable. Dans le combat, un homme de courage doit tomber sur l'ennemi avec force et avec vigueur, et s'il est vaincu, marquer dans sa défaite de la constance et de la grandeur d'âme; mais le devoir du vainqueur est de faire paraître de la modération, de la douceur et de l'humanité. Enfin, pour en venir aux intérêts des Grecs, il est de grande importance pour eux que le royaume de Macédoine soit moins puissant qu'autrefois; mais il leur importe également qu'il ne soit pas tout-à-fait détruit; c'est pour eux une barrière contre les Thraces et les Galates, et

« sans laquelle ces peuples, comme ils « l'ont déjà fait souvent, ne manque- « raient pas de fondre sur la Grèce. » Flaminius conclut en disant que son avis et celui du conseil étaient, si Philippe promettait d'observer fidèlement tout ce qui lui avait été auparavant ordonné par les alliés, de lui accorder la paix, après qu'on aurait sur cela consulté le sénat, et que les Étoliens pouvaient là-dessus prendre telle résolution qu'ils jugeraient à propos.

Phénéas, Étolien, s'étant ensuite avisé de dire que l'on s'était en vain donné jusqu'à présent tant de mouvement contre le roi de Macédoine, et que délivré du péril présent, il ne tarderait pas à former d'autres projets et à donner occasion à une nouvelle guerre; Flaminius, du haut de son siége et d'un ton de colère : « Cessez, lui dit-il, Phé- « néas, de nous fatiguer les oreilles de « vos impertinences. Je cimenterai la « paix de telle sorte que, quand Phi- « lippe le voudrait, il ne pourra rien « entreprendre contre les Grecs. » Ici le conseil se sépara. Le lendemain Philippe arriva au lieu de la conférence, et trois jours après le conseil s'étant rassemblé, il y entra, et parla avec tant de sagesse et de prudence, qu'il adoucit tous les esprits. Il dit qu'il acceptait et exécuterait tout ce que les Romains et les alliés lui ordonnaient, et que pour le reste il s'en remettait entièrement à la discrétion du sénat. A ces mots il se fit un grand silence dans le conseil. Il n'y eut que l'Étolien Phénéas qui demanda au roi pourquoi donc il ne leur rendait pas Larisse, Pharsale, Thèbes et Échine? « Prenez-les, répondit Phi- « lippe, j'y consens. — Non pas toutes, « reprit le consul, Thèbes seulement; « car étant allé à Thèbes à la tête de « mes troupes, j'en ai exhorté les ha- « bitans à se rendre aux Romains, et « comme ils ont refusé de le faire, le « droit de la guerre m'en rend le maître, « et c'est à moi d'en disposer à mon « gré. » Phénéas, indigné de cette réponse, dit que les villes qui, avant la guerre, étaient de leur dépendance et vivaient sous leurs lois, devaient leur revenir par deux raisons : la première, parce qu'ils avaient pris les armes avec les Romains; et la seconde, parce que tel était le traité d'alliance fait d'abord entre les Romains et les Étoliens, que dans le partage des choses prises pendant la guerre, les meubles seraient pour les premiers et les villes pour les derniers. Le consul lui répondit qu'il était dans l'erreur sur l'un et sur l'autre point; que le traité d'alliance n'avait plus lieu depuis que les Étoliens, abandonnant les Romains, avaient fait leur paix avec Philippe; que si, cependant, il voulait que le traité subsistât, il n'y était pas marqué que les Étoliens auraient les villes qui, d'elles-mêmes et de plein gré, se seraient mises sous la protection des Romains, comme avaient fait toutes celles de la Thessalie; mais celles-là seulement dont on aurait fait le siége. Cette réplique du consul plut à toute l'assemblée; les seuls Étoliens n'en furent pas contens, et de là vinrent dans la suite de très-grands maux. C'est cette dispute, cette étincelle qui alluma peu de temps après la guerre que les Romains firent aux Étoliens et à Antiochus.

Au reste, ce qui engageait Flaminius à presser la conclusion de la paix, c'est que la nouvelle lui était venue qu'Antiochus, avec une armée, partait de Syrie pour faire une irruption dans l'Europe. Il craignait que Philippe ne saisît cette occasion pour défendre les villes qu'il avait envahies, et ne traînât la guerre en longueur. Un autre motif encore, c'est que si un autre con-

qui venait prendre sa place, on ne manquerait pas de lui attribuer tout l'honneur de cette guerre. C'est pourquoi il accorda au roi ce qu'il demandait, quatre mois de trêve, reçut de lui quatre cents talens, prit pour ôtages Démétrius son fils, et quelques autres de ses amis, et lui permit d'envoyer à Rome et d'y abandonner tout à la disposition du sénat. On se sépara ensuite, après s'être donné réciproquement les assurances nécessaires, que, si la paix ne se faisait pas, Flaminius rendrait à Philippe les talens et les ôtages. Après cela tous les intéressés dépêchèrent des ambassadeurs à Rome, les uns pour solliciter la paix, les autres pour y mettre obstacle. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

III.

Quoique souvent trompés par les mêmes artifices et par les mêmes personnes, nous n'en devenons pas cependant plus circonspects et plus prudens. Il est telle finesse que nous avons vu plusieurs fois employer sans qu'il nous vienne en pensée de nous en défier. Que certaines gens y soient pris, cela n'est pas fort étonnant; mais que ceux-là mêmes s'y laissent surprendre, qui sont, si j'ose m'exprimer ainsi, une source féconde en subtilités frauduleuses de cette espèce, cela est à peine concevable, c'est qu'on n'a pas assez présente à l'esprit cette maxime d'Épicharme :

A la sévérité joignez la défiance,
Ce sont les nerfs de la prudence.
(DOM THUILLIER.)

. . . . . .

Médion est une ville voisine de l'Éolie. (STEPHAN. BYZANT.)

IV.

Mort et éloge d'Attalus.

Après avoir raconté la mort du roi Attalus, il est juste, puisque nous en avons usé ainsi à l'égard des autres, que nous fassions connaître ce qui l'a rendu recommandable. Il monta sur le trône de Pergame sans autre secours extérieur que ses richesses. C'est à la vérité un moyen puissant pour parvenir à tout ce que l'on souhaite, quand on sait les employer prudemment et avec magnificence; mais, faute de ces deux vertus, à combien de gens n'ont-elles pas été funestes! L'envie en est inséparable : on leur tend sans cesse des piéges; souvent elles amènent la perte du corps et de l'esprit, et l'on voit peu d'hommes qui, par leur moyen, évitent ces sortes de malheurs. On ne peut donc trop admirer Attalus de ne s'en être servi que pour acquérir la souveraineté, dignité la plus grande et la plus belle qui se puisse désirer. Pour en paraître digne, il commença par se faire un grand nombre d'amis à l'aide de ses bienfaits, et par se signaler dans la guerre. Les Galates étaient alors dans l'Asie la nation la plus formidable et la plus belliqueuse. Il les défit en bataille rangée, et après sa victoire il se fit déclarer roi. De soixante-douze ans qu'il vécut, il en régna quarante, toujours modeste et grave avec la reine sa femme et les princes ses enfans, toujours d'une fidélité inviolable à l'égard de tous ses alliés. Il mourut dans le cours d'une de ses plus belles entreprises, en travaillant pour la liberté des Grecs. En mourant, il laissa quatre fils qui avaient atteint l'adolescence, et qui trouvèrent le royaume si bien établi, que leurs enfans même en jouirent paisiblement et sans trouble. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

V.

La paix avec Philippe est ratifiée à Rome. — Création de dix commissaires pour régler les affaires de la Grèce. — Les Achéens demandent en vain à faire alliance avec les Romains.

Claudius Marcellus ayant été fait consul, arrivèrent à Rome, de la part de Philippe, de Flaminius et des alliés, des ambassadeurs au sujet de la paix qu'on se proposait de faire avec le roi de Macédoine. Il se tint dans le sénat de longs discours sur cette paix, mais enfin il se déclara pour les conditions auxquelles Philippe s'était engagé. L'affaire rapportée au peuple, Marcellus, qui souhaitait avec passion d'aller commander les armées dans la Grèce, y mit opposition, et fit tous ses efforts pour que le traité fût rompu; mais il ne put empêcher que le peuple n'approuvât le projet de Flaminius, et ne ratifiât les conditions. Le sénat nomma ensuite dix des plus illustres citoyens pour aller en Grèce, en régler les affaires avec Flaminius et assurer la liberté aux Grecs. Damoxène d'Égée, ambassadeur des Achéens, se présenta en même temps dans le sénat pour le prier de recevoir les Achéens parmi les alliés du peuple romain. Mais on trouva de la difficulté à leur accorder cette grâce, parce que les Éléens étaient en différend avec eux pour la Triphylie, les Messéniens déjà alliés des Romains pour Asine et Pylos, et les Étoliens pour Érée. On renvoya cette affaire aux dix commissaires; il ne se passa rien autre chose alors dans le sénat. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

—

Les Béotiens commencent à se détacher des Romains. Brachylles, général des Béotiens, est tué par les partisans des Romains.

En Grèce, après la bataille de Cynocéphales, pendant que Flaminius était en quartier d'hiver à Élatée, les Béotiens députèrent au consul, pour lui demander le retour des soldats de leur nation qui avaient servi dans l'armée de Philippe. Flaminius, qui se précautionnait contre Antiochus, se fit un plaisir, pour gagner leur amitié, de renvoyer leurs soldats, entre lesquels était un nommé Brachylles. Mais à peine les eurent-ils reçus, qu'ils firent de ce Brachylles leur général. Ils témoignèrent aussi faire un cas particulier des autres amis de la maison de Macédoine, et ne les élevaient pas moins aux dignités qu'auparavant. Bien plus, ils poussèrent l'ingratitude jusqu'à envoyer des ambassadeurs à Philippe, pour le remercier de leur avoir rendu leurs soldats. Ce procédé choqua Zeuxippe, Pisistrate et tous les amis du peuple romain, qui, prévoyant l'avenir, craignirent pour leur famille et pour eux-mêmes. En effet, les Romains une fois sortis de la Grèce, quelle sûreté devait-il y avoir pour eux dans la Béotie, pendant que Philippe serait à portée de soutenir et d'appuyer leurs ennemis? Ils députèrent donc de concert à Flaminius. Les députés entretinrent long-temps le consul sur la haine dont la populace était animée contre eux, et sur l'ingratitude de la nation. Ils allèrent jusqu'à lui dire que si, pour effrayer les autres, on ne faisait mourir Brachylles, les amis du peuple romain ne pourraient vivre en sûreté dans la Béotie, dès que les armées en seraient sorties. Flaminius dit qu'il ne prendrait point de part à ce dessein; mais qu'au reste il ne leur défendait pas de l'exécuter, et qu'ils communiquassent cette affaire à Alexamène, général des Étoliens. Zeuxippe obéit, et parla à ce général, qui, acquiesçant au projet, donna ordre à trois Étoliens et trois Italiens de tuer

Brachylles. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

—

Il n'est aucun témoignage plus redoutable, plus grave que celui qui réside en nous-mêmes, la conscience. (*In cod. Urbin.*) Dom Thuillier.

—

Sénatus-consulte sur la paix faite avec Philippe. — Les Étoliens seuls en sont mécontens, et le déchirent. — Un héraut dans les jeux Isthmiques publie le sénatus-consulte décrété pour la liberté des Grecs. — Réponse de Flaminius et des dix commissaires aux ambassadeurs d'Antiochus, de Philippe et des Étoliens.

Vers ce temps-là vinrent de Rome les dix commissaires qui devaient régler les affaires de la Grèce. Ils apportèrent avec eux le sénatus-consulte sur la paix avec Philippe. En voici les articles : « Tous les Grecs, tant ceux d'Asie que ceux d'Europe, seront libres « et se gouverneront selon leurs lois. « Philippe livrera aux Romains tous les « Grecs qui sont en sa puissance, et « toutes les villes où il tient garnison, « et cela avant la fête des jeux Isthmiques; il retirera les garnisons d'Eurome, de Pédase, de Bargyle, de Jessé, « d'Abydos, de Thasos, de Myrine, « de Périnthe, et laissera ces villes « jouir de la liberté. Sur la délivrance « des Cianiens, Titus écrira au roi Prusias quelles sont les intentions du sénat. Philippe rendra aux Romains les « prisonniers et les transfuges dans le « même temps, et outre cela, les vaisseaux pontés, à l'exception de cinq « felouques et de la galère à seize bancs « de rameurs. Il donnera mille talens, « moitié incessamment, et l'autre moitié dans dix ans, cinquante chaque « année en forme de tribut. »

Quand ce sénatus-consulte se fut répandu parmi les Grecs, la confiance qu'il leur inspira et la joie qu'il leur donna ne se peuvent exprimer. Les seuls Étoliens, mécontens de n'avoir point obtenu ce qu'ils avaient espéré, affectaient de le décrier, disant qu'il ne contenait que des paroles et rien davantage. Pour indisposer les esprits contre ce décret, ils fondaient leur médisance sur certaines probabilités qu'ils tiraient de la manière même dont il était conçu. Ils disaient qu'au sujet des villes où Philippe avait garnison, le sénatus-consulte ordonnait deux choses : la première, qu'il retirât ces garnisons et livrât les villes aux Romains; l'autre, qu'en retirant les garnisons, il mît les villes en liberté; que celles qui reprenaient leur liberté étaient nommées par leur nom, et que c'étaient celles de l'Asie; et que celles qui étaient données aux Romains, étaient celles de l'Europe, savoir : Orée, Érétrie, Chalcis, Démétriade, Corinthe. D'où il était aisé de voir que les Romains ne faisaient maintenant qu'occuper la place de Philippe, que la Grèce n'était pas délivrée de ses chaînes, et que tout au plus elle avait changé de maître. Voilà ce que les Étoliens disaient et répétaient sans cesse.

Flaminius et les dix commissaires d'Élatée s'en allèrent à Anticyre et de là à Corinthe, où ils tinrent de fréquens conseils sur l'état présent des affaires. Pour empêcher les mauvais effets des bruits que les Étoliens répandaient dans toute la Grèce, et dont quelques hommes étaient frappés, le consul se crut obligé de mettre cette affaire en délibération. Il n'y eut pas de raisons qu'il n'employât pour faire voir aux commissaires que s'ils voulaient chez les Grecs immortaliser le nom romain et les persuader qu'en venant chez eux, ce n'était pas le propre intérêt, mais la liberté de la Grèce

qu'on s'était proposée, il fallait sortir de tous les lieux et mettre en liberté toutes les villes où Philippe avait garnison. Cela ne laissait pas que d'avoir ses difficultés; car ce qui regardait les autres villes avait déjà été agité à Rome par les dix commissaires, et ils avaient sur ce point reçu des ordres exprès du sénat. Mais à l'égard de Chalcis, de Corinthe et de Démétriade, comme on avait des précautions à prendre contre Antiochus, on leur avait donné pouvoir de disposer de ces trois villes selon qu'ils le jugeraient à propos, eu égard aux conjectures où ils se verraient; car l'on ne doutait point qu'Antiochus ne se disposât depuis long-temps à fondre sur l'Europe. Enfin Flaminius gagna sur le conseil, que Corinthe serait mise en liberté et entre les mains des Achéens; mais on retint l'Acrocorinthe, Démétriade et Chalcis.

On était alors au temps où les jeux Isthmiques devaient se célébrer, et l'attente de ce qui allait arriver y avait amené de presque toutes les parties de l'univers des personnes de la plus grande considération. Le traité de paix futur était là le sujet de toutes les conversations, et l'on en parlait différemment. Les uns disaient qu'il n'y avait nulle apparence que les Romains se retirassent de tous les lieux et de toutes les places qu'ils avaient conquises; les autres, qu'ils sortiraient des places les plus célèbres, mais qu'ils garderaient celles qui, avec moins de nom, leur procureraient les mêmes avantages. Ils croyaient même les connaître, ces places, et les désignaient dans les conversations. Tout le monde était dans cette incertitude, lorsque, la multitude étant assemblée dans le stade pour le spectacle de la proclamation de la paix, un héraut s'avance, fait faire silence par une trompette, et publie à haute voix :

« Le sénat romain et Titus Quintius « consul, après avoir vaincu Philippe « et les Macédoniens, mettent en li- « berté, sans garnisons, sans tribut, « et laissent vivre sous leurs propres « lois les Corinthiens, les Phocéens, « les Locriens, les Eubéens, les Achéens « Phthiotes, les Magnètes, les Thessa- « liens et les Perrhébiens. »

Le héraut n'eut pas plutôt prononcé les premières paroles, qu'il s'éleva un si grand bruit dans le peuple, que quelques-uns n'entendirent pas la suite, et que d'autres voulurent l'entendre une seconde fois. La plupart n'en croyaient pas leurs propres oreilles; la chose leur paraissait si extraordinaire, qu'il leur semblait ne l'avoir entendue que comme en songe. Quelqu'un, plus impatient, cria qu'on fît revenir le héraut, que la trompette imposât silence et qu'on répétât le sénatus-consulte. Ce n'était pas tant, à mon avis, pour entendre que pour voir celui qui annonçait une nouvelle si difficile à croire. Le héraut reparaît, la trompette sonne, la nouvelle se republie, les applaudissemens recommencent, et avec tant d'éclat, qu'il serait difficile aujourd'hui de donner une juste idée de cet événement. Quand le bruit eut cessé, les athlètes entrèrent dans la lice, mais on n'y fit aucune attention. Les uns s'entretenaient avec leurs voisins de ce qui venait de se passer, les autres en étaient profondément occupés, et semblaient être hors d'eux-mêmes. Après le spectacle, la foule transportée de joie s'approcha du consul pour le remercier. La presse était telle qu'il pensa en être étouffé. On voulait voir son visage, saluer le libérateur, et toucher sa main. On lui jetait des couronnes et des guirlandes; enfin, peu s'en fallut qu'il ne fût écrasé. Mais quelque éclatantes que fussent ces marques de reconnaissance,

on peut dire hardiment qu'elles étaient encore beaucoup au-dessous du bienfait. Qu'il est beau de voir les Romains concevoir le dessein de venir, à leurs frais, et à travers mille périls dans la Grèce, pour la tirer de servitude! Qu'il est grand d'y conduire des forces capables d'exécuter une si grande entreprise! Mais ce qu'il y a de plus prodigieux; c'est que la fortune n'y ait pas apporté le moindre obstacle, et qu'elle ait tout favorisé jusqu'à cet heureux moment, où, à la seule voix d'un héraut tous les Grecs, tant ceux d'Asie que ceux d'Europe, se sont vus libres, sans garnisons, sans tribut et sous leurs propres lois.

La fête passée, les députés donnèrent audience aux ambassadeurs d'Antiochus, et ordonnèrent que ce prince n'entreprît rien sur les villes d'Asie qui étaient libres, qu'il se retirât de toutes celles qu'il avait envahies sur Ptolémée et sur Philippe. Ils lui défendirent de passer en Europe avec une armée, puisque les Grecs n'avaient plus de guerre à soutenir contre personne, et qu'ils jouissaient d'une entière liberté. Ils finirent en promettant qu'il irait quelqu'un de leur part vers Antiochus. Hégesianax et Lysias se retirèrent avec ces ordres. On fit appeler ensuite les ambassadeurs des nations et des villes, et on leur déclara les résolutions du conseil. On remit en liberté les Macédoniens appelés Orestes, parce que, pendant la guerre, ils s'étaient joints aux Romains. La même grâce fut accordée aux Perrhébiens, aux Dolopes et aux Magnètes. Outre la liberté, les Thessaliens obtinrent que les Achéens Phthiotes fussent unis à leur territoire; on en excepta néanmoins Thèbes, Pharsale et Leucade, trois villes que les Étoliens réclamèrent en vertu du premier traité. Mais le conseil différa de les leur abandonner, et les renvoya pour cela au sénat. Il permit seulement que les Phocéens et Locriens fissent, comme avant la guerre, un même état avec les Étoliens. On rendit aux Achéens Corinthe, Triphylie et Hérée. Les députés voulaient donner Orée et Érétrie à Eumène; mais Flaminius ne fut pas de cet avis. C'est pourquoi, peu de temps après, le sénat accorda aussi la liberté à ces villes, et celle de Caryste eut le même privilége. On donna à Pleurate Lychnide et Parthine, deux villes d'Illyrie, à la vérité, mais qui étaient sous la domination de Philippe. Enfin on laissa le roi Amynandre maître de tous les forts qu'il avait pris pendant la guerre sur le roi de Macédoine.

Les choses ainsi réglées, les députés partirent chacun pour les villes qu'il devait mettre en liberté. Publius Lentulus alla à Bargylie; Lucius Stertinius à Héphestie, à Thasos et aux villes de Thrace; Publius Villius et Lucius Terentius chez Antiochus, et Cnéus Cornélius chez Philippe, qu'il rencontra à Tempé. Là il lui fit part des ordres qu'il avait pour lui, et lui conseilla d'envoyer des ambassadeurs à Rome, de peur qu'on ne le soupçonnât de différer à dessein et d'attendre qu'Antiochus fût arrivé. Le roi ayant promis d'en envoyer au plus tôt, Cornélius vint à l'assemblée des Grecs, qui se tenait aux Thermopyles.

Il y fit un long discours pour exhorter les Étoliens à demeurer fermes dans le parti qu'ils avaient pris, et à ne se départir jamais du traité d'alliance qu'ils avaient fait avec les Romains. Il y écouta aussi leurs plaintes. Les uns se plaignaient, quoique avec modération et politesse, de ce qu'on n'avait donné à leur nation aucune part dans l'heureux succès de la guerre, et de ce que les Romains n'avaient pas à son

égard observé le traité. Les autres lui reprochaient en face que sans les Étoliens jamais les Romains n'auraient mis le pied dans la Thrace, ni par conséquent vaincu Philippe. Mais Cornélius ne jugea pas à propos de répondre sur tous ces chefs; ils se contenta de renvoyer les mécontens au sénat, leur promettant qu'il leur serait rendu justice. Son conseil fut suivi. Ainsi finit la guerre contre Philippe. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

VI.

Le roi Antiochus désirait vivement s'emparer d'Éphèse, à cause de la situation favorable de cette ville, placée comme une citadelle, pour attaquer par terre et par mer l'Ionie et les villes de l'Hellespont, et en face de l'Europe, comme un boulevard propre à protéger contre elle les états d'Asie.... Tout réussissait à Antiochus selon ses désirs, et déjà il était entré dans la Thrace, lorsque Cornélius prit port à Selymbrie. Il était envoyé de la part du sénat pour négocier la paix entre Antiochus et Ptolémée. (*Suidas in* Εὐκαιρία, *apud* SCHWEIGHÆUSER; et *apud* DOM THUILLIER *in Legationibus.*)

—

Conférence, à Lysimachie, entre le roi Antiochus et les ambassadeurs romains.

Publius Lentulus arriva de Bargyle, et Lucius Terentius avec Publius Villius arrivèrent de Thase, accompagnés de dix autres, et ayant fait voir à Antiochus leur arrivée, en peu de jours ils se rassemblèrent tous à Lysimachie, où Hégésianax et Lysias, envoyés par le roi à Flaminius, se rencontrèrent en même temps. Dans les entretiens particuliers qu'eut le roi avec les ambassadeurs, tout cela se passa en civilités qui paraissaient sincères. Mais quand, tout le monde assemblé, il fut question d'affaires, les choses changèrent de face. Lucius Cornélius demanda qu'Antiochus cédât à Ptolémée toutes les villes de l'Asie qu'il avait usurpées sur ce prince, et qu'il se retirât de toutes celles qui avaient appartenu à Philippe, prenant les dieux et les hommes à témoin de la justice de ses demandes. « Car quoi de plus ridicule, disait-il, « que de voir Antiochus se rendre maî« tre des fruits et des récompense « d'une guerre que les Romains avaient « eue avec Philippe? » Il l'exhortait de plus, à ne plus toucher aux villes qui jouissaient de leur liberté. Il ajoutait qu'il était fort surpris qu'Antiochus fût passé en Europe avec deux armées si nombreuses de terre et de mer; et qu'à penser juste sur cette expédition, on ne pouvait imaginer un autre motif que celui d'attaquer les Romains.

Le roi répondit à ce discours: qu'il ne concevait pas comment on lui faisait une querelle sur les villes de l'Asie qu'il possédait; qu'il convenait moins aux Romains qu'à personne de le chicaner là-dessus; qu'il les priait de ne pas plus se mêler des affaires de l'Asie qu'il se mêlait lui-même de celles de l'Italie; qu'il était passé en Europe pour reconquérir la Chersonèse et les villes de Thrace; que personne n'avait plus droit que lui de régner sur ces pays; qu'ils avaient été d'abord soumis à Lysimachus; que ce prince, dans une guerre, avait été vaincu par Séleucus; que son royaume, par conséquent, appartenait par le droit de la guerre au victorieux; que, dans la suite des temps, ses pères, occupés d'autres affaires, avaient laissé Ptolémée et Philippe s'approprier successivement ces conquêtes; que lui maintenant ne les acquérait

pas en abusant du mauvais état où se trouvait Philippe, mais les revendiquait en se servant des moyens que les conjonctures présentes lui offraient; qu'en rétablissant les Lysimachiens dans leur ville, dont ils avaient été indignement chassés par les Thraces, et en peuplant cette colonie, il ne faisait nulle injustice aux Romains; qu'en cela il n'avait point eu en vue de prendre les armes contre eux, mais seulement de faire de cette place une capitale pour Séleucus, son fils; que les villes de l'Asie qui étaient gouvernées selon leurs lois, ne devaient pas tenir leur liberté des Romains, mais de sa pure libéralité; qu'à l'égard de Ptolémée et des démêlées qu'ils avaient ensemble, il en passerait par tout ce qui plairait à ce prince, et que son dessein était non-seulement de lier amitié avec lui, mais encore d'entrer dans son alliance.

Lucius ayant été d'avis qu'il fallait appeler les Lampsacéniens et les Smyrnéens et demander leur sentiment, on les appela. Parménion et Pythodore entrèrent de la part des premiers, et Coeranus de la part des autres. Comme ils parlaient avec beaucoup de liberté, le roi, chagrin de paraître devant les Romains, rendre compte de ses actions à des gens qui lui disputaient quelque chose, interrompit Parménion en disant que ce n'était pas les Romains, mais les Rhodiens qu'ils voulait pour les juges de leurs différends. Là-dessus l'assemblée se sépara sans que l'on fût convenu de rien. (Dom Thuillier.)

Au cas où ils seraient réduits à l'extrémité, ils étaient déterminés à avoir recours aux Romains, et à se donner à à cette république eux et leur ville. (*Suidas in* Τρέχων.) Schweigh.

VII.

Mort de Scopas.

On voit peu de personnes qui ne souhaitent se distinguer par des actions de courage; mais il en est peu qui aient la hardiesse de les entreprendre. Scopas, pour échapper à sa disgrâce par un coup de vigueur, a eu plus de secours que Cléomène, qui, surpris et prévenu, n'avait pour toute ressource que ses propres domestiques et ses amis. Cependant celui-ci se défendit jusqu'à la dernière extrémité, et aima mieux mourir glorieusement que de vivre déshonoré. Scopas, au contraire, quoiqu'il eût un nombreux corps de troupes à sa disposition, et que, sous un roi enfant, l'occasion ne lui manquât point, se laissa prévenir à force de différer et de délibérer. Sur l'avis qu'Aristomène avait reçu, qu'il avait assemblé chez lui ses amis et qu'il les consultait sur le parti qu'il aurait à prendre, il envoya quelques gardes pour l'avertir de la part du roi qu'on l'attendait dans le conseil. A ce seul mot, Scopas fut si déconcerté, qu'il n'osa ni rien exécuter de ce qu'il méditait, ni obéir à son prince. C'était être insensé au dernier point. Aristomène, averti de sa sottise, fait environner la maison de soldats et d'éléphans, et envoie Ptolémée, fils d'Eumène, avec quelques soldats, pour lui réitérer les ordres du roi, et, en cas de refus, l'amener de force au conseil. Ptolémée entre et dit à Scopas que le roi le demandait. Celui-ci ne fait pas attention à ce qu'on lui dit; il attache ses regards sur Ptolémée, comme lui faisant des menaces, et admirant sa hardiesse. Ptolémée s'approche et le saisit par le manteau. Scopas crie au secours. Mais les soldats étant entrés, et quelqu'un ayant dit que la maison

était environnée, il céda à sa mauvaise fortune, et suivit avec ses amis ceux qui le conduisaient au conseil. Là, le roi commença l'accusation en peu de mots; Polycrate, arrivé depuis peu de Cypre, la continua, et après lui, Aristomène. Nous avons déjà rapporté tous les chefs de cette accusation. Il n'y fut alors rien ajouté que les assemblées d'amis qu'il faisait dans sa maison, et le refus qu'il venait de faire d'obéir aux ordres du roi. Il fut sur-le-champ condamné, non-seulement par le conseil, mais encore par ceux des ambassadeurs qui y assistaient. Car Aristomène, qui devait l'accuser, avait eu soin d'y mener plusieurs des plus illustres Grecs, et les ambassadeurs qui, de la part des Étoliens, étaient venus pour négocier une paix. Dorymaque, fils de Nicostrate, était de ce nombre. Quand les accusateurs eurent cessé de parler, Scopas tâcha d'alléguer quelque chose pour sa défense; mais les faits dont il avait été chargé étaient en si grand nombre qu'on ne daigna pas l'écouter. On le jeta dans une prison avec ses amis. La nuit venue, Aristomène fit mourir par le poison Scopas, ses parens et tous ses amis. Dicéarque fut fouetté de verges, et finit sa vie dans les tourmens, punition digne de ses crimes et que toute la Grèce demandait. Ce Dicéarque était cet homme que Philippe, voulant contre la foi des traités opprimer les îles Cyclades, fit amiral de toute la flotte et chef de toute l'entreprise. Envoyé pour une expédition aussi évidemment impie que celle-là, il ne se contenta pas de commettre un si grand crime, il porta l'insolence jusqu'à vouloir effrayer les dieux et les hommes. Arrivé dans le port, il érigea deux autels, dont il consacra l'un à l'impiété et l'autre à l'injustice, fit des sacrifices l'un sur l'autre, et adora ces deux monstres comme si c'eût été des divinités. Aussi les dieux et les hommes lui firent-ils porter la peine qu'il méritait; car il était juste qu'un homme qui pendant sa vie s'était fait une règle de violer toutes les lois de la nature, ne finît pas sa vie par une mort naturelle. Parmi les autres Étoliens, ceux qui voulurent retourner dans leur patrie, le roi les y renvoya et leur permit d'emporter avec eux tout ce qu'ils avaient.

Pour revenir à Scopas, de son vivant on ne s'entretenait d'autre chose que de son infatigable avidité pour les richesses, et, en effet, il n'y avait personne qu'il ne surpassât de ce côté-là: mais on en parla bien davantage après sa mort, quand on sut la quantité d'or et de meubles précieux qui s'était trouvée dans sa maison. Il se faisait aider dans son brigandage par des gens qu'il connaissait livrés à toutes sortes de débauches, et avec leur secours, il n'était dans le royaume ni muraille ni barrière qu'il ne forçât pour s'enrichir.

Quand les affaires des Étoliens furent réglées, les courtisans se disposèrent à célébrer la fête des Anacleteries pour le roi. Ce prince n'avait cependant pas encore atteint l'âge où cette fête a coutume de se faire; mais on crut que lorsqu'il aurait été proclamé roi, le gouvernement prendrait une meilleure forme, et que de là ensuite les affaires iraient toujours de mieux en mieux. Il se fit pour cela de grands préparatifs, et la fête se célébra avec une pompe et une magnificence dignes d'un si beau royaume. Polycrate passa dans le temps pour avoir été dans cette occasion d'un grand secours aux courtisans. Ce Polycrate, quoique jeune, du temps que le père du roi vivait, s'était fait une si belle réputation par sa probité et par ses actions, que dans

pas en abusant du mauvais état où se trouvait Philippe, mais les revendiquait en se servant des moyens que les conjonctures présentes lui offraient; qu'en rétablissant les Lysimachiens dans leur ville, dont ils avaient été indignement chassés par les Thraces, et en peuplant cette colonie, il ne faisait nulle injustice aux Romains; qu'en cela il n'avait point eu en vue de prendre les armes contre eux, mais seulement de faire de cette place une capitale pour Séleucus, son fils; que les villes de l'Asie qui étaient gouvernées selon leurs lois, ne devaient pas tenir leur liberté des Romains, mais de sa pure libéralité; qu'à l'égard de Ptolémée et des démêlées qu'ils avaient ensemble, il en passerait par tout ce qui plairait à ce prince, et que son dessein était non-seulement de lier amitié avec lui, mais encore d'entrer dans son alliance.

Lucius ayant été d'avis qu'il fallait appeler les Lampsacéniens et les Smyrnéens et demander leur sentiment, on les appela. Parménion et Pythodore entrèrent de la part des premiers, et Coeranus de la part des autres. Comme ils parlaient avec beaucoup de liberté, le roi, chagrin de paraître devant les Romains, rendre compte de ses actions à des gens qui lui disputaient quelque chose, interrompit Parménion en disant que ce n'était pas les Romains, mais les Rhodiens qu'ils voulait pour les juges de leurs différends. Là-dessus l'assemblée se sépara sans que l'on fût convenu de rien. (Dom Thuillier.)

Au cas où ils seraient réduits à l'extrémité, ils étaient déterminés à avoir recours aux Romains, et à se donner à à cette république eux et leur ville. (*Suidas in* Τρίχωνι.) Schweigh.

VII.

Mort de Scopas.

On voit peu de personnes qui ne souhaitent se distinguer par des actions de courage; mais il en est peu qui aient la hardiesse de les entreprendre. Scopas, pour échapper à sa disgrâce par un coup de vigueur, a eu plus de secours que Cléomène, qui, surpris et prévenu, n'avait pour toute ressource que ses propres domestiques et ses amis. Cependant celui-ci se défendit jusqu'à la dernière extrémité, et aima mieux mourir glorieusement que de vivre déshonoré. Scopas, au contraire, quoiqu'il eût un nombreux corps de troupes à sa disposition, et que, sous un roi enfant, l'occasion ne lui manquât point, se laissa prévenir à force de différer et de délibérer. Sur l'avis qu'Aristomène avait reçu, qu'il avait assemblé chez lui ses amis et qu'il les consultait sur le parti qu'il aurait à prendre, il envoya quelques gardes pour l'avertir de la part du roi qu'on l'attendait dans le conseil. A ce seul mot, Scopas fut si déconcerté, qu'il n'osa ni rien exécuter de ce qu'il méditait, ni obéir à son prince. C'était être insensé au dernier point. Aristomène, averti de sa sottise, fait environner la maison de soldats et d'éléphans, et envoie Ptolémée, fils d'Eumène, avec quelques soldats, pour lui réitérer les ordres du roi, et, en cas de refus, l'amener de force au conseil. Ptolémée entre et dit à Scopas que le roi le demandait. Celui-ci ne fait pas attention à ce qu'on lui dit; il attache ses regards sur Ptolémée, comme lui faisant des menaces, et admirant sa hardiesse. Ptolémée s'approche et le saisit par le manteau. Scopas crie au secours. Mais les soldats étant entrés, et quelqu'un ayant dit que la maison

II.

Réponse des Béotiens aux ambassadeurs d'Antiochus.

Antiochus avait envoyé des ambassadeurs aux Béotiens. Ceux-ci lui répondirent : « Quand le roi viendra « vers nous en personne, alors nous « verrons ce que nous aurons à ré- « pondre. » (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

III.

Ambassades des Épirotes et des Éléens auprès d'Antiochus.

Pendant qu'Antiochus séjournait à Chalcis, vers le commencement de l'hiver il lui vint des ambassadeurs de la part des Épirotes et des Éléens, Charops pour les premiers, et Callistrate pour les autres. Charops le supplia de ne pas engager les Épirotes à avoir les premiers la guerre avec les Romains, et de faire attention que leur état était le premier qu'ils rencontreraient en venant d'Italie dans la Grèce; que si, commandant dans l'Épire, il était en état de les défendre, tous les ports et toutes les villes lui seraient ouverts; que s'il se voyait dans l'impuissance de les secourir, il voulût bien leur pardonner le refus qu'ils faisaient de le recevoir, et n'imputer ce refus qu'à la crainte qu'ils avaient d'être accablés par les Romains. Pour Callistrate, il pria le roi d'envoyer aux Éleens du secours contre les Achéens, qui avaient pris la résolution de leur déclarer la guerre, et de la part desquels ils craignaient une irruption. Le roi répondit à Charops, qu'il députerait chez les Épirotes pour délibérer avec eux sur ce qu'il convenait de faire, et il envoya aux Éléens mille hommes de pied, à la tête desquels il mit Euphane, Crétois. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

IV.

Les Béotiens.

Les affaires de ce peuple dépérissaient depuis long-temps, et l'ancienne gloire de leur gouvernement s'était presque évanouie. Au temps de la bataille de Leuctres leur réputation et leur puissance avaient fait de grands progrès; mais dans la suite, sous la préture d'Amœocrite, l'une et l'autre s'affaiblirent, et enfin prenant tout autre route que celle qu'ils avaient auparavant suivie, ils perdirent toute la gloire qu'ils s'étaient acquise. Voici comment la chose arriva. Les Achéens, par une alliance faite avec eux, les avaient engagés à prendre les armes contre les Étoliens. Ceux-ci fondent avec une armée sur la Béotie. Les Béotiens s'assemblent en corps d'armée, et, sans attendre les Achéens qui devaient venir à leur secours, en viennent aux mains avec leurs ennemis. Défaits, ils se laissèrent tellement abattre, que depuis ce temps-là ils n'osèrent plus rien entreprendre pour recouvrer leur première splendeur ni se joindre par décret public aux autres Grecs dans quelque expédition qu'on leur proposât. Ils ne pensèrent plus qu'à boire et à manger, et ils firent l'un et l'autre avec tant d'excès, qu'ils devinrent sans courage et sans force. Il est bon de marquer ici par quels degrés ce changement se fit.

Après leur défaite, ayant abandonné les Achéens, ils se joignirent à l'état des Étoliens, dont ils se séparèrent peu de temps après, lorsqu'ils les virent marcher contre Démétrius père de Philippe. Ce prince ne fut pas plutôt entré dans la Béotie, que, sans se donner le moindre mouvement pour le repousser, ils se livrèrent aux Macédoniens. Comme il

restait encore parmi eux quelque faible étincelle de l'ancienne vertu, quelques-uns portèrent ce joug avec impatience. On s'éleva vivement contre Ascondas et Néon, l'un aïeul, et l'autre père de Brachylles, lesquels étaient les plus ardens pour le parti des Macédoniens. Cependant la faction d'Ascondas l'emporta : on va voir comment.

Antigonus, après la mort de Démétrius, ayant été fait tuteur de Philippe, venait par mer à l'extrémité de la Béotie pour je ne sais quelles affaires. A la hauteur de Larymna, une tempête affreuse le surprit et jeta ses vaisseaux sur la côte, où ils restèrent à sec. Le bruit se répand aussitôt qu'Antigonus devait faire une descente dans la Béotie. Sur cette nouvelle, Néon prend toute la cavalerie, dont il était capitaine général, et la conduit de tous côtés pour empêcher l'irruption. Il arrive où était Antigonus, fort inquiet et fort embarrassé. Il était facile d'incommoder là les Macédoniens; mais Néon, contre leur propre attente, les épargna. Les Béotiens lui en surent bon gré; mais les Thébains le trouvèrent très-mauvais. Quand, à la faveur du flot, les vaisseaux d'Antigonus purent continuer leur route, il commença par remercier Néon de ne l'avoir pas attaqué dans l'état où il était, et passa ensuite en Asie. Il conserva le souvenir de ce bienfait. Après avoir dans la suite vaincu Cléomène et s'être rendu maître de Lacédémone, il fit Brachylles gouverneur de cette ville. Ce ne fut pas la seule faveur que reçut cette famille : tantôt Antigonus, tantôt Philippe lui fournissaient de l'argent, et l'appuyaient de leur protection. Avec ce secours, bientôt elle se mit au-dessus de tous les Thébains qui lui étaient contraires, et les obligea tous, à l'exception d'un très-petit nombre, à se ranger du côté de la Macédoine. Telle est l'origine et du crédit que la famille de Néon avait chez les Macédoniens, et des libéralités qu'elle en recevait.

Pour revenir à la Béotie, tout y était dans un si grand désordre que, pendant près de vingt-cinq ans, les tribunaux demeurèrent fermés, les contrats suspendus, les procès indécis. Les magistrats occupés, tantôt à ordonner des garnisons, tantôt à marcher à quelque expédition, ne trouvaient pas le moment d'écouter les différends des particuliers. Les coffres publics étaient spoliés par quelques chefs qui prenaient de quoi distribuer aux citoyens pauvres, pour s'attirer leurs suffrages et en obtenir les premières dignités; et le peuple penchait d'autant plus en leur faveur, qu'à l'abri de ces magistrats, il espérait éviter les peines dues à ses crimes, n'avoir rien à craindre de ses créanciers, et tirer quelque argent du trésor public. Celui qui contribuait le plus à cette corruption était un certain Opheltas. Tous les jours il formait quelque nouveau projet qui paraissait utile pour le présent, mais dont les suites devaient être funestes à l'état. Il s'introduisit encore une coutume pernicieuse : les pères qui mouraient sans enfans ne laissèrent pas leurs biens à leur famille, comme il s'observait autrefois; ils les léguèrent à leurs compagnons de table pour être dépensés en commun. Ceux même qui avaient des enfans consacraient la plus grande partie de leur succession à l'établissement de ces sortes de confréries. Il était beaucoup de Béotiens qui avaient en un mois plus de repas à prendre que le mois n'avait de jours. Les Mégariens se lassèrent enfin d'un gouvernement si pitoyable, et se réunirent à celui des Achéens qu'ils avaient quitté; car, dès le temps d'Antigonus Gonatas, ils ne formaient qu'un état avec les Achéens; ils ne s'en étaient même séparés, pour

s'unir aux Béotiens, que de leur consentement, et parce que Cléomène occupant l'isthme, ils ne pouvaient avoir nul commerce avec eux. Les Béotiens furent extrêmement blessés de cette désertion; ils se crurent méprisés et coururent aux armes. Pleins de mépris pour les Mégariens, ils s'approchèrent de la capitale, sans penser que les Achéens viendraient au secours. Déjà ils faisaient leurs approches, lorsque, saisis d'une terreur panique, fondée sur le bruit qui courut que Philopœmen arrivait avec ses troupes, ils laissèrent leurs échelles contre les murailles et se retirèrent en désordre dans leur pays. Quelque dérangé que fût le gouvernement des Béotiens, ils ne souffrirent cependant pas beaucoup des guerres de Philippe et d'Antiochus. Mais ils eurent beaucoup à souffrir dans la suite. La fortune sembla vouloir se dédommager, et elle les traita cruellement, comme nous verrons plus bas. (*Vertus et Vices.*) Dom Thuillier.

Le prétexte dont les Béotiens couvraient leur haine contre les Romains était la mort de Brachylles et l'expédition que Flaminius avait entreprise contre Coronée pour venger les Romains, qui avaient été massacrés sur les routes; mais la véritable raison de ce changement provenait, comme nous l'avons dit, de ce qu'ils s'étaient laissé corrompre : et en effet, lorsque le roi Antiochus se fut approché de Thèbes, les magistrats béotiens allèrent au-devant de lui hors de leur ville, eurent un entretien familier avec lui et le firent entrer dans leur ville. (*Ibid.*)

V.

Antiochus se marie dans Chalcis.

Antiochus, surnommé le Grand; ainsi que le raconte Polybe dans son livre XI, étant parti pour Chalcis en Eubée, y contracta un mariage, à l'âge de cinquante ans, au moment où il avait deux pesantes affaires sur les bras : la délivrance de la Grèce, comme il le déclarait lui-même, et la guerre avec les Romains. Épris d'amour pour une jeune fille de Chalcis, au milieu même de la guerre, il ne songea plus qu'aux apprêts de son mariage, et passait tout son temps dans les plaisirs et dans l'ivresse des festins. Cette jeune vierge était fille de Cléoptolème, un des plus illustres citoyens de Chalcis, et elle était de la beauté la plus remarquable. Il passa tout l'hiver à Chalcis, uniquement occupé de la célébration de son mariage, et laissa de côté tout soin des grandes affaires. Il donna à cette jeune fille le nom d'Eubé. Lorsqu'il eut été vaincu dans la guerre, il se réfugia à Éphèse avec sa nouvelle épouse. (*Apud Athenæum*, lib. X.) Schweigh.

VI.

Après la prise d'Héraclée par les Romains, les Étoliens envoient plusieurs fois à Rome des ambassadeurs, et sont obligés de se rendre à la foi des Romains. Trompés par le mot de foi, et instruits ensuite de la force de ce mot, ils en sont effrayés et rompent le traité. — Retour de Nicandre envoyé par les Étoliens à Antiochus, et sa conférence avec Philippe.

Phénéas, préteur des Étoliens, voyant, après la prise d'Héraclée, le danger qui menaçait l'Étolie, et se représentant les maux qui devaient fondre sur les autres villes, se hâta de députer à Manius pour demander une trêve et la paix. Ses ambassadeurs furent Archédame, Pantaléon et Chalcée, qui abordèrent le consul, bien disposés à lui faire un long discours. Mais Manius ne leur en donna pas le loisir; il les interrompit sous prétexte qu'il était trop occupé de la dis-

tribution des dépouilles d'Héraclée. Il leur accorda une trêve de dix jours, et leur dit qu'il ferait partir avec eux Lucius, à qui ils n'auraient qu'à déclarer leurs intentions. Lucius arrive avec eux à Hypate; les conférences se tiennent : les Étoliens, pour justifier leur mécontentement, rappellent les services qu'ils avaient rendus aux Romains. Mais Lucius les interrompant, leur dit que cette sorte d'apologie n'était plus de saison; qu'ils avaient rompu avec les Romains; qu'ils s'étaient attiré eux-mêmes la haine qu'on avait pour eux; que leurs services passés leur étaient maintenant inutiles; qu'il ne leur restait qu'un moyen de se remettre bien avec les Romains, qui était de recourir aux prières et de supplier le consul d'oublier et de pardonner les excès où ils étaient tombés. Les Étoliens, après avoir longtemps délibéré sur cette affaire, résolurent enfin de laisser le tout à la discrétion de Manius, et de s'abandonner à la foi des Romains, sans savoir à quoi il s'engageaient, et ne prétendant par là que se rendre Lucius plus favorable. En quoi ils s'abusaient grossièrement; car chez les Romains s'abandonner à la foi, c'est se soumettre absolument au vainqueur.

Le décret ratifié, ils envoyèrent Phénéas avec Lucius pour faire connaître au consul ce qui avait été résolu. Présenté à Manius, après avoir dit quelque chose pour la défense des Étoliens, il conclut en disant qu'il avait été réglé chez eux qu'ils s'abandonneraient à la foi des Romains. « Cela est-il ainsi? » reprit le consul. Quand ils l'en eurent assuré : « Hé « bien, continua le consul, il faudra donc « qu'il ne passe en Asie aucun Étolien, « soit comme particulier, soit comme « homme public; en second lieu, que « vous me livriez Dicéarque, et Ménes- « trate Épirote (qu'on disait être entré « dans Naupacte avec des troupes), et « avec Amynandre et ceux des Athama- « niens qui l'ont suivi dans sa révolte « contre les Romains. » Phénéas ne lui permit pas d'aller plus loin. « Ce que « vous me demandez, lui dit-il, n'est « ni juste ni selon l'usage des Grecs. » Ici Manius haussant le ton, moins par colère, que pour faire sentir aux députés à quoi les Étoliens étaient réduits et leur inspirer une extrême terreur : « Il « vous sied bien vraiment, petits Grecs, « répondit-il, de m'alléguer vos usages, « et de m'avertir de ce qu'il me convient « de faire, après vous être abandonnés « à ma foi. Savez-vous qu'il dépend de « moi de vous charger de chaînes? » Et sur-le-champ il en fit apporter, ainsi qu'un collier de fer qu'il ordonna qu'on leur mît au cou. Phénéas et les autres députés furent si effrayés, que leurs genoux ployaient, et qu'ils étaient tout hors d'eux-mêmes. Lucius et quelques autres tribuns qui étaient présens prièrent Manius d'avoir des égards pour le caractère d'ambassadeur dont ces Grecs étaient revêtus, et de ne pas les traiter en rigueur. Le consul se radoucit et laissa parler Phénéas, qui dit que les magistrats des Étoliens feraient tout ce qui leur était ordonné; mais que les ordres devaient être portés au peuple, si l'on voulait qu'ils fussent exécutés, et qu'il demandait pour cela une nouvelle trêve de dix jours. Cela lui fut accordé, et on se sépara.

Les ambassadeurs, de retour à Hypate, rapportèrent aux magistrats tout ce qui leur était arrivé et tout ce qui leur avait été dit. Ce fut alors que les Étoliens sentirent à quoi ils étaient exposés, faute d'avoir connu ce qu'ils faisaient en s'abandonnant à la foi des Romains. Aussitôt on écrivit aux villes, on convoqua la nation pour délibérer sur les ordres qu'on leur donnait. Mais

le bruit des mauvais traitemens qu'avaient reçus les ambassadeurs avait prévenu les lettres, et toute la multitude en avait été indignée au point que personne ne voulut se trouver à l'assemblée, et qu'il fut par conséquent impossible de délibérer. Une autre chose encore ralentit les négociations. Dans ce temps-là, Nicandre arriva d'Asie à Phalère, dans le golfe de Malée, d'où il était parti, et dès qu'il eut fait connaître au peuple la bonne volonté qu'Antiochus avait pour lui et les promesses dont il était chargé de la part de ce prince, c'en fut assez; on ne pensa plus à la paix, et on laissa tranquillement passer les dix jours de trêve sans rien conclure pour finir la guerre.

Il arriva à ce Nicandre, en revenant, une aventure singulière que je ne puis passer sous silence. Il y avait douze jours qu'il avait fait voile d'Éphèse lorsqu'il entra dans le port de Phalara. Sur la route, ayant découvert que les Romains étaient à Héraclée, et que les Macédoniens, quoique hors de Lamia, campaient cependant assez près de cette ville, il fut assez heureux pour porter, sans être aperçu, tout ce qu'il avait d'argent dans Lamia. La nuit venue, il voulut passer entre les deux champs pour gagner Hypate, mais il tomba dans le quartier d'une élite de Macédoniens qui le saisirent et le menèrent à Philippe, qui était alors à table. Il semblait ne pouvoir éviter un de ces maux, ou d'essuyer toute la colère du roi de Macédoine, ou d'être livré aux Romains. On annonce Nicandre à Philippe, qui commande qu'on ait soin de lui et qu'on ne le laisse manquer de rien. Au sortir du repas, il rejoint Nicandre, et, après s'être plaint que les Étoliens eussent été assez insensés pour donner entrée dans la Grèce aux Romains et ensuite à Antiochus, il l'exhorta à avertir les magistrats, au moins dans les circonstances présentes, d'oublier le passé, de rechercher son amitié, et de faire en sorte qu'eux et les Macédoniens ne travaillassent pas à se détruire réciproquement les uns les autres. A l'égard de Nicandre, il lui recommanda de n'oublier jamais la bonté qu'il avait pour lui; il le renvoya avec bonne garde, et ordonna à ceux qui le conduisaient de ne le pas quitter qu'il ne fût entré dans Hypate. Cela fut ponctuellement exécuté. Nicandre revint sain et sauf dans sa patrie, non sans être extrêmement surpris du bonheur extraordinaire qu'il avait eu dans cette occasion. Depuis ce temps-là, il garda toujours une forte inclination pour la maison de Macédoine. Sa reconnaissance lui coûta cher du temps de Persée; car, comme il ne s'opposait qu'à contre-cœur aux entreprises de ce prince, il fut soupçonné et accusé d'avoir avec lui des intelligences. Il fut appelé à Rome pour y rendre compte de sa conduite, et il y mourut. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

—

Corax est une montagne entre Callipoli et Naupacte.

Aperantia est une ville de Thessalie. (*Steph. Byz.*) Schweigh.

VII.

Ambassade des Lacédémoniens auprès du du sénat romain.

Les ambassadeurs envoyés à Rome par les Lacédémoniens arrivèrent alors, sans y avoir rien obtenu de ce qu'ils espéraient. Il s'agissait des ôtages et de leurs bourgs. Sur le dernier point, le sénat répondit qu'il donnerait ses ordres aux députés qui devaient aller dans la Laconie, et à l'égard des ôtages,

qu'il voulait examiner encore cette affaire. Il fut encore question des bannis; sur quoi la réponse du sénat fut qu'il était fort surpris que les Achéens ne les rétablissent point dans leur patrie, puisque Sparte avait été remise en liberté. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

VIII.

Le sénat romain reconnaît les services que Philippe avait rendus à la république pendant la guerre contre Antiochus.

Les ambassadeurs de Philippe étant entrés dans le sénat, firent valoir tant qu'ils purent le zèle et la vivacité avec laquelle leur maître avait défendu contre Antiochus les intérêts de la république, et ils n'eurent pas fini, que le sénat, par reconnaissance, permit à Démétrius, qui était à Rome en ôtage, de retourner chez le roi son père; il promit encore que Philippe serait déchargé du tribut qu'on avait exigé de lui, si dans la guerre présente il demeurait constamment fidèle aux Romains. On donna aussi la liberté de se retirer aux ôtages des Lacédémoniens; on ne retint qu'Arménas, fils de Nabis: mais quelque temps après il fut attaqué d'une maladie qui l'emporta. (*Ibid.*) Dom Thuillier.

FRAGMENS

DU

LIVRE VINGT-UNIÈME.

Fêtes chez les Romains après une victoire. — Réponse du sénat aux ambassadeurs étoliens.

A Rome, dès qu'on eut appris la victoire qui avait été remportée sur mer, on ordonna au peuple une fête de neuf jours, c'est-à-dire qu'il y eut ordre de ne pas travailler et d'offrir aux dieux des sacrifices en reconnaissance de l'heureux succès qu'ils avaient accordé aux armes des Romains. Ensuite on écouta les ambassadeurs des Étoliens et ceux de Manius. Après les avoir entendus, le sénat proposa aux Étoliens cette alternative, ou qu'ils remissent sans restriction tout ce qui les concernait en la disposition des Romains, ou qu'ils payassent sans délai mille talens, et qu'ils eussent les mêmes amis et les mêmes ennemis qu'avaient les Romains. Les Étoliens prièrent qu'il leur fût expliqué quelles choses on voulait qu'ils remissent en la disposition des Romains; mais le sénat ne voulut point entendre à cette distinction, et on resta en guerre avec eux. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

—

Ambassade des Athéniens auprès des Romains pour les Étoliens. — Embarras où les propositions des Romains jettent les Étoliens.

Pendant que le consul Manius faisait le siége d'Amphise, les Athéniens, informés de l'extrémité où se trouvait

cette place, et que Publius Scipion venait d'y arriver, députèrent Échedème au camp des assiégeans, avec ordre de saluer de leur part les deux Scipions, Lucius et Publius, et de les engager, si cela se pouvait, à ne plus faire la guerre aux Étoliens. Publius, prévoyant que cet ambassadeur lui serait utile dans la suite, le reçut avec beaucoup de politesse et de bonté. Son dessein était de conduire les affaires des Étoliens à un accommodement, ou, s'ils refusaient d'y entrer, de ne point s'arrêter là et de passer en Asie; car il sentait bien que pour terminer cette guerre et venir glorieusement à bout de cette expédition, le seul moyen était, non de subjuguer les Étoliens, mais de vaincre Antiochus et de se rendre maître de l'Asie. Il écouta donc volontiers ce que lui dit l'ambassadeur sur la paix, et il lui ordonna d'aller sonder les Étoliens sur le même sujet. Échedème part, arrive à Hypate et confère avec les magistrats d'Étolie. On l'entend avec plaisir parler de paix, et l'on nomme des ambassadeurs avec lesquels il revient trouver Publius, qui était campé à huit stades d'Amphise. Après un long détail qu'ils lui firent des services que les Romains avaient tirés des Étoliens, Publius, à son tour, leur parlant avec beaucoup de douceur et d'amitié, raconta ce qu'il avait fait en Espagne et en Afrique, et de quelle manière il s'était conduit à l'égard de ceux qui l'avaient fait maître de leur sort, et enfin il leur déclara qu'il fallait qu'ils se soumissent aussi et qu'ils s'abandonnassent aux Romains. D'abord ces ambassadeurs espéraient que la paix allait se conclure; mais, quand ils se furent informés des conditions, et qu'on leur eut dit qu'ils n'obtiendraient la paix qu'en se remettant sans restriction à tout ce qu'il plairait aux Romains, ou qu'en payant sans délai mille talens, et qu'en aimant ou haïssant ceux que Rome aimait ou haïssait; ils furent indignés d'entendre un langage si peu conforme au premier qu'on leur avait tenu. Ils dirent cependant qu'ils communiqueraient ces ordres aux Étoliens, et prirent congé. Échedème reparle aux magistrats étoliens; on remet l'affaire en délibération. Comme la première des conditions était impraticable, et que la somme immense que l'on demandait était au-delà de leur pouvoir, et que la seconde les effrayait, parce qu'après s'y être autrefois soumis ils avaient pensé être jetés dans les fers, inquiets et embarrassés sur le parti qu'ils avaient à prendre, ils renvoyèrent les ambassadeurs pour prier ou qu'on diminuât la somme, afin qu'on pût l'acquitter, ou que les magistrats et les femmes ne fussent pas comptés parmi ceux que les Romains avaient en leur disposition. Avec ces instructions ils reviennent à Publius; mais Lucius leur dit qu'il n'avait pouvoir de traiter de paix avec eux qu'aux conditions qu'il leur avait marquées. Ils retournent à Hypate; Échedème les accompagne; nouvelle délibération. Il leur conseille, puisque la paix ne pouvait actuellement se faire, de demander une trêve pour respirer un peu de l'accablement où ils étaient, et d'envoyer des ambassadeurs au sénat, ajoutant que peut-être il serait plus indulgent à leur égard, ou s'il les ménageait aussi peu, qu'ils épieraient l'occasion que le temps leur présenterait de se délivrer des maux qu'ils souffraient; que leur état ne pouvait devenir pire qu'il était, mais que, pour bien des raisons, il avait lieu d'espérer qu'il deviendrait meilleur. On trouva cet avis très-judicieux, et l'on députa encore à Lucius pour en obtenir six mois de trêve,

pendant lesquels on enverrait une ambassade au sénat. Publius, qui brûlait depuis long-temps d'aller en Asie, persuada bientôt à son frère de leur accorder cette grâce. Les conventions rédigées par écrit, Manius lève le siége, remet toutes ses troupes à Lucius, et prend, avec les tribuns, la route de Rome. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

II.

Les Phocéens, fatigués d'être si longtemps les hôtes des Romains restés chez eux avec leurs navires, et, supportant impatiemment les tributs qu'on leur imposait, se divisent en différens partis. (*Suidas in* Ἐπίσταθμ.) SCHWEIGHÆUSER.

Ambassade des Phocéens auprès d'Antiochus.

Séleucus campait sur les frontières de la Phocide, lorsque les magistrats de cette contrée, craignant que la disette où l'on était ne soulevât la multitude et que les partisans d'Antiochus ne lui inspirassent leurs sentimens, envoyèrent à ce prince des ambassadeurs, pour le prier de ne pas approcher de Phocée, parce que leur résolution était de rester tranquilles, et d'attendre quel serait le succès de la guerre, qu'alors ils se soumettraient à tout ce qui leur serait ordonné. Entre ces ambassadeurs, Aristarque, Cassandre et Rhodon étaient portés pour Séleucus; Hégias et Gélias penchaient pour Antiochus. Le roi reçut les trois premiers poliment et leur fit beaucoup de caresses, et n'eut que très-peu d'égards pour les autres. Informé des dispositions du peuple et de la famine qu'il souffrait, sans entendre les ambassadeurs, sans leur donner aucune réponse, il se mit en marche et s'avança vers la ville. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

Pausistrate commandant de la flotte rhodienne.

Pausistrate, commandant de la flotte des Rhodiens, se servit d'une machine propre à lancer du feu. Des deux côtés de la proue, à l'intérieur du bâtiment, sur la partie supérieure, deux antennes étaient placées l'une près de l'autre et fixées par des coins, de manière que leurs extrémités s'avançaient assez loin sur la mer; de la tête de ces coins pendait, à l'aide d'une chaîne de fer, un vase portant une grande quantité de feu; de telle sorte qu'à chaque fois qu'approchait, soit vis-à-vis, soit sur les côtés, un vaisseau ennemi, on secouait sur lui ce feu qui ne pouvait endommager le bâtiment sur lequel il était placé, attendu que par l'inclinaison de la machine il s'en trouvait fort éloigné. (*Suidas in* Πυρφόρος.) SCHWEIGH.

Pamphilidas.

Pamphilidas, commandant de la flotte rhodienne, paraissait plus habile que son collègue Pausistrate à profiter de toutes les circonstances favorables. Il avait naturellement l'esprit pénétrant et profond, et s'il était moins hardi à entreprendre, il était plus constant dans ses entreprises. Cependant, comme la plupart des hommes jugent des choses non par principe et par raison, mais par les événemens, parce que Pausistrate faisait paraître plus d'activité et de hardiesse, les Rhodiens l'avaient préféré; mais l'accident qui leur arriva leur fit bientôt changer de sentiment. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

Lettres du consul Lucius.

Séleucus et Eumène reçurent à Samos des lettres de la part de Lucius, consul, et de Publius Scipion, par lesquelles on leur apprenait que la trêve demandée par les Étoliens leur avait été accordée, et que l'armée romaine marchait vers l'Hellespont. Les Étoliens mandèrent les mêmes nouvelles à Antiochus et à Séleucus. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

—

Traité d'alliance entre Eumène et les Achéens.

Dans la Grèce, Eumène ayant député aux Achéens pour les engager à s'unir avec lui, il se fit une assemblée dans l'Achaïe, où l'on conclut et ratifia cette alliance, et les Achéens fournirent au roi mille hommes de pied et cent chevaux, et ils désignèrent pour chef Diophanes de Mégalopolis. (*Ibid.*)

—

Diophanes.

Diophanes le Mégalopolitain avait porté les armes sous Philopœmen pendant toute la longue guerre qu'avait faite Nabis, tyran de Lacédémone, dans le voisinage de Mégalopolis, et il s'était rendu fort habile dans le métier de la guerre. Il avait, outre cela, la mine haute et avantageuse, le corps robuste et redoutable, et ce que l'on estime principalement dans un homme de guerre, il était brave et entendait avec perfection le maniement des armes. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

—

Eumène assiégé dans Pergame détourne les Romains d'accepter la paix proposée par Antiochus.

Antiochus s'étant répandu dans la campagne de Pergame, y apprit qu'Eumène arrivait. Dans la crainte que toutes les troupes de terre et de mer ne fondissent sur lui, pour éviter cet inconvénient, il résolut de proposer la paix aux Romains, à Eumène et aux Rhodiens. Il leva donc le camp et s'en alla à Élée. Vis-à-vis la place s'élevait une hauteur; il y posta son infanterie. La cavalerie, au nombre de plus de six mille chevaux, il la fit camper dans la plaine, sous les murailles de la ville. Il prit son quartier entre l'une et l'autre, et de là, il députa à Lucius, qui était dans la place, pour traiter de la paix. Aussitôt le général romain assemble Eumène et les Rhodiens, et demande leur avis. Eudème et Pamphilidas n'étaient point éloignés de la paix; mais Eumène dit qu'il n'était ni décent, ni possible de la faire actuellement, « Car, dit-il, où est la décence « de faire des conventions quand on « est enfermé de murailles? Cela n'est « pas non plus possible, puisque le « consul n'est pas ici, et que sans son « autorité nos conventions seraient « sans force et ne pourraient subsister. « Et d'ailleurs, quand du côté d'Antio- « chus il y aurait quelque apparence « de paix, il ne nous serait pas permis, « avant que le peuple et le sénat ro- « main eussent ratifié notre traité, de « nous retirer avec nos troupes tant de « mer que de terre. Il ne nous reste « donc qu'une chose à faire, qui est, « en attendant leur décision, de nous « mettre dans ce pays-ci en quartier « d'hiver, de ne rien entreprendre les « uns sur les autres, et de consumer « les vivres et munitions que nous « trouverons chez nos alliés. En cas « qu'il ne plaise pas au sénat de finir « la guerre, nous la recommencerons « tout de nouveau, et avec l'aide des « dieux nous sommes en état de la ter- « miner. » Ainsi parla Eumène, et,

sur cet avis, Lucius fit réponse aux ambassadeurs d'Antiochus, qu'avant l'arrivée du proconsul la paix ne pouvait se faire. Antiochus n'eut pas reçu cette réponse, qu'aussitôt il porta le dégât dans la campagne d'Élée, et, laissant Séleucus dans le pays, s'avança jusque dans la plaine de Thèbes, plaine fertile et abondante en toutes sortes de biens, et ses troupes s'y gorgèrent de butin. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

—

Antiochus et les Romains attirent Prusias dans leur alliance.

Après l'expédition que nous venons de raconter, Antiochus, arrivé à Sardes, députait coup sur coup à Prusias pour l'exhorter à faire alliance avec lui. Jusqu'alors Prusias, qui craignait que les Romains ne passassent en Asie et n'en soumissent toutes les puissances à leur domination, avait assez de penchant à s'unir avec Antiochus; mais une lettre qu'il reçut des deux Scipions, Lucius et Publius, fixa ses incertitudes et lui ouvrit les yeux sur les suites de ce qu'Antiochus entreprenait contre les Romains; car Publius s'était servi des raisons les plus fortes et les plus capables de le persuader et de le tirer de l'erreur où il était. Pour lui montrer que ni lui, ni la république n'avaient en vue de le dépouiller de ce qui lui appartenait, il lui faisait voir que les Romains, loin de chasser du trône les rois qui l'occupaient légitimement, avaient eux-mêmes fait des rois et augmenté beaucoup la puissance de quelques autres; témoin dans l'Espagne, Indibilis et Colchas; dans l'Afrique, Massinissa; et dans l'Illyrie, Pleurate, qui tous, de petits dynastes, devenus rois par le secours des Romains, étaient maintenant reconnus pour tels. Qu'il jetât encore les yeux sur Philippe et Nabis; quoique les Romains eussent vaincu le premier et l'eussent obligé à donner des ôtages et à payer un tribut, après avoir reçu quelques marques très-légères de son amitié, ils lui avaient rendu son fils et les autres jeunes seigneurs qui étaient à Rome en ôtage avec lui, l'avaient déchargé du tribut qui lui avait été imposé, et avaient ajouté à son royaume plusieurs villes qui avaient été prises pendant la guerre; qu'à l'égard de Nabis, bien qu'ils fussent en droit de le perdre entièrement, ils l'avaient cependant épargné, quoique ce fût un tyran, et s'étaient contentés d'en tirer les assurances ordinaires; qu'il cessât donc de craindre pour son royaume; qu'il prît avec confiance les intérêts des Romains, et que jamais il n'aurait lieu de se repentir de les avoir pris. Cette lettre fit une telle impression sur l'esprit de Prusias, qu'aussitôt qu'il eut parlé aux ambassadeurs qui lui étaient venus de la part de C. Livius, il renonça à toutes les espérances dont le roi de Syrie, pour le gagner, l'avait jusqu'alors flatté. Antiochus, ne voyant plus de ressource de ce côté-là, prit la route d'Éphèse, et, jugeant que le seul moyen qui lui restait pour arrêter les Romains et empêcher la guerre en Asie, était de se rendre puissant et redoutable sur mer, il résolut de décider les affaires par un combat naval. (*Ibid.*)

—

Après le passage des Romains en Asie, Antiochus épouvanté envoie des ambassadeurs pour demander la paix. Instructions qu'il leur donne pour le conseil et pour Publius Scipion en particulier.

Antiochus, après sa défaite sur mer, s'arrêtait autour de Sardes, et délibérait lentement sur ce qu'il devait entrepren-

dre, lorsque la nouvelle lui vint que les Romains étaient passés en Asie. Alors, consterné et ne voyant plus rien à espérer, il députa Héraclide de Byzance aux deux Scipions pour demander la paix, à la condition qu'il se retirerait de Lampsaque, de Smyrne et d'Alexandrie, les trois villes qui avaient donné occasion à la guerre; qu'il sortirait aussi de celles d'Éolie et d'Ionie qui dans l'affaire présente s'étaient jointes aux Romains; qu'il les dédommagerait de la moitié des frais qu'ils avaient faits pour cette guerre. Telles étaient les instructions d'Héraclide pour le conseil; il en avait d'autres pour Publius que nous rapport rons bientôt. Cet ambassadeur arrive à l'Hellespont et y trouve les ennemis campés à l'endroit même où ils avaient assis leur camp après avoir traversé le détroit. D'abord cela lui fit plaisir, car il se flattait que c'était une disposition favorable pour la paix, que les ennemis n'eussent encore rien tenté dans l'Asie. Mais, quand il apprit que Publius était resté au-delà de la mer, il fut déconcerté, parce qu'il comptait que ce Romain lui serait d'un grand secours dans cette négociation. La raison pour laquelle Publius était demeuré dans le premier camp, c'est qu'il était Salien, c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué dans notre traité du gouvernement, membre d'un des trois colléges qui à Rome ont le soin des principaux sacrifices qui s'offrent aux dieux, et qui, en quelqu endroit qu'ils se trouvent, quand la fête arrive, sont obligés d'y rester pendant trente jours. Or, comme l'armée devait traverser dans ce temps-là même, Publius ne l'avait pas suivie et était resté en Europe. C'est aussi pour cette ême raison que l'armée s'arrêtait près de l'Hellespont en attendant que Publius l'eût jointe. Il arriva peu de jours après, et Héraclide fut appelé au conseil, où, après avoir fait connaître les conditions auxquelles Antiochus se soumettait pour avoir la paix, il exhorta les Romains à ne pas oublier qu'ils étaient hommes, à se défier de la fortune, à ne pas ambitionner une puissance sans bornes, et à la contenir du moins dans l'étendue de l'Europe. Il ajouta que leur domination, quoique renfermée dans cette partie du monde, ne laisserait pas que de paraître incroyable, puisque jamais personne ne s'en était acquis une pareille. Que, si, peu satisfaits du nombre de villes que leur abandonnait Antiochus, ils voulaient encore lui retrancher quelque chose de ce qu'il possédait en Asie, ils déclarassent ce qu'ils souhaitaient, que le roi était prêt à faire pour la paix tout ce qu'on lui prescrirait de possible.

Quand il eut fini, l'avis du conseil fut que le général romain répondrait à l'ambassadeur, qu'on demandait d'Antiochus qu'il indemnisât non-seulement de la moitié, mais de tous les frais de la guerre, puisque c'était lui même, et non les Romains, qui avait pris le premier les armes, et qu'en laissant en liberté les villes d'Éolie et d'Ionie, il se retirât encore de tout le pays qui était en deçà du mont Taurus. Héraclide n'eut aucun égard pour des propositions qui excédaient si fort les ordres dont il était chargé, et ne se présenta plus au conseil; mais il faisait assidûment la cour à Publius. Un jour, entre autres, qu'il pouvait lui parler confidentiellement, il lui dit que si par son moyen la paix pouvait s'obtenir, premièrement son fils, qui, dès le commencement de la guerre, avait été fait prisonnier, lui serait rendu sans rançon; en second lieu, il n'avait qu'à dire quelle somme d'argent il sou-

haitait, qu'Antiochus était prêt à la lui donner, quelle qu'elle fût ; et qu'enfin ce prince partagerait avec lui les revenus de son royaume. De toutes ces offres, Publius n'accepta que celle qui regardait son fils, et dit qu'il serait obligé à Antiochus si sur ce point il tenait parole ; mais qu'à l'égard des autres, aussi bien celles qu'il avait faites dans le conseil que celles qu'il venait de lui faire en particulier, il entendait tout-à-fait mal ses intérêts ; que peut-être les propositions d'Antiochus eussent été écoutées, s'il les eût envoyées pendant qu'il était à Lysimachie et maître de l'entrée de la Chersonèse ; ou encore si, après avoir quitté ces deux postes, il eût paru à la tête d'une armée sur les bords de l'Hellespont pour empêcher que les Romains ne passassent dans l'Asie. « Mais à présent, dit-il, que nos « troupes y sont campées, sans qu'il « s'y soit opposé ; à présent que nous « avons mis un frein à son ambition, « et que nous sommes ses maîtres, il « ne lui est pas permis de traiter avec « nous à des conditions égales, et il « est juste que ses propositions soient « rejetées. » Il ajouta qu'il eût à prendre de plus sages mesures, et qu'il fît sérieusement attention à l'extrémité où il était réduit ; que pour lui témoigner combien il était reconnaissant de l'offre qu'il lui avait faite de lui rendre son fils, il l'exhortait à céder sur tout ce que les Romains exigeraient de lui et à ne les attaquer en nulle manière. Héraclide s'en retourna vers Antiochus, qui, ayant entendu la réponse des Romains, ne pensa plus à la paix. S'il devait être pris les armes à la main, il n'avait rien à craindre de plus triste que ce qu'on lui ordonnait : il donna donc tous ses soins à se préparer à une nouvelle bataille. (*Ambassades.*) Dom THUILLIER.

III.

Paix entre Antiochus et les Romains, et à quelles conditions.

Les Romains ayant gagné la victoire contre Antiochus, et pris Sardes avec quelques citadelles, Musée, en qualité de héraut, vint les trouver de la part de ce prince. Reçu gracieusement par Publius, il dit que le roi, son maître, voulait leur envoyer des ambassadeurs pour traiter avec eux, et qu'il venait pour lui demander un sauf-conduit, qu'on lui accorda. Quelques jours après, ces ambassadeurs arrivèrent ; c'était Zeuxis, autrefois satrape de la Lydie, et Antipater, son neveu. Le premier avec qui ils tâchèrent d'abord de s'aboucher était Eumène ; ils craignaient que les anciens démêlés qu'il avait eus avec Antiochus ne le portassent à indisposer le conseil contre eux. Mais, contre leur attente, ils le trouvèrent doux et modérés ; ainsi ils ne pensèrent plus qu'à la conférence. Appelés au conseil, entre autres choses sur lesquelles ils s'étendirent beaucoup, ils exhortèrent les Romains à profiter de leurs avantages avec sagesse et avec modération ; ils dirent que ces vertus n'existaient pas dans Antiochus, mais qu'elles devaient être précieuses aux Romains que la fortune avait faits les maîtres de l'univers. Ensuite ils demandèrent ce qu'il fallait que ce prince fît pour la paix et pour être ami des Romains. Après quelque délibération, Publius, par ordre du conseil, répondit que les Romains victorieux n'imposeraient pas des lois plus dures qu'avant la victoire ; qu'ainsi les conditions seraient les mêmes qui leur avaient été marquées, lorsqu'avant le combat ils étaient venus sur le bord de l'Hellespont ; savoir : qu'Antiochus se retirerait de l'Europe, et, dans l'Asie, de tout

le pays qui est en deça du mont Taurus; qu'il donnerait aux Romains quinze mille talens euboïques pour les frais qu'ils avaient faits dans cette guerre: cinq cents actuellement, deux mille cinq cents lorsque le peuple romain aurait ratifié le traité, et le reste en douze mille talens chaque année; qu'il payerait à Eumène les quatre cents talens qu'il lui devait et ce qui restait de vivres, ainsi que portait le traité fait avec son père; qu'il livrerait aux Romains Annibal de Carthage, Théas Étolien, Mnasiloque d'Acarnanie, Philon et Eubulide de Chalcis, et que, pour assurances, il donnerait à présent vingt ôtages dont on lui marquerait le nom par écrit. Telle fut la réponse que fit Publius Scipion au nom du conseil, et les conditions furent acceptées par Zeuxis et par Antipater. On résolut ensuite unanimement de députer à Rome pour engager le peuple et le sénat à confirmer le traité, et l'on se sépara. Les troupes furent distribuées en quartiers d'hiver, et quelques jours après les ôtages étant arrivés à Éphèse, Eumène, les deux Scipions, les Rhodiens, les Smyrniens, presque tous les peuples d'en deçà du mont Taurus se disposèrent à envoyer incessamment leurs ambassadeurs à Rome. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

IV.

Les Lacédémoniens délibèrent pour savoir lequel de leurs concitoyens ils enverront dans cette circonstance à Philopœmen; et bien que le plus souvent on paye pour obtenir ces sortes de missions agréables, parce qu'elles offrent l'occasion de faire des amis et des alliés, cependant on ne pouvait trouver personne qui voulût se charger de porter la nouvelle de cette faveur des Lacédémoniens. Enfin, forcés par la pénurie d'hommes, ils portèrent leurs suffrages sur Timolaüs, l'hôte et l'ami de Philopœmen. Timolaüs vint donc deux fois à Mégalopolis, mais sans oser communiquer à Philopœmen le sujet de sa démarche; jusqu'à ce que se faisant en quelque sorte violence à lui-même, il y retourna une troisième fois, et lui avoua en confidence le présent qu'il venait lui offrir. Philopœmen l'ayant accueilli beaucoup mieux qu'il ne l'espérait, Timolaüs en devint si joyeux, qu'il s'imagina avoir atteint le but de son voyage. Toutefois Philopœmen lui déclara qu'il se rendrait sous peu de jours à Lacédémone, et qu'il y viendrait remercier en personne les principaux citoyens de l'honneur qu'on lui faisait. Il partit en effet, parut dans le sénat, et dit que, bien qu'accoutumé depuis long-temps à la bienveillance des Lacédémoniens, il ne pouvait s'empêcher de la remarquer encore, en voyant la couronne qui lui était offerte et les honneurs insignes qu'on voulait lui rendre. Que, cependant, un sentiment de pudeur ne lui permettait pas de recevoir de leurs mains un tel présent; que ce n'était point à ses amis qu'il fallait offrir de pareils honneurs et des couronnes, car, en les acceptant, ils ne pourraient jamais échapper à l'envie; mais qu'il valait mieux les donner à des ennemis. Les amis restés libres de leur âme et de leur langage pouvaient alors obtenir du crédit auprès des Achéens, chaque fois qu'ils demanderaient qu'on portât des secours à Sparte; tandis que les ennemis, après s'être laissé prendre à cet appât, ou se trouveraient forcés de marcher d'accord avec les Lacédémoniens, ou du moins seraient réduits au silence et à l'impuissance de leur nuire. (Angelo Mai, Jacobus Geel, etc.)

V.

Il n'est pas indifférent, et il devient, au contraire, fort intéressant de savoir si on connaît les choses par ouï-dire, ou pour les avoir vues. Chacun doit donc désirer parvenir à la connaissance certaine des événemens auxquels il a concouru.

L'honnête et l'utile vont rarement d'accord, et il est bien peu d'hommes qui puissent concilier ces deux avantages, et les faire marcher de front. On ne peut nier, en effet, que l'honnêteté ne soit souvent contraire à l'utilité présente, et réciproquement que l'utilité ne devienne aussi contraire à l'honnêteté. Néanmoins, dans cette circonstance, Philopœmen, qui cherchait à les réunir, parvint à l'objet de ses vœux. Il était, en effet, honorable de faire rentrer à Sparte les prisonniers exilés, et il était utile aux Lacédémoniens de cette ville avec humilité..... sage et ornée de toutes les vertus militaires..... pour traiter l'affaire d'Ariarathe..... revenu de Thrace..... obtenir du roi..... miséricorde et pardon.... qui était doué d'une grande âme..... il était préférable de voir les traités violés par les autres, que de donner les premiers l'exemple du parjure. Il valait mieux souffrir un dommage que de le faire supporter..... (*Ibid.*)

VI.

. . . . . Philippe avait reçu beaucoup d'offenses des Athéniens, et cependant, après la victoire de Chéronée, il ne voulut pas abuser de l'occasion pour se venger de ses ennemis. Ce prince ordonna, au contraire, qu'on ensevelit les Athéniens restés sur le champ de bataille, et renvoya sans rançon les captifs, leur faisant même don des vêtemens qui leur étaient nécessaires. Ceux-ci sont bien loin d'imiter cette générosité, et semblent plutôt rivaliser de fureur et de cruauté envers ceux auxquels ils font la même guerre.

Quant à Ptolémée, il ordonna qu'on fît attacher ces hommes nus à des chars pour être ainsi traînés, et qu'on les massacrât après de telles tortures. (Angelo Mai, Jacobus Geel, *ubi suprà*.)

FRAGMENS

DU

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

I.

Demandes d'Eumène et des ambassadeurs dans le sénat. — Réponses qu'ils en reçoivent.

Eumène, les ambassadeurs d'Antiochus, ceux des Rhodiens et de tous les autres peuples arrivèrent à Rome sur la fin du printemps. Car presque toutes les nations de l'Asie, aussitôt après la bataille, y avaient député, parce qu'il n'y en avait pas une seule dont le sort ne dépendît du sénat. Ils furent tous reçus avec beaucoup de politesse; mais on traita Eumène avec grande distinc-

tion. On alla au-devant de lui et on lui fit des présens magnifiques. Après lui les Rhodiens reçurent les plus grands honneurs. Le jour de l'audience venu, Eumène fut le premier introduit dans le sénat, et on lui dit de déclarer avec pleine liberté ce qu'il souhaitait. Le roi répondit que s'il avait quelque grâce à attendre d'un ami, il prendrait conseil des Romains, de peur qu'il ne lui arrivât ou de souhaiter quelque chose contre la justice, ou de demander au-delà de ce qu'il conviendrait; mais maintenant que c'était aux Romains qu'il avait à demander, il croyait n'avoir rien de mieux à faire que de remettre ses intérêts et ceux de ses frères entre leurs mains. A ces mots, un sénateur se lève et lui dit de ne rien craindre et de s'expliquer hardiment sur ce qu'il voulait, parce que l'intention du sénat était de lui accorder tout ce dont il pourrait disposer. Mais Eumène, quelque instance qu'on lui fît, refusa toujours de parler et se retira. Le sénat, après avoir délibéré sur ce qu'il était à propos de faire, fut d'avis qu'on rappelât Eumène et qu'on le pressât d'expliquer pourquoi il était venu, puisqu'il savait mieux que personne ce qui lui convenait, et qu'il était au fait des affaires de l'Asie. Le roi rentra donc de nouveau dans le sénat, et quelqu'un de cette assemblée lui ayant dit ce qui venait d'y être résolu, il ne put se dispenser de dire ce qu'il pensait sur la situation présente des affaires.

« Sur ce qui me regarde en particulier, dit-il, je persiste, pères conscrits, dans la résolution que j'ai prise de vous laisser pleine liberté d'en décider comme il vous plaira. Mais une chose m'inquiète à l'égard des Rhodiens, et je ne puis vous la dissimuler. Ils viennent ici avec non moins de zèle et d'ardeur pour les intérêts de leur patrie que j'en ai pour ceux de mon royaume; mais le discours qu'ils vous préparent donne des choses une idée bien différente de ce qu'elles sont en effet. Il vous est aisé de vous en convaincre vous-mêmes; car ils commenceront par vous dire qu'ils ne sont venus à Rome ni pour vous rien demander, ni dans le dessein de vous porter le moindre préjudice, mais seulement pour obtenir de vous la liberté des Grecs qui sont établis dans l'Asie. Ils ajouteront que ce bienfait, quelque agréable qu'il doive leur être, sera encore plus digne de vous et de la générosité que vous avez déjà eue pour les autres Grecs. Voilà de beaux dehors, de belles apparences, mais dans le fond rien n'est moins conforme à la vérité; car, si ces villes sont mises en liberté, comme ils vous en sollicitent, leur puissance en sera infiniment augmentée, et la mienne en quelque sorte anéantie. Dès qu'il sera public dans nos contrées que vous voulez que les villes soient libres, ce nom seul de liberté, cet avantage d'être gouverné par ses propres lois soustraira de ma domination non-seulement les peuples qui seront mis en liberté, mais encore ceux qui auparavant m'étaient soumis; car tel est le train que prendra cette affaire: on croira leur devoir sa liberté, on fera profession d'être leurs alliés, et par reconnaissance pour un si grand bienfait on se croira obligé d'obéir à tous les ordres qu'ils enverront. Je vous prie donc, pères conscrits, de vous observer soigneusement sur ce point, de peur que, sans y penser, vous n'ajoutiez trop à la puissance de quelques-uns, et que vous ne retranchiez imprudemment de celle de vos amis; que vous ne fassiez du bien à ceux qui ont pris

« les armes contre vous, et que vous « ne paraissiez négliger ou mépriser « ceux qui toujours vous ont été constamment attachés. En toute autre « occasion je céderai sans disputer à « quiconque voudra l'emporter sur « moi; mais en amitié et en affection « pour vous, autant que je pourrai, « jamais je ne céderai à personne. Mon « père, s'il vivait, vous parlerait dans « les mêmes sentimens. Il fut le premier, entre les Asiatiques et les Grecs, « qui rechercha votre amitié et votre « alliance; jusqu'au dernier moment « de sa vie il s'est conservé dans l'une « et dans l'autre. Et ce n'était pas une « simple disposition du cœur. Vous « n'avez pas fait de guerre dans la « Grèce où il ne soit entré. Pas un de « vos alliés ne vous a plus fourni de « troupes de terre et de mer, plus de « vivres, plus de munitions; pas un ne « s'est exposé à de plus grands dangers. « Enfin sa vie même il la perdit pour « vous, puisqu'il mourut pendant qu'il « tâchait d'attirer les Béotiens dans son « parti. Héritier de son royaume, j'ai « aussi succédé à ses sentimens pour les « Romains. Je ne puis vous aimer plus « que lui, il n'est pas possible de le surpasser en ce point; mais j'ai fait pour « vous plus qu'il n'a fait, parce que les « conjonctures ont mis ma constance à « de plus grandes épreuves. Quoique « Antiochus m'eût pressé de prendre sa « fille en mariage, m'eût promis de me « faire part de tout ce qui lui appartenait; quoiqu'il me livrât sur-le-champ « toutes les villes qui avaient été démembrées de mon royaume et qu'il « me promît de tout entreprendre dans « la suite pour moi si je me joignais « avec lui contre vous, cependant j'ai « été si éloigné de rien accepter de « tout ce qu'il m'offrait, que je lui ai « fait la guerre avec vous; que je vous « ai amené, par terre et par mer, plus « de troupes qu'aucun de vos autres « alliés; que je vous ai secourus de plus « de munitions, et dans les temps où « vous en aviez le plus grand besoin; « que, sans hésiter, je me suis jeté, « avec vos généraux, dans les plus « grands périls, et qu'enfin, par amitié « pour votre peuple, je me suis vu enfermé et assiégé dans ma capitale, « au risque de perdre ma couronne et « la vie. Plusieurs d'entre vous, pères « conscrits, ont été témoins oculaires « de ces faits, et il n'est personne dans « cette assemblée qui les ignore. Il est « donc juste que vous preniez mes intérêts avec autant de chaleur que j'ai « pris les vôtres. Eh! ne serait-il pas « étrange que Massinissa, qui avait été « votre ennemi, et qui s'était sauvé « dans votre camp avec quelques cavaliers, pour vous avoir été fidèle pendant une guerre contre les Carthaginois, ait été fait roi de la plus grande « partie de l'Afrique; que Pleurate, « qui n'a jamais rien fait pour vous, « ait été, pour une raison semblable, « rendu le plus puissant de tous les « princes d'Illyrie; et que vous n'ayez « aucun égard pour moi, après les « grands et mémorables exploits que « nous avons faits, mon père et moi, « pour vous secourir? Quel est enfin le « but de ce discours, et que souhaité-je de vous? Je vous le dirai franchement, puisque vous le voulez ainsi. « Si vous avez dessein de retenir quelques-unes des places de l'Asie qui sont « en deçà du mont Taurus, et qui ci-« devant obéissaient à Antiochus, rien « ne me fera plus de plaisir que de vous « y voir; vous ayant pour voisins, et « surtout participant à votre puissance, « je régnerai tranquillement et je croirai mon royaume à couvert de toute « insulte. Mais si vous ne voulez rien

« garder dans l'Asie, il me semble qu'il « n'y a personne à qui vous puissiez « plus justement céder qu'à moi les « pays qui ont été conquis pendant la « guerre. N'est-il pas plus beau, me « direz-vous, de mettre en liberté des « villes qui sont en servitude? Oui, « sans doute, si elles n'ont point eu « l'audace de se joindre avec Antiochus « contre vous. Mais, puisque vous avez « cette faute à leur reprocher, il y a plus « de gloire à rendre, à ses vrais amis, « bienfait pour bienfait, qu'à favoriser « ses ennemis. » Eumène, ayant ainsi parlé, se retira, laissant le sénat fort touché de son discours et très-disposé à ne rien négliger pour le satisfaire.

Après le roi de Pergame, on voulait entendre les Rhodiens; mais, quelqu'un de ces ambassadeurs étant absent, on appela les Myrnéens, qui justifièrent, par un grand nombre de faits, l'attachement qu'ils avaient eu pour les Romains pendant la dernière guerre, et la vivacité avec laquelle ils étaient accourus à leur secours. Mais, comme il est constant que, de tous les Grecs qui vivent dans l'Asie sous leurs propres lois, il n'est aucun peuple qui ait marqué plus d'ardeur et de fidélité pour les Romains, il serait inutile de rapporter ici en détail tout ce qu'ils dirent dans le sénat.

Les Rhodiens entrèrent après eux et commencèrent par les services qu'ils avaient rendus aux Romains. Ils ne furent pas longs sur cet article, ils vinrent bientôt à ce qui touchait leur patrie. « Il « est bien triste pour nous, dirent-ils, « que la nature même des affaires ne « nous permette pas de penser dans « cette occasion comme un prince « avec qui d'ailleurs nous sommes très- « unis. Nous sommes dans cette per- « suasion, que les Romains ne peuvent « rien faire de plus honorable pour « notre patrie, de plus glorieux pour « eux-mêmes, que de délivrer de la ser- « vitude tous les recs de l'Asie, et de « les faire jouir de la liberté, de ce « bien que tous les mortels chérissent « comme le plus grand de tous les « biens. Mais c'est de quoi Eumène et « ses frères ne veulent pas convenir. « La monarchie ne souffre point l'é- « galité entre les hommes; elle prétend « que tous, ou du moins la plupart, « lui soient soumis et lui obéissent. « Malgré cela, nous ne doutons cepen- « dant pas que vous ne nous accordiez « cette grâce, non que nous nous flat- « tions d'avoir plus de crédit sur vous « qu'Eumène, mais parce qu'il est évi- « dent que nos demandes sont plus « justes que les siennes et plus confor- « mes aux intérêts de tous les alliés. « A la vérité, si vous ne pouviez au- « trement témoigner votre reconnais- « sance à Eumène qu'en lui livrant les « villes qui sont en possession de ne « suivre que leurs lois, il y aurait plus « à hésiter; car alors vous vous trou- « veriez dans la fâcheuse nécessité ou « de n'avoir nul égard pour un prince « véritablement ami, ou de manquer à « ce que la justice et le devoir exigent « de vous, et d'obscurcir par là, d'ef- « facer entièrement la gloire que vous « vous êtes acquise par vos exploits. « Mais, puisqu'il vous est aisé de sa- « tisfaire en même temps à l'un et à « l'autre, qu'y a-t-il à délibérer? Nous « sommes ici comme à une table ri- « chement servie, d'où chacun peut « tirer de quoi se rassasier et beaucoup « même au-delà. Vous pouvez disposer « en faveur de qui il vous plaira de la « Lycaonie, de la Phrygie, près de « l'Hellespont, de la Pisidie, de la « Chersonèse et des pays qui touchent à « l'Europe; pays dont un seul ajouté « au royaume d'Eumène lui donnera

« dix fois plus d'étendue qu'il n'en a « maintenant. Que si vous les lui accor- « dez tous, ou du moins la plupart, il « n'y aura pas de royaume plus grand « et plus puissant que le sien. Il vous « est donc permis, Romains, de grati- « fier magnifiquement vos amis, sans « que pour cela vous négligiez les inté- « rêts de votre gloire, et que vous man- « quiez à ce qui donne le plus d'éclat à « vos entreprises; car le but que vous « vous y proposez n'est pas celui que « se proposent les autres conquérans : « ceux-ci ne se mettent en campagne « que pour subjuguer et envahir les « villes, les munitions, les vaisseaux; « mais vous, après avoir soumis l'uni- « vers entier à votre domination, vous « vous êtes mis en état de vous passer de « toutes ces choses. De quoi donc avez- « vous maintenant besoin? Que devez- « vous maintenant rechercher avec plus « d'empressement et de soin? Les louan- « ges et la gloire, deux choses qu'on ac- « quiert difficilement, et qu'il est encore « plus difficile de conserver. En voulez- « vous être convaincus? Vous avez fait « la guerre à Philippe, vous vous êtes « exposés à toutes sortes de dangers, « uniquement pour mettre les Grecs en « liberté, c'est l'unique fruit que vous « vous êtes proposés de tirer de cette « expédition. Cela seul cependant vous « a fait plus de plaisir que les peines ter- « ribles par lesquelles vous vous êtes « vengés des Carthaginois. Nous n'en « sommes nullement surpris. L'argent « que vous en avez exigé est un bien com- « mun à tous les hommes; mais l'hon- « neur, les louanges, la gloire ne con- « viennent qu'aux dieux et aux hommes « qui approchent le plus de la divinité. « Le plus beau de vos exploits, c'est « d'avoir mis les Grecs en liberté; si « vous faites la même grâce aux Grecs « de l'Asie, votre gloire est à son com- « ble, elle est parvenue au plus haut « degré qu'elle puisse atteindre; mais « si vous manquez à couronner la pre- « mière action par la dernière, vous « perdrez beaucoup de la gloire que la « première vous avait acquise. Pour « nous, Romains, qui sommes entrés « dans vos vues, et qui, pour les faire « réussir, avons partagé avec vous les « plus grand périls, nous gardons tou- « jours à votre égard les mêmes senti- « mens, et c'est par cette raison que « nous n'avons pas craint de vous dire « ce qui nous a paru vous être plus con- « venable et plus avantageux. Notre pro- « pre intérêt ne nous touche pas, nous « n'avons rien à cœur que ce qu'il vous « convient de faire. » Ainsi parlèrent les ambassadeurs des Rhodiens, et la solidité jointe à la modestie de leur discours leur attira les applaudissemens de tout le conseil.

Antipater et Zeuxis, ambassadeurs d'Antiochus, entrèrent ensuite et se bornèrent à demander, à supplier que la paix faite en Asie par les deux Scipion fût confirmée. Ce qui fut exécuté sur-le-champ par le sénat. Quelques jours après, le peuple ayant ratifié le le traité, on fit à Antipater les sermens qu'on a coutume de faire dans ces occasions. On appela ensuite les autres ambassadeurs qui étaient venus d'Asie. L'audience qu'ils eurent ne fut pas longue. On leur fit à tous la même réponse, qui était que l'on nommerait dix députés pour aller sur les lieux connaître des différends que les villes avaient entre elles. On les nomma en effet, et on leur donna pouvoir de régler à leur gré les affaires particulières. Pour les générales, le sénat ordonna que tous les peuples qui étaient en-çà du mont Taurus et qui obéissaient à Antiochus, reconnaîtraient désormais Eumène pour leur roi, à l'exception de la Lycie, et

de la Carie jusqu'au Méandre, qui seraient données aux Rhodiens; que celles des villes grecques qui auparavant payaient tribut à Attalus, le payeraient dorénavant à Eumène, et que toutes celles qui ne le payaient qu'à Antiochus en seraient exemptes. Telles furent les dispositions dont furent chargés les dix députés qui furent envoyés dans l'Asie au consul Cnæus.

Les affaires ainsi réglées, les Rhodiens vinrent au sénat pour traiter de la ville de Soles, qui est dans la Cilicie, faisant entendre qu'il était de leur devoir de veiller à ses intérêts, que les habitans étaient comme eux une colonie des Argiens, que pour cette raison ils se considéraient comme frères, et conservaient entre eux une union vraiment fraternelle, et qu'il était juste qu'à la faveur des Rhodiens ils obtinssent aussi leur liberté. Le sénat, sur cette demande, fit appeler les ambassadeurs d'Antiochus, et voulut que ce prince sortît de la Cilicie. Antipater et Zeuxis ayant refusé de se rendre à cette condition, qui était contre le traité, le sénat leur proposa de laisser en liberté la ville de Soles; mais, comme les ambassadeurs résistaient encore, il les renvoya, et fit rentrer les Rhodiens, à qui il dit ce que les ambassadeurs d'Antiochus opposaient à leur demande. Il ajouta que si absolument ils voulaient que Soles fût libre, il passerait par dessus tout pour qu'ils eussent cette satisfaction. Mais ils furent si charmés de cet empressement du sénat à les obliger, qu'ils dirent qu'ils s'en tenaient à ce qu'il leur avait accordé, et Soles resta dans son premier état. Les dix députés et les autres ambassadeurs étaient près de partir, lorsque Publius et Lucius Scipion abordèrent à Brindes dans l'Italie. Ces deux vainqueurs d'Antiochus entrèrent quelques jours après dans Rome, et eurent les honneurs du triomphe. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

II.

Amynandre, rétabli dans son royaume, envoie des ambassadeurs aux Scipions à Éphèse. — Les Étoliens se rendent maîtres de l'Amphilochie, de l'Apérantie et de la Dolopie Ils tâchent, après la défaite d'Antiochus, d'apaiser la colère des Romains.

Amynandre, roi des Athamaniens, se croyant alors tranquille possesseur de son royaume, envoya des ambassadeurs à Rome et aux deux Scipions, qui étaient encore autour d'Éphèse. Ces ambassadeurs avaient ordre premièrement de l'excuser sur ce que c'était par les Étoliens qu'il avait recouvré ses états; en second lieu de porter ses plaintes contre Philippe, et enfin de prier qu'on le reçût au nombre des alliés.

Les Étoliens crurent alors avoir trouvé l'occasion favorable pour rentrer dans l'Amphilochie et dans l'Apérantie. Ils se proposent d'en aller faire le siége; Nicandre, leur général, assemble une grande armée et se jette dans l'Amphilochie, d'où, ne trouvant nulle résistance, il passe dans l'Apérantie, dont les peuples, comme ceux de l'autre province, se rendirent d'eux-mêmes et de bon gré. De là il entra dans la Dolopie, où l'on sembla d'abord vouloir se défendre et demeurer attaché à Philippe; mais, quand on eut fait réflexion à ce qui était arrivé aux Athamaniens et à la fuite de Philippe, on changea bien vite de sentiment et on se joignit aux Étoliens. Après des succès si heureux, Nicandre retourna dans l'Etolie bien content d'avoir, par ses conquêtes, mis sa patrie en état de ne rien craindre du dehors, au moins il se l'imaginait ainsi. Mais, pendant que les Étoliens se glorifiaient aussi de cette expédition, la nouvelle vint qu'il s'était donné une ba-

taille en Asie, et qu'Antiochus y avait été entièrement défait. L'alarme aussitôt se répand partout. En même temps Damotèle arrive de Rome, et annonce qu'ils ont encore la guerre avec les Romains, et que Marcus Fulvius, consul, vient à eux avec une armée. Leur inquiétude s'augmente; ils ne savent comment ils pourront détourner la tempête qui les menace. Ils prennent enfin la résolution de députer aux Rhodiens et aux Athéniens pour les prier d'envoyer à Rome des ambassadeurs qui, apaisant la colère des Romains, soulagent un peu les maux dont l'Étolie allait être accablée. Ils dépêchèrent aussi de leur part, et ils choisirent pour cela Alexandre, surnommé l'Isien, Phénéas, Charops, Alype d'Ambracie et Licope. (*Ibid.*)

—

Les Romains assiégent Ambracie. — Avarice d'un des trois ambassadeurs étoliens.

Le consul s'entretint avec les ambassadeurs qui l'étaient venus trouver de la part des Épirotes sur l'expédition dont il était chargé contre les Étoliens, et demanda leur avis. Comme alors les Ambraciens suivaient les lois des Étoliens, les ambassadeurs lui conseillèrent de faire le siége d'Ambracie. Ils alléguaient pour raison que, si les Étoliens voulaient accepter une bataille, la campagne d'Ambracie était très-propre à une action, et que s'ils craignaient de s'y engager, il lui serait aisé d'assiéger la ville; que le pays lui fournirait abondamment tout ce qui lui serait nécessaire, tant pour la subsistance de ses troupes que pour les approches; que l'Arachthus, qui coule le long des murailles de la ville, lui serait d'un grand secours, tant pour mettre son camp dans l'abondance de toutes choses, que pour couvrir ses ouvrages.

M. Fulvius, ayant trouvé que le parti qu'on lui conseillait de prendre était en effet le meilleur, leva le camp et conduisit par l'Épire son armée devant Ambracie. Quand il y fut arrivé, les Étoliens n'osant se présenter devant lui, il fit le tour de la ville, en reconnut toutes les fortifications, et en pressa vivement l'attaque.

Avant qu'il partît, les ambassadeurs étoliens qui avaient été envoyés à Rome, ayant été découverts dans la Céphallénie par Sibyrte, fils de Pétrée, furent conduits à Charandre. D'abord les Épirotes étaient d'avis de les transférer à Buchetus, et de les garder là avec soin. Mais, quelques jours après, ils leur proposèrent de se racheter, parce qu'alors ils étaient en guerre avec les Étoliens. Alexandre, un de ces ambassadeurs, était l'homme le plus opulent de la Grèce; les deux autres étaient riches aussi, mais ils n'approchaient pas du premier. On leur demanda d'abord à chacun cinq talens. Les deux derniers, loin de rejeter cette proposition, l'acceptaient de tout leur cœur, regardant leur salut et leur liberté comme le bien le plus précieux qu'ils eussent au monde; mais Alexandre dit qu'il ne voulait pas acheter si cher sa liberté, et que cinq talens étaient une somme exorbitante. Pendant les nuits, il ne fermait pas l'œil; il les passait à gémir et à pleurer sur la perte dont il était menacé. Cependant les Épirotes faisaient des réflexions sur l'avenir; ils craignirent que les Romains, avertis de la détention d'ambassadeurs qui leur étaient envoyés, ne leur écrivissent pour les prier ou plutôt pour leur ordonner de les relâcher. Cette crainte les rendit plus traitables, et ils se contentèrent de demander à chacun trois talens. Les deux moins riches consentent à les payer, et ayant donné caution

retournent dans leur pays. Mais Alexandre dit qu'il ne donnerait qu'un talent, et que c'était encore beaucoup. Il refusa de se sauver à ce prix, et demeura dans la prison. Je crois que ce vieillard, qui était riche de plus de deux cents talens, aurait mieux aimé perdre la vie que d'en débourser trois. Tels sont les excès ou la fureur d'accumuler porte ceux qu'elle possède. Et cependant il fut si heureux dans son avarice, que dans la suite il fut applaudi et loué du refus déraisonnable qu'il avait fait; car, peu de jours après, les lettres qu'on craignait de la part des Romains arrivèrent à Charandre, et il fut le seul qui recouvra sa liberté sans rançon. Les Étoliens, informés de son aventure, choisirent une seconde fois Damotèle pour leur ambassadeur à Rome, qui, ayant appris à Leucade, que M. Fulvius allait par l'Épire à Ambracie, désespéra du succès de son ambassade et retourna dans l'Étolie. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

—

Les Étoliens, étant assiégés par le consul romain Marcus Fulvius, résistèrent vivement aux attaques des ouvrages et des béliers qu'il avait fait avancer. Le consul, après avoir fortifié son camp, fit construire contre Pyrrhée, dans la plaine, trois ouvrages avancés à quelque intervalle l'un de l'autre, mais dirigés sur la même ligne. Un quatrième fut construit du côté d'Esculapium, un cinquième contre la citadelle. Tous ces travaux étant conduits partout avec une grande vigueur et se rapprochant de la ville, ceux qui étaient renfermés dedans n'entrevoyaient qu'avec terreur les terribles dangers qui les menaçaient. Déjà les béliers frappaient puissamment les murailles; déjà les machines armées de faux les nettoyaient. Les habitans mettaient tout en usage pour résister. A l'aide de leurs propres machines, ils lançaient contre les béliers des masses de plomb, des fragmens de rochers, des poutres de chêne. A l'aide d'anneaux de fer, ils tiraient à eux sur les parties inférieures de la muraille les faux des ennemis, de manière à briser l'appareil qui les portait et à s'emparer d'elles. Ils faisaient aussi de fréquentes sorties; et tantôt en attaquant pendant la nuit les sentinelles qui protégeaient les travaux; tantôt, en s'élançant avec audace pendant le jour contre les divers postes, ils retardaient les opérations du siége. (*Hero, de Ilepellenda obsidione.*) Schweighæuser.

—

Un jour que Nicandre était occupé hors la ville et y avait envoyé cinq cents cavaliers, ceux-ci se firent jour avec audace à travers un retranchement des ennemis et pénétrèrent dans la ville. Il leur avait prescrit de faire, à un jour fixé, une irruption sur l'ennemi. Lui-même leur avait promis qu'il les attaquerait au même instant du côté opposé et partagerait ainsi leur péril. Ceux-ci sortirent en effet avec vigueur de la ville et combattirent avec courage; mais Nicandre n'ayant pas paru au moment fixé, soit par crainte du danger, soit par quelque occupation nécessaire qui l'empêcha de réaliser son premier projet, leur effort fut sans résultat. (*Ibid.*)

—

(On a vu toutefois beaucoup de villes, même après la destruction de leurs murailles, résister encore à l'ennemi, ainsi que l'a fait Ambracie.) A force de frapper sans interruption les murailles à coups répétés de bélier, les Romains parvenaient chaque jour à en démolir une partie. Ils ne purent cependant pé-

nêter par la brèche, parce que les citoyens construisirent en dedans une nouvelle muraille, et que les Étoliens qui restaient combattaient avec courage au milieu des ruines. Désespérant donc de prendre la ville à force ouverte, il se mirent à creuser des mines. Mais cet artifice ne leur réussit pas davantage, car ceux qui étaient dans la ville, et qui montraient une grande habileté dans toutes les dispositions militaires, comme la suite de ce récit le prouvera, avaient compris leur intention et cherchaient à la neutraliser. Les Romains ayant donc bien fortifié celui de leurs trois ouvrages avancés qui était au milieu, et l'ayant mis à l'abri de toute attaque, construisent parallèlement au mur un portique de deux cents pieds de longueur. Abrités derrière cette muraille nuit et jour, ils continuaient sans interruption, et en se relayant, le travail des mines, et, en dispersant la terre qui sortait de la mine, ils trompèrent pendant plusieurs jours les assiégés. Mais dès que le monceau des terres retirées se fut élevé à une plus grande hauteur et devint visible aux assaillans, les chefs des assiégés se mettent aussitôt avec ardeur à l'ouvrage et creusent une contre-mine intérieure parallèle au mur et au portique construit devant les tours. Aussitôt que cette mine eut été amenée à la profondeur convenable, sur l'autre côté de la mine près du mur, ils placèrent une suite continue d'instrumens et de vases d'airain d'une construction fort délicate. A l'aide de ces instrumens, on pouvait distinguer le bruit que faisaient les ennemis et la direction des travaux. Ainsi dirigés, ils traversèrent leur mine par un autre qui pénétrait jusqu'au-dessous du mur dans la direction présumée de l'ennemi. Cette mine fut promptement achevée; car les excavations des Romains s'étendaient déjà au-delà du mur qu'on avait été obligé de soutenir sur des étais des deux côtés de la mine. Ils se rencontrèrent donc et commencèrent à combattre avec leurs sarisses. Mais on n'arrivait à rien de bien important, parce qu'il était facile de se protéger à l'aide du bouclier. Un des assiégés suggéra enfin à ses concitoyens l'idée de placer en cet endroit un tonneau qui fût de la largeur de l'excavation, d'enlever le fond de ce tonneau, qu'on traverserait par une barre de fer de la même longueur, forée à différens endroits, de l'emplir ensuite d'une plume fort légère, et de placer enfin du feu sous l'ouverture du tonneau, de le creuser, d'introduire des sarisses dans les trous de la barre de fer pour tenir l'ennemi en respect, en dirigeant l'ouverture du côté des ennemis, et ensuite animant le feu d'une ardeur plus vive, de le faire pénétrer par les trous pratiqués dans la barre de fer, jusqu'à ce qu'il atteignît la plume. On se conforma à ce qui avait été prescrit, et il en sortit, à cause de la moiteur de la plume, une fumée âcre et violente qui pénétra dans toute la partie de la mine occupée par les ennemis. Il en résulta que les Romains, ne pouvant ni arrêter la fumée ni la supporter, furent obligés d'abandonner la mine. (*Ibid.*)

—

Il était venu au camp des Romains des ambassadeurs de la part des Athéniens et des Rhodiens, pour porter M. Fulvius à faire la paix avec les Étoliens. Amynandre, roi des Athamaniens, avait aussi demandé un sauf-conduit au consul pour y venir. Au temps de sa fuite, il avait séjourné long-temps dans Ambracie; il en aimait les habitans, et il avait fort à cœur de les délivrer de l'extrémité où ils se trouvaient. Peu de

jours après, il vint encore des ambassadeurs d'Acarnanie qui amenaient Damotèle avec eux ; car le consul, ayant été averti de l'accident qui était arrivé aux ambassadeurs étoliens, avait écrit aux Tyriens de les lui amener. Toutes ces ambassades rassemblées, on travailla vivement à la paix. Amynandre ne cessait d'y exhorter les Ambraciens, disant qu'elle n'était pas éloignée, pourvu qu'ils voulussent suivre de meilleurs conseils. Souvent il s'approchait du pied des murailles, et de là s'entretenait avec les assiégés. Ensuite, comme ils jugèrent à propos qu'il entrât dans la ville, il en demanda la permission au consul, qui la lui accorda : il entra donc et délibéra avec les Ambraciens sur l'affaire présente.

D'un autre côté, les ambassadeurs d'Athènes et de Rhodes, dans les fréquentes conversations qu'ils avaient avec le consul, tâchaient, par toutes sortes de voies, de l'apaiser et de l'adoucir en faveur des Ambraciens. Quelqu'un alors suggéra à Damotèle et à Phénéas de voir et de cultiver C. Valérius, fils de ce Marcus Lævinus, qui le premier avait fait un traité d'alliance avec les Étoliens, et frère de mère de Marcus Fulvius, jeune officier plein d'esprit et de vivacité, qui avait auprès du consul beaucoup d'accès et de crédit. Damotèle ne manqua pas de lui recommander cette affaire ; et Valérius, la regardant comme la sienne propre et se faisant un devoir de protéger les Étoliens, s'employa avec tout le zèle imaginable pour les remettre bien avec les Romains. Il se donna pour cela tant de mouvement, qu'il en vint heureusement à bout. Les Ambraciens cédèrent aux exhortations d'Amynandre, se rendirent à discrétion, et ouvrirent au consul les portes de la ville, à condition cependant, car ils ne se départirent point de la foi qu'ils devaient à leurs alliés, à condition, dis-je, que les Étoliens sortiraient hagues sauves pour se retirer dans leur patrie. Le traité de paix fut dressé du consentement du consul, et il portait en substance, que les Étoliens payeraient actuellement deux cents talens euboïques, et trois cents en six ans en payemens égaux, cinquante chaque année ; que dès là en six mois, ils rendraient sans rançon tous les prisonniers et tous les transfuges qu'ils avaient pris sur les Romains ; qu'ils n'auraient aucune ville soumise à leurs lois et à leur gouvernement ; qu'ils n'y en soumettraient aucune de celles qui avaient été prises par les Romains depuis que Titus Quintius était passé dans la Grèce, ou qui avaient fait alliance avec les Romains, et que les Céphalléniens ne seraient pas compris dans le présent traité. Ce n'était là que la première ébauche de ce traité, qui ne pouvait être ratifié avant que les Étoliens y eussent donné leur consentement, et que le rapport en eût été fait au sénat. Les ambassadeurs d'Athènes et de Rhodes restèrent à Ambracie en attendant le retour de Damotèle, qui était allé annoncer aux Étoliens de quoi on était convenu. Ils y consentirent d'autant plus volontiers qu'ils ne s'attendaient pas à tant de ménagement. Le retranchement des villes qui vivaient auparavant avec eux sous les mêmes lois leur fit d'abord quelque peine ; mais enfin ils y donnèrent encore les mains.

Ambracie rendue, le consul renvoya les Étoliens, comme il avait été réglé ; mais il en fit transporter tous les ornemens, les statues et les tableaux qui étaient en grand nombre, parce que Ambracie avait été la capitale et le lieu de la résidence de Pyrrhus. On fit aussi présent à Fulvius d'une couronne de la valeur de cent cinquante talens. Il pé-

entra ensuite dans les terres de l'Étolie, où il fut surpris de ne rencontrer aucun Étolien qui lui vint au-devant. Arrivé à Argos d'Amphilochie, ville distante d'Ambracie de cent soixante stades, il y campa, et apprit là de Damotèle que les Étoliens avaient confirmé le traité. Après quoi les ambassadeurs étoliens retournèrent chez eux, et Fulvius revint à Ambracie, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'il en partit pour aller dans la Céphallénie.

En Étolie, on choisit pour ambassadeurs Phénéas et Nicandre, qui devaient aller à Rome pour y faire ratifier le traité de paix par le peuple, sans l'approbation duquel rien ne pouvait se conclure. Ces ambassadeurs, ayant pris avec eux ceux d'Athènes et de Rhodes, mirent à la voile. Le consul, de son côté, y envoya aussi, pour le même sujet, Caïus Valérius et quelques autres de ses amis. En arrivant à Rome, ces ambassadeurs y trouvèrent tout le peuple soulevé par Philippe contre les Étoliens. Ce prince, croyant qu'ils lui avaient fait une injustice en se rendant maîtres de l'Athamanie et de la Dolopie, avait envoyé prier les amis qu'il avait à Rome d'entrer dans son ressentiment, et de ne pas consentir à la paix. Ils surent tellement prévenir les esprits, que le sénat d'abord ne daigna qu'à peine prêter l'oreille à ce que disaient les ambassadeurs étoliens; mais, à la prière des Rhodiens et des Athéniens, on revint en leur faveur, et on les écouta avec attention. Damis, un des ambassadeurs d'Athènes, mérita les applaudissemens de toute l'assemblée qui, dans son discours, admira entre autres choses une comparaison dont il se servit, et qui convenait tout-à-fait à la conjoncture présente. Il dit que c'était avec raison que le sénat était irrité contre les Étoliens; qu'ils avaient été comblés de bienfaits par les Romains, sans que jamais ils en eussent témoigné la moindre reconnaissance; qu'au contraire, en allumant la guerre contre Antiochus, ils avaient jeté l'empire romain dans un péril imminent; mais que le sénat avait tort d'imputer ces fautes à la nation; que dans les états, la multitude était en quelque chose semblable à la mer; que celle-ci, de sa nature, était toujours paisible et tranquille, toujours telle, qu'on peut en approcher, et voyager dessus sans crainte et sans danger; mais que quand des vents impétueux fondent sur ses eaux; et la tirent en les agitant hors de son état naturel, rien alors n'est plus terrible ni plus formidable: que la même chose était arrivée dans l'Étolie; que tant que les Étoliens n'avaient suivi que leurs propres lumières, les Romains n'avaient trouvé nulle part dans la Grèce plus d'attachement, plus de fermeté, plus de secours; mais que quand Thoas et Dicéarque furent venus d'Asie, que Ménestas et Damocrite furent venus d'Europe, qu'ils eurent soulevé la multitude et qu'ils eurent changé sa disposition naturelle jusqu'à l'engager à tout dire et à tout faire, alors aveuglée par leurs mauvais conseils et voulant nuire aux Romains, elle s'était elle-même précipitée dans un abîme de malheurs; que c'était contre ces boute-feu que la colère du sénat devait éclater, et non contre la nation étolienne, qui était plutôt digne de sa compassion; qu'en la délivrant par la paix du péril où elle était, on pouvait compter que, revenant à elle-même, elle serait si sensible à ce nouveau bienfait, que les Romains la verraient comme autrefois la plus fidèle et la plus affectionnée de toutes les nations de la Grèce. Ce discours réconcilia les Étoliens avec le sénat, qui approuva le traité de paix et le fit ratifier par le peuple. En voici tous les articles:

« Les Étoliens auront un respect « sincère et sans réserve pour l'empire « et la domination romaine. Ils ne « donneront passage, par leur pays ni « par leurs villes, à aucunes troupes « qui marcheraient contre les Romains, « ou contre leurs alliés, ou contre leurs « amis, et ne leur fourniront aucun se- « cours par autorité du conseil public. « Les amis et les ennemis du peuple « romain seront les leurs, et ils feront « la guerre à quiconque les Romains « la feront. Ils rendront tous les trans- « fuges et les prisonniers des Romains « et de leurs alliés, à l'exception de « ceux qui, pris pendant la guerre, au- « raient été pris une seconde fois après « être retournés dans leur patrie; à « l'exception encore de ceux qui étaient « ennemis des Romains, pendant que « les Étoliens étaient du nombre de « leurs alliés. Ces prisonniers et ces « transfuges seront remis aux magistrats « de Corcyre dans l'espace de cent « jours, en comptant depuis la ratifi- « cation du traité. Si quelques-uns ne « se trouvent pas pendant ce terme, « quand ils paraîtront, ils seront ren- « dus sans fraude, et il ne leur sera « plus permis de retourner dans l'Éto- « lie. Les Étoliens donneront incessam- « ment en argent aussi bon que celui « de l'Attique, au proconsul qui est « en Grèce, deux cents talens euboï- « ques. La troisième partie de cet ar- « gent, ils pourront, s'ils veulent, la « payer en or, pourvu que pour dix « mines d'argent ils en donnent une « d'or. Du jour du traité en six ans, ils « payeront chaque année cinquante ta- « lens, qu'ils enverront à Rome. Ils « livreront, dans le terme de six ans, « au consul, quarante ôtages, dont au- « cun ne sera ni au-dessous de neuf, « ni au-dessus de quarante ans, tous « au choix des Romains. Il n'y en « aura aucun, ni préteur, ni général « de la cavalerie, ni scribe public, ni « qui ait été auparavant en ôtage à « Rome. Ils auront soin que ces ôtages « soient transportés à Rome. Si quel- « qu'un de ces ôtages vient à mourir, « ils le remplaceront par un autre. La « Céphallénie ne sera pas comprise « dans le présent traité. Dans les terres, « les villes et sur les hommes qui « étaient sous la puissance des Étoliens « du temps des consuls Titus, Quintius « et Cn. Domitius et depuis, ou qui « ont été de nos alliés, les Étoliens n'y « auront aucun droit. La ville et le « territoire des Éniades appartiendront « aux Acarnaniens. » Les sermens faits sur ces articles, la paix fut arrêtée. Ainsi furent réglées les affaires des Étoliens, et en général de tous les Grecs. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

III.

En quel temps le consul Manlius fit la guerre aux Galates.

Cette guerre se termina en Asie pendant qu'on traitait à Rome de la paix avec Antiochus, que tous les ambassadeurs qui étaient venus d'Asie travaillaient à la faire conclure, et que dans la Grèce la guerre était allumée contre les Étoliens. (*Ibid.*)

—

Moagètes, tyran de Cibyre, ne se résout qu'à peine à préférer son salut à son argent.

Moagètes, tyran de Cibyre, était un homme cruel et faux. Il mérite bien que je parle de lui non pas en passant, mais avec soin et diligence, et que je rappelle à ce sujet tout ce qui tient à mon histoire.

A l'approche du consul, qui, pour le sonder, avait déjà envoyé en avant

C. Helvius, le tyran de Cibyre députa vers cet Helvius pour le prier d'empêcher qu'on ne pillât ses terres, parce qu'il était ami du peuple romain, et qu'il était prêt à faire tout ce qu'on lui ordonnerait. Il avait en même temps donné ordre qu'on lui offrît une couronne de la valeur de quinze talens. Helvius, après avoir promis que l'on ne toucherait point à ses terres, lui commanda de dépêcher une ambassade au consul qui approchait, et qu'il aurait incessamment sur les bras. Moagètes fit partir en effet des ambassadeurs, auxquels il joignit son frère. Sur la route ils rencontrèrent le consul, qui, leur parlant d'un ton ferme et menaçant, leur dit qu'il n'y avait pas de puissance dans l'Asie qui fût plus ennemie des Romains que Moagètes; qu'il avait contribué autant qu'il avait pu au renversement de l'empire romain; que, loin d'en mériter l'amitié, il n'était digne que de sa colère et de son indignation. Les ambassadeurs, épouvantés, laissant tous les ordres dont ils étaient chargés, se bornèrent à le prier de conférer avec Moagètes, et ayant obtenu cette grâce, ils revinrent à Cibyre. Le lendemain, le tyran sortit de la ville accompagné de ses amis; vêtu simplement, sans cortége, dans un état à faire compassion. Il commença par gémir sur sa pauvreté et sur la misère des villes de son petit état, qui consistait en trois villes, Cibyre, Sylée et Alinde, et pria le consul de se contenter de quinze talens. Cn. Manlius, étonné de l'impudence de ce tyran, lui dit que s'il ne se faisait pas un plaisir d'en donner cinq cents, non-seulement il ravagerait ses terres, mais encore assiégerait Cibyre et la mettrait au pillage. Ces menaces effrayèrent Moagètes, qui pria qu'on n'en vînt pas à l'exécution, et qui fit si bien, en ajoutant toujours quelque chose à ses premières offres, qu'il acquit l'amitié du peuple romain, et qu'il ne lui en coûta pour l'acquérir que cent talens et dix mille mesures de froment. (*Ibid.*)

—

Exploits de Manlius dans la Pamphylie et la Carie pendant la guerre des Gallo-Grecs.

Après que Cn. Manlius eut traversé le Colabate, il lui vint des ambassadeurs de la ville appelée Isionda, pour le prier de les secourir contre les Telmessiens, qui, avec les Philoméniens, avaient ravagé leurs campagnes, pillé leur ville, et assiégeaient actuellement la citadelle, où tous les habitans s'étaient réfugiés avec leurs femmes et leurs enfans. Manlius leur promit obligeamment qu'il irait à leur secours, et, prévoyant tous les avantages que cette affaire lui produirait, il prit sa route vers la Pamphylie, et fit alliance avec les Telmessiens et les Aspendiens moyennant cinquante talens qu'il en exigea. Il reçut là des ambassadeurs de la part d'autres villes, à qui il inspira les mêmes sentimens qu'il avait déjà inspirés ailleurs; et, après avoir fait lever le siége d'Isionda, il revint dans la Pamphylie. (*Ibid.*)

—

Suites de l'expédition contre les Gallo-Grecs.

La ville de Cyrmase, prise avec un butin considérable, comme Manlius côtoyait un marais, il rencontra des ambassadeurs que lui envoyaient les habitans de Lysinoé pour se rendre à discrétion. De là il se jeta sur les terres des Salagussiens, y fit un grand butin, et attendit ce à quoi la ville se déterminerait. On lui députa pour demander à quelles conditions il voudrait accorder la paix. Il exigea

une couronne de la valeur de cinquante talens, deux mille médimnes d'orge et deux mille de froment. On lui donna ce qu'il voulait, et la paix fut conclue. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

—

Éposognat, roi dans la Gallo-Grèce, exhorte en vain les autres rois du même pays à se soumettre aux Romains.

Manlius envoya des ambassadeurs à Éposognat pour l'engager à députer aux autres rois de la Gallo-Grèce, et il en reçut peu après de la part d'Éposognat, qui le prièrent de ne pas se hâter de décamper et de ne point attaquer les Gaulois Tolistoboges; qu'il irait lui-même trouver leurs rois, qu'il tâcherait de les porter à la paix, et qu'il leur persuaderait d'accepter les conditions qu'on leur proposerait, pour peu qu'elles leur parussent supportables.... (*Ibid.*)

—

Cn. Manlius, consul romain, s'étant avancé jusqu'au Sangaris, qu'il ne pouvait traverser à gué à cause de la profondeur de ses eaux, y fit jeter un pont. Au moment où il était campé sur la rive du fleuve, se présentèrent à lui des Gaulois, envoyés de Pessinunte par Altis et Battacus, prêtres de la Mère des dieux. Ces envoyés, qui portaient suspendus à leur cou des emblèmes et des figures, lui dirent que la Grande-Déesse présageait aux Romains la victoire et la puissance. Manlius les accueillit avec bienveillance. (*Suidas in* Γάλλοι.) SCHWEIGH.

—

Mais, pendant que Manlius était auprès de la petite ville de Gordo, Éposognat lui envoya dire qu'il avait vu les rois des Gaulois, qui, loin de consentir à aucun accommodement, avaient assemblé sur le mont Olympe leurs femmes et leurs enfans, y avaient transporté tous leurs effets, et étaient prêts à se défendre. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

—

Ortiagon, roi de Galatie, avait résolu de s'emparer de la domination sur tous les Galates de l'Asie. La nature et l'habitude lui étaient d'un puissant succès pour parvenir au but de ses efforts. Il se distinguait par sa libéralité et sa grandeur d'âme, et montrait autant d'urbanité que d'habileté dans les conseils et les conversations; et ce qui est surtout d'une grande importance chez les peuples de race gauloise, c'était un homme très-brave et très-intrépide dans les combats. (*Excerpta Valesiana.*) SCHWEIGH.

—

Chiomare, femme gauloise.

Dans la guerre où les Romains, sous la conduite de Manlius, vainquirent les Galates, Chiomare, femme d'Ortiagon, fut prise avec plusieurs autres Gauloises. Le centurion auquel elle était tombée en partage, homme avare et débauché, abusa d'elle indignement; mais ensuite, vaincu par son avarice, sur l'offre qu'on lui fit d'une grosse somme d'argent s'il voulait lui rendre la liberté, il y consentit, et la conduisit lui-même au bord d'un fleuve qui séparait le camp romain de celui des ennemis. Les Galates qui apportaient le prix de sa rançon passèrent le fleuve, et comptèrent l'argent au centurion, qui leur remit Chiomare entre les mains. Elle fit signe à l'un d'eux de frapper le centurion qui lui disait adieu en l'embrassant. Le Galate la comprit et abattit la tête du centurion; Chiomare la prit, l'enveloppa dans sa robe, et lorsqu'elle fut

auprès de son mari, elle la jeta toute sanglante à ses pieds. Son mari étonné lui dit : « Ma femme, il est si beau de « garder sa foi. — Oui, répliqua-t-elle, « mais il est plus beau encore de n'a- « voir laissé vivre qu'un seul des hom- « mes qui ont joui de moi. » Polybe dit avoir eu plusieurs entretiens avec cette femme à Sardes, et avoir admiré sa grandeur d'âme et sa prudence. (*Apud Plutarch. in* Γυναικῶν Ἀρεταῖς.) Schweigh.

—

Piége que les Gaulois Tectosages tendirent à Manlius sous prétexte d'une conférence.

Après la défaite des Gaulois, dans le temps que Manlius, campé auprès d'Ancyre, se disposait à pénétrer plus avant, il lui arriva des ambassadeurs de la part des Tectosages pour le prier, sans retirer ses troupes d'où elles étaient, de s'avancer lui-même le lendemain entre les deux camps, où leurs rois se rencontreraient en même temps pour traiter de la paix. Le consul y consentit, et se rendit au lieu marqué avec cinq cents chevaux : mais les rois ayant manqué au rendez-vous, il retourna dans son camp. Les ambassadeurs Tectosages revinrent, et après avoir, sous différens prétextes, excusé leurs princes, ils prièrent encore le consul de venir au lieu indiqué, où il trouverait les principaux du pays, qui conféreraient avec lui sur la manière de finir la guerre. Manlius promit de faire ce qu'ils demandaient; mais il ne sortit pas du camp, et en sa place il fit aller Attalus au lieu de la conférence, avec quelques tribuns et trois cents chevaux. Quelques Tectosages des plus distingués vinrent en effet, comme on était convenu : on parla d'affaires; mais ils dirent qu'ils n'avaient pas pouvoir de rien conclure, et que leurs rois viendraient incessamment pour convenir des articles, si Manlius voulait se trouver au même endroit avec eux. Attalus promit que le consul s'y trouverait, et l'on se sépara. Tous ces délais étaient affectés. Le but était de gagner du temps pour transporter au-delà du Halys leurs familles et leurs effets, mais surtout de prendre prisonnier le consul, si cela se pouvait, ou du moins de l'égorger. Dans cette vue, ils vinrent le lendemain au lieu marqué, à la tête d'environ mille chevaux, et attendirent que les Romains y arrivassent. Le consul, sur le rapport d'Attalus, persuadé que les rois viendraient, sortit du camp comme la première fois, avec cinq cents cavaliers. Il faut remarquer que quelques jours auparavant les fourrageurs de l'armée romaine avaient été dans un endroit où le détachement de cavalerie qui suivait le consul à la conférence servait à les soutenir. Or, le jour même de la conférence, les tribuns ordonnèrent aux fourrageurs, qui sortaient en grand nombre, d'aller où il était, et leur joignirent un autre pareil détachement. Ce qui se fit alors sans dessein fut d'un grand usage quelques heures après. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

IV.

Affaires de Grèce et du Péloponnèse.

Fulvius, employant les ressources de la trahison, s'empara pendant la nuit d'une partie de la citadelle, et y introduisit les Romains. (*Suidas in* Πραξικοπήσας.) Schweigh.

Philopœmen, préteur des Achéens, ayant à reprocher un crime aux Lacédémoniens, ramena les exilés dans leur ville, et fit mettre à mort, ainsi que le rapporte Polybe, quatre-vingts Spartiates. (*Plutarchus in Philopœmene.*) Schweigh.

V.

Ambassades de toutes les nations de l'Asie vers Manlius. — Traité de paix entre Antiochus et les Romains.

Pendant que Cn. Manlius était en quartier d'hiver à Éphèse, et la dernière année de la présente olympiade, les villes grecques de l'Asie et plusieurs autres envoyèrent des ambassadeurs à ce consul, pour le féliciter de la victoire qu'il avait remportée sur les Gaulois, et lui apporter des couronnes. La joie de tous les peuples qui sont en deçà du mont Taurus n'était pas tant fondée sur ce que, Antiochus vaincu, ils étaient délivrés, les uns des impôts dont ils étaient chargés, les autres, des garnisons qu'ils avaient chez eux, tous de la nécessité d'obéir aux ordres de ce prince, que sur ce qu'ils n'avaient plus rien à craindre des Barbares, et qu'ils ne souffriraient plus de leur part les insultes et les injustices qu'ils avaient coutume d'en souffrir. Antiochus, les Gaulois et Ariarathe, roi de Cappadoce, députèrent aussi au consul pour savoir à quelles conditions la paix leur serait accordée. Ariarathe s'était joint à Antiochus, et il s'était trouvé à la bataille que les Romains venaient de gagner. Il craignait d'en être puni, et dans l'inquiétude où il était, il envoyait députés sur députés pour apprendre ce qu'on voulait qu'il donnât ou qu'il fît pour obtenir le pardon de sa faute. Toutes les ambassades des villes furent reçues avec bonté; le consul les loua fort et les renvoya. Ensuite il répondit aux autres. Il dit aux Gaulois qu'il attendait pour faire la paix avec eux, qu'Eumène fût arrivé; à ceux d'Ariarathe, qu'ils eussent à payer six cents talens; à Musée, ambassadeur d'Antiochus, que son maître, avant que de parler de paix, vînt avec son armée sur les frontières de la Pamphylie, qu'il y apportât deux mille cinq cents talens et le blé qui se devait distribuer aux soldats, selon le traité fait auparavant avec Lucius Scipion. Et dès que la belle saison lui permit d'entrer en campagne, ayant expié son armée par des sacrifices, il partit avec Attalus, et, en huit jours de marche, il arriva à Apamée. Il n'y séjourna que trois jours; le troisième il leva le camp, et, marchant à grandes journées, il campa trois jours après dans l'endroit où il avait marqué aux ambassadeurs d'Antiochus de le venir joindre. Musée s'y rencontra en effet, et pria Manlius d'y rester jusqu'à ce que les chariots et les bêtes de charge, qui apportaient le blé et l'argent, fussent arrivés. Elles entrèrent dans le camp au bout de trois jours. Le blé fut distribué aux troupes, et les talens, par l'ordre du proconsul, furent conduits par un tribun à Apamée. Après quoi, sur l'avis que Manlius reçut que le commandant de la garnison de Perga n'avait pas évacué la place, et que lui-même y demeurait encore, il s'en approcha avec son armée. Il en était déjà proche, lorsque le commandant vint à sa rencontre, pour le supplier de ne lui savoir pas mauvais gré d'être resté dans Perga, disant que son devoir avait demandé qu'il n'abandonnât point cette place; qu'y ayant été mis par Antiochus, il avait voulu la conserver jusqu'à ce qu'il sût de celui qui la lui avait confiée, ce qu'il avait à faire; que, jusqu'à présent, personne ne lui avait encore déclaré ses intentions; qu'il lui accordât trente-neuf jours pour s'informer et apprendre du roi ce qu'il fallait qu'il fît. Manlius eut d'autant moins de peine à consentir à ce délai, qu'en toutes choses, il trouvait Antiochus très-fidèle à sa parole. Quelques jours après, Perga fut remise en liberté.

Au commencement de l'été, les dix commissaires et Eumène débarquèrent à Éphèse; ils s'y reposèrent deux jours, et allèrent ensuite à Apamée. Manlius, en étant averti, envoya Lucius son frère avec quatre mille hommes chez les Oreandiens, pour les porter ou les forcer à payer les taxes qui leur avaient été imposées. Il se mit ensuite en marche, et se hâta de joindre le roi Eumène. Arrivé à Apamée, il tint conseil avec ce prince et les dix commissaires sur la paix dont il s'agissait. On la conclut enfin, et voici quels furent les articles du traité :

« L'amitié subsistera toujours entre « Antiochus et les Romains aux conditions suivantes :

« Le roi Antiochus ne permettra le « passage sur ses terres ni sur celles de « ses sujets à aucune armée ennemie « du peuple romain, et ne lui fournira aucun secours; et réciproquement, ni Rome ni ses alliés ne souffriront qu'aucune armée passe sur « leurs terres pour faire la guerre à Antiochus ou à ses sujets.

« Antiochus ne portera point la guerre « dans les îles, et il renoncera à ses prétentions en Europe.

« Il retirera ses troupes de toutes les « villes, bourgades et châteaux qui sont « en deçà du mont Taurus, jusqu'au « fleuve Halys, et de la plaine, jusqu'aux hauteurs qui sont vers la Lycaonie.

« Les troupes syriennes, en évacuant les places, n'en transporteront point leurs armes, et si elles « en ont transporté, elles les restitueront.

« Antiochus ne recevra dans ses états « ni soldats du roi Eumène, ni qui que « ce soit.

« Si quelques habitans des villes que « les Romains séparent du royaume « d'Antiochus, se rencontrent dans son « armée il les renverra à Apamée.

« Il sera permis à ceux du royaume « d'Antiochus qui se trouveront, soit « chez les Romains, soit chez les alliés, ou de s'en retirer ou d'y rester.

« Antiochus et ses sujets rendront « aux Romains et à leurs alliés les esclaves, les prisonniers, les fugitifs « qu'ils auront pris sur eux.

« Le roi de Syrie, s'il est en son pouvoir, remettra entre les mains du proconsul le Carthaginois Annibal, fils « d'Amilcar, l'Acarnanien Mnésilochus, l'Étolien Thoas, Eubulis et « Philon, tous deux Chalcidiens, et « quiconque aura eu quelque magistrature dans l'Étolie.

« Il livrera tous les éléphans qu'il a « dans Apamée, et il ne lui sera plus « permis d'en avoir aucun.

« Il mettra les Romains en possession de toutes ses galères armées en « guerre avec leur équipage, et ne « pourra mettre en mer que dix vaisseaux, dont la chiourme ne sera que « de trente rames, les eût-il mis pour « une guerre qu'il commençait.

« Il bornera sa navigation au promontoire de Calycadne, si ce n'est « lorsqu'il faudra conduire de l'argent, « des ambassadeurs ou des ôtages.

« Il ne lui sera pas permis de lever « des troupes mercenaires dans le pays « romain, ni d'en recevoir même de « volontaires.

« Les maisons qui, dans la Syrie, « appartenaient aux Rhodiens ou à « leurs alliés, demeureront en leur « puissance, comme avant que la « guerre leur fût déclarée.

« S'il leur est dû de l'argent, ils se« ront en droit de l'exiger, et on leur « rendra ce qu'ils prouveront leur « avoir été enlevé.

« Les biens des Rhodiens seront « exempts de toute charge et de tout « impôt, comme ils étaient avant la « guerre.

« Si Antiochus a donné à d'autres « les villes qu'il doit livrer aux Ro- « mains, il en retirera les garnisons, « et il ne recevra point celles qui, après « la paix, voudraient rentrer sous son « obéissance.

« Il payera aux Romains, durant « douze ans, par chaque année, mille « talens en argent le plus pur, tel que « celui d'Athènes, chaque talent pe- « sant quatre-vingts livres, poids ro- « main, et cinq cent quarante mille « boisseaux de froment.

« Il délivrera au roi Eumène, dans « l'espace de cinq ans, trois cent cin- « quante-neuf talens en payemens « égaux, pour le blé qui lui est dû, « cent vingt-sept talens, ce qu'on laisse « à l'estimation d'Antiochus, et douze « cent huit drachmes, somme qu'il a « accordée à Eumène, et dont ce roi « se contente.

« Il remettra aux Romains vingt ôta- « ges, et les changera de trois ans en « trois ans, lesquels ôtages ne seront « que depuis l'âge de dix-huit jusqu'à « quarante-cinq ans.

« S'il manque quelque chose à la « somme qu'il payera tous les ans, il « y satisfera l'année suivante.

« Si quelques villes ou quelques- « unes des nations à qui l'on défend par « le présent traité de faire la guerre à « Antiochus, s'avise de la lui faire, il « aura droit de se défendre, sans avoir « cependant le droit de prendre aucune « de ces villes ou de les compter parmi « ses alliés.

« Les démêlées qui arriveront, on « les terminera en justice réglée.

« Si l'on jugeait de part et d'autre « devoir ajouter quelques articles à « ceux-ci, ou en retrancher quelques- « uns, on le pourra faire d'un consen- « tement mutuel. »

Les sermens prêtés à l'ordinaire, le proconsul fit partir pour la Syrie Lucius Minucius Thermus et Lucius son frère, qui avaient apporté l'argent des Oroandiens, et leur donna ordre de prendre le serment d'Antiochus pour assurer les articles de la paix. Il envoya ensuite des courriers à Quintus Fabius, et il lui ordonna de revenir dans le port de Patare, et d'y brûler tous les vaisseaux du roi de Syrie. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

Les dix commissaires règlent les affaires de l'Asie.

Le général romain et les dix commissaires ayant écouté à Apamée les différends qu'avaient entre eux les particuliers, les uns pour des terres, les autres pour de l'argent ou pour quelque autre sujet, renvoyèrent les plaideurs à certaines villes qu'ils acceptèrent, et où leurs procès devaient être terminés. Ils s'appliquèrent ensuite à arranger les affaires générales. Toutes les villes qui, autrefois tributaires d'Antiochus, avaient été fidèles au peuple romain dans la dernière guerre, furent exemptées de tout tribut. Celles qui en payaient à Attalus furent chargées de les payer à Eumène; et toutes celles qui avaient quitté les Romains pour se joindre à Antiochus, on leur ordonna de donner à Eumène ce qu'elles donnaient au roi de Syrie. On accorda une franchise entière aux Colophoniens qui étaient établis dans Notium, aussi bien qu'aux Cyméens et aux Mylassiens. La ville de Clazomène, outre l'immunité, obtint la souveraineté sur l'île Drimuse. Les Milésiens n'avaient pu garder pendant

la guerre le champ sacré; on les y rétablit. Chio, Smyrne et Érythrée, qui s'étaient distinguées par leur attachement au parti romain, reçurent les terres que chacun souhaitait et croyait lui convenir. Les Phocéens rentrèrent en possession de leur premier gouvernement et de leur ancien domaine.

On vint ensuite aux Rhodiens. La Lycie et la Carie, jusqu'au Méandre, à l'exception de Telmesse, leur furent attribuées. A l'égard d'Eumène et de ses frères, on ne se contenta pas de ce que l'on avait réglé en leur faveur dans le traité de paix; on leur donna encore Lysimachie avec la Chersonèse en Europe, et les terres avec les châteaux qui y confinent et qui obéissent à Antiochus; et en Asie, les deux Phrygies, la petite, proche de l'Hellespont et la grande, la Mysie, qu'ils avaient déjà conquise, la Lycaonie et la Lydie, les villes de Mylias, de Trallis, d'Éphèse, de Telmesse. Le roi de Pergame eut quelques contestations avec les ambassadeurs d'Antiochus, prétendant que la Pamphylie est en deçà du mont Taurus. Le procès fut renvoyé au sénat. Toutes les affaires, ou du moins la plupart et les plus nécessaires, étant ainsi réglées, le proconsul prit la route de l'Hellespont, et, chemin faisant, confirma tout ce qui avait été fait avec les Gaulois. (*Ibid.*)

VI.

On découvre déjà vers cette époque la cause des malheurs qui frappèrent la maison des rois de Macédoine. Je n'ignore pas que plusieurs écrivains qui ont traité de la guerre des Romains avec Persée veulent lui donner une autre origine, parlant d'abord de l'expulsion du roi Alexupor, qui, après la mort de Philippe, tenta de s'emparer des mines d'or et d'argent du mont Pangée, ce qui détermina Persée à lui faire la guerre, et à le dépouiller ensuite de tous ses états. Une autre cause serait l'invasion de la Dolopie à la suite de cette affaire, et l'arrivée de Persée à Delphes. La troisième enfin, les embarches dressées dans cette ville au roi Eumène, et le meurtre des députés béotiens. Tels seraient, dis-je, les événemens qui, selon ces écrivains, auraient allumé la guerre entre Persée et les Romains.

—

Je pense qu'il est du plus grand intérêt, non-seulement pour les historiens, mais encore pour tous ceux qui lisent avec réflexion, de connaître les véritables causes d'événemens d'où sont sortis tant d'infortunes. Or, beaucoup d'écrivains font une confusion singulière, pour ne pas savoir distinguer la cause et le prélude des événemens, et en quoi le prélude d'une guerre diffère de son origine. Incité par les faits eux-mêmes, je suis forcé de m'appesantir sur ce point. Car si les premiers événemens, rapportés ci-dessus, forment le prélude, on doit chercher le principe de la guerre avec Persée et de l'anéantissement du royaume de Macédoine, dans les embûches dressées au roi Eumène, dans les circonstances du meurtre des députés, et de tant d'autres crimes semblables qui ensanglantèrent cette époque. Quant à la cause de tous ces événemens, elle est réellement nulle; ce que je prouverai par la suite de mon récit. De même, en effet, que nous avons affirmé que Philippe, fils d'Amyntas, avait préparé la guerre contre les Perses, et qu'ensuite, Alexandre ne fit que mettre à exécution les projets de son père; ainsi nous dirons aujourd'hui que Philippe, fils de Démétrius, ayant conçu le projet de

faire cette dernière guerre contre Rome, avait préparé tous ses moyens, et qu'après sa mort, Persée exécuta les plans de son père. Si cela est vrai, et l'on n'en peut douter, les préparatifs ne peuvent être plus récens que le trépas de celui qui avait conçu le projet de conduire cette guerre. Les autres écrivains tombent cependant tous dans cette absurde supposition, puisqu'ils rejettent la cause de la guerre sur des événemens postérieurs à la mort de Philippe. (ANGELO MAI et JACOBUS GEEL, *ubi suprà*.)

FRAGMENS

DU

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

I.

Les Achéens se brouillent avec les Romains. — Ambassades mutuelles de Ptolémée aux Achéens, et des Achéens à Ptolémée.

Les Lacédémoniens, irrités du meurtre qui s'était fait à Compasium de plusieurs de leurs citoyens, et croyant que par cette action Philopœmen avait bravé la puissance et insulté la majesté de la république romaine, envoyèrent à Rome des ambassadeurs pour se plaindre de ce préteur et de son gouvernement. Marcus Lépidus, qui était alors consul, et qui fut depuis grand prêtre, écrivit par ces ambassadeurs aux Achéens, et leur fit des plaintes sur la conduite qu'ils avaient tenue à l'égard des Lacédémoniens : Philopœmen avait en même temps député à Rome Nicodème d'Élée. Ce fut aussi dans ce temps-là que l'Athenien Démétrius vint en Achaïe de la part de Ptolémée, pour renouveler l'alliance que ce prince avait autrefois faite avec les Achéens. Ceux-ci se firent un grand plaisir de la renouveler, et députèrent au roi Lycortas, mon père, Théodoridas et Rothisèle, tous deux Sicyoniens, pour prêter serment entre ses mains et recevoir le sien. C'est ici que vient se placer un événement qui paraîtra peut-être étranger à mon sujet, mais qui cependant est digne d'être raconté. L'alliance renouvelée, Philopœmen ayant reçu un ambassadeur de Ptolémée, et l'ayant fait manger à sa table, la conversation tomba sur ce prince. Dans l'éloge qu'en fit l'ambassadeur, il s'étendit beaucoup sur la dextérité et la hardiesse qu'il faisait paraître à la chasse, sur l'adresse avec laquelle il maniait un cheval, sur la vigueur et la force avec lesquelles il se servait de ses armes; et pour faire voir combien ce qu'il disait était vrai, il dit que ce roi, de dessus son cheval, avait, en chassant, tué un taureau d'un seul coup de javelot. (*Ambassades.*) Don THUILLIER.

Les Béotiens indisposent peu à peu contre eux les Romains et les Achéens.

Depuis la paix faite avec Antiochus, les esprits inquiets perdirent toute es-

pérance d'innover et de brouiller, et le gouvernement béotien changea de face. Mais comme depuis vingt-six ans il ne s'était pas rendu de jugement, il se répandit dans les villes, qu'il fallait que les procès des particuliers fussent enfin décidés. Comme il y a plus de personnes peu avantagées des biens de la fortune que de gens riches, il y eut beaucoup de contestations sur ce point; mais il arriva par hasard un événement qui favorisa beaucoup ceux qui tenaient pour le meilleur parti.

Depuis long-temps Titus Flaminius tâchait de faire rentrer Zeuxippe dans la Béotie, par reconnaissance pour les services qu'il en avait tirés pendant les guerres d'Antiochus et de Philippe. Il obtint alors du sénat qu'il écrirait aux Béotiens pour leur ordonner de rappeler chez eux Zeuxippe, et ceux qui avec lui étaient exilés de leur patrie. Mais ces lettres ne gagnèrent rien sur les Béotiens, ils craignirent que ces exilés, à leur retour, ne les détachassent des Macédoniens; et pour confirmer l'arrêt rendu contre Zeuxippe et ses adhérens, et auquel ils avaient déjà souscrit, on convoqua une assemblée, où l'on remit sur le tapis tous les chefs d'accusation qu'on avait auparavant contre Zeuxippe. On l'accusa d'abord de sacrilége, prétendant qu'il avait enlevé des lames de la table de Jupiter, laquelle était d'argent; l'autre crime était d'avoir tué Brachylles; après quoi ils députèrent Callicrite à Rome, pour dire qu'il ne leur était pas permis de déroger à ce qui avait été une fois établi selon leurs lois. Zeuxippe étant arrivé en même temps à Rome pour y soutenir son droit, le sénat écrivit aux Étoliens et aux Achéens la résistance que faisaient les Béotiens à ses ordres, et leur commanda de mener Zeuxippe dans sa patrie. Les Achéens ne jugeant pas à propos d'employer pour cela des troupes, envoyèrent aux Béotiens des députés qui les exhortèrent à obéir aux ordres du sénat, et à reculer le jugement des affaires qu'ils avaient entre eux, comme ils reculaient la décision des procès qu'avaient intentés contre eux les Achéens, qui, depuis long-temps plaidaient contre les Béotiens pour certains contrats. On promit d'abord aux députés qu'on suivrait leur avis, mais on oublia bientôt ces promesses. Hippias était alors préteur dans la Béotie. Quand Alcétas lui eut succédé, Philopœmen accorda, à quiconque la lui demanda, la permission de reprendre sur les Béotiens tout ce qui lui avait été enlevé par eux, ce qui ne fut pas un léger sujet de guerre entre ces deux peuples. Sur-le-champ on prit à Mirrique et à Simon une partie de leurs troupeaux. Il y eut combat entre ceux qui prétendaient que cette proie leur appartenait, et ce fut le commencement non d'un procès de citoyen à citoyen, mais d'une haine qui n'aurait pas manqué de dégénérer en une guerre sanglante entre les deux nations, si le sénat eût persisté à vouloir que Zeuxippe fût rétabli dans sa patrie. Mais, par bonheur, il n'insista pas davantage; et les Mégariens pacifièrent les différends en priant Philopœmen de révoquer la permission qu'il avait donnée à ceux de sa contrée qui avaient contracté avec les Béotiens. (*Ibid.*)

II.

Dispute entre les Lyciens et les Rhodiens.

Voici quel en fut le sujet. Pendant que les dix commissaires mettaient ordre aux affaires de l'Asie, Théætète et Philophron vinrent de la part des Rhodiens demander qu'en récompense de leur attachement au parti des Romains

et de l'empressement avec lequel ils les avaient servis dans la guerre contre Antiochus, on leur donnât la souveraineté sur la Lycie et sur la Carie. En même temps, Hipparque et Satyre priaient qu'en considération de la liaison que les Iliens, au nom desquels ils parlaient, avaient avec les Lyciens, on voulût bien pardonner à ces derniers les fautes où ils étaient tombés. Les commissaires, ayant entendu les deux parties, pour contenter, autant qu'il eut était possible, l'un et l'autre peuple, ne statuèrent rien de trop rigoureux contre les Iliens, et firent présent de la Lycie aux Rhodiens. De là naquit entre les Lyciens et les Rhodiens une guerre fâcheuse. D'un côté, les Iliens, parcourant les villes de Lycie, publiaient que c'était eux qui avaient adouci les Romains en leur faveur, et à qui elles étaient redevables de leur liberté. De l'autre, Théætète et Philophron répandaient chez les Rhodiens que la Lycie et la Carie, jusqu'au Méandre, leur avaient été attribuées par les Romains. Les Lyciens donc, se croyant libres, députent à Rhodes pour proposer une alliance entre les deux peuples; les Rhodiens, au contraire, se croyant maîtres, envoient quelques-uns de leurs citoyens pour régler les affaires des deux provinces qui leur avaient été données. Quoique de part et d'autre on pensât fort différemment, tout le monde cependant n'était pas encore instruit du véritable état des choses. Mais quand les Lyciens eurent fait à Rhodes leur demande dans le conseil, et que Pothion, un des prytanes ou sénateurs des Rhodiens, eut recueilli les voix et fait sentir aux Lyciens combien ce qu'ils proposaient était absurde, ce fut alors qu'éclata la différence des sentimens; car les Lyciens protestèrent que, quelque chose qu'il arrivât, jamais ils ne se soumettraient et n'obéiraient aux Rhodiens. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

III.

Diverses ambassades relatives en partie aux différends entre Philippe et Eumène de Thrace et les Thessaliens, et en partie aux affaires des Lacédémoniens et des Achéens.

Sommaire des chapitres consacrés par Polybe à ces divers sujets.

Dans la CXLVIII^e^ olympiade, des ambassadeurs arrivèrent à Rome de la part de Philippe et des peuples limitrophes de la Macédoine. — Décrets du sénat relatifs à ces ambassades.

Des débats s'étaient élevés entre Philippe d'un côté, et les Thessaliens et Perrhæbiens de l'autre sur les villes retenues par Philippe en Thessalie et en Perrhæbie depuis Antiochus. Une discussion s'engagea entre les deux parties en présence de Quintus Cécilius à Tempé en Thessalie. — Jugement rendu par Cécilius.

Un autre débat s'élève au sujet des villes de Thrace avec les ambassadeurs d'Eumène et les exilés de Maronée. La conférence à ce sujet se tient à Thessalonique. Jugement rendu par Cécilius et les autres ambassadeurs romains.

Des ambassadeurs envoyés par le roi Ptolémée, par Eumène et par Séleucus, arrivent en Péloponnèse. Décrets des Achéens sur l'alliance avec Ptolémée et sur les présens qui leur sont offerts par les rois ci-dessus désignés. Arrivée de Quintus Cécilius en Péloponnèse. Il blâme ce qui a été fait à Lacédémone.

Comment Arée et Alcibiade, qui se trouvaient du nombre de ceux chassés de Lacédémone, se chargent d'aller en ambassade à Rome pour y accuser Philopœmen et les Achéens.

Carnage fait à Maronée par le roi Philippe. Arrivée des ambassadeurs

mains; leurs instructions. Causes de la guerre des Romains contre Persée.

Dans la CLVIII^e^ olympiade, les ambassadeurs romains arrivent à Clitora, en Arcadie. Ils y convoquent les Achéens. Discours des orateurs des divers partis sur les affaires de Lacédémone. Décrets des Achéens. Leur contenu. (*Partim ex cod. Bavarico; partim apud Urs.*) SCHWEIGHÆUSER.

Ambassades de différentes nations à Rome contre Philippe. — Ambassade des Romains vers le même prince.

Le roi Eumène envoya vers ce temps-là des ambassadeurs à Rome pour y faire connaître les violentes exactions que Philippe faisait sur les villes de Thrace. Les Maronites exilés y allèrent aussi porter leurs plaintes contre ce prince, et l'accusèrent d'avoir été cause de leur exil. Les Athamaniens, les Perrhæbiens, les Thessaliens y députèrent pour demander les villes que Philippe leur avait enlevées pendant la guerre d'Antiochus. Enfin, le roi lui-même fit aussi partir des ambassadeurs pour le défendre contre les accusations dont on devait le charger. Après de longues contestations qu'eurent entre eux tous ces députés, le sénat ordonna qu'il serait envoyé des ambassadeurs en Macédoine pour examiner tout ce qui concernait Philippe, et servir comme de sauvegarde à tous ceux qui voudraient faire des plaintes contre ce prince. On choisit pour cette ambassade Quintus Cécilius, Marcus Bébius et Tibérius Sempronius. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

IV.

Conseil tenu chez les Achéens pour différentes affaires, et pour répondre à des ambassadeurs envoyés de plusieurs endroits. — Deux factions parmi les Achéens, lesquelles avaient pour chefs, l'une Aristène et Diophane, l'autre Philopœmen et Lycortas.

Venons maintenant aux affaires du Péloponnèse. Nous avons déjà dit que, sous le gouvernement de Philopœmen, les Achéens avaient envoyé à Rome des ambassadeurs au sujet de Lacédémone et au roi Ptolémée pour renouveler l'alliance faite autrefois avec lui. Aristène ayant été choisi pour préteur après Philopœmen, on reçut à Mégalopolis, où se tenait alors le conseil des Achéens, des ambassadeurs de la part d'Eumène, qui promettait à la république six vingts talens, dont l'intérêt serait destiné à l'entretien de ceux qui composaient le conseil public. Il en vint d'autres encore de Séleucus, qui, au nom de leur maître, offrirent dix vaisseaux armés en guerre, et qui demandèrent que l'ancienne alliance faite avec ce prince fût renouvelée. Le conseil assemblé, le premier qui y entra fut Nicodème d'Élée, qui fit le rapport de ce qu'il avait dit dans le sénat romain sur l'affaire de Lacédémone et de ce qui lui avait été répondu. On jugea par les réponses, qu'à la vérité le sénat n'était content ni de la destruction du gouvernement de Sparte, ni du démolissement des murs de cette ville, ni du meurtre fait à Compasium, mais qu'il n'annulait rien de ce qui avait été statué. Et comme il ne se rencontra personne qui parlât pour ou contre les réponses du sénat, il n'en fut plus fait mention. On donna ensuite audience aux ambassadeurs d'Eumène, qui, après avoir renouvelé l'alliance faite autrefois avec Attalus, père du roi, et proposé les offres que faisait Eumène

de six vingts talens, vantèrent fort la bienveillance et l'amitié qu'avait leur maître pour les Achéens. Quand ils eurent fini, le Sicyonien Apollonius se leva et dit que le présent que le roi de Pergame offrait, à le regarder en lui-même, était digne des Achéens; mais que si l'on faisait attention au but qu'Eumène se proposait et à l'utilité qu'il se promettait de tirer de sa libéralité, la république ne pouvait accepter ce présent sans se couvrir d'infamie et sans commettre le plus énorme des crimes; que ce dernier inconvénient était hors de doute, puisque la loi défendant à tout particulier, soit du peuple, soit d'entre les magistrats, de rien recevoir d'un roi sous quelque prétexte que ce soit, la transgression serait beaucoup plus criminelle si la république en corps acceptait les offres d'Eumène; qu'à l'égard de l'infamie, elle était sensible et sautait aux yeux : car quoi de plus honteux pour un conseil, que de recevoir d'un roi chaque année de quoi se nourrir, et de ne s'assembler, pour délibérer sur les affaires publiques, qu'après s'être pour ainsi dire enivré à sa table; que cela nuirait aussi beaucoup aux affaires de la patrie; qu'après Eumène, Prusias ne manquerait pas aussi de faire des largesses, et Séleucus après Prusias; que les intérêts des rois étant d'une autre nature que ceux des républiques, et dans celles-ci les délibérations les plus importantes roulant presque toujours sur des contestations qu'on avait avec les rois, il arriverait nécessairement de deux choses l'une, ou que les Achéens feraient l'avantage de ces princes au préjudice de la nation, ou qu'ils se rendraient coupables d'une noire ingratitude envers leurs bienfaiteurs. Il finit en exhortant les Achéens non-seulement à refuser le présent qu'on leur offrait, mais encore à détester Eumène pour s'être avisé de cet expédient pour les corrompre.

Après Apollonius, l'Éginète Cassandre prit la parole, et fit convenir les Achéens, que ses compatriotes n'étaient tombés dans le malheureux état où ils se voyaient, que parce qu'ils vivaient sous leurs lois. Nous avons vu, en effet, que Publius Sulpicius étant venu à Égine en avait vendu tous les habitans, et que les Étoliens, en vertu d'un traité fait entre eux et les Romains, devenus maîtres de cette ville, l'avaient livrée à Attalus pour la somme de trente talens; d'où Cassandre concluait qu'Eumène, au lieu d'acheter à prix d'argent l'amitié des Achéens, avait, en leur rendant Égine, un moyen sûr de se gagner tous les cœurs de la nation. Il conjura ensuite les Achéens de ne pas se laisser toucher par les offres d'Eumène; que s'ils avaient la faiblesse de les accepter, les Éginètes perdaient toute espérance d'être jamais remis en liberté. Ces deux discours firent une si forte impression sur la multitude, que personne n'osa prendre la défense du roi de Pergame. Tous rejetèrent, avec de grands cris, sa proposition, quelque éblouissante que fût la somme d'argent qu'il offrait.

On appela ensuite Lycortas et les autres ambassadeurs qui avaient été envoyés à Ptolémée, et l'on fit la lecture du décret fait par ce prince pour le renouvellement de l'alliance. Lycortas, après avoir dit qu'il avait prêté serment au roi au nom des Achéens et reçu les siens, ajouta qu'il apportait, de la part de Ptolémée à la république, six mille boucliers d'airain pour armer les Peltastes, et deux cents talens d'airain monnayé, et il finit par un court éloge de la bienveillance et de l'amitié que ce prince avait pour la nation achéenne; après quoi le préteur Aristène, se levant, de-

manda à l'ambassadeur de Ptolémée et à ceux qui avaient été envoyés à ce roi par les Achéens, quelle alliance il venait renouveler. Personne n'ayant rien à répondre à cette question, on s'informait les uns des autres; tout le conseil fut fort embarrassé. La difficulté venait de ce qu'il s'était fait entre les Achéens et Ptolémée plusieurs traités d'alliance qui étaient très-différens les uns des autres, selon les conjonctures où ils avaient été faits, et que l'ambassadeur de Ptolémée, en renouvelant l'alliance, n'avait parlé de renouvellement qu'en général et sans aucune distinction. Les ambassadeurs achéens étaient tombés dans la même faute en prêtant et recevant les sermens accoutumés, comme si jamais il n'y eût eu qu'un traité d'alliance. C'est pourquoi le préteur ayant étalé tous les traités et fait voir en détail les différences importantes qu'il y avait entre eux, la multitude voulut savoir lequel de tous on était venu renouveler. Comme ni Philopœmen, pendant la préture duquel le renouvellement s'était fait, ni Lycortas qui avait été pour cela envoyé à Alexandrie, ne purent rendre raison de leur conduite, ils furent convaincus d'avoir procédé, dans cette affaire, avec trop peu de prudence et de maturité; au lieu que leur faute fit concevoir une grande idée du mérite d'Aristène, on le regarda comme le seul homme qui sût parler avec connaissance de cause. Il empêcha que le décret ne fût ratifié, et remit la décision à un autre temps.

Après cela, on donna audience aux ambassadeurs de Séleucus. On renouvela l'alliance qu'on avait faite avec lui, mais on ne crut pas devoir accepter pour lors les vaisseaux dont il faisait présent. L'assemblée ensuite se sépara, et chacun se retira dans la ville d'où il était venu. Un autre jour qu'il se célébrait une grande fête, Quintus Cécilius, au retour de Macédoine, où il était allé comme ambassadeur auprès de Philippe, vint dans l'Achaïe. Aristène assembla aussitôt tous les principaux membres de la république dans Argos, et Quintus Cécilius, étant entré dans le conseil, dit que les Achéens devaient d'autant moins user de rigueur avec les Lacédémoniens, que la conduite qu'on avait tenue à leur égard passait les bornes d'une juste modération, et que l'on ferait bien de réformer tout ce qui s'était imprudemment fait contre eux dans cette occasion, à quoi il exhorta les Achéens de tout son pouvoir.

Il parut bien alors que ce qui avait été statué contre les Lacédémoniens n'était pas du goût d'Aristène, et qu'il s'entendait avec Cécilius. Son silence le trahit; il ne répliqua pas un seul mot. Diophane de Mégalopolis, homme plus guerrier que politique, se leva ensuite. Ce ne fut pas pour défendre ou excuser le procédé des Achéens; il n'ouvrit pas la bouche sur ce point; mais pour se venger de Philopœmen, qu'il n'aimait pas, en intentant une autre accusation contre les Achéens. Il dit qu'on avait injustement agi non-seulement avec Lacédémone, mais encore avec Messène. Ce reproche était fondé sur ce que les Messéniens n'étaient d'accord entre eux ni sur le décret qu'avait fait Titus Quintius pour le rappel des exilés, ni sur la manière dont Philopœmen l'avait mis à exécution. Cécilius, se voyant des partisans parmi les Achéens mêmes, trouva encore plus mauvais que tout le conseil ne se soumît pas à son sentiment.

Alors Philopœmen, Lycortas et Archon prirent hautement la défense de la république; ils firent voir que tout ce qui avait été fait au sujet de Sparte, avait été sagement fait, et même à l'a-

vantage des Lacédémoniens, et que l'on n'y pouvait rien changer sans violer tous les droits humains et le respect que l'on devait aux dieux. Le conseil, touché de leurs discours, ordonna qu'il ne serait rien changé à ce qui avait été réglé, et que l'on donnerait cette réponse à l'ambassadeur romain. Quand on la porta à Cécilius, il demanda que l'on convoquât les comices du pays. Les magistrats répondirent qu'il fallait pour cela qu'il produisît une lettre du sénat de Rome, par laquelle on priât les Achéens de s'assembler. Comme il n'en avait point, on lui dit nettement qu'on ne s'assemblerait pas; ce qui le mit en si grande colère, qu'il partit d'Achaie sans vouloir entendre ce que les magistrats avaient à lui dire. On crut que ce député, et avant lui Marcus Fulvius, n'auraient pas parlé avec tant de liberté, s'ils n'eussent été sûrs qu'Aristène et Diophane étaient pour eux. Aussi furent-ils accusés d'avoir attiré ces Romains dans le pays par haine pour Philopœmen, et passèrent-ils pour suspects dans l'esprit de la multitude. Tel était l'état des affaires dans le Péloponnèse. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

V.

Différentes ambassades vers les Romains. — Ambassades des Romains auprès de Philippe et des Grecs.

Cécilius, de retour à Rome, fit au sénat le rapport de tout ce qui lui était arrivé dans la Grèce. On fit ensuite entrer les ambassadeurs de Macédoine et du Péloponnèse. Ceux de Philippe et d'Eumène furent introduits les premiers; après eux les exilés d'Énum et de Maronée, qui répétèrent ce qui avait été dit ci-devant à Cécilius à Thessalonique. Le sénat, après les avoir entendus, jugea qu'il fallait envoyer de nouveaux ambassadeurs à Philippe, pour examiner sur les lieux s'il s'était retiré, selon qu'il l'avait promis à Cécilius, des villes de la Perrhébie, et pour lui ordonner d'évacuer Énum et Maronée, et de sortir, en un mot, de tous les châteaux, terres et villes qu'il occupait sur la côte maritime de la Thrace. On écouta ensuite Apollonidas, ambassadeur que les Achéens avaient envoyé pour les justifier de n'avoir point donné de réponse à Cécilius, et pour informer le sénat de tout ce qui avait été fait au sujet de Lacédémone qui, de son côté, avait député à Rome Arée et Alcibiade, tous deux de ces anciens exilés que Philopœmen et les Achéens avaient rétablis dans leur patrie. Ces deux ingrats, malgré un bienfait si précieux et si récent, se chargèrent de l'odieuse commission d'accuser ceux qui les avaient sauvés contre toute espérance, et qui leur avaient procuré le bonheur de revoir leurs foyers. Rien n'irrita plus les Achéens que cette ingratitude. Apollonidas prouva qu'il n'était pas possible de régler mieux les affaires de Lacédémone que Philopœmen et les Achéens ne les avaient réglées. De leur côté, Arée et Alcibiade tâchèrent de faire voir au contraire que les habitants ayant été chassés par force de Lacédémone, toutes les forces de la ville étaient épuisées; que réduite à un très-petit nombre de citoyens, et ses murs abattus, on n'y pouvait plus vivre en sûreté; qu'elle avait perdu son ancienne liberté; qu'elle n'était pas seulement soumise aux décrets publics des Achéens, mais qu'elle était encore forcée d'obéir à leurs préteurs. Le sénat, ayant comparé et pesé les raisons de part et d'autre, nomma pour ambassadeur Appius Claudius, et lui donna des instructions sur ce démêlé comme pour les autres affaires de la Grèce. Apollonidas accusa encore les Achéens sur le crime qu'on

leur faisait de n'avoir pas convoqué les comices pour Cécilius. Il dit qu'en cela ils n'étaient pas condamnables ; que c'était une loi chez eux de n'assembler le conseil que lorsqu'il était question d'alliance ou de guerre, à moins qu'on ne produisît des lettres de la part du sénat; que les magistrats avaient donc eu raison de délibérer si l'on assemblerait le conseil de la nation, et qu'ils n'avaient point eu tort de n'en rien faire, puisque Cécilius n'apportait point de lettre du sénat romain, et qu'il refusait de donner des ordres par écrit. Cécilius ne laissa pas cette apologie sans réplique ; il s'éleva contre Philopœmen, contre Lycortas, contre les Achéens en général, et contre la rigueur dont ils avaient usé envers les Lacédémoniens. La réponse du sénat aux ambassadeurs achéens fut qu'il serait envoyé des députés sur les lieux pour examiner les choses de plus près, et il leur recommanda d'avoir pour ces députés tous les égards qu'il avait lui-même pour ceux qui venaient à Rome de la part des Achéens. (*Ibid.*)

Cruauté de Philippe à l'égard des Maronites. — Il envoie son fils Démétrius à Rome.

Quand Philippe eut appris de ses ambassadeurs, qui lui avaient été renvoyés de Rome, qu'il fallait absolument qu'il vidât les villes de la Thrace, irrité jusqu'à la fureur de voir de tous les côtés sa domination resserrée, il déchargea sa rage sur les habitans de Maronée. Par son ordre, Onomaste, qui avait le gouvernement de la Thrace, l'étant venu trouver, ils concertèrent ensemble la cruelle vengeance qu'il avait projetée. Cassandre avait vécu longtemps dans cette ville, et y était fort connu. C'était assez la maxime de Philippe d'envoyer ses courtisans dans les villes pour accoutumer les habitans à les y voir. Ce Cassandre fut l'homme dont se servit Onomaste pour exécuter la barbare ordonnance du prince. Il fit entrer de nuit un corps de Thraces dans la ville, qui firent main basse sur les citoyens, et en massacrèrent un grand nombre. Philippe, ainsi vengé de ceux qui n'étaient pas de sa faction, attendait tranquillement l'arrivée des commissaires, persuadé que personne n'aurait la hardiesse de se déclarer son accusateur. Quelque temps après arrive Appius qui, bientôt informé du traitement fait aux Maronites, en fait de vifs reproches au roi de Macédoine, qui soutint qu'il n'avait point de part à ce massacre, et qui le rejeta sur une émotion populaire. Les uns, dit-il, inclinant pour Eumène, les autres pour moi, la querelle s'échauffa, et ils s'égorgèrent les uns les autres. Il porta la confiance jusqu'à ordonner qu'on amenât devant lui quiconque voudrait l'accuser. Mais qui aurait osé le faire? La punition aurait suivi de près, et le secours qu'on aurait pu attendre des Romains était trop éloigné. Il est inutile, lui dit Appius, que vous vous excusiez; je sais ce qui s'est passé et qui en est l'auteur. Ce mot jeta Philippe dans de grandes inquiétudes. On ne poussa cependant pas la chose plus loin dans cette première entrevue. Mais le lendemain, Appius lui commanda d'envoyer sans délai Onomaste et Cassandre à Rome, pour être interrogés par le sénat sur le fait en question. A cet ordre, Philippe changea de couleur, chancela, hésita long-temps à répondre. Enfin il dit qu'il enverrait Cassandre, auteur du massacre, à ce que les commissaires croyaient; mais il s'obstina à retenir auprès de lui Onomaste qui, disait-il, était si peu à à Maronée dans le temps de cette sanglante tragédie, qu'il n'était pas même

dans le voisinage. Dans le fond, c'est qu'il craignait qu'un homme qui avait sa confiance, et à qui il n'avait rien caché, ne trahît devant le sénat tous ses secrets. Pour Cassandre, dès que les commissaires furent sortis de la Macédoine, il le fit embarquer; mais il envoya des gens à sa suite qui l'empoisonnèrent en Épire.

Après le départ des commissaires, qui s'en allèrent bien convaincus que Philippe avait ordonné le massacre de Maronée, et qu'il était près de rompre avec les Romains, le roi de Macédoine faisant réflexion, seul et avec ses amis Apelles et Philoclès, que sa haine contre les Romains et le désir de se venger commençait à éclater, aurait bien voulu prendre incessamment les armes et leur faire ouvertement la guerre; mais comme ses préparatifs n'étaient pas encore faits, il imagina un expédient pour gagner du temps. Il prit le dessein d'envoyer à Rome son fils Démétrius qui, ayant été long-temps en ôtage dans cette ville, et s'y étant acquis de l'estime, lui parut très-en état ou de le défendre contre les accusations qu'on pourrait intenter contre lui devant le sénat, ou de l'excuser sur les fautes qu'il aurait en effet commises. Il disposa donc tout ce qui était nécessaire pour cette ambassade, et avertit les amis dont il voulait que le prince son fils fût accompagné. Il promit en même temps aux Byzantins de les secourir, non qu'il prît beaucoup d'intérêt à leur défense, mais parce qu'allant à leurs secours, il jetterait la terreur parmi les petits souverains de Thrace qui règnent auprès de la Propontide, et les empêcherait de mettre obstacle au dessein qu'il avait de faire la guerre aux Romains. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

Les commissaires romains arrivent en Crète et mettent ordre aux affaires de cette île.

Dans l'île de Crète, pendant que Cydates, fils d'Anticalces, faisait à Gortyne la fonction de premier magistrat les Gortyniens, tâchant par toutes sortes de voies de diminuer la puissance des Cnossiens et de resserrer leur domaine, avaient donné Lycastion aux Ranciens et Diatonion aux Lyctiens. Sur ces entrefaites arrivèrent en Crète, avec Appius, les commissaires qui avaient été envoyés de Rome pour pacifier les différends qu'avaient entre eux les habitans de cette île. Après quelque discussion, les Crétois s'étant laissé persuader de prendre les commissaires pour arbitres, ceux-ci rétablirent les Cnossiens dans la possession de leur ancien territoire, et ordonnèrent aux Cydoniates de reprendre les ôtages qu'ils avaient donnés et laissés à Charmion, et de sortir de Falasarne sans rien enlever de ce qui appartenait aux habitans. Ils leur laissèrent aussi la liberté de faire partie du conseil public, ou de n'y pas entrer, selon qu'ils trouveraient l'un plus avantageux que l'autre, pourvu qu'au reste ils se continssent dans les bornes de leur domaine. Ils accordèrent aussi la même permission aux Phalasarniens qui avaient été bannis de la ville pour avoir tué Menœtius, un des plus illustres de leurs citoyens. (*Ibid.*)

Ptolémée, roi d'Égypte.

Quand ce prince eut fait le siége de Licopolis, les principaux de l'Égypte furent effrayés et se rendirent à discrétion. Le roi en usa mal avec eux, et s'attira bien des malheurs. On vit arriver quelque chose de semblable lorsque Polycrates eut vaincu les rebelles.

Car Athinis, Pausiras, Chésuphe et Irobaste, qui étaient restés seuls de tous les seigneurs, cédant au temps, étaient venus à Saïn pour se rendre à Ptolémée. Mais ce prince, sans égard pour les assurances qu'il leur avait données, les fit traîner nus et enchaînés à des chars, et les condamna ensuite à la mort. De là il fut à Naucraté, où ayant reçu un corps de soldats mercenaires qu'Aristonique lui avait levés dans la Grèce, il se mit en mer pour retourner à Alexandrie, sans avoir fait aucun exploit de guerre, quoiqu'il eût alors vingt-cinq ans. Ce fut l'effet des mauvais conseils de Polycrates. (*Vertus et Vices.*) Dom Thuillier.

—

Aristonique.

C'était un eunuque de Ptolémée, roi d'Égypte, et qui, dès l'enfance, avait été élevé avec ce prince. Plus avancé en âge, il fit remarquer en lui des sentimens plus nobles et plus élevés qu'on n'a coutume d'en voir dans des gens de cette espèce. Il avait de la nature une inclination dominante pour la guerre, et s'appliquait beaucoup à s'y rendre habile : aimable dans la société, il y portait un talent rare : c'était celui de savoir s'accommoder à toutes sortes d'esprits. Outre ces bonnes qualités, il avait encore celle d'aimer à faire plaisir. (*Ibid.*)

—

Apollonias, femme d'Attalus, roi de Pergame, et mère d'Eumène.

Cette reine mérite par bien des endroits que nous la fassions connaître à la postérité. Elle était de Cyzique. Attalus la prit chez le peuple, et partagea le trône de Pergame avec elle. Jusqu'à la mort elle se maintint dans cette dignité suprême, se rendant chère et aimable au roi son mari, non par des manières enjouées et des caresses frivoles, mais par sa sagesse, sa gravité, sa modestie et sa probité. Mère de quatre princes, elle conserva pour eux, jusqu'au dernier moment de sa vie, une tendresse inaltérable, quoiqu'elle ait vécu long-temps après son mari. Rien n'a fait plus d'honneur à deux d'entre eux que le respect avec lequel ils la reçurent à Cyzique. Ils la placèrent au milieu d'eux, et, lui prenant la main chacun de son côté, ils la conduisirent civilement dans les temples et dans les autres endroits de la ville. Tout le peuple regardait ces deux jeunes princes avec admiration. On se rappelait, en les voyant, Cléobis et Biton; on comparait les deux actions ensemble, en donnant néanmoins l'avantage à celle des deux fils d'Attalus, en qui une tendresse égale pour leur mère était relevée par l'éclat que lui donnait leur illustre naissance. Ce charmant spectacle fut vu à Cyzique, après la paix faite avec Prusias. (*Ibid.*)

VI.

Sur Philopœmen.

Philopœmen, qui s'était d'abord prononcé contre une opinion émise par Archon, préteur des Achéens, revint peu à peu à son sentiment, et sut profiter adroitement de toutes les occasions pour lui donner les éloges les plus bienveillans. Ceci se passait en ma présence, et je blâmais déjà ces moyens employés pour nuire à quelqu'un par les louanges mêmes qu'on lui donnait. Arrivé à un âge plus mûr, je ne puis approuver davantage une semblable conduite. La disposition d'esprit qui nous porte à la prudence, est bien différente de celle qui nous porte à la malfaisance; elle en diffère autant

qu'un homme habile diffère d'un méchant. Pour le dire en peu de mots, le premier sentiment est ce qu'il y a de meilleur; le second, ce qu'il y a de pire au monde. Mais la folie de notre siècle prend un accroissement si rapide, que je doute que mon opinion trouve assez de partisans pour obtenir qu'on l'approuve et qu'on la suive. (ANGELO MAI et JACOBUS GEEL, *ubi suprà*.)

FRAGMENS

DU

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

I.

Plaintes des ambassadeurs de la Grèce contre Philippe. — Réponses que le sénat romain leur donna ainsi qu'à Démétrius, fils du roi de Macédoine.

Il ne se vit peut-être jamais tant d'ambassadeurs de Grèce à Rome, qu'on en vit dans la CXLIX^e^ olympiade. Le bruit ne se fut pas plutôt répandu que Philippe était obligé de porter devant des juges les démêlés qu'il avait avec ses voisins, que les Romains écoutaient les plaintes qu'on avait à faire contre ce prince, et qu'ils prenaient sous leur protection les peuples qui avaient contre lui leurs droits ou leurs intérêts à défendre; ce bruit, dis-je, ne se fut pas plutôt répandu, que de tous les environs de la Macédoine, on ne vit à Rome que des accusateurs contre Philippe, les uns pour eux-mêmes, les autres au nom de leur ville, d'autres encore au nom des nations auxquelles ils s'étaient joints. Il en vint aussi de la part d'Eumène, à la tête desquels était Athénée, frère du roi, pour se plaindre de ce que Philippe n'avait pas évacué les villes de la Thrace, et de ce qu'il avait envoyé du secours à Prusias. Il en était venu encore de Lacédémone, et chaque faction de cette ville y avait ses députés. Pour Philippe, il n'avait auprès du sénat pour défenseur, que son fils Démétrius, qu'il avait fait accompagner de Philoclès et d'Apelles, deux amis en qui il avait une confiance entière. Le premier que le sénat fit appeler fut Athénée, dont il reçut une couronne du prix de quinze mille pièces d'or. Aussi fit-il de grands éloges d'Eumène et de ses frères, les exhortant à persister toujours dans les mêmes sentimens. Les consuls introduisirent ensuite Démétrius et tous les accusateurs de Philippe, les uns après les autres. Ils étaient en si grand nombre, que trois jours entiers se passèrent à les entendre, et que le sénat ne savait comment satisfaire à tous : car il en était venu de la Thessalie, non-seulement au nom du royaume en général, mais de la part de chaque ville. Les Perrhébiens, les Athéniens, les Épirotes, les Illyriens y en avaient aussi envoyé. Les uns reprochaient à Philippe d'avoir empiété sur des terres hors de son district, d'autres d'avoir enlevé des hommes et des bestiaux sur le domaine d'autrui; ceux-ci, d'avoir empêché que la justice ne fût

rendue selon les lois; ceux-là, d'avoir corrompu les juges. Enfin, il se faisait des plaintes en si grand nombre, qu'il n'était pas possible de les retenir toutes, ni de les ranger dans un certain ordre. Le sénat lui-même ne pouvait pas approfondir et éclaircir tant de faits de différente nature, et il dispensa Démétrius de justifier le roi, son père, sur tout. Il aimait ce prince, qui était alors fort jeune, et nullement en état de répondre aux subtilités et aux chicanes dont se servaient les accusateurs. D'ailleurs Démétrius n'avait que des paroles pour défendre son père, et le sénat voulait connaître à fond les dispositions de Philippe. On se contenta donc de demander au jeune prince et à ses deux amis si le roi ne leur avait pas mis entre les mains quelque mémoire. Démétrius répondit qu'il en avait un, et en même temps produisit un petit livre, où on lui ordonna de lire toutes les réponses que Philippe avait faites en général à toutes les plaintes qu'on pourrait porter contre lui. Le roi disait dans ce livre, qu'il avait exécuté les ordres des Romains; que si quelquefois il y avait manqué, l'on ne devait s'en prendre qu'à ses accusateurs. Presque sur chaque article, il répétait : « Quoique « en cela Cécilius et les autres commissaires ne nous aient pas rendu la « justice qu'ils nous devaient. » Et encore : « Quoiqu'en nous donnant ses « ordres, on n'ait eu nul égard à la « justice. » Ainsi finissaient presque toutes les réponses de Philippe. C'est pourquoi le sénat, après avoir entendu les accusations, satisfit en général à toutes, en disant, par le ministère du consul, que, sur ce qu'avait dit ou lu Démétrius, il était persuadé que Philippe ne s'était pas écarté, et ne s'écarterait pas dans la suite de ce que la justice demandait de lui; mais qu'on ne lui faisait cette grâce qu'à la considération du prince, son fils; et, afin, qu'il n'en doutât point, qu'on enverrait en Macédoine des ambassadeurs, tant pour examiner s'il se conformait en tout à la volonté du sénat, que pour lui faire connaître que c'était à Démétrius qu'il était redevable de l'indulgence dont on avait usé à son égard : réponse qui devait d'autant plus flatter le jeune prince, qu'elle était assaisonnée des marques les plus tendres et les plus sincères d'estime et d'amitié, et qu'on ne lui demandait, pour tant de déférences, sinon qu'il fût ami du peuple romain.

Cette affaire conclue, on donna audience aux ambassadeurs d'Eumène, lesquels se plaignirent que Philippe eût envoyé du secours à Prusias, et de ce qu'il n'avait point évacué les villes de la Thrace. Philoclès, qui avait été ambassadeur de la part de Philippe auprès de Prusias, et qui était venu à Rome pour ces deux affaires, par l'ordre du roi de la Macédoine, voulut dire quelque chose pour l'excuser; mais le sénat, après l'avoir écouté quelque temps, répondit que si les députés, en arrivant dans la Macédoine, ne trouvaient pas ses ordres exécutés et toutes les villes de Thrace remises au roi de Pergame, il aurait raison de cette désobéissance, et ne souffrirait pas qu'on l'amusât plus long-temps par des promesses frivoles. Il paraît de là que si l'indignation des Romains n'éclata point alors contre Philippe, ils ne furent arrêtés que par la présence du prince son fils. Mais si cette ambassade lui fut avantageuse d'un côté, de l'autre elle ne contribua pas peu à la ruine entière de la maison de Macédoine. La grâce que le jeune Démétrius avait obtenue du sénat, lui enfla le cœur. Persée, son frère, et Philippe conçurent une jalou-

sie furieuse de la préférence qu'on avait donnée sur eux au jeune prince. Leurs soupçons furent considérablement augmentés par la conversation secrète qu'eut avec Démétrius je ne sais quel inconnu, qui lui fit entendre que bientôt les Romains le mettraient sur le trône de Macédoine, et qui en même temps écrivit à Philippe qu'il était important pour lui d'envoyer une seconde fois à Rome son fils et ses amis. Ces deux incidens vinrent fort à propos à Persée, pour engager Philippe à consentir à la mort de Démétrius. Nous verrons dans la suite de quelle manière l'arrêt en fut exécuté.

Les ambassadeurs des Lacédémoniens entrèrent après ceux d'Eumène. Quelques-uns demandèrent que leurs bannis fussent remis en liberté, et qu'on leur rendît tous les biens qu'on leur avait ôtés au temps de leur exil. Mais Arée et Alcibiade dirent que c'était assez qu'on leur rendît la valeur d'un talent, et qu'il fallait en partager le reste entre les citoyens qui étaient les plus utiles à l'état. Un autre député, c'était Sérippe, demanda que la république fût rétablie dans la forme de gouvernement qu'elle avait lorsqu'elle était du corps des Achéens. Chason prit la défense de ceux qui avaient été condamnés a mort ou bannis par les Achéens. Il sollicita le retour des exilés, et demanda que la république fût remise dans son premier état. Chacun d'eux avait à l'égard des Achéens des vues particulières, et parlait selon ces vues. Le sénat ne pouvant éclaircir tous ces différends, choisit trois citoyens qui avaient déjà été députés dans le Péloponnèse pour les mêmes affaires, et qui étaient Titus Quintius et Cécilius. On plaida long-temps devant eux toutes ces causes, et l'on convint que les bannis retourneraient dans leur patrie, que ceux qui avaient été condamnés à mort l'avaient été injustement, et que Lacédémone continuerait d'être du corps des Achéens. Restait à décider si l'on rendrait aux bannis tous leurs biens, ou si l'on réduirait ces biens à la valeur d'un talent; mais c'est sur quoi l'on ne s'accorda point. Au reste, afin qu'on ne revînt pas à disputer sur tous les points, on mit par écrit ce dont on était convenu, et les commissaires ordonnèrent que les parties signassent l'acte qui en avait été dressé. Les Achéens ne l'avaient pas signé. Titus, pour les y engager, fit rappeler Xénarque, qui était venu de leur part, tant pour renouveler l'alliance de ce peuple avec les Romains, que pour soutenir la cause des Achéens contre les ambassadeurs de Lacédémone. Sans l'avoir averti de quoi il s'agissait, il lui demanda brusquement s'il approuvait ce qui avait été décidé. Xénarque, embarrassé, ne savait pas trop ce qu'il devait répondre. Le retour des exilés et la réhabilitation des morts ne lui plaisaient pas trop. Ces deux articles étaient formellement contraires à un décret de sa nation, décret gravé sur une colonne. D'un autre côté, il goûtait fort ce qui avait été conclu, que la ville de Sparte serait du conseil des Achéens. Dans cette incertitude, moitié faute de savoir à quoi s'en tenir, moitié par crainte, il signa l'acte. Après quoi le sénat envoya Quintus Marcius en Macédoine et dans le Péloponnèse, pour y faire exécuter ses ordres. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

II.

Philopœmen rompt les mesures que Titus et ses ennemis avaient prises contre lui.

Dinocrate de Messène, arrivant à Rome, fut extrêmement content d'y

voir que le sénat avait jeté les yeux sur Titus pour l'envoyer auprès de Prusias et de Séleucus. Il comptait que ce Romain, auprès de qui il avait un libre accès pendant la guerre de Lacédémone, et qu'il aimait autant qu'il aimait peu Philopœmen, règlerait, en passant par la Grèce, les affaires de Messène, selon les vues qu'il voudrait et qu'il aurait soin de lui inspirer. Il lui faisait donc assidûment sa cour, et fondait sur lui toutes ses espérances. Ce Messénien était né courtisan et soldat, et en faisant l'un et l'autre métier, il s'y était perfectionné. A ne juger de lui que par les apparences, on l'aurait cru propre aux affaires d'état; mais on se serait trompé; il n'avait de la grande science de gouverner qu'une superficie très-méprisable. A la guerre, il se distinguait par son activité et sa hardiesse, et sortait glorieusement d'un combat singulier. Dans la conversation, il était vif et intéressant; et dans la société, complaisant, civil et sensible à l'amitié. Mais quand il s'agissait des affaires d'état, où il fallait des réflexions, prévoir l'avenir, se précautionner et persuader la multitude, c'était l'homme du monde le plus inepte. Quoiqu'il vît sa patrie dans de grands maux, dont il était la première cause, il ne remua pas pour l'en délivrer. Sans penser aux suites qu'ils pouvaient avoir, il suivit toujours le même train de vie, et ne discontinua pas de donner tout le jour à l'amour, au vin et à la musique. Un mot de Titus l'obligea de se distraire un peu de ses plaisirs, pour faire attention à l'état où était sa patrie. Un jour, ce Romain l'ayant aperçu dans un repas, dansant en robe traînante, ne lui en fit pas sur-le-champ des reproches; mais le lendemain, Dinocrate l'étant venu trouver pour lui demander quelque chose en faveur du pays : « Je ferai tout mon possible, lui répon- « dit Titus; mais je m'étonne qu'après « avoir suscité aux Grecs des affaires « si fâcheuses, vous puissiez danser « dans des festins. » Ce mot le fit rentrer en lui-même, et lui apprit que le gouvernement ne convenait ni à sa façon de vivre, ni à son caractère. Au reste, il était venu alors avec Titus dans la Grèce, persuadé qu'incessamment les affaires des Messéniens allaient être réglées à son gré. Philopœmen les attendit sans s'inquiéter, parce qu'il savait, à n'en pouvoir douter, que Titus, sur les affaires de la Grèce, n'avait aucun ordre de la part du sénat. Quand ils eurent pris terre à Naupacte, Titus écrivit au préteur et aux autres membres du conseil des Achéens de s'assembler. On lui fit réponse qu'on attendait, pour convoquer la multitude, qu'il mandât quelle affaire il avait à communiquer; que c'était une condition sans laquelle les lois ne permettaient pas d'assembler le conseil pour lui. Par là Philopœmen fit tomber toutes les espérances de Dinocrate et des anciens bannis, et rendit inutile l'arrivée de Titus, qui n'osa supposer des ordres qu'il n'avait pas reçus. (*Vertus et Vices.*) Dom Thuillier. (*Præsertim Excerpta Valesiana.*) Schweigh.

III.

Philippe sort des villes grecques de la Thrace. — Expédition de ce prince contre les Barbares.

Dès que Quintus Marcius fut arrivé dans la Macédoine, Philippe, à la vérité, sortit de toutes les villes de Thrace où des Grecs s'étaient établis et en retira les garnisons; mais ce ne fut pas sans regret et sans chagrin qu'il se vit obligé de se dépouiller ainsi lui-même. Il eut dans tout le reste la même soumission pour les ordres des Ro-

chaînes. Il lui importait de cacher la haine qu'il avait pour eux, et de gagner du temps pour se disposer à la guerre qu'il se proposait de leur déclarer. Ce fut dans cette vue qu'il marcha contre les Barbares, traversa la Thrace, et se jeta sur le pays des Odrysiens, des Besiens et des Denthelètes. Il entra d'emblée dans Philippopolis. Les habitans, à son approche, s'étaient enfuis sur les montagnes. Il fit ensuite des courses dans le plat pays, ravagea les uns, recevant les autres à composition. Il mit enfin garnison dans la ville et revint dans son royaume. Cette garnison fut chassée quelque temps après par les Odrysiens, qui ne gardèrent pas la foi qu'ils avaient promise à ce prince. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

Commencement des malheurs de Démétrius, fils de Philippe.

Démétrius, de retour en Macédoine, fit connaître la réponse que le sénat lui avait faite. Quand les Macédoniens y virent que c'était en considération de ce prince qu'ils avaient été si favorablement traités, qu'on lui était redevable de la grâce qu'on avait reçue, et que dans la suite il n'y aurait rien que les Romains ne fissent pour l'obliger, ils le regardèrent comme le libérateur de la patrie; car la manière dont Philippe se conduisait avec les Romains leur faisait craindre que ceux-ci ne vinssent bientôt fondre avec une armée sur la Macédoine. Philippe et Persée furent choqués des honneurs que Démétrius recevait; ils ne pouvaient digérer que les Romains voulussent qu'on n'eût obligation de leurs faveurs qu'à ce jeune prince. Le père cependant eut assez de force pour cacher en lui-même et dissimuler son chagrin; mais Persée fit éclater ses ressentimens. C'était un prince qui non-seulement était beaucoup moins aimé des Romains que son frère, mais lui était infiniment inférieur soit par le caractère, soit par les talens; ce qui lui faisait appréhender que, quoique aîné, il ne fût exclus de la succession à la couronne. Pour prévenir ce malheur, il commença par corrompre et se gagner les amis de Démétrius..... (*Ibid.*)

Philippe.

Il arriva dans ce temps-là un événement qui fut, pour ce prince et pour tout le royaume de Macédoine, le commencement d'une horrible calamité et qui mérite bien d'être remarquée. La fortune, comme pour tirer vengeance de tous les crimes et de toutes les impiétés dont Philippe avait souillé sa vie, déchaîna contre lui des furies qui, ne quittant ni le jour, ni la nuit, le tourmentèrent jusqu'au dernier moment de sa vie. Preuve éclatante qu'il est un œil de la justice auquel l'homme ne peut se soustraire et qu'il est impie de mépriser. La première pensée que ces furies vengeresses lui inspirèrent fut que, devant déclarer la guerre aux Romains, il chassât des grandes villes, et en particulier des villes maritimes, tous ceux qui les habitaient avec leurs femmes et leurs enfans, de les transférer dans la province qui, appelée autrefois Péonie, porte aujourd'hui le nom d'Émathie, et de peupler ces villes de Thraces et de Barbares qui, pendant son expédition contre les Romains, lui seraient plus fidèles et plus attachés. Cette transmigration causa un deuil et un tumulte prodigieux dans toute la Macédoine, une irruption d'ennemis n'y aurait pas apporté plus de désordre et de confu-

tion. On ne cacha plus la haine contre le prince; on éclata en imprécations contre lui.

Cet ordre inhumain fut à peine exécuté, qu'il lui vint dans l'esprit de ne rien laisser qui fût suspect et dont il pût avoir à craindre. Il écrivit aux gouverneurs des villes de rechercher les enfans, tant de l'un que de l'autre sexe, des Macédoniens qu'il avait fait mourir, et de les enfermer dans des prisons. Quoique cet ordre regardât particulièrement Admète, Pyrrhique et Samus, et les autres qui étaient morts avec eux, il s'étendait cependant à tous les autres à qui Philippe avait fait perdre la vie. On dit que, pour justifier cette cruauté, il citait ce vers :

Sot qui, tuant le père, épargne les enfans.

Le sort de ces enfans, qui la plupart venaient de pères illustres et puissans, fit un grand éclat dans le royaume, et il n'y avait personne qui n'en fût vivement touché.

La fortune donna dans le même temps une troisième scène où les propres enfans de Philippe vengèrent les autres de l'inhumanité qu'il avait exercée contre eux. Persée et Démétrius étaient mal ensemble et cherchaient réciproquement à se perdre. Le père fut averti de leur division et de leur haine mutuelle, et l'inquiétude mortelle où il était de savoir lequel des deux serait assez hardi pour tuer l'autre, et duquel des deux il avait à redouter pour lui le même malheur dans sa vieillesse, le tourmentait nuit et jour. Quand on pense à l'état violent où l'esprit de ce prince était perpétuellement, on ne peut s'empêcher de croire que quelques dieux irrités punissaient dans sa vieillesse les crimes qu'il avait commis dans un autre âge. C'est ce que l'on verra encore plus clairement par ce que nous dirons dans la suite. (*Vertus et Vices.*) Dom Thuillier.

IV.

Philopœmen et Lycortas, préteurs des Achéens.

Le premier n'était, en vertus, inférieur à aucun des héros de l'antiquité; mais du côté de la fortune il n'était pas si favorisé. Lycortas, qui lui succéda, n'était en rien moins estimable que lui.

Philopœmen, pendant quarante ans dans un état populaire et susceptible de vicissitudes infinies, n'entreprit rien dont il ne s'acquittât avec honneur; et, quoiqu'il n'accordât rien à la faveur et qu'il allât toujours sans respect humain au bien de la république, il eut cependant l'art de se soustraire aux traits de l'envie. En cela, je ne sais si l'on trouverait son semblable. (*Ibid.*)

—

Annibal.

C'est une chose singulière que ce général des Carthaginois ait été dix-sept ans en guerre, à la tête d'une armée composée de nations, de pays et de langage différens, qu'il conduisait à des expéditions étonnantes et dont on pouvait à peine espérer quelque succès, sans que jamais aucun de ses soldats se soit avisé de le trahir. (*Ibid.*)

—

Publius Scipion.

Après avoir brillé dans les premières charges de la république, ce Romain se vit assigné à comparaître devant le peuple pour répondre à une accusation que je ne sais quel plébéien avait intentée contre lui, selon la coutume des Romains. Il comparut en effet, et l'accusateur lui reprocha beaucoup de

choses qui devaient le piquer; mais il s'était tellement gagné et l'amitié du peuple et la confiance du sénat, qu'après avoir dit simplement qu'il ne convenait pas au peuple romain d'écouter un accusateur de Publius Cornélius Scipion, à qui les accusateurs mêmes devaient la liberté qu'ils avaient de parler, l'assemblée se dissipa et laissa l'accusateur tout seul. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

V.

Différentes réponses du sénat à différens ambassadeurs.

La seconde année de la présente olympiade, il vint à Rome des ambassadeurs de la part d'Eumène, de Pharnace, des Achéens, des Lacédémoniens exilés et de ceux qui étaient dans la ville. Les Rhodiens y en avaient aussi envoyé pour se plaindre du meurtre qui s'était fait dans Sinope. Le sénat répondit aux ambassadeurs de Sinope, d'Eumène et de Pharnace, qu'il députerait pour être informé au juste de l'état des affaires des Sinopéens et des démêlés que les deux rois avaient ensemble.

A l'égard des autres, comme Q. Marcius était tout récemment arrivé de Grèce, de Macédoine et du Péloponnèse, et qu'il avait donné sur ces pays-là tous les éclaircissemens qu'on pouvait souhaiter, le sénat ne jugeait pas qu'il fût nécessaire d'en écouter les ambassadeurs. On fit appeler cependant ceux du Péloponnèse et de la Macédoine, et on les laissa parler. Mais dans la réponse qu'on leur fit et dans les jugemens que l'on porta, on eut moins égard à leurs remontrances qu'au rapport qu'avait fait Marcius; qu'à la vérité Philippe avait obéi aux ordres du sénat, mais qu'il ne s'y était soumis qu'avec une extrême répugnance, et qu'à la première occasion qui lui paraîtrait favorable, il ne manquerait pas de se déclarer contre les Romains. Sur ce rapport, le sénat loua Philippe de ce qu'il avait fait; mais il le loua de telle sorte qu'il l'avertissait en même temps de se donner de garde de rien entreprendre contre la république romaine.

Touchant le Péloponnèse, Q. Marcius avait rapporté que les Achéens ne voulaient renvoyer aucune affaire au sénat, et que c'était une ligue fière et orgueilleuse qui prétendait tout décider par elle-même; que si les pères ne les écoutaient que de certaine façon et témoignaient tant soit peu n'être pas contens de leurs procédés, les Lacédémoniens feraient certainement la paix avec Messène, et qu'alors les Achéens viendraient en suppliant implorer le secours des Romains. Sur quoi le sénat fit réponse à Sérippe, ambassadeur de Lacédémone, qu'il avait fait jusqu'alors pour les Lacédémoniens tout ce qui lui avait été possible; mais que pour le présent il ne croyait pas que le différend qu'ils avaient avec les Messéniens le regardât. Le sénat répondit ainsi pour laisser les Lacédémoniens en suspens. Quand ensuite les Achéens demandèrent qu'en vertu du traité d'alliance, on leur donnât, si l'on pouvait, du secours contre les Messéniens, ou que, si cela ne se pouvait pas, on prît du moins des mesures pour empêcher qu'il n'allât d'Italie à Messène ni armes, ni vivres, on ne leur accorda ni l'un, ni l'autre. Loin de là, le sénat répondit que quand les Lacédémoniens, ou les Corinthiens, ou les Argiens, se détacheraient de la ligue des Achéens, ceux-ci ne devraient pas être surpris que les pères ne s'intéressassent pas à cette séparation. C'était comme publier à son de trompe qu'ils permettaient à qui que ce fût de se séparer de la ligue des Achéens. On retint

après cela les ambassadeurs à Rome jusqu'à ce qu'on eût appris quel avait été le succès de l'expédition des Achéens contre ceux de Messène. Voilà ce qui se faisait alors en Italie. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

—

Députation à Rome de la part des Lacédémoniens exilés.

Les exilés de Lacédémone firent à Rome une députation, dans laquelle se trouvaient Arcésilas et Agésipolis, qui dans son enfance avait été roi de Sparte. Ces députés furent pris par des pirates qui les tuèrent. On leur en substitua d'autres qui arrivèrent sains et saufs à Rome. (*Ibid.*)

VI.

Lycortas, après avoir soumis les Messéniens, venge la mort de Philopœmen.

Après que Lycortas, préteur des Achéens, eut jeté la terreur parmi les Messéniens, ceux-ci, au lieu de se plaindre comme autrefois de la rigueur du gouvernement, osaient à peine, quoique secourus par les ennemis, ouvrir la bouche et dire qu'il fallait députer pour traiter de la paix. Dinocrate lui-même, environné de tous les côtés, prit le parti de céder au temps et de se retirer chez lui. Alors les Messéniens, dociles aux avis de leurs anciens, et surtout des ambassadeurs de Béotie, Épénète et Apollodore, qui heureusement se trouvaient alors à Messène pour négocier la paix, les Messéniens, dis-je, députèrent pour finir la guerre et demander pardon de leurs fautes passées. Lycortas assembla les autres magistrats, et, après avoir entendu les députés, il leur dit que l'unique moyen qu'avaient les Messéniens pour obtenir la paix, était de livrer les auteurs de la rébellion et de la mort de Philopœmen, de remettre tous leurs intérêts à la disposition des Achéens, et de recevoir garnison dans leur citadelle. La réponse du préteur divulguée, ceux d'entre le peuple qui depuis long-temps voulaient du mal aux auteurs de la guerre étaient très-disposés à s'en saisir et à les livrer. D'autres, qui croyaient n'avoir rien à craindre de la part des Achéens, consentaient aussi volontiers qu'on abandonnât tout à leur discrétion. Et il fallait bien que les uns et les autres acceptassent les conditions, puisqu'il ne leur restait aucune autre ressource. La citadelle fut donc aussitôt ouverte au préteur, qui y mit des rondachers. Il entra ensuite dans la ville suivi d'un corps de troupes choisies. Il convoqua la multitude, lui fit une harangue convenable aux conjonctures présentes, et lui promit que jamais il ne manquerait à la foi qu'il lui avait donnée. Pour les affaires générales, il les renvoya toutes au conseil des Achéens, qui devait fort à propos s'assembler à Mégalopolis. Il fit encore justice de tous ceux qui étaient convaincus de quelque crime, et condamna à mort ceux qui avaient trempé dans la mort de Philopœmen. (*Ibid.*)

VII.

Philippe.

Jamais roi ne fut plus infidèle et plus ingrat que l'était ce prince, lorsque sa puissance vint à s'accroître et qu'il fut le maître chez les Grecs; jamais roi ne fut plus modeste et plus raisonnable que lui, lorsqu'il cessa d'avoir le vent de la fortune en poupe. Quand ses affaires furent entièrement dérangées, tranquille sur tout ce qui pourrait lui arriver, il tenta toutes sortes de moyens pour rétablir son royaume

dans son premier état. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

—

Sur Philippe.

Voilà donc la vengeance que tirèrent de Philippe ses propres amis jusqu'au jour où il quitta la vie. Un pareil exemple rend manifeste ce que dit le proverbe, qu'aucun mortel ne doit mépriser l'œil vigilant de la justice.

Philippe, roi de Macédoine, après avoir fait périr un grand nombre de Macédoniens, ordonna aussi le massacre de leurs enfans, se fondant, dit-on, sur ce vers qu'il récita :

Fou qui pardonne au fils dont il tua le père.

Son âme, aveuglée par la fureur, poursuivait dans les enfans la haine implacable qu'il avait vouée aux pères. (ANGELO MAI et JACOBUS GRUL, *ubi suprà.*)

—

De la discorde des frères Démétrius et Persée.

La fortune faisait à cette époque monter, pour ainsi dire, sur un théâtre et comparaître devant tous les aventures de ces deux frères. Ce n'était pas seulement pour que nous y vissions de simples tragédies, des fables ou des histoires, mais pour que chacun y reconnût clairement que chaque fois que des frères laisseront naître et s'envenimer ces haines odieuses, non-seulement ils périront, mais encore ils occasionneront la ruine de leurs enfans et de leurs états. Chaque fois, au contraire, qu'ils conserveront les uns pour les autres une affection indulgente, ils deviendront les sauveurs des états dont j'ai parlé, et vivront avec gloire cités et loués dans l'univers.

Combien de fois, en vous parlant des rois de Lacédémone, ne vous ai-je pas dit qu'ils conservèrent à leur patrie l'empire de la Grèce tant qu'ils voulurent gouverner ensemble sous la tutelle vigilante et paternelle des éphores ; mais, qu'aussitôt qu'ils aspirèrent chacun pour soi à la monarchie et qu'ils troublèrent l'état, ils accablèrent Sparte des plus affreux malheurs. Comme exemple plus frappant et plus rapproché, je citerai Attalus et Eumène, qui ont su, d'un si faible empire, faire un état si florissant, qu'il ne le cède à aucun autre. Comment y sont-ils parvenus, sinon par la concorde, la bonne intelligence, l'harmonie qui régna dans toutes leurs actions. Vous connaissez ces exemples, bien que votre conduite prouve que vous êtes loin de les prendre pour guides. (*Ibid.*)

(Ce fragment semble être un discours adressé par Philippe à ses fils.

VIII.

Philopœmen, général des Achéens, fut empoisonné.

Ce fut un homme que personne avant lui ne surpassa en mérite, mais qui ne put maîtriser la fortune, bien qu'elle ait semblé dans le cours de sa vie s'associer à lui et le seconder. A cet égard, je pense comme le proverbe, qu'un homme peut être heureux, mais que ce bonheur l'accompagne rarement jusqu'à la fin de ses jours. Aussi faut-il féliciter, non pas ceux qui furent toujours heureux (car on ne doit pas sottement adorer la Fortune), mais ceux qui, dans leur carrière, parvinrent à se rendre favorable cette déesse malgré ses caprices, et n'éprouvèrent que des disgrâces supportables. (*Ibid.*)

IX.

Comme on délibérait dans le sénat au sujet d'une somme destinée à des

besoins urgens, et que le questeur alléguait une loi qui ne permettait pas d'ouvrir le trésor ce jour-là, Popilius demanda les clefs, et dit qu'il l'ouvrirait lui-même, prenant sur lui la responsabilité du fait. Dans une autre assemblée du sénat, où on l'engageait de s'expliquer sur l'argent qu'il avait reçu d'Antiochus avant la trêve, pour la solde de l'armée, il répondit que ses comptes étaient en règle, mais qu'il ne se croyait pas obligé de les rendre. Pressé cependant par celui qui l'interpellait de montrer ces comptes, Popilius envoya son frère pour chercher les registres. Lorsqu'ils furent apportés, Popilius les ouvrit en présence de tous, fit chercher au questionneur le compte réclamé, et, s'adressant aux autres, leur demanda comment ils exigeaient qu'il justifiât de l'emploi de trois mille talens, quand eux-mêmes ne s'inquiétaient pas de montrer dans quel trésor on portait les quinze mille talens que leur payait Antiochus. Que ne m'interrogez-vous aussi, ajouta-t-il, afin de savoir comment vous êtes devenus maîtres de l'Asie, de la Libye et de l'Espagne? Ces paroles réduisirent au silence non-seulement l'assemblée, mais encore l'accusateur. Ceci soit dit en passant, tant pour rappeler le souvenir des vertus d'autrefois, que pour allumer le désir des grandes actions dans le cœur de nos descendans. (Angelo Mai et Jacobus Geel, *ubi suprà*.)

FRAGMENS

DU

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

I.

Lycortas rétablit les Messéniens dans leur premier état. — Dissimulation des Romains à l'égard des Achéens. — Sparte est attribuée à la ligue d'Achaïe. — Ambassade à Rome de la part des citoyens et des exilés de Lacédémone.

Les Messéniens, qui, par leur imprudence, étaient tombés dans l'état le plus déplorable, furent par la générosité de Lycortas et des Achéens réunis à la ligue dont ils s'étaient séparés. Cette ligue acquit encore alors Abie, Thurie et Phare, qui, pendant la guerre de Messène, s'étaient détachées des Messéniens, et avaient élevé chacune une colonne particulière. Quand on apprit à Rome que les Achéens avaient heureusement terminé la guerre contre les Messéniens, on n'y tint plus aux ambassadeurs le même langage qu'on leur avait tenu avant le succès. Le sénat leur dit qu'il avait pris garde que personne ne portât d'Italie à Messène ni armes ni vivres : réponse qui fit évidemment connaître qu'il était fort éloigné de négliger ou de mépriser les affaires de dehors, et qu'au contraire, il trouvait mauvais qu'on ne le consultât point sur toutes choses, et qu'on ne suivît pas en tout ses avis.

Les ambassadeurs lacédémoniens, étant enfin arrivés de Rome, dirent ce que le sénat leur avait répondu. Sur

la nouvelle qui s'en répandit, Lycortas assembla le peuple à Sicyone, et y mit en délibération si l'on recevrait Sparte dans la ligue des Achéens. Pour porter la multitude à l'y recevoir, il représenta que les Romains, à la disposition desquels on avait ci-devant abandonné cette ville, ne voulaient plus en être chargés; qu'ils avaient déclaré aux ambassadeurs que cette affaire ne les regardait pas; que ceux qui, dans Sparte, étaient à la tête des affaires, souhaitaient entrer dans la ligue, qu'il trouvait à l'admettre deux avantages considérables : le premier, qu'ils s'associeraient un peuple qui leur avait accordé une fidélité inviolable; l'autre, que les Achéens n'auraient plus parmi eux et dans leur conseil ces anciens bannis dont ils avaient éprouvé l'ingratitude et l'impiété, qu'on les chasserait hors de la ville pour y recevoir d'autres citoyens qui, amis du gouvernement, auraient une reconnaissance proportionnée au bienfait qui leur aurait été accordé. Tels furent les raisons et les motifs dont Lycortas se servit pour engager sa nation à joindre Sparte à la ligue des Achéens. Diophane et quelques autres prirent la défense des exilés. « N'est-ce pas assez, disaient-ils, « qu'ils soient interdits et chassés de « leur patrie? Voulez-vous encore ag- « graver leurs infortunes en faveur de « d'un petit nombre de personnes, et « prêter votre puissance à ceux qui, « contre tout droit et raison, les ont « éloignés de leurs foyers? » Malgré cette opposition, le conseil décida que Sparte serait reçue dans la ligue, et, en effet, elle y fut reçue, et l'on en grava le décret sur la colonne. A l'égard des anciens bannis, on ne fit grâce qu'à ceux d'entre eux qu'on ne pouvait convaincre d'avoir rien entrepris contre la nation des Achéens.

Cette affaire finie, les Achéens députèrent à Rome Bippe d'Argos pour informer le sénat de ce qu'ils avaient fait. Les Lacédémoniens y envoyèrent Charon et les exilés Clétis, pour défendre leur cause contre les ambassadeurs des Achéens. Il en fut aussi de la part d'Eumène, d'Ariarathe et de Pharnace. Les ambassadeurs de ces trois princes eurent audience les premiers. Il n'était pas besoin que les pères les écoutassent long-temps. Ils étaient déjà informés de la modération d'Eumène, de l'avarice et de l'orgueil de Pharnace par Quintus Marcius et les autres commissaires qu'ils avaient députés pour connaître de la guerre qui était entre ces deux princes. Ils répondirent qu'ils enverraient de nouveaux commissaires pour examiner encore plus exactement de quoi il s'agissait entre les deux rois. On appela ensuite les exilés de Lacédémone avec ceux que les habitans avaient députés. Après avoir entendu les uns et les autres, on ne dit rien aux ambassadeurs de la ville qui marquât que l'on fût mécontent de ce qui s'était passé. Pour les exilés, on leur promit qu'on écrirait aux Achéens de leur permettre de retourner dans leur patrie. Quelques jours après, Bippe, député de la part des Achéens, fut introduit dans le sénat, et y rapporta de quelle manière les Messéniens avaient été rétablis dans leur premier état, et non-seulement on ne désapprouva rien de ce qu'il avait dit, mais on lui fit encore beaucoup d'honneurs et d'amitiés. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

II.

Rétablissement des bannis de Lacédémone refusé.

Les exilés de Lacédémone ne furent pas plutôt revenus de Rome dans le Pé-

lopannèse, qu'ils remirent aux Achéens les lettres qu'ils avaient reçues pour eux de la part du sénat, et par lesquelles on leur mandait de rétablir les exilés dans leur patrie. On leur répondit qu'on attendait pour délibérer sur ces lettres, que les ambassadeurs achéens fussent de retour de Rome. Après quoi l'on grava sur une colonne le traité qui avait été conclu avec les Messéniens, et on leur accorda l'indemnité pour trois ans; de sorte que le dégât qui s'était fait dans leur pays ne leur fut pas plus préjudiciable qu'aux Achéens. Peu après, Bippe arriva de Rome, et rapporta que quand le sénat avait écrit en faveur des exilés, c'était moins parce qu'il avait leur rétablissement à cœur, que pour se délivrer de leurs importunités. Sur cette assurance, les Achéens jugèrent qu'il ne fallait rien changer à ce qui avait été réglé. (*Ibid.*)

III.

Les Romains tâchent en vain de porter Pharnace à vivre en paix avec Eumène et Ariarathe.

Dans l'Asie, Pharnace, sans se mettre en peine de ce que les Romains décideraient, fit partir Léocrite à la tête de dix mille hommes pour piller la Galatie, et, au commencement du printemps, il assembla ses troupes comme pour se jeter dans la Cappadoce. Eumène, indigné de voir les traités les plus solennels si indignement violés, amassa aussi ses troupes. Toutes étaient prêtes à partir, lorsque Attalus arriva de Rome. Après quelques conférences sur l'affaire présente, ils marchèrent ensemble contre Léocrite, qu'ils ne trouvèrent point dans la Galatie, et s'avancèrent vers Pharnace. Dans la route ils rencontrèrent des députés qui, de la part de Carsignat et de Gésotore, lesquels avaient auparavant pris le parti de Pharnace, demandaient qu'on ne leur fît point de tort, et promettaient de faire tout ce qui leur serait ordonné; mais les deux rois, irrités de l'infidélité de ces princes, ne voulurent pas les écouter. De Calpite, en cinq jours, ils arrivèrent au fleuve Halys, et six jours après à Amise. Là, le roi de Cappadoce joignit son armée aux leurs, et tous trois ensemble firent le dégât dans le plat pays. Ils y étaient campés lorsque les ambassadeurs qui avaient été envoyés de Rome pour la paix arrivèrent. La nouvelle en étant venue à Eumène, il pria Attalus d'aller au-devant d'eux; et, pour leur faire voir qu'il était par lui-même en état de résister à Pharnace, et même de le mettre à la raison, il augmenta le nombre de ses troupes, et les fournit de tout ce qui pouvait leur être nécessaire.

Quand les ambassadeurs furent arrivés, ils exhortèrent Eumène et Ariarathe à ne pas prolonger plus long-temps la guerre. Les deux princes témoignèrent qu'ils étaient prêts à mettre bas les armes; mais ils prièrent les députés d'assembler un conseil où Pharnace se trouvât avec eux, afin qu'ils pussent le convaincre, en face, de sa perfidie et de sa cruauté; que s'il n'était pas possible de l'y faire venir, au moins ils examinassent en juges droits et équitables les plaintes qu'il y avait contre ce prince. Les ambassadeurs ne purent se refuser à des demandes si justes et si raisonnables; mais ils représentèrent aux deux rois qu'il fallait auparavant qu'ils retirassent leurs armées du pays, qu'on les avait envoyés pour terminer la guerre, et que des actes d'hostilité s'accorderaient mal avec des conférences sur la paix. Eumène y consentit, et, dès le lendemain, il décampa pour se retirer dans la Galatie. Les am-

bassadeurs, sur-le-champ, vont trouver Pharnace, et tâchent de le persuader que, de tous les moyens d'accommoder les affaires, le plus sûr était d'avoir une conférence avec Eumène. Cet expédient ne plaît point à Pharnace; il le rejette absolument, et donne à penser, par ce refus, qu'il se reconnaît coupable, et qu'il se défie des raisons qu'il apporterait pour se justifier. Comme, cependant, les ambassadeurs étaient résolus de finir la guerre par quelque voie que ce fût, ils ne le quittèrent pas qu'il n'eût consenti à envoyer des ambassadeurs sur la côte de la mer pour conclure la paix aux conditions qu'ils lui prescriraient. Ils se retirèrent ensuite, et rejoignirent Eumène avec les plénipotentiaires de Pharnace. Du côté des Romains et du roi de Pergame, il n'y eut rien qu'on n'accordât; mais de la part des ambassadeurs de Pharnace on ne vit que chicane, que résistance. A peine était-on convenu de quelque chose avec eux, qu'ils en demandaient une autre ou changeaient de sentiment. Les députés romains, voyant qu'ils travaillaient en vain et que Pharnace n'accepterait aucune condition, sortirent de Pergame sans avoir rien fait. Ceux de Pharnace retournèrent de même chez eux : la guerre continua de se faire, et Eumène recommença à s'y préparer. Les Rhodiens alors l'ayant prié de se transporter à Rhodes, il y fut à grandes journées pour prendre la conduite de la guerre contre les Lyciens. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

IV.

Eumène envoie ses frères à Rome. — Promesses qu'ils en reçoivent de la part du sénat.

Le traité conclu entre Pharnace, Attalus et les autres, chacun reconduisit ses troupes dans ses états. Eumène alors était à Pergame, où il se rétablissait d'une grande maladie qu'il avait eue. Il apprit avec beaucoup de plaisir la nouvelle, que lui apportait Attalus, de la conclusion du traité, et il se proposa d'envoyer tous ses frères à Rome. Deux motifs l'y portaient. Par là il espérait mettre fin à la guerre qu'il avait avec Pharnace, et il était bien aise de faire connaître ses frères aux amis qu'il avait dans Rome et dans le sénat. Ils se disposent donc au voyage, ils arrivent. Ils étaient déjà connus dans cette ville par une infinité de personnes qui avaient porté les armes avec eux dans l'Asie. On leur fit un accueil magnifique. Le sénat surtout n'épargna rien pour les bien recevoir. Il les logea, et les traita splendidement. On leur fit de grands présens, on leur accorda l'audience la plus favorable. Introduits dans le sénat, ils rappelèrent dans un long discours les effets de l'étroite liaison que leur maison avait depuis long-temps avec les Romains; ils portèrent leurs plaintes contre Pharnace, et demandèrent avec instance qu'il fût puni comme il méritait. La réponse du sénat fut gracieuse. On leur promit qu'on enverrait sur les lieux des ambassadeurs qui tenteraient toutes sortes de voies pour finir la guerre. (*Ibid.*)

V.

Pourquoi les Achéens choisirent pour ambassadeurs vers Ptolémée Lycortas, Polybe son fils et le jeune Aratus.

Ptolémée (Épiphane), voulant faire alliance avec les Achéens, leur envoya un ambassadeur, avec promesse de leur donner six galères à cinquante rames armées en guerre. Le présent parut digne de reconnaissance, et l'on accepta les offres du prince. En effet, cela valait à peu près dix talens. Pour re-

mercier Ptolémée des armes et de l'argent qu'il avait déjà auparavant envoyés, et pour recevoir les galères, les Achéens choisirent dans leur conseil Lycortas, Polybe et le jeune Aratus. Lycortas fut choisi par la raison, qu'étant préteur dans le temps qu'on avait renouvelé l'alliance avec Ptolémée, il avait pris avec chaleur les intérêts de ce prince. On lui associa Polybe, quoiqu'il n'eût point encore atteint l'âge prescrit par les lois, parce que c'était son père qui avait été député pour renouveler l'alliance avec le roi d'Égypte, et apporter dans l'Achaïe les armes et l'argent que ce prince avait donnés à la ligue des Achéens. Enfin on joignit Aratus aux deux autres, parce que ses ancêtres avaient été fort aimés des Ptolémées. Cette ambassade ne sortit cependant pas de l'Achaïe, parce que lorsqu'elle se disposait à partir, Ptolémée mourut. (*Ibid.*)

—

Chœron.

Ce Lacédémonien, l'année précédente, avait été député à Rome. Quoique jeune, de basse naissance et mal élevé, il ne laissait pas que d'avoir de l'habileté pour les affaires. Par les mouvemens qu'il excita parmi le peuple, et par une entreprise que tout autre que lui n'aurait osé tenter, il se fit en peu de temps de la réputation. D'abord il distribua légèrement et en parties inégales, aux plus vils citoyens, les terres que les tyrans avaient accordées aux sœurs, aux femmes, aux mères et aux enfans de ceux qui avaient été bannis. Ensuite, sans égard pour les lois, sans décret public, sans l'autorité du magistrat, il usa des richesses de l'état comme si elles lui eussent appartenu, se dissipa en folles dépenses les revenus de la république. Quelques citoyens, indignés de cette conduite, demandèrent avec des instances réitérées que, suivant les lois, on établît des questeurs pour garder le trésor public, ce qui fut exécuté. Mais Chœron, que sa conscience inquiétait, prit des mesures pour se mettre à l'abri des perquisitions de ces nouveaux officiers. Un d'entre eux, nommé Apollonides, était le plus capable de pénétrer dans toutes ses malversations. Il aposta quelques assassins qui le massacrèrent lorsqu'il revenait du bain. Cette nouvelle, portée chez les Achéens, souleva toute la multitude contre l'auteur du meurtre. Le préteur partit aussitôt pour Lacédémone; là il se saisit de Chœron, lui ordonna de répondre sur le crime dont il était accusé, et après l'avoir condamné, il le fit jeter dans un cachot. Il exhorta ensuite les autres questeurs à rechercher avec soin les deniers publics, et à faire en sorte que les terres enlevées aux parens des bannis leur fussent exactement rendues. (*Ibid.*)

—

Philopœmen et Aristène.

Entre ces deux préteurs des Achéens, on remarquait une grande différence, soit du côté du caractère, soit dans la manière de gouverner. Le premier était né pour la guerre : le corps et l'esprit semblaient être faits pour cela. L'autre était propre à délibérer et à haranguer dans des conseils. On reconnut surtout en quoi l'un différait de l'autre, lorsque la république romaine étendit sa puissance et son autorité dans la Grèce, c'est-à-dire au temps des guerres de Philippe et d'Antiochus. Alors la politique d'Aristène consistait à faire sans délai tout ce qu'il croyait être de l'intérêt des Romains, quelquefois même avant qu'il

mains. Il lui importait de cacher la haine qu'il avait pour eux, et de gagner du temps pour se disposer à la guerre qu'il se proposait de leur déclarer. Ce fut dans cette vue qu'il marcha contre les Barbares, traversa la Thrace, et se jeta sur le pays des Odrysiens, des Bessiens et des Denthelètes. Il entra d'emblée dans Philippopolis. Les habitans, à son approche, s'étaient enfuis sur les montagnes. Il fit ensuite des courses dans le plat pays, ravagea les uns, recevant les autres à composition. Il mit enfin garnison dans la ville et revint dans son royaume. Cette garnison fut chassée quelque temps après par les Odrysiens, qui ne gardèrent pas la foi qu'ils avaient promise à ce prince. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

Commencement des malheurs de Démétrius, fils de Philippe.

Démétrius, de retour en Macédoine, fit connaître la réponse que le sénat lui avait faite. Quand les Macédoniens y virent que c'était en considération de ce prince qu'ils avaient été si favorablement traités, qu'on lui était redevable de la grâce qu'on avait reçue, et que dans la suite il n'y aurait rien que les Romains ne fissent pour l'obliger, ils le regardèrent comme le libérateur de la patrie; car la manière dont Philippe se conduisait avec les Romains leur faisait craindre que ceux-ci ne vinssent bientôt fondre avec une armée sur la Macédoine. Philippe et Persée furent choqués des honneurs que Démétrius recevait; ils ne pouvaient digérer que les Romains voulussent qu'on n'eût obligation de leurs faveurs qu'à ce jeune prince. Le père cependant eut assez de force pour cacher en lui-même et dissimuler son chagrin; mais Persée fit éclater ses ressentimens. C'était un prince qui non-seulement était beaucoup moins aimé des Romains que son frère, mais lui était infiniment inférieur soit par le caractère, soit par les talens; ce qui lui faisait appréhender que, quoique aîné, il ne fût exclus de la succession à la couronne. Pour prévenir ce malheur, il commença par corrompre et se gagner les amis de Démétrius..... (*Ibid.*)

Philippe.

Il arriva dans ce temps-là un événement qui fut, pour ce prince et pour tout le royaume de Macédoine, le commencement d'une horrible calamité et qui mérite bien d'être remarquée. La fortune, comme pour tirer vengeance de tous les crimes et de toutes les impiétés dont Philippe avait souillé sa vie, déchaîna contre lui des furies qui, ne quittant ni le jour, ni la nuit, le tourmentèrent jusqu'au dernier moment de sa vie. Preuve éclatante qu'il est un œil de la justice auquel l'homme ne peut se soustraire et qu'il est impie de mépriser. La première pensée que ces furies vengeresses lui inspirèrent fut que, devant déclarer la guerre aux Romains, il chassât des grandes villes, et en particulier des villes maritimes, tous ceux qui les habitaient avec leurs femmes et leurs enfans, de les transférer dans la province qui, appelée autrefois Péonie, porte aujourd'hui le nom d'Émathie, et de peupler ces villes de Thraces et de Barbares qui, pendant son expédition contre les Romains, lui seraient plus fidèles et plus attachés. Cette transmigration causa un deuil et un tumulte prodigieux dans toute la Macédoine, une irruption d'ennemis n'y aurait pas apporté plus de désordre et de confu-

tion. On ne cacha plus la haine contre le prince; on éclata en imprécations contre lui.

Cet ordre inhumain fut à peine exécuté, qu'il lui vint dans l'esprit de ne rien laisser qui fût suspect et dont il pût avoir à craindre. Il écrivit aux gouverneurs des villes de rechercher les enfans, tant de l'un que de l'autre sexe, des Macédoniens qu'il avait fait mourir, et de les enfermer dans des prisons. Quoique cet ordre regardât particulièrement Admète, Pyrrhique et Simus, et les autres qui étaient morts avec eux, il s'étendait cependant à tous les autres à qui Philippe avait fait perdre la vie. On dit que, pour justifier cette cruauté, il citait ce vers :

Sot qui, tuant le père, épargne les enfans.

Le sort de ces enfans, qui la plupart venaient de pères illustres et puissans, fit un grand éclat dans le royaume, et il n'y avait personne qui n'en fût vivement touché.

La fortune donna dans le même temps une troisième scène où les propres enfans de Philippe vengèrent les autres de l'inhumanité qu'il avait exercée contre eux. Persée et Démétrius étaient mal ensemble et cherchaient réciproquement à se perdre. Le père fut averti de leur division et de leur haine mutuelle, et l'inquiétude mortelle où il était de savoir lequel des deux serait assez hardi pour tuer l'autre, et duquel des deux il avait à redouter pour lui le même malheur dans sa vieillesse, le tourmentait nuit et jour. Quand on pense à l'état violent où l'esprit de ce prince était perpétuellement, on ne peut s'empêcher de croire que quelques dieux irrités punissaient dans sa vieillesse les crimes qu'il avait commis dans un autre âge. C'est ce que l'on verra encore plus clairement par ce que nous dirons dans la suite. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

IV.

Philopœmen et Lycortas, préteurs des Achéens.

Le premier n'était, en vertus, inférieur à aucun des héros de l'antiquité; mais du côté de la fortune il n'était pas si favorisé. Lycortas, qui lui succéda, n'était en rien moins estimable que lui.

Philopœmen, pendant quarante ans dans un état populaire et susceptible de vicissitudes infinies, n'entreprit rien dont il ne s'acquittât avec honneur; et, quoiqu'il n'accordât rien à la faveur et qu'il allât toujours sans respect humain au bien de la république, il eut cependant l'art de se soustraire aux traits de l'envie. En cela, je ne sais si l'on trouverait son semblable. (*Ibid.*)

—

Annibal.

C'est une chose singulière que ce général des Carthaginois ait été dix-sept ans en guerre, à la tête d'une armée composée de nations, de pays et de langage différens, qu'il conduisait à des expéditions étonnantes et dont on pouvait à peine espérer quelque succès, sans que jamais aucun de ses soldats se soit avisé de le trahir. (*Ibid.*)

—

Publius Scipion.

Après avoir brillé dans les premières charges de la république, ce Romain se vit assigné à comparaître devant le peuple pour répondre à une accusation que je ne sais quel plébéien avait intentée contre lui, selon la coutume des Romains. Il comparut en effet, et l'accusateur lui reprocha beaucoup de

choses qui devaient le piquer; mais il s'était tellement gagné et l'amitié du peuple et la confiance du sénat, qu'après avoir dit simplement qu'il ne convenait pas au peuple romain d'écouter un accusateur de Publius Cornélius Scipion, à qui les accusateurs mêmes devaient la liberté qu'ils avaient de parler, l'assemblée se dissipa et laissa l'accusateur tout seul. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

V.

Différentes réponses du sénat à différens ambassadeurs.

La seconde année de la présente olympiade, il vint à Rome des ambassadeurs de la part d'Eumène, de Pharnace, des Achéens, des Lacédémoniens exilés et de ceux qui étaient dans la ville. Les Rhodiens y en avaient aussi envoyé pour se plaindre du meurtre qui s'était fait dans Sinope. Le sénat répondit aux ambassadeurs de Sinope, d'Eumène et de Pharnace, qu'il députerait pour être informé au juste de l'état des affaires des Sinopéens et des démêlés que les deux rois avaient ensemble.

A l'égard des autres, comme Q. Marcius était tout récemment arrivé de Grèce, de Macédoine et du Péloponnèse, et qu'il avait donné sur ces pays-là tous les éclaircissemens qu'on pouvait souhaiter, le sénat ne jugeait pas qu'il fût nécessaire d'en écouter les ambassadeurs. On fit appeler cependant ceux du Péloponnèse et de la Macédoine, et on les laissa parler. Mais dans la réponse qu'on leur fit et dans les jugemens que l'on porta, on eut moins égard à leurs remontrances qu'au rapport qu'avait fait Marcius; qu'à la vérité Philippe avait obéi aux ordres du sénat, mais qu'il ne s'y était soumis qu'avec une extrême répugnance, et qu'à la première occasion qui lui paraîtrait favorable, il ne manquerait pas de se déclarer contre les Romains. Sur ce rapport, le sénat loua Philippe de ce qu'il avait fait; mais il le loua de telle sorte qu'il l'avertissait en même temps de se donner de garde de rien entreprendre contre la république romaine.

Touchant le Péloponnèse, Q. Marcius avait rapporté que les Achéens ne voulaient renvoyer aucune affaire au sénat, et que c'était une ligue fière et orgueilleuse qui prétendait tout décider par elle-même; que si les pères ne les écoutaient que de certaine façon et témoignaient tant soit peu n'être pas contens de leurs procédés, les Lacédémoniens feraient certainement la paix avec Messène, et qu'alors les Achéens viendraient en supplians implorer le secours des Romains. Sur quoi le sénat fit réponse à Sérippe, ambassadeur de Lacédémone, qu'il avait fait jusqu'alors pour les Lacédémoniens tout ce qui lui avait été possible; mais que pour le présent il ne croyait pas que le différend qu'ils avaient avec les Messéniens le regardât. Le sénat répondit ainsi pour laisser les Lacédémoniens en suspens. Quand ensuite les Achéens demandèrent qu'en vertu du traité d'alliance, on leur donnât, si l'on pouvait, du secours contre les Messéniens, ou que, si cela ne se pouvait pas, on prît du moins des mesures pour empêcher qu'il n'allât d'Italie à Messène ni armes, ni vivres, on ne leur accorda ni l'un, ni l'autre. Loin de là, le sénat répondit que quand les Lacédémoniens, ou les Corinthiens, ou les Argiens, se détacheraient de la ligue des Achéens, ceux-ci ne devraient pas être surpris que les pères ne s'intéressassent pas à cette séparation. C'était comme publier à son de trompe qu'ils permettaient à qui que ce fût de se séparer de la ligue des Achéens. On retint

« quelles mesures Q. Marcius n'avait-il « pas prises pour empêcher que sans l'a- « veu des Romains ils n'ordonnassent « rien contre les Messéniens? On les a « vus malgré cela décerner la guerre de « leur propre autorité, mettre leur pays « au pillage, envoyer en exil quelques- « uns de leurs plus illustres citoyens, « et en faire mourir dans les plus hon- « teux supplices d'autres qui s'étaient « rendus à leur discrétion, sans qu'ils « fussent coupables d'autre crime que « d'avoir pris les Romains pour juges « du différend qu'ils avaient avec les « Achéens. Depuis combien de temps « leur avez-vous écrit de rappeler les « exilés de Lacédémone? Cependant, « loin de les rappeler, ils ont fait graver « sur une colonne une résolution toute « contraire, et se sont engagés par ser- « ment à ne jamais les rétablir. Apprenez « de ces exemples quelles précautions « vous avez à prendre pour l'avenir. » Après ce discours, Callicrate se retira. Les exilés entrèrent après lui, expliquèrent leur affaire en peu de mots et de façon à émouvoir la compassion de leurs auditeurs, et prirent congé.

Un discours aussi favorable aux intérêts de la république que l'était celui de Callicrate ne pouvait qu'être agréable au sénat. Il s'y trouva des sénateurs qui dirent qu'il fallait augmenter le crédit et le pouvoir de ceux qui prenaient en main la défense de l'autorité romaine, et abaisser ceux qui osaient ne pas s'y soumettre. Ce fut alors qu'on prit à Rome, pour la première fois, le funeste parti d'humilier et de décréditer ceux qui, chacun dans sa patrie, pensaient le mieux, et de combler de biens et d'honneurs ceux qui justement ou sans raison tenaient pour la puissance romaine; parti qui, peu de temps après, multiplia les flatteurs et diminua beaucoup le nombre des vrais amis de la république.

Au reste, le sénat ne se contenta pas, pour rétablir les exilés, d'écrire aux Achéens; il écrivit encore aux Étoliens, aux Épirotes, aux Athéniens, aux Béotiens, aux Acarnaniens, comme voulant soulever tous les peuples contre les Achéens; et dans la réponse qu'il fit aux députés, sans dire un seul mot des autres, il ne parla que de Callicrate, auquel il serait à souhaiter, dit-il, que tous les magistrats dans chaque ville ressemblassent. Avec cette réponse, ce député revint triomphant dans la Grèce, sans considérer qu'il était la cause des malheurs qui allaient fondre sur toute la Grèce, et en particulier sur l'Achaïe. Car jusqu'à lui on voyait du moins une certaine égalité entre les Achéens et les Romains. Ceux-ci souffraient que les autres allassent en quelque sorte de pair avec eux, parce qu'ils avaient éprouvé leur fidélité dans des temps très-difficiles, je veux dire pendant leurs guerres contre Philippe et Antiochus. Cette petite ligue commençait à se distinguer. Dans le temps dont nous parlons, elle avait déjà fait de grands progrès, lorsque la trahison de Callicrate vint troubler les espérances qu'on avait conçues de ce bel établissement. Je dis trahison, car tel est le caractère des Romains; nobles dans leurs sentimens et portés naturellement aux belles actions, ils sont touchés des plaintes des malheureux, et sont charmés de soulager ceux qui ont recours à leur protection. Mais si quelqu'un, de la fidélité duquel ils sont sûrs, les avertit des inconvéniens où ils tomberaient en accordant certaines grâces, ils reviennent bientôt à eux, et réforment autant qu'ils peuvent ce qu'ils ont fait. Callicrate, allant à Rome, n'était chargé que de soutenir les droits des Achéens, puisque les Romains ne faisaient aucunes plaintes sur ce qui s'était passé à l'égard des Messé-

niens, il ne devait pas parler de cette affaire. Il revient ensuite dans l'Achaïe, répandant partout la terreur des Romains, racontant partout, pour effrayer, toutes les circonstances de son ambassade, et faisant peur au peuple qui, ne sachant pas ce qu'il avait dit dans le sénat, et les présens par lesquels il s'était laissé corrompre, le créa d'abord préteur. Il n'eut pas plutôt cette dignité, qu'il rétablit dans leur patrie les exilés de Lacédémone et de Messène. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

II.

Polybe dit, dans son livre XXVIe, que Tibérius Gracchus avait détruit trois cents villes de la Celtibérie. Posidonius justifia plaisamment Tibérius de ce fait, en disant qu'il avait donné à de petits forts le nom de villes pour orner son triomphe. Et peut-être a-t-il raison sur ce fait, car les généraux ne sont pas moins enclins que leurs historiens à cette sorte de mensonges qui prennent de belles phrases pour de belles actions. (*Strabo, Geograph.* lib. III.) SCHWEIGHÆUSER.

III.

Persée.

Après avoir renouvelé son alliance avec les Romains, Persée s'appliqua d'abord à se gagner la faveur des Grecs. Pour y parvenir, il fit placarder à Délos, à Delphes et dans le temple de Minerve Étonnienne, des édits par lesquels il rappelait en Macédoine tous ceux qui en étaient sortis, ou pour se dérober aux poursuites de leurs créanciers, ou pour sentences judiciaires, ou pour crimes d'état. Par ces édits, il défendait de plus qu'on les inquiétât sur la route, et il leur permit non-seulement de rentrer dans les biens dont ils avaient été dépouillés, mais encore de se faire payer des revenus que ces biens avaient produits depuis qu'ils étaient en exil. Il remit aux Macédoniens tout ce qu'ils devaient au trésor royal, et mit en liberté tous les prisonniers d'état. Cette douceur et cette générosité firent concevoir aux Grecs de grandes espérances favorables à ce prince, qui d'ailleurs soutenait son rang avec beaucoup de dignité. Il était bien de sa personne et d'une vigueur propre à supporter toutes sortes de travaux. Son air et tous les traits de son visage répondaient à sa jeunesse. En effet, ce prince avait évité les excès de son père pour les femmes et pour la table, et non-seulement il faisait preuve d'une grande sobriété, mais il exigeait encore que les amis qui l'approchaient donnassent un pareil exemple. Tel fut Persée au début de son règne. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

IV.

Eumène et Ariarathe font la paix avec Pharnace. — Articles du traité.

Une occasion si brusque et si terrible disposa Pharnace, et le rendit plus souple à accepter ce que l'on jugerait à propos de lui ordonner. Il envoya des ambassadeurs à Eumène et à Ariarathe, qui lui en députèrent aussi de leur côté; et après plusieurs ambassades réciproques, le traité fut enfin conclu en ces termes : « Paix perpétuelle entre Eumène, Prusias, Ariarathe, Pharnace et Mithridate. Jamais Pharnace ne mettra le pied dans la Galatie. Tous les traités qu'a faits Pharnace avec les Gaulois, demeureront nuls. Il sortira encore de la Paphlagonie, et y rétablira tous les habitans qu'il en a chassés. Il y remettra les armes et tous les autres effets qu'il en a emportés. Il rendra à Ariarathe les pays

« qui lui ont été pris, tous les effets qui « y étaient et les ôtages qu'il a reçus. « Il rendra aussi Tèje, ville près du « Pont. » Eumène donna quelque temps après cette ville à Prusias, à qui ce présent fit grand plaisir. Suit dans le traité : « Il renverra tous les « prisonniers et les transfuges sans ran- « çon; outre cela, de l'argent et des « richesses qu'il a emportés à Morzias « et à Ariarathe, il donnera neuf cents « talens à ces deux rois, trois cents à « Eumène pour le dédommager des « frais de la guerre, et trois cents à Mi- « thridate, gouverneur de l'Arménie, « pour avoir pris les armes contre Aria- « rathe, et cela contre le traité qu'il « avait fait avec Eumène. » Dans ce traité furent compris, entre les puissances de l'Asie, Artaxias, qui régnait sur la plus grande partie de l'Arménie et Acusiloque; entre celles d'Europe, Gatale, prince sarmate; et entre les états libres, les Héracléotes, les Mésembriens, les Chersonésites et les Cysicéniens. On marque encore dans le traité, en quel nombre et de quelle condition devaient être les ôtages que Pharnace donnerait, et dès qu'ils furent arrivés, les armées se retirèrent. Ainsi se termina la guerre qu'Eumène et Ariarathe avaient avec Pharnace. (*Ibid.*)

V.

Ambassade des Lyciens à Rome contre les Rhodiens. — Les Rhodiens amènent à Persée Laodice sa femme.

Quand les consuls Tibérius et Claudius furent partis pour leur expédition contre les Istriens et les Agriens, le sénat, sur la fin de l'été, donna audience aux ambassadeurs, qui n'étaient venus à Rome de la part des Lyciens qu'après la victoire remportée sur ce peuple, quoiqu'ils fussent sortis de leur pays assez long-temps auparavant. Car, dès avant que la guerre fût déclarée, les Xanthiens avaient envoyé Nicostrate dans l'Achaïe et à Rome. Arrivé dans cette ville, il fit une description si touchante des maux que la cruauté des Rhodiens faisait souffrir aux Lyciens, que le sénat, pénétré de compassion, députa des ambassadeurs à Rhodes, pour déclarer que par les mémoires faits par les dix commissaires envoyés en Asie pour régler les affaires d'Antiochus, on voyait clairement que quand les Lyciens avaient été attribués aux Rhodiens, ce n'était pas un présent qu'on leur faisait, mais des amis et des alliés qu'on leur donnait. Cette décision ne plut pas aux Rhodiens. Ils crurent que les Romains, ayant appris les dépenses énormes qu'ils avaient faites pour construire la flotte sur laquelle ils avaient conduit la reine Laodice à Persée, voulaient, en les commettant avec les Lyciens, achever d'épuiser leurs épargnes et leurs trésors. En effet, peu de temps auparavant, les Rhodiens avaient équipé tout ce qu'ils avaient de vaisseaux pour faire à la reine la flotte la plus brillante et la plus magnifique. Persée en avait fourni les matériaux, et jusqu'aux soldats et aux matelots qui lui avaient amené Laodice, tous reçurent de lui un ruban d'or. (*Ibid.*)

—

Indignation des Rhodiens contre le décret fait par le sénat de Rome en faveur des Lyciens.

Les ambassadeurs romains, en arrivant à Rhodes, publièrent l'arrêt que le sénat avait donné. Cet arrêt excita parmi les citoyens de grands mouvemens. On y fut indigné que les Romains dissent que les Lyciens avaient été donnés à la république rhodienne, non comme présent, mais comme amis.

et alliés. Ils croyaient avoir déjà donné assez bon ordre aux affaires de la Lycie, il était triste pour eux de se voir menacés de nouveaux embarras; car les Lyciens, sur le bruit de l'arrivée des ambassadeurs et de l'arrêt qu'ils avaient apporté, recommençaient à se soulever, et paraissaient disposés à revendiquer leur liberté à quelque prix que ce fût. De leur côté, les Rhodiens se persuadèrent qu'il fallait que les Romains eussent été trompés par les Lyciens, et députèrent Lycophron à Rome pour donner au sénat les éclaircissemens dont il semblait avoir manqué. Tel était à Rhodes l'état des affaires, et l'on y avait lieu de craindre que dans peu les Lyciens ne se révoltassent. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

VI.

Les Dardaniens députent à Rome pour demander du secours contre les Bastarnes et Persée.

Lycophron arrive à Rome, et y plaide la cause des Rhodiens; mais le sénat diffère de lui répondre. En même temps que lui étaient venus des ambassadeurs de la part des Dardaniens, pour informer le sénat que leur province était inondée d'une multitude de Bastarnes, peuple d'une grandeur gigantesque et d'une valeur extraordinaire, avec lequel, comme avec les Gaulois, Persée avait fait un traité d'aillance; qu'on y craignait encore plus ce prince que les Bastarnes, et qu'ils avaient été envoyés pour implorer le secours de la république contre tant d'ennemis, des députés de Thessalie attestaient la vérité des plaintes des Dardaniens, et demandaient aussi du secours pour eux-mêmes. Sur l'exposé de ces ambassadeurs, le sénat députa sur les lieux Aulus Postumius, suivi de quelques jeunes gens, pour examiner si le rapport qu'on lui faisait était fondé. (*Ibid.*)

VII.

Affaires de Syrie. — Commencement du règne d'Antiochus Épiphane.

Polybe, dans le xxvie livre de son Histoire, donne à ce prince le surnom d'Épimane, au lieu de celui d'Epiphane, à cause de tout ce qu'il a fait. Il rapporte sur lui les faits suivans: de temps à autre, à l'insu de ses ministres, on le voyait se promener çà et là dans les rues de la ville, accompagné d'une ou de deux personnes. Il aimait surtout à visiter les boutiques des sculpteurs et fondeurs en or et en argent, et conversait familièrement avec les ouvriers sur leur art. Il recherchait particulièrement la conversation des hommes du peuple, entamait des discussions avec le premier venu, et buvait avec les étrangers de la plus basse classe. Apprenait-il que des jeunes gens donnaient un festin dans quelque lieu, sans prévenir personne de son arrivée, il s'y rendait accompagné de joueurs de flûte et de symphonistes, folâtrait et s'abandonnait aux excès de la table, à tel point que parfois les convives, effrayés de sa présence inattendue, se levaient de table et s'enfuyaient. Souvent, dépouillant le manteau royal, il se promenait dans le forum, vêtu de la toge, comme un candidat devant les comices, donnant la main à ceux-ci, embrassant ceux-là, et sollicitant leurs suffrages pour se faire élire édile ou tribun du peuple. Avait-il obtenu la magistrature qu'il briguait, assis sur une chaise curule d'ivoire, à la mode romaine, il prenait connaissance des actions judiciaires, des causes commerciales, des contrats en litige, et prononçait ses arrêts avec l'attention la plus scrupuleuse.

Au spectacle d'une telle conduite, les hommes modérés ne savaient quelle opinion concevoir sur lui. Les uns le regardaient comme un homme simple et facile, d'autres, au contraire, comme un insensé. Il se conduisait avec la même bizarrerie dans les dons qu'il conférait : aux uns il donnait des dés, à ceux-ci de l'or; il arrivait quelquefois que ceux qui le rencontraient par hasard, et ne l'avaient jamais vu, recevaient les présens les plus inespérés. Il surpassait tous ses prédécesseurs dans les sacrifices et offrandes faites en son nom aux dieux dans les différentes villes, témoin le temple de Jupiter Olympien, à Athènes; témoin les statues placées autour de l'autel à Délos. Il se rendait habituellement aux bains publics, et au moment du plus grand concours de la multitude; et, dans ce cas, il faisait porter devant lui des vases remplis des parfums les plus précieux. Un jour, quelqu'un, à cette occasion, lui disant : « Vous êtes bien heureux vous autres « rois qui pouvez vous servir de par- « fums si agréables à l'odorat; » il ne lui répondit rien, mais le lendemain, étant entré à l'endroit où cet homme se baignait, il ordonna qu'on lui versât sur la tête un très-grand vase des parfums les plus précieux, qu'on appelle stacté ou myrrhe liquide. A cette vue, tous les baigneurs accourent en foule pour se laver dans les restes de ce précieux parfum. Le roi lui-même suivit, mais son pied glissa sur les traces visqueuses qu'avait laissées le parfum; il tomba au grand amusement de tout le monde. (*Athenæi* lib. v et lib. x.) Schweigh.

FRAGMENS

DU

LIVRE VINGT-SEPTIÈME.

I.

Les Béotiens se séparent imprudemment les uns des autres.

Pendant que les commissaires romains étaient à Chalcis, Lasys et Callias vinrent les y joindre de la part des Thespiens, et livrèrent leur patrie aux Romains. Isménias y vint aussi de la part de Néon, préteur des Béotiens, et dit que, par l'ordre du conseil commun de la nation, il remettait à la discrétion des commissaires toutes les villes de Béotie. Rien n'était plus opposé aux vues de Q. Marcius, qui aurait souhaité que cela se fût fait par chaque ville en particulier. C'est pourquoi, loin de faire un obligeant accueil à Isménias comme il avait fait à Lasys, aux députés de Chéronée, de Lébadie et aux autres, il ne lui marqua que du mépris, et les ordres qu'il lui donna, c'était moins des ordres que des insultes; la moquerie alla si loin, que si Isménias ne se fût réfugié sous le tribunal des commissaires, il eût été assommé de pierres par quelques-uns des exilés qui avaient conspiré contre sa vie.

A Thèbes, dans le même temps, il

se forma une sédition. Pendant que les citoyens voulaient livrer la ville aux Romains, ceux de Corone et d'Haliarte, s'y étant assemblés, prétendirent dominer le conseil, et soutinrent qu'il fallait demeurer dans l'alliance du roi de Macédoine. Jusque là les deux partis étaient à peu près égaux. Mais Olympique, un des premiers de Corone, s'étant tourné du côté des Romains, il entraîna avec lui les autres, il se fit un changement universel dans l'esprit de la multitude. D'abord on obligea Dicétas d'aller faire des excuses aux commissaires, pour l'alliance qu'on avait contractée avec Persée. Ensuite on courut chez Néon et chez Hippias, on les chassa de leurs maisons, on leur ordonna de rendre compte de leur gouvernement, car c'était eux qui avaient négocié l'alliance; on assembla le conseil, on choisit des députés pour les envoyer aux commissaires; ordre fut donné aux magistrats de faire alliance avec les Romains; enfin l'on abandonna la ville aux Romains, et on rétablit les exilés.

En même temps, à Chalcis, les exilés envoyèrent Pompidas aux commissaires pour leur dénoncer Isménias, Néon et Dicétas. Comme leur faute était manifeste, et que les Romains favorisaient les bannis, Hippias et ceux de son parti se trouvèrent en très-mauvaise situation. La multitude était tellement irritée contre eux, qu'il coururent risque de la vie, et ils l'auraient perdue, si les Romains n'eussent fait quelque attention à la leur conserver, et n'eussent arrêté la violence et l'impétuosité de la populace. Les affaires changèrent de face, dès que les députés thébains furent arrivés et qu'ils eurent montré ce qui avait été réglé chez eux à l'avantage des Romains. Et il ne leur fallut pas beaucoup de temps pour faire le voyage de Thèbes à Chalcis, parce que ces deux villes ne sont pas fort éloignées l'une de l'autre.

Au reste, les commissaires reçurent agréablement les Thébains; ils firent un grand éloge de leur ville, et leur conseillèrent de rappeler les exilés. Ils ordonnèrent ensuite à tous les députés d'envoyer à Rome des ambassadeurs qui livrassent chacun leur ville en particulier à la discrétion des Romains. Après avoir ainsi divisé, comme ils se l'étaient proposé, le corps des Béotiens, et donné de l'aversion au peuple pour la maison royale de Macédoine, ils firent venir Servius d'Argos, et, le laissant à Chalcis, ils passèrent dans le Péloponnèse. Néon, quelques jours après, se retira en Macédoine. Pour Isménias et Dicétas, ils furent jetés dans un cachot, où peu de temps après ils se donnèrent eux-mêmes la mort.

C'est ainsi que les Béotiens, pour avoir pris sans raison et par une légèreté impardonnable le parti de Persée, après avoir formé pendant long-temps une république qui, en différentes occasions, s'était heureusement délivrée des plus grands périls, se virent dispersés et gouvernés par autant de conseils qu'il y avait de villes dans la province. Pour revenir aux commissaires, quand Aulus et Marcius furent arrivés à Argos, ils traitèrent avec les magistrats des Achéens, et prièrent Archon, leur préteur, d'envoyer à Chalcis mille soldats pour garder la ville jusqu'à ce que les Romains y eussent conduit des troupes. Archon leur ayant accordé ce secours, ils firent joindre Publius, et se mirent ensuite sur mer pour retourner à Rome. (*Ambassades.*) Du Theillier.

Sage politique d'Hégésiloque, prytane des Rhodiens, pour conserver à sa nation l'amitié du peuple romain.

Vers cette époque, Tibérius et Postumius, parcourant les îles et les villes de l'Asie, séjournèrent long-temps dans Rhodes, quoique leur présence y fût alors peu nécessaire; car Hégésiloque, homme d'une grande distinction, qui était prytane, et qui, dans la suite, fut envoyé à Rome en qualité d'ambassadeur, Hégésiloque, dis-je, n'eut pas plutôt découvert que les Romains devaient déclarer la guerre à Persée, qu'il exhorta ses concitoyens non-seulement de se joindre à eux, mais encore de radouber quarante vaisseaux, afin que si les Romains en avaient besoin, ils ne perdissent pas de temps à les attendre, mais qu'ils les trouvassent tout prêts. Il les montra tels, en effet, aux deux commissaires romains, qui sortirent très-satisfaits de la ville. Ils louèrent extrêmement son zèle et son attachement pour la république romaine, et revinrent ensuite à Rome. (*Ibid.*)

—

Persée envoie des ambassadeurs chez les Rhodiens pour sonder leurs intentions.

Persée, après avoir quitté les commissaires romains, renferma dans une lettre toutes les raisons sur lesquelles son droit était appuyé, et tout ce qui s'était dit de part et d'autre dans la conférence. Il avait pris cet expédient, tant parce qu'il s'imaginait que ses raisons l'emporteraient sur celles des commissaires, que parce qu'il voulait sonder par là quelles étaient à son égard les dispositions de chaque peuple. Il ne se servit que de courriers pour envoyer sa lettre dans les autres endroits, mais il distingua Rhodes, et y députa Anténor et Philippe, qui d'abord donnèrent la lettre du roi aux magistrats. Quelques jours après ils entrèrent dans le conseil. Là ils exhortèrent les Rhodiens à demeurer en repos, et à attendre, en simples spectateurs, le parti que prendraient les Romains. « S'ils entre-« prennent, dirent-ils, d'attaquer Per-« sée et les Macédoniens malgré les « traités qui ont été faits avec eux, « vous serez, Rhodiens, les média-« teurs entre les deux peuples; tout le « monde est intéressé à les voir vivre « en paix, mais il ne sied à personne « plus qu'à vous de travailler à les réu-« nir. Défenseurs non-seulement de « votre liberté, mais encore de celle de « tout le reste de la Grèce, plus vous « avez de zèle et d'ardeur pour la con-« servation d'un si grand bien, plus « vous devez vous mettre en garde con-tre quiconque aurait ou pourrait vous « inspirer des sentimens contraires. » Ils dirent plusieurs choses semblables, qui furent écoutées avec plaisir. Mais ils parlaient à des esprits prévenus en faveur des Romains, et dans lesquels l'autorité du meilleur parti avait pris le dessus. On fit beaucoup de civilités et de politesses aux ambassadeurs; mais la réponse fut qu'on priait Persée de ne rien demander aux Rhodiens qui pût les faire passer pour contraires aux intérêts de Rome. Anténor ne prit pas cela pour une réponse; mais, content d'ailleurs des amitiés qu'il avait reçues des Rhodiens, il prit la route de Macédoine. (*Ibid.*)

—

Ambassades réciproques de Persée chez les Béotiens, et des Béotiens chez Persée.

Persée, informé que quelques villes de Béotie lui étaient encore attachées, leur envoya Antigone, fils d'Alexandre, en qualité d'ambassadeur. Anti-

gone arriva dans la Béotie, et passa devant plusieurs villes sans y entrer, parce qu'il n'avait nul prétexte pour les engager à faire alliance avec son maître. Il entra dans Corone, dans Thèbes, dans Haliarte, et en exhorta les citoyens à se ranger au parti des Macédoniens. Ils se rendirent à ses prières, et résolurent de dépêcher des ambassadeurs en Macédoine. Antigone retourne à Persée, et lui apprend l'heureux succès de ses négociations. Peu de temps après, arrivent des ambassadeurs de Béotie, et ils prient le roi d'envoyer du secours aux villes qui s'étaient mises de son côté, parce que les Thébains, irrités de ce que les villes ne se joignaient pas comme eux aux Romains, les menaçaient, et commençaient même à les inquiéter. Le roi leur répondit que pour le présent la trève faite avec les Romains ne lui permettait pas de donner du secours; qu'il leur conseillait de se défendre contre les Thébains du mieux qu'il leur serait possible, et de vivre en paix avec les Romains. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

Faction à Rhodes contre les Romains.

Caius Lucrétius écrivit de Céphallénie, où sa flotte était à l'ancre, une lettre aux Rhodiens, pour leur demander des vaisseaux, et fit porteur de sa lettre un certain Socrates, qui gagnait sa vie à frotter d'huile les lutteurs. Stratocles était alors prytane du dernier semestre. Il assembla le conseil, et mit en délibération ce que l'on devait faire sur cette lettre. Agathagète, Rodophon, Astymèdes et plusieurs autres, furent d'avis d'envoyer des vaisseaux sans délai, et de se joindre aux Romains dès le commencement de la guerre; mais Dinon et Polyrate, chagrins de ce qui s'était déjà fait en faveur des Romains, se servirent des soupçons qu'on avait contre Eumène pour empêcher qu'on eût égard à ce que Lucrétius demandait. Ce prince était suspect, et l'on était brouillé avec lui, depuis que, pendant la guerre contre Pharnace, il s'était posté sur l'Hellespont pour arrêter les vaisseaux qui passaient dans le Pont-Euxin, et que les Rhodiens s'y étaient opposés. Cette querelle s'était aigrie quelque temps auparavant à l'occasion de certains châteaux et de la Perée, pays situé à l'extrémité du continent opposé à l'île de Rhodes, et où les troupes d'Eumène faisaient continuellement des courses. Ces mécontentemens étaient cause que tout ce que l'on disait contre ce prince était écouté volontiers. Les factieux saisirent ce prétexte pour faire mépriser la lettre de Lucrétius. Ils dirent qu'elle ne venait pas de ce Romain, mais d'Eumène, qui voulait, de quelque manière que ce fût, les engager dans une guerre, et les jeter dans des dépenses et des fatigues inutiles. Le porteur même de la lettre leur aidait à soutenir ce qu'ils avançaient : que les Romains, loin de se servir de gens d'une condition si basse pour envoyer leurs ordres, choisissaient pour cela les personnes les plus distinguées. Ce n'est pas qu'ils ne sussent fort bien que la lettre avait été véritablement écrite par Lucrétius; mais ils voulaient ralentir l'ardeur de la multitude, retarder le secours qu'on devait donner aux Romains, et faire naître par là quelques occasions de brouillerie avec eux : car ils n'avaient d'autres vues que d'aliéner des Romains l'esprit des peuples et de les gagner à Persée, dont ils étaient fauteurs : l'un, savoir, Polyrate, parce qu'ayant fait des dépenses pour contenter son faste et son ostenta-

tion, il n'avait plus rien qui ne fût au pouvoir de ses créanciers; et Dinon, parce que, avare et sans pudeur, il s'était toujours étudié à augmenter ses biens par les largesses des grands et des rois. Stratocles s'éleva vivement contre ces factieux; il dit beaucoup de choses contre Persée; il fit, au contraire, un grand éloge des Romains; enfin il obtint du peuple un décret qui ordonnait d'envoyer les vaisseaux. Sur-le-champ on équipa six galères, dont on envoya cinq à Chalcis, sous la conduite de Timagoras, et la sixième à Ténédos. Un autre Timagoras qui la commandait rencontra à Ténédos Diophane, à qui Persée avait donné ordre d'aller vers Antiochus. Il ne put pas s'en rendre maître, mais il prit le vaisseau. Lucrétius reçut avec politesse tous les alliés qui étaient arrivés par mer; mais il les remercia de leurs services, parce que, dit-il, les affaires ne demandaient pas de secours maritime. (*Ibid.*)

—

Le sénat ordonne que les ambassadeurs de Persée sortent de Rome et de l'Italie.

Les commissaires romains, étant revenus d'Asie, firent au sénat leur rapport sur ce qu'ils avaient vu à Rhodes et dans les autres villes. Ensuite on fit entrer les ambassadeurs de Persée. Solon et Hippas firent tous leurs efforts pour justifier leur maître sur tout, et pour apaiser la colère du sénat. Ils le défendirent principalement sur l'attentat qu'on l'accusait d'avoir commis sur la personne d'Eumène. Quand ils eurent fini, le sénat, qui, depuis long-temps, avait résolu la guerre, leur ordonna, et à tous les Macédoniens qui étaient à Rome, de sortir incessamment de la ville et de l'Italie dans trente jours. On appela ensuite les consuls, et on leur recommanda de ne pas perdre de temps et de donner tous leurs soins à cette guerre. (*Ibid.*)

—

Persée, quoique victorieux, demande la paix et ne peut l'obtenir.

Après la victoire remportée par les Macédoniens, Persée assembla son conseil. Il s'y trouva quelques-uns de ses amis qui lui dirent qu'il ferait bien de députer au consul, de lui demander la paix, et, pour l'obtenir, de lui offrir, quoique victorieux, les mêmes tributs et les mêmes places que Philippe, vaincu, avait promis de céder. « Car, dirent-ils, s'il accorde la paix, « premièrement, vous vous faites un « très-grand honneur en finissant la « guerre après une victoire, et en se- « cond lieu, les Romains, après avoir « éprouvé la valeur de vos troupes, ne « seront plus si hardis à donner des « lois dures ou injustes aux Macédo- « niens; que si, piqués de leur défaite, « ils s'opiniâtrent à s'en venger, au- « tant qu'ils auront à craindre la juste « colère des dieux, autant vous aurez « lieu d'espérer que les dieux et les « hommes favoriseront votre modéra- « tion. » Cet avis ayant été approuvé de la part des membres du conseil et du roi même, on choisit sur-le-champ pour ambassadeurs Pantauchus, fils de Balacre, et Medon de Beroé. Ils arrivent chez Licinius, on tient conseil, les ambassadeurs déclarent les ordres dont ils étaient chargés, on les fait retirer, on délibère. Le sentiment unanime fut qu'il fallait répondre le plus fièrement qu'il se pourrait; car telle est la coutume qu'observent les Romains, et qu'ils ont reçue de leurs ancêtres : dans la mauvaise fortune, ils affectent de paraître hauts et fiers, et dans la bonne, doux et modestes. Cette politique est belle,

on n'en peut douter, mais je ne sais si, dans certaines conjonctures, il est bien possible de la garder. Quoi qu'il en soit, voici la réponse qu'on donna aux ambassadeurs. « Point de paix pour Per-« sée, s'il ne laisse au pouvoir du sé-« nat de disposer de sa personne et de « son royaume comme il lui plaira. » Cette réponse portée au roi et à ses amis, on fut frappé d'un orgueil si insupportable. Le conseil en fut choqué au point qu'on dit au roi que, quoi qu'il arrivât, il ne devait plus envoyer personne aux Romains. Persée ne fut pas de leur avis : non-seulement il y envoya plusieurs fois, mais il offrit un tribut plus considérable encore que celui dont Philippe avait été chargé. Toutes ses instances ne servirent qu'à lui faire reprocher par ses amis, que, victorieux, il se rabaissait autant que s'il eût été vaincu. N'ayant donc plus de paix à attendre, il revint à son premier camp de Sycurium. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

—

Cestre (ou cestrosphendones). Ce nouveau genre de trait, inventé pendant la guerre persique, était long de deux palmes, et se terminait par un fer dont la douille occupait moitié. On y adaptait une hampe d'un empan et de la grosseur d'un doigt, au milieu de laquelle étaient fixés trois petits ailerons de bois. Ce javelot, placé à la jonction des deux courroies inégales d'une fronde, s'y trouvait en quelque sorte attaché, mais de manière à pouvoir se dégager facilement. En effet, dans le mouvement de rotation imprimé à la fronde, tant que les courroies étaient tendues, le trait restait en suspens ; mais dès qu'on lâchait une des courroies de la fronde, il s'en échappait vivement, et, tombant avec la rapidité d'une balle, blessait grièvement ceux qui en étaient atteints. (*Suidas in Κέστρος.*)

—

Cotys, roi de Thrace.

Outre une mine avantageuse et une force infatigable pour la guerre, on remarquait dans ce roi un caractère d'esprit fort différent de celui des Thraces : il était sobre, doux et d'une prudence peu commune. (*Vertus et Vices.*) Dom Thuillier.

—

Convention des Rhodiens avec Persée pour la rançon des prisonniers.

Quand la guerre de Persée contre les Romains fut finie, Anténor vint de sa part à Rhodes pour traiter de la rançon des prisonniers qui étaient sur mer avec Diophane. Le sénat rhodien fut partagé sur le parti que l'on devait prendre. Philophron et Théætète ne voulaient nulle liaison, nul traité avec le roi de Macédoine ; Dinon et Polyarate étaient d'un autre sentiment. Enfin les avis se réunirent, et l'on convint avec Persée pour la rançon de ces prisonniers. (*Ibid.*)

II.

Ptolémée gouverneur de Chypre.

Cet Égyptien était fort au-dessus des autres hommes de son pays, il était judicieux et entendu dans les affaires. Lorsqu'on lui confia le gouvernement de l'île de Chypre, le roi était encore jeune. Il mit tous ses soins à ramasser de l'argent, et n'en donnait rien à personne, quelques instances que lui fissent les économes royaux. Sa fermeté sur ce point allait si loin, qu'on l'accusait ouvertement de s'approprier les revenus de l'île. Mais quand Ptolémée fut en âge de gouverner par lui-même,

et que le gouverneur lui eut envoyé l'argent qu'il avait ramassé, et qui montait à une assez grosse somme, alors et le roi et toute la cour donnèrent de grandes louanges à sa fidélité et à son épargne. (*Ibid.*)

III.

Céphale.

Céphale arriva ainsi d'Épire. Déjà auparavant affectionné à la famille du roi de Macédoine, il fut alors comme forcé de prendre parti pour Persée. Voici pourquoi : Charops, Épirote, homme d'honneur et de probité, ami des Romains, et qui, pendant que Philippe occupait les détroits de l'Épire, avait été cause que ce prince avait été chassé de ce royaume, et que Titus s'en était rendu maître, ainsi que de la Macédoine; Charops, dis-je, avait un fils nommé Machatas, qui en eut un qu'il nomma Charops. Machatas, étant venu à mourir, laissa son fils fort jeune. Charops, son aïeul, prit soin de son éducation, et l'envoya à Rome avec un équipage sortable pour y être instruit dans la langue latine et dans les belles-lettres. Le jeune Charops se fit beaucoup d'amis dans cette ville, et après quelque séjour, il revint dans sa patrie. Son aïeul alors était mort. Naturellement haut, orgueilleux et plein de mauvaises inclinations, il se mit à contredire et à décrier les personnes du premier rang. D'abord, on n'y fit nulle attention, et Antinoüs, plus âgé et plus en considération que lui, n'en gouvernait pas moins à son gré. La guerre déclarée contre Persée, Charops indisposa les Romains contre Antinoüs, et pour cela leur exagéra l'ancienne liaison qu'avait cet Étolien avec la maison royale de Macédoine. Tantôt il observait ses démarches, tantôt il interprétait en mauvaise part ses paroles ou ses actions; il retranchait de quelques-unes, il ajoutait à d'autres, et vint enfin à bout par ces artifices de faire croire tout ce qu'il inventait contre ceux qu'il voulait perdre. Céphale n'en fut pas ébranlé. C'était un homme d'une sagesse et d'une prudence singulières. Il persista dans le meilleur parti. Il pria d'abord les dieux de ne pas permettre que les affaires se décidassent par les armes. Quand la guerre eut été déclarée, il fut d'avis qu'on n'accordât aux Romains que ce à quoi l'on s'était obligé par le traité d'alliance, et qu'on ne se déshonorât point jusqu'à se soumettre lâchement à tout ce qu'il leur plairait d'ordonner. Cette fermeté déplut à Charops, et il se déchaîna contre Céphale. On ne pouvait rien faire où il ne soupçonnât du mal dès que ce qui se faisait n'était pas favorable aux Romains. Dans les commencemens, Antinoüs et Céphale, n'ayant point à se reprocher d'avoir rien proposé de contraire à la république romaine, crurent devoir mépriser les calomnies qui se répandaient contre eux; mais quand, après le combat de cavalerie, ils virent que sans raison l'on conduisait à Rome les Étoliens, Hippoloque, Nicandre et Loquague, et qu'on ajoutait foi aux calomnies que publiait Lycisque, qui, dans l'Étolie, suivait la même route que Charops; alors, prévoyant l'avenir, ils prirent des mesures pour se mettre à couvert de ce calomniateur, et résolurent de tout tenter pour éviter d'être mis dans les fers, et d'être menés à Rome sans avoir été entendus. Pour cela ils furent obligés, quoique ce fût contre leur intention, d'embrasser le parti de Persée. (*Ibid.*)

—

Théodote et Philostrate.

On ne peut excuser l'action détesta-

ble de ces deux traîtres. Sur la nouvelle que le consul romain Aulus Hostilius devait incessamment arriver à son camp dans la Thessalie, ils se persuadèrent qu'en le livrant à Persée, ils rendraient à ce prince un service qu'il ne manquerait pas de payer de toute sa confiance, et mettraient pour le présent un très-grand obstacle à l'entreprise des Romains. Ils écrivirent donc à Persée de se mettre en marche au plus tôt. Ce prince s'y mit en effet; mais il fut arrêté sur sa route par les Molosses, qui s'étaient emparés du pont qui est sur le Loüs, et il fallut les combattre. Le consul, arrivé à Phanote, logea chez Nestor Cropius. Là il était aisé à ses ennemis de le prendre, et sa perte était inévitable, si la fortune ne l'eût favorisé. Son hôte, ayant pressenti, comme par inspiration, le malheur dont Hostilius était menacé, l'obligea de sortir de la ville pendant la nuit, et de passer dans une ville voisine. Il le fit, et, quittant la route d'Épire, il se mit en mer, cingla vers Anticyre, et de là il marcha vers la Thessalie. (*Vertus et Vices.*) Dom Thuillier.

IV.

Pharnace et Attalus.

Le premier de ces deux princes était le plus injuste roi qu'on eût vu avant lui.

L'autre était en quartier d'hiver à Élatéa, lorsqu'instruit du chagrin mortel que les Péloponnésiens avaient fait à Eumène son frère, en lui retranchant, par un décret public, les honneurs qu'ils lui avaient autrefois décernés, il résolut, sans communiquer son dessein à personne, de députer chez les Achéens pour demander qu'on relevât les statues qui avaient été érigées à Eumène, et qu'on rétablît les inscriptions faites en son honneur. Deux motifs l'engagèrent à prendre cette résolution : premièrement la persuasion où il était qu'il ne pouvait faire un plus grand plaisir à Eumène; en second lieu, l'honneur que lui faisait dans la Grèce cette preuve manifeste et de sa grandeur d'âme et de son affection pour son frère. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

V.

Les Crétois.

Voici une perfidie criante de ces insulaires. C'est un crime qui leur est assez ordinaire; mais, dans cette occasion, ils ont paru se surpasser eux-mêmes. Ils étaient amis des Apolloniates; bien plus, ils vivaient sous les mêmes lois, composaient ensemble un même état, jouissaient en commun de tout ce qui s'appelle droits parmi les hommes, et le traité qui les contenait, gravé sur l'airain, se voyait auprès de la statue de Jupiter Idéen. Toutes ces barrières ne furent pas assez fortes pour mettre les Apolloniates à couvert de leurs violences. Ils s'emparèrent d'Apollonie, en massacrèrent les habitans, mirent leurs biens au pillage, et partagèrent entre eux les femmes, les enfans et tout le pays. (*Ibid.*)

VI.

Ambassade à Rome de la part d'Antiochus.

Ce prince, ne pouvant plus douter que le roi d'Égypte ne se disposât à porter la guerre dans la Cœlé-Syrie, députa Méléagre à Rome, avec ordre de dire et de prouver au sénat, par les traités faits avec Ptolémée, que ce roi l'attaquait contre tout droit et raison.

Dans toute cette expédition, le roi Antiochus se montra fort courageux et vraiment digne du nom de roi, si ce

en excepte les ruses dont il fit usage à l'égard de Pelus. (*Excerpta Valesiana.*) SCHWEIGH. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

VII.

La nouvelle du combat de cavalerie s'étant répandue dans la Grèce après la victoire des Macédoniens, les dispositions bienveillantes que son cœur éprouvait pour Persée se manifestèrent tout à coup comme un feu long-temps caché. Voici, ce me semble, quelles étaient ces dispositions : on eût dit à peu près ce qui arrive aux jeux publics. Là, en effet, lorsqu'en face d'un athlète illustre, et que l'on regarde comme invincible, se présente un antagoniste humble et de beaucoup inférieur, la foule lui donne aussitôt sa bienveillance; elle l'encourage, et lui aide pour ainsi dire de ses efforts. Mais s'il a touché l'autre au visage, s'il lui a fait un semblant de blessure, sur-le-champ les avis se trouvent partagés pour les chances du combat. On raille l'athlète frappé, non par aversion ou par mépris, mais par une sympathie subite et inattendue, par l'effet de cette bienveillance naturelle qu'on a pour le moins fort. Que quelqu'un en fasse un reproche à propos, cette foule change vite, et se repent de sa méprise.

C'est ce que fit, dit-on, Clitomaque. C'était un athlète sans égal, et dont la gloire s'était répandue par tout l'univers. Le roi Ptolémée, jaloux de flétrir cette réputation, fit exercer, avec un soin particulier, le pugile Aristonicus, dont la vigueur lui parut capable de répondre à ce qu'il se proposait. Celui-ci arrive aux jeux Olympiques, et présente le combat à Clitomaque. Beaucoup de gens regardaient favorablement Aristonicus, et trouvaient beau qu'on osât lutter contre un Clitomaque. Le combat s'engage; Aristonicus saisit le temps et blesse son adversaire : un tonnerre d'applaudissemens s'élève, chacun manifeste son approbation et sa faveur pour Aristonicus. C'est alors que Clitomaque, dit-on, s'étant un peu écarté, et ayant repris haleine, se tourna vers l'assemblée, et demanda : « Que « voulez-vous faire, en encourageant « Aristonicus, en vous déclarant ses « champions autant que vous le pouvez? « Ne trouvez-vous pas en moi un athlète « accomplissant les devoirs de sa pro- « fession? ou plutôt ignorez-vous qu'en « ce moment Clitomaque combat pour « la gloire de la Grèce et Aristonicus « pour celle du roi Ptolémée? Lequel « préférez-vous, qu'un Égyptien rem- « porte la couronne olympique sur des « Grecs, ou plutôt qu'un Thébain, un « Béotien soit proclamé vainqueur au « pugilat sur des Égyptiens? » Après ces paroles de Clitomaque, il s'opéra dans les esprits une telle métamorphose, qu'Aristonicus fut vaincu plutôt par le changement de l'assemblée que par le bras de Clitomaque.

Voilà donc à peu près ce qui avait lieu parmi les peuples à l'égard de Persée. Si on leur eût demandé sérieusement s'ils voulaient abandonner à un seul homme une monarchie qui lui donnait un pouvoir si étendu, nul doute qu'ils n'eussent de suite changé d'avis, et ne se fussent jetés dans des désirs contraires; que si on leur eût rappelé en peu de mots tous les malheurs causés à la Grèce par la maison de Macédoine, tous les avantages apportés par les Romains, je pense qu'ils auraient bien vite abandonné leur première détermination. Toutefois l'événement était si imprévu, que l'opinion générale avait manifesté de suite une singulière faveur pour l'adversaire qui osait se placer en face des Romains. Ne doit-on pas faire

là quelques réflexions utiles, pour que personne, par ignorance de la nature humaine, ne soit tenté de reprocher aux Grecs leur disposition présente comme une ingratitude?

Il faut qu'en toutes choses les hommes mesurent leurs actions à l'opportunité; car l'occasion est une chose bien puissante; dans la guerre surtout, elle donne à tout sa valeur : la négliger est une faute grave.

C'est que beaucoup d'hommes aspirent à ce qui est beau; que peu osent se mettre à l'œuvre, et que de ceux qui s'y mettent, un petit nombre sait mener une entreprise jusqu'à sa fin. (ANGELO MAI et JACOBUS GEEL, *ubi suprà*.)

FRAGMENS

DU

LIVRE VINGT-HUITIÈME.

I.

Antiochus et Ptolémée envoient des ambassadeurs au sénat romain.

La guerre pour la Cœlé-Syrie était à peine commencée, que les deux rois dépêchèrent à Rome des ambassadeurs. Ceux d'Antiochus furent Méléagre, Sosiphane et Héraclide; ceux de Ptolémée, Timothée et Damon. Il faut remarquer qu'Antiochus était maître de la Cœlé-Syrie et de Phénicie, depuis qu'Antiochus son père avait défait, près de Panium, les généraux de Ptolémée. Ces pays lui étant échus par le droit de la guerre, il les croyait très-justement acquis, et les regardait comme lui appartenant en propre. Ptolémée, de son côté, les revendiquait, prétendant que, le premier, Antiochus les avait injustement envahis pendant la minorité de son père. Les ambassadeurs d'Antiochus avaient donc ordre de faire voir au sénat que Ptolémée n'avait pu, sans une injustice criante, porter le premier la guerre dans la Cœlé-Syrie, et ceux de Ptolémée de renouveler avec les Romains les anciens traités d'alliance, de ménager une paix avec Persée, et surtout d'observer ce que diraient à Rome ceux d'Antiochus. Ils n'osèrent pas cependant parler de paix. Marcus Émilius leur avait conseillé de ne pas s'ingérer dans cette affaire; mais ils renouvelèrent les traités d'alliance, et ayant reçu des réponses conformes à ce qu'ils avaient souhaité, ils retournèrent à Alexandrie. Quant aux ambassadeurs d'Antiochus, la réponse qu'on leur donna fut que le sénat permettrait à Quintus Marcius d'écrire à Ptolémée selon qu'il jugerait que sa probité et les intérêts du peuple romain le demandaient. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

Ambassade des Rhodiens à Rome pour renouveler l'alliance et obtenir la permission de transporter des blés.

Sur la fin de l'été, Hégésiloque, Nicagoras et Nicandre vinrent à Rome de

la part des Rhodiens, pour renouveler l'alliance et demander la permission de transporter des blés. Ils avaient ordre encore de justifier Rhodes sur les mauvais bruits qu'on avait répandus contre cette île; car personne n'ignorait qu'il y avait dans Rhodes une division intestine, qu'Agathagète, Philophron et Rodophon tenaient pour les Romains, et Dinon avec Polyarate pour Persée et les Macédoniens. De là les disputes fréquentes et les partages de sentimens dans les délibérations, d'où les gens malintentionnés contre la ville prenaient occasion de la décrier. Le sénat, quoique bien instruit, fit semblant de n'avoir rien appris de cette division. Il permit aux Rhodiens de transporter chez eux cent mille médimnes de blé de la Sicile, et se conduisit de même avec tous les autres Grecs qui étaient venus à Rome, et qui étaient affectionnés aux Romains. (*Ibid.*)

II.

Les Achéens assemblent leur conseil pour Caïus Popilius. — On lui accorde la même prérogative à Therme dans l'Étolie. — Division dans ce dernier conseil. — Délibération des Achéens sur l'ambassade des Romains. — Archon est fait préteur, et Polybe général de la cavalerie. — Attalus demande aux Achéens que les statues autrefois érigées à son frère Eumène soient relevées.

Pendant qu'Aulus Hostilius était en quartier d'hiver dans la Thessalie, il il envoya pour ambassadeurs, dans toutes les villes de la Grèce, Caïus Popilius et Cnéius Octavius. Ils entrèrent d'abord dans Thèbes, dont ils louèrent fort les citoyens, et les exhortèrent à demeurer fermes dans l'amitié du peuple romain. Parcourant ensuite les villes du Péloponnèse, ils vantèrent partout la douceur et la modération du sénat, et, pour en donner une grande idée, ils ne cessaient de faire valoir le dernier sénatus-consulte fait en faveur des Grecs. On voyait par leurs discours que dans chaque ville ils connaissaient parfaitement, et ceux qui ne prenaient pas le parti des Romains avec assez de chaleur, et ceux qui y étaient sincèrement attachés; on s'apercevait même qu'une simple tiédeur à embrasser leurs intérêts les choquait autant que si l'on y eût été tout-à-fait contraire : de façon qu'on ne savait pas trop quelles mesures l'on devait prendre pour ne pas se faire d'affaires avec eux. Dans le conseil qui se tint pour eux à Égium, on s'attendait, au moins le bruit en avait couru, qu'ils accuseraient et convaincraient Lycortas, Archon et Polybe, d'être opposés aux desseins des Romains, et que si, pour le moment, ces Achéens ne se brouillaient pas, ce n'était pas qu'ils fussent naturellement paisibles, mais parce qu'ils attendaient quelque incident qui leur en donnât l'occasion. Ils n'en firent cependant rien, faute de prétexte raisonnable. Ils se contentèrent d'exhorter civilement les Achéens à rester fidèles à la république, et passèrent ensuite en Étolie.

A Therme, on convoqua une nouvelle assemblée, où ils firent un long discours qui ne fut qu'une honnête et douce exhortation. Leur but, dans cette assemblée, était d'y demander des ôtages aux Étoliens. Dès qu'ils furent arrivés, Proandre se leva, fit un détail de quelques services qu'il avait rendus aux Romains, et s'emporta contre ceux qui l'avaient desservi auprès d'eux. Quoique Popilius n'ignorât pas que cet homme était contraire aux Romains, il ne laissa pas que de le louer et d'applaudir à tout ce qu'il avait dit. Lycisque prit ensuite la parole. Dans l'accusation qu'il intenta, à la vérité, il ne nomma personne, mais il en fit soupçonner plusieurs. Il dit que les

Romains avaient sagement fait d'emmener à Rome les principaux Étoliens (c'est d'Eupolème et de Nicandre qu'il voulait parler); mais qu'il restait encore dans l'Étolie des gens qui entraient dans leurs desseins, qui agissaient de concert avec eux, et contre lesquels il fallait prendre les mêmes précautions, à moins qu'ils ne donnassent leurs enfans pour ôtages. Comme cette accusation tombait à plomb sur Archidame et Pantaléon, celui-ci, après avoir, en peu de mots, reproché à Lycisque sa basse et honteuse adulation, se tourna vers Thoas, qu'il soupçonnait avec d'autant plus de raison d'être auteur des calomnies dont on le chargeait, qu'au dehors il ne paraissait pas qu'ils fussent mal ensemble. Il lui rappela ce qui s'était passé dans le temps de la guerre d'Antiochus; il le fit souvenir que si, livré aux Romains, il avait recouvré sa liberté, c'était lui, Pantaléon, et Nicandre qui lui avaient procuré ce bonheur, lorsqu'il s'y attendait le moins; enfin il donna tant d'horreur au peuple pour l'ingratitude de ce personnage, que non-seulement il ne pouvait dire deux mots sans être interrompu, mais qu'on lui lançait une grêle de pierres. Popilius fit quelques plaintes de cette violence; mais, sans parler davantage des ôtages, il se mit à la mer lui et son collègue pour entrer dans l'Acarnanie, et laissa l'Étolie pleine de troubles, de soupçons réciproques et de séditions.

Leur passage dans l'Acarnanie fit penser aux Grecs que la chose méritait toute leur attention. Il se fit une assemblée de ceux qui étaient d'accord sur le gouvernement, et qui étaient Arcésilas, Ariston de Mégalopolis, Stratius de Trittée, Xénon de Patare, Apollonidas de Sicyone. Dans ce conseil, Lycortas persista dans son premier sentiment, qu'il fallait garder entre Persée et les Romains une parfaite neutralité; qu'il n'était point avantageux aux Grecs de donner du secours à l'une ou à l'autre puissance, parce que celle qui serait victorieuse deviendrait trop formidable; et qu'il serait dangereux d'agir contre l'une ou l'autre, parce que, sur les affaires de l'état, on avait déjà osé s'opposer à plusieurs Romains de la première distinction. Apollonidas et Straton convinrent qu'il n'était pas à propos de se déclarer contre les Romains; mais ils furent d'avis que s'il se rencontrait quelqu'un qui, sous prétexte de l'intérêt public, voulût, contre les lois, faire sa cour aux Romains en se déclarant pour eux, il fallait l'en empêcher et lui résister en face. L'avis d'Archon fut que l'on devait se conduire selon les conjonctures, ne pas donner lieu à la calomnie d'irriter l'une ou l'autre puissance contre la république, et éviter les malheurs où était tombé Nicandre, pour n'avoir point assez connu le pouvoir des Romains. Ce fut aussi le sentiment de Polyène, d'Arcésilas, d'Ariston et de Xénon. C'est pourquoi l'on convint de donner la préture à Archon, et de faire Polybe capitaine général de la cavalerie.

Sur ces entrefaites, Attalus, ayant quelque chose à obtenir de la ligue achéenne, fit sonder le nouveau préteur, qui, résolu à favoriser les Romains et leurs alliés, promit à ce prince d'appuyer ses demandes de tout son pouvoir. Au premier conseil qui se tint, on introduisit dans l'assemblée les ambassadeurs d'Attalus, qui demandèrent que, en considération du prince qui les avait envoyés, l'on rendît à Eumène son frère les honneurs que la république lui avait autrefois décernés. La multitude, incertaine, ne savait à quoi se déterminer. Plusieurs s'opposèrent à cette restitution, et pour plu-

sieurs raisons : ceux qui les avaient supprimés voulaient qu'on ne changeât rien à ce qu'ils avaient fait; d'autres, poussés par des mécontentemens personnels, étaient bien aises de saisir cette occasion pour se venger d'Eumène. Quelques-uns, par jalousie contre les partisans d'Attalus, faisaient tous leurs efforts pour empêcher que ce prince n'obtînt ce qu'il demandait. Comme l'affaire était de nature à ne pouvoir être décidée sans que le préteur se déclarât, Archon se leva et prit le parti des ambassadeurs; mais il n'osa parler beaucoup en leur faveur. La charge qu'il occupait l'avait entraîné dans de grandes dépenses; il craignit qu'on ne le soupçonnât de favoriser Eumène dans l'espérance de s'en attirer quelque gratification. Dans l'incertitude où était le conseil, Polybe prit la parole, et pour faire plaisir à la multitude, il s'étendit beaucoup pour montrer que le décret fait autrefois par les Achéens pour priver Eumène des honneurs qui lui avaient été accordés, ne portait pas qu'on les lui ôtât tous, mais seulement ceux où il y avait de l'excès, et ceux qui étaient contre les lois; que de purs démêlés personnels avaient porté Sosigène et Diopithes, Rhodiens, qui alors présidaient aux jugemens, à dépouiller le roi de tous les honneurs qui lui avaient été décernés; qu'en cela ils n'avaient pas seulement passé les bornes de leur pouvoir, mais blessé encore la bienséance et la justice; que si les Achéens avaient retranché les honneurs à Eumène, ce n'était pas qu'ils lui voulussent du mal, mais parce qu'il en demandait plus que ses bienfaits ne lui en avaient mérité; que comme ses juges, sans égard à ce qui convenait aux Achéens, n'avaient pensé qu'à satisfaire leurs ressentimens particuliers, les Achéens, ne devant rien avoir plus à cœur que leur devoir, étaient obligés de modérer les excès de ces magistrats, et de réparer l'injure faite à Eumène, sachant surtout qu'Attalus ne serait pas moins sensible à cette faveur que le roi son frère. Toute l'assemblée applaudit à ce discours, et il fut ordonné par un décret, que l'on rétablirait Eumène dans tous ses honneurs, à moins qu'il n'y en eût de déshonorans pour la république ou contre les lois. C'est ainsi qu'Eumène, par la médiation d'Attalus, recouvra dans le Péloponnèse les honneurs qu'il y avait perdus. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

—

Division dans le conseil des Acarnaniens.

Dans ce conseil, qui se tenait à Thurium, Æschrion, Glaucus, Chremès, tous trois amis des Romains, demandaient à Popilius qu'il mît des garnisons dans toutes les villes d'Acarnanie, parce que dans ces villes il se trouvait des gens qui favorisaient le parti de Persée et des Macédoniens. Diogène s'opposait fortement à ce sentiment. Il dit que les Romains ne mettaient de garnisons que chez leurs ennemis et chez les peuples qu'ils avaient vaincus, et que les Acarnaniens n'étant à leur égard coupables d'aucune faute, il n'était pas juste qu'on mît des garnisons dans leurs villes. Alors Chremès et Glaucus, pour affermir leur pouvoir, tâchèrent de détruire auprès du Romain le crédit de leurs adversaires. Leur but était, en attirant des garnisons, d'exercer impunément leur avarice et de vexer les peuples pour s'enrichir. Mais Popilius se rendit aux remontrances de Diogène. Il vit trop d'opposition du côté du peuple pour les garnisons, qui d'ailleurs, dans la disposition où l'on était d'être soumis

aux ordres du sénat, étaient très-inutiles. Il loua fort les Acarnaniens de leur bonne volonté, et partit pour Larisse, où il devait joindre le proconsul. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

—

Persée envoie une ambassade à Gentius.

Les ambassadeurs que Persée envoya au roi Gentius, furent Pleurate, qui était exilé, et qu'il avait recueilli, et Adée de Béroé. Ils avaient ordre de faire connaître au roi d'Illyrie ce que celui de Macédoine avait fait depuis qu'il était en guerre avec les Romains, les Dardaniens, les Épirotes et les Illyriens, et de l'engager à faire alliance avec lui et avec les Macédoniens. Ces ambassadeurs traversent le désert d'Illyrie, canton que les Macédoniens avaient ravagé pour fermer aux Dardaniens toute entrée dans l'Illyrie, franchissent le mont de Scorde, et après une route si difficile et si fatigante, ils arrivent enfin à la ville de ce nom. Là, ayant appris que Gentius était à Lisse, ils lui donnent avis qu'ils vont le trouver. Le prince envoie au-devant d'eux, ils le joignent, et lui font part des ordres dont ils étaient chargés. Gentius ne parut pas opposé à l'alliance qu'on lui proposait; mais pour ne pas accorder d'abord ce qu'on lui demandait, il prétexta qu'il n'avait ni préparatifs de guerre ni argent, et qu'il n'était point, par conséquent, en état d'entrer en guerre contre les Romains. Après cette réponse, les ambassadeurs reviennent à Persée, qui était alors à Stubère, où il avait vendu son butin, et où il faisait reposer ses troupes. Après avoir entendu là ce que Gentius avait répondu, il dépêcha une seconde fois à ce prince Adée, Glaucias un de ses gardes, et un Illyrien, et les chargea des mêmes ordres, faisant semblant de n'avoir pas assez compris de quoi Gentius manquait, et à quoi il tenait qu'il ne prît le parti des Macédoniens. Il décampa ensuite et prit la route d'Ancyre. (*Ibid.*)

—

Nouvelle ambassade de la part de Persée vers Gentius, aussi inutile que les deux premières.

Les derniers ambassadeurs revinrent au roi de Macédoine sans avoir rien fait de plus que les premiers, et sans apporter d'autre réponse. Gentius s'en tint à celle qu'il avait déjà donnée. Il voulait bien se joindre à Persée, mais il dit que sans argent il ne pouvait le faire. C'était justement ce que Persée ne comprenait pas ou ne voulait pas comprendre. Aussi, en envoyant Hippias pour traiter des conditions de l'alliance, ne dit-il pas un mot de l'argent que Gentius demandait, ce qui aurait été le seul moyen de se rendre ce roi favorable. Je ne sais, en vérité, comment qualifier ce qui précipite les hommes dans des fautes si grossières. Est-ce absence d'esprit? est-ce une fatalité qui les entraîne à leur perte? Pour moi, je penche à croire qu'il ne faut pas chercher ailleurs que dans cette fatalité la raison pourquoi l'on voit des hommes qui, pleins d'une noble ardeur pour les grands exploits et disposés à les entreprendre, même au risque de leur vie, négligent ou refusent d'employer le principal moyen d'y réussir, quoique ce moyen leur soit connu et qu'ils soient en pouvoir de le mettre en œuvre. Si Persée eût voulu donner, je ne dis pas des sommes considérables, comme il le pouvait, mais une médiocre quantité d'argent aux villes, aux rois, aux chefs de républiques, pour fournir aux frais de la guerre, tous les Grecs et tous les rois, au moins la plupart, se seraient déclarés en sa faveur. C'est une

vérité qu'on ne peut contester pour peu qu'on ait de sens commun pour juger des choses. Il n'en a point donné, c'est un bonheur. Vainqueur, sa puissance serait devenue formidable; vaincu, il aurait enveloppé un grand nombre de peuples dans son malheur. Il a pris une route contraire, et par là peu de Grecs se sont ressentis de sa mauvaise fortune. (*Ibid.*)

—

Décret des Achéens pour secourir les Romains contre Persée. — Polybe est choisi pour aller vers le consul en qualité d'ambassadeur. — Ambassade vers Attalus; autre ambassade des Achéens vers Ptolémée. — Conférence de Polybe avec le consul. — Expédient de Polybe pour épargner à sa patrie de grandes dépenses.

Sur le bruit que Persée entrerait bientôt dans la Thessalie, et que la guerre avec les Romains allait se décider, Archon, voulant par des faits justifier sa patrie des soupçons et des mauvais bruits qu'on avait répandus contre elle, conseilla aux Achéens de faire un décret par lequel il serait ordonné qu'on mènerait une armée dans la Thessalie, et qu'on partagerait avec les Romains tous les périls de la guerre. Le décret ratifié, on donna ordre à Archon de lever des troupes et de faire tous les préparatifs nécessaires. On résolut ensuite d'envoyer au consul des ambassadeurs pour l'informer de la résolution que la république avait prise, et savoir de lui où et quand il jugeait à propos que l'armée achéenne joignît la sienne. Polybe fut choisi pour cette ambassade avec quelques autres; mais l'on recommanda expressément à Polybe, en cas que le consul acceptât le secours de la république, de renvoyer au plus tôt les ambassadeurs pour en avertir, de peur que le secours n'arrivât trop tard. Il eut ordre aussi de prendre garde que dans toutes les villes où l'armée devait passer, il y eût des vivres et des fourrages tout prêts, et que le soldat n'y manquât de rien. Avec ces ordres, les ambassadeurs se mirent en marche. On dépêcha aussi alors Télocrite et Attalus pour lui porter le décret qui rendait à Eumène, son frère, tous les honneurs qu'on lui avait ôtés. La nouvelle s'étant en même temps répandue dans l'Achaïe, que la fête qui a coutume de se faire pour les rois mineurs, quand ils sont parvenus à l'âge de régner, avait été célébrée pour Ptolémée, les magistrats jugèrent que la république devait prendre part à cette joie, et députèrent Alcithe et Pasidas pour aller renouveler avec ce prince l'amitié qu'il y avait avant lui entre les Achéens et les rois d'Égypte.

Polybe, trouvant les Romains hors de la Thessalie, et campés dans la Perrhébie entre Azore et Doliché, crut qu'alors il y avait trop de risque à les joindre; mais il eut part à tous les dangers qu'ils coururent pour entrer dans la Macédoine. Quand l'armée romaine fut arrivée aux environs d'Héraclée, comme alors le consul semblait avoir heureusement terminé ce qu'il y avait de plus difficile dans son entreprise, il prit ce moment pour présenter à Marcius le décret des Achéens, et pour l'assurer de la résolution où ils étaient de venir avec toutes leurs forces partager avec lui tous les travaux et tous les périls de cette guerre. Il ajouta que les Achéens avaient reçu avec une parfaite soumission tous les ordres qui leur avaient été signifiés de vive voix ou par écrit par les Romains depuis le commencement de la guerre. Marcius, après avoir remercié gracieusement les Achéens de leur bonne volonté, leur dit qu'ils pouvaient s'épargner la peine et la dépense où cette guerre les engagerait; qu'il les dispensait de l'une et

de l'autre, et que, dans l'état où il voyait les affaires, il n'avait nul besoin du secours des alliés. Après ce discours, les collègues de Polybe retournèrent dans l'Achaïe. Il resta seul dans l'armée romaine, jusqu'à ce que le consul, ayant appris qu'Appius, surnommé Centon, avait demandé aux Achéens de lui envoyer cinq mille hommes en Épire, le renvoya dans son pays en l'exhortant de ne pas souffrir que sa république donnât ces troupes, et s'engageât dans des frais qui étaient tout-à-fait inutiles, puisque Appius n'avait nulle raison d'exiger ce secours. Il est difficile de découvrir le vrai motif qui portait Marcius à parler de la sorte. Voulait-il ménager les Achéens ou laisser Appius hors d'état de rien entreprendre? Quoi qu'il en soit, quand Polybe rentra dans le Péloponnèse, les lettres d'Appius y avaient déjà été portées. Peu de temps après, le conseil assemblé à Sicyone pour délibérer sur cette affaire jeta Polybe dans un grand embarras. Ne point exécuter l'ordre qu'il avait reçu de Marcius, c'eût été une faute inexcusable; d'un autre côté, il était dangereux de refuser des troupes dont les Achéens n'avaient pas besoin. Pour se tirer d'une conjoncture si délicate, il eut recours à un décret du sénat romain, qui défendait qu'on eût égard aux lettres des généraux, à moins qu'elles ne fussent accompagnées d'un sénatus-consulte qu'Appius n'avait pas joint aux siennes. Il dit donc qu'avant de rien envoyer à Appius, il fallait informer le consul de sa demande, et attendre ce qu'il en déciderait. Par là il épargna aux Achéens une dépense qui serait montée à plus de six-vingts talens, et donna beau champ à ceux qui auraient voulu le décrier auprès d'Appius. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

—

La ville d'Héraclée fut prise d'une manière tout-à-fait inusitée. Cette ville avait d'un côté un mur fort bas. Les Romains choisirent trois manipules pour attaquer la muraille de ce côté. Les soldats du premier manipule, ayant placé leurs boucliers sur leur tête, formèrent une espèce de tortue, qui offrait l'apparence d'un toit contre la pluie, ensuite les deux autres manipules. . . . . .

La tortue militaire arrangée en faîte, ressemble beaucoup à un toit de maison. C'est une tactique habituelle aux Romains, comme le sont les jeux du cirque. (*Suidas in* Συμαία et *in* Καραμωτόν.) Schweighæuser.

III.

Ambassade des Cydoniates, qui étaient dans l'île de Crète, vers Eumène.

Dans l'île de Crète, les Cydoniates craignaient d'autant plus que les Gortiniens ne s'emparassent de leur ville, que peu auparavant Nothocrate avait tenté cette entreprise, et que peu s'en était fallu qu'il n'eût emporté la place. Dans cette crainte, ils envoyèrent des ambassadeurs à Eumène pour demander du secours en vertu du traité d'alliance qu'ils avaient fait avec lui. Ce prince fit partir sur-le-champ trois cents hommes, à la tête desquels il mit Léon, à qui, dès qu'il fut arrivé, les Cydoniates remirent les clefs de la place, qui fut abandonnée à sa discrétion. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

IV.

Deux ambassades des Rhodiens, l'une à Rome, l'autre au consul dans la Macédoine. — Marcius trompe les Rhodiens. — Imprudence et légèreté de ces insulaires.

A Rhodes, les factions s'animaient toujours de plus en plus les unes contre

les autres. Quand on y apprit que le sénat avait défendu par un décret qu'on eût égard aux ordres des généraux, à moins qu'un sénatus-consulte n'y fût joint, cette prudence du sénat fut extrêmement applaudie, au moins par plusieurs. Philophron, entre autres, et Thézetète saisirent cette occasion de poursuivre leur projet, et dirent qu'il fallait dépêcher des ambassadeurs au sénat, au consul Q. Marcius, et à C. Marcius Figulus, amiral de la flotte romaine; car tout le monde savait que quelques-uns des premiers magistrats de Rome devaient incessamment arriver dans la Grèce. Le sentiment de ces deux conseillers prévalut et fut ratifié; quoique avec quelque contradiction. On envoya donc à Rome, au commencement de l'été, Hégésiloque et Nicagoras; au consul et à l'amiral, Agésipolis, Ariston et Pancrate. Ces ambassadeurs avaient ordre de renouveler l'alliance avec les Romains et de défendre Rhodes contre les fausseté et les calomnies dont quelques mauvais citoyens l'avaient noircie. Hégésiloque en particulier devait encore demander qu'il fût permis aux Rhodiens de transporter des blés. On a vu, lorsque nous avons parlé des affaires d'Italie, les discours qu'ils tinrent au sénat, les réponses qu'ils en reçurent, et combien ils s'en retournèrent contens de l'accueil qu'on leur avait fait. A propos de ceci, il est bon que j'avertisse, comme je l'ai déjà fait, que souvent je suis obligé de rapporter les discours que font les ambassadeurs et les réponses qu'ils reçoivent, avant de parler de leur nomination et de leur envoi. Cette anticipation est inévitable dans le plan que je me suis formé de ranger sous chaque année tous les événemens qui sont arrivés chez différentes nations.

Pour revenir à nos ambassadeurs, Agésipolis trouva Q. Marcius campé proche d'Héraclée, dans la Macédoine, et lui fit part des ordres dont sa république l'avait chargé. Le consul, après l'avoir entendu, lui dit qu'il n'ajoutait pas foi aux mauvais bruits que les ennemis de Rhodes avaient publiés. Il exhorta les Rhodiens à ne pas souffrir chez eux quiconque aurait la hardiesse d'ouvrir la bouche contre les Romains. Enfin, ils reçurent de ce consul toutes les marques d'amitié qu'ils en pouvaient attendre. Marcius fit plus encore; il écrivit à Rome la conférence qu'il avait eue avec les ambassadeurs rhodiens. Agésipolis fut charmé de l'audience favorable qu'on lui avait donnée. Le consul s'en aperçut, et, le tirant à part, lui dit qu'il était étonné que les Rhodiens ne se donnassent aucun mouvement pour ménager un accommodement entre les deux rois qui étaient en guerre pour la Cœlé-Syrie; qu'une négociation de cette nature leur convenait tout-à-fait et leur ferait beaucoup d'honneur. Il n'est pas aisé de deviner au juste quel était le motif qui portait le consul à parler de la sorte. Craignait-il que la guerre pour la Cœlé-Syrie étant ouvertement déclarée, Antiochus ne devînt maître d'Alexandrie, et ne fît de la peine aux Romains occupés contre Persée, qui ne semblait pas devoir être sitôt défait? Voyait-il au contraire que la guerre contre Persée devant se terminer bientôt à l'avantage des Romains, depuis que les légions étaient entrées dans la Macédoine, il était à propos d'engager les Rhodiens à se faire médiateurs entre les deux princes, et de les exposer par là à commettre une faute qui donnerait aux Romains un prétexte plausible de disposer du sort de cette république comme il leur plairait? Je crois que c'est à ce dernier motif qu'il faut s'en tenir : on n'a pour s'en convaincre

qu'à se rappeler ce qui arriva peu de temps après chez les Rhodiens.

Du camp du consul, Agésipolis fut trouver C. Marcius Figulus, de l'accueil duquel il eut encore beaucoup plus lieu d'être flatté que de celui que lui avait fait Q. Marcius. De là il s'en retourna à Rhodes. Quand il y eut apporté l'espèce d'émulation qu'il avait remarquée entre les deux généraux romains à qui lui ferait le plus de politesses, à qui marquerait dans ses réponses plus d'amitié et d'affection pour la république rhodienne, on prit une grande idée de l'état présent des affaires, on en conçut de bonnes espérances, mais chacun par des vues différentes. Les plus sages, ceux qui entendaient le mieux les intérêts de leur patrie, apprirent avec une extrême joie qu'elle était aimée des Romains; mais les brouillons, les gens malintentionnés, interprétèrent tout autrement ces grands témoignages d'amitié : ils les prirent pour une marque certaine que les Romains craignaient, et que les affaires ne prenaient pas le train qu'ils souhaitaient. Ce fut bien pis quand Agésipolis eut dit à quelques-uns de ses amis qu'en particulier il avait reçu ordre de porter le conseil à ménager un accommodement entre Antiochus et Ptolémée. Dinon ne douta plus alors que les Romains ne fussent extrêmement pressés et ne désespérassent du succès de la guerre. Sur-le-champ on envoya des ambassadeurs à Alexandrie pour finir la guerre qui était entre les deux rois. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

V.

Comment se conduisit Antiochus après la conquête de l'Égypte. — Différentes ambassades qu'il y trouva.

Après qu'Antiochus se fut rendu maître de l'Égypte, Comanus et Cinéas, se consultant avec le roi, jugèrent qu'il était à propos de composer des officiers les plus distingués un conseil qui règlerait toutes les affaires du pays nouvellement conquis. La première chose que résolut ce conseil fut que tous les ambassadeurs qui de Grèce étaient venus en Égypte iraient trouver Antiochus pour traiter de la paix. Or, de la part des Achéens, il y avait deux ambassades, une pour renouveler l'alliance, Alcithe, Xénophon et Pasiadas avaient été choisis pour celle-là; l'autre avait pour objet les combats des athlètes. Démarate y avait été envoyé par les Athéniens pour faire un présent à Ptolémée, Callias au sujet des fêtes de Minerve, et Cloodate pour les mystères. De Milet étaient venus Eudème et Icézius, de Clazomène Apollonidas et Apollonius. Antiochus lui-même y avait envoyé Tlépolème et un rhéteur nommé Ptolémée, qui tous deux remontant le fleuve allèrent au-devant du vainqueur. (*Ibid.*)

Conférence des ambassadeurs de la Grèce avec Antiochus après la conquête de l'Égypte. — Raisons sur lesquelles les rois de Syrie appuient leurs prétentions sur la Cœlé-Syrie.

Antiochus reçut avec bonté les ambassadeurs qui lui avaient été envoyés pour négocier une paix. Il commença par les inviter à un grand repas, ensuite il leur donna audience et leur permit de s'expliquer sur les affaires dont ils étaient chargés. Ceux des Achéens parlèrent les premiers; après eux Démarate qui était venu de la part des Athéniens, et ensuite le Milésien Eudème. Comme ils avaient tous été députés dans les mêmes conjonctures et pour les mêmes affaires, ils dirent tous à peu près les mêmes choses. Tous rejetèrent ce qui était arrivé à Eulæ

sur les parens et la jeunesse de Ptolémée, et tâchèrent en se disculpant ainsi d'apaiser la colère d'Antiochus. Ce prince non-seulement convint de tout ce qu'ils disaient, mais leur aida même à faire leur apologie; puis, passant aux raisons qui justifiaient que la Cœlé-Syrie avait de tout temps appartenu aux rois de Syrie, il fit voir qu'Antigonus, premier fondateur du royaume de Syrie, avait été maître de cette contrée : il leur montra les actes authentiques par lesquels les rois de Macédoine, après la mort d'Antigonus, avaient cédé ce pays à Séleucus. Il appuya ensuite beaucoup sur la dernière conquête qu'en avait faite Antiochus, son père. Enfin, il soutint que rien n'était plus faux que ce qu'avançaient les Alexandrins; savoir, que, par traité conclu entre le dernier Ptolémée et son père Antiochus, Ptolémée, en épousant Cléopâtre, mère du Ptolémée régnant, devait avoir la Cœlé-Syrie. Après s'être ainsi persuadé lui-même, et avoir persuadé ceux qui l'écoutaient que son droit était bien fondé, il se mit en mer pour aller à Naucrates. Il y fit beaucoup de caresses aux habitans, et donna une pièce d'or à chacun des Grecs qui y demeuraient. De là il prit la route d'Alexandrie, où il dit aux ambassadeurs que, pour leur répondre, il attendrait qu'Aristide et Théris, qu'il avait envoyés vers Ptolémée, fussent de retour, parce qu'il était bien aise que les ambassadeurs de Grèce fussent témoins de tout ce qu'il ferait. (*Ibid.*)

—

Antiochus envoie des ambassadeurs et de l'argent à Rome.

Ce prince, après avoir levé le siége d'Alexandrie, dépêcha à Rome Méléagre, Euphane et Héraclide, promettant de leur donner cent cinquante talens, dont cinquante seraient employés pour acheter une couronne aux Romains, et le reste distribué à quelques villes de Grèce. (*Ibid.*)

—

Conférence des ambassadeurs rhodiens avec Antiochus, en Égypte.

Il arriva vers le même temps à Alexandrie, de la part des Rhodiens, une ambassade, dont le chef était Pration. Ces ambassadeurs, qui venaient pour porter les deux rois à la paix, allèrent peu après trouver Antiochus dans son camp. Pration avait préparé un long discours sur l'attachement qu'avait sa patrie pour les deux royaumes, sur la liaison que les deux rois avaient l'un pour l'autre, et qui devait les engager à vivre ensemble en bonne intelligence, et sur les avantages que tous les deux tireraient de la paix. Mais Antiochus l'interrompant lui dit qu'il n'y avait pas besoin de tant de paroles, qu'il reconnaissait que le royaume appartenait de droit à l'aîné des Ptolémées, et que depuis long-temps il avait fait la paix avec l'autre et qu'ils étaient amis. Ce qui est si vrai, ajouta-t-il, que si les habitans veulent le rappeler de son exil, je ne m'y oppose pas; et, en effet, il ne s'y opposa point. (*Ibid.*)

VI.

Persée, déçu de toutes ses espérances par l'entrée des Romains en Macédoine, s'en prend à Hippias. Mais il est facile, ce me semble, d'adresser des reproches à quelqu'un, et d'apercevoir les fautes d'autrui; le difficile est de bien faire soi-même ses affaires : Persée en offre ici la preuve.

Polybe fut envoyé comme ambassadeur de la part des Achéens vers Ap-

pient; il retint ensuite dans le Péloponnèse, après que les lettres eurent été remises et que les Achéens se furent rassemblés à Sicyone. Il se trouva alors dans une situation vraiment critique, par le rapport du décret, au sujet des soldats auxiliaires demandés par Appius Cæcus. (ANGELO MAI et JACOBUS GRÆL, *ubi suprà*.)

L'eunuque Eulée persuade à Ptolémée d'emporter ses trésors, d'abandonner sa couronne à ses ennemis, et de s'enfuir à Samothrace. A qui un pareil conseil ne ferait-il pas avouer que le fléau le plus terrible des hommes, ce sont les perfides amis? Mais qu'une fois hors du danger, et séparé de ses ennemis par de pareilles limites, il n'ait plus tenté aucun effort, malgré sa favorable position et la grandeur de ses forces; que, bien au contraire, il ait tout à coup, de lui-même et sans résistance, abandonné le plus riche et le plus puissant des empires, n'est-ce pas la preuve insigne d'une âme de femme, énervée, corrompue? Si Ptolémée la tient de la nature, c'est la nature qu'il faudrait en accuser, au lieu de rejeter la faute sur un autre homme. Mais puisqu'en beaucoup de circonstances son caractère s'est révélé, qu'il a paru ferme et généreux au milieu du péril, il est juste qu'on rejette sur un vil eunuque et sur son commerce corrupteur l'accusation de cette faiblesse déshonorante et de cette fuite à Samothrace*. (*Ibid.*)

* Lieu de refuge inviolable.

—

Il disait que leur seule occupation, soit dans les réunions, soit dans les promenades, était de suivre bien tranquillement à Rome la guerre de Macédoine, tantôt blâmant les actes des généraux, tantôt énumérant leurs négligences; critiques dont il ne résulte aucun profit pour les affaires publiques, mais presque toujours du dommage. Souvent les généraux sont gênés et affaiblis par ces bavardages inopportuns; car toute calomnie ayant quelque trait acéré et pénétrant, après que la foule s'est laissé prendre aux clameurs réitérées, l'ennemi lui-même conçoit du mépris pour ceux que l'on critique. (*Ibid.*)

(Il est vraisemblable que ces réflexions sont de Paul-Émile.)

FRAGMENS

DU

LIVRE VINGT-NEUVIÈME.

I.

Ambassade des Romains dans l'Égypte.

Le sénat romain, informé qu'Antiochus était maître de l'Égypte et le serait bientôt d'Alexandrie, ne crut pas qu'il lui fût indifférent de permettre à ce prince d'étendre sa domination. C'est pourquoi il envoya sur les lieux C. Popilius, tant pour porter à la paix ces

deux princes ennemis, que pour savoir au juste en quel état étaient les affaires. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

II.

Préparatifs de Persée contre les Romains. — Différentes ambassades de ce prince vers Gentius, Éumène, Antiochus et les Rhodiens.

Avant l'hiver, Hippias arriva d'Illyrie, où il était allé pour engager Gentius à faire alliance avec le roi de Macédoine, et dit à Persée que ce roi était tout disposé à se déclarer contre les Romains, pourvu qu'on lui donnât trois cents talens et des assurances convenables. Sur ce rapport, Persée, qui jugeait que cette alliance lui était nécessaire, envoya Pantauchus, un de ses plus intimes amis, en Illyrie, avec ordre de promettre l'argent demandé, de donner et de recevoir les sermens accoutumés, d'offrir tels ôtages qu'il lui plairait, de recevoir de Gentius ceux qui seraient désignés dans le traité, et de convenir avec ce prince du temps et de la manière que les trois cents talens lui seraient portés. Pantauchus partit sur-le-champ, et joignit Gentius à Méteon, chez les Labéates. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour déterminer ce jeune prince à prendre le parti de Persée. Le traité écrit et les sermens prêtés, Gentius envoya les ôtages que Pantauchus avait indiqués, et avec eux Olympion pour recevoir de Persée les sermens et les ôtages. D'autres députés furent chargés du soin de lui apporter l'argent qui lui avait été promis.

Pantauchus fit plus que tout cela. Il persuada encore à Gentius de joindre à ses députés d'autres ambassadeurs qui, avec ceux que Persée devait envoyer, iraient à Rhodes pour porter cette république à faire alliance avec eux. Il lui fit entendre que si les Rhodiens y consentaient, jamais les Romains ne pourraient tenir contre ces trois puissances jointes ensemble. Gentius donna encore les mains à cette proposition, et ayant choisi pour cette ambassade Parménion et Morcus, il leur ordonna de partir pour Rhodes dès qu'ils auraient reçu les sermens et les ôtages, et qu'on serait convenu du transport des trois cents talens. Pantauchus laissa cette nombreuse ambassade prendre le chemin de Macédoine, et resta auprès du roi d'Illyrie pour l'avertir et le presser de faire sans délai les préparatifs de guerre, et de se tenir prêt à gagner les villes, les postes, les alliés avant les ennemis. Il le pria surtout de se préparer à une guerre sur mer, que les Romains, de ce côté-là, étaient absolument sans défense, et que sur la côte d'Épire, comme sur celle d'Illyrie, il ferait sans peine, par lui-même ou par ses généraux, tout ce qu'il voudrait. Gentius, aussi docile sur cet article que sur les autres, se disposa en effet à l'une et à l'autre guerre.

Sur la nouvelle que les ambassadeurs et les ôtages du roi d'Illyrie arrivaient dans la Macédoine, Persée sortit de son camp, qui était sur l'Énipée, avec toute sa cavalerie, et fut au-devant d'eux jusqu'à Dium; et, dès qu'il les eut joints, il prêta les sermens devant toutes les troupes qui l'avaient suivi, voulant que ses Macédoniens ne pussent ignorer l'alliance que Gentius faisait avec eux, alliance qu'il comptait devoir augmenter leur courage et leur confiance. Il reçut ensuite les ôtages, et donna les siens à Olympion. Les principaux étaient Limnée, fils de Polémocrate, et Balauchus, fils de Pantauchus. Les ambassadeurs qui étaient venus pour prendre les trois cents talens, il les fit aller à Pella comme pour y recevoir cette somme. Il envoya ceux qui de-

vaient aller à Rhodes chez Métrodore, à Thessalonique, leur recommandant de se tenir prêts à s'embarquer. Ils y allèrent en effet, et persuadèrent aux Rhodiens d'entrer de leur part dans la guerre contre les Romains.

Persée ne se borna point à ces deux puissances. Il dépêcha encore vers Eumène, Cryphon qu'il y avait déjà auparavant envoyé, et Télemnaste de Crète, vers Antiochus. Ce dernier ambassadeur avait ordre d'exhorter le roi de Syrie à ne pas laisser échapper l'occasion; qu'il ne s'imaginât pas que les Romains n'eussent en vue que la Macédoine; qu'il subirait lui-même bientôt les lois de ces durs et impérieux maîtres, s'il ne secourait Persée, ou en procurant la paix, ce qui serait le plus à souhaiter, ou, si cela ne se pouvait pas, en lui aidant à soutenir la guerre. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

—

Deux ambassades des Rhodiens, l'une à Rome pour finir la guerre contre Persée, l'autre en Crète pour faire alliance avec les Candiots.

Le conseil assemblé à Rhodes, on délibéra sur le parti que l'on devait prendre dans les circonstances présentes; on proposa d'envoyer des ambassadeurs pour négocier une paix entre Rome et Persée, et ce sentiment prévalut. Mais on vit clairement dans cette délibération que les Rhodiens n'agissaient pas tous de concert et dans le même esprit. Nous avons dit d'où vient dans les républiques ce partage de sentimens, lorsque nous avons parlé de l'usage de haranguer le peuple : dans cette occasion, le nombre des partisans de Persée fut beaucoup plus grand que celui des amateurs de la patrie et des lois. Les prytanes choisirent donc d'abord les ambassadeurs qui devaient ménager une paix. Agésipolis et Cléombrote furent dépêchés à Rome; quatre autres furent chargés de la même négociation auprès du consul et de Persée, savoir, Damon, Nicostrate, Agésiloque et Télèphe. Une autre faute suivit la précédente, combla la mesure et perdit les Rhodiens inexcusables. Ils envoyèrent aussitôt après une autre ambassade en Crète, pour renouveler l'alliance qu'ils avaient avec les peuples de cette île, et pour les exhorter à faire une sérieuse attention au péril dont la Grèce était menacée, à s'unir avec les Rhodiens, et avoir avec eux les mêmes amis et les mêmes ennemis. Ces derniers ambassadeurs avaient ordre de donner les mêmes avis aux villes particulières. (*Ibid.*)

—

Ce qui se passa à Rhodes après que les ambassadeurs de Gentius y furent arrivés.

Parménion et Morcus, ambassadeurs du roi d'Illyrie, et Métrodore, ambassadeur de celui de Macédoine, ne furent pas plutôt arrivés à Rhodes, que l'on assembla le conseil. Le trouble et la confusion y furent extrêmes. Tandis que Dinon soutenait hautement les intérêts de Persée, Thémiste était épouvanté de ce qui venait d'arriver. Le retour des vaisseaux, le grand nombre de gens de cheval qui avaient été tués, l'union de Gentius avec Persée, tout cela l'effrayait. Le succès de l'assemblée fut tel qu'on devait l'attendre d'une délibération tumultueuse. On y résolut de répondre civilement aux ambassadeurs que le décret avait été fait pour terminer la guerre entre les deux puissances ennemies, et qu'au reste on les exhortait à entrer de bonne grâce dans l'accommodement qui serait proposé. Après quoi l'on régla

magnifiquement les ambassadeurs d'Illyrie. (*Ibid.*)

—

Gentius, dit Polybe, dans son livre XXIX*, était un roi d'Illyrie qui, par suite de la violence de son caractère, commit beaucoup de crimes pendant sa vie. Il passait le jour et la nuit à s'enivrer. Après avoir tué son frère Pleurate, fiancé à la fille de Ménunius, il épousa lui-même cette jeune fille. Il se montra toujours cruel envers ses sujets. (*Athenæi* lib. X, c. I.) SCHWEIGHÆUSER.

—

Les Romains combattaient courageusement, protégés par leur parma (espèce de petit bouclier) et par leur bouclier ligurien. (*Suidas in* Πάρμη.) SCHWEIGH.

—

De Paul-Émile.

Entre ceux qui composaient son conseil, Scipion Nasica, gendre de Scipion l'Africain, et qui eut ensuite tant d'autorité dans le sénat, s'offrit le premier à y conduire des troupes pour tourner l'ennemi. Fabius Maximus, l'aîné des fils de Paul-Émile, qui était encore dans sa jeunesse, se présenta le second et fit paraître la même ardeur. Paul-Émile, ravi de leur bonne volonté, leur donna un corps de troupes moins nombreux que ne le croit Polybe, mais tel que le dit Scipion lui-même en écrivant à un roi pour lui rendre compte de son expédition. . . . . Persée, qui voyait Paul-Émile tranquille dans son camp, était loin de s'attendre à ce qui le menaçait, lorsqu'un transfuge crétois, quittant la route et s'éloignant des troupes, vint lui apprendre le détour que prenaient les Romains pour venir l'envelopper. Cette nouvelle l'effraya, mais elle ne lui fit pas remuer son camp : seulement il envoya, sous la conduite de Milon, dix mille mercenaires et deux mille Macédoniens, avec ordre d'aller le plus promptement possible s'emparer des hauteurs. Polybe dit que les Romains tombèrent sur cette troupe pendant qu'elle était endormie; mais Nasica raconte qu'il eut à soutenir sur le haut de la montagne un combat rude et périlleux; qu'il fut lui-même attaqué par un soldat thrace d'entre les mercenaires qu'il tua d'un coup de sa javeline dans la poitrine; que les ennemis ayant été mis en déroute, et Milon s'étant honteusement sauvé sans armes, et en simple tunique, il les avait poursuivis sans aucun danger, et avait fait descendre son armée dans la plaine. (*Plutarch. in Æmilio Paullo.*) SCHWEIGH.

—

En voyant une éclipse de lune, sous Persée, le peuple en tira la conséquence que cette éclipse présageait la mort du roi. Cette opinion augmenta le courage des Romains et diminua celui des Macédoniens : tant est vrai le proverbe qu'à la guerre les choses les plus importantes dépendent souvent des plus frivoles. (*Suidas in* Πολλὰ κενά.) SCHWEIGH.

—

De Persé

Lucius Émilius, avant d'avoir vu la phalange manœuvrer sous Persée, avoua ensuite à Rome qu'il ne connaissait rien de plus terrible et de plus formidable que la phalange macédonienne, bien qu'il eût vu et livré lui-même beaucoup de combats. (*Suidas in* Φάλαγξ, *et in* Ἀριθμολογεῖτο.) SCHWEIGH.

—

Persée ayant pris la résolution de vaincre ou de mourir; mais, dans cette circonstance, il ne sut pas conserver sa fermeté d'âme, et succomba à la crainte, comme les connaisseurs en chevaux. . . . . A l'approche du danger, Persée perdit courage à l'exemple des athlètes faibles et lâches; car, au moment où le danger exigeait le plus de courage, et où le combat devait décider de tout, dompté par la crainte, il était vaincu d'avance.

. . . . . .

Pour le roi de Macédoine, il vit à peine l'action engagée, que, suivant le récit de Polybe, n'étant pas maître de sa frayeur, il se sauva à toute bride dans l'île de Pydna, sous prétexte d'y sacrifier à Hercule. Mais ce dieu ne reçoit pas les sacrifices des cœurs lâches; il n'exauce pas les vœux coupables qu'ils lui adressent. (*Suidas in* Ἀπελλείας *et in* Καχεκτοῦντες, *tum Plutarchus in Æmilio Paullo.*) SCHWEIGH.

—

Accueil que reçoivent à Rome les ambassadeurs de Rhodes.

Après la défaite et la fuite de Persée, le sénat fit appeler les ambassadeurs qui étaient venus de Rhodes pour négocier une paix entre ce prince et les Romains, comme s'il eût plu à la fortune de produire sur un grand théâtre la sottise des Rhodiens, si cependant l'on doit attribuer aux Rhodiens ce qui ne convient proprement qu'à quelques particuliers qui avaient alors le plus de crédit dans la république. Agésipolis introduit dit qu'il était venu pour terminer la guerre; que les Rhodiens l'avaient envoyé parce que cette guerre traînant en longueur, ils s'étaient persuadé que les grands frais qu'il fallait faire pour la soutenir incommodaient également les Grecs et les Romains; que cette guerre étant finie comme les Rhodiens le souhaitaient, il venait pour en féliciter le sénat et prendre part à la joie que cet heureux événement lui donnait. Il ne dit rien davantage et se retira. Le sénat, ravi de trouver cette occasion de punir les Rhodiens d'une manière qui pût servir d'exemple, fit courir dans le public sa réponse, qui contenait en substance que ce n'était ni pour les Grecs, ni pour eux-mêmes, mais uniquement en faveur de Persée qu'ils avaient envoyé cette ambassade; que si en cela ils eussent eu en vue de rendre service aux Grecs, il eût été bien plus à propos de l'envoyer lorsque Persée, campé dans la Thessalie pendant près de deux ans, ravageait les plaines et les villes de Grèce, au lieu que, dépêchant à Rome pour finir la guerre, après que les légions romaines étaient entrées dans la Macédoine, avaient enveloppé Persée de toutes parts, et l'avaient réduit à ne pouvoir leur échapper, il était évident que le but de l'ambassade n'était pas de faire la paix, mais de délivrer Persée, autant qu'il serait possible, du péril où il s'était jeté, et de le rétablir dans son premier état; qu'ainsi les ambassadeurs ne devaient attendre ni présens, ni réponse favorable. C'est ainsi que le sénat reçut les ambassadeurs de Rhodes. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

III.

Les rois d'Égypte demandent aux Achéens des troupes auxiliaires, et en particulier Lycortas et Polybe. — Délibération des Achéens à ce sujet.

Dans le Péloponnèse, l'hiver n'était pas encore passé, qu'il y arriva une ambassade solennelle de la part des deux Ptolémées pour demander quelque secours aux Achéens. Il y eut sur cela

une délibération où chacun soutint son sentiment avec beaucoup de chaleur. Callicrate, Diophane et Hyperbatone ne voulaient pas qu'on accordât le secours demandé. Archon, Lycortas et Polybe étaient d'un avis contraire, et l'appuyaient sur l'alliance qu'on avait faite avec les deux rois; car le plus jeune des Ptolémées avait été déclaré roi depuis peu, et l'aîné, revenu de Memphis, régnait avec son frère. Tous deux, ayant besoin de troupes, avaient dépêché aux Achéens Eumène et Dionysidore pour en obtenir mille fantassins que Lycortas conduirait, et deux cents chevaux dont Polybe aurait le commandement. Outre cela, ils avaient écrit au Sicyonien Théodoridas de lever mille soldats mercenaires. Ces trois Achéens étaient connus particulièrement des deux rois. Nous avons dit plus haut ce qui leur avait procuré cet honneur.

Ces ambassadeurs étant donc arrivés à Corinthe, où se tenait l'assemblée des Achéens, après avoir rappelé l'étroite liaison qu'il y avait entre l'Égypte et la ligue, et mis sous les yeux les conjonctures fâcheuses où se trouvaient les deux rois, ils demandèrent qu'on allât à leur secours. La multitude était très-disposée à leur envoyer non-seulement une partie de ses forces, mais même tout ce qu'elle en avait s'il en était besoin; mais Callicrate s'y opposa, et dit que si, en général, il était de l'intérêt des Achéens de ne pas se mêler des affaires étrangères, il l'était surtout dans les circonstances présentes, où il importait de ne pas diviser leurs forces, et d'être en état de servir les Romains, qu'on croyait devoir donner au premier jour une bataille générale à Persée, puisque Marcius avait ses quartiers dans la Macédoine.

Là-dessus on hésitait, de peur de manquer l'occasion de servir les Romains. Alors Lycortas et Polybe, prenant la parole, dirent, entre autres choses, que l'année précédente Polybe étant allé trouver Marcius pour lui offrir le secours que la ligue des Achéens lui avait décerné, ce consul, en le remerciant, lui avait dit qu'une fois entré dans la Macédoine il n'avait plus besoin des forces des alliés; qu'on ne devait donc pas se servir de ce prétexte pour abandonner les rois d'Égypte; que dans les conjonctures où ces princes se trouvaient, il fallait saisir l'occasion de leur être utile; qu'on ne pouvait sans ingratitude oublier les bienfaits qu'on en avait reçus, et qu'en manquant à ce devoir on violerait les traités et les sermens sur lesquels l'alliance était fondée. Déjà la multitude penchait à accorder le secours, lorsque Callicrate congédia les magistrats, sous prétexte que les lois ne permettaient pas de délibérer sur une affaire de cette nature dans une telle assemblée.

Quelque temps après, le sénat s'étant assemblé à Sicyone, non-seulement tous les membres du conseil s'y rendirent, mais encore tous ceux qui étaient âgés de plus de trente ans. Entre ceux qui reparlèrent de la même affaire, Polybe y ayant répété que les Romains n'avaient nul besoin de secours, qu'il devait en être cru, puisqu'il le savait du consul même, qu'il avait vu l'année précédente dans la Macédoine, il ajouta que quand même il serait nécessaire de secourir les Romains, cela ne devait pas empêcher que la république ne prêtât la main aux Ptolémées, puisque ces princes ne demandaient que mille fantassins et deux cents chevaux; qu'une si petite diversion ne diminuerait pas beaucoup ses forces, puisqu'elle était en état de mettre sur pied, sans s'incommoder, trente

ou quarante mille hommes. Ce discours toucha la multitude, et il n'y eut personne qui ne se sentit porté à envoyer du secours aux rois d'Égypte. Le lendemain, qui était le jour que le conseil devait faire son décret, Lycortas proposa celui-ci : qu'il fallait envoyer du secours; mais Callicrate proposa, au contraire, qu'il fallait envoyer des ambassadeurs à Antiochus pour le porter à faire la paix avec les Ptolémées. Nouvelle délibération, nouvelle dispute, mais où Lycortas eut une grande supériorité. Il compara ensemble les deux royaumes, et en fit voir la différence; qu'à la vérité, Antiochus avait donné à la Grèce des preuves de sa grandeur d'âme et de sa générosité, mais que dans les siècles passés on ne trouvait presque aucun vestige de liaison entre la Syrie et les Grecs; au lieu qu'autrefois ils avaient reçu tant de bienfaits de l'Égypte, que personne n'en avait été plus favorisé. Lycortas appuya sur cette différence avec tant de force et de dignité, qu'on la sentit tout entière, et que l'on conçut une grande idée des rois d'Égypte. En effet, autant il était difficile de compter le nombre des bons offices que les rois d'Alexandrie avaient rendus, autant il était impossible de découvrir quel avantage était jamais venu aux Achéens de la part du royaume de Syrie. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

—

Fourberie de Callicrate pour empêcher que les Achéens n'envoyassent du secours aux Ptolémées.

Andronidas et Callicrate, voyant que, malgré les instances qu'ils faisaient depuis quelque temps, ils ne pouvaient persuader à personne qu'il fallût travailler à mettre la paix entre les rois d'Égypte et celui de Syrie, s'avisèrent de ce stratagème : ils introduisirent sur le théâtre un courrier qui, de la part de Quintus Marcius, apportait une lettre, par laquelle ce consul exhortait les Achéens à s'entremettre pour finir la guerre qui était entre les Ptolémées et Antiochus, et à se conformer en cela aux intentions des Romains, qui avaient envoyé Némésius vers eux pour le même sujet. Or, cela n'était qu'un vain prétexte; car Titus, ayant essayé de pacifier ces princes, était retourné à Rome sans avoir rien fait. Polybe alors, n'osant contredire la lettre qu'il croyait de Marcius, renonça au gouvernement des affaires publiques, et les Ptolémées ne reçurent pas les secours qu'ils demandaient. Il fut donc fait un décret par lequel il était ordonné qu'on députerait vers les rois pour les mettre d'accord, et l'on choisit pour cette ambassade Archon d'Égire avec Arcésilas et Ariston, tous deux de Mégalopolis. Les ambassadeurs des Ptolémées, frustrés du secours qu'ils espéraient, donnèrent aux magistrats une lettre de la part de leurs maîtres, par laquelle ces princes demandaient Lycortas et Polybe, pour les employer dans la guerre qu'ils avaient à soutenir. (*Ibid.*)

—

Popilius va en qualité d'ambassadeur trouver Antiochus en Égypte. De là il passe dans l'île de Chypre. — Ce qu'il y fait.

Antiochus marchait vers Ptolémée pour s'emparer de Péluse, lorsque, rencontrant Popilius, capitaine romain, il le salua de loin et lui tendit la main. Alors Popilius avait dans la sienne des tablettes où était écrit le décret du sénat. Il les présenta au roi et lui ordonna de les lire avant toutes choses, ne voulant, comme je crois, lui donner aucune marque d'amitié

avant de savoir à qui il avait affaire, à un ami ou à un ennemi. Le roi, après avoir lu ce décret, dit qu'il en ferait part à ses amis, et qu'ensemble ils délibèreraient sur les mesures qu'il y aurait à prendre. A ce mot, Popilius fit une chose qui paraît étrangement dure et impérieuse : avec une baguette qu'il portait, il fit un cercle autour d'Antiochus, et lui défendit d'en sortir qu'il n'eût donné sa réponse. Le roi fut étonné de cet orgueil; il demeura quelque temps comme interdit, et répondit enfin qu'il exécuterait les ordres des Romains. Ce fut alors que Popilius lui prit la main et le salua. Ce décret lui ordonnait de finir incessamment la guerre qu'il faisait à Ptolémée. Pour y obéir, au bout d'un certain nombre de jours qu'on lui avait marqué, il conduisit ses troupes à Agrie. Ce ne fut pas sans se plaindre et sans gémir intérieurement de se voir réduit à cette extrémité; mais il fallait céder au temps. Pour Popilius, après avoir mis ordre aux affaires d'Alexandrie, exhorté les rois à vivre en bonne intelligence, et leur avoir donné ordre d'envoyer Polycrate à Rome, il se mit en mer pour aller en Chypre et en faire retirer les troupes qui y étaient. Il y trouva les généraux de Ptolémée, qui avaient été défaits, et les affaires de l'île fort dérangées. Il campa dans le voisinage, et resta là jusqu'à ce que les troupes fussent parties pour la Syrie. C'est de cette manière que les Romains sauvèrent le royaume de Ptolémée, royaume si ébranlé et qui touchait presque au moment de sa ruine. On voit par ce trait le caprice de la fortune : elle disposa tellement en souveraine des affaires de Persée et des Macédoniens, que pour rétablir celles d'Alexandre et de toute l'Égypte, elle se servit de la décadence de ce malheureux prince; car je doute qu'Antiochus se fût soumis aux ordres des Romains, si Persée n'eût été défait et que sa défaite n'eût pas été connue.

IV.

J'ai long-temps hésité sur ce que je devais faire dans cette circonstance. En effet, écrire hardiment et avec exactitude quelques faits accomplis mystérieusement par les rois entre eux, il y a, je crois, faute et danger; mais taire complétement ce qui m'a paru devoir se faire dans cette guerre, et qui a donné lieu aux malheurs qui suivirent, c'est une preuve pour moi de paresse et de timidité. Cependant je me résous à n'écrire que sommairement ce qui est conjecture, et les apparences, les probabilités qui m'y ont conduit; j'interrogerai pour cela les temps, et, plus que toute autre chose, les faits en eux-mêmes et en détail. (Angelo Mai, etc., *ubi suprà.*)

—

Il est dit que le Crétois Cydas de l'armée d'Eumène et favori de ce capitaine, rencontra une première fois Chimarus loin des officiers de Persée, près de la ville d'Amphipolis; et qu'une autre fois, à Démétriade, il communiqua d'abord avec Ménécrate, puis avec Antimaque, et que deux fois Hérophon fut envoyé comme ambassadeur par Persée à Eumène. A Rome, on avait conçu des soupçons sur le roi Eumène, et au contraire on avait favorisé Attalus; car on lui permit de venir de Brindes à Rome, et d'y chercher de l'argent. On l'avait renvoyé avec de bonnes paroles, quoiqu'il n'eût vraiment pas aidé la république dans la guerre contre Persée, ni auparavant; tandis qu'Eumène, qui lui avait été d'un grand secours, et contre Antiochus et contre Persée, non-seule-

ment ne put descendre à Rome, mais fut forcé, au cœur de l'hiver, de sortir à jour fixé de l'Italie. Qu'il y ait eu rapprochement entre Persée et Eumène, rapprochement qui motive la haine des Romains pour ce dernier, c'est ce que prouvera ce qui précède. Il nous reste à examiner de quelle nature il fut et jusqu'où il alla. (ANGELO MAI, etc.)

—

Il est aisé de comprendre qu'Eumène n'aurait pas voulu voir Persée vainqueur et maître de tout. Outre leurs divisions domestiques et leurs griefs particuliers, cette homogénéité de puissance devait alimenter sans cesse entre eux la méfiance, la jalousie et la plus complète opposition. Il ne restait plus qu'à se tromper et à se tendre mutuellement des pièges; ce qu'ils firent. Eumène, voyant Persée dans la détresse, et attaqué de tous côtés, décidé à tout accepter pour se débarrasser de la guerre, mais renvoyé d'année en année à d'autres généraux; voyant les Romains très-gênés aussi par leur peu de succès dans cette guerre jusqu'au consulat de Paul-Émile et par l'instabilité des affaires de l'Étolie, Eumène, dis-je, entrevit qu'il était possible que les Romains consentissent à terminer la guerre, ou à faire une trêve, et il se crut un médiateur, un conciliateur très-capable dans cette affaire. (*Ibid.*)

—

C'est d'après cette idée qu'il fit sonder Persée par le Crétois Cydas, la première année. Il demandait combien valait cette espérance. Cela peut être, selon moi, l'origine de leur accommodement. Entre deux hommes dont l'un était si rusé, l'autre si avare, le combat dut être risible. Eumène mettait en avant toutes les espérances possibles, et fournissait un appât abondant, voulant séduire Persée à force de promesses. Persée courait bien vers l'appât, mais il ne se contentait pas de promesses, au point de laisser aller quelque chose de ce qu'il tenait. (*Ibid.*)

—

Voici de quelle nature étaient ces conventions. Eumène demandait, pour se tenir en repos et ne pas aider les Romains pendant quatre ans ni sur terre ni sur mer, cinq cents talens, et pour finir la guerre, quinze cents. Il promettait de donner des otages et des garanties. Au sujet des otages, Persée demandait qui il enverrait, et quand et comment on les garderait chez les Crossiens. Quant à l'argent, je veux dire aux cinq cents talens : « N'était-il pas honteux, disait-il, pour celui qui les donnerait, « moins encore que pour celui qui les « recevrait, de ne paraître se tenir en « paix qu'à prix d'or? » Pour les quinze cents talens, il devait les envoyer par ses gens à Polémocrate de Samos, chez lequel on les garderait en dépôt. Or, il était maître de Samos. Eumène, qui brûlait, comme les médecins charlatans, de tenir des arrhes plutôt que d'attendre un payement, se désista de ses desseins, désespérant de vaincre par ses ruses les subterfuges de Persée. De cette façon, après une belle et sainte lutte d'avarice, ils se séparèrent à avantage égal, comme deux vaillans athlètes. De tout cet argent, une partie fut dissipée de suite par les mains des amis de Persée. Cela nous prouve que l'avarice est un artisan de maux de toute espèce. (*Ibid.*)

—

J'ajouterai à cette pensée que l'avarice aveugle aussi les hommes. Qui ne comprend, en effet, la folie des deux rois? d'Eumène qui espère, malgré la

haine de Persée, s'en faire écouter, s'en faire croire, et s'approprier des trésors si considérables sans pouvoir donner à Persée aucune garantie solide dans le cas où il n'aurait pas tenu ses engagemens? Comment espérait-il aussi tromper la vigilance des Romains en recevant tant d'or? S'il l'eût fait pour le présent, comptait-il le faire toujours? Il eût fallu payer ces richesses d'une guerre avec Rome, dans laquelle, une fois déclaré ennemi de la république, il eût perdu et l'argent soustrait, et son royaume, et peut-être la vie. Si, en effet, pour n'avoir pas agi, mais pour avoir seulement voulu agir, il a couru les plus grands dangers, que lui fût-il arrivé raisonnablement, son entreprise étant menée à fin? (*Ibid.*)

—

Passons à Persée maintenant. N'est-il pas étrange qu'il ait cru trouver un parti plus sage et plus avantageux que celui de livrer ses richesses à Eumène, et de lui abandonner l'appât? Car, si Eumène eût tenu sa parole et assoupi la guerre, l'emploi de cet argent était bon. Si Persée se fût vu trompé dans cet espoir, il jetait son ennemi dans la haine des Romains. N'était-il pas le maître de révéler toute cette intrigue? Qu'il fût heureux ou malheureux dans la guerre, il le pouvait. Il regardait Eumène comme la cause de tous ses maux; la meilleure vengeance à en tirer était de le rendre ennemi de Rome. Quelle est donc la cause de cette déraison manifeste? l'avarice. Peut-on le nier? L'un, pour avoir ce qu'il n'a pas, néglige tout et se charge de tout; l'autre, pour éviter sa ruine, n'a pas le courage de faire un sacrifice.

Après cela, Persée dans l'affaire des Galates et celle de Gentius..... (*Ibid.*)

FRAGMENS

DU

LIVRE TRENTIÈME.

I.

Attalus, frère d'Eumène, court risque de perdre le royaume de Pergame. — Stratius, son médecin, le sauve de ce péril. — Des ambassadeurs rhodiens apaisent les Romains en faveur de leur île. — Astymède blâmé pour avoir justifié les Rhodiens aux dépens des autres Grecs. — Différens événemens arrivés aux Rhodiens dans le même temps.

Les ravages que les Gaulois avaient faits dans le royaume de Pergame mettaient Attalus, frère d'Eumène, dans la nécessité d'aller à Rome; mais quand ce motif lui eût manqué, il avait un prétexte fort raisonnable pour faire ce voyage: il fallait féliciter le sénat sur la dernière victoire, et recueillir les applaudissemens qu'il méritait pour avoir pris part à la guerre contre Persée, et en avoir partagé avec les Romains tous les dangers. Il fut, en effet, reçu à Rome avec toutes les marques d'honneur et d'amitié que devait attendre un prince

qu'on avait connu dans l'armée en Macédoine, et qui passait pour être ami de la république. On fit même plus qu'il n'attendait, on alla au-devant de lui, et il entra dans la ville suivi d'un cortége très-nombreux. Tous ces honneurs, dont il ne pénétrait pas la véritable raison, enflèrent ses espérances. Peu s'en fallut qu'il n'oubliât ses vrais intérêts, et qu'il ne fît à tout le royaume de Pergame un tort irréparable. La plupart des Romains n'avaient plus ni estime ni affection pour Eumène. Sur les conférences qu'il avait eues avec Persée, ils s'étaient persuadé que ce Pergaménien n'était pas de bonne foi dans leur parti, et qu'il n'épiait que l'occasion de se déclarer contre eux. Pleins de ces préventions, quelques Romains des plus distingués, dans les entretiens particuliers qu'ils avaient avec Attalus, lui conseillaient de ne pas faire mention du sujet pour lequel son frère l'avait envoyé, et de ne parler que de ce qui le regardait lui-même; ils lui faisaient entendre que le sénat, à qui Eumène était odieux, voulait lui former un royaume, et l'établir dans un état qui lui serait propre. Ces mauvais conseils piquèrent l'ambition du jeune prince, il prenait plaisir à ces sortes de discours; la chose alla si loin qu'il promit à quelques-uns des principaux de Rome, que dans le sénat il demanderait qu'on lui donnât une partie du royaume de son frère.

Il était prêt à commettre cette faute, lorsque arriva auprès de lui le médecin Stratius, qu'Eumène, qui avait quelque soupçon de l'avenir, avait envoyé à Rome avec ordre d'employer tous les moyens possibles pour empêcher qu'Attalus n'écoutât ceux qui le porteraient à partager le royaume. Ce médecin, homme prudent, habile à persuader, et en qui Eumène avait beaucoup de confiance, prit Attalus en particulier, et lui dit tout ce qui pouvait le détourner d'un dessein si pernicieux. Il en vint à bout, mais ce ne fut pas sans peine. Il lui représenta qu'il était autant roi que son frère; qu'ils avaient tous les deux un pouvoir, une autorité égale; qu'il n'y avait entre eux deux d'autre différence, sinon qu'il n'avait ni le diadème ni le titre de roi, mais que son droit à la succession du royaume était incontestable, et que le temps de succéder n'était pas éloigné; que la faible santé d'Eumène le menaçait sans cesse d'une mort prochaine, et que ce prince n'ayant pas d'enfans mâles (car on ne connaissait point encore alors le fils naturel qu'il avait et qui régna dans la suite), il ne pourrait, quand il en aurait le dessein, laisser le royaume à d'autres qu'à celui de ses frères qui le suivait immédiatement. Stratius ajouta que ce qui le touchait principalement était le péril où Attalus exposait le royaume de Pergame. « Vous aurez, vous et votre frère, « lui disait-il, de grandes grâces à ren- « dre aux dieux immortels, si, d'ac- « cord ensemble et agissant de concert, « vous pouvez chasser de vos états les « Gaulois qui menacent de les envahir; « que serait-ce donc si la discorde vous « séparait l'un de l'autre? Il est clair « que cette division renversera totale- « ment le royaume, qu'elle vous fera « perdre la puissance dont vous y jouis- « sez maintenant, qu'elle ruinera toutes « les espérances que vous avez pour l'a- « venir, qu'elle dépouillera vos frères « du royaume et de tout le pouvoir « qu'ils y exercent à présent. »

Ces raisons et autres semblables firent impression sur Attalus; il renonça aux ambitieux projets qu'il avait formés. Entré dans le sénat, sans parler contre son frère et sans demander qu'on partageât le royaume de Pergame, il se contenta de féliciter le sénat sur la victoire

remportée dans la Macédoine; il fit modestement valoir le zèle et l'affection avec laquelle il avait servi dans la guerre contre Persée; il pria qu'on envoyât des ambassadeurs pour réprimer l'insolence des Galates, et les réduire à leur premier état, et finit par prier qu'on lui donnât l'investiture d'Ænum et de Maronée.

Le sénat, s'imaginant qu'Attalus reviendrait en particulier l'entretenir des mêmes choses, promit d'avance qu'il dépêcherait des ambassadeurs, et fit au prince les présens accoutumés. Il lui promit encore de le mettre en possession des deux villes qu'il avait demandées; mais quand on sut qu'il était parti de Rome, le sénat, piqué de voir qu'il n'avait rien fait de ce qu'on attendait de lui, et ne pouvant s'en venger d'une autre manière, révoqua la promesse qu'il lui avait faite, et, avant que le prince fût hors d'Italie, déclara Ænum et Maronée villes libres et indépendantes. On envoya cependant vers les Galates une ambassade, à la tête de laquelle était Publius Licinius. De quels ordres les ambassadeurs furent chargés, c'est ce qu'il n'est pas aisé de dire, quoiqu'il ne soit pas difficile de le conjecturer par les événemens qui arrivèrent ensuite.

On vit encore à Rome, dans ce temps-là même, deux députations de la part de la république rhodienne. Philocrate était chef de la première; à la tête de la seconde étaient Philophron et Astymède. La réponse que le sénat, après la défaite de Persée, avait faite à Agésipolis, produisit ces deux ambassades, dont le but était de calmer les Romains, qui, selon cette réponse, paraissaient extrêmement irrités contre les Rhodiens. Astymède et Philophron, dans toutes les audiences qu'on leur donnait, soit publiques, soit particulières, ne voyaient que des sujets d'épouvante. L'indisposition où ils sentaient qu'étaient les Romains à l'égard de Rhodes les consternait. Mais ce fut bien pis lorsqu'un préteur, du haut de la tribune aux harangues, excita le peuple à déclarer la guerre aux Rhodiens. Le péril dont ils virent leur patrie menacée les saisit de frayeur : ils se revêtirent d'habits lugubres; ils n'implorèrent pas seulement la protection de leurs amis, ils demandaient en supplians et avec larmes qu'on ne décrétât rien de trop rigoureux contre leur république. Cette grande alarme fut de peu de durée. Au bout de quelques jours, conduits dans l'assemblée du peuple par le tribun Antonius, qui auparavant avait fait descendre de la tribune le préteur qui soulevait le peuple contre les Rhodiens, ils y justifièrent l'un après l'autre leurs compatriotes. Leurs discours entrecoupés de sanglots touchèrent de compassion : ils gagnèrent du moins qu'on ne déclarerait pas la guerre à Rhodes. Mais le sénat leur fit de sanglans reproches sur différens chefs dont on les accusait. On leur donna clairement à entendre que sans la considération qu'on avait pour quelques amis de la république, et surtout pour eux, on savait fort bien de quelle manière on aurait pu la traiter.

Dans cette occasion, Astymède fit une apologie de sa patrie. Il était fort content de cette pièce, mais elle ne plut ni aux Grecs, qui pour lors étaient à Rome comme voyageurs, ni à ceux qui y demeuraient. Il la répandit ensuite dans le public, et le public n'y trouva ni sens commun ni équité. Cette apologie était fondée, moins sur des raisons tirées de la conduite de sa patrie, que sur les fautes où les autres Grecs étaient tombés. Comparant ensemble ce que les Grecs avaient fait seuls ou avaient aidé à faire pour les Romains, il atténuait, autant qu'il lui était possible, les services des autres

peuples de la Grèce, et exagérait outre mesure ceux que les Rhodiens avaient rendus. Quand il s'agissait de fautes, c'était tout le contraire. Pendant qu'il chargeait les autres avec emportement, il adoucissait et faisait presque disparaître tout ce qui se pouvait reprocher aux habitans de Rhodes. S'il mettait en parallèle les fautes de ceux-ci et des autres, c'était afin que celles des Rhodiens parussent petites, peu considérables, dignes de pardon, et celles des autres grandes et impardonnables : d'où il concluait que les Romains ayant pardonné les dernières, ils ne pouvaient se défendre de pardonner celles de la république rhodienne. Or le retour de cette apologie ne convient point du tout à un homme employé au maniement des affaires. On ne fait nul cas de ces hommes lâches qui, joints avec d'autres pour quelques pratiques secrètes, se laissent intimider par des menaces, ou ébranler par les tourmens, jusqu'au point de déclarer leurs complices ; mais on loue et on estime les hommes fermes qui, au milieu même des plus grands supplices, refusent constamment d'entraîner dans leur malheur quelqu'un de ceux avec qui ils étaient unis. Que doit-on donc penser d'un homme qui, sur la crainte d'un malheur incertain, révèle à une puissance les fautes d'autrui, et renouvelle le souvenir de choses que le temps avait fait oublier? Au reste Philocrate, aussitôt après la réponse du sénat, partit de Rome pour la porter à Rhodes, et Astymède n'en sortit point; il y resta pour y observer tout ce qui s'y pourrait dire ou faire contre sa patrie.

La réponse du sénat ayant dissipé à Rhodes la crainte qu'on y avait que les Romains ne prissent les armes contre la république, fit paraître légers tous les autres maux qu'on y souffrait, quelque grands qu'ils fussent. Cela est assez ordinaire : l'attente de grands maux amortit toujours le sentiment de ceux qui le sont moins. Sur-le-champ on décerna aux Romains une couronne de la valeur de dix mille pièces d'or, et l'on choisit pour la présenter l'amiral Théodote, qui partit au commencement de l'été. On lui adjoignit une autre députation, dont le chef était Rhodophon, pour tenter en toute manière de faire alliance avec les Romains. Les Rhodiens ne voulurent pas faire mention de cette alliance dans le décret, de peur que si cela ne plaisait pas aux Romains, ils ne se repentissent de l'avoir ordonné. Ils laissèrent à l'amiral le soin de faire cette tentative, parce que les lois lui donnent le pouvoir de conclure ces sortes de traités.

Il est bon de remarquer, en passant, que la politique des Rhodiens jusque là avait été de ne point faire alliance avec les Romains, quoique, depuis près de cent quarante ans, ils eussent eu part aux plus brillantes expéditions de cette république. La raison de cette conduite mérite d'être rapportée. Comme ils étaient bien aises que toutes les puissances pussent aspirer à leur alliance, ils ne voulaient pas partager leurs forces ni enchaîner leur liberté par des sermens et des traités. Restant libres et maîtres d'eux-mêmes, ils étaient en état de mettre à profit tout ce qui se présenterait d'avantageux. Mais, dans la circonstance présente, ils crurent devoir changer leur allure. Ils firent tous leurs efforts pour obtenir le glorieux titre d'alliés des Romains; non qu'ils briguassent des alliances ou qu'ils craignissent d'autre puissance que la puissance romaine, mais pour dissiper, par ce changement de conduite, tous les soupçons fâcheux qu'on avait conçus contre leur république.

Au reste, cette ambassade, à la tête

de laquelle était Thépelète, avait à peine mis à la voile, que les Cauniens se détachèrent de Rhodes, et que les Mylassiens s'emparèrent des villes des Euromiens. Vers le même temps, il vint de Rome un sénatus-consulte, qui déclarait libres et indépendans les Cariens et les Lyciens, peuples que le sénat, après la guerre d'Antiochus, avait attribués aux Rhodiens. Il ne leur coûta pas beaucoup pour réduire les Cauniens et les Euromiens : ils en furent quittes pour envoyer contre eux Lycus avec des troupes qui les eurent bientôt rangés à leur devoir, quoiqu'ils fussent secourus des Cybarates. On passa ensuite chez les Euromiens, et on défit en bataille rangée les Mylassiens et les Alabandiens qui étaient venus en corps d'armée à Orthosie. Mais le décret romain en faveur des Cariens et des Lyciens leur causa beaucoup d'inquiétudes. Cela leur fit craindre que la couronne envoyée à Rome ne leur produisît aucun fruit, et qu'ils n'eussent espéré vainement l'honneur qu'ils ambitionnaient, de devenir alliés des Romains. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

—

Antiochus.

Les indignes stratagèmes dont ce prince se servit à Péluse ternissent extrêmement sa mémoire. Hors cela, l'on ne peut nier qu'il n'ait été vigilant, actif et digne du titre auguste de roi. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

—

Dinon et Polyarate

Il faut commencer par instruire le lecteur de la politique de ces deux Grecs; car, dans les tristes conjonctures où l'on se trouvait alors, il se fit de grands changemens non-seulement chez les Rhodiens, mais encore dans presque tous les autres états. Or, il est bon d'examiner et de connaître quelles furent dans ce temps-là les dispositions de ceux qui gouvernaient, et lesquels d'entre eux semblèrent prendre le parti le plus raisonnable ou s'en écartèrent. Nos descendans ayant ce tableau sous les yeux y apprendront ce qu'ils doivent faire ou éviter, lorsqu'ils se rencontreront dans des circonstances pareilles. Rien n'est plus important pour empêcher que, manquant à leur devoir sur la fin de leurs jours, ils ne perdent la gloire que leur vie passée leur aurait acquise.

Du temps de la guerre contre Persée, il y eut trois sortes de personnes que les Romains soupçonnèrent de ne leur être pas favorables. Les premiers furent ceux qui, voyant à regret tout l'univers prêt à subir la loi d'une seule puissance, ne donnaient de secours ni ne s'opposaient aux Romains, mais abandonnaient les événemens à la fortune et en attendaient tranquillement le succès. La seconde classe fut de ceux qui voyaient avec plaisir la Macédoine aux mains avec la république romaine et qui souhaitaient que Persée sortît victorieux de cette guerre, mais ne pouvaient inspirer leurs sentimens et leurs inclinations aux peuples qu'ils conduisaient. La troisième enfin fut de ceux qui avaient engagé et entraîné les états qu'ils gouvernaient dans le parti de Persée. Considérons maintenant comment tous ces politiques se conduisirent.

Antinoüs, Théodore, Céphale et la fraction qui leur était contraire, firent embrasser aux Molosses les intérêts de Persée. Le danger ne les étonna pas; ils virent sans frayeur leur dernier moment s'approcher; tous, sans s'ébranler, persistèrent dans leurs premiers

sentimens et moururent avec honneur. On ne peut que les louer de ne s'être pas manqués à eux-mêmes et de n'avoir pas souffert que leur dernier jour obscurcît l'éclat de la réputation qu'ils s'étaient faite pendant le reste de leur vie.

La tranquillité où l'on resta dans l'Achaïe, chez les Thessaliens et les Perrhébiens, fut suspecte. Plusieurs y furent soupçonnés de pencher en faveur du roi de Macédoine et de ne chercher que l'occasion de se déclarer pour ce prince. Cependant jamais ils n'avaient laissé échapper publiquement un seul mot, jamais on n'avait surpris ni lettre ni messager de leur part qui pût donner lieu à ce soupçon, jamais ils ne donnèrent prise sur eux. Aussi furent-ils toujours prêts à rendre compte de leur conduite et à justifier de leur innocence. Avant que de périr, ils tentèrent tous les moyens de se sauver: car il n'y a pas moins de lâcheté, lorsqu'on n'a rien à se reprocher, à sortir à regret de la vie par la crainte d'une faction contraire ou d'une puissance supérieure, qu'à y rester avec déshonneur.

Dans l'île de Rhodes, dans celle de Cos et dans plusieurs autres villes, quelques-uns, affectionnés pour Persée, avaient la hardiesse de parler ouvertement pour les Macédoniens et contre les Romains, et de solliciter leur nation à se joindre à Persée, mais ils ne pouvaient les amener à ce sentiment. Les plus distingués d'entre eux étaient, dans l'île de Cos, Hippocrite et Diomédon son frère, et, dans celle de Rhodes, Dinon et Polyarate. Mais qui pourrait ne pas blâmer le procédé de ces magistrats? Toute leur nation savait ce qu'ils avaient fait, ce qu'ils avaient dit; elle avait vu les lettres, tant celles écrites à Persée que celles qu'ils avaient reçues de ce prince et qui avaient été interceptées; elle connaissait les messagers envoyés de part et d'autre, et qui avaient été arrêtés. Malgré des moyens de conviction si puissans, ils ne purent gagner sur eux de céder à la fortune et de quitter la vie : ils s'opiniâtrèrent à soutenir qu'ils n'étaient pas coupables. Que leur a produit cette obstination à conserver leur vie contre toute apparence? Toute la gloire qu'ils s'étaient acquise par le courage et la constance qu'on leur croyait s'est évanouie, et ils sont tombés dans un mépris qui n'a pas même laissé lieu à la compassion. Convaincus en face par ceux même qu'ils avaient employés, ils passèrent non-seulement pour malheureux, mais encore pour d'impudens menteurs. Thoas, un de ceux qu'ils avaient envoyés en Macédoine, agité par sa conscience, se retira à Cnide après la défaite de Persée. Mis en prison par les Cnidiens, il fut réclamé par les Rhodiens et amené à Rhodes. Là, dans la question qu'on lui donna, il avoua tout ce que portaient les lettres de ces magistrats à Persée, de Persée à ces magistrats. Il est surprenant que Dinon, malgré cela, ait aimé à vivre jusqu'à souffrir cette infamie.

Polyarate porta encore plus loin l'insolence et la lâcheté. Popilius avait mandé à Ptolémée de le faire partir pour Rome. Par respect pour la patrie et par déférence pour Polyarate qui demandait d'aller à Rhodes, le roi d'Égypte aima mieux l'y envoyer qu'à Rome. On lui donna un vaisseau, et il partit sous la garde d'un homme de la cour nommé Démétrius, et en même temps le roi écrivit aux Rhodiens pour leur donner avis du départ de l'accusé. Polyarate, abordé à Phasélis, sur je ne sais quelle pensée qu'il roulait dans son esprit, se couvrit la tête de verveine, et

courut se réfugier dans le temple de la ville. Si on lui eût demandé alors quel était son dessein, je suis bien sûr qu'il ne l'aurait pas pu dire; car, s'il voulait retourner dans sa patrie, à quoi bon se cacher? sa garde n'était-elle pas chargée de l'y conduire? Et si elle avait eu ordre de le mener à Rome, il aurait fallu bon gré, mal gré, qu'il y allât. Que lui restait-il de plus à chercher? Il n'y avait plus d'autre lieu où il pût être en sûreté. De Phasélis on envoya à Rhodes pour avertir qu'on vînt prendre Polyarate, pour le transporter dans l'île. Les Rhodiens firent partir un vaisseau découvert, mais ils eurent la prudence de défendre au pilote de recevoir Polyarate sur son bord, parce que les Alexandrins avaient ordre de le rendre dans l'île. Le bâtiment rhodien arrive à Phasélis. Épicharès, le capitaine, refuse de prendre Polyarate; Démétrius le presse de monter sur son vaisseau. Il en est encore pressé par les Phasélites, qui craignaient que son séjour ne leur attirât quelque disgrâce de la part des Romains. Dans cette extrémité, il entre effrayé dans le vaisseau de Démétrius. Mais, sur la route, il trouva moyen de se sauver, et s'enfuit à Caune, et implora le secours des habitans; mais malheureusement ils étaient unis avec les Rhodiens, et ils les chassèrent de la ville. De là il envoya prier les Cibyrates de lui donner une retraite, et de lui faire venir quelqu'un qui le conduisît chez eux. Il espérait d'autant plus en obtenir cette grâce, que les enfans de Pancrate, tyran de cette ville, avaient été nourris chez lui. Il l'obtint en effet, mais arrivé dans cette ville, il la jeta dans un grand embarras, et tomba lui-même dans un plus grand que celui où il s'était trouvé à Phasélis; car les Cibyrates n'osèrent le loger, de peur que les Romains ne leur en fissent un crime, et ils ne purent le conduire à Rome, parce qu'étant tout-à-fait au milieu des terres, ils n'avaient nul usage de la navigation. Ils furent donc obligés de députer à Rhodes et au consul dans la Macédoine, pour les prier de les défaire de ce malheureux fugitif. Paul-Émile écrivit aux Cibyrates de garder à vue Polyarate, et de le mener à Rhodes, et aux Rhodiens de le conduire vif à Rome par mer. Les uns et les autres exécutèrent l'ordre qu'ils avaient reçu, et Polyarate fut transporté à Rome, théâtre où parut dans tout son jour son imprudence et sa lâcheté, et sur lequel il fut exposé par Ptolémée, les Phasélites, les Cibyrates et les Rhodiens. Son peu de force d'esprit méritait bien cette punition.

Je me suis un peu étendu sur Dinon et sur Polyarate, non pour insulter à leur malheur, cela serait déraisonnable, mais pour porter ceux qui, dans la suite, se trouveront dans des conjonctures semblables à prendre de plus sages mesures. (*Vertus et Vices.*) Dom THUILLIER.

—

Députations de la Grèce aux dix commissaires envoyés en Macédoine après la défaite de Persée. — Conduite de ces commissaires chez les Grecs.

Persée vaincu, et cette grande affaire heureusement terminée, il vint en Macédoine des ambassadeurs de toutes parts pour féliciter les généraux romains sur l'heureux succès de leur expédition, et l'on juge bien que ceux qui dans chaque état furent choisis pour cette fonction et pour d'autres affaires, furent ceux qui, dans le temps de la guerre, avaient paru servir les Romains avec plus de chaleur, et être plus de leur goût. Ce fut donc, dans l'Achaïe, Callicrate, Aristodame, Agé-

sius, Philippe; dans la Béotie, Mnasippe; dans l'Acarnanie, Chrémès; dans l'Épire, Charops et Nicias; dans l'Étolie, Lycisque et Tisippe, qui, tous tendant au même but, réglèrent d'autant plus aisément les affaires selon qu'ils jugèrent à propos, qu'ils ne trouvèrent personne qui traversât leurs desseins; car tous ceux qui leur étaient opposés avaient cédé au temps, et renoncé entièrement au gouvernement de la république. Les dix commissaires firent donc savoir par les généraux, aux villes et aux conseils des peuples, qui ils voulaient qu'on envoyât à Rome, et ce furent ceux que les ambassadeurs avaient indiqués, dont ils avaient donné les noms et qui étaient de leur faction, hors un très-petit nombre de gens dont le mérite était connu. On fit plus d'honneur aux Achéens; on leur députa deux des commissaires, C. Claudius et Cn. Domitius. Deux motifs avaient fait prendre ce parti. Le premier, parce que l'on craignait que les Achéens n'obéissent point à de simples lettres, et ne punissent Callicrate des mauvais services qu'il avait rendus à tous les Grecs; l'autre, parce que, dans les lettres qui avaient été écrites par les Achéens à Persée, et qu'on avait prises, on n'avait rien découvert de certain et de convaincant contre aucun de cette nation. Cependant, quelque temps après, le consul ne laissa pas que d'écrire et d'envoyer des députés chez les Achéens en conséquence de ce que lui avaient appris Callicrate et Lycisque, quoiqu'il n'approuvât pas, comme on le reconnut dans la suite, les dénonciations que ces deux traîtres lui avaient faites. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

Députation à Rome de la part des rois d'Égypte. — Ménalcidas renvoyé à la prière de Popilius.

Les deux Ptolémées n'eurent pas été plutôt délivrés de la guerre d'Antiochus, qu'ils députèrent à Rome Numénius, un de leurs amis, pour remercier les Romains du bienfait signalé qu'ils en avaient reçu dans cette occasion. Ils remirent aussi en liberté le Lacédémonien Ménalcidas, qui, pour s'enrichir, avait abusé de l'extrémité où il les voyait. Ce fut C. Popilius qui obtint cette grâce des deux rois. (*Ibid.*)

Pourquoi le sénat rendit la liberté au fils du roi Cotys.

Ce roi des Odrysiens avait envoyé des ambassadeurs à Rome, tant pour demander son fils, que pour rendre compte de l'alliance qu'il avait faite avec Persée. Ces ambassadeurs furent écoutés favorablement. Les Romains, après la victoire remportée sur le roi de Macédoine, ayant heureusement terminé tout ce qu'ils s'étaient proposé, ne crurent pas qu'il fût de grande importance pour eux de regarder Cotys comme leur ennemi. Son fils, donné en ôtage à Persée, avait été pris avec les enfans de cet infortuné prince, ils le lui rendirent, pour donner des marques de leur clémence et de leur générosité, et témoigner le respect qu'ils avaient pour le prince qui leur demandait cette grâce. (*Ibid.*)

De Lucius Anicius.

Lucius Anicius, le même qui vainquit les Illyriens, et conduisit en triomphe Gentius leur roi et ses enfans; apprêta fort à rire, selon ce que raconte

Polybe dans son livre xxx, dans les jeux qu'il donna à l'occasion de son triomphe. Il avait fait venir de Grèce de très-habiles ouvriers et avait fait construire dans le cirque un très-vaste théâtre. Il y fit paraître d'abord tous les joueurs de flûte, Théodore le Béotien, Théopompe, Hérénippe et Lysimaque, qui étaient alors ce qu'il y avait de plus célèbre en ce genre dans toute la Grèce, et il leur donna ordre de s'avancer sur l'avant-scène avec le chœur et de jouer tous à la fois. Ceux-ci ayant commencé par une mesure d'un mouvement très-vif et très-mélodieux, Anicius leur envoya dire que ce chant ne lui convenait pas, et qu'ils eussent à lutter. Les joueurs de flûte, à ce mot, restèrent dans une fort grande indécision sur le sens que voulait lui donner Anicius; mais à ce moment arriva un licteur de la part d'Anicius, qui leur signifia d'avoir à se tourner les uns vis-à-vis des autres et à engager une espèce de lutte. Dès qu'ils eurent bien compris ce qu'Anicius voulait, y trouvant eux-mêmes un moyen de s'abandonner à la licence, ils mirent tout dans la plus grande confusion, et jouant de la flûte de la manière la plus discordante et la plus folle, ils se tournèrent contre les chœurs qui les séparaient et contre ceux des joueurs de flûte qui leur étaient opposés. Les chœurs, de leur côté, faisant le plus grand bruit et parcourant tout le théâtre, se précipitèrent sur ceux qui leur étaient opposés et se retiraient comme pour prendre la fuite. A ce moment, je ne sais quel homme du chœur, retroussant son habit, porta ses mains sur un joueur de flûte comme pour le provoquer au pugilat, et il y fut excité par les bruyans applaudissemens et les cris des spectateurs. Au moment où tous ces gens se battaient entre eux, voilà que tout à coup deux sauteurs s'avancent dans l'orchestre avec la symphonie. En même temps quatre pugilistes se présentent avec leurs propres joueurs de flûte ou de trompette. Comme tous ces gens se mêlaient à qui mieux mieux, on ne peut dire en effet quel fut le spectacle. Quant aux tragédies, ajoute Polybe, si j'entreprenais d'en parler, je craindrais bien de paraître à quelques personnes faire une plaisanterie. (*Apud Athenæum*, lib. XIV, c. 1.) SCHWEIGHÆUSER.

—

Les Étoliens et les Épirotes.

Les Étoliens étaient accoutumés à vivre de vol et de brigandage. Tant qu'il leur fut permis de piller les Grecs, ils ne vécurent qu'à leurs dépens; toute terre leur fut ennemie. Quand les Romains furent les maîtres, ne pouvant chercher de secours hors de leur pays, ils tournèrent leur fureur contre eux-mêmes. Dans une guerre civile qui s'éleva parmi eux, il n'y eut pas de violences et de cruautés qu'ils n'exerçassent. Après s'être égorgés les uns les autres, peu de temps auparavant, proche d'Arsinoé, rien ne pouvait plus les arrêter. Leur rage était parvenue à un tel excès, qu'il n'y avait ni chef ni conseil qui pût la réprimer. On ne voyait dans toute l'Étolie que confusion, qu'injustices, que meurtres. Rien ne s'y faisait d'après les lumières du bon sens et de la raison : une mer agitée par une grande tempête n'est pas plus violemment troublée que ne l'était alors la république des Étoliens.

L'Épire n'était pas plus tranquille. Parmi la multitude on voyait le plus de modération; mais, en récompense, le chef était un monstre d'impiété et d'injustice. Je ne crois pas qu'il y ait eu jamais et que jamais il doive naître

un homme plus cruel que Charops. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

—

Après avoir admiré les fortifications de Sicyone et les richesses de la ville des Argiens, Paul-Émile se rendit à Épidaure. (*Suidas in* Βάρος.) SCHWEIGH.

—

Désirant de voir Olympie, il partit pour ce lieu. (*Id. in* Μετέωρος.) *Ibid.*

—

Paul-Emile entra dans le temple qui était à Olympie; et, à la vue de la statue de Jupiter, il fut frappé d'étonnement et dit qu'il lui semblait que Phidias seul avait rendu le Jupiter d'Homère; et que, quoiqu'il s'attendit à voir de belles choses à Olympie, ce qu'il avait vu était supérieur à tout ce qu'il avait espéré. (*Id. in* Φειδίας.) *Ibid.*

—

Polybe a écrit que Paul-Émile, après avoir vaincu Persée et les Macédoniens, avait renversé soixante-dix villes de l'Épire, la plupart dans le pays des Molosses, et qu'il avait emmené cent cinquante mille hommes réduits par lui en servitude. (*Strabo*, lib. VII.) SCHWEIGH.

III.

Bassesse d'âme de Prusias, roi de Bithynie. — Expédient dont le sénat se servit pour humilier Eumène.

Prusias étant venu à Rome pour faire au sénat et aux troupes des complimens de conjouissance sur l'heureux succès de la guerre contre Persée, y déshonora la majesté royale par ses basses flatteries. On en jugera par les faits suivans. D'abord il alla au-devant des députés que le sénat avait envoyés pour le recevoir, et il y alla la tête rasée et avec le bonnet, l'habit et la chaussure des affranchis; puis saluant les députés: « Vous voyez, leur dit-il, un de vos « affranchis prêt à faire tout ce qu'il « vous plaira, et à se conformer en- « tièrement à tout ce qui se pratique « chez vous. » Je ne sais si l'on pourrait s'exprimer d'une manière plus lâche et plus rampante. A son entrée dans le sénat, il se tint contre la porte, vis-à-vis des sénateurs assis, les mains abattues, il se prosterna et baisa le seuil; ensuite s'adressant à l'assemblée: « Je vous salue, dieux sauveurs, » s'écria-t-il. Peut-on porter plus loin la lâcheté et la flatterie? Est-ce un homme qui parle ainsi? la postérité aura peine à le croire. La conférence répondit à ce prélude, j'aurais honte de la rapporter: Des abaissemens si profonds ne pouvaient être suivis que d'une réponse toute gracieuse.

A peine Prusias l'eut-il reçue, qu'on apprit qu'Eumène était sur le point d'entrer dans Rome. Cette nouvelle ne donna pas peu d'embarras aux sénateurs. Ils étaient prévenus contre ce prince, et quoique résolus à ne pas changer à son égard, ils auraient été fâchés que leurs dispositions eussent été connues; car, après l'avoir mis au rang des plus fidèles amis du peuple romain, s'ils l'eussent admis à se justifier, et qu'ils lui eussent répondu conformément aux ressentimens qu'ils avaient contre lui, c'eût été comme annoncer à haute voix qu'ils avaient manqué de prudence, lorsqu'ils avaient tant estimé un homme de ce caractère; que si, pour sauver leur réputation, ils lui eussent fait un bon accueil, ils auraient eu à se reprocher d'avoir trahi leurs sentimens et les intérêts de la patrie. De quelque côté qu'ils se jetassent, les inconvéniens

étaient inévitables. Pour se tirer de cette affaire le moins mal qu'ils pourraient, ils s'avisèrent d'un expédient. Sous le prétexte qu'il en coûtait trop à la république pour recevoir les rois qui venaient à Rome, ils firent un sénatus-consulte par lequel ils défendaient en général à tous les rois d'entrer dans cette ville. Peu après, sur la nouvelle qu'Eumène avait débarqué au port de Brindes, on fit partir un questeur pour signifier au roi de Pergame l'ordre de s'arrêter pour lui demander ce qu'il avait à traiter au sénat, et, en cas qu'il n'eût rien à y traiter, pour lui ordonner de sortir d'Italie sans délai. Eumène, ayant entendu le questeur, comprit quelle était la disposition des Romains à son égard, et ne répondit autre chose, sinon qu'il n'avait nul besoin à Rome. Telle fut la ruse dont le sénat se servit pour empêcher qu'Eumène ne vînt le trouver.

Cet affront attira au roi de Pergame une autre affaire très-fâcheuse, et dont les Romains, qui s'étaient proposés de la lui faire, pour l'humilier de toutes manières, tirèrent de grands avantages. Il était alors menacé d'une irruption de la part des Gallo-Grecs. Or, après l'injure qu'il venait de recevoir, il était hors de doute que ses alliés n'auraient pas le courage de le secourir, et que les Gallo-Grecs, au contraire, deviendraient plus hardis à l'attaquer. Voilà ce qui se passa au commencement de l'hiver. Ensuite le sénat écouta tous les autres ambassadeurs (car il n'y eut ni ville, ni prince, ni roi qui ne députât à Rome pour prendre part au plaisir qu'y causait la défaite de Persée), et tous reçurent des réponses pleines de politesse et d'affection. Les Rhodiens n'eurent pas lieu d'être si satisfaits. On les congédia sans leur avoir rien dit de positif sur ce qu'ils avaient à craindre ou à espérer pour l avenir. A l'égard des Athéniens, le sénat était très-irrité contre eux. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

—

Injustice des Athéniens à l'égard des Haliartes.

Il était venu d'Athènes des ambassadeurs à Rome pour prier que les Haliartes fussent rétablis dans leur premier état. N'étant point écoutés sur cet article, ils passèrent à un autre, et demandèrent qu'on les mît en possession de Délos, de Lemnos et du pays des Haliartes; car leurs instructions portaient qu'ils feraient leurs efforts, ou pour obtenir le rétablissement de ce peuple, ou pour engager le sénat à en donner la domination aux Athéniens. Comme ils s'étaient déjà rendus maîtres des deux îles, on ne peut les blâmer d'en avoir sollicité la possession : mais qu'ils aient encore voulu que les Haliartes leur fussent attribués, c'est ce que l'on aura peine à leur pardonner. Qu'on n'ait point aidé une des plus anciennes villes de la Béotie à se relever et à sortir de l'état malheureux où elle était réduite, c'est un grand mal; mais c'en est encore un plus grand de l'effacer de la mémoire des hommes et de lui ôter toute espérance de se rétablir jamais. Il ne convenait à aucun peuple de la Grèce de se permettre un procédé si injuste, mais cela convenait moins encore aux Athéniens qu'à tout autre peuple. Ni loi, ni coutume, ne leur permettaient de faire de leur patrie la patrie de tous les Grecs, et d'envahir les villes qui ne leur appartenaient pas. Cependant le sénat leur accorda Délos et Lemnos. (*Ibid.*)

—

Les Rhodiens évacuent Caune et Stratonicée.

Théætète, introduit dans le sénat, le pria de trouver bon que les Rhodiens

fissent alliance avec la république romaine. Mais pendant qu'on remettait de jour en jour à lui répondre, ce vieillard, âgé de plus de quatre-vingts ans, paya le tribut à la nature. Sur ces entrefaites arrivèrent à Rome les bannis de Caune et de Stratonicée; ils firent leurs plaintes devant le sénat, et en obtinrent un arrêt qui ordonnait aux Rhodiens de retirer les garnisons de ces deux villes. Sur-le-champ Philophron et Astymède prirent le chemin de leur patrie, dans la crainte que les Rhodiens, refusant de se soumettre à cet ordre, n'attirassent sur eux quelque nouveau malheur. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

IV.

Haine des Péloponnésiens contre Callicrate.

Dans le Péloponnèse, quand les ambassadeurs, à leur retour de Rome, eurent rapporté ce que le sénat leur avait répondu, il n'y eut à la vérité ni sédition ni tumulte; mais on n'y put cacher la colère et la haine dont on était animé contre Callicrate.

Le fait suivant prouvera bien quelle haine on avait contre Callicrate et Andronide, et les autres personnages de cette faction. Lors de la célébration à Sicyone d'une fête célèbre qu'on appelait les Antigonies, les femmes même de la plus mauvaise réputation avaient l'habitude de se rendre aux mêmes bains publics, qui étaient fréquentés par les hommes les plus brillans; mais qu'Andronide ou Callicrate se rendissent dans ces bains, aucun de ceux qui arrivaient ensuite ne voulait entrer dans les bains qu'on n'eût vidé complétement l'eau qui leur avait servi, et qu'on n'eût lavé soigneusement et épuré le tout : comme si chacun eût cru se souiller en se baignant dans les mêmes eaux qu'eux. On ne saurait dire à quels sifflemens et ricanemens s'exposaient tous ceux qui osaient les louer en public. Les enfans eux-mêmes, en revenant des écoles, ne redoutaient pas de leur donner le nom de traîtres, toutes les fois qu'ils les rencontraient : tant s'étaient glissées dans les cœurs de grandes souffrances et une vive haine! (*Ibid.*)

V.

..... D'autres vous parlent de la guerre de Syrie. La cause en est, comme nous l'avons dit, que ces écrivains, avec un sujet futile et dénué d'intérêt, veulent se donner des airs d'historiens. Pour cela, ils exagèrent les faits peu importans, et délayent le plus qu'ils peuvent ce qu'ils devraient dire en peu de mots; ils embellissent les petites choses, afin d'en faire des événemens; placent sous vos yeux, et décrivent pompeusement des escarmouches et des rencontres où furent tués dix fantassins, quelquefois moins; où l'on perdit moins de cavaliers encore. Quant aux siéges, aux descriptions topographiques et aux récits de ce genre, on ne saurait dire combien ils s'y évertuent à cause de la disette de faits. Notre manière d'écrire est tout-à-fait opposée à celle-là. Aussi ne faut-il pas nous accuser de divaguer quand nous passons sous silence des choses jugées dignes d'une longue explication, quand souvent nous les disons sans détail; mais il faut bien croire que nous donnons à chaque chose son importance véritable. Lorsque ces écrivains dont nous parlions racontent, par exemple, la prise de Phaloria, de Coronée et d'Haliarte, ils sont forcés d'y joindre toutes les ruses, tous les coups de main, toutes les dispositions. Il faut parler aussi du siége de Tarente, de Corinthe, de Sardes, de Gaza, de Syracuse, et surtout de Carthage. On ne peut

pas à tout le monde, si l'on donne avec réserve le récit nu et simple de l'événement. Que cela nous serve donc de profession de foi pour les affaires militaires et politiques, comme pour chaque partie de l'histoire. De plus, si nous commettons quelque erreur en citant les noms des montagnes, des fleuves, des lieux en général, la grandeur de notre œuvre est assez évidente pour nous mériter le pardon. Cependant, si l'on nous surprend à commettre volontairement un mensonge, nous reconnaissons que nous ne sommes dignes d'aucune indulgence, comme nous l'avons souvent répété au lecteur. (ANGELO MAI et JACOBUS GEEL, *ubi suprà*.)

—

La plupart des projets paraissent à la parole faciles et exécutables; mis en pratique, comme la fausse monnaie jetée au creuset, ils ne répondent plus à ce que l'on attendait d'eux. (*Ibid.*)

—

Le consul Paul-Émile reprenant l'idiome latin, et s'adressant aux gens de l'assemblée, les exhortait (en leur montrant Persée) à ne pas s'enorgueillir outre mesure dans la prospérité, à ne pas traiter les hommes avec arrogance ou tyrannie, et à se défier de la fortune présente; que plus tout semblait réussir dans la vie privée et dans la vie publique, plus on devait songer à l'adversité. Car rien n'est plus rare que de voir conserver l'égalité d'âme dans l'enivrement de la fortune. Mais l'homme privé de raison diffère en ceci de l'homme sensé, qu'il ne s'instruit que par ses propres revers, au lieu de profiter de ceux des autres. (*Ibid.*)

—

Il leur remit souvent en mémoire ces mots de Démétrius de Phalère. Ce prince, en parlant de la fortune, et voulant prouver aux hommes combien elle est instable, se reporta au temps d'Alexandre, quand ce conquérant brisa la monarchie des Perses, et il dit : — Ne prenons pas un espace infini, non plus que des générations nombreuses, contentons-nous de ces cinquante ans qui nous ont précédés; nous y trouverons toute l'histoire des rigueurs de la fortune. Dites-moi si, il y a cinquante ans, un dieu eût prédit aux Perses et à leurs rois, aux Macédoniens et à leurs rois, ce qui arriva plus tard; dites-moi si quelqu'un eût pu croire que dans cet intervalle le nom des Perses serait effacé de la terre, eux qui gouvernaient la terre, et que les Macédoniens seraient maîtres du monde, eux dont personne ne savait le nom! Ainsi donc cette fortune perfide qui préside à notre existence, cette fortune qui se plaît à contrarier tous nos plans, et qui fait éclater sa puissance dans les choses les plus extraordinaires, édifia, ce me semble, l'empire des Macédoniens sur les ruines des Perses, et leur prodigua tous les biens de ceux-ci jusqu'à ce qu'elle en eût autrement décidé à leur égard. (C'est ce qui arrive à Persée.) — Cet oracle que rendit Démétrius d'une bouche presque inspirée et divine, quand je remonte au temps qui a vu succomber l'empire macédonien, je le trouve si important, si peu hors du sujet, que, témoin oculaire des faits, je ne croirais pas dire la vérité, si je ne rappelais ces paroles de Démétrius; car il y a en elles, ce me semble, quelque chose de surhumain. Il avait annoncé l'avenir sans se tromper à près de cent cinquante ans de distance.

—

Le roi Eumène, après la fin de la guerre des Romains et de Persée, se

trouva dans une étrange position; car les choses humaines semblent tourner dans un cercle habituel. La fortune, qui élève les hommes par caprice, les renverse avec réflexion; après les avoir accablés de ses faveurs, elle semble s'en repentir, et brise sous ses pieds tout ce qu'elle avait construit. N'est-ce pas là ce qui advint à Eumène? Quand il crut son pouvoir bien affermi, bien sûr, et qu'il pensa ne rien avoir à redouter, à cause de l'entière destruction du royaume de Persée, en Macédoine, c'est alors qu'il se trouva dans la position la plus critique par l'invasion inopinée des Galates d'Asie. (ANGELO MAI et JACOBUS GEEL, *ubi suprà.*)

FRAGMENS

DU

LIVRE TRENTE-UNIÈME.

I.

Guerre des Cnossiens et des Gortynéens contre les Rhauciens. — Ambassade des Rhodiens à Rome pour demander une alliance qui leur est refusée.

Les Cnossiens et les Gortynéens s'étaient joints ensemble pour faire la guerre aux Rhauciens, et ils avaient juré qu'ils ne quitteraient pas les armes qu'ils n'eussent emporté leur capitale. Sur cette nouvelle, les Rhodiens, après avoir exécuté les ordres du sénat romain, voyant que sa colère ne s'apaisait point, envoyèrent à Rome une députation, à la tête de laquelle était Aristote, qu'ils avaient chargé de tenter tout pour obtenir une alliance. Ces ambassadeurs arrivèrent pendant le fort de l'été. Entrés dans le sénat, ils firent un long discours où, après avoir dit que les Rhodiens avaient évacué Caune et Stratonicée, selon ce qui leur avait été ordonné, ils tâchèrent par plusieurs raisons de gagner sur le sénat qu'il permettrait aux Rhodiens de faire alliance avec la république romaine. Mais dans la réponse qu'on leur fit, sans parler d'amitié, on leur dit simplement qu'il ne convenait pas pour le présent que l'on fît alliance avec eux. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

—

Députation des Gallo-Grecs à Rome.

Le sénat leur accorda de vivre suivant leurs lois et leurs coutumes, pourvu qu'ils se renfermassent dans les bornes du pays qu'ils occupaient et qu'ils n'en sortissent point en armes. (*Ibid.*)

—

Fêtes magnifiques données par Antiochus.

Antiochus, ayant appris les grandes actions que Paul-Émile avait faites en Macédoine, voulut surpasser ce général romain par un excès de libéralité. Il envoya donc dans un grand nombre de villes des députés et des théores pour annoncer les combats gymnastiques qu'il

se disposait à donner à Daphné. Aussi les Grecs ne manquèrent pas de se rendre en foule et avec le plus grand empressement vers lui; il ouvrit donc cette fête par ce pompeux cortége : cinq mille jeunes gens d'élite, armés à la romaine et couverts de cottes de mailles, marchaient en tête. Immédiatement après eux suivaient cinq mille Mysiens et trois mille Ciliciens armés en troupe légère, la tête ceinte d'une couronne d'or. Trois mille Thraces et cinq mille Galates marchaient derrière eux, précédant vingt mille Macédoniens et cinq mille fantassins armés de boucliers d'airain; sans compter une troupe d'argyraspides suivis de deux cent quarante paires de gladiateurs, après lesquels s'avançaient mille cavaliers montés sur des chevaux de Nise, et trois mille sur des chevaux du pays. La plus grande partie de ces chevaux avaient des harnais tout couverts d'or, et les cavaliers des couronnes d'or : l'argent brillait sur les harnais des autres. La troupe de cavalerie, appelée les *compagnons*, en nombre de mille, et dont les chevaux étaient harnachés en or, précédait à leur suite le corps des *amis*, dont le nombre était égal, et les harnais d'une pareille richesse. Cette marche était soutenue par mille hommes d'élite que suivait le corps appelé la *cohorte*, composé d'environ mille hommes, qui faisaient la troupe la plus forte de la cavalerie. Enfin les cataphractes, au nombre de quinze cents cavaliers, armés de toutes pièces, couverts, comme leurs chevaux, d'une manière analogue au reste de la troupe, s'avançaient les derniers.

Tous ces différens corps avaient des surtouts de pourpre; plusieurs en avaient même de brochés en or, où l'on voyait des figures d'animaux. On vit aussi s'avancer cent chars à six chevaux, quarante à quatre, un char attelé de quatre éléphans, et un autre où il y en avait deux; trente-six éléphans marchaient ensuite séparément les uns après les autres. Il serait difficile de donner ici les autres détails de ce cortége particulier; il faut donc se contenter de les rapporter successivement. Huit cents jeunes gens environ accompagnaient la marche avec des couronnes d'or, menant mille bœufs gras. Il y avait à peu près trois cents tables consacrées à ces cérémonies, et huit cents dents d'éléphant.

Quant au nombre des statues, il est impossible de le dire au juste; car on y porta en pompe celles de tous les dieux et génies reconnus pour tels chez les hommes, sans excepter celles des héros. Les unes étaient dorées, les autres revêtues de robes de drap d'or; on les avait richement accompagnées de tous les attributs qui étaient particuliers à chacune, selon les traditions vulgaires conservées dans l'histoire.

Elles étaient suivies des statues de la Nuit, du Jour, de la Terre, du Ciel, de l'Aurore et du Midi. On peut conjecturer de ce qui suit quelle était la quantité des vases d'or et d'argent. Denys, l'un des amis d'Antiochus, et son secrétaire pour les lettres, avait fait venir à ce cortége mille enfans portant chacun un vase d'argent, qui ne pesait pas moins de mille drachmes. Six cents autres enfans, que le roi avait réunis, marchaient à leur suite, portant aussi des vases d'or. Deux cents femmes, ayant chacune un pot de parfum, en faisaient des aspersions le long de la marche. Après elles s'avançaient en pompe quatre-vingts femmes assises sur des brancards à pieds d'or, et cinq cents autres femmes sur des brancards à pieds d'argent, toutes richement parées. Voilà ce qu'il y avait de plus brillant dans ce pompeux cortége.

Il y eut des combats gymnastiques,

des combats de gladiateurs, des parties de chasse pendant les trente jours qu'il fit durer ces fêtes. Tous ceux qui combattaient au gymnase s'oignirent les cinq premiers jours de parfums de safran qu'on tirait de cuvettes d'or. On eut donc pour se frotter, durant les quinze premiers jours, d'abord des parfums de safran pour les cinq premiers, puis des parfums de cinname pour les cinq suivans, et des parfums de nard pour les cinq derniers de la quinzaine. On apporta de même, pour les quinze jours suivans, savoir : pour les cinq premiers jours du parfum de fenugrec, de marjolaine pour les cinq suivans, et d'iris pour les cinq derniers; chacun de ces parfums avait une odeur différente.

On dressa tantôt mille triclins, tantôt quinze cents avec le plus grand appareil pour les repas de la fête. C'était le roi qui ordonnait et réglait tout lui-même; monté sur un méchant cheval, il courait par tout le cortége, faisant avancer les uns, arrêter les autres. Il se tenait à l'entrée pendant les repas, faisant entrer ceux-ci, plaçant ceux-là sur les lits. Il était lui-même devant les serviteurs qui apportaient les mets; mais passant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il s'asseyait à côté des convives, ou il s'étendait sur l'un ou l'autre lit. Quelquefois laissant le morceau ou la bouchée, ou le gobelet qu'il tenait, il se levait d'un saut, passait ailleurs, et parcourait toutes les tables, recevant debout les santés qu'on lui portait : il allait folâtrer d'un autre côté avec les uns ou les autres, et même avec les baladins.

On le voyait aussi vers la fin du repas et lorsque nombre de personnes s'étaient retirées, se laisser introduire, couvert, par les bouffons qui le mettaient à terre, lui roi, comme un de leur troupe. Si l'on faisait entrer les musiciens, aussitôt il dansait, sautait, faisait son rôle avec les bouffons, au point de faire rougir et partir tous ceux qui en étaient témoins.

Toutes ces choses furent exécutées avec les fonds qu'il s'était procurés en Égypte, soustrayant tout ce qu'il put, et trompant, contre toutes les lois de l'honneur, le roi Ptolémée Philométor pendant sa minorité. Ses amis contribuèrent à ces dépenses; mais les dépouilles des temples qu'il avait pillés lui en avaient procuré la plus grande partie. (*Apud Athenæum*, lib. v, c. 5.) SCHWEIGHÆUSER.

Accueil que reçoit Tibérius à la cour d'Antiochus.

La guerre terminée, Tibérius alla en qualité d'ambassadeur chez Antiochus pour observer quelles étaient ses dispositions. Antiochus le reçut avec tant de politesse et d'amitié, que non-seulement cet ambassadeur ne conçut aucun soupçon contre lui, et ne s'aperçut pas qu'il eût sur le cœur ce qui s'était passé à Alexandrie, mais qu'il blâma tous ceux qui faisaient contre ce prince de ces sortes de rapports. En effet, outre les honnêtetés qu'Antiochus fit à Tibérius, il sortit de son palais pour l'y loger; peu s'en fallut qu'il ne lui cédât aussi son diadème. Malgré cela il est certain qu'il était très-éloigné de le faire, et qu'il était, au contraire, très-résolu de se venger des Romains. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

II.

Eumène est accusé à Rome par les ambassadeurs de Prusias. — Astymède va une seconde fois à Rome et obtient enfin l'alliance.

Parmi les ambassadeurs qui étaient venus à Rome de divers endroits, les

plus considérables étaient Astymède pour la république rhodienne; Eurée, Anaxidame et Satyre pour les Achéens; Python pour Prusias. A l'audience qui leur fut donnée dans le sénat, Python se plaignit qu'Eumène s'était emparé de plusieurs places, qu'il faisait des courses sur la Galatie, qu'il n'obéissait point aux ordres qu'il avait reçus du sénat, que toutes ses faveurs étaient pour ceux qui favorisaient son parti, et qu'il affectait d'abaisser par toutes sortes de moyens ceux qui, tenant pour les Romains, voulaient que l'état fût gouverné selon les volontés du sénat. D'autres ambassadeurs, venus de la part des villes d'Asie, l'accusaient encore d'avoir fait alliance avec Antiochus. Le sénat écouta ces députés sans rejeter leurs accusations et sans faire connaître ce qu'il en pensait, dissimulant la défiance où il était sur le compte des deux rois; ce qui n'empêchait pas qu'il n'aidât aux Gallo-Grecs à recouvrer leur liberté.

On fit entrer ensuite les ambassadeurs de Rhodes. Astymède, en cette occasion, se conduisit avec plus de prudence et de sagesse que dans l'ambassade précédente. Sans accuser les autres, il se rédaisit, comme ceux qui sont châtiés, à prier que le supplice ne fût pas plus grand. Il dit que sa patrie avait été punie au-delà de ce que sa faute méritait, et fit le détail des châtimens qu'elle avait soufferts; il dit que, dépouillée de la Lycie et de la Carie, deux provinces contre lesquelles elle avait été obligée de soutenir trois guerres qui lui avaient coûté des sommes immenses, elle avait perdu les revenus que ces deux pays lui produisaient. « Cependant, ajouta-t-il, « nous souffrons ces deux pertes sans « nous plaindre. Nous tenions de vous « ces deux provinces; vous étiez les « maîtres de nous les ôter, dès que « nous vous étions devenus suspects. « Mais Caune et Stratonicée n'étaient « point un présent de votre libéralité. « La première, nous l'avions achetée « deux cents talens des généraux de Pto- « lémée; la seconde nous avait été don- « née par Antiochus et Séleucus; nous « tirions de ces deux villes six vingts « talens chaque année. Vous avez or- « donné à nos troupes de les évacuer; « vous avez été obéis. Par là, vous « nous avez traités plus rigoureuse- « ment pour une légère imprudence, « que les Macédoniens vos ennemis de « tous les temps. Que dirai-je de « l'exemption des péages que vous avez « accordée à l'île de Délos, et du tort « que vous nous avez fait en nous ôtant « la liberté de disposer de ce droit et « de tous les autres revenus publics? « Autrefois nous tirions de ces péages « un million de drachmes, et à peine « en tirons-nous aujourd'hui cent cin- « quante mille. Votre colère, Romains, « comme un feu dévorant, a séché les « sources d'où notre île tirait ses plus « grandes richesses. Peut-être auriez- « vous raison de ne vous pas laisser « fléchir, si tous les Rhodiens étaient « coupables et vous étaient contraires; « mais vous savez que ceux qui nous « ont détournés de prendre les armes « sont en très-petit nombre, et que ce « petit nombre même en a été sévère- « ment puni. Pourquoi donc garder « une haine implacable contre des in- « nocens, vous surtout qui, à l'égard « de tous les autres peuples, passez « pour être les plus modérés et les plus « généreux des hommes? Rhodes, après « la perte de ses revenus et de sa li- « berté, deux choses pour la conser- « vation desquelles elle a essuyé tant « de travaux et de peines, vous sup- « plie aujourd'hui, Romains, de lui

« rendre vos bonnes grâces. La ven-
« geance que vous en avez tirée égale
« au moins sa faute ; mettez enfin des
« bornes à votre courroux. Faites con-
« naître à toute la terre qu'adoucis en
« faveur des Rhodiens vous avez repris
« les sentimens d'amitié que vous aviez
« autrefois pour eux. C'est uniquement
« de quoi Rhodes a maintenant besoin.
« Nous ne demandons ni armes, ni
« troupes. Votre protection nous tien-
« dra lieu de tout. » Ainsi parla l'am-
bassadeur rhodien, et on trouva que son discours convenait tout-à-fait à l'état présent de sa république. Tibérius, qui était tout récemment revenu d'Asie, lui aida beaucoup à obtenir l'alliance qu'il demandait. Il déclara que les Rhodiens avaient ponctuellement obéi aux ordres du sénat, et qu'ils avaient condamné à mort les partisans de Persée. Ce témoignage demeura sans réplique, et l'on accorda aux Rhodiens l'alliance avec la république romaine. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

—

Réponse des Romains au sujet des Grecs qui, dans leur patrie, avaient favorisé le parti de Persée.

Sur la réponse que les députés d'Achaïe avaient portée dans le Péloponnèse de la part du sénat, que les pères étaient surpris que les Achéens les priassent d'examiner l'affaire de ceux qui avaient été nommément dénoncés comme fauteurs de Persée, après qu'ils en avaient jugé eux-mêmes, Euréas était revenu à Rome pour protester encore devant les sénateurs que jamais ces Achéens n'avaient été entendus dans le pays, et que jamais leur affaire n'y avait été jugée. Euréas donc entre dans le sénat avec les autres ambassadeurs qui l'accompagnaient ; il déclare les ordres qu'il avait reçus, et prie qu'on prenne enfin connaissance de l'accusation et qu'on ne laisse pas périr des accusés sans avoir prononcé sur le crime dont on les chargeait ; il dit qu'il était à souhaiter que le sénat examinât l'affaire par lui-même et fît connaître les coupables ; mais que si ses grandes occupations ne lui laissaient pas ce loisir, il n'avait qu'à envoyer la chose aux Achéens qui en feraient justice de manière à faire sentir combien ils avaient d'aversion pour les méchans. Ce discours fini, le sénat fut assez embarrassé pour savoir comment il y répondrait. De quelque côté qu'il se tournât, il donnait prise à la censure ; d'une part, il ne croyait pas qu'il lui convînt de juger ; de l'autre, renvoyer les exilés sans avoir porté de jugement, c'était perdre sans ressource les amis qu'il avait dans l'Achaïe. C'est pourquoi, en partie par nécessité, en partie pour ôter aux Grecs toute espérance de recouvrer leurs exilés, et les rendre par là plus soumis à ses ordres, il écrivit dans l'Achaïe à Callicrate, et dans les autres états aux partisans des Romains, qu'il ne lui paraissait pas qu'il fût de leur intérêt ou de celui de leur pays que les exilés retournassent dans leur patrie. Cette réponse consterna non-seulement les exilés, mais encore tous les peuples de la Grèce. Ce fut un deuil universel ; on se persuada qu'il n'y avait plus rien à espérer pour les Achéens accusés, et que leur bannissement était sans retour. En ce même temps-là, Tibérius revint d'Asie, sans avoir pu rien découvrir, ni rapporter de plus au sénat sur Antiochus et Eumène que ce qu'il savait avant que d'y aller : tant les marques d'amitié qu'il avait des deux rois l'avaient attaché à leurs intérêts ! Quand la réponse du sénat eut été portée dans l'Achaïe, autant la multitude en fut

effrayée, autant Charops, Callicrate et ceux de leur parti en furent transportés de joie. (*Ibid.*)

—

Attalus et Athénée justifient Eumène leur frère auprès du sénat.

Tibérius, employant tantôt la force et tantôt la ruse, réduisit enfin les Carnaniens sous la puissance des Romains.

A Rome, plusieurs ambassadeurs y étant arrivés, le sénat donna audience à Attalus et à Athénée, qu'Eumène y avait envoyés pour le défendre contre Prusias, qui non-seulement le décriait lui et Attalus, mais avait encore excité les Gaulois, les Selgiens et d'autres peuples de l'Asie à le calomnier. L'apologie que firent ses deux frères parut réfuter solidement toutes les plaintes qu'on avait portées contre le roi de Pergame, et l'on en fut si satisfait qu'on les renvoya en Asie comblés d'honneurs et de présens. Cependant ils n'effacèrent pas entièrement les préjugés que l'on avait contre Eumène et Antiochus. Le sénat fit partir C. Sulpicius et Manius Sergius, avec ordre d'examiner la conduite des Grecs, d'apaiser quelques contestations qu'avaient ensemble les Lacédémoniens et les Mégalopolitains pour je ne sais quelle terre, et surtout pour observer curieusement si Antiochus et Eumène ne formaient point ensemble quelque intrigue contre les Romains. (*Ibid.*)

—

Imprudence de Sulpicius Gallus.

Entre autres choses imprudentes reprochées à ce Sulpicius Gallus et desquelles j'ai fait mention, lorsqu'il fut arrivé en Asie, il rendit dans les villes les plus célèbres des édits par lesquels il ordonnait que quiconque voudrait accuser le roi Eumène se transportât à un jour déterminé près de Sardes. Lui-même, étant venu plus tard à Sardes, fit placer un fauteuil dans le gymnase, et pendant deux jours il prêta l'oreille aux accusateurs. Il admettait avec empressement toute espèce d'accusations et d'injures contre le roi, et traînait en longueur l'accusation et les affaires. C'était un homme fort vain, qui comptait tirer une grande gloire de sa dissension avec Eumène. (*Excerpta Valesiana.*) SCHWEIGH. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

—

Antiochus.

Antiochus, avide de grossir ses trésors, se proposa d'aller piller le temple de Diane dans l'Élymaïde. Il y alla en effet; mais les Barbares qui habitaient le pays s'opposèrent avec tant de zèle et de force à son propre sacrilége, qu'il fut obligé d'y renoncer. Il se retira ensuite à Tabas, dans la Perse, où il fut atteint d'une frénésie qui l'emporta. Quelques historiens disent que ce fut une punition divine, parce que la divinité fit paraître quelques marques extérieures de son indignation contre ce prince. (*Ibid.*)

—

Démétrius, en ôtage à Rome, demande en vain d'être renvoyé en Syrie. — Pourquoi le sénat aimait mieux que le fils d'Antiochus régnât que Démétrius. — Députation de Rome dans le Levant.

Démétrius, fils de Séleucus, retenu en ôtage depuis long-temps à Rome, semblait y être injustement retenu. Il y avait été envoyé par Séleucus, son père, pour être garant de sa fidélité; mais depuis qu'Antiochus avait succédé au royaume de Syrie, il ne paraissait

pas juste que Démétrius y tînt la place des enfans de ce prince. Jusqu'au temps où nous sommes, il avait souffert sans impatience cette espèce d'esclavage. Enfant comme il était, il fallait bien qu'il restât dans cet état. Mais à la mort d'Antiochus, se voyant à la fleur de l'âge, il pria le sénat de le renvoyer dans le royaume de Syrie qui lui appartenait beaucoup plus qu'aux enfans d'Antiochus. Il appuya son droit de plusieurs raisons, et répéta souvent pour prévenir l'assemblée en sa faveur : « Pères conscrits, Rome est ma patrie; « j'ai eu le bonheur de croître sous vos « yeux. Tous les enfans des sénateurs « sont devenus mes frères, et tous les « sénateurs sont pour moi autant de « pères. Je suis venu enfant à Rome, « mais aujourd'hui je compte vingt- « trois ans. » On fut touché du discours de ce jeune prince; cependant, à la pluralité des suffrages, il fut résolu que l'on retiendrait Démétrius, et qu'on maintiendrait sur le trône de Syrie Antiochus Eupator. On craignit apparemment qu'un roi de cet âge ne devînt formidable à la république, et l'on crut qu'il était plus utile pour elle de laisser le sceptre entre les mains du prince enfant à qui Antiochus Épiphanes l'avait laissé. La suite fit bien voir que telles avaient été les vues du sénat; car sur-le-champ il choisit Cn. Octavius, Sp. Lucrétius et Lue. Aurélius pour aller mettre ordre aux affaires de la Syrie et gouverner le royaume à son gré, comptant bien que sous un roi mineur il se trouverait d'autant moins d'obstacles à surmonter, que les principaux du royaume étaient charmés que Démétrius ne fût pas à leur tête, comme ils le craignaient. Les députés à leur départ reçurent ordre premièrement de mettre le feu à tous les vaisseaux pontés; en second lieu, de couper les jarrets aux éléphans; en un mot, d'affaiblir de toutes les manières les forces du royaume. On leur recommanda encore de visiter la Macédoine, pour y assoupir quelques troubles qu'y avait excités le gouvernement démocratique auquel les Macédoniens n'étaient pas accoutumés, afin de veiller sur la Galatie et sur le royaume d'Ariarathe. Quelques temps après, il leur vint une lettre du sénat, par laquelle il leur était ordonné de régler, s'il était possible, les différends des deux rois d'Égypte. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

Marcus Junius est député vers Ariarathe.

On envoya différentes fois des ambassadeurs de Rome en Cappadoce. Le premier qui y alla fut Marcus Junius. Il avait ordre d'examiner les contestations qu'avaient les Gallo-Grecs avec le roi; car les Trocmiens, un de ces peuples, de dépit de n'avoir pu rien envahir dans la Cappadoce, où l'on avait fortifié la ville qu'ils attaquaient, avaient député à Rome pour y indisposer les esprits contre Ariarathe. Ce prince reçut Junius avec tant de politesse et se justifia si bien que cet ambassadeur sortit du royaume plein d'estime et de considération pour lui. Octavius et Lucrétius arrivèrent peu après. Ils parlèrent encore au roi de ses différends avec les Gallo-Grecs. Ariarathe, après leur avoir expliqué en peu de mots sur quoi roulaient ces différends, leur dit qu'au reste il s'en rapportait très-volontiers à leurs lumières. On s'entretint ensuite long-temps sur l'état présent de la Syrie. Ariarathe, instruit qu'Octavius allait dans ce royaume, lui fit voir combien tout y était chancelant et incertain; il lui nomma les amis qu'il avait dans cette contrée; il s'offrit de l'y accompa-

gner avec une armée, et d'y rester avec lui pour le mettre à couvert de toute insulte pendant tout le temps qu'il y séjournerait. Ces offres obligeantes firent beaucoup de plaisir à Octavius : il les écouta avec reconnaissance; mais il dit que pour le présent il n'avait pas besoin d'être accompagné; que, pour l'avenir, s'il jugeait que quelque secours lui fût nécessaire, il n'hésiterait point à lui en demander, persuadé qu'il méritait d'être mis au nombre des vrais amis du peuple romain. (*Ibid.*)

III.

Le roi de Cappadoce renouvelle avec Rome l'ancienne alliance.

Ariarathe n'eut pas plutôt succédé au royaume de son père, qu'il fit partir des députés pour renouveler l'alliance que la Cappadoce avait avec la république, et pour prier le sénat de le compter parmi ses amis, disant qu'il méritait cette grâce par le tendre attachement qu'il avait pour le peuple romain en général et pour chaque Romain en particulier. Le sénat n'eut pas de peine à se laisser persuader. L'amitié et l'alliance furent renouvelées. On applaudit fort aux dispositions où le roi était, et les ambassadeurs furent contens de l'accueil qu'on leur fit. Le retour de Tibérius contribua beaucoup à rendre le sénat favorable à Ariarathe. Envoyé pour observer la conduite des princes de l'Asie, il fit un rapport très-avantageux de celle d'Ariarathe le père et de tout le royaume de Cappadoce. On ne douta pas que ce rapport ne fût conforme à la vérité. De là les amitiés que l'on fit aux députés, et les louanges que l'on donna à l'affection du roi pour les Romains. (*Ibid.*)

—

Ariarathe offre des sacrifices aux dieux pour avoir obtenu l'amitié des Romains. — Il députe à Lysias pour le prier de lui envoyer les os de sa mère et de sa sœur.

Au retour de ses ambassadeurs, le roi de Cappadoce, jugeant sur leur rapport qu'il était bien affermi sur son trône, puisque les Romains le rangeaient parmi leurs amis, fit des sacrifices en reconnaissance de cet heureux événement, et donna un grand festin à ses principaux officiers. Il députa ensuite à Lysias pour le prier de lui envoyer d'Antioche les os de sa mère et de sa sœur. Quelque envie qu'il eût de se venger de l'impiété de ce personnage, il ne jugea cependant pas à propos, dans cette occasion, de lui en faire des reproches, de peur que, irrité, il ne refusât la grâce qu'on lui demandait. Lysias la lui ayant accordée, les os furent apportés à Ariarathe, qui les reçut avec grand appareil et les fit mettre près du tombeau de son père. (*Ibid.*)

—

Ambassade des Rhodiens à Rome.

Les Rhodiens n'ayant plus à craindre du péril dont ils avaient été menacés, députèrent à Rome Cléagoras et Lygdamis, pour prier le sénat de leur accorder la ville de Calyndas, et de permettre à ceux qui avaient des terres dans la Lycie et dans la Carie d'y reprendre les mêmes droits qu'ils avaient auparavant. Outre cela, ils firent un décret par lequel il était ordonné qu'on dresserait en l'honneur du peuple romain un colosse de trente coudées de haut, et que ce colosse serait mis dans le temple de Minerve. (*Ibid.*)

—

Les Calyndiens livrent leur ville aux Rhodiens.

Calyndas s'était détachée des Cauniens, et ceux-ci l'assiégeaient. Elle

appela les Cnidiens à son secours. Ils vinrent et arrêtèrent pendant quelque temps les assiégeans; mais les habitans de Calyndas, craignant pour l'avenir, députèrent à Rhodes, et promirent de se livrer eux et leur ville, si l'on voulait les secourir. Les Rhodiens viennent par terre et par mer, font lever le siége et prennent possession de la ville. Le sénat romain leur permit de jouir tranquillement de leur nouvelle conquête. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

IV.

Ptolémée vient à Rome pour demander à être rétabli dans le royaume de Chypre. — Réflexion de l'historien sur la politique des Romains.

Quand les Ptolémées eurent fait entre eux le partage du royaume, le plus jeune des deux rois, mécontent de la portion qui lui était échue, en porta ses plaintes au sénat. Il demanda que le traité de partage fût cassé, et qu'on le remît en possession de l'île de Chypre; il alléguait pour raison, qu'il avait été forcé par la nécessité des temps à consentir aux propositions de son frère, et et que, quand on lui accorderait Chypre, sa part n'égalerait pas encore à beaucoup près celle de son aîné. Canuléius et Quintus, envoyés de Rome pour pacifier les différends des deux frères, s'élevèrent contre cette prétention. Ils rendirent témoignage à la vérité que soutenait Ménithylle, député à Rome par l'aîné, que le plus jeune leur était redevable non-seulement de la Cyrénaïque, sur laquelle il avait été établi roi, mais encore de la vie; que, detesté du peuple, il s'était cru trop heureux de régner sur cette région; que le traité avait été ratifié en présence des autels, et que de part et d'autre on avait juré de se tenir parole. Ptolémée contesta tous ces faits, et le sénat voyant qu'en effet le partage n'était point égal, profita habilement de la querelle des deux frères pour diminuer les forces du royaume d'Égypte en les divisant, et accorda au plus jeune ce qu'il demandait; car telle est la politique ordinaire des Romains: ils mettent à profit les fautes d'autrui pour étendre et affermir leur domination, et se conduisent à l'égard de ceux qui commettent ces fautes, de façon que, quoiqu'ils n'agissent que pour leur intérêt, on leur a encore obligation. Comme donc la grande puissance de l'Égypte leur faisait craindre qu'elle ne devînt trop formidable, si elle tombait entre les mains d'un souverain qui en sût faire usage, ils firent partir avec Ptolémée deux députés, Titus Torquatus et Cn. Mérula, pour mettre ce prince en possession de l'île, et établir une paix durable entre les deux frères rivaux.

—

Démétrius Soter s'évade de Rome et retourne en Syrie pour y régner.

A peine eut-on appris à Rome l'assassinat commis sur la personne d'Octavius, qu'il y arriva des ambassadeurs envoyés par Lysias de la part d'Antiochus, pour faire voir que les amis du prince n'avaient aucune part à la mort du député. Le sénat renvoya ces ambassadeurs sans leur répondre et sans rien dire de ce qu'il pensait de ce meurtre. Démétrius, frappé de cette nouvelle, fit sur-le-champ appeler Polybe, et, incertain lui-même de ce qu'il devait faire en cette occasion, lui demanda s'il était à propos qu'il eût encore une fois recours au sénat pour avoir la permission de retourner en Syrie. « Gardez-vous « bien, lui répondit Polybe, de heurter « contre une pierre qui vous a déjà fait « faire un faux pas. N'espérez rien que

« de vous-même. Que ne fait-on pas « pour régner? vous avez dans les con- « jectures présentes toutes les facilités « possibles de reprendre la couronne « qui vous appartient. » Le prince com- prit ce que cela voulait dire, et ne répliqua point. Peu de temps après, il fit part à un de ses officiers, nommé Apollonius, du conseil qui lui avait été donné. Celui-ci, jeune encore et sans finesse, lui conseilla au contraire de faire encore une tentative auprès du sénat. « Je suis persuadé, lui dit-il, « qu'après vous avoir injustement dé- « pouillé du royaume de Syrie, il « n'aura point encore l'injustice de « vous retenir plus long-temps en ôtage. « Il est trop absurde que vous restiez « en Italie pour garant du jeune Antio- « chus. » Démétrius s'arrête à ce conseil, entre dans le sénat, et demande que, puisqu'on avait mis Antiochus sur le trône de Syrie, au moins on ne l'obligeât pas, lui, de rester en ôtage pour ce prince. Il eut beau accumuler raisons sur raisons, le sénat s'en tint à son premier plan, et l'on ne peut l'en blâmer. Quand il avait assuré le royaume au jeune Antiochus, ce n'est pas que Démétrius n'eût solidement prouvé que ce royaume était à lui de droit; mais parce qu'il était de son avantage qu'Antiochus le possédât. Les mêmes raisons subsistaient lorsque Démétrius se présenta la seconde fois. Il était donc raisonnable que le sénat ne changeât rien à ses premières dispositions.

Au reste, cette démarche, quelque vaine qu'elle fût, servit à faire sentir à Démétrius combien l'avis de Polybe était sensé, et il se repentit de la faute qu'il avait faite. La noble fierté qui lui était naturelle et son courage le portèrent à la réparer. Il s'aboucha avec Diodore, qui depuis peu était revenu de Syrie, et le consulta sur ce qu'il avait à faire. Ce Diodore avait été son gouverneur, homme habile dans le maniement des affaires et qui avait observé avec soin l'état du royaume. Il lui fit voir que depuis le meurtre d'Octavius tout y était en confusion; que le peuple se défiait de Lysias et Lysias du peuple; que le sénat romain n'imputait qu'aux créatures du roi la mort de son député; que le temps ne pouvait lui être plus favorable; qu'il n'avait qu'à se remontrer à la Syrie; que tous les peuples se réuniraient pour lui mettre le sceptre entre les mains, n'y parût-il accompagné que d'un page; qu'après l'attentat dont on croyait Lysias coupable, il n'y avait nulle apparence que le sénat osât le protéger; que tout dépendait du secret, et de sortir de manière que personne n'eût connaissance de son dessein.

Démétrius goûte ce conseil, fait venir Polybe, lui communique son projet, le prie d'y prêter la main et de lui chercher des expédiens pour s'évader. Polybe alors avait à Rome un intime ami, nommé Ménylle, natif d'Alabanda, qui avait été député par l'aîné des deux Ptolémées pour être son agent auprès du sénat contre le plus jeune. Il en parla au prince comme de l'homme du monde qu'il connaissait le plus propre à le tirer d'embarras. En effet, Ménylle se chargea d'abord de disposer tout pour le départ. Un bâtiment carthaginois était à l'ancre au port d'Ostie, et devait dans peu mettre à la voile pour porter à Tyr les prémices des fruits de Carthage : on choisissait pour cela les meilleurs vaisseaux. L'ambassadeur de Ptolémée y demanda place pour lui, comme s'il voulait retourner en Égypte, et convint du prix pour son passage, et cela ouvertement et en présence de tout le monde; de sorte qu'il fit transporter toutes les provisions qu'il voulut, et

traita avec les matelots, sans que personne le soupçonnât. Quand tout fut prêt pour l'embarquement, et qu'il ne restait plus à Démétrius qu'à se disposer lui-même, ce prince fit partir Diodore, son gouverneur, afin qu'il le précédât dans la Syrie, et qu'il observât quelles étaient les dispositions des peuples à son égard. Il découvrit ensuite son dessein à Méléagre et à Ménestée, frères d'Apollonius, qui avait été élevé à Rome avec lui, et à qui d'abord il avait fait part de ce qu'il projetait. Ces trois Syriens étaient fils d'un Apollonius qui avait eu beaucoup de crédit sous Séleucus, et qui, après que le sceptre fut passé entre les mains d'Antiochus, s'était retiré à Milet. Ils furent les seuls à qui Démétrius s'ouvrit sur sa fuite, quoiqu'il eût un très-grand nombre de domestiques.

Le jour marqué pour le départ étant proche, le jeune prince invita ses amis à un grand souper dans une maison d'emprunt; il ne pouvait les recevoir chez lui, et c'était sa coutume de régaler tous les soirs tous ceux qui s'étaient attachés à sa personne. Ceux qui étaient du secret étaient convenus qu'aussitôt après le souper ils partiraient pour Ostie, n'ayant chacun qu'un seul valet avec eux; car ils avaient envoyé les autres à Anagnia, comme devant eux-mêmes s'y trouver le lendemain. Polybe alors était malade et obligé de garder le lit; mais, averti de tout ce qui se passait par Ménylle, et craignant que le jeune prince, qui naturellement aimait les plaisirs de la table, ne s'y livrât avec trop peu de précaution, il lui écrivit un billet qu'il cacheta, et envoya sur le soir, avec ordre au porteur, de demander le maître d'hôtel du prince, de lui mettre le billet entre les mains, sans lui dire qui il était, ni de quelle part il venait, et de le prier de le faire lire incessamment à Démétrius. Cela fut ponctuellement exécuté. Démétrius ouvre le billet et lit : « Pendant que l'on diffère, la mort « vient nous surprendre. On gagne « plus à oser quelque chose. Osez donc, « essayez, agissez, sans vous inquiéter « du succès. Hasardez tout plutôt que « de vous manquer à vous-même. Soyez « sobre, ne vous fiez à personne; ce « sont les nerfs de la prudence. » Après avoir lu ce billet, Démétrius comprit de qui il venait, et à quelle intention il avait été écrit. Sur-le-champ il feignit un mal de cœur, et retourna en son logis. Ses amis l'y suivirent. Il donna ordre à ceux de sa maison qui ne devaient pas être du voyage, de partir sur l'heure avec des filets et sa meute pour Anagnia, et de le venir joindre à Circée, où il avait coutume de chasser, et où il avait eu occasion de faire connaissance avec Polybe. Il découvrit ensuite son dessein à Nicanor et à ceux de sa suite, et les exhorta à entrer dans son entreprise. Ils y consentirent avec joie, et, suivant ses ordres, retournèrent chez eux, et ordonnèrent à leurs domestiques de prendre au point du jour le chemin d'Anagnia, et de se rendre au rendez-vous de chasse à Circée, où ils devaient se trouver eux-mêmes le lendemain avec Démétrius. Ces ordres donnés, ils partirent dès la nuit même pour se rendre à Ostie.

Durant cet intervalle, Ménylle, qui était parti devant, avait déclaré au capitaine du vaisseau carthaginois qu'il avait reçu du roi son maître de nouveaux ordres qui le retiendraient encore quelque temps à Rome, et qui l'obligeaient d'envoyer à Ptolémée quelques jeunes hommes d'une fidélité éprouvée pour l'informer de ce que son frère faisait à Rome; qu'il ne partirait donc pas, lui, mais que vers le milieu de la

suit, ces jeunes gens viendraient s'embarquer. Ce changement ne fit nulle peine au capitaine. Il lui était fort indifférent de recevoir tel ou tel sur son bord, dès que le payement qu'il recevait était égal. En effet, le prince et sa troupe, au nombre de seize personnes, en comptant les pages et les valets, arrivèrent à Ostie sur les trois heures du matin. Ménylle conversa quelque temps avec eux, leur montra les provisions qu'il avait faites, les recommanda vivement au capitaine, et ils s'embarquèrent. Au point du jour le pilote leva l'ancre; tout se fit à l'ordinaire dans le vaisseau, sans qu'il pensât avoir sur son bord d'autres personnes que quelques officiers que Ménylle envoyait à Ptolémée. Le lendemain à Rome on ne s'avisa point de s'informer où était Démétrius, ni ceux qui en étaient sortis avec lui. On les croyait à Circée, où se trouvèrent aussi ceux qui y avaient été envoyés, pensant les y rencontrer. On n'apprit la fuite du prince que par un page qui, fouetté à Anagnia courut à Circée pour s'en plaindre à son maître, et qui ne l'y trouvant pas, ni sur le chemin de Circée à Rome, le dit dans cette ville aux amis du prince et à ceux qui étaient restés dans sa maison. On ne commença à soupçonner qu'il s'était évadé que quatre jours après son départ. Au cinquième les sénateurs s'assemblèrent pour délibérer sur cette affaire, mais alors le vaisseau qui portait le prince avait six jours d'avance, et il avait doublé le détroit de Sicile. Il était trop éloigné, et il voguait trop heureusement pour que l'on pût espérer de l'atteindre; et quand on aurait voulu le poursuivre, on n'était pas maître d'arrêter Démétrius. Ainsi, quelques jours après, l'on prit le parti de députer Tibérius Gracchus, Lucius Lentulus et Servilius Glaucias, avec ordre d'examiner de près l'état de la Grèce, de passer de là en Asie pour y observer Démétrius, y étudier les dispositions des autres princes, et accommoder les différends qu'ils avaient avec les Gallo-Grecs.

Tibérius eut ordre de veiller en personne sur toutes ces affaires. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

—

Caton, ainsi que le rapporte Polybe dans le XXIe livre de son Histoire, se plaignait avec indignation que quelques personnes eussent introduit dans Rome un genre de corruption venu de l'étranger, à tel point qu'un bel adolescent se vendait plus cher qu'un champ fertile. (*Athenæi* lib. VI, c. 21.) SCHWEIGH.

—

Le plus jeune des Ptolémées tâche de se mettre l'île de Chypre et la Cyrénaïque.

Ce prince, arrivé dans la Grèce avec les députés romains, y éleva un grand nombre de soldats mercenaires, et avec eux un certain Macédonien, nommé Damasippe, qui, après avoir fait égorger tous les membres du conseil public de Phacon, avait été obligé de sortir de la Macédoine avec sa femme et ses enfans. De là Ptolémée fut dans la Périée, petit canton sur la côte de Rhodes et vis-à-vis de cette île. De la Périée, où il avait été bien reçu, il se proposa de passer en Chypre. Mais Torquatus et ses collègues, le voyant rassembler beaucoup de troupes étrangères, le firent souvenir que le sénat avait ordonné qu'on le reconduisît sans guerre dans son royaume, et lui persuadèrent de congédier ses troupes dès qu'il serait arrivé à Sida, de quitter le dessein d'entrer dans l'île de Chypre, et de faire en sorte qu'ils pussent se joindre sur les frontières de la Cyré-

naïque; que les députés romains iraient à Alexandrie; qu'ils engageraient son aîné à consentir à ce que l'on souhait de lui; qu'ils reviendraient le joindre sur ces frontières, et qu'ils amèneraient son frère avec eux. Ptolémée, sur la foi de ces promesses, abandonna le dessein de conquérir l'île de Chypre, licencia ses troupes étrangères, vint en Crète avec Damasippe et C. Mérula, un des députés; de Crète, avec quelques mille hommes qu'il y avait levés, il alla à Libyna, d'où il alla mouiller au port d'Apis.

Torquatus et Titus, arrivés à Alexandrie, firent tous leurs efforts pour porter l'aîné des Ptolémées à faire la paix avec son frère, et à lui accorder l'île de Chypre. Mais tandis que ce prince, tantôt en promettant quelque chose, tantôt en refusant d'en écouter d'autres, tâche de gagner du temps, le plus jeune, campé à Libyna avec ses Chypriotes, selon qu'il en était convenu, s'impatiente de n'apprendre aucune nouvelle. Il envoie Mérula à Alexandrie dans la pensée que deux députés auraient plus de pouvoir qu'un seul sur l'esprit de son frère. En vain il attend son retour; le temps se passe, quarante jours s'écoulent sans qu'il apprenne rien de nouveau : son inquiétude est extrême. En effet, son aîné, à force de caresses, avait mis les députés dans ses intérêts, et les retenait chez lui, quelque répugnance qu'ils eussent à y rester.

Pendant ces délais, Ptolémée le jeune apprend que les Cyrénéens se révoltent contre lui; que les autres villes entrent dans la même conspiration, et que l'Égyptien Ptolémée, qu'il avait fait gouverneur du royaume, lorsqu'il en était sorti pour aller à Rome, avait part à cette rébellion. Il apprend encore peu de temps après que les Cyrénéens sont en armes. Sur ces nouvelles, de peur qu'en voulant subjuguer l'île de Chypre il ne perde Cyrène, laissant là tout le reste, il prend la route de cette ville. Arrivé au lieu qu'on appelle la Grande-Descente, il trouve que les Libyniens, joints aux Cyrénéens, s'étaient emparés des détroits. Cet événement l'inquiète; il partage sa petite armée en deux corps; il en met un sur des vaisseaux, avec ordre de doubler les détroits et de tomber brusquement sur les ennemis; il se met à la tête de l'autre, les attaque de front, et tâche de gagner le haut de la montagne. Les Libyniens, épouvantés de cette double attaque, abandonnent leur poste. Ptolémée se rend maître du sommet et d'un château fortifié de quatre tours qui y était, et où il trouva une très-grande abondance d'eau. De là, traversant un désert, il arriva en sept jours de marche à Cyrène, suivi des Mocuriniens qui s'étaient joints à ses troupes. Les Cyrénéens l'attendaient de pied ferme, campés et formant une armée de huit mille fantassins et de cinq cents chevaux. L'esprit de Ptolémée ne leur était pas inconnu; ils savaient ce qui s'était passé à Alexandrie; ils prévoyaient que ce prince les gouvernerait moins en roi qu'en tyran. Loin de se soumettre de bon gré à sa domination, ils résolurent de sacrifier tout à la défense de leur liberté. Ils osèrent, en effet, s'approcher de lui. La bataille se donne, et Ptolémée fut défait. (*Ambassades.*) Dom THUILLIER.

—

Députation à Rome de la part du plus jeune des Ptolémées.

Mérula revient enfin d'Alexandrie, et déclare à Ptolémée que son frère avait rejeté toutes les propositions qu'on lui avait faites, et qu'il voulait qu'on s'en tînt aux articles dont on était convenu, et qu'on avait réciproquement acceptés.

Sur ce rapport, le roi fit partir pour Rome Coman et Ptolémée son frere, avec Mérula, et leur donna ordre de porter des plaintes au sénat contre l'injustice que lui faisait le roi d'Égypte, et le peu d'égards qu'il avait pour le peuple romain. Ces députés, dans leur route, renvoyèrent aussi Titus, qui n'avait pu non plus rien gagner. Telle était la situation des affaires à Alexandrie et dans la Cyrénaïque. (*Ibid.*)

V.

Au mépris des traités qu'il avait faits, des paroles qu'il avait données, Antiochus porta la guerre chez Ptolémée, ne prouvant que trop bien la vérité de ce mot de Simonide, — Il est difficile d'être homme de bien. — Avoir du penchant au bien, et s'en donner jusqu'à un certain point les dehors, c'est chose aisée; mais y tendre de toutes les forces de sa volonté et avec persévérance sans rien mettre au-dessus de la justice et de l'honneur, voilà qui est moins facile à exécuter.

—

Dans un complot, ce n'est pas celui qui dénonce ses complices par crainte ou découragement que nous regardons comme un homme de bien, mais celui qui supporte les conséquences et la punition de la révélation sans en être cause. Quant à celui qui, sous l'influence d'une peur secrète, place sous les yeux du maître les fautes des autres, et qui rétablit pour ainsi dire des faits que le temps eût enveloppés de ses voiles, comment un tel homme aimerait-il des historiens?

—

Toujours les malheurs qui surpassent notre attente nous font oublier de moindres malheurs.

Ne voit-on pas aussi l'incertitude et l'inconstance de la fortune dans les circonstances où un homme qui croit édifier pour soi, n'édifie que pour ses ennemis? comme Persée, qui élève des colonnes, et n'a pas le temps de les achever; Lucius Émilius les termine et y place ses statues.

Il convient au même génie d'ordonner savamment un combat et un festin, d'être le vainqueur du banquet, et de se montrer tacticien habile devant l'ennemi.

—

Ce fut bien, selon le proverbe, prendre le loup par les oreilles, que de prendre Lemnos et Délos. Les différends des Athéniens avec Délos leur donnèrent bien du tourment, et quant à Haliarte, ils en tirèrent plus d'ennui que d'avantage.

Les habitans de Péra sont semblables à des esclaves tirés inopinément des fers qui, pleins de confiance pour le présent, s'agitent sans relâche, et ne croiraient pas comprendre pourquoi on les a délivrés, s'il ne faisaient quelque chose d'extraordinaire et d'opposé à ce que font les autres.

Plus les Romains paraissaient acharnés après Eumène, plus les Grecs redoublaient envers lui d'égards, par suite de ce sentiment naturel aux hommes qui les porte à favoriser celui qu'on opprime. (Angelo Mai et Jacobus Geel.)

FRAGMENS

DU

LIVRE TRENTE-DEUXIÈME.

I.

Le sénat prend le parti du plus jeune des Ptolémées et rompt avec l'aîné.

Avec les ambassadeurs du plus jeune de ces deux princes, arrivèrent à Rome ceux de l'aîné, dont le chef était Ménylle d'Alabanda. Dans le sénat ils firent de longs discours, et se reprochèrent en face les uns aux autres des choses très-odieuses. Après les avoir entendus, le sénat, sur le témoignage de Titus et de Mérula, qui favorisaient vivement le roi de la Cyrénaïque, fit un décret qui portait : que Ménylle avec ses adjoints sortiraient de Rome dans l'espace de cinq jours, que le peuple romain renonçait à toute alliance avec le roi d'Égypte, et qu'on députerait à son frère pour lui apprendre ce qui avait été arrêté en sa faveur. Publius Apustius et C. Lentulus furent choisis pour cette ambassade, et sur-le-champ ils partirent pour Cyrène. Ptolémée n'eut pas plutôt appris que le sénat s'était déclaré pour lui, que, fier d'une si grande protection, il se mit à lever des troupes pour se soumettre l'île de Chypre, dont la conquête l'occupait tout entier. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

Démêlés de Massinissa avec les Carthaginois, toujours décidés par les Romains en faveur de ce prince, quoiqu'il n'eût pas toujours raison.

En Afrique, Massinissa, déjà quelque temps avant l'époque dont nous parlons, avait été violemment tenté de s'emparer du territoire qui est autour de la petite Syrte, et qu'on appelle Emporia. Les villes y étaient en grand nombre, le pays beau, les revenus qu'on en tirait très-considérables. Il prit enfin le parti d'envahir ce riche domaine sur les Carthaginois. Maître du plat pays, il n'eut pas de peine à conquérir la campagne. Jamais les Carthaginois ne se sont fort entendus à la guerre sur terre, et d'ailleurs la longue paix dont ils avaient joui jusqu'alors avait extrêmement affaibli leur courage. Mais il n'eut pas tant de facilité à subjuguer les villes. Les Carthaginois les défendirent si bien, qu'il ne put y entrer. Pendant toutes ces hostilités, les Carthaginois envoyaient à Rome pour se plaindre du roi de Numidie, et le roi y députait aussi, de sa part, pour se justifier contre les Carthaginois. Mais quelque droit qu'eussent les députés de ce peuple, les juges étaient toujours pour Massinissa, non que la justice fût du côté de ce prince, mais parce qu'il était de l'intérêt du sénat de décider en sa faveur. Le prétexte de ces hostilités était que le roi de Numidie ayant demandé passage aux Carthaginois par le territoire voisin de la petite Syrte, pour poursuivre un rebelle nommé Aphtérate, les Carthaginois le lui avaient refusé, sous prétexte qu'il n'avait aucun droit sur cette contrée. Mais ce refus leur coûta cher : ils furent tellement pressés que, non-seulement ils perdirent la

campagne et les villes, mais qu'on les obligea de payer cinq cents talens pour les fruits qu'ils en avaient perçus depuis le commencement de la contestation. (*Ibid.*)

—

Prusias, Eumène et Ariarathe députent à Rome.

Le premier de ces rois envoya des ambassadeurs à Rome avec des Gallo-Grecs pour porter des plaintes contre Eumène. Celui-ci fit faire le même voyage à son frère Attalus pour répondre aux accusations de Prusias. Ariarathe y députa aussi, et ses ambassadeurs, en présentant une couronne de la valeur de dix mille pièces d'or, devaient faire connaître au sénat de quelle manière il avait reçu Tibérius, et le prier qu'on lui déclarât ce qu'on souhaitait de lui, et qu'il était prêt à exécuter tout ce qu'on jugerait à propos de lui ordonner. (*Ibid.*)

—

Accueil que fait Démétrius aux ambassadeurs romains. Il députe lui-même à Rome et y fait conduire les meurtriers d'Octavius.

Dès que Ménocharès fut arrivé à Antioche et qu'il eut fait part à Démétrius de l'entretien qu'il avait eu avec Tibérius et les autres commissaires dans la Cappadoce, ce prince crut n'avoir rien de plus important à faire que de gagner leur amitié autant qu'il lui serait possible. Tournant donc de ce côté-là toutes ses pensées, il leur envoya des ambassadeurs, d'abord dans la Pamphylie, ensuite à Rhodes, où on leur fit de sa part tant de promesses, qu'enfin il obtint d'eux qu'ils le déclareraient roi. Tibérius contribua beaucoup à lui faire avoir le royaume de Syrie. Il lui voulait du bien, et il s'employa dans cette occasion avec tout le zèle qu'on pouvait attendre d'un ami. Le prince, après un bienfait si signalé, fit partir sans délai pour Rome des ambassadeurs qui, outre une couronne, livrèrent au sénat celui qui avait tué Octavius et le grammairien Isocrate. (*Ibid.*)

II.

Ambassadeurs d'Ariarathe et d'Attalus bien reçus à Rome.

Les ambassadeurs d'Ariarathe, introduits dans le sénat, offrirent une couronne de la valeur de dix mille pièces d'or, firent valoir, comme ils devaient, l'extrême attachement qu'avait le roi leur maître pour la république romaine, et en prirent à témoin Tibérius, qui attesta tout ce qu'ils avaient avancé. Sur ce témoignage, le sénat reçut la couronne avec beaucoup de reconnaissance, fit présent au prince, à son tour, de ce que les Romains estiment par dessus toutes choses, du bâton et de la chaise d'ivoire, et renvoya les ambassadeurs avant l'hiver.

Après eux Attalus arriva. Les consuls alors avaient pris possession de leur dignité. Les Gallo-Grecs que Prusias avait envoyés, et plusieurs autres députés d'Asie, étalèrent les griefs qu'ils avaient contre Attalus; et quand ils eurent fini, le sénat, non content de décharger ce prince de toutes les accusations qu'on avait intentées contre lui, le combla d'honneurs et de dignités : car, autant il avait d'aversion pour Eumène, autant il aimait Attalus et se faisait un plaisir d'en relever la gloire. (*Ibid.*)

—

Les ambassadeurs de Démétrius arrivent à Rome. — Hardiesse étrange de Leptine, meurtrier d'Octavius. — Épouvante d'Isocrate.

Ménocharès et les autres députés de Démétrius arrivèrent à Rome, appor-

tant avec eux une couronne de mille pièces d'or, et suivis du meurtrier d'Octavius. Le sénat délibéra long-temps sur les mesures qu'il avait à prendre en cette occasion. Les ambassadeurs furent enfin introduits; on reçut gracieusement leur couronne. Mais pour Leptine, l'assassin de Caïus, et Isocrate, on leur interdit l'entrée du sénat. Cet Isocrate était un de ces grammairiens qui publiquement déclament des pièces de leur métier, grand parleur, vain jusqu'à la fatuité, et odieux aux Grecs mêmes; car jamais il ne se trouvait en concours avec Alcée, que ce poëte ingénieux ne lui lançât quelques bons mots et ne le tournât en ridicule. Ce grammairien, étant venu en Syrie, commença par se mettre les Syriens à dos par le mépris qu'il en faisait; puis, se croyant trop resserré dans les bornes de sa profession, il s'avisa de parler des affaires d'état, et de débiter partout qu'Octavius avait été tué à juste titre; que les autres députés avaient mérité le même sort; qu'il ne devait pas en rester un seul pour porter la nouvelle de leur mort aux Romains; qu'un tel événement aurait humilié leur orgueil, et les aurait obligés de tempérer l'insolente autorité qu'ils usurpaient. Voilà ce qui lui attira son malheur. On remarque sur ces deux criminels un chose qui mérite, en effet, d'être transmise à la postérité. Malgré l'assassinat qu'il avait commis, Leptine ne discontinua pas de se promener tête levée dans Laodicée, et de dire tout haut qu'il avait très-bien fait de poignarder Octavius; il ne craignait pas même d'assurer que cette belle action ne s'était faite que par l'inspiration des dieux. Bien plus, quand Démétrius fut en possession du royaume, il alla le trouver, et lui dit de ne pas s'inquiéter du meurtre du député; qu'il ne décernât pour cela rien de rigoureux contre les Laodicéens; que lui-même il irait à Rome, et prouverait au sénat que c'était par l'ordre des dieux qu'il avait égorgé Octavius; et il parut, en effet, si disposé à y aller, qu'on l'y conduisit sans le lier et sans le garder. Au contraire, Isocrate n'eut pas été plutôt dénoncé, que son esprit fut troublé. Dès qu'il se vit une chaîne au cou, il ne prit plus de nourriture que très-rarement, il n'eut plus soin de son corps. Quand il entra dans Rome, ce fut un spectacle qui fit horreur. Aussi faut-il convenir que l'homme, soit par rapport au corps, soit par rapport à l'âme, est le plus horrible de tous les animaux quand il se livre au désespoir. Sa figure faisait peur à voir; à la saleté de son corps, à ses ongles et à ses cheveux, qui n'avaient été nettoyés ni coupés depuis plus d'un an, on l'aurait pris pour une bête féroce; ses regards ne faisaient que confirmer dans cette idée. En un mot, on ne pouvait le regarder sans se sentir beaucoup plus d'aversion pour lui que pour tout autre animal. Leptine joua beaucoup mieux son personnage; il persista dans ses premiers sentimens, toujours prêt à soutenir sa cause devant le sénat, faisant gloire de son action en quelque compagnie qu'il se trouvât, et prétendant que jamais les Romains ne l'en puniraient. Il prédit vrai. Le sénat, si je ne me trompe, crut que, dans l'esprit de la multitude, c'était avoir puni le crime que d'avoir le criminel entre les mains, et d'être en pouvoir de le punir quand on le jugerait à propos. C'est pour cela apparemment qu'il ne voulut ni entendre ces deux Syriens, ni prendre alors connaissance de cette affaire. Il se contenta de répondre aux ambassadeurs de Démétrius, que le roi leur maître serait ami des Romains tant qu'il leur serait aussi soumis qu'il l'était pendant qu'il demeurait à Rome. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

Députation des Achéens à Rome au sujet de Polybe et de Stratius.

Il était aussi venu des ambassadeurs de la part des Achéens pour demander le retour de ceux de cette nation qui avaient été accusés, et surtout de Polybe et de Stratius; car la plupart des autres, et presque tous les principaux d'entre eux, étaient morts pendant leur exil. Ces ambassadeurs étaient Xénon et Téléclès. Ils n'étaient chargés que de demander cette grâce en supplians, de peur qu'en prenant la défense des exilés ils ne parussent tant soit peu opposés aux volontés du sénat. On leur donna audience. Dans leur harangue, il ne leur échappa rien qui ne fût très-mesuré. Malgré cela, les Pères demeurèrent inflexibles, et prononcèrent qu'ils s'en tenaient à ce qui avait été réglé. (*Ibid.*)

—

Famille des Scipions.

La vertu de Paul-Émile, vainqueur de Persée, éclata surtout après sa mort. Tel on croyait être son désintéressement pendant qu'il vivait, tel on trouva qu'il était quand il eut expiré, et c'est principalement à cette marque que la vertu se reconnaît. Ce Romain, qui avait porté d'Espagne dans les coffres de la république plus d'argent qu'aucun autre de son temps, qui s'était rendu maître des trésors immenses de la Macédoine, et qui pouvait en disposer comme il lui aurait plu; ce Romain, dis-je, pensa si peu à s'enrichir lui-même, comme nous l'avons déjà dit, qu'après sa mort on ne trouva pas dans sa maison de quoi faire à sa femme la dot qu'elle avait apportée en mariage, et qu'il fallut vendre des terres pour achever la somme. On loue, on admire ce détachement des richesses dans quelques-uns de nos Grecs; mais on doit convenir que celui de Paul-Émile en efface entièrement la gloire : car, si ne pas recevoir de l'argent, et le laisser à celui qui le présente, comme Aristide et Épaminondas l'ont fait, est une chose digne d'admiration, combien est-il plus admirable, quand on a tout un royaume en sa puissance, et qu'on est libre d'en user à son gré, de ne rien souhaiter de ce qu'on y trouve! En cas que le fait que je viens de rapporter paraisse incroyable, je prie le lecteur d'observer ici, et partout où je dirai des Romains quelque chose d'extraordinaire, que je sais, à n'en pouvoir douter, que les Romains, attirés par la curiosité de voir les plus illustres événemens de leur histoire, ne manqueront pas de lire mon ouvrage; qu'ils sont parfaitement instruits des faits que je raconte et qui les regardent, et que je n'aurais ni pardon ni grâce à attendre d'eux, si j'avais l'imprudence de débiter des choses fausses sur leur compte. Or personne ne s'expose volontiers au péril de n'être pas cru et d'être méprisé.

Mais puisque la suite des faits nous a conduits au temps où nous devons parler de cette illustre famille, il faut que je m'acquitte de la promesse que j'ai faite dans mon premier livre, de dire dans l'occasion pourquoi et comment Scipion s'était fait à Rome une réputation au-dessus de son âge, et comment sa liaison avec moi s'était accrue à un point, que non-seulement la renommée s'en était répandue dans l'Italie et dans la Grèce, mais encore chez les nations les plus éloignées

J'ai déjà dit que notre commerce avait commencé par les entretiens que nous avions ensemble sur les livres qu'il me prêtait. Cette union avait déjà fait quelque progrès, lorsque, au temps où les Grecs évoqués à Rome devaient être dis-

persés dans différentes villes, les deux fils de Paul-Émile, Fabius et Publius Scipion, demandèrent avec instance au préteur que je demeurasse auprès d'eux. Pendant que j'y étais, une aventure assez singulière servit beaucoup à serrer les liens de notre amitié. Un jour que Fabius allait au forum, et que nous nous promenions Scipion et moi d'un autre côté, ce jeune Romain, d'une manière douce et tendre, et rougissant tant soit peu, se plaignit de ce que, mangeant avec lui et son frère, j'adressais toujours la parole à Fabius et jamais à lui. « Je sens bien, me dit-il, que cette « indifférence vient de la pensée où vous « êtes, comme tous nos citoyens, que « je suis un jeune homme inappliqué « et qui n'ai rien du goût qui règne aujourd'hui dans Rome, parce qu'on ne « voit pas que je m'attache aux exercices du forum, et que je m'applique « aux talens de la parole. Mais comment « le ferais-je? On me dit perpétuellement que ce n'est point un orateur « que l'on attend de la maison des Scipions, mais un général d'armée. Je « vous avoue que votre indifférence « pour moi me touche et m'afflige sensiblement. » Surpris d'un discours que je n'attendais pas d'un jeune homme de dix-huit ans : « Au nom des dieux, lui « dis-je, Scipion, ne dites pas, ne pensez pas que si j'adresse ordinairement « la parole à votre frère, ce soit faute « d'estime pour vous; c'est uniquement « parce qu'il est votre aîné que depuis le commencement des conversations jusqu'à la fin je ne fais attention « qu'à lui, et parce que je sais que vous « pensez de même l'un et l'autre. Au « reste, je ne puis trop admirer que « vous reconnaissiez que l'indolence ne « sied pas à un Scipion. Cela fait voir « que vos sentimens sont fort au-dessus « de ceux du vulgaire. De mon côté, je « m'offre de tout mon cœur à votre ser- « vice. Si vous me croyez propre à vous « porter à une vie digne du grand nom « que vous avez, vous pouvez disposer « de moi. Par rapport aux sciences pour « lesquelles je vous vois du goût et de « l'ardeur, vous trouverez des secours « suffisans dans ce grand nombre de « savans qui viennent tous les jours de « Grèce à Rome : mais pour le métier « de la guerre, que vous regrettez de ne « pas savoir, j'ose me flatter que je puis « plus que personne vous être de quel- « que utilité. » Alors Scipion, me prenant les mains, et les serrant dans les siennes : « Oh, dit-il, quand verrai-je « cet heureux jour, où libre de tout en- « gagement, et vivant avec moi, vous « voudrez bien vous appliquer à me for- « mer l'esprit et le cœur! C'est alors « que je me croirai digne de mes an- « cêtres. » Charmé et attendri de voir dans un jeune homme de si nobles sentimens, je ne craignais plus rien pour lui, sinon que le haut rang que tenait sa famille dans Rome, et les grandes richesses qu'elle possédait, ne gâtassent un si beau naturel. Au reste, depuis ce temps-là il ne put plus me quitter; son plus grand plaisir fut d'être avec moi; et les différentes affaires où nous nous sommes trouvés ensemble ne faisant que serrer de plus en plus les nœuds de notre amitié, il me respectait comme son propre père, et je le chérissais comme mon propre enfant.

Ce que Scipion souhaita d'abord et rechercha avec le plus d'ardeur, fut de se faire la réputation d'homme sage et rangé dans ses mœurs, et de surpasser de ce côté-là tous les Romains de son âge. Autant cette ambition était noble, autant il était difficile à Rome d'y persévérer. La plupart y vivaient dans un dérangement étrange. L'amour des deux sexes y emportait la jeunesse aux excès

les plus honteux. On y était livré aux festins, aux spectacles, au luxe, tous désordres qu'on n'avait que trop avidement pris chez les Grecs pendant la guerre contre Persée. La débauche fut portée si loin par les jeunes gens, que plusieurs d'entre eux donnaient jusqu'à un talent pour un jeune garçon. On ne doit pas être surpris que la corruption fût alors à son comble. La Macédoine subjuguée, on crut pouvoir vivre dans une sécurité parfaite, et jouir tranquillement de l'empire de l'univers. Qu'on ajoute à ce repos l'abondance extraordinaire dans laquelle les particuliers et la république se trouvèrent, quand les dépouilles de la Macédoine eurent été apportées à Rome, on cessera d'être étonné de la corruption qui y régnait alors.

Scipion sut se préserver de cette contagion. Toujours en garde contre ses passions, toujours égal à lui-même, jamais il ne se démentit. Aussi, au bout de cinq ans fut-il regardé dans toute la ville comme un modèle de retenue et de sagesse. De là il passa à la générosité, au noble désintéressement, au bel usage des richesses, vertus pour l'acquisition desquelles l'éducation qu'il avait reçue de Paul-Émile son père, jointe à ses dispositions naturelles, lui donnait une merveilleuse facilité. La fortune lui aida aussi à les acquérir par les occasions qu'elle lui présenta de les pratiquer.

La première fut la mort d'Émilie, sa mère par adoption, sœur de Paul-Émile, son père, et femme de son aïeul par adoption, je veux dire de Scipion, surnommé le Grand. Cette dame, qui avait partagé la fortune d'un mari si opulent, avait laissé en mourant à Publius tout l'appareil pompeux avec lequel elle avait coutume de paraître en public, tous les bijoux qui composent la parure des personnes de son rang, une grande quantité de vases d'or et d'argent destinés pour les sacrifices, un train magnifique, des chars, des équipages, un nombre considérable d'esclaves de l'un et de l'autre sexe, le tout proportionné à l'opulence de la maison où elle était entrée. Elle ne fut pas plutôt morte, que Scipion abandonna toute cette riche succession à sa mère Papiria, qui, ayant été répudiée il y avait déjà quelque temps par Paul-Émile, n'avait pas de quoi soutenir la splendeur de sa naissance, et ne paraissait plus dans les assemblées ni les cérémonies publiques. Quand, dans un sacrifice solennel qui se fit alors, on la vit reparaître avec le même éclat qu'avait paru Émilie, une si magnifique libéralité fit beaucoup d'honneur à Scipion parmi les dames romaines; elles levèrent les mains au ciel, elles lui souhaitèrent toutes sortes de biens. Cette générosité, en effet, mériterait dans tout pays d'être admirée, mais elle le méritait surtout dans Rome, où on ne se dépouille pas volontiers de son bien. Ce fut par là que Scipion commença à s'acquérir la réputation d'homme généreux et libéral. Et l'on juge bien que cette réputation fut grande, puisque les femmes, qui naturellement ne savent ni se taire, ni se modérer dans ce qui leur plaît, se mêlaient d'être elles-mêmes ses panégyristes.

Scipion ne se fit pas moins admirer dans une autre occasion. En conséquence de la succession qui lui était échue par la mort de sa grand'mère, il était obligé de payer aux deux filles de Scipion, son grand-père adoptif, la moitié de leur dot, qui avait été réglée par leur père et qui montait à cinquante talens. Émilie avait de son vivant payé l'autre moitié aux maris de ses deux filles. Scipion, selon les lois romaines, pouvait satisfaire à cette dette en trois

termes différens, un an pour chaque terme, après avoir livré les meubles pendant les dix premiers mois; mais dans ces dix mois il fit remettre entre les mains du banquier la somme entière. Ce terme passé, Tibérius Gracchus et Scipion Nasica, qui avaient épousé ces deux sœurs, vont chez le banquier et lui demandent s'il n'a pas reçu ordre de Scipion de leur donner de l'argent. On leur répond qu'on est prêt à leur en donner, et on leur compte à chacun vingt-cinq talens. Ils disent au banquier qu'il se trompe, et que cette somme ne doit pas être payée toute à la fois, mais en trois termes. Le banquier répond que tels étaient les ordres qu'il avait reçus. Ils ne peuvent le croire et vont trouver Scipion pour le tirer de l'erreur où il était, à ce qu'ils croyaient; et ils n'avaient pas tort de le croire, car à Rome non-seulement on ne paye pas cinquante talens avant les trois ans écoulés, mais on n'en paye pas seulement un avant le jour marqué: on y est trop attentif à ne pas se dessaisir de son argent, et trop avide du projet qu'on espère en tirer en le gardant. Ils s'informent donc de Scipion quel ordre il avait donné au banquier. « De vous « remettre toute la somme qui vous est « due, répondit-il. — Mais il ne faut « pas pour cela, répliquèrent-ils, vous « incommoder. Selon les lois, vous « pouvez encore long-temps vous ser- « vir de votre argent. — Je n'ignore « pas, leur dit Scipion, la disposition « des lois : on en peut suivre la ri- « gueur avec des étrangers; mais avec « des proches et des amis on doit en « user avec plus de simplicité et de no- « blesse. Agréez que la somme entière « vous soit payée. » Ils s'en retournèrent pleins d'admiration pour la générosité de leur parent, et se reprochant à eux-mêmes la bassesse de leurs sentimens dans les questions d'intérêt, quoiqu'ils fussent les premiers de la ville et les plus estimés.

Deux ans après, il fit un autre acte de générosité qui est bien digne d'être rapporté. Paul-Émile mort, toute sa succession passa à Fabius et à Publius, son frère; car, quoique cet illustre Romain eût eu plusieurs autres enfans, les uns avaient été adoptés dans d'autres maisons, et la mort avait emporté les autres. Comme Fabius n'était pas aussi riche que Scipion, celui-ci lui laissa toute la part qui lui était échue des biens de leur père, laquelle montait à plus de soixante talens, afin de corriger ainsi l'inégalité de biens qui se trouvait entre les deux frères.

A cette libéralité, qui fit à Rome un très-grand éclat, il en joignit une autre encore plus éclatante. Fabius ayant dessein de donner un spectacle de gladiateurs après la mort de son père, pour honorer sa mémoire, et ne pouvant pas soutenir cette dépense, qui va jusqu'à trente talens pour le moins, quand on veut que ce spectacle soit magnifique, Scipion en donna quinze pour supporter du moins la moitié de cette dépense.

Le bruit de cette action se répandit dans Rome lorsque Papiria mourut. Il était alors libre à Scipion de reprendre tout ce qu'il lui avait donné de la succession d'Émilie; mais, loin d'en user ainsi, non-seulement il fit présent à ses sœurs de tout ce que sa mère avait reçu de lui, mais il leur abandonna encore tout le bien qu'elle avait laissé, quoique, selon les lois romaines, elles n'y eussent aucun droit. Quand, dans les cérémonies publiques, on vit ses sœurs suivies du cortége et parées de tous les bijoux d'Émilie, les applaudissemens se renouvelèrent; on éleva jusqu'aux nues cette nouvelle preuve

que Scipion donnait de sa grandeur d'âme et de sa tendre amitié pour sa famille. Telles furent les libéralités dont Scipion, dès sa première jeunesse, acheta la réputation de cœur généreux et désintéressé. Quoiqu'elles lui aient coûté au moins soixante talens de son propre fond, on peut dire que ses largesses tiraient un nouveau prix de l'âge où il les faisait, et encore plus des circonstances du temps où il les plaçait, et des manières gracieuses et obligeantes dont il savait les assaisonner.

Pour la réputation de tempérance et de modération, tant s'en faut qu'elle lui ait rien coûté à acquérir, qu'il y a beaucoup gagné; car, en renonçant à certains plaisirs, il s'est fait une santé forte qu'il a conservée pendant toute sa vie, et qui, par des plaisirs honnêtes et solides, a amplement compensé ceux dont il s'était abstenu.

Il ne lui restait plus à se signaler que par la force et le courage, qualités qu'on estime par-dessus toutes les autres dans presque tout gouvernement, mais surtout à Rome. Il ne s'agissait que de s'y exercer beaucoup. La fortune lui en fournit une belle occasion. La grande passion des rois de Macédoine était la chasse, et ils avaient coutume d'assembler dans de grands parcs des bêtes pour cet exercice. Pendant tout le temps de la guerre, ces parcs étaient gardés avec soin, et Persée n'y chassait pas, occupé d'ailleurs pendant quatre ans à quelque chose de bien plus nécessaire. Ainsi les bêtes s'y étaient multipliées sans nombre. Quand la guerre eut été terminée, Paul-Émile, persuadé qu'il ne pouvait procurer à ses enfans un plus utile et plus noble divertissement que la chasse, donna à Scipion les officiers qui servaient Persée à cet usage, et pleine liberté de chasser tant qu'il lui plairait. Le jeune Romain, se regardant presque comme roi, ne s'occupa de rien autre chose pendant tout le temps que les légions restèrent dans la Macédoine après la bataille. Il profita d'autant plus de la liberté qui lui avait été donnée, qu'il était dans la vigueur de l'âge et porté naturellement à cet exercice. Semblable à un lévrier généreux, son ardeur pour la chasse était infatigable. De retour à Rome, il trouva dans moi une passion pour la chasse qui ne fit qu'augmenter la sienne; de sorte que tandis que les autres jeunes Romains passaient le temps à plaider, à saluer des juges, à fréquenter le forum, et qu'ils tâchaient de se rendre recommandables par ces sortes d'endroits, Scipion, occupé de la chasse, et y faisant quelque exploit brillant et mémorable, acquérait une gloire supérieure de beaucoup à la leur. Celle que donne le barreau ne vient guère sans faire tort à quelque citoyen; les procès ne se décident pas autrement. La gloire qu'ambitionnait Scipion ne nuisait à personne. Il disputait le premier rang non par des discours, mais par des actions. Il est vrai aussi qu'en peu de temps il surpassa en réputation tous les Romains de son âge. Personne avant lui ne fut plus estimé, quoique pour l'être il eût pris une route différente de celle qui chez les Romains était la plus ordinaire.

Au reste, si je me suis un peu étendu sur les premières années de Scipion, je l'ai fait, premièrement parce que j'ai cru que ce détail serait agréable aux gens avancés en âge et utile à la jeunesse; et, en second lieu, parce qu'ayant à raconter de lui des choses qui pourront paraître incroyables, il était bon que je disposasse mes lecteurs à les croire. Peut-être que, sans cette précaution, ignorant les raisons de certains faits qui lui sont propres, ils en feraient

honneur à la fortune et au hasard, à qui cependant l'on ne peut en attribuer qu'un très-petit nombre. Mais finissons enfin cette digression et reprenons le fil de notre histoire. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

III.

Députation des Athéniens et des Achéens à Rome, au sujet des habitans de Délos qui qui s'étaient transportés dans l'Achaïe.

Théaridas et Stéphanus avaient été envoyés à Rome par les Athéniens et les Achéens pour l'affaire des peuples de l'île de Délos. Voici ce que c'était que cette affaire. Après que Délos eut été donnée aux Athéniens, les Romains ordonnèrent aux habitans de sortir de leur île et de transporter tous leurs biens dans l'Achaïe. Ils obéirent, et furent comptés parmi ceux qui faisaient partie du conseil public et qui en recevaient les lois. En cet état, quand ils avaient quelque démêlé avec les Athéniens, ils prétendaient ne devoir être jugés que selon les lois de la confédération établie entre les Athéniens et les Achéens. Les Athéniens, au contraire, soutenant que les Déliens n'avaient pas ce privilége, ceux-ci demandèrent aux Achéens d'être délivrés de la servitude où les Athéniens les réduisaient. On députa à Rome pour avoir la décision de ce différend, et le sénat répondit qu'il fallait observer ce que les Achéens avaient légitimement établi touchant les Déliens. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

IV.

Les Issiens et les Daorsiens députent à Rome contre les Dalmates.

Déjà il était venu plusieurs fois à Rome des ambassadeurs de la part des Issiens pour se plaindre que les Dalmates infestaient leur pays et les villes de leur district, savoir, Épétion et Tragurion. Les Daorsiens faisant contre les Dalmates les mêmes plaintes, le sénat députa C. Fannius dans l'Illyrie pour savoir ce qui s'y passait, et surtout comment les Dalmates s'y gouvernaient. Tant que Pleurate vécut, ce peuple lui fut très-soumis. Mais Gentius, son successeur, fut à peine monté sur le trône, qu'ils se révoltèrent, firent la guerre à leurs voisins, et tâchèrent de les conquérir. Quelques-uns même leur payèrent tribut, et ce tribut consistait en bestiaux et en blé. Tel était le sujet de la députation de Fannius. (*Ibid.*)

V.

Fannius est mal reçu par les Dalmates. — Cause et prétexte de la guerre que Rome fit à ce peuple.

Au retour d'Illyrie, C. Fannius déclara que les Dalmates n'étaient nullement disposés à réparer les torts qu'on les accusait d'avoir faits; que loin de faire satisfaction à ceux qui se plaignaient de leurs procédés, ils n'avaient pas même voulu l'écouter, et qu'ils ne lui avaient dit autre chose, sinon qu'ils n'avaient rien à démêler avec les Romains; que leur audace avait encore été plus loin, qu'ils lui avaient refusé et le logement et les vivres nécessaires; qu'ils lui avaient enlevé les chevaux qu'une autre ville lui avait fournis; qu'il aurait même couru risque de perdre la vie par les mains de ces barbares, si, cédant au temps, il ne se fût retiré de leur pays sans éclat et sans bruit. Sur ce rapport, le sénat, indigné de la fierté et de la férocité des Dalmates, crut que le temps était venu de leur déclarer la guerre : plusieurs raisons l'y engageaient. Depuis que les Romains avaient chassé d'Illyrie Démétrius de Pharos, on avait entièrement

négligé la partie de ce royaume qui regarde la mer Adriatique. D'ailleurs, depuis la décision des affaires de Macédoine, douze ans s'étaient écoulés, pendant lesquels les Italiens avaient joui d'une paix profonde, et l'on craignait qu'un repos plus long ne les amollît et n'affaiblît leur courage. On voulut comme renouveler leur ancienne ardeur pour les armes en les leur faisant prendre contre l'Illyrie. Ajoutons qu'on voulait jeter l'épouvante parmi les Illyriens, et les rendre dociles aux ordres qui dans la suite leur seraient envoyés. Telles furent les vraies causes de la guerre contre les Dalmates. On publiait cependant hors de l'Italie qu'on ne le faisait que pour venger l'insulte qui avait été faite à Fannius; mais cette insulte n'en était que le prétexte. (*Ibid.*)

—

Ariarathe vient à Rome et y perd sa cause contre les ambassadeurs de Démétrius et d'Holopherne.

Ariarathe arriva à Rome avant la fin de l'été, et alors Sextus Julius et son collègue dans le consulat étaient entrés en charge. Dans les conférences qu'il eut avec eux, il donna la plus triste idée qu'il put du malheur dans lequel il était tombé. Mais il trouva là Miltiade que Démétrius avait député, et qui était également préparé et à réfuter ses accusations et à l'accuser lui-même. Holopherne avait aussi envoyé Timothée et Diogène, qui avaient une couronne à présenter de sa part, avec ordre de renouveler son alliance avec les Romains, de le justifier contre les plaintes d'Ariarathe, et d'en faire contre ce prince. Dans les conférences particulières, Diogène et Miltiade brillaient plus et faisaient plus d'impression que le roi de Cappadoce. On ne doit pas en être surpris. Ils étaient plusieurs contre un seul; l'éclat qui les environnait éblouissait les yeux, et on ne les détournait qu'avec peine sur un roi triste et malheureux. Aussi, quand il s'agit de plaider chacun sa cause, les ambassadeurs eurent-ils un grand avantage sur le prince. Sans aucun égard pour la vérité, il leur fut permis de dire tout ce qu'il leur plut, et tout ce qu'ils disaient demeurait sans réplique, parce qu'il n'y avait personne qui prît la défense de l'accusé. Le mensonge l'emporta sans peine sur la vérité, et ils obtinrent tout ce qu'ils voulurent. (*Ibid.*)

—

Charops.

Après la mort de Lycisque, le feu de la guerre civile s'éteignit dans l'Étolie, et la province jouit d'une tranquillité parfaite. La Béotie commença aussi à respirer après la guerre de Mnasippe de Coroné, et celle de Chrématas fut aussi très-avantageuse à l'Acarnanie. La Grèce se trouva comme purifiée par la mort de ces hommes pestilentiels. Le bonheur voulut aussi que l'Épirote Charops mourût cette année même à Brindes; mais la cruauté et les injustices que ce traître avait exercées après la défaite de Persée firent que sa mort ne mit pas fin aux troubles qu'il avait excités dans l'Épire après la guerre contre Persée; car après que Lucius Anicius eut condamné à être conduits à Rome tout ce qu'il y avait de plus illustres Grecs soupçonnés, même légèrement, d'avoir penché pour Persée, cet Épirote, ayant plein pouvoir de faire tout ce qui lui plaisait, s'emporta à tous les excès imaginables, agissant tantôt par lui-même, tantôt par le ministère de ses amis. Quoiqu'il fût jeune encore et environné de scélérats, qui ne s'étaient assemblés autour de lui

que pour s'enrichir des dépouilles d'autrui, on croyait cependant sa conduite fondée sur quelque raison et autorisée par les Romains; et ce qui le faisait croire, c'est le nombre d'amis qu'il s'était faits autrefois à Rome, et la liaison qu'il avait avec le vieillard Myrton, son fils Nicanor, et plusieurs autres hommes graves, amis des Romains, et qui, jusque là irréprochables, s'étaient prêtés je ne sais comment à ses injustices. Appuyé de ces suffrages, après avoir fait mourir beaucoup de personnes, les unes en plein marché, les autres dans leurs maisons, quelques-unes dans la campagne et sur les grands chemins, et avoir pris leurs biens, il s'avisa d'un autre stratagème. Il proscrivit tous les exilés, tant hommes que femmes, qui étaient riches, et, la terreur ainsi répandue, il tira des hommes et fit tirer des femmes par Philotides sa mère, tout l'argent qu'il put; car cette Philotides, du côté de la douceur et de la compassion, n'avait rien des personnes de son sexe. Ces malheureux n'en furent pas quittes pour la perte de leur argent : on ne laissa pas, malgré cela, de les dénoncer au peuple et de faire leur procès, et l'on trouva des juges qui, par faiblesse ou par surprise, les condamnèrent non au bannissement, mais à la mort, comme coupables de n'avoir point été pour les Romains. Ils avaient tous pris la fuite pour sauver leur vie, lorsque Charops, bien fourni d'argent et accompagné de Myrton, partit pour se rendre à Rome et y faire ratifier par le sénat ses injustes procédés. Mais les Romains donnèrent alors une belle preuve de leur équité et un spectacle bien agréable à tous les Grecs qui étaient alors à Rome, et surtout à ceux d'entre eux qui avaient été évoqués dans la ville; car Marcus Émilius Lépidus, grand prêtre et prince du sénat, et Paul-Émile, le vainqueur de Persée, homme puissant et d'un grand crédit, informés de ce que Charops avait fait dans l'Épire, lui défendirent de mettre le pied dans leurs maisons. Cette défense, devenue bientôt publique, fit un extrême plaisir à tout ce qu'il y avait alors de Grecs dans Rome. Ils furent charmés de voir la haine que les Romains témoignaient pour les méchans. Quelque temps après, Charops entra dans le sénat, mais on ne lui donna pas place parmi les personnes distinguées, et on ne lui rendit pas de réponse. On dit simplement qu'on donnerait des ordres aux députés qu'on enverrait sur les lieux. Malgré une réception si disgracieuse, Charops, au sortir du sénat, ne laissa pas d'écrire dans son pays que les Romains avaient approuvé tout ce qu'il avait fait. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

Eumène.

Ce prince avait le corps faible et délicat, l'âme grande et pleine des plus nobles sentimens. Il ne cédait en rien aux rois de son temps : du côté des belles inclinations, il les surpassait tous. Le royaume de Pergame, quand il le reçut de son père, se réduisait à un très-petit nombre de villes qui méritaient à peine ce nom; il le rendit si puissant, que ceux qui l'étaient le plus lui étaient tout au plus égaux. Il ne dut rien ni au hasard, ni à la fortune; tout lui vint de sa prudence, de son assiduité au travail, de son activité. Avide d'une belle réputation, il fit plus de bien à la Grèce et enrichit plus de particuliers qu'aucun des princes de son siècle. Pour achever son portrait, il sut si bien tenir en respect ses trois frères, quoique tous fussent dans un

âge à entreprendre par eux-mêmes qu'ils lui furent toujours soumis et lui aidèrent à défendre le royaume. Un second exemple de cette autorité sur des frères serait peut-être difficile à trouver. (*Ibid.*)

—

Attalus, frère d'Eumène.

La première preuve que donna ce prince de sa grandeur d'âme et de sa générosité fut de rétablir Ariarathe sur le trône de ses pères. (*Ibid.*)

VI.

Phénice, ville d'Épire, députe à Rome.

Aux ambassadeurs que Phénice et les exilés avaient envoyés à Rome, le sénat répondit, après les avoir entendus, qu'il donnerait ses ordres aux députés qui devaient aller en Illyrie avec C. Marcius. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

—

Prusias.

Attalus vaincu, ce prince entra dans Pergame, et, après avoir immolé des victimes dans le temple d'Esculape, il retourna dans son camp. Le lendemain, ayant amené ses troupes au Nicephorium, il renversa tous les temples et en dépouilla les statues et les images des dieux : celle d'Esculape même, qui passait pour le chef-d'œuvre de Philomaque, et à qui la veille il avait offert des sacrifices, apparemment pour se rendre ce dieu propice et favorable, il la prit sur ses épaules et l'emporta chez lui. En parlant de Philippe, j'ai déjà traité de fureur et de rage ces sortes d'hostilités. Ne faut-il pas en effet être furieux et insensé pour adorer une statue et plier les genoux, comme une femme, devant des autels, et ensuite faire insulte à la divinité même en profanant ce qui sert à son culte? C'est cependant ce qu'a fait Prusias. Au reste, en quittant Pergame, au siége de laquelle il ne se signala que par un fol emportement contre les dieux et contre les hommes, il conduisit ses troupes à Cléo, dont il tenta vainement le siége. Après quelques approches, voyant que Sosander, qui avait été élevé avec le roi et qui était entré dans cette ville avec un renfort de troupes, rendait tous ses efforts inutiles, il s'en alla à Thyatire; mais, rencontrant sur la côte qu'il longeait le temple de Diane dans l'Hiera Comé, il en pilla tous les ornemens. Il maltraita beaucoup plus celui d'Apollon, près de Temnos : il le réduisit en cendres. De là cet ennemi des hommes et des dieux prit la route de Bithynie; mais il ne rentra pas dans son royaume sans avoir porté la peine de ses crimes. Les dieux se vengèrent. Il perdit en chemin la plus grande partie de son infanterie par la disette et la dyssenterie. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

—

Athénée vient à Rome pour accuser Prusias.

Attalus, défait par Prusias, envoya Athénée, son frère, à Rome, avec Publius Lentulus, pour faire connaître au sénat ce qui lui était arrivé. Andronique, à la vérité, lui avait déjà fait le récit de la première irruption du roi de Bithynie; mais le sénat, loin d'y ajouter foi, soupçonnait Attalus d'avoir voulu attaquer Prusias, d'épier les occasions de lui faire la guerre, et de ne répandre de mauvais bruits contre ce prince que pour lui chercher querelle et le porter à prendre les armes le premier. D'un autre côté, quoique Nicomède et Antiphyle, députés de Prusias, attestassent que tout ce que l'on débitait

contre leur maître était faux, le sénat n'en voulait rien croire. Enfin, après d'exactes recherches, comme il ne pouvait être informé au juste de ce qui s'était passé, il députa Lucius Apuléius et C. Pétronius sur les lieux pour examiner quelle était la situation des affaires dans les royaumes de Bithynie et de Pergame. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

VII.

Artaxias voulait faire mourir Ara... th..; mais, d'après le conseil d'Ariarathe, il n'en fit rien, et redoubla, au contraire, d'amitié envers lui. Un généreux caractère a donc bien de la puissance, l'avis et les conseils d'un homme de bien sont donc bien efficaces, puisqu'ils sauvent non-seulement des amis, mais des ennemis acharnés, et les tournent vers de bonnes œuvres.

La beauté est la meilleure lettre de recommandation.

Il y a chez les jeunes gens un tel dévergondage, une telle manie de plaisirs blâmables, qu'on en voit acheter un talent un esclave qu'ils aiment, et d'autres payer trois cents drachmes un plat de sardines. C'est à ce sujet que Marcus disait au peuple qu'on voyait un état pencher vers sa ruine quand un bel enfant se vendait plus qu'un champ de terre, et des poissons confits plus qu'un attelage de bœufs. (ANGELO MAI, etc.)

—

Les Rhodiens, dont les institutions avaient d'ailleurs de la vitalité, me paraissent être bien déchus dans ces derniers temps. Ils avaient reçu d'Eumène vingt-huit myriades de blé, comme prêt usuraire, dont l'intérêt devait servir à solder les maîtres et les précepteurs de leurs fils. Que, dans la gêne, un particulier accepte un pareil secours de ses amis pour ne pas négliger par misère l'éducation de ses enfans, on le conçoit; mais quel est le riche qui ne consentirait à tout, plutôt que de mendier près de ses amis le salaire d'un maître pour son fils? Plus on a de raisons d'économiser en particulier, plus on doit publiquement faire ce qu'il convient et conserver le décorum. — Cela s'applique surtout aux Rhodiens, à cause des richesses de leur république et de sa dignité. (*Ibid.*)

—

Lycisque l'Étolien, homme terrible et indomptable, étant mort, les Étoliens furent d'accord et vécurent en paix. Le caractère de l'homme a une telle influence, que dans les camps ou dans les villes, dans les discussions civiles ou les soulèvemens étrangers, dans tout le monde enfin, la bonté ou la méchanceté d'un seul homme opère le bien ou le mal.

Ce Lycisque, qui était si pervers, mourut si glorieusement, que l'on accusa la fortune avec raison de prodiguer sans distinction à l'homme vertueux et au coupable la récompense d'un beau trépas. (*Ibid.*)

FRAGMENS

DU

LIVRE TRENTE-TROISIÈME.

I.

Députation des Romains vers Prusias en faveur d'Attalus. — Délibération du sénat sur les Achéens relégués en Italie.

Sur la fin de l'hiver, le sénat, sur le rapport que Publius Lentulus lui avait fait, à son retour, de ce qu'il avait vu chez Prusias, fit appeler Athénée, frère d'Attalus, et, sans perdre le temps en longues discussions, le fit partir avec trois députés, C. Claudius Centon, Lucius Hortensius et C. Arunculéius, qui tous trois eurent ordre d'empêcher que Prusias ne fît la guerre à Attalus. Il arriva en même temps à Rome des ambassadeurs de la part des Achéens, Xénon d'Égium et Téléclès de Tégée, pour demander qu'on renvoyât enfin dans leur pays les Grecs accusés d'avoir été partisans de Persée, et dispersés pour cette faute dans l'Italie. Le sénat s'assemble à ce sujet, l'affaire se propose, et peu s'en fallut qu'on ne les remît en liberté. Le préteur Aulus Postumius fut cause que la chose ne réussit pas. Les avis étaient partagés : les uns voulaient qu'on les renvoyât, les autres qu'on les retînt, et un troisième parti qu'on leur accordât la liberté, mais non pas pour le présent. De ces trois opinions Postumius n'en fit que deux, et demandant leur avis : « Que ceux, dit-il, qui « sont pour le renvoi des exilés passent « ici, et que ceux qui sont d'un autre « sentiment passent là. » Or ceux qui étaient d'avis qu'on différât encore à les renvoyer se joignirent à ceux qui voulaient qu'on les retînt; par là ce parti devint beaucoup plus nombreux que l'autre, et les exilés restèrent dans le même état. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

—

Ambassade des Achéens à Rome.

Quand, au retour des députés, on apprit dans l'Achaïe qu'il ne s'en était presque rien fallu que tous les exilés ne revinssent dans leur patrie, on conçut de grandes espérances qu'enfin cette grâce leur serait accordée; c'est pourquoi ils envoyèrent à Rome Téléclès de Mégalopolis et Anaxidame pour faire de nouvelles instances. (*Ibid.*)

—

. . . .De lui offrir cinquante talens s'il venait à Chypre, et de lui mettre sous les yeux en son nom l'espoir d'autres émolumens et honneurs s'il se rangeait en cela de son côté. (*Suidas in Προτείνειν.*) Schweighæuser.

—

Archias.

Ce malheureux traître avait formé le projet de livrer l'île de Chypre à Démétrius. La mine ayant été éventée, il fut conduit devant les juges, et, pour éviter le supplice qui lui était destiné il se

pendit au cordon d'une tapisserie. Ainsi les hommes vains se flattent toujours de vaines espérances. Celui-ci, espérant recevoir cinq cents talens de sa trahison, perdit avec la vie tous les biens qu'il possédait déjà. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

II.

Les Marseillais demandent du secours aux Romains.

Les Marseillais avaient déjà été autrefois inquiétés par les Liguriens; mais au temps dont nous parlons, réduits aux dernières extrémités et voyant deux de leurs villes, Antipolis et Nicée, assiégées, ils dépêchèrent à Rome des ambassadeurs, tant pour informer le sénat de ce qu'ils souffraient, que pour prier qu'on leur envoyât du secours. Ces députés entrèrent dans le sénat, déclarèrent les ordres dont ils étaient chargés, et il fut résolu qu'on députerait sur les lieux pour être éclairci de ce qui s'était passé, et pour essayer de ranger par des négociations les Barbares à leur devoir. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

—

Le plus jeune des deux Ptolémées vient à Rome et obtient des secours.

Dans le temps que le sénat envoya Opimius contre les Oxybiens, on vit arriver à Rome le plus jeune des Ptolémées, qui, introduit dans le sénat, se plaignit amèrement de son frère et rejeta sur lui le cruel projet qu'on avait formé de l'assassiner. Les cicatrices des plaies qu'il montra, jointes au discours touchans qu'il fit, émurent l'assemblée d'une compassion si vive, qu'en vain Néolaïdas et Andromachus s'efforcèrent de justifier leur maître; non-seulement on refusa de les écouter, mais on leur donna ordre de sortir sans délai de Rome. On choisit ensuite cinq députés, du nombre desquels étaient Mérula et Lucius, Thermus. Ils eurent ordre de prendre chacun une galère et de conduire Ptolémée en Chypre, et l'on écrivit aux alliés de Grèce et d'Asie qu'on leur permettait d'aider Ptolémée à rentrer dans son royaume. (*Ibid.*)

—

Dix commissaires sont envoyés en Asie pour réprimer la témérité de Prusias.

A leur retour de Pergame, Hortensius et Arunculéius font savoir au sénat que Prusias se moque de ses ordres; que, contre la foi des traités, il les avait enfermés dans Pergame, eux et Attalus; en un mot, qu'il n'était pas de mauvais traitement qu'il ne leur eût fait. Les Pères, indignés de cet étrange procédé, députèrent dix commissaires, dont les principaux étaient Lucius Anicius, C. Fannius et Quintus Fabius Maximus, avec ordre de finir cette guerre et d'obliger Prusias de donner satisfaction à Attalus pour les dommages qu'il lui avait causés. (*Ibid.*)

—

Guerre des Romains en faveur des Marseillais contre les Oxybiens et les Décéates.

Sur les plaintes que les Marseillais avaient portées à Rome contre les Liguriens, le sénat députa sur-le-champ Flaminius, Popilius Lænas et L. Puppius, qui, partant avec les ambassadeurs de Marseille, vinrent par mer dans le territoire des Oxybiens, dans le dessein de débarquer devant Ægitna. Les Liguriens, sur la nouvelle qu'ils reçurent que ces commissaires étaient venus pour leur commander de lever le siége de cette ville, s'opposèrent à la descente de ceux qui étaient encore

dans le port. Mais on n'arriva pas à temps pour empêcher Flaminius de descendre ; il était débarqué et ses ballots étaient déjà sur la rive. D'abord ils lui ordonnent de sortir de leur pays. Il méprise ces ordres ; on pille ses bagages. Ses domestiques les veulent défendre ; on les repousse et on les insulte ; Flaminius lui-même vient au secours ; on le couvre de blessures et on jette à terre deux de ses gens, on poursuit les autres jusqu'à leur vaisseau, et Flaminius, remonté sur son bord, est obligé, pour sauver sa vie, de couper les câbles des ancres. On le transporta à Marseille, où rien ne fut négligé pour le guérir.

Le sénat, informé de ces tristes événemens, fait partir au plus vite, avec une armée, le consul Quintus Opimius, pour se venger des Oxybiens et des Décéates. Les troupes se rendirent à Placentia ; de là, le long de l'Apennin. Le consul vint dans le pays des Oxybiens et campa sur les rives de l'Apron, où il attendit les ennemis, dont il avait ouï dire qu'ils s'assemblaient, bien résolus à combattre. Il conduisit de là son armée devant Ægitna, où le droit des gens avait été violé d'une manière si criante dans sa personne et dans celle de ses collègues. Il prit la ville d'assaut, en réduisit les habitans à l'esclavage, et envoya liés et garrottés à Rome les principaux auteurs de l'insulte qui leur avait été faite. Après cet exploit, il alla au-devant des Oxybiens qui, désespérant de fléchir le courroux des Romains, venaient, par un excès de témérité, les attaquer, au nombre d'environ quatre mille hommes, avant que les Décéates les eussent joints. Opimius, capitaine habile et expérimenté, fut frappé de leur hardiesse ; mais voyant qu'elle n'était fondée sur aucun principe, il s'attendit bien que de pareils ennemis ne feraient pas longue résistance. Il sort donc de son camp, il range ses troupes, les anime à bien faire et marche aux Oxybiens au petit pas. Le choc fut si vif qu'en un moment ils furent défaits. Plusieurs restèrent sur le champ de bataille, les autres prirent la fuite et se dissipèrent.

Les Décéates en corps d'armée se présentèrent pour secourir les Oxybiens ; mais il était trop tard. Ils rallièrent cependant les fuyards, et avec ce renfort ils vinrent attaquer les Romains. Ils combattirent avec beaucoup de courage et de vivacité. Enfin ils cédèrent, se rendirent aux Romains et leur livrèrent la ville capitale de leur pays. Le vainqueur distribua aux Marseillais toutes les terres qu'il venait de conquérir. Il voulut que les Liguriens envoyassent à Marseille des ôtages qu'on échangerait à certaine époque. Il désarma les ennemis, et fit prendre à ses soldats des quartiers d'hiver dans leurs villes. Ainsi commença et finit, en peu de temps, la guerre contre les Oxybiens et les Décéates. (*Ibid.*)

—

Aristocrate, préteur de Rhodes.

A juger de ce Rhodien par son air noble et sa taille avantageuse, on ne pouvait s'empêcher de le respecter et de le craindre. Il n'en fallut pas davantage aux Rhodiens pour lui donner le commandement de leurs armées ; mais ils se repentirent dans la suite de ne l'avoir pas bien étudié. L'occasion se présenta d'agir ; à l'épreuve de ce creuset, il ne parut plus le même. Il démentit par ses actions le jugement qu'on en avait trop légèrement porté. (*Vertus et Vices.*) Dom Thuillier.

—

Les Romains rompent avec Prusias et se disposent à lui faire la guerre.

En Asie, l'hiver n'était pas encore passé qu'Attalus se trouva un très-grand nombre de troupes. Ariarathe et Mithridate, en vertu de leur alliance avec le roi de Pergame, lui avaient envoyé de la cavalerie et de l'infanterie sous le commandement de Démétrius, fils d'Ariarathe. Tout se disposait pour la campagne, lorsqu'on apprit que les commissaires romains étaient arrivés à Quades. Attalus les y joignit, et après quelques conférences sur l'affaire présente, ils partirent pour la Bithynie. Là, ils déclarent à Prusias les ordres dont ils étaient chargés pour lui de la part du sénat. Ce prince veut bien se soumettre à quelques-uns, et refuse d'obéir à la plupart des autres. Les commissaires, choqués de cette résistance, renoncent à son amitié et à son alliance, et reprennent sur-le-champ la route de Pergame. Prusias se repent de sa faute, les suit pendant quelque temps, tâche de les toucher; ses efforts sont inutiles, il retourne chez lui et ne sait plus quel parti prendre. De retour chez Attalus, les envoyés de Rome lui conseillèrent de se tenir avec son armée sur les frontières de son royaume sans faire le premier aucun acte d'hostilité, et de mettre à couvert de toute insulte les villes et les bourgs de sa domination. Ils se partagèrent ensuite; les uns retournèrent à Rome pour y informer le sénat de la rébellion de Prusias, les autres se répandirent dans l'Ionie, quelques-uns prirent leur route vers l'Hellespont et les villes voisines de Byzance; et dans tous ces endroits ils ne travaillèrent, car c'était l'unique but qu'ils s'étaient proposé, qu'à détourner les peuples de l'alliance de Prusias et à rassembler des forces en faveur d'Attalus. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

Paix entre Prusias et Attalus

Attalus, avec le secours de tant d'alliés, se vit bientôt une flotte nombreuse. Rhodes lui fournit cinq galères à trois rangs, qui avaient été envoyées pour la guerre de Crète; Cyzique lui en donna vingt; lui-même il en avait équipé vingt-sept; de sorte qu'avec celles que d'autres alliés encore lui envoyèrent il composa une flotte de quatre-vingts galères, dont il donna le commandement à Athénée, son frère. Ce prince, cinglant vers l'Hellespont, faisait de continuelles descentes sur la côte de la Bithynie et y mettait tout au pillage. Heureusement pour Prusias, le sénat, sur le rapport des députés qu'il lui avait envoyés, en nomma promptement trois autres, Appius Claudius, Lucius Oppius et Aulus Postumius, qui, arrivés en Asie, finirent la guerre en obligeant les deux rois à souscrire à ce traité: Que Prusias donnerait, pour le présent, vingt galères pontées à Attalus; qu'il lui payerait cinq cents talens dans l'espace de vingt ans; que l'un et l'autre se renfermeraient dans les bornes de leur état, telles qu'elles étaient avant la guerre; que Prusias, en réparation des dommages qu'il avait causés dans les terres de Méthymne, d'Égium, de Cumes et d'Héraclée, restituerait à ces villes cent talens. Ces conditions acceptées, Attalus ramena ses troupes, tant de terre que de mer, dans son royaume. Ainsi fut conduite la guerre que les différends d'Attalus et de Prusias avaient allumée. (*Ibid.*)

III.

Députation des Achéens en faveur de leurs exilés.

Il arriva encore dans ce même temps à Rome une nouvelle députation des Achéens en faveur de ceux de leur nation qui avaient été évoqués en Italie. Les députés demandèrent grâce au sénat pour ces infortunés ; mais les Pères jugèrent qu'il fallait s'en tenir à ce qui avait été décidé. (*Ibid.*)

Polybe raconte, dans son livre XXXIII, que Démétrius, roi de Syrie, était un fort grand buveur et qu'il était ivre presque toute la journée. (*Athenæi* lib. x, c. 2.) SCHWEIGH.

Héraclide arrivé à Rome avec les enfans d'Antiochus. — Ambassade des Rhodiens au sujet de leur guerre contre les Crétois.

Pendant l'été, Héraclide vint à Rome et y amena avec lui Laodice et Alexandre, enfans d'Antiochus. Durant le séjour qu'il fit dans cette ville, il n'y eut point d'artifice dont il ne se servît pour obtenir du sénat ce qu'il en souhaitait. Le Rhodien Astymède, député et amiral de sa république, parut en même temps dans le sénat, et parla de la guerre que les Rhodiens avaient avec les Crétois. Les Pères, après l'avoir entendu avec beaucoup d'attention, députèrent Quintus sur les lieux et le chargèrent de terminer cette guerre. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

Les Crétois et les Rhodiens députent aux Achéens. — Éloge d'Antiphate de Crète.

Le conseil des Achéens assemblé à Corinthe, il y vint deux ambassades : l'une de la part des Crétois, dont le chef était le Gortynien Antiphate fils de Télemnaste; l'autre, de la part des Rhodiens, à la tête de laquelle était Théophanès. Ces ambassadeurs demandèrent du secours pour leur patrie; mais dans le conseil la plupart penchaient plus en faveur des Rhodiens. La célébrité de cette république, la forme de son gouvernement, le caractère de ses citoyens, réunissaient presque tous les suffrages. Antiphate en fut averti, et voulut rentrer dans l'assemblée. Il y rentra, en effet, avec la permission du préteur; il y parla avec plus de poids et de dignité qu'on ne devait en attendre d'un Crétois. Aussi ce jeune homme n'avait-il rien des défauts de son pays. La liberté avec laquelle il plaida la cause de sa patrie plut par elle-même aux Achéens; mais ce qui l'aida à gagner ses auditeurs, c'est que, pendant la guerre de Nabis, Télemnaste, son père, était venu au secours des Achéens, avec cinq cents Crétois. Malgré cela, on allait accorder aux Rhodiens les forces qu'ils demandaient, lorsque Callicrate dit que, sans l'aveu des Romains, il ne fallait ni faire la guerre contre personne, ni donner de secours à personne. Il ne fallut que ce mot pour empêcher qu'on ne prît quelque résolution. (*Ibid.*)

IV.

Attalus, fils d'Eumène, et Démétrius, fils de Démétrius Soter, viennent à Rome. — Héraclide obtient du sénat que les enfans d'Antiochus retournent en Syrie.

Entre les ambassadeurs qui étaient venus à Rome de différens endroits, Attalus, fils d'Eumène, fut le premier à qui le sénat donna audience. Quoique fort jeune encore, il avait fait ce voyage pour se faire connaître au sénat, et demander la continuation de son amitié et du droit d'hospitalité que son

père avait toujours si constamment conservé avec le peuple romain. Il reçut du sénat et des amis du roi son père toutes les marques d'amitié qu'il devait attendre. On lui accorda tout ce qu'il souhaitait; on lui fit tous les honneurs qui convenaient à son âge, et, quelques jours après, il repartit pour ses états. Dans toutes les villes de Grèce où il passa, il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie.

Démétrius était arrivé en même temps à Rome. Comme ce n'était qu'un enfant, l'appareil de sa réception fut médiocre, et il ne fit pas long séjour. Quand il fut parti, Hiéroclès, qui depuis long-temps était dans la ville, conduisit avec lui dans le sénat Laodice et Alexandre. D'abord le jeune prince pria les Pères Conscrits en peu de mots de se rappeler combien Antiochus leur était cher, et l'alliance qu'ils avaient avec lui; de le mettre en possession du trône que son père avait occupé, ou du moins de lui accorder la liberté de retourner en Syrie, et de ne pas empêcher qu'on ne l'aidât à recouvrer le royaume de ses pères. Héraclide prenant ensuite la parole, fit un grand éloge d'Antiochus, s'éleva vivement contre Démétrius et conclut en disant que l'on devait accorder au jeune prince et à Laodice, sa sœur, la liberté de retourner dans leur patrie; que rien n'était plus juste, puisqu'ils étaient enfans naturels d'Antiochus. Tout ce qu'il y avait de gens sensés parmi les sénateurs fut choqué de ce discours. On regarda cela comme une de ces fictions que les poëtes produisent sur la scène, et on n'eut que de l'horreur pour l'auteur de cette intrigue. Le plus grand nombre cependant, fasciné par l'artificieux Héralide, conclut à dresser un décret en ces termes : « Alexan-« dre et Laodice, enfans d'Antiochus, « qui a été notre ami et notre allié, ont « demandé, dans le sénat, qu'il leur « fût permis de retourner dans leur « patrie et d'implorer le secours de « leurs amis, pour remonter sur le « trône de leur père, et le sénat leur « permet l'un et l'autre. » Ces permissions obtenues, Héraclide leva sur-le-champ des troupes étrangères et attira dans son parti tout ce qu'il put de personnages illustres. De Rome il alla à Éphèse, et là il fit les préparatifs de la guerre qu'il méditait. (*Ambassades.*) Dom THUILLIER.

V.

Beaucoup d'hommes, par avarice ou par ambition, sont précipités du haut de leur fortune, comme Holopherne, roi de Cappadoce, qui finit par se perdre et tomber du trône. Quant à nous, racontant succinctement le retour d'Ariarathe dans son royaume, nous continuerons l'histoire suivant l'ordre que nous nous sommes imposé pour tout notre ouvrage. En effet, après avoir négligé les affaires de la Grèce, nous avons entrepris celles d'Asie en Cappadoce, parce qu'on ne peut raisonnablement séparer le départ d'Ariarathe pour l'Italie, de son retour au trône; nous donnerons ensuite une esquisse des affaires grecques, à l'époque où arriva l'étrange événement au sujet de la ville d'Orope. Nous en parcourrons quelques points, nous en laisserons d'autres, resserrant ainsi toute l'aventure, de peur que l'obscurité qui enveloppe une partie de ces faits ne rende notre narration diffuse et difficile à comprendre; car si le tout paraît à peine digne de l'attention d'un lecteur, comment une partie, tronquée comme elle l'est, satisferait-elle des gens peu curieux de s'instruire

Ordinairement, dans le succès on trouve des partisans, et l'on devient à charge à ses amis dans l'infortune. C'est ce qui arriva à Holopherne quand il fut ruiné ; c'est aussi l'histoire de Théotime et de bien d'autres.

Les Rhodiens accablés par ces événemens, s'abandonnèrent aux résolutions les plus absurdes, et en vinrent à l'état de ces gens qui, découragés par une longue maladie, font une mauvaise fin. Ces gens, en effet, quand ils ont pris mille espèces de remèdes, consulté tous les médecins, et que rien ne les a rétablis, fatigués de ce retard, commencent à désespérer ; ils se fient aux oracles, aux devins ; quelques-uns essayent des charlatans et de la magie. Ainsi firent les Rhodiens. Tout ayant trompé leur attente, ils se virent forcés d'en croire à des paroles, de donner du corps à des espérances, à des ombres ; et ce malheur parut mérité. Car, lorsqu'on n'a pas agi d'après un calcul sage, il faut bien que la fatalité s'accomplisse, et que l'on vienne aboutir à des événemens hors de toute prévision. Ainsi donc, placés dans cette position, les Rhodiens reprirent pour chef le chef qu'ils avaient improuvé d'abord, et firent mille autres inconséquences.

—

Quand une fois on s'est senti du penchant à aimer ou à haïr fortement quelqu'un, le moindre prétexte suffit pour décider ce penchant ou l'établir.

Mais je crains de divaguer malgré moi, et, comme dit le proverbe, de n'arriver qu'à traire un oiseau, ou à recevoir du lait dans un crible ; en effet, si j'insistais plus long-temps sur des fables aussi manifestes, tout en visant à l'exactitude, je ne produirais qu'un récit vide de sens ; je m'arrête donc pour ne pas écrire des songes, et n'exposer personne à lire les songes d'un homme éveillé. (ANGELO MAI et JACOBUS GEEL, *ubi suprà.*)

FRAGMENS

DU

LIVRE TRENTE-QUATRIÈME.

I.

Quelques écrivains, comme Éphore et Polybe, ont fait entrer dans l'histoire générale des peuples la description de leurs pays respectifs. (*Strabo, Geograph.* lib. VIII, *sub init.*) SCHWEIGHÆUSER.

—

Polybe, après avoir fait de grands éloges d'Éphore, et avoir dit qu'Eudoxe raconte fort bien l'histoire grecque, mais qu'Euphore nous fait mieux connaître les fondations des cités, les familles, les transmigrations, les chefs d'établissement, ajoute : « Moi, j'exposerai l'état actuel des choses, quant à la situation des lieux et leurs distances ;

car voilà ce qui appartient le plus proprement à la chorographie. » (*Strabo, Geograph.* lib. x.) SCHWEIGH.

—

Quelques personnes me demanderont peut-être pourquoi je n'ai pas parlé, et avec beaucoup de détails, du détroit placé vers les Colonnes d'Hercule, de la mer extérieure et de sa nature, des îles Britanniques et de la confection de l'étain, des mines d'or et d'argent qui se trouvent en Ibérie, dont plusieurs auteurs ont raconté tant de choses et même tant de faits contradictoires. Je répondrai que j'ai passé toutes ces choses sous silence non pas parce que je les jugeais peu dignes de l'histoire, mais d'abord parce que je ne voulais pas interrompre ma narration pour faire un ensemble de chacune des choses en particulier, et détourner ainsi de l'attention qu'on doit porter à la série des faits, l'esprit de ceux qui aiment des renseignemens de ce genre, et qu'ensuite j'avais décidé d'en faire mention, non pas çà et là et en passant, mais bien d'expliquer dans le temps et le lieu choisis par moi à cet effet tout ce qu'il m'avait été possible de trouver de vrai. (*Polybii Hist.* lib. III, c. 57.) SCHWEIGH.

II.

N'attacher à rien de vrai un merveilleux de son invention, ce n'est pas là un artifice d'Homère; il savait trop que le moyen de se rendre croyable est de mêler au mensonge un peu de vérité : c'est une observation que fait Polybe en traitant des voyages d'Ulysse. (*Strabo*, lib. I.) SCHWEIGH.

—

Polybe interprète fort bien ce qui concerne ces voyages; selon lui, « Éole enseignait aux navigateurs la façon de se conduire au passage du détroit où les côtes sont tortueuses, où des flux et reflux rendent la navigation difficile. De là Éole fut surnommé le dispensateur, le roi des vents. Ainsi Danaüs, pour avoir indiqué les sources dans l'Argolide, et Atrée, pour avoir découvert le mouvement rétrograde du soleil, de devins et d'auspices qu'ils étaient, devinrent des rois. Ainsi les prêtres des Égyptiens, les Chaldéens, les mages, à cause de leurs lumières supérieures, passèrent chez nos ancêtres pour des princes ou des grands; ainsi, dans chaque dieu, trouvons-nous l'inventeur de quelqu'une des choses les plus utiles. »

Cela posé, Polybe ne veut pas qu'on prenne pour de purs mythes ce que le poëte raconte, soit en particulier d'Éole, soit en général des voyages d'Ulysse. Dans le récit de ces courses, ainsi que dans le récit de la guerre de Troie, il aura mêlé quelques mythes; mais, en total, à l'égard de la Sicile, le poëte s'accorde avec tous ceux des autres écrivains qui rapportent les traditions locales concernant cette île et l'Italie. Polybe ne loue donc point le mot d'Ératosthène : « On trouvera le théâtre des voyages d'Ulysse, quand on aura trouvé le corroyeur de l'outre des vents. » — « Même, ajoute Polybe, tout ce qu'Homère dit de Scylla :

Vers ce roc elle attaque, en son avide rage,
Les dauphins et les chiens et les monstres plus grands
Qu'amène le hasard.....

est conforme à ce qui se passe au Scylléon et à ce qui se voit à la pêche des galiotes. En effet, les thons qui nagent en troupe le long de l'Italie, repoussés de la Sicile et entraînés dans le détroit, y rencontrent les poissons les plus forts,

tels que les dauphins, les chiens et les autres cétacés; et c'est, dit-on, de cette proie que s'engraissent les espadons et les chiens du genre des galiotes. En cet endroit, comme sur les bords du Nil et des autres fleuves sujets à des crues, il arrive la même chose qu'à un incendie de forêt, où une foule d'animaux, pour échapper, soit à la flamme, soit à l'eau, devient la proie du plus fort. » Polybe conte ensuite comment se pêchent les galiotes près du Scyllæon. « Un observateur commun dirige tous les pêcheurs stationnés deux à deux sur différentes barques birèmes; l'un rame, l'autre se tient à la proue, armé d'une lance. L'observateur annonce l'apparition du galiote. Ce poisson, en nageant, s'élève d'un tiers de son épaisseur au-dessus du niveau de la mer, et dès que la barque est à portée, le pêcheur armé lui enfonce sa lance dans le corps, d'où il ne la retire qu'en y laissant le harpon de fer dont elle est garnie à son extrémité. Ce harpon, agencé de manière à se détacher aisément de la lance, tient d'ailleurs à une longue corde qu'on laisse filer tant que l'animal blessé fait des bonds et des efforts pour échapper; quand il est fatigué, au moyen de la corde on l'amène à terre, ou même, s'il n'est pas de la plus grande taille, dans la barque. Encore que la lance tombe dans la mer, elle ne se perd point; comme elle est en partie de chêne et de sapin, le chêne plonge par son poids, mais le sapin tend à ressortir: ainsi on la retrouve facilement. Quelquefois la rameur est blessé, même au travers de la barque; tant est longue l'épée du ces galiotes, et tant cette pêche, vu la force de l'animal, ressemble pour le danger à la chasse du sanglier! »

« On peut donc juger qu'Homère fait errer Ulysse autour de la Sicile, puisque le poëte attribue à Scylla une pêche qui se pratique particulièrement au Scyllæon. Au sujet de Charybde, il rappelle ce qui se passa au détroit; car dans les vers :

Trois fois le jour vient, etc.,

trois mis au lieu de deux, est une erreur de l'observateur ou du copiste. Tout ce qu'on voit à Messine s'accorde également avec ce qu'Homère dit des lotophages. Si quelque chose diffère, on doit l'attribuer au temps, au défaut de notions; on doit l'attribuer surtout aux licences de la poésie, qui se compose d'historique, de dispositif et de mythique. Les poëtes se proposent pour but : dans l'historique, d'exprimer la vérité, comme quand, au livre du dénombrement (IIe livre), Homère rappelle les traits caractéristiques de chaque lieu, et qualifie les cités de puissance, de frontière, de féconde en colombes, de maritime; dans le dispositif, d'animer, comme quand il décrit les combats; dans le mythique, de plaire et d'étonner. Tout inventer, c'est renoncer à paraître croyable, et ce n'est pas en ce genre qu'Homère a composé, car tous regardent sa poésie comme vraiment philosophique. Nul n'en juge comme Ératosthène, qui ne veut pas que dans aucun poëme on cherche ni la saine raison ni l'histoire.... Lorsque Ulysse nous dit :

De là, durant neuf jours,
Des vents pernicieux malgré moi m'emportèrent,

probablement nous devons entendre qu'il erra dans une espèce de mer assez peu étendue (car des vents pernicieux ne font pas cheminer droit), et non qu'il fut entraîné jusque sur l'Océan, comme si des vents constamment favorables eussent pu l'y porter. En effet, ajoute Polybe (après avoir compté

22,500 stades de distance des Malées aux Colonnes), supposons que le trajet eût été fait d'une vitesse également soutenue pendant neuf jours, c'eût été pour chaque jours 2,500 stades. Or, a-t-on jamais ouï dire que les 4,000 stades qui se comptent d'Alexandrie jusqu'à Rhodes ou la Lycie, aient été faits en deux jours? Quant à ceux qui demandent comment Ulysse, ayant abordé trois fois en Sicile, n'aurait pas une seule fois traversé le détroit, on leur répondra que bien des siècles encore après lui on évitait soigneusement ce passage. »

Ainsi parle Polybe, et en général il dit bien. Toutefois, lorsqu'il prétend qu'Ulysse n'a point pénétré jusque sur l'Océan, et que, pour le prouver, il combine exactement les journées de navigation avec les distances, il est inconséquent à l'excès. En effet, Polybe tout à la fois cite le poëte,

Des vents pernicieux malgré moi m'emportèrent;

et il ne le cite pas; car Homère a dit également :

Mais du fleuve Océan bientôt suivant le cours,
Le vaisseau.....

Comme aussi :

Dans l'île d'Ogygée, au milieu de la mer,

où, selon lui, habitait la fille d'Atlas; à quoi l'on peut ajouter ce qu'il fait dire par les Phocéens :

Reculés dans le sein de la mer ondoyante,
Nous vivons séparés du reste des humains;

tous passages dans lesquels évidemment il s'agit de la mer Atlantique, et que Polybe omet pour détruire le sens des expressions les plus claires. Mais quand il soutient qu'Ulysse erra autour de la Sicile et de l'Italie, il a raison. (*Strabo*, lib. I.) SCHWEIGH.

III.

Polybe, dans sa description des diverses contrées de l'Europe, annonce qu'il ne parlera point des anciens géographes, mais qu'il examinera les opinions de ceux qui les ont critiqués, comme, par exemple, celle de Dicéarque et d'Ératosthène, le dernier des auteurs qui jusqu'alors eussent travaillé sur la géographie; comme encore celle de ce Pythéas par qui tant de monde s'en est laissé imposer. En effet, c'est Pythéas qui prétend avoir parcouru toutes les parties accessibles de la Bretagne, et qui dit que la circonférence de cette île a plus de 40,000 stades. C'est Pythéas qui nous parle de Thulé et de ces régions où il ne subsiste plus de terre proprement dite, ni mer, ni air, mais où l'on trouve seulement une espèce de concrétion de ces élémens, semblable au poumon marin, « matière, nous dit-il, qui, enveloppant de tous côtés la terre, la mer, toutes les parties de l'univers, en est comme le lien commun, et au travers de laquelle on ne saurait naviguer, ni marcher; » à quoi il ajoute que, quant à la matière pareille à la substance du poumon marin, il peut attester qu'elle existe, parce qu'il l'a vue, mais que le reste il le rapporte sur la foi d'autrui. Tels sont les récits de ce voyageur, qui, de plus, assure qu'à son retour de ces contrées, il parcourut toutes les côtes de l'Europe sur l'Océan, depuis Gadès jusqu'au Tanaïs.

« Mais, nous dit Polybe, un particulier, et un particulier peu riche, comme Pythéas, a-t-il donc pu faire des voyages de si long cours, tant par terre que par mer? Comment Ératosthène, doutant s'il devait en général ajouter foi aux relations de ce navigateur, les adopte-t-il en particulier à l'égard de

la Bretagne, de Gadès et de l'Ibérie? Autant et mieux vaudrait s'en rapporter à Évhémère de Messine : au moins celui-ci ne prétend-il avoir été par mer que dans une seule contrée inconnue, dans la Panchaïe; l'autre se donne pour avoir visité toute l'Europe septentrionale jusqu'aux bornes du monde. Hermès lui-même se vantât-il d'en avoir fait autant, on ne le croirait pas. Toutefois, Érastosthène, qui traite Évhémère de bergéen (a), veut croire aux récits de Pythéas, et cela quand Dicéarque lui-même n'y croit pas. »

L'idée d'ajouter foi à Pythéas, quand Dicéarque lui-même n'y croit pas, est bizarre. On dirait qu'Ératosthène eût dû se régler sur celui que si souvent Polybe est le premier à critiquer. Au reste, nous avons déjà dit qu'Ératosthène parlait peu pertinemment des parties occidentale et septentrionale de l'Europe. On doit le lui pardonner ainsi qu'à Dicéarque : ni l'un ni l'autre ne connaissaient les régions par eux-mêmes. Mais quelle excuse reste-t-il à Posidonius ainsi qu'à Polybe, et surtout à ce dernier, qui traite de ouï-dire populaires ce qu'Ératosthène et Dicéarque rapportent concernant les distances respectives des lieux dans certaines contrées, tandis que lui-même, non-seulement sur bien d'autres points, mais encore sur ceux à l'égard desquels il reprend l'un et l'autre, n'est pas exempt d'erreur?

Dicéarque compte 10,000 stades du Péloponnèse aux Colonnes d'Hercule, et plus de 10,000 stades du Péloponnèse au fond du golfe Adriatique. Des 10,000 stades qui, selon lui, doivent se trouver entre le Péloponnèse et les Colonnes d'Hercule, il en assigne 3,000 à la partie qui s'étend depuis le Péloponnèse jusqu'au détroit de Sicile; restent 7,000 pour le trajet depuis ce détroit jusqu'aux Colonnes.

« Je n'examine point, dit Polybe, si la distance du Péloponnèse au détroit de Sicile est effectivement de 3,000 stades; mais quant aux 7,000 autres stades, ils ne sauraient former la mesure exacte du trajet depuis le détroit de Sicile jusqu'aux Colonnes, soit en longeant la côte, soit en traversant la mer, et je le prouve. La côte forme une espèce d'angle obtus dont les côtés aboutissent, l'un au détroit de Sicile, l'autre aux Colonnes, et dont le sommet est à Narbonne. Nous pouvons donc supposer un triangle ayant pour base une ligne droite tirée au travers de la mer, et pour côtés ceux qui forment l'angle dont il vient d'être parlé. Celui de ces côtés qui tend du détroit de Sicile à Narbonne a plus de 11,200 stades, l'autre n'en a guère moins de 8,000. On convient d'ailleurs que le plus long trajet d'Europe en Libye, au travers de la mer Tyrrhénienne, n'a pas plus de 3,000 stades, et qu'au travers de la mer de Sardaigne il est encore moins long. Mais posons qu'au travers de la mer de Sardaigne ce trajet soit aussi de 3,000 stades; puis, en sus de ces données, prenons comme mesure d'une perpendiculaire abaissée du sommet de l'angle obtus du triangle sur sa base, les 2,000 stades de profondeur que le golfe Galatique peut avoir à Narbonne, dès lors il suffira des notions géométriques d'un enfant pour reconnaître que la longueur totale de la côte, depuis le détroit de Sicile jusqu'aux Colonnes d'Hercule, ne surpasse que d'environ 500 stades la ligne droite tirée au travers de la mer. Ajoutez à cette ligne les 3,000 stades qui forment la distance du Péloponnèse au détroit de Sicile, vous aurez en total, pour la ligne droite du

(a) Aristophane de Bergée s'était fait connaître par ses mensonges.

Péloponnèse aux Colonnes, plus du double de stades que Dicéarque n'en assigne; et, dans son système, vous devrez en compter encore davantage pour le trajet du Péloponnèse au fond du golfe Adriatique. »

Oui, sans doute, répondra-t-on à Polybe, sur ce dernier point l'erreur de Dicéarque devient évidente par la preuve que vous-même en donnez lorsque vous comptez du Péloponnèse à Leucade 700 stades, de Leucade à Corcyre 700, de Corcyre aux monts Cérauniens 700, des monts Cérauniens, en suivant à droite la côte d'Illyrie, jusqu'à l'Iapygie 6,130; mais quant à la distance depuis le détroit de Sicile jusqu'aux Colonnes d'Hercule, on trouvera également faux et le calcul par lequel Dicéarque ne le fait que de 7,000 stades et celui dont vous pouvez avoir démontré la justesse; car l'opinion la plus généralement reçue est que cette distance, prise directement au travers de la mer, doit être de 12,000 stades : calcul qui s'accorde avec la longueur que l'on donne à la terre habitée. Cette longueur est supposée, au plus, de 70,000 stades, dont environ 30,000 se prennent pour la portion qui s'étend vers l'ouest, depuis le golfe d'Issus jusqu'à l'extrémité la plus occidentale de l'Ibérie, et se compte ainsi : du golfe d'Issus à Rhodes, 5,000 stades; de Rhodes au cap Salmonéon, qui forme l'extrémité orientale de la Crète, 1,000; pour la longueur de la Crète jusqu'au Criu-Métopon, plus de 2,000; de là au cap Pachynum en Sicile, 4,500; du cap Pachynum, au détroit de Sicile, plus de 1,000; du détroit de Sicile aux Colonnes d'Hercule, 13,000; enfin, des Colonnes à l'extrémité du promontoire sacré de l'Ibérie, environ 3,000.

De plus, la mesure de la perpendiculaire dont parle Polybe n'est point juste, si toutefois il est vrai que le parallèle de Narbonne est à peu près celui de Marseille, et que Marseille, comme Hipparque lui-même en est persuadé, se trouve sous le parallèle de Byzance. En effet, la ligne tirée directement au travers de la mer suit le parallèle de Rhodes et du détroit des Colonnes : or, entre Rhodes et Byzance, censées se trouver toutes deux sous le même méridien, on compte environ 5,000 stades; ainsi la perpendiculaire dont il s'agit devrait en avoir autant. Mais comme on prétend aussi que le plus grand trajet d'Europe en Libye (Afrique), au travers de la Méditerranée, à partir du golfe Galatique, est de 5,000 stades, il doit y avoir ici de l'erreur; ou bien il faudrait donc que dans cette partie les côtes de la Libye avançassent beaucoup vers le nord et atteignissent le parallèle des Colonnes d'Hercule.

Polybe s'égare encore lorsqu'il suppose que cette même perpendiculaire doit passer près de l'île de Sardaigne : elle passe bien plus à l'ouest, laissant entre elle et l'île toute la mer de Sardaigne, même presque toute la mer de Ligurie.

On peut dire aussi que la longueur assignée par Polybe aux côtes est exagérée (a), mais sur ce dernier article son erreur est moins forte que sur les deux autres.

Polybe s'attache à rectifier les erreurs d'Ératosthène, et tantôt le reprend avec justice, tantôt se trompe plus que lui. Par exemple, Ératosthène compte d'Ithaque à Corcyre 300 stades, et Polybe plus de 900. D'Épidamne à Ther-

(a) Cette longueur, prise le long de toutes les côtes, est assez juste. Elle ne paraît exagérée dans Polybe que parce qu'il l'employait en ligne droite. Au reste les reconnaissances géographiques les plus modernes nous prouvent que dans cette discussion, Polybe est toujours plus près de la vérité qu'Ératosthène et Strabon

salonique, Ératosthène marque seulement 900 stades, et Polybe dit qu'il y en a plus de 2,000. Sur les deux points, Polybe a raison.

Mais Polybe se trompe plus qu'Ératosthène lorsque, voyant que celui-ci avait compté 7,000 stades de Marseille au détroit des Colonnes, et 6,000 depuis les Pyrénées jusqu'à ce même détroit, il veut qu'à partir des Pyrénées la distance jusqu'aux Colonnes n'ait guère moins de 8,000 stades, et qu'à prendre de Marseille elle soit de plus de 9,000. Ératosthène, à cet égard, s'éloigne moins du vrai. En effet, l'on convient aujourd'hui que, sauf les détours de la route, la longueur totale de l'Ibérie, prise des Pyrénées à la côte occidentale, n'est pas de plus de 6,000 stades. Polybe donne au Tage, depuis sa source jusqu'à son embouchure, un cours de 8,000 stades, non pas en y comprenant les sinuosités auxquelles un géographe n'a jamais égard, mais en ligne droite, et cela bien que de la source du Tage aux Pyrénées il y ait encore plus de 1,000 stades.

C'est sans doute avec fondement que Polybe accuse Ératosthène de connaître peu l'Ibérie, et de se contredire quelquefois lui-même au sujet de ce pays : véritablement, comme Polybe le remarque, après avoir annoncé en un endroit de son ouvrage que les parties de cette contrée sises sur la mer extérieure, jusqu'à Gadès, doivent être habitées par les Galates, ce qu'il paraît bien établir en affirmant que ceux-ci occupent toute l'Europe occidentale jusqu'à Gadès, Ératosthène oublie ensuite ce point dans sa description de l'Ibérie, et n'y fait aucune mention des Galates.

Mais quand Polybe veut prouver que la longueur de l'Europe n'égale point celle de la Libye (l'Afrique) et de l'Asie réunies, la comparaison qu'il établit entre ces trois parties de la terre habitée n'est pas juste. « La direction du détroit des Colonnes, nous dit-il, répond au couchant équinoxial, et celle du Tanaïs part du levant d'été. L'Europe comparée à la Libye et à l'Asie prises ensemble a donc de moins qu'elles, en longueur, tout l'intervalle qui sépare le levant d'été du levant équinoxial, puisque cette portion du demi-cercle septentrional se trouve occupée par l'Asie. » (*Strabo, Geograph.* lib. II.) SCHWEIGH.

—

Plusieurs parties de l'Europe forment comme autant de grands promontoires qui s'avancent beaucoup dans la mer. Polybe distingue ces promontoires mieux qu'Ératosthène, mais point encore assez bien. Ératosthène n'en compte que trois, dont l'un, aboutissant vers les Colonnes d'Hercule, renferme l'Ibérie; l'autre, se prolongeant vers le détroit de Sicile, contient l'Italie; le troisième, terminé par le cap des Malées, embrasse tous les pays situés entre la mer Adriatique et le Pont-Euxin et le Tanaïs. A l'égard des deux premiers promontoires, Polybe ne diffère point d'Ératosthène; mais, selon lui, le troisième, dont le cap Sunium forme l'extrémité, autant que le cap des Malées, ne comprend que l'Illyrie, la Grèce entière et une portion de la Thrace. D'après cela, il en compte un quatrième qui, contenant avec la Chersonèse de Thrace les pays voisins du détroit situé entre les villes de Sestos et d'Abydos, est occupé par les Thraces; puis un cinquième qui aboutit vers le Bosphore Cimmérien, à l'embouchure du Palus-Méotide. (*Ibid.*)

Les Romains rompent avec Prusias et se disposent à lui faire la guerre.

En Asie, l'hiver n'était pas encore passé qu'Attalus se trouva un très-grand nombre de troupes. Ariarathe et Mithridate, en vertu de leur alliance avec le roi de Pergame, lui avaient envoyé de la cavalerie et de l'infanterie sous le commandement de Démétrius, fils d'Ariarathe. Tout se disposait pour la campagne, lorsqu'on apprit que les commissaires romains étaient arrivés à Quades. Attalus les y joignit, et après quelques conférences sur l'affaire présente, ils partirent pour la Bithynie. Là, ils déclarent à Prusias les ordres dont ils étaient chargés pour lui de la part du sénat. Ce prince veut bien se soumettre à quelques-uns, et refuse d'obéir à la plupart des autres. Les commissaires, choqués de cette résistance, renoncent à son amitié et à son alliance, et reprennent sur-le-champ la route de Pergame. Prusias se repent de sa faute, les suit pendant quelque temps, tâche de les toucher; ses efforts sont inutiles, il retourne chez lui et ne sait plus quel parti prendre. De retour chez Attalus, les envoyés de Rome lui conseillèrent de se tenir avec son armée sur les frontières de son royaume sans faire le premier aucun acte d'hostilité, et de mettre à couvert de toute insulte les villes et les bourgs de sa domination. Ils se partagèrent ensuite; les uns retournèrent à Rome pour y informer le sénat de la rébellion de Prusias, les autres se répandirent dans l'Ionie, quelques-uns prirent leur route vers l'Hellespont et les villes voisines de Byzance; et dans tous ces endroits ils ne travaillèrent, car c'était l'unique but qu'ils s'étaient proposé, qu'à détourner les peuples de l'alliance de Prusias et à rassembler des forces en faveur d'Attalus. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

Paix entre Prusias et Attalus

Attalus, avec le secours de tant d'alliés, se vit bientôt une flotte nombreuse. Rhodes lui fournit cinq galères à trois rangs, qui avaient été envoyées pour la guerre de Crète; Cyzique lui en donna vingt; lui-même il en avait équipé vingt-sept; de sorte qu'avec celles que d'autres alliés encore lui envoyèrent il composa une flotte de quatre-vingts galères, dont il donna le commandement à Athénée, son frère. Ce prince, cinglant vers l'Hellespont, faisait de continuelles descentes sur la côte de la Bithynie et y mettait tout au pillage. Heureusement pour Prusias, le sénat, sur le rapport des députés qu'il lui avait envoyés, en nomma promptement trois autres, Appius Claudius, Lucius Oppius et Aulus Postumius, qui, arrivés en Asie, finirent la guerre en obligeant les deux rois à souscrire à ce traité: Que Prusias donnerait, pour le présent, vingt galères pontées à Attalus; qu'il lui payerait cinq cents talens dans l'espace de vingt ans; que l'un et l'autre se renfermeraient dans les bornes de leur état, telles qu'elles étaient avant la guerre; que Prusias, en réparation des dommages qu'il avait causés dans les terres de Méthymne, d'Égium, de Cumes et d'Héraclée, restituerait à ces villes cent talens. Ces conditions acceptées, Attalus ramena ses troupes, tant de terre que de mer, dans son royaume. Ainsi fut conduite la guerre que les différends d'Attalus et de Prusias avaient allumée. (*Ibid.*)

III.

Députation des Achéens en faveur de leurs alliés.

Il arriva encore dans ce même temps à Rome une nouvelle députation des Achéens en faveur de ceux de leur nation qui avaient été évoqués en Italie. Les députés demandèrent grâce au sénat pour ces infortunés; mais les Pères jugèrent qu'il fallait s'en tenir à ce qui avait été décidé. (*Ibid.*)

Polybe raconte, dans son livre XXXIII, que Démétrius, roi de Syrie, était un fort grand buveur et qu'il était ivre presque toute la journée. (*Athenæi* lib. X, c. 2.) SCHWEIGH.

Héraclide arrive à Rome avec les enfans d'Antiochus. — Ambassade des Rhodiens au sujet de leur guerre contre les Crétois.

Pendant l'été, Héraclide vint à Rome et y amena avec lui Laodice et Alexandre, enfans d'Antiochus. Durant le séjour qu'il fit dans cette ville, il n'y eut point d'artifice dont il ne se servît pour obtenir du sénat ce qu'il en souhaitait. Le Rhodien Astymède, député et amiral de sa république, parut en même temps dans le sénat, et parla de la guerre que les Rhodiens avaient avec les Crétois. Les Pères, après l'avoir entendu avec beaucoup d'attention, députèrent Quintus sur les lieux et le chargèrent de terminer cette guerre. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

Les Crétois et les Rhodiens députent aux Achéens. — Éloge d'Antiphate de Crète.

Le conseil des Achéens assemblé à Corinthe, il y vint deux ambassades: l'une de la part des Crétois, dont le chef était le Gortynien Antiphate fils de Télemnaste; l'autre, de la part des Rhodiens, à la tête de laquelle était Théophanès. Ces ambassadeurs demandèrent du secours pour leur patrie; mais dans le conseil la plupart penchaient plus en faveur des Rhodiens. La célébrité de cette république, la forme de son gouvernement, le caractère de ses citoyens, réunissaient presque tous les suffrages. Antiphate en fut averti, et voulut rentrer dans l'assemblée. Il y rentra, en effet, avec la permission du préteur; il y parla avec plus de poids et de dignité qu'on ne devait en attendre d'un Crétois. Aussi ce jeune homme n'avait-il rien des défauts de son pays. La liberté avec laquelle il plaida la cause de sa patrie plut par elle-même aux Achéens; mais ce qui l'aida à gagner ses auditeurs, c'est que, pendant la guerre de Nabis, Télemnaste, son père, était venu au secours des Achéens, avec cinq cents Crétois. Malgré cela, on allait accorder aux Rhodiens les forces qu'ils demandaient, lorsque Callicrate dit que, sans l'aveu des Romains, il ne fallait ni faire la guerre contre personne, ni donner de secours à personne. Il ne fallut que ce mot pour empêcher qu'on ne prît quelque résolution. (*Ibid.*)

IV.

Attalus, fils d'Eumène, et Démétrius, fils de Démétrius Soter, viennent à Rome. — Héraclide obtient du sénat que les enfans d'Antiochus retournent en Syrie.

Entre les ambassadeurs qui étaient venus à Rome de différens endroits, Attalus, fils d'Eumène, fut le premier à qui le sénat donna audience. Quoique fort jeune encore, il avait fait ce voyage pour se faire connaître au sénat, et demander la continuation de son amitié et du droit d'hospitalité que son

couche on rencontre des sources qui proviennent de fleuves errant ainsi dans les parties souterraines. Les poissons pénètrent avec cette eau partout où elle se répand pour chercher leur nourriture; ils aiment en effet beaucoup les racines du gazon. Ainsi, toute cette plaine est remplie de poissons souterrains que les hommes déterrent et prennent. (*Athenæi* lib. VIII, c. 2.)

—

Quant aux bouches du Rhône, Polybe prétend qu'il n'en a que deux, et il blâme Timée de lui en avoir donné cinq. (*Strabo*, lib. IV.) SCHWEIGH.

—

La Loire se décharge entre les Pictones et les Namnètes. Autrefois il y avait sur ce fleuve une place de commerce, nommée Corbilon; Polybe en parle à l'occasion des fables qu'avait débitées Pythéas au sujet de l'île de Bretagne. « Les Marseillais, dit-il, dans un entretien qu'ils eurent avec Scipion (Émilien), ayant été questionnés sur cette île, aucun d'eux n'eut rien à dire de remarquable. Il en fut de même des habitans de Narbonne et de Corbilon; ils n'en étaient pas plus instruits que ces derniers, quoique ces deux villes fussent les plus considérables de ce canton. Pythéas seul osa débiter beaucoup de mensonges sur l'île de Bretagne. (*Ibid.*)

—

Polybe raconte qu'il naît dans les Alpes un animal d'une forme singulière; il ressemble à un cerf, si ce n'est que par le cou et le poil il tient du sanglier. Il porte sous le menton une caroncule de la forme d'un cône, velue à son extrémité, longue à peu près d'un empan et aussi grosse que la queue d'un cheval (a). (*Ibid.*)

—

Polybe rapporte que, de son temps, on trouva chez les Taurisci-Norici, aux environs d'Aquilée, des mines d'or si riches, qu'en creusant la terre de deux pieds seulement on rencontrait l'or, et que les fouilles ordinaires n'allaient pas au-delà de quinze pieds; qu'une partie était de l'or natif en grains de la grosseur d'une fève ou d'un lupin, qui, au feu, ne diminuait que d'un huitième, et que le reste, quoique ayant besoin d'être plus épuré, donnait encore un produit considérable. Il ajoute que des Italiens s'étant associés aux Barbares pour exploiter ces mines, dans l'espace de deux mois le prix de l'or baissa d'un tiers dans toute l'Italie, et que les Taurisci s'en étant aperçus, chassèrent leurs collaborateurs étrangers, et vendirent seuls ce métal. (*Ibid.*)

—

Polybe, en parlant de l'étendue et de la hauteur des Alpes, compare avec celles-ci les montagnes les plus considérables de la Grèce, telles que le Taygète, le Lycée, le Parnasse, l'Olympe, le Pélion, l'Ossa et celles de Thrace, l'Hæmus, le Rhodope et le Dunax; et il ajoute qu'un homme sans bagage pourrait aisément parvenir au bout de chacune de ces montagnes en un seul jour à peu près, ou en faire le tour dans le même espace de temps: on sait que deux jours ne suffisent pas pour monter au haut des Alpes. Quant à leur étendue le long des plaines,

(a) C'est l'élan (*cervus alces*). Cet animal n'existe plus en France ni dans les Alpes. Le mâle porte cette caroncule ou loupe charnue dont parle Polybe, et qui est un des caractères qui le distinguent du cerf, auquel d'ailleurs il ressemble beaucoup.

il dit qu'elle va jusqu'à 2,200 stades, et ne nomme que quatre passages de ces montagnes : l'un par la Ligurie, près de la mer Tyrrhénienne; un autre, qui est celui par lequel Annibal passa, et qui traverse le pays des Taurini; un troisième qui passe par le pays des Salassi, et un quatrième par celui des Rhœti : tous quatre sont, dit-il, pleins de précipices.

Il rapporte enfin qu'il y a dans ces montagnes plusieurs lacs dont on compte trois fort grands : ce sont le lac Benacus (de Garda), qui a 800 stades de longueur sur 50 de largeur, et duquel sort le fleuve Mincius (Mincio); le lac Verbanus (lac Majeur), long de 400 stades et moins large que le précédent : il donne naissance au fleuve Ticinus (le Tésin); le troisième est le lac Larius (de Como), long de près de 300 stades sur 30 de largeur : il donne naissance à l'Adda, fleuve considérable. Tous ces fleuves vont se jeter dans le Pô. (*Ibid.*)

VII.

Polybe dit qu'il naît à Capoue un vin excellent de l'anadendron, et qu'on ne saurait rien lui comparer. (*Athenæi* lib. I, c. 24.) SCHWEIGH.

—

Suivant Polybe, du cap Iapygien (de Leuca) jusqu'au détroit de Sicile, on compte par terre, en suivant la côte, au moins 3,000 stades, et toute la côte est baignée par la mer de Sicile; mais par mer il y a 500 stades de moins. (*Strabo*, lib. V.) SCHWEIGH.

—

On dit que la plus grande longueur de la Tyrrhénie, devant se prendre sur la côte, depuis Luna jusqu'à Ostia, est de 2,500 stades, et que la plus grande largeur, qui se prend depuis la mer jusqu'aux montagnes, est de moitié moindre. On compte de Luna jusqu'à Pise plus de 400 stades; de Pise à Volaterra, 290; de Volaterra jusqu'à Poplonium, 270; de Poplonium jusqu'auprès de Cossa, 800, et selon quelques auteurs, seulement 600, ce qui donne pour la distance de Luna jusqu'à Cossa, 1,760, ou au moins 1,560 stades. Mais, suivant Polybe, cette distance n'est pas en totalité de 1,460 stades. (*Ibid.*)

—

L'île d'Æthalia (l'île d'Elbe), a un port appelé Argoüs (Porto-Ferraio), nom déduit, à ce que l'on prétend, de celui du navire Argo.... Polybe, dans son livre XXXIV, dit que l'île d'Æthalia s'appelait Lemnos. (*Ibid.*)

—

Depuis Sinuesse jusqu'à Misenum, la côte forme un golfe assez vaste, après lequel il s'en présente un autre bien plus grand que l'on nomme le Cratère, fermé par deux caps, le Misenum et l'Athénæum. C'est le long du rivage de ces golfes qu'est située la Campanie. Ce pays de plaines, le plus heureux que l'on connaisse, est totalement environné tant par des collines très-fertiles que par les montagnes des Samnites et des Osci. Antiochus prétend que la Campanie fut jadis habitée par les Osci, qui, selon lui, s'appelaient aussi Amones. Polybe paraît distinguer ces deux peuples, car il dit que les Osci et les Amones habitaient la contrée voisine du Cratère. (*Ibid.*)

—

Polybe dit que les distances, à partir de l'Iapygie, ont été mesurées en milles;

que de l'Iapygie jusqu'à la ville de Sila on trouve 562 milles, et que de Sila jusqu'à la ville d'Acylina, il y a 178 milles. (*Strabo*, lib. VI.) SCHWEIGH.

—

Polybe compte au plus 2,000 stades depuis le détroit de Sicile jusqu'au cap Lacinium, et 700 stades de Lacinium, lieu consacré à Junon, jadis très-riche et rempli d'une multitude d'offrandes, au cap Iapygien. Ce dernier intervalle forme ce qu'on appelle l'ouverture du golfe de Tarente. (*Ibid.*)

—

Polybe nous dit : « Des trois escaliers d'Iliera, l'un est en partie détruit; mais il en subsiste deux dont le plus vaste présente un orifice rond de cinq stades de tour; cet orifice se rétrécit en forme d'entonnoir jusqu'au point où il n'a plus que cinquante pieds de diamètre, et où il se trouve élevé d'un stade au-dessus du niveau de la mer, qui s'aperçoit au fond du Cratère quand l'air est serein. »

Si ces rapports sont croyables, peut-être faut-il aussi ne pas rejeter les traditions mythiques concernant Empédocle. « Chaque fois, ajoute Polybe, que c'est le vent du sud qui doit souffler, il se forme autour de l'île un nuage ténébreux qui empêche d'apercevoir la Sicile; mais quand c'est le vent du nord, on voit s'élever du Cratère, dont il vient d'être parlé, des flammes claires, et le bruit qui en sort est plus violent. L'effet du vent d'ouest tient une sorte de milieu entre les effets respectifs de ces deux vents. Les autres cratères sont semblables à celui-ci pour la forme; mais leurs exhalaisons ne sont pas aussi fortes. Selon l'intensité du bruit, comme suivant l'endroit d'où commencent à sortir les exhalaisons, les flammes et la fumée, on peut prédire quel vent soufflera dans trois jours; quelquefois même, d'après le calme total des vents à Lipara, les habitans du lieu ont prédit, et toujours sans se tromper, des tremblemens de terre. (*Ibid.*)

VIII.

Près du Pont-Euxin on trouve le mont Hæmus (le Balkan), qui est la plus haute des montagnes de ce pays. Il divise la Thrace presque en deux parties égales. Polybe se trompe, lorsqu'il avance que du sommet de l'Hæmus on aperçoit les deux mers; car, outre que la distance de cette montagne à la mer Adriatique est considérable, il y a dans l'intervalle trop d'obstacles pour que la vue puisse se porter jusqu'à cette mer (*Id.*, lib. VII.)

—

Les premières parties de la côte du golfe Ionien sont les environs d'Épidamne (Durazzo) et d'Apollonie (Polina). De cette dernière ville, on va en Macédoine par la voie Egnatia, dirigée vers l'est, et mesurée par des pierres milliaires jusqu'à Cypsèle et au fleuve Hébrus (Mariza), ce qui comprend un espace de 535 milles (a). Si, comme on fait ordinairement, on évalue le mille à 8 stades, on aura la somme de 4,280 stades; mais si l'on suit le calcul de Polybe, qui ajoute deux plèthres, c'est-à-dire un tiers de stade à chaque mille, on doit ajouter à la somme que nous venons de nommer 178 stades, ce qui fait le tiers de 535 milles. Ceux qui partent d'Épidamne, et ceux qui partent d'Apollonie, après avoir parcouru une égale distance de chemin, se rencontrent au même point de la voie.

(a) 142 lieues 2/3 de 20 au degré.

Toute cette voie porte le nom d'Egnatia; mais sa première partie porte encore celui de chemin de Candavie. Candavie est le nom d'une montagne d'Illyrie, où mène ce chemin, entre la ville de Lychindus (Achrida) et un lieu nommé Pylon qui sépare l'Illyrie de la Macédoine. De là il passe près de Barenus, et va par Héraclée, par les Lyncestes et par les Eordi, à la ville d'Édesse, à celle de Pella et jusqu'à Thessalonique. Toute cette distance est, selon Polybe, de 267 milles. (*Ibid.*)

—

Le circuit du Péloponnèse, sans suivre les contours des golfes, est de 4,000 stades, selon Polybe. (*Strabo*, lib. VIII.) SCHWEIGH.

—

Ce n'est pas sans raison qu'Artémidore relève l'erreur de Polybe qui compte environ 10,000 stades depuis le cap Malée jusqu'à l'Ister (le Danube) au nord. Artémidore assure qu'il n'y en a que 6,500. La cause de cette erreur est que Polybe ne parle point du plus court chemin, mais de celui qu'un général d'armée aura par hasard suivi. (*Ibid.*)

IX.

Quant aux lieux qui suivent en ligne droite le fleuve d'Euphrate et la ville de Tomisa, fort de la Sophène, jusqu'à l'Inde, les distances qu'Artémidore en donne sont conformes à celles d'Ératosthène. Polybe dit aussi que, pour ces lieux, il faut s'en rapporter de préférence à Ératosthène. Il commence par Samosata de la Comagène, située près du passage et du Zeugma (pont) de l'Euphrate, et il compte, depuis la frontière de la Cappadoce, près de Tomisa, jusqu'à cette ville, 450 stades. (*Id.*, lib. XIV.) SCHWEIGH.

X.

Polybe, qui visita la ville d'Alexandrie sous les rois, déplore amèrement la situation où il la trouva depuis. Elle avait, dit-il, trois espèces d'habitans : 1° les Égyptiens ou natifs du pays, intelligens et soumis aux lois; 2° les mercenaires, très-nombreux et indisciplinés. C'était en effet un ancien usage d'entretenir des troupes étrangères; mais la nullité des princes leur avait appris à commander plutôt qu'à obéir; 3° les Alexandriens qui, par la même raison, n'étaient pas faciles à gouverner. Ils valaient cependant mieux que les mercenaires, parce que, bien que formés d'une population mêlée, ils étaient Grecs d'origine, et, comme tels, gardaient quelque chose du caractère propre de la nation grecque. Au reste, cette classe d'habitans fut presque anéantie, principalement par Évergète Physcon, sous le règne duquel Polybe vint à Alexandrie. Ce prince, irrité de leurs révoltes, les livra plusieurs fois à la fureur des soldats et les fit massacrer. D'après l'état de cette ville, ajoute le même auteur, il ne reste plus qu'à dire avec Homère :

Parcourir l'Égypte, route longue et pénible.

(*Id.*, lib. XVII.) SCHWEIGH.

FRAGMENS

DU

LIVRE TRENTE-CINQUIÈME.

I.

La guerre de feu.

Le nom de guerre de feu a été donné à celle que les Romains firent contre les Celtibériens. La manière dont fut conduite cette guerre et la série continuelle des combats qui s'y livrèrent sont vraiment dignes d'admiration. Les guerres germaniques et asiatiques sont habituellement terminées en une seule bataille, rarement en deux; et les batailles elles-mêmes se décident la plupart du temps par le premier choc et par l'attaque de toutes les troupes. Il en fut tout autrement dans la guerre dont nous parlons. C'était ordinairement la nuit qui mettait fin aux combats, attendu que les deux partis résistaient avec courage, et quelque fatigués qu'ils fussent, ils refusaient de donner aucun repos à leurs forces physiques, et qu'ensuite, comme ayant regret d'avoir quitté un instant le combat, ils revenaient avec une vigueur nouvelle et recommençaient le combat. L'hiver put à peine faire cesser toute guerre et arrêter tout combat partiel. Si jamais guerre mérita le nom de guerre de feu, ce fut certes celle-là. (*Apud Suidam in* Πύρινος πόλεμος.) SCHWEIGHÆUSER.

Les Belles et les Tithes, alliés du peuple romain, députent à Rome. — Les Arévaques, ses ennemis, y députent aussi. — Guerre contre ces derniers. — Courage de Scipion Æmilianus.

Après la trêve faite avec Marcus Claudius, les Celtibériens envoyèrent des ambassadeurs à Rome, et se tinrent tranquilles en attendant la réponse. Marcellus profita aussi de cet intervalle pour marcher contre les Lusitaniens. Il prit d'assaut Nergobrix, leur capitale, et passa l'hiver à Cordoue. Les députés des Belles et des Tithes, comme amis du peuple romain, furent reçus dans Rome; pour les Arévaques, dont on était mécontent, on leur ordonna de séjourner sous des tentes au-delà du Tibre, jusqu'à ce que leur affaire eût été discutée. Le temps venu d'avoir audience du sénat, le consul les y conduisit séparément. Tout Barbares qu'ils étaient, ils firent un exposé très-net et très-sensé des différentes factions de leur contrée. Ils firent voir que si l'on ne punissait pas ceux qui avaient pris les armes contre les Romains comme ils méritaient d'être punis, ils ne manqueraient pas, dès que l'armée consulaire serait sortie du pays, de fondre sur les amis des Romains et de les traiter comme des traîtres à leur patrie; que si leur première faute demeurait impunie, bientôt ils brouilleraient de nouveau, et qu'après avoir résisté à la puissance romaine, il leur serait aisé d'entraîner dans leur parti toute l'Espagne. Sur ces raisons ils demandèrent, ou qu'il y eût toujours une armée en Espagne, et qu'un consul fût envoyé chaque année pour protéger les alliés et les venger des insultes des Arévaques, ou qu'avant d'en retirer les légions, on tirât de la rébellion des Arévaques une vengeance si éclatante,

qu'elle inspirât de la terreur à quiconque serait tenté de suivre leur exemple.

Les Belles et les Tithes s'étant retirés, on introduisit les Arévaques. Quoique dans leurs paroles ils affectassent quelque espèce d'humiliation, il ne fut pas difficile d'apercevoir qu'ils ne se croyaient pas vaincus, et que le fond de leur cœur ne répondait pas à leurs discours. Ils rejetèrent les échecs qu'ils avaient reçus sur l'inconstance de la fortune; ils dirent que les victoires qu'on avait remportées sur eux avaient long-temps été disputées; ils osèrent même insinuer qu'ils avaient eu de l'avantage dans les combats qu'ils avaient livrés aux Romains; que cependant, si on leur imposait quelque peine, ils s'y soumettraient volontiers, pourvu qu'après avoir par là expié leur faute, on les rétablît sur le pied de l'ancienne confédération que Tibérius Gracchus avait établie en Espagne.

Les Arévaques congédiés, on écouta les députés de Marcellus, sur le rapport desquels le sénat, ayant aperçu qu'ils penchaient à finir la guerre, et que le consul lui-même était plus favorable aux ennemis qu'aux alliés, répondit aux ambassadeurs des uns et des autres que Marcellus en Espagne leur ferait connaître les intentions du sénat. Dans la persuasion où il était que le conseil qu'avaient donné les Belles et les Tithes était avantageux à la république, que l'orgueil des Arévaques devait être réprimé, et que Marcellus n'osait par timidité continuer la guerre, il donna aux députés qu'il envoyait en Espagne un ordre secret de la continuer à outrance contre les Arévaques et d'une manière digne du nom romain. Comme on n'avait pris cette résolution que parce qu'on ne comptait pas beaucoup sur le courage de Marcellus, il pensa aussitôt après à donner un autre chef à l'armée d'Espagne, et qui devait être l'un des deux consuls, Aulus Posthumius Albinus et L. Licinius Lucullus, qui alors étaient entrés en exercice. On s'appliqua ensuite à faire de grands préparatifs. De là on attendait la décision des affaires de l'Espagne. Les ennemis subjugués, on se flattait que tous les peuples de ce continent recevraient la loi de la république dominante, au lieu que si l'on se relâchait, la fierté des Arévaques se communiquerait par contagion à toute la contrée.

Malgré le zèle et l'ardeur du sénat en cette occasion, quand il s'agit de lever des troupes, on vit une chose dont on eut lieu d'être extrêmement surpris. On avait appris à Rome, par Quintus Fulvius et par les soldats qui avaient servi sous lui en Espagne l'année précédente, qu'ils avaient été obligés d'avoir presque toujours les armes à la main, qu'ils avaient eu des combats sans nombre à livrer et à soutenir, qu'une infinité de Romains y avaient péri, que le courage des Celtibériens était invincible, que Marcellus tremblait qu'on ne lui ordonnât de leur faire plus long-temps la guerre. Ces nouvelles jetèrent la jeunesse dans une si grande consternation, qu'à entendre parler les plus vieux Romains, on n'en avait jamais vu une semblable. Enfin l'aversion pour le voyage d'Espagne crut à un tel point, qu'au lieu qu'autrefois l'on trouvait plus de tribuns qu'on n'en demandait, il ne s'en présenta pas un seul pour cet emploi. Les anciens officiers, quoique désignés par les consuls pour marcher avec le général, refusèrent de le suivre. Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que la jeunesse romaine, quoique citée, ne voulut pas se faire inscrire et, pour éviter l'enrôlement, se servit de pré-

textes qu'il était honteux d'expliquer, qu'on ne pouvait avec honneur approfondir, et dont la multitude ne permettait pas qu'on fît le châtiment.

Le sénat et les consuls attendaient avec inquiétude où aboutirait enfin l'imprudence de cette jeunesse, car c'est ainsi qu'on qualifiait alors sa résistance, lorsque Publius Cornélius Africanus, jeune encore, mais qui avait conseillé la guerre, saisit ce moment, où il voyait le sénat embarrassé, pour joindre à sa réputation de sagesse et de probité celle de bravoure et de courage qui lui manquait. Il se leva, et dit qu'il irait sans peine payer de ses services en Espagne, soit qu'on voulût qu'il y allât comme tribun ou comme lieutenant-général; qu'il était invité à aller en Macédoine pour une fonction où il aurait eu moins de risques à courir (et en effet les Macédoniens l'avaient demandé nommément pour pacifier quelques troubles qui s'étaient élevés dans le royaume); mais qu'il ne pouvait quitter la république dans des conjonctures si pressantes et qui appelaient en Espagne tous ceux qui avaient quelque amour pour la belle gloire. Ce discours surprit. On fut étonné que, pendant que tant d'autres n'osaient se présenter, un jeune patricien offrît si généreusement ses services. On courut sur-le-champ l'embrasser; le lendemain les applaudissemens redoublèrent; car ceux qui auparavant avaient eu peur d'être enrôlés, craignant que la comparaison qu'on ne manquerait pas de faire du courage de Scipion avec leur lâcheté ne les perdît d'honneur, s'empressèrent ou à briguer les emplois militaires, ou à se faire inscrire sur la liste des enrôlemens. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

Scipion balança d'abord pour savoir s'il était à propos d'attaquer et de commencer avec les Barbares un combat singulier. (*Suidas in Ἐπέστασε.*) Schweigh.

—

Le cheval de Scipion avait reçu une blessure très-grave, mais sans avoir été démonté. Scipion eut donc le temps de se dégager et de sauter à terre. (*Id. in Ἀποσφαλμήσας.*)

II.

Mot de Caton sur les Achéens.

L'affaire des bannis d'Achaïe était fort agitée dans le sénat: les uns voulaient les renvoyer dans leur patrie, les autres s'y opposaient. Caton, que Scipion, à la prière de Polybe, avait voulu interroger en faveur de ces bannis, se lève et prend la parole: « Il semble, dit-il, que nous n'ayons rien à faire, à nous voir disputer ici une journée entière pour savoir si quelques Grecs décrépits seront enterrés par nos fossoyeurs ou par ceux de leur pays. » Le sénat ayant décrété leur renvoi, Polybe, peu de jours après, demanda la permission de rentrer dans le sénat pour y solliciter le rétablissement des bannis dans les dignités dont ils jouissaient en Achaïe avant leur exil. Et d'abord il voulut sonder Caton pour savoir quel serait son sentiment. « Il me semble, Polybe, lui dit Caton en riant, qu'échappé comme Ulysse de l'antre de Cyclope, vous voulez y rentrer pour prendre votre chapeau et votre ceinture que vous y avez oubliés. » (*Plutarchus in Catone Majore et in Apophtegm.*) Schweigh.

FRAGMENS

DU

LIVRE TRENTE-SIXIÈME.

I.

Commencement de la troisième guerre punique. — Les Carthaginois sont enfin forcés de se livrer aux Romains en forme de dédition. — Ce qu'on entend par ce mot. — Lois qui leur furent ensuite imposées.

Les Carthaginois délibéraient depuis long-temps sur la satisfaction que Rome leur demandait. Se livrer dessous leurs murailles aux Romains, c'était une offre qu'il leur était venu en pensée de faire, mais Utique les avait prévenus. Cependant il ne leur restait pas d'autres ressources pour les fléchir. Et en cela même ils faisaient ce que vaincus n'avaient jamais fait, lors même qu'ils avaient été réduits aux plus dures extrémités, et qu'ils avaient vu les ennemis au pied de leurs murailles. Mais, encore un coup, ils ne pouvaient rien espérer de cette soumission. Utique s'était livrée, et sa reddition affaiblissait le mérite d'une démarche pareille; il fallut pourtant s'y résoudre. Après tout, le mal était moins grand que si l'on eût été obligé de soutenir la guerre. C'est pourquoi, après beaucoup de conférences secrètes sur le parti qu'on avait à prendre, on députa Giscon, Strutane, Amilcar, Misdes, Gillicas et Magon, avec plein pouvoir de transiger avec les Romains comme ils jugeraient à propos. En arrivant à Rome, les députés apprirent que la guerre était déclarée, et que l'armée était partie. Ils n'eurent donc pas à délibérer, et se remirent, eux et tout ce qui leur appartenait, entre les mains des Romains. Nous avons déjà expliqué ce qu'on entendait par s'abandonner à la discrétion de quelqu'un ou se rendre en forme de *dédition*, mais il n'est pas mauvais que nous en rafraîchissions la mémoire. Se rendre, s'abandonner à la discrétion des Romains, c'était les rendre maîtres absolus du pays, des villes, des habitans, des rivières, des ports, des temples, des tombeaux en un mot, de tout.

Après cette reddition, les députés introduits dans le sénat, le consul déclara les volontés de cette assemblée, et dit que parce qu'enfin ils avaient pris le bon parti, le sénat leur accordait la liberté, l'usage de leurs lois, toutes leurs terres et tous les autres biens que possédaient soit les particuliers, soit la république. Jusqu'ici les députés n'avaient rien entendu qui ne leur fît plaisir. N'ayant à attendre que des maux, ils trouvaient ceux-ci supportables, puisqu'au moins on leur accordait les biens les plus nécessaires et les plus précieux. Mais quand le consul eut ajouté que c'était à condition que dans l'espace de trente jours ils enverraient en ôtage à Lilybée trois cents des jeunes gens les plus qualifiés de la ville, et qu'ils feraient ce que leur ordonneraient les consuls, ce dernier mot les jeta dans une étrange inquiétude : car que devaient-ils ordonner, ces consuls? Ils sortirent sans répliquer et partirent pour Carthage, où ils rendirent compte de leur députation. On fut assez content

de tous les articles du traité, mais le silence gardé sur les villes dont il n'était pas fait mention dans le dénombrement de ce que Rome voulait bien accorder inquiéta extrêmement les Carthaginois.

Durant cette émotion, Magon, surnommé Brétius, rassura les esprits : « De deux temps qui vous ont été donnés, dit-il aux sénateurs, pour délibérer sur vos intérêts et sur ceux de la patrie, le premier est passé. Ce n'est pas aujourd'hui que vous devez vous inquiéter de ce que les consuls vous ordonneront, ni pourquoi le sénat romain n'a fait nulle mention des villes ; c'était lorsque vous vous êtes livrés aux Romains. Mais après cette démarche toute délibération est superflue. Il ne nous reste plus qu'à obéir, quelque ordre qu'il vous vienne de leur part, à moins qu'ils ne portent leurs prétentions à des excès intolérables. S'ils en viennent là, il sera temps alors de décider s'il vaut mieux souffrir tous les maux de la guerre que de nous soumettre. » Dans l'incertitude où l'on était de ce que l'on devait craindre, l'ennemi, déjà en chemin, fixa les irrésolutions. Le sénat ordonna qu'on enverrait les trois cents ôtages à Lilybée. On les choisit aussitôt parmi la jeunesse carthaginoise, et on les conduisit au port. On ne peut exprimer avec quelle douleur leurs parens et leurs amis les y suivirent. On n'entendait que gémissemens et que lamentations, les larmes coulaient de tous les yeux, et les mères éplorées augmentaient infiniment ce deuil universel par toutes les marques qu'elles donnaient de la tristesse la plus accablante.

Quand ces ôtages furent débarqués à Lilybée, on les mit entre les mains de Q. Fabius Maximus, qui alors était préteur en Sicile, et il les fit passer à Rome, où ils furent tous enfermés dans un même lieu. Durant tous ces mouvemens, les armées consulaires abordèrent à Utique. Cette nouvelle, portée à Carthage, y jeta l'épouvante. On craignait tous les maux, parce qu'on ne savait auxquels on devait s'attendre. Des députés se rendirent au camp des Romains pour recevoir les ordres des consuls, et pour déclarer qu'on était prêt à obéir en tout. Il se tint un conseil où le consul, après avoir loué leur bonne disposition et leur obéissance, leur ordonna de lui livrer sans fraude et sans délai généralement toutes leurs armes. Les députés y consentirent ; mais ils le prièrent de faire réflexion à quel état ils seraient réduits, s'ils se dessaisissaient de leurs armes, et que les Romains les emportassent avec eux. Il fallut les livrer.

Il est certain que cette ville était fort riche, car ils livrèrent aux Romains plus de deux cent mille de ces armes et deux mille catapultes. (*Ambassades.*) Dom Thuillier et Schweighæuser.

—

Fureur des Carthaginois en apprenant la réponse des Romains.

Ils ne pouvaient se former aucune idée du sort qui les menaçait ; mais à la contenance de leurs députés, ils augurèrent tous les maux et commencèrent à éclater en plaintes et en lamentations.

Après ces clameurs jetées par tous, il se fit tout-à-coup le plus profond silence, comme dans l'attente d'un grand événement qui étonne. Mais la nouvelle s'étant bientôt répandue, la stupeur cessa d'être silencieuse ; les uns se jetaient sur les députés avec fureur, comme s'ils eussent été la cause de leurs maux ; les autres, saisissant les Italiens

qui se trouvaient dans leur ville, déchargeaient sur eux toute leur rage; d'autres se précipitaient aux portes de la ville. (*Suidas in* Ἀπλῶς, *in* Ὀττευόμενοι et *in* Ἀλογία.) SCHWEIGH.

—

Phaméas voyant les vedettes, bien qu'il ne fût pas d'un caractère timide, n'osait pas cependant se livrer à Scipion; mais s'approchant des gardes avancées de l'ennemi et lui opposant une élévation comme défense, il se maintint assez long-temps en cet endroit. (*Idem in* Ἄψυχος et Φαμεάς.) SCHWEIGH.

—

Les manipules des Romains s'étaient réfugiés sur la colline, et lorsque tous surent fait connaître leur avis, Scipion dit: « Puisqu'il s'agit de délibérer avant « d'avoir commencé, je suis d'avis qu'il « faut que vous veilliez bien plus à ne « recevoir aucun dommage vous-mêmes « qu'à faire du mal à l'ennemi. » (*Id. in* Σημαία.)

—

Personne ne doit être étonné de nous voir raconter avec plus de soin tout ce qui concerne Scipion, et rappeler une à une toutes ses paroles. (*Id. in* Διαστολή.)

—

Lorsque Marcus Porcius Caton eut appris les grandes choses faites par Scipion, on rapporte qu'il dit que Scipion seul était sage, et que les autres étaient comme des ombres près de lui. (*Id. in* Ἀίσσουσιν.

FRAGMENS

DU

LIVRE TRENTE-SEPTIÈME.

I.

Musée est un endroit de la Macédoine près l'Olympe, ainsi que le rapporte Polybe dans son livre XXXVII. (*Stephan. Byzant.*) SCHWEIGHÆUSER.

II.

Les Priéniens.

Il arriva à cette époque un malheur étrange aux Priéniens. Pendant qu'Holopherne était maître de la Cappadoce, il avait mis en dépôt à Priène la somme de quatre cents talens. Dans la suite, quand Ariarathe fut rétabli dans ce royaume, il demanda cet argent. Les Priéniens se défendirent de le lui donner par une raison qui me paraît très-juste, c'est que tant qu'Holopherne serait en vie, il ne leur était pas permis de remettre un dépôt à d'autres qu'à celui qui le leur avait confié. En effet, Ariarathe ne fut pas loué de bien des gens pour avoir exigé un bien de cette nature et qui ne lui appartenait pas. S'il se fût cependant contenté de le demander, et d'essayer si sur sa de-

mande on le lui accorderait, cela serait peut-être excusable ; au moins il eût pu dire que cet argent appartenait au royaume ; mais il fit mal assurément de s'irriter contre la ville qui en était dépositaire, et de l'exiger avec violence. Voilà néanmoins jusqu'à quel excès il se laissa emporter : il envoya piller le territoire de Priène, et Attale, pour quelque démêlé qu'il avait eu avec cette ville, non-seulement lui donna ce mauvais conseil, mais encore l'aida à l'exécuter. On égorgea pêle-mêle hommes et bestiaux jusqu'aux portes de la ville. Les Priéniens, hors d'état de se défendre, députèrent d'abord à Rhodes et ensuite à Rome ; rien ne put fléchir Ariarathe. Ainsi Priène, loin de tirer d'une si grande somme l'avantage qu'elle espérait, après l'avoir rendue à Holopherne, se vit encore exposée à tous les coups qu'il plut à l'injuste vengeance d'Ariarathe de lui porter.... Ne peut-on pas dire après cela que ce prince poussa la fureur plus loin qu'Antiphane de Bergée, et qu'en cela nos derniers neveux ne verront personne qui l'égale ? (*Vertus et Vices.*) Dom Thuillier.

III.

Prusias.

Ce roi de Bithynie, du côté du corps, n'avait rien qui prévînt en sa faveur ; il n'était pas plus avantagé du côté de l'esprit : ce n'était par la taille qu'une moitié d'homme, et qu'une femme par le cœur et le courage. Non-seulement il était timide, mais mou, incapable de travail, en un mot, d'un corps et d'un esprit efféminés, défauts qu'on n'aime nulle part dans les rois, mais qu'on aime moins encore qu'ailleurs chez les Bithyniens. Les belles-lettres, la philosophie et toutes les autres sciences qui s'y rattachaient lui étaient parfaitement inconnues ; enfin il n'avait nulle idée du beau ni de l'honnête. Nuit et jour il vivait en vrai Sardanapale. Aussi ses sujets, à la première lueur d'espérance, se portèrent-ils avec impétuosité à prendre parti contre lui et à le punir de la manière dont il les avait gouvernés. (*Ibid.*)

IV.

Massinissa, roi des Numides.

C'était le prince de notre siècle le plus accompli et le plus heureux. Il régna plus de soixante ans et ne mourut qu'à quatre-vingt-dix, ayant conservé jusqu'au dernier moment une santé parfaite et un corps si robuste que quand il fallait qu'il se tînt debout, il s'y tenait tout le jour sans changer de place ; qu'une fois assis, il ne se levait pas avant la nuit, et que s'il fallait rester jour et nuit à cheval il n'en était pas incommodé. Une preuve manifeste de sa force, c'est que mourant nonagénaire, il laissa un fils qui n'avait que quatre ans, qui s'appelait Stembale, et qui fut adopté par Micipsa. Il avait encore quatre autres fils qui furent toujours si étroitement unis avec lui et entre eux, que jamais dissension domestique ne troubla le repos de son royaume. Ce que l'on admire particulièrement de ce roi, c'est qu'il fut le premier qui fit voir que la Numidie, qui avant lui ne produisait rien et passait pour ne pouvoir rien produire, était aussi propre à fournir de toutes sortes de fruits qu'aucune autre contrée. On ne peut exprimer dans combien de terres il fit planter des arbres qui lui rapportaient des fruits de toute espèce. Rien n'est donc plus juste que de louer ce prince et de faire honneur à sa mémoire. Scipion arriva à Cirta trois jours

après la mort de ce roi, et mit ordre aux affaires de la succession. (*Ibid.*)

—

Polybe raconte que Massinissa mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, laissant un fils âgé de quatre ans, né de lui. Peu de temps avant sa mort, après le combat dans lequel il avait vaincu les Carthaginois, on le vit le lendemain à la porte de sa tente mangeant un pain noir. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il en agissait ainsi, il répondit que par là il voulait.... (*Plutarch. an Seniori capessenda sit Respubl.*) SCHWEIGH.

V.

On nous demandera peut-être pourquoi nous ne nous sommes pas étudié à reproduire les harangues particulières, puisque nous avons entre les mains cette matière féconde, et pourquoi, à l'exemple du plus grand nombre des historiens, nous ne faisons point entrer dans nos ouvrages les discours prononcés de part et d'autre. Je répondrai qu'en citant dans plusieurs endroits de mon histoire les paroles et les préceptes d'hommes politiques, j'ai assez fait voir que je ne dédaigne point cette matière. Mais ce n'est pas celle qu'en toute occasion je préfère, et je tiens à le prouver. On trouverait difficilement, je l'avoue, un sujet plus brillant et plus abondant; j'ajouterai même que je suis plus apte que personne à le traiter; mais aussi je suis d'avis qu'il ne convient pas aux hommes politiques de composer et de prononcer, sur toutes les questions, de longs et pompeux discours; je crois, au contraire, qu'ils doivent ne se servir que de paroles simples et appropriées aux circonstances. Je pense encore qu'il ne convient pas davantage aux historiens de travailler les phrases qu'ils ont entendues ou recueillies, pour faire montre de leur talent; mais que leur devoir est de reproduire ce qui a été dit véritablement et d'éclaircir les faits importans. (ANGELO MAI, *et præsertim* JACOBUS GEEL, *ubi suprà*.)

VI.

Cet avis étant bien arrêté dans l'esprit de chacun, ils cherchaient une circonstance favorable et des prétextes plausibles pour le public. C'est surtout de quoi les Romains s'inquiétaient, les Romains qui sont des hommes habiles; car l'entreprise d'une nouvelle guerre, selon l'opinion de Démétrius, lorsque cette guerre est juste, rend les victoires plus profitables, et répare les défaites; mais est-elle basée sur de misérables motifs, elle produit des résultats contraires. C'est par cette raison que les Romains, n'étant point encore fixés sur l'opinion publique, différèrent un peu la guerre. (*Ibid.*)

VII.

Quand les Romains firent la guerre aux Carthaginois, bien des bruits différens coururent sur eux, sur le faux Philippe et sur la Grèce, mais d'abord sur les Carthaginois et ensuite sur le faux Philippe. Ce fut surtout au sujet des premiers que les avis étaient les plus partagés. Les uns penchaient pour les Romains, alléguant que l'habitude du pouvoir leur donnait une grande supériorité en matière de gouvernement; ils se trouvaient intéressés d'ailleurs a faire cesser la crainte qui était toujours suspendue sur leur tête, et voyaient dans la destruction d'une ville qui avait disputé l'empire du monde, et qui, avec

le temps, pouvait encore le disputer, ils voyaient, dis-je, le moyen de donner à leur patrie une supériorité définitive. C'était du moins l'avis de ceux qui étaient doués de sens et de pénétration.

Quelques-uns se refusaient à ces vues, en disant que telle n'était point l'intention des Romains en attirant à eux la souveraine autorité; qu'ils tournaient plutôt vers le système envahisseur d'Athènes et de Lacédémone, marchant pas à pas, il est vrai, mais devant arriver à leur but, selon toutes les apparences. Car, ajoutèrent-ils, les Romains avaient commencé par faire la guerre à tous les peuples, jusqu'à ce qu'ils fussent assez puissans pour leur enjoindre la soumission et l'obéissance à leurs volontés. Ces actes avaient été le prélude de leur conduite envers Persée pour lui arracher la Macédoine; maintenant enfin il leur fallait l'occupation de Carthage; car, bien qu'ils n'eussent aucun forfait à lui reprocher, ils avaient pris contre elle une résolution inexorable, et ils étaient disposés à courir toutes les chances pour arriver à leur but.

D'autres disaient que les Romains étaient un peuple essentiellement habile dans l'art de gouverner et en possession d'une vertu particulière qui devait lui mériter le respect des nations, et que constituaient sa conduite franche et noble dans la guerre, ses opérations sans embûches secrètes et son mépris pour tout ce qui ressemblait à la ruse ou à la surprise. Ils n'estimaient, disait-on; que le danger que l'on voit en face, tandis que maintenant même les Carthaginois ne faisaient tout que par supercherie et par stratagème, et qu'ils savaient se mettre en évidence ou se cacher, jusqu'à ce qu'ils eussent tout-à-fait perdu l'espérance d'obtenir des secours de leurs alliés. On ajoutait, enfin, que des actes semblables indiquaient des intentions monarchiques plutôt que la politique romaine, et que, dans le fait, ils avaient plus d'un rapport avec l'injuste violation des traités. Voici ce que d'autres disaient : si les Carthaginois, avant de capituler, avaient eu les intentions qu'on leur prête; s'ils avaient éludé peu à peu certaines clauses, et en avaient transgressé d'autres ouvertement, ils seraient véritablement coupables des torts qu'on leur impute. Après avoir conclu le traité qui donnait aux Romains le droit d'agir à leur volonté et le pouvoir de tout ordonner.... C'était quelque chose de semblable à une impiété.... C'était commettre une impiété que d'insulter aux dieux, à ses parens et aux morts; mais c'était n'avoir point de foi que de manquer aux sermens et aux traités écrits.... Or, dans la circonstance présente, les Romains n'étaient coupables d'aucune de ces violations; ils n'avaient, en effet, ni insulté les dieux, ni leurs parens, ni les morts; ils n'avaient manqué ni à leurs sermens, ni à leurs conventions; au contraire, ils reprochaient aux Carthaginois d'avoir tout violé sans que, de leur côté, ils eussent en aucune façon transgressé les lois, les usages et la foi des traités. Il en résultait que les Romains, après avoir accepté la libre reddition de leurs ennemis, se voyaient enfin réduits, par la mauvaise foi, à faire peser sur eux de si dures nécessités. Tels étaient les discours qu'on tenait sur les Carthaginois et sur les Romains.

En ce qui regarde le faux Philippe, ce qu'on en disait au commencement n'était point soutenable. Il apparaît tout-à-coup en Macédoine comme un homme tombé du ciel, qui méprise à

la fois les Macédoniens et les Romains, et qui cependant n'est point pourvu de ressources raisonnables pour exécuter ses desseins; car on savait assez que le vrai Philippe, âgé de dix-huit ans, était mort à Albe, en Italie, deux ans après Persée lui-même; et lorsque, trois ou quatre mois plus tard, le bruit s'était répandu qu'il avait battu les Macédoniens dans un combat livré sur les bords du Strymon, dans l'Odomantique, province de Thrace, les uns accueillirent cette nouvelle avec confiance; mais le plus grand nombre n'y crut point. Quand, peu après, on répéta qu'il avait vaincu les Macédoniens, et qu'il était maître non-seulement du peuple qui avoisine le Strymon, mais encore de toute la Macédoine; quand enfin les Thessaloniens eurent envoyé des lettres et des députés aux Achéens, pour demander des secours contre les dangers qui les menaçaient, cet événement parut un prodige; car on ne trouvait ni vraisemblance, ni vérité dans ces bruits. Voilà quelles étaient les dispositions des esprits à cet égard. (Angelo Mai, etc.)

VIII.

Manilius ayant fait passer aux Achéens, dans le Péloponnèse, des lettres par lesquelles il leur demandait d'envoyer Polybe le Mégalopolitain à Lilybée, parce qu'il serait utile aux affaires publiques, les Achéens jugèrent convenable d'obtempérer aux avis du consul. Nous crûmes qu'il était du devoir des Achéens d'obéir aux Romains, et, mettant toute affaire de côté, nous nous embarquâmes au commencement de la belle saison. Arrivés à Corcyre, nous y prîmes connaissance de nouvelles lettres des consuls, par lesquelles ils faisaient savoir que déjà les Carthaginois avaient remis des ôtages, et qu'ils étaient disposés à subir les conditions de Rome. Supposant alors que la guerre était terminée, et que nos services devenaient inutiles, nous reprîmes le chemin du Péloponnèse. (*Ibid.*)

—

Il ne faut point s'étonner si parfois je me place en nom dans mes écrits, d'une manière générale, comme celle-ci : « Après que j'eus dit cela; » ou bien : « Quand nous eûmes pris cette décision; » car ayant été souvent mêlé aux faits que j'ai à raconter, il est bon que je varie mes expressions pour ne point fatiguer mes lecteurs par des redites, et en leur parlant toujours de moi. Au moyen de ces locutions et de changemens convenables dans la tournure des phrases, j'évite autant que possible de faire revenir mon nom; car bien que cette manière de s'exprimer soit naturellement désagréable, elle devient souvent nécessaire, quand les faits l'exigent. Du reste, j'ai dans cette circonstance une sorte d'avantage, puisque jusqu'à présent personne que je sache n'a porté le même nom que moi. (*Ibid.*)

IX.

Les statues de Callicrate ayant été renversées pendant la nuit, et au contraire celles de Lycortas rétablies au grand jour dans leur ancienne place, cet événement faisait dire qu'il ne faut point s'enorgueillir dans les momens de prospérité, et que l'on doit songer que le rôle de la fortune est de renverser tous les ambitieux par leurs propres actes et par leurs projets; car les hommes aiment naturellement les nouveautés et sont portés pour tous les changemens. (*Ibid.*)

X.

Lorsque les Romains envoyèrent des députés pour arrêter les entreprises de Nicomède, et pour empêcher Attale de faire la guerre à Prusias, ils choisirent Marius Licinius, qui avait la goutte, et qui par conséquent était pris par les pieds; et avec lui Aulus Mancinus, dont la tête, par suite de la chute d'une tuile, avait reçu de si graves blessures, qu'on s'étonnait de sa guérison; enfin, en troisième lieu, Lucius Malléolus, le plus insensible des Romains. Comme cette mission réclamait de l'activité et de l'audace, les députés élus ne paraissaient pas remplir les conditions nécessaires. C'est ce choix qui, au rapport des historiens, fit dire à Marcus Porcius Caton en plein sénat, qu'il arriverait que, non-seulement Prusias, livré à lui-même, périrait, mais encore que Nicomède vieillirait sur le trône; car, ajoutait-il, quel succès attendre de semblables députés; et lors même qu'ils agiraient avec vigueur, comment s'acquitteraient-ils de leur mission, puisqu'ils manquent de tête, de pieds et de cœur? (ANGELO MAI, etc.)

XI.

Pour moi, dit Polybe (en parlant de ceux qui s'en prennent à la fortune et au destin dans les malheurs publics ou particuliers), je veux donner mon avis sur cette question, autant que le comporte le genre que je traite. Toutes les fois qu'il s'accomplit un fait inintelligible à l'humanité, le doute conduit aussitôt chacun à en accuser un dieu ou la fortune. C'est ainsi qu'on nous voit expliquer le retour continuel des pluies favorables à la culture; les grandes sécheresses et les froids excessifs qui détruisent les productions de la terre; enfin les contagions de longue durée, et les autres phénomènes dont la cause est difficile à trouver. Alors l'homme, que la multitude des systèmes plonge dans l'incertitude, invoque les dieux dans son dénûment, leur immole des victimes, et envoie demander aux oracles de dire ou de faire ce qu'il convient pour écarter tant de maux. Après tout cela, il n'est pas plus possible de reconnaître les motifs qui ont produit ou causé les événemens dont le principe est caché.

Je ne vois cependant pas qu'il faille imputer aux dieux les malheurs que vient de souffrir la Grèce dans ces derniers temps, c'est-à-dire la dépopulation des villes, et la désolation qui tient nos campagnes en friche, bien que nous n'ayons eu ni guerres de longue durée, ni contagions. Si quelqu'un dans ces circonstances eût conseillé d'envoyer demander aux dieux ce qu'il fallait dire ou faire pour augmenter la population et donner des habitans à nos villes désertes, n'eût-il pas semblé étrange de faire une demande semblable, quand nous avions en nous-mêmes et la cause du mal et les moyens de le guérir? car les hommes s'étant jetés dans la paresse, la lâcheté, les débauches, ne voulant plus se marier, ni élever les enfans nés hors du mariage, mais n'en gardant qu'un ou deux tout au plus pour les laisser riches et fortunés, n'était-ce pas là le principe du mal? Que de ces deux enfans la guerre ou la maladie en enlevât un, il est clair que la maison devenait déserte, et que, semblables aux ruches d'abeilles, les villes ainsi dépourvues n'ont plus de force. Il n'est donc pas besoin de demander aux dieux le moyen de sortir d'une telle détresse, car le premier venu vous dirait alors : Pourquoi, vous surtout qui avez des lois à cet égard, n'élevez-vous pas vos enfans? Là dessus un devin, un prodige ne sert à rien : c'est la

son qu'il faut consulter. Mais quant
choses dont la cause est insaisissable
ible, on en peut raconter une qui
Macédoniens : ceux-ci avaient
omains de grands bienfaits....
n matière publique, délivrés
agistratures.... en particu-
la cruauté.... de la ruine....
ntreprises du faux Philippe....
Macédoniens donc, d'abord avec
Démétrius, puis avec Persée, combat-
tirent les Romains et furent vaincus; et avec un homme sans moyens, pour le trône duquel ils combattaient, ils furent vainqueurs. Qui ne serait embarrassé à dire d'où vient cela? la cause en est impénétrable. C'est là qu'on peut accuser la destinée et la colère des dieux irrités contre la Macédoine, et ce qui doit suivre nous en donnera la preuve. (ANGELO MAI *et præsertim* JACOBUS GEEL, *ubi suprà*.)

FRAGMENS

DU

LIVRE TRENTE-HUITIÈME.

I.

Origine de la haine des Romains contre les Achéens.

A leur retour du Péloponnèse, Aurélius et ses collègues rapportèrent ce qui leur était arrivé. Représentant, non comme une émotion soudaine, mais comme un complot prémédité, le péril où ils avaient été exposés, ils peignirent, avec les couleurs les plus noires, la prétendue insulte que les Achéens leur avaient faite. A les entendre, on ne pouvait tirer de ce forfait une vengeance trop éclatante. Le sénat en parut en effet très-indigné, et députa sur-le-champ Julius dans l'Achaïe; mais il était chargé de se plaindre modérément, et d'exhorter plutôt les Achéens à ne pas prêter l'oreille à de mauvais conseils, de peur que, par imprudence, ils n'encourussent la disgrâce des Romains, malheur qu'ils pouvaient éviter en punissant eux-mêmes ceux qui les y avaient exposés. Ces ordres font voir évidemment que le dessein du sénat n'était nullement de détruire la ligue des Achéens, mais seulement de châtier l'orgueilleuse aversion que cette ligue avait pour les Romains. Quelques-uns se sont imaginé que les Romains auraient pris un ton beaucoup plus impérieux si leur guerre contre Carthage eût été terminée: mais c'est une pensée sans fondement. Ils aimaient depuis long-temps la nation achéenne, et il n'y en avait point en Grèce en qui ils eussent plus de confiance. En la menaçant d'une guerre, ils n'avaient d'autre vue que d'humilier son orgueil qui les choquait; mais de prendre les armes contre elle, et de rompre avec elle sans retour, c'est à quoi jamais ils n'avaient pensé. (*Ambassades.*) DOM THUILLIER.

Sextus, député romain, arrive dans l'Achaïe. — Les Achéens s'obstinent à amener leur propre ruine.

Sextus César et ses collègues, allant de Rome dans le Péloponnèse, trouvèrent en chemin un député de la faction nommé Théaridas, que les séditieux envoyaient à Rome pour y rendre compte de leurs procédés contre Aurélius, et lui conseillèrent de reprendre la route de son pays, où il entendrait les ordres qu'ils avaient à signifier aux Achéens de la part du sénat. Arrivés à Égie, où la diète de la nation avait été convoquée, ils parlèrent avec beaucoup de modération et de douceur. Dans leur discours, ils n'insérèrent pas un mot du mauvais traitement fait au député, ou ils l'excusèrent mieux que les Achéens eux-mêmes n'auraient fait. Ils se bornèrent à exhorter le conseil à ne pas augmenter une première faute, à ne pas irriter davantage les Romains, et laisser à Lacédémone en paix. Des remontrances si modérées furent extrêmement agréables à tout ce qu'il y avait de gens sensés. Ils rappelèrent leur conduite passée, et se souvinrent de la rigueur que Rome avait exercée contre les états qui avaient osé se mesurer avec elle. Le grand nombre, n'ayant rien à répliquer aux raisons de Julius, se tint tranquille; mais dans le fond il se couvait un feu de mécontentement et de rébellion que le discours des députés n'éteignit pas. Ce feu était allumé par le souffle de Diæus et de Critolaüs, et de ceux de leur faction, tous choisis dans chaque ville entre ce qu'il y avait de gens les plus scélérats, les plus impies et les plus pernicieux. Pour le conseil de la nation, non-seulement il reçut mal les témoignages d'amitié que les députés romains lui donnaient, mais il fut assez insensé pour se mettre en tête qu'ils n'avaient parlé avec tant de douceur que parce que leur république, déjà occupée de deux grandes guerres en Afrique et en Espagne, craignait que les Achéens ne se soulevassent encore contre elle, et que le temps était venu de secouer son joug. Cependant on prit avec les ambassadeurs des manières assez polies; on leur dit qu'on enverrait Théaridas à Rome; qu'ils n'avaient qu'à se rendre à Tégée; qu'à traiter là avec les Lacédémoniens et les disposer à la paix. Par cette fourberie, on amusa le malheureux peuple que l'on gouvernait, et on l'associa au téméraire projet qu'on méditait depuis long-temps d'exécuter. C'est ce que l'on devait attendre de l'inhabileté et de la dépravation des chefs, qui achevèrent de perdre la nation de la manière que nous allons dire.

Les députés romains allèrent en effet à Tégée, et amenèrent les Lacédémoniens à s'accommoder avec les Achéens et à suspendre toute hostilité, jusqu'à ce que des commissaires vinssent de Rome pour pacifier tous leurs différends. Mais la cabale de Critolaüs fit en sorte que personne, excepté le préteur, ne se rendit au congrès. Il y arriva lorsqu'on ne l'attendait presque plus. On conféra avec les Lacédémoniens; mais Critolaüs ne voulut se relâcher sur rien. Il dit qu'il ne lui était pas permis de rien décider sans l'aveu de la nation, et qu'il rapporterait l'affaire dans la diète générale, qui ne pourrait être convoquée que dans six mois. Cette superchérie choqua vivement Julius, qui, après avoir congédié les Lacédémoniens, partit pour Rome, où il dépeignit Critolaüs comme un homme extravagant et furieux. Les députés ne furent pas plutôt sortis du Péloponnèse, que Critolaüs courut de ville en ville, et cela pendant tout l'hiver, et convoqua des assemblées, comme pour faire connaître ce qui avait été dit

aux Lacédémoniens dans les conférences tenues à Tégée; mais dans le fond pour invectiver contre les Romains, et pour donner un tour odieux à tout ce qu'ils disaient, afin d'inspirer contre eux la haine et l'aversion dont il était animé lui-même, et il n'y réussit que trop. Il défendit de plus aux juges de poursuivre aucun Achéen et de l'emprisonner pour dettes jusqu'à la conclusion de l'affaire commencée entre la diète et Lacédémone. Par là, il persuada tout ce qu'il voulut, et disposa la multitude à recevoir avec soumission tous les ordres qu'il jugerait à propos de lui donner. Incapable de faire des réflexions sur l'avenir, elle se laissa prendre aux amorces du premier avantage qu'il lui proposa.

Métellus ayant appris en Macédoine les troubles dont le Péloponnèse était agité, il y députa C. Papirius, le jeune Scipion l'Africain, Aulus Gabinius et C. Fannius, qui, arrivés par hasard à Corinthe dans le temps que le conseil y était assemblé, parlèrent au moins avec autant de modération que Julius avait parlé. Ils n'épargnèrent rien pour empêcher que les Achéens ne s'exposassent à perdre entièrement l'amitié des Romains, soit par leurs querelles avec les Lacédémoniens, soit par leur aversion pour Rome. Malgré cela, la populace ne put se contenir On se moqua des députés; on les chassa ignominieusement de l'assemblée; il s'assembla un nombre innombrable d'ouvriers et d'artisans autour d'eux pour les insulter. Toutes les villes d'Achaïe étaient alors comme en délire, mais Corinthe l'emportait de ce côté-là sur toute autre. Très-peu de gens y goûtèrent le discours des ambassadeurs. Une espèce de fureur transportait cette assemblée tumultueuse au-delà de toutes bornes.

Le préteur voyant avec complaisance que tout réussissait à son gré, harangua la multitude. Les magistrats furent le principal objet de ses invectives. Il railla amèrement les amis que Rome avait parmi les Achéens. Les ambassadeurs ne furent pas plus ménagés. Il dit qu'il ne serait pas fâché d'avoir les Romains pour amis, mais qu'il ne les souffrirait pas pour maîtres; que pour peu que les Achéens eussent du courage, ils ne manqueraient pas d'alliés, et que les maîtres ne leur manqueraient pas, s'ils n'avaient pas assez de cœur pour défendre leur liberté. Par ces raisons et d'autres semblables, l'artificieux préteur soulevait le peuple. Il ajouta que ce n'était pas sans avoir pris de bonnes mesures qu'il avait entrepris de faire tête aux Romains; qu'il avait des rois dans son parti, et que des républiques étaient prêtes aussi à le prendre. Ces derniers mots effrayèrent de sages vieillards qui se trouvaient à l'assemblée. Ils environnèrent le préteur, et voulurent lui imposer silence. Critolaüs appela sa garde, et menaça ces sénateurs respectables des plus mauvais traitemens s'ils osaient approcher et toucher seulement sa robe. Ensuite il dit qu'après s'être long-temps retenu il ne pouvait plus s'empêcher de déclarer qu'il ne fallait pas tant craindre ni les Lacédémoniens ni les Romains que ceux qui parmi les Achéens mêmes agissaient en faveur des uns et des autres; qu'on connaissait des gens qui les favorisaient plus que leur propre patrie; qu'Évagoras d'Égie et Stratogius de Trittée rapportaient aux ambassadeurs romains tout ce qui se passait dans les conseils de la nation. Stratogius donna le démenti au préteur: « Il est vrai, dit-il, que j'ai vu ces ambassadeurs, et je suis résolu de les voir encore, parce qu'ils sont nos amis et nos alliés. Du reste, j'at-

teste les dieux que je ne leur ai point découvert les secrets de nos assemblées.» Quelques-uns l'en crurent sur sa parole; mais la multitude aima mieux en croire son préteur qui, par ces sortes de calomnies, vint à bout de faire déclarer la guerre aux Lacédémoniens, et dans leur personne aux Romains. Ce décret fut suivi d'un autre qui n'était pas moins injuste, savoir : que quiconque dans cette expédition s'emparerait de quelque terre ou place, en demeurerait le maître. Depuis ce temps-là, monarque dans son pays, ou peu s'en faut, il ne pensa plus qu'à brouiller et à soulever les Achéens contre les Romains, je ne dis pas seulement sans raison, mais par les voies les plus irrégulières et les plus injustes. Lorsque la guerre fut déclarée, les ambassadeurs se séparèrent. Papirius alla d'abord à Athènes, et revint ensuite à Lacédémone pour observer de loin les démarches de l'ennemi. Un autre partit pour Naupacte, et deux restèrent à Athènes jusqu'à ce que Métellus y fût arrivé. Tel était l'état des affaires dans le Péloponnèse. (*Ambassades.*) Dom Thuillier.

II.

Ce que le livre xxx contient semble être le dernier malheur des Grecs; et cependant, quoique leur pays ait eu souvent à souffrir des pertes tantôt partielles et tantôt générales, il n'est point d'infortunes passées qui aient plus mérité d'être appelées de ce nom que les événemens de notre époque et auxquelles on puisse appliquer ces paroles, que.... Aussi les maux que les Grecs ont soufferts doivent exciter dans tous les cœurs une commisération qui s'augmentera, si l'on veut étudier dans ses détails la vérité des faits. On pense, par exemple, que les Carthaginois ont éprouvé une catastrophe que rien ne surpasse; mais qu'on y réfléchisse, et l'on verra que la position des Grecs, loin d'être moins malheureuse, l'est encore davantage. En effet, si les Carthaginois se sont vus anéantis, ils ont au moins laissé à la postérité des moyens de justification; tandis que les Grecs n'en donnent aucun à ceux qui voudraient entreprendre de défendre leur faute. Les uns disparurent dans une douloureuse péripétie, et perdirent à jamais le sentiment de leurs maux; les autres, traînant leur agonie, léguèrent à leurs enfans un héritage de larmes. Selon nous, ceux qui survécurent pour être malheureux sont plus à plaindre que ceux qui périrent sous les ruines de la patrie, et les infortunes des Grecs méritent plus de pitié que celles des Carthaginois. Il en doit être ainsi; à moins qu'en écrivant, l'historien, sans égard pour ce qui est noble et beau, n'ait en vue que son intérêt. Pour nous, c'est la vérité seule que nous avançons, et chacun en conviendra, si l'on veut reconnaître que les Grecs n'ont point souffert de plus grandes épreuves que celles dont nous venons de parler.

La fortune paraît avoir frappé la Grèce d'une profonde terreur, à l'époque de l'invasion de Xerxès en Europe; et dans le fait, tous leurs états coururent de grands dangers. Il y en eut fort peu cependant qui périrent, et les Athéniens, moins que tout autre peuple; car, prévoyant sagement ce qui allait arriver, ils emmenèrent leurs femmes et leurs enfans, puis abandonnèrent la ville. Cette détermination ne laissa pas cependant de leur causer certaines pertes; car l'ennemi, maître de la cité, se vengea sur elle en la dévastant. Les Athéniens n'encoururent pour cela ni reproche ni honte; au contraire, ils

couvrirent de gloire aux yeux des autres peuples, pour avoir mis de côté tout intérêt personnel en réunissant leurs forces au reste de la Grèce. Aussi cette détermination glorieuse ne leur conserva pas seulement leur patrie et leur territoire, mais encore elle les mit en état de disputer à Lacédémone, peu de temps après, la suprématie sur les autres villes grecques. Plus tard, les Spartiates, vainqueurs à leur tour, leur imposèrent la nécessité de renverser leurs propres murailles; mais cette détermination fut loin d'être glorieuse pour Lacédémone, il faut bien l'avouer; n'était-ce point en effet faire peser tyranniquement le.... de leur pouvoir.... des Grecs.... s'étant séparés.... chose qu'on répugne à dire.... malheureux nullement.... les Mantinéens.... de quitter leur patrie.... et la vie sauve, d'habiter par bourgades. Mais tous.... blâmèrent non la témérité des Mantinéens.... comme ayant souffert des injustices et des cruautés.... (ANGELO MAI, *ubi supra*.)

III.

Alexandre (de Phère) ayant donc obtenu des renforts pendant quelque temps,... car ce n'est pas un mince avantage que d'être en sûreté contre les ennemis du dehors,... il s'appesantit encore sur ceux qui étaient injustement dépouillés : quoique souvent on voit, par de fréquens reviremens, la fortune changer, les puissans eux-mêmes revenir à des sentimens plus modérés en jetant les yeux sur des malheurs subits et que rien ne pouvait faire présager. D'un autre côté, quelquefois les Chalcidiens, les Corinthiens et d'autres villes, à cause de la beauté de la position, attaquèrent les rois de Macédoine, et leur prirent des places fortes : là, autant qu'ils le purent, ils rendirent la liberté aux peuples, et les oppresseurs.... ils les traitèrent en ennemis jusqu'à outrance. Mais en général.... or, pour tout dire, ils furent bientôt renversés, et cela, à cause de l'administration des affaires; car les uns étaient divisés au sujet de commandement et d'affaires publiques, et les autres étaient disposés à violer leur serment en faveur des rois, de ceux qui ont l'autorité tout entière. Aussi.... ils furent accompagnés des malédictions de ceux qui avaient tout perdu, ou qui.... car.... étant tombés dans des maux inouïs, mais ne devant leur malheur qu'à eux.... qu'à leur folie.... ils en supportent les résultats. Dans les temps qui suivirent, de grands revers furent aussi éprouvés par les Péloponnésiens, les Béotiens, les Phocéens.... quelques.... non-seulement de ceux qui habitent le golfe.... non-seulement en général.... d'abord, mais aussi en détail.... mais leur malheur était déshonorant.... à cause de la.... étant.... car moi.... contre.... résultat de leur folie. (*Ibid.*)

IV.

Il ne faut pas s'étonner si, au sujet des Grecs, nous affranchissant de la marche ordinaire d'une narration historique, nous y mettons plus de développement et d'étude. Peut-être se trouvera-t-il des gens qui nous reprocheront d'avoir mis du fiel dans nos récits, nous qui, plus que tout autre, diront-ils, devions pallier les fautes des Grecs; mais je ne suppose pas que des hommes de sens puissent donner le nom d'ami à celui qui craint, qui redoute même de mettre de la franchise dans ses paroles, non plus que le titre de bon citoyen à celui qui cache la vérité au détriment de l'avenir, et cela pour ne pas déplaire à ses contempo-

rains. Il faut d'ailleurs que l'historien montre qu'il ne met rien au-dessus de la vérité; et, plus le souvenir des faits qu'il expose remonte à des temps passés, et s'éloigne du présent, plus il faut que l'écrivain fasse cas de la vérité, et que le lecteur lui sache gré du parti qu'on a pris. Dans les temps difficiles, il convient sans doute que les Grecs secourent les Grecs par tous les moyens possibles, soit en leur aidant, soit en les défendant, soit en détournant la colère des puissans; et c'est ce que j'ai réellement fait dans toutes les circonstances. Quant aux événemens accomplis, je m'applique à en léguer à la postérité un souvenir dégagé de toute haine, non point pour chatouiller les oreilles de mes lecteurs d'aujourd'hui, mais pour redresser leur jugement et pour empêcher qu'ils ne se trompent toujours sur les mêmes faits. Mais j'en ai assez dit sur ce sujet. (ANGELO MAI et JACOBS GEEL, *ubi supra.*)

FRAGMENS

DU

LIVRE TRENTE-NEUVIÈME.

I.

Asdrubal, général des Carthaginois.

Il y avait dans ce chef des Carthaginois aussi peu de ces qualités qui forment un bon général qu'il y avait de vanité à lui de s'en flatter et de se vanter d'en avoir. Voici, entre plusieurs autres exemples, un trait de sa vanité. Quand il vint au rendez-vous qu'il avait assigné à Gulussa, roi de Numidie, il y parut couvert d'un manteau de pourpre et suivi de douze gardes bien armés. A vingt pas du lieu convenu, il laissa ses gardes et, du bord du fossé qui était devant lui, il fit signe au roi de venir le trouver, signe qu'il devait plutôt attendre que donner. Au contraire, Gulussa vint sans escorte, vêtu simplement et sans armes. Quand il fut près d'Asdrubal, il lui demanda pourquoi il s'était muni d'une cuirasse et qui il craignait. « Je crains les Romains, reprit Asdrubal. — S'il est « vrai que vous appréhendiez si fort, « repartit Gulussa, pourquoi sans né« cessité vous enfermiez-vous dans une « ville assiégée? Mais enfin que souhai« tez-vous de moi? — Je vous prie, dit « Asdrubal, d'être notre intercesseur « auprès du général romain. Qu'il épar« gne Carthage et qu'il la laisse sub« sister : sur tout le reste il nous trou« vera soumis. » Gulussa se moqua de cette commission. « Quoi, dit-il au « gouverneur de Carthage, dans l'état « où vous êtes, enveloppé de toutes « parts, n'ayant presque plus de res« sources ni d'espérance, vous n'avez « point d'autre proposition à faire que « celle qu'on a rejetée à Utique, avant « le siége? — Les affaires, reprit As« drubal, ne sont pas si désespérées « que vous pensez. Nos alliés arment

« au dehors pour nous (il ne savait pas « encore ce qui s'était passé dans la « Mauritanie), nos troupes sont encore « en état de défense, et nous avons les « dieux pour nous. Ils sont trop justes « pour nous abandonner; ils savent « l'injustice qu'on nous fait; ils nous « donneront les moyens de nous en « venger. Faites donc entendre au con- « sul que les dieux tiennent en main « la foudre, et que la fortune a ses re- « vers. Enfin, pour tout dire en un « mot, nous sommes résolus de ne sur- « vivre point à Carthage, et nous pé- « rirons tous plutôt que de nous ren- « dre. » Ici finit l'entrevue; on se sépara et l'on promit de revenir au même rendez-vous trois jours après.

Revenu au camp, Gulussa rendit compte à Scipion de l'entretien. Le consul en riant : « Cet homme n'a-t-il « pas bonne grâce, dit-il, après avoir « cruellement massacré nos captifs, de « compter sur la protection des dieux : « la belle manière de se les rendre pro- « pices, que de violer toutes les lois « divines et humaines! » Le roi fit ensuite remarquer à Scipion qu'il était de son intérêt de finir au plus tôt la guerre; que, sans parler des cas imprévus, l'élection de nouveaux consuls approchait, et qu'il était à craindre qu'au commencement de l'hiver un autre ne vînt lui ravir, sans l'avoir mérité, tout l'honneur de son expédition. Émilianus fit réflexion sur cet avis de Gulussa, et lui dit d'annoncer au gouverneur, de sa part, qu'il lui accordait à lui, à sa femme, à ses enfans et à dix familles parentes ou amies, la liberté et la vie, et qu'il lui permettait d'emporter de Carthage dix talens de son bien, et d'emmener six de ses domestiques à son choix. Gulussa, avec des offres qui devaient, ce semble, être si agréables à Asdrubal, se rendit au jour marqué au lieu de la conférence. Le gouverneur y vint de son côté, mais en vrai roi de théâtre. A son habillement de pourpre, à sa démarche lente et grave, on aurait dit qu'il jouait un premier rôle dans une tragédie. Naturellement Asdrubal était gros et replet, mais ce jour-là l'enflure de son ventre et l'enluminure de son teint marquaient qu'il avait fort ajouté à la nature. On l'aurait pris pour un homme qui vit dans un marché comme les bœufs qu'on engraisse, plutôt que pour le gouverneur d'une ville dont les maux étaient inexprimables. Après qu'il eut appris de Gulussa les offres du consul : « Je prends les dieux « et la fortune à témoin, s'écria-t-il en « se frappant la cuisse à grands coups « redoublés, que le soleil ne verra ja- « mais Carthage détruite et Asdrubal « vivant. Un homme de cœur n'est « nulle part plus noblement enseveli « que sous les cendres de sa patrie. » Résolution généreuse, magnifiques paroles et qu'on ne peut pas ne point admirer; mais quand il s'agit de les mettre à exécution, on voit avec étonnement que ce fanfaron est le plus faible et le plus lâche des hommes. Car premièrement, tandis que les citoyens mouraient de faim, il se régalait avec ses amis, leur servait des repas somptueux, et se faisait un embonpoint qui ne servait qu'à faire remarquer davantage la disette et la misère où étaient les autres. Car le nombre tant de ceux que la faim dévorait que de ceux qui désertaient pour l'éviter était innombrable. Il raillait les uns, insultait aux autres, et, à force de sang répandu, il intimida tellement la multitude, qu'il se maintint dans une puissance aussi absolue que le serait celle d'un tyran dans une ville prospère et dans une patrie infortunée. Tout cela me persuade que j'ai eu raison de dire

qu'il serait difficile de trouver des gens qui se ressemblassent plus que ceux qui alors dans la Grèce et à Carthage étaient à la tête des affaires. La comparaison que nous ferons dans la suite de ces chefs rendra cette vérité plus sensible. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

—

Ce superbe Asdrubal oublia sa forfanterie précédente, tomba aux pieds du général. (*Suidas in Σεμνός.*) SCHWEIGHÆUSER.

—

Asdrubal l'ayant abordé en fut bien accueilli, et reçut ensuite l'ordre de se rendre en pays étranger. (*Ibid. in Φιλανθρωπ.*)

—

On rapporte que Scipion, voyant Carthage totalement renversée et anéantie, répandit des larmes abondantes et déplora tout haut les malheurs de son ennemi. En réfléchissant profondément en lui-même que le sort des villes, des peuples, des empires n'était pas moins sujet aux revers de fortune que celui des simples particuliers, et se rappelant, à côté de Carthage, l'antique Ilion, ville autrefois si florissante, et l'empire des Assyriens et celui des Mèdes, puis celui des Perses, le plus vaste de tous, et cet empire de Macédoine qui, si récemment encore, avait jeté tant d'éclat; soit que le cours de ses idées lui rappelât à l'esprit les vers d'un grand poëte, soit que sa langue devançât le cours même de ses idées, il prononça, dit-on, à haute voix ces vers d'Homère :

> Déjà le jour approche où doit tomber le grand Ilion,
> Le jour où Priam et le peuple si guerrier de Priam vont tomber.

Interrogé à ce moment par Polybe qui était très-familier avec lui, car il avait été son précepteur, sur le sens qu'il donnait à ces paroles, il avoua ingénument qu'il avait pensé à sa chère patrie, pour l'avenir de laquelle il avait ressenti des craintes en songeant à l'inconstance des choses humaines. Polybe, qui avait entendu ces mots de sa propre bouche, nous les a rapportés dans son histoire. (*Appianus in Punicis*, cap. 132.)

II.

Je n'ignore pas qu'on blâmera mon œuvre, en me reprochant de ne pas avoir mis assez de suite dans la narration des faits. On dira, par exemple, qu'ayant commencé le siége de Carthage, je laisse ensuite mes lecteurs au milieu de mon récit pour les transporter au milieu des affaires de la Macédoine, de la Syrie, ou d'un autre pays, et on donnera pour raison que les hommes de science veulent, avant tout, de la continuité dans les choses, et que d'ailleurs il n'est personne qui ne désire connaître la fin de ce qui est commencé. Tel n'est point mon avis; il est au contraire bien opposé. J'en prendrai à témoin la nature elle-même, qui pour des objets qui frappent nos sens, ne suit point continuellement les mêmes voies, mais y développe une grande variété; qui veut enfin arriver aux mêmes résultats en usant de moyens différens. Je pourrais choisir l'ouïe pour prouver ce que je viens d'avancer. Ni dans les concerts, ni dans les déclamations oratoires, ce sens ne saurait s'arrêter à des mesures monotones. Il lui faut, pour porter l'émotion à l'âme, un rhythme varié, quelque chose de décousu, enfin les oppositions les plus marquées et les cadences les plus rapides. On trouvera qu'il en est de même du goût, si l'on considère que les mets les plus délicats

engendrent la satiété, que le palais ne peut en supporter l'uniformité et demande le changement; car il préfère même des alimens ordinaires à des mets recherchés, pourvu qu'ils varient. Il en est encore de même de la vue qui s'épuise si elle contemple un seul objet, tandis qu'elle se plaît dans leur diversité. Chacun peut voir que ces observations s'appliquent également à l'âme; car les changemens de travaux sont comme des repos pour l'homme laborieux. (ANGELO MAI et JACOBUS GEEL, *ubi suprà*.)

—

Ceux des anciens historiens qui ont le plus de célébrité me paraissent s'être ainsi délassés, les uns par des digressions fabuleuses et descriptives, les autres par des faits positifs; de sorte qu'ils ne parcouraient pas seulement les contrées mêmes de la Grèce, mais encore celles qui lui sont étrangères. Ainsi, après avoir parlé de la Thessalie et des actions d'Alexandre de Phère, ils passent aux invasions des Lacédémoniens dans le Péloponnèse, reviennent ensuite à celles des Athéniens, et enfin vous entretiennent des affaires de la Macédoine et de l'Illyrie. Paraissent ensuite l'expédition d'Iphicrate en Égypte, et les hauts faits de Cléarque dans le royaume de Pont. On trouvera sans doute que ceux d'entre eux qui se servent de cette manière d'écrire manquent d'ordre, et qu'au contraire nous en mettons beaucoup dans nos récits; car s'ils rappellent comment Brudyllis, roi d'Illyrie, et Chersobleptès, roi de Thrace, s'emparèrent du pouvoir. Ils n'ajoutent pas ce qui y fait suite, et ne remontent pas à ce qui accompagne ou précède ce fait; mais, comme dans un poëme, ils reviennent toujours à leur premier sujet. Nous, au contraire, nous ne jetons la lumière que sur les lieux les plus célèbres de la terre, et sur les faits qui s'y sont accomplis; et, suivant une seule et même route, dans un ordre invariable, nous parcourons ce que chaque année comporte d'évènemens, et nous laissons aux amateurs de science le soin de remonter au principe des faits, comme de rechercher ceux qui ont été laissés en chemin, pourvu que les lecteurs qui nous ont suivis pas à pas se trouvent satisfaits de notre ouvrage. Assez donc sur ce sujet. (*Ibid.*

III.

Lorsque Asdrubal, général des Carthaginois, embrassait en suppliant les genoux de Scipion, le Romain se tournant vers ceux qui l'accompagnaient : « Voyez, dit-il, comme la fortune sait faire servir d'exemples les hommes imprévoyans. Celui-ci est ce même Asdrubal qui naguère, lorsque nous lui proposions des conditions honorables, répondait qu'il préférait s'ensevelir dans l'incendie de sa patrie : le voici maintenant qui nous supplie de lui accorder la vie, et qui met en nous tout son espoir. Tout homme qui a sous les yeux un semblable spectacle, ne doit-il pas se dire intérieurement que des paroles ou des actions superbes ne conviennent point à la nature humaine? » Des transfuges ayant alors escaladé la muraille, demandèrent à ceux qui combattaient au premier rang de cesser un moment l'attaque. Scipion en ayant donné l'ordre, ils commencèrent à couvrir Asdrubal d'injures : les uns le traitaient de parjure, en lui rappelant que souvent il leur avait juré aux pieds des autels de ne les pas abandonner; les autres lui remontraient sa lâcheté et son ignominie, et ces reproches étaient

accompagnés de sarcasmes et de railleries sanglantes.

—

Vers le même moment, la femme d'Asdrubal, l'ayant vu avec le général romain dans une attitude suppliante, sortit du milieu des transfuges. Ses vêtemens étaient ceux d'une femme libre et distinguée; elle tenait de chaque côté d'elle deux jeunes enfans enveloppés dans les plis de sa robe. Elle appela d'abord Asdrubal par son nom, et, comme il gardait le silence et tenait ses regards attachés sur la terre, elle invoqua les dieux et rendit grâces au général de ce que.... non-seulement en partie.... mais aussi par la mort.... plus beau que.... jamais un autre ne donnera cet exemple.... il est difficile de produire des motifs plus puissans et plus sensés; car dans la fortune la plus haute et au milieu de la ruine de ses ennemis, penser à ses intérêts personnels et aux vicissitudes possibles; ne voulant pas oublier un seul instant au sein de la prospérité, combien la fortune est glissante, c'est le caractère d'un homme à la fois grand, parfait et digne de l'immortalité.... L'intention des ennemis à ce sujet se manifesta clairement. Mais cela me rappelle le proverbe : « Les cerveaux creux raisonnent creux. » Il résulte donc que pour les hommes de cette sorte les choses remarquables paraissent extraordinaires. (ANGELO MAI, etc.)

IV.

Et il méditait les moyens de retourner dans sa patrie. Mais c'était agir comme un homme qui, ne sachant pas nager, et voulant se jeter à la mer, s'y précipiterait sans réflexion, et une fois dans l'eau, s'inquiéterait des moyens de gagner la terre; car, bien qu'il fût sur le bord du précipice, comme on dit vulgairement, Diæus, préteur des Achéens, ne pouvait cependant pas encore mettre un terme à son imprudence et à ses injustices.

Lorsque Diæus eut perdu l'administration des affaires, ce proverbe naquit : « Si l'on ne nous perd pas bientôt, nous n'espérons plus de salut; » comme on aurait dit : « Si les méchans ne périssent pas bientôt, la Grèce y périra. » (*Ibid.*)

V.

La faveur dont Philopœmen avait joui précédemment auprès du peuple fut cause qu'on ne renversa point ses statues dans les villes où elles existaient. Aussi mon avis est-il que tout grand service grave au cœur de ceux qui l'ont reçu, une reconnaissance ineffaçable. — On appliquera donc avec justesse cette parole vulgaire : « Ce n'est point à la porte, c'est dans la rue qu'on est trompé. » (*Ibid.*)

FRAGMENS

DU

LIVRE QUARANTIÈME.

I.

Pythéas.

Pythéas était frère d'Acatès et fils de Cléomène. Ses mœurs d'abord furent assez déréglées, mais il se flatta qu'on pardonnerait aisément ce vice à sa jeunesse. Chargé des soins du gouvernement, il ne changea point; on remarqua toujours en lui la même hardiesse et la même avidité de s'enrichir. Ces vices s'accrurent beaucoup par la faveur d'Eumène et de Philetère. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

Diæus.

Après la mort de Critolaüs, préteur des Achéens, la loi portant que le préteur mort serait remplacé par son prédécesseur, jusqu'à ce que la diète de la nation en choisît un autre, Diæus reprit le gouvernement des affaires de la ligue achéenne. Revêtu de cette dignité, après avoir envoyé du secours à Mégare, il alla à Argos, et de là il écrivit à toutes les villes de l'État de mettre en liberté ceux de leurs esclaves qui étaient en âge de porter les armes, d'en former un corps de douze mille hommes, de les armer et de les envoyer à Corinthe. Il fit en cette occasion la faute qui lui était assez ordinaire. Cette charge fut imposée sans prudence et sans égalité. De plus, quand dans une maison il n'y avait pas assez d'esclaves pour faire le nombre qu'elle était obligée de fournir, il fallait qu'elle y suppléât par des esclaves étrangers. Il fit plus encore : comme l'État avait été trop affaibli par les guerres soutenues contre les Lacédémoniens, pour porter ce nouveau fardeau, il força les personnes riches de l'un et de l'autre sexe de promettre qu'elles s'en chargeraient en particulier. Enfin il ordonna que toute la jeunesse s'assemblât en armes à Corinthe. Ces ordres remplirent les villes de troubles; le soulèvement fut universel; on fut partout pénétré de douleur. Les uns félicitaient ceux qui étaient morts dans les guerres précédentes, les autres portaient compassion à ceux qui partaient; on les conduisait avec larmes, comme si l'on eût eu quelque pressentiment de ce qui leur devait arriver. Le sort des esclaves qu'on enlevait arrachait les larmes des yeux. Les uns venaient d'être affranchis, les autres attendaient la même grâce; les riches citoyens étaient obligés, malgré eux, de contribuer à cette guerre de tout ce qu'ils avaient de biens. On arrachait aux femmes leurs parures et celles de leurs enfans, pour les faire servir à leur ruine.

Ce qui était le plus triste, c'est que la peine que causaient ces ordres différens qui se succédaient les uns aux autres détournait l'attention des affaires générales, et empêchait les Achéens de prévoir le péril évident où on les jetait,

eux, leurs femmes et leurs enfans. Tous, comme emportés par un torrent impétueux, cédaient à l'impudence et à la fureur de leur chef. Les Éléens et les Messéniens restaient chez eux et attendaient, en tremblant, la flotte des Romains; et en effet rien n'eût pu les sauver si la nuée qui devait crever sur eux eût suivi la route qu'elle avait prise d'abord. Les habitans de Patres et les peuples du ressort de cette ville avaient été, peu auparavant, battus dans la Phocide, et leur sort fut le plus à plaindre. Rien de plus déplorable n'était arrivé dans le Péloponnèse. Les uns se donnèrent la mort, les autres, effrayés de ce qui se passait dans les villes, s'en retirèrent et prirent la fuite sans savoir où ils allaient. On en voyait qui se livraient les uns les autres aux Romains comme coupables de leur avoir été contraires. D'autres allaient d'eux-mêmes, et sans qu'on les y obligeât, dénoncer leurs compatriotes. Quelques-uns, en posture de supplians, avouaient, sans qu'on les interrogeât, qu'ils avaient violé les traités, et demandaient par quelle peine ils pourraient expier leur crime. On ne voyait partout que des furieux qui se jetaient dans des puits ou qui se précipitaient du haut des rochers. En un mot, l'état de la Grèce était alors tel que ses ennemis même en auraient été touchés de compassion. Avant ce dernier malheur, les Grecs en avaient déjà éprouvé d'autres, ils avaient été même entièrement abattus, soit par des dissensions intestines, soit par la perfidie des rois; mais, dans ce temps-ci, ils ne purent s'en prendre qu'à l'imprudence de leurs chefs et à leur propre imbécillité. Pour les Thébains, ils sortirent tous de leur ville et la laissèrent déserte. Pythéas se retira dans le Péloponnèse avec sa femme et ses enfans, errant de côté et d'autre sans savoir où se fixer. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

—

Le même.

Pendant que Diæus, après avoir été fait préteur, était à Corinthe, Andronidas vint l'y trouver, de la part de Q. Cæcilius Métellus, et en fut mal reçu. Comme le préteur avait déjà eu soin de le décrier comme un homme qui s'entendait avec les Romains et agissait pour eux, il le livra, lui et sa suite, à la multitude, qui leur fit mille outrages et les chargea de chaînes. Le Thessalien Philon vint aussi faire des offres avantageuses aux Achéens. Quelques-uns du pays, et entre autres Stratius, alors fort âgé, l'écoutèrent avec plaisir. Le bon vieillard, embrassant Diæus, le pria d'accepter les offres qu'on lui faisait. Mais le conseil les rejeta, sous prétexte que Philon s'était chargé de cette commission, non en vue du salut commun de la patrie, mais pour son propre intérêt. Ce fut là le résultat de ce conseil. Aussi ne fit-on rien comme il fallait. Car si la manière dont on s'était conduit ne permettait pas que l'on espérât quelque grâce de la part des Romains, au moins devait-on s'exposer généreusement à tout pour sauver l'État. Voilà ce qu'on attendait de gens qui se donnaient pour chefs de la Grèce. Mais c'est une résolution qu'ils ne pensèrent pas même à prendre. Et comment une telle pensée leur serait-elle venue à l'esprit? Les premiers de ce conseil étaient Diæus et Damocrite, qui l'un et l'autre venaient d'être rappelés d'exil, à la faveur des troubles qui régnaient. Ils avaient pour assesseurs Alcamène, Théodecte et Archicrate, tous gens dont nous avons peint plus haut le caractère, le génie et les mœurs. Il ne pouvait partir d'un conseil ainsi

composé que les résolutions dont il était capable. On fit mettre en prison Andronidas, Lagius et le sous-préteur Sosicrate. On imputa à ce dernier d'avoir consenti, pendant qu'il présidait au conseil, qu'on députât vers Cæcilius, et d'avoir été l'auteur et la cause de tous les maux qu'on avait à souffrir. Le lendemain, des juges assemblés le condamnèrent à mort, et sur-le-champ on le chargea de fers; on lui fit subir des tourmens tels qu'il expira dans les supplices, sans qu'il lui échappât un mot de ce qu'on espérait. Lagius, Andronidas et Archippe furent relâchés, une partie parce que la multitude s'aperçut de l'injustice qu'on avait faite à Sosicrate, et encore parce qu'Andronidas et Archippe avaient fait présent à Diæus, le premier d'un talent, et l'autre de quarante mines. Car ce préteur était sur ce point d'une impudence et d'une effronterie si grandes, qu'au milieu d'un spectacle il aurait reçu des présens. Philius de Corinthe avait été traité, quelque temps auparavant, de la même manière que Sosicrate. Diæus l'accusa d'avoir envoyé à Chalcis, et d'avoir pris le parti des Romains. Il le fit prendre lui et ses enfans, les fit tourmenter les uns sous les yeux des autres, et les supplices ne finirent que par la mort du père et de ses enfans. On me demandera sans doute comment il s'est pu faire qu'une confusion si universelle et un gouvernement plus dérangé qu'on n'en voit chez des Barbares n'aient pas détruit de fond en comble toute la Grèce. Pour moi, je m'imagine que la fortune, toujours ingénieuse et adroite, prit plaisir à s'opposer aux folies et aux extravagances des chefs. Quoique repoussée de toutes parts, elle voulut, de quelque manière que ce fût, sauver les Achéens; et pour cela elle se servit du seul expédient qui lui restait : elle fit en sorte que les Grecs fussent aisément vaincus et qu'ils ne tinssent pas long-temps contre les Romains. Par ce moyen elle empêcha que la colère de ceux-ci ne s'emportât trop loin, que les légions ne fussent appelées d'Afrique, et que les chefs des Grecs n'exerçassent quelque cruauté sur les peuples; ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire, avec le caractère qu'ils avaient, s'ils eussent remporté quelque avantage. On n'en doutera nullement pour peu qu'on fasse réflexion sur ce que nous avons dit d'eux. Au reste, le mot qui courut en ce temps-là confirme notre conjecture : « Si nous n'eussions été perdus promptement, disait-on partout, nous n'aurions pu nous sauver. » (*Ibid.*)

—

Aulus Posthumius Albinus.

Ce Romain tirait son origine d'une des plus illustres familles de Rome. Il était naturellement grand parleur et vain au suprême degré. Curieux dès son enfance de l'érudition et de la langue grecques, il se livra à cette étude avec une ardeur si démesurée qu'il inspira du dégoût et de l'aversion pour elle aux plus anciens et aux plus distingués des Romains. Il composa même un poëme et écrivit une histoire dans cette langue. Dès le début de celle-ci, il demande grâce à ses lecteurs s'ils trouvent quelques fautes de langage, n'étant pas étonnant qu'un Romain ne possède pas la langue grecque dans la plus grande perfection. On débite là-dessus un bon mot de Marcus Porcius Caton. « Pourquoi, disait-il, s'excuser? si le conseil des amphictyons lui avait ordonné d'entreprendre cette histoire, l'excuse serait peut-être recevable; mais après l'avoir entreprise volontairement

et sans nécessité, rien n'est plus ridicule que de prier qu'on lui pardonne les fautes qu'on pourra y rencontrer. » Caton avait raison. Un athlète, après avoir donné son nom pour les combats gymniques, serait-il bien venu à dire dans le stade et au moment d'entrer dans la lice : « Messieurs, je vous demande pardon si je ne puis supporter ni la fatigue ni les plaies. » Un tel athlète ne serait-il pas sifflé et puni sur-le-champ? C'est ainsi que devraient être traités les historiens, pour leur apprendre à ne pas former de projets au-dessus de leurs forces. Posthumius prit encore des Grecs tout ce qui était de plus mauvais dans leurs mœurs. Toute sa vie, il aima le plaisir et détesta le travail. La conjoncture présente nous en fournit une preuve. A la bataille qui se donna dans la Phocide, pour ne pas se trouver dans la mêlée, il prétexta je ne sais quelle incommodité et se retira dans Thèbes. Cependant, après le combat, il fut le premier à mander la victoire au sénat, et lui fit un ample détail de ce qui s'y était passé, comme s'il y eût eu part. (*Vertus et Vices.*) Dom Thuillier.

—

Mépris des arts montré par les Romains dans la destruction de Corinthe.

Polybe, en déplorant dans sa narration les événemens qui se sont passés lors de la destruction de Corinthe, rappelle, entre autres choses, ce mépris tout militaire manifesté par les Romains pour tous les ouvrages d'art et pour les monumens publics. Présent à cette prise, il dit avoir vu lui-même des tableaux jetés dans la poussière et des soldats couchés dessus et jouant aux dés, et mentionne particulièrement parmi ces tableaux un Bacchus peint par Aristide, tableau qui, à ce qu'on prétend, avait donné lieu à ce proverbe : « Ce n'est rien en comparaison du Bacchus, et de l'Hercule en proie au venin sorti de la robe que Déjanire lui avait envoyée. » Je n'ai point vu ce dernier, mais j'ai vu le Bacchus placé dans le temple de Cérès, à Rome, ouvrage d'une rare beauté, qui a péri depuis peu dans l'incendie de ce temple. (*Strabo Geograph.*, lib. VIII.) Schweighæuser.

—

Toutes les villes, par des décrets publics, érigèrent des statues à Philopœmen, et lui rendirent les plus grands honneurs; mais, dans la suite, pendant les temps si malheureux de la Grèce où Corinthe fut détruite, un Romain entreprit de faire abattre toutes ses statues et de le poursuivre lui-même en justice, comme s'il eût été vivant. Il l'accusait d'avoir été l'ennemi des Romains et de s'être montré malintentionné pour eux. Polybe répondit au plaidoyer de l'accusateur, et quoiqu'il fût vrai que Philopœmen s'était fortement opposé à Titus Flaminius et à Manius, ni le consul Mummius ni ses lieutenans ne voulurent souffrir qu'on détruisît les monumens élevés à la gloire d'un guerrier si célèbre. (*Plutarch. in Philopœmene.*) Schweigh.

—

Justification de Philopœmen par Polybe.

Conformément à ce que j'ai dit d'abord de ce précepteur, je fis de sa conduite une assez longue apologie. Je dis qu'à la vérité Philopœmen avait souvent refusé de se rendre d'abord aux ordres des Romains, mais qu'il ne s'en était jamais défendu que pour éclaircir ce qui était en contestation, et que jamais il ne s'en était défendu sans rai-

son ; que l'on ne pouvait douter de son attachement pour les Romains, après les preuves qu'il en avait données pendant leurs guerres contre Philippe et Antiochus ; que quelque puissant qu'il fût, tant par lui-même que par les forces de sa ligue, jamais il ne s'était départi de l'alliance faite avec les Romains ; qu'enfin il avait donné les mains au décret par lequel les Achéens, avant que les Romains passassent dans la Grèce, s'étaient engagés à déclarer pour eux la guerre à Antiochus, quoique alors presque tous les peuples de la Grèce fussent peu favorables à Rome. Ce discours fit impression sur les dix députés, et confondit l'accusateur. Ils décidèrent qu'on ne toucherait point aux statues de Philopœmen en quelques villes qu'elles se trouvassent. Profitant de la bonne volonté de Mummius, je lui demandai encore les statues d'Aratus, d'Achée et de Philopœmen, et elles me furent accordées, quoi qu'elles eussent déjà été transportées du Péloponnèse dans l'Acarnanie. Les Achéens furent si charmés du zèle que j'avais témoigné en cette occasion pour l'honneur des grands hommes de ma patrie qu'ils m'érigèrent à moi-même une statue de marbre. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

—

Polybe.

Après avoir mis ordre aux affaires de l'Achaïe, les dix députés ordonnèrent au questeur qui devait vendre les biens de Diæus d'en laisser prendre à Polybe tout ce qu'il y trouverait à sa bienséance, sans rien exiger de lui et sans en rien recevoir. Mais non-seulement il ne voulut rien accepter, il exhorta encore ses amis à ne rien souhaiter de ce qui serait vendu par le questeur ; car cet officier parcourait les villes de Grèce et y mettait à l'encan les biens de ceux qui étaient entrés dans les desseins de Diæus et de tous les autres qui, condamnés par les députés, n'avaient ni père et mère, ni enfants. Quelques-uns des amis de Polybe ne suivirent pas son avis, mais tous ceux qui le suivirent furent extrêmement loués. Au bout de dix mois, les députés, se mettant en mer au commencement du printemps pour retourner en Italie, donnèrent ordre à Polybe de parcourir toutes les villes qui venaient d'être conquises, et d'accommoder leurs différends, jusqu'à ce que l'on s'y fût accoutumé au gouvernement qu'on y avait établi, et aux nouvelles lois qui y avaient été données. Polybe s'acquitta de cette commission avec tant de dextérité que la nouvelle forme de gouvernement fut acceptée, et que, ni en général ni en particulier, il ne s'éleva dans l'Achaïe aucune contestation. Aussi l'estime qu'on avait toujours pour cet historien s'augmenta beaucoup dans les derniers temps, à l'occasion de ce que nous venons de raconter. On le combla d'honneurs dans toutes les villes, et pendant sa vie et après sa mort. Cette reconnaissance lui était bien due, car sans le code des lois qu'il composa, pour pacifier les différends, tout eût été plein de trouble et de confusion. Il faut convenir aussi que c'est là le plus bel endroit de la vie de Polybe. (*Ibid.*)

—

Mummius.

Les députés sortis de l'Achaïe, ce proconsul, après avoir relevé dans l'isthme le temple qui y avait été détruit, et avoir décoré ceux d'Olympie et de Delphes, visita les villes de Grèce, honoré et reçu partout comme

il méritait de l'être. On ne se lassait pas d'admirer sa modération, son désintéressement, sa douceur, et l'on admirait d'autant plus ces vertus, que la Grèce, maître comme il en était, lui fournissait plus de facilité à s'enrichir. Si quelquefois il s'est écarté de sa modération ordinaire, comme quand il fit massacrer la cavalerie de Chalcis, je crois qu'on doit moins lui imputer cette faute qu'aux amis qui le suivaient. (*Vertus et Vices.*) DOM THUILLIER.

II.

Ptolémée, roi de Syrie.

Ce prince mourut d'une blessure qu'il reçut dans un combat. Selon quelques-uns, c'était un roi digne de grands éloges; selon d'autres, il n'était digne d'aucun. Il est vrai cependant qu'il était doux et humain autant que jamais roi l'ait été. En voici des preuves. Jamais il ne fit mourir aucun de ses amis, quelque accusation qu'on intentât contre eux. Je ne sache pas non plus que personne à Alexandrie ait été tué par son ordre. Presque chassé du royaume par son frère, quoiqu'il lui fût aisé de se venger à Alexandrie, il lui pardonna sa faute. Il le traita avec la même douceur après son entreprise sur l'île de Chypre. Quoiqu'il fût entre ses mains à Lapithe, loin de le punir comme ennemi, il ajouta des gratifications à celles qu'il était convenu de lui faire, et promit de lui donner sa fille en mariage. D'un autre côté, les heureux succès lui amollirent le courage. La mollesse et la volupté, vices ordinaires aux Égyptiens, s'emparèrent de son cœur et l'entraînèrent dans de grands malheurs. (*Ibid.*)

III.

Polybe, à la fin de son ouvrage, s'exprime ainsi : Après avoir accompli cette tâche, je revins de Rome comme ayant mis le comble à mes précédens actes politiques; je n'avais agi d'ailleurs que par amitié pour le peuple romain. Aussi j'adresse des vœux à tous les dieux pour passer à Rome le reste de mes jours, et pour voir la république demeurer au même degré de splendeur; pour voir même cette fortune éclatante, objet de l'envie des hommes, devenir plus solide à mesure que chaque citoyen s'estimera plus heureux et plus tranquille. Jusqu'à présent les dieux ont voulu que les choses allassent ainsi. (*Ibid.*)

—

Parvenu au terme de mon ouvrage, je veux, me rappelant ce que je me proposais au début, récapituler l'œuvre entière, et lier le commencement à la fin, soit par des généralités, soit par des analyses. Nous avons dit d'abord que nous prendrions les choses où Timée les avait laissées. Parcourant alors sommairement les événemens de l'Italie, de la Sicile et de l'Afrique, seuls lieux dont Timée ait fait l'histoire, quand nous en sommes venu à l'époque où Annibal prit le commandement des forces carthaginoises, où Philippe succéda à Démétrius en Macédoine, où Antiochus montait sur le trône de Syrie en même temps que Ptolémée Philopator montait sur le trône d'Égypte, nous avons annoncé à nos lecteurs que cette époque était notre point de départ, et, qu'à compter de la cent trente-neuvième olympiade nous rapporterions les faits généraux de l'histoire du monde, citant par olympiades, subdivisant par années, et rapprochant tous les faits en

les comparant, jusqu'à la destruction de Carthage et la bataille livrée par les Romains auprès de l'isthme, jusqu'au bouleversement même qui en fut le résultat en Grèce. Cet ouvrage, avons-nous dit, sera d'une utilité très-précieuse pour les hommes d'étude, qui, au moins, y apprendront par quels moyens et par quelle politique les Romains, vainqueurs de presque tous les peuples de la terre, les ont réduits sous le joug et ont élevé une puissance inouïe jusqu'alors. Cette tâche accomplie, il nous reste à faire connaître les temps qu'embrasse notre histoire, le nombre des livres qui la composent, et la suite des faits qu'elle contient....

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS LE TOME DEUXIÈME.

Essai sur les Milices romaines.

	Pages
Chap. Ier. — Commencemens de la République. — Guerre des Romains contre les Gaulois.....	1
Chap. II. — Organisation des troupes romaines.....	13
Chap. III. — Ordonnance de la légion.	22
Chap. IV. — De la cavalerie légionnaire et de l'ordre équestre.....	30
Chap. V. — Ordres de marche des armées romaines. — Ordres de bataille; préceptes de Végèce; préceptes de Jomini.....	36
Chap. VI. — Des camps romains et de la discipline des troupes.....	47
Chap. VII. — Première guerre punique. Bataille d'Adis; bataille de Tunis. — Bataille d'Antiochus Soter contre les Galates. — Passage des Gaulois en Grèce et en Asie.	62
Chap. VIII. — Seconde guerre punique. — Annibal franchit les Pyrénées et les Alpes. — Combat de cavalerie près du Tésin. — Bataille de la Trébia. — Bataille du Thrasymène. — Sage conduite de Fabius. — Bataille de Cannes. — Bataille du Métaure. — Bataille d'Ilinga. — Bataille de Zama....	77
Chap. IX. — Guerre de Macédoine. — Bataille des Cynocéphales. — — Bataille de Pydna. — La phalange et la légion.....	126
Chap. X. — Guerre contre Jugurtha. Défaite des Cimbres et des Teutons. — Guerres de Mithridate. — Expédition de Crassus contre les Parthes.....	137
Chap. XI. — Conquête des Gaules par les Romains. — État géographique et politique des Gaules, au temps de l'invasion de Jules César.	187
Chap. XII. — Suite de la conquête des Gaules. — Campagnes de Jules César; observations de Napoléon sur ces campagnes.....	198
Chap. XIII. — Guerre civile. — Suite des campagnes de Jules César. — Bataille de Pharsale.....	273
Chap. XIV. — Rome sous les empereurs.....	305

POLYBE.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

Années		Pages
	Préface de l'auteur.....	345
	LIVRE PREMIER.	
454 à 483	Chap. I. — Première expédition des Romains hors de l'Italie. — Messine est surprise par les Campaniens, et Rhégio par quatre mille Romains. — Rome punit cette dernière trahison. — Les Campaniens ou Mamertins, battus par Hiéron, préteur de Syracuse, implorent le secours des Romains et l'obtiennent, quoique coupables de la	

Années — Pages

454 à 483 même perfidie que les Rhéginois. — Défaite des Syracusains et des Carthaginois. — Retraite de Hiéron. 359

490 à 492 Chap. II. — Matière des deux premiers livres qui servent comme de préambule à l'histoire de Polybe. — Jugement que cet historien porte sur Philinus et Fabius..... 352

491 à 492 Chap. III. — M. Octacilius et M. Valerius font alliance avec Hiéron. — Préparatifs des Carthaginois. — Siége d'Agrigente. — Premier combat d'Agrigente. — Second combat et retraite d'Annibal..... 354

493 à 496 Chap. IV. — Les Romains se mettent en mer pour la première fois. — Manière dont ils s'y prirent. — Imprudence de Cn. Cornelius et d'Annibal. — Corbeau de C. Duillius. — Bataille de Myle. — Petit exploit et mort d'Amilcar. — Siége de quelques villes de Sicile..... 357

498 à 499 Chap. V. — Échec réciproque des Romains et des Carthaginois. — Bataille d'Ecnome. — Ordonnance des Romains et des Carthaginois. — Choc et victoire des Romains.. 360

498 à 499 Chap. VI. — Les Romains passent en Afrique, assiégent Aspis et désolent la campagne. — Régulus reste seul dans l'Afrique, et bat les Carthaginois devant Adis. — Il propose des conditions de paix qui sont rejetées par le sénat de Carthage.. 363

499 Chap. VII. Xanthippe arrive à Carthage; son sentiment sur la défaite des Carthaginois. — Bataille de Tunis. — Ordonnance des Carthaginois. — Ordonnance des Romains. — La bataille se donne, et les Romains la perdent. — Réflexions sur cet événement. — Xanthippe retourne dans sa patrie. — Nouveaux préparatifs de guerre..... 365

499 à 500 Chap. VIII. — Victoire navale des Romains, et tempête dont elle fut suivie. — Où les précipite leur génie entreprenant. — Prise de Palerme..... 368

500 à 503 Chap. IX. — Autre tempête funeste aux Romains. — Bataille de Palerme..... 369

503 à 504 Chap. X. — Les Romains lèvent une nouvelle armée navale, et concertent le siége de Lilybée. — Situation de la Sicile. — Siége de Lilybée.

503 à 504 — Trahison en faveur des Romains découverte. — Secours conduit par Annibal. — Combat sanglant aux machines..... 370

504 à 505 Chap. XI. — Audace étonnante d'un Rhodien, qui est enfin pris par les Romains. — Incendie des ouvrages. — Bataille de Drépane..... 373

505 à 507 Chap. XII. — Junius passe en Sicile. — Nouvelle disgrâce des Romains à Lilybée. — Ils évitent heureusement deux batailles. — Perte entière de leurs vaisseaux. — Junius entre dans Éryce. — Description de cette ville..... 377

507 à 512 Chap. XIII. — Prise d'Érecte par Amilcar. — Différentes tentatives des deux généraux l'un contre l'autre. — Amilcar assiége Éryce. — Nouvelle flotte des Romains, commandée par C. Luctatius. — Bataille d'Égusc..... 379

512 à 513 Chap. XIV. Traité de paix entre Rome et Carthage. — Réflexions sur cette guerre. — Sort des deux États après la conclusion de la paix..... 382

513 Chap. XV. — Origine de la guerre des étrangers contre les Carthaginois. — Embarras que donne la conduite d'une armée composée de différentes nations. — Insolence des étrangers. — Vains efforts pour les apaiser. — La guerre se déclare..... 384

513 à 515 Chap. XVI. — Extrémité où se trouvent les Carthaginois, et dont ils sont eux-mêmes la cause. — Siéges d'Utique et d'Hippone-Zaryte. — Incapacité du général Hannon. — Amilcar est mis à sa place. — Bel exploit de ce grand capitaine.... 388

515 Chap. XVII. — Parti que prennent Mathos et Cpendius. — Naravase quitte les révoltés pour se joindre à Amilcar. — Bataille gagnée par ce général, et son indulgence envers les prisonniers. — Les Carthaginois perdent la Sardaigne. — Fraude et cruauté des chefs des rebelles. — Réflexions sur cet événement..... 391

515 à 517 Chap. XVIII. — Nouvel embarras des Carthaginois. — Siége de Carthage par les étrangers. — Secours que Hiéron fournit à cette ville. — Fidélité des Romains à son égard. — Famine horrible dans le camp

Années — Pages

515 à 517 des étrangers, qui demandent la paix. — Trompés, ils reprennent les armes, sont défaits et taillés en pièces. — Siége de Tunis où Annibal est pris et pendu. — Bataille décisive. — La Sardaigne cédée aux Romains..... 394

LIVRE DEUXIÈME.

517 à 524 CHAP. I. — Récapitulation du livre précédent. — Mort d'Amilcar; Asdrubal lui succède dans le commandement des armées. — Siége de Mydionie par les Étoliens. — Combat entre les Étoliens et les Illyriens. — Puissance de la fortune. — Mort d'Agron, roi des Illyriens. — Teuta sa femme lui succède. — Phénice livrée par les Gaulois aux Illyriens, et remise en liberté par les Étoliens et les Achéens. — Imprudence des Épirotes..... 399

524 à 525 CHAP. II. — Plaintes portées au sénat romain contre les Illyriens. — Succès de l'ambassade envoyée de sa part à Teuta, leur reine. — Les Illyriens entrent par surprise dans Épidamne, et en sont chassés. — Combat naval auprès de Paxès, et prise de Corcyre par les Illyriens. — Descente des Romains dans l'Illyrie. — Exploits de Fulvius et de Posthumius, consuls romains. — Traité de paix entre eux et la reine..... 402

525 à 526 CHAP. III. — Construction de Carthage-la-Neuve par Asdrubal. — Traité des Romains avec ce grand capitaine. — Abrégé de l'histoire des Gaulois. — Description de la partie de l'Italie qu'ils occupaient. 406

526 CHAP. IV. — Prise de Rome par les Gaulois. — Différentes entreprises de ce peuple contre les Romains. 409

526 à 529 CHAP. V. — Traité des Romains avec Asdrubal. — Irruption des Gaulois dans l'Italie. — Préparatifs des Romains..... 411

529 à 532 CHAP. VI. — Bataille et victoire des Romains contre les Gaulois proche de Télamon..... 414

532 à 533 CHAP. VII. — Annibal succède à Asdrubal. — Abrégé de l'histoire des Achéens. — Pourquoi les peuples du Péloponnèse prirent le nom des

Années — Pages

532 à 533 Achéens. — La forme de leur gouvernement rétablie dans la Grande-Grèce. — Ils réconcilient les Lacédémoniens avec les Thébains... 419

CHAP. VIII. — Premiers commencemens de la république des Achéens. — Maxime fondamentale de son gouvernement. — Exploits d'Aratus. — Alliance des Étoliens avec Antigonus Gonatas..... 422

529 CHAP. IX. — Guerre de Cléomène. — Raisons qu'avait Aratus pour l'entreprendre. — Il pense à se liguer avec Antigonus. — Députation de la part des Mégalopolitains pour ce sujet..... 424

CHAP. X. — Aratus rend l'Acrocorinthe à Antigonus. — Les Achéens prennent Argos. — Prise de plusieurs villes par Antigonus. — Cléomène surprend Messène..... 428

530 CHAP. XI. — Les Mantinéens quittent la ligue des Achéens et sont reconquis par Aratus. — Ils joignent la perfidie à une seconde désertion et ils en sont punis. — Mort d'Aristomaque, tyran d'Argos..... 431

CHAP. XII. — Fidélité des Mégalopolitains pour les Achéens, leurs alliés. — Autres méprises de Phylarque..... 433

530 à 531 CHAP. XIII. — Irruption de Cléomène dans le pays des Argiens. — Détail des forces de Cléomène et d'Antigonus. — Prélude de la bataille. — Dispositions des deux armées..... 435

531 CHAP. XIV. — Bataille de Sélasie entre Cléomène et Antigonus.... 437

LIVRE TROISIÈME.

CHAP. I. — But que Polybe se propose en écrivant l'histoire de son temps. — Distribution des événemens qu'il doit raconter..... 440

CHAP. II. — Quelles furent les vraies causes de la guerre d'Annibal. — Réfutation de l'historien Fabius sur ces causes..... 443

CHAP. III. — Première cause de la seconde guerre punique, la haine d'Amilcar Barcas contre les Romains : seconde cause, la nouvelle exaction des Romains sur les Carthaginois : troisième cause, la conquête de l'Espagne par Amilcar.. 445

Années — Pages

533 à 534 CHAP. IV. Annibal est nommé général des armées. — Ses conquêtes en Espagne. — Il se brouille avec les Romains sur un mauvais prétexte. — Prise de Sagonte par Annibal. — Victoire remportée par les Romains sur Démétrius.. 447

CHAP. V. — Guerre des Romains contre les Carthaginois. — Ambassade des Romains à Carthage. — Différens traités faits entre les Romains et les Carthaginois..... 451

CHAP. VI. — Lequel des deux peuples est cause de la seconde guerre punique. — Raisons de part et d'autre. — Utilité de l'histoire. — Avantages d'une histoire générale sur une histoire particulière.... 455

535 à 536 CHAP. VII. — Guerre déclarée. — Annibal pourvoit à la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne. — Précautions qu'il prend avant de se mettre en marche. — Il s'avance vers les Pyrénées. — Digression géographique..... 458

CHAP. VIII. — Chemin qu'Annibal eut à faire pour passer de Carthage-la-Neuve en Italie. — Les Romains se disposent à porter la guerre en Afrique. — Troubles que leur suscitent les Boïens. — Annibal arrive au Rhône, et le passe.. 461

CHAP. IX. — Discours de Magile, roi gaulois, et d'Annibal aux Carthaginois. — Combat entre deux partis envoyés à la découverte. — Passage des éléphans. — Extravagance des historiens sur le passage des Alpes par Annibal..... 464

CHAP. X. — Annibal sur sa route remet sur le trône un petit roi gaulois, et en est récompensé. — Les Allobroges lui tendent des piéges à l'entrée des Alpes. — Il leur échappe, mais avec beaucoup de risque et de perte..... 467

CHAP. XI. — Annibal achève de passer les Alpes. — Difficultés qu'il eut à essuyer. — Pourquoi jusqu'ici Polybe a omis certaines choses qui cependant paraissaient essentielles à l'histoire..... 470

CHAP. XII. — État de l'armée d'Annibal après le passage des Alpes. — Prise de Turin. — Sempronius vient au secours de Scipion. — Annibal dispose ses soldats au combat..... 473

535 à 536 CHAP. XIII. — Harangue de Scipion. — Bataille du Tésin. — Trahison des Gaulois à l'égard des Romains..... 476

CHAP. XIV. — Scipion passe la Trébie, et perd son arrière-garde. — Les Gaulois prennent le parti d'Annibal. — Mouvemens que cette défection cause à Rome. — Annibal entre par surprise dans Clastidium. — Combat de cavalerie. — Conseil de guerre entre les deux consuls. — Ruse d'Annibal. 478

CHAP. XV. — Bataille de la Trébie. 481

CHAP. XVI. — Préparatifs des Romains pour réparer leur perte. — Exploits de Corn. Scipion dans l'Espagne. — Adresse d'Annibal pour attirer à son parti les Gaulois. — Passage du marais de Clusium. 483

537 CHAP. XVII. — Caractère de Flaminius. — Réflexions de Polybe sur l'étude qu'Annibal en fit. — Bataille de Thrasymène..... 486

CHAP. XVIII. — Distinction que fait Annibal entre les prisonniers romains et ceux d'entre leurs alliés. — Grande consternation à Rome. — Défaite de quatre mille cavaliers romains. — Fabius est fait dictateur. 489

CHAP. XIX. — Fabius se borne à la défensive; les raisons qu'il avait pour ne rien hasarder. — Caractère opposé de M. Minucius Rufus, maître général de la cavalerie. — Éloge de la Campanie. — Annibal y porte le ravage..... 491

CHAP. XX. — Stratagème d'Annibal pour tromper Fabius. — Bataille gagnée en Espagne sur Asdrubal par Cn. Scipion. — Publius, son frère, est envoyé en Espagne. — Les Romains passent l'Ebre pour la première fois..... 493

CHAP. XXI. — Trahison d'Abilyx. — Annibal lève son camp, et prend ses quartiers d'hiver autour de Gérunium. — Combat où Minucius a l'avantage..... 496

538 CHAP. XXII. — Minucius est fait dictateur comme Fabius, et prend la moitié de l'armée. — Annibal lui dresse un piége, il y tombe, et, confus de sa défaite, il rend ses troupes à Fabius, et se soumet à ses ordres. — Les deux dictateurs cèdent le commandement à L. Æmilius, et à Caius Terentius Varron. 499

Années Pages

533 CHAP. XXIII. — Annibal s'empare de la citadelle de Cannes et réduit les Romains à la nécessité de combattre. — Préparation pour cette bataille. — Harangues de part et d'autre pour disposer les troupes à une action décisive..... 501

CHAP. XXIV. — Bataille de Cannes. 505

LIVRE QUATRIÈME.

533 CHAP. I. — Récapitulation du livre précédent. — Guerre de Philippe contre les Étoliens et les Lacédémoniens. — Raisons de cette guerre. 509

533 à 534 CHAP. II. — Discours de Dorimaque pour inviter les Étoliens contre Messène. — Hostilités des Étoliens. — Aratus se charge du commandement. — Portrait de ce préteur.. 512

534 CHAP. III. — Les Messéniens se plaignent des Étoliens et sont écoutés. — Ruse de Scopas et de Dorimaque. — Aratus perd la bataille de Caphyes..... 514

CHAP. IV. — Chefs d'accusation contre Aratus. — Il se justifie. — Décret du conseil des alliés contre les Étoliens. — Projet ridicule de ce peuple. — Les Illyriens traitent avec lui. — Dorimaque se présente devant Cynèthe, ville d'Arcadie. — État funeste de cette ville. — Trahison de quelques-uns de ses habitans..... 517

CHAP. V. — Les Étoliens s'emparent de Cynèthe, et y mettent le feu. — Démétrius de Pharos et Taurion se mettent à leur poursuite, mais trop tard. — Faiblesse d'Aratus. — Caractère des Cynéthéens. — Pourquoi ils ressemblent si peu au reste des peuples de l'Arcadie... 520

CHAP. VI. — Sédition à Lacédémone. — Trois éphores soulèvent la jeunesse contre les Macédoniens. — Sage réponse de Philippe sur ce soulèvement. — Les alliés déclarent la guerre aux Étoliens..... 523

CHAP. VII. — Philippe vient au conseil des Achéens. — Scopas est fait préteur chez les Étoliens. — Philippe retourne en Macédoine. — Il attire Scerdilaïdas dans le parti des alliés..... 525

CHAP. VIII. — Les Acarnaniens entrent dans l'alliance. — Éloge de ce peuple. — Mauvaise foi des Épirotes. — Fautes que font les Messéniens en ne se joignant pas aux autres alliés. — Avis important aux Péloponnésiens..... 527

CHAP. IX. — Députation des Spartiates vers les Étoliens. — Sparte demeure fidèle à Philippe. — Sédition qui s'élève dans cette ville, et pourquoi. — On crée de nouveaux rois, qui font la guerre aux Achéens..... 529

CHAP. X. — Description de Byzance. 53a

CHAP. XI. — L'historien continue de décrire la situation et les avantages de Byzance. — Guerres que les Byzantins ont à soutenir..... 535

CHAP. XII. — Achée se fait déclarer roi. — Prusias, mécontent des Byzantins, se joint aux Rhodiens pour leur faire la guerre. — Mauvaise fortune des Byzantins. — Fin de la guerre. — État des affaires dans l'île de Crète. — Les Synopéens se défendent contre Mithridate.... 537

CHAP. XIII. — Les Étoliens tentent de surprendre Égyre, ils manquent leur entreprise. — Euripidas, leur préteur, pour se venger, ravage différentes contrées de la Grèce. — Faute de Philippe. — Irruption de Scopas sur la Macédoine..... 541

535 CHAP. XIV. — Conquêtes de Philippe dans l'Étolie. — Il passe l'Achéloüs, se rend maître d'Itorie, de Péanion, d'Élée. — Il retourne en Macédoine pour en chasser les ennemis..... 544

CHAP. XV. — Dorimaque, fait préteur des Étoliens, ravage l'Épire. — Marche de Philippe. — Déroute des Élèens au mont Apelaure.... 546

536 CHAP. XVI. — Escalade de Psophis. — Libéralité de Philippe à l'égard des Élèens. — Nonchalance de ce peuple à se conserver dans son ancien état. — Reddition de Thalames..... 548

CHAP. XVII. — Apelles, tuteur de Philippe, tourmente les Achéens. — Éloge de Philippe. — Escalade d'Aliphère, ville d'Arcadie. — Conquêtes du roi de Macédoine dans la Triphylie. — Les Lépréates chassent de chez eux Phylidéas, général des Étoliens..... 551

CHAP. XVIII. — Philippe subjugue toute la Triphylie en six jours. — Troubles excités à Lacédémone par

Années — Pages

536 Chilon. — Les Lacédémoniens sortent de Mégalopolis. — Artifice d'Apelles contre Aratus, le père et le fils. — L'Élide ravagée par Philippe..... 554

Chap. XIX. — Apelles accuse injustement les Aratus, il est démenti. — Inquiétudes de ce personnage. — Ordre établi par Antigonus dans la maison royale. — Philippe se retire à Argos, et y passe l'hiver... 556

LIVRE CINQUIÈME.

Chap. I. — Philippe regagne l'amitié des Aratus, et obtient par leur crédit des secours de la part des Achéens. — Il prend le parti de faire la guerre par mer. — Trois de ses premiers officiers conspirent contre lui..... 558

Chap. II. — Siége de Palée. — Irruption de Philippe dans l'Étolie. — Ravages que font les Macédoniens dans cette province. — Therme prise d'emblée..... 560

Chap. III. — Excès que commirent les soldats de Philippe dans Therme. — Réflexions de Polybe sur ce triste événement..... 562

Chap. IV. — Philippe sort de Therme, il est suivi dans sa retraite. — Sacrifices en actions de grâces. — Troubles dans le camp. — Punition de ceux qui en étaient les auteurs. — Légères expéditions des ennemis de Philippe et de ses alliés..... 565

Chap. V. — Le roi de Macédoine désole la Laconie. — Les Messéniens viennent pour l'y joindre, et s'en retournent après un petit échec. — Description de Sparte..... 567

Chap. VI. — Combats gagnés par Philippe près de Lacédémone. — Il passe dans la Phocide. — Nouvelle intrigue des conjurés..... 569

Chap. VII. — Les conjurés sont punis. — Le roi continue la guerre contre les Étoliens..... 572

532 Chap. VIII. — Pourquoi l'historien a distingué les affaires de la Grèce de celles de l'Asie. — Importance de bien commencer un ouvrage. — Vanité rabaissée des auteurs qui promettent beaucoup. — Conduite déplorable de Ptolémée Philopator. — Piége que lui tend Cleomène, roi de Lacédémone... 574

532 Chap. IX. — Conjuration contre Bérénice. — Archidamus, roi de Sparte, est tué par Cléomène. — Ce prince est saisi lui-même et mis en prison. — Il en sort et se tue. Théodote, gouverneur de la Cœlo-Syrie, livre sa province à Antiochus..... 577

Chap. X. — Antiochus succède à Séleucus son père. — Caractère d'Hermias, ministre de ce roi. — Sa jalousie contre Épigène. — Antiochus épouse Laodice, fille de Mithridate. — Révolte de Molon. 579

532 à 533 Chap. XI. — Progrès de la révolte de Molon. — Xénète, général d'Antiochus, passe le Tigre pour attaquer le rebelle, et il est vaincu.. 581

533 à 534 Chap. XII. — Antiochus marche contre Molon, mais sans Épigène, dont Hermias se défait enfin. — Le roi passe le Tigre, fait lever le siége de Dure. — Combat près d'Apollonie. 583

Chap. XIII. — Antiochus marche contre Artabarzane, qui se soumet. — Juste punition des vues ambitieuses d'Hermias. — Achéus se tourne contre Antiochus. — Conseil de guerre au sujet de l'expédition contre Ptolémée. — Escalade de Séleucie..... 587

535 Chap. XIV. — Conquêtes d'Antiochus dans la Cœlo-Syrie. — Expédient dont se servent deux ministres de Ptolémée pour arrêter ses progrès. — Trêve entre les deux rois.... 590

Chap. XV. — Combats sur terre et sur mer entre les deux rois. — Antiochus vainqueur entre dans plusieurs places..... 592

536 Chap. XVI. — Siége de Pednélisse par les Selgiens. — Selge attaquée à son tour. — Trahison de Logbasis. — Vengeance qu'en tirent les Selgiens. — Conquêtes d'Attalus. 595

Chap. XVII. — Énumération des troupes d'Antiochus et de Ptolémée. — Entreprise de Théodote. — Bataille de Raphie..... 599

Chap. XVIII. — Trêve entre les deux rois. — Largesses des puissances en faveur des Rhodiens.. 603

537 Chap. XIX. — Les Achéens se disposent à la guerre. — Division de Mégalopolis. — Les Éléens battus par Lycus, propréteur des Achéens. — Divers événemens de la guerre des alliés..... 605

Années — Pages

538 CHAP. XX. — Philippe dispute l'escalade devant Mélitée, et la manque.—Siége de Thèbes.—Discours de Demetrius de Pharos pour porter le roi de Macédoine à quelque entreprise plus considérable.— On se dispose à la paix..... 607
CHAP. XXI. — La paix se conclut entre les alliés. — Harangue d'Agélaüs pour les exhorter à demeurer unis..... 611

LIVRE SIXIÈME.

FRAG. I. — Argument..... 615
FRAG. II. — De l'histoire romaine à une époque plus reculée..... *Id.*
FRAG. III. — Des différentes sortes de gouvernemens..... 616
FRAG. IV. — Constitution de la république romaine..... 621
FRAG. V. — Milice romaine..... 625
FRAG. VI. — Parallèle entre la république romaine et les autres républiques..... 637
FRAG. VII..... 645
FRAG. VIII..... 646
FRAG. IX..... *Id.*
FRAG. X..... *Id.*

LIVRE SEPTIÈME.

539 FRAG. I. — Guerre d'Annibal..... 647
FRAG. II. — Hiéronyme de Syracuse rompt le traité qu'Hiéron son aïeul avait fait avec les Romains, et fait alliance avec les Carthaginois. — Situation de la ville de Léonte en Sicile. — Jugement de Polybe sur Hiéronyme, son aïeul Hiéron et son père Gélon..... 648
FRAG. III. — Traité de paix conclu entre Annibal et Philippe, roi de Macédoine. — Philippe à Messène. — Demetrius de Pharos persuade à Philippe, roi de Macédoine, de s'emparer d'Ithome, forteresse de Messène. — Sentiment contraire d'Aratus. — Philippe, roi de Macédoine. — Aratus..... 651
FRAG. IV. — Antiochus prend la ville de Sardes par l'adresse de Lagoras de Crète..... 655
FRAG. V..... 657

LIVRE HUITIÈME.

540 FRAG. I. — En quels cas il est pardonnable ou non de se fier à certaines personnes. — Archidamus, roi de Lacédémone, Pélopidas de Thèbes, Cnéus Cornélius sont blâmables de l'avoir fait. — Achéus fut aussi surpris, mais on ne peut lui en faire un crime..... 658
FRAG. II. — Grandes actions des Romains et des Carthaginois, constance opiniâtre de ces deux peuples dans leurs entreprises.—Utilité d'une histoire générale..... 659
FRAG. III. — Siége de Syracuse. — Marcus Marcellus attaque avec une armée navale l'Achradine de Syracuse. — Description de la sambuque. — Invention d'Archimède pour empêcher l'effet des machines de Marcellus et d'Appius..... 660
FRAG. IV. — Affaires de Philippe. — Théopompe. — Philippe fait empoisonner Aratus. — Modération de celui-ci, et honneurs qu'on lui rendit après sa mort. — Prise de Lisse et de la citadelle par Philippe. 663
FRAG. V. — Achéus, assiégé dans la citadelle de Sardes, est livré à ses ennemis par la trahison de Bolis, et condamné à une mort honteuse par Antiochus..... 667
541 FRAG. VI. — Cavarus, chef des Gaulois dans la Thrace..... 671
542 FRAG. VII. — Belle conduite d'Antiochus..... 672
FRAG. VIII. — Annibal prend la ville de Tarente par trahison..... *Id.*
FRAG. IX. — Tiré de l'histoire du siége de Syracuse..... 676
FRAG. X..... *Id.*
FRAG. XI..... *Id.*

LIVRE NEUVIÈME.

543 FRAG. I. — De toutes les manières d'écrire l'histoire, la plus utile est celle de raconter les faits..... 679
FRAG. II. — Siége de Capoue par les Romains après la bataille de Cannes. — Annibal s'efforce en vain de le faire lever, et s'avance vers Rome. — Comparaison d'Épaminondas avec Annibal, et des Lacédémoniens avec les Romains..... 680
FRAG. III. — Si les Romains ont eu raison, et s'il était de leur intérêt de transporter dans leur patrie les richesses et les ornemens des villes conquises..... 684
FRAG. IV. — Affaires d'Espagne... 685

Années		Pages
543	Frag. V. — Connaissances nécessaires à un général d'armée. — Lacédémone double en grandeur de Mégalopolis	685
	Frag. VI. — Annibal	690
544	Frag. VII. — Description de la ville d'Agrigente en Sicile	693
	Frag. VIII. — Harangue de Chléneas, Étolien, contre les rois de Macédoine. — Siége d'Égine	*Id.*
	Frag. IX. — Source de l'Euphrate et pays que ce fleuve parcourt	701
	Frag. X	*Id.*
	Frag. XI. — Géographie	702
	Frag. XII	*Id.*
	Frag. XIII. — Clémence de Publius Scipion	*Id.*

LIVRE DIXIÈME.

	Frag. I. — Situation avantageuse de Tarente	703
	Frag. II. — Diverses actions de P. Scipion	*Id.*
	Frag. III. — Plainte des Étoliens contre les Romains. — Philopœmen. — Philippe, roi de Macédoine. — Le même	716
	Frag. IV. — Forces de la Médie plus grandes que celles de toutes les autres dynasties de l'Asie. — Richesses surprenantes du palais du roi des Mèdes à Ecbatane. — Expédition d'Antiochus contre Arsacès, un des premiers fondateurs de l'empire des Parthes	719
546	Frag. V. — Claudius Marcellus et Crispinus, consuls, tués faute de connaissance de la guerre. Un général ordinairement ne doit pas se trouver aux combats particuliers. — Éloge d'Annibal	722
	Frag. VI. — Comment Scipion, pendant un quartier d'hiver, gagne les Espagnols au peuple romain. — Édecon, Indibilis et Mandonius rois dans l'Espagne. — Il faut plus d'habileté et de prudence pour bien user de la victoire que pour vaincre. — Réflexions de Polybe sur ce sujet. — De quelle manière Asdrubal, frère d'Annibal, après avoir été vaincu par Scipion, sortit d'Espagne. — Générosité de Scipion en refusant le royaume d'Espagne que lui déféraient les peuples de cette contrée	723
546	Frag. VII. — Expédition de Philippe contre Attalus. — Digression sur les signaux	727
	Frag. VIII. — Comment les Aspasiaques nomades passent par terre dans l'Hyrcanie. — Victoire d'Antiochus sur Euthydème, qui s'était révolté	731

LIVRE ONZIÈME.

547	Frag. I. — Victoire des Romains sur Asdrubal, frère d'Annibal. — Ce grand homme meurt glorieusement dans le combat. — Sage réflexion de l'historien sur cet événement. — Butin que font les Romains après la bataille	733
	Frag. II. — Harangue faite aux Étoliens sur leur guerre avec Philippe. — Sentiment de Philopœmen sur l'entretien des armes. — Bataille de Mantinée	735
548	Frag. III. — Éloge d'Annibal	742
	Frag. IV. — Défaite d'Asdrubal, fils de Giscon, par Pub. Scipion. — Scipion réprime une sédition qui s'était élevée parmi les soldats. — Indibilis est défait en bataille rangée	*Id.*
	Frag. V. — Antiochus rétablit Euthydème dans sa première dignité. — Expéditions d'Antiochus dans les hautes provinces de l'Asie	750
	Frag. VI	751
	Frag. VII	*Id.*
	Frag. VIII	*Id.*
	Frag. IX	*Id.*

LIVRE DOUZIÈME.

549	Frag. I. — Divers fragmens géographiques. — Sur le lotus. — Réfutation de ce que dit Timée sur l'Afrique et sur l'île de Corse	752
	Frag. II. — Particularités sur les Locriens. — Deux sortes de fausseté à distinguer dans une histoire. — Timée. — Le même	754
	Frag. III. — Lois de Zaleucus	759
	Frag. IV. — Contradiction dans lesquelles est tombé Callisthènes en racontant une des batailles d'Alexandre contre Darius. — Il défend Éphore et Callisthènes contre Timée. — La légèreté de Timée ressort de ses propres écrits. — Sur le taureau de Phalaris	760

Année — Page

549 FRAG. V. — Polybe continue de critiquer Timée et quelques autres historiens..... 764

LIVRE TREIZIÈME.

550 FRAG. I. — Dorimaque et Scopas donnent des lois aux Étoliens.... 778
FRAG. II. — Franchise et droiture des Achéens dans les affaires publiques. — Telle était aussi autrefois la manière des Romains. — Portrait d'Héraclide. — Force de la vérité..... 779
FRAG. III. — Cruauté inouïe de Nabis, tyran de Lacédémone..... 780
FRAG. IV. — Affaire d'Antiochus en Arabie..... 781
FRAG. V. — Géographie..... 782

LIVRE QUATORZIÈME.

551 FRAG. I..... 783
FRAG. II. — Stratagème de Scipion pour ruiner les armées d'Asdrubal et de Syphax, roi des Numides, sans combattre. — Scipion retourne au camp après la victoire. — Les Carthaginois réparent leurs forces, et Scipion remporte une seconde victoire. — Il s'empare de Tunis..... *Id.*
FRAG. III. — Ptolémée Philopator... 789

LIVRE QUINZIÈME.

552 FRAG. I. — Perfidie des Carthaginois à l'égard des ambassadeurs que Scipion leur avait envoyés. — Retour d'Annibal en Afrique. — Bataille de Zama. — Traité de paix entre les Romains et les Carthaginois..... 790
FRAG. II. — Procédé injuste de Philippe et d'Antiochus contre le fils de Ptolémée. — Molpagoras. — Mauvaise foi de Philippe à l'égard des Cianiens. — Mauvaise foi du même envers les Thasiens..... 800
FRAG. III. — Sosibe. — Agathocles. — Fin tragique d'Agathocles et de toute sa famille..... 803
FRAG. IV. — Antiochus..... 810

LIVRE SEIZIÈME.

553 FRAG. I. — Philippe à Pergame. — Bataille navale entre Philippe, roi de Macédoine, et Attalus. — Raison pour laquelle plusieurs abandonnent leurs entreprises. — Stratagème de Philippe pour s'emparer de Prinasse..... 810
FRAG. II. — Choses à remarquer dans la ville d'Iasse. — Nabis. — Zénon et Antisthène, historiens rhodiens. 815
FRAG. III. — Tlépolème..... 820
FRAG. IV. — Retour de Scipion à Rome et son triomphe. — Mort de Syphax..... 821
FRAG. V. — Philippe prend ses quartiers d'hiver en Asie. — Attalus, après une bataille navale donnée à Philippe, vient à Athènes et persuade aux Athéniens de se liguer avec lui contre ce prince. — Honneurs qu'il reçoit dans cette ville. — Ordres que les Romains envoyèrent à Philippe en faveur des Grecs et d'Attalus. — Philippe rétablit ses affaires, et fait heureusement la guerre contre Attalus et les Rhodiens. — Description d'Abydos et de Sestos. — Siége de cette première ville par Philippe. — Ambassades des Achéens et des Romains aux Rhodiens. — Expédition de Philopœmen contre Nabis, tyran de Lacédémone..... 822
FRAG. VI. — Affaires de Syrie et de Palestine. — Les Gazéens..... 829
FRAG. VII. — Géographie..... *Id.*

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

556 FRAG. I. — Le sénat romain déclare la guerre à Philippe, roi de Macédoine..... 830
FRAG. II. — Qui l'on doit appeler traître..... 836
FRAG. III. — Attalus. — Nabis.... 838

LIVRE DIX-HUITIÈME.

FRAG. I. — Réflexions de l'historien sur les jeux des Romains. — Deux batailles entre Philippe et Flaminius. — Observations sur la phalange macédonienne..... 839
FRAG. II. — Les Romains et les Étoliens commencent à se brouiller ensemble après la bataille de Cynocéphales. — Conférences entre Flaminius et tous les alliés pour délibérer si l'on ferait la paix avec Philippe. — Autre conférence en

Années — Pages

556 tre les alliés et Philippe, où la paix fut conclue. — Indignation des Étoliens à ce sujet..... 847
Frag. III..... 851
Frag. IV. — Mort et éloge d'Attalus. *Id.*
Frag. V. — La paix avec Philippe est ratifiée à Rome. — Création de dix commissaires pour régler les affaires de la Grèce. — Les Achéens demandent en vain à faire alliance avec les Romains. — Les Béotiens commencent à se détacher des Romains. — Brachylles, général des Béotiens, est tué par les partisans des Romains. — Sénatus-consulte sur la paix faite avec Philippe. — Les Étoliens seuls en sont mécontens, et le déchirent. — Un héraut dans les jeux Isthmiques publie le sénatus-consulte décrété pour la liberté des Grecs. — Réponse de Flaminius et des dix commissaires aux ambassadeurs d'Antiochus, de Philippe et des Étoliens..... 852
Frag. VI. — Conférence, à Lysimachie, entre le roi Antiochus et les ambassadeurs romains..... 856
559 Frag. VII. — Mort de Scopas..... 857

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

560-561. Frag. unique..... 859

LIVRE VINGTIÈME.

562 Frag. I. — Antiochus tient conseil avec les Étoliens..... *Id.*
Frag. II. — Réponse des Béotiens aux ambassadeurs d'Antiochus... 860
Frag. III. — Ambassades des Épirotes et des Éléens auprès d'Antiochus..... *Id.*
Frag. IV. — Les Béotiens..... *Id.*
Frag. V. — Antiochus se marie dans Chalcis..... 862
563 Frag. VI. — Après la prise d'Héraclée par les Romains, les Étoliens envoient plusieurs fois à Rome des ambassadeurs et sont obligés de se rendre à la foi des Romains. Trompés par le mot de foi, et instruits ensuite de la force de ce mot, ils en sont effrayés et rompent le traité. — Retour de Nicandre envoyé par les Étoliens à Antiochus, et sa conférence avec Philippe... *Id.*
Frag. VII. — Ambassade des Lacédémoniens auprès du sénat romain..... 864
Frag. VIII. — Le sénat romain reconnaît les services que Philippe avait rendus à la république pendant la guerre contre Antiochus. 865

LIVRE VINGT-UNIÈME.

564 Frag. I. — Fêtes chez les Romains après une victoire. — Réponse du sénat aux ambassadeurs étoliens. — Ambassade des Athéniens auprès des Romains pour les Étoliens. — Embarras où les propositions des Romains jettent les Étoliens.. *Id.*
Frag. II. — Ambassade des Phocéens auprès d'Antiochus. — Pausistrate, commandant de la flotte rhodienne. — Pamphilidas. — Lettres du consul Lucius. — Traité d'alliance entre Eumène et les Achéens. — Diophanes. — Eumène assiégé dans Pergame détourne les Romains d'accepter la paix proposée par Antiochus. — Antiochus et les Romains attirent Prusias dans leur alliance. — Après le passage des Romains en Asie, Antiochus épouvanté envoie des ambassadeurs pour demander la paix. Instructions qu'il leur donne pour le conseil et pour Publius Scipion en particulier..... 867
Frag. III. — Paix entre Antiochus et les Romains, et à quelles conditions..... 871
Frag. IV..... 872
Frag. V..... 873
Frag. VI..... *Id.*

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

565 Frag. I. — Demandes d'Eumène et des ambassadeurs, dans le sénat. — Réponses qu'ils en reçoivent.. *Id.*
Frag. II. — Amynandre, rétabli dans son royaume, envoie des ambassadeurs aux Scipions à Éphèse. — Les Étoliens se rendent maîtres de l'Amphilochie, de l'Apérantie et de la Dolopie. Ils tâchent, après la défaite d'Antiochus, d'apaiser la colère des Romains. — Les Romains assiégent Ambracie. — Avarice d'un des trois ambassadeurs étoliens..... 878
Frag. III. — En quel temps le consul

Années — Pages

565 Manlius fit la guerre aux Galates. — Moagètes, tyran de Cibyre, ne se résout qu'à peine à préférer son salut à son argent. — Exploits de Manlius dans la Pamphilie pendant la guerre des Gallo-Grecs. — Suites de l'expédition contre les Gallo-Grecs. — Éposognat, roi dans la Gallo-Grèce, exhorte en vain les autres rois du même pays à se soumettre aux Romains. — Chiomare, femme gauloise. — Piége que les Gaulois Tectosages tendirent à Manlius sous prétexte d'une conférence..... 884

Frag. IV. — Affaires de Grèce et du Péloponnèse..... 887

566 Frag. V. — Ambassades de toutes les nations de l'Asie vers Manlius. — Traité de paix entre Antiochus et les Romains. — Les dix commissaires règlent les affaires de l'Asie. 888

Frag. VI..... 891

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

567 Frag. I. — Les Achéens se brouillent avec les Romains. — Ambassades mutuelles de Ptolémée aux Achéens, et des Achéens à Ptolémée. — Les Béotiens indisposent peu à peu contre eux les Romains et les Achéens..... 892

Frag. II. — Dispute entre les Lyciens et les Rhodiens..... 893

569 Frag. III. — Diverses ambassades relatives en partie aux différends entre Philippe et Eumène de Thrace et les Thessaliens, et en partie aux affaires des Lacédémoniens et des Achéens. — Ambassades de différentes nations à Rome contre Philippe. — Ambassade des Romains vers le même prince..... 894

Frag. IV. — Conseil tenu chez les Achéens pour différentes affaires, et pour répondre à des ambassadeurs envoyés de plusieurs endroits. — Deux factions parmi les Achéens, lesquelles avaient pour chefs, l'une Aristène et Diophane, l'autre Philopœmen et Lycortas..... 895

570 Frag. V. — Différentes ambassades vers les Romains. — Ambassade des Romains auprès de Philippe et des Grecs. — Cruauté de Philippe à l'égard des Maronites. — Il envoie son fils Démétrius à Rome. — Les commissaires romains arrivent en Crète et mettent ordre aux affaires de cette île. — Ptolémée, roi d'Égypte. — Aristonique. — Apollonias, femme d'Attalus, roi de Pergame, et mère d'Eumène.. 898

Frag. VI. — Sur Philopœmen..... 902

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

571 Frag. I. — Plaintes des ambassadeurs de la Grèce contre Philippe. — Réponses que le sénat romain leur donna ainsi qu'à Démétrius, fils du roi de Macédoine..... 902

Frag. II. — Philopœmen rompt les mesures que Titus et ses ennemis avaient prises contre lui..... 904

Frag. III. — Philippe sort des villes grecques de la Thrace. — Expédition de ce prince contre les Barbares. — Commencement des malheurs de Démétrius, fils de Philippe. — Philippe..... 905

Frag. IV. — Philopœmen et Lycortas, préteurs des Achéens. — Annibal. — Publius Scipion..... 907

572 Frag. V. — Différentes réponses du sénat à différens ambassadeurs. — Députation à Rome de la part des Lacédémoniens exilés..... 908

Frag. VI. — Lycortas, après avoir soumis les Macédoniens, venge la mort de Philopœmen..... 909

Frag. VII. — Philippe. — Sur Philippe. — De la discorde des frères Démétrius et Persée..... *Id.*

Frag. VIII. — Que Philopœmen, général des Achéens, pris par les Messéniens, fut empoisonné..... 910

Frag. IX..... *Id.*

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

573 Frag. I. — Lycortas rétablit les Messéniens dans leur premier état. — Dissimulation des Romains à l'égard des Achéens. — Sparte est attribuée à la ligue d'Achaïe. — Ambassade à Rome de la part des citoyens et des exilés de Lacédémone..... 911

Frag. II. — Rétablissement des bannis de Lacédémone refusé..... 912

Frag. III. — Les Romains tâchent en vain de porter Pharnace à vivre en paix avec Eumène et Ariarathe. 913

Années — Pages

574 Frag. IV. — Eumène envoie ses frères à Rome. — Promesses qu'ils en reçoivent de la part du sénat.. 914
Frag. V. — Pourquoi les Achéens choisirent pour ambassadeurs vers Ptolémée Lycortas, Polybe son fils et le jeune Aratus. — Chæron. — Philopœmen et Aristène..... *Id.*
Frag. VI. — Qu'il n'est pas bon de détruire les récoltes de l'ennemi. — Politique d'Aristène différente de celle de Philopœmen..... 916

LIVRE VINGT-SIXIÈME.

575 Frag. I. — Sentimens généreux de Lycortas dans l'assemblée des Achéens. — Députation au sénat de la part de cette nation. — Callicrate, un des ambassadeurs, trahit sa république et tous les Grecs..... 917
Frag. II..... 920
Frag. III. — Persée..... *Id.*
Frag. IV. — Eumène et Ariarathe font la paix avec Pharnace. — Articles du traité..... *Id.*
577 Frag. V. — Ambassade des Lyciens à Rome contre les Rhodiens. — Les Rhodiens emmènent à Persée Laodice sa femme. — Indignation des Rhodiens contre le décret fait par le sénat de Rome en faveur des Lyciens..... 921
578 Frag. VI. — Les Dardaniens députent à Rome pour demander du secours contre les Bastarnes et Persée..... 922
579 Frag. VII. — Affaires de Syrie. — Commencement du règne d'Antiochus Épiphane..... *Id.*

LIVRE VINGT-SEPTIÈME.

583 Frag. I. — Les Béotiens se séparent imprudemment les uns des autres. — Sage politique d'Hégésiloque, prytane des Rhodiens, pour conserver à sa nation l'amitié du peuple romain. — Persée envoie des ambassadeurs chez les Rhodiens pour sonder leurs intentions. — Ambassades réciproques de Persée chez les Béotiens, et des Béotiens chez Persée. — Faction à Rhodes contre les Romains. — Le sénat ordonne que les ambassadeurs de

Années — Pages

583 Persée sortent de Rome et de l'Italie. — Persée, quoique victorieux, demande la paix et ne peut l'obtenir. — Cotys, roi de Thrace. — Convention des Rhodiens avec Persée pour la rançon des prisonniers..... 923
Frag. II. — Ptolémée, gouverneur de Chypre..... 928
584 Frag. III. — Céphale. — Théodote et Philostrate..... 929
Frag. IV. — Pharnace et Attalus.. 930
Frag. V. — Les Crétois..... *Id.*
Frag. VI. — Ambassade à Rome de la part d'Antiochus..... *Id.*
Frag. VII..... 931

LIVRE VINGT-HUITIÈME.

585 Frag. I. — Antiochus et Ptolémée envoient des ambassadeurs au sénat romain. — Ambassade des Rhodiens à Rome pour renouveler l'alliance et obtenir la permission de transporter des blés..... 932
Frag. II. — Les Achéens assemblent leur conseil pour Caius Popilius. — On lui accorde la même prérogative à Therme dans l'Étolie. — Division dans ce dernier conseil. — Délibération des Achéens sur l'ambassade des Romains. — Arcéon est fait préteur, et Polybe général de la cavalerie. — Attalus demande aux Achéens que les statues autrefois érigées à son frère Eumène soient relevées. — Division dans le conseil des Acarnaniens. — Persée envoie une ambassade à Gentius. — Nouvelle ambassade de la part de Persée vers Gentius, aussi inutile que les deux premières. — Décret des Achéens pour secourir les Romains contre Persée. — Polybe est choisi pour aller vers le consul en qualité d'ambassadeur. — Ambassade vers Attalus; autre ambassade des Achéens vers Ptolémée. — Conférence de Polybe avec le consul. — Expédient de Polybe pour épargner à sa patrie de grandes dépenses..... 933
Frag. III. — Ambassade des Cydoniates, qui étaient dans l'île de Crète, vers Eumène..... 938
Frag. IV. — Deux ambassades des Rhodiens, l'une à Rome, l'autre

Années — Pages

585 au consul dans la Macédoine. — Marcius trompe les Rhodiens. — Imprudence et légèreté de ces insulaires..... 938

Frag. V. — Comment se conduisit Antiochus après la conquête de l'Égypte. — Différentes ambassades qu'il y trouva. — Conférence des ambassadeurs de la Grèce avec Antiochus après la conquête de l'Égypte. — Raisons sur lesquelles les rois de Syrie appuient leurs prétentions sur la Cœlo-Syrie. — Antiochus envoie des ambassadeurs et de l'argent à Rome. — Conférences des ambassadeurs rhodiens avec Antiochus, en Égypte..... 940

Frag. VI..... 941

LIVRE VINGT-NEUVIÈME.

586 Frag. I. — Ambassade des Romains dans l'Égypte..... 942

Frag. II. — Préparatifs de Persée contre les Romains. — Différentes ambassades de ce prince vers Gentius, Eumène, Antiochus et les Rhodiens. — Deux ambassades des Rhodiens, l'une à Rome pour finir la guerre contre Persée, l'autre en Crète pour faire alliance avec les Candiots. — Ce qui se passa à Rhodes après que les ambassadeurs de Gentius y furent arrivés. — De Paul-Émile. — De Persée. — Accueil que reçoivent à Rome les ambassadeurs de Rhodes..... 943

Frag. III. — Les rois d'Égypte demandent aux Achéens des troupes auxiliaires, et en particulier Lycortas et Polybe. — Délibération des Achéens à ce sujet. — Fourberie de Callicrate pour empêcher que les Achéens n'envoyassent du secours aux Ptolémées. — Popilius va en qualité d'ambassadeur trouver Antiochus en Égypte. De là il passe dans l'île de Chypre. — Ce qu'il y fait..... 946

Frag. IV..... 949

LIVRE TRENTIÈME.

587 Frag. I. — Attalus, frère d'Eumène, court risque de perdre le royaume de Pergame. — Stratius, son médecin, le sauve de ce péril. — Des ambassadeurs rhodiens apaisent les Romains en faveur de leur île. — Astymède blâmé pour avoir justifié les Rhodiens aux dépens des autres Grecs. — Différens événemens arrivés aux Rhodiens dans le même temps. — Antiochus. — Dinon et Polycrate. — Députation de la Grèce aux dix commissaires envoyés en Macédoine après la défaite de Persée. — Conduite de ces commissaires chez les Grecs. — Députation à Rome de la part des rois d'Égypte. — Ménalcidas renvoyé à la prière de Popilius. — Pourquoi le sénat rendit la liberté au fils du roi Cotys. — De Lucius Anicius..... 951

Frag. II. — Les Étoliens et les Épirotes..... 957

588 Frag. III. — Bassesse d'âme de Prusias, roi de Bithynie. — Expédient dont le sénat se servit pour humilier Eumène. — Injustice des Athéniens à l'égard des Haliartes. — Les Rhodiens évacuent Caune et Stratonicée..... 960

Frag. IV. — Haine des Péloponnésiens contre Callicrate..... 961

Frag. V..... *Id.*

LIVRE TRENTE-UNIÈME.

589 Frag. I. — Guerre des Cnossiens et des Gortynéens contre les Rhauciens. — Ambassade des Rhodiens à Rome pour demander une alliance qui leur est refusée. — Députation des Gallo-Grecs à Rome. — Fêtes magnifiques données par Antiochus. — Accueil que reçoit Tibérius à la cour d'Antiochus..... 964

590 Frag. II. — Eumène est accusé à Rome par les ambassadeurs de Prusias. — Astymède va une seconde fois à Rome et obtient enfin l'alliance. — Réponse des Romains au sujet des Grecs qui, dans leur patrie, avaient favorisé le parti de Persée. — Attalus et Athénée justifient Eumène leur frère auprès du sénat. — Imprudence de Sulpicius Gallus. — Antiochus. — Démétrius, en ôtage à Rome, demande en vain d'être renvoyé en Syrie. — Pourquoi le sénat aimait mieux que le fils d'Antiochus régnât que Démétrius. — Députation de Rome dans

Années — Pages

590 le Levant. — Marcus Junius est député vers Ariarathe..... 966

591 FRAG. III. — Le roi de Cappadoce renouvelle avec Rome l'ancienne alliance. — Ariarathe offre des sacrifices aux dieux pour avoir obtenu l'amitié des Romains. — Il députe à Lysias pour le prier de lui envoyer les os de sa mère et de sa sœur. — Ambassade des Rhodiens à Rome. — Les Calyndiens livrent leur ville aux Rhodiens..... 971

592 FRAG. IV. — Ptolémée vient à Rome pour demander à être rétabli dans le royaume de Chypre. — Réflexion de l'historien sur la politique des Romains. — Démétrius Soter s'évade de Rome et retourne en Syrie pour y régner. — Le plus jeune des Ptolémées tâche de se soumettre l'île de Chypre et la Cyrénaïque. — Députation à Rome de la part du plus jeune des Ptolémées..... 972

FRAG. V..... 977

LIVRE TRENTE-DEUXIÈME.

593 FRAG. I. — Le sénat prend le parti du plus jeune des Ptolémées et rompt avec l'aîné. — Démêlés de Masinissa avec les Carthaginois, toujours décidés par les Romains en faveur de ce prince, quoiqu'il n'eût pas toujours raison. — Prusias, Eumène et Ariarathe députent à Rome. — Accueil que fait Démétrius aux ambassadeurs romains. Il députe lui-même à Rome et y fait conduire les meurtriers d'Octavius..... 978

594 FRAG. II. — Ambassadeurs d'Ariarathe et d'Attalus, bien reçus à Rome. — Les ambassadeurs de Démétrius arrivent à Rome. — Hardiesse étrange de Leptine, meurtrier d'Octavius. — Épouvante d'Isocrate. — Députation des Achéens à Rome au sujet de Polype et de Stratius. — Famille des Scipions. 979

595 FRAG. III. — Députation des Athéniens et des Achéens à Rome, au sujet des habitans de Délos qui s'étaient transportés dans l'Achaïe. 986

596 FRAG. IV. — Les Issiens et les Daorsiens députent à Rome contre les Dalmates..... *Id.*

Années — Pages

597 FRAG. V. — Fannius est mal reçu par les Dalmates. — Cause et prétexte de la guerre que Rome fit à ce peuple. — Ariarathe vient à Rome et y perd sa cause contre les ambassadeurs de Démétrius et d'Holopherne. — Charops. — Eumène. Attalus, frère d'Eumène..... 986

598 FRAG. VI. — Phénice, ville d'Épire, députe à Rome. — Prusias. — Athénée vient à Rome pour accuser Prusias. 989

FRAG. VII..... 990

LIVRE TRENTE-TROISIÈME.

599 FRAG. I. — Députation des Romains vers Prusias en faveur d'Attalus. — — Délibération du sénat sur les Achéens relégués en Italie. — Ambassade des Achéens à Rome. — Archias..... 992

600 FRAG. II. — Les Marseillais demandent du secours aux Romains. — Le plus jeune des deux Ptolémées vient à Rome et obtient des secours. — Dix commissaires sont envoyés en Asie pour réprimer la témérité de Prusias. — Guerre des Romains en faveur des Marseillais, contre les Oxybiens et les Décéates. — Aristocrate, préteur de Rhodes. — Les Romains rompent avec Prusias et se disposent à lui faire la guerre. — Paix entre Prusias et Attalus.. 993

FRAG. III. — Députation des Achéens en faveur de leurs exilés. — Héraclide arrive à Rome avec les enfans d'Antiochus. — Ambassade des Rhodiens au sujet de leur guerre contre les Crétois. — Les Crétois et les Rhodiens députent aux Achéens. — Éloge d'Antiphate de Crète..... 995

602 FRAG. IV. — Attalus, fils d'Eumène, et Démétrius, fils de Démétrius Soter, viennent à Rome. — Héraclide obtient du sénat que les enfans d'Antiochus retournent en Syrie..... *Id.*

FRAG. V..... 996

LIVRE TRENTE-QUATRIÈME.

FRAG. I..... 997

FRAG. II..... 998

FRAG. III..... 1000

FRAG. IV..... 1004

Année | Pages

585 au consul dans la Macédoine. — Marcius trompe les Rhodiens. — Imprudence et légèreté de ces insulaires..... 938

Frag. V. — Comment se conduisit Antiochus après la conquête de l'Égypte. — Différentes ambassades qu'il y trouva. — Conférence des ambassadeurs de la Grèce avec Antiochus après la conquête de l'Égypte. — Raisons sur lesquelles les rois de Syrie appuient leurs prétentions sur la Cœlo-Syrie. — Antiochus envoie des ambassadeurs et de l'argent à Rome. — Conférence des ambassadeurs rhodiens avec Antiochus, en Égypte..... 940

Frag. VI..... 941

LIVRE VINGT-NEUVIÈME.

586 Frag. I. — Ambassade des Romains dans l'Égypte..... 942

Frag. II. — Préparatifs de Persée contre les Romains. — Différentes ambassades de ce prince vers Gentius, Eumène, Antiochus et les Rhodiens. — Deux ambassades des Rhodiens, l'une à Rome pour finir la guerre contre Persée, l'autre en Crète pour faire alliance avec les Candiots. — Ce qui se passa à Rhodes après que les ambassadeurs de Gentius y furent arrivés. — De Paul-Émile. — De Persée. — Accueil que reçoivent à Rome les ambassadeurs de Rhodes..... 943

Frag. III. — Les rois d'Égypte demandent aux Achéens des troupes auxiliaires, et en particulier Lycortas et Polybe. — Délibération des Achéens à ce sujet. — Fourberie de Callicrate pour empêcher que les Achéens n'envoyassent du secours aux Ptolémées. — Popilius va en qualité d'ambassadeur trouver Antiochus en Égypte. De là il passe dans l'île de Chypre. — Ce qu'il y fait..... 946

Frag. IV..... 949

LIVRE TRENTIÈME.

587 Frag. I. — Attalus, frère d'Eumène, court risque de perdre le royaume de Pergame. — Stratius, son médecin, le sauve de ce péril. — Des ambassadeurs rhodiens apaisent les Romains en faveur de leur île. — Astymède blâmé pour avoir justifié les Rhodiens aux dépens des autres Grecs. — Différens événemens arrivés aux Rhodiens dans le même temps. — Antiochus. — Dinon et Polycrate. — Députation de la Grèce aux dix commissaires envoyés en Macédoine après la défaite de Persée. — Conduite de ces commissaires chez les Grecs. — Députation à Rome de la part des rois d'Égypte. — Ménalcidas renvoyé à la prière de Popilius. — Pourquoi le sénat rendit la liberté au fils du roi Cotys. — De Lucius Anicius..... 951

Frag. II. — Les Étoliens et les Épirotes..... 957

588 Frag. III. — Bassesse d'âme de Prusias, roi de Bithynie. — Expédient dont le sénat se servit pour humilier Eumène. — Injustice des Athéniens à l'égard des Haliartes. — Les Rhodiens évacuent Caune et Stratonicée..... 960

Frag. IV. — Haine des Péloponnésiens contre Callicrate..... 961

Frag. V..... *Id.*

LIVRE TRENTE-UNIÈME.

589 Frag. I. — Guerre des Cnossiens et des Gortynéens contre les Rhauciens. — Ambassade des Rhodiens à Rome pour demander une alliance qui leur est refusée. — Députation des Gallo-Grecs à Rome. — Fêtes magnifiques données par Antiochus. — Accueil que reçoit Tibérius à la cour d'Antiochus..... 964

590 Frag. II. — Eumène est accusé à Rome par les ambassadeurs de Prusias. — Astymède va une seconde fois à Rome et obtient enfin l'alliance. — Réponse des Romains au sujet des Grecs qui, dans leur patrie, avaient favorisé le parti de Persée. — Attalus et Athénée justifient Eumène leur frère auprès du sénat. — Imprudence de Sulpicius Gallus. — Antiochus. — Démétrius, en ôtage à Rome, demande en vain d'être renvoyé en Syrie. — Pourquoi le sénat aimait mieux que le fils d'Antiochus régnât que Démétrius. — Députation de Rome dans